



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM
PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848.

SOUS LA DIRECTION

DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADEMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME II.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET C^e, LIBRAIRES, | **GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,**
Rue des Grands-Augustins, 9. | Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—
1848.

H1037.81.5



De Vaux de Lancey
Cambridge.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIA

BIA

* **BIAGI** (J.-Marie de), savant grammairien et professeur d'éloquence à Roveredo, sa patrie, mort en 1777, composa la *Préface* d'une édition de saint Jean Chrysostome, Roveredo, 1753; quelques livres de piété, et un petit traité de *Situ Austriae subjectarumque regionum*, 1772.

* **BIAGI** (Clément), né à Crémone dans l'état de Venise. Son nom est la traduction de celui de *Blasius*, dont nous faisons *Blaise*, en français. Il entra dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé professeur de théologie à l'école de la Propagande. L'ouvrage qui lui a concilié le plus d'estime dans le monde savant, est intitulé : *Tractatus de decretis Atheniensium*, Rome, 1785, in-4. Ce volume, d'une très-belle exécution, fut tiré à deux cent cinquante exemplaires seulement. Craig avait essayé de tracer les premières lignes sur ce sujet difficile et trop peu connu; mais son ouvrage est d'une grande faiblesse. Biagi, au contraire, a répandu la plus vive clarté sur cette matière. Il a fait preuve, dans son traité, d'une sagacité peu commune, et d'une grande connaissance de tout ce qui concerne la législation et l'administration dans les républiques de la Grèce, et particulièrement dans celle d'Athènes. Il entre mieux que Petit dans l'esprit de la législation de Solon, et il corrige ou complète en plusieurs endroits les *Fastes attiques* de Corsini. Quoiqu'érudit et archéologue, on peut reprocher à Biagi une grande négligence dans sa manière d'écrire le latin. On a encore du même auteur les deux ouvrages suivants : *Ragionamento sopra un' antica statua singularissima, scoperta nell'agro romano*, Roma, 1772, in-8; *Monumenta graeca et latina ex museo Jac. Nannii*, Roma, 1787, in-4, fig. Biagi a traduit en italien le dictionnaire de théologie de l'abbé Bergier; et y a ajouté des notes. Il mourut à Milan, en 1804, dans un âge peu avancé.

BIAGIOLI (Nicolas-Josaphat), grammairien et littérateur, né en 1768 à Vezzano, petite ville de l'état de Gènes, termina ses études à Rome, et à 17 ans fut nommé à la chaire de littérature grecque et latine de l'université d'Urbino. Conduit à Paris par suite des événements qui changèrent pour un temps la forme du gouvernement en Italie, il se vit, après avoir occupé au Prytanée une chaire de langue italienne, dans la nécessité de se créer des ressources. Le cours qu'il ouvrit obtint un très-

grand succès, et divers ouvrages qu'il publia ne firent qu'augmenter sa réputation. Au retour d'un voyage qu'il avait fait en Angleterre, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine dont il mourut le 13 décembre 1830. Indépendamment de diverses éditions, accompagnées de préfaces et de notes, telles que : la traduction de Tacite par Davanzati; les *lettres* du card. Bentivoglio; *Il tesoretto della lingua Toscana*; les *poésies* de Dante avec un nouveau commentaire auquel il travailla pendant 17 ans; les *Rime* de Pétrarque; les *poésies* de Michel-Ange Buonarroti, on lui doit : *Grammaire italienne élémentaire et raisonnée*. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions. Néanmoins l'auteur d'un excellent ouvrage du même genre publié à Besançon en 1833 (M. le comte de Francolini), reproche à Biagioli d'avoir, par l'envie de se singulariser, adopté le système le plus erroné et de s'être beaucoup trop occupé de puérilités, tandis qu'il laisse sans solution des difficultés réelles. (*Voy. Nouv. gramm. italienne*, préface, VIII.) *Grammatica ragionata della lingua francese*, in-8; *Trattato della poesia italiana*. Le même critique accuse Biagioli d'avoir rendu la question complètement inintelligible pour les Français, remplaçant les explications par des chiffres et des traits, ce qui a valu à sa *Poétique* le nom d'*algèbre*. *Préparation à l'étude de la langue latine, suivie d'une nouvelle méthode d'analyse logique et d'analyse grammaticale*, etc. Cette méthode n'est autre que celle de Dumarsais. La traduction française des *Fables* de Phèdre nouvellement découvertes; des notes sur la *Napoléide* de Pétroni; un *poème* latin sur la mort du célèbre acteur anglais Kemble. Il a laissé manuscrits un *Commentaire historique et littéraire sur le Décaméron de Boccace*, un *Dictionnaire italien* rédigé sur un nouveau plan et une *Vie* de Dante. L'enthousiasme aveugle de Biagioli pour ce dernier poète et pour Pétrarque, l'a rendu souvent injuste envers les littérateurs tant italiens qu'étrangers qui ne partageaient pas son admiration, presque exclusive, pour ces deux objets privilégiés de son affection. (Voir la préface de l'édition de *Dante* par Biagioli.)

* **BIAMONTI** (Joseph-Louis), professeur d'éloquence, membre honoraire de l'institut impérial et royal de Milan, né vers 1730, à Vintimiglia, ville épiscopale du duché de Gènes, entra de bonne heure

dans les ordres sacrés, et dirigea l'éducation de quelques jeunes gens de famille noble. Le prince de Kewen-Huller confia plus tard la direction de sa bibliothèque à l'abbé Biamonti, qui devint successivement professeur d'éloquence à l'université de Bologne, et de littérature italienne à celle de Turin. Outre quelques discours prononcés dans diverses occasions solennelles, on a de lui : Une *Grammaire italienne*; un *Traité sur l'art oratoire*; quelques pièces de vers, deux Tragédies : *Iphigénie en Tauride*, dont les hellénistes font beaucoup de cas, et *Sophonisbe*; Des traductions en prose italienne de Sophocle, et de quelques morceaux d'Eschyle, de *l'Iliade*, des *Olympiques* de Pindare et de la *Poétique* d'Aristote. L'abbé Biamonti, qui connaissait bien l'hébreu ainsi que ses dialectes syriaque et chaldaïque, a laissé inachevée une traduction du livre de Job. Il est mort à Milan, le 13 octobre 1824, dans un âge avancé.

* BIANCANI (Joseph), jésuite, mathématicien et astronome italien, mort à Parme en 1624, était en outre versé dans l'histoire, la philosophie et les belles-lettres. Ses ouvrages les plus importants sont : *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta*, Bologne, 1615; *Brevis introductio ad Geographiam; Sphæra mundi, seu Cosmographia demonstrativa*, ibid., 1620.

BIANCHI (Pierre) naquit à Rome en 1694. Ce peintre réussit également dans l'histoire, les paysages, les portraits, les marines et les animaux. Ses ouvrages sont à Rome où il mourut le 12 mars 1740. Il se distingua par la correction de son dessin, et par la vigueur de son coloris. Il perfectionna beaucoup les figures d'anatomie en cire coloriée.

* BIANCHI (Jean-Antoine), religieux observantin, né à Lucques, le 2 octobre 1686, mort à Rome en 1758, professeur de théologie, examinateur du clergé romain et consultant de l'inquisition. Son principal ouvrage est une réfutation de l'histoire de Naples des Giannone, intitulée *De la puissance et de la discipline de l'Eglise*, en deux traités, 3 vol. in-4. Il l'écrivit, dit-on, par l'ordre du pape Clément XII. Il composa aussi diverses tragédies et un livre en faveur des théâtres, qui lui fit peu d'honneur.

* BIANCHI (Marc-Antoine), jurisconsulte italien, naquit à Padoue, en 1498. Il se distingua au barreau par son éloquence, et dans les consultations, par beaucoup de savoir, de justesse, d'esprit et de probité. Il fut nommé, en 1525, dans l'université de Padoue, troisième professeur de droit impérial; en 1532, deuxième professeur des décrétales; et enfin, en 1544, professeur en chef de droit criminel, place qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 8 octobre 1548. Bianchi n'a laissé que des ouvrages de sa profession, qui sont tous écrits en latin : *Tractatus de indicibus homicidii ex proposito commissi*, etc., Venise, 1543, in-fol.; 1549, in-8; *Practica criminalis aurea*, Venise, 1547, in-8; *Cautela singulares ad reorum defensam*, ordinairement imprimé à la suite de sa *Practica criminalis*; *Tractatus de compromissis faciendis inter conjunctos, et de exceptionibus impediendis litis ingressum*, Venise, 1547, in-8, réimprimé plusieurs fois.

* BIANCHI (François FERRARI, dit IL FRARI), peintre et sculpteur modénois, fut, suivant quelques écrivains, le maître du Corrège. On ne sait pas la date de sa naissance. Vedriani, dans ses *Vite de Pittori, Scultori, ed Architetti modenesi*, Modène, 1652, in-4, ne donne pas de détails à cet égard, en nous apprenant que le Corrège étudia sous Bianchi. On connaît un de ses tableaux, qui est à St.-François à Modène. Bianchi mourut en 1510, sans avoir pu pressentir à quel haut rang se placerait son élève, qui ne commença à se faire connaître qu'en 1542.

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste italien, né à Turin le 12 septembre 1681. Docteur à l'âge de 17 ans, il enseigna son art à Turin où le roi de Sardaigne fit bâtir pour lui en 1715 un amphithéâtre commode. En 1718 il professa aussi la pharmacie, la chimie et la pratique médicale; il fut nommé membre de l'académie des curieux de la nature. Il mourut le 20 janvier 1761. Ses principaux ouvrages sont : *Ductus lacrymales novi, eorum anatome, usus, morbi, curationes*, Turin, 1715, in-4, Leyde, 1723. *De lacteorum vasorum positionibus et fabrica*, Turin, 1743, in-4; *Storia del Mostro di due corpi*, Turin, 1749, in-8. *Lettera sull' insensibilita*, Turin, 1753, in-8. C'est une réfutation de Haller; *Historia hepatica, seu de hepatis structura, usibus et morbis*, Turin, 1710, in-4, 1716, in-4; Genève, 1723, 2 vol. in-4. Bianchi a écrit des dissertations curieuses dont quelques-unes sont insérées dans le *Théâtre anatomique* de Manget.

* BIANCHI (Antoine), vénitien, et simple gondolier au milieu du XVIII^e siècle, composa deux poèmes où il y a de l'imagination, de la verve, en un mot de la poésie; ce sont : *Il Davide, re d'Israele, poema-eroico-sagro, canti XII*, Venise, 1754, in-fol., réimprimé la même année avec un oratorio dramatique intitulé : *Elia sul Carmelo*, ib., in-8. *Il Tempio, ovvero il Salomone, canti X*, Venise, 1755, in-4. Il publia aussi un ouvrage de critique, intitulé : *Osservazioni controcritiche di Antonio Bianchi, sovra un trattato della commedia italiana*, etc., Venise, 1752, in-8. Joseph-Antoine Costantini, auteur de ce traité sur la comédie italienne, répondit aux Observations, et dans sa réponse, avança qu'elles n'étaient pas du gondolier Bianchi, et que le poème de *David* n'en était pas non plus. Bianchi se fâcha, et déclara dans la préface de son second poème, qu'il était prêt à prouver, de la manière qu'on l'exigerait, que le *David* et les *Observations* étaient de lui.

BIANCHINI (François), né à Vérone le 13 décembre 1662, d'une famille distinguée, s'illustra dès sa jeunesse par l'établissement de l'académie des *Aletofili*, c'est-à-dire, des amateurs de la vérité. Cette compagnie, spécialement consacrée aux matières de mathématiques et de physique, recevait des lumières de son fondateur. Le cardinal Ottoboni, depuis pape sous le nom d'Alexandre VIII, le fit son bibliothécaire. Il eut ensuite un canonicat dans l'église de Ste-Marie de la Rotonde, et puis dans celle de Saint-Laurent *in Damaso*. Il fut secrétaire des conférences sur la réforme du calendrier.

Clément XI, qui connaissait tout son mérite, le nomma à cette place. Innocent XIII et Benoît XIII lui donnèrent des marques publiques de leur estime. En 1703, le sénat l'agréa à la noblesse romaine, honneur qu'il étendit à tous ceux de sa famille, et à leurs descendants. Ce savant mourut en 1729, membre de plusieurs académies. Il y avait 8 ans qu'il s'occupait à faire des observations qui pussent le conduire à tracer une méridienne pour l'Italie. Les citoyens de Vérone lui firent ériger après sa mort un buste dans la cathédrale, distinction qu'ils avaient déjà rendue à la mémoire du cardinal Noris. On a de Bianchini *Palazzo di Cesari*, Vérone, 1738, in-fol., figures. *Iscrizioni Sepolcrali della casa di Augusto*, Rome, 1727, in-fol. Ces deux ouvrages prouvent qu'il connaissait bien les antiquités. Une édition d'Anastase le Bibliothécaire *De vitis Romanorum Pontificum*, 1718-1723, en 4 volumes in-fol., avec des notes, des dissertations, des préfaces, des prolégomènes et des variantes. L'érudition y est répandue avec profusion, mais le livre est plein de fautes typographiques. Des pièces de poésie et d'éloquence. *Histoire universelle*, en italien, imprimée à Rome, in-4, 1697, avec figures. Quoiqu'elle contienne quelques sentiments particuliers, elle est recherchée, parce que l'auteur s'appuie sur les monuments de l'antiquité. *De Calendario et cyclo Caesaris, ac de Paschali canone sancti Hippolyti martyris, dissertationes duae*, Rome, 1703, in-fol., ouvrage savant et généralement estimé. *De tribus generibus instrumentorum musicae veterum organicae*, Rome, 1743. C'était un savant universel. — Il ne faut pas le confondre avec Joseph BIANCHINI, aussi Véronois, son neveu, oratorien à Rome, qui a écrit contre le *Bellum Papale* de Thomas James (*Voy. ce mot et BUKENTOP*). Sa réponse se trouve dans le recueil intitulé *Vindiciae canonicarum Scripturarum Vulgatae edit.*, Rome, 1740, in-fol. Il a aussi publié un Recueil de *Discours* qui retracent ce que la maison de Médicis a fait en faveur des sciences et des arts, Venise, 1741, in-fol., en italien, orné de figures.

BIANCO ou BIANCHO (André), géographe de Venise, né vers l'an 1430, a laissé un recueil de cartes hydrographiques, restées longtemps en oubli dans la bibliothèque de Saint-Marc. Vincent Formaleoni, à qui l'abbé Morelli les fit connaître, en copia trois qui furent insérées dans l'ouvrage intitulé *Saggio sulla nautica antica de Veneziani*, Venise, 1783. Les cartes de Bianco nous font connaître l'étendue de la navigation des Vénitiens avant la découverte du Nouveau-Monde, et celle du cap de Bonne-Espérance; les côtes de la Méditerranée et de la mer Noire y sont représentées avec exactitude.

* BIANCOLINI (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur, né à Vérone, mort en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des manuscrits relatifs à sa patrie. On lui doit : une édition augmentée de la *Chronique de la ville de Vérone*, par Pierre Zagata, très-estimée, Vérone, 1743-49, 2 vol. in-4; *Notices historiques des églises, des évêques et des gouverneurs de Vérone*, 1757. Il travailla également à la Collection des traductions des historiens grecs.

* BIANCONI (Jean-Louis), célèbre médecin et littérateur italien, né à Bologne le 30 septembre 1717, fut reçu docteur en 1742, et s'acquit en peu de temps une réputation due à son savoir et à la régularité de ses mœurs. Appelé à la cour du landgrave de Hesse, il y demeura six ans : en 1750 il se rendit à Dresde, muni d'une lettre de recommandation du pape Benoît XIV pour le roi de Pologne Auguste III. Ce monarque le nomma son conseiller aulique, l'admit dans son intimité et lui fit faire un brillant mariage. La cour lui confia plusieurs affaires importantes qu'il remplit avec habileté et bonheur. Enfin il fut nommé en 1764 ministre résident en cour de Rome. Bianconi mourut subitement à Pérouse le 1^{er} janvier 1781. Il fut universellement regretté. On a de lui : Une bonne traduction de l'*Anatomie de Winslow*, Bologne, 1743, 6 vol. in-8. Une *Dissertation sur l'électricité*, écrite en français, adressée au comte Algarotti, et publiée en Hollande en 1748, in-8; *Lettere sopra alcune particolarità della Baviera e di altri paesi della Germania*, Lucques, 1763; *Lettere sopra Cornelio Celso*, Rome, 1779, pleines d'érudition et de goût; Une *Dissertation sur le cirque de Caracalla*, écrite en italien et en français, superbe édition, ornée de 19 belles gravures, Rome, 1790. Il fut un des créateurs des *Ephémérides littéraires de Rome*, auxquelles il fournit plusieurs morceaux intéressants, entre autres l'éloge du docteur Mengs, qui fut réimprimé séparément en 1780.

BIARD (Pierre), célèbre sculpteur, né en 1339, mort à Paris, sa patrie, en 1609, âgé de 50 ans. Il avait fait le voyage de Rome, pour s'instruire dans son art d'après les grands modèles qu'offre cette ville fameuse; il revint à Paris avec de riches connaissances. Le chef-d'œuvre de cet artiste était la statue équestre de Henri IV, qu'on voyait en bas-relief sur la grande porte qui est au milieu de la façade de l'Hôtel-de-ville. En 1362 des séditeux l'endommagèrent. La figure de ce roi était si bien placée, son visage était si ressemblant et si majestueux, que, selon bien des connaisseurs, c'était le meilleur portrait que l'on en eût. Il a été détruit pendant la révolution.

BIARD (Paul), jésuite, ne à Grenoble, entra de fort bonne heure dans la société et fut un des premiers missionnaires envoyés au Canada. Il eut beaucoup à souffrir des peuples barbares auxquels il portait la lumière de l'Evangile, et il commençait à les adoucir, lorsqu'une expédition anglaise le renvoya en France, après l'avoir fort maltraité en haine du catholicisme et des jésuites. Il professa 9 ans la théologie à Lyon, et mourut à Avignon en 1622. On a de lui une *Relation de la nouvelle France, et du voyage que les jésuites y ont fait*, Lyon, 1606, in-12, insérée dans les lettres édifiantes; et quelques autres ouvrages sur lesquels on peut consulter la bibliothèque du Dauphiné.

BIAS, fils de Teutamus, natif de Priène, ville de Carie, l'un des sept Sages de la Grèce, et suivant quelques anciens, le plus sage, ce qui cependant n'est pas beaucoup dire, naquit vers l'an 570 avant J.-C. et florissait vers l'an 608. Il commença à se faire connaître par le rachat de quelques filles cap-

tives. On lui attribue plusieurs bons mots. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il y avait de plus difficile à faire, il dit que *c'était de supporter un revers de fortune.....* Il avait coutume de dire qu'un homme qui ne pouvait supporter l'infortune, était véritablement malheureux..... Une autre de ses sentences était celle-ci : *Puisque le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes comme si l'on devait les haïr un jour...* Il ne s'apercevait pas qu'aimer ainsi, c'est ne pas aimer et qu'il donnait comme un axiome de morale une véritable contradiction. On rapporte que durant le siège de sa patrie, il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il était le seul qui se retirait de la ville sans rien emporter, *Je porte tout avec moi....* Diogène Laërce assure qu'il composa plus de deux mille vers sur l'Ionie, et qu'il expira entre les bras d'un fils de sa fille, en plaidant pour un de ses amis. Ses concitoyens, que ses leçons n'avaient pas rendus sages, eurent l'extravagance de lui consacrer un temple.

* BIBAUC ou BIBAUT ou *Bibaucius* (Guillaume), général des chartreux, né à Tiel en Flandre, était professeur à Gand, où son éloquence et son érudition le faisaient regarder comme un prodige. Un jour le tonnerre tomba au milieu de sa classe et blessa plusieurs de ses auditeurs. Cet accident le frappa tellement, qu'il fit le vœu de se faire chartreux, et il l'exécuta l'an 1500. Après avoir passé par les principaux emplois de son ordre, il en devint général en 1521 ; il gouverna avec sagesse, et mourut le 24 juillet 1533. On a de lui des discours prononcés dans les chapitres de l'ordre, intitulés *Orationes et conciones capitulares*, publiés par Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurt, et deux petits poèmes sur saint Joachim, imprimés à la fin de la vie de J.-C. de Ludolphe, Paris, 1534, in-fol. (*Voy. LUDOLPHE de SAXE*). Levin Ammon, chartreux de Gand, a publié la vie de Bibauc.

BIBIANE (sainte), vierge romaine, illustre par sa foi et ses vertus, souffrit, à ce que l'on croit, sous Julien l'Apostat. Ammien-Marcellin nous apprend que cet empereur établit Apronien gouverneur de Rome, en 363, et qu'Apronien étant en route pour venir dans cette ville, eut le malheur de perdre un œil. Cet officier aussi superstitieux que son maître, attribua cet accident au pouvoir de la magie ; et dans cette folle persuasion, il résolut d'exterminer les magiciens, nom sous lequel on entendait les chrétiens (nouvelle preuve que les païens ne méconnaissaient pas les prodiges qu'ils opéraient). On compte sainte Bibiane parmi les martyrs qui souffrirent alors. Les chrétiens érigèrent une chapelle sur son tombeau, lorsqu'ils eurent la liberté de professer leur religion. En 463, le pape Simplicien y fit construire une belle église, laquelle fut appelée *Olympina*, du nom d'une dame pieuse qui avait payé les frais de la construction. Honorius III la fit depuis réparer. Comme elle tombait en ruines, dans la suite des temps, on l'unit à Sainte-Marie-Majeure. Urbain VIII la fit rebâter en 1628, et y plaça les reliques des saintes Bibiane, Démétrie et Dafrose. Elles avaient été découvertes dans le lieu qu'on a quelquefois appelé *Cimetière de sainte Bibiane*.

BIBIENA ou BIBBIENA (Bernard Dovizi ou Dovizio

da), cardinal, mort à Rome en 1520, est compté parmi les restaurateurs du théâtre ; ce qui à tous égards fait très-peu d'honneur à un homme de son état. Sa comédie, intitulée *Calandra*, imprimée à Rome en 1524, in-12, est la première qui ait été faite en prose italienne. L'auteur la composa pour amuser dans le carnaval Isabelle d'Est, marquise de Mantoue, dont la cour était le séjour des plaisirs, qu'un cardinal eût pu se dispenser de nourrir ou de partager.

BIBIENA ou BIBBIENA (Ferdinand GALLI) peintre, architecte, naquit à Bologne en 1637. Il étudia les principes de son art sous Cignani, artiste distingué. Le maître produisit son disciple dans le monde. Ses talents pour l'architecture, pour les décorations de théâtre et pour la perspective, l'y firent bien recevoir. Le duc de Parme et l'empereur lui donnèrent le titre de leur premier peintre, et le comblèrent de bienfaits. On éleva, sur ses dessins, plusieurs édifices magnifiques. Ses morceaux de perspective sont pleins de goût. Il mourut aveugle en 1743, laissant des fils dignes de lui. Il est auteur de 2 livres d'architecture.

BIBIENA ou BIBBIENA (François GALLI), frère du précédent, né à Bologne en 1659, mort en 1739, fut comme lui peintre et architecte. Il dirigea, conjointement avec le marquis Maffei, la construction du théâtre de Vérone, qui est plus beau que celui qu'il construisit depuis à Rome. Il enseigna à Bologne les règles de l'architecture.

BIBLIANDER (Théodore), né à Bishops-Zell, professeur de théologie à Zurich, y mourut de la peste en 1564, âgé d'environ 63 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont *Apologia pro editione Alcorani*, édit. à J. Fabricio, Ros-toch, 1638, in-4 ; Un *Recueil d'anciens écrits sur le mahométisme*, in-fol. Ce recueil est curieux, et renferme beaucoup de pièces sur la doctrine de l'imposteur de la Mecque. Il est devenu rare. Une édition de la *Bible de Léon de Juda*, Zurich, 1543, in-fol. Des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte, etc. *De ratione communi linguarum et litterarum omnium*, Zurich, 1548, in-4, où il fait des efforts pour montrer qu'il y a de l'analogie entre toutes les langues et toutes les lettres en usage dans le monde. Il était habile dans les langues orientales.

BIBLIS, fille de Millet et de la nymphe Cyanée. N'ayant pu toucher le cœur de son frère Caune, qu'elle aimait insensément, elle pleura tant qu'elle fut changée en fontaine.

* BIBULUS (Marcus-Calpurnius), fut créé consul sous le premier triumvirat, l'an de Rome 693. Il avait dans Jules-César un redoutable collègue, et il passa tout le temps de sa magistrature à lutter contre lui. César proposa une loi agraire, dont l'effet était la distribution de terres dans la Campanie à vingt mille pauvres citoyens. Bibulus et tout le sénat s'y opposèrent avec force comme à une mesure dangereuse. La querelle, à ce sujet, fut si vive, que Bibulus fut chassé de l'assemblée, ses faisceaux furent brisés, ses licteurs et trois tribuns blessés. La loi passa ensuite sans opposition. Le lendemain de cette scène, Bibulus en rendit compte

au sénat ; mais trouvant tout ce corps intimidé, et voyant que personne ne prenait la parole, il s'enferma dans sa maison, et y passa les huit mois qui restaient encore à expirer de son consulat sans agir autrement que par des édits. Cette inertie donnait de l'odieux à son collègue, mais lui laissait le champ libre : elle n'était cependant pas sans force. Bibulus, par des édits multipliés qui avaient la faveur du peuple, contraria César, au point que ce dernier amena la populace pour assiéger la maison de son collègue, et l'en tirer par la violence ; ce fut sans succès. Bibulus n'était pas grand homme de guerre. Pendant qu'il était proconsul en Syrie, il eut à se défendre contre les Parthes, qui vinrent assiéger Antioche. Au lieu de les repousser par des sorties, et de troubler les travaux du siège, il se tint enfermé dans la place, avec toutes ses forces, sans agir, et sans demander des secours, ni à Cicéron, qui était en Cilicie, ni à d'autres commandants voisins. Il est vrai qu'il se tira lui-même d'embarras, en engageant un seigneur parthe, qui avait des sujets de mécontentement, à exciter une révolte contre Orode, son roi ; ce qui obligea celui-ci à rappeler l'armée qui faisait le siège d'Antioche. Bibulus, dans la guerre entre César et Pompée, eut le commandement général des flottes de ce dernier. Il mourut, sur mer, de maladie, dans le cours de cette guerre, l'an de Rome 704. Il avait épousé Porcie, fille de Caton.

* BICHAT (Marie-François-Xavier), célèbre anatomiste, né à Thoirrette (Jura), le 11 novembre 1771, fit ses humanités au collège de Nantua, et sa rhétorique et sa philosophie au séminaire de Lyon. Fils d'un médecin, il eut l'avantage de cette éducation domestique qui fait recueillir sans effort des connaissances de faits et de mots dont l'acquisition indispensable consume plus tard un temps précieux. Bichat commença ses études médicales à Lyon, et se livra d'abord à l'anatomie et à la chirurgie sous Marc-Antoine Petit, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui l'associa, quoique à peine âgé de 20 ans, à ses succès et à ses travaux. Après le siège de Lyon, en 1793, il vint à Paris et grossit la foule des élèves de Desault. Ce professeur avait coutume de commencer chaque leçon par une répétition analytique des documents présentés la veille : un jour il avait disserté sur la rupture de la clavicule, accident grave qui rappelle un de ses plus beaux triomphes en chirurgie ; l'élève qui devait faire la récapitulation se trouvait absent, et Bichat se chargea de le remplacer ; par l'exactitude de son analyse, l'ordre qu'il y établit et la finesse et la solidité de certaines vues qui, présentées sous l'apparence modeste de doutes et de questions, tendaient à améliorer le procédé qui avait été proposé et démontraient que le plan en avait été entièrement saisi, il annonça à son maître tout ce qu'il pouvait attendre d'un tel élève. Desault le fixa dès ce moment dans sa maison, et s'en fit aider dans ses recherches jusqu'en 1793, époque à laquelle il fut enlevé subitement à son protégé. Bichat devint à son tour l'appui de la veuve et du fils de celui qui l'avait traité en père. Il termina le 4^e vol. du *Journal de chirurgie* dans lequel

ce chirurgien répandait en Europe les fruits de son expérience, et y ajouta une notice historique, où il payait à sa mémoire un juste tribut d'hommages. En 1797, il réunit les divers principes de chirurgie épars dans ce journal ainsi que dans plusieurs écrits périodiques, et en forma 2 vol. in-8, qui parurent sous ce titre : *Oeuvres chirurgicales de Desault, ou Tableau de sa doctrine et de sa pratique dans le traitement des maladies externes*, Paris, 1797. Dans l'hiver de cette même année, Bichat fit son premier cours d'anatomie ; l'année suivante il en fit un second. Après son service à l'Hôtel-Dieu, il guidait dans les dissections plus de 80 élèves ; il faisait sur les animaux un grand nombre d'expériences physiologiques, et rédigeait ses observations pour la société médicale d'émulation, dont il était un des fondateurs. Il avait déjà fait paraître en 1796, dans le *Recueil* de cette société, des mémoires concernant une correction heureuse qu'il avait apportée à l'instrument du trépan, un nouveau procédé pour la ligature des polypes, et la distinction des cas où la fracture de la clavicule réclame ou rejette comme inutiles les secours de l'art. En 1800, Bichat publia son *Traité des membranes*, qu'il refondit plus tard dans l'*Anatomie générale*. Il en devait l'idée au professeur Pinel, qui, le premier en médecine, avait compris qu'une maladie ne peut être qu'une altération de tissus ou d'organes. La description et la distinction que ce dernier avait faite des membranes muqueuses et séreuses, et surtout sa classification de leurs maladies, avait frappé Bichat qui s'empara de cette idée première et étendit ses recherches à toutes les membranes du corps. Les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort* suivirent de près ses premiers travaux sur l'anatomie. On trouve dans cet ouvrage de belles expériences, des faits nouveaux, des traits hardis et profonds à côté de plusieurs écarts d'imagination qu'il aurait corrigés si la mort n'y eût mis obstacle. En 1801, parut son *Anatomie générale*, qui fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. C'est là le grand titre de gloire de Bichat, ce qui en a fait un des plus grands physiologistes de notre âge, et où l'on pressent tout ce qu'il aurait fait pour les autres parties de l'art, si une mort prématurée ne l'eût enlevé. L'anatomie pathologique, la matière médicale, la médecine elle-même lui auraient dû de nouvelles lumières, à juger par les travaux qu'il avait entrepris. Quoiqu'à peine âgé de 28 ans, il avait été nommé, en 1800, médecin de l'Hôtel-Dieu. Ce fut moins dans les livres, comme il le dit lui-même, qu'auprès des malades, qu'il alla chercher l'histoire des maladies ; dans un seul hiver, il ouvrit plus de six cents cadavres. Bichat s'occupait de réunir en un corps de doctrine les fragments d'anatomie pathologique disséminés dans tous ses ouvrages, et il aurait élevé à la science un monument digne d'elle ; mais il succomba pendant l'impression de son *Traité d'anatomie descriptive*, dont il publia en 1801 et 1802 les deux premiers vol. et dont il laissa le troisième imparfait ; cet ouvrage fut achevé par ses amis, MM. Buisson et Roux. Ce fut dans ce moment où son zèle infatigable embrassait en même temps les cinq branches fondamentales de

l'art de guérir, anatomie, physiologie, médecine, anatomie pathologique et matière médicale, qu'une chute faite sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu lui causa une fièvre putride-maligne, dont il puisait d'ailleurs continuellement le germe dans les amphithéâtres d'anatomie, au milieu des recherches cadavériques, et à laquelle il succomba le 22 juillet 1802, entre les bras de la veuve de son ancien maître dont il ne s'était jamais séparé. Sur la demande de Corvisart, le gouvernement impérial fit élever un monument en l'honneur de Desault et de Bichat à l'Hôtel-Dieu, où tous les deux avaient professé. Voici la liste des ouvrages de Bichat : *Notice sur Desault*, Paris, 1795, dans le 4^e vol. du Journal de chirurgie de Dessault. *Description d'un nouveau trépan*; *Mémoire sur la fracture de l'extrémité scapulaire de la clavicule*; *Description d'un procédé nouveau pour la ligature des polypes*; *Mémoire sur la membrane synoviale des articulations*; *Dissertation sur les membranes et sur leurs rapports généraux d'organisation*; *Mémoire sur les rapports qui existent entre les organes à forme symétrique et sur ceux à forme régulière*. Tous ces mémoires ont été insérés dans les Mémoires de la société médicale d'émulation. *Traité des membranes en général, et des diverses membranes en particulier*, Paris, 1800, in-8, réimpr. en 1806 et en 1816. *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, 1800, in-8, 3^e édit. en 1805; *Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*, Paris, 1801, 2 vol. in-8; 1812, 4 vol. in-8; 1819, 2 vol. in-8; *Anatomie descriptive* (Voyez plus haut); *Dissertation sur les émétiques*, etc., Paris, 1805, in-8; *Dissertation sur l'action des purgatifs*, Paris 1803, in-8. Une statue a été élevée à ce grand anatomiste sur une des places de la ville de Bourg.

BICLARE (Jean). Voy. VICTOR de Tunones.

BIDAL D'ASFELD. Voy. ASFELD.

BIDELL ou BIDDLE (Jean), fameux antitrinitaire anglais, né à Wotton en 1613, dans le comté de Gloucester, maître d'école en cette ville, fut mis en prison à cause de ses écrits impies. Cromwel l'en tira : mais Charles II voyant qu'il continuait à répandre les mêmes erreurs, l'y fit remettre, et il mourut en 1662. Il niait la divinité de Jésus-Christ et soutenait que le Saint-Esprit n'était que le premier des anges.

* BIDERMAN (J.-Godefroi), curé du diocèse de Bamberg au xvi^e siècle, a donné : *Généalogie des comtes de Franconie*, Erlangen, 1746; *de la Noblesse du Voigtland*, Culmbach, 1752, in-fol.; *Tables généalogiques*, etc.

* BIDERMAN (Jacques), jésuite, auteur d'un recueil de poésies assez estimé, intitulé : *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum*, lib. 3, Lyon, 1636, in-12.

BIDLOO (Godefroy), poète et médecin, professeur d'anatomie à La Haye, et médecin de Guillaume III, roi d'Angleterre, naquit à Amsterdam le 12 mars 1669, et mourut à Leyde en avril 1713. Il occupait dans cette ville la chaire d'anatomie et de chirurgie. Ses *Poésies hollandaises* ont été publiées à Leyde en 1719. Parmi ses ouvrages, le plus estimé est son *Anatomia humani corporis*, in-fol., avec de très-belles figures de Lairese, Amsterdam, 1653. Ce

livre est d'une exécution admirable; mais il faut donner la préférence à la première édition : celles de 1739 et 1750 ne sont pas si belles, quoique plus complètes.

BIDOU (Charles-François), instituteur, a publié le *Guide d'une mère pour l'éducation de ses enfants*, 1803, in-8, réimprimé en 1805. Il est mort à Chaillot le 13 février 1824.

* BIE (Adrien de), peintre flamand, né en 1594, se perfectionna à Rome, et exécuta, sur des plaques d'or et d'argent et sur des pierres précieuses, un grand nombre de sujets en petit. Il fit pour l'église de Saint-Gomer à Lière, sa patrie, un *Saint-Eloi*, qui passe pour le meilleur de ses tableaux.

** BIEBERSTEIN (L.-B.-F. MARSCHALL, baron de), savant botaniste, né dans le Wurtemberg en 1768, embrassa l'état militaire et passa, jeune encore, au service de la Russie, où il reçut le titre de conseiller d'état et fut fait grand-croix de l'ordre de Saint-Wladimir. Passionné pour la botanique, il employa tout son crédit à favoriser l'étude de cette science, et parcourut lui-même les provinces voisines du Caucase, pour en composer l'herbier qu'il s'empessa d'offrir à l'académie de Pétersbourg. Ce zélé botaniste, dont les fatigues abrégèrent la vie, mourut en 1828 à 60 ans, laissant deux ouvrages fort estimés : *Flora Taurica Caucasica, exhibens stirpes phanogamas in Chersoneso-Taurico et regionibus caucasicis sponte crescentes*, Charcow, 1808-19, 3 vol. in-8; le premier a été réimprimé à Tubingue en 1816; *Centuria plantarum Russiæ meridionalis*, Pétersbourg, 1812, in-fol. Ce premier vol. ne contient que 80 planches; le second, qui doit compléter ce magnifique ouvrage, n'a point encore paru.

BIEL (Gabriel), un des grands scolastiques de son siècle, est né, selon les uns, en Suisse, selon les autres, à Spire ou à Tubingen. Il enseigna longtemps la philosophie et la théologie à Tubingen, où il mourut vers l'an 1495. On a de lui des *Commentaires sur le Livre des Sentences*, une *Exposition du Canon de la Messe*, etc., Haguenau, 1519. — Il ne faut pas le confondre avec Louis de BIEL, professeur de philosophie à Vienne, dont on a *Utilitates rei nummarie*, Vienne, 1633, un vol. in-8, avec fig.

BIELFELD (Jacques-Frédéric, baron de), né à Hambourg le 31 mars 1717, accompagna en qualité de secrétaire de légation, le comte de Truchsess, ambassadeur du roi de Prusse à la cour de Londres. En 1745, le roi de Prusse le nomma précepteur du prince Auguste-Ferdinand son frère, curateur des universités en 1747, et, l'année d'après, baron et conseiller-privé. Il se retira ensuite dans une de ses terres dans le pays d'Altembourg, où il passa le reste de ses jours, partageant son temps entre l'étude et les soins de sa famille. Durant sa dernière maladie, il se fit transporter à Altembourg, où il mourut le 5 avril 1770. Nous avons de lui plusieurs ouvrages : *Institutions politiques*, Liège, 1759-62, 3 vol. in-4, 1762, 4 vol. in-12, 1774, 3 vol. in-8, etc. « S'il n'en est pas le créateur (dit l'auteur de » son éloge), il n'en est pas aussi le simple com- » pilateur. » On y trouve une description géogra-

blique de l'Europe, mêlée de réflexions politiques : il est facile de voir en lisant les articles qui concernent l'Espagne, le Portugal, l'Italie, etc., qu'il écrit en bon protestant. On y lit des choses d'une fausseté évidente, que la passion seule lui a dictées. Par exemple, tom. 3, p. 16, il dit que *les Juifs de Portugal que l'on y découvre sont brûlés, et que leurs biens confisqués passent à Rome*. Sa haine contre le clergé catholique va jusqu'à exclure les évêques, ces pasteurs des peuples, des assemblées nationales : opinion solidement réfutée par M. Necker, dans son traité de l'administration des Finances. « Dans les nations européennes, dit ce ministre, le clergé que les donations des souverains » et des peuples ont rendu propriétaire de grandes » biens, et qui par là forme un corps de citoyens » opulents et puissants, semble dès-lors avoir un » droit acquis de parler ou de se faire représenter » dans les assemblées nationales. D'ailleurs, la » confiance des peuples les met à portée de voir de » près leurs besoins et de reconnaître leurs vœux. » Bielfeld convient cependant que Luther et surtout Calvin ont porté de trop fortes atteintes aux revenus et aux honneurs du clergé. On remarque aussi dans cet ouvrage des maximes qui flattent le despotisme, et qui ne peuvent que tendre à l'asservissement des nations. *Progrès des Allemands dans les Belles-Lettres*, 1752, réimprimé en 1768, 12 vol. in-8 : mauvaise compilation, où le fanatisme protestant tient souvent lieu de critique. Si l'on devait juger des progrès des Allemands par la manière dont son livre est rédigé, il n'y aurait point de nation en Europe moins avancée. *Amusements dramatiques*, qui n'amuserent que lui. *Lettres familières* qui furent un enfant de son loisir, mais un enfant gâté et beaucoup trop familier. *Erudition universelle* ; ce ne sont que des traits, l'ensemble manque. Une feuille périodique en allemand, intitulée l'*Ermite*, ouvrage qui s'est soutenu pendant trois ans. C'est beaucoup pour ce genre d'ouvrage qui n'a pas la vie longue quand il est faible. Un de ses intimes amis a lu son éloge dans une assemblée publique de l'académie de Berlin, en 1770 : on comprend bien que l'auteur et ses ouvrages n'y sont pas sévèrement jugés.

* BIELINSKI (Pierre), sénateur de Pologne, naquit en 1754. Au moment du partage de ce royaume, il était un des principaux dignitaires de l'état. Il avait, à plusieurs reprises, représenté ses concitoyens dans les diètes nationales, et fait partie de la commission des finances chargée de surveiller la perception des impôts. Toutefois l'élévation de Bielski date plus particulièrement de l'année 1806. D'abord président du gouvernement insurrectionnel de Kalisch, il fut appelé, en 1807, à siéger dans la commission suprême du gouvernement, fut l'un des signataires de la constitution du grand-duché de Varsovie, donnée par Napoléon dans le cours de cette année, et désigné peu de temps après, avec deux de ses collègues, pour porter à l'empereur des Français, à Paris, l'hommage de la reconnaissance nationale. A son retour, il fut élevé à la dignité de sénateur palatin, et membre de la chambre haute, organisée selon la nouvelle charte par Frédéric-Auguste. Appelé, en 1827, à présider tempo-

rairement le sénat, à l'occasion du procès intenté à l'*Association patriotique polonaise*, dévoilée à la suite de la célèbre conjuration russe de 1825, il amena la haute cour nationale, après une année de délibération, à prononcer à l'unanimité moins une voix, l'acquiescement des accusés. Ce décret, dont la publication fut d'abord empêchée par une ordonnance ministérielle, fut plus tard sanctionné par le gouvernement. Bielski mourut à Varsovie au mois de mars 1829.

* BIELKE (Nicolas, comte de), sénateur suédois, fut placé en 1782 à la tête du département des mines : il introduisit dans cette branche de l'industrie publique, des réformes utiles. Il donna naissance à une société qui exploita dès lors les riches et vastes carrières de porphyre, qui se trouvent dans le district d'Elfdal, en Dalécarlie. Il se retira des affaires pendant la diète orageuse de 1789 ; il mourut à la fin du siècle dernier. On a de lui un *Discours sur Gustave 1^{er} et sur son règne*, prononcé à l'académie de Stockholm, dont il était membre.

* BIELKE (le baron de), issu d'une des plus anciennes familles de la Suède, qui a donné des reines à ce pays, et allié à la maison royale de Wasa, s'est acquis par sa fin tragique une funeste célébrité. Le 17 mars 1792, ayant appris, dès le matin, l'issue de l'horrible attentat d'Ankarstroem (Voy. ce nom), il prit une forte dose d'arsenic, qui lui fit éprouver durant toute la journée les douleurs les plus aiguës. Il expira à six heures du soir, entouré des agents de la police qui cherchaient, mais inutilement, à lui arracher des aveux. Un prêtre, son ami de collège, essaya de le réconcilier avec le ciel, et lui offrit les consolations de la religion, mais il les repoussa constamment. Bielski était plus que sexagénaire. Son cadavre fut traîné sur la claie jusqu'au lieu du supplice des criminels.

* BIELSKI (Martin), historien polonais du xvi^e siècle, a composé : *Chronicon rerum Polonicarum ab origine gentis ad annum 1587, cum iconibus regum*. — Son fils, Joachim Bielski, a écrit les *Annales de Pologne*, en polonais, et des *Epigrammes*, en latin.

BIENNE (Jean), célèbre imprimeur de Paris, fut l'émule des Morel et des Turnèbe, qu'il égala par la beauté de ses caractères, la correction de ses livres et la bonté des ouvrages qui sont sortis de ses presses. Maittaire ne l'a point oublié dans ses *Vies des plus célèbres imprimeurs de Paris* ; il prétend que ses impressions grecques et latines ne le cèdent point à celles d'aucun des meilleurs typographes. Voy. dans cet auteur le catalogue des éditions les plus renommées de Jean Bienné. Cet imprimeur mourut à Paris en 1588.

* BIERKANDER (Claude), pasteur à Grefback, en Westrogothie, né en 1735, mort en 1795, a publié dans les *Mémoires de l'académie de Stockholm*, dont il était membre, un grand nombre d'observations sur les insectes, dont il avait fait une étude particulière ; il en a donné aussi plusieurs sur les végétaux, écrites en suédois : *Sur la transpiration des plantes*, année 1773, transpiration qu'il constata le premier ; *Sur l'ustilago* (ou la brûlure des végétaux), 1775 ; *Sur les stations des plantes*, 1776 ; *De l'action et de l'effet du froid sur les végétaux*, 1778 ;

Sur la germination, 1782; *Sur l'horloge et sur l'hygromètre de Flore*, 1782.

** BIES (Jean-Pierre), né à Limoges en 1783, mort à Paris en 1832, s'était appliqué dans sa jeunesse à l'étude de la médecine; mais il y renonça pour la littérature qui ne lui fut guère plus profitable. Parmi ses productions assez nombreuses, on citera: *Observations sur la forme arrondie considérée dans les corps organisés et principalement dans le corps de l'homme*, in-8; *Lettres sur l'harmonie du langage*, Paris, 1821, 2 vol. in-18; *Bibliothèque du Promeneur*, ib., 1823, in-12.

* BIET (Réné), chanoine régulier, abbé de Saint-Léger de Soissons, né vers 1700, mort le 29 octobre 1767, a publié un *Eloge du maréchal d'Estrées*, in-8, écrit faible et sans couleur, et une savante *Dissertation sur l'établissement des Francs dans les Gaules*, 1736, in-12. L'auteur prétend, contre l'opinion du Père Daniel, que les Francs s'établirent dans les Gaules longtemps avant Clovis, et fixe l'époque de cet établissement à l'an 531 de J.-C. Cet ouvrage, qui a remporté le prix de l'académie de Soissons, est suivi de deux autres dissertations sur le même sujet.

BIET (J.-E.), peintre, né en 1782, et mort au mois de novembre 1835, excellait dans l'art de tracer la perspective. Voué par goût à la peinture scénographique, il a laissé dans plusieurs villes de province des souvenirs durables de son talent, par la manière dont il a su restaurer divers théâtres, malgré les faibles ressources pécuniaires mises à sa disposition. L'ouvrage le plus important de Biet est celui qui a pour titre: *Souvenirs du musée des Petits-Augustins*, fait en collaboration avec MM. Normand, père et fils, graveurs. Frappé de la dispersion de cette collection si intéressante, Biet avait conçu et réalisé l'idée de la reproduire en un recueil qui la représentât précisément sous le point de vue pittoresque qui avait charmé les artistes.

** BIETT (L.-T.), médecin, né en 1784, dans le canton des Grisons près des frontières du Tyrol, vint fort jeune achever ses études médicales à Paris, et s'attacha particulièrement à la clinique d'Alibert qui, après avoir été son maître, resta son ami. Nommé en 1819 à l'hôpital St-Louis, il partagea dès-lors son temps entre les devoirs que lui imposait cette place et les soins qu'il donnait à ses clients d'autant plus nombreux, qu'il était plus désintéressé. Il fut du nombre des médecins qui se signalèrent pendant l'invasion du choléra en France. Aussi modeste qu'instruit, il n'a publié qu'un certain nombre d'articles dans les journaux de médecine, et dans le *grand Dictionnaire des sciences médicales*, dont il était un des collaborateurs. Doué d'un sens droit et d'un jugement solide, il avait en politique comme en religion des opinions sages qui l'exposèrent souvent à d'injustes agressions de la part des hommes passionnés; mais ces attaques ne servirent qu'à montrer la solidité comme la sagesse de ses principes. Il mourut à Paris le 3 mars 1840, à l'âge de 56 ans. Il était membre de l'académie de médecine. M. A. de Custines lui a consacré une notice dans le *Moniteur*.

* BIÈVRE (MARÉCHAL, marquis de), né en 1747,

petit-fils de Georges Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, servit dans les mousquetaires et se fit un nom par ses réparties et ses calembourgs. En 1783, il donna le *Séducteur*, comédie en 5 actes et en vers, restée au répertoire. Cette pièce, attribuée à Dorat, vaut mieux que tout son théâtre. La tragédie des *Brames*, de Laharpe, représentée quelques temps après, échoua, sur quoi Bièvre disait: « Quand le » *Séducteur* réussit, les *Brames* (bras me) tombent. » Le *Séducteur* est cependant fort loin d'être une bonne pièce. Les *Réputations*, autre comédie de Bièvre en cinq actes et en vers, jouée le 23 janvier 1788, n'eurent qu'une représentation, et n'ont pas été imprimées. « Rien, dit Laharpe, n'est plus » confus, plus embrouillé, plus décousu, plus vide » que cette prétendue comédie, qu'on avait an- » noncée avec beaucoup de prétention, et qui a » été outrageusement sifflée d'un bout à l'autre. » Bièvre alla, en 1789, aux eaux de Spa, pour y rétablir sa santé. Il y mourut en conservant, à ce que l'on prétend, le goût des calembourgs, jusqu'au dernier instant. « Mes amis, dit-il, je m'en vais » de ce pas (de Spa). » On a encore de Bièvre: *Lettre écrite à madame la comtesse Tation, par le Sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil*, Paris, 1770, in-8; ouvrage burlesque, où l'on peut compter deux ou trois calembourgs par phrase; *Lettre sur cette question: Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? Est-ce celui où il se croit trahi par sa maîtresse? Est-ce celui où, après l'avoir poignardée, il apprend qu'elle est innocente?* réimprimée dans le *Lycée* de Laharpe, à la suite de l'analyse de *Zaïre*; *Vercingetorix*, tragédie en un acte, 1770, in-8. En voici deux vers:

Il plut à verse aux dieux de m'enlever ces biens;
Hélas! sans eux (au/s) brouillés que peuvent les humains!

Toute la pièce est sur ce ton. *Les Amours de l'Ange Lure et de la Fée Lure*, 1772, in-32, très-rare; *Almanach des Calembourgs*, 1771, in-18. Le marquis de Bièvre ayant sollicité une place vacante à l'académie, on lui dit que l'abbé Maury l'avait prévenu; il s'en consola par ce calembourg:

Omnia vincit amor, et nos cedamus amori (à Maury!).

Tous ses calembourgs ont été recueillis par M. Deville en 1800, sous le titre de *Bievriana*, dans un petit volume in-18, qui a eu trois éditions.

BIEZ (OUDARD de), maréchal de France, d'une illustre maison, originaire d'Artois. Après avoir servi avec distinction en Italie et ailleurs, il obtint en 1542 le bâton de maréchal de France. Mais ayant en 1544 rendu la ville de Boulogne aux Anglais qui l'assiégeaient, on lui fit son procès, et il fut condamné avec son gendre Jacques de Coucy-Vervins à perdre la tête: ce qui fut exécuté à l'égard de son gendre; et quant à lui, le roi Henri II lui ayant fait grâce de la vie, il fut enfermé dans le château de Loches. Quelques années après, il obtint sa liberté et revint à Paris, où il mourut accablé de chagrins, en 1551. Sa mémoire, ainsi que celle de Jacques de Coucy, fut réhabilitée en 1575.

* BIFFI (Jean), abbé, né au bourg de Mezago dans le Milanais en 1464, mort vers 1515, cultiva avec succès la poésie latine. Ses principaux ouvrages

sont : *Miraculorum vulgarium beatissimæ Virginis Mariæ, in carmen heroicum traductio*, Rome, 1484, in-4 ; *Annuntiationis beatæ Virginis Mariæ*, Milan, 1493, in-4. — Un autre Biffi (Jean-Ambroise), né à Milan, florissait à la fin du xvr^e siècle, et a laissé : *Il dolore del peccatore penitente*, Milan, 1603, in-12 ; et *La risorgente Roma*, poème en 8 chants, Milan, 1610, in-12, réimprimé en 1611, avec 4 nouveaux chants. Versi, ibid., 1616, in-12. Il mourut à Louvain en 1618.

* BIGELOT (François-Emmanuel-Siméon), littérateur estimable, né en 1789 à Nancy, avait reçu de la nature d'heureuses dispositions pour la poésie, mais les circonstances ne lui permirent pas de les cultiver avec cette assiduité qui seule peut assurer de durables succès. Il avait à peine achevé ses études lorsqu'il fut placé dans une administration à Paris, et se vit forcé de sacrifier à ses devoirs son goût pour les lettres. Quelques morceaux qu'il publia dans le *Mercur* de 1816 à 1818, l'avaient cependant fait remarquer des connaisseurs ; mais l'affaiblissement de sa santé ne tarda pas à le ramener dans sa ville natale, et après y avoir langué plusieurs années, il y mourut le 14 juillet 1830, à peine âgé de 40 ans. On ne connaît de lui qu'une *Ode à la poésie*, Paris, 1816, in-8, et une *Satire sur le xix^e siècle*, ib., 1817, in-8.

* BIGEX (François-Marie), né le 24 septembre 1751 à Balme de Thuy, en Savoie, fit ses études aux collèges d'Evian et de Thonon, et passa ensuite au séminaire d'Annecy, puis à celui de Saint-Sulpice à Paris. En 1782, il fut reçu docteur de la maison de Navarre, et plusieurs évêques français essayèrent de le retenir ; mais M. de Biord, évêque de Genève, ne voulant pas priver son diocèse d'un sujet si distingué, le fit membre de son chapitre, et à la mort de ce prélat, il fut nommé un des vicaires capitulaires. Lorsque les Français pénétrèrent dans la Savoie en 1792, il se retira à Lausanne, et il rendit des services importants, non-seulement à son propre diocèse, mais à celui de Chambéry et aux catholiques des pays voisins ; enfin, le roi le nomma, en 1818, à l'évêché de Pignerol qu'on avait rétabli, et où tout restait à faire après les événements qui avaient détruit ce siège comme plusieurs autres. Il y déploya tout son zèle, et adressa à son troupeau une lettre pastorale remplie d'instructions solides pour les catholiques, et contenant une invitation pressante aux Vaudois pour rentrer dans le sein de l'Eglise. Elle a été imprimée en France. M. Bigex passa à l'archevêché de Chambéry, lorsque M. Dessoles donna sa démission ; et il mourut le 19 février 1827. On lui doit plusieurs ouvrages écrits d'un style simple et à la portée du peuple, qui furent très-utiles dans un temps où la religion était proscrite et les prêtres errants et fugitifs. On estime surtout ses *Etrennes catholiques* qu'il publia pendant 12 ans, qui servirent à consoler, à instruire les fidèles, et qui furent supprimées en 1840, Bonaparte ne voulant permettre la publication d'aucun écrit favorable au chef de l'Eglise, alors prisonnier. Son livre intitulé *le Missionnaire catholique ou Instructions familières sur la religion*, 1796, in-8 ; 3^e édition, 1800, traduit en Italien, à Venise,

1801, obtint aussi un grand succès, et M. de Boullogne en fit l'éloge dans les *Annales catholiques*. On a encore de lui : *Oraison funèbre de M. de Biord, évêque de Genève*, Annecy, 1783, in-8 ; *Instructions à l'usage des fidèles du diocèse de Genève*, Lausanne, 1793, in-8 ; *De la Sanctification des fêtes et dimanches*, 1799, in-8.

BIGNE (GACE de la) et non de la Vigne, comme l'appellent presque tous les bibliographes, né vers 1328, d'une famille noble du diocèse de Bayeux, fut chapelain de la chapelle de Philippe de Valois et du roi Jean, et suivit ce prince en Angleterre, après la malheureuse journée de Poitiers. Etant à Rochester en 1359, il commença un poème de la chasse intitulé le *Romant des Oyseaulx*, qu'il finit à son retour en France. Le roi le fit faire pour l'instruction de Philippe son fils, duc de Bourgogne. L'abbé Goujet attribue ce poème à Phœbus Gaston de Foix, parce qu'il est imprimé à la fin du *Miroir de la chasse* par ce prince, mais bien différent des manuscrits. On croit que Gace vécut au moins jusqu'en 1374.

BIGNE (MARGUERIN de la), issu de la même famille que le précédent, docteur de Sorbonne, et grand-doyen de l'Eglise du Mans, naquit en 1546 à Bayeux, ou selon d'autres à Bernières-le-Patri, en Normandie, et vivait encore en 1591. Il publia, de 1573 à 1578 une *Bibliothèque des Pères*, en 8 vol. in-fol., qu'il fit réimprimer l'an 1589 en 9 vol. C'est le premier qui ait entrepris un ouvrage de ce genre. La plus ample édition que nous en ayons est en 27 vol in-fol., Lyon, 1677. On joint ordinairement à la bibliothèque des Pères *Index locorum Scripturæ Sacræ*, Gênes, 1707, in-fol., et l'*Apparat* de Nourry, Paris, 1703 et 1713, 2 vol. in-fol. Telle est l'édition la plus complète. Il y en a une en 16 vol. in-fol., de 1644, qui est estimée, parce qu'elle renferme les petits Pères grecs. On en mit au jour une autre à Cologne en 1694. Le père Philippe de Saint-Jacques a donné un abrégé de cette collection en 1719, 2 vol. in-fol. La Bigne se distingua aussi par ses Harangues et par ses Sermons. Il donna un *Recueil de statuts synodaux*, en 1578, in-8, et une édition d'Isidore de Séville en 1580, in-fol.

* BIGNICOURT (Simon de), ancien conseiller au présidial de Reims, sa patrie, né en 1709, mort à Paris en 1775. On a de lui un *Recueil de poésies latines et françaises*, 1754-1767, in-12, aujourd'hui oubliées, quoique les journalistes du temps aient comparé ses poésies latines à celles de Catulle ; *Nouvelles pensées détachées*, réimprimées sous le titre de *Pensées et réflexions philosophiques*, 1753, in-12. On y trouve des réflexions fines, justes, et quelquefois profondes. Il en a publié avant sa mort une 3^e édition, considérablement augmentée, intitulée *l'Homme du monde et l'homme de lettres*, Orléans, 1774.

BIGNON (Jérôme) naquit à Paris le 24 août 1589, d'une famille féconde en hommes illustres. Son père fut son maître. Ses progrès furent rapides ; dès l'âge de dix ans, il était auprès du jeune prince de Condé, pour lui donner de l'émulation, et publia une assez bonne Description ou *Chorographie de la Terre Sainte*, Paris, 1600, in-12. Trois ans après, c'est-à-dire à 13 ans, il composa pour le jeune duc de Vendôme, auprès duquel Henri IV l'avait placé, un *Traité des*

antiquités romaines, 1604 ; et à 14, son livre *De l'élection des Papes*, 1605, in-8 : matière neuve qu'il traita avec une érudition qui surprit les savants de son temps. Scaliger, Casaubon, Grotius, Pithou, de Thou, du Perron, Sirmond, etc., témoignèrent de l'estime pour ce jeune auteur. Henri IV, qui avait goûté sa conversation, le plaça en qualité d'enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis Louis XIII. Il allia dans cette place les manières aisées d'un courtisan à l'étude des sciences nécessaires à un bon citoyen. Un auteur espagnol ayant établi, dans un gros in-fol., la préséance des rois d'Espagne sur les autres souverains, il le réfuta dans son traité de *l'Excellence des rois et du royaume de France*, dédié à Henri IV, 1610, in-8. Il n'était alors que dans sa 19^e année. Après la mort funeste de ce prince, il quitta la cour, et entreprit ensuite le voyage d'Italie. Paul V lui donna les marques les plus distinguées de son estime. Le fameux Fra-Paolo, enchanté de sa conversation et de ses ouvrages, le retint quelque temps à Venise. Bignon, de retour en France, devint avocat-général du grand conseil, en 1620, conseiller d'état et avocat-général du parlement de Paris, en 1626, bibliothécaire du roi en 1642 : ses descendants ont occupé cette dernière place avec autant d'honneur que d'intelligence. Il avait cédé sa charge d'avocat-général peu de temps auparavant à Etienne Briquet, son gendre ; mais celui-ci étant mort en 1643, il la reprit, et l'exerça avec la même intégrité et le même zèle. La reine Anne d'Autriche l'appela pendant sa régence aux conseils les plus importants. Il mourut en 1636, dans de grands sentiments de religion. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a fait encore *De la grandeur et de la souveraine puissance*, 1615, in-8 ; il a donné une édition des *Formules de Marculphe*, avec des notes pleines d'érudition, 1613, in-8 ; 1633, in-4, réimprimées par les soins de son fils, 1666, in-4. Il a aussi rédigé avec soin les *Voyages de François Pyrard de Laval aux Indes orientales, aux Moluques*, Paris, 1619, 2 vol. in-8. Nous avons une *Vie* de ce grand magistrat, 1757, in-12, en par l'abbé Péreau.

BIGNON (Jean-Paul), petit-fils du précédent, abbé de St.-Quentin, bibliothécaire du roi, l'un des 40 de l'académie française, et honoraire de celles des sciences, des inscriptions et belles-lettres, mort à l'île-Belle sous Meulan en 1743, à 84 ans, embrassa tous les genres de connaissances, et protégea tous les gens de lettres. On a de lui *Vie du Père François Lévêque*, prêtre de l'Oratoire, Paris, 1684, in-12 ; les *Aventures d'Abdala, fils d'Hanif*, roman qu'il n'acheva pas, et qui néanmoins fut publié en un volume.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu de Jean-Paul Bignon, intendant de Soissons, né en 1711, et mort en 1772, fut bibliothécaire du roi, après la mort de son oncle ; il se démit de cette place en faveur de son fils Jean-Frédéric, qui mourut en 1782, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

** BIGNON (Louis-Pierre-Edouard, baron), naquit le 3 janvier 1771 à Guerbaville près de la Muilleraye. (Seine-Inférieure). Entré comme volontaire dans un des nombreux bataillons qui se for-

mèrent spontanément en 1793 pour repousser les armées étrangères, il ne tarda pas à se faire connaître d'un général de brigade qui le choisit pour secrétaire. Le danger passé, il fut employé dans la diplomatie, d'abord comme secrétaire de légation en Suisse, puis en Piémont et en Prusse. Il était, en 1802, chargé d'affaires à Berlin, et dans différentes circonstances il reçut du roi de Prusse des preuves de bienveillance. Plus tard ministre plénipotentiaire à la cour de Cassel, il ne put parvenir à détacher l'électeur de la coalition. Après la victoire d'Iéna, il fut chargé d'administrer les provinces qu'elle venait de mettre au pouvoir des Français. Envoyé depuis en Autriche et en Pologne, il ne quitta Cracovie que lorsqu'il y fut contraint par les désastres de 1812. Il était à Dresde en 1813 pour y négocier la paix, lorsque cette ville fut assiégée. Au retour de Napoléon en 1815, il fut nommé membre de la chambre des représentants par le département de la Seine-Inférieure ; il fit partie de la commission envoyée par le gouvernement provisoire aux généraux Anglais et Prussiens pour conclure une armistice, et signa comme ministre par intérim des affaires étrangères la capitulation de St.-Cloud. Elu par le département de l'Eure à la chambre des députés en 1817, en 1820 par le Haut-Rhin et en 1827 par la Seine-Inférieure, il y siégea pendant vingt ans, et quoique faisant partie de l'opposition, dont il était un des chefs, sut constamment se maintenir dans une ligne de modération qui lui concilia l'estime même de ses adversaires. Napoléon lui légua cent mille francs par son testament, en ajoutant qu'il l'engageait à écrire l'histoire de la diplomatie française de 1799 à 1815. Bignon ne pouvait pas ne pas accepter cette tâche honorable, et il consacra les vingt dernières années de sa vie à composer l'*histoire diplomatique de la France*, sous le règne de Napoléon ; ouvrage qui lui assigne un rang distingué parmi les historiens modernes. Elevé à la Pairie en 1837, il mourut à Paris le 6 janvier 1841, à 70 ans. Il était membre de l'académie des sciences morales, depuis sa réorganisation en 1852. Indépendamment de son *Histoire de France*, Paris, 1827-46, 12 vol. in-8, on a de Bignon un grand nombre d'ouvrages de circonstance que nous pouvons nous dispenser de citer par la raison qu'ils n'offrent plus d'intérêt et qu'on en trouve d'ailleurs les titres détaillés dans la *littérature française contemporaine* de M. Quérard.

** BIGNOTTI (Vincent), prédicateur, né en 1764 à Verceil, acheva ses études à Turin et y reçut en 1788 le laurier doctoral en théologie. De retour dans sa ville natale, il y partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture de la poésie ; mais celle-ci ne fut jamais pour lui qu'un délassement, et le petit nombre de compositions poétiques qu'il a fait imprimer ne sont que des pièces de circonstance sans intérêt aujourd'hui. Ses talents lui firent obtenir de bonne heure un canonicat de la cathédrale de Verceil, et s'étant appliqué à la prédication avec succès, il fut choisi pour y prêcher dans différentes occasions d'éclat, notamment en 1823 où il prononça le panégyrique du *Bienheureux Amédée, duc de Savoie*, à la cérémonie de la trans-

lation de ses reliques dans une nouvelle chasse d'argent. Il mourut à Verceil en 1831, et par une distinction particulière fut inhumé dans la cathédrale. Indépendamment de ce discours et d'un autre prononcé en 1806 sur le rétablissement de la religion, on a de Bignotti : *Balsame salutare ovia resflesioni, etc.*, Verceil, (1816), in-8. L'auteur a rassemblé à la fin de cet ouvrage trois discours qu'il avait prononcés, dans le temps de l'occupation du Piémont par les Français, contre l'égoïsme, le pharisaïsme et le catholicisme à la mode.

BIGOT (Guillaume), né à Laval en 1502, cultiva avec le même succès la poésie latine et la poésie française, et passait pour un des hommes les plus savants de son siècle. Il n'a publié qu'un seul poème français, imprimé à Lyon en 1540, avec les poésies de Charles de Ste-Marthe. On a de lui deux poèmes latins, *Catoptron*, ou le *Miroir*, qu'il fit imprimer à Bâle, en 1536, avec quelques autres pièces, dont il donna une seconde édition avec des corrections, sous ce titre : *Guillelmi Bigottii, Lavallensis, christianæ philosophiæ præludium; opus tum aliorum, tum hominis substantiam luculentis experimens rationibus*, Tolosæ, 1539, in-4. *Somnium in quo imperat. Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio; Explanatrix somni epistola*, Paris, 1537.

BIGOT (Emery), né à Rouen l'an 1626, d'une famille de robe, ne s'occupa que de recherches d'érudition. Il mourut en 1689 à 64 ans, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle, quoiqu'il n'ait publié que la *Vie de saint Chrysostome*, par Pallade, 1680, in-4, en grec et en latin. Ses mœurs étaient celles d'un homme entièrement consacré à l'étude. Il avait amassé une riche bibliothèque, vendue en 1706, et dont le Catalogue, imprimé cette même année, in-12, est recherché. L'abbé de Louvois en acheta les manuscrits pour la bibliothèque du roi.

* BIGOT DE MOROGUES (Sébastien-François, vicomte), lieutenant-général des armées navales, correspondant de l'académie des sciences, et membre honoraire de celle de la marine, académie dont il fut le principal restaurateur, naquit à Brest en 1703, et mourut à Villefayer près d'Orléans, en 1781. On a de lui : *Essai de l'application des forces centrales aux effets de la poudre à canon*, Paris, 1737, in-4; *Tactique navale ou Traité des évolutions et des signaux*, Paris, 1763, in-4, avec figures; ouvrage qui est encore estimé des marins, quoique Bourdè de Villehuet en ait publié un excellent sur le même sujet. Plusieurs Mémoires insérés dans le *Recueil des savants étrangers de l'académie des sciences*, parmi lesquels on remarque le *Mémoire sur la corruption de l'air dans les vaisseaux*, qui se trouve dans le tome 1^{er}. On doit encore à Bigot de Morogues plusieurs manuscrits relatifs à l'arrimage et à l'armement des navires.

** BIGOT DE MOROGUES (Pierre-Marie-Sébastien, baron), agronome et économiste distingué, petit-fils du précédent, né en 1776 à Orléans, résolut de suivre la carrière dans laquelle son ayeul s'était illustré; mais la révolution fit échouer ce projet. Admis en 1794 à l'école des mines, il ne tarda pas à fixer l'attention de ses chefs, et justifia leurs

espérances par les publications remarquables dont il enrichit la plupart des recueils scientifiques. Plus tard, devenu propriétaire dans la Sologne, il s'adonna tout entier à l'exploitation de son domaine, et par suite des bonnes méthodes de culture qu'il y introduisit, en augmenta les revenus. Son exemple ne fut point perdu pour la contrée, et son *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture en France*, etc. Paris, 1822, 2 vol. in-8, est un immense service qu'il rendit à son pays. Ce ne fut qu'après la chute de l'empire qu'il se livra à l'étude des sciences morales et politiques, et dans cette partie comme dans toutes celles qu'il avait cultivées, son esprit vif et pénétrant porta de nouvelles lumières. Admis à l'académie des sciences morales lors de son rétablissement, il fut élevé en 1833 à la dignité de pair de France. Il prononça dans la chambre haute plusieurs discours importants, notamment en 1837, où il eût le courage de signaler la puissance corrosive de la presse, sentie par tous les bons esprits, mais qui cherchent vainement encore le remède aux maux qu'elle cause chaque jour. Il mourut à Orléans, le 14 juin 1840, à l'âge de 63 ans, après avoir reçu les secours de la religion, d'une manière édifiante et capable de consoler une famille pour laquelle il était déjà le modèle de la bienfaisance la plus active. Parmi ses nombreux écrits on citera : *Mémoire historique et physique sur les chutes des pierres tombées sur la surface de la terre à diverses époques*, Paris, 1812, in-8. *Recherches théoriques et pratiques de la meilleure méthode pour faire fermenter économiquement le vin, le cidre, etc.*, ib., 1823, in-8. *Politique religieuse et philosophique, ou Constitution morale du gouvernement.*, ib., 1827, 4 vol. in-8. L'auteur cherche à démontrer que dans tous les pays où les lumières ont pénétré, il ne peut plus y avoir d'autre bonne politique que celle qui a pour bases la raison, la justice et la vérité. On regrette qu'en admettant la nécessité de la religion, il ait voulu en rejeter le dogme, comme s'il était possible de concevoir la religion sans dogme. *Recherches des causes de la richesse et de la misère des peuples civilisés, etc.*, in-4, autographie de 680 pag. *De la misère des ouvriers, et de la marche à suivre pour y remédier*, Paris, 1832, in-8. *Du paupérisme, de la mendicité, et des moyens d'en prévenir les funestes effets par la formation de plusieurs genres de colonies agricoles.*, ip., 1834, in-8. *La politique basée sur la morale, et mise en rapport avec les progrès de la société*, ib., 1834, in-8.

BIGOT DE PRÉAMENEU (le comte Félix-Julien-Jean), né en Bretagne vers 1750, était avocat au parlement de Paris avant la révolution. Il en embrassa les principes avec modération, et fut élu, en 1790, juge au 4^e arrondissement de cette ville. Dans le mois de septembre de l'année suivante, il fut député à la législature, et le 7 janvier 1792, il prononça, malgré les huées des tribunes, un discours pour prouver à l'assemblée qu'elle ne représentait pas seule le peuple, et que le roi avait aussi des droits à cette représentation. Le 22 mars il obtint que la loi qui ordonnait le séquestre des biens des émigrés accordât un mois de délai à ceux qui, entraînés par la crainte, ou égarés par le préjugé,

voudraient rentrer dans leur patrie; et, le 25 avril suivant, il s'opposa à la loi proposée par Thuriot contre les prêtres insermentés. Le 10 août le fit disparaître de la scène politique, et il échappa, on ne sait trop comment, aux proscriptions de 1793 et 1794. Il ne reparut qu'après le 18 brumaire, et devint commissaire du gouvernement près le tribunal de cassation. A la fin d'avril 1800, Bigot de Préameneu passa au conseil-d'état, et, en cette qualité, il fit plusieurs rapports sur le code civil. La même année, il fut nommé membre de l'institut, et en mai 1804 il fut élu candidat au sénat conservateur; plus tard il reçut la croix de grand-officier de la légion - d'honneur et le titre de comte; enfin, il parvint au ministère des cultes après la mort de Portalis en janvier 1808, et il en exerça les fonctions jusqu'à la chute de Bonaparte. Quelques jours avant l'occupation de Paris par les troupes étrangères, il s'était retiré en Bretagne, et il resta sans emploi au retour du roi. Pendant les cent jours, sa place lui fut rendue sous le titre de *direction générale des cultes*. Il fut aussi appelé à la chambre des pairs. Après la seconde rentrée du roi, il fut définitivement écarté des affaires; mais il fut maintenu au nombre des académiciens par l'ordonnance royale qui réorganisa l'académie française en 1816. Bigot de Préameneu est mort le 31 juillet 1825.

BILDERBEK (Christophe-Laurent), jurisconsulte hanovrien, et conseiller à Zell, traduisit en allemand l'excellent *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, par Abbadie, avec des additions considérables. L'ouvrage d'Abbadie, justement estimé pour la force du raisonnement, a été accueilli en Allemagne comme dans le reste de l'Europe. Bilderbek mourut en 1749. On a aussi de lui des ouvrages de jurisprudence.

* BILDERDYK (Guillaume), un des poètes les plus féconds de la Hollande, né en 1750 à Amsterdam, et mort en 1832 à Leyde, à l'âge de 82 ans, se fit recevoir docteur en droit dans cette ville, et remporta à son début, en 1776, le prix de poésie proposé par la société de Leyde sur ce sujet de *l'Influence de la poésie sur l'art de gouverner un état*. En 1777, son poème intitulé : *Le véritable amour de la patrie*, et une *Ode* sur le même sujet furent encore couronnés. Bilderdyk fit paraître en 1779, une excellente traduction de l'*OEdipe* de Sophocle, et un recueil de pièces fugitives, intitulé : *Mes Loirs*. La société de Leyde décerna, en 1780, le premier prix à son *Mémoire sur les rapports de la poésie et de l'éloquence avec la philosophie*, etc. On doit à cet auteur un grand nombre de productions qui ne sont pas toutes également estimées. Outre les traductions de quelques tragédies de Sophocle et le *Recueil de poésies diverses*, qu'il donna en 1799, nous citerons : une *Traduction du Fingal d'Ossian*, 1803; une *Imitation de l'homme des champs de Delille*, et quatre volumes de *Poésies fugitives*, 1804; *Maladies des savants*, 1806, poème didactique; *Les feuilles d'automne*, 1807, 2 vol.; trois volumes de *Tragédies*, 1807, un *Poème sur le désastre de Leyde*; une traduction des *Hymnes de Callimaque*; *L'arrivée du roi au trône*, 1 vol. in-8; *Les fleurs d'hiver*, poésies parmi lesquelles on distingue ses *adieux*, 1811,

2 vol.; *Traité de géologie*; *La délivrance de la Hollande*, 1814, poème fait en société, avec son épouse Guillaume-Wilhelmine qui rivalisait de talent poétique avec lui. Une ode au sujet du retour de Napoléon, intitulée : *Appel aux armes*, mars 1815, qui trouva de l'écho dans les âmes hollandaises. Un recueil de *poésies nationales*, 1815; *Traité sur la botanique*, dont nous devons une traduction à M. Mirbel, membre de l'institut. Bilderdyk ne fut pas toujours à l'abri du malheur : lors des troubles politiques de la Hollande, en 1793, son attachement pour la maison d'Orange l'obligea de quitter sa patrie; il se retira en Allemagne, puis en Angleterre, où il donna des leçons de poésie en langue française, et revint dans sa patrie en 1799. Il ne fut guère plus heureux comme père, et la mort de onze enfants qu'il chérissait disposa son caractère à la mélancolie et tourna ses pensées vers la religion.

BILFINGER (Georges-Bernard), théologien luthérien né à Canstadt dans le Wurtemberg, en 1695, professa la philosophie à Pétersbourg et la théologie à Tubingen, où il mourut en 1750. On dit que toutes les personnes de sa famille naissaient avec 12 doigts et 12 orteils. Ce n'est pas ce qui distingua le plus Biffinger. Ses écrits lui firent un nom en Allemagne. Le plus recherché est celui qui a pour titre : *Dilucidationes philosophicæ de Deo, anima humana, mundo et generalibus rerum affectionibus*. Il était partisan de Leibnitz et de Wolf. Les académies de Pétersbourg et de Berlin se l'associèrent.

* BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien suisse, né à Coire le 1^{er} mai 1720, et mort le 6 avril 1796, termina à Paris ses études médicales qu'il avait commencées à Strasbourg, et alla se fixer en Prusse, où il fut nommé chirurgien en chef des armées. Il mérita l'estime de Frédéric II par son zèle, son humanité et les nouvelles lumières qu'il apporta dans cet emploi. Joseph II l'honora aussi de son amitié et lui envoya des lettres de noblesse, dont à la vérité il n'a pas fait usage. Il se fit une grande réputation par un écrit intitulé : *Dissertatio inauguralis medico-chirurgica de membrorum amputatione rarissime administranda aut quasi abroganda*, Berlin, 1761, in-4, et qui a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, notamment en français par Tissot et Goulin. On a encore de lui : *Instructions sur les hôpitaux militaires*, en allemand, 1763, in-8; *Avis au public sur l'hypocondrie*, et plusieurs *Mémoires sur les fièvres malignes*, sur les blessures à la tête, etc., aussi en allemand. Bilguer était de plusieurs sociétés savantes.

** BILHON (Jean-Joseph-Frédéric), né le 2 février 1759 à Avignon, se destinait à la profession d'avocat; mais la révolution changea ses projets. A l'organisation du ministère des finances en 1790, il y fut nommé chef du bureau du contentieux et il remplit cette place jusqu'au 1^{er} juillet 1814 qu'il fut mis à la retraite. L'académie des inscriptions avait, en 1783, proposé pour sujet de prix d'examiner l'état du commerce des Romains; le prix fut décerné en 1785 à Fr. Mengotti, négociant de Venise; mais Bilhon, l'un des concurrents, ne voulant pas perdre le fruit de son travail, et sans doute encouragé par quelques amis, le fit imprimer en 1788, in-8, il le

reproduisit plus tard avec des améliorations sous le titre de *Discours historique sur l'état du commerce des Romains*, Paris, 1803, in-8. On lui doit encore : *De l'administration des revenus publics chez les Romains*, ib., 1803, in-8. Ouvrage qu'il refondit plus tard avec le précédent dans : *Le gouvernement des Romains considéré sous le rapport de la politique, de la justice, des finances et du commerce*, ib., 1807, in-8. Livre utile et qui, malgré quelques lacunes, peut-être consulté avec fruit. Enfin on lui doit : *Principes d'administration et d'économie politique des anciens peuples, appliqués aux peuples modernes*, ib., 1819, in-8. Billon mourut à Paris, le 8 avril 1834, à l'âge de 73 ans.

* BILLARD (Claude), sieur de Courgenay, né à Sauvigny, petite ville de la province de Bourbonnais, vers 1630, fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz. Il prit d'abord le parti des armes, et, si on l'en croit, il se distingua dans plusieurs affaires; il obtint ensuite la place de conseiller et celle de secrétaire des commandements de la reine Marguerite de Valois. Il a composé plusieurs tragédies, qui n'ont eu aucun succès, et qui n'en méritaient point. Il dédiait ses pièces aux seigneurs et aux dames de la cour les plus illustres; mais il n'eut pas à se louer de leur générosité. La retraite de la reine Marguerite lui fit perdre sa place, et son attachement pour cette princesse fut cause qu'il resta sans emploi. Il mourut vers 1618, âgé d'environ soixante-sept ans. On a de cet auteur les tragédies suivantes : *Polyxène*, *Gaston de Foix*, *Mérovée*, *Panthée*, *Saül*, *Albouin* et *Genèvre*; elles ont été recueillies et imprimées à Paris, 1610, in-8. *Henri le Grand*, tragédie avec des chœurs, Paris, 1612, in-8, réimprimée en 1808, in-8, à l'occasion de la tragédie de Legouvé sur le même sujet. Billard est un des premiers poètes qui mirent sur la scène des événements pris dans l'histoire nationale. Il dédia cette dernière pièce à Marie de Médicis; il a composé aussi : *L'Eglise triomphante*, poème héroïque en treize chants, Lyon, 1618, in-8. On lui attribue encore : *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosia* (le duc de Joyeuse), Paris, 1587, in-8.

* BILLARD (Pierre), né à Ernée dans le Maine en 1633, mort en 1726, à Charenton, chez son neveu qui en était seigneur, est auteur de la *Bête à sept têtes*, 1673, in-12, ouvrage dirigé contre les jésuites, et pour lequel l'auteur fut conduit à la Bastille, de là à Saint-Lazare, et ensuite à Saint-Victor. Il fut mis en liberté en 1699. Il avait aussi fait imprimer, avant sa détention, le *chrétien philosophe*, qui ne parut qu'en 1701. Billard était entré en 1671 dans la congrégation de l'Oratoire.

* BILLARD (Jean-Pierre), né en 1726, et mort à Vesoul, en 1790, membre de l'académie d'Arras et de la société royale de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages en latin et en français, qui ont été publiés par son fils en un vol. in-8. *Histoire, analyse et propriétés des eaux minérales de Répes, près de Vesoul*; *Plusieurs dissertations, principalement sur une fausse grossesse extraordinaire et sur un dégât aux ovaires*; *Traité des différentes espèces de fièvre*; *Sur les maladies du bas-ventre*; *Sur les maladies de la poitrine*; *Sur les maladies des enfants et des vieillards*,

pratiques médicales; *Dissertation sur la nature, les propriétés et le choix des médicaments anti-sceptiques*; *Commentaire sur le soixante-quatrième aphorisme d'Hippocrate* (3^e section), *relatif aux propriétés du lait employé dans les différentes maladies*.

* BILLAUD-VARENNE (François), né à La Rochelle, en 1762, et fils d'un avocat de cette ville, avait été destiné à l'état ecclésiastique. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et professa quelque temps au collège de Juilly; mais son goût pour le théâtre lui fit perdre sa place. En 1785, il quitta l'habit d'oratorien et vint à Paris où il épousa une fille naturelle de M. de Verdun, fermier-général. Son caractère ardent, son esprit ambitieux lui firent embrasser avec ardeur en 1789 les nouvelles idées. Il débuta dans la carrière révolutionnaire par quelques brochures qui annonçaient déjà la férocité de son caractère, mais qui le laissèrent néanmoins dans l'obscurité jusqu'au 10 août 1792, où il fut du nombre de ceux qui envahirent de force l'hôtel de ville, et se déclarèrent de leur propre autorité magistrats du peuple. Il fut aussi un des principaux moteurs des massacres de septembre, et on le vit, revêtu de l'écharpe municipale, se mêler aux assassins, et leur adresser du haut d'un monceau de cadavres des harangues dont l'atrocité empêche d'apercevoir le ridicule. Nommé député de Paris à la Convention, dès le mois de décembre il provoqua plusieurs fois le jugement de Louis XVI; enfin, trouvant que la discussion traînait trop en longueur, il fit une sortie virulente contre ceux qu'il appelait les amis du tyran, et proposa de briser la statue de Brutus placée dans la salle des séances, en disant : « Cet illustre Romain n'a pas » balancé à détruire un tyran, et la Convention » ajourne la justice du peuple contre un roi ! » Il se prononça fortement contre l'appel au peuple, et vota la mort dans les vingt-quatre heures. A la nouvelle de la défection de Dumouriez en 1793, il soutint qu'on ne devait rien cacher au peuple. « C'est, dit-il, à la nouvelle de la prise de » Verdun, qu'il s'est levé et qu'il a sauvé la patrie ! » On se rappelle en effet que la nouvelle de la prise de Verdun était arrivée à Paris le 2 septembre. Billaud eut une grande part à l'insurrection du 10 mars 1793 et à la création du tribunal révolutionnaire. Envoyé en mission dans le département d'Ille-et-Vilaine, il écrivit à la Convention pour lui rendre compte de la position où se trouvait cette contrée, et lui demander de nouvelles troupes. Ces forces n'ayant pas été envoyées aussitôt, il accusa le conseil exécutif de pusillanimité et de trahison, et se hâta de retourner à la Convention pour lui rendre, disait-il, son énergie républicaine. A son arrivée dans l'assemblée, il tourna tous ses efforts contre les Girondins, et dénonça les généraux Custine, Houchard, etc., ainsi que la plupart des magistrats communaux avec lesquels il avait été en rapport dans sa mission. Ces accusations n'eurent point alors d'effet. Après la révolution du 31 mai, dirigée contre les Girondins, la commission des douze, organisée pour veiller sur les anarchistes, ayant fait arrêter Hébert, Billaud se joignit aux complices de ce scélérat pour obtenir sa liberté. Il

se prononça avec fureur contre les députés que la commune de Paris voulait proscrire, et demanda que le décret d'accusation fût porté contre eux séance tenante. La Convention fut décimée, et depuis cette époque, Billaud-Varennes ne cessa plus de faire partie des comités, où presque tous ses rapports furent des actes d'accusation. Le 5 septembre, il appuya la demande faite par les sections de Paris d'une armée révolutionnaire, et le même jour il fit entendre ces paroles, contre les ex-ministres Clavières et Lebrun. « Il faut que le tribunal révolutionnaire s'occupe, toute affaire cessante, de les juger, et qu'ils périssent avant huit jours ! » Ce fut sur sa motion que Marie-Antoinette fut envoyée à l'échafaud. Billaud fut chargé de faire adopter par la Convention le projet d'organisation du gouvernement révolutionnaire, et dès lors il ne songea plus qu'à accroître la puissance du redoutable comité dont il était un des meneurs. Il s'appliqua à détruire le pouvoir de la commune, en même temps qu'à renverser les factions d'Hébert, de Chabot, de Fabre d'Eglantine, qui disparurent tour-à-tour. Danton lui-même fut abattu ; le comité triomphait, mais des éléments de discorde fermentaient déjà dans son sein. Robespierre s'irritait d'être obligé de partager la puissance, et la fête de l'Être suprême, votée sur sa demande, la loi du 22 prairial, présentée sans l'aveu du comité, annoncèrent cette direction nouvelle de l'ambition du tyran. Il se forma dès lors deux partis dans le sein du comité de salut public ; l'un, où figuraient Robespierre, Couthon et Saint-Just, commença l'attaque ; et l'autre, composé de Billaud-Varennes et de Collot-d'Herbois, appuyés par presque tous les membres du comité de sûreté générale, se tint sur la défensive. Bientôt arriva la journée du 9 thermidor (27 juillet) où Robespierre fut vaincu. Billaud, Collot-d'Herbois et Barrère qui s'était rallié à eux, avaient espéré conserver le pouvoir. Il n'en fut point ainsi ; le cri *plus de Terreur* retentit dans toute la France, et les membres du comité de salut public ne furent point réélus dans les fonctions qu'ils occupaient depuis quatorze mois. Fouquier-Tinville, leur agent, porta sa tête sur l'échafaud, et les membres eux-mêmes, dénoncés de toutes parts, furent enfin mis en jugement devant la Convention, qui, sortie victorieuse d'une nouvelle attaque des anarchistes qui essayèrent de les délivrer, condamna les prévenus à la déportation. Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois furent en conséquence envoyés à Cayenne, où on les sépara. Le premier, envoyé dans les déserts de Sinamari, y retrouva, deux ans plus tard, les victimes du 18 fructidor qui lui témoignèrent une insurmontable horreur. Après un séjour de vingt ans dans les déserts de la Guyane, il parvint à s'enfuir en 1816, et se réfugia à New-York, où il ne rencontra qu'horreur et mépris. Il se rendit au bout de quelques mois à Saint-Domingue, où le président Péthion lui fit une pension dont il ne jouit que pendant un an, la mort l'ayant frappé au Port-au-Prince, vers la fin de 1819. Outre les rapports et les discours prononcés à la Convention, Billaud-Varennes a laissé quelques écrits dont les principaux sont : *Plus de ministre ou point de grâce, avér-*

tissement donné aux patriotes français, etc., 1790, in-8; *Despotisme des ministres de France*, 1790, 5 vol. in-8; *L'Acéphalocratie, ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous*, 1791, in-8; *Question du droit des gens : les Haïtiens possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance*, in-4, Port-au-Prince, 1818. On a publié sous son nom à Paris, en 2 vol. in-8, 1821, des Mémoires qui ne sont pas de lui.

* BILLAUDEL (Jean-Baptiste), né le 25 janvier 1754, à Servon près de Sainte-Menehould, fut un des prêtres les plus actifs et les plus zélés pour les intérêts de la religion. Il reçut les ordres en 1779, fut employé dans diverses places avant la révolution, quitta alors la France et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie ; mais, animé d'une ardeur qui ne lui permettait pas de songer aux périls dont il était entouré, il revint en 1795 dans son pays, et exerça son ministère en secret dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon. Il se livra ensuite au travail des missions ; plusieurs fois il faillit être arrêté : la Providence veillait sur des jours aussi précieux. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse ; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même ; il s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre si difficile, mais si utile des missions : il établit encore des maisons de piété et d'éducation chrétienne ; sa vie fut très-active et entièrement consacrée au service de la religion. Il mourut le 22 novembre 1827. Ces détails sont extraits d'une notice qui a été faite à Soissons, et qui renferme l'histoire de quelques autres pieux ecclésiastiques.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, menuisier de Nevers, sous la fin du règne de Louis XIII, et au commencement de celui de Louis XIV, fut appelé par les poètes de son temps *le Virgile au rabot*. Il versifia au milieu de ses outils et de ses bouteilles. Le cardinal de Richelieu et le duc d'Orléans lui firent des pensions. Ses *Chevilles*, in-4, son *Villebrequin*, son *Rabot*, in-12, etc. eurent beaucoup de cours. On y trouve, parmi un grand nombre de platitudes, quelques vers heureux. Il mourut en 1662 à Nevers, qu'il n'avait pas voulu quitter pour le séjour de Versailles : il pensait sainement sur les grandeurs.

* BILLECOCQ (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), né à Paris le 31 janvier 1765, et mort en 1829, était avocat au moment où la révolution éclata en France, et fit preuve plusieurs fois d'une grande sagesse et d'un talent distingué qui brilla surtout dans la défense du marquis de Rivière, accusé, lors du célèbre procès de Georges Cadoudal, d'avoir voulu attenter aux jours du premier consul. Sous l'empire, Billecocq fut nommé suppléant au corps législatif ; mais il n'y siégea jamais. Il composa un grand nombre d'ouvrages qui lui assignent dans la littérature un rang aussi distingué qu'au barreau. Les principaux sont : *Voyage au Thibet par le père Andrada*, et par Boyle, Turner et Poronguir, traduit de l'anglais, 1796, in-8; *Voyage*

chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale par J. Lelong, traduction avec des notes, 1794, in-8; *Voyage de la Chine à la côte nord-ouest d'Amérique par le capitaine Meares*, traduit de l'angl., 1795, 3 vol. in-8 et atlas in-4; *Conjuración de Catilina*, par Salluste, nouvelle traduction, 1795, in-16; *Voyage du lieutenant H. chez les sauvages, habitants du nord de l'Amérique*, 1797, in-18; *Voyage de Néarque des bouches de l'Indus jusqu'à l'Euphrate*, traduit de l'anglais; *De la Religion chrétienne, relativement à l'état, aux familles et aux individus*, in-8, 3^e édit., 1824; cet ouvrage est rédigé dans un très-bon esprit. Enfin diverses brochures sur des sujets de circonstance, tels que la guerre d'Espagne de 1823, etc.

* BILLEREY (Claude-Nicolas), né vers 1667, à Besançon, professeur en médecine à l'université de cette ville, est auteur d'un *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en 1707*, Besançon, 1721, in-12; et d'un *Traité du Régime*, 1748, in-12. Il a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits : on en conserve un à la bibliothèque publique de Besançon, intitulé : *Tractatus medicamentorum simplicium ex regno animali, vegetabili, et minerali, depromptorum, quorum nomina, descriptiones, virtutes, praparationes et usus in medicina descripta sunt et picta*, à Cl. Nic. Billerey, 4 volumes in-4. L'auteur de l'*Histoire abrégée du comté de Bourgogne* dit que Billerey était savant dans les mathématiques et l'astronomie, qu'il possédait plusieurs talents agréables, et qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, l'italien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais. Il est mort en 1759, âgé d'environ quatre-vingt-douze ans.

BILLI (Jacques de), né à Guise en 1534, dont son père était gouverneur, mourut à Paris, chez Générard son ami, en 1581, à 47 ans. Il possédait deux abbayes. On a de lui plusieurs écrits en vers et en prose, et surtout des traductions des Pères grecs en latin. Les plus estimées sont celles de saint Grégoire de Nazianze, de saint Isidore de Péluse et de saint Jean-Damascène. Peu de savants ont mieux possédé la langue grecque. Il se distingua dans d'autres genres. Il composa quelques poésies françaises, 1576, in-8, et donna de savantes *Observationes sacrae*, 1515, in-fol. Sa vie a été écrite en latin par Chatard, Paris, 1512, in-4. On la trouve aussi à la fin des Œuvres de saint Grégoire de Nazianze, de l'édition de 1545.

BILLI (Jacques de), jésuite, né à Compiègne en 1602, mort à Dijon en 1679, à 77 ans, a publié un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, dont l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4, est le plus connu.

BILLICK (Everard), né au village de ce nom, dans l'évêché de Munster, vers la fin du x^e siècle, entra dans l'ordre des carmes, fut professeur en théologie à Cologne, et provincial dans son ordre. Il résista avec courage aux efforts que fit l'archevêque Herman de Weyden, pour introduire le luthéranisme dans son diocèse. Il réfuta le livre *De la réformation* de Mélancthon, etc. Il fut député à l'empereur au nom du clergé et de l'université de Cologne pour représenter les désordres qui ré-

gnaient dans cette ville; il parla avec tant de force, que l'empereur déclara l'archevêque apostat déchu de la dignité électorale. Ce même prince l'employa en différentes conférences tenues à Worms, à Augsbourg et à Ratisbonne. Le nouvel archevêque de Cologne, Adolphe de Schauwenburg, allant au concile de Trente en 1551, le prit pour son théologien; il y parut avec distinction. De retour dans son pays, il employa son crédit auprès de la régence de Cologne pour y faire admettre les jésuites, qui y vinrent à propos pour s'opposer aux progrès de l'hérésie. Le nouvel archevêque le fit son vicaire-général et son suffragant. Il mourut avant de prendre possession de cette dignité en 1557. On a de lui quelques ouvrages de controverse, et une oraison sur la circoncision de Notre-Seigneur, qu'il prononça au concile de Trente, et qui se trouve dans les conciles du Père Labbe, tome 14^e. Il avait fait une *Histoire du concile de Trente*, qui est restée manuscrite chez les Pères carmes à Cologne. Ce sont des mémoires de ce qui s'était passé sous ses yeux au concile : ils méritent de voir le jour.

BILLON (François de) vivait à Rome dans le xvi^e siècle, avec la qualité de secrétaire du cardinal Jean du Bellay-Langey. On écrivait beaucoup de son temps pour et contre le beau sexe. Billon prit sa défense dans un ouvrage allégorique, intitulé : *La forteresse inexpugnable de l'honneur et vertu des Dames, divisée en quatre bastions*, Paris, 1555, in-4, réimprimé en 1564 sous un nouveau titre. Il s'est fait plusieurs éditions de cette production originale, l'une des plus extravagantes qu'ait enfantées l'esprit humain, et qui, par cela même, a valu à son auteur une espèce de célébrité que personne sans doute ne sera jaloux de lui ravir.

BILLOT (Jean), prêtre du diocèse de Besançon, né à Dole en Franche-Comté, l'an 1709, est connu par des *Prônes* qu'il composa pour les dimanches et fêtes principales de l'année, souvent réimprimés, et dont la meilleure édition est celle de Lyon, 1785, 5 vol. in-12 : ils ont été traduits en allemand, Augsbourg, 1774, 4 vol. in-8. Il est mort à Macherans, diocèse de Besançon, en 1767.

BILLUART (Charles-Réné), théologien, né le 8 janvier 1685, à Revin, petite ville sur la Meuse, à trois lieues de Rocroi, entra dans l'ordre des dominicains où il enseigna avec réputation la théologie, et fut trois fois provincial. Il mourut à Revin le 20 janvier 1757. On a de lui un *Cours de Théologie*, Liège, 1746-1748, 19 vol. in-8; il a été réimprimé à Venise et Wurtzbourg en 3 vol. in-fol. Le père Billuart s'attache plus à la morale qu'à la théologie scolastique et à la théologie dogmatique; il y défend avec vivacité les différents sentiments de son ordre. Sa théologie aurait été plus généralement utile, s'il avait suivi le conseil d'un de ses plus savants confrères, de Melchior Canus (*De Locis Theol. lib. 8. cap. 5.*) *Pro fide, etiam cum vitâ discrimine, pugna sit : pro his quæ fidei non sunt, sit pugna si ita placet, sed incruenta sit tamen*. Cette Théologie est devenue excessivement volumineuse par les thèses sur l'Écriture sainte et l'histoire ecclésiastique, qu'il y a insérées, et qu'il a empruntées en

grand nombre de son confrère le père Alexandre. Ces thèses sont omises dans l'*Abrégé* qu'il a donné de son *Cours de théologie*, Liège, 1754, 6 vol. in-8. Le père Billuart a encore donné différentes dissertations, la plupart relatives aux opinions scolastiques.

* BILLY (Nicolas-Antoine-Labbey de), prêtre, né à Vesoul en 1733, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, mort à Besançon en 1823, était grand-vicaire de M. de la Luzerne, évêque de Langres, lorsque la révolution le força d'émigrer. En 1808, il fut nommé professeur d'histoire à la faculté des lettres de Besançon. Outre une édition de l'*histoire de Pierre d'Aubusson, grand maître de saint Jean de Jérusalem*, par le P. Bouhours (Voy. ce nom), on a de lui *Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, Besançon, 1814, 2 vol. in-4; et des *Sermons* in-8.

* BILOTTA (Octave) a publié une *Vie de Barthélemy Camérarius*, et une *Dissertation historique sur la patrie de saint Janvier*, Naples, 1636, in-fol.

* BILOTTA (Vincent), secrétaire et camérier intime de Paul V, mort à Bénévent au xvi^e siècle, a laissé des *Odes* ou *Canzoni*, et une *Tragi-comédie*, Naples, 1638.

BILSON (Thomas), évêque de Worcester, l'un des écrivains les plus clairs, et les plus élégants de son temps, fut chargé conjointement avec Miles Smith de la révision de la *traduction de la Bible* en anglais faite sous le règne de Jacques I^{er}. Il fut un des plus ardents champions de l'église anglicane, et mourut en 1616. Il a laissé quelques ouvrages. Le plus célèbre de tous est celui qu'il publia en 1604, *sur la descente de J.-C. aux enfers*, ou *Tableau des souffrances de J.-C. pour la rédemption du genre humain*.

BINER (Joseph), jésuite allemand, mort vers 1778, a donné un ouvrage excellent, intitulé *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiasticam, partes XIII*. La cinquième édition en a été faite à Augsbourg, 1766-1767, en 7 vol. in-4. Ce sont des annales pleines de recherches, et de faits qu'on ne trouve pas ailleurs, au moins rassemblés comme dans cet ouvrage.

BINET (Etienne), jésuite, né à Dijon en 1569, mort à Paris en 1639, publia des *Vies des Saints*, et d'autres ouvrages écrits d'un style diffus et incorrect. Son *Essai sur les merveilles de la nature*, in-4, publié sous le nom de René-François, est le plus estimé.

BINET (François), disciple de saint François de Paule, mort à Rome en 1520, imita les vertus de son maître.

* BINET (Claude), né à Beauvais, dans le xvi^e siècle, fit ses études à Paris, où il fut reçu avocat au parlement. Admirateur de Ronsard, il devint son ami : la confiance la plus entière régnait entre eux, et ce fut Binet que Ronsard choisit pour donner une édition complète de ses œuvres ; il en retrancha les satires que Ronsard avait composées contre les vices de la cour de Charles IX. Dès 1573, il avait publié diverses poésies à la suite des *Oeuvres de Jean de la Péruse*, Paris, in-16. On trouve aussi quelques pièces de sa façon dans le *Recueil sur la*

Puce de M^{lle}. des Roches, et dans celui *sur la Main de Pasquier*. On trouvera, dans les *Bibliothèques de Lacroix-du-Maine* et Duverdier, la liste des autres petites pièces qu'il avait composées en différentes circonstances. Son *Discours de la Vie de Pierre Ronsard*, Paris, 1586, in-4, contient beaucoup de particularités curieuses. Binet a traduit en vers français, du latin de Jean Dorat, les *Oracles des douze Sibylles extraits d'un livre antique, avec les figures des Sibylles, portraicts au vif par Jean Rabel*, Paris, 1586, in-fol. — Jean BINET, son oncle, mort avant 1573, passait pour habile jurisconsulte, et faisait des vers latins et français. — Pierre BINET, son frère, cultivait aussi la poésie. On conjecture qu'il mourut vers 1584, dans un âge peu avancé. On a de celui-ci, trois sonnets; un poème de la *Truite*, adressé à Ronsard; le *Vœu du Pêcheur à Neptune*, et quelques autres pièces françaises et latines, dans l'ouvrage de son frère, intitulé : *les plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

* BINET (Réné), ancien recteur, né le 23 janvier 1732, à Notre-Dame du Thill, diocèse de Beauvais, fit ses études avec succès au collège de Sainte-Barbe, et fut nommé professeur, d'abord à l'Ecole militaire, ensuite au collège Duplessis, où il enseigna la rhétorique jusqu'en 1793, époque de la suppression des collèges. Il perdit en même temps la place de recteur de l'université. Dévoué à l'instruction publique, il accepta alors une modeste chaire de grammaire à l'école centrale du Panthéon; enfin il fut nommé proviseur du lycée Bourbon à Paris, où il est mort le 31 octobre 1812. On lui doit de bonnes traductions des *Oeuvres d'Horace*, avec le texte en regard, 1785, 2 vol. in-12; 4^e édition revue par Jannet, Paris, 2 vol. in-12; de *Valère Maxime*, 1795, 2 vol. in-8; des *Oeuvres de Virgile*, avec le texte en regard, 1805, 4 vol. in-12; c'est la meilleure traduction que nous ayons de ce poète; de l'*Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains*, traduite de l'allemand de Meiners, 1793, in-12.

* BING (Jean), amiral anglais, connu surtout par sa fin tragique, était fils de l'amiral Bing, mort en 1733, à 70 ans, dont on a publié l'*Expédition en Sicile*, dans les années 1718, 19 et 20, petit vol. in-12. Il se montra digne de son père dans plusieurs courses maritimes. Parvenu aux premiers grades de la marine militaire, il fut envoyé en 1736 contre l'escadre de France, commandée par la Galissonnière, pour empêcher la prise de Mahon. A la suite d'un combat qui eut lieu le 20 mai. Bing fut obligé de se retirer, et dès qu'il fut arrivé à Londres, on demanda sa tête au conseil de guerre, qui le condamna unanimement à être arquébuzé. La sentence confirmée par le conseil du roi fut exécutée le 14 mars 1757. On lui reprochait d'avoir relâché en Portugal pour vendre différentes marchandises d'Angleterre, dont ses vaisseaux étaient chargés; de n'avoir canonné que de loin la flotte française, et de ne s'être pas assez approché du vaisseau amiral.

* BING (Jean-Baptiste), (1) israélite, naquit à Metz en 1759. Après avoir fait de bonnes études dans la langue hébraïque il apprit le grec et traduisit en allemand le *Phédon* avec un succès qui le fit con-

(1) Est le même que Behr-Bing.

naître avantagusement en Allemagne. Les juifs de Metz ayant été attaqués par Aubert-Dubayet, Bing lui répondit par une *Lettre de Jean-Baptiste, juif de Metz, à l'auteur anonyme d'un écrit intitulé : le Cri d'un citoyen contre les Juifs*, Metz, 1788, in-8. Elle a été citée par Mirabeau, dans sa *Monarchie Prussienne*, et par l'abbé Grégoire, dans son discours sur cette question proposée par l'académie de Metz : *Déterminer les moyens d'opérer la régénération sociale et politique des Juifs*. Bing a donné une traduction de l'hébreu en français d'une *Élégie de Juda Levi sur les ruines de Sion*. Il mourut en 1803.

BINGHAM (Joseph), savant anglais, dont nous avons un ouvrage sous ce titre : *Origines ecclésiastiques*, en anglais, Londres, 1708-22, 8 vol. in-8; ibid., 1726, 2 vol. in-fol. Il a été traduit en latin, Hall, 1724 et années suivantes, 11 tomes en 6 vol. in-4. Cet ouvrage est plein de recherches, mais aussi plein de préjugés et de mauvaise critique contre les dogmes, la liturgie et la discipline de l'Eglise catholique. Comme on avait déjà répondu à la plupart de ses critiques, et qu'elles sont d'ailleurs de la plus mince considération, il est difficile de ne pas soupçonner l'auteur de quelque mauvaise foi. Il mourut le 17 août 1723. On a encore de lui quelques autres ouvrages en anglais. *Apologie des Réformés de France*, in-8; *Pratique de l'Eglise dans le Sacrement de Baptême*, 1712; *Sermons sur la miséricorde de Dieu envers les pénitents*.

* BINGHAM (Georges), théologien anglican, né d'une famille noble en 1715, à Melcomb-Bingham, dans le comté de Dorset, et mort en 1800, à Pimperm, dont il était recteur. Son fils, Peregrine Bingham, a publié, en 1804, en 2 vol. in-8 : *Dissertations, Essais et Sermons de G. Bingham*, etc., précédés d'une *Notice sur sa Vie*. Les principaux écrits dont se compose ce recueil, sont : *Traité sur le Millenium*, ou *l'Opinion des millénaires*, 1772, sans nom d'auteur; *Défense de la doctrine et de la liturgie d'Angleterre, à l'occasion de l'apologie de Théophile Lindsay*, 1774; *Dissertations apocalyptiques*. Bingham y prétend que ce livre est l'ouvrage de St-Jean l'Evangéliste; que ce n'est point le pape, mais Mahomet qui est l'Antechrist; que Constantinople, et non Rome, est la Babylone des prophéties; que le *Millenium* n'est pas encore commencé, mais qu'il doit s'accomplir. C'était un théologien aussi zélé que savant, et qui joignait à beaucoup de candeur quelque disposition à l'enthousiasme.

BINI (Séverin), *Binius*, chanoine de Cologne, mort le 14 février 1641, donna en 1612 une *édition des conciles* en 4 vol. in-folio; puis en 1618, une autre en 9 vol. et une 3^e en 1638, 10 vol. Elles ont été effacées entièrement par celles qui ont paru après. Voy. LABBE.

* BINOS (l'abbé de) chanoine, né à Saint-Bertrand de Comminges, mourut en 1803 âgé de 74 ans. On a de lui un *Voyage par l'Italie en Egypte, au mont Liban, en Palestine ou Terre-Sainte*, 1787, 2 vol. in-12, traduit en allemand, Breslau, 1788, in-8.

BINSFELD (Pierre), chanoine évêque titulaire d'Azot et suffragant de Trèves, après avoir édifié

l'Eglise par la régularité de ses mœurs, par son zèle et ses travaux, mourut à Trèves en 1606. Il a composé *Enchiridion Theologicæ pastoralis*, Douai, 1667; ouvrage peu recherché aujourd'hui parce qu'il en a paru de meilleurs depuis sur cette matière. *Commentarius de Simonia*, Trèves, 1603, in-12, estimé. *Tractatus de confessionibus maleficorum et sagarum*, Cologne, 1623 : ouvrage entrepris dans un temps où l'on parlait beaucoup de sorciers; il n'y manque point de critique pour un siècle où l'on était trop crédule sur les maléfices; mais il n'en aurait pas assez aujourd'hui que l'on est peut-être trop incrédule sur cette matière. (Voy. BRUN (le), HAEN, SPÉ, etc.) Un traité *De Tentationibus*, plein d'avis sages, utiles et consolants, fruit de l'expérience et de l'étude des cœurs.

BIOERNSTAHL (Jacob-Jonas), né à Rotarbo en Sudermanie, en 1731, luttait contre l'indigence pour faire ses études, s'appliqua particulièrement aux langues orientales, et se fit connaître en 1763 par la première partie de son *Dialogus hebraicus ex arabica dialecto illustratus*. Il entra ensuite en qualité de précepteur chez le baron de Rudbeck, maréchal de la cour de Suède, parcourut une partie de l'Europe avec ses élèves, et à son retour fut nommé professeur adjoint des langues orientales à Upsal, professeur de philosophie en 1776, et professeur des langues orientales et grecque en 1779, à Lunden. Ayant entrepris par ordre du roi un voyage en Turquie, il mourut à Salonique le 12 juillet 1779. On a de lui des *Lettres écrites durant le cours de ses voyages*, en suédois, traduites en allemand par M. Groskurd, Leipsick, 1779, 3 vol. in-8; et *Suite de ces Lettres*, 1781, in-8. Les premières présentent des choses intéressantes et des jugements impartiaux. On y trouve des anecdotes curieuses touchant Voltaire, qu'il avait vu à Ferney : la *Suite*, publiée après sa mort, mérite peu d'être lue : soit que les éditeurs aient altéré ces écrits *Posthumes*, comme il n'arrive que trop souvent; soit que le voyageur se soit lassé d'être sage et équitable : ses dernières relations sont remplies de jugements faux, satiriques, calomnieux, dictés surtout par l'esprit de secte, et de préventions aussi ridicules qu'injustes contre les catholiques. Rien n'égale la légèreté avec laquelle le rapide voyageur (car il ne fait qu'arriver, regarder tout et partir) prononce pour ou contre un livre, pour ou contre un ouvrage de l'art. On peut en juger par la surprise qu'il témoigna de voir à Cologne, dans l'église de Saint-Pierre, le *Christ peint la tête en bas, chef-d'œuvre de Rubens*. Il faut être bien superficiel ou bien étourdi pour ignorer que c'est saint Pierre qui est peint dans cette attitude, et que c'est ainsi que son martyre est toujours représenté.

BION, de Smyrne, poète bucolique grec, sous Ptolémée Philadelphie, florissait l'an 288 avant J.-C. Moschus, son disciple, dit qu'il mourut de poison. Ses *Idylles* offrent des images champêtres, rendues avec beaucoup de délicatesse, une poésie douce et facile, un style pur et élégant; l'édition de Commelin, 1604, in-4, est estimée. Elles ont été traduites en vers, par Longepierre, en 1686, in-12, peu commun. La traduction est à peine li-

sible, mais elle contient d'excellentes remarques : Bion a aussi été traduit en vers par Poinssinet de Sivry, à la suite de son Anacréon, et en prose, par M. Moutonnet de Clairfons, avec Anacréon, et par M. Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec de Borysthène, disciple de Cratès, puis cynique, s'adonna à la poésie, à la musique, et prononça un grand nombre de sentences, les unes ingénieuses, les autres vides de sens, comme tous ces moralistes de fantaisie, qui prêchent sans sanction et sans principes bien affermis. Quelqu'un lui ayant demandé quel était de tous les hommes le plus inquiet, — *Celui qui veut être le plus heureux et le plus tranquille...* Un envieux lui paraissant avoir l'air triste et rêveur, il lui demanda si sa tristesse venait de ses propres malheurs ou du bonheur des autres? « L'impiété était, » selon lui, une mauvaise compagne de la sécurité, » parce qu'elle la trahissait presque toujours. » C'est peut-être la plus sensée de ses maximes ; il la vérifia, dit-on, à sa mort. Etant sur mer avec des pirates qui disaient qu'ils étaient perdus si on les reconnaissait : — *Et moi aussi*, leur répondit-il, *si on ne me connaît pas*. Il n'y a presque pas une seule sentence de ces anciens sages où il n'y ait quelque trait de vanité et d'orgueil... Une maxime utile et pratique, mais que la philosophie profane ne réalisera jamais, était celle qu'il donnait à ses disciples : *Quand vous écouterez avec la même indifférence les injures et les compliments, vous pourrez croire que vous avez fait des progrès dans la vertu...* Il trouvait quelque chose de contradictoire dans les funérailles : *On brûle les gens*, disait-il, *comme s'ils étaient insensibles, et on les pleure comme s'ils étaient sensibles*. Sophisme ou calembourg peu digne d'un sage... Il quitta le manteau et la besace de cynique, pour suivre les leçons de Théodore, surnommé l'*Athée*, et enfin de Théophraste ; métamorphoses qui n'ont rien d'étonnant pour qui connaît la capricieuse mobilité de ces prétendus sages. On dit qu'à la mort il reconnut ses impiétés, et en demanda pardon à Dieu. Il recherchait les applaudissements par les plus puériles extravagances. On rapporte qu'étant à Rhodes, il fit habiller des matelots en écoliers, et se donna en spectacle avec cette brillante suite. Bion florissait l'an 276 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Bion, de la secte de Démocrite, et mathématicien d'Abdère. Celui-ci est le premier qui conjectura qu'il existait certaines régions où les jours et les nuits duraient six mois.

BION (Nicolas), mécanicien et ingénieur pour la construction des instruments de mathématiques et des globes, mourut à Paris en 1731, à 81 ans. On a de lui *De la construction et des usages des Instruments de Mathématiques*, Paris, 1732, in-4 ; *De l'usage des globes et des sphères*, Paris, 1731, in-8 ; deux bons traités publiés par son fils.

BIONDO. Voy. BLONDUS.

BIRAGUE (Clément), graveur en pierres fines, passe pour le premier qui ait trouvé le moyen de graver sur le diamant. Cet artiste était Milanais. Il vécut longtemps à la cour de Philippe II, roi d'Espagne.

BIRAGUE (Réné de), né à Milan d'une maison noble et ancienne, se retira en France, où François I^{er} le fit conseiller au parlement de Paris, puis surintendant de la justice. Charles IX lui donna la charge de garde-des-sceaux en 1570, et celle de chancelier de France en 1573. Grégoire XIII honora Birague du chapeau de cardinal, à la prière de Henri III, qui le déchargea des sceaux. Il avait été marié avant son entrée dans l'état ecclésiastique. Il disait ordinairement qu'il était *cardinal sans titre, prêtre sans bénéfice, et chancelier sans sceaux* ; mais en cela il n'y avait qu'un jeu de mots ; car il n'était point prêtre sans bénéfice, puisqu'il était évêque de Lavaur, abbé de Flavigni, de St.-Pierre de Sens. Ce cardinal mourut en 1613.

BIRCH (Thomas), né à Londres le 23 novembre 1705, de parents quakers, docteur en théologie à Aberdée en 1753, pasteur de Debden dans la province d'Essex, mourut le 9 janvier 1786. Il est particulièrement connu par son *Dictionnaire historique et critique*, en anglais, 10 vol. in-fol., 1734 à 1741, traduit en grande partie de Bayle. On peut dire de cette compilation, comme de tous les ouvrages de ce genre : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura*. On a encore de lui *Vie de Bayle*, 1744, in-8 ; *Portraits des personnes illustres de la Grande-Bretagne*, gravés par Houbraken, avec leurs *Vies*, 1747-1752, 2 vol. in-fol. ; *Mémoires sur le règne de la reine Elizabeth*, 1754, 2 vol. in-4 ; *Histoire de la Société royale de Londres*, dont il avait été secrétaire, 1756, 4 vol. in-4.

BIRCK. Voy. BÉTULÉE.

* BIRÉ (Pierre), avocat du roi au présidial de Nantes, dans le xvi^e siècle, n'est connu dans la littérature que par deux ouvrages. Le dernier qu'il publia en 1593, est un catalogue des alliances généalogiques de la maison de Lorraine, qu'il fit imprimer à Nantes, en un vol. in-4. Le premier qu'il avait publié dès 1580, en un vol. in-4, aussi à Nantes, et qui eut une 2^e édition en 1637, est curieux et rare ; il porte pour titre : *Epimasia, ou gazette d'Aletin le martyr, contenant l'origine, l'antiquité, noblesse et sainteté de la Bretagne Armorique, et principalement de Nantes et de Rennes*.

* BIREN (Jean-Ernest de), duc de Courlande et de Semigalle, né en 1687, était, dit-on, petit-fils d'un palefrenier du duc de Courlande, Jacques III, et fils d'un paysan de ce duché, nommé Bühren. Malgré la bassesse de son origine, il forma des projets extraordinaires d'élévation, et s'éleva en effet au comble des honneurs et de la puissance. Après quelques premières tentatives de fortune assez infructueuses, il s'insinua à la cour d'Anne Ivanowna, duchesse de Courlande. Son esprit et son extérieur agréable lui acquirent toutes les faveurs de cette princesse ; il ne put néanmoins se faire admettre parmi la noblesse qui le rejeta avec dédain. Lorsqu'Anne monta sur le trône de Russie, en 1730, on lui imposa la condition de ne point appeler son favori auprès d'elle ; mais malgré sa promesse, elle ne tarda point à mander Biren, qui parut triomphant à la cour et se promit bien de se venger des grands, auxquels il avait fait ombrage. Cependant, pour ne pas trop aigrir les esprits, il feignit d'a-

bord de ne se mêler de rien ; mais peu à peu, il s'insinua dans les affaires, et au bout de deux ans il gouverna l'état et sa souveraine elle-même. Il obtint les titres et les places les plus honorables, et devint enfin duc de Courlande en 1737 : il fut reconnu en cette qualité par cette même noblesse qui l'avait dédaigné, et gouverna ce pays sans quitter la cour de l'impératrice. Si Biren eût voilé son origine par quelques vertus, on eût pu ne pas murmurer d'une si grande puissance : il avait mis en vigueur toutes les parties de l'administration, et prouvé des talents ; mais sa cruauté ternira toujours sa mémoire. Le nombre des victimes sacrifiées à sa vengeance est innombrable : la famille des Dolgoroucki, une des plus illustres de Russie, fut presque tout entière immolée à sa jalousie ; les princes Vasili et Ivan, qui avaient eu le plus de crédit, furent roués vifs ; deux autres furent écartelés ; trois eurent la tête tranchée. Le nombre des infortunés qu'il fit exiler en Sibérie s'élève, dit-on, à plus de vingt mille. L'impératrice elle-même ne pouvait calmer ses fureurs. Elle s'occupait cependant de sa fortune jusqu'au lit de la mort, et lui donna par son testament la tutelle du jeune Ivan, désigné pour lui succéder. Après la mort de la czarine, Biren fut solennellement déclaré régent par tous les ordres de l'état. Son ambition s'accrut avec sa puissance : il osa porter ses vues jusqu'au trône de Russie, et formait le projet d'y placer sa postérité, en faisant épouser à son fils aîné la princesse Elisabeth, fille de Pierre I, et à sa fille le duc de Holstein, depuis Pierre III. Une seule nuit renversa tous ses plans. Le maréchal de Munich, autre intrigant de cour, mécontent du régent, forma une conspiration pour faire passer la régence à la duchesse de Brunswick, mère du jeune czar. Biren fut arrêté dans son lit, enchaîné et conduit à la forteresse de Schlussembourg. Une sentence le déclara criminel d'état. Il fut dépouillé de tous ses biens, et conduit avec sa famille à Pelim en Sibérie, où on l'enferma dans une prison dont Munich avait donné le plan. Un an après, une nouvelle révolution plaça Elisabeth sur le trône, renversa Munich et adoucit le sort de Biren, à qui il fut permis d'aller s'établir à Jaroslaw. Par un de ces coups de la Providence, qui peut aussi punir l'oppresser dont elle a fait l'instrument de sa justice, Munich, exilé à son tour, alla occuper la prison qu'il avait fait bâtir pour son ennemi. Lorsque Pierre III monta sur le trône, près de 30 ans après, il rappela ces deux rivaux, et Biren reparut à la cour. Ce caractère irascible n'était pas adouci par l'infortune. Irrité de ce que Pierre ne lui rendait pas son duché de Courlande, il se joignit au parti qui renversa ce prince et plaça Catherine II sur le trône. Cette princesse lui rendit la Courlande. Il gouverna ce pays avec assez de modération, et vécut loin des affaires jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Mittau en 1772. Quatre ans après, Catherine enleva la Courlande à Pierre son fils qui lui avait succédé.

* BIRGER de BIELBO, comte du palais et régent de Suède, né vers l'an 1210, de l'illustre famille des Folkungar, la plus puissante du royaume,

avait épousé en 1236, Ingeborg, sœur du roi Eric le Bègue, et obtint en 1238 la charge de *jari*, répondant à celle de comte ou maire du palais. Une expédition heureuse contre les Danois, qui assiégeaient Lubek, avait fait connaître ses talents comme guerrier, et le fit choisir par son souverain pour aller soumettre les Tavastiens, peuple de la Finlande, encore plongés dans l'idolâtrie, et dont les pirateries étaient un fléau pour la Suède. Birger fut victorieux, et acheva la conquête et la conversion au christianisme d'un pays où le roi saint Eric avait, le premier, fait connaître la foi. Le roi de Suède mourut pendant cette expédition, et les états nommèrent pour lui succéder Valdemar, fils de Birger, âgé de 13 ans. Le comte du palais, à son retour, mécontent d'être privé du titre de roi, fut obligé de dissimuler et de se contenter de la régence du royaume. Son administration fut sage et contribua beaucoup aux progrès de la civilisation suédoise. Il réforma le code des lois, fit de nouveaux règlements pour toutes les villes, mit un frein aux vengeances particulières, protégea constamment la religion, et employa toutes sortes de moyens pour donner de la considération à la Suède, pour assurer le bonheur et la paix de ses compatriotes. Stockholm lui doit son origine ; il fit bâtir les premiers édifices de cette capitale entre le lac Mèler et la mer, et jeta les fondements de la cathédrale d'Upsal. Au milieu de ses glorieux travaux, la tranquillité de Birger et de l'état fut quelque temps troublée par une faction formée dans sa famille pour détrôner Valdemar. Il en sortit vainqueur, mais on lui reprocha d'avoir, dans cette occasion, fait périr plusieurs des chefs, qui, sur la foi d'un traité, étaient venus dans son camp pour terminer la querelle à l'amiable ; perfidie qui ne saurait être excusée et qui ternit la gloire de son gouvernement. Sur la fin de ses jours, il obtint du roi son fils des apanages considérables érigés en duchés souverains pour ses trois autres fils. Ce démembrement fut par la suite funeste à la Suède, par les troubles qu'il y excita. Birger mourut en 1266, chéri et respecté des peuples. Bottin a écrit sa vie, et Bunberg son éloge, en suédois. Ces deux ouvrages sont estimés.

* BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, et fils de Magnus Ladulas, naquit en 1280, et fut reconnu par les états pour successeur de son père, en 1284. Magnus mourut en 1290 ; et, peu après, Birger, âgé de dix ans, fut élevé sur le trône ; on lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, connu par sa bravoure et ses talents militaires. Il entreprit diverses réformes auxquelles ne présida pas toujours un esprit judicieux, et qui firent beaucoup de mécontents. Ceux-ci profitèrent de la faiblesse de Birger, et de l'ambition des ducs Eric et Waldemar, frères de ce prince, pour le faire tomber. Les ducs s'étant mis à leur tête s'emparèrent de plusieurs provinces. Birger effrayé se réconcilia avec ses frères en leur sacrifiant Thorkel. Mais ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions qu'ils élevaient, il fut arrêté, ainsi que la reine Marguerite de Danemarck, et l'un et l'autre furent mis en prison dans le château de Nyköeping.

Un domestique fidèle parvint à sauver leur fils Magnus, qu'il conduisit en Danemarck. Le roi recouvra enfin la liberté en partageant ses états et le pouvoir suprême avec ses frères. Il respirait cependant la vengeance, et il eut recours à la ruse et à la trahison. Ayant invité ses frères à un festin, il les fit arrêter, charger de chaînes, et jeter dans une prison, où ils moururent de faim. Cet acte de barbarie arma contre Birger un parti nombreux, et lui fit perdre l'estime de la nation. Réduit à fuir, il chercha un asile en Danemarck. Il apprit bientôt après que la couronne avait été donnée à Magnus, fils du duc Eric. Son fils ayant reparu en Suède, fut saisi et condamné à mort. Traîné sur une place publique, le jeune prince protesta de son innocence et fit entendre des plaintes auxquelles le peuple demeura sourd. Sa tête tomba sous la hache du bourreau. La nouvelle de cette catastrophe fit la plus profonde impression sur Birger, et le chagrin qu'il en ressentit hâta sa mort. Il mourut en Danemarck en 1321, et fut enterré à Ringstedt dans l'île de Seeland.

BIROAT (Jacques), né à Bordeaux, entra dans la compagnie de Jésus et passa ensuite dans l'ordre de Cluni. Son talent pour la chaire lui fit une réputation étendue. Il devint prieur de Beussan, conseiller et prédicateur du roi, et mourut vers l'an 1666. Nous avons de lui des *sermons* et des *panegyriques* en plusieurs volumes in-8.

BIROLI (Jean), médecin, né à Pavie en 1764, professa l'agriculture à l'université de cette ville, puis la médecine à celle de Turin. Passionné pour l'étude de la botanique, il s'attacha à en propager le goût parmi ses compatriotes, et dirigea longtemps le jardin fondé à Novarre par une académie qui s'était consacrée à cet objet. On a de lui la *Flora économique de l'Agogne* (flora aconiensis) et un *Traité de la culture du riz*. Birolini mourut à Novarre le 1^{er} janvier 1825.

BIRON (Armand de GONTAULT, baron de), maréchal de France en 1577, avait mérité par sa valeur en divers sièges et combats la charge de grand-maître de l'artillerie en 1569. Après la mort funeste de Henri III, il fut un des premiers qui reconnut Henri IV. Il le servit utilement aux journées d'Arques, d'Ivry, etc., et lui soumit une partie de la Normandie. Il fut tué au siège d'Epernai en Champagne, d'un coup de canon, en 1592. Ce général avait composé des *commentaires* dont M. de Thou regrette la perte. Il était fort zélé pour la religion catholique. Ce fut lui qui dissuada Henri IV de se retirer en Angleterre ou à La Rochelle, et qui lui persuada de tenir tête au duc de Mayenne. Il fut le parrain du cardinal de Richelieu et lui donna son nom d'*Armand*. Il se glorifiait d'avoir passé par tous les grades, depuis celui de soldat jusqu'à celui de général; il disait « que c'était ainsi qu'il fallait » devenir maréchal de France. » La sévérité est l'âme de la discipline. Le maréchal de Biron ne pardonnait jamais les fautes militaires, quoiqu'il dissimulât toutes les autres; mais ce genre de sévérité allait souvent trop loin. Durant les guerres de religion, Biron voulut faire brûler une maison; l'officier qu'il en chargeait craignant d'être un jour

recherché, demanda qu'on lui donnât l'ordre par écrit. « Ah corbleu! dit Biron, êtes-vous de ces » gens qui craignent tant la justice! Je vous casse; » jamais vous ne me servirez, car tout homme de » guerre qui craint une plume, craint bien une » épée. » Fausse et mauvaise maxime: on peut craindre les suites d'une injustice ou d'une violence, sans craindre une épée.

BIRON (Charles de GONTAULT, duc de), fils du précédent, né en 1561, pair, amiral et maréchal de France, fut confident et favori de Henri IV. Ce monarque érigea en sa faveur la baronnie de Biron en duché-pairie. Il se distingua dans toutes les occasions, à Ivry, aux sièges de Paris et de Rouen, et au combat d'Aumale en 1594. Il fut blessé la même année au combat de Fontaine-Française. Le roi le dégagea lui-même dans cette journée, du milieu des arquebusades, le trouvant tout percé de coups d'épée. Il se signala encore contre l'Espagne, aux sièges d'Amiens, de Bourg-en-Bresse. Il fut ambassadeur en Angleterre, à Bruxelles et en Suisse. Le roi le combla de bienfaits; mais le maréchal eut la lâcheté de conspirer contre son maître. Il se liguait avec la Savoie et l'Espagne. Son dessein fut découvert par un gentilhomme nommé Lafin, qui le dénonça. Dès que le maréchal fut arrêté, il désavoua les projets qu'on lui prêtait, et s'en déclara coupable ensuite avec une faiblesse qui ne répondait guère au courage qu'il avait montré. Il fut condamné à avoir la tête tranchée, et cet arrêt fut exécuté le 31 juillet 1602 à la Bastille. Sa passion pour le jeu était extrême. Il y perdit, dans une année, plus de 500 mille écus. Jamais homme ne fut plus vain. Il ne cessait de dire du bien de lui-même et du mal des autres. Il n'hésitait pas de se préférer aux plus grands capitaines de l'antiquité. Henri IV disait des deux maréchaux de Biron, qu'il avait eu beaucoup à souffrir de l'ivrognerie du père, et des incartades du fils. Celui-ci parlait du roi sans aucun ménagement. Il disait devant tous les courtisans, « qu'il était d'une avarice épouvantable » pour les choses nécessaires, et d'une prodigalité » sans exemple pour ses amours. » Au siège d'Amiens, Biron lui dit tout haut, « qu'il avait grand » tort d'y avoir amené sa maîtresse, et que ce » scandale faisait murmurer les soldats, et les rendait moins ardents à le servir. » Il est à regretter qu'un homme qui avait une franchise si rare et si respectable dans un homme de cour, n'eût pas dans un degré égal les autres vertus, dont l'ensemble fait les grands hommes.

BIRON (Louis-Antoine de GONTAULT, duc de), pair et premier maréchal de France, chevalier des ordres du roi, colonel-général du régiment des gardes françaises, gouverneur et lieutenant-général pour le roi de la province de Languedoc, etc., né à Paris le 2 février 1701, s'est distingué par ses vertus militaires, et plus encore par ses qualités morales et chrétiennes. Quand il fut nommé, en 1745, colonel des gardes françaises, ce régiment n'était composé que de soldats sans discipline et sans mœurs; les gardes françaises étaient la terreur de tout Paris; on ne craignait rien tant que leur rencontre dans la nuit. M. de Biron entreprit

de porter la réforme dans ce corps ; il y réussit tellement , qu'il en forma un des corps les plus disciplinés et les plus sages. Aussi, Frédéric II, roi de Prusse, disait *qu'il ne connaissait que deux corps bien rangés à Paris, celui des curés et celui des gardes françaises*. Il mourut le 29 octobre 1788, laissant de vifs regrets aux bons citoyens, et aux militaires un de ces derniers exemples, autrefois si fréquents, aujourd'hui si rares, où le courage guerrier brillait à côté de la religion et de la piété. L'auteur d'un excellent ouvrage en a parlé en ces termes : « Un » homme qui, étant par sa sagesse et par sa va- » leur le soutien du trône, le conseil du prince, le » protecteur d'une des plus considérables provinces » du royaume, qui se félicitera à jamais de son sage » gouvernement, met sa gloire à honorer la reli- » gion, à la justifier, à la consoler par l'éclat de » ses vertus ; qui au milieu des grandeurs, n'en » connaît de véritable que celle de craindre Dieu ; » qui ne voyant dans son élévation que la main qui » l'y a placé, et les devoirs qu'elle y attache, par- » tage ses occupations entre ce qu'il doit à son roi » et ce qu'il doit au souverain Maître des rois, » n'est-il pas le triomphe de la religion et l'encou- » ragement de la piété dans ce siècle vainement » subtil, où les fausses maximes cherchent à pré- » valoir, où l'on voudrait s'égarer avec méthode, » faillir avec raison, et trouver un calme à la con- » science par le naufrage de la foi ou le déperisse- » ment de la morale ? » On doit à Biron un *Traité de la guerre*, manuscrit.

BIRON (Armand-Louis de GONTAULT, duc de), né le 13 avril 1747, neveu et héritier de Louis-Antoine, fut connu, jusqu'en 1788, sous le nom de *duc de Lauzun*. Entouré de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, il joignait à ces avantages une figure noble, un esprit orné par la lecture, et une ardeur extraordinaire pour le métier des armes. Il fut marié jeune et contre son gré ; l'inquiétude de son esprit et la légèreté de ses affections le firent courir pendant plusieurs années en Angleterre, en Russie, en Pologne, et ce genre de vie qui exigeait une prodigieuse dépense, plongea ce jeune seigneur dans un abîme de dettes. Ses billets couraient sur la place sans y être reçus, et il en était venu jusqu'à offrir des titres de cent mille francs pour obtenir vingt-cinq louis qu'il ne trouvait pas. En 1777, n'ayant plus de ressources, il céda tous ses biens au prince de Guéménée, à la charge de payer ses dettes et de lui faire quatre-vingt mille livres de rentes viagères. Telle était la situation où l'inconduite et l'irréflexion avaient réduit le duc de Lauzun, lorsqu'il partit pour la guerre d'Amérique. Le duc de Lauzun s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresque ; il est sûr que sa tenue élégante, et celle de ses brillants compagnons d'armes, contrastaient avec la simplicité des Sullivan et des Gattes, qui allaient au feu un bonnet de laine sur la tête, sous leur chapeau de général. La bravoure et l'intelligence du duc de Lauzun lui valurent l'estime et l'amour de l'armée, qui le désignait pour successeur de son oncle dans le beau poste de colonel du régiment des gardes ; mais les mauvaises impressions que le

dérangement de ses affaires avait données, l'emportèrent sur l'intérêt général que le duc de Lauzun inspirait. A la mort du maréchal de Biron, il prit le titre de *duc de Biron* ; mais il resta colonel des hussards de Lauzun, et le régiment des Gardes avait été donné au duc du Châtelet, lorsque la révolution de 1789 commença. Par ressentiment de ce passe-droit, que justifiait peut-être son attachement inconsidéré pour le trop fameux duc d'Orléans, le duc de Lauzun ternit son premier nom en partageant les crimes et la honte de *Philippe Egalité*, et ne rougit pas d'être le confident et l'agent secret de ce prince, devenu chef de conjurés. Le duc d'Orléans l'envoya en 1789 engager Rivarol à publier un libelle contre la cour, et l'ambassade fut aussi honteuse qu'inutile. Les procédures du Châtelet l'accusèrent d'avoir paru à côté de ce prince, au milieu des assassins, dans les nuits des 5 et 6 octobre 1789. Il avait été nommé député de la noblesse de Quercy aux états-généraux, où il fut peu remarqué. En 1792, il publia un *Mémoire* sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin, qui eut quelque succès ; et peu de temps après, il fut mis à la tête des armées républicaines. Il faillit être massacré à Lille, en 1792, avec Théobald Dillon, après une défaite dont les soldats révoltés les accusaient. Il fut éloigné de cette frontière, et, de commandement en commandement, il alla remplacer le général Anselme à l'armée de Nice. Tour à tour commandant de l'île de Corse, général en Savoie et dans la Vendée, il n'obtint sur ces différents théâtres ni succès ni revers décisifs. Au mois de mai 1793, il allait être rappelé, lorsqu'il donna sa démission. Enfermé à Sainte-Pélagie, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort pour avoir favorisé les Vendéens, c'est-à-dire, pour ne les avoir pas vaincus. En allant au supplice, le 31 décembre 1793, il dit avec fermeté et repentir : « Je meurs puni » d'avoir été infidèle à mon Dieu, à mon roi, à » mon ordre. » On a publié sous son nom, en 1822, des *Mémoires*, qui se terminent en 1783, à l'époque de son retour des États-Unis.

* BIROTEAU (Jean-Baptiste), né à Perpignan, fut député du département des Pyrénées-Orientales à la Convention. Nommé, le 30 septembre 1792, membre d'une commission chargée d'examiner les papiers de la commune de Paris, il attaqua fortement cette commune, et demanda l'organisation d'une force départementale destinée à défendre la Convention. Dans le mois de novembre suivant, envoyé dans le département d'Eure-et-Loir, il y courut des dangers de la part du peuple, irrité du projet de loi qui tendait à supprimer le traitement des prêtres. Lors du procès de Louis XVI, après avoir déclaré « que, longtemps avant le 10 août, il avait » décidé dans son cœur la mort de ce prince, » il vota pour l'appel au peuple, et pour que l'arrêt de mort ne fût exécuté qu'après la conclusion de la paix. Le 19 février, il demanda la poursuite des crimes du 2 septembre, et déclara de nouveau la commune de Paris. Lorsque Carrier proposa l'établissement d'un tribunal révolutionnaire, Biroteau voulut, mais en vain, que cette proposition fût dis-

cutée. Il accusa plus tard Robespierre d'hypocrisie ; mais le 31 mai ayant fait triompher les montagnards, Biroteau fut arrêté. Il parvint à échapper au gendarme qui le gardait, et se rendit d'abord à Lyon. Le 28 juillet, on le déclara traître à la patrie, comme chef d'un congrès départemental tenu dans cette ville. Pendant le siège qu'elle eut à soutenir, Biroteau se retira dans les environs de Bordeaux. Le décret qui prononçait la peine de mort contre ceux qui recélaient les proscrits le livra à la commission révolutionnaire, et il monta sur l'échafaud le 24 octobre 1793. La Convention accorda des secours à sa veuve.

* BIRR (Antoine), docteur en médecine, et professeur de grec à l'université de Bâle, naquit dans cette ville en 1693. On lui doit divers *Traité*s de littérature ancienne, de philologie, d'histoire de la Suisse, etc. Il a soigné l'édition du *Thesaurus linguæ latinæ*, de Robert Etienne, qui parut à Bâle, en 1741, 4 vol. in-fol. Birr mourut en 1762.

* BISACCIONI (le comte Majolino) naquit à Ferrare en 1582, d'une famille noble et ancienne des états romains. Il se livra d'abord à l'étude du droit, et fut reçu docteur à Bologne ; ayant embrassé peu de temps après la carrière militaire, il se distingua en 1603 dans la guerre de Hongrie, où il donna des preuves de son courage, et fut ensuite forcé de quitter les états de l'Eglise, à cause d'un duel qu'il eut avec Alexandre de Gonzague sous qui il servait. Obligé de changer d'état, il devint homme de loi à Modène. Bisaccioni fut nommé peu de temps après podestat de Baïso : une accusation très-grave qu'on éleva contre lui faillit lui faire perdre sa place ; mais il se justifia complètement et fut nommé presque aussitôt à une *podestaterie* supérieure. Le prince de Corrège le nomma régent de ses états et lui en confia l'administration civile et militaire. Il occupa successivement divers emplois, et il devint tour à tour gouverneur de la ville de Trente, lieutenant-général, ambassadeur auprès du saint Siège, gouverneur de l'état du prince Avellino, employé pour des affaires importantes à la cour de Savoie, servant dans l'armée piémontaise sous le nom de comte de Saint-Georges ; Bisaccioni se retira enfin à Venise, pour y chercher une vie moins agitée, et s'y livra tout entier à la composition des ouvrages qui nous restent de sa main. Le roi de France, pour le récompenser sans doute de divers services qu'il en avait reçus, lui donna les titres de gentilhomme de la chambre et de marquis, et le décora du cordon de Saint-Michel. Malgré tous ces honneurs, et quoiqu'il fût membre de plusieurs académies, le comte Bisaccioni mourut pauvre, le 8 juin 1663. On a de lui *Statuti e privilegi della sacra religione constantiniana*, Trente, 1624, in-4 ; plusieurs écrits historiques sur les guerres d'Allemagne, publiés depuis 1633 jusqu'en 1642 ; *Istoria della guerra civili di questi tempi, cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia*, etc., Venise, 1635, in-4 ; *l'Art d'écrire en chiffres*, Gènes, 1635, in-8 ; *Sensi civili sopra il perfetto capitano, con le considerazioni sopra tattica di Leone imperatore*, Venise, 1642, in-4 ; Messine, 1660, in-4 ; plusieurs drames en musique, savoir : *Ercole in Lidia* ; *Smiramide in India*, *l'Orithia vereconda*,

l'Amazone d'Aragona, Venise, 1645, 1648, 1650 et 1631 ; un ouvrage accompagné de gravures, sur les spectacles donnés au nouveau théâtre de Venise, qui a pour titre : *Apparati scenici per il teatro novissimo di Venezia, l'anno 1644 descritti da Majolino Bisaccioni, intagliati da Marco Boschini*, Venise, 1644, in-fol. ; plusieurs romans et nouvelles, savoir : *L'Albergo, favola tratta del vero*, Venise, 1638 et 1640, 2 vol. in-12 ; *La Nave, ovvero novelle amorose politiche*, Venise, 1645, in-4 ; *Demetrio, Moscovita, istoria tragica*, Rome, 1643, in-12 ; *il Porto, novelle più vere che finte*, Venise, 1644, in-12. Ce sont douze nouvelles que l'auteur feint d'être racontées par les passagers d'un vaisseau près d'entrer au port. Des *Traductions italiennes* de plusieurs romans français.

* BISCHOWSWERDER, gentilhomme saxon, entré au service de Prusse vers la fin du règne de Frédéric II, puis ministre de Prusse, et tout-puissant à la cour de Berlin pendant plus de onze années. L'affection qu'il avait témoignée à Frédéric-Guillaume lorsque celui-ci, encore simple prince royal, n'avait ni crédit, ni pouvoir, lui valut une longue faveur que ne purent lui enlever ni les vicissitudes du sort, ni les intrigues des courtisans. Il fut ministre plénipotentiaire de Prusse au congrès de Sythove, et reçut de l'empereur d'honorables marques de considération, entre autres le don d'une boîte ornée de son portrait. Bischofswerder accompagna le roi de Prusse dans la campagne de Champagne, en 1792, et revint avec lui à Berlin. Envoyé à Francfort comme ambassadeur, il quitta cette place en 1794, et mourut dans sa terre de Marquats, près de Berlin, en 1803. Il fut un des chefs de la secte des illuminés.

* BISCHOP (Guillaume), évêque de Chalcédoine, *in partibus infidelium*, et vicaire apostolique en Angleterre, naquit en 1553 à Brayles, dans le comté de Warwick, et fit ses premières études à l'université d'Oxford, d'où il passa au séminaire anglais de Reims, puis à celui de Rome. Revenant en Angleterre pour y travailler aux missions, il fut, comme prêtre catholique, arrêté à Douvres et mis en prison. Ayant recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, et profita de l'occasion pour faire sa licence et passer docteur en théologie. Retourné en Angleterre une seconde fois, il put y exercer les fonctions du ministère. Le serment d'allégeance ayant été exigé des catholiques après la conspiration des poudres, Bishop fut d'avis qu'on pouvait le prêter, et s'en abstint pourtant par respect pour le pape qui l'avait proscrit. Ce ne fut qu'en 1623, lorsqu'il avait atteint l'âge de 70 ans, qu'il fut revêtu de la dignité de vicaire apostolique. Le saint Siège y joignit le titre d'évêque de Chalcédoine, et il fut sacré à Paris le 4 juin de la même année. Il s'occupa aussitôt et avec beaucoup d'activité de l'organisation de l'église catholique anglicane. Il se créa un chapitre, nomma des grands-vicaires, des archidiacres, des doyens ruraux, qui se répandirent dans toutes les provinces de l'Angleterre. A peine eut-il le temps d'achever ce grand ouvrage. Attaqué d'une maladie grave, il mourut le 16 avril 1624. On a de lui : *Défense de l'honneur du roi et de son titre au royaume*

d'Angleterre; *Protestation de loyauté par treize ecclésiastiques, la dernière année du règne d'Elisabeth*. Cet écrit valut aux catholiques quelque liberté dans l'exercice de leur religion. Une édition de l'ouvrage du docteur Pitts, *De illustribus Angliæ scriptoribus; divers Ecrits de controverse*. Voy. BLACKWELL.

BISCHOP (Nicolas), en latin *Episcopus*, célèbre imprimeur de Bâle, naquit à Weissembourg en Alsace, vers la fin du xv^e siècle. Très-versé dans les langues grecque et latine, il cultiva la typographie avec le plus grand succès. Le fameux Jean Froben lui donna sa fille en mariage; et, à la mort de celui-ci, arrivée en 1527, Bishop s'associa avec Jérôme Froben, son beau-frère. Ces deux imprimeurs entreprirent la collection des Pères grecs; Erasme nous apprend qu'ils la commencèrent par les ouvrages de saint Basile le Grand. Les premières éditions où se trouve le nom de Bishop, datent, selon les *Annales* de Panzer, de 1529. Tous les auteurs qui ont traité de l'histoire de la typographie s'accordent à louer la probité et les talents de Bishop; il jouissait d'une grande considération parmi les savants; Conrad Gesner lui dédia le dernier livre de ses *Pandectes*.

* BISHOP (Samuel), théologien anglais, né à Londres en 1731, devint maître de l'école des marchands tailleurs, et mourut en 1793. On a de lui quelques pièces de vers qui ont été recueillies après sa mort, en 2 vol. in-4, avec la Vie de l'auteur.

* BISSET (Robert), écrivain écossais né vers l'année 1759, et élevé à l'université d'Edimbourg, consacra sa vie à l'instruction publique et à la culture des lettres, et fut assez longtemps maître d'école à Chelsea, près de Londres. On a de lui les ouvrages suivants : *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8. L'auteur, après avoir passé en revue tous les états démocratiques de l'antiquité, finit par se déclarer contre cette forme de gouvernement. *Vie d'Edmond Burke, contenant le tableau impartial de ses travaux littéraires et politiques, et un aperçu de la conduite et du caractère des plus éminents d'entre ses associés, ses partisans et ses adversaires*, 1798, réimprimée à Londres en 1800, en 2 vol. in-8 : cet ouvrage est estimé. On doit aussi à R. Bisset quelques romans, entre autres *Douglas* ou *le Montagnard*, 4 vol. in-12, Londres, 1800, et une édition du *Spectateur*, à laquelle il a joint des remarques et des notices biographiques sur les auteurs qui y ont coopéré. Il mourut en 1803, âgé de quarante-six ans.

BISSON (Louis-Charles), évêque de Bayeux, né en 1742 d'un père laboureur, fut d'abord curé de Saint-Louet, arrondissement de Saint-Lo, et prêta le serment exigé par l'Assemblée constituante. Il devint ensuite grand-vicaire de l'évêque constitutionnel de Coutance, et fut enfermé dans une maison d'arrêt pour avoir refusé de remettre ses lettres de prêtrise. En 1799 il fut nommé évêque de Bayeux, et assista au concile national de 1801. La même année il donna sa démission d'après la demande du pape, et il fut nommé chanoine honoraire de Bayeux. Il est mort le 28 février 1820. On a de lui : *Almanach historique ecclésiastique et politique du diocèse de Coutance, pour les années 1770 à 1776*, où l'on trouve des recherches cu-

rieuses sur les antiquités civiles et ecclésiastiques de ce diocèse; *Instructions sur le jubilé*, Caen, 1802, in-8; *Annuaire du Calvados pour 1803 et 1804*, Caen, in-18; *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion*, Caen, 1807, in-12, sous le voile de l'anonyme; *Mémoires sur les changements que la mer a apportés sur le littoral du département du Calvados*; ouvrage qui a remporté le prix de l'académie de Caen, et qui se trouve dans le second volume des *Mémoires* de cette société, publié en 1816. On a encore de lui quelques brochures en faveur des prêtres assermentés. Il a laissé en outre plusieurs manuscrits, entre autres un *Dictionnaire biographique des trois départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne*; fruit des recherches de sa vie entière, et renfermant les articles de plus de six cents auteurs normands, la plupart inédits.

* BISSON, général de division, comte de l'empire, né le 25 août 1767, s'acquit de bonne heure une grande réputation aux armées d'Allemagne et d'Italie; il s'illustra à la défense du Catelet sur la Sambre, où il tint tête avec 60 grenadiers et 50 dragons, à une colonne de 6000 hommes et 7 pièces de canons. A l'affaire de Messenheim, il soutint avec un bataillon de 417 hommes, les efforts de 3000 fantassins et de 1200 chevaux. Marengo, le passage du Mincio et les campagnes de Prusse et de Pologne furent encore pour lui des théâtres de gloire. Il fut successivement gouverneur-général de Brunswick, de la Navarre, du Frioul, et du comté de Gorizia. Il mourut à Mantoue en 1811.

* BISSON (Henri), enseigne de vaisseau, a rendu surtout son nom célèbre dans la guerre que les Français ont soutenue contre les Turcs pour l'indépendance de la Grèce. Né à Guéménée (Morbihan) le 5 février 1796, il sortit vers 1815 de l'école de marine à Brest, comme élève de première classe, et fut promu, le 1^{er} mars 1820, au grade d'enseigne de vaisseau. Il avait fait différents voyages en cette qualité dans les mers de l'Inde, et visité les côtes d'Afrique, d'Asie, et d'Amérique, lorsqu'il se rendit dans le Levant. Il était à bord de la frégate la *Magicienne* qui croisait dans l'Archipel, et venait de capturer un brick forban, le *Panioty*. Quinze matelots sous ses ordres furent chargés de le monter en suivant la frégate qui ralliait le pavillon de l'amiral Rigny. Un coup de vent sépara les deux bâtiments et le brick capturé fut dans la nécessité de chercher un abri dans le mouillage de l'île de Stampalie. Quelques-uns des matelots prisonniers étant parvenus à s'évader, annoncèrent aux pirates de l'île que l'équipage français était trop faible pour défendre le brick en cas d'attaque. Presque à l'instant le brick est environné par une multitude de ces brigands, et Bisson déclare qu'il fera sauter le bâtiment plutôt que de se rendre. Deux grands misticks chargés de 60 à 70 hommes fondent sur les 15 Français et en tuent 9. Bisson est lui-même grièvement blessé. Il descend dans la chambre des poudres avec une mèche à la main, après avoir ordonné à son pilote Trémintin de se jeter à la mer avec ses compagnons. Quatre français gagnent la terre; le bâtiment saute, et Trémintin est jeté vivant sur le rivage. Cette scène terrible se passait

dans la nuit du 5 au 6 novembre 1827. Sur la proposition de Charles X, les chambres votèrent une pension pour la sœur de Bisson. M. Revel, de Lorient a donné la Vie de ce marin, Nantes, 1821, in-8.

BISTAC (François), habile grammairien, né à Langres le 7 février 1677, fut l'élève et le successeur d'Antoine Garnier, et perfectionna et augmenta considérablement les *Rudiments* de son maître. Ce livre, adopté dans presque toutes les écoles avant la révolution pour les premiers éléments de la langue latine, a obtenu un très-grand nombre d'éditions. Il a encore été réimprimé en 1816, et traduit en italien par l'abbé François Pagès, Pérouse, 1815, in-8. Bistac mourut en 1752.

* BITAUBÉ (Paul-Jérémie), membre de l'institut et de la légion-d'honneur, né à Königsberg, d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes fit expatrier, se fit d'abord prédicateur par amour pour les lettres; mais bientôt entraîné par son goût pour la littérature grecque, il s'y livra exclusivement, et entreprit de traduire Homère. Son premier essai fut une *Traduction libre de l'Iliade*, Berlin, 1762, in-8. Recommandé à Frédéric II par d'Alembert, dont il s'était concilié l'estime dans un premier voyage qu'il fit en France, il fut reçu à l'académie de Berlin, et obtint la permission de faire un second voyage pour perfectionner sa traduction. Il réussit assez bien pour éclipser tous ceux qui l'avaient devancé. Nous n'avions de traduction supportable que celle de la savante M^{me} Dacier, dont le style, un peu sec, laisse beaucoup à désirer; la sienne, qui réunit l'élégance à la fidélité, obtint beaucoup de succès. Il en publia la première édition en 1764, 2 vol. in-8, la seconde en 1780, et la troisième en 1787. Il publia l'*Odyssée* en 1785, aussi en 2 vol. in-8. Cette dernière traduction est inférieure à la première. Dans l'Iliade la force et la rapidité d'Homère soutiennent et entraînent nécessairement son interprète; mais l'Odyssée, qui ne présente que des peintures de mœurs et des scènes domestiques, laisse froid son traducteur, surtout lorsqu'il veut tout rendre jusqu'aux plus petits détails; et cet esclavage qu'il s'impose, l'entraîne dans des périphrases languissantes et dans des constructions étrangères au génie de la langue française; son style manque de précision et de naturel, mais ses notes sont instructives, et décèlent un écrivain nourri de la littérature ancienne. Cette traduction d'Homère a été surpassée par Dugas-Montbel (*Voy. ce nom*). Les autres ouvrages de Bitaubé sont: *Joseph*, poème, où règne un fonds de sentiments tendres et religieux qui touchent, parce qu'ils semblent sortir du cœur de l'écrivain. Il a obtenu un grand nombre d'éditions; on y trouve cependant des peintures dangereuses pour l'innocence. Le style en outre en est très-incorrection; *Guillaume de Nassau*, autre poème qui manque d'invention, et n'a pas eu le même succès; *Herman et Dorothée*, petit poème traduit de Goëthe, où parmi quelques détails pleins de charme et de vérité, on trouve des scènes triviales comme sans originalité. Les œuvres de Bitaubé ont été recueillies en 1804 en 9 vol. in-8. Son Iliade et son Odyssée ont été réimprimées depuis en 4 vol. in-8 et in-12, et 8 vol.

in-18. Bitaubé fut incarcéré avec son épouse en 1793, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Il mourut le 22 novembre 1808.

BITON, mathématicien, qui vivait vers 335 avant J.-C., a composé un *Traité des machines de guerre*, que l'on trouve dans les *Mathematici Veteres*, Paris, 1593, in-fol.

* BIVAR (François de), religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Madrid au xvi^e siècle, enseigna dans son ordre la philosophie et la théologie, et fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général. Il a composé des *Vies de saints*; un *Traité des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux*; un *Traité de l'incarnation*; un *Commentaire sur la philosophie d'Aristote*; un autre *Commentaire sur la Chronologie de Flavius Lucius Dexter*, de laquelle l'authenticité a été contestée, et qu'il essaie de défendre dans deux dissertations. Bivar mourut à Madrid en 1636.

* BIZET (Charles-Jules), ecclésiastique, né en 1747, entra dans la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. A l'époque de la révolution, il échappa aux dangers qui menaçaient les prêtres insermentés, et sortit de France, où il ne revint qu'après la dissolution du Directoire. Il s'attacha, en 1801, à la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, et en devint curé après la mort de M. Leclerc du Bradin. Bizet laissa en mourant un legs de dix mille francs aux pauvres de sa paroisse. Il succomba le 8 juillet 1821, à l'âge de 74 ans. On a de lui *Discussion épistolaire sur la religion, entre G. W., protestant de l'église anglicane et M. T. B. B., catholique romain*, traduite de l'anglais par M. T. B. B., Paris, 1801, in-12. Les lettres dont se compose cet ouvrage sont datées de 1797; l'on y examine tous les points de dissidence entre les deux églises.

BIZOT (Pierre), chanoine de Saint-Sauveur d'Hérissou, dans le diocèse de Bourges, né en 1696, est auteur de l'*Histoire métallique de la république de Hollande*, imprimée in-fol. à Paris en 1687, et réimprimée par Pierre Mortier, à Amsterdam, 1688, en 3 vol. in-8. Cette édition est très-belle. L'*Histoire de Bizot* la méritait; elle est curieuse et intéressante. Mais celle de Gérard van Loon, 1732, 5 vol. in-fol., est beaucoup plus complète. Il mourut en 1696, âgé de 66 ans. — Un autre Bizot (Denis) traduisit en vers latins les 1^{re} et 5^e chants du *Lutrin* de Boileau, 1768, in-8.

* BJERKEN (Pierre de), chirurgien, né à Stockholm le 2 janvier 1765, fit ses premières études chez ses parents, sous la direction d'un précepteur, et se rendit ensuite à l'université d'Upsal, où il obtint le grade de docteur. Désireux d'acquiescer l'expérience indispensable à sa profession, et de développer ses dispositions pour la médecine, il partit en 1793 pour Londres, où il fut attaché pendant trois ans au service des hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy. De retour dans sa patrie, il fut nommé médecin de l'hôpital de Stockholm, et en 1802, médecin ordinaire du roi. Dans l'année 1808, il fut promu au grade de chirurgien-major de l'armée suédoise, et se distingua dans la campagne contre les Russes, par ses soins aux blessés sur le champ de bataille. La décoration de l'ordre de Wasa fut le prix de ses services. Au commencement de 1809, il

devint chirurgien-major à l'hôpital de l'ordre de Séraphin, et l'année suivante, assesseur au collège de médecine. En 1812, il fut fait chirurgien en chef, et deux ans après, chevalier de l'étoile polaire. Bjerken mourut au mois de février 1818. Continuellement occupé de la pratique de son art, il eut peu de temps pour rédiger ses observations. On a de lui néanmoins quelques mémoires : *Sur l'opération d'un prolapsus lingua*; et de l'effet spécifique de l'arsenic sur les chancres, dans le *Recueil de la société de médecine de Stockholm*.

** BLACAS (Pierre-Louis-Jean-Casimir, duc de), né à Aulps en 1770, d'une des plus anciennes familles de Provence, était capitaine de cavalerie lorsqu'il rejoignit l'armée des princes, dont il fit toutes les campagnes. Au licenciement de cette armée, il retrouva à Vérone le roi Louis XVIII qui l'honora de sa confiance et le chargea de diverses missions importantes. Il accompagna ce prince en Allemagne et en Angleterre et lui donna partout et dans toutes les circonstances, des preuves d'un entier dévouement. Il ne rentra en France qu'avec Louis XVIII, qui le nomma ministre de sa maison, secrétaire d'état, grand-maitre de la garde-robe et intendant des bâtiments de la couronne. Il suivit le roi à Gand, et à la rentrée de ce prince, qu'il n'avait pas quitté pendant son exil, fut nommé ambassadeur à Naples, pour négocier le mariage du duc de Berry avec la princesse Caroline; puis à Rome, pour régler avec le souverain pontife les affaires de l'Eglise de France. De retour à Paris en 1822, il reprit près du roi ses fonctions qu'il conserva sous Charles X, et ne se servit de son influence que pour encourager les artistes et les savants. A la révolution de 1830, il suivit son malheureux souverain à Holyrood, puis à Goritz, et après lui avoir prodigué jusqu'à sa mort les témoignages de son inaltérable attachement, vint habiter Vienne, où il mourut le 17 novembre 1839, légua au duc de Bordeaux une partie de sa fortune, qui était considérable. Bibliophile éclairé et protecteur des arts, le duc de Blacas avait réuni des collections précieuses de livres, de médailles, de pierres gravées, de vases antiques, etc. La *Description des monuments musulmans de son cabinet* a été publiée par M. Reinaud, de l'institut, Paris, 1828, 2 vol. in-8.

* BLACHE (Antoine), prêtre et docteur en théologie, né à Grenoble en 1635, d'une ancienne famille, se voua d'abord à la carrière des armes; il l'abandonna ensuite pour embrasser l'état ecclésiastique, et après avoir fait partie de la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, il devint curé de Ruel. On a de Blache plusieurs ouvrages qui firent beaucoup de bruit; entre autres une *Réfutation de l'hérésie de Calvin par la seule doctrine de MM. de la religion prétendue réformée*, Paris, 1687, in-12; *Anecdotes ou histoire secrète découvrant les menées sordes du cardinal de Retz et de ses adhérents pour ôter la vie au roi et au dauphin*, 1699; cette étrange production valut à l'auteur l'entrée à la Bastille en 1709, et il y mourut en 1714. Blache était complètement oublié, lorsque le 27 février 1768, le président Rolland prononça un discours dans lequel il avait inséré plusieurs extraits du livre

de Blache. Les jansénistes ont répété depuis les absurdités qu'une passion aveugle avait inspirées à Blache contre l'ordre des jésuites.

* BLACK (Joseph), chimiste, né en 1728 à Bordeaux, de parents écossais, entra à l'université de Glasgow pour y étudier la médecine. Cullen, son professeur, le prit en affection et lui inspira le goût des études chimiques. Il reçut, en 1754, le doctorat à l'université d'Edimbourg, et prononça à cette occasion une dissertation, *De humore acido à cibis orto, et magnesid albd.* Il donna, quelque temps après, de nouveaux développements à ce sujet, dans un mémoire imprimé dans le 2^e vol. des *Essais de la société d'Edimbourg*, 1756, sous le titre d'*Expériences sur la magnésie blanche, la chaux vive et quelques autres substances alcalines*. Il y démontre, de la manière la plus claire et la plus ingénieuse, l'existence d'un fluide aériforme qu'il désigne sous le nom d'*air fixe*, dont la présence adoucit la causticité des alcalis et des terres calcaires: on peut regarder cette découverte comme la mère de toutes celles qui ont immortalisé les noms des Cavendish, des Priestley, des Lavoisier, etc., et ont donné une face nouvelle à la chimie. En 1757, Black enrichit la science de sa belle doctrine de la chaleur latente, qui a produit de si importants résultats. Il avait été nommé, en 1756, professeur de médecine à l'université de Glasgow, à la place du docteur Cullen, qui venait d'être fait professeur de chimie à l'université d'Edimbourg. Lorsqu'en 1765, Cullen quitta cette chaire, Black fut encore choisi pour le remplacer, et se montra digne de succéder à ce célèbre médecin. Jamais professeur ne sut inspirer autant d'enthousiasme à ses auditeurs: aussi, ses leçons contribuèrent-elles beaucoup à populariser dans la Grande-Bretagne le goût pour la chimie. Il mourut en 1799, âgé de 71 ans. Il était membre des sociétés philosophiques de Londres et d'Edimbourg, et avait été nommé, à la sollicitation de Lavoisier, l'un des huit membres étrangers de l'académie des sciences de Paris. Ses mœurs étaient simples, son caractère froid et réservé. Comme médecin, sa réputation eut peu d'éclat; comme chimiste, il se fit quelque tort par l'opposition qu'il mit longtemps à l'introduction des nouvelles théories chimiques, et par son silence sur plusieurs célèbres chimistes français, auxquels il finit cependant par rendre justice. On trouve, dans le 65^e vol. des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres* (1774), un mémoire de Black sur l'effet de l'ébullition en disposant l'eau à se congeler plus promptement; et dans les *Transactions philosophiques de la société d'Edimbourg*, pour 1791, une *Analyse des eaux de quelques sources chaudes en Islande*. Deux de ses lettres sur des sujets de chimie ont été publiées par le professeur Crell et par Lavoisier. Ses *Leçons de chimie* ont paru en 1803, en 2 vol., précédées d'une Notice sur sa vie, par le docteur Robinson. On doit à Black les premières connaissances que nous ayons eues sur les carbonates, surtout sur ceux de chaux, de potasse, de soude, et de magnésie.

BLACKALL (Offspring), théologien, né à Londres en 1634, fut évêque d'Excester, et se fit estimer par sa candeur et sa probité. Il mourut dans son

évêché en 1716. Il passe pour un des bons prédicateurs d'Angleterre. Ses *Sermons* ont été imprimés en 2 vol. in-fol.

* BLACKBURNE (François), théologien anglican, archidiacre de Cléveland, né à Richemond, dans le comté d'York en 1703, fut un des plus chauds partisans de la liberté civile et religieuse. Il se fit d'abord connaître par une *Apologie* d'un livre intitulé *Recherches libres et sincères sur l'Eglise d'Angleterre*. Il s'engagea en 1736 dans la controverse concernant l'état intermédiaire, qui s'agitait entre les théologiens, et publia quelques écrits où il se prononça contre cette question. L'année suivante, il donna le plus célèbre de ses ouvrages, le *Confessionnal, ou libre et entier examen du droit, de l'utilité, de l'édification et de l'avantage de l'établissement de professions systématiques de foi et de doctrine dans les églises protestantes*, in-4. L'auteur émettait des principes tellement opposés à ceux de l'église anglicane, qu'une congrégation de dissidents lui offrit de devenir leur pasteur, mais il s'y refusa. Il publia en 1768 des *Considérations sur l'état actuel de la controverse entre les protestants et les catholiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, particulièrement sur la question de savoir jusqu'à quel point ces derniers ont droit à la tolérance, d'après les principes du protestantisme*. Sa haine pour le catholicisme le fit écarter dans cet ouvrage de cette libéralité d'idées dont il avait fait preuve dans ses autres écrits. On lui doit encore des pamphlets et des *Sermons*. Il mourut en 1787, âgé de 83 ans.

* BLACKLOCK (Thomas), poète écossais, naquit en 1721 au bourg d'Annan, dans le comté de Dumfries. Devenu aveugle à six mois, par suite de la petite vérole, il dut à cet accident une éducation au-dessus de sa naissance. Son père, qui était maçon, lui lisait souvent pour le distraire, les meilleurs poètes anglais, et cet exercice forma le goût et l'intelligence du jeune infortuné. Quelques jeunes gens qui fréquentaient les écoles publiques, venaient en outre lui répéter les leçons qu'ils avaient reçues. A l'âge de 12 ans, Thomas s'essaya dans la poésie, et obtint quelque succès. Ayant perdu son père à 19 ans, il peignit sa douleur dans des vers pleins de charme. Un médecin distingué d'Edimbourg, Stephenson, touché de son sort, le plaça à l'université de cette ville, et le mit en relation avec plusieurs personnages célèbres, notamment avec David Hume. A l'âge de 23 ans, Thomas se faisait remarquer par son goût passionné pour la musique, et il soutint dans une dissertation imprimée, que la musique était le langage primitif des hommes. Vers cette époque, il fit paraître un recueil de poésies. Il se voua en 1759 au ministère évangélique et fut un des bons prédicateurs de sa communion. Blacklock se maria en 1762 et ouvrit un pensionnat à Edimbourg, où il mourut en 1791. Le choix de ses poésies a eu plusieurs éditions. L'édition de 1796 a été enrichie d'une notice sur la vie de l'auteur, par Spence. Outre les œuvres choisies, on lui doit : *Paraclesis, ou Consolations tirées de la religion naturelle et révélée*, 1767, in-8; deux *Discours sur l'esprit et les preuves du christianisme*, traduits du français de Jacques Armand, 1768; *Remarques sur*

la nature et l'étendue de la liberté, etc., en réponse au docteur Price, 1776, in-8; *De l'éducation des aveugles*, trad. du français de M. Haüy, et imprimé dans l'Encyclopédie britannique, 1783.

* BLACKMORE (Richard), médecin et littérateur anglais. Le roi Guillaume le nomma son médecin ordinaire et le créa chevalier. Il a publié plusieurs ouvrages en vers et en prose qui furent d'abord assez bien accueillis du public; mais ayant attaqué dans ses écrits des hommes qui lui étaient bien supérieurs sous le rapport des talents littéraires, il fut en butte à tous les traits satiriques, et regardé dès lors comme un mauvais poète. Le meilleur de ses ouvrages est son poème sur la *Création*, en 7 chants, loué par Addison, et par Johnson qui l'a inséré dans sa *collection des poètes anglais*.

BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fut nommé professeur en droit à Oxford, où ses leçons lui attirèrent tant d'applaudissements, qu'il fut invité à en faire la lecture au prince de Galles (depuis Georges III); mais comme son auditoire était très-nombreux, il crut ne pas pouvoir déférer à cette demande, et se contenta d'envoyer des copies de plusieurs de ses leçons au prince qui, loin de se formaliser d'un refus dont le motif était si louable, fit remettre à Blackstone une récompense pour ses copies. Il mourut le 24 février 1780, laissant une veuve et une nombreuse famille qui se ressentirent de la générosité et des bienfaits du roi. La célébrité de ce jurisconsulte est particulièrement due à un grand *Commentaire sur les Loix anglaises*, 1763 et années suiv., 4 vol. in-8; traduit en français sur la 4^e édition anglaise d'Oxford, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8. Cette traduction est défigurée par beaucoup de contre-sens, et mutilée dans des choses essentielles; la partie qui concerne la justice criminelle a été traduite plus exactement par l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-8, et par Verninac de Saint-Maur, sous le titre de *Recherches sur les cours et les procédures criminelles d'Angleterre*, 1790, in-8. Les *Commentaires* ont été aussi traduits en 1823 par M. Chompré, 6 vol. in-8. Quelques auteurs ont comparé cet ouvrage à l'*Esprit des Loix*, mais ils n'avaient pas le talent de saisir l'exactitude d'un parallèle; les deux objets sont trop disparates pour se réunir sous quelque point de vue. « Jamais » ouvrages, dit un avocat célèbre, ne se sont moins » ressemblés que l'*Esprit des lois* et le *Commentaire sur les Loix anglaises*. Le premier est un amas » d'idées incohérentes, d'interprétations fausses, » de traits d'imagination, d'erreurs, de méprises » dans les faits et dans les raisonnements; un recueil qui n'apprend rien, sinon que l'auteur avait » beaucoup d'esprit et lisait fort légèrement (*juge-ment un peu sévère*). La seconde est une compilation toute positive, toute usuelle, qui comprend en effet, mais sous une forme très-massive, » la véritable constitution britannique. » On a encore de Blackstone *Rapports des Cas jugés en différentes cours de Westminster Hall, depuis 1746 jusqu'en 1779*, Londres, 1781, 2 vol. in-fol.

* BLACKWAL (Antoine), théologien anglais, et savant critique, né en 1674 dans le comté de Derby et mort en 1730, s'adonna à l'instruction publique

pendant toute sa vie. Il ouvrit d'abord une école dans son lieu natal, puis à Market-Bosworth, dans le comté de Leicester, et se fit une grande réputation par le nombre d'excellents élèves qu'il forma. Il a traduit en latin les *Sentences morales de Théognis*, avec des notes et des corrections, 1706, in-8. On lui doit encore *Introduction à la lecture des classiques*; une *Grammaire latine*; *Les classiques sacrés, défendus et éclaircis*, ouvrage qui a eu deux éditions, et dont Wallius a publié une trad. latine, Leipsig, 1736.

BLACKWEL (Alexandre), savant médecin écossais d'Aberdeen, disciple de Boerhaave, exerça sa profession en Suède. Il y conçut le dessein de *saigner* des marais; par une espèce d'équivoque assez plaisante, son projet fut approuvé, et on lui en confia l'exécution; ce qu'il fit avec succès. Mais ayant été convaincu d'avoir trempé dans la conjuration du comte de Tessin; il fut décapité le 9 août 1748. On a de lui *Curious Herbal* (*Herbier curieux*), orné de figures gravées d'après nature par Elizabeth Blackwel, son épouse, habile dessinatrice, 1739, 2 vol. in-fol., dont elle a enluminé quelques exemplaires, qui sont fort recherchés. Le docteur Trew en fit faire une traduction allemande qu'il augmenta considérablement et qui est devenue un nouvel ouvrage, quoiqu'il porte le titre de *Herbarium Blackwelianum*. Cette édition dont le texte est en latin et en allemand parut à Nuremberg en 6 vol. in-fol.

BLACKWEL (Thomas), savant écossais, principal de l'université d'Aberdeen, né dans cette ville en 1701, mort le 8 mars 1757, a donné *Les Mémoires de la cour d'Auguste*, 1752-53-57, 3 vol. in-4, dont le 1^{er} vol. a été traduit par Palissot; tout l'ouvrage l'a été par Feutry, 1781, 3 vol. in-12. Cet ouvrage contient des réflexions profondes, de bonnes maximes, et en même temps quelques vues fausses sur la constitution du gouvernement de l'ancienne Rome. *Recherches sur la vie et les ouvrages d'Homère*, 1757, in-8, traduites en français par M. Quatremère de Roissy, 1799, in-8. *Lettres sur la Mythologie*, 1748, in-8. On y trouve des vues nouvelles et souvent hasardées sur les fables de l'antiquité. Eidous les a traduites en français en 1771, in-12, et 1779, 2 vol. in-12.

* BLACKWOOD (Adam), né à Dunferling, en Ecosse, en 1539, d'une noble et ancienne famille, acheva ses études à Paris sous Turnèbe et Dorat. Après la mort de Robert Reid, son grand-oncle, évêque des Orcades, chef du parlement d'Ecosse, et qui avait été successivement ambassadeur à Rome, en Angleterre et en France, il alla dans son pays recueillir les débris de sa fortune; mais les troubles de religion l'obligèrent bientôt de repasser en France. Marie, reine d'Ecosse, et douairière du Poitou, qu'elle possédait par engagement, le fit conseiller au présidial de Poitiers. Il devint, dans la suite, conseiller secret de cette princesse, et passa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir; il mourut à Poitiers en 1613. Ses œuvres latines et françaises furent publiées par les soins de Gabriel Naudé, chez Cramoisy, 1644, in-4. On y trouve, *Adversus Georgii Buchananii dialogum de jure regni*

apud Scotos, pro regibus apologia, ouvrage bien écrit, savant, où l'on voit que l'auteur était également habile dans la jurisprudence, la théologie, l'histoire et la politique. C'est ce qu'il a fait de mieux. *De vinculo religionis et imperii*. Il y attaque vivement le fameux traité de Richer, *De ecclesiastica et politica potestate*; il soutient le pouvoir absolu et l'indépendance des rois. Des *Poésies latines*, parmi lesquelles on distingue l'*Apothéose de Charles IX*, qui offre de l'imagination et de beaux vers. La *Relation du martyre de Marie Stuart, reine d'Ecosse*, Anvers, 1588, in-8, ouvrage écrit avec chaleur, et même avec l'amertume que lui devaient inspirer les traitements cruels et injustes qu'on avait fait souffrir à sa souveraine. Il a encore fait quelques autres pièces de peu d'importance. — Henri BLACKWOOD, son neveu, né à Paris, professeur en médecine et en chirurgie au collège royal, mort à Rouen le 17 octobre 1634, était un homme de beaucoup de talent, mais très-inconstant, philosophe, orateur, médecin, soldat, courtisan, voyageur, et intrigant dans tous ces états. On a de lui quelques ouvrages, entre autres, les *Pronostics d'Hippocrate*, traduits en latin, Paris, 1623, in-24.

* BLACKWOOD (William), né à Edimbourg en 1775, mort dans cette ville le 16 septembre 1833; après s'être adonné pendant quelques années au commerce de la librairie, vendit en 1816 son établissement auquel il avait acquis une grande réputation, et se voua dès lors avec ardeur à la littérature. En avril 1817, il publia le premier numéro du *Blackwood's magazine*: le prompt et éclatant succès de cette *Revue* le déterminait à s'y consacrer exclusivement et à lui donner chaque année plus d'extension.

BLAEUW, que quelques-uns appellent aussi JANSSON (Guillaume), disciple et ami de Tycho-Brahé, s'est fait un nom par ses ouvrages géographiques et ses impressions. Il était né à Amsterdam en 1571. On a de lui un Atlas, ou *Théâtre du monde*, en 14 vol. in-fol., Amsterdam, 1638, y compris l'Atlas céleste, 1 vol., et l'Atlas de mer, 1 vol.; un *Traité des Globes*, etc. Cet excellent imprimeur mourut à Amsterdam sa patrie, en 1638, âgé de 67 ans. — Ses deux fils Jean et Cornélis ont donné une nouvelle édition de l'Atlas de leur père: l'Atlas espagnol est en 10 vol. in-fol., le flamand en 9; celui qui est en latin est en 11, et le français en 12. Cette collection se vend fort cher, surtout l'Atlas français, lorsqu'il est complet. Un incendie où Blaeuw perdit tout son fonds de librairie le 25 février 1672, a rendu ce livre extrêmement rare. Le 10^e volume de l'Atlas espagnol ne se trouve presque plus. Jean Blaeuw est auteur des dessins du *Nouveau Théâtre d'Italie*, Amsterdam, 1704, 4 vol. in-fol. avec figures. Quelques bibliographes prétendent que Jean Blaeuw et Jean Jansson sont deux imprimeurs différents et rivaux. On peut consulter la *Bibliothèque curieuse* de David Clément, tome 3, p. 208.

BLAGRAVE (Jean), célèbre mathématicien anglais, mort le 9 août 1611, à Reading, est auteur de divers ouvrages qui prouvent qu'il a excellé dans le genre d'étude auquel il s'était dévoué. Tels sont: *Astrolabium uranicum generale*, 1596, in-4;

Bijou mathématique, 1582, in-4; *Gnomonique*, 1609, 2 vol. in-4.

* BLAIR (Jean), savant chronologiste écossais, membre de la société royale de Londres et de celle des antiquaires, fut chapelain de la princesse douairière de Galles et précepteur du duc d'York pour les mathématiques. Il est mort à Londres vers 1782. On lui doit : *La Chronologie et l'Histoire du monde, depuis la création jusqu'en 1753, exposées dans 36 tables*, Londres, 1754, réimprimées plusieurs fois. La dernière édition est de Londres, 1790, in-fol. Ces tables, qui sont très-estimées, ont été traduites en français par Chantereau, qui les a continuées jusqu'en 1793. *Leçons sur les canons de l'ancien Testament*, publiées après sa mort.

* BLAIR (Hugues), célèbre prédicateur et littérateur, né à Edimbourg le 7 avril 1718. Destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, il fut placé dans l'université de cette ville : il était encore en logique lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, qui obtint les suffrages de tous les professeurs, et qui fut désigné pour être lu publiquement à la fin de la session. Cette distinction fit une telle impression sur son esprit, qu'elle détermina son goût pour la belle littérature. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collésie, dans le comté de Fife, ensuite à Edimbourg; enfin, en 1758, il fut nommé ministre de l'église cathédrale, l'une des plus éminentes dignités de l'église anglicane. L'année auparavant, l'université de Saint-André lui avait conféré le titre de docteur, et l'emploi de professeur, qu'il quitta pour occuper la chaire de rhétorique et de belles-lettres que le roi venait de créer à Edimbourg. Ses leçons furent suivies avec un empressement toujours croissant. Il remplissait en même temps tous les devoirs d'un ecclésiastique, et continua de prêcher avec un prodigieux concours, jusqu'à sa mort arrivée le 27 décembre 1800. On lui doit : une *Dissertation critique* sur les poèmes d'Ossian, qui parut en 1763, et eut un grand nombre d'éditions; des *Sermons*, dont le premier volume parut en 1777 et les autres successivement; ils eurent le plus grand succès et obtinrent plusieurs éditions. La plus récente est de Londres, 1801, 5 vol. in-8. Ils ont été contrefaits en Irlande et en Amérique. Il y en a deux traductions françaises : l'une par M. Froissart, Lausanne, 1791, in-12; l'autre par M. l'abbé de Tressan, Paris, 1807, 5 vol. in-8. On les a traduits en hollandais, en allemand, en esclavon et en italien. Ce qui les distingue particulièrement est une éloquence douce et persuasive. Le style de Blair, s'il n'est pas véhément, est toujours animé et rempli d'images heureuses; il paraît avoir pris pour modèle Massillon, celui de nos orateurs qu'il admirait le plus; un *Cours de rhétorique et de belles-lettres*, Londres, 1783, 3 vol. in-8, réimprimé plusieurs fois en Angleterre, en Amérique et en Irlande, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe. Nous en avons deux traductions françaises : la première est de Cantwel, 1797, 4 vol. in-8; la seconde, de Prévôt, professeur de philosophie à Genève, 1808, 4 vol. in-8. Cette dernière paraît la meilleure pour l'exactitude et le style. Il est vrai que le nouveau traducteur a de grandes obligations

à l'ancien, dont il adopte souvent des phrases entières et quelquefois d'assez longs morceaux. Quant à l'ouvrage anglais, il est digne de la plus haute estime. L'auteur y traite successivement du goût et de la source de ses plaisirs; de l'origine, des progrès et de la structure du langage; de la théorie générale du style et de ses différents caractères; de l'éloquence considérée dans tous les genres; enfin des meilleures compositions en vers et en prose. Des principes judicieux présentés avec méthode et éclaircis par des applications heureuses, recommandent cet ouvrage, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'ordre et de clarté. Il n'est cependant pas exempt de défauts. On y remarque quelques traces de partialité nationale, et des jugements quelquefois faux sur nos principaux écrivains.

BLAISE (saint) fut, à ce qu'on croit, évêque de Sébaste, où il souffrit le martyre vers 316. On ne sait rien de certain sur ce martyr. Il est patron titulaire de la république de Raguse.

BLAKE (Robert), né à Bridgewater, dans la province de Sommerset, en 1598, fut amiral d'Angleterre pour les parlements en 1649, après le comte de Warwick, et se signala plusieurs fois contre les Hollandais. Il battit ensuite Tunis à coups de canon en 1636, brûla 9 vaisseaux turcs qui y étaient en rade, et ayant débarqué avec 1,200 hommes, tailla en pièces 3,000 Tunisiens. Il s'avança ensuite vers Alger et Tripoli, et fit donner la liberté à tous les esclaves anglais. Il mourut en 1657, après avoir battu la flotte espagnole, qui portait les seuls trésors avec lesquels les Espagnols espéraient de soutenir la guerre. Il était si désintéressé, que malgré les occasions qu'il eut de s'enrichir, il ne laissa pas en mourant 500 livres sterling de plus qu'il n'avait hérité de son père.

* BLAKE (Joachim), général espagnol, né à Vélez-Málaga, d'une famille originaire d'Irlande, était capitaine au régiment d'Amérique, lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Après avoir passé par divers grades, Blake parvint à celui de colonel au régiment de la Couronne, et fut investi en 1808 du commandement des troupes levées en Galice, pour repousser l'invasion française. Ayant voulu porter du secours au général Cuesta, il fut battu avec lui par le général Bessières à Rio-Seco. Cependant il s'empara de Bilbao, et essaya ensuite d'opérer sa jonction avec Castanos, en se dirigeant vers les frontières de la France. Napoléon qui venait d'entrer en Espagne l'en empêcha, et Blake, repoussé jusqu'à Espinola, fit une retraite qui a été admirée. Nommé commandant des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il obtint près de Saragosse de légers succès qui furent suivis de quelques revers. En 1810, il fit partie de la régence, et on dérogea, en sa faveur, au règlement des Cortès, qui défendait d'appeler à faire partie de la régence un commandant militaire. Blake, nommé capitaine-général, s'enferma, après une nouvelle défaite, dans Valence, où il fut bientôt obligé de capituler. Il fut conduit en France et il y demeura prisonnier jusqu'en 1814. De retour en Espagne, Blake devint directeur-général du corps des ingénieurs militaires, et à l'époque

de la révolution de 1820, il entra au conseil d'état. Après cette révolution il cessa d'être employé. Blake est mort à Valladolid en 1827.

* **BLAMPAIN** (Jean), chanoine régulier de la réforme des prémontrés, né au bourg de Vignot, près de Commerci, le 21 octobre 1704, entra au noviciat de l'abbaye de Sainte-Mai de Pont-à-Mousson le 25 octobre 1719, et fit profession le 6 juillet 1721. Il enseigna, à l'abbaye d'Estival, la rhétorique, la philosophie, la théologie, et prit en 1734, le bonnet de docteur dans l'université de Pont-à-Mousson; il fut ensuite curé d'Estival, et officiel du même lieu. Il aida l'abbé Hugo dans le travail des *Annales de l'ordre des prémontrés*, et parcourut un grand nombre d'abbayes pour en tirer des documents (*Voy. Hugo*). On a du père Blampain de savantes *Notes sur la vie du bienheureux Louis, comte d'Arstein, religieux prémontré*, publiées d'abord dans la *Bibliothèque de Prémontré* du père le Paige, et ensuite dans les *Sacra antiquitatis monumenta* de l'abbé Hugo, tom. 3, p. 34. Il a aussi enrichi de *Notes* la *Chronique de Baudouin de Ninove*, et celle de Vicogne, insérées toutes deux dans le même recueil. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jugement sur les écrits de M. Hugo, évêque de Ptolémaïde, abbé d'Estival en Lorraine, historiographe de Prémontré, etc.*, Nancy, Cusson, 1736, in-8. L'auteur de la table du *Dict. des anonymes* se trompe en lui attribuant, tom. 4, pag. 104, les *Animadversiones in sanctum Augustinum*, qui sont de dom Blampain et d'autres religieux de la congrégation de Saint-Maur. (*Voy. le n° 11222* de ce *Dict.*)

BLAMPIN (Thomas), né l'an 1640 à Noyon en Picardie, bénédictin de Saint-Maur en 1663, visiteur de la province de Bourgogne en 1708, mourut à Saint-Benoît-sur-Loire en 1710. C'est à lui qu'on doit la belle édition des *Oeuvres de saint Augustin*. Voyez l'article de ce Père.

* **BLAMPOIX** (Jean-Baptiste), né à Mâcon, le 16 octobre 1740, après avoir été ordonné prêtre, devint professeur de philosophie dans sa ville natale. Il s'acquittait de cet emploi avec talent, lorsqu'il fut nommé à la cure de Vandœuvre, près de Troyes. Un fait particulier, qui prouve la vénération qu'il s'était acquise, c'est que l'ancien seigneur de cette paroisse, qui lui avait donné, bien longtemps avant la révolution, une chapelle de 600 francs de revenu, continua, jusqu'au dernier moment, de lui en faire toucher le montant, quoique, depuis 1791, cette chapelle et tous les titres de cette espèce fussent supprimés. Blampoix fut élu, en 1798, évêque de Troyes, et sacré à Paris, le 4 novembre de la même année. Il assista au second concile national, tenu à Paris en 1801, donna sa démission, et occupa pendant quelque temps la cure d'Arnay, dans le diocèse de Dijon; il se retira ensuite à Mâcon, au sein de sa famille. Le pape Pie VII, lors de son passage par Mâcon en 1804, permit que Blampoix lui fût présenté, et lui fit un très-bon accueil. Après un assez long entretien, le Saint Père lui tendit les bras et le pressa contre son sein, en lui disant : Appuyez ! appuyez ! Il offrit même à l'évêque de demander pour lui, au chef du gouver-

nement, ce qu'il pourrait désirer. M. Blampoix est mort à Mâcon, au mois de juin 1820. On a de lui plusieurs *Lettres pastorales* ou *Mandements*. Quelques-unes de ces pièces ont été imprimées dans les *Annales de la religion*, auxquelles M. Blampoix a donné aussi divers articles.

BLANC *Voy. BEAULIEU.*

BLANC (Jean) ou **BLANCHA** (Juan), bourgeois noble de Perpignan, se trouva premier consul, lorsque les Français firent le siège de cette ville qui appartenait aux rois d'Aragon, en 1474. Son fils unique ayant été pris dans une sortie, les généraux ennemis lui firent dire, « que s'il ne rendait la » place, ils le feraient massacrer à ses yeux. » Il leur fit répondre : « que sa fidélité pour son maître » était supérieure à sa tendresse pour son fils. » Jean Blanc perdit, par cette générosité, son fils unique. Le roi d'Aragon Jean II, lui ayant permis d'ouvrir les portes de la place, plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités de la guerre, il ne se rendit pourtant que 8 mois après. On souffrit dans ce siège tout ce que la faim a de plus cruel : les chevaux, les chiens, les rats, les cuirs, etc., servirent de nourriture aux assiégés. Cette défense immortalisa Jean Blanc, et mérita à Perpignan le titre de *très-fidèle*.

BLANC (Thomas Le), pieux et savant jésuite de Vitri en Champagne, mort à Reims en 1666, après avoir été provincial. Nous avons de lui plusieurs ouvrages ascétiques, proportionnés à l'intelligence, et assortis aux devoirs de toutes les classes de citoyens, et par-là d'une utilité sûre et générale : le *Bon Valet*; la *Bonne Servante*; le *Bon Vigneron*; le *Bon Laboureur*; le *Bon Artisan*; le *Bon Riche*; le *Bon Pauvre*; le *Bon Ecolier*; le *Soldat généreux*, etc. Mais le livre qui lui a fait le plus de réputation, est un grand commentaire sur les Psaumes, sous ce titre *Analysis Psalmorum Davidicorum*, Lyon, 1663, 6 vol. in-fol.; Cologne, 1681. L'auteur ne se borne pas au sens littéral; il discute aussi amplement le sens mystique.

BLANC (François Le), gentilhomme du Dauphiné, plein de feu et d'esprit, mais d'un caractère très-mélancolique, mort à Versailles en 1698, est connu par un *Traité des monnaies de France*, Paris, 1690, in-4, fig., qui est recherché. On y joint ordinairement la *Dissertation sur les monnaies de Charlemagne et de ses successeurs, frappées dans Rome*, qu'il avait fait paraître l'année précédente. L'un et l'autre ont été réimprimés à Amsterdam, 1692, in-4. Cette édition est moins estimée que celle de Paris. Les connaissances de Le Blanc l'avaient fait choisir pour enseigner l'histoire aux enfants de France; mais il mourut avant d'avoir rempli cet emploi.

BLANC (Jean-Bernard Le), né à Dijon en 1707, historiographe des bâtiments du roi de France, membre de plusieurs académies, mort en 1781, est auteur des *Lettres d'un Français sur les Anglais*, 1758, 3 vol. in-12; *Dialogues sur les mœurs des Anglais*, 1763; *Poème sur les Gens de Lettres de Bourgogne*, 1726, in-8; *Observations sur les ouvrages de Peinture et de Sculpture de l'Académie*, 1753, in-12. Tous ses ouvrages et plusieurs autres, tels que sa tragédie *Aben-Saïd*, qui ne lui ont point survécu,

prouvent par le fait qu'il n'est qu'un auteur médiocre.

BLANC (mademoiselle Le), est le nom donné à une fille sauvage, trouvée près du village de Soigny, à quatre lieues de Châlons, au mois de septembre 1731, âgée d'environ dix ans, puisque le curé qui la baptisa, en 1732, marqua sur le registre avoir baptisé une fille d'environ onze ans, dont le père et la mère nous sont inconnus comme à elle. Cependant le *Mercur de France*, décembre 1731, lui donne 17 à 18 ans. Les physiologistes s'épuisèrent en conjectures sur l'origine de cette fille; mais il est indubitable que c'était une enfant abandonnée par quelque naufrage, sur les côtes de France, et qui, de forêt en forêt, sera arrivée à l'endroit où elle a été prise; ou bien une enfant du pays, que des parents désespérés auront exposée dans les forêts, et qui aura trouvé moyen d'y subsister. Car il est reconnu que jamais il n'y a eu d'hommes sauvages (c'est-à-dire errants, isolés, à la manière des brutes); la nature de l'homme ne comportant pas cet état (voy. le Catéchisme philosophique, n° 153, édition de 1787). On a rapporté des choses étonnantes de la force et de l'agilité qu'elle avait acquises par une vie dure et une lutte continuelle contre les éléments et la faim. « La manière, dit Racine le fils, dont elle » courait après les lièvres, est surprenante; elle » nous a donné des exemples de sa façon de courir. » Il ne paraissait presque point de mouvement dans » ses pieds, et aucun dans son corps, ce n'était » point courir, mais glisser; sa course renverse les » raisonnements de notre philosophie à paradoxes, » qui veut faire marcher les hommes à quatre » pattes. » Ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la facilité qu'on trouva à l'instruire dans les matières du christianisme, facilité qui justifie la définition qu'un ancien philosophe a donnée de l'homme, en disant que c'était un être religieux. « Que ceux, dit Racine, qui ont tant de mépris » pour l'homme, expliquent cette différence entre » l'homme et les autres animaux. Voici une fille » qui, élevée parmi eux, et longtemps privée » comme eux de la parole, n'a eu d'autre objet que » de chercher la nourriture de son corps; sitôt » qu'elle entend des hommes se parler, elle a bien- » tôt appris la manière d'exprimer comme eux ses » pensées; sitôt qu'on lui parle des choses spiri- » tuelles, elle les conçoit. — C'est parce que nous » sommes capables de les entendre, *divinorum ca- » paces*, dit Juvénal, que notre raison vient du Ciel. » Ceux qui se chargèrent de l'instruction de cette » fille, n'eurent point affaire à un enfant qui ne » fait usage que de sa mémoire pour répéter son » catéchisme, mais à une personne qui fait usage » de sa raison, pour opposer les difficultés qu'elle » lui suggère, à ce qu'on lui dit qu'il faut croire... » Ce fut pendant qu'elle était chez les nouvelles » Catholiques, que feu M. le duc d'Orléans l'alla » voir, l'interrogea sur la religion, et parut très- » content de ses réponses : elle lui témoigna avoir » dessein d'être religieuse, ce qui fut cause qu'on » la fit passer dans un couvent à Chaillot; son peu » de santé l'empêcha d'exécuter sa résolution.... » Elle-même se plaît à raconter son premier état,

» et ne le raconte jamais sans rendre hommage à » la miséricorde de Dieu, qui l'en a fait sortir : et » lorsqu'à la mort de M. le duc d'Orléans qui la » comprenait parmi ses pensionnaires, on lui de- » mandait si elle ne craignait pas de perdre sa pen- » sion, elle répondait avec une confiance admirable : » Dieu qui m'a tirée du milieu des bêtes farouches, » pour me faire chrétienne, m'abandonnera-t-il » quand je le suis, et me laissera-t-il mourir de faim. » C'est mon père, il aura soin de moi. » Elle vivait encore en 1734.

* BLANC (Jean-Denis-Ferréol), avocat, né à Besançon en 1744 et mort à Versailles le 15 juillet 1789, se distingua dans le barreau de sa ville natale, où son érudition, son éloquence et sa probité connues lui méritèrent l'estime et la confiance universelle. A l'assemblée des trois ordres de France-Comté, chargé de rédiger les cahiers de doléance du tiers-état, il s'acquitta de cette mission avec un tel succès, que l'assemblée, pour lui témoigner sa satisfaction, fit frapper en son honneur une médaille de grand module. Il fut ensuite élu député aux états généraux, mais l'état de sa santé ne lui permit de prendre que très-peu de part aux premières délibérations. Blanc a publié plusieurs *mémoires* dans le procès auquel donna lieu l'enlèvement de M^{me} de Monnier par Mirabeau, et contribua beaucoup à le faire condamner.

* BLANC DE GUILLET (Antoine Le), né à Marseille en 1730, mourut à Paris en 1799. Il travailla d'abord pour le théâtre, et ses productions dramatiques essayèrent des critiques amères, et souvent bien fondées. Sa tragédie de *Manco-Capac* obtint quelques succès, mais fut bientôt oubliée. Celle des *Druïdes* éprouva le même sort, malgré les additions, les suppressions, les corrections, les changements de dénouement substitués à chaque représentation pour la faire réussir : les applications malignes auxquelles elle peut donner lieu, et les maximes philosophiques qu'elle renferme, en firent suspendre l'impression. Dégouté du théâtre, il entreprit de traduire *Lucrèce*, et il ne fut guère plus heureux que dans ses tragédies. Cet ouvrage, d'une tournure pénible, d'une versification dure, où des transpositions de mots, des chevilles parasites détournent l'attention et obscurcissent les idées, n'a pas même le mérite de faire entendre *Lucrèce*; et c'est un avantage : les charmes de son style ne contribueront pas à faire aimer le poison de cette doctrine si souvent impie et scandaleuse. Ses autres ouvrages sont encore plus insignifiants.

* BLANCHARD (François), avocat de Paris, versé dans l'histoire et les généalogies, a donné au public les *Eloges des premiers présidents à mortier et des conseillers au parlement de Paris*, 1645, in-fol. Il publia aussi les *Matrès des requêtes*, en 1645, in-fol. Ce livre n'a pas été fini. L'auteur mourut l'an 1630.

BLANCHARD (Guillaume), fils du précédent, célèbre avocat au parlement de Paris, connu par deux volumes in-fol. intitulés *Compilation chronologique, contenant un recueil des ordonnances, édits, déclarations et lettres-patentes des rois de France, qui concernent la justice, la police et les finances, depuis l'an 897 jusqu'à présent*, Paris, 1745, 2 vol.

in-fol., édition défectueuse. Ce recueil utile lui coûta beaucoup de recherches. Il mourut en 1724, avec la réputation d'un homme savant et laborieux.

BLANCHARD (Elie), né à Langres le 8 juillet 1672. Les Mémoires de l'académie des Inscriptions, dont il était membre, renferment plusieurs de ses *dissertations*, qui font honneur à son savoir. En 1711, Dacier le prit pour son élève. Il devint associé en 1714, et en 1727 il succéda, dans la place de pensionnaire, à Boivin le cadet. Il mourut en 1755.

* BLANCHARD (Jean-Baptiste), jésuite français, professeur de rhétorique au collège de Metz, né en 1731 à Tourteron dans les Ardennes, mort en 1797. On lui doit *l'Ecole des mœurs*, 3 vol. in-12 : ce sont des réflexions morales et des traits historiques propres à développer les maximes de la sagesse, et à faire germer dans le cœur des jeunes gens les principes de religion et de saine morale. *Le temple des muses, ou Recueil des plus belles fables des fabulistes français ; Préceptes pour l'éducation des deux sexes, à l'usage des familles chrétiennes*, mis au jour par M. Bruyset, 1803, 2 vol. in-12 ; *Education chrétienne*, 1806, 2. vol. in-12.

* BLANCHARD (Nicolas), célèbre aéronaute, fils d'un tourneur des Andelys, conçut l'idée d'agrandir le domaine de l'homme, en lui fournissant les moyens de voyager dans les airs. Ses essais n'avaient encore produit aucun résultat, lorsque le marquis de Causans fit l'expérience d'un appareil de son invention, à l'aide duquel il modéra la vitesse de sa chute en s'élançant du Pont-royal dans la Seine. Blanchard perfectionna cette invention, qui ne remplissait pas cependant le but qu'il s'était proposé. Enfin le moteur qu'il cherchait fut trouvé par Montgolfier, inventeur du ballon aérostatique, et Blanchard n'eut qu'à s'appliquer à le diriger. Il ajouta à l'appareil de Montgolfier, des ailes dont le mouvement ressemblait à peu près à celui des rames d'un bateau, et qu'il présumait devoir produire sur l'air l'effet que celles-ci produisent sur l'eau. Mais diverses ascensions lui démontrèrent que cette machine était encore insuffisante. La première expédition devait être faite en public, le 2 mars 1784, et elle allait être exécutée, lorsque le jeune Bonaparte, alors élève de l'école militaire, se précipita dans la nacelle et en fit rompre une des ailes. C'est à Blanchard qu'on doit l'invention du parachute, perfectionné depuis et si hardiment employé par l'intrépide Garnerin. Blanchard fit, dit-on, plus de 70 ascensions, dont l'une des plus célèbres est celle qui le transporta avec le docteur Jefferies de Douvres en France, en 1785, et qui lui valut le surnom de *Don Quichotte de la Manche*. Il est mort au commencement du XIX^e siècle. — M^{me} BLANCHARD, sa femme, aéronaute non moins célèbre que lui-même, naquit, le 23 mars 1778, dans la petite commune des Trois-Canons, près de la Rochelle. Elle était d'une telle intrépidité qu'il lui est arrivé plusieurs fois de s'endormir dans les airs pendant la nuit, et d'attendre ainsi, dans sa frêle embarcation, le retour du jour pour descendre avec moins de péril. Elle avait fait heureusement un grand nombre de voyages aériens, lorsqu'elle périt misérablement, le 6 juillet 1849, dans sa 42^e année, en faisant sa 67^e ascension, dans

un ballon à artifice parti du jardin de Tivoli. Un accident mit le feu au ballon, et cette infortunée, à demi brûlée, tomba fracassée sur une maison de la rue de Provence.

BLANCHARD (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, mort dans cette ville en 1638, fut disciple de Nicolas Bolery, et peintre du roi. Il alla perfectionner ses talents à Rome et à Venise. L'étude assidue des chefs-d'œuvre du Titien, du Tintoret et de Paul Véronèse, formèrent son génie. De retour à Paris, il l'embellit de plusieurs de ses tableaux. Les *Bacchantes* du salon de M. Morin, et surtout le tableau de la *Descente du Saint-Esprit*, qu'on voit à Notre-Dame, l'ont mis à côté des plus grands peintres. L'ordonnance de ce dernier tableau est admirable. La lumière y est si vive et si bien répandue de tout côté, qu'on s'imagine être dans le moment où l'Esprit saint descendit sur les apôtres. Sa manière de colorier a un brillant et une fraîcheur qui l'ont fait nommer par quelques-uns le *Giorgion moderne* et le *Titien français*.

BLANCHE DE CASTILLE, née en 1383, d'Alfonse IX, roi de Castille, et d'Eléonore d'Angleterre, fut mariée en 1200, à Louis, fils aîné de Philippe-Auguste, roi de France. Celui-ci étant mort le 14 juillet 1223, l'époux de Blanche monta sur le trône, sous le nom de Louis VIII, et fut couronné avec elle à Reims, au mois d'août de la même année. En 1226, Louis VIII mourut à son tour, et, suivant le témoignage de quelques évêques présents à sa mort, il donna à la reine la tutelle de son fils (depuis Louis IX, ou saint Louis) et la régence du royaume. En conséquence, Blanche prit en main les rênes de l'état, qu'elle sut gouverner avec autant de prudence que de fermeté. Elle déconcerta et dissipa les ligueurs formés contre l'autorité royale, par les grands vassaux de la couronne, les maintenant dans le respect, en usant, selon les circonstances, tantôt des voies de la politique, tantôt de celles des armes. Elle continua la guerre contre les Albigeois, commencée sous Louis VIII, et fit en 1228 un traité avec Raimond, comte de Toulouse, qui procura la réunion des terres de la maison de Toulouse à la couronne de France. En 1229, elle fit assiéger au plus fort d'un hiver très-dur, Bellesme dans le Perche, se trouva au siège en personne à côté de son fils, pour animer les troupes, prit cette place, et contraignit le duc de Bretagne, ainsi que les autres rebelles, à rentrer dans le devoir. Tandis que cette grande reine établissait un si bon ordre dans les états de son fils, elle ne négligeait rien pour le rendre lui-même un grand roi ; et pour imprimer profondément dans son âme les principes de la religion, elle lui disait souvent : *Mon fils, j'aimerais mieux vous voir mort que souillé d'un péché mortel*. Aussi ayant atteint sa majorité, conserva-t-il toujours pour sa mère le respect qui lui était dû, et ne fit rien sans son aveu. En 1248, lorsqu'il entreprit le voyage de la Terre-Sainte, Blanche fut nommée par lui régente du royaume, et elle s'acquitta des fonctions attachées à ce poste éminent avec le plus grand succès. Elle mourut l'an 1252, et fut enterrée à Maubuisson, abbaye qu'elle avait fondée en 1242. L'abbesse lui donna, avant sa mort,

l'habit monastique. Les censeurs de la reine Blanche lui ont reproché des manières hautaines avec les grands, de l'humeur avec sa belle-fille, trop d'art pour conserver son ascendant sur son fils ; mais ils lui ont accordé, avec ses admirateurs, beaucoup de courage et de dextérité. C'est, sans contredit, une des plus illustres reines ; âme intrépide, esprit aussi solide que brillant, beauté parfaite. Quoiqu'elle eût plus de 40 ans, quand Thibaud, comte de Champagne, en devint amoureux, il l'aima jusqu'à la folie. La médisance attaqua sa réputation, parce qu'elle souffrit, par intérêt et pour des raisons d'état, les indiscretions de ce prince, et les assiduités du cardinal Romain, homme poli et bien fait, et d'un si bon conseil, qu'elle avait une entière confiance en lui ; mais les motifs de cette conduite la justifient pleinement, et l'idée de sa vertu ne fut point affaiblie dans l'esprit des gens équitables.

* **BLANCHE DE BOURBON**, reine de Castille, fille de Pierre de Bourbon, naquit en 1338, et fut mariée à l'âge de 13 ans au roi de Castille Pierre le Cruel. Cette union, dictée par la politique, n'offrit à cette princesse qu'une suite de malheurs, et entraîna des guerres cruelles et de terribles révolutions. Blanche, quoique douée d'une grande beauté et de toutes les grâces de la jeunesse, se vit abandonnée par son époux le lendemain de ses noces. Pierre enchaîné par un penchant coupable pour Maria de Padilla, et excité par des malveillants qui avaient cherché à lui donner des doutes sur la vertu de la princesse, n'avait consenti à la célébration de son mariage que pour ménager la cour de France, dont il craignait le ressentiment. La reine, méprisée et poussée par des conseils perfides, entra dans le parti des frères du roi, qui s'étaient révoltés. Dès lors Pierre ne connut plus de bornes ; il fit casser son mariage pour épouser Jeanne de Castro, qu'il ne tarda guère à quitter à son tour, et fit transférer Blanche à l'Alcazar, ou château de Tolède. En traversant la ville, elle parvint à échapper à ses gardes, se réfugia dans la cathédrale, déclara qu'elle n'en voulait plus sortir, et toucha tellement les habitants par ses larmes, qu'ils se soulevèrent en sa faveur. Pierre vint assiéger Tolède, et s'étant rendu maître de cette ville, il fit enfermer l'infortunée Blanche à Médina-Sidonia, où cette princesse fut empoisonnée par son ordre ; d'autres disent que le chagrin seul hâta la fin de ses jours. Elle mourut âgée de 25 ans, en 1361. Les Français marchèrent en Espagne pour venger sa mort. Pierre périt par la main de Henri de Transtamare, son frère naturel, en 1368.

* **BLANCHE**, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa, en 1402, Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean, fils de Ferdinand I^{er}, roi d'Aragon, qui lui fut redevable, en 1423, de la couronne de Navarre. Le roi et la reine prêtèrent les serments ordinaires, et, suivant la coutume usitée depuis le temps des Goths, ils furent montrés l'un et l'autre au peuple sur un pavois soutenu par les députés des principales villes du royaume. Blanche mourut le 3 avril 1441, après un règne de seize ans, laissant la couronne à don

Carlos, son fils ; mais cette princesse avait fait, deux ans auparavant, un testament par lequel elle recommandait à don Carlos de ne point prendre possession de la royauté, sans l'agrément de Jean d'Aragon, son père : ce qui occasionna, dans la suite, de grands démêlés entre le père et le fils. (*Voy.* l'article suivant, et JEAN II, roi d'Aragon et de Navarre.)

* **BLANCHE DE NAVARRE**, fille aînée de Jean d'Aragon et de Blanche, reine de Navarre, naquit en 1424. Sa vertueuse mère la fit élever dans les meilleurs principes, et lui fit épouser, en 1440, don Henri, prince des Asturies, qui fut roi depuis sous le nom de Henri IV, et dont elle n'eut point d'enfants. Après douze ans de mariage, une séparation fut résolue d'un commun accord, entre les deux époux, et l'évêque de Ségovie prononça la sentence de divorce. Blanche ainsi congédiée arriva en 1453 à la cour du roi son père, où l'attendaient de nouveaux malheurs. Jeanne Henriquez, sa belle-mère, parvint à aigrir contre ses propres enfants Jean d'Aragon, qui, non content de leur faire essuyer toutes sortes de vexations, conspira bientôt lui-même contre eux. Don Carlos, frère de Blanche, mourut, en lui laissant en héritage le royaume de Navarre. Jean d'Aragon la fit arrêter sur-le-champ et conduire sous l'escorte de Peralta, son confident, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus cruelle ennemie. Transférée au-delà des Pyrénées, elle trouva moyen, malgré l'exacte vigilance de ses gardes, de faire connaître au roi de Castille, autrefois son époux, l'état déplorable de sa situation, et lui envoya un écrit dans lequel elle l'instituait héritier de son royaume de Navarre. Elle espérait peut-être toucher le cœur de Henri, et l'engager à venir à son secours ; mais deux années entières s'écoulèrent dans les larmes : enfermée dans le château d'Ortèz, Blanche attendit en vain son libérateur, et mourut empoisonnée par les ordres de la comtesse de Foix. Quelques historiens ont dit que cet horrible forfait fut commis peu de temps après sa détention, et qu'on avait caché sa mort précipitée pour ne pas augmenter les soupçons que la conformité de sa destinée avec celle de don Carlos, son frère, avait déjà élevés contre la barbarie de sa famille.

BLANCHE, femme d'un citoyen de Padoue, nommé Porta, peut être mise au rang des victimes de la chasteté. Son mari ayant été tué à la prise de Bassano dont il était gouverneur, cette héroïne, après des efforts redoublés de courage pour défendre la place, tomba au pouvoir du tyran Acciolin qui l'assiégeait. Les grâces et l'air majestueux de la prisonnière firent une si vive impression sur le brutal vainqueur, qu'il voulut la forcer de satisfaire ses désirs. Elle ne s'en garantit qu'en se jetant par une fenêtre. Le temps qu'exigea la guérison de ses blessures causées par la chute n'éteignit point les feux impurs du tyran. Ayant épuisé toutes les ressources de la séduction, il la fit lier sur un lit pour assouvir sa passion effrénée. Cette femme outragée dissimula son désespoir, et demanda la liberté de revoir le corps de son mari. A peine le sépulcre est-il ouvert qu'elle s'y précipite ; et par un effort extraordinaire, elle attire sur

elle la pierre qui couvrait le tombeau, dont elle fut écrasée. Ce tragique événement arriva l'an 1233. Qu'est-ce que la faible et inconséquente Lucrèce, en comparaison de cette héroïne et fidèle épouse, de laquelle toutefois la saine morale condamne le suicide.

* **BLANCHELANDE** (Philibert-François ROUXEL de) naquit à Dijon en 1733. Son père, lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie, étant mort en 1740, des suites de ses blessures, le laissa sans fortune et sans appui. Il entra au service à l'âge de douze ans, et, s'étant fait remarquer par son courage et par sa bonne conduite, il obtint un avancement assez rapide. En 1779, il fut envoyé en Amérique avec le régiment l'Auxerrois, dont il était major, et il en fut nommé lieutenant-colonel, peu de temps après son arrivée à la Martinique. Il défendit l'île St.-Vincent, avec sept cent cinquante hommes, contre quatre mille Anglais, qu'il força de se rembarquer : cette action lui valut le grade de brigadier, hors de rang. En 1781, il fut nommé gouverneur de l'île de Tabago, qu'il avait contribué à enlever aux Anglais ; et ensuite de la Dominique, où il resta jusqu'à l'époque de la révolution. De retour en France, Blanchelande se retira avec sa famille à Chaus-sin, village de Franche-Comté. Peu de temps après, Louis XVI le nomma gouverneur de la partie française de St.-Domingue. Il fit tous ses efforts pour y maintenir la paix et le bon ordre ; mais les troubles qui éclatèrent à la suite de la publication des décrets qui admettaient les hommes de couleur à la jouissance des droits politiques, le forcèrent de quitter le Port-au-Prince, résidence ordinaire des gouverneurs, et de se réfugier au Cap. Il écrivit à l'assemblée nationale pour l'informer de la situation de l'île, et la pria de suspendre l'exécution des décrets, cause de tous les troubles. Brissot et d'autres députés l'accusèrent alors d'être seul l'auteur des maux qui affligeaient Saint-Domingue, par sa résistance aux volontés de l'assemblée, et provoquèrent sa mise en jugement. Cette mesure n'eut pas lieu ; mais, en 1792, il fut destitué, renvoyé en France, et mis en prison, d'où il ne fut retiré au bout de quatre mois que pour être traduit devant le tribunal révolutionnaire qui le condamna à mort, le 11 avril 1793. Son fils, jeune homme de la plus heureuse figure et de la plus grande espérance, arrêté comme complice de son père, dont il avait été l'aide-de-camp, fut condamné à mort par le même tribunal, le 20 juillet 1794 ; il était âgé de vingt ans.

* **BLANCHEROSE** (Claude), né en Franche-Comté dans le xv^e siècle, était médecin de la princesse d'Orange. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Salutifère et utile conseil ; avec un régime bien laconique ou bref, pour pourvoir aux très-dangereuses maladies, ayant cours en l'an 1531*, Lyon, in-12. Il était en correspondance avec Corneille Agrippa ; et l'on trouve, dans le recueil des lettres de ce savant, deux lettres de Blancherose, datées d'Annecy, 1523. A la fin de son ouvrage cité plus haut, il parle d'un « grand astrologue de Lons-le-Saulnier, qui, » par prudence, savoir et les moyens prédits (ceux » qu'il vient d'indiquer), véquit sept vingt-sept ans, » comme plusieurs savent. »

TOME II

BLANCHET (Pierre), né à Poitiers en 1432, suivit d'abord le barreau, puis embrassa l'état ecclésiastique à 40 ans. Il est auteur de la farce de *Pathelin*, 1490, in-4, gothique, traduite en latin par Reuchlin, Paris, 1512, in-12, rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre.

BLANCHET (Thomas), peintre, né à Paris en 1617, disciple et ami du Poussin et de l'Albane, fut nommé professeur de peinture par l'académie de Paris, quoiqu'absent, ce qui était contre l'usage ; mais Blanchet méritait qu'on s'écartât des règles établies. Le Brun présenta son tableau de réception, représentant Cadmus qui tue un dragon. Il passa une partie de sa vie à Lyon, et y mourut en 1689. Un plafond de l'hôtel de cette ville, dans lequel Blanchet avait déployé tous ses talents, fut consumé par un incendie. Ce peintre excella dans l'histoire et dans le portrait. Sa touche est hardie, agréable et facile, son dessin correct, son coloris excellent. On voit de ses tableaux à Paris et à Lyon.

* **BLANCHET** (l'abbé François), censeur royal, interprète à la bibliothèque royale et garde des livres du cabinet du roi, quitta cette place pour aller vivre dans l'obscurité à Saint-Germain-en-Laye. C'est là qu'il mourut, en 1784, âgé d'environ 80 ans. Son caractère était aimable dans la société, où il paraissait peu ; mais il était sombre et mélancolique dans la solitude à laquelle il s'était condamné. Des infirmités prématurées avaient considérablement altéré son humeur. Il était accablé de vapeurs, dont il souffrait seul, et dont il craignait toujours de faire souffrir les autres. C'est ce qui lui faisait aimer la retraite. *Tel que je suis*, disait-il, *il faut que je me supporte ; mais les autres sont-ils obligés de me supporter ?* Naturellement désintéressé, il se refusa à toutes les grâces et à tous les bienfaits, et il fallut forcer sa répugnance pour lui faire accepter quelque chose. L'avancement de ses amis ne lui était pas aussi indifférent que le sien ; il paraissait enchanté, lorsqu'ils parvenaient à quelque place utile ou agréable. L'abbé Blanchet n'a guère été connu du public qu'après sa mort. On a de lui des *Variétés morales et amusantes*, 1784 ; et des *Apoloques ou Contes Orientaux*, 1785, in-8. Dans l'un et l'autre recueil, on voit un homme instruit, qui a le talent d'écrire avec beaucoup d'esprit, de philosophie et de goût. On a encore de lui plusieurs petits morceaux de poésie d'un genre délicat et agréable, dont la plupart furent attribués aux meilleurs poètes du temps, qui ne se défendaient pas trop d'en être les auteurs. L'abbé Blanchet disait à ce sujet : *Je suis charmé que les riches adoptent mes enfants.*

BLANCHINI. Voy. **BIANCHINI**.

BLANDINIÈRE (J.-P. COTELLE de la) naquit à Laval en 1709, et mourut en 1795 à Soulaïnes (Anjou), curé de cette paroisse. Il fut continuateur des *Conférences* d'Angers, commencées par l'abbé Babin.

** **BLANQUART DE BAILLEUL** (Henri-Joseph), né à Calais en 1738, était en 1789 procureur du roi dans cette ville. Pendant qu'un de ses frères périssait à Arras sur l'échafaud révolutionnaire, il était enfermé comme suspect dans une prison qui ne s'ouvrit pour lui qu'après le 9 thermidor. Plus tard élu maire de Calais, il eut le bonheur d'arracher sa

ville natale à la famine, et de sauver les émigrés que la tempête avait jetés sur les côtes (*Voy. Chou-séul*). Envoyé par son département au corps législatif en 1801, il y fut réélu en 1806 et nommé deux fois questeur. Il faisait en 1811 partie de la commission des finances, qui le nomma son rapporteur. En 1815, il présidait la députation chargée d'aller complimenter Louis XVIII à son arrivée à Calais. Pendant l'inter règne, il vécut dans la retraite; et au second retour du roi, renvoyé par le département de Seine-et-Oise à la chambre des députés, il y vota constamment avec la majorité. Nommé en 1816 procureur-général à la cour royale de Douay, il sut dans cette haute position se montrer à la fois indulgent et ferme, et conserver la plus honorable indépendance. Admis sur sa demande à la retraite en 1827, il reçut le titre de président honoraire en récompense de ses services. Homme instruit et spirituel, d'un commerce sûr, il compta des amis tels que Lainé, de Serres, Fontanes, etc., auxquels il eut le chagrin de survivre, et mourut le 4 janvier 1841 à Versailles, entre les bras de son fils Mgr. l'évêque de cette ville, qui lui avait prodigué, dans les derniers moments, les secours de la religion qui bénit, fortifie et console. Blanquet de Bailleul était officier de la légion-d'honneur, et commandeur de l'ordre de Sainte-Anne de Russie.

* BLANQUET DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie), né à Marvejols dans le Gevaudan, en 1769, entra, en 1775, dans le corps de la marine royale, et fit quinze campagnes de mer, pendant lesquelles il assista à treize combats, où il reçut plusieurs blessures. Il remplissait les fonctions de vice-amiral à la bataille d'Aboukir, et s'opposa avec chaleur, dans le conseil qui précéda la bataille, à la funeste résolution prise par l'amiral, de combattre en ligne d'embosage. N'ayant pu faire prévaloir son avis, il revint à bord saisi de douleur, mais déterminé à se battre jusqu'à la dernière extrémité. Il fut dangereusement blessé, et se vit forcé de se rendre aux Anglais. Blanquet du Chayla est mort subitement à Versailles en 1826.

BLARU (Pierre de), *Petrus de Blarorivo*, né à Blaru en 1457, chanoine de Saint-Dié, savant canoniste et poète médiocre, mais bon latiniste, mourut en 1505. Nous avons de lui un poème sur la guerre de Nancy et la mort du duc de Bourgogne, en 6 livres, composé sur les Mémoires de René, duc de Lorraine. Il est intitulé *Nanceidos opus. In pago S. Nicolai de Portu*, 1518, in-fol., fig. en bois, rare. Ce poème a été réimprimé en 1840, avec une traduction française par M. Ferd. Schutz, Nancy, 2 vol. in-8.

BLASCO-NUNÈS-VÉLA, seigneur espagnol qui, ayant plusieurs fois reconnu les côtes des pays de Faria et d'Arien, dans l'Amérique méridionale, découvrit près le golfe d'Uraba, un isthme long de dix lieues qui sépare les deux grandes mers, qui réunit les deux Amériques et qu'on appelle l'Isthme de Panama. Pour profiter de la commodité de ce passage, il fit bâtir quatre forteresses, après avoir gagné par présents quelques-uns des princes de ce pays, et vaincu les autres par la force des armes. Ce succès augmenta son ambition. Il fut accusé et

convaincu d'avoir voulu usurper la souveraineté dans les terres qu'il avait conquises. On lui fit son procès, et il eut la tête tranchée par ordre du roi d'Espagne. Sans cette perfidie, il eût mérité une gloire immortelle, pour avoir frayé le chemin du Pérou à François Pizarre et à Diégo d'Almagro, qui y entrèrent en 1525.

BLASTARES (Matthieu), moine grec de l'ordre de Saint-Basile, au xiv^e siècle, est auteur d'un *Recueil de Constitutions ecclésiastiques*, qui peut servir pour connaître la discipline de son temps. Il a été imprimé à Oxford, en grec et en latin, in-fol.

* BLAU (Félix-Antoine), professeur de théologie à Mayence, né en 1754, est auteur d'un ouvrage extrêmement hardi sous le titre d'*Histoire critique de l'infailibilité ecclésiastique*, Francfort, 1791, in-8. Un tel homme avait des dispositions pour devenir révolutionnaire. Il le fut, et se fit enfermer pour ses opinions politiques. Depuis, il fut nommé juge au tribunal criminel de Mayence. On a encore de lui : *Essai sur le développement moral de l'homme*, 1795, in-8; et *Critique des ordonnances relatives à la religion rendues en France, depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, 1797. Il est mort le 25 décembre 1798.

BLAURER (Ambroise), né à Constance en 1492, embrassa les erreurs de Luther, et les prêcha dans sa ville natale. Il travailla ensuite, avec OEcolampade et Bucer, à introduire cette secte dans la ville d'Ulm : et enfin avec Brentius et deux autres protestants, pour l'introduire dans le duché de Wurtemberg. Il mourut en 1567. On a de lui des ouvrages de piété, peu lus, même par ceux de sa secte.

BLAVET (Michel), musicien, né à Besançon le 15 mars 1700. Son père le destinait à l'état de tourneur, mais une fièvre étant tombée sous sa main, il acquit bientôt sans maître une grande supériorité sur cet instrument. Il se rendit à Paris en 1723, et y fut accueilli par tous les amateurs. Une place de musicien qu'il obtint à l'opéra lui donna les moyens de perfectionner son talent, auquel rendit hommage le roi de Prusse lui-même, Frédéric II, en l'engageant à rester dans ses états. Blavet résista à ses propositions, revint à Paris, accepta d'abord une pension et un logement du prince de Carignan, puis resta attaché au comte de Clermont qui le fit surintendant de sa musique. Il a souvent travaillé pour les fêtes que ce dernier donnait à Berni. Blavet est mort en 1768, emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu. — Son fils, l'abbé Jean-Louis, né à Besançon en 1719, et mort au commencement du xix^e siècle, fut bibliothécaire du prince de Conti et censeur royal. Il a publié quelques ouvrages. Le plus important est sa traduction des *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, de Smith, 1781, 6 vol. in-12, réimprimée à Paris en 1800, 4 vol. in-8. La traduction de M. Garnier l'a fait oublier. Les autres ouvrages qu'il a laissés sont : *Essai sur l'agriculture moderne*, Paris, 1753, in-12, composé de concert avec Nolin, chanoine de Saint-Marcel de Paris. *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, sous les règnes de Charles II, Jacques II, Guillaume III et Marie*,

pour servir de suite et d'éclaircissement aux *Histoires d'Angleterre de Hume, Smolett et Barrow, traduits de l'anglais du chevalier Jean Dalrymple*, Londres (Genève), 1776, 2 vol. in-8; Genève, 1782, 2 vol. in-8, etc.

* BLAYNEY (Benjamin), théologien du XVIII^e siècle, né à Oxford, fut professeur d'hébreu et plus tard recteur de Polshot (Wiltshire), où il mourut en 1801. Cet excellent critique a publié une *Dissertation sur les 70 semaines de Daniel*, une édition estimée de la *Bible d'Oxford*, des *Sermons* et des *Traductions de Jérémie et de Zacharie*.

* BLAZE (Henri-Sébastien), né à Cavaillon en 1765, fut d'abord destiné au notariat par son père; mais un goût décidé pour la musique lui fit quelque temps négliger des études qu'il n'avait entreprises qu'avec répugnance. Profitant d'un séjour de plusieurs années à Paris, il prit des leçons de quelques maîtres fameux et devint bientôt un des meilleurs élèves de Séjan sur le piano et sur l'orgue. De retour dans sa ville natale, et devenu notaire malgré lui, Blaze ne renonça point à la musique. Les événements de 1789 l'ayant ramené à Paris, il trouva l'occasion longtemps désirée de se livrer à son art favori, et publia diverses *Œuvres* justement appréciées et qui lui valurent le titre de correspondant de l'académie des beaux-arts. Après la restauration il revint dans sa patrie exercer la profession de notaire et mourut en 1833, laissant deux fils, M. Castil-Blaze, dont on a entr'autres ouvrages l'*Histoire de l'opéra en France*, et M. Sébastien Blaze, pharmac. à l'armée d'Espagne en 1808, auteur des *Mémoires d'un apothicaire*. On a du père un *requiem* composé pour les funérailles du duc de Montebello; une messe brève à 3 voix; un recueil de romances; des sonates et des duo pour harpe et piano, plusieurs messes et motets. Il avait composé aussi deux opéras, *L'héritage* et *Sémiramis*, dont le premier fut répété au théâtre Favart. A son talent de musicien, Blaze joignait des connaissances en littérature et même en théologie. Quelques années avant sa mort il vit couronner par l'académie de Besançon un discours sur une question religieuse. Parmi ses titres littéraires on doit mentionner: *De la nécessité d'une religion dominante en France*, 1796, in-8, traduit en italien; *Julien ou le prêtre*, 1803, 2 vol. in-8.

BLEMUR (Marie-Jacqueline BOUTTE de), religieuse bénédictine du St.-Sacrement, naquit le 8 janvier 1618, de parents nobles et pieux. Remise à l'âge de cinq ans entre les mains d'une de ses parentes, religieuse dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen, et ployée dès cet âge tendre aux pratiques de la vie religieuse, elle sollicita à 11 ans la grâce de recevoir l'habit du monastère, et prononça ses vœux dès que les lois ecclésiastiques le lui permirent. La ferveur qu'elle montrait dans tous les exercices la fit choisir pour maîtresse des novices. Elle fut par la suite élue prieure. La duchesse de Mecklenbourg ayant fondé un monastère de bénédictines à Châtillon, demanda à l'abbesse de la Trinité la mère Jacqueline de Blémur pour organiser la nouvelle communauté. Elle y passa avec joie, quoique la règle dût en être plus rigoureuse: elle y fut un modèle de piété et de pénitence. On a d'elle

L'année bénédictine, 7 vol. in-4; *Les grandeurs de Marie*; *Les exercices de la mort*; *L'éloge des personnes distinguées en vertus, qui ont vécu au dernier siècle*, dans l'ordre de Saint-Benoît, 2 vol. in-4; la Vie de plusieurs personnages pieux, telle que celle de Pierre Fourrier de Matincourt, celle de dom Philippe-François et autres. Cette sainte fille mourut le 24 mars 1696.

* BLENDE (Barthélemi de) naquit à Bruges, le 24 août 1675, de parents distingués. Après avoir achevé ses études de théologie d'une manière brillante, dans la maison des jésuites de Malines, où il était entré fort jeune, il se consacra aux missions de l'Amérique; et, destiné à prêcher la foi dans le Paraguay, il passa en Espagne, et s'embarqua à Cadix, avec l'archevêque de Lima. Le vaisseau qui le portait ayant été pris par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne, le prélat ne voulut pas se séparer du missionnaire; il essaya même, lorsque la liberté leur eut été rendue, de le fixer auprès de lui par les offres les plus avantageuses; mais rien ne put détourner le père de Blende de son ministère. Il s'embarqua pour la seconde fois en Espagne, et se rendit enfin à Buénos-Ayres. Son premier soin fut d'apprendre la langue des Guaranis, que ses supérieurs le chargèrent ensuite de visiter. Il se fit dans cette mission une telle réputation de courage et de vertu, que le provincial du Paraguay jeta les yeux sur lui pour la direction d'une entreprise que l'on avait déjà tentée sans succès. Il s'agissait de remonter le Paraguay, et de découvrir un chemin plus court que la route du Pérou, pour parvenir aux missions des Chiquites. On associa au père de Blende un missionnaire non moins distingué que lui par son intrépidité et par son zèle: c'était le père de Arce, qui avait découvert la nation des Chiquites. Les deux religieux s'embarquèrent, le 24 janvier 1715, à la ville de l'Assomption. La route qu'ils devaient suivre était couverte de peuples barbares, parmi lesquels on signalait surtout les Guaycuréens et les Layaguas; les premiers, audacieux et féroces, battant sans cesse les rives du fleuve; les seconds, cruels et perfides, habitant le fleuve même, sur des troncs d'arbres creusés en canots; les uns et les autres ennemis déclarés des Espagnols et des chrétiens. Les deux missionnaires avaient déjà fait près de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces sauvages, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Layaguas, qui venaient implorer leur protection contre d'autres peuplades. Les deux pères accueillirent ces fugitifs avec bonté; il les établirent dans une île assez vaste, où ils n'avaient plus rien à craindre de leurs ennemis, et le père de Blende, s'étant mis avec ardeur à étudier leur langue, se vit bientôt en état de les instruire, et les Indiens semblaient l'écouter avec docilité; mais le père de Arce ayant quitté son compagnon à la source du fleuve, pour s'ouvrir un chemin au travers des terres, les perfides Layaguas, qui avaient suivi le navire dans leurs canots, ne tardèrent pas à lever le masque; ils se prévalurent de la supériorité du nombre, ressaisirent le vaisseau, et massacrèrent tout l'équipage, à la réserve du père de Blende, dont les

manières avaient touché le chef des barbares. Cependant sa mort ne fut que différée ; ce zélé missionnaire, voulant mettre sa captivité à profit, pour éclairer ses maîtres féroces et les ramener à une vie moins dissolue, les Indiens résolurent de se débarrasser d'un censeur importun : ils saisirent le moment où leur chef, qui protégeait le missionnaire, venait de partir pour une expédition lointaine, et, se précipitant vers la cabane du malheureux captif, ils tuèrent d'abord le néophyte qui lui servait d'interprète. Le père de Blende passa toute la nuit en prières, et le lendemain, entendant les cris des barbares qui venaient vers sa retraite, il mit son chapelet autour de son cou, fut au-devant des assassins, et, se jetant à genoux sur leur passage, attendit le coup mortel. Un de ces furieux lui déchargea sa massue sur la tête ; les autres l'achevèrent à coups de lance, et jetèrent son corps dans le fleuve. Ce fut un Layagua converti qui raconta la mort du missionnaire et toutes ses circonstances, dont il avait lui-même été témoin. Il apprit en outre que le père de Arce, étant revenu après une absence de plus de trois mois, avait subi le même sort, vers la fin de 1715.

BLESSEBOIS. Voy. CORNEILLE BLESSEBOIS.

BLETTERIE (Jean-Philippe-Réné de la), né à Rennes le 26 février 1696, entra de bonne heure dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Le règlement contre les perruques fut l'occasion qu'il prit pour en sortir ; mais il conserva l'amitié et l'estime de ses anciens confrères. Il vint à Paris, et ses talents lui procurèrent une chaire d'éloquence au collège royal et une place à l'académie des Belles-lettres. Il publia divers ouvrages bien accueillis du public. *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1733, in-12, réimprimée en 1746, ouvrage curieux, bien écrit, et où règnent à la fois l'impartialité, la précision, l'élégance et le jugement... L'on ne doit tenir aucun compte de la critique qu'en ont faite Voltaire et Condorcet, « qui, » dit un écrivain judicieux, n'ont pu sans doute lui » pardonner de n'avoir pas fait grâce aux bizarreries de cet empereur apostat, en rendant d'ailleurs justice aux bonnes qualités qu'il avait. Ces » auteurs auraient-ils donc voulu qu'en faveur de la » philosophie, M. l'abbé de la Bletterie eût érigé en » héros accompli, un prince qui poussa la pédanterie philosophique au dernier degré du ridicule ? » Les philosophes qui sont si habiles à rechercher, » et si impitoyables à condamner les moindres fautes » des empereurs chrétiens, prétendent-ils qu'on » ferme les yeux sur des extravagances choquantes, » parce qu'il leur plaît de déclarer qu'un tel prince » est de leur secte et par conséquent absous de tout » ce que la raison et le bon sens peuvent lui reprocher ? Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de » fois, qu'un bon historien ne doit être d'aucune » secte, d'aucun parti, qu'il faut qu'il soit exempt » de tout préjugé, de toute passion, et qu'il n'ait » d'autre but que la vérité ? » *Histoire de l'empereur Jovien*, et *Traduction de quelques ouvrages de l'empereur Julien*, Paris, 1748, in-12, livre non moins estimable que le précédent, par l'art qu'a eu l'auteur de choisir, d'arranger et de fondre les faits ; par la

tournure libre et variée du traducteur, et par la sagesse et l'équité avec lesquelles il justifie l'empereur Jovien calomnié par les philosophes modernes, à cause de son attachement au christianisme. *Traduction de quelques ouvrages de Tacite*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. *Les Mœurs des Germains*, et la *Vie d'Agriкола*, sont les deux morceaux que comprend cette version, aussi élégante que fidèle. Ils sont précédés d'une Vie de Tacite, digne de cet écrivain, par la force des pensées et la fermeté du style. *Tibère, ou les 6 premiers Livres des Annales de Tacite*, traduits en français, Paris, 1768, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a essuyé des critiques méritées. Il est écrit d'un style bourgeois et maniéré, et l'on n'y reconnaît que fort rarement l'élégant historien de Julien. Cette traduction est d'ailleurs assez exacte. *Lettres au sujet de la relation du quétisme de M. Phelippeaux*, 1733, in-12. Cette brochure, qui est rare et assez bien faite, renferme une justification des mœurs de madame Guyon. Quelques Dissertations dans les Mémoires de l'académie des Belles-lettres, très-estimées... L'abbé de la Bletterie mourut en 1772, à l'âge de 76 ans. C'était un savant attaché à la religion, et dont les mœurs ne démentaient point les principes. Il avait des connaissances solides et variées, et c'est incontestablement un des meilleurs historiens des derniers temps : il excelle dans l'art de tracer les portraits : celui de saint Athanase dans la *Vie de Jovien* est un chef-d'œuvre.

BLEVILLE (Jean-Baptiste), né à Abbeville en 1692, mort le 2 juillet 1783, s'est fait connaître par différents ouvrages ; tels sont *Traité du Toisé*, 1758, in-12 ; *Le Banquier ou le Négociant universel*, 1760, 2 vol. in-4 ; *Traité des Changes en comptes faits*, 1754, in-8.

* BLIN DE SAINMORE (Adrien-Michel-Hyacinthe), garde des archives et historiographe des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, né à Paris le 15 février 1733, d'une famille qui avait été ruinée par le système de Law, fit ses études au collège du cardinal Lemoine, et chercha dans la retraite et dans l'étude des consolations aux rigueurs de la fortune. On a de lui plusieurs *héroïdes*, et autres poésies telles que la *Mort de l'amiral Bing*, *Sapho à Phaon*, *Biblis à Caumus*, *Gabrielle d'Estrées à Henri IV*, *Calas à sa femme et à ses enfants*, la *duchesse de la Vallière*, etc. Ses poésies et une *épître à Racine*, furent réunies en 1774 en 1 vol. En 1769, il donna un recueil intitulé *l'Elite des poésies fugitives*, 3 vol. in-12, auxquels Luneau de Boisgermain en ajouta un 4^e en 1773. Il composa une tragédie intitulée *Orphanis*, qui fut reçue favorablement, mais qui ne put rester au théâtre. Il fit encore plusieurs ouvrages, entre autres une *Histoire de Russie* en 2 vol. avec figures, in-4 ; et laissa plusieurs manuscrits. Il se préparait à donner une édition complète de ses ouvrages, lorsqu'il mourut le 26 septembre 1807. En 1776 il avait été nommé censeur royal, et en 1800 conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

* BLOCH (Marc-Eliezér), naturaliste juif, né à Anspach, en 1723, de parents très-pauvres. Il ne commença à étudier qu'à 19 ans ; mais il travailla avec tant d'ardeur qu'il regagna bientôt le temps perdu, et il obtint en peu d'années le bonnet de

docteur à Francfort-sur-l'Oder; il alla pratiquer la médecine à Berlin où le célèbre naturaliste Martini le fit admettre dans la société des *curieux de la nature*. Il mourut le 6 août 1799. Son principal ouvrage est une *Histoire naturelle des poissons*, particulièrement de ceux des états Prussiens, Berlin, 1781, grand in-4. Il a écrit ensuite une *Histoire naturelle des poissons étrangers*, et quelques cahiers de l'*Histoire naturelle des poissons d'Allemagne*. Ces divers ouvrages ont été refondus sous le titre d'*Ichthyologie ou Histoire naturelle générale et particulière des poissons*, Berlin, 1782 et 1795, 12 vol. grand in-4, ouvrage magnifiquement exécuté; il a été traduit en français par Laveaux en 12 vol. grand in-fol. et réimprimé en 12 vol. in-8, Berlin, 1796.

* BLOCK (Benjamin), peintre flamand du xviii^e siècle, excellait dans le portrait. Sa femme peignait très-bien les fleurs; ses ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son mari.

* BLOCK (Jeanne), née à Amsterdam en 1680, morte dans la même ville en 1715, acquit de la célébrité par le fini de ses découpures. Tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle l'a rendu avec ses ciseaux; elle exécutait des paysages, des marines, des animaux et des fleurs; elle faisait même des portraits d'une ressemblance parfaite. Elle peignait aussi à la gouache en unissant de la soie avec des couleurs qu'elle sut mêler si artistement, qu'on ne les distinguait que très-difficilement.

* BLOEMAERT (Abraham), né à Gorcum en 1564, réussit dans tous les genres de peinture; mais surtout dans le paysage. Son génie était facile, sa touche libre, ses compositions riches; on lui reproche seulement de s'être éloigné quelquefois de la nature. Il mourut à Utrecht en 1647. Le musée royal possède de lui les *Noces de Thétis et de Pélée*. — Il était père de Corneille et Frédéric BLOEMAERT, l'un et l'autre graveurs célèbres.

BLOIS. Voy. Blosius et PIERRE de Blois.

* BLOM (Charles-Magnus), savant naturaliste suédois, fils de Zacharie Blom, pasteur à Kalsoik dans le Smøland, naquit le 1^{er} mars 1737. Destiné d'abord à prendre les ordres, il céda ensuite à son goût pour l'histoire naturelle et étudia la médecine. Le célèbre Linnée contribua beaucoup à cette détermination. Après un voyage qu'il entreprit, en 1760, dans les pays étrangers, pour augmenter la somme de ses connaissances, Blom, de retour à Upsal, soutint sa thèse de *ligno quasnia*, et obtint le premier chapeau de docteur. Sa réputation littéraire s'établit si rapidement, qu'il était déjà membre de la société des sciences de Bâle. Il fut, en 1774, médecin de la Dalécarlie, et en 1782, nommé assesseur, emploi qu'il conserva 43 ans. Le docteur Blom fut un des premiers médecins qui introduisit la vaccine en Suède. Cet acte philanthropique lui valut une gratification et une médaille en or, que l'administration de santé fit frapper à ce sujet. Il mourut le 4 avril 1815, à Hedemora, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Remèdes et préparations contre la dysenterie*; *Remède contre la fièvre de rhume et la fièvre putride*; *Remède contre la fièvre bilieuse*; *Avis pour connaître la qualité des médicaments*. Dans les *Mémoires de la société*

des sciences, à Bâle, on a inséré : *Descriptiones quorundam insectorum nondum cognitorum*, etc., anno 1761 *detectorum*; et l'on trouve dans les Annales de l'académie des sciences de Stockholm : *Essai de médecine*, avec Aconitrem Napellus; *Rapport sur les plaies et taches gangréneuses survenues en mangeant la jusquiame*, et plusieurs autres traités savants. Blom était membre de l'académie des sciences de Stockholm, de la société médicale de Paris, etc.

BLOND (Jehan Le), seigneur de Branville, natif d'Evreux, fit de la poésie son amusement. Il en publia un recueil sous ce titre : *Le Printemps de l'humble espérant*, Paris, 1536, in-16. Les règles de la décence et de l'honnêteté n'y sont pas rigoureusement observées. La célébrité de Marot dont il était contemporain, excita sa bile. Il se déclara un de ses adversaires; mais la postérité a su mettre une grande différence entre ces deux poètes.

BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), célèbre architecte, né à Paris en 1679, travailla longtemps en Russie avec un succès distingué, et mourut en 1719 de chagrin, pour avoir reçu un soufflet de Pierre le Grand, dans un de ces accès d'humeur brutale, qui n'étaient que trop fréquents chez ce prince. On a de lui : *Dessins de la théorie et pratique du Jardinage, relativement à la décoration*, de d'Angerville, in-4.

* BLOND (Jacques-Christophe Le), graveur, né à Francfort-sur-le-Mein, en 1670, mort en 1741, passe pour avoir inventé la gravure en couleurs; il a fait en ce genre plusieurs portraits, et a publié un *Traité* à la fin duquel il a ajouté quelques têtes imprimées en trois couleurs.

BLOND (Guillaume Le), né à Paris en 1704, s'adonna à l'étude des mathématiques, et parvint par sa science en 1751 à être maître de mathématiques des enfants de France, après l'avoir été des pages de la cour. Il mourut le 24 mai 1781. On a un grand nombre d'ouvrages de lui : *L'Arithmétique et la Géométrie de l'Officier*, 2 vol. in-8; *Eléments de fortifications*, in-8; *Eléments de la Guerre, des sièges*, 3 vol.; *L'Artillerie raisonnée*; *L'Attaque des places*, et plusieurs autres sur la géométrie militaire.

* BLONDE, avocat-canoniste, fameux par son association à Maultrot, Camus, Mey, Aubry, etc., les avocats-consultants de la petite église, florissait dans la dernière moitié du xviii^e siècle. Ils rédigèrent en commun plusieurs Mémoires en faveur des pasteurs du 2^e ordre, contre ceux du 1^{er}. Laborieux, érudit, et plein de bonne foi, Blonde manquait d'impartialité et d'esprit. On lui doit une traduction du livre de Pestel sur le droit naturel. Lorsqu'il entreprit de lutter contre l'ouvrage de Bergier, le *Déisme réfuté par lui-même*, il n'eut pas même le triste honneur d'être lu par J.-J. Rousseau dont il s'était rendu l'avocat d'office.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon, dans le xvii^e siècle, a publié dans cette ville, en 1664, le *Triomphe de la charité*, ou l'*Abrégé des grandeurs de la confrérie de la très-sainte Trinité*, etc.

BLONDEAU (Claude), avocat au parlement de Paris, commença en 1672, avec Gueret son con-

frère, le *Journal du Palais*, qui va jusqu'en 1700, 12 vol. in-4; et dont la dernière édition est de 1753, 2 vol. in-fol. Il avait donné en 1689 sous le nom de *Bibliothèque canonique*, la *Somme bénéficiale de Bouchel*, enrichie de beaucoup de notes et d'arrêts. Il mourut au commencement du XVIII^e siècle. Voy. GUERET.

* BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), né le 12 mai 1710, à Châtel-blanc, près de Pontarlier, mort à Paris le 20 octobre 1776, avait servi quelque temps dans les milices en qualité de lieutenant. Ayant obtenu sa retraite et une pension il se retira à Paris, où il composa un grand nombre de brochures qui ont été recueillies en partie, Avignon, 1743, 2 vol. in-12. Ce recueil contient : le *La Bruyère moderne*, ouvrage dans le genre des *Caractères*, et l'une des plus faibles imitations qui en aient été faites; *Mémoires du ch. Blondeau*, espèce de roman où l'on ne trouve ni invention ni style; la *Fortune*, ou *Usage des richesses*; *Abrégé de l'histoire de Marguerite d'Autriche*; les *Mœurs des Bâlois*; le *Philosophe babillard*, Nantes, 1748, in-12; *Essai sur le point d'honneur*, Rennes, 1748; in-8; *Paradoxe, suivi de quelques observations sur l'église de Brou*, pres de Bourg-en-Bresse, 1749, in-8, *Dictionnaire de titres originaux, ou Inventaire général du cabinet du ch. Blondeau*, Paris, 1764 et années suiv., 5 vol. in-12. Ce dernier ouvrage n'est pas terminé.

BLONDEL (David), né à Châlons-sur-Marne, l'an 1591, ministre protestant en 1614, était professeur d'histoire à Amsterdam en 1630. L'air de cette ville, joint à son application, lui fit perdre la vue. Il mourut en 1653. Peu de savants ont été plus profonds dans la connaissance des langues, de la théologie, de l'histoire civile et ecclésiastique. Sa mémoire était un prodige : aucun fait, aucune date ne lui échappait. Blondel était un excellent critique, mais un écrivain très-plat et très-lourd. On peut lui appliquer ce que Fontenelle dit de van Dale : « Qu'il » ne fait aucune difficulté d'interrompre le fil de » son discours, pour y faire entrer quelque autre » chose qui se présente; et dans cette parenthèse » là, il y enchâsse une autre parenthèse, qui même » n'est peut-être pas la dernière. » Les principaux ouvrages de Blondel sont, *Pseudo-Isidorus et Turrianus vapulantes*, Genève, in-4. Il y prouve la fausseté, ou plutôt l'altération de plusieurs Décrétales recueillies par Isidorus Mercator; toutes les réflexions qu'il fait à ce sujet sont fausses et déplacées (Voy. ISIDORUS MERCATOR). *Assertio Genealogia Franciæ*, 1653, in-fol., contre Chifflet, qui faisait descendre nos rois de la 2^e et 3^e race d'Ambert qui s'était marié selon lui à Blitilde, fille de Clotaire I. On s'imaginait trouver dans cette fable le renversement de la *Loi Salique*, qui exclut les femmes de la couronne. *Apologia pro sententia S. Hieronymi de Presbyteris et Episcopis*, in-4; *De la primauté de l'Eglise*, Genève, 1641, in-fol. On doit bien sentir comme cette primauté de l'Eglise (il aurait parlé plus exactement s'il avait dit du chef de l'Eglise) est traitée par un protestant; il parcourt tous les siècles pour trouver des faits contre l'autorité du souverain pontife. Un *Traité sur les Sibylles*, Cha-

renton, 1649, in-4. Un autre *contre la Fable de la papesse Jeanne*, Amsterdam, 1647, in-8; ouvrage d'une critique lumineuse et impartiale, qui souleva contre lui les fanatiques de sa communion. Des *Ecrits de controverse*.

BLONDEL (François), professeur royal de mathématiques et d'architecture, membre de l'académie des Sciences, directeur de celle d'architecture, maréchal-de-camp et conseiller-d'état, né en 1617, mourut à Paris en 1686, à 68 ans. Il fut employé dans quelques négociations. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'architecture et les mathématiques, qui ont été utiles. Les principaux sont : *Notes sur l'architecture de Savot*; un *Cours d'architecture*, Paris, 1673, réimprimé en 1698, 2 vol. in-fol; *l'Art de jeter les Bombes*, 1690, in-12; *Résolution des 4 principaux Problèmes d'Architecture*, au Louvre, 1673, in-fol.; *Manière de fortifier les Places*, 1683, in-4; *Histoire du Calendrier Romain*, Paris, 1682, in-4, où l'on trouve les principes de la chronologie assez bien expliqués. Les portes ou arcs de triomphe de Saint-Denis et de Saint-Antoine ont été élevées sur les dessins de ce célèbre architecte. Blondel était aussi bon littérateur que bon mathématicien. On connaît sa *Comparaison de Pindare et d'Horace*.

BLONDEL (Pierre-Jacques), né à Paris, est auteur d'un livre qui a pour titre les *Vérités de la Religion chrétienne, enseignées par principes*, et d'un *Mémoire* in-fol. *contre les imprimeurs et leur gains excessifs*. Il a publié la *Relation des séances de l'académie des Belles-lettres et des Sciences*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*. Il mourut en 1730.

BLONDEL (Laurent), parent du précédent, naquit à Paris, et fut lié de bonne heure avec les solitaires de Port-Royal. Après avoir élevé quelques jeunes gens, il se chargea de la direction de l'imprimerie de M. Després, chez lequel il commença à demeurer en 1715. Il ne se contenta pas de revoir les manuscrits de cet imprimeur, il travailla à une nouvelle *Vie des Saints*, qui parut en 1722 à Paris, chez Després et Desessarts, in-fol. Il mourut à Evreux, en 1740, après avoir publié divers ouvrages de piété.

BLONDEL (Jacques-François) naquit à Rouen en 1703, d'une famille distinguée dans l'architecture. Il se disposa à conrir la même carrière, par la connaissance des belles-lettres, des mathématiques et du dessin. Instruit dans la pratique de cet art par son oncle, il fut en état d'en donner des leçons dès l'âge de 33 ans; et il est le premier qui en ait ouvert une école publique à Paris. Associé l'an 1735 à l'académie d'architecture, il fut choisi ensuite pour professeur à Paris. Il mourut le 9 janvier 1774, dans la 69^e année de son âge. On a de lui *l'Architecture moderne, ou l'Art de bien bâtir*, Paris, 1728, 2 vol. in-4, figures; *De la distribution des maisons de plaisance*, Paris, 1737, 2 vol. in-4, fig.; *Architecture française, ou Recueil de plans, élévations, etc., des maisons royales, palais, etc., de Paris*, Paris, 1722, 4 vol. in-folio; *Cours d'architecture, ou Traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments*, 9 vol. in-8, 1771-1773; c'est son meilleur ouvrage. Il ne mit

au jour que les quatre premiers volumes de discours, avec deux de figures. M. Patte a donné en 1777 les 5^e et 6^e vol. de discours, avec un vol. de figures, d'après les manuscrits de Blondel. C'est lui qui a fourni tous les articles relatifs à l'architecture, qu'on trouve dans l'Encyclopédie.

BLONDET, médecin à Pithiviers et intendant des eaux minérales de Segrai, mourut en 1759, avec la réputation d'un homme habile dans son art. On a de lui deux dissertations, l'une *sur la nature et les qualités des eaux minérales* de son département, 1749, in-12, l'autre *sur la maladie épidémique des bestiaux*, 1748, in-12.

BLONDEVILLE *Voy. Baiges* (Henri).

BLONDIN (Pierre), botaniste picard, né en 1682, mourut en 1713. Il avait été reçu de l'Académie des sciences un an auparavant. Tournesort, démonstrateur de botanique au jardin royal, connut les talents de Blondin. Il se reposait sur lui du soin de remplir sa place, lorsqu'il était malade. Le disciple travailla à égaler son maître. Il fit beaucoup de découvertes sur la botanique, et laissa à ses héritiers des *herbiers* fort exacts et des *mémoires* curieux.

** BLONDIN (Jean-Noël), grammairien, né à Paris en 1753, entra dans la congrégation des feuillants, où il professa quelque temps la théologie; et s'étant fait séculariser fut attaché comme secrétaire-interprète à la bibliothèque royale. La révolution ayant fermé la plupart des écoles, il ouvrit au Louvre et à l'Oratoire des cours de grammaire où furent admis à recevoir gratuitement des leçons une foule d'enfants et de jeunes gens qui, sans cette ressource, auraient été privés de tout moyen d'instruction. Le dévouement de Blondin le fit comprendre dans la liste des écrivains à qui la convention accorda des secours; et en l'an iv (1796) il obtint pour sa *Grammaire française* un des prix destinés aux meilleurs livres élémentaires. Après les événements de 1815 il recouvra sa place à la bibliothèque; en 1819 il ouvrit un cours d'enseignement simultané du latin, de l'italien et de l'anglais comparés avec le français. Depuis il s'occupa presque exclusivement de la rédaction de ses différents ouvrages de grammaire, et mourut à Paris, le 13 mai 1832, à 79 ans. Indépendamment de la *Grammaire française*, dont la 8^e éd. est de 1822, in-8, on citera de lui : *Précis de grammaire anglaise*, 2^e édit., Paris, 1800, in-8; *Tableau comparatif des langues franç., ital. et angl.*, ib., 1805, in-8; *Grammaire polyglotte française, latine, espagnole, portugaise et anglaise*, etc., ib., 1812, in-8, 2^e édit., ib., 1825, in-8; *Mode d'enseignement simplifié*, ib., 1815, in-4 de 4 pag.; *Grammaire latine démonstrative*, etc., 2^e édit., 1822, in-8; *Manuel de la pureté du langage*, etc., ib., 1823, in-8, 1829, in-18; *Casimir Delavigne cité au tribunal de la raison*, de la langue et du goût, etc., ib., 1826, in-8; *Le flambeau des Participes*, ib., 1828, in-8.

BLONDUS (Flavius), ou Biondo, natif de Forlì, secrétaire d'Eugène IV, et de quelques autres papes, mourut à Rome en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'accumula pas de grands biens, et vécut toujours en philosophe. On a de lui *Italia illustrata*, Rome,

1474, in-fol.; *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum 1440*, *Decades* III, Venise, 1481, in-fol. Ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le recueil de ses Œuvres, Bâle, 1531, in-fol. « Il ne faut pas, dit le Père Nicéron, se fier trop à ce » Blondus. Il a souvent suivi des guides trompeurs, » et il avait plus en vue de ramasser beaucoup de » choses, que d'examiner si elles étaient véritables. » Son nom de famille était *Biondo*.

* BLOOMFIELD (Robert), poète anglais, était le plus jeune des six enfants d'un tailleur de Kington, village du Suffolkshire, où il naquit le 3 décembre 1766. Il perdit son père à l'âge de six mois; à peine parlait-il, que sa mère qui tenait une petite école lui apprit à lire. Le clerc d'un magistrat qui l'avait reçu à son service lui enseigna l'écriture, et il entra comme domestique, à l'âge de 11 ans, chez un fermier qu'il quitta bientôt pour aller retrouver son frère aîné, et apprendre de lui l'état de cordonnier qu'il exerçait à Londres. La lecture qu'il faisait de quelques journaux à son frère et à d'autres ouvriers réunis dans un grenier, lui inspira le goût des lettres, et un recueil de poésies qui lui tomba dans les mains décida de la nature de son génie. Il composa d'abord une chanson, *la Fête du village*, et son frère, tout glorieux du talent de Robert, l'envoya à un journal qui l'inséra, ainsi qu'une seconde chanson intitulée : *le Retour du matelot*. Cependant le corps des cordonniers ayant décidé qu'aucun ouvrier ne serait admis parmi eux s'il n'avait fait un apprentissage régulier, Bloomfield retourna dans sa province, où, un maître ayant consenti à le prendre chez lui comme apprenti, il put ensuite exercer son industrie. Il se maria en 1790, et composa le *Garçon de ferme*, nouvelles géorgiques, où les travaux les plus ordinaires de la ferme sont décrits d'une manière aussi poétique que fidèle. Cet ouvrage, imprimé aux frais de M. Capel Lofft, obtint un succès immense, qu'on doit sans doute attribuer en partie à l'humble condition de l'auteur. Depuis le mois de mars 1800 jusqu'à la fin de 1805, il s'en vendit plus de 26,000 exemplaires, et des traductions en furent faites en français, en italien et en latin. Le duc de Grafton donna au poète une pension d'un schelling par jour avec un emploi dans la chancellerie, que sa santé ne lui permit pas de conserver longtemps. Bloomfield, en continuant d'exercer son état, fit paraître successivement les *Harpes éoliennes*, *Contes de village*, *ballades et chansons*, 1802; *Bonnes nouvelles*, ou *Nouvelles de la ferme*, petit poème, 1804; les *Fleurs sauvages*, poésies; les *Rives de la Wye*, 1811; le *Premier mai des Muses*, 1822; enfin le *Manoir de Hazelwood*, petit drame villageois. Bloomfield est mort à Sheffield (Bedfordshire), le 19 août 1823, laissant sa veuve et quatre enfants dans une position médiocre. On a publié, depuis sa mort, ses œuvres en deux volumes.

BLOSIUS ou de BLOIS (François-Louis), de la maison de Blois et de Châtillon, né en 1506, au château de don Etienne, dans la principauté de Liège, près de Beaumont en Hainaut, passa ses premières années à la cour de Charles-Quint, et fut page de ce prince. Agé de 14 ans, il entra chez les bénédictins de l'abbaye de Liesses, près d'A-

vesnes en Hainaut, et se fit admirer par sa sagesse. Devenu abbé en 1530, il établit la réforme dans sa maison, y fit fleurir les sciences et toutes les vertus, et mourut saintement en 1566, à 39 ans, après avoir refusé l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournay. Son disciple Jacques Frojus publia ses ouvrages de piété, en 1571 ? in-fol., avec sa Vie, qui fut un modèle de toutes les vertus. Le principal est son *Speculum Religiosorum*. Il a été traduit en français, par le Père de la Nauze, jésuite, sous le titre de *Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726, in-8. On a donné, en 1741, une traduction de ses *Entretiens spirituels*, Valenciennes, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec autant de jugement que de piété; ils sont remplis de cette onction sainte qui agit sur le cœur en même temps que l'esprit s'ouvre à la conviction. Philippe II les choisit de préférence pour se préparer durant sa longue maladie à une mort chrétienne.

BLOTELING ou BLOETELING, un des plus célèbres artistes de Hollande, grava avec succès au burin et en manière noire.

BLOUNT (Thomas), habile jurisconsulte, mourut à Orleton en 1679, à 61 ans. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Académie d'éloquence, contenant une Rhétorique anglaise complète. Glossographia ou Dictionnaire des mots difficiles*, hébreux, grecs, latins, italiens, etc., à présent en usage dans la langue anglaise. *Dictionnaire juridique où l'on explique les termes obscurs et difficiles, qu'on trouve dans nos lois anciennes et modernes*, dont la meilleure édition est de 1694, in-folio.

BLOUNT (sir Henri), chevalier, né à Tittenhanger, dans le comté d'Hertford en Angleterre, l'an 1602, se distingua par sa vertu et par ses talents, et eut diverses commissions importantes. Il hérita d'un bien considérable par la mort de son frère aîné (Thomas-Pope Blount, écuyer), et fut grand-shérif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682, à 80 ans moins deux mois. On a de lui une *Relation de son voyage au Levant*, en anglais, 1636, in-4, plusieurs fois réimprimée, et qui fut traduite en français. Elle est peu estimée sous le rapport de l'exactitude. Il a publié encore des *Comédies*, et autres ouvrages. Deux de ses fils sont connus dans la république des lettres. Nous en parlons dans les articles suivants.

BLOUNT (sir Thomas-Pope), fils aîné et héritier de Henri Blount, dont il est parlé dans l'article précédent, naquit à Upper-Halloway, dans la province de Middlesex, en 1654. Il fut créé baronnet du vivant de son père, et fut plusieurs fois député au parlement. Pendant les trois dernières années de sa vie, la chambre des communes le nomma commissaire des comptes. Il mourut à Tittenhanger en 1697, laissant une nombreuse postérité. Ses ouvrages ne sont que des recueils de passages mal liés. Le principal est *Censura celebriorum Auctorum, sive Tractatus, in quo varia virorum doctorum de clarissimis cujusque sæculi Scriptoribus judicia redduntur*, Londres, 1690, in-fol. Dans les éditions de Venise, on a traduit en latin les passages des auteurs que le chevalier Blount avait donnés dans les langues modernes, dans lesquelles ils étaient

écrits... On a encore de Thomas-Pope Blount une *Histoire naturelle*, Londres, 1692, in-4, et des *Essais sur différents sujets*, in-8.

BLOUNT (Charles), frère du précédent, fameux déiste, né à Upper-Halloway en 1654, s'annonça d'une manière peu favorable à sa réputation par la traduction des deux premiers livres de la *Vie d'Apollonius de Thyane*, par Philostrate, imprimée en 1680, in-fol. Les notes sont encore plus extravagantes que l'ouvrage traduit. Elles ne tendent qu'à défigurer la religion et tourner en ridicule les livres saints. Ce commentaire, déjà infamant par lui-même, devint une double source d'ignominie quand on sut que c'était un plagiat; car ces notes que Blount donnait comme le fruit de son profond savoir, sont presque toutes tirées des manuscrits du baron Herbert, qui avait la même religion que lui, c'est-à-dire, qui n'en avait aucune. Son livre, traduit depuis en français, Berlin, 1774, 4 vol. in-12, fut proscrit en Angleterre, même en 1693. Cette même année Blount étant devenu amoureux de la veuve de son frère, et n'espérant pas de pouvoir obtenir une dispense pour l'épouser, se tira d'embaras en se donnant la mort : fin naturelle d'un homme qui ne connaissait d'autre bien que la volupté, et qui se le voit enlever sans retour. On a encore de Blount les ouvrages suivants, où les égarements de la raison et les basses ressources du mensonge sont poussés aussi loin que dans ses notes sur Philostrate. *Anima mundi*, ou *Histoire des opinions des anciens, touchant l'état des âmes après la mort*, Londres, 1679, in-8; *La grande Diane des Ephésiens*, ou *l'Origine de l'idolâtrie, avec l'institution politique des sacrifices du paganisme*, 1680, in-8; *Janua scientiarum ou Introduction abrégée à la géographie. la chronologie, la politique, l'histoire, la philosophie et toutes sortes de belles-lettres*, Londres, 1684, in-8. Il est le principal auteur du livre intitulé *Les oracles de la raison*, Londres, 1693, in-8; réimprimé en 1695, avec plusieurs autres pièces, sous le titre d'*Œuvres diverses de Charles Blount, écuyer*. Charles Gildon, éditeur de ces différentes pièces, réfuta depuis les opinions pyrrhoniennes qu'elles renferment, par un livre qu'il publia à Londres en 1705, sous ce titre : *Manuel des déistes, ou Recherches raisonnables sur la religion chrétienne. Religio Laici*, Londres, 1685, in-12.

* BLOWER (Eliza), romancière anglaise du XVIII^e siècle, a publié un grand nombre d'ouvrages qui dans le temps obtinrent assez de succès pour être traduits en français, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliés. Nous citerons : *Muria*, ou *mémoires originaux d'une dame de qualité et de quelques-uns de ses amis*, 1765, 2 vol. in-12; *La visite d'été*, ou *portraits modernes*, 1788, 2 volumes in-12; *Antoine et Jeannette, ou les enfants abandonnés*, 1799, 2 vol. in-12; *Berthe et Richmond*, 1800, 3 vol. in-12; *Adrien et Stéphanie, ou l'île déserte*, 1803, 2 vol. in-12; *Georges Bateman*, 1804, 3 vol. in-12, etc.

* BLUCHER, prince de Wahlstadt, feld-maréchal prussien, né, en 1742, à Rostock, dans le duché de Mecklembourg-Schwérin, était porte-enseigne d'un régiment suédois pendant la guerre de sept

ans ; il fut fait prisonnier par les Prussiens , et incorporé par le général Belling qui s'était pris d'amitié pour lui , dans les troupes de Frédéric. Il était devenu capitaine , lorsqu'à la suite d'une nouvelle promotion où il ne reçut point l'avancement qu'il se promettait , il donna sa démission , et reçut de Frédéric un congé conçu en ces termes : « Le capitaine Blucher est autorisé à quitter son poste et il » peut aller au diable , si cela lui convient. » Frédéric-Guillaume le rappela dans la suite , et Blucher obtint bientôt le grade de général , avec lequel il combattit à Kirveiller , et à Kayserslautern. La guerre , suspendue par le traité de Bâle , se ralluma en 1806 ; le roi de Prusse avait porté son armée dans la direction de Hambourg , et occupait les défilés de Keesen. Tout-à-coup le duc de Brunswick , qui croyait surprendre les Français , rencontra nos avant-postes et reconnut qu'il était coupé ; un épais brouillard lui dérobait nos mouvements. Il proposa de se mettre en bataille et d'attendre que le temps s'éclaircît. Blucher voulait engager l'action sur-le-champ , et Frédéric applaudit. La cavalerie et l'infanterie prussienne furent extrêmement maltraitées dans cette journée et Blucher fut entraîné dans la déroute générale. Le prince de Hohenlohe , qui s'était rendu à Ruppın et qui ne pouvait gagner Stettin sans cavalerie , lui ordonna de le rejoindre ; le général refusa , et Hohenlohe fut forcé d'accepter la capitulation de Preusslau. Cependant Blucher , chassé , dans tous les sens , se jeta dans Lubeck , et livra ainsi une ville impériale et neutre à toutes les calamités de la guerre. Il se vit bientôt contraint d'en sortir , et de rendre les armes. Échangé contre le maréchal Victor , il fut pourvu d'un nouveau commandement , lorsque la paix de Tilsitt vint mettre un terme à la guerre. La Prusse étant rentrée de nouveau , en 1813 , dans la coalition contre la France , les opérations du centre de l'armée alliée furent confiées à Blucher qui , battu à Lutzen et à Bautzen , fut cependant nommé général en chef de l'armée Russo-Prussienne dite de Silésie , forte de cent vingt-mille hommes. Le 26 août suivant , il obtint un avantage près de la Katzbach sur le maréchal Macdonald. Il entra sur le territoire français , en 1814 , avec les armées alliées , et Napoléon commença par l'attaquer et le battre. Trois jours après sa défaite de Brienne , Blucher opéra sa jonction avec le prince de Schwartzemberg qui commandait l'armée austro-russe. A la tête de 90,000 hommes , il résista , sans remporter toutefois de grands avantages , au choc de 36,000 hommes commandés par Napoléon. Ce fait d'armes eut lieu à la Rothière et il se renouvela sur les hauteurs de Laon. En 1815 , à Waterloo , le mouvement opéré par la colonne prussienne et qui fut si fatal aux français , était commandé par le général Bulow ; Blucher n'arriva qu'à la fin de la bataille , et il y fit des prises considérables en hommes , en artillerie , et en équipages. Parvenu aux environs de Paris , il se montra très-difficile pour la capitulation de cette ville , et à peine y fut-il entré qu'il voulut faire sauter le pont d'Iéna , sous prétexte qu'il portait un nom injurieux à sa nation. Mais l'empereur Alexandre employa sa médiation pour empêcher l'exécution de ce dessein. Le

général Blucher est mort en 1819 à la suite d'une longue maladie. Après la paix de 1814 , il avait accompagné les souverains de Russie et de Prusse dans leur voyage en Angleterre. Sa vie a été écrite en 2 vol. in-8. On a aussi publié à Londres , *La Vie et les campagnes du feld-maréchal , prince Blucher* , ouvrage traduit en partie de l'allemand du général comte de Gneisenau , son chef d'état-major.

* BLUMAUER (Aloys) , poète distingué , né le 21 décembre 1735 , à Steyer en Autriche , entra dans l'ordre des jésuites en 1772 , gagna quelque temps sa vie en donnant des leçons après la suppression de cet ordre , fut ensuite censeur des livres et libraire , et mourut en 1798 , âgé de quarante-quatre ans. Son esprit était tourné vers la satire et le comique burlesque. Ses *Poésies* parurent pour la première fois à Vienne , 1782 , in-8. Elles ont eu plusieurs éditions ; on y trouve du sel , de la gaieté , une imagination originale , mais du mauvais goût , de la trivialité , et quelquefois de l'incorrection. Les pièces de ce recueil les plus estimées par ses compatriotes sont : *l'Imprimerie* ; *l'Adresse au diable* , et *l'Eloge de l'âne*. Il a donné comme Scarron , *l'Énéide travestie* , Vienne , 1784-88 , in-8. On y trouve beaucoup de choses contre la religion et la cour romaine. On a faussement attribué à Blumauer une épopée satirique intitulée *les Titans* , Francfort-sur-le-Mein , 1790 , in-8 , qui est l'ouvrage de Max. F. X. Stiehl. Le poème *Hercule travesti* , en six livres , Francfort et Leipsig , 1794 , in-8 , porte également son nom , mais est d'une médiocrité qui ne permet guère de croire qu'il en soit l'auteur. Blumauer a composé aussi une tragédie , *Erwine de Sternheim*. Ses œuvres ont été réunies et publiées à Leipsig par K. L. M. Muller , 1801 , 8 vol. in-8.

* BLUMBERG (Chrétien-Gottbelf) , théologien luthérien , né en 1664 , à Ophausen , dans la principauté de Querfurt , fit ses études à Leipsig et à Iéna , fut aumônier , en 1689 , d'un régiment flamand à l'armée du Rhin , et se trouva au siège de Mayence. A son retour , il fut appelé à exercer des fonctions ecclésiastiques dans différentes villes de l'électorat de Saxe , et mourut en 1735 à Zwickau. Le nombre de ses écrits est fort considérable : nous remarquerons seulement les suivants : *Exercitium anti-bos-sentium de mysterio in coronâ papali* ; *Fundamenta linguæ copticæ* , 1716 ; *Dictionarium linguæ copticæ* , resté manuscrit ; *Grammatica turcica* ; *Linguæ arabicæ institutiones* ; *Dictionarium hebraicum integritati suæ redditum* ; la Bible complète , avec des remarques.

** BLUMENBACH (Jean-Frédéric) , médecin et naturaliste , né en 1752 à Gotha , acheva ses études à Gottingue , et après y avoir reçu ses grades , fut nommé en 1776 professeur suppléant et conservateur du cabinet d'histoire naturelle. Deux ans après , il devint professeur ordinaire en médecine , et en 1788 , il reçut du roi d'Angleterre le titre de conseiller de cour. Plus tard , il fut nommé premier professeur de l'université sur laquelle ses ouvrages très-remarquables répandirent tant d'éclat. Secrétaire perpétuel de la société des sciences de Gottingue , il était membre des principales académies de l'Europe. Il est mort à Gottingue le 1^{er} février

1840, chargé de gloire et d'années. Outre une foule de *Mémoires* dans les *Recueils scientifiques* de l'Allemagne, il a publié un si grand nombre d'ouvrages, que nous devons nous borner à citer les principaux : *Manuel d'histoire naturelle*, trad. en franç. par Soulange-Artaud, Metz, 1803, 2 vol. in-8 ; *De generis humani varietate nativa dissertatio*, édit. 3^e, Gottingue, 1798, in-8, fig., trad. en français par Chardel, Paris, 1804, in-8 ; *Introductio ad historiam medicinæ litterariam*, Gottingue, 1786, in-8 ; *Prolusio anatomica de sipubus frontilibus*, ib., in-4 ; *Medicinisch bibliotek*, ib., 1793-95, 3 vol. in-8 ; *De oculis leucæthiopum et iridis motu commentatio*, ib., 1786, in-8 ; *Nupere observationes de nisu formativo et generationis negotio*, ib., 1787, in-4 ; *Specimen physiologiæ comparatæ inter animantia calidi et frigidi sanguinis*, etc., ib., 1787-89, 2 vol. in-4 ; *Specimen archæologiæ telluris terrarumque imprimis hanoveranarum*, ib., 1816, in-4 ; *Institutiones physiologiæ*, édit. 4^a, ib., 1821, in-8, traduit en franç. par J. F. Pugnet, Lyon, 1797, in-12, fig. ; *Collectio craniorum diversarum gentium*, decades I-VII, Gottingue, 1790-1826, in-4, fig.

BLUTEAU (dom Raphaël), théatin, né à Londres, de parents français, en 1638, passa en France et se distingua à Paris comme savant et comme prédicateur. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où il mourut en 1734, à 96 ans. On a de lui un *Dictionnaire portugais et latin*, Coimbre, 1712 à 1721, en 8 vol. in-fol. avec un supplément, Lisbonne, 1727 et 1728, 2 vol. in-fol. Deux docteurs de l'académie des Appliqués firent chacun un discours pour discuter ce problème : *S'il était plus glorieux à l'Angleterre d'avoir donné naissance à ce savant, ou au Portugal de l'avoir possédé ?*

* BO (Jean-Baptiste) était médecin avant la révolution, dont les théories nouvelles trouvèrent en lui un partisan exalté. Successivement membre de l'Assemblée législative et de la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Ayant été envoyé en mission dans le midi par la Montagne, il fut retenu prisonnier par les Marseillais, puis délivré au bout de quelques jours par le général Cartaux. Après le 9 thermidor, on le dénonça comme ultra-révolutionnaire ; mais la Convention passa à l'ordre du jour sur cette accusation. Il fut néanmoins décrété d'arrestation après les journées de prairial, et ne fut relâché qu'en vertu de l'amnistie du 4 brumaire an 4. Bo fut employé dans les bureaux de la police, jusqu'à la révolution du 18 brumaire, époque à laquelle il rentra dans la vie privée. Il mourut en 1812, dans un âge assez avancé, à Fontainebleau, où il exerçait la médecine. On a de lui : *Topographie médicale de la ville de Fontainebleau*, 1811, in-8. On attribue à Bo ce propos sanguinaire « qu'en révolution on ne doit compter naitre ni parents ni amis, et que le fils peut tuer son père, si celui-ci n'est pas à la hauteur des » circonstances. »

BOAISTUAU ou BOISTUAU (Pierre), natif de Nantes, mourut à Paris en 1566. Il est un des premiers écrivains qui se soient plaints de ce que les mères n'allaitaient pas leurs enfants. Outre une traduction de l'italien des *Contes de Bundello* avec

Belleforêt, Lyon, 1616, 7 vol. in-16, il a composé quelques romans de peu de mérite, ainsi que l'*Histoire de Chélidonius*, mauvais ouvrage sur la politique. Mais on lui doit une autre production que la singularité des faits rend très-intéressante, c'est le *Théâtre du monde, où il est fait ample discours des misères humaines*, Paris, 1584 et 1598, 6 vol. in-16. Il y rapporte, mais sans indiquer les procédés, que le fameux peintre Léonard de Vinci avait trouvé le secret de voler dans les airs.

BOATE, médecin et botaniste d'Irlande, publia en 1686, l'*Histoire naturelle* de ce royaume, traduite de l'anglais en français, par P. Briot, Paris, 1666, 2 vol. in-12. Il y a des recherches et des observations vraies, quoiqu'il parle de son pays et des habitants en panégyriste.

* BOCCAGE (Alexandre-François BARBIÉ du), né à Paris en 1798 et mort à Pau le 25 février 1835, était le second fils du savant géographe (Voy. BARMÉ, Jean-Denis). Il se fit recevoir avocat en 1822 ; mais sa santé affaiblie par le travail l'ayant forcé de renoncer à l'exercice de sa profession, il se consacra dès lors à la science géographique. A peine âgé de vingt-huit ans, il se trouva en état de suppléer son père dans sa chaire à la Sorbonne. Son cours laborieusement préparé était fréquenté par un nombreux auditoire, et fut constamment l'un des plus appréciés et des plus utiles. La société de géographie qui le comptait au nombre de ses fondateurs, lui dut l'idée d'offrir des prix et des récompenses honorifiques aux personnes qu'on ne pourrait indemniser des frais considérables qu'entraînent les voyages scientifiques. Chargé de la rédaction du bulletin de la société, puis nommé son secrétaire, il enrichit ce recueil de travaux variés. Membre de la société royale des antiquaires de France, et s'occupant plus spécialement de la géographie historique, il vit de quel secours lui serait l'archéologie pour suppléer aux lacunes des annales écrites. On lui doit plusieurs travaux estimés où se remarque cette étude de l'histoire par les monuments, notamment un *Dictionnaire géographique de la Bible*, dont il préparait une nouvelle édition. Il a laissé inachevés plusieurs ouvrages importants et déjà considérablement avancés. Il avait coopéré avec son père à l'édition du *César* de Lemaire.

BOCCACE (Jean) naquit à Certaldo en Toscane, l'an 1315, d'un marchand de Florence. Ce jeune homme, peu propre au négoce, passa à l'étude du droit, et de celui-ci à la poésie, pour laquelle il avait un goût particulier. Pétrarque fut son maître, et le disciple eut souvent besoin de recourir à sa générosité. La république de Florence lui donna le droit de bourgeoisie, et le députa vers Pétrarque pour l'engager à venir à Florence. Pétrarque, instruit des factions qui divisaient cette ville, persuada à Boccace de la quitter. Il se mit alors à parcourir l'Italie, s'arrêta à la cour de Naples, y fut bien accueilli du roi Robert, et devint amoureux d'une bâtarde de ce prince. Il se rendit de là en Sicile, où la reine Jeanne le goûta beaucoup. Boccace, de retour de ses courses, alla s'enfermer à Certaldo, et y mourut en 1375 à 62 ans. Cet écrivain fut un des premiers qui donnèrent à la langue italienne les

grâces, la douceur et l'élégance qui la distinguent de toutes les autres langues vivantes. Sa prose est le modèle que se proposent les auteurs de son pays. Ses vers valent beaucoup moins. Boccace ne put jamais égaler les poésies de Pétrarque; et celui-ci à son tour ne put égaler sa prose, l'italienne du moins, car dans la prose latine, il l'a surpassé. On a beaucoup d'ouvrages de Boccace. *La Généalogie des Dieux*: mythologie pleine d'érudition, et dans laquelle Boccace cite beaucoup de livres que nous n'avons plus. L'édition la plus rare de ce livre est celle de Venise, 1472, in-fol. Un *Traité des Fleuves, des Montagnes et des Lacs*, Venise, 1473, in-fol. Il y a des choses curieuses, mais plusieurs aussi où l'auteur manque de discernement, et ne parle que sur la foi des contes populaires. Un *Abrégé de l'Histoire de Rome* jusqu'à l'an 724 de sa fondation, in-8. *Le Philocope. L'Amorosa Fiammette. Le Labyrinthe d'amour. Opera jucundissima cio è l'Urbano. La Théseide*. Les plus anciennes éditions de ces romans sont les plus recherchées, uniquement pour leur ancienneté; celles qui ont été données dans le xvi^e siècle, sont aussi amples. *La Vie de Dante*, en italien, Rome, 1544, in-8, réimprimée à Florence en 1576, in-8. *De claris hominibus*, Ulm, 1473, in-fol. Son *Décameron*. C'est un recueil de cent nouvelles galantes, pleines d'aventures romanesques et d'images obscènes qui contrastent avec la beauté et la pureté du langage, et qui rappellent ce mot, appliqué à Pétrone : *Auctor purissimæ impuritatis*. C'est dans ce boursier revêtu d'élégants dehors, que la Fontaine a puisé plusieurs de ses contes. On avait commencé à Florence en 1723, une collection des *Œuvres de Boccace*, en 6 vol. in-4, qui n'a pas été achevée. On voit à Certaldo son tombeau de marbre et son épitaphe.

* BOCCAGE (Marie-Anne le Pace, épouse de Priquet du), des académies de Lyon, Rouen et Cologne, née à Rouen le 22 octobre 1710 et morte le 8 août 1802, fut élevée à Paris, au couvent de l'Assomption, où elle se fit remarquer par sa facilité pour tous les genres d'études. Elle épousa un receveur des tailles de Dieppe, qui la laissa veuve de bonne heure; elle se fixa ensuite à Paris, se livrant à son penchant pour la poésie, qu'elle avait réprimé pendant plusieurs années. Son début fut un poème qui remporta, en 1746, le prix de l'académie de Rouen, sous le titre de *Prix alternatif entre les belles-lettres et les sciences*. Cette pièce offre de beaux vers, un style noble et des expressions heureuses; M^{me} du Boccage réussit moins dans les productions plus vastes et plus élevées, dont les sujets et l'étendue n'étaient plus proportionnés à ses forces. Elle n'en jouit pas moins de la plus grande faveur tant qu'elle vécut, et fut célébrée par les poètes et les savants les plus distingués du dernier siècle. Benoit XIV l'accueillit à Rome d'une manière honorable; la cour de Londres et les gens de lettres de cette ville ne lui rendirent pas moins d'hommages. Son caractère était doux, susceptible d'amitié et de constance; sa société sûre et attrayante. Ses ouvrages sont: le *Paradis perdu*, poème en 6 chants, imitation faible de Milton, même dans les tableaux qui semblaient le mieux convenir à son talent; le *Temple*

de la Renommée, imité de Pope; la *mort d'Abel*, poème en 5 chants, trad. de Gessner; les *Amazones*, tragédie, jouée pour la première fois en 1749, mais qui ne put rester au théâtre; *La Colombiade ou la foi portée au Nouveau-Monde*, poème héroïque en 10 chants, où l'on trouve quelques tirades assez bien versifiées, mais où l'auteur est resté bien au-dessous du sujet; l'*Opéra*, ode; *Voyages en Angleterre, en Hollande et en Italie*, en lettres; c'est la meilleure production de M^{me} du Boccage, mais elle est bien loin de mériter les éloges que lui a donnés Voltaire. Son style ne manque ni de grâce, ni de mérite; mais ses lettres n'apprennent point à connaître les pays qu'elle a parcourus et les nations qu'elle a visitées. Les *Œuvres de M^{me} du Boccage* ont été recueillies à Lyon, en 3 vol. in-8.

* BOCCAGE (Manuel-Maria Barbosa du), célèbre poète portugais, naquit à Sétubal en 1771. Expulsé du corps des gardes-marines par suite d'une altercation avec le ministre de Saint-Vincent, il fut forcé de s'embarquer pour Goa. Arrivé dans l'Inde, l'accueil flatteur qu'il y reçut de ses compatriotes commençait à le consoler de sa disgrâce, lorsqu'un poème satirique qu'il composa pendant son séjour à Macao contre le premier magistrat de cette ville, son bienfaiteur, l'obligea de retourner à Goa, pour se soustraire à la punition qu'il avait méritée. Il y fit connaissance d'un riche négociant nommé Joaquim Pereira de Almeida qui devint son protecteur et son ami et le ramena à Lisbonne, se chargeant de fournir à tous ses besoins. Une éptre prétendue philosophique qu'il publia en 1797, devint pour lui la cause de nouvelles infortunes: arrêté par ordre de l'inquisition, il recouvra la liberté à la recommandation de quelques seigneurs, ses amis. Ce fut seulement alors qu'il s'occupa de livrer à l'impression un choix de ses meilleures poésies. Attaqué, vers la fin de 1803, d'une maladie du cœur, il y succomba en 1806 après de cruelles souffrances. Ses *Œuvres*, Lisbonne, 1798-1803, 6 vol. in-12, se composent de pièces fugitives, telles que *idylles, élégies, sonnets, odes, cantates, satires*, etc. Indépendamment de ces productions originales, il a publié séparément des traductions des *Jardins* et de l'*Imagination* de Delille; des *Plantes* de Castel, de l'agriculture de Rosset et du *Gil-Blas* de Le Sage. Malgré le mérite incontestable de ses œuvres poétiques, son titre le plus réel à l'admiration de ses compatriotes fut son incroyable talent pour l'improvisation. Faire cinquante ou cent sonnets différents sur un sujet unique, en les terminant tous par un vers que fournissait l'un des auditeurs, n'était qu'un jeu pour cet homme extraordinaire. Il improvisait souvent cinq et six heures de suite, devenant de plus en plus fécond, de plus en plus admirable. Quelques scènes de deux ou trois tragédies qu'il a laissées imparfaites ont donné lieu de juger, comme il l'avouait du reste lui-même, que son talent poétique ne s'accommodait pas de sujets d'une certaine étendue.

BOCCALINI (Trajan), Romain, singe de l'Arétin pour la satire. Les cardinaux Borghèse et Gaëtan le protégèrent. Boccacini se fiant sur le crédit de ses protecteurs, publia ses *Ragguagli di Parnasso*,

Amsterdam, 1659, 2 vol. in-12, et *la Secretaria di Apollo*, Amsterdam, 1653, in-16, ouvrage dans lequel l'auteur feint qu'Apollon, tenant sa cour sur le Parnasse, entend les plaintes de tout l'univers, et rend à chacun justice selon l'exigence des cas. Il fit imprimer ensuite sa *Pietra di Paragone*, 1664, contre l'Espagne. Le satirique craignant le ressentiment de cette cour, se retira à Venise, où il se crut plus en sûreté qu'ailleurs, et y mourut en 1613. La plupart des écrivains qui ont parlé de lui, prétendent que ce ne fut pas de mort naturelle, et que quatre hommes armés s'étant un jour introduits en sa maison dans un moment où il se trouvait seul, le firent périr à coups de sachets remplis de sable. Cependant le registre mortuaire de la paroisse de Sainte-Marie-Formose de Venise, où il habitait, atteste qu'il mourut le 16 novembre 1613, âgé d'environ 57 ans, de colique accompagnée de fièvre, *da dolori colici e da febre*. On a encore de lui *La Bilancia politica di tutte le Opere di Tacito*, Castellana, 1678, 2 vol. in-4. Cet ouvrage est assez peu de chose; Amelot de la Houssaye qui l'avait lu en manuscrit, en parle de la sorte : « J'y trouvai » si peu ce que je cherchais, que je n'ai pu me résoudre à le relire imprimé, de peur de mettre » ma lecture à fonds perdu. Je me souviens que le » jugement que j'en faisais était qu'il commenta » Tacite en orateur, plutôt qu'en politique; et qu'au » lieu que Tacite dit beaucoup de choses en peu » de mots, Boccacini dit très-peu de choses en » beaucoup de paroles. » Sur la réputation que sa *Pietra di Paragone* lui avait faite, Paul V lui conféra la police d'une petite ville; Boccacini la gouverna si mal, qu'il fallut le rappeler au bout de trois mois d'administration.

* BOCCANERA (Simon), premier doge de Gênes, fut élevé à cette dignité, en 1359, par une assemblée populaire et sur la proposition d'un simple artisan, qui avait été peut-être gagné par Boccanera. Le peuple qui cherchait l'occasion de se soustraire à la domination des nobles, saisit celle-ci avec ardeur et donna une grande autorité au nouveau doge. C'était un homme artificieux, dur, hautain, et extrêmement jaloux de son autorité, qu'il étaya par la souplesse et qu'il exerça avec arrogance et sévérité. Il chercha à ménager également la noblesse et le peuple, et sut toujours rendre ce dernier la dupe de sa fausse modération et de son désintéressement affecté. Il faut convenir d'ailleurs que son gouvernement fut sage et même glorieux pour la république. Cependant, après cinq ans d'administration, il fut obligé de se démettre de sa dignité, ne se voyant pas assez fort pour lutter contre le parti des nobles qui cherchaient à le renverser; il aimait mieux paraître quitter sa place de plein gré, et abdiqua solennellement en 1344. Il se retira à Pise pour y vivre en simple particulier et attendre un temps plus favorable. En effet, plusieurs années après, il revint à Gênes, et profitant de la dissension qui régnait entre les nobles et le peuple, il disposa dans cette dernière classe les esprits en sa faveur, et fit tant par ses intrigues, qu'il fut élu le 14 novembre 1356, pour la deuxième fois, doge de sa patrie, qu'il délivra en même temps du joug des

Milanaï, auxquels elle s'était soumise. Il ne chercha plus alors à ménager les nobles et les exclut de toutes les charges, bannit les principaux d'entre eux, et abaissa tellement la puissance des autres, qu'on ne put rien tenter contre lui. Il gouverna paisiblement pendant quelques années, et arrêta les dévastations des Milanaï en se joignant au marquis de Montferrat, qui les combattit avantageusement. Quelques conspirations éclatèrent encore contre lui vers la fin de ses jours; mais elles furent sans effet. Ses ennemis ne pouvant s'en défaire autrement, l'empoisonnèrent dans un repas qu'il donnait à Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui retournait en Orient, l'an 1363.

* BOCCANERA (Marin), de la même famille que le précédent, vivait dans le xiv^e siècle. C'est à lui que la ville de Gênes est redevable du commencement du grand môle; il en fit jeter les fondations formées de blocs énormes de pierres arrachées des montagnes voisines. Il acheva l'arsenal des galères et fit cette partie du bassin dans lequel les vaisseaux se mettent à couvert. En 1500, il augmenta considérablement le port; enfin il fit construire plusieurs aqueducs pour porter l'eau à la ville.

* BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques le 14 janvier 1740, mort à Madrid en 1806. Après avoir fait ses premières études musicales sous les yeux de son père, il alla se perfectionner à Rome, où, jeune encore, il étonna par l'originalité de ses premières compositions. De retour dans sa patrie, il exécuta, avec un virtuose qui se trouvait alors à Lucques, quelques-unes de ses productions, et bientôt sa réputation s'étendit dans toute l'Italie, et le devança à Madrid, où le roi l'accueillit avec beaucoup de distinction, ce qui l'engagea à se fixer en Espagne; il y fut attaché à l'académie royale, avec la condition de composer annuellement neuf morceaux. Ce sont ces compositions et plusieurs autres qui ont été successivement publiées et gravées à Paris et ailleurs, et forment cinquante-huit œuvres de symphonies, sextuors, quintetti, etc. On n'a gravé de ce compositeur qu'un seul morceau d'église, un *Stabat Mater*; cependant ses compositions ont un caractère éminemment religieux, ce qui a fait dire que, si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. Si ce compositeur, qui a eu la gloire de précéder Haydn, n'a pu l'atteindre dans les symphonies à grand orchestre, on peut dire qu'il l'égalait dans les productions moins importantes : ses *adagio* sont surtout admirables.

BOCCHI (François), né à Florence en 1548, fut un des écrivains les plus féconds de cette illustre cité. Guidé dans la carrière des lettres par son oncle paternel, vicaire-général de l'évêque de Fiesole, il annonça, dès son enfance, les plus heureuses dispositions, et eut depuis le bonheur d'obtenir l'estime et l'appui de Laurent Salviati, le Mécène de son temps. Il mourut dans sa patrie, en 1618, et fut enterré dans l'église de St-Pierre-le-Majeur, auprès de ses ancêtres. Ses nombreux écrits sont en latin et en langue toscane. On distingue, entr'autres : *Discorso a chi de' maggiori guerrieri, che insino a questo tempo sono stati, si dee la mag-*

gioranza attribuire, Florence, Giorg. Marescotti, 1573, 1579, in-4; *Discorso sopra la lite delle armi e delle lettere, e a cui si dee il primo luogo di nobiltà attribuire*, Florence, 1579, 1580, in-8; *Discorso sopra la Musica, non secondo l'arte di quella, ma secondo la ragione alla politica pertinente*, Florence, 1581, in-8; *Eccellenza della statua di Giorg. Donatello, collocata sù la facciata della chiesa di S. Michele*, etc., Florence, Sermartelli, 1584, in-8; *Discorso sopra il pregio dell' umano valore*, ib., 1587, in-8; *le Bellezze della città di Firenze, dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri tempj, di palazzi, e più notabili artifizj e più preziosi si contengono*, ibid., 1592, in-8; 2^e édition, augmentée par Jean Cinelli, ibid., Guagliantini, 1677, in-8; 3^e édition, Pistoia, Domenic. Fortunati, 1678, in-8; *Opera di Fr. Bocchi sopra l'immagine miracolosa della santissima Nunziata di Firenze*, etc., Florence, 1592, in-8; *Della cagione onde venne ne gli antichi secoli la smisurata potenza di Roma e dell' Italia*, ibid., Sermartelli, 1598, in-8; *Ragionamento sopra l'uomo da bene*, Florence, Sermartelli, 1600, in-4; *Epistola de horribili sonitu auditio Florentiae; de restauratione testitudinis sacrae ecclesiae Majoris collapsae*, Florence, 1604, in-4; deux Lettres composées au sujet des dégradations qu'éprouva cette église, qui fut frappée de la foudre en 1604; *Les Eloges* (en latin) de Raimond Muti, Florence, 1606, in-4, de François de Médicis, Florence, les Juntas, 1587, in-4, de Pierre Vettori, 1585, in-4 : ce dernier, composé aussi en italien, ainsi que celui de Laurent Salviati; deux livres d'Eloges (en latin) des Hommes illustres de Florence, Florence, 1607, in-4; *Oratio de laudibus Joannae Austriae*, etc., Florence, 1578, in-4, traduit par lui-même en italien; *Discours civils et militaires; Histoire de Flandre*; un volume de Lettres : ces trois derniers ouvrages en italien : *De laudibus reginae Margaritae Austriae*, etc., Florence, 1612, in-4; une traduction italienne du Discours de P. Vettori sur la Mort de Cosme de Médicis; quelques autres ouvrages de peu d'importance.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, ligué avec Jugurtha, son gendre, contre les Romains, fut vaincu deux fois par Marius. Il rechercha ensuite l'amitié de ses vainqueurs et livra le malheureux Jugurtha à Sylla. Le traître eut une partie du royaume de ce prince infortuné, vers l'an 100 avant J.-C.

BOCCONI ou BOCCONE (Paul-Sylvius), membre de l'académie des curieux de la nature, né à Palerme en 1633, d'une famille noble. Son goût décidé pour l'histoire naturelle le porta à parcourir pendant plusieurs années les principales parties de l'Europe, pour y observer par lui-même la scène variée de la nature. Il publia successivement divers ouvrages, particulièrement sur la botanique, qui lui acquirent beaucoup de réputation. Après avoir été quelque temps botaniste de Ferdinand II, grand duc de Toscane, il quitta le monde et prit à Florence en 1682 l'habit de l'ordre de Cîteaux, où son nom de baptême Paul fut changé en celui de Silvio, et c'est par cette raison qu'une partie de ses ouvrages se trouvent publiés sous le premier nom et d'autres sous celui de Silvio. Quelques écrivains

l'ont taxé de plagiat, et entre autres M. de Jussieu; mais cette accusation n'est pas prouvée. Outre plusieurs ouvrages imprimés devenus rares, il en a laissé quelques-uns en manuscrit, du nombre desquels est une *Histoire naturelle de l'île de Corse*. Ce savant naturaliste mourut à Florence sa patrie, en 1704. Ses livres imprimés sont des *Observations naturelles*, traduites en français, Amsterdam, 1674, in-12; *Museo di fisica*, Venise, 1697, in-4, fig.; *Icones plantarum*, Oxford, 1664, in-4, fig.; *Museo di Piante*, Venise, 1697, in-4. On lui doit encore des *Recherches sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna*.

BOCCORIS, roi d'Egypte. Trogue Pompée et Tacite racontent que ce prince ayant consulté l'oracle d'Ammon sur la ladrerie qui infectait l'Egypte, il chassa, par l'avis de cet oracle, les Juifs de son pays, comme une multitude inutile et odieuse à la Divinité. Moïse détruit cette fable. Il nous apprend d'une manière certaine, pourquoi et comment les Juifs sortirent de l'Egypte. Ce que l'on peut inférer des témoignages des historiens profanes, c'est que Boccoris est le Pharaon dont il est parlé dans le Pentateuque, et que les plaies multipliées dont l'Egypte fut frappée sous son règne, ont donné lieu au conte de la ladrerie. On sait d'ailleurs que l'ancienne histoire profane d'Egypte n'est qu'une corruption de l'histoire sainte. Voyez l'ouvrage intitulé *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir*, Liège, 1790, 1 vol. in-12.

BOCH ou BOCHIIUS (Jean) naquit à Bruxelles en 1535, et se distingua de bonne heure par ses poésies; imprimées à Cologne en 1615. Il parcourut l'Italie, la Pologne et la Russie. En allant à Moscou, il eut les pieds gelés, et on délibérait si on lui ferait l'amputation. Le quartier des Livoniens, où demeurerait Boch, ayant été surpris, la peur lui rendit l'usage des pieds. Il mourut à Bruxelles en 1609. On a de lui des ouvrages en prose et en vers. Ces derniers l'ont fait appeler, par Valère André, *le Virgile Belgique*. Il faut avouer que Boch était un des bons poètes de son siècle, et que ses vers approchent beaucoup des beautés poétiques grecques et romaines.—Son fils, Jean-Ascagne, s'est distingué aussi dans la poésie. François Swert a rassemblé les poésies des Boch père et fils, et en a donné une édition à Cologne, 1615.

* BOCHARD (Claude-Marie), né en 1789 à Menestruel, dans la Bresse, fit ses études à Paris et fut créé docteur en Sorbonne. Nommé chanoine théologal à Séz, il se retira dans sa famille pendant la révolution et fit paraître en 1796 les *Dialogues chrétiens*, ouvrage destiné à ramener à la religion un jeune homme qui s'en est écarté. Un second vol. qui parut en 1802, traite des pratiques et surtout des sacrements. Enfin un 3^e vol. publié en 1805, offre un règlement de vie et traite des devoirs du chrétien. Cette édition a pour titre : *Jules chrétien, ou Dialogues sur les principes et les plus essentielles pratiques du chrétien, à l'usage des gens du monde*. Nommé curé de Bourg à l'époque du concordat de 1802, il fut quelque temps après appelé par le cardinal Fesch grand-vicaire à Lyon. Sa capacité et la trempe de son caractère lui donnèrent bientôt

une grande influence; les séminaires et les communautés religieuses prirent sous sa direction un nouvel élan; une maison de missionnaires fut organisée par lui dans l'ancien local des chartreux. Par suite des événements le cardinal Fesch, obligé de quitter la France, continua de faire administrer son diocèse jusqu'en 1824, que M. de Pins (*Voy. ce nom*), fut désigné pour remplir les fonctions épiscopales à Lyon. Bochard qui, dans ces circonstances difficiles, n'avait pas cessé de montrer son attachement pour le cardinal, se retira alors dans sa famille et mourut à Menestruel le 22 juin 1854, âgé de soixante-quinze ans. Indépendamment de *Jules chrétien* dont une 4^e édit. a paru en 1816, 3 vol. in-8, on cite de lui : *Manuel à l'usage des séminaires*, Lyon, 1818, in-8; *Extraits à l'usage des classes d'éloquence sacrée*, 1833, 2 vol. in-8; *Cinquième âge de l'Eglise, extrait d'une dissertation sur les sept âges selon l'Apocalypse*, 1826, in-8; ce cinquième âge désigne suivant l'auteur le règne de la fausse philosophie. Dans l'avertissement il mentionne incidemment les affaires du diocèse de Lyon, et indique même quelques-uns des écrits publiés à ce sujet, tels que, *Le Solitaire*, *L'hermite du Rhône*, etc.; mais il en parle comme y étant tout-à-fait étranger.

BOCHART (Samuel), ministre protestant, naquit à Rouen l'an 1599, d'une famille distinguée. Il fit paraître beaucoup de dispositions pour les langues : il apprit avec une égale facilité l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, l'arabe, l'éthiopien, etc. Christine, reine de Suède, qui souhaitait de le voir, l'engagea en 1632 à faire le voyage de Stockholm; Bochart y reçut tous les témoignages d'estime que méritait son érudition. De retour à Caen, dont il était ministre, il y mourut subitement en disputant contre Huet dans l'académie de cette ville, en 1667, à l'âge de 68 ans, avec la réputation d'un savant consommé dans tous les genres d'érudition. Ses principaux ouvrages sont son *Phaleg* et son *Canaan*, livre dans lequel il jette de grandes lumières sur la géographie sacrée; mais plein d'étymologies chimériques et d'origines imaginaires. On en a une édition de Caen sous le titre de *Geographia sacra*, 1646, in-fol.; une de Francfort, 1694, in-4, et dans la collection de ses *Oeuvres*, Amsterdam, 1692, 3 vol. in-folio, où cette géographie est augmentée de plusieurs dissertations curieuses et utiles. L'édition de Leyde, 1712, est réellement la même que celle d'Amsterdam, mais décorée d'un nouveau frontispice; son *Hierozoïcon*, ou Histoire des animaux de l'Ecriture, est une collection de tout ce que les savants ont dit sur cette matière; un *Traité des minéraux, des plantes, des pierreries dont la Bible fait mention* : on y trouve le même fonds d'érudition que dans les précédents; un *Traité du Paradis terrestre*, etc. Ces deux derniers écrits sont perdus, à quelques fragments près, dont on a enrichi l'édition de ses œuvres. On a encore de ce savant une *dissertation* à la tête de la traduction de l'Enéide de Segrais, dans laquelle il soutient qu'Enée ne vint jamais en Italie. Denis d'Halicarnasse cite plusieurs auteurs qui assurent la même chose.

* BOCHART DE SARON (Jean-Baptiste-Gaspard), président au parlement de Paris et membre de l'académie des Sciences, né dans cette ville en 1750. d'une famille distinguée dans la magistrature, se livra dès sa jeunesse à l'étude des mathématiques et de l'astronomie où il fit de très-grands progrès. Ce fut lui qui eut la gloire de reconnaître le premier que la marche du nouvel astre récemment découvert par Herschell était beaucoup mieux représentée par une orbite circulaire que par une orbite parabolique; ce qui fit soupçonner que cet astre pourrait bien être une planète nouvelle, plutôt qu'une comète, comme on l'avait cru d'abord; idée qui depuis s'est complètement confirmée. Les instruments dont il se servait pour ses observations étaient si exacts, qu'ils sont encore recherchés aujourd'hui. Son goût pour les sciences ne lui fit jamais oublier les fonctions de son ministère. On lui doit la publication de la *Théorie du mouvement elliptique et de la figure de la terre*, 1784, in-4, ouvrage de Laplace, qu'il fit imprimer à ses frais pour les progrès des sciences. Il fut appelé à l'assemblée des Notables en 1781, et se retira dans sa famille après la suppression des parlements. Saron y fut arrêté et périt sur l'échafaud le 20 avril 1794. Montjoie et Cassini ont composé son éloge.

BOCHEL ou BOUCHEL (Laurent), avocat au parlement de Paris, mort dans un âge avancé en 1629, était de Crépi en Valois. On a de lui plusieurs ouvrages pleins d'érudition : *Les décrets de l'église gallicane*, Paris, 1609, in-fol.; *Bibliothèque du droit français*, Paris, 1671, 3 vol. in-fol.; *Bibliothèque canonique*, Paris, 1689, 2 vol. in-folio. Ces ouvrages sont dirigés par les bons principes et bien éloignés des fausses maximes qui depuis se sont introduites dans le droit civil et canonique. *Coutume de Senlis*, 1705, in-4; *Curiosités où sont contenues les résolutions de plusieurs belles questions, touchant la création du monde jusqu'au jugement*, in-12.

* BOCK (Jean-Nicolas-Etienne de), lieutenant des maréchaux de France, et gouverneur de Sierck en Lorraine, mort à Arlon près de Luxembourg vers 1812, a laissé *Mémoire sur Zoroastre et Confucius*, et *Essai sur l'histoire du Sabéisme*, 1778, in-8; *Mémoire historique sur le peuple nomade appelé Bohémiens*, traduit de l'allemand, 1788, in-8; *la vie de Frédéric baron de Trenk*, traduite de l'allemand, Paris, 1788, 2 vol. in-12, 3^e édition, 1789; *Recherches philosophiques sur l'origine de la Pitié*, Paris, 1789, in-12; *Oeuvres diverses*, 2 vol. in-12; *Histoire de la guerre de sept ans*, traduite de l'allemand, d'Archenholtz, 2 vol. in-12; *Herman d'Unna*, traduit de l'allemand, 1791, 3 vol. in-8; nouvelle édition, 1801, 2 volumes in-12; *Histoire du Tribunal Secret, d'après les lois de l'empire germanique*, in-12; *Ermina dans les ruines de Rome*, traduit de l'allemand, 1801; *les Chevaliers des sept montagnes, ou Aventures du xix^e siècle*, trad. de l'allemand, 1800, 3 vol. in-12, figures.

* BOCK (Frédéric-Samuel), professeur de théologie et de grec à l'université de Königsberg, né dans cette ville le 20 mai 1716, mort en 1786. Parmi ses nombreux ouvrages, relatifs à la théologie, à l'instruction et à l'histoire naturelle, il en est de fort

estimés; les principaux sont : *Specimen theologiae naturalis*, Züllichau, 1743, in-4; *Historia Socinianismi Prussici*, Königsberg, 1753, in-4; *Essai d'une Histoire naturelle abrégée de l'ambre de Prusse*, Königsberg, 1767, in-8, en allemand; *Historia Anti-Trinitariorum maxime Socinianismi et Socinianorum*, tome 1^{er}, part. 1^{re}, Königsberg et Leipsig, 1774; part. 2^e, 1776; tome 2^e, ibid., 1784, in-8; *Manuel d'éducation*, Königsberg et Leipsig, 1870, in-8; *Essai d'une Histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale*, Dessau, 1782; 2^e et 3^e vol. ibid., 1783; 4^e et 5^e vol. ibid. 1784, in-8, avec des planches; *Ornithologie prussienne*, dans les 8^e, 9^e, 12^e, 13^e et 17^e numéros de l'*Observateur de la nature*, etc. Les oiseaux y sont décrits par familles naturelles; *Essais sur l'Histoire naturelle et le commerce des harengs*, Königsberg, 1769, in-8, en allemand, ainsi que les précédents.

* BOCK ou le BOUC (dit Jérôme), plus connu sous le nom de *Tragus*, mot latin formé du grec τραγος, bouc, selon la coutume des savants du xvi^e siècle. Bock naquit en 1498 à Heidesbach et mourut de phthisie, en 1554, à Hombach. Il était très-versé dans la connaissance des lettres anciennes, et il fut, à l'époque de leur renaissance, un des principaux restaurateurs de la botanique. D'abord maître d'école à Deux-Ponts, il devint médecin, puis ayant embrassé la réforme de Luther, fut fait ministre de cette religion. Mais c'est comme botaniste que Bock s'est rendu célèbre en ouvrant à la science une route nouvelle. Il parcourut les plaines et les forêts d'Allemagne pour rassembler toutes les plantes d'usage, même les plus communes, afin de comparer celles qui se ressemblaient, et de pouvoir les distinguer par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, de déterminer les noms qu'elles ont dans les écrits des anciens, et de connaître tous ceux qu'elles ont dans les langues modernes et en particulier dans chaque contrée. Il recueillit aussi toutes les traditions qui existaient alors sur leurs propriétés et leurs usages; il n'en rejeta aucune, pas même celles qui étaient absurdes, quoiqu'il ne les crût pas toutes, et que, par ses propres observations, il ait tâché de se désabuser sur un assez grand nombre. C'est ainsi qu'il raconte que, la veille de la St.-Jean, il passa la nuit dans les bois, pour découvrir les graines de la fougère : il y parvint, mais en reconnaissant l'erreur vulgaire et superstitieuse où l'on était sur l'époque de l'apparition prétendue subite des graines de cette plante. Quoique le titre de médecin et le caractère de ministre de la religion lui donnassent des facilités pour l'exécution de son projet, pour mieux y réussir, il se déguisait quelquefois en paysan, afin d'inspirer plus de confiance aux habitants des campagnes. Il ne se contentait pas d'observer les végétaux dans leur lieu natal; mais il les transportait dans son jardin pour les cultiver. Othon Brunfels le détermina à publier ses observations dans l'ouvrage que ce dernier fit paraître sur le même sujet, en 1550 et 1552, sous le titre d'*Herbarium*. Le hasard lui ayant fait rencontrer un jeune homme plein de talent pour le dessin, nommé *David Kander*, il lui fit dessiner correctement toutes celles qu'il avait rassemblées. Le premier ouvrage

qu'il publia lui-même est en allemand, et intitulé : *New-Kräuter Buch, ou Nouvel Herbié des plantes qui croissent en Allemagne*, 1559, in-fol. sans figures. Immédiatement après, il en donna une ou deux éditions avec des figures. *Tragus* est plus inventeur et auteur original que *Fuchs*. Ces deux botanistes ont été rivaux; mais leur rivalité n'a servi qu'à l'avantage de la science. *Fuchs*, qui parla le premier de *Bock*, le fit en termes très-honnêtes; cependant il lui reprocha de trop se tourmenter pour rapporter les plantes de l'Allemagne à celles de la Grèce, décrites par *Théophraste* et *Dioscoride*. On a fait depuis à *Fuchs* le même reproche. De son côté, *Bock* attaqua indirectement son rival, sans le nommer. Il résulta de ses travaux un livre très-utile qui fut un des premiers en ce genre, et qui a eu un grand nombre d'éditions allemandes; les premières sont devenues très-rares : celle de 1546, in-fol., donnée à Strasbourg, est augmentée. Il y avait trois cent dix-neuf chapitres dans la première édition, et celle-ci en a quatre cent trente et quatre cent soixante-dix-sept figures; on recherche cette édition parce qu'on y trouve, fol. 31 h., la figure du rhapsote (*Rhapsotio-Enula folio*) qui a été omise dans les éditions suivantes. Les autres sont de 1551, 1556, in-fol.; 1560-65-72-80-95 et 1630. Celle de 1595 est la plus estimée, parce qu'elle a été corrigée et augmentée d'une 4^e partie, traitant des éléments, des animaux, etc. par *Melchior Sebitz* et *Nicolas Agerius*. Cet ouvrage fut traduit en latin par *Kyber*, sous ce titre : *Hieronymi Tragi, de Stirpium, maxime earum quae in Germania nostra nascuntur, etc. libri tres, in latinam linguam conversi, interprete David Kyber Argentinensi*, Strasb., 1552, in-4, de douze cents pages, avec 568 figures. On donna ensuite les figures seules et sans texte, avec ce titre : *Vivae atque ad vivum expressae imagines omnium herbarum in H. Bock herbario depictarum icones solae*, Strasbourg, 1553 et 54, in-4 : cette édition est moins complète que la précédente; il y manque la figure de l'acanthé. Le portrait de l'auteur est dans toutes deux. Le célèbre *Conrad Gessner*, qui était l'ami de *Bock*, mit dans la traduction latine une savante préface dans laquelle il fait l'histoire complète de la botanique jusqu'au temps où il écrivait. *Bock* y en ajouta une autre qui lui servit à exposer la méthode qu'il a suivie. Il dit n'avoir rejeté l'ordre alphabétique, alors généralement employé, que pour en adopter un autre qui lui paraissait plus conforme à la nature : il consistait à prendre en considération les affinités des plantes. C'est la première tentative qui ait été faite pour arriver à la méthode naturelle. Par une bizarrerie où il entraînait un peu de malice, il commença par l'ortie, 1^o pour se moquer des apothicaires, qui méprisaient les plantes communes; 2^o parce que depuis longtemps sa famille portait pour armes une feuille d'ortie. Il décrit environ huit cents espèces qu'il range en trois classes : la première renferme les herbes sauvages, ou fleurs odoriférantes; la seconde les trèfles et les graminées; la troisième les arbres et les arbustes. On voit par là que ses classes sont loin d'être naturelles. On a profité depuis de son travail en le perfectionnant. Le nom de *Bock* ou *Tragus* doit

être placé sur le même rang que ceux de Brunfels et de Fuchs, qui, à la gloire de l'Allemagne, ont fondé l'iconologie botanique. Plumier a consacré à sa mémoire un genre de plantes auquel il a donné le nom de *Tragia*; il fait partie de la famille des euphorbes. Les espèces qui le composent ressemblent aux orties, et font ainsi allusion aux armes de Bock.

BOCQUILLOT (Lazare-André), né à Avalon, en 1648, de parents obscurs, suivit en 1670 Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Bourges, et se livra avec une égale ardeur au plaisir et à l'étude. Ayant pris goût pour l'état ecclésiastique, il fut curé de Châtelux, et ensuite chanoine d'Avalon. Il y mourut en 1728, âgé de 80 ans. Il avait vécu quelque temps à Port-Royal, où il s'était exercé dans la littérature et l'étude de la religion. On a de lui des *Homélies*, ou *Instructions familières sur les Commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les Sacraments, sur le Symbole des Apôtres, sur l'Oraison Dominicale, sur les Fêtes de quelques saints, etc.*, Paris, 1688 et suiv. Bocquillot en fit présent aux imprimeurs, et il fixa lui-même le prix de chaque exemplaire, afin que les pauvres pussent se les procurer; un *Traité sur la liturgie*, in-8, imprimé à Paris en 1701: livre savant, curieux et intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques; *Nouvelle histoire du chevalier Bayard*, in-12, qu'il publia sous le nom de Prieur de Lonval; des *lettres*, in-12, et d'autres *dissertations*. Voy. sa *Vie* par M. Le Tors, lieutenant-civil et criminel d'Avalon, 1753, in-12.

* **BOCTHOR** (Ellious), né à Sout dans la Haute-Egypte en 1784, fut un des interprètes de l'armée française en Egypte, revint avec elle en France, et s'occupa de la langue et de la littérature française; il succéda en 1819 à don Raphael dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours qui étaient très-suivis furent malheureusement de courte durée. Il est mort le 26 septembre 1821: on lui doit un *alphabet arabe, accompagné d'exemples*, Paris, 1820, in-4; *Dictionnaire français et arabe vulgaire*. Cet ouvrage, revu par M. Caussin de Perceval qui en a été l'éditeur, a paru chez F. Didot en 1827, Paris, 1 vol. in-4. La notice de ses livres et manuscrits turcs, persans, arabes, coptes, etc., a été publiée en 1821 avec sa vie.

* **BODE** (Christophe-Auguste), savant professeur de langues orientales à Helmstadt, né en 1722, mort le 7 mars 1796. On lui doit des *traductions latines et des versions éthiopienne, persane et arabe du Nouveau Testament*, et une *critique des travaux de Mill et de Bengel*, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints.

* **BODE** (Jean-Elert), astronome allemand, naquit en 1747 à Hambourg où son père, Jean-Jacques Bode, dirigeait une école commerciale; il lui dut sa première instruction, et dès l'âge de 17 ans, il le seconda dans l'enseignement des sciences utiles au commerce; mais son penchant naturel l'entraîna bientôt vers l'étude des mathématiques et vers les calculs astronomiques; l'observation du firmament et de ses innombrables étoiles occupait toute son

attention. Dépourvu de livres et d'instruments convenables, il aurait fait cependant peu de progrès dans cette science, s'il n'eût été encouragé par le célèbre professeur Busch qui prit plaisir à l'instruire et à l'assister de ses conseils; il lui permit même le libre usage de sa bibliothèque et de ses instruments d'astronomie. Cette circonstance décida sa vocation, et dès l'année suivante, en 1766, il se fit connaître par un court écrit sur l'éclipse de soleil qui eut lieu le 5 août de la même année. Il étudia ensuite avec soin les nouvelles planètes: Uranus, Junon, Pallas, Cérès, Vesta, etc., et il eut l'idée de former une constellation en l'honneur de Frédéric II, qu'il nomma *Friederichschre*, qui depuis a été généralement adoptée dans les cartes célestes, sur les globes planétaires et dans les ouvrages des astronomes. Il a aussi découvert plusieurs comètes et étoiles, et il s'occupait de l'éclipse de soleil qui devait avoir lieu le 29 novembre 1826, lorsque la mort l'enleva le 23 du même mois. Il occupait la place d'astronome-pratique résidant à Berlin depuis juillet 1772. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: *Introduction à la connaissance du ciel et des astres*, avec une préface rédigée par Busch, 1768, 7^e édition, 1807; *Introduction à la connaissance de la situation et du mouvement de la lune et des autres planètes*, feuilles mensuelles qu'il publia depuis 1770 jusqu'en 1777; des *Ephémérides* ou *Annales astronomiques du cours des astres*, depuis 1772 jusqu'à sa mort, 54 vol.; un *Atlas de cartes célestes*, 1801, formé de 31 planches, in-fol., qui seul suffirait pour transmettre à la postérité le nom de cet astronome allemand. Il était d'un grand nombre de sociétés savantes, entre autres de l'académie de Berlin.

* **BODENSCHATZ** (Jean-Christophe-Georges), orientaliste distingué, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 oct. 1797, avait étudié surtout les antiquités judaïques, et s'en est servi pour expliquer les livres sacrés. On a de lui, en allemand: *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes, et principalement des Juifs allemands*, avec 30 planches, Erlangen et Cobourg, 1778, 1779, 4 parties in-4; *Explication des livres saints du Nouveau Testament, d'après les antiquités judaïques*, Hanovre, 1756, in-8. Il avait construit, à l'aide de ses connaissances, le *Tabernacle de Moïse* et le *Temple de Salomon*; ces deux morceaux sont déposés, l'un à Bayreuth, l'autre à Nuremberg.

BODENSTEIN (André-Rodolphe). Voy. **CARLOSTADT**.

BODESTEN (Adam), médecin, né à Carlostadt et mort à Bâle en 1577, fut grand partisan de la doctrine de Paracelse, qu'il traduisit, et sur laquelle il fit des commentaires. Ils ont été estimés des médecins de sa secte; mais, comme cette secte est très-peu nombreuse à présent, ils le sont beaucoup moins par les médecins de nos jours.

BODIN (Jean), Angevin, né l'an 1530, avocat au parlement de Paris, acquit les bonnes grâces du roi Henri III. Ce prince fit mettre en prison Michel de la Serre, pour un libelle qu'il avait fait contre Bodin, et lui fit défendre, sous peine de la vie, de le publier. Bodin, ayant perdu son crédit auprès de

Henri, suivit le duc d'Alençon en Angleterre en 1579 et en 1582. On enseignait alors publiquement dans l'université de Cambridge ses livres *De la République*, imprimés à Paris en 1576, in-fol., et mis en latin par lui-même, comme le porte le titre de l'édition de Cologne de 1603 : *Joan. Bodini de republica lib. 6, ab ipso in latinum conversi*, in-fol. Bodin, dans cet ouvrage, appuie ses principes par des exemples tirés des histoires de tous les peuples. L'érudition y est amenée avec moins d'art que dans l'*Esprit des Lois*, auquel on l'a comparé, et qui lui doit peut-être sa naissance. On y trouve beaucoup de choses dangereuses, fausses, et injurieuses au christianisme. Corét, Michel de la Serre, Augier, Ferrier, le Père Possevin et plusieurs autres l'ont réfuté. On a encore de lui d'autres ouvrages : *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Paris, 1566, in-4. Cette méthode n'est rien moins que méthodique, suivant le savant La Monnoie. A travers l'érudition dont il l'a surchargée, érudition souvent empruntée d'ailleurs, on trouve des ignorances grossières. On y voit le germe des principes exposés dans sa République. Le système des climats, du président de Montesquieu, a été pris dans ce livre. *Colloquium Heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis*, nommé autrement le *Naturalisme de Bodin*, livre manuscrit, dans lequel il fait plaider la religion naturelle et la religion juive contre la chrétienne. Son aversion pour cette dernière, qui lui faisait rejeter les dogmes les mieux établis, ne l'empêchait pas d'adopter une foule d'erreurs superstitieuses : son *Naturalisme* en est rempli. M. Huet, dans sa *Démonstration Evangélique*, a donné des preuves incontestables de l'ignorance et de la mauvaise foi qui règnent dans ce traité de Bodin. *La Démonomanie*, ou *Traité des sorciers*, Paris, 1518, in-4. On y voit que cet homme, si incrédule à l'égard des vérités religieuses, ne doutait cependant pas de l'existence des démons, ni du commerce que des hommes aveuglés et corrompus pouvaient avoir avec eux ; il cite même deux exemples pour prouver que le démon s'efforce de persuader qu'il n'y a ni sortilèges, ni sorciers, ni aucun effet magique, et ajoute que c'est un de ses plus spécieux moyens d'étendre son empire. Voy. BROWN (Thomas) ; *Theatrum naturæ*, Lyon, 1536, in-8, qui fut supprimé et qui n'est pas commun. Il a été traduit par de Fougères, Lyon, 1397, in-8. Bodin mourut de la peste en 1596, à Laon, où il était procureur du roi, âgé de 66 ans. Il était vif, hardi, entreprenant, tantôt zélé défenseur de la monarchie, et tantôt républicain outré. Ses connaissances n'étaient ni profondes, ni solides. Il favorisait ouvertement les huguenots. Quelques écrivains ont soutenu qu'il était juif, parce que, dans un *Dialogue sur les religions*, qui n'a pas été imprimé, il donne l'avantage à la religion juive, et que, dans sa République, il n'a pas nommé une seule fois Jésus-Christ ; dans le fond, il n'avait point de religion, et ce n'est pas sans sujet qu'on l'a accusé d'athéisme.

* BODIN (Pierre-Joseph-François), député à la Convention et au conseil des Cinq-cents, était chirurgien à Limeray et maire de Gournay en 1789. Lors du procès de Louis XVI, il s'exprima en ces

termes : « Jamais un holocauste de sang humain ne » peut fonder la liberté ; je vote pour la réclusion » de Louis et de sa famille, et pour leur déportation » à la paix. » En 1794, il appuya la motion de Bourdon de l'Oise en faveur des suspects détenus. Il fut envoyé en mission à l'armée de l'Ouest, fut nommé, en 1799, membre du conseil des Cinq-cents, et devint, en sortant de cette assemblée, capitaine de gendarmerie du département de Loir-et-Cher. Bodin mourut à Blois en 1810 ; on a de lui un ouvrage peu remarquable, intitulé : *Essai sur les accouchements*, publié en 1797.

* BODIN (Jean-François), historien, né à Angers en 1776, occupa, pendant la révolution, une place de payeur à l'armée de l'Ouest, et sous l'empire, fut nommé receveur particulier à Saumur. Elu député en 1820, il se fit remarquer parmi les membres de l'opposition, et à la fin de chaque session adressa une lettre à ses commettants, exemple suivi depuis par d'autres députés. Il cessa de faire partie de la chambre en 1823, et mourut en 1829 à Launay (Maine-et-Loire). Avant d'entrer dans la carrière administrative, il avait étudié l'architecture ; il concourut en 1796 pour un monument triomphal qu'on voulait élever aux armées. Le projet qu'il envoya lui mérita de grands éloges, mais ne fut pas adopté à cause des dépenses énormes qu'il aurait exigées. Bodin a publié *Recherches historiques sur Saumur et le Haut-Anjou*, avec gravures dessinées par l'auteur, 1812 et 1813, 2 vol. in-8 ; *Recherches historiques sur Angers et le Bas-Anjou*, avec gravures, Paris, 1821 et 1822, 2 vol. in-8. Ces deux ouvrages sont estimés. Bodin était correspondant de l'institut.

* BODIN (Félix), fils du précédent, né à Saumur au mois de décembre 1793, se voua dès sa jeunesse à l'étude des beaux-arts et de la littérature. Les recherches qu'il fit pour son père dans les bibliothèques publiques lui donnèrent de bonne heure le goût de l'histoire. Ce fut lui qui eut la première idée des *résumés historiques* dont il commença la collection en 1821 par le *Résumé de l'histoire de France*, in-18. Cet ouvrage, qui a eu douze éditions, a été conçu et écrit dans les vues les plus libérales, mais non avec toute l'impartialité qu'on pourrait désirer. Il publia, en 1823, le *Résumé de l'histoire d'Angleterre*, et en 1824 les *Etudes historiques sur les assemblées représentatives*, in-18 ; cours fait à l'athénée. Il publia la même année : *Diatrise contre l'art oratoire* in-18 ; et le roman d'*Eveline*, in-12. Il prit une part active à la rédaction de diverses feuilles périodiques, et dirigea quelque temps le *Mercure du XIX^e siècle*. Il parut de lui dans le *Globe*, le *Mercure*, et la *Revue*, divers fragments de romans historiques, dont l'un a pour sujet l'établissement d'une commune, un autre la fin du monde, ou récit de l'an 10000, enfin des fragments de l'*Histoire de la révolution française de 1355, ou des états-généraux sous le roi Jean*. Félix Bodin entra après la révolution de juillet à la chambre des députés où il soutint le ministère de Casimir Périer ; y fut envoyé de nouveau en 1834 et mourut le 7 mai 1837. Il concourut par ses écrits, par ses démarches et par ses dons personnels, à la formation d'un grand

nombre d'établissements utiles, notamment des caisses d'épargne et des salles d'asile.

BODLEY (sir Thomas), gentilhomme anglais, né dans le xvr^e siècle, fut chargé par la reine Elizabeth de plusieurs négociations importantes, auprès des princes d'Allemagne et des états de Hollande. Il se déroba ensuite au tumulte des affaires, pour s'adonner uniquement aux arts et aux sciences. Il mourut en 1612, après avoir légué à l'université d'Oxford la bibliothèque que l'on nomme encore *Bodleienne*. Hydde en a publié le Catalogue en 1674, in-fol.

* **BODONI** (Jean-Baptiste), célèbre imprimeur italien, né à Saluces le 16 février 1740, mort à Parme le 30 novembre 1813, universellement regretté pour ses vertus, son amabilité et son savoir. Appelé à Parme pour y prendre la direction de l'imprimerie ducale, il a donné à cette imprimerie un nom à jamais célèbre. La ville de Parme lui avait décerné une médaille en l'inscrivant parmi les gentilshommes du pays : il était aussi chevalier de l'ordre de la Réunion et de celui des Deux-Siciles. Toutes les éditions qui sont sorties de ses presses sont recherchées; il en est plusieurs qui sont regardées comme des chefs-d'œuvre.

BODORI. Voy. BAUDORI.

BODREAU (Julien), avocat du Mans, donna, en 1645, un Commentaire sur la coutume de sa province, in-folio; en 1656, un *Sommaire des coutumes du pays du Maine*, in-12; et en 1658, des *Illustrations et des Remarques* sur la même coutume, 2 vol. in-12; c'est son meilleur ouvrage.

BOECE (*Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boëtius*), philosophe, homme d'état et écrivain latin du v^e siècle, de la famille des Anices, une des plus illustres de Rome, naquit, suivant l'opinion la plus probable, en 435. Il fut consul 3 fois en 487, 510 et 511, et ministre de Théodoric, roi des Ostrogoths, dont il avait prononcé le *panégyrique* à son entrée dans Rome. Son zèle pour la félicité publique égala celui qu'il avait pour la religion, et l'état fut heureux tant que ses conseils furent écoutés. Trigille et Conigaste, favoris de Théodoric, irrités de ce que Boèce s'opposait à leurs concussions, résolurent sa ruine. Sur un frivole soupçon que le sénat de Rome entretenait des intelligences secrètes avec l'empereur Justin, le roi goth fit mettre en prison Boèce et Symmaque son beau-père, les plus distingués de ce corps. On le conduisit à Pavie, où après avoir enduré divers genres de supplices, il eut la tête tranchée le 23 octobre l'an 524. Les catholiques enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Deux cents ans après, il fut transporté dans l'église de Saint-Augustin de la même ville, par ordre de Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit dresser un mausolée magnifique, que l'on voit encore aujourd'hui. L'empereur Othon III lui en fit élever un autre sur lequel on grava des inscriptions très-honorables. C'est dans sa prison qu'il composa son beau livre *De la consolation de la philosophie*. Il y parle de la Providence, de la prescience de Dieu, d'une manière digne de l'Etre éternel : la philosophie de Boèce était religieuse, et bien différente du vain

verbiage des stoïciens. On a encore de cet auteur un *Traité des deux natures en J.-C.* et un *de la Trinité*, dans lequel il emploie beaucoup de termes tirés de la philosophie d'Aristote. On prétend qu'il est le premier des Latins qui ait appliqué à la théologie la doctrine de ce philosophe grec. Ces traités au reste sont très-orthodoxes, et des monuments précieux de la foi et du zèle de ce philosophe, grand homme et humble chrétien. Les vers de Boèce sont sentencieux et élégants, autant qu'ils pouvaient l'être dans un siècle où la barbarie commençait à se répandre sur tous les arts. Les éditions de Boèce les plus recherchées, sont : la première à Nuremberg, 1476, in-fol.; celle de Bâle, 1570, in-fol.; celle de Leyde, avec les notes *variorum*, 1671, in-8; celle de Paris, *ad usum delphini*, 1680, in-4; cette dernière est rare, et elle ne contient que le *Traité de la consolation*. Il a été traduit en français par M. de Francheville, Paris, 1744, 2 vol. in-12; par Morabin, 1753, et par l'abbé Colesse en 1771, in-12. La traduction de René Cériziers est préférable pour la fidélité, mais elle est un peu surannée pour le langage. On prétend que c'est d'après lui et non d'après le texte de Boèce, que les trois traducteurs modernes ont travaillé. L'abbé Gervaise, prévôt de St.-Martin de Tours, et mort évêque d'Horen, donna à Paris, en 1715, la *Vie* de Boèce, avec l'analyse de ses ouvrages, des notes et des dissertations qui sont d'une grande utilité pour l'intelligence du texte de cet auteur. Voyez encore la Bibliothèque latine de Fabricius, tom. 3; dom Ceillier, tom. 15; et la *Vie* de Boèce par Richard Granam, vicomte Preston, à la tête de la traduction anglaise des livres de la *Consolation de la philosophie*, que ce seigneur a publiée avec de bonnes notes. — Le Père Papebroch donne à Boèce le titre de *Saint*, et joint sa *Vie* à celle du pape Jean. Il dit que son nom a été inséré dans le Calendrier de Ferrarius, et dans ceux de quelques églises particulières d'Italie, sous le 23 d'octobre, jour auquel on fait mémoire de lui à St.-Pierre de Pavie. Voy. les *Acta sanctorum*, 6 maii, p. 707.

BOECE. Voy. BOETIUS Epo.

BOECKH (Christian-Godefroi), né le 8 avril 1732 à Memmingen dans le royaume de Bavière, et mort le 31 janvier 1792, était diacre à Nordlingen et se voua à l'instruction publique. Ses principaux ouvrages sont des *principales difficultés de la discipline des écoles*, Nordlingen, 1766, in-4; *Journal hebdomadaire, pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, Stutgard, 1771 et 1772, 4 vol. in-8; *Gazette des enfants*, Nuremberg, 1780-85, 14 petits volumes. Il a été le principal rédacteur de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, Nordlingen, 1774-86, 11 vol. in-8.

BOECLER (Jean-Henri), conseiller de l'empereur et de l'électeur de Mayence, historiographe de Suède, et professeur d'histoire à Strasbourg, naquit à Cronheim dans la Franconie en 1611, et mourut l'an 1692. Plusieurs princes le pensionnèrent, entre autres, Louis XIV, et la reine Christine qui l'avait appelé en Suède. Ses principaux ouvrages sont, *Commentationes Plinianeæ*. *Timur vulgo Tamerlanus*, 1657, in-4; *Notitia Sancti Romani*

Imperii, 1681, in-8. C'est plutôt une table des matières et des auteurs, qu'un traité de droit public. *Historica scola principum*, pleine de bonnes réflexions, mais trop abrégée. *Bibliographia critica*, 1715, in-8. Des *Dissertationes*, Rostoch, 1710, 3 vol. in-4; *Commentatio in Grotii librum de Jure belli et pacis*, Strasbourg, 1712, in-4. Il prodigue à son auteur des éloges excessifs; il y règne un enthousiasme pour Grotius qui va jusqu'au ridicule, et l'ouvrage ne donne pas meilleure idée du jugement du commentateur.

* BOEGERT (Jean-Baptiste), chanoine honoraire de la cathédrale et directeur de l'école spéciale de Molsheim, naquit le 12 mai 1793, à Kaisersberg, et montra de bonne heure des inclinations vertueuses. Il fit sa théologie à Strasbourg, et vint l'achever à Paris, où il fut ordonné prêtre. De retour dans son diocèse, on le fit professeur de rhétorique au petit séminaire de Strasbourg; plus tard, l'université le chargea de professer la philosophie au collège de cette ville, et ensuite elle le nomma principal du collège de Colmar. Enfin l'évêque de Strasbourg lui confia la direction de l'établissement ecclésiastique de Molsheim. Bœgert s'acquitta de ces divers emplois avec zèle et capacité. Peut-être ses travaux hâtèrent-ils sa fin. Il souffrait depuis longtemps de la poitrine, lorsqu'ayant été chargé par son évêque d'examiner des jeunes prêtres du diocèse, il tomba malade à Mulhausen pendant sa tournée. Il est mort au mois de septembre 1831. Bœgert est auteur des *Réflexions amicales sur une lettre adressée à M. de Maccarthy*, in-8, qui sont une réponse à une critique des sermons de M. de Maccarthy, par un protestant de Strasbourg; du *Cri de la vérité et de la justice*, ou *Considérations sur les rapports entre la religion catholique et la charte, entre le clergé et la société*, Strasbourg, in-12 de 108 pages; et de *Méditations philosophiques* qui contiennent la matière des exercices qu'il avait établis le dimanche pour les jeunes gens les plus avancés.

BOEHM (Jacob) a donné son nom à la secte des *boehmistes*, espèce d'illuminés d'Allemagne. Il naquit en 1575, en Lusace, d'un paysan qui le fit cordonnier. Il mourut en 1624, après avoir affecté d'avoir de fréquentes extases, genre d'imposture qui lui procurait des sectateurs parmi les imbéciles. On a de lui plusieurs ouvrages, qu'on peut placer avec les rêves des autres enthousiastes, entre autres le livre intitulé *l'Aurore naissante*, qu'il composa en 1612; elle n'est rien moins que lumineuse.

BOEHMER (Juste-Henning), né à Hanovre en 1674, fut chancelier de l'université de Halle et doyen de la faculté de droit. On a de lui un corps de Droit avec des variantes, des notes, etc., Halle, 1747. Boehmer, protestant modéré, plus juste envers les catholiques que la plupart des auteurs de sa communion, dédia son ouvrage à Benoît XIV, qui le reçut avec bonté. *Jus ecclesiasticum Protestantium*, 1736, 4 vol. où il donne plus d'essor aux préjugés de sa secte, et où l'on trouve ces petits artifices que l'esprit de parti ne manque jamais de mettre en usage, quand il en trouve l'occasion favorable. *Jus parochiale*, in-4. Le cardinal Gerdil a écrit

contre lui et refuté quelques-uns de ses principes. Boehmer est mort en 1748.

* BOEHMER (Georges-Louis), fils du précédent, né à Halle le 18 février 1713, fit ses études dans cette ville, et se rendit en 1740 à Göttingue, où il fut professeur ordinaire, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, et où il mourut le 17 août 1797. Le droit canonique et le droit féodal occupèrent ses laborieuses veilles, et ses écrits ont beaucoup contribué à en faciliter l'étude; les principaux sont : *Principia juris canonici*, Göttingue, 1762, in-8, réimprimés quatre fois : la dernière édition est de 1785; *Principia juris feudalís*, ibid., 1763, réimprimés cinq fois, la dernière en 1795, in-8; *Observationes juris feudalís*, ibid., 1764, in-8, 1784; *Observationes juris canonici*, ibid., 1767, in-8; *Electa juris civilis*, tom. 1, ib., 1767, in-8; tom. 2, 1777; tom. 3, 1778; *Electa juris feudalís*, Lemgo, 1795, 2 vol. in-4, etc.

* BOEHMER (Philippe-Adolphe), conseiller intime à la cour de Prusse, et professeur de médecine à Halle, né dans cette ville en 1717; frère du précédent, mort en 1789. C'était un médecin et un anatomiste distingué; il s'est beaucoup occupé de l'accouchement; la plupart de ses dissertations ont été insérées dans les *Disputat. anatom. selectæ* de Haller; les principales sont : *Observationum anatomicarum rariorum fasciculus, notabilia circa uterum humanum continens, cum figuris ad vivum expressis*, Halle, 1752; *Fasciculus alter*, ibid., 1756, in-fol. *Anatome ovi humani, trimestri abortu elisi, figuris illustrata*, Halle, 1763, in-4; *De uracho humano*, ibid., 1765, in-4; *De notione malignitatis morbis adscriptæ*, ibid., 1772, in-4; *Institutiones osteologiæ cum iconibus anatomicis*, ibid., 1781, in-8, réimprimé deux fois; *De cancro aperto et occulto*, ibid., 1761, in-4, etc. Il a donné à Halle, 1746, in-4, une nouvelle édition de *l'Art de l'Art des accouchements* par Manningham, et y a joint deux Dissertations, l'une *De situ uteri gravidi ac fetus*, déjà imprimée séparément à Halle, 1736, in-4, et l'autre sur l'usage du forceps, avec un examen critique des différents instruments employés alors dans l'art des accouchements. — Un autre BOEHMER (Jean-Benjamin), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipzig, né à Liegnitz en Silésie, le 14 mars 1719, mort en 1753, pour avoir usé sans modération de remèdes violents, a donné une nouvelle édition de *l'Introduction à la chirurgie* de Platner, Leipzig, 1749, 2 vol. in-8. On a de lui : *Bibliotheca medico-philosophica*, ib., 1755, in-8; *De ossium callo*, ibid., 1748, in-4; *De radicis Rubiæ tinctoriæ effectibus in corpore animalis*, ibid., 1751, in-4; *De cortice cascarillæ*, Halle, 1758, in-4, etc. Quelques-unes de ses dissertations ont été insérées dans le *Recueil* de Haller.

* BOEHMER (Georges-Rodolphe), célèbre naturaliste né à Liegnitz, le 1^{er} octobre 1723, était fils d'un pharmacien, et étudia la médecine à Leipzig, ainsi que la philosophie. Il eut pour maître Platner et Ludwig. Ce dernier lui inspira le goût de la botanique dans laquelle Boehmer se rendit bientôt très-habile. Reçu docteur en 1760, il fut nommé, deux ans plus tard, à la chaire d'anatomie et de

botanique à l'université de Wittemberg. Il entretint presque toujours à ses frais le jardin de botanique de cette ville, forma un cabinet d'anatomie, et rassembla une riche collection d'instruments de chirurgie qu'il céda ensuite à la faculté pour une somme très-modique. En 1766, il obtint le titre de médecin du cercle, et en 1792, celui de physicien de la ville de Kernberg, où il avait, depuis 1783, la place de professeur de thérapeutique. Il mourut le 4 février 1803 doyen de la faculté de médecine et de l'université. Jacquin lui a consacré sous le nom de *Boehmaria*, un genre de plantes de la famille des urticées. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Flora Lipsiæ indigena*, Leipzig, 1750, in-8; les plantes y sont disposées d'après la méthode de Ludwig. Gleditsch lui avait communiqué ses nombreuses observations sur les champignons, les graminées, etc. *Spermatologia vegetalis*, en sept parties in-4, qui ont paru de 1777 à 1784. Ces sept dissertations et deux autres programmes sur la spermatologie végétale, offrent un traité complet des graines, envisagées sous le rapport de la physique, de la botanique et de l'économie rurale; *Répertoire systématique de tous les ouvrages sur l'histoire naturelle, l'économie rurale et les arts ou les sciences qui y ont rapport*, en allemand, Leipzig, 1785-89 : 9 volumes in-8, ouvrage fait avec beaucoup de soin et très-complet à l'époque où il parut; *Histoire technique des plantes qu'on emploie dans les métiers, les arts et les manufactures, ou qui pourraient y être employées*, en allemand, Leipzig, 1794, 2 vol. in-8; *Lexicon rei herbariæ tripartitum*, Leipzig, 1802, in-8; *Commentatio botanico litteraria de plantis in memoriam cultorum nominatis, incepta, anno 1770, nunc ad recentissima tempora continuata*, Leipzig, 1799, in-8, ouvrage où l'on remarque une grande érudition.

BOERHAAVE (Herman) naquit en 1668, à Voorhout, près de Leyde. Son père, pasteur de cette ville, fut son premier maître. Il le perdit à l'âge de 15 ans. Destiné au ministère comme lui, il apprit l'hébreu et le chaldéen, pour l'intelligence des livres saints, lut plusieurs auteurs ecclésiastiques, et s'occupa en même temps de la médecine. Il fut reçu docteur dans cette science, en 1693, à l'âge de 25 ans, et eut bientôt trois places considérables dans l'université de Leyde; il fut à la fois professeur en médecine, en chimie et en botanique. Les étrangers vinrent en foule prendre ses leçons; toute l'Europe lui envoya des disciples. Il les instruisait, les encouragea, les consola dans leurs peines et les guérit de leurs maladies. L'académie des sciences de Paris et celle de Londres se l'associèrent. Il fit part à l'une et à l'autre de ses découvertes sur la chimie. L'Europe jouissait déjà de la plupart de ses ouvrages de médecine. Il réunit dans tous, et surtout dans ses *Aphorismes*, la théorie à la pratique. Les praticiens de cet art ne croient pas pouvoir se passer de ses livres. Les principaux sont *Institutiones Medicæ*, Leyde, 1713, in-8, traduites dans toutes les langues, en arabe même. *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis*, in-12, Leyde, 1713. La Mettrie les a traduits en français avec des notes, en 10 vol. in-12. Wan Swieten les

a commentés en 3 vol. in-4; *Præcis Medicæ, sive Commentarius in Aphorismos*, 3 vol. in-12; *Methodus discendi medicinam*, Londres, 1726, in-8; *Libellus de materia medica et remedium formulæ* in-12 et in-8, très-souvent réimprimé, et traduit en français par La Mettrie; *Elementa Chimiæ*, Paris, 1733, 2 vol. in-4; *De morbis nervorum*, Leyde, 1761, 2 vol. in-8; *De morbis oculorum*, Paris, 1748, in-12; *De lue venerea*, Franeker, 1731, in-12; *Historia plantarum horti Lugduni Batavorum*, in-12. Tous ces ouvrages ont été imprimés à La Haye, 1788, et à Venise, 1766, in-4. Il mourut en 1738 et laissa à une fille unique quatre millions de notre monnaie. Lui qui avait été longtemps obligé de donner des leçons de mathématiques pour subsister. On a élevé à Leyde, dans l'église de Saint-Pierre, un monument à la gloire de cet Hippocrate moderne. La noble simplicité qui distinguait ce grand homme, brille dans ce monument, au bas duquel on lit ces mots qui sentent un peu le paganisme; *Salutem Boerhaavi genio sacrum*. Sa réputation était si étendue, qu'un mandarin de la Chine lui écrivait, avec cette seule adresse : *A l'illustre Boerhaave, médecin en Europe*; et la lettre lui fut rendue. Cependant, dans ses dernières années, le mérite de Boerhaave a essuyé des critiques imposantes. Parmi ses adversaires, il s'est trouvé un homme distingué dans la médecine, et dont la manière de voir s'est trouvée juste à bien des égards; joignant à une grande connaissance de son art, un style pur, noble, éloquent et très-propre à se concilier au moins l'attention. « Boerhaave, dit M. Roussé, » (*Système physique et moral de la femme*, Paris, » 1775), a jeté à la hâte les fondements d'une réputation qui devait ressembler à ces fortunes » prodigieuses acquises par le commerce, et qu'un » événement contraire vient renverser en un instant » après. Les Hollandais la secondaient et la soutenaient, comme un fonds qu'ils étaient intéressés » à faire valoir; et si des marchands qui portaient » le nom de Boerhaave jusqu'aux extrémités du » monde, étaient les instruments les plus propres à » étendre sa célébrité, on conviendra du moins » qu'elle aurait pu avoir des garants plus solides » et moins suspects. Maintenant il n'y a plus d'illusion; les avantages d'un style précis et éloquent » ne peuvent plus racheter, dans les ouvrages de » Boerhaave, les erreurs auxquelles ils ont pendant » quelque temps servi de voile. La raison, délivrée » du prestige qui lui en avait imposé, n'y découvre » aucun grand principe : tout y porte sur de petits » ressorts déunis ou mal assemblés, c'est un » édifice formé de cailloutage, que la moindre » secousse ébranle. La faculté de médecine de Montpellier, qui voit, depuis quelques années, combien ses fondements sont ruineux, tâche d'en éloigner ses candidats avec le soin charitable » qu'on aurait pour des passants en danger d'être » écrasés par une maison près de s'écrouler. »

* BOESCHENSTEIN (Jean), savant hébreu, né en Autriche, en 1471, un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne, après Reuchlin, l'enseigna à Augsbourg et à Wittemberg. Ses meilleurs ouvrages sont une *Grammaire hébraïque*, Augs-

Bourg, 1514; ses corrections et additions au *Rudiment hébreu* du rabbin Mosche Kimchi, ib., 1520; sa version allemande et latine des *Psaumes de la Pénitence*, d'après le texte hébreu, ib., 1526, in-4.

**** BOESSIÈRE - LENNUIC** (Marc-Antoine-Marie-Hyacinthe, marquis de la), né en 1766, au château de Kérano, près de Guingamp (Côtes-du-Nord), entra fort jeune au service; son mérite le fit bientôt appeler à l'état-major du lieutenant-général, marquis de Langeron. Il ne fut pas longtemps dans ce corps sans s'y faire remarquer. En 1792, il occupait un rang supérieur dans l'armée des princes, et il fut, en 1794, attaché à l'état-major du comte d'Artois, dans l'expédition de l'Île-Dieu. Honoré dès-lors de la confiance du prince, il reçut de lui, quelque temps après, une mission pour la Bretagne. La Boëssière la remplit avec un succès qui satisfait. Son habileté connue lui valut d'autres missions très-périlleuses pour la même province et pour Paris, et toutes eurent une issue aussi heureuse que le permettaient les circonstances. Pressé plusieurs fois, après le 18 fructidor, de prendre du service dans les armées étrangères, il s'y refusa constamment, malgré les offres les plus capables de le séduire. Jamais, disait-il, il n'abandonnerait la cause à laquelle il s'était dévoué. Aussi entretenait-il des relations secrètes avec le comte d'Artois, et eût-il avec ce prince plusieurs entrevues en Angleterre et en Allemagne jusqu'en 1801. Depuis cette époque, il se consacra tout entier, dans ses terres, au perfectionnement des travaux agricoles, et ses expériences ont été des instructions utiles aux laboureurs du pays. A la restauration, il se hâta de porter au pied du trône l'hommage de son respect et de son zèle. Pendant les cent-jours, ses rapports avec le duc de Feltre, à Gand, ayant fait connaître à Louis XVIII sa haute capacité, le roi l'investit des pouvoirs les plus étendus pour organiser l'armée royale en Bretagne. Après 1815, il commanda successivement les départements d'Île-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. Nommé député par le collège de Ploermel, en 1825, il se signala dans la chambre par la fermeté de ses opinions politiques et son attachement à la famille des Bourbons. Un des ministres de Charles X disait de lui : « C'est l'homme » de la France pour lequel j'ai le plus de vénération. » Lorsqu'après l'adresse des 221, les 195 députés qui l'avaient combattue, se rendirent en corps aux Tuileries pour protester de leur dévouement au trône, tous, spontanément et comme par acclamation, le mirent à leur tête, tant il inspirait d'estime. Quand la révolution de 1830 eût renversé la dynastie, objet de toutes ses affections, il quitta pour toujours la scène politique, et, se retirant dans ses propriétés, il ne s'occupa plus qu'à améliorer autour de lui le sort des classes pauvres et souffrantes. Sa fin répondit aux sentiments chrétiens dont il avait toujours fait profession. Il mourut en 1846, à l'âge de 81 ans, au sein de sa famille, entouré des secours et des consolations de la religion. Sa mort fut pour le pays un deuil public. Ses obsèques célébrées au milieu d'un grand concours de pauvres et de personnes de toutes les classes, sans distinction de parti, font mieux ressortir ses vertus

que la plus éloquente oraison funèbre. « Le pays, » dit un journal dont les opinions n'étaient pas les siennes, vient de perdre, dans la personne de » M. le marquis de La Boëssière, un de ces hommes » dont s'honore l'humanité, et qui laissent après » eux un grand vide. On ne fait pas l'éloge de ces » hommes, on les nomme, et le respect, la reconnaissance publique, l'admiration parlent plus éloquemment que ne le feraient les plus brillants » panégyriques. Pour dire tout le bien qu'a fait » M. de La Boëssière dans ce pays, il faudrait interroger les ouvriers qu'il occupait, le plus souvent pour assurer leur existence, ces vieillards » qu'il pensionnait, ces pauvres qui l'appelaient à » si juste titre leur père, tous ces infortunés qui » trouvaient près de lui assistance et consolation. » Une carrière si noblement parcourue, une vie si » pleine d'honneur, méritent bien ces milliers de témoignages, ces regrets et ce respect que nous » voyons éclater autour de nous, et dont nous aimons à être l'interprète. »

BOETIE (Etienne de la), né à Sarlat en Périgord, le 1^{er} novembre 1530, conseiller au parlement de Bordeaux, cultiva la poésie latine et française. Il fut auteur dès l'âge de 16 ans, et mourut à 32 ans, en 1563, à Germignan, à 2 lieues de Bordeaux. Montaigne, son ami, à qui il laissa sa bibliothèque, recueillit ses *Œuvres* in-8, en 1571. On y trouve des traductions de divers ouvrages de *Xénophon* et de *Plutarque*, des *Discours politiques*, des *Poésies*, etc. C'est très-peu de chose; son traité de la servitude volontaire est le seul écrit de la Boétie qui ait conservé son nom à la postérité. M. Léon-Feugère a publié en 1845 un ouvrage remarquable sous le titre de *Etienne de La Boétie, ami de Montaigne*, in-8, et donné la première édition de ses *Œuvres complètes*, Paris, 1846, in-12.

BOETIUS EPO, célèbre jurisconsulte des Pays-Bas, naquit en 1529 à Roorda dans la Frise, et mourut en 1599, à Douai où il était professeur à l'université nouvellement érigée par Philippe II. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit et sur d'autres matières.

BOETIUS (Hector), écossais, né à Dundée, d'une famille noble, au xvi^e siècle, se fit aimer et estimer des savants de son temps. Erasme en parle avec éloge. On a de lui des ouvrages historiques. Le principal est *Historia Scotorum*, Paris, 1575, in-fol.

BOEUF (Jean le), né à Auxerre en 1687, fut associé à l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris en 1750, et mourut en 1760. On a de lui plusieurs ouvrages. Les plus connus sont : *Recueil de divers écrits servant à l'éclaircissement de l'histoire de France*, 1758, 2 vol. in-12; *Dissertations sur l'histoire ecclésiastique et civile de Paris*, suivies de plusieurs éclaircissements sur l'histoire de France, 5 vol. in-12. *Traité historique et pratique sur le chant ecclésiastique*, 1741, in-8. Il le dédia à Vintimille, archevêque de Paris, qui l'avait employé à la composition du chant du nouveau bréviaire et du nouveau missel de son église. *Mémoires sur l'histoire d'Auxerre*, 1743, 2 vol. in-4; *Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris*, en 15 vol. in-12. Plusieurs *Dissertations* répandues dans les journaux

et dans les *Mémoires* de l'académie dont il était membre. On lui doit aussi beaucoup de pièces originales qu'il a déterrées, et qu'il a communiquées à différents savants. L'abbé le Bœuf était un prodige d'érudition. Elle éclate dans tous ses ouvrages, mais elle y est souvent mal digérée. Il ne cessa jusqu'au dernier de ses jours, de faire les recherches les plus laborieuses. Il entreprit plusieurs voyages pour aller examiner, dans diverses provinces de France, les monuments de l'antiquité.

BOFFRAND (Germain), architecte, fils d'un sculpteur, et d'une sœur du célèbre Quinault, né à Nantes en Bretagne l'an 1667, mourut à Paris en 1733. Elève de Hardouin Mansard, qui lui confiait la conduite de ses plus grands ouvrages, il se montra digne de son maître. Ses talents le firent recevoir à l'académie d'architecture, en 1709. Plusieurs souverains d'Allemagne le choisirent pour leur architecte et firent élever beaucoup d'édifices considérables sur ses plans. Sa manière de bâtir approche de celle de Palladio. Il mettait beaucoup de noblesse dans ses productions. Ingénieur et inspecteur-général des ponts-et-chaussées, il fit construire un grand nombre de canaux, d'écluses, de ponts, et une infinité d'ouvrages mécaniques. On a de cet illustre architecte un ouvrage curieux et utile, intitulé *Livre d'Architecture*, Paris, 1733, in-fol. avec figures. L'auteur expose les principes de son art, et donne les plans, profils et élévations des principaux bâtiments civils, hydrauliques et mécaniques qu'il a fait exécuter en France et dans les pays étrangers. On peut citer avec éloge les palais de Nancy, de Lunéville, de la Malgrange en Lorraine; les Hôtels de Craon, de Montmorency, d'Argenson; les décorations intérieures de l'Hôtel de Soubise à Paris; les portes du petit Luxembourg et de l'Hôtel de Villars; le portail de la Mercy; le puits de Bicêtre; les ponts de Sens et de Montereau; le grand bâtiment des enfants trouvés, rue neuve Notre-Dame, etc. On trouve dans le même livre un Mémoire estimé, qui contient la *Description de ce qui a été pratiqué pour fondre d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV.* Cet écrit avait été imprimé séparément en 1743.

* BOGDANOVITCH (Hippolyte-Théodorovitch), poète russe, né le 23 décembre 1743, à Pérévoltchno, village de la petite Russie; il se rendit, encore enfant, à Moscou, et le célèbre Khéraskow l'ayant fait entrer à l'université dont il était directeur, Bogdanovitch acheva ses études et développa son talent pour la poésie. En 1763, il publia la *Félicité parfaite*, poème en trois chants. Il fut nommé, l'année suivante, secrétaire de l'ambassade de Saxe, et composa à Dresde sa *Douschenka* qui est une imitation de la *Psyché* de la Fontaine. Bogdanovitch donna aussi une traduction russe des *Révolutions romaines* de Vertot; on lui doit en outre: *Tableau historique de la Russie*, (le 1^{er} vol. seul a paru), Saint-Petersbourg, 1777; *Proverbes russes*, ib., 1785, 3 vol.; Un journal sous le titre de *Divertissement innocent*, 1763; Un recueil périodique sous le titre de *Courrier de Saint-Petersbourg*, 1778-79. Il quitta la diplomatie en 1796, et mourut à Koursk en 1803.

BOGORIS, premier roi chrétien des Bulgares, déclara la guerre à Théodora par ses ambassadeurs.

Cette princesse gouvernait alors l'empire grec, pour Michel son fils. Elle leur fit une réponse digne d'une éternelle mémoire: « Votre roi, leur dit-elle, se trompe, s'il s'imaginerait que l'enfance de l'empereur et la régence d'une femme lui fournissent une occasion favorable d'augmenter ses états et sa gloire. Je me mettrai moi-même à la tête des troupes; et s'il est vainqueur, quelle gloire retirera-t-il de son triomphe sur une femme? mais quelle honte ne sera-ce pas pour lui, s'il est vaincu? » Bogoris sentit toute la force de cette réponse, et renouvela son traité de paix avec l'impératrice. Théodora lui renvoya sa sœur, faite prisonnière sur les frontières. Bogoris embrassa le christianisme en 841, et l'année d'après envoya son fils à Rome, demander des évêques et des prêtres au souverain pontife. Sa conversion est due, à ce que l'on assure, à un tableau du jugement dernier, que lui présenta un pieux solitaire, nommé *Méthodius*.

* BOGUET (Henri), grand-juge de la terre de Saint-Claude, né dans le xvi^e siècle à Pierre-Court, près de Gray en Franche-Comté, est auteur des ouvrages suivants, dont le premier était jadis très-recherché: *Discours des sorciers, tirés de quelques procès, avec une Instruction pour un juge en fait de sorcellerie*, Paris, Binet, 1603, in-8; Lyon, Pillehote, 1602, in-8; Lyon, Rigaud, 1607 ou 1608 et 1610, in-8; Rouen, Osmond, 1606, in-12. Toutes les éditions de cet ouvrage sont rares, la famille de Boguet en ayant supprimé les exemplaires avec le plus grand soin. *Les actions de la vie et de la mort de saint Claude*, Lyon, 1609, in-8, et 1627, in-12. *In consuetudines generales comitatûs Burgundia observationes*, Lyon, Pillehote, 1604, in-4; Besançon, Bogillot, 1725, in-4. C'est le premier ouvrage qui ait paru sur la coutume de Franche-Comté, et il est encore estimé des jurisconsultes. Boguet fut nommé, en 1618, conseiller au parlement de Dôle; mais son admission dans cette compagnie éprouva de grandes difficultés, et il fallut un ordre exprès du prince pour l'enregistrement de ses lettres de nomination. On croit que le chagrin qu'il en éprouva avança sa mort, arrivée le 23 février 1619.

* BOGUPHALUS, évêque de Posnanie, mort en 1253, est auteur d'une *Chronique de Pologne* qui s'arrête en 1252, et continuée jusqu'en 1271 par Godelas Basko, custode de l'église de Posnanie, Varsovie, 1752.

* BOHADIN ou BOHA EDDYN, historien arabe dont le nom propre est Youcouf, et le surnom Aboul-Mahacin, est plus connu parmi les écrivains orientaux sous le nom de d'IBN-CHADDAD, c'est-à-dire fils de Chaddad. Il naquit à Massoul l'an 539 de l'hégire (1145) et devint Cādhyllasker ou juge de l'armée sous Saladin, dont il fut le favori, et dont il a écrit la *Vie*. C'est plutôt un panégyrique qu'une histoire. L'auteur s'arrête avec trop de complaisance sur les détails qui font connaître la piété et les vertus morales et religieuses de son héros. Son histoire a servi de guide à M. Marin, auteur de l'*Histoire de Saladin, sultan d'Egypte et du Caire*.

* BOHAN (le baron François-Philibert Loubat de), lieutenant-général, naquit en 1731 à Bourg-en-

Bresse (Ain), et devint successivement officier dans le régiment Royal-Pologne, capitaine dans les dragons de la Rochefoucault, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major-général de la Gendarmerie. Il mourut en 1804 dans sa ville natale. On lui doit : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8 ; *Mémoire sur les haras*, ouvrage posthume, revu et publié par J. de Lalande, avec une notice sur l'auteur, Paris, 1805, in-8 ; plusieurs *Mémoires* lus à l'académie de Bourg dont il était membre.

* BOHÉMOND (Marc), né vers l'an 1066, était fils de Robert Guiscard, aventurier normand, qui sut, par son adresse et sa valeur, s'élever au rang de duc de la Pouille et de la Calabre. Bohémond servit de bonne heure sous son père, et sut réunir dans l'âge le plus impétueux la prudence au courage. Il prit Corfou de concert avec son père, se signala dans un combat contre les Vénitiens, et après avoir vaincu les Grecs, près d'Arta, il entra dans la Thessalie, et y poursuivit ses conquêtes. Robert mourut en 1085, et laissa à Roger, son fils cadet, le duché de la Pouille et celui de Calabre. Bohémond, irrité de cette préférence, s'arma contre son frère, qui fut obligé de lui céder la principauté de Tarente. En 1096 il se croisa, et partit pour la Terre-Sainte à la tête de 10,000 cavaliers, de près de 30,000 fantassins et de l'élite de la noblesse de Sicile, de Calabre et de la Pouille, ainsi que d'un grand nombre de seigneurs normands, parmi lesquels on distinguait le fameux Tancrede, son cousin-germain. Le prince de Tarente haïssait Alexis, empereur de Constantinople, et celui-ci ne pouvait voir d'un bon œil celui qui avait été son plus redoutable ennemi. Néanmoins il lui fit un honorable accueil qui fut reçu politiquement. Bohémond consentit même à prêter serment de fidélité à Alexis, qui fut si satisfait de pouvoir compter ce guerrier au nombre de ses vassaux, qu'il lui fit offrir de plus riches présents qu'aux autres princes de l'expédition. Après des marches difficiles et des combats sanglants où Bohémond eut lieu de faire éclater sa valeur, les croisés vinrent mettre le siège devant Antioche, et Bohémond s'étant emparé par la ruse de cette ville, parvint de même à s'en faire donner la souveraineté. Nommé quelque temps après général de toute l'armée, il remporta une grande victoire contre les Sarrasins, et eut quelques difficultés avec Raimond, comte de Toulouse, au sujet de la reddition de la citadelle d'Antioche que tous deux réclamaient ; elle resta au prince de Tarente. Il ne suivit point les chrétiens à Constantinople, et s'occupa à affermir sa domination sur Antioche. Pour rendre incontestable la légitimité de sa puissance, il vint à Jérusalem, recevoir des mains du patriarche Daimbert l'investiture de cette principauté. Quelque temps après, ayant voulu secourir une ville de Mésopotamie, ses troupes furent accablées par le nombre, et il fut fait prisonnier. Il resta deux ans en captivité. Ce ne fut qu'avec peine, et moyennant une forte rançon, qu'il parvint à recouvrer sa liberté. En rentrant dans ses états, il les trouva augmentés de plusieurs villes par la valeur de Tancrede. Sa détention n'avait point diminué son ambition ni sa haine contre les Grecs. Il marcha contre

eux, mais la rapidité de ses progrès ne répondant point à son attente, il résolut de passer en Europe pour chercher de plus grands secours. La route n'étant point sûre, il imagina un stratagème singulier. Il fit courir le bruit qu'il était mort, et se fit enfermer dans un cercueil qu'on mit sur un vaisseau entouré de pleureurs, et il traversa ainsi la flotte des Grecs au bruit des réjouissances que sa mort excitait. Bohémond arriva ainsi en Italie, et suscita de tous côtés des ennemis à Alexis. Il vint en France, y fut reçu avec de grands témoignages d'estime par Philippe I^{er}, qui lui permit de lever des troupes, et lui donna en mariage Constance, sa fille. Bohémond, ayant obtenu des secours puissants de la France, de l'Italie et de l'Espagne, rassembla toutes ses forces au port de Bari, fit voile pour l'Illyrie, et alla mettre le siège devant Duras. Les Grecs furent défaits dans plusieurs actions ; mais ayant été vaincu à son tour, et se voyant pressé par les murmures de ses troupes accablées par les maladies et par la famine, il fut obligé de traiter avec l'empereur et de renoncer à ses projets d'agrandissement. Antioche lui fut conservée, et devint la capitale d'une principauté qui subsista pendant 190 ans. Bohémond mourut dans la Pouille l'an 1111, lorsqu'il se préparait à de nouvelles tentatives contre les Grecs. Le caractère de ce prince guerrier tenait également de la férocité des Normands, ses ancêtres, et de l'astuce des Italiens, ses sujets. Politique aussi adroit que guerrier valeureux, il ne parut jamais se décourager d'un revers, et tirait souvent avantage de ce qui semblait lui devoir nuire. Son ambition le suivit jusqu'au tombeau. Tout lui semblait possible pour s'agrandir. Les lois même du serment et de la fidélité à sa parole n'étaient plus respectées dès qu'elles étaient contraires à ses intérêts. Il était d'une force prodigieuse, et sa stature, dit Anne Comnène, fille de l'empereur Alexis, surpassait d'une coudée celle des hommes les plus grands. Il laissa un fils du même nom que lui, âgé de 11 ans.

* BOHIER, et non BOYER (Nicolas), en latin, *Boërius*, savant jurisconsulte, et magistrat intègre, naquit à Montpellier, vers 1470. Il fut successivement avocat à Bourges, où il enseigna le droit, conseiller au grand conseil, président à mortier au parlement de Bordeaux, et mourut dans cette ville. Il légua tous ses biens à l'hôpital de Bordeaux, où il est enterré. Ses ouvrages, écrits en latin, se ressentent de la barbarie des temps, et l'on y remarque plus d'érudition que de logique ; mais on peut encore les consulter avec fruit. Ce sont : *Tractatus de officio et potestate Legati à latere in regno Franciæ*, Lyon, 1509, in-8 ; *Tractatus de Seditiosis*, in-12 ; *Commentaria in consuetudines Bituricensis*, Bourges, 1543, in-4, réimprimé depuis ; *Boerii consilia*, Venise, 1574, in-8 ; *Decisiones in senatu Burdegalenisium discussæ ac promulgatæ*. C'est le plus estimé des ouvrages de Bohier. La meilleure édition est celle de Lyon, Ant. Vincent, 1567, in-fol. On y a joint ses *Conseils*, son *Traité des Séditieux*, un autre, *De custodiâ clavium portarum civitatis*, et des additions de Bohier au *Traité* de Jean Montanus *De autoritate magni Consilii*. Ces décisions ont été traduites en français par Jacques Corbin,

BOHN ou BOHNUS (Jean) naquit à Leipsig en 1640, fut fait professeur de médecine, anatomie et thérapeutique, dans cette ville, en 1679, et y mourut en 1718. Il est auteur de plusieurs ouvrages estimés, entre autres d'un excellent traité, *De Acido et Alkali*, Leipsig, 1673, in-8 : il est bien raisonné, et l'auteur jette beaucoup de lumière sur son sujet.

* BOHUN (Edmond), écrivain anglais, vivait du temps de la reine Anne. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : une *Défense de la déclaration de Charles II*; *Dictionnaire géographique*; *Histoire de la Désertion*, ou *Récit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689; *Grand Dictionnaire historique, géographique et poétique*; *Caractère de la reine Elizabeth*.

* BOHUSZ (l'abbé Xavier), savant polonais, né en Lithuanie, le 1^{er} janvier 1746, après avoir terminé ses études au collège de Wilna, fut placé auprès du fameux Antoine Tyzenhauz, surnommé le *Colbert de la Pologne*. Il parcourut depuis presque toute l'Europe, et fit une relation de ces voyages en trois grands volumes. Il rédigea également en trois volumes du même format, l'*Histoire de la confédération de Bar*; mais ces deux ouvrages tombèrent ainsi que plusieurs autres au mois d'avril 1794, entre les mains des Moscovites qui les anéantirent. Bohusz mourut à Varsovie, vers 1830. On a de lui une importante *Dissertation sur la nation lithuanienne*, imprimée en 1808, dans les annales de la société des amis des sciences; *Le philosophe sans religion*, Wilna, 1786, 2 vol.

BOIARDO (Matteo-Maria), comte de Scandiano, fief relevant du duché de Ferrare, gouverneur de la ville et citadelle de Reggio, s'appliqua à la poésie italienne et latine. Son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait un grand nom parmi les poètes italiens, est le poème l'*Orlando innamorato*; le fonds est tiré de la Chronique fabuleuse de l'archevêque Turpin; il le composa à l'imitation de l'Iliade; mais il l'imite de fort loin, et son poème est une fort mauvaise copie. L'*Orlando furioso* de l'Arioste n'est en quelque sorte que la continuation de l'*Orlando innamorato*, que son auteur laissa imparfait. Mêmes héros dans les deux poèmes; leurs aventures, commencées par le Boiardo, sont terminées par l'Arioste, en sorte que la lecture de l'un est absolument nécessaire pour la parfaite intelligence de l'autre. On ne peut refuser à Boiardo l'imagination la plus vive et la plus brillante : et à ce titre, il doit être regardé comme un des plus grands poètes que l'Italie ait produits. Si l'Arioste lui est supérieur du côté du style et du coloris, il ne le cède en rien à l'Arioste pour l'invention et la variété des épisodes. Dans l'un et dans l'autre on souhaiterait plus de sagesse et de décence. Boiardo est encore auteur d'*Eglogues* latines estimées, et imprimées à Reggio, 1500, in-4, et de *Sonnets*, qui ne le sont pas moins, Venise, 1501, in-4; d'une comédie intitulée *Timon*, Venise, 1517, in-8, très-rare, et la première pièce de ce genre qui ait été, dit-on, composée en vers italiens; de quelques autres poésies italiennes, et de plusieurs traductions d'auteurs grecs et latins, tels qu'Hérodote et Apulée. Il mourut à Reggio, le 20 février 1494. La meilleure édition du texte

original de l'*Orlando innamorato* est celle de Venise, par les frères Nicolini de Sabio, en 1544, in-4; je dis le texte original, parce que ce poème a été ensuite refait par le Berni. Voy. BERNI.

BOIER. Voy. BOHER.

* BOICHOT (Jean), statuaire distingué, né en 1738 à Châlons-sur-Saône et mort à Paris en 1814, alla se perfectionner en Italie par l'étude des modèles antiques, puis revint en France où il fut nommé bientôt statuaire du roi et membre de l'académie de peinture et de sculpture et plus tard correspondant de l'Institut. Parmi ses ouvrages, on cite le groupe colossal de *saint Michel*, la statue également colossale de l'*Hercule assis*, autrefois placée sous le portique du Panthéon à Paris, la statue de *saint Roch*, le groupe de *saint Marcel*, les *bas-reliefs des Fleuves* qui décorent l'arc triomphal des Tuileries.

* BOIELDIEU (Adrien), célèbre compositeur, né à Rouen en 1775, reçut ses premières leçons d'un organiste. A peine âgé de dix-huit ans, il composa un petit opéra dont le succès fut tel à Rouen, qu'on lui conseilla d'aller le présenter à Paris. Malheureusement pour le jeune artiste, une espèce de révolution musicale venait de s'opérer à Paris. Il fallait donc se faire une nouvelle éducation musicale; mais comme il lui fallait vivre avant tout, il se fit accordeur de pianos, et fut accueilli dans la maison d'Erard, alors le rendez-vous de tout ce qu'il y avait d'artistes distingués. Ayant trouvé quelques paroles de romance, la musique délicieuse qu'il y adapta lui valut de grands succès. Des duo de piano et de harpe qui vinrent ensuite, ne réussirent pas moins, et on lui confia enfin un opéra en 5 actes, *Zorème et Zulnare*; mais il n'en put obtenir la représentation : il fallut qu'il s'essât auparavant dans des ouvrages en un acte. Son premier opéra joué fut la *Famille suisse*; ensuite vinrent *Zorème et Zulnare*; *Montbreuil et Verville*, la *Dot de Suzette*, les *Méprises espagnoles*, *Beniouski*, le *Calife*. L'immense succès de cette dernière production n'aveugla point Boieldieu, alors professeur de piano au Conservatoire, sur ce qui lui manquait; il eut la modestie de demander des leçons à Chérubini, et, *Ma tante Aurore*, prouva combien il en avait profité. La place de maître de chapelle de l'empereur de Russie lui fut proposée vers cette époque,* et les avantages qui y étaient attachés étaient trop grands pour ne pas séduire Boieldieu, qui, quoique brillant au premier rang à Paris, y trouvait des concurrents redoutables. Il se rendit donc à Saint-Petersbourg, où il resta jusqu'en 1811, et où il composa la musique de *Télémaque* et d'*Aline, reine de Golconde*. Depuis son retour en France, il donna successivement *Rien de trop* et la *Jeune femme colère*, composés en Russie, *Jean de Paris*, la *Fête du village voisin*, le *Nouveau Seigneur*, *Charles de France* (à l'occasion du mariage du duc de Berry), en société avec Hérold (voy. HÉROLD), dont il favorisa ainsi le début dans la carrière qu'il devait illustrer; le *Chaperon*, qu'il donna après sa réception à l'Institut, où il remplaça Méhul en 1817. Les *Voitures versées*, la *Dame blanche* et les *Deux nuits* furent ses dernières productions. Sa santé, altérée depuis longtemps, dépérissait de plus en plus, et il

se rendit aux eaux, mais il ne trouva pas le soulagement qu'il y cherchait; on le transporta presque mourant à Bordeaux et de là à Jarcy, où il expira le 8 octobre 1834. Il avait été décoré de l'ordre de la légion-d'honneur. Lorsqu'il eut reçu cette décoration, contrarié de ce que son confrère, M. Catel, ne l'avait pas aussi reçue, il ne se donna point de repos qu'il ne l'eût obtenue pour son ami: « C'est » un mauvais service que vous m'avez rendu, dit » celui-ci à Boïeldieu, on ne saura plus comment » me distinguer à l'institut; j'étais le seul qui ne » l'eût pas, et quand on voulait me désigner, on » disait: Tenez, M. Catel, c'est ce monsieur là-bas, » celui qui n'a pas la croix d'honneur. Maintenant » je serai perdu dans la foule.— Eh bien! lui ré- » pondit Boïeldieu, portez-la par amitié pour moi. » Je n'osais plus sortir avec vous: j'étais trop hu- » milié, lorsqu'on nous rencontrait ensemble, et » qu'on voyait que l'homme de mérite n'avait pas » la croix que j'avais. »

BOIGNE (le général, comte de), dont le véritable nom est Benoît le Borgne, né à Chambéry en 1751, est connu par son immense fortune et par le noble usage qu'il en fit. Il était frère de Leborgne, député de Saint-Domingue au conseil des Cinq-cents en 1797. Il s'enrôla au service de France en 1768, puis à celui de Russie, et enfin à celui de la compagnie anglaise des Indes. Il s'attacha à la fortune de Mahadajey-Sindia, chef de Marattes, qui le nomma commandant de sa troupe. Les dons de Sindia furent immenses: Boigne voulut en jouir dans sa patrie. Il vint en Angleterre où il épousa M^{lle} d'Osmond qui lui donna un fils; il voyagea pendant quelque temps en Europe, puis se fixa près de Chambéry, où il est mort le 21 juin 1830. La liste des legs qu'il a faits à Chambéry est énorme: 1,200,000 fr. pour un hospice de vieillards; 500,000 fr. pour un hospice d'aliénés; 500,000 fr. pour un dépôt de mendicité; 500,000 fr. pour le collège; 200,000 fr. pour établir de nouveaux lits dans les hospices; 100,000 fr. pour faire apprendre des métiers à de jeunes filles, etc., etc. Ses dons pour cette ville s'élevèrent à 5,678,000 fr., sans compter ce dont il a fait présent aux jésuites et aux capucins. Son testament est empreint de la même générosité: il a légué à ses domestiques de 1,500 à 10,000 fr. de capital; à son frère et à son neveu, des propriétés de la valeur de 500,000 fr.; à des parents éloignés et à des amis environ 100,000 fr. en souvenirs; à ses petits-enfants, 200,000 fr. à chacun, à l'époque de leur majorité; à sa femme, une pension viagère de 600,000 fr. Son fils a hérité en outre de plusieurs millions.

BOILE. Voy. BOYLE.

BOILEAU (Gilles), frère aîné de Despréaux, et fils de Gilles Boileau, greffier de la grand-chambre du parlement de Paris, s'est fait un nom par ses poésies, mais ses vers sont faibles et négligés. Sa traduction du 4^e livre de l'Enéide en vers, en offre quelques-uns d'assez bons. Ses meilleurs ouvrages sont en prose. Les principaux sont *La Vie et la traduction d'Épictète* et de Cébès, 1657, in-12; celle de Diogène-Laërce, 1668, 2 vol. in-12; Deux dissertations contre Ménage, 1656, in-4; *Œuvres post-*

humes, 1670, in-12, etc. Il était de l'académie française. Il mourut en 1669, âgé de 38 ans. Boileau avait de la littérature et de l'esprit: il écrivait facilement en vers et en prose, mais il ne se défiait pas assez de sa facilité. — Il y a encore un autre Gilles BOILEAU, dont les poésies, avec celles de Jacques de Boulogne, poète liégeois, furent imprimées à Anvers, 1533, et qui est auteur d'un *Traité des causes criminelles*, petit in-12, imprimé à Lyon, 1537. Cet ouvrage est dédié au mayeur et aux échevins de Liège, et cette dédicace nous apprend que ses ancêtres étaient liégeois.

BOILEAU (Jacques), frère du précédent, docteur de Sorbonne, doyen et grand-vicaire de Sens pendant plus de 20 ans, ensuite chanoine de la Sainte-Chapelle en 1694, naquit à Paris en 1635 et y mourut en 1716, doyen de la faculté de théologie. Il avait, comme son frère, l'esprit porté à la satire et à la plaisanterie. Despréaux disait de lui, que « s'il » n'avait été docteur de Sorbonne, il aurait été docteur de la comédie italienne. » Ses ouvrages roulent sur des matières singulières, qu'il rend encore plus piquantes par un style dur et mordant, et par mille traits curieux. Il les écrivait toujours en latin, de crainte, disait-il assez mal à propos, que les évêques ne les censurassent. Les principaux sont: *De antiquo jure presbyterorum in regimine ecclesiastico*, 1678, in-8, sous le nom supposé de Claude Fontéus; *De antiquis et majoribus Episcoporum causis*, 1678, in-4; Le traité de Ratramne *De corpore et sanguine Domini*, avec des notes, 1712, in-12. Il en avait donné une version française en 1686, in-12; *De sanguine corporis Christi post resurrectionem*, 1681, in-8, contre le ministre Alix; *Historia confessionis auriculariae*, 1683, in-8; *Marcelli Anagnini disquisitiones de residentia canonicorum*, avec un traité, *De tactibus impudicis prohibendis*, Paris, 1665, in-8. *Historia Flagellantium*, contre l'usage des disciplines volontaires. Dans ce traité historique, imprimé à Paris, in-12, en 1700, traduit en français, 1701, in-12, il y a des détails qu'on eût souffert à peine dans un livre de chirurgie. Du Cerceau et Thiers le critiquèrent avec raison. On en publia une traduction encore plus indécente que l'original; mais l'abbé Granet l'a réformée, en la réimprimant en 1732. *Disquisitio historica de re vestiaria hominis sacri, vitam communem more civili traduentis*, 1704, in-12. Ce traité fut fait pour prouver qu'il n'est pas moins défendu aux ecclésiastiques de porter des habits trop longs que trop courts. On a vu cet abbé, dans ses derniers jours, aller dans Paris avec un habit qui tenait le milieu entre la soutane et l'habit court. *De re beneficiaria*, 1710, in-8; *Traité des empêchements du mariage*, à Sens, sous le titre de Cologne, 1691, in-12; l'auteur, pour de bonnes raisons, ayant déguisé le lieu d'impression. Il y a bien des choses fausses ou hasardées, qui sont réfutées à l'article LAUNOY. *De librorum circa res theologicas approbatione*, 1708, in-16. On a recueilli ses bons mots et ses singularités. Dans le temps des disputes excitées au sujet des cérémonies chinoises, il prononça sur ce sujet un discours en Sorbonne. Jacques Boileau était partisan du richérisme (voy. RICHIER), ce qui paraît surtout dans le traité de an-

quo jure Presbyterorum. Dans l'*Historia confessionis auricularia*, il établit des paradoxes révoltants.

BOILEAU (Nicolas), sieur Despréaux, naquit, selon Louis Racine, à Paris, selon le plus grand nombre des biographes, à Crosne, près de Paris, le 1^{er} novembre 1636, de Gilles Boileau, père des précédents. Son enfance fut fort laborieuse, un coq d'inde le mutila, si l'on en croit l'auteur de l'*Année Littéraire*. A l'âge de 8 ans il fallut le tailler. Sa mère étant morte, et son père se trouvant absorbé dans ses affaires, il fut abandonné à une vieille servante qui le traitait avec dureté. On rapporte que son père, quelques jours avant de mourir, disait de ses enfants, en examinant leur caractère : « Gillot » est un glorieux, Jacquot un débauché, Colin un » bon garçon ; il n'a point d'esprit, il ne dira du » mal de personne. » L'humeur taciturne du petit Nicolas fit porter ce jugement. On ne tarda pas à le trouver mal fondé. Il n'était encore qu'en quatrième, lorsque son talent pour la poésie se développa. Une lecture assidue des grands poètes de l'antiquité que le temps des repas interrompait à peine, annonçait qu'il était né pour quelque chose de plus que son père n'avait pensé. Il avait commencé ses études au collège d'Harcourt ; il les continua à celui de Beauvais. Dès qu'il eut fini son cours de philosophie, il se fit recevoir avocat. Du droit, il passa à la théologie scolastique. Dégoûté de ces deux sciences, il se livra à son inclination. Ses premières satires parurent en 1666. Elles furent recherchées avec empressement par les gens de goût et par les malins, et déchirées avec fureur par les auteurs que le jeune poète avait critiqués. Boileau répondit à tous leurs reproches, dans sa 9^e *Satire à son esprit*. L'auteur emploie le masque de l'ironie, et enfonce ses dards en feignant de badiner. Cette pièce a été mise au-dessus de toutes celles qui l'avaient précédée. La plaisanterie y est plus fine, plus légère et plus soutenue, mais aussi souvent poussée trop loin. En attaquant les défauts des écrivains, Boileau le satirique n'épargna pas toujours leur personne. On est fâché d'y trouver que *Colletet, crotté jusqu'à l'échine, allait mendier son pain de cuisine en cuisine* ; que *Saint-Amand n'eut pour tout héritage que l'habit qu'il avait sur lui*, etc. : personnalités blâmables, et qui dérogent au mérite de la critique la mieux fondée. L'on peut même dire que, quant aux jugements littéraires, ses Satires n'étaient pas exemptes de préjugés, de partialité et de malignité. Son *Art poétique* suivit de près ses *Satires*. Ce poème renferme les principes fondamentaux de la poésie et de tous les différents genres de poésie, resserrés dans des vers énergiques et pleins de choses. La poétique d'Horace a moins d'ordre et d'art, mais elle fait le fondement de l'autre, et en a fourni presque toutes les idées. Le *Lutrin* fut publié en 1674, à l'occasion d'un différend entre le trésorier et le chantre de la Sainte-Chapelle. Ce fut le premier-président de Lamoignon qui proposa à Despréaux de le mettre en vers. Un sujet si petit en apparence, acquit de la fécondité sous la plume du poète. Cependant les personnages ne sont pas nobles, l'action n'est pas importante, le sujet est fri-

vole. Qu'y apprend-on ? Quel fruit pourront tirer les jeunes gens qui liront ce poème ? Ils apprendront à parler sans respect de ceux qu'ils devraient s'accoutumer à respecter. Un prélat devenu trésorier de la Sainte-Chapelle est peint comme un homme efféminé, assis mollement sur des coussins, ou couché sur un lit de plumes, et plus occupé du soin d'aller à table que d'aller à l'église. Des chanoines vermeils, pieux fainéants, et brillants de santé, s'engraissent dans une sainte oisiveté, couchés dans des lits enchanteurs, et n'ayant jamais vu, depuis trente ans, le lever de l'aurore. Les cordeliers, les augustins, les mineurs, ont chacun leur coup de pinceau. Cîteaux est le séjour de la volupté, de la mollesse et des plaisirs nonchalants. Tous les religieux en général sont accusés d'aimer la mollesse, les chanoines d'être indolents, les prélats de briguer d'amples revenus pour en abuser. On dira que Boileau a soin d'avertir dans la préface que les chanoines qu'il traite si mal, sont d'un caractère opposé à ce qu'il en dit dans ses vers. Mais pourquoi en parler mal, s'ils méritent qu'on en parle bien ? Louis XIV choisit Boileau pour écrire son histoire conjointement avec Racine. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1684. Il fut aussi un des membres de l'académie naissante des inscriptions et belles-lettres. Boileau, que son titre d'historiographe appelait souvent à la cour, y parut avec toute la franchise de son caractère ; franchise qui tenait un peu de la brusquerie. Mais après la mort de son ami Racine, Boileau n'y parut plus qu'une seule fois pour prendre les ordres du roi sur son histoire. *Souvenez-vous*, lui dit ce prince en regardant sa montre, *que j'ai toujours une heure par semaine à vous donner, quand vous voudrez venir*. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, tantôt à la ville, tantôt à la campagne. Dégoûté du monde, il ne faisait plus de visites, et n'en recevait que de ses amis. Il n'exigeait pas d'eux des flatteries ; il aimait mieux, disait-il, *être lu qu'être loué*. Sa conversation était trainante, mais agréable par quelques saillies, et utile par des jugements ordinairement exacts sur les écrivains. Lorsqu'il sentit approcher sa fin, il s'y prépara en chrétien qui connaissait ses devoirs. Il mourut en 1711, à l'âge de 75 ans, à la suite d'une hydropisie de poitrine. La religion, qui éclaira ses derniers moments, ne l'avait jamais quitté, et les écarts de sa conduite ou de ses écrits, n'avaient point affaibli son attachement au christianisme. Ayant joui pendant huit ou neuf ans d'un prieuré simple, il le remit au collateur pour y nommer un autre, et distribua aux pauvres tout ce qu'il en avait retiré. Son zèle pour ses amis égalait sa religion. Le célèbre Patru se voyant obligé de vendre sa bibliothèque, Despréaux la lui acheta un tiers de plus qu'on ne lui en offrait et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort... Parmi les nombreuses éditions qu'on a publiées des ouvrages de Boileau, on distingue celles de Genève, 1716, 2 vol. in-4, avec des éclaircissements par Brossette ; de La Haye, 2 vol. in-fol. avec des notes, des fig. de Piccart, 1718 et 1722, 4 vol. in-12, avec des figures du même graveur ; de 1740, 2 vol. in-4, fig. de Cochin ; de Durand, 1747, 5 vol. in-8, avec fig. et

des éclaircissements par de Saint-Marc; Didot l'aîné, 1788, 3 vol. in-18, pour l'éducation du Dauphin, et 1789, 2 vol. in-4, 1819, 2 vol. in-fol : avec le commentaire de Daunou, Paris, 1809, 3 vol., et 1823, 4 vol. in-8; avec les notes de saint Sevrin, 1821-23, 4 vol. in-8; avec les notes de Berriat Saint-Prix, 1830, 4 vol. in-8. Dans ces diverses éd. on trouve douze *Satires*. Les meilleures sont la 2^e, la 7^e, la 8^e, la 9^e et la 10^e, et la moins bonne est la 12^e, sur l'*Equivoque*. Douze *Eptires*, pleines de vers bien frappés, de peintures vraies, de maximes de morale bien rendues; mais on voudrait qu'il n'eût pas mêlé les petites choses aux grandes, par exemple, le nom de Cotin avec celui de Louis XIV. On lui reproche encore des idées superficielles, des plaisanteries monotones, des vues courtes et de petits desseins. Chapelle, son ami, à qui il avait demandé ce qu'il pensait de son style, lui répondit : *Tu es un bœuf qui fait bien son sillon. L'art poétique* en quatre chants. *Le Lutrin* en six : deux *Odes*, l'une contre les Anglais faite dans sa jeunesse; l'autre sur la prise de Namur, ouvrage d'un âge plus avancé, mais qui n'en vaut pas mieux; deux *Sonnets*; des *Stances* à Molière, un peu faibles; cinquante-six *Epi-grammes*, fort inférieures à celles de Rousseau; un *Dialogue de la Poésie et de la Musique*; une *Parodie*; trois petites pièces latines; un *Dialogue sur les Héros de Romans*; la traduction du *Traité du Sublime de Longin*, peu estimée : elle manque d'exactitude, de précision et d'élégance; des *Réflexions critiques* sur cet auteur, etc., etc. Le plus grand mérite de Despréaux est de rendre ses idées d'une manière serrée, vive et énergique, de donner à ses vers ce qu'on appelle l'harmonie imitative, de se servir presque toujours du mot propre. Il est grand versificateur, quelquefois poète et bon poète : par exemple, dans son épître sur le passage du Rhin, dans quelques descriptions de son Lutrin, et dans d'autres endroits de ses ouvrages; mais il ne l'a pas toujours été dans quelques-unes de ses *Satires* et de ses *Eptires*, surtout dans les premières et dans les dernières. Il a paru créateur en copiant; mais on lui reproche (et il en convenait lui-même) de n'avoir point assez varié le tour de ses ouvrages en vers et en prose. On le blâme encore, non pas de s'être élevé contre la morale voluptueuse de Quinault, mais de n'avoir pas rendu justice aux talents de ce poète, auxquels il ne manquait que d'être mieux employés. On a mis à la tête de l'édition de ses Œuvres de 1740 un *Bolœana*, ou *Entretiens* de M. de Monchesnay avec l'auteur. Boileau y paraît souvent dur et tranchant. Fontenelle a relevé quelques articles, dans lesquels on trouve des décisions un peu hardies. Depuis que les petits poètes modernes se croient bien supérieurs à tout ce qu'a produit le siècle de Louis XIV, ils se sont ligüés contre la réputation de Boileau, qui n'en sera pas moins le poète des gens de goût, des esprits mâles et solides. Daunou et Auger ont fait son éloge; le premier a été couronné par l'académie de Nîmes en 1787, le second, par l'Institut en 1803. Sa vie a été écrite par Desmaizeaux, Amsterdam, 1712, in-12.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, de l'académie française, s'adonna de bonne heure à la

chaire. Il prêcha devant Louis XIV, qui répandit sur lui ses bienfaits. Cet orateur, né à Beauvais, mourut en 1704. Il est connu par des *Homélies* et des *Sermons* sur les *Evangelies* du Carême, qui ont été donnés au public après sa mort par Richard, en 2 vol. in-12, à Paris, chez Louis Guérin, 1712. On a encore de lui des *Panegyriques*, in-4 et in-12, qu'on entendit avec plaisir dans le temps, mais qu'on ne lit plus guère.

BOILEAU (J.-Jacques), chanoine de l'église Saint-Honoré à Paris, était né en 1649 au diocèse d'Agen, dans lequel il posséda une cure. La délicatesse de sa complexion l'ayant obligé de la quitter, il se rendit à Paris où il joua un rôle dans les disputes et les négociations relatives au jansénisme, auquel il se montra favorable. Le cardinal de Noailles lui donna des témoignages de son estime. Il mourut en 1735, à 86 ans. On a de lui des *Lettres sur différents sujets de morale et de piété*, 2 vol. in-12. La *Vie de madame la duchesse de Liancourt*, et celle de madame Combe, institutrice de la maison du Bon-Pasteur. Tous ces ouvrages, écrits d'un style trop oratoire, annoncent un fonds d'esprit et de bonne morale, mais quelquefois un peu de prévention.

* BOILEAU (Jacques), né en 1732, était versé dans l'étude des lois et fut appelé aux fonctions de juge-de-peace, lors de l'organisation primitive de cette institution. Appelé, en 1792, par le département de l'Yonne à siéger à la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sur-sis. A son retour d'une mission à l'armée du Nord, il dénonça la commune de Paris et Marat, en exprimant le vœu que la tribune fût purifiée quand ce monstre y aurait paru. Depuis il se prononça contre la Montagne, qu'il invoqua vainement, lorsqu'à la suite du 31 mai 1793, il fut compris dans la liste de proscription dressée contre les Girondins. Boileau, traduit avec vingt de ses collègues devant le tribunal révolutionnaire, fut condamné à mort, et exécuté le 31 octobre suivant, à l'âge de 41 ans.

* BOILEAU (Marie-Louis-Joseph), né à Abbeville et mort à Paris vers 1818, a laissé différents écrits dont les principaux sont : *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès*, 1803, in-12, réimprimés en 1803 : on reproche à cet ouvrage d'être trop superficiel; *Histoire du droit français*, 1806, in-12; *Code des faillites*, 1806, in-12; *Histoire ancienne et moderne des départements de la Belgique*, 1807, 2 vol. in-12; *l'Opinion*, poème, 1808, in-12; *Eptire à Etienne et à Nicolas Boileau*, 1810, in-12; *Eptire à l'amitié*, 1811, in-8; *Contrainte par corps, abus à réformer, appel à S. M. Louis XVIII et au corps législatif*, 1814, in-8.

* BOILEAU de MAULAVILLE (Edme-François-Marie), membre de la société des antiquaires de France, naquit à Auxerre, le 25 décembre 1759, d'une famille originaire de la Touraine et du Poitou, et se glorifiait de descendre d'Estienne Boilève, prévôt de Paris sous saint Louis. On a de lui dans le tome 5 des *Mémoires de l'académie celtique*, une *Notice sur un proverbe ou dicton populaire de Picardie* : Tout le monde, le vacher de Chaunty; *Sur le sobriquet des singes de Chaunty*, et sur quelques anciens usages singuliers; et dans le tome 7 de la société royale

des antiquaires, un *Nouveau mémoire sur le monument antique, autrefois connu par le nom de marbre de Thorigny, actuellement transféré en la ville de Saint-Lô*. Ce mémoire est un rapport fait au nom d'une commission sur des calques des inscriptions de ce marbre que M. Clément, maire de Saint-Lô, avait envoyé à la société royale des antiquaires. Boileau de Maulaville est parvenu à déchiffrer ces inscriptions, malgré l'état actuel de dégradation de ce monument des Viducasses, presque aussi complètement qu'elles l'avaient été dans le siècle dernier par Maffei et l'abbé Lebeuf. A ce mémoire est jointe la meilleure gravure que nous ayons de ces inscriptions. Il s'occupait depuis longtemps d'un grand travail sur le *Livre des établissements des Métiers de Paris*, par Estienne Boileaux ou Boilève, d'après le texte manuscrit de la bibliothèque du roi, avec de nombreux éclaircissements de tout genre, lorsqu'il mourut à Paris, le 25 septembre 1826.

* BOILLLOT (Henri), jésuite, né en Franche-Comté, le 29 sept. 1698, professa la rhétorique, la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre, fut ensuite nommé recteur du collège de Grenoble, puis de celui de Dôle, et mourut en cette ville, le 3 juillet 1733. On a de lui : *Explication latine et française du second livre des satires d'Horace*, Lyon, 1710, avec une *Dissertation en latin et en français sur la satire*; *le Noyer, élégie d'Ovide expliquée en français*, Lyon, 1712, in-12; *Maximes chrétiennes et spirituelles, extraites des œuvres du Père Nieremberg*, Lyon, 1714, 2 vol. in-12; *Sermons nouveaux sur divers sujets*, Lyon, 1714, 2 vol. in-12. Dans un recueil d'Odes, imprimé à Vienne en Dauphiné, 1711, in-12, on en trouve deux du P. Boillot, l'une intitulée : *la Philosophie préférée à la poésie*; et l'autre : *la Philosophie victorieuse de la poésie*. Il avait commencé un ouvrage de la *Recherche de la vérité*, que la mort l'a empêché de terminer. — BOILLLOT (Jean), minime, né à St-Mémin en Auxois, en 1638, mort à Semur, le 16 mars 1728, a laissé : *Lettres sur le secret de la confession*, Cologne (Dijon), 1703, in-12; *la Vraie Pénitence*, Dijon, 1707, in-12. — Un autre BOILLLOT (Philibert), prêtre de l'oratoire, est auteur d'un poème latin intitulé : *Passeres*, et d'une autre pièce de vers français, insérés tous deux dans le 8^e vol. de la continuation des *Mémoires de littérature*. Il était né à Beaune, et mourut à Dijon, le 25 décembre 1729, à soixante-neuf ans. — Joseph BOILLLOT a publié : *Modèles, artifices de feu, et divers instruments de guerre*, Chaumont, 1398, in-4, et Strasbourg, in-fol.; *Portraits et figures de termes pour user en l'architecture*, Langres, 1392, in-fol.

BOINDIN (Nicolas), né à Paris en 1676, d'un procureur du roi au bureau des finances, entra dans les mousquetaires en 1696. La faiblesse de son tempérament ne pouvant résister à la fatigue du service, il quitta les armes pour goûter le repos du cabinet. Il fut reçu en 1706 de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et l'aurait été de l'académie française, si la profession publique qu'il faisait d'être athée, ne lui eût donné l'exclusion. Il fut incommodé sur la fin de ses jours d'une fistule, qui

l'emporta le 30 novembre 1751. On lui refusa avec raison les honneurs de la sépulture. M. Parfait l'ainé, héritier des ouvrages de Boindin, les donna au public en 1753, en 2 vol. in-12. A la tête du premier, où l'on trouve 4 comédies en prose, est un mémoire sur sa vie et ses ouvrages, composé par lui-même. Cet homme, qui se piquait d'être philosophe, s'y donne, sans hésiter, tous les éloges qu'un fade panégyriste aurait eu quelque peine à lui accorder : moyen de célébrité devenu général parmi les philosophes modernes et tous nos sages à bruyantes prétentions. On a encore de lui un *Mémoire* dans lequel il accuse la Mothe, Saurin et Malaffaire, négociant, d'avoir complété la manœuvre qui fit condamner le célèbre et malheureux Rousseau. Ce mémoire qui n'a été publié qu'après sa mort, et n'est pas faiblement écrit, ne lui aurait pas concilié les suffrages des philosophes, peu favorablement disposés en faveur de J.-B. Rousseau. A une philosophie mordante et irréligieuse, Boindin joignait la présomption et l'opiniâtreté qui en est la suite, une humeur bizarre et un caractère insociable. Voici ce qu'un critique très-connu a dit à son sujet : « Quoique tout ce qu'il a écrit ne le distingue pas des auteurs médiocres, il est cependant un des quatre génies privilégiés du siècle de Louis XIV, qui, selon Diderot, auraient été seuls capables de fournir quelques articles à l'Encyclopédie. *Credite Pisones.* »

* BOINVILLIERS (J.-E.-J.-F.), correspondant de l'institut, né à Versailles le 5 juillet 1764, fit ses études à Paris, et dès le commencement de la révolution, en adopta les principes avec ardeur. Censeur du lycée d'Orléans, il passa, en qualité d'inspecteur, à celui de Douai; fut mis à la retraite en 1817 et vint à Paris dans l'intention de surveiller les éditions de ses nombreux ouvrages. En 1820, quelques revers lui firent quitter Paris, et il alla se fixer à Ourscamp, départ. de l'Oise, où il mourut au mois d'avril 1830. Auteur d'un nombre considérable d'ouvrages classiques, grammaires, dictionnaires, qui ont été adoptés tant en France que chez l'étranger, Boinvilliers n'a eu en vue, dans toutes ses compositions, que le perfectionnement de la langue française, et les moyens de rendre plus facile l'étude des langues mortes. Les maîtres et les élèves lui ont de très-grandes obligations. Ses ouvrages, qui ont donné naissance à tant d'autres du même genre, ont été remplacés par de meilleurs et il n'en est aucun qui lui ait survécu. Boinvilliers a travaillé à la *Biographie universelle* et publié un grand nombre d'articles de littérature dans les *Journaux*, et des poésies légères dans les *Almanachs*. Nous nous bornerons à citer ses principaux ouvrages : *Cacographie, ou Recueil de phrases dans lesquelles on a violé à dessein l'orthographe des mots et celle des participes*, 1822, in-12; *Orthographie, ou Corrigé de la cacographie*, 1822, in-12; *Cacologie, ou Recueil de locutions vicieuses, empruntées des meilleurs écrivains ou d'auteurs bien connus*, Paris, 1824, in-12; *Orthologie, ou Corrigé de la cacologie*, 1825, in-12; *Dictionnaire de tous les mots contenus dans l'Appendix de Diis*, Paris, 1814, in-18; dans le *Cornélius Nepos*, Paris, 1812, in-24; dans les *fables de Phèdre*,

Paris, 1812 et 1822, in-12 et in-18; *Grammaire latine théorique et pratique*: 9^e édit., Paris, 1815, in-12; *Mémorial latin, ou Série de questions sur la grammaire latine, suivies de réponses*, Paris, 1823, in-12; *Manuel des étudiants*, Paris, 1818, in-12; *Apolineum opus*, etc., ou *Traité théorique et pratique de l'art de faire des vers latins*, avec un *Corrigé*, Paris, 1802, 5^e édit., 1822-1824, 2 vol. in-12.

BOIS. Voy. SYLVUS (François).

BOIS (Jean du), *Joannes à Bosco*, né à Paris, fut d'abord célestin; mais ayant obtenu la permission de sortir du cloître, il prit le parti des armes, et s'y distingua tellement, que Henri III ne l'appelait que *l'empereur des moines*. Après l'extinction de la Ligue, il rentra dans son ordre, devint prédicateur ordinaire d'Henri IV, et mérita la bienveillance du cardinal Olivier, qui lui permit de porter son nom et ses armes, et lui procura l'abbaye de Beaulieu en Argonne. Après la mort d'Henri IV, il se déchaina dans ses sermons contre les jésuites, qu'il accusa d'en être les auteurs; mais étant allé à Rome en 1612, il fut regardé comme une tête dérangée ou comme un homme dangereux, et renfermé dans le château St.-Ange, où il mourut en 1626. Il fit imprimer *Bibliotheca Floriacensis*, Lyon, 1605, in-8. Ce sont de petits traités d'anciens auteurs ecclésiastiques, tirés des manuscrits de la bibliothèque du monastère de Fleuri-sur-Loire. La troisième partie, seulement, contient quelques opuscules de l'auteur. *Le Portrait royal d'Henri IV* (c'est son Oraison funèbre), 1610, in-8; celle du cardinal Olivier, son bienfaiteur, Rome, 1610, in-4, et des *Lettres*.

BOIS (Philippe GOIBAUD, sieur du), né à Poitiers, membre de l'académie française, maître à danser, ensuite gouverneur de Louis-Joseph de Lorraine, duc de Guise, a traduit beaucoup d'ouvrages de saint Augustin et de Cicéron, deux génies fort différents, auxquels il prête le même style. Il mourut à Paris en 1694, âgé de 68 ans. Ses traductions sont enrichies de notes savantes et curieuses. Celles qui accompagnent les *Lettres* de saint Augustin, lui furent fournies par Tillemont. La longue préface qu'il mit à la tête des *Sermons* du même saint est assez bien écrite, mais très-mal pensée, suivant l'abbé Trublet. Le docteur Antoine Arnauld en fit une critique judicieuse.

BOIS (Gérard du), prêtre de l'Oratoire, natif d'Orléans, mort en 1696, composa, à la prière de Harlai, archevêque de Paris, *l'Histoire* de cette église, 1690, 2 vol. in-fol. Le 2^e ne parut que 8 ans après sa mort, par les soins du Père de la Ripe et du Père Desmolets de l'Oratoire.

BOIS DENNEMETS (Daniel du), gentilhomme normand, premier maréchal-des-logis de Gaston de France, fut tué en duel à Venise, par Juvigni, autre gentilhomme français, en 1627. On a de lui des *Mémoires d'un Favori du Duc d'Orléans*, in-12, où l'on trouve quelques particularités curieuses.

BOIS (Philippe du), né au diocèse de Bayeux, docteur de Sorbonne, bibliothécaire de le Tellier, archevêque de Reims, mourut en 1693. On a de lui un Catalogue de la bibliothèque confiée à ses soins, au Louvre, 1693, in-fol. Une édition de

Tibulle, Catulle et Propertius, en 2 vol. in-4, *ad usum Delphini*, 1685. Une édition des œuvres théologiques de Maldonat, Paris, 1677, in-fol. L'épître dédicatoire et la préface, dans lesquelles il fait l'éloge des mœurs et de la doctrine de ce jésuite, ne se trouvent pas dans plusieurs exemplaires.

BOIS (Nicolas du), né à Marche, dans le pays de Luxembourg, professeur d'Ecriture sainte, et président du collège du roi, à Louvain, s'est distingué par divers ouvrages contre le jansénisme, et a mis autant d'habileté à démasquer l'hypocrisie de cette secte naissante, que de solidité dans la réfutation de ses erreurs. Il mourut en 1696.

BOIS (Guillaume du), ou plutôt Dubois, cardinal, archevêque de Cambrai, principal et premier ministre d'état, naquit à Brive-la-Gaillarde dans le Bas-Limousin, d'un apothicaire. Il fut d'abord lecteur, ensuite précepteur du duc de Chartres. Il obtint sa confiance en servant ses plaisirs. L'abbé du Bois eut l'abbaye de Saint-Just en 1693, pour récompense de ce qu'il avait persuadé à son élève d'épouser M^{lle} de Blois. L'auteur des *Mémoires de M^{me} de Maintenon* dit que Louis XIV l'ayant proposé au Père de la Chaise, ce jésuite lui représenta que du Bois était adonné aux femmes, au vin et au jeu : *Cela peut être*, répondit le roi : *mais il ne s'attache, il ne s'enivre et il ne perd jamais*. Ces paroles peuvent caractériser l'abbé du Bois; mais on n'y reconnaît certainement pas Louis XIV; et c'est, sans doute, une de ces anecdotes factices dont l'infidèle auteur a rempli ses *Mémoires*. Le même auteur fait dire à du Bois : *Le jour où je serai prêtre, sera le jour de ma première communion*. Voici ce qui peut avoir donné lieu à ce bruit. Pendant l'absence que l'abbé du Bois avait faite pour son ordination en 1720, on demanda à un plaisant de la cour où il était allé? Il répondit qu'il *était allé faire sa première communion à Chanteloup, proche Triel*. On a blâmé le célèbre Massillon de lui avoir donné un témoignage pour être prêtre, et plus encore de l'avoir consacré évêque (conjointement avec l'évêque de Nantes). Du Bois parvint aux postes les plus importants. Il fut conseiller d'état, ambassadeur ordinaire et plénipotentiaire du roi en Angleterre l'an 1715, archevêque de Cambrai en 1720, cardinal en 1721, et premier ministre d'état en 1722. La même année il fut reçu de l'académie française, honoraire de celle des sciences et de celle des belles-lettres. Il eut beaucoup de part à toutes les révolutions de la régence. Ce fut lui qui porta le duc d'Orléans à ne point se soumettre à un conseil de régence, à exiler le duc de Ville-roi, etc. Il mourut le 10 avril 1723, des suites de ses débauches. « La fortune, dit le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*, s'était bien jouée de » lui, et s'était fait acheter longuement et chèrement par toutes sortes de peines, de soins, de » projets, de menées, d'inquiétudes, de travaux, » de tourments d'esprit, et elle se déploya enfin » sur lui par des torrents précipités de grandeur, » de puissance, de richesses démesurées, pour ne » l'en laisser jouir que quatre ans, dont je mets » l'époque à sa charge de secrétaire-d'état, et deux » seulement, si on la met à son cardinalat où à

» son premier ministère, pour lui tout arracher au » plus riant et au plus complet de sa jouissance, à » 66 ans. » Si on en croit les *Mémoires* du même auteur, ce cardinal-archevêque était marié avant de recevoir les ordres, et sa femme lui survécut : mais sans s'arrêter à ce que cette anecdote a de romanesque, l'on convient généralement que le duc de Saint-Simon accueillait sans choix et quelquefois sans jugement, tous les contes populaires. Du reste, il ne faudrait plus que ce trait pour combler les horreurs dont la vie de ce ministre est souillée. On a publié en 1789 une *Vie privée du cardinal du Bois*, qui est à quelques égards une caricature romanesque, mais qui dans le fond n'est que trop conforme au scandale de ses mœurs. Sevelinges a donné en 1815 ses *Mémoires secrets*, 2 vol. in-8.

BOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie du), née en 1663 au château de Courteilles en Normandie, mourut le 14 septembre 1730. Ses *poésies*, aujourd'hui oubliées, eurent quelque vogue. Elle a ramassé des *Mémoires* pour servir à l'histoire de Normandie, et laissé en manuscrit une *Chronologie historique du prieuré de La Chaise-Dieu*.

** BOISARD (J.-J.-F.-M.), le plus fécond des fabulistes français, né en 1743 à Caen, était, en 1768, secrétaire à l'intendance de Normandie, et fut pourvu deux ans après de la charge de secrétaire de la chancellerie de M. le comte de Provence. Ces faciles emplois lui laissèrent le loisir de cultiver son goût pour la poésie. Fournisseur du *Mercure* , il concourut dans différentes académies de province, et remporta le prix en 1790 à Rouen, par une *Ode* intitulée le *Déluge*. La révolution venait de lui enlever ses places ; il était trop peu satisfait du nouveau régime, pour en demander d'autres ; il prit le parti de revenir dans sa ville natale, où il continua de versifier jusqu'à sa mort en 1831. Le recueil complet de ses *Fables* forme 3 vol. in-8, imprimé en 1773, 1777 et 1806. Tous ont eu plusieurs éditions, ou du moins ont vu renouveler leur frontispice. La versification en est facile, mais prosaïque ; il en est plusieurs qui présentent avec une narration agréable, des détails infiniment heureux et une saine morale.

BOISARD. Voy. BOIZARD.

* BOISGELIN (Jean de Dieu-Raymond de Cucé), d'une famille très-ancienne de Bretagne, naquit à Rennes le 27 février 1732. Il fut destiné, dès son enfance, à l'état ecclésiastique, et fit ses études avec distinction. La mort d'un frère aîné, guidon des mousquetaires, qui fut tué au combat de Saint-Cast, l'ayant rendu, bien jeune encore, le chef de sa famille, il abandonna son droit d'aînesse à un autre frère, et suivit la carrière qu'il avait commencée. Nommé d'abord grand-vicaire de Pontoise, il passa, en 1763, à l'évêché de Lavaur, et, en 1770, à l'archevêché d'Aix. Il a laissé dans ce diocèse des souvenirs que la révolution n'a point effacés. La Provence lui dut la construction d'un canal qui porte son nom, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissements utiles, sans parler d'un pont qu'il avait fait bâtir à La-

vaur. « Ce fut par la sagesse unie à la générosité, » dit M. de Bausset dans une notice historique, que » M. de Boisgelin sauva, au commencement de la » révolution, la ville d'Aix des plus grands mal- » heurs. Dans un moment de disette, les greniers » publics avaient été pillés ; les excès auxquels le » peuple s'était livré allaient arrêter les approvi- » sionnements, lorsque l'archevêque se présenta » pour calmer le désordre, et mit 100,000 fr. à la » disposition des autorités locales pour l'achat de » grains. » Il publia en même temps une instruction pastorale, adressée aux curés de son diocèse, et leur recommanda d'inviter le peuple à rapporter aux greniers publics ce qu'il y avait pillé. La voix de la religion et de la piété fit ce que n'avaient pu faire les lois humaines : le peuple obéit à l'invitation de ses pasteurs, et s'assembla en foule dans la métropole, où il exprima de la manière la plus touchante sa reconnaissance pour le prélat qui travaillait si efficacement à adoucir ses maux. M. de Boisgelin vint, en 1789, comme député du clergé, siéger aux états-généraux, où il eut plusieurs fois l'occasion de montrer la sagesse et la modération de son caractère. A la fin de la session, la persécution qui s'éleva contre le clergé, le força de se retirer en Angleterre ; il ne revint dans sa patrie qu'à l'époque où le saint Siège se réconcilia avec la France. Il fut nommé à l'archevêché de Tours, en 1802, et, peu de temps après, il obtint le chapeau de cardinal. Il mourut le 22 août 1804, âgé de soixante-douze ans. Le cardinal de Boisgelin, qui avait montré dans le diocèse d'Aix le talent d'un administrateur, était doué d'un goût fin et délicat, d'un esprit brillant et facile ; il aimait les lettres et les cultiva avec succès. Il prononça, en 1763, l'Oraison funèbre du dauphin, fils de Louis XV (non imprimée) ; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne, in-8 ; en 1769, celle de M^{me} la dauphine, in-4. Lorsque Louis XVI fut sacré à Reims, ce fut M. de Boisgelin qui prononça le discours du sacre : ceux qui l'ont entendu n'ont point oublié l'effet qu'il produisit ; sans égard pour le lieu et la circonstance, l'orateur fut interrompu deux fois par de nombreux applaudissements. On y trouva, comme dans ses oraisons funèbres, une éloquence simple, gracieuse et touchante. M. de Boisgelin fut nommé membre de l'académie française, en 1776, à la place de l'abbé de Voisenon ; il a été remplacé à la seconde classe de l'institut par Dureau de Lamalle. Il reste de M. de Boisgelin : *Exposition des principes des évêques de l'assemblée sur la constitution civile du clergé*, ouvrage écrit avec beaucoup de réserve et de modération ; le *Psalmiste*, traduction des *Psaumes en vers français*, précédée d'un discours sur la poésie sacrée, Londres, 1799 : l'auteur composa et publia cet ouvrage au profit de quelques familles d'émigrés. On lui attribue une *Traduction des Héroïdes d'Ovide en vers français*, sans nom d'auteur, Philadelphie (Paris), 1786, in-8, tirée seulement à douze exemplaires, qu'il fit peut-être dans sa jeunesse, mais qu'il n'a pas avouée. *Discours à la cérémonie de la prestation du serment des archevêques et évêques*, 1802, in-4. Il reste encore en manuscrit de M. de Boisgelin des observations

sur Montesquieu. L'évêque de Versailles a prononcé l'oraison funèbre du cardinal de Boisgelin, au service de ce prélat, célébré le 12 septembre 1804; M. de Bausset, qui avait été son grand-vicaire, a donné une *Notice historique sur S. E. M. le cardinal de Boisgelin*.

* BOISGELIN (l'abbé de), agent-général du clergé avant l'abbé de Montesquiou, avait mené une vie dissipée. Mais ayant été enfermé à l'abbaye après les événements du 10 août 1792, il reconnut ses erreurs, et les exhortations du père Lenfant augmentèrent encore son repentir. Il périt dans les massacres du 2 septembre de la même année.

* BOISGELIN (Louis de), chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, ancien commandant du régiment le Royal Louis, seul corps levé au nom de S. M. Louis XVII, naquit en 1758, et mourut le 10 septembre 1816. On lui doit entre autres ouvrages : le *Voyage de deux français au nord de l'Europe*, en 5 vol. in-8; il avait visité les états du Nord avec le comte de Fortia de Piles, qui rédigea seul ce voyage. Boisgelin n'a d'autre mérite que de l'avoir accompagné; un *Voyage le long de l'Elbe; Malte ancienne et moderne*, en 3 vol., ouvrage très-estimé; la *continuation de l'histoire de Portugal*. Il a légué plusieurs manuscrits précieux à sa bibliothèque d'Aix. Son érudition était immense.

* BOISGÉRARD (Marie-Anne-François BARBUAT de), né le 8 juillet 1767 à Tonnerre, où son père, ancien officier dans le régiment de Champagne, s'était retiré avec le grade de général. Il sortit des écoles militaires, en 1791, capitaine du génie. En 1793, il fit partie de la garnison qui défendait Mayence, et la suivit dans la Vendée. Il fut ensuite employé aux sièges de Charleroi, de Landrecies et du Quesnoy, où il se distingua par son habileté. Il reçut une blessure à ce dernier. Au siège de Valenciennes, le général Marescot lui confia le commandement de l'attaque dirigée sur la citadelle, et celui de l'attaque du fort Saint-Pierre, au siège de Maëstricht. Boisgérard fit des dispositions pour prendre ce fort, au moyen de globes de compression placés dans la caverne sur laquelle il est situé. La première explosion ne fut pas heureuse, et la prompte reddition de l'ennemi prévint la seconde, qui, comme on le reconnut, aurait été du plus grand effet. Ayant reçu ordre de rétablir Kehl et la tête du pont d'Huningue, il donna l'idée de former des ponts-radeaux, au moyen desquels on entretenait constamment des communications entre tous les ouvrages des îles du Rhin. Peu de temps après, nommé général de brigade et commandant en chef du génie, il fut employé à l'armée d'Angleterre et la quitta bientôt pour se rendre en Italie, et rejoignit Championnet sous les murs de Capoue, en 1799. Il y reçut une blessure dont il mourut peu de temps après, âgé de 32 ans, au moment où la paix venait d'être conclue.

BOISGUILLEBERT. Voy. PESANT (Le).

* BOISLÈVE (Pierre), chanoine de Notre-Dame de Paris, né à Saumur le 12 septembre 1745, et mort à Paris le 3 décembre 1830, reçut les ordres en 1769, dans sa ville natale. Il fut longtemps vicaire de Saint-Michel du Tertre, à Angers, et devint

ensuite chanoine de la collégiale de Saint-Martin, dans la même ville. Il était docteur en droit, et les services qu'il rendit dans l'examen des procédures qui lui étaient renvoyées par le présidial d'Angers, le firent nommer vice-promoteur, puis promoteur du diocèse. Il refusa le serment à la constitution civile du clergé, vint à Paris en 1791, et durant tout le règne de la terreur, il demeura le plus souvent à Passy, avec M. Maillé de la Tour-Landry, évêque de Saint-Papoul, son ancien condisciple. Sous le consulat, Boislève fut nommé chanoine honoraire à Paris. Napoléon désirant faire casser son mariage avec Joséphine sans recourir au saint Père, qu'il tenait captif, la cause fut portée devant l'officialité de Paris, rétablie à cet effet. Boislève, nommé official; prononça en cette qualité, le 9 janvier 1810, la sentence du divorce, sentence qui ne fut point rendue publique. On croit qu'il intervint encore comme official, pour rompre le mariage de Jérôme Bonaparte avec Mlle. Paterson. Boislève devenu chanoine titulaire, puis vicaire-général, était en même temps supérieur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et des deux maisons des Dames de la congrégation.

* BOIS-MESLÉ (Jean-Baptiste TORCHET de), avocat au parlement de Paris, a publié en 1749 : *Histoire du chevalier du soleil*, Paris, 2 vol. in-12. Il est plus connu par son *Histoire générale de la marine*, Amsterdam (Paris), 1754-1758. Les deux premiers volumes sont de lui, en société avec le Père Théodore de Blois; le troisième est de M. de Richebourg.

BOISMONT (Nicolas TRYREL de), abbé de Grestain, ancien prieur commendataire de Lihons en Santerre, ancien vicaire-général du diocèse d'Amiens, chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Rouen, prédicateur ordinaire du roi, docteur en théologie de la maison de Navarre, etc., est mort à Paris le 19 décembre 1786, âgé de 71 ans. On a de lui un *Panegyrique de saint Louis* et des *Oraisons funèbres* de M. le dauphin, de la reine, de Louis XV, de l'impératrice Marie-Thérèse. Il a aussi laissé quelques *Sermons*. On ne peut refuser à l'abbé de Boismont un ton qui décèle un homme d'esprit; mais on sait aussi que ce n'est pas là ce qui doit caractériser un orateur chrétien, ou plutôt ce qui doit se faire remarquer, préférablement à une marche grave et mâle, à une vigoureuse logique, à un langage d'onction et de cœur, qui exprimant la conviction de l'orateur, la fait passer dans l'âme des auditeurs. Il y a cependant dans ses sermons d'excellents passages et parfaitement assortis aux vérités chrétiennes, tel que celui qui regarde l'efficacité de la religion dans le soulagement du prochain, et l'impuissance de la philosophie profane, qu'on lit dans son sermon *sur les assemblées de charité*; mais, en général, il avait plus d'aptitude pour l'éloquence académique que pour celle de la chaire. On s'en était aperçu dès son discours de réception à l'académie, dans lequel il vengea si bien l'imagination, cette brillante qualité de l'être spirituel, contre ces froids détracteurs qui voudraient tout réduire à des syllogismes et à d'ennuyants calculs. « C'est l'imagination, disait-il, qui rend redoutable tout ce qu'il faut craindre, sensible tout ce qu'on doit aimer, pathétique tout ce qu'il faut

» sentir. Elle seule met en action les maximes et » les préceptes, donne aux objets le ton des circon- » stances, les peint des couleurs propres à l'effet » qu'ils doivent produire, les décompose, les divise, » les réunit, et, par le mélange heureux des impres- » sions douces ou terribles, forme ce précieux in- » térêt qui pénètre et qui saisit, passe à travers les » sens, qu'elle entraîne, etc. » On reproche à l'abbé de Boismont d'avoir trop flatté l'orgueil des philosophes de son temps et d'en avoir adopté le jargon; ce qui fut un double malheur pour lui. En cédant au goût de son siècle, cet écrivain se priva de grandes ressources: la religion, quand il la prit pour guide, lui inspira des morceaux brillants et des pages éloquentes. C'est le caractère de cette fille du Ciel de donner plus d'élévation à la pensée, comme plus d'autorité aux préceptes; elle agrandit l'esprit, comme elle dilate le cœur. On a recueilli les *Oraisons funèbres et Sermons de l'abbé de Boismont* en un vol. in-8, 1803, précédés d'une Notice historique et littéraire par M. Auger. « C'était, » dit-il, un écrivain de beaucoup d'esprit; mais il » n'était pas d'un goût très-sûr. On lui a reproché, » non sans fondement, de mettre plus de jeu dans » les mots, que de mouvement dans les tours; » d'avoir quelquefois plus de recherche que de jus- » tesse dans les idées, plus d'apprêt que de véritable » élégance dans le style; enfin, de s'être fait une » diction antithétique et maniérée, qui éblouissait » l'esprit sans échauffer le cœur. »

* BOISMORAND (Claude-Joseph CHERON de), prêtre, né à Quimper vers 1680, d'un avocat, fut longtemps de la société des jésuites, qu'il abandonna plus tard, et professa la rhétorique à Rennes. Il avait beaucoup d'esprit, et une imagination féconde. On a de lui plusieurs *Mémoires* pour des affaires épineuses et célèbres. Il y en a trois ou quatre que l'on compare à ce que Démosthène a fait de plus éloquent. La traduction du *Paradis perdu* de Milton, attribuée à Dupré de Saint-Maur, est, dit-on, de lui. Il composa quelques *Romans* dont la publication lui causa ensuite de vifs remords; il embrassa les austérités de la pénitence et mourut sous le cilice en 1740.

* BOISOT (Jean-Baptiste), né à Besançon en juillet 1638, fit paraître dès son enfance beaucoup d'amour et de disposition pour les sciences. Il avait achevé sa philosophie à l'âge de 13 ans, et son cours de droit à 17 ans; il alla passer ensuite quelque temps à Paris, où il se lia avec Pélisson et d'autres beaux esprits de ce temps-là. De Paris, il se rendit à Rome, où son mérite lui valut la protection de plusieurs personnages distingués, entre autres du cardinal Azzolini et de la reine Christine de Suède. A la recommandation de cette princesse, il obtint du pape quelques bénéfices en Franche-Comté, où il revint, après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, comme il avait parcouru l'Italie, c'est-à-dire, en savant observateur. Député par le clergé aux états de sa province, il fut chargé d'une négociation très-délicate près du gouverneur de Milan, et s'en acquitta avec toute l'habileté d'un homme vieilli dans les affaires. Ne voulant prendre aucune part aux troubles qui agitaient la Franche-Comté,

il se retira en Espagne (d'autres disent à Chambéry et à Turin), et il y demeura jusqu'en 1678, où cette province fut cédée à la France par le traité de Nimègue. Il n'ignorait cependant pas que sa famille était en crédit auprès de Louis XIV; mais sa délicatesse ne lui permettait pas d'accepter les offres d'un ennemi de son souverain. De retour en Franche-Comté, il fut nommé à l'abbaye de St.-Vincent de Besançon, et, dès ce moment, il se livra entièrement à son goût pour les lettres. Il avait acquis dans ses voyages un grand nombre de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés; il les céda aux religieux de son abbaye, avec la bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait achetée du comte de Saint-Amour, et y joignit un fonds de deux mille écus pour son entretien, à condition qu'elle serait ouverte au public deux fois la semaine. Cette bibliothèque, qu'il avait beaucoup augmentée, était considérable, et riche surtout en manuscrits précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol. in-fol., connue sous le nom de *Mémoires du cardinal de Granvelle* (*Voy GRANVELLE.*) L'abbé Boisot l'avait formée lui-même, après avoir sauvé les papiers du cardinal des mains d'un épicier, à qui ils venaient d'être vendus. Il passa dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il avait le projet d'écrire l'histoire du cardinal de Granvelle d'après ces mémoires, dont on ne pouvait contester l'authenticité. L'abbé Boisot avait appris l'hébreu et le grec, pour étudier l'histoire ecclésiastique dans ses sources. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, entre autres l'italien et l'espagnol, et il était en correspondance avec les savants les plus distingués de France, d'Italie et d'Allemagne. On ne doit donc pas être surpris qu'il n'ait pas eu le loisir de composer des ouvrages érudits. Le *Journal des Savants* contient quelques pièces de l'abbé Boisot assez curieuses, et qui ont été traduites en latin et réimprimées dans les *Acta eruditiorum*. La charité de l'abbé Boisot surpassait encore son savoir. En 1694, la disette avait été générale; il fit faire aux pauvres des distributions avec si peu de ménagement, qu'il se vit contraint ensuite d'emprunter une somme modique pour ses besoins particuliers. Il mourut le 4 décembre de la même année, âgé de 56 ans. Les magistrats de Besançon lui firent faire des obsèques magnifiques, auxquelles ils assistèrent en corps. L'abbé Bosquillon et Moreau ont fait son éloge. Son buste en marbre par J. Petit a été placé à la bibliothèque de Besançon en 1846.

BOISROBERT (François LE METEL de), de l'académie française, abbé de Châtillon-sur-Seine, naquit à Caen l'an 1592, et mourut en 1662. Sa conversation était enjouée. Citois, premier médecin du cardinal de Richelieu, avait coutume de dire à ce ministre: « Monseigneur, toutes nos drogues sont » inutiles, si vous n'y mêlez une dragme de Bois- » robert. » Le cardinal ne pouvait se passer de ses plaisanteries: c'était son bel esprit et son bouffon. Boisrobert ayant été disgracié, eut recours à Citois, qui mit au bas du mémoire, comme par ordonnance de médecine: *Recipe Boisrobert*: cette turlupinade le fit rappeler. Dans sa dernière maladie,

comme on le pressait de faire venir un confesseur : « Oui, je le veux bien, dit-il : qu'on m'en aille » quérir un ; mais surtout qu'on ne m'en amène » point de janséniste. » On a de Boisrobert diverses *poésies* ; la 1^{re} partie, 1647, in-4, et la 2^e, 1659, in-8 ; des *Lettres* dans le recueil de *Faret*, in-8 ; des *tragédies*, des *comédies*, qui portent le nom de son frère Antoine Le Métel, sieur d'Ouille ; *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orazie*, 1629, in-8 ; *Nouvelles historiques*, 1627, in-8. Ses pièces de théâtre, applaudies par le cardinal de Richelieu et par quelques-uns de ses flatteurs, sont ensevelies dans une poudreuse obscurité. On lui attribue en outre une paraphrase en vers des Psaumes de la pénitence.

BOISSARD (Jean-Jacques), antiquaire et poète latin, né à Besançon en 1528, mourut à Metz en 1602. Il parcourut l'Italie, la Grèce, l'Allemagne, pour recueillir les anciens monuments épars dans ces différents pays. Ses principaux ouvrages sont *Icones et vitæ virorum illustrium*, 1572-1598, 4 parties in-4 : il a rassemblé dans ce recueil les vies de 198 personnes illustres, ou qu'il croyait telles, avec leurs portraits en taille-douce ; *De divinatione et magicis præstigiis*, in-fol., Oppenheim, ouvrage posthume ; *Emblemata*, Francfort, 1593, in-4, avec des figures par Théodore de Bry ; *Topographia urbis Romæ*, les 3 premières parties en 1597, la 4^e en 1598, la 5^e en 1600, et la 6^e en 1602, in-fol., enrichie d'estampes gravées par Théodore de Bry et par ses deux fils : il y a dans tous ces écrits des choses rares et curieuses ; des *poésies latines*, in-8, et d'autres ouvrages.

BOISSAT (Pierre de), savant jurisconsulte et littérateur de Vienne en Dauphiné, appelé dans son pays *Boissat-l'Esprit*, prit successivement le collet et l'épée, et quitta l'un et l'autre. Des coups de bâton, qu'il reçut pour avoir tenu des propos libres à la comtesse de Sault, lui causèrent des chagrins vifs, quoiqu'il en eût obtenu réparation. Boissat chercha des ressources contre les disgrâces humaines dans le sein de la religion, et il en trouva dans l'exercice d'une piété solide, dont on l'accusa néanmoins d'avoir quelquefois poussé à l'excès les signes extérieurs : il négligea ses cheveux, laissa croître sa barbe, s'habilla grossièrement, catéchisa dans les carrefours et fit des pèlerinages. S'étant présenté dans cet accoutrement à la reine Christine de Suède, lorsqu'elle passa à Vienne en 1656, et lui ayant fait un sermon sur le jugement de Dieu, Christine dit : « Ce n'est point là ce Boissat que je connais ; c'est » un prêcheur qui emprunte son nom ; » et elle ne voulut plus le voir. Quelques auteurs ont voulu de là suspecter la sincérité de la conversion de Christine ; mais il paraît qu'on peut être bon catholique sans se plaire aux singularités et au bizarre costume d'un harangueur inattendu. Boissat mourut en 1662, âgé de 68 ans. Il était de l'académie française. On a de lui l'*Histoire négrepointique, ou les Amours d'Alexandre Castriot*, 1631, in-8, roman traduit de l'italien, que quelques littérateurs estiment pour les aventures, les situations et les sentiments, mais qu'on ne lit plus avec plaisir à raison du style suranné. On a encore de lui des pièces en prose et en vers, imprimées sur des feuilles volantes, dont on

a réuni quelques exemplaires en 1 vol. in-fol. Leur rareté fait leur seul mérite. L'abbé d'Artigny vante beaucoup ses productions. L'auteur en avait fait tirer 1,200 exemplaires, qu'il ne voulut point faire paraître. Il les légua par son testament à l'Hôtel-Dieu de Vienne. M^{lle} de Boissat sa fille les fit mutiler. En 1720, on en vendit 150 exemplaires, et le reste fut livré aux épiciers, pour lesquels Boissat avait quelquefois travaillé. Il a donné l'*Histoire de Malte* faite par son père, dont la meilleure édition est de 1659, in-fol. Quelques défauts qu'elle ait, bien des gens la préfèrent à celle de l'abbé Vertot, et plus encore à la philosophique production qui a paru en 1789 sous le titre de *Fastes de l'ordre de Malte*.

* BOISSEL DE MONVILLE (le baron C.-T.-G.), pair de France, né en 1763 au château de Monville près de Rouen, mort à Paris le 9 avril 1832, était conseiller au parlement de Normandie, et consacrait ses loisirs à l'étude des sciences, et particulièrement de la mécanique. A la suppression de l'ancienne magistrature, il vécut dans la retraite et parvint à échapper aux persécutions en s'occupant d'utiles ouvrages. Après le 18 fructidor, ne se croyant pas en sûreté à Paris, il se fit employer comme ingénieur. Louis XVIII le récompensa de ses travaux en l'appelant à la chambre des pairs en 1815. Ses différents ouvrages sont : *Voyage pittoresque de navigation exécuté sur une partie du Rhône, depuis Genève jusqu'à Seyssel, afin d'obtenir pour la marine des mûtures que peuvent fournir les mélèzes*, 1795, in-4 ; *Description des atômes*, Paris, 1813-15, 2 vol. in-8 ; c'est une nouvelle théorie de l'univers ; *Mémoire sur la législation des cours d'eau*, 1817, in-4 ; *Peut-être*, Paris, 1825, in-8, suite de son *Traité des atômes*. *Mon Théâtre*, Paris, 1828, in-8. L'auteur en brûla tous les exemplaires. La bibliothèque du roi en possède cependant un à peu près le seul qui ait échappé aux flammes.

* BOISSET (Joseph), né à Montélimart, dans le département de la Drôme, fut député par ce département à la Convention, et vota la mort de Louis XVI. Il fit à la société des Jacobins de Paris la proposition de chasser des sections à coups de bâton les muscadins et les riches. En 1793, il pressa de la manière la plus vive la mise en jugement des Girondins et de la reine Marie-Antoinette. Cependant ; ayant été envoyé en mission à Nîmes, en 1794, il destitua Courbis, maire de cette ville, qu'on surnommait le *Marat du Midi* ; il se justifia ensuite aux yeux des comités, en attribuant cette destitution à deux agents du pouvoir exécutif. Après la révolution du 9 thermidor, il se rendit en mission dans le département de l'Ain, où tout en rendant la liberté à quelques nobles, il donnait la chasse (ce sont ses termes) aux prêtres réfractaires. Au mois de pluviôse an 3, Boisset, envoyé à Lyon, encouragea les excès auxquels la réaction donna lieu. Il entra au conseil des anciens, où il fut nommé secrétaire en l'an 6, et se prononça contre le parti clichien. Les événements du 18 brumaire le rendirent à la vie privée, et il se retira à Montélimart où il est mort oublié. Son frère, dit Ségur, servait dans le génie, et défendit le fort de Lamalgue à Toulon contre Bonaparte. Il mourut à Lyon en 1814.

* BOISSIER (Henri), de Genève, laissa une somme de 11,800 francs pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables; 12,000 fr. à la confédération suisse pour les travaux d'utilité publique; 5,000 pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonale, fondé par des dispositions jointes à son testament. Il mourut à Genève en 1827.

BOISSIÈRE (Joseph de la FONTAINE de la), prêtre de l'Oratoire, né à Dieppe, et mort à Paris en 1732, est connu par des Sermons, où l'on trouve une éloquence agréable, et quelquefois trop fleurie. Ils parurent à Paris, en 1730 et 1731, en 6 vol. in-12.

* BOISSIÈRE (Simon-Hervieu de la), ecclésiastique, né en 1707 à Bernay, et mort à Paris en 1777, à l'âge de 70 ans, a laissé différents ouvrages dont les principaux sont : *Préservatifs contre les faux principes de Mongeron*, 1750; *Traité des vrais miracles*, 1763, 2 vol.; *Traité de l'esprit prophétique*, 1767; *Défense du traité des miracles*, 1769, 1 vol. in-12; *Contradictions du livre intitulé : De la philosophie de la nature par Delisle de Salles*, 1776, in-12; *De la vérité et des devoirs qu'elle nous impose*, 1777. Un ouvrage de la Boissière qui ne parut qu'après sa mort, en 1780, et qui a pour titre : *Double hommage que la vérité exige par rapport aux contestations présentes*, semble témoigner qu'il appartenait au parti appelant.

BOISSIEU (Denis de SALVING de), premier président de la chambre des comptes de Dauphiné, orateur de Louis XIII, dans l'ambassade du maréchal de Créquy à Rome en 1633, naquit en 1600 à Vienne en Dauphiné et mourut en 1683. On a de lui un *Traité de l'usage des fiefs, et autres droits seigneuriaux dans le Dauphiné*, Grenoble, 1731, in-fol.; divers ouvrages en vers et en prose, recueillis à Lyon, 1662, in-8, sous le titre de *Miscellanea*. Sa vie a été écrite en latin par Chorier, Grenoble, 1684, in-12.

* BOISSIEU (le Père Antoine), jésuite. Nous voyons dans la préface de ses *Méditations* qu'il avait l'emploi de Père spirituel dans le grand collège de Lyon, et qu'il excellait dans la direction des âmes. Il paraît aussi qu'il avait parfaitement saisi l'esprit de saint Ignace pour les retraites, et qu'il y obtenait de grands succès; cependant les Dictionnaires historiques même les plus connus ne font aucune mention de lui, quoiqu'on lui doive des *Méditations sur les Evangiles*, très-répandues et qui mériteraient de l'être encore davantage; elles ont eu un très-grand nombre d'éditions. La plus ancienne que nous connaissions est de Lyon, 1684, 4 vol. in-12. La plus récente a été publiée à Lyon chez Rusand, sous ce titre : *le saint Evangile de Jésus-Christ expliqué en méditations pour chaque jour de l'année, selon l'ordre de l'Eglise, augmenté des méditations pour les fêtes de Notre-Dame et pour la fête et nouvelle de saint François-Xavier, nouvelle édition, revue, corrigée et mise en meilleur ordre que les précédentes, par un Père de la même compagnie*, 1821, 4 volumes in-12. Les nouveaux éditeurs disent que les termes anciens et hors d'usage, les phrases trop longues et peu intelligibles, et les fautes

sans nombre qui s'étaient glissées dans tant d'éditions différentes ont été corrigées. Ces méditations sont écrites d'un style simple, mais sublime pour les sentiments. On doit encore au P. Boissieu *Le Chrétien prédestiné par la dévotion à Marie, mère de Dieu*, Lyon, 1686, in-8.

* BOISSIEU (Barthélemi-Camille de), né à Lyon en 1734, mort dans la même ville en 1770. Il fut envoyé à Mâcon et dans le Forez, pour y arrêter les ravages d'une épidémie meurtrière, et il réussit. On a de lui : *Dissertation sur les anti-septiques*, 1769, in-8, qui obtint le prix de l'académie de Dijon; *Mémoire sur la méthode rafraîchissante et la méthode échauffante en médecine*, couronné par la même académie. On remarque dans ces deux discours une grande pénétration réunie à un esprit juste, et à l'art de rendre avec précision et clarté les préceptes dont on a senti l'importance.

* BOISSIEU (Jean-Jacques de), frère du précédent, montra de bonne heure de si grandes dispositions et un goût si vif pour le dessin, que sa famille, qui le destinait à la magistrature, fut obligée de céder à ses désirs en le plaçant sous la direction de Frontier, peintre d'histoire en réputation. Il fit de rapides progrès, et alla perfectionner ses talents à Paris, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres. Il passa ensuite en Italie avec le duc de la Rochefoucauld, qui l'avait connu et apprécié, et il y enrichit ses portefeuilles de tous les chefs-d'œuvre qui s'y rencontrent à chaque pas. De retour dans sa patrie, il peignit plusieurs tableaux; mais l'usage de l'huile et des couleurs devenant nuisible à sa santé délicate, il renonça à la peinture pour se livrer entièrement à la gravure à l'eau-forte, à laquelle il joignit par la suite un mélange de pointe sèche et de roulette qui lui réussit très-bien. Plusieurs de ses estampes dans le genre de Rembrandt sont d'un effet très-piquant. On estime surtout celle du *Charlatan*, d'après le tableau de Carle Dujardin. Ses dessins sont d'une composition très-riche, très-pittoresques, et d'une touche large et savante. Plusieurs souverains et les amateurs les plus distingués recherchèrent ses productions. Il mourut à Lyon le 1^{er} mai 1810, regretté de ses amis et de tous ceux qu'il avait obligés. M. Dugas-Montbel a publié le catalogue de son œuvre contenant 107 pièces, à la suite de son éloge historique.

* BOISSY (Jean-Baptiste THIAUDIERE de), membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit à Paris, le 20 octobre 1666. Il venait de commencer ses études chez les jésuites, lorsqu'un de ses oncles, prieur d'une abbaye de bernardins en Artois, l'emmena dans son abbaye. Abandonné à lui-même, au lieu de passer ses loisirs, comme les jeunes gens de son âge, dans les plaisirs et la dissipation, il s'enferma dans la bibliothèque du couvent, et, sans autre guide que son désir d'apprendre, se livra sans réserve à l'étude de la théologie et des lettres sacrées. De retour à Paris, au bout de quelques années, il reprit le cours de ses études scholastiques avec une distinction marquée. Lorsqu'il les eut terminées, il fut chargé de l'éducation de deux princes de la maison de Soubise-Rohan, et il s'acquitta de ce pénible devoir avec

un soin qui fut couronné du succès. Admis à l'académie des inscriptions, en 1710, ses occupations habituelles ne lui permirent pas d'en fréquenter assidûment les assemblées; il y lut cependant quelques mémoires, deux entre autres, l'un *sur les expiations en usage chez les anciens*, où le sujet n'est pas approfondi, et le second, *sur les sacrifices de victimes humaines dans l'antiquité*. Ces dissertations sont citées avec éloge dans l'*Histoire de l'Académie*, tom. 1^{re}. L'abbé Boissy empêcha la dispersion de la fameuse bibliothèque de de Thou, en déterminant le cardinal de Rohan, son protecteur, à en faire l'acquisition, et il la disposa ensuite d'une manière convenable. Pendant ses dernières années, il fut très-souffrant des infirmités, suite de sa vie sédentaire et laborieuse. Il mourut le 27 juin 1720, dans sa 63^e année.

BOISSY (Louis de) naquit à Vic en Auvergne l'an 1694. Après avoir porté quelque temps le petit collet, il s'adonna au théâtre français et italien. L'académie française se l'associa en 1731; il succédait à Destouches, et 4 ans après, il eut le privilège du *Mercur de France*. Il mourut en 1758. Son *théâtre* est en 9 vol. in-8, Paris. Les plans de ses pièces sont agréables et variés; le style en est aisé et correct, mais elles manquent de cette force comique et de cette vivacité dans le dialogue, qui caractérisent Molière. On a encore de lui trois petits romans satiriques et obscènes, qui ne méritent pas d'être tirés de l'oubli. Le *Mercur de France* fut assez recherché, dans le temps qu'il en eut la direction. Il le mit dans un ordre nouveau; et quoique porté naturellement à la satire, il loua tout sans distinction, comme le font aujourd'hui presque tous les journalistes, à moins que l'esprit de parti ou quelque haine particulière ne leur fasse tenir un langage différent. Par-là ils assurent leur repos, et sont bien certains que l'amour-propre des auteurs ne les sommera point de justifier leurs jugements.

* BOISSY (Louis-Michel), fils du précédent, né vers 1730, à Paris, membre de l'académie des inscriptions, est auteur de plusieurs ouvrages estimables; ce sont : *Histoire de la vie de Simonide, et du siècle où il a vécu*, 1753, in-12, réimprimée en 1788; *Dissertations historiques et critiques sur la vie du grand-prêtre Aaron*, 1761, in-12; *Dissertations critiques pour servir d'éclaircissement à l'histoire des Juifs, avant et depuis J.-C.*, et de supplément à l'histoire de Basnage, 1784, 2 vol. in-12. Ces dissertations, au nombre de douze, devaient faire partie d'un ouvrage considérable que l'auteur, découragé, ne fit point paraître. Dans un accès de fièvre chaude il se jeta par la fenêtre et mourut des suites de cette chute vers 1788.

* BOISSY-D'ANGLAS (François-Antoine, comte de), pair de France, né à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay (Ardèche), le 8 novembre 1756, d'une famille protestante, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et acheta une charge de maître d'hôtel dans la maison de Monsieur, depuis Louis XVIII, charge dont il se démit vers la fin de la session de l'Assemblée constituante. Il s'occupait exclusivement de littérature, et il était membre des académies de Lyon, de Nîmes, de la Rochelle

et correspondant de celle des inscriptions et belles-lettres de Paris, lorsqu'il fut député par le tiers-état de la sénéchaussée d'Annonay aux états-généraux de 1789. Il soutint dès les premières séances, que le tiers-état seul constituait la véritable Assemblée nationale; cependant il ne joua dans cette première assemblée qu'un rôle secondaire, et se contenta de publier quelques brochures politiques. En 1790, il demanda que des mesures fussent prises contre le rassemblement du camp de Jalès. Après la session, il fut nommé procureur-syndic du département de l'Ardèche, et il s'efforça d'y maintenir la tranquillité. On cite même un trait de courage qui lui fait honneur. Des soldats suivis d'une multitude de furieux ayant voulu forcer la prison d'Annonay pour égorger des prêtres catholiques qui s'y trouvaient renfermés, il se plaça sur le seuil de la porte avec quelques amis qu'il avait réunis, et il en défendit l'entrée pendant plusieurs heures au péril de sa vie. La nuit suivante, il rendit la liberté aux ecclésiastiques dont il avait sauvé les jours. Elu député à la Convention nationale, en septembre 1792, il vota dans le procès du roi, d'abord pour la détention jusqu'à ce que la déportation fût jugée convenable, puis pour l'appel au peuple, et enfin, lorsque la peine de mort eut été prononcée, le sursis à l'exécution. Boissy-d'Anglas ne parut point à la tribune pendant la lutte des Montagnards et des Girondins, mais il vota constamment avec ces derniers. Après la fatale journée du 31 mai 1793, il écrivit à son département une lettre où il peignait dans son vrai jour l'oppression de la représentation nationale, et où il engageait ses concitoyens à la résistance. Les ennemis de Boissy-d'Anglas, dans l'intention de le perdre, envoyèrent à plusieurs reprises cette lettre imprimée au comité de sûreté générale; mais elle fut toujours écartée par son collègue Voulland, son ami, quoiqu'il professât des opinions différentes, et qui faisait partie de ce comité. Après la journée du 9 thermidor (27 juillet 1794), où tomba le trop fameux Robespierre, Boissy-d'Anglas fut nommé secrétaire de la Convention; le mois suivant, il devint membre du comité de salut public, et fut chargé principalement de la partie des subsistances et de l'approvisionnement de Paris, commission d'autant plus périlleuse que le discrédit des assignats y apportait les plus grands obstacles. Il se vit donc l'objet de la haine populaire, et on le désigna dans plusieurs pamphlets sous le nom de Boissy-Famine. Diverses insurrections éclatèrent, et plusieurs fois ses rapports sur les subsistances furent interrompus par les cris de la populace qui demandait : « Du pain et la constitution de 1793 ! » Le 1^{er} prairial (20 mai 1795), il eut à braver de plus grands dangers. Le parti de la Montagne voulut ce jour-là tenter un dernier effort. Les faubourgs s'insurgent, les sections se mettent en mouvement et la salle des délibérations est envahie. Boissy occupait le fauteuil, en l'absence de Vernier et d'André Dumont; on l'interpelle, on l'outrage, on le couche en joue; Ferraud s'élance à la tribune pour le défendre; mais il est atteint d'un coup de pistolet et traîné dans un couloir, où il est massacré. Cepen-

dant Boissy, conservant toute sa fermeté, refuse de mettre en délibération les propositions de la multitude. On place la tête de Ferraud au bout d'une pique, on l'apporte au milieu des ténèbres qui voilaient cette scène affreuse, et on la présente toute sanglante à Boissy-d'Anglas, qui s'incline avec respect devant ces restes inanimés. Vainement il voulut différentes fois prendre la parole : sa voix fut toujours étouffée. Cependant, vers neuf heures du soir, la garde nationale, sous la conduite de quelques députés, parvint à faire évacuer la salle, et la délibération sur les subsistances qu'on avait commencée le matin put alors continuer. Le lendemain, lorsque Boissy-d'Anglas entra dans la salle, la Convention et les spectateurs le couvrirent d'unanimes applaudissements, et Louvet lui offrit l'expression de la reconnaissance publique. Sa conduite ne mérita pas toujours les mêmes éloges. Chargé de nombreux rapports comme membre du comité de salut public, dans celui qu'il fit sur la liberté des cultes, il présenta toutes les religions comme autant d'impostures, et exprima le vœux que la religion de Socrate, de Marc-Aurèle et de Cicéron devint la religion universelle. On assure que ce rapport renfermait des passages pleins d'athéisme et de matérialisme qu'on fit supprimer à l'auteur. Dans un autre discours, il s'éleva contre les partisans de la monarchie, en déclarant que le système républicain était le seul qui convint à la France ; mais en même temps il retraça les malheurs de la patrie sous la tyrannie de Robespierre, et il proposa d'annuler les jugements rendus par les tribunaux révolutionnaires, et de restituer les biens des condamnés. A cette époque, son nom s'étant trouvé mêlé dans la correspondance interceptée de Lemaitre, agent de la maison de Bourbon, cette circonstance diminua son crédit auprès des conventionnels. Il passa au conseil des Cinq-cents qui le choisit pour un de ses secrétaires, et le 19 juillet 1796, pour son président. Il se déclara contre l'amnistie des délits révolutionnaires, quoiqu'il eût appuyé la demande que la femme de Collot-d'Herbois et celle de Billaud-Varennes avaient adressée à l'assemblée pour obtenir la mise en liberté de leurs maris. Il combattit la loi du 3 brumaire qui excluait des fonctions publiques les parents des émigrés, défendit les émigrés rentrés, demanda l'abolition de la loterie, et parla en faveur des prêtres déportés et de la liberté des cultes. Ayant vivement attaqué les actes du Directoire dans un grand nombre de discours, de rapports et de motions, il fut compris, quoiqu'il eût été réélu au conseil des Cinq-cents, dans la loi de déportation du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797), aux effets de laquelle il parvint à se soustraire en demeurant caché. Bonaparte devenu premier consul le nomma tribun, puis président du tribunal en décembre 1802. L'année suivante il fit partie du nouveau consistoire de l'église réformée de Paris, et fut créé sénateur et commandant de la légion-d'honneur en 1805. A l'époque de la première invasion, en février 1814, Boissy-d'Anglas fut chargé d'une mission extraordinaire dans la 12^e division militaire dont la Rochelle est le chef-lieu, et il s'y fit remarquer par une conduite pleine de modéra-

tion et de prudence. Dès les premiers jours d'avril, il envoya son acte d'adhésion au rétablissement du gouvernement des Bourbons, et fut appelé le 4 juin 1814, par Louis XVIII, à siéger parmi les pairs. Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le chargea de réorganiser, au nom du gouvernement impérial, les administrations des départements du midi, et le comprit dans la promotion des pairs de France. Après le désastre de Waterloo, il combattit la proposition du colonel Labédoyère et de Lucien Bonaparte, qui demandaient qu'on proclamât Napoléon II, et conclut à la formation d'un gouvernement provisoire. Après la seconde restauration, il fut éliminé de la chambre des pairs, comme ayant siégé pendant les cent jours, puis rétabli sur la liste du 17 août, et compris dans la réorganisation de l'académie des inscriptions, le 21 mars 1816. Le comte Boissy-d'Anglas vota avec l'opposition à la chambre haute. Il est mort le 21 octobre 1826, âgé de près de 70 ans. Outre son *Discours sur l'état politique de l'Europe*, prononcé à la Convention et traduit en plusieurs langues, on a de lui : *A mes concitoyens*, 1790, in-8 ; *Boissy-d'Anglas à Raynal*, 1792, in-8 ; *Deux mots sur une question jugée*, ou *Lettres à M. de la Galissonnière*, 1791, in-8 ; *Discours sur la liberté individuelle et la liberté de la presse*, 1820, in-8 ; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, suivi de notes, de lettres et de pièces inédites*, 1818, 2 vol. in-8 ; 3^e partie et supplément, 1821, in-8 ; *Essai sur les fêtes nationales*, suivi de quelques idées sur les arts, 1795, in-8 ; *Mémoire sur les limites futures de la république française, présenté au comité de salut public*, 1795, in-8 ; *Observations sur l'ouvrage de M. de Calonne, intitulé : De l'état de la France présent et à venir*, 1791, in-8 ; *Quelques idées sur la liberté, la révolution et le gouvernement républicain*, 1791, in-8 ; *Recueil de discours sur la liberté de la presse, prononcés dans diverses assemblées législatives, et à diverses époques*, 1817, in-8 ; *Réclamation contre l'existence des maisons de jeu de hasard, adressée à la chambre des pairs*, 1822, in-8 ; *Etudes littéraires et poétiques d'un vieillard, ou recueil des divers écrits en vers et en prose*, Paris, 1525, 6 vol. in-12.

* BOISTE (Pierre-Claude-Victoire), ancien avocat, né à Paris en 1765, mort à Ivry-sur-Seine au mois d'avril 1824. On a de lui : *Dictionnaire universel de la langue française, avec le latin et les étymologies ; extrait comparatif, concordance, critique et supplément de tous les dictionnaires, manuel encyclopédique et de grammaire, d'orthographe, de vieux langage, de néologie, etc.*, 1800, in-8, oblong ; 6^e édition, Paris, 1823, 2 vol. in-8, ou 1 vol. in-4, 7^e édit., 1834, in-4. Boiste a eu soin de placer à côté de chaque mot le nom de l'écrivain qui l'a créé ou qui lui a donné une nouvelle acception. Cette circonstance a donné lieu à une singulière anecdote : dans l'édition de 1803, à côté du mot *Spoliateur* se trouvait le nom de Bonaparte, qui l'avait employé en parlant d'une loi. La police y vit une épigramme, et obligea l'auteur de faire un carton, et de substituer le nom de Frédéric le Grand à celui de Bonaparte. Dans la dernière édition le nom de Bonaparte a été rétabli. *L'Uni-*

vers délié, narration épique, en 25 livres, 3^e édition, 1805, 2 volumes in-8. L'*Univers* de Boiste, dit un critique, ressemble beaucoup au chaos. Cet écrivain n'avait ni les connaissances positives nécessaires pour parler convenablement d'un tel sujet, ni surtout l'étendue d'esprit et la haute portée d'intelligence indispensable pour embrasser un horizon si vaste. Son style d'ailleurs est commun, et même quelquefois trivial. *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, in-8, avec un atlas, in-4; *Nouveaux principes de grammaire, suivis de notions grammaticales élémentaires, de solutions de questions et de difficultés grammaticales, etc.*, Paris, 1820, in-8; *Dictionnaire des belles-lettres, contenant les éléments de la littérature théorique et pratique*, Paris, 1811-24, 5 vol. in-8. L'ouvrage n'est pas achevé; il devait former 9 ou 10 volumes.

BOISTEAU. Voy. BOAISTUAU.

* BOITEL (Pierre), sieur de Gaubertin, vivait au commencement du xvi^e siècle; il a laissé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Les tragiques accidents des hommes illustres, depuis le premier siècle jusqu'à présent*, 1616, in-12. Son premier personnage est Abel, et le duc de Guise le dernier; *Le Théâtre du malheur*, 1621, in-12; ouvrage rare et dans le même genre que le précédent; *Le Tableau des merveilles du monde*, Paris, 1617, in-8; *Histoire des choses les plus mémorables qui se sont passées en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'à l'assemblée des notables*, en 1617 et 1618. Cet ouvrage ne va cependant que jusqu'au 29 décembre 1617; il a été continué jusqu'en 1642, et imprimé à Rouen, 1647, 3. vol. in-8. On attribue à Boitel *La cinquième et la sixième partie de l'Astrée*, Paris, 1620, 2 vol. in-8, publiées sous le nom de Borstet. Lenglet du Fresnoy dit que cette continuation est médiocre et bien inférieure à celle donnée par Baro.

BOIVIN (François de), baron du Villars, fut secrétaire du maréchal de Brissac, et l'accompagna dans le Piémont sous Henri II. Nous avons de lui l'*Histoire des guerres de Piémont, depuis 1530 jusqu'en 1561*, Paris, 2 vol. in-8. Cet historien n'est ni poli, ni exact; mais il est bon à consulter sur les exploits dont il a été témoin. Il mourut en 1618, fort âgé. La continuation de son *Histoire* par Claude Malingre, parut en 1630. Boivin a encore donné une *Instruction sur les affaires d'état, de la guerre, et des parties morales*, Lyon, 1610, in-8.

BOIVIN (Jean, de VILLENEUVE), professeur de grec au collège royal, naquit à Montreuil-l'Argilé, en 1665. Son frère aîné, Louis Boivin, membre de l'académie des belles-lettres, l'appela à Paris. Le cadet fit bientôt de grands progrès dans la littérature, dans les langues, et surtout dans la connaissance de la langue grecque. Il mourut en 1726, membre de l'académie française, de celle des belles-lettres, et garde de la bibliothèque du roi. Il profita de ce trésor littéraire, et y puisa des connaissances fort étendues. Il avait toutes les qualités qu'on désire dans un savant, des mœurs douces, et une simplicité qu'on aime dans les gens d'esprit, encore plus que dans les autres, mais qu'ils ne possèdent pas toujours. On a de lui l'*Apologie d'Ho-*

mère, et le Bouclier d'Achille, in-12. La traduction de la *Batrachomyomachie d'Homère*, ou le *Combat des rats et des grenouilles*, en vers français, sous son nom latinisé en *Biberius-Mero*. L'*Œdipe de Sophocle* et les *Oiseaux d'Aristophane*, traduits en français, in-12. Des poésies grecques dont on a admiré la délicatesse, la douceur et les grâces. L'édition des *Mathematici Veteres*, 1693, in-fol. Une traduction de l'*Histoire Byzantine* de Nicéphore Grégoras, exacte, élégante, et enrichie d'une préface curieuse et de notes pleines d'érudition.

BOIZARD (Jean), conseiller en la cour des monnaies de Paris, fut chargé en 1663 et en 1664 de juger les monnaies. Il composa un bon traité sur cette matière, en 2 vol. in-12, dont la réimpression a été défendue, parce qu'il contient un traité de l'alliage, dont on a voulu soustraire la connaissance au public. Ce livre, imprimé à Paris en 1713, sous le titre de *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, n'est pas commun. Il y a des exemplaires avec la date de 1714; mais c'est la même édition. L'auteur mourut au commencement du dix-huitième siècle.

* BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur, naquit en 1743. Sa figure de Méléagre lui ouvrit en 1778, les portes de l'académie. Ses principaux ouvrages sont une figure de *Racine* que l'on voit à l'Institut, plusieurs groupes pour l'ornement des tours de Saint-Sulpice, qui ont été détruits par la révolution, les *Statues allégoriques* dont la fontaine de la place du Châtelet est ornée, qui sont son meilleur ouvrage. On distingue surtout la *Victoire dorée* qui couronne ce monument. Il contribua à l'exécution de la colonne de la place Vendôme, en composant vingt-cinq modèles des panneaux en bronze qui la décorent. Boizot mourut le 10 mars 1809, âgé de 66 ans. On reproche à ce sculpteur de n'avoir pas assez étudié la nature et l'antique, ce qui laisse trop d'uniformité dans ses figures.

BOL ou BOLL (Jean ou Hans), peintre flamand, natif de Malines en 1534, mort en 1583, à 60 ans, fut élève de Rembrandt et réussit particulièrement en détrempe, en miniature et aux paysages.

* BOLDETTI (Marc-Antoine), né à Rome le 19 novembre 1663, d'une famille originaire de Lorraine, étudia de bonne heure la poésie, la philosophie et les mathématiques; plein de goût surtout pour la philosophie morale, il lisait sans cesse Plutarque, ce qui lui fit donner le nom de ce philosophe, par ses condisciples. Clément XI le nomma gardien des cimetières de Rome; il fut pendant plus de 40 années chanoine de Sainte-Marie d'au-delà du Tibre, et mourut à 86 ans, le 4 décembre 1749. Il était très-savant dans la langue hébraïque. Outre plusieurs ouvrages non-imprimés, qui ont été consumés par un incendie, on a de lui : *Observations sur les cimetières des saints martyrs et des anciens chrétiens de Rome*, Rome, 1720, in-fol.

* BOLDUC (Jacques), capucin, né à Paris vers 1580, s'appliqua à la prédication, et y acquit une sorte de célébrité, qui s'augmenta encore par la singularité de quelques ouvrages sortis de sa plume, et par les idées paradoxales auxquelles il se livrait. Il est auteur d'une *traduction* du livre de Job, avec

un *Commentaire ou Paraphrase*, Paris, 1629, in-4, et 1637, 2 vol., in-fol. Il y a ajouté la version latine du texte hébreu, et les différentes additions et versions comparées à la Vulgate; un *Commentaire sur l'Épître de saint Jude*, 1620, in-4; *De Ecclesia ante legem*, 1626, in-8. Il y traite des géants. Thomas Bange, luthérien de Finlande, composa contre lui un traité intitulé *De Nephilinis gigantibus vulgò dictis*, dans lequel il prétend en démontrer l'existence contre Bolduc; *De Ecclesia post legem, liber unus anagogicus*, Paris, 1630, in-4; *De orgio christiano, libri tres, in quibus declarantur antiquissima Eucharistiae typica mysteria*, Lyon, 1640. L'auteur y prétend faire remonter l'institution de l'eucharistie à Adam et à Noé: au premier, parce qu'à lui remonte la culture du froment; au second, parce qu'on lui doit la plantation de la vigne et l'invention du vin, deux substances qui forment la matière du saint sacrement de l'autel. Quelques-uns de ses ouvrages sont recherchés, moins à cause de leur valeur réelle et de leur utilité, que pour leur rareté et leur originalité.

BOLESŁAS le GRAND, premier roi de Pologne, succéda en 999 à son père Micislas. L'empereur Othon III lui donna le titre de roi, et affranchit en 1001 son pays de la dépendance de l'empire. Boleslas avait de grandes qualités. Il n'avait en vue que la religion et le bien de ses états. La Providence récompensa ses vertus par des succès éclatants. Il se fit payer un tribut par les Prussiens, les Russes et les Moraves, châtiâ la révolte de ces derniers et rétablit Stopocus, duc de Russie, que son frère Jaroslaüs avait détrôné. Son père lui avait fait épouser Judith, fille de Geiza, duc de Hongrie, de laquelle il eut Nicolas II, qui lui succéda, et qu'il maria à Rixa, fille de Rainfroi, palatin du Rhin. Il mourut en 1025 avec le surnom de Grand. Il y a eu plusieurs autres princes de ce nom. Voy. STANISŁAS, évêque de Cracovie, DRAHOMIRE, WENCESLAS (saint).

* BOLGENI (Jean-Vincent), jésuite, né à Bergame le 22 janvier 1733, enseigna pendant plusieurs années la philosophie et la théologie à Macérata, et fit imprimer plusieurs écrits dirigés contre les novateurs qui commençaient à s'accréditer en Italie. Pie VI, instruit de son mérite, l'appela à Rome, et le nomma théologien de la Pénitencerie. Cependant, lors de la révolution de Rome, en 1798, il fut d'avis qu'on pouvait prêter le serment de haine à la royauté, et écrivit pour le justifier. Son écrit intitulé: *Sentiments sur le serment civique prescrit*, Rome, 1799, in-8, fut condamné, et il fut obligé de se rétracter. Il mourut le 3 mai 1811. Ses principaux ouvrages sont: *Examen de la véritable idée du saint Siège*, Macérata, 1783, in-8, en réponse au livre de Tamburini, dont le but est d'affaiblir l'autorité du pape; *Observations théologico-critiques sur deux livres imprimés à Plaisance en 1784, sous ce titre: Qu'est-ce qu'un appelant?* Ces deux livres étaient favorables à l'appel, et Bolgeni entreprit de les réfuter; *De l'état des enfants morts sans baptême*, Macérata, 1787, in-8; *Traité des faits dogmatiques, ou de l'infaillibilité de l'Eglise, pour décider sur la bonne ou la mauvaise doctrine des livres*, trad. du flamand,

Brescia, 1788, 2 vol. in-8; *Dissertation sur la charité ou l'amour de Dieu*, Rome, 1788, 2 vol.; *Eclaircissements pour la défense de la Dissertation*, Folligno, 1790, in-8; *Apologie de l'amour de Dieu, dit de concupiscence*, 1792; *De l'épiscopat ou de la puissance de gouverner l'Eglise*, 1789, in-4; *Dissertation sur la juridiction ecclésiastique*, Rome, 1789, in-8; *Traité de la possession, principe fondamental pour décider les cas moraux*, Brescia, 1796, in-8. Il y donna une suite qui n'a paru qu'après sa mort, sous le titre de *Seconde dissertation sur les actes humains*, Crémone, 1816, in-8.

BOLINGBROKE. Voy. BOLYNGBROKE.

* BOLIVAR (Grégoire de), religieux espagnol de l'ordre de Saint-François de l'Observance, vivait au milieu du xvm^e siècle, et se dévoua avec zèle aux travaux des missions. Il alla évangéliser les peuples du Mexique et du Pérou; son courage et sa foi lui firent supporter pendant 25 ans les fatigues et les dangers sans nombre de ce pénible apostolat. Il passa ensuite dans les îles Moluques, où il exerça son ministère avec la même ardeur. C'est tout ce qu'on sait de sa vie et de ses travaux. Il paraît qu'il avait des connaissances en médecine et que cet art lui fut utile pour approcher sans danger des peuplades sauvages qu'il entreprit de convertir. Avant ses voyages, le père Bolivar avait composé un ouvrage intitulé: *Memorial de Arbitrios para la reparacion de Espana*, Madrid, 1626, in-fol.

* BOLIVAR (Simon), né à Caraccas, d'une famille distinguée, le 25 juillet 1785, fut envoyé de bonne heure à Madrid où il fit ses études. Il parcourut ensuite la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse, une partie de l'Allemagne, et revint à Madrid où il épousa la fille du marquis d'Ustariz, qui mourut peu d'années avant la révolution de Caraccas. Bolivar était de retour en Amérique à l'époque de la première insurrection de son pays contre l'Espagne, en 1810. Il ne voulut prendre aucune part à cette révolution, jusqu'au moment où il vit que ses compatriotes, dans l'impuissance de résister aux troupes de l'Espagne, allaient rentrer sous la domination de la métropole. Après avoir été chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante qu'il remplit à ses frais, il fut investi par le général Miranda du commandement de Puerto-Cabello. En 1812, au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caraccas, il laissa surprendre la citadelle par les prisonniers espagnols qui y étaient renfermés, et fut obligé de se retirer à la Guayra. Chargé d'un nouveau commandement, il traversa les Andes à la tête d'un corps de six mille hommes, battit les Espagnols, et se vit bientôt à la tête d'une troupe assez nombreuse pour marcher sur Caraccas. Monteverde vint à sa rencontre et fut défait. Bolivar, après sa victoire, fit son entrée publique à Caraccas, le 4 août 1815, traita avec modération ceux qui étaient attachés à la métropole, et eut la satisfaction de voir le territoire entier de Vénézuëla soumis à la république. Il fit proposer à Monteverde, qui s'était réfugié à Puerto-Cabello, l'échange des prisonniers que ce général refusa, quoique cette transaction eût fait rentrer dans ses rangs beaucoup plus d'hommes

qu'il n'en eût rendu. Une nouvelle affaire eut lieu à Agua-Caliente, où Bolivar fut encore vainqueur. Il mit ensuite le siège devant Puerto-Cabello, mais la constance des Espagnols rendit ses efforts inutiles. Bolivar, qui s'était créé dictateur, reçut tout-à-coup du congrès de la Nouvelle-Grenade l'ordre de rétablir le gouvernement civil dans la province de Caraccas : il parut hésiter d'abord ; mais des murmures, qui se faisaient entendre jusque sous sa tente, l'ayant éclairé sur la véritable disposition des esprits, il convoqua, pour le 2 janvier 1814, une assemblée générale à laquelle il rendit compte de ses actes, de ses vœux, et il lui remit ses pouvoirs. Ses explications dissipèrent les défiances, et on lui défera la puissance dictatoriale, jusqu'à l'époque de la réunion de Vénézuëla à la Nouvelle-Grenade. Le parti espagnol ayant soulevé les nègres, et en ayant formé des bandes irrégulières qui commirent des excès, la guerre devint terrible et les prisonniers furent impitoyablement massacrés. Bolivar lui-même, malgré son esprit de modération, fit mettre à mort, par représailles, huit cents prisonniers espagnols. Il battit plusieurs chefs royalistes. Mais devenu trop confiant, il divisa ses forces et éprouva, dans les plaines de Cura, un échec à la suite duquel Cumana, La Guayra, et Caraccas se déclarèrent pour la métropole. Défait de nouveau à la journée d'Araguita, Bolivar s'embarqua pour Carthagène avec quelques officiers. Rivaz et Bermudez essayèrent de relever la cause de l'indépendance, et obtinrent d'abord quelques succès. Mais ils furent bientôt vaincus, et le premier, tombé entre les mains des royalistes, eut la tête tranchée. Le second se retira à Margarita et s'y soutint jusqu'au moment où une expédition, partie de Cadix, sous les ordres de Morillo, vint mettre le siège devant Carthagène. Bolivar, qui en était sorti et qui avait soumis Santa-Fé de Bogota, accourut au secours de Carthagène, et joignit ses troupes à celles qui la défendaient. Il se rendit ensuite à la Jamaïque pour y chercher des renforts ; mais le manque de fonds ayant amené des retards, les secours n'arrivèrent qu'après la reddition de la place qui s'était défendue pendant quatre mois. Les Espagnols, devenus arrogants par ce succès, indisposèrent contre eux jusqu'aux indigènes qui combattaient dans leurs rangs, et qui se réunirent aux indépendants. Des bandes de guérillas couvrirent toutes les provinces et harcelèrent les Espagnols, dont ils interceptaient les convois et les communications. Bolivar prit terre alors avec les troupes qu'il avait organisées avec tant de peine et de constance, rallia près de Cumana quelques corps de guérillas, remit à la voile et alla mouiller près de Choroni, où il débarqua son avant-garde que commandait l'écosais Mac-Grégor. Tandis que son lieutenant s'emparait de la Maraçay et de la Cabrera, il descendit à Cumare et y publia une proclamation dans laquelle il reconnaissait le principe de l'affranchissement des nègres. Les colons de Vénézuëla virent dans cette reconnaissance leur ruine, et abandonnèrent Bolivar qui, livré à ses propres forces, fut encore battu. Il rejoignit ses lieutenants Mac-Grégor et Arismendi qui s'étaient réfugiés à Barcelone. Après avoir failli périr aux Cayes sous le poignard d'un as-

sassin, il convoqua dans l'île de Margarita le congrès général de la province, et remporta une victoire sur Morillo, qui vint l'assiéger. Les indépendants reprirent bientôt la supériorité sur tous les points. Nommé chef suprême de Vénézuëla, Bolivar établit son quartier-général à Angostura, et y dirigea les affaires de la république. Le 31 décembre 1817, il remonte l'Orénoque, se trouve, après quarante-deux jours de marche, au pied des remparts de Calabozo, à trois cents lieues d'Angostura, et force Morillo d'abandonner cette ville, et de se retirer à Valencia. Celui-ci tenta de surprendre son adversaire, au moment où il venait d'envoyer une partie de ses troupes pour s'emparer de quelques villes voisines, et le combat dura cinq jours, à la Cabrera, à Maraçay, à la Puerta. Mais Morillo blessé, se retira avec perte. Le 17 avril 1818, Bolivar se vit sur le point d'être livré aux Espagnols par le colonel Lopez, qui pénétra avec 12 hommes dans sa tente, pendant qu'il dormait. Il n'eut que le temps de s'échapper presque nu. La campagne finit par la lassitude des deux partis, et Bolivar ouvrit le congrès de Vénézuëla le 15 février 1819. Il y proposa une constitution républicaine qui fut adoptée, et se démit aussitôt du pouvoir suprême. Mais l'assemblée le pria de conserver encore une autorité qui pouvait être plus utile que jamais à la patrie. Il accepta cette prolongation de dictature et recommença la campagne avec une nouvelle armée. Les Espagnols récemment défaits par le général républicain Santander, s'étaient retirés au-delà des Cordillères ; Bolivar traverse ces montagnes et remporte sur les ennemis deux victoires qui lui ouvrent les portes de Tunja, de Santa-Fé, et lui livrent la Nouvelle-Grenade qui demande à se réunir à la province de Vénézuëla, en choisissant Bolivar pour son chef suprême. Après avoir laissé Santander pour vice-président, il revient à Angostura à la tête d'une forte armée, et le congrès général réunit les deux provinces sous le nom de république de COLOMBIE, en ordonnant la construction d'une nouvelle capitale qui porterait le nom de *Bolívia*. Dès les premiers jours de janvier 1820, les hostilités recommencèrent, et Bolivar, vainqueur à Calabozo, poursuivit ses avantages jusqu'au jour où la nouvelle de la révolution espagnole parvint en Amérique. Des négociations s'ouvrirent alors à Truxillo, entre le dictateur Colombien et le général espagnol Morillo, et ces deux chefs conclurent un traité par lequel l'Espagne devait reconnaître Bolivar en qualité de président de la république de Colombie, qui était composée 1° de la province de Caraccas ; 2° de la Nouvelle-Grenade ou vice-royauté de Santa-Fé ; 3° de la province de Quito. Ce traité ne fut point ratifié. Tandis qu'un congrès s'occupait de fixer les bases du nouvel état, Bolivar assurait définitivement contre les généraux Morales et la Torre l'indépendance de son pays. Le Pérou restait encore sous la domination de l'Espagne. Bolivar se rendit dans cette contrée pour diriger le soulèvement qui y éclata contre la métropole. Les Péruviens lui déferèrent aussi la dictature ; il la déposa après la cessation de la guerre, et se contenta des titres de *Libérateur* et de *Protecteur* que lui décernèrent les peuples en faveur de sa

quels il avait combattu. Le 14 mai 1826, il fut encore nommé président de la Colombie par 583 suffrages sur 608 votants, et Santander fut nommé vice-président à une moins forte majorité. La division ne tarda pas à se mettre entre ces deux hommes. La conduite du général Paëz, commandant militaire de la province de Venezuela, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement eut lieu, à cette occasion, à Valencia, et en attendant l'arrivée de Bolivar qui se trouvait alors dans le Haut-Pérou, Paëz fut investi de tous les pouvoirs par les révoltés. En peu de jours l'insurrection s'étendit dans toutes les villes de la côte; Bolivar fut partout proclamé dictateur et Paëz son lieutenant. Cependant le Libérateur qui s'était prononcé en 1822 pour l'unité de la république et non pour un état fédératif, venait de fonder la république du Haut-Pérou qui devait prendre le nom de *Bolivia*, dont la présidence lui fut décernée. Les Espagnols avaient été chassés par son aide de ce pays; mais bientôt les Péruviens parurent craindre de voir s'appesantir sur eux la domination de leur libérateur. Bolivar, offensé de ces dispositions, menaça de se retirer avec son armée. Le congrès péruvien, effrayé de cette résolution, le pria de conserver le pouvoir suprême. Il modifia alors une partie de la constitution qu'il avait donnée au Pérou, proposa un nouveau système électoral, et établit les trois chambres législatives des tribuns, des sénateurs, et des censeurs. Il retourna ensuite dans la Colombie, et rentra en triomphe, après 5 ans d'absence, à Bogota, le 19 novembre 1826. Il s'investit lui-même de la dictature, en vertu d'un article mal interprété de la constitution, rétablit Paëz dans le gouvernement de Venezuela en approuvant ses actes, et par sa conduite dans ces conjonctures alarma un instant les amis de la liberté. La guerre civile qui menaçait la Colombie fut étouffée, mais par des mesures que n'autorisait point la constitution. Santander indigné offrit sa démission, et Bolivar informé qu'on le soupçonnait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions furent refusées. Alors on apprit qu'une nouvelle insurrection avait éclaté dans le Pérou et que la constitution Bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit, et Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une Convention; Santander s'y opposa, mais inutilement. Le congrès adopta la proposition du Libérateur qui voulait, comme nous l'avons déjà dit, l'unité de la république, tandis que Santander désirait un état fédératif, pareil à celui des Etats-Unis du nord de l'Amérique. Des élections eurent lieu, et la Convention fut convoquée pour le 2 mars 1828. Constituée le 9 avril suivant, elle ne fit rien et Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales qui se tinrent ensuite en divers lieux, déférèrent le pouvoir suprême à Bolivar, et Santander fut obligé de se retirer. Bolivar, irrité de ce que les Colombiens étaient chassés du Pérou, déclara la guerre à cette république; mais il apprit en même temps qu'une armée espagnole se réunissait à la Havane, et paraissait destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances, il publia, en qualité de président libérateur, un décret organique, donné à

Bogota le 27 août 1828, qui était une nouvelle constitution provisoire de la république, et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout-à-coup éclata contre lui une conspiration, parmi des hommes qui lui semblaient dévoués; les conjurés entrèrent dans la chambre du président qui ne leur échappa qu'en sautant par une fenêtre. Le peuple ne prit aucune part à cette insurrection, et la bonne contenance des soldats l'eut bientôt réprimée. Le danger que Bolivar avait couru, lui fit prendre l'autorité dictatoriale. Plusieurs conjurés furent fusillés, et Santander fut condamné à la peine de mort, commuée ensuite en une déportation perpétuelle. Le dictateur s'occupait alors exclusivement de la guerre contre le Pérou qui cessa en 1829; et depuis cette époque, il consacra tous ses soins aux intérêts de la Colombie; il mourut à San-Pédro, près de Santa-Martha, à la fin de 1830, après avoir reçu avec piété les derniers sacrements. Il avait sacrifié sa fortune à la cause qu'il défendait, et avait payé de ses fonds l'affranchissement d'un nombre considérable d'esclaves. Aussi cet homme extraordinaire est-il mort dans un état voisin de la pauvreté.

* BOLLANDUS ou de BOLLANDT (Sébastien), récollet, né à Maëstricht dans le xvi^e siècle, mort à Anvers en 1645, fut éditeur des ouvrages suivants: *Historica, theologica et moralis terræ sanctæ elucidatio, auctore Francisco Quaresmio*, Anvers, 1639, 2 vol. in-fol.; *Sermones auri fratris Petri ad Boxes, in dominicis et festa per annum*, Anvers, 1643, in-folio.

BOLLANDUS (Jean), jésuite, naquit à Tirlemont dans le pays de Limbourg, en 1596. La compagnie de Jésus, dans laquelle il avait pris l'habit, le choisit pour exécuter le dessein que le P. Rosweide avait eu de recueillir les monuments qui pouvaient constater les vies des saints, sous le titre d'*Acta Sanctorum*. Bollandus avait la sagacité, l'érudition et le zèle qu'il fallait pour cette entreprise. En 1645, on vit paraître les saints du mois de janvier, en 2 vol. in-folio; en 1638, ceux de février en 3 vol. Il avait commencé le mois de mars, lorsqu'il mourut le 12 septembre 1665. Le Père Henschenius, son associé, fut son continuateur. On lui donna pour second le Père Papebrock, un des plus dignes successeurs de Bollandus. Cet ouvrage immense a été comparé à un *filet qui prend toutes sortes de poissons* (sagenæ ex omni genere piscium congreganti. Matth. 13). On y trouve toutes les légendes, vraies, douteuses et fausses. Les savants collecteurs discutent la plupart des faits, et dégagent l'histoire des saints des fables dont l'ignorance ou une piété malentendue, l'avaient chargée. On y trouve, outre l'objet direct de leurs travaux, un grand nombre de traits qui intéressent non-seulement l'histoire ecclésiastique, mais encore l'histoire civile, la chronologie, la géographie, les droits et les prétentions des souverains et des peuples; tous les volumes sont accompagnés de tables exactes et très-commodes. Bollandus, le père de cette compilation, était moins bon critique que ses continuateurs. On les appelle, de son nom, *Bollandistes*. Ce grand ouvrage, interrompu après la suppression de la société, a été repris en 1779 par ordre de l'impératrice-reine, à la

grande satisfaction des savants chrétiens. Depuis qu'il est reconnu d'après les vaines tentatives des philosophes, qu'on ne peut former des hommes de bien, de bons citoyens, des sujets fidèles, sans les grandes maximes de la religion, l'histoire des saints, si riche en exemples, si propre à donner des leçons pratiques à tous les ordres de la société, doit nous être plus précieuse que jamais. Le philosophisme faisant toujours de plus grands progrès sur l'esprit des gouvernements, celui de Bruxelles supprima l'ouvrage et détruisit la société des Bollandistes en 1788, le jour de la Toussaint (époque que choisit par dérision la morgue philosophique). « Cet érudit » et édifiant ouvrage, a dit quelqu'un à cette occasion, leur a paru inutile. Effectivement, cet ouvrage est la vie des saints (*Acta Sanctorum*) : or, » conformément à ce qui est dit au livre de la Sagesse, chap. 2 : *Dissimilis est aliis vita illius....* » *Inutilis est nobis et contrarius operibus nostris.* » Lors de la révolution de Brabant, en 1789, cette association célèbre se rétablit par les soins de l'abbé de Tongerlo, ordre de Prémontré. L'ouvrage a été de nouveau interrompu en 1794, à l'entrée des troupes françaises dans la Belgique. Cette précieuse collection forme aujourd'hui 54 volumes in-folio : janvier, 2 volumes; février, 3; mars, 3; avril, 3; mai, 8; juin, 7; juillet, 7; août, 6; septembre, 8; octobre, 7; ce 7^e vol. divisé en 2 parties comprend les vies des saints dont on célèbre la fête les 15 et 16 octobre. Il a été imprimé à Bruxelles, et porte le millésime de 1843. On joint ordinairement à cet ouvrage *Martyrologium Usuardi*, 1 vol. in-folio, et *Acta Sanctorum Bollandiana apologeticis libris vindicata*. Les Vénitiens ont réimprimé successivement les 42 premiers volumes de cet ouvrage jusqu'au 15 septembre; mais cette édition est très-inférieure à celle des Pays-Bas.

BOLEYN. Voy. BOULEN.

* BOLLIOD-MERMET (Louis), né à Lyon le 13 février 1709, fut longtemps secrétaire de l'académie de cette ville, et mourut en 1773. Sa famille était distinguée dans la magistrature. On a de lui : *De la corruption du goût dans la musique française*, 1746, in-12; *De la bibliomanie*, 1761, in-8; *Discours sur l'Emulation*, 1763, in-8; *Essai sur la Lecture*, 1765, in-8 : ces ouvrages sont anonymes; *Rénovation des vœux littéraires*, discours prononcé pour la cinquante-aine de sa réception à l'académie de Lyon. Il en a laissé une histoire en 3 vol. in-8, dont le manuscrit n'a été retrouvé qu'après que M. Dumas eut composé la sienne. (Voy. *l'Histoire de l'académie de Lyon*, t. 1. 181.)

* BOLOGNA (Antoine), né à Palerme, et mort en 1633, fut vicaire-général de Sicile : on a de lui un *Traité des immunités ecclésiastiques*, et un autre sur la *Division du royaume de Sicile*.

BOLOGNE (Jean de), né à Douai vers 1524, disciple de Michel-Ange, orna la place de Florence d'un beau groupe, représentant l'enlèvement d'une Sabine. On avait de lui en France le *Cheval de Henri le Grand*, qu'on voyait sur le Pont-Neuf à Paris, et qui a été détruit pendant la révolution. Ce monument a été rétabli en 1819 par Bosio. Bologne mourut à Florence, âgé de 84 ans,

* BOLOGNE (Pierre de), secrétaire du roi, né à la Martinique en 1706, mort à Paris en 1799. Il a laissé des *Odes sacrées*, qui manquent de force et d'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au genre lyrique, mais elles sont remplacées autant qu'elles peuvent l'être par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel et l'aisance de la versification. *Amusements d'un septuagénaire*, ou contes, anecdotes, bons mots, naïvetés mises en vers, 1786, in-8.

BOLOGNESE (Le). Voy. GRIMALDI et JEAN de CASTEL.

* BOLOGNINI (Louis), jurisconsulte, né à Bologne en 1447, remplit plusieurs charges importantes auprès d'Innocent VIII, son parent, et fut successivement conseiller de Charles VIII, roi de France, et de Louis Sforce, duc de Milan, juge et podestat à Florence, sénateur de Rome et avocat consistorial nommé par Alexandre VI. Ce pape l'envoya en ambassade auprès du roi Louis XII. Il fut, après Politien, un des premiers jurisconsultes qui entreprirent de corriger le texte des *Pandectes*. Ses principaux ouvrages sont : *Epistolæ decretales Gregorii IX suæ integritati restitutæ, cum notis*, etc., Francfort, 1590; *Collectio forum in jus canonicum*, Bologne, 1496, in-fol.; *Consilia*, Bologne, 1499; *De quatuor singularitatibus in Gallia repertis*, mélange de prose et de vers adressé à Symphorien Champier, qui l'a inséré dans son livre *De triplici disciplina*, Lyon, 1508, in-8. Les quatre merveilles que Bolognini avait admirées en France pendant son ambassade, sont la bibliothèque royale de Blois, l'heureux état du royaume, la ville de Lyon et celle de Blois. Il mourut le 19 juillet 1508.

BOLSEC (Jérôme Hermès), de Paris, aumônier de la duchesse de Ferrare et médecin à Lyon, fut d'abord carme; mais ayant laissé entrevoir un penchant pour les nouvelles erreurs, il essuya quelques reproches, qui bien loin de lui ouvrir les yeux, furent le prétexte de son apostasie. Il suivit ensuite Calvin à Genève; mais s'étant brouillé avec lui, il rentra dans le sein de l'Eglise. Nous avons de lui *Vie de Calvin*, Paris, 1577, et *de Bèze*, Paris, 1582; l'une et l'autre in-8. Il y a bien des choses intéressantes, mais dont les prétendus réformés ont été fort mécontents. Bolsec prenait les titres de théologien et de médecin; il n'était ni l'un ni l'autre dans un degré supérieur. Il mourut à Lyon en 1585, après avoir été marié deux fois.

BOLSWERD (Scheeldt ou Schelte), né à Bolsward en Frise, a beaucoup gravé au burin, d'après les ouvrages de Rubens, Van-Dyck et Jordans, et a parfaitement rendu la touche de ces grands maîtres. — Boëce BOLSWERD, son frère, excellent graveur, n'a pourtant pas égalé Scheeldt. — Leur père était Adam Bolsward, qu'on place mal à propos parmi les graveurs.

* BOLTINE (Jean-Nikititch), général-major, membre de l'académie russe, né en 1735 à Saint-Pétersbourg, mort dans la même ville de 6 octobre 1792, a donné *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*, 1782; *Remarques sur la grande histoire de Russie de Leclerc* (1787), Saint-Pétersbourg, 1788, 2 vol. in-4, traduites en français. Il publia *Rè-*

marques sur le tableau historique de la vie de Rurick, composées par Catherine II, Pétersbourg, 1792, et laissa en manuscrit, traduction de l'*Encyclopédie* jusqu'à la lettre K; la lettre A d'un dictionnaire raisonné Slavo-Russe; et des Notes explicatives des anciennes chroniques.

* BOLTON (Edmond), antiquaire anglais du *xviii*^e siècle, dont on a : *Néron César ou la Monarchie corrompue*, Londres, 1624, ouvrage curieux pour l'histoire du commerce à cette époque; *Vie de Henri II*; et un ouvrage sur les antiquités de Londres, intitulé *Vindiciæ Britannicæ*, resté manuscrit.

* BOLTON (Robert), théologien anglais de la secte des puritains, et professeur d'histoire naturelle à Oxford, né en 1571, mort en 1631, se rendit célèbre par son érudition et son talent pour parler en public. Il a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue un *Traité du bonheur*, souvent réimprimé; et un *Traité sur les quatre dernières fins de l'homme*, qui eut aussi plusieurs éditions. — Il ne faut pas le confondre avec un autre théologien anglican du même nom et prénom, mort en 1763, qui a publié un bon *Traité de l'emploi du temps*, 1780, et d'autres ouvrages.

* BOLTS (Guillaume), né en Hollande vers 1740, passa en Angleterre à l'âge de quinze ans, et s'embarqua pour Lisbonne, où il se trouvait lors du tremblement de terre de 1755. Peu de temps après, il se rendit au Bengale dans les établissements de la compagnie anglaise, et fut nommé, en 1763, membre du conseil des revenus de la province de Benarès, qui venait d'être cédée à la compagnie. Son activité lui fit découvrir plusieurs articles de commerce qui jusqu'alors avaient été négligés. La province fut rendue au rajah; il quitta le service de la compagnie, et se livra avec le plus grand succès à ses propres affaires. Etabli à Calcutta, il fut nommé un des *alderman* du seul tribunal anglais existant alors dans le Bengale. Ses succès lui firent des ennemis; l'autorité, excitée, dit-on, par des marchands, l'accusa d'avoir l'intention de soustraire l'Inde à la domination britannique. Conduit prisonnier en Angleterre, il intenta aux membres du gouvernement du Bengale une action pour emprisonnement illégal, et publia pour sa défense son livre intitulé : *Considerations on India affairs*, 2 vol. in-4. Cette lutte inégale, qui dura sept ans, absorba sa fortune, évaluée à 94,000 livres sterl.; mais ce fut alors que l'impératrice d'Autriche le nomma colonel, et lui donna des pouvoirs sur tous ses établissements projetés dans les Indes orientales. Il en forma six sur les côtes du Malabar et de Coromandel, à Car-Nicobar et Rio de la Goa, sur la côte sud-est de l'Afrique (Makintosh, tom. 1, lettre 37). La mort de Marie-Thérèse renversa encore ses espérances, et il fut, sous l'empereur Joseph, dépouillé de tous ses pouvoirs. Doué d'un esprit pénétrant et capable de la plus opiniâtre application, il avait fait une étude particulière des langues orientales, et parlait les principales langues anciennes et modernes. Deux fois possesseur de grandes richesses, il tenta de nouveau la fortune en créant un établissement près de

Paris. La guerre avec l'Angleterre vint encore détruire ses espérances. Il mourut pauvre à Paris, le 28 avril 1808. Son *Etat civil, politique et commercial du Bengale*, a été traduit en français par De-meunier, la Haye (Paris), 1775, 2 vol. in-8, fig.

BOLYNGBROKE (Henri Saint-Jean, lord vicomte de), secrétaire d'état sous la reine Anne, eut beaucoup de part aux affaires et aux révolutions arrivées dans les dernières années du règne de cette princesse. Il était né en 1672 à Battersea, dans le comté de Surry. Membre de la chambre des Communes, il frappa tous les esprits par son éloquence et par la profondeur de ses vues, et devint, en 1704, secrétaire de la guerre et de la marine. Renversé du ministère par le parti des *Whigs* en 1708, il passa deux années dans la retraite et l'étude; en 1710, il fut nommé secrétaire d'état, et eut le département des affaires étrangères. La paix d'Utrecht signée en 1713 est le plus glorieux de ses travaux. Il avait été envoyé à Paris, pour consommer la négociation de la paix entre l'Angleterre et la France. Après la mort de la reine Anne, Bolyngbroke se retira de la cour, partageant son temps entre l'étude et les plaisirs. Cependant comme il craignait de succomber aux poursuites de ses ennemis qui l'avaient fait exclure du parlement, il passa en France, où il se choisit une habitation charmante à une lieue d'Orléans. Dans l'espoir de mettre un frein aux écarts de sa jeunesse, on lui avait fait épouser, en 1700, une riche héritière, dont il ne tarda pas à se séparer. Il se remaria avec mademoiselle de Villette, nièce de madame de Maintenon, ce qui ne l'empêcha pas de repasser en Angleterre, où il fut bien accueilli. Son caractère était emporté; mais sa conversation était intéressante et assaisonnée de bons mots. Sa conduite politique changea plus d'une fois, et M. de Lally-Tolendal l'a peint sous des traits peu honorables. Il mourut sans enfants à Battersea, patrimoine de ses ancêtres, le 25 novembre 1751, âgé de 79 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de politique, des *Mémoires*, des *Lettres*, etc. On y découvre des connaissances historiques, une éloquence mâle et républicaine; mais on lui reproche de l'obscurité, du verbiage, des jugements faux et des pensées mal rendues. La passion l'entraîne quelquefois trop loin, comme quand il dit dans ses lettres sur l'histoire, que le gouvernement de son pays est composé d'un roi sans éclat, de nobles sans indépendance, et de communes sans liberté. Son ambition était de dire des choses extraordinaires et paradoxales, et de se distinguer par la singularité de ses opinions, en quoi il a non-seulement nui au succès de ses écrits, mais ébranlé encore les maximes qui devaient diriger sa conduite personnelle. « De tels novateurs, dit un sage critique, » retardent plus qu'ils ne hâtent les progrès des » sciences. La nouveauté de leurs maximes et leur » singularité peuvent être plus agréables à certain » ordre de lecteurs, que les maximes anciennes qui, » pour être connues et triviales, n'en sont pas » moins les seules qui soient vraies. On convient » que les novateurs ont d'abord un très-grand » succès; mais à la longue on vient à reconnaître » et à mépriser leurs erreurs. Ils voient eux-mêmes,

» mais trop tard, qu'ils se sont livrés à des recherches purement spéculatives, et souvent chimériques; ils sentent, mais sans qu'ils aient la liberté de se corriger, que pendant qu'ils se sont abandonnés à l'art perfide de douter, ils ont perdu tout principe assuré qui eût pu contribuer à établir la certitude et la solidité de leur conduite privée. » M. Mallet donna, en 1754, une édition des différents ouvrages de Bolyngbroke en 5 vol. in-4, et en 9 vol. in-8. Ses *Lettres sur l'histoire*, 3 vol. in-12, et ses *Mémoires*, 3 volumes in-8, ont été traduits en français. Maurice, prince d'Isenbourg, a traduit son traité *sur l'exil*, où il y a de bonnes choses que l'auteur n'a pas eu le courage de réaliser, ayant presque toujours substitué aux leçons qu'il y donne l'humeur que lui inspirait sa situation. On a publié sous son nom un *Examen important de la religion chrétienne*, in-8, écrit violent contre le christianisme. Quoique milord Bolyngbroke fût incrédule, c'est à tort qu'on a voulu déshonorer sa mémoire en lui attribuant un pareil livre; on sait aujourd'hui qu'il doit son existence à Voltaire.

BOLZANI. Voy. **PIERIUS VALERIANUS.**

BOMARE. Voy. **VALMONT.**

* **BOMBARDINI** (Antoine), noble Padouan, né en 1666, obtint, dès l'âge de 25 ans, la chaire de droit canonique dans l'université de sa patrie, puis celle de droit criminel. Il fut nommé à celle de droit civil en 1725, et mourut subitement l'année suivante. Il a laissé la première partie d'un ouvrage qui devait en avoir deux, et qui a paru sous ce titre : *De carcere et antiquo ejus usu ad hæc usque tempora deducto tractatus in duas partes distributus, quarum altera historiam carceris, altera praxim complectitur, pars prima*, Padoue, 1713, in-8.

* **BOMBART** (l'abbé de), mort à Paris en 1777, a publié un *éloge* de Stanislas, roi de Pologne, et un autre de Marca, archevêque de Paris.

* **BOMBELLES** (Marc-Marie, marquis de), maréchal-de-camp, puis évêque d'Amiens et premier aumônier de M^{me} la duchesse de Berri, naquit à Bitche en Lorraine, le 8 octobre 1744, d'une noble et ancienne famille. Entré jeune au service, il devint capitaine dans le régiment de hussards de Bercheny, et fut ensuite ambassadeur en Portugal et à Venise. Il était décoré des ordres de Saint-Louis et de Saint-Lazare. Lors de la révolution, il refusa le serment exigé de tous les fonctionnaires publics, par l'Assemblée nationale, et passa à l'étranger. Il fut chargé de plusieurs négociations pour les intérêts du roi, et fit avec distinction toutes les campagnes de l'armée de Condé. Après le licenciement de ce corps, il vécut paisiblement en Allemagne, et vers 1804, après la mort de son épouse, Mlle. de Mackau, fille de la baronne de Mackau, sous-gouvernante des enfants de France, embrassa l'état ecclésiastique. Le roi de Prusse le pourvut d'un canonat de Breslau, puis d'une prévôté qui lui donnait le titre de prélat. Il ne rentra en France qu'en 1814, fut nommé premier aumônier de M^{me} la duchesse de Berry en 1816, et l'année suivante, évêque d'Amiens. Pendant le peu de temps qu'il a gouverné ce diocèse, il a rempli avec zèle tous les

devoirs de l'épiscopat. Il est mort en 1821, après une longue maladie. Bon, bienveillant, affable, il joignait les qualités d'un digne ministre de l'Eglise, aux nobles sentiments d'un serviteur du roi. Il publia en 1799 un bon ouvrage intitulé *la France avant et depuis la révolution*.

BOMBELLES. Voy. **BOMBELLES.**

BOMBERG (Daniel), célèbre imprimeur en caractères hébreux, né à Anvers et établi à Venise, mort en 1549, se fit un nom par ses éditions hébraïques de la Bible et des rabbins. Il dépensa toute sa fortune, qui était considérable, à l'impression de ces grands ouvrages. Il entretenait près d'une centaine de Juifs pour les corriger ou les traduire. Quelques-unes de ces Bibles sont également estimées par les Juifs et par les chrétiens. La première parut en 1518; elle porte le nom de son éditeur, *Felix Pratensis*: c'est la moins exacte. La seconde fut publiée en 1523. On y joignit les points des Massorètes, les Commentaires de divers rabbins et une préface du R. Jacob Ben-Chajim. En 1548, le même Bomberg imprima la Bible in-fol. de ce dernier rabbin; c'est la meilleure et la plus parfaite de toutes. Elle est distinguée de la première Bible du même éditeur, en ce qu'elle contient le Commentaire de David Kimchi sur les Chroniques ou Paralipomènes, qui n'est pas dans l'autre. C'est à lui qu'on doit l'édition du *Talmud*, en 11 vol. in-fol. Il l'imprima trois fois: chaque édition lui coûtait 100,000 écus. On assure qu'il imprima des livres pour quatre millions d'or.

* **BOMBINO** (Pierre-Paul), né vers 1575, d'abord jésuite et professeur de philosophie au collège de Rome, entra ensuite dans la congrégation des Somasques, et mourut en 1648. On a de lui: des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand-duc de Toscane, etc.; *Vie de saint Ignace de Loyola*, Rome, 1622, en italien; *Vie de saint Edmond*, Mantoue, 1620, etc.

BOMILCAR, général des Carthaginois et premier magistrat de la république, croyant avoir trouvé l'occasion favorable de s'emparer de la souveraine autorité, entra dans la ville et massacra tous ceux qu'il trouva sur son passage. La jeunesse de Carthage ayant marché contre les révoltés, ils se rendirent, et leur chef fut attaché à une croix, vers l'an 308 avant J.-C.

* **BOMMEL** (Henri), né dans la Gueldre, entra dans l'ordre de St.-Jérôme, fut directeur du couvent des Sachettes ou Filles de Ste.-Madeleine, à Utrecht, et mourut en 1542. Il a laissé *Bellum Ultrajectinum inter Geldria ducem Carolum, et Henricum Bavarum episcopum Ultrajectinum*, Marbourg, 1542, in-8. La *Bibliotheca tigurina*, citée par Foppens, ajoute qu'il est auteur des *Lamentations de Pierre*, ou le *Nouvel Esdras*; mais Foppens croit que ce dernier ouvrage est d'un autre Bommel.

* **BOMPART** (Jean) a donné une ample description de la Provence: *Provincia regionis Galliae vera descriptio*, Anvers, 1694, in-fol. Cet ouvrage eut, dans le temps, un grand succès.

* **BOMPIANO** (Ignace), jésuite, né à Frosinone en 1612, enseigna, dans le collège romain, les belles-lettres et l'hébreu, et mourut en 1675, après avoir

composé un grand nombre d'ouvrages. *Elogia sacra et moralia*, Rome, 1651, in-12; *Historia Pontificatus Gregorii XIII*, Rome, 1655; *Seneca Christianus*, Rome, 1658; *Prohusiones rhetoricae et orationes*, Rome, 1662; *Modi varii et elegantes loquendi latine*, Rome, 1662; *Historia rerum christianarum ab ortu Christi*, Rome, 1665; les *Oraisons funèbres de Philippe IV*, roi d'Espagne, et d'Anne d'Autriche, reine de France, en latin, Rome, 1666; *Orationes de principibus*, Rome, 1669, in-24.

BON DE SAINT-HILAIRE (François-Xavier), premier président honoraire de la chambre-des-comptes de Montpellier, joignit aux connaissances d'un magistrat celles d'un homme de lettres. L'académie des inscriptions et les sociétés royales de Londres et de Montpellier, instruites de son mérite, lui accordèrent une place dans leur corps. Ce savant, né en 1678, mourut en 1761, après avoir publié quelques ouvrages. *Mémoire sur les Marrons d'Inde*, in-12; *Dissertation sur l'utilité de la soie des araignées*, ouvrage qui a été traduit en italien, en latin et en chinois par le P. Parrennin.

* BON (Florent), jésuite au collège de Reims, a publié, en gardant l'anonyme, un recueil des vers qu'il avait composés à l'occasion de la prise de la Rochelle par Louis XIII, intitulé *les Triomphes de Louis le Juste en la réduction des Rochelois et des autres rebelles de son royaume*, Reims, 1629, in-4. Suivant Goujet, « il y a du feu et du génie dans » quelques-unes des pièces qui composent ce volume; mais le poète ne se soutient pas toujours, » et il est quelquefois languissant. »

* BON (L. — A.), général de division, naquit à Romans le 25 octobre 1738, et entra, en 1775, dans le régiment de Bourbon, infanterie, avec lequel il passa aux colonies. De retour en France, après huit ans de service, il se retira dans ses foyers. A la formation des bataillons de volontaires, Bon, choisi pour en commander un, le conduisit aux Pyrénées-Orientales, où il fit les campagnes de 1792, 1793 et 1794. Employé comme adjudant-général, dans la division du général Lemoine, il mérita par sa belle conduite au siège de Bellegarde le grade de général de brigade; il passa à l'armée d'Italie, combattit à Saint-Georges, à la Favorite, à la Tenca, et se couvrit de gloire au pont d'Arcole, où il fut blessé. Le 16 mars suivant, il assura le passage du Tagliamento, et contribua, le 22, à la défaite de l'avant-garde ennemie. Il fut ensuite nommé commandant de la 8^e division militaire. Bon se distingua encore dans la campagne d'Egypte, obtint divers succès sur les Mamelucks, et entra dans la ville du Caire à la tête de sa division. Il contribua à la prise d'El-Arich, enleva Gaza, força Jaffa, et trouva la mort le 10 mai 1799, devant Saint-Jean-d'Acre. Quatorze ans après, l'empereur visitant l'école militaire de Saint-Germain, arrêta les yeux sur la liste des élèves, et ayant trouvé le nom de son ancien compagnon d'armes, fit venir aussitôt le jeune Bon. « Où est » votre mère, dit Napoléon. — Elle est, répondit le » jeune homme, à Paris à un quatrième étage, où » elle meurt de faim. » Cet oubli fut réparé à l'instant même; la veuve du général Bon reçut une

dotation, et le fils fut créé baron avec une autre dotation.

BONA (Jean), né à Mondovi en Piémont l'an 1609, général des feuillants en 1651, fut honoré de la pourpre, en 1669, par Clément IX. Après la mort de ce pontife, bien des gens le désignèrent pour son successeur, ce qui donna lieu à cette mauvaise pasquinade : *Papa Bona sarebbe un solcismo*. Le Père Daugières répondit à Pasquin par l'épigramme suivante :

Vana solcismi ne te conturbet imago,
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Bona, digne de la tiare, ne l'eut pourtant pas. Il mourut à Rome en 1674, dans sa 65^e année. Il joignait à une profonde érudition, à une connaissance vaste de l'antiquité sacrée et ecclésiastique, une piété tendre et éclairée. On a de lui plusieurs écrits, recueillis à Turin en 1747-1755, 4 vol. in-fol., avec des notes de Robert Sala. Les principaux sont, *De rebus liturgicis*, plein de recherches curieuses et intéressantes sur les rites, les prières et les cérémonies de la messe. *Manuductio ad caelum*, traduit en français en 1771. *Horologium asceticum*; *De principiis vitae Christianae*, traduit en français par le président Cousin et par l'abbé Goujet; *Psallentis Ecclesiae harmonia*; *De sacra Psalmodia*, et plusieurs autres bons ouvrages de piété, qui vont également à l'esprit et au cœur. Le cardinal Bona était en commerce de lettres avec la plupart des savants de l'Europe. Ses *Lettres*, et celles qui lui ont été adressées, ont été imprimées à Lucques, 1759, in-4. Quelques-unes de ses liaisons peuvent n'avoir pas répondu à la pureté de ses vues : quelques partisans des nouveautés théologiques ont paru avoir, dans quelques occasions, surpris sa confiance. Le P. Bertole a écrit sa vie en latin, et l'abbé Dufuet en a donné une traduction française, 1682, in-12.

* BONA (Jean de), médecin du xvm^e siècle, né à Vérone, fut docteur en philosophie et professeur à l'université de Padoue, et se fit connaître par les ouvrages suivants : *Historiae aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum*, Vérone, 1758, in-4; *Tractatus de scorbuto*, Venise, 1761, in-4; *Dell' uso e dell' abuso del caffè, dissertazione storico physico-medica*, Vérone, 1761; *Observationes medicae ad praxim in nosocomio ostendendam anno 1765*, Pavie, 1766.

BONACINA (Martin), canoniste de Milan, mort en 1631, est auteur d'une *Théologie morale*, (dont Gouffart, docteur en théologie à Louvain, a donné un *Compendium* par ordre alphabétique), d'un *Traité de l'élection des papes*, et d'un autre des *Bénéfices*. Ces différents ouvrages ont été imprimés à Venise en 1754, 3 vol. in-fol.

BONAERT (Nicolas), né à Bruxelles en 1563, entra chez les jésuites, enseigna la philosophie à Douai et la théologie à Louvain. Ayant passé en Espagne, il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. C'était un homme d'un grand génie et d'un grand savoir. Il avait conçu le dessein de plusieurs ouvrages, et en a laissé quelques-uns, parmi lesquels on distingue un traité contre le *Mare liberum* de Grotius; il l'avait intitulé *Mare non liberum, sive demonstratio*

juris Lusitani ad Oceanum et commercium Indicum. Cet ouvrage est resté en manuscrit, l'auteur n'ayant pas eu le temps de l'achever.

* BONAIR (Henri STUAUD, sieur de), historio-graphé du roi et l'un des vingt-cinq gentilshommes de la garde écossaise, publia, dans le xv^e siècle, plusieurs ouvrages historiques : *Sommaire royal de l'histoire de France*, Paris, 1676, in-12, réimprimé en 1678 et 1682, trad. du *Florus franciscus* du P. Berthault ; *Un panégyrique pour M. le duc de Beaufort*, Paris, 1649, in-4 ; *Les trophées et les disgrâces des princes de la maison de Vendôme*, manuscrit dont il existe plusieurs copies.

* BONAL (François de), né en 1734 au château de Bonal, dans le diocèse d'Agen, devint successivement chanoine et grand-vicaire à Châlons-sur-Saône, directeur-général des carmélites, et fut nommé, en 1776, au siège épiscopal de Clermont. Parmi les mandements célèbres émanés de lui, on distingua le dernier qui parut en janvier 1789, dans lequel ce digne prélat s'élevait contre la licence de la presse et annonçait les malheurs qui étaient sur le point de fondre sur le pays. Il déploya un grand caractère à l'assemblée des états-généraux, dont il était membre, notamment dans la journée du 13 avril 1790, où il fut déclaré qu'on ne reconnaîtrait plus de religion dominante. Le 9 juillet de la même année, Bonal fit entendre ces paroles, à l'occasion du serment à la constitution civile du clergé : « Ici, » Messieurs, en me rappelant tout ce que je dois » rendre à César, je ne puis me dissimuler tout ce » que je dois rendre à Dieu ! Oui, dans tout ce qui » concerne les objets civils, politiques et temporels, » je me croirai fondé à jurer de maintenir la con- » stitution. Mais une loi, supérieure à toutes les lois » humaines, me dit de professer hautement que je » ne puis comprendre, dans le serment civique, les » objets qui dépendent essentiellement de la puis- » sance spirituelle ; que toute feinte à cet égard se- » rait un crime, que toute apparence qui pourrait » la faire présumer serait un scandale de ma part. » On se souvient encore de la réponse que fit Bonal à Target, envoyé par Mirabeau dans la chambre du clergé pour en déterminer les membres à se réunir au tiers-état, au nom du Dieu de paix. « Le Dieu » de paix est aussi le Dieu de l'ordre et de la jus- » tice. » Louis XVI lui ayant écrit de sa prison du Temple une lettre qui a été insérée au Moniteur du 6 décembre 1792, pour connaître s'il lui était permis de faire sa communion pascalle, l'évêque de Clermont, après avoir consulté plusieurs prélats distingués par leurs lumières, l'engagea à la différer. Il souffrit beaucoup pour la cause de la religion, et s'étant vu contraint de s'expatrier, il se rendit en Angleterre, où il mourut vers 1800. On trouve d'intéressants détails sur la vie de ce vertueux évêque dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution française*, recueillis par l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, d'après les ordres de Pie VI.

**BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de), issu d'une des plus anciennes familles du Rouergue, naquit le 2 octobre 1754 à Milhau. Elevé par les soins de sa mère, femme d'un rare mérite, il montra dès son enfance autant de piété que d'intelligence.

Après avoir obtenu au collège de brillants succès, il entra dans les mousquetaires ; à la suppression de ce corps, il quitta le service et accepta, en 1785, les fonctions de maire de Milhau. Nommé, en 1790, membre de l'administration du département de l'Aveyron, il en fut bientôt élu président ; mais lorsque les lois et la religion eurent péri dans un commun naufrage avec le pouvoir royal, il donna sa démission. La lettre dans laquelle il exposa les motifs de sa conduite, était pleine de sentiments trop nobles et trop généreux pour ne pas le signaler à la haine des révolutionnaires ; et pour y échapper il dut quitter la France. Après avoir fait la campagne de 1792 dans l'armée des princes, il vint habiter, avec ses enfants, la ville de Heidelberg, où il composa sa *Théorie du pouvoir politique et religieux*, ouvrage important que nous analyserons plus tard, et dont l'unique édition, envoyée à Paris, fut saisie et détruite presque en entier par ordre du directoire. Rayé de la liste des émigrés, après le 18 brumaire, il rentra en France et se retira dans sa terre du Monna. Déjà connu par plusieurs écrits qui l'avaient placé au premier rang des penseurs et des publicistes, il unit ses efforts à ceux des écrivains qui, comme lui, se dévouaient à la reconstruction de la société sur ses véritables bases, et fournit des articles non moins nombreux que remarquables au *Mercur* et au *Journal des Débats*. Nommé conseiller titulaire de l'Université en 1808, époque de son organisation, il ne crut pas pouvoir accepter cette place ; et ce ne fut que sur les instances de ses amis, et après deux ans de refus, qu'il consentit enfin à entrer au conseil. L'empereur, qui appréciait ses talents et son noble caractère, voulut lui confier l'éducation du roi de Rome, et Louis Bonaparte, roi de Hollande, lui écrivit une lettre aussi noble que touchante, pour le prier de se charger de celle de son fils aîné ; mais rien ne put ébranler la résolution qu'il avait prise de ne point quitter sa retraite. Ce n'est qu'avec la restauration que commence sa carrière politique et législative. Nommé par le Roi membre du conseil de l'instruction publique, le 17 juin 1814, il prit part à toutes les discussions si importantes qui eurent lieu à cette époque. Ses *Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe*, dans lesquelles il demande que les frontières de la France soient reportées jusqu'au Rhin, produisirent une grande sensation. Un homme, si distingué par ses écrits et par son éloquence, avait depuis longtemps sa place marquée à l'Académie française ; il y entra au mois de mars 1816. Au second retour du roi, il fut élu membre de la chambre des députés, et il y siégea jusqu'à sa nomination à la pairie en 1823. Tous les discours qu'il y a prononcés portent l'empreinte de ses convictions et de son caractère, et font reconnaître l'homme ami de son pays, et fermement attaché aux principes de la monarchie. Le succès qu'obtint sa proposition pour l'abolition de la loi du divorce, fut un des plus heureux triomphes législatifs de la restauration. Il s'agissait de savoir si le mariage garderait le caractère brutal et grossier que les lois de la révolution lui avaient donné à l'imitation des anciens ; s'il ne serait que l'adultère légal, l'infidélité autorisée, ou si, reprenant son auguste influence sur la destinée de l'un et de l'autre

sexe, il s'appuierait encore du génie de la religion pour épurer et perfectionner les mœurs, pour sanctifier et éterniser les nœuds de l'homme sérieusement associé à sa femme. Il s'agissait de savoir enfin si l'humanité continuerait à rétrograder de deux mille ans, ou si elle se rallierait une fois encore à cet esprit civilisateur auquel le monde doit ses vertus nouvelles et l'admirable ensemble des lois sociales qui le régissent. En faisant cesser la plus étrange anomalie dans nos institutions, en nous replaçant dans la véritable voie du progrès, il résolut une immense question; l'adoption de ses propositions peut être considérée comme le triomphe du spiritualisme chrétien sur le sensualisme païen. Tout un code de morale, toute une civilisation est là. Sa position dans la chambre des pairs fut la même qu'à la chambre des députés. Nommé, sous le ministère de M. de Villèle, président de la commission de censure, il devint pour cette raison l'objet des plus vives attaques. Il avait accepté ces fonctions par dévouement pour le roi Charles X, et dans la crainte de créer, par son refus, de nouvelles difficultés au gouvernement. Après quinze années de travaux et de luttes, il eut la douleur de voir s'accomplir une révolution qu'il avait prédite, sans pouvoir la retarder ou l'empêcher. Résigné aux décrets de la Providence, qui voulut signaler par la chute d'un trône les deux extrémités de sa carrière; mais fidèle à ses doctrines comme à ses affections, il renonça sans regret à tous ses honneurs, heureux de pouvoir les abdiquer sans remords. Depuis ce moment, il ne quitta plus sa terre du Monna. Admiré pour ses talents, honoré pour son caractère, noble dans la retraite comme il l'avait été dans l'exil, il y dévoua les années que Dieu lui laissait à semer autour de lui par ses conseils, par ses exemples, par sa charité, tout le bien qui était dans son cœur. Il mourut le 23 novembre 1844, à 86 ans, n'ayant pas cessé, jusqu'au dernier jour, de s'occuper des grandes questions religieuses et sociales qui avaient fait l'étude de sa vie. On a de lui : *Théorie du pouvoir politique et religieux*, Constance, 1796, 3 vol. in-8. Dans cet immense travail, l'un des plus imposants peut-être que le siècle dernier ait produit, il cherche à ranimer le culte des grands souvenirs qui ont le plus honoré l'humanité : ainsi, quand la plupart de ses contemporains adoptent les théories matérialistes de Condillac et des encyclopédistes, il a, lui, des idées plus élevées : ce qu'il veut, c'est constituer la société civile en constituant la société religieuse et politique : c'est vers ce but qu'il dirige tous les efforts de son intelligence, toute la puissance de sa spéculation, toute la noblesse de son âme. Le XVIII^e siècle avait tronqué l'homme en retranchant de sa synthèse la partie divine; il le complète en la lui rendant avec cette irrésistible logique qui enfante les convictions. Les gouvernements, qui s'étaient écroulés les uns sur les autres depuis l'assemblée constituante, avaient surtout agi au nom de la personnalité humaine; pour lui, il pense qu'on ne peut traiter de la société, ni parler de l'homme, sans remonter à Dieu. Dieu et l'homme, voilà les deux termes qui se lient invariablement à ses yeux : Dieu, comme l'archétype de toute puissance, de toute perfection; l'homme, comme ne

devant relever que de Dieu seul. Cependant il ne lui suffit pas d'avoir établi des principes qui forment, par leur grandeur, un étrange contraste avec la faiblesse native et la caducité précoce des pouvoirs dont l'apparition avait terrifié la France. Il décrit les principes d'une monarchie qui rappelle à l'esprit ces monuments que les siècles et les hommes ne peuvent ni dissoudre ni renverser. Il voit dans le monarque la volonté générale incarnée. Il y voit le lien d'amour entre les hommes, le pouvoir général ou social conservateur; il n'admet pas que la monarchie soit un fait, un fait discutable comme un autre; il établit que c'est une loi, un rapport de la nature sociale à Dieu, l'idéal de la force et de la dignité, de l'amour et de la protection. La seconde partie de sa *Théorie* est consacrée à la constitution de la société religieuse. La philosophie du XVIII^e siècle n'avait cherché la glorification de la race humaine que dans les seules facultés de sa nature; il ne la trouve, lui, et ne l'accepte que dans le christianisme et par le christianisme. Pour appliquer sa théorie, il porte d'abord sa pensée sur l'éducation sociale, sujet formidable par son importance, et qui malheureusement ne s'est jamais présenté qu'en sous-œuvre à la majorité des gouvernements. C'est sur l'éducation religieuse qu'il concentre toute l'ardeur de ses recherches : il a vu tout ce qu'il y a de faux et de puéril à ne parler que de philosophie grecque et latine à des générations chrétiennes; il veut que le christianisme soit la base de l'éducation, afin que le travail de la civilisation soit conséquent avec son principe. Ce premier ouvrage est le moins connu de tous ceux qu'il a publiés; il contient cependant le germe des principes qu'il a développés plus tard, et qu'il a constamment défendus. *Essai analytique sur les lois naturelles de l'ordre social*, Paris, 1800, in-8; 2^e édit., 1817; *Du divorce, au XIX^e siècle*, Paris, 1801, in-8; 3^e édit., 1818; *Résumé sur la question du divorce*, ib., 1801, in-8; *Du traité de Westphalie et de celui de Campo-Formio*, ib., 1801, in-8; *Encore un mot sur la liberté de la presse*, ib., 1814, in-8; *Réflexions sur l'intérêt général de l'Europe*, ib., 1815, in-8; *Pensées sur divers sujets et discours politiques*, ib., 1817, 2 vol. in-8; *Observations sur l'ouvrage de M^{me} de Staël*, ayant pour titre; *Considérations sur les principaux événements de la révolution française*, ib., 1818, in-8; 2^e édit., 1838, 2 vol. in-8; *Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales*, ib., 1818-26, 2 vol. in-8; le tom. 1^{er} renferme un *Traité de l'origine du langage. Mélanges littéraires, politiques et philosophiques*, ib., 1819, 2 vol. in-8; *Législation primitive*, ib., 1821, 3 vol. in-8; *L'Essai analytique, etc.*, se trouve refondu dans cet ouvrage; *Réflexions sur le mémoire à consulter du comte de Montlosier*, ib., 1826, in-8; *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société, suivie des méditations politiques tirées de l'évangile*, ib., 1840, in-8. On a donné une édition d'une partie de ses Œuvres, ib., 1817-19, 12 vol. in-8. Des critiques superficiels ou malveillants ont accusé M. de Bonald d'obscurité, et même n'ont pas craint d'attacher à son nom l'épithète d'inintelligible. Sans doute, ces ouvrages ne sont pas

aussi facilement appréciés que peuvent l'être des écrits frivoles, mais ils sont clairs pour qui veut prendre la peine de les méditer. Il est peu d'hommes qui aient obtenu plus souvent que lui le bonheur de voir leurs définitions devenir des axiomes philosophiques et littéraires. Dans une ou deux circonstances peut-être, l'inflexibilité de sa pensée le livra-t-elle à quelques illusions. Parfois, peut-être, il excéda lui-même ses forces. Peut-être, enfin, lui reprocha-t-on, avec raison, de presser trop les mots pour en faire jaillir un principe; mais ce sont de légères taches au milieu d'éclatantes lumières. Quant au style, constamment pur et correct, toujours fort, énergique et concis, souvent remarquable par la chaleur et l'élévation, il appartient à la grande école du *xviii*^e siècle. Nourri de la lecture des modèles qu'il a parfois égalés, l'illustre écrivain avait germé à la naissance d'une littérature qui mettait sa gloire à fouler sous ses pieds toutes les traditions, à mépriser toutes les lois, à renverser tous les autels, et qui espérait se grandir en se dressant sur des débris. Trop équitable pour ne pas rendre hommage à de jeunes et nobles talents, mais aussi trop clairvoyant pour ne pas déplorer de funestes doctrines, il repoussa de toute la force de sa raison une école ardente à détruire, impuissante à fonder. Il savait que les règles du goût sont plus intimement unies qu'on ne pense aux autres éléments conservateurs, et que la littérature est l'expression de la société.

BONAMICI. Voy. BUONAMICI.

BONAMY (Pierre-Nicolas), né à Louvre en Paris, sous-bibliothécaire de Saint-Victor, puis historiographe et bibliothécaire de la ville de Paris, mourut en cette capitale en 1770, à 76 ans. C'était un homme plein de candeur et de probité, sincèrement attaché à la religion, parce que son cœur ne lui fournissait aucun motif de ne la pas aimer. L'académie des inscriptions le comptait au nombre de ses membres. Il a enrichi les Mémoires de cette compagnie de plusieurs Dissertations, parmi lesquelles on distingue surtout celles qui sont relatives à l'introduction de la langue latine dans les Gaules, à la langue tudesque et aux plus anciens monuments de la langue française. Une érudition variée et choisie, une diction simple, mais correcte, une critique solide et judicieuse, caractérisent les morceaux sortis de sa plume. Chargé depuis 1749 à 1770 de la rédaction du *Journal de Verdun*, il en écarta tout ce qui pouvait porter atteinte aux mœurs et à la religion; mais le désir de ménager l'amour-propre des auteurs a souvent dérogé à la justesse et à la sage sévérité de sa critique.

* BONAMY (François), médecin distingué et botaniste, né à Nantes en 1710, fut un des fondateurs de la société d'agriculture de Bretagne, la première qui ait existé en France, et mourut en 1786. Il a publié un ouvrage qui lui fit le plus grand honneur et qu'on consulte encore aujourd'hui avec fruit. Cet ouvrage est : *Floræ Nannetensis prodromus*, 1782, in-12; *Addenda ad Floræ Nannetensis prodromum*, 1785. L'auteur y donne un catalogue assez exact et méthodique des plantes qui se trouvent dans les environs de Nantes, et y décrit près de soixante

espèces de plantes qui n'avaient pas encore été trouvées. C'est le premier ouvrage de ce genre fait en Bretagne. Bonamy fut aidé dans ses recherches par le frère Louis, capucin de Nantes, qui était très-instruit en botanique.

BONANNI ou BUONANI (Jacques), noble de Syracuse en Sicile, et duc de Mont-Albano, mort en 1636, publia en 1624, in-4, les *Antiquités de sa patrie*, sous le titre de *Syracusa illustrata*, que don François Bonami, duc de Mont-Albano, fit réimprimer magnifiquement à Palerme en 1717, en 2 vol. in-fol. Cet ouvrage est recherché par les amateurs d'antiquités.

BONANNI (Philippe), savant jésuite, mort à Rome en 1723, à 87 ans, après avoir rempli avec distinction différents emplois dans son ordre. Il a laissé plusieurs ouvrages de divers genres, dont la plupart sont sur l'*histoire naturelle*, pour laquelle il avait un goût dominant. Il fut chargé, en 1698, de mettre en ordre le célèbre cabinet du P. Kircher, dépendant du collège romain, et il continua d'y donner ses soins jusqu'à sa mort, uniquement occupé à l'embellir et à l'augmenter. Ses principaux ouvrages sont : *Recreatio mentis et oculi in observatione animalium testaceorum*, Rome, 1684, in-4, avec près de 500 fig. Bonanni avait d'abord composé ce livre en italien, et il fut imprimé en cette langue en 1681, in-4. L'auteur le traduisit en latin, en faveur des étrangers. *Histoire de l'église du Vatican, avec les plans anciens et nouveaux*, Rome, 1696, in-fol., en latin; *Recueil des Médailles des papes depuis Martin V jusqu'à Innocent XII*, Rome, 1699, 2 vol. in-fol., en latin; *Catalogue des Ordres tant religieux que militaires et de chevalerie, avec des figures qui représentent leurs habillements*, en latin et en italien, Rome, 1706, 1707, 1710 et 1711, 4 vol. in-4. Les figures surtout rendent ce dernier ouvrage très-intéressant, et le font rechercher; *Observationes circa viventia, quas in rebus non viventibus reperiuntur*, Rome, 1691, in-4; *Musæum Collegii Romani*, Rome, 1709, in-fol.; un *Traité des Vernis*, traduit de l'italien, Paris, 1723, in-12; *Gabinetto armonico*, 1723, in-4. « C'était, dit un » homme particulièrement instruit de son mérite, » un de ces savants modestes et laborieux qui n'attachent à leurs travaux d'autre prix que celui de » l'utilité et de la vérité. Le plaisir d'avoir fait une » découverte, d'avoir débrouillé quelque obscurité » historique ou physique, le dédommageait amplement de ses peines. Il avait des rapports marqués » avec le célèbre Kircher, dont les ouvrages lui » avaient été fort utiles : venu plus tard que lui, il » a pu se garantir de quelques erreurs qui, dans le » siècle de Kircher, n'ont pu être évitées par les » savants même les plus distingués. »

* BONAPARTE (Charles), père de Napoléon, issu d'une famille distinguée d'Italie, qui vint habiter la Corse vers la fin du *xv*^e siècle, était né à Ajaccio en 1744. On l'envoya étudier la science des lois à Pise en Toscane, et, après son retour en Corse, il épousa, sans avoir, dit-on, obtenu l'approbation de ses parents, Letitia Ramolino, qui le rendit père de treize enfants, huit desquels, cinq garçons et trois filles, lui ont survécu, et ont porté le sceptre

au commencement de ce siècle. En 1768, Charles Bonaparte, emmenant avec lui sa jeune famille, se rendit à Corte auprès de Paoli, pour défendre avec lui l'indépendance de sa patrie, menacée par les Français. Ce général, qui avait pour lui une estime particulière, le chargea de rédiger les actes de son gouvernement, et quelques allocutions patriotiques, parmi lesquelles on cite l'adresse à la jeunesse corse, publiée à Corte dans le mois de juin 1768, et insérée depuis dans le 4^e vol. de l'histoire de la Corse, de Cambiagi. Après la sanglante défaite essuyée par Paoli à Ponte-Nuovo, Charles Bonaparte accompagna à Niolo le frère de ce général, dans le dessein d'y soulever la population de cette province contre l'armée victorieuse. Ces tentatives généreuses ne purent triompher de la terreur qu'inspiraient déjà les armes françaises, et bientôt Paoli et son frère furent obligés de quitter une patrie qu'ils avaient voulu préserver de la domination étrangère. Charles Bonaparte, après s'être rendu successivement à Vico et au petit village d'Appietto, rentra paisiblement dans ses foyers avec son épouse, enceinte de l'enfant qu'elle mit au monde deux mois après, et auquel on donna le nom de Napoléon, qui était celui d'un oncle de Charles, et qui devait briller plus tard d'un si vif éclat. Lorsque le nouveau gouvernement se fut établi, il obtint les faveurs de l'administration française, et fut nommé, par l'influence du comte de Marbeuf, gouverneur de l'île, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio. Député, en 1777, par la noblesse corse à la cour, pendant les deux années qu'il passa à Paris, il obtint trois bourses, une au séminaire d'Autun pour Joseph, son fils aîné, la seconde pour Napoléon, à l'école militaire de Brienne, et la troisième pour sa fille Elisa, depuis M^{me} Baciocchi (*Voy. ce nom*). Charles Bonaparte, après son retour dans sa patrie, fut nommé, en 1781, membre du conseil des douze nobles de l'île. S'étant rendu, en 1783, à Montpellier avec son fils aîné et son beau-frère, depuis cardinal Fesch, pour consulter les gens de l'art sur une maladie grave dont il était atteint, il y mourut dans leurs bras d'un ulcère à l'estomac, le 24 février de la même année. Charles Bonaparte était remarquable par son esprit autant que par la douceur de son caractère.

BONAPARTE (M^{me} Letizia RAMOLINO), mère de Napoléon, née en 1750 dans la ville d'Ajaccio, épousa à 17 ans Charles Bonaparte, dont elle eut huit enfants, trois filles et cinq fils, que la fortune destinait à remplir momentanément les premiers trônes du monde. Devenue veuve et sans fortune, elle trouva dans le comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, un protecteur aussi généreux que puissant, qui lui facilita les moyens d'élever sa nombreuse famille. Après l'occupation de la Corse par les Anglais en 1793, M^{me} Bonaparte se vit forcée de se réfugier à Marseille, où elle vécut quelque temps dans une gêne extrême avec Lucien, le troisième de ses fils et ses trois filles. A la révolution du 18 brumaire, elle vint à Paris, où Napoléon réunit toute sa famille et chercha, par ses soins et sa tendresse, à dédommager sa mère des privations qu'elle avait éprouvées. Lors de la création de l'empire, elle re-

cut le titre de Madame mère, eut sa maison particulière et des revenus suffisants pour soutenir son rang. Napoléon nomma sa mère protectrice-générale des établissements de charité, fonction qu'elle sut remplir avec zèle et discernement. La splendeur dont elle était environnée ne l'éblouit point; cédant à l'habitude, ou à une défiance de l'avenir qui ne la quitta jamais, elle faisait de grandes économies sur les sommes que son fils lui prescrivait de dépenser. « Qui sait, disait-elle, si un jour je ne serai pas obligée de donner du pain à tous ces rois ? » Napoléon voyait dans cet ordre un peu exagéré qui régnait dans la maison de sa mère, un véritable défaut, dont il la justifiait en se rappelant l'état de détresse dans lequel elle s'était trouvée, et dont elle s'obstinait à craindre le retour. Il lui reprochait aussi quelquefois d'avoir plus de tendresse pour Lucien que pour ses autres enfants. « Celui » que j'aime le plus, répondait-elle, c'est le plus » malheureux. » Elle avait prévu la chute de son fils. Aussi, personne ne fut moins surpris qu'elle des événements de 1814. M^{me} Bonaparte se rendit alors avec une partie de sa famille à Rome, où elle reçut de Pie VII un accueil digne de son malheur et de sa grandeur passée. Elle y vécut dans une retraite profonde. Privée de la vue, et forcée par ses infirmités de garder la chambre, elle ne recevait qu'un petit nombre d'amis intimes, au nombre desquels était son beau-frère, le cardinal Fesch, qui venait la visiter tous les jours. Depuis la chute de Napoléon, cette femme qui avait vu tous ses enfants sur le trône, ne reçut plus que des nouvelles de deuil de sa famille. La mort de la princesse de Montfort (M^{me} Jérôme Bonaparte), l'affecta profondément, et contribua beaucoup à accélérer le déperissement de sa santé. Elle fut assistée dans ses derniers moments, qui furent calmes, par le cardinal Fesch, de qui elle reçut les secours de la religion et mourut sans agonie, le 2 février 1836. Peu de femmes dans l'histoire ont éprouvé au même point les vicissitudes du sort; après avoir été comblée de toutes les faveurs de la fortune, elle a vidé jusqu'à la lie le calice de l'adversité. Son testament daté du 22 septembre 1832, outre un grand nombre de legs faits à différentes personnes, contenait l'ordre de payer au cardinal Fesch une somme de 7,000 scudi pour ses funérailles. Elle n'a pas laissé ces immenses richesses que l'on supposait à la mère de Napoléon. Toute sa fortune mobilière et immobilière, y compris les diamants et la vaisselle, ne se montait pas au-delà d'un million de scudi que tous ses enfants ont été appelés à recueillir par portions égales.

* BONAPARTE (Napoléon), empereur des Français, naquit le 15 août 1769, à Ajaccio, dans la Corse, de Charles Bonaparte et de Letitia Ramolino, issus l'un et l'autre de famille patricienne. Son père, dont les ancêtres étaient originaires de San-Miniato en Toscane, était assesseur au tribunal d'Ajaccio, et il fut choisi en 1777, pour représenter la noblesse de la Corse, dans la députation que cette île envoya au roi de France. Sa mère, remarquable par sa beauté, donna le jour à huit enfants dont Napoléon était le second, et qui presque tous ont porté le

sceptre. Des goûts sérieux, une maturité précoce et une grande activité distinguèrent l'enfance du jeune Bonaparte, et firent pressentir en lui de bonne heure l'homme appelé aux grandes choses. Ses parents voyant que ses dispositions et ses habitudes le portaient vers les sciences exactes, employèrent le crédit du comte de Marbeuf, gouverneur de la Corse, pour lui obtenir une place à l'école militaire de Brienne, où il fut admis en 1777. Là se développèrent ses goûts d'étude et de réflexion. Indifférent aux connaissances purement littéraires et aux arts d'agrément, il porta toute l'activité de son intelligence sur les mathématiques, la géographie et l'histoire. La lecture de Plutarque devint un de ses délassements favoris. Isolé de ses camarades dont il dédaignait les amusements, et seul avec l'historien de Chéronée, il se plaisait à entretenir son imagination de ces expéditions gigantesques de l'antiquité, que lui seul a eu le pouvoir de reproduire dans les temps modernes. Ses maîtres comme ses condisciples remarquaient ses goûts solitaires et ses rêveuses préoccupations, et tandis que les uns y voyaient peut-être la preuve d'un caractère bizarre et sauvage, d'autres y reconnaissaient l'indice d'un puissant génie et d'une intelligence supérieure à tout ce qui l'entourait. Léguaire, un de ses professeurs, rendant compte de la conduite du jeune Napoléon, traçait sur une note ces lignes prophétiques : « Corse de nation et de caractère, il ira loin, si les circonstances le favorisent. » Quelques mots qui lui échappèrent à différentes époques de sa jeunesse révélaient en lui cette trempe éternelle de l'âme qui produit les grandes actions et les grands crimes. Entendant un jour une dame dire en parlant de Turenne : « Oui c'était un grand homme, mais je l'aimerais mieux, » s'il n'eût pas brûlé le Palatinat. — « Qu'importe, répondit vivement Napoléon, si cet incendie était nécessaire à ses desseins ? » Bonaparte ayant passé, en 1784, de l'école militaire de Brienne à celle de Paris, y soutint des examens brillants qui le firent nommer, en 1785, lieutenant en second au régiment d'artillerie de la Fère (4^e régiment). Lorsque la révolution éclata, il évita d'abord de se prononcer, et attendit que la marche des événements lui eût fait connaître de quel côté se trouvaient les chances les plus favorables à sa fortune. « Il faudra voir, dit-il un jour au capitaine de sa compagnie; d'ailleurs les révolutions sont un bon temps pour les militaires qui ont de l'esprit et du courage. » Les rapides succès des réformateurs eurent bientôt fixé ses doutes. Sous-lieutenant et sans fortune, son ambition le jeta dans le parti qui devait triompher, et il se déclara pour la révolution. Un congé lui ayant été accordé vers 1790, il se rendit dans son pays natal qui, à cette époque, était déchiré par des factions. Paoli fut chargé par le gouvernement de pacifier cette île, dont il avait défendu l'indépendance, et reçut le commandement de la 23^{me} division militaire, avec le titre de lieutenant-général au service de France. Bonaparte, dont la famille était liée à Paoli par d'anciennes relations d'amitié, fut nommé commandant provisoire d'un bataillon de gardes nationales soldées, qu'on avait levées en Corse pour le maintien de la tranquillité publique. Ayant été

obligé d'employer la force contre les habitants d'Ajaccio, soulevés par Péraldi, chef du parti anti-français, sa conduite fut présentée sous un jour défavorable au gouvernement, et le jeune commandant vint se justifier à Paris, où il fut surpris par la terrible journée du 10 août. Les horreurs dont il fut témoin, et qu'il jugea sans doute d'après le principe machiavélique que nous avons rapporté plus haut, ne le détachèrent point du parti révolutionnaire. Bonaparte, de retour en Corse, rompit d'une manière éclatante avec Paoli, qui à la suite d'intrigues nouées avec l'Angleterre, leva l'étendard de la révolution. La guerre s'alluma; une expédition dirigée par les représentants du peuple Salicetti et Lacombe Saint-Michel, fut repoussée; les insurgés d'abord triomphants proscrivirent les partisans de la France; la famille Bonaparte, forcée de s'expatrier, vint se fixer dans les environs de Toulon, et Napoléon rejoignit à Nice son régiment avec le grade de capitaine. C'est en cette qualité qu'il fut bientôt employé dans l'armée de Kellermann qui faisait le siège de Lyon, d'où il fut envoyé à Toulon, qu'assiégeait une armée républicaine chargée par le comité de salut public d'enlever aux Anglais cette ville que la trahison leur avait livrée. C'est devant cette place qu'il fut nommé par Albitte, Salicetti et Barras, chef de bataillon commandant l'artillerie de siège, en remplacement du général Duthail, retenu au lit, par une maladie grave. Bonaparte avait promis de forcer la ville à se rendre, et l'événement justifia sa confiance. Le 19 décembre 1793, Toulon redevint français, et ce jour là même, Bonaparte reçut en récompense du service signalé qu'il venait de rendre à la république, le titre de général de brigade commandant l'artillerie de l'armée d'Italie. Dès lors ses talents en se développant sur un plus vaste théâtre commencèrent à fixer l'attention publique, et par ses brillantes qualités il exerça sur toutes les personnes qui l'entouraient un irrésistible ascendant. Cependant, chargé d'une expédition contre la Corse, il y échoua complètement. La révolution du 9 thermidor faillit arrêter l'essor de sa fortune; ses liaisons avec Robespierre jeune le firent arrêter à Nice, comme terroriste. Mais on s'aperçut bientôt du vide que son absence laissait dans l'armée d'Italie, et Bonaparte après quinze jours de détention fut rendu à la liberté. La prise d'Onelle, celle du col de Tende, et le combat del Caïro, qui suivirent son retour au milieu de ses compagnons d'armes, prouvèrent que l'estime qu'on accordait à ses talents n'était pas exagérée. Les contrariétés que lui suscita la jalousie du député Aubry, président du comité militaire, l'empêchèrent de poursuivre le cours de ses succès. Pour faire échouer sa réputation naissante, on voulut l'envoyer combattre dans l'ouest; mais Bonaparte refusa cette mission : il repoussa également l'offre qu'on lui fit du commandement d'une brigade dans la ligne, et parut préférer à un déplacement humiliant, l'obscurité de la vie solitaire. On dit même qu'il conçut le projet d'aller offrir ses services au sultan. Les événements de vendémiaire qui survinrent réveillèrent toutes ses espérances de fortune. A cette époque les sections de Paris s'étaient révoltées

contre la Convention, et l'insurrection que l'incapacité du général Menou n'avait pu réprimer, devenait à chaque instant plus menaçante. Quelques représentants proposèrent d'adjoindre Bonaparte à Barras dans le commandement des troupes de la Convention. Le vainqueur de Toulon accepta ce poste, et mit en déroute l'armée des sectionnaires. Cette journée lui fit donner par ses ennemis le titre de *mitrailleur*, et lui valut, quelque temps après, celui de général en chef de l'armée de l'intérieur. A peu près dans le même temps Bonaparte épousa madame de Beauharnais, dont la grâce et les manières attrayantes l'avaient séduit. Le Directoire venait d'être installé ; Carnot, qui en faisait partie, appela l'attention de ses collègues sur le jeune général, et le proposa pour remplacer Schérer, qui, dans le commandement de l'armée d'Italie, était loin de répondre aux espérances du gouvernement. Bonaparte accepta avec joie ce poste qui lui offrait un nouveau moyen de se signaler, et il partit de Paris le 21 mars 1796, avec la ferme confiance qu'il ne tarderait pas à ramener sous les drapeaux français la victoire qui paraissait s'en être éloignée. Agé de 26 ans il allait commander à d'anciens généraux, et pour faire oublier sa jeunesse, il fallait tout le prestige du succès. En rejoignant l'armée qu'il trouva dans un état complet de dénûment, il promit à ses soldats de leur livrer les riches contrées qu'ils avaient sous leurs yeux ; et l'événement justifia son assurance. L'armée combinée des Autrichiens et des Sardes, battue en cinq rencontres différentes, depuis le 11 jusqu'au 22 avril 1796, dans les combats de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Vico, et de Mondovi, laissa occuper par les Français les forteresses de Coni, de Tortone, d'Alexandrie, et de la Cava. Provera le général en chef fut pris, et le roi de Sardaigne fut obligé de signer une capitulation dans sa capitale. Maître du Piémont, Bonaparte s'avança vers la haute Italie, à la poursuite des Impériaux. L'armée française força le passage du Pô à Plaisance, et par la brillante affaire de Lodi s'assura la conquête de la Lombardie. Le général victorieux fit son entrée solennelle à Milan le 13 mai 1796. Dans le cours si rapide de ses succès, Bonaparte ne s'était pas borné à la direction des troupes sur le champ de bataille, il avait conclu des armistices, signé des traités, organisé des gouvernements, et s'était pour ainsi dire constitué l'arbitre unique des destins de l'Italie. Ses vues politiques, et peut-être aussi quelques symptômes de ses projets ambitieux que l'on crut apercevoir dans ses actes et sa correspondance, alarmèrent le Directoire, qui résolut de lui associer Kellermann dans le commandement de l'armée d'Italie. Mais les vives réclamations de Bonaparte, appuyées par Carnot, firent abandonner ce projet. Pour assurer la conquête de la haute Italie, Napoléon songea à s'emparer de Mantoue. Au moment où il allait faire investir cette place, la Lombardie se souleva contre les Français. Irrité de voir ainsi compromis le résultat de ses premières victoires, il n'hésita pas à déployer contre les insurgés la plus grande rigueur, et des exécutions militaires frappèrent de terreur tout le Milanais. Bientôt il passe le

Mincio, et chasse de l'Italie Beaulieu, qui est parvenu à jeter treize mille hommes dans Mantoue dont le général Serrurier a commencé le siège, avec cent cinquante pièces de canon enlevées à Milan. Le cabinet de Vienne regardant avec raison cette place comme la clef de l'Allemagne, envoie Wurmser la défendre à la tête de soixante mille hommes. Le général autrichien divise cette armée, dont il conduit une partie à Mantoue, tandis que vingt-cinq mille hommes commandés par Kosnadovich se dirigent sur Brescia. Bonaparte, profitant de cette faute de son adversaire, abandonne le siège de Mantoue et se porte précipitamment avec toutes ses forces à la rencontre de Kosnadovich, qu'il rejette dans les gorges du Tyrol, après l'avoir complètement battu à Salo et à Lonato ; puis tombant à l'improviste sur Wurmser qui le croyait occupé contre son collègue, il gagne sur lui la fameuse bataille de Castiglione où Augereau conquiert son titre de noblesse. Cette campagne, dite *des cinq jours*, coûta aux Autrichiens plus de vingt mille hommes et cinquante pièces de canon. L'armée française poursuivant Kosnadovich, obtint de nouveaux succès à Serravalle, à San-Marco, à Roveredo, et dans les gorges de Caliano. Cependant Wurmser, malgré la diligence de son adversaire, parvient à faire pénétrer du secours dans Mantoue. Bonaparte, tout en pressant le siège de cette ville, préside à la fondation des républiques cispadane et transpadane, et fait chasser les Anglais de la Corse. Bientôt il a à combattre une nouvelle armée impériale, forte de quarante-cinq mille hommes et commandée par Alvinzi. Ce général, comme son prédécesseur, divise son armée en deux corps : en quelques jours ils sont écrasés par le général français qui obtient, à Arcole, après une bataille de trois jours, un de ses plus mémorables triomphes. Wurmser poursuivi par les Français est obligé de se réfugier dans Mantoue. Alvinzi et Provera qui reparaissent avec de nouvelles forces sont mis en déroute, le premier à Rivoli, le second aux combats de Saint-Georges et de la Favorite, après lesquels il est obligé de poser les armes ; et quelques jours après Wurmser lui-même se voit forcé de livrer aux Français Mantoue, le boulevard de la puissance autrichienne en Italie. — Malgré tant d'échecs essayés en une année, la cour de Vienne voulut tenter encore une fois la fortune des armes. Jusqu'alors elle avait envoyé en Italie des forces nombreuses commandées par des chefs inhabiles ; cette fois elle y envoya une faible armée dirigée par un général dont la capacité égalait le courage. Mais l'archiduc Charles, ayant à lutter contre une armée supérieure en nombre, exaltée par ses triomphes récents, et dirigée par Bonaparte, semblait n'arriver en Italie que pour compléter par un dernier échec l'humiliation de la maison d'Autriche. Bonaparte, après avoir remporté sur les bords du Tagliamento une victoire qui lui ouvre le Tyrol et le rend maître des états de Venise, fait reculer devant lui le prince Charles, et s'avancant jusqu'à trente lieues de Vienne, il force le cabinet autrichien à accepter la paix qui fut assurée par le traité de Campo-Formio le 17 octobre 1797. Après avoir ainsi terminé la guerre, Bonaparte

songea à châtier Venise qui avait favorisé les Autrichiens et où un grand nombre de Français avaient été massacrés pendant les fêtes de Pâques, au son de la cloche qui appelait les fidèles à la prière. Les nobles prirent la fuite à son approche, le doge abdiqua, et un gouvernement démocratique fut établi sur les ruines de l'ancienne aristocratie ; révolution importante qui fut imitée à Gènes. Ainsi deux républiques s'établirent en Italie sous les auspices du guerrier, qui sans doute méditait déjà le renversement du gouvernement républicain dans son propre pays. C'était le temps où les divers partis s'agitaient en France pour s'emparer du pouvoir que le Directoire paraissait au moment de laisser échapper. Bonaparte, de l'armée d'Italie, avait encouragé au coup d'état de fructidor, dans l'espoir de le faire tourner à son profit. Mais la majorité directoriale était alors disposée à lui disputer l'autorité, et Bonaparte, reconnaissant qu'il devait ajourner ses espérances, attendit patiemment un moment plus favorable. Après avoir signé à Rastadt une convention militaire relative à l'évacuation des deux armées, Napoléon revint à Paris, où sa présence excita un enthousiasme général. Le Directoire lui fit une réception solennelle et triomphante ; mais jaloux et alarmé de sa popularité, il songea aussitôt à éloigner un homme qui paraissait avoir pour lui la nation et l'armée. On lui offrit le commandement d'une expédition destinée à agir contre l'Angleterre, et bientôt après on résolut celle d'Egypte dont le but était, dit-on, d'ouvrir au commerce européen un passage aux Indes par la mer Rouge. Bonaparte associant dans sa pensée ces deux grandes entreprises, disait dans la proclamation qu'il adressa à son armée, le 10 mai 1798 : « Soldats, vous êtes » une des ailes de l'armée d'Angleterre ; vous avez » fait la guerre des montagnes, des plaines, des » sièges ; il vous reste à faire la guerre maritime. » Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la république l'arbitre de l'Europe, veut » qu'elle le soit des mers et des contrées les plus » lointaines. » L'imagination du vainqueur de l'Italie était exaltée par cette expédition qui lui apparaissait avec une teinte de merveilleux. Il allait visiter les lieux qui avaient vu les grands conquérants de l'antiquité, et il espérait y acquérir une renommée égale à la leur. Bonaparte partit de Toulon le 19 mai 1798, entouré de l'élite des guerriers et des savants que possédait la France. L'armée se composait, au moment où la flotte mit à la voile, de 19 mille soldats, que la réunion de diverses divisions françaises porta avant le débarquement à 36 mille hommes, sans compter les marins. Le 9 juin les Français parurent devant Malte qui se rendit à eux, et le 1^{er} juillet, ils aperçurent les minarets d'Alexandrie, qui fut emportée d'assaut le lendemain. Bonaparte, après avoir laissé à Kléber le commandement de cette ville, se mit en marche vers le Caire. En quatre jours il atteignit les Mamelucks et les battit à Ramanieh, et bientôt il remporta, à la vue des pyramides, une victoire plus brillante encore, qui lui ouvrit les portes du Caire. Il chargea Desaix de suivre Mourad - Bey qui avait pris la route de la Haute-Egypte, et lui-même il rejeta Ibrahim dans

les sables de la Syrie, après l'avoir battu à Salabieh. C'est au milieu de ces succès, qu'il apprit que la flotte française venait d'être entièrement détruite par Nelson, dans la rade d'Aboukir. « Eh bien ! » s'écria-t-il, il faut rester ici, ou en sortir grands » comme les anciens. » On prétend que l'idée de la fondation d'un nouvel empire en Orient se présentait alors à son esprit. Essayant de faire revivre la civilisation dans ces lieux qui lui servirent autrefois de berceau, il créa un institut sur le modèle de celui de Paris, et nomma des commissions pour s'occuper d'un vocabulaire arabe, et d'un triple calendrier, égyptien, copte, et européen. Dans le même temps deux journaux, l'un littéraire, et l'autre politique, parurent au Caire, sous les titres de *Décade égyptienne*, et de *Courrier de l'Egypte*. Bonaparte fit célébrer avec la plus grande pompe la fête de la liberté, et lui-même revêtu d'un costume oriental il assista à la fête annuelle qui se célébrait en mémoire de la naissance de Mahomet. Mais cette condescendance ne suffisait pas pour gagner un peuple irrité des charges que lui imposait l'invasion étrangère. Bientôt une insurrection éclata au Caire en l'absence du général en chef. En un instant les mosquées sont changées en forteresses ; le général Dupuis et Salkowky, aide-de-camp de Bonaparte, sont massacrés avec une foule de Français. Napoléon, qui était alors au vieux Caire, trouve les portes fermées à son retour, il en force l'entrée et offre le pardon aux rebelles ; ses propositions sont rejetées. Il fait ouvrir alors un feu terrible sur la grande mosquée, où les insurgés s'étaient réfugiés. Dans le même temps un orage vient obscurcir le ciel toujours serein dans ces contrées. Les Musulmans effrayés croient y voir un indice de la colère divine, et implorent le vainqueur. « L'heure de la clémence est passée, dit » Bonaparte ; vous avez commencé ; c'est à moi de » finir. » Il fait alors abattre à coups de hache les portes de la mosquée, et venge par un massacre général l'assassinat des soldats français. Profitant du calme apparent que cette terrible exécution avait rétabli en Egypte, Bonaparte alla visiter, accompagné de Monge, Berthollet et Costaz, les traces de l'ancien canal qui devait joindre la Méditerranée au golfe arabe ; il se trouvait à Suez, lorsqu'il apprit l'occupation du fort d'El-Arisch par Djeddar pacha. Dès lors il se décide à tenter la conquête de la Syrie ; et après être retourné au Caire, il s'avance vers ce pays à la tête de dix mille hommes. Cette armée s'empare du fort d'El-Arisch ; Gaza est occupé sans résistance ; Jaffa est emporté d'assaut, et ses habitants avec sa garnison sont passés au fil de l'épée. Le massacre dure deux jours entiers, et quand cette extermination est consommée, Bonaparte va assiéger Saint-Jean d'Acre, que malgré la victoire du Mont-Thabor il est obligé d'abandonner pour rentrer en Egypte, avec une armée affaiblie par les batailles et par la contagion née du massacre de Jaffa. A peine rentré au Caire, Bonaparte apprend qu'une flotte turque était devant Aboukir, et pouvait surprendre Alexandrie. Il se dirige aussitôt vers ce lieu, où les Français remportent une victoire complète sur Mustapha-

Pacha, chef de l'expédition ; et la seconde journée d'Aboukir devient aussi glorieuse pour nos armes que la première leur avait été funeste. Malgré ces triomphes partiels, la campagne d'Égypte était loin d'avoir répondu aux espérances de Bonaparte, et il soupirait secrètement après la France où il entrevoyait une place propre à satisfaire toute son ambition. Des journaux qui lui tombèrent sous la main, ou peut-être de secrets avis donnés par son frère Lucien, lui firent juger que le moment de saisir l'autorité suprême était arrivé, et que la France se verrait avec joie délivrée d'un gouvernement usé qui pesait sur tous les partis par ses violences et sa faiblesse. Bonaparte ayant résolu son retour, prétexta un voyage dans le Delta, et partit du Caire, accompagné des généraux Berthier, Murat, Lannes et Marmont, et des savants Monge, Berthollet et Denon. Après avoir laissé à Kléber le fardeau du commandement, il s'embarqua à Alexandrie où deux frégates avaient été préparées pour son voyage ; et échappant comme par miracle aux vaisseaux anglais qui couvraient la Méditerranée, il débarqua à Fréjus le 9 octobre 1799. Son impatience ne lui permit pas d'observer les lois sanitaires, et il partit sur-le-champ pour Paris. Ce voyage fut un triomphe continu, et Bonaparte interpréta en faveur de son ambition, l'empressement des populations qui se précipitaient sur son passage pour le saluer. La France était alors dans une situation critique. Depuis le départ de l'expédition d'Égypte, la fortune semblait avoir abandonné les drapeaux de la république ; la guerre civile s'était rallumée dans l'Ouest ; le gouvernement avait attiré sur lui l'animadversion publique, et tout le monde sentait qu'il ne suffisait plus à la France. Le Directoire lui-même reconnaissait que le moment de sa dissolution était arrivé. Barras songeait à rappeler les Bourbons. Sieyès cherchait un général qui pût donner au gouvernement l'appui de l'armée. Bonaparte, malgré l'éloignement que ce dernier lui inspirait, consent à se rapprocher de lui, désespérant de trouver ailleurs plus d'habileté pour faire réussir le complot qui doit lui livrer le pouvoir, et dont l'exécution est fixée entre Sieyès et lui, au 18 brumaire. Fouché, Talleyrand, Lucien, président du conseil des Cinq-cents, secondaient les projets du général. Un décret du conseil des Anciens convoque à Saint-Cloud la représentation nationale, et toutes les troupes de la division militaire sont mises sous les ordres de Bonaparte. Sieyès et Roger-Ducos donnent leur démission ainsi qu'ils en sont convenus, et Barras se retire à sa terre de Grosbois. Bonaparte, escorté des généraux qui lui sont dévoués, se rend à Saint-Cloud, et se présentant d'abord au conseil des Anciens, il demande au nom du salut de l'état le changement d'une constitution plusieurs fois violée. De là il se rend au conseil des Cinq-cents, où se voyant accueilli par des cris d'indignation, il appelle à son secours les bayonnettes de ses soldats. Des grenadiers marchant au pas de charge dispersent les représentants. Le même jour, une trentaine de membres du conseil des Cinq-cents, réunis à neuf heures du soir sous la présidence de Lucien, pro-

noncent la dissolution du Directoire et la création d'une commission consulaire qui fut d'abord composée de Sieyès, Roger-Ducos et Bonaparte. Cette révolution du 18 brumaire fut accueillie par une satisfaction universelle. On pensa que tous les maux passés allaient être enfin réparés. Bonaparte adopta un système de modération propre à lui concilier les esprits. La liste des émigrés fut fermée ; la persécution cessa contre le sacerdoce, les pros crits de fructidor furent rappelés, et la Vendée pacifiée jouit enfin du calme dont elle était privée depuis si longtemps. Bonaparte avait dit le 19 brumaire au conseil des Anciens, qu'*aussitôt que les dangers qui lui avaient fait confier des pouvoirs extraordinaires seraient passés, il abdiquerait ces pouvoirs* : mais cette déclaration du général ne parut point obligatoire au consul. Loin de se démettre de son autorité, il songea à l'affermir en publiant la constitution de l'an 8. Nommé premier consul pour dix ans, il se fit adjoindre Cambacérès et Le Brun, moins incommodes pour lui que Sieyès, à qui il fit décerner une récompense nationale pour le consoler d'avoir été pris pour dupe. Trois autres pouvoirs furent institués par la constitution nouvelle ; le *tribunat* qui discutait les lois présentées par les consuls, le *corps législatif* qui les votait sans discussion, et le *sénat conservateur* qui en gardait le dépôt. Ce qui montre combien on se moquait du peuple, c'est qu'avec un gouvernement ainsi organisé on conservait encore le mot de *république*. Après avoir rendu l'ordre intérieur à la France, en s'établissant au-dessus de tous les partis, Bonaparte voulut aussi lui rendre la considération dont elle jouissait avant la paix de Campo-Formio. Six mois s'étaient à peine écoulés depuis qu'il était consul, qu'il passe inopinément le mont Saint-Bernard, bat les Autrichiens à Romano et à Montebello, et se rend de nouveau l'arbitre de la péninsule italique, en remportant la célèbre victoire de Marengo, où Desaix trouve une mort glorieuse en assurant le triomphe de l'armée française. L'Autriche contrainte encore une fois à la paix évacua le Piémont et céda la Lombardie. Bonaparte profita de l'armistice conclu avec cette puissance, pour revenir à Paris où l'avait précédé le bruit de ses nouvelles victoires. Peu de temps après son retour, le ministre de la police, Fouché, prétendit avoir découvert un complot contre la vie du premier consul, tramé par des hommes dont l'exaltation républicaine était connue, et bientôt l'explosion de la machine infernale vint effrayer Paris. Ces tentatives fournirent à Bonaparte un prétexte pour concentrer de plus en plus le pouvoir entre ses mains, et pour porter alternativement la terreur dans les partis opposés qui pouvaient contrarier ses desseins. Parmi les républicains, Cérachi, Diana, Demerville, Topino-Le-Brun et Arena, furent envoyés à la mort, comme ayant trempé dans la première conspiration ; et parmi les anciens chouans, Carbon et Saint-Régent expièrent par le dernier supplice l'attentat de la machine infernale. Un arrêté des consuls prononça en outre la déportation contre cent trente personnes, qu'on envoya mourir dans les sables brûlants de la Guyane. La bataille de Marengo avait

été suivie des batailles d'Hochstedt et de Hohenlinden, gagnées par le général Moreau sur l'Autriche. Cette puissance, épuisée par tant de revers, consentit, le 9 février 1801, à signer le traité de Lunéville, qui confirmait les clauses stipulées à Campo-Formio. Bonaparte, au moment de fonder un empire, sentit la nécessité de se rapprocher du saint Siège; le 13 juillet 1801, un concordat fut conclu à Paris entre le pape Pie VII et le premier consul. La Bavière, le Portugal, la Russie, la Porte Ottomane signèrent successivement la paix. L'Angleterre elle-même, se sentant trop faible dans son isolement, consentit à poser les armes, et le traité d'Amiens, conclu le 24 mars 1802, assura pour quelque temps la tranquillité de l'Europe. La possession de l'Egypte avait échappé à la France, et l'aventureuse campagne faite aux lieux illustrés par les croisades, n'avait eu, comme ces guerres religieuses, d'autre résultat que la destruction d'une brillante armée, dont une faible partie revint en Europe. Cependant Bonaparte conçut une nouvelle expédition maritime dont l'issue ne fut pas moins funeste. Une flotte immense destinée à reconquérir Saint-Domingue partit de Brest et de Rochefort sous les ordres de son beau-frère le Clerc. Cette entreprise échoua. L'armée presque entière fut consumée par la maladie, le climat et la guerre, et le seul fruit de cette tentative de conquête fut l'enlèvement de Toussaint-Louverture, que l'on envoyait mourir en France au fort de Joux, où il fut enfermé. Cependant Bonaparte, dont l'ambition n'était pas entièrement satisfaite par la première place dans une république, songeait à préparer les voies qui devaient le conduire à l'empire. Il commença par éliminer du tribunal les membres qui avaient le courage de s'opposer à ses volontés despotiques; Daunou, Chénier, Benjamin Constant furent de ce nombre; par la réorganisation du culte catholique, le rappel des émigrés, et l'institution de la légion-d'honneur, il s'efforça de gagner les partisans de la monarchie. Tout-à-coup il fit proposer par ses collègues la question du consulat à vie; le résultat de cette question soumise en apparence au vote populaire fut conforme à ses vues; et la constitution fut de nouveau modifiée dans l'intérêt du pouvoir. A peu près dans le même temps le premier consul fit demander la cession de ses droits au frère de Louis XVI, qui repoussa énergiquement cette proposition. Bientôt la guerre se rallume avec l'Angleterre, à qui l'occupation de Parme et l'envahissement de la Suisse avaient fourni le prétexte d'une rupture. Le Hanovre fut occupé par les Français, qui surprirent l'armée anglaise et la firent prisonnière. Le cabinet de Londres s'efforça de susciter des ennemis intérieurs à Bonaparte. Les chefs royalistes, désabusés des espérances qu'ils avaient fondées sur lui, formèrent le projet de prévenir, en le renversant, l'exécution de ses desseins ambitieux. Leur complot fut découvert. Georges Cadoudal fut condamné à mort et exécuté. Pichegru, impliqué dans la même conspiration, fut trouvé étranglé dans sa prison. Moreau accusé de complicité, malgré ses principes républicains, subit la peine du bannissement. On osa frapper une victime plus illustre.

Le duc d'Enghien, enlevé au mépris du droit des gens sur un territoire étranger, fut amené à Vincennes, jugé et fusillé dans les 24 heures, comme coupable d'avoir connu le complot de Georges. Cet assassinat, que Bonaparte a vainement essayé de justifier, fut une sorte de garantie donnée à ces hommes de sang, qui n'attendaient qu'une occasion pour échanger le masque d'indépendance dont ils s'étaient couverts contre une servilité réelle. Peu de temps après cette exécution, le citoyen Curée, membre du tribunal, fit la motion d'établir un gouvernement impérial héréditaire en faveur de Bonaparte et de sa famille. Ce vœu adopté par les tribuns fut accueilli avec empressement par les autres corps de l'état, et le 18 mai 1804, un sénatus-consulte réforma la constitution de l'an VIII, et revêtit Napoléon Bonaparte du titre d'empereur. On eut soin de consacrer encore cette transformation du gouvernement par une apparence d'assentiment populaire. Ainsi la monarchie venait de ressusciter en France, et avec elle reparut la pompe des titres. Dix-huit généraux furent créés maréchaux de l'empire. Bonaparte voulut encore dès son avènement exercer une des plus belles prérogatives de la souveraine puissance, le droit de grâce. Armand de Polignac et plusieurs complices de Georges qui avaient été condamnés à mort obtinrent leur pardon. Le nouvel empereur fut reconnu par les principales puissances de l'Europe; le souverain pontife lui-même, espérant par cette démarche être utile à la religion, vint sacrer Bonaparte dans l'église métropolitaine de Paris. L'Angleterre seule paraissait braver sa puissance. Napoléon se décida à y tenter une descente, et fit construire un grand nombre de bâtiments de transports, qui devaient être protégés par 64 vaisseaux de ligne. Mais au milieu de ces préparatifs militaires, jaloux d'imposer aux nations par la majesté des titres, il prit la couronne de fer des anciens rois lombards, et fut couronné roi d'Italie à Milan, le 26 mai 1805. Cependant le cabinet de Saint-James, pour détourner l'attaque dont il était menacé, souleva contre la France l'Autriche et la Russie. L'empereur transporte soudain ses troupes sur les bords du Rhin. Il ouvre la glorieuse campagne de 1805, qui devint une suite de triomphes. Grâce à la rapidité de ses manœuvres et à la valeur de nos armées, il prend en peu de jours Augsbourg, Ulm, et Vienne. Masséna le seconde en Italie, et le 2 décembre, la célèbre bataille d'Austerlitz, où les deux empereurs Alexandre et François sont vaincus, porte les derniers coups à la coalition qui se trouve trop heureuse de signer la paix de Presbourg. Enhardi par ses succès, Napoléon conçoit l'idée de renverser en Europe les anciennes dynasties, et de distribuer des trônes à toute sa famille. Immédiatement après le traité de Presbourg, Bonaparte s'était rendu à Munich, où il avait fait célébrer le mariage d'Eugène de Beauharnais, son fils adoptif, avec la princesse Amélie de Bavière. Bientôt le roi de Naples, accusé d'avoir violé les traités, est renversé, et Joseph Bonaparte est mis à sa place. Louis monte sur le trône de Hollande. Murat devient grand-duc de Berg, et

Berthier prince de Neuchâtel. L'empereur d'Allemagne est dépouillé de cette dignité, et réduit au seul titre d'empereur héréditaire d'Autriche par Napoléon, qui réunit sous le nom de *Confédération du Rhin*, dont il se fait le protecteur, les princes secondaires de l'Allemagne. Napoléon avait abaissé l'Autriche; mais la Prusse, pleine des souvenirs du grand Frédéric et excitée par l'Angleterre, avait formé le dessein d'affranchir l'Allemagne de la domination française. Une nouvelle campagne s'ouvrit non moins brillante que la précédente. La monarchie prussienne fut écrasée sur le champ de bataille d'Iéna. L'armée française, après avoir renversé l'orgueilleuse colonne qui perpétuait le souvenir de la défaite de Rosbach, occupa Berlin. Cependant le roi de Prusse avait imploré l'appui de la Russie. Celle-ci brûlait de réparer l'échec d'Austerlitz, et Napoléon fut contraint de prolonger la campagne. La sanglante bataille d'Eylau, dont le succès demeura indécis, fut suivie de celle de Friedland, où l'armée russe fut entièrement défaite. Cette nouvelle victoire de Bonaparte amena l'entrevue de Tilsitt, qui eut lieu sur un radeau au milieu du Niémen. L'empereur de Russie et le roi de Prusse s'y présentèrent devant le soldat couronné qui les avait vaincus, et qui deux ans auparavant avait reçu l'empereur d'Allemagne dans une circonstance pareille, à son bivouac d'Austerlitz. Le traité de Tilsitt signé le 7 juillet 1807, créa deux nouveaux rois; un démembrement de la Prusse forma le royaume de Westphalie, et donna une couronne à Jérôme Bonaparte. Le plus fidèle allié des Français, l'électeur de Saxe, devint roi de Saxe, et gouverna une partie de la Pologne sous le titre de *grand duc de Varsovie*. Enivré de gloire, Napoléon reparut dans sa capitale et fut surnommé *le Grand*. Tous les partis semblaient évanouis. Le prestige de la puissance impériale paraissait avoir effacé le souvenir de quinze ans de combats et de luttes politiques; et l'amour de la liberté semblait remplacé par celui de la gloire. De triomphe en triomphe Napoléon était arrivé à ce degré de confiance en soi-même qui rend inaccessible à tous les conseils, et qui ne permet pas d'apercevoir l'écueil fatal où l'on doit se briser. Nous touchons au moment où son ambition va le précipiter dans les guerres injustes qui amèneront sa chute. Pour ruiner l'Angleterre qui avait achevé d'écraser notre marine au cap Finistère et à Trafalgar (1805), Bonaparte avait imaginé le blocus continental, système gigantesque qui consistait à fermer aux marchandes anglaises tous les ports du continent. Ce projet qui portait atteinte à la prospérité d'un grand nombre d'états, était par là même d'une exécution impossible. Le traité de Tilsitt avait fermé les ports d'Allemagne et de Russie à l'Angleterre, mais celle-ci continuait son commerce avec le Portugal qu'elle regardait comme une de ses colonies. Napoléon somma cette puissance de suspendre ses relations, et ne pouvant l'obtenir, il donne ordre au général Junot de marcher sur Lisbonne à la tête de vingt-cinq mille hommes. Mais il pensa que le succès de son entreprise ne pouvait être complètement assuré que par la conquête de

la péninsule, et il songea à enlever le trône d'Espagne à la dynastie des Bourbons. Les circonstances étaient favorables à cette inique spoliation. La famille royale était divisée. Un favori de Charles IV, le prince de la Paix, avait aliéné l'opinion publique, et ce monarque lui-même, à la suite d'une émeute populaire, s'était vu forcé d'abdiquer en faveur de son fils, le prince des Asturies, depuis Ferdinand VII. Mais bientôt le vieux roi, rougissant de sa faiblesse, protesta contre cette abdication. Bonaparte s'établit juge de ce différend, et les deux princes furent appelés à Bayonne. L'empereur, feignant de protéger le père contre le fils, parvint à faire abdiquer Charles IV en sa faveur, et donna le trône vacant à son frère aîné Joseph, qui fut remplacé par Murat dans le royaume des Deux-Siciles. Les princes de la famille royale d'Espagne, après avoir paru consentir à cet accord, allèrent expier dans les prisons leurs scandaleuses divisions. Le peuple espagnol fut indigné en recevant un étranger pour monarque. La population se souleva d'un bout du royaume à l'autre. L'Angleterre seconda l'Espagne; et la France se vit engagée avec douleur dans une guerre désastreuse qui consuma ses armées et avança le terme de ses jours de victoire. L'Autriche voyant une grande partie des forces françaises occupées en Espagne, crut le moment favorable pour sortir de l'état d'abaissement où l'avait placé le traité de Presbourg, et rompit la paix. Napoléon quitta l'Espagne où il avait obtenu de brillants succès et revint à Paris le 3 janvier 1809, pour aller prendre le commandement de l'armée du Nord. Bientôt il ouvrit une nouvelle campagne plus sanglante, plus acharnée qu'aucune des précédentes. Trois victoires successives, celle d'Eckmühl, celle d'Essling, et celle de Wagram, le rendirent de nouveau l'arbitre de la paix qui fut signée à Vienne le 14 octobre. Quelques mois auparavant, les états romains avaient été envahis, et le souverain pontife, enlevé de son palais, s'était vu conduire en France où on le relint captif pendant que ses possessions étaient réunies à l'empire français. Pie VII lança une bulle d'excommunication contre les auteurs et exécuteurs des violences exercées contre lui, et il déploya dans cette circonstance une dignité calme et une inébranlable fermeté. La vénération publique dont il fut partout entouré sur son passage lui prouva que la nation française n'était pas complice de l'attentat par lequel on punissait sa résistance à une injuste usurpation. L'agrandissement de l'empire ne se borna pas à Rome et à l'Italie, Bonaparte réunit encore à la France la Hollande, qui, ruinée par le blocus, témoignait hautement son mécontentement. En même temps qu'il reculait ainsi les limites de la France, l'empereur songeait à rompre les nœuds d'un premier mariage qui ne lui permettait plus l'espoir d'avoir un héritier de son rang et de sa puissance. L'idée de posséder une fille des Césars souriait d'ailleurs à son orgueil. L'impératrice Joséphine qui s'était fait chérir sur le trône par sa bonté et sa modestie fut répudiée, et l'archiduchesse Marie-Louise vint partager les destinées d'un homme qui ne s'était élevé que par les coups qu'il avait portés à la puissance autrichienne,

Le sénat n'avait pas hésité à autoriser le divorce de Bonaparte, et la dissolution du mariage, contre laquelle le pape protesta en vain, fut prononcée par l'officialité de Paris. Le mariage auquel plusieurs rois assistèrent, fut célébré le 2 avril 1810. Les fêtes qui le suivirent furent troublées par un événement affreux qui donna les plus tristes pressentiments pour l'avenir. Cependant Napoléon, encore gâté par la fortune, eut, un an après, un fils qu'il décora dès le berceau du titre de roi de Rome; dès lors il crut sa dynastie à jamais assurée. Des réjouissances publiques célébrèrent ce grand événement qui devait être le terme des prospérités de l'empire. La Russie qui avait subi jusqu'en 1812 les inconvénients du blocus continental, parut à cette époque déterminée à y renoncer. Elle écouta de nouveau l'Angleterre, et l'empereur moins patient que jamais résolut de lui faire la guerre. Au commencement de mai 1812, le *Moniteur* annonça que l'empereur allait faire l'inspection de la grande armée réunie sur les bords de la Vistule, et que l'impératrice l'accompagnerait jusqu'à Dresde pour y voir son auguste famille. Napoléon s'arrêta quinze jours dans la capitale de la Saxe, entouré d'une cour formée de souverains. Le Niémen fut franchi par son armée dans les journées des 23, 24 et 25 juin. L'empereur s'écria en passant ce fleuve : *La fatalité entraîne les Russes, que les destins s'accomplissent!* Les troupes qui marchaient alors sous ses ordres pour accabler l'empire moscovite, comprenaient environ quatre cent-cinquante mille combattants de diverses nations. Le 28 juin Napoléon entra à Wilna et y établit un gouvernement provisoire, pendant qu'une diète réunie à Varsovie s'occupait de reconstituer la Pologne à laquelle Bonaparte avait fait des promesses qui ne se réalisèrent pas. L'empereur était impatient d'atteindre les Russes. Mais Alexandre avait donné ordre à ses généraux de se retirer à l'approche de l'ennemi, et de détruire dans leur fuite apparente toutes les ressources des lieux qu'ils abandonneraient à l'armée conquérante. Il fit pourtant porter à Bonaparte des propositions pacifiques qui ne furent pas trouvées acceptables. L'empereur, après avoir occupé Smolensk, marcha sur Moscou, dans l'espoir d'atteindre les Russes et de leur livrer une bataille décisive. La victoire de la Moskowa remportée le 7 septembre, lui ouvrit les portes de cette ancienne capitale, où l'armée française entra le 14. La population avait pris la fuite, et le gouverneur Rostopchin n'y avait laissé que quelques misérables incendiaires chargés de réduire en cendres cette antique cité. Napoléon au lieu de suivre l'avis de ses généraux qui lui conseillaient d'abandonner un sol dévasté, se laissa bercer par des espérances de paix, et attendit trente-cinq jours sur les débris fumants de Moscou des propositions qui n'arrivèrent pas. Enfin après avoir fait sauter le Kremlin, il ordonna la retraite qui commença le 22 octobre, dans le temps même où sa puissance était menacée à Paris par une conspiration tramée dans les prisons. Bientôt survint un froid excessif qui fit périr les chevaux et les hommes. Une traînée de cadavres signalait le passage de l'armée française, qui harcelée par les Russes et décimée par la rigueur du climat, com-

battit le 28 novembre à la Bérézina, avec sa valeur ordinaire. Napoléon la quitta peu de temps après, et prit sur un traineau la route de la capitale où il arriva le 18 décembre. Son premier soin fut de préparer une nouvelle campagne. Le sénat vota une levée considérable, et l'empereur partit de Paris le 15 avril 1815, pour aller porter la guerre sur l'Elbe où l'attendaient les débris de sa vieille armée. Des victoires parurent d'abord relever nos armes. A Lutzen, à Bautzen, nos conscrits battirent des ennemis accoutumés à combattre. Néanmoins Napoléon ne put résister à la défection de l'Europe entière, des rois même qu'il avait faits. La Prusse, l'Autriche et la Bavière désertèrent les rangs de l'armée française. Murat, roi de Naples, et Bernadotte, prince royal de Suède, se laissèrent entraîner par l'exemple. Plus lâches qu'eux tous, les Wurtembergeois et les Saxons abandonnèrent les Français sur le champ même de bataille. Cependant les négociations de paix avaient été entamées. Mais l'orgueil de Napoléon ne voulut rien céder; il perdit tout : la bataille de Leipzig et la retraite dont elle fut suivie anéantirent tous les avantages de cette campagne. Les débris de l'armée vinrent se rallier en France. Dans le même temps l'Espagne, appuyée par l'Angleterre, forçait nos soldats d'évacuer la Péninsule; et l'armée britannique pénétrant sur notre frontière, liait ses opérations avec les puissances coalisées. La France avait été envahie par la Belgique, la Lorraine et la Suisse. Dans ces graves conjonctures, Bonaparte demanda des conseils au corps législatif. Cette assemblée, muette aux jours de sa prospérité, recouvra tout-à-coup la parole et fit des remontrances au pouvoir qui tombait. Elle fut brusquement dissoute; bientôt s'ouvrit la campagne de France. Bonaparte luttant avec une faible armée contre des forces immenses, y déploya toutes les ressources d'une vaste capacité militaire. Victorieux à Champaubert, à Mont-Mirail, à Vauchamp, à Nangis, à Montereau, à Méry-sur-Seine, il força le généralissime Schwarzenberg à demander une armistice. Mais ses succès ne purent arrêter la marche des alliés qui bientôt pénétrèrent jusqu'à Paris. Bonaparte se hâta d'accourir. Mais il n'était plus temps; par suite d'une capitulation les étrangers étaient entrés le 31 mars 1814 dans la capitale, et le sénat avait prononcé la déchéance de l'empereur. Abandonné de toutes parts, Napoléon déposa le sceptre à Fontainebleau, et remplacé par Louis XVIII, sur le trône de France, il alla prendre possession de l'île d'Elbe, dont la souveraineté lui avait été accordée avec deux millions de revenus. Accueilli par des hommages à Lyon et à Valence, il fut insulté et menacé dans les départements méridionaux. Napoléon parut résigné, et sembla d'abord ne s'occuper que de ses nouveaux sujets. Il fit exploiter des mines, ouvrir des routes, planter des arbres, et par ses soins l'administration de son île devint aussi active que florissante. Sa mère et sa sœur vinrent le visiter au milieu de ses travaux et adoucir son exil. Cependant le regret de la belle couronne qu'il avait perdue, et l'espoir de la ressaisir encore, l'agitaient dans sa retraite. Sollicité par les mécontents, il prépara secrètement son retour en France. Apprenant qu'on avait mis en

question sa translation à Sainte-Hélène, il se décida à hâter son départ, et profita de l'absence du commodore Campbell, retenu à Livourne par les plaisirs d'une fête, pour mettre à la voile dans la nuit du 26 au 27 février 1815, avec environ 900 hommes. Il entra dans le golfe de Juan le 1^{er} mars et débarqua le même jour à Cannes. Poursuivant rapidement sa route sur Paris, il entraîna avec lui par l'ascendant de la gloire, Ney et Labédoyère qui étaient chargés de le combattre. Le 20 mars, il entra dans la capitale que Louis XVIII venait d'abandonner pour se retirer à Gand. En peu de temps le gouvernement impérial fut reconnu presque sur tous les points du royaume. Mais Bonaparte s'aperçut bientôt que l'esprit public était changé et qu'on attendait de lui des garanties pour les libertés publiques. Ne voyant qu'un danger là où sa puissance pouvait trouver un appui, il se refusa à toute concession libérale, et publia l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, espèce de charte nouvelle qui consacrait le régime impérial de 1812, avec tous ses abus. Cet acte aliéna l'opinion publique et Napoléon, réduit au seul appui de l'armée, partit avec elle le 12 juin pour aller combattre la coalition sur les frontières du Nord. Après quelques avantages remportés sur les alliés, il vit s'évanouir toutes ses espérances par la perte de la bataille de Waterloo. Napoléon ne pouvant rallier son armée sur la frontière, prit la route de Paris après avoir indiqué Laon, pour point de réunion à ses lieutenants. Une menaçante opposition s'était déclarée dans la chambre des représentants. Le mot de *déchéance* prononcé par des partis différents arrivait aux oreilles de l'empereur, qui se décida une seconde fois à abdiquer. Carnot lui conseilla de se réfugier en Amérique, et de partir sans délai pour Rochefort où l'attendaient deux frégates. Quelques jours perdus en hésitations donnèrent aux Anglais le temps de venir établir leur croisière devant ce port. Napoléon craignant de tomber entre les mains des puissances continentales, se décida à demander l'hospitalité à la nation britannique. Il fut reçu à bord du *Bellerophon*, et le gouvernement anglais le constitua prisonnier, le fit transporter, de concert avec les puissances alliées, à l'île Sainte-Hélène, rocher situé au milieu de l'océan Indien, pour y être gardé à vue le reste de sa vie. Bonaparte en apprenant *cette* décision exprima vivement la surprise et l'indignation que lui causait la conduite du cabinet de Saint-James. Le vaisseau le *Nortumberland* fut chargé de le conduire à sa destination. Arrivé en face du cap de la Hogue, Napoléon s'écria d'une voix émue, en tendant les bras vers la France : « Adieu, terre des braves ! quelques traîtres de » moins, et tu serais encore la maîtresse du monde ! » Il débarqua à Sainte-Hélène le 18 octobre. Les généraux Bertrand et Gourgaud, les comtes de Lascazes et de Montholon l'avaient suivi dans son exil, où il vécut six années sous la garde des troupes anglaises, s'occupant de ses mémoires et donnant à ses compagnons d'infortune des renseignements précieux sur les diverses circonstances de sa vie. Cependant le climat de Sainte-Hélène ruina sa santé depuis longtemps altérée, et les contrariétés souvent

barbares que son géolier Hudson-Lowe lui fit endurer, hâtèrent les progrès du mal qui le minait. Le 5 mai 1821, à six heures du soir, se termina la vie de cet homme extraordinaire qui avait enchaîné la révolution, vaincu l'Europe, remué le monde entier ; génie puissant et désastreux, fait pour gouverner et conquérir, qui après avoir rendu l'ordre et le calme à la France, avait attiré deux fois sur elle les fléaux de l'invasion étrangère. Bonaparte demanda à ses derniers moments les secours de la religion, et la veille de sa mort il reçut le viatique de la main d'un des aumôniers qu'il avait fait venir de Corse. Par son testament qui a été rendu public, il distribua à ses plus dévoués serviteurs, les sommes qu'il avait confiées à un banquier de Paris. Il fut enterré avec les honneurs de général, seul titre que les Anglais lui reconnussent, dans une petite vallée, arrosée par un ruisseau, mais d'après le vœu exprimé par les chambres, ses restes ont été rapportés en France et déposés à l'hôtel des invalides, à Paris, où il a été élevé un magnifique monument à sa mémoire. Sa statue remplacée auparavant sur la colonne de la place Vendôme atteste assez que l'enthousiasme que firent naître les victoires du grand général, ne s'éteindra point chez une nation légère qui oublie tout hors la gloire. « L'avenir, » dit M. de Châteaubriand, dans son ouvrage *De Buonaparte et des Bourbons*, doutera si cet homme » a été plus coupable par le mal qu'il a fait que par » le bien qu'il eût pu faire et qu'il n'a pas fait. Ja- » mais usurpateur n'eut un rôle plus facile et plus » brillant à remplir. Avec un peu de modération, » il pouvait établir lui et sa race sur le premier » trône de l'univers. Personne ne lui disputait ce » trône. Les générations nées depuis la révolution » ne connaissaient point nos anciens maîtres, et » n'avaient vu que des troubles et des malheurs. La » France et l'Europe étaient lassées ; on ne soupirait » qu'après le repos ; on l'eût acheté à tout prix. » Mais Dieu ne voulut pas qu'un si dangereux » exemple fût donné au monde, qu'un aventurier » pût troubler l'ordre des successions royales, se » faire l'héritier des héros, et profiter dans un seul » jour de la dépouille du génie, de la gloire et du » temps. Pour le perdre, il a suffi à la Providence » de l'abandonner et de le livrer à sa propre folie. » Bonaparte a laissé quelques ouvrages : *Lettre de Buonaparte à Matteo Buttafuoco, député de Corse à l'Assemblée nationale*, 1790, in-8, réimprimée dans le n° 5. *Le Souper de Beaucaire*, Avignon, 1793, in-8 (anonyme), réimprimé dans le n° 7 ci-après. *Collection générale et complète de lettres, proclamations, discours, messages, etc., classés suivant l'ordre des temps, avec des notes*, par Charles-Aug. Fischer, Leipzig, 1808 et 1813, 2 vol. in-8 ; *Correspondance inédite officielle et confidentielle*, (publiée d'après les copies authentiques recueillies et rassemblées par Napoléon lui-même), Paris, 1819 et 1820, 7 vol. in-8 ; ce recueil mérite toute confiance. *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, Paris, 1821 et 1822, 5 vol. in-8 ; quelques volumes de la précédente collection font partie de celle-ci. *Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815, avec le plan de la bataille de Mont - St. - Jean*, Paris, 1820, in-8. *Manuscrit de*

l'Île-d'Elbe. — *Des Bourbons en 1815*, publié par le comte *** (écrit par le comte de Montholon, publié par O'méara), Londres, 1818, in-8. L'édition de Bruxelles porte à tort sur le frontispice le nom de comte Bertrand. On sait aujourd'hui que Bertrand, officier et parent de M. le comte Siméon, est auteur du *Manuscrit venu de Sainte-Hélène* d'une manière inconnue, Londres et Bruxelles, 1817, in-8. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon, publiés par le général Gourgaud et le comte de Montholon*, Paris, 1822-1823, 8 vol. in-8. Les ouvrages sur Bonaparte sont : *Quelques notices sur les premières années de Bonaparte, recueillies en anglais par un de ses condisciples, mises en français par le citoyen B...* (Bourgoing), Paris, 1797, in-8. *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte, etc.*, par Salgues, Paris, 1814-1823, 4 vol. in-8. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon en 1815*, par Fleury de Chaboulon, Londres et Paris, 1820, 2 vol. in-8. *Recueil de pièces authentiques sur le captif de Sainte-Hélène, avec des notes de Regnault-Warin*, Paris, 1822, 10 vol. in-8. *Napoléon en exil, ou l'écho de Sainte-Hélène, ouvrage contenant les opinions et les réflexions de Napoléon sur les événements les plus importants de sa vie, recueillis par Barry L. O'méara, traduit de l'anglais*, Paris, 1822, 2 vol. in-8. Les éditions anglaises sont plus complètes. *Mémorial de Sainte-Hélène, par le comte Las-Cases*, Paris, 1823, 8 vol. in-8 et in-12, réimpr. en 1823. *Mémoires du docteur E. Antomarchi, ou les derniers moments de Napoléon*, Paris, Barrois l'aîné, 1823, 2 vol. in-8. *Vie politique et militaire de Napoléon par M. Arnault*, Paris, Babeuf, 1822, 1823, in-fol. *Histoire de Napoléon Bonaparte, offrant le tableau complet des premières opérations militaires, politiques, etc.*, par S. F. H. (Henry). *Galerie militaire de Napoléon Bonaparte gravée au trait par Normand père et fils*, Paris, Panckoucke, in-fol. 40 livr. *Victoires et conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815*, par le général Beauvais et autres, Paris, Panckoucke, 1817-1824, 28 vol. in-8. *Mémoires sur la guerre de 1809 en Allemagne, par le général Pélet*, Paris, Boret, 1824, in-8. *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812, par le comte de Ségur*, 2 vol. in-8. *Napoléon et la grande armée en Russie, ou Examen critique de l'ouvrage du comte Ph. de Ségur*, par le général Gourgaud, Paris, 1823, in-8. *Histoire métallique de Napoléon*, Londres et Paris, 1819, in-4. Les quatre concordats, suivis de considérations sur le gouvernement de l'Eglise en général et sur l'Eglise de France en particulier, par de Pradi, Paris, 1818-1820, 4 vol. in-8. *Précis des contestations qui ont eu lieu entre le saint Siège et Napoléon Bonaparte*, par Schoell, Paris, 1819, 2 vol. in-8. *Histoire de Napoléon*, par M. de Norwins.

* BONAPARTE (Napoléon - François - Charles - Joseph), duc de Reichstadt, fils du précédent, naquit à Paris le 11 mars 1811, et reçut à sa naissance le titre de roi de Rome que son père crut pouvoir

lui donner par suite de la spoliation du chef de l'Eglise. Le 29 mars 1814, ce jeune prince sortit du château des Tuileries avec sa mère nommée régente, pour aller chercher à Blois une retraite contre l'invasion étrangère. La déchéance de l'empereur Napoléon lui enleva le magnifique héritage de la monarchie française qui lui semblait destinée par sa naissance, et son titre de roi de Rome fut changé par le traité de Fontainebleau en celui de prince de Parme, de Plaisance et de Guastalla. Le 2 mai, le jeune duc quitta la France pour ne plus la revoir, et alla habiter avec sa mère le palais de Schœnbrunn près de Vienne. L'empereur d'Autriche l'accueillit avec affection et l'entoura des maîtres les plus capables de former son cœur et d'éclairer son esprit. Le retour de Bonaparte et son abdication en faveur de son fils ne changèrent rien à la position du prince. Cependant quelque temps après, le congrès de Vienne enleva au fils de Napoléon le titre de duc de Parme, qui fut remplacé par celui de duc de Reichstadt. Son nom même de Napoléon fut supprimé dans les actes publics. Le jeune duc se faisait remarquer par des qualités aimables, une figure intéressante, et une vive intelligence. En peu de temps il acquit des connaissances assez étendues dans l'histoire et dans les langues. Mais sa constitution était faible; le développement rapide et excessif de sa taille altéra sa santé. La révolution de 1830 émut fortement l'imagination du duc de Reichstadt, et fit naître dans son esprit une fermentation de pensées qu'il lui était difficile de maîtriser. Il devint triste et préoccupé. Suivant l'usage établi pour tous les membres de la famille impériale qui se vouent à l'état militaire, il avait passé par tous les grades inférieurs, et en avait successivement rempli les fonctions. Le 13 juin 1831, il fut nommé lieutenant-colonel, et prit le commandement d'un bataillon du régiment d'infanterie hongroise de Giulay, en garnison à Vienne. Les exercices militaires auxquels il se livra avec passion achevèrent d'épuiser ses forces; et bientôt on désespéra de sa vie. L'archiduchesse Marie-Louise, apprenant la triste situation de son fils, partit aussitôt de Parme pour venir le joindre, et arriva à Vienne le soir du 24 juin. L'entrevue de la princesse et de son fils fut extrêmement déchirante. Le duc de Reichstadt mourut à Schœnbrunn, le 22 juillet 1832, anniversaire du jour où il avait appris la mort de son père. Il était âgé de 21 ans et 4 mois.

* BONAPARTE (Marie-Pauline). Voy. BORGHÈSE.

* BONAPARTE (Caroline - Marie - Annonciade). Voy. MURAT.

** BONAPARTE (Joseph), comte de Survilliers, frère aîné de Napoléon, né à Corte le 7 janvier 1768, fit ses études au collège d'Autun avec succès, et destiné par son père à devenir le soutien de la famille, se livra quelque temps au commerce à Marseille, où il épousa en 1794 M^{lle} Clary, fille d'un des plus riches négociants de cette ville. En 1796, il était commissaire des guerres à l'armée d'Italie commandée par son frère qui préludait par une série de victoires au rôle fabuleux qu'il devait jouer quelques années après. Député du Liamone au conseil des Cinq-cents, il ne put y entrer qu'après le 18 fructidor. Nommé

l'année suivante par le directoire ambassadeur à Rome, son palais devint aussitôt le point de réunion des Italiens mécontents, et le gouvernement papal dans la crainte d'une sédition, ayant donné l'ordre de les empêcher par la force, le général Duphot fut tué. Joseph quitta Rome qui fut immédiatement occupée par les troupes françaises (*Voy. PRÉ VI*), et revint siéger au conseil des Cinq-cents, où il ne prit la parole que pour défendre son frère alors en Egypte. Il contribua de tout son pouvoir à la révolution du 18 brumaire, fut nommé conseiller d'état et signa comme plénipotentiaire les traités de paix avec les Etats-Unis d'Amérique, l'Autriche et l'Angleterre. Au moment où Napoléon fut couronné empereur, Joseph, déclaré prince français, fut désigné pour lui succéder dans le cas où Napoléon ne laisserait pas d'héritier légitime. Bien qu'il n'eût jamais montré de talents militaires, il fut bientôt après nommé commandant en chef de l'armée destinée à la conquête du royaume de Naples, et après l'expulsion de Ferdinand IV (*Voy. ce nom*) de ses états, il fut déclaré roi de Naples (1806). Deux ans après il dut quitter ce trône pour occuper celui d'Espagne (*Voy. CHARLES IV*), sur lequel il ne fut jamais solidement assis, et que les revers des Français en 1813 le contraignirent d'abandonner pour toujours. A sa rentrée en France, Napoléon lui confia une partie du gouvernement; et lorsque l'empereur quitta Paris au mois de janvier 1814, Joseph reçut le titre de lieutenant-général de l'empire et de commandant-général de la garde nationale. Il suivit l'impératrice régente à Blois, et après l'abdication de son frère, il alla chercher un asile en Suisse. Il rejoignit Napoléon à Paris, après le 20 mars 1815, et fit tout ce qui dépendait de lui pour le raffermir sur le trône. La bataille de Waterloo mit fin à cette dernière péripétie du drame impérial, et Joseph s'embarqua pour les Etats-Unis où il fut autorisé à posséder des terres sans être obligé de se faire naturaliser américain. Il ne repassa en Europe qu'en 1832, et s'établit en Angleterre sous le nom de comte de Survilliers; le climat étant contraire à sa santé d'ailleurs affaiblie par l'âge et les chagrins, il obtint la permission d'habiter l'Italie, et se fixa à Florence où il mourut le 28 juillet 1844, avec la résignation d'un chrétien, entre les bras de ses frères Louis et Jérôme, accourus pour lui prodiguer des soins et des consolations. C'était un homme de mœurs douces et faciles, mais qui manquait des qualités propres à soutenir le haut rang auquel la fortune l'avait momentanément appelé. Comme tous ses frères, il aimait les lettres : il avait été membre de l'institut; et on a de lui un roman intitulé : *Molina, ou la villageoise du Mont-Cenis*, Paris, 1799 et 1814, in-18.

BONAPARTE (Lucien), Prince de Canino, frère puîné de Napoléon, né en 1775, à Ajaccio, avait fait comme tous ses frères ses études dans quelque collège de France, et comme eux, y avait puisé le goût des lettres qu'il cultiva mais avec plus de zèle que de succès. Sa famille ayant été bannie de Corse en 1793, il suivit sa mère et ses sœurs à Marseille, et la même année obtint une petite place de garde magasin à Saint-Maximin où il se maria. Il était commissaire des guerres en 1795. Député du

Liamone au conseil des Cinq-cents en 1798, son élection fut confirmée, quoiqu'il n'eût pas l'âge de 25 ans exigé par la constitution. Ses discours à la tribune et peut-être plus encore l'intérêt qui s'attachait à son nom lui acquirent bientôt une assez grande influence dans le conseil. Il en était président le 18 brumaire, et tous les contemporains s'accordent à dire que c'est à son énergie et au sang-froid qu'il montra dans l'oragense séance de Saint-Cloud que doit être attribuée l'issue de cette journée (*Voy. NAPOLEON*). Membre du tribunal créé par la nouvelle constitution, il fut nommé peu après ministre de l'intérieur, contribua beaucoup à l'organisation des Préfectures, et se montra pendant son court ministère, le protecteur éclairé des artistes et des savants. Lucien, non moins ambitieux que son frère, et peu disposé à se contenter du rôle inférieur qu'il lui donnait, eut avec lui de vives discussions qui se terminèrent pour le ministre par une brillante disgrâce. Nommé à l'ambassade d'Espagne, il sut captiver la confiance de Charles IV et de toute la cour, montra beaucoup d'habileté dans les négociations délicates dont il fut chargé et regagna de cette manière l'affection de Napoléon qui ne tarda pas à le rappeler. Rentré au tribunal en 1802, il contribua à l'adoption du concordat et prononça dans cette circonstance solennelle un discours qui, chose remarquable, fut également approuvé de tous les partis; il fit ensuite adopter l'institution de la légion-d'honneur dont il fut nommé grand-officier. Sénateur de droit, il obtint une riche dotation dans la principauté de Trèves, et l'on ne peut douter que Napoléon ne se proposât de l'élever au faite des honneurs, quand Lucien, veuf depuis quelque temps, déranger tous les plans de l'empereur par son nouveau mariage avec M^{me} Joubertthon, veuve d'un agent de change, mort dans l'expédition de Saint-Domingue. Fatigué des reproches qu'il essayait chaque jour de Napoléon à l'occasion de son mariage, Lucien s'enfuit avec sa femme en Italie et fut accueilli par le souverain pontife avec tant de bonté, qu'il résolut de s'établir à Rome. En 1807, il eut à Mantoue avec Napoléon une entrevue qui ne fit qu'accroître la mésintelligence des deux frères. De retour à Rome, Lucien ne s'y trouvant plus en sûreté contre les projets de l'empereur, se retira dans sa terre de Canino près de Viterbe, que le souverain pontife avait érigée en principauté. De plus en plus obsédé par son frère, il résolut en 1810 de passer aux Etats-Unis avec sa famille; mais le vaisseau qu'il montait, poussé par la tempête sur les côtes de Cagliari, tomba dans les mains des Anglais, qui, supposant à son voyage un but politique, l'envoyèrent en Angleterre, où il passa trois ans à Ludlow dans le Stropshire, uniquement occupé de terminer un grand poème dont Charlemagne est le héros. Les événements de 1814 lui rendirent la liberté : il se hâta de revenir à Rome, où l'amitié de Pie VII s'efforça de le fixer. Mais les malheurs de Napoléon avaient réveillé sa tendresse pour son frère. A la nouvelle qu'échappé de l'île d'Elbe, il venait de rentrer à Paris, il se hâta de le rejoindre, fut nommé pair, et quoique fort occupé par les événements, assista à une séance de l'institut, où il lut

une *Ode* intitulée *l'Odyssée contre les détracteurs d'Homère*. Après la seconde abdication, Lucien reprit le chemin de l'Italie; mais arrêté à Turin, il fut obligé d'y attendre la décision des souverains alliés sur son sort. L'intervention du souverain pontife lui vint en aide, et il lui fut permis de retourner à Rome; il alla s'établir dans une campagne près de Frascati, où il passa les dernières années de sa vie, regrettant d'avoir perdu tant d'années dans les débats oiseux de la politique, et ne gardant de sa vie princière que le goût des tableaux, des statues, des vases antiques, etc., dont il parvint à former des collections dignes d'intérêt. Lucien mourut dans sa terre de Canino, le 29 juin 1840, à l'âge de 63 ans. Les derniers moments de cet homme qui avait été mêlé avec éclat aux plus grands événements de ce siècle, furent édifiants; sa résignation, dans sa longue et pénible agonie, fut entière, et sa mort celle d'un philosophe chrétien. Comme écrivain, on lui doit : *La tribu Indienne*, Paris, 1799, 2 vol. in-12, réimprimée sous ce titre : *Les Ténédares, ou l'Européen et l'Indienne*, ib., 1802, 2 vol. in-12, et deux poèmes épiques : *Charlemagne ou l'Eglise délivrée*, Londres, 1814, 2 vol. in-4; Paris, 1815, 2 vol. in-8; et *La Cyrénéide, ou la Corse sauvée*, Paris, 1819, in-8. L'auteur était sans contredit un homme d'esprit et de talent; il avait beaucoup d'imagination, tous ses ouvrages et surtout le poème de Charlemagne offrent des morceaux remarquables; mais ils ne peuvent être placés à côté des chefs-d'œuvre de la littérature française. Napoléon en a porté, dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, un jugement sévère mais juste. On a publié : *Choix de gravures à l'eau-forte d'après les peintures et les marbres de la galerie de L. Bonaparte*, Londres, 1812, gr. in-4, 142 pl.; *Collection de gravures choisies*, Rome, 1822, in-fol. max. 27 pl.; *Muséum étrusque*, Viterbe, 1830, gr. in-4, 47 pl.; *Notice d'une collection de vases antiques en terre peinte, provenant des fouilles faites en Etrurie par le prince de Canino*, Paris, 1845, in-8, fig.

** BONAPARTE (Louis), troisième frère de Napoléon, né le 2 septembre 1778 à Ajaccio, entra fort jeune au service, fit sous les ordres de son frère les premières campagnes d'Italie et le suivit en Egypte, d'où il revint en mars 1799 rapporter au directoire les dépêches du général en chef. Peu de temps après le 18 brumaire, il fut chargé d'une mission pour Pétersbourg; mais la mort de Paul I^{er} le força de s'arrêter à Berlin, où il passa une année. A son retour, nommé colonel de dragons, puis général de brigade, il ne tarda pas d'épouser la fille de M^{me} de Beauharnais (Voy. SAINT-LEU, la comtesse de). En 1803, il alla présider le collège électoral du Pô; et lors de l'établissement de l'empire, il fut fait grand-connétable et colonel-général des carabiniers. Il accompagna Napoléon en Italie, en 1805, et reçut à Turin le titre de gouverneur-général du Piémont. Revenu à Paris en 1807, il y remplaça Murat comme gouverneur de cette ville; et l'année suivante, envoyé à l'armée du Nord dont il devait prendre le commandement, il fut, le 5 juin 1808, déclaré roi de Hollande. Ce prince, d'un caractère doux et ami de la justice, se fit aimer des Hollandais, et son administration forma avec celle

des autres états gouvernés par ses frères un contraste remarquable. Il diminua les impôts autant que cela fut possible, et, malgré les ordres et les menaces de Napoléon, il favorisa secrètement le commerce maritime de ses sujets. L'explosion de deux bateaux chargés de poudre à Leyde, lui fournit l'occasion de montrer toute la bonté de son cœur; à la nouvelle de ce terrible événement, il courut dans cette malheureuse ville prodiguer les secours et les consolations. Dans l'inondation de plusieurs cantons de la Hollande, on le vit partout où le danger était le plus imminent, exposer ses jours pour arracher des victimes à la fureur des eaux. Ce dévouement le rendit cher aux Hollandais, et quand il abandonna ce pays, où il ne pouvait pas faire tout le bien qu'il voulait, leurs regrets le consolèrent de l'injustice de son frère. Après son abdication, retiré à Gratz en Styrie, il se rendit en 1815 à Rome. Quoiqu'à son retour de l'île d'Elbe, Napoléon l'eût nommé membre de la chambre des pairs, il ne quitta point la retraite qu'il avait choisie, et que les puissances alliées lui assignèrent pour séjour. Il avait toujours aimé les lettres, il avait fait les fonds du prix proposé par l'institut sur les difficultés du rythme français, et qui fut remporté par l'abbé Scoppa (Voy. ce nom). L'étude adoucit les chagrins domestiques qui troublèrent la dernière partie de sa vie. Il mourut à Livourne le 25 juillet 1846. On a de ce prince : *Ode*, Vienne, 1813, in-4; ce volume, où l'on trouve de beaux sentiments exprimés en beaux vers, est très-rare; *Marie ou les Hollandais*, 2^e édit., Paris, 1814, 3 vol. in-12; *Documents historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande*, nouv. édit., ib., 1820, 3 vol. in-8; *Mémoires sur la versification française, et essais divers*, Rome, 1849, ou Florence, 1820, in-4; 3^e édit. 1825, 2 vol. in-8.

* BONAPARTE (Marie-Anne-Elisa), sœur de Napoléon, née à Ajaccio, le 8 janvier 1777, fut élevée à Saint-Cyr, et vint ensuite demeurer à Marseille, où sa famille s'était retirée lors de l'occupation de la Corse par les Anglais. C'est dans cette ville qu'elle épousa, le 5 mai 1797, Félix Bacciochi, officier d'infanterie, issu comme elle d'une famille noble de l'île de Corse. Elisa vint alors habiter Paris avec son frère Lucien, élu membre du conseil des Cinq-cents. Elle s'y fit remarquer par son goût éclairé pour la littérature et les arts, sa maison devint le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué à Paris par l'esprit et les talents. La révolution du 18 brumaire, dont les suites élevèrent si haut sa famille, augmenta encore cette espèce de cour dont Boufflers et La Harpe, Châteaubriand et Fontanes étaient les principaux ornements. Nommée grande duchesse, ayant le gouvernement général des départements de la Toscane, elle continua, dans cette haute position, à se montrer l'amie et la protectrice des arts. Douée d'un esprit supérieur et d'une grande fermeté de caractère, elle a gouverné la Toscane de manière à y laisser d'honorables souvenirs. Jalouse de son autorité, elle n'y associa jamais son époux; l'effigie de Bacciochi se voyait sur les monnaies, mais seulement en seconde ligne et cachée à moitié derrière celle de sa femme. On lui a fait le reproche

de n'avoir pas toujours évité le scandale dans ses liaisons. Lorsque la révolution de 1814 vint renverser la fortune de sa famille, Elisa songea un moment à se fixer à Naples; mais des motifs politiques ne permirent pas à Murat de la recevoir dans ses états. Elle établit alors sa résidence à Bologne, où elle fut bien accueillie. En 1815, après le retour de Bonaparte en France, elle quitta l'Italie pour venir à Trieste dans les états autrichiens. Plus tard elle se réunit avec sa famille à sa sœur Caroline, veuve de Murat, au château de Brunn. En dernier lieu elle habitait la maison de campagne de santo Andrea, près de Trieste, sous le nom de comtesse de Compignano. Elle y mourut, des suites d'une fièvre nerveuse, au commencement du mois d'août 1820. On dit que, dans ce pays, sa bienfaisance lui a mérité des regrets. Elle a laissé, de son mariage, une fille née le 3 juin 1806, et baptisée sous le nom d'Elisa-Napoléon.

BONARDI (Jean-Baptiste), savant docteur de Sorbonne, né à Aix en Provence, et mort à Paris en 1736, se distingua par son érudition bibliographique. On a de lui en manuscrit : *L'Histoire des écrivains de la Faculté de Théologie de Paris*; *La Bibliothèque des Ecrivains de Provence*; *Un Dictionnaire des Ecrivains anonymes et pseudonymes*, savant et curieux. L'auteur promettait de publier ce dernier ouvrage, qui aurait été bien accueilli des littérateurs. L'abbé Bonardi était lié avec beaucoup de savants et de gens d'esprit, et possédait leur amitié et leur estime.

BONARELLI DELLA ROVERE (Gui-Ubaldo, ou Guidubalde), comte italien, naquit à Urbino en 1563. Il perfectionna ses talents en Italie et en France. Le duc de Ferrare le chargea de plusieurs négociations, dans lesquelles il fit éclater son génie pour la politique. Ses dispositions pour la poésie ne se déclarèrent que tard. Mais son premier essai, sa *Fili di Sciro* (Phyllis de Scyros) *favola pastorale* (dont la plus jolie édition est celle d'Elzévir, 1678, in-24, figures de Le Clerc, ou celle de Glasgow, 1763, in-8), fut comparée au *Pastor Fido* et à l'*Aminta*. Il y a peu de pastorales écrites avec plus de finesse et de délicatesse; mais cette délicatesse l'éloigne du naturel, et la finesse le fait tomber dans le raffinement. Ses bergers sont des courtisans, ses bergères quelquefois des précieuses, et leurs entretiens des discours de ruelle. Bonarelli mourut à Fano en 1608. On a encore de lui des Discours académiques.

BONAROTA ou BUONAROTI, surnommé Michel-Ange, vit le jour en 1474, à Chiuse in Toscane, d'une famille ancienne. Sa nourrice était la femme d'un sculpteur. Il naquit peintre. Ses parents furent obligés par le grand-duc Laurent de Médicis, de lui donner un maître, ou plutôt de lui laisser celui qu'il s'était donné, et qui ne tarda pas à être surpassé par son disciple. A l'âge de 16 ans, il faisait des ouvrages que l'on comparait à ceux de l'antiquité. Jules II, Léon X, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV, François I^{er}, Charles V, Côme de Médicis, la république de Venise, Soliman même, empereur des Turcs, l'employèrent et l'admirèrent. Il réforma le dessin de l'église de Saint-

Pierre, tracé par Bramante, et exécuté en partie. Il mourut à Rome en 1564. Côme de Médicis fit enlever son corps la nuit pour le porter à Florence. Les beaux-esprits, les savants et les artistes de cette ville travaillèrent à l'envi à lui faire des obsèques magnifiques. Ses plus beaux ouvrages sont le Jugement universel, peint à fresque avec tant de force et d'énergie, qu'on croit ressentir la terreur qui animera ce jour terrible; mais on lui reproche avec raison d'y avoir mêlé les imaginations du paganisme. Un Cupidon en marbre, grand comme nature, différent de celui à qui il cassa un bras et qu'il enterra dans une vigne pour faire illusion aux amateurs de l'antiquité, (anecdote qui a été rejetée par le dernier historien de sa Vie). Sa statue de Bacchus, qui, par son extrême beauté, trompa Raphaël, qui la donna sans hésiter à Phidias ou à Praxitèle. Une excellente Statue de la Vierge de Pitti. Cette Vierge est assise sur une pierre au pied de la croix, et tient son fils mort entre ses bras. Elle est d'une beauté si touchante, qu'on ne peut la contempler sans être attendri. Un critique lui ayant reproché d'avoir peint cette Vierge trop jeune, il se justifia d'une manière bien sensée et de plus très-propre à renforcer le prix d'une vertu dont la corruption du siècle a presque effacé les traces. *Ne sais-tu pas*, lui dit-il, *que les femmes chastes se conservent bien plus fraîches et bien plus belles que celles qui ont goûté le plaisir?* Son pinceau était fier, terrible et sublime. Il rend la nature dans tout son éclat. Quelques critiques ont trouvé trop de fierté dans ses airs de tête, trop de tristesse dans son coloris, et quelquefois trop de bizarrerie dans ses compositions; il n'y a que le dernier reproche qui soit fondé. On ne réfute plus le conte qu'il avait attaché un homme en croix, pour mieux représenter les traits du Christ mourant; comme si la tête d'un homme qui meurt désespéré, pouvait bien exprimer un Dieu s'immolant volontairement pour les hommes! Michel-Ange n'avait pas besoin de cette ressource; elle est d'ailleurs entièrement opposée à ce qu'on rapporte de son caractère et de ses mœurs. La plus grande partie de ses chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture est à Rome; le reste est répandu à Florence, à Bologne, à Venise et ailleurs. Le roi de France possède quelques-uns de ses tableaux; on en trouve aussi plusieurs au Palais-Royal. Ascanio Condivi son élève a donné sa *Vie* en italien, dont la dernière édition est de Florence, 1746, in-fol., figures; Hauchecorne en a donné une autre en français, Paris, 1783, 1 vol. in-12; à quelques endroits près, elle est bien et sagement écrite, mais elle a été surpassée par celle qu'a publiée M. Quatremère de Quincy, sous ce titre : *Histoire de la vie et des ouvrages de Michel-Ange Buonaroti*, Paris, 1835, gr. in-8. Ce qu'on a gravé d'après Michel-Ange est fort recherché. — Il y a eu deux autres BUONAROTI, de la même famille, qui se sont fait un nom : l'un (Michel-Ange) par ses poésies, et l'autre (Philippe) par ses ouvrages sur les antiquités. Comme ils sont fort estimés et rares, même en Italie, nous avons cru devoir en donner les titres. *Osservazioni storiche sopra alcuni Medaglioni*, sans nom d'auteur,

Rome, 1698, in-4. *Osservazioni sopra alcuni frammenti di Vasi antichi di vetro*, etc., Florence, 1716, in-4.

* **BONATI** (Gui), astronome ou plutôt astrologue florentin du xiii^e siècle, fort en réputation dans son temps, et en faveur auprès du duc de Montferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvrages d'astrologie ont été publiés à Augsburg, 1491, in-4, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONAVENTURE (saint), dont le nom véritable est Jean FIDENZA, né l'an 1221 à Bagnarea en Toscane, entra dans l'ordre des frères mineurs, et en fut un des plus grands ornements. « Sa vocation, » dit l'abbé Bérault, quoique dans un autre goût que celle de saint Thomas, n'est pas moins remarquable. Etant tombé dangereusement malade dès l'âge de 4 ans, sa mère le recommanda aux prières de saint François qui vivait encore ; et elle promit, » s'il guérissait, de le mettre sous sa conduite. Le saint pria pour l'enfant, et le voyant aussitôt guéri, il s'écria : O bonne aventure ! nom qui lui demeura, au lieu de celui de Jean, qu'il avait reçu au baptême. » En 1243, Bonaventure, âgé de 22 ans, accomplit le vœu de sa mère, en prenant l'habit de son bienfaiteur. On l'envoya étudier à Paris ainsi que saint Thomas ; et comme lui, il eut encore un maître célèbre, dans la personne d'Alexandre de Halès, qui, touché de la beauté du naturel de son disciple et de l'innocence de ses mœurs ; disait de lui, qu'il semblait n'avoir point participé au péché de notre premier père. Son ordre le fit successivement professeur de philosophie, de théologie, et enfin général en 1256. L'archevêché d'York étant vacant, Clément IV l'offrit à Bonaventure, et le saint le refusa ; mais le pape voulant maintenir sa nomination, lui enjoignit, en vertu de la sainte obéissance, d'acquiescer à la volonté divine en acceptant cet archevêché. Tels sont les termes de la bulle qui fut donnée à ce sujet le 24 novembre 1263, et qui n'eut point d'exécution. L'humilité de Bonaventure fut si ingénieuse, et il prit si bien le saint Père, que, tout inébranlable que paraissait sa résolution, celui-ci ne le contraignit pas d'accepter cette dignité. Après la mort de ce pontife, les cardinaux s'engagèrent d'élire celui que Bonaventure nommerait ; ce fut Thibaut, archidiacre de Liège, qui prit le nom de Grégoire X, sur lequel il jeta les yeux. Ce pape l'honora de la pourpre romaine, et lui donna l'évêché d'Albano. Le nouveau cardinal suivit Grégoire au concile de Lyon en 1274, et y mourut des fatigues qu'il s'était données pour préparer les matières qu'on devait y traiter. « Ce saint, dit un historien, emporta les regrets de tout le monde, » non-seulement pour sa doctrine, sa tendre éloquence et sa haute vertu, mais pour la douceur de son caractère et de ses manières, qui lui tenaient, pour ainsi dire, enchaînés les cœurs de tous ceux qui l'avaient connu. » La cour pontificale et tout le concile assistèrent à ses funérailles, les plus brillantes tout ensemble et les plus attendrissantes qu'on ait jamais faites, même à aucun souverain. Pierre de Tarentaise qui, d'archevêque de Lyon, venait d'être fait cardinal-évêque d'Ostie,

et qui succéda au pape Grégoire sous le nom d'Innocent V, fit l'oraison funèbre, où il exprima sa douleur d'une manière si touchante, qu'il tira des torrents de larmes de l'assemblée, toute pénétrée de la perte que l'Eglise venait de faire. On a recueilli les ouvrages de saint Bonaventure à Rome en 1588, 7 tom. en 6 vol. in-fol., et réimprimés à Venise, 1751 à 1756, 14 vol. in-4. Les 2 premiers renferment des *Commentaires sur l'Ecriture*. Le 3^e ses *Sermons*. Le 4^e et le 5^e ses *Commentaires sur le Maître des Sentences*. Le 6^e et le 7^e des *Opuscules moraux*. Le 8^e les Opuscules qui regardent les religieux. Ses *Méditations sur la Vie de J.-C.* sont pleines de circonstances qu'on ne trouve point dans l'évangile, et qui ne sont pas toujours propres à nourrir une piété solide et éclairée. Si le *Psautier de la Vierge*, qu'on lui attribue peut-être faussement, est réellement de lui, on ne peut disconvenir que le saint docteur n'ait perdu beaucoup de temps à dégrader les beautés simples et majestueuses des Psaumes. L'idée d'attribuer à une pure créature ce qui a été dit de Dieu, a été depuis formellement proscrite dans le Catéchisme du concile de Trente, comme elle doit l'être, à raison de l'absurdité manifeste de toute espèce de parallèle entre le Créateur et les êtres qui tiennent de lui seul le mouvement et la vie. Du reste, les ouvrages ascétiques de saint Bonaventure portent l'empreinte d'une piété affectueuse, qui saisit encore plus le cœur que l'esprit, et ont fait passer justement l'auteur pour un des plus grands maîtres de la vie spirituelle. Quant à ses ouvrages théologiques, on y remarque outre la solidité et la plus exacte orthodoxie, une préférence marquée pour les sentiments modérés, encourageants, propres à produire la paix et la consolation des âmes. On lui a donné le surnom de *Docteur séraphique*. On a encore une de ses Lettres, écrite 30 ans seulement après la mort de saint François, où l'on trouve des plaintes amères contre la relâchement des frères mineurs ; mais on aurait tort de se prévaloir de ces plaintes pour déroger à la dignité de l'état religieux. Des fautes qui paraissent capitales dans les hommes dévoués au service de Dieu, seraient à peine aperçues dans les hommes du monde. « Il est certain, dit Voltaire, que la vie séculière a tous jours été plus vicieuse, et que les plus grands crimes n'ont pas été commis dans les monastères ; » mais les désordres ont été plus remarqués par leur contraste avec la règle. » Saint Bonaventure est au rang des docteurs de l'Eglise, quoiqu'il ne soit pas au rang des Pères, ce nom n'étant donné qu'aux docteurs des 6 premiers siècles, et par une exception particulière, à saint Bernard (*Voy. ce mot.*) Le père Boule a écrit sa Vie.

* **BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE** (le Père), carme déchaussé d'Aquitaine, publia, vers la fin du xviii^e siècle, trois volumes in-folio sur l'Histoire ecclésiastique et civile du Limousin. Ce grand ouvrage manque de méthode, et n'est pas toujours exact ; mais c'est le plus grand corps d'histoire que nous ayons sur une des provinces de l'ancienne France ; il a pour titre : *La Vie de S. Martial ou Défense de l'apostolat de saint Martial et autres, contre les critiques de ce temps*. Le premier volume parut

à Clermont en 1676; le second et le troisième furent imprimés à Limoges, en 1683 et 1685. On trouve dans le premier l'*Histoire des saints du Limousin*; et dans le troisième, l'*Histoire du Limousin et les Annales de Limoges*, avec les antiquités de la province, et une *Introduction concernant l'état des Gaules et du Limousin depuis Jules César*.—Un autre BONAVENTURE de Sisteron, prédicateur capucin, a composé une *Histoire de la ville et principauté d'Orange*, Avignon, 1741, in-4. Le premier volume, contenant cinq dissertations, est le seul qui ait paru de cet ouvrage, qui devait comprendre dix dissertations historiques, chronologiques et critiques sur l'état ancien et moderne de la ville et principauté d'Orange.

* BONAVENTURE de Padoue ou de Pérugia, 18^e général des augustins et cardinal, né à Padoue le 22 juin 1332, embrassa l'institut des ermites de Saint-Augustin, et fit profession à Padoue. Il reçut le bonnet de docteur à Paris, après y avoir fait ses cours de philosophie et de théologie, et fut élu général de son ordre dans le chapitre tenu à Vérone le 27 mai 1377. Urbain VI et Clément VII se disputaient alors la papauté, et Bonaventure prit parti pour Urbain, qui le créa cardinal en janvier 1384, selon les uns, en septembre 1378, suivant les autres. François Carrario, qui s'était emparé de l'autorité à Padoue, le fit assassiner en 1385 (d'autres veulent que ce soit plusieurs années plus tard), lorsqu'il traversait le pont Saint-Ange pour se rendre au Vatican, voulant ainsi se venger du cardinal avec qui il avait eu quelques démêlés au sujet des immunités ecclésiastiques. On a de Bonaventure : *des Commentaires sur les épîtres canoniques de saint Jean et de saint Jacques*, et sur le *matras des Sentences*; des *Sermons*; des *Vies des Saints*; *Speculum Mariae*, *breviloquium*, *ternarium de regimine conscientiae*; une *Oraison funèbre de Pétrarque*, qu'il prononça en 1369. Il avait été lié avec ce poète célèbre.

* BONAVIDIUS ou BONAVITI (Marc-Mantua), professeur de jurisprudence à Padoue, sa patrie, mourut vers 1589. On a de lui : *Illustrium jurisconsultorum imagines*, Rome, 1566. Ces portraits, gravés en cuivre, sont au nombre de 24; *Collectanea super jus Casareum*, Venise, 1584.

BONBELLES (Henri-François, comte de), d'abord garde de marine, puis commissaire des guerres, et colonel du régiment de Boufflers, ensuite lieutenant-général des armées du roi de France, commandant sur la frontière de la Lorraine allemande, mourut en 1760, à 80 ans. Il était regardé comme un officier plein de courage et un homme intelligent. On a de lui deux ouvrages estimés de son temps, mais de peu d'usage aujourd'hui : *Mémoires pour le service journalier de l'infanterie*, 1719, 2 vol. in-12; et *Traité des évolutions militaires*, in-8.

**BONCENNE (Pierre), jurisconsulte, né à Poitiers en 1775, venait de terminer ses études avec succès, lorsqu'il fut atteint par la réquisition et envoyé à l'armée. Choisi par le général Desclozeaux pour aide-de-camp, il fut mis à l'ordre du jour pour une action d'éclat. Mais sa vocation n'était pas l'état militaire. Dès que la paix le lui permit, il donna sa

démission et revint à Poitiers remplir les utiles et modestes fonctions de défenseur officieux. A la réorganisation de la faculté de droit de cette ville, en 1806, Boncenne, déjà connu d'une manière avantageuse, y fut nommé professeur suppléant. En 1815, il succéda à son père dans la place de conseiller de préfecture, et fut la même année député de la Vienne à la chambre des représentants où il prit part à la discussion du projet de déclaration des droits des Français. Il fut remplacé au conseil de préfecture et reprit son travail de cabinet. En 1822, il obtint, au concours, la chaire de procédure civile à la faculté de Poitiers, qu'il remplit avec une rare distinction. Lors de la conspiration de Saumur, chargé de la défense d'une partie des accusés (*Voy. BERTON*), il déploya, dans cette déplorable affaire, autant de fermeté que de talents; et s'il ne réussit pas à sauver tous ses clients, il eut du moins la certitude d'avoir rempli son devoir dans toute son étendue. Nommé doyen de la faculté en 1829, il est mort à Poitiers le 10 mars 1840, à l'âge de 65 ans. Le fruit de ses recherches et de ses leçons fut la *Théorie de la Procédure civile*, Poitiers, 1828-34, 3 vol. in-8, qui lui assigne une place honorable parmi les modernes jurisconsultes. On lui doit encore un *Mémoire sur la navigation du Clain*, etc., in-8.

* BONCERF (Pierre-François), né en 1745 à Chassault, en Franche-Comté, fut reçu en 1770 avocat au parlement de Besançon, et admis ensuite dans les bureaux du ministre Turgot. Une brochure qu'il fit paraître en 1776, sous le nom de *Francaleu*, intitulée *Les inconvénients des droits féodaux*, fit beaucoup de bruit et fut condamnée par le parlement à être brûlée. Sans l'intervention du roi, qui arrêta cette affaire, elle eût eu des suites fâcheuses pour Boncerf. Il perdit seulement sa place, et se retira dans la vallée d'Auge, où il s'occupa du dessèchement des marais qui rendaient ce pays inhabitable. De retour à Paris, il fut membre de la société d'Agriculture et secrétaire du duc d'Orléans, dont il avait acquis la protection par la conformité de ses principes avec ceux de ce prince. Il accepta avec empressement, au commencement de la révolution, la charge d'officier municipal, et ne vit dans les événements que les objets de ses vœux et la suite naturelle de ses doctrines. Il fut cependant arrêté après la mort du duc d'Orléans, par le parti qui lui était opposé, et ne dut son salut qu'à la majorité d'une seule voix. La frayeur que lui avait causé cet événement altéra sa santé; il mourut au commencement de 1794. On a de lui plusieurs brochures, entre autres un *Mémoire* faisant suite à celui que nous avons cité, intitulé *Moyens pour éteindre et méthode pour liquider les droits féodaux*.

* BONCHAMP (Charles-Melchior-Arthus comte de), célèbre général vendéen, né dans l'Anjou en 1759, d'une famille noble et considérée, servit avec distinction dans la guerre d'Amérique. En 1791, il était capitaine au régiment d'Aquitaine; mais il quitta bientôt le service et il vivait retiré dans son château de la Baronnière, près de Saint-Florent, lorsque les royalistes l'appelèrent pour se mettre à leur tête. De tous les chefs de la Vendée, Bonchamp était le plus propre au commandement, comme

étant le plus expérimenté. Doué de talents réels et de qualités précieuses, sa modestie et sa douceur rehaussaient son mérite et le rendaient l'idole de ses soldats. Aussi ses premières actions furent-elles brillantes. Il commença avec succès cette guerre fameuse, où l'on vit des paysans mal vêtus et mal armés, mais pleins d'enthousiasme, tenir en échec des armées aguerries et triompher des mêmes soldats qui triomphaient de l'Europe..... Il opéra la jonction de ses troupes avec celles de Larochejaquelein, et leurs forces réunies acquirent une supériorité marquée sur les armées républicaines. Ils prirent Bressuire, Thouars et Fontenay. Bonchamp contribua beaucoup à ces divers avantages ; mais ayant été blessé grièvement, il ne put reparaitre à l'armée qu'après la prise de Saumur et d'Angers. Il eut encore le coude fracassé à l'attaque de Nantes, où les Vendéens furent repoussés. Quelques jours après, d'Elbée trouva moyen de se faire élire généralissime, malgré tous les bons esprits de l'armée, qui désiraient appeler Bonchamp au commandement. Bonchamp n'en témoigna aucun ressentiment ; mais il fut étonné qu'on eût choisi le moins habile de tous les chefs. Vers le mois de septembre 1795, le gouvernement républicain, qui avait tant de fois échoué dans ses entreprises contre l'armée royaliste qui faisait tous les jours de nouveaux progrès, voulant faire de plus grands efforts, leur opposa des troupes nombreuses et aguerries. Charette fut battu, et vint se réunir aux autres chefs qui, sentant bien qu'il s'agissait du salut de leur cause, se décidèrent à une action générale et combattirent avec plus d'ardeur que jamais contre la garnison de Mayence, composée des meilleurs soldats de la république. Bonchamp, quoique souffrant encore de sa blessure, arriva avec sa division et décida la victoire ; elle fut complète. Ce succès fut suivi de plusieurs autres, et peut-être la Vendée eut-elle décidé du sort de la France, si la désunion ne se fût mise parmi les chefs, et si Charette n'eût détaché sa cause de celle de la grande armée. Les Vendéens ne comptèrent plus depuis que des revers. Bonchamp proposa de passer la Loire pour se réunir aux Bretons ; on se rendit à son avis, et l'on plaça quelques troupes pour faciliter ce passage ; mais il fallut auparavant en venir aux mains à Chollet, et cette bataille qui se livra le 17 octobre 1793, acheva la ruine de l'armée royale, qui avait combattu avec un courage et un acharnement incroyables. D'Elbée étant blessé à mort et Bonchamp ayant été atteint d'une balle dans la poitrine, leurs soldats, sans chef et sans ordre, se virent forcés de céder le champ de bataille. Les républicains avaient acheté trop cher la victoire, pour pouvoir s'opposer au passage des Vendéens au-delà de la Loire. Bonchamp ne put voir cette triste retraite ; il passa 24 heures sans connaissance, et il expira comme on le descendait de la barque dans laquelle on lui avait fait traverser le fleuve. Jamais il n'avait été aussi nécessaire à l'armée. On avait compté sur lui pour la diriger dans un pays qu'il connaissait ; il n'avait expliqué à personne les projets qu'il avait conçus. On a rapporté que cinq mille prisonniers républicains amenés jusqu'à la Loire, au moment où l'on

allait la traverser, avaient dû la vie aux instances de Bonchamp, qui empêcha de les massacrer. Bonchamp expirait à cet instant, et c'est aux sentiments d'humanité de presque tous les autres généraux vendéens que ces prisonniers durent leur salut. Quelques mois après, plusieurs d'entre eux, pour sauver M^{me} de Bonchamp, qui était renfermée dans les prisons de Nantes, attestèrent qu'elle avait engagé son mari à user de son pouvoir pour sauver les prisonniers. Cette circonstance a donné lieu au récit où un historien a attribué à Bonchamp cette action généreuse, dont il était, au reste, bien capable.

* BONCIARIO (Marc-Antoine), littérateur, né en 1555, fut élève du savant Marc-Antoine Muret, directeur et professeur de belles-lettres au séminaire de Pérouse. Malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, on lui doit un grand nombre d'ouvrages latins, estimés pour la composition et pour le style. Les principaux sont : *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8 ; *Epistolæ*, ib., 1604 ; *Pia poemata*, ib., 1606 ; *Idyllia*, ib., 1607 ; *Opuscula decem*, ib., 1607, in-12, etc.

* BONCORE (Thomas), docteur en philosophie, en médecine et en droit, du xvi^e siècle, agrégé à l'université de Naples, est auteur d'un ouvrage sur une maladie épidémique : *De populari, horribili ac pestilenti gutturi, annezarumque partium affectione, nobilissimam urbem Neapolim ac totum fere regnum vexante, consilium*, Naples, 1622, in-4.

* BONCORTESE, plus connu sous le nom de BONA GRATIA, franciscain de Bergame, fut un des religieux de cet ordre dont le pape Jean XXII condamna l'opinion en faveur de la non-possession des biens en commun par J.-C. et les apôtres.

BOND (Jean), critique et commentateur, naquit dans le comté de Somerset en 1530, fut maître d'école pendant plusieurs années, et exerça la médecine à la fin de sa vie. Il mourut en 1612. Son ouvrage le plus connu est un *Commentaire* estimé sur Horace. La plus belle édition est celle d'Elzevir, 1677 ; on en a donné une autre depuis à Orléans, qui a son mérite. Il a fait aussi un commentaire sur Perse.

* BONDAM (Pierre), écrivain allemand, né en 1727, et mort en 1800, fut successivement professeur dans les écoles de Campen, Zutphen, et aux universités d'Harderwick et d'Utrecht. On a de lui : *Specimen animadversionum criticarum, ad loca quædam juris civilis depravata*, Franeker, 1746 ; *Variorum lectiones* ; Bondam y corrige, soit par conjecture, soit par le secours des manuscrits, un grand nombre de passages dans les jurisconsultes et les littérateurs anciens. *Les Chartres des ducs de Gueldre*, écrites en vieux hollandais, rassemblées en un énorme volume in-folio, Utrecht, 1783 à 1793 ; *De linguae græcæ cognitione*, 1753 ; *Pro græci juris interpretibus*, 1765, et quatre harangues académiques, 1762, 1775, 1778 et 1779.

BONDELMONT, chevalier florentin, promit d'épouser une demoiselle de la famille des Amidées. Une dame de la maison des Donati, l'ayant dissuadé, lui donna sa fille en mariage. Les Amidées le poignardèrent le jour de Pâques, comme il al-

lait à l'église. Cet assassinat divisa la ville et la noblesse de Florence en deux factions, l'an 1215 : l'une attachée aux Bondelmont, s'appela les *Guelfes*, et l'autre, les *Gibelins* ; ceux-ci tenaient pour les Amidées. Mais il ne paraît pas que ce soit là l'origine de ces noms, quoiqu'ils puissent avoir été ceux des deux factions. Voy. CONRAD III.

* BONDÌ (l'abbé Clément), poète italien, né à Mezzano, dans le Parmesan, en 1742, entra dans la société de Jésus, et à l'époque de la suppression de cet ordre, se rendit dans le Tyrol. L'archiduc Ferdinand, gouverneur de Milan, le nomma, après la prise de cette ville par les Français en 1796, son bibliothécaire à Brunn en Moravie, où Bondi l'avait suivi, et lui confia l'éducation de ses enfants, dont l'un est aujourd'hui le duc régnant de Modène. L'impératrice d'Autriche, morte en 1816, avait pris aussi des leçons de littérature et d'histoire de l'abbé Bondi qui s'était fixé à Vienne. Il est mort dans cette capitale en octobre 1821, à l'âge de 79 ans, et a été enterré dans la même église que son compatriote Métaïstase. La réputation poétique de Bondi est fondée principalement sur sa traduction de l'*Énéide* en vers sciolti (Parma, Bodoni, 1793, 2 vol. in-8), que des italiens élèvent, sous quelques rapports, au-dessus de celle d'Annibal Caro, faite dans la même langue, près de trois siècles auparavant, et que personne n'avait encore essayé de faire oublier. Il a donné de plus une traduction italienne des *Géorgiques*, Vienne, 1800, in-4 ; une autre des *Métamorphoses d'Ovide* ; La *Conversazione*, 1802. Le champ qu'a parcouru Bondi dans ce dernier poème est plus vaste que celui dans lequel Delille, qui publia en 1812 un poème sur le même sujet, s'est renfermé ; La *Giornata villerecia* (la Journée champêtre), poème en trois chants ; la *Felicità* (le Bonheur), poème en deux chants ; l'*Asinata* (l'Anerie), poème burlesque. La *Moda*, des *Sonnets*, des *Canzoni*, et autres poésies de Bondi ont été recueillis à Pise, dans les 11^e et 12^e vol. de la collection intitulée : *Parnasso degli Italiani vivanti*. Son talent se faisait particulièrement remarquer dans les sujets tendres et mélancoliques. Il joignait à des connaissances très-variées le sentiment de l'harmonie, possédait le grec et le latin et s'était rendu familiers plusieurs langues vivantes.

** BONELLI (Louis), savant ecclésiastique, né en 1797 à Rome, après avoir terminé ses études d'une manière brillante, fut nommé professeur à l'académie romaine. Il se livra dès ce moment à son penchant pour les sciences philosophiques et théologiques, et, après quelques essais que sa modestie l'empêcha de livrer au public, fit paraître en 1829 un *Examen historique des principaux systèmes de philosophie*, qui fut très-bien reçu des savants. Dès l'année suivante, il mit au jour l'*Examen du Déisme*, dans lequel il établit l'insuffisance de la raison humaine et la nécessité de s'appuyer sur la révélation dans l'étude d'objets respectables qu'une philosophie téméraire ne fait qu'obscurcir en prétendant les expliquer. En 1835, il revêtit ce même sujet d'une forme plus philosophique dans ses *institutions de logique et de métaphysique*, écrites en latin, et qui obtinrent un succès extraordinaire. Son His-

toire de la philosophie allemande, depuis Leibnitz jusqu'à Hegel, en 1837, donna lieu à quelques observations critiques, qui ne nuisirent point au succès de cet ouvrage en Italie. L'abbé Bonelli mourut à Rome le 22 octobre 1840, à un âge où il aurait pu rendre encore d'importants services à la religion et aux sciences. Indépendamment des ouvrages que nous avons cités et qui suffirent à sa réputation, il a fourni de nombreux articles aux *Annales des sciences religieuses*, dont il était l'un des rédacteurs les plus distingués.

* BONELLO (Michel), dominicain italien, né en 1541, et mort évêque d'Albe, en 1598, devint cardinal légat sous Pie IV, son oncle, et parcourut l'Espagne, le Portugal, la France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade.

* BONER, fabuliste allemand des xiii^e et xiv^e siècles, dont on a un *Recueil de fables rimées*, tirées des auteurs satiriques, Bamberg, 1461, et Strasbourg, 1782. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger (troubadours allemands).

* BONET ou BONT (S.), en latin *Bonus*, *Bonitus*, naquit en France, d'une famille distinguée, et fut référendaire ou chancelier de S. Sigebert III, roi d'Austrasie. Il jouit de l'estime publique sous quatre rois, pour avoir fait fleurir la religion et la justice. Après la mort de Dagobert II, Thierry III réunit l'Austrasie à la monarchie française, et nomma S. Bonet gouverneur de la province de Marseille, en 680. S. Avit, son frère aîné, évêque de Clermont, l'ayant demandé pour successeur, il prit, en 689, le gouvernement de cette église ; mais après dix ans d'épiscopat, ayant eu quelques scrupules sur son élection, il consulta S. Theau, qui vivait alors en ermite à Solignac. S. Bonet se démit de son évêché, et se retira à l'abbaye de Marlieu, où il vécut quatre ans dans les pratiques d'une austère pénitence. Il revenait de Rome, où il avait fait un pèlerinage, lorsqu'il mourut de la goutte, à Lyon, le 15 janvier 710, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On trouve dans le *Recueil des Bollandistes*, sa vie écrite par un moine de Sommon, en Auvergne, son contemporain. Il y avait à Paris, près de St-Merry, une chapelle sous l'invocation de S. Bonet.

* BONET (Guillaume), 41^e évêque de Bayeux, né dans le diocèse du Mans, et mort à Angers vers 1512, fut élevé dans celui de Bayeux ; il était un des dignitaires de cette dernière église, lorsque Clément V le fit évêque en 1506. Ce pape le nomma parmi les commissaires dans l'affaire des templiers. Il fonda, en 1509, le collège de Bayeux dans l'université de Paris, pour des boursiers du diocèse de Bayeux et de celui du Mans.

* BONET de LATES, médecin et astrologue provençal du seizième siècle, est connu comme inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, et servant encore à d'autres usages qu'il détaille dans un traité dédié au pape Alexandre VI, Paris, 1534.

* BONET (Nicolas), religieux franciscain du xiv^e siècle, surnommé le *Docteur profitable*. On ne s'accorde pas sur le lieu de sa naissance. Quelques-uns le croient espagnol, d'autres italien ou sicilien, et

enfin d'autres français. Cet auteur fit du bruit pendant quelque temps, par une opinion extrêmement singulière; il avança, dans un de ses ouvrages, que ces paroles de Jésus-Christ sur la croix : *Femme, voilà votre fils*, avaient produit l'effet d'une transsubstantiation réelle, en sorte qu'au moment même saint Jean était devenu le fils de la Vierge. On ne se persuadera pas que Bonet ait pu trouver des sectateurs; le fait est pourtant vrai, et leur nombre devint même considérable. Mais on réussit à les rappeler à leur devoir. On a de Bonet : *Postilla in Genesim; Comment. super quatuor libros sententiarum; Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim metaphysicam*. Ce dernier ouvrage a été imprimé, Venise, 1505, in-fol.

* BONET (Jean-Paul), né dans le royaume d'Aragon, adjoint au général d'artillerie, et attaché au service secret du roi Charles II, fut le premier qui enseigna par préceptes l'art précieux de faire parler les sourds et muets, dans un ouvrage intitulé : *Reduccion de las letras, y artes para enseñar a hablar a los mudos*, Madrid, 1620, in-4. Grégoire Majans, savant espagnol, lui donne la gloire de cette invention; il paraît cependant qu'elle est due à Pierre Ponce, bénédictin (voyez ce nom), et qu'il n'eut que le mérite de la soumettre à des règles.

BONET (Théophile), médecin de Genève, né en 1620, et mort en 1689, fit part au public des réflexions qu'il avait faites sur son art, pendant plus de 40 années de pratique. Ses principaux ouvrages sont : *Polyanthès, sive Thesaurus medico-practicus ex quibuslibet rei medicæ scriptoribus collectus*, Genève, 1690, 1691, 1693, 3 vol. in-fol.; c'est une bibliothèque complète de médecine. *Medicina septentrionalis*, 1684 et 1686, 2 vol. in-fol. Collection de raisonnements et d'expériences faites dans les parties septentrionales de l'Europe; *Mercurius compitalitiæ*, Genève, 1682, in-fol.; *Sepulchretum, ou Anatomia practica*, Genève, 1679, 2 vol. in-fol., et Lyon, 1700, 3 vol. in-fol. avec des additions par Manget. Quoique le titre de ces livres soit bizarre, et que le format ne promette pas beaucoup de précision, ils ont été recherchés avant que Boerhaave eût trouvé l'art de réduire la médecine en aphorismes. On les consulte encore.

BONFADIO (Jacques), né à Gazano, près de Salò, dans le diocèse de Brescia, au commencement du xvi^e siècle, secrétaire de quelques cardinaux, donna des leçons de politique et de rhétorique à Gènes avec succès. La république le nomma pour écrire son histoire. L'historien offensa plusieurs familles, qui furent mécontentes de ce qu'il disait vrai et indignées de ce qu'il le disait d'une manière satirique. On chercha à s'en venger, on l'accusa d'un crime qui méritait la peine du feu. Il allait être brûlé vif, lorsque ses amis obtinrent qu'on se contenterait de lui couper la tête, ce qui fut exécuté en 1560. On a de Bonfadio, son *Histoire de Gènes*, dont nous avons parlé, et dans laquelle il raconte l'état de cette république fort exactement depuis 1528 jusqu'en 1550, Pavie, 1586, 1 vol. in-4; elle est en latin, mais Barthélemy Paschéti la traduisit en italien : cette version imprimée à Genève en 1586, in-4, n'est pas commune; des lettres et des poésies italiennes, pu-

bliées, les premières en 1746 à Brescia, avec sa vie, les autres en 1747, in-8.

BONFINIUS ou BONFINI (Antoine), historien latin natif d'Ascoli, fut gouverneur et maître de Béatrix d'Aragon, épouse de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Il écrivit l'*Histoire* de ce royaume, et la poussa jusqu'en 1445, en 45 livres. Sambuc, qui l'a continuée, en publia une édition exacte en 1568. Il y en a une autre de 1606, in-fol.; elle est très-estimée, et mérite de l'être, tant pour le style que pour la sagesse et l'exactitude de l'auteur. On a encore de lui : *Hermogenis libri de arte rhetorica, et Aphthonii sophistæ progymnastica*, Lyon, 1538; *In Horatium Flaccum Commentarii*, Rome, in-4; *Symphosion-Beatricis, sive Dialogi tres de pudicitia conjugali et virginitate*, Bâle, in-8, etc.

* BONFLERS (N.), médecin distingué, chevalier de la légion-d'honneur, composa, dès son début, trois mémoires qui furent couronnés dans trois différentes académies. Plus tard, il publia un *Traité sur les fièvres intermittentes* et un autre sur *l'influence de l'air dans les maladies*, ouvrages auxquels on accorde beaucoup de mérite. Bonflers fut nommé, en 1800, sous-préfet d'Argentan, et, en 1808, membre du corps législatif, dont il a fait partie jusqu'après la session de 1814. Il a couronné une vie consacrée à d'utiles travaux, par une mort chrétienne, arrivée au mois de juin 1820.

* BONFOS (Manahem), juif de Perpignan, est connu par son *Michal-Jofi, ou Perfection de beauté* qui est une espèce de Manuel lexique; il est cité quelquefois sous le titre de *Liber definitionum*. Le texte hébreu a paru à Salonique, 1567, in-4.

BONFRÈRE ou BONFRERIUS (Jacques), jésuite, naquit en 1575 à Dinant, ville de la principauté de Liège, et se fit jésuite en 1592. Il enseigna la philosophie et la théologie à Douai, fut professeur de l'Ecriture et de langue hébraïque dans la même ville, emploi qu'il remplit avec distinction pendant un grand nombre d'années. Il mourut à Tournai le 9 mai 1643. On voit par ses écrits qu'il était très-habile dans la chronologie et dans la critique, ainsi que dans la géographie sacrée. Swertius le peint en ces termes : *Non vulgari doctrina instructus, et raris virtutum ornamentis insignitus, industria mirabili, incredibili in rebus agendis prudentia, acerrimi ingenii, solidissimi judicii*. Valère André le qualifie de *Multiplicis vir eruditionis, ingenii sagacitate, judicii maturitate, styli facilitate ac nitore, memoria denique tenacitate imprimis excellens*. A ces témoignages on peut ajouter celui de M. Dupin, qui ne doit point être suspect : « De tous » les commentateurs jésuites de l'Ecriture sainte, » il n'y en a point à mon avis qui ait suivi une » meilleure méthode et qui ait plus de science et » de justesse dans ses explications, que Jacques » Bonfrérius. Ses *prolégomènes* sur l'Ecriture sont » d'une utilité et d'une netteté merveilleuses. Il en » a retranché la plupart des questions de contro- » verse que Sériarius avait traitées dans ses prolé- » gomènes, pour se renfermer dans ce qui regarde » l'Ecriture sainte, et rapporte en abrégé tout ce » qu'il est nécessaire de savoir sur cette matière. » Ses *Commentaires* sont excellents. Il y explique

» les termes et le sens de son texte avec une étendue » raisonnable, et évitant la trop grande brièveté de » quelques-uns et la longueur démesurée des autres, » ne fait aucune digression qui ne vienne à son » sujet. » On a de ce commentateur, *Præloquia in totam Scripturam sacram*, Anvers, 1623, in-fol.; *Onomasticon urbium et locorum sacra Scripturae*, Paris, 1631, in-fol. Le Clerc en a donné une belle édition à Amsterdam en 1707, in-fol. : ces deux ouvrages ont été insérés dans l'édition de Ménochius par le Père Tournemine; *Pentateuchus Moysis commentario illustratus*, Anvers, 1623, in-fol.; *Josue, Judices et Ruth commentario illustrati*, Paris, 1631, in-fol. Bonfrénius a encore fait des commentaires sur les livres des Rois et les Paralipomènes, sur les livres d'Esdras, de Tobie, de Judith, d'Esther et des Machabées, sur les quatre Evangiles, les Actes des apôtres, et sur les Epîtres de saint Paul. Il avait entrepris de commenter le Psautier, et il en était au psaume 39, lorsque la mort l'enleva; mais ces commentaires n'ont pas été imprimés.

BONGARS (Jacques), calviniste, né à Orléans, conseiller de Henri IV, s'acquitta avec ardeur des négociations que ce prince lui confia dans les cours d'Allemagne. Sixte V ayant fulminé, en 1585, une bulle contre le roi de Navarre et le prince de Condé, Bongars, qui était alors à Rome, y fit une réponse et l'afficha lui-même au champ de Flore. Il mourut à Paris en 1612, à 38 ans. Ses ouvrages sont, une édition de *Justin* avec de savantes notes; un recueil de *lettres latines*, qui apprennent peu de choses : MM. de Port-Royal en publièrent une traduction sous le nom de *Brianville*, en 1698, 2 vol. in-12; le recueil des historiens des croisades sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, Hanau, 1611, 2 vol. in-fol.; les *variantes* des *Mélanges historiques* de Paul Diacre; *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol. : c'est une collection curieuse des historiens originaux de Hongrie.

* BONGO (Pierre), chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, mort en 1601, possédait les langues latine, grecque, hébraïque, les belles-lettres, la théologie, les mathématiques, l'histoire, etc. Il est auteur d'un traité curieux intitulé : *Numerorum Mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, Paris, 1618, in-4.

BONHOMO (Jean-François), né à Verceil, se distingua par ses lumières et son zèle pour la foi catholique. Etroitement lié par l'identité des principes et des vues avec saint Charles Borromée, il fut un des plus intimes amis de ce saint prélat, qui l'envoya à Rome en 1569, pour obtenir du pape la confirmation des canons du second concile provincial de Milan, et le consacra évêque de Verceil, en 1572. Le pape Grégoire XIII l'envoya en Suisse où il fut le premier nonce permanent, et il y produisit par ses travaux et sa vigilance pastorale, des fruits précieux dans des temps difficiles et critiques où les nouveaux sectaires faisaient dans la vigne du Seigneur d'étranges ravages. Quelque temps après il fut envoyé vers l'empereur, qu'il engagea à faire publier dans ses états les décrets du concile de Trente. Nommé à la nonciature de Cologne, il fut l'âme de tout ce qui se fit dans ce temps très-

critique, tant dans cet électoral que dans les provinces voisines, pour le maintien de l'ancienne religion, pour la réforme du clergé, pour la suppression des abus et tout ce qui intéresse l'Eglise catholique. La nonciature, dont il fut en quelque sorte le fondateur, a depuis continué sans interruption, avec le meilleur effet pour la religion et le clergé catholique d'Allemagne. Son successeur fut Baribélemi Pacca, dont les travaux pour le maintien des nonciatures et de l'autorité pontificale contre les innovations des métropolitains, sont assez connus. Bonhomme mourut à Liège, dans l'abbaye de Saint-Jacques (alors l'asile de la piété et de la science, aujourd'hui supprimée), le 25 février 1587. On a de lui *Reformationis ecclesiasticae decreta generalia*, Cologne, 1585, in-8. Le pape Benoît XIV cite souvent avec éloge cet ouvrage dans son traité de *Synodo diocesana. Vita et obitus Caroli Borromæi*, Cologne, 1587.

BONICHON (François), prêtre de l'Oratoire, ensuite curé de Saint-Michel d'Angers, mort en 1662, est auteur d'un ouvrage intitulé *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol. Ce livre fut composé lorsque Henri Arnauld fut fait évêque d'Angers. On a encore de lui un gros in-4 intitulé *L'Autorité épiscopale défendue contre les nouvelles entreprises de quelques réguliers-mendiants*, Angers, 1658. Cet ouvrage est estimé.

BONIFACE, comte de l'empire, plus connu par son amitié pour saint Augustin que par ses actions, fut chassé d'Afrique par les Vandales, et mourut en 432 d'une blessure qu'il reçut dans un combat contre Aétius.

BONIFACE (saint), nommé d'abord Winfrid, apôtre de l'Allemagne, naquit en Angleterre vers l'an 680. Il embrassa l'état monastique, fut fait prêtre en 710, et envoyé par Grégoire II, en 719, pour travailler à la conversion des infidèles du Nord. Il remplit sa mission dans la Thuringe, le pays de Hesse, la Frise et la Saxe, et y convertit un grand nombre d'idolâtres. Le pape ayant appris ses succès, l'appela à Rome, le sacra évêque le jour de saint André en 723, et le renvoya en Allemagne. Les progrès de la foi furent encore plus rapides à son retour. Il convertit les peuples de Bavière, et remplit le Nord du bruit de son nom et de ses travaux apostoliques. Grégoire III lui accorda le *pallium* et le titre d'archevêque, avec permission d'ériger des évêchés dans les pays nouvellement conquis à la religion. Jusqu'alors Boniface n'avait été fixé à aucune église particulière; vers l'an 747 le pape Zacharie le plaça sur le siège de Mayence, qui vaquait par la déposition de Gervode. Tous ces faits confondent d'une manière évidente et sensible les prétentions que les métropolitains d'Allemagne ont formées contre le siège de Rome, dont ils tenaient tout, et l'on peut dire que l'existence même de l'Eglise d'Allemagne est l'effet non-seulement du zèle, mais du pouvoir et de l'autorité hiérarchique de l'Eglise romaine. « Ignorez-vous, » ingrats (dit à cette occasion un auteur connu), » que sans elle la Germanie ne serait encore que le » repaire de quelques hordes barbares; que les » ours et les aurochs habiteraient encore les lieux

» où sont aujourd'hui vos florissantes cités ; que le
 » sang humain coulerait encore sur les autels
 » dressés à des monstres, là où le paisible agneau
 » est immolé avec une pompe sainte dans de ma-
 » gnifiques temples ? Et depuis cette heureuse révo-
 » lution, due précisément au christianisme, dont
 » Rome vous a fait le don inestimable, que ne doit
 » pas la Germanie et son clergé, surtout à tant de
 » pontifes, dont les soins affectueux et paternels
 » ont constamment employé l'impression de l'au-
 » torité sainte, pour en assurer la liberté contre
 » l'oppression et la violence, pour maintenir dans
 » cette grande région la pureté de la foi contre des
 » sectaires nombreux et puissants ? » Boniface ter-
 mina sa vie par le martyre : un jour qu'il était en
 chemin pour donner la confirmation à quelques
 chrétiens, il fut percé d'une épée par les païens de
 la Frise, dans la plaine de Dockum, près de la
 rivière de Bordne, le 5 juin 753. Cinquante-deux
 de ses compagnons, soit missionnaires, soit chré-
 tiens, furent massacrés avec lui ; leur sang fut une
 semence qui produisit d'autres apôtres. Il s'était
 démis de l'archevêché de Mayence en faveur de
 Lulle son disciple. On a de cet apôtre des *Lettres*,
 recueillies par Sérarius, 1629, in-4, et des *Sermons*
 dans la collection de dom Martenne. On y voit son
 zèle, sa sincérité et ses autres vertus, mais point
 de pureté ni de délicatesse dans le style. Quant au
 différend qu'il eut avec Virgile de Saltzbourg, dont
 les protestants et les philosophes ont fait tant de
 faux rapport, Voy. VIRGILE.

BONIFACE I (saint), successeur du pape Zozime
 en 418, fut maintenu dans la chaire pontificale
 par l'empereur Honorius, contre l'archidiacre Eula-
 lius qui s'était emparé de l'église de Latran. C'est
 à ce pontife que saint Augustin dédia ses quatre
 livres contre les erreurs des pélagiens. Il mourut en
 septembre 422.

BONIFACE II, pape, succéda à Félix IV en 530.
 Il était romain, mais son père était goth. Il avait
 forcé les évêques assemblés en concile dans la basi-
 lique de Saint-Pierre, à l'autoriser dans le choix
 d'un successeur. Il désigna le diacre Vigile ; mais
 ses prélats cassèrent peu de temps après, dans un
 autre concile, ce qui s'était fait dans le premier
 contre les canons et les usages. On a de lui une
Lettre à saint Césaire d'Arles dans les *Epistolæ Ro-*
manorum Pontificum de dom Constant. Il mourut
 en 532.

BONIFACE III, romain, monta sur le saint Siège
 en 606, après la mort du pape Sabinien. Il convo-
 qua un concile de 72 évêques, dans lequel on ana-
 thématisa ceux qui parleraient de désigner des suc-
 cesseurs aux papes et aux évêques pendant leur vie.
 Il mourut le 12 novembre de la même année. Il
 avait obtenu de l'empereur Phocas, que le patriar-
 che de Constantinople ne prendrait plus le titre d'*é-*
vêque universel.

BONIFACE IV, fils d'un médecin de Valéria au
 pays des Marse, succéda au précédent en 607. L'em-
 pereur Phocas lui céda le Panthéon, temple bâti
 par Marcus Agrippa à l'honneur de Jupiter Vengeur
 et des autres divinités du paganisme. Le pontife le
 changea en une église dédiée au vrai Dieu, en l'hon-

neur de la sainte Vierge et de tous les saints. C'est
 là l'époque de la fête de la Toussaint, le premier
 jour de novembre. Cette église subsiste encore et
 fait l'admiration des voyageurs, sous le nom de
Notre-Dame de la Rotonde. Il mourut en 614. On lui
 attribue quelques ouvrages qui ne sont pas de lui.

BONIFACE V, napolitain, successeur de Dieu-
 donné en 617, mourut en 625. Il défendit aux juges
 de poursuivre ceux qui auraient recours aux asiles
 des églises.

BONIFACE VI, romain, pape après Formose en
 896, ne tint le saint Siège que 15 jours. Comme il
 fut élu par une faction populaire, et qu'il avait été
 déposé de la prêtrise avant d'avoir la tiare, il fut
 regardé comme antipape.

BONIFACE VII, surnommé *Francon*, antipape,
 meurtrier de Benoît VI et de Jean XIV, se fit recon-
 naître pontife en 974, le 20 août, et mourut subite-
 ment au mois de décembre suivant. Cet objet de
 l'exécration publique et de celle de la postérité, fut
 ignominieusement traité. On perça son cadavre à
 coups de lance, on le traîna par les pieds, et on le
 laissa nu dans la place, devant la statue de Con-
 stantin.

BONIFACE VIII (Benoît-Caietan), né à Anagni,
 d'abord avocat consistorial, protonotaire aposto-
 lique, chanoine de Lyon et de Paris, ensuite créé
 cardinal par Martin IV en 1281, fut élevé sur le
 trône pontifical, après l'abdication de saint Célestin,
 en 1294. On a dit sans fondement, qu'il le menaça
 de l'enfer, s'il ne se démettait de la papauté, pour
 en laisser revêtir un homme plus actif et plus ferme
 que lui ; mais il est certain que Célestin n'abdiqua
 qu'à raison de son âge, de la connaissance de son
 inexpérience et de son goût pour la solitude et la
 retraite. Boniface craignant qu'il ne changeât de ré-
 solution et ne causât un schisme, le fit garder dans
 une espèce de prison honnête, commode et res-
 pectée, jusqu'à sa mort. Les Colonne, une des plus
 puissantes maisons de Rome, troublèrent les com-
 mencements de son pontificat ; ils étaient du parti
 des Gibelins, attachés aux empereurs et ennemis
 des papes, et eurent la hardiesse d'afficher un écrit,
 dans lequel ils protestaient contre l'élection de Boni-
 face et en appelaient au concile général des pro-
 cédures qu'on pourrait faire contre eux. Boniface les
 excommunia, leva des troupes pour soutenir son
 excommunication, et prêcha la croisade contre eux,
 ce qui produisit un accommodement. Mais le zèle
 trop ardent de Boniface pour rétablir la paix entre
 les princes chrétiens, le jeta dans de nouveaux em-
 barras. Il réussit à la faire conclure entre la France
 et l'Aragon, mais il ne put l'établir entre la France
 et l'Angleterre : le guerrier et violent Philippe le
 Bel s'y refusa hautement, et le pape se crut en droit
 de lui défendre la guerre : ce qui, joint à d'autres
 sujets d'un mécontentement réciproque, alluma
 entre eux une querelle longue et opiniâtre. Boni-
 face donna plusieurs bulles où il soumettait la puis-
 sance temporelle à la spirituelle, prétention aujour-
 d'hui universellement rejetée, mais qui, comme
 nous aurons lieu de le remarquer plus d'une fois,
 était alors reconnue par les princes mêmes, qui se
 bornaient à en restreindre les conséquences ou à

en éviter l'application. C'était la jurisprudence générale du temps. Boniface finit par mettre le royaume en interdit. Philippe fait arrêter, dans l'assemblée des trois états du royaume, qu'on en appellera au futur concile. Nogaret passe en Italie, sous le prétexte de signifier l'appel, mais réellement pour enlever le pape. On le surprend dans Anagni, ville de son domaine, où il était né. Nogaret s'était joint à Sciarra Colonne, qui eut la brutalité de donner un soufflet au pape avec son gantelet. Nogaret lui donna des gardes, voulant l'emmenner à Lyon où devait se tenir le concile. Boniface mourut un mois après de chagrin, en 1303, à Rome où il était allé, après que les habitants d'Anagni l'eurent délivré des mains des Français. Trois cents ans après, sous Paul V, le onze octobre, jour même de sa mort, on ouvrit son tombeau, placé dans la chapelle qu'il avait construite à l'entrée de l'église de St.-Pierre; on trouva ses habits pontificaux en entier, et son corps sans corruption, à la réserve du nez et des lèvres. M. Sponde en parle comme témoin oculaire, s'étant trouvé à Rome dans ce temps-là. C'était en 1603. « On lit pourtant (ajoute un des judicieux auteurs de l'*Histoire de l'église gallicane*, d'où nous transcrivons ces détails) « que Boniface » mourut en furieux, se rongant les mains et les » bras, ce qui fait voir combien la partialité altère » quelquefois l'histoire dans les points les plus importants. » Ce fut lui qui canonisa saint Louis, qui institua, en 1300, le jubilé pour chaque centième année, qui ceignit la tiare d'une seconde couronne, et qui recueillit en 1298, le 6^e livre des Décrétales, appelé le *Septe*, dont l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1463, in-fol. On a encore de lui quelques ouvrages. Il était savant pour son temps. Il ne faut pas juger de son caractère par ce que les auteurs français en ont écrit. Plusieurs de ses démarches sont blâmables sans doute; mais celles de Philippe le Bel ne le sont pas moins; elles sont même beaucoup plus injustes et plus violentes, et font en quelque sorte disparaître les torts de Boniface. On regarde assez communément ce pape comme auteur de la fameuse bulle *in Cænd*, quoiqu'elle n'ait guère été connue de son temps, et qu'on y trouve plusieurs additions d'une date postérieure. Elle renferme des vues vastes et la plupart utiles au bonheur des états et au soulagement des peuples; mais comme le pontife y prenait un ton de commandement et employait l'excommunication dans les matières temporelles, elle a paru déroger au pouvoir des rois et à leur indépendance dans l'administration de leurs états. C'est pourquoi les papes Clément XIV et Pie VI en ont interrompu la publication qui se faisait tous les ans le jour du jeudi-saint, et depuis cette époque elle est regardée comme non avenue. Cependant un philosophe moderne, un politique sage, et ami des hommes, a paru la regretter: « Pourquoi, dit-il, disputer au souverain pontife un droit qui seul rendrait le religion » utile et respectable aux sociétés; celui de reprendre » les pécheurs scandaleux, les infracteurs publics » du droit naturel, les scélérats qui se jouent de » toutes les lois? La religion n'est-elle pas faite » pour les puissants encore plus que pour les fai-

bles? Saint Ambroise eut-il donc si grand tort de » chasser hors de l'église le meurtrier de Thessa- » lonique? Est-ce un si grand mal que l'Eglise ose » réprimer des tyrans qui se font encenser comme » des dieux, qui se croient les maîtres du genre humain, et qui pour sujets n'ont plus que des » tellites gagés ou des esclaves timides? Un prince » qui, pour nourrir des chevaux, pour entretenir » des Messalines et enrichir des favoris, pour donner » des fêtes et élever des palais, pour nourrir dix » mille valets et soudoyer quatre cent mille bou- » chers, ne cesse d'établir des impôts, des droits » de toute espèce, jusqu'à ce qu'il ait soutiré à son » peuple la dernière goutte de sang; un tel prince » n'est-il pas infiniment plus impie, plus odieux, » plus criminel, que tous ceux que l'Eglise a » tume d'excommunier? Pourquoi donc ne serait- » il pas soumis à l'anathème? Faut-il avoir plus » d'égards, plus de condescendance pour lui, à » proportion de ce que ses forfaits sont plus noirs, » plus affreux, plus abominables? Est-ce un abus » qu'il y ait une église qui parle au nom du grand » Dieu, au nom de ce Dieu, qui *dicat regi, apostata;* » *qui vocat duces impios; qui non accipit personas* » *principum, neo cognovit tyrannum cum disceptaret* » *contra pauperem?* Job. 34. » Voy. PIE V. Jean Rubens a écrit sa *Vie* en latin, Rome, 1631, in-4.

BONIFACE IX, napolitain, d'une famille noble, mais réduite à la dernière misère, fut fait cardinal en 1381, et pape en 1389, après la mort d'Urbain VI, pendant le schisme d'Occident. Ses historiens louent sa chasteté, et lui reprochent le népotisme. Il est certain qu'il avait des vertus, et Thierry de Niem a chargé le tableau de ses défauts. Il mourut en 1404. Ce pontife institua les *Annales perpétuelles*.

BONIFACE (Hyacinthe), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier en Provence l'an 1612, mort en 1695, est connu par une compilation recherchée des juriconsultes. Elle est intitulée *Arrêts notables du Parlement de Provence*, Lyon, 1708, 8 vol. in-fol.

** BONIFACE (Alexandre), instituteur, né à Paris le 22 décembre 1783, mort le 30 mai 1838, se voua de bonne heure à l'instruction de l'enfance. Il se rendit en 1814 à Iverdun, dans l'institut de Pestalozzi, et là tour-à-tour disciple et maître pendant trois ans, il étudia la science pédagogique à fond et revint à Paris où, après cinq années de travaux et d'essais, il fonda en 1822, une maison d'éducation qu'il dirigea avec succès, et dont il est sorti plusieurs élèves distingués. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionnaire français-anglais et anglais-français*, Paris, 1822, 2 vol. in-8; *Cours élémentaire et pratique de dessin linéaire, etc.*, ib., 1823, in-4, obl. avec 48 planches; *Manuel des amateurs de la langue française*, ib., 1824, in-8; cet ouvrage fait suite au *Journal de Domergue* (Voy. ce nom); *Exercices orthographiques*, ib., 1826, 2 parties in-8. Boniface avait, en 1826, fondé avec Marie, un *Nouveau journal grammatical et didactique de la langue française*.

* BONIFACE. Voy. MONTFERRAT (Boniface, marquis de).

* BONIFACIO (Jean), littérateur, historien et jurisconsulte italien des xvi^e et xvii^e siècles, naquit à

Rovigo, d'une famille noble de cette ville, le 6 septembre 1547. Après avoir terminé ses humanités à Padoue, il y étudia le droit, et fut reçu docteur, sans cesser de cultiver les belles-lettres et surtout la poésie. De retour dans sa patrie, il y suivit le barreau, et fit admirer son éloquence. Il se maria à Trévise, avec une riche héritière, et s'y établit dans la maison de son beau-père, Marc-Antoine Martignaco au Martignago. Comme les Trévissans l'entouraient d'une haute considération, il ne crut pouvoir leur mieux témoigner sa reconnaissance qu'en écrivant l'histoire de leur ville qui parut sous ce titre : *Storia Trivigiana divisa in libri XII*, Trévise, 1591, in-4, réimprimée à Venise en 1748, avec des additions et corrections considérables que l'auteur avait laissées en manuscrit. Cette 2^e édition contient en outre la continuation depuis 1591 jusqu'en 1623, par l'auteur, et sa vie, écrite par Stellio Mastracca (1). Bonifacio remplit ensuite les fonctions d'assesseur dans les tribunaux de plusieurs villes de l'état Vénitien, et se retira, en 1624, dans sa patrie. Ayant été rappelé à Padoue, pour y suivre un ancien procès, il mourut dans cette ville le 23 juin 1633. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on en a de lui plusieurs autres, dont les principaux sont : *L'Arte de' Cenni, con la quale formandosi favella visibile si tratta della muta eloquenza*, etc., Vicence, 1616, in-4. Ce traité de l'art de parler par signes a été mis par le marquis Maffei, au nombre des bons livres italiens. *De epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4 ; *Componimenti poetici*, Rovigo, 1625, in-4 ; plusieurs ouvrages de jurisprudence, tels qu'un traité *De furtis*, des commentaires et autres écrits sur les lois de Venise ; des Discours académiques, etc. Jean Bonifacio était membre de plusieurs académies, entre autres de celles de Trévise, de Padoue, de Vérone et de Venise.

* BONIFACIO (Balthazar), savant distingué, neveu du précédent, naquit à Crema vers 1584. Il fit ses études à Padoue, et fut reçu docteur en droit à 18 ans. Il alla, très-jeune encore, en Allemagne, en qualité de secrétaire du comte de Porzia, nonce apostolique. A son retour en Italie, il entra dans la carrière ecclésiastique, et obtint d'abord l'archiprêbende du chapitre de Rovigo, puis l'archidiaconat de Trévise sous Urbain VIII qui le destinait à un évêché dans l'île de Candie, que Bonifacio refusa, sa santé ne lui permettant point un voyage sur mer ; enfin il fut nommé évêque de Capo-d'Istria. Il gouverna cette église pendant six ans et mourut en 1639, âgé de 75 ans. Bonifacio possédait des connaissances solides autant que variées. En 1620, il fut appelé à professer les institutes de droit civil au collège des nobles de Venise que le sénat venait de fonder. Il fut ensuite chargé de la direction d'un nouveau collège de nobles vénitiens que le même sénat fit ou-

vrir en 1637, à Padoue, et il en fut le premier recteur. Bonifacio en exerça les fonctions jusqu'en 1653, époque à laquelle il fut appelé à l'évêché de Capo-d'Istria. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Castore e Polluce, rime di Baldassare Bonifacio e di Gio Maria Vanti*, etc., Venise, 1618, in-12. Vanti était ami intime de Bonifacio ; des *Poésies latines* sous le titre de *Stichidicon*, Venise, 1619, in-16 ; un second recueil parut à Venise, 1646, in-8 ; ces deux ouvrages sont divisés en livres qui portent des titres singuliers tels que ceux de *Propylon*, *Erotarion*, *Dulariocomes*, *Callicacon*, etc., *Peplus*, *Selemnus*, etc. ; *Discorso dell'immortalità dell'anima*, Venise, 1621, in-4 ; *Elogia Contarena*, Venise, 1623, in-4. Ce livre renferme les éloges de trente illustres personnages de la famille Contarini ; *Historia ludicra, opus ex omni disciplinarum genere selectum et jucundè eruditione refertum*, Venise, 1632, in-4, Bruxelles, 1636 ; *Prælectiones et civilium institutionum epitome*, Venise, 1632, in-4, avec un traité *De archivis ; Panegyrici sacri*, Venise, 1637, in-4. Bonifacio a laissé de plus beaucoup de manuscrits latins et italiens.

* BONINGTON (Richard-Parkes), né le 25 octobre 1801, au village d'Arnold, près de Nottingham, d'un peintre paysagiste habile, faisait dès l'âge de 7 ans, des dessins qui surprenaient autant par l'exactitude de l'imitation que par la délicatesse de l'exécution. Son père l'amena à Paris en 1816 ; Bonington, admis au Louvre, étudia avec ardeur les écoles italienne et flamande, et fit des progrès rapides sous M. Gros. De retour en Angleterre, il se fit connaître à l'exposition de 1826, dans la galerie britannique, par deux vues prises sur les côtes de la mer, qui annonçaient une grande connaissance de l'art de grouper, du coloris, de la perspective, et surtout des effets de la lumière du soleil. Bonington se rendit en Italie, et exécuta, dans cette terre classique des arts, plusieurs tableaux qu'on a vu exposés au Louvre en 1828, et qui le furent ensuite à l'académie royale de Londres. On remarquait surtout sa Vue du grand canal de Venise avec l'église de la Vierge du salut. Sa réputation croissait de jour en jour, et les demandes qu'on lui adressait devenaient de plus en plus nombreuses. Ce succès même devint fatal à Bonington, qui se livra avec excès au travail, et se mit ainsi dans un état tel qu'il ne put jamais s'en relever. Il mourut le 23 septembre 1828.

* BONIZONE fut successivement évêque de Sutri et de Plaisance, et périt assassiné pour avoir défendu les intérêts du saint Siège. Il est auteur d'un *Extrait abrégé de l'histoire des papes*.

BONJOUR (Guillaume), augustin, né à Toulouse en 1670, fut appelé à Rome par son confrère le cardinal Noris, en 1695. Clément XI l'honora de son estime, et l'employa dans plusieurs occasions. Ce pape avait formé une congrégation, pour soumettre à un examen sévère le calendrier grégorien. Le père Bonjour fournit d'excellents *Mémoires* à cette société. Ce savant religieux mourut en 1714, dans la province de l'Yun-Nan à la Chine, où son zèle pour la propagation de la foi l'avait conduit. Il était profondément versé dans les langues orientales, et sur-

(1) L'abbé Feller, en attribuant cette histoire à Balthazar Bonifacio, paraît avoir confondu l'oncle avec le neveu dont il est parlé dans l'article suivant. — Nous saisissons cette occasion d'avertir nos lecteurs que de nombreuses corrections ont été ainsi faites dans le cours de l'ouvrage. Au lieu de multiplier les notes, nous avons cru préférable de rectifier ou de refondre dans l'occasion les articles de Feller. En comparant cette édition du Dictionnaire historique à toute autre du même ouvrage, on pourra se convaincre que nous avons fait à la plupart des additions ou des rectifications importantes.

tout dans celle des Coptes. On a de lui des *Dissertations sur l'Ecriture sainte, sur les Monuments coptes de la Bibliothèque du Vatican, etc.; Calendarium Romanum, cum gemino Epactarum dispositu, ad nulunia civilia inveniendâ*, Rome, 1701, in-fol.; *Traité des cérémonies chinoises*. Il traça avec les Pères Bouvet, Jartoux et Fridéli les cartes de l'empire de la Chine, déjà commencées depuis quelque temps, et que le père Régis, qui remplaça le père Bonjour, termina dans le cours de l'année 1713.

* BONN (André), chirurgien, né en 1738 à Amsterdam, étudia et fut reçu docteur à l'université de Leyde. Sa dissertation très-estimée *De continuationibus membranarum*, paraît avoir été utile à Bichat. Bonn séjourna quelque temps à Paris, et fut nommé, à son retour en Hollande, professeur de chirurgie et d'anatomie. Il s'était lié avec le célèbre Jacques Hovius, qui fit don au collège de chirurgie de sa collection d'os malades. Bonn se chargea de publier à ses frais l'ouvrage qui a pour titre : *The-saurus ossium morbosorum Hovianus*, dont il n'a paru malheureusement que trois cahiers. Il est mort en 1818.

* BONNAC (Jean-Louis d'Usson de), évêque d'Agen, né à Paris en 1734, et mort dans la même ville le 11 mars 1821, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fut d'abord grand-vicaire de Bourges, puis, en 1768, évêque d'Agen. Député par la sénéchaussée de cette ville aux états-généraux, il fit partie de l'Assemblée constituante et refusa, avec une fermeté inébranlable, de prêter le serment à la nouvelle constitution du clergé. Appelé le premier de son ordre à la tribune : « Messieurs, dit » ce prélat, les sacrifices de la fortune me coûtent » peu ; mais il en est un que je ne saurais faire, » celui de votre estime et de ma foi. Je serais » trop sûr de les perdre l'un et l'autre, si je pré- » tais le serment qu'on exige de moi. » Forcé d'émigrer, il séjourna successivement en Suisse et en Bavière. Il entra en France après la première restauration, et Louis XVIII le nomma, en 1817, son premier aumônier. On connaît de Bonnac une *Lettre pastorale* du 20 mai 1791, destinée à rendre compte de sa conduite à ses diocésains, et une *ordonnance* du 25 du même mois contre la nouvelle hiérarchie ecclésiastique, qui s'établissait en vertu des décrets de l'Assemblée constituante.

* BONNAIRE (Jean-Gérard), maréchal-de camp, né en 1771, à Provins (Aisne), entra dans la carrière militaire en 1792, comme simple volontaire, et parvint de grade en grade à celui de général de brigade qu'il obtint en 1813, dans la campagne d'Espagne. Il se trouva ensuite au siège de Bayonne où il reçut une blessure grave. La croix de Saint-Louis lui fut accordée à la restauration, mais il ne fut point employé. Nommé commandant de Condé durant les cent jours, Bonnaire refusa d'en ouvrir les portes aux Anglais, après la bataille de Waterloo, et le colonel Gordon, hollandais d'origine, s'étant présenté pour le sommer de se rendre, les habitants exaspérés et excités, dit-on, par le lieutenant Miéton, aide-de-camp du général, firent feu sur le parlementaire. Traduits tous les deux devant un conseil de guerre à Paris, Miéton fut condamné

à mort et fusillé le 30 juin 1816. Le général qu'on accusait d'avoir donné ordre de tirer sur Gordon, fut condamné à la déportation. Il fut dégradé sur la place Vendôme, et mourut peu de temps après à l'abbaye.

BONNAL (François de). Voy. BONAT.

BONNARDEL (l'abbé), curé de Semur, né près de cette ville vers 1759, y exerçait les fonctions de vicaire lorsque la révolution éclata. Malgré l'exemple donné au diocèse d'Autun par son chef, il refusa le serment, et resta longtemps caché dans le pays, remplissant avec zèle et courage les fonctions du ministère. Découvert dans sa retraite, il fut obligé, pour échapper à la mort, de quitter la France ; mais il s'empressa d'y rentrer aussitôt que la tourmente révolutionnaire parut se calmer. Nommé à l'époque du concordat curé de Semur, il établit dans sa paroisse la dévotion au cœur de Jésus, et en 1822, y forma un petit séminaire, où plusieurs jeunes prêtres du diocèse reçurent les premiers éléments de la science sacrée. Ce digne ecclésiastique mourut le 28 novembre 1836. On lui doit un *Cours d'instructions familières sur les principaux événements de l'ancien testament, et prônes sur l'abrégé des vérités de la foi et de la morale*, 8^e édit., Paris, 1824, 8 vol. in-12.

* BONNATERRE (l'abbé P.-J.), naturaliste distingué, né à Saint-Geniez (Aveyron) vers l'an 1752, a publié dans l'*Encyclopédie méthodique* de 1788 à 1792, le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature*, en plusieurs vol. intitulés *Ornithologie, Cétologie, Erpétologie, Insectologie*, etc., travail estimé qui sert de complément à celui du célèbre Daubenton, mais présenté d'une manière plus claire et plus méthodique. L'abbé Bonnaterre l'orna de planches, grand in-4, qui représentent avec exactitude les plantes qu'il décrit. Il se réfugia pendant l'époque de la terreur à Saint-Geniez où il mourut en 1804. Il a encore laissé une *Notice historique sur le Sauvage de l'Aveyron*, publiée en l'an 9 ; plusieurs *mémoires* inédits sur l'*Agriculture*, sur la *Botanique* et l'*Histoire naturelle* ; enfin une *Flore de l'Aveyron*.

* BONNAUD (dom Jean-Baptiste), né à Marseille en 1684, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et, après y avoir enseigné la rhétorique quelque temps, entra, en 1713, dans la congrégation de Saint-Maur. Après avoir été supérieur de deux monastères, il se consacra dans la retraite aux travaux historiques, partage ordinaire de ces laborieux cénobites. Il avait entrepris une édition de *Pallade* ; il a laissé une *Vie de saint Victrice*, évêque de Rouen, et d'autres écrits restés en manuscrit. Son dernier travail a été de continuer l'*Histoire du diocèse de Rouen*, commencée par dom Duplessis, qui n'en avait publié que l'introduction, sous le titre de *Description géographique et historique de la Haute-Normandie*, Paris, 1740, 2 vol. in-4. Dom Bonnaud s'occupa de cette histoire jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Germain-des-Prés, le 13 mai 1758. Son travail, remis à dom Lenoir, qui préparait une Histoire générale de la Normandie, n'a point paru.

BONNAUD (Jean-Baptiste), après avoir fait de bonnes études, entra dans la société des jésuites,

où il resta jusqu'à leur destruction. Après la mort de M. de Montazet, archevêque de Lyon, il devint grand-vicaire de ce diocèse sous M. de Marboeuf, son successeur, dont il eut toute la confiance. Il se distingua avant et durant la révolution par plusieurs bons ouvrages, dont un *Discours sur l'état civil des Protestants*, 1788, in-8, qui aurait sauvé l'état, s'il avait été suivi. C'est particulièrement cet écrit qui anima contre lui ceux qui lui décernèrent la palme du martyr dans l'église des carmes, le 2 septembre 1792. Son érudition vaste et variée égalait son éloquence et sa vigoureuse logique. C'est lui qui mit au grand jour la fourberie des *Lettres*, que Caraccioli fabriqua sous le nom de Clément XIV, dans son *Tartufe épistolaire*, où il dévoile les petites vues d'une philosophie hypocrite, que le faussaire y avait déployées, tâche que le Père Richard, dans son *Préservatif contre les Lettres*, etc., et d'autres écrivains avaient déjà remplie, mais avec moins de développement et d'étendue. On lui doit aussi *Réclamation pour l'église gallicane* contre l'invasion des biens ecclésiastiques, et l'abolition de la dime, décrétées par l'Assemblée prétendue nationale, Paris, 1792, in-8, ouvrage savant; et *Hérodote, historien du peuple Hébreu sans le savoir*, Liège, 1790, in-12, espèce de supplément à l'ouvrage de M. Guérin du Rocher, et rédigé sur quelques papiers de celui-ci. Il y a des points de vue parfaitement dignes de l'*Histoire des temps fabuleux*. Voyez le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} déc. 1790, pag. 538, et l'art. GUÉRIN.

* BONNAY (Charles-François, marquis de), pair de France, d'une ancienne famille du Nivernais, né le 22 juin 1750, était lieutenant des gardes du corps du roi en 1789, et fut nommé député suppléant de la noblesse aux états-généraux où il remplaça M. de Damas, démissionnaire. Il en fut élu deux fois président et défendit les ministres, particulièrement M. de Montmorin, accusés d'avoir autorisé le passage des troupes autrichiennes sur le territoire français. Le 14 juillet 1790, il prêta le premier, comme président, le serment civique, à la cérémonie de la fédération du Champ-de-Mars. Le marquis de Bonnay défendit avec chaleur les gardes du corps ses camarades accusés par de Chabroud d'avoir provoqué les malheurs des 5 et 6 octobre 1789, et les défendit de nouveau le 23 juin 1791, après le départ du roi; ce qui le fit accuser par le comité des recherches d'avoir eu connaissance de cette fuite. Il parvint à se justifier et termina son discours par ces paroles pleines de noblesse. « Si le roi m'avait demandé mon avis, je ne lui aurais pas conseillé ce départ; mais s'il m'avait choisi pour le suivre, je répète que je serais mort à ses côtés, et que je me glorifierais d'une telle mort. » Lorsque le pouvoir exécutif se trouva suspendu entre les mains du roi, M. de Bonnay écrivit que ses principes lui faisaient une loi de s'abstenir de prendre part aux délibérations de l'assemblée, et il n'y reparut plus. Il alla rejoindre les princes frères du roi, et fit sous leurs ordres la campagne de 1792. A cette époque le ministre Roland écrivit au comité de sûreté générale que les commissaires chargés de se transporter chez Bon-

nay, émigré, pour examiner ses papiers, lui avaient adressé des paquets sur lesquels étaient écrits ces mots : « Pour être brûlés après ma mort, sans » qu'il en reste de vestiges, je le demande par le » respect dû aux morts. » Merlin de Douai sollicita inutilement pour que l'intention de M. de Bonnay fût respectée; les papiers furent envoyés au comité, et Manuel vint assurer qu'il ne s'y trouvait que des choses entièrement étrangères à la politique. Quand Monsieur prit le titre de roi, M. de Bonnay fut appelé auprès de lui, et il l'accompagna à Varsovie, où il fut le ministre intime de sa majesté. Au moment de la restauration il fut nommé plénipotentiaire de France à Copenhague et il fut élevé à la pairie le 19 août 1815. L'année suivante il fut accrédité auprès de la cour de Berlin; sa santé l'obligea bientôt de revenir à Paris où il fut revêtu du titre de ministre d'état et de membre du conseil privé; enfin en 1821 on lui donna le gouvernement du château royal de Fontainebleau. Il est mort le 25 mars 1825 après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, dont il avait toujours honoré la croyance. On a de lui la *Prise des Annonciades*, petit poème burlesque qui eut du succès, dans lequel il tournait en ridicule Charles Lameth et Pétition. Ce poème, rempli d'une plaisanterie spirituelle, fut composé à l'occasion des recherches ordonnées dans le couvent des Annonciades pour s'assurer que l'ex-chancelier Barentin n'était pas caché chez sa sœur, abbesse de ce couvent.

BONNE, paysanne de la Valteline, paissait ses brebis, lorsqu'elle fut rencontrée par Pierre Brunoro, illustre guerrier parméisan. Cet officier ayant remarqué de la vivacité et de la fierté dans cette jeune fille, la prit, l'emmena avec lui, la fit habiller en homme, pour monter à cheval et l'accompagner à la chasse; et Bonne s'acquitta admirablement de cet exercice. Elle était avec Brunoro, lorsqu'il prit le parti du comte François Sforce, contre Alfonse, roi de Naples; et elle le suivit, quand il rentra au service du roi Alfonse, son premier maître. Elle eut aussi lui ménager auprès du sénat de Venise, la conduite des troupes de cette république, avec 20,000 ducats d'appointements. Brunoro, touché de tant de service, épousa sa bienfaitrice. Bonne, après son mariage, fit de plus en plus paraître la grandeur de son courage. Cette héroïne se signala surtout dans la guerre des Vénitiens, contre François Sforce, duc de Milan. Elle força les ennemis de rendre le château de Pavano, près de Bresse, après y avoir fait donner un assaut, dans lequel elle parut en tête, les armes à la main. Le sénat de Venise, plein de confiance pour les qualités guerrières des deux époux, les envoya à la défense de Négrepont contre les Turcs. Ils défendirent si vigoureusement cette île, que pendant tout le temps qu'ils y demeurèrent, les Turcs ne purent la subjuguier. Brunoro mourut à Négrepont, où il fut enterré fort honorablement. Bonne s'en revenant à Venise mourut en chemin l'an 1466, dans une ville de la Morée, laissant deux enfants de son mariage.

* BONNE (Rigobert), mathématicien, ingénieur-hydrographe de la marine, né en 1727, près de Sedan, mort à Paris le 2 décembre 1794, a publié un

grand nombre d'atlas et de cartes géographiques. Ses principaux ouvrages sont : *Atlas encyclopédique*, 2 vol. in-4, pour l'Encyclopédie méthodique : *Atlas pour la Géographie de l'abbé Grenet* ; *Neptune Américo-septentrional*, en 18 cartes, son meilleur ouvrage.

* BONNEAU (Jean-Yves-Alexandre), né à Montpellier en 1759, était consul-général de France en Pologne, au moment des troubles qui amenèrent la perte de ce royaume. L'ambassadeur français, en quittant Varsovie, confia les papiers de la légation à Bonneau. Quand les Russes entrèrent dans cette capitale, ils l'arrêtèrent par ordre de Catherine II, qui l'accusait d'avoir encouragé la résistance des Polonais, et qui le fit jeter dans une étroite prison à Saint-Petersbourg, dans laquelle il languit pendant quatre ans, jusqu'à l'avènement au trône de Paul I^{er}, qui brisa ses fers. Durant sa longue détention sa femme et sa fille étaient mortes de chagrin : il les suivit dans la tombe peu de temps après son retour à Paris, dans le mois de mars 1803, à l'âge de 66 ans.

BONNEAU. Voyez MIRAMION.

BONNECORSE (Balthazar de), poète français et latin, de Marseille, consul de la nation française au Grand-Caire et à Seide en Phénicie, mourut en 1706. On a de lui des poésies, Leyde, 1716, in-12. Boileau plaça un de ses ouvrages, mêlé de prose et de vers (*la Montre d'Amour*), dans son *Lutrin*, parmi les livres méprisables. Bonnescorse s'en vengea par un poème en dix chants, intitulé *Le Lutrigot*, parodie plate du *Lutrin*.

* BONNEFOI (Jean-Baptiste), chirurgien de Lyon, né en 1756 et mort en 1790, composa une thèse sur *l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*. L'académie de Lyon couronna son mémoire intitulé : *De l'application de l'électricité à l'art de guérir*. Ces deux ouvrages furent suivis d'une *Analyse raisonnée du rapport des commissaires sur le magnétisme animal*, 1784, in-8.

BONNEFONS (Jean), poète latin, naquit en 1554 à Clermont, en Auvergne, et exerça la charge de lieutenant-général de Bar-sur-Seine. Sa *Pancharis* et ses vers phaléuques, dans le goût de Catulle, sont peut-être de tous les ouvrages modernes ceux qui approchent le plus du pinceau facile de cet ancien. La Bergerie et Durant ont traduit la *Pancharis* en vers français, fort inférieurs aux vers latins. Les Poésies de Bonnefons sont à la suite de celles de Bèze, dans l'édition de cet auteur donnée à Paris par Barbou, 1757, in-12. On en a aussi une édition de Londres, 1720 et 1727, in-12. Bonnefons mourut en 1614, laissant un fils qui cultiva aussi avec succès la poésie latine.

BONNEFONS (Amable), jésuite, natif de Riom, est auteur de plusieurs livres de piété, qui eurent cours dans leur temps; les principaux sont : *l'Année chrétienne*, 2 vol. in-12; *La vie des saints*, 2 vol. in-8. Son style est lâche et incorrect. Il mourut à Paris en 1653.

* BONNEFONS (dom Elie-Benoît), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1622, mort à Saint-Vandrille en 1702, a laissé en manuscrit deux ouvrages estimés : *Histoire civile et ecclésiastique de*

la ville de Corbie, 2 gros vol. in-fol.; *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, 3 vol. in-4.

* BONNEFOUS (l'abbé Pierre), ancien supérieur-général de la congrégation des prêtres de la doctrine chrétienne, et administrateur des établissements de bienfaisance de la ville de Paris, se distingua par de rares talents pour l'instruction publique et par la fondation de beaucoup de nouveaux établissements de son ordre. Obligé de se cacher dans les moments les plus orageux de notre révolution, il fut sur le point de manquer du nécessaire; mais l'abbé Sicard le reçut dans son institution des sourds-muets, et l'associa à ses travaux. Il est mort en 1805.

* BONNEFOY (François-Lambert de), ancien grand-vicaire et official d'Angoulême, naquit dans le diocèse de Vaison, en 1749, et se fit connaître d'abord par son *Eloge historique du Dauphin*, Paris, 1780. En 1784, il publia un ouvrage intitulé : *De l'Etat religieux, son esprit, son établissement et ses progrès; services qu'il a rendus à l'Eglise*, in-12, fait en société avec Bernard. Bonnefoy refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé et se retira en Allemagne. A son retour en France, il n'accepta aucune place, et il se disposait à publier un ouvrage sur la révolution, lorsque la mort l'enleva le 14 janvier 1830.

* BONNEGARDE (l'abbé), mort au commencement du xix^e siècle, a laissé : *Dictionnaire historique et critique, ou Recherches sur la vie, les mœurs et les opinions de plusieurs hommes célèbres*, tirées en partie de Bayle et de Chauffepié, Lyon, 1771, 4 vol. in-8. Les articles sont souvent fort étendus, les 4 volumes ne contiennent guère que 550 personnages. L'auteur y a fait entrer des anecdotes et quelquefois des réflexions sur les actions, les ouvrages des auteurs; mais il y a mis peu de renseignements bibliographiques. Il aussi corrigé le style pour le rendre plus pur ou plus orthodoxe; cependant l'ouvrage n'a pas été goûté, et il a eu peu de succès, vraisemblablement parce que dans un dictionnaire historique on aime à trouver tous les personnages qui ont quelque réputation, et celui-ci n'en renferme qu'un très-petit nombre; en sorte qu'il ne peut servir que de supplément aux différents dictionnaires historiques, comme l'auteur l'annonce lui-même.

** BONNEL (Abbon-Pierre-François), évêque de Viviers, naquit en 1756. Peu de vies furent mieux remplies que la sienne, moins encore par le nombre des années qui s'ajoutaient comme une couronne de plus à celle de ses mérites et de ses éminentes vertus, que par les œuvres et les travaux qui les ont fécondées. Formé dès son enfance aux maximes évangéliques par les soins de parents pieux, il prit l'habit ecclésiastique et la tonsure à l'âge de 14 ans, et fit toujours respecter la vertu dans sa personne. On vit dès lors se développer en lui le germe des plus nobles sentiments. Après son éducation cléricale, pendant laquelle il fut un modèle d'édification, il fut appelé par Mgr. de Castellane, évêque de Mende, en qualité de grand-vicaire, à la conduite des affaires les plus délicates et les plus difficiles, et il y apporta une pénétration, une habileté qui avaient leur principe dans les talents dont

Dieu l'avait orné, et qu'il développa par l'étude. Durant la Terreur, après le martyre du digne évêque de Mende, les chanoines lui confièrent l'administration du diocèse ; il s'acquitta fidèlement de cette charge aussi périlleuse qu'honorable. Nommé à l'évêché de Viviers après le concordat de 1817, il se démit en 1823 d'un siège sur lequel il s'était fait remarquer par son zèle infatigable et sa régularité sacerdotale. Il mourut le 24 juin 1844, à l'âge de 88 ans.

* BONNET (Jacques), payeur des gages du parlement, né à Paris vers 1644, y mourut en 1724. Il a laissé une *Histoire de la musique et de ses effets*, 2 vol. in-12, livre superficiel, éclipsé depuis par ceux de Blainville et de Kalkbrenner ; une *Histoire générale de la danse sacrée et profane*, surpassée aussi par les ouvrages de Cahusac et de l'abbé Dubos.

* BONNET (Charles), naturaliste célèbre, né à Genève, le 13 mars 1720, d'une famille française qui vint s'y établir en 1572, et distinguée par les places qu'elle avait remplies dans cette république, fut d'abord destiné par ses parents à la jurisprudence. Mais la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche, et celle des ouvrages de Réaumur, lui révélèrent sa véritable vocation et lui inspirèrent une ardeur invincible pour l'histoire naturelle. A peine âgé de 20 ans, il avait fait avec une patience et une sagacité admirables, de curieuses découvertes sur les pucerons. Il les communiqua à Réaumur, et des relations s'établirent dès cette époque entre l'illustre académicien et le jeune Bonnet. Abraham Trembley, son compatriote, ayant fait à peu près vers le même temps (en 1741,) l'étonnante découverte de la reproduction à l'infini du polype par incision, Bonnet entreprit à ce sujet une série d'expériences sur un très-grand nombre de vers et d'insectes, et reconnut que plusieurs de ces animaux partagent avec le polype cette propriété merveilleuse. Toutes ces expériences furent consignées dans son *Traité d'insectologie, ou Observations sur les pucerons et sur quelques espèces de vers d'eau douce, qui, coupés par morceaux, redeviennent autant d'animaux complets*, 2 parties in-8, Paris, 1743. Bonnet ayant eu connaissance en 1746 des ingénieuses expériences sur la végétation, faites par Gleditsch à Berlin, passa plusieurs années à en faire de nouvelles, étudia avec soin l'action de la lumière, de l'air, de l'eau sur les plantes, et démontra que dans une foule de circonstances, celles-ci paraissaient agir pour leur conservation avec sensibilité et discernement. Il publia le résultat de ses observations dans un ouvrage ayant pour titre : *Recherches sur l'usage des Feuilles dans les plantes, et sur quelques autres objets relatifs à la végétation*, Gottingue et Leyde, 1754, in-4. L'excès du travail et l'usage du microscope ayant affaibli sa vue, Bonnet changea la direction de ses études et entra dans le champ de la philosophie générale. Son ouvrage intitulé : *Considérations sur les corps organisés*, qui parut à Amsterdam, 1762 et 1768, en 2 volumes in-8, fut consacré à défendre le système de la préexistence des germes, qu'appuyaient fortement les observations de Haller et de Spallanzani. Dans sa *Contemplation de la Nature*, Amsterdam, 1764 et 1763,

2 vol. in-8, il développe ce principe le Leibnitz que la nature ne fait rien par saut, non-seulement en l'appliquant, comme l'avait fait ce philosophe, à l'enchaînement des causes et des effets, mais en l'étendant à l'universalité des êtres dont il cherche à former une échelle immense où l'on remonterait de l'être la plus simple jusqu'au plus parfait. Son *Essai de Psychologie ou Considérations sur les opérations de l'âme, et sur l'éducation, auxquelles on a joint des principes physiques sur la Cause première et sur son effet*, fut publié à Londres, 1754, in-12. L'auteur fit ensuite paraître l'*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, Copenhague, 1760, in-4, et 1769, in-8. On trouve dans ces deux ouvrages des opinions qui touchent au matérialisme et au fatalisme, et dont on pourrait extraire des conséquences que n'aurait pas voulu admettre Bonnet, qui fut toujours très-religieux. Après avoir appelé l'histoire naturelle au secours de la métaphysique, Bonnet donna sa *Palingénésie philosophique*, ou *Idées sur l'état passé et sur l'état futur des êtres vivants*, Genève, 1769 et 1770, in-8, dont le but est de prouver que les maux de ce monde et l'irrégularité de leur distribution rendent nécessaire un complément qu'on ne peut espérer que dans une vie meilleure, à laquelle il fait participer sans exception tous les êtres qui souffrent dans celle-ci. Chacun d'eux montera dans l'échelle de l'intelligence, et pour l'homme, le bonheur sera de connaître. Il conclut aussi à la nécessité d'une révélation, comme motif dernier et péremptoire, et détermine ensuite sans peine dans laquelle des révélations existantes se trouve la vérité. Cette production fut suivie des *Recherches philosophiques sur les preuves du Christianisme*, Genève, 1770 et 1771, in-8. La plupart des écrits que nous avons cités ont été traduits en anglais, en hollandais, et dans d'autres langues. Les idées de Bonnet étaient liées à un vaste système, dont tous ses ouvrages ne sont que les différentes parties. Ce philosophe savant et religieux passa paisiblement sa vie dans l'aisance ; et ce qui est assez remarquable chez un naturaliste, il ne sortit jamais de sa patrie. Il allait quelquefois à Genève assister aux assemblées du grand conseil dont il avait été élu membre en 1752. Le plus long voyage qu'il ait entrepris, fut d'aller de sa solitude de Genthod, située sur les bords du lac de Genève, à Roche dans le canton de Berne, pour rendre une visite à Haller, son ami. Il était marié, mais il ne laissa point d'enfants. Il mourut le 20 mai 1793, à l'âge de 73 ans. Horace Bénédict de Saussure prononça son éloge sur son cercueil ; de Pouilly publia son éloge historique, et Jean Trembley un *Mémoire pour servir à l'histoire de sa vie et de ses ouvrages*, Berne, 1794, in-8. Le botaniste Walh lui a consacré un genre de plantes sous le nom de *Bonnetia*. Les œuvres de Ch. Bonnet ont été rassemblées et imprimées à Neuchâtel sous ce titre : *Œuvres d'Histoire naturelle et de Philosophie*, 1779, 8 volumes in-4, et 18 vol. in-8, avec figures.

* BONNET (Augustin), né en 1780 et mort à Rouen le 19 avril 1823, a laissé : *Manuel du capitaliste, ou Tableaux en forme de comptes faits pour*

le calcul des intérêts de l'argent à tous les taux, 1815, in-8; *Manuel monétaire et d'orfèvrerie*, 1817, in-4.

BONNET. Voy. BONET.

BONNEVAL (Claude-Alexandre, comte de), né en 1675 d'une ancienne famille du Limousin, porta les armes de bonne heure, se distingua d'abord aux combats de Dieppe, de la Hogue, de Cadix, sous Tourville, et servit avec distinction en Italie sous Catinat et Vendôme. Il serait parvenu aux premiers grades militaires, si quelques mécontentements ne l'avaient engagé à quitter sa patrie en 1706, pour se mettre au service de l'empereur. Le ministre Chamillard le fit condamner à avoir la tête tranchée le 24 janvier 1707. L'empereur ayant déclaré en 1716 la guerre au Grand-Seigneur, le comte de Bonneval partagea les succès qu'eut le prince Eugène contre les Turcs. Il donna des preuves de valeur à la bataille de Péterwaradin. Il était alors major-général de l'armée. N'ayant autour de lui qu'environ 200 hommes de son régiment, il se trouva enveloppé par un corps nombreux de janissaires, contre lesquels il se battit avec la plus étonnante intrépidité. Enfin, renversé de son cheval et blessé d'un coup de lance, il est foulé aux pieds des chevaux. Ses soldats à l'instant lui font un rempart de leurs corps, écartent les plus audacieux, et font fuir les autres. Presque tous y périrent. Dix seulement, échappés à la mort, enlèvent leur général et le portent en triomphe à l'armée victorieuse. Il fut fait lieutenant-feld-maréchal. Ayant tenu des propos peu mesurés sur le prince Eugène et sur la marquise de Prié, épouse du commandant-général des Pays-Bas, il perdit tous ses emplois, et fut condamné à cinq ans de prison. Pour se soustraire à ce jugement il s'enfuit à Venise et passa en Turquie, dans l'espérance de se venger un jour de la maison d'Autriche. En 1720, il prit le turban, fut créé bacha à trois queues de Romélie, plus tard général d'artillerie, et enfin topigi-bachi. Il mourut en 1747, à 73 ans, haï et méprisé, malgré ses dignités, des partisans de la secte qu'il avait embrassée. Dans la guerre de 1737, il ne put jamais parvenir à avoir un commandement en chef; la défiance ottomane le tint toujours à des grades inférieurs; il s'en plaignit amèrement dans les *Mémoires* qu'on lui attribue. Il laissa un fils d'une de ses femmes turques, appelé d'abord le comte de la Tour, et depuis Soliman, qui lui succéda dans la place de topigi-bachi. Le comte de Bonneval avait du génie, de l'intelligence et du courage; mais il était satirique dans ses propos, bizarre dans sa conduite et singulier dans ses goûts. Sa vie fut un enchaînement de circonstances extraordinaires. Proscrit en France, il ne laissa pas de venir se marier publiquement à Paris. Quoiqu'il se fût fait musulman, il ne tenait pas plus au mahométisme qu'au christianisme. Il disait qu'il n'avait fait que changer son bonnet de Biron, est mort en France en 1741, sans enfants. On a publié de prétendus *Mémoires du comte de Bonneval*, Londres (Lausanne), 1740-1753, 3 vol. in-12.

BONNEVAL (Réné de), né au Mans, mort au

mois de janvier 1680, est dans la liste des écrivains subalternes et des poètes médiocres. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose : *Momus au cercle des dieux*; *Réponse aux paradoxes de l'abbé des Fontaines*; *Critique du poème de la Henriade*; *Critique des Lettres philosophiques*; *Eléments d'éducation*; *Progrès de l'éducation*, etc.

* BONNEVAL (Sixte-Louis-Constance Ruffo de), né à Aix en Provence, en 1742, d'une famille noble, originaire de Calabre, fut nommé dès l'âge de dix-sept ans chanoine de Notre-Dame à Paris, et devint, après avoir terminé ses études, grand-vicaire de Mâcon. Il fut député aux assemblées du clergé en 1765 et 1775. M. de Beauvais ayant donné, en 1784, sa démission de l'évêché de Senez, on l'offrit à Bonneval, qui le refusa à cause du délabrement de sa santé ou plutôt par modestie. En 1788, Bonneval fut nommé à l'abbaye d'Honnecourt, diocèse de Cambrai, et, l'année suivante, député aux états généraux par le clergé de Paris. Le 14 décembre 1789, il demanda le rappel à l'ordre de Robespierre qui accusait des officiers arrêtés à la suite des troubles de Toulon. Il signa les différentes protestations du clergé ainsi que celles du côté droit, et fut chargé par le chapitre de Paris, le 12 avril 1790, de présenter ses réclamations particulières. Il publia quelques écrits contre les mesures prises par l'assemblée : une *Opinion*, du 22 février 1790, pour le rétablissement de l'ordre public; une autre, du 14 avril, contre le décret sur les dîmes, proposé par un comité, etc. Le 27 septembre de la même année, il fit imprimer une *Protestation* par laquelle il déclarait ne pouvoir plus siéger dans l'assemblée, parce qu'elle usurpait une autorité injuste sur les matières religieuses et politiques; il rendit en même temps compte de sa conduite dans trois lettres à ses commettants. Le 1^{er} mai 1791, il fit paraître un nouvel écrit intitulé : *Remontrances au roi par les bons Français, à l'occasion de la lettre de M. de Montmorin aux ambassadeurs français près les cours étrangères*. Bonneval donna ensuite : *Doléances au roi*; *Avis aux puissances de l'Europe*, 1792; *Réflexions d'un ami des gouvernements et de l'obéissance*, 1793; *Le cri de l'évidence et de la douleur*, 1794; *Lettre à Mallet Dupan*. Ces différentes productions l'exposèrent aux persécutions déjà dirigées contre sa famille. Il passa en Allemagne, où il présenta une *Requête* à l'empereur d'Autriche, puis à Naples et à Rome. Bonneval se trouvait à Rome à l'époque de la mort du cardinal de Bernis (1794), et traça un *Précis historique* de la vie de ce prélat, qu'il présenta au souverain pontife. Il revint ensuite se fixer à Vienne, où il fut nommé, en 1808, chanoine de la métropole de Saint-Étienne. Il est mort dans cette ville, le 1^{er} mars 1820, laissant la réputation d'un homme intègre et courageux. Plusieurs des écrits de Bonneval ont été insérés dans les *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution*, recueillis par l'abbé d'Auriéau.

** BONNEVAL (Jean-Baptiste-Marie-Scipion Ruffo de), frère du précédent, né le 22 janvier 1747 à Aix, sacré évêque de Senez le 8 février 1789, dut, en prenant possession de ce siège, s'occuper de ga-

ranter les fidèles de son diocèse des principes funestes qui commençaient à se propager. Les lettres pastorales et les mandements qu'il publia dans ce but prouvent et sa fermeté et son attachement à la foi catholique. Obligé de quitter la France, il s'établit à Viterbe, où, privé de toute fortune, il vécut des dons honorables qu'il recevait de la cour de Rome. A l'époque du concordat il donna sa démission de son évêché entre les mains du souverain pontife; plus tard il refusa l'archevêché d'Aix, décidé qu'il était de ne pas rentrer en France, quoiqu'il n'eût pas cessé de l'aimer et de faire des vœux pour son bonheur. Il est mort à Viterbe le 13 mars 1837 à 90 ans, le doyen de l'épiscopat français.

BONNEVILLE (Nicolas de), littérateur enthousiaste et ridicule, quoiqu'il eût beaucoup d'esprit et de talent, né en 1760 à Evreux, acquit en peu de temps la connaissance des principales langues de l'Europe. Il se délassait en composant des vers; et quelques pièces imitées des livres saints, l'avaient fait connaître comme poète lyrique, lorsque Friédel (voyez ce nom) se l'associa pour la traduction du *Nouveau théâtre allemand*. Le succès de cette traduction lui valut la protection de la reine; il obtint la permission de dédier à cette princesse un *choix de petits romans*, imités de l'allemand. Il concourait dans le même temps, avec le Tourneur, à la traduction du *théâtre de Shakspeare*, fournissait à Lueu de Boisjermain la version interlinéaire anglaise du *Télémaque*, et des morceaux à Berquin pour *l'Ami des enfants*. En 1786, il fit un voyage en Angleterre; à son retour il devint avec l'abbé Fanchet un des fondateurs du *Cercle social* qui, d'après leurs idées, devait offrir la réunion de tous les amis de la vérité répandus sur le globe, et où semblerent en effet s'être donné rendez-vous les métaphysiciens les plus nébuleux et les sophistes les plus téméraires. Le *Cercle* eut, dès la fin de 1789, son imprimerie, et Bonneville, profitant de la liberté de la presse dont il était un des partisans les plus exaltés, s'empessa de donner cours à ses rêveries philanthropiques. Après avoir publié seul le *Tribun du Peuple*, il se réunit à Fauchet, pour rédiger la *Bouche de fer*, journal rempli d'extravagances. Electeur de la ville de Paris, il demanda le premier l'établissement d'une garde bourgeoise pour veiller à la sûreté publique, et il ne tint pas à lui d'empêcher les scènes sanglantes qui souillèrent les commencements de la révolution. Chargé d'assurer l'arrivée des subsistances à Paris, il s'acquitta de cette mission avec zèle, et *Monsieur* (depuis Louis XVIII) l'en récompensa par la décoration de l'ordre du Mont-Carmel, dont ce prince était grand-maître. Les massacres de septembre 1792 réveillèrent la verve de Bonneville; bravant les périls auxquels il s'exposait, il n'hésita pas à stigmatiser les auteurs de ces assassinats et à demander leur punition, tout en réclamant l'établissement d'une république fédérative, l'abolition du culte catholique et le partage des terres. Après la proscription des Girondins, il fut arrêté, et la journée du 9 thermidor empêcha seule son supplice. Il reprit ensuite le métier si dangereux alors de journaliste, et ne modifia pas ses idées politiques. Il ne se montra point opposé à la

révolution du 18 brumaire; mais ayant comparé Bonaparte à Cromwel dans *Le bien informé*, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'en restant sous une surveillance sévère, qui ne finit qu'avec l'empire. Sa longue détention avait dérangé ses affaires, et Bonneville n'était pas homme à les rétablir. Il habita sur la fin de sa vie le quartier latin où il avait une petite boutique de vieux livres que visitaient souvent les jeunes gens qui se plaisaient à lui entendre raconter les événements de la révolution dont il avait été l'acteur ou le témoin. Vivant de peu, mais manquant souvent du nécessaire, les jeunes gens témoins de sa misère étaient parvenus à lui faire obtenir du gouvernement un secours qui le mit à l'abri du besoin, lorsqu'il mourut à Paris le 9 novembre 1828, à l'âge de 69 ans. Indépendamment des ouvrages cités dans le corps de cet article, on a de Bonneville : *Lettre à Condorcet*, Londres, 1786, in-8; *Histoire de l'Europe moderne*, Genève (Paris), 1789-92, 3 vol. in-8. On trouve dans cet ouvrage quelques belles pages, quelques idées justes et fécondes en résultats. Mais que doit-on penser d'un écrivain qui, après avoir annoncé que la terre épurée ne reproduira plus de rois absolus, ni de prêtres, ni de volcans, regrette beaucoup de n'avoir pu s'exprimer comme les anglais en disant que la terre serait *déroisée* et *déprétraillée*, deux mots qu'on trouve sublimes dans Shakspeare. *De l'esprit des religions*, Paris, 1792, in-8. Ce livre ne peut être rangé que parmi les productions antichrétiennes les plus extravagantes, mais que le ridicule empêche d'être dangereuses. *Le nouv. code conjugal*, ib., 1792, in-8; *Poésies*, ib., 1793, in-8; *Hymne des combats*, ib., 1797, in-8. Il a laissé manuscrits : un *nouv. système de prononciation anglaise pour les mots homophones*, et les *Forêts des Gaules*, poème.

BONNIER D'ARCO (Ange-Elisabeth-Louis-Antoine), né à Montpellier en 1750, président à la chambre des comptes, fut nommé député de l'Hérault à l'Assemblée législative et à la Convention. Employé par le Directoire, dans la diplomatie, il assista, en septembre 1797, aux conférences tenues sans succès à Lille, avec lord Malmesbury. Au mois de novembre suivant, il fut envoyé au congrès de Rastadt, d'abord avec Roberjot et Treilhard, lequel, ayant été élu directeur, fut remplacé par Jean de Bry. Lorsque le ministre autrichien reçut l'ordre de rompre les négociations, Bonnier déclara qu'il ne quitterait point Rastadt à moins qu'on ne l'y forçât, ou que son gouvernement ne le rappelât. Cependant, lorsqu'il vit que les troupes ennemies entouraient cette ville, il sentit la nécessité de s'éloigner et partit avec ses collègues pour Strasbourg. Sur la route des hommes armés, portant l'uniforme de hussards de Szeckler, attaquèrent les voitures, le 9 floréal an 7 (28 avril 1799). Bonnier et Roberjot furent tués. Jean de Bry parvint à s'échapper. (*Voy. De Bay*). Les papiers de la légation furent pillés. Le gouvernement français institua une fête funéraire pour la commémoration de ce tragique événement; Garat prononça l'oraison funèbre des ministres assassinés, et on décréta que la place de Bonnier, au conseil des Anciens, resterait pendant deux années

vacante, et couverte d'un crêpe noir. Outre un grand nombre d'écrits peu importants, relatifs à la révolution, Bonnier est auteur de *Recherches historiques et politiques sur Malte*, 1798, in-8. — Son père (Antoine-Samuel), président de la cour des Aides de Montpellier, avait publié un *Discours sur la manière de lever les tailles en Languedoc*, 1746, in-8.

* BONNIÈRES (Alexandre-Jules-Benoît), jurisconsulte, né à Grancey-Berry, en 1750, étudia le droit sous le célèbre Pothier, et se fit recevoir avocat à Orléans. Il se distingua dans cette carrière, autant par son désintéressement que par ses talents. L'avocat général Séguier, sage appréciateur du mérite, le chargea, à titre d'ami, d'instruire son fils aîné dans le droit français. Bonnières devint successivement avocat consultant du comte d'Artois, maître des requêtes en son conseil, intendant de sa maison, et fut décoré du cordon de Saint-Michel. Il faillit être victime des massacres de septembre 1792, et fut appelé au conseil des Cinq-cents en 1796. Sa fermeté et ses principes le firent comprendre dans la proscription du 18 fructidor. Il mourut à Paris en décembre 1801.

BONNIVET. Voy. GOUFFIER.

* BONNOR (Honoré), prieur de Salon au ^{xiv} siècle, composa pour le dauphin, par l'ordre de Charles V, un ouvrage intitulé : *L'Arbre des batailles*, Lyon, 1481; Paris, 1493, in-fol.

BONNYCASTLE (John), mathématicien, né à Whitchurch, dans le comté de Buckingham, reçut une éducation soignée de ses parents, quoiqu'ils fussent peu aisés. Il devint professeur de mathématiques à l'établissement royal de Wolwich, où il enseigna pendant quarante ans, jusqu'à sa mort arrivée en 1821. Il a fait des ouvrages élémentaires qui sont devenus classiques en Angleterre. Les principaux sont le *Guide de l'écolier en arithmétique*, 1780, in-8, la 13^e édition est de 1811; *Introduction à l'art du mesurage et à la géométrie pratique*, à l'algèbre, à l'astronomie, in-12; *Éléments de géométrie d'Euclide*, 1789, in-8; *Histoire générale des mathématiques*, traduite de Bossut, 1803, in-8; *Traité de trigonométrie plane et sphérique*, 1806, in-8; *Introduction à l'arithmétique*, 1810, in-8; *Traité d'algèbre*, 1813, in-8.

BONOMO. Voy. BONOMO.

BONOSE ou BONOSIUS (Quintus), fils d'un rhéteur, naquit en Espagne. Ayant perdu son père, il s'enrôla et parvint à la place de lieutenant de l'empereur Probus dans les Gaules. Il se fit proclamer César dans son département, en 280, tandis que Procule prenait le même titre en Germanie. Bonose fut pris et pendu en 281. Probus, qui disait de cet usurpateur adonné au vin « qu'il était né pour » boire plutôt que pour vivre, » dit en voyant son cadavre : « Ce n'est point un homme pendu, mais » c'est une bouteille. » Procule essuya la même peine. Il était aussi passionné pour les femmes que Bonose pour le vin (1).

BONOSE (saint), capitaine romain, fut condamné

à être décapité par ordre de l'empereur Julien, sous prétexte de rébellion, mais en effet pour n'avoir pas voulu ôter du *Labarum* la croix que Constantin y avait fait peindre. La politique cruelle de ce prince dissimulé lui faisait toujours substituer des raisons imaginaires dans les supplices ordonnés contre les chrétiens.

BONOSE, évêque de Naisse en Mysie, attaquait comme Jovinien la virginité perpétuelle de la sainte Vierge. Il prétendait qu'elle avait eu d'autres enfants après Jésus-Christ, dont il niait même la divinité, comme Photin; en sorte que les photiniens furent nommés depuis *bonosiaques*. Il fut condamné dans le concile de Capoue, assemblé en 391 pour éteindre le schisme d'Antioche.

BONOSE. Voy. BENOÎT I, pape.

** BONPLAND (Aimé), savant botaniste, né vers 1772 à la Rochelle, vint fort jeune achever ses études à Paris. Lié d'une étroite amitié avec M. Alex. de Humboldt, il l'accompagna dans un voyage en Amérique; et de retour en France publia de concert avec son illustre collaborateur le résultat si fécond pour les sciences naturelles de leur exploration des possessions espagnoles pendant cinq ans (1799-1804). Nommé par l'impératrice Joséphine intendant de ses jardins de Navarre et de la Malmaison, il publia la *description des plantes rares* qu'on y cultivait, Paris, 1813, in-fol., orné de 64 pl. (Voy. REDOUTÉ). Le désir d'accroître ses richesses en ce genre lui fit entreprendre un second voyage en Amérique. Cette fois il visita les provinces qu'il n'avait point explorées avec M. de Humboldt, et séduit, par la beauté du climat, s'établit dans un coin du Paraguay où la culture et l'étude des plantes l'occupèrent entièrement. Tout-à-coup arrêté par l'ordre du dictateur Francia qu'une révolution venait de rendre maître du Paraguay, cet homme aussi savant qu'inoffensif eût à subir une dure captivité qui ne dura pas moins de dix ans. Le farouche dictateur lui permit enfin d'aller habiter la ville de Corrientes pour y rétablir sa santé affaiblie par l'âge plus encore que par les privations et les mauvais traitements. C'est là que ce naturaliste, si digne d'un meilleur sort, mourut dans les premiers mois de 1846. Bonpland était correspondant de l'institut.

BONRECUEIL (Joseph DURANTI de), prêtre de l'Oratoire, fils d'un conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, mort à Paris en 1756, à 95 ans, a traduit les Lettres de saint Ambroise, 3 vol. in-12, avec les Psaumes expliqués par Théodoret, saint Basile et saint Jean Chrysostome, en 7 vol. in-12, 1741. Ses versions sont exactes et son style assez pur.

* BONSI (Lelio), noble florentin, était littérateur et jurisconsulte. Il naquit vers 1532 et devint chancelier de l'ordre de Saint-Etienne, et membre de l'académie Florentine. On a de Bongi cinq *leçons académiques*, un *Traité de la comète*, et un *Sermon* pour le vendredi-saint, recueillis à Florence, 1560, en un vol. in-8.

* BONSI (Jean-Baptiste), cardinal, naquit à Florence, en 1554, d'une famille noble et fut reçu docteur à Padoue. Henri IV le nomma au siège de Béziers. Bongi traita du mariage de ce prince avec

(1) Il n'existe pas de médailles bien authentiques de l'empereur Bonose. Goltzius en a citée qui sont suspectes. Celle du musée Theupolo, avec la légende M. P. BONAVOST, où se trouve une transposition de lettres, assez ordinaire dans ces temps-là, lui est attribuée avec quelque vraisemblance.

Marie de Médicis, devint aumônier du roi et cardinal en 1611, et mourut à Rome en 1621.

* BONSTETTEN (Albert, baron de), né à Zurich, doyen de l'abbaye d'Einsiedeln dans le x^v siècle, a laissé plusieurs manuscrits dont les titres sont : *Relation de la guerre du duc de Bourgogne contre les Suisses*; *Description de la Suisse*; *Vie de l'ermite Nic. d'Underwald*; *Histoire de l'abbaye d'Einsiedeln*.

* BONSTETTEN (Charles-Victor de), savant distingué, né à Berne en Suisse, en 1752, et mort à Genève en 1832, devint successivement membre du grand-conseil de Berne et bailli de Nyon, et fut l'ami de l'historien Muller et du naturaliste Bonnet. On lui doit les ouvrages suivants : *L'homme du midi et l'homme du nord*; *Sur l'éducation des familles patriciennes de Berne*, Zurich, 1786, 2 parties in-8, en allemand; *Lettres sur un canton pastoral de la Suisse*, 1787, in-8, en allemand; *Voyage sur la scène des derniers livres de l'Enéide*, Genève, 1804, in-8; *Voyage dans le Latium*, in-8; *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, 1807, 2 vol. in-8; *La Scandinavie et les Alpes*, Genève, 1826, in-8; *La philosophie de l'expérience*, 1827. Tous ces derniers ouvrages sont écrits en français. A l'époque de la révolution helvétique, Bonstetten s'était réfugié dans le Holstein. Il retourna en 1801 dans sa patrie.

BONTEKOE (Corneille), hollandais, médecin de l'électeur de Brandebourg, et professeur à Francfort-sur-l'Oder, mort en 1685, à l'âge de 35 ans, laissa un *Traité sur le thé*, et un autre sur l'année climatérique. Deaux les a traduits en français en 1699, 2 vol. in-12, sous le titre de *Nouveaux Eléments de médecine*, avec la vie de l'auteur. Ses œuvres furent publiées à Amsterdam, 1689, in-4.

BONTEMS (M.-J. de CHATILLON, épouse de Pierre-Henri, trésorier des troupes), née à Paris en 1718, morte dans la même ville en 1768, avait reçu de la nature un esprit plein de grâces; une excellente éducation en développa le germe. Elle possédait les langues étrangères, et connaissait toutes les finesses de la sienne. C'est à elle que nous devons la traduction anonyme du poème anglais des *Saisons* de Thompson, 1759, in-12 : cette version est aussi exacte qu'élégante. On doit aussi à son fils un choix des poésies de Milton et de Gay, 1803, in-18.

BONTIUS (Gérard), professeur en médecine dans l'université de Leyde, sur la fin du x^v siècle, était un homme d'une profonde érudition et très-versé dans la langue grecque. Il vit le jour à Ryswick, petit village dans le pays de Gueldre. Il mourut à Leyde le 13 septembre 1599, âgé de 63 ans. Bontius est l'inventeur d'une espèce de pilules, qui de son nom sont appelées *pilula tartara Bontii* ou *pilules hydragogues* de Bontius. Les Hollandais nous en ont longtemps caché la composition; ils s'étaient même fait une loi de ne pas la rendre publique, si l'industrie de quelques médecins ne leur avait attaché ce qu'un intérêt mal entendu leur avait fait receler jusqu'alors. — * Bontius a laissé trois fils qui se sont distingués dans son art. Le plus illustre est Jacques BONTIUS, qui a laissé plusieurs ouvrages, importants pour l'histoire naturelle et la médecine des pays situés entre les tropiques. On en a publié une partie sous ces titres : *De medicina Indorum*,

Leyde, 1642, in-12, et Paris, 1646, in-4; *De India utriusque re naturali et medica*, Amsterdam, 1658, Elzevir, in-fol. Son style est correct et élégant.

* BONTOUX (Paul-Benoît-François), né le 15 novembre 1763, à Gap (Hautes-Alpes), d'une famille considérée dans le pays, se montra partisan modéré de la révolution, et fut nommé juré de la haute cour nationale en 1791. Il devint administrateur du département des Hautes-Alpes et maire de Gap. Poursuivi pendant la terreur, il contribua à chasser de cette ville les agens de Robespierre. Bontoux ayant été élu au conseil des Cinq-cents, fit rapporter plusieurs lois révolutionnaires, et provoqua le 23 mars 1796, un message au Directoire pour se plaindre de la non exécution des lois rendues contre les émigrés. Le 18 prairial an 8, (7 juin 1800), il fit prononcer le rappel des fugitifs du Haut et Bas-Rhin qui avaient quitté la France, pour se dérober aux fureurs de Saint-Just et Lebas. A l'époque de l'organisation des tribunaux, Bontoux fut nommé président du tribunal de Gap. En 1812, le mauvais état de sa santé l'obligea de demander sa retraite. Il mourut en 1814.

BOODT (Anselme Boëce de), médecin à Bruges, mort vers l'an 1634, s'est fait un nom par un traité peu connu, intitulé *De gemmis et lapidibus*, Leyde, 1636 et 1647, in-8, traduit en français sous ce titre *le parfait Joaillier, ou Histoire des pierres; composée en latin par Boodt, avec des figures d'André Toll, et traduite en français par Bachou*, Lyon, 1644, in-8. Boodt est aussi l'auteur d'un traité sur les plantes, intitulé : *Florum, herbarum ac fructuum selectionum icones et vires, pleraque hactenus ignota ex bibliotheca Olivarii Vredi J. C. Brugensis*, Francfort, 1609, et Bruges, 1640, in-4, avec le lexique de L. Vossius.

* BOON (Daniel), américain originaire de la Caroline septentrionale, où il cultivait une ferme, quitta cette province en 1769, et se dirigea avec cinq autres personnes vers une rivière qui se jette dans l'Ohio, pour y fonder un établissement. Il choisit un terrain en friche, et il y éleva une maison qu'il entourait de palissades et où il construisit d'ingénieuses fortifications pour se mettre à l'abri des attaques des Indiens. C'est ainsi que se forma, en 1775, le premier établissement de l'état de Kentucky qui renferme aujourd'hui une population d'environ 564,000 âmes. Aussitôt que Boon fut établi, il prit possession des terres environnantes dont il se fit assurer la propriété, et il transporta de la Caroline sa femme et ses filles. Quatre ou cinq familles et environ quarante hommes se réunirent à lui. Plusieurs fois il fut attaqué par des partis d'Indiens, même avant ce nouveau renfort, et toujours il se défendit avec succès. Cependant il fut surpris et fait prisonnier par une centaine d'Indiens dans un moment où il était occupé avec vingt-sept de ses compagnons à recueillir du sel. Il obtint d'abord, en promettant une rançon, qu'on ne massacrerait personne; mais pendant la route, il plut tellement à ses conducteurs, qu'ils ne voulurent plus s'en séparer, et ils consentirent à rendre la liberté à ses compagnons. Boon fut adopté par un des chefs, et traité comme membre de la tribu. Un

jour qu'il était allé avec un détachement d'Indiens faire une grande chasse, il rencontra une troupe de guerriers, peints et armés, se dirigeant vers le petit fort qu'il avait construit, appelé par les émigrés Boonsboroug. Tremblant pour le sort de sa petite colonie, il se décida aussitôt à s'échapper au risque de la vie, et au bout de quatre jours, il arriva à son habitation, n'ayant fait qu'un seul repas. Aussitôt il s'occupe de préparatifs de défense, et peu de temps après il est attaqué par une troupe de farouches Indiens qui, après d'inutiles efforts, furent obligés de se retirer, et le laissèrent depuis paisible possesseur du lieu qui portait son nom. Boon s'occupait alors de nouvelles améliorations, et sa colonie s'agrandissait chaque jour, lorsque des aventuriers jaloux de sa prospérité demandèrent qu'on examinât à quels titres il possédait les terres qu'il avait défrichées. Comme il s'y trouvait quelques défauts de forme, sans aucun égard pour les peines qu'il s'était données, soit pour créer son habitation, soit pour la défendre, il fut impitoyablement dépossédé. Blessé jusqu'au fond de l'âme d'une pareille injustice, il se retira avec un chien et son fusil dans les plaines immenses et à peine connues, où coule le Missouri, et il se bâtit une hutte sur le bord de ce fleuve pour n'avoir plus aucun commerce avec les hommes. Au commencement de 1823 on le trouva mort à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Il avait alors plus de 80 ans. Ainsi cet homme qui, par son industrie et des prodiges de valeur, était venu à bout de fonder Boonsborough, aujourd'hui ville florissante, mourut délaissé au milieu des forêts sans un ami pour le consoler et pour adoucir ses derniers instants.

BOONAERT. Voy. BONAERT.

BOONAERTS ou BONARTIUS (Olivier), jésuite, né à Ypres en 1570, mort dans la même ville, le 23 octobre 1633. Nous avons de lui : *De l'institution des Heures canoniques*, Douai, 1623 et 1634, in-8 : il s'y trouve une proposition condamnée par Alexandre VII ; *Accord de la science et de la foi*, La Haye, 1665, in-4 ; *Commentaire sur l'Ecclesiastique*, Anvers, 1634, in-fol. ; *Commentaire sur Esther*, Cologne, 1647, in-fol. Ces livres sont estimés. Ils sont écrits en latin, d'un style assez pur.

BOOT (Arnold), calviniste né en Hollande vers 1606, s'appliqua à l'étude des langues savantes et à la médecine, qu'il exerça en Angleterre et en Irlande. En 1644, il se retira à Paris, où il s'adonna entièrement aux travaux littéraires, et mourut en 1653. Il fit plusieurs ouvrages pour défendre l'intégrité du texte hébreu moderne, attaqué par le P. Morin et Jean Cappel ; mais ils leur firent peu de tort. Le P. Le Long a relevé, dans sa *Bibliothèque Sacrée* (p. 290), plusieurs bévues échappées à Boot dans ses *Animadversiones ad tectum hebraicum*, Londres, 1644. Nous avons encore de lui *Observationes medicæ*, Helmstaedt, 1664, in-4. Il a eu part à la *Philosophie naturelle réformée*, Dublin, 1641, in-4, publiée par son frère Gérard Boor, mort à Dublin l'an 1650. C'est une critique de la philosophie d'Aristote.

BOOZ, fils de Salmon et de Raab, épousa Ruth vers l'an 1173 avant J.-C. Il en eut Obed, aïeul de David.

*BORASTUS (Grégoire-Laurent), docteur en droit et en théologie, naquit à Norkœping, en Suède, vers l'année 1584. Il quitta jeune sa patrie, embrassa le catholicisme, s'engagea au service de la Pologne, alors en guerre avec la Suède, et publia plusieurs ouvrages en latin, pour appuyer les prétentions des rois de Pologne. On cite surtout, comme important et rare, celui qui a pour titre : *Causæ ob quas Carolus Gustavus Johannem Casimirum bello adoriri coactum se profiteatur, breviter limatæ et eliminatæ*, Lublin, sans date, et Dantzic, 1636. Borastus était très-savant, et possédait surtout à fond la littérature latine. Les vers qu'il mit à la tête d'une édition du *Vitis aquilonaria* de Vastorius passent pour un chef-d'œuvre de bonne latinité. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. — On doit le distinguer d'un autre suédois, nommé Etienne BORASTUS qui abandonna également sa religion et sa patrie, et qui, selon une tradition populaire de la province où il était né, joua un rôle remarquable à Rome, et devint, sinon pape, au moins cardinal.

*BORBETZY (Narsès), religieux arménien, évêque de Bitlis, mort en 1517, a laissé : une *Logique* ; *L'Explication des livres de Moïse* ; et cinquante *Sermons* ou *Homélies*, conservés en manuscrit dans la bibliothèque du roi.

BORCHOLTEN (Jean), né à Lunebourg en 1535, d'une famille noble, professa le droit romain à Rostock, à Helmstaedt. On estime encore son *Commentaire des Institutes de Justinien*, Paris, 1646, in-4. Ses autres ouvrages sont plusieurs traités sur divers points de droit, entre autres sur les *matières féodales*. Il mourut en 1594, âgé de 57 ans.

*BORDA (Jean-Charles), membre de l'académie des sciences, capitaine de vaisseau et chef de division au ministère de la marine, naquit à Dax (Landes), le 4 mai 1733, et suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna pour se livrer à l'étude des mathématiques. Il entra dans le génie militaire ; ses progrès furent assez rapides pour lui faire redouter de les interrompre. Il renonça donc pour quelque temps à la carrière du génie qui l'aurait éloigné de Paris, et entra dans les cheveau-légers. En 1756, il lut à l'académie des sciences un *Mémoire sur le mouvement des projectiles*, qui le fit associer à cette compagnie, dans laquelle il fut admis en 1764. Choisi pour aide-de-camp par le maréchal de Maillebois, il fit la campagne de 1757, et se distingua à la bataille d'Hasternbeck, rentra ensuite dans le génie, et fut employé dans les ports. Il s'occupait particulièrement de ce qui avait rapport à l'art nautique, et publia plusieurs *Mémoires* sur la résistance des fluides, et un *sur la théorie des projectiles, en ayant égard à la résistance de l'air*. Il en donna encore un d'analyse pur, où il met dans le plus grand jour les principes du calcul des variations découvert par Lagrange, et qui se trouve, ainsi que les précédents, dans le *Recueil de l'académie des sciences*. En 1767, il fut appelé au service de mer, et fit sa première campagne en 1768. Il s'embarqua, en 1771, avec Pingré, sur la frégate *la Flore*, en qualité de commissaire de l'académie pour l'examen des montres marines. Nommé

lieutenant de vaisseau en 1775, il fut chargé de déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la position des îles Canaries. Dans la guerre d'Amérique, il servit sous le comte d'Estaing, et obtint, en 1784, le commandement du vaisseau le *Guerrier*, et en 1782, le commandement d'un vaisseau de 74 canons. Il conduisit heureusement un corps de troupes à la Martinique; mais pendant qu'il était en croisière devant cette île, il fut attaqué par une escadre anglaise. Contraint de se rendre à des forces trop supérieures, il fut traité avec considération et renvoyé en France, sur sa parole. Ce fut au milieu de ses courses, en 1777, qu'il fit exécuter son *cerce à réflexion*, et qu'il fit un grand nombre d'expériences utiles. Il inventa plusieurs instruments géométriques, et donna l'idée du nouveau système des poids et mesures qui a été adopté depuis. Les écoles navales lui doivent leur fondation, et il en fut inspecteur. Ce savant doit être regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instruments exacts qu'il a donnés aux marins, que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude. C'est à lui que la marine française doit l'égalité de marche de ses vaisseaux et les plans de construction uniformes, avantage immense, d'où résulte un grand accord et une grande force dans les manœuvres, et le seul que l'Angleterre ait à nous envier dans cette partie. Borda mourut le 30 février 1799. Il conserva toute sa vie beaucoup d'influence sur les savants qui l'environnaient, et jamais il n'en abusa. Dans ses dernières années, il avait fait un travail considérable sur les réfractions, et, par une théorie savante, appuyée sur des expériences délicates et nombreuses, il avait composé une formule de réfraction qu'il croyait exacte et complète. Borda avait écrit à ce sujet un mémoire considérable qu'on n'a pas retrouvé après sa mort. Les ouvrages de Borda qui ont été imprimés séparément, sont : *Voyage fait par ordre du roi, en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe et de l'Amérique, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des côtes, îles et écueils qu'on reconnaît, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques*, par Verdun de la Crenne, Borda et Pingré, 1778, 2 vol. in-4; *Description et usage du cercle de réflexion*, 1787, in-4; *Tables trigonométriques décimales, etc., ou Tables des logarithmes, des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart du cercle en cent degrés, revues, augmentées et publiées* par Delambre, 1804, in-4, Lefevre-Gineau et Roederer ont fait l'éloge de Borda.

* BORDAGES (...), curé du village de Stancarbon, dans l'ancien diocèse de Comminges, naquit à Saint-Gaudens. Porté par l'ennui à chercher une occupation qui pût remplir tous les instants qu'il ne donnait pas aux devoirs de la religion, il fit des vers et envoya quelques pièces à l'académie des jeux floraux. Il n'obtint aucune distinction dans les concours; mais plusieurs gens de lettres lui accordèrent leur estime. En 1762, il adressa au duc de

Richelieu une églogue intitulée : *Les bergers de Cayre*. Il dédia une idylle sur la *Solitude champêtre aux yeux d'un chrétien philosophe*, à M. de Noé, évêque de Lescar, et présenta à la comtesse de Brionne, un poème sur Bagnères-de-Luchon. En 1772, les états firent imprimer son *Ode sur le débordement de la Garonne*. En 1786, il publia ses œuvres sous ce titre : *Mes ennuis, ou Recueil de quelques pièces de poésies faites pour dissiper les ennuis d'une solitude champêtre*, Amsterdam et Toulouse, 1 vol. in-8. Bordages parvint à un âge très-avancé. Il était chéri de ses paroissiens, et ils le regrettèrent sincèrement, lorsqu'il fut enlevé à leur affection. Ses ouvrages sont accompagnés de notes très-curieuses, et plusieurs archéologues les ont cités avec éloge.

* BORDE (André), d'abord chartreux, abandonna son ordre pour embrasser la médecine, et devint médecin d'Henri VIII, et membre du collège de Londres. Arrêté pour dettes, il mourut dans les prisons de cette ville en 1549. On a de lui *Manuel de santé*, 1547, et plusieurs autres ouvrages de médecine en anglais.

BORDE (Vivien la), prêtre de l'Oratoire, né à Toulouse en 1680, supérieur de la maison de St-Magloire à Paris, mourut dans cette ville en 1748. Il avait été envoyé à Rome avec l'abbé Chevalier par le cardinal de Noailles, pour les affaires de la constitution. On a de lui plusieurs écrits fort estimés par les anti-constitutionnaires : *Témoignage de la vérité dans l'Eglise*, 1714, in-12. L'auteur fit, dit-on, en trois jours, cet ouvrage, où il y a beaucoup d'imagination. Il le désavoua depuis, en adhérant à la constitution. *Principes sur la distinction des deux puissances*, 1753, in-12. Cet ouvrage, condamné par le clergé de France, renferme des principes pernicieux et destructifs de la juridiction ecclésiastique; *Retraite de dix jours*, 1755, in-12; *Conférence sur la pénitence*, in-12, petit format, ouvrage d'une morale rigide et sévère; *Mémoire sur l'assemblée prochaine de la Congrégation de l'Oratoire*, 1753, in-4.

* BORDE (Jean-Benjamin de la), premier valet-de-chambre de Louis XV, né à Paris en 1734. A la mort de ce prince, il obtint une charge de fermier-général, et sut partager son temps entre les devoirs de sa place, les sciences et les beaux-arts, qu'il cultiva avec succès. Engagé plusieurs fois dans des entreprises ruineuses, la fécondité de son imagination et la hardiesse de son génie lui faisaient trouver, comme il le dit lui-même, des ressources dans les cas les plus embarrassants. Aussi son crédit se soutint constamment, et il jouit toujours de la faveur de son maître. A l'époque de la révolution, dont il ne partagea pas les principes, il s'était retiré en Normandie, espérant y vivre paisible; mais il fut arrêté, conduit à Paris, et périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Il a laissé plusieurs ouvrages : *Choix de chansons mises en musique*, 1775, 4 vol. grand in-8; *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 1780, 4 vol. in-4, qu'il composa avec l'abbé Roussier, son ami. La partie qui traite des antiquités, présente beaucoup d'assertions hasardées et de faits controuvés; celle qui regarde la théorie musicale des Grecs est pleine de l'érudition la plus

profonde; *Tableaux topographiques et pittoresques de la Suisse*, Paris, 1780-88, 4 vol. grand in-fol., fig., ouvrage très-bien exécuté et qui commence à devenir rare. Il a été réimprimé en 13 vol. in-4. La partie historique et politique est presque toute du baron de Zurlauben; *Voyage pittoresque, ou description de la France*, Paris, 1781 et années suiv., in-fol. Cet ouvrage, qui a eu plusieurs continuateurs, a aujourd'hui 12 vol. in-fol. Il est moins estimé que le précédent; *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy*, Paris, 1781, in-8; *Mélanges de poésie dédiés à sa femme*, in-18, rare; *Lettres sur la Suisse*, par un voyageur français, en 1781, Paris, 1783, 2 vol. in-8. Elles sont remplies d'erreurs et de faussetés; *Essai sur l'histoire chronologique de plus de 80 peuples de l'antiquité*, Paris, 1788, 2 vol. grand in-4; *Histoire abrégée de la mer du Sud*, Paris, 1791, 3 vol. grand in-8 et atlas; *Voyage dans les Deux-Siciles*, traduit de l'anglais, de Swinburne, 1785, 5 vol. in-8; *Recueil de pensées et maximes*, 1791, in-18, réimprimé en 1802, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur.

BORDE (Jean-Joseph de la), Espagnol, né à Jaca en Aragon, a été souvent confondu avec le précédent, quoiqu'il ne fût pas même son parent. Ayant eu quelques désagréments dans son pays, il vint en France, où il acquit une fortune considérable et devint banquier de la cour. Il protégea les arts, et montra dans toutes les occasions un caractère généreux et bienfaisant. Sa bourse était ouverte à tout le monde. Un seigneur de la cour vint un jour le trouver, et lui dit : « Vous serez bien » étonné que, ne vous connaissant pas, je vienne » vous emprunter cent louis. — Et vous, répliqua la » Borde, vous le serez bien davantage, qu'en vous » connaissant je vous les prête. » Il périt victime de la révolution, le 18 avril 1794, à 70 ans.

* BORDE (Jean-Baptiste), jésuite, et depuis la suppression de son ordre, curé de la Collancelle en Nivernais, où il est mort en 1777, a publié le *Clavecin électrique, avec une nouvelle théorie du magnétisme et des phénomènes de l'électricité*, 1761, in-12.

BORDE (Charles). Voy. BORDES.

BORDELON (Laurent), né à Bourges en 1653, mourut à Paris en 1730, chez le président de Lubert dont il avait été précepteur. Il était docteur en théologie à Bourges; il n'en travailla pas moins pour le théâtre de Paris. On a de lui plusieurs pièces, entièrement oubliées : *Misogyne*, ou la comédie sans femmes, scènes du *Clam* et du *Coram*. *M. de Mort-en-Trousse*, etc., etc., etc. Le théâtre convenant peu à son état, il se jeta dans la morale, et la traita comme il avait fait la comédie, écrivant d'un style plat et bizarre des choses extraordinaires. De tous ses ouvrages, on ne connaît plus ni son *Mital*, ni son *Voyage forcé de Bécafort hypochondriaque*, ni son *Gomgang* ou l'*Homme prodigieux transporté en l'air, sur la terre et sur les eaux*; ni son *Titetutefnosy*; ni le *Supplément de Tasse-Roussi Friou-Titave*, etc. Il ne reste plus que son *Histoire des imaginations de M. Ouffle, servant de préservatif contre la lecture des livres qui traitent de la magie, des démoniaques, des sorciers*, etc. On l'a réimprimée en 1784. Cet Ouffle est un homme à

qui la lecture des démonographes a fait perdre la tête. Bordelon ne raconte pas ses extravagances avec le même esprit que Cervantes a mis dans le récit de celles de don Quichotte; son style est si diffus et si assommant, que les compilateurs les plus lourds trouveraient de quoi s'y ennuyer. A des imaginations vraiment ridicules, il associe des faits dont l'existence, ou du moins la possibilité, paraît être bien constatée. Bordelon disait qu'il écrivait pour son plaisir; mais il ne travaillait guère pour celui de ses lecteurs. Ayant dit un jour, que ses ouvrages étaient ses péchés mortels, un plaisant lui répliqua que le public en faisait pénitence. Ses *Dialogues des Vivants*, Paris, 1717, sont recherchés par quelques curieux, tout insipides qu'ils sont, parce qu'ils furent supprimés dans le temps sur les plaintes de quelques personnes qu'on y faisait parler.

* BORDENAVE (Toussaint), professeur royal et directeur de l'académie de chirurgie, associé de l'académie des sciences, naquit à Paris le 10 avril 1728. Son père, habile chirurgien, le destina à sa profession, et l'y prépara par des connaissances accessoires. Il fut reçu maître-ès-arts à l'âge de 22 ans, et nommé bientôt après professeur de physiologie, et ensuite directeur de l'académie de chirurgie. Il fut aussi censeur royal. Bordenave est le premier de sa profession qui soit parvenu à la dignité d'échevin de Paris. La circonstance de la naissance du Dauphin, qui eut lieu pendant son exercice, lui valut l'honneur d'être fait chevalier des ordres du roi. Il mourut d'apoplexie le 12 mars 1782. Ses principaux ouvrages sont *Essai sur la physiologie*, 4^e édit. Paris, 1787, 2 vol. in-12; *Éléments de physiologie de Haller*, traduction nouvelle, 1768, 2 vol. in-12; *Dissertation sur les anti-septiques*, 1769, in-8; *Mémoires sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies*, 1774, in-12.

* BORDERIES (Etienne-Jean-François), évêque de Versailles, naquit en 1764, à Montauban (Tarn-et-Garonne). Son père, qui exerçait la profession de pharmacien, ne négligea rien pour son éducation. Après avoir achevé ses études à Paris, au collège de Sainte-Barbe, où il eut pour compagnon de classe l'abbé Nicole, il devint professeur de ce même collège, et reçut les ordres. A la révolution il se retira en Belgique, où il fut chargé d'une éducation particulière, et lors de l'invasion française passa en Allemagne. Rentré en France vers 1795, il revint à Paris, et desservit la Sainte-Chapelle avec l'abbé Lalande jusqu'au 18 fructidor, époque à laquelle il se vit forcé d'interrompre ses fonctions. Après le concordat, désigné vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, il ne tarda pas à se faire connaître par son talent comme prédicateur. Ses sermons attiraient un grand concours de fidèles. Nommé, en 1819, grand-vicaire de Paris, il fut sacré le 27 juillet 1827, évêque de Versailles, et ne cessa d'édifier son diocèse par l'exemple de toutes les vertus et surtout celui d'une inépuisable charité. Il composa pour son église un *Catéchisme*, un *Missel* et un *Breviaire* qu'il enrichit de plusieurs *Hymnes* nouvelles. Il mourut à Versailles le 4 août 1832. Ses *Oeuvres* ont été imprimées, Paris, 1834, 4 vol. in-12.

* **BORDES** (Charles), prêtre de l'Oratoire, né à Orléans. On lui doit la publication d'un ouvrage du P. Thomassin, qu'il mit en ordre et qui est intitulé : *Traité historique et dogmatique des édits et des autres moyens spirituels et temporels, dont on s'est servi dans tous les temps, pour établir et maintenir l'unité de l'Eglise catholique*, Paris, 1703, 2 vol. in-4; le Père Bordes y ajouta un volume supplémentaire. On lui doit la *Vie* du Père Thomassin, qui se trouve en tête de son *Glossarium Hebraicum*. Il fut en outre éditeur, en 1704, du *Recueil des oraisons funèbres* de Mascaron. Il mourut en 1706.

* **BORDES** (Charles), littérateur, né à Lyon en 1731, l'un des membres les plus distingués de l'académie de cette ville, mort dans sa patrie en 1781, s'est fait connaître par un *Discours sur les avantages des sciences et des arts*, 1752, in-8 (*Voy. J.-J. Rousseau*); par des tragédies, des comédies, des odes médiocres et qui ont été réunis sous le titre d'*Œuvres diverses*, Paris, 1783, 4 vol. in-8. On lui attribue plusieurs ouvrages contre la religion et les mœurs, dont il est, au moins, fort inutile de donner ici la liste scandaleuse.

* **BORDESOLLE** (Etienne-Tardif de POMMEROUX, comte de), né à Luzeray (Berry), le 4 avril 1771, d'une famille honorable, après avoir terminé ses études au collège de Bourges, s'enrôla en 1789 dans le 2^e régiment de chasseurs. Cinq ans passés dans les grades inférieurs lui donnèrent la pratique de son arme. Aide-de-camp du général Lariboissière, son beau-frère, chef d'escadron commandant le 6^e régiment de hussards, major au 1^{er} de chasseurs, enfin colonel au 22^e, Bordesolle figura dans toutes les campagnes. Il n'est pas un champ de bataille en Allemagne, en Italie, en Espagne où il commanda le corps d'armée d'Andalousie, où il n'ait gagné quelque grade au prix de son sang. Aux talents du guerrier, Bordesolle joignait ceux de l'organisateur; il l'a prouvé par cette belle division de grosse cavalerie de la garde royale qu'il avait formée et qu'il commanda jusqu'à sa retraite en 1830. Grand dignitaire de plusieurs ordres, il siégeait à la chambre des pairs depuis 1823. Il mourut dans sa terre de Fontaine près de Senlis le 4 octobre 1837. Bordesolle nommé en 1822 commandant de l'école polytechnique, en exerça gratuitement les fonctions jusqu'en 1830.

BORDEU (Théophile de) naquit le 22 février 1722 à Iseste en Béarn, d'Antoine de Bordeu, médecin du roi à Barège, homme distingué dans son art. Le fils fut digne du père. A l'âge de 20 ans, pour parvenir au grade de bachelier dans l'université de Montpellier où il étudiait alors, il soutint une thèse *De sensu generico considerato*, qui renferme le germe de tous les ouvrages qu'il publia depuis. Des connaissances si précoces déterminèrent ses professeurs à le dispenser de plusieurs actes par lesquels on parvient à la licence. En 1746, le jeune médecin se rendit à Paris, où il s'acquit la plus grande réputation, et gagna particulièrement la confiance des dames, dont il sut captiver les bonnes grâces. Ayant pris ses licences dans cette ville en 1753, il fut nommé médecin de l'hôpital de la

Charité. Il mourut subitement la nuit du 23 au 24 novembre 1776. Une mélancolie profonde, produite, à ce que l'on prétend, par une goutte vague, précéda ses derniers jours; on le trouva mort dans son lit. La facilité avec laquelle il exerçait sa profession, son éloignement pour les remèdes, et sa confiance dans la nature, lui ont quelquefois attiré le reproche de ne pas croire beaucoup à la médecine. Mais ses doutes étaient d'autant moins blâmables, qu'il s'occupait sans cesse à rendre les ressources de son art plus certaines. Il rattachait tous les actes de l'économie vivante à une force spéciale, la *sensibilité*. Ses ouvrages sont : *Lettres sur les eaux minérales de Béarn*, 1746 et 1748, in-12; *Recherches anatomiques sur la position des glandes*, 1751, in-12; *Dissertation sur les écrouelles*, 1751, in-12; *Dissertation sur les crises*, 1753, in-12; *Recherches sur le pouls par rapport aux crises*, 1772, 4 vol. in-12; cet ouvrage, qui montre beaucoup de sagacité, a été traduit en anglais; *Recherches sur quelques points de l'Histoire de la médecine*, 1768, 2 vol. in-12; *Recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de poitrine*, 1766, in-12; *Traité des maladies chroniques*, tome premier, in-8, 1776. *Voy. son Eloge*, par Gardanne, docteur en médecine de Paris, 1777, et par Roussel, 1778.

* **BORDIGA** (Gaudence, graveur, né en 1772 à Vavallo dans la vallée de la Sessia, fut appelé par son frère Benoit à Milan, où tous deux s'appliquèrent à la gravure des cartes géographiques. L'administration française voulant faire graver la carte générale d'Italie de Baciér d'Albe, chargea les Bordiga de cet ouvrage. Sous la domination autrichienne, Gaudence fut attaché à l'*Institut géographique militaire*, avec le titre de chef et directeur de la gravure, et décoré de la médaille en or. Il publia en 1821, *la vie de Gaudence Ferrari*, in-fol., et il s'occupait de publier l'*iconographie* de ce peintre célèbre, quand il mourut à Milan le 18 janvier 1837.

BORDINGIUS (André), fameux poète danois. Ses poésies ont été imprimées à Copenhague en 1736; et elles sont d'autant plus estimées en Danemarck, que les versificateurs y sont fort rares : ce qui prévient beaucoup en faveur du génie national.

BORDONE (Paris), peintre, né vers 1500 à Trévisse en Italie, d'une famille noble, disciple du Titien, vint en France en 1558. Il y peignit François I^{er} et plusieurs dames de sa cour. Les récompenses furent proportionnées à ses talents. Il se retira à Venise, et s'y procura une vie heureuse par ses richesses et son goût pour tous les beaux-arts. La galerie du Palais-Royal possédait une *Sainte-Famille* de Bordone. Son tableau le plus estimé est celui de *l'Aventure du Pêcheur* (l'anneau de saint Marc), qu'il peignit pour les confrères de l'école de Saint-Marc. Il revint à Paris, où il mourut vers l'an 1570.

* **BORDONIO** (Joseph-Antoine), jésuite, né à Turin en 1682, entra dans la compagnie en 1696. Ses dispositions étaient si heureuses, qu'après deux ans de noviciat, on le trouva capable d'enseigner les belles-lettres. On l'envoya d'abord à Pignerol, ensuite à Gênes, et de là à Turin pour y enseigner

la rhétorique. Ayant prononcé ses vœux, il fut choisi par le marquis de Saint-Trivié, ambassadeur en Angleterre, pour chapelain de l'ambassade. A son retour à Turin, il professa la théologie pendant plusieurs années, et dirigea l'exercice de la *bonne mort*, qui venait d'être institué, jusqu'à la fin de sa vie, en 1742. On a de lui les ouvrages suivants : *Beatus Aloysius Gonzaga, de morte triumphator*, Pignerol, 1700, drame en vers latins, œuvre de la jeunesse de Bordonio; *la Liguria in pace scherzo pastorale*, Gênes, 1702, in-4; *l'Eduino*, pastorale, 1705, in-4, pour un exercice de collège; *Discorsi per l'esercizio della buona morte*, Venise, 1749-1751, 3 vol. in-4, 2^e édition, ouvrage distingué parmi les livres ascétiques italiens.

BORE (Catherine de), fille d'un simple gentilhomme, était religieuse du couvent de Nimptschen en Allemagne, à 2 lieues de Wittemberg, lorsqu'elle quitta le voile avec huit autres religieuses pendant les troubles suscités dans l'Eglise par Luther. On prétend que ce fut Léonard Cope, sénateur de Torgaw, qui les porta à prendre cette résolution. Elles exécutèrent ce projet un jour de vendredi saint. Luther prit la défense de ces religieuses et de Léonard Cope, et publia une Apologie pour justifier leur apostasie. Catherine de Bore, retirée à Wittemberg, y vécut, dit-on, assez librement avec des étudiants de cette université. Luther l'épousa deux ans après, en 1526, fort brusquement, soit pour faire dépit aux catholiques, soit plutôt pour satisfaire sa passion et pour étouffer les cris du public. Catherine n'avait alors que 26 ans. Elle joignait aux agréments de la figure une coquetterie amusante. Le réformateur, beaucoup plus vieux qu'elle, en fut aimé, comme s'il eût été dans son printemps. Son caractère était cependant peu propre à faire des heureux. Hautaine, ambitieuse, magnifique au dehors, averse dans son domestique, elle avait l'orgueil de la noblesse allemande, et les petitesse de son sexe. Elle mourut en 1552, âgée d'environ 55 ans. Frédéric Meyer a donné sa *Vie* en 1 vol. in-4, dans laquelle, malgré les efforts de l'auteur panégyriste, on démêle sans peine les vices de cette moniale, et de l'hérésarque son prétendu époux.

BORÉE, fils d'Astrée et d'Héribée, l'un des quatre principaux vents, enleva Orithye fille d'Erechthée. Il en eut deux fils, Calais et Zéthès. La fable raconte que s'étant transformé en cheval, il procura à Dardanus, par cette métamorphose, douze poulains d'une telle légèreté, qu'ils couraient sur les épis sans les rompre, et sur la surface de la mer sans enfoncer. Les poètes le peignent en enfant ailé, avec des brodequins, et le visage couvert d'un manteau. C'était le vent du septentrion.

BOREL (Pierre), né à Castres en 1620, médecin ordinaire du roi, associé de l'académie des sciences pour la chimie, mourut en 1689, et selon d'autres en 1678. On a de lui : *De vero Telescopii inventore*, La Haye, 1651, in-4; *Les Antiquités de Castres*, imprimées dans cette ville en 1649, in-8; ce livre est rare; *Trésor des recherches et des antiquités gauloises*, Paris, 1655, in-4. Ce répertoire des vieux mots et des vieilles phrases de la langue française, est estimé et consulté. On le trouve à la fin de la

dernière édition du *Dictionnaire étymologique de Ménage. Historiarum et observationum Medico-Physicarum Centuriæ quinque*, Paris, 1676, in-8; *Bibliotheca Chimica*, Paris, 1634, in-12.

** BOREL DE BRETIZEL (Durand), magistrat, né en 1764, à Beauvais, était fils du lieutenant-général du bailliage de cette ville, et lui succéda dans cette place aussitôt qu'il eut l'âge fixé par les lois. A l'époque de la convocation des états-généraux, il remplit l'emploi de secrétaire de la chambre de la noblesse du Beauvoisis, et fut chargé de la rédaction des cahiers du bailliage. Nommé commissaire du roi près du tribunal d'instance de Beauvais, il concourut à l'organisation du nouvel ordre judiciaire et des municipalités dans le département de l'Oise; il n'en fut pas moins arrêté avec toute sa famille sous le régime de la terreur, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Elu peu de temps après membre du conseil des Cinq-cents, il y fit preuve de sagesse, de modération, et plus d'une fois de courage dans ces temps encore si difficiles. A la réorganisation des tribunaux (avril 1800), il fut nommé conseiller à la cour de cassation. Pendant 38 ans il remplit cette place avec assiduité et distinction. Plus d'une fois, pendant cette longue magistrature, il fut appelé à d'autres devoirs. Deux fois élu à la chambre des députés, en 1817 et 1823, chef du conseil de Mgr. le duc d'Orléans en 1829, il sut satisfaire à ses diverses fonctions, sans laisser jamais en souffrance ses fonctions principales. Une année environ avant la fin de sa vie, croyant ne pouvoir plus les remplir comme par le passé, il les résigna, et mourut à Paris le 1^{er} mai 1839. Une piété vive, sincère, invariable en tous les temps, a honoré et souvent consolé sa vie. Son concours actif et bienfaisant était acquis à plusieurs œuvres pieuses, notamment à celle qui ouvre à l'expiration de leur peine, une maison de refuge et de réhabilitation morale aux jeunes condamnés, et à l'œuvre de la propagation de la foi, occupée à éclairer l'ignorance, cette grande source de l'impiété. Scrupuleux observateur de ses devoirs religieux, il les pratiquait sans faste, mais sans respect humain. Austère, mais pour lui seul, indulgent pour les autres, il était de ces hommes qui font aimer la religion en la montrant ce qu'elle est : jamais il ne la sépara de la charité, cet élément essentiel du sentiment chrétien. Borel de Bretizel était commandeur de la légion-d'honneur.

BOREL. Voy. BORREL.

BORELLI (Jean-Alphonse), napolitain, né en 1608, professeur de philosophie et de mathématiques à Florence et à Pise, mort à Rome en 1679, auteur d'un traité estimé *De motu animalium*, Rome, 1680 et 1681, 2 vol. in-4, plusieurs fois réimprimé, et d'un autre, *De vi percussiois*, Leyde, 1686, in-4, où l'on trouve des observations curieuses et des vues neuves. C'est dans cet ouvrage qu'il tenta, mais avec très-peu de succès, de réduire à une démonstration exacte, les théorèmes de la physiologie, sur laquelle est fondée la médecine. Du reste, il y a dans ces deux ouvrages d'excellentes observations, dont les physiciens de ce siècle ont profité très-souvent sans citer la source : genre d'ingratitude qui accom-

mode si bien la vanité, et qui honore si peu la science. Quoiqu'il eût part aux bienfaits de la reine Christine qui l'avait appelé à Rome, il mourut assez pauvre, et augmenta la longue liste des savants auxquels la fortune a manqué, ou qui n'ont pas eu le talent de bien user de ses dons.

** BOREZ (Antoine), capucin, plus connu sous la nom de Père DENIS, né à Barcelone en mars 1769, à 18 ans embrassa la règle de St.-François dans sa ville natale, et ne tarda pas à se faire remarquer de ses supérieurs par sa modestie et son application à ses devoirs. Les fonctions si pénibles de missionnaire apostolique n'étaient point au-dessus de son zèle; elles lui furent confiées en 1799, et, pendant vingt ans, il parcourut les royaumes de l'Espagne, prêchant et catéchisant avec la ferveur d'un homme qui sent l'importance de l'apostolat. Chargé depuis de la direction de divers couvents de son ordre, dans tous il se fit aimer par ses qualités et vénérer par ses vertus. Chassé d'Espagne, en 1833, avec la plupart de ses confrères, il vint demander un asile à la France et s'établit à Nîmes; où, pendant trois ans, il fut un sujet d'édification pour les âmes pieuses, et mourut en 1838, à l'âge de 67 ans.

* BORGHÈS ou BOURGEOIS (Jean), docteur en médecine, et professeur de mathématiques à Groningue, né à Wester-Witwert, village du territoire des Ommelandes, près de Groningue, le 13 juin 1618; reçu docteur en médecine à Angers, en 1643; mort à Groningue le 22 novembre 1632, dans sa 35^e année. Il s'était rendu si habile dans les mathématiques que, devenu aveugle en 1642, il ne cessa pas pour cela de les enseigner en public avec la même facilité et la même assiduité. On a de lui : *Disputatio de catarrho*, Angers, 1643, in-4; *Oratio de Mercurio*, Groningue, 1646, in-4. — Un autre BORGHÈS (Jean), ou *Borghesius*, né à Houplines, dans la Flandre française, le 8 novembre 1362, a donné une traduction latine, avec des notes, du livre de Laurent Joubert, *De vulgi erroribus*, Anvers, 1600, in-8; une traduction du Traité de Démétrius Pépagomène, *De podagrâ*, St.-Omer, 1619, in-8; cette version latine fut faite sur la version française de Frédéric Jamot; *Præcepta et sententiæ insigniores de imperandi ratione ex operibus Francisci Guicciardini collecta*, Anvers, 1587, in-12. — Un troisième BORGHÈS (Jean), né vers 1392, mort à Maubeuge le 29 mars 1633, a laissé quelques ouvrages de piété, dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Paquot; deux sont remarquables par leurs titres : *Cato major, christianus, sive de senectute christiand libellus*, Douai, 1633, in-12; *Lælius emendatus, sive de amicitia christiand*, Douai, 1637, in-12.

** BORGHÈSE ALDOBRANDINI (le prince Camille), naquit à Rome le 19 juillet 1775, d'une ancienne et illustre famille qui a donné à l'Eglise un pape (Paul V), et plusieurs cardinaux. Le père, le prince Marie-Antoine, connu par son amour pour les arts, avait dans toutes les circonstances manifesté son antipathie pour la révolution française; le fils au contraire en adopta les principes, et lors de l'entrée des Français en Italie, il prit du service dans leurs armées et donna dans toutes les occasions des

preuves de son attachement au général Bonaparte. Après le 18 brumaire, il vint à Paris, épousa en 1803 Pauline, sœur du 1^{er} consul (*Voy. l'art. suiv.*), et en 1805 fut fait prince français. A la reprise des hostilités contre l'Autriche, il fut nommé chef d'escadron de la garde impériale. En 1806, il fut créé duc de Guastalla et fit la campagne contre les Prussiens et les Russes. Devenu l'année suivante gouverneur général des Provinces au-delà des Alpes, il établit sa résidence à Turin et se concilia l'affection des habitants. Après les événements de 1814, il remit le Piémont aux Autrichiens, et se retira d'abord à Rome, puis, abandonnant la jouissance de ses palais à la princesse Pauline, vint habiter Florence, où il mourut le 10 avril 1832, laissant une immense fortune à son frère dont l'article suit; il avait vendu 13 millions à l'Empereur le riche musée de la villa Borghèse.

BORGHÈSE (Marie-Pauline, princesse de), deuxième sœur de Napoléon, naquit à Ajaccio en Corse, le 20 octobre 1780; et fut célèbre par sa beauté avant d'être connue comme sœur d'un souverain. Elle épousa d'abord le général Leclerc dont elle eut un fils, et l'accompagna dans son expédition de Saint-Domingue. Au milieu des périlleuses vicissitudes de cette guerre lointaine, elle déploya un grand courage, et voulut partager les dangers de son mari. Après sa mort elle revint en France, et peu de temps après fut mariée par Napoléon à Camille Borghèse, un des princes les plus riches de l'Italie. Mais, ce qui arrive souvent dans ces unions formées par la politique, les époux ne purent se convenir. Elle eut quelque temps après la douleur de perdre son fils qui mourut à Rome. Revenue plus tard en France, elle témoigna une sorte d'antipathie pour l'impératrice Marie-Louise, devant laquelle sa fierté refusa de se courber, et malgré la tendre affection que Bonaparte lui portait, elle fut exilée de la cour. Cette disgrâce lui permit de se livrer avec plus de liberté à son goût pour la dissipation, et elle oublia facilement au milieu des plaisirs de son palais de Neuilly les grandeurs dont elle aurait pu jouir à Paris. Elle était encore dans la disgrâce de l'empereur, lorsqu'il fut contraint d'abdiquer en 1814. Pauline accourut pour consoler son frère, et partagea même son exil de l'île d'Elbe. Après le débarquement de Napoléon à Cannes, elle lui envoya de Rome où elle était retournée, ses plus belles parures de diamant, qui tombèrent après la bataille de Waterloo, au pouvoir des alliés. Fixée à Rome où le prince de Borghèse lui laissait la jouissance de tous ses palais, elle réunissait autour d'elle une brillante société dont elle faisait les délices. Cependant des chagrins, et le souvenir d'un frère que, malgré ses instances, elle n'avait pu revoir, minaient sa santé, et elle se vit forcée d'aller respirer à Pise un air plus pur. Son mari la fit prier de venir le rejoindre à Florence, et elle accourut dans cette ville où elle mourut de consommation le 9 juin 1825.

** BORGHÈSE ALDOBRANDINI (le prince François), frère de Camille, né à Rome le 9 juin 1776, prit du service dans les armées françaises, se distingua à la bataille d'Austerlitz et, nommé colonel

du 1^{er} régiment de carabiniers, fit à la tête de ce corps les campagnes d'Allemagne de 1806 à 1809. Blessé à Wagram, l'empereur le nomma général de brigade et son premier écuyer. Au retour des Bourbons il obtint la permission de résider en France et s'établit à Paris qu'il ne quitta qu'en 1832, pour aller recueillir la riche succession que lui laissait son frère. Il usa noblement de cette grande fortune, fit dessécher le lac Gabino, et recréa comme par enchantement le musée Borghèse, « tant l'Italie semble inépuisable de chefs-d'œuvre. » Valery (*Voy. ce nom*) en a donné une rapide et chaleureuse esquisse dans son *Voyage en Italie*, iv. 214-16. Le prince François mourut à Rome le 20 mai 1839.

BORGHESI (Paul-Guidotto), peintre et poète italien, né à Lucques, avait 14 talents ou métiers. Il n'en mourut pas moins dans une extrême misère, en 1626, à 60 ans. L'envie le tourmentait autant que l'indigence. Jaloux du Tasse, il crut faire tomber sa *Jérusalem délivrée*, en composant un autre poème, où il prenait le genre, la mesure, le nombre des vers, enfin les rimes même de son rival. Il ne lui manquait plus que le génie. Il intitula son ouvrage, qui est, dit-on, resté manuscrit : *La Jérusalem ruinée*. Il n'eut pas plus de succès que le *Lutrigot*, parodie du *Lutrin* de Boileau, par Bonnacorse. *Voy. BONNACORSE*.

** BORGHI (Joseph), littérateur distingué, né en 1790, à Bibiéno dans le Piémont, embrassa l'état ecclésiastique et perfectionna ses études littéraires par la fréquentation des savants. Il fut pourvu de différents bénéfices et mourut commandeur du couvent des capucins de Saint-Caliste à Rome, en 1847, à 57 ans. Il était lié d'une étroite amitié avec le célèbre Monti auquel il a dédié la traduction complète en vers des *Odes* de Pindare. Cette traduction imprimée à Florence, 1824, in-8, et réimprimée à Milan, 1825, et Florence, 1827, passe pour la meilleure que les Italiens aient de ce grand poète. Borghi avait publié séparément à Pise en 1822 celle des *Isthmiques*, et ce fut l'accueil que cet essai reçut des littérateurs et des savants qui l'encouragea à poursuivre la tâche difficile qu'il avait entreprise. Indépendamment de plusieurs ouvrages peu connus en France, on doit à Borghi une traduction italienne du *Voyage de Stedmann à Surinam*, Milan, 1818, 4 vol. in-12; le quatrième contient la description des parties de la Guyanne que Stedmann n'a point visitées et forme un supplément très-intéressant à ce voyage.

BORGHINI (Vincent-Marie), né à Florence en 1515, d'une famille noble, se fit bénédictin en 1532 (1). Il fut un des réviseurs choisis pour la correction du *Décameron* de Boccace, ordonnée par la congrégation de l'*Index*, et exécutée dans l'édition de Florence, 1575, in-8. Mais son ouvrage le plus connu, et qui lui a fait le plus d'honneur, est celui qui a pour titre : *Discorsi istorici di M. Vincenzo Borghini*, imprimé à Florence, 1584 et 1585, en 2 vol. in-4, et réimprimé dans la même ville en 1753, avec des remarques. Il y traite de l'origine de Florence, et

de plusieurs points intéressants de son histoire, de ses familles, de ses monnaies, etc. Borghini mourut en 1580, après avoir refusé par humilité l'archevêché de Pise, qui lui fut offert quelque temps avant sa mort. Il fut pendant 30 ans directeur de l'hôpital de Sainte-Marie des Innocents qu'il administra avec beaucoup de zèle et de désintéressement. — Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain, du même nom, et probablement de la même famille (*Raffaello BORGHINI*), auteur de plusieurs Comédies, et d'un traité sur la peinture et la sculpture, assez estimé, sous le titre de *Riposo della Pittura, e della scultura*, publié à Florence en 1584, in-8, et 1730, in-4.

BORGIA (César), duc de Valentinois, second fils naturel d'Alexandre VI et de Vannozza, fut élevé par son père à la dignité d'archevêque de Valence, et à celle de cardinal. Il se montra digne de lui, par sa passion pour Lucrèce sa sœur, et par le meurtre de son aîné Jean Borgia, devenu son rival, qu'on trouva percé de neuf coups d'épée en 1497. César passa, après ces forfaits, de l'état ecclésiastique au séculier. Louis XII, qui s'était ligué avec ce scélérat pour la conquête du Milanais, le fit duc de Valentinois, et lui donna en mariage Charlotte d'Albret, qu'il épousa malgré sa qualité de diacre, sur la dispense que lui en donna son père. Borgia, soutenu par les troupes du roi de France, se rendit maître des meilleures places de la Romandiole, prit Imola, Forlì, Faenza, Pezaro et Rimini, s'empara du duché d'Urbino et de la principauté de Camérino. Les principaux seigneurs italiens s'unirent contre cet usurpateur. César ne pouvant les réduire par la force, employa la perfidie. Il feint de faire la paix avec eux, les attire à Sinigaglia, les enferme dans cette place et se saisit de leurs personnes. Vitelli Oliverotto da Fermo, Jean des Ursins et le duc de Gravina, furent étranglés. Le cardinal des Ursins, partisan de ces infortunés, est conduit au château Saint-Ange. On l'y oblige de signer un ordre, pour faire livrer au duc de Valentinois toutes les places de la maison des Ursins; il n'en mourut pas moins par le poison. Un autre cardinal qu'Alexandre avait fait passer par toutes les charges les plus lucratives de la cour de Rome, fut trouvé mort dans son lit; et Borgia recueillit sa succession qui montait à plus de 80 mille écus d'or. Après la mort de son père, César perdit la plupart des places qu'il avait conquises par sa valeur et par sa perfidie. Ses ennemis manquèrent de le massacrer sous Pie III; la protection du roi de France lui sauva la vie. Le duc de Valentinois l'en remercia en quittant son parti. Jules II, successeur de Pie, le fit mettre en prison à Ostie, jusqu'à ce qu'il eût rendu les places qui lui restaient encore. Il lui permit ensuite de se rendre auprès de Gonzalve de Cordoue, qui l'envoya en Espagne, où on l'enferma. César s'étant évadé de sa prison, se réfugia vers Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frère. Il se mit à la tête de son armée, contre le connétable de Castille. Il alla mettre le siège devant le château de Viane, et y fut tué le 12 mars 1507 (*Voy. ALEXANDRE VI*). Ce scélérat avait de la bravoure, de la souplesse et de l'intrigue; mais un seul de ses attentats suffirait pour flétrir la

(1) Borghini était un des plus savants florentins de son temps. Le grand-duc Cosme le choisit pour son vice-président dans la célèbre académie del *Disegno*, et le Tasse le consultait sur ses ouvrages.

mémoire du plus grand homme. Il avait pris pour devise, *Aut Cæsar, aut nihil*. Ce qui donna lieu à un poète de faire ce distique :

*Borgia Cæsar erat factis et nomine Cæsar ;
Aut nihil aut Cæsar, dixit ; utrumque fuit.*

* BORGIA (Jérôme), neveu du précédent, né à Naples, fut fait évêque de Massa en 1544, et mourut en 1549 ; il cultiva avec succès la poésie latine. Le *Recueil* de ses Poésies a été publié à Rome en 1525.

BORGIA ou BORJA (François), prince de Squillace dans le royaume de Naples, fils de Jean Borgia, comte de Ficalho, descendait par sa mère des rois d'Aragon. Il fut gentilhomme de la chambre de Philippe III, qui le nomma vice-roi du Pérou, en 1614. Le prince Borgia contribua, par ses talents et son aménité, à la civilisation de cette belle province du Nouveau-Monde ; et après la mort de Philippe III, il revint en Espagne et se délassa des travaux d'une longue administration, par la culture des lettres et de la poésie. Il n'excella dans aucun genre ; mais il dut à ses liaisons avec les frères Argensola, le goût de la bonne littérature et l'éloignement de l'affectation et de la boursoufflure qui commençaient à dominer chez ses compatriotes. On trouve dans les ouvrages du prince Borgia une simplicité gracieuse, autant que peut le comporter le génie espagnol ; et sans lui donner le titre de *Prince des poètes*, que lui décernèrent les flatteurs, on ne saurait lui refuser une place honorable parmi les bons littérateurs de son temps. On distingue ses *Eloges*, ses *Elégies* et surtout ses *Romances lyriques*. Il a laissé encore, *Napoles recuperanda por el rey don Alonso*, poème historique, Saragosse, 1654, in-4 ; *Oraciones y meditaciones de la vida de Jesu Christo*, Bruxelles, 1661, in-4. Le prince Borgia mourut dans un âge avancé et dans de grands sentiments de piété le 26 septembre 1658. Il avait toute sa vie montré un sincère attachement pour la religion.

* BORGIA (Alexandre), de la même famille que le précédent, né à Velletri, en 1682, fut d'abord évêque de Nocera, puis archevêque de Fermo, où il mourut le 14 février 1764. On lui doit : *Vita di san Geraldo*, Velletri, 1698, in-8 ; *Istoria della chiesa e città di Velletri, in quattro libri*, Nocéra, 1723, in-4 ; *Concilium provinciale Fermanum*, ann. 1726, Fermo, 1727, in-4 ; *Vie du pape Benoît XIII*, Rome 1741, en latin ; des *Lettres* recueillies par Muratori, des *Homélies*, et autres ouvrages dont on peut voir le détail dans Catalani, *De ecclesia Fermana*, Fermo, 1782.

* BORGIA (Etienne), cardinal, neveu du précédent, naquit à Velletri le 3 décembre 1751, et fut élevé auprès de son oncle qui, découvrant en lui les plus heureuses dispositions, s'appliqua à les cultiver. Le jeune Borgia manifesta de bonne heure un goût très-vif pour l'étude des antiquités et y fit de si rapides progrès, qu'il fut reçu à 19 ans membre de l'académie Etrusque de Cortone. Il acquit en peu de temps une collection très-riche d'objets rares en médailles, manuscrits et monuments antiques, dont il forma dans son palais de Velletri, le musée le plus précieux peut-être que

jamais particulier ait possédé. S'étant fixé à Rome, il fut distingué par Benoît XIV, qui le nomma gouverneur de Bénévent. Il montra dans le cours de son administration une sagesse supérieure, et sut préserver ce duché de la disette qui, en 1764, affligea le royaume de Naples. En 1770, il fut nommé par le pape Clément XIV, secrétaire de la propagande, et il s'acquitta de cette place avec un zèle toujours actif. Son penchant autant que son devoir lui fit consacrer tous ses soins à étendre les missions et à les faire fleurir. La nécessité de correspondre avec les missionnaires répandus dans les climats les plus éloignés lui fournit l'occasion d'enrichir son musée des manuscrits, médailles, statues, idoles et monuments de tout genre de ces divers pays ; chaque missionnaire qui revenait à Rome, ou qui y donnait des nouvelles de l'état de sa mission, ne manquant pas d'apporter avec lui où d'envoyer tout ce qu'il avait pu recueillir de plus curieux. Les vertus et le mérite de Borgia étaient dignes de la pourpre. Elle lui fut accordée par Pie VI, qui le promut au cardinalat en 1789. L'inspection des enfants trouvés lui fut confiée, et ces établissements si utiles par eux-mêmes le devinrent davantage par la sage réforme, et les maisons de travail qui furent établies. En 1797, le torrent révolutionnaire commençait à gagner jusque dans Rome ; le souverain pontife ne crut pouvoir confier le gouvernement de cette ville en de meilleures mains qu'en celles du cardinal Borgia. Il lui remit la dictature de sa capitale en lui adjoignant deux autres cardinaux. En effet il parvint par sa fermeté, sa sagesse et sa prudence, à prendre un tel ascendant sur les esprits, que Rome conserva sa tranquillité et ne fut souillée d'aucun crime jusqu'au 15 février 1798, époque où l'arrivée de l'armée française exalta le parti populaire qui se constitua en république. Le cardinal, arrêté d'abord, ne fut remis en liberté qu'avec ordre de sortir des états romains. Il se retira à Libourne, et ensuite à Venise et à Padoue, où il employa ses loisirs à réunir les gens de lettres, et s'occupa avec zèle des missions dont il espérait le plus grand bien. Il organisa par l'autorisation de Pie VI une nouvelle propagande, et parvint à envoyer en peu de mois 15 nouveaux apôtres de la foi aux extrémités du monde. En 1800, il rentra à Rome à l'exaltation de Pie VII, et succéda au cardinal Zelada dans la charge de recteur du collège romain. Lorsque le pape vint en France en 1804, il le suivit malgré son grand âge et la rigueur de la saison. Son projet était d'y rétablir des missions ; mais une maladie grave l'arrêta à Lyon et il y mourut le 25 novembre 1804, laissant après lui des regrets que méritaient son zèle pour la religion, ses vertus, ses talents et l'affabilité de son caractère. Son musée était constamment ouvert à tous les savants, et le cardinal s'empressait d'indiquer à celui qui y recourait les objets dont il avait besoin pour son travail. Il se chargeait souvent des frais d'impression, et toujours des frais de gravure de planches. On l'a vu vendre de la vaisselle d'argent, et jusqu'aux boucles de ses souliers, pour faire l'acquisition de quelque morceau curieux, ou pour faire imprimer une dissertation. Nous avons déjà parlé

de ses connaissances comme antiquaire; il est en outre auteur de plusieurs ouvrages de critique et d'érudition peu connus hors de l'Italie. Les titres sont : *Monumento di papa Giovanni XVI*, Rome, 1750; *Breve istoria dell' antica città di Todino nell' Umbria, ed esatta relazione delle ricerche fatte sulle sue rovine*, Rome, 1751, in-8; *Breve istoria delle città di Benevento*, 1763, 1764, 1769, 3 vol. in-4; *Vaticana confessio B. Petri, chronologicis testimoniis illustrata*, ibid., 1776, in-4; *Breve istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle due Sicilie*, ibid., 1788; *Histoire maritime des états du saint Siège*, non achevée. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi a écrit sa vie sous le titre de *Synopsis vite Stephani Borgiæ*, Rome, 1805, in-4. On en trouve un extrait dans le Magasin encyclopédique.

* BORGIA (saint François de). Voy. FRANÇOIS.

** BORIE (Pierre-Rose-Ursule DUMOULIN), évêque nommé d'Acanthe, né le 20 février 1808, à Cors, village de la paroisse de Beynat, diocèse de Tulle, fut élevé par un oncle paternel, prêtre vénérable, qui avait confessé la foi dans les jours mauvais de la France. Après avoir terminé avec succès ses études au collège de Beaulieu, il entra en 1826 au séminaire de Tulle, où il forma le projet de se dévouer à l'œuvre des missions. Son cours de théologie achevé, il vint en 1829 à Paris, et passa 43 mois au séminaire des missions étrangères. Trop jeune encore pour recevoir la prêtrise, son ordination devait avoir lieu pendant le voyage à Pondichéry; mais il reçut de Rome une dispense d'âge et fut ordonné à Bayeux. Il s'embarqua au Havre, le 1^{er} décembre 1830, pour se rendre à Macao (Chine), dans la procure des prêtres français, et de là au Tong-King, où il arriva le 15 mai 1832, non sans avoir couru plus d'un danger. La langue annamite lui offrit peu de difficultés; au bout de trois ou quatre mois il put entendre les confessions, prêcher, faire les catéchismes et remplir toutes les fonctions de son ministère, dont il s'acquittait avec un grand zèle et une haute intelligence. Il ne tarda pas à gagner l'affection des naturels qui lui témoignaient la plus grande vénération; mais huit mois après son installation la persécution commença, et obligé de rester caché presque continuellement, il eut à supporter toutes sortes de privations. Chargé ensuite seul de la conduite du Binh-Chinh ou Bô-Chinh, province du Tong-King, près de la mer et limitrophe de la Cochinchine, dont elle est séparée par le fleuve Giank, il s'y rendit le 25 juillet 1833. A toutes les souffrances que la persécution lui causait, vint se joindre le délabrement de sa santé, si grand qu'en 1834 il croyait sa fin prochaine, ce qui ne l'empêcha pas de remplir son saint ministère avec le même zèle. L'année suivante, Dieu lui rendit la santé; au mois de juin 1836, il avait visité toutes les chrétientés de son vaste district, même celles des montagnes, lorsque la trahison le fit tomber entre les mains de ses ennemis. Arrêté et conduit en prison, c'est pendant le cours de sa captivité qu'il apprit son élection à l'évêché d'Acanthe. Il parut plusieurs fois devant le tribunal des Mandarins, montrant toujours la plus grande fermeté;

en vain on le soumit à la question et aux traitements les plus cruels, il ne cessa de protester de son attachement à la religion chrétienne, et le 24 novembre 1838 il couronna sa vie de la mort glorieuse des martyrs. Ses restes mortels ont été rapportés en France, le 3 août 1843, et reposent, avec ceux d'autres martyrs, au séminaire des missions étrangères, à Paris, dans un lieu destiné à recevoir ces précieux dépôts. Là se voient quelques-uns des instruments de son supplice, entre autres, la lourde cangue qu'il portait jour et nuit dans sa prison. Un prêtre du diocèse de Tulle a publié *La Vie de M^r. Borie*, St.-Germain-en-Laye, 1844, in-12. Ce volume renferme un très-grand nombre de *Lettres* du saint martyr, dans lesquelles il raconte, avec une touchante simplicité, les différentes phases de sa vie apostolique.

* BORIE-CAMBORD (Jean), Conventionnel, était avocat au commencement de la révolution : il devint administrateur du département de la Corrèze, qui le députa, en 1791, à l'Assemblée législative, où il se fit peu remarquer. Il passa ensuite à la Convention et y fut chargé de l'examen des comptes. Il commença dès lors à montrer un républicanisme ardent : il appuya de tout son pouvoir les premières dénonciations portées contre le général Custines. Dans le procès du roi il vota pour la mort sans sursis et sans appel au peuple : il se montra partisan des mesures les plus violentes, notamment contre les pros crits du 31 mai et les prêtres insermentés. Borie se rendit à l'armée du Rhin, en qualité de commissaire de la Convention dans le mois du juillet 1793. Envoyé en mission dans les départements du Gard et de la Lozère, il se montra le digne émule des Carrier, des Lebon et des Mangnet, et fit répandre à grands flots le sang des catholiques et des protestants. Il contraignit même les parents de ceux qu'il faisait assassiner, de danser avec lui et ses sicaires, autour de l'instrument du supplice. Poursuivi par la clameur publique, il fut mis en accusation comme fauteur des troubles du 1^{er} prairial an 3 (20 mai 1795) qui coûtèrent la vie au député Ferraud; mais il fut compris dans l'amnistie du 4 brumaire an 4 (20 octobre 1796). Nommé juge au tribunal civil de Coignac, il en exerça les fonctions pendant plusieurs années. Il est mort en 1805, à Sarlat (Dordogne), où il s'était retiré.

BORIES (Jean François-Louis LE CLERC), chef de la conspiration militaire dite de la Rochelle, né en 1795 à Villefranche (Aveyron), entré au service dans le 45^e de ligne en 1816, était parvenu au grade de sergent-major, lorsque ce corps vint tenir garnison à Paris en 1821. Affilié promptement aux *Carbonari* les plus influents, Bories se fit assez remarquer pour être nommé député à la vente centrale. Il eut des rapports avec Berton dont la tentative dans la Vendée devait donner le signal de l'insurrection. Pour faciliter ce résultat, d'autres sous-officiers du 45^e, notamment Raoulx, Goubin et Pommier, travaillèrent avec lui sous les auspices de la vente centrale, à préparer les soldats à un grand changement. Le départ du régiment pour la Rochelle coïncidant avec celui de Berton pour l'Ouest,

semblait favoriser le succès de l'entreprise. Mais les choses ne marchaient point au gré de ses désirs, rien ne se préparait dans les villes sur lesquelles on avait compté, et le 45^e arriva à sa destination le 12 février sans que les conjurés eussent rencontré l'occasion de faire éclater leurs projets. Mis en prison dès le premier jour de son arrivée pour une faute commise pendant la marche, Bories qui sentait la nécessité de se mettre promptement en rapport avec les conjurés de la ville, obtint du concierge à force d'instances de sortir une fois accompagné d'un gardien : il profita de ce moment de liberté pour remplir une partie de son but et transmettre à Goubin ses pouvoirs avec des instructions particulières. Cette sortie fut remarquée et commença à inspirer de la défiance. Dans le même temps plusieurs entrevues eurent lieu entre des militaires du 45^e et des habitants de la Rochelle ; un commissaire du comité directeur arriva sur les lieux, et Goubin se mit aussitôt en rapport avec cet agent. Berton désigné pour commander le mouvement ne tarda pas à paraître, et le 10 mars, après beaucoup d'hésitation, il fut décidé qu'on devait agir. C'est alors que le colonel du 45^e fit arrêter Goubin devenu suspect par ses démarches multipliées, puis Pommier qui l'avait de suite remplacé auprès du commissaire de Paris, et un autre sous-officier du même régiment. Des perquisitions faites immédiatement dans les chambres des prisonniers et des personnages soupçonnés, ayant amené la découverte de poignards, de cartouches à balle et d'autres objets suspects, quelques autres incarcérations eurent encore lieu, et dès lors le complot privé de ses chefs fut anéanti. Bories et ses amis avaient passé trois mois dans les prisons de la Rochelle où l'affaire devait d'abord se juger, lorsque la cour royale de Paris en évoqua la connaissance. Bories chercha à expliquer les faits qui lui étaient reprochés en transformant la vente en une association philanthropique. Ce système de défense ne put prévaloir, et le jury prononça le 6 septembre la peine de mort contre les quatre sergents ; et le 21 ils subirent courageusement leur sentence sur la place de Grève. Le 21 septembre 1831, un cortège de plusieurs milliers de personnes parmi lesquelles un grand nombre de personnages marquants vinrent du Louvre, à la place de Grève, pour rendre hommage à la mémoire des jeunes conspirateurs, et au milieu d'une foule immense, un orateur prononça leur éloge funèbre. Un mélodrame intitulé *Les quatre sergents* fut joué à la même époque.

BORIS-GUDENOF ou **GODOUNOF**, grand-écuyer de Moscovie, et beau-frère du grand-duc, fut régent de l'état pendant le règne de Fœdor. Voulant s'emparer de la couronne, il fit tuer Démétrius, frère de Fœdor, à Uglitz, où on l'élevait. Pour cacher son meurtre, il fit perdre la vie au gentilhomme à qui il avait confié le soin de l'exécuter ; il envoya des soldats pour raser le château d'Uglitz, et chasser les habitants, comme s'ils eussent favorisé l'assassinat. On croit qu'ensuite il empoisonna le jeune Fœdor, pour se rendre maître absolu de l'empire. Il feignit de refuser la dignité suprême ; mais il employa secrètement toutes sortes de moyens

pour l'obtenir par l'élection des grands. Il obtint ce qu'il souhaitait ; mais son bonheur fut traversé par l'imposture de Griska, qui parut sous le nom de Démétrius et qui obtint la protection du vaivode de Sandomir. Il persuada à celui-ci que l'assassin envoyé par Boris avait tué un jeune garçon qui lui ressemblait, et que ses amis l'avaient fait évader. Ce vaivode leva une armée, entra en Moscovie, et déclara la guerre au grand-duc. Il prit d'abord plusieurs villes, et attira à son parti plusieurs officiers de Boris, qui en mourut de chagrin en 1605. Les Boyards couronnèrent Fœdor-Boritowitch, fils de Boris, qui était fort jeune ; mais la prospérité des armes du faux Démétrius les engagea ensuite à le reconnaître pour leur prince. Le peuple, gagné par eux, courut promptement au château, et arrêta prisonnier le jeune grand-duc avec sa mère. En même temps on envoya supplier Démétrius de venir prendre possession de son royaume. Le nouveau roi fit tuer la mère et le fils le 10 juin 1605, et c'est ainsi que finit cette tragédie.

* **BORKHAUSEN** (Maurice-Balthasar), naturaliste allemand, né dans le pays de Darmstadt en 1732, et mort vers 1807, fut professeur d'histoire naturelle, et on lui doit plusieurs ouvrages écrits pour la plupart en allemand ; on y trouve des vues neuves et qui annoncent un bon observateur. *Histoire naturelle des papillons d'Europe*, dans un ordre systématique, en cinq parties avec deux planches coloriées, Francfort, 1788-94, in-8 ; *Essai d'une description des différentes espèces d'arbres fruitiers qui croissent en pleine terre dans le pays de Hesse-Darmstadt*, 1790, in-8 ; *Explication des termes qui sont en usage dans la zoologie*, 1790, in-8 ; *Tentamen dispositionis plantarum Germaniæ seminiferarum secundum novam methodum a staminum situ et proportionibus, cum characteribus generum essentialibus*, Darmstadt, 1792, in-8 ; réimprimé après sa mort sous ce titre, *Tentamen Floræ Germanicæ*, avec un supplément de 172 pages, Francfort, 1811, in-8 ; *Précis de l'histoire naturelle des animaux de l'Allemagne*, 1797, in-8 ; Un grand nombre d'observations et de mémoires sur les sciences naturelles, insérés dans les ouvrages périodiques allemands.

BORLACE (Edmond), docteur en médecine, Anglais, exerça avec succès sa profession à Chester, et s'adonna à l'étude de l'histoire dans ses moments de loisir. Il mourut en 1682, après avoir publié : *Histoire de la réunion de l'Irlande à l'Angleterre*, Londres, 1675, in-8 ; *Histoire de la rébellion d'Irlande en 1641*, Londres, 1680, in-fol., en anglais ; *les Eaux de Spa et les cures les plus remarquables qu'elles ont opérées*, 1670, in-8.

BORLASE (Guillaume), né à Pendeen en Cornouailles l'an 1696, fut successivement ministre à Ludgvan et à Saint-Just. Sa science le fit admettre dans la société royale de Londres, et il mourut le 31 août 1772, après avoir donné au public *Observations sur l'état ancien et présent des îles de Scilly*, Oxford, 1756, in-4 ; *Histoire naturelle de Cornouailles*, Oxford, 1758, in-fol. ; *Antiquités de Cornouailles*, Londres, 1769, in-fol.

* **BORN** (Bertrand de), vicomte d'Hantefort, dans le diocèse de Périgueux, troubadour et guerrier,

vivait dans le ^{xiii}e siècle. Son courage et son activité ne furent égalés que par son ambition. Son frère Consantin partageait avec lui la seigneurie d'Hautefort. Bertrand voulut en avoir l'entière propriété, et après de longues disputes, il finit par chasser Constantin. Celui-ci eut recours à des seigneurs voisins qui forcèrent Bertrand à prendre la fuite. Des amis communs négocièrent un accommodement entre les deux frères. Mais de Born revint bientôt à ses premières prétentions; ce qui attira une seconde fois sur ses domaines le fléau de la guerre. Bertrand se distingua surtout par sa haine contre Richard, comte de Poitou, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et frère de Henri, duc de Guyenne. Il parvint à former contre lui une ligue redoutable, et il excita par un *servente* les confédérés à la vengeance. Mais au moment où la ligue, à la tête de laquelle était Henri lui-même, allait se mettre en mouvement, les deux frères conclurent un traité. Henri se retira en Normandie, laissant ses alliés à la merci de Richard, qui s'en vengea en ravageant leurs terres. Bertrand osa presque seul braver Richard qui assiégea son château. Le troubadour fut réduit à se rendre. Richard accepta ses soumissions, l'embrassa et lui pardonna. Bertrand inspiré par la reconnaissance composa un nouveau *servente* en l'honneur de son généreux ennemi, qui lui rendit son château d'Hautefort, après avoir reçu sa foi. Les fils de Henri II s'étant de nouveau révoltés, Bertrand, pour qui l'intrigue et la discorde étaient un besoin, renoua ses liaisons avec le prince Henri, qui songeait à soulever les Gascons. La mort prématurée de ce prince le pénétra de la plus vive douleur et lui donna occasion de célébrer ses vertus dans deux complaintes qui nous sont restées. Le roi d'Angleterre, attribuant au troubadour les démarches séditionnaires de son fils, vint l'assiéger dans Hautefort, et de Born fut pris avec toute sa garnison. Henri II respirant la vengeance fit venir devant lui Bertrand, qui le désarma adroitement, en lui parlant du fils qu'il avait perdu. Au nom de Henri, le roi d'Angleterre fut attendri et versa des larmes. De Born tombant à ses pieds, lui jura un attachement éternel. Mais il ne renonça pas à ses habitudes turbulentes. Les guerres de Richard et de Philippe-Auguste lui offrirent une nouvelle occasion d'exercer son esprit satirique et ses inclinations martiales. Affligé de la paix que conclurent ces deux rivaux après quelques hostilités, il décocha sur Richard comme sur Philippe, les traits les plus acérés de la satire. La guerre s'étant rallumée entre les deux rois, le troubadour ne manqua pas d'aiguillonner le fougueux Richard par ses éloges. Bertrand fatigué du monde sur la fin de sa vie se retira dans un cloître, et mourut sous l'habit de moine de Cîteaux; ce qui n'a pas empêché le Dante de le mettre dans les enfers, où le poète suppose qu'il est condamné à porter, en guise de lanterne, sa propre tête séparée de son corps.

* BORN (Ignace, baron de), célèbre minéralogiste, membre des principales académies de l'Europe, né à Carlsbourg en Transylvanie, en 1742. Après avoir fait ses études chez les jésuites, il alla étudier le droit à Prague, et voyagea ensuite en

Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas et en France. Il ne tarda pas à étudier l'histoire naturelle. Les connaissances étendues qu'il acquit dans cette science, lui méritèrent une place de conseiller aulique au département des mines et monnaies de l'empereur. Il fit un voyage minéralogique en haute et basse Hongrie, dont la relation fut publiée en Allemagne par son ami Ferber en 1774, in-8, et traduite en français en 1780, par Monnet. En 1776, Marie-Thérèse le chargea de mettre en ordre et de décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle. Il publia en 1778 la première partie de cette description contenant les testacées. On doit au baron de Born le perfectionnement du procédé de l'*amalgamation* des métaux en Allemagne. Cette importante découverte trouva en Autriche des contradicteurs, et ne fut adoptée qu'après bien des difficultés : elle a été améliorée par d'autres savants, comme Born l'avait prévu. Ce savant minéralogiste mourut à Vienne le 28 août 1791. Il avait occupé plusieurs places, dont il consacra le revenu à des expériences utiles et à des actes de bienfaisance. M. Pezzil a donné, en allemand, une *Vie du baron de Born*, Vienne, 1792, in-8. Ses principaux ouvrages sont : *Lithophylacium Bornianum*, Prague, 1772, 2 vol. in-8; *Effigies virorum eruditorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*, Prague, 1773, 2 vol. in-8. Ces notices, accompagnées de portraits, sont imprimées dans un encadrement; *Mémoires d'une société de savants établie à Prague pour les progrès des mathématiques, de l'histoire naturelle et de l'histoire du pays*, en allemand, Prague, 1773, 6 vol. in-8, continués par d'autres savants; un ouvrage sur l'*amalgamation*, en allemand, traduit en français sous ce titre : *Méthode d'extraire les métaux parfaits des minerais et autres substances métalliques par le mercure. Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de mademoiselle Eléonore de Raab*, 2 vol. in-8.

BORNIER (Philippe de), lieutenant-particulier au présidial de Montpellier, naquit dans cette ville en 1634, et y mourut en 1711. On l'employa dans différentes affaires importantes. On a de lui : *Conférences des nouvelles ordonnances du roi Louis XIV avec celles de ses prédécesseurs*, 1733, 2 vol. in-4, ouvrage antrefois très-consulté par les jurisconsultes français; *Commentaires sur les conclusions de Ranchin*, en latin, Genève, 1711. Ces deux ouvrages sont estimés des jurisconsultes.

* BORRÉE (Martin), ou CELLARIUS, théologien, né en Suède, et mort de la peste à Bâle, en 1564, à l'âge de 63 ans, possédait une grande érudition. Il avait d'abord adopté les erreurs des anabaptistes, mais il les abjura et professa ensuite la théologie à Bâle. Il a laissé : des *Commentaires* sur Aristote et sur l'Écriture sainte; *Liber de operibus Dei*; *De veteris et novi hominis ortu et naturâ*; *De ortu, naturâ, usu, atque discrimine Jubilæorum, quos Deus instituit*; *Cosmographiæ, Astronomiæ et Geographiæ Elementa*, etc.

BORREL (Jean), connu sous le nom de Buteo, chanoine régulier de Saint-Antoine, se distingua de son temps dans les sciences abstraites. Il naquit à Charpéy en Dauphiné, l'an 1492, et mourut à

Cénar, bourg voisin de Romans, en 1572. Il donna en 1554 à Lyon, in-4, le *Recueil de ses ouvrages géométriques*. On y trouve d'excellentes *Dissertations*, où l'auteur unit la solidité du jugement à l'exactitude de la géométrie, entre autres une *Dissertation sur l'arche de Noé*, très-estimée des savants. Il y démontre que la capacité de ce vaisseau était parfaitement proportionnelle à son objet. Jean Pelletier a trouvé dans son plan d'architecture quelques difficultés qu'il fait disparaître par le moyen des changements qu'il propose. Kircher, Lami, Cumberland, Budée, Wilkins, se sont exercés sur le même sujet. Quelques incrédules qui n'ont pu opposer rien de solide à leur géométrie, se sont bornés à la tourner en ridicule. C'est leur dernière ressource. Mais quoique les divers systèmes sur la structure de l'arche ne soient que des conjectures, elles démontrent cependant que les commentateurs qui ont travaillé à éclaircir la narration des Livres saints, ont eu en général plus de capacité, de lumières, d'érudition, de jugement que ceux qui font profession de mépriser les anciens monuments, sans pouvoir en donner aucune raison.

* BORRI (Christophe), jésuite milanais, se consacra aux pénibles travaux des missions orientales, et fut un des premiers qui pénétra dans la Cochinchine, où il séjourna cinq ans. La relation qu'il en publia en italien, Rome, 1631, in 8, fut traduite, la même année, en français par le Père Antoine de la Croix, Rennes, petit in-8; en latin, Vienne en Autriche, 1633; et en anglais, par Robert Atsley, Londres, 1633, in-4. Churchill inséra cette traduction dans le 2^e volume de sa collection de voyages; mais il ajouta une deuxième partie. La relation de Borri n'est recherchée que parce qu'elle est la première que l'on ait de ce pays lointain : l'auteur y traite d'abord du climat et de la fertilité du pays, des animaux singuliers qui s'y trouvent, des éléphants, des *Abadas* (c'est le nom portugais du rhinocéros), des mœurs et coutumes des habitants, et de leur état politique; la deuxième partie est entièrement consacrée à la relation des succès de la prédication de l'Evangile. De retour en Europe, le P. Borri enseigne les mathématiques dans les collèges de Coimbre et de Lisbonne, et crut avoir trouvé un procédé utile à la navigation, par le moyen de l'aiguille aimantée : il s'agissait probablement de la recherche des longitudes. Ayant été mandé à la cour de Madrid pour y exposer sa découverte, ses supérieurs le soupçonnèrent de tramer quelque projet au préjudice de son ordre, et le firent venir à Rome, où il ne put se justifier; il fut, en conséquence, exclu de la compagnie, et mourut le 24 mai 1632.

BORRI (Joseph-François), né à Milan le 4 mai 1627, enthousiaste, chimiste, hérésiarque et prophète, s'attacha d'abord à la cour de Rome; mais ayant ensuite déclaré contre elle, et rempli la ville du bruit de ses révélations, il fut obligé de la quitter. Retiré à Milan, sa patrie, il contrefit l'inspiré, dans la vue, dit-on, de s'en rendre le maître par les mains de ceux auxquels il communiquait son enthousiasme. Il commençait par exiger d'eux le vœu de pauvreté, et pour le leur faire mieux

exécuter, il leur enlevait leur argent; il leur faisait jurer ensuite de contribuer, autant qu'il serait en eux, à la propagation du règne de Dieu, qui devait bientôt s'étendre par tout le monde réduit à une seule bergerie, par les armes d'une milice dont il devait être le général et l'apôtre. Ses desseins ayant été découverts, il prit la fuite; l'inquisition lui fit son procès, et l'abandonna à la justice séculière, qui le condamna, comme hérétique, à perdre la vie, ce qu'il méritait d'ailleurs comme séditieux et perturbateur du repos public : son effigie fut brûlée avec ses écrits à Rome en 1660. Borri se réfugia à Strasbourg, et de là à Amsterdam, où il prit le titre modeste de *Méd cin universel*. Une banqueroute l'ayant chassé de la Hollande, il passa à Hambourg, où la reine Christine perdit beaucoup d'argent à lui faire chercher la pierre philosophale. Le roi de Danemarck imita Christine, et ne réussit pas mieux. Borri se sauva en Hongrie. Le nonce du pape, qui était alors à la cour de Vienne, le réclama. L'empereur le rendit, mais avec parole du pape de ne point le faire mourir. Conduit à Rome, il y fut condamné à faire amende honorable et à une prison perpétuelle. Il mourut en 1693, à 68 ans au château Saint-Ange, dans lequel il avait été transféré à la prière du duc d'Estrées, qu'il avait guéri d'une maladie désespérée. On a de lui de mauvais ouvrages sur l'alchimie. Son livre intitulé *La Chiave del Gabinetto*, Cologne, 1681, in-12, est rare et se vend cher (1).

BORRICHIOUS (Olaus), professeur de médecine à Copenhague, naquit en 1626, et mourut de la pierre en 1690. Il laissa une somme considérable pour l'entretien des pauvres étudiants. Il ne voulut jamais se marier, ne croyant pas que les études et la philosophie pussent se concilier avec les embarras du mariage, et persuadé que le génie perd toujours quelque chose de son élévation et de sa force dans la société de la femme. On a de lui beaucoup d'ouvrages. *De Poetis Græcis et Latinis; Antiquæ Romæ imago; De somno et somniferis*, 1680, in-4; *De usu plantarum indigenarum*, 1688, in-8, etc.

BORROMÉE (saint Charles) naquit le 2 octobre 1538 dans le château d'Arone sur les bords du lac Majeur, dans le Milanais, du comte Gibert Borromée et de Marguerite de Médicis. Charles s'adonna de bonne heure à la retraite et aux lettres. Son oncle maternel, Pie IV, l'appela auprès de lui, le fit cardinal et archevêque de Milan. Charles n'avait alors que 22 ans. Il conduisit les affaires de l'Eglise comme un homme qui l'aurait gouvernée pendant longtemps; il forma une académie composée d'ecclésiastiques et de séculiers, que son exemple et ses libéralités animaient à l'étude et à la vertu. Le jeune cardinal, au milieu d'une cour fastueuse, se laissa entraîner au torrent, se donna des appartements, des meubles et des équipages magnifiques. Sa table était servie somptueusement, sa maison ne désemplissait point de gentilshommes et de

(1) Ce livre n'est autre chose qu'un recueil de dix lettres, qu'on suppose avoir été écrites par Borri à divers princes de l'Europe. L'épître injurieuse qui les précède et qui est adressée à l'auteur, prouve qu'elles furent publiées sans sa participation. Ses *Instructions politiques au roi de Danemarck* se trouvent à la fin du même volume. Elles avaient été d'abord imprimées séparément.

gens de lettres. Son oncle, charmé de cette magnificence, lui donna de quoi la soutenir. On le vit dans peu de temps grand-pénitencier de Rome, archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure, protecteur de plusieurs couronnes, et de divers ordres religieux et militaires; légat de Bologne, de la Romagne et de la Marche d'Ancone. C'était dans ce temps-là que se tenait le concile de Trente. On parlait beaucoup de la réformation du clergé. Charles, après l'avoir conseillée aux autres, l'exécuta sur lui-même. Il réforma tout d'un coup jusqu'à 80 domestiques de marque, quitta la soie dans ses habits, s'imposa chaque semaine un jeûne au pain et à l'eau. Il se prescrivit bientôt des choses bien plus importantes. Il tint des conciles, pour confirmer les décrets de celui de Trente, terminé en partie par ses soins. Il fit de sa maison un séminaire d'évêques; il établit des collèges, des communautés, renouvela son clergé et les monastères; forma des asiles pour les pauvres et les orphelins, pour les filles exposées à se perdre, ou qui voulaient revenir à Dieu après s'être égarées. Mais de tous ces établissements, celui qui produisit les fruits les plus précieux et les plus étendus, ce furent les séminaires épiscopaux, dont les règlements servirent de modèle à tous ceux qui furent fondés dans la suite, et dont l'Eglise tira de si grands avantages, que, lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire dans ses états la religion catholique, il ne crut pouvoir employer à ce dessein un moyen plus sûr que de les abolir, en les remplaçant par une école profane et hétérodoxe, sous le nom de *séminaire-général*, que les catholiques appelèrent *nouvelle Babylone*. Le zèle de Charles enchantait les gens de bien, et irritait les méchants. L'ordre des humiliés, qu'il voulait réformer, excita contre lui un frère Farina, membre détestable de cette congrégation. « Ce malheureux (dit un auteur qui a écrit la Vie de saint Charles avec autant d'exactitude que d'intérêt) se posta à l'entrée de la chapelle du palais archiepiscopal, le 26 octobre 1569, dans le temps où le saint faisait la prière du soir avec sa maison. On chantait alors une antienne, et on était à ces mots : *Non turbetur cor vestrum, neque formidet*. Le prélat était alors à genoux devant l'autel. L'assassin, éloigné seulement de cinq à six pas, tire sur lui un coup d'arquebuse chargé à balle. Au bruit de l'instrument meurtrier, le chant cesse, et la consternation devient générale. Charles, sans changer de place, fait signe à tous de se remettre à genoux, et finit sa prière avec autant de tranquillité que s'il ne fût rien arrivé. Le saint qui se croit blessé mortellement, lève les mains et les yeux au ciel, pour offrir à Dieu le sacrifice de sa vie; mais s'étant levé après la prière, il trouva que la balle qu'on lui avait tirée dans le dos, était tombée à ses pieds, après avoir noirci son rochet. » Charles demanda la grâce de son meurtrier, qui fut puni de mort, ainsi que trois autres religieux ses complices, sans qu'il eût pu les soustraire à un supplice si justement mérité. Le pape prononça la dissolution de l'ordre entier dont les biens furent employés par le saint archevêque à fonder des collèges, des hôpi-

taux, à réparer des églises, des couvents et à décorer sa cathédrale avec une magnificence digne de son zèle et de sa piété. Ces contradictions n'affaiblirent point l'ardeur du saint archevêque. Il visita les extrémités abandonnées de son diocèse, abolit les excès du carnaval, distribua le pain de la parole à son peuple, et s'en montra le pasteur et le père. Dans les ravages que fit une peste cruelle, il assista les pauvres par ses ecclésiastiques et par lui-même; vendit ses meubles pour soulager les malades, et désarma la Divinité par des processions, auxquelles il assista pieds nus et la corde au cou. Il finit saintement sa carrière en 1584, à 47 ans. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur des matières dogmatiques et morales. On les a imprimés en 5 vol. in-fol. en 1747, à Milan. La bibliothèque du Saint-Sépulcre de cette ville conserve précieusement 31 vol. manuscrits de *Lettres* du saint prélat. Le clergé de France a fait réimprimer, à ses dépens, les instructions qu'il avait dressées pour les confesseurs. Ses *Acta Ecclesie Mediolanensis*, Milan, 1599, in-folio, sont recherchés. Paul V le canonisa en 1610. Le Père Tournon a écrit sa *Vie* en 3 vol. in-12, Paris, 1761 : ouvrage écrit d'un style lâche et diffus, mais exact et édifiant. Celle donnée par M. Godeau, Paris, 1748, 2 vol. in-12, est préférable. Il y en a une plus ancienne traduite de l'italien, et imprimée à Lyon en 1675, in-4, mise en latin et publiée avec beaucoup de notes, à Milan et à Augsbourg, 1788, in-folio. On peut consulter encore *De Vita et rebus gestis Caroli S. R. E. Cardinalis, libri septem*, Milan, 1592, et Brescia, 1602, in-4, et son *Panegyrique* écrit par l'abbé Gérard. Voy. l'article SAKI.

BORROMÉE (Frédéric), cardinal et archevêque de Milan, héritier de la science et de la piété de Charles, son cousin-germain, naquit à Milan le 18 août 1564, et mourut le 21 décembre 1631, âgé de 68 ans. Il professa les humanités à Pavie, et fut toujours depuis le protecteur des gens de lettres; c'est lui qui a fondé la célèbre bibliothèque ambrosienne. Antoine Olgiati, auquel elle fut confiée, y rassembla 9 à 10 mille manuscrits, dont un grand nombre d'orientaux, qu'il était allé rechercher lui-même en Grèce et ailleurs. Le cardinal Borromée avait aussi fondé à Milan deux académies; l'une pour les ecclésiastiques, l'autre pour les nobles. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages imprimés à ses frais, à un petit nombre d'exemplaires, et qui, par cette raison, sont peu connus en France. Les plus répandus sont : *Sacra colloquia*, 1632, 10 vol. in-12; *Sermones synodales*; *Meditamenta litteraria*; *Ragionamenti synodali*, Milan, 1632, 3 vol. in-4; *De episcopo concionante, libri III*, Milan, 1632, in-fol.

BORROMINI (François), architecte, né à Bissone, au diocèse de Côme, en 1599, mort en 1647, se fit une grande réputation à Rome, où il fut plus employé qu'aucun architecte de son temps. On voit en cette ville un grand nombre de ses ouvrages, dont la plupart ne sont pas un modèle pour les jeunes artistes. On y trouve beaucoup d'écarts et de singularités; mais en même temps, on ne peut s'empêcher d'y reconnaître un talent supérieur et

l'empreinte du génie. Cet architecte en avait beaucoup. Ce fut en s'efforçant de surpasser le Bernin, dont il enviait la gloire, qu'il s'éloigna de la simplicité, qui est la vraie base du beau, pour donner dans ce goût d'ornements extravagants, qui ont fait comparer son style en architecture au style littéraire de Sénèque et de Lucain. Il était l'élève de Maderno, auquel il succéda. On estime encore la façade de l'église Sainte-Agnès, sur la place Navone, à Rome, ce qu'il a fait au collège de la Propagande, etc. Le pape Urbain VIII le créa chevalier de l'ordre de l'Eperon, et le roi d'Espagne, Philippe III, lui donna le collier de l'ordre de Saint-Jacques. L'extrême application qu'il mit à former un recueil des gravures propres à faire connaître la fécondité de son génie, le fit tomber dans des accès d'hypocondrie si violents, qu'il se perça d'une épée en 1697. Son œuvre a été publié à Rome, sous ce titre : *Francisci Borromini opus architectonicum, operâ Seb. Giannini*, Rome, 1727, in-fol.

* BORRONI (Paul-Michel-Benoît), peintre, né à Voghera, dans le Piémont, en 1749, étudia les principes de son art dans les écoles de Milan, de Parme et de Rome. Il y prit la manière du Corrège et la touche de Michel-Ange. Borroni retourna dans sa patrie en 1776. Pie VI le créa chevalier de l'Eperon-d'Or, et le roi de Sardaigne lui fit une pension qui lui fut continuée par le gouvernement français. Plusieurs de ses tableaux lui ont mérité des médailles d'or. On estime particulièrement : *le Mariage de la Vierge* ; *sa Fuite en Egypte* ; *son Assomption* ; *la Mort de saint Joseph* ; *la Mort du Juste* ; *un Saint-Germain* ; *une Sainte-Famille* ; *Annibal sur les Alpes* ; *la Mort de Lucrèce* ; *les Saisons* ; *la Clémence de Titus*, et plusieurs portraits. Ce peintre est mort à la fin du mois d'août 1819.

BORTOLI ou BARTOLI, né à Venise en 1695, théologien, canoniste et évêque de Nazianze, est auteur d'un *Ecrit sur l'abolition de l'ordre des jésuites*, Florence, 1799. Mazzuchelli en fait mention dans ses *Scrittori italiani*.

* BORY (Gabriel de), membre de l'institut, né à Paris le 15 mars 1720, était, avant la révolution, chef-d'escadre et gouverneur des Iles-sous-le-Vent. « Déjà depuis vingt ans, dit le savant Delambre, dans son éloge de Bory, Hadley avait publié la description de deux instruments à réflexion, dont la première idée était due à Newton, et qui devaient opérer une révolution dans l'état des observations nautiques. Les nouveaux instruments, peu répandus encore dans la marine anglaise, étaient absolument inconnus dans la nôtre. Bory fut le premier, parmi les Français, à sentir tous les avantages de la découverte de Hadley. Il s'empressa de faire connaître un instrument si utile, et le traita qu'il en publia, en 1751, par la clarté et la simplicité de sa rédaction, par le soin que prit l'auteur de l'approprier aux lecteurs, auxquels il le destinait principalement, fut un véritable service rendu aux marins. » Bory, réuni à plusieurs officiers distingués, avait entrepris à la même époque un *Dictionnaire de marine*, et il avait rédigé les articles d'astronomie, d'hydrographie et de pilotage. Les matériaux de cet ouvrage furent

confiés à l'académie de marine, que des circonstances imprévues empêchèrent de l'achever. Le gouvernement l'ayant chargé de déterminer astronomiquement la position des caps Finistère et d'Ortégal, qui ne se trouvaient encore tracés avec exactitude sur aucune carte, Bory, malgré les nombreux obstacles qu'il eut à surmonter, remplit sa mission avec succès. De retour à Brest en 1753, il observa le passage de Mercure sur le soleil, et écrivit à ce sujet un Mémoire qui fut inséré parmi ceux des savants étrangers. Bory fit voile pour le Portugal, à l'occasion de l'éclipse solaire du 26 octobre de la même année, dans le dessein de rectifier les cartes des côtes occidentales de la péninsule, d'après la nouvelle fixation qu'il avait faite du cap Finistère. Mais l'éclipse n'ayant été que partielle, Bory ne put atteindre son but, et se contenta de déterminer la longitude d'Aveiro. Il entreprit aussi un voyage à Madère, qui fut signalé par des opérations qu'on trouve consignées dans les Mémoires de l'académie des sciences, années 1768 et 1770. En 1761, il devint gouverneur de Saint-Domingue, mais il en fut bientôt rappelé. Bory fut nommé, le 3 août 1765, associé libre de l'académie des sciences. La révolution, en lui enlevant ou en réduisant la pension dont il jouissait, le mit, avec sa famille, dans un état si voisin de l'indigence, qu'il se vit obligé de vendre sa bibliothèque. Il ne fit point partie de l'institut, lors de sa formation ; mais en 1796, il y remplaça le célèbre Pingré. Bory est mort le 8 octobre 1801. On a de lui : *Mémoire sur un moyen de purifier l'air des vaisseaux*, 1780 ; *Mémoire sur la possibilité d'agrandir Paris, sans en reculer les limites*, Paris, 1787, in-8 ; *Mémoire sur les établissements d'un conseil de marine ; Essai sur la population des colonies à sucre*, 1776 et 1780 ; *Mémoire sur le système à suivre dans une guerre purement maritime avec l'Angleterre*, 1780. Ces trois derniers ouvrages ont été réunis sous le titre de *Mémoires sur l'administration de la marine et des colonies, par un officier-général de la marine*, Paris, 1789, 2 vol. in-8 ; une nouvelle édition augmentée de la *Description et de l'usage d'un nouvel instrument pour observer la latitude sur mer*, etc., par Après de Manneville.

** BORY DE SAINT-VINCENT (J.-B.-M.-G.), voyageur-naturaliste, né vers 1780 à Agen, montra de bonne heure un goût décidé pour les sciences, qu'il ne cessa jamais de cultiver au milieu des événements qui contrarièrent sa direction et troublèrent sa vie. Forcé de porter les armes avant d'être atteint par la loi de la réquisition, il se hâta de quitter le théâtre de la guerre civile pour rejoindre l'armée du Rhin, et, quoique très-jeune encore, se fit remarquer du général Moreau, qui ne cessa depuis de lui témoigner de l'intérêt. En 1798, il accompagna, comme naturaliste, le capitaine Baudin, dans son expédition sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. A son retour, il reprit du service, et, pendant la guerre d'Espagne, fut employé à l'état-major du maréchal Soult, avec le grade de colonel. En 1815, député de Lot-et-Garonne à la chambre des représentants, il y montra beaucoup de zèle pour la dynastie napoléonienne,

Compris dans l'ordonnance royale du 24 juillet, il se retira dans les Pays-Bas, où il concourut à la rédaction d'un journal scientifique, et s'occupa du perfectionnement de la lithographie. Il obtint, en 1820, la permission de rentrer en France, où il rapportait un grand nombre de notes qui lui servirent à composer plusieurs ouvrages importants, auxquels il doit sa réputation. Il s'établit alors à Bordeaux; mais après la révolution de 1830, il fut nommé chef de la division d'histoire au ministère de la guerre; plus tard, il prit une part active à l'expédition scientifique de Morée, dont il rédigea la partie physique. Bory mourut à Paris le 22 décembre 1846. Il était depuis longtemps correspondant de l'académie des sciences. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur les îles fortunées de l'antique Atlantide*, ou *Précis de l'histoire générale des Canaries*, Paris, 1803, in-4; *Voyages dans les quatre principales îles des mers d'Afrique*, ib., 1804, 3 vol. in-8 et atlas in-4; *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, ib., 1822-51, 17 vol. in-8, de concert avec une société de naturalistes; *L'Homme, Essai zoologique sur le genre humain*, 3^e édit., 1836, 2 vol. in-8; *Guide du voyageur en Espagne*, ib., 1825, in-8; *Relation du voyage de la commission scientifique en Morée*, Strasbourg, 1839, 2 vol. in-8 et atlas in-fol. C'est un extrait du grand ouvrage auquel Bory a coopéré et dont il a mis en ordre la section des sciences physiques, 1832 et années suivantes, 3 vol. grand in-4 et atlas in-fol.

BORZONI (Luciano), peintre, naquit à Gènes en 1590. Il réussit dans le portrait et dans l'histoire. Son génie était vif et fécond, son dessin précis, son pinceau moelleux. Il mourut à Milan en 1643. Ses trois fils Jean-Baptiste, Carlo, et François-Marie, se distinguèrent dans l'art que leur père avait cultivé. Les deux premiers moururent fort jeunes, vers 1657. Le dernier excella dans les paysages, les marines et les tempêtes. On dit qu'il s'exposait aux injures du temps et à la fureur des flots, pour représenter avec plus de vérité les accidents de la nature. Il mourut en 1679 à Gènes sa patrie.

* BOS (Jérôme), peintre, né à Bois-le-Duc, vivait dans le x^v siècle. Il a été un des premiers peintres à l'huile, et l'on remarque que sa manière est moins dure et ses draperies de meilleur goût que celles de ses contemporains. Le génie de cet artiste était bizarre. Il se plaisait à peindre de fantaisie, et se livrait à toutes les singularités de son imagination. Aussi la plupart de ses sujets sont gâtés par quelques idées extravagantes. Telle est la *Tentation de saint Antoine*, où l'on voit des monstres, des animaux, des chimères, des dragons et des oiseaux de caprice, qui épouvantent et causent tout à la fois de l'horreur et de l'admiration. Il aimait surtout à peindre l'enfer. Les tableaux de cet artiste se vendaient très-cher : on en conserve plusieurs à l'Escurial en Espagne. — Il y a eu un célèbre peintre de fleurs du même nom (Louis Janssen), mort en 1507.

BOS (Lambert), professeur en grec dans l'université de Franeker, né à Workum dans les Pays-Bas en 1670, est connu par une édition de la version grecque des Septante; Franeker, 1709,

2 vol. in-4, avec des variantes et des prolégomènes. Il mourut en 1717. Il a composé d'autres ouvrages parmi lesquels on distingue *Antiquitatum græcarum, præcipue atticarum descriptio brevis*, Leipsig, 1749, in-8, traduite en français par Lagrange, Paris, 1769, in-12; *Observationes in novum Testamentum*, 1707, in-8, — *in quosdam Auctores Græcos*, 1715, in-8, et sa nouvelle édition de la *Grammaire grecque de Vellerus*, avec des additions.

BOS. Voy. DUBOS.

* BOSC (Jean du), président de la cour des aides de Rouen, décapité en 1562, comme un des principaux auteurs de la révolte des protestants, a publié : *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire*.

BOSC (Jacques du), normand, auteur de l'*Honnête femme*, 1632, in-8, et de la *Femme héroïque*, était cordelier. D'Ablancourt, ami de du Bosc, honora l'*Honnête Femme* d'une préface. Le second ouvrage qui parut en 1643, in-4, n'eut pas la même vogue. Du Bosc, après avoir exercé sa plume sur les femmes, se mêla de controverse. Il écrivit contre les solitaires de Port-Royal; mais après quelques escarmouches, il se retira du combat. On ne sait quand il mourut.

BOSC (Pierre-Thomine du), né à Bayeux en 1623, devint ministre de l'église de Caen, puis de celle de Rotterdam, après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui 7 vol. de *sermons*, qui tiraient leur principal mérite de son action et de sa bonne mine. Il eut de la réputation dans son parti. (Voy. sa Vie par Le Gendre, 1716, in-8.)

BOSC (Claude), né vers 1642, et mort en 1715, procureur-général de la cour des aides, prévôt des marchands et conseiller d'état, traduisit du latin en français plusieurs ouvrages d'Erasmus : *Manuel du soldat chrétien*, 1711, in-12; *Aspirations à Dieu*, 1712, in-12; *Traité de l'infinie miséricorde de Dieu*, 1712, in-12; *Du mépris du monde*, 1713, in-12; *Le mariage chrétien*, 1715, in-12. On ne doit lire cet écrivain qu'avec précaution.

* BOSC D'ANTIC (Paul), médecin, né en Languedoc en 1726, d'une ancienne famille, mourut en juin 1784. Il abandonna la médecine pour se livrer entièrement aux arts chimiques. Il devint physicien avec l'abbé Nollet, naturaliste avec Réaumur, et s'en fit des protecteurs et des amis. Il perfectionna la manufacture des glaces de St.-Gobin, et la fixa sur des principes invariables. On lui doit plusieurs *mémoires* sur la fabrication du verre, qui ont contribué à la porter au degré de perfection où elle est parvenue depuis. Ses *œuvres*, contenant plusieurs *mémoires* sur l'art de la verrerie, sur la faïencerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité et la médecine, ont été publiées de son vivant en 2 vol. in-12.

* BOSC (Louis-Augustin-Guillaume), naturaliste célèbre, fils du précédent, né à Paris en janvier 1759, mort le 11 juillet 1828, puisa dès son enfance, dans les conversations de son père, le goût de l'histoire naturelle, et se livra de bonne heure à l'étude de la botanique. A l'âge de vingt-cinq ans, il devint secrétaire de l'intendance des postes, et publia, vers la même époque, dans le *Journal de*

Physique, ses premiers écrits sur l'histoire naturelle. Lorsque Roland, dont il avait gagné l'amitié, parvint au ministère de l'intérieur, Bosc fut nommé administrateur-général des postes. Après la révolution du 31 mai, qui renversa les Girondins, Bosc donna à madame Roland des preuves d'un attachement au-dessus de tous les périls, en l'accompagnant jusqu'à l'échafaud. Cette femme célèbre lui remit une copie de ses *Mémoires*, qui parurent plus tard. Bosc se retira ensuite dans la forêt de Montmorency, où il resta longtemps caché. Il recueillit dans son asile Lareveillère-Lepaux, alors proscrit comme lui. Ce dernier, étant devenu membre du Directoire en 1796, fit envoyer Bosc en qualité de consul aux États-Unis. Le congrès n'ayant point reconnu ses pouvoirs, il fit tourner ses loisirs dans le Nouveau-Monde au profit de la botanique, de la zoologie et de l'agriculture. De retour en France, il fut nommé administrateur des hospices civils de Paris, emploi qu'il conserva jusqu'à la révolution du 18 brumaire. On lui donna ensuite les fonctions d'inspecteur de la pépinière de Versailles, puis d'inspecteur des pépinières du gouvernement. Membre de la société d'agriculture de Paris, et d'encouragement de l'institut, il fit dans ces sociétés un grand nombre de rapports. De 1789 à 1798, Bosc publia beaucoup d'articles dans le *Journal d'histoire naturelle*, dans le *Journal des Mines*, dans les *Mémoires de la société d'Agriculture de Paris*, et dans ceux de la société Linnéenne. Il a été un des principaux rédacteurs du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle* en 24 vol. in-8, réimprimé en 30 vol. in-8; et du *Dictionnaire d'Agriculture*, 1803-1809, 15 vol. in-8, publiés chez Déterville; il a donné l'*Histoire naturelle des coquilles, des vers et des crustacés*, 1802, 10 vol. in-8. Bosc a aussi fourni de nombreux articles aux vingt derniers volumes des *Annales d'Agriculture*, ainsi qu'aux trois derniers volumes du *Dictionnaire d'Economie rurale*, dans l'Encyclopédie méthodique, 1812-1813, in-4.

* BOSC (Joseph-Etienne), frère cadet du précédent, né à Aprey (Haute-Marne) le 20 septembre 1764, était sur le point d'obtenir la place d'inspecteur des mines et manufactures des états de Bourgogne, lorsque la révolution éclata. Forcé par les événements politiques de quitter Dijon, il se réfugia à Troyes où il fut mis en prison. Au retour du calme il fut chargé de professer la physique et la chimie à l'école centrale de cette ville. Le Directoire le nomma en l'an VI, commissaire près l'administration centrale de l'Aube, et l'année suivante il fut député par ce département au conseil des Cinq-cents. Après le 18 brumaire, il fut délégué des consuls dans la 18^{me} division militaire, et membre du tribunat. Plus tard nommé directeur des droits réunis du département de la Haute Marne, et en 1815 du département du Doubs, il fut admis en 1830 à la retraite, consacra les dernières années de sa vie à l'étude et mourut à Besançon le 20 mai 1837 à 73 ans, après avoir reçu tous les secours de la religion. Il était membre de diverses sociétés savantes et littéraires. Indépendamment de ses discours et rapports dans les assem-

blées législatives, on a de ce laborieux administrateur plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les moyens de détruire la mendicité, en employant les pauvres à des travaux utiles*, 1789; ce mémoire fut imprimé aux frais de la ville de Dijon. *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture, les arts et le commerce en France*, 1800, in-8; *Considérations sur l'accumulation des capitaux et les moyens de circulation chez les peuples modernes*, an X (1802), in-8; *Essai sur les moyens de pourvoir à la disette des subsistances*, dans le recueil de l'acad. de Besançon, année 1817; *Traité de physique végétale*. On a encore de lui plusieurs mémoires dans le *Journal de physique*, dans les *Annales des arts et manufactures*, dans le *Bulletin de la société d'encouragement* dont il fut un des fondateurs et dans d'autres recueils scientifiques. Bosc unissait le goût des expériences à celui de l'étude. Ce fut lui qui propagea l'usage du vinaigre de bois dans la teinture, et dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait de perfectionner une encre indélébile dont il était l'inventeur, et sur laquelle un rapport favorable a été fait à l'académie de Besançon.

BOSCAGER (Jean), jurisconsulte de Béziers, mort en 1687, à 87 ans, enseigna le droit à Paris, avec succès. Il laissa une *Institution au droit français et au droit romain* avec des notes de Delaunay, 1686, in-4. Dans un voyage qu'il fit à Padoue, l'université de cette ville applaudit à son mérite. La devise qu'il fit sur le nom qu'elle portait d'*Academia del Bove*, en faisant allusion à Isis, *Ex bove facta dea est*, fut trouvée si belle, qu'on la fit graver sur la porte en lettres d'or. Il y prononça sur ce sujet un discours, partie moral, partie mythologique, où après avoir prouvé la nécessité du travail, dont le bœuf est le symbole, il montre que le travail élevait l'homme au-dessus de sa condition et le rendait égal aux Immortels, ce qui était figuré par le changement d'Isis en déesse. La mort de Boscager fut bien triste; un soir qu'il se promenait seul, dans une campagne à 6 lieues de Paris, il tomba dans un fossé, et n'en fut retiré que le lendemain, presque sans sentiment et sans vie.

BOSCAN ALMOGAVAR (Jean ou Juan), de Barcelone, fut amené à Venise par André Navagero, ambassadeur de la république auprès de Charles V. C'est dans cette ville qu'il apprit à transporter la rime de la poésie italienne à la poésie espagnole. Il introduisit dans cette dernière le vers endécasyllabique. Garcilaso et lui sont regardés comme les premiers qui aient tiré du chaos cette poésie. Son style est majestueux, ses expressions élégantes, ses pensées nobles, ses vers faciles, ses sujets variés. Ses principales pièces sont *Medina*, 1544, in-4; *Salamanca*, 1547, in-8. Boscan réussissait mieux dans les sonnets que dans les autres genres. Il mourut vers 1543. Il était né en 1500.

* BOSCAWEN (Guillaume), écrivain et jurisconsulte anglais, neveu d'un amiral du même nom, naquit en 1752, et fit son droit au collège de Midle-Temple. Il obtint la place de commissaire pour les banqueroutes et l'avitaillement des vaisseaux de l'état. Il est mort en 1811. On a de lui : *Traité des*

Convictions relativement aux lois pénales, in-8; une *Traduction d'Horace*, en anglais, 2 vol. in-8; des *Progrès de la Satire*, *essai contenant des observations sur les révolutions survenues dans la littérature*, in-8.

* BOSCH (Jérôme de) naquit à Amsterdam, le 23 mars 1740, d'un pharmacien, qui voulait lui faire embrasser son état. Envoyé aux écoles latines, il se distingua par son application et son esprit. Il publia, en 1770, les poésies de Gerard Hooft, son ami, et, comme lui, disciple de Burmann. Le père de Gerard Hooft était bourgmestre d'Amsterdam, et, par reconnaissance, il fit avoir à Bosch l'emploi de premier commis au greffe de la maison de ville. Les devoirs de cette place n'empêchèrent pas le jeune Bosch de cultiver les lettres savantes; il leur consacra tous ses loisirs et donna successivement : *Genethliacon D. J. van Lennep*, 1774; *In funere Egberti de Vry Temmink, Amstelodamensium consulis*, 1785, in-4; *De aequalitate hominum*, Amsterdam, 1793, in-4; *Laudes Buonapartii*, et *Elechia (ad Galliam) cum Primi Consulis vita ferro atque insidiis appetetur* (ces deux petits poèmes ont été réimprimés en hollandais, en français et en allemand, à Utrecht, 1804, in-8); *Epiccedion in funere acerbo sororis Judithæ de Bosch*, 1793, in-8; *Ad manes dilectæ sororis*, 1794, in-8; *Consolatio ad Jan. Bondt cum suavisimam et optimam uxorem amisisset*, 1807, in-8, etc., etc. Bosch a publié le recueil de ses poésies, *Poemata*, Utrecht, 1803, in-4, et il a donné depuis *Appendix poematum*, 1808, in-4 : quelques exemplaires sont in-folio. La passion qu'il eut toujours pour les langues anciennes ne lui avait point fait oublier qu'il était hollandais; et entre autres pièces qu'il composa dans sa langue maternelle, on doit citer les *Eloges de H. G. Oosterdyk et J. R. Deiman*. Nommé en 1800 curateur de l'université de Leyde, il prit à tâche de redresser plusieurs injustices qui avaient eu lieu à la suite de la révolution de 1795. Il a publié l'*Anthologia græca, cum versione latine H. Grotii*, Utrecht, 1795-1810, 5 vol. in-4; il en a fait tirer quelques exemplaires in-fol. Bosch y a joint des observations qui lui donnent un rang distingué parmi les hellénistes. Il avait disposé pour l'impression les matériaux du cinquième volume, lorsque la mort l'enleva le 1^{er} juin 1814. Il possédait une magnifique bibliothèque, riche surtout en éditions *princeps*, et remarquable par le choix des livres et leur belle condition, et en avait donné le catalogue abrégé sous ce titre : *Brevis descriptio bibliothecæ Hier. de Bosch, quatenus in ed græci et latini scriptores asservantur*, Utrecht, 1809, in-8. Non-seulement il voulait que les livres fussent d'une conservation parfaite, il recherchait encore le luxe des grands papiers et des marges entières, et celui des reliures, dont il confiait l'exécution aux meilleurs ouvriers connus, Baumgarten, chez les Anglais, Weber, Beck, Hesselmann, etc., chez les Hollandais.

BOSCH (Matthieu van HEYNINGEN), né à Groningue en 1772, mort dans cette ville au commencement de 1823, a composé pour la jeunesse un grand nombre d'ouvrages élémentaires de morale

et de religion, souvent réimprimés. Il a aussi donné quelques ouvrages de poésie. L'année qui précéda sa mort, il a publié un *Aperçu sur l'enseignement des sourds-muets*, accompagné de leur alphabet manuel, et de l'état de situation de l'institut national des sourds-muets créé à Groningue, et dirigé par Guyot, élève de l'abbé de l'Epée.

* BOSCH (André), né à Perpignan, se fit recevoir docteur en droit dans l'université de cette ville, le 9 mai 1609, et écrivit, en catalan, un ouvrage intitulé : *Sommaire des titres d'honneur de Catalogne, Roussillon, et Cerdagne*, Barcelone, 1628, in-folio. Cet ouvrage, appuyé sur les chartes et les anciens monuments, est le plus complet que nous ayons sur l'histoire du Roussillon.

BOSCH (Balthasar van den), peintre flamand, né à Anvers en 1675, mort en 1715. Ses portraits sont très-estimés. On fait cas surtout de celui du duc de Marlborough à cheval, et du tableau qu'il fit pour la confrérie des *jeunes arbalétriers* d'Anvers. — Un autre peintre du même nom (Jacob), né à Amsterdam en 1636, excellait à peindre des fruits.

* BOSCH (Bernard), ministre protestant et poète, né le 4 septembre 1746, et mort près de La Haye, le 1^{er} décembre 1803, exerçait son ministère à Die-men près d'Amsterdam, lorsqu'il fit paraître sans nom d'auteur un poème allégorique intitulé : *L'Egoïsme*. Les principes politiques contenus dans cet ouvrage fixèrent l'attention d'une société patriotique qui promit à l'auteur une médaille d'or de vingt-cinq ducats, s'il voulait se nommer. Bosch se fit connaître, mais refusa la récompense. Son opposition au parti du stathouder lui attira plusieurs désagréments, et lorsque les troupes prussiennes entrèrent en Hollande, pour soutenir la cause du prince d'Orange, Bosch fut forcé d'en sortir et de renoncer à ses fonctions. Lorsque la révolution de 1796 eût éclaté, il fut nommé représentant du peuple, et il contribua à faire éliminer de l'assemblée les partisans de l'ancien ordre de choses. Une réaction s'opéra la même année, et Bosch fut détenu pendant quelques mois dans la *Maison-du-Bois*. Après qu'il eût été rendu à la liberté, il prit part à la rédaction des journaux le *James* et l'*Eclair politique*. Il mourut sans laisser même de quoi faire les frais de ses funérailles, que la *loge maçonnique des vrais Bataves* se chargea de payer. Bosch avait publié, l'année même de sa mort, ses *Poésies*, 3 vol. in-8.

* BOSCHA (Pierre-Paul), savant ecclésiastique, né à Milan en 1632, conservateur de la bibliothèque ambrosienne, et protonotaire apostolique, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : *De origine et statu bibliothecæ Ambrosianæ*, Milan, 1672, in-4. Boscha mourut en 1699.

BOSCHAERTS, plutôt BOSSCHAERT. Voy. ce dernier mot.

BOSCHIUS (Jean), savant médecin du xvi^e siècle, né dans le pays de Liège, fut appelé en 1538 à l'université d'Ingolstadt, où il fit un beau *discours* sur les qualités d'un bon médecin et sur différents auteurs qui ont écrit en ce genre, inséré dans le 1^{er} tome des *Discours* de cette université. On a de cet auteur différents autres ouvrages en latin;

une traduction de l'*Achille* d'Ocellus Lucanus, avec des notes, Louvain, 1534; *Tractatus de peste*, Ingolstadt, 1562; *Concordia medicorum et philosophorum de humano conceptu, factis corporatura animatione; De centauris, satyris, etc.*, ibid., 1575 et 1583, in-4. Desingius, Stengélius, Cornélius Gemma ont traité la même matière avec plus ou moins d'étendue d'une manière également sage.— Il ne faut pas le confondre avec Pierre Boscaius, jésuite et hagiographe, connu par son érudition et ses travaux dans la grande collection des *Acta sanctorum*, né à Bruxelles, et mort à Anvers le 14 novembre 1756, à l'âge de 50 ans.

BOSCO, *Joannes de Bosco*. Voy. Bois (Jean du). Voy. aussi SACROBOSCO.

BOSCOWICH (Roger-Joseph), directeur de l'observatoire de Milan, membre de la société royale de Londres, etc., né à Raguse le 18 mai 1711, d'une famille distinguée, entra chez les jésuites à Rome, le 1^{er} octobre 1723. Etant en rhétorique, à l'âge de 14 ans, il se fit remarquer par un génie vif, pénétrant, capable de méditations arides et profondes. Lisant un jour les élégantes poésies du Père Nocéti, il s'arrêta à ces vers :

Quare agite, ô juvenes, magnarum semina rerum
In vobis forlasse latent.....

Il se persuada avec raison que ce germe existait chez lui, et s'appliqua avec une ardeur toute particulière à la philosophie et aux mathématiques. Devenu professeur de philosophie et de mathématiques au collège Romain, il embrassa avec feu les systèmes de Newton, approfondit ses calculs et ses combinaisons, modifia et réforma ses idées pour les affranchir des objections et des embarras qui en rendaient la défense difficile; et c'est dans cet état de réforme que la philosophie de cet Anglais parut à Vienne et sous le titre de *Traité de l'attraction, considérée comme loi universelle*, en 1763, et à Venise en 1768. Cet ouvrage a servi de modèle et de règle à la plupart des newtoniens modernes. Charles Benvenuti à Rome, Paul Mako et Charles Scherffler à Vienne, Léopold Bwald à Graz, Jean-Baptiste Horwath à Tirnau, en ont fait la base de leurs *Institutions* imprimées dans ces différentes villes. En 1763, il fut demandé par l'université de Pavie que l'on venait de rétablir, et à laquelle on voulait donner de l'éclat. Il y professa pendant six ans. On le plaça ensuite à Milan, où il fut pendant trois ans professeur d'astronomie et d'optique aux écoles palatines. Il fut employé par différents papes pour fournir des moyens de soutenir le dôme de St-Pierre, qui menaçait de crouler, et fit partie de la commission chargée d'examiner le moyen de dessécher les marais Pontins. En 1773, lors de la suppression des jésuites en Italie, M. de La Borde, M^{re} de Sivrac, M. de Dufort, M. de Boynes, M. de Vergennes, qui avaient eu occasion de le connaître, l'engagèrent à venir à Paris et lui procurèrent le titre de directeur de l'optique de la marine, avec une pension de 8000 liv. Des désagréments qu'il essuya dans ce poste l'engagèrent à se retirer à Milan, où il mourut le 12 février 1787, âgé de 76 ans. Outre sa *Philosophie newtonienne*, le Père Boscowich a donné un grand nombre d'ouvrages sur la géométrie, la phy-

sique, l'optique, etc.; *Elementa universæ matheseos*, Rome, 1754, 3 vol. in-8, avec fig.; *Philosophia naturalis theoria, reducta ad unicam legem virium in natura existentium*, Vienne, 1759, in-4, fig.; *Traité sur les télescopes dioptriques perfectionnés*, Vienne, 1763, in-8, en allemand; *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1766, in-8, avec fig.; *De lunæ atmosphæra*, Vienne, 1766, in-4, fig.; *Dissertationes ad dioptricam*, Vienne, 1767, in-4; *Item, des notes sur le Poème philosophique de Benoît Stay; Voyage astronomique dans l'état de l'Eglise*, traduit en français par le Père Hugon, jésuite, Paris, 1770, in-4; c'est le résultat de la mesure de deux degrés du méridien en Italie, qu'il fit par ordre du cardinal Valentini en 1750; un *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, etc. Mais ce qui lui assure un nom distingué parmi les gens de lettres autant que parmi les savants, c'est son beau poème; *De solis ac lunæ defectibus*, Venise, 1761, traduit en français par l'abbé de Barruel, Paris, 1779 et 1784, in-4, ouvrage où les ornements de la poésie marchent à côté des sciences exactes, et qui peut encore servir d'exception à la stérilité que l'opiniâtre étude des mathématiques répand pour l'ordinaire sur l'imagination. Parmi des poésies moins considérables, mais pleines de grâces tendres et ingénues, on distingue son *Desiderium patriæ*, composé à Rome, et dont voici le début :

Illyrici colles, atque antiqua Ragusæ
Mœnia, vagitus conscia terra mei!

Quando erit ut vestras redeam, velis exul, ad oras?

Il n'avait pas l'air abstrait, aimait la société, conversait volontiers et agréablement; il se citait souvent, et dans l'enthousiasme poétique qui le saisissait quelquefois, il récitait de longues tirades de ses vers; mais cela ne formalisait personne, parce qu'on savait que cette espèce d'originalité ne tenait rien de la vanité et de l'esprit de prétention. Il jouissait de la considération, non-seulement de tous les savants de l'Europe, mais encore de celle de plusieurs souverains; il a fait une multitude de voyages relatifs à des observations utiles ou brillantes, et a laissé des titres multipliés à une réputation que peu d'hommes de ce siècle sont à même d'égaliser.

* BOSE. Il y a eu plusieurs hommes distingués de ce nom. — GASPARD, sénateur de Leipsig et professeur de botanique, a publié *Dissertatio de motu plantarum sensus æmulo*, 1724, in-4. — JEAN-ANDRÉ, professeur d'histoire à Iéna, né à Leipsig en 1626, mort en 1674, a laissé *Petronii satiricon puritate donatum e manuscript. Joan. And. Bosii*, 1701, in-8. — GEORGES, professeur de physique à Wittemberg, mort en 1761, composa plusieurs ouvrages sur l'électricité, parmi lesquels un poème, qu'il traduisit en vers français, sous un nom supposé et sous ce titre : *De l'électricité, de son origine et de ses progrès, traduit de l'allemand par l'abbé J. A. de C....*, Leipsig, 1754, in-12. On a aussi du même auteur et en français *Recherches sur la cause et sur la véritable théorie de l'électricité*, Wittemberg, 1745.

BOSELLINI (Charles), avocat, né à Modène en 1755, a publié en italien *Nouvel examen des sources de la richesse publique et privée*, ouvrage dans lequel il examine et compare les principes de Smith, de

Lauderdale, et de quelques autres économistes : il fait consister la richesse publique et privée non-seulement dans l'agriculture, les arts et le commerce, mais encore dans le travail, l'industrie et l'épargne, qu'il regarde comme les éléments primitifs de toutes sortes de richesses. Il a publié en outre *Système de succession adopté en Angleterre; Observations sur quelques opinions du comte Babacov*, relativement à la pluralité des voix, la réforme des codes civils, etc., et plusieurs articles remarquables sur l'économie politique insérés dans le *Journal académique de Rome*, et dans l'*Anthologie de Florence*. Cet économiste distingué est mort le 1^{er} juillet 1827.

BOSIO (Jacques) *Bosius*, natif de Milan, et frère servant de l'ordre de Malte. Ce religieux étant retenu à Rome auprès du cardinal Petrochini, son patron, pour les affaires de son ordre, dont il était agent, profita de ce séjour pour y composer l'histoire qui porte son nom, sous le titre *Dell'Istoria della sacra Religione, dell' illustrissima milizia di santo Giovanni Gerosolimitano*. Cet ouvrage, qui contient 40 livres, est partagé en 3 vol. in-fol. imprimés à Rome en 1621, 1629 et 1684. Quelques bibliographes ont écrit que Bosio avait remis ses Mémoires à deux cordeliers de la Grand'Manche appelés en Italie les *Grands'Frères*, et que ces deux religieux ont mis son livre dans la forme qu'il a aujourd'hui. Cet ouvrage est moins recherché pour le style, que pour la multitude et la rareté des faits dont il est rempli. Cette histoire va jusqu'à l'an 1574; elle a été continuée par Barthélemi Pozzo en italien, jusqu'à l'an 1668, Venise, 1740, 2 vol. in-4. On a encore de Bosio la *Corona del cavalier Gerosolimitano*, Rome, 1588, in-4; et le *Imagini de Beati e Santi della sacra religione di santo Giovanni Gerosolimitano*, Palerme, 1633, in-4, et Naples, 1653, in-8. La plupart des historiens nationaux qui, depuis Bosio, ont voulu donner l'Histoire de Malte en leur langue, n'ont été que ses copistes ou ses abrégiateurs.

BOSIO (Antoine), de Milan, agent de l'ordre de Malte, était neveu du précédent, et mourut en 1629. Son recueil intitulé *Roma Sotteranea*, Rome, 1652, in-fol., renferme la description des tombeaux et épitaphes des premiers chrétiens qu'on trouve dans les catacombes de cette capitale de la catholicité. Il passait dans les souterrains quelquefois cinq ou six jours de suite. Un prêtre de l'Oratoire de Rome (le Père Paul Aringhi) traduisit son livre d'italien en latin, 1634, 2 vol. in-fol. Les amateurs des antiquités ecclésiastiques font grand cas de cette version, plus ample que l'ouvrage. L'un et l'autre manquent quelquefois de critique; mais ils sont très-propres à faire connaître les cérémonies des premiers chrétiens de Rome, et l'histoire de cette capitale. L'ouvrage de Bosio a été depuis augmenté par Bottari et publié en 3 vol. in-fol., 1737-1753, ce qui fait que l'ouvrage primitif est peu recherché aujourd'hui.

* BOSIO (Jean), peintre d'histoire, frère aîné du fameux sculpteur de ce nom, fut élève de David, et devint professeur de dessin à l'école polytechnique. Il est mort en juillet 1827. Il avait publié un *Traité élémentaire des règles du dessin*, ouvrage estimé, Paris, 1804, in-12, réimprimé en 1802.

** BOSIO (François-Joseph, baron), statuaire distingué, né à Monaco en 1767, se livra dès son plus bas âge à l'étude de l'art qui devait l'illustrer, et se fit bientôt connaître par la fermeté et l'énergie de son ciseau. Venu à Paris, il fut chargé de l'exécution des bas-reliefs qui décorent la colonne de la place Vendôme, et de reproduire en buste ou en statues les principaux personnages de la cour impériale. Il fit en 1814 le buste en marbre de Louis XVIII; et Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe, le fit chevalier de la légion-d'honneur. Nommé membre de l'institut en 1815, et professeur à l'école des beaux-arts; premier sculpteur du roi en 1823, décoré des ordres du mérite de France et de Savoie, cet artiste ne compta que des succès et mourut à Paris le 1^{er} août 1845 à 76 ans. Ses principaux ouvrages sont : *L'Amour lançant des traits*, dans la galerie de Munich; *Le berger Aristée et l'Hercule terrassant Achéloüs métamorphosé en serpent*, au Louvre; *Hyacinthe couché*, au Luxembourg; *La Nymphé Salmacis*; *Henri IV enfant*, exécuté en marbre et en argent, pour le cabinet du roi; la *Statue équestre en bronze de Louis XIV*, sur la place des Victoires, et les deux bas-reliefs de ce monument représentant le *passage du Rhin et l'institution de l'ordre de St.-Louis*; les *bustes de Charles X et de madame la duchesse d'Angoulême*; Les deux statues en marbre : la *France et la fidélité*, faisant partie du monument de Malesherbes, au palais de justice; Le modèle de la *Statue de Louis XVIII*, qui devait décorer la place du palais Bourbon; et celui de la *Statue de Louis XVI*, destinée à l'église de la Madeleine; un *groupe de Louis XVI et d'un ange*, dans la chapelle expiatoire du cimetière de la Madeleine. Enfin la *statue de Napoléon* de la colonne du camp de Boulogne. Cette dernière production, moins parfaite que les précédentes, se ressent de l'âge avancé de ce grand artiste.

BOSON. Voy. ENGELBERGE.

BOSQUET (François de), évêque de Lodève, puis de Montpellier, naquit à Narbonne en 1603, et mourut en 1676, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. Il avait été d'abord juge-royal de sa patrie, ensuite de Guienne, et puis du Languedoc. On a de lui les *Epîtres d'Innocent III*, avec des remarques curieuses, les *Vies des papes d'Avignon*, 1632, in-8, dont Baluze a donné une nouvelle édition, 1693, 2 vol. in-4; *Historia Ecclesiæ Gallicanæ*, à J. C. *Evangelio in Galliis usque ad datam à Constantino Imp. Ecclesiæ pacem*, 1636, in-4. Elle est recherchée. On lit dans son épitaphe : *Gregem verbo et exemplo sedulo pavit, largus erga pauperes, sibi parcissimus, omnibus benignus*, etc.

BOSQUIER (Philippe), religieux récollet, né à Mons en 1561, s'appliqua beaucoup à la prédication. Il traduisit aussi quelques ouvrages en latin, et les enrichit de notes. La plupart de ses ouvrages, d'abord imprimés séparément, ont été réunis en 3 vol. in-fol. à Cologne, 1621. On trouve dans ses Sermons, comme dans presque tous ceux de son temps, des passages de l'Écriture sainte, des Pères, des rabbins, des controversistes, des poètes, et de presque tous les auteurs grecs et latins. Il mourut l'an 1636.

* BOSQUILLON (Edouard-François-Marie), médecin et helléniste célèbre, né en 1744 à Montdidier, apprit de son père les éléments des langues anciennes, et à l'âge de onze ans, fut envoyé à Paris chez les jésuites pour y continuer ses études. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine et fut reçu docteur-régent de la faculté. En 1774, il fut nommé professeur de langue et de philosophie grecques au collège de France, et devint successivement censeur royal, médecin de l'Hôtel-Dieu de Paris, et membre de diverses sociétés savantes. Bosquillon soutenait que la peur seule rendait mortelles les morsures des animaux attaqués de la rage. On dit même que pour appuyer ses paroles de l'autorité du fait, il se faisait mordre par des chiens enragés. On lui a reproché son goût systématique pour la saignée. Atteint d'une maladie lente, il prévint de loin sa mort qui arriva en novembre 1816. Il avait fait préparer sa tombe au cimetière du père Lachaise, et avait eu soin de l'essayer. Médecin bienfaisant, Bosquillon ouvrait sa bourse aux malades indigents, en même temps qu'il leur prescrivait des ordonnances. On a de lui : *Traduction des Aphorismes et des Prognostics d'Hippocrate*, Paris, 1785, 2 vol. in-8; *Traduction des éléments de médecine pratique de Cullen*, Paris, 1785, in-8; *Traduction du Traité théorique et pratique des ulcères*, de Benjamin Bell, Paris, 1788-1803, in-8; *Traduction du cours complet de chirurgie*, du même auteur, 1796, 6 vol. in-8.

BOSSARD (Clément), vicaire-général, né en Bretagne, était le contemporain et l'ami du vertueux abbé Caron. Ses études terminées, il reçut les ordres à Rennes et fut nommé l'un des directeurs du séminaire de Saint-Louis à Paris où il avait passé une année comme élève. Après la fatale journée du 10 août 1792, il chercha un asyle dans une province éloignée et fut chargé de l'éducation particulière de quelques jeunes gens. Le concordat lui permit de rentrer dans l'enseignement ecclésiastique. Directeur du séminaire de Grenoble, il devint ensuite vicaire-général du diocèse. En 1816, il eut le bonheur de pouvoir réinstaller les charréux dans leur ancienne et célèbre maison dont ils avaient été violemment expulsés. Ce vertueux ecclésiastique mourut en 1854. On a de lui : *l'Histoire du serment à Paris*, avec la liste de ceux qui l'ont prêté et de ceux qui l'ont refusé, 1791, in-8 de 211 pag. Il fit réimprimer les *Lettres de Scheffmacher*, 1822, in-12.

* BOSSCHAERT (Willebrord), abbé de Tongerlo, a publié : *De primis veteris Frisiae apostolis*, Malines, 1630, in-8.

BOSSCHAERT (Thomas Willebrord), peintre flamand, naquit à Berg en 1613, et mourut à Anvers en 1656. Le crayon et le pinceau furent les amusements de son enfance. A 12 ans, il fit son portrait. Le prince d'Orange, admirateur de ses tableaux, les enleva tous, et appela l'artiste à La Haye, où il l'occupa à embellir son palais. Ce peintre se distinguait dans l'allégorie et par le coloris.

BOSSE (Abraham), graveur, natif de Tours, donna ses premières leçons de perspective dans l'académie de peinture de Paris. Il connaissait très-bien cette partie, ainsi que l'architecture. Le genre de graver

au vernis dur qu'il avait adopté, le mit à portée de faire des planches assez finies et d'un bon ton de couleur, sans le secours du burin. On a de lui : trois bons *Traité sur la manière de dessiner les ordres d'architecture*, in-fol.; *sur la Gravure*, 1643, in-8; *sur la Perspective*, 1633, in-8; *Représentation de diverses figures humaines, avec leurs mesures, prises sur divers antiques*, Paris, 1636, petit format. Ses estampes, gravées à l'eau-forte, mais d'une manière particulière, sont agréables. L'ouvrage de Bosse sur la gravure, qui est estimé, a été publié de nouveau à Paris en 1758, avec les remarques et les augmentations de Cochin fils. Bosse mourut dans sa patrie en 1678.

* BOSSI (Charles-Aurèle, baron de), poète et homme d'état, né à Turin le 15 novembre 1751, s'appliqua à l'étude du droit sous le célèbre professeur Denina, et devint son ami. En même temps il s'occupait de littérature, et dès l'âge de 18 ans il donna deux tragédies, les *Circassiens* et *Rhea-Sylvia*, qui furent bien accueillies. Il publia ensuite des *Odes* sur les réformes de Joseph II, sur la mort du jeune prince de Brunswick, sur l'indépendance américaine, la pacification de la Hollande, qui accrurent sa réputation comme poète; mais les sentiments philosophiques qui y sont contenus déplurent à la cour de Turin, et nuisirent d'abord à son avancement. Cependant il fut nommé secrétaire de légation à Gènes, puis sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, et ensuite chargé d'affaires auprès de la cour de Russie, où il demeura jusqu'au traité de paix entre la Sardaigne et la France, époque à laquelle Paul I^{er} lui intima l'ordre de quitter l'empire russe. Les Français ayant envahi l'Italie en 1796, il se montra disposé à les servir, et le général Joubert le nomma, en 1799, membre du gouvernement provisoire de Piémont. Après la bataille de Marengo il passa en Hollande pour y remplir les fonctions de résident. Lorsqu'il apprit la cession qui venait d'être faite à la France des états du Piémont, il se rendit à Turin, et détermina les chefs du parti italien en faveur de la réunion. Les Austro-Russes ayant pénétré en Italie, il se retira dans les vallées des Alpes, où il reçut l'hospitalité la plus généreuse. Ce fut pour reconnaître cet accueil que Bossi signala sa rentrée dans le gouvernement par un acte qui rendit aux Vaudois l'entière liberté de leur culte. Il contribua beaucoup à la réunion définitive du Piémont à la France, et le premier consul lui en témoigna sa satisfaction par une lettre flatteuse; néanmoins il se borna à le nommer son résident en Moldavie. Bossi, qui s'attendait à être employé dans l'administration, refusa et fut oublié pendant 18 mois. Au bout de ce temps il fut appelé à la préfecture de l'Ain, ensuite à celle de la Manche. En 1811, Napoléon le créa baron de l'empire. Louis XVIII le maintint dans ses fonctions, et lui accorda des lettres de naturalisation; mais s'étant empressé de faire reconnaître Bonaparte au retour de l'île d'Elbe, il fut destitué; et après avoir voyagé quelque temps dans le nord de l'Europe, il se fixa à Paris où il est mort vers la fin de janvier 1823. Ses poésies ont été recueillies, Turin, 1801, 3 petits vol., et réimprimées à Londres en 1814 à

50 exemplaires seulement, avec un poème intitulé *Oromasia*, et dont le sujet est la révolution française; malgré l'indépendance de l'auteur, ce poème est tout en faveur de Bonaparte. On y trouve de la force dans les idées, mais la versification en est peu brillante, et l'effet général monotone. Ces deux éditions ont été publiées sous les noms anagrammatiques d'*Albo Crisso*.

* BOSSI (le comte Louis de), historien, né en 1738 à Milan d'une famille patricienne, termina ses études à Paris. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il fut nommé l'un des cardinaux de la métropolitaine de saint Ambroise et défenseur de la chancellerie épiscopale. Il publia alors quelques ouvrages sur le *droit ecclésiastique*, sur les *liturgies de l'église ambrosienne*, de celle de Hollande, et une *Dissertation sur l'état des sciences et des lettres en Lombardie*. A ces ouvrages qui lui ouvrirent l'entrée de plusieurs académies, succédèrent ses recherches sur les *pierres gravées anciennes*, sur les *habits des Romains*, et sur différentes matières d'histoire naturelle. Après l'entrée des Français en Italie (1797), Bossi s'adonna à la politique, publia à Venise plusieurs *Dissertations sur l'administration de l'Etat*, sur *l'impôt*, et traduisit l'ouvrage de Condorcet sur les *Progrès de l'esprit humain*. Sécularisé en 1801 par Pie VII, il fut élu au corps législatif, envoyé ambassadeur du royaume d'Italie à Turin, et nommé conseiller d'état. A partir de 1816, il se voua entièrement à la littérature, et mourut à Milan le 10 avril 1835. Dans cet intervalle il publia l'*Histoire générale d'Italie*, en 19 vol. in-8; les *Vies de Léon X*, de *Manuce* et de *Christ. Colomb*; et enfin dirigea le *Dictionnaire des inventions et découvertes*. Doué d'une mémoire extraordinaire, Bossi possédait le latin, l'italien et le français, et écrivait avec une rare perfection dans ces trois langues. On connaît de lui quatre-vingt-dix ouvrages divers, formant environ deux cents volumes.

* BOSSO (Donat), avocat et historien milanais du x^e siècle, a laissé une *Chronique* des évêques et archevêques de Milan, Milan, 1492, in-fol.

* BOSSO (Jérôme), né à Pavie en 1588, jurisconsulte, historien et poète, fut professeur de belles lettres dans sa ville natale. Il étudia surtout les antiquités romaines, et devint membre de diverses académies. On a de lui : *de Togâ romanâ commentarius*, Pavie, 1612, in-4; *Epistolæ*, en trois recueils, publiés à Pavie et à Milan, 1615-1623, et plusieurs *Dissertations* sur les antiquités romaines.

BOSSU (Réné le), religieux génovéfain, naquit à Paris en 1631, d'un avocat général à la cour des aides. Il mourut sous-prieur de l'abbaye de Saint-Jean de Chartres, en 1680. Il contribua beaucoup à former la bibliothèque de Sainte-Geneviève de Paris. On a de lui un *Parallèle de la philosophie de Descartes et d'Aristote*, Paris, 1674, in-12, qu'il voulait concilier. *Il ne savait pas*, dit un bel-esprit, *qu'il fallait les abandonner l'un et l'autre*. Bossu était plus capable de raisonner sur les chimères anciennes et modernes que de les détruire. Un *Traité du poème épique*, La Haye, 1714, in-12, dans lequel on trouve des règles utiles et que Boileau regarde comme un des meilleurs livres de poétique qui

aient été faits dans notre langue. Les règles que l'auteur y donne sont sages, bien développées, et toujours prises dans la nature. Le père le Bossu se distinguait autant par les qualités du cœur, que par celles de l'esprit.

* BOSSU (Pierre-Louis), chanoine de Paris, fut d'abord vicaire, puis curé de Saint-Paul, et prêcha la Cène à la cour en 1783. Après avoir refusé le serment à la constitution civile du clergé, il se rendit à Blankenbourg, puis à Mittau, et servit d'aumônier à Louis XVIII dans cette dernière ville. Bossu fut nommé curé de Saint-Eustache à Paris à l'époque du concordat. Devenu chanoine il se retira à Chailot et y mourut en 1830, à l'âge de 83 ans. On a de lui : un *Discours* prononcé le 15 mars 1803, à Saint-Roch, dans un service célébré pour tous les curés de Paris morts depuis la révolution; *L'indigence brillante par la charité*, Paris, 1814, un vol. in-12, où l'auteur traite de tout ce que la religion opère par la charité.

* BOSSU (J.-A.) capitaine de marine, né à Baigneux-les-Juifs vers l'an 1720, fut envoyé dans la Louisiane en 1750 et en 1757. Plusieurs voyages qu'il fit dans l'intérieur du pays, le mirent à même de connaître les mœurs et les habitudes des Illinois, des Akansas, des Allimabous, etc., et il en donne des détails très-circonstanciés dans une suite de Lettres adressées au marquis de l'Estrade, et publiées sous le titre de *Nouveaux voyages aux Indes occidentales*, etc., Paris, 1768, 2 parties en un vol. in-12. La Louisiane ayant été cédée à l'Espagne, Bossu y fit un troisième voyage pour retirer ses effets, et à son retour, il en publia la relation sous le titre de *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale contenant une collection de lettres écrites par l'auteur à son ami Douin*, etc., Amsterdam (Paris), 1777, in-8. Ces derniers voyages sont les plus rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés. Bossu est un de ceux qui ont le mieux fait connaître la Louisiane et les peuples sauvages qui l'habitent.

BOSSUET (Jacques-Bénigne), né à Dijon en 1627, d'une famille de robe, noble et ancienne. Il laissa voir dès son enfance tout ce qui devait lui attirer dans la suite l'admiration publique. Il fut, dit-on, d'abord destiné au barreau et au mariage. Ceux qui tirent vanité de savoir les secrets des familles assurent qu'il y eut un contrat entre lui et M^{lle}. Desvieux, fille d'esprit et de mérite, et son amie dans tous les temps; mais ce contrat n'a jamais existé. Bossuet, après ses premières études, vint à Paris en 1642, à l'âge de 15 ans, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1652. De retour à Metz où il était chanoine, il s'attacha à former son esprit et son cœur. Il s'appliqua à l'instruction des protestants, et en ramena plusieurs à la religion catholique. Ses succès eurent de l'éclat. On l'appela à Paris, pour remplir les chaires les plus brillantes. La reine-mère, Anne d'Autriche, son admiratrice, lui fit donner, à l'âge de 34 ans, l'Avent de la cour en 1661, et le Carême en 1662. Le roi fut si enchanté du jeune prédicateur, qu'il fit écrire en son nom à son père, intendant de Soissons, pour le féliciter d'avoir un fils qui l'immortaliserait. Son Carême de 1666, son Avent de 1668, prêchés pour con-

firmer les nouveaux convertis, et particulièrement la maréchal de Turenne, lui valurent l'évêché de Condom. Ses sermons ne sont cependant pas ce qui l'a le plus illustré. Le roi lui confia bientôt l'éducation de Mgr. le Dauphin; il prêta le serment accoutumé le 25 septembre 1670. Un an après il se démit de l'évêché de Condom, ne croyant point pouvoir garder une épouse avec laquelle il ne vivait pas. Ce fut vers ce temps qu'il prononça l'Oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, morte subitement, au milieu d'une cour brillante, dont elle était les délices. C'est dans ce genre d'éloquence que l'illustre orateur, profitant de l'autorité de son ministère, a fait servir les tristes trophées de la mort à l'utile instruction des vivants. Son éloquence étonne l'esprit, ravit d'admiration, arrache les larmes du sentiment; on le voit, on l'entend déployer toute la force, toute la hauteur de son âme et de son génie; sa parole captive, maîtrise tous les esprits; elle confond par des accents terribles la vanité des grandeurs humaines. Quel tableau de la mort dans l'éloge de la princesse dont nous venons de parler! Après avoir rapporté le passage de l'Écriture, *Omnes morimur et quasi aquæ dilabimur in terram* (2 Reg. 14), il continue: « En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine, et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots: ils ne cessent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne reconnaît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans noms et sans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivières les plus inconnues. » Il ajoute ensuite: « La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie; la voilà telle que la mort nous l'a faite! encore ce reste tel quel va-t-il disparaître, cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration; elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les plus grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! mais ici, notre imagination nous abuse encore: la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que des tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes. C'est ainsi que la puissance divine,

» justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant, et que, pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines? peut-on appuyer quelque grand dessein sur ces débris inévitables des choses humaines? » Dans la dernière qu'il prononça, qui fut celle du grand Condé, comme il intéresse personnellement en parlant de son âge et de ses devoirs sans petitesse et sans égoïsme! « La véritable victoire, celle qui met sous ses pieds le monde entier, c'est notre foi (*Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*). » Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue: vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte. Heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. » Cette mâle vigueur de ses Oraisons funèbres qui l'ont placé à la tête des orateurs français, il la transporta dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, composé pour son élève. On ne peut se lasser d'admirer la rapidité avec laquelle il décrit l'élévation et la chute des empires, les causes de leurs progrès et celles de leur décadence, les desseins secrets de la Providence sur les hommes, les ressorts cachés qu'elle fait jouer dans le cours des choses humaines. C'est un spectacle des plus grands, des plus magnifiques et des plus variés, que l'éloquence ait donnés à la religion et à la philosophie. Cet ouvrage est composé de trois parties: la première, qui est chronologique, renferme le système d'Ussérius; la seconde contient des réflexions sur l'état et la vérité de la religion; la troisième, qui est historique, comprend des remarques très-solides sur les vicissitudes des monarchies anciennes et modernes. L'édition in-4, de 1681, à Paris, est la plus belle. On y a joint une continuation par M. de la Barre, qui n'a rien de ce qui a fait estimer l'ouvrage de Bossuet. Emmanuel de Parthenay, aumônier de la duchesse de Berry, en a donné une Traduction latine en 1718, in-12, sous ce titre: *Commentarii universam complectentes Historiam ab orbe condito ad Carolum magnum; quibus accedunt series Religionis et imperiorum vices*. On trouve la même profondeur de vues dans la *Politique tirée des paroles de l'Écriture sainte*. Le but de l'auteur est de renfermer dans cet ouvrage les principes d'une politique qui eût toute la majesté et toute la grandeur que doit avoir la morale de ceux qui gouvernent le monde, sans avoir rien de sa corruption ordinaire. Il cherche sans sortir de l'Évangile de quoi former un grand prince; et on peut, selon les principes de ce prélat, être un excellent politique et un véritable chrétien. Les soins que Bossuet s'était donnés pour l'éducation du Dauphin furent récompensés par la charge de premier aumônier de madame la Dauphine en 1680, et par l'évêché de Meaux en 1681; il fut honoré, en 1697, d'une

charge de conseiller d'état ; et l'année d'après , de celle de premier aumônier de madame la duchesse de Bourgogne. Une affaire d'éclat , à laquelle il eut beaucoup de part , fixait alors les yeux du public sur lui. Fénelon , archevêque de Cambrai , venait de publier son livre de l'*Explication des maximes des saints sur la vie intérieure*. Bossuet , qui crut voir dans cet ouvrage des restes du molinosisme , s'éleva contre lui dans de nombreux écrits. Ses ennemis attribuèrent ces productions à la jalousie que lui inspirait Fénelon ; et ses amis , à son zèle contre les nouveautés. Quelques motifs qu'il eût , il fut vainqueur ; mais si sa victoire sur l'archevêque de Cambrai fut glorieuse , celle que Fénelon remporta sur lui-même le fut davantage. On peut juger de la vivacité avec laquelle Bossuet se montra dans cette querelle , par ce trait : *Qu'auriez-vous fait , si j'avais protégé M. de Cambrai ?* lui demanda un jour Louis XIV. — *Sire*, répondit Bossuet , *j'aurais crié vingt fois plus haut : quand on défend la vérité , on est assuré de triompher tôt ou tard...* Il répondit au même prince , qui lui demandait son sentiment sur les spectacles. *Il y a de grands exemples pour , et des raisonnements invincibles contre...* Il fut aussi zélé pour l'exactitude de la morale que pour la pureté de la foi. Le docteur Arnauld ayant fait l'apologie de la Satire sur les femmes de Despréaux , son ami et son panégyriste , l'évêque de Meaux décida , sans hésiter , que le docteur n'avait pas poussé la sévérité assez loin. Il condamna la satire en général , comme incompatible avec la religion chrétienne , et celle des femmes en particulier. Il déclara nettement que celle-ci était contraire aux bonnes mœurs , et tendait à détourner du mariage , par les peintures qu'on y fait de la corruption de cet état... Ses mœurs étaient aussi sévères que sa morale. Tous son temps était absorbé par l'étude , ou par les travaux de son ministère , prêchant , catéchisant , confessant. Il ne se permettait que des délassements fort courts. Il ne se promenait que rarement , même dans son jardin. Son jardinier lui dit un jour : *Si je plantais des saint Augustin et des saint Chrysostome , vous les viendriez voir ; mais pour vos arbres , vous ne vous en souciez guère...* On l'a accusé de n'avoir point eu assez d'art dans les controverses , pour cacher sa supériorité aux autres. Il était impétueux dans la dispute , mais il n'était point blessé qu'on mit la même chaleur en lui répondant. Ce grand homme fut enlevé à son diocèse , à la France et à l'Eglise , en 1604 , à l'âge de 77 ans... On commença à donner en 1743 une *Collection des ouvrages de Bossuet* , en 12 vol. in-4. Les bénédictins de Saint-Maur en ont donné une autre , dont 13 volumes avaient déjà paru en 1789 , infectés de cet esprit de secte et de parti qui dénature tout ce qu'il touche. Le clergé de France , dans son assemblée de la même année , blâma et rejeta cette édition. (*Voy.* les Actes de l'assemblée , séances 107 et 109 ; ou le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} juin 1773 , pag. 196.) Voici ce qu'on trouve dans l'édition de 1743. Les 2 premiers volumes sont consacrés à ce que Bossuet a écrit sur l'Ecriture sainte ; on y trouve aussi le Catéchisme de son diocèse , des Prières , etc. Le 3^e renferme l'*Exposition de la Doctrine Catho-*

lique , avec l'avertissement et les approbations données à ce livre , très-souvent réimprimé et qui opéra la conversion de Turenne et de Dangeau ; l'*Histoire des Variations des églises protestantes* , un des écrits de controverse , auquel les luthériens et les calvinistes ont eu le plus de peine à répondre , et auquel il était impossible de rien opposer de satisfaisant. Le 4^e contient la *Défense de l'Histoire des Variations* , et six *Avertissements aux Protestants* , la *Conférence avec le ministre Claude* , etc. Le 5^e offre le *Traité de la Communion sous les deux espèces* , la *Réfutation du Catéchisme de Paul Ferri* , les *Statuts et Ordonnances synodales* , les *Instructions pastorales* , etc. Le 6^e et le 7^e sont presque entièrement remplis par les *Ecrits sur le Quietisme*. Le 8^e par le *Discours sur l'Histoire universelle* et les *Oraisons funèbres*. Le 9^e et le 10^e présentent différents ouvrages de piété. On trouve dans le 11^e des écrits dans le même genre , et le commencement de son *Abrégé de l'Histoire de France* , dont la suite est renfermée dans le tome 12. On a donné une suite à cette édition , en 3 vol. in-4 , renfermant la *Défense de la déclaration du clergé de France , sur la puissance ecclésiastique* , en latin , avec une traduction en français , par l'abbé le Roy , ci-devant de l'Oratoire. Soardi (*Voy.* ce nom) prouve assez bien que cette *Défense* , telle que nous l'avons , n'est pas de Bossuet , quoiqu'il soit vrai qu'il a fait un ouvrage sur ce sujet , revu et beaucoup changé quelque temps avant sa mort. Il y avait , comme l'assure M. d'Aguesseau , une péroraison où le livre était dédié à Louis XIV , et qui ne se trouve pas dans ce que le neveu du célèbre prélat nous a donné comme l'ouvrage de son oncle (*Voy.* Le QUEUX , SOARDI). En général , on ne peut regarder comme étant réellement et totalement de Bossuet que les ouvrages imprimés de son vivant , parce que les papiers de ce grand homme ont passé par les mains des bénédictins jansénistes des Blancs-Manteaux , qui les tenaient de l'évêque de Troyes , dévoué à la secte. L'abbé le Roy , ex-oratorien , a publié , en 1753 , 3 vol. D'œuvres posthumes. Le 1^{er} renferme le *Projet de réunion des églises luthériennes de la confession d'Augsbourg , avec l'Eglise catholique* ; projet traversé par le philosophe Leibnitz , qui se mêla de cette controverse. Bossuet , inébranlable sur le dogme , promettait de la part de l'Eglise , que sur les articles de discipline , elle userait envers les protestants réunis de toutes les condescendances que des enfants infirmes , mais sournis , peuvent espérer d'une mère tendre. On trouve dans le 2^e les *Traité contre Simon* , Dupin et autres ; et dans le 3^e divers écrits de controverse , de morale et de théologie mystique. Plusieurs savants doutent que ces ouvrages soient sortis de la plume de Bossuet , absolument tels qu'on les présente dans ce recueil. On a rassemblé différents *Opuscules* de Bossuet en 3 vol. in-12 , 1761. On a aussi publié à Nîmes en 1783 , une édition de ses *Œuvres choisies* en 8 vol. in-8 ; mais on fait peu de cas de cette édition. On a réuni en 6 vol. in-12 , sous le titre de *Chefs-d'œuvre oratoires de Bossuet* , ses *Sermons* , *Panégyriques* et *Oraisons funèbres*. Lebel a publié à Versailles , 1813 et années suiv. , une belle édition de ses *Œuvres* , en

43 vol. in-8, incomparablement supérieure à toutes celles qui avaient paru jusqu'alors et qui est destinée à servir de modèle à toutes celles qui suivront. Cette édition, due aux soins de deux savants ecclésiastiques de la congrégation de St.-Sulpice, est accompagnée d'une table générale des matières, faite avec beaucoup de soin, qui comprend les noms et les choses dont il est parlé dans la collection entière. Cette table, qui est un modèle de précision et d'exactitude, est d'un grand secours à ceux qui ont besoin de faire des recherches. On a ajouté à ce volume quelques pièces intéressantes, le *Discours de Bossuet* à l'académie française pour sa réception, l'*Eloge* que fit de lui l'abbé de Polignac, son successeur dans le même corps, celui que fit également l'abbé de Clérambault, directeur de l'académie, dans sa réponse à l'abbé de Polignac, et enfin l'*Oraison funèbre* prononcée par le P. Larue, jésuite, dans le service qui eut lieu à Meaux le 23 juillet 1706. On doit citer aussi l'édition de Besançon, Chalandre fils, 1846-47, 12 vol. gr. in-8, exécutée avec le plus grand soin et augmentée de plusieurs lettres inédites. Le style de Bossuet, sans être toujours châtié et poli, est plein de force et d'énergie. Il ne marche point sur des fleurs, mais il va rapidement au sublime dans les sujets qui l'exigent. Les ouvrages latins de cet auteur sont écrits d'un style assez dur : mais les français ne le cèdent à aucun de nos meilleurs écrivains. L'académie française le compte parmi ses membres qui l'ont le plus illustrée. Burigny a publié la *Vie* de Bossuet, 1761, in-12; mais on ne peut guère la regarder que comme un croquis; elle ne fait point assez connaître la vie de l'évêque de Meaux. Le cardinal de Bausset, déjà connu par son élégante histoire de Fénelon, nous a donné celle de son illustre émule, 4 vol. in-8, ouvrage rédigé avec autant de goût que de sagacité, rempli de détails ignorés et de faits du plus haut intérêt, qui rendent son livre extrêmement précieux. Massillon, dans l'*Eloge de Mgr. le Dauphin*, a fait de Bossuet le portrait suivant : « L'homme d'un génie vaste et heureux, » d'une candeur qui caractérise toujours les grandes » âmes et les esprits du premier ordre, l'ornement » de l'épiscopat, et dont le clergé de France se » fera honneur dans tous les siècles; un évêque » au milieu de la cour; l'homme de tous les talents » et de toutes les sciences; le docteur de toutes les » églises; la terreur de toutes les sectes; le Père » du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué » que d'être né dans les premiers temps, pour avoir » été la lumière des conciles, l'âme des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse. » L'auteur de la *Vie de M^{me} de Maintenon* en parle en ces termes : « Conduit jusque dans le » sanctuaire par sa science et par sa vertu, il en fut » l'ornement et l'oracle. On le vit tout à la fois » controversiste, orateur, historien, précepteur du » grand dauphin, déployer toute la profondeur et » l'élévation du génie dont l'homme le plus sublime est capable. Tantôt parcourant la terre » entière, il en rassemble l'or et les fleurs dont il » pare ses écrits; tantôt se répandant jusque dans » l'immensité des cieux, il paraît s'associer aux

» suprêmes intelligences; trop grand pour avoir de » l'ambition, il ne recherche que la vérité, et le » bonheur de servir les gens à talents : trop riche » de sa propre gloire, il n'a besoin, pour s'illustrer, » ni des honneurs du ministère ni de la pourpre » romaine. Il anéantit les hétérodoxes qu'il combat, » il rend la vie aux morts qu'il célèbre; et donnant » encore plus d'extension à son génie lorsqu'il le » resserre que lorsqu'il l'étend, il renferme l'histoire de l'univers dans un discours de quelques » pages, où la majesté du style répond à toute la » grandeur du sujet. » On sent bien que la calomnie n'a pas plus épargné cet illustre prélat que tant d'autres hommes distingués par leur religion, leurs vertus, et surtout par leur zèle contre les vices et les erreurs. Voy. SAINT-HYACINTHE, et les *grands hommes vengés*.

* BOSSUET (Jacques-Bénigne), évêque de Troyes, né en 1664, neveu de l'illustre évêque de Meaux, entra dans l'état ecclésiastique, et se trouvait à Rome avec l'abbé Phelipeaux qui l'avait dirigé dans ses études, lorsque le grand Bossuet les chargea de poursuivre la condamnation du livre des *Maximes* de Fénelon. L'abbé Bossuet montra peu de délicatesse dans cette affaire, et mit plus que du zèle à la faire réussir. Il oublia que s'il est glorieux de faire triompher la justice, il est plus beau encore de n'employer, pour y parvenir, que de la modération et des moyens dignes de la cause pour laquelle on agit. Sa volumineuse correspondance sur cet objet, publiée par Déforis, fit peu d'honneur à sa sagesse et à son caractère. A son retour, en 1699, il fut ordonné prêtre, et pourvu de l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Il devint grand-vicaire de son oncle, qui désira l'avoir pour coadjuteur, et en fit la demande à Louis XIV, en parlant de lui avec éloge, ce qui prouverait sans doute que l'abbé Bossuet avait su se contraindre devant un juge si éclairé. Le roi n'accéda point à cette demande, et le tint toujours éloigné de l'épiscopat. Ce ne fut que sous la régence, et par le crédit du cardinal de Noailles, qu'il eut l'évêché de Troyes en 1716. Signalé parmi ceux dont la doctrine était suspecte, il n'obtint ses bulles que deux ans après, sur une attestation d'orthodoxie que le cardinal de la Trémoille donna en sa faveur. Le nouvel évêque adhéra à l'accommodement de 1720. En 1723, il se déclara pour l'évêque de Montpellier, et maintint son opposition à la bulle. L'année suivante, il donna un mandement contre l'office de Grégoire XIII, et défendit, contre un abbé Fichant, l'authenticité de quelques-uns des ouvrages posthumes de son oncle qu'il avait publiés, tels que les *Élévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Evangile*, le *Traité de l'amour de Dieu*, celui du *Libre arbitre et de la concupiscence* et celui de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Le parlement de Paris décida en sa faveur. Il eut ensuite, avec M. Languet, archevêque de Sens, son métropolitain, de longues disputes, d'abord sur quelques-unes de ses instructions pastorales, ensuite sur un nouveau missel qu'il donna, et dans lequel on trouva des innovations. Il se défendit avec peu de modération, et finit cependant par retrancher quelques-unes des dispositions

blâmées. Le 30 mars 1742, il se démit de son évêché, et mourut le 12 juillet de l'année suivante.

BOSSUS ou Bossio (Martin), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, et abbé de Fiévoli en Toscane, né à Vérone, s'acquit une grande réputation par sa science et par sa vertu. Le pape Sixte IV, et Laurent de Médicis le chargèrent de plusieurs commissions dont il s'acquitta avec honneur. Il mourut à Padoue en 1502, à 73 ans. Il publia plusieurs ouvrages qui roulent tous sur des points de morale; *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1493, in-fol.; *Epistolæ*, Mantoue, 1498, in-fol.; *Epistolæ*, différentes des précédentes, avec six discours, Venise, 1502, in-4; *Œuvres diverses*, Strasbourg, 1509, in-4; Bologne, 1627, in-fol., etc.

* BOSSUT (l'abbé Charles), professeur de mathématiques à Mézières, examinateur des élèves de l'artillerie et du génie, et de l'académie des sciences, né à Tartaras, département de la Loire, le 11 août 1750, mort à Paris le 14 janvier 1815. Il perdit son père au berceau, et fut élevé par un oncle paternel qui commença son éducation et le fit entrer à 14 ans au collège des jésuites à Lyon. La révolution l'ayant privé de ses places, il s'enfonça dans la retraite, dont son âge et l'état de sa fortune lui faisaient une loi : mais quelques consolations vinrent enfin l'y chercher : l'Institut l'admit au nombre de ses membres, et il fut nommé l'un des examinateurs de l'école polytechnique. Il exerça cette place jusqu'à ce que la vieillesse et les infirmités le forcèrent de demander sa retraite. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages estimés. Les principaux sont : *Traité élémentaire de mécanique et de dynamique*, 1765, in-8; *Recherches sur la construction la plus avantageuse des digues*, ouvrage couronné en 1762 par l'académie de Toulouse, avec celui de Viallet; Paris, 1764, in-4; *Recherches sur les altérations que la résistance de l'éther peut produire dans le mouvement moyen des planètes*, 1766, in-4; *Traité élémentaire de mécanique statique*, 1771, in-8; *Traité élémentaire d'hydrodynamique*, 1771, 2 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé; *Cours de mathématiques*, 3 vol. in-8; *la Mécanique en général*, 1782, in-8; *Calcul différentiel et intégral*, 1798, 2 vol. in-8; *Histoire des mathématiques*, 1802, 2 vol. in-8; enfin divers Mémoires dans les collections des académies dont il faisait partie.

* BOSTIUS (Arnauld), religieux de l'ordre des carmes, né à Gand, vivait dans le xv^e siècle, cultivait les lettres et était lié avec les hommes célèbres de son temps qui suivaient la même carrière. Il était en même temps philosophe, orateur, historien, poète. Il avait pour amis Trithème, Hermolaüs-Barbarus et Gaguin. Parmi les lettres de ce dernier, on en trouve plusieurs qui sont adressées à Bostius, notamment la 61^e, la 67^e, la 69^e, la 74^e, la 82^e, etc. Hermolaüs lui a dédié quelques-uns de ses écrits. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De illustribus viris Carthusiensium*; *De illustribus viris carmelitarum*; *De patronatu beatæ Mariæ*; *De immaculata conceptione Virginis Deiparæ*. On trouve aussi parmi ses ouvrages quelques poésies. Ce savant religieux mourut à Gand le 31 mars 1499, ou, selon d'autres, en 1501,

* BOSWEL (Jacques), fils aîné d'Alexandre Boswel, lord Auchinleck, un des juges des cours suprêmes de session, et justicier d'Ecosse, naquit en 1740 à Edimbourg, et étudia dans les universités d'Edimbourg et de Glasgow. Il se rendit en 1760 à Londres, d'où il revint en Ecosse pour étudier le droit. Il retourna en 1762 à Londres, alla ensuite perfectionner ses études à Utrecht, et y fit, en 1765, la connaissance du célèbre docteur Johnson. Après un séjour de quelques mois à Utrecht, il parcourut l'Allemagne, la Suisse, l'Italie et l'île de Corse, où il se lia d'amitié avec le fameux Pascal Paoli. Il revint en Ecosse en 1766, en passant par Paris, et commença à se faire connaître au barreau dans l'affaire de Douglas, à l'occasion de laquelle il écrivit un pamphlet intitulé : *Essence de la cause de Douglas*. En 1768 parut sa *Relation de la Corse avec les mémoires du général Paoli*. Ce dernier ouvrage a été traduit en français par J. P. S. Dubois, La Haye, 1769, in-8 : il l'a été également en plusieurs autres langues. Boswel fit paraître, en 1785, son *Journal d'un voyage aux îles Hébrides*, voyage qu'il fit conjointement avec le docteur Johnson. Cette même année, il quitta le barreau d'Ecosse, et vint s'établir avocat à Londres. Mais la mort de son ami Johnson, dont il forma le projet d'écrire la vie, vint interrompre les travaux de sa profession. Cette *Vie de Samuel Johnson* parut en effet en 1791, 2 vol. in-4, et obtint un grand succès. Boswel composa encore quelques écrits moins importants, entre autres des articles insérés dans le *London magazine*, et signés l'*Hypocondriaque*. Il mourut à Londres en 1795, âgé de 55 ans.

BOTAL (Léonard), né à Asti, fut médecin de Henri III. Il introduisit à Paris la méthode de la fréquente saignée, pratique qui fut condamnée par la faculté de médecine. On a une assez bonne édition de ses Œuvres, Leyde, 1660, in-8.

BOTEREIUS. Voy. BOUTRAIS.

BOTERO (Jean), surnommé Benisius, parce qu'il était né à Bène en Piémont, fut secrétaire de saint Charles Borromée, et précepteur des enfants de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il mourut l'an 1617. Il a publié un recueil de Lettres qu'il avait écrites au nom de saint Charles, Paris, 1586, in-12. On a encore de lui quelques écrits de politique; *Della ragione di stato*, in-8; *Principi*, in-8; *Relationi universali*, Vicence, 1595, in-4; Venise, 1640, in-4. Ce livre traite de la géographie, des forces que chaque état avait de son temps.

BOTH (Jean et André), peintres flamands, tous deux morts en 1650, eurent pour maître Bloemaert. L'union de ces deux frères fut si étroite, qu'ils tirent non-seulement leurs études et leurs voyages ensemble, mais même leurs tableaux. Jean saisit la manière du Lorrain, et André celle du Bamboche. Le premier faisait le paysage, et le second, les figures et les animaux; mais leurs ouvrages, quoique faits par des mains différentes, paraissaient sortis de la même. Ils étaient fort recherchés, et on les payait chèrement. Ces artistes se distinguaient principalement par une touche facile, un pinceau moelleux et un coloris plein de fraîcheur.

* BOTHWIDI (Jean), évêque de Linköping, en

Suède. Il naquit en 1575 à Norkœping, et parcourut la plupart des pays de l'Europe, pour étendre les connaissances qu'il avait acquises dans les écoles savantes de sa patrie. A son retour, il fut nommé aumônier de Gustave-Adolphe, et il accompagna ce prince dans toutes ses expéditions. Il fut nommé, en 1630, évêque de Linkœping, et mourut en 1635, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous remarquerons l'*Oraison funèbre de Gustave-Adolphe*, en suédois, Stockholm, 1634, et la Dissertation latine qu'il publia pendant la guerre avec les Russes, et qui a pour titre : *Utrum Moscovitæ sint Christiani*, Stockholm, 1620.

BOTHWEL. Voy. HESBURN.

BOTICELLI (Alexandre), peintre et graveur, né à Florence en 1457, fut employé et récompensé libéralement par le pape Sixte IV : ce qui ne l'empêcha pas de mourir de misère en 1515. Il a gravé une partie des figures de l'*Enfer* du Dante, qui se trouvent dans l'édition de Florence, 1481, in-fol. Elles sont estimées.

* BOTIN (André de), historien suédois, né en 1724, mort en 1790. Il publia de 1754 à 1764, une *Histoire de la nation suédoise*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave I^{er}. Cet ouvrage fit époque en Suède. Son style est cependant trop recherché, et on peut surtout lui reprocher l'abus de l'antithèse. On y trouve aussi cette teinte de philosophie qui était, dans le xviii^e siècle, une condition de succès. Une nouvelle édition, publiée de 1789 à 1792, mais qui ne s'étend que jusqu'au xiii^e siècle, contient plusieurs augmentations. Botin a fait de plus une *Description historique des domaines territoriaux de Suède*, la *Vie de Birger* et des *Observations sur la langue suédoise*. Il était membre de l'académie des sciences de Stockholm, conseiller du roi, chevalier de l'étoile polaire, etc.

BOTT (Jean de), architecte, né en France l'an 1670, de parents réformés, quitta sa patrie de bonne heure, et passa au service de Guillaume d'Orange, depuis roi d'Angleterre. Après la mort de ce prince, il s'attacha à l'électeur de Brandebourg, qui lui donna une place de capitaine dans ses gardes. Il ne cessa pas pourtant de faire les fonctions d'architecte. Son premier édifice fut l'arsenal de Berlin. Il se signala ensuite par divers monuments de son art. Frédéric I^{er} étant mort, Bott se concilia la bienveillance de Frédéric-Guillaume, qui l'éleva au rang de major-général. Les fortifications de Wésel, dont il était commandant, sont un de ses ouvrages. En 1728, il passa au service du roi de Pologne, électeur de Saxe, en qualité de lieutenant-général et de chef des ingénieurs. Il y a divers édifices de lui à Dresde, où il mourut en 1745, avec une grande réputation de probité, d'intelligence et de valeur.

* BOTTA (Charles-Joseph-Guillaume), l'un des premiers historiens modernes, né en 1766 à Saint-Georges, dans le Piémont, étudia d'abord la médecine à Turin, et s'adonna particulièrement à la botanique, où il fit des progrès remarquables. S'étant, en 1792, déclaré partisan des Français, il fut arrêté par ordre de son souverain et resta deux ans prisonnier dans une forteresse. Libre, il se rendit en France, fut employé comme médecin à

l'armée des Alpes et à celle d'Italie, puis envoyé dans les îles du Levant. Nommé, en 1797, membre du gouvernement provisoire du Piémont, il fit ensuite partie de la *Consulta*, d'où il passa successivement au corps législatif, et à différents emplois. Après la réunion du Piémont à la France, il fut élu député au corps législatif où il siégeait encore en 1814. Pendant les cent-jours, nommé recteur de l'académie de Nancy, puis de celle de Rouen, il perdit cette place à la seconde restauration, mais obtint une pension de retraite, et, à son retour en Piémont, fut accueilli par son souverain. Il revint en France pour mettre la dernière main à ses ouvrages, et mourut à Paris le 7 août 1837. Cet écrivain a laissé : *Souvenirs d'un voyage en Dalmatie*, 1802, in-8; *Précis historique sur la maison de Savoie et de Piémont*, 1805, in-8; *Histoire de la guerre de l'indépendance de l'Amérique*, 1810, 4 vol. in-8; *Histoire d'Italie de 1789 à 1814*. Cet ouvrage obtint en peu de temps les honneurs de quatorze éditions, et fut plus tard couronné par l'académie de la Crusca, qui, dans la distribution du prix quinquennal, écartant tout autre concurrent, lui décerna le prix entier. Après un témoignage aussi éclatant rendu au mérite de Botta par ce corps savant, il lui était réservé un hommage non moins précieux pour lui, quoique moins public. A peine eut-on connaissance qu'il préparait les matériaux de son dernier ouvrage, l'*Histoire des peuples d'Italie*, depuis Guicciardini jusqu'en 1789, qu'une société de cent souscripteurs vota presque par acclamation et mit à sa disposition les fonds nécessaires à cette grande entreprise, qui lui coûta dix années de travail et lui a mérité le glorieux surnom de *Tacite de l'Italie*. Botta a encore laissé : *Mémoire sur la doctrine de Broun*, 1800, in-8; *Mémoire sur la nature des tons et des sons*, Turin, 1803, in-8; *Il Camillo, o Veja conquistata*, poème en 12 chants; enfin une préface très-remarquable qui se trouve en tête de l'édition de Guicciardini, antérieure aux deux époques de son *Histoire d'Italie*. La réunion des ouvrages de Botta forme 20 vol. in-8.

* BOTTALLA (Jean-Marie), peintre, né à Savone, en 1613, entra dans l'école de Pierre de Cortone, dont il imita la manière ainsi que celle des Carraches et de Raphaël, mais plus particulièrement de ce dernier, ce qui lui fit donner le surnom de *il Rafaellino*. Ses compositions se distinguent par la vérité du dessin et par un charme de couleur qui fait regretter que ce peintre ait été sitôt enlevé aux arts. Il mourut en 1644, d'une fièvre lente. Ses principaux tableaux sont une *Réconciliation de Jacob avec Esau*, placée au Capitole; un *saint Sébastien* conservé dans la ville de Gènes; et *Deucalion et Pyrrha*.

* BOTTARI (Jean-Gaetan), savant prélat romain, consultant de l'Index, garde de la bibliothèque du Vatican, né à Florence en 1689, jouit de la considération de plusieurs papes et fut particulièrement estimé de Benoît XIV, qui voulut l'avoir dans son palais. Bottari, né sans ambition, ne profita point de cette faveur pour s'élever. Son habileté dans les sciences le fit admettre dans presque toutes les so-

ciétés savantes de l'Italie. L'académie de la Crusca le choisit pour diriger la nouvelle édition de son grand vocabulaire qui parut en 6 vol. in-folio, 1738, et suiv. Il s'associa pour cette entreprise difficile Andrea Alamanni et Bosso Martini. Le grand duc de Toscane mit ensuite Bottari à la tête de l'imprimerie grand-ducale, et l'on en vit bientôt sortir plusieurs ouvrages dont il dirigeait les éditions avec le plus grand soin. Il entra au conclave avec le cardinal Corsini, à la mort de Clément XII, et termina dans cet état de réclusion, seul et sans livres, l'édition du beau Virgile du Vatican, par la composition de la préface et des notes pour les variantes, ce qui peut donner une idée de sa mémoire et de son érudition. Bottari parvint à une extrême vieillesse, et mourut à Rome le 3 juin 1773. La pureté de ses mœurs et son savoir lui avaient acquis beaucoup de considération : mais on est fâché de voir ces qualités ternies par sa haine contre les jésuites, et l'animosité avec laquelle il écrivit contre eux. Ses principaux ouvrages sont : *Delle ragioni e de rimedi dell' inondazioni del Tevere*, Rome, 1746, publiée sous le nom de Manfredi ; *Lezioni tre sopra il Terremoto*, Rome, 1733, in-8 ; *del Museo capitolino*, tom. 1, *imagini degli uomini illustri*, Rome, chalcographie de la chambre apostolique, 1741, in-fol. Le 2^e tome parut en latin, Rome, 1750, même format ; *Sculture e pitture sacre estratte da' cimiterj di Roma*, tome 1^{er}, Rome, 1737, grand in-fol. ; tom. 2, 1747 ; tom. 3, 1733 ; *Lezioni sopra il Boccaccio*. Il y justifie Boccace de l'imputation d'être un écrivain irréligieux ; *Lezioni due sopra Tito Livio*, dans les *Memorie della società colombaria*, Florence, 1747, in-4, sans nom d'auteur ; il y combat le reproche fait à Tite-Live d'admettre trop facilement des prodiges ; *Dissertazione sopra la Commedia del Dante* ; *Dialoghi sopra le tre arti del Disegno*, Lucques, 1754, in-8.

* BOTTON DE CASTELLAMONTE (le comte), jurisconsulte, était fils d'un ancien ministre des finances du roi de Sardaigne, et naquit à Castellamonte, près d'Ivrée. Il se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence et à celle de l'administration, et publia, dès l'âge de vingt ans, un *Traité d'économie politique* qui eut du succès. Nommé membre du sénat de Chambéry, en 1783, il fut chargé, peu de temps après, de l'intendance générale de la Sardaigne. Il exerçait le même emploi, en 1792, dans la Savoie, lorsque ce pays fut incorporé à la France. Botton retourna à Turin, où il fut nommé *Contador*, et plus tard il fit partie du gouvernement provisoire du Piémont. Après la réunion de ce royaume à la France, il se fit naturaliser français, et fut successivement nommé premier président de la cour d'appel de Paris, conseiller à la cour de cassation, comte de l'empire et commandant de la légion-d'honneur. Botton est mort à Paris en 1828.

* BOTZARIS (Marcos), guerrier grec, descendait d'une des plus illustres familles de Souli. Son père Kitsos Botzaris, après avoir plusieurs fois porté la terreur dans le palais d'Ali, pacha de Janina, fut contraint par des forces supérieures d'abandonner l'Epire, prit alors du service avec son

fil dans l'armée française, et bientôt après tomba au pouvoir du pacha qui le fit égorger. Marcos Botzaris, dans l'espoir de le venger, offrit ses services au commandant de l'armée du grand-seigneur qui marchait sur Janina, demandant pour toute récompense l'autorisation de reconquérir en son nom les rochers de Souli, ce que le chef musulman promit. Mais il refusa ensuite d'exécuter le traité, et Botzaris se décida à l'abandonner. La Grèce s'insurgea la même année (1819), et Botzaris se voua tout entier à l'affranchissement de sa patrie ; oubliant son ressentiment contre le meurtrier de son père, il consentit à entrer en accommodement avec Ali, et obtint divers succès contre les Turcs. Cependant Alexandre Ypsilanty avait arboré l'étendard de la croix sur les bords du Pruth ; le Péloponèse, la Béotie, la Livadie, l'Élide, les îles de l'Archipel se soulèvent, Botzaris prend Regniasa, fait poser peu de temps après les armes à treize cents Turcs, se transporte au-delà des monts Olichiniens, et bat avec six cents hommes une armée de près de quatre mille Turcs. Atteint dans une nouvelle affaire d'une balle à la jambe, Botzaris se vit forcé de suspendre le cours de ses victoires. Son ennemi Khourschild envoya six mille hommes pour le détruire ; mais ils furent défaits. Le général ottoman, après avoir vaincu Ali, tourna, sans être plus heureux, toutes ses forces contre Botzaris. Ce dernier parvint à tirer d'entre les mains des Turcs son épouse et ses enfants qui étaient tombés en leur pouvoir. Mais il ne put prévenir la capitulation des Souliotes au secours desquels il avait été appelé, et qui évacuèrent leurs montagnes. Après la désastreuse bataille de Peta, Botzaris qui n'avait pu arriver à temps pour l'affaire, fut chargé de protéger la retraite, et reçut ensuite avec le titre de stratarque de la Grèce occidentale, la mission de défendre Missolonghi qu'il fit fortifier en janvier 1822. Les Turcs portèrent à vingt mille hommes l'armée destinée à faire le siège de cette ville dont ils connaissaient l'importance. Botzaris, pour sauver la place, eut recours à une entreprise audacieuse. A la nuit tombante, il s'avance suivi d'environ trois cents de ses plus braves soldats, vers le camp des Musulmans endormis. Les Grecs en massacent cinq cents, avant qu'ils aient eu le temps de se reconnaître. Les infidèles, s'accusant mutuellement de trahison, tournent leurs armes contre eux-mêmes et s'entrégorgent au lieu de songer à se défendre. Deux mille d'entre eux succombent, et parmi eux un selikar et sept beys. Botzaris poignarde le lieutenant-général du séraskier dans la tente duquel il a pénétré. Blessé légèrement dans la mêlée, il se retira à l'écart pour panser sa blessure ; au moment où il donne le signal d'une nouvelle charge, il tombe atteint d'une balle à la tête. La lutte devint terrible aux premières lueurs du jour. Mais les Grecs parvinrent à l'enlever du champ de bataille et le transportèrent à Missolonghi, où il expira le jour même 23 août 1823, à 45 ans.

BOUCHAGE (du). Voy. DUBOUCHAGE.

BOUCHARD (David), vicomte d'Aubeterre, d'une illustre famille de France, naquit à Genève, où

son père et sa mère s'étaient retirés après avoir embrassé la religion réformée. Leurs fonds de terre furent confisqués, et on en fit présent au maréchal Saint-André. Mais la mère de David d'Aubeterre en obtint la restitution. Son fils étant revenu en France fit profession de la religion catholique, et obtint du roi Henri IV le gouvernement du Périgord. En 1598, il fut inquiété dans son gouvernement par Montpesat, un des généraux de la Ligue qui avait quelques troupes dans le Quercy et dans l'Agénois. D'Aubeterre l'attaqua dans un bourg nommé Cournil, le défit entièrement, et ne fit pas moins éclater sa générosité envers les prisonniers qu'il avait fait paraître sa valeur dans le combat. Peu de temps après (au mois de juillet de la même année), il fut blessé d'un coup de mousquet, en assiégeant une petite place du Périgord, nommée Lisle. Il en mourut le 9^e jour, avec la réputation d'un habile capitaine.

BOUCHARD (Alain), avocat au parlement de Paris dans le xvi^e siècle, renonça à sa profession pour rédiger les *Chroniques annales des pays d'Angleterre et de Bretagne, depuis Brutus jusqu'à l'an 1531*, Paris, 1531, in-fol.; ouvrage farci de fables tirées de Geoffroy de Mont-Mouth, et de l'histoire du roi Artus. Mais c'était la première fois qu'on voyait paraître une histoire complète de la Bretagne.

* BOUCHARD (Alexis-Daniel), prêtre, docteur en théologie et en droit, et protonotaire apostolique, né à Besançon, vers 1680, mort en cette ville en 1758, a composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont la plupart n'ont point été imprimés. On voit par leurs titres qu'il avait des connaissances très-variées : *Juris Cæsarei, seu civilis, institutiones breves, admodum faciles et accuratæ; ad jus antiquum ac novissimum, ipsasque potissimum Justinianeas institutiones accommodatæ*, Paris, 1713, 2 vol. in-12; *Summula conciliorum generalium S. romanæ cath. Ecclesiæ*, Paris, 1717, in-12. On trouve, à la suite du premier ouvrage, le catalogue de ceux que promettait l'auteur parmi lesquels on remarque une grammaire hébraïque; mais il est probable que ses manuscrits se sont perdus.—François BOUCHARD, son père, professeur en médecine à l'université de Besançon, et membre de l'académie des *Curieux de la nature*, dont les recueils contiennent de lui plusieurs mémoires, est auteur d'une dissertation sur les eaux minérales découvertes à Besançon, en 1677, imprimée sous le titre suivant : *Judicium de metallicis aquis Vesuntione inventis per mediam ætatem anni 1677*, Besançon, 1677, in-4.

BOUCHARDON (Edme), sculpteur du roi de France, naquit en 1698 à Chaumont en Bassigni, d'un père qui professait la sculpture et l'architecture dans sa patrie. Il fut entraîné par un penchant invincible vers ces deux arts; mais il se borna dans la suite au premier. Après avoir passé quelque temps à Paris sous Coustou le cadet, et remporté un prix à l'académie en 1722, il fut envoyé à Rome comme élève pensionné par le roi. A son retour d'Italie, où ses talents avaient acquis un nouveau degré de perfection, il orna Paris de ses ouvrages. Une place à l'académie en 1744, et une autre de profes-

seur en 1746, furent le prix de ses travaux. La mort les termina en 1762, et ce fut une véritable perte pour les arts et pour l'humanité. Modeste dans ses habits et dans son domestique, Bouchardon conserva toujours des mœurs simples, et l'esprit, non de ce siècle frivole, mais celui des siècles passés. Il ne connut jamais l'intrigue. Les grands ouvrages vinrent, pour ainsi dire, le chercher. Son jugement était excellent, et il avait le sens juste, ainsi que le coup d'œil. Il s'exprimait avec clarté, et s'exprimait avec chaleur. La musique était sa récréation; elle aurait été son talent, s'il n'avait eu des dons supérieurs à celui-là. On peut voir la liste de ses nombreuses productions dans l'*Abrégé de sa Vie*, publié à Paris en 1762, in-12, par M. le comte de Caylus. Une partie des figures qui décorent la fontaine de Neptune à Versailles, les statues qui ornent le chœur de l'église de Saint-Sulpice, la fontaine du faubourg Saint-Germain, rue de Grenelle, sont de lui. Chargé de faire la statue équestre de Louis XV, il mourut avant d'avoir pu l'achever.

* BOUCHAUD (Matthieu-Antoine), né à Paris le 16 avril 1719, d'une famille noble, originaire de Provence et alliée à celle du célèbre Gassendi, perdit, à l'âge de seize ans, son père, avocat au conseil, et fut déterminé par deux oncles maternels à se livrer à l'étude de la jurisprudence. Il fut reçu agrégé de la faculté de droit en 1747. D'Alembert, son ami de collège, l'associa à l'entreprise de l'*Encyclopédie*, et Bouchaud y donna les articles *Concile*, *Décret de Gratien*, *Décrétales* et *Faussees décrétales*, dans lesquels il émit des principes qui lui firent tort dans l'esprit des hommes religieux, et en particulier de ses confrères. Vers cette époque éclatèrent les querelles violentes excitées par l'arrivée à Paris d'une troupe italienne, en faveur de laquelle Bouchaud se déclara; au lieu de prendre part à cette guerre d'épigrammes et de pamphlets, il épousa, en 1752, une cantatrice du théâtre italien. Etant devenu veuf, il fit, vingt ans après, un mariage plus convenable en épousant M^{lle} de Fer, qui sut adoucir pour lui les ennuis et les infirmités de la vieillesse. Bouchaud se consola, par la culture des lettres, des obstacles qu'éprouvait son avancement, et en 1758, il traduisit plusieurs drames de l'italien d'Apostolo Zéno, qu'il publia en 2 vol. in-12. Il donna ensuite un *Essai sur la poésie rythmique*, 1763, in-8, réimprimé avec d'autres pièces, sous le titre d'*Antiquités poétiques*; et un *Essai historique sur l'impôt du vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, 1766, in-8. Il dédia ces deux ouvrages à l'académie des inscriptions qui l'admit dans son sein, en 1766, après la mort de Hardion. Enfin, après quinze ans d'attente, il fut nommé, en 1774, à la chaire du droit de la nature et des gens créée à cette époque au collège royal de France. Malgré les occupations que lui donnait sa chaire, il était un des membres les plus laborieux de l'académie des inscriptions. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : *Mémoire sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains*, 1766, in-12; 1772, in-8; *Essais historiques sur les lois*, traduits de l'anglais, Paris, 1766, in-12; *Théo-*

rie des traités de commerce entre les nations, 1773, in-12; c'est le seul de ses ouvrages qui ait quelque rapport au droit des gens qu'il était chargé d'enseigner; *Recherches historiques sur la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, 1784, réimprimées en l'an 8 (1800), in-8; *Commentaire sur la loi des douze tables*, 1787, in-4, réimprimé en 1803, avec des additions considérables, aux frais du gouvernement, 2 vol. in-4. C'est de ses ouvrages celui qui lui a fait le plus d'honneur. Bouchaud mourut le 1^{er} février 1804, à l'âge de 83 ans; il avait reçu du roi, en 1785, un brevet de conseiller d'état.

BOUCHE (Honoré), docteur en théologie, prévôt de Saint-Jacques-lès-Barème, puis prieur de Charvodon au diocèse de Sénez, naquit à Aix en 1598, et mourut en 1671. On a de lui *La Chorographie ou Description de la Provence*, et *l'Histoire chronologique du même pays*, 1664, 2 vol. in-fol. Cette histoire finit à l'an 1661. Bouche était un homme de bon sens, et il était fort assidu au travail. Il avait presque achevé son Histoire en latin, lorsqu'on lui conseilla de la donner en français. Cet ouvrage a été imprimé aux dépens de la Provence. La Chorographie est la partie la mieux soignée. Il n'avait épargné ni travail, ni dépense, pour voir sur les lieux tous les restes d'antiquités dont il donne la description. L'Histoire est une compilation mal digérée de l'histoire romaine et de celle des rois de France, surchargée d'érudition. En fait de chronologie, il lui est échappé des fautes, qu'il n'a pas eu la patience de corriger sur les avis que lui en avait donnés le père Pagi. Cependant l'Histoire composée par Bouche est pleine de bonnes choses, et peut encore être utile même après celle que nous a donnée l'abbé Papon; elle vaut infiniment mieux que ce qu'un autre Bouche, philosophe moderne, a publié sur la Provence (*Voy. l'article qui suit*). On a encore de lui *La défense de la foi et de la piété de Provence, pour les SS. Lazare et Maximin, Marthe et Madeleine, contre Launoy*, Aix, 1663, in-4. C'est la traduction un peu amplifiée du livre latin du même auteur intitulé *Vindiciæ fidei et pietatis, etc., adv. Launoy*, 1644, in-4.

* BOUCHE (Charles-François), avocat au parlement d'Aix, s'étant fait connaître par quelques écrits, fut, en 1789, député aux états-généraux; il s'y distingua par ses motions contre le clergé. Après avoir jeté en avant, dès le 27 juin 1790, des idées sur la liberté des nègres, il fut chargé des affaires relatives à Avignon, et demanda souvent la réunion de ce pays à la France. Lors des discussions relatives aux crimes commis dans ces contrées, Jourdan, surnommé *Coupe-tête*, déclara n'avoir agi que par les ordres de Bouche et de quelques autres députés, dont il montra les lettres. En 1791, Bouche passa, de l'assemblée des jacobins, dont il était alors président, à l'assemblée des feuillants. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. Il mourut vers 1794. On a de lui : *Essai sur l'histoire de Provence, suivi d'une Notice des Provençaux célèbres*, Marseille, 1783, 2 vol. in-4 : la notice a été tirée séparément; *Droit public de la Provence sur la contribution aux impositions*, ré-

imprimé en 1788, in-8. Il a fourni quelques articles pour les tomes III et IV du *Dictionnaire de la Provence et du Comté Venaissin*, in-4, et a laissé en manuscrit une *Histoire de Marseille*.

BOUCHEL. *Voy. BOCHEL.*

BOUCHER (Jean), parisien, naquit vers l'an 1550. Successivement recteur de l'université de Paris, prieur de Sorbonne, docteur et curé de Saint-Benoît, il fut un des plus ardents promoteurs de la ligue. Ce fut dans sa chambre que se tint la première assemblée de cette association en 1585. Son traité *De justa Henrici III abdicatione*, 1589, in-8, est plein d'imputations atroces. Il va jusqu'à dire « que la » haine de Henri III pour le cardinal de Guise venait » des refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse. » Il ne pouvait se persuader que la conversion de Henri IV fût sincère. Ses sermons prêchés contre ce prince dans l'église de Saint-Méri sont intitulés : *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henri de Bourbon, prince de Béarn*, 1594, in-8 : ils furent brûlés quand Henri IV se fut rendu maître de Paris. Boucher s'évada le même jour, se retira en Flandre, et mourut en 1644, chanoine et doyen de Tournay, où il regretta, dit-on, sa patrie, et se repentit des excès qui l'avaient obligé de la quitter. Il devait d'ailleurs avoir reconnu alors qu'il s'était trompé à l'égard de Henri IV, et que ce prince était bien sincèrement catholique. On a encore de lui, sous le nom de François de Véronne, *l'Apologie de Jean Châtel*, in-8, en 1593 et 1620, et quelques autres ouvrages condamnables. Une réflexion cependant que la justice suggère à tout lecteur raisonnable, c'est qu'il ne faut pas sévèrement juger les personnes qui ont vécu dans les temps de fermentation, de querelles et de désordres, où l'on croyait en danger des intérêts chers et respectables, pour lesquels on se passionne aisément. Dans des temps calmes où les idées et les sentiments n'éprouvent aucune commotion insolite, on conçoit quelquefois une indignation excessive contre des personnes placées dans des circonstances différentes, où peut-être l'on ne se serait pas conduit avec plus de sagesse. Il ne faut pas mettre au nombre de ses ouvrages répréhensibles, la sage critique qu'il a faite de l'ouvrage *De potestate ecclesiastica* de Richer.

BOUCHER (François), premier peintre du roi et directeur de l'académie de peinture, naquit à Paris en 1704. Elève de l'illustre Lemoine, il remporta, à l'âge de 19 ans, le premier prix de l'académie. Après avoir étudié à Rome les grands modèles, il vint à Paris, et fut appelé par le public le *Peintre des Grâces*. Il fut l'Albane de la France. Il eut comme lui la facilité du travail, la correction, la légèreté d'une touche spirituelle et fine, une composition brillante et riche, des airs de tête d'un goût et d'une expression supérieurs. Dans les derniers temps de sa vie, ses couleurs traient trop vers le pourpre, et ses carnations paraissaient comme si elles eussent éprouvé le reflet d'un rideau rouge. Après la mort du célèbre Carle Vanloo, Boucher obtint la place de premier peintre du roi; mais faible depuis longtemps, tourmenté d'un asthme dangereux, il mourut en 1770, âgé de 64 ans. Ses

tableaux sont si nombreux qu'il serait trop long d'en donner la liste. Il encourageait les jeunes artistes ; il abandonnait à ses amis ceux de ses ouvrages qu'ils paraissaient désirer. Lorsqu'il s'agissait d'éclairer un élève, il aimait mieux l'instruire par l'exemple que par l'étalage des règles. « Je ne sais conseiller, dit-il, que le pinceau à la main, » et alors prenant le tableau soumis à sa critique, il le corrigeait en quatre coups, et y ajoutait ces agréments qui n'appartiennent qu'à lui.

BOUCHER D'ARGIS (Antoine-Gaspard), né à Paris en 1708, fut reçu avocat en 1727, et conseiller au conseil-souverain de Dombes en 1753. Il a fait des notes sur tous les ouvrages de jurisprudence dont il a été l'éditeur. Il a donné un *Traité des gains nuptiaux*, Lyon, 1738, in-4 ; *Traité de la criée des meubles*, 1741, in-12 ; *Règles pour former un avocat*, 1753, in-12 ; et composa plusieurs articles de jurisprudence pour cette compilation indigeste qu'on appelle *Encyclopédie*. Voy. BACON (Francois).

* BOUCHER D'ARGIS (A.-J.), fils du précédent, né à Paris en 1750, embrassa la profession de son père, et devint en 1772 conseiller au Châtelet. Il montra dans ce tribunal un courage sublime, dans un temps où le devoir semblait un acte d'héroïsme ; et malgré la difficulté des circonstances, il ne perdit rien de son intégrité et de son zèle à faire entendre la vérité. Il n'accepta cependant qu'avec répugnance la place de lieutenant civil, à laquelle le roi l'avait nommé après la démission de Talon. Il fut chargé de faire à l'Assemblée Constituante le rapport des procédures relatives aux troubles des 5 et 6 octobre, et ne balança point à déclarer que le duc d'Orléans et Mirabeau étaient fortement impliqués dans cette affaire. Il dénonça aussi les feuilles incendiaires de Marat. Cette conduite eut la récompense qu'on pouvait attendre dans ces temps désastreux : il fut déclaré suspect et condamné à la peine de mort par le tribunal révolutionnaire. Il la subit avec le calme d'une conscience pure, le 23 juillet 1794. On a de lui : *Lettres d'un magistrat de Paris à un Magistrat de province sur le droit romain et la manière dont on l'enseigne en France*, Paris, 1782, in-12 ; *Observations sur les lois criminelles de France*, 1781, in-8 ; *De l'éducation des souverains ou des princes destinés à l'être*, 1783, in-8 ; *La bienfaisance de l'ordre judiciaire*, 1788, in-8 ; un *Recueil d'ordonnances*, en 18 vol. in-32.

* BOUCHER (Nicolas), évêque de Verdun, né le 14 novembre 1528, à Cernai, en Dormois, diocèse de Reims, était fils d'un laboureur, qui le soutint de ses épargnes à l'université de Paris. Il y prit le grade de maître-ès-arts, et fut ensuite appelé à Reims par le cardinal de Lorraine, pour enseigner la philosophie dans la nouvelle université, emploi dont il s'acquitta à la satisfaction de tous. Il devint recteur de l'université, supérieur du séminaire, chanoine de la cathédrale. Le cardinal, son protecteur, le chargea de l'éducation de ses neveux, et lui procura, en 1585, l'évêché de Verdun. Le chapitre de cette ville avait élu, d'après la forme du concordat germanique, l'abbé Jean de Rembervilliers, un de ses membres. Boucher soutint son droit

dans une savante apologie intitulée : *Virdunensis episcopatus N. Bocheris*, Verdun, 1592, in-4, dans laquelle il prouva que l'église de Verdun n'était point comprise dans le concordat germanique. Clément VIII jugea en sa faveur. Ce prélat, en donnant l'exemple des plus hautes vertus, combattit les nouvelles erreurs par ses écrits et par ses sermons, et mourut le 19 avril 1593. On connaît de lui : une *Apologie de la morale d'Aristote*, contre Omer Talon, Reims, 1562 ; l'*Oraison funèbre du cardinal Charles de Lorraine*, Paris, 1577, in-8, qu'il amplifia la même année sous ce titre : *Caroli Lotharingii cardinalis et Francisci ducis Guisii litteræ et arma*, in-4 ; Jacques Tigeon la traduisit en français, sous le titre de : *Conjonction des lettres et armes des deux frères, princes Lorrains*, etc., Reims, 1579, in-4. Le P. Abram, jésuite, dans son *Histoire de l'université de Pont-à-Mousson*, attribue encore à l'évêque de Verdun l'*Histoire de la guerre du duc Antoine de Lorraine, contre les luthériens*.

* BOUCHER (Jean), cordelier de l'observance, né à Besançon au xvi^e siècle, n'est connu que par un voyage qu'il fit en Palestine. Il le publia, à son retour, sous le titre de *Bouquet sacré, composé des roses du Calvaire, des lis de Bethléem et des jacinthes d'Olivet*. Cet ouvrage parut pour la première fois à Paris, en 1616, in-8. Il en fut fait d'autres éditions à Caen, 1626, à Rouen, 1679, 1698, 1738, in-12. Cette relation est divisée en quatre parties. La première contient la description de la Grèce, de l'Égypte et de l'Arabie, la deuxième celle des lieux saints. La troisième est consacrée aux différents lieux de la Judée, fameux dans l'histoire du nouveau Testament, comme Emmaüs, Bethléem, les montagnes de Juda, le désert, le Jourdain, le lac de Génézareth, etc. Cette partie contient, en outre, le retour du Père Boucher en Europe par la Galilée, la Phénicie, la Syrie et le mont Liban. Dans la quatrième, enfin, il parle des mœurs, des usages, de la religion des peuples qu'il a visités. Le nombre des éditions de cet ouvrage semble lui supposer un certain mérite ; cependant, si l'on en croit la Boullaye-le-Goux, il fourmille de fautes grossières, qui ne donnent pas une haute idée des connaissances et de la critique de l'auteur.

* BOUCHER (Gilles), jésuite, né dans l'Artois, en 1577, entra dans la société en 1598, et s'y rendit célèbre par ses connaissances en théologie, et ses succès dans la prédication. Après avoir prononcé ses vœux en 1616, on l'employa dans l'administration de l'ordre. Il fut recteur du collège de Béthune et de celui de Liège. Il avait lu presque tous les grands ouvrages d'histoire et de chronologie, et possédait à un haut degré la science des dates. Il n'était pas moins distingué par sa piété et son exactitude à remplir tous les devoirs de la vie religieuse. Dans l'âge le plus avancé, rien ne pouvait le déterminer à se permettre aucun adoucissement : il mourut à Tournai le 8 mars 1663, âgé de 89 ans. On a de lui : *Disputatio historica de primis Tungorum seu Leodiensium episcopis, cum chronologia posteriorum*, Liège, 1612, in-4. Il prétend qu'il n'y a jamais eu d'évêque à Maëstricht ; *Annotatio chronologica regum Francorum Merovædeorum*. Cet ouvrage

et le précédent se trouvent dans le Recueil des évêques de Liège, par Chapeauville; *Chronographia historiarum Leodiensis posteriorum episcoporum, additis romanorum pontificum et regum Franciarum tabulis*, Liège, avec les écrivains liégeois, publiés par Chapeauville; *Gregorius Turonensis, amplissimis notis illustratus; Commentarium in Victorii aquitani canonem paschalem, quo cycli paschales veterum expouuntur, verus Christi passionis dies eruuntur, et doctrina temporum traditur*, Anvers, presse de Plantin, 1633; *Belgium ecclesiasticum romanorum et civile, in quo historia occidentalis universa continetur, ad fine commentariorum Caesaris, ad annum Christi vulgarem*, 311, c'est-à-dire jusqu'au temps de Clovis, Liège, 1663, in-fol. Il devait être suivi du *Belgium gallicum*, qui se serait étendu jusqu'à Charles le Chauve. Cette partie est restée manuscrite dans la bibliothèque des jésuites de Tournai.

* BOUCHER (Philippe), né à Paris en 1691, mort en 1768, fit ses études au collège de Beauvais, et se destina à l'état ecclésiastique; mais il ne fut jamais que diacre. Il est connu comme un des auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, ou *Mémoires sur la constitution Unigenitus*, 1727. Il l'est aussi par ses *Lettres en faveur du diacre Paris*, 1731, par une *Analyse de l'Épître aux Hébreux*, 1732, et par plusieurs ouvrages manuscrits sur l'Écriture sainte.

* BOUCHER (l'abbé Jean-Baptiste-Antoine), né à Paris le 7 octobre 1747, embrassa l'état ecclésiastique) et fut d'abord nommé vicaire de la paroisse des Innocents, et ensuite directeur des dames carmélites. Pendant la terreur, il échappa à toutes les poursuites, et ne cessa de se rendre utile dans l'exercice de son ministère. Il resta ensuite longtemps sans occuper aucune place; enfin ses ouvrages et sa réputation de piété ayant attiré sur lui l'attention, il fut nommé curé des missions étrangères, et le 5 janvier 1813 à la cure de St.-Méry, où sa mauvaise santé ne lui permit pas d'exercer tout son zèle. On lui doit: *Retraite d'après les exercices spirituels de S. Ignace*, Paris, 1807, in-12; *Vie de Marie de l'Incarnation, avec des notes et des pièces justificatives*, Paris, 1800, in-8; *Vie de sainte Thérèse, avec des notes historiques, critiques et morales*, Paris, 1810, 2 volumes in-8. Il a laissé en manuscrit des Prônes, des Panégyriques et des Sermons, et il a été l'éditeur des *Sermons de l'abbé Marolles*, 1786, 2 vol. in-8. Il préparait une édition des *Lettres de sainte Thérèse*, mise dans un meilleur ordre, et augmentée de Lettres non encore publiées en français, lorsque la mort l'enleva le 17 octobre 1827.

* BOUCHER-BEAUVAIS (Jean) a publié un *Abrégé historique et chronologique de la ville de La Rochelle*, 1673, in-8.

BOUCHERAT (Louis), chancelier de France et garde-des-sceaux en 1685, succéda dans ces deux places au chancelier Le Tellier. Il mourut comblé d'honneurs en 1699, à 83 ans. Il était fils de Jean Boucherat, maître des comptes, d'une famille originaire de Troyes. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans leurs emplois. Il avait été du nombre des maîtres des requêtes que le roi avait appelés au conseil établi pour la réformation de la justice :

conseil d'où sont sorties des ordonnances pleines de discernement et de sagesse.

BOUCHET (Guillaume), sieur de Brocourt, fut créé juge-consul à Poitiers en 1584, ce qui lui donna occasion de dédier aux marchands de cette ville son 1^{er} tom. des *Sérées*, discours remplis de plaisanteries et de quolibets, qu'il suppose tenus par des personnes qui passaient le soir ensemble. Quand le 3^e tom. de ses *Sérées* parut en 1607, il était mort. Elles ont été réimprimées à Paris, en 1608, 3 vol. in-12. Il mourut vers 1606.

BOUCHET (Jean), procureur de Poitiers, sa patrie, né en 1476, mort en 1550, s'est fait connaître par les *Annales d'Aquitaine*, qui finissent à l'an 1533, Paris, 1537, in-fol., continuées par Abraham Mounin, Poitiers, 1644, in-fol. Cette histoire doit être plutôt considérée comme une histoire de France que comme une histoire particulière d'Aquitaine; elle renferme quelques pièces rares. Il est connu aussi par quelques pièces de poésies morales; la plus singulière est intitulée *Le chapelet des Princes*, dans ses *Opuscules*, 1525, in-4. Il est formé de 5 dizaines de rondeaux et d'une ballade à la fin de chaque dizaine. L'auteur y marque les vertus dont les princes doivent être ornés, et les défauts qu'ils ont à éviter. Ce Chapelet est dédié à Charles de la Trimouille. Les 19 premiers vers commencent par une des lettres du nom de ce seigneur. On a encore de lui : *Les Regnards traversant les voies périlleuses*, Paris, in-fol., sans date; *Histoire chronique de Clotaire I et de sainte Radegonde, son épouse*, Poitiers, 1527, in-4; *Épîtres familières du Traverser, sous Louis XII et François I*, Poitiers, 1543, in-fol. Ces lettres en vers sont peu communes, et sont cependant curieuses. *Histoire de Louis de la Trimouille, dit le Chevalier Sans-Peur*, Paris, 1527, in-4; *Les anciennes et modernes généalogies des rois de France, leurs épitaphes et effigies, avec les sommaires de leurs gestes*, Paris, 1544, in-fol.; *Les triomphes de la noble et amoureuse Dame*, 1537, in-8, etc.

BOUCHET (Jean du), chevalier, conseiller, maître-d'hôtel du roi de France, historien et généalogiste, mort en 1684, âgé de 85 ans, a laissé quelques ouvrages pleins de recherches. Tels sont : *La véritable origine de la seconde et troisième lignée de la maison de France*, Paris, 1646, in-fol. Cet ouvrage est divisé en deux parties. La 1^{re} traite de la postérité de Ferréolus et du mariage d'Ansbert et de Blitilde. Elle a été combattue par Louis Chantereau Le Févre. La 2^e traite de la postérité de Childebrand, duc et comte, fils de Pepin I, duc d'Austrasie, frère de Charles-Martel, jusqu'au roi Louis XIV; *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1660, in-fol.; *Table généalogique des comtes d'Auvergne*, Paris, 1663, in-fol.; *Table généalogique des comtes de la Marche*, Paris, 1682, in-fol. Il publia l'*Histoire de Louis de Bourbon 1^{er}, duc de Montpensier*, par Coustureau, et y joignit des additions plus amples que la vie même.

BOUCHEUL (Jean-Joseph), avocat au Dorat dans la Basse-Marche, mort vers 1706, est auteur d'un bon *Commentaire sur la coutume de Poitou*, 1727, 2 vol. in-fol.; et d'un *Traité des successions contractuelles*, Poitiers, 1727, in-4.

* **BOUCHIER** (Thomas), archevêque de Cantorbéry, mort en 1486, introduisit l'imprimerie en Angleterre en 1464. Il envoya pour cet effet deux hommes à Harlem, et fit venir à ses dépens un compositeur. Il sacra les rois Edouard IV, Richard IV et Henri VII.

* **BOUCHOT**, né à Nanci, chanoine de Pont-à-Mousson, est auteur de l'*A B C royal*; du *Rudiment français*; du *Traité des deux imperfections de la langue française*; de la *Différence entre la grammaire et la grammaire générale raisonnée*; d'un *Mémoire et réflexions sur la nécessité de changer l'institution actuelle des collèges*, etc.

* **BOUCHOTTE**, procureur du roi à Bar-sur-Seine, fut élu député aux états-généraux en 1789. Mais son existence politique n'acquies jamais une grande importance. Il s'opposa à la création d'un papier-monnaie, en émettant le vœu qu'il y fût suppléé en frappant des pièces de trois à six sous pour trente millions, avec le métal qui proviendrait de la fonte des cloches. En 1790, il s'éleva contre la reconnaissance de la religion catholique comme religion de l'état. En mai 1791, il prit la défense des nègres, proposa en juin de réclamer du roi une déclaration sur son voyage de Varennes, et le 9 juillet de la même année, il appuya un projet de loi contre les émigrés. Bouchotte fit aussi paraître, en 1791, des *Observations sur l'accord de la raison et de la religion pour le rétablissement du divorce, l'anéantissement des séparations entre époux, et la réformation des lois relatives à l'adultère*, in-8, ouvrage qui renferme des doctrines réfutées tant de fois victorieusement par des écrivains du plus grand talent. Bouchotte est mort dans l'obscurité.

BOUCHOTTE (Jean-Baptiste-Noël), ministre de la guerre, né à Metz le 25 décembre 1734, et mort dans cette ville en 1832. Capitaine en 1792, il fut fait à la fin de la campagne lieutenant-colonel et commandant de Cambray. Nommé colonel en 1793, il fut appelé par le Comité de salut public au ministère de la guerre en remplacement de Beurnonville (voy. ce nom). Les armées étrangères menaçaient les frontières du Nord et du Rhin, la Vendée était soulevée, nos troupes peu nombreuses et disséminées étaient sans magasins, sans artillerie. Partout aux murmures se joignaient les dénonciations. Le premier soin de Bouchotte fut de faire opérer la levée de trois cent mille hommes, d'envoyer des canons et des armes à nos soldats et d'organiser des magasins d'habillements et de vivres, enfin de refaire à la fois le personnel et le matériel, non sans rencontrer de grands obstacles. Aux armées les représentants voulant agir concurremment avec les généraux, entravaient et souvent faisaient manquer par leurs fausses mesures les opérations. De plus les ennemis faisaient des progrès, et plusieurs places du Nord étaient tombées en leur pouvoir. Bouchotte se vit l'objet de dénonciations nombreuses; il n'en poursuivit pas moins ses travaux, et avant la fin de 1793, onze armées étaient créées, ayant pour chefs Masséna, Kléber, Moreau, Dugommier, Augereau, Lefevre, etc., etc., et pourvues d'un immense matériel. Mais fatigué d'être en butte à la calomnie, il insista plusieurs fois pour

que sa démission fût acceptée. La Convention ayant supprimé les six ministères qui composaient le conseil exécutif, pour concentrer le gouvernement dans les Comités, elle les remplaça par des commissions exécutives dont les comités avaient la direction, et le général Pille fut mis à la tête de la commission chargée du mouvement des armées de terre. Bouchotte, rendu à la vie privée par cette organisation nouvelle, fut arrêté par mesure de sûreté générale peu de temps avant le 9 thermidor. Dénoncé dans la séance du 20 frimaire an 3 pour avoir fait périr ou incarcérer tant de patriotes, les comités furent chargés de prendre des mesures à son égard, c'est-à-dire de presser sa mise en jugement. Cet arrêté, n'étant pas plus motivé que tous les arrêtés précédemment rendus contre lui, resta sans exécution. Les ennemis de l'ex-ministre ne se lassaient pas. Pémarin le signala, dans la séance du 29 mars 1793, comme un des auteurs du 31 mai, et demanda sa punition. Bourdon de l'Oise, qui l'avait accusé déjà en 1793, le dénonça encore dans la même séance, et fut appuyé par plusieurs de ses collègues. Enfin le 24 mai suivant, la Convention rendit un décret qui traduisait Bouchotte devant le tribunal d'Eure-et-Loire, renouvelé à cet effet, et jugeant d'après les lois révolutionnaires, avec un jury spécial et sans recours en cassation. Mais l'accusateur public écrivit à la Convention une lettre qui fut lue dans la séance du 4 vendémiaire an 4, et dans laquelle il déclarait qu'il ne lui était parvenu aucune pièce à charge, et qu'il ne pouvait mettre en jugement un citoyen contre lequel il était impossible de baser un acte d'accusation. Bouchotte, remis en liberté, après plus d'une année de prison, se fixa à Metz et resta depuis ce temps entièrement étranger aux affaires publiques.

BOUCICAUT (Jean le MEINGRE de), surnommé le *Brave*, maréchal de France, comte de Beaufort et vicomte de Turenne, par son mariage avec Antoinette, fille unique et héritière de Raimond de Beaufort, vicomte de Turenne, naquit à Tours en 1364, prit le parti des armes à l'âge de 10 ans et fit sa première campagne sous le connétable Duguesclin et les ducs de Bourbon et de Bourgogne. Il combattit à côté de Charles VI, dont il était enfant d'honneur, à la bataille de Rosbec, en 1382. Ce prince le fit chevalier la veille de cette journée. Les Génois ayant voulu se soustraire au joug de Jean Gattéas Visconti, seigneur de Milan, le roi Charles VI, dont ils implorèrent le secours, leur envoya Boucicaud, qui ne les traita pas mieux. Ce général outra la sévérité envers les partisans de Visconti, et fit bâtir deux citadelles pour contenir une ville qu'il regardait comme une conquête. Gènes se souleva contre ses prétendus libérateurs, et le marquis de Montferrat ayant été mis à la tête de la république, Boucicaud fut obligé de repasser en France. Il se signala ensuite contre les Turcs, les Vénitiens et les Anglais. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt l'an 1415; mené en Angleterre, il y mourut en 1421. Il aime les poètes, et cultiva la poésie.

* **BOUCQ** (Gui le), professeur de rhétorique à Chartres, sa patrie, né en 1732, mort vers 1800, a composé pour ses élèves plusieurs ouvrages qui

peuvent être lus avec plaisir et avec fruit, par les hommes de tout âge. Exercice en forme de plaidoyer sur cette question : *De ces quatre biens, les talents, les richesses, la santé, un ami, quel est le plus désirable?* Paris, 1767 et 1769, in-8; Discours sur cette question : *Lequel de ces quatre sujets, le commerçant, le cultivateur, le militaire et le savant, sert plus essentiellement l'état?* Chartres, 1770, in-12; *Panegyrique de sainte Jeanne de Chantal, fondatrice de la Visitation*, Chartres, 1773, in-8; *Nouveaux plaidoyers à l'usage des collèges*, Chartres, 1775, in-12; *Oraison funèbre de M. de Fleury, évêque de Chartres*, 1781, in-8; *Plaidoyers littéraires, panegyriques et oraisons funèbres*, 1788, 2 vol. in-12.

* BOUCQUET (Pierre), avocat, mort en 1781, a publié plusieurs ouvrages remplis d'érudition. Le plus important est le *Droit public de la France éclairci par les monuments de l'antiquité*.

BOUDARD (Jacques), né en 1622, à Binche en Hainaut, chanoine-théologal de St.-Pierre à Lille, a donné une *Théologie* imprimée à Louvain, 1706, 6 vol. in-8, et à Lille, 1710, 2 vol. in-4, aujourd'hui peu estimée. Il y a quelques propositions qui semblent approcher des erreurs condamnées. Il mourut à Lille le 4 novembre 1702.

* BOUDET (Claude), chanoine de St.-Antoine à Lyon, mort en 1774, a publié : *Mémoire où l'on établit le droit des abbés de St.-Antoine, de présider aux états du Dauphiné*, in-4, sans date; une traduction de la *Sagesse* du jésuite Ségneri, 1744, in-18; *Vie de M. de Rossillon de Bernex, évêque de Genève*, 1751, 2 vol. in-12. — Son frère, imprimeur-libraire à Paris, né à Lyon et mort en 1799, fut un des collaborateurs du *Journal économique*, et a publié un *Recueil des sceaux du moyen âge, avec des éclaircissements*, 1779, in-4.

* BOUDET (Jean), comte de l'empire, général de division, etc., né à Bordeaux le 19 février 1769, servit d'abord comme sous-lieutenant dans la légion hollandaise de Maillebois, passa de ce corps dans celui de Penthièvre-dragons et prit son congé en 1788. A l'époque de la formation des volontaires nationaux, il fut nommé lieutenant, puis capitaine, et, après une affaire contre les Espagnols où il s'était distingué, chef de bataillon. Envoyé à la Guadeloupe, Boudet se signala d'une manière brillante dans divers combats contre les Anglais, auxquels il fit éprouver des pertes considérables et reçut le grade de général de brigade pour récompense de ses exploits. Rappelé en Europe en 1798, avec le grade de général de division, il joignit presque aussitôt l'armée qui combattait en Hollande. Après le 18 brumaire, Boudet fit partie de l'armée de réserve; à la bataille de Marengo, il était de la division Desaix qui fixa le sort de cette journée; il lui succéda dans le commandement et fit payer cher aux ennemis la perte que les Français venaient de faire dans ce général. Il reçut lui-même une blessure; mais il n'en poursuivit pas moins les Autrichiens, qu'il battit encore en plusieurs rencontres. L'expédition de Saint-Domingue ayant été résolue, Boudet fut désigné pour accompagner le général Leclerc. Arrivé le 3 février 1802

devant le Port-au-Prince, il se mit en relation avec les officiers des noirs. Mais bientôt des tourbillons de flamme et de fumée annoncèrent que la colonie était livrée à la dévastation. Boudet s'empara de la ville de Port-au-Prince, tandis que Leclerc marchait sur les Gonaïves. Il fut ensuite chargé d'aller pacifier la Guadeloupe. Mais l'insurrection était à son comble, et les revers que nous éprouvions à Saint-Domingue n'étaient guère propres à l'apaiser. Obligé de repasser en Europe, Boudet fut employé à l'armée de Hollande, d'où il passa à celle d'Allemagne, et continua de faire paraître, dans les différentes guerres auxquelles il prit part, sa bravoure accoutumée. La goutte et les fatigues mirent fin à sa carrière. Il mourut à Budwitz le 14 septembre 1809.

* BOUDEWINS (Michel), docteur en médecine, natif d'Anvers, s'acquit beaucoup de réputation dans sa patrie. Il fut médecin pensionnaire de la ville et de l'hôpital de Ste.-Elizabeth, et président du collège des médecins. Il est auteur du *Ventilabrum medico-theologicum*, Anvers, 1666, in-4. Cet ouvrage est divisé en deux parties, dont la première regarde les devoirs des médecins, et la seconde ceux des malades. Les matières y sont traitées suivant les principes de la théologie et de la médecine. Entre autres questions assez singulières, on y examine sérieusement si les médecins peuvent demander à Dieu qu'il y ait beaucoup de malades? Cet ouvrage est chargé de beaucoup d'érudition, mais souvent étrangère au sujet. Boudewins a eu part à la *Pharmacia Antuerpiensis*, 1660, in-4. Il a laissé en outre : *Oblectamentum fugatorium temporis pro infirmis*; un discours de *sancto Luca Indicorum patrono*. Il mourut à Anvers le 29 octobre 1681.

BOUDEWYNS (Antoine - François), peintre de paysages, né à Bruxelles vers la fin du xvi^e siècle. Descamps parle avantageusement de ses ouvrages, dont il loue la couleur et le beau fini. Ses tableaux sont recherchés; le musée royal de Paris n'en possède qu'un seul, représentant un *Marché aux poissons, dans une ville de Flandres, près d'un canal*.

BOUDIER (Réné), de la JOUSSELINE, naquit à Treilly près de Coutances, où est située la terre de la Jousselinière. Il y vécut en libertin et ne voulut jamais se marier, par une suite de son penchant pour le désordre. Il mourut à Mantes-sur-Seine, en novembre 1723. Ce fut un de ces génies prématurés, qui d'abord paraissent tout savoir, et qui ne savent jamais rien à fond. A l'âge de 15 ans, il savait du latin, du grec, de l'espagnol, et faisait des vers français. Il acquit peu à peu toutes sortes de connaissances, mais elles n'étaient qu'ébauchées. Il touchait du luth, dessinait, peignait, cultivait l'histoire, la grammaire, la géographie, et écrivait sur les médailles. On a de lui une *Histoire romaine*; un *Traité sur les médailles*; un *Abrégé de l'histoire de France*; une *Traduction de l'Ecclesiaste*, et des *Satires d'Horace et de Juvénal*, etc. Il n'y a que son *Histoire Romaine* qui soit imprimée. On peut juger de ses vers par son épitaphe, faite par lui-même la dernière année de sa vie, et dont la fin exprime par-

faitement le matérialisme grossier dans lequel il avait vécu :

J'étais gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste.
Moins Français que Grec et Romain;
Antiquaire, archimétilliste;
J'étais poète, historien.....
Et maintenant je ne suis rien.

BOUDIER (dom Pierre-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en fut l'un des derniers supérieurs généraux. Il était né à Coutances, et issu d'une famille noble. Ami zélé de la règle, il jouissait d'une grande considération dans sa congrégation, et y avait passé par toutes les charges. Il était abbé régulier de Saint-Martin de Séz, l'un des monastères qui, jusqu'à lui, n'avaient pas encore subi la commande. Quoique dom Boudier n'ait rien fait imprimer, il doit être compté parmi les écrivains de la congrégation. Il est auteur d'une *Histoire de l'abbaye de Saint-Vigor de Bayeux*, et de quelques autres ouvrages restés manuscrits. Il avait fait profession à l'abbaye de Jumièges en 1732, et avait été élu supérieur-général en 1770. On ne dit pas en quelle année il est mort.

* **BOUDIER DE VILLEMERT** (Pierre-Joseph), avocat au parlement, et neveu du précédent, né à Paris en 1716, mort vers l'an 1807, a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12, écrit avec assez de correction et de facilité; *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps*, 1732, in-12; *Examen de la question proposée sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12; *L'Ami des femmes, ou la Morale du sexe*, 1758, in-12, plusieurs fois réimprimé, et son meilleur ouvrage. Il a été traduit en espagnol, en allemand et en italien; *L'Irréligion dévoilée, ou la Philosophie de l'honnête homme*, 1774 à 1779, in-12, ouvrage qui annonce un écrivain zélé pour les vrais principes, mais dont les raisonnements ne sont pas toujours aussi forts qu'on pourrait le désirer; *Le nouvel ami des femmes*, in-8.

BOUDON (Henri-Marie), grand-archidiacre d'Evreux, docteur de Bourges, naquit en 1624 à la Fère, et mourut en 1702. Il se fit un nom par plusieurs ouvrages de piété. Les principaux sont : *Dieu présent partout*, in-24; *De la profanation et du respect qu'on doit avoir aux églises*, in-24; *La sainteté de l'état ecclésiastique*, in-12; *La dévotion à la très-sainte Trinité*, in-24; *La gloire de Dieu dans les Ames du Purgatoire*, in-24; *Dieu seul, ou le saint esclavage de la Mère de Dieu*, in-12; *Le Chrétien inconnu, ou Idée de la grandeur du Chrétien*, in-12; *La vie cachée avec Jésus en Dieu*, in-12; *Dieu seul, ou l'Association pour l'intérêt de Dieu seul*, in-24; *La conduite de la divine Providence*, etc.; *Les grands secours de la divine Providence*; *Vie de Marie-Elizabeth de la Croix, fondatrice des religieuses de Notre-Dame du Refuge*; *Vie de Marie Angélique de la Providence*; *Vie de saint Taurin, évêque d'Evreux*. M. Collet a publié sa *Vie* en 1754 et en 1762, in-12.

Cet auteur lui fait faire des miracles; mais sans examiner l'authenticité de ceux qu'il rapporte, on peut dire que Boudon eut une vertu qui ne se démentit jamais; et c'est assurément une espèce de miracle. On lui reproche quelques propositions qui sentent le quietisme. Il avait écrit avant la condamnation de Molinos; et l'on sait d'ailleurs que dans les ouvrages mystiques, il est en général difficile de saisir toujours le vrai sens d'un auteur, parce que son objet étant purement spirituel, échappe aisément à ceux qui n'ont pas exactement les mêmes principes ou la même expérience. *Voy. TAULÈRE, RUSBROCK*, etc.

BOUDOT (Jean), libraire, imprimeur du roi, de l'académie des Sciences, mort en 1706, s'est fait un nom dans la république des lettres par son petit *Dictionnaire latin-français*, dont la première édition parut en 1701. C'était, avant celui de Noël, le plus suivi dans les collèges. Il l'avait tiré d'un grand dictionnaire en 14 vol. in-4, dont il est aussi l'auteur, et qui est resté manuscrit. — Son fils, Jean Boudot, également libraire célèbre et imprimeur éclairé, né à Paris en 1685, mourut dans la même ville en 1754. Ses connaissances bibliographiques le firent rechercher par les savants qui s'appliquaient à cette utile partie de la littérature. Il a dressé des catalogues raisonnés de livres, qui lui font honneur, surtout celui de M. de Boze, Paris, 1743, in-fol. — Pierre Jean Boudot, son second fils, mort en 1771, embrassa l'état ecclésiastique, fut censeur royal, secrétaire interprète du régiment d'infanterie irlandaise de Lally, et attaché à la bibliothèque du roi dont il rédigea les catalogues, ainsi que ceux de la bibliothèque du grand conseil, de concert avec l'abbé Sallier. Il a laissé *Essai sur l'histoire d'Aquitaine*, in-12, et *Examen de quelques objections faites à l'auteur du nouvel abrégé de l'histoire de France par le président Hénault*, 1764, in-12; sa traduction complète des œuvres d'Horace et ses lettres sur Bayle sont restées inédites. Il fut aussi le rédacteur des *Mélanges d'une grande bibliothèque*, publiés par le marquis de Paulmi en 70 vol.

BOUDOT (Paul), évêque d'Arras, né à Morteau, en Franche-Comté, vers 1571, fut reçu docteur en Sorbonne en 1604; il prêcha à Paris avec beaucoup de succès pendant quelques années, et fut choisi par l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas et de la Franche-Comté, pour son prédicateur. Celui-ci le nomma ensuite évêque de Saint-Omer, et enfin d'Arras. Il était savant dans les langues, et il a laissé *Summa theologia divi Thomæ Aquinatis recensita*, Arras, un vol. in-fol.; *Pythagorica Marci-Antonii de Dominis nova metempsychosis*, Anvers, in-4; *Traité du sacrement de pénitence*, Paris, 1601, un vol. in-8; *Formula visitationis per totam suam diocesim faciendæ*, Douai, 1627, in-8; *Catechismus, sive Forma doctrinæ christianæ pro diocesi Atrebatensi*; le même *Catéchisme*, en français, Douai, 1628; Arras, 1633. Ce prélat mourut à Arras le 11 novembre 1633.

BOUETTE DE BLÉMUR (Jacqueline), né en 1618 d'une famille noble, prit l'habit de bénédictine à l'âge de 11 ans, dans l'abbaye de la Sainte-Trinité de Caen. La duchesse de Mecklembourg, ayant pro-

jeté de faire à Châtillon un établissement de bénédictines du Saint-Sacrement, demanda la mère Bouette. Cette sainte religieuse, de priure qu'elle était à la Trinité, se réduisit à être novice à Châtillon. Elle était alors âgée de 60 ans. Les abbayes qu'on lui offrit ne purent lui faire quitter sa nouvelle demeure. Elle y mourut saintement en 1696. On a d'elle : *L'Année bénédictine, ou les vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît pour tous les jours de l'année*, 1666-73, 7 vol. in-4; *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété des derniers siècles*, 2 vol. in-4; *Exercice de la mort*, in-12; *Les grandeurs de la Mère de Dieu*, 2 vol. in-8; *Vie de la mère de Saint-Jean de Montmartre*, in-12. Il y a quelques exagérations, pardonnables à une femme et à une religieuse; mais ses ouvrages sont écrits d'ailleurs avec plus de pureté et d'élégance qu'on n'aurait dû en attendre d'une fille qui avait passé toute sa vie dans des exercices de piété.

* BOUELLES, BOUILLE, ou BOUVELLES (Charles de), en latin, *Bovillus*, né à Sancourt, village de Picardie, vers 1470, s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques, et en particulier de la géométrie, sous la direction de Jacques Lefevre d'Estaples. Le désir d'acquérir des connaissances, et de se lier avec les savants les plus célèbres, lui fit entreprendre le voyage d'Allemagne. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Espagne, visita les principales villes de France, et de retour dans sa famille, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à St.-Quentin, et d'un second à Noyon; professa la théologie dans cette dernière ville, mérita l'estime de Charles de Hangest, alors évêque, et dut à sa bienveillance un loisir qu'il employa à la rédaction de plusieurs ouvrages. Bouelles mourut vers 1533. Ses principaux écrits sont : *Liber de intellectu; De sensu; De nihilo; Ars oppositorum; De generatione; De sapientia; De duodecim numeris; Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum; De numeris perfectis; De mathematicis rosis; De geometricis corporibus; De geometricis supplementis*, Paris, Henri Etienne, 1510, in-fol., recueil très-rare et très-curieux. Dans son traité *De sensu*, l'auteur établit que le monde est un animal, opinion ancienne, et renouvelée depuis; ce qui prouve qu'il est peu d'idées extravagantes qui aient même le mérite d'être neuves; *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis; Vita Remundi eremitæ* (Raymond Lulle); *Philosophicæ et historicæ aliquot epistolæ*, Paris, Badius, 1511; 2^e édition, 1514, in-4; *Proverbiorum vulgarium libri tres*, Paris, 1531, in-8. Dans cette édition, les proverbes sont en français, et le commentaire en latin; mais il en existe une traduction, sous ce titre : *Proverbes et dits sententieux, avec l'interprétation d'iceux*, Paris, 1557, in-8, rare; *Liber de differentiâ vulgarium linguarum et gallici sermonis varietate*, Paris, Rob. Etienne, 1533, in-4, ouvrage curieux; *Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi exordio et illius instauratione*, Lyon, Seb. Gryphe, 1532, in-8, rare.

BOUFLERS (Louis-François, duc de), pair et maréchal de France, d'une famille illustre de Picardie, naquit en 1644. Ses dispositions pour l'art

de la guerre s'étant développées de bonne heure, il fut choisi en 1669 pour être colonel d'un régiment de dragons. Il se distingua à la tête de ce corps, sous le maréchal de Créquy et sous Turenne. Il reçut une blessure dangereuse au combat de Voërdon, il en reçut une seconde à la bataille d'Ensheim, au gain de laquelle il contribua beaucoup, de l'aveu de Turenne. Après plusieurs belles actions, il s'immortalisa par la défense de Lille en 1708. Le siège dura pendant plus de trois mois. Le roi le récompensa, comme s'il eût gagné une bataille. Il fut fait pair de France; il eut les grandes entrées de premier gentilhomme, et la survivance du gouvernement de Flandre pour son fils aîné. A la bataille de Malplaquet, en 1709, il fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canon ni prisonnier. Le maréchal de Boufflers joignait à l'activité d'un général l'âme d'un bon citoyen; servant son maître comme les anciens Romains servaient leur république, ne comptant sa vie pour rien, dès qu'il était question du salut de sa patrie. Le roi lui ayant ordonné d'aller secourir Lille, et l'ayant laissé maître du choix de ses lieutenants, il partit à l'instant, sans régler ses affaires, sans dire adieu à sa famille, et choisit pour ses officiers un disgracié et un prisonnier de la Bastille. Sa magnificence égalait son amour pour son pays et pour son prince. Lorsque Louis XIV forma le camp de Compiègne, pour servir de leçon à son petit-fils le duc de Bourgogne, et de spectacle à toute la cour, Boufflers y vécut si splendidement, que le roi dit à Livri, son maître-d'hôtel : « Il ne faut pas que le » duc de Bourgogne tienne de table, nous ne saurions mieux faire que le maréchal; le duc de » Bourgogne ira dîner avec lui, quand il ira au » camp. » Ce général mourut à Fontainebleau en 1711, âgé de 68 ans. « En lui (écrivait madame de » Maintenon) le cœur est mort le dernier. » On lit dans la continuation de l'Histoire d'Angleterre par Rapin de Thoiras, un trait trop honorable à la mémoire de ce grand homme, pour l'oublier. Le roi Guillaume, ayant pris Namur en 1695, arrêta Boufflers prisonnier, contre la foi des conventions qu'on venait de faire. Surpris de ce procédé, le maréchal en demanda la cause. On lui répondit qu'on en agissait ainsi par représailles pour les garnisons de Dixmudes et de Deynse, que les Français avaient retenues malgré les capitulations, ce qui était vrai. « Si cela est, dit Boufflers, on doit arrêter ma garnison, et non moi. — Monsieur, lui répondit-on, » l'on vous estime plus que dix mille hommes. » — Son fils, Joseph-Marie, duc de BOUFLERS, héritier de sa valeur et de ses vertus, mourut à Gênes, maréchal de France, en 1747, le 2 juillet, jour où les Autrichiens levèrent le siège de cette ville. Il y avait été envoyé pour la protéger contre les Impériaux et le roi de Sardaigne. L'activité qu'il avait mise à défendre cette place alluma son sang, et il fut emporté par la petite vérole en cinq jours. Les Génois et les Français le regrettèrent également. La république, pour lui témoigner sa reconnaissance, inscrivit son nom et celui de sa famille parmi les nobles de l'état, et lui fit ériger un mausolée de marbre dans l'église où il a été inhumé.

* BOUFLERS (Stanislas, marquis de), membre

de l'académie française, né en 1737 à Lunéville, était fils d'une dame aimable et spirituelle qui longtemps embellit la cour du vertueux Stanislas, roi de Pologne. Ce prince le tint sur les fonts de baptême. On lui donna pour instituteur l'abbé Porquet. Sa naissance devait le porter aux places les plus distinguées. D'abord chevalier de Malte, ce titre lui valut un bénéfice, quoiqu'il n'eût point voulu entrer dans les ordres, se sentant peu de vocation pour l'état ecclésiastique auquel il avait été d'abord destiné. Boufflers, ayant choisi la carrière des armes, fit, à la tête d'une compagnie de hussards, la campagne de Hanovre, dans la guerre de sept ans, et dut au maréchal de Castries d'être nommé, peu de temps après, gouverneur du Sénégal et de Gorée. Son administration, qui fut signalée par des institutions utiles, lui mérita des éloges. De retour en France, il continua de se livrer à son goût pour la poésie légère, genre dans lequel il avait eu de précoces succès, et publia le recueil de ses vers, Paris, 1782, in-8 et in-18. Il devint peu de temps après membre de l'académie française. Député aux états généraux en 1789, s'il ne s'y fit point remarquer par ses talents oratoires, du moins se montra-t-il constamment modéré. Il parla, en 1790, sur le traitement des évêques, et fonda conjointement avec Malouet, de Virieu et Larochehoucault, le club dit des *Impartiaux*. En 1791, il fit décréter la propriété des découvertes et inventions en faveur de leurs auteurs, et proposa d'encourager les sciences et les arts. Après la journée du 10 août 1792, il se rendit à Berlin auprès du prince Henri de Prusse qui le fit admettre à l'académie de cette ville. Ce prince lui ayant témoigné de la froideur, Boufflers trouva un nouveau protecteur dans le roi Frédéric-Guillaume, qui lui fit des concessions importantes en Pologne, pour y établir une colonie en faveur des émigrés. Mais les événements qui se succédaient à cette époque avec tant de rapidité, l'empêchèrent de donner suite à ce projet. Boufflers, à son retour en France, en 1800, épousa M^{me} de Sabran, femme distinguée par son esprit. Il ne tarda pas à faire paraître son ouvrage sur le *Libre arbitre*, où des doctrines conformes à l'esprit de l'école philosophique du siècle qui finissait, sont mêlées à de sages réflexions. Mais un pareil sujet ne pouvait convenir à l'imagination légère de l'auteur. En 1804, l'institut de France l'admit dans son sein, comme ayant fait partie de l'ancienne académie, et Boufflers y prononça, en 1805, l'*Eloge* du maréchal de Beauveau qui fut bien accueilli. Celui qu'il prononça de l'abbé Barthélemi, en 1806, n'eut pas le même succès. Recherché pour son esprit par la nouvelle cour, il s'occupait paisiblement à grossir son recueil poétique, lorsque son beau-fils, M. le comte de Sabran, fut enfermé à Vincennes par ordre de l'empereur. Ce coup inattendu le frappa tellement qu'il dépérit depuis de jour en jour. Il mourut au mois de janvier 1813, à l'âge de 78 ans. Boufflers avait un caractère aimable et insouciant, et s'était fait de nombreux amis. Il fut inhumé près de Delille. On a dit qu'il avait été abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan.

* BOUG (de) était premier président du conseil souverain d'Alsace, et mourut à Colmar en 1778. On a de lui un Recueil des édits, déclarations, lettres-patentes, etc., du conseil d'état et du conseil souverain de l'Alsace, ainsi que des ordonnances et règlements concernant cette province, 1777, en 2 vol. in-folio.

BOUGAINVILLE (Jean-Pierre de), né à Paris, en 1722, était fils d'un notaire, et fut élevé avec beaucoup de soin. Ses talents perfectionnés par l'éducation, lui firent de bonne heure un nom célèbre, et lui procurèrent les places qui flattent le plus les gens de lettres de Paris. Il devint pensionnaire et secrétaire de l'académie royale des inscriptions, membre de l'académie française et de quelques autres compagnies étrangères, censeur royal, garde de la salle des antiques du Louvre, et l'un des secrétaires ordinaires du duc d'Orléans. Le travail altéra sa santé, et il fut vieux avant le temps. Il mourut au château de Loches en 1763, dans la 41^e année de son âge. Les qualités de son âme lui avaient fait des protecteurs ardents et des amis tendres. Dans ses écrits, comme dans ses mœurs, tout fut louable, et rien n'annonçait le vain désir d'être loué. Avec les talents qui rendent célèbre, il n'aspira qu'à l'honneur d'être utile. L'art détestable de la satire, de l'intrigue, de la tracasserie (aujourd'hui si commun parmi les gens de lettres) lui était inconnu. On a de lui une traduction de l'*Anti-Lucrece* du cardinal de Polignac, en 2 vol. in-8, et en un vol. in-12, précédé d'un discours préliminaire, plein d'esprit et de raison. Sa version respire partout l'élégance et la force, quoiqu'elle paraisse manquer quelquefois de ce ton poétique qui doit caractériser les traductions des poèmes; *Parallèle de l'expédition de Thamas-Koulikan dans les Indes, avec celle d'Alexandre*, 1752, in-8, rempli de savoir, d'idées, d'imagination et d'éloquence, mais quelquefois boursofflée; *Droit des Métropoles grecques sur les Colonies, et les devoirs des colonies envers leurs métropoles*, Paris, 1743, in-12. Bougainville a publié les Mémoires de l'académie des inscriptions, depuis le tome 17^e jusqu'au tome 24^e. Ils contiennent un grand nombre de dissertations savantes dont il est auteur.

* BOUGAINVILLE (Louis-Antoine de), frère du précédent, né à Paris le 11 novembre 1729, fit ses études avec succès, et en sortant du collège à l'âge de 22 ans, se faisait également remarquer par ses connaissances dans les langues anciennes, et par ses progrès dans les sciences exactes. Sa famille l'ayant destiné au barreau, il entreprit l'étude des lois et fut reçu avocat au parlement. Tout en se livrant à ce genre d'étude, et sans interrompre ses travaux sur les mathématiques, pour lesquelles il avait marqué des dispositions peu communes, il voulut entrer dans la carrière militaire et se fit inscrire aux mousquetaires noirs. Quinze jours après sa réception dans ce corps, il publia la première partie de son *Traité du calcul intégral pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits*, du marquis de l'Hôpital. En 1753, il entra comme aide-major, dans le bataillon provincial de Picardie. L'année suivante, il devint aide-de-camp

de Chevert, qui commandait, en 1734, le camp de Sarrelouis. Il se rendit à Londres dans l'hiver de la même année, avec le titre de secrétaire d'ambassade, et fut reçu membre de la *Société royale* de cette ville. En septembre 1735, Bougainville rejoignit Chevert au camp de Richemont. Nommé en 1736, aide-de-camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada, il partit de Brest le 27 mars et reçut bientôt le commandement d'un détachement d'élite. Pendant la saison la plus rigoureuse, et par une marche forcée de près de soixante lieues, tantôt à travers des bois impénétrables et sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, il s'avança jusqu'au fond du lac du Saint-Sacrement, où il brûla une flotille anglaise sous le fort qui la protégeait. La charge de maréchal-des-logis du plus grand corps d'armée fut la récompense de ce service important. Le 6 juin 1736, un corps de cinq mille Français se trouvant harcelé par une armée anglaise de vingt-quatre mille hommes, Bougainville ouvrit l'avis courageux de les attendre de pied ferme. On n'eut que vingt-quatre heures pour fortifier un camp retranché. La troupe française s'y arrêta, et repoussa l'ennemi qui, au bout de six heures, se retira avec une perte de six mille hommes. Bougainville y fut blessé à la tête. En novembre suivant, le gouverneur du Canada, qui ne se croyait pas en état de défendre la colonie, l'envoya demander des renforts à la cour de France. Il revint au Canada, en janvier 1739, après avoir reçu du roi le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue, et le titre de chevalier de Saint-Louis. Le marquis de Montcalm le nomma commandant des grenadiers et des volontaires, et lui ordonna de couvrir, avec ces deux corps, la retraite de l'armée française lorsqu'elle se replia sur Québec. La bataille du 10 septembre 1759, où Montcalm fut tué, ayant fait tomber la colonie au pouvoir des Anglais, Bougainville revint en France, et fut employé, en 1761, à l'armée d'Allemagne, comme aide-de-camp de M. de Choiseul-Stainville. Il s'y distingua tellement que le roi voulant le récompenser d'une manière particulière lui fit don de deux canons, de quatre livres de balle qu'il plaça dans sa terre de Normandie. La paix sur terre et sur mer qui survint en 1762, décida Bougainville à changer de carrière ; nous allons le voir s'illustrer comme navigateur. On sait que les commerçants de Saint-Malo ont eu de tout temps des bâtiments armés en course pour protéger leurs spéculations. Bougainville, qui avait eu des relations avec eux dans ses voyages au Canada, n'eut pas de peine, après la perte de cette colonie, à les convaincre des avantages qu'ils pourraient retirer d'un établissement aux îles Malouines, situées à l'autre extrémité du continent de l'Amérique. Ils consentirent à équiper des navires, et le roi lui accorda le rang de capitaine de vaisseau, avec la permission de fonder à ses dépens un établissement dans ces îles. Il partit de Saint-Malo, en 1763, avec sa petite flotte. Mais les Espagnols, jaloux de cette colonie naissante qui se formait près de leurs grands établissements, firent valoir, auprès du gouvernement français, leurs droits sur les

îles Malouines, et en réclamèrent la possession. Bougainville fut chargé de les leur remettre, à condition que la cour d'Espagne l'indemniserait de ses frais. Louis XV lui donna, pour remplir cette nouvelle mission, le commandement de la frégate la *Boudeuse*, et il partit de Saint-Malo, le 15 novembre 1766, accompagné de la flûte *L'Étoile*, chargée de vivres. Dès qu'il eut rendu les îles Malouines aux Espagnols, il entreprit un voyage autour du monde dont le récit, publié par lui-même, est devenu son plus beau titre de gloire. Il alla relâcher à Montevideo, dans la rivière de la Plata, et s'y trouvait à l'époque où l'on expulsa les jésuites des missions du Paraguay. On trouve dans sa relation les détails de cet événement, qui n'en sont pas la partie la moins intéressante. Il fit ensuite route au sud, et pénétra dans le grand Océan ou mer du sud, par le détroit de Magellan. Ce ne fut qu'à force d'intrépidité et d'habileté qu'il parvint à surmonter les dangers de toute espèce qui le menacèrent dans ce passage périlleux. Il rencontra sur sa route, à près de mille lieues des côtes occidentales d'Amérique, un groupe d'îles, qu'il nomma *Archipel dangereux*, situé entre le 17. degré et le 19° et demi de latitude sud, et dont l'étendue en longitude est d'environ sept degrés. Il reconnut ensuite les îles de la Société, et relâcha à O-Taïti, la plus importante de ces îles, et que les Espagnols avaient nommée *Sagittaria*. Delà il fit route à l'ouest, découvrit l'archipel des Navigateurs, puis traversa la partie septentrionale d'un autre archipel, qu'il appela les *Grandes-Cyclades*, dans la persuasion où il était qu'il l'avait découvert le premier. Mais dès 1606, Quiros avait navigué dans ces parages, et donné aux îles qui s'y trouvent le nom de *Terres du Saint-Esprit*. Ce sont les mêmes îles que Cook visita en entier en 1774, et qu'il nomma *Nouvelles-Hébrides*. La Nouvelle-Hollande n'était pas encore bien connue, et Bougainville se flattait de pouvoir sortir du grand Océan, en suivant le parallèle de 15 ou 16 degrés de latitude sud. Il rencontra sur cette route un écueil à fleur d'eau à environ cent vingt lieues de la côte orientale de cette grande île, parvint à l'éviter, continua sa route à l'ouest et eut connaissance, à quarante-cinq lieues plus loin, d'un autre récif très-étendu. Le manque de vivres l'empêcha heureusement de s'engager dans un parage qui pouvait être funeste ; il se dirigea vers le nord, contourna la partie septentrionale de la nouvelle Guinée, et fut arrêté dans cette nouvelle route par une terre inconnue qu'il nomma la *Louisiade*. Il évita néanmoins de faire route à l'ouest, où il aurait trouvé la chaîne continue de récifs qui barrent le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qui cernent cette dernière île presque en entier. Plusieurs frégates anglaises s'y sont perdues depuis, et Cook s'y est vu en danger de périr. Bougainville fut obligé de lutter contre les vents de sud-est, qui sont constants dans cette partie du globe, et de louvoyer pour passer à l'est des terres de la Louisiade. Enfin il arriva, après une navigation de quinze jours, au cap le plus oriental, qu'il appela le *Cap de la Délivrance*. Il passa ensuite le détroit de Bougainville, qui sépare

les îles Salomon de la grande île qui porte aussi son nom, vint relâcher au port Praslin, près de l'extrémité de la Nouvelle-Irlande, découvrit un grand nombre d'îles en poursuivant sa route, relâcha encore au port de Cajali dans l'île Bourou, près d'Amboine, et de là se rendit à Batavia, d'où il fit voile pour la France. Il arriva à Saint-Malo le 16 mars 1769. Bougainville avait déjà donné un *Traité du calcul intégral*, Paris, 1754-1756, 2 vol. in-4. La relation de son *Voyage autour du monde par la frégate du roi la Boudeuse*, etc., fut publiée à Paris, en 1771, in-4; 1772, 2 vol. in-8, avec figures; elle obtint un succès prodigieux et fut traduite en anglais par J. R. Forster, Londres, 1772, in-4. L'abrégé en a été traduit en allemand, Leipsig, 1772, petit in-8. Cette relation ne fait pas moins d'honneur à l'humanité qu'à l'habileté de Bougainville, qui se plaça par cette campagne au rang des plus illustres navigateurs. Il est le premier Français qui ait fait le tour du monde. Les soins qu'il prit de ses équipages prévirent les maladies contagieuses, et à son retour en France, il n'avait perdu que sept hommes sur les deux bâtiments qui étaient sous ses ordres. Il sut aussi par sa douceur se concilier l'amitié des Sauvages. Trente ans après son départ de l'île Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui versèrent des larmes d'attendrissement en entendant prononcer son nom. Bougainville commanda avec la plus grande distinction des vaisseaux de ligne, pendant la guerre d'Amérique. Il fut promu, en 1779, au grade de chef d'escadre, et, l'année suivante, à celui de maréchal-de-camp dans les armées de terre. Il avait projeté un voyage au pôle, que l'arrivée du comte de Brienne au ministère l'empêcha d'exécuter. En 1790, il fut envoyé pour calmer les troubles qui s'étaient manifestés dans l'armée navale de Brest, commandée par M. d'Albert de Rioms, qu'il remplaça dans son grade. Mais dans ces temps de délire, tout effort pour rétablir l'ordre était inutile, et Bougainville se retira, après plus de quarante ans d'éclatants services. Il fut élu à l'institut dans la section de géographie, en 1796, puis nommé membre du bureau des longitudes, et accepta le titre de sénateur, lors de la création du sénat. Il est mort le 31 août 1811, dans sa 82^e année, laissant trois enfants. Commerson, qui l'avait accompagné, comme botaniste, dans son voyage autour du monde, lui a dédié un des nombreux genres qu'il eut occasion de créer; il appartient à la famille des nyctagynées ou *belles-de-nuit*, et a reçu de ce botaniste le nom de *Buginvillæa*. On a faussement attribué à Bougainville un *Essai sur l'île d'O-Taïti*, 1779, in-8. Cet ouvrage est de Taitbout.

BOUGEANT (Guillaume-Hyacinthe), né à Quimper en 1690, jésuite en 1706, mourut à Paris en 1743. Après avoir professé les humanités à Caen et à Nevers, il vint au collège de Louis le Grand, à Paris, et n'en sortit que dans son court exil à la Flèche, occasionné par son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*. Ce livre, adressé à une dame, est plein de grâces et de saillies. Ce que le jésuite n'a

présenté que comme un badinage (que les démons animent les brutes), a été adopté comme un système vrai par Ramsay, dans ses *Philosophical principles*, imprimés à Glasgow en 1749; un savant professeur allemand lui donne la préférence sur celui de Descartes (*Philos. ecol. a rel. monast. divi Ettonis, procurante P. Gallo Cartier, Aug. Vindel.* 1786). Le P. Bougeant connaissait aussi le langage du pays de Romancie, dont il publia le voyage sous le nom de *Fanferédin*. Il connaissait mieux encore celui de la société et de l'amitié, et il fut autant recherché pour l'enjouement de son caractère que pour ses lumières. Les travaux et les chagrins qu'il essuya hâtèrent sa mort. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont rendu sa mémoire illustre : *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, sous les ministères de Richelieu et de Mazarin*, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, rempli de faits curieux, est écrit avec élégance et avec noblesse. Il paraît que l'auteur était né avec des talents pour la politique, du discernement, de la pénétration et du goût; *Histoire du traité de Westphalie*, 1744, 2 vol. in-4, ou 4 vol. in-12: la sagesse des réflexions, les recherches curieuses et intéressantes, le développement des caractères et des ruses des négociateurs, l'élégante précision du style, pur sans affectation et agréable sans antithèses, lui ont fait donner un rang distingué parmi les meilleures histoires. Le prince Eugène ne pouvait comprendre qu'un religieux, qui n'avait jamais été employé dans aucune affaire publique, et qui devait ignorer ce que c'était que la guerre, eût pu parler si bien de cet art et de la politique. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis et réimprimés en 6 vol. in-12, 1751; *Exposition de la doctrine chrétienne par demandes et par réponses, divisée en 3 catéchismes, l'historique, le dogmatique et le pratique*, in-4, et en 4 vol. in-12, un des meilleurs catéchismes raisonnés que nous ayons en français, et peut-être le meilleur en ce genre, si on excepte celui de Bourges et celui de Montpellier. Il y a cependant des endroits négligés, l'auteur n'ayant pu y mettre la dernière main. Les Allemands en ont donné une bonne traduction en 1780; *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, 1 vol. in-12, dont nous avons parlé ci-dessus. C'est une débauche d'imagination, qui lui causa bien des chagrins. L'auteur se rétracta dans une lettre à l'abbé Savalette, conseiller au grand conseil; elle se trouve dans l'édition de Paris, 1783, avec une critique des Amusements, où il y a de bonnes réflexions et un peu trop de satire personnelle; *Recueil d'observations physiques, tirées des meilleurs écrivains*, 3 vol. in-12; le 2^e et le 3^e sont du père Grozellier, prêtre de l'Oratoire; le 4^e, d'une autre main, n'a paru qu'en 1771. Trois comédies en prose : *la Femme docteur, ou la Théologie en quenouille*; *le Saint déniché*; *les Quakers français, ou les nouveaux Trembleurs*: il y a du sel dans plusieurs scènes, mais on éprouve quelque ennui dans d'autres; *Traité sur la forme de l'Eucharistie*, 2 vol. in-12; *Anacréon et Sapho*, dialogue en vers grecs, Caen, 1712, in-8, etc.

BOUGEREL (Joseph), prêtre de l'Oratoire d'Aix, mort à Paris en 1753, s'est fait connaître par sa

Vie de Gassendi, Paris, 1737, in-12; curieuse, mais trop prolixe. On a encore de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres de Provence*, où l'on trouve une érudition recherchée, et un style plat et lourd. Il n'a publié qu'un vol. in-12 (Paris 1752) de cet ouvrage, qui devait former 4 vol. in-4; *Idée géographique de la France*, 1747, 2 vol. in-12, ouvrage peu recherché.

* BOUGES (le père Thomas), religieux augustin de la province de Toulouse, né en 1667, enseigna longtemps la théologie, s'adonna ensuite à l'histoire et mourut à Paris le 17 décembre 1741. On a de lui : *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*, Toulouse, 1702, in-12; *Histoire du saint vaisseau de N.-S. J.-C., gardé dans l'église des augustins de Carcassonne*, 1732, in-12, où l'on trouve quelques faits curieux; une édition du *Journal de Henri IV* par l'Estoile, 1741, 4 vol. in-8, qu'il a enrichie de notes curieuses et de plusieurs pièces historiques du temps, faussement attribuée à Lenglet-Dufresnoy; *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne*, Paris, 1741, in-4, estimée pour son exactitude.

* BOUGIS (dom Simon), savant et pieux bénédictin, né à Séez en 1630, d'une famille distinguée, entra dans l'abbaye de Vendôme en 1631, devint sous-prieur de Marmoutier en 1660, secrétaire du général de l'ordre dom Vincent Marsolle, en 1662, puis prieur de Saint-Denis. En 1669, voyant qu'on voulait le nommer général, il s'enfuit; mais il ne fit que retarder de quelques années l'époque de son élection, qui eut lieu l'an 1673. Il gouverna la congrégation avec sagesse, jusqu'à l'âge de 82 ans, et se fit alors décharger de ses fonctions; il mourut deux ans après, le 1^{er} juillet 1714, et fut inhumé auprès du Père Mabillon. On lui doit *Méditations pour les novices*, 1714, in-4; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 2 vol. in-4; *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse*, 2 vol. in-4.

BOUGOINC (Simon), poète français, valet-de-chambre de Louis XII, qui prend le titre de bachelier en lois, est auteur de la moralité de *l'Homme juste* et de *l'Homme mondain*, avec le *Jugement de l'âme dévote*, Paris, 1508, in-4 (rare), et de *l'Épître du jeune prince*, Paris, 1508 et 1514, in-fol. Il a traduit quelques *Opuscules de Lucien*, Lyon, 1540, in-8. Il traduisit aussi les *Vies de Caton d'Utique*, de *Scipion*, d'*Annibal*, de *Romulus* et de *Pompée*. Ces traductions qu'il fit sur des versions latines sont restées manuscrites.

BOUGUER (Pierre) naquit au Croisic en 1698, d'un professeur royal d'hydrographie, qui perfectionna ses dispositions naissantes pour les hautes sciences. L'académie des sciences de Paris couronna en 1727 son *Mémoire sur la maturité des vaisseaux*, et se l'associa en 1731. Il eut part aux observations faites par ordre de l'académie, conjointement avec Pingré, Camus et Cassini, pour la mesure d'un degré du méridien. Il fut choisi en 1736, avec MM. Godin et de la Condamine, pour aller au Pérou, mesurer à l'équateur un degré de latitude, opération qui servit à déterminer la figure de la terre; ce voyage ne répondit point aux espérances que l'on en avait conçues. Il travailla pendant trois ans

au *Journal des Savants*. On a de lui un grand nombre d'ouvrages recherchés par les géomètres. La *Relation de son voyage au Pérou* se trouve dans les *Mémoires de l'académie des Sciences*, de l'année 1744. Elle est écrite avec moins d'élégance que celle de M. de la Condamine, mais elle peut paraître à quelques égards plus exacte. Bouguer travaillait beaucoup et avec peine : aussi ses ouvrages lui étaient si chers, que leur réputation formait presque son existence. Cette sensibilité extrême de son amour-propre lui causa une foule de maux, auxquels il succomba, à l'âge de 63 ans, en 1758. Cet académicien ayant passé une partie de sa vie en province, avait contracté dans la solitude une inflexibilité, une rudesse de caractère que la société ne put adoucir. Le peu de connaissance qu'il avait des hommes, le rendait inquiet et défiant. Il était porté à regarder ceux qui s'occupaient des mêmes objets que lui, comme des ennemis qui voulaient lui enlever une partie de sa gloire. Il eut avec M. de la Condamine des disputes qui répandirent de l'amertume sur sa vie; parce que cet académicien, plus insinuant que lui, sut mettre un certain public de son côté. Bouguer est l'inventeur de l'héliomètre ou lunette à deux objectifs, pour mesurer les diamètres apparents du soleil, et des planètes : il a fait un grand nombre d'expériences sur la longueur du pendule simple à différentes latitudes; elles sont rapportées dans son livre de la *Figure de la terre*. Il a fait des recherches sur la dilatation des métaux, les densités de l'air, les réfractions atmosphériques; enfin sur une infinité d'objets de physique, de géométrie et d'astronomie. Égaré dans les sentiers d'une fausse philosophie, Bouguer eut le bonheur d'en être ramené par un savant et zélé religieux, et d'avoir une fin très-chrétienne. (Voy. la Relation de la conversion et de la mort de M. Bouguer, par le Père Laberthonie, dominicain, Paris, 1784, in-12.) Nous avons de Bouguer plusieurs ouvrages; les principaux sont : *La Construction du navire*, 1746, in-4; *La Figure de la terre*, 1749, in-4; *Traité d'optique*, 1760, in-4; *la Manœuvre des vaisseaux*, 1757, in-4; *Traité de la navigation*, 1753, in-4, donné depuis par la Caille, 1761, in-8, etc.

* BOUHÉREAU (Elie), ministre protestant, et savant médecin, demeurait à la Rochelle en 1679. C'est à lui que Lefevre de Saumur a écrit tant de lettres. Il est probable qu'il sortit de France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut ensuite attaché, en qualité de secrétaire, à milord Galloway, auquel il dédia sa traduction française du *Traité d'Origène contre Celse*, Amsterdam, 1700, in-4. Ctte traduction avait été revue et corrigée par Conrart, de l'académie française, ami de Bouhéreau, qui lui envoyait successivement ses cahiers. Elle est suivie de notes et de corrections faites sur le texte grec d'Origène de l'édition de Cambridge, 1677, in-4, et de remarques grammaticales et critiques sur cette même traduction.

BOUHIER (Jean), président à mortier au parlement de Dijon, naquit dans cette ville le 17 mars 1673. Ses talents pour les lettres, les langues et la jurisprudence se développèrent de bonne heure. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1727. Il

mourut à Dijon en 1746, entre les bras du Père Oudin, jésuite, son ami, dans les sentiments de religion qu'il avait eus toute sa vie. Le président Bouhier s'adonna à la poésie dès sa jeunesse. Ce fut d'abord pour égayer les occupations de son état, ensuite pour avoir un soulagement contre les douleurs de la goutte. On a de lui : *La traduction en vers du poème de Pétrone sur la guerre civile, et de quelques morceaux d'Ovide et de Virgile*. Ses vers ne manquent pas d'une certaine élégance, mais ils sont quelquefois négligés. Les remarques dont il a accompagné ses versions, sont du savant le plus profond. La traduction des *Tusculanes de Cicéron*, avec l'abbé d'Olivet. Les morceaux du président Bouhier sont fidèles ; mais on y désirerait quelquefois plus de précision. Des *Lettres sur les Thérapeutes*, 1712, in-12. Des *Dissertations* sur Hérodote, avec des mémoires sur la vie de l'auteur, et un catalogue de ses ouvrages imprimés par le Père Oudin, jésuite, Dijon, 1746, in-4. D'habiles critiques trouvent que ces recherches, fruit des premières études de l'auteur, ne sont qu'un recueil des remarques que l'on avait faites avant lui. *Dissertation sur le grand Pontificat des empereurs romains*, Paris, 1742, in-12 ; *Explications de quelques marbres antiques*, Paris, 1755, in-4 ; Des ouvrages de jurisprudence, etc., etc. Sa *Coutume de Bourgogne*, Dijon, 1747, 2 vol. in-fol., est le plus recherché. On fait cas aussi de sa *Dissolution du mariage, pour cause d'impuissance*, in-8. Tous ces écrits respirent l'érudition. M. Joly de Bévry a donné une édition complète de ses *Œuvres de jurisprudence*, Paris, 1787, in-fol. Le Père Oudin a fait son *Eloge* en latin, sous le titre de *Commentarius de vita et scriptis Joannis Buharii*.

BOUHOURS (Dominique), né à Paris en 1628, jésuite à l'âge de 16 ans, fut chargé, après avoir professé les humanités, de veiller à l'éducation des deux jeunes princes de Longueville, et ensuite à celle du marquis de Seignelay, fils du grand Colbert. Il mourut en 1702, après avoir été toute sa vie sujet à de violents maux de tête. C'était un homme poli, dit l'abbé de Longueue, ne condamnant personne, et cherchant à excuser tout le monde. On a de lui : Les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671, in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de cours dans sa naissance, malgré le style affecté qui s'y montre à chaque page. On y voit un bel esprit, mais qui veut trop le paraître. La nation allemande fut fort choquée de ce qu'il avait osé mettre en question dans ce livre *Si un allemand peut être un bel esprit* ? Il est sûr que cette question dut paraître au premier coup d'œil une injure. Mais si l'on fait attention que les Allemands ne s'occupaient guère alors que d'ouvrages laborieux et pénibles, qui ne permettaient pas qu'on y semât les fleurs du bel esprit, on ne doit pas trouver mauvais que l'écrivain jésuite ait fait entendre, d'après le cardinal du Perron, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit. Barbier d'Aucour en publia dans le temps une critique, dans laquelle il répandit également les plaisanteries et les réflexions. *La vérité de la religion chrétienne*, trad. de l'italien du marquis de Pianèse, in-12 ; *Remarques et doutes sur la langue française*, 5 vol. in-12. Il y en a quelques-unes de

justes, et d'autres puériles. On a placé l'auteur, dans le *Temple du goût*, derrière les grands hommes, marquant sur des tablettes toutes les négligences qui échappent au génie. *La manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, in-12. On publia contre ce livre, les *Sentiments de Cléarque*, fort inférieurs à ceux de Gléanthe, par Barbier d'Aucour. Cette critique n'empêcha point que l'ouvrage ne fût estimé, comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens dans la littérature. Il pèse ordinairement avec équité les écrivains anciens et modernes. Les *Concetti* du Tasse, et quelques auteurs italiens, sont jugés sévèrement à ce tribunal. Le style en est aussi élégant que celui des *Entretiens d'Ariste*, mais moins recherché et plus pur. *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, in-12. Ce sont les débris des matériaux qu'il avait amassés pour l'ouvrage précédent. *Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*, in-12. L'auteur l'entreprend pour faire tomber ce que disaient ses adversaires. Ils l'accusaient de ne lire que Voiture, Sarasin, Molière, etc., et de rechercher les dames, pour recueillir les pointes qui leur échappaient, et en orner ses livres. Le peu de succès qu'eurent les *Pensées des Pères de l'Eglise*, contribua à confirmer ces idées, au lieu de les détruire. On pensa que l'auteur ne devait pas les avoir beaucoup lus, puisqu'il avait trouvé chez eux si peu de pensées ingénieuses. *L'Histoire du grand-maître d'Aubusson*, 1776, in-4, écrite purement (Voy. BILLY) ; Les *Vies de saint Ignace*, in-12, et de saint François-Xavier, in-4, et 2 vol. in-12, écrites d'une manière intéressante, propre à nourrir les sentiments de piété et le zèle pour la religion. *Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*, Paris, 1663, in-4 ; ce fut son premier ouvrage. Une traduction française du *Nouveau Testament*, qui a le mérite de la fidélité et d'un langage pur, 1697-1703, 2 vol. in-12. Le Père Lallemand a adopté cette version dans ses *Réflexions sur le Nouveau Testament*.

BOUILLART (dom Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1669 à Meulan au diocèse de Chartres, mort à Saint-Germain-des-Prés en 1726, était aussi connu par la solidité de son esprit, que par la pureté de ses mœurs. On a de cet auteur une savante édition du *Martyrologe d'Usuard*, copiée sur l'original même de l'auteur, Paris, 1718, in-4. On a encore de lui l'*Histoire de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés*, Paris, 1724, in-fol., ouvrage plein de recherches. Bouillart s'occupait d'une *histoire de la congrégation de Saint-Maur*, lorsque la mort l'interrompit dans son travail.

BOUILLAUD ou BOULLIAU (Ismaël) naquit à Loudun en 1605, de parents protestants. Il quitta cette religion à l'âge de 25 ans, et entra aussitôt dans l'état ecclésiastique. Les belles-lettres, l'histoire, les mathématiques, le droit et la théologie l'occupèrent tour-à-tour. Il se retira dans ses derniers jours à l'abbaye de St.-Victor à Paris, et y mourut en 1694, à l'âge de 89 ans, emportant les regrets de tous les savants. Il était en commerce de lettres avec ceux d'Italie, d'Allemagne, de Pologne et du Levant, qu'il avait connus dans les voyages qu'il avait faits en ces différents pays. On a de lui :

Opus novum ad arithmeticon infinitorum, en 6 livres, 1682, 1 vol. in-fol.; *Astronomia philolaica*, où le mouvement des planètes est expliqué; *Discours sur la réformation des quatre ordres religieux mendiants, et la réduction de leurs couvents à un nombre déterminé*, ouvrage composé par ordre de M. de Lionne; une édition de *l'Histoire de Ducas*, en grec, avec une version latine et des notes, etc.

BOUILLE (Pierre), jésuite, professeur de grec et d'humanités, recteur des collèges de Liège et de Dinant, né à Dinant-sur-Meuse, vers 1572, mourut à Valenciennes en 1641. On a de lui une *Ode* en vers grecs, insérée dans le traité de Lessius, *De justitia et jure*, Louvain, 1603, in-fol.; *Histoire de l'origine de la dévotion de N.-D. de Foy*, Douai, 1620, in-12; *Histoire de N.-D. de Bonne-Espérance*, près de Valenciennes, 1650, in-12; *Histoire de N.-D. de Miséricorde*, honorée chez les carmélites de Marchiennes-au-Pont, 1641, in-12.

BOUILLE (Théodose), carme-chaussé, bachelier de la faculté de Sorbonne, mort à Liège en 1743, est connu par une *Histoire de la ville et pays de Liège*, Liège, 1728-1732, 3 vol. in-fol. Cette Histoire, écrite d'un style fort négligé, manque de critique; il y a de grandes lacunes, et les faits sont peu développés. Ce sont plutôt des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Liège*. On les lit cependant avec plaisir, à raison de la candeur et de la bonhomie qui y règnent, et qui concilient tout autrement l'attention et la confiance, que les pantalonades, le style amphigourique et les petits artifices des historiens modernes.

* BOUILLE (François-Claude-Amour, marquis de), lieutenant-général, né le 19 novembre 1739, d'une des plus anciennes familles d'Auvergne, entra de fort bonne heure dans la carrière des armes, et servit d'abord dans un régiment de dragons. Il devint ensuite colonel du régiment du Vexin, et fut nommé, dans la guerre d'Amérique, gouverneur général des îles du Vent. Bouillé se signala dans ce poste important par de brillantes conquêtes. Après avoir enlevé aux Anglais, par un coup de main des plus audacieux, l'île de la Dominique, il leur prit successivement St.-Eustache, Tabago, St.-Christophe réputé imprenable, Nièves et Montserrat. La France lui dut encore la conservation de ses possessions dans les Antilles, toujours menacées par les Anglais, et qu'il défendit contre des forces bien supérieures avec un succès éclatant. La paix de 1763 l'ayant rappelé dans sa patrie, il fut récompensé de ses glorieux travaux par le grade de lieutenant-général et reçut le collier des ordres du roi. Aussi désintéressé que vaillant, il refusa l'offre que lui fit le monarque d'acquitter les dettes qu'il avait contractées pendant la guerre. En 1787 et 1788, il fut membre des assemblées des notables du royaume, et y soutint avec force les intérêts et les lois fondamentales de la monarchie. Au commencement de la révolution, il avait le commandement des Trois-Évêchés, auquel on joignit celui des provinces d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté, il y maintint l'ordre et la discipline, autant que les circonstances le permettaient. La garnison de Metz entra en insurrection, il la calma par sa fermeté, et sauva la vie à

l'intendant de la province. Il marcha sur celle de Nancy qui s'était soulevée contre ses chefs, et la fit rentrer dans le devoir, préservant ainsi l'armée d'une désorganisation complète. Le roi lui offrit le bâton de maréchal de France, qu'il refusa, ne voulant point être récompensé pour un avantage remporté sur les Français. Louis XVI le choisit en 1791 pour protéger son évasion de Paris; mais un funeste malentendu l'empêcha d'arriver à temps à Varennes pour dégager le roi, et il se vit forcé de s'enfuir lui-même à l'étranger. Il écrivit de Luxembourg à l'assemblée une lettre énergique et menaçante qui produisit un effet tout contraire à celui qu'il en attendait. Il se rendit alors à Coblenz, auprès des princes, auxquels il remit une somme que le roi lui avait fait passer pour son voyage de Montmédi. Ils l'admirent dans leur conseil et le chargèrent de plusieurs missions importantes. Bouillé sollicita plusieurs fois les puissances étrangères de marcher au secours de Louis XVI. Le roi de Suède et l'impératrice de Russie entrèrent dans ses vues; mais la mort tragique du premier fit évanouir ses espérances. Il se rendit alors auprès du prince de Condé qui l'honorait d'une estime particulière, et après la campagne de 1792, il se retira en Angleterre, où il est mort le 14 novembre 1800, âgé de 61 ans. On a de lui des *Mémoires* curieux sur la révolution française, imprimés en anglais, Londres, 1797, in-8, traduits en allemand, Luxembourg, 1798, et enfin publiés en français sous ce titre : *Mémoires de M. de Bouillé sur la révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick*, imprimés sur le manuscrit original, revus et corrigés peu de temps avant sa mort, et augmentés de notes et de pièces essentielles qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise, Paris, 1801, 2 vol. in-12.

BOUILLET (Jean), savant médecin, né à Servian en 1690, exerça sa profession à Béziers, où il mourut en 1777, après avoir publié différentes dissertations, qui font honneur à ses lumières et à son application, sur la cause de la pesanteur et de la multiplication des ferments, sur le traitement de la petite vérole, sur l'huile de pétrole; des *Eléments de médecine pratique*, 1744 et 1748, 2 vol. in-4; *Observations relatives à l'anasarque*, 1763, in-8.

BOUILLON. Voy. MARCK, GODEFROI, et TOUR (Frédéric-Maurice de la).

BOUILLON (Emmanuel-Théodose de la Tour, cardinal de), naquit en 1644, de Frédéric-Maurice de la Tour, premier du nom, duc de Bouillon et prince de Sedan. Sa naissance et ses talents lui frayèrent la route des dignités. Le maréchal de Turenne, son oncle, demanda pour lui au roi le chapeau de cardinal, et il lui fut accordé. Il s'appela alors l'abbé, duc d'Albret, et avait à peine 25 ans, ce qui lui fit donner le surnom d'*enfant rouge*. Il obtint ensuite les abbayes de Cheni, de St.-Ouen de Rouen, de St.-Vaast d'Arras, et la place de grand-aumônier de France. Il avait mérité ces bienfaits du roi par des services. Il était ambassadeur de France à Rome en 1698; et ce poste fut la première cause d'une longue disgrâce. Louis XIV crut qu'il n'avait pas agi avec assez de chaleur dans l'affaire de la condamnation du livre des *Maximes des Saints*, et dans la

sollicitation d'un bref d'éligibilité à l'évêché de Strasbourg pour l'abbé de Soubise. A son retour en France, en 1700, il fut exilé à son abbaye de Tourmus. Ayant sollicité vainement son rappel, il se retira en 1706 dans les Pays-Bas, et de là à Rome où il vécut content, quoique privé, par arrêt du parlement, de tous les revenus qu'il avait en France. Il mourut dans cette capitale du monde chrétien, le 2 mars 1715, à 72 ans.

**** BOUILLON (Pierre)**, peintre, dessinateur et graveur, né en 1777 à Thiviers (Dordogne), élève de Monsiau, remporta le grand prix de peinture à l'âge de 20 ans et alla se perfectionner à Rome par l'étude des grands maîtres. De retour à Paris, il fut nommé professeur au lycée et continua d'offrir, presque à chaque exposition, des ouvrages qui lui méritèrent l'estime des connaisseurs. Son admiration pour les chefs-d'œuvre que la victoire nous avait livrés momentanément lui fit entreprendre de les reproduire par le dessin et la gravure; et c'est à cet enthousiasme que nous sommes redevables du *Musée des Antiques*, Paris, 1811-27, 3 vol. in-fol., une des collections d'estampes les plus belles et les plus précieuses. Les soins qu'il donnait à cette publication qui lui coûta plus de 20 ans ne lui faisaient cependant pas négliger la peinture. Parmi ses nombreux ouvrages on cite la *Piété conjugale*, la *Mort de Caton d'Utique*, *J.-C. ressuscitant le fils de la veuve de Naïm*, le *Portrait de l'abbé de La Mennais*, et la *Clémence d'Auguste*. Bouillon est mort à Paris en 1835.

**** BOUILLON-LAGRANGE (Edm.-Jean-Baptiste)**, célèbre chimiste, né à Paris le 12 juillet 1764, eut pendant longtemps une des pharmacies les plus accréditées de cette ville. A la création de l'école de pharmacie, il y fut nommé professeur de chimie; plus tard il fut attaché comme pharmacien à la maison de l'empereur et le suivit en cette qualité dans les campagnes d'Autriche et de Prusse. C'est à cette époque qu'il se fit recevoir docteur en médecine. En 1808, dans son rapport sur les travaux annuels de la société de pharmacie, il rendit compte d'un procédé nouveau pour les préparations de l'*Éthiophe martial* (oxyde noir de fer). En 1813, il publia un rapport très-détaillé, sur les moyens d'extraire le sucre de la betterave. Il fit aussi un travail très-curieux sur le blanchiment par la méthode de Berthollet, et dans lequel il rendit compte d'un procédé pour rendre facile à filer le chanvre converti en une espèce de coton très-blanc. Ce savant, mort à Paris en 1844, était l'un des rédacteurs des *Annales de chimie et du Journal de pharmacie*. Ses principaux ouvrages, utiles lorsqu'ils ont paru, mais qui ne sont déjà plus au niveau de la science, sont : *Manuel d'un cours de chimie*, 5^e édit., Paris, 1812, 3 vol. in-8, fig.; *Manuel du pharmacien*, ib., 1808, in-8; *L'Art de composer des liqueurs de table, des eaux de senteur*, etc., 3^e édit., ib., 1825, in-8, 5 pl.; *Essai sur les eaux minérales naturelles et artificielles*, ib., 1814, in-8.

**** BOUILLY (Jean-Nicolas)**, littérateur, né en 1762 à Tours, fut reçu avocat au parlement et exerçait sa profession dans sa ville natale en 1789. Nommé juge au tribunal d'instance, il se démit de

cette place en 1797 et vint à Paris, où il était déjà connu par quelques succès au théâtre de l'opéra-comique. Il obtint dans les bureaux de la police générale un emploi qu'il perdit après le 18 brumaire; et dès lors il se consacra entièrement à la littérature que ses diverses fonctions ne l'avaient jamais empêché de cultiver. On l'a comparé à Sedaine dont il avait la fécondité et l'entente de la scène; mais il n'en a ni le naturel ni la variété. Nous nous bornerons à rappeler ici celles de ses pièces qui sont restées au répertoire; la plus connue de toutes est l'*abbé de L'Épée*. Cette pièce, fondée sur un fait inexact, est moins une comédie qu'un roman dialogué. *Madame de Sévigné*, comédie; *Une folie*; *Fanchon la vieilleuse*; *Haine aux femmes*; et *Florian*, ont eu plus ou moins de succès à leur apparition au théâtre, mais n'y reparaissent plus depuis longtemps. Ayant cessé d'être heureux dans ses entreprises dramatiques, Bouilly consacra sa plume à composer des nouvelles qu'il publia sous le titre de *Contes à ma fille*, 2 vol. in-12, dont l'édition de 1824 est la huitième, et de *Conseils à ma fille*, etc., qui n'eurent pas moins de succès. Ce fécond écrivain mourut à Paris en 1842, à l'âge de 80 ans. Il était membre de la société philotechnique.

*** BOUIS (Jean-Baptiste)**, prêtre d'Arles au xiv^e siècle, composa la *Royale couronne d'Arles ou Histoire de l'ancien royaume d'Arles*, etc., Avignon, 1644, in-4.

*** BOUJU (Jacques)**, né à Châteauneuf, en Anjou, en 1515, mort à Angers en 1578, fut président du parlement de Bretagne. Ses connaissances dans les langues le firent estimer de François I^{er}, et de Marguerite de Navarre qui lui donna un emploi dans sa maison. Le plus intéressant de ses ouvrages a pour titre : *Royal discours des choses mémorables faites par les rois de France jusqu'à Henri III*, dont il est fait mention dans la bibliothèque historique de France. Il fit aussi le poème latin de *Turnella* (*La Tournelle*, chambre du parlement qui jugeait les affaires criminelles), Angers, 1578, in-4.

*** BOUJU de BEAULIEU (Théophraste)**, fils du précédent, était aumônier du roi, et a laissé quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques.

*** BOULAGE (Thomas-Pascal)**, avocat distingué, et professeur à l'école de droit, naquit à Orléans vers 1760. Après avoir exercé sa profession dans cette ville, il vint à Paris au moment de la révolution, pendant laquelle il se montra toujours attaché à la monarchie et à la religion. Lors de la captivité de Louis XVI, en 1792, Boulage fut un des premiers qui s'offrirent en otage pour rendre à la liberté ce roi malheureux. En 1810 on le nomma professeur à la faculté de droit de Paris, où il mourut le 6 mai 1820, âgé de près de 62 ans. Il a laissé : *Conclusion sur les lois des XII tables*, Troyes, 1804, in-8. Il entreprit cet ouvrage, dans lequel il combat l'opinion de Terrasson, par ordre de l'académie de Troyes, dont il était secrétaire perpétuel. *Épîtres en vers* (dans les *Œuvres* inédites de Grosley), 1813; *Liste complète des otages de Louis XVI et de sa famille*, 1816, in-8; *Principes de jurisprudence française pour servir à l'intelligence du Code civil*, 1819.

1820, 2 vol. in-8, ouvrage très-estimé; *Des Mystères d'Isis* (posthume), 1820, 1 vol. in-8. Boulage a été l'éditeur de l'ouvrage intitulé *De la religion révélée*, par Herluison, Paris, 1813. On lui doit encore : *La Rose de la Vallée, ou la maçonnerie rendue à son but primitif*, etc., Paris, 1808, in-18; la *Thémis*, ou *Bibliothèque du jurisconsulte*, et la *Revue encyclopédique*, contiennent des notices sur Boulage.

BOULAINVILLIERS (Henri de), comte de Saint-Saire, etc., naquit à Saint-Saire en 1638, d'une famille très-ancienne. Après avoir fait ses études dans l'académie de Juilli, confiée aux Pères de l'Oratoire, où son goût pour l'histoire commença à se développer, il prit le parti des armes. Il le quitta ensuite pour régler les affaires de sa famille, fort dérangées. Il se livra alors entièrement à l'histoire de France; mais il n'en voyait les événements qu'à travers le prisme de son imagination. Il ne l'étudiait, disait-il, que pour l'apprendre à ses enfants : en ce cas, il devait encore plus se défier de ses idées. Quelques-uns de ses écrits sur des matières plus délicates montrèrent qu'il poussait trop loin la liberté de penser. En même temps qu'il faisait l'esprit fort sur des matières graves, il avait le faible de l'astrologie judiciaire. Le cardinal de Fleury disait de lui, qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Il est sûr que ses systèmes l'égarèrent quelquefois dans la connaissance du passé, et son imagination dans celle du présent. Il mourut en 1722, entre les bras du Père la Borde, de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses dernières dispositions. On a de lui une *Histoire de France*, jusqu'à Charles VIII, 3 vol. in-12; *Mémoires historiques sur l'ancien Gouvernement de France*, jusqu'à Hugues Capet, 3 vol. in-12. Il y appelle le gouvernement féodal le *chef-d'œuvre de l'esprit humain* : l'expression est forte, et n'est pas juste; mais il n'en est pas moins vrai que le gouvernement féodal ne mérite pas tous les reproches qu'on lui a faits dans ce siècle acéphale et anarchique, mécontent de toute espèce de gouvernement. Il est certain que la féodalité était bien plus loyale et plus favorable au peuple que le despotisme qui en a pris la place; et dès que l'on commença à se plaindre des abus du pouvoir monarchique, on regretta les lois de la féodalité. (Voy. le *Journ. hist. et littéraire*, 15 juin 1790, p. 287.) *Histoire de la Pairie de France*, in-12; *Dissertations sur la Noblesse de France*, in-12; *Etat de la France*, 6 vol. in-12. Il y a de bonnes choses, et quelques inexactitudes; *Histoire des Arabes et de Mahomet*, Amsterdam, 1731, in-12 : ouvrage que la mort l'empêcha de finir. Cette histoire est écrite dans le style oriental, et avec très-peu d'exactitude. L'auteur n'est qu'un copiste servile des écrivains arabes dont il n'entendait pas la langue, et dont il n'a pas aperçu les bévues. Il essaie en vain de faire passer Mahomet pour un grand homme, suscité par la Providence pour punir les chrétiens, et pour changer la face du monde. Un critique plus zélé que poli lui a donné les titres de *Mahométan français*, et de *Déserteur du christianisme*. M. Bergier s'étonne que par zèle pour le déisme, il ne soit pas allé se faire circoncire, et prendre le turban. Mé-

moires sur l'administration des Finances, 2 vol. in-12 : bonnes vues, la plupart impraticables. On a attribué à cet historien systématique beaucoup d'autres ouvrages, et particulièrement des satires contre la religion, qui ne sont pas de lui. Après s'être égaré sur les principes de l'histoire, il a bien pu avoir des idées fausses sur le christianisme; mais il est avéré qu'il n'a jamais poussé le délire jusqu'au point d'enfanter des horreurs, telles que celles qu'on lit dans le *Dîner* qui porte son nom. Tous les écrits du comte de Boulainvilliers sur l'histoire de France ont été recueillis en 3 vol. in-fol.

BOULANGER ou BOULENGER, plus connu sous le nom de *Petit-Père André*, augustin réformé, né à Paris et mort dans cette ville en 1637, à 80 ans, se fit un nom par sa manière de prêcher. Il mêlait ordinairement la plaisanterie à la morale, et les comparaisons les plus basses aux plus grandes vérités du christianisme. Il compara, dit-on, dans un de ses sermons, les quatre docteurs de l'Eglise latine, aux quatre rois du jeu de cartes. « Saint » Augustin était, selon lui, le roi de cœur, par sa » grande charité; saint Ambroise, le roi de trèfle, » par les fleurs de son éloquence; saint Jérôme, le » roi de pique, par son style mordant; et saint » Grégoire, le roi de carreau, par son peu d'élévation. » Mais il ne faut pas adopter légèrement tous les contes populaires qu'on a débités sur cet orateur. C'est une espèce de caricature plus propre à nourrir la conversation des oisifs, qu'à donner une idée juste des discours du *Petit-Père André*.

BOULANGER (Jean), né à Amiens en 1607, a gravé beaucoup d'estampes d'après plusieurs grands maîtres, tels que Léonard de Vinci, le Guide, Noël Coypel, etc. Il passe pour être, avec Morin, un des inventeurs du pointillé, genre bâtarde adopté depuis par les Anglais et qui produit dans ses estampes un assez mauvais effet, parce qu'il ne l'employait que pour les objets nus, ce qui ôte toute espèce d'accord entre le style des chairs et celui des draperies, répand une sécheresse désagréable et détruit l'harmonie. Quoique ce genre ait été perfectionné depuis, il n'en est pas meilleur et n'a été adopté par plusieurs graveurs que par paresse ou par incapacité.

BOULANGER ou BOULLANGER (Nicolas-Antoine), né à Paris, d'un marchand, en 1722, mort dans la même ville en 1789, sortit du collège de Beauvais, à peu près aussi ignorant qu'il y était entré. Cependant, ayant lutté opiniâtrement contre son peu d'aptitude, il le vainquit. A 17 ans, il commença à étudier les mathématiques et l'architecture. Trois ou quatre ans d'étude dans ces deux sciences lui suffirent pour devenir utile au baron de Thiers, qu'il accompagna à l'armée en qualité de son ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts et chaussées, et exécuta dans la Champagne, la Bourgogne, la Lorraine, différents ouvrages publics. Ce fut, pour ainsi dire, sur les grands chemins confiés à ses soins que se développa le germe d'un funeste talent qu'il ne se soupçonnait pas, et qu'il portait en lui. Il y apprit par malheur à penser philosophiquement. En coupant des montagnes, en conduisant des rivières, creusant et retournant des

terrains, il vit une multitude de substances diverses que, la terre recèle, qu'il regarda comme une preuve de son extrême ancienneté, et des révolutions multipliées qu'elle avait essuyées dans des siècles imaginaires. Tandis que d'autres philosophes ont de la peine à reconnaître un déluge, Boulanger en reconnaît une multitude innombrable, qui sont autant de crises que la nature emploie pour renouveler le genre humain, et pour se renouveler elle-même. Des bouleversements du globe, il passa aux changements arrivés dans les mœurs, les sociétés, les gouvernements et la religion. Il forma à cet égard différentes conjectures. Pour s'assurer de leur solidité, il voulut savoir ce qu'on avait dit là-dessus. Il apprit le latin et ensuite le grec, quelque chose aussi des langues hébraïque, syriaque et arabe, et se crut par-là bien fourni d'arguments pour établir ses extravagantes hypothèses. L'aspect d'une mort prochaine lui dessilla les yeux ; il détesta ses égarements, et déclara qu'ils étaient le fruit de la vanité bien plus que du raisonnement ; que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans les sociétés philosophiques, l'avaient plus enivré, plus séduit que tout le reste. La conséquence la plus légitime d'un pareil aveu était que tous ces manuscrits, sources de ses remords, de ses rétractations, devaient être livrés aux flammes ; mais les sociétés sophistiquées s'en étaient emparées. Ils étaient bien impies, ils démentaient bien hautement nos livres saints, ils tendaient bien directement à l'athéisme ; c'en était assez pour les rendre précieux aux yeux de nos faux sages. Ils furent imprimés, et toutes les passions se réservèrent le soin de les faire accueillir avec avidité. Tout chamarrés qu'ils sont de grec, de latin et d'étymologies, nos femmes philosophes, qui ne pourraient souffrir un mot de vieux langage dans un ouvrage écrit pour la religion, et surtout pour les mœurs, dévorèrent ceux-ci, les trouvèrent bien forts de choses, bien raisonnés, bien convaincants et sans réplique. Les suffrages de d'Alembert, de Diderot, d'Helvétius, avaient fortifié cette opinion. On vit donc paraître : *Traité du Despotisme oriental*, in-12, ouvrage romanesque et pernicieux, mais moins mauvais encore que celui qui suit, dont il n'a fait que le dernier chapitre : *L'Antiquité dévoilée*, ouvrage posthume, Amsterdam, 1766, in-4, et 3 vol. in-12 ; *Le Christianisme dévoilé*, 2 vol. in-12, aussi posthume : diatribe remplie d'imprécations et de raisonnements aussi absurdes que rebutants contre la religion de J.-C. On y prêche la tolérance, d'un ton d'intolérance que le fanatisme n'a jamais porté si loin (1). M. Bergier, dans son *Apologie de la Religion Chrétienne*, l'a victorieusement réfuté. *Dissertation sur Elie et Enoch*, in-12. Quelques articles mauvais et informes, fournis à la compilation encyclopédique. Une *Histoire d'Alexandre le Grand*, qui n'a ni mérite ni intérêt. Il a laissé un Dictionnaire en manuscrit, qu'on peut regarder comme une concordance mal

combinée des langues anciennes et modernes. On a encore de lui *Les Anecdotes de la Nature*, en manuscrit. M. Buffon en a tiré beaucoup de choses pour les *Epoques de la Nature* ; le célèbre naturaliste s'est presque entièrement approprié les spéculations de l'*Ingenieur des chaussées*, comme on l'apprend dans l'*Examen impartial des Epoques*, p. 178 : ouvrage qui présente une réfutation détaillée de ces délires géographique et physique. On remarque dans les écrits de Boulanger une imagination sombre et malheureuse. Il en a paru une *Analyse, par un Solitaire*, Paris, 1788, 1 vol. in-8. Cette *Analyse*, très-bien faite, réfute solidement les absurdités du jeune philosophe, en les présentant isolées et sans cet entourage qui en impose aux lecteurs ignorants ou crédules.

BOULANGER ou plutôt BOULLANGER (Claude-François-Félix), seigneur de Rivery, membre de l'académie d'Amiens, sa patrie, et lieutenant-civil au bailliage de cette ville, naquit en 1724. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat à Paris ; mais sa passion dominante était l'étude des belles-lettres et de la philosophie. Il ne put les cultiver longtemps : la mort l'enleva en 1788, à 34 ans. Son âme était noble, son cœur sensible, son caractère enjoué, sa conduite décente. Réservé vis-à-vis les personnes qu'il connaissait peu, il s'ouvrait volontiers à ses amis. Il avait la figure agréable, l'usage du monde, l'esprit vif et pénétrant, une mémoire prodigieuse, et une ambition ardente d'acquérir toutes les connaissances humaines, comme d'occuper les premières places. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la cause et des phénomènes de l'électricité*, en 2 parties in-8 ; *Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles. et particulièrement sur les mimes et pantomimes*, brochure in-12, curieuse ; *Fables et Contes en vers français*, in-12. Quelques-uns de ces contes et de ces fables sont de son invention, et les autres sont empruntés de Phèdre, de Gay et de Gellert, production faible, où les lettres et les mœurs n'ont rien à gagner.

* BOULARD (Catherine - François), servait en qualité d'ingénieur, dans la ville de Lyon, lors du siège qu'elle soutint en 1793. Après la prise de cette ville, il fut condamné à mort en février 1794. On a de lui : *Mémoire sur la forme et la nature des jantes pour les roues de voitures*, 1781, in-12 ; *Mémoire sur cette question : Quels sont, en général, les moyens de garantir les canaux et les écluses de tout attérissement*, etc., ouvrage couronné, en 1778, par l'académie de Lyon, et imprimé dans le Journal de Physique ; *Mémoire sur cette question : Quelle serait la voiture de transport la plus forte, la plus légère, la plus roulante et la moins capable de dégrader les chemins* ? Ce mémoire fut couronné par l'académie de la Rochelle. Boulard a laissé en outre des plans très-détaillés sur les aqueducs des Romains, qui menaient des eaux à Lyon.

* BOULARD (Antoine-Marie-Henri), littérateur et bibliophile, né à Paris le 5 septembre 1754, mort le 6 mai 1823, fut longtemps notaire à Paris, et trouva, en exerçant cet emploi laborieux, du temps pour cultiver les lettres. Il céda, en 1809, sa charge à son fils et fut appelé à remplir les fonctions de

(1) Le *Christianisme dévoilé* n'est point de Boulanger. Ce livre odieux est l'œuvre du baron d'Holbach. On a encore attribué à Boulanger une *Dissertation sur saint Paul* qui n'est qu'un tissu de grossiers blasphèmes. Mais elle n'est pas non plus de lui.

maire du dixième arrondissement de Paris, puis à léger au corps législatif. La société d'agriculture et d'encouragement l'associa depuis à ses travaux, et il devint un des administrateurs de l'école royale de dessin. Lié avec un grand nombre de gens de lettres, Boulard fut choisi par Laharpe pour son exécuteur testamentaire. C'est par ses soins que les pierres tumulaires de Boileau, de Descartes, de Montfaucon et de Mabillon, furent retirées de l'oubli et placées dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Boulard se fit aussi remarquer par sa bibliomanie. Il achetait, souvent sans choix, une foule de vieux livres, et sa maison suffisait à peine pour les contenir. On assure que le nombre de ceux qu'il a laissés se monte à deux-cent-quatre-vingt mille. Il s'appliqua principalement à l'étude des langues anglaise et allemande et traduisit plusieurs ouvrages de ces deux langues. En voici la liste : *Morceaux choisis du Rambler*, de Johnson, 1785, in-8; *Entretiens socratiques sur la vérité*, par Perceval, 1786, in-12; *Tableau des arts et des sciences, depuis les temps les plus reculés jusqu'au siècle d'Alexandre le Grand*, traduit de l'anglais de Jean Banister, 1786, in-12; *L'Histoire littéraire du moyen âge*, par Harris, 1786, in-8; la traduction des trois premiers volumes de *L'Histoire d'Angleterre*, par le docteur Henry, 1788 et suiv.; *Tableau des progrès de la civilisation en Europe*, traduit de l'anglais, de G. Stuart, 1789, 2 vol. in-8; *L'Angleterre ancienne, ou Tableau des mœurs, usages, armes, habillements des anciens habitants de l'Angleterre*, traduit de Strutt, 1789, 2 vol. in-8; *Précis historique et chronologique sur le droit romain*, traduit de Schornberg, 1793, in-12, 2^e édit. 1808; *Dissertation historique sur l'ancienne constitution des Germains, Saxons, et habitants de la Grande-Bretagne*, traduit de Stuart, 1794, in-8; *Vie de John Howard*, par Aikim, 1796, in-12; *Considérations sur la première formation des langues, et les différents génies des langues orientales et composées*, traduction de l'anglais d'Adam Smith, 1796, in-8; *Vie de Milton*, 1797, qu'il a fait suivre en 1805 de celle d'Addison, 2 vol. in-18; *Distiques de Caton*, en vers français et allemands, avec une traduction interlinéaire, 1798, in-8; *Vie de Pïokler*, traduite de Rossi, de concert avec Millin, 1798, in-8; *Nouveau cours de langue allemande*, 1798, in-8; la traduction des *Fables de Lessing*, 1800, in-8; des *Idylles de Gessner*, 1800, 2 vol. in-8; *Avis d'une mère à sa fille*, de M^{me} de Lambert, en allemand et en français, 1800, in-8; *Distiques de Caton*, en vers grecs, latins et français, suivis des *Quatrains de Pïbrac*, 1802, in-8; *Eloge de Tiraboschi*, traduit de Lombardi, 1802, in-8; *Les bienfaits de la Religion chrétienne*, traduit de Ryan, 1807, 2 vol. in-8; 2^e édition, 1810, 1 seul vol. in-8; *Esquisse historique et biographique des progrès de la Botanique en Angleterre*, traduction de Pulteney, 1809, 2 vol. in-8; *Horæ Biblicæ, ou recherches littéraires sur la Bible*, in-8, trad. de Buttler; *L'Histoire littéraire des huit premiers siècles de l'ère chrétienne*, trad. de l'anglais de Berington, 1814, in-8; *Tableau des auteurs qui ont écrit sur les testacées*, 1816, in-8; *Vie de Buttler*, trad. de l'anglais de Johnson, 1816, in-8; La traduction d'une brochure intitulée : *Dissert-*

tation sur les découvertes des anciens dans l'Asie, in-8, etc.

BOULAY (Edmond du) dit CLERMONT, héraut-d'armes des ducs de Lorraine, vivait au milieu du xvi^e siècle. C'était un écrivain fécond; on ne sait en quelle année il mourut. Nous avons de lui une moralité en vers, sous ce titre : *Le combat de la chair et de l'esprit*, Paris, 1549, in-8; *Les Généalogies des Ducs de Lorraine*, Metz, 1547; il les fait descendre des Troyens; *La Vie et le Trépas des ducs de Lorraine, Antoine et François*, Metz, 1547, in-4; *Le Voyage du duc Antoine vers l'empereur Charles V en 1543*, pour traiter de la paix avec François I^{er}, in-8; ce dernier livre est en vers; *Dialogue des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François*, en vers, etc.

BOULAY (César-Egasse du), natif du Maine, fut successivement professeur d'humanités au collège de Navarre, greffier, recteur et historiographe de l'université de Paris : il mourut en 1678. On a de lui : *De Patronis quatuor Nationum universitatis*, in-8; ouvrage qui contient des faits curieux. *L'Histoire de l'université de Paris*, en latin, 6 vol. in-fol. L'énormité de l'ouvrage n'empêcha point la faculté de théologie de le censurer; cette censure peut avoir eu des motifs peu louables; mais l'ouvrage n'en vaut pas mieux. « Cet historien, dit un auteur moderne, aurait dû, avant toutes choses, acquérir » plus de jugement, de critique et de vérité. Avec » cette précaution, il ne se serait point exposé à » perdre en quelque sorte le mérite des recherches » utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de » fables et de mensonges qu'il débite. » *Remarques sur la censure de cette histoire*, en latin, Paris, 1667, in-4; *Fondation de l'Université de Paris*, Paris, 1675, in-4; *Privileges de l'Université de Paris*, 1674, in-4; *De Decanatu Nationis Gallicanæ in Academia Parisiensi*, 1662, in-8; *Trésor des Antiquités Romaines, où sont contenues et décrites par ordre toutes les cérémonies des Romains*, Paris, 1631, in-fol., avec fig. Ce livre, que quelques savants ont déprisé, est assez bon. C'est une espèce de traduction des Antiquités romaines de Rosin : mais l'auteur n'a pas tout traduit, et son livre est moins complet. Du Boulay faisait aussi des vers latins. On a de lui une Élégie contre un de ses envieux, où il y a de la chaleur et de la latinité.

* BOULAY (Jacques), chanoine de St.-Pierre-Empont à Orléans, et bachelier en droit, mort vers 1730, a publié : *Manière de bien cultiver la vigne, de faire la vendange et le vin dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume, où l'on donne les moyens de prévenir et de découvrir les friponneries des mauvais vigneronns*. La seconde édition est de 1712, et la troisième, qui est très-augmentée, de 1723. L'auteur détaille, avec beaucoup de clarté et de précision, toutes les opérations que demande la culture de la vigne. Le style, quoique souvent trivial, est vif et piquant, surtout quand l'auteur parle des friponneries des vigneronns. Le volume est terminé par un vocabulaire des termes de culture qui sont en usage dans le vignoble d'Orléans. On n'a aucun détail sur la vie de cet ecclésiastique.

* BOULAY (N. du), savant canoniste, dont on a une *Histoire du droit public ecclésiastique français*, Londres (Paris), 1740, 1751, in-4; ou 2 vol. in-12.

* BOULAY (Charles-Nicolas MAILLET du), né en 1729, conseiller de la cour des comptes de Normandie, secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen, et membre de plusieurs sociétés savantes, mourut en 1769. On a de lui : dit-huit *Eloges académiques*; des *Mémoires* sur la littérature et la grammaire; une *Histoire de Guillaume le Conquérant*, etc.

** BOULAY de la MEURTHE (Antoine-Jacques-Claude-Joseph, comte), né en 1761 à Chaumousey dans les Vosges, après de solides études à Toul et de brillants débuts au barreau, s'enrôla, en 1792, dans un bataillon de volontaires. Revenu à Nancy pour s'y délasser de ses fatigues, il fut élu juge au tribunal de cette ville; mais destitué en 1793 par un délégué de la Convention, il fut forcé de chercher un asyle pour se dérober aux poursuites des agents de la terreur. Député en l'an 5 au conseil des Cinq-Cents, il s'y fit remarquer par son énergie, sa franchise et sa haine contre les abus du nouveau régime. Il concourut à la révolution du 18 brumaire, et nommé peu de temps après au conseil d'état, devint président de la section de législation et participa à la rédaction du *Code civil*. Loin de flatter celui que la fortune venait de rendre maître de la France, il ne craignit pas de s'exposer à sa colère, en votant contre le consulat à vie et l'érection de l'empire. Il défendit aussi dans le conseil, l'institution du jury, et se montra constamment opposé aux mesures qui pouvaient compromettre la liberté en favorisant le despotisme. Privé de ses fonctions en 1814, il les reprit momentanément pendant les cents jours, et fut, dit-on, le principal rédacteur des deux déclarations du conseil d'état, dont la première exposait les principes de ce corps sur l'indépendance des peuples; et la seconde réfutait la déclaration du congrès de Vienne. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se retira en Allemagne. Autorisé à rentrer en France, en 1819, il s'établit à Paris, et dès-lors, étranger à tous les événements politiques, il vécut dans l'intérieur de sa famille, occupé de rassembler ses souvenirs, et mourut le 4 février 1840, dans un âge très-avancé. Quoiqu'il eut été chargé pendant dix ans de la direction du contentieux des domaines nationaux, sa fortune ne s'élevait pas au-dessus d'une honnête aisance. On a de lui : *Essai sur les causes qui, en 1649, amenèrent en Angleterre l'établissement de la république; sur celles qui devaient l'y consolider, et sur celles qui l'y firent périr*, Paris, 1798, in-8; *Tableau Politique des règnes de Charles II, et Jacques II*, 2^e édit., ib., 1822, 2 vol. in-8. A l'apparition des *Mémoires de Gohier* (Voy. ce nom), on annonça que Boulay s'occupait de rédiger des *Mémoires* dans lesquels il réfuterait l'ancien président du directoire; mais on n'en a publié jusqu'ici qu'un fragment à l'occasion de la mort de Siéyès.

* BOULE (André-Charles), ébéniste célèbre, peintre, sculpteur et graveur, né à Paris en 1642, avait reçu de la nature de grandes dispositions pour les arts. Il eût choisi celui de la peinture, si son

père, ouvrier ébéniste, ne l'eût forcé d'embrasser le même état que le sien. Il sut l'ennoblir par le goût et la perfection qu'il mit dans ses ouvrages, qui furent très-recherchés et lui méritèrent un appartement au Louvre. Avec le choix varié des bois de l'Inde et du Brésil, il imita dans ses ouvrages toutes les espèces de fleurs, de fruits et d'animaux. Il en composa même des tableaux dans lesquels étaient représentés des sujets d'histoire, des batailles, des chasses et des paysages. Cet habile artiste mourut à Paris en 1732.

* BOULÉE (Etienne-Louis), architecte du roi, né à Paris le 12 février 1728, mort le 6 février 1799, fut un des premiers en France qui dégagèrent l'architecture de ces formes bizarres et contournées, enfantées par le mauvais goût, et lui rendirent les beautés nobles de l'antique. Il consacra sa vie entière à l'étude et à la pratique de son art, comme le prouvent ses nombreux et magnifiques projets. On y trouve tous les monuments qui peuvent illustrer un grand empire, des villes, des temples, des palais, des théâtres, des cirques, des arcs de triomphe, des portes de ville, etc. Il a laissé des manuscrits précieux, entre autres un *Essai sur l'architecture*. Celui de ses édifices qui a le plus contribué à sa réputation est l'hôtel de Brunoy aux Champs-Élysées. Il a construit plusieurs autres châteaux, hôtels et maisons particulières, dont il a décoré et embelli avec beaucoup de goût les intérieurs. Il avait formé plusieurs projets, pour achever la Madeleine, pour la restauration du château de Versailles et de celui de Saint-Germain, pour la Bibliothèque royale, pour un tombeau à élever à Newton, placé au centre d'une sphère, etc. Ce dernier projet réunit le suffrage des architectes, et fut mis au concours par l'académie, en novembre 1800; le prix fut remporté par MM. Gay et Labadie.

BOULEN, BOLEYN ou BULLEN (Anne de), fille d'un gentilhomme d'Angleterre, Thomas de Boulen, comte d'Ormond, naquit en 1499. Elle passa en France en 1514 avec Marie d'Angleterre, femme de Louis XII. Elle fut ensuite fille d'honneur de la reine Claude, qui la donna à la duchesse d'Alençon, depuis reine de Navarre. De retour en Angleterre, elle y porta un goût vif pour les plaisirs et pour la coquetterie, une conversation légère soutenue par beaucoup d'enjouement, et des manières libres qui cachaient une dissimulation et une ambition profondes. Ce n'était rien moins qu'une beauté. On rapporte qu'elle avait six doigts à la main droite, une tumeur à la gorge et une surdité. Henri VIII la vit et ne s'en aperçut pas. Il lui déclara ses sentiments. Anne en parut d'abord plus offensée que flattée. Cette réserve, à laquelle le prince ne s'attendait pas, irrita sa passion. Il pensa dès-lors à répudier sa femme, Catherine d'Aragon, pour épouser Anne de Boulen. Clément VII ayant refusé, comme il devait, une sentence de divorce, le prétendu mariage se fit secrètement le 14 novembre 1532. Rouland Lée, récemment élevé à l'évêché de Conventry (à qui Henri insinua que le pape lui avait permis d'abandonner Catherine d'Aragon, et de prendre une autre femme, pourvu que ce fût sans scandale), leur donna la bénédiction nuptiale, en présence de

quelques témoins affidés. Anne, devenue enceinte, fut déclarée femme et reine en 1533. Son entrée à Londres fut magnifique. La galanterie qu'elle avait puisée dans la cour de France ne l'abandonna point sur le trône d'Angleterre. On l'accusa d'avoir des commerces criminels avec plusieurs de ses domestiques, avec le lord Rochefort son frère, et même avec un de ses musiciens. Henri VIII, qui aimait alors Jeanne de Seymour, n'eut pas de peine à la croire coupable. On l'interrogea : toutes ses réponses se bornèrent à dire qu'elle s'était échappée en paroles libres et en airs familiers, mais que sa conduite avait toujours été innocente. Ceux qu'on lui donnait pour amants firent les mêmes réponses, à l'exception du musicien Sméton, qui, frappé par la crainte, ou entraîné par la force de la vérité, avoua qu'il avait souillé le lit de son souverain. Ils furent tous condamnés à la mort. Rochefort fut décapité et le musicien pendu. Henri voulant ôter à son épouse la consolation de mourir reine, fit prononcer une sentence de divorce, sous le vain prétexte qu'elle avait épousé milord Percy, avant que de lui avoir donné la main. Cette malheureuse en convint, dans l'espérance que cet aveu la sauverait du supplice du feu, auquel on la destinait, et qu'elle n'aurait que la tête tranchée. Le jour de cette tragédie, elle se consola sur ce qu'on lui dit que le bourreau était fort habile, et par la pensée qu'ayant le cou petit, elle souffrirait moins. Avant de monter sur l'échafaud, elle écrivit une lettre extravagante à Henri VIII (quelques-uns regardent cette lettre comme apocryphe). *Vous m'avez toujours élevée par degrés, lui disait-elle; de simple demoiselle, vous me fîtes marquise (de Pembrock) : de marquise, reine; et de reine, vous voulez aujourd'hui me faire sainte.* Ceci se passa en 1536. L'amour l'avait mise sur le trône; l'amour l'en chassa. Ces catastrophes sont les suites inévitables des passions violentes et insensées. La plupart des historiens l'ont couverte d'opprobre. Sanderus prétend que Henri VIII était son père. On ajoute qu'elle avait déjà vécu d'une manière licencieuse à la cour de François I^{er}, où sa conduite lui avait attiré les noms les plus méprisants. Voy. HENRI VIII.

BOULENGER. Voy. BOULANGER.

* BOULENGER (Pierre), habile grammairien du xvi^e siècle, né à Troyes en Champagne, pratiqua son art à Loudun, et mourut dans cette ville en 1598. On a de lui une *Histoire de France*, restée manuscrite; de petits *Traité*s de piété, et un *Discours* imprimé en 1566.

BOULENGER (Jules-César), *Bulengerus*, fils du précédent, né à Loudun, se fit jésuite et quitta la société avec l'agrément de ses supérieurs, pour prendre soin de ses neveux, orphelins. Il professa depuis la théologie, notamment à Pise, et mourut à Cahors en 1628, après avoir donné en latin une *Histoire de son temps*, Lyon, 1619, in-fol.; elle commence à l'an 1559, et finit en 1610; et un grand nombre de savants ouvrages, entre autres, *De Imperatore et Imperio Romano*, Lyon, 1618, in-folio. Onze volumes d'opuscules contenant des Dissertations : *De Oraculis et vatibus*; *De templis Ethnicorum*; *De festis Græcorum*; *De triumphis, spoliis*

bellicis, trophæis, arcubus triumphalibus et pompa triumphi; *De sortibus, de auguriis et auspiciis, de ominibus, de prodigiis, de terræ motu et fulminibus*; *De tributis et vectigalibus populi Romani*; *De circo romano, ludisque circensibus*; *De theatro, ludisque scenicis*; *De conviviis*; *De ludis privatis ac domesticis veterum*. Tous ces ouvrages se trouvent aussi, les uns dans les Antiquités Grecques, les autres dans les Antiquités Romaines. On a encore de lui des traités *De Pictura, plasticæ statuaria*, lib. 2, Lyon, 1627, in-8; une Dissertation contre Casaubon, en faveur du cardinal Baronius, sous ce titre *Diatriba in Casauboni Exercitationes de rebus Sacris*, Lyon, 1617, in-fol.; *Eclogæ ad Arnobium*, Toulouse, 1612, in-8; *De insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, Pise, 1617, in-4.

* BOULIER (Philibert), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, bachelier en théologie, vivait dans le dix-septième siècle. On a de lui plusieurs ouvrages : *Sauvegarde du ciel pour la ville de Dijon*, 1645. C'est l'histoire de la sainte hostie si vénérée dans ce pays, et pour laquelle Bossuet et le président Bouhier avaient une dévotion particulière; *Examen de cette proposition qu'on était autrefois plus gens de bien qu'on ne l'est aujourd'hui, et que néanmoins on ne se confessait ni communiait si souvent que maintenant*. L'auteur réfutait indirectement dans cet ouvrage le livre d'Arnauld contre la fréquente communion; *Recueil de pièces pour servir à l'histoire sacrée de Dijon*, 1649, 1653, in-8, etc.

* BOULLAND (Jean-Baptiste-Vincent), ancien architecte de la cathédrale de Paris, né à Troyes en 1759, mort à Paris en 1813, fut élève du célèbre Blondel. En 1771, il fut chargé par Antoine, architecte du roi, de diriger les travaux de l'hôtel des monnaies. On lui doit aussi les embellissements de la basilique. La place d'architecte-inspecteur du Palais-Royal devint, en 1781, la récompense de son mérite et de ses travaux.

* BOULLEMIER (Charles), né le 12 novembre 1725, à Dijon, s'enrôla, au sortir du collège, dans un corps de troupes qui se rendait en Bohême, et fit la campagne de 1742. Ayant obtenu son congé à la paix, il reprit le cours de ses études, et, après les avoir terminées, il embrassa l'état ecclésiastique. Exempt d'ambition, il se contenta d'un bénéfice dont le revenu modique suffisait à ses besoins, et se livra entièrement à son goût pour les recherches historiques. Il a composé un grand nombre de dissertations sur des points curieux de l'histoire de Bourgogne et en particulier de la ville de Dijon : quelques-unes sont imprimées dans les recueils de l'académie, dont il a été l'un des membres les plus laborieux. Ses autres ouvrages sont : un *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Etienne Tabourot des Accords*; un autre sur *Jean-des-Degrés, écrivain dijonnais du xvi^e siècle*; des *Notices sur Hugues Aubriot, le chancelier de Bourgogne, Rollin, et Olivier de la Marche*. Le *Magasin encyclopédique* (1809, tome III) contient des *remarques critiques* de l'abbé Boullemier sur un *passage de César concernant la religion des Gaulois*. C'est à lui qu'on doit le projet de la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de France*, du P. le Long. Il est

auteur des articles sur Joinville et d'Aubigné, et de quelques autres insérés dans le 3^e volume de cette édition, ainsi que d'une grande partie des additions répandues dans les différents volumes. Ce respectable ecclésiastique est mort à Dijon, le 11 avril 1803. M. Baudot l'ainé a fait imprimer son *Eloge historique*, Dijon, 1803.

* BOULLENGER (Pierre). Voy. BOULENGER.

* BOULLENOIS, diacre, né à Paris en 1681, et mort en 1737, a laissé : *La cinquième Colonne des Hexaples*; deux *Mémoires* en faveur de l'église et du clergé d'Utrecht; *Manifeste* de Stenhoven, traduit en français.

BOULLENOIS (Louis), avocat au parlement de Paris, sa patrie, mort en 1762, à 84 ans, est connu par des *Questions sur les démissions des biens*, 1747, in-8; par des *Dissertations sur des questions qui naissent de la contrariété des lois*, 1754, in-4; par un *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes et statuts*, l'aris, 1766, 2 vol. in-4. Ce livre intéressant fait bien sentir l'utilité et la nécessité d'un code de lois claires et unifiées. La Vie de l'auteur est à la tête.

BOULLIAU. Voy. BOULLAUD.

BOULLIER (David-Renaud), ministre à Amsterdam, ensuite à Londres, originaire d'Auvergne, né à Utrecht le 24 mars 1699, mort le 24 décembre 1739, signala son zèle et ses talents pour la cause de la religion, trop souvent attaquée par les nouveaux philosophes. Il la défendit avec autant d'ardeur que de force et de logique. C'est dommage que son style, presque toujours exact, souvent éloquent, se ressentit quelquefois du pays qu'il habitait. Ce défaut n'empêche pas que ses ouvrages ne soient un recueil d'excellents préservatifs contre le poison de l'impieété. Les principaux sont : *Dissertatio de existentia Dei*, 1716; *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, 1728, in-12, et 1737, 2 vol. in-8; *Exposition de la Doctrine orthodoxe de la Trinité*, 1734, in-12; *Lettres sur les vrais principes de la Religion*, où l'on examine le livre de la *Religion essentielle à l'homme*, 1741, 2 vol. in-12; *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron*, traduites de Berkley, 1743, in-12; *Sermons*, 1748, in-8; *Dissertationum sacrarum Sylloge*, 1750, in-8; *Court examen de la Thèse de l'abbé de Prades, et Observations sur son Apologie*, 1753; *Lettres critiques sur les Lettres Philosophiques* de Voltaire, 1754, in-12; *Le Pyrrhonisme de l'Eglise Romaine, ou Lettres du Père Hayer, avec les Réponses*, 1757, in-8; *Observationes miscellanæ in librum Jobi*, 1758, in-8; *Pièces et Pensées philosophiques et littéraires*, 1759, 2 vol. in-12. Boullier était protestant, et dans ses écrits contre l'Eglise romaine, il a tous les préjugés de sa secte.

* BOULLIER (Isidore), prêtre, né en 1791 à Ernée (Mayenne), étudia d'abord le droit et fut nommé juge d'instruction à Laval. Après quelques années, il quitta la magistrature pour embrasser l'état ecclésiastique et fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice. Pourvu en 1850 de la cure de la Trinité à Laval, il se dévoua dès-lors à l'administration de cette paroisse avec un zèle que ne purent affaiblir ses précoces infirmités. Il les

soutint avec le courage que donne seule la soumission aux volontés de la providence, et mourut le 21 mars 1844, à 53 ans. L'abbé Boullier a publié : *Mémoires ecclésiastiques concernant la ville de Laval et ses environs pendant la révolution*, in-8.

* BOULLIOT (Jean-Baptiste-Joseph), biographe, né le 13 mars 1752 à Philippeville, entra dans l'ordre de Prémontré et professa quelque temps la théologie. A l'époque de la révolution il prêta le serment et fut nommé vicaire épiscopal de Paris. Présent avec Gobel à la séance de la Convention du 7 novembre 1793, il eut part à la honte d'une démarche qui fut regardée comme une véritable apostasie. Curé des Muraux près de Meulan, il se retira dans les dernières années de sa vie à Saint-Germain-en-Laye, où il mourut le 30 août 1833. Boulliot a fourni des notes au *Dictionnaire des anonymes*, de Barbier son ami. On lui doit : la *Biographie ardennaise*, 1850, 2 vol. in-8. Ouvrage qui atteste beaucoup de recherches, de savoir et de lecture, et dans lequel on trouve des notices qu'on chercherait vainement ailleurs.

BOULLONGNE (Bon), fils et élève de Louis Boullogne, peintre du roi, naquit à Paris en 1649. Un tableau que son père présenta à Colbert, le fit mettre sur la liste des pensionnaires du roi à Rome. Il y fut cinq ans en cette qualité, et s'y forma par l'étude des grands maîtres. On dit qu'il saisissait si habilement leur manière, que Monsieur, frère de Louis XIV, acheta un de ses tableaux dans le goût du Guide, comme un ouvrage de cet artiste. Mignard, son premier peintre, y fut trompé; et lorsqu'on eut découvert l'auteur, il dit : *Qu'il fasse toujours des Guides, et non des Boullognes*. Ce jeune homme, de retour en France, fut professeur de l'académie de peinture, eut une pension de Louis XIV, et fut employé par ce prince dans l'église des Invalides, au palais et à la chapelle de Versailles, à Trianon, etc. Il mourut en 1717. Il excellait dans le dessin et dans le coloris. Il réussissait également dans l'histoire et dans le portrait. Il était fort laborieux; un esprit vif, enjoué, plein de saillies, le soutenait dans le travail. — Ses deux sœurs, Geneviève et Madeleine, mortes en 1710, dignes de leur frère, furent de l'académie de peinture.

BOULLONGNE (Louis), frère cadet du précédent, naquit à Paris en 1654, et fut comme lui élevé par son père. Un prix remporté à l'âge de 18 ans lui valut la pension du roi. Il se forma à Rome sur les tableaux des grands maîtres, et surtout sur ceux de Raphaël. A son retour en France, il entra à l'académie de peinture, et en devint le directeur. Louis XIV le nomma son premier peintre, lui donna des lettres de noblesse, le fit chevalier de St.-Michel, et ajouta à ces honneurs plusieurs pensions. Il mourut en 1753, aussi regretté pour ses talents, que pour sa douceur et sa politesse. Son pinceau est gracieux et noble. Ses tableaux se vendent moins cher que ceux de son frère, dont il était l'ami et l'émule, mais émule quelquefois inférieur. Il laissa 4 enfants, 2 filles et 2 fils, dont l'ainé a été contrôleur-général. On cite comme ses meilleurs tableaux l'*Annonciation*, l'*Assomption* et

la *Présentation de Jésus-Christ au temple*. Ce dernier se trouve dans l'église Notre-Dame, à Paris, et les deux autres dans la chapelle de Versailles.

BOULMIERS. Voy. DESBOULMIERS.

* BOULOGNE (Etienne-Antoine de), évêque de Troyes, naquit à Avignon, le 26 décembre 1747, d'une famille honnête, mais peu riche. Sa première enfance fut négligée. On ne l'envoya qu'assez tard chez les frères dits des *écoles chrétiennes*. Ceux-ci, frappés de ses heureuses dispositions et de son penchant pour l'état ecclésiastique, favorisèrent sa vocation. Il entra à 13 ans dans une pension pour apprendre le latin, et son ardeur fut telle qu'il acheva ses études de latinité dans l'espace d'un an. Il fit sa rhétorique seul et avec le secours de quelques livres; ensuite il entra au séminaire de Saint-Charles, dirigé par MM. de Saint-Sulpice; son goût le portait dès lors vers la prédication, et il s'amusait à composer des discours qu'il débitait devant ses camarades. Après avoir terminé sa philosophie et sa théologie, il fut ordonné prêtre par dispense en 1771, dix mois avant l'âge requis. Une circonstance vint favoriser son penchant pour l'art oratoire. L'académie de Montauban proposa, en 1772, un prix sur cette question : « Il n'y a point de meilleur garant de la probité que la religion, » conformément à ces paroles de l'Ecclésiastique : *Qui timet Deum faciet bona*. L'abbé de Boulogne composa un discours sur ce sujet, et remporta le prix. Il prêcha ensuite à Avignon, à Tarascon, à Villeneuve, et se rendit, en 1774, à Paris pour y entendre les prédicateurs qui étaient les plus suivis; mais son peu de fortune ne lui permettant pas de consacrer tous ses moments à l'étude, il s'attacha d'abord au clergé de Ste.-Marguerite, puis à celui de St.-Germain-l'Auxerrois. En 1777, il prêcha dans l'église des Récollets de Versailles devant Mesdames, tantes du roi. L'année suivante, M. de Beaumont, archevêque de Paris, qui vraisemblablement avait été trompé sur son compte, lança contre lui un interdit, et cette disgrâce fut très-sensible à l'abbé de Boulogne. Il profita néanmoins de cette circonstance pour étudier l'Ecriture et les Pères, et se perfectionner dans l'éloquence sacrée. A la même époque une société d'*amis de la religion et des lettres* proposa un prix pour l'éloge du dauphin mort en 1763, et l'abbé de Boulogne mérita d'être couronné; mais l'archevêque que la société avait nommé son président ne voulait pas qu'on décernât le prix à un prêtre qui avait encouru sa disgrâce. Toutefois il se laissa fléchir aux instances réitérées qui lui furent faites, et leva l'interdit, à condition que le jeune orateur irait faire une retraite dans une communauté de St.-Lazare, ce à quoi celui-ci se soumit. Son *Eloge du dauphin* fut imprimé, et fit honneur à ses talents. En 1782, il prononça devant les deux académies des sciences et des inscriptions le *Panegyrique de St.-Louis*, et ce discours, qui fut aussi imprimé, accrut sa réputation. La même année, M. de Clermont-Tonnerre qui avait été élevé à l'évêché de Châlons-sur-Marne, le choisit pour son grand-vicaire; mais M. de Boulogne qui voulait suivre la carrière qu'il avait commencée, resta peu de temps auprès de lui, et re-

vint dans la capitale. Il prêcha pour la première fois à la cour en 1785, et reçut une pension de 2000 f. sur l'archevêché d'Auch. En 1784, l'évêque de Châlons le nomma archidiacre et chanoine de sa cathédrale. En 1786, il remplit la station du carême aux Quinze-Vingts; enfin, en 1787, il prêcha le carême à Versailles. Dans son sermon pour le dimanche des Rameaux, il s'attacha à montrer combien la religion est nécessaire aux états, et combien l'irreligion leur est fatale. Il signala avec force les malheurs dont la société était menacée par les progrès de l'esprit philosophique. L'orateur fut taxé d'exagération, et l'on continua de marcher à grands pas vers une révolution que tout favorisait. Il prononça, en 1788, le discours d'ouverture de l'assemblée provinciale de la Champagne, et M. de Talleyrand qui présidait l'assemblée le félicita de son zèle, et écrivit en sa faveur à l'évêque d'Autun qui le nomma à l'abbaye de Tonnay-Charente. En 1789, il fut élu député ecclésiastique de la paroisse de St.-Sulpice à l'assemblée bailliagère de Paris, et commissaire pour travailler à la rédaction des cahiers. Lors de la constitution civile du clergé, il refusa le serment, et se vit dépouillé de ses titres et de ses bénéfices. Il ne quitta point la France pendant la terreur, et chercha vainement à se faire oublier en menant une vie fort retirée. On l'arrêta trois fois; la première fois, on le mit au séminaire de Saint-Sulpice, transformé en maison d'arrêt; mais il parvint à se soustraire à ses gardiens. Arrêté de nouveau et conduit à la section, il subit un interrogatoire, et obtint sa liberté au bout de trois jours. Repris le 26 juillet 1794, dans une visite domiciliaire de nuit, il fut enfermé dans la prison des Carmes, si fameuse par d'horribles massacres, et y resta jusqu'au 7 novembre suivant. Lorsque la Convention parut revenir à des idées de modération et de tolérance, il attaqua, avec les armes de la logique et du ridicule, les constitutionnels qui cherchaient à relever leur église. Le succès qu'il obtint dans ce nouveau genre le fit juger propre à la rédaction d'un journal ecclésiastique, que les abbés Sicard et Jauffret venaient d'entreprendre sous le titre d'*Annales religieuses*; et à partir du n° 19, il devint seul rédacteur du journal qu'il intitula *Annales catholiques*, pour le distinguer des *Annales de la religion*, qui étaient rédigées par les constitutionnels. Ce recueil obtint un grand succès; mais il fut plusieurs fois interrompu. Ayant osé combattre La Réveillère-Lépeaux, qui, dans un discours prononcé devant l'Institut, avait attaqué le christianisme, ce théophilantrophe fit supprimer les *Annales*, et le rédacteur, condamné à la déportation, au 18 fructidor, n'y échappa qu'en se tenant caché. M. de Boulogne reprit son journal au commencement de janvier 1800, et le continua jusqu'à la fin de 1801, sous le titre d'*Annales philosophiques et littéraires*, et quelquefois sous celui de *Fragments de littérature et de morale*. Il le recommença en 1803, et l'intitula *Annales littéraires et morales*, puis *Annales critiques de littérature et de morale*, et enfin *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*; mais il travailla peu à cette dernière partie, et en abandonna entièrement la rédaction

dès l'année 1807. Ces différents recueils qui forment plus de 10 gros vol. in-8, sans y comprendre les *Mélanges de philosophie*, se font remarquer par un attachement constant aux saines doctrines en religion et en littérature. On y trouve de bons articles sur les livres nouveaux, des réfutations très-piquantes des écrits des constitutionnels, et des morceaux pleins de chaleur en faveur de la religion et contre l'incrédulité. Dans les intervalles où les *Annales* étaient suspendues, M. de Boulogne fournissait volontiers des articles à la *Quotidienne*, à la *Gazette de France*, à la *France littéraire*, et surtout au *Journal des débats*. Les articles qu'il a fournis à ce dernier journal ont été recueillis dans le *Spectateur français au XIX^e siècle* publié par Fabry, de 1803 à 1812, en 12 vol. in-8. M. de Boulogne profita du rétablissement du culte pour remonter dans la chaire. La maturité de son talent imprima encore plus de force et d'énergie à tout ce qui sortit alors de sa plume. On distingue particulièrement ses sermons sur la charité chrétienne, celui sur l'excellence de la morale chrétienne, le panégyrique de saint Vincent de Paul composé depuis 1789, le sermon sur la Providence, celui sur la Vérité, et quelques autres. Il était resté sans emploi lors du concordat; l'évêque de Versailles lui donna un canonicate dans sa cathédrale, et le nomma ensuite grand-vicaire. L'empereur, qui cherchait à s'entourer d'hommes à grande réputation, le choisit pour un de ses chapelains. L'abbé de Boulogne, à qui il en coûtait de s'attacher à ce monarque dont il avait jugé la politique, voulait refuser ce titre; mais un ami dont il respectait la sagesse et les lumières l'entraîna par ses conseils. Au mois de mars 1807, un décret daté du camp d'Osterode le nomma évêque d'Acqui et aumônier; il refusa le premier titre en observant que son ignorance de la langue italienne priverait son troupeau de ses instructions. Bonaparte agréa ses raisons. La même année M. de la Tour-du-Pin, évêque de Troyes, étant mort, il fut appelé à lui succéder et préconisé à Rome dans le consistoire du 11 juillet de l'année suivante. Il est à remarquer que déjà Rome était envahie, que le pape était en butte à une persécution ouverte, et que ce fut le dernier évêque français dont l'institution ne souffrit pas de difficulté. Il fut sacré dans la chapelle des Tuileries, le 2 février 1809, par le cardinal Fesch, assisté des deux évêques de Versailles et de Gand. Un des premiers actes du nouveau prélat fut une lettre pastorale, en date du 20 mars, où l'on remarque un morceau très-éloquent sur l'indifférence-religieuse de notre siècle, sur l'amour de l'indépendance, et sur cette manie des systèmes, triste fruit des enseignements de la philosophie et des habitudes de la révolution. Dans le discours qu'il prononça lors de l'ouverture du concile de 1811, il parla de l'influence de la religion catholique sur l'ordre social et sur le bonheur des empires. Ce discours le perdit dans l'esprit de l'empereur; mais les évêques lui donnèrent un témoignage de confiance en le nommant un des quatre secrétaires du concile, et en le choisissant quelques jours après pour faire partie de la commission chargée de répondre au

message de Bonaparte. Celle-ci déclara que le concile était incompetent pour prononcer sur l'institution des évêques sans l'intervention du pape. Bonaparte irrité cassa le concile, et fit arrêter dans la nuit du 10 au 11 juillet les évêques de Troyes, de Gand et de Tournay, qu'il fit conduire à Vincennes, et mettre au secret le plus rigoureux (*Voy. BAOGIAR*). A la fin de novembre on leur demanda séparément leur démission et une promesse par écrit de ne se point mêler des affaires de leurs diocèses. A ces conditions ils sortirent du donjon de Vincennes, et furent envoyés en différents lieux d'exil. M. de Boulogne fut relégué à Falaise où il devait rester en surveillance. Cette démission signée dans une prison devint une source de trouble dans son diocèse. Deux ecclésiastiques furent envoyés successivement à Fontainebleau pour consulter le pape et les cardinaux, et la réponse fut que les droits de M. de Boulogne étaient entiers, et que le chapitre n'avait aucune juridiction. Un troisième ecclésiastique fut envoyé à Falaise pour consulter le prélat, qui déclara que dans la situation rigoureuse où il se trouvait, il ne pouvait rien répondre. Alors l'abbé Arvisenet, chanoine et grand-vicaire de Troyes, publia sa rétractation, et déclara qu'il ne reconnaissait point les pouvoirs du chapitre. Cette démarche d'un homme si pieux et si révérent fit une grande sensation, et plusieurs chanoines se déclarèrent pour M. de Boulogne. Le gouvernement, pour faire cesser cette opposition, demanda au prélat une nouvelle démission, et sur son refus il fut reconduit à Vincennes le 27 novembre 1813, deux ans après en être sorti. Bonaparte avait nommé à sa place M. de Cussy, et une partie du chapitre l'avait reconnu; mais les événements de 1814 rendirent son évêché à l'abbé de Boulogne. Louis XVIII le choisit pour prêcher devant lui le jour de la Pentecôte, et le 29 avril le pape le chargea d'une mission spéciale auprès du roi pour des points qui intéressaient la religion. Peu après une commission d'évêques et d'ecclésiastiques fut nommée pour s'occuper des affaires de l'Eglise, et il fut choisi pour en faire partie. C'est à ses représentations que l'on doit, entre autres, l'ordonnance du 5 octobre qui affranchissait les petits séminaires du joug de l'université. De retour dans son diocèse il y fut reçu avec de vifs témoignages de joie; cependant les traces des premières divisions ne s'effacèrent que quelques années après. Il avait rédigé une ordonnance relativement à ses droits, et dans laquelle il prononçait la nullité des actes du chapitre; mais il s'abstint par prudence et par modération de la mettre au jour. Le 12 janvier 1815, il reçut une invitation pour prêcher à St.-Denis, le 21 janvier, l'oraison funèbre de Louis XVI; et malgré l'extrême brièveté du temps qu'il eut pour se préparer, il se trouva en état de lire son discours à Louis XVIII, qui ne pouvait se rendre à la cérémonie, deux jours avant celui où il devait le prononcer. Le prince lui en témoigna à plusieurs reprises sa satisfaction. Lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe, en France, il se retira à Vaugirard, près de Paris, où il vécut ignoré jusqu'à la seconde restauration. Alors il donna un mandement pour ordonner des prières publiques à

l'occasion de l'ouverture des chambres. Le jour de l'Épiphanie il prêcha dans sa cathédrale un discours devenu célèbre, sous ce titre : *La France veut son Dieu, la France veut son roi*. Ce discours, qui est regardé comme un des meilleurs qu'il ait prononcés, fut répété à Paris dans l'église de St.-Thomas-d'Aquin et à l'Assomption. En avril 1816, il publia une *Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que nous devons au roi, et sur le rétablissement de la religion catholique en France*. Depuis le concordat le séminaire de Troyes était placé dans un local étroit et insuffisant, tandis que l'ancien séminaire servait de caserne. Il écrivit à ce sujet une lettre respectueuse, mais forte et pressante, à Louis XVIII, qui ordonna de restituer les bâtiments occupés par les militaires. Lors du concordat de 1817, il fut nommé à l'archevêché de Vienne; mais les circonstances rendirent cette translation sans effet. Ce concordat éprouva beaucoup de difficultés dans son exécution; M de Blois adhéra à la suspension du rétablissement de ce siège, et depuis il y renonça formellement. Le roi le nomma pair de France par ordonnance du 31 octobre 1822. Il assistait régulièrement aux séances de la chambre, et prononça un discours dans la discussion sur les délits dans les églises, qui excita les plaintes de quelques pairs; mais Louis XVIII en accepta l'hommage des mains de son auteur. Il voulait parler aussi dans la discussion sur les communautés religieuses; mais la discussion ayant été fermée plus tôt qu'il ne le croyait, il ne put prendre la parole. Léon XII l'autorisa en 1825, par un bref, à porter le titre d'archevêque et à se revêtir du *pallium*, marque distinctive des métropolitains, qu'il avait reçue en 1817, après sa promotion au siège de Vienne. Il prêcha la Cène à la cour en 1819; et en 1823 il fit à St.-Denis le discours sur la translation des reliques des saints martyrs, prononça dans sa cathédrale l'oraison funèbre du duc de Berry, et prêcha pour l'anniversaire de l'ouverture de l'église de Ste-Geneviève. Enfin, en mars 1825, il porta la parole dans une réunion annuelle en commémoration des victimes de la révolution. Il a donné, dans ses dernières années, plusieurs instructions pastorales, non moins remarquables par le zèle que par le talent. Il en avait composé une sur le sacre, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie cérébrale dans la nuit du 10 au 11 mai 1825. Le matin on le trouva sans connaissance. Malgré les efforts des médecins, il ne put recouvrer les sens ni la parole. Le curé de Saint-Sulpice lui administra l'extrême-onction, et il rendit le dernier soupir le vendredi, 13 mai, à une heure du matin. Ses restes furent déposés au mont Valérien, à côté de ceux de M. de Beauvais. On a recueilli ses ouvrages en 8 vol. in-8, 1826 et années suivantes. Les quatre premiers volumes qui sont précédés d'une notice historique sur ce prélat, contiennent les *Sermons* et *Discours* inédits; les *Mandements* et *Instructions pastorales*, suivis de divers morceaux oratoires, forment un vol., et les *Mélanges* de religion, de critique et de littérature, avec un précis historique sur l'église constitutionnelle, trois vol.

* BOULOUVARD (Pierre), né, en 1752, à Arles, en Provence, était, en 1789, à la tête d'une maison de commerce. Son goût pour la littérature et sa passion pour les livres nuisirent souvent à ses affaires. Partisan modéré du nouvel ordre de choses, il vint à Paris en 1793, et y fut bientôt nommé chef de la division des consulats au ministère des relations extérieures, dont il refusa le portefeuille, à l'époque de la mise en activité de la constitution de l'an 3. Ce fut lui qui donna le plan de l'expédition d'Égypte, d'après les renseignements que lui fournit le consul Magallon. Il perdit sa place en 1799, à la suite de quelques discussions avec le nouveau ministre, M. de Talleyrand, et fut nommé consul-général de Gènes. Il se disposait à partir pour cette résidence, mais peu de jours après le 18 brumaire, sa nomination fut révoquée. Lorsque le conseil des prises eut été établi, Boulouvard fut un des défenseurs des causes maritimes devant ce tribunal, jusqu'à sa suppression, et s'acquit la réputation d'un bon jurisconsulte. Aucun événement notable n'a marqué le reste de sa vie. Il est mort le 22 avril 1823. Quoiqu'il possédât des connaissances très-variées dans tous les genres de littérature, il n'a laissé qu'une brochure qu'il publia à l'époque où le gouvernement présenta aux deux chambres un projet de loi sur le paiement d'une somme considérable réclamée par la régence d'Alger. Cet écrit est intitulé : *Sur le projet de payer sept millions à la régence d'Alger*, Paris, 1820, in-8 de 32 pages, et la question y est résolue négativement.

* BOULTER (Hugues), prélat anglais, mort à Londres, en 1742, fut chapelain de Georges I^{er}, et enseigna la langue anglaise au prince Frédéric. Il devint évêque de Bristol et archevêque d'Armagh dans l'Ulster. Il s'est fait connaître par des actes nombreux de bienfaisance et de charité. En 1729, ce fut lui qui prévint la famine et la peste qui menaçaient l'Irlande, en envoyant dans les provinces de grandes quantités de grains, et en nourrissant à ses dépens, jusqu'après la moisson, la foule des pauvres qui assiégeaient Dublin. Dans une circonstance semblable, entre 1740 et 1741, deux mille cinq cents personnes reçurent deux fois par jour, pendant plusieurs mois, des aliments qu'il leur faisait distribuer, en grande partie à ses frais. Il fonda et dota des hospices à Drogheda et à Armagh. Boulter n'a point laissé de titres à la réputation littéraire : on n'a de lui que quelques sermons, et des lettres pastorales à son clergé.

* BOUTON (Matthieu), célèbre mécanicien anglais, membre de la société royale de Londres, né à Birmingham en 1728, de parents qui possédaient une manufacture de quincaillerie, se fit connaître par des moyens nouveaux et ingénieux d'employer l'acier. Il fit construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho, près de Birmingham, et fit élever dans cet établissement une machine à vapeur qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de génie, depuis qu'elle a été perfectionnée par M. Watt, associé de Boulton. Ils appliquèrent cette machine à un moulin propre à la fabrication de la monnaie et des médailles, et ce procédé adopté en Angleterre pour la monnaie de cuivre, paraît présenter des

avantages. Ils construisirent de concert plusieurs autres machines à vapeur, et établirent à Smethwick une fonderie où sont coulés les ferrements de ces machines. Boulton envoya à Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaie. Il mourut au mois d'août 1809.

* BOUNIEU (Michel-Honoré), peintre d'histoire, né à Marseille en 1740, fut d'abord contrarié dans sa vocation par ses parents, qui le destinaient à la carrière du commerce. Il se livra en secret et sans guide à son goût pour le dessin, jusqu'à l'âge de 15 ans, où il fut envoyé à Paris, afin d'y prendre les leçons d'un art pour lequel il montrait tant de dispositions. Il devint l'élève favori de Pierre, premier peintre du roi. Les sujets des premiers ouvrages de Bounieu sont pris dans la vie familière : il traita aussi l'histoire. On cite parmi ses tableaux : *Madeleine pénitente*, *le Déluge*, *Adam et Eve chassés du Paradis*, etc. La plupart furent exposés en public. Bounieu a gravé quelques-unes de ses œuvres à la manière noire. Il fut reçu en 1770 à l'académie royale de peinture, professa quelque temps le dessin à l'école royale des ponts et chaussées, et devint en 1792 conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque. Il y établit un ordre jusqu'alors inconnu. En 1812, il publia un opuscule sur la cause du flux et du reflux de la mer. Il est mort en 1814.

BOUQUET (dom Martin), bénédictin de Saint-Maur, né en 1683 à Amiens, mourut à Paris en 1754. L'académie de sa patrie l'avait mis au nombre de ses membres. Il eut part au recueil de dom Montfaucon. On a de lui la *Collection des historiens de France*, jusqu'au 8^e volume, Paris, 1772 et suiv. in-fol. Il en a paru 12 depuis sa mort. Il exécuta cette entreprise, que le ministre lui avait confiée et pour laquelle il avait une pension sur le trésor royal, avec l'exactitude d'un homme laborieux. Il avait plus d'amour pour le travail que d'esprit et de discernement. C'était d'ailleurs un religieux animé de l'esprit de son état, et plein de charité pour les pauvres. — Bouquer (Pierre), son neveu, avocat, mort en 1781, a publié le *Droit public de France, éclairci par les monuments de l'antiquité*, tom. 1^{er}, 1756, in-4; la suite n'a pas paru; *Notice des titres et des textes justificatifs de la possession de nos rois de nommer aux évêchés et abbayes de leurs états*, in-4; *Lettres provinciales, ou examen impartial de l'origine, de la constitution et des révolutions de la monarchie française*, 2 vol. in-8, etc.; *Tableau historique et général des trois cours souveraines de France*, 1772, in-8; *Mémoire historique sur la topographie de Paris*, 1772, in-4.

* BOUQUIER (Gabriel), député de la Dordogne à la Convention, vota la mort de Louis XVI. Sa fureur révolutionnaire se porta jusque sur les tableaux du Muséum, dont il voulait exclure ceux qui étaient relatifs à la monarchie. Il fit avec Moline un opéra intitulé : *la Réunion du 10 août*, sans-culottide en 5 actes, représentée en 1793 et 1794. Il mourut en 1814 à Terrasson.

* BOUQUIN (Charles), religieux dominicain, né à Tarascon en 1622, se distingua pendant 40 ans comme prédicateur et comme théologien, et mourut

en 1698. On a de lui : *Solis Aquinatis splendores circa sanctum eucharistiæ mysterium*, Lyon, 1677, in-fol.; *Sermones apologetici quibus sanctæ catholicæ ac romanæ ecclesiæ fides contra novatores defenditur*, ib., 1689, in-fol. Ses *Sermons* latins restèrent manuscrits dans les archives du couvent de Buix.

BOURBON (Robert de France, seigneur de), 6^e fils de Saint-Louis et de Marguerite de Provence, né en 1256, épousa Béatrix de Bourgogne, fille d'Agnès, héritière de Bourbon. Il mourut en 1317. Il est la tige de la famille régnante en France, en Espagne, à Naples et à Parme. La baronie de Bourbon fut érigée en duché-pairie en faveur de Louis son fils aîné, l'an 1327. On trouve dans les lettres d'érection des termes dignes de remarque, et qui ont l'air, dit le président Hénault, d'une prédiction. *J'espère*, dit le roi Charles le Bel, *que les descendants du nouveau duc contribueront par leur valeur à maintenir la dignité de la couronne.*

BOURBON. Voy. CHARLES, CONDÉ, CONTI, ENGHEN, PENTHIÈVRE.

* BOURBON-CONDÉ (Louis-Henri-Joseph, duc de), huitième des princes de ce nom qui remontent au prince de Condé, tué à la bataille de Jarnac en 1569, était né le 13 avril 1736. Dès son enfance on l'accoutuma aux exercices militaires, et Louis XV forma le camp de Saint-Omer pour l'instruction du jeune prince. A quinze ans, il épousa Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, plus âgée que lui de cinq à six ans. Le seul fruit de cette union, qui ne tarda pas à être troublée comme toutes celles qui sont formées par une violente passion, fut le duc d'Enghien, qui périt en 1804, dans les fossés de Vincennes. Les deux époux s'aperçurent qu'ils manquaient de cet accord de caractère et de goûts, si nécessaire au bonheur domestique, et ils se séparèrent pour ne jamais se réunir. La jeunesse du prince fut marquée par quelques aventures qui firent du bruit à la cour. Le comte d'Artois s'étant permis dans un bal d'arracher le masque de la duchesse de Bourbon, l'époux qui se crut outragé appela le prince en duel. Les deux champions furent séparés par un ordre du roi, et le résultat de cette affaire fut l'exil du duc de Bourbon à Chantilly. Réconcilié avec le comte d'Artois, il se rendit en 1782, sous le nom de Dammartin, au camp de Saint-Roch, devant Gibraltar, où il donna des preuves éclatantes de cette valeur héréditaire qui distinguait sa famille. Après son retour en France, il fut fait chevalier de Saint-Louis, et maréchal-de-camp des armées du roi. Dès 1773, il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Effrayé de cette fermentation d'idées qui annonçait l'explosion prochaine de la révolution, le duc de Bourbon signa la fameuse déclaration que les princes adressèrent au roi, pour l'engager à prendre des mesures répressives contre les novateurs; il quitta la France en 1789, pour se retirer à Turin, et adhéra ainsi que le duc d'Enghien à la lettre dans laquelle son père le prince de Condé signalait au roi les attentats dont il serait un jour victime. En 1791, le duc de Bourbon se réunit aux émigrés français sur les bords du Rhin, et après s'être rendu en Espagne pour y demander des secours, il rejoignit en 1792 ses compagnons d'exil, et pénétra

en France par le pays de Luxembourg. Repoussé jusqu'au de là du Rhin, il combattit en 1793, dans les rangs de l'armée de Condé, où son père et son fils partageaient ses dangers. Il se distingua dans plusieurs affaires, et à Berthheim, en chargeant à la tête de quelques escadrons de cavalerie, il fut blessé au bras et faillit tomber entre les mains des républicains. En 1798, voulant aller défendre la cause royale dans la Vendée, d'accord avec le comte d'Artois, il se rendit à l'île Dieu; mais un ordre du gouvernement britannique le força de renoncer à ce projet. Le duc de Bourbon partit alors pour la Russie avec les débris de l'armée de son père, et après être venu, une dernière fois, tenter, sur le Rhin, la fortune des armes, il se retira en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il reçut la funeste nouvelle de la mort de son fils, qui le plongea dans une affliction profonde, et le condamna à des regrets qui devaient durer autant que sa vie. Le malheureux prince rentra en France en 1814 avec la famille royale; mais les honneurs dont il fut entouré ne purent remplir le vide affreux qu'il remarquait dans sa famille, et que son retour sous le toit de ses pères, lui faisait sentir plus amèrement. Lorsque l'évasion du captif de l'île d'Elbe vint jeter le trouble dans le royaume, le duc de Bourbon se rendit dans les départements de l'Ouest dont Louis XVIII lui avait donné le gouvernement, et s'efforça d'y organiser une résistance active à l'usurpation. La Vendée ne répondant pas à son appel aussi promptement qu'il l'aurait désiré, le duc de Bourbon se rendit en Espagne d'où il ne revint que dans le mois d'août suivant. Dès ce moment le prince se condamna à une solitude absolue. De nouvelles douleurs vinrent bientôt s'ajouter à son ancienne affliction. En 1818, il perdit son père, le prince de Condé; et en 1824, sa sœur, l'ancienne abbesse de Remiremont, qui avait établi un couvent au Temple, lui fut enlevée. Après la mort de cette princesse qui lui avait été souvent utile par ses conseils, le prince parut chercher à s'étourdir, et forma ou renoua une liaison illégitime que son grand âge semblait devoir lui interdire. Cette intrigue, qui devint bientôt pour le duc de Bourbon un joug que sa faiblesse ne lui permit pas de briser, eut le plus épouvantable dénouement. Un mois après la révolution de 1830 (le 27 août), ce prince infortuné qui n'avait pu rester indifférent à la chute du trône et qui se disposait, dit-on, à quitter la France, fut trouvé sans vie dans son château de Saint-Leu. Son corps était suspendu avec une cravatte à l'espagnolette d'une croisée de sa chambre à coucher : le bruit se répandit aussitôt qu'il s'était donné la mort. Cependant un grand nombre de personnes attribuèrent sa fin à un crime. Par son testament, le prince avait institué héritier le duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, et M^{me} de Feuchères, qui depuis longtemps exerçait sur son esprit un irrésistible ascendant. Ce testament, attaqué par la famille de Rohan, a été confirmé par la cour royale de Paris. Avec le duc de Bourbon s'est éteinte cette illustre branche des Condé qui a donné plusieurs héros à la France.

* BOURBON (Louise-Marie-Thérèse-Bathilde d'Orléans, duchesse de), née à Saint-Clond le 9 juillet

1750, était fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, petit-fils du régent, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti. En 1778, elle épousa le duc de Bourbon. Les deux époux, qu'une passion mutuelle avait unis, se refroidirent bientôt, et se séparèrent en 1780 (*Voy. l'article précédent*). La duchesse qui, par caractère, était disposée à croire au merveilleux, se livra, dans la retraite, à la mysticité. Elle s'engoua du magnétisme et eut des relations suivies avec Saint-Martin, dit le *philosophe inconnu*. Elle nous apprend elle-même que la lecture des écrits de M^{me} Guyon faisait son bonheur. Cette princesse avait, sur plusieurs points essentiels de la religion, des opinions peu conformes aux croyances de l'Eglise, et s'était fait, pour ainsi dire, une religion à part. Mais en même temps qu'elle interprétait à sa manière les Ecritures, elle se prêtait aux plus étranges illusions. Une illuminée, nommée Catherine Théo, qui se faisait appeler la mère de Dieu, et un ancien chartreux, dom Gerle, qui se disait son prophète, surprirent sa bonne foi. En 1790, elle accueillit dans son palais la prétendue prophétesse Labrousse, dont elle fit même, à ce qu'on assure, imprimer à ses frais les prédictions. Au commencement de la révolution, la princesse parut en embrasser les principes. Enfermée au fort Saint-Jean, à Marseille, avec le reste de sa famille, elle fit écrire à la Convention qu'elle faisait don de ses biens aux veuves et aux orphelins des défenseurs de la patrie, ne demandant pour prix de ce sacrifice que la liberté. On l'expulsa de France en 1795, en lui promettant une pension annuelle de 50 mille francs, qui fut très-mal payée. La duchesse de Bourbon se retira en Espagne, et se fixa à Sarria, village près de Barcelonne, où elle resta jusqu'en 1814. Son occupation était de soulager les pauvres, et de soigner les malades. Quoiqu'elle fût dans un état voisin de l'indigence, et que souvent elle manquât de tout, elle ne cessa de faire du bien. Au milieu de ses travaux de charité, la princesse composait des utopies politiques et religieuses, où souvent son imagination ardente l'entraînait hors des sentiers de la foi. Elle rentra en France à la chute du trône impérial, et ses biens lui furent rendus. Elle profita de son opulence pour soulager les malheureux et encourager un grand nombre de bonnes œuvres. Un hospice auquel elle donna le nom de son fils, fut établi dans une maison dépendante de son hôtel, et située à l'extrémité de son jardin, rue de Babylone. La direction en fut confiée à des sœurs de la charité. Cet hospice a depuis été transféré à Picpus. Le 10 janvier 1822, la duchesse étant allée à Sainte-Genève pour prier pendant l'octave, fut frappée d'apoplexie en entrant dans l'église : on la transporta à l'école de droit, où elle expira quelque temps après. Ses restes furent inhumés à Dreux, dans le caveau destiné à la maison d'Orléans. Elle a publié quelques écrits empreints de cette exaltation mystique qui la distinguait : *Correspondance entre M^{me} de B*** et M. R*** (Ruffin) sur leurs opinions religieuses*, 1812, 2 vol. in-8. A la suite de cette correspondance, se trouve dans le second volume : *Opuscules ou pensées d'une âme en foi, sur la religion chrétienne pratiquée en esprit et en vérité*.

Cet ouvrage a été prohibé, en 1819, par l'inquisition d'Espagne.

* BOURBON (don Antonio-Pascal-François-Jean de), infant d'Espagne, né à Naples le 31 décembre 1755, était fils puîné de Charles III et frère de Charles IV. Il épousa, en 1790, sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, dont il devint veuf au bout de huit ans. Ce prince ne parut sur la scène politique que lors de l'insurrection d'Aranjuez, en 1808. Investi de la présidence de la *junte suprême* du gouvernement, à l'époque du voyage de Ferdinand VII à Bayonne, il opposa aux prétentions et aux menaces de Murat, commandant des troupes françaises à Madrid, des procédés pleins de modération. Murat ayant fait annoncer que Napoléon ne reconnaîtrait d'autre roi que Charles IV, son ami et son allié, l'infant don Antonio se déclara pour Ferdinand, qu'il continua de regarder comme le véritable roi. Le général français se plaignait des dispositions du peuple espagnol, et demandait qu'on l'autorisât à réprimer les émeutes. L'infant lui écrivit une lettre dans laquelle il lui démontrait que le peuple espagnol était calme et ne pouvait s'insurger que par suite des mauvais traitements que lui feraient essuyer les troupes françaises, et par le mécontentement qu'il éprouverait, si un étranger persistait à vouloir rétablir sur le trône Charles IV, *qui avait sincèrement abdiqué*. Cette lettre produisit peu d'effet. Les Français, irrités de trouver un peuple qui leur résistait, n'attendaient que l'occasion de châtier l'orgueil espagnol. Le 2 mai 1808, le peuple de Madrid croyant que l'on veut enlever l'infant don François de Paule, se rassemble en tumulte; bientôt la fusillade commence. Les Espagnols, malgré la mitraille qui les décime, reviennent plusieurs fois à la charge avec fureur. Le combat se prolonge avec un égal acharnement des deux côtés; un armistice arrête l'effusion du sang. Le soir, le comte de Laforêt et M. de Fréville eurent une conférence secrète avec l'infant don Antonio qui, par suite de cet entretien, partit de Madrid le matin du jour suivant, après avoir écrit à la junte qu'il présidait, pour l'engager à *se maintenir sur le même pied que s'il restait au milieu d'elle*. Arrivé à Bayonne pour être témoin de l'humiliation de sa famille, il suivit comme prisonnier son neveu Ferdinand à Valençay, où il partagea son temps entre la chasse et les arts mécaniques qu'il avait appris dans sa jeunesse. En 1814, ce prince revint à Madrid avec Ferdinand : il est mort en 1817.

* BOURBON (Louis-Marie de), cardinal-archevêque de Tolède, naquit à Cadahalso le 22 mai 1777. Il était fils de l'infant Louis, frère de Charles III, qui fut créé cardinal par Clément XII, et se maria secrètement, après avoir remis le chapeau, contre les intentions du roi son frère, qui désapprouva cette union, et ne voulut pas d'abord reconnaître ses enfants. Cependant ils furent appelés plus tard à la cour, et reconnus comme infants d'Espagne et cousins du roi. Don Louis, qui avait alors 25 ans, fut destiné à l'état ecclésiastique et déclaré cardinal-prêtre le 22 octobre 1800, puis archevêque de Séville, et enfin archevêque de Tolède, qui passe pour le plus riche siège de toute la

chrétienté. Lors de l'invasion des Français en Espagne et la captivité de Ferdinand VII, le cardinal de Bourbon fut élu président de la régence de Cadix, et il sanctionna les décrets de l'assemblée des cortès, parmi lesquels se trouve celui de l'abolition de l'inquisition. Pierre Gravina, nonce du pape, voulut faire des observations contre cette mesure; mais un nouveau décret de la régence le força de quitter l'Espagne. Au retour de Ferdinand, le cardinal fut exilé dans son diocèse, et on lui ôta l'administration de celui de Séville. Après la révolution du mois de mars 1820, il fut nommé président de la junte provisoire du gouvernement, et il exhorta, dans une lettre pastorale, tous les prêtres à se conformer à la constitution. Il est mort le 19 mars 1823.

BOURBON (Nicolas), *l'Ancien*, poète latin, né en 1503, à Vandœuvre, près de Langres, d'un riche maître de forges, vivait encore en 1550. Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, le chargea de veiller à l'éducation de Jeanne d'Albret sa fille, mère de Henri IV. Il se retira de la cour quelques années après, et alla dans la petite ville de Candé, sur les confins de l'Anjou et de la Touraine où il avait un bénéfice, goûter les douceurs de la retraite. On a de lui 8 livres d'épigrammes; il les appelait *Nugæ*, des bagatelles. On trouve dans ce recueil son poème des forges (*Ferraria*), composé à l'âge de 15 ans, et qu'Erasme a paru estimer, en considérant la grande jeunesse de l'auteur; mais Scaliger ne jugeant que l'ouvrage en lui-même, dit que Bourbon est un poète de nul nom, de nulle considération. Ce poème offre cependant quelques détails sur les travaux de ce métier et sur les ouvriers qui l'exercent. Les *Nugæ* de ce poète furent imprimées à Lyon, en 1533, in-8. Dans le grand nombre de ses épigrammes, il n'y en a pas six de bonnes. Joachim du Bellay en fit une sur ce recueil :

Paule, tuum scribis Nugarum nomine librum :
In toto libro nil melius titulo.

On a encore de lui des distiques moraux, *De puerorum moribus*, 1536, in-4.

BOURBON (Nicolas), dit le *Jeune*, petit-neveu du précédent, de l'académie française, professeur d'éloquence grecque au collège royal, et chanoine de Langres, né à Vandœuvre en 1574, mourut à Paris en 1644, à 70 ans, dans la maison des Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, où il s'était retiré. La France le compte parmi les plus grands poètes latins qui l'ont illustrée depuis la renaissance des lettres. Ses pensées sont pleines d'élévation et de noblesse, ses expressions de force et d'énergie, sa poésie de ce feu qui anime ceux qui sont nés poètes. On peut citer, pour un échantillon de ses pièces, ces deux vers en l'honneur de Henri IV, placés sur la porte de l'arsenal de Paris :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela gigantes debellatura furor (1)

(1) Ces vers ne se trouvent dans aucune édition des OEuvres de Bourbon, qui n'avait que dix ans lorsque Philibert de la Guiche, grand-maître de l'artillerie, fit mettre ce distique à la porte de l'arsenal. Il paraît que cette inscription est de Millotet, avocat-général au parlement de Dijon, qui avait composé beaucoup d'autres vers latins très-estimés, entre autres une pièce de vingt-trois vers pour être mise au bas de la statue de Henri IV.

Ses poésies furent imprimées à Paris en 1631, in-12. Son *Imprécation contre le parricide de Henri IV* passe, avec raison, pour son chef-d'œuvre. Il écrivait aussi bien en prose qu'en vers. Bourbonnais était un homme grand, sec, vif et ardent. Il aimait beaucoup le bon vin, et il disait ordinairement, *que lorsqu'il buvait des vers français, il lui semblait qu'il buvait de l'eau*. Grand approbateur des ouvrages d'autrui en présence de leurs auteurs, il les déchirait quelquefois en secret. On lui trouva après sa mort une quinzaine de mille livres dans un coffre fort; il craignait cependant de mourir dans l'indigence. Sa mémoire était très-heureuse, et il possédait l'histoire civile et littéraire de son temps.

* BOURBOTTE, né à Vaux, près d'Avallon, député de l'Yonne, en 1792, à la Convention, demanda la mise en jugement de la reine, après avoir voté la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Il se joignit à Albitte et Chabot, qui s'opposaient à ce qu'on recherchât les auteurs des massacres de septembre. Envoyé à Orléans pour examiner la conduite des chefs de la légion germanique, accusés d'incivisme, il passa de là dans la Vendée, d'où il ne tarda pas à être rappelé pour se justifier devant le comité de salut public de la rigueur de ses mesures. Carrier le défendit; lorsque cet homme atroce fut mis en jugement, Bourbotte voulut à son tour, mais vainement, s'opposer à sa condamnation. Délégué à l'armée de Rhin et Moselle, il y commit encore des excès propres à faire oublier qu'il donna en même temps des preuves d'une grande intrépidité. Après le 9 thermidor, il fut rappelé et s'unit à ceux de ses collègues qui tentèrent à diverses reprises de relever les échafauds; il était l'un des chefs de l'insurrection du 1^{er} prairial (20 mai 1795), et fut décrété d'accusation avec Goujon, Romme, Duroy, Duquesnoy et Soubrany. Transférés dès la même nuit au château du Taureau dans le Finistère, ils furent ramenés à Paris vingt-trois jours après, et condamnés à mort, le 26 prairial (13 juin 1795). Ils essayèrent de se suicider, à l'aide d'un couteau qu'ils se passaient l'un à l'autre, donnant ainsi un exemple horrible des excès où peut porter le fanatisme révolutionnaire. Trois qui respiraient encore furent portés à l'échafaud; Bourbotte, qui était de ce nombre, fut réservé, comme le plus coupable, pour être exécuté le dernier.

* BOURCET (Pierre-Joseph de), né en 1700 à Useaux dans la vallée de Pragelas, servit avec distinction dans l'artillerie, puis dans le génie, et parvint au grade de lieutenant-général des armées du roi. En 1733 et 1741 il fit les campagnes d'Italie, et en 1756 il commanda en Allemagne l'artillerie et le génie. C'est à lui qu'on attribua les principales opérations des campagnes d'Italie, qui firent la réputation du comte de Maillebois. Il fut nommé en 1762 commandeur de St.-Louis, et depuis commandant en second du Dauphiné. Il mourut en 1780. On lui doit des *Mémoires historiques sur la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762*, 3 vol. in-8, ouvrage écrit sans prétention, mais avec clarté et un ton de vérité qui inspire la confiance et qui persuade. Il est particulièrement connu par sa *Carte topographique*

du haut Dauphiné, imprimée en 1758, en 9 grandes feuilles, renommée pour son exactitude, et où sont indiqués les moindres accidents de terrain. Le dépôt de la guerre en a publié une réduction en 2 feuilles qui n'est pas commune. On a encore de Bourcet des *Mémoires militaires sur les frontières de la France, du Piémont, de la Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève*, Berlin, 1801, in-8.

BOURCHENU de VALBONAI (Jean-Pierre MORET de), né à Grenoble en 1631, d'un conseiller au parlement, voyagea en Italie, en Hollande et en Angleterre. S'étant trouvé sur la flotte anglaise, à la bataille de Solbaye, il fut tellement frappé de ce spectacle, qu'il résolut de finir ses courses, pour embrasser la magistrature. De conseiller au parlement, il devint premier président de la chambre des comptes de Grenoble, et conseiller d'état honoraire en 1696. Il mourut en 1730, regretté de tous les savants et des gens de bien. Il était aveugle depuis longtemps. Cet accident ne l'empêcha point de donner l'*Histoire du Dauphiné*, Genève, 1722, en 2 vol. in-fol., et plusieurs *dissertations et mémoires* répandus dans différents journaux. Ils prouvent une grande connaissance de l'histoire et des antiquités. Il avait fait de profondes recherches sur son pays. On a encore de lui en manuscrit, un *Nobiliaire du Dauphiné*. La *correspond. littéraire* de Valbonais avec le présid. Bouhier a été publiée avec une notice très-étendue sur cet historien, par M. Ollivier Jules, dans les *mélanges relatifs à l'hist. littér. du Dauphiné*, Valence, 1839, in-8.

BOURCHIER (Thomas), cardinal archevêque de Cantorbéry, frère de Henri, comte d'Essex, couronna Edouard IV, Richard III et Henri VII, rois d'Angleterre, tint plusieurs conciles, condamna les wicléfites, et mourut à Cantorbéry en 1486. Ce prélat avait beaucoup de zèle et de lumières. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Thomas BOURCHIER, qui a écrit l'*Histoire du martyre des Peres Récollets*, mis à mort pour la foi en Angleterre, dans la Belgique et l'Irlande, depuis l'an 1536 jusqu'à l'an 1582, Paris, 1582, in-8, en latin.

BOURCIER DE MONTUREUX (Jean-Louis), né à Luxembourg le 12 mai 1697, s'appliqua avec succès au droit, et parvint par sa science et sa probité à la charge de procureur-général au conseil de Nancy. Son zèle et ses lumières le firent employer par François 1^{er} dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates, notamment lors du traité de Vienne. Il mourut le 14 mars 1751, après avoir donné au public : *Recueil des ordonnances du duc Léopold*, 1733, 4 vol. in-4; *Instruction pour mon fils qui prend le parti des armes*, 1740, in-4.

BOURDAILLE (Michel), docteur de Sorbonne, chanoine théologal à la Rochelle et grand-vicaire de ce diocèse, mort le 26 mars 1694, est auteur de quelques ouvrages : *Défense de la foi de l'Eglise, touchant l'Eucharistie*, 1676, in-12; *Défense de la doctrine de l'Eglise, touchant le culte des Saints*, 1677, in-12; *Explication du Cantique des cantiques*, 1689, in-12; *Théologie morale de l'Evangile*, 1691, in-12; *De la part que Dieu a dans la conduite des hommes*, inséré dans le tom. 2 du *Traité de la grâce générale*, de Nicole; *Théologie morale de saint Au-*

gustin, 1687, in-12 : ce dernier ouvrage fit du bruit, à cause d'une proposition sur la grâce, qui fut dénoncée à l'assemblée du clergé de France, dans un écrit intitulé *Morale relâchée des prétendus disciples de Port-Royal*, etc. Antoine Arnauld desavoua les principes de cette proposition dans deux lettres à M. Le Féron.

BOURDALOUE (Louis), né à Bourges en 1632, prit l'habit de jésuite en 1648. Ses heureuses dispositions pour l'éloquence engagèrent ses supérieurs à le faire passer de la province à la capitale. Les chaires de Paris retentirent de ses sermons. Son nom pénétra bientôt à la cour. Louis XIV ayant voulu l'entendre, il débuta par l'avent de 1670. Il prêcha avec tant de succès qu'on le redemanda pour le carême de 1672, 1674, 1675, 1680 et 1682, et pour les avants de 1684, 86, 89, 91 et 93. On l'appela *le Roi des prédicateurs et le Prédicateur des rois*. Louis XIV voulut l'entendre tous les deux ans, « aimant mieux ses redites, que les choses nouvelles » d'un autre. Ses succès furent les mêmes en province qu'à Paris et à la cour : à Montpellier, où le roi l'envoya après la révocation de l'édit de Nantes en 1686, pour faire goûter la religion catholique par ses sermons et ses exemples, il eut les suffrages des catholiques et des nouveaux convertis. Sur la fin de ses jours il abandonna la chaire et se voua aux assemblées de charité, aux prisons ; se faisant petit avec le peuple, autant qu'il était sublime avec les grands. Il avait un talent particulier pour assister et consoler les malades. On le vit souvent passer de la chaire au lit d'un moribond. Il mourut le 13 mai 1704, admiré de son siècle et respecté même des ennemis des jésuites. Sa conduite, dit un auteur estimé, était la meilleure réfutation des Lettres Provinciales. Le P. Bretonneau, son confrère, donna deux éditions de ses ouvrages, commencées en 1708 par Rigaud, directeur de l'imprimerie royale. La première, en 16 vol. in-8, est la meilleure et la plus recherchée des amateurs de la belle typographie ; la seconde est en 18 vol. in-12. C'est sur cette dernière qu'ont été faites les éditions de Lyon, de Rouen, Toulouse et Amsterdam. On en a donné une nouvelle, in-8, imprimée à Versailles, précédée d'une Notice sur Bourdaloue, et une plus récente, Besançon, Chalandre fils, 1846, 6 vol. in-8. On a encore, sur sa vie et ses vertus, une Notice par M^{me} de Pringy, Paris, 1705, in-4 ; une Lettre du président Lamoignon, qui l'avait beaucoup connu, et une autre du père Martineau, son confrère. Voici la distribution des éditions in-12 : *Avent*, 1 vol. ; *Carême*, 3 vol. ; *Dominicales*, 4 ; *Exhortations*, 2 ; *Mystères*, 2 ; *Panegyriques*, 2 ; *Retraite*, 1 ; *Pensées*, 3. Dans la 1^{re} édition in-8, les *Exhortations* et la *Retraite* ne font que 2 vol., et les *Pensées*, 2. Il n'y a peut-être pas d'ouvrage plus fort de choses que ces *Pensées* : on y trouve un fonds inépuisable de morale, de théologie, et de véritable philosophie, présenté avec une simplicité et une dignité de langage qui n'a point trouvé d'imitateurs. Son portrait qu'on voit dans les premières éditions de ses Sermons, n'a été tiré qu'après sa mort. On lit au bas ce passage du psaume 118 : *Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundear*, qui

exprime son ministère, ainsi que la manière dont il s'en acquitta. Il en soutint toujours la liberté, et n'en avilit jamais la dignité. Nulle considération ne fut capable d'altérer sa franchise et sa sincérité. Ses manières étaient simples, modestes et prévenantes : mais son âme était pleine de force et de vigueur. « Tantôt élevé, tantôt simple, (dit l'auteur » de la *Décadence des lettres et des mœurs*), toujours » noble et jamais familier, il se met à la portée de » l'esprit de tous les hommes : ses idées se déve- » loppent, se succèdent rapidement et avec netteté : » d'une vérité qu'il établit, naissent mille autres » vérités nouvelles qui se soutiennent, et se forti- » fient mutuellement : il s'abandonne à ces grands » mouvements qui surprennent, agitent, remuent » l'auditeur : concis, serré sans sécheresse, pro- » fond sans obscurité, il raisonne, il discute, il » prouve : comme c'est l'esprit qu'il veut subjuger, » il l'attaque, le combat, le suit dans tous les dé- » tours, saisit ses subtilités, détruit ses sophismes » et ses erreurs, le presse, le force enfin à se rendre » à l'évidence. Nourri de la lecture des Pères de » l'Eglise, on voit que son goût naturel, plus que » la nécessité, l'a porté à s'enrichir de leurs trésors : son éloquence est celle des Chrysostome, » des Augustin ; il en a l'âme, le génie, l'abon- » dance ; son style sévère n'a rien de recherché, » ni d'affecté ; il est nerveux et plein de force ; les » ornements, les fleurs, les grâces du langage s'y » trouvent placés naturellement. Bourdaloue, en » un mot, est de tous les orateurs sacrés le plus ac- » compli, et le créateur de l'éloquence de la chaire. » On l'a souvent mis en parallèle avec Massillon. L'un et l'autre sont très-éloquents, mais ils le sont d'une manière différente. Chacun peut, suivant son goût, donner la préférence à l'un ou à l'autre. Tous deux peuvent être regardés comme les plus parfaits modèles des prédicateurs. Bourdaloue est plus concis, plus serré ; il s'attache plus à convaincre. Il est plus logicien et plus théologien, mais il a quelque chose de grave et d'austère. Massillon, sans atténuer la sévérité de la morale évangélique, l'insinue avec plus d'art, sans négliger les raisonnements, et cherche surtout à parler au cœur. Il descend dans la conscience de ses auditeurs, leur dévoile les ressorts les plus secrets de leurs actions, et les confond par des peintures où chacun est étonné et honteux de se reconnaître. Beaucoup de gens, ceux surtout qui s'attachent à la force et à l'empire de la raison avant de se livrer à l'enthousiasme du sentiment, aiment mieux l'éloquence du Père Bourdaloue. Tout étant balancé de part et d'autre, la première place, dit l'abbé Trublet, demeure au Père Bourdaloue. « Ce qui plaît, ce que j'admire principale- » ment dans Bourdaloue (dit l'abbé Maury, dans les » *Réflexions sur l'Eloquence*, qu'on voit à la tête de » ses Discours), c'est qu'il se fait oublier lui-même, » c'est que dans un genre trop souvent livré à la » déclamation, il n'exagère jamais les devoirs du » christianisme, ne change point en préceptes les » plus simples conseils, que sa morale peut tou- » jours être réduite en pratique ; c'est la fécondité » inépuisable de ses plans, qui ne se ressemblent » jamais, et l'heureux talent de disposer ses raison-

» nements avec cet ordre dont parle Quintilien, » lorsqu'il compare le mérite d'un orateur à l'habileté d'un général qui commande une armée, » *velut imperatoria virtus*; c'est cette logique exacte » et pressante qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes; c'est l'art avec lequel il » fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret » précieux que je ne vois guère que dans ses Sermons, de convertir les détails des mœurs en » preuves de son sujet, c'est cette abondance de » génie qui ne laisse rien à imaginer au-delà de » chacun de ses Discours, quoiqu'il en ait composé » au moins deux, souvent trois, quelquefois même » quatre sur la même matière, et qu'on ne sache » après les avoir lus auquel de ces sermons donner » la préférence; c'est la simplicité d'un style nerveux et touchant, naturel et noble; la connaissance la plus profonde de la religion, l'usage admirable qu'il fait de l'Écriture et des Pères; enfin » je ne pense jamais à ce grand homme, sans me » dire à moi-même : Voilà donc jusqu'où le génie » peut s'élever quand il est soutenu par le travail. » Thomas (*Essai sur les Éloges*) ne donne à Bourdaloue que la seconde place dans l'art des panégyriques, il le place après Fléchier et Bossuet. Laharpe enfin donne la première place à Massillon, et reproche à l'abbé Maurý de ne pas rendre assez de justice à l'un des écrivains chez qui notre langue a le plus de richesse, de douceur et de charmes. « Je » regarde Massillon, dit-il, dans le genre de la prédication comme le premier des orateurs, car c'est » lui qui a le mieux atteint le but de ce genre d'éloquence, celui d'émouvoir les cœurs et de faire » aimer la morale évangélique. Comme prédicateur » il parle à l'âme, et comme écrivain, il nous » charme. » « J'ai pu, » ajoute-t-il ailleurs, en revenant sur le compte de Bourdaloue, dont il avait parlé trop légèrement en traitant de l'éloquence de son siècle, « ne mettre aucune comparaison entre eux sous des rapports purement littéraires; et » en effet, je ne pense pas que sous ce point de vue » Bourdaloue puisse la soutenir; mais je dois ici les » examiner comme chrétiens, puisque c'est pour des » chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. Il est deux points » où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis » que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. » Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction, portées chez lui seul à » un tel degré, qu'il ne me semble pas moins rare » et moins difficile de penser et de prouver comme » Bourdaloue, que de plaire et de toucher comme » Massillon. Bourdaloue est donc aussi une de ces » couronnes du grand siècle, qui n'appartiennent » qu'à lui; un de ces hommes privilégiés que la nature avait, chacun dans son genre, doués d'un » génie qu'on n'a pas égalé depuis. Son *Avent*, son » *Carême*, et particulièrement ses *Sermons sur les Mystères*, sont d'une supériorité de vues dont rien » n'approche, sont des chefs-d'œuvre de lumière et » d'instruction auxquels on ne peut rien comparer. » Comme il est profond dans la science de Dieu! » Qui jamais est entré aussi avant dans les mystères » du salut? Quel autre en a fait connaître comme » lui, la hauteur, la richesse et l'étendue? Nulle

» part le christianisme n'est plus grand aux yeux » de la raison que dans Bourdaloue. On pourrait dire de lui, en risquant d'allier deux termes » qui semblent s'exclure, qu'il est supérieur en profondeur comme Bossuet en élévation. Certes, ce » n'est pas un mérite vulgaire qu'un recueil de » Sermons qu'on peut appeler un cours complet de » religion, tel que, bien lu et bien médité, il peut » suffire pour en donner une connaissance parfaite. » C'est donc pour des chrétiens une des meilleures » lectures possibles; rien n'est plus attachant pour » le fond des choses; et la diction, sans les orner » beaucoup, du moins ne les dépare nullement. » Elle est toujours naturelle, claire et correcte; elle » est peu animée, mais sans vide, sans langueur, » et relevée quelquefois par des traits de force: » quelquefois aussi, mais rarement, elle approche » trop du familier. Quant à la solidité des preuves, » rien n'est plus irrésistible; il promet sans cesse » de démontrer, mais c'est qu'il est sûr de son fait, » car il tient toujours parole. Je ne serais pas surpris que, dans un pays comme l'Angleterre où » la prédication est toute en preuves, Bourdaloue » parût le premier des prédicateurs; et il le serait » partout, s'il avait les mouvements de Démosthène, » comme il en a les moyens de raisonnement. En » total, je croirais que Massillon vaut mieux pour » les gens du monde, et Bourdaloue pour les chrétiens. L'un attirera le mondain à la religion par » tout ce qu'elle a de douceurs et de charmes, » l'autre éclairera et affermira le chrétien dans sa » foi par ce qu'elle a de plus haut en conceptions et » de plus fort en appuis. »

* BOURDEILLE (Hélie de), cardinal, archevêque de Tours, cinquième fils d'Arnaud, baron de Bourdeille en Périgord, et sénéchal de cette province, et de Jeanne de Chamberlhac, naquit au château de Bourdeille vers l'an 1410. Il embrassa l'état ecclésiastique, entra de bonne heure dans l'ordre de saint François, où il professa la théologie, et se livra à la prédication. L'évêché de Périgueux étant venu à vaquer dans le mois de septembre 1437, par la mort de Bérenger d'Arpajon, il fut élu par le chapitre, et obtint ses bulles du pape Eugène IV, dès le mois de novembre de la même année. Hélie de Bourdeille fit, durant le cours de son épiscopat, de grandes libéralités à son église, et de larges aumônes à ses diocésains; mais, malgré son exemple et ses soins, la corruption de ce siècle lui parut exiger de mettre la ville de Périgueux en interdit. Un ordre de Charles VII, donné à Chinon le 7 mai 1446, le fit lever. Député aux états de Tours, le mérite et le nom de Bourdeille l'élevèrent au siège archiepiscopal de cette ville; il prêta serment entre les mains de Louis XI, le 23 décembre 1468. Ce monarque le nomma, en 1473, le premier des commissaires chargés du procès de l'abbé de Saint-Jean-d'Angely, à l'occasion de la mort du duc de Guyenne. Dans la suite, il intercédait auprès de Louis XI mourant en faveur du cardinal Balue et de quelques autres prisonniers. Il entreprit, vers 1482, le voyage de Rome. Il y reçut un accueil distingué, et il en rend compte lui-même à son neveu, le seigneur de Bourdeille, dans une lettre écrite en patois

périgourdin, et signée *F. H. archevêque de Tors indine*. Enfin, créé cardinal-prêtre sous le titre de Sainte-Luce, le 15 novembre 1483, il survécut peu à cette dignité, étant mort dans son diocèse le 15 juillet de l'année suivante. La sainteté de sa vie donna lieu à une enquête ordonnée par le pape; mais la canonisation n'eut pas lieu. Le cardinal de Bourdeille a laissé plusieurs écrits, dont les principaux sont : *Opus pro pragmatica sanctionis abrogatione*, Rome, 1486, in-4, réimprimé à Toulouse en 1518. Il est question dans cet ouvrage du concordat qui fut fait, en 1472, entre Louis XI et Sixte IV : il est peu connu, et fut mal observé; *Defensorium concordatorum*, Paris, 1520, in-4, plusieurs fois réimprimé avec les Concordats de Léon X et de François I^{er}; un Traité latin sur la *Pucelle d'Orléans*, qui se trouve manuscrit à la fin du procès de justification de cette héroïne, etc.

BOURDEILLES (Pierre de), connu sous le nom de *Brantôme*, dont il était abbé, joignit à ce titre ceux de seigneur et baron de Richemont, de chevalier de l'ordre, de gentilhomme de la chambre des rois Charles IX et Henri III, et de chambellan du duc d'Alençon. Il avait eu dessein de se faire chevalier de Malte, dans un voyage qu'il fit en cette île au temps du siège, l'an 1563. Il revint en France, où on l'amusa par de vaines espérances; mais il ne reçut d'autre fortune, dit-il, que d'être bien venu des rois ses maîtres, des grands seigneurs, des princes, d'autres rois, des reines, des princesses. Il mourut en 1614, à 87 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 10 et en 15 vol. in-12 : 4 des capitaines français, 2 des capitaines étrangers, 2 des femmes galantes, 1 des femmes illustres, 1 des duels. Ils sont nécessaires à ceux qui veulent savoir l'histoire secrète de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. L'homme y est encore plus représenté que le prince. Le plaisir de voir ces rois dans leur particulier et hors du théâtre, joint à la naïveté du style de Brantôme, rend la lecture de ses *Mémoires* fort agréable, quoique plusieurs de ses anecdotes paraissent hasardées, que les faits publics qu'il raconte soient souvent défigurés par des contes populaires, et que le portrait de la même personne présente quelquefois des contradictions. Il rapporte des discours et des faits absolument opposés au caractère et à l'histoire de ceux auxquels il les attribue. Les écrivains protestants du dernier siècle ne lui rendent pas justice, lorsqu'ils le traitent de controversiste passionné, que la prévention aveugle. Ils savent bien se prévaloir de son témoignage lorsqu'il leur est favorable. D'ailleurs Brantôme ne paraît pas prendre un intérêt assez vif aux avantages de la religion qu'il professait, ni à la gloire des princes lorrains, pour être soupçonné d'avoir altéré des faits dont il a été témoin. Il est vrai qu'il a gémi, comme tous les bons citoyens, sur les malheurs de la France durant les guerres suscitées par les sectaires, et qu'il les a quelquefois bien peints; mais il n'en a rien dit qui ne soit conforme à ce qu'en rapportent tous les historiens du temps. Ses *Mémoires*, avec la Vie de l'auteur et quelques *Opuscules*, ont été réimprimés en 1787, sous le titre d'*Œuvres de Brantôme*, Paris, 8 vol. in-8; et depuis pour faire suite à la collection

des *Mémoires sur l'histoire de France*, publiés par MM. Petitos et Moutmerqué.

BOURDEILLES (Claude de), petit-neveu du précédent, comte de Montrésor, attaché à Gaston d'Orléans dans sa faveur et dans ses disgrâces, perdit plusieurs fois sa liberté pour servir ce prince. Ennuyé du tumulte et des tracasseries de la cour, il prit le parti de goûter les douceurs d'une vie privée. Il mourut à Paris en 1663. Il a laissé des *Mémoires*, connus sous le nom de *Montrésor*, 2 vol. in-12, qui sont curieux. Il y a plusieurs pièces sur l'histoire de son temps. Montrésor ne craint point de raconter les projets formés par lui contre la vie du cardinal de Richelieu.

BOURDELOT (Jean), maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, savant dans les langues et la jurisprudence, auteur de *Notes* sur Lucien, sur Héliodore et sur Pétrone, mourut en 1638. Ses *Commentaires* sont estimés des savants, mais assez peu consultés.

BOURDELOT (l'abbé, dont le vrai nom était Pierre Micron), neveu du précédent, et fils d'un chirurgien de Sens retiré à Genève, naquit dans cette ville en 1610. Il s'appliqua à la médecine, et fut médecin du grand Condé. Christine, reine de Suède, l'appela en 1634 auprès d'elle, et obtint ensuite pour lui l'abbaye de Massay. Il mourut à Paris en 1685. Un valet inconsidéré mit un morceau d'opium dans un purgatif qu'on devait lui donner : ce poison le jeta dans un assoupissement. On voulut l'éveiller, on le brûla, la gangrène se mit à sa plaie, et il en mourut. On a de lui plusieurs traités : *De la vipère*, 1634, in-12; *Du mont Etna*, etc. Le pape lui avait permis d'exercer la médecine gratuitement. Il laissa en manuscrit un *Catalogue* de livres de médecine avec des notices sur les vies des auteurs et la critique de leurs ouvrages.

BOURDIGNE (Charles de), prêtre, natif d'Angers, y vivait en 1531. Il est auteur de la *Légende de Pierre Faifeu*, en vers, Angers, 1532, in-4; Paris, 1723, in-12. C'est un récit de toutes les espiègleries que Faifeu, écolier d'Angers, jeune débauché, met en usage pour parvenir à ses fins. Cet ouvrage, divisé en 49 chapitres, est fait avec esprit. — Charles avait un frère (Jean de Bourdigne) chanoine d'Angers, mort en 1533, dont on a l'*Histoire d'Anjou et du Maine*, Angers, 1529, in-fol., dans laquelle il y a bien des fables.

BOURDIN (Maurice), antipape en 1118, sous le nom de *Grégoire VIII*, était auparavant archevêque de Brague. Excommunié au concile de Reims l'an 1119, il se retira à Sutri. Calixte II envoya une armée commandée par un cardinal, pour former le siège de cette ville. Les habitants de Sutri, voyant battre leurs murailles pour un misérable antipape, le livrèrent aux soldats, qui l'amènèrent à Rome sur un chameau, à rebours, tenant en main la queue au lieu de bride, et couvert d'une peau de mouton toute sanglante, en guise de chappe d'écarlate. Bourdin mourut en prison à Sulmone, la même année 1122. Ses ordinations furent déclarées nulles au premier concile général de Latran, l'an 1123 : ce qu'il ne faut cependant entendre que relativement à l'exercice et aux fonctions légitimes

du sacerdoce et de l'épiscopat, et enfin au rang et aux honneurs attachés à ces dignités.

* BOURDIN (Jacques), seigneur de Vilaines, secrétaire d'état sous Henri II, François II et Charles IX, dressa les instructions sur les libertés de l'église gallicane, pour les députés français envoyés au concile de Trente. On les trouve dans le recueil des *Actes* de ce concile, Paris, 1634. Il fut ensuite employé aux négociations de Troyes pour la conclusion de la paix avec l'Angleterre, et mourut en 1567.

* BOURDIN (Nicolas), petit-fils du précédent, était gouverneur de Vitry-le-Français. Il mourut en 1676, laissant quelques écrits sur les mathématiques et l'astrologie, Paris, 1644, 1654, in-4.

BOURDOISE (Adrien), prêtre, natif du Perche, instituteur du séminaire de Saint-Nicolas du Char-donnet, à Paris, né en 1584, fut l'ami de saint Vincent de Paule, et mourut en odeur de sainteté en 1633, à 71 ans. Catéchismes, missions, conférences, il se portait à tout avec une égale vivacité. Les gens du monde lui ont quelquefois trouvé du ridicule ; mais les règles de l'usage et des bienséances reçues ne sont pas toujours celles de la charité et du zèle. Un écrivain protestant n'a pu s'empêcher de convenir que dans sa vie « on découvre un » homme d'une simplicité originale, d'une droiture » chrétienne, d'une piété édifiante, et en qui des » mœurs antiques et un fonds de probité tenaient » lieu d'études et de lumières. » La première édit. de sa *Vie*, qui parut en 1714, in-4, péchait par une trop grande exactitude de détails, quelquefois minutieux, qu'on a retranchés dans celle qui a paru en 1784, in-12, où l'on a cependant très-bien fait de conserver certains traits, peu importants en eux-mêmes, mais très-propres à donner une idée juste de ce zélé et respectable ecclésiastique. Telle est l'anecdote suivante : « Un jour madame la duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, vint entendre la messe à Saint-Nicolas ; ses officiers placèrent son carreau dans le sanctuaire : » M. Bourdoise le prit aussitôt et le porta hors du » chœur, en représentant d'une manière respectueuse à cette duchesse, que la nef était la place » des laïques. M. le cardinal de Richelieu qui le » sut, fut choqué de ce qu'on avait ainsi traité sa » nièce, et fit appeler le saint prêtre. M. Bourdoise » refusa d'abord d'y aller, en disant qu'il n'avait » point l'honneur d'être connu de son éminence, » et qu'assurément on le prenait pour un autre. » On l'avertit une seconde fois, et on lui envoya » même le carrosse dont il ne voulut pas se servir ; » il partit sur-le-champ à pied, et on le fit entrer » dans le moment même qu'il parut. Comme il saluait profondément son Eminence : *Est-ce donc vous*, lui dit-elle, *qui avez chassé ma nièce du chœur de votre église* ? — *Non, Monseigneur.* — *Ne vous appelez-vous pas BOURDOISE ?* — *Oui, Monseigneur.* — *Eh ! c'est vous-même qui lui avez fait cet affront ?* — *Pardonnez-moi, Monseigneur.* — *Et qui est-ce donc ?* — *C'est votre Eminence, ce sont tous les prélats assemblés en concile, qui ont défendu aux laïques, et surtout aux femmes, d'entrer dans le chœur, afin que les ecclésiastiques y*

» pussent faire librement leurs fonctions. Ce grand » ministre fut surpris de cette réponse, quoiqu'il » n'en parût pas fort content ; mais madame la » duchesse d'Aiguillon profita de l'avis du serviteur de Dieu, et elle lui en sut si bon gré, qu'elle » vint plus souvent à Saint-Nicolas : pendant sa vie, » elle ne cessa de répandre ses bienfaits sur le séminaire, et elle ne l'oublia pas dans son testament. »

BOURDON (Sébastien), peintre et graveur, naquit à Montpellier en 1616. Son père, peintre sur verre, fut son premier maître. Après avoir servi quelque temps, il voyagea en Italie, et y saisit la manière de Claude le Lorrain, de Caravage et du Bamboche, prenant toutes les formes avec une facilité égale. De retour en France, à l'âge de 27 ans, il se fit un nom célèbre par son tableau du *Martyre de saint Pierre*, qu'on voit à Notre-Dame de Paris. Il entreprit ensuite le voyage de Suède. Il y fut bien accueilli par Christine ; mais bientôt après, entraîné par son inquiétude et son inconstance, il revint dans son pays ; il y fit plusieurs tableaux, dans lesquels on remarque une imagination fougueuse et bouillante, une touche légère, un coloris, un goût extraordinaire et quelquefois bizarre. Son pinceau était peu correct, mais facile. Il paria qu'il *peindrait, dans un jour, douze têtes d'après nature, de grandeur naturelle*, et il gagna son pari : ces têtes ne sont pas les moindres de ses ouvrages. Il finissait peu, mais le feu et la liberté qu'il mettait dans tous ses tableaux font plus rechercher ses productions les moins finies, que les chefs-d'œuvre d'un peintre d'un génie médiocre. Il réussissait dans tous les genres, surtout dans le paysage. Ses tableaux ornent plusieurs églises de Paris, et différentes maisons particulières. Ce maître travaillait pour Louis XIV, dans l'appartement des Tuileries, lorsque la mort l'enleva en 1662. Il était directeur de l'académie de peinture, où sa mémoire a été longtemps chère, autant par ses talents que par ses mœurs. On remarque parmi ses tableaux, le *Martyre de saint Pierre*, le *supplée de saint Gervais et saint Protas*, son *Portrait*, le *Repos de la sainte Famille*, *Jésus bénissant ses disciples*, une *Descente de croix*, etc.

BOURDON (Amé), fils d'un ingénieur du roi d'Espagne, naquit à Cambrai en 1638 et mourut dans cette ville en 1706. A l'âge de 36 ans, et père de 12 enfants vivants, il se détermina à prendre ses degrés en médecine dans l'université de Douai, en 1673. Il fit paraître, en 1678, pour l'instruction d'un fils qu'il destinait à cette profession, ses *Tables anatomiques* in-fol., avec sa *Description anatomique du corps humain*, in-12, qui a été souvent réimprimée, parce que c'était alors un des ouvrages les plus parfaits dans ce genre.

* BOURDON DE SIGRAIS (Claude-Guillaume), chevalier de Saint-Louis, membre de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, né en Franche-Comté en 1715, mort à Paris en 1791, suivit d'abord la carrière des armes, qu'il quitta pour se livrer uniquement aux lettres. On a de lui : *Histoire des rats, pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis, 1738, in-8, avec fig., réimprimée en 1787 dans le tome 11

de la collection des *Œuvres badines du comte de Caylus* : c'est une production de la jeunesse de l'auteur. *L'Histoire des chats*, de Moncrif, lui avait fourni l'idée de cette plaisanterie ingénieuse ; *Institutions militaires de Végèce*, trad. en français, Paris, Prault, 1749, in-12 ; Amsterdam, 1744, in-12 ; Paris, 1759, in-12, fig. ; cette traduction est estimée ; *Considérations sur l'esprit militaire des Gaulois, pour servir d'éclaircissement préliminaire aux mêmes recherches sur les Français, et d'introduction à l'histoire de France*, 1774, in-12 ; *Considérations sur l'esprit militaire des Germains, depuis l'an de Rome 640 jusqu'en 176 de l'ère vulgaire*, Paris, 1781, in-12 ; *Considérations sur l'esprit militaire des Francs et des Français, depuis le commencement du règne de Clovis, en 482, jusqu'à la fin de celui de Henri IV, en 1610*, Paris, 1786, in-12. Ces trois vol. forment le recueil des dissertations lues par l'auteur à l'académie des inscriptions et belles-lettres : elles sont curieuses et intéressantes ; *Dialogue sur les orateurs, traduit en français*, Paris, 1782, in-12. Bourdon pense que cet ouvrage doit être attribué à Tacite. Il a su profiter des traductions de ses prédécesseurs pour en donner une plus fidèle et plus élégante, mais elle a été surpassée à son tour par celles des nouveaux traducteurs de Tacite.

* BOURDON (François-Louis), surnommé de l'Oise, du nom de son département, fils d'un cultivateur des environs de Compiègne, suivit le barreau et devint procureur au parlement de Paris. Les principes de la révolution exaltèrent son imagination ardente, et il en suivit le parti avec un véritable emportement. Au 10 août 1792, il fut un des chefs de la terrible insurrection qui ensanglanta les Tuileries. Député à la Convention, il y montra les opinions les plus violentes, qu'il soutenait en provoquant ses collègues en duel, et fut toujours à la tête de ceux qui proposaient les mesures les plus incendiaires. Il vota la mort du roi, et contribua beaucoup aux révolutions du 31 mai 1793 et du 27 juillet 1794. Ayant été chargé de surveiller les opérations de l'armée de l'ouest, il destitua le général Rossignol et eut à ce sujet quelques contestations avec Robespierre, qu'il poursuivit avec ardeur et à la perte duquel il contribua puissamment. Depuis ce moment, il se montra aussi forcené réacteur qu'il avait été ardent révolutionnaire ; mais toujours guidé par ses passions, sa conduite devint incertaine et ses actions sans cesse contradictoires les unes avec les autres. On le vit solliciter tout à la fois le rapport de la loi qui éloignait les nobles de Paris, et accuser de perfidie la proposition de supprimer les comités révolutionnaires. Il ne cessa, jusqu'à la fin de l'assemblée, de provoquer une foule de lois de circonstances, qui toutes portaient le cachet de l'irrégularité de ses idées. Après la révolution de 1793, il poursuivit plusieurs députés montagnards, autrefois ses complices, et coopéra à leur perte ; mais il fut à son tour la victime du parti directorial : à la suite de la journée du 18 fructidor, il fut déporté à Cayenne, et mourut à Sinnamary, quelques jours après son arrivée, laissant entrevoir les remords qui doivent remplir l'âme d'un régicide. « Messieurs, disait-il

» à ses compagnons d'infortune, en quelque lieu » de la terre que vous vous trouviez, on vous plaindra, vous aurez des consolateurs ; mais Bourdon » de l'Oise.....! »

* BOURDON DE LA CROSNIERE (Léonard-Jean-Joseph), né à Orléans, fils d'un premier commis des finances, tenait à Paris une maison d'éducation qui jouissait de quelque réputation ; il figura dès le 14 juillet 1789, dans les troubles révolutionnaires. Il obtint de l'assemblée constituante l'autorisation de loger chez lui le centenaire du Mont-Jura, qu'il faisait servir par ses élèves, pour les accoutumer, disait-il, à honorer la vieillesse. Député à la Convention, en 1792, il fut dans les premiers jours de septembre envoyé à Orléans par la commune de Paris, pour assurer la translation des prisonniers de la haute cour. Ces malheureux furent, comme l'on sait, massacrés à Versailles ; et l'on croit qu'il ne fut point étranger à cet horrible attentat. Il demanda que pendant l'instruction du procès de Louis XVI, il ne lui fût pas permis de communiquer avec sa famille, et vota ensuite la mort de ce prince sans appel, en hâtant de ses vœux barbares l'exécution du jugement. Traversant Orléans, le 16 mars 1793, il fit traduire au tribunal révolutionnaire tous les citoyens qui montaient la garde le soir de cette journée, sous prétexte qu'un factionnaire avec lequel, à la suite d'une orgie, il s'était pris de querelle, avait voulu le percer de sa bayonnette, et tous furent condamnés. Le 8 août suivant, Bourdon, élu secrétaire de la Convention, proposa la formation d'une armée révolutionnaire dans chaque département. En janvier 1794, Robespierre l'ayant signalé comme un ami d'Hébert qui venait d'être condamné, Bourdon craignant d'être enveloppé dans quelques nouvelles conspirations, se réunit à ceux de ses collègues qui songeaient à le renverser. Adjoint à Barras dans la journée du 9 thermidor, il marcha contre la maison commune, et s'empara de Robespierre qui s'y était réfugié avec les chefs de son parti. Bientôt après, il fit décréter la translation du corps de Marat au Panthéon, et dirigea lui-même cette odieuse cérémonie. Arrêté comme complice de la conspiration qui éclata le 12 germinal an 3 (1^{er} avril 1795), il fut conduit au château de Ham, mais l'amnistie du 25 octobre lui rendit la liberté. Bourdon fit partie du conseil des Cinq-cents, où Boissy d'Anglas le traita d'assassin révolutionnaire, et devint agent du Directoire à Hambourg, d'où il fit sortir les émigrés. Il avait fondé, en 1793, l'école des Elèves de la Patrie, et il dirigeait encore une école primaire à Paris, lorsqu'il y mourut en 1805. On a de lui : *Mémoire sur l'instruction et l'éducation nationale*, 1789, in-8 ; *Recueil des actions civiques des républicains français*, 4 numéros, 1794, in-8, en société avec Moline et Valcourt ; *Le tombeau des imposteurs, ou l'inauguration du temple de la Vérité, sans culottide dramatique*, 1794, in-8.

* BOURDON DE VATRY (Marc-Antoine), frère du précédent, était né au mois de novembre 1761. Son père, premier commis des finances, fut destitué par l'abbé Terray, et enfermé quelque temps à la Bastille pour avoir publié, sans permission, un projet de réforme, et avoir refusé d'en nommer

l'imprimeur. Après avoir fait de bonnes études au collège d'Harcourt, il entra dans l'administration des finances, qu'il quitta pour celle de la marine. Attaché à M. de Grasse en qualité de secrétaire, il s'embarqua sur le vaisseau *La Ville de Paris*, et assista au mémorable combat du 12 avril 1782. A la révolution, employé au ministère de la marine, il fut nommé en 1793 chef du bureau des colonies. Agent maritime à Anvers en 1798, il poussa avec activité les immenses travaux entrepris pour conserver cette précieuse conquête. Sieyès ayant passé par Anvers à son retour de Berlin, conçut une si haute opinion de sa capacité, qu'il le fit nommer ministre de la marine et des colonies, en remplacement de Bruix. De concert avec Bernadotte, alors ministre de la guerre, il parvint à ravitailler l'armée des Alpes, et prépara le plan d'une descente en Angleterre. Mais des vents contraires et quelques mouvements insurrectionnels qui se manifestèrent dans l'Ouest, arrêtaient l'entreprise. L'amiral Bruix et l'amiral espagnol Massaredo furent appelés à Paris, et ce fut devant eux que le projet de descente fut présenté au Directoire. On hésitait, on discutait, lorsque Bonaparte revint d'Egypte, et fit la révolution du 18 brumaire. Devenu premier consul, il refusa la démission que Bourdon lui offrait; mais traita d'expédition de luxe le projet de descente. La résistance que Bourdon lui opposa dans cette circonstance et dans quelques autres, indisposa le premier consul, qui finit par le remplacer. Il fut renvoyé à Anvers avec le titre de *commissaire ordonnateur pour les mers du Nord*. Après avoir travaillé pendant huit mois, avec succès, à relever le commerce de l'Escaut, il fut destitué sans connaître les causes de sa disgrâce, et envoyé quelque temps après à Lorient, d'où il passa à la préfecture maritime du Havre. C'était le moment où se préparait l'expédition de Saint-Domingue. Bourdon en prévint les suites et osa les annoncer. Puni de sa franchise par la suppression de sa place, il passa successivement à la préfecture de Vaucluse, puis à celle de Maine-et-Loire, et dans ces deux départements donna des preuves de sa capacité, par les utiles travaux qu'il y fit exécuter. Il en avait entrepris d'autres non moins importants, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Gènes, qui lui fut redevable d'un grand nombre de nouveaux établissements, et dont les habitants lui témoignèrent leur reconnaissance en lui offrant son buste en marbre. Rentré en France en 1814, Malouet, ministre de la marine, lui confia la direction du personnel, avec le titre honorifique d'*intendant des armées navales*. Au retour de Bonaparte, il fut envoyé en qualité de commissaire dans la septième division, et nommé préfet de l'Isère. A la seconde restauration, il disparut de la scène politique, et mourut à Paris, le 22 avril 1828. A un esprit cultivé et à des formes pleines d'urbanité, Bourdon de Vatry joignait une aptitude remarquable pour les affaires. Décoré de la croix de la légion d'honneur en 1804, il fut nommé officier en 1812, et chevalier de Saint-Louis en 1824. Il avait reçu, en 1809, le titre de baron.

* BOURDON (Louis-Gabriel), secrétaire-interprète aux affaires étrangères, et auteur de quelques ou-

vrages en vers, né à Versailles en 1741, y mourut en 1795. On a de lui : *Les Mânes de Flore*, éloges sur la mort de sa femme, 1773, in-12; *Les enfants du pauvre diable*, ou *Mes échantillons*, 1768, in-18; c'est un recueil de pièces fugitives; *Lettre en vers à Emma*, 1784, in-8; *Voyage d'Amérique*, dialogue en vers, 1786, in-12; *Chansons, poésies et comédies de société*.

BOURDONNAIS (Bernard-François MAMÉ de la), né à Saint-Malo en 1699, fut à la fois négociant et guerrier (1). Chargé de bonne heure des affaires de la compagnie des Indes, il lui fut utile dans plus d'un voyage qu'il entreprit pour favoriser les intérêts de cette compagnie, et pour augmenter sa propre fortune. Le roi le nomma gouverneur-général des îles de France et de Bourbon, et elles devinrent florissantes sous son administration. C'était dans le temps de la guerre malheureuse de 1741. Les Anglais dominaient dans l'Inde. Une escadre anglaise croisait dans les mers, gênait le commerce des Français et faisait beaucoup de prises. La Bourdonnais prend la résolution d'armer une petite flotte. Il sort de l'île de Bourbon avec 9 vaisseaux de guerre, attaque l'escadre ennemie, la disperse, et va mettre le siège devant Madras. Cette ville capitula en septembre 1746, et les vaincus se rachetèrent pour environ 9 millions. Les richesses que la Bourdonnais avait acquises ayant excité l'envie, on peignit le vainqueur de Madras comme un prévaricateur qui avait exigé une rançon trop faible, et qui s'était laissé corrompre par des présents. Les directeurs de la compagnie des Indes, et plusieurs actionnaires, portèrent leurs plaintes au ministère; et la Bourdonnais, en arrivant en France, fut enfermé à la Bastille. Son procès dura 3 ans et demi. Enfin les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges, le déclarèrent innocent. Il fut remis en liberté, et rétabli dans tous ses honneurs. Il mourut bientôt après, en 1755, d'une maladie cruelle, que le chagrin et sa longue détention lui avait causée. C'était un homme comparable à Duguai-Trouin, et aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine. Il avait d'ailleurs beaucoup d'esprit. Un des directeurs de la compagnie des Indes lui demandant un jour, comment il s'y était pris pour faire bien mieux ses affaires que celles de la compagnie, « C'est, répondit-il, parce que j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous regardait, et que je n'ai consulté que moi-même dans ce qui concernait mes intérêts. »

BOURDOT DE RICHEBOURG (Charles-Antoine), avocat à Paris en 1689, mourut dans cette ville le 11 décembre 1755. Il a donné un *Coutumier général*, avec des notes, Paris, 1724, 8 vol. in-fol. (2) C'était un homme qui, a beaucoup de littérature, joignait un grand fonds de religion.

BOURG (Anne du), de Riom, conseiller-clerc au parlement de Paris, se fit connaître par un atta-

(1) Mahé de la Bourdonnais était capitaine de frégate et chevalier des ordres militaires de Saint-Louis et du Christ. Cette dernière décoration lui fut donnée par le roi de Portugal, pour avoir sauvé d'une perte certaine deux vaisseaux de guerre portugais. Il servit même quelque temps ce prince qui lui avait conféré le grade de capitaine de vaisseau.

(2) Ces 8 tomes sont ordinairement reliés en 4 vol.

chement fanatique à la religion de Calvin. Ayant parlé avec une espèce de fureur pour les partisans de cette doctrine dans une assemblée du parlement, Henri II le fit arrêter. On lui fit son procès; il fut déclaré hérétique, dégradé de l'ordre de prêtrise, pendu et brûlé en Grève en 1559, à 38 ans. On le soupçonna d'avoir eu part à l'assassinat du président Minart, un de ses juges : ce meurtre hâta son supplice et celui de plusieurs calvinistes. Ces sectaires s'en vengèrent par la conspiration d'Amboise et les guerres qui la suivirent. Du Bourg était un des plus dangereux émissaires du calvinisme, dont il aurait propagé les erreurs, s'il l'avait pu, sur les ruines de la religion et de l'état. On voit par là combien les protestants se sont donné de ridicule, en mettant au nombre des martyrs un fanatique opiniâtre et séditieux.

BOURG (Eléonor-Marie du MAINE, comte du), né en 1635, servit avec distinction sous Louis XIV, commanda en chef l'armée du Rhin en 1709, gagna la bataille de Rinnetsheim sur les troupes impériales, fut fait maréchal de France en 1724, et mourut en 1739.

BOURG. Voy. **DUBOURG**.

* **BOURGEAT** (Louis-Alexandre-Marguerite), né à Grenoble en 1787, s'y fit recevoir avocat en 1809. Mais la faiblesse de sa santé et son goût pour les lettres le déterminèrent à quitter le barreau. Il vint à Paris en 1812, et y travailla à divers ouvrages et recueils périodiques, entre autres à la Biographie universelle, au Mercure de France et au Magasin encyclopédique. Il remporta, à la fin de 1813, le prix proposé par la société des sciences et arts de Grenoble, pour la meilleure *Histoire des Allobroges et des Voconces, prouvée par les monuments et les auteurs*. Bourgeat avait entrepris de traduire l'*Essai historique sur les Scaldes*, ou anciens poètes Scandinaves, ouvrage italien par Grabert Hemsö, et commencé une *Histoire de la guerre contre les albigeois*, lorsqu'il fut surpris par la mort en 1814, à l'âge de 27 ans.

BOURGELAT (Claude), directeur et inspecteur-général des écoles vétérinaires en France, qui lui doivent leur institution, mourut le 3 janvier 1779, dans un âge avancé, après avoir dirigé ces écoles par lui-même et par ses ouvrages, tels que : *Éléments d'hippiatrique*, 1750, 3 vol. in-8; *Le nouveau Newcastle, ou Traité de cavalerie*, 1747, in-12; *Matière médicale raisonnée, à l'usage des écoles vétérinaires*, 1774, in-8; *Traité de la conformation extérieure du cheval, de sa beauté et de ses défauts, du choix des chevaux et des haras*, Paris, 1769, in-8; *Essai sur la ferrure*, in-8.

BOURGEOIS (Louis). Voy. **BURGENSES**.

BOURGEOIS (Louis le), abbé de Chante-Merle, né à Heauville au diocèse de Coutances, mort doyen de l'église d'Avranches en 1680, consacra sa verve poétique à des sujets chrétiens. On a de lui *Le Catéchisme en forme de cantiques*, à l'usage du Dauphin, 1669 et 1684; *L'Histoire des Mystères de J.-C. et de la Vierge*; *Les Psaumes pénitentiels*. La poésie de ces trois ouvrages est facile, mais faible et sans images.

* **BOURGEOIS** (Louise), dite **BOURSIER**, accou-

cheuse distinguée dans le *xvii^e* siècle, assista, dans toutes ses couches, Marie de Médicis, femme de Henri IV. On a d'elle un ouvrage, où se trouvent des croyances ridicules, et quelques prétendus secrets, avec de bonnes observations et des faits pratiques. Il est intitulé : *Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés*, Paris, 1609, 1626, in-12; 1642, liv. 1^{re} et 2^e; 1644, liv. 3^e, in-8; traduit en latin, Oppenheim, 1619, in-4; en allemand, Francfort, 1628, in-4; en hollandais, Delft, 1658, in-8; *Récit véritable de la naissance des messeigneurs et dames les enfants de France*, Paris, 1625, in-12. On a encore, sous le nom de Louise Bourgeois, *Apologie contre les rapports des médecins*, Paris, 1627, in-8; *Secrets*, 1635, in-8.

* **BOURGEOIS** (Antoine), né dans le diocèse d'Amiens, devint curé de Saint-Germain et principal du collège de Crespy, en Valois. Il fut un des premiers à mettre en pratique le système des versions interlinéaires, recommandé par Dumarsais. On a de lui : *P. Virgili Maronis opera, ordine perpetuo, interpretationibus gallicis, annotationibus et dictionariis illustrata*, Senlis et Paris, 1755, 2 vol. in-8.

* **BOURGEOIS** de Chastenot, avocat au parlement, exerça pendant quelque temps les fonctions de censeur royal, et publia au commencement du *xviii^e* siècle les ouvrages suivants : *Les intérêts des princes d'Allemagne*, traduits du latin de Joachim de Transée (B. P. de Chernitz), Freistadt, 1712, 2 vol. in-12; *Histoire du concile de Constance, où l'on fait voir combien la France a contribué à l'extinction du schisme*, Paris, 1718, in-4; une édition de l'*Histoire du monde* de Chevreau, 1717, en 8 vol. in-12, avec des additions considérables, faussement attribuée à l'abbé de Vertot, par les libraires de Hollande qui ont imprimé cet ouvrage; une édition de l'*Histoire de l'empire*, par Heiss, à laquelle il a ajouté une continuation.

* **BOURGEOIS** (François), jésuite, né en Lorraine, fut d'abord professeur de théologie à Pont-à-Mousson, et passa ensuite comme missionnaire à la Chine où il arriva le 13 août 1671, et où il devint supérieur de la résidence des jésuites français à Pékin. Il s'occupa avec zèle de la direction des chrétiens de cette capitale et des provinces circonvoisines. On a de lui un grand nombre de lettres répandues dans les recueils des *Lettres édifiantes*, et dans les *Mémoires sur l'Histoire, les arts et les mœurs des Chinois*. On ignore l'époque de sa mort.

* **BOURGEOIS**, né à La Rochelle, exerça quelque temps les fonctions d'avocat à Poitiers. Vers 1755 il partit pour St.-Domingue, et devint secrétaire de la chambre d'agriculture du Cap-Français. Il est mort vers 1780 doyen de l'académie de La Rochelle. On a de lui : *Christophe Colomb, ou l'Amérique découverte*, poème en 24 chants, Paris, 1775, 2 vol. in-8. Les notes renferment des détails utiles et d'autant plus sûrs que l'auteur a vu la plupart des choses qu'il décrit; *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers en qualité de propriétaire ou de simple administrateur*,

1778, in-8; *Voyages intéressants dans différentes colonies françaises et espagnoles*, etc., Paris, 1788; ouvrage posthume; il forme le tome X, la *Collection abrégée des voyages faits autour du monde*, publiée par Béranger. Bourgeois s'occupait beaucoup de recherches sur les antiquités. On les trouve consignées dans le journal de Verdun, 1739 et 1743, dans les mémoires de Trévoux et dans ceux de l'académie de La Rochelle.

* BOURGEOIS (Charles-Guillaume-Alexandre), peintre physicien, né à Amiens, en 1739, après avoir étudié la gravure sous le fameux Georges Wille, se livra avec succès à la miniature. Appliquant à la peinture ses connaissances en chimie, il s'attacha à découvrir des couleurs plus belles et plus fixes, et il y réussit. On lui doit un bleu extrait du cobalt, des laques et un carmin tirés de la garance, qui sont employés aujourd'hui par tous les bons coloristes. Bourgeois fit aussi sur la lumière et les rayons colorés, de curieuses expériences, dont il a rendu compte dans deux *Mémoires*: l'un sur les lois que suivent, dans leurs combinaisons, les couleurs produites par la réfraction de la lumière, et l'autre sur les couleurs de l'iris causées par la seule réflexion de la lumière, avec l'exposition des bases de diverses doctrines. Ces mémoires, dans lesquels l'auteur réfute les systèmes de Gauthier et de Marat, et surtout les idées de Newton, furent présentés à l'institut, en 1812. Bourgeois reproduisit ses idées dans un ouvrage plus méthodique qu'il publia sous le titre de : *Manuel d'optique expérimentale, à l'usage des artistes et des physiciens*, Paris, 1821, d'abord en 1 vol., puis en 2 vol. in-12, avec fig. coloriées. L'auteur travaillait à un nouvel ouvrage, sur le même sujet, lorsqu'il mourut à la suite d'une longue maladie de poitrine, le 7 mai 1832.

BOURG-FONTAINE. Voy. FILLEAU.

BOURGOGNE (le duc de). Voy. LOUIS.

BOURGOIN (Marie-Thérèse-Etiennette), actrice du théâtre français, née à Paris en 1781 de parents pauvres, fut destinée de bonne heure au théâtre et présentée à la célèbre tragédienne Dumesnil qui, charmée de ses dispositions, la prit en amitié et déclara qu'elle voulait en faire son élève. A peine âgée de 18 ans, elle débuta avec succès à la comédie française, mais ce fut seulement après son second début en 1801 qu'elle fut définitivement reçue. La manière dont elle joua les rôles de Mélanie, dans le drame de Laharpe, et d'Agnès dans l'*Ecole des femmes*, lui valut les applaudissements du public. Appelée en Russie en 1809, elle revint en France avec de nombreux témoignages de la munificence de l'empereur Alexandre. Arrivée à l'âge où les acteurs qui ont un vrai talent sont ordinairement chefs d'emploi, elle se vit avec découragement dans l'obligation de doubler pour longtemps encore une comédienne qui lui était supérieure, et prit en 1829 le parti de la retraite. Atteinte d'une maladie cruelle, elle y succomba le 11 août 1833, après avoir reçu les secours que la religion dispense à ceux qui viennent sincèrement à elle.

BOURGOING (Edmond), prieur des jacobins de Paris pendant la ligue, pris à l'assaut d'un des faubourgs de cette ville, armé en soldat, fut conduit à

Tours en 1589. Convaincu d'avoir été, dans ses sermons, le panégyriste de son confrère Jacques Clément, il fut tiré à quatre chevaux en 1590.

BOURGOING (François), 3^e général de l'Oratoire, successeur du Père Condren, naquit à Paris en 1585, et mourut en 1662. Il publia les *ouvrages du cardinal de Bérulle*, Paris, 1642, in-8, dont il avait été un des coopérateurs, avec un abrégé de la *Vie de ce grand homme*, et quelques autres écrits ascétiques de sa composition. Bossuet prononça son oraison funèbre.—Il ne faut pas le confondre avec un autre François Bourgoing dit d'Agnon, d'abord chanoine, ensuite protestant, qui a donné une *Histoire ecclésiastique, recueillie principalement des Docteurs de Magdebourg*, Genève, 1653-1655, 2 vol. in-fol. Quand on connaît les *Centuriateurs de Magdebourg* qui lui ont servi de modèle, l'on juge facilement du mérite de l'ouvrage; aussi n'a-t-il pas fait fortune.

* BOURGOING (Jean-François, baron de), né à Nevers en 1748, fit ses premières études à l'école militaire de Paris, et s'y livra avec ardeur à l'étude des langues et notamment de la langue allemande. Envoyé à Strasbourg par le gouvernement, il y étudia le droit public sous le célèbre professeur Kugler. Trois ans après il entra, en qualité d'officier, dans le régiment d'Auvergne, et on le nomma successivement secrétaire de légation et chargé d'affaires à Ratisbonne; en 1777 il remplit les mêmes emplois à Madrid. Nommé en 1787 ministre plénipotentiaire à Hambourg, il en fut rappelé pour retourner en Espagne, où il demeura jusqu'au mois de mars 1793. De retour dans sa patrie, il se retira auprès de sa famille, à Nevers, où il remplit la place de maire. Après le 18 brumaire, le gouvernement le nomma ministre plénipotentiaire à Copenhague, puis à Stockholm et ensuite à Dresde. Il mourut aux eaux de Carlsbad le 20 juillet 1811. On a de lui : *Nouveau voyage en Espagne, ou tableau actuel de cette monarchie*, 1789 et 1797, 3 vol. in-8, réimprimé en 1803 et en 1807, sous le titre de *Tableau de l'Espagne moderne*, 3 vol. in-8 et atlas. C'est son meilleur ouvrage, quoiqu'on lui reproche beaucoup d'erreurs et d'inexactitudes. *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et sur son pontificat, jusqu'à sa retraite en Espagne*, 1798. Ces mémoires justifient bien leur titre de *philosophiques*: le pape et la cour de Rome y sont jugés avec beaucoup de légèreté et de partialité. *Histoire des Flibustiers*, traduite de l'allemand, Paris, 1804, in-8; *Histoire de l'empereur Charlemagne*, 1805, in-8; *Correspondance d'un jeune militaire*, 2 vol. in-12; *Les amours d'un jeune militaire*, etc. Il a été l'éditeur de la *Correspondance de Voltaire avec M. de Bernis*.

BOURGUET (Louis), né à Nîmes en 1678, se fit un nom par ses connaissances dans l'histoire naturelle. La révocation de l'édit de Nantes engagea sa famille, attachée aux erreurs de Calvin, d'aller chercher une retraite à Zurich en Suisse. Le jeune Bourguet y fit ses études, il se maria à Berne, et alla s'établir à Neuchâtel, où il devint professeur de philosophie et de mathématiques. Il mourut le 31 décembre 1742. On a de lui : *Lettres sur la for-*

mation des sels et des cristaux, Amsterdam, 1729, in-12; *La Bibliothèque italique*, 16 vol. in-8. Ce Journal, commencé à Genève en 1728, renferme des choses utiles, mais dites sans intérêt et sans élégance; aussi ne songea-t-on pas à le continuer.

BOURGUEVILLE (Charles de), connu sous le nom de *sieur de Bras*, lieutenant-général de Caen, mort en 1593, est auteur des *Recherches et antiquités de la Neustrie* et de sa ville, Caen, 1588, in-4 et in-8. « Ce livre, tout défectueux qu'il est, dit l'abbé » Lenglet, est un trésor qui nous a conservé une » infinité de choses curieuses de ce pays, qui se » raient demeurées dans l'oubli. Il aurait eu besoin » d'un peu plus de sel, pour corriger quelques naï- » vetés dans lesquelles l'auteur est tombé, par le dé- » faut de son grand âge; car il mourut sa 85^e année. » *Voy. Méthode pour étudier l'Histoire*, t. 13, p. 71.

* BOURGUIGNON-DUMOLARD (Claude-Sébastien), né en 1760 à Vif, près de Grenoble, et mort en 1829, exerçait, dans cette ville, des fonctions administratives et judiciaires. Arrêté après les événements du 31 mai 1793, comme chef des fédéralistes du midi, il vint, après son élargissement, à Paris et quitta le nom de Dumolard, sous lequel il était plus connu, espérant ainsi se soustraire à la loi des suspects. Il apposa les scellés sur les papiers des deux Robespierre, à l'époque du 9 thermidor, et profita de l'influence que lui donnait le titre de secrétaire-général du comité de sûreté générale, pour rendre la liberté à un grand nombre de détenus. Il devint successivement chef de division au ministère de l'intérieur, secrétaire-général du ministère de la justice, commissaire du Directoire près le tribunal civil de Paris, puis près la cour de cassation, enfin ministre de la police, lors de l'entrée de Gohier au Directoire. Fouché, de Nantes, l'ayant remplacé quelque temps avant le 18 brumaire, Bourguignon fut nommé régisseur de l'enregistrement et des domaines. Il entra ensuite dans la magistrature et devint conseiller à la cour royale de Paris. Après la seconde restauration, il fut mis à la retraite avec le titre de conseiller honoraire. On a de lui : *Trois Mémoires sur l'institution du jury*, dont le premier fut couronné par l'institut, en l'an 10; *Manuel d'Instruction criminelle*, 1810, in-4; 1820, 2 vol. in-8; *Dictionnaire raisonné des lois pénales en France*, 1811, 3 vol. in-8; *Conférence des cinq codes entre eux et avec les lois et règlements*, etc., 1818, 1 vol. in-12; *Jurisprudence des Codes criminels*, 1825, 3 vol. in-8. — Son fils, Henri-Frédéric, né à Grenoble en 1783, et mort conseiller à la cour royale en 1825, est auteur de plusieurs vaudevilles, de chansons de table et de romances.

BOURGUIGNON. *Voy. COURTOIS.*

BOURIENNE. *Voy. BOURRIENNE.*

BOURIGNON (Antoinette) naquit à Lille en Flandre l'an 1616. Parvenue à l'âge de se marier, elle s'enfuit dans le désert, habillée en ermite. L'archevêque de Cambrai lui accorda une solitude, où elle forma une petite communauté, sans autre vœu et sans autre règle que l'amour de Dieu et l'Evangile : cette singularité la fit renvoyer. Elle alla se renfermer alors dans une chambre à Lille, où elle vécut seule pendant quatre ans. Elle courut ensuite

dans diverses villes, à Gand, à Malines, à Amsterdam, à Franeker, où elle mourut l'an 1680. Cette fille s'imagina être destinée à répandre de nouvelles lumières sur la pratique de la perfection chrétienne. On a d'elle 21 vol. in-8, imprimés à Amsterdam en 1686. Poiret, son disciple, a augmenté ce recueil de la vie de cette mystique. On la considère ordinairement comme une personne aliénée, ou comme atteinte du fanatisme des quêtistes. Peut-être ses erreurs sont-elles plus dans les mots que dans les choses; peut-être aussi sa principale erreur est-elle d'avoir voulu faire une théorie suivie et raisonnée des voies secrètes, par lesquelles Dieu conduit quelques âmes privilégiées; voies dont le plan n'a point été révélé aux hommes, dont la publication ne peut avoir d'effets utiles, et qui, si on entreprenait de les généraliser, porteraient le désordre dans la morale. (*Voy. ARNELLE, SAINT JEAN DE LA CROIX, RUSBROCK, TAULÈRE*). Il faut convenir que l'histoire de sa vie, ses liaisons et différentes anecdotes donnent au moins des doutes fondés sur l'état de sa tête. *Voy. POIRET.*

* BOURIGNON (François-Marie), né à Saintes vers 1753, de parents obscurs, reçut une bonne éducation, et s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des antiquités. Il y fit des progrès étonnants; mais cette occupation ne pouvant le conduire à la fortune, il vint à Paris étudier la chirurgie. Le goût de la poésie s'étant emparé de lui, il composa, avec MM. Piis et Barré, quelques vaudevilles qui eurent le succès éphémère et peu honorable d'ailleurs, qu'obtiennent facilement ces sortes de pièces, souvent l'écueil de la décence et des mœurs. De retour dans sa patrie, Bourignon fit, sur les monuments antiques, de nouvelles recherches, et méditait sur ce sujet un ouvrage qu'il ne put exécuter, sa publication entraînant de trop grands frais. Il établit une feuille hebdomadaire, dans laquelle il sut répandre de l'intérêt; mais à l'époque de la révolution, dont il embrassa les principes, elle devint l'écho des plus violentes déclamations républicaines. Ayant voulu propager de vive voix ses idées dans un village qui n'aimait pas les innovations, il fut si vigoureusement assailli de coups, qu'il mourut peu après des suites de cette aventure. Il a publié : *Amusements littéraires*, in-8; *Observations sur quelques antiquités romaines détachées au Palais-Royal*, 1789, in-8; *Recherches topographiques sur les antiquités gauloises et romaines de la Saintonge et de l'Angoumois*, 1789, in-8.

* BOURKE (Edmond), d'une famille originaire d'Irlande, conseiller intime du roi de Danemarck, né en 1761 à Sainte-Croix, fut successivement ambassadeur de Danemarck en Pologne, en Suède, à Naples, en Espagne, à Londres et à Paris. Il eut une grande part au traité de Kiel de 1814, qui réunit la Norvège à la Suède, ainsi qu'à plusieurs autres qui furent conclus la même année. Il est mort aux bains de Vichy, au mois d'août 1821. On a de lui l'ouvrage suivant : *Notice sur les ruines les plus remarquables de Naples et de ses environs, rédigée, en 1795, par le comte Edmond de Bourke, publiée par sa veuve et dédiée aux amis de son mari*, Paris, 1823, in-8, fig.

* **BOURKHARD-VICHMANN**, né à Riga en 1786, et mort à Saint-Petersbourg le 1^{er} août 1822, fit ses études dans les universités de Göttingue, d'Iéna et de Heidelberg, et embrassa l'état de médecin, qu'il abandonna bientôt pour s'occuper exclusivement d'histoire et de géographie. Il se rendit à Saint-Petersbourg en 1808, et y devint successivement professeur d'histoire et de statistique au *Corps des cadets*, précepteur des enfants de la duchesse de Wurtemberg, enfin secrétaire du comte Roumantzof, et conservateur de sa bibliothèque. Envoyé en Courlande pour y diriger les écoles, il revint habiter Riga en 1817 et 1818, et vendit à cette époque au prince Labanof-Rostowsky, pour 15,000 roubles, une collection de 5,000 volumes, en diverses langues, tous relatifs à la Russie. De retour à Saint-Petersbourg en 1820, il avait formé le dessein d'y fonder un musée national; mais son projet échoua, et Bourkhard vendit pour 10,000 roubles, à la bibliothèque de l'état-major de l'empereur Alexandre, une nouvelle collection de manuscrits et d'ouvrages, rassemblés dans ce but. On a de lui: *Tableau de la monarchie russe*, Leipsig, 1803; *Sur l'élection au trône de Michel Romanof*, Leipsig, 1820; *Collection d'ouvrages inédits, relatifs à l'histoire ancienne de la Russie*, tome 1^{er}, Berlin, 1820; *Musée national russe*, Riga, 1820; c'est le plan de l'établissement qu'il avait formé le projet d'ériger; *Aperçu chronologique de l'histoire moderne russe*, Leipsig, 1821, 2 vol. Ces différents ouvrages sont écrits en langue russe ou allemande. Bourkhard-Vichmann a écrit en outre dans plusieurs journaux allemands et russes.

* **BOURLÉ** (Jacques), né dans le xvi^e siècle, à Longménil, diocèse de Beauvais, docteur de Sorbonne, et curé de la paroisse St.-Germain-le-Vieil, de Paris, a composé un grand nombre d'ouvrages, entre autres: des *Regrets sur la mort hastive de Charles IX, roi de France*, Paris, 1574, in-8; et un *Discours sur la prise de Mende par les hérétiques* (en 1565), Paris, 1580, in-8. Ce prêtre avait beaucoup de zèle, et les continuatateurs de Moréri lui ont même reproché de n'avoir pas toujours eu assez de modération. Quelques-uns ont supposé un Jean Bourlé, qu'ils font l'auteur du *Discours sur la prise de Mende*. Cette erreur provient de ce que le prénom de Bourlé n'est pas toujours écrit en entier à la tête de ses ouvrages. Lacroix du Maine lui attribue une traduction de six comédies de Térence, tournées vers par vers; mais comme il dit qu'elle n'était point encore imprimée au moment où il écrivait, c'est-à-dire, en 1584, on ne sait si cette traduction serait celle qui parut à Paris en 1585, in-16, et dont l'auteur est resté inconnu. Jacques Bourlé vivait encore en 1584.

BOURLIE (Antoine de GUISSARD, plus connu sous le nom d'abbé de la), naquit en 1658, d'une ancienne famille de Périgord. Ayant vainement tenté de soulever les calvinistes du Rouergue, dans le temps que ceux des Cévennes s'étaient révoltés, il passa en Hollande, et ensuite en Angleterre, où il obtint de la reine Anne une pension de 500 livres sterling. Ce bienfait ne l'empêcha pas de trahir la reine Anne, sa bienfaitrice, comme il avait trahi

sa patrie. On l'arrêta en 1711, on le conduisit devant le secrétaire d'état Saint-Jean, depuis vicomte de Bolyngbroke, en présence de quelques membres du conseil privé. On l'examina sur une correspondance criminelle, qu'on l'accusait d'entretenir avec la France. Il nia tout: mais le grand-trésorier Harlei lui ayant montré ses lettres, la Bourlie prit un canif qui était sur la table, et lui en donna deux coups: il voulait en donner un troisième au duc de Buckingham, que ce seigneur para. On se saisit de sa personne, et on l'envoya dans les prisons de Newgate. Il échappa au supplice, en se donnant lui-même la mort le 28 mars 1711.

* **BOURLIER** (Jean-Baptiste), évêque d'Evreux, né le 1^{er} février 1751, à Dijon, entra aux *Robertins*, petit séminaire de Paris qui dépendait de celui de Saint-Sulpice, fut en théologie le premier de sa licence, et occupa la chaire de théologie à Rouen. M. le cardinal de Périgord le nomma grand-vicaire dans le diocèse de Reims. M. Bourlier obtint en outre, en 1775, l'abbaye de Varennes au diocèse de Bourges. On a avancé qu'il prêta serment à la constitution civile du clergé; mais ce fait est dénué de fondement; il fut en butte aux persécutions des jacobins, et, à l'époque du règne de la terreur, il fut emprisonné pendant plusieurs mois. En 1801, M. de Talleyrand le fit nommer à l'évêché d'Evreux, et il fut sacré le 3 avril. Il devint membre du conseil des hospices de sa ville épiscopale, fut décoré de la croix d'honneur, et reçut le titre de baron, puis de comte. En 1806, après avoir présidé le collège électoral d'Evreux, il fut nommé membre du corps législatif. Bonaparte l'employa dans ses discussions avec le pape Pie VII. Bourlier fit partie des commissions d'évêques établies pour cet objet en 1809 et 1811, ainsi que de la députation envoyée par Bonaparte au souverain pontife, qui résidait alors à Savone. L'évêque d'Evreux fut aussi employé dans les négociations qui amenèrent l'éphémère concordat de Fontainebleau en 1813, et la même année nommé membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le fit pair de France. N'ayant pas siégé dans la chambre après le retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il fut continué dans la pairie par le monarque en août 1815. Il est mort à Evreux le 30 octobre 1821. Le diocèse d'Evreux lui doit l'établissement d'un séminaire, auquel il a légué tout ce qu'il possédait, à l'exception d'une maison qu'il a consacrée à un établissement des frères de la doctrine chrétienne. Le prince de Talleyrand a prononcé son éloge à la chambre des pairs, dans la séance du 15 novembre 1821.

** **BOURMONT** (Louis-Auguste-Victor de GHAISNE, comte de), né le 2 septembre 1773 au château de Bourmont en Anjou, fut élevé à l'école de Sorrèze et admis à l'âge de 15 ans dans les gardes-françaises en qualité d'enseigne. Il suivit en 1790, à Turin, son père, aide-de-camp du prince de Condé; et ayant eu le malheur de le perdre quelques semaines après, se hâta de venir consoler sa mère. Il alla l'année suivante à Coblenz offrir ses services au comte d'Artois qui le nomma sous-lieutenant dans le régiment des *hommes d'armes à pied*. Il fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes; lors de son licen-

ciment passa simple cavalier dans celle de Condé, et signala son courage à la journée de Berstheim. Après la prise des lignes de Weissembourg, il fut chargé d'aller porter cette importante nouvelle au vicomte de Scepeaux (Voy. ce nom) qui commandait alors une partie des armées royales de la Vendée, et fit quelque temps la guerre sous ses ordres. Envoyé sur la fin de 1794 en Allemagne avec la mission de décider un prince à venir par sa présence ranimer le zèle des Vendéens, il ne revint dans l'Anjou qu'après la catastrophe de Quiberon. (Voy. HOCHÉ et SOMBREUIL.) Il repartit alors pour Edimbourg où il fut accueilli par le comte d'Artois qui le décora de la croix de St.-Louis et voulut l'armer lui-même chevalier. Lors de la première pacification de la Vendée (1796), ayant refusé de reconnaître le nouveau gouvernement, il reçut l'ordre de sortir de France et fut escorté jusqu'à la frontière suisse par un aide-de-camp de Hoche. Il ne tarda pas à repasser le Jura, et continua de prendre une part très-active à tous les projets royalistes que fit échouer le 18 fructidor. Après cette journée, il alla chercher un asile momentané en Angleterre, puis revint dans la Vendée, et ayant succédé dans le commandement au vicomte de Scepeaux, avec 3000 paysans il s'empara du Mans (13 octobre 1799). Le 18 brumaire ayant paralysé les efforts des royalistes, Bourmont fut un des derniers chefs qui posèrent les armes; il signa la paix, mais il refusa toutes les offres que lui fit le 1^{er} consul pour l'attirer à son service. Il épousa peu de temps après M^{lle} de Becdelièvre, fille du 1^{er} président de la chambre des comptes de Bretagne. Devenu suspect au gouvernement consulaire, qui faisait épier ses démarches, il fut arrêté, après l'explosion de la machine infernale, et d'abord enfermé au Temple, fut ensuite conduit au château de Dijon, puis à la citadelle de Besançon, d'où il parvint à s'évader en 1803. Ayant réussi à se cacher quelque temps, il gagna la Suisse, d'où il se rendit en Portugal. Il se trouvait à Lisbonne lorsque cette ville fut prise par Junot qui le fit comprendre dans la capitulation et le ramena en France. Napoléon, qui conservait le désir de se l'attacher, lui offrit le grade de colonel, et peu de temps après le nomma général de brigade, puis de division. En 1813 il se distingua devant Dresde, et l'année suivante, dans la campagne de France. Au retour du Roi, nommé commandant de la 6^e division, il était à Besançon, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il refusa de s'associer à la défection du maréchal Ney (voy. ce nom), et courut à Paris offrir ses services à Louis XVIII; mais ce prince venait de quitter la France. Pressé par le général Gerard, il accepta le commandement d'une des divisions qui se réunissaient pour entrer dans les Pays-Bas. Ce fut sans contredit un malheur pour Bourmont de l'avoir accepté; mais rien ne prouve qu'il eût aucune arrière-pensée. Il refusa de donner son adhésion à l'acte additionnel; et s'il ne rejoignit pas dès lors le roi, c'est qu'il n'aurait pu le faire sans compromettre inutilement sa vie. Le 14 juin 1815, il remit le commandement de la division au général Hulot, et se rendit aux avant-postes Prussiens où il reçut un sauf-conduit pour

aller à Gand. Après la bataille de Waterloo, il prit possession de plusieurs villes de la frontière du Nord au nom du roi, et le 9 septembre fut nommé commandant de la 2^e division de la garde royale. Il fit en cette qualité la campagne d'Espagne en 1823, dans laquelle il se signala par son dévouement au bien-être du soldat. Ministre de la guerre en 1829, dans le peu de temps qu'il remplit cette haute fonction, il proposa et fit accepter différentes mesures propres à satisfaire les justes plaintes de l'armée. L'expédition d'Afrique ayant été résolue, il se rendit à Toulon pour en surveiller lui-même les préparatifs; il en prit le commandement et s'empara d'Alger malgré la vive résistance des habitants. Ce succès glorieux fut récompensé par le bâton de maréchal; mais à peine l'avait-il reçu qu'il apprit que la France était menacée d'une nouvelle révolution. La première pensée du maréchal et de la plupart de ses officiers fut de laisser 12,000 hommes pour la garde de la conquête et de voler à la défense du trône. L'amiral Duperry ayant refusé son concours à ce projet, Bourmont dut s'éloigner. Il reparut en 1832 dans les provinces de l'Ouest; mais le temps du dévouement était passé, et il ne put réussir à former un rassemblement de quelque importance. Il se rendit ensuite en Portugal; il n'y arriva que lorsque Don Miguel était forcé de s'exiler lui-même. Renonçant alors à la politique, il alla demeurer en Italie où il vécut quelque temps tranquille. Il lui fut enfin permis de revoir la France, et il vint en 1840 habiter avec sa famille le château de Bourmont où il mourut le 27 octobre 1846, à 73 ans. Un écrivain, en parlant de ses obsèques, a dit : « Tout ce que la » douleur publique peut témoigner de deuil, tout » ce que la religion peut offrir d'espérance, tout ce » que l'affection sait apporter d'allègement, ont » signalé cette journée que nous ne craignons pas » de nommer solennelle. » M. Ern. Merson a publié une *Notice biographique sur le comte de Bourmont*, Nantes, 1847, in-8. M. Th. Muret en avait déjà inséré une dans la *Quotidienne* du 10 novembre 1846.

* BOURN (Samuel), théologien anglais, qui a laissé plusieurs *sermons* estimés, naquit vers le milieu du XVIII^e siècle à Birmingham, et embrassa la cause des dissidents anglais. Il mourut à Norwich, en 1796. Josué Toulmin, autre ecclésiastique de la même croyance, a publié les *Mémoires* de Bourn, en 1808.

BOURN (Vincent), poète anglais, estimé par l'amenité de ses poésies latines. Les lexicographes le peignent comme un homme d'une conscience timorée. Il mourut le 2 décembre 1747. La meilleure édition de ses poésies est celle de 1772, in-4.

* BOURNON (Jacques-Louis, comte de), né à Metz, servit d'abord dans l'artillerie, et parvint ensuite au grade de lieutenant des maréchaux de France. Il émigra, et après avoir fait la campagne de 1792, il passa en Angleterre, où il se livra aux sciences naturelles, et particulièrement à la minéralogie. Nommé membre de la société royale de Londres, il contribua beaucoup à fonder la société géologique composée aujourd'hui des savants les plus estimables de l'Angleterre. Il ne rentra en France qu'en 1814, et repartit pour l'Angleterre

lorsque Bonaparte se fut échappé de l'île d'Elbe. Après la seconde restauration, Louis XVIII le nomma directeur-général de son cabinet de minéralogie. Il est mort à Versailles le 24 août 1825. On a de lui : *Essai sur la lithologie des environs de Saint-Etienne en Forez, et sur l'origine de ses charbons de pierre*, Paris, 1785, in-12, réimprimé dans le *Journal des mines*, 3^e vol.; *Traité complet de la chaux carbonatée*, Londres, 1808, 5 vol. in-4, dont un de planches, dédié à l'empereur de Russie. Il en préparait une nouvelle édition lorsque la mort l'enleva; *Catalogue de la collection minéralogique particulière du roi*, Paris, 1817, in-8; *Observations sur quelques-uns des minéraux, soit de l'île de Ceylan, soit de la côte de Coromandel, rapportés par M. Leschenault de Latour*, Paris, 1823, in-4; *Quelques observations et réflexions sur le calorique de l'eau et le fluide de la lumière*, 1824, in-8. Cet ouvrage, qui n'est pas toujours au niveau de la science, n'a pas été mis dans le commerce; *Description du goniomètre perfectionné de M. Adelmann, gardien-aide minéralogiste de la collection minéralogique particulière du roi*, 1824, in-8. On a encore de lui un grand nombre d'*Observations* et de *Mémoires* insérés dans le *Journal des Mines* de 1796 à 1815.

BOUROTTE (dom François-Nicolas), né à Paris en 1710, entra chez les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en 1727, et mourut le 12 juin 1784. Il était chargé de continuer l'*Histoire de Languedoc*, de dom Vaissette; il n'en a préparé que le 6^e volume, mais cela lui a donné l'occasion de publier : *Mémoire sur la description du Languedoc*, 1759, in-4; *Droit public de Languedoc, en matière de nobilité et de roture, et décisions sur la propriété du Rhône*, 1765, in-4. La Provence et le Languedoc se disputaient alors la propriété de ce fleuve.

BOURREE (Edme-Bernard), prêtre de la congrégation de l'Oratoire, né en 1652, se consacra à la prédication et à la théologie, qu'il professa à Langres et à Châlons-sur-Saône. Il mourut à Dijon sa patrie, en 1722, à 70 ans. Nous avons de lui *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Langres*, Lyon, 1684, 2 vol. in-12; l'*Explication des Eptres et Evangiles de tous les dimanches de l'année*, à l'usage du diocèse de Châlons, Lyon, 1697, 5 vol. in-8; des *Sermons* en 16 vol. in-12, solidement écrits, mais peu éloquents.

* BOURRELIER (Nicolas), prêtre, né à Besançon vers 1630, servait dans l'armée espagnole comme soldat, et s'était trouvé au fameux siège de Barcelone. On sait que cette ville fut défendue par les Français pendant quinze mois, et qu'elle ne se rendit que le 13 octobre 1652, par suite de l'infidélité de Marsin, qui abandonna la place pour venir joindre le prince de Condé, alors du parti de l'Espagne. De retour en Franche-Comté, Bourrelier composa, sur les événements dont il avait été témoin, un poème intitulé : *Barcelone assiégée par mer et par terre, gémissante prosopopée*, Besançon, Couché, 1657, in-8.— Il ne faut point confondre cet auteur avec Nicolas BOURRELIER DE MALPAS, né à Dôle le 24 décembre 1606. Celui-ci étudia au collège de Louvain, sous le célèbre Dupuy, plus connu sous le nom d'Erycius Puteanus. Il dédia au pape Ur-

bain VIII un ouvrage intitulé : *Thiara pontificalis*, qui lui valut sa protection. En 1652, il prononça l'*Oraison funèbre de Cleriadus de Vergy, gouverneur de Franche-Comté*, fut nommé conseiller au parlement de cette province en 1674, et mourut à Dôle en 1681.

BOURRET (Jean), prêtre de l'Oratoire, de Riez en Provence, mourut à Montpellier en 1726. Il s'est fait connaître par quelques écrits contre la bulle *Unigenitus*.

* BOURRIENNE (Louis-Antoine FAUVELET de), secrétaire de Napoléon et ministre-d'état, né à Sens (Yonne) la même année que Bonaparte (1769), entra aussi la même année (1778) à l'école de Brienne où ils se lièrent étroitement. Lorsque Bonaparte quitta Brienne en 1785, pour se rendre à l'école de Paris, Bourrienne l'accompagna jusqu'au coche de Nogent-sur-Seine, où ils se firent les plus touchants adieux, et se promirent de suivre la même carrière pour ne plus se quitter. Sorti de l'école en 1787, et n'ayant pu fournir les preuves de noblesse que l'on exigeait alors pour être officier, il se décida à entrer dans la diplomatie, et se rendit à Vienne dans les bureaux de l'ambassade française. Il alla ensuite à Leipzig pour étudier le droit et les langues, et après avoir parcouru la Prusse et la Pologne, revint à Paris en 1792. Il y revit Bonaparte, leur ancienne amitié se renoua. La révolution se développait avec toutes ses violences. Les deux condisciples, malgré l'horreur que leur inspiraient les scènes dont ils étaient témoins, formaient d'ambitieux projets et sollicitaient des emplois qu'ils ne pouvaient obtenir. Cependant Bourrienne parvint à se faire nommer secrétaire d'ambassade à Stuttgart; mais la chute du trône lui fit perdre cette place peu de temps après. Inscrit en France sur la liste des émigrés, il fut arrêté en Saxe comme partisan de la révolution. Rendu à la liberté après une détention de trois mois, il se maria en 1794, à Leipzig, et revint l'année suivante à Paris où il retrouva Bonaparte, qui bientôt, pour prix du service qu'il rendit à la Convention dans la journée du 15 vendémiaire, fut mis à la tête de l'armée de l'intérieur. Bourrienne, arrêté comme émigré rentré, après avoir fait à l'amitié de son ancien condisciple un appel qui demeura sans résultat, dut son salut à la commisération d'un juge de paix. Lorsque Bonaparte eut été nommé général en chef de l'armée d'Italie, il se décida à lui écrire, et reçut pour réponse l'invitation pressante de se rendre au quartier général. Il y arriva à la fin de la campagne de 1797, au moment où le traité de Campo-Formio allait se conclure, et bientôt il devint le secrétaire intime et le confident de toutes les pensées de Napoléon qu'il suivit à Rastadt, à Paris, puis en Egypte. Après la révolution du 18 brumaire, il accompagna le premier consul dans la brillante campagne de Marengo, et reçut le titre de conseiller d'état. Ses fonctions lui imposaient un assujettissement pénible, mais il en était dédommagé par de bons traitements et de fréquentes gratifications. Bourrienne, qui cherchait à se procurer des bénéfices par des moyens moins légitimes, s'était trouvé compromis dans la faillite de la maison

Coulon, Bonaparte irrité lui adressa les plus violents reproches et l'éloigna de sa personne. Cependant, peu de temps après, il l'envoya à Hambourg avec le titre de chargé d'affaires près le cercle de Basse-Saxe..... Malgré diverses accusations dont il fut l'objet, Bourrienne conserva cette place jusqu'en 1813. Il se trouvait sans emploi dans les premiers mois de 1814, et au moment de l'abdication de Bonaparte, il fut des premiers à accourir vers M. de Talleyrand qui le fit nommer à la place de Lavalette, administrateur général des postes; mais il fut quelques mois après remplacé par Ferrand. Nommé préfet de police au mois de mars 1815, il fut obligé de prendre la fuite pour se soustraire au courroux de Bonaparte qui l'avait exclu nominativement de son amnistie, et suivit en Belgique Louis XVIII qui le nomma son ministre à Hambourg. Revenu en France après la seconde restauration, il fut nommé conseiller et ministre d'état. Député de l'Yonne en 1815, il vota constamment avec les royalistes. Le même département l'ayant réélu en 1821, il fut nommé membre et rapporteur de la commission du budget. Des goûts excessifs de dépenses et d'imprudentes spéculations dérangèrent tellement ses affaires qu'il se vit obligé, pour se dérober aux poursuites de ses créanciers, de se réfugier en Belgique. C'est là qu'il écrivit ses *Mémoires*, rédigés, dit-on, et mis en ordre par M. de Villermarest, et publiés de 1829 à 1831 en 10 vol. in-8. Malgré beaucoup de choses controuvées, et de nombreuses réticences, ils renferment des détails vrais et curieux qui ne seront pas inutiles à l'histoire. Leur publication donna lieu à beaucoup de réclamations, et l'on en publia diverses réfutations entre autres : *Bourrienne et ses erreurs volontaires et involontaires*, 1830, 2 vol. in-8. Bourrienne était encore en Belgique, quand éclata la révolution de juillet. Cet événement auquel il ne s'attendait pas, et qui acheva, dit-on, de détruire sa fortune, lui causa un si vif chagrin que sa raison s'égara. Conduit à Caen, dans une maison de santé, il y est mort en 1834 des suites d'une attaque d'apoplexie. Il avait publié en 1792 *l'Inconnu*, drame en cinq actes et en prose, traduit de l'allemand, et en 1816, des *Observations sur le budget*.

* BOURRIT (Marc-Théodore), un des savants qui ont le plus étudié les Alpes, né à Genève en 1759, mort en cette ville en 1819, fut pendant longtemps chantre de la cathédrale. Poussé par son goût pour l'histoire naturelle, il entreprit tantôt seul, tantôt avec Saussure, plusieurs voyages dans les Alpes et surtout au Mont-Blanc. Il a laissé plusieurs écrits dont les titres sont : *Voyage aux glaciers de Savoie*, 1772, in-8; *Description des glaciers, glaciers et amas de glaces de Savoie*, Genève, 1773, in-8; *Description des aspects du Mont-Blanc du côté du val d'Aost, des glaciers qui en descendent et de la découverte de la Mortine*, 1776, in-8; *Description des Alpes Pennines et Rhétiennes*, Genève, 1781, in-8, nouvelle édition, augmentée d'une nouvelle *Description des glaciers et glaciers de la Savoie, particulièrement de la vallée de Chamouny et du Mont-Blanc*, 1787, 3 vol. in-8; *Itinéraire de Genève, des glaciers de Chamouny, du Valais et du canton de Vaud*, 1808,

in-12; une première édition moins complète avait paru en 1791; *Description des cols et passages des Alpes*, 1803, 2 vol. in-8. Ces relations sont recommandables par l'exactitude des descriptions. Il a aussi exécuté plusieurs *dessins* pour les relations publiées par Saussure, qui faisait grand cas de ses connaissances et de ses talents.

* BOURRU (Louis-Bénigne), curé de Grury en Bourgogne, prêtre de l'Oratoire, mort à Paris en 1738, a laissé un *Recueil de panégyriques* et des *Discours* de piété intéressants.

* BOURRU (Edme-Claude), dernier doyen de l'ancienne faculté de médecine de Paris, mort le 19 septembre 1825, à l'âge de 96 ans, était avant la révolution bibliothécaire et professeur de chirurgie en langue française à Paris. Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Observations et recherches médicales par une société de médecins de Londres*, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12; *Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies, et surtout pour la maladie de consomption*, traduit de l'anglais, 1770, in-12; *Eloge historique de Camus*, médecin, 1772, in-8; *Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes*, 1771, in-8; *L'Art de se traiter soi-même dans ces maladies* avait paru en 1770, in-8; *Eloge funèbre du docteur Guilotin*, 1814, in-4.

BOURSAULT (Edme) naquit à Mussi-l'Evêque en Bourgogne, l'an 1638. Il ne fit point d'études, et ne sut jamais le latin. Il ne parlait que le patois bourguignon, lorsqu'il vint à Paris en 1681. La lecture des bons livres, et des dispositions heureuses, le mirent bientôt en état de parler et d'écrire élégamment en français. Ayant fait, par ordre de Louis XIV, un livre assez médiocre, intitulé *De la véritable étude des Souverains*, 1671, in-12, le roi en fut si content, qu'il l'aurait nommé sous-précepteur de Monseigneur, si Boursault eût possédé la langue latine. La duchesse d'Angoulême, veuve d'un fils naturel du roi Charles IX, l'ayant pris pour son secrétaire, on l'engagea à faire en vers, tous les huit jours, une gazette, qui lui mérita une pension de 2,000 livres. Louis XIV et sa cour s'en amusaient beaucoup; mais ayant voulu fort mal à propos faire le bel-esprit en ridiculisant l'ordre de Saint-François, on lui imposa silence. Le confesseur de la reine, cordelier espagnol, fit supprimer la gazette et la pension, et l'aurait fait mettre à la Bastille sans le crédit de ses protecteurs. Boursault mourut à Montluçon en 1701. On a de lui plusieurs pièces de théâtre. Les principales sont *Esope à la cour*; *Esope à la ville*, conservées au théâtre, et applaudies encore; *Le Mercure galant, ou la comédie sans titre*, dans laquelle il ridiculise ingénieusement la manie de demander une place dans le Mercure galant; *La Satire des Satires*, en un acte. Un trait que Despréaux lâcha contre Boursault, pour venger Molière, avec lequel il avait eu un démêlé, donna occasion à cette pièce, que le crédit de Boileau, dont ce timide satirique abusait souvent, empêcha d'être jouée. Boileau, étant allé quelques années après aux eaux de Bourbon, Boursault, alors receveur des gabelles à Montluçon, s'y rendit pour lui offrir sa bourse et ses

services. Cette générosité toucha Boileau, et ils se promirent une amitié mutuelle. On a encore de lui quelques romans : le *Marquis de Chavigny*, le *Prince de Condé*, qui ne manquent pas de chaleur; *Artémise et Polyanthe*; *Ne pas croire ce qu'on voit*. Des *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, lues encore par quelques provinciaux, et méprisées par tous les gens de goût; De *nouvelles Lettres, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques, de bons mots*, en 3 vol. in-12, réimprimées plusieurs fois, et dont quelques-unes sont assez agréables. On a une édition du *Théâtre de Boursault*, en 1746 3 vol. in-12,

BOURSIER (Laurent-François), prêtre, docteur de la maison et société de Sorbonne, naquit à Ecouen, dans le diocèse de Paris, en 1679. Il fut obligé de sortir de Sorbonne, en 1721, par son opposition aux décrets de l'Eglise. Il se retira dans sa patrie, et y était en 1735, lorsqu'il fut obligé de s'enfuir, pour éviter les poursuites du ministère, attentif à des démarches qui pouvaient devenir inquiétantes pour la religion et l'état. Il se cacha depuis, et ne se montra qu'à quelques amis sûrs. Il mourut à Paris, le 17 février 1748. On a de lui : *L'Action de Dieu sur les créatures*, Paris, 1713, 2 vol. in-4, ou 6 vol. in-12, supprimé par arrêt du conseil le 27 août 1714. Il en parut en 1716 une réfutation intitulée *Le Philosophe extravagant dans le traité de l'action de Dieu sur les créatures*. « Les » questions agitées dans ces sortes d'ouvrages, dit » l'auteur des *Trois siècles*, ne sauraient l'être » qu'avec de grands inconvénients. On instruira » beaucoup plus utilement les hommes, et on remplira plus certainement les vues de la religion, » en leur apprenant à réprimer l'esprit de dispute, » à respecter les dogmes, à pratiquer la morale » évangélique, qu'en employant toutes les ressources de la logique à établir des systèmes qui » peuvent bien rendre les hommes pointilleux, » mais rarement meilleurs. » *Mémoire présenté à Pierre le Grand*, par les docteurs de Sorbonne, pour la réunion de l'église de Russie à l'église latine. Lorsque le czar vint en Sorbonne, Boursier lui parla de ce qui fait l'objet de ce Mémoire. Le prince lui dit d'abord qu'il n'était qu'un soldat. Boursier lui répondit qu'il était un héros, et qu'en cette qualité de prince, il était protecteur de la religion. — Cette mission n'est pas une chose si aisée, reprit le czar; il y a trois points qui nous divisent; le pape, la procession du Saint-Esprit... Comme il oubliait le troisième point, qui est les azymes et la coupe, Boursier le lui rappela : Pour cet article, dit l'empereur, nous n'aurons pas de peine à être d'accord ensemble. Cette conversation finit de la part du monarque russe par demander un Mémoire. On le lui donna, et il ne servit de rien. — Une foule de brochures contre les décrets des papes dans les matières de la grâce. — Il ne faut pas le confondre avec Philippe Boursier, né à Paris en 1693, diacre également dévoué à la secte qui a causé tant de maux à l'Eglise, et mort le 3 janvier 1768. Celui-ci est un des premiers auteurs des *Nouvelles ecclésiastiques*, où tous ceux qui tiennent à la catholicité

sont calomniés de la manière la plus infâme; il a aussi rédigé les *Discours* qui précèdent chaque année ce salmigondis des Convulsionnaires. Voy. ROCHES (Jacques).

* BOURVALAIS (Paul-Poisson de), fils d'un paysan des environs de Rennes, vint à Paris, où il commença par être laquais chez Thevenin, fermier-général; il en sortit pour entrer chez un marchand de bois en qualité de facteur. Ayant mal fait ses affaires, il retourna dans son village, et se fit huissier. M. de Pontchartrain, depuis chancelier de France, lui ayant trouvé quelques moyens, lui fit avoir le poste de piqueur à la construction du pont Royal, et lorsqu'en 1687, il eut été nommé intendant des finances, il le fit entrer dans sa maison, et l'employa dans les affaires. Dès 1688, Paul-Poisson, qui avait pris le nom de *Bourvalais*, était déjà financier, et avait acquis une fortune considérable. Elle fut toujours en croissant. En 1706, il possédait dix charges, sans compter celle de secrétaire du conseil, dont le produit s'élevait à 500,000 livres, celle de secrétaire du roi et deux offices de contrôleur-général des finances dans le duché de Bourgogne. Une partie de la Brie lui appartenait; il fit bâtir le beau château de Champs-sur-Marne, à 4 lieues de Paris. Bourvalais soutenait sa prospérité avec une sorte de dignité et une grande magnificence; mais les pamphlets et les épigrammes lancés contre lui attirèrent l'attention du gouvernement. Accusé de concussion, il fut arrêté en 1716, et mis à la Conciergerie. Il en sortit moyennant une taxe de 4,400,000 fr.; en 1718, il fut réintégré dans tous ses biens. Il jouit peu de ce retour de prospérité, et mourut en 1719, sans laisser d'enfants.

BOURZÉIS (Amable de), abbé de Saint-Martin-de-Cores, et l'un des 40 de l'académie française, né à Volvic, près de Riom, en 1616, se fit un nom sous le cardinal de Richelieu par son savoir. Il possédait les langues, la politique, la controverse. Le ministère employa sa plume dans les affaires des droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, sur divers états de la monarchie d'Espagne, principalement sur les Pays-Bas; ses recherches grossirent le *Traité* que publia sur ce sujet Antoine Bilain, avocat mort en 1672; mais il n'en résulta rien de solide, puisque la reine avait renoncé à tous ses droits et que cette renonciation faisait l'âme du contrat de mariage. En 1666, il fit le voyage de Portugal, sous prétexte de travailler à la conversion du comte de Schomberg, depuis maréchal de France; mais en effet, pour traiter des affaires d'état. Bourzéis mourut à Paris en 1672. Il entra d'abord avec beaucoup de chaleur dans les disputes du jansénisme; mais en 1661, revenu de cet enthousiasme, il signa le Formulaire. On a de lui des *Sermons* sur divers sujets, 1672, 2 vol. in-8, et beaucoup d'ouvrages de controverse. Le grand ministre Colbert l'avait fait chef d'une assemblée de théologiens célèbres, qui se tenait dans la bibliothèque du roi, pour réfuter les incrédules. Il présidait aussi à une assemblée de gens de lettres, dans l'hôtel de ce surintendant qu'on appelait la *Petite Académie*. Voltaire lui attribue le *Testament*

du cardinal de Richelieu, mais sans fondement : il est aujourd'hui reconnu que ce testament est l'ouvrage de celui dont il porte le nom. Voy. RICHELIEU (Armand).

* BOUSMARD, ingénieur né en 1747 dans le département de la Meuse, était capitaine de génie à l'époque de la révolution, et fut nommé, en 1789, député de la noblesse du bailliage de Bar-le-Duc aux états-généraux. Il y embrassa le parti des novateurs, mais avec modération ; et après la session, il rentra dans la carrière militaire. En 1792, lors de l'évacuation de Verdun, il passa au service de la Prusse, et devint, en peu de temps, major-général. Il fut tué le 21 mai 1807 d'un éclat de bombe au siège de Dantzic. Il a laissé un ouvrage estimé sur l'art militaire et intitulé *Essai général de fortification pour l'attaque et la défense des places*, qu'il dédia au roi de Prusse, 4 vol. in-4 et un vol. in-fol. de planches, Berlin, 1797 à 1799. Le 4^e vol. parut à Paris en 1803. On a encore de lui un *Mémoire* sur cette question : *Quels seraient les moyens de multiplier les plantations des bois sans trop nuire à la production des subsistances?* 1788, in-8.

* BOUSSANELLE (Louis de), membre de l'académie de Béziers, capitaine de cavalerie, mort vers 1796. Il a travaillé pendant plus de trente ans au *Mercur de France*, et a laissé les ouvrages suivants : *Commentaire sur la Cavalerie*, Paris, 1758 ; *Observations militaires*, 1761-1774, in-4 ; *Réflexions militaires*, 1764, in-12 ; *Essai sur les femmes*, 1765-1770, in-12 ; *le Bon Militaire*, 1770, in-8 ; *Aux soldats*, 1786-1789, in-8.

BOUSSARD (Géofroi ou Geoffroi), docteur en théologie, doyen de la faculté de Paris, et chancelier de l'université, fit briller son éloquence et la solidité de ses raisonnements dans plusieurs occasions d'éclat. Vers 1818, il permuta sa chancellerie pour un bénéfice dans le Maine : il se retira alors au Mans, où il était né en 1439, et où il mourut vers 1520. On a de lui un traité assez rare : *De continentia Sacerdotum*, Paris, 1505, et Rouen, 1815, in-4, et quelques ouvrages de théologie et de morale.

* BOUSSARD (J.-A.), pilote lamarqueur à Dieppe, mort en 1798, à 61 ans, se signala par son courage en 1777, et sauva, au péril de sa vie, un grand nombre de personnes dans un danger imminent. Louis XVI l'en récompensa dignement, et le fit manger à sa table.

* BOUSSARD (André-Joseph, baron), général de division, naquit à Binch, dans le Hainaut, en 1738, et servit d'abord dans les troupes autrichiennes. Il retourna dans sa patrie, à l'occasion des troubles qui y éclatèrent, passa ensuite dans l'armée française, et était parvenu, en mars 1793, au grade de lieutenant-colonel. Il fit la campagne, se signala au combat de la Roche, se rendit ensuite à l'armée d'Italie, et se fit remarquer en diverses rencontres. Nommé chef de brigade, il suivit Bonaparte en Egypte, se distingua encore à Chebreiss, aux Pyramides, et fut fait général de brigade au mois de septembre 1801. Après son retour en France, il fit la campagne de Prusse, et contribua à la prise de Lubek ; déjà blessé, après ce dernier succès, en

poursuivant les débris de l'armée ennemie, il le fut une seconde fois au combat de Pulstuck, et ne prit qu'une part peu active au reste de la campagne. Envoyé en Espagne, il y continua de se signaler, notamment auprès de Lérida, en battant le général O'Donnell, qui cherchait à dégager cette ville, qu'assiégeaient nos troupes. Vinaros, Sagonte et Torrente furent encore les théâtres de sa valeur. Il fut fait général de division, en récompense de ses brillantes actions ; mais épuisé par ses blessures, il retourna en France, et alla aux eaux de Bagnères de Bigorre, où il mourut le 11 août 1815.

BOUSSEAU (Jacques), né en Poitou en 1681, professeur de l'académie de peinture et sculpture. Son caractère le fit estimer autant que ses talents. On admire surtout son *Tombeau de M. d'Argenson à la Madeleine de Frénes*, et un bas-relief représentant *J.-C. donnant les clefs à saint Pierre*, dans la chapelle de la maison de Noailles à Notre-Dame, à Paris ; à Versailles, une statue de la *Religion* ; à Rouen, le *grand autel* de la cathédrale, représentant, par des figures allégoriques, *l'ancienne loi accomplie par l'établissement de la nouvelle*, etc. Le roi d'Espagne, Philippe V, l'ayant choisi pour son sculpteur en chef, Bousseau se rendit dans ce royaume, et travailla beaucoup à Madrid, où il mourut en 1740, à 59 ans.

BOUSSET (Jean-Baptiste du), natif de Dijon, mort en 1725, âgé de 63 ans, maître de musique de la chapelle du Louvre, donna, pendant l'espace de 34 ans, chaque année, un livre d'*Airs sérieux et à boire*, à une, deux et trois voix. Il règne, dans la plupart, de la variété, des grâces et du naturel ; ils ont cet avantage estimable, qu'ils nourrissent la gaieté sans offenser les mœurs.

BOUSSET (Réné Drouard du), organiste de St.-André-des-Arcs, né à Paris en 1703, mort dans la même ville en 1760, marchait immédiatement après les célèbres d'Aquin et Calvière. Cet habile compositeur donnait tous les ans des preuves de son génie par un motet qu'il faisait exécuter à l'Oratoire, pour messieurs de l'académie des Sciences.

BOUSSONNET. Voy. STELLA (Antoine).

* BOUSSOT (Pierre-Laurent), avocat à Cadenet (Vaucluse), mort du choléra en 1835, s'est fait connaître par quelques écrits relatifs à des matières religieuses. Les principaux sont : *l'Unité catholique, ou nouveaux développements apologetiques de la religion*, 2 vol. in-8. Cet ouvrage devait avoir cinq parties ; la suite ne paraît pas avoir été publiée ; *Réflexions d'un français catholique romain sur deux articles de la Charte et sur les ordonnances concernant les petits séminaires*, 1828, in-8 ; *Droits constitutionnels des évêques de France, et véritables libertés de l'église gallicane*, 1818, in-8 ; *Du nouveau ministère et du refus de l'impôt*, 1829, in-8.

* BOUTARD (François), poète latin, né à Troyes en 1664, de l'académie des belles-lettres de Châteaurenard et abbé du Bois-Groland, se fit connaître au grand Bossuet par une ode, dont il accompagna un pâté, que Mlle. de Mauléon, amie de ce prélat, lui envoyait le jour de sa fête. Bossuet lui obtint de Louis XIV une pension de mille livres. Boutard s'appela depuis le *Poète de la famille royale*.

Il chargea de ses vers toutes les statues et les monuments érigés en l'honneur de Louis XIV. Il mourut en 1729, âgé de 73 ans. On a de lui une grande quantité de poésies françaises et latines, dont celles-ci sont les plus supportables. Son ode, intitulée *Description de Trianon*, est une de ses meilleures pièces : elle a été traduite assez heureusement en vers français par Mlle. Chéron.

BOUTARIC (François de), professeur du droit français dans l'université de Toulouse, naquit à Figéac, au Quercy, en 1672. Il mourut en 1733, à Toulouse, où il avait été capitoul et chef du consistoire. On a de lui plusieurs ouvrages, que leur netteté, leur précision et leur justesse ont fait beaucoup rechercher : *Les Institutes de Justinien, conférées avec le droit français*, 1738, 1 vol. in-4, avec une excellente préface ; *Traité des droits seigneuriaux et des matières féodales*, in-8, et réimprimé en 1751, in-4, avec des augmentations et des corrections ; *Explications de l'Ordonnance de Blois, du Concordat, et Institutions du droit canonique*, Toulouse, 1745, in-4 ; *Explications des Ordonnances sur les matières civiles, criminelles et de commerce*, 2 vol. in-4.

BOUTAULD (Michel), jésuite, né à Paris en 1607, exerça pendant 15 ou 16 ans le ministère de la prédication, et mourut à Pontoise en 1688. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Les principaux sont : *Les Conseils de la Sagesse*, plusieurs fois réimprimés. La dernière édition est de Paris, 1749, 2 vol. in-12, avec une suite. Cet ouvrage a été traduit en espagnol et en italien ; *Le Théologien, dans les conversations avec les Sages et les Grands du monde*, à Paris et à Lyon, in-4 et in-12 : ouvrage très-solide et généralement estimé. C'est un recueil de diverses réponses que le P. Pierre Colton a faites aux incrédules, dont les doutes et les erreurs sont à peu près les mêmes dans tous les siècles. Henri IV était si satisfait de ces réponses, qu'il engagea le P. Cotton à les mettre par écrit, et c'est sur cette espèce de mémoire que le P. Boutauld a travaillé ; *Méthode pour converser avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Ce petit ouvrage est plein d'onction.

BOUTEROUE (Claude), savant antiquaire, né à Paris. Il a donné au public un livre rempli d'érudition, et fort estimé, sous ce titre : *Recherches curieuses des monnaies de France, depuis le commencement de la monarchie*, Paris, 1666, in-fol., tom. 1^{er} et unique. Il est plein de savantes recherches sur l'histoire des monnaies de la première race des rois de France, qui semblent avoir négligé de faire écrire l'histoire de leur règne, et s'être contentés d'en faire graver les événements les plus remarquables sur leurs monnaies. Personne n'avait encore donné au public un recueil de ces monnaies, qui sont, en quelque manière, des témoins de l'histoire. L'auteur avait promis trois autres volumes qui auraient contenu les monnaies de la seconde et troisième race. Il mourut en 1690, avant de les avoir publiés.

* BOUTERWECK (Frédéric), philosophe et littérateur, naquit en 1766 dans les environs de Goslar. Destiné au barreau, et bientôt connu par quelques succès dans cette carrière, il ne tarda pas à céder à

l'attrait d'une vocation plus puissante, et ouvrit un cours d'histoire littéraire à Göttingue en 1789. Nommé, en 1793, maître de philosophie à Helmstadt, et en 1796 à Göttingue, il reçut, en 1806, le titre de conseiller aulique, récompense ordinaire des professeurs de l'université hanovrienne, après un long enseignement, et continua ses cours jusqu'à sa mort, arrivée le 9 septembre 1828. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie et la littérature ; les plus estimés sont : *Notions élémentaires de la philosophie spéculative*, Göttingue, 1800, in-8 ; *Introduction à la philosophie des sciences naturelles*, ibid., 1803, in-8 ; *Idées d'un apodictique pour servir à la querelle sur la métaphysique*, la philosophie critique et le scepticisme, Halle, 1799, 2 vol. in-8 ; *Les époques de la raison, d'après les idées d'un apodictique*, Göttingue, 1800, in-8 ; *Idées d'une esthétique du beau*, Leipzig, 1807, in-8 ; *Manuel des notions préliminaires de la philosophie*, Göttingue, 1810, 2^e édition, 1820, in-8 ; *Manuel des sciences philosophiques*, d'après un nouveau système, ibid., 1815, 2^e édition, 1820, 2 vol. in-8 ; *Religion de la raison*, ibid., 1824, in-8, etc., etc. Bouterweck, d'abord partisan déclaré de Kant, prit ensuite pour guide l'apodictique, ou le sentiment du vrai inspiré par la science ; puis il adopta, comme base de son système, un rationalisme modéré. Comme littérateur, son ouvrage le plus remarquable est l'*Histoire de la poésie et de l'éloquence*, depuis la fin du xiii^e siècle, Göttingue, 1801-1820, 12 vol. in-8 ; plusieurs parties de cette œuvre ont été reproduites en diverses langues ; *Histoire de la littérature espagnole*, traduite en français par M^{me} de Sterck, Paris, 1812, 2 vol. in-8, et en espagnol, avec des additions, par Cortina et Molinedo, Madrid, 1828 ; *Résumé de l'histoire de la littérature française*, traduit par Loëve-Weimars, Paris, 1826, in-18. Bouterweck avait publié dans sa jeunesse plusieurs ouvrages d'imagination, dont il jugea plus tard quelques-uns sévèrement, dans son *Recueil d'opuscules*. Les principaux sont : *Le comte Donamar*, roman, Leipzig, 1791-1793, 3 vol. in-12, traduit par Cramer et Monnet, Paris, 1798, 4 vol. in-18, 2^e édit., ibid., 1802 ; *Almusa, fils du Sultan*, Brème et Francfort, 1801 ; *Lettres suisses*, Berlin, 1795 ; *Gustave et ses frères*, Halle, 1796-1797, 1 vol. in-8.

* BOUTEVILLE. Voy. LUXEMBOURG.

* BOUTHIER (Jean-François), né à Vienne, et mort en 1841 dans cette ville, fut longtemps avocat au parlement de Grenoble. On a de lui les ouvrages suivants : *Bonheur de la vie*, ou *Lettres sur le suicide*, et sur les considérations les plus propres à en détourner les hommes, 1776, in-12 ; *Réflexions sur les collèges*, 1778, in-8 ; *le Citoyen à la campagne*, ou Réponse à la question *Quelles sont les connaissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien*, Genève, 1780, in-8. Ce mémoire a partagé le prix décerné par l'académie de Soissons.

BOUTHILLIER. Voy. RANCÉ.

* BOUTHILLIER (le marquis Charles-Léon de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1743 d'une famille noble et considérée ; il fut élu, en 1789, député de la noblesse de Berry aux états-généraux, et choisi pour l'un des commissaires qui

devaient assister aux conférences de conciliation des trois ordres. En 1790 il prononça un discours sur l'organisation de l'armée et de la garde nationale, et dans le mois d'avril suivant il combattit avec force l'expropriation des biens du clergé. Il s'éleva ensuite contre le serment exigé des officiers de l'armée, et présenta un rapport sur la discipline. Lorsque l'arrestation de Louis XVI à Varennes fut connue, dans l'espoir de conserver à ce monarque quelque reste de son ancienne puissance, il prêta serment de fidélité aux décrets de l'assemblée, mais à condition qu'ils seraient sanctionnés par le roi. Désespérant de voir la monarchie se relever, il émigra en 1792, et servit dans l'armée de Condé en qualité de major-général. On le regardait comme habile dans l'administration militaire, et avant d'être nommé officier-général, il avait été envoyé successivement dans différents corps pour rétablir les finances qui étaient dérangées. M. de Bouthillier rentra en France après le 18 brumaire, et vécut dans la retraite jusqu'au retour du roi en 1814. Alors il fut nommé lieutenant-général et commandant de l'ordre royal de St.-Louis. Il est mort au mois de décembre 1818.

* BOUTON (François), jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dole en Franche-Comté, fut d'abord envoyé dans les missions du Levant. A son retour, le vaisseau sur lequel il était monté ayant fait naufrage sur les côtes de la Calabre, il parvint à se sauver à la nage. Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la rhétorique au collège de la Trinité, à Lyon, et y mourut victime de son zèle à secourir les pestiférés, le 17 octobre 1626, âgé de cinquante ans. Le P. Bouton avait composé un grand nombre d'ouvrages, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque des jésuites de Lyon. Parmi ces écrits, on distinguait : une *Théologie spirituelle*, en six livres; une *Traduction, du grec en latin, des œuvres de saint Dorothée*; *Commentarii in Deuteronomum*; de *Peregrinatione Israelitarum, tum litterali, tum mystica ad promissionis terram, ex scripturis, et præsertim ex libro numerorum*; *Dictionnaire latin-hébreu*, auquel il travailla pendant douze ans, et qu'il eut la patience de transcrire lui-même jusqu'à six fois. Il a pour titre : *Clavis Scripturæ sacræ, seu Dictionarium hebraicum, in quo latinis vocibus subjiciuntur voces hebræe respondentes, collectum ex sacris litteris et ex collatione vulgatæ latinæ, edit. cum hebræica*, 1 vol. in -4, qui se trouve actuellement dans la Bibliothèque publique de Lyon; tous les autres ouvrages de ce savant ont péri dans le siège de cette ville. Il avait aussi entrepris un Dictionnaire latin-syriaque, et il l'avait même laissé fort avancé.

BOUTON (Jacques), jésuite, mort en 1638, s'est fait connaître par une bonne *Relation de l'établissement des Français dans l'île de la Martinique, depuis l'an 1633*, Paris, 1640, in-8 (1).

BOUTRAIS ou BOUTTERAIS (Raoul), en latin *Bothereus*, né à Châteaudun en 1532, fut avocat au grand-conseil, et mourut à Paris en 1630. Ses ouvrages sont : *Recueil d'Arrêts du Grand-Conseil*, en

latin, Paris, 1606, in-8; *De rebus in Gallia et toto pene orbe gestis ab anno 1594 ad 1610*, Paris, 1610, 2 vol. in-8; *Henrici Magni Vita*, en vers, Paris, 1611 et 1612, in-8; *Urbis gentisque Carnutum Historia*, Paris, 1624, in-8; *Panegyrique de la ville d'Orléans*, 1613, in-8... de *Châteaudun*, 1627, in-8, aussi en vers latins; *Musa Pontificia*, 1618, in-4, etc.

* BOUVARD (Michel-Philippe), docteur régent de la faculté de Paris, de l'académie des sciences, naquit à Chartres en 1717. Son père, médecin lui-même, lui fit faire d'excellentes études et l'envoya à Paris pour y suivre les écoles. Bouvard se décida pour la médecine, et ses progrès y furent si prompts qu'il fut reçu docteur à Reims en 1750. Après s'être exercé à la pratique de son art dans sa patrie, il s'établit à Paris en 1756; il y fut reçu à la faculté de médecine, licencié en 1758, et docteur la même année. L'académie des sciences se l'agrégea et il dut à son titre de savant la chaire de médecine du collège royal, qu'il conserva 11 ans. Peu de médecins ont eu une réputation si brillante et une pratique aussi étendue. Elle absorbait tous ses moments et ne lui a pas laissé le temps de publier aucun ouvrage sur son art, à l'exception d'un *Mémoire* sur l'emploi du polygala de Virginie dans les hydropisies de poitrine et les pleurésies. Il a aussi écrit quelques ouvrages polémiques, où l'on remarque avec regret une causticité poussée jusqu'à l'aigreur. On voit encore avec étonnement, qu'un homme doué d'un esprit si juste ait toujours été opposé à la pratique de l'inoculation. Malgré sa rudesse connue dans ses relations avec ses confrères et ses malades, il était bon, et chacun connaît sa conduite à l'égard d'un négociant, qui, malade par suite d'un embarras dans ses affaires, reçut pour toute ordonnance de son sévère docteur la somme dont il avait besoin. Bouvard ayant inutilement cherché pendant plusieurs jours la cause de sa maladie, s'aperçut enfin qu'elle venait d'une affection morale : « Cette fois, dit-il à son malade, » je suis sûr d'avoir trouvé le remède, » et il lui laissa sous enveloppe un billet de 30,000 francs. Il servit les pauvres comme les riches, et mourut à Paris dans un âge assez avancé, le 19 janvier 1787, refusant les secours de l'art qu'il avait si heureusement pratiqué. Il répondit à ceux de ses amis qui les lui proposaient : « Je n'ai aimé la vie qu'autant » que j'ai pu la rendre utile; je n'ai plus rien à désirer que le courage de souffrir. Le passé n'existe » plus pour moi; le présent n'est qu'un point; l'avenir seul doit m'occuper. »

* BOUVET (Joachim), jésuite, né au Mans vers 1638, fut un des missionnaires envoyés à la Chine par Louis XIV, dans le dessein d'acquérir des lumières nouvelles sur les sciences et sur les arts et de fournir des procédés utiles aux manufactures françaises. Le Père Bouvet et cinq de ses confrères partirent de Brest le 3 mars 1685. Ils prirent la route de Siam où ils furent arrêtés quelques mois. Ils arrivèrent enfin après une traversée pénible à Ning-po, port de la côte orientale de la Chine, au mois de juillet 1687. Le célèbre Kang-Hi, qui régnait alors, fit un accueil favorable aux missionnaires, leur permit de se répandre dans les pro-

(1) On consulte encore avec fruit cet ouvrage pour les renseignements qu'il donne sur les mœurs des Caraïbes, nation presque entièrement détruite aujourd'hui.

vinces, et retint auprès de lui les Pères Bouvet et Gerbillon, pour lui enseigner les mathématiques. Il leur permit de se bâtir dans l'enceinte même de son palais une église et une résidence qui furent achevées en 1702. L'empereur fut tellement satisfait des services des jésuites, qu'il envoya en France le Père Bouvet pour amener un plus grand nombre de missionnaires. Ce Père y arriva en 1697. Il était porteur de 49 vol. chinois que l'empereur envoyait en présent à Louis XIV, et qui ont été pour ainsi dire le commencement de la collection que la bibliothèque royale possède aujourd'hui. Le Père Bouvet repartit bientôt pour la Chine, avec dix nouveaux missionnaires, parmi lesquels on remarque le célèbre Père Parennin. Il jouit longtemps de la faveur de Kang-Hi qui le nomma interprète auprès du prince son fils. Il paraît cependant qu'il fut pendant quelque temps privé de ses charges; mais il reprit ses travaux de missions, et après une longue carrière apostolique, il mourut à l'âge de 74 ans à Pékin, l'an 1732. Ce missionnaire avait été longtemps occupé à lever la carte de l'empire chinois et à d'autres travaux dont le but tendait toujours à l'œuvre de Dieu, en rendant le prince favorable aux missions évangéliques. Il a laissé : *Quatre Relations de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; Etat présent de la Chine, en figures gravées par le Père Giffart sur les dessins apportés au roi par le Père J. Bouvet*, Paris, 1697, in-fol.; Une *Lettre* dans le recueil des *Lettres édifiantes*, quelques morceaux dans les *Mémoires de Trévoux*, dans la *Description de la Chine*, un *Portrait historique de l'empereur Kang-Hi*, Paris, 1697, in-12, etc.

* BOUVET DE LOZIER (A.-H.), fils d'un ancien intendant de l'île Bourbon, naquit à Paris en 1769, et était officier d'infanterie à l'époque de la révolution. Il fit partie de l'armée de Condé, et lorsque cette armée fut dissoute, il se rendit en Angleterre. Il avait été adjudant-général dans l'armée royale de l'ouest, lorsqu'il fut arrêté à Paris, en 1804, comme complice de Cadoudal et de Pichegru. On le condamna à mort; mais sa sœur, présentée au premier consul, par la princesse Murat, obtint que cette peine fût commuée. Bouvet de Lozier fut seulement détenu pendant quatre ans au château de Bouillon, et ensuite déporté. En 1814, le roi le nomma maréchal-de-camp, officier de la légion-d'honneur, chevalier de Saint-Louis, puis commandant de l'île de Bourbon. Durant les cent jours il refusa de reconnaître Napoléon, et fit arrêter le messager qui venait apporter dans cette île la nouvelle du débarquement de l'empereur. On le rappela en 1818, et il obtint le commandement militaire du département du Loiret. Après son retour en France, Bouvet de Lozier publia un *Mémoire sur son administration*, Paris, 1819, in-8. Il fut tué dans un duel, à Fontainebleau, le 31 janvier 1825.

BOUVIER (Gilles le) dit *Berry*, fut peut-être ainsi appelé du pays où il naquit en 1586. Il fut héraut-d'armes de Charles VI et de Charles VII, dont il nous a laissé la *Chronique*, qui commence en 1402, et finit en 1433, et qui a été continuée par un anonyme jusqu'en 1461. Godefroi l'a publiée dans les *Histoires de Charles VI et de Charles VII*, en 1633,

et en 1661, in-fol. Duchesne avait d'abord attribué cette *Chronique* à Alain Chartier; mais il a reconnu depuis sur la foi des manuscrits originaux qu'elle était de le Bouvier. Selon M. le Gendre, il est encore auteur d'un *Traité des hérauts-d'armes*, d'une *Chronique de Normandie*, depuis Rollon le premier duc, jusqu'en 1220, de l'*Histoire du recouvrement de ce pays*, et du reste de la Guyenne, en 1448, par Charles VII. Le Père Labbe a donné dans le premier volume de ses *Mélanges* quelques extraits de son livre d'*Armoiries*, et une *Description de la France*, du même auteur, dans le 1^{er} tome de son *Abrégé de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane*.

** BOUVIER (Claude-Pierre, baron), magistrat, né à Dole le 9 septembre 1739, d'une famille honorable, obtint en 1787, à la faculté de Dijon, une chaire dont il se démit en apprenant la nouvelle de l'arrestation du roi à Varennes, et consigna ses motifs sur les registres de l'université. Plus tard il fut un des otages qui s'offrirent pour Louis XVI et sa famille, et lorsque la convention mit en jugement cet infortuné monarque, il fut encore un de ceux qui briguerent le dangereux honneur de le défendre. A l'époque de la terreur, il fut enfermé, comme suspect, au château de Dijon, et n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Elu peu de temps après président de l'administration centrale du Jura, il employa son influence et son autorité en faveur des victimes de ces temps malheureux, et ne craignit pas de se compromettre en favorisant la rentrée des prêtres et leur facilitant l'exercice de leur ministère. Au 18 fructidor, menacé comme royaliste, il n'échappa à la déportation, que sur les réclamations des députés du Jura; mais il fut remplacé dans ses fonctions et revint à Dole, où ses concitoyens s'empressèrent de l'élire président de la commission des hospices, dont il avait contribué à sauver la dotation, ainsi que celle des autres établissements de charité. Après le 18 brumaire, nommé préfet du Doubs, il refusa cette place, et se contenta de celle de maire de Dole, qui lui fournit de nouvelles occasions d'être utile à ses compatriotes. Il fut appelé en 1809 au corps législatif, et à la réorganisation définitive de l'ordre judiciaire, nommé procureur-général près la cour impériale de Besançon. Au retour du roi, il fit partie de la chambre des députés, et prit part aux principales discussions dans cette session où pour la première fois depuis quinze ans se discutaient publiquement les affaires de l'état. C'est sur son rapport que fut rendue la loi sur l'observation du dimanche, loi politique et morale autant que religieuse. Il reçut du roi le brevet d'officier de la légion-d'honneur, et après la session il vint reprendre ses fonctions de procureur-général à Besançon. Remplacé l'année suivante, ce ne fut qu'en 1818 qu'il fut désigné pour remplir les mêmes fonctions près de la cour royale de Limoges. Il donna sa démission en 1820, et fut nommé président honoraire à la cour royale de Besançon. En 1830, il accepta la place de maire de Dole; toutefois il dut la quitter bientôt par suite de sa dissidence avec le conseil municipal. Ce magistrat est mort à

Dole, le 28 décembre 1843, à 85 ans, dans les sentiments religieux les plus édifiants, et après avoir reçu plusieurs fois les sacrements dans le cours de sa longue maladie. Il a laissé manuscrit un travail sur la *Législation criminelle*, qui ne sera vraisemblablement jamais publié.

BOUVOT (Jean), avocat de Châlons-sur-Saône, sa patrie, né vers l'an 1558, et mort en 1636, était protestant. On a de lui un recueil d'*Arrêts notables du Parlement de Bourgogne*, Genève, 1623 et 1628, 2 vol. in-4, peu commun; et des *Commentaires sur la Coutume de Bourgogne*, Genève, 1662, in-4.

BOUX (Guillaume le), né dans la paroisse de Souzé en Anjou, le 30 juin 1621, fut successivement capucin, oratorien, curé, professeur de rhétorique. Il se distingua par son talent pour la chaire, prêcha avec distinction un carême en présence de Louis XIV, qui le nomma à l'évêché d'Acqs en 1658, et puis à celui de Périgueux en 1668. Il mourut en 1693. On a de lui : *Les Conférences de Périgueux*, 3 vol. in-12; *Des Sermons*, nouv. éd., Rouen, 1766, 2 vol. in-12.

* BOUZONLÉ (Jean), jésuite, né à Bordeaux vers l'an 1646, montra dès sa jeunesse un talent marqué pour la poésie latine, et publia de fort bonne heure quelques pièces intitulées *Primitiæ musarum serenissimo delfino oblatae*, Bordeaux, 1670, qui furent bien accueillies. Il entra à l'âge de 17 ans dans la compagnie de Jésus, et après plusieurs années employées à l'enseignement, il se consacra au ministère de la prédication et y obtint de grands succès. Un accident qui le priva de la vue l'obligea de renoncer à la chaire. Il mourut à Poitiers en 1726. On a de lui outre les poésies citées : *Hymni res sancti Thomas de Villa Nova*, 1670; *Carmina extemporanea de variis argumentis*, Bordeaux, 1672, in-4; *Portrait de Louis le Grand, roi de France*, Bordeaux, 1686, in-4; *Science de la mort des Saints*, Poitiers, 1692; *Histoire de l'ordre des religieuses filles de Notre-Dame*, Poitiers, 1697, 2 vol. in-4; *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Poitiers, 1686.

BOVADILLA (don François de), commandeur de l'ordre de Calatrava, fut nommé en 1500 gouverneur-général dans les Indes par Ferdinand, roi d'Espagne. Il avait la commission d'examiner la conduite de Christophe Colomb, qu'on avait desservi auprès de ce prince et de la reine Isabelle. Ces souverains eurent à se repentir de leur choix. Bovadilla, élevé tout-à-coup du sein de la misère au faite des honneurs, oublia bientôt son premier état. À peine fut-il arrivé à Saint-Domingue, qu'il traita tout le monde avec une hauteur révoltante. Il somma don Diégo Colomb, frère de Christophe, de lui céder la citadelle de Saint-Domingue dont il avait la garde. Celui-ci l'ayant refusé, il s'en empara à force ouverte. Christophe Colomb accourut, à cette nouvelle, au secours de son frère; Bovadilla, sans avoir égard à sa qualité et à ses services, lui fit mettre les fers aux pieds, de même qu'à don Diégo et à don Barthélemy Colomb, frères de Christophe. Il les renvoya en Espagne avec les pièces de leur procès. Ferdinand et Isabelle, indignés de ce procédé, donnèrent des ordres

sûrs pour mettre ces illustres prisonniers en liberté. Ils leur firent tenir mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour se trouvait alors; ils les y accueillirent avec des marques de distinction extraordinaires; ils annulèrent tout ce qui avait été fait contre eux, et promirent de les dédommager et de les venger. Bovadilla fut rappelé, et la flotte sur laquelle il était monté ayant fait naufrage, il y périt avec plusieurs autres, en 1502.

BOVERICK, célèbre horloger d'Angleterre dans le xvn^e siècle, se distingua par des chefs-d'œuvre de mécanique. Il fit une chaise d'ivoire à quatre-roues, avec toutes ses appartenances, dans laquelle un homme était assis : elle était si petite et si légère, qu'une mouche la trainait aisément. La chaise et la mouche ne pesaient qu'un grain. Le même ouvrier construisit une table à quadrille avec son tiroir, une table à manger, un buffet, un miroir, douze chaises à dossier, six plats, une douzaine de couteaux, autant de fourchettes et de cuillers, deux salières, avec un cavalier, une dame et un laquais : et tout cela était si petit, qu'il entraît dans un noyau de cerise. On peut consulter le *Microscope à la portée de tout le monde*, par Baker, savant respectable, qui rapporte ces faits d'après le témoignage de ses yeux. Ce genre d'ouvrages n'était pas inconnu aux anciens. Pliny parle d'un Théodore de Samos, qui avait fait en bronze sa propre statue, parfaitement ressemblante, qui tenait de la main droite un livre, et de la gauche un char à quatre chevaux, le tout convert d'une mouche de bronze, faite par le même sculpteur. Voy. ALUNNO.

BOVERIUS (Zacharie), capucin, né à Saluces, et mort à Gènes en 1638, à 70 ans, est auteur de quelques ouvrages de controverse, et de l'*Histoire des Capucins*, en latin, 1632 et 1639, 2 vol. in-fol., traduite en français par le Père Antoine Caluze, 1675, in-fol. Il y en a un 3^e vol. par le Père Marcellin de Pise, 1676, in-fol. L'auteur y montre un peu trop de crédulité; et il a mieux aimé écrire des choses édifiantes, que d'examiner toujours si elles étaient vraies. Quelque reproche qu'on puisse lui faire, son intention est louable, et le défaut de critique dont il n'est pas difficile de le convaincre, ne produira certainement aucun mal dans le monde moral. On a encore de lui : *Demonstrationes undecim de vera habitus forma, a seraphico Patre Francisco instituta*, Cologne, 1655. Il y prétend prouver que l'habit des capucins est celui de saint François; *Demonstrationes symbolorum veræ et falsæ religionis, adversus præcipuos ac vigentes catholicæ religionis hostes*, etc., Lyon, 1617, 1 vol. in-fol.; *Parænesis catholica ad Marcum Ant. de Dominis*, Lyon, 1618, in-4; c'est une réfutation des assertions insérées dans la *Repubblica Christiana et Ecclesiastica* de l'apostat de Dominis. Boverius a encore réfuté d'autres productions du même auteur; *Orthodoxa consultatio de ratione veræ fidei et religionis amplectendæ*. L'auteur composa cet ouvrage en 1623, à Madrid, dans la vue d'engager Charles Stuart, prince de Galles, qui s'y trouvait alors, d'embrasser la religion catholique.

** BOVET (François de), savant prélat, né en 1745 à Grenoble, d'abord grand-vicaire du diocèse de

St.-Omer, et prévôt de la cathédrale d'Arras, fut député de la province de Tours à l'assemblée du clergé de 1785-86, et nommé membre du bureau dit de la religion et de la juridiction dans lequel se traitaient les questions les plus graves et les plus importantes. Il fut chargé d'examiner celle du concours pour les cures et rédigea sur ce sujet un *Mémoire* qui fut inséré dans le procès-verbal de l'assemblée. En 1789, désigné pour l'évêché de Sisteron, il fut sacré le 13 septembre et prit possession de son siège au moment où la révolution laissait déjà prévoir un sinistre avenir pour l'Eglise. Ce siège fut supprimé par le décret qui déterminait une nouvelle circonscription des diocèses. M^{rs}. de Bovet protesta contre ce décret et continua d'adresser à ses curés des *lettres pastorales* dans lesquelles il les prémunissait sur les dangers déjà signalés dans *l'exposition des principes* (Voy. BOISGELIN), à laquelle il avait précédemment adhéré. Obligé de sortir de France, il se retira d'abord en Suisse, puis en Italie; il habita plusieurs années Ferrare, d'où il adressa plusieurs écrits à ses diocésains, pour soutenir leur courage et pour les mettre en garde contre les novateurs. Après le concordat, il écrivit de Ratisbonne au souverain pontife une lettre dans laquelle, sans refuser positivement sa démission, il exposait ses craintes et ses inquiétudes pour l'avenir de la religion. En 1803, il signa les réclamations canoniques du 6 avril; mais dans une instruction à son clergé, il déclara qu'il laissait son troupeau entre les mains du chef des pasteurs. La crainte de paraître favoriser l'opposition qui s'était formée contre le concordat dans une partie du clergé français émigré, le décida enfin à envoyer en 1812 la démission de son siège au pape et au roi Louis XVIII, son souverain. Rentré en France en 1814, il fut nommé en 1817 à l'archevêché de Toulouse; mais les obstacles que rencontra l'exécution du nouveau concordat, retardèrent, jusqu'en 1819, sa prise de possession de ce siège. Son âge avancé l'obligea, dès l'année suivante, de le résigner entre les mains du roi qui le nomma chanoine du chapitre de St.-Denis. Dans les loisirs que lui laissait cette nouvelle position, il s'occupa de mettre la dernière main à un grand ouvrage sur l'histoire ancienne. Ce savant prélat mourut à Paris le 6 avril 1818 à l'âge de 93 ans. Outre des mandements, des lettres pastorales et plusieurs écrits de circonstance, on a de lui : *Consolation de la foi sur les malheurs de l'Eglise*, Ferrare, 1797, in-12; et Toulouse, 1819. Dans cet ouvrage l'illustre auteur s'élève aux considérations les plus hautes sur les causes des maux de l'Eglise, et sur le fruit que l'on doit en tirer. Il apprend à voir partout la providence et ses desseins de justice ou de miséricorde sur les états et sur les particuliers. Il est peu de lectures plus convenables dans les grands travers de la religion. Les pensées de l'Ecriture et des Pères y sont fondues dans un style plein de noblesse et d'onction. On y retrouve le goût d'un écrivain nourri de l'étude des bons modèles, et les lumières d'un évêque aussi sage que zélé. *Les dynasties égyptiennes suivant Manéthon*, 1829, in-8; 2^e édit. Avignon, 1833, in-8; ouvrage

plein d'érudition et de critique; il y réduit à leur valeur les calculs de quelques savants sur l'antiquité des dynasties égyptiennes, et tout en applaudissant aux travaux de Champollion, il est loin de croire qu'ils puissent dissiper tous les nuages qui couvrent encore l'histoire d'Egypte; *Histoire des derniers Pharaons et des premiers rois de Perse, selon Hérodote, tirées des livres prophétiques et du livre d'Esther*, Avignon, 1833, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage l'auteur s'attache à prouver que le 3^e livre d'Hérodote est tiré presque entièrement du livre d'Esther, et réfute les difficultés que plusieurs savants ont proposées contre l'authenticité de ce livre; il fait preuve de connaissances très-étendues dans ce travail que l'on peut regarder comme une suite de l'*Histoire des temps fabuleux* de Guérin du Rocher. (Voy. ce nom.)

* BOVIO (Jean-Baptiste), archevêque de Brindes, vivait dans le xvi^e siècle, et traduisit du grec en latin les *Œuvres* de saint Grégoire de Nazianze. On a de lui un ouvrage intitulé : *De statutaria urbis præscriptione*, in-8, et réimprimé dans les *Tractatus illustrium jurisconsultorum*, tome xvii.

* BOWDICH (T. Edouard), voyageur anglais, naquit à Bristol en 1773. Nommé secrétaire au service de la compagnie des Indes orientales, il demanda, peu de temps après, la permission d'aller explorer l'intérieur du royaume d'Aschantie. Il accomplit avec succès ce voyage périlleux, et revint en Angleterre apportant les détails les plus curieux sur un pays jusqu'alors inconnu. L'esprit d'indépendance avec lequel il exposa certains abus indisposèrent contre lui la société qu'il servait, et qui, oubliant ses services passés, refusa dès lors de l'employer. Il vint à Paris, où il reçut l'accueil le plus flatteur, étudia l'histoire naturelle, fit d'utiles économies, et partit en 1824 pour l'Afrique, où il mourut la même année. On a de lui : *Voyage dans le pays d'Aschantie, ou Relation de l'ambassade envoyée dans ce royaume par les Anglais, avec des détails sur les mœurs, les usages, les lois et le gouvernement de ce pays, etc.*, traduit de l'anglais, Paris, 1819, in-8. On y trouve la traduction d'un manuscrit arabe, où est décrite la mort de Mungo-Park; *Elements of conchology including the fossil genera and the animals*, Paris, 1820-22, 2 parties in-8, avec un grand nombre de gravures; *Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo, faites dans l'automne de 1823, pendant son troisième voyage en Afrique, suivies du récit de son arrivée et des circonstances de sa mort, etc.*, ouvrage traduit de l'anglais, et accompagné de notes de Cuvier et de Humboldt, Paris, 1826, avec un atlas in-4 de 19 planches, etc.

BOWER (Archibald), jésuite apostat, né en 1686, à Dundee en Ecosse, se fit jésuite à Rome en 1706, et fut employé à l'enseignement des belles-lettres dans différentes villes d'Italie. En 1726, il quitta son ordre, quoiqu'il fût lié par des vœux solennels, et se rendit en Angleterre, où il abjura la religion catholique pour suivre le rit anglican. Cette apostasie donna lieu à plusieurs conjectures. On en a trouvée la cause naturelle dans l'irrégularité de ses mœurs, preuve terrible que la corruption du cœur entraîne

à sa suite l'obscurcissement de l'esprit. Bower, également méprisé de tous les partis, mourut en 1766, âgé de 80 ans. Il a laissé les ouvrages suivants dont le style est plus que médiocre. *Historia litteraria*, espèce de revue littéraire publiée au commencement de chaque mois; une *Histoire des Papes*, 7 vol. in-4, qui mériterait plutôt le nom de diatribe que le titre d'histoire; il a aussi travaillé pendant neuf ans à la grande histoire universelle, dont il composa l'histoire romaine.

* BOWDLER (Thomas), écrivain anglais, né en 1754, membre de la société royale et de celle des antiquaires, a publié le *Shakespeare des familles* dont il a retranché les nombreux passages susceptibles de produire de fâcheuses impressions sur l'esprit de la jeunesse. Il a fait le même travail sur l'ouvrage de Gibbon, *De la décadence et de la chute de l'empire romain*. On lui doit en outre un volume de *Voyages, les Mémoires du lieutenant-général Villette*, et quelques autres ouvrages. Bowdler est mort à Rhydings, près Swansea, en 1824, à l'âge de 70 ans.

* BOWLES (Guillaume), naturaliste irlandais, mort en Espagne en 1780. On lui doit : *Introducción a la historia natural y a la geographia fisica de España*, Madrid, 1775, in-4, traduite en français par de Flavigny, 1776, in-8; en italien par Milizia, 1783, 2 vol. in-4, avec des additions considérables. L'auteur y traite des végétaux, mais plutôt sous le rapport du jardinage que sous celui de la botanique; une *Histoire naturelle des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781.

BOWYER (Guillaume), savant et célèbre imprimeur anglais, né à Londres le 17 décembre 1699, s'acquit un nom, tant par ses belles éditions que par sa science dans les belles-lettres. Il mourut le 18 novembre 1777. Il était membre de la société des antiquaires, imprimeur de la société royale et de la chambre des pairs. Il a enrichi de *Préfaces* plusieurs des livres qu'il a imprimés, et a donné une *Histoire de l'origine de l'imprimerie*, en anglais, 1774. On estime son édition des *Œuvres de Selden*, 1722-1726, 3 vol. in-fol., et du *Nouveau Testament grec*, 1763, 2 vol. in-12.

BOXHORN ou BOXHORNIUS (Marc-Zuerius), professeur d'éloquence à Leyde et ensuite de politique et d'histoire, naquit à Berg-op-Zoom en 1612, et mourut en 1655. On a de lui : *Historia universalis*, Leipsig, 1675, in-4; *Obsidio Bredana*, 1640, in-fol; *Virorum illustrium Monumenta et Elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol., ouvrage curieux par les gravures qui l'accompagnent; *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-fol.; *Poemata*, 1629, in-12; *Theatrum urbium Hollandiæ*, 1632, in-fol. Ce n'est guère qu'une compilation de Guichardin et de Valère André; *Historiæ romanæ et augustæ Scriptores minores Latini, cum animadversionibus*, Leyde, 1632, 4 vol. in-12. C'est une édition de Florus, d'Aurélius-Victor, de Velléius Paternulus, de Suétone, d'Ammien Marcellin, etc.; *Poetæ satirici minores, cum commentariis*, 1632, in-8, recueil peu estimé. Des notes sur Justin, sur Tacite, sur Jules-César; *De republica Leodiensi*, Amsterdam, in-24. Cet ouvrage, qui est assez bon, fait partie de la collection des Petites Républiques; *Originum Gallicarum liber*, Amster-

dam, 1634, in-4; ouvrage estimé et peu commun; *Metamorphosis Anglorum*, 1633, in-12; c'est un abrégé des révolutions d'Angleterre; *Quæstiones Romanæ*, Leyde, 1637, in-4. Ce sont des dissertations pleines d'érudition sur les us sacrés et profanes des Romains. On a encore de Boxhorn d'autres ouvrages, dont l'énumération serait trop longue à faire.

* BOY (Adrien-Simon), chirurgien en chef de l'armée du Rhin, né à Champlitté, mourut en 1795, à Alzey. On lui doit : *Traitement des plaies d'armes à feu*, et l'hymne fameux :

Veillons au salut de l'empire, etc.

* BOYCE (Guillaume), célèbre compositeur anglais, naquit à Londres en 1710, et montra pour la musique des dispositions si extraordinaires, que, malgré une dureté d'oreille qui vint l'affliger avant qu'il eût fini ses études musicales, et qui dégénéra en surdité absolue, il s'éleva au premier rang dans cet art. Le docteur Green, son maître, organiste de Saint-Paul, lui laissa toute sa musique de chœur avec le soin de la publier après sa mort. Cette publication de l'œuvre de Green, faite avec autant de goût que bien exécutée, commença la réputation de Boyce, qui fut nommé en 1736 organiste de l'église Saint-Michel, et reçu docteur en musique à Cambridge en 1749. Il devint ensuite premier organiste de la chapelle du roi en 1757, et mourut en 1799. Son œuvre, dont on n'a publié qu'une partie, a un caractère de force, de clarté, et une facilité qui en augmente la beauté. On distingue surtout son admirable *sérénade de Salomon*, qui parut en 1743.

BOYD (Marc-Alexandre), Ecossais, né à Gallo-way en 1362, s'appliqua à l'étude du droit; mais trouvant peu de goût dans des matières abstraites et contentieuses, il abandonna le barreau pour cultiver la poésie latine, et mourut en 1601. On trouve de ses poésies dans les *Deliciæ poetarum Scotorum*, Amsterdam, 1637.

* BOYD (Hugues), écrivain politique, né en 1746, à Bally-Castle, dans le comté d'Antrim, en Irlande, montra dès son enfance une grande vivacité d'esprit et une conception facile qui, négligemment appliquée à différents objets d'études, ne lui procura néanmoins que des connaissances superficielles. Il embrassa d'abord l'état militaire; mais son père étant mort sans laisser de testament, Hugues qui était le cadet de sa famille, n'ayant pas les moyens de se soutenir au service, l'abandonna pour entrer dans le barreau. La vie dissipée qu'il mena à Londres augmenta ses embarras, auxquels un mariage avantageux mit enfin un terme. Il se livra tout entier aux discussions politiques, et soutint avec chaleur le parti populaire, par différents écrits publiés dans les journaux, en forme de correspondance, sous des noms supposés, tels que le *Whig* et le *Freeholder* (le Franc Tenancier). La réputation de Boyd est due surtout aux *Lettres de Junius*, publiées en 1769, 1770 et 1771, et qu'on lui a attribuées sans preuves suffisantes, ainsi qu'à Edmond Burke et à d'autres écrivains (*Voy. ALMON*). Ces lettres annoncent d'ailleurs un talent bien supérieur à celui de Boyd. Son opposition ouverte contre le gouverne-

ment lui avait fermé toute carrière administrative; cependant l'état de ses affaires devenait tel qu'il était indispensable d'y remédier. On engagea lord Macartney, gouverneur de Madras, à le prendre pour second secrétaire, et il partit en cette qualité en 1781. Député, l'année suivante, au roi de Candy, pour l'engager à un traité d'alliance offensive et défensive avec les Anglais, il échoua dans cette mission. En s'en retournant, il fut fait prisonnier par les Français, et conduit à l'île Bourbon. Relâché sur parole, il devint ensuite capitaine de port à Madras, et y rédigea un journal sous le titre de *The Madras-Courrier*. Il revint en 1794 en Europe, et y mourut la même année. On a de lui des *Mélanges* et une *Relation* de son voyage à Candy; il publia en 1779 des extraits de plusieurs discours de lord Chatam, faits de souvenir. Sa mémoire était si heureuse, qu'un jour il mit par écrit, en rentrant chez lui, un discours qu'il venait d'entendre débiter, et qui se trouva ensuite exactement conforme à l'original. Campbell, ami de Boyd, a écrit sa vie.

* BOYDELL (Jean), né à Stanton, dans le Shropshire, en 1719, fils d'un arpenteur, s'acquit une immense fortune par son commerce de gravures et de tableaux. Ses vastes entreprises eurent une puissante influence sur les progrès des arts en Angleterre. La plus importante est sa collection de figures pour Shakespeare, qui lui coûta plusieurs millions. Épuisé par les avances énormes qu'il avait faites, il se vit obligé de mettre en loterie sa *Galerie de Shakespeare*. On distingue encore un ouvrage curieux, connu sous le nom de *Liber veritatis*, qui est le *fac simile* du volume dans lequel Claude Lorrain plaçait comme souvenir un dessin de tous les tableaux qu'il peignait. Boydell jouit dans son pays d'une grande considération, puisqu'il fut échevin et lord-maire de Londres. Il mourut en 1804, dans sa 85^e année.

* BOYÉ (Charles-Joseph), général de division, commandant de la légion-d'honneur, né en 1762 dans l'électorat de Trèves, vint s'établir avec sa famille, en 1773, à Saint-Mihel, aujourd'hui département de la Meuse. Il s'engagea en 1778, et avant la fin de 1791, il était capitaine. Il parut avec éclat aux combats de Verton, de la Croix-aubois, au siège de Namur, à la bataille de Nerwinde, et fut fait chef d'escadron en 1793, chef de brigade le 6 floréal an 2, enfin général le 22 du mois suivant. Il était à Fleurus, et commanda sous Kléber le centre de l'armée de Sambre-et-Meuse. Il prit les villes de Saint-Tron et de Tongres dont il chassa les Autrichiens, et défendit plus tard avec succès contre le prince de Reuss, le pont du Lech, près d'Augsbourg, et les lignes de Fribourg. En 1805, Napoléon le nomma commandant de la légion-d'honneur, et lui donna le commandement de la seizième division militaire. Boyé est mort en 1808.

BOYER. Voy. BOHIER.

* BOYER DE STE.-MARTHE (Louis-Anselme de), dominicain, est auteur de l'*Histoire de l'église cathédrale de Saint-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, in-4; et de l'*Histoire de l'église cathédrale de Vaison*, Avignon, 1731, in-4.

BOYER (Claude), abbé, de l'académie française,

naquit à Alby en 1618, et mourut à Paris en 1698. On a de lui 22 pièces dramatiques, pleines d'enflure et produites sans aucune connaissance du théâtre. Sa *Judith* eut d'abord un succès éclatant. Cette pièce applaudie pendant un carême entier, fut sifflée à la rentrée d'après Pâques. La Champmeslé ayant demandé la raison de l'inconstance du parterre, un plaisant lui répondit : « Les sifflets étaient à » Versailles aux sermons de l'abbé Boileau. » Boyer, fatigué de ses mauvais succès, fit jouer en 1680 sa tragédie d'*Agamemnon*, sous le nom d'un de ses amis. Racine, son plus grand fléau, applaudit à cette pièce. Boyer ne put s'empêcher de s'écrier en plein parterre : « Elle est pourtant de Boyer, malgré M. Racine. » Ce mot lui coûta cher : sa tragédie fut sifflée le surlendemain. Peut-on après cela s'occuper sérieusement du succès ou de la chute des productions dramatiques, dont le destin se règle sur les passions ou l'humeur des spectateurs, bien plus que sur le mérite même de la pièce ?

BOYER (Abel), né à Castres en 1664, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, et se retira d'abord à Genève, à Franeker, et ensuite en Angleterre, l'an 1689. Il mourut à Chelsea en 1729, dans sa 65^e année. Il aimait également le plaisir et l'étude. On a de lui plusieurs ouvrages : un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, Londres, 1774, 2 vol. in-4, estimé; l'abrégé, en 2 vol. in-8, a eu plus de 20 éditions; une *Grammaire française et anglaise*, in-12, qui ne l'est pas moins. « Cependant, dit un critique français, si ces deux » ouvrages n'avaient servi qu'à faire passer dans » notre langue les sages maximes et les beautés » des écrivains anglais, l'auteur aurait de plus » grands droits aux éloges du public reconnaissant; » mais la connaissance de la langue anglaise nous » a attiré le débordement de tant d'extravagances, » que les esprits sages sont peu tentés d'applaudir » à ses travaux. En effet, la lecture des productions » anglaises n'a guère servi qu'à introduire parmi » nous des bizarreries et des maximes qui, n'étant » analogues ni au caractère ni au gouvernement » de la nation, n'ont produit que de très-pitoyables » effets, comme l'expérience le prouve tous les » jours. L'anglomanie a passé de nos livres dans » nos mœurs, et y a causé les mêmes ravages; en » sorte qu'on peut dire que ceux qui ont cru nous » enrichir par des productions étrangères, ne nous » ont procuré que des maux étrangers. » L'*Etat politique*, ouvrage périodique qui embrasse tous les états de l'Europe, publié depuis 1710 jusqu'en 1729: il fut très-bien reçu dans sa naissance, et on le recherche encore à présent pour plusieurs pièces curieuses qui y sont insérées; *Histoire de Guillaume III*, Londres, 1702, 3 vol. in-8, en anglais; *Histoire de la reine Anne*, Londres, 1722, in-fol., en anglais.

BOYER (Jean-François), ancien évêque de Mirepoix, avait été d'abord théatin. Le succès de ses sermons le fit choisir pour précepteur de M^r. le dauphin. L'académie des Inscriptions ayant perdu le cardinal de Polignac, le remplaça en 1741 par la nomination de l'évêque de Mirepoix. Il avait été reçu à l'académie française dès 1736, et deux ans après il le fut à l'académie des sciences. Il mourut

en 1755. Ses vertus, son amour pour la retraite, son aversion pour les louanges, la simplicité de ses mœurs, méritèrent qu'on lui confiât l'unique espérance du royaume, et ensuite le détail des affaires qui concernent la nomination aux bénéfices. Il se montra sévère sur le choix des sujets. Rigide observateur des lois de l'Eglise, M. Boyer avait remis son évêché dès qu'il fut attaché à l'éducation du dauphin. Le roi lui donna alors l'abbaye de Saint-Mansuy et ne put lui faire accepter celle de Corbie. Les philosophes et les jansénistes l'ont peint comme au-dessous de sa place, parce qu'il leur était également contraire; mais il faut bien se garder de juger ce prélat par ce qu'en ont dit et ce qu'en disent encore les partisans des erreurs de Jansénius. On sait que les sectaires ne jugent du mérite des hommes que par l'esprit qui les anime eux-mêmes. Le plus grand crime et le seul à leurs yeux, est de n'être pas de leur avis.

BOYER (François), prêtre de l'Oratoire, né à Arlane le 12 octobre 1677, mort le 18 janvier 1755, s'est distingué par son fanatisme pour les saltimbanques de Saint-Médard, qui lui procura d'abord un interdit en 1729, puis le fit reléguer au mont Saint-Michel, et enfin renfermer à Vincennes pendant 14 ans. Les fruits de son fanatisme sont consignés dans le *Quatrième gémissément sur la destruction de Port-Royal*, 1714, in-12; le *Parallèle de la doctrine des pères et de celle des jésuites*, in-8; la *Vie de M. Paris*, in-12, et d'autres ouvrages de parti.

BOYER (Jean-Baptiste-Nicolas), chevalier de l'ordre de Saint-Michel et médecin ordinaire du roi, naquit en 1695; Marseille fut sa patrie. La peste qui désola cette ville en 1720, lui fournit une occasion de signaler son zèle et ses talents et lui valut une pension sur le trésor royal. Appelé à Paris par ses succès, il en sortit plusieurs fois pour aller en Espagne, en Allemagne et dans différentes provinces de France, traiter des maladies contagieuses ou désespérées. Il fut très-heureux dans ses cures. La faculté de médecine l'élut en 1756 pour son doyen; et ce fut pendant le temps de son décaat qu'il donna une nouvelle édition du *Code medicamentarius, seu Pharmacopœia parisiensis*, in-4, ouvrage aussi utile que bien fait. Cet estimable médecin mourut en 1768, avec la réputation de bon citoyen, de parent tendre et d'ami officieux.

BOYER D'AGUILLE (Jean-Baptiste, marquis de), s'était composé un cabinet précieux de tableaux, que son fils, Pierre-Jean, procureur-général au parlement de Provence, fit graver par Jacques Coelmans, d'Anvers. Cet ouvrage fut fini en 1709, et contient 118 planches; mais il n'a paru qu'en 1744, in-fol. Ces deux seigneurs unissaient aux connaissances propres à leur état les lumières que donnent l'étude des belles-lettres et l'enthousiasme pour les beaux arts. Le marquis d'Argens était fils du dernier (*Voy. ARGENS*). Le nom de son frère, président au parlement d'Aix, est d'*Aiguille* ou d'*Eguille*; mais ses aïeux prenaient le nom d'*Aguille*; la table généalogique qui est à la tête des *Tableaux* dont nous venons de parler, porte constamment d'*Aguille*. C'est Pierre-Jean qui changea, le premier, le nom d'*Aguille* en *Eguille*, et qui cessa de porter le

nom de *Malherbe*, le poète, dont son trisaïeul, Vincent de Boyer, avait hérité, à condition d'en porter le nom et les armes. — Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, connu sous le nom de *président d'Eguille*, dont nous venons de parler, célèbre par les différends qu'il eut avec sa compagnie, et les disgrâces qui ont agité sa vie, est mort le 8 octobre 1785, pleuré de ses vassaux, regretté de ses amis, et emportant les éloges de ceux même que sa fermeté et son inviolable attachement à la justice avaient rendus pour quelque temps ses adversaires.

* BOYER (l'abbé), grand-vicaire du diocèse de Lombez, mourut le 18 octobre 1785, dans un âge assez avancé. Un discours qu'il prononça devant les états du Languedoc, sur l'*Influence de la religion sur la société civile et politique*, a été publié à Toulouse, in-8. On lui doit aussi un *Discours sur les reliques des saints*, et un *Panegyrique de saint François de Paule*.

* BOYER (la baron Alexis), chirurgien distingué, né à Uzerche le 27 mars 1760, se destina de bonne heure à l'art auquel il a dû son illustration. En 1779 il vint à Paris, suivre les leçons de Desault, cinq ans après obtint le premier prix à l'école pratique, et partagea dès lors avec son maître l'enseignement de l'anatomie. En 1787 il remporta au concours la place de chirurgien gagnant maîtrise à l'hospice de la charité, dont plus tard il devint chirurgien en chef. Des cours particuliers d'anatomie, de physiologie et de chirurgie suivis par un nombreux concours d'auditeurs augmentèrent sa réputation. A la création de l'école de santé, il y fut nommé professeur de médecine opératoire, puis de clinique externe. En 1804 Bonaparte, premier consul, l'attacha à sa personne en qualité de premier chirurgien; Boyer en remplit les fonctions jusqu'en 1814: il fit en 1806 et 1807 les campagnes de Prusse et de Pologne, reçut à l'armée la croix d'honneur, et fut créé baron. En 1815 il fit partie de la commission chargée de rendre compte de l'état de l'enseignement dans les écoles de médecine et de chirurgie. Boyer mourut à Paris le 25 novembre 1833. On a de lui : *Mémoire adressé au concours de l'académie royale de chirurgie en 1791 sur cette question : Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir dans le cas où leur usage est indispensable*, imprimé dans le 3^e vol. des *Mémoires de la société médicale d'émulation; Traité complet d'anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain*, 1797-1799, 4 vol. in-8, 4^e édit., 1813-16 : c'est un livre exact; mais on y désirerait plus de physiologie, la synonymie des organes, et moins de détails dans les descriptions souvent trop minutieuses; *Leçons sur les maladies des os*, rédigées par Richerand, Paris, 1803, 2 vol. in-8; *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, Paris, 1814, 2^e édit., 1818-26, 11 vol. in-8. C'est un excellent traité. Boyer a continué avec Roux et Corvisart (1800-1817), l'ancien *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*; il a travaillé aussi au *Dictionnaire des sciences médicales*. Plusieurs appareils mécaniques inventés par Boyer sont généralement employés, surtout ceux dont on se sert

pour l'extension continuelle et permanente des membres inférieurs, lorsque le fémur est fracturé, pour contenir les fragments de la rotule et ceux de la clavicule, lorsque ces os sont rompus, pour guérir les torsions congéniales des enfants, etc.

BOYER (Barthélemy-Jacques-Cannat), né à Marseille le 14 octobre 1775, fit ses études à Paris avec succès. Nommé directeur et maître de conférences au séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, il fut ensuite placé par M. de Cambon, évêque de Mirépoix, près du célèbre de Brienne, alors archevêque de Toulouse, qui lui assigna une pension, et peu après le désigna l'un de ses vicaires généraux. Il joignait beaucoup d'esprit et d'instruction à une parfaite connaissance des usages du monde, et se fit remarquer dans les salons de M. de Brienne par une conversation facile et brillante; mais il se dégoûta bientôt de cette vie dissipée et bruyante qui n'offrait qu'une servitude réelle, et s'empessa d'accepter le titre de grand-vicaire que lui offrit M. de Fayet, parent de M. de Brienne, nommé au siège d'Oleron. Ce prélat remarquable par sa piété et par une grande simplicité de mœurs en fit son homme de confiance. Lorsque M. de Brienne, devenu ministre, archevêque de Sens et cardinal, eut adopté malheureusement les principes de la révolution, l'évêque d'Oleron fit d'inutiles démarches pour le rappeler aux devoirs que lui imposait la religion et l'honneur. Boyer ne se dissimulait pas les nombreux écarts du cardinal de Brienne, mais il a souvent répété que tout le temps qu'il est resté près de lui, il ne lui a jamais entendu dire un mot déplacé dans la bouche d'un évêque, et que le cardinal était très-exact à réciter tous les jours son bréviaire. A l'époque du serment exigé par la constitution civile du clergé, Boyer se réfugia en Espagne, et passa la plus grande partie de son exil auprès de l'évêque de Cordoue. Rendu à sa patrie, il fut nommé inspecteur de l'académie de Pau; ce choix fut approuvé de tous ceux qui connaissaient son goût pour les sciences, l'histoire et toutes les parties de la littérature. Il avait connu dans sa jeunesse plusieurs écrivains distingués, et racontait des anecdotes curieuses sur La Harpe, Geoffroy, Palissot, Luce de Lancival, Delille. M. Loison, évêque de Bayonne, instruit de son mérite, s'empessa de le nommer son grand-vicaire. Toute sa vie Boyer n'a cessé de combattre les doctrines impies et anti-sociales qui ont plongé l'Europe dans l'abîme des révolutions. On a de lui un *Cours d'études* à l'usage du collège d'Oleron. Dans ses dernières années il s'occupait moins d'affaires ecclésiastiques et vivait très-retiré. Il est mort à Bayonne le 26 novembre 1834.

** BOYER (Pierre-Denis), né en 1766 à Sévérac-l'Eglise, diocèse de Rodez, acheva ses études ecclésiastiques à Paris où il fut ordonné prêtre le 18 décembre 1790. Il se préparait à soutenir la licence en Sorbonne, mais il en fut empêché par les événements et se retira bientôt dans les montagnes de Rouergue, où tout en s'occupant du salut des âmes, il se préparait par l'étude à remplir la mission que la divine providence lui réservait. En 1800, il revint à Paris, et de concert avec quelques membres de l'ancienne congrégation de St.-Sulpice dont il

faisait partie, s'occupa d'y rétablir l'enseignement ecclésiastique. Deux ans après il fit paraître le *Duel jugé au tribunal de la raison et de l'honneur*; ouvrage qui fit sensation même dans un moment où tous les esprits étaient absorbés par la politique, et qui plus tard a obtenu une seconde édition. En 1803, dans les conférences qui eurent lieu à St.-Sulpice, il prononça cinq discours qui le firent remarquer comme orateur chrétien. Plus tard il remplaça M. Frayssinous dans la chaire de théologie dogmatique au séminaire. Son enseignement fut très-goûté, et le professeur parut surtout se surpasser quand il expliqua le *Traité de la Religion*. La maison de St.-Sulpice ayant été fermée en 1811, il alla prêcher des stations à Montpellier et à Lyon, et ne reprit son cours de théologie qu'en 1814. Quelque temps après, il publia l'*Examen du pouvoir législatif de l'Eglise sur le mariage*, où il réfutait les fausses doctrines de Tabaraud et d'Agier. On sait les difficultés qui s'opposèrent à l'exécution du Concordat de 1817. L'abbé Boyer relèva les assertions erronées dont l'ignorance et la prévention avaient embarrassé cette discussion, et il publia de *Nouveaux Eclaircissements sur quelques objections qu'on oppose au Concordat, suivis de réflexions sur un écrit de M. Fiévée*. En 1819, il fit paraître sous le nom de M. l'abbé Barrande de Briges un opuscule intitulé : *De la liberté des cultes selon la charte avec quelques réflexions sur la doctrine de M. de Pradt et sur les bienfaits du christianisme*. Il engagea vers la même époque dans l'*Ami de la religion* une polémique avec Tabaraud qui déclina le combat. Les retraites pastorales ayant été rétablies, il se sentit une vocation particulière pour porter la parole dans ces saints exercices, et bientôt il fut appelé dans presque tous les diocèses de France. Ce fut à la prière de M. Frayssinous qu'il écrivit l'*Antidote contre les Aphorismes de l'abbé de La Mennais, touchant les libertés de l'église gallicane et ceux qui les défendaient*, Paris, 1826, in-8. Après la révolution de 1830, il se retira dans le Rouergue; mais peu de temps après il reprit le cours de ses tournées apostoliques et ne les discontinua que pour faire en 1841 un voyage à Rome, d'où il se rendit à Notre-Dame-de-Lorette. Ce voyage semblait avoir donné une nouvelle vigueur à sa santé, il allait entreprendre de nouveaux ouvrages pour la défense de sa religion, lorsque saisi par le froid en disant la messe, il tomba dangereusement malade et mourut le 24 avril 1842. Outre les ouvrages déjà cités, il a encore laissé : *Examen de la doctrine de M. de La Mennais, considérée sous le triple rapport de la philosophie, de la théologie et de la politique*, Paris, 1834, in-8; *Défense de la méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques*, ib., 1835, in-8; *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, ib., 1835-37, 2 vol. in-8; *Défense de l'église de France contre les attaques de la Dissertation sur le prêt à intérêt*, par l'abbé Pagès de Lyon, 1839, in-8; *Défense de l'Eglise catholique contre l'hérésie constitutionnelle qui soumet la religion au magistrat, etc.*, ib., 1840, in-8; *Coup d'œil sur l'écrit de MM. Allignol*, intitulé : *De l'état actuel du clergé en France*, in-8. Dans cette bro-

chure d'un style un peu vif, l'auteur prétend démontrer que ce système des deux frères mène au presbytérisme, et tend à bouleverser le bon ordre dans les diocèses. L'ouvrage le plus remarquable de l'abbé Boyer, ce sont ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*, 2 vol. in-8, publiés après sa mort. On y trouve une riche doctrine théologique, de grandes pensées relevées par de beaux mouvements oratoires, une diction nourrie de la substance des livres saints, mais dans laquelle la critique peut signaler des négligences et des incorrections.

BOYER-FONFRÈRE (Jean-Baptiste), conventionnel, né à Bordeaux en 1766, d'une famille de négociants, fut d'abord missionnaire. Il abandonna l'état ecclésiastique pour entrer dans le commerce, se maria et se retira en Hollande. De retour à Bordeaux, à l'époque de la révolution, dont il se montra chaud partisan, il fut député par le département de la Gironde à l'assemblée législative, et le fut encore la Convention. Le 23 décembre 1792, il accusa Marat d'avoir insinué qu'il était nécessaire d'élire un dictateur. Au mois de janvier suivant, il vota la mort de Louis XVI ; il défendit la liberté de la presse attaquée le 8 mars 1793 par les montagnards qui demandaient l'organisation du tribunal révolutionnaire, et demanda qu'on admit le juri dans la composition de ce tribunal. Le 14 du même mois, il dénonça le comité insurrectionnel qui avait résolu d'assassiner les membres influents du côté droit, dans la séance du 10 mars au soir, mais sans pouvoir obtenir sa punition. Lorsque Pache, au nom des sections de Paris, vint présenter à la Convention une liste de proscription contre vingt-deux députés du côté droit, Boyer-Fonfrère protesta qu'il aurait tenu à honneur d'être inscrit sur cette liste. Elu président de la Convention, le 2 mai 1793, il répondit, avec énergie, aux orateurs des diverses sections qui apportaient d'insolentes pétitions à la barre de l'assemblée. Cette conduite le fit nommer membre de la commission des douze, formée le 21 mai, pour examiner les arrêtés de la municipalité de Paris. Lors des événements du 31 mai, son arrestation fut demandée par Bourdon de l'Oise. Mais Marat l'excepta de la proscription, parce qu'il n'avait pas signé l'arrestation d'Hébert et de Dumas. Ayant ensuite demandé le rapport sur les membres arrêtés, Fonfrère fut décrété d'accusation, sur le rapport d'Amar. Il allait présenter sa défense, lorsque Albitte, Billaud-Varennes et Bantabole lui crièrent : « Tu parleras au tribunal révolutionnaire. » Il périt le 30 octobre 1793, à l'âge de 27 ans, avec vingt autres girondins. En marchant à l'échafaud, il faisait entendre ce refrain : *Plutôt la mort que l'esclavage*, etc.

BOYLE (Robert), célèbre philosophe anglais, naquit en 1626 à Lismore en Irlande. Il était le 7^e fils de Richard, comte de Cork et d'Orréry. Après avoir appris le français et le latin dans sa patrie, il voyagea à Genève, en France et en Italie, pour se perfectionner dans la physique et les mathématiques. De retour en Angleterre, aidé par Hook son associé dans les expériences chimiques, il perfectionna la machine pneumatique, inventée par

Othon de Guericke, bourgmestre de Magdebourg (*Voy. ce mot*). Le roi Charles II et ses successeurs Jacques II et Guillaume III l'honorèrent successivement de leur commerce et de leur estime. C'est à lui principalement qu'on doit l'établissement de la société royale de Londres en 1663. On l'en nomma président en 1681 ; mais il voulut toujours se borner au titre de conseiller. Son zèle pour la religion chrétienne se signala dans toutes les occasions. Il donna durant sa vie 300 liv. sterlings par an pour la propagation de la foi en Amérique, et 100 pour les Indes. Il laissa en mourant un fonds considérable pour un certain nombre de sermons qu'on doit prêcher toutes les années sur les vérités de la religion chrétienne en général, sans entrer dans les disputes particulières qui divisent les chrétiens : il sentait que la secte qu'il professait ne gagnerait rien à cette discussion. Il mourut à Londres en 1691, à 64 ans. Tout était simple chez lui, et conforme au caractère d'un vrai philosophe. Il était plein de franchise, de politesse et de douceur. Quoique détaché de toutes les subtilités dont les hommes ont fait des choses importantes, il observait les bienséances. Il ne savait ni mentir ni déguiser ; mais il savait se taire. Il jugeait très-sagement des hommes et des affaires : aussi quitta-t-il la cour de bonne heure. Ses idées sur les moyens de rendre le genre humain meilleur et plus heureux étaient très-étendues ; mais l'exécution des idées les plus saines est toujours très-difficile. On a de lui plusieurs écrits sur la théologie, la physique et les mathématiques, recueillis en 1744, à Londres, en 5 vol. in-fol., avec la vie de l'auteur, et en 1772 en 6 vol. in-4. Les principaux sont : les *Nouvelles expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air* : il y décrit la machine du vide et pousse la modestie jusqu'à reconnaître qu'il en doit l'idée à Othon de Guericke ; *Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale* ; *Histoire générale de l'air* ; *Expériences et observations sur le froid, les couleurs, les cristaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent*, dans différents traités séparés ; le *Chimiste sceptique* ; *Essai sur l'Écriture sainte : le Chrétien naturaliste*, ouvrage dans lequel il prouve que la physique expérimentale mène au christianisme, loin d'en détourner ; *Considérations pour concilier la raison et la religion* ; *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu*, très-estimés ; *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie comparée avec la philosophie naturelle* : l'auteur ne prise celle-ci qu'autant qu'elle a du rapport à la religion. Presque tous ses ouvrages de physique et de chimie ont été traduits en latin, Genève, 1714, 5 vol. in-4.

BOYLE (Roger), comte d'Orréry, frère du précédent, 5^e fils de Richard comte de Cork, naquit à Lismore en 1621. Ayant pris le parti des armes, il servit sous Cromwel contre Charles I^{er} ; et après la mort de l'usurpateur, il soutint la cause de Charles II. Dès que ce roi fut sur le trône il lui donna une place de conseiller dans son conseil privé d'Angleterre et d'Irlande. Il mourut en 1679, âgé de 59 ans, regardé comme un homme d'un esprit plus délié que son frère, mais moins solide

et moins ami de la vertu, de la droiture et de la religion. On a de lui plusieurs ouvrages en vers et en prose, bien écrits, en anglais; *la Parthenice*, 3 vol. in-4 et in-fol., roman qu'on a comparé à ceux de Scudéry et de Calprenède; *Histoire d'Henri V*; *le Prince Noir*, *Mustapha*, *Triphon*, tragédies applaudies dans le temps; *l'Art de la guerre*, etc.; *Recueil de lettres d'état*, publiées avec sa Vie par Thomas Morice, Londres, 1743, in-fol., en anglais.

BOYLE (Charles), petit-fils du précédent et comte d'Orréry comme lui, né en 1676, élève du docteur Atterbury, fut mis à la tour de Londres en 1722 : on l'accusait d'être entré dans des complots contre l'état. On ne put jamais le lui prouver. Il mourut en 1731, d'une maladie de langueur contractée dans sa prison. L'instrument astronomique appelé l'orréry est de son invention : c'est un planétaire très-composé, où l'on voit tous les mouvements célestes à la fois; il est d'une grande cherté. Brisson, dans son Dictionnaire de Physique, dit que le planétaire de l'abbé Nollet est préférable par sa plus grande simplicité. On a encore de lui une traduction latine des *Épîtres de Phalaris* avec des notes, 1695; in-8, une comédie, des pièces de vers et des harangues.

BOYLE (Jean), comte de Cork et d'Orréry, fils du précédent, de la société royale, né le 2 janvier 1707, fit ses délices, à l'exemple de ses ancêtres, de l'étude des belles-lettres, voyagea en Italie, où il demeura longtemps, et mourut le 16 novembre 1762, après avoir été marié deux fois. Nous avons de lui une traduction en anglais des Lettres de Pline, avec sa Vie et des remarques, 1751, 2 vol. in-4; Lettres sur l'Italie; Lettres historiques et philosophiques sur la Vie de Swift, 1753, in-12, ouvrage traduit en français par Lacombe, d'Avignon. Il a aussi travaillé à plusieurs ouvrages périodiques.

BOYLESVE (Etienne), chevalier, prévôt de Paris sous le règne de saint Louis, mit un ordre dans la police de cette ville. Les impôts sur les denrées étaient exorbitants; les prévôts fermiers avaient tout vendu, sans excepter la liberté de commercer : il remédia à ces deux abus. Il divisa ensuite les marchands et les artisans en différents corps de communautés, leur donna des statuts et des règlements, faits avec tant d'équité et de sagesse, qu'on s'en est servi depuis pour régler les anciennes communautés, ou pour en former de nouvelles. Il ne fut pas moins attentif à veiller à la sûreté publique, et à punir ceux qui pouvaient la troubler. Ce bon magistrat mourut vers 1269.

* BOYM (Michel), jésuite polonais, fut envoyé en qualité de missionnaire aux Indes et à la Chine en 1643, et revint à Lisbonne en 1652. Il repartit en 1658 pour la Chine, où il mourut en 1659. Il a laissé : *Flora Sinensis*, Vienne, 1656, in-fol., traduite en français; une Traduction latine des 4 liv. de *Wang-Choho*, contenant 289 articles sur les médicaments, les signes des maladies, etc., Francfort, 1682, in-4, publiée sous le titre de *Specimen medicinarum Sinicarum*, avec le nom d'André Cleyer de Cassel; premier médecin de la compagnie des Indes; éditeur plagiaire qui y joignit quelques autres morceaux traduits du chinois.

BOYSE (Samuel), anglais, né en 1708, avec un génie poétique qui lui procura des amis; mais ces amis, bien loin d'être ses Mécènes, lui mangèrent son bien et le réduisirent à une grande pauvreté, dans laquelle il mourut en 1749. La collection de ses Poésies devait avoir six volumes; il n'en parut que deux. Son poème de la Divinité a été plusieurs fois réimprimé. Une des bonnes éditions est celle de 1752, in-8. On estime l'Ode qu'il fit paraître en 1743 sur la bataille de Dettingen, intitulée : *Le Triomphe d'Albion*. On a encore de lui : *L'Histoire des transactions de l'Europe, depuis le commencement de la guerre d'Espagne en 1759, jusqu'à l'insurrection de l'Ecosse en 1743*, 2 vol. in-8, 1747. — Son père, Joseph Boyse, ministre anglais, non conformiste, né à Léeds en Yorkshire en 1660, mort en 1728, s'est acquis de la réputation par ses *Sermons* qui ont été publiés en 2 vol. in-fol.

* BOYSEAU (Pierre de), marquis de Châteaufort, général espagnol, naquit à Saint-Gérard, près de Namur, en 1639, et débuta comme cadet volontaire dans un régiment de dragons au service d'Espagne en 1685. Il se fit remarquer aux journées de Fleurus et de Steinkerque en 1690 et 1692, et fut blessé à celle de Nerwinde, en 1693. Une mission hardie qu'il remplit avec succès au siège de Charleroy, lui valut une compagnie de cavalerie. Lors de la guerre de la succession, il se rangea sous les drapeaux de Philippe V, et obtint, par ses belles actions, un rapide avancement. En 1713, il eut le commandement général des dragons, à la tête desquels il fit des prodiges de valeur au siège de Barcelone, et contribua plus que personne à la capitulation de cette ville. La campagne de Sicile, en 1717, lui fournit l'occasion de prouver un désintéressement égal à son courage : les soldats manquaient de tout, il vendit ses équipages pour subvenir à leurs besoins. Il fut chargé ensuite de l'expédition d'Afrique sous les ordres du marquis de Lède; à son retour, le roi le nomma gouverneur de Jaca, et lui conféra, en 1728, le titre de marquis de Châteaufort; en 1732, on lui dut la prise d'Oran en Afrique, et en 1734 le gain de la bataille de Bitonto, dans le royaume de Naples. Ces succès le firent nommer capitaine-général de la Vieille-Castille. Ce guerrier mourut à Zamora dans le royaume de Léon, le 26 juillet 1741. Peu d'hommes de guerre s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, de sièges et de combats, et y avaient été plus maltraités : il était couvert de blessures, et avait eu onze chevaux tués sous lui.

* BOYSEN (Pierre-Adolphe), savant théologien luthérien, né le 15 novembre 1690 à Ascherleben, dans la principauté d'Anhalt, fit son droit et sa théologie dans les universités de Wittemberg et de Halle, et se fixa à Halberstadt, où il occupa différents emplois ecclésiastiques. Il était habile théologien, et versé dans l'histoire et la philologie sacrée. On a de lui : *Disputatio de Asiarchis ad act. cap. 19, v. 31*; *Programmata duo de Herode scripturae interprete*; *Dissertatio de legione fulminatrice*; *Dissertatio de codice græco, et consilio quo usus est Martinus Lutherus in interpretatione germanica novi Testamenti*;

Phaëdræ fabularum Æsopiarum libri quatuor, notis illustratis; Historia Michaelis Serveti; De veris eruditis qui sero ad litteras admissi magnos in studiis fecerunt progressus. Il mourut à Halberstadt le 12 janvier 1743.

* BOYSEN (Frédéric-Eberhard), fils du précédent, auteur de plusieurs dissertations savantes sur l'écriture, né à Halberstadt en 1720, mort en 1800 dans la même ville où il était professeur, a laissé une bonne version allemande du *Koran* avec des notes; *Monumenta inedita rerum Germanicarum*, in-4; *Lettres théologiques* en allemand, 2 vol. in-8; *Magasin universel*, 6 parties in-8; Un bon abrégé de la grande *Histoire universelle*, 10 vol. in-8, partie ancienne; *Lettres à Gleim*, in-8, etc.

* BOYVIN (Jean), avocat-général, conseiller, puis président au parlement de Dole, naquit en cette ville vers 1580. Les Français, sous le commandement du prince de Condé, étant entrés en mai 1636, dans la Franche-Comté, et ayant mis le siège devant Dole, J. Boyvin eut la plus grande part à la défense de la ville. On sait qu'après un siège de trois mois, ils furent obligés de se retirer avec une perte de cinq mille soldats et de six cents officiers. Boyvin, à la prière de quelques amis, écrivit l'histoire de ce siège mémorable. Son ouvrage est intitulé : *le Siège de la ville de Dole, capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, et son heureuse délivrance*, Dole, 1637, in-4; seconde édition, Anvers, 1658, in-4. Boyvin a laissé plusieurs ouvrages de géométrie qui n'ont point été imprimés; des *Notes sur la coutume de Franche-Comté*, dont les copies sont très-multipliées dans la province où Boyvin faisait autorité devant les tribunaux; la *Description des arcs de triomphe, des emblèmes et diverses réjouissances que firent les Dôlois à l'arrivée de la sainte hostie de Faverney à Dole*; ce curieux ouvrage a été publié sur le manuscrit original par M. Guenard, bibliothécaire adjoint, Besançon, 1839, in-8, avec une préface et des notes. Il mourut à Dole en 1650.—Claude-Etienne Boyvin son fils, général des monnaies du comté de Bourgogne, passe pour auteur d'une brochure ayant pour titre : *le Bon Bourguignon, en réponse à un livre injurieux à l'auguste maison d'Autriche et à la Franche-Comté*, intitulé : *Bellum Sequanicum secundum*, composé par le sieur Dijon, Wergulstadt, 1672, in-12. de t éait relatif à la conquête la Franche-Comté par Louis XIV.

BOZE (Claude Gros de), naquit à Lyon en 1680, de parents qui perfectionnèrent ses talents par une excellente éducation. Il se livra d'abord à la jurisprudence; mais les antiquités et les médailles l'occupèrent bientôt tout entier. Le chancelier de Pontchartrain, l'abbé Bignon, Vaillant, Hardouin, le chérissent comme un savant profond et aimable. Quelques Dissertations ingénieuses sur des médailles et d'autres monuments lui ouvrirent la porte de l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1703. Il fut reçu sous le titre d'élève, et l'année suivante il en devint le secrétaire perpétuel. L'académie française se l'associa aussi en 1715. La garde du cabinet des médailles du roi lui fut confiée en 1719. Il partit l'année d'après pour la Hollande, dans le

dessein d'augmenter les trésors qu'on avait mis entre ses mains. De retour à Paris, il consacra tout son temps à l'académie des belles-lettres et au cabinet des médailles. Il eut l'inspection de la librairie en 1745, pendant la maladie de M. Maboul. Il s'était démis, 3 ans auparavant, de la place de secrétaire de l'académie des belles-lettres. Cette compagnie le perdit le 10 septembre 1753. Il était aussi estimable par la douceur de ses mœurs que par son savoir. Il n'avait rien de cette rudesse de caractère, qu'on trouve quelquefois dans les savants. On a de lui plusieurs ouvrages : L'édit. des 15 premiers vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscription et Belles-Lettres*. Les Eloges historiques qui ornent ces Mémoires ont été imprimés séparément en 2 vol. in-12. Ils sont écrits avec autant d'esprit que d'agrément. Il est panégyriste sans fadeur, et historien sans verbiage. On y trouve moins de ces traits fins, dont les Eloges de Fontenelle sont parsemés; mais peut-être plus d'élégance et de goût. Les premiers éloges sont bien inférieurs aux derniers; et c'est à ceux ci principalement qu'il faut appliquer le jugement que nous en portons. La seconde édition de l'*Histoire métallique de Louis XIV*, continuée jusqu'à la mort de ce prince, 1723, in-fol. Il donna les dessins et les devises de plusieurs de ces médailles. L'*Histoire de l'empereur Tetricus*, éclaircie par les médailles. Plusieurs dissertations sur les médailles antiques, répandues pour la plupart dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. Il a publié le Catalogue de sa bibliothèque, 1745, in-folio; elle était bien choisie, et pleine de livres rares et curieux. Ce catalogue est recherché par les bibliographes, et se vend fort cher. On en a donné un autre après sa mort, Paris, 1753, in-8.

** BOZE (l'abbé), prêtre, né en 1758 à Apt, mort dans cette ville le 22 juin 1840, employa les loisirs que lui laissaient les fonctions du ministère, à l'étude des monuments de sa ville natale, et publia les ouvrages suivants : *Histoire d'Apt*, 1813, in-8. L'auteur avertit dans la préface qu'il a tiré les matériaux de cet ouvrage des *Mémoires* de M. de Remerville; *Histoire de l'église d'Apt*, 1820, in-8. Elle contient des faits curieux et de nombreux détails pleins d'intérêt; *Histoire de saint Elzéar et de sainte Delphine, suivie de leur éloge*, Avignon, 1821, in-18; *Les Dialogues du livre de Job*, trad. en vers française, Aix, 1826, in-12.

BOZIUS ou BOZIO (Thomas), né à Eugubio ou Gubio, dans le duché d'Urbain, prêtre de l'Oratoire à Rome, florissait au commencement du xvm^e siècle, et s'attacha particulièrement à l'histoire. On a de lui *De signis Ecclesiæ*, qu'il fit imprimer en 1591; *De ruinis gentium et regnorum*; *De antiquo et novo Italiæ statu*, contre Machiavel; *De imperio virtutum*; *De robore bellico*, etc. Il préparait 10 volumes sous le titre d'*Annales antiquitatum*; mais il n'en avait publié que deux, lorsque la mort l'enleva à Rome en 1610, dans un âge peu avancé.—François Bozius, son frère, également prêtre de l'Oratoire, mort en 1635, a laissé plusieurs ouvrages tels que ceux-ci : *De temporali Ecclesiæ monarchia*; *Annales mundi*; *Vita beati Petri*, etc.

* BRABANT (Henri I, duc de), dit le *Guerroyeur*,

fut le premier souverain de cette province, qui prit le titre de duc. Le Brabant, soumis d'abord par Clovis, avait fait partie successivement des royaumes d'Austrasie, de Lorraine et de l'ancien empire de Charlemagne. Il devint, en 1004, le partage de Gerberge, fille de Charles de France, mariée à Lambert 1^{er}, comte de Mons, qui doit être regardé comme la tige des souverains du Brabant. Henri 1^{er} était fils de Geoffroi ou Godefroi le Courageux, qui l'associa au gouvernement en 1172, et lui donna le titre de comte de Louvain. Il accompagna le roi de France Louis le Jeune au tombeau de Saint-Thomas de Cantorbéry. En 1183, il se croisa pour la Terre-Sainte, et joignit ses troupes à celles de Lusignan et de Raymond de Tripoli. Il ne nous reste aucun détail sur son voyage, et l'on ignore même l'époque précise de son retour; mais ce fut du vivant de son père, à qui il succéda en 1190. Il fit alors valoir en vain ses droits sur le duché de Flandre; Baudouin, son compétiteur, l'emporta sur lui. Le duc de Brabant fit encore, en 1197, avec Henri le Jeune, duc de Saxe, un voyage en Palestine, et y donna des preuves de valeur à la bataille de Joppé. A son retour de la Terre-Sainte, il se déclara pour Othon de Brunswick, à qui l'empire était disputé par le duc de Souabe. Il porta ensuite la guerre chez les comtes de Gueldre et de Hollande, les vainquit et les força à faire une capitulation avantageuse à ses intérêts. Il combattit ensuite contre l'évêque de Liège, dont il pillait la capitale. L'évêque lui livra bataille et remporta sur lui une victoire complète. Le duc de Brabant fit alors sa paix. En 1214, il donna sa fille en mariage à l'empereur Othon, et se ligua, avec ce prince, contre Philippe-Auguste. A la défaite de l'armée impériale à Bouvines arrivée le 23 juillet 1214, il prit la fuite et abandonna quelque temps après la cause d'Othon, pour se jeter dans le parti de Frédéric II. Le duc Henri mourut à Cologne le 5 septembre 1253, après avoir gouverné ses états près de 50 ans avec plus de vigueur que de prudence. Ce prince avait accordé à la ville de Bruxelles en 1229, divers privilèges consignés dans une charte qui est le plus ancien monument de la langue flamande.

* BRABANT (Henri II, duc de), dit le *Magnanime*, fils et successeur du précédent, se fit respecter de tous les princes voisins par son courage. Son influence contribua beaucoup à faire élire empereur Henri, landgrave de Thuringe, son gendre, qu'il fit couronner à Aix-la-Chapelle. Il s'appliqua à réformer les abus dans l'ordre judiciaire, et supprima dans tous ses domaines le droit de *main-morte*. Il accorda même à ses sujets, par forme de dédommagement et de restitution, une distribution annuelle et perpétuelle de 500 livres, somme très-forte pour ces temps-là. Ce prince bienfaisant et vraiment *magnanime* mourut regretté de ses sujets, dont il fut le père, le 1^{er} février de l'an 1248, à 59 ans; il en avait régné 12.

* BRABANT (Henri III, duc de), surnommé le *Débonnaire*, fils et successeur du précédent, fut aussi l'héritier de ses vertus et de ses belles qualités, et gouverna avec modération. Il fit élire empereur Guillaume, comte de Hollande, son parent.

Quelques démêlés qu'il eut avec l'évêque de Liège, le firent excommunier, pour un temps, par ce prélat. Ce prince cultivait la poésie française. Il mourut à Louvain le 28 février 1261, lorsqu'il se disposait à passer dans la Terre-Sainte.

* BRABANT (Jean 1^{er}, duc de), dit le *Victorieux*, second fils de Henri III, lui succéda, par l'effet de la prédilection d'Alix de Bourgogne, sa mère, qui, ne trouvant pas Henri, son fils aîné, capable de gouverner, le déterminait à céder ses droits à son frère. Henri se fit moine à l'abbaye de St.-Etienne de Dijon. L'élection de Jean fut approuvée par les états, et ce prince prit les rênes du gouvernement à l'âge de 17 ans, en 1268. Il épousa, l'année suivante, Marguerite de France, fille de saint Louis, et s'unit à son beau-frère, Philippe le Hardi, pour secourir Jeanne de Navarre, que les rois de Castille et d'Aragon voulaient dépouiller. Il fut armé chevalier par le roi de France, et retourna dans ses états. Informé que Marie, sa sœur, reine de France, est accusée d'avoir empoisonné le prince Louis, son beau-fils, pour faire régner ses propres enfants, il part, se déguise en cordelier, se rend auprès d'elle et l'interroge pour s'assurer de la fausseté de l'accusation. Il ne retourne dans ses états que pour reparaitre bientôt à Paris, et défier au combat quiconque oserait accuser la reine. Il fit déclarer son innocence, et poursuivit avec acharnement Pierre de Brosse, son accusateur, qui fut pendu au gibet de Montfaucon. Il entreprit ensuite une guerre contre Henri, comte de Luxembourg, qui lui disputait le duché de Limbourg. La bataille décisive de Waringen, qui eut lieu le 5 juin 1268, et où il tua, dans un combat corps à corps, son compétiteur, lui en assura la possession. Cette victoire lui causa tant de joie, qu'il changea le cri de guerre de ses ancêtres : *Louvain au riche duc*, en celui-ci : *Limbourg à celui qui l'a conquis*. Ce prince mourut victime de sa passion pour les tournois : on compte qu'il s'était trouvé à 70, tant en France, qu'en Allemagne et en Angleterre. Etant aux noces du duc de Bar avec Léonore d'Angleterre, il jouta contre Pierre de Baufremont, qui lui fit au bras une blessure dont il mourut, le 14 mai 1294, à 43 ans. C'était un prince brave, éloquent et magnifique.

* BRABANT (Jean II, duc de), dit le *Pacifique*, fils du précédent, n'avait que 13 ans lorsqu'il succéda à son père, et fit plutôt consister sa gloire à gouverner ses sujets avec sagesse et à les rendre heureux, qu'à imiter ses prédécesseurs dans leurs entreprises guerrières. Il eut cependant quelques démêlés avec les comtes de Hollande; mais son caractère modéré et pacifique les termina promptement. Il rendit l'ordonnance dite *du bien public*, qui maintint aux villes du Brabant leurs loix et privilèges, et établit le *conseil souverain* dans ses états par un diplôme, connu sous le nom de *Charte de Cortenberg*. Il accorda aux ecclésiastiques toute sa protection, et leur donna plusieurs privilèges. Ce prince estimable mourut le 27 octobre 1312.

* BRABANT (Jean III, duc de), dit le *Triomphant*, succéda à son père Jean II, dès l'âge de 13 ans. Sa minorité fut orageuse; elle éveilla l'ambition des princes ses voisins, et augmenta les prétentions de

ses propres sujets. Louvain et Bruxelles parvinrent à étendre leurs privilèges. La générosité que le duc de Brabant fit éclater, en donnant asile dans son duché à Robert d'Artois, lui attira la haine du roi de France, Philippe de Valois, qui exigea avec hauteur, mais en vain, que ce prince lui fût livré. Non content de déclarer la guerre à Jean III, Philippe de Valois suscita contre lui Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et plusieurs petits souverains de l'Allemagne. Peu déconcerté par tout cet appareil d'hostilité, le duc de Brabant s'avance à la rencontre de ses ennemis, établit son camp près de Tirlemont, et envoie son héraut d'armes pour leur offrir bataille le 3 mai. Tant de résolution étonna les princes ligués : la valeur reconnue de Jean III fit redouter d'en venir à une bataille décisive, qui pouvait, après tout, tourner à sa perte, mais jamais à son déshonneur. Le roi de France attira le duc de Brabant à Compiègne, où était sa sœur, et cimentait son alliance avec lui, en donnant à son fils aîné la fille du roi de Navarre, ce qui n'empêcha pas que Jean III ne se laissât séduire, en 1338, par Edouard III, roi d'Angleterre, qu'il ne servit cependant que très-faiblement contre la France. Il se réconcilia bientôt après avec Philippe de Valois, attira les Flamands dans son alliance, et s'occupa du gouvernement intérieur de son royaume, qu'il avait un peu négligé pendant ses dissensions avec les différents souverains. En 1350, il confirma les privilèges des Brabançons, et fit réclamer, auprès de l'empereur Charles IV, la fameuse *Bulle d'or*, en vertu de laquelle aucun de ses sujets ne pouvait être cité devant les cours de justice d'Allemagne, pour aucun genre de délit. Ses mœurs ne furent pas toujours bien pures : il laissa, à sa mort, arrivée le 3 décembre 1355, 17 enfants naturels, dont il avait eu plusieurs d'Isabeau de Vauverne, dite *Cunégonde de Valverde*. Ses trois fils légitimes moururent de son vivant, et le duché, à défaut d'enfant mâle, tomba entre les mains de Jeanne, sa fille, mariée à Venceslas de Luxembourg, frère de l'empereur Charles IV. Leur gouvernement fut orageux ; le comte de Flandre voulut disputer à une femme l'honneur de succéder à un duc de Brabant, et lui déclara la guerre. La cession d'Anvers mit fin aux hostilités. Mais bientôt les querelles recommencèrent avec le duc de Juliers. On livra bataille ; Venceslas fut fait prisonnier, et mourut à Luxembourg, sans avoir laissé d'enfants. Jeanne le suivit de près au tombeau, l'an 1406, laissant le duché de Brabant en héritage à sa nièce Marguerite, comtesse de Flandres, et duchesse de Bourgogne.

* BRABANT (Antoine, duc de), deuxième fils de Philippe le Hardi et de Marguerite, qui avait hérité de Jeanne de Brabant du duché de Brabant, fut connu d'abord sous le nom de comte de Réthel ; mais, en 1404, il prit possession du duché de Brabant. Son père, avant de quitter Bruxelles, le fit reconnaître par tous les grands et la noblesse du pays. La faction d'Orléans ayant essayé de déposséder Jean, fils aussi de Philippe le Hardi, du duché de Bourgogne, Antoine vint à son secours, et le servit beaucoup dans cette circonstance. La mort de Venceslas, père de Jeanne, sa femme, le rendit hé-

ritier du duché de Luxembourg. Aimé de ses sujets, qu'il gouvernait avec beaucoup de sagesse et de modération, Antoine fut tué le 23 octobre 1413, à la bataille d'Azincourt, où il avait conduit ses troupes au secours de la France.

* BRABANT (Jean IV, duc de), fils du précédent, lui succéda dans son duché. Il avait épousé, en 1418, la fameuse Jacqueline de Bavière, comtesse de Flandre et de Hainaut, qui avait refusé la main de Jean de Bavière, son oncle, surnommé *Sans-Pitié*. Celui-ci, outré d'un pareil refus, déclara la guerre à Jean IV, qui, n'ayant pas voulu prendre parti pour sa nouvelle épouse, en fut abandonné. Retirée en Angleterre, Jacqueline épousa le duc de Gloucester, et retourna dans le Brabant à la tête d'une armée. Abandonnée encore une fois du duc de Gloucester, elle défendit seule ses prétentions. Jean IV perdit ses états, et n'y fut rétabli que par son cousin, le duc de Bourgogne. Sa conduite timide et pusillanime le fit mépriser des princes, ses voisins, et de ses sujets. Dans un voyage qu'il fit en Hollande, il se fit inaugurer comte. En 1426, il fonda, par une bulle du pape Martin V, l'université de Louvain, devenue si fameuse dans la suite. Ce fut là le plus bel acte de son administration. Il mourut le 17 avril de l'année suivante, à l'âge de 24 ans, sans postérité. Il eut pour successeur dans son duché, son frère, le comte de St.-Paul et de Ligni, qui mourut aussi à la fleur de l'âge, en 1430. Le Brabant se donna ensuite à Philippe le Bon, duc de Bourgogne ; mais Marie, fille de Charles le Téméraire, ayant épousé l'empereur Maximilien I^{er}, le Brabant, dont elle avait la souveraineté, est entré sous la puissance autrichienne, qui l'a conservé jusque dans les derniers temps.

* BRACCESCO dagli ORZI NOVI (Jean), natif de Brescia, prieur des chanoines réguliers de St.-Segond, vivait dans le xvi^e siècle, et s'adonna à la philosophie hermétique. Il commenta Geber, et sa glose n'est guère plus intelligible que l'œuvre de l'alchimiste arabe. On a de lui : *la Esposizione di Geber, filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura*, Venise, 1544, 1551, 1562, in-8 ; *Legno della vita, nel quale si dichiara qual fosse la medicina per la quale li primi padri vivevano nove cento anni*, Rome, 1542, in-8 ; ces deux ouvrages, traduits en latin, se trouvent dans le recueil de Gratarole, intitulé : *Vera alchemia doctrina*, Bale, 1561, in-fol. ; 1572, 2 vol. in-8 ; et dans le tome 4^e de la *Bibliothèque chimique* de Manget. On les a aussi publiés à part, sous ce titre : *De alchemia, dialogi duo*, Lyon, 1548, in-4 ; Hambourg, 1673, in-8 ; *Demogorgon, dialogus*, dans la collection de Gratarole ; *Sermoni divotissimi del beato Efrein*, Venise, 1544 et 1545, in-8, traduit du grec.

* BRACCI (l'abbé Dominique-Augustin), membre de la société royale des antiquaires de Londres, né à Florence en 1717, se livra de bonne heure et avec succès à l'étude des antiquités. Il mourut en 1792. On lui doit un ouvrage estimé par l'érudition qu'il renferme, intitulé : *Commentaria de antiquis sculptoribus qui sua nomina inciderunt in gemmis et camis, cum pluribus monumentis antiquitatis ineditis*, Florence, 1784 à 1786, 2 vol. in-fol.

* BRACCI (Joseph), né à Fano en 1756, d'une famille distinguée, vint en France dans sa jeunesse, et entra dans le régiment Royal-italien, où il devint en peu de temps officier. Pendant la révolution, il passa dans la Vendée, puis en Espagne, où il s'embarqua pour aller joindre l'armée du prince de Condé en Allemagne. Après avoir fait deux campagnes avec distinction, il profita d'un intervalle de négociations, pour revoir sa patrie ; mais la guerre, qui se ralluma bientôt, rendant le retour en Allemagne difficile, il offrit ses services à son souverain naturel, Pie VI, qui le nomma capitaine de grenadiers. Devenu major, avant le combat de Faenza, et connaissant l'ennemi auquel les troupes pontificales avaient affaire, il fut d'avis de se retirer à Ancône ; mais ce conseil ne fut point suivi. Après la paix de Tolentino et pendant l'anarchie républicaine, il se condamna à une retraite profonde ; Pie VII le rappela au service et le fit commandant des Marches. A l'époque de la deuxième invasion française, il était colonel ; pour le séduire, on lui promit le grade de général. Envoyé prisonnier à Bologne, on fit de nouveaux efforts pour l'engager à prendre du service dans les troupes françaises. Sa fermeté alla jusqu'à refuser le traitement que l'on faisait aux prisonniers, suivant leur grade. En 1814, il accourut un des premiers auprès de Pie VII, qui le chargea d'organiser des troupes. Nommé général de brigade, puis lieutenant-général, il fut décoré de la croix de Malte et reçut de Louis XVIII le cordon de commandeur de Saint-Louis. Sous Léon XII, Bracci eut la place de président des armes, et se retira du service, en 1828, avec le titre de capitaine-général. Il est mort à Rome le 30 août 1837.

* BRACCIO DE MONTONE (André), célèbre général italien, né à Pérouse en 1368, était de l'illustre famille des Fortebracci qui, depuis longtemps, se maintenait à la tête de la noblesse de la république de Pérouse, et servit à 18 ans, avec quinze chevaliers, sous les ordres du comte de Montefeltro. Les nobles ayant été chassés de Pérouse, Braccio passa au service de divers souverains, et développa dans des grades subalternes les talents qui devaient le rendre un jour un des premiers généraux de son siècle. Lorsque Ladislas, roi de Naples, commença la guerre contre le pape et les Florentins, Braccio le servit avec autant de fidélité que de succès. Mais ce prince ayant accepté les propositions de la ville de Pérouse qui lui offrait d'ouvrir ses portes, à condition que Braccio n'y entrerait point, ce général irrité passa du côté des Florentins, et arrêta, en 1409, les progrès de Ladislas dans la Toscane. Le pape Jean XXIII, en se rendant au concile de Constance, où il fut déposé, chargea Braccio de défendre pour lui Bologne. Ladislas étant mort, et l'Eglise se trouvant sans chef, il crut le moment favorable pour reconquer dans sa patrie l'influence que ses ancêtres y avaient exercée. En 1416, il attaqua à l'improviste le territoire de Pérouse, défit à Saint-Gilles l'armée de Malatesti, força ensuite la ville à capituler et en fut déclaré seigneur. Il ne se montra pas moins habile souverain que bon général : il releva le courage des habitants, réforma leurs mœurs, orna la ville de beaux édifices, et aug-

menta la fertilité des campagnes par des canaux d'irrigation. S'étant rendu maître de Rome en juin 1417, il en fut chassé par Sforza de Cotignole, général de la reine Jeanne, désireux de se venger de Braccio qui avait profité du temps de sa captivité pour lui enlever une partie de ses fiefs. Le pape Martin V, élu par le concile de Constance, envoya contre lui le même Sforza, et cette guerre dura deux campagnes, au bout desquelles ce dernier ayant été vaincu près de Viterbe, le pape conclut la paix au mois de février 1420. Braccio garda sous la suzeraineté de l'Eglise la possession de sept villes avec leur territoire. Il passa ensuite au service du gouvernement napolitain, et fut créé, en 1421, prince de Capoue, comte de Foggia et grand connétable du royaume de Naples. Jeanne II qui avait adopté Alfonso d'Aragon l'opposa à Louis d'Anjou que soutenait Sforza ; Braccio remporta sur ce dernier de si grands avantages, que Louis d'Anjou fut obligé de renoncer à toutes ses prétentions sur le royaume de Naples. Sforza vint même dans le camp de son illustre adversaire lui demander son amitié ; Braccio le reçut très-bien, le réconcilia avec Jeanne, et le laissa chargé du commandement des troupes du royaume. Jeanne s'étant brouillée avec Alfonso, Sforza embrassa le parti de cette princesse et Braccio celui du roi. Sforza, après avoir remporté quelques avantages sur les Aragonais, marcha au secours d'Aquila, que Braccio assiégeait, parce que cette ville, dont Jeanne lui avait donné le commandement avant le commencement de cette nouvelle guerre, avait refusé de lui ouvrir ses portes. Mais avant d'y arriver Sforza se noya au passage du fleuve Pescara, et Braccio pleura son rival comme le seul grand homme qui fût digne de se mesurer avec lui. Cependant Aquila continuait de se défendre ; le pape et la reine envoyèrent Caldora pour en faire lever le siège. Braccio, obligé de lutter contre des forces quatre fois plus considérables que les siennes, balança longtemps la victoire, qu'une sortie des assiégés lui arracha enfin. Blessé dans sa déroute le 2 juin 1424, il ne voulut pas survivre à sa défaite, et sourd aux sollicitations de ses compagnons d'armes, il se laissa mourir, rejetant tout pansement et toute nourriture. Sa perte causa un deuil général dans les armées d'Italie. Les élèves qu'il avait formés dans l'art militaire, se distinguèrent de ceux de Sforza, sous les dénominations de *Bracceschi*, et de *Sforceschi*. Tous les pays qu'il avait soumis secoururent le joug aussitôt qu'ils apprirent la nouvelle de sa mort. La vie de Braccio a été écrite en latin par Antoine Campani, et traduite en italien par Piccini ; mais elle ne peut être que d'un faible secours pour l'histoire d'Italie, ne donnant jamais la date des événements. On taxe aussi l'auteur de partialité pour son héros, auquel on ne peut cependant refuser la gloire d'avoir été un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Italie ; mais on reproche à Braccio de la hauteur et même des traits de cruauté, surtout dans la dernière année de sa vie. Il semble que sa bonne fortune l'avait enivré et avait altéré son caractère. Auparavant, doux, humain, affable pour le soldat dont il avait l'art de gagner le cœur, il était devenu farouche et inexorable.

BRACCIOLINI DELL' API (François), poète italien, né à Pistoye, d'une famille noble, en 1566, avait près de 40 ans lorsqu'il embrassa l'état ecclésiastique pour posséder un canonicat dans sa patrie. Le cardinal Maffeo Barberini, dont il avait été secrétaire pendant sa nonciature en France, étant parvenu à la tiare sous le nom d'Urbain VIII, Bracciolini se rendit à Rome auprès du nouveau pontife, qui aimait les gens de lettres, et qui l'affectionnait particulièrement. Il le plaça, en qualité de secrétaire, auprès de son frère le cardinal Antoine Barberini. Après la mort d'Urbain VIII, il se retira dans sa patrie, et y mourut en 1645. Ce fut à l'occasion d'un poème en 25 chants qu'il avait composé sur l'élection de ce pape, que celui-ci, pour lui marquer sa satisfaction, voulut qu'il ajoutât à son nom, le surnom *dell' Api*, et à ses armes trois abeilles, qui forment celles des Barberini. Ce littérateur a composé beaucoup de poésies de divers genres. *La croce riacquistata*, Paris, 1605, in-12 : poème héroïque en 15 chants, que les Italiens ne font point de difficulté de placer immédiatement après la *Jérusalem* du Tasse; *Lo Scherno degli Dei*, poème héroï-comique, Rome, 1626, in-12, où il ridiculise fort ingénieusement les divinités du paganisme. Ce poème, vraiment original, va de pair avec la *Secchia rapita* de Tassoni. Des tragédies, des Comédies, des Pastorales. Bracciolini s'exerça aussi dans la poésie lyrique et dans le genre burlesque, auquel le Berni a donné son nom; mais ces derniers ouvrages sont très-médiocres. L'auteur, qui aimait l'argent, travaillait fort à la hâte.

BRACCIOLINI. Voy. Poggio.

BRACHET DE LA MILLETIÈRE. Voy. MILLETIÈRE.

* **BRACHT** (Tielman van), pasteur de la communion mennonite à Dordrecht, né dans cette ville en 1625, mourut en 1664. Son principal ouvrage est intitulé : *Théâtre sanglant des Mennonites et des Chrétiens sans défense*, 1660, in-folio. C'est un martyrologe de sa secte.

BRACON (Henri de), jurisconsulte anglais, fut mis par Henri II, en 1244, au nombre des juges ambulants. Il a laissé un traité *De consuetudinibus Angliæ*, 1569, in-fol., et 1640, in-4, très-utile pour l'histoire de son temps.

* **BRADFORD** (Jean), théologien protestant, né au commencement du règne de Henri VIII, fut placé en qualité de commis, chez sir John Harring, payeur général des armées anglaises. S'étant rendu coupable d'infidélité dans ses comptes pour la valeur de 520 livres sterling, il fut, dès ce moment, tellement tourmenté du souvenir de cette action, qu'après avoir entendu un sermon du docteur Latimer sur la restitution, il résolut de vendre ce qu'il possédait, pour restituer la somme qu'il avait soustraite; et après beaucoup d'hésitations causées par le sentiment de son indignité, il se détermina à embrasser l'état ecclésiastique. Bradford étudia la théologie sous le docteur Latimer, ensuite à l'université de Cambridge, où il entra en 1548, et où il obtint, la même année, le degré de maître-ès-arts. Ayant pris les ordres en 1550, il fut nommé chapelain de l'évêque de Londres, et chanoine de St.-Paul. Dès ce moment, il se livra à son ministère avec ardeur,

et devint un des prédicateurs le plus en vogue. En 1582, il fut nommé chapelain d'Edouard VI; mais ce prince mourut l'année suivante; et Bradford continua, sous le règne de la reine Marie, qui était zélée catholique, à prêcher la religion réformée. Peu de jours après l'avènement de cette princesse, un sermon prononcé contre le catholicisme par un docteur Bourne, excita contre ce prédicateur une violente sédition, où il aurait probablement perdu la vie, si Bradford ne l'eût protégé contre la fureur du peuple. Celui-ci impliqué dans le procès qu'on instruisit à cette occasion, fut mis à la tour, et condamné à mort l'année suivante. Cependant la sentence ne fut exécutée que cinq mois après. Cet intervalle fut employé à des conférences dont le but était d'attacher Bradford au parti catholique. Mais le condamné se montra inébranlable, et refusa même le pardon qu'on lui offrait à la condition de ne plus enseigner la religion protestante. Après avoir consacré ses derniers moments à prêcher dans sa prison, il fut exécuté le 1^{er} juillet 1555, à Smithfield, au milieu d'une foule immense de spectateurs. Deux de ses sermons, seulement, paraissent avoir été publiés; l'un sur le *repentir*, l'autre sur la *Cène de Notre-Seigneur*, imprimés ensemble par Sampson, 1574, in-8. On a aussi de lui un recueil de lettres et de discours réunis dans la collection de l'évêque Coverdale; un grand nombre de méditations et de prières; *Un traité du repentir*, 1582, in-8; quelques autres sur des matières de théologie et de controverse. On a attribué à Bradford plusieurs ouvrages qui paraissent n'être pas de lui.

* **BRADFORD** (Samuel), évêque de Rochester, né à Londres, fit ses études à l'université de Cambridge. Quelques scrupules sur le serment à prêter retardèrent son entrée dans l'état ecclésiastique. Il quitta même l'Angleterre dans l'intention d'étudier la médecine. A son retour, ses scrupules étant levés, il prit les ordres, et fut successivement pourvu de différents bénéfices. En 1705, l'université de Cambridge le reçut docteur. Il fut nommé évêque de Carlisle en 1723, et quelques années après transféré à Rochester. On a publié de lui des *Sermons*. Il est plus connu pour avoir été l'éditeur des Œuvres du fameux archevêque Tillotson.

* **BRADICK** (Gauthier), marchand anglais, échappé au tremblement de terre de Lisbonne, où il avait tout perdu, fut reçu à la Chartreuse comme pensionnaire, et composa un poème intitulé : *le Prédicateur royal*. Il mourut en 1794.

BRADLEY (Jacques), astronome du roi d'Angleterre, naquit à Shireborn, dans le comté de Gloucester, en 1692. Destiné à l'état ecclésiastique, il obtint plusieurs bénéfices qu'il résigna ensuite, pour se livrer uniquement à l'étude des mathématiques. En 1721, il remplaça le célèbre Keill, dans la chaire d'astronomie de Savill, à Oxford. L'an 1727, il publia sa *Théorie de l'aberration des étoiles*, et crut avoir trouvé dans cette aberration une mesure précise de la vitesse de la lumière. Cette observation ne fut pas d'abord généralement goûtée : les calculs de Roemer et de Cassini ne lui étaient pas favorables; aujourd'hui elle est reçue comme une vérité astronomique, mais il reste toujours vrai

qu'elle est établie sur des calculs et des suppositions dont l'exactitude n'est peut-être pas assez constatée. La réflexion que le célèbre Gravesande faisait sur ces sortes de découvertes, ne saurait être trop méditée. *Ejus conditionis res est, ut non detegatur nisi conferendo computationem cum observationibus; sed computatio tabulas eum in finem constructas pro fundamento habet, et has satis accuratas esse ad questionem solvendam quis affirmabit?* Elem. phys. 1632. Bradley ayant succédé à M. Halley dans la place d'astronome royal à l'observatoire de Greenwich, il obtint du roi une pension de 250 livres sterlings, et un don de 1000 livres sterlings pour de nouveaux instruments. Muni de ces secours, il commença une nouvelle suite d'observations sur toutes les parties de l'astronomie : observations qui n'ont pas peu servi à mettre les tables de la lune au degré de perfection où elles sont. Les mémoires et les observations imprimés de Bradley ne sont pas les seules choses dont il ait enrichi l'astronomie ; il était très-communicatif. Sa méthode pour calculer les éléments d'une comète par trois observations, sa nouvelle règle pour le calcul des réfractions, se sont répandues parmi les astronomes, sans qu'il les eût publiées. Il faisait très-peu imprimer. Sa modestie ou sa nonchalance nous a privés de beaucoup de mémoires intéressants qu'il aurait pu donner. Il mourut le 12 juillet 1762, à 70 ans, à Chalford, dans le comté de Gloucester. Son humeur était égale, son caractère doux, son cœur compatissant et généreux. Quoiqu'il parlât bien, il était naturellement ami du silence.

* BRADLEY (Richard), professeur de botanique au collège de Cambridge, et médecin anglais, mort en 1732, était membre de la société royale de Londres, et associé de l'académie des sciences de Paris. On lui doit un grand nombre d'ouvrages sur la physiologie végétale, sur la médecine, sur l'agriculture, etc. Les principaux sont : *Plantæ succulentæ*, ou description des plantes grasses, in-4, fig. ; *Nouvelles recherches sur l'art de planter et sur le jardinage*, in-8, en anglais, plusieurs fois réimprimé ; *A philosophical account of the works of nature*, in-fol., in-4 et in-8, fig. ; *Traité d'agriculture et de jardinage*, 3 vol. in-8, espèce de journal où l'auteur indique les travaux qu'il faut faire chaque mois. On y trouve des observations curieuses et intéressantes sur l'organisation végétale. Cet ouvrage a été abrégé et traduit en français par Puisieux, sous le titre de *Calendrier des jardiniers*, 1743, in-12, mais l'original est préférable ; *Survey of the ancient husbandry*, ou Description de l'agriculture et du jardinage des anciens, Londres, 1723, in-8, rare et recherché ; *Corps complet d'agriculture*, Londres, 1727, in-8 ; *Recherches sur le perfectionnement de l'agriculture et du commerce de l'Angleterre*, 1727, 4 vol. in-8 ; *Botanical dictionary*, Londres, 1728, 2 vol. in-8 ; *Traité physique et pratique sur la culture des jardins*, Londres, 1730, in-8, livre estimé en Angleterre, et traduit en français par Puisieux sous le titre de *Nouvelles observations physiques et pratiques sur le jardinage*, Paris, 1736, 3 vol. in-12.

* BRADSHAW (Henri), bénédictin anglais, du monastère de Ste-Werburge, dans le Cheshire,

vers les confins du pays de Galles, mourut sous Henri VIII, en 1513. On a de lui plusieurs ouvrages, en vers et en prose, les uns en latin, les autres en anglais : la *Vie de Ste-Werburge, vierge* ; *De l'antiquité et magnificence de la ville de Chester* ; une *Chronique*, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés.

* BRADSHAW (Jean), né en 1586, d'une ancienne famille originaire du Derbyshire, était président de la haute-cour de justice qui fit le procès à Charles I^{er}. Nommé président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5,000 livres sterlings, avec des domaines considérables. Il ne jouit pas longtemps de ses récompenses, se retira du parlement, et mourut dans l'obscurité, le 31 octobre 1639, une année après la mort du protecteur, si l'on en croit des pamphlets du temps, conservés au Musée britannique. Lors du rétablissement de Charles II, les corps de Bradshaw, de Cromwel et d'Ireton furent déterrés, pendus à Tyburn, et brûlés ; mais plusieurs compilateurs d'anecdotes ont cru que Bradshaw avait fait courir le bruit de sa mort, et avait passé sous un autre nom dans les colonies. Les uns supposent qu'il se retira aux Barbades ; d'autres, plus vraisemblablement, le font aller à la Jamaïque, conquête de Cromwel, et assurent qu'on y a trouvé son épitaphe, écrite du style du démagogue le plus ardent.

BRADWARDIN (Thomas), anglais, surnommé le Docteur profond, né en 1290 à Hartfield dans le Cheshire, confesseur du roi Edouard III, archevêque de Cantorbéry, mourut l'an 1349, 40 jours après sa consécration. Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de physique ; mais celui qui a fait le plus de bruit est intitulé : *De causa Dei contra pelagianos*, Londres, 1618, in-fol., où il semble approcher quelquefois des sentiments qu'ont eus depuis les calvinistes.

BRADY (Nicolas), docteur en théologie, et ministre en Angleterre, né à Bandon, dans le comté de Cork, en 1639, se distingua beaucoup dans la révolution qui détrôna Jacques II, et mourut le 20 mai 1729, après avoir exercé l'emploi de ministre dans différents endroits, et publié une Traduction de l'*Enéide* de Virgile, et des *Sermons* en 3 vol. in-8. — Il ne faut pas le confondre avec Robert Brady, qui a donné une *Histoire d'Angleterre*, Londres, 1683, in-fol., en anglais. Il y prouve que le royaume a toujours été héréditaire. Il la termine au règne de Henri III.

BRAGADIN ou BRAGADINO (Marc-Antoine), noble vénitien, gouverneur de Famagouste en 1570, ne rendit cette ville à Mustapha, général des Turcs qui l'assiégeait, qu'après s'être vu réduit à la dernière extrémité. La capitulation fut honorable, mais le Musulman en viola les conditions. Après avoir fait massacrer devant lui plusieurs officiers et plusieurs chrétiens qui avaient défendu la place, il lui fit couper le nez et les oreilles, le fit traîner dans la place publique, lié par les pieds et par les mains, et écorcher tout vif, en 1571. Le barbare fit remplir sa peau de foin, après l'avoir fait saler, et l'attacha au haut de sa capitane, pour en faire

parade le long des côtes d'Égypte et de Syrie. L'*Art de vérifier les dates* place la mort de Bragadin en 1570; mais son épitaphe qu'on voit dans les *Délices de l'Italie*, tome 1, p. 125, porte le 18 août 1571. De Thou dit que Mustapha ne fit mourir Bragadin et les autres capitaines chrétiens que parce qu'ils ne purent représenter les prisonniers turcs, qu'ils avaient fait égorger, quand ils virent qu'ils seraient obligés de se rendre. C'est ce qui ne paraît guère vraisemblable, et ce qui est d'ailleurs en opposition avec le récit des meilleurs auteurs contemporains.

* BRAGANCE (dom Constantin de), prince du sang royal de Portugal, fut revêtu de bonne heure de la vice-royauté des Indes, sous le règne de Sébastien. Il partit de Lisbonne en 1537, arriva à Goa avec deux mille hommes de débarquement, affermit l'autorité portugaise et fit plusieurs conquêtes avantageuses. Dom Constantin rendit l'île de Ceylan tributaire du Portugal, s'empara de Manar et y fit construire une citadelle. Ce prince, après une administration sage et glorieuse, revint à Lisbonne en 1561, et mourut sans postérité.

* BRAGANCE (dom Jean de), duc de la Foens, né à Lisbonne en 1719, était fils de dom Michel, frère de Jean V, roi de Portugal, et de l'héritière de la grande maison d'Arranches, que ce prince avait épousée. Dom Jean, qui était le cadet, fut destiné par le roi son oncle à l'état ecclésiastique et en prit l'habit au sortir de l'enfance. Après avoir terminé sa première éducation qui fut toute relative à cet état, le jeune prince alla étudier le droit canon et prendre ses degrés à l'université de Coïmbre. Mais parvenu à l'âge d'entrer dans les ordres, dom Jean de Bragance manifesta sa répugnance pour la carrière ecclésiastique, et perdit par là les bonnes grâces du roi, qui cependant ne crut pas devoir forcer sa vocation. Le prince, pendant son séjour à Coïmbre, avait pris un goût décidé pour les langues étrangères, pour les belles lettres, et surtout pour la poésie nationale dans laquelle il se distingua par des compositions légères, dont quelques-unes étaient improvisées. Naturellement doux, et d'une humeur gaie, il déplut cependant à la cour par quelques épigrammes. La froideur que lui témoigna Joseph I^{er}, son cousin germain, qui avait succédé à Jean V, le détermina à quitter sa patrie. Dom Jean se rendit en Angleterre où il fréquenta les savants, et fut nommé membre de la société royale, honneur qu'il estima beaucoup, parce qu'il le devait à son seul mérite. De là il passa en Allemagne, et après avoir fait dans l'armée autrichienne, en qualité de volontaire, la guerre de 7 ans, pendant laquelle il se distingua à la bataille de Maxen, il alla se fixer à Vienne, où il jouit de l'estime de Marie-Thérèse, et de l'amitié de Joseph II, qui entretint avec lui une correspondance jusqu'à sa mort. Son frère aîné étant mort, le duché de la Foens lui revenait de droit. Mais le roi Joseph I^{er} ayant refusé de le mettre en possession de cet apanage de sa maison, dom Jean resta hors du Portugal pendant tout son règne. Durant cet espace de 18 ans, il visita la France, l'Italie, la Suisse, parcourut la Grèce, la Turquie,

l'Asie mineure et l'Égypte, et voyagea en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemarck. Il obtint un accueil distingué de Catherine II, ainsi que des rois de Suède et de Prusse. Enfin Marie I^{re} monta sur le trône de Portugal, et se hâta de lui rendre son apanage; ce qui le ramena dans sa patrie. Après son retour en Portugal, demeuré fidèle à ses goûts studieux, il s'entoura d'hommes éclairés, et fonda l'académie royale des sciences de Lisbonne dont il devint le président. Pendant cinq ans il fit tous les frais de cette société, et durant le reste de sa vie, il trouva plus d'attraits dans la place qu'il s'y était créée, que dans les postes éminents où l'éleva sa naissance. Ce prince épousa, après son retour, Henriette de Menezes, de la maison de Marialva, dont il eut deux filles. En 1801, il s'éloigna de toutes les affaires, et vécut dans la retraite, avec le titre de président de l'académie, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1806. (Voy. pour les autres princes de la maison de Bragance, JEAN IV, ALFONSE VI, PIERRE II, etc.).

* BRAGELONGNE (Christophe-Bernard de), géomètre, né à Paris en 1688, d'une famille distinguée dans la robe et dans l'épée, étudia chez les jésuites et acquit des connaissances profondes dans le grec, les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques. Le Père Malebranche conçut pour lui une véritable estime, et le jeune Bragelongne préférait à 17 ans ses graves entretiens aux délassements des jours de congé. Il avait à peine 23 ans, lorsque l'académie des sciences le reçut en qualité d'élève. Il en devint ensuite associé libre. Après avoir embrassé l'état ecclésiastique, il obtint une prébende au chapitre noble de Brioude, dont il devint ensuite doyen. Il se crut dès-lors obligé de résider habituellement dans cette ville pour remplir les devoirs de sa place, et mourut d'apoplexie le 20 février 1744, à l'âge de 56 ans. Son principal ouvrage est un *Examen des lignes du quatrième ordre*, 3 parties, 1730 et 1731. On regrette qu'il ne l'ait pas terminé. Il avait entrepris d'écrire l'*histoire des empereurs romains*, et il en était au règne de Décimus lorsqu'il mourut. On lui doit un mémoire sur la *quadrature des courbes*, présenté à l'académie en 1711.

BRAHÉ. Voy. TYCHO-BRAHÉ.

BRAILLIER (Pierre), apothicaire de Lyon, du xvi^e siècle, dédia à Claude de Gouffier, comte de Maulevrier, grand-écuyer de France, en 1537, un livre curieux : *Des abus et ignorances des médecins*, contre l'auteur pseudonyme d'un traité *des abus et tromperies des apothicaires*, déguisé sous le nom de *Licet Benancio*, imprimé à Lyon.

* BRAKEL (Jean de), marin hollandais, célèbre par son intrépidité et sa présence d'esprit, né en 1618, entra au service à 22 ans, commanda en 1665, une frégate dans la flotte de l'amiral Ruyter, et se distingua ensuite dans un grand nombre de combats contre les Anglais. Il se couvrit de gloire, surtout à la bataille navale contre les Anglais et les Français réunis en 1672, où il parvint après un combat opiniâtre et par un courage presque audacieux, à brûler le vaisseau de l'amiral Montaignu, beaucoup plus considérable que le sien. Ce brave

marin fut tué en 1690, dans un combat très-vif contre les Français, à la hauteur de Bevesier.

* BRALION (Nicolas de), prêtre de l'Oratoire, né à Chars dans le Vexin français, fut envoyé, en 1625, à St.-Louis de Rome, où il résida pendant 15 ans. Il vint ensuite se fixer à Paris dans la maison de St.-Honoré, et y mourut le 11 mai 1672, étant doyen des prêtres de sa congrégation. On a de lui : *Observations du cardinal de Bérulle sur sainte Madeleine*, 1640, in-12; *Vite dei santi, raccolte dal padre Pietro Ribadeneira e da alcuni altri autori*, 1638, in-8. Ces deux ouvrages furent composés et publiés à Rome; *Vie de saint Nicolas, évêque de Myre*, Paris, 1646, après le retour du père Bralion; *Pallium archiepiscopale; accedunt et primum prodeunt ritus, et forma benedictionis ipsius, ex antiquo manuscripto bibliothecæ vaticanæ*, Paris, 1648, in-8, dédié au cardinal François Barberin, neveu d'Urbain VIII. Dans la préface, il est traité de *sacris indumentis*. Dom Ruinart a écrit sur le même sujet une dissertation intitulée : *Disquisitio historica de pallio*, pour laquelle l'ouvrage du P. Bralion ne lui a pas été inutile. Les *Curiosités de l'une et l'autre Rome, chrétienne et païenne*, Paris, 1635, 2 vol. in-8, 1639, 3 vol.; *Cæremoniale canonicorum*, etc., où il est question des rites et cérémonies usités à Rome pour l'office canonial; *La Chapelle de Lorette, ou l'Histoire du sacré sanctuaire*; *Histoire chrétienne*, 1656, in-4, et plusieurs autres ouvrages.

* BRAMAH (Joseph), célèbre mécanicien anglais, né dans le Yorkshire, en 1749, fut d'abord employé aux travaux de l'agriculture, et placé ensuite chez un charpentier, un mal incurable qu'il avait à la jambe ne lui permettant pas de continuer son premier état. Son génie pour la mécanique s'y développa. Après être resté quelque temps chez un ébéniste de Londres, il travailla pour son propre compte et entreprit diverses constructions. Ce qui fit surtout sa célébrité, ce furent ses belles serrures pour lesquelles il obtint un brevet d'invention. Il s'occupa aussi de machines hydrauliques et parvint à leur imprimer un mouvement de rotation au moyen de certaines modifications qu'il fit subir au piston et au cylindre. Il exécuta encore divers autres ouvrages, entre autres une presse pour inscrire avec la plus grande célérité les sommes et les dates portées sur les billets, à l'usage de la banque d'Angleterre, où elle sert encore aujourd'hui. Bramah est mort en 1815. On a de lui : *Dissertation sur la confection des serrures*, in-8; *Lettres au sujet du procès de Boulton et Watt contre Hornblower et Maberley, pour infraction d'un brevet d'invention*, in-12.

BRAMANTE D'URBIN (François-Lazzari), célèbre architecte, naquit à Castel-Durante, au territoire d'Urbain, en 1444. Il s'appliqua d'abord à la peinture; mais ses talents et son goût étant plus marqués pour l'architecture, il s'y adonna avec un succès étonnant. Le couvent della Pace qu'il fit bâtir à Naples, lui ayant acquis de la réputation, Alexandre VI le nomma son architecte. Jules II le fit ensuite intendant de ses bâtiments. Ce fut par l'ordre de ce pontife qu'il exécuta le magnifique

projet de joindre le Belvédère au palais du Vatican : ouvrage digne d'admiration, s'il n'avait pas été gâté par divers changements qu'on y a faits depuis. Bramante détermina Jules à son tour à démolir l'église de Saint-Pierre, pour en bâtir une plus magnifique, et qui (s'il se pouvait) n'eût point son égale dans le monde. Son plan ayant été adopté, l'on commença l'an 1506 à jeter les fondements de cette nouvelle basilique, qui fut élevée jusqu'à l'entablement avec une diligence incroyable; mais il n'eut pas la satisfaction de voir son ouvrage entièrement exécuté, étant mort en 1514, à 70 ans. Cet édifice fut continué par différents architectes, principalement par Michel-Ange, qui réforma son plan, et y fit des changements qui ne contribuèrent pas peu à la perfection de ce temple (Voy. SANGALLO). On peut consulter sur ce sujet *Les Temples anciens et modernes* de l'abbé May, p. 221, et la *Vie de Michel-Ange*, par l'abbé Hauchecorne. Bramante, aussi estimable par les qualités du cœur et de l'esprit que par ses talents, joignait au génie de l'architecture le goût pour la musique et la poésie. Ses Œuvres, dans ce dernier genre, ont été imprimées à Milan en 1786.

* BRAMER (Léonard), peintre d'histoire, né à Delft en 1596, se fit une grande réputation en Italie, principalement par deux tableaux, dont l'un est la *Résurrection du Lazare*, et l'autre *saint Pierre qui renie Notre-Seigneur*. Ils sont remarquables surtout par l'expression et le coloris. Il excellait à peindre des vases d'or, d'argent, de bronze ou de marbre. Les connaisseurs estiment ses tableaux en petit sur cuivre, qui sont ingénieusement composés, et qui représentent pour l'ordinaire des nuits, des incendies, des cavernes et des souterrains éclairés au flambeau. On trouve sa couleur naturelle et vigoureuse. — Il ne faut pas le confondre avec un peintre hollandais du même nom qui peignait des conversations et qui vivait dans le xvii^e siècle.

* BRAMER (Benjamin), architecte et mathématicien hessois du xviii^e siècle, contribua beaucoup par ses écrits à répandre et perfectionner les connaissances géométriques en Allemagne. La plupart de ses ouvrages sont en latin, les autres en allemand; les principaux sont : *Apollonius Cæsius, oder geometrischer Wegweiser* (le Guide géométrique). On y trouve entre autres choses, un bon traité des sections coniques. *Geometrisches triangular instrument* (Description d'un instrument fort commode pour la perspective et pour lever les plans), Cassel, 1630, in-4. C'est dans cet ouvrage qu'il attribue, mais sans fondement, l'invention des logarithmes à Juste Byrge, son beau-frère. (Voy. BYRGE). *Explicatio et usus linealis proportionalis*.

BRAMHAL (Jean), archevêque d'Armagh, primat d'Irlande, naquit en 1593 à Pontrefract, dans le comté d'York, d'une famille ancienne, et mourut sous le règne de Charles II, en 1663. Ses ennemis lui suscitèrent des traverses; mais il confondit leurs impostures, et déconcerta leurs projets. Ce prélat était éloquent, plein de force dans le raisonnement, habile dans la controverse et dans la politique, et avait un courage proportionné à son caractère et à ses principes. Il se rendit célèbre par sa distinc-

tion entre les articles de paix et les articles de foi ; distinction vaine et sans autorité dans une communion où l'on ne reconnaît point d'autorité infaillible, où personne n'a droit de décider ce qui est de foi et ce qui ne l'est pas. Ses ouvrages ont été imprimés in-fol. avec sa Vie à la tête ; les Anglais en font cas. On distingue celui qui a pour titre *Pro rege et populo Anglicano apologia*, Anvers, 1681, in-12. Il avait été nommé à l'archevêché d'Armagh, le 18 janvier 1661.

BRANCACIO ou BRANCACCI (François-Marie de), d'une illustre maison originaire de Naples, successivement évêque de Viterbe, de Porto, de Capaccio, ensuite cardinal sous Urbain VIII en 1674, mourut en 1675, à 84 ans. Le meurtre du gouverneur de Capaccio l'ayant brouillé avec les Espagnols, il eut une exclusion de la part de cette nation, lorsqu'on le proposa pour être placé sur la chaire pontificale, après la mort de Clément IX. On a de lui un *Traité sur le chocolat*, Rome, 1666, in-4, dans lequel il soutient que cette boisson ne rompt pas le jeûne. Brancaccio ajouta au mérite de cultiver les lettres, celui de les protéger. Il composa d'autres ouvrages, et le recueil en parut à Rome en 1672, in-4 et in-fol.

* BRANCADORI-PERINI (Jean-Baptiste), né à Sienne en 1674, d'une famille noble, cultiva avec succès les sciences et les belles-lettres ; il se rendit à Rome en 1696, et se lia d'amitié avec les hommes les plus distingués par leurs connaissances et leurs talents. Le cardinal Ottoboni qui avait pour lui beaucoup d'estime le fit chanoine de St-Laurent *in damaso*. Il mourut subitement le 19 novembre 1711. On lui doit : *Chronologia de gran maestri dello spedale del santo Sepolcro della sagra religione militare di S. Giovanni gerosolimitano, oggi detti di Malta*, Rome, 1709, grand in-fol., ouvrage recherché particulièrement pour les soixante-six portraits des grands maîtres, qui ont été très-bien gravés par Jérôme de Rossi d'après les dessins envoyés de Malte. On trouve des poésies de Brancadori dans le Recueil de l'académie arcadienne dont il était membre. Le premier volume des *Notizie degli Arcadi morti* renferme son éloge, par l'abbé Cosme Finetti.

BRANCAS DE VILLARS. Voy. VILLARS-BRANCAS.

BRANCAS (Louis de), marquis de Cereste, issu de l'illustre famille italienne de Brancacio, servit avec distinction sur mer et sur terre sous Louis XIV et Louis XV, et fut employé dans plusieurs ambassades. Ce dernier prince, pour prix de ses services, l'honora du bâton de maréchal en 1740. Il mourut en 1750, âgé de 79 ans.

BRANCAS-VILLENEUVE (André François), abbé d'Aulnay, né dans le comtat Venaissin, mort le 11 avril 1758, est connu par plusieurs ouvrages sur la physique et l'astronomie. L'abondance des paroles, les répétitions fréquentes, le grand nombre d'idées inutiles, en ont presque entièrement dégoûté le public. La forme a fait tort au fonds, qui offre quelquefois de bonnes choses. Les principaux sont : *Lettres sur la Cosmographie*, in-4 ; *Système moderne de Cosmographie et de Physique générale*, 1747, in-4 ; *Explication du flux et reflux de la mer*, 1759, in-4 ; *Ephémérides cosmographiques*, 1750, in-12 ;

Histoire du royaume de Gala, traduite de l'anglais, 1754, in-12.

BRANCATI. Voy. LAURIA.

* BRANCIFORTE (don Michel de GRUA y VALGUARNERA, marquis de), né en Sicile, vers 1743, suivit en 1759 Charles III, lorsque ce prince quitta le trône de Naples pour aller régner en Espagne. Il suivit la carrière militaire, et était gouverneur-général des îles Canaries, lorsque La Peyrouse aborda à Ténériffe, au mois d'août 1755. Il reçut ce célèbre navigateur avec beaucoup de bienveillance. De retour en Espagne, il fut fait capitaine de la compagnie italienne des gardes-du-corps, et grand d'Espagne, le 18 juillet 1791. A cette époque Branciforte ayant épousé une sœur de Godoi, duc de la Olandia, fut créé chevalier de la Toison-d'Or, grand-croix de l'ordre de Charles III, et sa femme fut comprise dans la première promotion des chevalières de l'ordre de *Marie-Louise*, en mars 1792. Deux ans après, il fut nommé vice-roi du Mexique, qu'il gouverna jusqu'en 1798. Il fit ériger à ses frais une statue équestre de Charles IV en bronze, sur la place de Mexico ; mais elle ne fut achevée et inaugurée qu'en 1802, sous son successeur don Joseph-Miguel Azanza. Branciforte fut ensuite élevé au rang de capitaine-général des armées royales. Après l'abdication de Charles IV et de Ferdinand VII, il se rangea dans le parti du roi Joseph Bonaparte, et fut nommé conseiller d'état le 8 mars 1809, puis en septembre, grand-cordon de l'ordre royal d'Espagne. Le marquis de Branciforte, qui jouissait d'une fortune immense, avait consenti, à titre de prêt au nouveau gouvernement, des obligations pour une somme très-considérable. Son intendant, à qui il les avait confiées, prit la fuite et les remit aux membres de la junte de Séville. Branciforte se détermina à quitter l'Espagne, et se rendit auprès de Charles IV qui était alors à Marseille ; il mourut dans cette ville en 1814, peu de temps après le départ du monarque pour Rome.

* BRAND (Christian), célèbre paysagiste autrichien, né à Vienne en 1722, et mort dans la même ville le 12 juin 1795, était fils de Chrétien Helfgott Brand, peintre de paysages, de Francfort-sur-l'Oder, alors en réputation dans la capitale de l'Autriche. Christian reçut des leçons de son père et le surpassa bientôt. L'empereur François 1^{er} fut si satisfait de ses talents qu'il le chargea de peindre l'intérieur du château de Luxembourg, et le nomma successivement peintre de sa chambre et directeur de l'académie de paysages. Les tableaux de Christian sont remarquables surtout par la vérité du coloris et l'art avec lequel il groupait ses figures. Les principaux sont : *la bataille de Hochkirchen* ; *les quatre éléments* ; *le Château d'Austerlitz* ; et *le marché de Vienne*.

BRANDANO (Antoine), moine portugais de l'ordre de Cîteaux, abbé du monastère d'Alcobaça, fut chargé de continuer le grand ouvrage intitulé : *Monarquia Lusitana*, qui avait été interrompu par la mort de Bernard de Brito, moine cistercien, arrivée en 1617 (Voy. BAITO). Ce fut lui qui publia la 3^e et la 4^e partie de cette grande *Histoire* à Lisbonne en 1632, 2 vol. in-fol. Il mourut à Alcobaça en 1637,

Âgé de 59 ans. — * BRANDANO (François), neveu du précédent, comme lui de l'ordre de Cîteaux, fut le deuxième continuateur de la *Monarquia Lusitana*, dont il publia la cinquième et la sixième partie à Lisbonne en 1630 et 1672, 2 vol. in-fol. Il mourut dans cette ville en 1683, âgé de 82 ans.

BRANDEBOURG. Voy. les articles FRÉDÉRIC, et JOACHIM II.

* BRANDER (Georges-Frédéric), habile mécanicien, né en 1713, à Ratisbonne, construisit, en 1737, les premiers télescopes en Allemagne. L'invention des microscopes sur verre lui appartient. Il mourut en 1783, après avoir publié la description des instruments qu'il a inventés ou perfectionnés.

* BRANDÈS (Ernest), homme de lettres et homme d'état, né à Hanovre en 1738, étudia, de 1775 à 1778, à l'université de Göttingue, dont le gouvernement hanovrien lui confia par la suite la direction suprême, après qu'il fût devenu secrétaire de cabinet. Son père avait été comme lui directeur de cette école, à laquelle Ernest donna tous ses soins d'autant plus volontiers, que deux de ses plus habiles maîtres, Heyne et Blumenbach étaient ses beaux-frères. Il avait voyagé en France, en Allemagne et en Angleterre, où il se lia avec le célèbre Burke. Il eût été appelé à jouer un rôle important en Angleterre, si le parti de Burke et Fox fût parvenu à la tête des affaires. Mais celui qu'il joua dans son pays, quoique moins brillant, n'en fut pas moins honorable et moins utile. Il resta en place, comme conseiller intime du cabinet, jusqu'en 1803, époque à laquelle les troupes françaises occupèrent l'ancien électorat de Hanovre, et fut du nombre des députés qui allèrent conclure la capitulation avec le chef de l'armée française. Brandès resta membre du cabinet jusqu'au moment où les états du pays furent abolis et remplacés par une *Commission du gouvernement*. Il mourut à Hanovre, le 13 mai 1810, vivement regretté des habitants de cette ville. Ses principaux ouvrages sont : *Remarques sur les femmes*, 1787; l'auteur se montre dans cet ouvrage censeur sévère de l'esprit du siècle; *Considérations politiques sur la révolution française*, 1790; *Sur l'influence déjà exercée par la révolution française en Allemagne*; *Sur l'esprit du temps en Allemagne vers la fin du XVIII^e siècle*, 1808; *Sur la coutume des pères et mères de se faire tutoyer par leurs enfants*, 1809; *De l'influence que l'esprit du temps a exercé sur les classes élevées de la nation allemande*, 1810. L'auteur ne survécut pas à l'impression de cet ouvrage, qui n'est pas au-dessous des précédents. Outre ces livres, qui sont tous en allemand, Brandès a fourni beaucoup d'articles aux journaux les plus estimés, entre autres à la *Gazette littéraire de Göttingue*, et au célèbre *Journal politique* de Schlœtzer. Dans le premier de ces écrits périodiques, on doit distinguer surtout son *Analyse des ouvrages de Burke sur la révolution française* (1791). Heyne a lu, dans une séance de la société royale de Göttingue, dont Brandès était membre, son éloge historique, imprimé sous le titre de *Memoria Ernesti Brandes*, 1810, brochure in-4.

BRANDI (Hyacinthe), peintre, naquit à Poli, aux

environs de Rome, en 1633. Il se perfectionna dans l'école de Lanfranc. La plupart des églises et des palais de Rome furent embellis par son pinceau. Une imagination pleine de feu, une grande facilité, un coloris faible, un dessin incorrect, caractérisent ses ouvrages. Il travaillait avec beaucoup de rapidité, préférant les plaisirs et l'argent à la gloire. Il mourut à Rome en 1691, prince de l'académie de saint Luc, et chevalier de l'ordre du Christ.

BRANDMULLER (Jean), partisan d'Œcolampade, ministre et professeur d'hébreu à Bâle, naquit à Biberac, et mourut en 1596, à 63 ans. On a de lui 400 *oraisons funèbres*, tirées de l'Ancien Testament, et 80 puisées dans le Nouveau; des *Sermons* pour des mariages, et des *Dialogues* en allemand.

BRANDMULLER (Jacques), fils du précédent, mort en 1629, se fit connaître par 3 vol. in-4, intitulés *Analysis Typica librorum Veteris et Novi Testamenti*, Bâle, 1620 et 1621.

BRANDMULLER (Jacques), petit-fils de Jean, professeur de jurisprudence à Bâle, mort en 1677 à l'âge de 60 ans, est auteur de plusieurs ouvrages de droit assez estimés, et de quelques pièces de poésies, faciles, mais médiocres.

BRANDT (Sébastien), né à Strasbourg en 1434, enseigna publiquement la jurisprudence à Bâle et à Strasbourg, devint conseiller et chancelier de cette dernière ville, et mourut le 2 mai 1520. Il est auteur d'un poème intitulé *Navis stultifera mortaliū, impressa per Jacobum Zachoni de Romano*, 1488, in-4. On prétend que c'est une fausse date, et que cette édition est de 1497. On en a fait une plus belle à Paris, en 1498, in-4. L'original de cet ouvrage est en allemand, et a été publié en 1494, in-4 : c'est Jean Locher qui l'a traduit en latin. Il y en a une traduction en vers français par Pierre Rivière, Paris, 1497, in-fol., et une autre par Jean Droyn, Lyon, 1498, qui probablement ont été faites sur l'original allemand. Il ne faut pas confondre cet ouvrage avec la *Nef des Folles* de Josse Badius, ni même avec sa *Nef des Fouz*, comme ont fait Bayle et d'autres lexicographes. On peut consulter la *Bibliothèque française* de du Verdier et de la Croix du Maine, édition de M. de Juvigny, tom. 3, pag. 467.

BRANDT (Gérard), théologien protestant, né à Amsterdam en 1626, fut successivement ministre à Neukoop, à Hoorn et à Amsterdam. Il mourut à Rotterdam le 11 octobre 1683. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Réformation des Pays-Bas*, en 4 vol. in-4, en flamand; le premier vol. parut à Amsterdam en 1671; le second en 1674; les deux autres ne virent le jour qu'après la mort de l'auteur, Rotterdam, 1704. Richard Cumberland, évêque de Péterborough, la traduisit en anglais, Londres, 1720-1723, 3 vol. in-fol. Elle est abrégée en français en 3 vol. in-12, 1730. Cette histoire fut vivement attaquée par Henri Ruleus, ministre d'Amsterdam. Le grand pensionnaire Fagel dit un jour à l'évêque Burnet, que cette Histoire méritait qu'on apprit le flamand; mais peu de personnes voudront profiter de ce conseil. On y trouve des déclamations violentes, écrites contre les Espagnols, l'apologie de la révolte, et tous les fruits de l'esprit de secte; *La Vie de l'amiral Ruyter*, traduite en fran-

çais par Aubin, Amsterdam, 1698, in-fol.; *Histoire de Barneveld*, Rotterdam, 1723, in-4, en hollandais; un *Journal*, où il a marqué les dates de la naissance et de la mort des héros, des savants et des artistes, Amsterdam, 1689, in-4; *Des poèmes publiés par Borremans*, Rotterdam, 1649, in-8. On a encore quelques écrits de Brandt en faveur des Remontrants. Il laissa deux fils, Gaspard et Gérard, qui, comme leur père, cultivèrent les lettres et publièrent plusieurs ouvrages.

BRANDT (Jean), secrétaire et ensuite sénateur de la ville d'Anvers, où il était né en 1539, mort le 28 août 1639, laissa un ouvrage intitulé *Elogia ciceroniana Romanorum domi militiaeque illustrium*, Anvers, 1612, in-4. Il y a ramassé tous les traits historiques, répandus dans les différents ouvrages de Cicéron, sur la vie des hommes illustres dans le gouvernement et dans la guerre; *C. Julii Caesaris commentarii*, enrichis de notes politiques et critiques, Francfort, 1606, in-4, édition très-estimée; *Spicilegium criticum in omnia Apuleii opera* dans l'édition d'Apulée, par G. Elmenhorst, Francfort, 1621; *De perfecti et veri senatoris officio*, Anvers, 1633, in-4; et quelques autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Brandt était savant, modeste, passionné pour les belles-lettres, et toujours disposé à servir ceux qui les cultivaient.

BRANDT (Sébastien), chimiste allemand, fort entêté du grand-cœur. S'étant imaginé de pouvoir trouver la pierre philosophale dans la préparation de l'urine, il travailla une grande partie de sa vie sur cette liqueur, sans rien découvrir. Enfin en 1669, après une forte distillation d'urine, il trouva dans son récipient une matière luisante, qu'on a appelée depuis *Phosphore*. Brandt fit voir cette matière à Kunckel, chimiste de l'électeur de Saxe, et à plusieurs autres personnes, mais il en cacha la préparation. Après sa mort, Kunckel devina quel était le sujet du phosphore.

BRANDT (Enevold, comte de), favori du roi de Danemarck, fut décapité avec le comte Frédéric Struensee, comme coupable de lèse-majesté, le 28 avril 1772. Nous dirons seulement que Brandt paraît aujourd'hui moins coupable qu'à la date de son exécution, et que bien des anecdotes connues postérieurement semblent ne pas justifier la rigueur de cette sentence. *Voy. STRUENSEE*.

BRANECKI (François-Xavier), grand général de la couronne de Pologne, né vers 1735, et célèbre par le rôle qu'il a joué dans les révolutions de son pays, prétendait descendre du grand général Jean-Clément Branicki, dont la famille s'était éteinte pourtant avec cet illustre personnage. Branecki passait assez communément pour le petit-fils d'un *mirza* ou noble tartare, fait autrefois prisonnier en Pologne. Son apparition sur la scène politique dans sa patrie se rattache à l'élection de Stanislas-Auguste Poniatowski, élection qu'il appuya par tous les moyens possibles, mais particulièrement par l'entremise du prince Repnin, ambassadeur et commandant des armées russes en Pologne. Les espérances ambitieuses qui avaient stimulé son dévouement à la cause du favori de l'impératrice Catherine ne furent pas trompées; la place de grand

général en fut la récompense immédiate, et bientôt après l'occasion se présenta de déployer sur le champ de bataille ses talents militaires. La célèbre confédération de Bar ayant proclamé en 1771 la déchéance de Stanislas-Auguste, celui-ci envoya d'abord Branecki à sa bienfaitrice pour implorer son assistance. Il en obtint des troupes avec lesquelles il marcha de nouveau contre ceux de ses compatriotes qui répugnaient à se soumettre au joug de Poniatowski. Plusieurs avantages remportés par les confédérés avaient commencé à compromettre gravement la cause de ce dernier, lorsque la Prusse et l'Autriche se réunirent à la Russie pour étouffer leurs efforts, et le premier partage de la Pologne fut consommé dans l'année 1773. Branecki obtint pour prix de ses services les vastes terres de Lubolm, et le titre de prince, dont il craignit pourtant de se parer publiquement. Neveu par alliance du fameux Potemkin, le plus puissant favori de Catherine, et appuyé en outre par la Russie, qui trouvait son intérêt à fomentier des discordes intestines en Pologne, il donna libre carrière à son ambition, s'attacha à augmenter les prérogatives de sa place, et poussa même ses prétentions jusqu'à vouloir se faire prêter à lui seul le serment par l'armée. Cependant les événements de 1788 vinrent fournir aux Polonais le loisir et la tranquillité nécessaires pour constituer leur gouvernement sur des bases plus populaires. Mais Catherine n'avait pas renoncé à ses projets; gagés par elle, Branecki, Félix Potocki et Séverin Bzewuski se mirent à la tête du parti destiné à les seconder. Un plein succès couronna leurs manœuvres, et Potemkin, qui aspirait à succéder à Poniatowski, se vit au comble de ses vœux. Nommé ministre de la guerre par le nouveau roi, Branecki en butte au ressentiment de ses concitoyens, dut quelque temps après se retirer en Russie. Catherine, qui venait de terminer la guerre avec la Turquie, résolut de réaliser ses anciens projets sur la Pologne. Une confédération secrète formée à Targowitza par quinze Polonais seulement, mais dans laquelle entrèrent bientôt quatre-vingt mille Moscovites, les servit efficacement. En vain les efforts et le dévouement du prince Joseph Poniatowski et de Thadée Kosciusko, parvinrent-ils à balancer un moment le sort de la guerre; Stanislas-Auguste proclama son adhésion à la confédération. L'armée dissoute par ordre du roi ne put opposer aucune résistance, et les Russes occupèrent, sans combattre, le pays. Cependant Catherine avait réussi à dissimuler ses véritables desseins aux confédérés, en flattant habilement les vues ambitieuses qui avaient dirigé chacun d'eux. L'échec subi par les armées prussiennes à Valmy lui fournit l'occasion de les dévoiler. A cette époque, la Pologne fut soumise à un second partage, et Branecki disparut dès lors de la scène politique. Lors de la révolution de 1794, le tribunal criminel institué par l'ordre de Kosciusko, après l'avoir déclaré infâme, le fit pendre en effigie à Varsovie, et ordonna la confiscation de ses biens. Mais la dernière clause du décret ne put être exécutée, le partage définitif de la Pologne s'étant bientôt après effectué. Branecki accepta alors le titre de général en chef dans les armées russes,

et mourut vers la fin de 1817, dans un oubli presque complet.

BRANKER (Thomas), mathématicien anglais, né en 1636, dans le Devonshire, fut ministre, puis régent à Maclesfield, où il mourut l'an 1676. On a de lui : *Doctrinae sphaericae adumbratio, et usus globorum artificialium*, Oxford, 1632, in-fol.; une traduction de l'allemand en anglais, de l'*Algèbre* de Rhonius, Londres, 1668, in-4.

BRANTHOMÉ (J.-M.), ecclésiastique, suivit avec distinction la carrière des sciences, et fut en 1808 nommé professeur de mathématiques au lycée de Strasbourg, établissement dans lequel il donna ensuite des leçons de physique. Nommé plus tard professeur de chimie à la faculté des sciences, il en devint doyen et mourut à Strasbourg le 9 décembre 1832. On lui doit : *Précis des leçons de chimie données à la faculté de Strasbourg*, 1818, in-12, 1823, in-12.

BRANTOMÉ. Voy. BOURDEILLES.

BRANTS (Jean). Voy. BRANDT.

BRAS (de). Voy. BOURGUEVILLE.

BRASAVOLA ou BRASSAVOLA (Antoine-Musa), célèbre médecin né à Ferrare en 1500, d'une famille noble de cette ville. Son savoir ne se bornait pas à la médecine. Ce fut après avoir soutenu à Paris pendant trois jours consécutifs des thèses de *omni scibili*, genre d'épreuve qui tient toujours de la charlatanerie, que le surnom de *Musa* lui fut donné par la bouche même de François I^{er}. Il fut médecin consultant de ce prince qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel; de l'empereur Charles V qui lui conféra le titre de comte palatin, et de Henri VIII, roi d'Angleterre. Il ne fut pas en moindre considération dans sa patrie : successivement premier médecin des papes Clément VII, Paul III et Jules III; chéri et favorisé de tous les autres princes d'Italie, et particulièrement des ducs de Ferrare, il mourut à Ferrare en 1553, après avoir professé longtemps la médecine avec un applaudissement universel. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, principalement sur cette science, et entre autres, des *Commentaires* sur les Aphorismes d'Hippocrate et de Galien, imprimés à Bâle en 1542, in-fol.; *Index referatissimus in Galeni libros*, Venise, 1580, in-fol., que Castro (*Bibliot. med.*) appelle *Opus indefessae elucubrationis et utilitatis inexplicabilis*; *Examen medicamentorum*, 1538, 1535, 5 vol.

BRASCHI. Voy. PIRÉ VI.

* BRASCHI (Jean-Baptiste), né à Césène en 1664, d'une très-ancienne famille, embrassa l'état ecclésiastique, et devint évêque de Sarsina et archevêque titulaire de Nisibe. Les fonctions attachées à cette dignité ne l'empêchèrent pas de s'occuper utilement des antiquités de son pays. On a de lui : *Relatio status Ecclesiae Sarsinatis*, Rome, 1704, in-4; *De tribus statuis in romano Capitolio erutis anno 1710, ecphrasis iconographica*, Rome, 1724, in-4; *De familia Ciceronia antiquissimae inscriptiones*, Rome, 1731, in-4; *De vero Rubicone liber, seu Rubico Casenas*, Rome, 1733, in-4; *Memoriae casenates sacrae et profanae*, Rome, 1738, in-4. Braschi est mort en 1727.

BRASIDAS, général lacédémonien, vers l'an 424

avant J.-C., vainquit les Athéniens sur mer et sur terre, leur prit plusieurs villes et en fit entrer plusieurs autres dans l'alliance de Sparte. S'étant enfermé dans Amphipolis à l'approche de Cléon, général athénien vain et impétueux, il prit un moment favorable pour faire une sortie, l'attaqua et remporta une victoire complète l'an 422. Brasidas mourut quelque temps après, d'une blessure qu'il avait reçue à un bras. Comme on louait devant sa mère ses grandes actions, et qu'on le mettait au-dessus de tous ses compatriotes : « Vous vous trompez », dit cette femme vraiment spartiate; « mon » fils avait de la bravoure; mais Sparte a plusieurs » citoyens qui en ont encore plus que lui. » Cette grandeur d'âme d'une femme qui préférerait la gloire de l'état à celle de son fils reconnu pour un héros, ne fut point sans récompense : les Lacédémoniens rendirent des honneurs publics à la mère et au fils, et firent élever, en l'honneur de leur libérateur, un mausolée au milieu de la place publique.

* BRASSONI, ou plutôt BRESSONI (François-Joseph), jésuite, né à Rome en 1612, fut un des plus célèbres missionnaires du Canada, où il travailla avec zèle et succès à la conversion des Hurons; mais ayant été pris par les Iroquois qui leur faisaient la guerre, ces barbares lui firent souffrir les traitements les plus cruels : ils lui coupèrent plusieurs doigts, le couvrirent de plaies et le vendirent en cet état à des Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam, qui l'achetèrent par compassion, lui donnèrent des soins, et le ramenèrent en 1644 à La Rochelle. Le P. Brassoni leur fit donner le prix de sa rançon; et toujours zélé pour le salut des âmes, aussitôt que ses forces le lui permirent, il retourna parmi les Hurons, qui le reçurent comme un père. Il passa encore plusieurs années avec eux, et ne revint en Italie que lorsque la faiblesse de sa santé ne lui permit plus de se livrer à un travail aussi pénible. Alors il exerça le ministère de la prédication avec d'autant plus d'autorité qu'il portait dans ses mains mutilées les marques honorables de son apostolat. Il mourut à Florence en 1672. Il a laissé *Breve relazione d'alcune missioni de Padri della compagnia di Gesu nella Francia Nuova*, 1633, in-4. Cette relation, qui est bien écrite, ne contient guère que ce qui est relatif à la mission des Hurons.

BRAULION ou BRAULE (saint), évêque de Saragosse, aida beaucoup saint Isidore de Séville à établir une exacte discipline dans l'église d'Espagne. Cette église a toujours reconnu que le zèle, la science et les travaux de ce saint pasteur lui avaient été infiniment utiles. Il mourut en 846, dans la 20^e année de son épiscopat. On a de lui deux lettres à saint Isidore; un éloge de ce même saint, avec le catalogue de ses ouvrages; une hymne en vers iambes, en l'honneur de saint Emilien, avec la Vie de ce serviteur de Dieu, publiée à Madrid, 1532, in-4. André Schott a publié, avec des notes, *B. Isidori de claris Hispaniae scriptoribus, cum appendicibus Braulionis*, Tolède, 1592, in-fol., Saragosse, 1619, in-4. On lui attribue une continuation de la chronique de Dexter, imprimée à Madrid, 1631, in-fol.; mais cette chronique, de même que la continuation, sont des ouvrages supposés,

BRAUN (Georges), archidiacre de Dortmund et doyen de Notre-Dame in gradibus à Cologne, florissait dans le xvi^e siècle, et mourut le 10 mars 1622. Il est principalement connu par son *Theatrum urbium principuarum mundi*, en plusieurs vol. in-fol. On a encore de lui un *Traité de controverse* contre les luthériens, Cologne, 1603, in-fol., dans lequel il développe les ruses dont ils se sont servis pour répandre leur religion. Il les compare à « un coin, » dont la partie la plus déliée, une fois entrée dans le bois, sert à introduire les parties plus épaisses. »

* BRAUN (Jean-Frédéric), né à Iéna en 1722, servit d'abord en Autriche, ensuite en Hollande, et malgré ses vastes connaissances, après s'être retiré du service, il vécut d'aumônes jusqu'à sa mort survenue en 1799. On lui doit une *Histoire des maisons électorales et souveraines de Saxe*, Langensalza, 1778-81, 3 vol. in-4; recommandable par l'exactitude et par l'érudition qu'elle renferme.

* BRAUN (Henri), né le 17 mars 1732, à Trossberg, s'est distingué par de longs et utiles travaux pour la réformation des écoles de Bavière. Il entra, en 1780, dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé en 1787 professeur d'allemand, de poésie et d'éloquence à Munich, et membre de l'académie des sciences. Il publia alors un grand nombre d'écrits et de recueils relatifs à l'éducation. Chargé, en 1777, de la direction générale des lycées, des gymnases et des écoles, tant de la Bavière que du haut Palatinat, il entreprit d'y introduire des changements utiles : mais n'ayant pu y réussir, il se contenta de continuer à écrire, et commença, d'après la Vulgate, une traduction de la Bible, qui fut interrompue par sa mort arrivée le 8 novembre 1792. On assure que ce bénédictin, par une bizarrerie inexplicable, n'aimait point à voir l'éducation confiée à des religieux. Il a contribué à l'amélioration des méthodes d'enseignement en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : *le Patriote bavarois*, ouvrage périodique, Munich, 1769, 2 vol. in-8; *Plan pour la nouvelle organisation des écoles en Bavière*, ibid., 1770, in-8; *Eléments d'Arithmétique à l'usage des écoles*, ibid., 1770, in-8; *Eléments du latin*, ibid., 1778, in-8; *Histoire de la réformation des écoles bavaroises*, Francfort-sur-le-Mein, 1783, in-8; *l'Art épistolaire pour les Allemands*, 1787, in-8; *l'Année ecclésiastique catholique*, Augsbourg, 1783, 2 vol. in-8; *Synonymes latins*, Augsbourg, 1790, in-8, etc. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il a donné aussi des éditions d'auteurs classiques pour les collèges, comme *Eutrope*, *César*, *Salluste*, etc.

* BRAUN (Placide), savant bénédictin, né à Peitingen, en Bavière, le 11 février 1736, embrassa très-jeune l'état monastique, et devint bibliothécaire et archiviste du chapitre de Saint-Ulric et de Sainte-Afra, à Augsbourg. On a de lui deux ouvrages qui font connaître les plus anciens livres et les manuscrits du riche dépôt confié à ses soins : *Notitia historico-literaria de libris ab artis typographica inventionis usque ad annum 1500 impressis, in bibliotheca monasterii ad SS. Ulricum et Afram Augustae exstantibus; accedunt VIII tabulae aeneae sexaginta primorum typographorum alphabeta continen-*

tes, 1788-89, 2 part. in-4. Le second est intitulé : *Notitia historico-literaria de codicibus manuscriptis in bibliotheca liberi ac imperialis monasterii ordinis S. Benedicti ad SS. Ulricum et Afram Augustae exstantibus; in fine habetur Appendix continens anecdota historico-diplomatica ex iisdem codicibus excerpta*, 1791-93, 6 part. in-4. L'importance de la bibliothèque confiée aux soins de Braun, recommande suffisamment ces deux ouvrages aux bibliographes et aux savants. On lui doit encore les *Vies* de saint Lambert et de saint Ulric, évêques d'Augsbourg, et de sainte Afra, martyre.

BRAUNBOM (Frédéric), protestant d'Allemagne, s'avisa de publier en 1615 un livre in-4, intitulé *Florum flaminiorum romaniensium papalium decas*. Il y fixe chaque période du règne de l'antechrist, sa naissance, son adolescence, sa jeunesse, etc. Il trouve fort finement l'antechrist dans le pape, et prouve admirablement bien que le monde devait finir en 1711. L'accomplissement de sa prophétie est une preuve du cas qu'il faut faire de l'esprit qui l'inspirait.

BRAUNNIUS (Jean), ministre protestant, né à Kaiserslautern dans le Bas-Palatinat, en 1628, fut ministre à Nimègue, professeur de théologie et de langue hébraïque à Groningue où il mourut en 1708. Le livre qui lui a fait une grande réputation, est *Vestitus sacerdotum Hebraeorum, etc.*, Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4, qui n'est qu'une partie d'un plus grand traité qu'il avait dessein de publier sous le titre *De sacerdotio Hebraeorum*. Il ne traite pas seulement des habits sacerdotaux, mais aussi des antiquités hébraïques. M. Huet, dans une lettre qu'il lui écrivit, dit en parlant de cet ouvrage : *Sic habeto tandem fore id in pretio, quoad litteris sacris suus honor, sua dignitas constabunt. Tantum enim iis intulisti lucis hac scriptione, quantum a nullo illatum est, qui hanc partem illustrare sit aggressus*. On a encore de lui : *Doctrina fœderum*, Amsterdam, 1688, in-4; il y traite des alliances de Dieu avec l'homme. C'est un système complet de théologie coccéenne; *La véritable religion des Hollandais*, contre Stoup, Amsterdam, 1675, in-12; *Selecta sacra*, Amsterdam, 1700, in-4; *Commentarius in epistolam ad Hebraeos*, 1703, in-4, et plusieurs autres écrits apologetiques de ses sentiments théologiques, attaqués par son confrère Jean de Marck. Braunnius était très-habile dans la philologie sacrée, dans le rabbinisme, dans les antiquités judaïques, et dans celles de Rome et de la Grèce. Il vante trop l'utilité du Talmud pour l'intelligence de l'Écriture. Presque tous ses ouvrages se ressentent des imaginations des cocéens. Voy. Cocceus.

* BRAVO (Jean), né à Ciudad-Real, fut précepteur des enfants de l'impératrice et reine Elisabeth. Il traduisit en prose castillane le poème latin d'Alvare Gomez, sur la Toison d'or : *El vellocino dorado*, y la *Historia del Orden del Tuson*, et y joignit un livre intitulé : *El sumario de los Reies catholicos D. Fernando y Dona Isabel, con la tomada de Granada y otros pueblos, que valerosamente conquistaron*, Tolède, 1546, in-4.

* BRAVO (Jean), natif de Piedrahita, dans la Castille, professeur de médecine à Salamanque,

vers la fin du xvr^e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *De hydrophobia naturâ, causis atque medelâ*, Salamanque, 1571, in-8; 1576-1588, in-4; *In libros prognosticorum Hippocratis commentaria*, ib., 1578-1583, in-8; *De saporum et odorum differentiis, causis et affectionibus*, ib., 1583, in-8; *In Galeni librum de differentiis febrium commentarius*, Salamanque, 1585, 1596, in-4; *De simplicium medicamentorum delectu, libri duo*, ib., 1592, in-8. Cet ouvrage parut d'abord en 1583 sous le titre de *Pharmacopœa*.

* BRAVO (Barthélemy), jésuite espagnol, né à Martin-Munos, dans le diocèse d'Avila, fut à la fois poète, rhéteur et grammairien. Il publia vers la fin du xvr^e siècle, et au commencement du xviii^e, des ouvrages utiles, dont les principaux sont : *De conscribendis epistolis*, Burgos, 1601, in-8; *Commentarium linguæ latinæ*, Grenade, 1606; le même ouvrage, sous le titre suivant : *De octo partium orationis constructione*, 1640; *Dictionary plurimarum vocum, quæ in Ciceronis scriptis desiderantur*, Pincia, 1627, in-4. Ce dictionnaire avait déjà été imprimé à Saragosse, en 1597, et à Madrid, en 1611, in-8, sous le titre de *Thesaurus verborum ac phrasium*, etc., et sous le titre de *Vocabularius*, Valence, 1606, in-4; *De arte rhetoricâ; de Prosodiâ gymnasmatâ, et varia poemata*. — Un autre BRAVO (Nicolas), moine espagnol, a laissé une *Vie de saint Benoit*, poème, avec une notice sur tous les ordres religieux.

BRAWER, BRAUR, BRAUWER ou BROWER (Adrien), peintre flamand, naquit à Harlem en 1608. Il commença, dans son enfance, à représenter sur de la toile des fleurs et des oiseaux, que sa mère vendait aux femmes de la campagne, et finit par des ouvrages grotesques et des figures en petit, que l'on achetait au poids de l'or. Son atelier était ordinairement dans quelque taverne. Il entra dans toutes les querelles des ivrognes, après s'être soulé avec eux. Arrêté à Anvers comme espion, il demanda qu'on le laissât travailler. Il se mit à peindre des soldats espagnols occupés à jouer, et les représenta avec tant de feu et de vérité, que Rubens offrit 6,000 florins de ce tableau, et obtint sa liberté en se rendant sa caution. La crapule altéra sa santé. Il mourut à Anvers en 1640, âgé de 32 ans seulement, si pauvre qu'il fallut quêter pour le faire enterrer. L'enjouement ne le quitta jamais au milieu de la misère. Tous ses tableaux représentent des scènes réjouissantes. On y voit des querelles de cabaret, des filoux jouant aux cartes, des fumeurs, des ivrognes, des soldats, des noces de village. La nature y est rendue avec beaucoup de vérité. Sa touche est fort légère, ses couleurs très-bien entendues, et ses figures ont beaucoup d'expression. Ses ouvrages se vendent fort cher et sont très-rares.

** BRAYER (Jean-Baptiste-Louis), né à Soissons en 1770, d'abord employé dans les bureaux de l'administration, fut atteint par la réquisition; mais ayant obtenu son congé, il fut nommé professeur au Prytanée de St.-Cyr. L'état de sa santé l'obligea de se démettre de sa chaire au bout de deux ans. Il fit à cette époque un voyage en Hollande. Chef

du secrétariat de la préfecture du Gard en 1806, il occupa le même poste dans le département de l'Aisne, depuis 1812 à 1832, que ses infirmités le forcèrent de renoncer aux fonctions publiques. Il mourut le 1^{er} janvier 1834, à Paris, où il était venu consulter les médecins. Il était occupé de mettre la dernière main à une *Histoire de la ville de Soissons*, dont il avait publié le prospectus l'année précédente. On a de lui : *Panorama de Paris et de ses environs, etc.*, Paris, 1803, 2 vol. in-12; *Coup-d'œil sur la Hollande*, ib., 1807, 2 vol. in-8, ouvrage estimé; *L'honneur français*, ib., 1808, 2 vol. in-8. Cl. Louis-Michel Sacy a publié un ouvrage sous le même titre. *Relation du voyage de madame la duchesse de Berry et de son pèlerinage à N.-D. de Liesse*, ib., 1821, in-8; *Notice des monuments, établissements et sites les plus remarquables du département de l'Aisne*, ib., 1823, in-fol., obl.; *Statistique de l'Aisne*, Laon, 1824-26, 2 vol. in-4. Cet ouvrage a obtenu en 1827 le prix Monthion, au jugement de l'académie des sciences; *Vingt jours de route, etc.*, ib., 1830, in-8.

* BRÉARD DE NEUVILLE, né à Dijon en 1748, conseiller au parlement de cette ville, et mort à Paris vers la fin de 1817, a laissé plusieurs ouvrages de droit, entre autres : *Dictionnaire latin et français de la langue des lois, tiré du 50^e livre des Pandectes de Justinien, mis dans un meilleur ordre par Pothier, et traduit par Bréard de Neuville*, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *De la nécessité de se soumettre à la Convention entre Pie VII, et le gouvernement français*, Paris, 1802, in-8; *Les Pandectes de Justinien, mis dans un nouvel ordre par Pothier, et traduits du latin par Bréard de Neuville*, ouvrage revu et corrigé par Moreau de Montalin, avocat, 1818-23, 24 vol. in-8. Une première édition de ce livre, en gros caractère, avait été commencée en 1807; elle devait avoir 60 vol.; mais la publication en a été abandonnée après le 28^e. Cette édition renferme au reste un grand nombre d'erreurs.

BRÉBEUF (Jean de), jésuite, naquit à Bayeux en 1593, d'une famille noble. Après avoir professé avec distinction dans plusieurs collèges de son ordre, il fut envoyé l'an 1625 aux missions du Canada, où il convertit à la foi plus de 7,000 habitants. Comme il était chez les Hurons, ennemis des Iroquois, ceux-ci, qui étaient en guerre avec eux, le prirent, avec le père Lallemand, leur jetèrent de l'eau bouillante sur la tête en dérision du baptême, et les brûlèrent tous deux ensuite à petit feu, l'an 1649. Leur patience dans ce cruel supplice toucha plusieurs de ces barbares qui se convertirent (1).

BRÉBEUF (Georges de), neveu du précédent, né à Thorigni en basse Normandie, l'an 1618, cultiva de bonne heure la poésie. Il débuta par une traduction du 7^e livre de l'*Enéide* en vers burlesques; et quelque temps après, il publia une autre version burlesque du premier livre de la *Pharsale* de Lucain. On trouve dans celle-ci une satire ingénieuse et enjouée contre la vanité de ces grands seigneurs, qui ne peuvent un moment oublier leur grandeur

(1) Le Père Brébeuf avait composé un *Catéchisme* dans la langue des Hurons, que Champlain fit imprimer à la suite de ses *Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada*, 1632, in-4.

et leurs titres, et contre la bassesse de ces âmes faibles et viles qui les flattent comme des dieux, dans l'espérance de parvenir à la fortune. On dit que Brébeuf dans sa jeunesse n'avait de goût que pour Horace, et qu'un de ses amis, qui n'aimait que Lucain, le lui fit goûter, et l'engagea à le traduire. Sa *Pharsale* parut en 1638, in-12; cette traduction fournit d'abord matière à la louange et à la critique. Elle eut également des apologistes trop outrés, et des censeurs trop sévères. Boileau fut un de ces derniers. On ne peut cependant se dissimuler que, malgré les hyperboles excessives, le style enflé, les antithèses multipliées, les faux brillants, les pensées gigantesques, les descriptions pompeuses, mais peu naturelles, cette traduction ne soit supérieure à beaucoup d'autres de ce genre, par le coloris brillant, la bonne poésie, et le génie qui se fait sentir dans plusieurs morceaux. Lucain d'ailleurs est très-difficile à traduire d'une manière intéressante, parce qu'il n'a pas pris soin de se rendre intéressant lui-même. Son poème est plutôt une histoire décharnée, parsemée de quelques traits de morale et de philosophie, qu'un véritable poème. Voilà pourquoi les traductions qu'on en a faites même en prose n'ont pas réussi. « On doit donc savoir gré à M. Brébeuf, dit un auteur moderne, d'avoir semé dans la sienne des vers heureux, des pensées sublimes, des morceaux d'une élégance et d'une précision que nos meilleurs poètes ne désavoueraient pas, et qu'ils ont même imités. S'il est défectueux en beaucoup d'endroits, ce n'est que pour s'être trop asservi au devoir rigoureux du traducteur; on ne connaissait pas de son temps les traductions libres, mises depuis si utilement en usage. » Après la mort de Mazarin, qui lui avait fait de grandes promesses, Brébeuf se retira à Vennoix, près de Caen, et y mourut en 1661, à 45 ans. Les dernières années de sa vie furent remplies par des exercices de piété. Son caractère était doux et modeste. La conversation de ses amis était le seul soulagement des longues maladies dont il fut affligé. Une fièvre opiniâtre le tourmenta plus de vingt années, et c'est dans ses accès qu'il composa sa *Pharsale*. On a encore de lui *Les entretiens solitaires*, in-12 : poésies chrétiennes fort inférieures à ses productions profanes, mais qui ne sont pas à dédaigner. La piété, la morale, les pensées énergiques qui s'y trouvent, font éprouver au lecteur des sentiments aussi favorables à l'esprit du poète, qu'à ses bonnes mœurs et à sa religion. Un *Recueil d'œuvres diverses*, 2 vol. in-12, où l'on rencontre quelquefois de jolis vers; des *Eloges poétiques*, etc. in-12; *Défense de l'Eglise romaine*, 1671, in-12.

* BRËCHE (Jean), né à Tours dans le xvi^e siècle, exerçait la profession d'avocat au présidial de cette ville. Jean Boucher, de Poitiers, lui a donné de grands éloges. On a de lui : le *Manuel royal*, ou *Opuscules de la doctrine et condition du prince, partie en prose, partie en rime, avec le commentaire de Plutarque de la doctrine du prince : ensemble les quatre-vingts préceptes d'Isocrate, du régime et gouvernement du prince*, Tours, 1544, in-4; le *Premier livre de l'honnête exercice du prince*, en vers, Paris, 1544, in-4. Il en annonçait un second et un troisième

livre, qui n'ont point paru; le *Livre de Lactance Firmian, de l'ouvrage de Dieu, ou de la formation de l'homme*, traduit en français, Tours, 1544, in-16; *Epitome, ou Abrégé des trois premiers livres de Galien, de la composition des médicaments*, Tours, 1545; les *Aphorismes d'Hippocrate, traduits du grec en français, avec les commentaires de Galien sur le premier livre*, Paris, 1552; idem, Lyon, 1557, in-16; le *Promptuaire des lois municipales du royaume de France, concordées aux coutumes de Touraine, extrait de ses commentaires sur lesdites coutumes*, Tours, 1553, in-8.

* BRECHTUS (Lævinus), frère mineur, né à Anvers, mort en 1538 à Malines, où il était gardien du couvent de son ordre, composa une tragédie en vers latins, intitulée : *Euripe, ou De l'inconstance de la vie humaine*, Louvain, 1549 et 1550, in-12. Elle fut réimprimée plusieurs fois depuis à Cologne, in-12. Des écoliers la représentèrent en 1548, avec un grand succès de collège. Brechtus a encore laissé : *Sylva piorum carminum*, Louvain, 1553, in-8; *Moralis historia complectens agones illustrium aliquot martyrum*, Louvain, 1551, in-8.

BRECOURT (Guillaume MARCUREAU, sieur de), poète français, auteur et acteur, représentait avec plus de succès qu'il ne composait. Ses pièces dramatiques furent la plupart sifflées. *L'Ombre de Molière*, en un acte et en prose, est de lui, ainsi que la *feinte Mort de Jodelet*, la *Noce de village*, le *Jaloux invisible*, pièces où l'on trouve des plaisanteries grossières et peu de génie. Il se rompit une veine en jouant sa comédie de *Timon*, et mourut de cet accident en 1685.

* BREDART (Georges), directeur des missions du diocèse d'Amiens et chanoine d'Arras, né à Roubaix, en Flandre, fit ses études avec succès, et fut ordonné prêtre quelques années avant la révolution. Il était vicaire à Roncq, lorsqu'elle éclata. Il se tint caché pendant la terreur, sans cesser d'exercer les fonctions de son ministère, en faveur de ceux qui le réclamaient. Après le concordat, il fut employé dans le diocèse de Gand, et il montra autant d'attachement aux principes que de zèle pour son ministère. A l'époque de la restauration, il s'empressa de rentrer en France, et M. de Bombelles, évêque d'Amiens, le pria de se charger de la direction des missions de son diocèse. Il produisit des fruits extraordinaires dans toutes les paroisses qu'il visita. En 1823, il prêcha le carême dans l'église cathédrale d'Arras avec un tel succès, que l'évêque, pour lui en témoigner sa satisfaction, l'admit dans son chapitre. Il prêcha le carême de l'année suivante à St.-Omer, et, n'écoulant que son zèle, il donnait chaque jour un sermon dans une des paroisses de la ville. Enfin, le 9 avril, quoique indisposé, il voulut monter en chaire, mais il tomba sans connaissance. On le descendit aussitôt, et on n'eut que le temps de lui administrer l'extrême-onction. Il expira quelques moments après. Le jour même, il s'était confessé et il avait annoncé à ses amis qu'il ferait bientôt un grand voyage. Son zèle était infatigable, et il employait souvent une partie de la nuit à confesser. On a de lui : *Dialogues sur la sanctification des dimanches, sur le blasphème et sur l'usure*, Amiens,

1824, in-18; *Instructions sur le blasphème en forme de dialogue*, Lille, 1825, in-12; *Instructions familières en forme de notes*, qui devaient avoir plusieurs volumes, dont le premier seulement a paru à Lille en 1825, in-12.

BREDENBACH (Mathias), né à Kersp, village du duché de Bergues, en 1489, fut principal du collège d'Emmerick, où il fit fleurir les belles-lettres. Il mourut le 5 juin 1559, laissant trois fils qui cultivèrent les lettres. Bredenbach, le père, était versé dans la littérature, bon théologien et savant controversiste. On a de lui : *Introductio in græcas litteras*, Cologne, 1534; *De dissidiis in religione componendis*, etc., 1553; une apologie de ce livre qui fut attaqué par des luthériens, intitulée, *Hyperaspistes*, 1560; *In 66 Psalmos priores et in Evangelium secundum Matth. Commentaria*, 1560, in-4. Ces commentaires sont écrits d'une manière noble et polie.

BREDENBACH (Tilman), fils du précédent, chanoine de Cologne, né à Emmerick en 1544, mort l'an 1587, a laissé quelques ouvrages de controverse, et *Historia belli Livonici*, insérée dans la collection intitulée *Rerum Moscoviticarum auctores*, Francfort, 1600.

* BREDENBACH (Jean de), écrivain allemand du xvi^e siècle, né à Dusseldorf, est auteur d'un poème intitulé : *Militia Christiana quæ docetur qui contra vitia et carnem pugnandum*, Dusseldorf, 1560; et d'un livre *De armeniorum ritibus, moribus et erroribus*, Bâle, 1577, in-8.

BREDERODE (Henri, comte de), jeune seigneur descendant des anciens comtes de Hollande, et un des chefs de la conjuration qui se forma aux Pays-Bas en 1568. Il était tel qu'il le fallait pour un rôle semblable; un courage impétueux et ennemi de la subordination, le rendait agréable aux séditieux. C'est lui qui, à la tête et au nom des conjurés, présenta une requête pleine de menaces à Marguerite de Parme, gouvernante des Pays-Bas. Le comte de Berlaumont, pour rassurer Marguerite, lui ayant dit à l'oreille qu'il n'y avait rien à craindre, que ce n'était qu'une bande de gueux, Brederode, qui avait entendu ce propos, donna à la faction le nom de gueux, qu'elle conserva. Les conjurés lui donnèrent commission de lever des troupes, avec lesquelles il se retira en Hollande, dont il ambitionnait la souveraineté. La gouvernante ayant exigé un nouveau serment des magistrats et des principaux seigneurs du pays, Brederode le refusa et se démit de ses charges. Les chefs de la conjuration s'étant désunis, et quelques-uns même expatriés, Brederode resta ferme dans l'espérance de conquérir la Hollande; mais il se trouva bientôt obligé d'en sortir pour se retirer en Allemagne, où il tâchait de lever quelques troupes, lorsqu'il tomba malade, et mourut dans des transports qui lui ôtèrent la raison, avant de lui ôter la vie, en 1568. — Renaud de BREDERODE, père de Henri, dont il est question dans cet article, mort en 1556, a eu un autre fils nommé Renaud, comme lui, chef de la branche catholique, dont est issu Henri-Louis-Pierre, comte de Brederode, seigneur distingué par sa religion et ses vertus, qui vivait encore à Bruxelles en 1790. La branche protestante, postérité de Henri, est éteinte.

BRÉENBERG (Bartholomé), né à Utrecht en 1614, peintre et graveur fameux, excellait surtout dans les paysages et les animaux. Il gravait à l'eau forte ses dessins. On voit dans la collection du roi, et dans la galerie du Palais-Royal, quelques tableaux de ce maître. Il mourut en 1660.

* BRÉGUET (Abraham-Louis), horloger-mécanicien, naquit le 10 janvier 1747 à Neuchâtel, en Suisse, d'une famille d'origine française et professant la religion réformée. Encore enfant, il perdit son père. Sa mère ayant contracté un second mariage avec un horloger, le jeune Bréguet reçut de son beau-père les premiers principes de l'art qu'il exerçait. Amené à Paris en 1762, il montra bientôt les plus heureuses dispositions pour la partie dans laquelle il a excellé plus tard. En même temps qu'il s'appliquait à l'horlogerie, il trouvait le temps d'étudier les mathématiques sous l'abbé Marie, qui conçut pour lui une vive amitié. Ayant formé un établissement à Paris, il ne tarda pas à obtenir une brillante réputation. Il se fit connaître d'abord, en perfectionnant les montres perpétuelles qui se remontent elles-mêmes, par le mouvement qu'on leur imprime en les portant. Bréguet les rendit d'une régularité parfaite, et, dès 1780, il en fit pour la reine de France et pour plusieurs autres personnages distingués. C'est encore à lui qu'on doit l'invention du pare-chute, pièce qui sert à garantir le régulateur de ces montres, de toute fracture, lorsqu'elles éprouvent des chocs violents. Ces succès n'étaient que le prélude de ceux qui devaient l'illustrer dans le cours de sa carrière. Bréguet imagina des cadratures de répétition, d'une disposition plus sûre, des ressorts-timbres, qui sonnent d'autant mieux, que la boîte est plus exactement fermée, et qui ont donné l'idée de tous ces bijoux à musique, si connus aujourd'hui en Europe. Mais cet habile mécanicien ne se borna pas à des ouvrages uniquement destinés à l'usage civil. Il enrichit encore d'un grand nombre d'instruments précieux la science de la mesure du temps appliquée à la navigation, à l'astronomie et à la physique. C'est à lui qu'on doit l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, l'échappement à hélice, l'échappement dit naturel, etc. Bréguet a construit aussi un grand nombre de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines, et de chronomètres de poche, qui surpassent en précision et en solidité tout ce qui avait paru de plus parfait en ce genre. Plusieurs instruments nouveaux de Bréguet figurèrent à l'exposition qui eut lieu au Louvre en 1819. On y remarquait un chronomètre double de poche, à deux garde-temps d'une grande perfection, une horloge astronomique double, dont les deux mouvements et les deux pendules, absolument séparés, s'influencent de manière à se régler mutuellement, et surtout une horloge marine, servant de pendule de cheminée, à tourbillon, portant un autre chronomètre de poche. Par cette pièce, qui est un véritable chef-d'œuvre, Bréguet paraissait avoir porté l'art de l'horlogerie à son plus haut degré de perfection possible. De pareils succès dans un art utile étaient pour la France un juste sujet d'orgueil et un titre réel de gloire. Bonaparte, qui savait dis-

tinguer et encourager tous les genres de talents, voulant faire au Grand-Seigneur un présent qui lui donnât une idée de l'industrie française, lui envoya une pendule sympathique de Bréguet. Tel en est le mécanisme, qu'il suffit de placer sur cette pendule, avant midi, ou avant minuit, une répétition de poche, soit qu'elle retarde, soit qu'elle avance, pour qu'à ces deux heures, les aiguilles de la montre soient instantanément remises sur l'heure et la minute de la pendule. Parmi les ouvrages précieux qui sont sortis des ateliers de Bréguet, il faut compter encore son *compteur astronomique*, ses *montres à répétition au tact*, son *compteur militaire*, instrument sonnant pour régler le pas de la troupe, etc. Ajoutons qu'il a imaginé pour les télégraphes un mécanisme à la fois solide et léger. Bréguet, que la révolution avait forcé de quitter la France, reprit, après la fin de nos troubles politiques, sa vie laborieuse et tranquille. Il fut successivement nommé horloger de la marine, membre du bureau des longitudes, de la légion-d'honneur, de l'institut. Il s'occupait d'un grand ouvrage sur l'horlogerie, où il se proposait de décrire la marche qui l'avait conduit à ses découvertes, lorsque la mort le surprit le 17 septembre 1823. Bréguet était désintéressé, modeste et plein d'ingénuité. Il laisse un fils qui, héritier de son goût et de son talent, s'est chargé de continuer ses travaux.

BREGY (Charlotte SAUMAISE de CHAZAN, comtesse de), nièce du savant Saumaise, fut une des dames d'honneur de la reine Anne d'Autriche. Elle se distingua dans cette cour par son esprit et par sa beauté. On a d'elle un *Recueil de lettres et de vers*, 1666, in-12, qui fut estimé de son temps, et dans lequel on trouve quelques pensées ingénieuses. Elle mourut en 1693, à 74 ans.

* BREGI de FLECELLES, religieuse de Port-Royal, dite la sœur Sainte-Eustochie, a écrit une *Vie de la mère Marie-des-Anges*, abbesse de Maubuisson, ensuite de Port-Royal, Amsterdam, 1754, 2 part. in-12. On a encore une relation de sa captivité, dans le recueil intitulé : *Divers actes, lettres et relations des religieuses de Port-Royal*, 1724, in-4.

BRÉHAN (Jean-René-François-Almaric de), frère cadet du comte de Piélo (voy. ce nom), appartenait à une famille illustre de Bretagne. Entré dans la carrière militaire, il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, assista aux batailles d'Hasternbeck et de Crevelt, et se retira avec le grade de colonel de dragons. Bréhan qui joignait aux connaissances de l'officier plusieurs talents agréables, et qui cultivait avec un égal succès la poésie, la peinture et la musique, vivait à Paris dans la société de femmes aimables et des hommes les plus distingués par leur naissance et leur esprit, lorsque la révolution éclata. Quoiqu'il fût fortement opposé aux idées des novateurs, il refusa d'émigrer, par la raison, disait-il, qu'il valait autant mourir en France d'un *coup de civisme*, que de misère en pays étranger. Devenu suspect pendant la terreur, il fut obligé de sortir de Paris; mais il eut le bonheur de trouver un asile dans un village voisin de la capitale où il vécut ignoré, cherchant par l'étude de la littérature et des beaux-arts à distraire son esprit

des sinistres événements qui se succédaient. Bréhan revint à Paris après la chute de Robespierre. Il avait composé dans sa retraite un ouvrage de grammaire auquel il mit plus tard la dernière main et qu'il publia sous ce titre : *Le mot et la chose expliquée par les dérivés du latin*, Paris, 1807, 4 tom. en 2 vol. in-8. On trouve dans ce livre une grande variété de citations et d'anecdotes qui en rendent la lecture agréable. On ignore la date précise de la mort de Bréhan.

* BREISLACK (Scipion), né à Rome vers 1758, d'un père originaire de la Souabe, se consacra de bonne heure à l'étude des sciences exactes et naturelles. Nommé professeur de physique et de mathématiques à Raguse, il y connut l'abbé Fortis, qui lui inspira le goût de la minéralogie. Il devint ensuite professeur des mêmes sciences dans le collège Nazareno, à Rome. Sentant la nécessité d'étudier la nature, il parcourut à pied les montagnes de la Campanie, pour y faire des recherches géologiques. De Rome il se rendit à Naples, pour y continuer ses observations scientifiques dans ce pays si curieux pour les naturalistes. Breislack fit alors les expériences les plus dangereuses dans la Solfataria de Pouzzoles, où il établit un grand appareil chimique, pour tirer de ces mines le plus grand avantage. Sa santé ne lui ayant pas permis de continuer ce travail, il donna ses soins à l'instruction des élèves de l'artillerie royale de Naples, dirigée alors par le général Pommereul. Les révolutions de l'Italie l'entraînèrent à Rome, puis à Paris, où il fut en relation avec tous les savants de cette capitale. En 1802, il retourna dans sa patrie, où il fut nommé inspecteur des fabriques de nitre et de poudre, puis membre de l'institut de Milan. Il fit aussi partie des sociétés de Londres, d'Edimbourg, de Berlin, de Saint-Petersbourg, de Munich, de Turin, etc. Il est mort le 15 février 1826. On a de lui : *Essais minéralogiques sur la solfatare de Pouzzoles*, trad. en français par Pommereul, Naples, 1792, in-8; *Voyage physique et lithologique dans la Campanie, suivi d'un Mémoire sur la constitution physique de Rome, etc.*, trad. par Pommereul, avec des notes, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec six planches; *Introduction à la géologie ou à l'histoire naturelle de la terre*, trad. de l'italien par J.-J.-B. Bernard, Milan, 1811, 2 vol. in-8; Paris, 1812, in-8; *Institutions géologiques*, trad. (sous les yeux de l'auteur) par Campmas, Milan, 1819, 3 vol. in-8, avec un atlas de 56 planches. Les recueils de l'académie de Milan contiennent un grand nombre de ses Mémoires.

BREITINGER (Jean-Jacques), né à Zurich le 15 mars 1701, chanoine du Grand-Moultier ou *Gross-Munster*, s'appliqua à l'étude des langues savantes, des belles-lettres et de l'antiquité. Il fut professeur en hébreu, et mourut à Zurich, le 15 décembre 1776. Ses principaux ouvrages en allemand sont des traités sur la poésie, sur la peinture, et sur les antiquités de Zurich. Sa *Poétique* brille par la finesse du goût et par la sagesse des règles. Il a donné aussi une bonne édition des *Poésies* de Martin Opitius, et de l'*ancien Testament* de la version des Septante, 1750-1752, 4 vol. in-4.

* BREITKOPF (Jean-Gottlob-Emmanuel), célèbre imprimeur de Leipsig, né dans cette ville le 23 novembre 1719, d'un père imprimeur-libraire, eut d'abord beaucoup d'éloignement pour cet état auquel on le forçait de s'appliquer, ce qui contrariait son goût pour les sciences, la littérature et les langues dans lesquelles il était très-habile. La lecture des Œuvres d'Albert Durer, consacrées à donner une belle forme aux caractères d'imprimerie, en les construisant d'après les règles mathématiques, triompha de l'aversion de Breitkopf pour cet art, et il s'occupa dès lors avec le plus grand succès du perfectionnement de l'imprimerie. Il donna aux caractères allemands une élégance inconnue avant lui et encore bien rare aujourd'hui, combina les matières de fonte pour rendre les types plus durables, et fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique, les figures mathématiques, les cartes géographiques et même les portraits, avec des caractères mobiles. Il réussit à imprimer avec son procédé les livres chinois qu'on gravait auparavant sur des tables de bois. Son imprimerie passait à juste titre pour la plus riche de l'Europe en caractères de toute espèce, et ses fonderies fournissaient les contrées les plus éloignées : on y voyait les matrices de 400 alphabets différents. Sa fonderie, composée de 12 fourneaux, occupait seule 39 ouvriers. Breitkopf mourut à Leipsig l'an 1794. Il a laissé une riche bibliothèque et plusieurs ouvrages relatifs à son art. Les principaux sont un *Essai sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*, Leipsig, 1774, in-4; un *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de linge et les commencements de la gravure en bois en Europe*, 1784-1804, 2 vol. in-4, en allemand.

* BREMBATI (Isotta), femme poète, issue d'une noble famille du Bergamasque, et mariée à Jérôme Grumello, florissait vers le milieu du xv^e siècle. Elle possédait les langues italienne, française et espagnole. La langue latine ne lui était pas moins familière; elle en fit usage en plusieurs occasions, devant le sénat de Milan, où elle eut à traiter plusieurs affaires relatives à ses propres intérêts. Elle avait pris pour devise le jardin des Hespérides avec ses pommes d'or, et le dragon mort devant la porte, avec cette inscription espagnole : *Yo mejor los guardaré* (je les garderai mieux). Elle mourut subitement le 24 février 1586, et fut célébrée de son vivant et après sa mort par tous les beaux esprits du temps. Ses ouvrages n'ont point été réunis; on les trouve dans divers recueils dont un lui fut consacré après sa mort, sous ce titre : *Rime funerali di diversi illustri ingegni, composte in volgare e latina favella, in morte della molto illustra signora Isotta Brembata Grumella*, Bergame, 1587, in-4.

BREME (Louis ARBOMO GATTINARA de), second fils du marquis de Brème, ancien ambassadeur de Sardaigne à Naples et à Vienne, et depuis président du sénat du royaume d'Italie, naquit à Turin en 1781. Il embrassa l'état ecclésiastique, et après avoir fait ses études dans la maison paternelle, fut élevé au sacerdoce, à l'âge de 22 ans, par dispense d'âge. L'abbé de Brème, aumônier d'Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, fut nommé gouver-

neur des pages à la cour de Milan. La faveur dont il avait joui cessa sous le gouvernement de l'Autriche. De Brème continua de résider à Milan, occupé principalement de littérature et de philosophie. Fidèle à la mémoire de ceux dont il avait partagé la prospérité, il prit leur défense, dans un livre qu'il publia sous le titre de *Grand commentaire sur un petit article*, 1817, in-8, et qui a pour principal but de répondre aux inexactitudes de certaines biographies, écrites sous la dictée de l'esprit de parti. Mais de Brème qui n'avait jamais vu la France, ne maniait qu'imparfaitement la langue de ce pays. Il avait étudié la plupart de celles qu'on parle en Europe, les littératures anciennes et modernes, ainsi que l'arménien. Son amour pour la liberté se portant sur la littérature comme sur les sciences sociales, lui avait fait adopter les systèmes nouveaux que les Allemands ont opposés aux enseignements plus précis de l'école. Il aimait le genre romantique, et publia en sa faveur plusieurs ouvrages à Milan, et en particulier un journal, qu'il entreprit avec quelques amis, sous le titre de *Conciliatore*. De Brème trouva des adversaires qui lui répondirent avec amertume, et obtinrent la suppression de son journal. Des affaires de famille l'ayant rappelé à Turin, il y mourut en 1820. Ses vers de société, écrits avec tout l'abandon que ce genre autorise, sont pleins de grâce. La plus considérable et peut-être la meilleure des pièces imprimées de l'abbé de Brème, est une longue épître en vers sciolti, adressée à son ancien maître, l'abbé de Caluso.

* BREMOND (Gabrielle), vivait dans le xv^e siècle, où les pèlerinages à Jérusalem excitaient fortement le zèle des fidèles; plusieurs femmes osèrent entreprendre ces *saintes pérégrinations*; dans le nombre, il n'en est aucune qui ait poussé plus loin ses excursions que Gabrielle Bremond, de Marseille, dont le Voyage fut traduit du français et publié en italien à Rome, en 1673, in-4; ibidem, 1679, in-8. Elle visita la haute et basse Egypte, la Palestine, le mont Sinaï, le mont Liban et presque toutes les provinces de la Syrie.

BREMOND (Antonin), dominicain, né à Cassis en Provence, en 1692, savant laborieux, parvint par son mérite au généralat de son ordre, et mourut à Rome le 11 juin 1733, à 64 ans, après avoir publié : *Bullarium ordinis dominicanorum*, 1729, 8 vol. in-fol. *De Stirpe sancti Dominici*, 1740, in-4.

BREMOND (François de) naquit à Paris, en 1713, d'un avocat, et y mourut en 1742, dans sa 29^e année. L'académie des Sciences se l'associa, et la société royale de Londres lui accorda le titre de secrétaire. Sa traduction des *Transactions philosophiques* de ce corps lui valut cet honneur. Il en publia 4 vol. in-4, qui comprennent les années 1731 jusqu'à 1736 inclusivement. Bremond accompagna son ouvrage de notes; les unes historiques, qui remontent à l'histoire des différentes opinions : les autres, critiques, qui corrigent ce que ses originaux peuvent avoir de défectueux. Il y ajouta une table des *Transactions*, depuis 1663 jusqu'à 1730, 1 vol. in-4. On a encore de lui : un

Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remède contre la pierre, de M^{lle} Stéphen; une *Traduction des expériences physiques de Hales*, sur la manière de dessaler l'eau de la mer et de la rendre potable, in-12; une *Traduction posthume des expériences physico-mécaniques d'Haucksbee*, 2 vol. in-12, ornée d'une histoire complète de l'électricité.

* BREMONT (Etienne), docteur de Sorbonne, chanoine et grand-vicaire de Paris, né à Château-dun en 1714, fut successivement curé à Chartres, chanoine de la cathédrale et grand-pénitencier de ce diocèse. En 1739, il fut nommé chanoine de Notre-Dame à Paris. Ayant été chargé par l'archevêque, M. de Beaumont, de faire une visite chez les ursulines de Saint-Cloud, accusées de favoriser les intrigues des convulsionnaires, il fut dénoncé au parlement, qui, pour soutenir les prétendus miracles du diacre Paris, persécutait beaucoup de prêtres. Décrété de prise de corps, l'abbé Bremont fut obligé de se cacher et de passer à l'étranger. Il ne recouvra sa liberté et ses biens qu'en 1773, et mourut l'an 1793, à la suite d'un érysipèle gouteux, accablé par les chagrins cuisants que lui occasionnaient les maux de sa patrie, et surtout la captivité de Louis XVI. On lui doit : *Dissertation sur la notoriété publique des pécheurs scandaleux*, 1756; *Recueil de pièces intéressantes sur la loi du silence*; *Représentation à M. Necker sur son livre de l'Importance des opinions religieuses*, 1788; *De la raison dans l'homme*, 1785 à 1787, 6 vol. in-12, son meilleur ouvrage, mais où l'on trouve trop de longueurs et de citations. Il est dirigé contre l'incrédulité, et lui valut un bref honorable de Pie VI, qui porte la date du 16 septembre 1788.

* BREMONTIER (Nicolas-Thomas), naturaliste et physicien, inspecteur-général des ponts et chaussées, né en 1738, mort à Paris au mois d'août 1809. On lui doit la fixation des sables, et la plantation des dunes du golfe de Gascogne, travaux ingénieux qui font l'admiration des gens de l'art. Des montagnes de sable couvraient, depuis plusieurs siècles, une vaste étendue de territoire et avaient enseveli des habitations et des villages entiers sur les côtes de l'Océan; tous les jours ces montagnes faisaient de nouveaux progrès, et menaçaient de proche en proche tous les champs cultivés, lorsqu'il en prit connaissance. Son génie inventif lui fit présumer qu'il pourrait y remédier, et il y parvint effectivement, en sorte qu'on voit aujourd'hui avec admiration de superbes forêts de pins maritimes s'élever, sur l'espace de plusieurs lieues des côtes de l'Océan, où l'on ne voyait auparavant que des sables arides. D'autres arbres, et même la vigne y végètent avec force. Il a rendu compte des moyens qu'il employa, dans plusieurs mémoires adressés à la société d'agriculture, dont il était membre. Il a coopéré avec MM. Mézaize, Varin et Noël à un *Rapport sur l'existence des mines de fer, dans le département de la Seine-Inférieure*, inséré dans le *Magasin encyclopédique*, troisième année, tome 6.

* BRENDAN (saint), né en Irlande vers la fin du v^e siècle, mort le 16 mai 578, fonda le monastère

d'Ailech en Angleterre, bâtit une église dans les îles Shetland, établit plusieurs couvents et plusieurs écoles dans sa patrie, et contribua par ce moyen à la civilisation de l'Irlande.

BRENET (Henri-Catherine), docteur en médecine, membre de l'ordre royal de la légion-d'honneur, né le 23 novembre 1764, à Moissy, village près de Dôle, en Franche-Comté, vint à Paris étudier la médecine, dans laquelle il obtint des succès, et s'établit ensuite à Dijon. La révolution commençait à cette époque. Brenet, qui s'en déclara l'adversaire, fut arrêté en 1793, et transféré au château de Dijon d'où il parvint à s'évader. Une maladie épidémique s'étant manifestée dans la capitale de la Bourgogne, le comité révolutionnaire de cette ville demanda Brenet, qui revint donner ses soins à un grand nombre de malheureux qui encombraient les hôpitaux civils et militaires. En 1815, il fut envoyé à la chambre des députés, où il siégea au côté droit, et se montra opposé au ministère. Le département de la Côte-d'Or le réélut en 1820. Il est mort le 3 mai 1824, dans sa soixantième année. Brenet ne se fit point remarquer comme député. Comme médecin, il a donné des preuves de talent, et plusieurs sociétés savantes lui ouvrirent leurs portes.

BRENIUS (Daniel), socinien et arminien, disciple d'Episcopius, né à Harlem en 1584, et mort en 1664, a laissé des *Commentaires sur l'Ecriture*, et quelques autres ouvrages infectés de ses erreurs. La plupart ont paru sous ce titre, *Dan. Brenii opera theologica*, Amsterdam, 1664, in-fol. Ces ouvrages composent aussi un volume de la Bibliothèque des Frères Polonais.

* BRENNER (Elie), savant antiquaire suédois, né en 1646, acquit de grandes connaissances dans les antiquités et la numismatique. S'étant appliqué avec succès au dessin, Charles XI l'emmena avec lui dans un voyage qu'il fit dans ses états, et le chargea de dessiner les anciens monuments de ce pays. Ses talents pour la peinture le firent nommer peintre en miniature de la cour; mais cette place ne suspendit point ses travaux. Il rassembla une riche collection de médailles et de monnaies de son pays, et publia, avec le graveur Sertorius, *Thesaurus nummorum sueco-gothicorum*, Stockholm, 1691, in-4. On a encore de lui *Nomenclatura trilinguis genuina specimina colorum simplicium exhibens, quibus artifices miniaturæ picturæ utuntur*. Charles XII, qui l'estimait beaucoup, lui donna des lettres de noblesse. Il mourut le 17 janvier 1717. — Sa seconde femme Sophie-Elisabeth WEBER, dont il eut 15 enfants, se distingua par son talent pour la poésie. On a recueilli ses *Œuvres* en 2 volumes in-12, 1713-1732.

BRENNUS, général des Gaulois sénonais, s'étant ouvert un passage par les Alpes, fondit sur la Lombardie, assiégea Clusium en Toscane, vainquit les Romains près de la rivière d'Allia, marcha vers Rome, s'en rendit maître, et livra la ville au pillage et aux flammes. Le tribun Sulpitius, au lieu de le chasser avec le fer, promit de payer mille livres d'or, s'il voulait lever le blocus du Capitole et sortir des terres de la république. Les Gaulois ac-

ceptèrent l'offre ; mais dès qu'on eut apporté l'or pour le peser, Brennus mit en usage mille supercheries pour que la somme fût plus considérable. Il jeta son épée et son baudrier dans le bassin de la balance, opposé à celui où était l'or, ne répondant aux plaintes que par ces mots dignes d'un barbare : *Malheur aux vaincus !*... Camille survenu dans l'instant annula ce traité honteux, livra bataille aux ennemis sur les ruines de sa patrie, et les contraignit de s'enfuir vers l'an 388 ou 390 avant Jésus-Christ (1).

BRENNUS ou BRENN, général gaulois, passa, à la tête de 152 mille hommes de pied et 20 mille chevaux, dans l'Orient, pénétra dans la Macédoine, tua Sosthène, général de cette nation, saccagea la Thessalie et la Grèce, et s'avancait vers le temple de Delphes, pour en enlever les trésors, lorsqu'il fut repoussé. Brennus, au désespoir de voir son armée en déroute, se donna la mort, après s'y être préparé par un excès de vin, vers l'an 278 avant J.-C. Les poètes grecs ne manquèrent pas d'attribuer à leurs dieux sa défaite. Apollon, suivant eux, défendit lui-même son temple contre les barbares, fit trembler la terre sous leurs pieds, et rouler des rochers sur leurs têtes. Enfin le dieu Pan frappa les Gaulois d'une terreur si subite, qu'ils se tuaient les uns les autres : c'est de là qu'est venu le nom de *terreur panique*. Du reste, il est très-vrai que Dieu a souvent puni les sacrilèges et l'irréligion, même sous le règne du paganisme. Dans celui qui ne connaît pas le vrai Dieu, le mépris d'une divinité quelconque est une impiété détestable, une disposition d'esprit et de cœur qui renferme toute la scélératesse de l'athéisme.

* BRENTÉL (Frédéric), célèbre peintre en miniature, né à Strasbourg vers 1586, mort en Allemagne, dans un âge fort avancé, fut élève de Guillaume Bawr. Son dessin est pur, son coloris agréable, et ses couleurs sont vives. La bibliothèque du roi possède un *Livre d'heures*, avec 40 miniatures, dans lequel ce maître a réduit en petit, avec une entente admirable, les plus beaux tableaux des écoles hollandaise et flamande.

BRENTIUS ou BRENTZEN (Jean), né en 1499, à Weil en Souabe, chanoine de Wirtemberg, embrassa le luthéranisme à la persuasion du chef de cette secte. De son disciple, il devint bientôt son apôtre, sans pourtant adopter en tout sa doctrine. Il soutenait « que le corps de J.-C. était dans l'eucharistie, non-seulement avec le pain, mais par tout, comme sa divinité, depuis l'Ascension. » Ceux qui le suivirent, furent nommés *Ubiquitaires*. Après la mort de son maître, Brentius lui succéda dans le gouvernement du parti luthérien, et dans la faveur du duc de Wirtemberg, qui l'admit en son conseil le plus intime, et le combla de bienfaits. Il fut un des principaux acteurs dans les affaires de

la religion qui troublèrent toute l'Europe, et mourut en 1570 à Tubingen, où il professait la théologie. Il était tourmenté depuis sa jeunesse d'une insomnie qu'il devait à sa trop grande application. On a de lui 8 vol. in-fol. de disputes en faveur du luthéranisme, remède assuré contre la maladie de l'auteur.

* BRENEWELD (Henri), prévôt du chapitre d'Embrach, et protonotaire apostolique, né à Zurich en 1478, mort dans la même ville en 1531, a laissé en manuscrit une *Histoire de la Suisse*, en 2 vol.

* BRENZIUS (Samuel-Frédéric), juif allemand, embrassa la religion chrétienne en 1601 ; et, voulant faire connaître les motifs de sa conversion, publia un ouvrage dans lequel il reproche aux Juifs les crimes les plus odieux. Un autre juif, nommé Salomon Zebi, lui répondit, et écrivit dans sa *Théologie judaïque* les calomnies les plus absurdes contre les chrétiens. Ces deux ouvrages écrits en allemand, furent traduits en latin par Jean Wulfer, qui fit imprimer sa traduction à Nuremberg en 1680, in-4. Il en parut une seconde édition dans la même ville en 1713, in-12. L'une et l'autre sont très-rares.

* BREQUIGNY (Louis-Georges-Oudard FEUDRIX de), membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Granville en 1716, mort à Paris en 1793, fit de l'étude de l'histoire et de l'antiquité l'objet constant de ses travaux. Un mémoire sur l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet lui valut, en 1739, l'entrée à l'académie des inscriptions. Il publia quelque temps après un *Essai sur l'histoire de l'Yémen* et une *Table chronologique des rois et des chefs arabes*. A la paix de 1763, le gouvernement envoya Brequigny en Angleterre, pour faire le dépouillement des titres relatifs à la France, dont Thomas Carthe avait donné le catalogue, et qui étaient conservés à la Tour de Londres. Il y recueillit un grand nombre de pièces authentiques relatives à nos droits de suzeraineté sur les provinces qui furent autrefois détachées de l'empire français, soit à titre d'aliénation, soit à titre d'apanage. Après trois ans de travail, il revint en France, et en 1791, il publia avec Laporte du Theil : *Diplomata, chartæ, epistolæ et alia monumenta ad res franciscas spectantia*, 3 vol. in-fol. Brequigny fut encore chargé en 1734 de continuer avec M. de Villevaut la *Collection des lois et ordonnances des rois de la troisième race*, commencée par Laurière et ensuite par Secousse, qui avait poussé ce travail jusqu'au 9^e volume. Brequigny en donna cinq nouveaux volumes, et M. Pastoret, de la troisième classe de l'institut, en a publié le 15^e en 1811. Cette collection doit former un chartrier général de l'ancien droit public et particulier de la France, de ses anciens établissements civils, ecclésiastiques et militaires. Brequigny fit ensuite paraître, en société avec Mouchet, les trois premiers volumes de la *Table chronologique*, 1769-1783, in-fol., recueil des titres, chartes et diplômes déjà imprimés. M. Bertin, ministre d'état, le chargea encore de continuer la collection commencée par Batteux, sous le titre de *Mémoires sur les Chinois*, des pères Amiot, Bourgeois, etc., 1776-1789, 14 vol. in-4. Ces mémoires,

(1) Les récits de Plutarque et de Polybe contredisent cette version. Ce dernier affirme positivement que les Gaulois ne se retirèrent, en faisant un traité avec les vaincus, que pour voler au secours de leur propre pays attaqué par les Vénètes, et cette opinion acquiert un grand poids, lorsque l'on considère quelle terreur la seule idée d'une guerre contre les Gaulois faisait naître depuis chez les Romains. Paul Orose dit dans son *Histoire universelle* que les Gaulois prirent Rome, l'incendièrent et la vendirent.

composés sur les lieux par des hommes qui entendaient la langue du pays, présentent le plus grand intérêt. Il continua avec Mouchet le glossaire des vieux mots français, que Sainte-Palaye, mort en 1781, avait laissé inachevé, quoiqu'il y eût travaillé pendant 40 ans; mais cet ouvrage est resté manuscrit. On a en outre de Brequigny : *Histoire des révolutions de Gènes*, 1750, 3 vol. in-12, très-peu estimée; *Vies des anciens orateurs grecs*, avec des réflexions sur leur éloquence, 1752, 2 vol. in-12, consacrés à Isocrate et à Dion; les volumes suivants n'ont point paru : *Catalogus manuscriptorum codicum collegii Claromontani*, 1764, in-8, avec François Clément; *Strabonis rerum geographicarum libri XVII ad fidem manuscriptorum emendati cum latina Xylandri interpretatione recogniti : adnotationibus et indicibus adjunctæ sunt tabulæ geographicæ ad mentem Strabonis delineatæ, tomus primus*, Paris, 1763, 1 vol. in-4. Ce livre est loin de mériter l'attention des savants, et ne leur a pas fait regretter le reste de l'édition.

BREREWOOD (Edouard), savant mathématicien et antiquaire anglais, né à Chester en 1565, est auteur d'un ouvrage curieux et savant, traduit de l'anglais en français, sous ce titre, *Recherches sur la diversité des langues et des religions dans les principales parties du monde*, par Jean de la Montagne, Paris, 1663, in-8. On a encore de lui : *De ponderibus et pretiis veterum nummorum*, 1614, in-4; *Logica*, Oxford, 1614, in-8; *Ethica Aristotelis*, 1640, in-4; *Traité du Sabbat*, 1632, in-4 (1). Il mourut à Londres en 1613. On le consultait de toutes parts, comme un oracle en mathématiques, et il ne laissait aucune lettre sans réponse.

BRESCHET (Gilbert), anatomiste distingué, né en 1784 à Clermont-Ferrand, fit toutes ses études médicales à Paris, où il obtint successivement et par la voie des concours toutes ses places, depuis celle d'élève interne dans les hôpitaux, jusqu'à celles d'aide d'anatomie, de prosecteur, et enfin, en 1819, de chef des travaux anatomiques. En 1820, nommé l'un des premiers membres de l'académie royale de médecine, il en fut élu président en 1832. Après deux candidatures malheureuses, il remplaça, en 1833, Dupuytren à l'académie des sciences. Enfin, en 1836, il obtint au concours la chaire d'anatomie de la faculté. La thèse qui le fit triompher est le plus bel ouvrage que l'art possède jusqu'ici touchant la structure, les propriétés et les maladies du système lymphatique. Cet habile médecin mourut à Paris le 10 mai 1845, à l'âge de 62 ans. Outre des traductions du *Manuel d'anatomie* de Meckel, du *Traité des maladies des artères et des veines*, de Hodgson, et du *Traité sur la nature et le traitement de la goutte et du rhumatisme* de Seudamore, on lui doit un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les veines du rachis*, etc.,

Paris, 1819, in-8; cet ouvrage n'a pas été terminé, il n'en a paru que 8 liv.; *Répertoire d'anatomie et de physiologie pathologique*, ib., 1826-29, 8 vol. in-4, fig.; *Recherches anatomiques, physiologiques et pathologiques sur le système veineux, et spécialement sur les canaux veineux des os*, ib., 1827 et ann. suiv., in-fol.; *Mémoires chirurgicaux sur les différentes espèces d'anévrismes*, ib., 1834, in-4; *Le système lymphatique considéré sous les rapports anatomique, physiologique et pathologique*, ib., 1836, in-8, fig.; *Recherches anatomiques et physiologiques sur l'organe de l'ouïe et sur l'audition dans l'homme et les animaux vertébrés*, ib., 1836, in-4, 13 pl.; *Sur l'organe de l'audition chez les oiseaux*, ib., 1836, in-8, et atlas; *Sur l'organe de l'ouïe des poissons*, ib., 1838, in-4, 17 pl. Il a inséré un grand nombre de *Mémoires* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, dans l'*Encyclopédie méthodique* et dans le *Recueil de l'académie des sciences*.

BRESILLAC ou plutôt **BREZILLAC** (Jean-François de), bénédictin de Saint-Maur, né à Fanjaux, dans le haut Languedoc, le 12 avril 1710, mort à Paris le 11 juin 1780, a travaillé avec son oncle dom Jacques-Martin à l'*Histoire des Gaulois*, dont il a mis au jour 2 vol. in-4, Paris, 1754. On lui doit aussi, conjointement avec dom Pernety, la traduction du *Cours de mathématiques* de Wolff, Paris, 1747, 3 vol. in-8 : l'ouvrage de Wolff y est abrégé, et en même temps augmenté de plusieurs observations intéressantes (1).

BRESSANI, missionnaire. Voy. BRASSONI.

* **BRESSANI** (Grégoire), philosophe et philologue italien, né à Trévise en 1703, fut reçu docteur à l'université de Padoue en 1726, et se livra d'abord tout entier à la métaphysique. Il goûta principalement les ouvrages de Platon et d'Aristote, et voulut redonner à leur philosophie l'empire qu'elle avait perdu. Il s'éleva contre Descartes, Galilée et Newton, et crut qu'ils avaient trouvé les germes de leur savoir dans les philosophes grecs, tout en en tirant des conséquences différentes. Comme philosophe, il ne fut point heureux en luttant contre la révolution que Galilée avait faite, et ce fut en vain qu'il s'efforça de rendre à la manière de philosopher d'Aristote et de Platon la vogue qu'elle avait perdue. Bressani eut plus de succès en défendant la langue italienne des innovations qui l'altéraient, et en donnant l'exemple d'un zèle très-vif à conserver, dans son style, la pureté des meilleurs auteurs qui lui étaient tous familiers. L'Italie lui doit la conservation de la pureté native de sa langue qui commençait à s'altérer. Il mourut à Padoue en 1771, aimé et estimé de tous les savants, et particulièrement du célèbre Algarotti, qui avait en lui une confiance qui allait jusqu'à soumettre tous ses ouvrages à son jugement. On a de lui : *Il modo del filosofare introdotto dal Galilei ragguagliato al saggio di Platone e di Aristotile*, Padoue, 1753, in-8; *Discorsi sopra le obbiezioni fatte dal Galileo alla dottrina di Aristotile*, ib., 1760, in-8; *Essai de philosophie morale sur l'éducation des enfants*, 1764, qui eut

(1) Brerewood devint professeur en astronomie au collège de Gresham à Londres, en 1596. Son goût pour la solitude était si grand, que rien n'était capable de l'en détourner, ni de le détacher de ses méditations mathématiques, ni de ses recherches dans les antiquités. On attribue à sa modestie le refus constant qu'il donna de faire imprimer un seul de ses ouvrages. La publication en est due à Robert Berewood, son neveu, qui les mit au jour après la mort de l'auteur.

(1) On a encore de Bresillac un *Dictionnaire ecclésiastique et canonique portatif*, Paris, 1785, 2 vol. in-8, plusieurs fois réimprimé.

beaucoup de succès; *Discours sur la langue toscane.*

BRET (Cardin le), seigneur de Flacourt, avocat-général du parlement de Paris, mort doyen des conseillers d'état en 1633, à 97 ans, fut chargé de plusieurs commissions importantes. Il régla les limites entre la France et la Lorraine, et établit le parlement de Metz, dont il fut premier président. On a un recueil de ses œuvres; in-folio, dans lequel on distingue son *Traité de la souveraineté du roi*, imprimé séparément, Paris, 1632, in-4.

* BRET (Henri le), prévôt de la cathédrale de Montauban, naquit dans cette ville et y mourut vers 1700. Il se distingua par son savoir, ses vertus et sa charité. Son principal ouvrage est une *Histoire de Montauban*, Montauban, in-4, divisée en deux livres; le premier contient plusieurs choses curieuses sur la situation et l'origine de l'église de cette ville; le second renferme un sommaire des guerres de religion dans lesquelles Montauban a figuré.

* BRET (Antoine), avocat, né à Dijon en 1717, mort à Paris le 23 février 1792, a laissé des *Comédies* écrites avec pureté, et qui annoncent une grande connaissance du théâtre; mais elles manquent de verve et de force comique, et les plans en sont faiblement conçus. Il a composé plusieurs *poésies fugitives* qui ont obtenu peu de succès. L'ouvrage qui lui a fait le plus d'honneur est son *Commentaire sur les Œuvres de Molière*, qui a été surpassé par celui d'Auger.

* BRETAGNE (dom Claude), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Semur en Auxois en 1623, remplit avec distinction les emplois les plus importants de sa congrégation, et mérita, par la solidité de sa piété et les agréments de son style, l'estime de tous les gens de bien. Il mourut à Rouen le 13 juillet 1694. On lui doit: *Vie de M. Bachelier de Gentes*, Reims, 1680, in-8; *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse, marqués dans les paroles de la profession des religieux*, Paris, 1689, plusieurs fois réimprimées; *Constitution des filles de Saint-Joseph, dites de la Providence*, et autres ouvrages.

BRETAGNE (les ducs de). Voy. les noms particuliers de chacun d'eux: ARTUS, ANNE, JEAN, etc.

BRETEUIL. Voy. CHASTELET (Gabrielle-Emilie, marquise du).

* BRETEUIL, (Louis-Auguste le TONNELIER, baron de), né à Preuilly en Touraine en 1733, débuta dans le monde avec fort peu de fortune, et ne semblait point appelé aux fonctions importantes qui lui furent confiées. Son oncle, l'abbé de Breteuil, ancien agent du clergé, et chancelier du duc d'Orléans, le fit entrer au service, et l'introduisit dans des sociétés distinguées, où son esprit, son caractère prononcé, et un jugement droit et solide le firent remarquer. Louis XV le nomma, en 1758, son ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Pologne; et en 1760, il fut envoyé en Russie avec le même titre. Catherine II le traita fort bien; après cette mission, il en remplit plusieurs du même genre: d'abord à Stockholm, où il jeta les fondements de la fameuse diète de 1769; ensuite en Hollande et à Naples, et enfin à Vienne en 1773. Il figura en 1778 au congrès de Teschen, où il étouffa,

par sa médiation, l'embrasement prêt à éclater en Europe, par la diversité des intérêts des puissances voisines de la Bavière, au moment de la mort de l'empereur Maximilien I^{er}. Rappelé en France en 1785, il fut élevé au rang de ministre d'état au département de la maison du roi. Ses premiers pas dans la carrière firent honneur à son administration; il seconda les vues paternelles de Louis XVI dans l'amélioration du régime des prisons, fit rendre la liberté à plusieurs prisonniers d'état, et changea le donjon de Vincennes en un grenier d'approvisionnement. Cet heureux début dans l'exercice de ses fonctions, ne fit cependant pas chérir le ministre: la rudesse de ses manières et la violence de ses procédés en différentes occasions, lui firent beaucoup d'ennemis. L'arrestation du cardinal de Rohan en habits pontificaux, lors de l'affaire du collier, lui a été vivement reprochée. Il chercha cependant à s'en disculper; mais son éloignement bien connu pour ce prélat excitait une forte prévention contre lui. Il fut pendant quelque temps assez bien avec M. de Calonne; mais quelques rivalités les brouillèrent. Constamment attaché aux principes conservateurs des monarchies, il tenta de s'opposer aux innovations que voulait introduire l'archevêque de Sens; voyant qu'il luttait en pure perte contre un parti nombreux et attaché à décrier toutes ses opérations, il se retira en 1787. Le roi lui conserva son estime, et à l'époque du renvoi de Necker, il fut placé à la tête du nouveau ministère. Après la prise de la Bastille, il conseilla au roi de se retirer sur Compiègne avec les troupes cantonnées à Versailles; mais il ne fut point écouté. Il se décida alors à quitter la cour et bientôt après la France. En 1790, il reçut à Soleure un pouvoir, écrit de la main du roi, pour « traiter avec les cours » étrangères, et proposer, en son nom, les mesures » qui pourraient tendre au rétablissement de l'autorité royale et à la tranquillité du royaume. » Il paraît qu'ensuite ce pouvoir fut révoqué. On lui a reproché de s'en être néanmoins servi; quoi qu'il en soit, depuis 1792, il fut oublié de tous les partis, et ne rentra dans sa patrie qu'en 1802. Il se trouvait dans un état voisin de l'indigence lorsqu'il recueillit l'héritage de M^{me} de Créqui, sa parente. Il mourut à Paris le 2 novembre 1807. Le baron de Breteuil usa noblement de son influence, dans le temps de son ministère, pour protéger les sciences et les arts. On lui doit le marché des Innocents à Paris, la conservation des bas-reliefs de Jean Goujon qui en décorent la belle fontaine, etc.

* BRETEUIL (Anne-François-Victor le TONNELIER de), évêque de Montauban, naquit à Paris en 1726, de la même famille que le précédent. Il embrassa l'état ecclésiastique, et devint successivement vicaire-général de Soissons et de Narbonne, et enfin, en 1763, évêque de Montauban. Député aux états-généraux, en 1789, par le clergé de Rivière-Verdun, il refusa le serment à la constitution civile, le 4 janvier 1791, et signa la célèbre *Exposition des principes*. Lorsque l'Assemblée constituante fut dissoute, Breteuil se retira en Normandie, mais il ne put se soustraire aux dispositions du décret de déportation. Il fut arrêté, au mois de

juillet 1794, avec les personnes qui lui avaient donné un asile, et jeté dans les prisons de Rouen, où il mourut le 14 août suivant, par suite de l'état de misère où il se trouva réduit, en donnant l'exemple de la plus religieuse résignation.

* BRETIN (Claude), mort le 15 juin 1807, à l'âge de quatre-vingt-un ans, fut aumônier de Monsieur, frère de Louis XVI. Il est auteur de *Contes en vers et autres poésies*, Paris, 1797, in-8, et de quelques poésies éparses dans divers recueils.

BRETON (François le), avocat, né à Poitiers, est auteur d'une satire contre Henri III, intitulée *le Salulaire*, 1586, in-8. Il y accusait le roi d'hypocrisie, se plaignait du peu de justice qui se rendait sous son règne, et lui reprochait son peu d'autorité. Le mou, mais vindicatif monarque, le fit pendre le 22 novembre 1586. Le livre, qui n'était pas encore entièrement imprimé, fut brûlé par les mains du bourreau.

* BRETON (Raymond), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit à Beaune le 3 septembre 1609. Ses supérieurs le destinèrent à leurs missions d'Amérique : il y passa, et exerça le ministère à Saint-Domingue pendant 12 ans. Pendant 8 autres années, il visita les Antilles, et en évangélisa les insulaires, dans la langue desquels il s'était rendu habile. Rappelé en France en 1634, il s'y livra à la prédication et à la direction des consciences. Le temps que lui laissait cette double occupation, il l'employait à des ouvrages utiles aux missions et à ceux qui y étaient destinés. Parmi ces ouvrages on distingue : *Petit catéchisme*, ou *Sommaire des trois premières parties de la doctrine chrétienne*, traduit du français en langue des Caraïbes insulaires, Auxerre, 1664, in-8; *Grammaire caraïbe*, ibid., 1667, in-8; *Dictionnaire caraïbe-français*, mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue, ibid., 1665, in-8; *Relatio gestorum a primis predicatorum missionariis in insulis americanis ditionis gallicæ, præsertim apud Indos indigenas, quos Caraïbes vulgo dicunt, ab anno 1634 ad annum 1645*. Ce dernier ouvrage fut composé par l'ordre du général de l'ordre de Saint-Dominique : quoique resté inédit, les PP. Mathias Dupuis du même ordre, et Jean-Baptiste Dutertre, jésuite, en ont eu connaissance, et en ont profité pour la composition de quelques ouvrages sur le même sujet. Le P. Breton mourut le 8 janvier 1679.

* BRETON (Luc-François), né à Besançon en 1731, de parents sans fortune, apprit, dans son enfance, l'état de menuisier. Son maître ayant remarqué en lui un goût naissant pour la sculpture, cultiva son talent, et lui facilita les moyens de se perfectionner. Après avoir travaillé quelque temps chez un sculpteur en bois, il se rendit à Rome et parvint à se faire connaître avantageusement par un bas-relief représentant *l'Enlèvement du Palladium*, qui remporta le prix à l'école de Saint-Luc. Admis en qualité de pensionnaire à l'école française, il se distingua par de nouveaux succès. C'est à lui que l'on doit le bas-relief en marbre représentant la *Mort du général Wolf*, et la statue colossale de *saint André*, placée au-devant de l'église Saint-Claude-

des-Bourgnignons. De retour dans sa patrie, il composa divers ouvrages, entre autres le magnifique *Tombeau des la Baume* que l'on voyait dans l'église de Pesmes avant la révolution. On a encore de lui : deux *Anges adorateurs*, en marbre, à l'église Saint-Jean de Besançon; une *Descente de croix* en pierre de Tonnerre, à l'église Saint-Pierre; deux *Statues* en pierre, à l'hôtel de ville; un *saint Jérôme*, qu'il présenta pour sa réception à l'académie de Paris, où il ne fut cependant point admis. Ce sculpteur, plus remarquable par son goût et par sa composition que par son génie, est mort à Besançon en 1800. Il était membre associé de l'institut depuis sa création.

BRETON. Voy GUILLAUME LE BRETON.

* BRETONNEAU (Guy), chanoine de Saint-Laurent de Plancy au commencement du xvi^e siècle, ensuite archidiacre de Brie, et principal du collège de Pontoise, mort vers 1656, publia en 1620 une *Histoire généalogique de la maison de Briçonnet*, in-4. Il est aussi l'auteur d'une *Méthode curieuse pour acheminer à la langue latine par l'observation de la langue française*, Rouen, 1653, Paris, 1668, in-12. Cette *Méthode* fut bien accueillie.

BRETONNEAU (François), né à Tours en 1660, jésuite en 1673, mourut à Paris l'an 1741, après avoir passé par tous les emplois de sa compagnie. Il fut réviseur et éditeur des Sermons de ses confrères Bourdaloue, Cheminai et Giroust. Le Père La Rue lui appliquait, à cette occasion, ces paroles de l'éloge que l'Eglise fait de saint Martin, et l'appelait *Trium mortuorum suscitator magnificus*. Il rédigea et fit imprimer les pensées du Père Bourdaloue sur divers sujets de religion et de morale, Paris, 1735, 3 vol. in-12. Il a revu aussi les *Œuvres spirituelles* du Père Valois, et une partie des Sermons du Père La Rue. On doit rendre justice à chacune des préfaces qu'il a mise à la tête de ces éditions. Les analyses qu'il a faites des Discours dont il est l'éditeur, sont exactes, claires, précises, et très-propres à donner aux jeunes orateurs chrétiens l'idée d'un plan bien concerté et bien rempli par l'enchaînement des preuves. Bretonneau était prédicateur lui-même. Ses *Sermons*, en 7 vol. in-12, publiés en 1743 par le Père Berruyer, respirent une éloquence chrétienne. Les grâces de l'action lui manquaient, mais il avait toutes les autres parties de l'orateur sacré. Ses vertus furent l'appui de ses Sermons. On a encore de Bretonneau des *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, in-12, et l'*Abrégé de la vie de Jacques II*, in-12, tirée d'un écrit de son confesseur.

BRETONNIER (Barthélemi-Joseph), avocat au parlement de Paris, plaida et écrivit avec succès. Il naquit à Montrotier, près de Lyon, en 1636, d'un médecin, et mourut à Paris en 1722. On a de lui : une édition des *Œuvres de Claude Henrys*, 2 vol. in-folio, avec des observations qui ont beaucoup perfectionné cet ouvrage. *Recueil par ordre alphabétique des principales questions de droit qui se jugent diversement dans différents tribunaux du royaume*, 4 vol. in-12, réimprimé avec des additions en 1756, en 2 vol. Boucher d'Argis en a donné une édition avec des remarques, Paris, 1785, in-4. Le chance-

lier d'Aguesseau, qui avait toujours pensé à rendre la jurisprudence uniforme, l'avait engagé à ce travail : Bretonnier l'exécuta d'une manière digne des vues de ce grand magistrat. Tous les principes du droit écrit et des coutumes y sont renfermés avec autant de netteté que de précision. La préface seule vaut un gros ouvrage. Ce jurisconsulte a laissé encore des *Mémoires* sur des affaires importantes dont il avait été chargé. Ils sont moins estimés que ses autres productions.

BRETTEVILLE (Etienne Dubois, connu sous le nom d'abbé de), né en 1630 à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen, en Normandie, se fit jésuite en 1667, et abandonna cet état en 1678. Il s'appliqua depuis avec succès à l'instruction des jeunes ecclésiastiques, qui se destinaient au ministère de la prédication; mais ses travaux ne furent pas longs, étant mort en 1688. Il avait donné, trois ans auparavant, des *Essais de sermons* en 4 vol. in-8, où il y a six différents desseins pour chaque jour, avec des sentences choisies de l'Ecriture sainte. Son style n'est ni pur ni élégant; mais le choix des sermons est assez bien fait. L'abbé du Jarry en a donné une suite en 3 vol. in-8, qui ne peut être comparée à l'ouvrage du premier auteur. On a encore de l'abbé de Bretteville des *Essais de panégyriques*, in-8; et l'*Eloquence de la chaire et du barreau*, Paris, 1689, in-12, plus estimée pour les exemples qu'il donne, que pour les règles qu'il prescrit.

BREUGHEL (Pierre), surnommé *Breughel le Vieux* ou le *Drôle*, naquit à Breughel en Hollande, l'an 1510. Ce peintre excella dans les représentations des fêtes champêtres. Les caractères, les manières, les gestes des paysans y sont rendus avec beaucoup de vérité. On a encore de lui des marches d'armée, des attaques de coche, etc. On estime surtout les paysages dont il a orné ses différents tableaux. Quelques-uns se voient à Paris, au Palais-Royal. Il mourut en 1570.

BREUGHEL (Jean), fils aîné du précédent, surnommé *Breughel de Velours*, parce qu'il s'habillait ordinairement de cette étoffe, peignit d'abord des fleurs et des fruits, et ensuite des vues de mer, ornées de petites figures et de paysages extrêmement gracieux. Rubens l'employa dans quelques-uns de ses tableaux pour peindre cette partie. Sa touche était légère et ses figures correctes. Il mourut en 1642, à 67 ans.

BREUGHEL (Pierre), connu sous le nom de *Breughel le Jeune*, autre fils de *Breughel le Vieux*, né en 1567, mort en 1625, excella à représenter des incendies, des feux, des sièges, des tours de magiciens et de diables, ce qui le fit appeler *Breughel d'Enfer*.

BREUIL (Jean du), jésuite, né à Paris, et mort à Dijon le 27 avril 1670, est auteur d'une *Perspective pratique, nécessaire aux peintres, graveurs, sculpteurs, architectes*, Paris, 1642-1649, 3 vol. in-4. Elle est recherchée des curieux.

** BREUILLOT (Jean-Maurice), prêtre, naquit en 1758, à Droitfontaine, village de Franche-Comté (Doubs), de parents honnêtes et vertueux, voués aux travaux de l'agriculture. Il se sentit de bonne heure de l'attrait pour l'état qu'il embrassa plus tard, et

ses parents, loin de contrarier son inclination, cherchèrent à la favoriser. Il fit donc ses premières études dans une de ces utiles et à jamais regrettables écoles de campagne, nombreuses autrefois dans cette province, et qui furent longtemps le berceau d'un clergé renommé par sa science et ses vertus. Il s'y distingua, non par de brillants talents, mais par une application constante au travail, sa douceur, son abnégation, sa piété. Il ne dégénéra point dans les classes supérieures, et, plus tard, la cléricature et le sacerdoce perfectionnèrent encore de si heureuses dispositions. Prêtre et administrateur d'une paroisse en qualité de vicaire en chef, à l'époque de nos bouleversements politiques, la loi sur le serment l'atteignait comme fonctionnaire public. Ayant refusé de s'y soumettre, force lui fut de passer en Suisse, pour se soustraire aux suites de son refus. Quelques mois s'étaient à peine écoulés, qu'il revint en France dans le dessein de s'exposer, même à la mort, plutôt que de laisser les fidèles privés des secours de la religion. Dieu bénit sa généreuse résolution; son ministère, fécondé par la grâce, produisit des fruits abondants, et, quoique ses courses apostoliques fussent continuelles, il échappa toujours aux recherches des agents de la terreur. Nommé curé de Laviron, après le concordat, il exerça le ministère pastoral avec un grand succès; mais sa vocation lui assignait désormais une autre carrière. Appelé, en 1806, au séminaire de Besançon pour en gérer les affaires temporelles, il dut, pour obéir aux ordres de ses supérieurs, quitter une paroisse qu'il aimait et dans laquelle il trouvait un attachant retour d'affection. Le séminaire ressentit bientôt les effets de sa présence. En peu d'années, avec les seules offrandes que son zèle savait obtenir des âmes pieuses, il en répara les bâtiments, et le rendit, ce qu'il était avant la révolution, un des plus beaux séminaires de France. Déjà, par ses soins, malgré la difficulté des temps, plusieurs écoles ecclésiastiques s'étaient rétablies; mais elles étaient loin de suffire à tous les besoins. Directeur du séminaire, il profita de l'ascendant que lui donnait cette position pour les multiplier dans les trois départements qui formaient alors le diocèse. Il en créa jusqu'à vingt-quatre, qui, après avoir été des pépinières de prêtres, sont devenues les petits séminaires du Doubs, de la Haute-Saône et du Jura, ou se sont fondus dans ces établissements. Non content d'établir des écoles, ce digne ecclésiastique les peuplait encore d'élèves. Beaucoup de jeunes gens, peu favorisés de la fortune, furent redevables de leur éducation cléricale aux ressources que leur procurait son industrieuse charité. Au reste, nulle bonne œuvre ne lui était étrangère, et, n'écoulant que son zèle, il n'épargnait ni veilles, ni voyages, ni fatigues, quand il s'agissait de faire le bien. Besançon lui doit ses maisons pour l'éducation des sourds-muets des deux sexes. Une vie si belle, si sacerdotale, devait être, et fut en effet, couronnée de la mort du juste. Il termina ses jours, en 1857, dans les joies que donnent les espérances de la foi, laissant, avec d'édifiants exemples, une mémoire aussi chère au clergé que vénérée des fidèles, et emportant le titre mérité de restaurateur des écoles

ecclésiastiques et du séminaire de son diocèse. Ses dépouilles mortelles, d'après son désir, furent transportées à Laviron, son ancienne paroisse, et, peu de temps après, dans une retraite pastorale, les prêtres du pays, par reconnaissance, s'associèrent pour faire élever sur sa tombe un modeste monument. Pauvre volontaire, il avait employé tout son patrimoine en actes de bienfaisance. « Je voudrais, disait-il (l'auteur de cet article l'a lui-même entendu), qu'il ne restât rien de moi sur la terre, après ma mort. » Ce vœu s'est accompli; il n'est resté que le souvenir ineffaçable de ses vertus, que les mots pleins de gaieté, de finesse et en même temps de l'esprit de Dieu, qui souvent échappaient à son aimable piété, que les effets durables de son zèle actif et désintéressé. Sa succession n'aurait pas suffi aux frais de ses funérailles.

BREUL (Jacques du), né à Paris en 1528, bénédictin de Saint-Germain-des-Près en 1549, mourut en 1614. On a de lui : *Le Théâtre des antiquités de Paris*, 1612, in-4. C'est le répertoire de la plupart des fondations de la ville de Paris : on y remarque des particularités intéressantes parmi un amas assez indigeste d'époques et de recherches. L'auteur des *Essais sur Paris* a su depuis écarter les épines de l'érudition du père du Breul; mais il les a remplacées par beaucoup de faussetés et de petits artifices de philosophie. *Supplementum antiquitatum Parisiensium*, Paris, 1614, in-4, ouvrage peu commun, qui renferme plusieurs auteurs anciens qui ont parlé de Paris, et qui a les mêmes avantages et les mêmes défauts que le précédent. Les *Fastes de Paris par Pierre Bonfons, augmentés*, in-8, curieux; La *Vie du cardinal Charles de Bourbon* (oncle de Henri IV), 1512, in-4; La *Chronique des abbés de Saint-Germain*, avec l'*Histoire d'Aimain*, qu'il fit imprimer en 1603.

BREUNING (Jean-Jacques), né à Buchembach dans le duché de Wurtemberg en 1552, parcourut pendant trois ans l'Angleterre, la France et l'Italie, et s'embarqua, en 1579, à Venise, pour la Terre-Sainte. Il se rendit à Constantinople, de là en Egypte, visita en observateur les lieux les plus intéressants de cette belle contrée, et arriva enfin à Jérusalem, où ses vœux l'appelaient depuis longtemps. Tout protestant qu'il était, il ne put s'empêcher d'être saisi d'un frémissement religieux en entrant dans le saint-sépulcre. Il traversa le mont Liban, où il trouva encore vingt-six cèdres. Il recueillit des détails sur les Druses et les Maronites. Arrivé dans sa patrie, il fut choisi en 1595 pour être gouverneur de Jean-Frédéric, duc de Wurtemberg, qu'il accompagna à l'université de Tubingen, pour y diriger ses études. C'est à l'instigation de ce prince qu'il fit imprimer la relation de son voyage, qui parut à Strasbourg, en 1612, sous le titre de *Voyage en Orient, par noble et discrète personne Jean-Jacques Breuning, seigneur de Buchembach*, 1 vol. in-fol. en allemand. Cet ouvrage est fort rare; Busching le cite quelquefois.

* BREUNING (Chrétien-Henri), né à Leipzig le 24 décembre 1719, professa le droit avec distinction dans sa ville natale. Il composa sur le droit naturel et politique plusieurs ouvrages qui ne manquent

point d'intérêt et qui peuvent être lus utilement. On a de lui : *De patriæ potestate ejusque effectibus ex principiis juris naturæ*, tract. 1 et 2, Leipsig, 1751-55, in-4; *De præscriptione jure gentium incoognita*, ib., 1752; *Primæ lineæ juris ecclesiastici universalis*, Francfort, 1759, in-8; *Prima linea juris naturæ*, 1767; *De matrimonio cum secunda conjuge contracto, priore non repudiata*, Leipsig, 1776, etc. Breuning est mort en 1780.

BREVAL (Jean DURAND), originaire français, fit ses études à Cambridge, s'attacha au service du duc de Marlborough, qui lui donna le rang de capitaine, et l'employa en diverses négociations en Allemagne. Il mourut le 9 janvier 1738. On a de lui : Des *Voyages*, qui ont paru en 1726 et 1738, sous ce titre, *Remarques sur différentes parties de l'Europe*, 2 vol. in-fol. fig. en anglais; des *Poésies*, et quelques pièces de théâtre.

* BRÈVES (François SAVARY de), né en 1560, d'une très-ancienne famille, fut un des plus habiles négociateurs des règnes de Henri IV et de Louis XIII. Il accompagna, à l'âge de 22 ans, Jacques de Savary à l'ambassade de la Porte, et lui succéda après sa mort, l'an 1591. De Brèves sut captiver la confiance du sultan, et conclut, après plusieurs années de travaux, le fameux traité de 1604 entre Henri le Grand et Achmet, fort avantageux à la France. Quelques années auparavant, et lorsque la ligue alors très-puissante dominait encore à Marseille, le sultan Amurat III avait, à la prière de Brèves, écrit aux Marseillais une lettre assez curieuse, par laquelle il leur ordonnait de se soumettre au roi Henri IV, et les menaçait, s'ils persistaient dans leur obstination, de confisquer tous leurs vaisseaux. Ayant terminé sa mission, l'ambassadeur partit de Constantinople au mois de mai 1605. Il eut à faire exécuter à Tunis et à Alger les ordres qu'il avait obtenus du grand-seigneur pour la délivrance des chrétiens et la restitution des vaisseaux pris par les corsaires de Barbarie. Il y parvint avec assez de peine à Tunis; mais il ne put réussir à Alger. Il y courut même beaucoup de dangers. Il visita ensuite l'Egypte, la Terre-Sainte et une partie des côtes d'Asie et d'Afrique. Enfin, après un séjour de 22 ans dans l'Orient, de Brèves débarqua à Marseille le 19 novembre 1606. Il fut nommé conseiller d'état et gentilhomme de la chambre. Il eut ensuite l'ambassade de Rome, et la remplit avec habileté. A son retour et après la mort de Henri IV, il fut nommé gouverneur de Gaston de France, frère unique du roi, et surintendant de sa maison. Lorsque le connétable de Luynes s'empara du pouvoir, il perdit l'emploi de gouverneur; mais après la chute de cet orgueilleux favori, il fut nommé premier écuyer de la reine, et sa terre fut érigée en comté en 1625. On le créa la même année chevalier de l'ordre du Saint-Esprit. Il eut entrée au conseil des dépêches en 1627, et mourut à Paris en 1628. De Brèves était fort instruit dans la littérature orientale et la langue turque, et ce fut une des causes de ses succès dans son ambassade. Il rapporta du Levant plus de 100 volumes, et fit graver à Rome, par les plus habiles artistes, des caractères orientaux avec lesquels on imprima à Paris plusieurs ouvrages dont il surveilla

l'exécution, entre autres le traité de 1604 dont il a été parlé. Outre la relation de ses voyages, publiée à Paris en 1628, in-4, d'après ses mémoires, par Jacques du Castel, l'un de ses secrétaires, il a laissé deux petits ouvrages dont le but est entièrement opposé. L'un a pour titre : *Discours abrégé des assureurs moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des princes ottomans*; l'autre est intitulé : *Discours sur l'alliance qu'a le roi avec le grand-seigneur*.

* BREVIO (Jean), prélat vénitien du xvr^e siècle, a publié : *Orazione d'Isocrate a Niccole*, traduit du grec, 1541; *Poésie et Prose*, Rome, 1545, in-8, et quelques *Nouvelles* qui se trouvent avec celles de Sansovino.

* BREYDENBACH (Bernard de), doyen de l'église de Mayence, dans le xv^e siècle, fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, dont il fit imprimer la relation en latin : *Opusculum sanclarum peregrinationum in montem Syon, ad venerandum Christi sepulchrum in Jerusalem, atque in montem Synai ad diuam virginem et martyrem Katherinam*, Mayence, 1486, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Spire en 1490 et 1502. Cette dernière édition a pour titre : *Peregrinatio Hierosolymitana ad sepulchrum Domini et Kathariniana ad montem Synai, per varias partes Orientis, cum iconibus*. Jehan de Hersin, religieux augustin, publia une traduction française de ce voyage, sous ce titre : *Voyage et pèlerinage d'outre mer au saint Sépulcre de Hiérusalem, et de madame sainte Catherine au mont Synai*, Lyon, 1489, in-fol. Il a été aussi traduit en flamand, Mayence, 1488, in-fol.

BREYER (Remi), docteur de Sorbonne, et chanoine de l'église de Troyes en Champagne, naquit dans cette ville en 1669, et y mourut en 1749. On a de lui une *Dissertation sur les paroles de la consécration*, in-8, où il tâche de prouver contre le Père le Brun, que les Grecs et les Latins avaient renfermé la consécration dans ces paroles : *Hoc est*, etc. Il a eu beaucoup de part au *Missel* de Troyes, et a publié les *Vies* de saint Aldérald, de saint Prudence et de sainte Maure, avec des éclaircissements curieux. Ce savant répandait de l'érudition dans ses ouvrages, mais très-peu d'agrément.

BREYNIUS (Jacques), de Dantzic, originaire des Pays-Bas, mort en 1697, âgé de 60 ans, a donné : *Plantarum exoticarum centuria I*, Dantzic, 1678, in-fol. fig.; *Fasciculus I et II plantarum*, 1688 et 1689, in-4 : ouvrages peu communs.

* BREZ (Jacques), ministre protestant, né à Middelbourg en 1771, et mort dans cette ville en 1798, a publié : *Flore des insectophiles*, précédée d'un discours sur l'utilité de l'étude de l'insectologie, Utrecht, 1791, in-8; *Histoire des Vaudois habitant la vallée occidentale du Piémont*, 1769, 2 vol. in-8; il a joint à cet ouvrage une traduction du catéchisme des Vaudois et des fragments d'un poème en langue vaudoise daté de 1100 : Barbier attribue cette histoire à un autre Brez qui est mort en 1810 dans la Zélande; *Voyages intéressants pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse*, dans le goût du *Recueil* de Campe, Utrecht, 1792, in-8. Tous ses ouvrages sont écrits en français.

** BREZÉ (Scipion de Dœux, marquis de), naquit

le 15 décembre 1793, dans la petite ville des Andelys, où ses parents avaient cherché un refuge contre les périls auxquels leur nom les exposait. Après sa première éducation, il fut envoyé au collège de la Flèche, d'où il sortit, à 18 ans, officier dans un régiment de cavalerie. A la chute du gouvernement impérial, il fut attaché au maréchal Soult en qualité d'aide-de-camp. Pendant les cent jours, il rejoignit Louis XVIII à Gand, et, après la seconde restauration, il continua de servir dans le premier régiment de cuirassiers, où il parvint au grade de lieutenant-colonel; mais en 1827, sa santé le força de quitter la carrière des armes. Deux ans plus tard, par la mort de son père, il se vit appelé à la pairie, et mis en possession de la charge de grand-maitre des cérémonies, héréditaire dans sa famille depuis Louis XIV. Indépendamment de la connaissance qu'il avait acquise des devoirs et des usages de cette charge par les traditions domestiques, personne n'était mieux fait que lui, par l'élégance des manières et la pureté du goût, pour en exercer noblement les fonctions. En 1830, sous le ministère Polignac, nommé président du collège électoral d'Evreux, il se montra, ce qu'il fut toujours, ami sincère de la Restauration et des formes constitutionnelles de son gouvernement. Aussi fut-il pénétré de douleur et d'inquiétude à l'apparition des ordonnances de juillet, et vit-il avec une peine profonde la révolution dont elles furent la cause ou le prétexte. Cependant, malgré ses regrets pour ce qui n'était plus, pair de France, il crut devoir rester à son poste pour défendre les intérêts du pays, suivant en cela une autre ligne de conduite que plusieurs de ses anciens collègues. Il siégea constamment sur les bans de l'opposition; « Mais, dit l'orateur qui fit » son éloge à la chambre des pairs, il y avait, dans » son opposition, autre chose qu'une rancune amère » contre des événements accomplis; il y avait une » pensée politique appliquée à tous les faits et à » toutes les questions, à savoir : les véritables et » sincères conditions de la monarchie et de la liberté. » Pendant treize ans, il combattit pour l'une et pour l'autre avec une loyauté et un talent que l'on n'a jamais contestés. Il a prononcé plus de vingt discours à la chambre des pairs, et il n'en est aucun qui ne respire le patriotisme le plus pur, l'amour de la liberté et des lois de la monarchie constitutionnelle et du bonheur de la France, de la morale et de la religion. Présent à la chambre, dans toutes les sessions, jusqu'en 1845, il prit part à toutes les questions d'intérêt général qui s'y discutaient. La politique intérieure, la politique étrangère, la liberté individuelle, civile, religieuse, la réforme électorale, la dignité de la France dans ses relations avec les puissances, l'état de siège, l'esprit révolutionnaire, entrant, selon lui, jusque dans les lois et les mesures du gouvernement, la révolution d'Espagne, le gouvernement de l'Algérie, la nécessité, pour le pays, de contracter des alliances politiques fixes et naturelles, étaient ordinairement les sujets qu'il traitait à la tribune. Lorsque en 1851, les ministres proposèrent l'abrogation de la loi relative au denil du 21 janvier : « Est-ce bien, s'écria-t-il, à une époque de civilisation, où beaucoup

» d'esprits généreux désireraient que la peine de mort
 » fût abolie de nos codes, que vous voudriez vous
 » unir à ceux qui semblent indiquer qu'il n'y eût
 » pas de crime dans la condamnation à mort du
 » plus juste et du meilleur des rois ? » Repoussant
 en 1855 le projet de loi qui accordait une pension
 aux vainqueurs de la Bastille : « Quoi ! disait-il,
 » vous irez accorder une prime à l'acte qui a pré-
 » paré le meurtre d'un roi par le meurtre de la
 » royauté, et élevé sur les débris du trône la tyran-
 » nie de la Convention. » S'élevant, en 1838, avec
 une grande force contre le projet de loi relatif à la
 presse, et le signalant comme un moyen trop faible
 pour arrêter les progrès du désordre moral qui se
 produisait de toutes parts, il fit entendre ces paroles :
 « Vous voulez rétablir l'ordre moral, et vous sentez
 » que la religion seule peut le fonder dans les es-
 » prits : vous avez raison, mais alors ne vous con-
 » tentez pas d'avoir paru, pour la première fois
 » depuis cinq ans, au pied des autels, car le peuple
 » dirait que vous n'invoquez le Très-Haut que lors-
 » que vos intérêts vous le commandent Rétablis-
 » sez l'image du Christ dans le sanctuaire de la jus-
 » tice, relevez la croix de Saint-Germain-l'Au-
 » xerrois, et rendez au culte cette basilique de
 » Sainte-Geneviève qui s'est étonnée des chants pro-
 » fanes dont vous avez fait retentir ses voûtes, et où
 » vous avez célébré le premier anniversaire de l'a-
 » narchie ? » A ces paroles, de violentes rumeurs
 éclatèrent dans l'assemblée, et le ministre du com-
 merce, appuyé de plusieurs pairs, demanda et ob-
 tint le rappel de l'orateur à l'ordre. En 1838, dans
 la discussion de l'adresse, il ne parla pas avec moins
 d'énergie. « Du triste spectacle d'une nation insu-
 » laire (les Anglais) débarquant ses marins et ses
 » canons au milieu des ruines de l'antique monar-
 » chie espagnole, et traçant des lignes de fortresses
 » où flotte le pavillon britannique, à la vue de la
 » France, qui se demande avec anxiété si elle
 » devra pas, un jour, racheter par le sang de ses
 » enfants, la délivrance de son alliée. » Tout ce qui
 touchait à la vérité, à la justice, à la patrie, remuait
 son âme et animait à l'instant sa parole :
 « Noble et généreux talent, dit un écrivain, qui ne
 » laissa passer, sans les flétrir, ni une lâcheté,
 » ni un tremblant essai de tyrannie ; mais qui
 » dédaigna toujours de descendre à l'injure, et
 » fut constamment indulgent envers ceux qu'il
 » combattait. » Le caractère de son talent ora-
 toire, outre une élocution facile, élégante, et
 d'une convenance parfaite, était la force, la viva-
 cité, la chaleur, l'abondance et l'éclat. Presque tous
 ses discours, quoique improvisés, sont des modèles
 d'éloquence parlementaire, et il serait à désirer que,
 tirés de l'immense collection du *Moniteur*, ils fus-
 sent réunis dans une publication particulière. A la
 fin de la session de 1843, il se trouvait dans un état
 de santé presque désespéré. Cependant l'air pur des
 montagnes et un séjour assez long, d'abord en Italie,
 ensuite dans le Dauphiné, ayant paru lui redonner
 des forces et de la vie, il revint à Brézé dans le
 courant de 1845. Peu de mois après son retour, le
 21 novembre, il y mourut calme et résigné dans les
 bras de sa famille. La religion qui lui avait donné

une patience inaltérable dans ses douleurs, et qu'il
 avait toujours aimée, doubla ses forces dans les der-
 niers moments par tout ce qu'elle a de plus rassu-
 rant contre les terreurs de l'avenir ; son trépas fut
 celui d'un chrétien fervent. Quand la nouvelle de sa
 mort fut connue, toutes les opinions se turent, et
 se livrèrent au sentiment du regret. Ses obsèques se
 firent au milieu d'un grand concours, et toute la
 presse, soit de Paris, soit des départements, sans
 distinction de partis, fut unanime pour louer en lui
 le bon citoyen, le grand orateur, l'homme chari-
 table et religieux, l'un des types les plus purs et les
 plus distingués du gentilhomme français. Le duc de
 Noailles, son ami, prononça son éloge à la chambre
 des pairs, le 19 mars 1846.

* BREZOLLES (Ignace MOLI de), docteur de
 Sorbonne, a publié un *Traité sur la juridiction ec-
 clésiastique contentieuse, ou théorie et pratique des
 officialités*, etc., Paris, 1779, 2 vol. in-4, réimprimé
 en 1781, sous le titre de *Pratique des officialités*. On
 lui doit aussi une seconde édition du *Traité des bé-
 néfices ecclésiastiques* de Gohard, Paris, 1763, 7 vol.
 in-4. Ce savant théologien mourut en 1778.

* BRIAL (Michel-Jean-Joseph), né à Perpignan
 le 26 mai 1743, entra fort jeune encore dans la
 congrégation des bénédictins, et prononça ses
 vœux au monastère de la Daurade, à Toulouse, le
 15 mai 1764. Il vint à Paris, en 1771, et fut placé
 aux Blancs-Manteaux pour y travailler avec dom
 Clément à la collection des *Historiens de France*,
 dont ils rédigèrent de concert les tomes 12 et 13. Ce
 dernier volume fut publié en 1786. La révolution
 ayant amené l'abolition des ordres religieux, cette
 importante collection fut interrompue. A peine l'in-
 stitut national avait-il été organisé que le gouverne-
 ment sentit l'avantage qu'il y aurait à charger ce
 corps savant de la continuation des travaux histo-
 riques des bénédictins. Brial reçut alors la mission
 de poursuivre seul la tâche laborieuse et difficile
 qu'il avait entreprise dans sa jeunesse avec ses col-
 lègues. En 1803, il fut reçu membre de l'institut,
 classe d'histoire et de littérature ancienne ; l'année
 suivante, il publia le 14^e volume des historiens de
 France. Il en fit paraître successivement différents
 volumes jusqu'au 18^e qui fut publié en 1818, et il
 a laissé des matériaux considérables pour le 19^e vol.
 Ainsi Brial est, après dom Bouquet (voyez ce nom),
 fondateur de ce précieux recueil. Brial est un des
 auteurs des tomes 13, 14, 15 et 16^e de l'*Histoire lit-
 téraire de la France*. Il a participé à la rédaction de
 la *Notice des manuscrits de la bibliothèque du roi*, et
 l'on trouve de lui de judicieuses Dissertations dans
 la nouvelle série des *Mémoires* de l'académie des
 inscriptions. Enfin il est auteur de l'*Eloge historique*
 de dom Labat, bénédictin, 1803, in-8, et il a publié
 les *Œuvres posthumes du père Laberthonie*, avec un
 supplément, 1810, 1811, 2 vol. in-12. Brial est
 mort à Paris, le 24 mai 1828. Peu de temps avant
 sa mort, il avait fondé des écoles gratuites en fa-
 veur des garçons et des filles pauvres des communes
 de Baixas et de Pia, arrondissement de Perpignan,
 lieu de naissance de ses père et mère ; il dota cha-
 cune de ces communes d'une rente perpétuelle de
 six cents francs, pour l'entretien de ces écoles.

* BRIANT (dom Denys), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Pleudissen, bourg du diocèse de Saint-Brieuc, embrassa la vie monastique, et prononça ses vœux à Rennes, dans l'abbaye de Saint-Melaine, le 14 juillet 1684, à l'âge de 29 ans. Il travailla avec dom Lobineau à l'*Histoire de Bretagne*. Ce fut lui qui se chargea de l'examen des faits, qui en débrouilla les obscurités, et leur appliqua le flambeau de la critique. On a de lui : *Mémoire sur l'abbaye de Saint-Vincent du Mans*; *Cenomania*. C'est une histoire de la province du Maine et de ses comtes, restée manuscrite; mais il en existe plusieurs copies dans les bibliothèques, beaucoup de personnes s'étant empressées d'en avoir. Dom Briant a aussi fourni beaucoup de *Mémoires* aux auteurs du *Gallia christiana*. Il est mort le 6 février 1716, dans l'abbaye de La Sauve, diocèse de Bazas, âgé de 61 ans.

BRIANVILLE (Cl.-Oronce-Finé de), abbé de Saint-Benoît de Quincy, mort en 1675, a donné : *Abrégé chronologique de l'histoire de France*, 1664, in-12, dont les têtes des rois sontjoliment gravées; une *Histoire sacrée*, 5 vol. in-12, avec des figures de Le Clerc; le tome 1^{er} est de 1670, le 2^e de 1671, et le 3^e de 1675; la réimpression de 1693 est moins estimée. Ces deux ouvrages ne sont guère recherchés que pour les estampes; car l'abbé de Brianville était un écrivain fort médiocre. On a encore de lui une *traduction* en français des Lettres de Bongars, Paris, 1668, 2 vol. in-fol.

BRIARD (Jean), vice-chancelier de l'université de Louvain, était du village de Bailleul près d'Ath, dans le Hainaut. Il fut fort lié avec Erasme, et mourut en 1520. On a de lui plusieurs traités en latin; un *sur la loterie*, un autre *sur la cause des indulgences*, etc., Leipsig, 1510. — Il ne faut pas le confondre avec Lambert BRIARD, président de Malines et auteur de quelques ouvrages de droit, mort le 10 octobre 1537.

* BRIARD (Gabriel), peintre d'histoire, né à Paris, obtint le grand prix en 1749, et fut reçu membre de l'académie de peinture en 1768, sur son tableau d'*Hermine au milieu des bergers*. Ses principaux ouvrages sont le plafond de la salle du banquet royal de Versailles, représentant l'*Olympe assemblé*, qui est d'une grande et belle ordonnance, et un tableau qu'il fit pour la chapelle de Sainte-Marguerite, représentant *les anges tirant les âmes du Purgatoire*, composition bien conçue et d'un assez bon effet. Cet artiste travaillait avec trop de rapidité. Il dessinait assez correctement, mais il n'était point coloriste. Il mourut en 1777.

* BRICCIO (Jean), un des écrivains les plus féconds de l'Italie, naquit à Rome en 1381, et mourut dans la même ville en 1646. Il était fils d'un maitlassier qui le destinait à la même profession; mais le jeune Briccio, employant à s'instruire tous les instants qu'il pouvait dérober au travail, parvint à apprendre seul toutes les sciences. La peinture ne lui fut point étrangère, le célèbre Frédéric Zucchari lui enseigna cet art. On cite de lui plus de 80 ouvrages parmi lesquels on distingue des *Vies de saints*, des *Ecrits ascétiques*, des *Histoires*, des *Poésies diverses*. — Briccio (Plautille), fille du pré-

cédent, avait de grandes connaissances en architecture. On lui doit le plan du petit palais français bâti hors et près de la porte de Saint-Pancrace. C'est elle aussi qui donna le dessin de la chapelle de Saint-Benoît, dans l'église de Saint-Louis-des-Français.

* BRICCIO (Paul), religieux récollet, d'une ancienne famille de Brà en Piémont, eut le titre de théologien de la duchesse de Savoie, fut élu évêque d'Albe en 1642, et mourut en 1665. On a de lui quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique de l'Italie.

BRICE (saint), en latin *Brixius*, évêque de Tours, successeur de saint Martin, accusé par ses ennemis d'avoir eu un enfant d'une religieuse, fut chassé de son siège. S'étant lavé de cette calomnie, il retourna dans son diocèse, et y mourut le 15 novembre 444. Son culte était autrefois très-célébre en France; les protestants eux-mêmes ont laissé son nom dans leur calendrier.

BRICE (Germain), né à Paris en 1632, mort en 1727, est principalement connu par sa *Description de la ville de Paris* et de tout ce qu'elle contient de remarquable. La meilleure édition de cet ouvrage, mal écrit, inexact, mais curieux, est celle de 1752, en 4 vol. in-12. L'auteur a farci son livre d'épithètes, mais il n'a pas mis les meilleures. C'est l'abbé Péreau qui dirigea cette édition. — Il ne faut pas confondre Germain Brice avec un autre du même nom, qui écrivit dans le siècle précédent. (Voy. BRIE.)

BRICE (dom Etienne-Gabriel), né à Paris en 1697, était neveu du précédent. Il mourut en 1755, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il était chargé, depuis l'an 1731, de diriger la continuation du nouveau *Gallia christiana*, 15 vol. in-fol. La congrégation de Saint-Maur a eu peu d'hommes aussi savants.

● BRIÇONNET (Guillaume), dit *Cardinal de Saint-Malo*, successivement évêque de Nîmes, de Saint-Malo, archevêque de Reims et de Narbonne, fut honoré de la pourpre romaine par Alexandre VI en 1495, en présence de Charles VIII, qui se trouva alors au consistoire. Ce prince l'aimait beaucoup, et ce fut, dit-on, à sa persuasion qu'il entreprit la conquête du royaume de Naples. L'ardeur avec laquelle ce cardinal parla contre Jules II dans le conciliabule de Pise, le fit priver de sa dignité; mais Léon X la lui rendit ensuite. Il mourut en 1514, laissant deux fils, héritiers de ses vertus, qui lui servirent un jour, à une messe célébrée pontificalement, l'un de diacre et l'autre de sous-diacre. Il avait été marié avant de s'engager dans les ordres. Les historiens le louent comme un prélat qui avait l'esprit des affaires, joint à beaucoup de zèle pour la gloire de la patrie, et à beaucoup d'amour pour les lettres et pour ceux qui les cultivaient. — Son fils, Guillaume, évêque de Meaux en 1516, et mort en 1533, se laissa surprendre par les calvinistes; mais il reconnut sa faute et la pleura.

* BRIÇONNET (Robert), archevêque de Reims, frère du cardinal, mourut à Moulins en 1497, après avoir exercé la charge de chancelier pendant vingt-deux mois. — * BRIÇONNET (Denis), autre frère du

cardinal, fut évêque de Toulon et de Saint-Malo. Il servait tous les jours treize pauvres à sa table. Vers la fin de sa vie, il se démit de son évêché, ne conservant que ses abbayes. Il mourut en 1536.

* BRIDAINE (Jacques), célèbre missionnaire, naquit au village de Chusclan, dans le diocèse d'Uzès, le 21 mars 1701, d'une famille honnête et recommandable surtout par son invariable attachement à la foi catholique, et fit avec distinction ses études chez les jésuites d'Avignon. Sa piété, son heureux caractère, son amour pour les pauvres, et les talents rares qu'il annonçait, lui acquirent toute l'affection de ses maîtres. Après avoir terminé ses humanités, il entra au séminaire de Saint-Charles de la Croix dans la même ville. Ses supérieurs le chargèrent pendant son noviciat de faire le catéchisme dans diverses églises, et il annonça dès lors cette facilité d'élocution, ce talent d'émouvoir et d'entraîner, qu'il développa dans la suite de sa carrière évangélique avec tant de succès. Bridaine n'était que diacre, lorsqu'il fut désigné pour remplir la station du carême à Aigues-Mortes, dans le diocèse de Nîmes. Sans préparation et muni seulement de trois sermons, il arriva dans cette ville à pied et dans le plus modeste équipage. Sa jeunesse et sa simplicité indisposèrent les habitants qui ne lui témoignèrent que du mépris. Le mercredi des cendres, ayant vainement attendu des auditeurs à l'église, il sort revêtu de son surplis, une clochette à la main, et parcourt en la faisant sonner les rues les plus fréquentées de la ville. La nouveauté de ce spectacle étonne. La foule le suit par curiosité, et se précipite sur ses pas dans le temple; il monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et, pour toute réponse aux éclats de rire qui ont accueilli son chant, paraphrase ce sujet terrible avec une véhémence qui fit bientôt succéder le silence et la consternation à la dérision et au tumulte. Il remplit ensuite toute la station avec le plus grand succès, malgré le peu de matériaux qu'il avait apportés, en s'abandonnant aux inspirations du moment, et il se trouva si bien de cette méthode, que dès lors il en suivit rarement une autre. Bridaine, ordonné prêtre le 26 mai 1723, se consacra aussitôt aux missions, et fut d'abord employé dans les Cévennes. Il évangélisa ensuite le Languedoc, la Provence, le comtat d'Avignon, le Dauphiné, et un grand nombre d'autres provinces. Il donna jusqu'à 236 missions, et dans toutes il produisit les fruits les plus abondants. Il avait une voix d'un éclat prodigieux, mais si sonore et si nette, que dans les églises les plus vastes, lorsqu'elles étaient remplies, il était également entendu de tout son auditoire (1); il savait prendre tous les tons, il les appropriait aux circonstances avec une rare adresse. Tantôt simple, tantôt sublime, heu-

reux jusque dans ses négligences, il dédaignait l'art et les règles pour n'obéir qu'aux impulsions de son génie et suivre les mouvements de son âme. La pureté de sa vie qui retraçait celle des premiers apôtres, justifiait bien la vénération générale dont il était l'objet. Aussi les conversions éclatantes, les réconciliations inespérées, les restitutions, les réparations publiques signalaient son passage dans les villes. Les plus illustres prélats demandaient à l'envi le concours d'un homme aussi puissant, et toujours il se rendait à leur invitation, sans calculer si ses forces pouvaient suffire à tant de fatigues. Plus d'une fois il en fut gravement incommodé; mais à peine remis, il reprenait le cours de ses travaux. Deux fois il fut appelé à Paris, et ce fut dans cette ville qu'il improvisa à Saint-Sulpice, devant l'auditoire le plus brillant, cet exorde sublime, que l'abbé Maury nous a conservé : « A la vue » d'un auditoire si nouveau pour moi, il semble, » mes Frères, que je ne devrais ouvrir la bouche » que pour vous demander grâce en faveur d'un » pauvre missionnaire, dépourvu de tous les talents » que vous exigez quand on vient vous parler de » votre salut. J'éprouve cependant aujourd'hui un » sentiment bien différent; et si je suis humilié, » gardez-vous de croire que je m'abaisse aux misé- » rables inquiétudes de la vanité, comme si j'étais » accoutumé à nie prêcher moi-même ! A Dieu ne » plaise, qu'un ministre du Ciel pense jamais avoir » besoin d'excuse auprès de vous ; car, qui que » vous soyez, vous n'êtes tous, comme moi, que » des pécheurs. C'est donc uniquement devant votre » Dieu et le mien, que je me sens pressé dans ce » moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à présent » j'ai publié les justices du Très-Haut dans des » temples couverts de chaume; j'ai prêché les ri- » gueurs de la pénitence à des infortunés qui man- » quaient de pain ! j'ai annoncé aux bons habitants » des campagnes les vérités les plus effrayantes » de ma religion... Qu'ai-je fait, malheureux ! j'ai » contristé les pauvres, les meilleurs amis de mon » Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la douleur dans » ces âmes simples et fidèles, que j'aurais dû » plaindre et consoler ! C'est ici, où mes regards » ne tombent que sur des grands, sur des riches, » sur des oppresseurs de l'humanité souffrante, ou » sur des pécheurs audacieux et endurcis ; ah ! c'est » ici seulement qu'il fallait faire retentir la parole » sainte dans toute la force de son tonnerre, et » placer avec moi dans cette chaire, d'un côté, la » mort qui vous menace, de l'autre, mon grand » Dieu qui vient vous juger. Je tiens déjà dans ce » moment votre sentence à la main : tremblez donc » devant moi, hommes superbes et dédaigneux, » qui m'écoutez ! La nécessité du salut, la certitude » de la mort, l'incertitude de cette heure si ef- » froyable pour vous, l'impénitence finale, le juge- » ment dernier, le petit nombre des élus, l'enfer, » et par-dessus tout l'éternité !... l'éternité ! voilà » les sujets dont je viens vous entretenir et que » j'aurais dû sans doute réserver pour vous seuls. » Eh ! qu'ai-je besoin de vos suffrages, qui me » damneraient peut-être sans vous sauver ? Dieu va » vous émouvoir, tandis que son indigne ministre

(1) L'organe tonnant de Bridaine, dit le cardinal Maury, dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, ajoutait une nouvelle énergie à son éloquence, et l'auditoire, accablé par l'impétuosité de son action et la puissance de ses figures, était alors consterné devant lui. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, surtout quand il prêchait, selon sa coutume, à l'entrée de la nuit, était interrompu de temps en temps par des soupirs longs et lugubres, qui paraient à la fois de toutes les extrémités du temple dont les voûtes retentissaient enfin de cris inarticulés et de profonds gémissements.....

» vous parlera ; car j'ai acquis une longue expérience
 » de ses miséricordes. C'est lui-même, c'est lui
 » seul qui, dans quelques instants, va remuer le
 » fond de vos consciences. Frappés aussitôt d'effroi,
 » pénétrés d'horreur pour vos iniquités passées,
 » vous viendrez vous jeter entre les bras de ma
 » charité, en versant des larmes de componction
 » et de repentir, et à force de remords, vous me
 » trouverez assez éloquent. » Le reste du sermon
 avait été préparé d'avance, et prouve que, dans
 ses discours travaillés, Bridaine écrivait avec autant
 de chaleur que de goût. Massillon lui-même en l'en-
 tendant fut rempli d'admiration. Plusieurs autres
 illustres prélats, entre autres M. Languet, arche-
 vêque de Sens, MM. de Pompignan, de Charency,
 de Séz, lui témoignèrent la même estime. Le
 cardinal de Fleuri avait voulu le voir, et avait des
 vues sur lui pour l'établissement d'une société de
 missionnaires en France. Le souverain pontife Be-
 noît XIV donna au Père Bridaine, dans un voyage
 que celui-ci fit à Rome en 1730, les marques d'une
 considération particulière, et lui accorda le pou-
 voir de faire la mission dans toute l'étendue de la
 chrétienté. Rien ne put jamais ralentir son zèle,
 ébranler son courage ; ni les persécutions secrètes
 qu'il eut souvent à éprouver, ni les attaques des
 novateurs, ni les peines, ni l'affaiblissement de
 ses forces, ne purent l'empêcher de poursuivre
 jusqu'à ses derniers moments sa noble carrière. Il
 mourut à Roquemaure, âgé de soixante-six ans,
 en revenant de Villeneuve-lès-Avignon, où il avait
 donné une mission, malgré une maladie, qui depuis
 longtemps le faisait souffrir cruellement ; il y suc-
 comba le 22 décembre 1767. La vie du Père Bri-
 daine a été publiée par l'abbé Carron, qui l'a jus-
 tement appelé le *modèle des prêtres*. Ses cantiques,
 d'abord intitulés *Cantiques spirituels à l'usage des
 missions royales du diocèse d'Alais*, parce qu'il con-
 sacra longtemps ses travaux à cette contrée, et
 ensuite simplement *Cantiques spirituels*, ont eu jus-
 qu'à 47 éditions.

* BRIDAN (Charles-Antoine), sculpteur, né à Ru-
 vière en Bourgogne, l'an 1730, étudia à Paris la
 sculpture avec succès, et obtint le grand prix à l'âge
 de 23 ans. Il passa ensuite à Rome, où il séjourna
 trois ans. De retour à Paris en 1764, il présenta
 à l'académie de peinture son groupe du *Martyre de
 saint Barthélemy*, qui lui mérita le titre d'agré-
 gé, et, en 1772, il y fut admis comme académicien.
 Parmi les ouvrages de cet artiste, on distingue son
 groupe de l'*Assomption*, qui est dans la cathédrale
 de Chartres ; les statues de *Bayard* et de *Vauban*,
 dans la galerie des Tuileries ; un *Vulcain*, au jar-
 din du Luxembourg, et le buste de *Cochin*, son der-
 nier ouvrage. Il avait occupé la place de professeur
 à l'académie de peinture pendant 32 ans, et mourut
 à Paris le 28 avril 1803.

BRIDAULT (Jean-Pierre), maître de pension à
 Paris, mort le 24 octobre 1761, avait du goût et de
 la littérature. On a de lui deux ouvrages utiles :
Phrases et sentences tirées des comédies de Térence,
 Paris, 1715, in-12 ; *Mœurs et coutumes des Romains*,
 1753, 2 vol. in-12 : cet ouvrage offre un tableau
 général des usages les plus curieux et les plus sin-

guliers de l'ancienne Rome. Ce n'est ni un abrégé,
 ni une répétition des grandes histoires romaines,
 c'est précisément un recueil de tout ce qu'on n'y
 trouve pas.

* BRIDEL (Jean-Louis), second fils de Jean-Rod.
 Bridel, pasteur de Crassier, né en décembre 1739,
 mort à Lausanne le 5 février 1821, fut successi-
 vement précepteur dans les Grisons et en Hollande,
 pasteur de l'église française de Bâle de 1803 à 1808,
 second pasteur de Cossonay, dans le canton de
 Vaud, et professeur d'interprétation des livres saints
 et des langues orientales de l'académie de Lau-
 sanne, depuis 1809 jusqu'à sa mort. Il parcourut
 une grande partie de l'Europe, et fut pendant dix
 ans membre du grand-conseil du canton de Vaud.
 Les principaux ouvrages de Bridel sont : *Les in-
 fortunes du jeune chevalier de la Lande*, Paris
 (Lausanne), 1781, in-8 ; *Introduction à la lecture
 des odes de Pindare*, Lausanne, 1785, in-12 ; *Mé-
 moire sur l'abolition des redevances féodales*, etc.,
 1798, brochure in-8 ; *Discours prononcé à Vevey* (à
 l'occasion d'un anniversaire patriotique), 1799, in-8 ;
*Réflexions sur la révolution de la Suisse, sur le prin-
 cipe de l'unité*, etc., 1800, in-8 ; *Le pour et le contre*,
 ou *Avis à ceux qui se proposent de passer dans
 les Etats-Unis d'Amérique*, Paris et Bâle, 1803,
 in-8 ; *Le Lycée de Flore*, Bâle, 1804, opuscule poé-
 tique ; *Lettre à Carion de Nizas sur la manière de
 traduire le Dante*, suivie d'une traduction en vers
 français du 3^e chant de l'enfer, Bâle, 1805, in-4 ;
Oraison funèbre prononcée à Bâle, Bâle, 1806,
 in-8 ; *Discours chrétiens à l'occasion des désastres du
 canton de Schwitz*, Bâle, 1807 ; *Dissertations sur
 l'état et les fonctions des prophètes*, Lausanne, 1808,
 in-4 ; *Discours sur l'efficacité morale de la lecture des
 livres sacrés, et sur le style de leurs auteurs*, Lau-
 sanne, 1809, in-8 ; *Traité de l'année juive antique
 et moderne*, Bâle, 1810, in-8 ; *Le Livre de Job*,
 nouvellement traduit d'après le texte original non
 ponctué, et les anciennes versions, notamment l'a-
 rabe et la syriaque, avec un discours préliminaire,
 Paris, 1818, in-8. Bridel donna en outre, dans le
Conservateur suisse, un grand nombre de morceaux
 intéressants, la plupart signés des initiales L. B.

* BRIDEL (Samuel-Elisée), botaniste et poète,
 frère du précédent, naquit à Crassier, dans le can-
 ton de Vaud, le 28 novembre 1761, et acheva ses
 études à l'académie de Lausanne. Dès l'âge de 19
 ans et demi, il fut appelé à Gotha pour y faire l'é-
 ducation des deux princes Auguste et Frédéric de
 Saxe-Gotha, et fut ensuite nommé secrétaire privé
 et bibliothécaire du prince héréditaire. Le célèbre
 médecin Grimm lui ayant conseillé l'étude de la
 botanique, pour réparer sa santé, il ne s'occupa
 plus que de cette science, et donna une attention
 spéciale aux mousses. En 1807, Bridel fut attaché,
 comme secrétaire, à la légation chargée des négocia-
 tions du duc de Gotha avec Napoléon, et il sut
 encore trouver du temps pour son étude favorite.
 La mission la plus importante qu'il ait eu à rem-
 plir et qu'il accomplit avec succès, est celle qui
 eut pour objet le retour du prince Frédéric, qui
 s'était établi à Rome et avait abjuré le protestan-
 tisme. Après la mort des deux ducs, ses élèves,

Bridel se retira dans une maison de campagne, où il est mort le 7 janvier 1828. Il était membre de la société royale des sciences de Naples, de la société botanique de Ratisbonne et de celle de Gottingue, de la société minéralogique d'Iéna, de celle des amis de l'histoire naturelle de Berlin, de l'académie celtique et de la société linnéenne de Paris, etc. Les lettres de noblesse qui lui furent accordées et d'autres distinctions honorifiques, furent la récompense de son mérite personnel. Bridel a laissé les ouvrages suivants : HISTOIRE NATURELLE : *Dissertation sur la végétation hivernale*, Journal de Genève, 1791 ; *Muscologia recentiorum*, Gotha et Paris, 1797-1803, 3 vol. in-4 ; *Muscologia recentiorum supplementum*, Gotha, 1806-1817, 3 vol. in-4 ; *Methodus nova muscorum ad naturæ novenam*, etc., Gotha, 1819, in-4 ; *Bryologia universa, seu systematica ad novam methodum dispositio, historia et descriptio omnium muscorum frondosorum huc usque cognitorum cum synonymia ex auctoribus probatissimis*, Leipsig, 1827, 2 vol. in-8 ; *Ebauche d'une Flore du pays de Saxe-Gotha*, en latin, insérée dans la *Statistique de la Thuringe* ; Diverses pièces insérées dans les *Etrennes helvétiques*, et le *Conservateur suisse*, traduit de l'allemand en français ; *Description des os fossiles de l'ours des cavernes*, par Rosenmuller, Weimar, 1804, in-fol., fig. ; *Les six premières livraisons de l'histoire naturelle des oiseaux de Franconie*, Nuremberg, in-fol., avec de superbes gravures ; plusieurs numéros du grand ouvrage d'histoire naturelle, avec fig., pour l'instruction des enfants, *Bertuch's Bilderbuch* ; *Exposition de la nouvelle théorie de la physiologie du docteur Gall*, Leipsig, in-8, de l'allemand en latin ; la *Flore antédiluviennne du baron de Schlotheim*, Gotha, 1804, in-fol. POÉSIE ET LITTÉRATURE : *Délassements poétiques*, Lausanne, 1788, in-8 ; Paris, 1791, sous le titre de *Calthon et Clessamor*, suivi d'*Atala*, etc. ; le *Temple de la mode*, poème allégorique en prose, Lausanne, 1789, in-8 ; les *Loisirs de Polymnie et d'Euterpe*, Paris, 1808, in-8 ; *Epithalame pour le mariage du prince héréditaire, Auguste de Saxe-Gotha, avec la princesse Louise de Mecklenbourg-Schewerin*, Gotha, 1801 ; *Élégie sur l'extinction de la dynastie de Saxe-Gotha* ; un grand nombre de poésies fugitives, insérées dans divers recueils. BEAUX-ARTS : traduit de l'allemand en français : *Augusteum*, ou *Description des monuments antiques de Dresde*, par Becker, Leipsig, 1804-1811, 3 vol. in-fol., avec 154 pl. ; *Description des pierres gravées du cabinet du baron de Stosch*, par Schlichtegroll, avec 40 grav., Nuremberg, 1793, in-4 ; *Esthétique de la toilette*, Leipsig, in-8. CRITIQUE : *Réflexions sur l'état actuel de la littérature en Allemagne*, in-12 ; tous les articles concernant la littérature française dans la *Gothaische Gelchrie zeitung*, de 1797 à 1800. Ce sont les seuls morceaux qu'il ait écrits en allemand, quoiqu'il possédât parfaitement cette langue. Il a encore fourni à M. Richard, pour son *Guide des Voyageurs*, un grand nombre d'articles sur la Suisse, et a laissé en outre différents manuscrits.

* BRIDGEWATER (Jean), en latin *Aquapontanus*, ecclésiastique anglais, né dans le Yorkshire, au commencement du xvr^e siècle, fit ses études à l'u-

niversité d'Oxford, et occupa différentes places dans la nouvelle église anglicane ; mais il était demeuré catholique au fond de son cœur. Les remords de sa conscience lui reprochant cette adhésion extérieure à une doctrine dont il reconnaissait l'erreur, il abandonna tous ses bénéfices et se retira au collège anglais de Douai, avec plusieurs jeunes gens qu'il avait élevés dans la religion catholique ; il passa ensuite à Rome, et de là en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'année de sa mort. On lui doit : *Concertatio virulentæ disputationis theologicæ in qua Georgius Sohn, professor academici Heidelbergensis, conatus est docere pontificem romanum esse antichristum*, Trèves, 1589, in-4 ; *Exposition des six articles qu'on propose ordinairement aux missionnaires qui sont arrêtés en Angleterre* ; *Concertatio ecclesiæ catholicæ in Anglia contra Calvino-papistas et puritanos, sub Elisabetha regina*, Trèves, 1594, in-8. Cet ouvrage contient les relations des souffrances et de la mort de plusieurs catholiques en Angleterre, sous la reine Elisabeth.

* BRIDGEWATER. Voy. EGERTON.

BRIDOU (Toussaint), jésuite flamand, était né à Lille, et entra dans la compagnie de Jésus en 1618, âgé de 23 ans. Il s'y distingua par ses vertus, sa piété, sa charité et le bon emploi qu'il fit de son temps. La prédication, la direction des consciences, la composition d'ouvrages édifiants l'occupaient tour-à-tour. Il mourut à Lille, dans sa 78^e année, en 1672. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge, et il consacra à sa louange quelques-uns de ses écrits. On a de lui : *Vie de François Gaétan*, traduite en français de l'italien d'Alfonse Gaétan, Lille, 1641, in-8, (Voy. GAÉTAN) ; *Gloria mirabilium Deiparæ, singulos anni dies recurrentium*, Lille, 1640, in-8 ; *Le paradis ouvert par la dévotion envers la sainte Vierge*, Lille, 1671, in-12 ; *Schola eucharistica stabilita, super veneratione a brutis animantibus exhibita sanctissimo sacramento*, ibid., 1672, in-8 ; *Itinéraire de la vie future*, traduit de l'italien du P. Vincent Caraffa, jésuite ; *L'Enfer fermé par la considération des peines des damnés*, etc., Lille, 1671, in-12.

BRIE (Germain de), ou Germain BRICE, « *Brixius*, » natif d'Auxerre, savant dans les langues, et surtout dans la grecque, mourut près de Chartres en 1538. Il fut successivement chanoine d'Albi, d'Auxerre et de Paris. On a de lui : *Recueil de lettres et de poésies*, 1531, in-4, et une *Traduction du Traité du sacerdoce de saint Jean Chrysostome*, etc.

* BRIE (Jehan de), né à Coulommiers en Brie, connu sous le nom du Bon-Berger, vint à Paris, et servit en qualité de domestique chez un chanoine de la Sainte-Chapelle. Ce fut alors qu'il écrivit son livre : le *Vrai régime des bergers et bergères, par le rustique Jehan de Brie*. Cet ouvrage, composé en 1379, ne fut imprimé qu'en 1530. Les premiers exemplaires ne portaient aucune date ; on en voit un à la bibliothèque de l'Arsenal.

BRIEN, surnommé *Bohróimh*, c'est-à-dire le *Vainqueur qui impose des tributs*, un des plus illustres monarques de l'ancienne Irlande, naquit en 926. Brien, qui a donné son nom à sa postérité,

fut successivement, pendant le cours de 36 années, roi de Thomond ou de la Momonie septentrionale, puis des deux Momonies, puis de la moitié de l'Irlande, et enfin de l'Irlande entière. Il travailla constamment à délivrer sa patrie du joug des Danois et remporta, sur ces pirates, jusqu'à 49 victoires. En 999, il en avait purgé toute l'Irlande méridionale, et il rasa ensuite ce qu'on appelait la *Ville danoise*. Deux monarques d'Irlande, qu'il avait obligés, ayant conspiré contre lui, il réunit leurs états aux siens. Il réduisit aussi l'Ultonie, et en 1002, il fut reconnu roi suprême de toute l'Irlande. Il lui resta cependant quelques ennemis à vaincre; mais depuis 1004 jusqu'en 1014, il jouit d'une paix profonde, presque sans interruption. Il s'occupa, pendant ce temps, à régénérer sa nation et à la relever de l'état d'abrutissement où l'avaient jetée les guerres et les ravages des barbares. Les églises, les écoles, les universités se rétablirent de toutes parts; les lois reprirent leur empire; la justice enfin parut dans tous les actes de Brien, qui pourvut à la sûreté publique, établit des routes, des ponts, des hospices pour les voyageurs, et entoura les villes de murailles. Mais tandis qu'il employait ses jours à consolider le bonheur de ses sujets et à perfectionner ses institutions, une irruption de Danois, soutenus du roi de Midie, son tributaire, vint fondre sur Dublin. Il marcha contre eux et les rencontra dans les plaines de Clontarf. Le combat fut sanglant et long, et la victoire parut d'abord incertaine. Cependant tout céda à la valeur de Brien; il s'élança au milieu des ennemis et les défit totalement. Les Danois laissèrent 14,000 morts sur le champ de bataille, et y perdirent la plupart de leurs chefs. Mais cette victoire, en affranchissant à jamais l'Irlande de la domination danoise, lui enleva son plus fidèle appui. Brien, après le combat, s'était retiré dans sa tente pour y rendre grâce au Tout-Puissant: un Danois, soumis en apparence, lui jeta sa hache à la tête et l'étendit mort sur le coup: il était âgé de 88 ans. Ainsi finit ce grand prince, auquel on ne peut reprocher que sa passion pour les conquêtes. Son amour pour la justice, et la protection constante qu'il accorda à la religion et à ses ministres, ont rendu justement son nom célèbre. Sa postérité a régné pendant 327 ans, souvent sur la Momonie, toujours sur le Thomond et quelquefois sur l'Irlande entière. — TEIGE et DONOUGH, fils de Brien, qui régnaient conjointement sur la Momonie, prétendirent en même temps à la monarchie suprême. Des évêques, ministres de paix, parvinrent pendant quelque temps à maintenir la bonne harmonie entre les deux frères; mais enfin Donough, cédant à son ambition féroce, suscita une émeute dans laquelle Teige périt misérablement, et son cruel frère gouverna seul l'Irlande méridionale (1).

* BRIEN (Turlogh-Mac-Teige-O-), fils de Teige, vengea la mort de son père, et après dix ans de guerre, détrôna son oncle Donough en 1063. Celui-ci se rendit à Rome, déposa la couronne aux pieds du souverain pontife, et entra ensuite pour faire

pénitence dans un couvent de la même ville. Les deux Momonies et presque toutes les provinces reconnurent Turlogh pour leur suzerain; il prit alors le titre de monarque d'Irlande. Il sut maintenir la paix dans ses états, posséda toutes les vertus de son aïeul, et mourut en 1083, âgé de 77 ans. Le savant Usher cite une lettre adressée à ce monarque par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. « Jamais » Dieu, écrivait ce prélat, ne répand sur la terre » ses miséricordes avec plus d'abondance, que lorsqu'il confie le gouvernement des corps et des » âmes à des princes amis de la justice et de la » paix; et voilà ce qui a été accordé aux peuples » d'Hibernie (la voix des sages le publie de toutes » parts), le jour où ce Dieu tout-puissant a commis » votre excellence pour exercer le pouvoir royal » dans ces heureuses contrées. »

* BRIEN (Moriethagh ou Morthogh-Mac-Turlogh-O-), surnommé *le Grand*, second fils du précédent, ayant perdu son frère aîné presque en même temps que son père, fut proclamé roi de Momonie. Il aspira à la monarchie suprême. Pour y parvenir, il déclara la guerre à tous les souverains particuliers de l'Irlande, fit prisonnier, en 1088, le roi de Lagénie, et tua deux rois de Midie dans les combats qu'il leur livra en 1094 et 1106. Après la première de ces victoires, le Shamon et le lac Réé furent couverts de ses vaisseaux, et ses soldats inondèrent la Conacie. Il vainquit et tua l'héritier présomptif de cette couronne dont il s'empara. Morthogh avait encore à résister à de puissants ennemis. Son frère Dermot avait excité la guerre civile dans le sein de la Momonie, sur laquelle le roi d'Ultonie, son compétiteur, ne lui céda jamais la suzeraineté. L'Irlande allait être déchirée par ces partis différents; mais un clergé pacificateur sut prévenir les maux qui menaçaient leur patrie. Après avoir soumis quatre provinces sur cinq, Morthogh crut son ambition satisfaite, et se fit couronner à Téamor. Depuis ce moment il se montra roi sage, juste, modéré et ami de la religion. En 1101 il fit don de la cité de Cashel et de son territoire à Dieu, à saint Patrice et au siège archiepiscopal de cette ville. Il fut en correspondance confidentielle avec Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et le pape Pascal II eut pour la première fois un légat auprès du roi d'Hibernie. C'est sous la présidence de ce légat que Morthogh assembla, en 1111, un concile composé de 58 évêques, 117 prêtres, 160 diacres, et de beaucoup d'ecclésiastiques inférieurs. Ce concile produisit des synodes particuliers, et on y régla la discipline, le nombre des évêques et les limites de chaque évêché. Les derniers jours de Morthogh furent malheureux. Il fut atteint en 1114 d'une maladie de langueur. Son frère Dermot, auquel il avait tant de fois pardonné, usurpa la couronne de Momonie; pendant une année la guerre intestine désola ce royaume. Enfin Dermot fut livré par son propre parti entre les mains de son frère, qui lui pardonna encore. Il fit plus, il abdiqua en sa faveur en 1116, et se retira dans un couvent à Lismore, où il passa les trois années qui lui restèrent de vie en des exercices de piété, et au sein de la pénitence. Il mourut

(1) Cette partie de l'Irlande était appelée *Léath-Mogha*, ou moitié du *Mogha*, de même qu'on appelait l'Irlande septentrionale *Léath-Cunning*.

en 1119. L'année suivante Dermot suivit son frère au tombeau. Son fils aîné Connor-na-Catharachth lui succéda.

* BRIEN (Connor-na-Catharachth-O-), fils de Dermot, succéda à son père en 1120. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, de nouvelles factions s'élevèrent, et il eut à reconquérir le domaine de ses ancêtres. Il parvint enfin à être monarque de l'Irlande méridionale, et même à obtenir le titre de roi de l'Irlande entière. Il ne songea alors qu'au bonheur de ses états. Il bâtit en Momonie des cités, des châteaux, des églises, des hospices, fonda à Ratisbonne l'abbaye de Saint-Pierre, et se fit remarquer en tout temps par sa pieuse munificence. Un trait de générosité vint encore honorer la vie de ce prince. Les Mac-Carthy's étaient une famille rivale de la sienne; des factieux en avaient emprisonné le chef. Connor ne se borna pas à le délivrer, mais il le rétablit dans son royaume patrimonial de Desmond. Saint Bernard, dans la vie de saint Malachie, rappelle cette action de Connor avec beaucoup d'éloges. Il envoya de magnifiques présents au roi des Romains, « au nom des grands et puis-sants seigneurs d'Irlande croisés pour la Terre-Sainte. » Il mourut en 1142 : « et avec ce prince, » dit le général Vallencey, non moins habile dans le cabinet que redoutable sur le champ de bataille, expira la gloire et la dignité du nom de Brien. » Les mœurs de Connor étaient des plus simples. On le voyait souvent au milieu de ses ouvriers, diriger leurs travaux dans la construction des temples, et en sortir avec sa robe royale couverte d'éclaboussures, ce qui lui fit donner le nom de Na-Catharachth, le *bâtisseur*, tantôt de Salparsalachth, l'*éclaboussé*. — Ses descendants, au nombre de 22 souverains, depuis Turlogh-Mac-o-Dermot, jusqu'à Donogh, occupèrent successivement le trône. Les factions, les guerres intestines les dépouillèrent cependant d'une grande partie de leurs états, et les derniers rois de cette famille ne possédèrent que le Thomond. Les Anglais, habiles à profiter de leurs dissensions, tantôt se déclarant leurs alliés, tantôt se liguant avec leurs ennemis, parvinrent à les rendre leurs tributaires. Donogh, surnommé le *Gras*, fut dépouillé de son royaume de Thomond en 1545 par Henri VIII, roi d'Angleterre, qui l'obligea à renoncer au nom d'O-Brien, et le fit comte de Thomond pour sa vie, lui accordant le titre héréditaire de baron d'Inchine, une des neuf baronies entre lesquelles fut partagé le royaume devenu comté de Thomond ou de Clare. Edouard VI autorisa ses descendants à porter le titre d'O-Brien. Les différentes branches issues de Donogh le Gras figurèrent ensuite dans les troubles de l'Angleterre, et se rangèrent les uns du parti de Charles I^{er}, les autres de celui du parlement, en embrassant, par opposition entre eux, la cause des Stuart et de Brunswick. Le dernier rejeton de la branche aînée de Donogh était en 1741 le lord Jacobite Charles O-Brien, vicomte de Clare, comte de Thomond, commandant propriétaire d'un régiment de son nom, maréchal de France, commandant en chef du Languedoc et de toutes les côtes de la Méditerranée. Sa branche s'est éteinte à la fin

du xviii^e siècle dans la personne de sa fille A.-C.-M. Septimanie O-Brien, épouse du duc de Choiseul-Praslin.

* BRIENEN (Abraham), théologien catholique hollandais, né à Utrecht en 1606, mort en 1682, fit plusieurs voyages à Rome pour les affaires de l'évêché d'Utrecht, dont il était premier vicaire. On a de lui, sous le nom supposé de van der Mat, plusieurs *Dissertations théologiques*, réimprimées à Leyde en 1709.

BRIENNE (Gauthier de), d'une illustre famille qui tirait son nom de la ville de Brienne-sur-Aube en Champagne, signala son courage à la défense de la ville d'Acre contre les Sarrasins en 1188. Il fut ensuite roi de Sicile et duc de la Pouille par son mariage avec Marie-Alberie, et mourut d'une blessure qu'il avait reçue en défendant les droits de sa femme, l'an 1208. Gauthier le Grand, son fils, fut comte de Brienne et de Jaffa. Il passa dans la Terre-Sainte, où il se distingua contre les Sarrasins; mais ceux-ci l'ayant fait prisonnier, ils le firent mourir cruellement en 1231.

BRIENNE (Jean de), fils d'Erard II, fut fait roi de Jérusalem en 1210. Ce titre illustrait les familles sans les enrichir. L'empereur Frédéric II épousa la fille du nouveau roi avec le royaume de Jérusalem pour dot, c'est-à-dire avec très-peu de chose de réel, et de grandes prétentions. Le beau-père fut obligé de céder tous ses droits à son gendre, qui dédaigna de les exercer. Jean de Brienne eut bientôt un autre empire, celui de Constantinople, auquel il fut élevé par les barons français en 1229. Il défendit sa capitale contre les Grecs et les Bulgares, ruina leur flotte, les défit une seconde fois, et les épouvanta tellement, qu'ils n'osèrent plus réparaître. Il mourut en 1257. Son avarice hâta la ruine de l'empire, et ternit ses autres qualités, sa bravoure et sa prudence. Son *Histoire* par le P. Laftau a été publiée à Paris en 1727.

BRIENNE (Gauthier de), arrière-petit-fils de Gauthier le Grand, était fils de Gauthier et de Jeanne de Châtillon. Il fut élevé avec soin à la cour de Robert le Bon, roi de Naples. Le prince Charles, fils de Robert, l'envoya à Florence en 1326, en qualité de son lieutenant-général. Brienne tenta ensuite de reprendre le duché d'Athènes, mais cette entreprise n'ayant pas été heureuse, il vint en France, et fut très-utile au roi Philippe de Valois dans la guerre contre les Anglais en 1340. Ses services lui méritèrent la charge de connétable, que le roi Jean lui donna en mai 1356. Il fut tué le 19 septembre suivant, à la bataille de Poitiers, sans laisser de postérité. La maison de Brienne a produit deux autres connétables, et plusieurs grands officiers de la couronne.

BRIENNE. Voy. BRYENNE.

BRIENNE (le comte de). Voy. LOMÉNIE.

* BRIE-SERRANT (le marquis de), seigneur de Machecoul, de Pornic, etc., issu de l'ancienne maison de Laval, naquit vers 1745. Il proposa, vers 1780, au gouvernement de faire creuser, agrandir et fortifier le port et canal de Pornic, dans le pays de Retz. Ce plan, examiné par des commissaires envoyés sur les lieux, en 1786, fut favorablement ac-

cueilli. Pornic devait être un port militaire, et le canal aurait fait éviter aux navires marchands se rendant à Nantes les dangers que l'embouchure de la Loire, encombrée de sables mouvants, offre à la navigation. Le marquis de Brie-Serrant publia à ce sujet des *Observations concernant le commerce français en général, le projet d'une ville commerçante du premier ordre, etc.*, Paris, 1789, in-4; et un *Mémoire contenant de nouveaux développements sur le projet important relatif au port de Pornic, etc.*, et à un canal de navigation de Nantes à la mer par Pornic, ibid., 1789, in-4. Ces deux mémoires, accompagnés de cartes et de pièces contenant l'adhésion de plusieurs villes intéressées au projet, furent adressés au roi et aux états généraux. Mais la révolution, en agitant des intérêts d'un ordre plus grave, les fit oublier. Depuis, le marquis de Brie-Serrant présenta son idée à différents gouvernements, mais il ne put la faire adopter. On a encore de lui : *Ecrit adressé à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur cette question proposée par voie de concours : Quels sont les moyens de prévenir l'extinction du patriotisme dans l'âme du citoyen*, 1788, in-12; *Pétition ampliative en faveur des blancs et des noirs, et Projet d'un traité important pour les colonies et pour l'état*, 1792, in-4; *Etudes contenant un appel au public lui-même, du jugement public sur J.-J. Rousseau*, Paris, 1803, in-8. Cette brochure renferme la réfutation de la première partie du *Discours sur l'inégalité des conditions*. Lorsque les propriétaires du lac de Grand-Lieu, dans la Loire-Inférieure, signèrent vers 1803 un traité avec une compagnie pour en opérer le dessèchement, le marquis de Brie-Serrant s'opposa, dit-on, à ce projet; il prétendit être propriétaire du fonds, sans toutefois contester la propriété de l'eau, ni le droit de la faire enlever, et refusa tout accommodement, quoique sa fortune fût alors délabrée. Il est mort vers 1810.

BRIET (Philippe), né à Abbeville en 1604, jésuite en 1619, mourut en 1668, bibliothécaire du collège de Paris. On a de lui : *Parallela Geographiæ veteris et novæ*, 1648 et 1649, 3 vol. in-4. Cette géographie est très-méthodique, très-exacte et ornée de cartes bien dessinées. Ces trois volumes ne renferment que l'Europe, ses maladies l'ayant empêché de mettre la dernière main aux autres parties. *Annales mundi, sive Chronicon ab orbe condito ad annum Christi* 1663, Paris, 1663, 7 vol. in-12; Mayence, 1682, 1 vol. in-fol., et Venise, 1693, 7 vol. in-12; c'est l'édition la plus complète. L'ouvrage est estimé. L'auteur marche sur les traces de Pétau, pour la chronologie. *Labbei Concordia chronologica*, Paris, 1670, 3 vol. in-fol. Le P. Briet est auteur du 5^e vol. *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1653, in-fol. Briet a mieux réussi dans la géographie que dans la partie chronologique.

BRIEUC (saint), *Briochus*, natif d'Irlande, et disciple de saint Germain d'Auxerre, évêque dans ce royaume, bâtit un monastère en Bretagne où il s'était retiré. Cette maison devint si célèbre qu'on y vit bientôt une ville qui porta son nom, érigée depuis en évêché. Il en est regardé comme le premier évêque, quoiqu'il n'y eût peut-être exercé aucune fonction épiscopale. Mais il y avait alors des évê-

ques régionnaires qui, sans avoir aucune église particulière, travaillaient partout où l'on avait besoin de leur ministère. Saint Briec mourut âgé de plus de 90 ans, vers l'an 502. *Voy. les Vies des Saints de Bretagne*, par D. Lobineau, qui a retrouvé une grande partie des actes de ce saint.

BRIEUX (Jacques Moisant de), natif de Caen, conseiller au parlement de Metz, mourut en 1674, à 60 ans. Caen lui est redevable du premier établissement de son académie. On a de lui des Poésies latines, 1663 et 1669, 2 vol. in-12, qui, à l'exception de son *Poème sur le coq* et de quelques épigrammes, ne sont guère au-dessus du médiocre. *Recueil de pièces en prose et en vers*, 1671, in-12; *Les origines de quelques coutumes anciennes et de plusieurs façons de parler triviales, etc.*, 1672, in-12. On a encore de lui un petit ouvrage intitulé *Mes Diverstissements*, in-12. C'est un recueil de lettres et de vers français et latins. Il y a quelques réflexions judicieuses et quelques vers heureux, mais en petit nombre.

BRIEZ, député par le département du Nord à la Convention, vota la mort de Louis XVI, et prononça à cette occasion ces paroles : « Dans le cas où la » majorité serait pour la réclusion, je fais la motion expresse que si, d'ici au 13 avril, les puissances n'ont pas renoncé au dessein de détruire » notre liberté, on leur envoie sa tête. » Envoyé en mission à l'armée du Nord, il fut accusé d'avoir des intelligences avec le prince de Cobourg. Il écrivit pour se justifier, et reprit ses fonctions. Le 4 juin 1794, il fut élu secrétaire de la Convention, dont Robespierre était président. Après le 9 thermidor, on l'envoya en mission dans la Belgique. Il mourut en juillet 1795.

* BRIGA (Melchior della), jésuite, né à Césène en 1686, se distingua surtout comme mathématicien, et mourut le 25 juillet 1749. Ses ouvrages sont : *Fascia isiaca statuae Capitolinae*, Rome, 1716; *Sphaera geographica paradoxa*, Florence, 1721; *Philosophia veteris et novæ concordia*, Florence, 1723; *Scientia eclipsium ex imperio et commercio Sinarum illustrata*, Rome et Lucques, 1744 à 1747, 3 vol. in-4.

BRIGANT (Jacques le), glossographe, né le 18 juillet 1720, à Pontrioux où son père était négociant, se fit recevoir avocat au parlement de Bretagne; mais il s'adonna particulièrement à l'étude des langues, et tenta de prouver qu'elles dérivent toutes du celtique, qu'il regarde comme la langue primitive. Pour appuyer son opinion, il cite plusieurs exemples; mais la plupart de ses étymologies sont forcées et son système devient absurde par l'extension qu'il lui donne. Il s'occupait aussi de minéralogie et découvrit en Bretagne des carrières de marbre qui n'ont point été exploitées. Il avait eu 22 enfants de deux mariages; mais ses fils étaient morts ou aux armées, lorsque Latour-d'Auvergne-Corret, son compatriote et son ami, lui proposa de prendre la place du plus jeune (*Voy. LATOUR-D'Auvergne*), et le remplaça en effet à l'armée de Sambre-et-Meuse. Le Brigant mourut à Tréguier (Côtes-du-Nord), le 3 février 1804. Ses ouvrages imprimés sont : Une *Dissertation adressée*

aux académies savantes de l'Europe, sur un peuple celte, nommé Brigantes, ou Brigants, 1762, in-8; Nouvel avis concernant la langue primitive retrouvée, 1770, in-8; Petit Glossaire, ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, contenant leur définition et leur étymologie, Brest, 1774, in-12; Eléments de la langue des Celtes Gomerites ou Bretons; introduction à cette langue, et par elle à celles de tous les peuples connus, Strasbourg, 1779, in-8. La rédaction de cette petite grammaire appartient presque en entier à Oberlin. Le Brigant en donna une nouvelle édition, Brest, an 7 (1799). Cette grammaire, entièrement systématique, est bien inférieure à celle du P. de Rostrenen, surpassée depuis par celle de Legonidec. Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes, Paris, 1787, in-4. On croit que Louis-Paul Abeille a eu beaucoup de part à la rédaction de cet ouvrage; Détachements de la langue primitive, celle des Parisiens avant l'invasion des Germains, la venue de César, et le ravage des Gauls, Paris, 1787, in-8; Mémoire sur la langue des Français, la même que la langue des Gaulois, leurs ancêtres, Paris, 1787; Observations sur un ouvrage de M. Jamgrane, jurisconsulte anglais, ayant pour titre; De l'origine des sociétés et du langage, Paris, 1788; Réflexions sur les études, Paris, 1788; Notions générales ou encyclopédiques, Avranches, 1791, in-8; deux brochures politiques, imprimées en 1789, l'une relative à une lettre adressée de Londres au roi, par Calonne, et la seconde, aux opérations des états généraux. Le Brigant a laissé plusieurs manuscrits, des extraits curieux, et une correspondance considérable, qui ont été vendus à M. le comte de Kergariou de Lannion, à la réserve de quelques manuscrits conservés par son fils aîné.

* BRIGENTI (Ambroise), capucin de Mantoue, est auteur de : *Glossographia onomatographica, id est, declaratio nominum et vocabulorum ezoticorum, quæ habent aut incipitem, aut obscuram, aut valde difficilem, aut ex hellenismo significationem et explicationem*, Mantoue, 1702, in-fol. L'ouvrage devait avoir 3 vol.; mais on n'a imprimé que le premier.

BRIGGS (Henri), célèbre professeur de mathématiques à Londres, dans le collège de Gresham, et ensuite de géométrie à Oxford, né dans la paroisse de Halifax vers 1556, mourut septuagénaire en cette ville, l'an 1631. C'était un homme de bien, d'un accès facile à tout le monde, sans envie, sans orgueil et sans ambition; toujours gai, méprisant les richesses, content de son sort, préférant l'étude et la retraite aux postes les plus brillants et les plus honorables. On a de lui : *Un Traité du passage dans la Mer-Pacifique par le Nord-Ouest du continent de la Virginie*, dans le 3^e vol. des *Voyages de Purchas*; une édition des 6 premiers livres d'Euclide; *Arithmethica logarithmica*, 1624, in-fol. Neper de Marcheston, inventeur de la méthode des logarithmes, perfectionnée par Briggs, était ami de ce mathématicien. Ils étaient dignes l'un de l'autre; une Table qu'il publia en 1602, à la fin du livre de Thomas Blondeville, qui traite de la construction, de la description et de l'usage de deux instruments inventés par M. Gilbert, pour trouver

la latitude de quelque lieu que ce soit, dans la nuit la plus obscure, par la seule déclinaison de l'aiguille de la boussole; méthode dont le succès ne répondit pas à ses espérances. La Table de Briggs est fondée uniquement sur la doctrine des triangles, pour déterminer la hauteur du pôle par le moyen de la même déclinaison.

BRIGGS (Guillaume ou William), membre de la société royale de Londres, médecin ordinaire de Guillaume III, né à Norwich en 1680, mort en 1704, à 63 ans, se fit un nom par sa connaissance des maladies de l'œil. Il laissa deux Traités sur cette matière, très-estimés. Le premier, intitulé *Ophthalmographia*, 1685, in-4, et le second, *Nova Theoria visionis*, imprimé à la suite du premier. Newton les estimait beaucoup. Briggs est un des premiers qui ait bien développé ce qui regarde le nerf optique, la rétine, les conduits lymphatiques.

BRIGIDE (sainte), né à Fochard, comté d'Armagh en Ultonie, au commencement du vi^e siècle, reçut fort jeune encore le voile des mains de saint Mel, neveu et disciple de saint Patrice. S'étant construit sous un gros chêne une cellule qui fut depuis appelée *kill dara*, ou *cellule du chêne*, plusieurs personnes de son sexe vinrent se ranger sous sa conduite; elle les réunit ensuite en corps de communauté. Cette maison devint bientôt une pépinière sainte, qui donna naissance à plusieurs monastères d'Irlande, lesquels reconnurent tous sainte Brigide pour mère et pour fondatrice. Il n'y a guère que les miracles de cette sainte qui nous soient connus: les cinq auteurs qui ont écrit sa *Vie* n'ayant donné presque aucun détail sur ses vertus. Son nom se trouve dans le Martyrologe de Bède, et dans tous ceux qui ont été composés depuis. Il est aussi dans les plus anciens manuscrits du Martyrologe de saint Jérôme, et sa fête est marquée dans les anciens Bréviaires d'Allemagne, des îles Britanniques, et dans la plupart de ceux de France. Elle a été célébrée à Paris jusqu'en 1607. Son corps trouvé en 1185, avec ceux de saint Patrice et de saint Colomb, dans une triple voûte de la ville de Down-Patrick, fut porté dans la cathédrale de la même ville. Sous le règne de Henri VIII, le tombeau où il était renfermé fut détruit. Le chef de sainte Brigide est aujourd'hui à Lisbonne, dans une des églises qui appartenaient aux jésuites.

BRIGITTE ou BIRGITTE, née en 1302, était princesse de Suède, fille de Birger, prince de Suède, et épousa un seigneur nommé Ulf-Gudmarson, prince de Néricie. Après avoir eu huit enfants, les deux époux firent vœu de continence. Ulf se fit cistercien, et Brigitte établit l'ordre de St.-Sauveur, composé de religieux et de religieuses, comme celui de Fontevault. Leur église était commune. Les religieuses faisaient l'office en haut, et les religieux en bas. L'abbesse avait l'autorité suprême. Cette règle fut confirmée par Urbain V en 1370. Son ordre subsiste encore en Allemagne, en Italie et en Portugal, et ce qui est très-remarquable, en Suède, où le monastère de Vastène dans la Gothie orientale a été conservé après l'introduction du luthéranisme. Brigitte partit ensuite pour Jérusalem, sur une vision qu'elle eut à l'âge de 69 ans.

Elle visita les lieux saints. De retour en Occident, elle écrivit à Grégoire XI pour l'engager à revenir à Rome. Elle mourut peu de temps après dans cette ville, en 1373. On a d'elle un vol. de Révélations, Nuremberg, 1800, in-fol., imprimé par Antoine Koburger; en voici la suscription : *Anno m. ccccc. xxi. mensis septembris*; les uns, en joignant xxi aux premiers chiffres, en ont fait 1521, et ils se sont trompés; car il est évident que 21 se rapporte à *mensis septembris*, qui est au génitif; d'ailleurs Antoine Koburger est mort en 1513. Il y a une autre édition de ces révélations, par Jean Koburger, en 1517, une de Rome, 1557. Ces révélations furent déferées au concile de Bâle. Gerson et d'autres théologiens voulaient qu'on les censurât; mais Jean de Turrecremata en donna des explications favorables, et les approuva comme utiles pour l'instruction des fideles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Il n'en résultait cependant autre chose, sinon que le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la foi, et que les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoît XIV s'exprime de la manière suivante sur le même sujet : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose sinon qu'après un mûr examen, il est permis de les publier pour l'utilité des fideles... Quoiqu'elles ne méritent pas la même croyance que les vérités de la religion, on peut cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables, et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. » *Voy.* CATHERINE de Sienne (sainte), et la réflexion qui se trouve à la fin de l'article ARMELLE.

* BRIGNOLE-SALE (Antoine-Jules), sénateur Génois, marquis de Gropoli en Toscane, né en 1605, était fils d'un doge de cette république, où il occupa lui-même plusieurs emplois honorables; il fut ambassadeur auprès du roi d'Espagne. Ayant perdu, à l'âge de 47 ans, sa femme qui lui laissa plusieurs enfants, il embrassa l'état ecclésiastique, et entra dans la compagnie de Jésus le 11 mars 1652. Il se livra particulièrement à la prédication, et mourut à Gênes le 24 mars 1665, après avoir mené une vie exemplaire. Dans sa jeunesse, il avait publié plusieurs comédies et des poésies qui le firent recevoir dans plusieurs sociétés littéraires. Ses principaux ouvrages sont : *Le instabilità dell'ingegno divise in otto giornate*, en prose et en vers, Bologne, 1635, 41 et 52; *Tacito abburrato, discorsi politici e morali*, Venise, 1636, in-12; *Maria Maddalena peccatrice e convertita*, en vers, Gênes, 1636, réimprimé plusieurs fois à Venise, et traduit en français par le Père Pierre de Saint-André, carme déchaussé, Aix, 1647, in-8; *Dell'istoria Spagnuola, libri 4*, Gênes, 1640 et 1646, in-4; *Panegirici sacri recitati nella chiesa di san Ciro in Genova*, etc., Gênes, 1652 et 1656, in-12. La vie du Père Brignole-Sale a été écrite en italien par le jésuite J. M. Visconti, sous le titre de *Mémoires*, etc., Milan, 1666, in-12. Le P. François L'hermite traduisit ces mémoires en latin, Anvers, 1671, in-8.

BRIGNON (Jean), jésuite, est auteur d'une tra-

duction du *Combat spirituel*, ouvrage justement estimé et singulièrement propre à conduire les chrétiens à la perfection où leur foi les appelle. On n'en connaît point l'auteur. Quelques écrivains l'attribuent au père Laurent Scupoli, théatin (*Voy.* ce nom), d'autres à Jean Castagniza, bénédictin espagnol; Théophile Raynaud le donne au jésuite Achille Gagliardo. La traduction du père Brignon a fait oublier celle du père Olympe Mazorti, Paris, 1672. On a encore du père Brignon les *Pensées consolantes*; une traduction de *l'Imitation de J.-C.*; du *Pédagogue chrétien* du Père Philippe d'Oultreman, et des *Méditations* du Père Dupont. Il a traduit du même *La guide spirituelle* et les *Opusculs* du cardinal Bellarmin, ainsi que son traité des sept paroles de J.-C. sur la croix. Il est mort vers 1725 dans un âge avancé.

* BRIGUET (Sébastien), chanoine de Sion dans le Valais, a fait beaucoup de recherches sur les antiquités de ce pays. On a de lui : *Concilium Epao-nense, assertione clara ac veridica loco suo ac proprio fixum Epao-nensi parochia Vallensium, vulgo Epenassex*, Sion, 1741, 1 vol. in-8, rare : l'auteur y démontre que ce concile s'est tenu dans l'église de Saint-Maurice, à *Epenassex*, la véritable *Epao-na*. *Vallesia christiana, seu diocesis Sedunensis historia sacra*, etc., Sion, 1774, in-8; c'est l'Histoire ecclésiastique du Valais, sous 82 évêques, depuis l'an 387 jusqu'en 1743. Il est mort vers 780.

BRILL (Matthieu), peintre, naquit à Anvers, et mourut à Rome en 1584. Il excella dans le paysage. Grégoire XIII l'employa au Vatican, et lui donna une pension qui passa à son frère Paul Brill, héritier de ses talents. Le cadet continua les ouvrages de son aîné. Il se distingua, comme lui, par la vérité et l'agrément de ses paysages. Il mourut à Rome en 1626, à 72 ans. On voit de ses Tableaux au Palais-Royal à Paris, et au cabinet du roi de France.

* BRILLAT-SAVARIN (Anthelme), né en 1755, était avocat à Belley, sa patrie, lorsqu'il fut élu député du tiers-état du Bugey aux états-généraux. Il s'éleva dans cette assemblée contre la peine de mort, et s'opposa à l'institution des jurés. En 1794, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, comme fédéraliste; mais il échappa à la proscription et se rendit dans l'Amérique septentrionale. Rentré en France après la chute de Robespierre, il fut nommé en 1797 commissaire du Directoire près le tribunal criminel de Versailles, puis juge à la cour de cassation. Il adhéra à la déchéance de Bonaparte, et signa, le 25 mars 1815, la délibération de la cour de cassation, ainsi que l'adresse qui fut envoyée au roi lorsqu'il rentra en France dans le mois de juillet 1815. Brillat-Savarin mourut le 2 février 1826. On a de lui : *Vues et Projets politiques*, 1802, in-8; *Fragment d'un ouvrage manuscrit intitulé Théorie judiciaire*, Paris, 1808, in-8; *Essais historiques et critiques sur le duel, d'après notre législation et nos mœurs*, 1819, in-8; *Physiologie du goût*, ou *Méditations de gastronomie transcendante*, par un professeur, membre de plusieurs sociétés littéraires et savantes, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

BRILLON (Pierre-Jacques), conseiller au conseil-

souverain de Dombes, substitut du procureur-général du grand conseil, et échevin de Paris, naquit dans cette ville en 1671, et y mourut en 1736. Ce jurisconsulte cultiva d'abord la littérature. On vit éclore de sa plume les *Portraits sérieux, galants et critiques*; le *Théophraste moderne* : mauvaises imitations d'un bon livre, et qui ne furent bien reçues que parce qu'on aimait alors les ouvrages écrits dans le goût de la Bruyère. « Mais il ne suffit pas, dit un » critique, de traiter les mêmes sujets, pour mériter les mêmes honneurs. Celui-ci est à son mortel » de ce qu'un peintre d'enseignes est à Rubens. » Son *Dictionnaire des arrêts*, ou la *Jurisprudence universelle des parlements de France*, en 6 vol. in-fol., 1727, est beaucoup plus estimable. Cette compilation n'a pu être faite que par un homme laborieux et savant. Brillon ne se fit pas moins d'honneur dans le barreau du grand-conseil, où il plaida avec succès.

* BRINDLEY (Jacques), habile mécanicien et ingénieur anglais, né en 1716 à Wormhill dans le comté de Derby, de parents pauvres, mourut le 26 septembre 1772. Son éducation fut, dit-on, négligée au point qu'il ne sut lire et écrire qu'autant qu'il le fallait pour écrire son nom. Il fit son apprentissage chez un charpentier, constructeur de moulins, et se montra bientôt fort supérieur à son maître. Il porta ce genre de machines à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Il inventa depuis une foule de machines ingénieuses qu'il appliquait à de grandes entreprises. On lui doit plusieurs procédés utiles, entre autres la méthode de bâtir sans mortier des digues contre la mer; mais le principal monument de sa réputation est le canal de Bridge-Water à Manchester, qu'il prolongea jusqu'à Worsley, le plus étonnant ouvrage de ce genre que l'on connaisse. Il lui fallut vaincre des obstacles physiques qui paraissaient insurmontables, auxquels se joignait l'opposition des passions, des préjugés et des intérêts particuliers. Ce canal lui fit une telle réputation, que, de son temps, il ne s'est construit en Angleterre que très-peu de canaux sans qu'il y ait donné son approbation ou ses conseils.

* BRINKLEY (John), célèbre astronome, né à Dublin vers 1770, et mort dans cette ville le 13 septembre 1838. Après avoir fait ses études à Cambridge, il alla occuper la chaire d'astronomie de sa ville natale. Nommé en 1827 évêque protestant de Cloyne, il abandonna dès lors la science astronomique qu'il avait enrichie précédemment d'une foule de mémoires importants, consignés la plupart dans les *Transactions philosophiques* ou dans celles de l'académie irlandaise. On lui doit aussi des *Éléments d'astronomie*, 1819, in-8, et quelques mémoires sur la botanique et la législation.

BRINVILLIERS (Marie-Marguerite d'AUBRAI, épouse de N. Gobelin, marquis de), était fille de d'Aubrai, lieutenant-civil de Paris. Mariée jeune en 1631, et très-répandue dans le monde, elle ne parut d'abord aimer que son époux. Mais le marquis de Brinvilliers, qui était mestre-de-camp du régiment de Normandie, ayant introduit dans sa maison un officier gascon d'origine, nommé Godin de Sainte-Croix, la marquise conçut pour lui la plus violente

passion. Son père, le lieutenant-civil, fit enfermer cet aventurier à la Bastille, où il demeura près d'un an. Il sortit de prison, et continua de voir secrètement sa maîtresse. Celle-ci changea de manière de vivre au-dehors, sans réformer ses dispositions intérieures. Elle fréquentait les hôpitaux, et donnait publiquement dans plusieurs autres pratiques extérieures de pitié, qui lui acquirent la réputation de dévote. Tandis qu'elle croyait tromper ainsi Dieu et les hommes, elle méditait avec son amant des projets de vengeance. Pendant le séjour que Sainte-Croix avait fait à la Bastille, il avait appris d'un italien, nommé *Exili*, l'art funeste de composer des poisons. Le père de la marquise et ses frères furent empoisonnés en 1670. On ignore l'auteur de ces crimes; la mort de Sainte-Croix les découvrit. En travaillant un jour à un poison violent et prompt, il laissa tomber un masque de verre dont il se servait pour se garantir du venin, et mourut sur-le-champ. Tous ses effets ayant d'abord été mis sous le scellé (car il n'avait point de parents à Paris, ni personne qui prétendit à sa succession), la marquise de Brinvilliers eut l'imprudence de réclamer une cassette et témoigna beaucoup d'empressement à la ravoir. La justice en ordonna l'ouverture, et l'on trouva qu'elle était pleine de petits paquets de poisons étiquetés, avec l'effet qu'ils devaient produire. Dès que madame de Brinvilliers eut avis de ce qui se passait, elle se sauva en Angleterre, et de là à Liège. Elle y fut arrêtée et conduite à Paris, où elle fut brûlée le 17 juillet 1676, après avoir eu la tête tranchée, convaincue d'avoir empoisonné son père, ses deux frères et sa sœur. « Comme elle voulait épouser » Sainte-Croix, dit madame de Sévigné, elle empoisonnait fort souvent son mari; mais Sainte-Croix, qui ne voulait point d'une femme aussi méchante qu'elle, donnait du contre-poison à ce pauvre mari, de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie. » Lorsqu'on l'arrêta dans Liège, on trouva une confession générale écrite de sa main qui servit non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il s'élevait continuellement dans son âme un conflit de principes de vertu et de religion, dans lesquels elle avait été élevée, et dont elle n'avait pu effacer l'impression, avec la luxure, l'avarice et autres vices qui germent facilement dans les cœurs disposés à la corruption. Il n'est pas assez prouvé qu'elle eût essayé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disent Reboulet, Pitaval et d'autres; mais il est vrai qu'elle eut des liaisons secrètes avec des personnes accusées depuis de ce crime. Ce fut à cette occasion que la chambre ardente fut établie à l'Arsenal, près de la Bastille, en 1680. « Le célèbre le Brun, dit l'auteur des *causes célèbres*, se » plaça sur son passage, dans un endroit où il pût » la considérer attentivement, quand on la mena » en Grève, afin de pouvoir saisir l'expression d'une » criminelle pénétrée de l'horreur du dernier supplice qu'elle va souffrir. Elle rencontra plusieurs » dames de distinction, que la curiosité de la voir » avait rassemblées; elles les regarda avec beau-

» coup de fermeté, en leur disant : *Voilà un beau spectacle à voir.* »

* BRION (l'abbé de) partageait les opinions de M^{me} Guyon et publia les ouvrages suivants : *Considérations sur les plus importantes vérités du christianisme avec un traité de la perfection chrétienne*, 2^e édition, Paris, 1724, in-12; une *Retraite*, 1717 et 1724, in-12; *Paraphrases sur divers psaumes mystérieux*, 1718, 3 vol. in-12, avec une suite en 2 vol.; *Paraphrase sur le psaume, Beati immaculati*, 1718, in-12; *Paraphrase sur les trente premiers psaumes*, 1722, 2 vol. in-12; *Vie de la très-sublime contemplative sœur Marie de sainte Thérèse, carmélite de Bordeaux, avec ses lettres*, Paris, 1720; les lettres forment 2 vol.; *Traité de la vraie et de la fausse spiritualité, avec un examen de quelques livres attribués à M. de Fénelon*, 1728, 2 vol. in-12. On lui attribue la *Vie de M^{me} Guyon*, 1720, 3 vol. in-12.

* BRION de la TOUR (Louis), ingénieur-géographe du roi, obtint en 1795 une pension de l'Assemblée nationale. Il est mort au commencement du xix^e siècle, laissant les ouvrages suivants : *Tableau périodique du monde, ou la Géographie raisonnée et critique, avec l'histoire et l'état de cette science dans tous les temps*, 1765; *la France considérée sous tous les principaux points de vue en 29 cartes*, 1767; *Voyage dans les départements de la France, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes*, 1792 et années suiv., in-4; *Description générale de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique*, avec Maclot, 1795, gr. in-4; *Description géographique de l'empire d'Allemagne, son état dans le moyen âge et l'âge moderne*, avec 12 cartes, 1796, in-8; *Atlas géographique et statistique de la France divisée en 108 départements, dont les cartes respectives, placées en regard d'un texte très-détaillé, ont été exécutées sous la direction de M. Brion père, géographe*, Paris, Brion fils, 1803, in-4, oblong. Il a eu part comme dessinateur au *Théâtre de la guerre présente en Allemagne*, ainsi qu'aux *Voyages dans la ci-devant Belgique et dans le Piémont*, et au *Voyage pittoresque dans les départements de la France*.

BRION. Voy. CHABOT (Philippe).

* BRIOSCO (André), dit *il Riccio*, architecte et sculpteur, né à Padoue en 1460, et mort en 1532, acheva à Padoue l'église de Sainte-Justine, qui passe, avec raison, pour une des plus belles églises d'Italie. Il fut surnommé *il Riccio*, à cause de sa chevelure bouclée. Il devint aussi bon statuaire et célèbre fondeur en bronze. On a de lui un très-beau candelabre qui orne l'autel de Saint-Antoine à Padoue. En mémoire de cet ouvrage, on frappa une médaille, qu'on distribua dans la ville; cette médaille porte l'exergue suivant : *Andreas Crispus Patavinus æreum D. Ant. Candelabrum, F.*

BRIOT (Nicolas), tailleur-général des monnaies sous Louis XII, à qui on est redevable du balancier. Cette invention fut approuvée en Angleterre comme elle le méritait; mais en France, il fallut que Séguier employât toute son autorité pour la faire recevoir.

* BRIOT (Pierre), auteur du xviii^e siècle, connu par des traductions estimées, a publié : *Histoire naturelle d'Irlande*, traduite de l'anglais de Gérard

Boate, Paris, 1666, in-12; *Histoire des singularités naturelles de l'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles*, traduite de l'anglais de Childrey, Paris, 1667, in-12; *Histoire de la religion des Banians*, traduite de l'anglais de Henri Lord, Paris, 1667, in-12; *Histoire de l'état présent de l'empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane, etc.*, traduite de l'anglais du ch. Ricault, Paris, 1670, in-4 et in-12, avec des fig. de Séb. Leclerc. Bespier a traduit le même ouvrage en 2 vol. in-12, Rouen, 1677; mais sa version, inférieure à celle de Briot, est cependant recherchée à cause des notes; *Histoire des trois derniers empereurs turcs, depuis 1623 jusqu'en 1677*, traduite du même Ricault, Paris, 1683, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été réimprimés à La Haye, en 1709, 6 vol. in-12.

* BRIOT (Pierre-Joseph), né en 1771, à Orchamps-Vennes, en Franche-Comté, fut reçu avocat à Besançon en 1789, et devint, en 1790, professeur de rhétorique au collège de cette ville. Il fit avec ses élèves la première campagne de la révolution. Ramené au sein de sa famille par l'altération de sa santé, il écrivit contre Marat et Robespierre, et combattit vivement dans les clubs le système de ces démagogues sanguinaires. En 1795, nommé député extraordinaire des habitants de Besançon auprès du gouvernement, il prononça à la barre de la Convention un discours qui le fit accuser de fédéralisme. Obligé de chercher un refuge dans les armées, il devint aide-de-camp du général Réed, sous lequel il fit une campagne. Choisi plus tard pour diriger l'établissement à Besançon, de la première manufacture d'horlogerie que la France ait possédée, il parvint à décider deux mille horlogers suisses ou genevois à se fixer dans cette ville. Le gouvernement le chargea d'organiser lui-même la manufacture, et l'institua son agent principal près de cet établissement. A la suite d'une violente contestation qu'il eut avec Robespierre jeune, il se vit arraché de ce poste, et bientôt il fut emprisonné. Le 9 thermidor le rendit à la liberté; mais Briot se montrant aussi opposé à l'esprit de réaction qui se manifestait alors, qu'il l'avait été au terrorisme, fut de nouveau jeté dans les prisons. Un ordre de la Convention l'en fit sortir, et il fut nommé en l'an 4, officier municipal à Besançon. Appelé bientôt à un emploi supérieur au ministère de la police, sous Merlin de Douai, il donna peu après sa démission. Des poursuites réactionnaires le menaçant encore, il chercha de nouveau un refuge à l'armée, et assista à la fameuse retraite de Moreau, pendant laquelle, fait deux fois prisonnier, il parvint toujours à s'échapper. Briot étant rentré dans la vie civile, fut nommé par le Directoire accusateur public près le tribunal criminel du Doubs. Elu en l'an 6 membre du conseil des Cinq cents, il s'y prononça fortement pour le parti républicain. L'Assemblée l'appela peu de temps après aux fonctions de secrétaire et adopta sur sa proposition plusieurs mesures de rigueur. Le discours qu'il prononça dans la séance du 12 fructidor an 7 fut remarquable par son énergie. « La patrie, » s'écria-t-il, cherche ses enfants, et elle trouve des

» chouans, des jacobins, des modérés, des constitutionnels de 94, de 93, des clubistes, des amnistés, des fanatiques, des scissionnaires, des antiscissionnaires; elle appelle en vain des républicains. » Dans le même discours, l'orateur attribua les dangers intérieurs et extérieurs de la république aux ministres Fouché et Talleyrand, qui tous deux prirent bientôt une part active à la conspiration du 18 brumaire. Briot figura dans cette journée parmi les membres les plus ardents de l'opposition républicaine. Au moment où Lucien Bonaparte descendait de la tribune, après avoir renouvelé le serment à la constitution de l'an 3, ce fut lui qui s'écria, *Moniteur, écrivez!* Quand Bonaparte eut reçu le titre de consul, Briot figura au nombre des députés exclus. Bientôt son nom fut inscrit sur une liste de déportation. Mais un nouvel arrêté des consuls le plaça simplement sous la surveillance du ministre de la police générale. En ayant été affranchi le 5 nivose an 8, il fut nommé secrétaire-général de la préfecture du Doubs, et ensuite commissaire du gouvernement à l'île d'Elbe. Après l'avènement de Napoléon à l'empire, Briot demanda un passeport pour l'étranger et se rendit à Naples, où le roi Joseph le choisit pour intendant des Abruzzes. Chargé du même poste dans la Calabre, il s'y distingua en 1809, par la vigoureuse résistance qu'il opposa au débarquement des Anglais. Joachim Murat, qui vint remplacer son beau-frère sur le trône de Naples, fit entrer Briot au conseil d'état. Lorsque entraîné par la coalition européenne, Murat se fut déclaré contre la France, Briot refusa de continuer ses services auprès de lui, et revint bientôt dans son pays, où il s'occupa d'agriculture et d'opérations industrielles. En 1816, il fonda à Paris la compagnie d'assurance contre l'incendie, dite du *Phénix*: vers 1820, il devint administrateur de la caisse hypothécaire. Il est mort à Auteuil près de Paris le 16 mai 1827. Briot a publié: *Défense du droit de propriété dans ses rapports avec les fortifications des villes de guerre, et les travaux publics, contre les entreprises inconstitutionnelles du ministère de la guerre*, Paris, 1817, in-8; *Première lettre à M. B** sur la caisse hypothécaire*, 1818, in-8; *Deuxième lettre à M. B** sur la caisse hypothécaire*, 1818, in-8.

* BRIOT (Pierre-François), habile chirurgien, frère du précédent, né en 1773, à Orchamps-Vennes, termina son cours de médecine à Besançon et servit dans les armées de Suisse et d'Italie, comme officier de santé. Il fut employé pendant quelque temps à l'hôpital de Plaisance. Ayant quitté le service militaire, il se fixa à Besançon, où il contribua à l'établissement d'une société de médecine dont il devint un des membres les plus utiles. En 1806 il fut attaché comme professeur à l'école-pratique de l'hôpital Saint-Jacques, et malgré sa nombreuse clientèle il trouva le temps de publier plusieurs ouvrages qui font honneur à ses connaissances; mais ce fut aux dépens de sa santé. Après avoir résisté longtemps à une maladie grave qui se reproduisait souvent avec les mêmes symptômes, il y succomba le 29 décembre 1827. On lui doit: *Essai sur les tumeurs formées par le sang artériel*,

1802, in-8; *Traduction de l'allemand de l'art d'accoucher de G. Stein*, 1804, 2 vol. in-8; *Histoire de l'art et des progrès de la chirurgie militaire en France pendant les guerres de la révolution*, 1817, in-8, ouvrage couronné, en 1815, par la société médicale de Paris. Briot a remporté deux prix à l'académie de Montpellier, le premier, en 1819, le second en 1824, sur les questions suivantes: *L'Eloge de la Peyronie, et de l'Influence de la Peyronie sur le lustre et les progrès de la chirurgie française*, Besançon, 1820, in-8; et *L'Eloge de Guy de Chauliac*, le restaurateur de la chirurgie en France au xv^e siècle. Peu de temps avant sa mort, Briot avait envoyé à l'académie royale de médecine un mémoire sur le *Traitement le plus convenable des plaies pénétrantes de la poitrine*. Ce mémoire obtint à titre de mention honorable, une médaille d'or de 600 fr. au mois de février 1828. Mais Briot n'existait plus. Il a laissé en manuscrit un *Traité sur les plaies d'armes à feu*. Enfin il publia, en 1803, les *Eléments de matière médicale*, ouvrage posthume de Tourtelle, qu'il fit précéder d'un discours préliminaire. Briot était membre de la société de médecine de Paris et d'un grand nombre de sociétés savantes.

** BRIQUET (L.-Hilaire-Alexandre), littérateur, né en 1762 à Chasseneuil près de Poitiers, embrassa l'état ecclésiastique peu d'années avant la révolution; mais il ne tarda pas à s'en repentir, et lorsque la Convention eût aboli le célibat des prêtres, il publia dans ce sens une brochure qui fut un grand sujet de scandale dans un pays éminemment catholique. Cependant, à l'organisation de l'école centrale des Deux-Sèvres, il y fut nommé professeur de littérature, et compta bientôt parmi ses élèves une jeune personne qu'il épousa (*Voy. l'art. suiv.*). Dans ses loisirs, il cultivait les lettres, et remporta deux prix dans des académies de province pour les *Eloges de la Quintinie et de Scaliger*; mais il échoua à l'académie française pour l'*Eloge de Boileau*; Auger fut couronné. Mis à la retraite en 1815, il employa ses dernières années à des recherches historiques, et termina l'*Histoire de la ville de Niort*, 1832-33, 2 vol. in-8, dont le dernier volume a été publié par son fils. Briquet était mort le 28 mars 1835 à 71 ans.

** BRIQUET (Fortunée BERNIER), femme du précédent, née à Niort en 1782, morte dans cette ville le 14 mai 1823, partageait le goût de son mari pour les lettres. Elle a publié des vers dans les *Almanachs des muses*, et dans des *Journaux*; mais elle n'est connue que par son *Dictionnaire des femmes françaises auteurs*, 1804, in-8, l'ouvrage le plus complet que nous ayons encore sur cet objet.

BRIQUEVILLE (François de), baron de Coulombières, né à Coulombières en basse Normandie, d'une noble et ancienne maison, servit avec distinction sous François I, Henri II, François II et Charles IX. Il embrassa les opinions et le parti des calvinistes, par complaisance pour la princesse de Condé, dont il était parent. Il était à la tête des Normands avec le comte de Montgomeri, au rendez-vous général des huguenots de France à la Rochelle. Il mourut sur la brèche de Saint-Lô, en 1574, ayant ses deux fils à ses côtés, pour sacrifier, disait-il, tout son sang à la vérité évangélique. Son

nom et celui de Montgomeri seront longtemps fameux dans l'histoire de Normandie, par les meurtres et les brigandages que leurs troupes y commirent impunément sous leurs yeux.

* BRIS (François de), savant capucin, était très-habile dans la langue arabe, qu'il avait apprise dans le cours de ses missions au Levant. Ses connaissances le firent appeler à Rome par la congrégation de la Propagande. On lui doit la *Traduction arabe* des Annales de Baronius et de Sponde son continuateur, jusqu'à l'an 1646, Rome, 1633, 1638, 1671, 3 vol. in-4; il a eu part à la *Version arabe* de la Bible, avec la Vulgate en regard, Rome, 1671, 3 vol. in-fol. : ouvrage devenu très-rare, parce que la plupart des exemplaires ont passé dans le Levant. — Bris (Nicolas de), docteur de Sorbonne, d'une grande érudition, assista au concile de Trente, et fit plusieurs ouvrages. Le Mire, dans son traité *De scriptoribus ecclesiasticis*, et du Boulay dans son Histoire de l'université, parlent de lui.

* BRISACIER (Jean de), né à Blois en 1603, jésuite en 1619, enseigna les humanités et la philosophie dans plusieurs collèges, se livra ensuite à la prédication, et fut employé aux missions dans le diocèse de Castres. Son zèle contre Port-Royal lui donna un grand crédit dans sa société; il fut successivement recteur de plusieurs maisons, provincial en Portugal, recteur du collège de Clermont à Paris, et mourut le 10 septembre 1668, à Blois. Il avait été envoyé à Rome pour solliciter la condamnation du livre de la *Fréquente communion*, mais il ne put y réussir, et revint en France, où il publia divers écrits dans lesquels il consigna de graves accusations contre les religieuses de Port-Royal. Un de ces écrits, intitulé *le Jansénisme confondu*, Paris, 1681, in-4, fut censuré par M. de Gondy, archevêque de Paris, et vivement réfuté par le docteur Arnauld. — BRISACIER (Jacques-Charles de), de la même famille, supérieur du séminaire des missions étrangères pendant soixante-dix ans, mort en 1736, à 94 ans, jouissait d'une grande considération à la cour, et refusa plusieurs évêchés. Il eut beaucoup de part aux écrits et mémoires des missions étrangères contre les jésuites, dans l'affaire des cérémonies chinoises. Il est auteur de l'*Oraison funèbre* de la duchesse d'Aguillon, Paris, 1673, in-4, et de celle de M^{lle} de Bouillon, Rouen, 1683, in-4. — BRISACIER (Nicolas de), docteur de Sorbonne, neveu du précédent, publia, en 1737, une lettre adressée à l'abbé général des prémontrés pour venger la mémoire de son oncle, contre les attaques que M. Hugo lui porta dans les *Annales de l'ordre de Prémontré*. On a encore de lui l'*Oraison funèbre de Louise-Charlotte* de Châtillon, abbesse de Saint-Loup, Paris, 1711, in-4.

BRISÉIS (qu'on appelle aussi Hippodamie), fille de Briséis, prêtre de Jupiter, et captive d'Achille, qui l'aima. Agamemnon, éperdument amoureux de cette beauté, la fit enlever. Achille en fureur ne voulut plus prendre les armes contre les Troyens, jusqu'à la mort de Patrocle. Son amante lui ayant été rendue, il combattit de nouveau pour les Grecs.

BRISEUX (Charles-Etienne), architecte, né à

Baume-les-Dames, mort à Paris en 1734, est auteur de deux bons livres sur son art : *L'Architecture moderne*, 1728, 2 vol. in-4; *L'Art de bâtir les maisons de campagne*, 1743, 2 vol. in-4, fig.; *Traité du beau essentiel dans les arts, appliqué particulièrement à l'architecture*, 1732, 2 tom. en 1 vol. in-fol.

* BRISSAC (Louis-Hercule-Timoléon de Cossé, duc de), pair et grand panetier de France, gouverneur de Paris, capitaine-colonel des cent-suisse, et chevalier des ordres du roi, né en 1734, fut nommé, en 1791, commandant général de la garde constitutionnelle du roi. Lorsque ce corps eut été licencié en 1792, il fut envoyé à Orléans, puis à Versailles, où il partagea le sort des prisonniers qui furent massacrés dans les premiers jours de septembre. Le duc de Brissac se défendit longtemps, et céda enfin au nombre, après avoir reçu plusieurs blessures. Delille lui a consacré quelques vers dans son poème de la Pitié.

* BRISSAC. Voy. Cossé.

* BRISSET (Roland), sieur du Sauvage, né à Tours, et mort vers la fin du seizième siècle, fit son cours de droit à Paris, et y fut reçu avocat au parlement. L'étude qu'il avait faite dans sa jeunesse, des anciens tragiques grecs et latins, lui inspira le désir de les traduire. Ce ne fut qu'à la sollicitation de ses amis, qu'il se détermina à faire imprimer ses essais sous ce titre : *Premier livre des œuvres poétiques de R. B. G. T.*, Tours, 1589 et 1590, in-4. Ce volume contient cinq tragédies, *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Agamemnon* et *Octavie*, traduites librement de Sénèque, sans distinction de scènes; et *Baptiste* ou *la Calomnie*, traduite du latin de Buchanan. L'année suivante, il fit imprimer dans la même ville, une pastorale intitulée : *la Diomène*, ou *le Repentir d'amour*, traduite de l'italien de Louis Groto en cinq actes et en prose, ib., 1591; Paris, 1595, in-12; quelque temps après parut *Alcée*, pècherie ou comédie marine, traduite de l'italien d'Antonio Ongaro, Paris, 1595, in-12. On lui attribue encore quelques autres ouvrages.

BRISSON (Barnabé), élevé par Henri III aux charges d'avocat-général en 1575, de conseiller d'état, puis de président à mortier en 1583, fut envoyé ambassadeur en Angleterre. A son retour, ce prince le chargea de recueillir ses ordonnances et celles de son prédécesseur. Henri disait ordinairement : « qu'il n'y » avait aucun prince dans le monde qui pût se flatter » d'avoir un homme d'une érudition aussi étendue » que Brisson. » Après la mort de ce monarque, Brisson s'étant déclaré pour Henri IV, la faction des Seize le fit conduire au petit Châtelet, où il fut pendu à une poutre de la chambre du conseil, en 1591. Les chefs des ligueurs désapprouvèrent cette exécution, et par leur ordre, quatre des principaux auteurs de la mort de Brisson perdirent la vie par les mains du bourreau. On a de lui plusieurs ouvrages : *De jure Communiurum liber singularis*, Paris, 1564, in-8. Il dédia cet ouvrage au fameux L'Hôpital, chancelier de France; *De verborum quæ ad jus pertinent significatione*, Leipsig, 1721, in-fol.; *De formulis et solemnibus populi Romani verbis*, en 8 livres, plein d'érudition, 1583, in-fol.; *De regio Persarum principatu*, réimprimé à Strasbourg en 1710

in-8, avec les notes de Sylburge et de Lederlin. Les usages des anciens Perses dans la religion, dans la vie civile, dans l'art militaire, y sont décrits fort savamment, mais avec peu d'ordre; *Opera varia*, 1606, in-4; *Recueil des Ordonnances de Henri III*, in-fol. On a parlé très-différemment du caractère de Brisson. Les uns le peignent comme un bon citoyen, les autres disent qu'il n'avait que des vues ambitieuses dont il fut la victime; car ayant voulu demeurer à Paris en 1589, tandis que le parlement en sortait, dans l'espérance, dit-on, de devenir premier président à la place d'Achille de Harlay, alors prisonnier à la Bastille, il obtint effectivement cette place, qui fut cause en partie de sa fin tragique. — Son frère, Pierre Baisson, a donné l'*Histoire ou vrai des guerres civiles es pays de Poitou, Aunis, etc., depuis l'an 1574 jusqu'en 1576*, Paris, 1578, in-8.

* BRISSON (Mathurin-Jacques), habile physicien, né à Fontenay - le - Comte, le 30 avril 1723, fut maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, censeur royal, membre de l'académie des sciences, et ensuite de l'institut. Il avait été attaché à Réaumur dans sa jeunesse; il l'aidait dans ses travaux, et dirigeait son cabinet. Il succéda à l'abbé Nollet dans la chaire de physique au collège de Navarre, et fut chargé par le gouvernement d'établir des paratonnerres sur plusieurs édifices publics. Brisson est mort à Boissy, près de Versailles, le 23 juin 1806. Quelques mois auparavant, une attaque d'apoplexie effaça toutes ses idées, lui fit oublier jusqu'à la langue française, de sorte qu'il ne prononçait plus que quelques mots de l'idiome poitevin. On a de lui : *Système du règne animal, et ordre des cours de mer*, traduit de Thomas Klein, Paris, 1754, in-8; *Tableau de zoologie*, sous ce titre : le *Règne animal*, divisé en neuf classes, Paris, 1756, in-4, figures; il ne comprend que les quadrupèdes et les cétacés. Cet ouvrage a été traduit en latin par Allamand, Leyde, 1762, in-8; *Ornithologie, ou Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces, et variétés*, à laquelle on a joint la description exacte de chaque espèce, avec les citations des auteurs qui en ont traité, et les noms qu'ils leur ont donnés, etc., Paris, 1760, 6 vol. in-4. Le texte est en latin et en français, sur deux colonnes. Brisson y décrit quinze cents espèces. Cette ornithologie, dont le style est peu remarquable, était l'ouvrage le plus complet, par rapport au nombre des espèces, avant l'*Histoire des oiseaux*, de Buffon; *Histoire de l'électricité*, trad. de Priestley, Paris, 1771, 3 vol. in-12. Dans les notes qu'il y inséra, il tâcha de soutenir la théorie de Nollet sur l'électricité, attaqua Franklin, principal auteur de celle qui y était opposée, et voulut rabaisser Priestley; *Dictionnaire raisonné de physique*, Paris, 1781, 2 vol. in-4, avec atlas; 1800, 4 vol. in-4. Ce dictionnaire n'est presque plus consulté; *Observations sur les nouvelles découvertes aérostatiques, et sur la probabilité de pouvoir diriger les ballons*, 1784, in-8 et in-4; *Pesanteur spécifique des corps*, 1787, in-4. Cet ouvrage, que l'on peut regarder comme le plus important de Brisson, est encore le plus complet que nous ayons en ce genre; *Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique,*

des substances minérales, 1797, in-8; *Eléments ou Principes physico-chimiques*, Paris, an 8 (1800), 4 vol. in-8, à l'usage des écoles centrales; la première édition avait déjà paru en 1789, en 3 vol. in-8; *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, an 7 (1799), in-8; *Instruction sur les poids nouveaux comparés aux mesures et poids anciens*, Paris, an 8 (1800), in-18. Brisson a aussi donné quelques *Mémoires*, insérés dans le recueil de l'académie des sciences.

* BRISSON (Barnabé), inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, né à Lyon le 12 octobre 1777, fit ses études au collège de Juilly, et entra à l'école polytechnique lors de sa formation, à l'âge de seize ans. Il entra ensuite dans le corps des ponts et chaussées et fut employé, en 1802, au canal du Rhône au Rhin, sous la direction de M. Liard, puis au canal de Saint-Quentin sous celle de M. Payant. Il s'occupa sur l'un et sur l'autre de ces canaux des travaux du bief de partage, et déploya les ressources d'un génie actif et fécond. Nommé ingénieur en chef avant l'âge de trente ans, il prit, en cette qualité, en 1809, la direction de l'Escaut qui faisait à cette époque partie de la France. Brisson revint en 1814 dans sa patrie, et on lui confia le service du département de la Marne. La ville de Châlons lui doit surtout la construction du grand pont sur la Marne. Il devint ensuite successivement professeur de construction à l'école des ponts et chaussées, inspecteur de cette école, et secrétaire du conseil d'administration, et enfin, en 1824, inspecteur divisionnaire. Il est mort le 25 septembre 1828, à Nevers. On a publié en 1829 : *Essai d'un système général de navigation intérieure de la France*, par B. Brisson, précédé d'un *Essai sur l'art de projeter les canaux à point de partage*, par Dupuis de Forcy et B. Brisson, 1 vol. in-4. Ces deux mémoires avaient été approuvés par l'Institut, le premier, en 1827, le second, en 1802. On a encore de Brisson différents *Mémoires*, des *Observations* sur des travaux de construction, insérés dans les *Collections lithographiques des ponts et chaussées*, et un *Traité des Ombres*, imprimé à la suite de la *Géométrie descriptive* de Monge, dont il était l'ami.

BRISOT (Pierre), médecin, fils d'un avocat, naquit à Fontenai-le-Comte, en Poitou, en 1478. Il fut reçu docteur de la faculté de médecine de Paris en 1514. Il mourut en 1522, dans la ville d'Evora en Portugal, où le désir d'aller herboriser, même jusqu'au Nouveau-Monde, l'avait conduit. Il prit le parti d'Hippocrate, de Galien et des autres anciens contre les médecins arabes et les charlatans modernes. La pratique des docteurs de son temps dans la pleurésie, était de saigner du côté opposé au mal. Il écrivit contre cet abus dans son *Traité de la saignée dans la pleurésie*, Paris, 1622, in-8, où il justifie la méthode salutaire qu'il avait mise en usage.

* BRISOT (Jean-Pierre), chef du parti dit des *Brisotins*, naquit le 14 janvier 1754, à Ouvrville, village près de Chartres, dont il prit l'habitude d'ajouter le nom au sien en lui donnant la forme anglaise de Warville, espérant parvenir ainsi plus facilement à la célébrité. Son père, pâtissier de pro-

fession, lui fit donner une éducation soignée. Après avoir été clerc de procureur à Paris, Brissot se fit littérateur, et débuta par un ouvrage peu propre à donner une idée favorable de ses doctrines; cet écrit qui est intitulé : *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et sur le vol considérés dans la nature et dans la société*, le fit juger digne de coopérer avec Condorcet, Clavière et Kersaint au journal la *Chronique du mois*. Il publia ensuite divers écrits sur l'*Inégalité des rangs*, qui le firent mettre à la Bastille. Le duc d'Orléans l'en fit bientôt sortir à la recommandation de madame de Genlis, et Brissot épousa, sous les auspices de cette dame, une jeune demoiselle attachée au service de la duchesse d'Orléans; il partit presque aussitôt pour l'Angleterre avec une mission secrète que lui avait confiée le lieutenant de police de Paris. Après l'avoir accomplie, il voulut se fixer à Londres, et y fonda le *Journal des Lycées*. Cependant il revint en France, et fit, en 1788, un voyage aux Etats-Unis. La révolution française le ramena en Europe, il écrivit en 1789 dans le journal le *Patriote français*, et fit paraître divers pamphlets, dont aucun n'a survécu à la circonstance qui l'avait fait naître. Choisi pour être président du comité des recherches à Paris, type des comités de surveillance, de sûreté générale, de salut public, et autres qui se formèrent depuis, Brissot se fit dans cette fonction de grands ennemis. Morande, qui l'avait connu en Angleterre, et qui publiait, en 1791, à Paris, un pamphlet périodique intitulé l'*Argus*, le peignit sous les plus noires couleurs, l'accusant même de vol, et substitua dans son journal le mot *brissoter* à celui de *voler*. Lors du départ du roi pour Varennes, en 1791, Brissot rédigea, de concert avec Laclos, la pétition appelée du Champ-de-Mars, dans laquelle on demandait la déchéance du roi; cette pétition occasionna une insurrection violente que la garde nationale ne comprima qu'avec peine. (Voy. BAILLY). Brissot et Lafayette, jusque-là fort unis, se brouillèrent. A cette époque, les républicains commençaient à marcher tête levée; malgré les efforts employés pour dépopulariser Brissot, l'assemblée électorale de Paris le nomma à la législature, et il devint un des plus implacables ennemis de Louis XVI. L'assemblée présumant que ses voyages lui avaient donné quelque habileté politique, le nomma membre du comité diplomatique qu'elle établit dans son sein. Il en fut le plus habituel rapporteur et ne cessa d'invoquer la guerre contre toutes les puissances de l'Europe, guerre qu'il regardait comme un des moyens les plus certains de détrôner le monarque. Il attaqua les ministres qui voulaient le maintien de la paix, en s'attachant particulièrement au ministre des affaires étrangères, M. Delessart, qu'il vint à bout de faire décréter d'accusation, et qu'il fit remplacer par le général Dumouriez, sous lequel la guerre fut en effet déclarée à l'empereur d'Autriche, le 20 avril 1792. Mais ce fut là le terme de la grande influence de Brissot sur les affaires politiques. Robespierre, alors accusateur public près le tribunal de la Seine, et avec lequel il était lié, se déclara tout-à-coup son adversaire et le dénonça au club des jacobins, comme traître à la patrie et

ennemi du peuple, pour l'avoir précipité dans une guerre dont il éprouverait tous les malheurs et qui devait peut-être entraîner sa ruine. Camille-Desmoulins amena contre lui la populace. Brissot, dans l'espoir de conjurer l'orage qui le menaçait, voulut se rapprocher du roi et des constitutionnels; mais ses tentatives n'ayant point réussi, il revint à ses premières opinions, et poursuivit avec la même brutalité tous ceux qu'il soupçonnait d'être attachés à Louis XVI. Il ne prit point cependant une part directe aux événements du 10 août, qui furent dirigés par Danton, et par le parti qu'on croyait être celui du duc d'Orléans. Envoyé à la Convention nationale par le département de l'Eure, il n'y joua qu'un rôle très-secondaire, et n'y fut guère remarqué que par l'acharnement de Robespierre, qui, en le perdant, croyait ruiner la faction des *Brissotins*. Dans le procès de Louis XVI, il parut, ainsi que les girondins Vergniaud, Guadet, Gensonné, etc., vouloir sauver le monarque. L'accusation de *fédéralisme* et de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république fit surtout parmi ses partisans un grand nombre de victimes, et acheva de les rendre impopulaires. Ce fut néanmoins encore Brissot qui, en qualité de rapporteur du comité diplomatique, fit déclarer la guerre à la Hollande et à l'Angleterre, le 1^{er} février 1793; depuis, il fut continuellement occupé à se défendre contre ses ennemis. Enveloppé dans la proscription qui suivit la journée du 31 mai 1793, il fut arrêté à Moulins, lorsqu'il essayait de gagner la Suisse, transféré à Paris, et décapité le 31 octobre de la même année, à l'âge de trente-neuf ans. Il était d'une constitution faible, d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu contrefait; sa figure était pâle et son air triste; la simplicité de son habillement était extrême, et il fut un des premiers à adopter la coiffure sans poudre. Comme écrivain, Brissot avait un talent fort médiocre, et fit beaucoup de mal avec peu de moyens. Les meilleurs articles de son journal n'étaient pas de lui, mais de son secrétaire Girey Dupré, qui fut décapité quelque temps après son patron. On peut considérer Brissot comme un des hommes publics dont l'indiscrète philanthropie contribua le plus à l'insurrection des nègres et par conséquent à la ruine de Saint-Domingue. Les principaux ouvrages de ce révolutionnaire sont : *Moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France sans nuire à la sûreté publique, ou discours couronnés par l'académie de Châlons-sur-Marne en 1780*, Châlons, 1781, in-8; l'un de ces discours est de J.-P. Brissot, et l'autre de Bernardi. Le premier fut réimprimé sous ce titre : *Le sang innocent vengé, ou discours sur la réparation due aux accusés innocents*, etc.; *Un indépendant de l'ordre des avocats sur la décadence du barreau en France*, 1781, in-8; *De la vérité, ou méditation sur les moyens de parvenir à la vérité de toutes les connaissances humaines*. L'auteur dans cet ouvrage donne une fausse définition de la vérité, en l'établissant, ce qui est conforme au témoignage des sens; *Le Philadelphien à Genève*, 1783, in-8; *Théorie des lois criminelles*, 1781, 2 vol. in-8; *Bibliothèque philosophique du législateur, du politique, du jurisc. nsulte*, 1782-1786, 10 vol. in-8;

Tableau de la situation actuelle des Anglais dans les Indes occidentales, et Tableau de l'Inde en général, 1784-1785, in-8; Tableau du lycée de Londres, ou tableau de l'état présent des sciences en Angleterre, in-8; Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale, par Chastelux, 1786, in-8; Voyages en Europe, en Asie et en Afrique, traduits de l'anglais de Makintosh, avec des notes, 1786 et 1791, 2 vol. in-8; Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire de l'Angleterre, 1786 et 1790, 2 vol. in-8. Ce sont les lettres attribuées à lord Lyttleton traduites par Madame Brissot, avec des notes de son mari. De la France et des Etats-Unis, ou de l'importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France, 1787, in-8; traduit en anglais en 1788; Clavière a pris part à cet ouvrage. Des administrations provinciales; ce mémoire, qui fut présenté au roi par Turgot, est suivi des Observations d'un républicain, 1788, in-8; les observations sont de Brissot; plusieurs exemplaires de ce livre sont intitulés Oeuvres posthumes de Turgot. Nouveau voyage dans les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, 1791, 3 vol. in-8. Cet ouvrage a été traduit en anglais, en hollandais et en allemand. La Vie de Brissot se trouve à la tête du 1^{er} vol.; cette vie, traduite séparément en anglais, a été publiée en 1794, in-8; la plus considérable de ses brochures est celle qui parut en 1789, sous ce titre : Plan de conduite pour les députés du peuple aux états-généraux; Rome jugée, ou l'autorité législative du pape anéantie, 1784, in-12, 1791, in-8.

* BRISTOW (Richard), écrivain catholique, né à Worcester en 1558, vint à Douai, et y fut reçu docteur en théologie. Le cardinal Alan le prit sous sa protection, et, en son absence, le mit à la tête du collège anglais. Il ruina sa santé à force de travail; on lui conseilla l'air natal, et il mourut dans sa patrie en 1581. On a de lui : *Motifs de ma conversion; Réplique au docteur Fulke sur le purgatoire; Cinquante-une demandes proposées aux hérétiques par les catholiques; Veritates aureæ S. R. eccles.; Tabula in Summam theol. Thom. Aquinatis.*

BRITANNICUS, fils de l'empereur Claude et de Messaline, fut exclu de l'empire par les artifices d'Agrippine, seconde femme de Claude et mère de Néron, sur lequel elle voulait le faire tomber. Ce prince fit empoisonner Britannicus dans un repas. Il fut enterré la nuit d'après, en simple particulier, l'an 55 de J.-C. Une grosse pluie, survenue lorsqu'on le portait au tombeau, effaça le blanc dont Néron avait fait masquer son visage, pour cacher l'effet du poison qui l'avait extrêmement noirci.

BRITANNICUS (Jean), professeur de belles-lettres à Palazzolo, sa patrie, dans le Brescian, laissa des notes estimées sur Juvénal, sur Perse, Stace, Ovide. Il a écrit aussi le *panégyrique du cardinal Cajétan*. Il mourut en 1520.

BRITO (Bernard de), cistercien, historiographe du royaume de Portugal, naquit dans la ville d'Almeida, en 1569, et mourut en 1617. On a de lui : *Monarchia Lusitana*, Lisbonne, 1597-1729, 8 vol. in-fol. C'est une histoire de Portugal qui remonte

fort haut. Elle est écrite avec élégance, quoique par différentes mains. Les Pères Antoine et François Brandano, ses confrères, l'ont poussée jusqu'à l'an 1525; enfin elle a été continuée jusqu'à l'an 1536, par le Père Raphaël de Jésus. Brito n'est auteur que des 2 premiers volumes; *Eloges des rois de Portugal*, avec leurs portraits, 1603, in-4; *Géographie ancienne du Portugal; La Chronique de l'ordre de Cîteaux*, Lisbonne, 1602, in-fol.; *Guerra Brasilica*, Lisbonne, 1673, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec Diégo de Barro, né aussi à Almeida, dont nous avons un livre intitulé *Commentaria in rub. et titul. de Locato et Conducto, de Emphiteusi tractatus*, Lisbonne, 1619, in-fol.

* BRITO (le Père de), jésuite portugais et missionnaire aux Indes, fut envoyé par ses supérieurs dans le Maduré. Il était à la tête de la mission de Maravas, lorsqu'une violente persécution suscitée contre lui l'obligea de s'éloigner; mais en partant, il annonça l'intention de revenir bientôt prendre le soin d'une nombreuse chrétienté qu'il avait établie avec un zèle et des fatigues incroyables. Il était sur le point de retourner au milieu de ces peuples et de s'exposer à tout plutôt que de les abandonner, lorsqu'il fut envoyé en Europe en qualité de procureur-général de la mission de Maduré. Il arriva à Lisbonne en 1687. Le roi de Portugal, dont il était avantageusement connu, voulut l'attacher à sa cour par des emplois importants; mais le saint homme, qui ne respirait que la conversion des infidèles, s'en excusa fortement; et ayant terminé les affaires dont il était chargé, il reprit avec empressement la route de Goa. Ayant été de nouveau envoyé au Maduré avec la charge de visiteur, il se hâta d'en remplir les devoirs, sans même se délasser des fatigues d'un long voyage et d'une maladie grave qu'il avait éprouvée en route. Il se rendit ensuite auprès de ses chers Maravas, et parcourut toutes leurs églises avec un zèle infatigable. Il fut souvent en danger de perdre la vie par l'effet de la haine des prêtres idolâtres, et eut à supporter de grandes incommodités; mais les bénédictions que Dieu répandait sur ses travaux apostoliques soutenaient son courage. Depuis son retour d'Europe jusqu'à sa mort, il baptisa huit mille catéchumènes, et convertit le prince Teriadven, un des principaux seigneurs du pays. Cette conversion, qui fut éclatante, causa la perte du Père de Brito. Le nouveau chrétien avait déclaré à ses femmes qu'il ne lui était plus permis de les garder et qu'il n'en aurait plus qu'une seule, mais qu'il prendrait soin de celles qu'il était forcé d'abandonner. Une de ces femmes, plus irritée que les autres, porta ses plaintes au souverain du pays, dont elle était nièce, et accusa de son malheur le Père de Brito, qu'elle traita de magicien. Les brames saisirent cette occasion pour exercer leur vengeance contre le missionnaire. On se saisit de sa personne; il fut conduit devant le prince, et après avoir subi les traitements les plus cruels, il fut immolé en haine de la foi. Il vit arriver l'instant de son supplice avec la joie d'un voyageur qui arrive au terme d'une longue route, embrassa ses bourreaux et reçut le coup mortel avec un visage si pénétré de dévotion, que les

païens eux-mêmes en furent touchés. Ce fut le 4 février 1693. Le Père de Beauvais a donné sa Vie, Paris, 1746, in-12.

* BRIVES (le père MARTIAL de), capucin, né à Brives, mourut en 1636. Son nom de famille était DOMAS. On a de lui des *Poésies*, inprimées sous le titre de *Parnasse séraphique, ou les derniers soupirs de la muse du R. P. Martial de Brives, capucin, etc.*, Lyon, 1760, in-8.

* BRITZ-MARTINEZ (dom Juan), abbé d'un monastère de Saint-Jean-de-la-Pena dans les Pyrénées, né à Saragosse, a écrit l'*Histoire de la fondation et des antiquités* de son couvent, Saragosse, 1620, in-fol.; et la *Relation des obsèques de Philippe I^{er} d'Aragon*, 1599, en espagnol.

* BRIZARD (Gabriel), avocat et premier commis à la chancellerie du Saint-Esprit, se distingua par des succès dans les lettres; obligé de vivre d'économie, il avait adopté l'habit violet, comme moins dispendieux, ce qui le fit nommer l'*abbé*, titre qu'il ne refusait pas et qu'il prenait même quelquefois. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages : *Eloge de Charles V, roi de France*, in-8; ce discours concourut à l'académie avec celui de La Harpe qui fut couronné; *Histoire généalogique de la maison de Beaumont en Dauphiné, avec les pièces justificatives*. Cet ouvrage fut imprimé à l'imprimerie du cabinet du roi, en 2 volumes in-folio, aux frais de M. Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et envoyé par lui aux maisons souveraines de l'Europe; d'Hozier de Sérigny en fait un grand éloge; *Fragment de Xénophon, nouvellement trouvé dans les ruines de Palmyre par un anglais, traduit du grec en français*, Paris, 1783, in-24. C'est une fiction assez ingénieuse sur la révolution d'Amérique; *De l'amour de Henri IV pour les lettres*, Paris, 1785 et 1786, in-18; *Eloge historique de l'abbé de Mably*, Paris, 1787, in-8; ce morceau, qui remporta le prix proposé par l'académie des inscriptions, se trouve à la tête des œuvres de Mably; *Du massacre de la Saint-Barthélemy, et de l'influence des étrangers en France durant la ligue*; *Discours historique avec les preuves*, Paris, 1790, 2 part. in-8. L'auteur a pour but dans cet ouvrage de prouver que les reproches adressés à la France à propos de ce massacre, ne retombent pas entièrement sur elle, mais doivent être attribués en grande partie aux étrangers, dont l'influence était alors très-grande à la cour; *Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI*. Brizard a composé plusieurs autres ouvrages, entre autres une *Histoire des Français*, mais qui est demeurée imparfaite et manuscrite. Il était très-lié avec Blin de Saintmore, qu'il fit son exécuteur testamentaire. Après avoir, dans les commencements, adopté les principes de la révolution, il vit avec une douleur si vive tous les excès et les crimes qu'elle occasionnait, qu'il en mourut de douleur le 23 janvier 1793, deux jours après la mort de l'infortuné Louis XVI.

BROCARD ou BURCARD (Bonaventure), jacobin du xiii^e siècle, s'est fait un nom par une savante *Description de la Terre-Sainte*, en latin, Cologne, 1624, in-8. Le Clerc l'a réimprimée à la fin de son

édition de l'*Onomasticon de Bonfrénius*, Amsterdam, 1707, in-fol. (1)

BROCARD (Jacques), né à Venise au xvi^e siècle, embrassa le calvinisme, tâcha de prouver que les principaux événements de son temps se trouvaient prédits dans les saintes Ecritures, et en fit des applications à la reine Elizabeth, à Philippe II, au prince d'Orange, qui sont consignées dans l'ouvrage qui a pour titre *Mytica et prophetica interpretatione Genesios*, Leyde, 1584, in-4; *Idem, Levitici*, in-8. Mais cette liberté fut condamnée par ceux même de sa communion, en 1581. Il fut ensuite obligé de quitter successivement sa patrie et la France, où il fut accusé d'exciter des troubles, et se retira à Nuremberg, où il mourut. Bongars parle de lui dans ses lettres.

* BROCARIO (Arnaud-Guillaume de), habile imprimeur espagnol, imprima dans l'université d'Alcala, (*Comptum*) la fameuse *Bible polyglotte* du cardinal Ximénès. Cette Bible appelée *Biblia complutensis*, l'ouvrage le plus considérable qui eût été publié jusqu'alors, parut de 1514 à 1517, en 6 gros vol. in-fol. C'est la première Polyglotte et la plus rare de toutes, et c'est ce qui la fait rechercher, car elle est bien moins complète que celles qui ont paru depuis. Chaque page est partagée en trois colonnes; la 1^{re} offre le texte hébreu; la 2^e la vulgate, en caractères gothiques; la 3^e le grec des Septante; le texte chaldéen se trouve à la marge extérieure, et la version latine vis-à-vis. Les 4 premiers volumes furent achevés en 1517; ils contiennent l'ancien Testament en grec, hébreu, chaldéen et latin; le 5^e renferme le nouveau Testament imprimé pour la première fois en grec et en latin; le 6^e un vocabulaire hébraïque et chaldaique. Léon X fixa le prix de la polyglotte en feuilles à 6 ducats et demi d'or (40 fr. de notre monnaie de ce temps-là). Cette polyglotte est rare, et le prix en est plus élevé que celui des polyglottes de Le Jay et de Walton. Un exemplaire imprimé sur vélin acheté 12,000 fr. par M. Maccarthy à la vente de Pinelli, a été revendu 16,000.

(1) L'abbé Feller a confondu Bonaventure Brocard, dont le vrai nom est Brocard, avec Brocard, jacobin allemand, qui lui est antérieur de deux siècles et demi. Celui-ci, né à Strasbourg, selon quelques-uns, et suivant Reineocius en Westphalie, entra dans l'ordre des dominicains, et fut envoyé vers l'an 1233, dans la Terre-Sainte, où il passa dix ans au monastère de Sion; ce qui le fit surnommer *Brocardus de monte Sion*. Il parcourut la Palestine, vit des villes et des villages qui n'existent plus aujourd'hui, et décrivit avec tant d'exactitude des végétaux étrangers à nos climats, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il n'ait pas donné leurs noms. La relation de ce voyage fut imprimée pour la première fois dans le livre intitulé : *Calena temporum, seu Rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, publiée à Lubeck, en 1475, en 2 volumes in-folio, et qui a été traduite en français gothique, sous le titre de *Mer des Histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition est préférable à celles qui furent faites postérieurement, et qu'on a grossies par des additions de tout genre. On trouve dans celle-ci une carte de la Terre-Sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être de cette sorte qui existe. La relation de Brocard a été imprimée séparément à Anvers en 1536, sous le titre de : *Locorum Terræ Sanctæ exactissima descriptio*, etc., Paris, 1544, et Cologne, 1624. — Bonaventure Brocard, corsetier, fit un voyage en Terre-Sainte dans le seizième siècle, et en a aussi écrit une relation différente de celle qui fut donnée à Cologne en 1624 par Philippe Bosquier, sous les nom et prénom de ce religieux, tandis qu'elle n'est autre que celle du jacobin allemand Brocard, ou Burchard.

* **BROCCHI** (Joseph-Marie), né à Florence en 1687, et mort le 8 juin 1731, obtint en 1716 le prieuré de Sainte-Marie-aux-Ormes. L'archevêque de Florence qui connaissait son mérite, lui confia la direction du séminaire des jeunes ecclésiastiques. Il était protonotaire apostolique, et membre de la société connue sous le nom de *la Colombaria*. On lui doit plusieurs ouvrages : des *Principes de théologie morale*, en latin; *Traité sur l'occasion prochaine du péché, sur les récidives*, en italien; les *Constitutions du séminaire de Florence*, et plusieurs *Vies de saints*.

** **BROCHANT DE VILLIERS** (A.-J.-M.), minéralogiste, né vers 1774 à Paris, élève de l'école polytechnique et de l'école des mines, voyagea en Allemagne en 1797 et 1798, et s'arrêta quelque temps à Freyberg pour suivre les leçons du célèbre Werner. Ingénieur des mines, il fut en 1804 nommé professeur à l'école de Pezay (Mont-Blanc), et en 1815 à celle de Paris. Il fut admis l'année suivante à l'académie des sciences, et chargé peu de temps après de la rédaction du *Journal des mines*, recueil qu'il avait enrichi d'un grand nombre de notices et d'articles importants. Ce savant estimable mourut à Paris, le 16 mai 1840, inspecteur général des mines. Son principal ouvrage est un *Traité élémentaire de minéralogie, suivant les principes de Werner*, Paris, 1801 ou 1808, 2 vol. in-8 et Atlas in-4. On cite encore de lui : *De la cristallisation considérée géométriquement et physiquement, ou traité abrégé de cristallographie*, lb., 1818, in-8, avec 16 pl., extrait du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Parmi les articles qu'il a publiés dans le *Journal des mines* on distingue : *Observations géologiques sur des terrains de transition qui se trouvent dans la Tarentaise* (Savoie); *Notice sur les mines du Mexique*; *Mémoire sur les terrains de gypse ancien qui se trouvent dans les Alpes*; *Mémoire sur les rochers granitiques du Mont-Blanc*, etc.

* **BROCHARD** (l'abbé Michel), professeur au collège Mazarin, mort en 1728 ou 1729, était un de ces amateurs qui passent leur vie à se former une collection de livres rares. Il a contribué beaucoup, avec Gabriel Martin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art de dresser des catalogues par ordre de matières. C'est lui qui dressa la *Bibliotheca Fayana*, que G. Martin imprima à Paris, 1725, in-8, en y joignant une bonne table des auteurs. Il avait fait aussi le *Catalogue* de sa propre bibliothèque, qui fut publié de même par Martin, avec une table d'auteurs, sous le titre de *Museum selectum*, Paris, 1725, in-8.

* **BRODEAU** (Victor), valet de chambre et secrétaire de François I^{er}, naquit à Tours, et mourut en 1540. Il composa quelques *Pièces de vers*, et un poème en vers de dix syllabes intitulé : *Louanges de J.-C. notre Sauveur*, Lyon, 1540, in-8, plusieurs fois réimprimé.

BRODEAU (Jean), chanoine de Tours, sa patrie, y mourut en 1563. Sadolet, Bembo, Manuce, Danès, et plusieurs autres savants, lui donnèrent leur amitié et leur estime. Son principal ouvrage est un recueil d'observations et de corrections de beaucoup d'endroits de différents auteurs anciens. Ce re-

cueil, publié sous le titre de *Miscellanea*, 1600, in-8, 2 part., se trouve dans le *Trésor de Grutter*. Brodeau joignait l'étude des mathématiques à celle des belles-lettres.

BRODEAU (Julien), avocat au parlement de Paris, était originaire de Tours. On a de lui des *Notes sur les Arrêts de Louet*, 1712, 2 vol. in-fol.; la *Vie de Charles Dumoulin*, 1634, in-4; et des *Commentaires* sur la coutume de Paris, 1669, 2 vol. in-fol. Il mourut à Paris en 1653.

BRODÉRICUS (Etienne), esclave d'origine, évêque de Watzzen, se rendit fort utile à Louis II, roi de Hongrie, qui trop jeune et trop faible pour s'opposer aux Turcs qui menaçaient de fondre sur son royaume, était en danger de voir tout son pays au pouvoir de ces barbares. Brodéricus fut envoyé à Rome pour y demander du secours, et fut chargé en même temps de se rendre auprès de François I^{er}, détenu alors prisonnier, pour lui porter de la part de Louis II, des motifs de consolation, et lui offrir tous les services dont il était capable. De retour dans sa patrie, il fut nommé chancelier, et se trouva ensuite à la bataille de Mohatz avec le roi, qu'il ne quitta pas et qui y périt. Après la mort de Louis II, Brodéricus suivit le parti de Jean Zapol (voy. ce mot), et prêta son ministère à son inauguration. Il mourut en 1540. C'était un prélat aussi recommandable par son génie et ses connaissances, que par le talent supérieur qu'il avait à concilier les intérêts des princes et les ramener à la concorde. On a de lui sous ce titre : *De clade Ludovici II, regis Hungarie*, une histoire de la bataille de Mohatz, dans laquelle périt la principale noblesse de Hongrie. Sambuc l'a donnée en entier au public à la suite de l'histoire de Bonfinius, Francfort, 1581, Hainovre, 1606. Elle se trouve aussi dans le second tome de la Collection des écrivains de l'histoire d'Allemagne, de Schadius, Bâle, 1574. Les savants de ce temps-là ont parlé de Brodéricus avec éloge, et Nicolas Olaus a orné son tombeau, d'une épitaphe en vers élégiaques.

** **BROE** (Jacques-Nicolas de), avocat-général, né en 1790, à Beauvais, d'une famille également distinguée dans l'épée et dans la robe, fit son début au barreau en 1810, et ne tarda pas à s'y faire remarquer. Conseiller-auditeur en 1819, il fut, à la réorganisation des tribunaux, nommé substitut au tribunal de 1^{re} instance de la Seine, puis substitut du procureur-général près la cour royale de Paris, et en 1822 avocat-général. Dans ces fonctions, qu'il remplit avec autant de zèle que de talent, il obtint la condamnation d'un grand nombre de pamphlets et d'écrits immoraux ou irréligieux; dès lors en butte aux attaques des journalistes, qui ne lui épargnèrent pas les injures et les épithètes les plus grossières, il n'en poursuivit pas moins avec courage la ligne de conduite qu'il s'était tracée. En sa qualité d'avocat-général, il prononça deux fois le discours de rentrée (novembre 1823 et 1827); il prit pour texte de son 1^{er} discours le *vrai*, et du second, la *conscience*, et traita ces deux sujets philosophiques avec un talent très-remarquable. Nommé maître des requêtes en 1825, sans négliger ses devoirs de magistrat, il participa d'une ma-

nière active aux travaux du conseil d'état, et fut chargé de préparer divers projets de lois relatifs à des questions judiciaires. Il refusa, en 1827, de s'associer au comité de censure. Nommé l'année suivante avocat-général à la cour de cassation, il fut bientôt forcé de renoncer aux fonctions pénibles du ministère public, à cause de l'altération de sa santé, et obtint en mai 1829 la place de conseiller à la même cour. Il mourut en 1840. M. Dupin aîné l'a cité avec éloge dans son discours de rentrée. On assure que de Broë a laissé en manuscrit un *Voyage en Suisse, des Souvenirs d'un voyage en Italie*, et un important ouvrage sur les *Fonctions du ministère public*. Plusieurs de ses *Plaidoyers et réquisitoires* ont été imprimés.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte de), d'une famille originaire de Piémont, servit avec gloire dans toutes les guerres de Louis XIV, et obtint le bâton de maréchal de France en 1724. Il mourut le 4 août 1727, à 80 ans.

BROGLIE (François-Marie de), fils du précédent, aussi maréchal de France, mérita cet honneur par l'intelligence et la bravoure qu'il montra en Italie, dans les campagnes de 1733 et de 1734. Ce fut cette dernière année qu'il reçut le bâton. Le roi érigea en sa faveur la baronnie de Ferrières, en Normandie, en duché, sous le nom de Broglie. Il commandait l'armée française destinée à protéger la Bohême, et sa retraite fut la cause de sa disgrâce. Il mourut dans l'exil le 20 mai 1745.

* **BROGLIE** (Victor-François, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, etc., né le 19 octobre 1718, était le fils aîné du duc François-Marie. Il servit dans les armées d'Italie, et notamment en Allemagne, dans la guerre de sept ans, se couvrit de gloire à Guastalla, à Prague, à Maëstricht. Avec 28,000 hommes, il battit, en 1758, à Berghen, 40,000 Prussiens et Hessois, et les força d'évacuer la Franconie. Il fut créé prince de l'empire pour lui et ses descendants par l'empereur François I^{er}, en 1759. Dans la même année, et sous le commandement du maréchal de Contades, il chassa les ennemis de Cassel et Minden, s'empara de Minden, y fit prisonnier le général Zastrow, et, par la prise de cette ville, il pénétra dans l'électorat de Hanovre. Nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne le 23 octobre 1759, et créé maréchal de France le 16 décembre suivant, à l'âge de 42 ans, il fit les campagnes de 1760 et 1761, et, le 10 juillet de la première année, il remporta une victoire complète à Corbach. Son armée se réunit à celle de Soubise, mais le peu de concert entre ces deux généraux donna plusieurs avantages aux ennemis. La perte de la bataille de Willinghausen augmenta leur mésintelligence. L'affaire fut portée à la décision du conseil d'état, et le maréchal fut exilé en 1762. Deux ans après, Louis XV le nomma gouverneur-général du Messin. Louis XVI l'appela auprès de lui en 1789, le créa ministre de la guerre, et lui confia le commandement de sa garde particulière. Le maréchal, prévoyant les malheurs qui menaçaient le roi et la monarchie, ne cessa de donner à Louis XVI les conseils les plus énergiques et les plus propres à arrêter les entreprises des malveillants ; mais ce

monarque, ou par une trop aveugle confiance, et par une bonté extrême, ne voulut jamais les suivre. Le maréchal quitta la France, et se retira à Luxembourg, où il fut reçu avec les plus grandes distinctions par le maréchal autrichien, de Bender. Joseph II approuva cette réception honorable, et rendant à M. de Broglie de nouveaux témoignages d'estime et de considération. Lors de l'expédition de la Champagne, en 1792, il se mit à la tête d'un corps d'émigrés. Son âge et ses infirmités l'obligèrent, dans la suite, à quitter les armées. Il mourut à Munster en 1804, à l'âge de 86 ans. On trouve une relation de ses campagnes d'Allemagne, extrait de ses propres papiers, dans les *Mémoires historiques sur la guerre de sept ans*, rédigée par M. de Bourcet, et publiée à Paris, 1792, 3 vol. in-8.

* **BROGLIE** (Charles-François, comte de), frère du précédent, né le 20 août 1719, servit quelque temps dans les armées avec distinction, et ses talents diplomatiques le firent nommer, par Louis XV, en 1752, son ambassadeur auprès de l'électeur de Saxe, roi de Pologne. La maison de Saxe, alors menacée par les Russes, plaça toute sa confiance dans l'ambassadeur français, qui était revêtu des plus amples pouvoirs par Louis XV, avec lequel il entretenait une correspondance particulière. Il était aussi profond politique que son frère était grand général. Durant les trois ans qu'il demeura à Varsovie, les affaires de la Pologne prirent un aspect favorable, et mirent ce royaume à l'abri, et des révolutions intérieures, et des entreprises de l'ennemi au dehors. Tous les grands et les personnes les plus remarquables se rangèrent autour de l'ambassadeur de France, déterminés à seconder ses projets. La Pologne était à la veille d'avoir un gouvernement plus fort, des lois plus sages, et une existence assez solide pour en imposer à ses ennemis ; mais des intrigues de cour renversèrent tous les projets de l'ambassadeur. Il fut rappelé et employé à l'armée d'Allemagne, sous les ordres de son frère. Il s'empara de Hall, se fit remarquer à la bataille de Minden, et devenu lieutenant-général en 1760, il se couvrit de gloire en défendant Cassel, que les ennemis attaquèrent vigoureusement. A la paix, Louis XV le nomma directeur du ministère secret, qui correspondait directement avec le roi, et dont l'objet était de lui proposer des plans, et de l'instruire de l'état des différents cabinets de l'Europe. Louis XV voulait le bien ; mais les conseils du comte de Broglie étant souvent opposés aux vues de ses ministres, dont il avait cependant besoin pour examiner et résoudre les questions difficiles que le comte lui proposait, cette correspondance devenait, ou sans utilité pour le monarque, ou dangereuse pour le comte. La jalousie des ministres l'emporta, et de Broglie fut exilé par ordre du roi ; mais comme il était véritablement aimé et estimé de ce prince, il en reçut presque aussitôt l'ordre de continuer sa correspondance. Rappelé à la cour, il se déclara contre la politique du cabinet français, et contribua à faire exiler le duc de Choiseul, qui avait le portefeuille des affaires étrangères. La confiance que Louis XV témoignait au comte de Broglie suscitait à ce der-

nier un grand nombre d'ennemis : il fut encore exilé quelques années avant la mort de ce monarque, et mourut en 1781, presque entièrement oublié, après avoir eu la direction du ministère secret pendant 17 ans. On a recueilli une partie de cette correspondance, qui jette du jour sur plusieurs faits importants du règne de Louis XV. Rhulière a tracé le portrait suivant du comte de Broglie : « Pendant son séjour à Varsovie, dit-il, » il se montra ce qu'il fut dans la suite, ami et » protecteur ardent et fidèle, ennemi implacable, » opiniâtre ; livré sans relâche et sans trêve à la » fureur de ses animosités, passionné pour la gloire » du nom français, ne connaissant ni le luxe, ni » la mollesse, ni les délassements de l'esprit ; capable du plus profond secret dans ses longues » et impénétrables intrigues, mais sans dissimulation dans la société ; enfin, dans ce rôle singulier où il fut conduit par les conjonctures, » affectant et devant affecter la rectitude d'un censeur ; portant la sévérité de ses principes jusqu'à » l'exigence la plus rigoureuse dans les moindres » devoirs, jusqu'à la pédanterie dans les affaires ; » portant la justice même à cet excès où elle cesse » d'être juste ; ne pardonnant rien à ceux qui ne » lui étaient pas dévoués, plus indulgent et plus » facile pour ceux qui lui consacraient leurs talents ; ne s'étant jamais trompé dans le choix des » hommes qui secondèrent ses desseins, quoique » les événements l'aient presque toujours trompé » dans ses vues. »

* BROGLIE (Claude-Victor, prince de), fils de Victor-François, maréchal de France, naquit en 1757, et entra très-jeune au service. La noblesse de Colmar et de Schelestadt le députa aux états-généraux de 1789. Il se réunit au tiers-état, et suivit presque toujours l'impulsion des différents partis, qui, tour-à-tour, dominèrent l'assemblée. Lorsqu'on porta la loi contre les émigrés, il demanda un sursis à son exécution en faveur de son père, sur lequel il avança, en fondant en larmes, plusieurs faits que le maréchal crut devoir désavouer, par une lettre rendue publique. Il fut ensuite employé comme maréchal-de-camp à l'armée du Rhin ; mais ayant refusé de reconnaître les décrets qui suspendaient le roi, il fut destitué. Il se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit à la Convention pour protester de son patriotisme. De retour à Paris, il se présenta à la barre, à la tête de la députation d'une section des Invalides. Mais il fut peu de temps après traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 27 juin 1794, à l'âge de 37 ans. — Son frère, le prince de Revel, suivit le maréchal son père, dans l'émigration, et mourut à Munster en 1793, âgé de 30 ans.

* BROGLIE (Maurice-Jean-Madeleine de), évêque de Gand et prince du saint-empire romain, né le 5 septembre 1766, au château de Broglie, était fils du maréchal duc de Broglie, que l'empereur François I^{er} créa prince de l'empire par un diplôme de 1759. Il faisait ses études ecclésiastiques au séminaire de Saint-Sulpice, lorsque la révolution l'obligea d'émigrer avec son père qui se rendit à Berlin. Le roi Frédéric-Guillaume fit au maréchal un

accueil distingué, et accorda au prince Maurice une prévôté au chapitre de Posen, dans l'ancienne Pologne. L'abbé de Broglie rentra en France en 1803 ; des démarches qu'il fit dans le but de recouvrer quelques-unes de ses propriétés non vendues le firent connaître de l'empereur qui s'empressa de l'appeler à sa cour et de le nommer son aumônier. En 1803, il fut nommé à l'évêché d'Acqui et, en 1807, à celui de Gand. Il prodigua les éloges au nouveau souverain dans un mandement à l'occasion de la victoire d'Austerlitz. Mais ce sentiment d'admiration ne fut pas de longue durée, et le ministre des cultes écrivait dans une lettre du 10 avril 1809, que Napoléon était mécontent du peu d'attachement que M. de Broglie montrait pour sa personne. Ce prélat se vit même enlever son grand-vicaire, malgré tous les efforts qu'il fit pour le conserver. En 1810, la croix d'honneur fut envoyée à M. de Broglie qui la refusa, pensant qu'il ne pouvait l'accepter, au moment même où les états du saint Siège venaient d'être envahis, et il motiva son refus dans un *Mémoire* plein de modération qu'il adressa au ministre des cultes. Sa fermeté ne se démentit point au concile national convoqué le 9 juillet 1811, pour aviser au moyen d'instituer les évêques sans avoir recours au Saint-Père. Il s'opposa constamment aux mesures proposées, pendant les deux jours que dura le concile qui fut dissous le 11 du même mois. Le 12, le prélat fut arrêté et enfermé, ainsi que les évêques de Troyes et de Tournai, au donjon de Vincennes. Après quatre mois et demi de captivité, il consentit à donner sa démission de son siège et fut exilé à Beaune. Soupçonné d'entretenir des intelligences avec son clergé, on le transféra dans l'île de Sainte-Marguerite sur les côtes de la Provence, et en 1813, il fut remplacé sur le siège de Gand. Le prince de Broglie, pressé de nouveau, renouvela sa renonciation à ce diocèse, par un acte signé à Dijon le 8 juillet, mais sans révoquer les pouvoirs qu'il avait donnés à ses grands-vicaires. Cette restriction produisit contre le clergé de Gand des vexations auxquelles la chute de Napoléon mit seule un terme. La démission du prélat fut considérée comme nulle, et il retourna dans son diocèse au milieu des témoignages de la joie la plus vive. Mais de nouveaux chagrins l'y attendaient. La Belgique avait été réunie à la Hollande ; le prince Guillaume d'Orange ayant manifesté des projets défavorables à la cause catholique, le prélat en prit la défense dans trois écrits qui parurent successivement, savoir une *Adresse au roi*, signée le 28 juillet 1815, par les évêques de Tournai, de Namur et de Gand, et par les grands-vicaires de Malines et de Liège ; une *Instruction pastorale*, en français et en flamand, du 2 août suivant ; et un *Jugement doctrinal* des évêques des Pays-Bas sur le serment prescrit. Le pape Pie VII, à qui le prélat eut recours en dernier lieu, fit parvenir, le 16 mai 1816, au ministre des Pays-Bas, résidant à Rome, une note officielle où S. S. lui mandait que, *la nouvelle loi fondamentale contenant des erreurs contraires à la religion catholique, la résistance des évêques ne pouvait être blâmée avec justice, et qu'on ne pouvait exiger des sermens con-*

traites à la conscience. Les réclamations de M. de Broglie étaient fondées sur ce qu'il manifeste lui-même dans l'*Adresse au roi*. « Jurer, disait-il, d'observer et de maintenir une loi qui attribue au » souverain, et à un souverain qui ne professe pas » notre sainte religion, le droit de l'instruction » publique, les écoles supérieures, moyennes et » inférieures, c'est lui livrer à discrétion l'enseignement public dans toutes ses branches, c'est » trahir hautement les plus chers intérêts de l'Eglise catholique.... Jurer de maintenir la liberté » des opinions religieuses et la protection égale accordée à tous les cultes, n'est autre chose que » jurer de maintenir, de propager l'erreur contre » la vérité... » De nouvelles discussions s'élevèrent au sujet du refus de l'évêque de faire des prières publiques pour le roi ; mais un bref du saint Père l'autorisa à les ordonner. Le prince de Broglie, lors de l'érection de nouvelles universités dans la Belgique, ayant adressé au roi une *Représentation* dans laquelle il signalait l'introduction de certains ouvrages funestes dans l'enseignement, et exprimait ses craintes sur le sort des séminaires épiscopaux, devint l'objet des plus vives poursuites, et fut bientôt placé sous le coup d'un mandat d'amener. Il se réfugia en France, et vécut tantôt à Beaune, tantôt à Paris. Malgré ses protestations, le tribunal de Bruxelles, par arrêt du 8 novembre 1817, le condamna à la déportation, et l'arrêt fut attaché, par la main du bourreau, entre ceux de deux voleurs exposés pour leurs crimes. « Toujours en » proie à des infirmités (dit l'*Ami de la Religion* » et du *Roi*, tom. 28, pag. 367), que les traitements exercés contre lui ou envers son clergé » n'étaient pas propres à adoucir, il recevait chaque » jour de sinistres nouvelles de l'état de son diocèse. Un de ses grands vicaires exilé, deux autres mis en jugement, des chanoines expulsés du » chapitre, des curés privés de traitement, une inquisition sévère exercée contre les prêtres, de » pauvres religieuses inquiétées jusque dans l'asile » où elles croyaient s'être soustraites au monde, la » religion catholique entravée dans ses droits comme » dans ses pratiques, les efforts faits pour ôter au » prélat l'exercice de sa juridiction, toutes ces circonstances étaient autant de coups portés à la » sensibilité de M. de Broglie, et n'ont pas peu contribué à ruiner une santé faible et fatiguée par » tant d'épreuves. » L'évêque de Gand fit imprimer en 1819 sa *Réclamation respectueuse adressée à LL. MM. les empereurs d'Autriche et de Russie et le roi de Prusse, relativement à l'état des affaires religieuses en Belgique*, datée de Beaune, 4 octobre 1818. Il s'était retiré à Paris, lorsqu'une maladie grave vint achever d'épuiser ses forces. Il y mourut le 20 juin 1821, dans sa cinquante-cinquième année, vénéré de tous pour son savoir et la grande austérité de ses mœurs.

BROGNY (Jean ALLARMET de), connu sous le nom de cardinal de Viviers et d'Ostie, né en Savoie, dans le village de Brogny, près d'Annecy, en 1542, d'un gardien de pourceaux, fut d'abord chartreux. Il s'éleva par son mérite, devint cardinal et chancelier de l'église romaine, parut avec distinction

aux conciles de Pise et de Constance, et mourut à Rome en 1426, après avoir été successivement évêque de Viviers, d'Ostie, archevêque d'Arles et évêque de Genève, laissant plusieurs fondations pieuses et utiles. Les talents et les vertus de Brogny voilées la bassesse de son extraction aux yeux du monde. Il fut le seul qui ne l'oublia pas, et qui voulut rappeler aux autres. Il fit graver sur les sièges de la chapelle des *Machabées*, qu'il fonda dans Genève, le même que dans la maison qu'il habita, un monument de sa naissance, qui devint celui de sa modestie et de sa grandeur ; on y voit un homme conduisant un cochon. Ce monument subsiste encore dans la bibliothèque de Genève, où il éternise la vertu du cardinal ; son nom était Jean Allarmet. L'abbé Giraud Soulavie a écrit son éloge sous le titre d'*Histoire de Jean Allarmet de Brogny, cardinal de Viviers*, Paris, 1774, tiré à 12 exemplaires.

* BROHON (Jacqueline-Aimée), née à Paris vers 1720, composa d'abord des romans, ensuite des livres ascétiques, puis se mêla de prophétiser, et mourut le 18 octobre 1778. Ses ouvrages sont : *Les Amans philosophes, ou le triomphe de la raison*, 1745, in-12 ; *Les Tablettes enchantées ; Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, 1791, in-12 ; *Réflexions édifiantes*, etc., 1791, 2 vol. in-8 ; cet ouvrage et le précédent, imprimés aux frais de M^{me} la duchesse de Bourbon (Voy. ce nom), fruits d'une imagination exaltée, ont été signalés comme dangereux dans une consultation de six docteurs de Sorbonne ; *Manuel des victimes de Jésus*, ou *Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*, 1799, in-8, ouvrage du même genre que les précédents et dont un directeur prudent ne doit pas autoriser la lecture.

BROKESBY (François), né à Slocke dans le comté de Leicester, fut pasteur à Rowley, et mourut vers l'an 1718, après avoir publié *Vie de Jésus-Christ ; Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles*, Londres, 1712, in-8 ; *De l'Education, avec une Grammaire à l'usage des universités*, 1710, in-8 ; *Vie de Henri Dodwel*, 1715, 2 vol. in-12. Ces ouvrages sont estimés en Angleterre.

BROMPTON (Jean), bénédictin anglais, abbé de Jorevall, au comté d'York, est connu par une *Chronique* à laquelle il a donné son nom. Elle comprend un espace de 600 ans, depuis l'an 588 jusqu'en 1198. Il vivait encore après le règne d'Edouard III.

BRONCKHORTS (Everard), né à Deventer en 1534, professeur de jurisprudence à Wittemberg, à Erfurt et à Leyde, mourut dans cette dernière ville en 1627, à 73 ans. C'était un homme savant et poli. On a de lui des ouvrages de droit. Le plus connu est intitulé *Controversiarum juris centuria*, Leyde, 1621, in-4. L'auteur se propose de concilier plusieurs opinions contraires sur les matières de droit.

* BRONCKHORTS (Pierre van), peintre d'histoire, né à Delft, en 1588, mort en 1661. On cite comme ses principaux ouvrages deux tableaux représentant, l'un le Temple où Salomon prononce son premier jugement ; l'autre le Temple d'où Jésus-Christ

chasse les marchands. — BRONCKHORST (Jean van), peintre, naquit à Utrecht en 1603. On voit de lui, dans le chœur de l'église d'Amsterdam, six tableaux d'histoire, trois peints sur verre, et trois autres à l'huile. — BRONCKHORST (Jean), peintre, né à Leyde en 1648, perdit son père à l'âge de 13 ans, fut placé chez un pâtissier, et se maria, en 1670, dans la ville de Horn. Bronckhorst disait que, s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. Il copia d'après nature tous les oiseaux et tous les animaux avec une vérité singulière. La finesse de son travail représente le luisant et la légèreté des plumes.

BRONCKHORST. *Voy. NOVIOMAGUS.*

* BRONGNIART (Auguste-Louis), apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où ces deux sciences comptaient peu de professeurs. Il remplaça Rouelle dans la chaire de chimie appliquée aux arts et plus tard fut collègue de Fourcroy. Pendant la révolution, il exerça les fonctions de pharmacien militaire, et devint professeur au muséum d'histoire naturelle. Il est mort en 1801, laissant *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances ou Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science*, 1778, in-8. Il travailla à divers recueils scientifiques, entre autres avec Hassenfratz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et au *Bulletin des sciences de la société philomatique*. — Alexandre-Théodore BRONGNIART, né en 1739 et mort en 1813, se voua à l'architecture, et obtint dans son art un rang très-distingué. Il fut élève de Boulée (*Voy. BOULÉE*). Admis, en 1777, à l'académie d'architecture, il devint plus tard architecte de l'hôtel des Invalides, du ministère des affaires étrangères, des bâtiments de la police et de l'école militaire. Il bâtit une foule d'hôtels et de maisons de campagne, parmi lesquels on cite Frascati, le Petit-Palais du duc d'Orléans, l'hôtel Montesson, etc. On lui doit le beau palais de la Bourse, dont il posa la première pierre le 24 mars 1808, et auquel il travaillait depuis cinq ans lorsque la mort vint le surprendre. Il a fait le plan du cimetière du P. Lachaise, où ses restes ont été déposés; les grandes avenues, des Invalides et de l'Ecole militaire, sont aussi son ouvrage.

** BRONGNIART (Alexandre), minéralogiste, né en 1770 à Paris, fils du célèbre architecte (*Voy. ci-dessus*), termina de bonne heure ses premières études scientifiques à l'école des mines de Paris, où il reçut les leçons de Sage (*Voy. ce nom*). Il n'avait que 19 ans lorsqu'il fut un des fondateurs de la société philomatique dont plus tard il enrichit les recueils de plusieurs *Mémoires* intéressants. En 1790, il fit un voyage scientifique en Angleterre, d'où il rapporta les éléments d'un *Mémoire* sur l'art de l'émailleur. Atteint par la première réquisition, il fut attaché comme pharmacien à l'armée des Pyrénées. Ayant facilité l'évasion du savant naturaliste BROUSSONET (*Voy. ce nom*), poursuivi comme fédéraliste, il fut jeté dans une prison d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Bientôt après il fut nommé professeur d'histoire naturelle à l'école

centrale des Quatre-Nations; plus tard il remplaça Haüy dans ses cours à l'école des mines. En 1800, nommé directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, il y introduisit divers perfectionnements, et y fit revivre l'art presque perdu de la peinture sur verre. Cuvier se l'associa peu de temps après pour la *Description géologique des environs de Paris* (*Voy. Cuvier*). Brongniart ne se renferma pas uniquement dans la minéralogie; c'est à lui qu'on doit la division des reptiles en quatre ordres, *Sauriens*, *Batraciens*, *Chéloniens* et *Ophidiens*, adoptée par les naturalistes. Il fut admis en 1816 à l'académie des sciences, section de minéralogie. Son entrée à l'académie redoubla son activité; en 1817, il visita les Alpes, la Suisse et l'Italie; plus tard il explora dans le même but la Suède et la Norvège, et continua de publier le résultat de ses constantes recherches dans le *Journal des mines*, et dans le *Dictionnaire des sciences naturelles* dont il fut un des plus laborieux collaborateurs. Plusieurs des articles qu'il y a insérés forment autant de traités spéciaux qui ont été publiés séparément. Il mourut à Paris le 7 octobre 1847. Ses principaux ouvrages sont : *Traité élémentaire de minéralogie, appliquée aux arts*, Paris, 1807, 2 vol. in-8. Le mérite de cet ouvrage a été reconnu en France et à l'étranger. *Tableau des terrains qui composent l'écorce du globe, ou essai sur la structure de la partie connue de la terre*, ib., 1829, in-8.

* BRONTËS, cyclope, fils du Ciel et de la Terre, forgeait les foudres de Jupiter et faisait un bruit épouvantable sur son enclume.

BRONZINO (Angelo), qu'on nomme communément le *Bronzin*, né dans les états de Toscane en 1508, réussit dans le portrait. On voit la plupart de ses ouvrages à Pise et à Florence. Il mourut dans cette dernière ville, vers 1570, âgé de 62 ans.

* BROOKS (Françoise), fille d'un ecclésiastique nommé Moore, et épouse d'un recteur de Colney, a laissé quelques ouvrages : *La Vieille fille*, espèce de journal commencé le 15 novembre 1735, et continué jusqu'à la fin de juillet 1736, dont les numéros ont été recueillis en un vol. in-12; *l'Histoire de Julie Mandeville*, 1763; la traduction en anglais des *Lettres de Julie Catesby*, de M^{me} Riccoboni; *Histoire d'Emilie Montague*, 1769, 4 vol. in-12, roman plusieurs fois réimprimé, où elle décrit les scènes pittoresques qu'elle avait admirées au Canada, et qui a été traduit par Robinet, Paris, 1770, 4 vol. in-12; *Virginie*, tragédie, 1736, in-8; *Mémoires du marquis de Saint-Forlaix*, 1770, 4 vol. in-12; une traduction des *Eléments de l'Histoire d'Angleterre*, de Millot, 1771, 4 vol. in-12; *l'Excursion ou l'Escapade*, 1777, 2 vol.; *Rosine*, drame en musique représenté en 1782.

* BROOKE (Henri), poète anglais, né en 1706, fut élevé dans le collège de Dublin, et destiné à la profession d'avocat, qu'il négligea pour se livrer à la poésie et à la littérature. Le prince de Galles lui accorda sa protection; mais comme il n'était pas en état d'en attendre les effets, il se retira à la campagne, le seul lieu où il pût vivre avec l'économie convenable à sa situation, et à l'indolence de son caractère. Ayant perdu sa femme et celui

de ses enfants qu'il affectionnait le plus, il languit quelque temps dans une espèce d'imbécillité et mourut en 1783. Ses principaux ouvrages sont : *La beauté universelle*, poème philosophique qui obtint l'approbation de Pope. *Gustave Wasa*, tragédie dont on défendit la représentation, à cause des sentiments de liberté dont elle est remplie et dont la publication rapporta plus à l'auteur que n'aurait pu faire la représentation, 1737 ; *Le comte Westmoreland* et *le comte d'Essex*, tragédies jouées à Dublin en 1743 et 1749 ; *La Femme trompeuse*, fable insérée dans le recueil de Moore ; *Le Fou de qualité*, roman ingénieux, d'un ton original et un peu bizarre, 1766 ; Griffet Labaume l'a traduit en français, 1789, 2 vol. in-12 ; *Juliette Grenville*, roman imprimé en 1774, qui indique le déclin de ses facultés. Ses ouvrages, excepté ses romans, ont été réunis en 4 vol. in-8, Dublin, 1780.

BROOME (William), poète, né à Cheshire, vers la fin du xvn^e siècle, fut élevé à Eton et reçu docteur en droit à Cambridge : un peu plus tard il obtint la place de recteur à Sturston, dans le comté de Suffolk. Lié d'une manière fort intime avec le célèbre Pope, il fit des *Extraits d'Eustathe* pour les *Notes* de sa *Traduction de l'Iliade* et traduisit quatre chants de *l'Odyssée* : Fenton était son collaborateur, et Pope corrigeait leurs vers qu'il est difficile de distinguer d'avec les siens. Broome, mécontent de sa part de produit, se plaignit hautement : Pope s'en vengea en lui donnant une place dans sa *Dunciade*. Broome mourut à Bath le 16 novembre 1743.

BROSIIUS (Jean-Thomas), vice-chancelier de l'électeur-palatin et syndic de l'ordre teutonique, est auteur des *Annales des duchés du Juliers et de Berg*, en latin ; ouvrage estimé et plein de bonne critique, publié après la mort de l'auteur, à Cologne, 1731, in-fol., par les soins d'Ad. Michel Mappius, son gendre. Il mourut vers le milieu du xvin^e siècle.

BROSSARD (Sébastien de), chanoine de l'église de Meaux, mort en 1730, âgé d'environ 70 ans, excella dans la théorie de la musique. Les écrits qu'il nous a laissés sur cet art ont été accueillis dans le temps. Les principaux sont : Un *Dictionnaire de musique*, in-8, nomenclature très-inférieure à celle que nous devons à Jean-Jacques Rousseau, mais qui a été d'une grande utilité à ce dernier, puisqu'il y a trouvé les matières rassemblées, et assez bien développées. C'est aussi à Brossard que Rameau doit presque toutes ses idées sur l'harmonie. Une *Dissertation sur la nouvelle manière d'écrire le plain-chant et la musique*. Deux livres de motets. Neuf leçons de ténors. Un *Recueil d'airs à chanter*. Il ne possédait pas seulement les règles, mais il les mettait en pratique. Il avait une nombreuse bibliothèque de musique qu'il donna au roi. Il eut une pension de 1280 liv. sur un bénéfice.

BROSSE (Jean de), chambellan et maréchal de France, rendit de grands services au roi Charles VII. Il se distingua au siège d'Orléans et à la bataille de Patay en 1433. Il était seigneur de Boussac, et descendait d'une noble et ancienne famille.

BROSSE (Jacques de), architecte de Marie de Médicis, bâtit le Luxembourg à Paris, par les ordres de cette reine, en 1615. L'aqueduc d'Arcueil et le portail de Saint-Gervais sont encore de lui.

* BROSSE (dom Louis-Gabriel), bénédictin, né à Auxerre, en 1619, et mort, en 1683, à l'abbaye de Saint-Denis, composa divers ouvrages de piété en vers français, entre autres le *Paradis des muses saintes*, et des *Hymnes* sur plusieurs sujets, imprimés à Paris de 1650 à 1672.

* BROSSE (Louis-Philippe de la), chanoine de Notre Dame-de-Foi de Giroviller, a donné un *Traité du Baromètre*, Nancy, 1717, in-12.

BROSSE (Gui de la), médecin ordinaire de Louis XIII, obtint de ce roi, en 1626, des lettres-patentes pour l'établissement du jardin royal des plantes médicinales, dont il fut le premier intendante. Il s'appliqua d'abord à préparer le terrain ; il le peupla ensuite de plus de deux mille plantes. On peut en voir le catalogue dans sa *Description du Jardin royal*, in-4, 1636. Richelieu, Séguier et Buillon, surintendant des finances, contribuèrent à enrichir, par leurs libéralités, le dépôt confié à la Brosse. On a de lui un *Traité des vertus des Plantes*, 1628, in-8. Il mourut en 1641.

BROSSE (Joseph de la). Voy. ANGE de Saint-Joseph.

BROSSES (Charles de), premier président du parlement de Bourgogne, membre de l'académie de Dijon, sa patrie, associé libre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit en 1709, et mourut à Paris le 7 mai 1777. Il joignit les travaux littéraires aux fatigues de la magistrature, et ses études étendirent ses connaissances, fortifièrent sa raison, et lui donnèrent de la réputation. S'il faut en croire M. de Buffon, « c'était un de ces » hommes qui peuvent, suivant les circonstances, » devenir les premiers des hommes en tout genre, » et qui, également capables de comparer les idées, » de les généraliser, d'en former de nouvelles combinaisons, manifestent leur génie par des productions nouvelles, toujours différentes de celles » des autres et souvent plus parfaites. » On a de lui : *Lettres sur la découverte de la ville d'Herculanum*, 1750, in-8, curieuses ; *Histoire des navigations aux terres australes*, 1757, 2 vol. in-4 ; *Du culte des dieux fétiches* ou *Parallèle de l'ancienne idolâtrie avec celle des peuples de Nigritie*, 1760, in-12 : écrit léger et peu digne de l'auteur ; il y a des assertions qui l'ont fait attribuer à Voltaire. Si l'on s'est trompé, il est à souhaiter qu'on se trompe également en l'attribuant à cet illustre président. *Traité de la formation mécanique des Langues*, 1763, 2 vol. in-12 ; ouvrage plein de sagacité et d'observations plus ou moins prouvées sur l'origine et les principes du langage. L'auteur fait voir que tous les hommes ont parlé et parlent encore la même langue, et qu'il est possible de la reconnaître dans tous les langages, quelque différents qu'ils soient. *Histoire de la République romaine dans le cours du vii^e siècle*, par Salluste, en partie traduite du latin, sur l'original, en partie rétablie et composée sur les fragments qui sont restés de ses livres perdus.

On trouve dans cet ouvrage imprimé en 1777, en 4 vol. in-4, une profonde connaissance de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. Mais dans la version de Salluste, et dans le supplément, il y a trop de termes bas et populaires, qui dépareraient la noblesse du style historique. Divers Mémoires, dans ceux de l'académie des belles-lettres. *Lettres historiques et critiques sur l'Italie*, Paris, 1799, 3 vol. in-8; réimprimés en 1841, sous ce titre, *L'Italie il y a cent ans*.

BROSSETTE (Claude), né à Lyon en 1671, de l'académie de cette ville, et bibliothécaire de la bibliothèque publique, d'abord jésuite, ensuite avocat, mourut dans sa patrie, l'an 1746. On a de lui : *L'Histoire abrégée de la ville de Lyon*, écrite avec une élégante précision; *Nouvel éloge historique de la ville de Lyon*, 1711 : in-4, ouvrage imprimé, comme le précédent, par ordre du corps consulaire, et digne des mêmes éloges; *Eclaircissements historiques sur les Satires et autres Œuvres de Boileau Despréaux*, 1716, 2 vol. in-4, et réimprimés ensuite en différents formats. Il a épuré le texte des fautes qui s'y étaient glissées dans les éditions précédentes. Il a indiqué les passages que l'Horace moderne a imités des anciens. Il a assaisonné ses notes de plusieurs anecdotes utiles et curieuses. On lui reproche seulement d'en avoir mis quelques-unes peu nécessaires pour l'intelligence du texte, quelques autres puériles : il n'a point usé assez sobrement des recueils qu'il avait faits. *Commentaire sur les Satires et autres Œuvres de Regnier*, 1729, in-8, qui a les mêmes qualités et les mêmes défauts que ses *Eclaircissements* sur Boileau. Brossette était ami de beaucoup de gens de lettres, et en commerce épistolaire avec plusieurs.

BROSSIER (Marthe), fille d'un tisserand de Romorantin, atteinte d'une maladie étrange à l'âge de 20 ans, se fit exorciser comme possédée. Son père courut le monde avec elle, pour partager l'argent que le peuple lui donnait. Le Parlement la fit ramener à Romorantin avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle. Cependant quelques médecins attestèrent qu'elle était possédée. Un abbé de Saint-Martin, du nom de la Rochefoucault, la conduisit de Romorantin à Rome; mais le pape les renvoya l'un et l'autre en 1599, sans vouloir discuter la réalité de cette possession.

BROTHERTON. Voy. BETTERTON.

BROTIER (Gabriel), de l'académie des inscriptions et belles-lettres, né à Tanay, petite ville du Nivernois, le 5 septembre 1723, mort à Paris le 12 février 1789, dans sa 66^e année, montra dès sa jeunesse la plus forte inclination pour l'étude. Il entra chez les jésuites, et acquit par un travail assidu, autant que par la facilité de son génie, une immense et prodigieuse variété de connaissances. A l'exception des mathématiques, auxquelles il s'était peu appliqué, il savait de tout, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine même. Tous les ans il lisait dans l'original Hippocrate et les livres de Salomon. « C'étaient, disait-il, les » meilleurs ouvrages qu'il y eût pour guérir les » maladies de l'esprit et du corps. » Mais ce qu'il possédait le mieux, c'était l'érudition. Il savait

toutes les langues mortes, le latin surtout parfaitement, ainsi que les principales langues de l'Europe. Ces connaissances, quelque étendues qu'elles fussent, n'étaient en quelque sorte que des accessoires pour l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, la chronologie, les monnaies, les médailles, les inscriptions, les usages de l'antiquité, qui avaient toujours fait l'objet de ses études, et dans lesquels il était si versé. Après la destruction de la société, il ne perdit rien de l'esprit de retraite et d'application qui avait eu pour lui tant d'attraits, et c'est dans la solitude qu'il se choisit qu'il a publié ces grands et magnifiques ouvrages qui immortaliseront son nom. L'édition de *Tacite*, ornée non-seulement de notes et de dissertations savantes, mais encore de suppléments, fait douter quelquefois si l'écrivain moderne n'est pas l'heureux rival de l'ancien (*Voy. TACITE*). « Cette édition de Tacite, » dit l'auteur des *Trois Siècles* de la Littérature française, « est la meilleure réfutation du sentiment de » ceux qui prétendent qu'on ne saurait bien écrire » dans une langue morte; elle offre non-seulement » la connaissance la plus profonde de la langue latine, mais encore l'imitation la plus heureuse du » meilleur historien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les savants » de l'Europe sera tout à la fois un anathème prononcé contre les auteurs du paradoxe, et le » triomphe de l'érudition parmi nous. » L'édition de *Pline* le naturaliste n'est qu'un très-court abrégé de celle qu'il avait préparée pour corriger et augmenter l'édition d'Hardouin, et pour donner la suite et l'histoire de toutes les nouvelles découvertes faites depuis environ les commencements de ce siècle, travail immense et qui suppose les connaissances les plus vastes. Par quelle fatalité est-il arrivé que le public n'en ait pas encore joui? Mais si les grandes entreprises en librairie peuvent encore avoir lieu en France, ne désespérons pas d'avoir un jour cet ouvrage. A ces deux éditions, qui ont fait époque dans la littérature et qui ont mérité à l'abbé Brotier les éloges de l'Europe savante, il en a joint quelques autres qui sont moins considérables, une édition charmante de *Phèdre*, et une édition des *Jardins* de Rapin, à la suite desquels il a mis une histoire des jardins, écrite en latin avec une élégance admirable, et remplie de tableaux délicieux. On a encore de lui *Vita clarissimi viri de la Caille*. Il a travaillé aussi à la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*. L'abbé Brotier rappelait le souvenir de ces écrivains laborieux, de ces savants distingués, les Pétau, les Sirmond, les Labbe, les Cossart, les Hardouin, les Souciet, etc., qui avaient si fort illustré le collège de Louis le Grand, dans lequel il avait été élevé lui-même, et où il avait vécu plusieurs années avec le titre de bibliothécaire. Faut-il faire un aveu bien amer, mais qui n'est peut-être que trop vrai? Hélas! il ferme la chaîne de tous ces hommes célèbres qui s'étaient succédés sans interruption pendant près de deux siècles. Après sa mort, il a paru une brochure sous le titre de *Réforme du Clergé à proposer aux états généraux*, par l'abbé Brotier. L'attribution de ce libelle à ce respectable savant, est le plus sanglant outrage que

l'imposture ait pu faire à sa mémoire. On s'est emparé de son nom pour accréditer une brochure infâme. « L'impie, dit M. Séguier, ne craint pas de violer la cendre des morts, de calomnier leur esprit, et croit peut-être encore honorer leur mémoire. Elle les ressuscite pour tirer des noms connus qu'elle usurpe l'ascendant dont elle a besoin ; elle annonce sa doctrine comme l'ouvrage d'un auteur décédé depuis quelques années. Par là, elle met le tombeau pour barrière entre elle et les poursuites qu'elle redoute, et se joue ainsi à la fois, du ciel qu'elle outrage et de la patrie qu'elle corrompt. » — L'abbé Brotier a laissé un neveu, ecclésiastique, André-Charles BROTIER, qui a marché sur ses traces dans le genre de l'érudition, et qui en a donné des preuves dans une édition des Œuvres de Plutarque d'Amiot, 22 vol. in-8, commencée par son oncle, et qu'il a achevée avec Vauvilliers. Il a aussi dirigé la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs*, Paris, 1783, 13 vol. in-8, à laquelle il a fourni la traduction d'Aristophane. Il fut déporté en 1797, et mourut à Sinnamari le 13 septembre 1798.

* BROUE (Claude de la), jésuite, est auteur d'une *Histoire de J.-F. Régis*, au Puy, 1630.

BROUE (Pierre de la), évêque de Mirepoix, né à Toulouse en 1643, membre de l'académie de cette ville, se joignit aux évêques de Montpellier, de Sénez et de Boulogne, pour former l'acte d'appel qu'ils interjetèrent de la bulle *Unigenitus* en 1717. Il mourut à Belleslat, village de son diocèse, en 1720, à 77 ans. On a de lui la *Défense de la grâce efficace par elle-même*, in-12, contre le Père Daniel, jésuite, et Fénelon, archevêque de Cambrai. Il nous reste encore de lui *trois Lettres pastorales aux nouveaux réunis de son diocèse, sur l'Eucharistie*. C'est un des meilleurs écrits qui aient paru sur cette matière. Le grand Bossuet avait été fort lié avec l'évêque de Mirepoix.

* BROUERIIUS van NYEDEK ou de NIEDEK, né en 1667, d'une famille noble de Suède, étudia la jurisprudence et cultiva en même temps les lettres savantes et les antiquités. On lui doit une dissertation remplie d'érudition, intitulée *De populorum veterum ac recentiorum adorationibus*, Amsterdam, 1713, in-12, fig. Il a publié en société avec Lelong, *Kabinet van Nederlandsche*, 6 parties in-4, et continué le théâtre des Provinces-Unies de Halma. Il mourut en 1735.

BROUGHTON (Hugues), écrivain anglais, né en 1549 dans le comté de Shrop, mourut en 1612, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages en sa langue, Londres, 1662, 4 vol. in-fol. Il était ennemi déclaré des presbytériens et de Théodore de Bèze.

* BROUGHTON (Richard), missionnaire, né dans le comté de Huntington, fut envoyé très-jeune au collège anglais de Reims, d'où, après avoir reçu les ordres, il revint en Angleterre comme missionnaire, et se consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. Il devint successivement vicaire-général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre et mourut en 1654. Il a laissé quelques ouvrages plus recom-

mandables par l'érudition que par le style : *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de J.-C., jusqu'à la conversion des Saxons*, en anglais, Douai, 1635, in-fol., et Londres, 1631 ; *Monasticum Britannicum*, en anglais, Londres, 1633, in-8 ; *Jugement des temps apostoliques sur les 39 articles de la confession de foi anglicane*, Douai, 1632, in-8 ; *Epître apologétique*, en réponse au livre où l'on prétend prouver que les catholiques ne sont pas des sujets fidèles ; *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestants* (Voy. ANDERTON).

BROUGHTON (Thomas), né à Londres, d'un ministre, le 5 juillet 1704, exerça le même emploi que son père, et s'appliqua avec beaucoup de succès au genre d'étude analogue à sa charge. Il mourut le 21 décembre 1774, après avoir donné au public : *Bibliotheca historica sacra*, 1736, 2 vol. in-fol. C'est une espèce de dictionnaire historique de la religion ; *Des Sermons* ; *Biographia Britannica*.

* BROUGHTON (Guillaume-Robert), navigateur anglais, né dans le comté de Gloucester, commandant en chef temporaire de la marine britannique dans les Indes orientales, et colonel des Royales-Marines, mourut à Florence en 1821. Il commanda successivement le *Chatam*, le *Batavia*, la *Pénélope*, etc., et rendit d'importants services à sa patrie dans l'expédition contre l'île de Java et de Batavia. Ses découvertes et remarques, utiles pour la navigation, furent consignées dans la relation de ses voyages, intitulée : *Voyage of discovery to the North Pacific ocean*, Londres, 1804, in-4. Cet ouvrage a été traduit en français par Eyriès, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec cartes.

BROUKHUSIUS (Janus), né à Amsterdam en 1649, poète latin et capitaine de vaisseau, mourut en 1707. On a donné une magnifique édition de ses poésies, à Amsterdam, en 1711, in-4. On a encore de lui des éditions de *Properce* et de *Tibulle*, l'une et l'autre avec des notes, in-4 ; la 1^{re} en 1702, la 2^e en 1708.

** BROUSSAIS (François-Joseph-Victor), médecin, né à St.-Malo, le 17 décembre 1772, passa les douze premières années de sa vie dans le village de Pleurtuit, où son père exerçait comme officier de santé. Le curé se chargea de sa première éducation. En échange des leçons qu'il en recevait, le jeune Broussais remplissait les fonctions d'enfant de chœur. Il acheva ses classes au collège de Dinan, où il se distingua par sa vive imagination et son étonnante mémoire. C'est dans les hôpitaux de Brest et de St.-Malo qu'il commença ses études médicales. La révolution le jeta, pour un moment, dans la carrière militaire ; il s'enrôla sous les drapeaux républicains et fit quelques campagnes dans la Vendée. Embarqué sur des bâtiments corsaires avec le grade d'officier de santé, il concourut à des expéditions audacieuses, qui lui valurent une part dans des prises considérables. Une maladie contractée dans ce service le força d'y renoncer : c'était à regret ; d'un caractère bouillant et aventureux, il se sentait fait pour les combats. On le chargea du service de l'hôpital à St.-Malo ; mais il y resta peu. Voulant compléter des études fort imparfaites, il se rendit à Paris ; c'était en 1799. Alors brillaient, dans tout

leur éclat, Bichat, Chaussier, Pinel, qui furent ses maîtres et ses amis. Broussais, avec l'ardeur de son esprit, adopta sans réserve la doctrine physiologique de Bichat et même la théorie médicale de Pinel qu'il devait plus tard attaquer si violemment. Dans sa thèse pour le doctorat, soutenue en 1803, sur la *fièvre hectique*, il enchérit encore sur la doctrine de son maître. Broussais, pauvre, cherchait à se former une clientèle; mais, après l'avoir vainement attendue pendant deux ans, il se vit forcé d'entrer dans la médecine militaire, et en 1803, il fut nommé médecin aide-major à l'armée des côtes de l'Océan, qu'il suivit en Allemagne, en Hollande et en Italie. Il profita de sa position pour étudier attentivement la phthisie pulmonaire et pour juger de l'influence des climats sur cette funeste maladie. Mais préoccupé, comme il le fut toujours, d'une idée systématique, il tira de ses observations et des nombreuses autopsies qu'il pratiquait de fausses conséquences thérapeutiques qui furent souvent fatales à ses malades. En 1808, Broussais revint à Paris pour y publier son premier ouvrage, le plus important de tous, celui où il pose les bases du système qu'il professa et défendit tout le reste de sa vie : l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, 2 vol. in-8. Dans cette histoire il hat vigoureusement en brèche la doctrine de Pinel, dont il avait été le disciple enthousiaste. Toutes les maladies, même les fièvres, sont ramenées à une cause unique, l'irritation : de là leur traitement si simple. L'irritation d'un organe, étant un excès de vie dans cet organe, ne saurait se combattre efficacement que par les sangsues, les saignées, la diète, l'eau de gomme, en un mot les débilitants. Cette doctrine, qui devait faire tant de bruit, naquit inaperçue : l'ouvrage qui la contenait, assez mal écrit du reste, demeura comme enfoui chez l'éditeur. Broussais reprit son service militaire; il partit pour l'Espagne avec le titre de médecin en chef d'un corps d'armée; il n'en revint qu'en 1814. Pendant cette laborieuse campagne, il se livra avec plus d'ardeur que jamais à ses travaux. Ce fut alors qu'il publia son *Mémoire sur la circulation capillaire*. Rentré en France à la suite de l'armée d'Espagne, il quitta le service militaire, et fut nommé professeur en second au Val-de-Grâce, dont il devint ensuite le médecin en chef. Broussais avait alors 46 ans et il était à peu près inconnu; mais il eut bientôt un nom européen. Il le dut à ses leçons au Val-de-Grâce. Sa parole, quelquefois inculte, souvent éloquente, toujours chaleureuse et originale, électrisait son auditoire. Enthousiaste de sa doctrine, implacable contre ses adversaires, il semblait un chef de secte entouré de disciples fanatiques. L'amphithéâtre de ses cours ressemblait à un champ de bataille. La jeunesse s'y précipitait en foule, écoutant ses leçons comme autant d'oracles et partageant toutes les passions du maître. Bientôt le nom de Broussais retentit dans toutes les écoles, la plupart des jeunes médecins se rangèrent sous sa bannière, de vieux praticiens même abjurèrent ce qu'ils appelaient leurs anciennes erreurs pour préconiser le nouveau système. Plus d'autres maladies que des irritations aiguës ou chroniques, plus d'autres moyen médical que la lancette et les sangsues.

Assurément la simplification dans les moyens thérapeutiques eut son utilité; mais Dieu seul a pu compter le nombre des victimes qui périrent épuisées par la diète et les saignées intempestives. Broussais n'était pas homme à reculer devant l'application rigoureuse de ses principes. A l'époque du terrible fléau qui décima Paris, il traita le choléra comme il traitait toutes les irritations. Casimir Périer, dont il avait la confiance, en fut la victime; mais il y en eut d'autres en France, en Europe; le traitement de Broussais avait eu l'avantage d'être préconisé par le *Moniteur*; et malheureusement, de tous ceux dont on essaya, ce fut celui qui réussit le moins. Broussais décorait sa médecine du nom de physiologique, prétendant qu'elle n'était basée que sur la physiologie. Pour la défendre et la propager, il publia successivement l'*Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie*, 1816, in-8; l'*Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie*, 1821, 2 vol. in-8; 3^e édit., 1829-30, 4 vol. in-8; un *Traité de physiologie appliquée à la pathologie*, 1822-24, 2 vol. in-8; le *Catéchisme de la médecine physiologique*, 1824, in-8; et institua un journal intitulé : *Annales de la médecine physiologique*, 1822-34, 26 vol. in-8. Non content de réformer la médecine, il voulut encore porter la réforme dans la philosophie, particulièrement dans la psychologie. Il se montra, dans cette nouvelle tentative, tout aussi ardent et intolérant que dans la première. Les médecins, ses adversaires, l'avaient accusé d'ignorer ou de connaître mal les systèmes qu'il attaquait; c'est avec bien plus de justice encore que les philosophes lui reprochèrent de ne pas connaître la science qu'il voulait réformer. Il se posait comme novateur, et il n'était tout au plus que le continuateur des matérialistes du siècle précédent; Lamétrie, d'Holbac, Helvétius, Diderot, Cabanis. Ils avaient dit avant lui que l'âme spirituelle est une chimère, que les sensations, les sentiments, les idées, les désirs et les volontés sont le produit des excitations nerveuses; que l'âme est la matière encéphalique et la pensée une simple sécrétion du cerveau. La saine philosophie avait déjà victorieusement répondu à ces absurdes et désastreuses prétentions du matérialisme. Broussais rencontra au sein de l'institut dont il faisait partie, un adversaire qui renversa de fond en comble son déplorable système. Jouffroy lui démontra, qu'en vertu de ses facultés fondamentales, la raison, la sensibilité, la volonté, et de ses caractères l'unité et l'identité, l'âme ou le principe pensant est nécessairement un être d'une nature à part, essentiellement simple et, par conséquent, distinct de toute matière organique : bien plus, que le prétendu principe vital, auquel les médecins rapportent tous les phénomènes de la vie animale, tels que la digestion, la respiration, la circulation du sang, les sécrétions, étant une force, ne saurait en cette qualité se composer de parties et doit être lui-même immatériel; qu'il y a donc dans l'homme deux principes spirituels, le principe de la pensée qui est l'âme, et le principe des phénomènes vitaux qui agit dans les organes et par les organes

sans s'identifier avec eux (1). Ainsi cette nouvelle guerre contre le spiritualisme tourna doublement à son profit. La spiritualité de l'âme, appuyée sur des raisonnements plus clairs, fut remise en lumière, et les causes inconnues des phénomènes de la vie animale furent proclamées comme autant de forces immatérielles. Broussais essaya vainement de répondre; malgré son talent il succomba sous le poids de sa mauvaise cause. Celle de la vérité, de la morale, des espérances du genre humain, triompha encore une fois de tous les sophismes. En vain eut-il recours, pour appuyer sa doctrine, au fameux système de Gall. En vain essayait-il, dans ses leçons de phrénologie, de faire consister les différentes facultés de l'âme dans les différentes parties du cerveau; s'il se montra plus hardi que Gall et Spurzheim, il ne fut pas plus heureux. On lui accorda que les diverses parties du cerveau sont dans notre condition présente les organes ou instruments nécessaires de la pensée; mais on lui prouva qu'ils n'étaient et ne pouvaient être que des instruments. C'est au milieu de cette polémique que Broussais fut atteint de la maladie qui l'emporta. Il mourut à Vitry, près de Paris, le 17 novembre 1838, à l'âge de 66 ans. Systématique et orgueilleux comme tout chef de secte, il ne voulut point s'avouer vaincu; en mourant il continua de protester de sa conviction au matérialisme. Il est à regretter que ses amis aient cru devoir publier ce testament de ses dernières croyances. C'était pour le public un scandale, qui ne pouvait certes pas honorer la mémoire de cette rare mais malheureuse intelligence. Broussais assista au déclin de son influence, l'enthousiasme pour sa doctrine n'a pas duré 20 ans: cependant il mourut comblé de dignités et d'honneurs. Membre de l'institut, professeur de pathologie à la faculté de médecine dans une chaire créée pour lui, médecin en chef du premier hôpital

(1) Il y a dans l'homme deux principes spirituels. Cette proposition, vraie, sans doute, dans la pensée de l'auteur, est erronée dans le sens littéral de l'expression. Un principe spirituel est une substance immatérielle, un esprit. Ainsi, dire qu'il y a dans l'homme deux principes spirituels, c'est dire qu'il y a dans sa nature, deux substances immatérielles, deux esprits, deux âmes, l'une pour les phénomènes vitaux, l'autre pour les opérations intellectuelles et morales. Cette doctrine est également contraire à toutes les idées reçues, à la saine philosophie, et à l'enseignement religieux.

La source de cette erreur est une équivoque. Force n'est pas, comme le philosophe l'a supposé, synonyme de principe spirituel. Force exprime seulement une énergie quelconque, abstraction faite du principe qui la produit; de telle sorte qu'une force peut être où n'est pas substantiellement son principe générateur, par exemple le mouvement d'une boule roulant loin du bras vigoureux qui l'a lancée.

Ces observations n'ont rien à la force du raisonnement de Jouffroy, en faveur du spiritualisme en général. En effet, une force, comme il le dit, ne saurait, en cette qualité, c'est-à-dire dans son essence, se composer de parties et doit être immatérielle. Il faut donc que son principe, immatériel aussi, soit une substance spirituelle. Ainsi les phénomènes vitaux dans l'homme prouvent l'existence de l'être spirituel. Mais l'esprit qui les produit est-il dans l'homme; comme constitutif de la nature humaine, à l'instar de l'âme, principe substantiel de la pensée? Cette question, la proposition, objet de cette note, semble lui donner une solution affirmative. En cela est l'erreur, et c'est tout ce que nous avons voulu signaler. Du reste les phénomènes vitaux démontrent préemptoirement l'existence de Dieu. Dieu seul a pu créer les forces ou les lois dont ils sont l'effet dans tous les êtres vivants.

militaire, commandeur de la légion-d'honneur, inspecteur général du service de santé; et on lui a érigé une statue au Val-de-Grâce. Outre les ouvrages déjà cités, il a laissé : *Commentaire des propositions de pathologie consignées dans l'examen des doctrines médicales*, Paris, 1829, 2 vol. in-8; *Cours de phrénologie*, ib., 1836, in-8; *De l'irritation et de la folie*, ib., 1826, in-8; 2^e édit., 1839, 2 vol. in-8; *De la Théorie médicale, dite pathologique, ou jugement de l'ouvrage de Prus*, intitulé : *de l'irritation et de la Plegmasie*, ib., 1826, in-8; *Lettre sur le service de santé intérieur*, 1811, in-4; et de nombreux articles critiques insérés dans le *Journal universel des sciences médicales*. — BROUSSAIS (Cassimir), fils du précédent, né à St.-Servan en 1803, mort à Paris le 6 juillet 1847, fut au sortir du collège attaché à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, dont il devint professeur en 1832. Plus tard il remplaça Desgenettes dans son cours d'hygiène. Il a publié en 1827, un *Atlas historique de la médecine*. Il est encore auteur d'un *Traité de la Duodénite* considérée comme cause de diverses maladies.

* BROUSSE (Pascal-François de la), conseiller au parlement de Bordeaux, est auteur d'un ouvrage intitulé : *pro Clemente V, pontifice maximo, Vindiciae, seu de primatu Aquitanis dissertatio*, Paris, 1637, 1 vol. in-4. On y trouve de savantes recherches sur les antiquités de la Guienne.

BROUSSON (Claude), naquit à Nîmes en 1647. Il fut reçu avocat, et se distingua à Castres et à Toulouse par ses plaidoyers. Ce fut chez lui que se tint, en 1683, l'assemblée des députés des églises réformées, dans laquelle on résolut de continuer à s'assembler, quoiqu'on vint à démolir les temples. L'exécution de ce projet occasionna des séditions, des combats, des exécutions violentes, qui finirent par une amnistie de la part de Louis XIV. Brousson, retiré alors à Nîmes, et craignant, avec raison, d'être arrêté avec les principaux auteurs du projet (qu'on ne comprit pas apparemment dans l'amnistie), se réfugia à Genève, et de là à Lausanne. Il courut ensuite de ville en ville, de royaume en royaume, tâchant d'armer contre sa patrie des princes protestants. De retour en France, il parcourut plusieurs provinces, la Champagne, la Picardie, l'Île de France, l'Orléanais, la Bourgogne, exerça quelque temps le ministère dans les Cévennes, parut à Orange, passa dans le Béarn, pour échapper à ceux qui le cherchaient, et fut arrêté à Oléron en 1698. On le transféra à Montpellier, où il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'état, d'avoir excité des révoltes, et d'avoir sollicité les puissances étrangères à porter le fer et le feu dans sa patrie. On lui montra un projet écrit de sa main, et adressé au duc de Schomberg, pour introduire des troupes anglaises et savoyardes dans le Languedoc. Il fut condamné à être rompu vif. On a de Brousson un grand nombre d'écrits furieux en faveur de sa secte : *l'Etat des Réformés de France*, La Haye, 1685; *Des Lettres au clergé de France*, publiées la même année; *Des Lettres des protestants de France à tous les autres protestants*, imprimées aux dépens de l'électeur de Brandebourg, en 1686. On les fit répandre dans les

cours protestantes de l'Europe; *Remarques sur la traduction du nouveau Testament d'Amelot*, 1697, 1 gros vol. in-12, où il traite par occasion des matières controversées. « Les philosophes de ce siècle, » dit un auteur moderne, ont voulu faire de » Brousson un pendant aux martyrs de la foi; mais » jamais la religion n'a compté au nombre de ses » témoins et de ses défenseurs les séditeux et les » traîtres; les protestants mêmes n'ont vu dans » Brousson qu'un enthousiaste brouillon et vénal. » Les Hollandais, qui attendaient l'occasion de profiter des troubles que Brousson s'efforçait d'exciter en France, accordèrent à sa veuve une pension de 600 florins, outre celle de 400 qu'ils faisaient déjà à ce fanatique.

* BROUSSONNET (Pierre-Marie-Auguste), savant naturaliste, né à Montpellier le 28 février 1761, fut, en 1789, nommé au corps électoral de Paris, et, en 1791, élu député à l'assemblée nationale, où il se fit peu remarquer. Après la session, il se retira à Montpellier, où il fut arrêté comme fédéraliste; mais il parvint à s'évader, passa en Espagne, et de là dans les Etats-Unis, où il reprit ses premières études botaniques, et avec elles retrouva le bonheur. Rentré en France après la terreur, il fut nommé consul à Mogador, et ensuite aux Canaries, où il séjourna quelque temps. Il allait se rendre au cap de Bonne-Espérance avec la même qualité, quand le ministre de l'intérieur, Chaptal, son parent, le nomma professeur de botanique à l'école de Montpellier. Broussonnet se fit remarquer dans cet emploi, par la clarté et le charme de ses leçons, et par la distribution méthodique qu'il établit dans les plantes du jardin botanique. En 1805, il fut nommé membre du corps législatif, et mourut le 27 juillet 1807, d'une apoplexie. C'est à lui que l'on doit les premiers troupeaux de mérinos qu'il fit venir d'Espagne. Il a travaillé longtemps à la feuille du Cultivateur, et a publié: *Ichthyologia sistens piscium descriptiones et icones*, Londres, 1782, in-4; *l'Année rurale, ou Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12; une traduction de *l'Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord par Forster*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; Plusieurs *Discours* qu'il prononça à la société d'agriculture, et un grand nombre de *Mémoires* sur l'histoire naturelle et la botanique. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits.

BROUWER (Christophe), jésuite, né à Arnheim, vers l'an 1560, mort à Trèves le 2 juin 1617, laissa: *Fuldenium antiquitatum libri IV*, Anvers, 1612, in-4. Ces Annales civiles et ecclésiastiques de Fulde sont écrites fort méthodiquement, et vont jusqu'en 1616; *Antiquitates annalium Trevirensium, et episcoporum Metensium, Tullensium et Verdunensium*, Cologne, 1626, in-fol. Le manuscrit de cet ouvrage fut examiné par des conseillers de l'électeur, qui, plus zélés pour les intérêts de leur maître que pour ceux de la vérité, firent des changements considérables, et c'est dans cet état que parut l'édition de 1626, qui, malgré cela, fut supprimée quelque temps après. Cette édition est rare. Le P. Masénius en donna une seconde édition, et ajouta trois livres aux vingt-deux du P. Brouwer; mais elle passa

encore par les mains des conseillers, qui y firent de nouveaux changements. Cette édition parut à Liège, en 1670, 2 vol. in-fol. On estime surtout les préliminaires du P. Brouwer; ils contiennent une infinité de recherches savantes sur tout ce qui a rapport aux antiquités et aux usages des peuples qui ont habité le pays dont il écrit l'histoire. Le savant Jean Eccard, après s'être plaint du peu de bonnes histoires que l'on a des évêchés d'Allemagne, ajoute: *Unus Browerus vir pius, probus et doctissimus, supra vulgus caput extulit, et Annales Trevirenses adornavit, qui licet ab invidiis, et veritatis atque eruditionis solidioris osoribus diu pressi et ferme oppressi fuerint, tandem tamen à Masenio continuatore, aliquantulum licet immutati et castrati in publicum emissi sunt, et metropolis Trevirensis historiam ed in luce posuerunt, ut auctori suo æternas illa gratias debeat*. M. de Hontheim, suffragant de Trèves, a donné une nouvelle histoire de cet archevêché, en latin, Augsbourg, 1750, 3 vol. in-fol.; *Venantii H. C. Fortunati opera*, avec des suppléments et des notes, Mayence, 1630, in-4; *Vies* de quelques saints d'Allemagne, tirées d'anciens manuscrits, Mayence, 1616, in-4. Le P. Brouwer était très-savant: Baronius en parle avec éloge dans ses Annales, tom. 10.

* BROWER (Jacques de), religieux dominicain, né dans le Brabant, mourut en 1637 à Anvers, prieur du couvent de son ordre. Il avait donné en 1613, à Douai, une édition corrigée des *Commentaires de Dominique Soto sur la physique d'Aristote*, ouvrage oublié.

BROWER. Voy. BRAWER.

BROWN (Robert), né vers la fin du xvi^e siècle, d'une assez bonne famille du Rutlandshire, et allié au lord-trésorier Burleigh, chef de la secte qui porte son nom, fit ses études à Cambridge, et commença à publier ses opinions et à déclamer contre le gouvernement ecclésiastique à Norwich, en 1580. Il attaqua également les évêques et les presbytériens, et voulut établir un gouvernement ecclésiastique purement démocratique. Il s'attira bientôt l'animadversion des évêques. Il se glorifiait lui-même d'avoir été pour cette cause mis en trente-deux prisons différentes. Par la suite, il sortit du royaume avec ses sectateurs, et se retira à Middelbourg en Zélande, où lui et les siens obtinrent des états la permission de bâtir une église, et d'y servir Dieu à leur manière. Peu de temps après, la division se mit parmi eux: plusieurs se séparèrent, ce qui dégoûta tellement Brown, qu'il se démit de son office, retourna en Angleterre en 1589, y abjura quelques erreurs, sans cesser d'être fanatique, et fut nommé à la place de recteur dans une église du Northamptonshire, où il mourut en 1630. On a de lui un livre anglais, intitulé *Différence des mœurs des Chrétiens, d'avec celles des Turcs, des papistes et des païens*, Middelbourg, 1 vol. in-4.

BROWN (Thomas), médecin et antiquaire de Londres, né le 10 octobre 1603, voyagea en France et en Italie, prit le degré de docteur en médecine à Leyde et à Oxford, fut créé chevalier par Charles II en 1671, et mourut à Norwich le 19 octobre 1682. On a recueilli ses ouvrages à Londres en 1686,

en 1 vol. in-fol., divisé en 4 parties. La 1^{re} renferme un traité, traduit en français par l'abbé Souhai, sous ce titre : *Essai sur les erreurs populaires, ou Examen de plusieurs opinions reçues comme vraies, qui sont fausses ou douteuses*, Paris, 1733 et 1742, 2 vol. in-12, plein de recherches et de bonne critique. On trouve dans la 2^e partie le fameux ouvrage, traduit en tant de langues, intitulé *Religio Medici*, imprimé séparément à Leyde, en 1644, in-12. Quoique ce traité ait fait soupçonner Brown d'avoir un symbole réduit à très-peu d'articles, on assure pourtant qu'il était zélé pour la religion anglicane. Il est certain qu'il ne peut être agrégé aux philosophes de ce siècle ; on peut en juger par ces passages remarquables des *Erreurs populaires* : « Pour » entrainer plus sûrement dans l'erreur, le démon » a persuadé aux hommes qu'il était un être imaginaire, et par là il endort l'homme dans une » fausse sécurité et lui fait concevoir des doutes sur » les peines et sur les récompenses futures. Il ébranle » l'opinion même de l'immortalité de l'âme ; car » ceux qui prétendent qu'il n'y a pas de substances » purement spirituelles, croiront encore moins que » leurs âmes doivent exister après qu'elles seront » séparées de leurs corps. » (*Voy. DELRIO, MEAD, ORPHIONÉE, SPÉ*, etc.) Les traités qui occupent les deux autres parties, roulent sur les plantes dont il est parlé dans l'Écriture ; sur les poissons que J.-C. mangea après sa résurrection avec les apôtres ; sur les guirlandes des anciens ; sur des urnes sépulcrales trouvées en Angleterre, etc. — Son fils, Edouard Brown, s'appliqua à la même profession que son père, voyagea en Allemagne, en Hongrie et en Turquie. De retour dans sa patrie, il fut fait médecin de Charles II, de l'hôpital de Saint-Barthélemi, et mourut en 1708. On a de lui : *Voyage en Hongrie, Bulgarie, Autriche*, etc., avec des observations physiques, politiques, Londres, 1673, in-4, en anglais, traduit en français, Paris, 1674, in-4. Traduction anglaise des *Vies de Plutarque*.

BROWN (Edouard,) théologien anglais, parent du précédent), vivait dans le xvi^e siècle. Nous lui devons un ouvrage peu commun, imprimé en 1690, à Londres, en 2 vol. in-fol. sous ce titre : *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum*. Cet ouvrage est un recueil de pièces concernant le concile de Bâle, de lettres et d'opuscules relatifs au même objet ; le tout recueilli par Ortuin Gratius. Brown en donnant la nouvelle édition que nous citons, l'a enrichie de notes, et d'un appendice d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matière. Il a encore donné quelques autres ouvrages, trop peu connus pour en faire mention.

BROWN (Pierre), natif d'Irlande, d'abord prévôt du collège de la Trinité, ensuite évêque de Corck, mourut dans son palais épiscopal en 1735, après avoir publié plusieurs ouvrages en anglais. Les principaux sont : Une *Réfutation du Christianisme non mystérieux de Toland*, Dublin, 1687, in-8. Ce traité fut l'origine de sa fortune ; ce qui faisait dire à l'impie que *c'était lui qui l'avait fait évêque de Corck*. Plusieurs écrits contre la coutume de boire en mémoire des morts, 1713, in-12. *Le progrès, l'étendue et les limites de l'entendement humain*, qui est comme

un supplément à son écrit contre Toland, 1728, in-8. Plusieurs *Sermons*. Ce prélat avait beaucoup contribué à épurer le goût des docteurs de son pays, qui se jetaient la plupart dans les pointes, l'enflure et les faux brillants.

BROWN (Ulysse-Maximilien de), célèbre général du xviii^e siècle, était fils d'Ulysse, baron de Brown, colonel d'un régiment de cuirassiers au service de l'empereur, d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons d'Irlande. Il naquit à Bâle le 24 octobre 1708 : et après avoir fait ses premières études à Limerick en Irlande, il fut appelé en Hongrie à l'âge de 10 ans, par le comte Georges de Brown son oncle, colonel d'un régiment d'infanterie. Il fut présent au fameux siège de Belgrade en 1717. Sur la fin de 1723, il devint capitaine dans le régiment de son oncle, puis lieutenant-colonel en 1725. Il passa dans l'île de Corse en 1730, avec un bataillon de son régiment, et contribua beaucoup à la prise de Calansara, où il reçut à la cuisse une blessure considérable. Il fut nommé chambellan de l'empereur en 1732 et colonel en 1734. Il se distingua dans la guerre d'Italie, surtout aux batailles de Parme et de Guastalla, et brûla, en présence de l'armée française, le pont que le maréchal de Noailles avait fait jeter sur l'Adige. Nommé général de bataille en 1736, il favorisa l'année suivante la retraite par une savante manœuvre, et sauva tous les bagages à la malheureuse journée de Banjaluca en Bosnie, du 3 août 1737. Cette belle action lui valut un second régiment d'infanterie, vacant par la mort du comte François de Wallis. De retour à Vienne en 1739, l'empereur Charles VI l'éleva à la dignité de général feld-maréchal-lieutenant, et le fit conseiller dans le conseil aulique de guerre. Après la mort de ce prince, le roi de Prusse étant entré en Silésie, le comte de Brown, avec un petit corps de troupes, sut lui disputer le terrain pied à pied. Il commandait en 1741 l'infanterie de l'aile droite de l'armée autrichienne à la bataille de Malwitz, et, quoique blessé, il fit une belle retraite. Il passa ensuite en Bavière, où il commanda l'avant-garde de la même armée, s'empara de Deckendorf et de beaucoup de bagages et obligea les Français d'abandonner les bords du Danube, que l'armée autrichienne passa ensuite en toute sûreté. La reine de Hongrie l'envoya la même année à Worms, en qualité de son plénipotentiaire, auprès du roi d'Angleterre : il y mit la dernière main au traité d'alliance entre les cours de Vienne, de Londres et de Turin. En 1743, la même princesse le déclara son conseiller intime actuel, à son couronnement de Bohême. Le comte de Brown suivit en 1744 le prince Lobkowitz en Italie, prit la ville de Velletri le 4 août malgré la supériorité du nombre des ennemis, pénétra dans leur camp, y renversa plusieurs régiments, et y fit beaucoup de prisonniers. Rappelé en Bavière, il s'y signala, et retourna en Italie l'an 1746. Il chassa les Espagnols du Milanais, et s'étant joint à l'armée du prince de Lichtenstein, il commanda l'aile gauche de l'armée autrichienne à la bataille de Plaisance, le 16 juin 1746, et défit l'aile droite de l'armée ennemie, commandée par le maréchal de Maille-

bois. Après cette célèbre bataille, dont le gain lui fut dû, il commanda en chef l'armée destinée contre les Génois, s'empara du passage de la Bochetta, quoique défendu par 40.000 hommes, et se rendit maître de la ville de Gênes. Le comte de Brown se joignit ensuite aux troupes du roi de Sardaigne, et prit conjointement avec lui le mont Alban et le comté de Nice. Il passa le Var le 30 novembre, malgré les troupes françaises, entra en Provence, y prit les îles de Sainte-Marguerite et de Saint-Honorat. Il pensait à se rendre maître d'une plus grande partie de la Provence, lorsque la révolution de Gênes, et l'armée du maréchal de Belle-Isle, l'obligèrent de faire cette belle retraite qui lui attira l'estime de tous les connaisseurs. Il employa le reste de l'année 1747 à défendre les états de la maison d'Autriche en Italie. L'impératrice-reine de Hongrie, pour récompenser ses belles campagnes d'Italie, le fit gouverneur de Transilvanie en 1749. Il eut en 1752 le gouvernement de la ville de Prague, avec le commandement général des troupes dans ce royaume, et le roi de Pologne, électeur de Saxe, l'honora en 1753 de l'ordre de l'Aigle-Blanc. Le roi de Prusse ayant envahi la Saxe en 1756, et attaqué la Bohême, le comte de Brown marcha contre lui; il repoussa ce prince à la bataille de Lobositz, le 4^{or} octobre, quoiqu'il n'eût que 26.000 hommes et que le roi de Prusse en eût au moins 40.000. Sept jours après ce conflit, il entreprit cette fameuse marche en Saxe, pour y délivrer les troupes saxonnes enfermées entre Pirna et Königstein : action digne des plus grands capitaines anciens et modernes. Il obligea ensuite les Prussiens à se retirer de la Bohême; ce qui lui valut le collier de la Toison-d'or, dont l'empereur l'honora le 6 mars 1757. Peu de temps après, le comte de Brown passa en Bohême, où il ramassa des troupes à la hâte, pour résister au roi de Prusse, qui y avait pénétré de nouveau à la tête de toutes ses forces. Le 6 mai se donna la fameuse bataille de Pöschwitz ou de Prague, dans laquelle le comte de Brown fut dangereusement blessé. Obligé de se retirer à Prague, il y mourut de ses blessures, le 26 juin 1757, à 52 ans. Le comte de Brown n'était pas seulement grand général, il était aussi habile négociateur, et très-versé dans la politique. La *Vie* de cet illustre général a été écrite dans deux brochures, l'une en allemand et l'autre en français, imprimées à Prague en 1757.

BROWN (Guillaume), poète anglais, né à Tavistock en Devonshire vers 1590, mort vers l'an 1645, se fit un nom par ses Pastorales. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-8, à Londres, en 1625. On a encore de lui sept églogues, publiées sous ce titre : *La Flûte du Berger*. Londres, 1614, in-8. On a donné une nouvelle édition de ses poésies en 1772, 3 petits vol. in-12. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Guillaume Brown, médecin, mort en 1754, à 82 ans, qui a aussi donné des *Poésies*, et en outre *Opuscula varia medicorum*, 1765, in-4, avec un *Appendice*, qui a paru en 1768.

* BROWN (Moïse), vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham, et chapelain du collège de Morden, né en 1703, commença par être tailleur de plumes.

Hervé, l'auteur des *Méditations*, le fit étudier, et entrer dans les ordres. On a de lui plusieurs *Sermons*, et quelques ouvrages en vers, entre autres : un vol. de *Poésies*, 1739, in-8; *Pensées du dimanche*, poème, 1749, in-12; *Percy Lodge*, poème descriptif, 1756. Brown traduisit les ouvrages de Zimmermann, et donna une édition des *Eglogues sur la pêche* et du *Parfait pêcheur à la ligne*, de Walton.

BROWN (Isaac-Hawkins), anglais, né à Burton le 21 janvier 1706, mort le 14 février 1760, s'est fait un nom dans sa patrie par ses *Poésies*, imprimées en 1768, in-8, et surtout par son traité *De Animæ immortalitate*, en 2 liv., 1754.

BROWN (Jean), écrivain anglais, né à Rothbury dans le Northumberland le 5 novembre 1715, chanoine de Carlisle, docteur en théologie, servit en qualité de volontaire pendant les troubles de sa patrie, en 1745, et mourut le 23 septembre 1766. On a de lui : *Essais sur les Mœurs*, ou *Caractères de Shaftesbury*, ouvrage qui fut fort goûté, et qu'on réimprima pour la 5^e fois en 1764, in-8; *Essai sur la Musique*, 1751; *Histoire de l'origine et des progrès de la Poésie dans ses différents genres*, 1764, in-8, traduit de l'anglais par Eidous, Paris, 1768, excellent ouvrage où la sagacité, le sens et la raison vont de pair avec l'érudition. Des *sermons*; des *pièces de théâtre*. Il n'est pas surprenant de voir en Angleterre allier le mimisme avec la chaire : n'ayant point de principes fixes de morale, les ministres anglais croient que ce sont deux manières d'instruire.

* BROWN (Jean), médecin écossais, né en 1756 dans un petit village du comté de Berwick, d'un pauvre journalier, se fit remarquer dès son enfance, autant par sa force et son adresse dans les exercices du corps, que par son aptitude à saisir tout ce qu'on lui apprenait. Ses progrès furent tels, que dès l'âge de 15 ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable; mais la fierté de son caractère lui rendait trop pénible la dépendance qu'exigeaient ses fonctions. Il se rendit à Edimbourg pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis l'ayant engagé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en anglais, il le fit avec une telle supériorité et ce travail lui attira tant d'éloges, qu'il se décida à être médecin. Il fit dans cette science des progrès très-rapides, et pour suppléer à son peu de fortune, il faisait des répétitions aux jeunes étudiants. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Edimbourg, et en devint président en 1776 et en 1780. C'est alors qu'il conçut le système médical, qui l'a rendu si célèbre, et qu'il développa dans son ouvrage intitulé *Elementa medicinarum*, qui eut un grand succès et établit sa réputation. Il aurait pu faire une fortune considérable s'il eût su profiter des circonstances; mais son goût pour les plaisirs lui fit dissiper en peu de temps la fortune qu'il avait acquise. Son caractère hautain et peu sociable avec ses confrères lui fit en même temps beaucoup d'ennemis. Quelques désagréments qu'il éprouva le décidèrent de se rendre à Londres où il espérait rétablir sa fortune; mais peu habitué de se tenir à son état, il acheva d'épuiser ses ressources, et fut frappé d'une attaque d'apoplexie occasionnée par ses désordres, le 7 octobre 1788. Outre ses éléments de mé-

decine dont nous avons deux traductions françaises, il a laissé des *Observations sur la médecine*.

* BROWN (Thomas), professeur de philosophie morale à l'université d'Edimbourg, mort en 1822, s'est acquis de la réputation comme métaphysicien et comme poète. On a de lui : *Observations on Darwin's Zoonomia*, 1798, in-8 ; *Poems*, 1804, 2 vol.

BROWNCKER (Guillaume), savant Irlandais, né en 1620, fut un des premiers membres de la société royale de Londres, qu'il présida pendant 13 ans. Il mourut le 5 avril 1684, après avoir publié sa correspondance avec Jean Wallis sur les mathématiques, sous le titre de *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4. Il y a beaucoup de Mémoires de lui dans les Transactions philosophiques.

* BROWNE (Georges), le premier évêque qui ait embrassé et introduit la réformation en Irlande, était moine dans un couvent d'augustins à Londres, et devint provincial de son ordre en Angleterre. Son goût pour la doctrine de Luther, qui commençait à se répandre, le recommanda au roi Henri VIII, qui le nomma, en 1534, archevêque de Dublin. Il travailla de tout son pouvoir à faire renoncer ses diocésains à la soumission au pape, et fut nommé, en 1534, primat d'Irlande, à la place de l'archevêque d'Armagh, Dondal, vivement opposé aux mesures de la cour; mais il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque, en 1534, par la reine Marie, et mourut en 1536. On a de lui un Sermon contre le culte des images et l'usage de prier en latin, imprimé à la suite de sa Vie, Londres, 1681, in-4.

* BROWNE (Patrice), médecin et botaniste né à Crosboyne en Irlande, en 1720. Après avoir parcouru une partie de l'Espagne et fait plusieurs voyages aux Indes, il se fixa à la Jamaïque, et fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île. Il a publié le résultat de son travail dans un excellent ouvrage intitulé *Histoire naturelle et civile de la Jamaïque*, Londres, 1756, in-fol., en anglais, avec de superbes figures dessinées par le célèbre Ehret. Il revint dans sa patrie et mourut à Rusbrook en 1790. Il a laissé plusieurs manuscrits sur les plantes de la Jamaïque et de l'Irlande.

* BRU (Moyse-Vincent), peintre espagnol, né à Valence en 1682, y peignit trois bons tableaux : *le Passage du Jourdain*, un *saint François de Paule*, et *Tous les Saints*. Il mourut en 1703, à l'âge de 21 ans.

* BRUAND ou BRUAN, curé de Mousson, né à Nanci, au xvi^e siècle, a donné un *Bref discours* (en vers) de la très-noble, très-illustre et très-ancienne maison de Lorraine, Lyon, 1591, in-8.

* BRUAND (Pierre-François), médecin, né à Besançon en 1716, mort en cette ville en 1786. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses états; mais il préféra aux emplois brillants qu'on lui offrait, une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On a de ce médecin : *Moyens de rappeler les noyés à la vie*, Besançon, 1763, in-8; *Mémoire sur les maladies contagieuses et épilémiques des bêtes à cornes*, Besançon,

1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage avait remporté le prix de l'académie de cette ville en 1763, et il a été réimprimé, avec des additions, sous le titre de *Traité des maladies épi-zootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme*, Besançon, 1782, 2 vol. in-12. On trouve plusieurs observations importantes de lui dans les mémoires des sociétés de médecine de Paris et de Montpellier dont il était membre.

* BRUAND (Anne-Joseph), Archéologue, né à Besançon, en 1787, fut d'abord soldat, puis défenseur d'office au conseil de guerre, enfin sous-préfet à Barcelonnette, puis à Belley, où il mourut en 1820, était membre de la société royale des antiquaires de France et des académies de Toulouse et de Besançon. On a de lui : *Annuaire de la préfecture du Jura, pour les années 1813 et 1814 : Dissertations sur une mosaïque découverte près de la ville de Poligny (Jura)*, Tours, 1813, in-8, avec planches; Paris, 1816, in-8; *Mélanges littéraires*, Toulouse, 1815, in-8; cet ouvrage n'a été tiré qu'à vingt-cinq exemplaires; *Essai sur les effets de la musique chez les anciens et chez les modernes*, Tours, 1813, in-8; *Exposé des motifs qui ont engagé en 1808 S. M. C. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*, Paris, 1816, in-8, traduit librement de l'espagnol (Escoiquiz). Bruand a fourni plusieurs articles à la Biographie des hommes vivants. Il a laissé plusieurs *Mémoires* sur divers sujets d'archéologie, qui sont restés inédits.

* BRUCE (Jacques), célèbre voyageur, né à Kin-naird, dans le comté de Stirling en Ecosse, d'une famille noble et ancienne. Devenu veuf d'une femme qu'il aimait, il chercha des consolations dans les voyages et dans l'étude des langues, et s'adonna particulièrement à l'arabe et l'éthiopien. Il venait de parcourir le Portugal et l'Espagne, lorsque lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil. Bruce accepta la proposition, et fut en même temps nommé consul à Alger. Il resta quelque temps dans cette résidence, et en juin 1768, il se mit en route pour l'Abyssinie, et visita d'abord Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre, la Syrie et quelques autres contrées de l'Asie-Mineure. Il passa de là en Afrique, et pénétra, à travers mille périls, jusqu'à la ville de Gondaar, séjour du roi, et partit de là pour les sources du Nil, qu'il trouva dans une petite île verdoyante, dessinée en forme d'autel, sous la garde d'un grand-prêtre qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après un séjour de quatre ans dans l'Abyssinie, il reprit le chemin de l'Egypte par la Nubie, traversa le désert de sable, et arriva enfin dans la haute Egypte. De retour en Angleterre, il trouva son bien entre les mains de ses parents, qui, le croyant mort, se l'étaient partagé avec une précipitation qui déplut au savant voyageur. Pour se venger de leur avidité, il se maria, et perdit encore cette seconde femme, après en avoir eu un fils. Dégoûté du monde, il se retira dans sa terre, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage. Il mourut sur la fin d'avril 1794, des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier. La relation de Bruce a été imprimée en Angleterre sous ce titre : *Travels to discover the*

sources of the Nile in the years, 1768 à 1772, Edimbourg en 1790, 5 vol. in-4. Elle a été traduite en allemand par Wolkmann, et en français par Castera, Paris, 1790, 5 vol. in-4, et 10 vol. in-8. Les récits de Bruce renferment des faits si extraordinaires, qu'ils ressemblent un peu à un roman. Cependant plusieurs faits qui d'abord avaient été contestés, ont été vérifiés depuis. Il a paru à Londres une seconde édition de ce voyage en 7 vol. in-8, et Atlas. L'auteur s'est regardé comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil, et il a eu doublement tort d'avancer ce fait. D'abord, il n'a point vu les vraies sources du Nil : elles sont situées au pied des Alpes de Kumri ou Montagnes de la Lune, et n'ont encore été visitées par aucun européen. Il n'a pris connaissance que de celles que les Abyssins donnent à ce fleuve, et encore il n'est pas le premier qui les ait décrites. Le P. Paez, missionnaire portugais, les avait visitées et décrites avant lui. On peut voir dans l'*Oedipus Egyptiacus*, la description qu'il en a faite.

BRUCIOLI (Antoine), laborieux écrivain, naquit à Florence vers la fin du xv^e siècle. Ayant trempé en 1522 dans la conjuration de quelques citoyens florentins contre le cardinal Jules de Médicis, depuis pape sous le nom de Clément VII, il fut obligé de s'expatrier et passa en France. Les Médicis ayant été chassés de Florence en 1527, cette révolution le ramena dans sa patrie. Mais la liberté avec laquelle il se mit à parler contre les religieux et les prêtres, le fit soupçonner d'être attaché aux nouvelles opinions. Il fut emprisonné, convaincu d'hérésie et de projets contraires au repos de l'état, il n'aurait point échappé à la corde si les bons offices de ses amis n'eussent fait réduire son châtiement à un bannissement de deux ans. Il se retira alors à Venise avec ses frères qui étaient imprimeurs et libraires, et se servit de leurs presses pour publier la plupart de ses ouvrages, dont le plus connu et le plus recherché est la *Bible entière traduite en langue italienne*, avec des commentaires. Dans cette Bible, Brucioli dévoile son attachement aux erreurs de Luther et de Calvin : les réformateurs s'en accommodèrent et en publièrent plusieurs éditions. Mais la plus ample et la plus rare est celle de Venise, 1546 et 1548, 7 tomes en 3 vol. in-fol. Brucioli prétend avoir fait sa traduction sur le texte hébreu ; mais la vérité est que, très-médiocrement versé dans cette langue, il s'est servi de la version latine de Sanctès Pagnini, que même il n'a pas toujours entendue : son style d'ailleurs est aussi barbare que le latin qui lui a servi d'original. Ses autres ouvrages sont : *Des traductions italiennes de l'Histoire naturelle de Plin*, et de plusieurs traités d'Aristote et de Cicéron. *Des éditions de Pétrarque et de Boccace avec des notes. Des Dialogues*, Venise, 1526, in-fol. On ne sait point l'année de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1534.

* BRUCKER (J. Jacques), savant distingué, né à Augsbourg en 1696, occupa quelque temps une place de pasteur à Kaufbeuern ; mais sa réputation le fit appeler à Augsbourg, où il exerça avec succès le ministère de la prédication. Ses travaux s'étaient constamment dirigés vers l'histoire de la phi-

losophie. Il a donné à ce sujet un grand ouvrage intitulé *Historia critica philosophiæ, a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsig, 1741 et 1767, 5 vol. in-4, réimprimé en 1767, avec un 6^e vol. in-4. On trouve dans cette compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très-étendue, la vie des philosophes exposée avec détail et fidélité. Il en a donné lui-même un abrégé sous ce titre : *Institutiones historiæ philosophiæ*, Leipsig, 1747, in-8, dont la 2^e édition parut à Leipsig en 1766, in-8. Il a publié en outre : *L'Ancien et le nouveau Testament, avec une explication tirée des théologiens anglais*, Leipsig, 1758, 6 parties in-fol. ; *Disputatio de comparatione philosophiæ gentilis cum Scriptura*, in-4 ; *Questions sur l'histoire de la philosophie, depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ*, en allemand, 7 vol. in-12. Plusieurs *Dissertations* intéressantes sur des points d'érudition et d'histoire littéraire. Il mourut à Augsbourg en 1770.

* BRUE (Adrien-Hubert) ingénieur-géographe, né en 1786, mort à Sceaux du choléra le 16 juillet 1832, a publié : *Atlas universel ou collection complète de 41 cartes encyclopytiques des cinq parties du monde*, Paris, 1815-1820, in-fol. C'est un des meilleurs Atlas modernes. Il en existe plusieurs éditions, *Atlas universel de géographie physique, politique et historique, ancienne et moderne, contenant les cartes générales et particulières des cinq parties du monde*, Paris, 1825, un vol. in-fol. ; *Atlas géographique, historique, politique et administratif de la France, précédé d'un Précis de géographie historique, politique et administratif de la France depuis les premières époques connues jusqu'à nos jours, et d'une Analyse des cartes par Guadet*, Paris, 1820-28, gr. in-fol. La partie géographique se compose de 24 cartes col. avec un texte explicatif et la partie historique et monumentale de 43 pl. au trait.

* BRUEIS ou BRUEYS (François-Paul, comte de), amiral français, né en 1760 à Uzès, d'une famille noble et distinguée, entra de bonne heure dans la marine royale, et se trouvait lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis au commencement de la révolution. Lorsque les premiers symptômes d'insurrection se manifestèrent à bord des équipages, il se retira dans ses terres, en attendant des moments plus calmes pour reprendre du service ; il en accepta sous le Directoire, et parvint en peu de temps au grade de contre-amiral. Choisi en 1797 pour conduire l'armée française en Egypte, il déploya dans cette expédition beaucoup d'habileté dans les manœuvres, et arriva heureusement dans la rade d'Aboukir ; persuadé que les Anglais n'oseraient l'approcher, il resta plus longtemps qu'il ne fallait sur les côtes, et son escadre fut presque entièrement défaite et prise par l'amiral Nelson. Après avoir donné des preuves de la plus grande intrépidité pendant deux jours que dura la bataille, il fut tué d'un boulet de canon le 1^{er} août 1798.

* BRUEL (Joachim), *Joachimus Brulius*, religieux augustin, né à Vorst, village du Brabant, au commencement du xviii^e siècle, professa dans son ordre la philosophie et la théologie, et prit le bonnet de docteur à Bruges. Il fut ensuite prieur du

couvent de Cologne, et élu deux fois provincial, savoir, en 1640 et 1649. On a de lui ; *Breves resolutiones casuum, apud regulares, reservatorum*, Cologne, 1640; Une traduction de l'espagnol en français, *des Confessions du bienheureux Alphonse d'Arasco*, Cologne, 1640, in-16; *Vita beati Joannis Chisii*, Anvers, in-16. *Historia Peruana ordinis eremitarum sancti patris Augustini libri XVIII*, Anvers, 1631, in-fol.; *De sequestratione religiosorum*, Anvers, 1633; *Rerum morumque in regno Chinensi, maxime notabilium historia ex ipsis Chinenis libris et religiosorum qui in illo primi fuerunt, litteris ac relatione concinnata, item patrum Augustinianorum et Franciscanorum in illud ingressus*, Anvers, 1633, in-8. C'est une traduction de l'espagnol d'un ouvrage de Jean Gonzale de Mendoza, aussi religieux augustin, et depuis évêque de Lipari, qui avait été envoyé à la Chine par le roi d'Espagne, Philippe II. (*Voy. Mendoza*). Le P. Bruel mourut le 29 juin 1633.

* BRUENING (Georges-Florent-Henri), fils d'un médecin de Neuwied, étudia, en 1754, la médecine à Leyde, et prit le doctorat à Utrecht, en 1758, un an après avoir obtenu le titre de maître-ès-arts. Il enseigna l'anatomie et la chirurgie dans sa patrie, puis alla exercer les fonctions de médecin pensionné à Kettwich, où il resta pendant deux ans, au bout desquels il obtint la même place dans sa ville natale, avec les titres de comte palatin, et de médecin conseiller du prince de Hohenlohe Waldenberg et Schillings. La date précise de sa mort nous est inconnue. Ses ouvrages sont : *Dissertatio sistens singulum morbum, symptoma, signum*, Utrecht, 1758, in-4; *Constitutio epidemica Essenensis anni 1769-1770, sistens historiam febris scarlatino-miliaris-anginosae, eique adhibitam medelam; accessit observationum medicarum huc pertinentium decas*, Essen et Leipsig, 1771, in-8; *De ictero spasmodico infantium Essenae anno 1772 epidemico*, Essen et Leipsig, 1773, in-8; *Abhandlung ueber die schädlichkeit des Mohnsafts in der Ruhr*, Neuwied, 1794, in-8.

BRUÈRE (Charles-Antoine le Clerc de la), né à Paris en 1715, secrétaire d'ambassade à Rome pour M. le duc de Nivernois, eut le privilège du *Mercury* depuis 1744 jusqu'à sa mort, arrivée en 1754, à l'âge de 39 ans. Il avait du génie pour le genre lyrique. Il est auteur de plusieurs opéras : *Les voyages de l'Amour*; *Dardanus*; *le Prince de Noisi*; d'une comédie intitulée *les Mécontents*, et d'une *Histoire de Charlemagne*, 2 vol. in-12, écrite avec élégance et avec plus de vérité et de sagesse que celle que M. Gaillard en a donnée en 1782.

BRUEYS (David-Augustin de) naquit à Aix en 1640. Il fut élevé dans le calvinisme et dans la controverse. Ayant écrit contre l'*Exposition de la foi par Bossuet*, ce prélat ne répondit à cet ouvrage qu'en convertissant l'auteur. Brueys, devenu catholique, combattit contre les ministres protestants, entre autres contre Jurieu, Lenfant et la Roque; mais son génie enjoué lui fit quitter la théologie pour le théâtre. Il composa plusieurs comédies, conjointement avec Palaprat son intime ami, qui y eut pourtant la moindre part. Toutes les pièces dramatiques de cet auteur ont été recueillies en 1733,

en 3 vol. in-8. Il y a répandu le même caractère qu'il avait dans la société : il avait l'imagination vive, les mœurs simples, et beaucoup de naïveté. On a encore de lui une paraphrase en prose de l'*Art poétique d'Horace*, qui n'est proprement qu'un commentaire suivi; une *Histoire du Fanatisme ou des Cévennes*, 1713, 3 vol. in-12; et divers écrits contre les calvinistes, publiés avant qu'il eût travaillé pour le théâtre, et après qu'il eût renoncé à ce genre. Il mourut à Montpellier en 1725, à 85 ans.

BRUEYS. Voy. BRUEIS.

BRUGES (Jean Eyck de), ainsi nommé parce qu'il a vécu longtemps dans cette ville, né à Maseick, dans la principauté de Liège, frère et disciple de Hubert Eick (*Voy. Eick*), est l'inventeur de la manière de peindre à l'huile. Cet artiste cultivait la chimie en même temps que la peinture. Un jour qu'il cherchait un vernis, pour donner du brillant, il trouva que l'huile de lin ou de noix, mêlée avec les couleurs, faisait un corps solide et éclatant, qui n'avait pas besoin de vernis. Il se servit de ce secret, qui passa en Italie, et de là dans toute l'Europe. Le premier tableau peint de cette manière fut présenté à Alfonse I, roi de Naples, qui admira ce nouveau secret. Un autre est celui de l'*Agneau de l'Apocalypse*, peint pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Jean de Bruges florissait au commencement du x^v siècle. Les savants et les artistes affirment de concert que la peinture à l'huile est une invention moderne, et ne sont pas moins d'accord à prétendre que Jean de Bruges en fut l'inventeur. On ne peut récuser les témoignages de Vasari et de Van-Mander, celui-là même qui porta en Italie le secret de Van-Eyck. Il n'est assurément pas à présumer que Vasari ait tiré de sa tête tout ce qu'il raconte de cette découverte; que Van-Mander, homme très-instruit sur tout ce qui regardait l'état de la peinture, ait répété un conte réfuté, selon Lessing, par des faits plus anciens de trois ou quatre siècles; qu'on ait placé enfin la découverte de l'art de peindre à l'huile comme très-moderne dans l'épître d'Antonello, sans qu'aucun peintre, aucun savant ait réclamé contre une attribution si évidemment fautive. Quel intérêt Vasari pouvait-il avoir à attribuer cette découverte plutôt à Jean Van-Eyck qu'à un autre, ou à Antonello lui-même? pourquoi n'en a-t-il pas fait honneur à un de ses compatriotes? C'est donc l'hommage dû à la vérité et à l'authenticité des mémoires qu'il a suivis, qui ont conduit sa plume. Aussi les Italiens, qui dans l'Occident sont les premiers qui aient cultivé la peinture, ont ignoré cette manière de peindre. Cimabué, restaurateur de cet art en Italie, qui vivait au xⁱⁱⁱ siècle, n'était pas si éloigné du siècle de Théophile, auquel Lessing veut attribuer cette découverte, qu'il n'eût pu avoir connaissance de cet auteur; cependant deux siècles se sont écoulés jusqu'à Antonello, qui le premier employa en Italie l'huile dans les tableaux. Ceux donc qui, d'après Lessing, ont fait remonter la peinture à l'huile au-delà du xⁱⁱⁱ siècle, n'ont point lu avec attention le passage de Théophile, sur lequel ils se fondent. Tout ce que l'on peut en conclure, c'est que les peintres y auraient

pu apprendre à faire usage de l'huile de lin pour broyer les couleurs ; mais ils ne l'ont pas fait, ils ont persisté à suivre leur ancienne pratique, malgré tous ses défauts, jusqu'au temps de Van-Eyck. Théophile, du reste, n'était pas persuadé que les couleurs broyées à l'huile pussent être d'un grand secours pour peindre des tableaux, au contraire : *Omnia genera colorum, dit-il, eodem genere olei teri et poni possunt in opere ligneo, in his tantum rebus quæ sole siccari possunt ; quia quoties unum colorem imposueris alterum ei superponere non potes, nisi prior easiccetur, quod in imaginibus diuturnum et nimis tædiosum est.* Loin de conseiller cette méthode pour la représentation des objets, il explique au contraire tout de suite la manière de peindre, usitée dans le moyen âge, en broyant les couleurs à l'eau de gomme et au blanc d'œuf. Ainsi, il est évident qu'il ne voulait employer ses couleurs à l'huile, qu'à barbouiller des portes, des volets de fenêtres, etc., enfin tout ce qui est exposé aux injures du temps, à quoi les couleurs à l'eau ne peuvent servir, suivant le titre même du chap. 18, qui porte *De rubicandis ostiis, et de oleo lini.* Jean de Bruges restera donc en possession de l'invention de la peinture à l'huile, et l'ouvrage de Théophile (*Voy. ce nom*), et ceux qui ont applaudi au raisonnement de Lessing, ne pourront lui ravir la gloire d'avoir fait une découverte si essentielle à son art. On cite encore quelques peintures à l'huile qu'on prétend être antérieures à Van-Eyck, entre autres une de Thomas Mutina en 1297 ; mais la date des inscriptions mises sur ces peintures est très-incertaine, et probablement fort postérieure à l'ouvrage même.

BRUGIANTINO (Vincent), gentilhomme ferrarais et poète italien du xvr siècle, dont les ouvrages sont plus recherchés pour leur rareté que pour leur bonté. Les principaux sont : *Angelica innamorata*, Venise, 1533, in-4, poème soi-disant épique, où l'auteur s'efforce d'imiter l'Arioste ; le *Décameron* de Boccace, mis en vers italiens, Venise, 1534, in-4, moins bien écrit, et naturellement tout aussi licencieux que l'ouvrage sur lequel il a travaillé.

* BRUGIÈRES (Pierre), né le 3 octobre 1730, à Thiers en Auvergne, devint chanoine de la collégiale de cette ville. Après avoir prêché à Clermont, à Riom, à Brioude et à Paris, où il se fit entendre en 1768, il entra dans la communauté de Saint-Roch où il resta douze ans. Il publia, en 1777, une *Instruction catholique sur la dévotion au sacré cœur*, in-8, livre anonyme, dans lequel il émit des principes qui étaient ceux de Port-Royal. M. de Beaumont, en ayant connu l'auteur, lui retira ses pouvoirs en 1780 ; mais à la sollicitation du curé de Saint-Roch, il l'envoya comme vicaire à Marli. En 1789, il était chapelain de Saint-Mamert de l'église des Innocents. A cette époque parurent ses *Dolances des églises, soutaniers ou prêtres des paroisses de Paris*, in-8, ouvrage dans lequel l'auteur professe le jansénisme le plus outré, et qui lui valut d'être nommé, en 1791, curé constitutionnel de la paroisse de Saint-Paul. M. de Juigné, archevêque de Paris, en donnant sa démission la même année, ayant protesté contre la nouvelle organisation du clergé, Brugières lui répondit par un *Discours patriotique*

au sujet des brefs du pape, qui fut bientôt suivi d'un pamphlet dirigé contre M. de Bonal, son propre évêque, sous le titre de : *la lanterne sourde ou la conscience de M^{me}, ci-devant évêque de..., éclairée par les lois de l'Eglise et de l'état, sur la constitution civile du clergé, 1791, in-12.* Cependant lorsque Gobel eut donné l'institution canonique à Aubert, prêtre marié, il signa une protestation avec trois autres curés constitutionnels, et fut enfermé pour cette cause aux Madelonnettes. Au mois d'août suivant, il fut remis en liberté, et subit encore deux emprisonnements. Sa cure ne lui fut point rendue, et il continua son ministère dans des églises que quelques personnes avaient louées. Il avait supprimé dans ses exercices les prières de la Vierge, et se servait d'un Sacramentaire français. Le presbytère de Paris ayant réclamé contre cette innovation, Brugières y répondit par son *Appel aux prêtres chrétiens*. Il assista comme député du presbytère de Lyon au concile de 1797, et à celui de 1801 comme député du clergé de Troyes. En 1798 (6 février et 2 mai), il prononça les *Eloges funèbres* des jansénistes Sanson et Minard. Brugières est mort à 73 ans, le 7 novembre 1803, après avoir défendu avec chaleur le jansénisme dans tous ses ouvrages. Outre ceux déjà cités, il a laissé : *Instruction sur le mariage, sur la soumission aux puissances, etc., 1797, in-8 ; Avis aux fidèles sur la rétractation du serment civique, faite par le clergé et le curé de... (Saint-Germain l'Auxerrois), et leur rentrée dans le sein de l'Eglise, 1800 ; Instruction sur les indulgences et le jubilé, dans les Ann. des constitutionnels, tome 9, page 394 ; Observations des fidèles à MM. les évêques de France, à l'occasion d'une indulgence plénière en forme de jubilé, adressée à tous les fidèles par le cardinal Caprara, brochure in-8, sans date, qui parut en 1803 ; des Instructions choisies, 2 vol. in-8, publiées après la mort de l'auteur par Degola ; enfin divers écrits moins importants.*

* BRUGMANS (Sébal-Justin), médecin et naturaliste hollandais, né en 1763 à Franeker, dans la Frise, commença ses études à l'université de Groningue, où son père professait la physique et les mathématiques, et les termina à Leyde. Il n'avait que 18 ans lorsqu'il fut reçu docteur en philosophie à Groningue, et il reçut plus tard dans la même ville le bonnet de docteur en médecine. A cette occasion, il publia une dissertation intitulée *Lithologia groningana juxta ordinem Wallerii digesta*. L'année suivante, il remporta un prix à l'académie de Dijon, sur cette question : *Indiquer quelles sont les plantes vénéneuses qui infectent souvent les prairies, avec les moyens de leur en substituer d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine et abondante.* Deux autres de ses mémoires furent couronnés aux académies de Bordeaux et de Berlin. Brugmans publia, en 1785, une excellente dissertation de *Puogenia*, ouvrage remarquable qui a beaucoup éclairé la pathologie. En 1786, il fut nommé professeur de botanique à Leyde, et on lui confia peu de temps après la chaire d'histoire naturelle, à laquelle il joignit plus tard celle de chimie. L'anatomie était aussi l'objet de ses études, et son cabinet a été cité avec éloges par

Cuvier. Bonaparte le nomma recteur de l'académie de Leyde, et le gouvernement hollandais le créa plus tard inspecteur-général du service de santé militaire pour l'armée de terre, la marine et les colonies. Cet habile médecin se fit remarquer à Waterloo, par le zèle avec lequel il donna ses soins aux blessés, et mourut à Leyde en 1819. Il est un des principaux auteurs de la *Pharmacopœa Batava*, publiée en 1803. Les Mémoires de l'institut de Hollande renferment de lui des *Observations sur la natation des poissons*, dans lesquels il fait connaître une force d'impulsion indépendante de celle que produisent les nageoires et la queue. Il a beaucoup contribué aux progrès de la médecine vétérinaire, et était président de la société instituée pour l'amélioration de cette branche de l'art de guérir.

* BRUGNATELLI (Louis), chimiste, né à Pavie en 1761, et mort en 1818, à l'âge de 57 ans. Jeune encore, professeur à l'université de cette ville, il créa des *Journaux de physique et de chimie*, au moyen desquels il répandit les découvertes journalières des physiciens, et particulièrement celles de Volta. Comme il savait plusieurs langues il entretenait une correspondance suivie avec les hommes les plus instruits de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, etc.; dans la chaire, il enseignait avec beaucoup de zèle et de clarté. Indépendamment des nombreux articles qu'il a fournis aux journaux, dont il était en même temps le fondateur et l'actif directeur, on a de lui : *Pharmacopée générale*, Paris, 1802, in-8; trad. en franc. sur la 2^e édit. avec des notes et des addit. par L. A. Planche, Paris, 1811, 2 vol. in-8; — *Litologia umana*, Paris, 1819, in-fol., fig. col. Ce beau travail a été publié par son fils qui marche dignement sur ses traces et dont on possède un grand ouvrage d'histoire naturelle.

* BRUGNONE (Jean), médecin-vétérinaire, né à Turin vers 1738, suivit pendant quatre ans les leçons de l'école vétérinaire de Lyon, et celles de l'école d'Alfort pendant une année. Le roi de Sardaigne le nomma, à son retour, directeur d'une école vétérinaire qu'il venait de fonder à Chivasso. Il devint ensuite professeur d'anatomie humaine et d'anatomie comparée à l'université de Turin, membre de l'académie des sciences et de la société d'agriculture de cette ville, et correspondant de l'institut de France. Il est mort en 1819; il a laissé plusieurs ouvrages en italien sur la *médecine vétérinaire*, 1774, et sur les *haras*, 1781. Ce dernier ouvrage, devenu classique, a été traduit en allemand et en français. Il a aussi publié plusieurs *Mémoires et Observations* dans le recueil de l'académie de Turin.

* BRUGNOT (Jean-Baptiste-Charles), jeune poète bourguignon, né le 17 octobre 1798, à Painblanc près de Beaune, passa ses premières années à la campagne dans un modeste pensionnat tenu par son père, et entra en 1811 en seconde au collège de Beaune, où il composa ses premiers vers à l'âge de treize ans. Une particularité assez remarquable, c'est que, malgré les succès qu'il obtint dans ses études, il ne put jamais réussir à manier le vers latin. En sortant du collège, Brugnot, pour éviter

la conscription, se fit attacher, comme élève en chirurgie, à un hôpital militaire. La seconde invasion lui ferma la carrière qu'il avait choisie; il revint alors avec empressement à ses livres chéris, et se partagea entre la culture du jardin paternel et les soins assidus d'un humble pensionnat de village. En 1818, il passa un mois à Paris, y suivit *trois jours entiers*, ce sont ses termes, les cours de l'école de médecine, et fut révolté du matérialisme de cet enseignement. Il entendit M. de Boulogne à Saint-Sulpice, assista sous les voûtes de Notre-Dame à la cérémonie du 21 janvier, et fut rappelé dans son village par la mort de son père qui le laissait, à 19 ans, chef de famille. Il se dévoua sans réserve aux devoirs que ce malheur lui imposait. Son début dans le monde littéraire fut une *Ode* sur Louis XIV, qui obtint, en 1820, une mention honorable au concours académique de Mâcon. Au mois de décembre de la même année, il fut nommé professeur de quatrième au collège de Cluny. En 1823, il passa en qualité de professeur de rhétorique à Compiègne, où il ne fit que se montrer, ayant préféré une chaire de seconde à Troyes. En 1828, le mal qui devait emporter Brugnot, la phthisie pulmonaire, l'avait forcé de renoncer à l'enseignement quotidien. Il devint directeur du journal *Le Provincial*, qui venait d'être créé à Dijon. Lorsque ce journal eut cessé de paraître, il acheta une imprimerie et fonda le *Spectateur*. Ces deux publications furent pour l'âme tendre et sensible de Brugnot la source de nombreux chagrins. Fatigué des luttes politiques, il revint dans les derniers mois de sa vie tout entier au christianisme dont la politique l'avait éloigné pour un temps; il est mort en 1831, dans sa trente-troisième année. On a de lui un volume de *Poésies*, Dijon, de l'imprimerie de madame veuve Brugnot, 1833, 1 vol. in-8, avec le portrait de l'auteur, accompagné de ces vers touchants :

Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine,
Voilà tout ! — Et celui qui mesure le temps,
A dit un jour : Assez ! — assez vécu ! trente ans.

BRUGUIÈRES (Jean-Guillaume), naturaliste, né à Montpellier en 1750, étudia d'abord la médecine; mais entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, il partit sur l'un des vaisseaux que Louis XV envoya aux Indes pour faire des découvertes dans la mer du Sud. De retour à Montpellier, il travailla à découvrir une mine de charbon de terre, dont on avait des indices. Quelques fossiles qu'il trouva dans ses fouilles l'engagèrent à faire une étude approfondie des coquillages. Pour tirer parti de son travail, il se rendit à Paris, et rédigea pour l'*Encyclopédie méthodique* le 1^{er} volume de l'*Histoire naturelle des vers*. Il travailla ensuite à un *journal d'histoire naturelle*, qui a paru en 1792, en 2 vol. in-8, et donna quelques *mémoires* dans les *Actes de la société d'histoire naturelle de Paris*. Ses travaux furent interrompus par un voyage au Levant, que le ministre Roland lui fit entreprendre avec Olivier, à la fin de 1792. Bruguières, dont la santé était déjà altérée avant son départ, mourut en débarquant à Ancône, le 1^{er} octobre 1799. Olivier

a publié la *Relation de ce Voyage*, en 2 vol. in-4 ou 4 vol. in-8 et atlas, Paris, 1801.

* BRUGUIÈRES (Antoine-André), baron de Sorsum, né à Marseille en 1775, et mort à Paris le 7 octobre 1823, se destina d'abord au commerce et voyagea pour ses affaires dans les Antilles et à Cayenne. A son retour, il entra au service et suivit le général Dessoles à l'armée d'Italie et à celle du Rhin. Après la paix il se livra à l'étude de la littérature, devint secrétaire-général du ministre de la guerre du royaume de Westphalie, ensuite secrétaire d'ambassade en Angleterre, et termina sa vie dans une retraite studieuse. On a de Bruguières plusieurs ouvrages, entr'autres le *Voyageur*, discours en vers qui a remporté le 2^e accessit dans le concours de poésies de 1807; plusieurs *Traductions*, notamment : *Sacotala*, ou *l'Anneau fatal*, drame traduit du sanskrit en anglais par Jones, et de l'anglais en français, 1805, in-8; *Laa-Seng Cul*, comédie chinoise, trad. du chinois en anglais par Davis, et de l'anglais en français, 1819, in-8; *Roderick, le dernier des Goths*, traduction de l'anglais de Robert Southey, Paris, 1821, 2 vol. in-12; ou sous le titre d'*Œuvres poétiques de Robert Southey*; 1820, 3 vol. in-12; *Chefs-d'œuvre de Shakespeare, traduits en vers blancs, et en vers rimés et en prose, suivis de poésies diverses*, ouvrage posthume, revu par Chênedollé, Paris, 1826, 2 vol. in-8; Des *Imitations ou Traductions de lord Byron et de Southey* insérées dans le *Lycée français*, Paris, 1819 et 1820. Il a laissé en manuscrit un *Poème sur Marseille*, et la *traduction de Fingal*, poème d'Ossian.

* BRUGUIÈRES (Barthélemy), évêque de Capse et vicaire apostolique de la Corée, naquit à Raisac-sur-Lampy (Aude). Après avoir fait avec distinction ses classes à Carcassonne, et son cours de théologie dans le séminaire de cette ville, il reçut la prêtrise, et devint aussitôt directeur et professeur de théologie dans le même établissement. Il entra au séminaire des Missions-Etrangères, à Paris, en 1823, et partit l'année suivante pour la mission de Siam. Peu de temps après, nommé évêque de Capse, il fut fait coadjuteur de sa mission. En 1832, élevé à la charge de vicaire-apostolique de la Corée, il quitta Siam pour se rendre dans les lieux où l'appelait son nouveau titre; mais la divine Providence ne lui permit pas d'y pénétrer: il mourut sur les frontières, épuisé par les fatigues du voyage et par ses mortifications, le 20 octobre 1833. Ce prélat joignait à un zèle ardent pour le salut des âmes, une éminente piété et de vastes connaissances en histoire et en géographie. Les *Annales de la Propagation de la Foi* renferment plusieurs lettres de lui. (Voy. les vol. 4, 5, 6, 7 et 8 de cette collection). La plus intéressante de ces lettres est la dernière; elle remplit tout le cahier 50.

BRUHIER D'ABLANCOURT (Jean-Jacques), de Beauvais, docteur en médecine, de l'académie d'Angers, mort en 1756, a été un des plus féconds écrivains du xviii^e siècle. On a de lui: la *traduction de la médecine raisonnée* d'Hoffman, 1759, 9 vol. in-12; *Mémoire présenté au roi sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterrements et en-fournements; Caprices d'imagination*, ou *Lettres sur*

divers sujets, in-12; l'auteur y est physicien, métaphysicien, moraliste et critique; il n'y a rien de bien neuf, mais on y trouve des réflexions solides et une variété agréable; *Mémoire pour servir à la Vie de M. Silva; Traité des fièvres*, traduit d'Hoffman, 1746, 2 vol. in-12. Il a publié les excellentes *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme*, par MM. Hoffman, V... et James; *Dissertations sur l'incertitude de la mort*, 1746, 2 vol. in-12; ouvrage intéressant pour l'humanité; la *Politique du médecin*, traduite d'Hoffman, 1751, in-12; *Observations sur le Manuel des accouchements*, traduites de Deventer. Il travailla pendant plusieurs années au *Journal des Savants*, qu'il remplit d'extraits judicieux et bien faits.

BRUIÈRE. Voy. BRUTÈRE.

BRUIS. Voy. BRUYS.

BRUIX (Eustache), amiral, était né à Saint-Domingue en 1761, d'une famille originaire de Béarn. A peine âgé de 15 ans, il s'embarqua comme volontaire sur un bâtiment du commerce; mais sa famille ayant obtenu pour lui le brevet de garde de marine, en 1778, il passa en cette qualité sur la frégate le *Fox*, qui fit naufrage et se perdit. Cet événement ne put le dégoûter d'une carrière vers laquelle il se sentait entraîné par un penchant irrésistible, et à peine de retour à Brest, il s'embarqua sur un vaisseau de l'état. Il servit dans la guerre de l'indépendance américaine, et s'étant distingué à bord de la *Médée*, il fut fait enseigne de vaisseau. A la paix, Bruix fut associé à M. de Puy-ségur, dans les opérations qui préparèrent la confection des cartes représentant les côtes et les débouquements de St.-Domingue. Nommé, en récompense de la part qu'il avait eue à ce beau travail, lieutenant de vaisseau, puis membre de l'académie de marine, il fut chargé, en 1791, de croiser dans la Manche avec le brick le *Fanfaron*, et en 1792, de faire voile pour les îles du vent avec la frégate la *Sémillante*. En 1793, il fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et prit le commandement de l'*Indomptable*. Atteint, au moment où il allait se mettre en mer, par la mesure qui excluait les nobles du service, Bruix se retira dans les environs de Brest, avec le regret de ne pouvoir plus être utile à son pays; mais au bout de quelques mois, il reçut le commandement de l'*Eole*, et fut employé, en 1796, comme major-général, sous les ordres de Villaret-Joyeuse. Vers la fin de l'année, il passa en la même qualité sous les ordres de l'amiral Morard de Galles, dans l'armée destinée pour l'Irlande. Bruix était contre-amiral, lorsqu'en 1798, il fut appelé au ministère de la marine. Ses nouvelles fonctions ne l'empêchèrent pas de prendre, avec le grade de vice-amiral, le commandement de l'armée navale préparée par ses soins. Parti de Brest en 1799, il traversa des mers couvertes de flottes ennemies, dont il trompa la vigilance, ravitailla Gènes, fit sa jonction à Cadix et à Carthagène avec l'armée navale espagnole, rentra avec elle à Brest et mit le sceau à sa réputation par l'habileté de ses manœuvres, pendant cette campagne. Ce coup de main exécuté, Bruix rendit le portefeuille et prit le commandement de la flotte rassemblée à l'île d'Aix. Il

se disposait à faire voile pour l'Égypte, lorsqu'il tomba malade. La paix d'Amiens ayant été presque aussitôt rompue que signée, le gouvernement français songea à exécuter le projet de descente en Angleterre, dont il s'occupait depuis longtemps. Bruix, appelé au commandement de la flotte qui devait le tenter, se rendit sur les côtes. Mais le délabrement de sa santé le força bientôt à y renoncer, et il revint à Paris, où il mourut le 18 mars 1803, à l'âge de 45 ans.

BRULART, chanoine de Paris, vivait à la fin du xvi^e siècle et écrivit un *Journal de la Ligue*. Ce *Journal* se trouve dans le premier volume des *Mémoires de Condé*, recueillis par Seconusse et Lenglet du Fresnoy.

BRULART (Nicolas), d'une famille illustre dans l'épée et dans la robe, seigneur de Silléri et de Puisieux, en Champagne, fut conseiller au parlement en 1573, maître des requêtes, quelques années après, ambassadeur en Suisse en 1589, 1593 et 1602, président à mortier au parlement de Paris en 1593, plénipotentiaire à Vervins en 1598, enfin ambassadeur en Italie l'an 1599, pour faire casser le mariage de Henri IV avec la reine Marguerite, et pour en conclure un autre avec Marie de Médicis. Le roi eut tant d'impatience de récompenser les services de ce ministre, que, pour lui donner les sceaux, en 1605, il les ôta à Pomponne de Bellièvre. Après la mort de celui-ci, Silléri fut chancelier en 1607. Son crédit, toujours puissant et soutenu sous Henri IV, diminua considérablement sous Marie de Médicis, et tomba depuis tout-à-fait. On lui ôta les sceaux au mois de mai 1616; on les lui rendit sur la fin de janvier 1623. Averti par des amis sûrs qu'on allait les lui redemander, il les remit en janvier 1624. On lui fit dire, peu de temps après, de se retirer dans sa terre de Silléri, où il mourut le 1^{er} octobre 1624, âgé de 80 ans. Homme fin et délié, toujours sur ses gardes, on disait à la cour qu'il ne réglait ses liaisons que sur ses intérêts; du reste, ami de la justice, attaché à la religion, honorant sa dignité par ses mœurs.

BRULART (Pierre), marquis de Puisieux, fils du précédent, secrétaire d'état, ambassadeur extraordinaire en Espagne pour la conclusion du mariage de Louis XIII, fut éloigné de la cour en 1616, et rappelé l'année d'après. La réduction de la ville de Montpellier, en 1621, lui mérita une promesse d'être fait duc et pair; mais sa modération l'empêcha d'accepter cette dignité. Il mourut en 1640, âgé de 57 ans. C'était un homme intègre et d'une fermeté inébranlable.

BRULART DE SILLERI (Fabio), né dans la Touraine en 1635, évêque d'Avranches et ensuite de Soissons, trouva, dans cette dernière ville, une académie naissante, à laquelle il donna des leçons et des modèles. L'académie française et celle des inscriptions lui ouvrirent leurs portes. Il mourut en 1714. On a de lui plusieurs *Dissertations* dans les mémoires de l'académie des belles-lettres; des *Réflexions sur l'éloquence*, en forme de lettres au P. Lami, imprimées dans le recueil des *Traité*s sur l'éloquence de la Martinière; des *Poésies* latines et françaises manuscrites; des *Traité*s de morale et des *Commentaires*, aussi manuscrits.

BRULEFER (Etienne), frère mineur de St.-Malo, professeur de philosophie à Mayence et à Metz, auteur de plusieurs ouvrages de scolastique, parmi lesquels on distingue une *Dissertation contre ceux qui font des peintures immodestes des personnes de la Sainte-Trinité*. Il vivait dans le xv^e siècle.

* BRUMAUD DE BEAUREGARD (Jean), né le 2 novembre 1749 à Poitiers, acheva ses études au séminaire de Saint-Sulpice, fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale de Luçon, et, peu de temps après, nommé vicaire-général du diocèse. A la révolution, il passa en Angleterre, d'où il vint, en 1795, dans la Vendée; mais, arrêté peu de jours après son arrivée et déporté à Cayenne, il y resta jusqu'après le 18 brumaire. A la réorganisation du culte, nommé premier curé de Poitiers, il fut, en 1817, désigné pour l'évêché de Montauban; des difficultés ayant retardé l'expédition de ses bulles, il fut transféré en 1822 sur le siège d'Orléans. Il gouverna ce diocèse avec sagesse jusqu'en 1839; son grand âge l'obligea de donner alors sa démission, et il vint habiter Poitiers, où il mourut le 26 novembre 1841, à 92 ans, chanoine du premier ordre du chapitre royal de Saint-Denis. Ce prélat réunissait aux qualités du cœur, les dons de l'esprit. Outre un grand nombre de *Mandements* et de *Lettres pastorales*, on a de lui des *Mémoires*, Poitiers, 1842, 2 vol. in-12, précédés d'une notice sur sa vie, rédigée sur des documents authentiques. Il a laissé manuscrits une *Histoire des évêques de Luçon*; une *Dissertation sur l'église de Saint-Hilaire de Poitiers*, et une sur le *Campus Vaucladensis*.

BRUMMER (Frédéric), né à Leipsig en 1642, acquit en peu de temps une connaissance solide des langues latine et grecque, et fut reçu à l'université dès l'âge de 17 ans. Quoique voué d'abord à l'étude du droit, il ne s'attacha pas moins à la littérature et aux antiquités. Le commentaire *ad L. Cinciam*, qu'il dédia à Colbert, pour lors ministre d'état, et publié en 1668, établit sa réputation: mais il n'en jouit pas longtemps: comme il traversait, pour abréger sa route, la rivière d'Arheria, entre Paris et Lyon, il y périt malheureusement dans son carrosse, le 3 décembre de la même année. On a de ce savant, outre le *Commentaire* dont nous venons de parler: *Exercitatio historico-philologica de scabinis antiquis, medii ævi et recentioribus*; *Exercitatio de Locatione et Conductione*; *Declamatio contra Otium*, et quelques *Onomastiques* à la louange de Th. Reinesius, son ami, dont la riche bibliothèque lui avait été d'un grand secours. Georges Beyer, professeur en droit à Wittenberg, publia tous les ouvrages de Brummer, Leipsig, 1712, 1 vol. in-8.

BRUMMOY (Pierre) naquit à Rouen l'an 1688. Il entra dans la société des jésuites en 1704. Après avoir professé les humanités en province, il fut appelé à Paris. On le chargea de l'éducation du prince de Talmont, et de quelques articles pour le *Journal de Trévoux*. L'*Histoire de Tamerlan*, par son confrère Margat, dont il avait été l'éditeur, l'obligea de quitter la capitale; mais cette espèce d'exil ne fut pas long. A son retour, on le chargea

de continuer l'*Histoire de l'église gallicane*, que les PP. de Longueval et Fontenai avaient conduite jusqu'au 11^e vol. Brumoy mettait la dernière main au 12^e, lorsqu'il mourut en 1742. Le P. Berthier l'a continuée. On a encore de lui le *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions analysées des discours et des remarques sur le théâtre grec, en 3 vol. in-4 et en 6 in-12. Ce livre a été réimprimé avec des corrections et des augmentations par MM. de Rochefort, de la Porte du Theil, Prévost et Brottier, Paris, 1783-1789, 13 vol. in-8, fig., et plus récemment encore par M. Raoul-Rochette, 1825, 16 vol. in-8, plus parfaite que les précédentes éditions. C'est l'ouvrage le plus profond, le mieux raisonné qu'on ait sur cette matière. Les traductions sont aussi élégantes que fidèles : tout respire le goût. L'auteur, dans ses parallèles, ne paraît pas rendre assez de justice aux modernes ; mais si ces jugements paraissent trop sévères à l'égard de quelques hommes célèbres, ils ne le sont pas dans leur généralité ; il est certain que cette foule de mauvais tragiques que notre siècle a produits, vient de ce que la lecture des anciens a été négligée. « C'est, dit un sage critique, parce » qu'on s'éloigne trop de cette noble simplicité qui » fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on » donne à présent dans l'extraordinaire, dans le » bizarre ou dans le faible. Peut-être, aussi, le » manque de talent est-il la vraie source de cette » disette de bonnes tragédies. Il n'appartient qu'au » génie d'égaliser le génie ; et la médiocrité ou le » monstrueux sont ordinairement le partage de » ceux qui, sans mission, veulent figurer sur la » scène, qui n'admet que les grands maîtres ; » *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, en 4 vol. in-8. L'auteur, dans sa poésie, approche plus de Lucrèce que de Virgile. On le sent surtout dans son *Poème sur les Passions* ; ouvrage estimable par la noblesse des pensées, la multiplicité des images, la variété et la chaleur des descriptions, la pureté et l'élégance du style. Il y a, dans le même *Recueil*, un *Poème sur l'art de la verrerie*, qui offre de très-beaux vers. On trouve à la suite de ces deux poèmes, traduits librement en prose par l'auteur, des Discours, des Epîtres, des Tragédies, des Comédies, où règnent le goût et la sagesse, etc. Le P. Brumoy a achevé les *Révolutions d'Espagne* du P. d'Orléans, et revu l'*Histoire de Rienzi* du P. du Cerceau. Cet homme laborieux s'est fait estimer autant par son caractère et ses mœurs que par ses ouvrages.

BRUN (Antoine) naquit à Dole l'an 1600, d'une famille ancienne. Il exerça d'abord la charge de procureur-général au parlement de cette ville, et fut ensuite ambassadeur extraordinaire de Philippe IV, roi d'Espagne, et plénipotentiaire au congrès de Munster en 1654. Il y conclut la paix entre l'Espagne et la Hollande. Son maître le nomma bientôt après ambassadeur auprès de cette république. Il mourut à La Haye en 1654, avec la réputation d'un habile négociateur. Le P. Bougeant l'a peint très-avantageusement dans son *Histoire des traités de Westphalie*. Brun cultiva en même temps la littérature et la politique. On a de lui quelques pièces

de vers dans les *Délices de la Poésie française*, 1620, in-8 ; *Amico-critica monitio ad Galliae Legatos Monasterium Westphalorum pacis tractandae missos*, 1644, in-4, sous le nom emprunté d'Adolphe Sprenger ; *Spongia Franco-Gallicae lituræ*, Inspruck, 1646, sous le nom déguisé de Rodolphe Gemberlak ; il donna un troisième écrit sous le nom de Papenhäusen. Matthieu de Mourgue y a fait une violente réponse. Balzac, qui n'avait jamais d'expressions tempérées, l'appelait le *Démosthène de Dole*.

BRUN (Charles le), premier peintre du roi de France, directeur des manufactures des meubles de la couronne aux Gobelins, directeur de l'académie de peinture, et prince de celle de St.-Luc à Rome, naquit à Paris en 1618, d'un sculpteur. Dès l'âge de 3 ans, il s'exerçait à dessiner avec des charbons. A 12, il fit le portrait de son aïeul, qui n'est pas un de ses moindres tableaux. Le chancelier Séguier le plaça chez Vonet, le plus célèbre maître de ce temps-là. Mignard, Bourdon, Tetelin étaient dans cette école ; mais le Brun surpassa bientôt les élèves, et égala le maître. Son protecteur l'envoya à Rome pour se perfectionner. Il y puisa ce goût pour le noble et le majestueux, qui caractérisent les ouvrages de l'antiquité, et qui ne tardèrent pas de passer dans les siens. De retour à Paris, Louis XIV et ses ministres l'occupèrent et le récompensèrent à l'envi. Le roi l'anoblit, le fit chevalier de l'ordre de St.-Michel, lui accorda des armoiries avec son portrait enrichi de diamants, le combla de bienfaits et l'accueillit toujours comme un grand homme. Pendant qu'il peignait son tableau de la famille de Darius à Fontainebleau, ce prince lui donnait près de deux heures tous les jours. Le Brun mourut en 1690. La noblesse et la grandeur de ses ouvrages avaient passé dans ses manières. On l'a placé avec raison à la tête des peintres français. Ses chefs-d'œuvre ont fait dire de lui qu'il avait autant d'invention que Raphaël, et plus de vivacité que le Poussin. Il s'élève au sublime, sans cesser d'être correct. Ses attitudes sont naturelles, pathétiques, variées ; ses airs de tête gracieux ; il est animé sans emportement. Le livre de la nature était toujours ouvert devant ses yeux. Peu de peintres ont mieux connu l'homme, et les différents mouvements qui l'agitent dans les passions. Son *Traité sur la phisionomie*, et celui sur le caractère des passions, l'un et l'autre in-12, prouvent combien il avait réfléchi sur cette matière. Moins d'uniformité, plus de vigueur et de variété dans le coloris, l'auraient mis au-dessus de tous les peintres anciens et modernes. Les chefs-d'œuvre de le Brun sont à Paris, à Versailles, au Palais-Royal, à Fontainebleau. Ceux qui fixent les regards des connaisseurs, sont les Batailles d'Alexandre ; la Madeleine pénitente ; le Portement de Croix ; le Crucifiement ; saint Jean dans l'île de Patmos, etc. Les estampes de ses tableaux des Batailles d'Alexandre, ont donné une idée de son génie dans les pays les plus éloignés. Le tableau de la famille de Darius par le Brun, à Versailles, n'était point effacé par le coloris du tableau de Paul Veronèse qu'on voyait vis-à-vis, et le surpassait beaucoup par le dessin, la composition, la dignité, l'expression, et la fidélité du costume.

BRUN (Pierre le), prêtre de l'oratoire, né à Brignole en 1671, mort à Paris le 6 janvier 1729, célèbre par son savoir dans les matières ecclésiastiques et profanes, est auteur de plusieurs ouvrages. Les plus estimés sont : *L'Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples, et embarrassé les savants, avec la méthode et les principes pour discerner les effets naturels de ceux qui ne le sont pas*, 1737, 3 vol. in-12. L'abbé Granet, son compatriote, a donné en 1737 un 4^e vol. de cet ouvrage. Il avait d'abord été imprimé sous le titre de *Lettres pour prouver l'illusion des philosophes sur la baguette divinatoire*, 1693, in-12. Le Père le Brun nie que les effets de cette baguette puissent recevoir une explication physique; et s'il y en a quelques-uns de réels, il prétend qu'il faut les attribuer au démon (Voy. *AYMAR*). Tout l'ouvrage n'est qu'une compilation assez mal digérée, et dont il serait aussi difficile de former un résultat décidé, que de l'*Histoire des apparitions* de Lenglet du Fresnoy, ou de celle des *Vampires* de dom Calmet. Il n'y a guère que le procès des bergers de Pacy, inséré dans le 4^e vol., qui présente un corps de preuves bien suivies : aussi les philosophes du temps n'ont-ils jamais entrepris de les contester. « Le but de l'auteur, dit un critique, paraît avoir été 1^o de conserver la mémoire de quelques faits extraordinaires; 2^o de désabuser plusieurs personnes qui croyaient trop » ou trop peu; 3^o de montrer que les physiiciens, » accoutumés à faire des systèmes sur toutes sortes » de choses, se mettent dans le cas d'autoriser de » véritables superstitions; 4^o d'obliger les esprits » forts à reconnaître qu'il y a des faits qu'on ne peut » attribuer aux corps, et qui démontrent qu'il y a » des esprits. » (Voy. *ASMODÉE*, *BROWN*, *DELRIO*, *HAEN*, *OPHIONÉE*, *MEAD*, *SPE*). Le père le Brun rejette comme une fable la palingénésie, qui cependant était dès lors une chose bien constatée. *Explication de la Messe, contenant des Dissertations historiques et dogmatiques sur les liturgies de toutes les églises du monde chrétien*, etc., en 4 vol. in-8, en y comprenant son *Explication littérale des cérémonies de la Messe*, publiée en 1716, in-8 (Voy. *BREYER*). Cet ouvrage plein de recherches profondes et curieuses, et dans lequel l'érudition est utile, fut attaqué par le père Bougeant, qui ne pensait point comme l'oratorien sur la forme de la consécration; celui-ci associant aux paroles de J.-C. l'oraison qui le précède dans le rit latin et dans le rit grec, tandis que le jésuite, avec la plupart des théologiens, ne regardait pas cette prière comme essentielle; *Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, in-12, contre Caffaro, théatin, qui avait soutenu dans une Lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursois*, qu'il était permis à un chrétien d'aller à la comédie. Ce livre offre des particularités curieuses sur le théâtre, depuis Auguste jusqu'à Richelieu, etc. Le père le Brun rétracta à la fin de ses jours l'appel qu'il avait interjeté de la bulle *Unigenitus* au futur concile, ajoutant ainsi au mérite de la science celui de la simplicité chrétienne, et d'une soumission aussi édifiante que véritablement éclairée aux décisions du premier pontife, acceptées de l'Eglise universelle.

BRUN (Denis le), avocat au parlement de Paris,

reçu en 1639, a laissé un *Traité de la communauté*, Paris, 1734, in-fol.; *Traité des Successions*, 1675, in-fol.

BRUN (Jean-Baptiste le), connu sous le nom de *Desmarettes*, fils d'un libraire de Rouen, élève de Port-Royal des Champs, enfermé à 5 ans à la Bastille, mourut à Orléans en 1731, dans un âge avancé. Il était simple acolyte et ne voulut point passer aux ordres supérieurs. On lui doit : les *Bréviaires d'Orléans et de Nevers*; une édition de *saint Paulin*, in-4, avec des notes, des variantes et des dissertations; des *Voyages liturgiques de France*, ou recherches faites en diverses villes du royaume sur cette matière, sous le nom du sieur de Mauléon, in-4 : l'auteur avait parcouru une partie des églises de France, et y avait recueilli des détails singuliers sur les différentes pratiques. Voltaire en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie* où il a raisonné sur toutes les matières à sa façon, c'est-à-dire, plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire que pour dire des choses vraies, bonnes et neuves; *Concorde des livres des Rois et des Paralipomènes*, en latin, Paris, 1691, in-4, ouvrage qu'il composa avec le Tourneux; il y a de la sagacité et du savoir; une édition de *Lactance*, revue avec soin sur tous les manuscrits, enrichie de notes, et publiée après sa mort par l'abbé Lenglet du Fresnoy, 1748, 2 vol. in-4.

BRUN (Antoine-Louis le), poète français, né à Paris en 1680, mourut dans cette ville en 1743. On a de lui des *opéras* qui n'ont point été mis en musique, 1712, in-12; des *odes* galantes et bachiques, 1719; des *fables*, 1722; des *épigrammes*, 1714, in-8, et quelques romans qu'on ne lit plus : les *Aventures de Calliope*, 1710, in-12; celles d'*Apollonius de Tyr*, 1710. Quant aux vers, on les place avec les productions des poètes de la troisième classe.

BRUN (Laurent le), jésuite, né à Nantes en 1607, cultiva avec succès la poésie latine, et la fit servir à une fin louable et morale. Il donna : le *Virgile chrétien*, qui consiste, comme le Virgile de Mantoue, en élogues, en géorgiques et en un poème épique qui comprend 12 livres; un *Ovide chrétien*, dans le même goût; les *Tristes* sont changées en Lamentations de Jérémie; les *Héroïdes*, en Lettres pieuses; les *Fastes* sont les six jours de la Création; un poème sur *l'amour de Dieu* remplace celui de l'Art d'aimer; les *Métamorphoses* sont des Conversions éclatantes. « On ne peut disconvenir, dit un critique, qu'un pareil projet, soutenu par de » grands talents, ne fût très-louable et ne pût avoir » d'heureux succès pour l'éducation de la jeunesse. » Mais l'auteur n'avait pas des talents proportionnés à la sagesse de son dessein. Il manque d'élevation et de ce feu de génie qui anime rarement les âmes paisibles et douces; *Eloquence poétique*, Paris, 1653, in-4, en latin : ouvrage qui renferme les préceptes de l'art poétique, appuyés sur des exemples tirés avec discernement des meilleurs auteurs; il est suivi d'un traité des *Lieux communs poétiques*, utile aux jeunes poètes. Il mourut à Paris en 1665.

BRUN (Guillaume le), né en 1674, entra chez les jésuites, où il professa les belles-lettres avec distinction. Après avoir rempli différents emplois,

il travailla à un *Dictionnaire universel français et latin*, qu'il publia in-4, et qui fut généralement loué. La dernière édition, donnée par MM. Lalleman, est de 1770, in-4. Le Brun mourut en 1758.

* BRUN (Marie-Marguerite de Maison-Forte, plus connue sous le nom de Madame), née à Coligny le 25 juin 1713, se distingua par son esprit et ses connaissances. Elle mourut dans le mois de juillet 1794. Elle a publié : *Essai d'un dictionnaire comtois-français*, Besançon, 1753, in-8, 2^e édition augmentée, 1755, ouvrage utile, mais superficiel, auquel M. Petit-Benoist a eu part; l'*Amour maternel*, poème qui a obtenu une mention au concours pour le prix de l'académie française en 1773, Besançon, 1773, in-4; l'*Amour des Français pour leur roi*, poème, Besançon, 1774, et un grand nombre de poésies fugitives.

BRUN DE GRANVILLE (Jean-Etienne le) naquit à Paris, et mourut en 1765, à l'âge de 27 ans. Ses productions ne sont plus connues que par leurs titres et ne consistaient, à quelques-unes près, qu'en libelles et en satires contre plusieurs auteurs estimables. C'était un des aboyeurs secondaires de la philosophie, fécond en ce genre d'allusions, devenues aujourd'hui des cris de guerre dans le monde philosophique. Quelques extraits de sa *Renommée littéraire* semblent cependant prouver qu'il ne tenait qu'à lui de mériter une place peut-être distinguée dans la république des lettres. On trouve dans cette espèce de journal quelques analyses faites avec goût et assez de précision. Telle est celle où il rend compte de la Poétique de Marmontel, dont il relève ingénieusement les inepties. Mais son génie ne savait guère se contenir dans les bornes d'une sage critique : il se livre à des sarcasmes qu'une affectation trop marquée rend insipides et fatigants pour des lecteurs sensés. « La plaisanterie, » dit un auteur, doit naître de la critique ; mais la » critique ne doit jamais paraître faite dans l'intention d'amener la plaisanterie. »

BRUN (le). Voy. LEBRUN.

* BRUN (M^{me} Frédérique-Sophie-Christine), fille du célèbre prédicateur protestant Balthazar Munter, née à Tonna, dans le duché de Gotha, le 3 juin 1763, fut conduite à Copenhague par son père. Elle montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la littérature. A dix ans, elle savait par cœur des chants entiers de la *Messiede*, et parlait le français, l'italien et l'anglais. Le hasard ayant fait tomber quelques-unes de ses pièces fugitives sous les yeux de son père, il en fut si content qu'il se chargea lui-même de lui donner des leçons. Frédérique, à l'âge de seize ans, accompagna son père à Gotha, et vit dans ce voyage plusieurs savants qui l'accueillirent avec intérêt. A son retour à Copenhague en 1783, elle épousa M. Constantin Brun, administrateur de la compagnie des Indes occidentales, un des hommes les plus riches du Danemarck et l'accompagna la même année dans un voyage qu'il fit à Saint-Petersbourg. Pendant l'hiver si rigoureux de 1788, M^{me} Brun fut subitement atteinte d'une surdité dont elle chercha à se consoler en se livrant avec un nouveau zèle aux études littéraires. Dans un voyage

qu'elle fit en 1791 avec son mari, en Suisse et en France, elle se lia à Genève avec Bonstetten et Jean de Muller, et à Lyon avec Mathisson qui, depuis, publia un recueil de ses poésies. Partie en 1795 pour l'Italie, elle passa l'hiver à Rome et se rendit, dans l'été de 1796, aux eaux d'Ischia. La relation de ces deux voyages fait partie de ses *écrits en prose*, Zurich, 1799-1801, 4 vol. in-8, fig. Elle retourna en Suisse en 1801, et passa l'hiver chez M. Necker à Coppet, d'où elle se rendit à Rome. Une maladie douloureuse dont elle fut atteinte, la détermina à quitter le Danemarck pour la quatrième fois et à revenir habiter la Suisse. Une de ses filles étant tombée gravement malade, M^{me} Brun partit en novembre 1806 avec sa famille pour Hyères, d'où elle se rendit à Nice, puis à Pise, à Rome et à Naples. Elle fut durant ce voyage témoin des indignes violences exercées contre Pie VII, et elle en rapporta une profonde admiration pour le noble caractère du pontife. M^{me} Brun revenue en 1818 en Danemarck, ne quitta plus Copenhague où elle mourut le 25 mars 1833, laissant de vifs regrets à tous ceux qui l'avaient connue. Elle joignait à des connaissances étendues et variées, un esprit droit et pénétrant, un caractère plein d'aménité et une piété sincère. Partout où elle se trouvait, sa maison devenait le rendez-vous des personnes les plus distinguées. Elle a laissé *Journal d'un voyage en Suisse*, Copenhague, 1800, in-8, fig.; *Lettres de Rome, écrites pendant les années 1808, 1809 et 1810, ayant principalement pour objet la persécution contre le pape Pie VII, son emprisonnement et sa translation en France, etc.*, Dresde, 1816, in-8, avec le portrait de Pie VII; nouv. édit., ibid., 1820; *Etudes de mœurs et de paysages, faites à Naples et dans ses environs pendant les années 1809 et 1810*, Perth, 1818, in-8; cet ouvrage se fait remarquer par la justesse des jugements et par la simplicité élégante et souvent animée du style; *La vérité dans les rêveries de l'avenir et sur le développement esthétique de mon Ida*, Arau, 1824, 1 vol. in-8; cet ouvrage plein d'excellentes observations, contient l'histoire de l'éducation de sa fille; *Poésies*, Zurich, 1795, in-8; 4^{me} édition, ibid., 1806; *Nouvelles poésies*, Darmstadt, 1812, in-8; *Poésies récentes*, Bonn, 1820, in-8. Ces productions se distinguent par des idées gracieuses, des images fraîches et naïves, et une verve qui prend sa source dans une âme profondément religieuse.

* BRUNACCI (Vincenzo), mathématicien de Pise, élève du P. Canovai et du fameux Paoli, né en 1762, et mort en 1818, fut professeur de nautique à Livourne, puis à l'université de Pavie. Il fut nommé inspecteur des ponts-et-chaussées, mais montra peu d'habileté dans le tracé du nouveau canal qu'on projetait de creuser de Milan à Pavie. Paoli l'avait cependant appelé le *Géomètre illustre*. On a de Brunacci : *Della navigazione; Calcolo dell'equazioni; Analisi derivata; Corso di mathematica sublimi*, 4 vol.; *Gli elementi di algebra e di geometria; Il compendio del calcolo sublime*, et plusieurs *Mémoires* importants, qui ont été insérés dans les *Recueils* de diverses académies.

* BRUNASSI (Lorenzo), duc de Saint-Philippe,

né à Naples en 1709, a composé : la *Passione di N.-S. J.-C.*, trag.; *Santa Perpetua martire*, tragédie; une *Traduction* en italien des *Entretiens sur la religion*, du P. du Tertre, etc.

* BRUNCK (Richard-François-Philippe), helléniste distingué, né à Strasbourg le 30 décembre 1729, étudia chez les jésuites à Paris, et fut successivement commissaire des guerres et receveur des finances. L'académie des inscriptions et l'institut national l'admirent dans leur sein. Brunck a laissé plusieurs éditions estimées des poètes grecs et latins, comme l'*Anthologie grecque*, qu'il publia sous le titre : d'*Analecta veterum poetarum græcorum*, Strasbourg, 1776, 3 vol. in-8. Ce recueil renferme (outre les épigrammes déjà connues, et la partie inédite jusqu'alors de l'*Anthologie*), *Anacréon*, *Callimaque*, *Théocrite*, *Bion*, *Moschus* et d'autres poètes moins connus. L'*Electre* et l'*Oedipe roi*, de Sophocle, l'*Andromaque* et l'*Oreste*, d'Euripide, 1779, 2 vol. in-18; le *Prométhée*, les *Perses*, les *Sept devant Thèbes*, d'Eschyle; la *Médée*, d'Euripide, 1779, réunis dans un volume auquel on en joint un autre publié en 1780, et qui contient l'*Hécube*, les *Phéniciennes*, *Hippolyte*, les *Bacchantes*, 1780; *Apollonius de Rhodes*, 1780, dans lequel on regretta que Brunck n'eût pas fait imprimer le *Scholiaste*; *Aristophane*, Strasbourg, 1783, in-8, avec une traduction latine; *Ἡρώς Πικρίας*, sive *Gnomici poetæ græci*, 1784, in-8, qui contient les fragments de Theognis, de Solon, de Simonide, et autres morceaux de poésies didactiques et morales; *Virgile*, 1785, 1789, in-4; *Sophocle*, 1786, 2 vol. in-4; 1788, 3 vol. in-8; 1786-89, 4 volumes in-8. Le *Sophocle*, qui est le chef-d'œuvre de Brunck, lui mérita de Louis XVI une pension de 2000 francs qu'il perdit à l'époque de nos troubles civils; *Térence*, 1797, in-4.—Brunck avait la manie de faire des corrections arbitraires au texte grec qu'il croyait avoir été altéré dans beaucoup d'endroits par des copistes. Du reste, il est considéré comme un des plus profonds critiques parmi les hellénistes. Il embrassa les principes de la révolution, mais il en détesta les excès; aussi devenu suspect sous le règne de la terreur, il fut mis en prison et n'en sortit qu'après la mort de Robespierre. L'état de déprissement où se trouvait sa fortune l'obligea à vendre, à deux reprises, une partie de sa bibliothèque, composée de livres choisis. On lui rendit dans la suite sa pension. Il mourut le 12 juin 1805, au moment où il préparait une édition de *Plaute*.

* BRUNE (Guillaume-Marie-Anne), maréchal de France, né à Brives (Corrèze) le 13 mars 1763, était fils d'un avocat; il vint à Paris et y fut tour à tour étudiant en droit, hommes de lettres et imprimeur. A l'époque de la révolution, il se fit inscrire un des premiers sur les registres de la garde nationale. Membre du club des cordeliers, il prit une part active aux événements du Champ-de-Mars, en juillet 1791, et fut envoyé en qualité de commissaire du conseil exécutif dans la Belgique. Il prit à son retour le parti des armes, fut fait adjudant-général, et employé à l'armée du Nord. Il servit ensuite dans l'armée de l'intérieur, et dans la journée du 15 vendémiaire, il seconda

Bonaparte en dissipant les sectionnaires établis dans la salle du théâtre français. On lui donna le commandement d'une brigade à l'armée d'Italie, sous les ordres de Masséna. Il se distingua, en 1797, à la bataille de Rivoli, fut fait général de division le 17 août, et remplaça quelque temps après le général Augereau dans son commandement. Après le traité de Campo-Formio, Brune, de retour en France, fut nommé par le Directoire ambassadeur à Naples; mais il préféra le poste de commandant en chef de l'expédition qui se préparait contre la Suisse, et cette contrée fut encore le théâtre de ses succès. Chargé du commandement en chef de l'armée d'Italie, il s'établit à Milan, et s'y montra le docile instrument des volontés du directoire; mais ayant été rappelé d'Italie, il reçut le commandement de l'armée de Hollande, et força le duc d'York d'évacuer ce pays, en lui imposant un traité humiliant pour l'orgueil anglais. En 1800, Brune passa dans la Vendée, dont il acheva la pacification. Il remplaça la même année à l'armée d'Italie le général Masséna, et par les succès importants qu'il obtint, prépara la paix de Lunéville. En 1803, il fut nommé ambassadeur à Constantinople, et pendant son absence fut fait maréchal et grand-cordon de la légion-d'honneur. A son retour, en 1803, il fut envoyé au camp de Boulogne. Appelé en 1807, à commander un des corps d'armée dirigés contre la Prusse, il s'empara de Stralsund, reçut peu de jours après la capitulation du baron de Toll, gouverneur de l'île de Rugen, et compléta, par la soumission de la Poméranie suédoise, les conquêtes de la grande-armée pendant la campagne de 1807. Mais la disgrâce ne tarda pas à l'atteindre. Il perdit le gouvernement des villes anseatiques qu'il avait reçu au commencement de la guerre, et vécut dès-lors retiré des affaires. En 1814 le maréchal Brune adhéra aux actes du gouvernement provisoire, et fut créé chevalier de Saint-Louis. Cependant en 1815, il offrit ses services à Napoléon, qui le chargea d'un commandement dans la Provence, mit Marseille en état de siège, et désarma la garde nationale de cette ville. A la seconde restauration, il se hâta d'adresser sa soumission au roi, et il cherchait à regagner Paris, lorsque passant par Avignon, il y fut assassiné le 2 août 1815. Brune a laissé en manuscrit des *Mémoires sur la révolution, sur les guerres d'Italie*, et sur son ambassade à Constantinople.

* BRUNEAU (François), est auteur d'une *Vie de saint Phalier*, patron de Chabry en Berri, Paris, 1643, in-8.

* BRUNEAU (Antoine), avocat au parlement de Paris, dans le dix-septième siècle, a donné un *Traité des Criées*, 1678 et 1704, in-4; et des *Observations et Maximes sur les matières criminelles*, 1670, in-4.

BRUNHAUT, fille d'Athanagilde, roi des Visigoths, épousa en 568 Sigebert 1^{er}, roi d'Austrasie, et d'arienne devint catholique. Après la mort de son mari, elle épousa son neveu Mérovée, contre les règles de l'Eglise, et ce mariage fut déclaré nul. (Voy. MÉROVÉE et PRÉTEXTAT.) Son fils Childeburt, qu'elle avait, dit-on, fait empoisonner, ayant laissé

ses deux fils sous sa conduite, elle corrompt le cadet pour gouverner en son nom. Après la mort de ce prince, Clotaire II, qui régna seul, accusa devant les états cette femme ambitieuse d'avoir fait mourir dix princes de la famille royale; mais par une manière de compter assez extraordinaire, il y comprenait ceux qu'il avait fait mourir lui-même. Elle fut traînée par ses ordres à la queue d'une cavale indomptée, et elle périt misérablement par ce nouveau genre de supplice, en 613. Elle avait autant de charmes que d'esprit. Grégoire de Tours n'en dit pas de mal; mais son histoire finit avant la régence de cette reine. Plusieurs historiens en parlent comme d'un monstre; mais comme la plupart écrivaient sous le règne de Clotaire et de ses enfants, ne peut-on pas soupçonner qu'ils ont voulu par-là justifier la trop grande sévérité dont ce prince avait usé envers elle? Cordemoy a tenté de la justifier, et Gaillard de réfuter cette apologie. On peut croire qu'ils se sont trompés tous les deux. « Nous n'avons garde, dit un écrivain plus circonspect, de traiter de calomnie tout ce qu'on a dit » contre sa mémoire; mais nous croyons qu'il y a » eu de l'exagération dans les crimes dont on l'a » chargée, et qu'on l'a faite beaucoup plus méchante qu'elle n'était dans la réalité. » — « On a » dit beaucoup de mal de cette princesse, dit le » même auteur dans un autre endroit; mais les plus » habiles écrivains conviennent aujourd'hui que la » calomnie la plus atroce fabriqua les crimes dont » elle fut accusée. Des auteurs contemporains, qui » étaient bien instruits, fournissent des preuves et » de sa piété et de son innocence. » Les chaussees qui portent le nom de *Brunehaut* n'ont rien de commun avec cette reine, ni avec un roi *Brunehaut*, être imaginaire, qui, disent les chroniques fabuleuses, a fait construire tous ces chemins par le diable. Quant à la reine *Brunehaut*, elle n'a point fait construire des chemins, mais seulement des églises. Voyez l'*Histoire des grands Chemins*, par Bergier, pag. 93, et Juste Lipse : *De magnit. Rom.*, cap. x. *Ah! ignaros, s'écrie-t-il, et incredulos Romanorum operum, qui hæc talia militari manu et provincialium item subsidio, supra omnem fidem patrabant!*

* BRUNEL (J.) d'Arles, maître de pension à Lyon, né en 1763 et mort en 1818, publia : *Cours de mythologie orné de morceaux de poésies ingénieuses, agréables et décens, analogues à chaque article*, Lyon, 1800, in-12, 3^e édit., Avignon, 1823; *Le Phèdre français ou Choix de fables françaises à l'usage de l'enfance et de la jeunesse*, Lyon, 1804, in-18, Paris, 1812; *Le Parnasse latin, ou Choix des meilleurs morceaux des poètes latins, depuis la renaissance des lettres jusqu'à nos jours, avec leurs notices et la traduction*, Lyon, 1808, 2 vol. in-12.

BRUNELLESCHI (Philippe), né à Florence en 1377, d'un notaire, fut destiné dans sa jeunesse à la profession d'orfèvre, dont il fit quelque temps l'apprentissage. Un goût naturel le porta ensuite à étudier l'architecture. Il était question d'élever un dôme sur l'église cathédrale de Florence, entreprise qui fut regardée alors comme très-difficile; il conçut l'idée et le plan de cette construction, pour laquelle

les Florentins avaient appelé de toutes parts les plus habiles architectes. Après bien des débats, ses dessins furent préférés, et on vit s'élever cette magnifique coupole, que Michel-Ange lui-même ne regardait qu'avec admiration. C'est un octogone de 154 brasses florentines (202 pieds) de hauteur; non compris la lanterne qui, avec la boule et la croix qui terminent ce chef-d'œuvre, en a encore 48 (88 pieds). Le palais Pitti à Florence, devenu depuis celui des souverains de Toscane, fut commencé sur les dessins de Brunelleschi, qui est regardé comme le restaurateur de la bonne architecture. Il mourut dans sa patrie en 1444, honoré et chéri de tous ses concitoyens. On voit son tombeau dans la cathédrale de Florence.

* BRUNELLI (Jérôme), jésuite, né à Sienne en 1530, et mort en 1613, a donné une édition grecque des *Hymnes de Synésius*, Rome, 1609.

BRUNET (Jean-Louis), né à Arles en 1688, et mort à Paris en 1747, fut reçu avocat au parlement de Paris en 1717, et donna plusieurs ouvrages sur les matières canoniques : *le parfait Notaire apostolique et procureur des officialités*, Paris, 1730, 2 vol. in-4 : livre qui n'était pas commun, mais on l'a réimprimé à Lyon en 1775; les *Maximes du droit canonique de France*, par Louis Dubois, qu'il a revues, corrigées et beaucoup augmentées; une *Histoire du droit canonique et du gouvernement de l'Eglise*, Paris, 1720, 1 vol. in-12; des *notes* sur le *Traité de l'Abus*, de Févret; tous ces ouvrages marquent beaucoup d'érudition; mais les opinions de l'auteur ne sont pas toujours d'accord avec celles des canonistes les plus estimés; une nouvelle édition des *Droits et libertés de l'église gallicane*, augmentée de différentes pièces et de notes, Paris, 1731, 4 vol. in-fol.

* BRUNET (Gaspard-Jean-Baptiste), né à Valensoles, en Provence, était, en 1791, maréchal-de-camp. Employé, en 1792, en cette qualité à l'armée du Var, il remplaça le général Anselme, dans le commandement en chef au mois de décembre. La bravoure qu'il déploya dans diverses rencontres, lui valut d'être promu, en 1793, au commandement des armées combinées des Alpes et d'Italie. Sous le règne de la terreur, il fut accusé d'intelligence avec les auteurs de la reddition de Toulon aux Anglais, et mis en arrestation. Transféré à Paris, il y fut condamné à mort, le 6 novembre 1793.

* BRUNET (Jean-Baptiste), lieutenant-général, fils du précédent, né à Reims le 4 juillet 1763, parvint de grade en grade à celui de colonel, et fit en cette qualité, à l'armée de Sambre-et-Meuse, la campagne de 1794. Il se distingua dans plusieurs affaires, et fut nommé le 11 juin de la même année, général de brigade. Il fit partie de l'expédition de Saint-Domingue en 1801. Chargé du commandement de l'avant-garde de la division Rochambeau, il remporta plusieurs avantages sur les insurgés, et fut ensuite nommé commandant du Môle. Il défendit cette place avec beaucoup de valeur le 18 novembre 1802, et força les noirs de se retirer, après leur avoir fait perdre beaucoup de monde. Brunet commanda successivement la partie de l'Ouest et du Sud de l'île, la place de Cayes-Saint-

Louis, et fut nommé, le 1^{er} juin 1803, général de division. S'étant embarqué pour la France, il fut pris dans la traversée et emmené en Angleterre, où il resta prisonnier plusieurs années; il reprit du service, lorsqu'il recouvra la liberté. A l'époque de la restauration, il fut mis à la retraite et mourut peu de temps après.

* BRUNET (François-Florentin), prêtre de la congrégation de Saint-Lazare, né à Vitel en Lorraine, se retira, lors de la révolution, à Rome avec Cayla de la Garde, dernier supérieur de la mission. Il revint à Paris, en 1804, avec le titre de vicaire-général de sa congrégation. Il y est mort le 15 septembre 1806. On a de lui un *Parallèle des religions*, 1792, 5 vol. in-4; compilation un peu longue, mais pleine de recherches, et où l'auteur a mis à contribution les travaux des plus habiles écrivains modernes. On a encore de l'abbé Brunet; *des Eléments de théologie*, en latin, Rome, 1804, 5 vol.; *Traité des devoirs des pénitents et des confesseurs*; *Du zèle de la foi dans les femmes*, et *des heureux effets qu'il peut produire dans l'église*; *une Lettre sur la manière d'étudier la théologie*.

BRUNETTO-LATINI, poète, historien et philosophe florentin, petit-fils de Latino, fut le maître de Guido Cavalcanti et de Dante. Il n'illustra pas moins sa patrie par ses ambassades que par ses ouvrages. Il mourut en 1295 à Florence. On a de sa plume : *il Tesoro*, Trévise, 1474, in-folio : cet ouvrage, qu'il composa pendant qu'il était en France, est rare; *Vinegia*, 1533, in-8, édit. moins recherchée : c'est un livre moral.

BRUNI. Voy. BRUNUS et ARETIN.

BRUNI (Antoine), de plusieurs académies d'Italie, natif de Casal-Nuovo, au royaume de Naples, mort en 1635, poète plein d'imagination et d'enthousiasme, a laissé des *épîtres héroïques*, des *pièces mêlées*, des *vers lyriques*, des *tragédies*, des *pastorales*. On reconnaît dans tous ces ouvrages un génie facile, mais beaucoup d'incorrections, et surtout trop d'images et d'expressions licencieuses. Ses *Épîtres héroïques* ont paru à Venise en 1636, in-12, avec des planches gravées sur les dessins du Dominiquin et d'autres habiles artistes.

BRUNI (Antoine-Barthélemi), compositeur, né à Coni en Piémont le 2 février 1759, mort dans cette ville en 1823. Élève de Pugnani pour le violon et de Speziani pour la composition, il vint en 1784 à Paris, et donna de 1786 à 1816 plusieurs ouvrages qui sont longtemps restés au répertoire; les principaux sont : *L'officier de fortune*; *Claudine ou le petit commissionnaire*; *Le mariage de J.-J. Rousseau*; *Toberne ou le pêcheur suédois*; *Les sabotiers*; *Le major Palmer*; *La rencontre en voyage*; *L'auteur dans son ménage*; *Le règne de douze heures*; *Le mariage par commission*, etc. On lui doit en outre plusieurs œuvres de *sonates* et de *duo* pour le violon; des *concertos*, dix œuvres de *quatuor* et une *méthode* pour l'*alto*.

* BRUNINGS (Chrétien), théologien protestant, né à Brême, le 16 janvier 1702, et mort à Heidelberg le 6 mars 1763, a laissé plusieurs ouvrages estimés, entr'autres : *Compendium antiquitatum græcarum e profanis sacrarum*, Francfort-sur-le-Mein,

1734, in-8, réimprimé en 1745 et en 1759; *Compendium antiquitatum hebraicarum*, 1763; *Observationes practicae generales ad orationem dominicæ*, etc., Heidelberg, 1752.

* BRUNINGS (Godefroy-Chrétien), fils du précédent, prédicateur distingué, né à Creutznach, en 1727, et mort en 1793, a donné en allemand des sermons estimés, 1770, in-8, et des *Principes d'homilétique*, Mannheim, 1776, in-8.

* BRUNINGS (Chrétien), ingénieur, né dans le Palatinat en 1756, et mort le 16 juin 1805, étudia l'hydraulique, et y fit tant de progrès, qu'en 1769, les états de Hollande le nommèrent inspecteur-général des rivières, place qu'il a remplie jusqu'à sa mort. On lui doit plusieurs *Mémoires* qu'il a réunis et publiés en 1778, sous le titre de *Recueil de rapports, procès-verbaux, sur les rivières supérieures*, 2 vol. in-fol., avec atlas. Le Directoire de la république batave lui a élevé aux frais de l'état un monument en marbre dans la cathédrale de Harlem, et a proposé, en 1807, un prix pour le meilleur éloge de Brunings. (Voy. l'article suivant.)

* BRUNINGS (Conrad-Louis), élève et successeur du précédent, né à Heidelberg en 1773, et mort à Nimègue, en 1816, fut nommé en 1800, inspecteur des ponts et chaussées, puis inspecteur dans une division des rivières de la Hollande, enfin ingénieur en chef. Il remporta en 1807 le prix pour l'éloge de Brunings. On a de lui plusieurs mémoires en hollandais : *Examen sur une question relative à l'équilibre*; *Traité sur la théorie superficielle des rivières en général*; *Traité sur la dispersion de la marée qui remonte les différentes rivières et leurs branches*; *Traité sur la formation de la glace et de son dégel, d'après la température indiquée par le thermomètre*; *Observations sur les différents degrés de solidité des amas de glace qui bornent les rivières, en raison de la différente élévation des eaux de ces rivières*, etc.

BRUNO ou BRUNON, dit le Grand, archevêque de Cologne et duc de Lorraine, était le 3^e fils de l'empereur Henri l'Oiseleur, et frère d'Othon qui l'appela à la cour. Il y cultiva la vertu et les lettres, se nourrissant des auteurs anciens et conversant avec les savants de son temps. Après la mort de Wicfred, archevêque de Cologne, le clergé et le peuple n'eurent qu'une voix pour proclamer Bruno son successeur. Othon, ayant été obligé de porter la guerre en Italie, laissa à son frère le soin de l'Allemagne. Il avait montré les vertus d'un évêque à Cologne; il fit éclater celle d'un prince à la cour impériale, et réfuta par une éclatante preuve de fait, l'impolitique système qui prétend exclure le sacerdoce du gouvernement des peuples. Où se trouvera la justice, la prudence, la fermeté, ces grandes bases de l'administration publique, plutôt que dans un ministre des autels, zélé, instruit, désintéressé? Il mourut en 965.

BRUNO (saint), évêque et apôtre de la Prusse, où il fut martyrisé le 14 février 1008.

BRUNO. Voy. BRUNON.

BRUNO (saint) naquit à Cologne vers 1060, et selon quelques-uns vers 1035, de parents nobles et vertueux. Après avoir fait avec succès ses premières

études à Paris, et avoir brillé dans son cours de philosophie et de théologie, il fut chanoine à Cologne, et ensuite à Reims. Il fut nommé chancelier et maître des grandes études de cette église, mais il se vit obligé d'en sortir, sous l'archevêque Manassès qui la gouvernait en tyran. Il prit dès-lors la résolution de quitter le monde, pour se retirer dans la solitude. Ce qu'on a raconté de la résurrection d'un chanoine de Paris, qui annonça sa réprobation, passe aujourd'hui pour un fait au moins très-douteux. Urbain VIII l'a fait retrancher du bréviaire romain (*Voy. Diocèse*). La première solitude que le chanoine de Reims habita, fut Saisse-Fontaine, dans le diocèse de Langres. Il passa de là à Grenoble, l'an 1084, et alla habiter le désert de la Chartreuse. Hugues, évêque de Grenoble, défendit peu de temps après aux femmes, aux chasseurs et aux bergers d'en approcher. Des rochers presque inaccessibles, et entourés de précipices affreux, furent le berceau de l'ordre des chartreux. « Il n'y a » rien, dit un poète philosophe, qui soit plus propre » que l'aspect de ce désert à exalter l'âme et à l'occuper fortement. Le spectacle terrible et d'une » beauté sombre qui se présente partout, convaincrait l'athée de l'existence d'un Être suprême; il » suffirait de le conduire en ce lieu et de lui dire : » *Regarde*. Saint Bruno, qui a choisi ce lieu pour » sa demeure, devait être un homme d'un génie » peu ordinaire; et peut-être n'aurais-je pu me défendre de me ranger au nombre de ses disciples, » si j'étais né dans son temps. » Voici le tableau que Pierre le Vénérable traçait de leur genre de vie, cinquante ans après leur établissement : « Ils sont » les plus pauvres de tous les moines; la vue seule » de leur extérieur effraye. Ils portent un rude cilice, affligent leur chair par des jeûnes presque » continuels, et ne mangent que du pain de son. » En maladie comme en santé, ils ne connaissent » point l'usage de la viande, et ne mangent de » poisson que quand on leur en donne. Les dimanches et les jeudis, ils vivent d'œufs et de fromage : » des herbes bouillies font leur nourriture les » mardis et les samedis; les autres jours de la semaine, ils vivent de pain et d'eau. Ils ne font par » jour qu'un seul repas, excepté dans les octaves de » Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de la Pentecôte » et de quelques autres fêtes. La prière, la lecture » et le travail des mains qui consiste principalement » à copier des livres, sont leur occupation ordinaire. Ils récitent les petites heures de l'office » divin dans leurs cellules, lorsqu'ils entendent » sonner la cloche; mais ils s'assemblent à l'église » pour chanter vêpres et matines; ils disent la » messe les dimanches et les fêtes. » L'instituteur ne fit point de règle particulière pour ses disciples : ils suivirent celle de saint Benoît, et l'accommodèrent à leur genre de vie. Urbain II, disciple de Bruno à l'école de Reims, le contraignit, six ans après, de se rendre à Rome, pour l'aider de ses conseils et de ses lumières. Le saint solitaire déplacé dans cette cour, et étourdi par le tumulte des courtisans, se retira dans un désert de la Calabre. Il y finit saintement ses jours en 1101, dans le monastère qu'il avait fondé. Il fut canonisé l'an 1314. Le Père de

Tracy, théatin, a donné sa *Vie* en français, Paris, 1786, in-12. On a de lui deux *Lettres* écrites de Calabre, l'une à Raoul le Verd, et l'autre à ses religieux de la grande Chartreuse; elles ont été imprimées avec les *Commentaires* et les *Traité*s qu'on lui attribue, à Cologne, 1640, 3 tomes en 1 vol. in-fol. Il n'y a point de doute qu'outre les deux lettres, il ne soit encore l'auteur des *Commentaires* sur le Psautier, et sur les Epîtres de saint Paul, qu'on a voulu mal à propos lui contester. Il y paraît tel que l'ont dépeint ceux qui le connaissaient le mieux, l'homme le plus savant de son siècle, et de la plupart des siècles qui le suivirent. On voit qu'il entendait le grec et l'hébreu, qu'il était fort versé dans la lecture des Pères, et surtout de saint Ambroise et de saint Augustin. « Quiconque se donne la peine de lire ce *Commentaire* avec une médiocre attention, dit l'auteur de l'*Hist. litt. de la France*, conviendra qu'il serait difficile de trouver un écrit de ce genre qui soit tout à la fois plus solide, plus lumineux, plus concis et plus clair. S'il eût été plus connu, on en aurait fait plus d'usage : on l'aurait regardé comme un ouvrage très-propre à donner une juste intelligence des Psaumes. On y reconnaît un auteur instruit de toutes les sciences, et rempli de l'esprit de Dieu. Il serait à souhaiter que ce *Commentaire* fût entre les mains de tous les fidèles, et particulièrement des personnes consacrées à la prière publique. » Nous avons encore de saint Bruno une *Élégie* en quatorze vers sur le mépris du monde. On l'a fait imprimer dans divers recueils et on l'a fait graver au bas d'un tableau de ce saint, qui est dans le chœur des chartreux de Dijon. Les autres ouvrages qui lui sont attribués sont de saint Brunon, évêque de Segni, ou de saint Brunon, évêque de Wurtzbourg, lesquels florissaient dans le même siècle. Le plus beau de ses ouvrages est la fondation de son ordre. On le voit, après sept siècles, tel, aux richesses près, que du temps de son fondateur, persévérant dans l'amour de la prière, du travail et de la solitude. « Voilà donc un ordre religieux, » dit un critique, qui depuis sept cents ans persévère dans la ferveur de sa première institution, » preuve assez convaincante de la sagesse et de la sainteté de la règle qu'il observe. C'est donc à tort » que les censeurs de la vie monastique ont répété cent fois que la perfection à laquelle aspirent les religieux est incompatible avec la faiblesse humaine; que leurs fondateurs ont été des enthousiastes imprudents, et que la vie du cloître est un suicide lent et volontaire. » Lorsque l'empereur Joseph II entreprit de détruire la religion catholique dans ses états, il crut nécessaire de commencer par l'abolition des chartreux, persuadé que le spectacle de leur austère régularité contrasterait d'une manière trop frappante avec l'effet de ses prétendues réformes. Il savait aussi que les chartreux s'étaient distingués par leur courage durant les ravages des sectaires des xvi^e et xvii^e siècles; qu'ils avaient résisté surtout à la cruelle Elizabeth, et préféré la mort à l'apostasie.

BRUNO ou BRUNON DE SIGNY ou SEGNI ou D'ASTI (saint), appelé *Bruno Astensis*, parce qu'il

était de Soléria au diocèse d'Asti ; il se distingua au concile de Rome en 1079, contre Bérenger. Grégoire VII le fit ensuite évêque de Segni : ce qui lui fit donner le surnom de *Brunon Signensis* ; mais quelque temps après, il quitta son peuple pour se retirer au monastère du Mont-Cassin, dont il fut abbé. Ses ouailles l'ayant vivement redemandé, il revint pour être de nouveau leur pasteur par l'ordre du pape. Il mourut en 1123. Ses ouvrages ont été publiés à Venise en 1631, 2 vol. in-fol. par dom Maur Marchesius, moine et doyen du Mont-Cassin. On trouve dans ce Recueil des sermons qui ont été quelquefois attribués au saint fondateur des Chartreux. Muratori prouve que le Commentaire sur le livre des Cantiques, commençant par ces mots : *Salomon inspiratus*, etc., qui est parmi les Œuvres de saint Thomas d'Aquin, a pour auteur saint Brunon de Segni. Plusieurs de ses ouvrages ont paru sous le nom du fondateur des Chartreux.

* BRUNO, bénédictin allemand, vivait vers la fin du ^x^e siècle. Il écrivit une histoire intéressante de *Bello Saxonico*, de 1073 à 1082, qui se trouve dans les *Scrip. rer. Germanicarum* de Freher.

* BRUNO d'AFFRINGUES, chartreux, né à Saint-Omer en 1330, mort en 1632, avait de grandes connaissances dans l'histoire ecclésiastique et dans les langues. Il fut d'abord chanoine de l'église de Carpentras ; mais en 1591 il prit l'habit de chartreux, fut nommé deux ans après prieur de la chartreuse d'Avignon, et devint général de son ordre en 1600. Il reçut la visite de Henri IV dans sa retraite. Il a laissé un *Panegyrique de Grégoire XIII*.

BRUNO. Voy. BRUNUS.

* BRUNON, évêque de Wurtzbourg, dit *Herbipolensis*, oncle paternel de l'empereur Conrad II, était fils de Conrad, duc de Carinthie. Il naquit en Saxe, et fut élevé, en 1033, à l'épiscopat. Ce prélat, recommandable par sa science et par sa vertu, fut écrasé, le 17 mai 1043, sous les ruines de sa salle à manger. On a de lui, dans la *Bibliothèque des Pères*, des Commentaires sur le Pentateuque, où il fait usage des obèles et des astérisques, à la manière d'Origène, pour marquer les différences du texte hébreu et des Septante d'avec l'ancienne Vulgate ; d'autres Commentaires sur le *Psautier* et sur les cantiques de l'ancien et du nouveau Testament ; des Traités de piété, mis quelquefois sous le nom de S. Bruno, des explications du *Symbole des Apôtres* et de celui de saint Athanase, Cologne, 1494.

BRUNORO. Voy. BONNE.

BRUNSFELS (Othon), fils d'un tonnelier, quitta l'ordre des chartreux, pour embrasser les erreurs de Luther. Il exerça la médecine à Strasbourg, où il publia en 1530 ses *Herbarum vivæ Icones*, in-fol., 2 tomes en 1 vol. On donna en 1540 (six ans après la mort de l'auteur) une autre édition de son ouvrage, beaucoup plus ample que la première (1).

BRUNSWICK. Voy. AUGUSTE et GEORGES.

* BRUNSWICK (Ferdinand, duc de), oncle du dernier duc de Brunswick, né le 11 janvier 1721,

neveu, par sa mère, de l'empereur Charles VI, fut un des plus célèbres généraux dans la guerre de sept ans. Après avoir parcouru différents états de l'Europe, il entra, en 1740, au service de Frédéric le Grand, roi de Prusse. Il se distingua dans la campagne de Silésie, à la prise de Prague et à la bataille de Soor, où il fut blessé. Frédéric le récompensa en lui donnant des biens considérables dans les provinces qu'il avait conquises. Dès le commencement de la guerre de sept ans, il fut nommé, à la demande de Georges II, général des troupes anglaises et hanovriennes. Il força les Français à repasser le Rhin, les défit à Crevelt, mais reçut ensuite un échec à Berghen. L'année suivante il s'empara de Minden, et remporta près de cette ville une victoire signalée. En 1762, Ferdinand parvint à chasser entièrement les Français de la Hesse. La paix ayant été conclue l'année suivante, il quitta le service, et se retira à Brunswick, n'emportant pour prix de ses glorieux travaux, qu'une modique pension du roi d'Angleterre, et la place de doyen du chapitre de Magdebourg, que le roi de Prusse, qu'il avait si bien servi, voulait même lui disputer. Au milieu d'une foule de philosophes que ce monarque avait appelés à sa cour, et malgré l'athéisme qu'on y professait publiquement, le duc de Brunswick se montra toujours constamment attaché à la religion, et la contagion de l'exemple ne parvint jamais à corrompre ses mœurs. Cependant quelques années après sa retraite à Brunswick, il s'occupa principalement de franc-maçonnerie et fut grand-maître de toutes les loges de francs-maçons, dans une grande partie d'Allemagne. On assure que les hommes qui captivèrent la confiance de ce prince mêlaient aux secrets de leur ordre des prophéties, des évocations, etc. Ferdinand mourut, dans sa soixante-douzième année, à Brunswick, le 3 juillet 1792.

* BRUNSWICK-LUNEBOURG (Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de), né à Brunswick, le 9 octobre 1733, était fils aîné du duc Charles, chef de cette maison, et neveu du précédent. Hirschmann, Gaertner, et l'abbé Jérusalem furent ses précepteurs. Il fit ses premières armes sous Frédéric le Grand et le prince Ferdinand ses oncles, et se conduisit avec la plus grande valeur à la journée d'Hastembeck, où son intrépidité, qui le rendit maître d'une batterie française, sauva l'armée du duc de Cumberland. Il avait alors vingt-deux ans. En 1758, il ouvrit la campagne du Bas-Rhin en passant le Weser devant l'armée française, avec un faible détachement, et durant toute cette campagne, où il commanda, ainsi que dans celles qui suivirent, il ne laissa échapper aucune occasion d'ajouter un nouvel éclat à sa réputation si bien commencée. Il succéda, en 1780, à son père dans le gouvernement de son duché, qui lui est redevable de plusieurs établissements utiles, et qui trouva en lui un protecteur éclairé des lettres. L'Autriche et la Prusse l'investirent, en 1792, du commandement des armées destinées à marcher contre la France. Les alliés pénétrèrent en Champagne. Mais une armée de soixante mille Français, commandée par

(1) Brunsteld a encore laissé : *Adnotationes in Evangelia et in Acta apostolorum* ; *Pandectæ veteris et novi Testamenti* ; *Catalogus illustrium medicorum*, etc.

Dumouriez, attendait l'ennemi au camp de Sainte-Menehould. Le duc de Brunswick n'osa pas tenter les hasards d'une bataille décisive. Il publia un *manifeste* rempli de menaces, qui produisit un effet contraire à celui qu'il en espérait, et ne put s'emparer que des villes de Longwy et de Verdun. Mais ne sachant profiter ni de ses avantages, ni des fautes de ses adversaires, il laissa échapper deux fois l'armée française, et fut obligé de négocier avec Dumouriez et de capituler pour la retraite de son armée vers le Rhin. Le roi de Prusse ayant refusé de ratifier toutes les clauses de la convention, Brunswick s'arrêta sur la rive droite de ce fleuve, défait Custines qui s'était emparé de Francfort, et prit ensuite Mayence, après un siège de trois mois. Il obtint encore dans les lignes de Weissembourg et Kaiserslautern quelques avantages qui furent suivis de prompts revers, et se vit obligé de lever le siège de Landau. Contrarié dans ses opérations par le général Wurmsér, il donna sa démission et se retira dans ses états, où plusieurs émigrés reçurent de lui une généreuse hospitalité. En 1806, les Français ayant occupé les pays limitrophes, il se rendit en Russie, pour s'assurer des dispositions de cette puissance, et à son retour, il détermina la Prusse à prendre une attitude hostile. Le duc de Brunswick devint encore général en chef dans une campagne qui lui devait être funeste. Il s'engagea, le 14 octobre, dans les défilés de Koesen, à la tête des grenadiers, avec lesquels il voulait repousser l'attaque principale près d'Auerstadt. Dès le commencement de l'action, il fut atteint d'une balle dans les yeux. On le transporta à Brunswick, puis à Altona, où il expira le 10 novembre 1806. On a publié à Tubingen, en 1809, une brochure intitulée : *Portrait biographique du duc de Brunswick*, in-8. Il existe aussi une Relation de sa campagne de 1792 contre les Français.

BRUNSWICK (Maximilien-Jules-Léopold, duc de), né le 20 octobre 1752, entra au service dans les troupes du roi de Prusse, son oncle. En 1776, il obtint le grade de colonel, et celui de général-major en 1782. Son régiment qui était en garnison à Francfort-sur-l'Oder, lui fit établir son principal séjour dans cette ville, où il périt le 24 avril 1783, en voulant porter du secours à de malheureux paysans, surpris dans leurs cabanes par une inondation subite. Sa mort héroïque, célébrée par différents poètes, lui assure une renommée plus belle et plus durable que n'auraient fait de longs exploits militaires.

* BRUNSWICK-WOLFENBUTEL-OELS (Frédéric-Auguste de), frère du précédent, se distingua dans les dernières campagnes de la guerre de sept ans, et cultiva la littérature avec ardeur et succès. On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à la *tactique*, à la *défense des places*, etc., la *traduction* en italien du chef-d'œuvre de Montesquieu, *Considerazioni sopra le cause della grandezza dei Romani*, Berlin, 1764, in-8; il a composé dans la même langue *Riflessioni critiche sopra il carattere e le gesta d'Alessandro Magno*, Milan, 1764, in-8, traduit en français par Erman. Ce prince est mort à Weimar le 8 octobre 1805. — Son frère, Guillaume-Adolphe, né en 1745

et mort en 1771, publia en allemand une *traduction de Salluste* et un *discours sur la guerre*. Il a laissé manuscrit un poème sur la *conquête du Mexique*, en vers français.

* BRUNSWICK (Elisabeth-Christine de), femme de Frédéric II, roi de Prusse, née le 8 novembre 1715, s'est fait connaître par plusieurs *traductions* de l'allemand en français, entr'autres du *Chrétien dans la Solitude*, de Grugot; des *Considérations sur les œuvres de Dieu*, de Sturm; de la *Destination de l'homme*, de Spalding; du *Manuel de la Religion*, de Hermis; des *Hymnes* et des *Leçons de Morale*, de Gellert. On lui attribue aussi les *Réflexions sur l'état des affaires politiques en 1778, adressées aux personnes craintives*. Elle mourut le 15 novembre 1793.

* BRUNSWICK-OELS (Frédéric-Guillaume), fils du duc Charles-Guillaume-Ferdinand, enveloppé dans la ruine de son père, voua à la France une haine qui ne s'éteignit qu'avec sa vie. Après avoir longtemps erré dans les possessions de la maison d'Autriche, il vint en Bohême en 1809, et leva un corps de volontaires avec lequel il fit, après la bataille d'Essling, une irruption en Westphalie, pour engager la population à se soulever. Mais il réussit à peine à insurger quelques vallées. Abandonné de l'Autriche elle-même, il marche vers la mer avec ses soldats, atteint Brunswick, défait Rewbel, franchit le Weser et arrive à Brême, d'où il se rend sur la flotte anglaise. Il joint ensuite Wellington, qu'il suit en Espagne, puis en Belgique, où il périt, dans les plaines de Fleurus, atteint d'une balle dans la poitrine, le 13 juin 1815, trois jours avant la bataille de Waterloo qui l'aurait rétabli dans ses états.

BRUNTON (Marie), née en 1778 dans l'île de Barra, comté d'Orkney en Ecosse, s'est fait un nom par quelques ouvrages destinés à servir la cause de la morale et de sa réputation. Elle épousa à vingt-huit ans un ministre anglican qui partageait son goût pour la littérature. Après avoir résidé quelques années avec lui à Bolton, elle le suivit à Edimbourg où elle se lia d'amitié avec plusieurs femmes distinguées par leur esprit. Cette circonstance lui fit abandonner la poésie pour des ouvrages plus sérieux auxquels elle a dû sa réputation. Elle mourut en couche le 19 décembre 1818 dans sa quarantième année. Le premier de ses romans : *L'empire sur soi-même* (self-control) qui parut en 1810, obtint un succès prodigieux. L'auteur a pour but de protester contre cette maxime immorale, « qu'un libertin » corrigé, » ou, suivant le langage du monde, » fatigué du vice, pouvait devenir le meilleur des » maris. » Il a été traduit sous le nom de *Laure de Montreville*, 1829, 3 vol. in-12, par une dame qui a gardé l'anonyme. Dans *La discipline*, elle peint avec une grande vérité de coloris et la chaleur d'un patriotisme sincère les mœurs des *Highlanders*, ou habitants des hautes terres de l'Ecosse. Ce roman, traduit sous le titre d'*Hélène Percy*, ou *les leçons de l'adversité*, 3 vol. in-12, a obtenu un égal succès en France. Dans *Emmeline*, son but est de montrer combien une femme divorcée a peu de chance de bonheur quand elle épouse l'homme par qui elle a été séduite. Cet ouvrage publié par les soins

de son mari qui le fit précéder de mémoires sur l'auteur, a été reproduit en français par le traducteur de *Laure de Montreville*, Paris, 1830, 4 vol. in-12.

BRUNUS ou BRUNN (Conrad), chanoine d'Augsbourg, était du bourg de Kirchen, dans le duché de Wirtemberg. Il s'acquit beaucoup de réputation par la connaissance qu'il avait du droit, et parut avec éclat aux diètes d'Augsbourg, de Worms, de Spire et de Ratisbonne. Il mourut en 1363. On a de lui : *De Hæreticis in genere*, etc., 1349, in-fol. *De Legationibus*, de *Cæremoniis*, de *Imaginibus*, 1348, in-fol. Une réfutation de l'*Histoire ecclésiastique*, publiée par Mathias Illyricus, et les autres centuriateurs de Magdebourg.

BRUNUS (Jordanus), appelé dans son pays *Giordano Bruni*, naquit à Nole dans le royaume de Naples, vers le milieu du xvi^e siècle, fut d'abord dominicain, mais il jeta bientôt l'habit religieux, et se déclara contre toutes les vérités de la foi : son audace lui suscita des chagrins bien mérités. Voulant jouir de la liberté de penser et de parler, il se retira à Genève et y apostasia. Il se brouilla bientôt avec Calvin et avec Bèze, et fut obligé de quitter ce séjour : il se rendit de là à Lyon, puis à Toulouse, et ensuite à Paris, vers 1582. Pour se procurer les moyens d'y subsister, il se mit à donner des leçons de philosophie en qualité de professeur extraordinaire, et publia des thèses où il attaquait d'anciennes opinions, et en même temps des vérités importantes. Brunus souleva contre lui tous les professeurs de l'université, dont les plaintes l'obligèrent de s'enfuir à Londres. Ce fut là que, sous la protection de Michel de Castelnau, ambassadeur de France auprès de la reine Elisabeth, et de Philippe Sidney, gentilhomme anglais, il publia son livre fameux, intitulé *Spaccio della Bestia triomfante*, Parigi, 1584, in-8; *La déroute ou l'expulsion de la Bête triomphante*. Toutes les religions sont fausses, suivant cet impie. Les vérités de celle des juifs et des chrétiens sont sur le même rang que les fables des païens et des idolâtres. C'est à la loi naturelle à régler les notions du vice et de la vertu, comme si les philosophes, les enthousiastes fanatiques et dogmatisants de tous les siècles et de toutes les nations n'avaient pas fait de cette *Loi Naturelle* tout ce qu'ils ont voulu. « Ne me parlez pas, dit un écrivain moderne, de la loi naturelle comme d'une chose à substituer à la loi de Dieu. Qui ne sait qu'on fait de la nature et de la raison tout ce que l'on veut, lorsque ces éternelles pupilles ne sont pas sous la tutelle de la religion ? » Son symbole est en 48 articles, dont chacun a rapport à quelque constellation céleste. L'extravagance de son imagination égalait celle de sa logique. A la suite de la *Déroute de la Bête triomphante*, on trouve un petit traité intitulé *La Cena delle Ceneri*, *Le souper du jour des Cendres*. Il prétend qu'il y a une multitude de mondes semblables à celui que nous habitons. Ces mondes sont des animaux intellectuels, avec des individus végétatifs et raisonnables. Pour avoir une suite complète des traités du même auteur, il faut y joindre, *Della causa, principio e uno*, Venezia, 1584, in-8; *Del infinito universo*, Venezia, 1584, in-8; *Degli eroici Furori*; Ca-

bala del Cavallo Pegaseo, con l'Asino Cillenico, 1548, in-8, petit format de 48 feuillets. Ce traité est si rare, que ceux qui ont parlé le plus savamment des ouvrages de Brunus, se sont bornés à en rapporter le titre, parce qu'ils ne l'avaient pas vu. Il est composé d'une Epître dédicatoire, d'une déclamation remplie d'indécence sur l'âne et sur l'ânesse, de Trois Dialogues, et de l'*Asino Cillenico*. Brunus y développe les idées répandues dans ses autres ouvrages. La plupart paraîtraient bien insipides, s'ils étaient plus communs. La rareté donne quelquefois du prix à de grandes bêtises. Après quelques années de séjour à Londres, Brunus passa à Wittemberg en Allemagne. Il embrassa le luthéranisme, et obtint la permission d'y enseigner publiquement. Il s'en servit pour publier ses paradoxes philosophiques avec la même liberté qu'il avait fait en France, et s'y fit les mêmes ennemis, surtout par l'orgueil, l'emportement et le mépris avec lequel il traitait les sectateurs de l'ancienne doctrine. Obligé de quitter Wittemberg au bout de deux ans, le chevalier errant de la philosophie, jouet de la fortune, et dépourvu de tout, parcourut encore diverses contrées d'Allemagne, jusqu'à ce qu'ayant succombé à la tentation d'aller dogmatiser dans sa patrie, il y tomba entre les mains de l'inquisition, qui délivra le pays des commotions qu'il aurait pu y exciter, en le livrant au bras séculier, qui le fit mourir à Rome en 1600. Presque tous les ouvrages de Giordano Bruni, dont nous nous sommes contentés de citer les principaux et les plus connus, sont, à quelques traits de lumière près, pleins d'obscurités et d'allégories énigmatiques. C'était un vrai enthousiaste qui, sous des images exaltées et gigantesques, disait les choses les plus inintelligibles, et souvent les plus ineptes. Il est encore auteur d'une comédie intitulée *Il Candelaio*, Parigi, 1582, in-8. En 1633, un anonyme fit imprimer à Paris, in-8, *Boniface et le Pédant*, comédie imitée de la précédente. Le P. Nicéron a donné la liste de ses ouvrages.

BRUS. Voy. ROBERT de BRUS, et DOUGLAS (Guillaume).

BRUSCHIUS ou BRUSCH (Gaspard), naquit à Egra en 1518. Ferdinand d'Autriche, roi des Romains, l'honora en 1552 de la couronne poétique et de la dignité de comte palatin. S'étant fixé à Passau, pour mettre la dernière main à sa Chronique d'Allemagne, il y fut tué d'un coup de fusil, à l'entrée d'un bois, en 1559, par des gentilshommes ses ennemis. On a de lui : *L'Histoire des Evêchés et des Evêques de toute l'Allemagne*, Nuremberg, 1549, in-8, en latin. *Celle des principaux Monastères*, du même pays, Ingolstadt, 1551, in-fol. en latin; Sulzbach, 1682, in-4. Un recueil de Poésies latines. *De Laureaco*, Bâle, 1553, in-8; c'est l'histoire de la ville de Lorch, autrefois archi-épiscopale, aujourd'hui presque ruinée.

BRUSONI (Domitius Brusonius), écrivain italien du xvi^e siècle, auteur de *Facéties*, qui parurent pour la première fois à Rome en 1518, in-fol. On les a réimprimées sous le titre de *Speculum mundi*; mais elles sont tronquées dans toutes les éditions qui ont suivi la première, la seule estimée.

* BRUSONI (Jérôme), d'une famille noble de Legnago dans le Véranais, né en 1610, prit l'habit de chartreux qu'il quitta, reprit et quitta encore. A cette seconde émancipation que l'on traita d'apostasie, il fut arrêté à Venise, et mis pour quelque temps en prison. Remis en liberté, il vécut tranquillement dans cette ville, et y mourut vers 1680. Il a publié plusieurs ouvrages dont le meilleur est l'*Histoire d'Italie*, Venise, 1633 à 1680, 4 vol. in-4. Ses principales productions sont : *la Vita di Ferrante Pallavicino*, Venise, 1631 et 1635, in-12 ; le *Historie universali d'Europa compendiate*, Venise, 1637, 2 vol. in-4 ; *Il perfetto elucidario poetico*, Venise, 1637, 1664 et 1669, in-12 ; *Historia dell' ultima guerra tra Veneziani e i Turchi*, Venise, 1673, in-4. et Bologne, 1674. Deux de ses ouvrages ont été portés sur l'*index* des livres défendus ; l'un en 1663, intitulé la *Gondola a tre remi*, *passa tempo carnavalesco* ; l'autre en 1669, *Il Carrozino alla moda, trattenimento estivo*.

* BRUSQUET, Provençal, successeur de Triboulet dans l'emploi de fou du roi, sous les règnes de François I, Henri II, François II et Charles IV, se donna d'abord pour chirurgien et exerça ce métier au camp d'Avignon en 1536. Les hommes qu'il traitait, dit le naïf Brantôme, allaient *ad patres* dru comme mouches. Le connétable de Montmorency voulut le faire pendre ; le dauphin, depuis Henri II, lui sauva la vie, le trouva plaisant et le prit à son service. Sa gaieté, son esprit, son originalité, le firent devenir promptement valet-de-chambre du roi, ensuite maître de la poste aux chevaux de Paris. « Le pauvre diable, dit encore Brantôme, jouis- » sait d'une fortune assez considérable, et était bien » à la cour lorsqu'on s'avisa de le soupçonner de » huguenotisme. » Sa maison fut pillée aux premiers troubles de 1562. Il sortit de Paris, se sauva chez madame de Valentinois, et mourut vers 1563, au château d'Anet.

* BRUSSEL (Pierre van), jésuite, né en 1612 à Bois-le-Duc, mort à Hildesheim en 1664, fut professeur de philosophie et de rhétorique, et missionnaire dans le duché de Berg. On a de lui la *Résurrection spirituelle*, ou *Défense d'un médecin nouvellement converti*, etc., Cologne, 1664, in-8.

BRUTÉ (Jean), naquit à Paris en 1690. Après avoir pris le bonnet de docteur en Sorbonne, il obtint la cure de Saint-Benoît à Paris, et se fit aimer et respecter dans cette place. Ses ouailles perdirent ce pasteur zélé, vigilant et charitable, le 1^{er} juin 1762, à l'âge de 63 ans. On a de lui un *Discours sur les Mariages*, 1761, in-4 ; *Chronologie historique des cures de St.-Benoît*, 1752, in-12 ; une *Paraphrase des psaumes et des cantiques qui se chantent à la même paroisse*, 1752, in-12.

** BRUTÉ (Simon-Gabriel), évêque en Amérique, né en 1779 à Rennes, s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine ; mais il abandonna les cours qu'il était venu suivre à Paris pour entrer en 1803 au séminaire de St.-Sulpice. Admis dans cette congrégation qui a fourni tant d'hommes distingués à la religion, il fut envoyé par ses supérieurs en 1810 aux Etats-Unis et fut longtemps attaché comme professeur au collège d'Emmitz-

bourg. Présenté pour un des nouveaux évêchés qu'on se proposait de créer dans cette partie de l'Amérique, il fut institué à Rome au mois d'avril 1834 pour le siège de Vincennes dans l'état de l'Indiana. Sacré au mois d'octobre de la même année, il revint en Europe chercher des collaborateurs. Le vaste territoire de l'Indiana ne contenait alors que deux ou trois églises et autant de prêtres qui ne pouvaient suffire à visiter les catholiques séparés par de grandes distances. Le nouveau prélat repartit en 1836 pour son diocèse, emmenant avec lui des missionnaires, avec l'aide desquels, dans l'espace de trois ans, l'Indiana compta 23 églises, 28 stations, un séminaire, un collège, un pensionnat de jeunes personnes et deux institutions de charité. Tel était l'état de son diocèse, lorsque ce prélat, atteint d'une phthisie occasionnée par ses rudes travaux, mourut dans sa ville épiscopale, le 26 juin 1839, âgé seulement de 50 ans.

BRUTÉ de LOIRELLE (l'abbé), censeur royal, mort le 21 mars 1783, est l'auteur d'un poème en 4 chants, intitulé *l'Héroïsme de l'amitié*, *David et Jonathas*, 1776, in-12, qui fait l'éloge de son cœur autant que de son esprit. Ce poème est suivi de quelques pièces en vers et en prose ; entre les premières il y a des odes sur les sept sacrements, qui méritent une attention particulière de la part de ceux qui savent estimer l'alliance de la piété et de l'esprit ; les grâces de la poésie employées à célébrer ces sources de richesses communes à tous les fidèles, et à montrer combien Dieu dans la fondation de la religion s'est occupé du salut général du peuple, ont quelque chose de piquant qui contraste heureusement avec la simplicité du langage que présente la doctrine des sacrements. Son *Epttre à un esprit fort* sur les écrits contre la religion, acheva de donner une juste idée de l'emploi que l'abbé Bruté faisait de ses talents ; on ne pouvait les dévouer à une fin plus noble, plus digne de l'Auteur et distributeur de tous les talents. Dans ces différents ouvrages, l'auteur a un grand fonds de raison et de sagesse, de la clarté, de l'ordre, du goût, du génie ; il paraît manquer quelquefois de feu et d'imagination, mais il y supplée par le langage du sentiment et le prix inestimable de la vérité.

BRUTUS (Lucius-Junius), fils de Marcus Junius et de Tarquinie, fille de Tarquin l'Ancien, cacha sous un air stupide et insensé la vengeance qu'il voulait tirer de la mort de son père et de son frère, dont Tarquin le Superbe s'était défait. Cet imbécile se montra bientôt un grand homme. Lucrèce s'étant donné elle-même la mort, pour ne pas survivre à l'affront que le dernier Tarquin lui avait fait, Brutus arracha le poignard de son sein, et jura sur cette arme sanglante une haine éternelle au ravisseur, avec serment de le chasser de Rome lui et toute sa famille ; les assistants suivirent son exemple. On convoqua le peuple, et on obtint la confirmation d'un arrêt du sénat, qui proscrivait à jamais les Tarquins. L'autorité fut remise entre les mains de deux magistrats annuels, appelés consuls, choisis par le peuple dans les familles des patriciens. Brutus et Collatinus, mari de Lucrèce,

l'un le libérateur de la patrie, et l'autre l'ennemi personnel de Tarquin, furent les premiers consuls, vers l'an 508 avant J.-C. ou 244 de Rome. Ils signalèrent leur entrée dans la magistrature, par l'émission d'un serment solennel, prononcé par le peuple, de ne jamais recevoir les Tarquins, ni d'autres rois. Brutus ne savait pas que ceux qui violeraient les premiers ce serment, étaient dans sa famille. Des ambassadeurs venus d'Etrurie, conspirèrent avec ses deux fils, pour ouvrir les portes de Rome au monarque proscrit. Cette conjuration ayant été découverte par un esclave, Brutus, républicain ardent, encore plus que père tendre, fit couper la tête à ses enfants, et assista à leur supplice, action qu'on ne peut excuser qu'en réfléchissant à quel point étaient montés alors l'amour de la patrie et la haine de la servitude. Dans la belle description que fait Virgile de cette scène tragique, il a cru devoir plaindre plutôt ce père malheureux que de le louer, et renvoyer le jugement de sa conduite à la postérité, qui, dit-il, trouvera un motif de l'absoudre dans l'enthousiasme de la gloire et de la liberté :

Natosque pater nova bella moventes
Ad pœnam pulchra pro libertate vocabit.
Infelix ! Utcumque ferent ea facta nepotes,
Vivcet amor patriæ laudumque immensa cupido.

Il y eut la même année un combat singulier entre Brutus et Aruns, fils de Tarquin, à la tête des deux armées. Le consul romain s'attacha avec tant d'acharnement à son adversaire, qu'ils se percèrent tous deux en même temps. Son corps fut porté à Rome par les chevaliers les plus distingués. Le sénat vint le recevoir avec l'appareil d'un triomphe. Son oraison funèbre fut prononcée dans la tribune aux harangues. Les dames romaines portèrent le deuil pendant un an, le regardant comme le vengeur de leur sexe indignement outragé dans la personne de Lucrèce. Mais le caractère de Brutus prouve assez que cette vengeance ne fut que le prétexte qu'il employa pour opérer une révolution où son orgueil et sa violente humeur trouvaient également à se satisfaire. Voy. COLLATINUS.

BRUTUS (Marcus-Junius), fils de Junius Brutus, et de Servilie, sœur de Caton. Il croyait descendre, par son père, de Brutus, fondateur de la république, et par sa mère, de Servilius Ahala, meurtrier de Spurius Mœlius qui avait aspiré à la tyrannie. Il cultiva les lettres, et puisa dans les orateurs grecs et romains les idées de liberté, qui le menèrent à la conspiration contre César. Il conjura avec Cassius, préteur comme lui, contre la vie du dictateur. On l'assassina en plein sénat, le 15 mars, 43 ans avant J.-C. César mourant vit Brutus le poignard à la main, au milieu des conjurés qui s'étaient jetés sur lui : *Et toi aussi, mon cher Brutus !* s'écria-t-il. Il était bien naturel que ce tendre reproche échappât à un homme qui était, dit-on, son père, et qui l'avait toujours traité comme un fils chéri. C'est à César que Brutus devait sa fortune et sa vie ; car à la bataille de Pharsale, son premier empressement fut de recommander qu'on épargnât ses jours. Mais cet enthousiaste de la liberté était incapable d'écouter la reconnaissance, quand

il était question de la patrie. Cicéron, qui avait un amour plus éclairé pour elle, marqua à Atticus : « Que les conjurés avaient exécuté un projet d'enfant » avec un courage héroïque, en ce qu'ils n'avaient pas porté la cognée jusqu'aux racines de l'arbre. » Brutus fit périr son bienfaiteur ; mais en laissant subsister ses favoris et ceux qui aspiraient à lui succéder, il commit un crime dont la république ne tira aucun fruit. On avait délibéré en sa présence, s'il n'était pas à propos de délivrer aussi la république d'Antoine, l'intime ami de César : Brutus s'y opposa, voulant, dit Plutarque, qu'une action qu'ils avaient le courage d'entreprendre pour le maintien des lois et de la liberté, fût pure et nette de toute injustice. Délicatesse précieuse, mais qui n'est pas à l'abri du reproche d'inconséquence. Si César méritait la mort, ce n'était pas à de simples particuliers, et encore moins à Brutus à la lui donner : il ne devait périr que par le fer des lois. La guerre civile ressuscita de ses cendres. Le peuple ayant vu une comète à longue chevelure pendant qu'on célébrait ses obsèques, crut que son âme avait été reçue dans le ciel. Marc-Antoine et Octave, qui profitaient de tout, rendirent les meurtriers odieux, les firent chasser de Rome, et les poursuivirent jusque dans la Macédoine. Brutus fut défait à la bataille de Philippi, malgré les prodiges de valeur qu'il y fit. La nuit qui suivit le combat, il se donna la mort. Quelques lettres qui nous restent de Brutus prouvent qu'il avait une éloquence digne de son caractère, une éloquence mâle et sublime dans sa simplicité. Il semble être supérieur à Cicéron lui-même lorsqu'il lui écrit en ces termes : « Vous demandez la vie à Octave : quelle mort serait aussi funeste ? » vous montrez par cette demande que la tyrannie n'est pas détruite, et qu'on n'a fait que changer de tyran. Vous dites que vous ne lui demandez qu'une seule grâce : savoir, qu'il veuille bien sauver la vie à des citoyens qui ont l'estime des honnêtes gens et de tout le peuple romain. Quoi donc ! à moins qu'il ne le veuille, nous ne serons plus ! mais il vaut mieux n'être plus que d'être par lui. Non, je ne crois point que tous les dieux soient déclarés contre le salut de Rome jusqu'au point de vouloir qu'on demande à Octave la vie d'aucun citoyen, encore moins celle des libérateurs de l'univers. O Cicéron ! vous avouez qu'Octave a un tel pouvoir, et vous êtes de ses amis ! mais si vous m'aimez, pouvez-vous désister de me voir à Rome, puisqu'il faudrait me recommander à cet enfant, afin que j'eusse la permission d'y aller ? Quel est donc celui que vous remerciez de ce qu'il souffre que je vive encore, etc ? »

BRUTUS ou BRUTI ou BRUTO (Jean-Michel), né à Venise vers 1515, et mort en Transilvanie vers 1593, est mis au rang des bons humanistes, quoiqu'il n'eût point la manie cicéronienne, qui régnait alors. Son caractère turbulent et inquiet le promena dans presque tous les royaumes de l'Europe, en France, en Espagne, en Allemagne, en Hongrie, en Pologne. Dans le cours de ses voyages, sa réputation le fit rechercher par Etienne Bathori, roi de Pologne, qui le nomma son historiographe, et

Le chargea de continuer l'histoire de Hongrie, commencée par Bonfinius, ce qu'il exécuta; mais cette continuation n'a point vu le jour. Après la mort de ce prince, il eut la même qualité auprès de l'empereur Rodolphe II, et Maximilien son successeur. Bruti est principalement connu par une *Histoire latine de Florence*, en 8 livres, qui va jusqu'à la mort de Laurent de Médicis en 1492, imprimée à Lyon en 1562, in-4. Dans cette histoire qui est estimée, et dont la préface surtout passe pour un chef-d'œuvre d'élégance, de jugement et de force, il prend à tâche de contredire Paul Jove, partisan déclaré des Médicis; mais lui-même donne dans l'excès contraire à celui qu'il reproche à l'historien panégyriste, en parlant de cette maison avec une animosité qui se décèle partout. Aussi les grands ducs de Toscane ont-ils fait supprimer son ouvrage avec tant de soin, que cette édition est devenue assez rare. On a encore de cet auteur, un petit traité *De origine Venetiarum*, imprimé à Lyon en 1569, in-8, bien écrit et estimé; Des lettres latines en 5 livres, pleines de choses curieuses sur la Pologne, recueillies avec quelques autres ouvrages, comme de *Historia laudibus, sive de certa via, et ratione qua sunt scriptores legendi*, Berlin, 1698, in-8; *De rebus a Carolo V imperatore gestis*, Anvers, 1555, in-8; des Commentaires sur Horace, César et Cicéron.

BRUYÈRE (Jean de la) naquit en 1644 dans un village proche de Dourdan, dans l'Île de France. Il fut d'abord trésorier de France à Caen, et ensuite placé, en qualité d'homme de lettres, par le grand Bossuet, auprès de M. le Duc, pour lui enseigner l'histoire, avec mille écus de pension. L'académie française lui ouvrit ses portes en 1695. Trois ans après, en 1696, une apoplexie d'un quart d'heure l'emporta à l'âge de 52 ans. C'était un philosophe ingénieux, ennemi de l'ambition, content de cultiver en paix ses amis et ses livres, faisant un bon choix des uns et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé à une joie modeste, habile à la faire naître, poli dans ses manières, sage dans ses discours, évitant toute sorte d'affectation, même celle de montrer de l'esprit (1). Ses *Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les mœurs de ce siècle*, ont porté son nom dans toute l'Europe. « Les efforts qu'on a faits pour imiter ces *Caractères*, dit un judicieux critique, » n'ont servi qu'à prouver combien ils sont inimitables. Avant de s'attacher au genre, il fallait être doué, comme lui, de ce coup d'œil perçant qui pénétrait dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuse subtilité qui en saisissait les mouvements dans leur source, de cette énergie supérieure qui les a si profondément tracés, de ce génie enfin qui ne saurait être que le résultat de

» la force des idées et de la chaleur du sentiment....
 » Que prouve cette difficulté d'imiter les bons modèles, sinon que les talents dégénèrent parmi nous, » ou qu'on ne les cultive et ne les nourrit pas assez, » avant de les appliquer à des sujets qui les surpassent? » Dom d'Argonne, chartreux estimable par ses connaissances et ses vertus, en fit une critique sévère; il crut y voir des satires personnelles condamnées par les règles de la charité chrétienne. Mais les lecteurs moins austères ne virent dans les peintures de la Bruyère que les originaux de tous les pays. « Quand même, dit un auteur estimé, il y » aurait quelques reproches à faire au nouveau Théophraste, ils seront toujours de la nature de ceux qu'on oublie en faveur de la justesse et de la solidité des réflexions, de la noblesse et de l'énergie du style, de la vérité des maximes qui s'y » présentent à chaque page. Que la littérature n'offre-t-elle jamais que de pareils sujets d'indulgence! » On a encore de lui des *Dialogues sur le Quietisme*, qu'il n'avait fait qu'ébaucher, et auxquels l'abbé Dupin mit la dernière main: ils furent publiés en 1699 à Paris, in-12. Les meilleures éditions des *Caractères* sont celles d'Amsterdam, 1744, en 2 vol. in-12; et de Paris, 1750, 2 vol. in-12, avec les notes de Coste, et 1765, in-4. Ils ont été réimprimés depuis plusieurs fois, in-18, in-12 et in-8. Suard a donné : *Maximes et réflexions morales extraites de la Bruyère*, 1781, in-12, et Philippon de la Madeleine *Morceaux choisis de la Bruyère*, 1808, in-12. M^{me} de Genlis a publié une édition des *Caractères, avec de nouvelles notes critiques*, 1812, in-12.

BRUYN ou BRUIN (Nicolas van), né à Anvers en 1562, graveur au burin, dont il reste plusieurs morceaux finis, mais froids. Il vivait encore au commencement du xvi^e siècle.

BRUYN (Corneille le), peintre et fameux voyageur, né à La Haye en 1652, commença ses voyages en Moscovie, en Perse, aux Indes-Orientales, en 1674, et ne les acheva qu'en 1708. Il les publia sous le titre de *Voyage du Levant*, Amsterdam, 1614, in-fol. L'édition originale, qui est en flamand, a été imprimée à Delft, 1698, in-fol.; de *Moscovie, de Perse*, etc., en 1718, 2 vol. in-fol. Cette édition est estimée à cause des figures; on y trouve divers morceaux d'antiquités, et des vues de villes très-curieuses, bien dessinées et bien gravées; mais l'édition de 1725, faite à Rouen en 5 vol. in-4, est plus utile, parce que l'abbé Banier a retouché le style, a orné l'ouvrage d'excellentes notes, et y a ajouté le *Voyage de Desmousseaux*, etc. C'est dommage qu'on en ait retranché la plus grande partie des figures, qui ne faisaient pas un des moindres mérites de l'ouvrage. Bruyn est un voyageur curieux et instructif; mais il n'est pas toujours exact, et son style est loin de l'élégance.

BRUYS (Pierre de), hérésiarque du xii^e siècle, prêcha d'abord ses erreurs dans le Dauphiné sa patrie, et se répandit ensuite dans la Provence et dans le Languedoc. Il rebaptisait les peuples, fouettait les prêtres, emprisonnait les moines, profanait les églises, renversait les autels, brûlait les croix. Il ne voulait admettre aucun de ces monuments de notre religion. Les catholiques de Saint-Gilles, outrés de

(1) En donnant le portrait suivant du véritable philosophe, c'est son propre caractère que La Bruyère semble avoir tracé : « Entrez, dit-il, chez ce philosophe, vous le trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. Vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Le manieur d'argent, l'homme d'affaire est un ours qu'on ne saurait apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : l'homme de lettres, au contraire, est vu de tous et à toutes les heures; il ne peut être important, et il ne le veut point être. »

ses excès, autant que scandalisés de ses erreurs, le brûlèrent dans leur ville en 1147. Il soutenait que le baptême était inutile avant l'âge de puberté; que le sacrifice de la messe n'était rien; que les prières pour les morts valaient encore moins, etc. Ses disciples furent appelés de son nom, *Pétrobrusiens*. Pierre le Vénérable a réfuté ses erreurs.

BRUYS. Voy. Henri de Bruis.

BRUYS (François), né à Serrières dans le Mâconnais, en 1708, quitta son pays pour aller cultiver les lettres à Genève, et passa de là à La Haye, où il se fit calviniste. Obligé de sortir de Hollande, il se retira en Allemagne, d'où il revint en France. Il y fit son abjuration, et mourut quelque temps après en 1738, à Dijon, où il suivait le barreau. On a de lui : *Critique désintéressée des Journaux littéraires*, 3 vol. in-12. Cette critique désintéressée est très-partiale. Le style est celui d'un réfugié, qui n'a pas eu le temps de se former en France. *Histoire des papes depuis saint Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, La Haye, 1732, 5 vol. in-4 : ouvrage dicté par la faim, plein de satires si grossières, que les protestants eux-mêmes n'ont pu le souffrir. « Il » est de la nature de l'esprit humain, dit un auteur » moderne, de ne garder aucune mesure, quand il » a commencé à s'écarter du vrai. La pente qui conduit à l'erreur est rapide; on ne s'arrête guère » qu'après s'être porté aux derniers excès. » *Mémoires historiques, critiques et littéraires*, 2 vol. in-12, où l'on trouve beaucoup d'anecdotes sur le caractère et les ouvrages des savants qu'il avait connus dans ses différentes courses; elles sont mêlées dans le récit de ses aventures. Les six derniers vol. du *Tacite d'Amelot de la Houssaie*; ils ne valent pas les quatre premiers; mais cette traduction et les notes ont servi à perfectionner celles qu'on a données depuis de l'annaliste romain.

* BRUYSET (Jean-Marie), et son frère (Pierre-Marie), nés tous les deux à Lyon; le premier, imprimeur-libraire, fut emprisonné avec son frère en 1793, pour avoir participé à la défense de cette ville assiégée par l'armée de la Convention. Jean-Marie était en outre accusé d'avoir fabriqué et signé des billets obsidionaux pour suppléer à la rareté des assignats et du numéraire. Étant tombé malade, on le transporta dans un hôpital, et Pierre-Marie parut ainsi seul devant le tribunal révolutionnaire. Il avoua comme sienne la signature des billets, et fut en conséquence condamné à mort. Il était cependant époux et père. Jean-Marie adopta les orphelins qu'il traita comme ses propres enfants. Il quitta le commerce en 1808, et fut nommé, en 1812, inspecteur de la librairie et de l'imprimerie, emploi qu'il ne conserva qu'une année. Les lettres occupèrent depuis tous ses loisirs jusqu'à sa mort, arrivée le 16 avril 1817, par suite d'une attaque de goutte; il était dans sa soixante-quatorzième année. Bruyset, membre de l'ancienne académie de Lyon, y rentra lors de sa réorganisation en 1806, et appartenait encore à plusieurs autres sociétés savantes. Entre diverses éditions sorties de ses presses, on remarque le *Dictionnaire d'histoire naturelle* par Valmont de Bomare, à qui il faisait une pension de 1,200 francs. Ses principaux ouvrages sont : *Essai*

sur la régénération du commerce dans la ville de Lyon, 1802, in-8; *Adresse au ministre de l'intérieur sur l'établissement d'un entrepôt en franchise de droits dans la ville de Lyon*, 1803, in-8; *Caractères de la propriété littéraire*, 1808, in-4; *Traduction de Cornélius Népos*, 1812, in-12; des *Traductions* (inédites) de *Virgile*, de *Justin* et de *Tite-Live*. Il a concouru à la *Gazette Littéraire*, au *Journal étranger* de l'abbé Arnaud, et au *Dictionnaire historique* de Chaudon et Delandine.

* BRUZEAU (Paul), prêtre de la communauté de Saint-Gervais, à Paris, a publié, à la fin du dix-septième siècle, plusieurs ouvrages estimables parmi lesquels on distingue : *Défense de la foi de l'Eglise sur les principaux points de controverse*, 1682. C'est une réponse à la Lettre que le médecin Spon, zélé protestant, avait écrite au P. Lachaise; *La foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, 1684, in-12. Bruzeau a encore donné la *Conférence du diable avec Luther contre le sacrifice de la messe*, 1673, 1 vol. On trouve de l'érudition dans ces écrits.

BRUZEN de la MARTINIÈRE (Antoine-Augustin), parent du célèbre Richard Simon, naquit à Dieppe selon quelques-uns, et selon d'autres à Piencourt, village de l'élection de Lisieux, vers l'an 1683, et fut élevé à Paris sous les yeux de son parent. En 1709, il se rendit à la cour du duc de Mecklenbourg, qui l'avait appelé auprès de lui, pour faire des recherches sur l'histoire de ce duché. Ce prince étant mort, il s'attacha au duc de Parme, et ensuite au roi des Deux-Siciles qui le nomma son secrétaire, et lui donna des appointements annuels de 1,200 écus. Il avait conçu depuis longtemps le projet d'un nouveau Dictionnaire géographique; il l'exécuta à La Haye, où il s'était retiré. Le marquis de Berretti Landi, ministre plénipotentiaire d'Espagne auprès des états généraux, engagea l'auteur à dédier ce grand ouvrage à son maître. Le roi d'Espagne, flatté de cet hommage, accorda à l'auteur le titre de son premier géographe. La Martinière mourut à La Haye en 1749. Il avait beaucoup de lecture, une mémoire heureuse, un jugement solide et une grande pénétration. Son style, sans être toujours pur, est ordinairement élégant et facile, du moins dans les ouvrages où il ne se borne pas à être compilateur. L'histoire, la géographie et la littérature furent ses études favorites. On a de lui plusieurs ouvrages sur ces différentes matières; *Le grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, imprimé à La Haye, depuis 1726 jusqu'en 1739, en 9 vol. in-fol., réimprimé à Paris en 6 v., 1768, avec des corrections, des changements et des additions. Ce n'est pas assurément un ouvrage sans défaut, mais il en est peu de moins mauvais en ce genre. Dans la nouvelle édition, on a élagué les articles trop diffus, corrigé les inexactitudes, et suppléé aux omissions. Il a paru à Paris, en 1759, un *Abrégé portatif* de cet ouvrage immense, en 2 vol. in-8, qui se relie en un seul. *Introduction à l'histoire de l'Europe*, par le baron de Puffendorff, entièrement remaniée, augmentée de *l'Histoire de l'Asie*, de *l'Afrique* et de *l'Amérique*, et purgée de plus de 2,000 fautes. Une des dernières éditions de cet ouvrage réimprimé plusieurs fois est celle de la Haye,

1743, 11 vol. in-12. La Martinière, catholique éclairé, retrancha de son édition un long chapitre, aussi absurde que calomnieux sur la monarchie ou autorité temporelle du pape. Il y substitua un *Abrégé chronologique de la souveraineté des papes en Italie*. L'éditeur ne corrigea pas toutes les fautes de Puffendorff; M. de Grace en a réformé encore plusieurs dans une nouvelle édition, Paris, 1754 à 1759, 8 vol. in-4; *Traité géographiques et historiques, pour faciliter l'intelligence de l'Écriture sainte*, par divers auteurs célèbres, Huet, le Grand, Calmet, Hardouin, 1750, 2 vol. in-12. Ce recueil utile est précédé d'une préface fort instructive; *Entretiens des ombres aux Champs-Élysées*, en 2 vol. in-12, tirés d'une énorme compilation allemande, et accommodés au génie de la langue française. Ils renferment une morale utile, mais commune. *Essai d'une traduction d'Horace en vers français*, dans lequel il y a plusieurs pièces de lui, qui ne sont pas les meilleures. Cet essai n'a pas réussi. *Nouveau recueil des Epigrammatistes français, anciens et modernes*, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12. L'auteur a orné cette collection, faite avec assez de choix, d'une préface, et de quelques épigrammes de sa façon. *Introduction générale à l'étude des sciences et des belles lettres, en faveur des personnes qui ne savent que le français*, La Haye, 1751, in-12. La première partie sur les sciences est fort vague; la seconde est plus utile; les matières ne sont pas toujours traitées avec assez de méthode et de précision. Les jugements qu'il porte des auteurs respirent le goût, mais ne sont pas assez détaillés. Cet ouvrage a été réimprimé à Paris en 1756, à la suite des *Conseils pour former une bibliothèque peu nombreuse, mais choisie*. *Continuation de l'histoire de France, sous le règne de Louis XIV*, Rotterdam, 1718 et 1722, 3 vol. in-4, commencée par Larrey. Cette histoire est au-dessous du médiocre; la continuation ne vaut guère mieux; *Lettres choisies de M. Simon*, avec une Vie de l'auteur très-détaillée, et des notes curieuses, Amsterdam, 1730, 3 vol. in-12; *Nouveau portefeuille historique et littéraire*, ouvrage posthume de la Martinière. Ce recueil, publié apparemment par quelqu'un de ces éditeurs, qui, suivant les expressions d'un auteur ingénieux, vivent des sottises des morts, a eu peu de cours. On a attribué à cet écrivain fécond et estimé, des ouvrages qui ne sont point de lui, entre autres une compilation diffuse de l'*Histoire de Louis XIV*, La Haye, 1740, 5 vol. in-4.

BRY (Théodore de), habile dessinateur et graveur, né à Liège l'an 1528. On le met, pour l'ordinaire, au rang des *petits maîtres*. Théodore a surtout excellé dans le petit. Cet artiste mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1598. Il a gravé les caractères dont se sont servis tous les peuples du monde, Francfort, 1596, in-4, et la plus grande partie des figures qui se trouvent dans la collection que l'on appelle *Grands et Petits Voyages*, Francfort, 1590 à 1654, 7 vol. in-fol. qui contiennent 3 parties pour les grands, et 12 pour les petits. Presque tous les ouvrages de Jean-Jacques Boissard sont ornés de ses gravures, particulièrement le *Theatrum vitæ humanæ* et *Topographia urbis Romæ*. Il y a beaucoup de netteté et de propreté, mais quelquefois un peu de

sécheresse dans son burin. — Jean-Théodore et Jean-Israël, ses fils, ont exercé le même art. C'est à l'aîné qu'il faut attribuer ces jolies copies réduites en petit, d'après d'autres estampes, et qui sont souvent plus estimées que les originaux.

BRY (Jean de). Voy. DERRY.

BRY DE LA CLERGERIE (Gilles) fut lieutenant-général au bailliage du Perche, sa patrie, au commencement du xvi^e siècle. On a de lui : *Histoire du comté de Perche et du duché d'Alençon*, avec des additions, Paris, 1620 et 1621, in-4, estimée pour les recherches curieuses qu'elle contient; *Coutume du bailliage du Grand Perche*, avec des apostilles du célèbre du Moulin, Paris, 1621, in-8.

* BRYANT (Jacques), antiquaire et auteur anglais, né vers 1724, se rendit célèbre par son érudition, et fut successivement précepteur et secrétaire de lord Marlborough, fils du général de ce nom, qui lui fit obtenir une place à l'amirauté. Ses principaux ouvrages sont : *Observations et recherches relatives à différentes parties de l'histoire ancienne*, Cambridge, 1767, 1 vol. in-4; *Nouveau système, ou Analyse de la mythologie ancienne*, Londres, 1773-76, 3 vol. in-4, ouvrage sur lequel est surtout fondée la réputation de l'auteur qui pense que les histoires des patriarches dans l'ancien Testament ont été l'origine d'une grande partie de la mythologie payenne. Les académiciens de Calcutta ont pleinement confirmé ce qu'il dit à cet égard des mythologies indiennes. *Traité de l'authenticité de l'Écriture sainte, et de la vérité de la religion chrétienne*, Londres, 1793, in-8; ce livre obtint onze éditions dans la même année. *Dissertation sur la guerre de Troie, décrite par Homère, montrant que cette expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville de Phrygie n'a jamais existé*, Londres, 1796, in-4. Bryant a fait insérer dans les *Mémoires de la Société des antiquaires* des recherches sur la langue des Bohémiens (Gypsies). Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1804, des suites d'une blessure produite par la chute d'un volume de sa bibliothèque qui lui tomba sur la tête.

* BRYANT (Michel), auteur d'un *Dictionnaire biographique et critique des peintres et graveurs*, Londres, 1813-1815, 2 vol. in-4, a travaillé à la formation de la belle galerie de la maison d'Orléans, et mourut à Londres, en 1821.

BRYCZYNSKI (Joseph), poète et publiciste polonais, naquit en 1797. D'abord attaché à la rédaction de plusieurs feuilles libérales publiées à Varsovie, il se vit obligé en 1820, lors de leur suppression, de quitter sa patrie, et se trouvait en Italie au moment où le congrès de Laybach venait de se prononcer contre la révolution de Naples. Jaloux d'associer ses efforts à ceux des insurgés, il s'embarqua à Livourne; mais il dut forcément renoncer à son projet. Ce contre-temps le détermina à entreprendre un voyage en France, d'où il passa en Écosse vers laquelle l'entraînait une admiration passionnée pour Ossian. La crainte d'être inquiété en Russie au sujet des sentiments politiques qu'il avait manifestés en Italie, le décida à se fixer définitivement à Paris où il succomba en 1825 à une mort prématurée. On a de Bryczynski une traduction, en

vers, fort estimée, des *Plaideurs* de Racine, et celle du *Seau enlevé* de Tassoni, publiées toutes deux à Varsovie de son vivant. Ses autres productions littéraires sont restées inédites.

* BRYDONE (Patrice), né en Ecosse, l'an 1744, membre de la société royale de Londres, et de celle des antiquaires d'Edimbourg, obtint la place de chef de l'administration du timbre qu'il exerça jusqu'à sa mort arrivée en 1819. Après avoir terminé ses études, il avait voyagé avec Bukfort de Somerly, dont il était précepteur. A son retour en Angleterre, il publia une *Relation* de son séjour en Italie et à Malte, en 2 vol. in-8, où l'on trouve malheureusement des attaques contre la révélation. Campe a refondu cet ouvrage; son travail a été traduit en français, avec des notes, Paris, 1802, 2 vol. in-18, et fait partie de la bibliothèque géographique à l'usage de la jeunesse. Le comte de Borch a fait paraître à Turin, en 1782, des *Lettres sur la Sicile et l'île de Malte*, 2 vol. in-8, avec figures, pour servir de supplément au voyage de Brydone.

* BRYENNE (Nicéphore), né à Orestia dans la Macédoine, d'un père à qui Alexis Comnène, général de l'empereur Nicéphore Botoniate, fit crever les yeux pour avoir fait quelque entreprise sur l'empire. Alexis ayant pris du goût pour le fils lui donna en mariage sa fille Anne Comnène, et l'honora du titre de César, dès qu'il fut monté au trône impérial. Nicéphore Bryenne ne fut pourtant pas son successeur, malgré les sollicitations de l'impératrice Irène et les intrigues de sa femme. Ce prince ayant tenté de prendre Antioche sur les Latins, fut obligé de se retirer sans avoir réussi. Il mourut à Constantinople vers 1137. Il nous reste de lui des *Mémoires historiques sur Alexis Comnène*, entrepris à la prière de sa belle-mère. Ils comprennent les règnes de Constantin Ducas, de Romain Diogène, de Michel Ducas et de Nicéphore Botoniate, depuis 1057 jusqu'à 1081. L'auteur étant remonté aux empereurs qui avaient précédé Alexis, n'eut pas le temps de finir son ouvrage. Le jésuite Poussines en a donné une édition grecque et latine, avec une version et des notes, en 1661, et enrichie en 1670 des Remarques historiques de du Cange. Nicéphore écrit en historien qui a été à la tête des affaires et des armées.

BRYENNE. Voy. BRIENNE.

* BSAG (Pierre), évêque de Sébaste, né dans la Grande-Arménie, assista à un concile national tenu à Romgla, en 1179, et a laissé un *Traité sur les Fièvres*; une *Traduction*, du syriaque en arménien, des *Œuvres de saint Ephrem d'Edesse*; l'*Histoire de l'invention de la croix de Jérusalem*.

BUACHE (Philippe), gendre de Guillaume de Lisle, naquit à Paris en 1700 : il hérita des talents de son beau-père, et il a publié beaucoup de cartes qui ont demandé bien des recherches et des soins; c'est ce qui lui mérita le titre de premier géographe du roi de France. On a encore de lui *Essai de géographie physique*, où l'on propose des vues générales sur l'espece de charpente du globe, composée des chaînes de montagnes qui traversent les mers comme les terres. Ce mémoire, inséré dans ceux de l'académie de 1752, a servi à plus d'un faiseur de systèmes,

et peut être utile dans l'étude de la géographie naturelle. L'auteur a publié en 1757 un *recueil de cartes et de tables* sur cette manière d'envisager la géographie. *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, avec des cartes relatives à cet objet, 1755, in-4. Les découvertes de Cook, Banks, Solander, etc., n'ont pas ajouté beaucoup de lumières à celles qu'on y trouve sur cette partie de l'hémisphère. *Mémoire sur la comète de 1531*, 1607, 1682, 1757, in-4. Cet habile géographe est mort le 27 janvier 1775. On estime généralement sa *Carte pour servir à l'intelligence de l'histoire sainte*, publiée après sa mort. Elle réunit à la beauté de l'exécution les lumières puisées dans les meilleurs interprètes, et les hommes les plus versés dans la géographie sacrée. On estime aussi la carte qui contient le *Parallèle des fleuves de toutes les parties du monde*, une des plus ingénieuses de l'auteur, insérée dans l'*Histoire de l'académie des Sciences*, année 1755.

* BUACHE (Jean-Nicolas), né en 1740 à la Neuville-au-Pont (Marne), et mort en 1825, neveu et élève du précédent, acquit de bonne heure une réputation qui le fit admettre au dépôt des cartes et plans de la marine, où il remplaça d'Anville, comme premier géographe du roi. Il fit ensuite partie de l'académie des sciences, du bureau des Longitudes, et enfin de la commission chargée de recueillir les objets d'arts, livres, cartes, qui se trouvaient dans les couvents et autres établissements devenus propriétés nationales. Il devint depuis professeur de géographie à l'école normale, membre de l'institut et conservateur hydrographe en chef, au dépôt de la marine, place qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il était chevalier de la légion d'honneur. On a de lui : *Géographie élémentaire ancienne et moderne*, 1769, 1772, 2 vol. in-12, encore estimée. *Mémoire sur les limites de la Guyane française du côté de la Guyane portugaise*; Différents mémoires insérés dans les Recueils de sociétés scientifiques, parmi lesquels on remarque les *Eclaircissements géographiques sur la Nouvelle-Bretagne et sur les côtes septentrionales de la Nouvelle-Guinée*, 1787, et les *Recherches sur l'île Antilia et sur l'époque de la découverte de l'Amérique*, qui amènent l'auteur à conclure que le Nouveau-Monde était inconnu avant le premier voyage de Christophe Colomb.

* BUAT-NANÇAY (Louis-Gabriel), chevalier de Malte et historien érudit, estimé surtout des Allemands, était fils d'un gentilhomme normand et naquit en 1752. Le chevalier Folard, auteur de commentaires sur Polybe, lui donna une éducation distinguée. Il remplit plusieurs charges importantes et devint successivement ministre de France à Ratisbonne et à Dresde. Buat-Nançay se maria en Allemagne et mourut à Nançay dans le Berry, le 18 septembre 1787. On a de lui : *Tableau du gouvernement actuel de l'empire d'Allemagne*, traduit de l'allemand de Schmauss, 1755, in-12; les *Origines*, ou l'ancien gouvernement de la France, de l'Italie, de l'Allemagne, La Haye, 1757, 4 vol. in-12; *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, Paris, 1772, 12 vol. in-12; c'est le meilleur de ses ouvrages; on y désirerait cependant un plan mieux conçu et un

style plus soigné; les *Éléments de la politique*, ou *Recherches sur les vrais principes de l'économie sociale*, 1773, 6 vol. in-8; les *Maximes du gouvernement monarchique*, pour servir de suite aux *Éléments de la Politique*, 1778, 4 vol. in-8. On reproche à cet écrivain de n'avoir pas assez soigné le plan de ses ouvrages.

* BUBENBERG (Adrien), avoyer de la ville de Berne, à la fondation de laquelle avait présidé son aïeul Conrad. Après avoir exercé dans sa jeunesse la profession des armes, il occupa divers emplois dans le gouvernement; mais il fut écarté des conseils à la suite des dissensions fomentées par un patricien dévoué aux intérêts de la France, qui divisèrent les premières familles de Berne; il était attaché au parti de Bourgogne, ayant été député, en 1470, au duc Charles qui lui avait donné des témoignages d'estime, et avec lequel il désirait conserver la paix. Charles, contrarié dans ses vues par l'éloignement de Bubenbergh, qui avait été obligé de quitter sa patrie, vint, en 1476, assiéger Morat avec 60,000 hommes. Les Bernois rappelèrent leur avoyer exilé, et Bubenbergh vint généreusement se dévouer au service de la patrie. Sa valeur, sa sagesse, son activité sauvèrent la ville investie, au sort de laquelle paraissait attaché celui de la Suisse, et Louis XI lui attribua la plus grande part de la victoire. Bubenbergh fut député l'année suivante à la cour de France. Voyant avec indignation les tentatives qu'on faisait pour le corrompre, et auxquelles ses collègues n'avaient point résisté, il revint, en 1468, à Berne, déguisé en ménétrier, et y mourut en 1479.

* BUBNA (le comte de), né en Bohême vers 1770, d'une ancienne famille, suivit de bonne heure la carrière des armes, et fit dans l'armée autrichienne les campagnes d'Italie et celles du Rhin. Il fut chargé de régler les conditions de l'armistice de Stasdorf, et parvint ensuite au rang de chambellan, puis à celui de feld-maréchal-lieutenant. En 1812 et en 1813, Bubna fut chargé de missions diplomatiques auprès de Bonaparte, et reçut le commandement du corps autrichien destiné à pénétrer par Genève dans le midi de la France. Il se distingua dans ce poste par la prudence et les ménagements qu'il mit à réprimer les soulèvements qui s'opposèrent à sa marche. Le comte de Bubna se trouva en présence du maréchal Augereau, devant Lyon; les deux armées restèrent quelque temps dans l'inaction. Mais Bubna, soutenu par le corps de Bianchi et par celui du prince de Hesse-Hombourg, qui prit le commandement en chef, occupa, à la suite de plusieurs combats très-vifs, la ville de Lyon. Bubna marcha de nouveau sur Lyon, en 1815, sous les ordres du général Frimont. Il était chargé d'opérer contre le maréchal Suchet qui le repoussa jusques dans les gorges de la Maurienne. Après la bataille de Waterloo et l'abdication de Bonaparte, le maréchal s'étant retiré par Lyon, Bubna occupa sans résistance cette ville où il déploya une grande sévérité. Il partit pour l'Autriche, au mois de septembre suivant, et reçut de l'empereur, en récompense de ses services, de magnifiques propriétés en Bohême. En 1821, il fut investi du comman-

dement en chef des troupes autrichiennes; destinées à agir dans le Piémont, pour étouffer l'insurrection qui venait d'y éclater. Il était gouverneur-général de la Lombardie, lorsqu'il mourut à Milan en 1825; Bubna passait pour un des généraux les plus distingués de l'Autriche, surtout dans le commandement des troupes légères; et il possédait les qualités d'un habile négociateur.

* BUC (Jean-Baptiste de), né à la Martinique en 1717, appartenait à une famille noble de Normandie, qui s'était établie dans cette colonie en 1647. Ayant été nommé en 1761 député d'une des chambres de cette île, il vint à Paris, où le duc de Choiseul le choisit pour chef de ses bureaux, puis le fit intendant des colonies. Il mourut à Paris en 1793, avec la réputation d'un homme d'esprit, et d'un habile économiste. On lui doit des *Mémoires* sur l'administration des colonies, dans lesquels il se prononce pour l'adoucissement des lois prohibitives.

BUCELIN (Gabriel), né à Diessenhofen, dans le bailliage de Thurgaw en Suisse, le 20 décembre 1599, se fit bénédictin dans le monastère de Weingarten en Souabe, où il mourut le 9 juin 1691. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : *Annales benedictini*, Vienne, 1633, in-fol.; Augsbourg, 1636, in-fol.; *Menologium benedictinum*, Veld-Kirchii, 1633, in-fol.; *Aquila imperii benedictina*, Venise, 1634, in-4. Il y parle de la gloire que son ordre s'est acquise dans tout le monde. *Benedictus redivivus*, Augsbourg, 1679; il y prouve par une chronologie, depuis l'an 1300 jusqu'à l'année 1672, que l'esprit de saint Benoît continue à vivre dans son ordre. *Germania topo-chrono-stemmato-graphica, sacra et profana*, 1633 et 1678, 4 vol. in-fol.; les 1^{re}, 2^e et 4^e ont été imprimées à Ulm, et le 3^e à Francfort; ouvrage plein de recherches, qui cependant n'est pas à l'abri de quelques inexactitudes. *Constantia Rhenana*, Francfort, 1667, in-4, qui doit d'autant plus être recherché, qu'il y a peu d'auteurs qui aient écrit sur la ville et territoire de Constance. *Rhætia Etrusca Romana*, etc., Augsbourg, 1666, in-4; c'est une description savante du pays des Grisons. *Sancti Romani imperii majestas*, etc., Francfort, 1680, in-12; *Nucleus historie universalis*, 1634 et 1638, 2 vol. in-12. Si ces ouvrages ne sont point toujours assaisonnés d'une critique exacte, au moins attestent-ils que l'auteur est un des écrivains les plus laborieux qui aient illustré l'Allemagne.

BUCER (Martin), né à Schelestadt ou à Strasbourg, en 1491, d'abord dominicain, ensuite ministre luthérien à Strasbourg. Il professa pendant 20 ans la théologie en cette ville, et ne contribua pas peu à y répandre l'hérésie. Le fameux archevêque Crammer l'appela en Angleterre, pour enseigner la théologie. Il ne l'enseigna pas longtemps, étant mort en 1534, à 60 ans. Bucer ne voulut jamais souscrire l'*Interim*. C'était un homme ardent pour son parti, savant dans les langues, les lettres et la théologie. Il respecta plus que Calvin l'ordre épiscopal. Il laissa 13 enfants d'une religieuse, qui mourut de la peste. Quelques écrivains ont assuré que Bucer était mort juif; mais leurs preuves ne sont pas bien convaincantes. L'abbé Bérault en a

tracé le portrait suivant. « Apostat de l'ordre de » saint Dominique, et de la réforme de Luther, au- » jourd'hui zuinglien et demain sacramentaire, » tantôt luthérien et zuinglien tout ensemble, tan- » tôt d'un raffinement de croyance qui faisait passer » sa foi pour un problème dans tous les partis; » toujours complaisant néanmoins, pourvu que son » amour infâme pour une vierge consacrée à Dieu » fût transformé en amour conjugal, et que les » saints vœux qu'il n'avait pas le courage d'obser- » ver fussent mis au nombre des abus. » On a de lui un *Commentaire sur les Psaumes*, Strasbourg, 1529, in-4, sous le nom d'*Aretius Felinus*, et un grand nombre d'ouvrages de controverse.

BUCHAN (Guillaume), célèbre médecin né en 1729, à Ancram, dans le comté de Roxburg, fit ses études à Edimbourg, et après y avoir résidé quelques années s'établit à Ackworth, où il devint médecin de l'hôpital des enfants - trouvés, place qu'il conserva jusqu'à la dissolution de cet établissement. Il retourna ensuite à Edimbourg, et mourut à Londres en 1803. Voici ses principaux ouvrages : *Lettre sur les propriétés médicinales de l'osier cotonneux*, Londres, 1790, in-8; *Observations sur la santé du peuple*; ce traité, quoique entaché de tous les défauts inhérents au genre, a obtenu un succès prodigieux en Angleterre où il a eu dix-huit éditions. La traduction française, par Duplanil, 1776, in-8, a été souvent réimprimée sous le titre de *Médecine domestique*, 5 vol. in-8. *Avis aux mères sur leur propre santé, ainsi que sur les moyens de conserver celle de leurs enfants*, Londres, 1803, in-8.

BUCHAN (Elisabeth), née en 1758 à Fritmycan, dans le nord de l'Ecosse, abandonna à l'âge de vingt et un ans la doctrine épiscopale dans laquelle elle avait été élevée, pour embrasser les opinions de son mari, Robert Buchan, qui s'était engagé dans la secte des *Burgher seceders*; elle devint elle-même, en 1779, chef d'une secte d'illuminés qui prenaient le nom de *Buchanistes*, et dont la doctrine consistait à soutenir qu'à la fin du monde, qui devait être prochaine, les Buchanistes échapperaient seuls à la destruction universelle, et après avoir été enlevés au ciel, seraient gouvernés pendant mille ans par Jésus-Christ. Cette visionnaire entraîna à ses opinions plusieurs ecclésiastiques, et se fit de nombreux prosélytes jusqu'à sa mort arrivée en 1791, aux environs de Thornhill. Sa secte lui a survécu peu de temps.

BUCHANAN (Georges), né en 1506 à Kilkerne, dans le comté de Lenox en Ecosse, vint à Paris pour apprendre les belles-lettres, en fut chassé par la misère, et y revint ensuite pour se livrer à l'enseignement. Un seigneur écossais, son élève, l'ayant ramené dans son pays, le roi Jacques V lui confia l'éducation de son fils naturel. Des vers satiriques contre les franciscains le firent passer de la cour dans une dure prison, d'où il se sauva par la fenêtre. D'Ecosse il se réfugia en Angleterre, et de là en France où il régenta à Bordeaux et à Paris. Il passa ensuite, en 1547, en Portugal, avec André Govea, qui lui procura de l'emploi dans l'université de Coimbra. Ce savant étant mort, le poète écossais fut accusé d'impiété, et mis dans un couvent

pour apprendre sa religion. Buchanan délivré de cette prison revint à Paris, et entra chez le maréchal de Brissac, en qualité de précepteur de son fils. Cinq ans après il repassa en Ecosse, et y fut chargé de l'éducation de Jacques VI. Il professa publiquement la religion prétendue réformée, quoiqu'il ne fût attaché à aucune. Il mourut dans cette indifférence à Edimbourg, en 1582. C'était un esprit ardent, volage, indépendant; sa vie fut un tourbillon; il ne cessa de courir de pays en pays, et ne trouva le bonheur dans aucun. Ses meilleurs ouvrages sont : sa *Paraphrase des Psaumes* en vers latins, aussi estimée pour la beauté du langage et de la versification, que pour la variété des pensées, mais énervée par de longues périodes, qui ne rendent jamais la force et l'énergie de l'original. Son style est quelquefois inégal; et Bourbon avait apparemment fait plus d'attention aux beautés qu'aux défauts de cette version, lorsqu'il la préférait à l'archevêché de Paris. Elle fut faite dans sa prison de Portugal. Quatre tragédies : *Médée* et *Alceste*; traduites d'Euripide, assez bonnes pour le langage; *Jephthé* et *saint Jean-Baptiste*, tirées de son propre fonds, et fort inférieures. Les règles n'y sont pas observées, et le style tient plus souvent de la familiarité de la comédie, que de l'élévation de la tragédie; Le *poème de la Sphère*, en 5 livres, placé parmi les bons ouvrages didactiques, quoique négligé dans plusieurs endroits. Des Odes, les unes dignes d'Horace, les autres d'un poète du dernier ordre : des Hendécasyllabes, quelquefois délicats, souvent obscènes; des Epigrammes sans sel; des Satires, parmi lesquelles on distingue son *Franciscanus* et ses *Fratres Fraterrimi*; productions pleines d'emportement contre les ordres religieux et l'Eglise romaine. Elzévir recueillit en 1628 toutes les Œuvres poétiques de Buchanan. Cette édition in-24, est très-élégante. Parmi ses ouvrages en prose, on remarque son *Histoire d'Ecosse*, en 12 livres, Edimbourg, 1582, in-fol., Genève, 1583, et Leyde, 1643, in-8; ces deux dernières éditions sont recherchées, parce qu'on y trouve les *Dialogues De jure regni apud Scotos*, remplis de maximes pernicieuses. Cette histoire est écrite d'un style poli et élégant, mais trop souvent mêlée de phrases copiées servilement dans Tite-Live. Ses réflexions sont triviales, les fréquentes citations ennuyeuses, et les descriptions de son pays trop longues. Le savant Nicholson, dans sa bibliothèque historique d'Angleterre, dit qu'il semble que Buchanan a eu dessein d'écrire une satire et non pas une histoire; qu'il n'est pas instruit des antiquités de l'Ecosse, etc. Les honnêtes gens lui reprochent encore plus de s'être déchainé contre Marie Stuart sa bienfaitrice, pour flatter la reine Elisabeth. Buchanan encensa Marie sur le trône et la déchira dès qu'elle fut malheureuse. Son libelle *De Maria regina Scotorum, totaque ejus contra regem conspiratione*, le fit mépriser et détester de tous les partis; mais ce qui mit le comble à son infamie, c'est d'avoir fabriqué des lettres de Marie, adressées au comte de Bothwell; imposture aussi exécrable que pleinement démontrée, puisque jamais ni lui ni personne n'a pu produire les originaux de ces lettres, quelque intérêt qu'eût la

cruelle Elizabeth d'en faire constater l'existence. Le recueil de ses ouvrages offre des écrits qui ne valent pas mieux que le libelle dont nous venons de parler. On peut voir l'édition en 2 vol. in-fol. qui en a paru à Edimbourg en 1713, et à Leyde, 1723, 2 vol. in-4.

BUCHÉ (Henri-Michel), qu'on surnomma le *Bon Henri*, cordonnier du duché de Luxembourg, mort en 1666, fut l'instituteur des sociétés des frères cordonniers et des frères tailleurs. Ce sont des artisans rassemblés pour vivre chrétiennement, travailler en commun, et employer le surplus de leur nécessaire au soulagement des pauvres. Renti, gentilhomme normand, et Coquerel, docteur de Sorbonne, dressèrent les règlements de cette société philanthropique, qu'ils observent encore aujourd'hui.

BUCHERIUS ou BOUCHER (Gilles), jésuite, né à Arras, se distingua par ses connaissances dans la théologie et dans l'histoire. Il mourut à Tournay en 1663, à 89 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'érudition : *De doctrina temporum, sive Commentarius in Victoris Aquitani et aliorum Canonum paschales*, Anvers, 1654, in-fol. Dans cet ouvrage, il y a un *Calendarium Romanum*, qu'on croit être du IV^e siècle : il avait été communiqué au P. Boucher par M. de Peirèsc ; *Disputatio Historica de primis Tungrorum seu Leodiensium Episcopis ; una cum Chronologia Historiæ Leodiensis. Belgium Romanum, ecclesiasticum et civile*, Liège, 1633, in-fol. Cet auteur savant et judicieux commence au temps de Jules-César, et finit en 311. Tout ce qui regarde l'ancienne Gaule Belgique y est amplement discuté ; plusieurs ouvrages manuscrits, conservés autrefois au noviciat des jésuites, à Tournay.

* BUCHET (Pierre-François), abbé, né à Sancerre, dans le Berri, le 19 décembre 1679, fut chargé longtemps du *Mercur de France*. Il le reprit en janvier 1717, et lui donna le titre de *Nouveau Mercure*, qu'il conserva jusqu'en mai 1721, époque de la mort de Buchet. Ses *Mercur* sont encore fort recherchés. On a aussi de lui un *Abrégé de la Vie du czar Pierre Alexiowitz*, Paris, 1717, in-12. — Un autre BUCHET a publié, en 1762, sous le voile de l'anonyme, *Les Finances considérées dans le droit naturel et politique des hommes, ou Examen de la théorie de l'impôt*, Amsterdam (Paris), in-12.

* BUCHHOLZ (Guillaume-Henri-Sébastien), médecin et conseiller des mines à Weimar, né à Bernbourg en 1734 et mort en 1798, fit ses études à Magdebourg, et exerça longtemps la profession d'apothicaire. Il s'établit à Weimar, et fit, en chimie et en médecine, des travaux utiles et intéressants. Ses principaux ouvrages sont : *Tractatus de sulphure minerali*, Iéna, 1762, in-4 ; *Essais sur la médecine légale et son histoire*, en 4 parties, Weimar, 1782-92, in-8 ; *Sur le Rheum palmarum*, dans le *Nouveau Magazin de Baldinger*, tom. 6, p. 3 ; *Sur les bains de Ruhla*, Eisenach, 1793, in-4. Les journaux de médecine et de chimie renferment de lui un grand nombre de dissertations.

* BUCHHOLZ (Chrétien-Frédéric), fils du précédent, se fit recevoir docteur aux universités de Rinteln et d'Erfurt, et devint professeur de philo-

sophie. Il est auteur de plusieurs ouvrages en allemand : *Manuel des chirurgiens, médecins et pharmaciens ; Eléments de pharmacie et de chimie ; Manuel du chimiste et du pharmacien ; Théorie et pratique des opérations chimico-pharmaceutiques*. Les journaux scientifiques de son pays renferment de lui plusieurs *Mémoires* estimés.

BUCHNER (Auguste), poète et humaniste, naquit à Dresde en 1391. Son mérite lui procura la place de professeur en poésie et en éloquence à Wittemberg, où il mourut en 1661. On a de lui des *Précipites de littérature*, des *poésies* latines, des *notes* sur plusieurs auteurs ; un *Recueil d'oraisons funèbres et de panégyriques*.

BUCHOLTZER (Abraham), pasteur de Freistadt, en Silésie, naquit à Sckonaw, près de Wittemberg, en 1529, et mourut dans la ville où il était ministre, en 1584. Il est principalement connu par son *Isagogæ chronologica, id est, opusculum ad annorum seriem in sacris Bibliis contextendam ; accessit index chronologicus a mundo condito ad annum Christi 1580*. La première partie de cet abrégé contient les discussions chronologiques les plus importantes ; elle est rangée dans un bel ordre, fort méthodique. On a encore de lui : *Chronologia ab orbe condito usque ad exilium Israelitarum in Babylone*, Gorkitz, 1584, in-fol. ; ouvrage moins estimé que le précédent. Il a donné aussi les *Fastes consulaires*, et *Catalogus Consulum Romanorum ; Epistolæ chronologicæ ad Davidem Pareum, etc. ; Admonitio ad Chronologiæ studiosos de emendatione duarum questionum chronologicarum annum natiuitatis et tempus ministerii Christi concernentium*.

** BUCHON (Jean-Alexandre), l'un des savants les plus laborieux du XIX^e siècle, né en 1792, à Meneton-Salon, près de Bourges, acheva ses études à Paris et ne tarda pas à rechercher la société des personnes dont l'exemple et les conseils pouvaient favoriser son ardeur de s'instruire. A la connaissance des langues anciennes, il joignit bientôt celle des principales langues modernes, et, très-jeune, fut attaché à la rédaction de différents journaux, auxquels, indépendamment des articles de critique littéraire, il fournissait des morceaux traduits des revues étrangères ; il fit, en 1818, un voyage en Irlande, dont la relation imprimée prouve, qu'à cette époque, il s'occupait déjà des grands travaux qui, plus tard, l'ont fait connaître. Son zèle pour nos antiquités historiques lui mérita la bienveillance de M. Dacier (*Voy. ce nom*), qui lui remit les matériaux qu'il avait recueillis pour une nouvelle édition de Froissart (*Voy. ce nom*.) Il compléta le travail du savant secrétaire de l'académie des Inscriptions, qui n'était plus au niveau des connaissances historiques, et fit paraître, de 1824 à 1828, c'est-à-dire, dans l'espace de quatre ans, une édition en 15 vol. in-8, des *Chroniques de Froissart*, qui, quoiqu'elle laisse encore à désirer, n'en est pas moins, et de beaucoup, la meilleure que nous ayons jusqu'ici. Le succès qu'elle obtint, et les encouragements qu'il reçut de M. de Martignac, alors ministre de l'intérieur, décidèrent Buchon à entreprendre la publication des *Chroniques nationales françaises, écrites en langue vulgaire du XIII^e au XVI^e*

siècle ; cette collection , qui se compose de 47 vol. in-8 , en y comprenant le Froissart , préparée avec précipitation , est imprimée incorrectement ; néanmoins , ajoute M. Brunet , « on doit savoir gré à l'éditeur de l'avoir entreprise et surtout de ne s'être pas laissé décourager par la difficulté du travail. Sans son ardeur soutenue et son infatigable activité , il est bien probable que nous ne posséderions pas cette suite de chroniques , plus importantes les unes que les autres , dont plusieurs n'avaient pas encore été imprimées , et qui , toutes , méritent une place dans les grandes bibliothèques. » (*Manuel du libraire* , 1 , 726.) Buchon termina cette vaste entreprise dans l'espace de dix ans ; et il nous apprend lui-même que ce fut sans le secours d'aucun collaborateur que des copistes. Il reçut du ministre , en 1828 , avec le titre d'inspecteur des archives , la mission importante de constater l'état des bibliothèques publiques dans les départements , et de donner en même temps le catalogue sommaire des manuscrits que possèdent ces dépôts , afin d'en faciliter la connaissance aux savants que le système moderne de centralisation , appliqué même à l'intelligence , agglomère à Paris. Buchon , avec son activité ordinaire , avait déjà commencé ce nouveau travail , pour lequel il se proposait de prendre pour modèle la *Bibliotheca manuscriptorum* de Montfaucon (*Voy.* ce nom) ; mais le changement de ministre , en le privant de la protection dont il avait besoin , l'obligea de l'interrompre ; et de nouveaux travaux qui , sans doute , avaient pour lui plus d'attrait , l'empêchèrent de le reprendre dans la suite. L'un des éditeurs du *Panthéon littéraire* , cette spéculation la plus colossale qui jamais ait été faite en librairie , ne le détourna guère de ses autres travaux , ou du moins ne les lui fit pas perdre de vue , quoiqu'il y payât largement son contingent en préfaces , en notices et en traductions. Il rêvait dans le lointain et rassemblait des matériaux pour une publication dont l'idée lui avait été suggérée par l'étude approfondie de nos anciennes chroniques. Il ne s'agissait rien moins que de composer l'histoire des royaumes si peu connus , fondés par les barons français dans l'Orient , au moyen âge. Il en avait trouvé les premiers éléments dans les manuscrits de la bibliothèque du roi ; mais quelque vaste qu'elle soit , cette collection ne contient pas cependant toutes les richesses historiques ; et ce fut pour compléter son grand travail , que Buchon entreprit , avec le secours de M. de Salvandy , à qui il en a témoigné sa reconnaissance , de visiter les archives d'Espagne , d'Italie , de Sicile , de Malte et de Corfou. Le résultat de cette expédition , vraiment scientifique , fut la publication des trois ouvrages suivants : *Chroniques étrangères relatives aux expéditions françaises pendant le XIII^e siècle* , Paris , 1840 , gr. in-8 ; *Recherches et matériaux pour servir à une histoire de la domination française aux XIII^e , XIV^e et XV^e siècles , dans les provinces démembrées de l'empire grec , à la suite de la 4^e croisade* , ib. , 1840-43 , 2 vol. gr. in-8 ; et enfin *Recherches historiques sur les principautés françaises de Morée , et ses hautes baronies* , ib. , 1845 , 2 vol. gr. in-8. Dans la préface de ce dernier ouvrage , datée du 20 novembre

1845 , Buchon annonçait la publication prochaine de l'*Histoire des conquêtes et de l'établissement des Français dans les états de l'ancienne Grèce , sous les Ville-Hardouin* ; mais il parle en même temps de sa santé brisée , qui l'oblige à prendre quelque repos. Elle ne devait point se rétablir ; et il mourut épuisé de fatigues , à Paris , le 30 avril 1846 , à l'âge de 56 ans. (*Voy.* DUGALD-STEWART.)

* BUCHOZ (Pierre-Joseph) , né à Metz en 1731 , se fit recevoir avocat à Pont-à-Mousson en 1750 ; mais son goût pour l'histoire naturelle le porta à étudier la médecine. Il fut reçu docteur à Nancy , en 1759 , et obtint le titre de médecin ordinaire de Stanislas , roi de Pologne. Il se voua principalement à la botanique , et mourut à Paris , le 30 janvier 1807 , presque dans l'indigence , après avoir publié , outre un très-grand nombre de *dissertations* , environ 300 vol. in-fol. , in-8 ou in-12. Toutes ses productions , qui ne sont que des compilations rédigées à la hâte , sont ordinairement remplies de fautes , souvent d'erreurs grossières et presque toutes oubliées ; les seules qui aient conservé quelque valeur , sont ses grands ouvrages in-fol. , ornés de figures coloriées , et qui se rencontrent rarement dans le commerce. Nous citerons : *Histoire universelle du règne végétal* , Paris , 1772 , 25 part. in-fol. , qui se relient en 8 ou 12 vol. in-fol. Elle parut aussi dans le format in-8 ; *Collection précieuse et coloriée des fleurs les plus rares et les plus curieuses qui se cultivent tant en Chine qu'en Europe* , Paris , 1776 , 2 vol. in-fol. ; *Herbier colorié des plantes médicinales de la Chine* , Paris , 1788-1791 , in-fol. ; *Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne végétal* , Paris , 1779 , 2 vol. in-fol. ; *Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne animal* , Paris , 1781 , 2 vol. in-fol. ; *Dons merveilleux et diversement coloriés de la nature dans le règne minéral* , Paris , 1782 , 2 vol. in-fol. ; *Collection des plus belles variétés de tulipes que l'on cultive dans les jardins des fleuristes* , Paris , 1781 , in-fol. ; *Le jardin d'Eden , ou le Paradis terrestre renouvelé dans le jardin de la reine à Trianon* , Paris , 1783 , 2 vol. in-fol. ; *Le grand jardin de l'univers* , Paris , 1783-1785 , 2 vol. in-fol. , avec 200 pl. coloriées. Parmi ses autres ouvrages , on citera une *Histoire des plantes de la Lorraine* , 13 vol. , dont les dix premiers parurent à Nancy , 1762 , format in-8 ; et les trois derniers , dans le format in-12 , à Paris , où l'auteur était venu s'établir ; *Manuel médical ou usuel des plantes* , 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire raisonné universel des plantes , arbres et arbustes de France* , 4 vol. in-8 ; *Dictionnaire vétérinaire et des animaux domestiques* , 6 vol. in-8 ; *Recueil de secrets choisis et expérimentés à l'usage des artistes* , 2 vol. in-12 ; *l'Art alimentaire* , 2 vol. in-8 ; *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles* , in-12.

BUCKELDIUS. *Voy.* BEUCKELTS.

BUCKINGHAM (Georges-Villiers , duc de) , originaire d'une ancienne famille de Normandie dont un de ce nom passa en Angleterre l'an 1066 , avec le duc Guillaume , naquit à Londres en 1592. C'était le seigneur de son temps le mieux fait , le plus vain , le plus galant et le plus magnifique. Ses grâces et ses talents lui gagnèrent l'amitié des rois d'Angle-

terre. Jacques I l'envoya en Espagne négocier le mariage de l'infante avec le prince de Galles ; mais ayant été soupçonné d'une passion pour la duchesse d'Olivarès, femme du premier ministre, il fut contraint de se retirer sans avoir pu réussir dans sa commission. Il s'en vengea en faisant déclarer la guerre à l'Espagne. En 1623, étant venu en France pour conduire en Angleterre la princesse Henriette qu'il avait obtenue pour Charles 1^{er}, et ayant vainement tenté d'inspirer de l'amour à Anne d'Autriche, il fit déclarer la guerre à la France, comme il avait fait pour l'Espagne. Jacques 1^{er} étant mort la même année, il conserva le même empire sur son fils. Le père avait accumulé sur sa tête les honneurs et les dignités. Chevalier de la Jarretière en 1616, comte et marquis de Buckingham, garde du grand-sceau, grand-trésorier, amiral d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, il avait à sa disposition toute la marine d'Angleterre. Il vint secourir en 1627 la Rochelle, assiégée par Richelieu, avec une flotte de cent vaisseaux de transport. Battu par Thoïras après sa descente dans l'île de Rhé, et forcé par Schomberg à lever le siège du fort Saint-Martin, il fut obligé de se rembarquer, après avoir perdu la moitié de ses troupes. L'année d'après il y envoya une autre flotte, qui revint encore sans avoir rien fait. On a attribué son inaction à une lettre que le cardinal de Richelieu engagea, dit-on, la reine à lui écrire. Ce ministre haï des Anglais et méprisé des Français, fut assassiné la même année le 23 août 1628, par un nommé *Felton*, qu'il avait mécontenté.

BUCKINGHAM (Georges-Villiers, duc de), fils du précédent, né à Londres en 1627, mort en 1687, après avoir été ambassadeur en France. Parmi ses ouvrages on distingue sa comédie intitulée *La répétition*. Il y tourne en ridicule les poètes tragiques de son temps, et en particulier Dryden, qui ne manqua pas de le lui rendre. On la trouve dans le recueil de ses Œuvres, à Londres, 1715, 2 vol. in-8.

BUCKINGHAMSHIRE (Jean SCHEFFIELD, duc de). Voy. SCHEFFIELD.

* BUCKLAND (Ralph), missionnaire catholique anglais, né en 1564, à West-Hatch, dans le comté de Somerset, mort en 1611, a laissé : *Vies des saints*, traduites de Surius ; *Arguments contre la fréquentation des églises protestantes* ; *De la Persécution des Vandales*, traduite du latin de Victor de Vite ; *Sept étincelles de l'âme enflammée, avec quatre lamentations, composées dans les temps fâcheux de la reine Elizabeth*.

BUCKLIN. Voy. FAGE et BEUCKELTS.

BUCQUET (Jean-Baptiste), savant médecin et chimiste de Paris, mort à l'âge de 33 ans, le 25 janvier 1780. On a de lui *Introduction à l'étude des corps naturels, tirés du végétal*, 1773, 2 vol. in-12 ; bon ouvrage. *Dissertation sur l'asphyxie et sur la manière de préparer l'optum*, dans les Mémoires de l'académie des sciences, dont il était membre. Une étude trop constante abrégée ses jours.

* BUCQUET (César), meunier de l'hôpital-général de Paris, s'occupa du perfectionnement des moutures, et imagina, pour les maisons de charité, la mouture des pauvres, dite à la *Lyonnaise*. Il en

résulta un pain de meilleur goût, plus substantiel, avec une économie de douze cents livres de farine par jour, qui font au moins seize cents livres de pain. Bucquet est mort, laissant les ouvrages suivants : *Manuel du charpentier des moulins et du meunier*, 1775, 1 vol. in-8, rédigé par Edme Beguillet. Il fut réimprimé en 1794 ; *Traité pratique de la conservation des grains, des farines, et des étuves domestiques*, par Bucquet, ancien meunier, 1783, in-8 ; *Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture économique*, Paris, 1786, in-12. Ce mémoire, mis au concours, obtint l'accessit.

* BUCQUET (Jean-Louis-Baptiste), procureur du roi au présidial de Beauvais, membre de l'académie d'Amiens et de la société d'agriculture de Paris, naquit à Beauvais, le 10 mars 1731, et mourut en 1801, dans sa soixante-onzième année, au château de Marguerie, près de cette ville. L'académie de Châlons ayant proposé en 1783 cette question : « Quels » seraient les moyens de rendre la justice en France » avec le plus de célérité et le moins de frais possibles ? » Bucquet remporta le prix. Son mémoire imprimé à Beauvais, 1789, in-4, fut considérablement augmenté par l'auteur, mais ne paraît pas avoir été réimprimé. En 1787, Bucquet obtint encore le prix à l'académie d'Amiens qui avait donné cette question : « Quel est le moyen le plus simple » et le moins dispendieux de prévenir et d'éviter » dans la généralité d'Amiens les incendies des » campagnes ? » Son mémoire a été imprimé à Beauvais, 1788, in-4. Il a laissé en outre : *Essai sur la souveraineté et sur le droit de justice qui y est attaché*, ou *Mémoire pour les officiers du bailliage et siège présidial de Beauvais*, Paris, 1767, in-8 ; quelques autres Mémoires sur des intérêts locaux, et différents manuscrits, parmi lesquels on cite une *Dissertation sur la position de Bratuspantium*, lue à l'académie d'Amiens, en 1762 ; une *Histoire du Beauvoisis, jusqu'à l'an 1022* ; des *Eclaircissements sur les mesures itinéraires des Gaulois, et sur le mille dont parle César*, etc.

BUCQUOY. Voy. BUQUOY.

BUCY (Simon de), est le premier qui porta le titre de premier président du parlement de Paris, par ordonnance de Philippe de Valois, en 1344. Il fut employé au traité de Brétigny, et mourut en 1368.

BUDA, frère d'Attila, régna, dit-on, avec son frère, et gouvernait la Hongrie, tandis que le *Fléau de Dieu* dévastait l'Europe. Il bâtit la ville de Bude, capitale du royaume. Les Chroniques de Hongrie ne sont pas bien authentiques dans ce qu'elles rapportent relativement à cette époque de l'histoire du pays.

BUDDÆUS (Jean-François), né Anclam en Poméranie, l'an 1667, fut professeur de grec et de latin à Cobourg, de morale et de politique à Hall, et enfin de théologie à Iéna, où il mourut en 1703. On a de lui *Elementa Philosophiæ practicæ, instrumentalis et theoreticæ*, 3 vol. in-8, que la plupart des professeurs des universités protestantes d'Allemagne ont pris durant quelque temps pour texte de leurs leçons. Une *Théologie*, estimée par les luthériens, en 2 vol. in-4 ; Le grand *Dictionnaire his-*

torique allemand, imprimé plusieurs fois à Leipsig et à Bâle en 2 vol. in-fol.; Un *Traité de l'Athéisme et de la Superstition*, 1717, in-8, dont nous avons une traduction française, Amsterdam, 1740, in-8. Plusieurs ouvrages sur l'écriture sainte : *Miscellanea sacra*, 3 vol. in-4; *Historia ecclesiastica Veteris Testamenti*, Hall, 1720, 2 vol. in-4. Cette histoire est assez bien faite et estimée; *Dissertatio de Ludovico IV, imperatore*, Iéna, 1689, in-4, curieuse et savante; *Selecta juris naturæ et gentium*, Hall, 1717. Le but de l'auteur est de soutenir les droits de la maison d'Autriche sur le royaume d'Espagne, contre le testament de Charles II. En 1719, on publia sous son nom : *Ecclesia Romana cum Ruthenica irreconciliabilis*; mais cette diatribe fanatique est d'un archevêque de Nowogorod, luthérien dans l'âme, qui cherchait à empêcher la réunion que le czar Pierre semblait souhaiter alors entre les deux églises.

BUDDÆUS (Augustin), né en 1695, médecin du roi de Prusse et conseiller de la cour, professeur d'anatomie à Berlin, et membre de l'académie de cette ville, mourut en 1733, après avoir donné différentes Dissertations dans les *Miscellanea Berolinensia*.

BUDÉ (Guillaume), jurisconsulte, naquit à Paris en 1467, d'un secrétaire du roi. Sa jeunesse fut si dissipée, qu'il ne fut pas possible de lui faire faire ses études. Le goût pour les lettres ne lui vint que lorsque les feux du premier âge se furent amortis. Il commença tard, mais ses progrès furent rapides. Les langues grecque et latine lui devinrent aussi familières que sa langue maternelle. Il fut bientôt l'oracle des savants. Son traité *De Asse*, Venise, 1522, in-8, sur les anciennes monnaies, dans lequel brillent les connaissances de l'antiquité la plus ténébreuse, lui fit beaucoup d'admirateurs et de jaloux. Erasme, qui l'appela dès lors le *prodige de la France*, ne put se défendre d'un mouvement d'envie. Budé est le premier savant français qui ait écrit avec succès sur cette matière difficile. Pauton et Romé de l'Isle ont depuis couru la même carrière avec un succès qu'ils ont dû, en grande partie, aux avances faites par Budé. François I^{er} connut son mérite. Il l'honora de sa familiarité, le fit maître des requêtes, lui confia sa bibliothèque, et le nomma ambassadeur auprès de Léon X. Ce fut à sa persuasion et à celle de du Bellay que ce roi fonda le collège royal. Budé mourut en 1540, à 75 ans, après avoir ordonné qu'on l'enterrât sans pompe. Cette simplicité de ses funérailles jeta quelque soupçon sur sa croyance : on l'attribua au mépris des cérémonies de l'Eglise, que les novateurs improuvaient; mais il est plus juste d'en chercher le motif dans un sentiment d'humilité chrétienne. Ce savant ajoutait à son mérite littéraire les qualités de chrétien, de citoyen et d'ami. La femme de Budé lui servait de second dans l'étude; elle lui cherchait les passages et les livres, sans oublier les affaires domestiques. Budé ayant été averti, tandis qu'il était dans son cabinet, que le feu venait de prendre à la maison : *Avertissez ma femme*, répondit-il froidement; *vous savez que je ne me mêle point du ménage....* Jacques de Sainte-Marthe prononça son oraison funèbre, et

Louis le Roy écrivit sa Vie. Ses ouvrages furent recueillis à Bâle en 1557, en 4 vol. in-folio, avec une longue préface de Célius Secundus Curio. Ce recueil renferme la traduction de quelques Traités de Plutarque; des Remarques sur les Pandectes; des Commentaires sur la langue grecque, imprimés séparément, Paris, 1548, in-fol.; un *Traité de l'institution d'un Prince*, adressé à François I^{er}, et d'autres écrits. Le style en est dur et scabreux. Il semble que l'auteur ait ramassé les termes les plus singuliers de la langue latine pour se rendre inintelligible; il ne manque pourtant pas de force ni d'énergie. Quant aux maximes répandues dans son *Institution*, elles sont assez communes; « mais c'est toujours beau » coup, dit l'auteur des *Trois siècles*, de savoir s'attacher à celles qui sont avouées de tout le monde. » et de se garantir de la démanigaison d'en hasarder » de nouvelles, dont souvent le premier effet est » d'étonner par la hardiesse, et le second d'abuser » par l'erreur. »

* BUDER (Christian-Gottlieb), savant professeur de droit, naquit à Kittlitz, dans la haute Lusace en 1695, et mourut à Iéna le 9 décembre 1763. On lui doit plusieurs ouvrages remplis d'érudition; *Bibliotheca juris Struviana adaucta*, Iéna, 1720, in-8, réimprimé pour la 7^e fois en 1745 et pour la 8^e en 1756, in-8; *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum selectæ*, 1722, in-8; *Tableau abrégé de l'histoire moderne de l'empire*, depuis 1714 jusqu'en 1750, in-8, en allemand; *Recueil utile d'écrits non imprimés, de pièces justificatives, etc., relatifs à l'histoire du droit naturel et public de l'Allemagne*, Leipsig, 1753, aussi en allemand; *Bibliotheca historica selecta in suas classes distributa, cujus primas lineas duxit B. G. Struvius, emendavit et copiosè locupletavit C. G. Buder, etc.*, Leipsig, 1740, 2 vol. in-8. C'est une édition considérablement augmentée de la *Bibliothèque historique* de Struvius. On y trouve de grands détails sur l'Allemagne. Cet ouvrage a été refondu et complété par M. Meusel, qui l'a porté à 11 vol. grand in-8, Leipsig, 1782 et suiv.; *Bibliotheca scriptorum rerum germanicarum easdem universis illustrantium*, in-folio, ouvrage estimable pour la méthode et l'exactitude des recherches.

BUEIL (Jean de), conseiller et chambellan du roi et du duc d'Anjou, maître des arbalétriers de France, était seigneur de Montrésor et de plusieurs autres lieux, et descendait d'une famille noble et ancienne. Il se distingua par sa valeur, et fut tué à la bataille d'Azincourt, en 1415. — Jean de BUEIL, son fils, amiral de France et comte de Sancerre, fut appelé le *fléau des Anglais*. Il mourut en 1480.

BUEIL. Voy. RACAN.

* BUETTNER (Chrétien-Guillaume), naturaliste et philosophe allemand, naquit à Wolfenbüttel, le 26 février 1716, et suivit d'abord l'état de son père qui était pharmacien. Il étudia ensuite les sciences naturelles, et fut pendant 25 ans professeur à Göttingue à dater de l'année 1748. En 1773 il vendit son cabinet à l'université de Göttingue, et sa bibliothèque au duc de Weimar qui lui en confia la surveillance, et se livra depuis uniquement à la culture des lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur quelques espèces de tania*, 1774;

Liste des noms des animaux usités dans l'Asie méridionale; Sur les Chinois, inséré dans le *Mercure de Wieland*; *Explication d'un almanach impérial du Japon*, 1773; *Tabula alphabetorum hodiernorum*, 1776; *Tableau comparatif des alphabets des différents peuples*, 1771-79, resté incomplet. Il travailla pendant 50 ans à son grand ouvrage, *Prodromus linguarum*, manuscrit.

* BUELER (François-Michel), savant jurisculte, administrateur de la chancellerie du bailliage de Baden, et secrétaire catholique des diètes de Fravenfeld, né dans le canton de Schwitz en Suisse, a composé en allemand : *Traité de la souveraineté et de l'indépendance du corps helvétique*, Baden, 1680, in-8; *Remède pour la conservation du corps helvétique*, Zug, 1690, in-8; *Traité politique et théorique sur la Suisse*, Zug, 1692, in-8.

BUFFARD (Gabriel-Charles), célèbre canoniste, chanoine de Bayeux, naquit en 1683 au Fresne, près de Condé-sur-Noireau. Après avoir professé la théologie durant quelques années en l'université de Caen, il fut obligé de quitter sa chaire, pour son attachement aux opinions contraires à la bulle *Unigenitus*. Il se retira à Paris, où il mourut le 7 décembre 1763. On a de lui : *Défense de la fameuse déclaration du clergé*, traduite du latin de Bossuet, 1736, in-4; *Essai d'une dissertation où l'on fait voir l'inutilité des nouveaux formulaires*, 1738, in-4.

BUFFET (Marguerite), dame parisienne du *xvii*^e siècle, s'est fait un nom par ses *Eloges des illustres savantes*, tant anciennes que modernes, et par des *Observations sur la langue française*. Elle faisait profession d'enseigner aux personnes de son sexe l'art de bien parler et d'écrire correctement.

BUFFIER (le Père Claude), né en Pologne, de parents français, l'an 1661, se fit jésuite en 1679. Après avoir fait un voyage à Rome, il se fixa en France dans la capitale. Il mourut au collège de sa société à Paris, en 1737. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux ont été recueillis dans son *Cours des Sciences par des principes nouveaux et simples, pour former le langage, l'esprit et le cœur*, 1732, in-fol. Ce recueil renferme sa *Grammaire française sur un plan nouveau*, éclip­sée par celles de Restaut et de Wailly, qui lui doivent beaucoup; son *Traité philosophique et pratique d'Eloquence*, semé de raisonnements métaphysiques, autant que de préceptes; sa *Poétique*, monotone, froide, languissante, est une des preuves qu'on peut raisonner sur la poésie, sans être animé du feu des poètes; ses *Eléments de métaphysique*, son *Examen des préjugés de Bayle*, son *Traité de la société civile*, son *Exposition des preuves de la religion*, et d'autres écrits mêlés de réflexions, la plupart judicieuses. Les encyclopédistes ont tiré de ce *Cours des sciences* plusieurs articles auxquels ils n'ont pas jugé à propos de mettre le nom de l'auteur. On a encore de ce jésuite l'*Histoire de l'origine du royaume de Sicile et de Naples*, in-12 : ouvrage dont on se sert, parce qu'on n'en a pas de meilleur. *Pratique de la mémoire artificielle, pour apprendre la chronologie et l'histoire universelle*, en 2 vol. in-12 : livre où la matière est peu approfondie, et

qui n'est presque plus d'aucun usage. L'auteur a resserré dans des vers techniques les principaux événements, et les noms des grands souverains, méthode qui n'a paru bonne qu'à des instituteurs peu instruits de la marche et du développement des facultés intellectuelles : elle n'est réellement propre qu'à rebuter la jeunesse qui, au lieu des attraits de l'histoire, n'aperçoit qu'un grimoire de vers barbares, bien plus difficiles à comprendre et à retenir que l'histoire même. « En général, » dit un auteur qui possédait la méthode et l'expérience de l'enseignement, « les vers techniques sont un » mauvais moyen d'apprendre; on doit l'employer » tout au plus dans l'enseignement des langues; le » mot, le genre, le régime, etc., faisant tout l'objet » de la leçon, elle peut être tout entière renfermée » dans un vers. De plus, cette science n'ayant » aucune règle naturelle, mobile, arbitraire, et » dépendant uniquement des caprices de l'usage : » aride par elle-même, et dénuée des ressources » de l'imagination comme de celles du jugement, » elle ne perd rien à être consignée dans de mauvais » vers, dont la cadence connue sert à placer dans » la mémoire une multitude de préceptes sans » suite et sans lien. Il n'en est point ainsi de la » géographie, de l'histoire, et d'autres sciences » qu'on a voulu asservir à des méthodes ingrates, » squeletteuses, inutilement et déraisonnablement » pénibles, et totalement décourageantes pour la » jeunesse. » Il faut convenir cependant que dans toutes les sciences, il y a certaines énumérations et nomenclatures, dont des vers techniques peuvent faciliter le souvenir exact, et la récitation méthodique. Une *Géographie universelle*, in-12, avec des vers de la même espèce, et des cartes inexactes. On en a donné une édition entièrement refondue, et assortie à l'état géographique et politique actuel du globe terrestre, à Liège, 1786, avec de nouvelles cartes, *Introduction à l'Histoire des Maisons souveraines de l'Europe*, Paris, 1717, 3 vol. in-12 : ouvrage peu correct. On a encore de lui quelques poésies; la *Prise de Mons*, le *Départ du Parnasse*, les *Abeilles*, etc. Le style de Buffier, dans ses vers et dans sa prose, est plus facile que châtié. C'était un homme laborieux et plein de vertu.

BUFFON (Georges-Louis Leclerc, comte de), intendan du jardin et du cabinet d'histoire naturelle du roi de France, naquit à Montbard en Bourgogne, d'un conseiller au parlement de Dijon, le 7 septembre 1707. Il eut pour directeur dans ses premiers débuts le célèbre Réaumur, et fut puissamment protégé par M^{re} de Pompadour. Après avoir publié plusieurs *Mémoires* sur différents objets, mais particulièrement sur la *physique*, il se fit la plus grande réputation par son *Histoire Naturelle*, publiée successivement en plusieurs volumes in-4 et in-12. Il mourut à Paris le 16 avril 1788, à 81 ans. Comme physicien, il a pu essayer des critiques; comme écrivain, il ne mérite que des éloges; et c'est avec raison qu'un juge impartial a dit en parlant de sa mort : « C'est une vraie perte nationale; perte d'au- » tant plus sensible, qu'elle ferme la chaîne de tous » les écrivains de génie que la France a produits, » sans interruption, pendant près de deux siècles,

» depuis Malherbe jusqu'à M. de Buffon. Quelles » tristes réflexions se présentent à l'esprit, quand » on songe que celui-ci non-seulement n'est pas » remplacé, mais qu'il se trouve un intervalle immense entre lui et presque tous les auteurs actuels ! Quel modèle vivant pourra-t-on désormais » opposer à cet essaim de barbares qui inondent la » littérature et les sciences ! » Cet éloge n'est pas exagéré dès que l'on ne considère dans M. de Buffon que son éloquence, son ton élevé, noble, imposant ; ses images si vives, si brillantes ; ses descriptions si vraies, si naturelles ; les formes heureuses de son style. Les systèmes qu'il a imaginés ou adoptés ont pu diminuer sa gloire ; ses *Epoques de la nature* surtout ont paru refroidir l'enthousiasme de plusieurs de ses partisans ; cependant, dans le fond, ces *Epoques* se trouvaient déjà, à quelques variations près (car M. de Buffon y était fort sujet), dans l'*Histoire naturelle* ; et c'est peut-être faute d'avoir lu avec attention la partie systématique de ce grand ouvrage, que tant de personnes ont été étonnées des paradoxes contenus dans les *Epoques*. Une considération, peut-être plus propre à faire oublier les torts de l'auteur que toute espèce d'apologie, est la tranquillité, on peut dire, la docilité avec laquelle il a vu les réfutations qui ont paru de cet ouvrage. M. de Buffon n'avait pas cet égoïsme inquiet et irritable de la plupart des écrivains modernes ; il supportait la critique, s'en servait quelquefois, et ne s'en offensait jamais. Plus d'une fois il a désavoué ce que ses écrits contenaient de contraire à une science bien plus sûre que toutes les connaissances humaines ; et sa mort vraiment chrétienne prouve que, si dans le jeu de ses hypothèses, il s'est quelquefois écarté des vérités étroitement liées avec une religion divine, son cœur n'eut jamais de part aux écarts de l'imagination. Voici comme le *Journal de Paris* (1788, n° 125) s'exprime au sujet de cette mort. « Je ne parlerai plus que de l'un de ses plus » constants attachements, celui qu'il avait voué au » Père Ignace Bougault, capucin, qu'il était parvenu » à faire nommer curé de Buffon. Cette liaison a » duré plus de cinquante ans. Pendant le séjour que » M. de Buffon faisait à Montbard, le Père Ignace » ne manquait jamais de venir deux fois par semaine dîner avec son ami ; et M. de Buffon, » quand il se portait bien, allait à son tour dîner » quelquefois chez le Père Ignace. En un mot c'était » le Père Ignace qui avait la confiance tout entière » de M. de Buffon. Aussi, lorsqu'il est accouru à » Paris dans les derniers moments qui ont précédé » la mort de ce grand homme, M. de Buffon qui, » depuis plusieurs jours, ne parlait presque plus, » a repris ses forces en revoyant son ancien ami. » Après s'être entretenu quelque temps avec lui, il » a commencé à lui faire, d'une voix élevée, et » sans s'inquiéter des spectateurs, la confession de » toute sa vie ; il a été le premier à lui parler des » devoirs de la religion qu'il a tous remplis en présence de plusieurs personnes. » Une fin si chrétienne affaiblira sans doute un peu l'enthousiasme que la secte philosophique a constamment montré pour la gloire de cet habile écrivain ; mais les gens de bien en honoreront davantage sa mémoire. Les

causes qui déterminent aujourd'hui les éloges et l'admiration des trompettes de la célébrité, ne sont pas celles qui sont les plus chères au cœur de l'homme vertueux. Peintre et secrétaire de la nature, M. de Buffon eût été moins célébré, si, contre son intention, il n'avait dessiné des plans de création où le matérialisme et le fatalisme ont cru trouver des appuis à leurs systèmes : motifs d'applaudissement que l'éloquent écrivain eût détestés, s'il les avait soupçonnés. Il n'aimait point Voltaire, et ne pouvait souffrir les éclats et les intrigues des philosophes de son temps. On dit qu'il ne paraissait plus à l'académie depuis qu'ils y devinrent dominants. Indépendamment de ce que nous avons dit des grâces de son style, des tableaux pittoresques et animés, qui, malgré plusieurs inexactitudes, dureront autant que les choses qui en font l'objet, on ne peut lui refuser d'avoir étendu les recherches sur les objets de physique, et d'avoir, en quelque façon, généralisé le goût de l'histoire naturelle. Mais si d'un côté ce goût a servi à répandre du jour sur des matières intéressantes, on ne peut disconvenir qu'il n'ait enfanté des imitations gauches et indignes du modèle, des erreurs sans nombre, des spéculations quelquefois monstrueuses, quelquefois ridicules, toujours étrangères au véritable état des choses et à l'état physique du monde. De là cette multitude de jeunes gens et d'écrivains superficiels qui, pour me servir de l'expression d'un homme célèbre, ont osé manier, avec des mains impures et profanes, ce qu'il y avait de plus sacré dans les mystères de la nature. « L'histoire naturelle, dit un » écrivain moderne, entre ici dans l'observation » générale qu'on peut faire sur les sciences et les » lettres : dès qu'elles deviennent un objet d'occupation ou même d'amusement et de prétention » pour la multitude, il en résulte des inconvénients » et des maux sérieux de plus d'un genre. Et pour » ne rien dissimuler, l'étude de la physique et de » l'histoire naturelle est peut-être plus dangereuse » que toute autre pour les esprits frivoles et présomptueux, par les faux systèmes auxquels elle » donne particulièrement lieu : systèmes qui ne sont » rien moins qu'indifférents à la science religieuse » et morale qui fait le bonheur des particuliers, » ainsi que la tranquillité des empires. » A cette observation, on peut joindre l'extrême licence qui règne dans quelques descriptions de l'*Histoire naturelle*, et qui ne peut produire, dans de jeunes lecteurs surtout, que des impressions défavorables aux mœurs. « M. de Buffon, » dit un homme qu'on ne peut taxer d'excéder en scrupules, « savait bien » qu'il n'écrivait pas un traité de médecine ; il savait » bien qu'il travaillait pour les gens du monde, et » que cette indifférence philosophique ne serait pas » la vertu de la foule de ses lecteurs : il est plus » que probable qu'il aurait été bien fâché de n'être » lu que par des philosophes. La nécessité supposée » d'entrer dans ces détails n'empêchait pas qu'ils ne » fussent susceptibles de quelques modifications ; » mais au reste, quelque jugement qu'on porte de » cette partie de son ouvrage, s'il y a des excuses » pour la naïveté de l'écrivain, il n'y en a pas pour » la sécurité des parents, des mères surtout. » On

a recueilli les *Œuvres* du comte de Buffon en 35 vol. in-4 et 66 vol. in-12. Cette collection renferme la *Théorie de la terre*, l'*Histoire de l'homme*, celle des *animaux quadrupèdes*, celle des *oiseaux*, continuée par Guéneau de Montbeillard, celle des *minéraux*; ses *recherches sur les bois*, ses *Epoques de la nature*, ses *Discours* à l'Académie. On a publié depuis plusieurs éditions des œuvres de Buffon, in-8, in-12 et in-18, rédigées et mises en ordre par divers auteurs, et augmentées de plusieurs parties qui y manquaient, telles que les reptiles, les mollusques, les crustacés, les insectes, les poissons, les cétaqués, etc. L'ouvrage de Buffon a été abrégé et classé par M. Castel, en 26 vol. in-18. On y a ajouté les minéraux, les poissons, les reptiles, les insectes, etc., ce qui porte cette collection à 80 vol. Bernard d'Hery a aussi publié un abrégé en 11 vol. gr. in-8. — Parmi ceux qui ont redressé les erreurs de l'illustre naturaliste; il faut distinguer l'abbé de Lignac dans les *Lettres d'un Américain*, le monde de verre de l'abbé Royon (quoique tous leurs raisonnements ne soient pas exacts) : les *Lettres Helviennes* de l'abbé Barruel; les *Réflexions sur les époques de la nature* par l'abbé Viet. Je n'ose, sans m'exposer au reproche d'égoïsme, renvoyer aussi à l'*Examen impartial des époques* : mais je citerai avec confiance les *Lettres sur la structure actuelle de la terre* (*Journ. hist. et litt.*, 15 décembre 1787, pag. 551), dont l'auteur est M. Howard, d'une illustre famille anglaise, domicilié à Tours. On a publié sa *Vie* en 1788, 1 vol. in-12. — Ceux qui voudraient toujours voir le mérite réuni à la modestie, n'ont pas approuvé que de son vivant il se fût laissé ériger une statue dans le cabinet d'Histoire naturelle, dont il était intendant, et qu'il eût laissé donner son nom à une rue qui aboutit à ce cabinet. On doit encore à M. de Buffon la *Statique des végétaux*, traduite de l'anglais de Hales, 1753, in-4, et 1779, 2 vol. in-8, et la *Méthode des fluxions et des suites infinies*, traduite du latin de Newton, 1740, in-4. — Le miroir ardent qu'il a exécuté avec succès n'est point une invention qui doive lui être attribuée, parce qu'on en trouve une description très-détaillée dans l'*Ars magna lucis et umbræ* du Père Kircher. *Voy. ARCHIMÈDE.*

* BUFFON (H.-M.-L.-M., comte de), fils du célèbre naturaliste, né à Montbard, en 1764, périt sur l'échafaud le 20 juillet 1794. A l'époque de la révolution, il était major en second dans le régiment d'Agenois, et, entraîné par les instances de sa femme, il embrassa le parti du duc d'Orléans, qu'il abandonna dès qu'il connut les motifs secrets qui l'avaient portée à l'y faire entrer. Il divorça et épousa la nièce de Daubenton. En 1793, il fut arrêté comme suspect, enfermé au Luxembourg, et ensuite impliqué dans la prétendue conspiration des détenus. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort. Il s'écria en montant sur l'échafaud : *Citoyens, je me nomme Buffon !* mais ce nom n'eut aucun pouvoir sur la foule. Quoique Buffon n'eût pas hérité du génie de son père, il n'était cependant pas dépourvu de talent. Mais la réputation du père a fait tort au fils. On disait de lui qu'il était le *petit-fils de son grand-père*, et il

avait le bon esprit de rire le premier de cette plaisanterie.

* BUGATI (dom Gaetano), savant ecclésiastique, né à Milan en 1743, fut reçu, en 1773, membre du collège ambrosien, et publia des *Mémoires historiques et critiques* sur les reliques et le culte de saint Celse. On a aussi de lui une traduction en latin d'un ancien manuscrit syriaque de la Bible, dont le premier volume, contenant les *prophéties de Daniel*, fut favorablement accueilli, ainsi que la traduction des *Psaumes*, enrichie de notes précieuses. Bugati possédait en mathématiques des connaissances très-étendues, et était en correspondance avec un grand nombre de savants. L'empereur d'Autriche venait de le nommer censeur des livres, lorsqu'il mourut le 20 avril 1817, dans sa soixante-douzième année.

* BUGATO (Gaspard), dominicain milanais du xvi^e siècle, est auteur de : *Storia universale; Istoria e origine della terra di Meda; I fatti della città di Milano, contro la peste degli anni 1576, e 1577.*

BUGENHAGEN (Jean), ministre protestant, né à Wollin dans la Poméranie, en 1483, d'abord prêtre et adversaire de Luther, fut ensuite son partisan et un de ses missionnaires. Il répandit ses erreurs dans une grande partie de l'Allemagne. Il mourut en 1538, ministre de Wittemberg et marié. On a de lui des *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, en plusieurs vol. in-8; et d'autres ouvrages, où l'on trouve les erreurs de son maître, sans y rencontrer son emportement. On distingue son *Histoire de Poméranie*, 1728, in-4.

* BUGLIO (Louis), jésuite, né à Palerme, le 26 janvier 1606, entra dans la société en 1623, âgé de dix-sept ans. Après avoir achevé son noviciat, il fut envoyé au collège Romain, où il enseigna jusqu'en 1634. Son goût l'appela aux travaux de l'apostolat, et il obtint du Père-Général d'être destiné aux missions de l'Orient. Il se rendit à Lisbonne, où il s'embarqua pour les Indes, et arriva à Macao en 1637. La Chine était alors livrée à l'anarchie et à tous les désordres qu'entraîne un changement de dynastie. Les Tatars avaient commencé la conquête de cet empire. Des aventuriers chinois s'étaient emparés de quelques provinces qu'ils dévastaient. Les PP. Buglio et Magalhaens tombèrent dans un de ces partis, et les deux missionnaires furent condamnés à mort. Cependant ils échappèrent à ce premier danger. « Mais ils tombèrent bientôt dans un » autre, » dit le P. d'Orléans, qui a consigné ce fait dans son *Histoire des deux Conquérants tartares*; « car, ayant pris la résolution d'aller se présenter » au général des Tartares, comme ils approchaient » de son camp, quelques troupes avancées, qui » n'entendaient pas leur langue, les ayant pris » pour des espions, les percèrent de flèches, et les » laissèrent tous deux pour morts. Le P. Buglio » avait dans le corps le fer d'un javelot, que ni lui » ni son compagnon ne pouvaient arracher, lorsque » le P. de Magalhaens trouva une sorte d'outil, » dont il se servit avec succès. Pendant que les deux » Pères étaient ainsi occupés à se soulager l'un » l'autre, leurs plaies étant déjà bandées, ils vi- » rent venir à eux un autre escadron de Tartares.

» Le traitement qu'ils venaient de recevoir leur fit
 » mal augurer de celui qu'on allait leur faire : mais
 » ils furent agréablement surpris, quand le chef de
 » la troupe, ayant appris leur accident, et ayant
 » bien deviné qui ils étaient, les aborda civilement,
 » leur témoigna le déplaisir qu'il avait de leur
 » aventure, et les fit porter dans son camp. Il
 » pourvut à tous leurs besoins et les fit tous les
 » jours panser, jusqu'à ce qu'étant enfin guéris, il
 » les mena avec lui à Pékin, où ils trouvèrent le
 » P. Adam Schall, déjà très en faveur auprès du
 » jeune empereur Chun-tchi. » Le P. Buglio travailla pendant quarante-cinq ans à la conversion des Chinois. Il eut part, avec les PP. Verbiest et Magalhaens, à la réformation du calendrier chinois, et mourut à Pékin, le 7 octobre 1682, âgé de soixante-dix sept ans. Il parlait et écrivait le chinois avec une étonnante facilité, et il a publié en cette langue, pour le service des missions, un très-grand nombre d'ouvrages tels que des traductions du *Missel* et du *Rituel romain*, imprimées à Pékin, un *Abrégé de la somme théologique de saint Thomas*, un *Recueil de décisions de cas de conscience*, une *Apologie de la religion chrétienne*, etc.

* BUGNOT (dom Louis-Gabriel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, prieur de Bernay, mort en 1673, a donné *Vita et regula sancti Benedicti versibus reddita*, Paris, 1662, 65 et 69, in-12; *Sacra elogia sanctorum ordinis sancti Benedicti versibus reddita*. On lui doit les belles éditions latines de l'*Argenis* de Barclay, et de l'*Euphormion*, qui se joignent aux *variorum*.

BUGNYON (Philibert), né à Mâcon, avocat du roi en l'élection de Lyon, mourut vers 1590. Il a donné quelques poésies et un livre intitulé *Leges abrogatæ*, dont la meilleure édition est de Bruxelles, 1702, in-folio, réimprimé en 1717. Voy. la liste de ses ouvrages dans la *Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne*, par l'abbé Papillon.

* BUHLE (Jean-Théophile Gottlieb), célèbre philosophe et philologue allemand, né à Brunswick le 27 septembre 1765, fut professeur de philosophie à l'université de Göttingue dès 1787. Il alla, en 1804, remplir les mêmes fonctions à Moscou, et reçut en même temps le titre de conseiller de cour. Il a publié de nombreux ouvrages : *Observations critiques sur les monuments historiques de la civilisation des Celtes et des Scandinaves*, Göttingue, 1788, in-8; *Histoire des roses-croix et des francs-maçons*, 1803, in-8; *Preuves de l'histoire des peuples qui ont traversé la Russie avant le ix^e siècle*, en latin, Moscou, 1806, in-4; *Sur l'origine de l'espèce humaine, et le sort de l'homme après la mort*, 1821; *Manuel du droit naturel*, 1799, in-8; *Précis de la philosophie transcendante*, 1798, in-8; *Manuel de l'histoire de la philosophie et d'une littérature de la même science*, 1796-1804, 8 vol. in-8; *Histoire de la philosophie moderne depuis la naissance des lettres jusqu'à Kant*, précédée d'un abrégé de la philosophie ancienne depuis Thalès jusqu'au xiv^e siècle, 1806, ouvrage traduit en français par Jourdan, Paris, 1816, 7 vol. in-8. C'est l'ouvrage de Buhle qui a obtenu le plus de succès. Il a donné en outre une traduction allemande de *Sextus Empiricus*, et des

éditions très-estimées d'*Aratus*, grec-latin, 1793-1801, 2 volumes in-8; et d'*Aristote*, grec-latin, 1800, 5 vol. in-8, non achevés. Les journaux d'Allemagne contiennent un grand nombre d'*articles de critique* de Buhle. Il est mort le 10 août 1821.

* BUHY (Félix), né à Lyon en 1634, entra dans l'ordre des carmes en 1651, fut docteur de Sorbonne, et, le premier, soutint publiquement les dix articles de doctrine publiés en 1682, par le clergé de France, touchant la nature et l'étendue de la puissance ecclésiastique. Il mourut en 1687, âgé de cinquante-trois ans. On lui attribue un *Abrégé des conciles généraux*, Paris, 1699, 2 vol. in-12, estimé.

* BUIL ou BOYL ou BUEIL, Catalan, bénédictin à l'abbaye du Mont-Serrat, vivait dans le xv^e siècle. La grande réputation dont il jouissait dans son ordre fit jeter les yeux sur lui pour accompagner Christophe Colomb, dans son second voyage dans le Nouveau-Monde, et y porter la lumière de l'Evangile. Chargé de cette mission par Ferdinand et Isabelle, il reçut du souverain pontife la qualité de vicaire apostolique dans les Indes occidentales et fut décoré du pallium. Il fut suivi de douze religieux de son ordre et s'embarqua en 1493. Il est regardé comme le *premier patriarche des Indes occidentales*; mais il n'y produisit pas de grands fruits, son séjour y ayant été très-court. Il eut plusieurs démêlés avec Colomb et retourna avant lui en Espagne pour y justifier la conduite qu'il avait tenue à l'égard de l'amiral. Il ne parait pas qu'il soit retourné aux Indes. Philoponus, bénédictin allemand, a publié l'histoire de son voyage sous ce titre : *Nova navigatio novi orbis indiæ occidentalis R. P. D. Buelli, catalini, abbatis Montis-Serrati*, etc., 1621, in-fol. L'auteur se trompe en donnant à Buil le titre d'abbé de Mont-Serrat; et ce n'est pas la seule inexactitude qu'on puisse lui reprocher. Son but principal a été de prouver que les religieux de Saint-Benoît ont été les premiers qui prêchèrent l'Evangile en Amérique.

BUINAND. Voy. BUYNAND.

BUISSON (Jean de), ou RUBUS, né à Ville près d'Ath en Hainaut, docteur de l'université de Douai, où il mourut le 11 avril 1595, nous a laissé : Une *Version de la Logique d'Aristote*, Cologne, 1572, in-4; *Historia et harmonia evangelica*, Liège, 1593, in-12, qu'Antoine Arnauld retoucha et publia à Paris, 1654. On l'a fait entrer en latin et en français dans la Bible de Sacy, Paris, 1745, in-fol. tom. 5.

BUISSON (Matthieu-François-Regis), médecin, né à Lyon en 1776, était élève, cousin et collaborateur de Bichat. Sa thèse inaugurale est intitulée : *De la division la plus naturelle des phénomènes physiologiques considérés dans l'homme, avec un précis historique sur M. F. X. Bichat*, Paris, 1802, in-8. Il travailla avec M. Roux aux 3 premiers vol. de l'*Anatomie descriptive* de Bichat, et composa seul le 4^e. Il s'occupait d'un *Traité complet de physiologie*, lorsqu'il mourut au mois d'octobre 1805.

BUISTER (Philippe), sculpteur, né à Bruxelles en 1595, et mort à Paris en 1688, enrichit la France de plusieurs de ses ouvrages. Un des plus remarquables est le *Tombeau du cardinal de la Rochefoucauld*, qui orna l'église de Sainte-Geneviève. Il fit pour

le parc de Versailles un groupe de deux satyres, une Flore, un joueur de tambour de Basque et le poème satyrique.

BUKENTOP (Henri de), savant récollet d'Anvers, né vers l'an 1634, s'appliqua à l'étude des langues savantes et à l'écriture sainte, fut élevé à différentes charges dans son ordre, et mourut à Louvain le 27 mai 1716. On a de lui beaucoup d'ouvrages en latin sur l'écriture sainte; les principaux sont : *Dictionnaire où l'on explique les termes les plus difficiles de la Vulgate*, Louvain, 1706, in-8, utile et savant; *Règles pour l'intelligence de l'Écriture, tirées des saints Pères*, 1706; *Traité sur les sens de l'Écriture*, 1704. Il traite cette matière fort méthodiquement, et démêle avec sagacité les équivoques; *Lux de luce*, Cologne, et dans la réalité, Bruxelles, 1710, in-4, ouvrage divisé en trois parties; dans la première il emploie les textes originaux pour fixer le sens des expressions ambiguës ou équivoques de la Vulgate; dans la seconde partie il examine les variantes de la Vulgate, et y prouve la justesse du choix qu'on a fait pour les éditions de Sixte V et de Clément VIII; dans la troisième il compare ces deux éditions, et en marque exactement toutes les différences qui sont peu importantes, et réfute ainsi par une preuve de fait le *Bellum papale* de Thomas James (*Voy. ce mot*). Il fait ensuite des remarques judicieuses sur les variantes de ces deux éditions, et sur les différences qui se trouvent dans celle de Clément VIII, de l'an 1592, et celle de 1593, de même qu'entre ces dernières et celles de Plantin. Il a encore fait plusieurs écrits contre la traduction flamande des Psaumes et du Nouveau-Testament, imprimée à Emmerick, où il relève les infidélités et les autres défauts du traducteur Gilles de Witte. Tous les ouvrages du P. Bukentop sont d'une latinité nette et facile.

BULCOLD. *Voy. JEAN DE LEYDEN.*

BULENGERUS. *Voy. BOULENGER (Jules-César).*

* **BULGARIS** (Eugène ou Eugénios), prélat grec, né à Corfou en 1716, est regardé comme un des hommes les plus savants et les plus distingués des temps modernes. Après avoir professé dans les collèges les plus célèbres de sa nation, il visita les universités d'Allemagne. Il savait le latin, l'hébreu, la plupart des langues de l'Europe, et était versé dans les mathématiques. Sa réputation étant parvenue jusqu'en Russie, l'impératrice Catherine l'y appela et le nomma, en 1773, à l'archevêché de Slavanie et de Cherson. Il s'en démit en 1779 en faveur de Nicéphore Theotoki, et se retira à Pétersbourg, où il mourut en 1806. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, et notamment : un *Traité historique de la dispute de l'émanation du Saint-Esprit*, inséré dans l'édition qu'il donna des œuvres de Joseph de Bryenne; une *Traduction des Questions théologiques d'Adam Zarnicevius, contre les sentiments de l'église latine, avec des notes*, Moscou, 2 vol. in-fol.; des *Amusements théologiques*, en grec moderne; plusieurs traductions d'ouvrage de mathématiques, de géométrie, de métaphysique, etc., aussi en grec moderne; une *Théologie* dont Athanasius de Pezous a donné une édition accompagnée de *Notes curieuses*; une *Traduction* en vers grecs héroïques de l'*Enéide*

et des *Géorgiques* de Virgile, dédiée à l'impératrice Catherine; une *Traduction* en vers du *Memnon* de Voltaire, etc.

BULIS. *Voy. EGYPTUS.*

* **BULKLEY** (Gershom), ministre au Connecticut, mort en 1713, âgé de 78 ans, était à la fois théologien, avocat, médecin, chimiste et savant dans les langues. — Son fils Jean, ministre de Colchester au Connecticut, mort en 1731, s'appliqua à la théologie, à la jurisprudence, à la médecine. On a de lui : *De la nécessité de la religion dans la société*, 1724; *Essai sur le droit des Aborigènes d'Amérique à proportion des fonds de terre*.

* **BULKLEY** (Charles), né à Londres en 1719, étudia sous le docteur Doddridge; devenu, en 1740, prédicateur dans le Northamptonshire, il vint ensuite à Londres, y embrassa le parti des anabaptistes, et mourut en 1797. Il a publié des *sermons*; *Vengeance de lord Shaftesbury*; *Notes sur Bolingbroke*; *Observations sur la religion naturelle et sur le christianisme*; *Economie de l'Evangile*; *Discours sur les paraboles et les miracles*; *Exercices catéchistiques*; *Notes sur la Bible* avec une préface, 8 vol. in-8. Et des discours sur divers sujets.

BULL (Georges), né à Wels dans le Somerset, en 1634, mourut en 1710, évêque de St.-David, avec la réputation d'un théologien profond. Il défendit la foi du concile de Nicée sur la divinité de J.-C., par les écrits des Pères qui ont vécu avant ce concile. Il fit voir contre les ariens et les soci-niens, que depuis la naissance du christianisme jusqu'alors, il n'y avait eu dans l'église qu'une même foi et un même langage. Son principal ouvrage sur cette matière est intitulé *Defensio fidei Nicenæ*, etc., Oxford, 1685, in-4. En 1694, il donna au public un autre ouvrage, sous le titre de *Judicium Ecclesiæ Catholicæ trium priorum sæculorum*, etc. Cette production estimable fut envoyée au grand Bossuet, par Nelson. Ce prélat écrivit une lettre à celui-ci, pour être communiquée à Bull. Il remerciait ce savant dans les termes les plus flatteurs, de la part de l'assemblée du clergé, des services que son livre rendait à l'Eglise et à la religion. Le 3^e écrit de Bull sur cette importante matière, est intitulé *Apostolica et primitiva traditio*, etc. Tous ces ouvrages ont été rassemblés par Grabe, et donnés au public en 1703, à Londres, in-fol. Ce savant éditeur a ajouté à la fin de chaque chapitre bien des passages des Pères, qui avaient échappé aux recherches de Bull. On voit aussi dans ce recueil l'*Harmonia apostolica*, où l'auteur montre l'accord qu'il y a entre saint Jacques et saint Paul, sur la foi et les bonnes œuvres. On publia en 1713 sa *Vie* par Robert Nel-on, in-8; et ses *Sermons* en 3 vol. in-8.

BULLANDE (Gabriel de), capucin de la province de Paris, se fit un nom parmi les mathématiciens de son temps, et publia sur l'astronomie un ouvrage intitulé *Tabulæ Ambianenses in quibus datur nova methodus supputandi motus planetarum*, Paris, 1648, in-4.

* **BULLART** (Isaac), né à Rotterdam le 3 janvier 1599, de parents catholiques, fut envoyé à Bordeaux pour y faire ses études, et vint ensuite à

Bruxelles, où il se maria. Ses qualités et son désintéressement lui méritèrent la place de prêtre de l'abbaye de St.-Waast, et après la réunion de la province d'Artois à la France, la décoration de l'ordre de St.-Michel. Il mourut le 17 avril 1672, laissant imparfait un ouvrage auquel il avait travaillé plus de trente ans, et qu'il chargea son fils (Jacques-Bénigne) de terminer. Cet ouvrage est intitulé : *Académie des sciences et des arts, contenant les vies et les éloges historiques des hommes illustres de diverses nations*, Paris, 1682, 2 vol. in-fol. Il est orné de 249 portraits, gravés par Larmessin et Boulounois auxquels Bullart faisait une pension.

BULLET (Jean-Baptiste), mort à Besançon en 1778, à 76 ans, était doyen de l'université de cette ville, et professeur en théologie depuis 1728. Sa vaste mémoire ne laissait rien échapper; et quoique livré à des études rebutantes, il était d'un caractère doux et d'un accès facile. Ses ouvrages sont de deux genres; les uns roulent sur la religion, les autres sur des recherches d'érudition. Les principaux sont : *Histoire de l'établissement du christianisme, tirée des seuls auteurs juifs et païens*, 1764, in-4, réimprimé à Vesoul, in-8. On n'y trouve pas » tout-à-fait, dit un critique, l'élégance, la noblesse et la vivacité du style convenables à l'histoire; mais ces qualités, qui ne dépendent peut-être pas de l'auteur, sont remplacées par la méthode, la bonne critique et l'érudition. » Le Père de Colonia l'avait devancé dans cette recherche, qui a aussi occupé M. Lardner (*Voy. ces deux articles*); *L'existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, 2 vol. in-8; *Réponses aux difficultés des incrédules contre divers endroits des Livres saints*, 3 vol. in-12. Ces deux écrits sont très-estimés. Dans le dernier, il fait disparaître bien des prétendues contradictions, que les esprits forts avaient voulu trouver dans l'Écriture. On vient d'en publier une nouvelle édition en 4 vol. in-12 (*Voy. Moïse*). *De apostolica Ecclesiæ Gallicanæ origine*, 1752, in-12; *Mémoire sur la langue celtique*, 1754 à 1759, 5 vol. in-fol. C'est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation; *Recherches historiques sur les cartes à jouer*, 1757, in-8; *Dissertations sur l'histoire de France*, Besançon, 1759, in-8. L'auteur propose des vues nouvelles sur différents points de cette histoire; mais la plupart ne sont fondées que sur des étymologies tirées de la langue celtique; *Dissertations sur la Mythologie française, et sur plusieurs points curieux de l'histoire de France*, Paris, 1771, in-12. Elles sont au nombre de neuf. Les trois premières concernent *Mélusine*, la reine *Pédaque*, et le chien de *Montargis*. Les autres ont pour objet principal de prouver que Hugues Capet est monté légitimement sur le trône; que Rome a été prise deux fois par les Gaulois, etc.

BULLET (Pierre), habile architecte français, né en 1699, étudia son art sous François Blondel, et l'exerça avec succès. La porte de Saint-Denis à Paris a été élevée sur ses dessins. On a de lui *Architecture pratique*, 1691; livre utile, souvent réimprimé. L'auteur mourut au commencement du XVIII^e siècle.

* BULLIARD (Pierre), botaniste, né à Aube-

pierre en Barrois vers 1742, mort à Paris en septembre 1793, apprit à graver de François Martinet. On lui doit plusieurs ouvrages utiles et estimés sur la science qu'il cultivait : *Flora parisiensis*, Paris, 1774, 6 vol. in-8, fig. coloriées, devenue rare. *Avicéptologie française, ou Traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre les oiseaux*, in-12, plusieurs éditions. *Herbier de la France, ou Collection des plantes indigènes de ce royaume*, Paris, 1780 à 1796, 151 cahiers in-fol., avec 602 planches coloriées. *Dictionnaire élémentaire de botanique*, Paris, 1783, in-fol., revu et entièrement refondu par Richard, Paris, 1799, et 1802, in-8. *Histoire des plantes vénéneuses et suspectes de la France*, Paris, 1784, in-fol., et 1798, in-8. *Histoire des champignons de la France*, Paris, 1791 et 1812, in-fol., avec des planches imprimées en couleur. Bulliard faisait lui-même les dessins et les gravures de tous ses ouvrages, et il est le premier qui ait employé des moyens économiques d'imprimer les plantes en couleur. Ces procédés perfectionnés, depuis aujourd'hui sont généralement en usage.

BULLINGER (Henri), né en 1504 à Bremgarten en Suisse, résolut d'abord de se faire chartreux. Il changea de dessein en lisant Mélanchthon, devint zuinglien, professa à Zurich, eut part aux querelles excitées dans cette église par les opinions nouvelles, et mourut en 1575, à 71 ans. On a de lui environ 80 Traités différents sur des matières théologiques. Il dit dans sa préface sur l'*Apocalypse* qu'il n'y aura certainement pas d'autre antechrist que le pape, et que saint Jean ayant voulu adorer l'ange, pensa tomber dans un acte d'idolâtrie.

BULLION (Claude de), surintendant des finances en 1632, président à mortier au parlement de Paris en 1636, mort d'apoplexie en 1640, fut employé dans diverses négociations et affaires importantes. Il passait pour l'un des ministres les plus habiles de son siècle, et pour l'un des hommes les plus généreux. C'est lui qui fit frapper, en 1610, les premiers louis qui aient paru en France.

* BULLIQUOD (Symphorien), né à Lyon en 1480, fut successivement évêque de Glandèves, de Bazas et de Soissons. Louis XII le nomma gouverneur de Milan, et l'envoya en ambassade auprès de Jules II. Il fut un des aumôniers de François I^{er}, et grand-maitre de son oratoire, charge qui équivalait à celle de grand-aumônier, non encore créée. Après avoir assisté au concile de Pise tenu contre Jules II, il y renonça au nom de l'église gallicane, dans celui de Latran. Il mourut le 5 janvier 1533, après avoir publié des *Statuta synodalia*, pour le diocèse de Soissons, Paris, 1532, in-4 et in-8. Ce prélat aimait les sciences et protégeait les savants. Henri-Corneille Agrippa, qu'il avait produit à la cour de France, lui fit en reconnaissance l'épithaphe suivante :

Pax populi clerique decus, patriæque patronus,
Symphorianus, amor Gallie et urbis, obit.
Quisquis ades, memorare, precor, dilecte viator,
Mors quod certa, brevis gloria, vita vapor.

— Son cousin Maurice BULLIQUOD lui succéda dans la place de conseiller au parlement de Paris et

mourut le 27 mai 1541, doyen du chapitre de Saint-Marcel. Bénédictus Curtius lui dédia, en 1538, son commentaire sur les *Arresta amorum*. — Pierre BULLIoud, procureur-général du parlement de Dombes, parent des deux précédents, était très-versé dans les langues hébraïque, syriaque, grecque, etc. Il mourut à Paris en 1595. Le plus connu de ses ouvrages est intitulé : *La fleur des explications anciennes et nouvelles sur les quatre Évangélistes*, Lyon, 1596, in-4. — Pierre BULLIoud, jésuite, fils du précédent, né à Lyon en 1588, mort dans la même ville en 1661, a donné des *Notes sur la vie de saint Trivier*, une *Vie de Symphorien Bullioud*, intitulée : *Symphorianus de Bullioud è tenebris historia eluctus in lucem*, Lyon, 1645, in-4; *Lugdunum sacro-profanum*, Lyon, 1647, in-4. C'est le prospectus d'une histoire de sa patrie, qui est restée manuscrite.

* BULLOCK (Henri), savant théologien, né dans le Berkshire, mort en 1550, écrivit contre Luther, sous les auspices du cardinal Wolsey. Selon Erasme, avec lequel il avait une correspondance, c'était un savant helléniste. Ses principaux ouvrages sont : *de Captivitate babylonica*; *Epistolæ et orationes*; *de Serpentibus siticulosus*, etc.

BULONDE (Henri), jésuite, prédicateur de la reine de France, quitta ce royaume à la suppression de sa société en 1762, se retira à Dinant dans la principauté de Liège, pour y vivre dans l'état qu'il avait embrassé, et auquel il était très-attaché. Il y mourut vers l'an 1772, après avoir publié des *Sermons*, Liège, 1770, 4 vol. in-12. Les raisonnements y sont bien développés, les principes lumineux, l'éloquence douce et naturelle, les tableaux gracieux; mais on désirerait plus de mouvement et d'élévation.

* BULOW (Henri-Guillaume de), né à Falkenberg en Prusse de parents riches, en 1758, fut élevé à l'académie militaire de Berlin et entra dès l'âge de quinze ans dans le régiment de Thièle, infanterie. Le caractère bouillant et inquiet qu'il avait reçu de la nature ne lui permit pas d'y rester longtemps. Croyant les exercices d'équitation plus conformes à ses goûts et à ses dispositions, il passa dans la cavalerie. Bientôt il se lassa de cette agitation perpétuelle et il chercha dans la lecture une occupation plus agréable. Polybe, Tacite et J. J. Rousseau occupèrent tous ses moments. Les Pays-Bas s'étant insurgés contre Joseph II, Bulow se hâta de demander son congé, et s'engagea dans un régiment belge : mais il n'y trouva pas les occasions qu'il cherchait de se distinguer, et le renversement du gouvernement insurgé le força de revenir dans son pays. A ses rêves de gloire militaire succédèrent bientôt d'autres illusions. Une tragédie qu'il vit représenter, lui inspira le désir de devenir directeur d'une troupe de comédiens. Plein de cette idée, il rassemble à grands frais tout ce qui est nécessaire à l'ouverture d'un théâtre; mais au moment d'exécuter son projet il est tout-à-coup arrêté par la crainte de flétrir son nom. Tournant d'un autre côté son imagination mobile, il s'embarque avec son frère pour l'Amérique septentrionale, où il comptait trouver chez un peuple nouveau le bon-

heur et la liberté. Déçu encore une fois dans ses espérances, il revint bientôt en Europe dans un état voisin de la pauvreté. L'ouvrage récemment publié par Bœrenhorst, sur l'art militaire, lui étant tombé entre les mains, il en fit le texte de ses méditations, et se formant de nouvelles idées sur la science de la guerre, il les publia dans un ouvrage intitulé : *L'esprit du nouveau système de tactique*. Distinguant la stratégie et la tactique, Bulow y réduisit toutes les opérations militaires à la forme du triangle, et tire de ce principe des conséquences bizarres. Cet ouvrage traduit en français par Tranchant de Laverne, Paris, 1803, in-8, a été réfuté par plusieurs tacticiens, et entre autres par le général Jomini. Bulow désirait être employé dans l'état-major de l'armée prussienne; mais ses demandes furent rejetées, et il se vit obligé de vendre sa plume à un libraire. Il écrivit d'abord sur l'*argent*, d'après un auteur suédois; il traduisit ensuite en allemand le voyage de Mungo-Park, et composa une histoire de la guerre de 1800, qui a été traduite en français par de Sevelinges, Paris, 1804, in-8. L'auteur venait d'achever cet ouvrage lorsque son humeur aventureuse lui fit prendre la résolution de passer en Angleterre. Il publia à Londres les trois premiers numéros d'un journal qui ne put être continué faute de lecteurs. Bulow, dès les premiers temps de son séjour dans ce pays, s'était vu obligé de faire des dettes pour vivre, et il finit par être conduit à *Kingsbench*, où il fut détenu quelques mois. Rendu à la liberté, il vint à Paris, où il passa plus de deux ans, se disant chargé d'une mission diplomatique par l'ordre équestre germanique. S'étant lié avec des personnes suspectes, il reçut de la police l'ordre de quitter la France et reparut en 1804 à Berlin. Il signala son retour dans sa patrie en publiant un ouvrage en faveur des Français. Les éloges qu'il y donnait à Bonaparte le rendirent suspect à ses concitoyens. Dès lors il s'ensevelit dans la plus profonde solitude, et composa pour vivre plusieurs écrits qui se succédèrent rapidement. *Principes de la guerre moderne, ou stratégie théorique et appliquée, abstraite du système de guerre actuel*, Berlin, 1805, in-8; *Nouvelle tactique des modernes, comme elle devrait être*, Leipsig, 1805, 2 part. in-8; *Le prince Henri de Prusse, histoire critique de ses campagnes*, Berlin, 1805, 2 part. in-8; *Campagne de 1805*, 2 part. in-8. Bulow ayant mal parlé dans ce dernier ouvrage de quelques hommes puissants, fut arrêté par ordre du gouvernement prussien et jeté en prison. Des médecins chargés d'examiner l'état de son cerveau, déclarèrent « qu'il n'y avait pas folie, » mais un grand éréthisme qui rendait l'air et la liberté nécessaires au prisonnier. » Cette consultation ne fut point écoutée. Les Français approchaient, Bulow fut transféré dans la prison de Königsberg, puis dans celle de Riga, où il mourut au mois de juillet 1807. Il a paru à Cologne (Berlin) 1807, une brochure intitulée : *Henri de Bulow peint d'après ses grands talents, son sublime génie et ses aventures, avec une notice authentique de l'arrestation de cet homme étonnant, et de son procès criminel*.

* **BULOW** (Frédéric-Guillaume, comte de DENNEWITZ), naquit à Falkenberg, dans l'ancienne Marche, le 16 février 1733. Etant entré en 1769, comme cadet, dans un régiment d'infanterie, il devint officier en 1773. Bulow n'était encore que capitaine, lorsqu'il fut nommé, en 1793, gouverneur du prince Louis-Ferdinand. Il reçut avec cet emploi le grade de major, et fit en cette qualité la campagne du Rhin. Il se distingua au siège de Mayence, et sut prévenir à Marienborn une surprise dont le résultat pouvait être funeste à l'armée Prussienne. Après l'assaut du fort de Kalbach, où il fit preuve d'une brillante valeur, il fut décoré de l'ordre du mérite, et en 1793, il reçut le commandement d'un bataillon d'une brigade de fusiliers, nouvellement organisée à Berlin. Lors de la guerre de 1806, Bulow servait dans l'armée de réserve, et se signala à la défense de la place de Thorn, où il fut blessé au bras gauche et où il reçut le titre de lieutenant-colonel. Nommé peu de temps après colonel dans le corps d'armée nouvellement organisé en Poméranie, il devint général-major et chef de brigade après la paix de Tilsitt. En 1812, il fut gouverneur-général de la Prusse, et l'année suivante, il dirigea sous le prince d'Yorck, le blocus de Stettin. Elevé au grade de lieutenant-général, il sauva deux fois Berlin par les victoires qu'il remporta à Luckau le 4 juin 1813, et à Grossbeeren le 24 août de la même année. Bulow battit encore le maréchal Ney à Dennewitz, le 6 septembre suivant, et contribua beaucoup à la victoire de Leipsig. Peu de temps après, il occupa avec son corps d'armée tout le royaume de Westphalie, lui donna une organisation nouvelle, et repoussa les Français jusqu'à Wesel. Il pénétra ensuite en Hollande, et après avoir occupé quelques places de ce pays, il franchit la frontière du nord de la France, et entra le 13 février 1814, à Soissons, où il arriva précisément à temps pour recueillir les fuyards de Champaubert, de Montmirail, de Château-Thierry, et pour réparer les désastres de Blucher. Ce fut dans cette ville qu'il reçut le titre de comte de Dennewitz, en mémoire de la bataille de ce nom. A la paix, il fut nommé général de l'infanterie, et il reçut le commandement militaire de la Prusse orientale et occidentale. Lorsque le retour de Bonaparte eut rallumé la guerre en 1813, Bulow commanda le 4^e corps d'armée sous les ordres de Blucher, et se distingua à Waterloo, en opérant sur le flanc droit de l'armée française un mouvement qui contribua puissamment au succès de cette journée. Bulow mourut à Königsberg le 23 février 1816. Il joignait aux talents d'un bon général des connaissances étendues et le goût des arts; il cultivait particulièrement la musique, et il a laissé dans ce genre plusieurs compositions estimées.

* **BULSTRODE** (Rich.), auteur anglais du xviii^e siècle, d'abord avocat à Londres, prit ensuite les armes pour la défense de son roi et mérita le grade d'adjudant-général de l'armée royale. Après la restauration, Charles II l'envoya comme résident à Bruxelles, emploi qu'il garda sous Jacques II, dont il suivit la fortune en France. Il y composa

des *Traité sur la Retraite, le Bonheur, les Femmes, la Religion, l'Education, la Vieillesse, etc.*, publiés par son fils, Londres, 1713, in-8. Bulstrode pouvait écrire un *Traité sur la vieillesse*, car il vécut jusqu'à l'âge de 101 ans.

BULTEAU (Louis) naquit à Rouen en 1625. Il posséda pendant quelque temps la charge de secrétaire du roi, qu'il quitta pour se faire clerc et commis de la congrégation de Saint-Maur (ces commis ou *oblats* étaient des agrégés à la congrégation, qui font deux ans d'épreuve et ne portent point l'habit monastique). Il passa le reste de ses jours dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, et mourut en 1693. On a de lui : *Essai de l'histoire monastique de l'Orient*, 1680, in-8. C'est un tableau fidèle de la vie cénobitique, telle qu'elle était dans les premiers temps. Il décrit l'institut, les règles, la vie des solitaires de l'antiquité, et prouve que les congrégations et les chapitres des moines ne sont pas des institutions nouvelles. *Abrégé de l'Histoire de l'ordre de Saint-Benoît*, 1684, 2 vol. in-4. Il y rapporte l'établissement et les progrès de l'état monastique en Occident, comme il l'avait fait pour l'Orient. Cette Histoire exacte, et aussi circonstanciée qu'il le faut, ne va que jusqu'au x^e siècle. *Traduction des Dialogues de saint Grégoire le Grand*, avec des notes, 1689, in-12; *Défense des sentiments de Lactance sur le sujet de l'usure contre la censure d'un ministre* (Gallæus), Paris, 1671, in-12. On a encore de lui une traduction d'un petit livre de morale de Jean-Louis Vivès, intitulé *Introduction à la sagesse*, et d'un autre qui a pour titre *Cura pastoralis*, imprimés en 1570.

BULTEAU (Charles), frère du précédent, est auteur d'un *Traité de la préséance des rois de France sur les rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4, et a publié *Annales Franciscæ ex Gregorio Turonensi, ab anno 438 ad annum 591*, Paris, 1699, in-fol. Il était aussi savant dans les matières profanes, que son frère dans les matières ecclésiastiques. Il mourut en 1710, à 84 ans.

* **BUNDEREN** ou **BUNDERE** (J.), dominicain, prédicateur et inquisiteur général de la foi pour le diocèse de Tournai, né en 1481 à Gand, où il mourut en 1537, combattit avec ardeur les opinions des prétendus réformés. On a de lui : *Compendium dissidii quorundam hæreticorum atque theologorum*, Paris, 1540, 1543, 1545, in-8; réimprimé sous le titre de *Compendium concertationis hujus sæculi sapientium*, etc., Paris, 1549; Venise, 1552; Anvers, 1553, in-8; et encore sous le titre de *Compendium rerum theologiarum*, Anvers, 1562, in-12; Paris, 1574, in-8; 1577, in-8; dans ces trois dernières éditions, on a inséré *Collectio quatuor doctorum Ambrosii, Hieronymi, Augustini et Gregorii super triginta articulis ab hæreticis modernis disputatis*, recueil qui n'est point de Bunderen, mais de Noël Taillepied; *Detectio nugarum Lutheri*, Louvain, 1531, in-8; *de Vero Christi baptismo contra Mennonem anabaptistarum principem*, Louvain, 1553, in-8, Paris, 1574; *Scutum fidei*, Gand, 1536, Anvers, 1559, 1574.

BUNEL (Pierre), né en 1499 à Toulouse, d'un père normand, fut attaché d'abord à Lazare Baif,

ambassadeur de France à Venise, et à Georges de Selve, évêque de Lavaur, qui le remplaça. Il fut ensuite gouverneur des fils du président du Faure. Il conduisait ses élèves en Italie, lorsqu'il mourut d'une fièvre chaude en 1546, à Turin, âgé de 47 ans. Bunel était un de ces savants sans passion, sans ambition, qui se bornent à vivre avec leurs livres et leurs amis. On a de lui des *Lettres latines* très-curieuses et purement écrites. La meilleure édition est celle de Graverol, 1687, in-8, avec des notes; *Défense du roi* (François I^{er}), *contre les calomnies de Jacques Omphalius*, Paris, 1544, in-4. On voit le buste de Bunel à l'hôtel-de-ville de Toulouse, parmi ceux des hommes qui l'ont illustrée.

BUNEL (Guillaume), professeur de médecine à Toulouse, publia en 1515 un *Traité sur la peste*, in-4. — Il y a eu aussi un célèbre peintre de ce nom, Jacob BUNEL, né à Tours en 1558, qui vint à Paris, et fut premier peintre de Henri IV. On assure que sa femme le surpassa dans l'art de la peinture. On remarquait à Paris l'*Assomption* aux Pères feuillants, et la *Pentecôte* aux Grands-Augustins, qui sont de lui.

BUNON (Robert), né à Châlons, en Champagne, l'an 1702, chirurgien dentiste à Paris, et dentiste de *Mesdames* de France, mourut dans cette capitale en 1748, à 46 ans. On estime les ouvrages qu'il a publiés sur son art; *Dissertation sur les dents des femmes grosses*; *Essai sur les maladies des dents*; *Expériences et démonstrations faites à la Salpêtrière et à Saint-Côme*, in-12.

BUNOU (Philippe), jésuite, né à Rouen vers 1680, mourut recteur du collège de Rennes, le 11 octobre 1759. On a de lui un *Traité sur les baromètres*, Rouen, 1710; *Abrégé de géographie*, suivi d'un *Dictionnaire géographique français et latin*, Rouen, 1716, in-8, bon et fort méthodique; *Traduction* en vers français de deux pièces du P. Commire, intitulées : l'une, *Description des fontaines de Saint-Cloud*; l'autre, le *Théâtre des Naïades*, imprimées à la fin du tom. 1^{er} des poésies du P. Commire.

BUNTING (Henri), saxon, né en 1515 à Hanovre, florissait sur la fin du xvi^e siècle, et s'est fait connaître par une *Chronique universelle*, Magdebourg, 1608, in-fol., en latin; elle va jusqu'à l'an 1599: peu estimée; *Itinéraire de l'Ecriture sainte*; *Chronique de Brunswick et de Lunebourg*, que Henri Meibomius a corrigée et continuée jusqu'en 1620, Magdebourg, 1620, in-fol.; *Oratio de Musica*, 1596, in-4.

* BUNYAN (Jean), né en 1628 près de Bedford, était fils d'un pauvre chaudronnier, et continua l'état de son père jusqu'à ce que les troubles de l'Angleterre ayant éclaté, il se fit soldat dans l'armée du parlement. En 1633, il fut reçu membre de la congrégation des anabaptistes de Bedford; il se fit tellement remarquer par l'exagération de son enthousiasme, qu'après la restauration, il fut jugé comme fauteur de troubles et condamné à un bannissement perpétuel. L'arrêt ne fut pas exécuté; mais il demeura 12 ans en prison, et n'en sortit que par la protection de l'évêque de Lincoln. Il voyagea ensuite en Angleterre pour maintenir dans leur foi ses frères non-conformistes; ce qui le fit

surnommer l'évêque *Bunyan*. Il mourut en 1688. Bunyan était sans instruction et avait un extérieur grossier; cependant il possédait beaucoup d'imagination et de talent naturel. Ses ouvrages ont été réunis en 2 vol. in-fol., Londres, 1756-57. Le plus connu est son *Voyage du pèlerin*, 1660, qui a obtenu en Angleterre plus de 50 éditions, et a été traduit en plusieurs langues, notamment en français, par Robert Etienne, libraire, sous le titre de *Pèlerinage d'un nommé Chrétien, écrit sous l'allégorie d'un songe*, Paris, 1772-1793, in-8; depuis, plusieurs fois réimprimé. Le traducteur nous apprend, dans sa préface, qu'il y avait une seconde partie à cet ouvrage, mais qu'il ne l'a pas traduite, parce qu'elle a paru rentrer dans le même plan. Il paraît que ces deux parties forment l'ouvrage annoncé dans la *France littéraire* de Quérard, sous ce titre: *Voyage du chrétien et de la chrétienne vers l'éternité bienheureuse*, traduit en français, Neuchâtel, 1716, in-8, souvent réimprimé; la dernière réimpression est de Valence, 1825, in-12. Cette édition ne contient que le *Voyage du chrétien*, qui, dans quelques endroits, offre un esprit de protestantisme.

BUONACORSI (Pierre), connu sous le nom de *Perrin del Vaga*, naquit à Florence en 1500. Une chèvre l'allaita. Ses heureuses dispositions pour la peinture se perfectionnèrent à Rome et ensuite dans sa ville natale, qu'il quitta pour revenir à Rome. Jules Romain et le Fattore l'employèrent dans les grands ouvrages dont ils avaient la direction, depuis la mort de Raphaël. Buonacorsi imita heureusement ce dernier peintre dans plusieurs parties, et ne l'égalait point dans l'invention, ni dans l'exécution. Il réussissait surtout dans les frises, les grotesques, les ornements de stuc et dans tout ce qui pouvait servir à la décoration. Ses dessins sont pleins de légèreté et d'esprit. Ce grand maître avait commencé par peindre des cierges chez un misérable barbouilleur. Il travaillait au plafond de la salle des Rois, au Vatican, lorsqu'une mort subite l'enleva le 19 octobre 1547.

BUONACORSI (Philippe). Voy. ESPERIENTE.

* BUONAFEDE (P. Appiano), philosophe et publiciste italien du xvi^e siècle, professeur de théologie à Naples et abbé des célestins, né en 1716 à Commachio, dans le Ferrarais, et mort à Rome en 1795, a publié: *Ritratti poetici, storici e critici di varj Uomini di lettere*, Naples, 1745, in-8; *Istoria della indole di ogni filosofia*, Venise, 1785, 7 vol. in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages de philosophie, de critique et d'histoire, imprimés de 1740 à 1790 à Lucques, Bologne et Venise.

BUONAMICI (Castruccio), né à Lucques en 1710, d'une honnête famille, embrassa d'abord l'état ecclésiastique. Ses études finies, il se transporta à Rome, dans l'espoir d'y avancer sa fortune. Après un séjour de quelques années en cette ville, où il se fit connaître du cardinal de Polignac, qui voulut se l'attacher, mais qu'il refusa de suivre en France, ne trouvant point dans l'Eglise les avantages qu'il s'était promis, il y renonça pour prendre le parti des armes au service du roi des Deux-Siciles. Ce changement d'état ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour les belles-lettres. Il écri-

vit en latin l'histoire des opérations militaires aux environs de Vellétri, en 1744, entre les troupes autrichiennes et napolitaines, dans lesquelles il fut employé. Cet écrit, imprimé en 1746, in-4, sous ce titre, *De rebus ad Velitra gestis commentarius*, lui mérita, de la part du roi de Naples, une pension, et le grade de commissaire-général de l'artillerie. Mais son ouvrage le plus considérable est l'histoire de la dernière guerre d'Italie, qui parut en 1750 et 1751, sous ce titre : *De bello italico commentarius*, in-4, en 8 livres, dont il dédia le 1^{er} au roi de Naples, le 2^e au duc de Parme, et le 3^e au sénat de Gênes. Le duc de Parme récompensa cette dédicace en conférant, par un diplôme très-honorable, le titre de comte à l'auteur et à ses descendants. Ces deux histoires, dont la narration passe pour être aussi exacte que la latinité en est pure, sont fort estimées et ont été imprimées plusieurs fois. On les trouve en latin et en français dans les *Campagnes de Maillebois*, par le marquis de Pézai, Paris, 1773, 3 vol. in-4, avec fig. Le comte Buonamici a encore composé un traité de *Scientia militari*, mais qui, jusqu'à présent, n'a pas vu le jour. Il mourut en 1761, à Lucques, sa patrie, où il était venu respirer l'air natal, pour rétablir sa santé. Il avait reçu au baptême les noms de Pierre-Joseph-Marie, et ce ne fut que lors de son entrée au service de Naples, qu'il imagina d'y substituer celui de Castruccio, nom célèbre dans les fastes de Lucques.

* BUONAMICI (Philippe), théologien, né à Lucques en 1703, devint secrétaire des brefs de Clément XIV, et agent de la république de Lucques près du saint Siège. On a de lui plusieurs ouvrages, dont le plus important est intitulé : *De claris pontificiarum epistolarum scriptoribus*, 1753. La *Vie d'Innocent XI*, qu'il fit paraître en 1776, déplut aux jésuites, à cause de quelques passages relatifs au jansénisme. Les ouvrages de Philippe Buonamici en latin et en italien, en prose et en vers, ont été réunis avec ceux de son frère à Lucques, 1784, 4 vol. in-4, sous le titre de *Philippi et Castrucci fratrum Bonamicatorum Lucensium opera omnia*. Il mourut le 30 novembre 1780.

BUONAMICO ou BUONAMICI (Lazare), né à Bassano en 1479, enseigna avec réputation, dans le xvi^e siècle, à Rome, à Bologne et à Padoue, et mourut dans cette dernière ville le 11 février 1552, à 73 ans. On a de lui plusieurs écrits qui furent bien accueillis dans leur naissance, entre autres des *poésies latines*, Venise, 1553, in-8, qui se trouvent aussi dans différents recueils, entre autres, dans les *Deliciae poetarum Italarum*, de Gruter.

BUONANNI. Voy. BONANNI.

BUONAPARTE. Voy. BONAPARTE.

BUONARROTI. Voy. BONAROTA.

BUONO, fameux architecte du xiii^e siècle, bâtit la célèbre Tour de Saint-Marc à Venise, et le *Château de l'Œuf* à Naples.

BUPALE, sculpteur, de l'île de Chio, ayant représenté le poète Hipponax sous une figure ridicule, le versificateur lança contre lui une satire pleine de méchanceté. Bupale n'y trouva pas de meilleure réponse que celle de se pendre. C'est du moins ce que

rapportent quelques auteurs, quoique Pline ne soit pas de leur sentiment : cet historien lui fait faire encore de beaux ouvrages après la satire d'Hipponax. Bupale florissait 540 ans avant J.-C.

BUQUOI ou BUCQUOY (Charles de LONGUEVAL, comte de), étudia l'art de la guerre dans les Pays-Bas, sous le duc de Parme, qui l'aimait à cause de son père, tué au siège de Tournay l'an 1581, à qui il avait été attaché par les liens de l'amitié, et qui, pour lui continuer la même marque d'affection, le mit à la tête du régiment de Wallons, la même année de cette mort, lorsqu'il n'avait encore que douze ans. Ses talents et sa fidélité lui firent confier le commandement des armées par le roi Philippe III et l'empereur Ferdinand II. En 1618, il fut envoyé en Bohême contre les mécontents. Il y défait complètement avec une petite armée, le 8 juin de l'année 1619, le comte de Mansfeld qui se sauva avec peine, dangereusement blessé. La même année, il repoussa les ennemis devant Vienne. Il contribua ensuite au gain de la bataille de Prague, le 18 novembre 1620, qui ruina sans ressource les affaires de l'électeur-palatin, que les rebelles avaient appelé en Bohême. Les mécontents de Hongrie avaient suivi l'exemple de ceux de la Bohême, et avaient mis à leur tête Bethlern-Gabor, prince de Transylvanie. Buquoi le défait en 1621 avec une armée beaucoup inférieure, emporta Presbourg et plusieurs places importantes, après quoi il alla mettre le siège devant Neuhausel, que les Impériaux furent obligés de lever après cinq semaines de tranchée ouverte. Le comte de Buquoi fut tué le 10 juillet 1621, dans une petite action qui se passa entre quinze de ses cavaliers et pareil nombre de Hongrois. L'auteur de *l'Etat présent de la Hongrie* assure que c'est devant Neuhausel que Buquoi fut tué. Il paraît qu'il se trompe. Larrey et Moréri donnent mal à propos le nom de bataille à cette rencontre.

* BUQUOI, BUQUOIT ou BUCQUOY (Jean-Albert d'ARCHAMBAUD, comte de), plus connu sous le nom d'abbé de Buquoi, s'est rendu célèbre par la singularité de ses aventures. Né en Champagne vers 1630, il entra d'abord au service, puis à la trappe, où il poussa si loin la rigueur de ses austérités, que sa santé s'en trouvant fortement altérée, l'abbé de Rancé fut obligé de le renvoyer. Il se revêtit des haillons d'un mendiant, et résolut de vivre en ermite au milieu du monde. Après deux ans de séjour à Paris, il se rendit à Rouen, où, sous le nom de *Le Mort*, il tint une école gratuite pour les pauvres. Ayant été reconnu par un officier, avec lequel il avait autrefois servi, il revint à Paris où il forma le projet de fonder un nouvel ordre, et prit même alors l'habit et le titre d'abbé. Il voulut aussi faire des miracles, et l'on prétend que le dépit qu'il éprouva de n'en pouvoir venir à bout acheva de lui tourner la tête. Il allait rentrer dans le service militaire, si des propos politiques irréfléchis qu'il se permettait à toute occasion, ne l'avaient fait enfermer au For-l'Évêque. Il parvint à s'évader, et se déroba pendant neuf mois aux perquisitions ; mais il fut repris, en 1707, et mis à la Bastille, d'où il s'échappa encore en 1709. Il passa en Suisse, d'où il essaya vainement d'obtenir la restitution de

ses biens confisqués, et de là en Hollande. C'est alors qu'il proposa aux alliés de réduire la France en république. Le général Schulembourg le mena, en 1714, à Hanovre, où Georges I^{er} lui fit une pension. Ce prince s'amusa de la conversation pleine de saillies de Buquoi, et l'invitait souvent à sa table. Celui-ci revint dans ses dernières années à la vie érémitique, laissait croître sa barbe et affectait dans tout son extérieur un grand désordre. Il mourut subitement à Hanovre, en 1740, laissant ce qu'il possédait à l'église catholique de cette ville. L'abbé Buquoi écrivit sur divers sujets de morale et de politique; ses principales productions sont : *Evénements des plus rares, ou l'histoire du sieur abbé comte de Buquoi, singulièrement son évasion du For-l'Evêque et de la Bastille, avec plusieurs de ses ouvrages, vers et prose, et particulièrement la gamme des femmes*, 1719. Le titre porte pour épigraphe : *avec mesure*; l'ouvrage est dédié « au prince le plus généreux et » du cœur le mieux bâti, de la part de la franchise » même; » avec cette souscription « le plus poli et » cependant le plus sincère, M. de Buquoi. » On l'a traduit en allemand; *Lettres sur l'autorité; Pensées sur l'existence de Dieu; de Dieu, de la vraie et fausse religion* (en vers), Hanovre, 1752, in-8; *l'Antidote à l'effroi de la mort; Préparatifs à l'antidote à l'effroi de la mort*, traduit en allemand, 1754, in-4, ainsi que le suivant; le *Véritable esprit de la belle gloire; Essai de méditations sur la mort et sur la gloire*, 1756; *la Force d'esprit ou la belle mort; Récit de ce qui s'est passé au décès d'Antoine Ulric, duc de Brunswick*, Lunebourg, 1714, in-8. Ces divers ouvrages annoncent des connaissances positives dans l'auteur, mais en même temps un jugement peu sain.

* BURCHARD (saint), premier évêque de Wurtzbourg, né en Angleterre, alla en Allemagne l'an 732, lorsque saint Boniface commençait à y prêcher l'Evangile, et le seconda si bien qu'il ne tarda pas à acquérir une grande considération. Il fut ensuite envoyé par Pepin le Bref auprès du pape Grégoire III, et plaida avec succès auprès de ce pontife la cause du nouveau roi de France. A son retour, Pepin lui donna le siège de Wurtzbourg. Burchard gouverna sagement son diocèse et le convertit entièrement à la foi chrétienne. Il se démit ensuite de son évêché et se retira dans une solitude appelée *Hoymbourg*, où il mourut saintement le 9 février 752. Le Martyrologe romain fait mention de lui le 14 octobre. Sa *Vie* a été écrite par Egilword, moine de Wurtzbourg.

BURCHARD, évêque de Worms, l'an 1000, avait été précepteur de l'empereur Conrad dit *le Salique*, et chanoine de la cathédrale de Liège, puis il s'était retiré dans l'abbaye de Lobbes, où il s'était fait moine. Devenu évêque, il fit venir de Lobbes le moine Olbert, qui fut depuis abbé de Gemblours, pour travailler avec lui à un recueil des canons pour administrer le sacrement de pénitence. Il mourut le 20 août 1025. Ce *Recueil des canons*, en 20 livres, a été imprimé en 1549, in-fol.

* BURCHARD, 53^e évêque de Meaux, promu à ce siège en 1120, eut recours au pape Honorius II pour faire rentrer dans le devoir les monastères de Jouarre

et de Rebais, qui prétendaient se soustraire à son autorité, et n'omit rien pour rétablir la vie commune dans son église. Il obtint de Thibaut, comte de Champagne, l'abolition de l'usage odieux où étaient les soldats d'entrer, après la mort des évêques, dans le palais épiscopal pour le piller; il fut réglé qu'à l'avenir, lorsque l'évêque mourrait *ab intestat*, son mobilier reviendrait aux religieuses de Fontaines, maison de fontevristes près de Meaux, et que si cette maison venait à être supprimée, ce profit reviendrait aux hospices de Meaux. Des débats s'étant élevés à l'occasion du droit de battre monnaie que possédaient les évêques de cette ville, il parvint à le conserver à ses successeurs. Burchard mourut l'an 1154, à l'abbaye de Saint-Victor de Paris, et y fut enterré auprès du prieur Thomas de Villeneuve, que les neveux de Thibaut, archidiacre de Paris, avaient assassiné l'année précédente près de Gournay-sur-Marne. Sur une pierre placée à côté de leurs tombeaux on lisait ces vers :

Præsul hic, iste Prior, Confessor hic, isteque Martyr,
Hic minor est meritis, ordinis iste gradu.
Burchardus Meldis pater exstitit, et Prior hujus
Ecclesiam Thomas; moribus ambo pares,
Juris amatores ambo, morumque magistri :
Cum pietate graves, cum gravitate pii.
Quos ratio, quos religio, quos jungit honestas
Hos tumulus jungit et situs ipse loci.

Saint Bernard, dans ses 22^e et 42^e lettres, parle de Burchard avec éloge.

* BURCHARD, abbé d'Ursperg, né dans le xiii^e siècle, à Biberach en Souabe, entra dans l'ordre de prémontré; il fit ses vœux à Schussenriedt (*Sorethum*), abbaye de cet ordre, située à quelques lieues de Biberach, et quelques années après fut élu prévôt ou prélat de ce monastère. En 1215, son mérite l'éleva à la dignité d'abbé d'Ursperg, maison du même ordre, entre Ulm et Augsbourg. Il eut la douleur de voir son nouvel établissement devenir la proie des flammes, en 1226. Il mourut la même année, pendant qu'il entreprenait de relever de ses ruines son abbaye, qu'il avait gouvernée onze ans, et qu'il avait, en payant une grosse somme d'argent, libérée de droits onéreux envers le comte Albert de Niemburg. On a de fortes présomptions que Burchard est le véritable auteur de la partie de la *Chronique d'Ursperg*, qui renferme l'histoire de Barberousse et des princes de sa maison, qu'on a attribuée à son successeur Conrad de Lichtenau (*Voy. ce nom*). Il paraît au moins certain que la *Vie* de Frédéric I^{er}, dit *Barberousse*, contenue dans cette chronique, est toute entière de Burchard, à l'exception des deux dernières pages, tout ce que l'auteur y rapporte de lui-même convenant parfaitement à ce dernier, tant pour les faits que pour les dates.

* BURCHARD (Jean), né à Strasbourg dans le xvi^e siècle, fut pourvu de la charge de clerc des cérémonies pontificales, le 11 décembre 1483, nommé dans la suite évêque de Città di Castello, et mourut le 6 mai 1505. Il est auteur du *Journal ou Diarium* d'Alexandre VI, ouvrage curieux, écrit d'un style simple, naïf et barbare, et qui n'a point encore été publié en entier. On a encore de Jean Burchard un livre intitulé : *Ordo pro informatione sacerdotum*, Rome, 1509, in-4, et Venise, 1572, in-8.

Il a aussi contribué, avec Jacques de Lutiis, à la correction du *Liber pontificalis*, Rome, 1497, in-fol.

BURCHIELLO (Dominique), poète bizarre et obscur, plus connu sous ce nom que sous celui de *Giovanni di Dominico*, qui était son nom véritable. On ne s'accorde guère sur sa patrie, ni sur le temps de sa naissance. L'opinion la plus suivie est qu'il naquit à Florence vers 1580. Quant à l'époque de sa mort, elle paraît plus assurée : on le fait mourir à Rome en 1448. Ce poète était barbier de Florence, et sa boutique le rendez-vous ordinaire de tous les gens de lettres qui vivaient alors dans cette ville. Ses *poésies* qui, pour la plupart, consistent en sonnets souvent fort libres, sont d'un genre bouffon et burlesque, mais tellement original, que quelques poètes se sont imaginés ne pouvoir rien faire de mieux que de l'imiter, en composant des vers *alla Burchiellesca*. Elles sont d'ailleurs pleines d'obscurités et d'énigmes. Quelques écrivains se sont évertués à les commenter, et entre autres le Doni ; mais le commentaire n'est guère moins obscur que le texte. Burchiello néanmoins tient une place distinguée parmi les poètes italiens. On lui reproche avec raison d'avoir très-peu respecté les mœurs ; la muse de ce poète-barbier ne connaissait aucun genre de bienséance. Les meilleures éditions de ses *poésies* sont celles de Florence chez les Juntas en 1552 et 1568, in-8. Ses *sonnets* furent imprimés pour la première fois à Venise, 1577, in-4.

* BURCKHARDT (Jean-Louis), célèbre voyageur, né à Lausanne, en 1784, vint en Angleterre, au retour d'un voyage qu'il avait fait en 1815 dans l'intérieur l'Afrique, et y offrit ses services pour continuer les découvertes qu'il avait commencées. Après avoir achevé les études nécessaires pour une expédition de cette nature, il alla en Egypte, et poursuivit sa route jusqu'au Caire, avec l'intention de joindre la caravane qui y arrive chaque année de Tombouctou. Il prit, avec l'habit musulman, le nom de Sheikh Ibrahim. La caravane était arrivée ; mais avant l'époque fixée pour le départ, une fièvre violente l'emporta en 1817. La Société africaine fit imprimer ses voyages sous ce titre *Travels in the interior of Nord-Eastern Africa performed in 1815, by J. L. Burckhardt*, Londres, 1819, in-4. Ce voyageur légua ses nombreux manuscrits orientaux à l'université de Cambridge.

* BURCKHARDT (Jean-Charles), savant astronome, né à Leipzig en 1773, se livra dès son jeune âge à l'étude des mathématiques. La lecture de Lalande décida sa vocation pour l'astronomie. Il étudia toutes les langues de l'Europe, pour lire les auteurs des différentes nations qui ont écrit sur cette science, et s'occupa aussi des calculs, principalement de ceux des éclipses du soleil et des étoiles, pour la détermination des longitudes géographiques. Le professeur Kindenburg, avec qui il avait travaillé, le mit en relation avec le baron de Zach qui le reçut dans son observatoire situé sur le mont Seeberg, près de Gotha, et l'associa à ses travaux. Burckhardt put alors se familiariser avec tous les instruments modernes. Il fut nommé membre de l'académie de Mayence, par Charles Dalberg, coadjuteur de cette ville, et publia dans les actes de

cette société un *Mémoire sur l'usage des lignes trigonométriques pour les sommets d'angles, au moyen de l'analyse combinatoire*. En 1797, après deux ans de séjour à l'observatoire de Seeberg, il vint à Paris, où il fut accueilli par Lalande, dont il partagea les savantes études à l'observatoire de l'école militaire. Les membres du bureau des longitudes le nommèrent astronome-adjoint à ce bureau, et il reçut, en 1799, des lettres de naturalisation. En 1800, le prix académique, proposé pour la théorie de la comète de 1770, dont la marche avait embarrassé les savants, et qui consistait en une médaille d'or du poids d'un kilogramme, lui fut décerné. Son *Mémoire* fut publié, en 1806, dans le recueil de l'institut qui lui ouvrit ses portes la même année. Il succéda à Lalande dans l'observatoire de l'école militaire, et devint, en 1818, membre du bureau des longitudes. Burckhardt est mort en 1825, laissant plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Methodus combinatorio-analytica evolvendis fractionum continuarum valoribus maxime idonea*, Leipsig, 1794, in-4 ; la *Mécanique céleste* de la Place, traduit en allemand, Berlin, 1801-1802, 2 vol. in-4 ; *Table de la Lune*, ouvrage faisant partie des Tables astronomiques publiées, en 1812, par le bureau des longitudes, Paris, in-4 ; *Tables des diviseurs pour tous les nombres des premier, deuxième et troisième millions, avec les nombres premiers qui s'y trouvent*, in-4.

* BURDON (Williams), écrivain anglais, né à Newcastle sur la Tyne en 1764, mort à Londres le 30 mai 1818, fit ses études au collège d'Emmanuel à Cambridge, et a publié nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *trois Lettres à l'évêque de Landoff*, 1795 ; *Examen de la littérature, de la tendance et des progrès de la littérature*, 1799, 2 parties in-8 ; *Justification de Pope et de Grattam contre les attaques diffamatoires d'un anonyme*, même année ; *Pensées diverses sur la politique, la morale et la littérature*, 1800, in-8 ; *Matériaux pour penser*, 1803 et 1812, 2 vol. in-8 ; *Avis au peuple*, 1803 ; *Vie et caractère de Buonaparte*, 1804 ; *Lettres sur les affaires d'Espagne*, 1809 ; *Introduction à l'histoire de la révolution espagnole*, traduite d'Estrada, 1810 ; *Examen des contestations entre l'Espagne et ses colonies américaines*, 1811 ; *Examen impartial de Cobbett et des réformateurs*, 1815.

BURE (Guillaume-François de), libraire de Paris, sa patrie, s'est distingué par ses connaissances dans les livres rares et s'est acquis beaucoup de réputation parmi les bibliomanes. On estime : sa *Bibliographie instructive*, ou *Traité des livres rares et singuliers*, 1763, 7 vol. in-8 ; le *Catalogue des livres de M. de la Vallière*, 1767, 2 vol. in-8 ; *Catalogue des livres de M. Gaignat*, 1769, 2 vol. in-8, qui sert de supplément à la Bibliographie ; son *Musæum typographicum*, 1775. M. Née, autre libraire de Paris, a donné un Supplément à la Table dans laquelle il indique quelques fautes échappées à M. de Bure, et fait connaître quelques auteurs qui n'ont point trouvé place dans cette Bibliographie, et qui méritaient cependant d'en trouver ; au reste, il faut convenir que la plupart des livres sont désignés avec exactitude, et les véritables éditions marquées de

manière à les distinguer des contrefaçons. L'auteur est mort à Paris le 13 juillet 1782, à 50 ans.

* BUREAUX DE PUZI (Jean-Xavier), né à Port-sur-Saône, le 7 janvier 1750, entra, en 1771, sous-lieutenant dans l'arme du génie, et devint quelques années plus tard capitaine. Elu député aux états généraux en 1789 par la noblesse du bailliage d'Amont, il fut nommé trois fois président de l'Assemblée constituante, et se vit tour à tour chargé par les comités diplomatique, militaire, colonial, des divisions territoriales, des finances, de la marine, de divers rapports sur la nécessité d'une nouvelle division du royaume, sur l'uniformité des poids et mesures, sur le classement des places de guerre, sur l'état de l'armée, etc. Il était du nombre de ceux qui désiraient les réformes; cependant il réclama contre l'aliénation des biens du clergé, et il s'opposa aux restrictions qu'on voulait imposer à l'action de l'autorité royale sur la force armée. Chargé de répondre dans la séance du 4 février 1790, au discours de Louis XVI, il le fit avec un esprit de sagesse et un sentiment des convenances qui satisfirent le prince, la cour et les législateurs. Après la session, il reprit son grade de capitaine du génie, et fut employé à l'état major du général Lafayette. Peu de temps après, Guadet l'accusa d'avoir négocié entre ce général et le maréchal Luckner un accord qui devait opérer la réunion des deux armées pour marcher sur Paris et venger les outrages faits au roi dans la journée du 20 juin 1792. Un décret le manda à la barre de l'assemblée; il se défendit avec beaucoup d'énergie et fut acquitté. Après la journée du 10 août, il quitta la France avec Lafayette, Lameth, Latour-Maubourg, etc., et cherchait à passer aux Etats-Unis; mais il fut arrêté avec ses compagnons par les Autrichiens, et conduit dans la forteresse d'Olmütz, où il resta prisonnier jusqu'en 1797. Le traité de Campo-Formio lui rendit la liberté. Alors il exécuta son projet de se rendre en Amérique. Après le 18 brumaire, il reentra en France, et fut nommé successivement par le premier consul préfet à Moulins, à Lyon et à Gènes; il sut se concilier les esprits, éteindre les divisions, étouffer les haines, particulièrement dans la dernière de ces villes, où le mécontentement était au comble. Les Italiens du voisinage s'efforçaient d'augmenter la discorde. Déjà une multitude de Parmesans s'étaient répandus dans les montagnes de la rivière de Gènes pour soulever les habitants lorsqu'il accourut, se mêla parmi les insurgés, les harangua, et parvint à étouffer cette révolte sans qu'aucune goutte de sang fût répandue. Peu de temps après il fut atteint d'une fièvre maligne à laquelle il succomba le 2 février 1806. On a de lui des *Considérations sur le corps du génie*, 1790, in-8, et il a laissé en manuscrit des Mémoires sur les événements de la révolution. M. Guerre a fait son *Eloge historique*, Lyon, 1807, in-8.

** BURET (Eugène), économiste, né en 1811, mort à Paris au mois d'août 1842, âgé d'un peu plus de 30 ans, avait remporté l'année précédente, à l'académie des sciences morales, un prix pour un ouvrage sur cette grande et vaste question qui intéresse l'avenir des sociétés modernes : *De la*

misère des classes laborieuses en France et en Angleterre; de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici, avec l'indication des moyens propres à en affranchir les sociétés, Paris, 1841, 2 vol. in-8. L'auteur définit la misère, la pauvreté sentie moralement; ainsi, quoiqu'il ne le dise pas, il en montre la cause dans l'affaiblissement de l'autorité de cette religion qui sanctifie la pauvreté et fait goûter le bonheur dans les privations et même dans les souffrances non méritées. Quant aux remèdes à la misère, il les trouve dans les caisses d'épargne, dans les associations mieux comprises, etc.; mais il en reconnaît l'insuffisance et pense, qu'à l'exemple de Moïse, de Solon, etc., les nouveaux législateurs devraient s'occuper des moyens d'empêcher la trop grande inégalité des richesses.

BURETTE (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Paris, pensionnaire de l'académie des inscriptions, professeur de médecine au collège royal, naquit à Paris en 1665, et mourut dans cette ville en 1747. Il possédait les langues mortes et une partie des langues vivantes. Les Mémoires de l'académie des belles-lettres sont pleins de ses morceaux. On y trouve des dissertations sur la danse, le jeu, les combats, la course. Il enrichit ces Mémoires de la traduction du traité de Plutarque sur la musique, avec des remarques qui sont répandues dans plusieurs volumes de cette savante société. (Voy. PHÉRÉCRATE.) Il en a été tiré quelques exemplaires séparément, qui forment 1 vol. in-4, 1733, rare. Ses dissertations sur cette dernière matière furent attaquées par le père Bougeant, qui s'amusait quelquefois de la musique. L'académicien avait dit que « les anciens avaient » connu le concert à plusieurs parties; » l'illustre abbé de Châteauneuf se déclara pour lui, et Burette, fort de l'autorité d'un tel homme, soutint vivement son assertion. Sa bibliothèque était des mieux composées. Le catalogue en a été donné en 1748, 3 vol. in-12. Il travailla longtemps au *Journal des savants*.

BURG (Adrien van der), peintre né à Dordrecht en 1693, élève d'Arnauld Houbraken, excella dans le portrait. Il réussissait aussi très-bien dans les petits tableaux de chevalet. Ils sont d'un fini précieux et peuvent se soutenir auprès de bonnes productions de ce genre; mais ils sont en petit nombre : Burg, adonné à l'intempérance et à la débauche, ne peignait que quand il y était contraint par la détresse. Les excès auxquels il se livra avancèrent le terme de ses jours. Il mourut le 30 mai 1733.

BURG (Lambert van der), doyen du chapitre de Ste-Marie, frère du précédent, naquit à Malines en 1542, et mourut à Utrecht en 1617. Il a donné : *Sabaudorum ducum, principumque historia gentilitia libri II*, Leyde, 1599, et Anvers, 1609, in-4; *de vita Guidonis, comitis Flandriae*, Utrecht, 1613, in-8.

BURGENSIS, BOURGES ou BOURGEOIS (Louis), né à Blois vers l'an 1482, et mort en 1552, devint premier médecin de François I^{er}. Il hâta, dit-on, la

délivrance de ce prince, lorsqu'il était prisonnier à Madrid. Bourgeois persuada adroitement à Charles V que l'air du pays étant mortel pour son prisonnier, il fallait désespérer de sa guérison. L'empereur, craignant alors de perdre sa rançon, traita promptement avec François I^{er}, à des conditions qu'il n'aurait pas acceptées sans l'artifice de Bourgeois. Les historiens espagnols ne conviennent pas de cette anecdote.

* BURGER (Godefroy-Auguste), poète allemand, né le 1^{er} janvier 1748, à Wolmerswende, village de la principauté de Halberstadt, où son père, luthérien, était pasteur, se livra de bonne heure à la poésie; ses premiers essais de versification furent des imitations de Psalms. Il se distingua surtout dans les romances et chansons du genre qu'il appelait lui-même *épico-lyrique*. La corruption de ses mœurs nuisit à son génie, qui s'éteignit avant l'âge. Les chagrins domestiques et le dénuement absolu qui en furent le triste résultat précipitèrent sa mort qui arriva en 1794. Ses pièces les plus estimées sont une traduction du *Macbeth* de Shakespeare; *Männerkeuschheit (la chasteté de l'homme)*, etc. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-8, en 1778 et en 1779; et en 4 vol., 1796-98. Burger fut l'éditeur de l'*Almanach des Muses* de Göttingue, de 1779 à 1794.

BURGH (Jacques), né à Madderty, dans le comté de Perth en Ecosse en 1714, s'adonna particulièrement à l'éducation de la jeunesse, et fit paraître plusieurs pièces ingénieuses, relatives aux événements dont il était témoin, qui furent d'abord accueillies; mais comme ces pièces, quelque bien faites qu'on les suppose, intéressent principalement par les circonstances du moment, leur succès fut éphémère. Il n'en est pas de même des suivantes qui lui ont survécu : *Hymne au Créateur du monde*, 1750, in-8; *Dignité de la nature humaine*, 1754, in-4; 1767, 2 vol. in-8; *Le christianisme démontré raisonnable*, 1760; *Relation d'un peuple de l'Amérique Méridionale*, 1760, in-8, dans le goût de l'*Utopie* de Thomas Morus; *L'Art de parler*, 1782, in-8; *Recherches politiques*, 3 vol. in-8. Cet auteur ingénieux et savant mourut le 26 août 1775.

* BURGH (William), membre du parlement anglais, né en Irlande en 1741, et mort le 26 décembre 1808, à Yorck, où il passa la plus grande partie de sa vie, a publié *Réfutation, d'après l'Écriture, des arguments contre la Trinité*, ouvrage savant et solide dirigé contre l'*Apologie*, de Théophile Lindsey, et contre tous les unitaires qui attaquaient le dogme de la Trinité, Yorck, 1778, et des *Recherches sur la foi des chrétiens dans les trois premiers siècles de l'Eglise*, Yorck, 1778. On lui doit en outre le *Commentaire* et les *notes* du *Jardin anglais* de Mason, 1781, in-4.

* BURGIUS (Jean), né à Colata-Girone en Sicile, fut d'abord médecin dans sa patrie, prit ensuite l'habit ecclésiastique, devint évêque de Sipponto en 1449, et archevêque de Palerme en 1467. Il mourut l'année suivante. On lui attribue un manuscrit intitulé : *Secreta verissima ad varios morbos curandos*.

BURGHAUSEN (Clément de), né en Bavière,

entra chez les capucins et se distingua par ses talents pour la prédication. Il mourut à l'âge de 36 ans, laissant 5 vol. in-fol. de *Sermons* pour les dimanches et fêtes de l'année.

* BURGOS (Antoine), né à Salamanque en Espagne, passait pour un des hommes de son temps le plus profondément versés dans la jurisprudence civile et canonique. Il alla en Italie, et professa un grand nombre d'années à Bologne, dans le collège de Saint-Clément des Espagnols, fondé par le cardinal Albornos. Léon X l'appela à Rome pour le consulter sur des affaires importantes, et l'y retint en lui donnant la charge de la signature, *de grâce*. Burgos l'exerça sous ce pape, et sous Adrien VI et Clément VII ses successeurs. Il mourut le 10 décembre 1525, âgé de 70 ans. On a de lui : *Tractatus super utili et quotidiano titulo de emptione et venditione in decretalibus*, Pavie, 1511, réimprimé à Parme en 1574, à Venise et à Lyon en 1575. Il a aussi écrit *De constitutionibus*, *De rescriptis*, et sur plusieurs autres titres des décrétales.

* BURGOS (Jean-Baptiste), savant religieux augustin, né à Valence en Espagne, se distingua dans son ordre par son zèle pour la discipline régulière, et par ses connaissances en théologie. Son mérite le fit élever à la dignité de provincial, et il dut à son savoir d'être appelé en qualité de théologien au concile de Trente. Le 3^e dimanche de l'avent de 1562, il y prononça un éloquent discours sur *Quatre moyens qu'on peut employer pour extirper les hérésies*. Depuis, il professa la théologie à Valence, et y mourut vers l'an 1573. — Deux autres Burgos (Alphonse et Jean), médecins, se distinguèrent par leur habileté dans leur art. Le premier l'exerçait à Cordoue au xvii^e siècle, et était médecin de l'inquisition. Le second, aussi espagnol, a écrit un traité *De pupilla oculi*, in-8.

* BURGSDORF (Frédéric-Auguste-Louis de), savant naturaliste, grand-maître des forêts de la Marche de Brandebourg, membre de l'académie de Berlin, où il professa les sciences forestières, naquit à Leipsig en 1747, et mourut à Berlin en 1802. Il publia en langue allemande, sur les forêts et l'économie rurale, plusieurs ouvrages qui sont devenus classiques : *Essai d'une histoire complète des natures de bois les plus avantageuses*, Berlin, 1783-87, in-4, avec planches; *Instruction pour cultiver les arbres tant indigènes qu'exotiques qui réussissent en Allemagne*, Berlin, 1787, deux parties en 8 vol.; *Manuel du forestier*, Berlin et Leipsig, 1788, 2 parties in-8; *Introduction à la dendrologie*, 1800, in-fol. On trouve de lui plusieurs *mémoires* ou *observations*, dans les *Actes de la société des scrutateurs de la nature*, tom. 5 et 6.

* BURGUNDIO, ou BORGONDIO (Horace), savant jésuite italien, né à Brescia en 1679, se dévoua à la carrière de l'enseignement, et professa tantôt les belles-lettres, tantôt les mathématiques, dans lesquelles il s'était rendu également habile. Il fut recteur du collège romain et bibliothécaire du Musée Kircher. Il était sorti de son école d'excellents élèves, parmi lesquels se trouvait le père Boscowich, qui lui-même a acquis tant de célébrité, et qui, dans ses poésies, fait l'éloge de son maître.

On a du père Burgundio : *Motus telluris in orbe annuo, ex novis observationibus impugnatus*, Rome, 1714, in-4; *Nova hydrometri idea*, ibid., 1717; *Mapparum constructio in planis spheram tangentibus*, ibid., 1778; *Antiliarum leges*, ibid., 1722; *Usus normæ in constructione æquationum planarum et solidarum*, ibid., 1727; *Telescopium geodeticum*, ibid., 1728; *De coherentia calculi astronomici cum æquationibus gregorianis*, ibid., 1734, in-4; des *Observations astronomiques* dans les Mémoires de Trévoux, années 1727 et 1729; des *Poésies*; un grand nombre d'*Opuscles mathématiques*. Il a donné une édition du traité *De vita aulica*, par le père Grimaldi. Burgundio est mort à Rome le 1^{er} mars 1741.

BURGUNDIUS ou BOURGOIGNE (Nicolas), né à Enghien le 29 septembre 1586, se distingua dans les belles-lettres et la jurisprudence. Maximilien de Bavière lui donna la première chaire de droit civil à Ingolstadt en 1627, et depuis l'honora du titre de conseiller et d'historiographe. L'empereur Ferdinand II lui conserva les mêmes titres, et y ajouta celui de comte palatin. En 1639, ayant été nommé conseiller au conseil de Brabant, il revint dans les Pays-Bas. Il vivait encore à la fin de 1648. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages : les principaux sont : *Ad consuetudines Flandriæ*, Leyde, 1634, in-12; *Commentarius de evictionibus*, Cologne, 1662, in-12; *De duobus reis*, Louvain, 1637, in-12. Les ouvrages de Burgundius sur le droit ont été recueillis et publiés à Bruxelles, 1674, en 1 vol. in-4. *Poemata*, Anvers, 1621, in-12; *Historia Belgica*, Ingolstadt, 1629, in-4. Elle commence à l'an 1558, et se termine à l'arrivée du duc d'Albe en 1567. Elle est exacte et fidèle. On y admire surtout les portraits qu'il a faits de ceux qui tiennent un rang distingué dans son Histoire. *Historia Bavarica, ab anno 1313 ad annum 1347*. Il y dévoile en habile politique les différents intérêts des princes d'Italie. — Son frère, Gilles Burgundius, cultiva aussi avec succès la poésie : ce qu'il a donné en ce genre a été imprimé à Gand en 1642.

BURI. Voy. BURY.

BURIDAN (Jean), natif de Béthune, recteur de l'université de Paris, fameux dialecticien, se rendit moins célèbre par ses *Commentaires sur Aristote*, Paris, 1518, in-fol., que par son *Sophisme de l'âne*. Il supposait un de ces animaux stupides, également pressé de la soif et de la faim, entre une mesure d'avoine et un seau d'eau, faisant une égale impression sur ses organes. Il demandait ensuite : *Que fera cet âne ?* Si ceux qui voulaient bien discuter avec lui cette question, répondaient *il demeurera immobile* : — donc, concluait-il, *il mourra de faim et de soif entre l'eau et l'avoine*. Si quelqu'autre lui répondait : *Cet âne, monsieur le docteur, ne sera pas assez âne pour se laisser mourir* : — donc, concluait-il, *il se tournera d'un côté plutôt que de l'autre : donc il a le franc-arbitre*. Ce sophisme embarrassait les logiciens de son temps, et son âne devint fameux parmi ceux de ces écoles. La dialectique de Buridan lui coûta cher : comme il était de la secte des *nominaux*, il fut persécuté par celle des *réaux*, et obligé de se réfugier en Al-

lemagne, dans le quatorzième siècle. Aventin, qui rapporte cette querelle, ajoute que Buridan fonda l'université de Vienne. Plusieurs critiques regardent ce trait d'histoire que Jean Aventin rapporte, comme très-peu sûr. Il est constant que l'université de Vienne fut fondée en 1237 par l'empereur Frédéric II, et que Buridan était encore à Paris en 1358 : donc il n'en est nullement le fondateur; de plus, en 1358, il était âgé au moins de 70 ans; est-il croyable qu'à cet âge, usé de travaux, il eût pu se résoudre à aller enseigner dans un pays aussi éloigné que l'Autriche?

BURIDAN (Jean-Baptiste), professeur de droit, avocat de Reims, né à Guise, et mort en 1633, a donné un *Commentaire sur la Coutume du Vermandois*, qu'on trouve dans le Recueil des Commentateurs de ce comté, 2 vol. in-folio, et séparément, 1631, in-4. *Commentaire sur la Coutume de Reims*, 1663, in-fol.

BURIGNY (Jean LÉVESQUE de), né à Reims en septembre 1692, est mort à Paris en septembre 1785. Les nombreux ouvrages de cet écrivain fécond, mais froid, verbeux et peu exact, ne sont remarquables ni par la disposition des matières, ni par les agréments du style. *L'Histoire de la Philosophie païenne*, 1724, 2 vol. in-12, imprimée à La Haye, dont il donna une seconde édition, sous le titre de *Théologie païenne*, 1734, 2 vol. in-12; *L'Histoire générale de Sicile*, La Haye, 1745, 2 vol. in-4; *L'Hist. des révolutions de l'empire de Constantinople*, Paris, 1750, 3 vol. in-12; *Trad. du Traité de Porphyre, touchant l'abstinence de la chair des animaux*, etc., 1747; *Vie de Grotius*, 1752, 2 vol. in-12; celle d'*Erasmus*, 1757, 2 vol. in-12; de *Bossuet*, 1761; et celle du cardinal du Perron, 1768; *Traité de l'autorité du pape*. Ce dernier ouvrage, qui n'est qu'une compilation sans choix et sans goût, publié en 1720, 4 vol. in-12, lui a fait quelque réputation parmi les gens d'un certain parti, qui n'ont pas eu de peine à voir qu'on n'y laissait au pontife romain qu'un vain titre d'honneur, en lui ôtant l'autorité nécessaire à l'union et au gouvernement uniforme de l'Eglise. Aussi en ont-ils fait en 1783 une nouvelle édition, augmentée d'un 5^e volume. On en a publié une *Réfutation succinte*, etc., Liège, 1787, in-8. (Voy. le *Journ. hist. et litt.* 1^{er} décembre 1787, p. 487). Tout le contenu en est amplement réfuté dans l'excellent traité *De l'Autorité des deux Puissances*. M. de Burigny était au reste honnête homme et bon citoyen; sa paisible vieillesse a fait oublier en quelque sorte ce que ses ouvrages avaient de défectueux.

* BURKE (Edmond), orateur et publiciste célèbre, était fils d'un avocat distingué de Dublin, et naquit dans cette ville le 1^{er} janvier 1730. Son père, qui était protestant, confia le soin de sa première éducation à un quaker pour lequel le jeune Burke conserva toute sa vie le plus grand attachement. Il entra ensuite au collège de sa ville natale, et alla terminer ses études dans celui des jésuites de Saint-Omer. Cette circonstance explique l'opinion de ceux de ses compatriotes qui ont cru qu'il avait embrassé le catholicisme. Burke arriva en 1753 à Londres et s'y fit recevoir avocat. Son goût et ses connaissances le portaient vers la littérature, et il prit

l'engagement d'écrire dans les journaux et les recueils périodiques. Ayant épousé la fille du docteur Nugent, son médecin, qui était catholique, ce mariage fortifia encore l'opinion déjà établie qu'il avait un penchant pour cette religion. En 1756, il publia un ouvrage intitulé : *Réclamation en faveur des droits de la société naturelle, ou coup d'œil sur les maux qu'a produits la civilisation*, ouvrage posthume de lord ***. Burke se proposait de prouver que tous les arguments dont Bolingbroke s'est servi pour attaquer la religion pouvaient également être employés contre toutes les institutions civiles et politiques. Cependant cette intention échappa aux yeux vulgaires, et plusieurs fois on a réimprimé son livre, comme ayant pour objet unique de contribuer à la réforme radicale de l'ordre social. Son *Essai sur le sublime et le beau*, publié en 1757, fixa sur lui l'attention de plusieurs personnages célèbres, tels que Reynolds et Johnson. En 1758, Burke conçut le plan du recueil intitulé : *Annual Register*, et se chargea d'en écrire la partie historique qu'il continua avec succès pendant plusieurs années. En 1761, il partit pour l'Irlande avec son ami Hamilton, secrétaire du vice-roi, lord Halifax. De retour à Londres en 1763, il fut présenté au marquis de Rokingham, premier lord de la trésorerie qui le prit pour secrétaire particulier. Vers le même temps le bourg de Wendover l'élut pour son représentant, et lord Rokingham lui fit don, sous une forme délicate, d'une somme considérable, avec laquelle Burke acquit la jolie maison de Beaconsfield. Aussi dès le début de sa carrière politique, la reconnaissance l'engagea dans le parti ministériel, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de se montrer favorable aux mesures populaires. Les troubles d'Amérique commencèrent alors à fixer l'attention du gouvernement Anglais. La discussion sur la taxe du timbre offrit à Burke l'occasion de son premier discours qui fut admiré comme un brillant morceau d'éloquence. On révoqua, d'après son avis, la loi en question, en proclamant néanmoins le droit qu'avait la grande Bretagne de taxer l'Amérique. Sur ces entrefaites le ministère de Rokingham fut obligé de céder la place à celui de lord North. Burke fit alors paraître son *tableau du dernier ministère*, et se plaça dans l'opposition. A la même époque il publia un écrit politique ayant pour titre : *Réflexions sur la cause des mécontentements actuels*, qui produisit une grande sensation. Il y proposait pour remède aux maux généralement sentis, de placer le pouvoir dans les mains des grandes familles whigs, qui avait soutenu la révolution de 1688. C'était indiquer assez le parti de Rokingham. Dans son opposition parlementaire, Burke employa toute sa pénétration politique et toutes ses ressources oratoires, d'abord à prévenir la séparation des colonies américaines, et ensuite à ménager un rapprochement. Le parlement avait offert jusques-là peu d'exemples d'une éloquence aussi animée, aussi puissante. L'imagination et le sentiment s'alliaient dans ses discours toujours pleins de force, et quelquefois empreints d'une naïveté piquante et originale. On y trouve des discussions instructives sur les plus hautes questions de l'ordre social, et souvent des portraits histo-

riques bien tracés, et des narrations intéressantes. En 1774, les whigs de l'opulente cité de Bristol le choisirent pour leur représentant. Cependant Burke sembla perdre quelque chose dans l'opinion publique en s'opposant à la guerre qui devint bientôt populaire, et quand il eut sollicité dans le parlement la liberté du commerce pour les Irlandais, et des lois favorables aux catholiques, il vit se refroidir à son égard les bonnes dispositions des habitants de Bristol. Il fut néanmoins réélu dans la session suivante. Nommé en même temps par une autre ville que Bristol, il prononça en présence de ses nouveaux électeurs, un discours regardé comme son chef-d'œuvre, où il rendit compte de sa conduite, en déclarant qu'il refusait l'élection. Le fameux bill de réforme qu'il proposa relativement aux mesures fiscales, introduites en février 1780, lui fit recouvrer la faveur du peuple. Lord North ayant été remplacé au ministère en 1782, par le marquis de Rokingham qui y rentra avec tout son parti, Burke obtint le poste lucratif de payeur-général de l'armée, et fut admis au conseil privé. Il s'empressa de reproduire son bill de réforme qui précédemment avait été rejeté; et cette fois le bill fut adopté en subissant quelques modifications. Le marquis de Rokingham étant mort, et lord Shelburne ayant été désigné pour le remplacer comme chef de la trésorerie, ce changement décida la dissolution du ministère dont le premier était l'âme, et Burke se retira. Mais bientôt arriva au pouvoir le ministère connu sous le nom de coalition, dont le projet avait été conçu par Burke lui-même. Cette association d'opinions divergentes fut rompue par le bill sur l'Inde, de Fox, que Burke appuya fortement, mais qui déplut également à la cour et à la nation. Pitt prit alors le timon des affaires, et plus d'une fois il trouva dans Burke un adversaire redoutable. Le fameux procès du gouverneur des Indes orientales Hastings fut un des événements les plus remarquables de la carrière de Burke, et lui fournit l'occasion de signaler de la manière la plus éclatante un talent d'orateur déjà célèbre. L'établissement d'une régence ayant été proposé à l'occasion de la maladie du roi, en 1788, Burke s'éleva avec force contre la proposition de limiter les pouvoirs du régent, et attaqua le principe posé par le ministre que la régence était élective, et non héréditaire. Mais s'étant laissé entraîner à des expressions peu respectueuses pour la personne du roi, il subit une censure particulière. Bientôt retenant en Europe la première explosion de la révolution française. Burke, quoiqu'il eût montré beaucoup de sympathie pour les Américains insurgés, loin d'applaudir aux efforts d'une démocratie qui s'annonçait par de sanglants désordres, s'en déclara l'adversaire le plus constant, le plus irréconciliable. En 1790, Fox ayant émis l'opinion qu'on devait témoigner une confiance entière dans les nouveaux régulateurs de la France, Burke déclara hautement qu'il rompait dès ce moment avec lui. Ce fut dans la même année qu'il publia ses *Réflexions sur la révolution française*, ouvrage où il prédit les suites désastreuses des violentes commotions qui venaient d'ébranler la France. Ce livre

produisit une profonde sensation, et eut un débit immense, en Angleterre, en France et dans plusieurs autres pays de l'Europe. Cependant ce livre fut l'objet de plusieurs critiques. Payne y répondit en publiant son livre : *Des droits de l'homme*, écrit bien inférieur à celui de Burke sous le rapport du talent, comme sous celui de la raison. Il est probable que l'opinion exprimée par Burke, dans son ouvrage sur la révolution de France, contribua, par l'impulsion qu'elle donna à l'esprit public, à faire déci-ler la guerre qui bientôt embrasa tout le continent. Burke publia successivement sur le même sujet : *Lettre à un membre de l'Assemblée nationale*, 1791, *Appel des whigs modernes aux whigs anciens*; *Lettre à un lord sur une discussion avec le duc de Bedford*; *Pensées sur la paix régicide*. L'horreur que lui inspirait la révolution française s'accrut tellement, qu'il ne pouvait en entendre parler sans éprouver la plus violente colère, et que les succès obtenus par cette révolution devinrent le chagrin le plus amer de sa vie. Le projet d'émancipation des catholiques en Irlande l'occupa beaucoup sur la fin de ses jours, et il écrivit sur ce sujet en 1792, *une lettre à sir Hercule Langrishe*. Burke avait un fils unique, qui donnait les plus grandes espérances et qui le remplaça au parlement lorsqu'il se retira. La mort prématurée de ce fils, arrivée bientôt après, lui porta un coup terrible, qui avança le terme de sa vie. Burke mourut le 8 juillet 1797, dans la 68^e année de son âge. Affable et bienveillant dans la vie privée, il aimait et encourageait les beaux-arts et l'agriculture. Sans cesse occupé de projets de bienfaisance, il s'intéressa vivement aux victimes de la révolution française réfugiées en Angleterre, et il fonda pour les enfants des Français expatriés une école qu'il surveilla lui-même avec une affection toute paternelle. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre lesquels nous citerons particulièrement les suivants qui ont été traduits en français : *Recherches philosophiques sur l'origine de nos idées du sublime et du beau*, traduite sur la 7^e édition, avec un Précis de la vie de l'auteur, par L. Lagentie de Lavaisse, Paris, 1803, in-8; *Réflexions sur la révolution de France, et sur les procédés de certaines sociétés à Londres relatifs à cet événement*, traduites sur la 3^e édition anglaise, Paris, 1790, in-8. Il parut en 1790 et 1791, à Paris, cinq éditions de cette traduction. Lally-Tollendal, dans ses lettres à Burke, appelle ce livre *un ouvrage immortel*, en regrettant seulement que l'auteur se soit laissé entraîner quelquefois au-delà des bornes de la modération. *Discours sur la monnaie de papier et sur le système des assignats en France* (Paris), 1790, in-8; *Lettre aux Français*, Londres (Paris), 1790, in-8; *Discours sur la situation actuelle de la France, prononcé dans la chambre des communes, le 9 février 1790, lors du débat sur les estimations de l'armée* (Paris), 1790, in-8; *Lettre d'Edmond Burke au traducteur de son Discours sur la situation actuelle de la France* (Paris, mai, 1790), in-8, deux éditions; *Lettre à M. l'archevêque d'Aix* (Boisgelin), et *réponse de M. l'archevêque d'Aix à M. Burke* (Paris, 1791), in-8; *Discours improvisés par MM. Burke et Fox dans la chambre des communes, le 6 mai 1791, sur la révolution française*, Paris,

1791, in-8; *Appel des whigs modernes aux whigs anciens*, traduit par M^{me} de Rivarol, Paris, 1791, in-8; *Lettres à un membre de la chambre des communes, sur les négociations de paix ouvertes avec le Directoire*, trad. par J. Peltier, Londres et Paris, 1797, in-8. Quelques personnes ont attribué à Burke les fameuses *Lettres de Junius*. Voy. ALMON, BOYD, (Hugues) BUTLER (Jean). Mais la publication de ce livre est un mystère littéraire qu'on n'a pas encore pénétré. Sa vie écrite par Robert Brisset, écossais, publiée en 1798, a été réimprimée à Londres en 1800. M. Formil a aussi donné des mémoires de Burke.

BURLAMAQUI (Jean-Jacques), originaire de Lucques, naquit à Genève en 1694. La chaire de droit de cette ville acquit beaucoup de lustre pendant le temps qu'il y professa. Le prince Frédéric de Hesse-Cassel, son disciple, l'emmena avec lui en 1734, et le garda pendant quelques années. De retour à Genève, il fut nommé conseiller d'état, et mourut en 1748. Ses *Principes du Droit naturel et politique*, Genève, 1754, in-4, et 3 vol. in-12, l'ont fait connaître avantageusement dans la république des lettres. Il a fait entrer dans son ouvrage ce qu'il a trouvé de mieux dans les écrits de Grotius, de Puffendorf et de leur commentateur Barbeyrac. C'est une suite d'idées justes, intéressantes, fécondes, nettement développées, heureusement liées et exprimées avec précision; c'est dommage qu'on y remarque des préjugés de secte. On a cru aussi y voir des maximes contraires à l'autorité et à la sûreté des souverains. « Le droit qu'il attribue au » peuple, dit le comte d'Albon, de déposséder un » souverain lorsqu'il abuse extrêmement de son » pouvoir, est une opinion qui heurte évidemment » la raison, et qui, si elle était adoptée, serait la » source de mille révoltes. Eh ! quel est le peuple » constitué juge dans une cause qui est la sienne, » et qui en même temps est si importante ! c'est » un assemblage d'individus pour la plupart igno- » rants, dévoués à leurs intérêts, remplis de pas- » sions et de vices. Comment pourrait-il décider » équitablement et avec lumière du degré de ty- » rannie nécessaire pour établir son droit ? Ces » objections, Burlamaqui ne les a pas passées sous » silence : il y a répondu, mais d'une manière à » ne pas en diminuer la force. Un roi méchant est » un fléau du ciel, que lui seul peut arrêter ou » détruire : c'est aux sujets à le supporter avec » courage, jusqu'à ce qu'il vienne ce temps marqué » par les vengeances divines, où le sceptre se » brise entre ses mains, où son pouvoir s'éva- » nouit avec lui, et où il ne lui reste que le chagrin » dévorant d'avoir fait un peuple malheureux au » préjudice des lois et de ses devoirs. » Burlamaqui n'ayant pu mettre la dernière main à la seconde partie des *Principes du droit naturel*, etc., M. de Félice, qui obtint son canevas, a donné du tout une édition complète, et a augmenté de près de trois quarts l'ouvrage du professeur de Genève, sous le titre de *Principes du droit de la nature et des gens*, etc., 8 volumes in-8. Cette édition se trouve déparée par quantité d'erreurs. M. de Félice exhale sa haine contre la profession religieuse, rai-

sonne très-mal sur le droit de nécessité ; enseigne que tous les hommes sont obligés de se marier , attaque indécemment le célibat ecclésiastique , etc. Il serait à souhaiter pour l'honneur de M. de Félice , autant que pour le succès de l'ouvrage , que la continuation et l'édition fussent tombées en d'autres mains.

BURLE DE CURBAN (Balthazar de) , né à Sisteron en 1701 , mort en 1774 , est auteur d'une *Dissertation sur le vrai nom de famille de la maison de Bourbon* , 1762 , in-4. Il donna l'édition de la *Science du gouvernement* , 1764 , 8 vol. in-4 , par Réal son oncle.

BURLEY (Gautier) , prêtre et théologien anglais , né à Oxford en 1275 , et mort en 1357 , a laissé des *Commentaires sur Aristote* , imprimés dans le xv^e siècle ; et un livre *De vitâ et moribus philosophorum* , Cologne , 1472 , édit. rare. Cet ouvrage manque de critique , et fourmille de bévues , au rapport de Vossius.

BURMANN (François) , né à Leyde en 1628 , fut professeur de théologie à Utrecht. Il fit fleurir l'université de cette ville et mourut en 1679 , après avoir publié un *Cours de théologie* , en 2 vol. in-4 , qui jouit de l'estime des protestants ; des *Discours académiques* ; des *Dissertations sur l'Ecriture* , Rotterdam , 1688 , 2 vol. in-4 ; et plusieurs autres livres.

BURMANN (François) , fils du précédent , né à Utrecht et professeur de théologie comme son père , mourut en 1719 , à 58 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Theologus , sive de iis quæ ad verum et consummatum Theologum requiruntur* , in-4. *De persecutione Diocletiani* , in-4 ; Diverses *Dissertations* sur la poésie , in-4 , en latin. Il n'était guère que compilateur.

BURMANN (Pierre) , frère du précédent , professeur en éloquence et en histoire à Utrecht , puis en grec et en politique , mourut en 1741 , avec la réputation d'un savant laborieux et d'un commentateur infatigable. On a de lui plusieurs éditions d'auteurs latins , accompagnées de notes : Vell. Paternulus , Quintilien , Valère-Flaccus , Virgile , Ovide , Suétone , Lucain , etc. Les plus estimées sont celles de Phèdre et de Pétrone ; mais le texte est noyé dans les remarques. On a aussi de ce savant un *Traité des taxes des Romains* , Utrecht , 1694 , in-8 ; des *Dissertations* , des *Discours* , des *Poésies latines*. Il a continué la grande collection du *Thesaurus antiquitatum Italicarum* , commencée par Grevius , depuis le 7^e vol. jusqu'à la fin , c'est-à-dire , jusqu'au 45^e ; mais on reproche à Burmann de l'avoir fait sans choix. Il avait plus de savoir que de discernement. — Il ne faut point le confondre avec un autre Pierre BURMANN , qui a donné *Anthologia veterum latinorum epigrammatum* , Amsterdam , 1759 , 2 vol. in-4 ; — ni avec Gaspard BURMANN , de la même famille et de la même ville , auteur des ouvrages suivants : *Trajectum eruditum* , Utrecht , 1758 , in-4. On fait cas de cet ouvrage , et avec raison , dit Prosper Marchand ; mais il serait à souhaiter qu'il fût plus complet , et que l'auteur n'y eût point omis de célèbres écrivains que son plan y admettait. *Adrianus IV , sive Analecta historica de Adriano Trajectensi , Papa Romano* , Utrecht , 1727 , in-4. Il n'en est que l'éditeur , mais il l'a chargé de notes.

BURMANN (Jean) , professeur botaniste et médecin à Amsterdam , né en 1707 , et mort en 1780 , a donné deux ouvrages de botanique , l'un intitulé *Rario-rum africanarum plantarum decades X* , Amsterdam , 1738 et 1739 , in-4 , figures : l'autre , *Thesaurus Zeylanicus* , ibid. , 1737 , in-4 , fig. Ils sont recherchés et peu communs. C'est encore à lui que l'on doit la publication de l'*Herbarium Amboinense* , 1741 à 1750 , 6 tom. in-fol. Il a laissé les matériaux d'une Flore des Indes que son fils Nicolas-Laurent , qui lui avait succédé dans sa chaire de botanique , et qui mourut en 1793 , publia sous le titre de *Flora Indiæ* , in-4 , avec 67 planches. Cet ouvrage est très-incomplet.

* BURMANN (Nicolas-Laurent) , fils du précédent , botaniste , né en 1754 , avait étudié la médecine. Il succéda à son père dans sa chaire de botanique , et a laissé plusieurs ouvrages estimés ; les plus connus sont : *Florula Corsica aucta ex scriptis Dom. Jaus-sin* , dans le t. 4 , appendix ; des *Nova acta societatis Upsaliensis* ; *Flora Indiæ : accedit series zoophytorum indicorum , nec non prodromus Floræ Capensis* , Leyde , 1768 , in-4 , avec 67 pl. Il trouva les matériaux de cette Flore dans les collections de Garcin et dans celles de son père. Il mourut en 1793. Burmann protégea constamment tous ceux qui avaient des talents pour les sciences naturelles et le désir de voyager ; ce fut lui qui engagea M. Thunberg , aujourd'hui professeur à Upsal , de s'embarquer sur les vaisseaux de la compagnie des Indes , pour aller chercher de nouvelles espèces au cap de Bonne-Espérance et au Japon.

* BURMANN ou BORMANN (Gottlob-Guillaume) , poète allemand , né à Lauban dans la Haute-Lusace , le 18 mai 1737 , mort le 5 janvier 1805 , étudia d'abord le droit , qu'il abandonna pour se livrer à la poésie , métier peu lucratif et qui ne le conduisit qu'à une triste indigence. Ses poésies cependant ne manquent pas d'esprit , de grâce et de naturel. Il avait surtout du talent pour improviser , mais peu d'ordre dans les idées. La vivacité de son imagination n'était point réglée par un goût pur et sûr. Quelques-uns de ses ouvrages eurent du succès dans leur nouveauté ; mais ils sont aujourd'hui oubliés. Les principaux sont *Quelques Poésies* , 1764 , in-8 ; des *Fables* , Dresde , 1769 , réimprimées en 1771 et 1773 ; *Journal pour la littérature et pour le cœur* , Berlin , 1775 , in-8 ; *Choix de poésies* , 1783 ; *Badinages* , ou *Preuves de la flexibilité de la langue allemande* , 1794 , etc.

* BURN (Richard) , auteur anglais , vicaire d'Orton et chancelier du diocèse de Carlisle , mort en 1785 , s'est fait un nom par ses *Devoirs d'un juge de paix* , et par son *Droit ecclésiastique* , Londres , 1767 , 4 vol. in-8 , qui font autorité en Angleterre.

BURNET (Gilbert) naquit le 18 septembre 1643 , à Edimbourg , d'un père qui prit un soin particulier de son éducation. Après que ses études furent finies , il voyagea en Hollande , en Flandre et en France , visitant les savants et les hommes célèbres. En 1663 , il fut ordonné prêtre à la manière anglicane , se chargea d'une église , et s'occupa surtout de l'histoire. Etant allé à Londres en 1673 , pour obtenir la permission de faire imprimer la *Vie de Jacques et*

Guillaume, ducs d'Hamilton, en anglais, in-folio, le roi Charles II le nomma son chapelain. Six ans après, il publia son *Histoire de la réformation*, pleine d'atrocités contre l'église catholique ; ce qui lui valut les remerciements des deux chambres du parlement. A l'avènement de Jacques II, Burnet étant devenu suspect à la cour, quitta l'Angleterre, parcourut l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, vint en Hollande, suivit le prince d'Orange en Angleterre, et eut beaucoup de part à ses succès. L'évêché de Salisbury étant venu à vaquer, Burnet, qui le sollicitait pour un de ses amis, en fut pourvu l'an 1689. Il fut nommé ensuite précepteur du duc de Gloucester, et mourut en 1715, après avoir été marié trois fois. Burnet était regardé en Angleterre, comme Bossuet l'était en France ; mais l'Ecosse avait bien moins de génie, moins de conduite, de modération et de sagesse que le Français. Son emportement contre l'église romaine a déshonoré sa plume et ses ouvrages. Cependant, malgré son aversion pour cette église, il n'oublia rien pour sauver la vie au lord Stafford, et à plusieurs autres catholiques, et ne fut jamais d'avis d'exclure le duc d'York du trône. Le comte de Rochester, égaré par les fantômes d'une fausse philosophie, lui dut sa conversion. Non-seulement il le convainquit de la vérité de la religion, mais il le décida même à en pratiquer les devoirs. Burnet laissa beaucoup d'ouvrages d'histoire et de controverse. Ceux que les savants consultent encore sont : ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Grande-Bretagne, sous Charles II et Jacques II*, traduits en français. *Voyage de Suisse et d'Italie*, avec des remarques, dont nous avons aussi une traduction en 2 vol. in-12 ; *Histoire de la réformation de l'église d'Angleterre*, traduite en français par Rosemond, Amsterdam, 1687, 4 vol. in-12. Il est pardonnable à Burnet de se tromper dans ces trois ouvrages sur quelques dates, mais il ne l'est point d'y raconter les faits avec emportement, de les altérer, de les rendre odieux par des insertions et des vers supposés, ou par des circonstances imaginées. Dans ses *Voyages*, on ne remarque presque point d'autre attention que de jeter du ridicule sur l'église romaine et ses cérémonies. En un mot, l'esprit de secte et de parti l'ont trop souvent emporté sur la décence et la vérité. Les protestants eux-mêmes se sont élevés contre lui et ont confondu ses calomnies. Le célèbre Warthon entre autres, dans son *Specimen des erreurs de l'Histoire de la réformation*, réfute avec force ce que Burnet a dit contre les religieux, le grand objet de sa haine fanatique. Pour faire l'apologie de leur suppression, il prétend qu'ils étaient tombés dans la corruption et le libertinage. « Si Dieu défend, dit Wharton, » p. 42, de pareilles horreurs à tous les chrétiens, » à plus forte raison à ceux qui se piquent de perfection ; il défend aussi de les en croire coupables » sans des preuves évidentes. Certainement si les » moines eussent été tels qu'on les a dépeints, leurs » crimes n'auraient point échappé à la connaissance » de leurs visiteurs, qui se montrèrent si ardents à » rechercher et à divulguer toutes leurs fautes. Ils » auraient aussi été connus de Balée, qui lui-même » avait été moine ; et il n'est pas croyable qu'il les

» eût omis, lui qui a déchiré l'ordre monastique et » le clergé avec une malice qui tient de la fureur. » L'historien de la *Réformation* ayant avancé que les moines s'étaient emparés, sur la fin du v^m siècle, de la plus grande partie des richesses de la nation. M. Wharton montre, p. 40, « qu'ils n'en possédaient » pas alors la centième partie. » Il ajoute « que leur » nombre s'étant considérablement accru dans les » x^e, xi^e et xii^e siècles, leurs biens s'augmentèrent à » proportion. » « Mais après tout, continue-t-il, ils » n'eurent jamais plus du cinquième des richesses » de la nation ; et si l'on considère qu'ils louaient » leurs terres aux laïques pour très-peu de chose, » ce cinquième se réduira à un dixième. Qu'on ne » dise pas non plus que le meilleur terrain du pays » étant en de si mauvaises mains, il importait à la » nation de se l'approprier, pour le convertir à un » usage plus utile. On ne prouvera jamais qu'il y » ait eu des cultivateurs comparables aux moines. » Ils bâissaient, défrichaient et mettaient en valeur » tous leurs fonds (c'est ce que montre visiblement » l'histoire de l'abbaye de Croyland). Par le peu » qu'ils exigeaient de leurs fermiers, ils faisaient » vivre dans l'aisance un grand nombre de personnes. Ajoutons à cela qu'ils contribuaient avec » le clergé aux charges publiques, et qu'ils payaient » à proportion plus que les autres sujets. Quel est » donc le meilleur usage qu'on a fait depuis des » biens qu'on leur a enlevés, etc. ? »

BURNET (Thomas), jurisconsulte et théologien, né en 1635 à Crost, en Ecosse, obtint la place de maître de l'hôpital de Sutton, à Londres. Il mourut en 1715, regretté des bons citoyens et des littérateurs. On a de lui plusieurs ouvrages : *Telluris theoria sacra*, 1681, in-4, bien écrite, mais pleine de paradoxes, et plus agréable qu'utile. Il prétend que la terre, avant le déluge, était sans vallées, sans montagnes et sans mers ; et quoiqu'il soit embarrassé de prouver cette opinion, il parle comme si elle était démontrée ; *Archæologia Philosophica, seu doctrina antiqua de rerum originibus*, 1692, in-4, livre aussi paradoxal que le précédent. On les réunit en 1699 à Amsterdam, in-4. C'est l'édition la plus recherchée de cet ouvrage singulier. Le récit de Moïse n'est, selon lui, qu'une simple parabole ; le serpent, l'arbre défendu, ne sont que des emblèmes. On réfuta solidement ces différentes opinions, et l'auteur n'y fut que plus attaché ; *De statu mortuorum et resurgentium*, 1726, in-8 : il fut traduit en français en 1731, in-12, par le ministre Bion, auparavant curé. Burnet y soutient que les justes ne sont point récompensés, ni les impies punis d'abord après leur mort. L'opinion des millénaires reparait ici avec de nouvelles armes. Le célèbre Muratori l'a réfuté dans son traité de *Paradiso* ; *De fide et officiis Christianorum*, 1727, in-8 : ces deux derniers sont posthumes. On lui attribue un *Traité de la Providence et de la possibilité physique de la résurrection*, connu en notre langue par une version in-12.

* BURNEY (Charles), organiste, né à Shrewsbury en 1726, fut élève de Baker, et devint, en 1744, organiste de Saint-Denis, à Londres. Peu de temps après, il se rendit à Lyon, où il resta neuf ans. De

retour à Londres, il obtint, en 1769, le titre de docteur honoraire en musique. En 1771 et 1772, il visita la France, l'Italie, l'Allemagne et la Hollande. On a de lui des relations de ces voyages, dans lesquels il s'occupa surtout de l'art musical. Ses principaux ouvrages sont : *De l'état actuel de la musique en France et en Italie*, ou *Journal d'un voyage fait dans ces pays*, 1771, in-8; *De l'état actuel de la musique dans les Pays-Bas, en Allemagne et dans les Etats-Unis*, ou *Journal d'un voyage fait dans ces pays*, 1773, 2 vol. in-8, traduit en français par C. de Brack, avec le précédent, sous ce titre : *De l'état présent de la musique en France, en Italie, dans les Pays-Bas, en Hollande et en Allemagne*, ou *Journal des voyages faits dans ces différents pays, avec l'intention d'y recueillir des matériaux, pour servir à l'histoire générale de la musique*, Gênes, 1809-1810, 3 vol. in-8; *Histoire générale de la musique, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours*, 1776 à 1789, 4 vol. in-4; *Mémoires sur la vie et les écrits de Métastase*, 3 vol. in-8; *Histoire du jeune Crotch, enfant musicien*. Burney est mort dans le mois de mai 1814.

* BURNEY (Jacques), fils du précédent, suivit le capitaine Cook dans ses deux derniers voyages, et parvint, de grade en grade, à celui de contre-amiral. Il était membre de la société royale de Londres, et on a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Plan de défense contre l'invasion*, 1796, in-4; *Mesures recommandées pour le soutien du crédit public*, 1797, in-4; *Expériences pour découvrir un moyen de s'assurer de la direction des courants*, in-8; *Histoire chronologique des découvertes faites dans les voyages au nord-est, et des premières navigations des Russes dans l'est*, in-4; *Histoire chronologique des découvertes faites dans la mer du Sud ou Océan Pacifique*, 1803 à 1816, 4 vol. in-4; *Mémoire sur les côtes de la Chine*, avec une carte, 1811. On trouve plusieurs de ses *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*. Il est mort amiral en 1821.

* BURNIER-FONTANEL (Jean-Marie), doyen de la faculté de théologie de Paris, était né à Reignier, en Savoie, le 10 août 1763. Après avoir terminé, à 44 ans, ses études au collège d'Anneci, il vint à Paris, où il entra, au bout de deux ans, dans la communauté des Robertins. Il reçut, en 1788, le grade de licencié, et fut nommé peu après chanoine et grand-vicaire de Lescar. Lorsque la persécution révolutionnaire commença contre le clergé, Burnier retourna dans sa patrie, et devint professeur à Anneci. L'entrée des Français en Savoie le détermina à se réfugier en Suisse, et, plus tard, en Italie. Lorsque les temps furent moins mauvais, il revint à Paris, où il établit une maison d'éducation, la première qui s'ouvrit après la révolution. Le pape Pie VII, pendant son séjour à Paris, voulut le voir, et lui donna le titre de proto-notaire apostolique. Il songea même à l'emmener avec lui à Rome; mais Burnier-Fontanel préféra rester en France. Nommé, en 1806, directeur du collège des Irlandais, il fit, dans cet établissement, un cours de littérature et de philosophie. Lorsque l'université fut organisée, il prit place dans la faculté de

théologie de Paris, d'abord comme professeur, et peu de temps après, comme doyen. Burnier-Fontanel mourut d'apoplexie le 15 décembre 1827. Il était docteur de Sorbonne, promoteur de l'officialité diocésaine, grand-vicaire de Bayeux, membre de l'académie royale de Chambéri et de l'ordre de la légion-d'honneur.

** BURNOUF (F.-L.), né le 14 septembre 1775 à Urville, près de Valognes, acheva ses études à Paris, au collège d'Harcourt, sous la direction de Gardin-Dumesnil (Voy. ce nom), son compatriote, et remporta le dernier prix d'honneur décerné par l'ancienne université. La révolution, en supprimant les collèges où l'on n'enseignait que le grec et le latin, c'est-à-dire les deux langues qui ont produit le plus de chefs-d'œuvre, retarda son entrée dans la carrière de l'enseignement, qu'il devait parcourir un jour avec tant de succès. Mais la fermeture des écoles ne l'empêcha pas de perfectionner son instruction et d'acquérir une connaissance approfondie des meilleurs écrivains de l'antiquité. A la réorganisation des études, nommé suppléant au collège de Charlemagne, il passa bientôt professeur de rhétorique au collège de Louis le Grand et joignit à cette place celle de maître de conférences à l'école normale. En 1816, il remplaça Guérout dans la chaire d'éloquence latine au collège de France, fut nommé membre de l'académie des Inscriptions en 1836, et mourut à Paris le 8 mai 1844. Outre une bonne édition de *Salluste*, qui fait partie de la *Bibliothèque latine* de Le Maire (Voy. ce nom), et des traductions de quelques morceaux de Cicéron, dans l'édition de Victor Leclerc, imprimée depuis séparément, 1826, in-8, on lui doit la traduction du *Panegyrique de Trajan*, de Pline le Jeune, et celle des *Œuvres complètes* de Tacite (Voy. ce nom), et enfin : *Méthode pour étudier la langue grecque*, 45^e édition, Paris, 1847, in-8. L'auteur a simplifié les déclinaisons et les conjugaisons, et supprimé une foule de principes inutiles qui arrêtaient, dans ses progrès, l'enseignement de la plus belle des langues; *Examen du système perfectionné de la conjugaison grecque*, ib., 1824, in-8; *Premiers principes de la grammaire latine*, 8^e édition, ib., 1844, in-8.

* BURNS (Robert), poète écossais, fils d'un pauvre jardinier du comté d'Ayr, né à Mauchline en 1759, apprit à lire et à écrire, et même un peu le français, dans l'école de son village. La lecture des romans de chevalerie et des vies des héros de l'antiquité échauffa son imagination, et celle de quelques poètes anglais le tourna vers la poésie. Désirant sortir de l'état de pauvreté où il était réduit, il quitta la maison paternelle et se rendit à Irving, où il s'associa avec un tisserand. Mais leur demeure ayant été consumée par un incendie, Burns se disposa à passer à la Jamaïque, où on lui avait offert une place d'inspecteur des plantations; et, pour subvenir aux frais de la traversée, il publia, en 1786, un recueil de poésies qui attira sur lui l'attention du public, et particulièrement du poète Blacklock (Voy. ce nom), qui l'engagea à venir à Edimbourg. Burns accepta l'invitation, et arriva au mois de novembre 1786 dans cette ville, où les lit-

térateurs en réputation lui firent un accueil distingué. Du produit d'une nouvelle édition de ses œuvres, Burns acheta une ferme dans le comté de Dumfries, s'y établit, après avoir épousé une jeune personne qu'il avait séduite quelques années auparavant, et obtint un emploi de collecteur de l'ex-cise. Le dérèglement de ses mœurs l'obligea bientôt de renoncer à sa ferme, mais il conserva son emploi. Il mourut, dit-on, des suites de ses débauches, le 21 juillet 1796, à peine âgé de 37 ans.

* BURONZO DEL SIGNORE (Charles-Louis), pieux et savant archevêque de Turin, né à Verceil le 25 octobre 1731, fut successivement chanoine et grand-vicaire de cette ville, et fut nommé, en 1784, à l'évêché d'Acqui, puis à celui de Novare en 1794, enfin à l'archevêché de Turin en 1797. Sa conduite sage, intègre et prudente, lui mérita l'estime du roi de Sardaigne, dont il fut le grand-aumônier, et des souverains pontifes Pie VI et Pie VII. Ses vertus et ses talents le placent au rang des prélats les plus recommandables de ce siècle. On lui doit : *S. Attonis Vercellensis Ecclesiæ episcopi opera, ad autographi Vercellensis fidem nunc primum exacta, præfatione et commentariis illustrata à D. C. Burontio del Signore, ejusdem Ecclesiæ canonico et cantore majore*, 1768, in-fol., qu'il publia d'après un cahier écrit de la propre main d'Atton, l'un des évêques qui ont illustré le siège de Verceil. (Voy. ATTO.) Ce volume, qui est très-rare et divisé en deux parties, contient le *Commentaire d'Atton sur les épîtres de saint Paul*, deux *Sermons*, les *Capitulaires*, les *Lettres pastorales* et la première section du *Traité de Pressuris ecclesiasticis*. Les laborieuses recherches de Buronzo lui firent découvrir ce cahier dans la bibliothèque de Verceil. Il y joignit des notes, des éclaircissements et une préface écrite avec élégance. Il comptait donner un second volume qui aurait renfermé le *Traité complet de Pressuris ecclesiasticis* et le *Polypticum*, ouvrage dont le titre seul est connu ; mais les affaires importantes dont il fut chargé s'y opposèrent. On ne connaissait auparavant qu'une partie des ouvrages d'Atton, publiés par dom Louis d'Achery. Il mourut en 1806, à Verceil, où il s'était retiré, après s'être démis de son archevêché, environ un an avant sa mort.

BURRHUS (Afranius), commandant des gardes prétoriennes, sous l'empereur Claude et sous Néron, dont il fut gouverneur. C'était un homme digne des premiers siècles de Rome par ses mœurs sévères. On l'accusa, auprès de Néron, d'avoir conspiré contre lui. Ce tyran parut d'abord ne pas s'arrêter à cette accusation ; mais quelque temps après, lassé d'avoir en lui un maître dont les leçons et les exemples le faisaient rougir, il hâta, dit-on, sa fin par le poison, l'an 62 de J.-C.

BURRIEL (André-Marc), jésuite espagnol, né en 1719, s'était destiné à la conversion des sauvages américains, et avait déjà pris la route de Cadix, vers la fin de 1749, pour passer aux Indes Occidentales, lorsqu'il reçut ordre du roi d'arrêter son voyage pour remplir les vœux du roi d'Espagne, qui espérait tirer de lui les plus grands services pour l'utilité publique. Il fut mis sous la direction du

Père François Rabago, jésuite et confesseur du roi. On l'envoya à Tolède, où il fut chargé d'examiner les archives de cette fameuse église. Il en fit copier les manuscrits qui pouvaient contribuer à jeter du jour sur l'histoire d'Espagne. Une des plus importantes copies est la *Liturgie mosarabe*, dont les manuscrits forment 11 vol. in-fol., et diffèrent des Bréviaires et Missels mosarabes, que le cardinal Ximénès a fait imprimer. C'est à son ardeur immédérée pour l'étude qu'on attribue sa mort, arrivée à la fleur de son âge. Il mourut le 19 juin 1762, n'ayant que 43 ans. Nous avons de lui : *Notice de la Californie*, 3 vol. in-4 ; *Traité sur l'égalité des poids et mesures*, in-4, ouvrage savant et curieux ; *Paléographie espagnole*, in-4 ; Plusieurs autres traités, tant imprimés que manuscrits, pleins de recherches curieuses et utiles. Il a laissé différentes observations manuscrites touchant la collection d'Isidore. Une de ses lettres relative à cet objet, a paru dans le *Journal étranger*, septembre 1760. De cette lettre adressée au Père Rabago, en date du 22 décembre 1752, il résulte que la Collection, publiée sous le faux nom d'Isidore Mercator ou Peccator, est véritablement, pour le fond, de saint Isidore de Séville, quoique continuée et successivement augmentée de pièces authentiques et irrécusables, et d'un autre côté défigurée et interpolée par un éditeur infidèle, qu'il prouve avoir été allemand et non espagnol.

* BURR (Aaron), né dans l'année 1755, occupa une grande place dans l'histoire politique et militaire des Etats-Unis. Entré dans l'armée de la révolution au commencement de 1775, il forma l'une de ces illustres bandes qui furent les premières à résister à l'Angleterre ; depuis cette époque il ne cessa de prendre une part active aux opérations militaires. A la fin de l'année 1779 il se retira de l'armée à cause de sa mauvaise santé, commença l'étude des lois dans le New-Jersey sous le juge Patterson, et enfin se fixa à New-York. En 1790 il fut nommé *attorney* (procureur) *général* de l'état, et en 1792 élu sénateur au congrès des Etats-Unis. Le colonel Burr fit plusieurs fois partie de la législature, il fut nommé en 1801 président de la convention qui révisa la constitution, la même année vice-président des Etats-Unis. Il mourut à Richmond-house, le 13 décembre 1836, dans sa 81^e année.

* BURROUGH (Edouard), né à Kendal dans le Westmoreland, en 1634, fut un des premiers propagateurs de la secte des quakers. Dès sa jeunesse, il abandonna l'église anglicane pour le presbytérianisme, devint un des plus zélés prosélytes de la secte des *Amis*, et propagea les erreurs de Fox qui avait été un des fondateurs de cette secte. Ce nouvel apôtre fut mis en prison en 1654 ; mais aussitôt qu'il en sortit, il alla prêcher ses nouvelles opinions en Irlande et ensuite à Londres, où il publia un livre intitulé : *La trompette du Seigneur retentissant sur la montagne de Sion pour annoncer la querelle du Dieu des armées*. Non content de maltraiter Cromwell dans cet ouvrage, il lui adressa des lettres encore plus virulentes. Jusque-là il ne faisait que rendre justice à cet usurpateur : il voulut faire de même sous le règne de Charles II, et continua ses prédications malgré les défenses du gouvernement. Il fut

condamné à une amende de 150 livres sterling ; mais, par un des principes de sa religion, ne voulant pas payer cette somme, il fut enfermé à Newgate avec 150 de ses confrères, et il y mourut en 1662, dans la 28^e année de son âge. Ses ouvrages, qui tous traitent du presbytérianisme, furent réunis en un seul vol. in-fol. en 1672.

BURRUS (Antistius), beau-frère de l'empereur Commodus, fut mis à mort par ce prince, à la sollicitation de Cléandre, dont Burrus avait relevé les concussions et les violences, l'an 186 de Jésus-Christ.

* BURRUS ou BURRY (Pierre), chanoine d'Amiens, nommé aussi Burri, Burrius, ou Bury, né à Bruges en 1430, mais originaire de Noyon, d'où son père s'était expatrié pour se soustraire aux malheurs de la guerre, fit ses premières études chez son oncle, curé d'Arras, et alla les achever à Paris, où il prit le degré de maître ès arts, et se fit recevoir licencié en droit canon. Il professa pendant quelque temps la grammaire ; le désir de voir l'Italie lui fit quitter cette occupation. Il fut sept ans absent. A son retour à Paris, le gouverneur de cette ville lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'aîné lui procura un canonicat à Amiens. Ses deux élèves étant morts, il se retira dans cette ville. Il avait cultivé les lettres avec profit, et ses poésies latines, dit Grévier, étaient en grande estime de leur temps. Il était en relation avec tous les savants ses contemporains, et Robert Gaguin lui dédia ses annales de France. On a de lui : *Moralium carminum libri 9, cum argumentis et vocabulorum minus vulgarij explanatione*, Paris, 1503, in-4, rare ; *Cantica de omnibus festis Domini*, 1506, in-4 ; *Pœanes quinque festorum divæ virginis Mariæ, item Hymni aliquot cum familiari expositione Jodoci Badii Ascensii, et auctoris vita*, Paris, 1508, in-4. Burrus a aussi laissé quelques ouvrages de théologie. Il est mort en 1503.

* BURTIN (François-Xavier de), ancien conseiller-référendaire du gouvernement des Pays-Bas, né en 1743, à Maëstricht, et mort en 1818, fit d'excellentes études, et s'établit, en 1767, à Bruxelles, où il reçut le titre de conseiller médecin du prince Charles de Lorraine, alors gouverneur-général. L'empereur Joseph, pour le récompenser du zèle qu'il avait mis dans ses recherches des productions utiles des trois règnes de la nature dans les Pays-Bas, recherches qu'il avait entreprises sur l'invitation de ce monarque, le créa chevalier héréditaire, en le nommant conseiller-rapporteur du conseil-général. Burtin resta fidèle à son souverain, lors de la révolution de Belgique, quoiqu'il s'exposât ainsi à la persécution du parti victorieux. Il trouva dans sa retraite du service l'occasion de se livrer avec une application nouvelle à l'étude des sciences et de la littérature. On lui doit : un recueil de *Febr. bus*, Louvain, 1767, in-4 ; *des Bois fossiles découverts dans les différentes parties des Pays-Bas*, 1781, in-8 ; *Voyage minéralogique de Bruxelles par Wavre, à Court Saint-Etienne*, 1781, in-8 ; *Réflexions sur les progrès de la fabrique du fer et de l'acier dans la Grande-Bretagne*, Londres, 1783, in-8 ; *l'Oryctographie de Bruxelles, ou Description des fossiles tant naturels*

qu'accidentels, découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville, Bruxelles, 1784, in-fol., avec 32 planches coloriées ; *des Causes de la rareté des bons peintres hollandais dans le genre historique*, 1808, in-8, ouvrage traduit en hollandais en 1809 ; *Traité théorique et pratique des connaissances qui sont nécessaires à tout amateur de tableaux*, Bruxelles, 1808, 2 vol. in-8 ; *de l'Inutilité des jachères et de l'agriculture du pays de Waels*, 1809, in-12 ; *trois Opuscles sur les peintres modernes des Pays-Bas*, Bruxelles, 1811, in-12 ; *de la meilleure méthode d'extraire les polypes utérins*, 1812, in-8, avec fig., et plusieurs *Mémoires et Dissertations* imprimés séparément, ou dans les recueils des sociétés savantes dont il était membre. Il a fait encore des *Vers latins* sur les révolutions de Belgique et de France, quelques *pièces de vers français*, et plusieurs *brochures polémiques* en hollandais. Burtin a laissé en manuscrit des *Voyages et Recherches économiques et minéralogiques faits dans les Pays-Bas* par ordre de Joseph II ; *Voyages et Observations faits dans différents pays de l'Europe* ; différentes *Dissertations* sur les veines de houille, de plomb, sur les mines de fer, les carrières, les grottes souterraines, le commerce et les fabriques des Pays-Bas ; des *Observations médicales et scientifiques, etc.*

* BURTON (Robert), écrivain anglais, auteur d'un ouvrage très-original sur la *Mélancolie*, naquit à Lindley, dans le comté de Leicester, en 1576, et mourut le jour qu'il avait prédit lui-même en 1639. Son caractère comme son livre était un singulier mélange de mélancolie et de gaieté. Burton croyait, dit-on, à l'astrologie, et s'était surnommé lui-même *Démocrite le jeune* (Democritus junior) : son ouvrage intitulé *l'Anatomie de la mélancolie*, imprimé en 1624, in-4, le fut ensuite in-fol.

* BURTON ou BURTON (Guillaume), avocat, frère du précédent, né à Lindley en 1575, publia une *Description du comté de Leicester, de ses antiquités, de son armorial, etc.*, Londres, 1622, in-fol., fig. Burton mourut en 1643.

BURTON (Guillaume), topographe, philologue et antiquaire, né à Londres en 1609, mort en 1657, d'une famille pauvre, se servit des connaissances qu'il avait dans la langue grecque pour sortir de l'indigence. Il fut directeur de l'école de Kingston près de Londres. On a de lui des ouvrages très-savants : un *Commentaire* sur ce qui est dit de la Grande-Bretagne dans l'Itinéraire d'Antonin, en anglais, 1638, in-fol. ; *De reliquijs veteris linguæ persicæ, cum notis J. H. a Seelen*, Lubeck, 1720, in-8 ; *Græcæ linguæ historia*, Londres, 1637, in-8, avec le précédent.

* BURTON (Henri), ministre anglican de la secte des indépendants, naquit en 1579, à Birdsall, dans le comté d'York, et fit ses études à Oxford. Milord Carrey de Lepington le chargea de l'éducation de ses enfants ; et par le crédit de myladi Carrey, gouvernante des princes, fils de Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, il devint secrétaire du cabinet du prince Henri, et ensuite du prince Charles, depuis roi d'Angleterre sous le nom de Charles I^{er}. Burton était ainsi sur la voie de la fortune, lorsqu'un libelle contre quelques évêques le fit renvoyer. Cela

re le corrigea point. Ayant été nommé recteur de la paroisse de Saint-Matthieu dans Londres, il prononça deux sermons virulents contre l'épiscopat anglican, qu'il accusait de préparer le retour de ce qu'on appelait en Angleterre le *papisme*. Il fut cité devant la chambre étoilée, qui le condamna le 14 juin 1637 au pilori, à avoir les oreilles coupées, et à 5,000 livres sterling d'amende; sentence qui, à l'amende près, fut exécutée. Il fut ensuite enfermé dans le château de Lancaster, et quelques années après, pour de nouveaux libelles, transféré à Guernesey. Sa femme, en 1640, obtint la révision de son procès, et son retour à Londres. Il y fut reçu par le peuple comme en triomphe; il rentra dans sa cure, et, en dédommagement de son premier jugement, on lui fit une pension de 5,000 livres. Il mourut en 1648. Outre ses *pamphlets* et d'autres écrits, on a de lui : *Jejunium israeliticum, seu meditatio in caput 8 Isaia*, 1628, in-4; *Septem phiala, seu expositio capitum 15 et 16 Apocalypseos*, 1628, in-4.

BURTON (Jean), savant médecin anglais du XVIII^e siècle, a publié un *Traité théorique et pratique des accouchements*, qui a été traduit en français par Lemoine, sous le titre de système nouveau et complet de l'art des accouchements, Paris, 1771, deux vol. in-8.

* BURTON (Jean), ministre anglican, né à Wemworthy dans le Devonshire en 1696, et mort en 1771, fut successivement vicaire de Mapple-Derham, puis recteur de Worplesdon dans le comté de Surrey. Il a laissé des *Miscellanea* composés de sermons, de dissertations, de poésies et d'écrits divers : il a donné aussi une édition critique estimée de 5 tragédies grecques sous le nom de *Pentologia*, 1738, in-8, réimprimée à Oxford en 1779, 2 vol. in-8.

BURTON (Edward), professeur de religion à l'université d'Oxford, né à Shrewsbury en 1794, et mort à Eweline en 1836 à l'âge de 42 ans. On lui doit plusieurs établissements de charité très-remarquables et une foule d'ouvrages sur la *littérature ancienne*, ainsi que sur la *doctrine* et l'*histoire de l'Eglise*.

BURY. Voy. BURI.

BURY (Richard de), nommé aussi *Aungerville*, évêque anglais, naquit à Saint-Edmond's-Bury dans le comté de Suffolk en 1281, et fut élevé à l'université d'Oxford. Il devint gouverneur du prince Edouard, depuis roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard III, qui le combla de faveurs. Ce monarque le nomma, en 1333, évêque de Durham, en 1334, grand-chancelier, et en 1336 trésorier d'Angleterre. Bury aimait les lettres et les savants; il faisait à grands frais rechercher des livres dans tous les pays, y entretenait des copistes pour transcrire ceux qu'il ne pouvait pas acheter, et n'épargnait ni soins ni argent pour se procurer ces richesses littéraires. Il en forma à Oxford une nombreuse bibliothèque à l'usage de l'université et du public. Il est auteur d'un livre intitulé : *Philobiblos*, ou *De amore librorum*, Spire, 1483, in-4; réimprimé à Paris en 1500, à Oxford en 1599, et à Leipzig en 1647, à la suite de *Philologicarum epistolarum cen-*

turia una. On a en outre de lui *Orationes ad principes, et Epistolae familiares*, parmi lesquelles il en est quelques-unes qui sont adressées à Pétrarque, avec les réponses. Cet évêque mourut à Aukland en 1345.

BURY (Guillaume de), né à Bruxelles en 1618, pourvu à Rome d'un bénéfice dans la métropole de Malines, et mort dans cette dernière ville l'an 1700, était versé dans les antiquités ecclésiastiques. On a de lui un *Abrégé des vies des papes*, où il y a de l'exactitude et du savoir, Malines, 1675, Passau, 1726, Augsbourg, 1727, continué jusqu'à Benoît XIII. On trouve au bout de cet ouvrage un *Onomasticon etymologicum*, qui est un petit dictionnaire où Bury explique les mots obscurs qui se rencontrent dans l'office ecclésiastique, le missel, etc. Cet ouvrage renferme des choses curieuses et savantes; il y a cependant quelques explications mal fondées. On a encore de cet auteur plusieurs *pièces de vers* en latin, qui montrent qu'il était également versé dans la littérature.

* BURY (Arthur), théologien anglican, était principal du collège d'Exeter dans l'université d'Oxford. Guillaume III, désireux de mettre un terme aux troubles perpétuels que la diversité des sectes suscitait dans ses états, imagina de les réduire à une seule, et Bury publia, à cette occasion, un ouvrage intitulé : *The naked Gospel* (l'Evangile nu). Il prétendait avoir rappelé ce divin livre à sa simplicité et à sa pureté primitives, en le réduisant aux seuls articles nécessaires au salut, qui y sont exprimés d'une manière si claire et si simple qu'ils peuvent être conçus par les esprits les plus grossiers. Il livrait ainsi tout le reste à la décision arbitraire de chacun; il soutenait que les Pères et les conciles s'étaient arrogé mal-à-propos le droit de former des décisions auxquelles les fidèles devaient se soumettre, et osa même faire l'apologie d'Arius. Ce livre produisit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. L'auteur avait cru détruire tout sujet de dispute, en ramenant les esprits à une seule croyance, et dès que l'ouvrage parut, un cri général s'éleva contre lui. Le livre de Bury fut condamné à être brûlé, et l'auteur, exclu de l'université, par un décret de ce corps, du 19 mai 1690, perdit sa principalité. Ses principes, conformes à ceux des sociniens, l'engagèrent dans une lutte avec Jurieu qui l'attaqua dans un écrit intitulé : *La religion du latitudinaire*. Bury répondit à son adversaire dans le *Latitudinarius orthodoxus*, et de part et d'autre on ne ménagea point les injures. Bury se fit néanmoins des partisans en Angleterre et en Hollande. Leclerc entre autres prit sa défense, et soutint qu'on ne pouvait l'accuser de socinianisme, parce que sans nier formellement la divinité de J.-C., il avançait que ce dogme n'était pas nécessaire au salut.

* BURY (Richard de), avocat au parlement, né à Paris vers 1730, et mort vers 1794, possédait dans l'art du barreau de vrais talents que soutenait la sagesse de ses principes et de sa conduite. On a de lui plusieurs ouvrages historiques, dont quelques-uns n'ont d'autres titres à l'intérêt que l'exactitude de quelques faits oubliés ou inconnus. Les princi-

paux sont : *Histoire de Jules César*, Paris, 1758; *Histoire de Philippe et d'Alexandre le Grand*, 1760, in-4; *Eloge du duc de Sully*, 1763, in-12; *Histoire de la vie de Henri IV*, 1765, in-4; 1766, 4 vol. in-12. C'est son meilleur ouvrage, et cette histoire est regardée comme bien supérieure à celle du même prince écrite par madame de Genlis, en 1815; *Histoire de la vie de Louis XIII*, 1767, 4 vol. in-12; *Histoire de saint Louis, avec un abrégé de celle des croisades*, 1775, 2 vol. in-12; *Histoire abrégée des philosophes et des femmes célèbres*, 1775, 2 vol. in-12; *Essai historique et moral sur l'éducation française*, 1777, in-12.

BUS (César de), né à Cavaillon en 1544, fut amené à Paris par un de ses frères qui était venu à la cour. Le séjour de cette ville corrompit ses mœurs sans pouvoir avancer sa fortune. De retour à Cavaillon, il se livra au plaisir et à la dissipation; mais Dieu l'ayant touché; il entra dans l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Sa vie fut un modèle pour ses confrères. Il courait de village en village, prêchant, catéchisant et excitant les pécheurs à la pénitence. Son zèle lui ayant attiré plusieurs disciples, il en forma une compagnie, dont le principal devoir est d'enseigner la doctrine chrétienne. « Institution précieuse, dit un auteur moderne, non-seulement aux yeux de la religion, mais encore aux yeux de la bonne politique, rien n'étant plus propre à conserver les mœurs et les bons principes d'une nation que les leçons et les grands motifs de la religion, employés à réprimer ou à diriger les mouvements du premier âge. Plus ceux qui se dévouent à cette fonction pénible sont éloignés de la célébrité et des applaudissements du monde, plus la véritable gloire leur appartient, et plus est grand et désintéressé le service qu'ils rendent au public. » Cet ordre de catéchistes eut son berceau à Avignon. L'instituteur en fut élu général l'an 1598, après que son institut eût été confirmé par le pape Clément VIII. César se borna à proposer pour toute règle à ses disciples l'Evangile et les canons, n'y ajoutant que quelques statuts qui en étaient comme l'explication. Le pieux fondateur fut affligé de la perte de la vue 13 ou 14 ans avant sa mort, arrivée à Avignon en 1607. On lui est encore redevable de l'établissement des ursulines en France. Cassandre de Bus, sa nièce, Françoise de Bremond, sa pénitente, furent les premières religieuses de cette congrégation destinée à l'instruction des personnes de leur sexe, et qui s'acquitta de cette tâche avec autant d'assiduité que de succès. Il reste de César de Bus des *Instructions familières*, 5 vol. in-12. Jacques de Beauvais publia sa *Vie*, in-4. — Balthasar de Bus, son neveu, jésuite, né en 1587, mort en 1637, a donné : *Préparation à la mort, sur le modèle de Jésus mourant*, in-12; *Motifs de dévotion envers la sainte Vierge*, in-12; *Occupation intérieure pour les deux semaines de la passion de N.-S. J.-C.*, in-24; *Motifs de contrition*, in-24; *Exercices en la présence de Dieu*, in-12.

BUSA, dame riche d'Apulie, très-considérée pour sa naissance et ses richesses, se fit admirer, au rapport de Valère-Maxime, par la générosité dont elle

usa envers dix mille Romains qui, après la fameuse bataille de Cannes, s'étaient réfugiés dans la ville de Canouse. Les habitants ne leur donnaient que le couvert, elle leur fournit des habits, des vivres, et même de l'argent. Aussi le sénat romain ne manqua-t-il pas de lui en témoigner sa reconnaissance par les honneurs extraordinaires qu'il lui accorda.

BUSBECQ (Augier-Ghislain de) naquit à Comines en 1522 : les plus beaux esprits de Paris, de Venise, de Bologne, de Padoue, furent ses maîtres. Lorsqu'il fut de retour dans les Pays-Bas, il passa en Angleterre, à la suite de l'ambassadeur de Ferdinand, roi des Romains. Ce prince l'appela à Vienne et le chargea d'une ambassade auprès de Soliman II, empereur des Turcs. A son retour, il fut fait gouverneur des enfants de Maximilien II, et conduisit en France Elisabeth leur sœur, destinée à Charles IX. Il y resta en qualité de ministre de l'empereur. En retournant aux Pays-Bas, en 1592, il fut maltraité par quelques soldats français. La frayeur que lui causa cet événement lui donna une fièvre violente qui l'emporta au bout de quelques jours. Il s'était retiré dans la maison de M^{me} Mailloë, à Saint-Germain, près de Rouen : avant d'expirer, il pria le gouverneur de ne pas punir ceux qui étaient la cause de sa mort. Sa mémoire fut longtemps chère aux gens de lettres dont il était le protecteur, et aux bons citoyens dont il était l'exemple. Busbecq recueillit dans le Levant diverses inscriptions qu'il fit passer à Scaliger, à Lipse et à Gruter. C'est à lui qu'on est redevable du *Monumentum ancyranum*, marbre trouvé à Ancyre et précieux aux savants. Cent manuscrits grecs qu'il ramassa dans ses voyages enrichirent la bibliothèque de l'empereur, et en sont encore aujourd'hui un des plus beaux ornements. Ses *lettres* sur son ambassade de Turquie, en 4 livres, traduites en français par l'abbé de Foy, 3 vol. in-12, doivent être méditées par les négociateurs : elles sont un modèle de bon style pour les ambassadeurs qui rendent compte à leur maître de ce qui se passe dans les cours où ils résident. Elles sont de plus remplies d'observations géographiques et d'images pittoresques qui en rendent la lecture très-agréable; tout y porte d'ailleurs l'empreinte de l'honnêteté et de la vertu. Celle qu'il écrivit à l'empereur Rodolphe, lorsqu'il était en France, sont un tableau intéressant du règne de Henri III. Il dit beaucoup en peu de mots, ne laissant échapper ni les grands événements ni les petites intrigues. Il raconte les choses avec une telle naïveté, qu'elles semblent se passer sous les yeux du lecteur. Son *Consilium de re militari contra Turcas instituendū*, et son *Voyage de Constantinople et d'Amasie*, sous le titre de *Legatio turcica*, Anvers, 1582, in-8, peuvent guider ceux qui sont chargés de négociations à la Porte. On les a réunis avec ses lettres dans l'édition de ses ouvrages, donnée par Elzévir, Leyde, 1632, et Amsterdam, 1660, in-24.

* BUSCA (Ignace), cardinal, né à Milan en 1715, fut envoyé par Pie VI, en qualité de nonce dans les Pays-Bas, avant la révolte qui fut le résultat des innovations qu'y avait introduites Joseph II dont Busca était le sujet. Alors le pape le rappela à Rome, et l'en nomma gouverneur; le souverain

pontife le créa cardinal en 1789, et peu de temps après secrétaire d'état. Busca eut d'assez graves démêlés avec Cacault, envoyé de France, qui l'accusait d'avoir adressé au cabinet de Vienne des lettres en opposition avec ce qu'il lui avait écrit à lui-même. Pie VI le remplaça par le cardinal Doria, en lui conservant le titre de *prefetto del buon governo*. Il combattit vivement, en 1801, les dispositions du concordat dont le cardinal Consalvi était l'auteur, et mourut en 1803. Il était, dit-on, d'un embonpoint excessif.

BUSCH (Jean ou Arnold), chanoine régulier de Windesheim, né à Zwollen, dans l'Over-Issel, est auteur du *Chronicon Windesemense*, en 2 livres; le premier traite de l'établissement de la congrégation de Gerard le Grand, et des monastères qui en dépendaient; le second rapporte l'histoire des religieux qui se sont fait un nom dans cette congrégation; cet ouvrage a été publié par Rosweid, Anvers, 1621. L'auteur mourut vers 1470.

* BUSCH (Jean-Georges), né le 3 janvier 1728, à Altenwedding dans le pays de Lunébourg, et mort en 1800, fut professeur de mathématiques au gymnase de Hambourg, fondateur et directeur de l'académie de commerce de cette ville, et président de la société des arts et métiers. Hambourg lui doit le plan de son institution pour les pauvres, le plus bel établissement de ce genre. Il savait toutes les langues de l'Europe, et possédait surtout les sciences exactes et commerciales. On a de lui : *Observations faites pendant un voyage dans une partie de la Suède*, 1783, in-8; *Observations faites pendant un voyage dans les Pays-Bas et en Angleterre*, 1786, in-8; *Essai d'un traité de mathématiques usuelles*, 1773, in-8; 2^e édition, 1798, in-8; *Encyclopédie des sciences mathématiques*, 2^e édit., 1793, in-8, avec une bibliographie de la science; *De la circulation de l'argent dans ses rapports avec l'économie politique et le commerce*, 1780 et 1800, 2 vol. in-8; *Essai sur l'économie politique et le commerce*, 1784, 3 vol. in-8; *Théorie du commerce*, 1792 et 1799, 3 vol. in-8; c'est le meilleur ouvrage de Busch; *Esquisse d'une histoire du commerce de mon temps*, 1781, in-8; *Bibliothèque du commerce*, 1784, 3 vol. in-8, regardée comme classique en Allemagne; *Observations et expériences*, 1790, 5 vol. in-8, etc.

BUSCHETTO DA DULICHIO, architecte du x^e siècle, natif de l'île de Dulichio, bâtit l'église cathédrale de Pise, qui passe encore pour une des plus belles d'Italie. Buschetto était un grand machiniste; il faisait mouvoir de très-grands fardeaux avec très-peu de force. On mit sur son tombeau une épitaphe où il est dit : « Que dix filles levaient, par son » moyen, des poids que mille bœufs accouplés n'auraient pu remuer, et qu'un vaisseau de charge n'aurait pu porter en pleine mer. »

BUSCHING (Antoine-Frédéric), conseiller du consistoire à Berlin, né en 1724, en Westphalie, mort à Berlin, le 28 mai 1793, à l'âge de 69 ans, s'est fait une réputation distinguée par une *Géographie* extrêmement volumineuse et détaillée. Il est à regretter que l'étendue même de son plan l'ait privé des avantages de l'exactitude. La partie qui mérite le plus de confiance est celle qui regarde l'Allemagne,

parce qu'il était plus à portée de connaître l'état réel des choses. Les descriptions des autres pays sont quelquefois si différentes des notions qu'en ont les indigènes, qu'on les croirait puisées dans quelque voyage romanesque. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette observation se vérifie même à l'égard des provinces les plus voisines de l'Allemagne, telles que la Dalmatie, l'état de Venise (*Voy. le Diction. Géogr.* article DALMATIE), etc. Ses calculs sur la population sont presque toujours énormément exagérés et tout-à-fait différents de ceux qu'il établit ailleurs (*Ibid.* article ALLEMAGNE). Avec cela cette vaste compilation peut être utile à ceux qui s'occupent de géographie, pourvu qu'ils aient assez de connaissances et de discernement pour faire dans cette multitude de vérités et d'erreurs un triage judicieux. M. Busching était un homme appliqué, modeste, social. Quoique protestant et prêchant, il était ami des catholiques, et rendait généreusement justice à leurs pasteurs. On se rappelle avec quel intérêt il a parlé de l'ouvrage d'un autre ministre protestant, également sage et modéré sur l'autorité du pontife romain, ouvrage qui a paru dans le temps du voyage de Pie VI à Vienne, sous le titre de *Vertheidigung des Pabstes von einem protestantem*. On croit même communément, et on l'assurait alors, que cet ouvrage était de lui. Il contrastait d'une manière saillante avec la diatribe du brochuraire soi-disant catholique Eybel, *Wastist der Pabst*. *Voy. le Journ. hist. et litt.*, 2 février 1783, pag. 168 (1).

BUSCHIUS (Herman), né en 1468 à Sassembourg, mort à 66 ans, parcourut l'Allemagne en enseignant avec succès les humanités, et se fit des envieux parmi ses confrères. On a de lui des commentaires d'auteurs classiques, entre autres de Perse, Cologne, 1525, in-8, et plusieurs vol. in-4 de *Poésies latines* et de *Harangues*; des *Epigrammes*, Leipsig, 1504, in-4. Erasme dit que dans sa composition, il approche plus de Quintilien que de Cicéron.

BUSÉE (Jean), jésuite, né à Nimègue en 1541, mort à Mayence en 1611, où il avait été pendant 22 ans professeur de théologie, de l'Ecriture et de controverse, est auteur de quelques ouvrages de piété estimés, et de plusieurs livres de controverse. Il y traite les hérétiques avec une douceur qui était l'image de son caractère. Il a donné une édition des Œuvres de Pierre de Blois, des Lettres de Hincmar de Reims, des Œuvres de Trithème, des Vies des papes par Anastase le Bibliothécaire, de quelques ouvrages de Luitprand, d'Abbon, de Fleury. Il s'est trompé lorsqu'il a cru que son édition de Pierre de Blois était la première : il en avait paru une dès l'an 1519, à Paris. — Pierre Busée, son frère, et jésuite comme lui, est connu par le grand Commentaire qu'il a fait sur le *Catéchisme* de Canisius, Cologne, 1577, in-fol. Il était né à Nimègue vers l'an 1540, et fut professeur de l'Ecriture sainte et de la langue hébraïque à Vienne en Autriche. Il y mourut le 12 avril 1587. — Gérard Busée, frère des deux précédents, né à Nimègue vers 1538, chanoine de Xanten, mort vers 1581, s'est fait connaître par un *Catéchisme*, Cologne, 1572, et par quelques ouvrages de controverse.

(1) Busching est un des créateurs de la géographie moderne.

BUSEMBAUM (Herman), jésuite, naquit à Nottelen en Westphalie, l'an 1600. Il prit l'habit de saint Ignace, passa par les emplois de son ordre, et mourut en 1668. On a de lui *Medulla Theologiae moralis*, in-12, dont le Père Lacroix a fait 2 vol. in-fol. (Voy. LACROIX); on y trouve plusieurs assertions justement proscrites: le Père Busembaum, en copiant d'autres théologiens, ne distinguait point assez ce qui méritait d'être adopté d'avec ce qui était le fruit des préventions dominantes ou des erreurs particulières. (Voy. CARAMUEL, ESCOBAR, etc.) Il faut convenir que ceux qui ont affecté de dresser des catalogues de ces sortes d'erreurs, ont fait plus de mal que ceux qui les ont enseignées. « Faut-il » approuver, disent les encyclopédistes, la chaleur » avec laquelle Pascal et d'autres ont poursuivi; » vers le milieu du siècle dernier, la morale relâ- » chée de quelques casuistes obscurs? Ils devaient » prévoir que les principes de ces auteurs, recueillis » en un corps, et exposés en langue vulgaire, ne » manqueraient pas d'enhardir les passions toujours » disposées à s'appuyer de l'autorité la plus fragile. » Le scandale que la délation de ces maximes occa- » sionna dans l'Eglise, fut peut-être un plus grand » mal que celui qu'auraient jamais fait des volumes » poudreux, relégués dans les ténèbres de quelques » bibliothèques monastiques. » (Encyclop. Meth. art. CASUISTES). La justice et la vérité obligent encore d'observer que si les casuistes relâchés sont condam- nables, ceux qui sont excessivement sévères ne le sont pas moins, et peuvent même produire des effets plus funestes. Le tort des uns et des autres a été de décider sur la moralité des actions humaines, sur la grandeur ou la légèreté du péché, d'une manière leste et téméraire; d'avoir voulu déterminer avec une précision aussi présomptueuse que chimérique, la nature et la gravité de tous les délits possibles, au lieu d'adorer les secrets de la divine justice, et de s'écrier avec le prophète, *Delicta quis intelligit?* (Voy. ESCOBAR, PASCAL.)

BUSIRI (François), savant précoce, né en 1817 à Rome, venait d'achever ses études lorsqu'il fut pourvu de la double place de chanoine lecteur de St.-Jean de Latran et de bibliothécaire de la Basilique. Doué d'une mémoire prodigieuse, il ne lui fallut que quelques mois pour connaître les livres de la bibliothèque dont la garde lui était confiée, et le mettre à même de donner aux savants qui la fréquentaient tous les éclaircissements dont ils pouvaient avoir besoin. Dans le même temps il concourait à la publication du *Thesaurus historicæ ecclesiasticæ*, ouvrage important qui lui mérita d'être désigné professeur suppléant à l'université romaine. Quelques *Opuscules*, non moins remarquables par le fond que par l'élégance du style, promettaient à l'Eglise un grand écrivain, quand il fut enlevé subitement, le 7 janvier 1841, à l'âge de 24 ans. Voy. le *Diario* du 16 même mois.

BUSIRIS, fils de Neptune, et roi d'Egypte, gouvernait ses sujets en tyran, et égorgait tous les étrangers qui abordaient dans ses états, les offrant en sacrifice aux dieux. Il choisissait principalement ceux qui avaient le poil roux. Hercule allait être immolé comme les autres, lorsqu'il brisa ses liens,

et sacrifia Busiris, son fils, et le prêtre qui se prêtait à ces abominations. — Il a existé, dit-on, un autre **BUSIRIS**, antérieur à celui-ci, lequel fut roi d'Egypte, fonda la fameuse ville de Thèbes, et y établit le siège de son empire. Mais tout cela appartient à l'histoire des temps fabuleux; et cette ville même de Thèbes n'est qu'une fable et un travestissement de l'histoire sainte, comme d'habiles critiques l'ont prouvé.

BUSLEYDEN (Jérôme), né à Bouleide, en allemand *Bauschleiden*, village de la prévôté d'Arion, dans le duché de Luxembourg, d'où il a tiré son nom, fut chanoine des églises de Liège, de Cambrai, de Malines, de Bruxelles, prévôt de Saint-Pierre d'Aire, maître des requêtes et conseiller au conseil-souverain de Malines. Il se fit connaître avantageusement par ses liaisons avec les gens de lettres, et par ses ambassades auprès de Jules II, de François I et de Henri VIII. Il mourut à Bordeaux en 1517. La ville de Louvain lui doit le collège des Trois-Langues. On n'a de Busleyden qu'une Lettre, à la tête de l'*Utopie* de Thomas Morus. On a conservé longtemps en manuscrit, à Louvain, des Pièces de vers, des Oraisons et des Lettres de Busleyden, monuments qui attestaient sa vaste érudition. On ignore aujourd'hui si ces ouvrages existent. — François BUSLEYDEN, archevêque de Besançon, était le frère de Jérôme.

BUSMANSHAUSEN (François-Joseph de), descendant de la noble famille des barons de Roth, enseigna la théologie chez les capucins de la province d'Autriche, dont il avait embrassé l'institut. On a de lui, outre un grand nombre de *Sermons*, tant allemands que latins, un *Panegyrique du marquis de Bade*, à l'occasion des victoires remportées sur les Turcs, en allemand, Kempten, 1693, in-fol.

* **BUSON** (Jean-Baptiste), né à Besançon vers la fin du xvi^e siècle, était chanoine de la métropole de cette ville. Il ne nous reste de lui que deux oraisons funèbres, dont l'une de l'empereur Ferdinand II, fut prononcée devant Charles IV, duc de Lorraine, nous en citerons le passage suivant, qui peut donner une idée de l'éloquence du temps. L'auteur a emprunté le sujet de sa division aux trois couronnes d'or, d'argent et de fer: *l'honneur, l'intérêt et l'ambition sont trois frères, les trois Horaces qui combattent pour l'empire romain: ces trois frères en nos jours ont paru sur le pré, Ferdinand, Louis et Gustave: l'empire ne peut se partager; il faut être César ou rien. Ferdinand a été César, et les deux autres rien: au premier le juge a donné la pomme, préférant à l'ambition de la France, à l'intérêt de la Suède, le but de Ferdinand: le vertueux est l'arche, et l'honneur est le but.* Buson vivait encore l'an 1634.

* **BUSSÆUS** (André), antiquaire, philologue et historien danois, né en 1679, devint bourgmestre d'Elseneur, et mourut en 1753. Bussæus est connu surtout comme éditeur de deux ouvrages importants pour la littérature scandinave. *Arti cognomine Froda, polyhistoris et primi in septentrione historici schedæ, seu libellus de Islandiâ, e veteri islandicâ vel danicâ antiquâ lingvâ in latinam versus*, Hauniæ, 1733, in-4. Aria-Froda vivait dans le xiv^e siècle, en Islande où il était prêtre. Son ouvrage

avait déjà paru en 1688 en islandais. Bussæus le fit réimprimer avec la *Traduction* en regard ; il y joignit *Jonæ Gam schediasma de ratione anni solaris, secundum rudem observationem veterum paganorum in Islandiâ, et periplus Ohtheri et Walfstani, ab Alfredo rege Angliæ descriptus*. Ce dernier ouvrage, réimprimé séparément en 1744, in-8, est la relation d'un voyage fait au ^{iv} siècle, dans les mers septentrionales, par ordre du roi Alfred.

* BUSSI (le comte Jules de), poète italien, chambellan du pape Clément XI, mort à Viterbe en 1714, a publié entre autres : *Epistole eroiche d'Ovidio translate in terza rima*, Viterbe, 1703-1711, 2 parties in-12.

* BUSSI (Feliziano), né à Rome, d'abord jésuite, entra dans la congrégation des infirmiers ou clercs réguliers qui se dévouent au service des malades, habita quelque temps Viterbe, puis Rome, où il mourut en 1741. On a de lui : *Istoria della città di Viterbo*, Rome, 1742, in-fol.

BUSSIÈRES (Jean de), jésuite, né en 1607 à Villefranche en Beaujolais, se distingua dans son ordre par son esprit et son amour pour le travail. Il mourut en 1678. Ses poésies françaises sont entièrement oubliées ; mais on lit encore ses Poésies latines, Lyon, 1613, in-8. Son style, sans être ni correct ni égal, est plein de feu et d'enthousiasme. Ses principaux ouvrages sont *Scanderberg*, poème en 8 livres ; *Rhœa* (c'est-à-dire l'isle de Ré) *délivrée* ; des *Idylles* et des *Eglogues*. On a encore de lui : *Historia francica*, Lyon, 1671, 2 vol. in-4. Un Abrégé de l'Histoire universelle sous le titre de *Flosculi historiarum*, traduit par lui-même en français sous celui de *Parterre historique*, in-12. *Basilica Lugdunensis*, Lyon, 1661, in-fol. *Description de Villefranche*, 1671, in-4, avec fig.

* BUSSOLARI (frère Jacques des), de Pavie, ermite de Saint-Augustin, possédait un grand talent pour la prédication et souleva ses concitoyens contre les seigneurs de Milan. Il se mit lui-même à la tête d'un petit corps d'armée et enleva toutes les redoutes des Milanais. Mais les Beccaria, dont les habitudes étaient vicieuses, effrayés de la réforme qu'il voulait établir dans les mœurs, recoururent aux Visconti, qui se rendirent bientôt maîtres de Pavie, et enfermèrent Bussolari dans un cachot infect où il périt vers 1336.

* BUSSY-RABUTIN (Louise-Françoise de), fille de Roger de Bussy-Rabutin (*Voy. RABUTIN*), née en 1642, fut célèbre par son esprit. Elle épousa en premières noces Gilbert de Langeac, marquis de Coligny, et en secondes noces, Henri-François de la Rivière. Cette dame a publié, mais sans y mettre son nom : *Abrégé de la vie de saint François de Sales*, Paris, 1669, in-12. C'est par erreur que Baillet attribue cette vie à Diane de Bussy-Rabutin, religieuse de la Visitation ; *La vie, en abrégé, de madame de Chantal*, Paris, 1697, in-12. L'auteur était petite-nièce de cette illustre fondatrice de la Visitation. Louise-Françoise mourut en 1716, quelques années avant son second mari. Le Père Lelong s'est trompé en la faisant religieuse.

* BUSSY (Philippine-Louise de), née à Paris le 16 avril 1719, composa un ouvrage dont le titre

offre une certaine singularité : *La Méprise du mort qui se croit vivant, ou Le mort qui doit chercher la vie*, Paris, 1776, in-12. Berkeley, évêque de Cloyne, avait nié l'existence des corps. Philippine Bussey nie que nous soyons en vie, car, disait-elle, animée d'ailleurs d'un sentiment assez louable : « ce n'est » que dans une réunion intime avec Dieu, source de » toute existence, que nous pouvons trouver le vrai » principe vital. »

* BUSTAMENTE (Barthélemy de), frère mineur, né à Lima, capitale du Pérou, a laissé un traité intitulé : *Tratado de las primicias del Piru en santidad y letras*.

* BUSTAMENTE, auteur espagnol du ^{xviii} siècle, dont on a : *de las Ceremonias de la missa*, Madrid, 1633 ; *Rubricas del officio divino*, ibid., 1649.

* BUSTIS, ou BUSTO (Bernardin de), capucin, né en Italie dans la ^{xv} siècle, se fit une grande réputation par des sermons qui doivent trouver place à côté de ceux des Barletto (*Voy. ce nom*). Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'établissement de la fête du Nom de Jésus, et adressa à ce sujet au pape Innocent VIII différents écrits, conservés dans la collection de ses œuvres, imprimée à Brescia en 1588, 3 vol. in-4, et à Cologne en 1607, même format. On y trouve des sermons pour le carême, les dimanches et les fêtes de l'année, que l'auteur a intitulés *Rosarium sermonum per totum annum*, et des sermons pour toutes les fêtes de la Vierge, intitulés : *Mariale, seu sermones in singulis festivitibus B. Mariæ Virginis*.

* BUSTO (Barnabas), précepteur des enfants de Charles-Quint, a laissé une *Introduction à la grammaire*, Salamanque, 1533, in-8.

* BUSTO Y VANEGAS (Alexis), né à Tolède en 1522, et mort dans la même ville en 1584, était selon Alphonse Malamoros, Sepulveda et Nicolas Antonio, dans sa *Bibliotheca hispana*, un des hommes les plus éclairés de son siècle. Il étudia la théologie à Salamanque ; mais ne se sentant point appelé à l'état ecclésiastique, il se maria et enseigna à Tolède la philosophie et la langue latine qui lui était aussi familière que sa langue maternelle. On a de Busto : *Diferencia de libros que hayen el mundo*, Tolède, 1546, in-4 ; Salamanque, 1572, in-8 ; Pincia, 1583, in-8. L'auteur établit dans ce livre, dont le titre est assez vague, les préceptes de la philosophie sacrée et naturelle, qu'il a su débarrasser de ces définitions scolastiques qui en rendaient l'étude rebutante et peu utile ; *Tratado de ortografia en las tres lenguas principales*, ou *Traité d'orthographe et des accens des trois principales langues*, Tolède, 1592, in-4 ; *Brevis enucleatio in obscuriores Velleris aurei locos Alvari Gomezii*, Tolède, 1540, in-8 : ce sont des scholies sur le poème de la Toison d'or d'Alvarez Gomez ; *Brevia scholia in Petri Papei Flandri Samaritem comœdiam*, Tolède, 1542 ; *Tratado*, etc., *Traité sur l'Agonie*, 1583, dédié à la comtesse de La Cerda. L'auteur avait promis une *Grammatica narrativa seu historica* et une *Diabologie* qui n'ont point été publiées.

BUSTON, ou plutôt BUSTEN (1) (Thomas-Etienne), jésuite anglais du diocèse de Salisbury,

(1) C'est ainsi que le nomme Bethwel, *Biblioth. des Jésuites*.

né en 1549, entra dans la société à Rome, en 1575, à l'âge de 26 ans. Après avoir fait ses études, se sentant appelé à l'œuvre des missions, il partit pour les Indes en 1578, et se rendit dans l'île de Salset près de Goa, où les jésuites avaient une résidence et une mission. Après y avoir demeuré cinq ans, il en fut nommé supérieur, la gouverna pendant 40 ans avec tant de sagesse et une telle satisfaction de la part des chrétiens qui la composaient, que ses supérieurs crurent que nulle part il ne pouvait être plus utile. Il mourut à Goa en 1619, regardé comme un saint et un apôtre, et regretté de son troupeau comme un père. On a de lui : *Arte da lingua canarina*, c'est une grammaire de la langue parlée au Canara, côte de Malabar, composée pour l'usage des missionnaires et des Portugais qui viennent sur cette côte. Elle est écrite en portugais, langue vulgaire des Européens à Goa. Le Père Didace de Ribeira la fit imprimer avec des augmentations, Rachol (Goa), 1640, in-8, ou petit in-4; *Catéchisme en langue indienne*; *Purana* ou *Recueil de poésies pieuses*, aussi en langue indienne, sur les principaux mystères du christianisme. Elles furent accueillies avec tant d'applaudissement, que dans toutes les églises de l'Indoustan on en lisait des morceaux après l'office.

* BUTE (Jean STUART, comte de), ministre anglais, né en Ecosse, au commencement du XVIII^e siècle, d'une famille élevée à la pairie en 1703, et qui prétendait descendre des anciens souverains de ce royaume, fut choisi lui-même en 1737, pour remplacer un des pairs d'Ecosse qui venait de mourir, et se fit remarquer par une opposition opiniâtre aux mesures des ministres. N'ayant point été réélu au parlement de 1741, il se retira de dépit dans l'île de Bute, qui lui appartenait. Là, dans la compagnie de son épouse qu'il affectionnait, il semblait avoir oublié les affaires, lorsque, le prétendant ayant fait, en 1745, une descente en Ecosse, il se rendit à Londres, craignant d'être soupçonné d'attachement aux Stuarts, et offrit ses services au gouvernement. Le prince de Galles l'ayant vu jouer dans une des représentations dramatiques qui se donnaient chez la duchesse de Queensbury, l'invita à venir à sa cour. Bute y jouit bientôt d'une grande influence, et après la mort du prince de Galles, sa veuve lui confia l'éducation de l'héritier présomptif de la couronne, à qui l'on avait donné pour gouverneur le comte d'Harcourt, et l'évêque de Norwich pour précepteur. Mais leurs principes ne pouvant s'accorder avec ceux de Bute, ceux-ci donnèrent leur démission, et furent remplacés par lord Waldegrave et l'évêque de Lincoln. Le 27 octobre 1760, deux jours après la mort de Georges II, Bute fut nommé membre du conseil. Après la dissolution du parlement en mars 1761, il succéda à lord Holderness, secrétaire d'état, et prit pour son sous-secrétaire Charles Jenkinson, connu depuis sous les noms de lord Haukesbury et de comte de Liverpool. Legge, chancelier de l'échiquier, fut aussi renvoyé, parce qu'il avait autrefois refusé sa place au parlement à un parent de Bute. Pitt, soutenu par ses talents et entouré de la faveur du peuple, était encore ministre des affaires étrangères. Dans ces con-

jonctures, le cabinet de Versailles ayant conclu avec celui de Madrid un traité contre l'Angleterre, Pitt voulut qu'on déclarât immédiatement la guerre à l'Espagne; n'ayant pu faire prévaloir cet avis, que son beau-frère avait seul appuyé au parlement, il se retira au mois d'octobre 1761 et Bute se vit alors maître de la direction des affaires. Depuis le duc de Clarendon sous Charles II, nul n'avait joui d'une confiance égale à celle que lui accordait Georges III. Cependant on se vit contraint en 1762 de faire la guerre à l'Espagne. Bute invita le duc de Newcastle qui avait vieilli au service de la maison de Brunswick, à donner sa démission du poste important de premier lord de la trésorerie qu'il occupa après lui, et reçut en même temps l'ordre de la Jarretière. Devenu premier ministre, il espéra se concilier l'estime du public par le traité de paix signé à Fontainebleau, en 1763, traité si avantageux à la nation anglaise, qui était en grande partie son ouvrage et qui fut pour lui une occasion de développer dans la chambre haute tout son talent oratoire. Un parti puissant commença cependant à se former contre Bute. La guerre des pamphlets, un moment assoupie sous le ministère de Pitt, se ralluma avec violence, et l'on ne garda aucun ménagement envers le ministre, dont le crédit auprès du monarque n'en souffrait nullement. Il parvint même à écarter des affaires tous les *wighs*, c'est-à-dire, ceux-là même qui avaient fait la révolution de 1688, et placé la maison de Brunswick sur le trône. Enfin la haine générale qu'il inspirait prenant chaque jour un caractère plus éclatant, il se décida à demander sa démission au roi, en donnant pour prétexte le mauvais état de sa santé, et il ajouta : « Sire, je consens à mourir à votre service; mais il m'est impossible d'y vivre. — En ce cas, dit le roi, » j'aime mieux perdre mon ministre que mon ami. » Il eut pour successeur lord Greenville. Quoiqu'éloigné de la cour, on crut généralement qu'il avait conservé une grande influence dans les affaires. C'est à tort qu'on lui a attribué une part dans la loi sur le timbre qui amena la révolte des colonies de l'Amérique septentrionale; il s'opposa hautement à son adoption. Depuis la mort de la princesse de Galles, mère du roi, arrivée en 1772, Bute fut entièrement oublié. Il mourut le 10 mars 1792, laissant plusieurs enfants, dont l'aîné était ministre en 1812; le second a été archevêque de Dublin. Le duc de Northumberland épousa une de ses filles, et l'autre fut mariée au comte de Macartney, connu par son ambassade à la Chine. Bute eut plus d'ambition que d'habileté; il passait pour impérieux et obstiné, et, dans plusieurs circonstances, il montra cependant un esprit irrésolu et même timide. Ses mœurs furent irréprochables, et il conserva un attachement inviolable à son monarque. Frédéric II a peint son caractère privé sous un jour défavorable; mais ce prince peut être regardé comme suspect de partialité, Bute ayant refusé, en 1762, les subsides que demandait le roi de Prusse. Ses connaissances étaient très-variées, et il possédait dans le magnifique château de Luton, qu'il avait fait construire dans le Berkshire, une bibliothèque de trente mille volumes, un cabinet d'instruments d'astronomie,

de physique et de mathématiques, et un jardin botanique qu'il avait enrichi des plantes les plus rares. Il était en correspondance avec les plus célèbres botanistes de l'Europe, et il écrivit pour la reine d'Angleterre un ouvrage intitulé : *Tables de botanique contenant les différentes familles des plantes de la Grande-Bretagne, distinguées d'après les cinq parties de la fructification, et rangées suivant une méthode synoptique*, 9 volumes in-4, ouvrage magnifique dont les frais d'impression se montèrent à dix mille livres sterling. On n'en tira que douze exemplaires, que l'auteur distribua aux grands de la cour de Londres. Il en envoya un à Buffon, qui le déposa à la Bibliothèque du roi. Linnée a dédié au ministre anglais un genre qu'il nomma *Stewartia*, du nom de Stuart que portait le comte de Bute.

* BUTEL-DUMONT (Georges-Marie), économiste distingué, né à Paris en 1725, mort en 1788, fut avocat, puis censeur royal, et enfin secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg. L'académie des Inscriptions le couronna sa *Théorie du luxe*, 1771, 2 vol. in-12, et son *Essai sur les causes principales qui ont contribué à détruire les deux premières races des rois de France*, 1776, in-8. Ses autres ouvrages sont : *Mémoires historiques sur la Louisiane, rédigés sur les manuscrits de l'abbé le Mascrier*, Paris, 1753, 2 vol. in-12 ; *Histoire et commerce des colonies anglaises*, 1753, in-12 ; idem des *Antilles anglaises*, 1758 ; *Essai sur l'état présent du commerce d'Angleterre*, 1755, traduit de l'anglais, de Cary ; *Traité de la circulation et du crédit*, 1771, in-8 ; *Traité sur le commerce et l'avantage de la réduction de l'intérêt de l'argent*, traduit de l'anglais ; *les Ruines de Poestum*, traduit de l'anglais, 1769, in-8, ouvrage inférieur à celui de la Gardette sur le même sujet ; *Recherches sur l'administration des terres chez les Romains*, Paris, 1779, in-8.

BUTEO. Voy. BORREL.

BUTÈS, chassé par son père Borée, roi de Thrace, aborda dans l'île de Naxos, où il fixa sa demeure. S'étant remis en mer, avec une partie de ses gens, pour aller chercher des femmes, il en enleva, sur les côtes de Thessalie, plusieurs qui célébraient une fête en l'honneur de Bacchus. De ce nombre était Coronis, nourrice de Bacchus, que Butès prit pour lui ; mais ce dieu, irrité d'un pareil outrage, inspira au ravisseur une fureur si violente, qu'il courut se précipiter dans un puits, où il périt.

BUTÈS ou BOGÈS, gouverneur de la ville d'Eione, sur le fleuve Strymon, sous Darius, fils d'Hystaspes, roi de Perse, témoigna pour son maître une fidélité qui dégénéra en fureur. Assiégé par Cimon, général des Athéniens, et ne voulant point accepter la capitulation honorable qu'on lui offrait, il aimait mieux périr que de se rendre. Il donna ordre qu'on ramassât soigneusement tout l'or et l'argent qui était dans la ville, fit allumer un grand bûcher, et ayant égorgé sa femme, ses enfants et toute sa maison, il les fit jeter dans les flammes, avec les richesses qu'on avait recueillies, et s'y précipita lui-même après eux, invitant, par cet exemple insensé, ses concitoyens à en faire autant.

* BUTET (Pierre-Roland-François), né à Tuffé,

dans le Maine, le 16 novembre 1769, et mort au mois de mars 1825, tenait à Paris un pensionnat, sous le nom d'Ecole Polymathique. On a de lui : *Abrégé d'un cours complet de Lexicographie et de Lexicologie*, 1801, 2 vol. in-8 ; *Cours pratique d'instruction élémentaire, applicable à toute méthode d'enseignement individuel ou collectif, et spécialement à la méthode d'enseignement mutuel à l'usage de l'école polymathique, de toutes les écoles primaires de France, et surtout des étrangers qui désirent apprendre méthodiquement la prononciation et l'orthographe de la langue française*, Paris, 1819, in-8 ; *Dissertations philologiques*, Paris, 1813, in-8 de 32 pag. ; *Mémoire historique et critique dans lequel l'S se plaint des irrptions orthographiques de l'X, qui l'a supplantée dans plusieurs cas, sans aucune autorisation, ni étymologique, ni analogique*, à MM. les membres de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, Paris, 1821, in-8. Butet a fourni beaucoup d'articles au *Manuel de la langue française* de Boniface, aux *Annales de grammaire*, commencées en 1806, et au *Magasin encyclopédique* de Millin.

BUTINI (Pierre), ministre protestant, né à Genève le 2 septembre 1678, était fils de Dominique Butini, l'un des pasteurs de cette ville. Après avoir terminé ses études en théologie, il fut admis au ministère, et en exerça les fonctions à Leipsig pendant 3 ans. On lui offrit la direction de l'église wallonne à Londres, emploi avantageux, que néanmoins il refusa, préférant rester au sein de sa famille. La modeste desserte d'une église à la campagne, à peu de distance de Genève, suffit à ses désirs. Sa paroisse ayant été attaquée d'une dysenterie épidémique, il la gagna en allant soigner les malades et en mourut en 1706. Il a laissé des *Sermons*, 1708, 2 vol. ; *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, 1710 ; les dix premiers chapitres ne sont presque qu'une traduction de l'Harmonie évangélique de Le Clerc ; un *Commentaire* sur l'Evangile de saint Matthieu, resté inédit. — Il avait un frère, Jean-Robert Butini, qui exerçait la profession de médecin. Celui-ci est auteur d'une *Dissertation* sur la situation d'une muraille élevée par César depuis le lac Léman jusqu'au mont Jura, de laquelle il est fait mention dans le premier livre des commentaires de César. Selon Jean-Robert Butini, cette muraille passait le long des bords du Rhône, du côté de Genève, et non depuis la ville de Sion, en Suisse, jusqu'à la montagne voisine, comme quelques-uns l'ont cru. Elle était destinée à contenir les Suisses dans leur territoire, et à empêcher leurs incursions dans les contrées voisines. Jean-Robert Butini mourut en 1714. — BUTINI (Gabriel), pasteur protestant, exerçait, en 1629, le ministère, dans une église de campagne. En 1649, il fut appelé à Genève pour les mêmes fonctions. Il cultivait avec succès la poésie latine. Parmi beaucoup de pièces de vers qu'il a publiées, on distingue : *In obitum Jacobi Gothofredi, carmen epicedicum*, 1632 ; *Carmina in miraculosam et felicem liberationem a Deo opt. max., urbi Genevæ missam*, anno 1602, etc.

BUTKENS (Christophe), natif d'Anvers, religieux cistercien, puis abbé de Saint-Sauveur, mort en

1630, a laissé *Les Trophées sacrés et profanes du duché de Brabant*, La Haye, 1724, 4 vol. in-fol.: c'est la dernière édition; *Généalogie de la maison de Lynden*, Anvers, 1626, in-fol.

BUTLER (Samuel), poète anglais, naquit en 1612 à Strensham, dans le comté de Worcester, d'un riche laboureur. Après avoir fait ses études dans l'université de Cambridge, il fut placé chez un fanatique du parti de l'usurpateur Cromwel, et n'en fut pas moins fidèle à celui de son roi. Son poème d'*Hudibras*, satire ingénieuse des partisans enthousiastes de Cromwel, décria la faction de ce tyran, et ne servit pas peu à Charles II. Toute la reconnaissance qu'en eût ce prince, fut de citer souvent l'ouvrage, d'en apprendre même plusieurs morceaux par cœur, tandis que l'auteur vécut et mourut dans l'indigence en 1680. Il fallut qu'un de ses amis fit les frais de son enterrement. Le sujet de ce poème burlesque est la guerre civile d'Angleterre sous Charles I^{er}. Son dessein est de rendre ridicules les presbytériens et les indépendants, trompettes et acteurs de ces querelles funestes et absurdes. *Hudibras*, le héros de cet ouvrage, est le *Don Quichotte* du fanatisme. Butler le peint de couleurs originales et burlesques. Un homme qui aurait dans l'imagination la dixième partie de l'esprit comique, bon ou mauvais, qui règne dans cet ouvrage, serait encore très-plaisant. Les gens de goût, en profitant de la gaieté de l'auteur, lui reprochent des longueurs, des détails puérils, des réflexions indécentes, des pensées basses, des polissonneries grossières. Nous en avons deux traductions en français, l'une en vers très-faibles, et l'autre en prose, beaucoup meilleure. On a encore de Butler d'autres pièces burlesques, mêlées de plaisanteries tour-à-tour ingénieuses et insipides.

BUTLER (Guillaume), gentilhomme irlandais, alchimiste renommé, né au comté de Clare vers le milieu du xvr^e siècle, se fit connaître par une pierre d'une efficacité extraordinaire dans la cure de plusieurs maladies. Il prétendait avoir le secret de convertir le plomb et le mercure en or. Cette idée chimérique aurait dû décréditer sa pierre: cependant l'abbé Rousseau, Van Helmont et quelques autres médecins, l'ont vantée.

* BUTLER (Jean), né à Hambourg en 1717, se rendit célèbre par ses sermons et ses brochures politiques. Lors de l'avènement de Georges III au trône, il fut nommé chanoine ordinaire et chapelain de Winchester. En 1777, l'évêché d'Oxford lui fut donné, et de là, il passa, en 1788, à celui d'Hereford, où il est mort en 1802. On a de Butler: *Réponse au Cacaotier par un Wigh*. On lui a aussi attribué, mais sans fondement, les *Lettres de Junius* (*Voy.* pour ces Lettres ALMON, BOYD HUGUES, BURKE Edmond).

BUTLER (Alban), pieux et savant hagiographe, né à Londres en 1710, d'honnêtes parents, fit ses études à Douai, au collège des prêtres anglais, où il enseigna ensuite les humanités, la philosophie et la théologie, après avoir embrassé l'état ecclésiastique. De retour en Angleterre, il était aumônier, en 1763, du duc de Norfolk, premier pair de ce

royaume. Quelques années après, il succéda à M. l'abbé Talbot, frère du comte de Schrewsbury, premier comte d'Angleterre, dans la présidence du collège anglais, à Saint-Omer, qui lui avait été conférée par le parlement de Paris, à la dissolution de la société des jésuites en France, en 1762. Butler y mourut le 15 mai 1773, après avoir joui de la confiance intime de M. de Montloutet, évêque de Saint-Omer, de M. Caimo, évêque de Bruges, et de plusieurs autres personnes distinguées. Butler s'est immortalisé par les *Vies des Pères, des martyrs et des autres principaux saints, avec des notes historiques et critiques*, en anglais: ouvrage qui a été traduit librement par Godescard et Marie, Villefranche, 1763, et ann. suiv., 12 vol. gr. in-8; Paris, nouvelle édition, corrigée et augmentée par Godescard, 1786-1788, 12 vol. in-8. On y trouve sous chaque jour la vie des saints les plus célèbres: on a profité de plusieurs bons ouvrages qui ont paru depuis quelques années en différentes langues. L'ouvrage français n'est pas une simple traduction; il contient un grand nombre de Vies qui ne sont point dans l'original, et beaucoup d'additions fournies par l'auteur anglais, ou qui sont le fruit des recherches des deux traducteurs, principalement de l'abbé Godescard. Les modèles de vertu de tous les siècles, de tous les états, de tous les âges, y sont présentés avec beaucoup d'intérêt. Les fêtes principales de l'année, instituées pour nous rappeler les différents mystères de la religion, y sont traitées avec la dignité qui convient à ces grands sujets. Partout, à l'instruction, est jointe une onction qui fait goûter la morale de l'Evangile. Une critique saine, en rejetant ce qu'une crédulité trop grande a fait adopter quelquefois, confirme la foi des fidèles dans ce qu'ils sont obligés de croire. Un grand nombre de Notes sur les conciles, les Pères, les auteurs ecclésiastiques, les événements même de l'histoire profane qui ont rapport aux Vies que l'auteur a écrites, donnent à son travail un nouveau mérite. Cet important ouvrage a été réimprimé avec les fêtes mobiles, Versailles, 1811, 13 vol. in-8; Lyon, 1818, 14 vol. in-8; Besançon, Chalandre fils, 1841, 10 vol. in-8.

* BUTLER (Charles), né à Londres le 14 août 1750, d'une mère française, et neveu du précédent, reçut sa première éducation dans une école catholique à Hammersmith près de Londres, et termina ses études classiques à Douai. De retour en Angleterre vers 1766, il se livra à l'étude du droit sous quelques jurisconsultes catholiques. En 1775, il commença à travailler pour lui-même et entra à Lincolns'-inn; mais ce ne fut qu'en 1791 que le barreau fut ouvert aux catholiques. En 1787 on forma un comité pour défendre les intérêts généraux des catholiques, et essayer de faire supprimer les lois portées contre eux. Butler en fut nommé secrétaire, et y obtint une grande influence; actif, remuant, instruit, il fit beaucoup de démarches auprès des ministres et du parlement. Malheureusement ce comité agit comme s'il eût été indépendant des évêques catholiques qu'il aurait dû consulter avant tout; de là les fâcheuses divisions que l'on trouve racontées dans divers ouvrages. (*Voy.* les *Mémoires pour ser-*

vir à l'histoire ecclésiastique pendant le xviii^e siècle, tom. III, pag. 61.) Butler lui-même a parlé de ces démêlés dans ses *Mémoires des catholiques anglais* où il dissimule un peu ses torts. Miller les a exposés quoiqu'avec trop de dureté, peut-être, dans ses *Mémoires supplémentaires*, Londres, 1820, in-8. Butler fut pourtant un des membres du nouveau bureau catholique formé en 1803, et fit paraître en 1813 et en 1817 des adresses aux protestants anglais pour dissiper leurs préventions. En 1825, sa vue s'affaiblissant, il cessa de s'occuper des affaires du barreau et mourut le 2 juin 1832, âgé de 82 ans. Ses ouvrages sont nombreux et variés; on considère comme les plus importants : *Horæ biblicæ ou recherches littéraires sur la Bible*, Oxford, 1799; cet ouvrage réimprimé plusieurs fois, a été traduit en français par Boulard, 1810, in-8; *Horæ judicæ subcæsiæ*, in-8; ce sont des documents sur les principaux codes et sur les recueils des lois; *Abrégé des révolutions de l'empire d'Allemagne; Vies abrégées de Bossuet, Fénelon, saint Vincent de Paul, Thomas à Kempis, Rancé, Boudon, le chancelier de l'Hôpital, d'Aguesseau, Erasme, Grotius, etc.*; *Histoire des formulaires et des confessions de foi*, 1816, in-8; *Mémoires historiques de l'église de France*, 1817, in-8; *Mémoires historiques des catholiques anglais*, 1819, 2 vol. in-8; *Continuation des vies des saints d'Alban-Butler*, 1823, in-8. On y a ajouté des notices sur quelques pieux personnages; *des mémoires historiques sur les jésuites*, etc.; *Réminiscence*, 2 vol. in-8; le premier volume contient une lettre sur l'auteur de *Junius*; *Défense de l'église romaine contre sir Robert Southey*, Paris, 1825, in-8; *Réponse à des observations contre la sanction du roi aux bills en faveur des catholiques*; et *Essai pour prouver la soumission et la fidélité des catholiques à l'état, malgré leur attachement à l'autorité du pape*. Quelques ouvrages de jurisprudence, parmi lesquels une édition des commentaires de lord Coke sur le *Traité des mouvances des fiefs* de Thomas Littleton. Le travail de Butler sur ce commentaire est fort estimé et a eu sept éditions.

* BUTRET (le baron de), issu d'une ancienne famille, et mort en 1805 à Strasbourg, secrétaire de la société d'agriculture, s'occupa beaucoup de jardinage. Il avait été instruit par les jardiniers de Montreuil, et il dirigea, pendant la révolution, les jardins de l'électeur palatin à Schwetzingen. On a de lui : *Manuel pour les agriculteurs et les propriétaires*, etc., 1786, in-4, écrit en allemand : *Taille raisonnée des arbres fruitiers, et autres opérations relatives à leur culture*, Paris, 1793; ce livre, un des meilleurs ouvrages dans son genre, a eu en seize années treize éditions.

BUTTERFIELD, mécanicien allemand, mort à Paris en 1724 à 89 ans, était ingénieur du roi pour les instruments de mathématiques. Il les construisait avec une justesse singulière, et réussissait surtout dans les grands quarts de cercle.

* BUTTMANN (Philippe), né à Francfort en 1764, après avoir achevé son éducation à Göttingue, fut choisi pour professeur de géographie et de statistique du prince héréditaire de Dessau; il vint à Berlin en 1789, et y fut nommé conservateur ad-

joint de la bibliothèque du roi, où il put à loisir se livrer à son goût pour la philologie. Buttmann publia en 1791 une *grammaire grecque*, qu'il ne cessa de revoir et d'augmenter dans les éditions suivantes. C'est à lui qu'on doit une méthode plus claire et plus précise d'étudier les langues anciennes. Il fournit à la revue mensuelle de Berlin, une foule d'articles sur la mythologie, et devint successivement professeur au gymnase de Joachim, membre de la société philomatique, et secrétaire de la section d'histoire et de philologie à l'académie des sciences et belles-lettres. Bientôt après, il obtint la survivance de la charge de bibliothécaire en chef. Il fit encore paraître plusieurs ouvrages sur les langues et la mythologie, dont le dernier est intitulé *Mythologie*, (en deux parties). Il est mort à Berlin, le 21 juin 1829, après avoir éprouvé, dans ses dernières années, des chagrins domestiques qu'aggravait encore son extrême sensibilité.

BUTTNER. Voy. BUETTNER.

* BUTTNER (David-Sigismond), diacre de Querfurt, mort au commencement du xviii^e siècle, a publié en allemand un ouvrage cité par les géologues, intitulé : *Signes du déluge, d'après l'état présent de notre globe*, Leipsig, 1710, in-4.

* BUTTNER (David-Sigismond-Auguste), professeur de botanique à Göttingue, né en 1724, succéda au savant Haller. Il est auteur d'un ouvrage en vers latins, intitulé : *Enumeratio methodica plantarum*, Amsterdam, 1750. Il passe pour avoir fait connaître le premier le nectaire en forme de tuyau du pédoncule des géraniums d'Afrique, et le vrai caractère du genre des tulipiers. Il mourut en 1768.

* BUXHOWDEN (Frédéric-Guillaume, comte de), né d'une ancienne famille à Magnusthal, dans l'île d'Oesel, en 1750, entra, en 1769, au service de la Russie, fit la guerre contre les Turcs, et accompagna le prince Orlov, en 1772 et 1773. Il obtint un avancement très-rapide, qu'il dut surtout à son mariage, en 1774, avec Natalia Alexijeff, qui appartenait à une haute famille russe. En 1789, il fut employé avec le grade de général dans la guerre de la Russie contre la Suède, battit les Suédois en 1790, et reçut, en récompense de ses services, la propriété de Magnusthal, fief de la couronne, dont son père était fermier. Il combattit, dans les années 1792 et 1794, contre les Polonais, et se distingua à la prise de Praga. Le feld-maréchal Suwarow le chargea de l'administration de la Pologne, et il se concilia par sa justice et sa modération l'amour et la confiance des habitants de ce malheureux pays. L'empereur Paul le nomma gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Mais Buxhowden vit bientôt tomber son crédit et passa en Allemagne, d'où il fut ensuite rappelé par Alexandre, successeur de Paul I^{er}, qui lui donna le titre de gouverneur-général de Livonie, d'Esthonie et de Courlande, avec l'inspection des troupes stationnées dans ces provinces. A la fameuse journée d'Austerlitz il commandait l'aile gauche. En 1806, son corps faisait partie de l'armée russe qui s'avancait, sous les ordres du comte Kamenski, à la rencontre des Français; il éprouva une défaite à Golymin, et remit son commandement au comte Benningsen (Voy.

ce nom). Il demanda sa retraite, mais il ne put l'obtenir, et il reprit après la bataille d'Eylau le poste qu'il avait quitté. L'année suivante, il chassa les Suédois de la Finlande. Sa santé, notablement altérée par les fatigues de la guerre, l'obligea de se retirer du service. Il est mort au mois de juillet 1811 dans son château de Lohde en Esthonie.

* BUXTON (Jédédiah), né à Elmeton, près de Chesterfield, vers 1704, était fils d'un maître d'école, et reçut cependant si peu d'éducation, qu'il ne sut jamais écrire. Toute l'application de son esprit se porta sur l'arithmétique, et l'aptitude dont Buxton était doué pour les calculs était telle, qu'il exécutait de tête les opérations les plus compliquées, sans que rien pût le distraire. Il mesurait une pièce de terre, avec une rigoureuse exactitude, en la parcourant, et il résolvait sans effort les questions les plus difficiles d'arithmétique. Pendant l'hiver, il faisait pour vivre le métier de batteur en grange, et celui de pêcheur durant l'été. Buxton étant venu à Londres en 1754, fut présenté à la société royale, qui, après lui avoir soumis différentes questions, lui témoigna sa satisfaction par un présent. Il assista à une représentation du théâtre de Drury-Lane, et s'y occupa uniquement à compter le nombre des mots prononcés par Garrick dans son rôle. Il retourna dans son village, sans regret comme sans envie, et mourut âgé d'environ 70 ans.

BUXTORF (Jean), célèbre professeur d'hébreu à Bâle, né en 1564 à Camen en Westphalie, mort en 1629 à 69 ans. Parmi le grand nombre d'ouvrages dont les hébraïsans lui sont redevables, ceux qui méritent une attention distinguée, sont : un *Trésor de la grammaire hébraïque*, 2 vol. in-8 ; une petite *Grammaire hébraïque*, très-estimée, Leyde, 1701 et 1707, in-12, revue par Leusden ; *Biblia rabbinica*, Bâle, 1618 et 1619, 4 vol. in-fol. ; *Institutio epistolaris hebraica*, 1629, in-8 ; c'est un recueil de lettres, utile à ceux qui veulent écrire en hébreu ; *Concordantia hebraica*, Bâle, 1632, in-8, un de ses meilleurs ouvrages. Plusieurs Lexiques hébreux et chaldaïques, in-8 ; *Synagoga judaica*, 1682, in-8 ; c'est un tableau de la religion, des mœurs et des cérémonies des Hébreux.

BUXTORF (Jean), fils du précédent, aussi savant que son père, naquit en 1599 à Bâle, où il professa les langues orientales, et mourut en 1664. On a de lui : un *Lexicon chaldaïque et syriaque*, 1622, in-4 ; un *Traité sur les points et les accents hébreux*, contre Cappel, Bâle, 1648, in-4, en latin ; une *Ante-Critica* contre le même, Bâle, 1633, in-4, utile dans les endroits où il compare le texte hébreu avec les anciennes versions. Mais en général tout ce qu'il a écrit contre Cappel est faible, et toute la gloire de cette dispute fut pour son adversaire (Voy. CAPPEL). Des *Dissertations sur l'histoire du vieux et du nouveau Testament*, Bâle, 1639, in-4, il y traite de l'Arche d'alliance, du Feu sacré, de l'Urim et Thummim, de la Manne, de la Pierre du désert et du Serpent d'airain, etc. ; une traduction du *More Nevochim*, 1629, in-4 ; et du *Cozri*, 1660, in-4 ; *Exercitationes philologico-criticæ*, 1662, in-4 ; *De Spensalibus*, in-4.

BUXTORF (Jean-Jacques), fils du précédent,

confirmé comme lui dans la connaissance des langues orientales, lui succéda dans sa chaire en 1664. Il mourut asthmatique en 1704, laissant plusieurs traductions des ouvrages des rabbins, et un Supplément fort ample à la Bibliothèque rabbinique.

BUXTORF (Jean), neveu du précédent, successeur de son oncle dans sa chaire des langues orientales, fut le 4^e professeur de cette famille qui occupa ce poste pendant 40 ans. On leur reproche à tous d'avoir eu trop d'attachement pour le rabbinisme, pour les accents et les points voyelles de la langue hébraïque ; invention récente qui n'est d'aucune autorité pour déroger aux anciennes leçons. Cette érudition juive, qui leur a fait un nom, a paru fort vaine dans plusieurs de leurs ouvrages. Le dernier Buxtorf est mort en 1732, laissant des *Traités* sur la langue hébraïque, des *Dissertations*, des *Vers*, des *Sermons*.

BUY DE MORNAS (Claude), Lyonnais, s'appliqua avec succès à la géographie, devint géographe du roi et des enfants de France, et mourut à Paris en 1783, après avoir embrassé quelques années auparavant l'état ecclésiastique. Ce géographe est particulièrement connu par un *Atlas méthodique et élémentaire de géographie et d'histoire*, Paris, 1762-1770, 4 vol. in-4, estimé ; par une *cosmographie méthodique et élémentaire*, 1770, in-8, avec fig. et cartes.

BUYER (Barthélemi), premier imprimeur de Lyon, et conseiller de ville en 1482, a imprimé en 1476 la *Légende dorée* à deux colonnes, en caractères gothiques avec des lettres initiales tracées à la main, et sans aucun chiffre aux pages. Il a aussi imprimé le *Speculum vitæ humanæ*, en 1477, par Guillaume Le Roy qui demeurait chez lui.

* BUYNAND DES ECHELLES (Jean-François-Anne), imprimeur libraire à Lyon, né en 1773 aux Echelles, près d'Ambérieux, et mort en 1811. On lui doit le *Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un homme du monde revenu de ses erreurs et des préjugés du philosophisme moderne*, traduit de l'espagnol, 1805, 4 v. in-8, réimprimé en 3 v., 1821 et 1827, avec des changements considérables. Ce livre, qui a obtenu huit éditions en espagnol, et qui a été traduit en plusieurs langues, a le mérite de nous présenter la religion dans tout son ensemble et dans tous ses détails ; il développe avec force et clarté les preuves principales sur lesquelles elle est appuyée ; il en montre le plan sublime, et prouve qu'elle seule peut donner le vrai et solide bonheur. Buynand des Echelles a laissé en outre : *Le Plutarque de l'enfance*, 1810, in-12, qui a eu plusieurs éditions ; *Petit apparat impérial*, Lyon, 1811, in-8.

BUZANVAL (Nicolas CHOART de) naquit à Paris en 1611. Il fut sacré évêque de Beauvais en 1652, après avoir occupé une charge de conseiller au parlement de Bretagne, et une autre au grand conseil ; après avoir été maître des requêtes, conseiller d'état et ambassadeur en Suisse. Son diocèse se loue encore des établissements qu'il y fit. Il fonda un hôpital général, un grand et un petit séminaire. Il fit dire publiquement dans un synode, par un archidiacre, qu'il priait instamment de ne

se servir jamais du mot de *Grandeur*, soit en lui parlant, soit en lui écrivant. Prière que quelques-uns regardèrent comme une singularité inutile, d'autres comme l'expression de sa modestie. « Mais » il est plus modeste, dit un auteur, de se laisser nommer comme l'usage le comporte, que de se distinguer par des protestations et des refus. » Ce prélat fut un des quatre évêques qui refusèrent d'abord de signer le formulaire; il le signa ensuite, et se prêta à l'accommodement qui procura la so-disante paix de Clément IX (*Voy. ce nom*). Il mourut en 1679.

BUZELIN (Jean), jésuite, né à Cambrai, et mort à Lille le 15 octobre 1626, à l'âge de 55 ans, s'appliqua particulièrement à l'histoire de Belgique. Il nous a donné : *Annales Gallo-Flandricæ*, Douai, 1624, in-fol. Ces Annales sont bien écrites : l'auteur cite presque partout ses garants, mais il manque de critique pour les premiers temps. *Gallo-Flandria sacra et profana*, Douai, 1625, in-fol. C'est une ample description des villes, bourgs, villages, des antiquités, des mœurs, de la religion, etc., de ce pays; ouvrage plein de recherches, enrichi de chartres et de pièces justificatives.

* BUZOT (François-Nicolas-Léonard), né le 1^{er} mars 1760 à Evreux, avocat dans cette ville, fut député aux états généraux de 1789, où il parla souvent, sans y obtenir de l'influence. Après la session il devint vice-président du tribunal criminel de Paris, dénonça les orléanistes, et surtout Danton et Robespierre. Nommé à la Convention, il y soutint le parti girondin. Pour échapper à l'accusation de modérantisme, il fit décréter, le 23 octobre 1792, la peine de mort contre les émigrés qui rentreraient en France, et le 24, la même peine contre quiconque proposerait le rétablissement de la royauté. Il demanda en même temps que le duc d'Orléans et ses fils fussent déportés. Au 31 mai 1793, il fut proscrit avec le parti de la Gironde, dont il était un des chefs. Il se retira d'abord dans son département, où il chercha inutilement à exciter une insurrection. Il se rendit ensuite en Bretagne, et de là à Bordeaux. Enfin, après avoir erré longtemps, sans même oser demander sa subsistance, il fut trouvé mort dans un champ près de Bordeaux, à côté de son collègue Pétion.

* BUZZETTI (Vincent-Benoit), théologien italien, né à Plaisance le 29 avril 1777, fit ses études au collège Alberoni, et enseigna successivement les humanités, la philosophie et la théologie au séminaire de sa ville natale. Buzzetti fut nommé, en 1814, chanoine théologal de la cathédrale de Plaisance, et entretenait des correspondances avec des prélats distingués tels que les cardinaux Fontana, Severoli, Castiglione, della Somaglia, et Mgr. Lambruschini, archevêque de Gènes. Il fut aussi en relation avec M. l'abbé de la Mennais, et il lui adressa, touchant deux passages de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, des observations que ce dernier accueillit avec docilité. M. de la Mennais n'hésita point à faire les corrections désirées par le théologien de Plaisance, et par l'archevêque de Gènes. Buzzetti désirait entrer dans la compagnie de Jésus; mais Pie VII, qui l'accueillit

avec bonté dans un voyage qu'il fit à Rome en 1819, l'engagea à rester à son poste. Professant une tendre dévotion pour la sainte Vierge, Buzzetti accomplit deux fois le pèlerinage de Lorette, et depuis 1819, il allait presque tous les ans à celui de Savone; il recommandait la même dévotion aux autres. En 1822, au retour de la visite du diocèse, dans laquelle il venait d'accompagner son évêque, il fut frappé de paralysie sur la joue droite. Le mal fit de tels progrès, qu'au bout de quelques mois Buzzetti perdit la vue. Cette épreuve lui fut très-sensible; mais il trouva dans sa piété un fonds puissant de résignation. Son infirmité ne ralentit pas son zèle, et ne l'empêcha ni de donner sa leçon de théologie, ni de célébrer la messe, ni d'entendre les confessions, jusqu'à ce que d'autres maux vinrent l'assaillir. Il mourut le 14 décembre 1824, à l'âge de 47 ans. On cite de Buzzetti quatorze écrits en latin ou en italien. Les cinq premiers, en latin, sont des *Traité de la religion, de la grâce, de l'infailibilité du pape, de la règle de foi de Veron, et des Institutions de logique et de métaphysique*. Ses ouvrages italiens sont : *Réflexions sur le Gallia orthodoxa de Bossuet; Mémoire sur le concile de 1811* (c'est une espèce de journal du concile de Paris, accompagné de pièces justificatives et d'observations). *Réflexions sur la cité de Dieu de St.-Augustin; Le Triomphe de Dieu sur l'ennemi de la société, de la nature et de l'Eglise*, Lugano, 1814; *Courte réfutation des raisons de Joseph Antonini, curé dans le diocèse de Foligno, en faveur du serment condamné par Pie VII; Instructions théologiques, récitées dans la cathédrale de Plaisance, de 1815 à 1823. Réfutation de Locke; Solution du problème de Molineux, et Réfutation de l'idéalisme de Condillac*.

BYNÆUS (Antoine), né le 6 août 1634 à Utrecht, mort à Deventer en 1694, ministre protestant, disciple de Grævius, et versé comme lui dans les langues, l'histoire et les antiquités, laissa des ouvrages très-savants. On consulte encore : son traité de *Calceis hebræorum*, Dordrecht, 1695, in-4; *De morte Jesu-Christi*, Amsterdam, 1691 et 1698, in-4; ouvrage d'une grande érudition; *De natali Jesu Christi; accedit Dissertatio de Jesu Christi Circumcisione*, Amsterdam, 1689-1729; La Haye, 1737, in-4. Il s'attache particulièrement à détruire les calomnies dont les juifs et les hérétiques se sont efforcés de noircir la naissance de Jésus-Christ. Dans la *Dissertation sur la Circoncision*, Bynæus prouve contre Marsham et Spence, que la circoncision a été établie chez les Juifs et chez les Egyptiens, pour des raisons différentes, et qu'elle n'a point passé des seconds aux premiers.

BYNG. *Voy. BING.*

BYNKERSHOECK (Cornelius van), né à Middelbourg en Zélande, le 29 mai 1673, fut envoyé de bonne heure en Frise, à l'université de Franeker, qui florissait alors par la quantité de professeurs célèbres qui y enseignaient les sciences. Après y avoir consacré deux ans aux belles-lettres avec beaucoup de succès, il se donna tout entier à l'étude de la jurisprudence, et s'y distingua avantageusement. Il avait à peine atteint l'âge de 21 ans, qu'il publia trois *Dissertations* sur des matières de droit, qui

furent applaudies, et lui valurent le grade de docteur. Il fut ensuite à La Haye et y exerça ses talents pour le barreau avec beaucoup de réputation. En 1693, il publia avec des additions et des corrections ses trois Dissertations *ad L. Lecta*; en 1699, une Dissertation de *auctore auctoribus authenticum*: en 1702, une autre sur un paragraphe de Mæcianus, intitulé *De L. Rhod. de Jactu*, à laquelle il ajouta une Dissertation de *dominio maris*. A ces études du droit qui s'enseigne dans les universités, Bynkershoek joignit des recherches exactes sur tous les droits, lois, décrets, privilèges, usages, coutumes, etc., suivis dans les diverses provinces et villes du pays, et il se forma pour son usage un corps de droit hollandais et zélandais. On lui doit des recherches savantes sur le droit romain, sous ce titre: *Observationum Juris romani Libri IV*, 1700. On a encore de lui: *Opuscula varii argumenti*, 1719; Un traité de *foro Legatorum competenti*, 1721; ouvrage qui fut traduit en français et enrichi de notes par Barbeyrac en 1730. Quatre nouveaux livres des *Observationum Juris romani*, 1733, où il réfute les *Emblemata Trebonian. Quæstionum juris publici libri II*, 1737. Ce savant laborieux mourut en 1743, âgé de 70 ans. M. Vicat, professeur en droit de l'université de Lausanne, a donné une édition complète des ouvrages de Bynkershoek, Cologne, 1761, 2 vol. in-fol.

BYRGE (Juste), constructeur d'instruments de mathématiques, avait été formé par la nature pour de plus grandes choses. Dans les intervalles que lui laissait son art, il fit deux découvertes très-belles, les *Logarithmes*, et le *Compas de proportion* (1). Ses inventions furent longtemps inconnues. Byrge était un homme d'une simplicité admirable, qui travaillait dans le silence et dans l'obscurité. Il florissait à la fin du xvi^e siècle.

* BYRNE (Guillaume), graveur, né à Cambridge en 1746, et mort à Londres en 1803. Il a gravé plusieurs sujets de paysage et de marine, qui lui firent une réputation. Le plus important de ses ouvrages est intitulé *Antiquités pittoresques de la Grande-Bretagne*. On lui doit encore une suite de vues de lacs, qu'il a exécutées de concert avec Hearne.

* BYROM (John), poète anglais, né en 1691 à Kersal, près de Manchester, fut élevé à Cambridge, et se fit connaître en 1714 par une pastorale imprimée dans le *Spectateur*. Après avoir fait pour sa santé un voyage en France, il essaya, sans succès, de pratiquer la médecine, et épousa une de ses cousines qui, quoique née de parents riches, ne lui apporta point de dot. Forcé de chercher des ressources dans son industrie, il inventa une méthode de tachygraphie qui porte son nom. Ses leçons lui procurèrent quelque aisance, et la mort de son frère aîné le rendit bientôt possesseur des biens de sa famille. Byrom mourut le 28 septembre 1763.

(1) Ce n'est point le *Compas de proportion* que Byrge a inventé, mais seulement le *Compas de réduction*, ainsi qu'on peut s'en assurer dans les *Tractatus tres ad geodesiam spectantes*, publiés en 1603 par Lexin Holstius, qui en donne la gravure. Branner (Voyez ce nom), attribue avec aussi peu de fondement, à Byrge, l'invention des Logarithmes, dont la découverte reste due à Néper. (Voyez NÉPER.)

On a de lui un poème estimé sur l'*Enthousiasme*, et quelques autres poésies.

* BYRON (le Commodore John), célèbre navigateur anglais, né le 8 novembre 1723, et mort à Londres en 1786, s'embarqua, à l'âge de dix-sept ans, avec lord Anson, qui allait faire le tour du monde, et, après un naufrage au nord du détroit de Magellan, fut conduit au Chili par des Américains avec quelques compagnons d'infortune. Embarqué pour l'Europe en 1744, il était de retour dans sa patrie en 1745; en 1758, il commandait trois vaisseaux de ligne, et se distingua dans la guerre contre la France. Georges III, voulant envoyer découvrir la partie de l'Océan atlantique comprise entre le cap de Bonne-Espérance et la pointe méridionale de l'Amérique, donna le commandement de la frégate le *Dauphin* à Byron, qui partit de la rade des Dunes le 21 juin 1764, ayant sous ses ordres la frégate la *Tamar* commandée par le capitaine Monat. Il toucha à Madère et aux îles du cap Vert, alla mouiller dans la rivière de Rio Janeiro, et découvrit, en dirigeant sa route à l'est des îles de la Société, l'île du désappointement et les îles du roi Georges, puis au nord-ouest les îles du Danger et de Byron; il vint ensuite à Batavia par le détroit de Banca, d'où il partit le 10 décembre 1765, et arriva en Angleterre le 9 mai 1766. Quoique ce voyage n'ait pas eu de grands résultats, il assigne cependant à Byron un rang honorable parmi les navigateurs autour du monde, auxquels il a eu la gloire de tracer le chemin. Un de ses officiers en a donné en 1766, in-4, une relation, qui a été traduite en français par Suard, Paris, 1767, in-12. Byron fit imprimer, en 1748 et 1768, celle de son premier voyage. Cantwel en a donné une traduction française, sous le titre de *Premier voyage de Byron à la mer du sud*, Paris, an 8 (1799), in-8.

* BYRON (Georges-Noël, lord), poète anglais, naquit le 22 janvier 1788. Ses ancêtres, originaires de Normandie, combattirent sous les drapeaux de Guillaume le Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre dont ils partagèrent les dépouilles. Plus tard Henri III donna à un John Byron l'abbaye de Newstead, dans le comté de Nottingham, qui a été jusqu'à nos jours la résidence seigneuriale de ses descendants. Le poète dont nous exposons la vie avait pour aïeul l'amiral Byron, célèbre par ses voyages dans l'Océan pacifique, et son père était John Byron, capitaine des gardes, connu par les dérégléments de sa vie, qui, après avoir épousé en secondes noces miss Gordon, riche héritière écossaise, de la famille des Stuarts, dont il eut ce fils, abandonna sa patrie et sa famille, et alla mourir à Valenciennes pour éviter ses créanciers. Le jeune Byron passa en Ecosse sa première enfance auprès de sa mère. Il était boiteux et d'un tempérament délicat: pour fortifier sa santé, on le laissait errer librement au bord de la mer, et graver ces montagnes où Walter-Scott recueillait à la même époque des traditions qu'il a si heureusement mises en œuvre dans ses ouvrages. L'indulgence de sa mère laissa un libre essor au caractère impétueux et aux passions violentes que Byron annonça de bonne heure. A la mort de son grand-oncle, Wil-

liam lord Byron, il hérita de son titre, et lui succéda à la pairie. Il avait alors dix ans. Son tuteur, lord Carlisle, le fit entrer à l'école d'Harrow, où Williams Jones et Sheridan avaient été initiés avant lui aux secrets des Muses. Les premiers traits satiriques du poète précoce tombèrent sur le chef même de cette institution qu'il désignait sous le nom de *Pomposus*. A l'âge de 16 ans, lord Byron passa d'Harrow à Cambridge, où il devint élève du collège de la Trinité. Pendant les 3 années qu'il y demeura, les études sérieuses l'occupèrent bien moins que la lecture des poètes qu'il affectionnait. Son compagnon favori dans cet établissement, était un ours qu'il avait élevé et qui le suivait partout. On dit que par une intention satirique assez bizarre, il le laissa en partant dans son logement du collège, comme candidat à la première place vacante d'élève. Vers 1807, Byron fit un choix de ses poésies fugitives qu'il publia sous le titre d'*Heures de loisir*. Ces essais révélaient le germe d'un vrai talent poétique. L'ouvrage du jeune lord fut jugé par les écrivains de la revue d'Edimbourg avec une insultante et cruelle ironie. Byron, furieux de cette attaque qui froissait violemment son irritable orgueil, répondit à l'article de la *Revue* par l'amère satire des *Bardes Anglais et des critiques Ecosais*, qui attestait la verve et l'exaspération du poète blessé, et où il confondit dans son aveugle ressentiment presque tous les auteurs contemporains. Les dissipations du monde vinrent le distraire du culte des muses. S'étant rendu à Londres, il s'y précipita dans tous les excès d'une vie licencieuse; et bientôt fatigué de plaisirs, désabusé des illusions du jeune âge, en proie à tous les ennuis de la satiété, il prit la résolution de traverser les mers et de s'étourdir par les voyages. Dédaignant d'aller siéger à la chambre des pairs, où l'appelaient sa naissance, il partit en 1809 de l'Angleterre avec le fameux Hobbouse, à qui depuis il dédia le 4^e chant de son pèlerinage poétique. Il visita successivement l'Espagne, le Portugal, la Grèce, et séjourna dans l'Epire, où il fut très-bien reçu par Ali-Pacha. Il traversa l'Hellespont à la nage en mémoire de Léandre, et célébra dans une pièce de vers cet exploit qui lui valut un accès de fièvre. Après trois ans d'absence lord Byron revint dans sa patrie, où il ne trouva plus sa mère qui était morte en 1811, pendant ses voyages. Il se décida enfin à aller prendre place à la chambre des pairs, où il parla en faveur de l'émancipation des catholiques, et sur le bill qui avait pour objet de punir les révoltes d'ouvriers. En 1812, il fit paraître les deux premiers chants du *Pèlerinage* de Child-Harold. Ce poème réussit, quoiqu'il fût privé de tout ce qui plait et intéresse ordinairement, et qu'il n'offrit qu'une suite confuse de réflexions et de tableaux. Le personnage que le poète met en scène et dans lequel on a cru le reconnaître lui-même, est odieux par sa misanthropie sauvage et le scepticisme décourageant qu'il exprime : le poète semble n'avoir invoqué d'autre muse que le désespoir. Les deux premiers chants de Child-Harold furent bientôt suivis du *Giaour*, de la *Fiancée d'Abydos*, du *Corsaire*, de *Lara*, du *Siège de Corinthe*, et de *Parisina*. Des passions impétueuses, un orgueil exalté,

l'audace dans le crime ou le danger, et je ne sais quoi d'amer et de sardonique qui s'exhale en mépris pour l'ordre social, voilà ce qui caractérise les héros de Byron, et ce n'est pas tout-à-fait sans raison qu'on a flétri son école du titre de *Satanique*. Ces ouvrages, malgré la bizarrerie qu'on y remarque, accrurent la célébrité du lord Byron. L'irrégularité de sa vie le fatiguant lui-même, il se décida à fixer par le mariage l'inconstance et les caprices de son humeur; et le 10 décembre 1814, il épousa miss Milbank, fille de sir Ralph-Milbank-Noel, et héritière de la fortune et des titres de la maison de Wentworth. Peu de temps après avoir formé cette union, il publia ses *Mémoires Juives*, et quelques pièces de vers telles que l'*Adieu à Napoléon*, l'*ode sur la légion-d'honneur*, l'*ode sur Waterloo*, et l'*ode sur la France*. En décembre 1815, lady Byron accoucha d'une fille; la naissance de cette enfant, qui aurait dû resserrer l'union des deux époux, fut suivie de leur séparation qui eut lieu en février 1816. Les motifs de cette rupture, quoique diversement expliqués, ne peuvent se chercher ailleurs que dans la conduite scandaleusement volage de lord Byron. Le divorce fut juridiquement prononcé. Lady Byron retourna chez son père, et le poète quitta pour jamais l'Angleterre après avoir adressé à sa femme la touchante élégie de ses adieux. Le noble exilé traversa rapidement la France pour visiter le théâtre de la dernière guerre, visita Coblenz, et se rendit en Suisse sur les bords du lac de Genève, où il écrivit, pendant l'été qu'il y passa, le troisième chant de Child-Harold, dont les premières et les dernières stances sont adressées à sa fille, Ada. Il y composa aussi *Manfred*, le *Prisonnier de Chillon*, et le *Rêve* où il retraça les principales scènes de sa vie. En quittant la Suisse, Byron se rendit en Italie; c'est à Venise qu'il composa, en 1816, le 4^e chant de Child-Harold; les *Lamentations du Tasse*, *Marino-Faliero*, *Beppo*, et les premiers chants de *Don Juan*. Dans ces deux derniers ouvrages, l'auteur adoptant un genre nouveau, et essayant la froide ironie de Voltaire, lance avec une cynique audace le sarcasme et la dérision sur tout ce que la société renferme de sérieux, de noble et de sacré. En 1819, il alla s'établir à Ravenne, où il écrivit la *Prophétie de Dante*, *Cain*, *Sardanapale* et la suite de *Don Juan*. Pendant son séjour à Pise en 1821, il fonda une société littéraire, et un journal intitulé : le *Libéral*, dans lequel il fit insérer quelques pièces, et entre autres : la *Vision du jugement*, parodie burlesque de l'apothéose de Georges III, publiée sous le même titre par Southey. Ce fut à peu près à la même époque qu'il publia l'*Age de bronze*, satire virulente et dévergondée du siècle présent. Fatigué de la vie efféminée qu'il menait en Italie, lord Byron s'embarqua à Livourne au mois d'août 1823, pour aller en Grèce encourager les efforts de ce peuple opprimé qui avait levé l'étendard de l'indépendance. Il débarqua à Céphalonie où il resta jusqu'à la fin de décembre, aidant les Hellènes de son argent et de ses conseils, obtenant pour eux un premier emprunt à Londres, et observant avec soin la situation des divers partis dont les querelles compromettaient

le succès de la cause commune. A cette époque, Missolonghi fut investi par les Turcs. Lord Byron paya l'escadre grecque destinée à aller ravitailler cette place. Il avait apporté d'Italie une grande quantité de bandages et de médicaments, qu'il y envoya aussi pour les blessés. Le 29 décembre il partit avec deux navires ioniens qu'il avait fait fréter pour Missolonghi, où il fut reçu avec toutes les démonstrations de la joie et de l'enthousiasme. Lord Byron s'attacha surtout à réconcilier les chefs grecs, que divisaient des ambitions rivales. Il prit à sa solde, le 1^{er} janvier 1824, cinq cents Souliotes, qui, réunis à un corps de deux mille cinq cents hommes, furent destinés à aller sous ses ordres faire le siège de Lépante, forteresse importante, et la seule occupée alors par les Turcs dans la Grèce occidentale. L'insubordination des Souliotes et les désordres auxquels ils se livrèrent dans Missolonghi forcèrent de différer cette expédition. Byron, qui était alors dans toute l'ardeur de son enthousiasme, en conçut un violent chagrin; sa santé commença à s'affaiblir. Le 15 février, il éprouva une attaque d'épilepsie qui altéra profondément sa constitution. Bientôt il apprit qu'un congrès convoqué par Odyssée allait se réunir à Salona pour délibérer sur les moyens d'unir plus étroitement les intérêts des différentes provinces de la Grèce, et arrêter un plan de coopération plus régulier. Byron se disposait à s'y rendre, lorsqu'il tomba malade le 9 avril 1824 d'une inflammation de poitrine occasionnée par la fatigue et par l'insalubrité du climat. Il mourut à Missolonghi, le 19 du même mois. Sa mort excita des regrets dans toute la Grèce; un deuil général de 21 jours fut ordonné; des services furent célébrés pour lui dans toutes les églises, et un orateur grec, Spiridion, Tricoli, prononça son oraison funèbre à Missolonghi, le mardi de la semaine de Pâques. Ses restes furent transportés en Angleterre pour y être inhumés. Byron avait reçu de la nature une âme énergique et un grand génie; mais il lui manqua des principes religieux pour régler l'une et le sentiment des bienséances pour guider l'autre. Ses œuvres comme sa vie présentent quelque chose d'incohérent et de désordonné. Fougueux dans ses écarts, quelquefois licencieux, souvent vague et obscur, il rencontre fréquemment des pensées sublimes, des tableaux suaves, des inspirations pures et touchantes. M. de Lamartine a peint ce contraste singulier dans la belle épître qu'il lui a adressée : *Toi dont le monde encore*, etc. Byron a laissé, outre les ouvrages que nous avons cités : *Les deux Fossari* et *Werner*, tragédies; le *Ciel et la terre*, l'*Ile*, poème en 3 chants; la *Métamorphose du bossu*, etc., etc. Ses œuvres ont été traduites en français par M. Paulin, de la bibliothèque du roi, Paris, 42 vol. in-8. et par M. Amédée Pichot, Paris, 1823, 8 vol. in-8.

* BYWALD (L. B.), jésuite allemand, a publié un ouvrage sur diverses parties de l'histoire naturelle, intitulé : *Selectæ ex Amœnitatibus academicis Car. Linnæi, dissertationes ad historiam naturalem pertinentes, additamentis auctæ*, Gratz, 1764-66, 2 vol. in-4.

* BYZANCE (Louis de), prêtre de l'oratoire, né à Constantinople en 1647, d'un orfèvre juif, s'appelaient *Raphaël Levi*. Il passa en France, où il se fit instruire dans la religion chrétienne, et baptiser, en 1674, à Saint-Germain-en-Laye, ayant pour parrain et pour marraine le roi et la reine, représentés par le cardinal Mazarin et madame de Colbert. Il prit alors le nom de *Louis de Byzance*, du lieu de sa naissance, et entra dans la congrégation de l'Oratoire, où on l'éleva au sacerdoce. Comme il possédait, outre les langues anciennes et modernes, une parfaite connaissance de la théologie, il y fit avec beaucoup d'habileté des conférences ecclésiastiques. Le Père Byzance se consacrait surtout à la conversion de ceux de ses compatriotes, que leurs affaires amenaient à Paris. Il confondit dans une de ses conférences un fanatique musulman, qui s'introduisit ensuite dans sa chambre pour l'assassiner : cette scène fit sur lui une impression si forte que son esprit s'aliéna. Il mourut en 1722 à Charenton, où sa maladie avait résisté pendant vingt ans à toutes sortes de remèdes. On a de lui : *la Goutte curable par le remède turc*, Paris, 1703, in-12; quelques écrits sur les mathématiques, ainsi qu'une *Traduction française de la partie historique du Koran*, restés manuscrits, et déposés à la bibliothèque royale. Le père Byzance fut l'ami des Pères Malebranche, Raynaud, Lelong, et était en relation avec plusieurs savants distingués, entre autres Leibnitz et le marquis de l'Hôpital.

BYZANTIUS. Voy. GENESIVS.

BZOVIVS (Abraham), dominicain polonais, né en 1567, à Proszowite, professeur de philosophie à Milan et de théologie à Bologne, retourna dans sa patrie et s'y distingua par ses sermons, ses leçons de philosophie et de théologie, et son zèle pour l'agrandissement de son ordre. Revenu en Italie, il entreprit, à la prière de quelques savants, de continuer les *Annales* du cardinal Baronius. Il exécuta ce grand projet en 9 vol. in-fol., depuis 1498 jusqu'en 1572. La continuation est peu digne de l'ouvrage du premier auteur. On lui reproche de s'être trop arrêté aux affaires et aux personnages de son ordre; de sorte que l'on croit quelquefois lire les annales des dominicains plutôt que celles de l'Eglise. Sa critique est souvent en défaut, et ne distingue pas les pièces vraies des fausses; les miracles dont la croyance est fondée sur des preuves irrécusables, et les prodiges que la crédulité a adoptés sans examen. Cependant il ne mérite pas le mépris qu'en ont témoigné certains auteurs, pour empêcher sans doute qu'on ne soupçonnât qu'ils l'eussent copié, comme ils ont fait dans beaucoup d'endroits. Les cordeliers furent mécontents de ce qu'il n'avait pas respecté Jean Scot, appelé le *docteur subtil*, et lui en firent des reproches véhéments. Herwart, auteur bavarois, attaqua aussi Bzovius sur divers faits avancés contre l'empereur Louis de Bavière; mais sa critique ne paraît pas fondée. Ce dominicain mourut en 1637, âgé de 70 ans. On a encore de lui : *Pontifex romanus*, Cologne, 1619, in-fol., et quelques autres ouvrages.

C

CAAB, d'abord rabbin, ensuite mahométan, commença par faire des vers satiriques contre l'impôsteur Mahomet; mais celui-ci ayant conquis l'Arabie, le coupable et lâche poète finit par chanter ses honteuses passions. Il fut dès lors son favori et son conseil. Caab l'aïda dans la composition de l'Alcoran. Mahomet en reconnaissance lui donna son manteau. Il mourut l'an de J.-C. 662.

CAANTHE, fils de l'Océan. Son père lui ayant ordonné de poursuivre Apollon qui avait enlevé sa sœur Mélia, et ne pouvant le contraindre à la rendre, il mit le feu à un bois consacré à ce dieu, qui, pour le punir, le tua à coups de flèches.

CAATH, fils de Lévi, père d'Amram et aïeul de Moïse. Sa famille fut chargée de porter l'arche et les vases sacrés du tabernacle, dans les marches du désert.

CABADES ou **CAVADES** ou **KOBAD**, roi de Perse l'an 486, fils de Pérose, ayant porté une loi qui autorisait la communauté des femmes, et faisant usage de toutes celles qui lui plaisaient, perdit son trône et fut enfermé dans une tour l'an 497. Une de ses femmes le délivra de sa prison, en se livrant au gouverneur éperdument amoureux d'elle. Cabades s'évada sous les habits de cette femme, fit crever les yeux à son frère, et reprit la couronne l'an 501. Les Huns Nephthalites lui fournirent des secours. Il déclara la guerre à l'empereur Anastase, ravagea l'Arménie et la Mésopotamie, prit Armède et la livra au pillage. Un vieillard lui représentant combien le carnage qu'on exerçait dans le sac de cette ville était indigne d'un roi : « C'est » pour vous punir, répondit Cabades, de votre » résistance. Plus notre résistance, reprit le vieil- » lard, a été grande, plus votre victoire est glo- » rieuse. » Cette réponse désarma Cabades, et le pillage cessa. La paix fut conclue quelque temps après; mais la guerre recommença sous Justin et Justinien. Cabades fut moins heureux sous ce dernier empereur, et mourut en 531. C'était un prince guerrier, plus propre à conquérir des états qu'à régler les siens. Il fut cruel envers ses sujets et implacable dans ses vengeances.

* **CABADES-MAGI** (Augustin), théologien espagnol, né vers le milieu du dix-huitième siècle, entra dans l'ordre de la Merci, devint supérieur de la maison de Valence et professeur de théologie à l'université de cette ville. Le premier volume d'un ouvrage qu'il publia sous ce titre : *Institutiones theologicæ in usum tyronum adornatæ*, Valence, 1784, in-4, lui attira quelques persécutions. Dénoncé au saint-office, vers l'an 1793, comme janséniste, il fut arrêté et ne sortit de prison qu'au moyen d'une abjuration. Rendu à la liberté, il s'empressa de demander la révision de son jugement qui fut déclaré nul par le conseil de la suprême inquisition. Ca-

bades se vit alors rétabli dans son honneur et dans sa place. On ignore l'époque précise de sa mort.

** **CABALLERO** (D. Bernard FRANCÉS), prélat espagnol, né le 14 octobre 1774 à Madrid, montra dès son enfance une vocation prononcée pour l'état ecclésiastique; et dès l'âge de 16 ans, reçut la tonsure, renonçant sans regret à l'immense fortune qu'il pouvait espérer de ses parents dont il était le seul héritier. Déjà savant dans les langues anciennes et possédant le français, il fit ses cours de philosophie et de théologie sous la direction des PP. Dominicains de St. Thomas, et prit ses grades à l'université d'Almagro. Il n'était encore que diacre lorsqu'il se fit connaître par son talent pour la chaire; et bientôt il fut compté parmi les prédicateurs les plus estimés de Madrid. Nommé en 1817 à l'évêché d'Urgel, les premières années de son épiscopat furent très-laborieuses; il visita toutes les paroisses de son diocèse, et veilla d'une manière spéciale à son séminaire. Pendant qu'il se livrait aux devoirs de son ministère, la révolution s'étendit de l'Andalousie, où elle avait pris naissance, dans les montagnes de la Catalogne. Il combattit alors dans des sermons et des instructions plus fréquentes les vices et les désordres dont il remarquait les progrès avec douleur. A cette époque malheureuse il rendit d'éminents services aux habitants d'Urgel, et plusieurs fois, sa prudence empêcha le sang de couler. Au mois de novembre 1822, obligé de quitter son diocèse, il vint chercher un asile en France dans la ville d'Aix (Arriège). Lorsque le roi Louis XVIII envoya son neveu le duc d'Angoulême à la tête d'une armée rétablir la paix dans la péninsule, le vertueux prélat rentra dans son diocèse; et en 1824 il fut transféré sur le siège archiepiscopal de Saragosse. Après la mort de Ferdinand VII, les plus hauts emplois furent confiés à des hommes qui, loin de s'opposer aux idées révolutionnaires, laissèrent les ministres de l'église exposés aux insultes de la populace et les choses saintes à la dérision des impies. Dès le mois d'août 1835, ce digne archevêque, forcé d'abandonner une seconde fois l'Espagne, vint habiter Bordeaux, où il mena la vie la plus édifiante et mourut le 13 décembre 1843. Ce prélat a laissé des *instructions*, des *lettres*, des *mandements*, imprimés, in-4.

CABALLO (Emmanuel) s'illustra lors du siège de Gènes sa patrie en 1513. Les Français, qui l'assiégeaient depuis seize mois, avaient affamé cette ville. Un vaisseau chargé de vivres et de munitions allait se rendre aux assiégeants, si Caballo ne fût monté tout de suite sur un autre vaisseau, et ne l'eût emmené dans la ville, au milieu des Français qui faisaient de continuelles décharges sur lui. Cette action héroïque fit lever le siège, et lui mérita le nom de *libérateur de sa patrie*.

CABANE (Robert de), fils de Raimond Cabane, et de la fameuse Catanoise qui avait été nourrice de Louis, fils de Charles II, roi de Naples, fut arrêté avec sa mère en 1343, après l'assassinat d'André de Hongrie, époux de Jeanne, reine de Naples. On leur donna la question dans une place sur le bord de la mer. La mère mourut des douleurs de la torture, et le fils fut tenaillé. *Voy. ANDRÉ de HONGRIE.*

* CABANIS (Jean-Baptiste), avocat et agriculteur, né en 1723, à Yssandon, près de Brive, où il mourut en 1786, à 63 ans, perfectionna l'art de greffer les arbres fruitiers, et introduisit dans son pays de nouveaux objets de culture et des procédés avantageux dans l'agriculture et l'économie rurale. Son père, juriconsulte éclairé, lui fit faire ses études au collège des jésuites à Tulle, puis l'envoya à Toulouse pour y étudier le droit. Mais le jeune Cabanis s'étant marié à son retour, et son épouse lui ayant apporté en dot un vaste domaine dont le sol était infertile, il tourna toutes ses vues vers l'agriculture, fit des expériences exactes et suivies, surtout dans la culture des arbres, et sut rendre ses terrains du rapport le plus abondant. Ses connaissances en cette partie le mirent en relation avec Turgot, alors intendant de Limoges, qui le consulta et l'employa souvent, et qui lui fit partager son zèle pour l'introduction des mérinos, dont on faisait alors les premiers essais. Il fut nommé secrétaire perpétuel de la société d'agriculture qui fut établie à Brive, et c'est aux soins de Turgot qu'on doit la publication de ses observations et expériences sur l'art de la greffe. L'académie des sciences et belles-lettres de Bordeaux ayant mis au concours cette question : *Quels sont les principes véritables de la greffe, et quels moyens pourrait-on en déduire, soit pour le succès de cette opération, soit pour la perfectionner*, Cabanis remporta le prix, en 1764. Son mémoire imprimé la même année par ordre de l'académie, sous le titre d'*Essai sur la greffe*, l'a été de nouveau en 1781 et 1803.

* CABANIS (Pierre-Jean-Georges), fils du précédent, né à Conac, en 1757, fut placé à l'âge de sept ans chez deux prêtres du voisinage qui découvrirent en lui des indices de talent, et entra à dix ans au collège de Brive. Il montra dans sa première jeunesse une violence de caractère telle, que ses maîtres se virent contraints de le renvoyer à ses parents. Son père le conduisit en 1771, à Paris, où il le laissa livré à lui-même. Cabanis sentit alors se réveiller en lui le goût de l'étude, et s'appliqua particulièrement à celle des classiques grecs, latins et français. A seize ans, il suivit en qualité de secrétaire un seigneur polonais, et assista à la diète de 1773, où il était question de faire approuver le premier partage de la Pologne. Les moyens de terreur et de corruption qu'il y vit employer lui firent contracter, comme il le dit lui-même, un mépris précoce des hommes, et une mélancolie que sa bonté naturelle avait peine à maîtriser. Après deux ans d'exil, il revint à Paris où il fut présenté au ministre Turgot, et se livra à des études excessives qui altérèrent sa santé. Voulant embrasser un état solide, il se décida pour la médecine, et travailla

six ans sous Dubreuil. Les soins qu'exigeait le débilement de sa santé lui rendaient nécessaire le séjour de la campagne, et il se fixa à Auteuil. C'est là qu'il eut l'occasion de voir la veuve d'Helvétius, d'Holbach, Franklin, Jefferson, Condillac, d'Alembert, Diderot, etc. Il se concentra tellement dans les travaux de sa profession, qu'il passa plusieurs années sans lire une page d'Homère, de Virgile ou de Racine. En 1789 il publia des *Observations sur les Hôpitaux*, et plus tard fut un des administrateurs de ceux de Paris. La conformité d'idées et de sentiments le rapprocha de Mirabeau, qu'il soigna dans sa dernière maladie, dont il publia le *Journal*. Cabanis épousa la belle-sœur de Condorcet, Charlotte Grouchy, sœur de la veuve de ce philosophe et du général Grouchy. En l'an 3, à la formation des écoles centrales, il fut nommé à une chaire d'hygiène; en l'an 4, il fut élu membre de l'institut; en l'an 5 professeur de clinique à l'école de médecine; en l'an 6, il fut député au conseil des Cinq-cents, et après le 18 brumaire Bonaparte le créa sénateur. Cependant sa santé s'altérait de plus en plus; en 1807, il éprouva une attaque d'apoplexie qui le força de renoncer tout-à-fait à ses travaux. Le voisinage de Paris l'exposant à de trop fréquentes visites, il quitta Auteuil pour aller s'établir au château de son beau-père, près de Meulan. Le 6 mai 1808, il fut frappé d'une seconde attaque, à laquelle il succomba malgré les secours les plus prompts. On a de Cabanis plusieurs ouvrages, dont un seul est purement littéraire. Ce sont les *Mélanges de littérature allemande, ou Choix de traductions, etc.*, Paris, an 5 (1797), in-8; peu de temps après il fit paraître un ouvrage de philosophie médicale, où il examine le degré de certitude de la médecine, Paris, 1797, in-8, et dans lequel il réfute certains écrivains à système qui n'avaient pas craint de nier l'existence de la médecine. Ses autres ouvrages sont : *Coup d'œil sur les révolutions et la réforme de la médecine*, Paris, 1804, in-8, dans lequel l'auteur expose avec un grand talent les diverses doctrines qui ont influé sur les progrès de la science. *Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles qui sont connues sous le nom de rhume de cerveau et rhume de poitrine*, Paris, 1807, in-8; *Rapport du physique et du moral de l'homme*, Paris, 1802, 2 vol. in-8; 2^e édition, 1803, accompagnée d'un *Extrait raisonné servant de table analytique*, par Destutt-Tracy, et de *Tables alphabétiques et raisonnées des auteurs et des matières*, par Sue. Cet ouvrage, le principal fondement de la réputation de l'auteur, le fit accuser de matérialisme. Cabanis essaya de répondre à cette inculpation; mais la manière vague dont il présenta sa défense ne fit que donner une force nouvelle à l'accusation, dont il prétendait se justifier. C'est ainsi qu'en a jugé la congrégation de l'*index* en condamnant cet ouvrage le 6 septembre 1819. M. de Barante, dans son *Tableau de la Littérature française au XVIII^e siècle*, en développe ainsi les principes : « Helvétius, conformément aux nouvelles idées, établit toute sa doctrine sur cette base : que la sensibilité physique est la cause productrice de toutes nos pensées. De tous les

» écrivains qui ont embrassé cette opinion, nul ne
 » l'a présentée d'une manière aussi grossière.
 » Quand on veut faire dépendre l'homme de son
 » organisation, encore faut-il avoir fait quelques
 » recherches sur cette organisation; quand on veut
 » que juger soit sentir, et que la pensée ne soit pas
 » autre chose que le dernier degré de la sensation,
 » encore faut-il essayer de connaître et d'exposer la
 » marche de cette sensation. M. Cabanis a refait
 » toute cette portion du livre d'Helvétius, et il a ap-
 » profondi ce que son prédécesseur avait à peine
 » soupçonné. Il était trop savant pour voir, dans
 » tous les gros rouages de l'organisation physique,
 » les facultés morales qui distinguent l'homme; il
 » a poussé ses recherches plus avant, et a voulu
 » reconnaître ces facultés dans les ressorts les plus
 » fins, et pour ainsi dire les plus mystérieux de la
 » nature physique. Son habileté n'a servi qu'à faire
 » voir encore mieux combien l'essence de la nature
 » morale est étrangère aux lois qui peuvent régir la
 » matière. Quelque vif que fût son désir de ratta-
 » cher le moral au physique, il n'a pu approcher
 » du but où il tendait; et il a eu assez peu de phi-
 » losophie pour se montrer amoureux de cette opi-
 » nion qu'il ne pouvait parvenir à démontrer. » On
 » a de Cabanis dans le Magasin encyclopédique, plu-
 » sieurs morceaux de philosophie et de politique,
 » entre autres, une *Dissertation sur le supplice de la*
guillotine, dans laquelle il réfute l'opinion de Sœm-
 » mering et de Sue qui pensaient que la douleur se
 » prolonge après la décapitation. Il avait dans sa jeu-
 » nesse traduit en vers une partie de l'Iliade. L'aca-
 » démie française ayant mis au concours un fragment
 » de traduction de ce poème, Cabanis lui envoya deux
 » morceaux qui ne lui parurent pas mériter son at-
 » tention. Roucher, avec qui l'auteur était lié, les a
 » insérés dans les notes de son poème des *Mois*.

* CABARRUS (François, comte de), fils d'un
 négociant, naquit à Bayonne en 1752, et fit ses
 études chez les Pères de l'Oratoire à Condom, puis à
 Toulouse. Avant de les avoir achevées, il revint
 chez son père qui l'envoya chez un de ses corres-
 pondants à Saragosse, pour y continuer son édu-
 cation commerciale. Il épousa secrètement la fille
 de son nouvel hôte, M. Galabert. Ce mariage dé-
 plut aux deux familles; cependant son beau-père
 lui donna la direction d'une fabrique de savon,
 à Caravanchel. Cet établissement, situé près de
 Madrid, permit à Cabarrus de faire de fréquents
 voyages dans cette capitale, et ses goûts le mirent
 en relation avec quelques gens de lettres, notam-
 ment avec l'abbé Guevara, rédacteur de la *Gazette*
de Madrid, qui l'introduisit dans plusieurs grandes
 maisons. Cabarrus conçut alors des idées d'ambition,
 que les circonstances favorisèrent. La guerre
 de l'indépendance américaine ayant privé l'Espagne
 de ses ressources du Mexique, elle éprouva de
 l'embarras dans ses finances, et le ministre qui
 en avait le département consulta Cabarrus sur le
 moyen de rétablir les finances et le crédit de l'état.
 Celui-ci imagina de créer des billets royaux, espèce
 de papier-monnaie portant intérêt, et qui eurent
 d'abord un grand succès. Il conçut alors le plan de
 la banque de Saint-Charles, qui fut créée le 2 juin

1782, et dont il fut nommé directeur. Cette banque
 fut chargée d'acquitter toutes les obligations du
 trésor. On lui dut encore la création de la com-
 pagnie des Philippines, le 10 mars 1783, dont le
 but était d'unir le commerce de l'Amérique avec
 celui de l'Asie. Il avait aussi projeté un canal de
 navigation qui devait prendre sa source dans les
 montagnes de Guadarrama, passer à Madrid et s'unir
 au Guadalquivir. On en commença même les tra-
 vaux qui furent suspendus en 1784, par les ordres
 du ministre Llerena. Lorsqu'on proposa de fonder
 un mont-de-piété en faveur des veuves et des en-
 fants des gentilshommes, Cabarrus s'y opposa. Il
 eut le chagrin de voir attaquer la banque de Saint-
 Charles par le fameux Mirabeau, dans un *Mémoire*
 qui fit sensation, mais dont il parvint à faire dé-
 fendre l'introduction en Espagne. Après la mort
 de Charles III, arrivée en 1788, il perdit le crédit
 qu'il avait conservé jusqu'alors, et le ministre Lle-
 rena le fit arrêter en 1790. Il passa deux ans en
 prison; mais un jugement solennel détruisit les
 accusations portées contre lui. Le roi d'Espagne le
 nomma son plénipotentiaire au congrès de Radstadt,
 en 1797, puis ambassadeur auprès du gouverne-
 ment français, qui refusa de le reconnaître en cette
 qualité sous prétexte qu'il était né français. Godoi
 lui fit donner une mission pour la Hollande. Il re-
 vint à Madrid, après la révolution du 18 mars 1808,
 et fut nommé surintendant de la caisse de consoli-
 dation, puis ministre des finances. Il mourut à
 Séville, d'une attaque de goutte à la tête, le 27 avril
 1810, et son corps fut déposé dans l'église de Sainte-
 Marie de cette ville. Outre quelques plans financiers,
 on a de lui : *Le diseur de riens*, feuille périodique,
 qui fut supprimée par ordre du gouvernement;
Lettres de François Cabarrus, écrites de sa prison
au Prince de la Paix; Eloge de Charles III, roi
d'Espagne; Système de contributions le plus con-
venable à l'Espagne; Eloge de D. M. de Muzquez,
ministre des finances. Tous ces ouvrages écrits par
 Cabarrus en français, furent traduits en espagnol
 par le secrétaire de ce ministre.

CABASILAS (Nicolas), savant archevêque de
 Thessalonique en 1350, soutint le schisme des Grecs
 contre l'Eglise de Rome. Il publia des traités sur
 cette matière, et laissa plusieurs ouvrages, dont le
 meilleur est son *Exposition de la liturgie grecque*,
 imprimée en différents endroits, en grec, et tra-
 duite en latin par Gentien Hervet, Venise, 1548,
 et Paris, 1560. On estime aussi la *Vie de Jésus-*
Christ, du même auteur, Ingolstadt, 1604, traduite
 en latin par Pontanus.

CABASSUT (Jean), prêtre de l'Oratoire, profes-
 seur de droit canon à Avignon, né en 1604, mourut à
 Aix, sa patrie, en 1685. On a de lui : *Juris canonici*
theoria et praxis, réimprimé in-folio en 1738, par les
 soins de Gibert, qui y a ajouté des sommaires et des
 notes qui ne s'accordent pas toujours avec les prin-
 cipes de l'auteur, dont l'ouvrage ne gagne rien à ce
 commentaire. *Notitia ecclesiastica conciliorum, ca-*
nonum, veterumque Ecclesiarum rituum, Lyon, 1685,
 in-fol.; ouvrage d'un moindre usage que le précé-
 dent, quoiqu'il y ait des dissertations utiles. On y
 trouve une notice des conciles, l'explication de

canons, une introduction à la connaissance des rites anciens et nouveaux de l'Eglise et des principales parties de l'histoire ecclésiastique. On en a donné un bon Abrégé à Louvain, 1776, in-8. *Traité de l'usure*. Cabassut était un homme d'un esprit droit, d'un caractère doux, d'un jugement solide, d'une prudence consommée, d'une vertu sans tache. Il écrit avec élégance et avec dignité; son latin est pur, coulant, harmonieux; ses décisions sont sages et sévèrement orthodoxes; les novateurs y trouvent partout leur condamnation.

CABBEDO DE VASCONCELLOS (Michel), né à Sé-tuval en 1525, s'appliqua au droit avec beaucoup de succès. Il était parvenu aux premières charges à Lisbonne, lorsqu'il mourut en 1577, à 52 ans. On lui doit une élégante traduction latine du *Plutus* d'Aristophane; des lettres et d'autres ouvrages imprimés à Rome, en 1597, in-8. — Son fils Georges CABBEDO marcha sur les traces de son père, devint chancelier du royaume, membre du conseil d'état de Madrid pour le Portugal, et mourut dans sa patrie le 4 mars 1604, à 35 ans. On a de lui *Decisiones Lusitanarum senatus*, 1604, in-fol.; *De patronatibus ecclesiarum regie coronæ Lusitanie*, 1603, in-4.

CABESTAN ou CABESTAING (Guillaume de), gentilhomme et troubadour du comté de Roussillon, et non provençal, quoique Nostradamus le fasse descendre de l'ancienne maison de Servièrès, fut un poète du xiii^e siècle, qui chanta différentes dames, suivant l'usage du temps. Tricline Carbonel ou Marguerite Raimond, fut le dernier objet de sa passion. Le mari de cette dame, jaloux du troubadour, le tua, lui arracha le cœur, et le fit manger à sa femme. Tricline en mourut de douleur en 1213.

* CABEZA DE VACA (Alvar-Nunez), né en Estramadure en 1507, fut d'une des expéditions en Amérique et s'éleva par son courage et son intelligence à l'emploi de gouverneur du Paraguay. En qualité d'adelantado, ou chef suprême, il fut chargé par la cour d'Espagne de continuer la découverte de cette contrée et de la rivière de la Plata. Il mit à la voile de San-Lucar, le 9 novembre 1540, avec quatre vaisseaux et 450 soldats, mouilla à Cananca dont il prit possession, et à Santa-Catalina d'où il fit diverses reconnaissances. Ayant perdu deux vaisseaux, il se rendit par terre au Paraguay en traversant au mois de novembre 1541 des chaînes de montagnes désertes, et parvint, au bout de dix-neuf jours de marche, à d'immenses plaines habitées par les Indiens Guaranis. Il en prit possession au nom de son souverain, et les appela *Province de Vera*, du nom de son père et de son grand-père, qui avaient découvert de nouveau les Canaries, en 1483 (voyez BETHENCOURT). Il continua sa route par terre, et, le 11 mars 1542, il fit son entrée publique à l'Assomption. Il en prit le commandement et y commit des vexations qui amenèrent la révolte de ses troupes. On le ramena en Espagne, avec son greffier Pedro Fernandez, et on les y condamna à une prison perpétuelle. Ils publièrent durant leur captivité le premier ouvrage qui ait paru sur le Paraguay. Il est divisé en deux parties; la première intitulée *Naufragios de Alvar Nunez Cabeza de Vaca*, qui a été rédigée par Alvar-Nunez; la seconde est de son

secrétaire, et a pour titre : *Commentarios de Alvar-Nunez, adelantado y governador de la provincia del Rio de la Plata*, Valladolid, 1555, in-4. Alvar-Nunez mourut dans sa prison en 1558.

CABILLAUD (Baudouin), jésuite, né à Ypres, s'appliqua particulièrement à la poésie, et le fit avec succès, comme on peut le voir par les ouvrages qu'on a de lui. *Epigrammata*, Anvers, 1634, in-16; *Lemmata historica*, Louvain, 1614; *Epistolæ heroum et heroidum*, en vers élégiaques, Anvers, 1636, in-8; *Eloge de saint Jean-Baptiste*, en vers, Louvain, 1642, in-8. L'auteur mourut à Anvers le 13 novembre 1642. Il se servait quelquefois d'allégories forcées.

CABOT ou GABOTTO (Sébastien), célèbre navigateur, né à Bristol en 1467, de Jean Cabot établi dans cette ville, qui lui donna des leçons de mathématiques, de cosmographie et de navigation. Jean Cabot forma le projet de tenter le passage aux Indes par le nord-ouest. Henri VII lui en donna la commission. Il s'embarqua avec ses fils en 1497, au mois de juin. Ces navigateurs découvrirent quelques terres; mais ayant trouvé des difficultés insurmontables vers le nord-ouest, ils naviguèrent vers le sud, et s'avancèrent jusqu'au cap de la Floride, à peu près dans le même temps qu'Améric Vespuce touchait ailleurs l'hémisphère auquel il a donné son nom, quoiqu'il ne soit pas certain qu'il l'ait découvert le premier (voyez BEHAÏM). De retour en Angleterre, Sébastien y essuya quelques désagréments, ce qui fit qu'il alla offrir ses services au roi d'Espagne; il y fut nommé chef des pilotes. Sa capacité et son intégrité engagèrent une société de marchands à lui faire entreprendre, en 1525, un voyage aux Moluques, par le détroit de Magellan. Il s'avança jusqu'au cap de Saint-Augustin (latit. mérid. 7); son équipage se mutina et refusa de passer le détroit. Il entra dans la rivière de la Plata, et y établit quelques forts pour s'y maintenir. Il dépêcha en Espagne pour en donner avis, et demanda du renfort. Il l'attendit en vain pendant cinq ans, au bout desquels il retourna en Espagne, où il ne reçut pas un accueil favorable, parce qu'il n'avait pas été aux îles des Epicerics. Dégoûté de ce pays, il regagna sa patrie. Il y fut bien reçu, et on lui donna la charge de gouverneur des compagnies de marchands, et des domaines à découvrir, avec une pension. Il n'avait point abandonné le projet de passer aux Indes par le nord. Il l'avait tenté par le nord-ouest; il se proposa de l'essayer par le nord-est, et pénétra jusqu'à Archangel l'an 1557. On ne sait ce que devint depuis cet habile navigateur. Purchas en a parlé amplement dans le Recueil des voyages faits par les Anglais. Il en est parlé aussi dans les *Voyages maritimes* de Ramusio.

CABOT (Vincent), jurisconsulte Toulousain dans le xvi^e siècle, professa le droit dans sa patrie. On a de lui un gros volume in-8, intitulé *Les politiques de Vincent Cabot, Tolosain*, Toulouse, 1650; mélange informe, composé de maximes recueillies dans les auteurs sacrés et profanes, sans goût, sans méthode. L'auteur devait publier quatre autres volumes à la suite du premier. On a encore de lui *Variorum juris publici et privati dissertationum libri duo*, Orléans, 1598, in-4.

CABRAL (Pierre-Alvares), que quelques-uns nomment *Cabrera*, quoique Mariana et Maffée lui donnent constamment le nom de *Cabral*, commandant de la seconde flotte que le roi don Emmanuel de Portugal envoya aux Indes en 1500, fut jeté par la tempête sur les côtes du Brésil inconnu alors, en prit possession au nom de son prince, et donna à cette contrée le nom de *Terre de Sainte-Croix*. Après plusieurs autres expéditions qui illustrèrent son courage, il revint en Portugal, et y mourut le 23 juin 1501, regardé comme un grand homme de mer.

* **CABRERA** (don Bernard de), général, ministre, et favori de Pierre le Cérémonieux, roi d'Aragon, fit la conquête de Majorque et soumit les rebelles de Valence. Il se signala ensuite dans la guerre contre la république de Gènes, à laquelle le roi d'Aragon disputait la possession de l'île de Sardaigne. Nommé général de la flotte aragonaise, il joignit ses forces à celles des Vénitiens, et remporta, le 27 août 1533, à la hauteur de cette île, une victoire complète sur les Génois, alors puissants sur mer. Cabrera se voyant par la suite exposé à l'envie, se retira dans un monastère, où il ne montra plus que du dégoût pour les grandeurs humaines. Pierre alla le tirer lui-même de sa solitude, en 1549, et lui fit prendre place au conseil. Une ligue s'étant formée entre Henri de Transtamare et les rois de Navarre et d'Aragon, pour détrôner le roi de Castille, Cabrera soutint que cette guerre était impolitique, et s'y opposa. Les partisans de la guerre le rendirent suspect au roi d'Aragon; Cabrera, craignant d'être victime d'un parti puissant, voulut se retirer en France; mais il fut arrêté, jeté dans les fers, et appliqué à la question. Transtamare, le roi de Navarre et la reine d'Aragon demandèrent son supplice. Le roi lui-même oublia les services de ce grand homme et le sacrifia à la haine de ses ennemis. Cabrera, condamné à mort à soixante-six ans, par le prince de Girone, dont il avait été le gouverneur, fut décapité à Sarragosse, le 26 juin 1564. La mémoire de Cabrera fut bientôt réhabilitée, et ses biens furent rendus à son petit-fils, Bernard Cabrera.

CABRERA (Bernard de), favori de Martin, roi de Sicile, voulut s'emparer de cette couronne en 1410, après la mort de son maître. Blanche, veuve de Martin, ayant refusé de l'épouser, Cabrera lui déclara la guerre. Il fut pris et enfermé d'abord dans une citerne desséchée. On le transféra de là dans une tour environnée d'un filet, dans lequel Cabrera tomba en voulant s'évader. On l'y laissa pendant un jour, exposé à la risée du peuple. Ferdinand, successeur de Martin, lui accorda ensuite sa grâce, à condition qu'il quitterait la Sicile. Il mourut quelque temps après.—Louis CABRERA de Cordoue, capitaine d'infanterie, mort en 1653, et qui est auteur de *Tratado de historia, para intenderla y escribirla*, Madrid, 1611, in-4, où il donne de bonnes règles sur la manière d'écrire l'histoire. *Filipe segundo, rey de Espana*, ou *Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, Madrid, 1619, in-fol., en espagnol. « L'auteur, dit M. Drouet, est accusé d'être trop dévoué à son roi et à sa patrie. Ce n'est pas tou-

» jours un mal; à qui veut-on que l'on soit dévoué? » Les gens sensés souscriront sans peine à cette réflexion.

CABRERA (don Juan-Thomas-Henriquez de), duc de Médina-de-Rio-Seco, amiral de Castille et ministre d'état, descendait d'Alfonse XI, roi de Castille. Connu d'abord à la cour sous le nom de comte de Melgar, il fut nommé gouverneur de Milan, et parvint à une si grande faveur auprès de la seconde femme de Charles II, que, pendant quelque temps, il fut en quelque façon maître absolu à la cour; mais son humeur farouche et sa hauteur lui firent tant d'ennemis, qu'il en fut chassé, malgré tout le crédit de sa protectrice. Lorsque Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, fut appelé au trône d'Espagne, Cabrera se retira à Lisbonne, et s'attacha ouvertement à la maison d'Autriche. Il paraît presque certain qu'il serait parvenu à porter l'archiduc Charles sur le trône d'Espagne, si ses avis eussent été suivis par les généraux alliés. Le mauvais succès de plusieurs entreprises faites contre son gré, et le chagrin qu'il éprouva d'être négligé par ceux mêmes pour lesquels il avait sacrifié ses intérêts, le touchèrent si vivement, qu'il mourut à Lisbonne, le 23 juin 1705.

CABROL (Barthélemi), né à Gaillac, fut chirurgien de Henri IV. Il possédait parfaitement l'anatomie, comme il le paraît par ses ouvrages, qui sont encore estimés, entr'autres : *Alphabeton anatomicum*, Genève, 1604, in-4; Montpellier, 1606, et en Hollande, in-fol., 148 fig.; *Observationes variae*, dans un recueil d'observations de plusieurs anatomistes, Francfort, 1668, in-4.

CACA, sœur de Cacus, découvrit à Hercule le vol de son frère. Les Romains lui rendaient des honneurs divins.

* **CACAULT** (François), né à Nantes en 1742, fut baptisé sous le nom de François, et plusieurs années après, il fallut une longue enquête pour obtenir que son état civil fût rectifié. Il fit de très-bonnes études à Nantes et se rendit à Paris à l'âge de 20 ans. A 22, il obtint une place de professeur à l'école militaire. Peu de temps après, en 1769, il eut un duel dans lequel il blessa son adversaire; il se vit forcé de s'expatrier, et se sauva en Italie, qu'il parcourut dans un état de dénûment presque complet. Il arriva à Rome, à pied, avec un petit paquet sous le bras, ne songeant guères alors qu'un jour il y représenterait une grande nation. Il apprit la langue italienne, fit des observations sur ces contrées, et revint bientôt en France, où le maréchal d'Aubeterre se l'attacha comme secrétaire de ses commandements. M. de Talleyrand, envoyé en ambassade à Naples, le prit pour son secrétaire, et, en 1791, il remplaça pendant quelque temps l'ambassadeur. De retour dans sa patrie, on le nomma à l'ambassade de Rome; mais il ne put parvenir à sa destination et s'arrêta à Gènes, où il signa le traité de Tolentino. En 1798, il fut élu, par le département de la Loire-Inférieure, député au conseil des cinq-cents. Après le 18 brumaire an 8, Cacaault fit partie du nouveau corps législatif, et, l'année suivante, il fut envoyé en qualité de ministre plénipotentiaire à Rome, pour négocier le

concordat. Il y resta deux ans et eut pour successeur le cardinal de Fesch. Il vint présider le collège électoral de la Loire-Inférieure, et fut appelé au sénat conservateur en 1803. Il est mort le 5 octobre 1803 à Clisson. Il avait recueilli en Italie un grand nombre de morceaux de peinture et de sculpture, qu'il réunit dans une galerie disposée à Clisson par son frère, qui était peintre. Cette riche collection a été achetée par la ville de Nantes. Cacaullt a laissé : *Poésies lyriques de Ramler*, traduites de l'allemand, Berlin, 1777, in-12, dont il est question dans la Correspondance de Grimm ; *Dramaturgie ou Observations critiques sur plusieurs pièces de théâtre, traduit de l'allemand de Lessing, par un français, et publié par M. J. (G. A. Juncker)*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Il est auteur de plusieurs rapports faits au conseil des cinq-cents. Ses dépêches n'offraient pas une grande correction de style, mais elles étaient pleines de sens, de raison et de grandes vues.

CACCIA (Jean-Augustin), d'une ancienne famille de Novare, dans le Milanais, embrassa la carrière des armes, et servit dans les armées de Charles-Quint, vers le milieu du xvi^e siècle. Il cultivait en même temps la poésie, et a laissé des *satires burlesques* pleines de sel, et des *poésies sacrées*, où l'on remarque une grande correction de style, de élégance et de la sublimité. Il fut même un des premiers à travailler dans ce dernier genre en Italie. Dans sa vieillesse, il publia 2 volumes de poésies, l'un dédié à la reine de France, Marie de Médicis, l'autre au cardinal de Granvelle. On croit qu'il mourut vers l'an 1602.

* CACCIA (Ferdinand), né à Bergame en 1689, d'une famille noble, et mort en 1778, s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue latine, et travailla à en abrégier l'enseignement. Ses principaux ouvrages sont : *De cognitionibus*, 1719, in-4 ; *Metodo di grammatica assai breve e facile per imperare con prestezza e fondamento la lingua latina*, 1726 ; *Totius regulæ latinæ sciendi summa*, 1728 ; *Lo Stato presente della lingua latina*, Bergame, 1762 ; *Ortografia e prosodia*, Bergame, 1764 ; *Antiqua regola delle sillabe lunghe e brevi*, Bergame, 1764 ; *Vocabolario senza sinonimi*, Bergame, 1776 ; *Elementi e regole fondamentali della lingua latina*, Florence, 1777 ; *Cittadinanza di Bergamo*, Bergame, 1766 ; *Vita di santo Girolamo Miani*, Rome, 1768 ; *Trattato legale*, Bergame, 1772. Outre ces ouvrages imprimés, Caccia en a laissé plusieurs inédits, entre autres une *Histoire des médecins de la ville de Bergame*, un *Traité d'architecture*, et un autre sur les fortifications. Il était aussi très-versé dans l'architecture, et plusieurs monuments furent élevés sous sa direction.

* CACCIANINO (Antoine), mathématicien, né à Milan en 1769 et mort en 1838, était officier du génie, lorsque Napoléon descendit par le mont Saint-Bernard à Marengo. Nommé l'un des chefs du corps du génie cisalpin, il fut ensuite directeur de l'école polytechnique, établie à Modène, et, plus tard, membre de l'Institut d'Italie. On a de lui : *Exposition d'un principe géométrique sur le calcul différentiel*, Milan, 1813, in-8 ; *Méditations sur le calcul*

différentiel, 1833, in-8. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, parmi lesquels on cite *De l'impossibilité de la résolution des équations au-dessus du quatrième degré*.

* CACHET (Christophe), médecin du duc de Lorraine, né en 1572 à Neuchâteau, mort à Nancy le 30 septembre 1624, fut un des premiers qui entreprit de ramener les écoles à l'étude d'Hippocrate et de Galien. Il combattit avec force les alchimistes et les charlatans, qui, de son temps, se vantaient, au moyen de quelques recettes, de guérir toutes les maladies. On a de lui : *Contraversiæ theoricæ practicæ in primam aphorismorum Hippocratis sectionem*, Toul, 1612, in-12 ; *Pandora bachica furens medicis armis oppugnata*, Toul, 1614, in-12 ; c'est la traduction d'un ouvrage français de Jean Mousin ; *Apologia in hermetici cujusdam anonymi scriptum de curatione calculi*, 1617, in-12 ; des *épigrammes* latines peu estimées.

* CACHET (Jean), jésuite, de la même famille que le précédent, mort à Pont-à-Mousson en 1635, à l'âge de 36 ans, après avoir régenté les basses classes ; sa mauvaise santé ne lui permit pas d'occuper des emplois plus distingués. On lui doit un grand nombre d'ouvrages, dont on peut voir le détail dans Moreri. Les principaux sont : *Vie de Jean Berchmans*, jésuite, Paris, 1630, in-8, traduit de l'italien ; *Vie de saint Isidore*, Verdun, 1631, in-12, traduit de l'espagnol ; *Vie de saint Joseph*, chanoine de Prémontré, in-12 ; *L'Horreur du péché*, Pont-à-Mousson, 1634, in-4, et Rouen, 1681, in-12.

* CACHIN (Joseph-Marie-François, baron), inspecteur-général des ponts-et-chaussées, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, officier de la légion d'honneur, né à Castres en Languedoc, le 2 octobre 1757, entra de bonne heure à l'école royale militaire de Sorèze, puis suivit les cours d'architecture de l'école des beaux-arts de Toulouse, en même temps qu'il étudiait les mathématiques. En 1776, il fut admis à l'école royale des ponts-et-chaussées, placée alors sous la direction de Péronnet, premier ingénieur du roi, et fit ensuite un voyage en Angleterre, dans le but d'étendre ses connaissances. A son retour, on lui confia l'exécution des travaux ordonnés pour l'amélioration du port de Honfleur. Cachin s'occupa d'un projet de canal latéral à la Seine, pour soustraire les bâtiments de commerce aux dangers que présente la navigation de ce fleuve entre son embouchure et Quillebœuf. Ce projet n'eut pas de suite, faute de fonds. Mais l'auteur fut appelé, en 1792, à faire partie d'une commission nommée par le roi, pour constater les avantages des travaux précédemment exécutés à Cherbourg, et proposer les constructions nouvelles qui seraient jugées utiles au complément d'un vaste établissement maritime. La crise révolutionnaire mit obstacle à ces vues. Nommé ingénieur en chef du Calvados, Cachin s'occupa du redressement de la rivière de l'Orne entre Caen et la mer. A ce travail, il avait joint le projet d'un établissement de marine militaire dans la fosse de Coleville, où aboutissait le canal d'embouchure de l'Orne, et il publia à ce sujet son excellent *Mémoire sur la navigation de l'Orne inférieure*, Paris, an 7, in-4. Lorsque le

calme revint en France, Cachin s'empresse de rap-peler l'attention de l'administration sur les projets de Cherbourg, et écrivit un rapport qui se trouve dans le *Moniteur* des 25 et 26 juillet 1801. Il fut chargé de l'achèvement du port et de la digue de Cherbourg, auxquels il a travaillé 20 ans. On sait que ce port a été ouvert à l'Océan le 27 août 1813. Cachin est mort au mois de février 1825, laissant un *Mémoire sur la digue de Cherbourg, comparée au Break-water, ou jetée de Plymouth*, Paris, 1820, in-4, avec 5 pl., dans lequel l'auteur réfute les auteurs de l'*Encyclopédie britannique*, qui avaient vanté la digue de Plymouth aux dépens de celle de Cherbourg.

CACUS, fils de Vulcain, enleva à Hercule une partie de ses troupeaux, qu'il traîna à reculons dans son antre pour n'être pas découvert. Le héros, furieux, courut à la caverne de ce brigand, et l'étrangla. Les habitants des lieux circonvoisins, délivrés des violences de Cacus, élevèrent un temple à leur libérateur. La description de la prise de Cacus par Hercule, au 8^e livre de l'*Enéide*, est un des beaux endroits de Virgile.

CADALOUS (Pierre), évêque de Parme, concubinaire et simoniaque, fut élu pape en 1061, par la faction de l'empereur Henri IV contre Alexandre II, et prit le nom d'Honorius II. Ayant voulu soutenir son élection par les armes, et n'ayant pu réussir, il fut condamné par tous les évêques d'Allemagne et d'Italie en 1062, et déposé par le concile de Mantoue en 1064.

CADAMOSTO ou CADAMUSTI (Louis ou Aloïse da), célèbre navigateur vénitien, né vers l'an 1432, se fit connaître à l'infant don Henri de Portugal. Ce prince, animé, comme son père le roi Jean, de l'esprit de découverte, voulut s'attacher Cadamosto. Il lui envoya le consul de la république de Venise en Portugal, nommé Patrice Conti, pour l'instruire du commerce avantageux de l'île de Madère, conquise en 1430. Cadamosto, encouragé par l'espoir du gain, traita avec don Henri, qui lui fit armer une caravelle, dont Vincent Diaz, natif de Lagos, fut le patron. Elle mit à la voile le 22 mars 1435, et, après avoir mouillé à Madère, ils reconnurent les îles Canaries, le Cap-Blanc, le Sénégal, le Cap-Vert, et l'embouchure de la rivière de Gambra. Dans un second voyage qu'il fit l'année suivante, avec un Génois nommé Antoine, ils poussèrent leurs découvertes jusqu'à la rivière de Saint-Dominique, à laquelle ils donnèrent ce nom, et d'où ils retournèrent en Portugal. Il habita longtemps à Lagos, attirant, par ses politesses, les négociants et les navigateurs. De retour dans sa patrie en 1464, il y publia la relation de ses voyages, qui fut traduite en français par Pierre Redouet, au commencement du xvi^e siècle. Nous les avons aussi en latin par le soin d'Archangel Madrigani.

* CADET DE GASSICOURT (Louis-Claude), pharmacien, né à Paris le 24 juillet 1731, mort le 17 octobre 1799, était de l'académie des sciences et de celles de Lyon, de Toulouse, de Bruxelles, des *Curieux de la nature*. Il devint successivement apothicaire-major des Invalides, et pharmacien en chef des armées françaises, en Allemagne et en Por-

tugal. Il fit des recherches sur les falsifications exercées sur les vins, les vinaigres et les tabacs, donna les moyens de les reconnaître et d'y remédier. Sa pharmacie était regardée comme une des premières de France. Il employa constamment une grande partie de son revenu à soutenir des vieillards, à élever des orphelins indigents, et à encourager des artistes. Son cabinet était ouvert à quiconque venait réclamer ses avis. Ses consultations étaient toujours gratuites; et souvent il y joignait pour les pauvres le don des médicaments qu'il avait prescrits, quelquefois même il y ajoutait de l'argent pour procurer aux malades les secours que l'indigence ne leur permettait pas de se procurer. Parmi ses nombreux travaux en chimie, on doit surtout remarquer son *travail sur le borax*, substance si difficile à connaître, et ses *Expériences sur le diamant*. On lui doit : une *Analyse des eaux minérales de Passy*, 1755, in-8; *Réponse à plusieurs observations de M. Baumé, sur l'éther vitriolique*, 1775, in-4; *Mémoire sur la terre foliée de tartre*, 1764, in-12; Plusieurs *Mémoires* insérés dans la collection de l'académie des Sciences, et les articles *bile* et *borax* dans l'encyclopédie. M. Eusèbe Salverte a fait une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, Paris, 1800, in-8, et on en a une autre de M. Boullay, 1805, in-8.

* CADET DE GASSICOURT (Charles-Louis), fils du précédent, des académies de Madrid, de Turin et de Florence, et l'un des fondateurs du Lycée, aujourd'hui l'*Athénée*, naquit à Paris, le 23 janvier 1769, et descendait par les femmes de Valot, médecin de Louis XIV. Il suivit d'abord la carrière du barreau, qu'il abandonna ensuite pour se faire recevoir pharmacien. Au 13 vendémiaire an 4, il était président de la section du Mont-Blanc qui marcha contre la Convention. Il fut condamné à mort par contumace à la suite de cette journée et exécuté en effigie; mais peu de temps après, le juri du département de la Seine annula ce jugement. En 1806, il provoqua une nouvelle organisation du conseil de salubrité, dont il fut nommé secrétaire-rapporteur. En 1809, il était pharmacien de la maison de Napoléon, suivit l'empereur à Wagram et à Schœnbrunn, et fut nommé chevalier. Il recueillit sur cette campagne quelques anecdotes curieuses, et fit paraître, en 1818, son *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière*, 1 vol. in-8, auquel les nombreux mémoires qui ont paru depuis ont enlevé la plus grande partie de son intérêt. Cadel était docteur de la faculté des sciences, et à la formation de l'académie de médecine de Paris, il fut nommé secrétaire de la section de pharmacie. Il est mort le 21 novembre 1821, âgé de 52 ans. Les nombreux ouvrages qu'on a de lui sont : *Observations sur les peines infamantes, adressées à l'Assemblée constituante*, 1789, in-8; *L'anti-novateur*, 1794, in-8; *Le Tombeau de Jacques-Molay, ou Histoire secrète et abrégée des initiations anciennes et modernes des templiers, des francs-maçons, illuminés, etc.*, Paris, an 5 (1797), in-8; *Raisons d'un bon choix, ou Théorie des élections*, Paris, 1797, in-8; *Mon voyage, ou Lettres sur la Normandie, suivies de quelques poésies fugitives*, 1799, 2 vol. in-12; *Le poète et le savant*,

ou *Dialogue sur la nécessité pour les gens de lettres, d'étudier la théorie des sciences*, 1799, in-8; *Cahier de réforme*, ou *Vœux d'un ami de l'ordre, adressés aux conseils, et aux commissions législatives*, an 8 (1800), in-8. L'auteur y paraît favorable à l'usurpation opérée par Bonaparte le 18 brumaire; *Essai sur la vie privée d'Honoré-Gabriel Riquetti de Mirabeau, lu dans une séance publique du lycée Thélusson*, an 8 (1800). L'auteur dit avoir rédigé cet opuscule sur diverses notes manuscrites que lui avait confiées M. de La Fage de Bordeaux, qui avait été pendant vingt ans ami de Mirabeau; *L'Esprit des sots passés, présents et à venir, ouvrage philosophique*, 1801, in-18; *La Chimie domestique, ou Introduction à l'étude de cette science, mise à la portée de tout le monde*, 1801, 3 vol. in-12; *Dictionnaire de chimie, contenant la théorie et la pratique de cette science, et son application à l'histoire naturelle et aux arts*, Paris, 1803, 4 vol. in-8. Ce Dictionnaire fut mis à l'index à Vienne et à Madrid, à cause des idées philosophiques renfermées dans le discours préliminaire; *Saint-Géran, ou La nouvelle langue française, anecdote récente, suivie d'un voyage au Mont-Valérien*, etc., Paris, 1807, in-12. Cet ouvrage est une critique enjouée du style de M. de Châteaubriand et de celui de madame Staël; *Cours gastronomique*, 1809, in-8; *Formulaire magistral et mémorial pharmaceutique*, 1812, in-18; 2^e édit., 1814, in-8; 3^e édit., Paris, 1816, in-18; 4^e édit., Paris, 1820; *Des moyens de destruction et de résistance que les sciences physiques peuvent offrir dans une guerre nationale*, Paris, 1814, in-8; *Eloge de A.-A. Parmentier, membre de l'Institut*, etc., lu à la séance publique de la société de pharmacie de Paris, le 16 mai 1814, Paris, 1814, in-8; *Pharmacie domestique d'urgence et de charité, à l'usage des personnes qui habitent les campagnes, des manufacturiers, des militaires et des marins*, 2^e édit., Paris, 1815, in-8. La première édition est de Louis-Claude Cadet de Gassicourt; *Voyage en Autriche, en Moravie et en Bavière, fait à la suite de l'armée française, pendant la campagne de 1809, avec une carte du théâtre de la guerre de 1809 en Autriche, et les plans des batailles d'Essling et de Wagram*, Paris, 1818, in-8; *Analyse raisonnée des listes d'électeurs et d'éligibles du département de la Seine*, Paris, 1817, in-8; *Candidats présentés aux électeurs de Paris pour la session de 1817*, Paris, 1817, in-8; *Confidences de l'hôtel Bazancourt*, Paris, 1818, in-8. Cet hôtel était la maison de détention de la garde nationale de Paris; *Les quatre âges de la garde nationale*, Paris, 1818, in-8; *Qui nommerons-nous?* Paris, 1820, in-8. Indépendamment des ouvrages que nous venons de citer, Cadet de Gassicourt a coopéré : au *Dictionnaire des sciences médicales*, publié par Panckoucke, auquel il a fourni, entre autres articles, *Alchimie*, *Charlatan*, *Cosmétiques*, *Fard*, *Honoraires*, *Médecine politique*; au *Dictionnaire d'agriculture*, publié par Déterville; aux *Annales de chimie* de MM. Arago et Gay-Lussac; au *Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale*; au *Bulletin de pharmacie*, et au *Journal de pharmacie et des sciences accessoires*, lequel en est la continuation, et dont il fut l'un des

principaux fondateurs en 1800; aux *Annales des faits et sciences militaires*; à la *Revue encyclopédique*, dans laquelle il a donné deux mémoires, dont l'un est intitulé : *Projet d'un dictionnaire universel de bibliographie* (t. 2, p. 500), et l'autre : *Projet d'instruction nomade* (t. 6, p. 246), tiré à part, 1820, in-8; à la *Biographie universelle*, au journal le *Constitutionnel*, où il a fait insérer, entre autres articles, ceux qui forment le *compte rendu de l'exposition des produits de l'industrie, au Louvre, en avril 1819*; à l'*Esprit des journaux* où il a donné, en juillet 1817, *des lettres sur Londres et les Anglais*; aux mémoires de la *Société médicale d'émulation*. Cadet de Gassicourt a fait, en outre, l'*Eloge de Baumé*, pharmacien; de *Déparcieux*, physicien; de *Curaudeau*, chimiste; de *Lalande*, astronome. Il a, de plus, laissé un recueil de poésies légères, des vaudevilles, et un grand nombre de chansons, qu'il donnait sous le nom de Sartrouville.

* CADET-DE-VAUX (Antoine-Alexis), né à Paris le 13 septembre 1743, frère de Louis-Claude Cadet, exerça aussi d'abord la pharmacie, et puisa dans ses liaisons avec Parmentier, Tillet et Duhamel, le goût de l'économie rurale et domestique, à l'étude de laquelle il finit par se vouer entièrement après avoir vendu sa pharmacie. Il chercha dans la littérature les moyens d'assurer son existence, et créa le *Journal de Paris* de concert avec Suard, Corancez, etc. Il publia, en 1778, une brochure intitulée : *Observations sur les fosses d'aisance, et moyens de prévenir les inconvénients de leur vidange*, in-8. Il démontra le danger qu'il y avait à ce que les marchands de vin eussent des comptoirs de plomb, les laitières des vases de cuivre, et les débitants de sel des balances de même métal, et il obtint les réformes qu'il demandait sur ce point, ainsi que la suppression du cimetière des Innocents. Cadet fut nommé inspecteur des objets de salubrité de la ville de Paris, et fut associé à Parmentier pour créer une école de boulangerie, art qu'il professa gratuitement. Il a bien mérité de l'agriculture par la création des comices agricoles, qu'il présida ainsi que Broussonnet. Il fit proscrire l'emploi de l'arsenic et du vert-de-gris pour prévenir la carie des blés, et publia un *Mémoire* sur la diminution des eaux occasionnée par la dégradation des bois. Après avoir présidé, en 1791 et 1792, l'administration départementale de Seine-et-Oise, il reprit ses douces et utiles occupations. A la suite de la tentative du 3 nivose (24 décembre 1801), contre le premier consul, il demanda, par une lettre insérée dans les journaux, le rétablissement du supplice de la roue et de l'écartèlement, et il exprima le désir que ceux qui attentaient à la vie des chefs des nations, n'expirassent point par un trépas ordinaire, mais qu'ils eussent une mort toute de convulsions. Ce vœu cruel lui attira une réponse énergique dans la *Revue philosophique et littéraire*. Cadet-de-Vaux présida, en 1815, le collège de Sisteron; il est mort subitement le 30 juin 1823 à Nogent-les-Vierges. Il était membre de la société d'agriculture, de l'académie des curieux de la nature, de celle de médecine, et correspondant de plusieurs sociétés savantes. On a de lui une foule

d'ouvrages : *Instituts de chimie de Spielman*, trad. du latin, 1770, 2 vol. in-12; *Avis sur les blés germés*, Paris, 1782, in-8; *Avis sur les moyens de diminuer l'insalubrité des habitations après les inondations*, 1784 et 1802, in-8; *Instructions sur l'art de faire les vins*, 1800, in-8; *Recueil des rapports et expériences sur les soupes économiques et les fourneaux à la Rumford*, 1801, in-8; *Mémoire sur la peinture au lait*, 1801, 1802, in-8; *Moyens de détruire le méphitisme des murs*, 1801, in-8; *Mémoire sur la gélatine des os, et son application à l'économie élémentaire*, 1803, in-12; *de la Taupe, de ses mœurs, et des moyens de la détruire*, 1803, in-12; *Traité du blanchissage domestique à vapeur*, 1803, in-12; *Essai sur la culture de la vigne, sans le secours d'échelas*, 1807, in-8; *Mémoire sur la matière sucrée de la pomme*, 1808; *Mémoire sur quelques inconvénients de la taille des arbres à fruits*, 1809; *Traité de la culture du tabac*, 1810; le *Ménage* ou l'Emploi des fruits dans l'économie domestique, 1810, in-12; *Aperçus économiques sur l'extraction du sucre de betterave*, 1811; *Instruction sur la préparation des tiges et racines de tabac*, 1811, in-12; *Moyens de prévenir le retour des disettes*, 1812, in-8; *des Bases alimentaires de la pomme de terre*, 1813, in-8; *de l'Economie alimentaire du peuple et du soldat, ou Moyens de parer les disettes et d'en prévenir à jamais le retour*, 1814, in-8; *Nouveau Procédé de peinture applicable à l'intérieur et à l'extérieur des maisons*, 1811, in-8; *Instruction sur le meilleur emploi de la pomme de terre dans sa copanification avec les farines des céréales*, 1817; *Plantation des germes de la pomme de terre*, 1817, in-8; *de la Gélatine et de son bouillon*, 1818, in-12; *Pains divers obtenus par l'association des nouveaux produits de la pomme de terre, avec toute espèce de farines céréales, même les plus inférieures*, 1818, in-8; *Conservation du moût soustrait à la fermentation spiritueuse*, 1819, in-8; *Traités divers d'économie rurale, élémentaire et domestique*, imprimés par ordre du gouvernement. Il a travaillé au *Cours complet d'agriculture pratique*, 6 vol. in-8, et il était un des principaux rédacteurs de la *Bibliothèque des propriétaires ruraux*, ou *Journal d'économie rurale et domestique*, commencé en mars 1823, et dans lequel il a inséré en entier ou par extrait une partie des mémoires ci-dessus. Il était encore un des rédacteurs du *Bulletin universel* de M. de Fé-russac.

CADHOGAN (le comte Guillaume), général anglais, se distingua dans la guerre de Flandre, et par son dévouement au duc de Marlborough. Celui-ci, pressé par la cavalerie française au siège de Menin, et ayant son cheval blessé, allait tomber au pouvoir de l'ennemi, lorsque Cadhogan mit pied à terre, lui donna son cheval, et, en le sauvant, se condamna lui-même à être fait prisonnier. Dès le lendemain, le duc le demanda en échange contre tel autre prisonnier que le général français demanderait, et Cadhogan fut renvoyé sur parole. Lors de la disgrâce de Marlborough, il perdit toutes ses places; mais après la mort de la reine Anne, il eut part aux honneurs que recouvra le duc. Il fut nommé colonel d'un des régiments des

gardes, et envoyé comme ministre plénipotentiaire en Hollande, puis aux conférences d'Anvers. En 1717, il retourna en Hollande, où il négocia habilement une alliance entre cette puissance, l'Angleterre et la France. Peu de temps après, il fut nommé pair de l'Angleterre, et envoyé une seconde fois près des états généraux, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Le duc de Marlborough étant mort en 1722, il lui succéda dans la charge de grand-maître de l'artillerie, et dans celle de colonel du premier régiment des gardes. Il mourut le 26 juillet 1726.

CADMUS de Milet, le premier des Grecs qui ait écrit l'histoire en prose. Il florissait du temps d'Hal-yattes, roi de Lydie.

* CADMUS, roi de Thèbes, vint par mer des côtes de la Phénicie, s'empara du pays connu depuis sous le nom de Béotie, et y bâtit la ville de Thèbes. On dit qu'il apporta aux Grecs l'usage de l'alphabet :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

BREBEUF.

Les poètes ont ajouté des fables à l'histoire de Cadmus, qui peut-être n'est elle-même qu'une fable. Il alla combattre, suivant eux, avec le secours de Minerve, un dragon qui avait dévoré ses compagnons. Le héros tua le monstre, et en sema les dents, d'où sortirent tout-à-coup des hommes armés qui n'eurent rien de plus pressé que de se massacrer. Il n'en resta que cinq qui aidèrent Cadmus à bâtir la ville de Thèbes. Ses sujets le chassèrent de ses états, et l'obligèrent de s'enfuir en Illyrie.

* CADONICI (Jean), chanoine de Crémone, né à Venise en 1703, s'est fait connaître par plusieurs écrits peu orthodoxes, et où il parle assez mal des Pères et des théologiens. Celui qui fit le plus de bruit est intitulé *Défense de saint Augustin sur l'imputation de millénarisme*. Il est écrit en latin, et sous prétexte de justifier ce saint docteur sur le reproche de millénarisme, il veut qu'on croie que le sentiment de ce Père a été que les saints de l'ancien Testament avaient joui de la vision intuitive de Dieu avant la descente de Jésus-Christ aux enfers, opinion contraire à toute la tradition. Cet ouvrage fut réfuté victorieusement par le Père Mamachi dans un livre intitulé *De animabus iustorum in sinu Abraham ante Christi mortem, expertibus visionis Dei, libri duo*, Rome, 1766, 2 vol. in-4. On a encore de Cadonici *Explication de ce passage de saint Augustin* : « *L'Eglise de Jésus-Christ sera dans la servitude sous les princes séculiers* ; » ouvrage continuellement en contradiction avec l'esprit et la lettre du passage, qui tend à tout donner aux princes et à leur asservir véritablement l'Eglise. Cadonici mourut le 27 février 1786.

CADOUDAL. Voy. GEORGES.

* CADROY (Pierre), Conventionnel, né à St.-Sever en 1733, exerçait la profession d'avocat. Il fut élu, en 1791, administrateur du département des Landes, et l'année suivante député à la Convention. Il se lia bientôt avec les girondins dont

il partageait les principes. Dans le procès de Louis XVI, il vota, comme législateur et non comme juge, la détention et le sursis à l'exécution du jugement. Il garda le silence pendant la terreur; mais après la chute de Robespierre il se prononça violemment contre les jacobins; et sa mission dans le midi fut marquée par des mesures vigoureuses contre les terroristes, dont un grand nombre furent massacrés à Lyon, à Toulon et à Marseille. Devenu membre du conseil des Cinq-cents, Cadroy fut dénoncé, le 29 vendémiaire an 4, par Pelissier, député des Bouches-du-Rhône, qui l'accusa d'avoir organisé les assassinats du fort Saint-Jean. A cette dénonciation en succéda une autre apportée par un grand nombre de citoyens de Marseille, et qui reposait sur les mêmes faits. Ces accusations demeurèrent sans résultat. Attaché, le 18 fructidor an 5, au parti de Clichy, Cadroy fut condamné à la déportation. La révolution du 18 brumaire lui permit de rentrer en France. Nommé maire de sa ville natale, il y mourut, en novembre 1813, à l'âge de soixante ans.

CADRY (Jean-Baptiste), dont le vrai nom était DARCY, ancien chanoine, théologal de l'église de Laon, fut l'homme de confiance, l'ami et le théologien de M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Il était né à Tretz en Provence en 1680, et il mourut à Savigny, près de Paris, en 1756, à 76 ans. On a de lui plusieurs écrits contre la bulle *Unigenitus*, à laquelle il était fort opposé. Les principaux sont : les trois derniers volumes de l'*Histoire du livre des réflexions morales, et de la constitution Unigenitus*, Amsterdam, 1723-1738, 4 vol. in-4 : le premier est de Louail, ouvrage qui n'a été lu que par les gens du parti. L'*Histoire de la condamnation de M. Soanen, évêque de Senez*, 1728, in-4, ouvrage du même genre. *Des observations théologiques et morales sur les deux Histoires du Père Berruyer*, en 3 vol. in-12, 1733 et 1736.

CÆCILIVS-STATIVS, poète comique, affranchi, contemporain et ami d'Ennius et de Térence, mourut l'an 174 avant J.-C. On trouve quelques-uns de ses fragments dans le *Corpus Poetarum*, Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

CÆCULVS, fils de Vulcain. Sa mère étant assise auprès de la forge de ce dieu, une étincelle de feu la frappa, et lui fit mettre au monde, au bout de neuf mois, un enfant à qui elle donna le nom de Cæculus, parce qu'il avait de fort petits yeux. Lorsqu'il fut avancé en âge, il ne vécut que de vols et de brigandages. Il bâtit la ville de Préneste. Ayant donné des jeux publics, il exhorta les citoyens à aller fonder une autre ville. Mais comme il ne pouvait les y engager, parce qu'ils ne le croyaient pas fils de Vulcain, il invoqua son père, et l'assemblée fut aussitôt environnée de flammes. Ce prodige la saisit d'une telle frayeur, qu'on lui promit de faire tout ce qu'il voudrait.

CÆNEVS, guerrier qui, ayant été fille sous le nom de *Cænis*, avait obtenu de Neptune d'être changée en homme invulnérable.

CÆSALPIN (André). Voy. CESALPIN.

* CÆSAR (Aquilinus-Julius), savant, né à Gratz en Styrie en 1720, mort le 2 juin 1792, a laissé

plusieurs ouvrages utiles par l'immensité des matériaux qu'on y trouve, mais dénués de critique et de discernement. Les principaux sont : *Annales ducatus Styriae*, Vienne, 1768-69-79, 3 vol. in-fol., le 4^e volume de ce grand ouvrage existe en manuscrit; *Description de la Styrie*, (en allemand), 1773, 2 vol. in-8; *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, 1785-88; *Droit canonique national de l'Autriche*, 1788-90, 6 vol. in-8.

* CÆSARIUS, religieux de l'ordre de Cîteaux, né à Cologne, mort vers le milieu du xiii^e siècle, est auteur d'un recueil intitulé : *Illustrium miraculorum et historiarum memorabilium libri XII*, Coloniae Agripp., 1591, in-8. On y trouve l'histoire de Conaxa, qui fait le sujet de la comédie des *deux Gendres*. Le père Bertrand Tissier, après en avoir corrigé plusieurs articles, a inséré la compilation de Cæsarius dans sa *Bibliotheca Cisterciensis*, 1662, in-fol., tome 2.

* CÆSARIUS (Jean), né à Juliers en 1460, étudia, à Paris, la médecine et la philosophie; il professa cette dernière science à Cologne. Chassé de Cologne en 1543, comme suspect de luthéranisme, il y rentra quelque temps après, et mourut après avoir fait profession de la foi catholique, en 1551, à l'âge de 91 ans. On a de lui : *Traité de la médecine pratique de Nicolas Bertrutius*, corrigé et mis en ordre; des notes sur l'ouvrage de Celse, sous le titre de *Castigationes in Cornelium Celsum de re Medica*, Haguenau, 1528, in-8. Il a donné des éditions de l'*Histoire naturelle* de Plin, et du *Traité de la consolation* de Boèce.

CÆSIUS. Voy. BASSUS.

CAFFA (Melchior), habile sculpteur, connu sous le nom de *Maltois*, parce qu'il était né à Malte en 1631, fut élève du chevalier Bernin, et ensuite presque son émule. Il mourut à Rome en 1687. On y admire plusieurs de ses ouvrages, entre autres le *Groupe de Saint-Thomas de Villeneuve, donnant l'aumône* dans l'église des Pères Augustins.

* CAFFARELLI-DU-FALGA (Louis-Marie-Joseph-Maximilien), général de division et membre de l'Institut, né au Falga, dans le Haut-Languedoc, le 13 février 1756, fit ses études au collège de Sorèze, entra dans le corps royal du génie, où son zèle et ses talents le firent distinguer, et fut employé à l'armée du Rhin, sous les ordres du général Biron. En 1792, il fut destitué pour avoir refusé de reconnaître les décrets du 10 août, par lesquels l'Assemblée législative prononçait la déchéance du roi. Arrêté avec toute sa famille sous le règne de la terreur, il obtint, après quatorze mois d'emprisonnement, de reprendre du service. En septembre 1795, il se distingua au passage du Rhin près de Dusseldorf, avec le général Kléber. Le 16 frimaire an 4, à une affaire sur les bords de la Nahe, près de Creutznach, il reçut d'un boulet de canon une blessure à la jambe gauche qui nécessita une amputation. Il souffrit cette opération avec le même calme qu'il avait souffert celle de la pierre, étant encore enfant. Ce fut vers cette époque qu'il fut nommé membre associé de l'Institut récemment créé. Caffarelli-du-Falga suivit en Egypte, comme chef de l'arme du génie, Bonaparte qui

professait pour lui une grande estime. Il eut beaucoup de part à la prise d'Alexandrie, et en général aux succès militaires et scientifiques de l'expédition. Le 9 avril 1799, en visitant la tranchée devant Saint-Jean-d'Acres, il eut le coude droit fracassé d'une balle, et le docteur Larrey se vit dans la nécessité de lui couper le bras. Caffarelli mourut le 27 du même mois, de la fièvre de suppuration. L'ordre du jour du 28 portait ces mots : « Il emporte au tombeau les regrets universels ; l'armée perd un de ses plus braves chefs, l'Egypte un de ses législateurs, la France un de ses meilleurs citoyens, les sciences un homme qui y remplissait un rôle célèbre. » De Gérard a publié la *Vie du général L.-M.-J.-M. Caffarelli-du-Falga*, Paris, 1801, in-8.

CAFFARO (le Père), théatin, est auteur d'une lettre imprimée à la tête du *Théâtre de Boursault*, où il prétend prouver qu'un chrétien peut aller à la comédie. Il fallait avoir une opinion bien avantageuse de l'histrionisme pour mettre au jour une assertion si fort opposée aux maximes sacrées de la religion, et si contredite par tous les Pères de l'Eglise. Saint Chrysostome, frappé du danger que l'on court dans ces lieux de corruption, exhortait les pères et les mères à en écarter leurs enfants. « Lors que nous voyons, dit-il, un domestique porter un flambeau allumé dans ses mains, nous n'avons rien de plus pressé que de lui défendre d'aller dans les endroits où il y a de la paille, du foin, ou toute autre matière combustible, de peur que sans y penser, il ne laisse tomber une étincelle qui embrase toute la maison. Usons de la même précaution à l'égard de nos enfants, et ne permettons pas que leurs yeux se portent sur ces assemblées funestes ; et si les personnes qui les fréquentent demeurent dans notre voisinage, défendons à nos enfants de les voir, et de converser avec elles, si nous voulons empêcher que quelque étincelle ne porte le feu dans leurs âmes, et n'y cause un dommage irréparable, par un incendie général. » Une multitude d'écrivains, ceux même qui se sont acquis le plus de célébrité dans ce genre de travail, n'en ont point porté un jugement plus favorable. « Guidé enfin par la foi (dit Gresset dans une lettre publiée en 1759), ce flambeau lumineux, devant qui toutes les lueurs des temps disparaissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes et profondes de nos faibles esprits forts, je vois sans nuage que les lois sacrées de l'Evangile et la morale profane, le sanctuaire et le théâtre sont des objets inaliénables. » Bossuet dans ses *Maximes sur la comédie*, et le Père Lebrun refusèrent le Père Caffaro qui se rétracta. Il vivait dans le XVII^e siècle.

* GAFFARO, noble Génois, né vers l'an 1080, se croisa dans sa jeunesse, et partit de Gênes le 1^{er} août de l'an 1100, sur la flotte que les Génois envoyaient au secours de Godefroi de Bouillon. Il se distingua au siège de Césarée, et de retour dans sa patrie, il écrivit les *Annales de cette expédition*, qu'il continua jusqu'à l'an 1102. Cette histoire, continuée par d'autres magistrats jusqu'à l'an 1294, est écrite dans un latin barbare ; mais elle est estimée par le

ton de vérité et de franchise qui y règne. Elle n'a été imprimée qu'en 1725, par les soins de Muratori, dans le tome 6 de sa grande collection des *Scriptores rerum Italicarum*. Caffaro mourut à l'âge de 86 ans.

CAFFIAUX (dom Philippe-Joseph), né à Valenciennes en 1712, fit profession dans la congrégation de Saint-Maur en 1731, et mourut subitement le 26 décembre 1777, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Il travaillait alors avec dom Grenier à l'*Histoire de Picardie*. Il avait donné *Essai d'une histoire de la musique*, in-4, et le 1^{er} vol. du *Trésor généalogique*, 1777, in-4.

* CAFFIERI (Philippe), sculpteur italien, né à Rome en 1634, fut appelé en France par le cardinal Mazarin, qui l'employa à divers travaux pour les maisons royales. Colbert le fit nommer sculpteur et dessinateur des vaisseaux du roi, et inspecteur de la marine de Dunkerque. Caffieri mourut en 1716.

* CAFFIERI (Jean-Jacques), sculpteur, petit fils du précédent, né à Paris en 1723, élève de Lemoine, fut professeur à l'académie, sculpteur du roi, et mourut le 21 juin 1792. Ses principaux ouvrages sont la statue de *sainte Sylvie* qu'on voit aux invalides, les bustes de *Corneille* et de *Piron*, au foyer du Théâtre français, et ceux de *Quinault*, *Lulli* et *Rameau*, au foyer de l'Opéra, le groupe de *Melpomène* et de *Thalie*, détruit dans l'incendie de l'Odéon.

* GAGLIOSTRO (le comte Alexandre de), dont le vrai nom était Joseph BALSAMO, aventurier célèbre, né à Palerme le 8 juin 1743, de parents d'une médiocre extraction, débuta par plusieurs tours d'escroquerie, comme celui qu'il fit à un orfèvre nommé Marano, dont il tira soixante onces d'or par la promesse de le rendre maître d'un trésor enfoui dans une grotte, sous la garde des esprits infernaux. Il quitta ensuite sa patrie, visita la Grèce, l'Egypte, l'Arabie, la Perse, Rhodes, l'île de Malte, et se lia dans ses voyages avec le savant Althotas, qu'il a peint lui-même comme le plus sage des hommes. Il le perdit à Malte, où il reçut du grand-maitre des lettres de recommandation pour Naples. De cette dernière ville il se rendit à Rome, et il y épousa la belle Lorenza Féliciani. On le vit ensuite parcourir l'Europe, sous les noms de *Tischio*, de *Melissa*, de *Belmonte*, de *Pellegrini*, de *Fénix*, d'*Anna*, de *Harat* et de *Cagliostro* qui était le nom de sa marraine et tante, habitante de Messine. Il vivait tantôt du produit de ses compositions chimiques, tantôt d'escroqueries, et souvent du libertinage de son épouse. Lorsqu'il parut à Strasbourg, au mois de septembre 1780, il y produisit une sorte d'enthousiasme qu'il parut justifier par des actes multipliés de bienfaisance. Laborde, dans ses *Lettres sur la Suisse*, lui donne les éloges les plus pompeux, et MM. de Miromesnil, de Vergennes, de Ségur, écrivirent, en 1783, au préteur de Strasbourg, pour réclamer l'appui des magistrats en faveur du noble étranger. Cagliostro se rendit en 1785 à Paris, où il devint le sujet de toutes les conversations. La mode lui paya son tribut, et les dames portèrent des schalls, des robes, des chapeaux, des éventails à la Cagliostro. Ses liaisons intimes avec le prince Louis de

Rohan, cardinal et évêque de Strasbourg, le firent impliquer, avec ce prélat, dans l'affaire du collier. Il fut arrêté le 22 août et enfermé à la Bastille. La comtesse de la Motte l'accusa d'avoir reçu le collier des mains du cardinal et de l'avoir dépecé pour en grossir le trésor occulte d'une fortune inouïe. Cagliostro répondit par un mémoire où il donnait quelques aperçus sur sa naissance, sur sa vie et ses aventures, et nommait les banquiers qui, dans toutes les villes, lui fournissaient des fonds, mais sans faire connaître la source de ses richesses. Le parlement, par un arrêt du 31 mai 1786, déchargea les deux accusés des plaintes contre eux intentées, mais ils furent exilés. Cagliostro alla en Angleterre, et y séjourna deux ans, passa de Londres à Bâle, puis à Bienne, à Aix en Savoie, à Turin, à Gênes, à Vérone, faisant partout des dupes, même dans les classes les plus éclairées de la société, et enfin à Rome, où il fut arrêté le 27 décembre 1789, et transféré, avec Lorenza, au château Saint-Ange. On lui fit son procès, et la peine de mort fut prononcée contre lui le 17 avril 1791; mais elle fut commuée en une prison perpétuelle. (Voy. M^{lle} LABROUST). Il mourut, en 1795, dans la forteresse de Saint-Léon. Sa femme fut enfermée pour le reste de ses jours au couvent de Sainte-Apolline. Cet homme singulier eut, comme on le voit, beaucoup de rapports avec Borri. Tous deux Italiens, tous deux chimistes et enthousiastes, ils parcoururent l'Europe, étonnant tout le monde par un faste extraordinaire, et par une éloquence entraînant. Il est à remarquer que tous deux furent reçus à Strasbourg avec une étonnante faveur. Enfin tous deux ont reçu le même châtiment de leur charlatanisme et de leurs escroqueries. On attribue à Cagliostro un grand nombre de cures merveilleuses, qui n'ont d'autre fondement que les préventions ou l'intérêt de ceux qui les ont promulguées. Son savoir en médecine dont il faisait parade était très-borné. Des personnes qui ont eu occasion de goûter son élixir vital, ainsi que celui du fameux comte de Saint-Germain, se sont assurées que des aromates et de l'or en faisaient la base. Cagliostro en faisait grand emploi, comme tous les partisans des doctrines hermétique et paracelsique. On lui a aussi attribué l'institution d'une *franc-maçonnerie égyptienne*, qui, si elle est fidèlement décrite, n'était qu'une jonglerie pitoyable. Une *pupille* ou *colombe*, c'est-à-dire un enfant encore dans l'état d'innocence, placé devant une carafe et abrité d'un paravent, obtenait par l'imposition des mains du grand Cophite, la faculté de communiquer avec les anges, et voyait dans cette carafe tout ce qu'on voulait qu'il y vit. Pour les détails sur la vie de cet homme extraordinaire, il faut consulter : *Compendio della vita e delle gesta di Giuseppe Balsamo, denominato il conte Cagliostro*, Rome, 1791, in-8, trad. en franç.; Goethe a daigné prendre Cagliostro pour sujet d'un de ses ouvrages dramatiques, *Le grand Cophite*.

CAGNACCI (Guido CANLASSI dit), peintre italien du XVIII^e siècle, disciple du Guide, mourut à Vienne à 80 ans. Les tableaux dans lesquels il a imité son maître sont les plus recherchés. — Il ne faut pas le confondre avec CAGNACCI (Alphonse) auteur des

Antiquitates Ferrariae, qu'on trouve dans le trésor des antiquités de Grævius.

* CAGNATI (Marcel), naturaliste, né à Vérone, étudia la médecine à Padoue, sous Zabarella, et y fit de grands progrès, ainsi que dans les langues anciennes, les belles-lettres et la philosophie. Appelé à Rome pour remplir les fonctions de professeur en médecine, il y passa le reste de sa vie, sous les pontificats de Clément VIII et de Paul V; il y mourut vers 1610. On lui doit : *Variarum lectionum libri II, cum disputatione de ordine in cibis servando*, Rome, 1581, in-8. Il en a paru une seconde édition, augmentée de deux autres livres, sous ce titre : *Variarum observationum libri IV*, Rome, 1587, in-4, et in-8; Francfort, 1604, in-8. Cet ouvrage traite spécialement des végétaux. *De sanitate tuenda, libri II; primus de continentia, alter de arte gymnastica*, Rome, 1591, in-4; Padoue, 1605, in-4. *In Hippocratis aphorismorum secundæ sectionis XXIV commentarius*, Rome, 1591, in-4; *De Tiberis inundatione*, ibid., 1599, in-4, réimprimé dans les opuscules de l'auteur; *De ligno sancto disputationes binæ*, Rome, 1602, in-4. Ce traité sur le bois de gaïac a été réimprimé dans le recueil des *Opusculæ* de l'auteur, Rome 1603, in-4, où l'on trouve en outre, *Epidemia Romana; De Romani aeris salubritate; De urbanas febres curandi ratione; De morte causâ partûs, etc.*; *In Aphorismorum Hippocratis sectionis primæ XXII, expositio*, Rome, 1619, in-8. Cet ouvrage fut publié par Philandre Colutius après la mort de l'auteur.

* CAGNOLI (Antoine), astronome italien, membre des instituts de France, d'Italie et de Bologne, né à Zante le 29 septembre 1743, de parents italiens, fit de sa maison, d'abord à Paris, où il était attaché à l'ambassade vénitienne, puis à Vérone en 1782, un observatoire qu'il munit des instruments nécessaires pour se livrer à ses observations. En 1798, il fut nommé professeur à l'école militaire de Modène, et il y resta jusqu'en 1814. Il est mort à Vérone le 6 août 1818. On a de lui : un *Traité de trigonométrie rectiligne et sphérique*, regardé en Italie comme classique, et traduit en français par Chompré, Paris, 1786, in-4; des *Observations météorologiques*, 1788 à 1796; un *Traité des sections coniques*; des *Notices astronomiques*; Milan, 1819, 1^{re} édition complète avec 3 planches. Cet ouvrage a été rédigé pour populariser les premières notions de l'astronomie sans le secours des mathématiques. Cagnoli présida la société italienne pendant 18 ans. J. Labus a écrit avec assez d'élégance la vie de cet astronome, mais on y trouve quelques inexactitudes bibliographiques.

CAHAGNES (Jacques), docteur et professeur en médecine à Caen sa patrie, né en 1548, mort en 1612, s'est acquitté des devoirs de son emploi avec le plus grand zèle. Pour animer à l'étude ses élèves qui n'étaient pas avantagés de la fortune, il leur ouvrait sa bourse en même temps qu'il leur donnait de bons conseils. C'est à lui que l'on doit les Statuts de la faculté de médecine qui sont restés en vigueur dans cette université jusqu'à sa suppression. On lui doit aussi les ouvrages suivants : *Elogiorum civium Cadomensium centuria prima*, Caen, 1583 et

1609, in-4. On lui a reproché d'avoir fait un mauvais choix, et d'avoir omis plusieurs hommes célèbres qui avaient droit d'y trouver place; mais on ne fait pas attention que s'il avait donné une suite à cet ouvrage, comme il l'avait prémédité, il aurait prévenu ce reproche; *Oratio funebris J. Ruzelli*, c'est l'éloge funèbre du maréchal de Grancey de Rouxel; *De Academiarum institutione*, 1584, in-4, plein de bonnes vues; *Methodus curandarum febrium*, 1616, in-8; *Methodus curandarum capitis affectuum*, 1618, in-8.

CAHUSAC (Louis de), écuyer, né à Montauban, où son père était avocat, commença ses études dans cette ville; et les acheva à Toulouse, où il fut reçu avocat. De retour à Montauban, il obtint la commission de secrétaire de l'intendance. Ce fut pendant qu'il exerçait cet emploi, en 1736, qu'il donna la tragédie de *Pharamond*, dans laquelle il a blessé la vérité historique, sans rendre son sujet théâtral. *Pharamond* est de temps en temps moins un héros qu'un fat. On y trouve plusieurs vers tournés avec esprit, mais trop d'antithèses, trop de nombre et d'harmonie. L'envie d'aller jouir à Paris des applaudissements du parterre, lui fit abandonner la province. Le comte de Clermont l'honora du titre de secrétaire de ses commandements. Ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de 1745 avec ce prince, qu'il quitta ensuite pour se livrer absolument au théâtre. L'opéra l'occupa principalement, et, suivant la route tracée, il fit de l'amour le grand mobile de sa composition. « Cette passion parasite, dit » un auteur moderne, devient sous le pinceau des » poètes lyriques aussi fade que dangereuse; et sa » domination perpétuelle sur ce genre de spectacle » énerve le goût et les âmes, et en éloigne les personnes sages. Des héros efféminés, des images licencieuses, des madrigaux emmiellés, ne sont » propres ni à former ni à divertir une nation jalouse de sa véritable gloire. N'est-il pas facile de » trouver mille moyens d'intéresser les spectateurs » avec fruit? Des sentiments nobles et fermes, l'amour de la patrie, le triomphe des arts, le danger du vice, le tableau des vertus, la terreur du crime, l'amour de l'humanité, etc., ne sont-ils pas des sujets capables d'occuper comme d'embellir une scène? Malheur au goût et aux mœurs d'un peuple qui les rejeterait, surtout s'ils étaient traités par des talents aussi supérieurs qu'ennemis de la corruption: » Cet auteur mourut à Paris au mois de juin 1759. Il était d'un caractère inquiet, vif, et trop exigeant de ses amis; fort délicat sur la réputation, et d'une sensibilité qui altéra son cerveau et qui abrégua peut-être ses jours. On a de lui, outre diverses pièces de théâtre, dont plusieurs sont déjà oubliées, l'*Histoire de la danse ancienne et moderne*, La Haye, 1734, 3 petits vol. in-12, que les savants ont accueillie.

CAIET, CAYET ou GAYER (Pierre-Victor-Palma), né en 1525, à Montrichard en Touraine, de parents catholiques, embrassa le calvinisme, et fut ministre de l'église de Poitiers à Montreuil-Bonnin; mais ayant été convaincu d'avoir fait l'apologie des mauvais lieux, et de s'amuser de magie, il fut déposé dans un synode. Cette condamnation produisit son

abjuration; il rentra dans le sein de l'Eglise, à Paris, en 1595. On peut imaginer quels principes pouvait avoir un homme qui n'était revenu à la vraie religion que par l'impression d'une juste condamnation. Il mourut en 1610, docteur de Sorbonne et professeur en hébreu au collège royal. On a de lui plusieurs ouvrages de controverse, moins consultés que sa *Chronologie septenaire*, 1606, in-8, depuis la paix de Vervins, en 1590, jusqu'en 1604, condamnée par la faculté de théologie de Paris. Cette censure parut imprimée en 1610, in-8. Il ajouta ensuite à son histoire de la paix, celle de la guerre qui l'avait précédée. On a cette nouvelle histoire dans les trois tomes de sa *Chronologie novenaire*, 1608, in-8, depuis 1598. Il faut bien se garder de croire tout ce qu'il y rapporte. *Voy. Mémoires de la Ligue*, tom. 4, pag. 320, et tom. 6, pag. 228; *Journal de Henri III*, par M. de l'Etoile, tom. 3, pag. 103; Bayle, *Dict. hist.*, article Caiet, note M., etc.

** CAIGNEZ (Louis-Charles), l'un des auteurs les plus féconds de mélodrames, né en 1762 à Arras, prit ses grades à l'université de Douai, et se fit recevoir avocat au conseil d'Artois. Son penchant pour les lettres lui fit négliger sa profession, et lorsqu'il vint à Paris en 1798, il y apportait en portefeuille une foule de pièces qui furent accueillies par les habitués des théâtres secondaires. Parmi ses mélodrames, on cite: *Le Jugement de Salomon*; la *Forêt d'Hermanstadt*, et la *Pie voleuse*, qui, traduits en allemand et en anglais, n'ont pas eu moins de succès à l'étranger qu'en France. Indépendamment de ces pièces, il a donné plusieurs comédies, dont une, le *Volage ou le mariage difficile*, est restée au répertoire de l'Odéon. Cet écrivain est mort à Belleville le 20 février 1842.

* CAILHAVA DE LESTANDOUX (Jean-François), auteur dramatique et membre de l'académie française, né à Toulouse le 21 avril 1731, et mort le 20 juin 1813, après avoir passé sa jeunesse dans les plaisirs, débuta dans la carrière du théâtre par une pièce intitulée l'*Allégresse champêtre*, représentée en 1757 à Toulouse. Cette pièce, que le jeune poète fit servir à célébrer la convalescence de Louis XV, réussit. Cailhava devenu confiant par ce succès, se rendit à Paris, et présenta au théâtre français sa comédie de *Crispin gouvernante*, qui ne fut point accueillie par les comédiens. Une seconde intitulée *Le jeune présomptueux* eut plus de bonheur au comité, mais non sur la scène, où elle fut jouée le 2 août 1763. L'auteur travailla sur de nouveaux frais, et donna successivement différentes pièces, parmi lesquelles on remarque l'*Egoïsme*, comédie en cinq actes et en vers, représentée par les comédiens français, et qui tomba: *Arlequin-Mahomet*, qui fut applaudi au théâtre italien, etc. Cailhava crut avoir assez étudié l'art dramatique, pour pouvoir en donner des préceptes, et il publia, en 1772, son livre *De l'art de la comédie*, en 4 volumes, qu'il réduisit ensuite à deux. Il ne réussit pas assez dans cet ouvrage, dont le style surtout laisse beaucoup à désirer, pour permettre de le ranger parmi les législateurs du théâtre. Il fit, pour se venger de ses critiques, une comédie en trois actes et en prose,

ayant pour titre *Les journalistes anglais*, dans laquelle La Harpe jouait le rôle le plus odieux. Celui-ci parvint à en faire défendre la représentation. Palissot, avec qui il s'était trouvé en concurrence pour une place vacante à l'institut, et dans laquelle il succéda, en 1797, à Fontanes, condamné à la déportation, le traite avec mépris dans la dernière édition de ses mémoires de littérature. Cailhava fut durant plusieurs années le président du musée fondé par l'infortuné Pilâtre de Rozier, et prit sa part des querelles auxquelles donna lieu cet établissement littéraire. Il embrassa les principes de la révolution, mais sans emportement. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, on a de lui : *Les causes de la décadence du théâtre*, 1789, in-8; *Études sur Molières ou Observations sur la vie, les mœurs et les usages de cet auteur, et sur la manière de jouer ses pièces*, Paris, 1802, in-8. Il a laissé des Mémoires de sa vie.

* CAILLARD (Antoine-Bernard), ancien ministre plénipotentiaire, né à Aignay en Bourgogne, en 1737, mort à Paris le 6 mai 1807, fut successivement secrétaire de légation à Parme, à Cassel, et à Copenhague, où il fut ensuite chargé d'affaires. Il se rendit à Saint-Petersbourg avec le même titre, et revint à Paris en 1784. L'année suivante, il fut envoyé en Hollande, et en 1793, il devint ministre plénipotentiaire à Berlin. De retour en France, il remplit jusqu'à sa mort les fonctions de garde des archives des relations extérieures. Malgré ses occupations, il cultivait les lettres et avait formé une bibliothèque magnifique, dont il donna lui-même le catalogue en 1803, in-8. Il a publié en 1787, des *Mémoires sur les révolutions de Hollande*, et fourni plusieurs articles au *Magasin encyclopédique*. Il a été aussi un des traducteurs des *Essais sur la physiognomonie*, par Lavater.

CAILLE (Jean de la), savant libraire et imprimeur de Paris, mort dans un âge avancé, vers l'an 1720, s'est fait une réputation par son *Histoire de l'imprimerie*, Paris, 1689, in-4; par la *Description de Paris*, 1714, in-folio. Cette description de la ville et faubourgs de la capitale de la France, contient vingt-quatre planches, dont chacune représente un des vingt-quatre quartiers, suivant la division faite en 1702, et un détail exact des abbayes, églises, monuments publics, etc. Les planches ont été gravées avec soin par Scotin le jeune.

CAILLE (l'abbé Nicolas-Louis de la), diacre du diocèse de Reims, né le 13 mars 1713, à Rumigny, d'un capitaine des chasses de la duchesse de Vendôme, fit ses études avec succès au collège de Lisieux à Paris. Son goût pour l'astronomie le lia avec le célèbre Cassini, qui lui procura un logement à l'Observatoire. Aidé des conseils d'un tel maître, il eut bientôt un nom parmi les astronomes. Il partagea avec M. de Thury, fils de cet homme estimable, le travail de la ligne méridienne ou de la projection du méridien, qui passant par l'observatoire, traverse tout le royaume. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il fut nommé à son insu, professeur de mathématiques au collège Mazarin. Les travaux de sa chaire ne le détournèrent point de l'astronomie. Cette science, à laquelle il était entraîné

par un charme invincible, devint pour lui un devoir, lorsque l'académie des Sciences l'admit dans son sein en 1741. La plus grande partie des autres compagnies savantes qui fleurissent en Europe, lui fit le même honneur. Animé de plus en plus du désir d'acquérir une connaissance détaillée du ciel, il entreprit en 1750, avec l'agrément de la cour, le voyage du cap de Bonne-Espérance, dans le dessein d'examiner les étoiles australes, qui ne sont pas visibles sur notre horizon. Dans l'espace de deux ans, de 1750 à 1752, il prétendit avoir observé 9,800 étoiles jusqu'alors inconnues; mais ce nombre a paru extrêmement exagéré, et a dû le paraître à tous ceux qui savent que les plus habiles observateurs n'ont pas découvert, dans toute l'étendue des cieux, autant d'étoiles visibles; que la partie du ciel qui n'est jamais vue sur notre horizon, se réduit à peu de chose; que d'ailleurs elle avait été observée par d'habiles astronomes et se trouvait exprimée dans toutes les cartes célestes. Il crut sans doute lui-même avoir excédé dans son calcul, puisqu'il se borna à donner le catalogue de 1942. Cependant les observations de Herschel (dont l'exactitude n'est pas encore reconnue) paraissent favorables à ses calculs. De retour en France, il ne cessa d'écrire sur les apparitions des comètes et sur d'autres objets de l'histoire du ciel. Il faisait imprimer le catalogue des étoiles et les observations sur lesquelles il est fondé, lorsqu'une fièvre maligne l'emporta le 21 mars 1762. Les qualités de son âme honorent sa mémoire autant que les connaissances de son esprit. Froid, réservé avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était doux, simple, gai, égal, avec ses amis. L'intérêt ni l'ambition ne le dominèrent jamais : il sut se contenter de peu. Sa probité faisait son bonheur, les sciences ses plaisirs, et l'amitié ses délassements. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés. Plusieurs *Mémoires* dont il a enrichi les recueils de l'académie des Sciences. *Leçons élémentaires de mathématiques*, souvent réimprimées, augmentées par Marie, in-8, figures; *Leçons d'astronomie*, in-8, dont Lalande a donné une 4^e édit. en 1780; *Leçons d'optique et de perspective*, 1748 et 1810, Paris, in-8. *Leçons élémentaires de mécanique*, 1743, Paris, in-8; *Ephémérides de Desplaces, continuées*, 2 vol. in-4; *Fundamenta astronomica*, Paris, 1757, in-4; *Table des Logarithmes pour les sinus et tangentes de toutes les minutes du quart de cercle*, Paris, 1760, in-8, et 1799; *Nouveau traité de navigation*, par Bouguer, revu et corrigé, Paris, 1761, in-8; *Journal du voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, Paris, 1763; *Cælum australe stelliferum, seu observationes ad construendum stellarum austral. catalogum*, Paris, 1763, in-4. On remarque dans tous ses ouvrages cette précision et cette netteté si nécessaires aux sciences abstraites; c'était là le caractère de son esprit.

* CAILLEAU (André-Charles), libraire, né à Paris le 17 juin 1731, y mourut le 12 juin 1798. On a de lui des pièces de théâtre, des almanachs, des étrennes, et un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *la vie de Le Sage* (à la tête du *Bachelier de Salamanque*, 1759, 3 volumes in-12); *le Spectacle*

historique, 1764, 2 volumes in-12; *Théâtre satirique et bouffon*, 1766; les *Etrennes historiques*, 1774 et 1775, in-12; *Lettres et épitres amoureuses d'Héloïse et d'Abeillard*, 2 vol., réimprimées plusieurs fois et dans divers formats; *Vie privée et criminelle de Desrues*, 1777, in-12, que quelques personnes ont attribuée à d'Arnaud Baculard; *Principes philosophiques de consolation*, traduits de l'allemand de M. Weitenkampf, suivis d'un extrait de la *Consolation de la philosophie*, de Boèce, 1778, 2 volumes in-12; Le *Dictionnaire bibliographique*, 1790, 3 volumes in-8, connu sous le nom de Cailleau, est en entier de feu l'abbé Duclos, son ami. M. Brunet fils a publié en 1802 un supplément à ces trois volumes, et en 1809 un *Manuel du libraire*, qui a fait oublier l'ouvrage de l'abbé Duclos. Cailleau a aussi laissé des chansons poissardes, qui méritent l'oubli où elles sont tombées.

* CAILLEAU (Jean-Marie), médecin, naquit à Gaillac (Tarn) le 4 octobre 1765. Après avoir terminé ses premières études avec des succès qui le firent distinguer du cardinal de Bernis, il entra dans la congrégation de la doctrine chrétienne, et professa successivement à Lectoure et à la Flèche. A l'âge de 22 ans, il quitta cette congrégation et vint à Bordeaux où il s'associa à l'abbé Beurieu, l'auteur de l'*Elève de la Nature*, qui s'occupait de l'éducation d'un certain nombre d'enfants. Enfin il s'ouvrit une carrière en commençant ses études médicales. En 1794 et 1795, il fut employé dans les hôpitaux militaires de St.-Jean-de-Luz et de Bayonne, où il composa un *Mémoire instructif sur la gale*, et vint à Bordeaux en 1796. Il se rendit en 1803 à Paris, où il reçut le doctorat, et revint encore une fois à Bordeaux où il se fixa pour toujours. Dès l'année 1800, il fit des cours publics et concourut ainsi à la création de l'école élémentaire qui depuis a pris le nom d'école royale de médecine et dont il a été vice-directeur. Il est mort le 9 février 1820, laissant : *Avis aux mères de famille sur l'éducation physique, morale, et les maladies des enfants depuis le moment de leur naissance jusqu'à l'âge de six ans*, Bordeaux, 1796, in-12; *Journal des mères de famille, ouvrage périodique entièrement consacré à celles qui se destinent à nourrir et à élever leurs enfants dans l'ordre de la nature*, Bordeaux, 1797 et 1798, 4 vol. in-8; la *Callipédie, ou l'Art de faire de beaux enfants*; traduit du poème latin de Claude Quillet, 1799, in-12; *Notice sur la vie et les écrits du P. Dessault, médecin à Bordeaux*, 1799, in-8; *Eloge de J. Groszard, chirurgien à Bordeaux*, 1801, in-8; *Eloge de M. Lucadou, médecin à Bordeaux*, 1806, in-8; *Tableau de la médecine hippocratique*, couronné par la société médicale d'émulation de Paris, 1806, in-12; 2^e édition, 1811; *Mémoire sur les époques de la médecine*, couronné par la société de médecine de Toulouse, 1806; l'*Antoniade*, poème en 3 chants, 1808, in-8; les *Jeux de l'enfance*, ou couronnée par l'Académie de Toulouse; *Épître au docteur Alfred sur l'espérance, considérée dans l'exercice de la médecine*, qui a remporté le prix à l'Académie des jeux floraux de Toulouse, 1811, in-4; *Mémoire sur les rechutes dans les maladies aiguës et chroniques*, couronné par la société médicale d'émulation de Paris,

1811, in-8; *Épître à mon fils sur les soins et les hommages respectueux dus à la vieillesse*, qui a remporté le prix à la société philomatique de Bordeaux, 1812; *Mémoire sur le croup*, qui a obtenu en 1812 la seconde mention honorable dans le concours ouvert par le gouvernement, 1812, in-8; *Réflexions morales sur les femmes considérées comme gardes malades dans les hôpitaux*, 1813, in-8; *Mélanges de médecine et de chirurgie*, 1818; *Médecine infantile, ou Conseils à mon gendre et aux jeunes médecins*, sur cette partie de l'art de guérir, 1819, in-8; un grand nombre de *mémoires, rapports et autres opuscules*. Cailleau était membre de l'Académie des sciences et des autres sociétés littéraires de Bordeaux, membre et secrétaire général de la société de médecine, et correspondant de plusieurs corps académiques.

* CAILLET (Guillaume), paysan, né au village de Mello, dans le Beauvoisis, fut chef de la faction dite la *Jacquerie*, qui se forma en 1358 dans le nord de la France, lorsque le roi Jean II était prisonnier en Angleterre. Les factieux donnèrent à leur chef le nom de *Jacques Bonhomme*, d'où vient le nom de *Jacquerie*. Les *Jacques*, au nombre de près de cent mille hommes, divisés par bandes, armés de bâtons ferrés, égorgaient les gentilshommes, brûlaient les châteaux et portaient partout la flamme et le pillage. Plus de 200 châteaux furent brûlés. Les nobles épouvantés cherchèrent un asile dans les villes fortifiées. Enfin, des chevaliers de Flandres, de Brabant et de Bohême, vinrent au secours des gentilshommes français; ils battirent les *Jacques*, et s'emparèrent de Cailliet, qui eut la tête tranchée l'an 1359. Le reste des factieux se dissipa.

* CAILLET (Jean), jésuite, né à Douay en 1578, mort en 1628, a laissé un ouvrage intitulé : *Illustria sanctorum virorum exempla, etc., per singulos anni dies*, 6 vol. in-8.

CAILLIÉ (René), célèbre voyageur, né le 19 novembre 1799, à Mauzé (Deux-Sèvres), de parents pauvres qu'il perdit de bonne heure. Le roman de Robinson Crusée lui étant tombé entre les mains, cette lecture lui inspira la passion des voyages qui a fait sa renommée. A seize ans, ayant pour toute fortune soixante francs, il s'embarqua à Rochefort, sur la gabarre la *Loire* qui allait au Sénégal. Il eut d'abord le projet de se joindre à l'expédition anglaise de Gray; mais des conseils prudents l'en détournèrent. Après un séjour de quelques années dans diverses parties du pays, et un voyage chez les Bracknas, il revint momentanément en France pour se guérir de la fièvre et se reposer de ses fatigues. En 1824, Caillié retourna au Sénégal, muni d'une petite pacotille dont un négociant lui avait fait l'avance, et résolu d'employer tous les moyens pour visiter l'Afrique centrale. Le refus que fit le gouverneur du Sénégal de l'aider dans son entreprise, ne put le détourner du projet qu'il avait formé. Il se fit passer pour un égyptien enlevé par les Français, et qui désirait retourner en Egypte pour y retrouver sa famille. Au moyen de cette fable quelquefois accueillie avec défiance, il parvint à visiter cette ville fameuse de

Tombouktou à laquelle tant d'hommes envoyés par des gouvernements riches et puissants, n'avaient pu arriver. Ce fut le 19 avril 1827 qu'il partit des bords du *Rio-Lunez*, situé à cinquante-lieues environ au nord-ouest de Sierra-Léone avec une petite caravane composée de neuf personnes. Elle arriva le 17 à Kankan, jolie ville de six mille habitants, où se tient un marché bien pourvu des produits de l'Europe. Caillié atteignit le trois août le village de Timé, où une maladie cruelle le força de passer la saison des pluies, soigné par une vieille négresse. Après avoir lutté cinq mois contre la mort, il recouvra assez de force pour continuer son voyage, et repartit le 9 janvier 1828, pour aller joindre une caravane qui se rendait à Yenné, ville importante de 8 à 10 mille habitants, située dans une île sur le Niger et que Caillié a décrite le premier. Il y fit une résidence de treize jours, et s'embarqua sur le Niger pour se rendre à Tombouktou, capitale du Soudan occidental, désignée par les géographes arabes comme le grand marché de l'Afrique centrale. Parvenu le 2 avril à l'embouchure d'un grand lac nommé Débo, il arriva le 19 à la ville de Katra, considérée comme le port de Tombouktou, et le lendemain, il fit son entrée dans cette ville. « En entrant dans cette cité mystérieuse, dit-il, objet des recherches des nations civilisées de l'Europe, et qui, depuis si longtemps, était le but de tous mes desirs, je fus saisi d'un sentiment inexprimable de satisfaction; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille... Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente... Cette ville n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites.... Cependant il y a je ne sais quoi d'imposant à voir une grande ville au milieu des sables. » Il n'y séjourna que quatorze jours, et se remit en marche le 4 mai 1828, avec une caravane de 800 chameaux qui se rendait à Maroc à travers le désert de Sahara. De nouvelles épreuves attendaient le courageux voyageur, qui, plus d'une fois, courut risque de perdre la vie. Des trombes de sable menaçaient à chaque instant de l'ensevelir lui et ses compagnons. Caillié, après avoir été en proie aux plus horribles souffrances, arriva le 17 septembre presque mourant à Tanger, où il reçut de M. de Laporte, vice-consul de France, les secours et les soins que réclamait son état. Lorsqu'il fut remis de ses fatigues, il s'embarqua pour Toulon, où il arriva le 8 octobre 1828. Pendant qu'il était en quarantaine, Caillié écrivit à M. Jomard, président de la commission centrale de la société de géographie, pour lui donner l'avis de son arrivée et du résultat de son voyage. La société lui envoya immédiatement une somme de cinq cents francs pour l'aider à se rendre à Paris, et elle lui décerna peu après un prix spécial de dix mille francs promis au voyageur qui aurait le premier visité Tombouktou. Caillié reçut en outre le prix de mille francs destiné annuellement à la découverte la plus importante. Le ministre de la marine obtint pour lui du roi la décoration de la légion-d'honneur et un traitement attaché à un titre d'emploi dans

l'administration du Sénégal. On lui fit de plus une pension annuelle sur les fonds réservés aux savants et aux hommes de lettres. Caillié, dont la santé avait reçu de profondes atteintes durant son voyage, se retira en Saintonge, où il s'appliqua obscurément à cultiver un champ qui nourrissait sa famille. Il y est mort le 15 mai 1837. Il a laissé : *Journal d'un voyage à Tombouktou et à Yenné dans l'Afrique centrale, précédé d'observations faites chez les Maures-Braknas, les Nalous et d'autres peuples, pendant les années 1824, 1825, 1826, 1827*. Cet ouvrage, imprimé aux frais de l'état, contient un vocabulaire de la langue mandingue, et un autre de la langue kissouré, parlée à Tombouktou concurremment avec le maure.

CAILLIÈRES. (Voy. CALLIÈRES.)

CAILLY (le chevalier Jacques de), né à Orléans, et qui se disait allié de la famille de la Pucelle qui délivra cette ville, mourut en 1673, chevalier de l'ordre de Saint-Michel et gentilhomme ordinaire du roi. On a de lui un petit recueil d'Épigrammes, dont quelques-unes sont fines et délicates, et beaucoup d'autres triviales, mais versifiées naturellement. Cette ingénuité corrige beaucoup son style, souvent lâche et incorrect. On doit au reste rendre cette justice à cet auteur, qu'il ne s'est pas laissé emporter par les viles passions au-dessus desquelles la plupart des poètes les plus célèbres n'ont point eu le courage de s'élever. « Ses épigrammes, dit un critique, ne sont que des saillies sans fiel, sans aigreur, sans satire, et, par cette raison, plus dignes d'amuser que toutes celles que la haine, la jalousie ou la causticité ont produites » (1). On trouve ces petites pièces dans un *Recueil de poésies*, en 2 vol. in-12, publié par la Monnaie, en 1714, sous le titre de La Haye.

CAIN, premier fils d'Adam et d'Eve, naquit sur la fin de la première année du monde, et s'adonna à l'agriculture. Jaloux de ce que les offrandes d'Abel son frère étaient acceptées du Seigneur, tandis que les siennes en étaient rejetées, il lui ôta la vie l'an du monde 130 (voy. ABEL). Déchiré par les remords, tremblant pour sa propre vie, Cain était prêt à se livrer au désespoir; Dieu daigna le rassurer, et le condamna à une vie errante et fugitive sur la terre. Il se retira à l'Orient d'Eden, et eut son fils Enoch, dont il donna le nom à une ville qu'il y fit bâtir; ce qui n'est pas difficile à comprendre, vu la nombreuse postérité que leur longue vie donnait aux patriarches. On regarde ordinairement Cain comme réprouvé; cependant saint Jean Chrysostome croit qu'il a fait pénitence de son fratricide, et qu'il en a obtenu le pardon.

CAINAN, fils d'Enos, père de Malaléel, mourut l'an 2769 avant Jésus-Christ, âgé de 910 ans. Il y a un autre CAINAN, fils d'Arphaxad et père de Sala, sur lequel les savants ne sont pas d'accord. Cet

(1) On en cite néanmoins encore quelques-unes telles que la suivante :

Dis-je quelque chose assez belle,
L'antiquité toute en cervelle
Me dit : Je l'ai dite avant toi.
C'est une plaisante douzelle ;
Que ne venait-elle après moi !
J'aurais dit la chose avant elle.

Arphaxad ne se trouve pas dans le texte hébreu ni dans la Vulgate (Gen. 12), mais on le lit dans les Septante, et dans saint Luc, ch. 3. §. 36 : *Qui fuit Sala, qui fuit Cainan, qui fuit Arphaxad*. Plusieurs interprètes pensent qu'il n'était point dans les anciens exemplaires des Septante, qu'il s'y est glissé ensuite par la faute des copistes, et que de là, par une autre faute, il a passé dans le texte de saint Luc, où jusqu'alors il n'avait pas été. C'est le sentiment de Cornélius à Lapide, et du Père Petau. *Mirum videri non debet, dit ce dernier, si Cainani nomen ex LXX corruptis libris in Evangelium Lucæ redundasse suspicemur* : Le Père Poussines, dans un excellent Traité sur la généalogie de Jésus-Christ, adopte la même opinion, et ajoute : *Quis nescit Testamentum novum librorum omnium frequentissime fuisse descriptum? Quod ergo assueti editioni LXX, jam mendosæ semidocti Græculi ad descriptionem Evangeliorum accederent, restituere ut ipsis quidem videbatur, omissum apud Lucam nomen non dubitaverunt. Quæ hallucinatio auctoritatis eruditæ auctoritatem habuit, ut in omnes brevi codices vulgaretur, si tamen in omnes*. On peut consulter aussi Usserius et le Père Griffet, qui ont publié des Dissertations sur ce sujet.

CAIPHE, grand-prêtre des Juifs après Simon, condamna J.-C. à la mort, fut déposé par Vitellius, et se tua, dit-on, de désespoir. L'évangéliste saint Jean remarque que lors même qu'il prononça le jugement inique contre J.-C., il eut, comme pontife des Juifs, une espèce d'inspiration qui lui fit dire une bien grande et respectable vérité : *Expediit vobis ut unus moriatur homo pro populo* ; paroles dont il était bien loin de comprendre le vrai sens.

* CAIRO (François), peintre italien, né à Milan, en 1598, pensionné et créé chevalier par le duc de Savoie, composa un grand nombre de tableaux d'histoire, dont les plus estimés sont ceux qui représentent des sujets pieux ; on les trouve dans plusieurs églises du Piémont et de la Lombardie.

* CAISOTTI (Paul-Maurice), prélat piémontais, né à Turin, le 2 décembre 1726, mort en 1786, fut nommé, en 1761, à l'évêché d'Asti, qu'il n'accepta que sur les instances réitérées du roi de Sardaigne et du pape. Il fit bâtir un magnifique séminaire, releva les études et forma un clergé digne de lui. Ce prélat est auteur d'une très-bonne *Instruction à la jeunesse ecclésiastique*, en italien, publiée en 1775, 1 vol. in-12.

CAIT-BEY, sultan d'Egypte et de Syrie, originaire de Circassie, était né esclave. Les Mameluks, d'une commune voix, l'élurent pour leur souverain. Il défait, près de Tarse, l'armée de Bajazet II, empereur des Turcs, commandée par Quersol, son gendre. Cette victoire eut des suites heureuses. Il repoussa Assibée, qui régnait en Mésopotamie, et qui s'étant rendu maître de la ville de Bir sur l'Euphrate, faisait des courses bien avant dans la Syrie. Il mit aussi les Arabes sous le joug, et dissipa cette multitude d'esclaves Ethiopiens, qui, s'étant rassemblés en très-grand nombre pour détruire les Mameluks, menaçaient l'Egypte d'un terrible orage. Il mourut l'an 1449, et le 33^e de son règne.

CAIUS AGRIPPA, fils puiné d'Agrippa et de

Julie, fille d'Auguste, fut adopté par cet empereur avec Lucius Agrippa son frère. Le peuple romain offrit le consulat à ces deux enfants, à l'âge de 14 à 15 ans. Auguste voulut seulement qu'ils eussent le nom de *consuls désignés*, à cause de leur jeunesse. Caius s'étant rendu dans l'Arménie pour en chasser les Parthes, fut blessé d'un coup de poignard par le gouverneur de la ville d'Artagère. Le meurtrier fut mis à mort ; mais Caius ne fit plus que languir depuis cet accident. Il termina ses jours dans la ville de Lymire en Lycie, n'ayant que 24 ans. Son tempérament le portait aux plaisirs ; et il ne savait pas combattre cette inclination dangereuse, qui abrégéa ses jours. Sa douceur l'avait fait aimer des peuples d'Orient.

CAIUS, célèbre entre les auteurs ecclésiastiques, florissait à Rome au III^e siècle, sous le pontificat de Zéphirin et sous l'empire de Caracalla. Il avait été disciple de saint Irénée, ce qui ne l'empêcha pas de rejeter absolument l'opinion des millénaires. Un anonyme, cité par Photius, dit positivement que Caius était prêtre, et qu'il demeurait à Rome. Photius ajoute qu'on tenait encore qu'il avait été même ordonné évêque des nations, pour aller porter la foi dans les pays infidèles, sans avoir aucun peuple, ni aucun diocèse limité. Caius eut une fameuse dispute à Rome contre Procle, ou Procule, l'un des principaux chefs des montanistes, et la mit par écrit dans un Dialogue, qui n'est pas venu jusqu'à nous, non plus que ses autres ouvrages. — Il ne faut pas le confondre avec Caius, macédonien, disciple de saint Paul, converti à Corinthe où il était établi, et où il avait reçu cet apôtre. Il l'accompagna depuis dans ses voyages, eut part à ses persécutions, et fut pris avec Aristarque par les séditeux d'Ephèse, que Démétrius, orfèvre, avait excités contre saint Paul. On croit que c'est ce même Caius à qui saint Jean adresse sa troisième Epître dans laquelle il le loue de la pureté de sa foi, et de la charité qu'il exerce envers ses frères et les étrangers.

* CAIUS (Titius). Voy. CAIUS.

CAIUS (saint), originaire de Dalmatie, et parent de l'empereur Dioclétien, élu pape le 17 décembre 285, après la mort de saint Eutychien, eut à souffrir une cruelle persécution qui dura deux ans, pendant laquelle ce saint pontife ne cessa d'encourager les confesseurs et les martyrs. Il se tint caché durant l'orage, non pas qu'il craignit la mort, mais pour être plus à portée d'assister son troupeau. Il mourut le 22 avril 296. Ses souffrances lui ont mérité le titre de martyr. C'est à l'occasion de ce pape qu'un auteur très-connu fait la réflexion suivante : « Que n'eurent point à souffrir, dit-il, les saints pasteurs de la primitive église ? Qu'on se rappelle qu'ils étaient en butte aux persécutions des idolâtres ; qu'ils avaient continuellement à lutter contre l'ignorance, la stupidité, la jalousie, la malice de ceux qu'ils essayaient de gagner à Jésus-Christ, et qu'ils partageaient tous les dangers auxquels leurs troupeaux étaient exposés. » C'est ce pape qui ordonna que les clercs passeraient par tous les sept ordres inférieurs de l'Eglise, avant que de pouvoir être ordonnés évêques.

CAIUS ou KAYE ou KEY (Jean), né à Norwich en

1510, étudia à Padoue avec succès sous le célèbre Montanus. A son retour en Angleterre, il fut successivement médecin du roi Edouard VI, de la reine Marie et enfin d'Elizabeth. Il fit rebâtir presque à ses frais l'ancien collège de Gonnevill à Cambridge, nommé depuis ce temps-là le collège de Gonnevill et de Caius. Il y fonda 23 places d'étudiants. Il mourut en 1573, à 63 ans, et fut enterré dans la chapelle de son collège, sous une tombe unie, avec cette seule inscription *Fui Caius*. Ses sentiments sur la religion ne tenaient qu'à son intérêt; et dans les différentes révolutions qui agiterent l'Angleterre de son temps, il fut toujours attaché à la secte du prince régnant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il suit les principes de Galien et de Montanus son maître. Les meilleurs sont : Un *Traité de la sueur anglaise*, maladie qui ne durait qu'un jour, et qui fit périr beaucoup de monde en Angleterre en 1551. Il est intitulé *De ephemera peste Britannica*. La meilleure édition est celle de Londres en 1721, in-8. Un livre latin *De l'antiquité de l'université de Cambridge, De Canibus Britannicis*, Londres, 1570, in-8 rare; *Stirpium historia*, Londres, 1570, in-12.

CAJADO (Henri), poète latin, mort à Rome en 1508 d'un excès de vin, a laissé des Eglogues, des Sylves et des Epigrammes, Bologne, 1501, in-4 (1). On remarque dans toutes ses productions un tour heureux, du génie, de la facilité, de l'élégance : ses épigrammes ne manquent pas de sel. Il était né en Portugal.

CAJETAN (saint). Voy. GAETAN.

* CAJETAN (Henri), cardinal, fut envoyé en France par le pape Sixte-Quint, après la mort de Henri III, en qualité de légat à latere, pour contribuer à l'élection d'un roi catholique. Il entra dans le parti de la ligue, et seconda les vues de l'Espagne. Sixte-Quint, mécontent du cardinal, le rappela. Cajetan fut ensuite envoyé en Pologne, pour déterminer le roi Sigismond à se joindre aux impériaux contre les Turcs. Cette mission ne lui réussit pas mieux que celle de France. Il mourut en 1599, à l'âge de 49 ans. Pendant son séjour à Paris, il avait publié : *Lettre à la noblesse de France*, 1590, in-8; *Lettres aux archevêques, évêques et abbés du royaume*, 1590, in-8; *Missive à la faculté de théologie*, 1591, in-8, et d'autres écrits dans le sens de la ligue.

CAJETAN (Constantin), abbé bénédictin de Saint-Baron, au diocèse de Pistoie, mort à Rome en 1630, à 85 ans, était de Syracuse. Il poussait le zèle pour la gloire de son ordre jusqu'au fanatisme. Il crut qu'il l'illustrerait beaucoup, s'il lui donnait tous les grands hommes qu'il pourrait, ou du moins ceux qu'il croyait tels. Après avoir mis dans sa liste une partie des saints anciens, il travailla à la grossir des saints modernes. Il commença par saint Ignace de Loyola, le fit bénédictin, dans un livre publié à Venise en 1644, in-8, où il prétend aussi

prouver que le livre des *Exercices de saint Ignace* n'est pas de lui, mais de Cisneros, religieux bénédictin, et il le prouve très-mal. (Voy. IGNACE). La congrégation du Mont-Cassin désavoua Cajetan en 1644. Cajetan ne pouvant faire admettre des jésuites dans son ordre, se tourna du côté des franciscains et des frères prêcheurs. Il leur enleva saint François d'Assise et saint Thomas d'Aquin. Le cardinal Cobellucci disait, au sujet de ce voleur de saints, qu'il craignait que Cajetan ne transformât bientôt saint Pierre en bénédictin. (Voy. saint BENOÎT.) Il voulut aussi enlever à Thomas à Kempis la gloire d'avoir fait l'admirable *Imitation de J.-C.* et l'attribuer à un moine nommé Gessen. On peut voir combien sa prétention est mal fondée, à l'article KEMPIS. Il a fourni beaucoup de matériaux à Baronius pour ses *Annales*, et publié lui-même plusieurs ouvrages en latin.

CAJETAN (Octave), jésuite sicilien, habile critique et bon historiographe, mort vers 1636, s'est acquis des droits à la reconnaissance de sa patrie par les ouvrages suivants; *Vita sanctorum Siculorum*, Palerme, 1657, in-fol. Ces vies sont puisées dans des monuments authentiques, tant grecs que latins, et rédigées sur des manuscrits précieux par leur antiquité. *Isagoge ad historiam sacram Siculam*, Palerme, 1707, in-4, et dans la collection des historiens d'Italie de Grævius. *Animadversiones in epist. Theodosii Monachi, de Syracusanæ urbis expugnatione*, dans la collection de Muratori.

CAJETAN. Voy. VIO.

* CAJETAN (Sébastien), provincial des mineurs observantins dans la province de Labour au commencement du XVII^e siècle, a laissé un *Commentaire latin des décrets de la congrégation des rites sur la célébration de la messe*.

CAJOT (dom Jean-Joseph), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Verdun en 1726, avait de l'érudition. Il la montra dans ses *Antiquités de Metz*, ou *Recherches sur l'origine des Médiomatriciens*, Metz, 1760, in-8. L'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation, est une critique d'un philosophe célèbre, intitulée les *Plagiats de J. J. Rousseau sur l'éducation*, 1763, in-12 et in-8. Elle est assez mal écrite, mais il y a des recherches. Comme il y maltraite les philosophes, l'un d'entre eux a dit : « Que l'auteur de cette critique était un » chien qui aboyait aux passans, en rongeant les » os de Rousseau. » Cette mauvaise plaisanterie n'empêcha pas que dom Cajot ne fût un homme estimable. Il mourut à Verdun, sa patrie, en 1779, âgé de 52 ans.

* CAJOT (dom Charles), frère du précédent et né à Verdun le 17 août 1731, professa la philosophie et la théologie dans les abbayes de Saint-Vannes et de Saint-Arnould de Metz. On a de lui : *Recherches historiques sur l'esprit primitif et les anciens collèges de l'ordre de Saint-Benoît, d'où résultent les droits de la société sur les biens qu'il possède*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Cajot veut prouver dans cet ouvrage que les religieux ne sont point faits pour se livrer uniquement à la contemplation; et, en remontant aux temps antérieurs, il fait voir que l'ordre de Saint-Benoît en particulier dirigeait au-

(1) Tandis qu'il étudiait le droit, il adressa à Nonius Cajado, son parent, les beaux vers qui suivent :

Legibus incumbo, Noni, tua jussa secutus;
Namque jubere potes, et pater et dominus;
Ingenium, musas, vitam tibi debeo; Cæsar
Non dare plura potest, non dare plura Deus.

trefois des écoles d'enseignement gratuit, des séminaires où se formaient des évêques et des prêtres, et s'occupait en grande partie du ministère ecclésiastique; que des monastères des bénédictins sont sortis de fervents apôtres qui ont porté dans le Nord la foi et la civilisation, et il en conclut que pour pouvoir jouir des avantages que la société leur a continués depuis ce temps, il faut qu'ils reviennent aussi à leur institution primitive. Dom Charles Cajot a traversé les orages de la révolution; il est mort le 6 décembre 1807. On a de lui quelques autres ouvrages.

CALA (Fernand le Scocco, plus connu sous le nom de), natif de Cosenza en Calabre, est auteur d'une *Histoire de Souabe*, fort rare. Son but dans cet ouvrage était de flatter la maison de Cala. Il fit naître un saint Jean de Cala, qui n'avait jamais existé que dans son cerveau. Il persuada que quelques os de la carcasse d'un âne étaient les reliques de son saint imaginaire. Le fourbe impudent appliquait aux prétendues reliques ce vers latin qu'un auteur moderne a cru pouvoir adresser à l'étrange multitude d'académiciens et de savants qui brillent dans ce siècle :

Felles asui, quantos meruistis honores !

L'inquisiteur de Rome fit brûler ces indignes restes, et supprima l'ouvrage.

CALABER (Quintus ou COINTUS SMYRNEUS), poète de Smyrne, qu'on croit avoir vécu dans le v^e siècle, est auteur des *Paralipomènes d'Homère*, espèce de supplément à l'*Illiade*. Ce poème grec, écrit élégamment, fut trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastère de la terre d'Otrante en Calabre, et c'est d'où lui vient le nom de *Calaber*. Une des meilleures éditions est celle de Jean-Corneille Pauw Leyde, 1734, in-8, qui a beaucoup profité de l'édition qu'en avait faite Claude Dausque. Ce poème a été trad. en franç. par Tourlet, Paris, 1800, 2 vol. in-8. Cette trad. est estimée.

CALABRE (Edme), prêtre de l'Oratoire, savant et pieux, né à Troyes le 4 mai 1663, directeur du séminaire de Soissons, mourut en 1710. On a de lui une *Paraphrase sur le Miserere*, souvent réimprimée.

CALABROIS (Mathias PRETI, surnommé le), naquit en 1643 dans la Calabre. Lanfranc fut son maître dans la peinture. Appelé à Malte pour décorer l'église de St.-Jean, il représenta dans le plafond la vie de cet apôtre, morceau admirable, qui lui mérita le titre de chevalier de grâce, une commanderie et une forte pension. Il mourut à Malte en 1699. Ses principaux tableaux se voient à Modène, à Naples et à Malte. On les estime pour la vigueur du coloris, le relief des figures, la variété des inventions, l'art des ajustements. Une touche moins dure, un dessin plus correct l'auraient mis au rang des premiers peintres.

* CALAGES (M^{lle} Marie de PECH de), née à Toulouse au commencement du xvi^e siècle, cultiva la poésie avec succès et remporta plusieurs prix à l'académie des Jeux floraux. Son principal ouvrage est le poème de *Judith*, ou la *Délivrance de Bétulie*, qui ne parut qu'après sa mort (Toulouse, 1660, in-4, par les soins de M^{lle} l'Héritier de

Villandon), quoiqu'elle l'eût composé dans sa jeunesse. On le trouve aussi dans le *Parnasse des dames*. Il est peu connu, et cependant bien préférable aux poèmes de *saint Louis*, d'*Alario* et de *Clovis*, qui firent une réputation à leurs auteurs.

CALAIS et ZÉTHRES, enfants de Borée et d'Orithye, firent le voyage de la Colchide avec les Argonautes, et chassèrent les Harpies de la Thrace. Ils avaient les épaules couvertes d'écailles dorées, des ailes aux pieds et une longue chevelure.

CALAMIS, graveur et statuaire célèbre d'Athènes, vivait dans le v^e siècle avant J.-C. Ses ouvrages furent fort estimés; mais Cicéron le mettait bien au-dessous de Praxitèle et de Myron.

* CALANNA (Pierre), naquit à Termini en Sicile dans le xvi^e siècle. Il embrassa l'état religieux et s'occupa beaucoup de belles-lettres et de philosophie. Partisan prononcé de la philosophie platonicienne, il osa se déclarer contre Aristote dans un temps où le préjugé universel lui rendait des hommages confirmés par la superstition aveugle de plusieurs siècles : il y avait cependant alors du danger à s'élever contre cette doctrine que la mort récente de Ramus prouvait bien ne pouvoir être attaquée impunément. Calanna, pour mettre au jour son opinion, composa un savant ouvrage, intitulé *Philosophia seniorum sacerdotia et platonica a junioribus et laicis neglecta philosophis*, Palerme, 1599, in-4. Séelen, zélé partisan d'Aristote, dit que Calanna est souvent paradoxal, qu'il a puisé dans des sources impures, et finit par l'appeler un *platonicien à brûler*, quoique dans le fond Calanna soit plutôt syncrétiste que platonicien.

CALANUS, philosophe ou charlatan indien qui suivit Alexandre le Grand dans son expédition aux Indes. Tourmenté d'une colique, après 83 ans d'une vie saine, il pria le conquérant de lui faire élever un bûcher pour y terminer ses jours. Ce prince, qui n'était pas plus sage que son philosophe, ordonna l'appareil de cet extravagant sacrifice. Son armée eut ordre de se ranger en bataille autour du bûcher. Calanus, couronné de fleurs et magnifiquement vêtu, y monta, en disant que depuis qu'il avait perdu la santé et vu Alexandre, la vie n'avait plus rien qui le touchât. Le faible Calanus, qui n'avait pas le courage de supporter une colique, trouva, dans sa vanité, assez de ressources pour souffrir l'action du feu sans faire aucun mouvement et sans donner aucun signe de douleur. Quelqu'un lui ayant demandé s'il n'avait rien à dire à Alexandre ? Non, répondit le philosophe, je compte le revoir bientôt à Babylone. Le héros étant mort trois mois après dans cette ville, on crut que le brachmane avait été prophète, et cela n'ajouta pas peu au merveilleux de son histoire.

CALANUS (Juvencus COELIUS), né en Dalmatie, évêque de Cinq-Eglises en Hongrie, vivait dans le xii^e siècle. Il est connu par un petit ouvrage, *Attila rex Hunnorum*, Venise, 1502, in-fol. On le trouve dans l'*Apparat ecclésiastique* du Père Canisius, et dans l'*Apparat à l'histoire de Hongrie*, avec des notes de J. Tomka, Presbourg, 1736, in-fol.

CALAS (Jean), négociant de Toulouse, né en 1698 dans le Bourg de Lacaparrède, diocèse de Castres,

était de la religion prétendue réformée : il fut accusé, en 1761, d'avoir étranglé Marc-Antoine son fils, en haine de la religion catholique qu'il voulait, disait-on, embrasser, ou qu'il professait secrètement. Ce jeune homme s'était, à ce que l'on prétend aujourd'hui, détruit lui-même. Le père fut arrêté, condamné par le parlement de Toulouse et rompu vif le 9 mars 1762, à l'âge de 68 ans. La veuve de ce vieillard et les enfants demandèrent la révision du procès : et, soit défaut de formalité, soit quelque irrégularité dans le fond même du jugement porté par le parlement de Toulouse, la sentence de cette cour fut annulée par un arrêt du conseil du 9 mars 1763. « Respectons, a dit à ce sujet un observateur impartial, respectons les jugements des magis- » traits qui redressent et corrigent des décisions dé- » fectueuses, soit pour le fond, soit pour la forme » de la procédure ; mais ne nous étonnons pas si, » dans cette espèce de conflit de judicature, il reste » toujours dans l'esprit du peuple une espèce de » préjugé en faveur des premiers juges. Des gens » qui examinent tout sur les lieux, qui ont sous » les yeux le corps du délit, qui connaissent la vie » et la conduite de l'accusé, les mœurs et la pro- » bité des témoins, qui recueillent une infinité de » circonstances dont l'ensemble s'étend difficilement » au loin, et dont l'impression s'affaiblit par le » temps, qui sont animés du zèle de la justice à » l'aspect d'un crime énorme, récent, commis sur » un citoyen connu, etc., des juges qui prononcent » dans une telle situation, ont certainement un » grand avantage sur des magistrats éloignés, oc- » cupés de cent autres objets qui fixent leur atten- » tion et leurs travaux par des vues et des obliga- » tions plus directes, importunés, sollicités par des » âmes sensibles, etc. Il faut donc dans ces sortes » d'occasions garder, autant qu'il est possible, dans » la censure et l'éloge des arrêts respectifs, une » modération raisonnable, et se défendre de ces » enthousiasmes véhéments, où la vérité et l'équité » se trouvent si rarement. »

CALASIO (Mario de), franciscain, né dans la petite ville de ce nom près d'Aquila vers 1550, et mort en 1620, professeur d'hébreu à Rome, composa une excellente *Concordance des mots hébreux de la Bible*, imprimée à Rome en 1621, en 4 grands vol. in-fol., et ensuite à Londres, 1747, dans le même format et avec le même nombre de volumes. Cette édition, plus estimée que celle de Rome, a été donnée par Guillaume Romaine. Le fond de cet ouvrage, utile aux hébraïsans, est pris dans la Concordance du Rabbin Nathan. Calasio a encore laissé *Canones generales linguæ hebraicæ*.

CALCAGNINI (Celio), fils naturel d'un ecclésiastique de Ferrare, né en 1479, après avoir servi dans les troupes de l'empereur et de Jules II, embrassa l'état ecclésiastique. Il devint protonotaire apostolique, et mourut à Ferrare le 7 avril 1541. On a de lui : *Commentatio de rebus ægyptiacis*, Bâle, 1544, in-fol. Il y a, dans cet ouvrage, des choses curieuses et exactes sur l'Égypte, pour le temps auquel il a été fait. *De Talorum, lesserarum et calculorum ludis*, dans le tome 7 des Antiquités grecques de Gronovius. *De re nauticâ*, ibid., tome 2. *Opera aliquot*.

Encomium pulicis. Carmina. Erasme dit qu'il a le style élégant et rempli d'ornements, mais qu'il a trop l'air de la philosophie scolastique ; ce qui l'empêche de tenir un rang parmi les auteurs éloquentes.

CALCAR ou KALCAR (Jean de), ainsi nommé, parce qu'il était d'une ville de ce nom dans le duché de Clèves, mourut à Naples, dans un âge peu avancé, en 1546. Le Titien et Raphaël furent ses modèles dans l'art de la peinture. Il prit tellement leur manière, que les talents de ces grands maîtres semblaient être devenus les siens. Plusieurs con- naisseurs n'ont jamais su distinguer les tableaux du disciple d'avec ceux du Titien son maître. L'immortel Rubens voulut garder, jusqu'à sa mort, une *Nativité* de Calcar. C'est à lui, dit-on, qu'on doit les *figures anatomiques* du livre de Vésal (voyez ce nom).

CALCEOLARI (François), célèbre naturaliste de Vérone dans le xvi^e siècle. Son *Musæum rerum naturalium*, Vérone, 1622, in-folio, est rare et estimé.

CALCHAS, fils de Thestor, reçut d'Apollon la science du présent, du passé et de l'avenir. L'armée des Grecs qui allait assiéger Troie, le prit pour son grand-prêtre et son devin. Il prédit que le siège durerait dix ans, et que la flotte retenue par les vents contraires au port d'Aulide, ne ferait voile qu'après qu'Agamemnon aurait sacrifié sa fille Iphigénie à Diane. Les destinées lui avaient prédit qu'il perdrait la vie lorsqu'il trouverait un devin plus habile que lui. Mopsus parut, et Calchas mourut à Colophon dans l'Ionie.

CALCIDIVS. Voy. CHALCIDIVS.

* CALCO (Jacques), carme et théologien, né à Pavie dans le xvi^e siècle, a laissé les écrits suivants : *de Dicitio Henrici VIII, Anglorum regis* ; *de Purgatorii loco* ; *de Impunitioe spiritus* ; *de Genealogia Christi* ; *de Filio hominis*.

CALCULUS. Voy. GUILLAUME surnommé Calculus.

* CALDARA (Polidore), dit *Caravage*, peintre célèbre, né en 1495 à Caravaggio, bourg du Milanais, exerça le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier pour la peinture à fresque, sa vocation se révéla et Raphaël l'admit au nombre de ses élèves ; il fut même celui d'entre eux qui eut le plus de part à l'exécution des loges du Vatican. Il fit exécuter à Messine des arcs de triomphe à la gloire de Charles-Quint revenant de son expédition de Tunis. Il était sur le point de retourner à Rome, quand son valet l'assassina dans son lit en 1543. Le Caravage travailla principalement à fresque. Son style est généralement correct. On remarque beaucoup de noblesse et d'expression dans ses airs de têtes. Ses draperies sont bien jetées, son pinceau est moelleux ; et l'on peut le regarder comme le seul peintre de l'école romaine qui ait connu la nécessité du coloris, et bien entendu la pratique du clair-obscur. Ses *Paysages*, et surtout ses *Dessins*, sont très-estimés. On a beaucoup gravé d'après lui.

* CALDER (John), né à Aberdeen en 1733, et mort en 1813, à l'âge de 82 ans, fut pasteur d'une congrégation de dissidents, près de la Tour de Londres, et quitta les fonctions ecclésiastiques

quelques années avant sa mort. Il avait été secrétaire particulier du duc de Northumberland. Il a donné, de concert avec John Nichols, le *Babillard*, accompagné de notes, 1786, six volumes in-8; *Les derniers sentiments sur la religion de Pierre-François le Courayer*, 1787, in-12. Calder a beaucoup contribué à l'édition in-folio de l'*Encyclopédie de Rees*, et à la nouvelle édition de la *Biographie anglaise*.

* CALDERARI (le comte Ottone), bon littérateur et architecte distingué, né à Vicence vers 1730, a enrichi le Vicentin de palais admirables, et construit le séminaire de Vérone qui passe pour un chef-d'œuvre. Il avait étudié les principes de son art dans les ouvrages de Palladio, et il en a lui-même écrit sur l'architecture qui sont estimés. Calderari est mort le 26 octobre 1803. Il était membre des principales sociétés savantes de l'Italie, et associé de l'institut de France.

CALDERINO (Domizio), né en 1447 dans le territoire de Vérone, professeur de belles-lettres à Rome sous Paul II et Sixte IV, mourut en 1477, âgé seulement d'environ 31 ans d'un excès de travail. Son nom était *Dominique*; mais voulant en avoir un qui sentît l'ancienne Rome, il se fit appeler *Domitius* et *Calderinus* de Caldero, lieu de sa naissance, à 5 milles de Vérone. Il fut un des premiers qui joignirent le secours de l'érudition à celui de la grammaire. Paul Jove dit qu'il a éclairci les poètes avec une capacité merveilleuse. On a de lui des notes sur les *Sylves* de Stace, Rome, 1475; sur Martial, Venise, 1474, in-4; sur Juvénal et l'*Ibis* d'Ovide, Milan, 1495, in-fol. On assure qu'il a commenté encore d'autres anciens; cependant il paraît que ces commentaires ne se trouvent que dans les catalogues de Trithème et de Gessner.

CALDERON DE LA BARCA (don Pedro), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, né en 1600, porta les armes avec distinction. Il les quitta pour l'état ecclésiastique, et il fut fait prêtre et chanoine de Tolède. Nous avons de lui des *pièces de théâtre*, Madrid, en 9 vol. in-4, 1689, sans compter plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, mais qui furent toutes composées avant qu'il ne prit les ordres. On prétend qu'il fit plus de 1500 pièces. Calderon était trop fécond pour être exact et correct. Les règles de l'art dramatique sont violées dans presque tous ses ouvrages. On voit dans ses tragédies l'irrégularité de Shakespeare, son élévation et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, même fracas d'actions et d'incidents. Ses comédies (1) valent un peu mieux. Calderon composa aussi six vol. in-4 d'*autos sacramentales*, qui ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes ou françaises, tirées de l'écriture sainte, ou aux mystères. Ce poète florissait vers l'an 1640; il ne connaissait que les vers, et il règne dans ses tragédies l'ignorance la plus crasse de l'histoire. —* Il y a eu plusieurs auteurs espagnols du nom de Calderon; nous en citerons quelques-uns. — CALDERON DE MONTALVAN, dont on a un recueil inti-

tulé : *Comedias de varios ingenios*, Madrid, 1653, 3 vol. in-4. — CALDERON (D. Gabriel Diaz Varea), évêque de Cuba, auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Grandezas y maravillas de la inclyta y santa ciudad de Roma*, Madrid, 1677, in-fol. — CALDERON DE ROBLES (Jean), publia le recueil des privilèges de l'ordre d'Alcantara : *Privilegia selectiora militiæ S. Juliani de Pereiro, hodiè de Alcantara, à summis pontificibus concessa*, Madrid, 1627, 1662, in-fol.

— CALDERON (Antoine), né à Baça, chanoine et professeur de théologie à Salamanque, chargé de l'éducation des infants d'Espagne, fut nommé à l'évêché de Grenade, et mourut avant de prendre possession de son diocèse, le 12 janvier 1634. Il composa cinq ouvrages sur l'immaculée conception, et 3 vol. in-fol. sur l'histoire de saint Jacques, patron et capitaine-général des Espagnes, Madrid, 1637 et 1658. — CALDERON (Jean) fut le premier éditeur des *Fausse chroniques* de Flavius-Lucius Dexter, de saint Braulion et d'Hélécán, ouvrages supposés, qu'il publia de bonne foi, à Saragosse, en 1619, in-4, comme des histoires authentiques qui avaient été inconnues au monde savant, depuis le ^{v^e}, le ^{vii^e} et le ^{ix^e} siècle.

* CALDERWOOD ou CALDWOOD (David), écossais, né vers la fin du ^{xvi^e} siècle, se livra avec ardeur à l'étude de la théologie. En 1604 il fut nommé pasteur de la paroisse de Crelling près de Jadbury, au midi de l'Ecosse. Jacques VI d'Ecosse et 1^{er} d'Angleterre, ayant formé le projet de ramener à l'uniformité les différentes communions des trois royaumes, trouva une forte opposition dans ce théologien, qui signa avec quelques autres ecclésiastiques presbytériens, une protestation contre tout changement qu'on voudrait introduire dans le culte qu'ils professaient. On le cita par-devant une haute commission que le roi présidait en personne; on lui fit subir un interrogatoire, et on l'envoya en prison: rien ne put le fléchir. La peine du bannissement ayant été prononcée contre lui, il se retira en Hollande, et y publia en 1623 un ouvrage estimé dans son parti, et intitulé : *Altare Damascenum*, etc., sous le nom d'*Edwardus Didoctavius*, 1603, et réimprimé en 1708 avec ce titre : *Altare Damascenum seu ecclesiæ anglicanæ politia, ecclesiæ scoticanæ obtrusa, à formalista quodam delineata, illustrata et examinata, sub nomine olim Edwardi Didoctavii, studio et operâ Davidis Calderwood, etc.* Il y discute avec soin les différents points qui divisent l'église anglicane et celle d'Ecosse. On répandit en Angleterre le bruit qu'il était mort, et on fit courir sous son nom un acte de rétractation; mais la fausseté de cette pièce fut bientôt reconnue. Il repassa secrètement en Ecosse et s'y tint caché. Outre l'ouvrage cité ci-dessus, il a laissé l'*Histoire de l'église d'Ecosse depuis la réformation*, 6 vol. in-fol. restés inédits et conservés dans la bibliothèque de l'université de Glasgow; il en a été imprimé un extrait en 3 vol. sous le titre de *Véritable Histoire d'Ecosse*. Calderwood est mort vers 1638.

* CALDIERA ou CALDERIA (Jean), écrivain italien du ^{xv^e} siècle, est auteur d'un ouvrage assez curieux intitulé : *Concordantiæ poetarum, philosophorum et theologorum, opus verè aureum*, Venise,

(1) On en fait monter le nombre à plus de quinze cents. (Foy. VEGA.) Calderon mourut en 1687.

1547, in-8, fort rare. Caldiera cherche à prouver, dans ce livre singulier, que les vérités dogmatiques de la religion chrétienne se retrouvent dans la mythologie.

* CALDOBA (Jacques), né dans le royaume de Naples, après avoir servi sous Ladislas, fut opposé par la reine Jeanne II, à Sforza et à Braccio de Montone. Après la mort du premier de ces généraux, il fut envoyé contre Braccio de Montone (*Voy. ce nom*), et remporta sur lui le 2 juin 1428, la grande victoire d'Aquila, où Braccio fut tué. Après la mort de Jeanne, Caldora embrassa le parti de René d'Anjou qui le nomma grand connétable du royaume. Il mourut subitement le 15 octobre 1439.

CALEB, de la tribu de Juda, né l'an 1530 avant J.-C., fut envoyé dans la terre promise avec d'autres députés, pour reconnaître le pays. Il rassura le peuple d'Israël, épouvanté par le récit de ses compagnons de voyage. Josué et lui furent les seuls de ceux qui étaient sortis d'Égypte, qui entrèrent dans la terre de promission. Caleb eut pour son partage les montagnes et la ville d'Hébron, dont il chassa trois géants. Othoniel, son neveu, s'étant rendu maître de la ville de Débir, que l'oncle n'avait pu prendre, Caleb lui fit épouser sa fille. Ce digne Israélite mourut à l'âge de 114 ans, vers l'an 1416 avant J.-C. Caleb et Josué sont, dans les ouvrages ascétiques, le symbole du petit nombre de chrétiens qui soutiennent avec courage, confiance et persévérance, les souffrances et les combats de cette vie, et arrivent après un pénible et laborieux voyage au lieu du repos.

CALENDARIO (Philippe), sculpteur et architecte du xiv^e siècle, éleva à Venise les magnifiques portiques, soutenus de colonnes de marbre, qui environnent la place de Saint-Marc. Ces morceaux firent sa réputation et sa fortune. La république le combla de biens, et le doge l'honora de son alliance.

CALENTIUS ou CALENZIO, (Elisée), précepteur de Frédéric, fils de Ferdinand, roi de Naples, laissa des ouvrages estimables en vers et en prose. Il joignait les leçons de la philosophie aux agréments de la poésie; mais il adopta des systèmes romanesques contraires à la loi de Dieu et à toutes les législations du monde. Il n'approuvait pas que l'on condamnât les criminels au dernier supplice. On devait, selon lui, obliger les voleurs à restituer ce qu'ils avaient pris, après les avoir fustigés; rendre les homicides esclaves de ceux sur la vie desquels ils avaient attenté, envoyer enfin les malfaiteurs aux mines ou aux galères. Ce projet d'impunité, renouvelé par les philosophes modernes, et d'abord adopté par Joseph II et quelques autres souverains, n'a pu tenir longtemps contre l'évidence des abus qui en devaient et en sont effectivement résultés. La servitude perpétuelle est une chimère, les prisons perpétuelles en sont également une: tous les jours les criminels s'en délivrent d'une façon ou de l'autre; quand les moyens leur manquent, ils trouvent des protecteurs, leur procès est revu, ils sont absous; quelque événement glorieux ou avantageux à la nation rompt leurs fers à la faveur de l'allégresse publique: et voilà des assassins, des monstres, des ennemis jurés de la sûreté publique,

rendus à la société, contre laquelle ils déploieront de nouvelles fureurs. Enfin, tout moyen d'échapper leur manquait-il, l'espérance leur en reste; ils supposent qu'il s'en présentera tôt ou tard, et cette supposition est fondée sur un trop grand nombre de faits pour être regardée comme téméraire. Par-là, le fondement de la législation criminelle est anéanti; car on ne saurait trop le répéter avec saint Augustin: « L'esprit et le but de » la loi ne sont pas directement la peine de mort; » mais de retrancher irrévocablement de la société » le criminel qui la trouble. » (*Qui morte multatur, numquid moram quod occiditur quas brevis est, ejus supplicium leges aestimant; aut non potius quod in sempiternum eum auferant de societate viventium?*)

Or, ce retranchement absolu et éternel ne peut s'exécuter que par la mort. D'ailleurs, qu'est-ce que la servitude a de plus pénible que l'état d'un pauvre cultivateur qui passe ses jours dans le travail et l'indigence, sans espoir d'une situation plus aisée? Est-il raisonnable que des scélérats ne reçoivent d'autre punition que d'être condamnés à l'état des plus utiles citoyens? Calentius mourut vers 1503. On a donné une édition de ses ouvrages à Rome, 1503, in-folio, édition plus complète que celles qu'on a données après, dont l'on a retranché beaucoup de pièces hardies. Son poème du *Combat des rats contre les grenouilles*, imité d'Homère, a été réimprimé en 1738 à Rouen, dans un recueil in-12 des fables choisies de la Fontaine, mises en vers latins, publié par M. l'abbé Saas. Calentius composa ce poème à 18 ans, et le fit en sept jours. Cet auteur grossit la longue liste de ceux que le penchant au libertinage a conduits à une extrême indigence. C'est l'aveu qu'il en fait lui-même dans les deux distiques suivants:

Talia post cineres de me orbe legantur,
Scriptaque sint tumulo carminis digna mee.
Ingenium natura dedit, fortuna poetas
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

* CALENTYN (Pierre), prêtre et écrivain flamand, mort vers 1563, a publié: une *Traduction de l'ouvrage latin de Paschasius, intitulé: Méthode de faire spirituellement le voyage en Terre-Sainte*, Louvain, 1565, in-12; *Via crucis a domo Pilati ad Calvarie montem*, ibid., 1568; *les Sept heures de la sagesse éternelle, composées, il y a plus de deux cents ans, par Henri Suso, nouvellement traduites en flamand*, Louvain, 1572, in-12; *Petite crèche pour recevoir l'Enfant-Jésus*, imprimé à la suite du *Lit jonché de fleurs*, de V. Hensberch, on flamand, Louvain, 1649, in-16.

CALENUS (Olenus), fameux devin étrusien du temps de Tarquin le Superbe, se rendit célèbre à l'occasion de la tête d'un homme, trouvée en creusant les fondements d'un temple qu'on voulait bâtir à Jupiter. Cet homme, dit-on, s'appelait *Tolus: Caput Toli*, d'où est venu le nom de *capitole*. D'autres disent qu'on y trouva une tête renfermée dans un tonneau, *caput in dolio*. Ce que Pline raconte de ce devin doit être rangé parmi les récits de la fable, ou la démonurgie du paganisme.

CALENUS (Q. Fusius), noble romain, était consul l'an 47 avant J.-C. Il suivit le parti de César, battit

les lieutenants de Pompée dans le Péloponèse, soumit Athènes, assista à la bataille de Pharsale, et se signala par sa générosité dans le temps des proscriptions qui suivirent la mort de César. Malgré la défense de recevoir chez soi les proscrits, il cacha quelque temps, dans sa maison, le philosophe Varron, son ami, qui était du nombre. Antoine allait souvent se promener dans cette maison; mais sa présence n'effraya jamais le courage d'un si généreux ami: et quoiqu'il fût témoin des supplices qu'on faisait souffrir aux infracteurs de la loi des Triumvirs, et des récompenses qu'on accordait à ceux qui y obéissaient, sa fidélité ne se démentit jamais.

CALENUS ou VAN-CAELEN (Henri), né à Béringue, petite ville de la principauté de Liège, vers 1582, ayant achevé son cours d'études à Louvain, fut nommé curé d'Asche, puis de Saint-Catherine à Bruxelles, archiprêtre du doyenné de la même ville, et chanoine de la métropole de Malines. Comme il avait donné une magnifique approbation au trop fameux ouvrage de Jansénius, celui-ci, en faisant don du manuscrit à son chapelain, le chargea de le remettre à Calenus et à Fromond, pour le rendre public. L'*Augustinus* parut par leurs soins en 1640, et depuis ils furent deux des principaux conseillers de l'archevêque Boonen, dans les démêlés que ce livre occasionna. Il fut nommé par ce prélat à l'archidiaconé de Malines, et par Philippe IV à l'évêché de Ruremonde. Mais cette dernière nomination lui devint inutile à cause de son attachement à la doctrine de Jansénius, qu'il soutint être celle de saint Augustin, même après avoir signé une formule d'abjuration entre les mains de l'internonce de Bruxelles. Il mourut le 1^{er} février 1651, après avoir publié *Déclaration véritable de M. Calenus, nommé à l'évêché de Ruremonde*, en latin et en français, Bruxelles, 1646, in-4, et quelques ouvrages.

CALENZIO. Voy. CALENTIUS.

CALEPINO ou da CALEPIO (Ambroise), religieux Augustin, né à Bergame le 6 juin 1435, bourgeois de l'état de Venise, d'où il a tiré son nom, s'est rendu célèbre par son *Dictionnaire des langues latine, italienne*, etc. (1), imprimé pour la première fois en 1503, et augmenté depuis par Passerat, la Cerda, Chifflet et d'autres. La meilleure édition était celle de ce dernier à Lyon, en 1681, en 2 vol. in-folio, avant que celle de Facciolati, professeur à Padoue, eût paru, 1738, 2 vol. in-fol. Mais l'édition la plus complète est celle donnée à Bâle, 1390 ou 1627, in-fol.; elle est en onze langues. On peut dire de cet ouvrage ce qu'on a dit du *Moreri*; que c'est une ville nouvelle, bâtie sur l'ancien plan; mais il y a dans l'un et l'autre beaucoup de brèches à réparer. Il mourut le 30 novembre 1511, très-âgé et privé de la vue.

CALIARI (Paul), dit Paul Véronèse, parce qu'il était né à Vérone en 1530 suivant Ridolfi, et en 1528 suivant un nécrologe cité par Zanetti. Son père était sculpteur, et fut son premier maître, et

un de ses oncles, Antoine Badile, qui était peintre, le prit ensuite pour son élève. Ses essais furent des coups de maître. Rival du Tintoret, s'il n'égalait point la force de son pinceau, il le surpassa par la noblesse avec laquelle il rendait la nature. Une imagination féconde, vive, élevée, beaucoup de majesté et de vivacité dans ses airs de tête, d'élégance dans ses figures de femmes, de fraîcheur dans son coloris, de vérité et de magnificence dans ses draperies, voilà ce qui caractérise ses tableaux. On n'y désirerait que plus de choix dans les attitudes, de finesse dans les expressions, de goût dans le dessin et le costume. Le palais de St.-Marc à Venise offre plusieurs de ses chefs-d'œuvre. Ses *Noces de Cana* sont admirables: elles sont au musée de Paris, ainsi que *Loth et ses filles*; *Suzanne et les deux vieillards*; *Esther devant Assuérus*, la *Vierge et l'enfant Jésus*. Son *Repas chez Simon le Lépreux*, que Louis XIV fit demander aux Servites de Venise, et que sur leur refus la république fit enlever pour lui en faire présent, est un des plus beaux morceaux de la collection du roi. Véronèse mourut à Venise en 1588, avec la réputation d'un grand peintre, d'un honnête homme, d'un bon chrétien et d'un ami généreux. Ayant été reçu obligeamment dans une campagne autour de Venise, il fit secrètement, dans la maison, un tableau représentant la famille de Darius, et le laissa en s'en allant.

CALIARI (Benoît), né en 1538, frère du précédent, avait des talents semblables. On confondait souvent leurs tableaux. Il laissait jouir, par une modestie peu commune, son frère de la gloire que ses ouvrages auraient pu lui acquérir, s'il s'en fût déclaré l'auteur. Il cultiva la sculpture en même temps que la peinture, et réussit dans ces deux arts. Il mourut en 1598, à 60 ans.

CALIARI (Charles et Gabriel), tous deux fils de Paul Véronèse, héritèrent de ses talents. Charles, mort en 1596, à 26 ans, aurait, dit-on, surpassé son père, si sa trop grande application ne lui avait coûté la vie.— Gabriel, né en 1568, mort en 1631, aurait pu aller presque aussi loin; mais le commerce fut sa principale occupation, et la peinture son délassement.

* CALIDASA, poète dramatique indien. On ignore l'époque où il vivait: les uns font remonter sa naissance avant Jésus-Christ; mais l'opinion la plus probable est qu'il florissait dans le 1^{er} siècle. Il a laissé un drame intitulé *Sacotala*, ou *l'Anneau fatal*, en 6 actes et en sanskrit, qui a été traduit en anglais en 1792, traduit de l'anglais en français par A. Bruguières, (voy. ce nom), 1803, in-8; deux *Poèmes épiques*, quelques *contes* et un *Traité de la poésie sanskrite*, dans le genre du *Terentianus*. Il a revu et corrigé les textes des ouvrages de Vyassa et de Valinsiki.

CALIGNON (Sofrey de), naquit à St-Jean-de-Voiron, près de Grenoble, en 1550. Il fut d'abord secrétaire de Lesdiguières, puis chancelier de Navarre sous Henri IV, et employé par ce prince dans les négociations les plus difficiles. Il travailla avec de Thou à rédiger l'édit de Nantes. C'était un homme consommé dans les affaires d'état et dans l'usage du monde. Henri IV l'aurait fait chancelier

(1) Ce dictionnaire est connu sous le nom de *Calepin*, mot qui a passé dans notre langue pour signifier un recueil de notes et d'extraits.

de France, s'il eût été catholique. Il mourut en 1606, à 36 ans. Sa *Vie* a été écrite par Gui-Allard, avec celle du baron des Adrets et de Dupui-Montbrun, Grenoble, 1673, in-42. On lui attribue l'*Histoire des choses les plus remarquables advenues en France es années 1587, 1588 et 1589*, par S. C. (Soffrey Calignon), 1590, in-8. Ces mémoires, mal écrits et dictés par l'esprit de secte, renferment quelques particularités intéressantes.

CALIGNON (Pierre-Antoine d'AMBÉSIEUX de), aumônier du roi et vicaire-général d'Embrun, descendait du précédent par les femmes, et naquit à Greenwich près Londres, en octobre 1729. Il embrassa l'état ecclésiastique en France, où il rentra en 1735, fut reçu bachelier de Sorbonne, et nommé aumônier du roi à Genève, où il officiait pour les catholiques, chez le résident de France. Il eut occasion de connaître Voltaire, qui faisait grand cas de ses talents, et qui, ne pouvant concevoir que la religion et la foi pussent être le partage d'un homme instruit, lui disait souvent : « Avec l'esprit que vous avez, vous chantez Dieu ! » Calignon professa ensuite la rhétorique à Lyon, devint chanoine de Crépy en Valois, et s'adonna pendant quelques années à la prédication avec beaucoup de succès. Nommé depuis grand-vicaire d'Embrun, il étudia, avec beaucoup de fruit, l'italien, l'anglais et surtout l'hébreu, sous l'abbé Ladvoat. Lors de la révolution, il se rendit à Ponthierri, près de Melun, où il vécut ignoré avec sa sœur, et mourut le 25 décembre 1795. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *L'Aveu sincère*, ou *Lettres à une mère sur les dangers que court la jeunesse en se livrant à un goût trop vif pour la littérature*, 1768 ; *Tableau des grandeurs de Dieu dans l'économie de la religion, dans l'ordre de la société, et dans les merveilles de la nature*, 1769, in-12 ; *Dictionnaire de l'élocution française*, 2 vol. in-8 ; *L'homme consolé par la religion*, ode couronnée à Rouen par l'académie de l'Immaculée conception, en 1775. On regrette que l'abbé Calignon n'ait point fait imprimer ses sermons, qui ne sont point sans mérite, et ne seraient point son moindre titre à l'estime des littérateurs. (Barbier dans son *Dictionnaire des anonymes*, prétend, que ces trois premiers ouvrages ne sont pas de l'abbé Calignon.)

CALIGULA (Caius-César-Augustus-Germanicus) (1), empereur romain, successeur de Tibère, naquit, l'an 13 de J.-C., à Antium, et non à Igel, village du Luxembourg, comme l'a imaginé un critique moderne (Voy. SECONDINS). Il était fils de Germanicus et d'Agrippine, fille de Julie et du grand Agrippa. Cet insensé, s'imaginant qu'il était honteux pour lui, d'avoir un grand homme, tel qu'Agrippa, au nombre de ses aïeux, faisait sortir Agrippine sa mère d'Auguste et de Julie sa fille. Tibère l'adopta de bonne heure. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il fut proclamé empereur, l'an 37 de J.-C. Les commencements de son règne, comme il n'arrive que trop souvent dans le début des tyrans, annoncèrent au peuple romain des jours fortunés. Il promit au sénat de partager avec lui le gouvernement, et de se re-

garder comme son fils et son élève. Il rendit la liberté aux prisonniers, rappela les exilés, brûla tous les papiers que Tibère avait ramassés contre eux. Il réforma l'ordre des chevaliers, abolit les impôts, bannit de Rome des femmes qui avaient trouvé de nouveaux raffinements de débauche. Rome l'appelait, d'une commune voix, le modèle des princes. Mais on rétracta bientôt ces éloges précipités. Le germe des vices, cachés dans son cœur, se développa. Ce prince, qui pendant huit mois, avait promis tant de gloire et de félicité, se montra un tyran, un monstre, un lâche, un insensé. Son orgueil monta à son comble. Il se vantait d'être le maître de tous les rois de la terre, et regardait les autres princes comme de vils esclaves. Il voulut être adoré comme un dieu. Il fit ôter les têtes des statues de Jupiter et des autres divinités, pour y mettre la sienne. Il se bâtit un temple, se nomma des prêtres et se fit offrir des sacrifices. Il s'initia lui-même dans ce collège sacerdotal, y associa sa femme et son cheval. Le nouveau Jupiter, pour mieux mériter ce titre, voulut imiter les éclairs et les foudres. Dans les orages, il faisait un bruit semblable à celui du tonnerre, avec une machine ; et, lançant une pierre contre le ciel, il s'écriait : *Tue moi, ou je te tue*. Ses extravagances ne se bornèrent pas là. Il renversa les statues et les images des grands hommes ; il fit ôter de toutes les bibliothèques de Rome les bustes d'Homère, de Virgile, de Tite-Live ; il enleva aux familles tous les monuments de la vertu de leurs ancêtres. Les débauches les plus infâmes et la cruauté la plus barbare vinrent ajouter l'horreur à toutes ces extravagances. Incestueux avec ses trois sœurs, il parut avec elles en public dans les postures les plus indécentes. Il déshonora les femmes de Rome, les enlevant à leurs maris, et abusant d'elles en leur présence. Il établit des lieux publics de prostitution dans son palais. Il y plaça une académie de jeu, et tint lui-même école de friponnerie. Un jour, manquant d'argent, il quitta les joueurs, descendit dans sa cour, y fit tuer sur-le-champ plusieurs personnes distinguées, et rapporta six cent mille sesterces. L'effusion du sang humain était pour lui le spectacle le plus agréable, les meurtres étaient ses récréations. Deux consuls au milieu desquels il était assis, le voyant éclater de rire, lui en demandèrent la raison : *Je ris*, leur répondit le scélérat, *parce que je songe qu'à l'instant même je puis vous faire égorger tous deux*. Un jour qu'il s'était mépris dans une exécution, un autre que le condamné ayant souffert la mort, il dit : *Qu'importe ? l'autre ne l'avait pas plus méritée que lui*. Un chevalier exposé sans sujet aux bêtes, criant qu'il était innocent, Caligula le fait rappeler, commande qu'on lui coupe la langue, et le renvoie pour être dévoré. Les parents étaient forcés d'assister au supplice de leurs proches et d'en plaisanter avec lui. L'affreux plaisir de voir souffrir le flattait tellement, qu'il s'amusait de faire donner la question ou de mettre sur la roue des malheureux. On le vit fermer les greniers publics, et se plaindre à voir la famine dans Rome. Cette âme féroce portait la démente et la rage jusqu'à souhaiter que le peuple romain n'eût qu'une tête, pour la couper. Une famine, une peste,

(1) Le surnom de Caligula lui fut donné d'une petite bottine qui était la chaussure militaire des Romains.

un incendie, un tremblement de terre, la perte d'une de ses armées, étaient l'objet de ses vœux les plus ardents. Il ordonna qu'on nourrit d'hommes vivants les bêtes sauvages réservées aux spectacles. Il n'y eut que les brutes qui n'eurent pas à se plaindre de lui. Son cheval, nommé *Inciatus*, fut traité comme les grands hommes l'étaient dans les pays où l'on récompense le mérite. Il le nomma pontife, et voulait le faire consul. Il jurait par sa vie et par sa fortune, lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des couvertures de pourpre et un collier de perles. Ce cheval mangeait à sa table. L'empereur lui-même lui servait de l'orge dorée, et lui présentait du vin dans une coupe d'or, où il avait bu le premier. Sa mort mit fin à ses extravagances et aux malheurs du peuple romain. Il fut assassiné par un tribun des gardes prétoriennes, en sortant du spectacle, la 29^e année de son âge, après un règne de près de quatre ans, l'an 41 de J.-C. On fit porter son corps dans un jardin, où ses sœurs ne le brûlèrent qu'à demi, et l'enterrent précipitamment, de peur que la populace n'outrageât son cadavre. Ainsi périt ce monstre gangrené de vices, sans aucune vertu; ce serpent qui devait dévorer les Romains, selon l'expression de Tibère. Il souhaita que son règne fut signalé par quelque calamité publique; mais n'en était-ce pas une assez grande, dit un homme d'esprit, que le monde fût gouverné par cette bête féroce? On dit de lui, qu'il n'y avait jamais eu un meilleur esclave, ni un plus méchant maître. Il tint le glaive suspendu sur le peuple romain. Implacable dans ses vengeances et bizarre dans ses cruautés, son nom présente l'idée du plus abominable des hommes. « Cette multitude de monstres, dit un observateur politique, qui souillèrent successivement le trône de Rome, entre lesquels on ne voit régner que par de courts intervalles quelques hommes d'une vertu médiocre, est un effet naturel de la corruption générale qui rongait le corps de la nation, et de plus, une punition terrible où la justice divine joignait la sévérité à l'humiliation, en frappant ce peuple orgueilleux, avili et dégradé, de la verge de fer agitée dans les mains d'un insensé.

* CALINI (César), jésuite, né à Brescia, mort à Bologne en 1749, a laissé plusieurs ouvrages sur la théologie, la morale, l'écriture sainte, et des *Dissertations* très-étendues sur le gouvernement des Hébreux.

* CALISTO ou HELICÉ, fille de Lycaon et nymphe de Diane. Jupiter ayant pris la figure de cette déesse, Calisto accoucha d'Arcas. Junon, toujours attentive aux démarches de Jupiter, et ennemie implacable de toutes celles qui pouvaient partager le cœur de son mari, métamorphosa la mère et le fils en ours. Jupiter les plaça dans le ciel. Calisto est la grande ourse, et Arcas est la petite, ou Bootès.

CALIXTE (Georges), théologien luthérien, né à Mœdelby dans le Holstein en 1586, fut professeur de théologie à Helmstadt en 1614, et mourut en 1636. On a de lui un *traité latin contre le célibat des clercs*, 1631, in-4, et d'autres ouvrages fanatiques, quoique en beaucoup d'endroits il soit plus raisonnable et plus réservé que la plupart des chefs des nou-

velles sectes. On appelle de son nom *calixtins*, les luthériens qui reçoivent les calvinistes à leur communion. On donna aussi ce nom à des sectaires de Bohême, au commencement du xv^e siècle, parce qu'ils croyaient l'usage du calice absolument nécessaire au peuple. Un certain Jacobel, prêtre, fut l'auteur de cette doctrine. Le concile de Bâle crut les réunir à l'Eglise en leur accordant la communion sous les deux espèces : Roquesane, prêtre ambitieux, empêcha, malgré cette condescendance, la réunion des sectaires avec le saint Siège. Luther les attira enfin dans son parti. *Voy. l'histoire des Var.*, liv. XI.

CALIXTE. *Voy. CALLIXTE.*

* CALKOEN (J.-F. van BEECK), savant hollandais, enseigna d'abord l'astronomie à la Haye, fut ensuite nommé professeur de mathématiques transcendentes, puis directeur de l'observatoire à l'université de Leyde, d'où il passa, sur sa demande motivée par des raisons de santé, avec le même titre, dans l'université d'Utrecht. Lalande faisait grand cas de ses observations astronomiques. On lui doit différents mémoires, entre autres : *Dissertatio mathematico antiquaria de horologiis veterum sciothericis*, Amsterdam, 1797, in-8, fig.; *Guide des marins, dans l'usage du sextant ou de l'octant, sans qu'on ait besoin d'en chercher les corrections par des observations particulières*, Amsterdam, 1806, in-8. Calkoen prit en habile astronome la défense de la Genèse contre les assertions dont Dupuis cherchait à étayer son système impie. Il était membre de l'union, et est mort, encore jeune, en 1814.

* CALLARD DE LA DUQUERIE (Jean-Baptiste), professeur de médecine à l'université de Caen, et membre de l'académie de cette ville, y mourut en 1718, à l'âge de 88 ans. On lui doit l'établissement d'un jardin de botanique à Caen, et quelques ouvrages estimés; *Lexicon medicum etymologicum*, 1673 et 1693, in-12, réimprimé à Caen en 1715, in-fol., avec des augmentations considérables; *Catalogus plantarum in locis paludosis, pratensibus, maritimis, arenosis et sylvestribus propè Cadomum in Nortmannia nascentium*, Paris, 1714.

* CALLENBERG (Jean-Henri), théologien luthérien et savant orientaliste, né dans le pays de Saxe-Gotha en 1695. Après avoir fait ses études à l'université de Hall, il y enseigna successivement la philosophie et la théologie, et s'adonna ensuite aux missions, pour lesquelles il composa un grand nombre de livres élémentaires, qu'il fit imprimer à ses frais, et dans sa maison, où il avait établi une imprimerie arabe et hébraïque; car son zèle s'étendait aussi à la conversion des Juifs répandus dans le Levant. On vit sortir de ses presses des traductions de la Bible, et de divers livres ascétiques. Il mourut en 1760. Ses principaux ouvrages sont : *Prima rudimenta linguæ arabicæ*, 1729, in-8; *Kurze anle, ung zur judischteutschen, Sprache*, 1733, in-8, auquel il joignit, en 1736, un petit dictionnaire. C'est une grammaire élémentaire de l'hébreu corrompu que parlent les juifs d'Allemagne; *Scriptores de religione muhammedica*, 1734, in-8; *Specimen indicis rerum ad litteraturam arabicam pertinentium*, 1735, in-8; *Specimen biblio-*

theos arabica, 1736, in-8; *Repertorium litterarium topicum*, 1740, in-8; *Grammatica linguæ græcæ vulgaris, paradigmata ejusdem*, 1747, in-8; *Relation des voyages entrepris pour le bien de l'ancienne chrétienté d'Orient*, 1787, en allemand; des traductions arabes du *Catéchisme de Luther*, du *Nouveau Testament*, du *Traité de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne*, etc. Callenberg s'occupa toute sa vie de la prospérité d'une mission que l'esprit seul du protestantisme ne pouvait laisser subsister longtemps, et qui tomba entièrement vers 1792.

* CALLET (Nicolas), avocat à Guéret, dans la Marche, est auteur d'un *Commentaire* sur les lois et coutumes de son pays, sous ce titre : *In leges Marchie municipales*, 1573, in-4.

* CALLET (Jean-François), professeur de mathématiques, né à Versailles le 25 octobre 1744, mort à Paris le 14 novembre 1798. On lui doit : les *Tables portatives de logarithmes*, par Gardiner, augmentées et perfectionnées dans leur disposition, et corrigées avec la plus soigneuse exactitude, 1793; un *Supplément à la trigonométrie sphérique et à la navigation de Bezout*.

* CALLET (Antoine-François), peintre du roi, mort à Paris le 5 octobre 1823, âgé de 82 ans, avait remporté le grand prix à l'âge de 18 ans, et fait, en conséquence, le voyage de Rome. Le talent de Callet rappelait la manière de l'ancienne école; l'absence du style et la faiblesse du coloris étaient les défauts essentiels de ce peintre, qui est venu jusqu'à nous, en traversant l'école régénérée par Vien et David, comme une tradition des arts du siècle de Louis XV. Ses principaux ouvrages sont : un *Portrait en pied de Louis XVI* (gravé par Ber-ric); le *Lever de l'aurore* (au plafond central de la galerie du Luxembourg); le *Portrait de Louis XVIII* (exposé au salon de 1817); celui du *Comte d'Artois* (peint à Versailles en 1787); l'*Arrivée de Louis le Désiré* (allégorie); *Achille tenant le corps d'Hector devant les murs de Troie*.

CALLIACHI (Nicolas), grec de Candie, y naquit en 1645. Il professa les belles-lettres et la philosophie à Padoue, où il mourut en 1707. On a de lui : *De ludis scenicis*, Padoue, 1713, in-4, et dans le recueil de Sallengre. *De gladiatoribus*, *De suppliciis servorum*, *De Osiride*, *De sacris Eleusiniis eorumque mysteriis*, dans le supplément de Poleni au *The-saurus antiquit.* tome 3.

CALLICLES, célèbre statuaire du 5^e siècle avant l'ère chrétienne, était de Mégare et fils de Thioscome, qui avait fait cette belle statue de Jupiter, que l'on admirait à Mégare. Calliclès fit celle de l'athlète Diagoras, qui avait remporté la palme au combat du ceste, et cet ouvrage attirait l'admiration de tous ceux qui le voyaient.

CALLICRATES, sculpteur célèbre dans l'antiquité par des ouvrages d'une délicatesse surprenante. Il grava des vers d'Homère sur un grain de millet, fit un chariot d'ivoire qu'on cachait sous l'aile d'une mouche, et des fourmis de la même matière, dont on distinguait les membres. Ces faits, qui paraissent fort suspects, n'égale pas la délicatesse des chefs-d'œuvre modernes en petitesse. Voy. ALUNNO et BOVERICK.

* CALLICRATES, architecte grec, vivait à Athènes l'an 444 avant J.-C. Il bâtit, par ordre de Périclès, le fameux temple dit le *Parthénon*, dont Phidias dirigea les ornements et les sculptures. Cet édifice superbe, élevé dans la citadelle d'Athènes, avait la forme d'un parallélogramme, entouré d'une file de colonnes d'ordre dorique. Il avait servi successivement de temple aux Grecs, d'église aux chrétiens et de mosquée aux Turcs, et fut détruit presque entièrement par une bombe, en 1667, lors du siège de cette ville par les Vénitiens. Les Turcs en avaient fait leur magasin à poudre, destination digne de ce peuple barbare.

CALLICRATIDAS, général lacédémonien, remporta plusieurs victoires contre les Athéniens, et fut tué dans un combat naval l'an 406 avant J.-C. Sa grandeur d'âme égalait son courage. Son armée étant réduite à la dernière extrémité par la famine, il refusa une grosse somme pour le prix d'une grâce injuste. *J'accepterais cet argent, lui dit Cléandre, un de ses officiers, si j'étais Callicratidas. — Et moi aussi, répartit Callicratidas, si j'étais Cléandre.* Ces sortes de propos sont des jeux d'imagination, souvent répétés, et qui n'ont peut-être jamais eu lieu. On trouve le même dialogue dans Quinte-Curce, entre Alexandre et Parménion, à l'occasion des offres de Darius.

CALLICRÈTE de Cyane, fille célébrée par Anacréon, était savante dans la politique de ce temps-là, et se mêlait de l'enseigner.

CALLIDIUS. Voy. Loos (Corneille).

* CALLIER (Claude-Ignace), né à Villeneuve (Doubs), le 6 août 1738, embrassa l'état ecclésiastique, et professa pendant 32 ans les belles-lettres au collège de Dole. Il réunissait à une érudition historique peu commune, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature grecque. Cet homme estimable conserva, jusque dans une extrême vieillesse, les mœurs les plus douces et une gaieté de caractère que ne purent altérer de nombreuses infirmités. Il mourut à Dole le 26 décembre 1816. On a de l'abbé Callier un poème latin, *Dola à Condæo obsessa*, traduit en vers français, par M. Cournot, sous ce titre : *Le siège de Dole* en 1636.

CALLIÈRES (François de), né à Thorigny, au diocèse de Bayeux, le 14 mai 1645, fut membre de l'académie française, et employé par Louis XIV dans des affaires importantes. Il soutint avec honneur les intérêts de la France au congrès de Ryswick, où il était plénipotentiaire. Louis XIV lui donna une gratification de 10,000 livres, avec une place de secrétaire du cabinet. Il mourut à Paris en 1717, à 72 ans, après avoir légué son bien aux pauvres de l'Hôtel-Dieu. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Traité de la manière de négocier avec les souverains*, 2 vol. in-12, qui ne prouve pas, suivant la Baumelle, qu'il sût négocier ni écrire. La forme du livre a peut-être fait tort au fond; le style est sans élégance et sans précision. (Il a été traduit en anglais et en italien); *De la science du monde*, in-12, où l'on trouve des réflexions utiles à l'honnête homme et au chrétien, mais présentées avec trop peu d'a-

grément. (Ce livre a été traduit en allemand et en hollandais); *Panegyrique de Louis XIV*, duquel Charpentier a dit avec plus d'emphasis que de vérité que l'on pouvait dire du héros et du panégyriste, ce que l'on avait dit autrefois d'Alexandre et du portrait qu'en avait fait Apelles, que l'Alexandre de Philippe était invincible, et que l'Alexandre d'Apelles était inimitable; *Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler*, 2 vol. in-12; *De la manière de parler à la cour*; *Du bel esprit*; *Des bons mots et des bons contes*; des poésies très-faibles, etc. — Son frère, le chevalier DE CALLIÈRES, gouverneur-général du Canada, mourut en 1698. — Il ne faut pas les confondre avec Jacques DE CALLIÈRES, maréchal de bataille des armées du roi de France, qui mourut commandant à Cherbourg en 1697, auquel on doit *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François I^{er} (1547) jusqu'à celle du maréchal (1597)*. Cet ouvrage curieux, mais quelquefois inexact, fut publié à Paris en 1661, in-fol. Ses autres écrits ne méritent aucune mention.

CALLIMAQUE, architecte de Corinthe, inventeur, à ce qu'on croit, du chapiteau corinthien, vivait l'an 540 avant Jésus-Christ. Il prit cette idée d'une plante d'acanthé qui environnait un panier placé sur le tombeau d'une jeune corinthienne. Ce panier était couvert par une tuile qui, recourbant les feuilles, leur faisait prendre le contournement des volutes. Callimaque réussissait encore dans la peinture et la sculpture.

CALLIMAQUE, capitaine athénien, fut choisi général dans un conseil de guerre, avant la bataille de Marathon, l'an 490 avant Jésus-Christ. Après ce furieux combat contre les Perses, on le trouva debout tout percé de flèches.

CALLIMAQUE, poète grec, natif de Cyrène, ville grecque de la Lybie, garde de la bibliothèque de Ptolémée Philadelphe, florissait vers l'an 280 avant Jésus-Christ. L'antiquité le regardait comme le prince des poètes élégiaques, pour la délicatesse, l'élégance et la noblesse de son style. De tous ses poèmes, il ne nous reste que quelques *épigrammes* et quelques *hymnes* (1), publiés par mademoiselle le Fèvre, depuis madame Dacier, avec des remarques, Paris, 1675, in-4, qui fait partie des *Ad usum*; et par Théodore Grævius, Utrecht, 1697, 2 vol. in-8; et Leyde, 1761, 2 vol. in-8. Callimaque a été traduit en italien, en anglais, en allemand, et en 1808 en vers latins, par Petit-Radel. La Porte du Theil a donné une nouvelle édi-

(1) Ces hymnes, où le poète a répandu une teinte d'obscurité religieuse qui a exercé la sagacité des commentateurs, étaient destinés aux solennités du culte public en Egypte et dans la Grèce. Ils sont ainsi pour nous un monument du polythéisme tel, qu'il existait à cette époque, et peuvent fournir de curieux renseignements à l'histoire. Aussi, peu de poètes de l'antiquité ont été plus souvent commentés que Callimaque. Apollonius de Rhodes avait été son élève. Celui-ci s'étant montré ingrat envers son maître, Callimaque s'en vengea par un poème en vers élégiaques, où il le désignait sous le nom d'*Ibis*. Il avait écrit sur la situation des îles, sur les fleuves, les vents, les poisons, les oiseaux, etc. Suidas fait monter à huit cents le nombre de ses ouvrages. Bentley, qui a donné le catalogue de ses poésies, a recueilli et expliqué les fragments conservés.

tion du texte grec avec la traduction française, Paris, imprimerie royale, 1775, in-8. Elle a été réimprimée dans la collection de M. Gail. Catulle mit en vers latins son petit poème de *la chevelure de Bérénice*. On attribue à Callimaque un mot bien vrai et bien juste qu'un grand livre est un grand mal. Ce siècle fournit peut-être une nouvelle preuve de cette assertion : jamais il n'y eut tant de gros volumes, tant de vastes compilations, et il n'y a ni religion, ni principes, ni mœurs.

CALLIMAQUE. Voy. ESPERIENTE.

CALLINIQUE, architecte d'Héliopolis en Syrie, auteur de la découverte du feu grégeois, *ignis græcus*. L'empereur Constantin Pogonat s'en servit pour brûler la flotte des Sarrasins. L'eau qui éteint le feu ordinaire ne pouvait éteindre celui-ci. Il paraît que cette invention a été perdue; du moins dans le feu grégeois, tel qu'on le compose aujourd'hui, on ne reconnaît ni l'activité ni l'inextinguibilité de l'ancien. Callinique vivait vers l'an 670 (1).

CALLINUS, très-ancien poète grec de la ville d'Ephèse, florissait vers l'an 776 avant J.-C. On lui attribue l'invention du vers élégiaque, dont d'autres font honneur à Mimnerme : Horace nous apprend que dès son temps on n'était pas d'accord là-dessus :

Qui tamen exiguis elegos emisit auctor,
Grammatici certant; et adhuc sub iudice lis est.

Il ne nous reste de lui que quelques vers de ce genre, recueillis par Stobée, et dans les *Analecta* de Brunck.

CALLIOPE, l'une des neuf muses, présidait à l'éloquence et à la poésie héroïque. Les poètes la représentent comme une jeune fille couronnée de lauriers, ornée de guirlandes, avec un air majestueux, tenant en sa main droite une trompette, dans sa gauche un livre, et ayant auprès d'elle l'Iliade, l'Odyssée et l'Enéide.

* CALLIPATIRA, ARISTOPATIRA, PHÉRÉNICE ou BÉRÉNICE, athénienne, fille de Diagoras de Rhodes, célèbre athlète, se déguisa en maître d'escrime pour accompagner aux jeux olympiques son fils Pisirrhodus, qu'elle avait formé elle-même aux exercices de la gymnastique. Pisirrhodus ayant remporté le prix, elle se fit reconnaître pour femme. Elle devait être mise à mort, d'après la loi qui interdisait à son sexe l'entrée des jeux olympiques. Mais les hellanodices, ou juges des jeux, considérant que Callipatira était fille, sœur et mère d'athlètes, tous couronnés aux jeux olympiques, lui firent grâce, et ordonnèrent qu'à l'avenir les maîtres d'exercice assisteraient aux jeux, nus comme les athlètes (vers l'an 428 avant Jésus-Christ). C'est Pausanias qui rapporte ce fait que quelques auteurs ont raconté d'une manière un peu différente.

CALLIRHOË, jeune fille de Calydon, que Corréus, grand-prêtre de Bacchus, aima éperdument. Ce pontife, n'ayant pu toucher son cœur, s'adressa

(1) L'invention du feu grégeois fut retrouvée sous le règne de Louis XV, par un dauphinois nommé Dupré. Après en avoir fait l'expérience à Versailles, sur le canal, à Paris dans les cours de l'Arsenal, et dans plusieurs ports, ce monarque, alors en guerre avec l'Angleterre (c'était en 1756), accorda une pension à Dupré pour qu'il ne publiât point sa découverte. L'inventeur est mort emportant son secret avec lui.

à Bacchus pour se venger de cette insensibilité. Le dieu frappa les Calydoniens d'une ivresse qui les rendit furieux. Ce peuple alla consulter l'oracle, qui répondit que ce mal ne finirait qu'en immolant Callirhoé ou quelqu'autre qui s'offrirait à la mort pour elle. Personne ne s'étant présenté on la conduisit à l'autel; et Corréus le grand sacrificateur, la voyant ornée de fleurs, et suivie de tout l'appareil d'un sacrifice, au lieu de tourner son couteau contre elle, se perça lui-même. Callirhoé, alors touchée de compassion, s'immola pour apaiser les mânes de Corréus.

* CALLISEN (Henri), médecin danois né en 1740, à Preetz dans le Holstein, où son père était pasteur, se rendit à l'âge de 15 ans à Copenhague pour étudier la chirurgie alors peu estimée. Il se trouva dans une situation pénible, et fut obligé, pour devenir élève d'un chirurgien de régiment, de se faire inscrire dans la jurande des barbiers, d'abord comme apprenti, puis en qualité de garçon compagnon. Il parvint plus tard à se faire nommer chirurgien en chef d'une frégate royale, puis en 1762, après deux ans de service sur mer, pensionnaire royal à l'amphithéâtre de chirurgie, et chirurgien de réserve à l'hôpital Frédéric. En 1766, il obtint, après un brillant examen, la permission de voyager aux frais du roi, en France et en Angleterre, et séjourna quatre ans dans ces deux pays. De retour à Copenhague en 1774, il reçut le titre de chirurgien en chef de la flotte et du lazaret, ouvrit des cours de chirurgie, et en 1772 se fit recevoir docteur en médecine. En 1773, il fut nommé professeur de médecine à l'université de Copenhague, membre du collège médical du royaume, et examinateur de l'amphithéâtre d'anatomie. Il fonda la même année, avec plusieurs médecins distingués, la société médicale de Copenhague, dont il enrichit les recueils d'un grand nombre d'articles importants. Callisen publia, en 1777, ses *Institutions de chirurgie*, qu'il refit ensuite sous le titre de *Système de la chirurgie moderne*, ouvrage qui a été traduit en plusieurs langues. En 1791, il obtint la chaire de l'académie de chirurgie, et en 1794, la place de directeur général pour la chirurgie. Il cessa ses cours publics en 1803, reçut le titre de conseiller-d'état, puis de conférences, et celui de commandant de l'ordre de Dannebrog. Il était médecin de la famille royale. Il est mort dans la nuit du 4 au 5 février 1824, âgé de 84 ans. Outre l'ouvrage dont nous avons parlé, on cite encore ses *Observations physico-médicales sur la ville de Copenhague*, 1807. Sa vie, écrite par le professeur Herholdt, se trouve dans le recueil biographique de Lahden.

CALLISTE, affranchi et favori de l'empereur Claude, oublia, dans la prospérité, son ancienne origine. On peut juger de son insolence par un trait que Sénèque rapporte, comme témoin oculaire. *J'ai vu, dit-il, l'ancien maître de Calliste demeurer debout à sa porte. Ce maître l'avait vendu comme un esclave de rebut, qu'il ne voulait point souffrir dans sa maison; et Calliste lui rendait le change en l'excluant de la sienne, pendant que d'autres y étaient admis.*

CALLISTHÈNES, fameux scélérat, mit le feu aux portes du temple de Jérusalem, le jour qu'on célébrait avec pompe la victoire que Judas Machabée avait remportée sur Nicanor, Timothée et Bacchidès. Cet incendiaire voulut se sauver dans une maison voisine, mais il fut pris et brûlé vif.

CALLISTHÈNES, né à Olynthe, ville de Thrace, vers l'an 365 avant J.-C., disciple et neveu d'Aristote, accompagna Alexandre dans ses expéditions. Aristote l'avait donné à son élève, pour modérer la fougue de ses passions; mais Callisthènes n'eut pas le bonheur de lui faire goûter la vérité: Alexandre était déjà trop corrompu et trop enivré de sa gloire pour écouter des leçons. Callisthènes ayant été accusé d'avoir conspiré contre la vie du conquérant, celui-ci saisit cette occasion pour faire mourir le censeur de ses vices: Callisthènes expira dans les tourments de la question. Il avait envoyé à Aristote des observations astronomiques faites à Babylone, où la tour de Babel, qui a longtemps servi d'observatoire aux Chaldéens, lui présentait des facilités particulières. On trouve dans le tome huit des *Mémoires de l'académie des inscriptions de Paris*, des recherches curieuses sur la vie et les ouvrages de ce philosophe, par M. l'abbé Sévin.

CALLISTRATE, orateur athénien, pour lequel Démétrios abandonna Platon, s'acquiesça beaucoup d'autorité dans le gouvernement de la république. Le pouvoir que lui donnait son éloquence, faisant ombrage, il fut banni à perpétuité.

CALLIXTE 1^{er} ou CALLISTE (saint), succéda au pape Zéphirin en 219, et souffrit le martyre le 14 octobre 222, selon d'autres en 223 ou 224. C'est lui qui fit construire le célèbre cimetière de la voie Appienne. Quelques martyrologes ne lui donnent que le titre de *Confesseur*; peut-être parce qu'il est difficile de croire qu'il soit mort pour la foi sous Alexandre Sévère, ami des chrétiens; mais cette difficulté cesse dès qu'on fait attention qu'il fut tué dans une émeute populaire et jeté dans un puits; genre de mort qui marque assez qu'il n'y eut rien de légal dans la cruauté exercée envers lui. Quoique les actes de son martyre ne soient pas authentiques, rien n'engage à les contredire sur ce point. On peut consulter *De S. Callisto papa, ejusque basilicæ S. Mariæ trans Tiberim nuncupatæ, disquisitiones duæ critico-historicæ; auct. Petro Moretto*, Rome, 1732, 2 vol. in-fol. Saint Urbain I lui succéda.

CALLIXTE II, fils de Guillaume le Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne en 1085, succéda au pape Gélase II, et fut couronné à Vienne le 9 février 1119. Ce prélat révérent pour ses mœurs et sa sagesse longtemps éprouvées dans le gouvernement de son diocèse, était d'autant plus propre au pontificat, qu'il en connaissait mieux la charge, et témoignait moins d'envie de s'y voir élevé. Son premier soin fut de procurer la réunion de l'Eglise, et d'étouffer jusqu'aux principes du schisme en Allemagne. A cet effet, après avoir célébré un concile à Toulouse pour réprimer les sectateurs de Pierre de Bruis et de Henri son disciple, qui rétablissaient les dogmes et les pratiques détestables des manichéens sous des formes nouvelles, il tint le premier concile général de Latran en 1123, au-

quel assistèrent des prélats de toutes les régions de l'Occident, dont 15 archevêques, plus de 200 évêques, et une infinité tant d'abbés que d'autres ecclésiastiques constitués en dignité. On y lut les canons qu'il avait dressés au nombre de 3 contre la simonie, les investitures faites par l'autorité séculière, les usurpations des biens ecclésiastiques, l'incontinence des clercs, et contre ceux qui laissaient leurs bénéfices par droit d'héritage, ou qui exigeaient des rétributions pour l'administration des sacrements et pour la sépulture; et dès qu'on y eut traité, avec autant de sagesse que d'éloquence, de la distinction entre la puissance de la royauté et celle du sacerdoce, Callixte II fulmina l'anathème contre l'antipape Maurice Bourdin, qui avait pris le nom de Grégoire, et l'envoya au monastère de Cave, pour y faire pénitence. Peu de temps après, Callixte II fut attaqué d'une maladie violente, qui l'emporta le 12 ou 13 décembre 1124, au grand regret du monde chrétien. « En moins » de 6 années de pontificat, dit un historien véridique, il avait pacifié l'Eglise et l'empire, réparé les fautes ou les faiblesses de ses prédécesseurs, rétabli l'autorité de saint Siège et toute la splendeur de l'ordre hiérarchique. Il avait trouvé le moyen de ramener l'abondance et la splendeur dans Rome. Il n'y remit pas seulement en honneur les monuments antiques, mais il y ajouta plusieurs aqueducs pour la commodité des différents quartiers de la ville, rebâtit l'église de Saint-Pierre, et lui donna des ornements magnifiques. Il est fondateur de l'abbaye de Bonnevaux en Dauphiné. Honoré II lui succéda.

CALLIXTE III, né à Valence en Espagne dont il devint archevêque, élu pape le 8 avril 1455, après la mort de Nicolas V, mourut le 6 août 1458. Ce pontife, qui se nommait avant son élévation Alphonse de Borgia, honora sa dignité par ses vertus, sa science et son désintéressement, dont il avait donné, avant son élévation, des marques éclatantes, lorsqu'étant évêque et cardinal, il ne voulut jamais accepter aucun bénéfice en commande, disant qu'il était content de son épouse, c'est-à-dire de son église de Valence. Quoique dans un âge fort avancé, il n'avait rien perdu de sa fermeté ni de sa vigueur. Le roi d'Aragon, au service duquel il avait été attaché, et qui prétendait le régir encore sur le trône pontifical, lui ayant fait demander par ses ambassadeurs comment il voulait vivre avec lui : *Qu'il gouverne ses états*, répondit le pape, *et qu'il me laisse gouverner l'Eglise*. Réponse que les papes d'aujourd'hui seraient bien plus fondés encore à faire aux princes; mais que ceux-ci, imbus des leçons d'une brusque et brute philosophie, n'ont pas l'esprit de comprendre.

CALLIXTE III, antipape, élu en 1159, concurrentement avec Alexandre III : *Foy. ALEXANDRE III.*

CALLOT (Jacques), dessinateur et graveur, naquit à Nancy en 1595, d'un héraut d'armes de Lorraine. Dès l'âge de 12 ans, il quitta la maison paternelle pour se livrer entièrement à son goût naissant. Ayant entrepris le voyage de Rome, il fut obligé de se mettre, faute d'argent, à la suite d'une troupe de bohémiens. Revenu dans sa patrie,

il s'échappa une seconde fois. De retour encore, il partit une troisième fois, du consentement de son père, qui céda enfin à l'impulsion de la nature. Callot passa de Rome à Florence, où il resta jusqu'à la mort du grand duc Côme II, son Mécène et celui de tous les talents. A son retour à Nancy, il se fit un sort heureux auprès du duc de Lorraine, son admirateur et son bienfaiteur. Son nom s'étant répandu dans l'Europe, l'infante Isabelle, souveraine des Pays-Bas, lui fit graver le siège de Bréda. Louis XIII l'appela à Paris pour dessiner le siège de la Rochelle et celui de l'île de Ré. Ce prince le pria ensuite de graver la prise de Nancy, dont il venait de se rendre maître. « *Je me coupe* » rais, dit-il, *plutôt le pouce, que de rien faire* » contre l'honneur de mon prince et de mon pays. » Le roi, charmé de ses sentiments, dit que le duc de Lorraine était heureux d'avoir de tels sujets. Une forte pension qu'il lui offrit ne put l'arracher à sa patrie. Il y mourut en 1635 à 42 ans. Son Œuvre contient environ seize cents pièces. La plus grande partie et la plus estimée de ses ouvrages est à l'eau-forte. Personne n'a possédé à un plus haut degré le talent de ramasser dans un petit espace une infinité de figures, et de représenter dans deux ou trois coups de burin l'action, la démarche, le caractère particulier de chaque personnage. La variété, la naïveté, la vérité, l'esprit, la finesse caractérisent son burin. Ses foires, ses supplices, ses misères de la guerre, ses sièges, ses vies, sa grande et sa petite passion, son éventail, son parterre, sa tentation de saint Antoine, sa conversion de saint Paul seront admirés et recherchés tant qu'il y aura des artistes et des curieux. Il a gravé les plans des édifices de Jérusalem, décrits par Bernardin Amico, franciscain de Callipoli, Florence, 1620, in-fol.

CALLY (Pierre), né à Mesnil-Hubert, près d'Argentan, dans le diocèse de Sées, fut professeur d'éloquence et de philosophie à Caen en 1660. Il se fit beaucoup d'ennemis en professant le premier en France la philosophie de Descartes. Il s'occupa aussi beaucoup de la conversion des protestants, et il mourut en 1709, principal du collège des arts de cette ville. On a de lui : une édition de l'ouvrage de Boèce *De consolazione philosophiæ, ad usum Delphini*, avec un long commentaire. *Universæ philosophiæ institutio*, Caen, 1693, 4 vol. in-4, ouvrage dédié à Bossuet. *Discours en forme d'homélies, sur les miracles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui sont dans l'Evangile*, Caen, 1703, 2 volumes in-8. Il s'est fait plus connaître par un ouvrage moins utile, mais plus singulier, intitulé *Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transsubstantiation*, 1700, in-12. Il y renouvelle le sentiment de Durand et prétend que s'il y a transsubstantiation dans le mystère de l'eucharistie, il faut qu'il reste quelque chose de ce qui était auparavant le pain. L'évêque de Bayeux s'éleva contre ce sentiment, et Cally se rétracta; il voulut même lire l'instruction à son prône, quoique l'évêque l'en eût dispensé, et il eut soin de dire à ses paroissiens qu'il était l'auteur du livre et qu'il le rétractait. Cette simplicité et cette humilité

font honneur à son caractère et à sa religion. On ajoute qu'il supprima, autant qu'il fut en son pouvoir, les exemplaires de son ouvrage.

CALMET (dom Augustin), né à Mesnil-la-Horgne près de Commercy (Lorraine), en 1672, bénédictin de Saint-Vannes en 1688, fit paraître de bonne heure de grandes dispositions pour les langues orientales. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères, il fut envoyé en 1704 à l'abbaye de Munster, en qualité de sous-prieur. Il y forma une académie de huit ou dix religieux, uniquement occupés de l'étude des livres saints. C'est là qu'il composa en partie ses commentaires. Dom Mabillon et le célèbre abbé Duguet l'ayant déterminé à les publier en français, plutôt qu'en latin, il suivit leur conseil; mais on peut bien dire que sa docilité fut excessive et le conseil inconsidéré. Sa congrégation récompensa ses travaux en le nommant abbé de Saint-Léopold de Nancy en 1718, et ensuite de Sénones en 1728. Il mourut dans cette abbaye en 1757. Benoît XIII lui avait offert en vain un évêché *in partibus*. Ses vertus ne le cédaient point à ses lumières. Il avait du savoir sans morgue, et de la piété sans rigorisme. Son caractère était plein de douceur et de bonté. L'étude ne lui fit pas négliger l'administration du temporel de son abbaye; il y fit des réparations et des embellissements, et augmenta beaucoup la bibliothèque (voyez sa *Vie*, in-8, par dom Fangé, son neveu et son successeur dans l'abbaye de Sénones). On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on remarque une érudition vaste, sans être bien dirigée et bien choisie. *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien et du nouveau Testament*, en 3 vol. in-4, imprimés depuis 1707 jusqu'en 1716, réimprimés en 26 vol. in-4, et 9 in-fol. et abrégés en 14 vol. in-4. On a donné une nouvelle édition de cet abrégé en 17 vol. in-4, à Avignon; grand répertoire des philosophes modernes, où ils vont chercher leurs objections contre l'Écriture sainte, qu'ils assaisonnent de mille manières diverses, en laissant toujours les réponses de côté. « C'est dans cette énorme compilation, dit » un critique, que les auteurs de l'*Histoire uni-* » *verselle*, publiée par des Anglais, ont recueilli » les resplendissantes lumières dont ils ont brillé » lanté leur ouvrage. Mais ce plagiat ne fait pas un » bon fondement de justifications. Que cet infatigable » bénédictin ait eu l'imprudence de rassembler toutes les absurdités propres à affaiblir, » à anéantir le respect dû aux livres saints; que, par » une imprudence plus grave, il ait accumulé cette » multitude de visions et de folies, sans prendre » au moins régulièrement le soin de diriger, de » classer les idées qu'elles font naître; qu'enfin, » par une autre imprudence, il ait mis en langue » française un recueil, qui, sous toutes les considérations possibles, ne comportait point l'usage » des idiomes populaires, du moins son ouvrage, » par sa nature et par son titre, n'était proprement » que du ressort des théologiens; il n'y avait que » des personnes attachées par état ou par goût à » l'étude de la Bible qui pussent être tentées de le » lire. Mais l'*Histoire universelle* est une lecture

» destinée à tous les états, à tous les âges, assortie » à tous les goûts: si la pédanterie ou la méchanceté vient à la barbouiller de contes obscènes ou » impies, l'étendue du mal que produit un tel » ouvrage, se mesure nécessairement sur le nombre » et l'incapacité des lecteurs. On ne peut qu'approuver » la sage vigilance d'un illustre magistrat, » qui dans une grande ville des Pays-Bas fit défense » aux libraires de le distribuer. » Les *Dissertations* et les *préfaces de ses commentaires*, réimprimées séparément à Paris en 1720, avec 19 *Dissertations nouvelles*, en 3 vol. in-4. C'est la partie la plus agréable et la plus recherchée du commentaire de dom Calmet. Il compile tout ce qu'on a avancé avant lui sur la matière qu'il traite; mais il est rare qu'il fasse penser. Il y a plus de faits que de réflexions; mais comme la plupart de ces faits intéressent la curiosité des érudits, ce recueil a été très-bien accueilli. L'*Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, pour servir d'introduction à l'*Histoire ecclésiastique de Fleury*, en 2 et 4 vol. in-4, et en 5 et 7 vol. in-12. L'auguste simplicité des écrivains sacrés y est conservée, et leur récit est souvent appuyé de l'autorité des histoires profanes. Il y adopte la chronologie d'Ussérinus. L'édition de Paris de 1725, in-12, fourmille de fautes. *Dictionnaire historique, critique et chronologique de la Bible*, Paris, 1730, en 4 vol. in-fol., avec des figures et une bibliothèque sacrée à la tête. Dom Calmet y réduit par ordre alphabétique tout ce qu'il avait répandu dans ses commentaires. C'est un ouvrage d'un but utile et respectable, où la science théologique, celle des langues, des antiquités saintes et profanes, concourent à répandre des lumières sur les endroits obscurs de l'Écriture, et où, par le moyen d'un ordre facile et connu, le lecteur est dirigé d'abord vers l'objet dont il veut s'occuper. C'est dommage que l'érudition l'emporte souvent sur l'exactitude, sur une critique exacte et sévère; que les difficultés y soient quelquefois proposées ou même aggravées, plutôt que véritablement éclaircies, et qu'on y trouve la plupart des défauts ou des inconvénients du Commentaire. L'abbé Rondet en a donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, en 6 vol. in-8, Toulouse, 1783. Du reste, il ne faut pas confondre ce savant ouvrage avec le *Dictionnaire de la Bible*, par l'abbé Barral, compilation superficielle, pleine de fautes de tous les genres, qui ne donnera certainement pas une idée juste des saints livres. On dirait qu'on s'est attaché de préférence aux traits qui, dans un état isolé, sans nuance et sans ensemble, peuvent alimenter l'esprit de dérision et de satire. Un homme d'un sens droit et solide a nommé ce Dictionnaire le *persiflage de l'Histoire sainte*. *Histoire ecclésiastique et civile de la Lorraine*, in-fol., 3 vol., réimprimée en 5 vol. 1743: la meilleure qu'on ait publiée de cette province. *Bibliothèque des écrivains de Lorraine*, 1754, in-fol., *Histoire généalogique de la maison du Châtelet, branche puînée de la maison de Lorraine*, Nancy, 1741, in-fol.; *Histoire universelle sacrée et profane*, en 15 vol. in-4. Cet ouvrage n'est pas achevé. L'auteur s'est trop étendu sur l'histoire ecclésiastique et monastique. À cela près, l'ou-

vrage est savant et assez détaillé. Il copie un peu trop les historiens modernes, au lieu d'aller à la source. *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits; et sur les revenants et vampires de Hongrie*, Paris, 1746, in-12, et Einsidlen, 1749, 2 vol. in-12, compilation sans critique, faite par un vieillard octogénaire. *Commentaire littéral, historique et moral sur la règle de Saint Benoît*, 2 vol. in-4, etc. Les citations répandues dans ces ouvrages sont souvent fausses, parce qu'il a presque toujours cité après d'autres (1).

CALO-JEAN ou BEAU-JEAN ou JOANNITZ, roi des Bulgares dans le xiii^e siècle, se soumit à l'Eglise romaine sous Innocent III en 1202. Il fit la guerre à l'empereur Baudouin, et l'ayant pris dans une embuscade, il le tint prisonnier plus d'un an à Trinobis ou Ernoë, capitale de la Bulgarie; ensuite il le fit mourir en 1206. Il mourut lui-même peu de temps après. — Il ne faut pas le confondre avec Jean COMÈNE, surnommé aussi *Calo-Jean*.

* CALOGERA (le père Ange), célèbre littérateur de l'ordre des camaldules, né à Padoue le 7 septembre 1699, d'une ancienne famille de Corfou, mort le 29 septembre 1768. Les Italiens lui doivent deux collections des actes de leurs académies, qu'il publia sous ce titre : *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, 51 vol. in-12, 1729 et années suivantes; *Nuova raccolta*, qu'il commença en 1755, et qui fut continué après sa mort par le Père Fortuné-Mandelli. On trouve dans ces collections un grand nombre de morceaux précieux qu'on chercherait vainement ailleurs. Il travailla aussi au journal *la Minerva* depuis 1752 jusqu'en 1765. On a encore du Père Calogéra : Des notices littéraires en forme de lettres, intitulées *Memorie per servire alla storia letteraria*, 18 vol. Une traduction italienne du *Télémaque*, 1744, in-4. *Il nuovo Gulliver*, Venise, 1754, in-8. Plusieurs opuscules biographiques. Il a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits.

* CALONA (Thomas), capucin, né à Palerme en 1599, mort en 1644, est auteur d'un livre intitulé : *Sacra aristocratici principatus idea, sive Samuel expositus in libris historialibus Judicium*.

* CALONNE (Charles-Alexandre de), ministre des finances, né en 1734 à Douai, où son père était premier président au parlement. Après avoir fait ses études et suivi le barreau à Paris, il occupa successivement la place d'avocat-général au conseil provincial d'Artois et celle de procureur-général au parlement de Douai, et fut nommé maître des requêtes en 1763. L'habileté avec laquelle il remplit cette charge le fit distinguer. Ayant été nommé procureur-général de la commission chargée d'examiner la conduite de La Chalotais, il fut soupçonné d'avoir abusé de la confiance de l'accusé en communiquant au vice-chancelier une lettre secrète dont il était dépositaire. Calonne chercha à se justifier, et prouva d'ailleurs, par

le peu de rigueur de ses conclusions, qu'aucun motif personnel n'avait pu le porter à la perfidie qu'on lui imputait. On assure que La Chalotais lui-même avoua, quelque temps avant de mourir, que ses plaintes contre son juge avaient été fort exagérées. Calonne fut nommé, en 1768, à l'intendance de Metz, puis à celle de Lille, où il déploya des talents supérieurs dans l'administration. A son avènement au trône, Louis XVI avait appelé au ministère Turgot et Necker, qui furent bientôt remplacés par Joly de Fleury et d'Ormesson. Enfin à celui-ci, en 1783, succéda Calonne, par l'influence de M. de Vergennes. Cette nomination fut accueillie avec plaisir à la cour. Mais le gardes-sceaux, Miromesnil, et avec lui toute la magistrature, ne caohèrent point leurs défiances envers le nouveau contrôleur-général, qui ne tarda pas à obtenir le titre de ministre d'état. La paix de Versailles, qu'on venait de conclure, laissait à liquider le restant des dépenses de la guerre et de la marine. Indépendamment des emprunts et des arriérés accumulés sous les précédents ministères, il y avait 176 millions d'anticipations, au remplacement desquels il fallait pourvoir. Au milieu de ces difficultés, Calonne ne paraissait éprouver aucun embarras. Il donna des fêtes, solda l'arriéré du moment, obtint des bonifications considérables sur les baux des fermes et des régies, assura le crédit de la caisse d'escompte, projeta des fonds d'amortissement et osa exécuter une refonte des monnaies d'or, comme dans un temps de sécurité complète. Il suivit d'abord le système d'emprunts adopté par les ministres qui l'avaient précédé, et il estimait le montant des emprunts faits depuis 1776 jusqu'à la fin de 1786, à 1,250,000,000, et le déficit annuel à 115 millions, dont partie devait cependant s'éteindre dans le cours de plusieurs années, de sorte que le déficit se serait trouvé réduit, en 1797, à 55 millions. (V. son *Discours à l'Assemblée des Notables*). En conséquence, les revenus de l'état, qui pouvaient s'élever alors à 475 millions, auraient dû, pour établir le niveau, être portés à 590 millions. Les calculs du ministre furent vivement attaqués dans un grand nombre de pamphlets, auxquels il répondit dans la suite par d'éloquents écrits. Cependant le vide du trésor était immense, et les premières opérations de Calonne s'étaient bornées à des ressources momentanées et très-insuffisantes. Il imagina, pour garantir la dette de l'état, l'établissement de la subvention territoriale, payable en nature, et l'extension de l'impôt du timbre, se flattant d'y trouver le double avantage d'une augmentation de revenus et d'une répartition plus égale entre les contribuables. Mais il fallait décider les deux premiers ordres de l'état à de grands sacrifices, et il était vraisemblable que les parlements, tantôt divisés avec le clergé, tantôt avec la noblesse, sur des points étrangers à la magistrature (*Voy. MALOUE, TURGOT, NECKER*), opposeraient une résistance concertée sur des intérêts qui leur étaient communs. D'une autre part, il était peut-être plus dangereux de recourir, après cent soixante ans, à une nouvelle représentation nationale qui aurait pu tenter de se mettre à la place de toute autorité.

(1) Dom Calmet s'était composé lui-même cette épithète :

Frater Augustinus Calmet
Natione Gallus, religione catholico-romanus,
Professione monachus, nomine abbas,
Multum legit, scripsit, oravit.
Utium bene!

Enfin Calonne adopta une espèce de terme moyen, en proposant une assemblée de notables, choisis parmi les membres les plus distingués des deux premiers ordres de l'état, de la magistrature, et dans les chefs des principales municipalités. Ce plan, qui rencontra plus d'un obstacle dans le conseil, fut combattu notamment par Miromesnil et le baron de Breteuil; et Vergennes n'approuva ces vues hardies qu'après avoir hésité longtemps. Louis XVI signa l'ordre de convocation. Cependant Calonne ne se dissimulait pas le danger de sa position, et il écrivait à un ami intime le 16 août 1786 : « Je » viens de lire mon plan au roi; il m'a bien en- » tendu, bien écouté, m'a tout promis; mais je » me fais pitié à moi-même, lorsque je pense au » résultat qu'il peut avoir pour moi. N'importe; je » crois que c'est le bien, le bonheur du roi et du » peuple; j'ai bon courage, je l'entreprendrai. » Vergennes étant venu à mourir, Calonne perdit en lui une puissante protection. La première séance des notables eut lieu à Versailles, le 22 février 1787. On attendait avec impatience le compte du ministre des finances qui l'exposa avec beaucoup de dextérité. Mais il ne put éviter d'avouer que le déficit s'élevait à 113 millions. Il en fit remonter l'origine jusqu'au ministère de Terray, avança qu'il était alors de 40 millions, qu'il s'était augmenté, de 1776 à 1783, d'une somme égale, et convint que depuis cette dernière année jusqu'à 1787, il s'était accru de 33 millions. Necker, qui se trouvait attaqué dans ces calculs, et auxquels se joignirent ses nombreux amis, répliqua avec beaucoup de force. On reprocha à Calonne d'avoir attendu trois ans, pour dresser un état de situation aussi alarmant, et on l'accusa même d'avoir brouillé toute la comptabilité antérieure, pour couvrir ses propres malversations. On prétendit que Calonne avait sacrifié les intérêts du roi à ceux d'un particulier, dans l'échange du comté de Sancerre, appartenant au comte d'Espagnac, pour partager lui-même les bénéfices. Le marquis de Lafayette figura à la tête de ses accusateurs, parmi lesquels se voyait aussi le parti qui voulait porter Loménie-Brienne au ministère. Calonne résista encore quelque temps, et réussit à faire disgracier Hue de Miromesnil. A la fin, la cour effrayée de la fermentation qu'excitait l'assemblée des notables, se sépara de Calonne qui fut destitué et exilé en Lorraine. On l'obligea même de se dépouiller de la décoration du cordon bleu, qu'il portait comme trésorier de l'ordre du St-Esprit. Il passa ensuite en Angleterre, où, entre autres consolations flatteuses, il reçut de Catherine II une lettre conçue en ces termes : « J'ai lu les mémoires » que vous avez donnés aux notables. Les en- » nemis de la France doivent se réjouir de votre » retraite, ses alliés doivent s'en affliger; par cœur » et par caractère, j'aime les grandes choses et les » grands hommes. Si vous venez dans mes états, » vous y trouverez protection, et jouirez de la » considération due à vos talents et à votre mérite. » Réfugié à Londres, il s'occupa de repousser les accusations dont on l'avait chargé. Ce fut l'objet spécial d'une *Requête au Roi*, dans laquelle il essaie de justifier toutes ses opérations ministérielles. Lo-

ménie de Brienne, archevêque de Sens, et son successeur, lui avait fait connaître par écrit le mécontentement du monarque. Les parlements de Toulouse, de Grenoble, de Besançon, l'avaient dénoncé à l'animadversion publique, et celui de Paris avait formé une plainte contre lui. Calonne offrait dans sa requête de venir se défendre devant la cour des pairs où il était accusé. Cet écrit remarquable par un ton animé, mais respectueux, provoqua une foule de répliques, auxquelles les amis de Calonne se contentaient d'opposer un fait qui ne peut manquer d'être de quelque importance auprès des gens non prévenus : c'est que Calonne sortit du ministère dans un tel dénuement, qu'il fut trop heureux d'accepter la main d'une amie généreuse, de la veuve du financier d'Harvelay, à Londres, qui lui apporta en dot une grande fortune. Calonne écrivit, au mois de février 1789, une *Lettre au Roi* qui n'eut pas plus de succès que sa requête. Lorsque les états généraux furent convoqués, il vint se présenter comme candidat à l'assemblée électorale de la noblesse de Bailléul; mais il ne put se faire élire, et retourna presque aussitôt à Londres, où il s'occupa encore beaucoup de polémique. A l'époque de l'émigration, il se rendit auprès des princes, frères du roi. Les diverses négociations qu'il tenta auprès des cabinets étrangers, en faveur de la monarchie, lui donnèrent l'occasion de déployer de nouveaux talents et un esprit extrêmement fécond en ressources. Ses voyages multipliés entraînèrent la ruine de la fortune que son second mariage lui avait acquise. Après avoir épuisé tous les moyens politiques, Calonne voulut encore faire servir sa plume à la défense de sa cause, et il publia son *Tableau de l'Europe en novembre 1793*, un de ses ouvrages les plus remarquables. Depuis cette époque, Calonne vécut retiré à Londres, ne s'occupant plus que des beaux-arts qu'il avait toujours aimés. En 1802, il sollicita et obtint de Bonaparte la permission de rentrer dans sa patrie, et revint à Paris où il mourut le 29 octobre de la même année. Sa veuve y vécut encore quelque temps, dans un état voisin de la misère. Calonne possédait à un très-haut degré toutes les qualités d'un grand administrateur. Mais à ce coup d'œil sûr qui saisit avec une grande facilité dans leur ensemble tous les détails d'une opération vaste et compliquée, il ne sut point réunir la sagesse et la prévoyance nécessaires pour aplanir les obstacles. L'esprit d'ordre et d'économie, qualité indispensable de l'homme d'état, lui manqua également. La dissipation de sa vie a pu autoriser en quelque sorte les soupçons qui se sont élevés contre sa probité; mais son caractère franc et généreux lui conserva dans le malheur beaucoup d'amis. Par ses manières séduisantes et la grâce de ses paroles, il ajoutait un nouveau prix à ce qu'il accordait, et mettait de l'obligeance jusque dans ses refus. La reine, en lui demandant un jour quelque chose, avait fini par ces mots : « Ce que je vous demande » est peut-être bien difficile. — Madame, répartit » Calonne, si cela n'est que difficile, c'est fait; si » cela est impossible, nous verrons. » On a de lui : *Correspondance de Necker avec Calonne*, 1787, in-4; *Requête au roi*, Londres, 1787, in-8; *Réponse de*

Calonne à l'écrit de Necker, Londres, 1788, 1 vol. in-4, 2 vol. in-8; *Lettre de Calonne au roi*, 9 févr. 1789, Londres, in-8; *Seconde lettre de Calonne au roi*, 5 avril 1789, Londres, in-8; *Note sur le mémoire remis par Necker au comité des subsistances*, Londres, 1789; *De l'état de la France présent et à venir*, 1790, in-8; *De l'état de la France tel qu'il peut et qu'il doit être*, Londres, 1790; *Observations sur les finances*, Londres, 1790, in-4; *Lettres d'un publiciste de France à un publiciste d'Allemagne*, 1791; *Esquisse de l'état de la France*, 1791, in-8; *Tableau de l'Europe en novembre 1793*, etc. Londres, in-8. Le conseiller-d'état Montyon, homme d'une grande érudition, répondit à cet ouvrage en témoignant beaucoup d'égards à l'ex-ministre; *Des finances publiques de la France*, 1797, in-8; *Lettre à l'auteur des considérations sur l'état des affaires publiques*, 1798, in-8. On lui attribue aussi une *Réponse à Montyon*, des *Remarques sur l'histoire de la révolution de Russie*, par Rulhière; enfin, un *Traité sur la police*, destiné à l'Angleterre. Il paraît qu'il a laissé en outre quelques manuscrits sur différents sujets d'administration. On trouve encore dans les OEuvres d'Ecouchard Lebrun deux lettres de Calonne adressées à ce poète.

* CALONNE (l'abbé de), frère du précédent, était grand-vicaire et chanoine de Cambrai; il fut arrêté à Nogent-sur-Seine, quelques jours après le 14 juillet, comme il cherchait à émigrer; parvenu cependant à Coblenz, il y seconda l'ex-contrôleur général, qui avait obtenu la confiance des princes émigrés (*Voy. l'art. précéd.*). Dans un des voyages que les deux frères firent en Allemagne, ils coururent risque de la vie, leur voiture ayant été précipitée dans le Rhin. Au milieu du péril, l'abbé eut la présence d'esprit de se saisir du portefeuille, et de le tenir élevé au-dessus de l'eau, jusqu'à ce qu'on fut venu à leur secours. Après la dispersion de la cour de Coblenz, il se retira à Londres, où il établit, avec M. de Montlosier, *Le courrier de l'Europe*, journal qui contenait des aperçus politiques assez remarquables et qui a été continué. Vers 1799, il quitta l'Angleterre pour passer au Canada, où il s'établit aux Trois-Rivières, en qualité de curé et chapelain d'une communauté de religieuses ursulines. Il fit un voyage à Londres en 1801; mais il retourna presque aussitôt au Canada, où il est mort au mois d'octobre 1822. On trouve dans l'*Ami de la Religion et du Roi* une lettre de l'abbé de Calonne, écrite du Canada, sur l'ostensoir donné par Fénélon à la cathédrale de Cambrai.

* CALOUST, savant prélat, né vers 1660, fut élu en 1703 patriarche arménien à Constantinople. Il se démit de sa dignité au bout de dix mois, et finit ses jours dans la retraite, laissant en manuscrit un *Recueil de Poésies et de Chansons arméniennes*, et des *Discours* en vers sur la civilisation.

CALOV en latin *Calovius* (Abraham), théologien luthérien, né en 1612 à Morungen dans le duché de Brunswick, fut successivement visiteur des églises et des écoles du cercle de Samlande en Prusse, conseiller de justice, recteur du collège de Dantzig, professeur en théologie à Wittemberg. Il y témoigna beaucoup d'agreur contre ceux qui travail-

laient à réunir les différentes sectes de l'empire, dont le chef était Georges Calixte. On appela les partisans de Calovius, *caloviens*, comme on nommait les autres *calixtins*. Il mourut le 20 février 1686. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart à l'occasion de ses disputes, entre autres: *Historia Syncretistica*, 1682; *Criticus sacer Biblicus*; *Consideratio arminianismi*; *Socinianismus profligatus*, etc.

CALPRENÈDE (Gauthier de Costes, chevalier, seigneur de la), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, né au château de Tolgou, dans le diocèse de Cahors, plut à la cour par la gaité de son caractère et l'enjouement de son esprit. Il conta plaisamment. La reine se plaignant un jour à ses femmes de chambre de leur peu d'assiduité auprès de sa personne, elles lui répondirent qu'il y avait dans la première salle de son appartement un jeune homme, qui donnait un tour si agréable à ses historiettes, qu'on ne pouvait se lasser de l'écouter. Cette princesse l'ayant entendu, le gratifia d'une pension. La Calprenède mourut au grand Andely-sur-Seine en 1663. Il s'était annoncé d'abord par des romans tels que *Cassandre*, Paris, 1642, 10 vol. in-8; *Cléopâtre*, ibid., 25 vol. in-8; *Pharamond*, ou histoire de France, 1661, 7 vol. in-8. Ces trois ouvrages sont tissus d'aventures contées longuement et écrites négligemment. « Ce pendant, il s'en faut de beaucoup, dit l'auteur » des *Trois Siècles*, que ces trois romans soient » sans mérite : on peut dire même qu'ils sont très- » supérieurs à la plupart de ceux qu'on accueille » à présent. On pourrait ajouter que nos roman- » ciers, en les décrivant, les ont souvent mis à con- » tribution. Les Anglais les regardent comme des » sources abondantes, capables de féconder la sé- » cheresse naturelle de leur imagination ; et leurs » auteurs, dit-on, ne manquent jamais de les lire, » quand ils veulent travailler dans le même genre. » On a encore de la Calprenède plusieurs tragédies, qui ont eu le sort de ses romans : la *Mort de Mithridate*, le *comte d'Essex*, la *Mort des enfants d'Hérode*, *Edouard*. Le cardinal de Richelieu en ayant entendu lire une, dit que la pièce n'était pas mauvaise, mais que les vers étaient lâches. *Comment lâches!* s'écria le rimeur gascon : *Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède*. Despréaux dit de lui :

Tout à l'humeur gasconne en un auteur gascon :

- Calprenède et Juba parlent du même ton :

CALPURNIE, femme de Jules-César et fille de Pison, rêva, dit-on, que l'on assassinait son mari entre ses bras, la veille de la mort de ce dictateur. On ajoute même qu'en s'éveillant, la porte de la chambre où ils couchaient s'ouvrit d'elle-même avec un grand bruit. Elle ne put obtenir de César, ni par ses larmes, ni par ses prières, qu'il ne sortirait point. Ce héros ayant cédé aux instances de Brutus qui lui dit qu'il était honteux de se régler sur les rêves d'une femme, se rendit au sénat et y fut poignardé.

CALPURNIUS (Titus-Jules), Sicilien, poète bucolique latin du III^e siècle, contemporain de Némésien, poète bucolique comme lui, a laissé sept églo-

gues, traduites élégamment par Marault, in-12. On les trouve dans les *Poetae rei venaticae*, Leyde, 1728, in-4, et dans les *Poetae latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4. Elles ont été imprimées à Leyde, 1803, petit in-8, par les soins de Ch. D. Beck. Le langage des bergers de Calpurnius est moins pur et moins naturel que celui des bergers de Virgile, ce poète de la nature et de la raison. Calpurnius offre quelques morceaux où la vie champêtre est peinte avec grâce, et le sentiment rendu avec vérité; mais dans tout le reste on reconnaît le poète du ⁱⁱⁱ siècle.

CALVART (Denis), peintre, né à Anvers en 1565, ouvrit une école à Bologne en Italie, d'où sortirent le *Guide*, l'*Albane*, le *Dominiquin*, et plusieurs autres grands maîtres dignes d'être ses disciples. Calvart possédait toutes les sciences nécessaires ou même utiles à la peinture : l'architecture, la perspective, l'anatomie. Ses ouvrages les plus remarquables sont à Bologne, à Rome, à Reggio. On les estime pour la disposition, l'ordonnance, la noblesse, le coloris. Calvart mourut à Bologne en 1619.

CALVERT (Georges), né à Kyplin dans le York-shire, en 1578, secrétaire d'état en 1618, se démit de cette charge en 1624, et obtint de Charles I^{er} une permission pour lui et ses descendants, d'établir des colonies dans le Maryland, où fut fondée la ville de Baltimore. La douceur et l'humanité furent les seules armes qu'il employa contre les Indiens. Il mourut à Londres en 1632, estimé des protestants et regretté des catholiques.

CALVI (Donat), vicaire-général de la congrégation de Lombardie de l'ordre de St.-Augustin, né à Bergame, est auteur d'un ouvrage rare et curieux, intitulé : *Scena letteraria de gli scrittori Bergamaschi*, Bergame, 1664, in-4, divisé en deux parties, dont la première renferme la notice d'environ trois cents littérateurs de Bergame, avec soixante-trois portraits. La deuxième partie, consacrée à l'académie degli *Excitati*, donne la notice de trente-sept académiciens, avec sept portraits. (Voyez la *Bibliothèque curieuse* de David Clément.

— CALVI (Jean), né à Crémone, médecin de l'hôpital de Florence, et professeur de médecine à Pise dans le ^{xviii} siècle, a donné en latin : *De l'état actuel de la médecine en Toscane*, Florence, 1748, fort estimé; en italien, *Lettre sur l'efficacité du sublimé corrosif dans le traitement des maladies vénériennes*, Crémone, 1762, etc.

CALVI (Lazare), fameux peintre de Gênes, né en 1502, et mort en 1607, dans la 105^e année de son âge. Ses principaux ouvrages sont dans sa patrie.

CALVIN (Jean) naquit à Noyon en 1509, d'un tonnelier qui devint notaire et procureur fiscal de l'évêché. Jean fut pourvu dès l'âge de douze ans d'une chapellenie dans l'église de Noyon, et ensuite de la cure de Pont-l'Evêque, auprès de cette ville, quoiqu'il n'ait jamais été élevé au sacerdoce. Après avoir étudié le droit à Orléans, il alla prendre des leçons à Bourges, où il connut le luthérien Wolmar qui lui apprit la langue grecque, en même temps qu'il lui donnait du goût pour la liberté de penser. Il passa de là à Paris, où il se fit connaître, en 1532, par son Commentaire sur les deux livres

de Sénèque, de la *Clémence*. Ayant mis à la tête de cet ouvrage le nom de *Calvinus*, on l'a depuis appelé Calvin, quoique son véritable nom fût Cauvin. Ses liaisons avec les partisans de la nouvelle doctrine, et son ardeur à la soutenir, l'obligèrent de quitter Paris. Reliré à Angoulême, il y enseigna le grec et y prêcha ses erreurs. Il courut ensuite à Poitiers, à Nérac, de Nérac à Paris; mais craignant toujours qu'on ne l'arrêtât, il se rendit à Bâle. C'est dans cette ville qu'il publia son livre de l'*Institution chrétienne* en latin, dont la meilleure édition est celle de Robert Etienne, 1533, in-fol. Il composa cet ouvrage fameux pour servir d'apologie à ses disciples condamnés à mort par François I^{er}. C'est l'abrégé de toute sa doctrine. Ce fut le catéchisme de tous ses disciples. Il embrassa la plupart des sentiments de Luther; mais il enchérit beaucoup au-dessus. La présence réelle, la prédestination absolue aux peines de l'enfer, sont les deux points principaux sur lesquels il ne s'accorde pas avec lui. A travers les expressions fortes dont il se sert en parlant de la présence du corps et du sang de J.-C. dans l'eucharistie, on voit qu'il pense que le corps du Sauveur n'est réellement et substantiellement que dans le ciel. En blâmant les erreurs répandues dans cet ouvrage, on doit louer la pureté et l'élégance du style, soit en latin, soit en français; car le nouvel apôtre le composa dans ces deux langues. On y découvre un esprit subtil et pénétrant, un homme instruit dans l'étude de l'Ecriture et des Pères; mais toutes ces qualités sont ternies par le peu de discernement dans le choix des opinions, par des décisions téméraires et des déclamations emportées. Les principales erreurs répandues dans cet ouvrage et dans celui de la *Cène*, sont que le libre arbitre a été éteint entièrement par le péché, et que Dieu a créé les hommes pour être le partage des démons; non qu'ils l'aient mérité par leurs crimes, mais parce qu'il lui plait ainsi. Les vœux, si l'on en excepte ceux du baptême, sont une tyrannie. Il ne veut ni culte extérieur, ni invocation des saints, ni chef visible de l'Eglise, ni évêques, ni prêtres, ni fêtes, ni croix, ni bénédictions, ni aucune de ces cérémonies sacrées que la religion reconnaît être si utiles au culte de Dieu, et la philosophie être si nécessaires à des hommes matériels et grossiers, qui ne s'élèvent, pour ainsi dire, que par les sens à l'adoration de l'Etre suprême. Il n'admet que deux sacrements, le baptême et la cène. Il anéantit les indulgences, le purgatoire, la messe, etc. Le patriarche de la nouvelle réforme, après différentes courses en Suisse et en Italie, vint s'établir à Genève, où il fut fait prédicateur et professeur en théologie. Une dispute sur la manière de célébrer la cène l'en fit chasser au bout de 2 ans, en 1538. Rappelé après trois ans de séjour à Strasbourg, il y fut reçu comme le pape de la nouvelle église. Genève devint dès lors le théâtre du calvinisme. Il y établit une discipline sévère, fonda des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillants. Il régla la forme des prières et des prêches, la manière de célébrer la cène, de baptiser, d'enterrer les morts. Il dressa, de concert avec les magistrats,

un recueil des lois civiles et ecclésiastiques, approuvé alors par le peuple, et regardé encore aujourd'hui comme le code fondamental de la république. Il fit plus, il établit une espèce d'inquisition, une chambre consistoriale avec droit de censure et l'excommunication. Cette religion, qu'on a crue être plus favorable à cette liberté qui est l'essence des républiques, eut pour auteur un homme dur jusqu'à la tyrannie. « Calvin, dit un auteur moderne, avait tout l'orgueil du génie qui croit sentir sa supériorité, et qui s'indigne qu'on la lui dispute. Quel homme fut jamais plus tranchant, plus impérieux, plus décisif, plus divinement infallible à son gré ? La moindre opposition, la moindre objection qu'on osait lui faire, était tous les jours une œuvre de Satan, un crime digne du feu. » Le médecin Michel Servet lui ayant écrit quelques lettres sur le mystère de la Trinité, Calvin s'en servit pour le faire brûler vif, ne pensant plus à ce qu'il avait écrit lui-même contre les persécuteurs des hérétiques. D'autres temps, d'autres sentiments. Poursuivi en France, il écrivit contre les intolérants; maître à Genève, il soutint qu'il fallait condamner aux flammes ceux qui ne pensaient pas comme lui : et cet homme qui comptait pour rien l'autorité de l'Eglise universelle, voulait être l'arbitre de toute croyance. Valentin-Gentilis, autre arien, commençant à faire du bruit, le patriarche de Genève le fait arrêter, le condamne à faire amende honorable, et l'oblige de se sauver à Lyon. Gentilis et Servet avaient tort sans doute; mais dans les principes de Calvin, il leur était aisé de se justifier : leur droit d'interpréter l'Ecriture égalait à tous égards celui du patriarche de la réforme (Voy. LENTULUS (Scipion), SERVET). Son parti fut regardé par tous les autres protestants comme le plus fier, le plus inquiet et le plus séditionnaire qui eût encore paru. Le chef traita ses adversaires avec un emportement indigne non-seulement d'un théologien, mais d'un honnête homme. Les épithètes de pourceau, d'âne, de chien, de cheval, de taureau, d'ivrogne, d'enragé, étaient ses compliments ordinaires. Cette grossièreté brutale n'empêcha pas qu'il n'eût beaucoup de sectateurs. Ce culte, nu et dépouillé de tout, qu'il avait introduit, fut un appât pour les esprits vains, qui croyaient par ce moyen s'élever au-dessus des sens, et se distinguer du vulgaire. Calvin mourut à Genève l'an 1564, dans le désespoir, et d'une maladie horrible, si l'on en croit un de ses disciples, témoin oculaire. *Calvinus in desperatione finiens vitam obijt, turpissimo et fedissimo morbo, quem Deus rebellibus et male-dictis comminatus est, prius excruciatum et consumptum. Quod ego verissime attestari audeo, qui funestum et tragicum illius exitum et exitium his meis oculis presens aspexi* (Joan. Haren. Apud Petr. Cutssemium). On a toujours regardé Calvin comme le second chef du protestantisme; et l'abbé Bérault en a parlé de la manière suivante : « Calvin, dit-il, moins voluptueux que Luther, ou plutôt plus gêné par la faiblesse de sa complexion, puisqu'il ne laissa pas de s'attendrir pour Idelette, sa chère » anabaptiste; moins emporté, mais arrogant, » moins sujet à la jactance, était d'autant plus or-

» guelleux, qu'il se piquait davantage d'être mo-
» deste, que sa modestie même faisait la matière
» de son ostentation; infiniment plus artificieux,
» d'une malignité et d'une amertume tranquilles,
» mille fois plus odieuses que tous les empor-
» tements de son précurseur. Orgueil qui perçait tous
» les voiles dont il s'étudiait à s'envelopper; qui,
» malgré la bassesse de sa figure et de sa physio-
» nomie, se retraçait sur son front sourcilieux,
» dans ses regards altiers, et la rudesse de ses ma-
» nières, dans tout son commerce et sa familiarité
» même, où, abandonné à son humeur chagrine et
» hargneuse, il traitait les ministres, ses collègues,
» avec toute la dureté d'un despote entouré de ses
» esclaves. Mais sur quoi fondé, ce réformateur
» s'est-il arrogé sa mission ? Sur le dépit conçu de
» ce qu'on avait conféré au neveu des connétables
» de France le bénéfice que l'orgueil extravagant
» de ce petit-fils de batelier brigait pour lui-même.
» On peut se souvenir qu'avant ce refus, il avait
» déclaré que, s'il l'essuyait, il en tirerait une ven-
» geance dont il serait parlé dans l'Eglise pendant
» plus de cinq cents ans : aussitôt qu'il l'eut es-
» suyé, il mit la main à l'établissement de sa ré-
» forme. » Les ouvrages de cet hérésiarque ont été
imprimés à Amsterdam en 1667, quoique le titre
porte 1671, en 9 vol. in-fol. Ses Commentaires sur
l'Ecriture en sont la partie la plus considérable.
L'auteur, très-médiocre hébraïsant, les a remplis,
suivant l'abbé de Longuerue, de sermons, d'invec-
tives et de sens étrangers. On voit briller dans la
plupart de ses autres écrits du savoir et de la péné-
tration. Rien ne le flattait davantage que la gloire
de bien écrire. Vestphale, luthérien, l'ayant traité
de déclamateur : « Il a beau faire, répondit Calvin,
» jamais il ne le persuadera à personne; l'univers
» sait avec quelle force je presse un argument, avec
» quelle précision je sais écrire. » Et pour prouver
qu'il n'est pas déclamateur, il dit à son critique :
Ton école n'est qu'une puante étable à pourceaux....
m'entends-tu bien, m'entends-tu, chien, m'en-
tends-tu bien, frénétique ? m'entends-tu bien grosse
bête ? Quels mots dans la bouche d'un réforma-
teur ! Les curieux recherchent un Traité singu-
lier de Calvin : *Psychopannichie, ou Traité de Jean*
Calvin, par lequel il veut prouver que les âmes veil-
lent et vivent après qu'elles sont sorties des corps ;
contre les erreurs de quelques ignorants qui pensent
qu'elles dorment jusqu'au dernier jugement, Paris,
1538, in-8. Comme Calvin niait l'existence du pur-
gatoire, il eût été plus conséquent de laisser dor-
mir les âmes que de les éveiller pour ne savoir où
les mettre, au moins celles qui n'étaient ni assez
pures pour aller au ciel, ni assez coupables pour
aller en enfer. Théodore de Bèze, son disciple, a
écrit sa Vie. On en a une autre sous le nom de Pa-
pire Masson, Paris, 1611, in-4, que l'on croit être
de Jacques Guillot. Quant à l'esprit de sa secte (Voy.
COLIGNI, MORNAY, LOUIS XIV, SOLIMAN II, SOULIER);
on peut en prendre aussi une idée juste dans les
lettres même de Calvin, et dans les maximes qu'il
prêchait à ses disciples. « Les peuples accourent de
» toutes parts » dit-il dans une de ses lettres, écrite
à M. du Poët, qu'il traitait de Monseigneur et de Gé-

néral de la Religion en Dauphiné, « pour recevoir le »
 » joug des missions..... Grand fruit, maintes ri-
 » chesses... Et si les papistes disputent la vérité de
 » notre religion, ils ne pourront lui disputer la ri-
 » chesse. Vous seul travaillez sans relâche et sans
 » intérêt. Ne négligez nullement l'agrandissement
 » de vos moyens : viendra un temps où vous seul
 » n'aurez rien acquis, en ces nouveaux change-
 » ments : il faut que chacun songe à son intérêt.
 » Moi seul ai négligé le mien, dont j'ai grande re-
 » pentance. Ainsi ceux à qui j'ai occasion d'en ac-
 » quérir, prendront souci de la mienne vieillesse,
 » qui est sans suite. Vous au contraire, Monsei-
 » gneur, qui laissez vaillante lignée, bien disposée
 » à soutenir le petit troupeau, ne les laissez sans
 » moyens grands et puissants, sans lesquels bonne
 » volonté serait inutile. » — « Que le roi » (dit-il
 dans une autre lettre, écrite au même du Poët),
 « fasse ses processions tant qu'il voudra, il ne pourra
 » empêcher les progrès de notre foi; ses harangues
 » en public ne feront aucun fruit que émuovoir
 » peuples déjà trop portés au soulèvement.... Ne
 » faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins
 » qui exhortent les peuples par leurs discours à se
 » roidir contre nous, noircissent notre conduite, et
 » veulent faire passer pour rêverie notre croyance.
 » Pareils monstres doivent être étouffés comme fis
 » ici en l'exécution de Michel Servet, espagnol. A
 » l'avenir ne pense pas que personne s'avise de
 » faire chose semblable. »

CALVISIUS (Séthus), astronome, astrologue, poète et musicien, né en 1556 à Groschleben, dans la Thuringe, mort à Leipzig en 1617. Le principal de ses ouvrages est son *Opus chronologicum*, réimprimé à Francfort en 1685, in-fol. Cette Chronologie, augmentée à différentes reprises, va jusqu'à l'année de son impression. Les calculs astronomiques ont l'appui de sa Chronologie. Scaliger et plusieurs autres savants ont fait l'éloge de cet ouvrage. Les autres sont une *Critique du Calendrier Grégorien* en latin, Heidelberg, 1612, in-4. *Enodatio duarum questionum circa annum nativitatibus et tempus ministerii J.-C.*, Oxford, 1610, in-4; un *Psautier* en vers allemands, Leipzig, 1618, in-8.

* CALVOER (Henning ou Henri) succéda en 1726 à son père dans la direction des écoles du Clausthal, et fut pasteur à Altenau, où il mourut octogénaire, le 10 juillet 1766. On lui doit les trois ouvrages suivants : *Programma de historiâ recentiori Hercyniæ superioris mechanicâ*, Clausthal, 1726, in-4; *De domis Brunsvicensis claritate et potentia ex infelici lapsu restituta*, 1727, in-4; *Acta historico-chronologico-mechanica circa metallurgicam in Hercyniâ superiori*, Brunswick, 1763, 2 part. in-fol. avec quarante-huit planches. C'est la description la plus complète des machines et des procédés employés à l'exploitation des mines dans le Hartz.

CALVUS (Caius-Licinius), orateur et poète célèbre, contemporain de Cicéron. Il réussissait si bien en poésie, que les anciens n'ont pas fait difficulté de l'égalier à Catulle. On trouve des vers de lui dans le *Corpus poetarum*. Moins éloquent et plus sec que Cicéron, il s'exprimait cependant avec tant de force, qu'un jour Vatinius, contre lequel il

plaidait, craignant d'être condamné, l'interrompit avant la fin de son plaidoyer, en disant aux juges : « Eh quoi! serai-je condamné comme coupable, » parce que mon accusateur est éloquent...? » Licinius mourut à l'âge de 30 ans, après avoir donné de grandes espérances. Il ne nous reste aucune harangue de cet orateur; Quintilien les loue beaucoup. On croit qu'il était auteur des *Annales* citées par Denys d'Halicarnasse, et que nous n'avons plus. Il vivait l'an 65 avant Jésus-Christ. Catulle, Ovide, Tibulle et Horace font mention de lui.

CALYPSO, nymphe, fille du Jour, selon quelques-uns, ou de l'Océan et de Thétis, selon d'autres. Elle habitait l'île d'Ogygie, où elle reçut favorablement Ulysse, qu'une tempête y avait jeté. Elle l'aima et vécut sept ans avec lui; mais ce héros préféra sa patrie et Pénélope à cette déesse qui lui avait cependant promis l'immortalité, s'il eût voulu demeurer avec elle.

CALZADA (Bernard-Marie de), espagnol, né vers 1750, suivit d'abord la carrière des armes, fut employé dans les bureaux du ministère de la guerre et parvint au grade de colonel. Une tragédie de *Montesuma*, jouée en 1784 sur le théâtre de Madrid, l'avait fait avantageusement connaître, et lui faisait espérer de nouveaux succès, lorsqu'il fut dénoncé pour une satire contre les ordres religieux. Enfermé vers 1790 dans les prisons de l'inquisition, il n'en sortit qu'après avoir avoué sa faute, et fut banni de Madrid. Privé de son emploi il fut obligé de chercher une ressource dans les lettres et traduisit de l'allemand et de l'anglais, mais surtout du français, un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue ses trad. en vers du poème de la *Religion* de L. Racine; des *Fables* de la Fontaine, etc. On ignore l'époque de la mort de Calzada.

* CALZOLAI (Pierre), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né en 1501, à Bugiano en Toscane, est connu par une savante histoire des ordres monastiques. Cet ouvrage, écrit en italien, est intitulé *Historia monastica in V libri divisa, trattati per modo di dialogo*, Florence, 1561, in-4; Rome, 1573, in-4. L'auteur en préparait une troisième édition avec de nombreuses additions, lorsque la mort l'enleva à ses travaux le 11 mai 1581. On connaît encore de lui deux *dialogues* en italien sur la ville de Padoue, conservés dans la bibliothèque ambrosienne. Calzolari a été quelquefois appelé Père Bugiano, du lieu de sa naissance; Père Florentinus, parce qu'il était né dans les environs de Florence, et enfin Père Ricordatus (*le Réfléchi*), surnom qui lui avait été donné dans son ordre à cause de son caractère.

CAMALDULE. Voy. AMBROISE le Camaldule.

* CAMARA Y MURGA (Christophe de la), savant prélat espagnol, né à Arciniéga, près de Burgos, enseigna d'abord l'Écriture sainte à Tolède avec distinction, et fut ensuite évêque des îles Canaries, et enfin de Salamanque, où il mourut en 1641. On a de lui un ouvrage important, intitulé *Constitutiones sinodales del obispado de Canaria, su primera fundation y translacion, vidas de sus obispos y breve relation de las islas*, Madrid, 1634, in-4. On y trouve

des détails exacts et intéressants sur les établissements de l'Espagne ainsi qu'aux Canaries.

CAMARGO (Marie-Anne CURPI, dite de), l'une des plus célèbres danseuses du XVIII^e siècle, naquit à Bruxelles en 1710. Réfléchissant sur le danger et la frivolité de sa profession, elle se retira du théâtre en 1731, avec une pension de la cour; et depuis sa retraite jusqu'à sa mort arrivée le 28 avril 1770, elle se fit estimer par une conduite modeste, raisonnable et chrétienne.

* CAMBACÈRES (l'abbé de), célèbre prédicateur, né en 1721, à Montpellier, était fils d'un conseiller à la cour des aides. Après s'être appliqué quelque temps à la littérature, il fut placé dans un séminaire dirigé par les prêtres de Saint-Sulpice et embrassa l'état ecclésiastique. Pourvu de différents emplois et nommé archidiacre de la cathédrale de Montpellier, il résolut de se consacrer à la prédication, et s'y prépara par une étude approfondie des saints Pères, employant à ce travail une partie des nuits. En 1757, admis à l'honneur de prêcher devant le roi, il ne craignit pas, dans un discours plein d'une noble énergie, d'annoncer la décadence de l'état dans les progrès de l'irreligion. Cette hardiesse, qui excita l'étonnement des courtisans, obtint l'approbation de Louis XV qui déclara que l'orateur n'avait fait que son devoir. Il s'était déjà fait un nom distingué parmi les prédicateurs, et le panégyrique de Saint-Louis, qu'il prononça en 1754 devant l'académie française, acheva d'établir sa réputation. Aux talents d'un orateur chrétien il réunissait la pratique des vertus évangéliques. Content d'un modique revenu de son archidiaconat, il refusa plusieurs riches bénéfices qu'on lui offrit. Il mourut à Montpellier le 6 novembre 1802. On a de lui : *Panégyrique de saint Louis*, 1768, in-4; *Sermons*, 1781, 3 volumes in-12; 2^e édition, 1788, augmentée d'un discours préliminaire où les preuves de la religion sont présentées avec beaucoup de force et de clarté.

* CAMBACÈRES (Etienne-Hubert, cardinal de), neveu du précédent, né à Montpellier le 11 septembre 1756, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et obtint un canonicat à l'église de Saint-Pierre de cette ville. Il demeura dans l'obscurité jusqu'à l'époque du consulat, qui favorisa l'élévation de son frère. (Voyez l'article suiv.) Nommé archevêque de Rouen, le 12 avril 1802, il reçut le chapeau l'année suivante, et fut créé sénateur le 1^{er} février 1803. En 1814, le cardinal de Cambacères s'empessa d'envoyer son adhésion à la déchéance de Napoléon; néanmoins, il fut nommé pair après le 20 mars 1815; mais il ne fit point partie de la chambre formée après la seconde restauration, et mourut, le 25 octobre 1818, dans le chef-lieu de son diocèse.

* CAMBACÈRES (Jean-Jacques - Régis), archichancelier de l'empire, naquit à Montpellier, le 18 octobre 1753. Destiné à la magistrature, il s'y prépara par l'étude des lois, dans laquelle il fit des progrès rapides, et remplaça, en 1771, son père dans la charge de conseiller à la cour des comptes de Montpellier. Il adopta les principes de la révolution et fut choisi par l'ordre de la noblesse,

pour remplir une seconde place de député aux états généraux, que la sénéchaussée de Montpellier croyait avoir le droit de nommer. Cette prétention n'ayant point été admise, Cambacères, d'abord chargé de quelques fonctions administratives, devint bientôt président du tribunal criminel de l'Hérault; enfin, en septembre 1792, il fut élu député de ce département à la Convention. Entré au comité de législation, il y demeura près de deux ans, occupé d'affaires contentieuses, et de divers rapports sur ces matières. Il eut le malheur de se trouver placé en grande évidence et d'avoir un rôle beaucoup trop important à remplir, dans le procès de Louis XVI. Son caractère circonspect aussi bien que ses principes modérés, le faisaient incliner vers le parti le moins violent; et néanmoins la difficulté des circonstances l'entraîna dans un système compliqué, dont il eut depuis à se repentir. Cambacères contesta d'abord à la Convention le droit de juger le monarque : « Le peuple, dit-il, vous a créés législateurs, mais il ne vous a pas institués juges. Il » vous a chargés d'établir sa félicité sur des bases » immuables; mais il ne vous a pas chargés de prononcer vous-même la condamnation de l'auteur » de ses infortunes. » L'un des commissaires nommés pour aller retirer du greffe du tribunal criminel les pièces produites contre Louis XVI, et pour lui annoncer le décret qui lui accordait un conseil, il se prononça ouvertement pour que la plus grande latitude fût laissée à la liberté de la défense, et aux communications du roi avec ses défenseurs. Sur la première question, celle de la culpabilité, Cambacères, avec presque tous ses collègues, se déclara pour l'affirmative. Sur la seconde question, celle de la peine, il dit : « J'estime que la Convention nationale doit décréter que Louis a encouru les peines » établies contre les conspirateurs par le code pénal; » qu'elle doit suspendre l'exécution du décret jusqu'à » la cessation des hostilités, époque à laquelle il sera » définitivement prononcé par la Convention ou par le » corps législatif sur le sort de Louis, qui demeurera » jusqu'alors en état de détention; et néanmoins, en » cas d'invasion du territoire français par les ennemis de la république, le décret sera mis à exécution. » Ce vote contenait l'intention de sauver Louis XVI; et il est certain qu'il fut compté au nombre des 334 votes d'absolution; les procès-verbaux de la Convention en font foi. Cambacères se prononça pour le sursis. Ayant demandé pour Louis XVI la liberté de voir sa famille et ses conseils, ainsi que la faculté de se choisir un confesseur à son gré, ces propositions, qui d'ailleurs furent adoptées, excitèrent les murmures de quelques montagnards; ces murmures déterminèrent l'orateur à ajouter ces paroles : « Sans toutefois que » l'exécution puisse être retardée au-delà de 24 heures. » Après le jugement de Louis XVI, Cambacères chercha à calmer les impressions que les meneurs de la montagne avaient pu prendre contre lui, et vota trop souvent avec eux. Un comité de défense générale venait d'être formé; il en fut nommé membre, et présenta en son nom, dans la séance du 26 mars 1793, un rapport sur la défection de Dumouriez, par laquelle il pouvait craindre de se trouver com-

promis, ayant, peu de jours auparavant, embrassé chaudement sa défense. Chargé par les comités de gouvernement, avec Merlin, de revoir toutes les lois rendues depuis la révolution en matière de législation civile, et de les réunir en un seul code, Cambacérès lut à la Convention, dans la séance du 10 août 1793, un travail étendu sur cet objet, qui se ressentait fort des idées démocratiques de l'époque. Il resta étranger aux événements du 9 thermidor; mais cette journée augmenta son influence, et lui permit d'énoncer avec plus de sécurité ses véritables principes. Douze jours après la chute de Robespierre, lors de la première réorganisation des comités du gouvernement, il insista pour qu'on leur retirât le droit monstrueux d'attenter à la liberté des membres de la Convention, qui détruisait toute liberté dans les opinions et dans les délibérations de l'assemblée. Appelé à la présidence, le 16 vendémiaire an 3 (5 octobre 1794), dont il avait été exclu jusque-là, comme tous ceux qui n'avaient pas voté la mort du roi, il rédigea une adresse au peuple français, qui fit beaucoup de sensation, parce qu'elle contenait un exposé du nouveau système de politique intérieure, que la Convention se proposait d'adopter pour l'avenir, et dans lequel on remarquait des principes de justice et de modération. Cambacérès possédait alors un grand crédit dans l'assemblée; au sortir de sa présidence, il fut placé au comité de salut public, où il resta jusqu'à la fin de la session. Chargé de la direction des relations extérieures, cette position lui fournit le moyen d'amener la conclusion de la paix avec la Prusse et avec l'Espagne. Son habileté et son influence donnèrent beaucoup d'importance au poste de président du comité de salut public, qu'il occupait, et d'où il sut saisir et conduire les rênes du gouvernement. La faveur dont il jouissait auprès de la nouvelle majorité, reçut de graves atteintes au 13 vendémiaire. Il se trouva compromis dans la correspondance saisie chez Lemaitre, ancien secrétaire des finances, par ces mots d'une lettre de d'Antraigues : « Je ne suis » nullement étonné que Cambacérès soit du nombre » de ceux qui veulent le rétablissement de la royauté; » je le connais..... » Cambacérès repoussa vivement l'inculpation, par un exposé de sa conduite tout-à-fait dans le sens révolutionnaire; mais le coup était porté à sa popularité, et il fut écarté du Directoire. Le sort le fit entrer au conseil des Cinq-cents; il y obtint de nouveau la présidence et parla plusieurs fois sur les matières de droit civil, qui lui étaient particulièrement familières. A la même époque, et lors de la première organisation de l'institut national, il fut compris dans la classe des sciences sociales et législatives; il passa depuis dans la classe de la langue et de la littérature françaises (académie française), et il n'a cessé de faire partie de cette compagnie que par l'ordonnance du 31 mars 1816. Sorti du conseil au bout de quelques mois, avec le second tiers conventionnel, le Directoire, qui le considérait comme un chef d'opposition, ne voulut pas l'employer : il rentra un moment dans la vie privée, et se livra de nouveau à l'exercice de la profession de jurisconsulte. Il évita de la sorte de se mêler aux événements du 18 fruc-

tidor an 5. La fraction de l'assemblée électoral de la Seine l'élut député en l'an 6; mais cette nomination fut annulée par l'influence du Directoire. Au commencement de l'an 7, le collège électoral de la Haute-Vienne l'élut membre du tribunal de cassation : il n'accepta point; enfin, le 30 prairial ayant écarté ses adversaires du Directoire, Sieyès, qui venait d'y être appelé, lui fit accepter le ministère de la justice. Il tenait ce portefeuille au 18 brumaire, et beaucoup de ses amis ayant participé à cette journée, Bonaparte le lui conserva pendant la durée du gouvernement provisoire. Durant ce peu de temps, le nouveau maître de l'état, qui n'avait fait la connaissance de Cambacérès que depuis son retour d'Egypte, prit si bien confiance en lui, que lors de l'organisation définitive de la constitution de l'an 8, Cambacérès fut choisi pour être le second consul de la république française. Placé à côté de Bonaparte, Cambacérès se borna au rôle de premier exécuteur de ses plans, dans les parties qui furent abandonnées à sa direction. Quand Bonaparte se fit empereur, son ancien collègue devint un des principaux personnages de son empire. Il reçut les titres d'archi-chancelier avec la présidence perpétuelle du sénat, de prince, de duc de Parme, et les décorations de presque tous les ordres nationaux et étrangers. Des revenus et des dotations proportionnés à l'éminence de ces dignités, firent du jurisconsulte de Montpellier un des plus grands seigneurs de l'Europe. Il eut part à presque tous les actes du gouvernement impérial, et durant les voyages guerriers de Bonaparte hors de France, il fut chargé de la direction suprême des affaires; ce qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'on n'ignore pas combien l'empereur fut ombrageux et jaloux de son autorité. Après son alliance avec l'Autriche, pour laquelle Cambacérès avait opiné dans le conseil, c'est à Marie-Louise que Napoléon conféra le titre de régente de l'empire, mais en même temps Cambacérès fut choisi pour président du conseil de régence, et la confiance que cette princesse lui accorda fut complète. C'est précisément pour cette raison qu'on a voulu faire retomber sur Cambacérès la responsabilité de la détermination qui fit quitter Paris à l'impératrice-régente, lorsque la capitale se vit sur le point de tomber au pouvoir des armées de la coalition. Il n'est pas douteux que cette détermination eut une influence décisive sur la chute de la dynastie de Napoléon; mais il est encore plus certain que l'ordre de sortir de Paris, si les alliés en approchaient, avait été donné par Napoléon lui-même, dans les instructions laissées avant son départ pour l'armée. Il les renouvela dans le courant de mars, par une lettre adressée à son frère Joseph. Après que la nouvelle de l'abdication de Napoléon fut connue à Blois, et que l'impératrice eût été remise entre les mains des commissaires de son père, chargés de l'accompagner en Autriche, Cambacérès envoya, les 7 et 9 avril 1814, son adhésion aux actes du sénat. Il revint ensuite à Paris, où il vécut très-retiré. Appelé aux Tuileries par Napoléon dans la journée même du 20 mars, il ne s'y rendit que sur un ordre réitéré; il reprit le titre d'archi-chancelier de l'empire, et accepta, par intérim, le portefeuille de la

justice. Ses adversaires eux-mêmes ont avoué que dans ces derniers temps, Cambacérès montra beaucoup de modération. Après la bataille de Waterloo, il parut désapprouver la décision de la chambre des députés, qui voulait envoyer aux souverains alliés une députation chargée de leur présenter la *déclaration des droits des Français*. Quelques moments après, et quand arriva le message de la *commission du gouvernement*, qui remettait tous ses pouvoirs, Cambacérès, afin de ne donner le temps à aucune réclamation, leva inopinément la séance. Après la seconde restauration, on lui appliqua l'article de la loi d'amnistie qui condamnait les votants au bannissement; il sortit de France et se réfugia en Belgique, où il est resté jusqu'à ce qu'une décision du 13 mai 1818 le rétablît dans tous ses droits civils et politiques. Il revint à Paris, où il est mort d'une attaque d'apoplexie, le 8 mars 1824, âgé de plus de 70 ans. Cambacérès avait amassé dans ses nombreux emplois de grandes richesses. Il était timide et ambitieux; mais il ne fut jamais cruel ni persécuteur. Dans les derniers temps de sa vie, il s'était réfugié dans le sein de la religion, et il en pratiquait tous les devoirs. Les travaux de Cambacérès sur le code civil sont imprimés sous le titre suivant : *Projet de code civil et discours préliminaire*, 1796, in-8. Les bases de ce projet ont servi en grande partie à former le code Napoléon. La France littéraire de Ersch (tom. IV, pag. 91) lui attribue encore : *Constitution de la république française, avec les lois y relatives, précédées et suivies de tables chronologiques et alphabétiques*, 1798, 5 vol. in-12 (avec Oudot conventionnel).

CAMBDEN ou plutôt CAMDEN (Guillaume), surnommé le *Strabon*, le *Varron* et le *Pausanias* d'Angleterre, naquit à Londres en 1551, d'un peintre. La recherche des antiquités de la Grande-Bretagne l'occupa une partie de sa vie. Il la parcourut en entier; et c'est d'après ses propres observations, qu'il publia sa *Britannia*, la meilleure description qu'on eût encore des îles Britanniques. La reine Elizabeth le récompensa par l'office de roi-d'armes du royaume. Il mourut en 1623, après avoir fondé une chaire d'histoire dans l'université d'Oxford. On a de lui plusieurs ouvrages, son excellente *Description de l'Angleterre*, réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Britannia*, vainement attaquée par un nommé Broocke, et bien accueillie dans tous les temps. La meilleure édition en latin est celle de 1607, et en anglais de 1732. Cet ouvrage a été réimprimé à Londres en 1772, 2 vol. in-fol. Cette description comprend l'Ecosse et l'Irlande; mais comme Camden est moins exact pour ces deux pays que pour l'Angleterre, qu'il connaissait mieux, on fit ce distique :

*Periclitras Anglos opulis, Camdens, duobus,
Uno oculo Scotos, cæcus Hibernigenas.*

Vitellius a donné un abrégé du *Britannia*, (Voy. VITELLIVS); un *Recueil des historiens d'Angleterre* en 1602, in-fol., qui fut reçu avec le même applaudissement que sa *Description*; des *Annales d'Angleterre sous le règne d'Elizabeth*, 1615 et 1617, 2 vol. in-fol., et Oxford, 1717, 3 vol. in-8; ouvrage exact, et aussi vrai qu'on pouvait l'attendre

d'un homme qui écrivait la vie de sa bienfaitrice; un *Recueil de lettres*, Londres, 1691, in-4, pleines d'anecdotes sur l'histoire civile et littéraire; *Justitia Britannica*, Londres, 1594, in-8. Il y soutient contre la vérité la plus manifeste, que lors du schisme et de la fatale séparation d'avec l'église catholique, on n'a fait mourir personne pour cause de religion dans ce royaume, mais que ceux qui ont été mis à mort l'ont été comme séditieux. *Actio in Henricum Garnetum*, Londres, 1607, in-4. Il y veut rendre Henri Garnet complice de la conspiration des poudres, mais bien mal à propos (voy. là-dessus l'article JACQUES VI, GARNET). *Reges, Reginae, etc. in ecclesia Westmonasterii sepulti*, etc., Londres, 1606, in-folio; *Œuvres posthumes concernant la Grande-Bretagne, son langage, etc.*, Londres, 1637, in-4, en anglais. Voy. sa Vie par Smith, à la tête du Recueil de ses lettres, et son article dans le vingt-troisième volume des *Mémoires du Père Nicéron*.

CAMBERT, musicien français, fut d'abord surintendant de la musique de la reine-mère Anne d'Autriche. Il donna le premier des opéras en France conjointement avec l'abbé Perrin, qui l'associa au privilège que le roi lui avait donné pour ce spectacle. Lulli l'ayant éclipsé, et ayant obtenu en 1672 le privilège, Cambert passa en Angleterre. Charles II le fit surintendant de sa musique, charge qu'il exerça jusqu'en 1677, année de sa mort. Il n'avait pas le génie de Lulli; mais ses mœurs étaient mieux réglées, et son caractère moins satirique. On a de lui quelques opéras, quelques divertissements, et de petits morceaux de musique, oubliés aujourd'hui. Le talent de toucher l'orgue l'avait d'abord fait connaître.

CAMBIASO. (Voy. BANGIAGE.)

* CAMBINI (Joseph), compositeur distingué, né à Livourne vers 1735, étudia la musique à Bologne sous le célèbre père Martini, et vint s'établir à Paris en 1770. Les succès qu'il obtint comme violoniste et comme auteur de musique instrumentale, l'encouragèrent à aborder la composition dramatique. Il donna successivement à l'académie royale de musique, au théâtre dit des *Beaujolais*, dont il dirigea longtemps l'orchestre, et au théâtre Louvois qui succéda à ce dernier, plusieurs opéras accueillis avec une bienveillance justement méritée, tels que : *Les Romains*; *Rose d'amour et Carloman*; *La Croisée*; *Cora*, ou *la Prêtresse du soleil*; *la Revanche*; *Nantilde et Dagobert*, etc. Malheureux dans sa vieillesse par suite de désagréments domestiques, Cambini se retira vers 1815 en Hollande, où il mourut peu d'années après. Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, on a de ce compositeur cinq douzaines de *symphonies*, et douze douzaines de *quatuor* concertants pour le violon, qui jouirent d'une grande réputation à une époque où les chefs-d'œuvre de Haydn étaient à peine connus en France, mais dont le style a singulièrement vieilli. Plusieurs œuvres de *trio*, *duo* et *sonates* tant pour le violon que pour piano, flûte et violoncelle. Il a publié également en 1788, différents *solfèges* d'une difficulté graduelle pour l'exercice du phrasé, du style et de l'expression, avec une basse chiffrée et

des remarques. On lui attribue également un *Traité de composition*, demeuré vraisemblablement manuscrit.

* **CAMBIS** (Richard-Joseph de), sieur de Fargues, a publié : un *Recueil des saints qui sont honorés dans Avignon*, in-12; *la vie de S. Benezet*, Avignon, 1670, in-12. Il fit paraître cette Vie sous le nom de *Disambec*, anagramme de *De Cambis*, et laissa en manuscrit des *Mémoires sur les troubles et séditions arrivés dans Avignon depuis 1661 jusques et inclus l'année 1665*, in-fol. Richard-Joseph de Cambis avait été témoin des événements qu'il rapporte (*Voy. Catalogue de Cambis Velleron*, pag. 474). — **CAMBIS** (Marguerite de), baronne d'Aigremont, née en Languedoc, et morte vers la fin du xvi^e siècle, cultiva les lettres, et publia : les *Devoirs du veuvage*, traduit de l'italien de J.-G. Trissino, Lyon, 1534, in-16; *De la consolation*, Lyon, 1536, in-16. C'est la traduction d'une lettre de Jean Boccace à Pino de Rossi, qui avait été exilé.

* **CAMBIS-VELLERON** (Joseph-Louis-Dominique, marquis de), né à Avignon, en 1706, d'une ancienne famille du comtat Venaissin, servit en qualité de capitaine dans un corps de dragons, puis obtint pour retraite la place de lieutenant-général de l'infanterie du Comtat. Il s'était formé une riche bibliothèque, dont il publia le *Catalogue* en 1770, in-4 de 766 pages, et qu'il se proposait de donner à la ville d'Avignon sous la condition de la rendre publique; mais la mort, qui le surprit en 1772, l'empêcha de réaliser ce projet. On a de lui : la *Relation d'un miracle opéré à Rome en 1742, par l'intercession de S. François-Xavier*, traduit de l'italien, Paris, 1744, in-18; *Réflexions critiques et historiques sur le panégyrique de S. Agricole* (par le P. Eusèbe Didier, récollet), 1733, in-4; *Supplément servant de réplique à la réponse du P. Didier*, 1733, in-4; *Additions au mémoire historique et critique* (de Secousse) *de la vie de Roger de St.-Lary de Bellegarde*, Paris, 1767, in-12. Il a laissé les manuscrits suivants, conservés dans sa bibliothèque : *Vies de M^{me}. de Chantal*, de *S. François de Sales*, et de *l'hermite Gens*; les *Annales du comtat Venaissin*, 3 vol. in-fol., et l'*Histoire particulière de la ville d'Avignon*, in-fol.

* **CAMBOLAS** (Jean de), président au parlement de Toulouse, fit un recueil des décisions de sa compagnie, très-estimé dans l'ancien barreau; c'était un des plus savants arrêtiistes de son siècle. Les premières éditions des *Décisions notables du parlement de Toulouse, recueillies par de Cambolas*, sont de 1671 et 1681. On les a réimprimés en 1733, in-4. — Un autre **CAMBOLAS**, prêtre, chanoine de St.-Sernin, à Toulouse, mourut avec la réputation de sainteté, le 12 mai 1668, âgé de 69 ans.

** **CAMBON** (F.-T. de), né à Toulouse en 1716, fut nommé à l'évêché de Mirepoix en 1768, et s'y fit remarquer par sa piété exemplaire, et par les bonnes œuvres qu'il ne cessa de faire pendant la durée de son épiscopat. « La charité chrétienne, dit M. Poitevin dans ses *Mémoires*, n'est pas renfermée dans les bornes de cette bienveillance que la philosophie du dernier siècle a si fastueusement célébrée. M. de Cambon avait pour principe, qu'un

» évêque appartient tout entier au troupeau qui lui » est confié, et que le sacrifice de sa personne est » d'une obligation aussi rigoureuse, que l'emploi » de ses revenus. Il en donna la preuve en 1782, » continue le même auteur; il était à Aix pour un » procès relatif aux droits de son siège. Ce procès » devait être jugé le surlendemain. Une lettre arrive, » et lui apprend qu'une maladie épidémique ravage » son diocèse; il part sur-le-champ, et ne s'arrête » qu'à Montpellier, pour emmener avec lui le meilleur » leur médecin de cette ville célèbre dans les fastes » de la médecine; il arrive à Mirepoix avec Fouquet, et visite avec lui tous les malades. Le danger était tout entier dans le régime qu'on observait; Fouquet l'aperçoit d'abord, et d'un mot il y remédie. *Levez-vous, et marchez*, dit-il aux malades qu'il aborde; et ces moribonds, aussi étonnés que les paralytiques de l'Evangile, obéissent, et ne savent si c'est à la présence de leur évêque, ou à la parole du médecin, qu'ils doivent le miracle de leur guérison. » Toulouse, attaqué bientôt après de ce même fléau, ne tarda pas à éprouver les bienfaits de ce digne pasteur. Il vole dans sa patrie; et Fouquet arrache à la mort des milliers de personnes qui, sans les secours de ces vrais amis de l'humanité, auraient sans aucun doute succombé. A l'époque de la révolution, il s'en déclara l'ennemi, et fut dénoncé dans la séance du 20 novembre 1790, par les administrateurs du département de la Haute-Garonne, comme auteur d'une lettre qu'il faisait répandre avec profusion, et dans laquelle il attaquait les opérations de l'Assemblée nationale. Il mourut à Toulouse en 1794.

* **CAMBON** (Joseph), député à l'Assemblée législative et à la Convention, né le 17 juin 1756 à Montpellier, d'une famille de négociants, embrassa les principes de la révolution avec ardeur et fut nommé officier municipal. Immédiatement après la fuite du roi, au mois de juin 1791, il voulait proclamer la république parmi ses compatriotes; mais l'arrestation du roi à Varennes le fit changer de dessein. Député de l'Hérault à l'Assemblée législative, il se montra financier aussi habile que républicain exalté. Il demanda qu'on assimilât les prêtres aux fonctionnaires publics, et que leurs traitements pussent être suspendus en cas d'infidélité ou de désobéissance aux lois de l'état. Il étendit cette mesure aux généraux et aux ministres, et lorsque Bazire eut proposé, en 1792, la confiscation des biens des émigrés, il fit rendre la loi qui déclarait ces biens en état de séquestre. Il fit aussi décréter la suppression du traitement accordé aux princes émigrés frères de Louis XVI. Le 30 avril de la même année, Cambon fit créer trente millions d'assignats, et fixer à 30,000 livres les appointements des ministres. Il fit le premier, le 24 juillet, la motion de convertir en canons les statues des tyrans qui existaient dans Paris. On eut lieu de s'étonner quand, le 4 août suivant, il s'éleva avec force contre l'adresse de la section de Mauconseil qui vint déclarer à l'assemblée qu'elle ne reconnaissait plus de roi, et qu'il fit décréter que la commission des douze éclairerait, dans une proclamation, le peuple français sur les vrais principes

et sur les intrigues qui le poussaient à sa ruine. Il prit, dans la journée du 10 août, toutes les mesures nécessaires à la sûreté du monarque, et peu de temps après, il fit passer à l'ordre du jour sur la motion qui supprimait la communication des membres de la famille royale enfermée dans la tour du Temple. Par ces divers actes, Cambon avait paru se rapprocher des constitutionnels; mais il revint bientôt à ses premières opinions. Il provoqua le décret qui assurait leur traitement aux religieux des deux sexes qui se mariaient, et en fit dépouiller les prêtres réfractaires. Le 15 août, il présenta les pièces trouvées dans l'armoire de fer, et prétendit y trouver des preuves de la trahison du roi et de sa correspondance avec les émigrés. Les décrets de vente des bijoux de la couronne et de déportation des prêtres insermentés obtinrent encore son suffrage. Le 28, il fit décréter d'accusation les ex-ministres Narbonne, Lajard et de Grave. Il fut le dernier des présidents de l'Assemblée législative, et fut député à la Convention en septembre 1792. Il y dénonça le 25 septembre les feuilles incendiaires de Marat et les excès de la commune de Paris. Il vota ensuite la mise en accusation de l'ex-ministre Lacoste, des ordonnateurs Malus, Servan, des fournisseurs d'Espagnac, Benjamin Jacob et Maréchal, et du payeur-général Petit-Jean, soupçonnés de marchés frauduleux; fit décréter le remplacement du commissaire liquidateur Dufrêne Saint Léon et nommer des commissaires spéciaux chargés de vérifier le service de la comptabilité du général Dumouriez. Attaqué par ce général, qui attribua à ce décret la perte de la Belgique, il l'accusa de trahison. En janvier 1793, en même temps qu'il demandait la comparution de Kersaint à la barre de l'assemblée, pour qu'il nommât les députés qu'il croyait complices ou auteurs des massacres de septembre, il vota la mort de Louis XVI *sans appel et sans sursis*. Dans la séance du 10 mars 1793, il combattit l'organisation du tribunal révolutionnaire proposée par Robert Lindet, et demanda ensuite qu'on y admit des jurés. Déjà membre du comité des finances, il fut appelé, le 7 avril, à celui de salut public, où il se montra encore fortement opposé à la commune de Paris, et appuya, le 18, la proposition qui obligeait les députés à faire connaître, par un document imprimé, l'état de leur fortune. Le 19, il dénonça à la Convention les complots tramés contre elle, et s'éleva contre les pétitionnaires des sections qui demandaient la mise en jugement des girondins. Le 1^{er} juin, il réclama l'ajournement d'une pétition qui demandait la proscription de vingt-sept députés de ce parti. Lorsque la Convention, voulant faire preuve d'indépendance, sortit en corps dans le jardin des Tuileries, il se plaça au milieu des députés dont les jacobins demandaient la tête. N'ayant pu empêcher qu'ils ne fussent décrétés d'accusation, Cambon indigné déchira sa carte de député. Un jour qu'il se trouva seul au comité des finances, il ne craignit pas de braver les menaces d'Hébert, qui, avec plusieurs de ses satellites, était venu lui demander une ordonnance de 1,800,000 francs sur le trésor. La commune ayant formé secrètement un

projet de loi agraire, il s'empressa d'en donner connaissance à la Convention. Cependant après la proscription des Girondins, on le vit passer dans les rangs de la Montagne. En juillet 1793, il fut chargé d'un rapport sur la situation de l'état, les opérations du comité de salut public, et la correspondance qu'on avait cru voir entre la conduite des puissances étrangères et celle des ennemis de l'intérieur. Au premier août, jour où fut rendu le décret de bannissement de tous les membres de la famille des Bourbons et de la mise en jugement de la reine Marie-Antoinette, il fit ordonner la fermeture des barrières et l'arrestation des étrangers suspects. Il fit aussi ordonner celle des citoyens qui essaieraient de se soustraire au service militaire. Le 13 janvier 1794 (an 2), Cambon, qui s'occupait toujours de finances, dénonça la falsification du décret concernant la compagnie des Indes, falsification dont Fabre d'Eglantine était accusé d'être l'auteur. Ce fut en 1794 qu'il fit à l'assemblée son célèbre rapport sur l'administration des finances, et qu'on lui dut le premier modèle de grand-livre de la dette publique. En annonçant l'ouverture de ce grand-livre dans lequel seraient portés, comme comptables, tous ceux qui maniaient les deniers de la république, il fit entendre cette phrase assez difficile à concilier avec sa conduite récente : « On n'oubliera ni les hommes » à grandes moustaches et à bonnets rouges, qui » ont levé des taxes révolutionnaires dans les départements, ni ceux qui, sous prétexte de détruire le » fanatisme, s'en sont approprié les reliques.... » Il ne tarda pas à devenir odieux à Robespierre qui l'attaqua vivement dans la séance du 8 thermidor. Cambon, fort de l'appui d'un parti considérable dans la Convention et dans le comité de salut public, prit à son tour l'offensive et contribua à terrasser son adversaire. La mort de ce dernier attéra les jacobins. Billaud, Collot-d'Herbois, et les autres chefs du comité furent mis en état de prévention devant l'assemblée; Cambon en voulant les défendre, ne réussit qu'à se faire envelopper dans la haine qui s'était amassée contre ces hommes de sang. Il fut donc accusé, comme leur complice, par Bourdon (de l'Oise), Rovère, André Dumont et Tallien. Une conspiration ourdie par les jacobins contre la Convention, éclata le 12 germinal an 3 (1^{er} avril 1795), et Cambon aurait été arrêté s'il n'avait pris la fuite. Lors de l'insurrection du 1^{er} prairial (20 mai), où les révoltés furent repoussés, Cambon fut mis hors de la loi. Enfin l'amnistie du 4 brumaire (26 octobre) lui permit de se montrer. A cette époque il publia une *Lettre à ses concitoyens sur les finances*, et se rendit à Montpellier. Il refusa les fonctions d'officier municipal auxquelles il avait été nommé et vécut retiré dans une campagne près de cette ville. En 1804, dans un voyage à Paris, il alla voir l'archichancelier Cambacères, dans le costume des sans-culottes de 1793. En 1813, élu membre de la chambre des représentants, il y prit part à différentes discussions. Le 30 juin il appuya la proposition de Bory-Saint-Vincent, qui demandait que dans l'adresse au peuple français il fût exprimé qu'on ne voulait pas des Bourbons. Compris dans la loi du 12 janvier 1816 contre les régicides, il se rendit à

Bruxelles, où il est mort le 15 février 1820, dans sa 64^e année.

** CAMBON (Alexandre, baron de), parent du précédent, né vers 1770 à Toulouse, était le second fils du marquis de Cambon, premier président au parlement de cette ville. Destiné à la carrière de la magistrature, il venait d'achever son cours de droit avec succès, lorsque les troubles de la révolution l'obligèrent de sortir de France avec sa famille. Sa mère, l'une des descendantes de Riquet (voy. ce nom) célèbre pour avoir donné le premier plans du canal de Languedoc, étant venue à Paris dans l'intérêt de son mari et de ses enfants, y fut arrêtée et périt sur l'échafaud révolutionnaire le 8 thermidor, la veille même du jour où Robespierre devait y monter. Le premier président Cambon ne revit la France avec ses enfants qu'après le 18 brumaire. Alexandre se fit recevoir avocat à Toulouse, et fut en 1811 nommé conseiller à la cour impériale de cette ville, dont il devint président de chambre en 1818. Député du département du Tarn en 1827 à la chambre législative, il y siégea, avec son frère aîné le marquis de Cambon, député de la Haute-Garonne, au centre droit qui, par ses constantes attaques, força M. de Villèle à se retirer du ministère. Il fut, en 1828, nommé premier président de la cour royale d'Amiens. Après la révolution de 1830, il cessa, ainsi que son frère, de faire partie de la chambre des députés; mais en 1835 il fut élevé à la dignité de pair, et mourut en 1837.

* CAMBRIDGE (Richard Owen), né à Londres en 1714, mort en 1802, est auteur de plusieurs ouvrages en anglais, parmi lesquels on distingue : *La Scriblériade*, poème, 1744, in-8; *L'Histoire de la guerre de l'Inde de 1755 à 1761, entre les Anglais et les Français, sur la côte de Coromandel*, Londres, 1762, in-8. C'est une continuation des *Mémoires du colonel Lawrence*, publiés par Cambridge. Eidous a traduit le tout sous le dernier titre, 1766, 2 vol. in-12; Vingt-un numéros du *The World*, journal périodique. Cambridge avait un goût très-vif pour l'hydraulique. Il est inventeur d'un bateau double, que sa construction préserve du danger de sombrer par un coup de vent, et qui passe pour très-bon voilier.

** CAMBRONNE (Pierre-Jacques-Etienne), général célèbre par ses qualités guerrières et surtout par son dévouement inébranlable à l'empereur Napoléon, était né près de Nantes, à St.-Sébastien, le 26 décembre 1770. Enrôlé à l'âge de 20 ans dans une légion nantaise, il fit ses premières campagnes contre les Vendéens et se signala dans cette guerre malheureuse par sa modération et son humanité non moins que par son courage. Il fut ensuite employé dans l'expédition d'Irlande, puis à l'armée des Alpes et en Suisse. A la bataille de Zurich, n'étant encore que capitaine, il enleva une batterie Russe. Il fut fait colonel à Iéna, obtint le commandement d'un bataillon des tirailleurs de la garde avec lequel il fit la guerre en Espagne, en Allemagne, en Russie, donnant partout des preuves de sa valeur et de sa haute capacité. Après les revers des Français, il combattit à Lutzen, à Bautzen, à Dresde, etc., et fit comme général de brigade la campagne de 1814 que termina le traité de Paris. Blessé gravement à Craonne,

il était malade à Fontainebleau lors de la première abdication de l'empereur qu'il obtint la permission de suivre à l'île d'Elbe. Il commandait l'avant-garde de la petite troupe avec laquelle Napoléon vint encore une fois tenter les chances de la fortune, et fit à Waterloo, à la tête d'un bataillon de la vieille garde, une résistance désespérée. On prétendit dans le temps que sommé par les Anglais de se rendre, il avait répondu : *La garde meurt et ne se rend pas*. Ce mot, désavoué par Cambronne, a été réclamé pour leur père par les fils du général Michel, tué dans cette mémorable bataille. Cambronne trouvé gisant au milieu des soldats, fut emmené prisonnier en Angleterre. A son retour en France il fut traduit devant un conseil de guerre, acquitté, et bientôt après nommé commandant de Lille. Sur sa demande, admis à la retraite, il vint habiter son village natal, et l'illustre guerrier, étranger à la gloire comme aux événements de la politique, donna l'exemple de toutes les vertus civiques et religieuses qu'il est bien difficile de séparer. Il mourut entouré des siens au mois de février 1842, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. La ville de Nantes a élevé en 1847, au général Cambronne, une statue en bronze, dont l'exécution avait été confiée au célèbre sculpteur, David (d'Angers).

CAMBRY (Jeanne), fille de Michel Cambry, docteur en droit, naquit à Tournai. Quoiqu'elle fût douée des avantages qui plaisent dans le monde, et qu'elle joignit à une grande fortune les agréments du corps et de l'esprit, elle renonça à tout pour se consacrer à Dieu, et prit le voile dans l'ordre de Saint-Augustin, où elle était connue sous le nom de *Jeanne-Marie de la Présentation*. Après s'être dévouée pendant quelques années au service des malades dans l'hôpital du Maine, elle se fit recluse à Lille en 1625, et consacra son temps à des lectures spirituelles, à la méditation, et à la composition de quelques ouvrages de piété. Elle a laissé un *Traité de la ruine de l'amour-propre* et du *Bâtiment de l'amour divin*. Elle mourut le 19 juillet 1629.

* CAMBRY (Jacques), savant glossographe, né à Lorient en 1749, porta l'habit ecclésiastique, mais sans entrer dans les ordres; il épousa la veuve d'un receveur-général qui lui apporta une fortune considérable. Il passa quelques années en Angleterre, et rentra dans sa patrie à l'époque de la révolution dont il avait adopté les principes. Cambry fut successivement administrateur du Prytanée, président du district de Quimperlay en 1795, et enfin préfet de l'Oise, place qu'il occupa jusqu'en 1803. Retiré des affaires il s'occupa des lettres, fut un des fondateurs de l'académie celtique, qui le nomma son président, et mourut à Cachant près de Paris, le 31 décembre 1807. Cambry est auteur de plusieurs ouvrages qui ne sont pas sans mérite. Les plus remarquables sont : *Essai sur la vie et les tableaux du Poussin*, 1783, 2^e édit., 1799, in-8; *Catalogue des objets échappés au vandalisme dans le Finistère*, Quimper, 1795, in-4; *Voyage dans le Finistère*, 1799, 3 vol. in-8; *Voyage pittoresque en Suisse, et en Italie*, 1800, 2 vol. in-8; *Monuments celtiques, ou Recherches sur le culte des pierres, précédées d'une notice sur les Celtes et sur les Druides, etc.*, 1803,

in-8; *Munuel interprété de correspondance ou Vocabulaires polyglottes, alphabétiques et numériques en tableaux, pour le français, l'italien, l'espagnol, l'allemand, l'anglais, le hollandais et le cello-breton*, 1803, en six tableaux, in-4 oblong, ouvrage curieux; *Notice sur l'agriculture des Celtes et des Gaulois*, Paris, 1806, in-8.

CAMBYSE, fils et successeur de Cyrus, l'an 529 avant Jésus-Christ, porta la guerre en Egypte pour la punir de sa révolte. Ne pouvant s'en ouvrir l'entrée qu'en se rendant maître de Péluse, il plaça dans un assaut au premier rang, des chiens, des brebis et d'autres animaux que les Egyptiens révéraient comme sacrés. Les assiégés n'osant tirer sur leurs dieux, ce stratagème ouvrit la place aux assiégeants. Cambyse, vainqueur de l'Egypte par une bataille qui décida du sort de ce royaume, tourna ses armes contre les Ammoniens. Il détacha 50,000 hommes pour ravager le pays et détruire le fameux temple de Jupiter-Ammon. La faim, la soif, le vent du midi, le sable, détruisirent cette troupe de brigands. Cambyse ne fut pas plus heureux dans son expédition contre les Ethiopiens : une cruelle famine qui réduisit ses soldats à se manger les uns les autres, le contraignit de retourner sur ses pas. Il vint à Thèbes où il pillait et brûlait tous les temples. De là, il se rendit à Memphis, fit massacrer les prêtres du dieu Apis, et le tua lui-même d'un coup de poignard, indigné qu'un veau fût l'objet du culte de ce peuple. Il quitta l'Egypte pour retourner en Perse, où le faux Smerdis s'était fait proclamer roi. Il mourut peu de temps après, d'une blessure à la cuisse, que lui fit son épée en montant à cheval, l'an 525 avant J.-C. Tous les historiens le représentent comme un tyran emporté. Les meurtres étaient des jeux pour lui. Il ordonna dans un de ses repas au fils de Prexaspe, son grand échanson, de se tenir au bout de la salle la main gauche sur la tête. Prenant alors son arc, il déclara qu'il en voulait à son cœur, et le perça d'un coup de flèche; puis lui ayant fait ouvrir le côté : *Voilà*, dit-il à Prexaspe, *le cœur de votre fils : ai-je la main sûre ?* Le père infortuné lui répondit par une flatterie indigne : *Apollon lui-même ne tirerait pas plus juste*. Ce prince sanguinaire tua son frère dans un accès de frénésie, et d'un coup de pied dans le ventre, Méroé sa sœur, devenue sa femme et pour lors enceinte.

CAMDEN. Voy. CAMBDEN.

* CAMELI (François), chanoine de Rome, fut garde du cabinet des antiques de Christine, pendant son séjour dans cette ville. Il s'était lié avec le célèbre antiquaire Foy-Vaillant, dans les voyages que ce dernier fit en Italie pour visiter les cabinets de médailles. Cameli a donné : *Nummi antiqui, aurei, argentei, ærei, primæ, secundæ seu mediæ, minimæ et maximæ formæ, latini, græci, consulum, Augustorum regum et urbium, in Thesaurò Christianæ reginæ Suecorum asservati, per seriem redacti*, Rome, 1690, in-4. Ce catalogue offre de graves imperfections. Cameli perdit la vue dans ses dernières années, et fut remplacé par Bellori dans son emploi de garde du cabinet de la reine de Suède.

* CAMELI ou KAMEL (Georges-Joseph), jésuite né à Brünn, dans la Moravie, missionnaire aux îles Philippines vers la fin du xviii^e siècle, a laissé des *Mémoires* relatifs à l'histoire naturelle de ces contrées, insérés dans les *Transactions philosophiques*.

CAMERARIUS (Joachim), né à Bamberg en 1500, mort en 1574, se fit un nom célèbre par l'étendue de ses connaissances. Il possédait les langues, l'histoire, les mathématiques, la médecine, la politique et l'éloquence. Charles V, Maximilien II, et quelques autres princes l'honorèrent de leur estime. On a de lui des *Essais* de traduction de Démosthènes, de Xénophon, d'Homère, de Lucien, de Galien, d'Hérodote, d'Aristote, de Théophraste, Archytas, Sophocle, Thucydide, Esope, Théocrite, Plutarque, Ptolomée de Péluse (l'astronome), Théon d'Alexandrie, etc.; des *Commentaires* et des *remarques* sur l'ancien Testament, sur Plaute, Térence, Cicéron, Virgile, Quintilien, etc., et des ouvrages historiques, entre autres : *Historica narratio de fratrum orthodoxorum Ecclesiis in Bohemiâ, Moraviâ et Poloniâ*, Francfort, 1625, in-8 : ouvrage où le fiel ne coule pas comme dans les ouvrages de la plupart des luthériens de son temps : il blâmait même, au rapport de Bossuet, les guerres entreprises par les protestants d'Allemagne; *Historia rei nummarie, et Hippocomicus, seu de curandis equis*, dans les Antiquités grecques de Gronovius; *Historia Smalchaldici belli*, dans la collection des historiens de l'Allemagne de Freher; de même que *Adnotatio rerum præcipuarum ab anno 1550, ad 1561*, qu'il faut lire avec défiance : *De rebus Turcicis*, Francfort, 1598, in-fol. Bèze dit, en parlant de lui, que « le sentiment général des hommes doctes est que » l'Allemagne n'en a point eu de plus habile en grec, » qu'elle n'en a eu que très-peu en latin de plus élégants, ni aucun de plus exact. » M. Huet (*de claris interpretibus*) témoigne « que son style est pur et » châtié, qu'il y a plaisir de le confronter avec le » grec qu'il traduit, pour voir la fidélité qu'il a » gardée à ses auteurs. » Enfin on estime généralement ceux de ses ouvrages où il n'a point inséré les erreurs du luthéranisme.

CAMERARIUS (Joachim), fils du précédent, et plus profond que son père dans la connaissance de la médecine et de l'histoire naturelle, naquit à Nuremberg en 1534. Il se refusa à plusieurs princes qui voulurent l'avoir auprès d'eux, pour se livrer entièrement à la chimie et à la botanique. On a de lui plusieurs ouvrages dans ce dernier genre : *Hortus Medicus*, Nuremberg, 1588 et 1634, in-4; *De plantis*, 1586, in-4; *Epistolæ*; *Electa Georgica, sive opuscula de re rustica*, Nuremberg, 1596, in-8. Ce dernier livre est recherché. *La vie de Ph. Melancthon* en latin, 1635, in-18, ou Haller, 1777, in-8, avec des notes curieuses de Strobilius. L'auteur mourut en 1598, avec la réputation d'habile médecin.

CAMERARIUS (Philippe), frère du précédent, né à Nuremberg en 1537, mort en 1624, à l'âge de 87 ans, est connu par *Horarum subcisivarum centuriæ tres*, souvent imprimées, dont la plus ample des éditions est de Francfort, 1624, 3 vol. in-4.

CAMERARIUS (Guillaume), noble écossais, de jésuite devenu oratorien, prit la plume contre ses

anciens confrères. Il vivait vers le milieu du ^{xvii}^e siècle. On a de Camerarius des écrits de philosophie, de théologie; un recueil de quelques traités des Pères, qui n'avaient pas encore vu le jour, et quelques autres ouvrages.

* CAMERATA (Joseph), peintre en miniature et graveur, né à Venise en 1728, selon Basan, en 1724, selon Hubert, vint se fixer en Saxe, où il grava un grand nombre de planches fort estimées. Il mourut à Dresde en 1764, professeur à l'académie de cette ville. Parmi ses estampes, qui sont très-répandues, on remarque principalement les suivantes; *la Dragme perdue*, et *le Père de Famille* (d'après le Fêti); *David tenant la tête de Goliath*, (du même); *Saint Roch secourant les pestiférés*, (d'après C. Procaccini); *l'Assomption de la Sainte-Vierge*, et *l'Aumône de saint Roch*, (d'après Annibal Carrache), etc.

CAMÉRON (Jean), professeur de grec à Glasgow en Ecosse, sa patrie, passa en France l'an 1600, enseigna à Bergerac, à Sedan, à Saumur et à Montauban. C'était un protestant modéré. S'étant opposé en 1625 à la fureur des huguenots révoltés contre Louis XIII, il les irrita tellement, qu'un d'entre eux faillit le faire expirer sous le bâton. Il mourut de chagrin peu de mois après, à Montauban, à 46 ans. Il était persuadé qu'on pouvait se sauver dans l'église romaine; et il en suivit, à quelque chose près, la doctrine sur la grâce (*Voyez sa Defensio de gratia*, Saumur, 1624, in-8). Sa modération le fit détester par les fanatiques de son parti; mais elle lui mérita l'estime des gens impartiaux. Il se l'était déjà acquise par ses talents, son érudition et son caractère aimable; il ne lui manquait que d'ouvrir entièrement les yeux à la vérité. Parmi ses ouvrages, on distingue son *Myrothecium evangelicum*, Saumur, 1678, 3 vol. in-4, qu'on a inséré dans les *Critiques d'Angleterre*; il est plein de remarques où son savoir brille autant que son jugement. On loue encore ses *Leçons de théologie*, Saumur, 1626 et 1628, 3 vol. in-4, et Genève, 1639, in-folio, écrites d'un style un peu diffus, mais net. — Il ne faut pas le confondre avec Archibald CAMERON, ministre presbytérien en Ecosse, homme d'un caractère singulier, et chef de la secte des caméroniens, qui, non contents d'avoir fait schisme avec les autres presbytériens, poussèrent le fanatisme jusqu'à déclarer Charles II déchu de la couronne, et se révoltèrent. En 1690, sous le règne de Guillaume III, ils se réunirent aux autres presbytériens. Mais en 1706, s'étant rassemblés en grand nombre, ils recommencèrent à exciter de nouveaux troubles en Ecosse, et prirent les armes près d'Edimbourg. Des troupes réglées qu'on envoya contre eux les dispersèrent bientôt. A cette dangereuse bizarrerie de système et de conduite, il est aisé de reconnaître le génie caractéristique des sectes de tous les siècles.

* CAMERINO (François de), italien, de l'ordre des frères prêcheurs, se distingua dans les missions orientales. Le pape Jean XXII, à qui il fit part en 1333, du désir que témoignait l'empereur Andronic de se réunir à l'église romaine, le fit ordonner archevêque de Vospro, ou du Bosphore, et l'envoya

à Constantinople pour travailler à l'extinction du schisme; mais cette grande mission n'eut aucun résultat.

* CAMERS (Jean), savant cordelier du ^{xvi}^e siècle, dont le nom de famille était *Ricuzzi Vellini*, né à Camerino en 1448, professa la philosophie à Padoue et la théologie à Vérone, et mourut vers 1546. On lui doit les éditions de *Claudien*, Vienne, 1510, in-4; de *Florus* et de *Sextus Rufus*, Bâle, 1518, in-fol.; de *Denis le Géographe*, 1512; de *Justin*, d'*Eutrope*, etc. Il a fait encore des *Tables* sur Pline et Pomponius Mela, des *Commentaires* sur Lucain, sur le *Tableau de Cébès*, et plusieurs autres ouvrages dont Adelung donne le détail dans son *Supplément au Dictionnaire de Jôcher*. Blancard a inséré les notes de Camers dans son *Florus Variorum*, 1690, in-4. L'édition de Claudien n'a point de notes, quoique l'auteur dans sa préface en eût promis.

CAMHI. Voy. KANG-HI.

CAMILLA (la signora), sœur du pape Sixte V, vint à Rome après l'élection de son frère en 1583. Les cardinaux de Médicis, d'Est et Alexandrin firent habiller cette paysanne en princesse, pour faire leur cour au pape qui ne voulut pas la reconnaître sous ces habits magnifiques. Le lendemain, Camilla étant retournée au Vatican vêtue avec plus de simplicité, Sixte V lui dit en l'embrassant : *Tous êtes à présent ma sœur, et je ne prétends pas qu'un autre que moi vous donne la qualité de princesse*. Camilla lui demanda pour toute grâce d'accorder des indulgences à une confrérie dont on l'avait faite la protectrice. Sixte la logea au palais de Sainte-Marie-Majeure, et lui donna une pension.

CAMILLE (Marcus-Furius), illustre par ses vertus militaires et civiles, fut créé dictateur, et termina glorieusement le siège de Véies, qui depuis dix ans occupait les principales forces des Romains. Après avoir triomphé des Volques, il porta ses armes contre les Falisques, l'an 396 avant Jésus-Christ. Leur ville capitale se rendit à sa générosité comme Véies s'était rendue à son courage. Un maître d'école lui ayant amené la jeunesse dont il était chargé, Camille frémit d'horreur en voyant cette perfidie. « Apprends, traître, lui dit-il, que si nous » avons les armes à la main, ce n'est pas pour » nous en servir contre un âge qu'on épargne, même » dans le saccagement des villes. » Aussitôt il fit dépouiller ce perfide, en ordonnant à ses élèves de le ramener à la ville à coups de verges. Les Falisques, touchés de sa grandeur d'âme, se donnèrent de bon cœur à la république. De si grands services méritaient une reconnaissance signalée; mais Rome fut ingrate. Un romain ayant osé l'accuser d'avoir détourné une partie du butin fait à Véies, il s'exila volontairement, et il fut condamné à l'amende par contumace. Ce grand homme quittant sa patrie, demanda, dit-on, aux dieux, que s'il était innocent, ils réduisissent bientôt les Romains à la nécessité de le regretter. Ses vœux ne tardèrent pas d'être accomplis. Les Gaulois s'étant présentés devant Rome, le sénat sentant le besoin qu'il avait d'un homme, qui seul valait une armée, cassa l'acte de sa condamnation, et le créa dictateur pour la seconde fois. Le tribun Sulpitius

était déjà convenu avec le général gaulois, d'une somme moyennant laquelle il devait se retirer. Camille, survenu dans le moment, dit au barbare : *Rome ne traite point avec ses ennemis, lorsqu'ils sont sur ses terres ; ce sera le fer et non l'or qui nous rachètera* : et tout de suite il lui livre bataille, le met en fuite et le chasse des états de la république (1). La dictature de ce grand homme ayant été prolongée, il calma les factions des tribuns du peuple qui voulait s'établir à Véies, l'engagea à demeurer à Rome et à rebâtir la ville qui se releva bientôt de ses ruines. Camille, créé dictateur pour la 3^e fois, soumit les Eques, les Volsques, les Etrusques, les Latins, les Herniques, en un mot, tous les ennemis de la république. Il triompha pour la troisième fois. On consacra, dans le temple de Junon, trois coupes d'or inscrites de son nom. On lui donna le nom de Romulus, de père de la patrie, de nouveau fondateur de Rome. On lui décerna la dictature pour la cinquième fois. Une nouvelle armée de Gaulois s'étant présentée, ce héros, ce bon citoyen, quoique âgé de près de 80 ans, les chassa des terres de la république. Il mourut de la peste l'an 365 avant Jésus-Christ, après avoir apaisé une nouvelle sédition, et avoir retenu sa patrie sur le bord du précipice, où le choc des divers intérêts, l'orgueil et l'emportement allaient l'entraîner. Aussi lui éleva-t-on une statue équestre dans le marché de Rome.

CAMILLE, fille de Métabe, roi des Volsques, fut consacrée à Diane par son père, qui se trouvait dans un péril presque certain de la perdre. Cette héroïne soutint longtemps en personne l'armée de Turnus contre Enée. Personne ne la surpassait à la course, ni à faire des armes. Elle fut tuée en trahison par Arnus, qui la perça d'un coup de javelot.

CAMILLE JORDAN. *Voy. JORDAN.*

CAMILLE DE LELLIS. *Voy. LELLIS.*

CAMILLO (François), originaire de Florence, naquit à Madrid, s'y distingua dans la peinture, et y mourut en 1671. On estime l'histoire de sainte Marie égyptienne, que l'on voit dans l'église des capucins à Alcalá de Hénarès.

CAMMA, dame de Galatie, n'est connue que par le trait suivant. Sinorix, amoureux de Camma, assassina, pour la posséder, Sinatus son époux. La vengeance que la veuve tira du meurtrier a immortalisé son amour et son audace. Après avoir résisté aux présents et aux prières de Sinorix, elle craignit qu'il n'y ajoutât bientôt la violence, et feignit de consentir à l'épouser. Elle le fit venir dans le temple de Diane, dont elle était prêtresse, comme pour rendre leur union plus solennelle. C'était la coutume que l'époux et l'épouse bussent ensemble dans la même coupe. Camma, après avoir prononcé les paroles consacrées, et fait le serment ordinaire, prit la première le vase qu'elle avait rempli de poison, et, après avoir bu, le présenta à Sinorix, qui, ne soupçonnant aucun artifice, avala sans défiance la coupe fatale. Alors Camma, transportée de joie, s'écria qu'elle mourait contente, puisque son époux était vengé. Ils expirèrent bientôt l'un et l'autre. Ce

trait historique a fourni à Thomas Corneille le sujet d'une de ses pièces. Jean de Hays l'avait déjà traité en 1578 dans une pièce dramatique remarquable par sa division en sept actes.

CAMOENS (Louis de), d'une ancienne famille de Portugal, originaire d'Espagne, naquit à Lisbonne en 1517. Une imagination vive, beaucoup d'ardeur pour la gloire et la poésie, annoncèrent de bonne heure ce qu'il pouvait devenir. Il parut à la cour, et s'y attira des disgrâces. Exilé à Santaren dans l'Estramadure, il chanta son exil comme Ovide, et se garda bien de l'attribuer à ses satires trop emportées et à ses galanteries peu discrètes. Ayant obtenu la permission de servir dans l'armée navale qui allait secourir Centa en Afrique, il perdit un œil dans un combat. De retour dans sa patrie, et obligé de la quitter de nouveau, il s'embarqua pour Goa en 1583. Son esprit et ses agréments lui firent bientôt des amis, que son humeur satirique lui fit perdre. Le vice roi l'exila sur les frontières de la Chine. Il fit naufrage en y allant, et se sauva à la nage, tenant son poème de *la Luside* de la main droite, et nageant de la gauche. Cinq ans après, il revint à Goa, d'où il repassa en Europe, avec son poème, le seul trésor qui lui restait. La publication de cet ouvrage, recherché avec ardeur et applaudi avec transport, lui attira de grands éloges, et rien de plus. Le roi Sébastien lui accorda une pension d'environ vingt écus, qui ne le tira pas de la misère. Obligé de se montrer à la cour, il y paraissait le jour comme un poète indigent, et le soir, il envoyait son esclave mendier de porte en porte. Cet esclave, plus sensible que les courtisans et les compatriotes du poète, l'avait suivi des Indes et ne le quitta qu'à la mort. Le chagrin et l'indigence hâtèrent celle de Camoëns ; elle arriva en 1579. Il était âgé d'environ 62 ans (*Voy. le 37^e vol. des Mémoires du Père Nicéron*). On s'empressa de charger son tombeau d'épithaphes (1). L'Espagne et le Portugal le comblèrent d'éloges, et il faut avouer qu'il les méritait à certains égards. Sans marcher sur les pas d'Homère et de Virgile, l'auteur de *la Luside* a plu et plaît encore. Son poème ne sera, si l'on veut, que la relation d'un voyageur poète, et l'histoire de la découverte des Indes Orientales par les Portugais ; mais cette relation est ornée de fictions hardies et neuves. Son épisode d'Inès de Castro est d'une beauté touchante. La description du géant Adamastor, gardien du cap des Tourmentes, est un morceau égal à tout ce que l'imagination des plus grands poètes a pu produire. En

(1) On grava sur le tombeau du Camoëns l'épithaph suivante, composée par Matthieu Cardoso, jésuite.

Naso elegis, Flaccus lyricis, epigrammate Marcus,
Hic jacet heroo carmine Virgilius.
Ense simul calamoque auxit tibi, Lysia, famam :
Unam nobilitant Mars et Apollo manum.
Castalium fontem traxit modulamine ad Indos,
Et Gangi telis obstupescit aquas.
Lysia mirata est, quando aurea carmina lucrum
Ingenii, haud gazas, ex Oriente tulit.
Sic bene de patria meruit, dum fulminat ense,
At plus dum calamo bellica sacra refert.
Hunc Itali, Galli, Hispani vertere poetam,
Quilibet hunc vellet terra vocare ruum.
Vertere fas, æquare nefas, æquabilis uni
Est sibi, par nemo, nemo secundus erit.

(4) Voir au sujet de l'authenticité de ce fait la note placée à l'article BRENNUS.

général, il y a de la vérité et de la chaleur dans ses descriptions. Les lieux, les mœurs, les caractères y sont bien peints, les images variées, les passions bien rendues, les récits charmants. Le poète passe, avec une facilité surprenante, du sublime au gracieux, et du gracieux au simple. Mais ces beautés n'empêchent pas qu'on ne reproche, avec raison, à Camoëns, le peu de liaison qui règne dans son ouvrage, le ridicule mêlé souvent avec le beau, et surtout le mélange monstrueux des dieux du paganisme avec les saints de la religion chrétienne. Mars s'y trouve à côté de Jésus-Christ, et Bacchus avec la sainte Vierge. Vénus, aidée des conseils du Père Éternel, et secondée des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais dans une île enchantée, dont Camoëns fait une description très-licencieuse. La *Lusiade* fut imprimée à Lisbonne en 1572, in-fol. et réimprimée à Paris en 1759, en 3 vol. in-12. Malgré ses défauts, ce poème a été traduit en plusieurs langues. La meilleure version que nous eussions en France, était celle de du Perron de Castéra, 1755, 3 vol. in-12, avec des notes et une vie de l'auteur. La Harpe en a publié une autre en 1776, en 2 vol. in-8, qui est de d'Hermilly. Celle de Millié, Paris, 1825, 2 vol. in-8, est la plus exacte. M. Dubeux en a publié une édit. corrigée et précédée d'une vie de Camoëns par M. Ch. Magnin, Paris, in-12, enfin M. Ch. Aubert en a donné une trad. en vers, Paris, 1844, in-12. On a encore de Camoëns un *Recueil de poésies* moins connues que sa *Lusiade*.

* CAMOSIO (J.-B.), professeur de théologie à Bologne, ensuite à Macerata, et l'un des plus savants hellénistes de son temps, mort en 1581, fut chargé par Pie IV d'interpréter les Pères grecs. On a de lui une *Version latine du Traité de Psellus*, sur la *Physique* d'Aristote, Venise, 1554, in-fol.; des *Commentaires grecs sur la Métaphysique* de Théophraste; des *Traductions latines de la Métaphysique* d'Aristote; et des *Commentaires* d'Olympiodore sur les *météores*; des *Poésies grecques*, etc.

CAMOUX (Annibal), célèbre centenaire du XVIII^e siècle, naquit à Nice le 19 mai 1638, et mourut à Marseille le 18 août 1759, âgé de 121 ans et 3 mois. On a publié sa *Vie*, in-12. (Voy. ROWIN.) Joseph Vernet a peint Camoux dans une vue du port de Marseille.

* CAMPAN (Jeanne-Louise-Henriette GENET, dame) née à Paris le 6 octobre 1752, était fille d'un premier commis au ministère des affaires étrangères, et reçut sous les yeux de son père l'éducation la plus soignée. Ses connaissances variées et ses talents attirèrent sur elle l'attention de la duchesse de Choiseul, qui la fit nommer, à 15 ans, lectrice de Mesdames, tantes de Louis XVI. En 1770, Marie-Antoinette ayant eu occasion de la voir, apprécia ses qualités aimables et désira se l'attacher. Elle la maria à M. Campan, fils de son secrétaire intime, et la prit pour sa femme de chambre, en lui permettant de conserver sa charge de lectrice auprès de Mesdames. Quand les excès de la révolution eurent mis en péril les jours de la famille royale, M^{me} Campan donna des preuves de son dévouement à sa protectrice. Elle était aux Tuile-

ries pendant la terrible journée du 10 août, et elle eût été enveloppée dans le massacre des serviteurs dévoués qui étaient accourus au château pour défendre Louis XVI, si un homme n'eût arrêté le bras de l'assassin déjà levé sur elle, en s'écriant : » *Faites grâce aux femmes; ne déshonorez pas la nation.* » Ce fut en vain qu'elle demanda avec les plus vives instances à partager la captivité de la reine qui avait été transférée au temple. Pétition lui refusa cette faveur, en la menaçant, si elle insistait, de l'envoyer à la Force. M^{me} Campan, obligée de quitter Paris, se retira à Combertin où elle apprit avec effroi les attentats du 21 janvier et du 16 octobre. Avant de quitter la famille royale elle en avait reçu un témoignage de confiance qui répond assez aux soupçons répandus par ses ennemis sur sa fidélité. Louis XVI la rendit dépositaire de plusieurs papiers importants, où des hommes intéressés à incriminer sa conduite, eussent pu trouver des prétextes d'accusation contre le monarque. Ce fait ayant été connu, M^{me} Campan fut poursuivie par ordre de Robespierre; le 9 thermidor la sauva. Après cette époque qui laissa respirer la France, M^{me} Campan alla se fixer à Saint-Germain, où, pour faire subsister sa famille, elle établit une maison d'éducation. Ce pensionnat jouit bientôt d'une grande vogue, et au bout d'un an, il comptait déjà soixante élèves appartenant aux familles les plus distinguées. M^{me} de Beauharnais, devenue depuis impératrice, y plaça sa fille Hortense et sa nièce Emilie. Bonaparte lui-même confia à M^{me} Campan l'éducation de sa plus jeune sœur, Caroline. Parvenu à l'empire, Napoléon créa par un décret la maison d'Ecouen, où les filles des membres de la légion-d'honneur devaient recevoir le bienfait de l'éducation, et en confia la direction à M^{me} Campan, dont il appréciait le savoir et les manières distinguées. Au retour des Bourbons, la maison d'Ecouen ayant été supprimée, les jeunes filles qui s'y trouvaient furent placées à Saint-Denis, et les fonctions de M^{me} Campan cessèrent. Elle eut même la douleur de voir reproduire contre elle d'anciennes accusations de trahison. M^{me} Campan se retira à Mantes où elle reçut le dernier soupir d'un fils sur lequel reposaient toutes ses espérances. Elle-même atteinte bientôt d'une maladie qui exigea une opération cruelle, expira le 16 mars 1822. On a d'elle : *Conversations d'une mère avec sa fille*, Paris, an 12, in-8 (Anonyme); *Lettres de deux jeunes amies*, Paris, in-8; *Mémoires sur la vie privée de Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre, suivis de souvenirs et anecdotes historiques, sur les règnes de Louis XIV, Louis XV, et Louis XVI*, Paris, 1822, 5 vol. in-8; *de l'Education*, Paris, 1825, 2 vol. in-8; *Conseils aux jeunes filles*, Paris, 1825, in-12.

CAMPANA (Albert), dominicain de Florence, enseigna à Pise et à Padoue où il mourut le 21 septembre 1639, et publia une traduction italienne de la *Pharsale* de Lucain, en vers libres, Venise, 1640, in-12.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain calabrois, né dans un petit bourg nommé Stillo, en 1568, s'attira des disgrâces par son humeur turbulente et

par son esprit inquiet et dangereux. Il fut mis en prison, accusé d'avoir voulu livrer la ville de Naples aux ennemis de l'état, et d'avoir des sentiments erronés. La suite vérifia mieux cette dernière accusation que la première. Campanella fut 27 ans en prison. Il y essuya jusqu'à sept fois la question pendant 24 heures de suite, et n'en sortit qu'à la sollicitation du pape Urbain VIII. Il vint à Paris en 1624, y fut protégé par le cardinal de Richelieu, et y mourut en 1639, à 71 ans, pour avoir pris de l'antimoine. On a de lui des écrits de philosophie et de théologie, dans lesquels il se montre plus singulier que judicieux. Il avait de l'esprit, mais peu de jugement, et il fut encore un de ces écrivains qui se plaignent toujours des autres, et n'ont à se plaindre que d'eux-mêmes. Celui de tous ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est son *Atheismus triumphatus*, Rome, 1631, in-folio, Paris, 1636, in-4. Quoique les bibliographes rangent ordinairement cet ouvrage parmi les apologies de la religion, on prétend qu'il serait mieux placé parmi ceux qui en attaquent les fondements. En faisant semblant d'y combattre les athées, Campanella semble les favoriser, en répondant très-faiblement aux arguments qu'il leur prête, d'où vient qu'on a dit qu'il aurait dû l'intituler *Atheismus triumphans*. C'est la seule raison qui peut le faire rechercher, quoiqu'il ne mérite pas d'être lu. Sa *Monarchia Messia*, 1633, in-4, est encore au nombre de ces livres qu'on recherche et qu'on méprise. Voyez le 7^e vol. des *Mémoires du père Nicéron*.

CAMPANI (Jean-Antoine) naquit en 1427, suivant Nicéron à Cavello, dans la campagne de Rome, et suivant d'autres près de Capoue, d'une paysanne qui accoucha de lui sous un laurier. De berger, devenu valet d'un curé, il apprit assez de latin sous son nouveau maître pour être précepteur à Naples. Ses talents lui ayant acquis de la réputation, Pie II le nomma évêque de Crotone et ensuite de Téramo. Paul II et Sixte IV l'employèrent dans des affaires très-difficiles. Ce dernier pontife le soupçonnant d'être entré dans une conspiration tramée contre lui, le bannit de toutes les terres de l'Eglise. Campani, consumé par la maladie et le chagrin, mourut à Sienne en 1477. Il avait signalé plusieurs fois son éloquence en public, entre autres à la diète de Ratisbonne. Parmi ses illustres amis, on distinguait le cardinal Bessarion. Campani fit un jour vingt vers à la louange de ce cardinal, qu'il fit chanter en carnaval par des musiciens masqués. Ils plurent si fort à Bessarion, qu'il donna au musicien autant de ducats qu'il avait de vers, et comme Campani feignait d'en ignorer l'auteur, Bessarion lui dit, en lui prenant la main : *Où sont ces doigts, Campani, qui ont écrit tant de mensonges de moi ?* et lui mit au doigt une bague de 60 ducats. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages écrits quelquefois avec licence, mais presque toujours avec politesse et avec esprit. On peut dire de son style : *sapit anti-quitatem*, du moins dans les endroits qu'il s'est donné la peine de limer. Ses principales productions sont : *Epistolæ et poemata*, Leipsig, 1707, in-8, édition donnée par Jean-Burchard Menckenius, avec la Vie de l'auteur. La gâté règne dans

toutes ses lettres. *Andrea Brachii vita*, qui a été traduite en italien par Piccini. Une édition de *Tite-Live*, corrigée sur plusieurs manuscrits, Rome, 1471-72, 3 vol. in-folio. *Vita Pii II* dans la collection de Muratori. *Opera varia*, Rome, 1493, in-fol. rare. Voy. son éloge dans le 2^e volume des *Mémoires de Nicéron*.

CAMPANI ALIMENIS (Matthieu), né dans le diocèse de Spolète, curé à Rome, apprit dans un écrit estimé des savants la manière de bien tailler les verres des lunettes. On lui doit aussi les pendules muettes, et cette lanterne employée depuis dans la lanterne magique, par le moyen de laquelle les heures paraissent pendant la nuit peintes distinctement sur un drap. Les autres inventions dont on lui est redevable, répandirent son nom dans l'Europe. — Joseph CAMPANI, son cadet et son élève, exécutait avec beaucoup de justesse ce que son frère imaginait. Ces deux artistes ingénieux vivaient encore en 1678.

* CAMPANILE (Jean-Baptiste), prêtre, né à Palerme dans le xviii^e siècle, a publié : des *Sermons*, des *Panegyriques*, et un ouvrage intitulé : *Palermo antico riscontrato al moderno*.

* CAMPANILE (Jean-Jérôme), docteur en droit et évêque de Larcedone, puis d'Isernie, mort à Naples en 1626, est auteur de *Diversorium juris canonici*, Naples, 1620, in-fol.

* CAMPANILE (le Père), missionnaire, né en 1762 à Saint-Antime, près de Naples, prit de bonne heure l'habit de Saint-Dominique, et chargé de l'enseignement dans différentes maisons de son ordre s'en acquitta avec succès. Le désir de porter la lumière de l'Evangile aux nations infidèles, le fit entrer au collège de la Propagande à Rome, où il apprit l'arabe. Nommé en 1802, préfet des missions de la Mésopotamie et du Kurdistan, son zèle et son activité produisirent les plus heureux fruits ; il conquit à l'Eglise catholique dix villages assez considérables, et décida les évêques chaldéens, résidant à Alkuse, à renoncer au droit qu'ils s'étaient arrogé de nommer leurs successeurs sans l'approbation du saint Siège, usage qui avait pour effet d'élever à l'épiscopat des personnes incapables. Après treize ans de travaux, le P. Campanile revint à Naples où il prêcha avec un grand succès, et fut nommé professeur suppléant de langue arabe à l'université. En 1848 il publia une *Histoire du Kurdistan et des sectes religieuses qui s'y trouvent*, ouvrage important qui contient des détails nouveaux et curieux sur les usages de ce pays, que l'auteur avait soigneusement étudié pendant le séjour qu'il y avait fait. On a de lui quelques autres opuscules. Il est mort à Naples, le 2 mars 1835, à l'âge de 73 ans.

CAMPANUS, savant mathématicien de Lombardie dans le xiii^e siècle, dont on a *Euclidis data*, Venise, 1582, in-fol.; *Elementa*, Bâle, 1546, in-fol.

* CAMPBELL (Georges), théologien écossais, né dans le comté d'Argyle en 1696, est auteur de plusieurs ouvrages qui lui firent une réputation dans sa patrie : Un *Discours sur les miracles*, traduit en français par Jean de Castillon, Utrecht, 1766, in-12; et par Eidous, 1767, in-12, où il

réfute l'*Essai sur les miracles*, etc., de David Hume. *Vindicatio christianæ religionis*, 1736, in-8. Cet ouvrage, renfermant des opinions contraires au calvinisme, indisposa le clergé écossais. Il mourut en 1757. — Un autre Georges CAMPBELL, aussi théologien écossais, mort en 1796, est auteur d'une traduction de la Bible et d'autres ouvrages.

CAMPBELL (Jean), né à Edimbourg, le 8 mars 1708, consacra toute sa vie aux travaux du cabinet. Quoique d'une complexion délicate, sa sobriété fit qu'il jouit d'une assez bonne santé, et vécut jusqu'à l'âge de 67 ans, étant mort le 28 décembre 1775. On lui doit grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Histoire militaire du prince Eugène et du duc de Marlborough*, 1736, 2 vol. in-folio, avec des plans et des cartes, en anglais; *Vies des amiraux et des autres officiers de la marine anglaise, qui se sont rendus célèbres*, Londres, 1742, 2 vol. in-8. On y trouve beaucoup de particularités touchant les colonies et le commerce d'Angleterre. Il avait été fait agent de la colonie de Géorgie en 1763, ce qui lui procura beaucoup de renseignements; *Voyages et aventures d'Edouard Brown*, in-8; *Mémoires du duc de Ripperda*, 1740, in-8; *Histoire abrégée de l'Amérique espagnole*, 1741, in-8; *Collection de voyages*, 2 vol. in-folio : elle peut servir de suite à celle de Jean Harris; *Biographia Britannica*, 1743-1748, 2 vol. in-fol.; *L'Art de prolonger la vie et la vigueur de l'esprit*, 1749, in-8. Il est fait sur le modèle du *Hygiasticon* de Lessius, si ce n'en est pas la traduction. Il a travaillé en société à la partie de l'histoire moderne de l'*Histoire universelle*, par une société d'Anglais qui semblent avoir pris à tâche de défigurer tous les monuments historiques (voyez CALMET). — Il ne faut pas le confondre avec CAMPBELL qui a fait les explications des 200 planches qui composent le *Vitruvius Britannicus*, Londres, 1715, 3 vol. in-folio.

** CAMPBELL (Thomas), célèbre poète anglais, né le 27 juillet 1777 à Glasgow, commença ses études dans sa ville natale, et dès l'âge de 13 ans obtint un prix pour une traduction en vers des *Nuées* d'Aristophane, regardée par ses maîtres comme l'ouvrage le plus remarquable qui fût jamais sorti d'un collège. De Glasgow il se rendit à Edimbourg pour y terminer ses cours à l'université : et bientôt il y fut connu, recherché, fêté par toutes les personnes de distinction. Il n'avait que 20 ans lorsqu'il fit paraître les *plaisirs de l'espérance* (*The pleasures of Hope*), poème qui fixa dès lors sa réputation et qui suffirait pour lui assurer une place parmi les premiers poètes anglais. Le produit de cet ouvrage lui fournit les moyens de faire un voyage en Allemagne. A son retour il s'arrêta quelque temps à Edimbourg, où il publia de nouvelles *Poésies* qui ajoutèrent encore à sa renommée. En 1803 il s'établit à Londres et s'y maria. Sa douceur, sa politesse et le charme de sa conversation réunissaient autour de lui un nombreux cercle d'amis auxquels il dut, ainsi qu'à ses principes politiques, le bienveillant intérêt du célèbre Fox qui le plaça sur la liste des écrivains pensionnés par l'état. Connu non moins comme savant que comme poète, il ouvrit un cours public de lit-

térature qui eut le plus grand succès; et cédant aux instances de ses amis, il publia un choix des meilleurs morceaux de poésie anglaise (*Specimens of the british poets*, Londres, 1819, 7 vol. in-8), avec des remarques qui lui valurent une place aussi distinguée parmi les prosateurs que celle qu'il occupait parmi les poètes. En 1820, il fonda le *Néo Monthly Magazine*, publication qu'il dirigea pendant dix ans avec un talent incontestable. Ses occupations comme critique ne l'empêchèrent pas de se livrer à d'autres travaux et de s'occuper des événements qui s'accomplissaient autour de lui. Il prit une part active à la fondation de l'université de Londres; s'intéressa vivement à la cause des Grecs, puis à celle de la Pologne; et deux fois fut élu Lord recteur de l'université de Glasgow dont il était le glorieux élève. Ayant eu, en 1830, le malheur de perdre l'épouse qu'il chérissait et qui avait fait la consolation de sa vie, il abandonna la direction du *New magazine*, et resta quelque temps plongé dans la plus vive affliction. Il essaya de la surmonter en fondant le *Metropolitan magazine* et en se chargeant de quelques compilations; mais il ne put jamais se remettre entièrement. Etant venu à Boulogne-sur-mer pour y chercher quelques distractions à son mal désormais incurable, il y mourut le 15 juin 1844, à l'âge de 67 ans. Ses restes ont été transportés en Angleterre et inhumés à Westminster près de ses plus illustres devanciers. On a plusieurs éditions de ses *Œuvres* poétiques; la meilleure est celle de Londres, 1828, 2 vol. in-8; son poème les *plaisirs de l'espérance*, que Byron regardait comme le meilleur poème didactique de la langue anglaise, a été traduit en vers français, par M. Alb. de Montémont, Paris, 1824, in-18.

* CAMPE (Joachim-Henri), célèbre écrivain allemand, né en 1746 à Deusen, dans la principauté de Brunswick-Wolfenbüttel, fit, avec beaucoup de succès, ses humanités et sa philosophie à l'université de Halle, et accepta ensuite une place d'aumônier dans le 1^{er} régiment du prince de Prusse en garnison à Postdam. Il y renonça bientôt pour se livrer uniquement à l'éducation de la jeunesse, et obtint, en 1776, la place de conseiller dans l'instruction publique, et la direction de l'institut d'éducation de Dessau, dont Basedow était chargé avant lui. Campe alla bientôt diriger à Hambourg une institution particulière qu'il éleva au plus haut degré de prospérité; il la céda, en 1783, au professeur Trapp, son ami, et vécut dans la retraite. Quelques années après, il accepta une place de conseiller dans les écoles du duché de Brunswick, et les fonctions de chanoine du chapitre de saint Cyriaque, ainsi que la direction de la librairie d'éducation de Brunswick, une des plus considérables de l'Allemagne. Enfin, le mauvais état de sa santé le détermina à voyager en 1789, et il se rendit à Paris. Il fut du nombre des savants étrangers auxquels l'Assemblée nationale offrit le titre de citoyen français. Dégoûté du monde et des affaires, il se retira dans sa maison de campagne près de Brunswick, où il mourut le 24 novembre 1818. Il a publié un très-grand nombre

d'ouvrages en allemand, qui lui assurent un rang distingué parmi les écrivains de sa nation. On admire surtout, dans ses livres d'éducation, le don rare de mettre à la portée des enfants les idées les plus abstraites, et la facilité avec laquelle il sait conformer son langage au degré de leur intelligence. Les principaux sont : *Conversations philosophiques sur la révélation indirecte de la religion et sur l'insuffisance de quelques démonstrations qui la concernent*, Berlin, 1773, in-8; *Commentaire philosophique sur ces mots de Plutarque : La vertu est une longue habitude, ou de la Manière dont se forment les inclinations vertueuses*, Berlin, 1774, in-8; *les Facultés de l'âme humaine de sentir et de connaître, considérées la première d'après ses lois, et toutes les deux d'après l'influence qu'elles exercent l'une sur l'autre, et de leurs effets sur le caractère et le génie*, Leipzig, 1776, in-8; *Conversations relatives à l'éducation*, avec Basedow, Desau, 1777, 4 cahiers in-8; *Petit Livre de morale à l'usage des enfants*, Brunswick, 1777, in-8, très-souvent réimprimé, et trad. en français, Paris, 1799, in-12; *Recueil de différents mémoires sur l'éducation*, Leipzig, 1778, 2 vol. in-8; *petite Bibliothèque des enfants*, Hambourg, 1779, 12 vol. in-16, et Brunswick, 1782, 12 vol. in-12; imitée par Berquin dans son *Ami des enfants. De la Sentimentalité et de la sensibilité sous le rapport de l'éducation*, Hambourg, 1779, in-8. Ce petit traité a été réimprimé sous ce titre : *des Soins nécessaires pour conserver l'équilibre entre les facultés humaines. Le nouveau Robinson*, Hambourg, 1779, 2 volumes in-8. Campe n'a conservé dans cet ouvrage que le fond du *Robinson Crusoe*; et en adoptant la forme du dialogue qui amène des explications très-instructives, il en a fait un des meilleurs ouvrages élémentaires que l'on puisse mettre entre les mains des enfants : il a été traduit en beaucoup de langues, et il en existe plusieurs traductions françaises, notamment de P. Blanchard, Paris, 1818, 2 vol. in-12; *la Découverte de l'Amérique pour l'instruction et l'amusement des jeunes gens*, Hambourg, 1781, 3 vol. in-8; traduit en français, Paris, 1822, 3 vol. in-12; et 1827, 2 vol. in-12, avec 8 fig. sous le titre d'*Histoire et découverte de l'Amérique. La petite Psychologie pour les enfants*, Hambourg, 1780, in-8, 4 pl., trad. en français, Genève, 1783, in-12, 16 pl.; *Théophron ou le Guide de la jeunesse*, Hambourg, 1783, traduit en français, Brunswick, 1798, in-8; *Conseils paternels à ma fille*, 1789, in-8. C'est le pendant du précédent ouvrage. *Révision générale de toutes les matières relatives aux écoles et à l'éducation*, Hambourg, 1785-92, 16 vol. in-8. On y trouve réuni tout ce qui a été écrit d'utile sur l'éducation, par Quintilien, Fénelon, Locke, Rousseau et les moralistes de tous les âges. On en a publié un extrait, Wurtzbourg, 1800, 3 volumes in-8. *Dictionnaire allemand*, Brunswick, 1807-1811, 5 vol. in-4; *Voyage en Angleterre et en France en forme de lettres*, Brunswick, 1803, 2 vol. in-8, fig.

CAMPEGE ou CAMPEGGI (Laurent), Bolonais, cardinal de la création de Léon X, avait été marié avant que d'entrer dans l'état ecclésiastique. Clément VII l'envoya, en 1524, en Allemagne, avec la qualité de

légal, pour assister à une nouvelle diète convoquée à Nuremberg; mais il ne put rien obtenir de cette assemblée. Quatre ans après, en 1528, on l'envoya à Londres pour être adjoint de Volsey, dans le jugement sur le divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon. Il dit à l'un et à l'autre ce qu'ils devaient attendre d'un légat sage et pacifique. Il alléguait au roi le tort qu'il faisait à sa réputation, le mécontentement des Anglais, le désespoir d'une princesse pleine de vertus et de raison. N'ayant pu rien obtenir de l'opiniâtreté de Henri, il voulut, dit-on, persuader à la reine de se laisser séparer d'un époux dont elle n'avait ni le cœur ni la confiance, de sacrifier ses droits au repos de l'Europe, menacée de la guerre et d'un schisme; mais cette proposition ne peut s'entendre que d'une simple séparation, et point de la dissolution d'un mariage reconnu valide, et que nulle autorité ne pouvait rompre. Il est reconnu que chez les catholiques, aucune cause, pas même celle d'adultère (qui d'ailleurs n'était pas le prétexte allégué par Henri), ne peut délier le nœud du mariage; on sait encore que l'opinion contraire a été rejetée au concile de Trente, et combien de désordres elle a occasionnés chez les protestants, où elle a introduit une véritable polygamie. Campegge n'ayant rien pu conclure, revint à Rome, et y mourut en 1539. On trouve plusieurs de ses lettres, importantes pour l'histoire de son temps, dans le recueil intitulé *Epistolarum miscellaneorum libri X*, Bâle, 1530, in-fol. Sigonius a donné la *Vie* de ce cardinal, qui a été traduite en français par Maucroix, Paris, 1677, in-12.

* CAMPEGE (Alexandre), fils du cardinal Laurent, devint coadjuteur de l'archevêque de Bologne, et fut ensuite vice-légat d'Avignon. Créé cardinal en 1531, par Jules III, il mourut trois ans après, âgé de 50 ans. On lui attribue un traité de *Auctoritate pontificis romani*. — CAMPEGE (Jean-Baptiste), frère du précédent, évêque de Majorque, a laissé une harangue prononcée au concile de Trente : *de Tuenda religione*, Venise, 1561, in-4.

* CAMPEGE (Thomas), évêque de Feltri, neveu du cardinal Laurent, accompagna son oncle dans plusieurs légations, et lui fut associé dans le gouvernement de Parme et Plaisance. Ayant été nommé à l'évêché de Feltri en 1540, il fut envoyé, avec le titre de nonce, à la conférence qui fut tenue à Worms, entre Eckius et Philippe Mélanchthon, et qui fut presque aussitôt rompue que commencée. En 1543, il assista à l'ouverture du concile de Trente en qualité d'adjoint aux légats du saint Siège, et fit décider, dans la seconde session, qu'on traiterait ensemble les dogmes et la réformation. Ce prélat mourut à Rome le 11 janvier 1564, à 64 ans. Il a laissé plusieurs petits traités pleins de méthode et de clarté. Le plus considérable, qui est très-rare, est intitulé *De auctoritate SS. Conciliorum*, Venise, 1561. L'auteur y enseigne que le pape ne pourrait être déposé par un concile, que dans le cas où il serait tombé dans l'hérésie; que, régulièrement, c'est au pape à convoquer les conciles; mais qu'à son refus, les cardinaux, les princes protecteurs des saints canons, et même les évêques, de leur propre mouvement, peuvent y pourvoir; que c'est

au pape à publier ou confirmer les décrets des conciles. Enfin, il ne reconnaît point l'infailibilité pour les faits, mais uniquement pour les décisions de la foi. Outre ce traité, Campége en a laissé plusieurs sur la résidence des pasteurs, qu'il enseigne être de droit divin, contre la pluralité des bénéfices, et sur plusieurs autres matières.

* CAMPELLO (Bernardin de' CONTI), littérateur, né à Spolète en 1595, mort en 1676, fut auditeur du saint Siège près les nonces du pape à Turin, Madrid, Florence et Urbin, ce qui ne l'empêcha pas de cultiver les lettres avec succès, et de tenir une correspondance suivie avec la plupart des littérateurs de son temps. On distingue parmi ses nombreux écrits : *Esame dell' opere del cavaliere Marini*, dans lequel il s'élève avec force contre l'enflure et le mauvais goût de ce poète, dont le style faisait déjà école en Italie; *Della storia di Spoleti, e suo ducato*, dont il n'a paru que le premier volume, Spolète, 1672, in-4, qui ne va que jusqu'en 910; les tragédies de la *Gerusalemme Cattiva*, la *Teodora*, etc.; *Discorsi sacri*, Macerata, 1680.

* CAMPELLO (Paul de' CONTI), fils du précédent, né à Spolète en 1643, entra dans l'ordre religieux et militaire de l'abbaye de Saint-Etienne. Il fut successivement général-conservateur, puis chef du débarquement de l'expédition des Vénitiens contre les Turcs, en 1684 et 1685, grand-prieur de son ordre, et employé par les grands-ducs Ferdinand II, Côme II et Côme III, dans les affaires les plus importantes. Ses connaissances étendues embrassaient les mathématiques, l'architecture, la cosmographie, les langues anciennes et modernes, l'histoire, la littérature, la musique. Retiré dans sa patrie sur la fin de ses jours, il y mourut en 1713. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui n'ont point été imprimés.

CAMPEN (Jean van den), savant hollandais, naquit dans l'Over-Yssel, aux environs de la ville de Campen, vers 1490, fit de grands progrès dans l'étude des langues grecque, latine et hébraïque, et fut professeur d'hébreu à Louvain, pendant plusieurs années. De là, il voyagea dans une grande partie de l'Europe : la peste l'enleva à Fribourg, le 7 septembre 1538. Nous avons de lui : Une *Grammaire hébraïque*, en latin, imprimée sous différents titres, Paris, 1520 et 1533, Louvain, 1528. Elle est fort méthodique, et dégagée des ennuyeuses minuties dont on a farci la plupart de celles qui ont paru depuis : *Paraphrase et interprétation des psaumes, selon la vérité hébraïque*, en latin, dont il y eut un très-grand nombre d'éditions dans le xvi^e siècle, à Nuremberg, à Lyon, à Paris, à Anvers, à Strasbourg, à Bâle. Elle a été traduite en français, en allemand, en flamand et en anglais; on a joint à quelques-unes de ces éditions une *Paraphrase sur l'Ecclesiaste* du même Campen. Cet auteur a fort bien saisi le sens littéral de la plupart des psaumes, et expliqué heureusement une partie des difficultés qui s'y rencontrent.

* CAMPEN ou KAMPEN (Jacob de), l'un des chefs des anabaptistes que Bécold, dit Jean de Leyde, qui venait d'être couronné roi de cette secte dans un cimetière de Munster, envoya dans les Pays-Bas ré-

pandre ses monstrueuses erreurs. Campen reçut le prétendu titre d'évêque d'Amsterdam en 1534; mais sa mission n'eut pas le succès qu'il s'était promis. Son complot fut découvert, et Géléen, qui lui avait été associé, fut tué d'un coup de mousquet en se défendant dans une tour d'Amsterdam où il s'était retiré. Campen fut obligé de se cacher. Ayant été découvert dans un monceau de tourbe, il fut condamné, par les magistrats d'Amsterdam, à avoir la langue et la main droite coupées, et enfin, à être décapité. Ce supplice fut exécuté en 1536. Sa tête et sa main furent publiquement exposées sur le fer d'une lance.

CAMPEN (Jacques van), peintre et architecte, né à Harlem, se perfectionna dans son art en Italie. A son retour, il bâtit le palais du prince Maurice, à la Haye, l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, un des plus beaux bâtiments de la Hollande, et mourut en 1638.

** CAMPENON (François-Nicolas-Vincent), membre de l'académie française, né le 29 mars 1772, à la Guadeloupe, vint fort jeune en France, où il fit des études rapides et brillantes sous la direction de son oncle le poète Léonard (*Voy. cenom*). A son exemple, il fit aussi des vers. Une romance dans laquelle il plaignait les malheurs de la reine Marie-Antoinette, et qu'il eut la courageuse imprudence de publier dans un journal, l'obligea de chercher un asile en Suisse. Il revint à Paris dès qu'il crut pouvoir le faire sans danger; mais instruit par l'expérience, il y vécut dans la retraite plusieurs années, avec ses livres, et ne voyant qu'un petit nombre d'amis, auxquels il communiquait ses essais et ses espérances. A la création de l'université, Fontanes, qui le connaissait et l'appréciait, le plaça dans ses bureaux, et vers le même temps, il fut nommé commissaire du gouvernement près du théâtre de l'opéra comique. Deux poèmes, l'un didactique, l'autre élégiaque, tous les deux écrits avec une élégance et une pureté de style dont le secret devenait de plus en plus rare, l'avaient signalé depuis quelque temps aux suffrages de l'académie française, lorsqu'il y fut appelé pour remplir le fauteuil, vacant par la mort de Delille, son maître, et dont il était fier d'avoir su mériter la bienveillante amitié. La restauration le maintint dans ses fonctions à l'université, et il fut fait en outre censeur et secrétaire du cabinet du Roi, etc. Il se démit de tous ses emplois en 1823, et ne vécut plus dès-lors que pour les lettres, pour sa famille et pour ses amis. L'affaiblissement progressif de sa santé finit par lui interdire tout travail. Il s'éteignit à Villecresnes, près de Corbeil, le 24 novembre 1843, dans sa 71^e année, ayant conservé jusqu'au dernier jour ce calme et cette résignation chrétienne qui l'avait aidé à supporter ses longues souffrances. M. Saint-Marc Girardin lui a succédé à l'académie française. Outre des *Notices* sur Tressan et Gresset, et des éditions des *Œuvres* de Léonard et des *Lettres choisies* de Voiture et de Balzac, on lui doit plusieurs morceaux de littérature, entr'autres un *Essai sur Cl. Marot*, et sur les services qu'il a rendus à la langue. Il a traduit l'*Histoire d'Ecosse* de Robertson; avec son ami Després, les *Poésies d'Horace*; et dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* : l'*Officier en recrutement* de

Farquhar. Il a recueilli lui-même les ouvrages sur lesquels se fonde sa réputation, sous ce titre modeste : *Poèmes et opuscules en vers et en prose*, Paris, 1823, 2 vol. gr. in-18, fig. On y trouve ses deux poèmes *l'Enfant prodigue* et *la Maison des champs*, son *Voyage de Grenoble à Chambéry*, ses *Poésies diverses*, parmi lesquelles on distingue les *Élégies*, et enfin son *Discours de réception* à l'académie française. Camponen publia, l'année suivante, in-8, des *Essais de mémoires ou lettres sur la vie, le caractère et les écrits de Ducis*, ouvrage qui fait connaître et aimer ce grand poète, qui, souvent sublime, toujours simple et national, a mérité, comme Lafontaine, le surnom de *Bonhomme*.

* CAMPER (Pierre), médecin et naturaliste, né à Leyde le 11 mai 1722, d'une famille distinguée, s'étant destiné à la médecine, étudia sous Gaubius, van Rooyen et Albinus. En 1748, il put exécuter le dessein qu'il avait formé de visiter une partie de l'Europe. Il séjourna d'abord en Angleterre, puis à Paris, et parcourut ensuite la Flandre, l'Allemagne et la Prusse; il fut partout accueilli des savants avec une considération marquée. Sa patrie sut également apprécier son savoir : il occupa tour à tour, avec succès, les chaires de philosophie, d'anatomie, de chirurgie et de médecine dans les universités de Franeker, d'Amsterdam et de Groningue. Ce savant remplit quelques fonctions politiques, il fut membre du conseil d'état des Provinces-Unies, et député à l'assemblée des états de la Frise. Il mourut le 7 avril 1789. Les académies de Berlin, de Pétersbourg, les sociétés royales de Gottingue, de Londres, l'académie des Sciences de Paris le comptaient au nombre de leurs membres. On lui doit plusieurs découvertes physiques. *L'Anatomie comparée* fut aussi l'objet de ses études. Il a publié un grand nombre de mémoires, dont on trouve la liste dans la réimpression du *Discours* de Cuvier sur les progrès des sciences depuis 1789 jusqu'à ce jour, Amsterdam, 1809, in-8. Nous citerons : *Demonstrationum anatomico-pathologicarum libri II*, Amsterdam, 1760-62, 2 vol. in-fol.; *Dissertation physique sur les différences des traits du visage*; *Discours sur l'art de juger les passions de l'homme par les traits de son visage*, traduites en français par Quatremère d'Isjonval, 1791-92. Jansen a traduit les *Œuvres* de Camper, 1803, 3 vol. in-8.

* CAMPHUYS (Jean), en latin *Camphius*, né à Harlem en 1634, entra, à l'âge de vingt ans, dans les établissements hollandais de l'Inde, et parvint, de grade en grade, au bout de trente ans, au poste éminent de gouverneur-général. Il donna sa démission en 1691, et se retira dans une superbe maison de plaisance, qu'il s'était fait bâtir près de Batavia. C'est dans cette retraite, où il mourut en 1695, qu'il avait formé la riche collection de plantes que Rumphius a décrite sous le titre de *Herbarium Ambonense*. On a de lui une excellente *Histoire de la fondation de Batavia*. Il avait en outre rassemblé des matériaux pour une histoire du Japon, qu'il céda au chirurgien Kaempfer (Voy. KAEMPFER), qui les a employés dans la relation de son voyage sans nommer l'auteur. La vie de Camphuys a été écrite en hollandais par van Haren.

* CAMPHUYSEN (Théodore-Raphelz), célèbre

peintre de paysages, né à Gorcum en 1586, mort à Worcum en 1627, est le premier des peintres hollandais qui ait fait connaître la véritable manière de peindre le paysage. Il excellait particulièrement à représenter les soleils couchants, et surtout les hivers. Ses ouvrages sont extrêmement rares. Il traduisit en vers les psaumes de David.

CAMPL ou CAMPO (Pierre-Marie), prêtre de Plaisance, dans le xvii^e siècle, est compté par les Italiens pour un des bons historiens de cet état. Son *Histoire ecclésiastique de Plaisance*, écrite en italien, fut imprimée à Plaisance même, en 1661-1662, en 3 vol. in-fol. Elle passe pour exacte. On a encore de lui la *Vie du pape Grégoire X*, Rome, 1653, in-4, en latin.

CAMPL (Bernardin), peintre de Crémone, né en 1522, connu par ses tableaux estimés, et par un ouvrage en italien sur la peinture, imprimé à Crémone, en 1580, in-4, sous ce titre : *Parere sopra la pittura*. Les peintres et les amateurs y trouvent à s'instruire.

CAMPL (Antonio). Voy. CAMPO.

CAMPAN (Edmond), jésuite, né à Londres en 1540, étudia à Oxford, où il fit de grands progrès dans les belles-lettres, et prit le diaconat selon le rit de la religion anglicane. Il embrassa ensuite la religion catholique, et entra dans la compagnie de Jésus à Rome, en 1575. Il s'y distingua bientôt par sa piété et par son savoir. Après divers voyages, Grégoire XIII l'envoya en Angleterre, où il mourut pour la foi catholique, le 28 novembre 1581, sous le règne d'Elisabeth. Le jésuite Paul Bombino a donné l'histoire de la vie et du martyre de son confrère. On a de Campan une *Chronique universelle*; une *Histoire d'Irlande*, Dublin, 1633, in-fol.; une *Traité contre les protestants d'Angleterre*; une *Histoire du divorce de Henri VIII* dans l'*Histoire ecclésiastique d'Angleterre*, par Hapsfeld, Douai, 1622, in-fol., et d'autres ouvrages qui l'ont moins fait connaître que son martyre, quoiqu'ils prouvent qu'il était versé dans les belles-lettres et dans la théologie. Voy. PARSONS.

* CAMPIGLIA (Alexandre), historien italien, né en Toscane vers l'an 1560, est auteur d'une *Histoire des troubles de la France pendant la vie de Henri le Grand*, qui n'est autre que l'histoire de ce prince, depuis sa naissance jusqu'à sa conversion, et qui va de l'an 1553 jusqu'en 1594, Venise, 1614, et 1617, in-4, Augsburg, 1616, in-4. Cette histoire qui fut dédiée à Louis XIII est inférieure à celle de Davila sur le même sujet. Campiglia mourut vers 1642.

* CAMPION (Alexandre de), gentilhomme de Normandie, né en 1610, mort vers 1670, commandant de la ville de Rouen, a donné : *la vie des Hommes illustres tant Français qu'étrangers*, dont il n'a publié que le premier vol., Paris, 1657, in-4; un *Recueil de lettres et de poésies* de l'an 1651 jusqu'en 1646, Rouen, 1657, in-8, très-rare, parce qu'il a été tiré à petit nombre. Les lettres qui peuvent être de quelque utilité pour l'histoire présentent de l'intérêt : les poésies sont très-médiocres. — Henri de CAMPION, son frère, qui avait embrassé la carrière militaire, et qui mourut d'une maladie de langueur

en 1663, a écrit des *Mémoires*, que le général de Grimoard a publiés à Paris en 1806, in-8. Ils sont écrits purement pour le temps, et renferment des faits importants et ignorés.

CAMPION (Hyacinthe), né à Bude en 1725, prit de bonne heure l'habit de Saint-François, professa avec beaucoup de distinction la philosophie et la théologie dans son ordre, et mérita d'en être nommé provincial. Pendant qu'il remplissait cette charge, il mourut subitement à Esseck en Esclavonie, le 7 août 1767. On a de lui : *Animadversiones physico-historico-morales de Baptismo non natis, abortivis et projectis conferendo*, Bude, 1761, in-8, ouvrage où les savants peuvent rencontrer des réflexions utiles, mais où les personnes d'un caractère timoré et scrupuleux ne trouveront guère de quoi se rassurer (*Voy. CANGIAMILA et DINOUART*). *Vindiciæ pro suo ordine adversus quosdam scriptores novissimè opellam posthumam Guillelmi Frederici Damiani sacerdotis Petri*, Bude, 1766, in-8. Il y prouve que les fraticelles, les begghards et les béguins ne sont pas sortis de l'ordre des frères mineurs. *Vindiciæ denuò vindicatæ adversus apologiam Jesephi Antonii Transylvani*, etc., Bude, la même année et dans le même genre que le précédent. On doit regretter que le Père Campion, homme d'ailleurs d'un mérite et d'un savoir peu communs, ait employé presque tout son temps à traiter avec tant de chaleur une matière inutile ; comme si, en supposant que l'opinion qu'il combattait fût vraie, l'ordre de Saint-François cessait pour cela d'être ce qu'il est, un ordre saint et vraiment respectable. Il aurait dû se rappeler que les Apôtres de Jésus-Christ n'ont point été avilis par la désertion traîtreuse et criminelle d'un de leurs membres ; il se serait épargné par-là bien des peines, et aurait rendu plus de service aux lettres.

* CAMPISI (Dominique), dominicain, prédicateur, théologien et musicien, né en Sicile au xvii^e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Floridum concentum binis, ternis et quaternis vocibus modulatum* ; *Lilia campi binis, ternis, quaternis et quinis vocibus modulata cum completorio et litanis B. Virginis* ; *Lilia campi binis, ternis, quaternis, quinis et sextis vocibus modulanda* ; *Delli mottetti a due, tre et quattro voci con una compieta*, lib. I et II.

CAMPISTRON (Jean-Galbert de), né à Toulouse en 1656, avec des dispositions heureuses, qu'une bonne éducation fit fructifier. Son goût pour la poésie et pour les belles-lettres l'amena à Paris. Racine fut son guide dans la carrière dramatique. « Poète tragique, dit M. Sabatier, inférieur à ceux » qui tiennent le premier rang parmi nous, mais » supérieur à beaucoup d'autres qui prétendent en » occuper un sur notre théâtre. Ses tragédies ne » valent pas l'*Alzire*, la *Mérope*, etc., de Voltaire ; » il n'en a aucune de comparable à la *Didon* de » M. le Franc. Mais elles sont préférables à celles » des Marmontel, des Lemière, des La Harpe, etc. » La Harpe ne l'a pas traité aussi favorablement. » On a loué, dit-il, la sagesse de ses plans : ils » sont raisonnables, il est vrai ; mais on n'a pas » songé qu'ils sont aussi faiblement conçus qu'exé- » cutés. Campistron n'avait de force d'aucune

» espèce, pas un caractère marqué, pas une situa- » tion frappante, pas un vers nerveux. Il cherche » sans cesse à imiter Racine ; mais ce n'est qu'un » apprenti qui a devant lui le tableau d'un maître, » et qui, d'une main timide et indécise, crayonne » des figures inanimes. La versification de cet » auteur n'est que d'un degré au-dessus de Pradon : » elle n'est pas ridicule ; mais, en général, c'est » une prose commune assez facilement rimée, et » il s'est fait néanmoins dix éditions de ses œuvres. » Le duc de Vendôme le fit nommer chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques en Espagne, commandeur de Chimène, et marquis de Penange en Italie, etc. Le poète suivit le duc en différents pays, et se retira dans sa patrie quelque temps après. Il y épousa mademoiselle de Maniban, sœur de l'évêque de Mirepoix, depuis archevêque de Bordeaux, et y mourut presque subitement en 1723. Il était mainteneur de l'académie des Jeux floraux depuis 1694, et membre de l'académie française depuis 1701. On a donné son *Théâtre*, 1730, 3 vol. in-12.

CAMPISTRON (Louis de), frère du précédent, cultiva comme lui la poésie française. Jésuite dès l'âge de 13 ans, il se forma dans cette société l'esprit et le goût. Le duc de Vendôme le retint auprès de lui dans ses campagnes d'Italie. Les deux frères étaient les oracles des officiers dans toutes les matières de bel esprit et de littérature. On a de lui des poésies répandues dans le Recueil des Jeux floraux, une *Ode sur le jugement dernier*, et les *Oraisons funèbres de Louis XIV et du Dauphin*. Il mourut en 1737, à soixante-dix-sept ans. Ses vers, comme ceux de son frère, manquent de nerf et de coloris : on trouve le même défaut dans sa prose.

CAMPO (Antonio), auteur italien, né à Crémone au xv^e siècle, est regardé par ses compatriotes comme un des bons historiens de cette ville du duché de Milan. Son histoire est en italien. La meilleure édition est celle de 1585, Crémone, in-fol. On l'estime moins pour les recherches qu'elle renferme, que pour les planches au burin d'Augustin Carrache. Elle est rare et recherchée ; mais l'édition de Milan, 1645, in-4, est d'un prix très-inférieur.

CAMPO. *Voy. CAMPI.*

* CAMPOMANÈS (don Pedro-Rodriguez, comte de), célèbre ministre espagnol, né à Oviédo au mois de janvier 1722, fit d'excellentes études dans l'université de cette ville, et après les avoir perfectionnées à Salamanque, embrassa la carrière du barreau. Dès l'âge de vingt-six ans, il s'était fait la réputation du jurisconsulte le plus habile et le plus désintéressé de l'Espagne. Après avoir exercé divers emplois à Valladolid, Grenade et Séville, il fut nommé en 1763, par Charles III, fiscal du conseil royal et suprême de Castille. Les membres du conseil, appréciateurs éclairés de ses talents, le chargèrent de la rédaction de divers mémoires importants, parmi lesquels on remarque le *Discurso sobre el fomento de la industria popular*, Madrid, 1774, in-8, dans lequel presque tous les points de quelque importance touchant la police intérieure, les impôts, l'agriculture, les manufactures, le commerce tant domestique qu'étranger, se trouvent discutés. A ce mémoire il en ajouta un

sur les approvisionnements de Madrid, 1768, 2 vol. in-8. Il fit établir la liberté du commerce des grains en Espagne, et travailla à détruire la mendicité et à faire répartir les impôts avec plus d'équité et d'exactitude. Charles IV le nomma en récompense de ses services, à son avènement au trône, en 1788, président du conseil de Castille, puis ministre d'état, et le choisit pour présider à cette époque les cortès du royaume. Campomanès paraissait devoir jouir longtemps de la faveur du monarque; mais Florida-Blanca, qui parvint à gagner les bonnes grâces du roi, voyant en lui un adversaire redoutable, le fit écarter du conseil et de tous les emplois qu'il occupait. Campomanès supporta sa disgrâce avec beaucoup de résignation, et mourut le 14 décembre 1802. Cet homme vraiment utile et recommandable avait, en administration et en politique, des vues grandes et élevées. On le vit avec peine se réunir à d'Aranda pour faire expulser les jésuites d'Espagne, sans même se ressouvenir que c'était cette société qui avait si puissamment contribué aux brillants établissements que l'Espagne avait fondés dans les Indes occidentales et dans les autres parties du monde. Son érudition lui mérita une considération singulière. Cabarrus disait qu'il n'avait jamais vu un homme plus instruit, ni qui fût doué d'une plus étonnante mémoire. « Quelle » louange, dit Cavanilles, n'est point au-dessous » de celle qu'a méritée cet excellent citoyen, ce » grand magistrat, ce savant si éclairé! Voyez-le, » comme directeur de l'académie de l'histoire, » donner l'exemple, dans ses ouvrages, du bon » goût et de la critique. Voyez l'homme d'état et » le patriote instruire le peuple, encourager son » industrie par les écrits les mieux pensés; dé- » montrer aux uns leur intérêt dans les progrès de » l'agriculture et des fabriques, prouver aux autres » l'abus d'un genre de culture ou de commerce, » et leur apprendre à en substituer un autre plus » utile. Considérez-le enfin comme magistrat, et » lisez les ouvrages qui l'immortalisent. » (*Observations sur l'article Espagne de l'Encyclopédie*, Paris, 1784, p. 61 et suiv.) Rougainville, qui travaillait sur le *Périple* d'Hannon lorsque le savant Espagnol en publia une traduction en 1756, parla de ce travail avec beaucoup d'éloges. Robertson, dans son *Histoire d'Amérique*, le juge aussi favorablement. Outre les productions de Campomanès que nous avons citées, on a encore de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart sur l'administration et l'économie politique, dont les principaux sont : *Traité sur l'amortissement ecclésiastique*, 1 vol. in-folio, 1763. Dans cet ouvrage, il cherche à prouver par l'histoire l'intervention constante de l'autorité civile, pour empêcher les aliénations illimitées en des mains mortes. On trouve à la fin une Notice des lois publiées à ce sujet en Espagne depuis les Goths. *Dissertation historique sur l'ordre et la chevalerie des Templiers*, Madrid, 1747. C'est une histoire de l'origine, des progrès, des règles et de l'extinction de cet ordre. *Antiquité maritime de la république de Carthage, avec le Périple d'Hannon*, traduit du grec avec des notes, Madrid, 1757. Campomanès réfute dans les notes Henri

Dodwel, qui avait nié l'authenticité de l'ouvrage du capitaine carthaginois. *Noticia geografica del regno y caminos de Portugal*, Madrid, 1772; *Itinéraire des routes de postes, tant d'Espagne que des pays étrangers*, Madrid, 1762, in-8, composé par ordre de Charles III. *Appendice à l'éducation des artisans*, Madrid, 1773-77, 4 vol. in-8, dans lesquels l'auteur démontre les causes de la décadence des arts et des métiers en Espagne. *Discours historique sur les droits de l'infante Marie à la couronne de Portugal, et sur ceux qui en émanent en faveur de Charles III. Discours sur la chronologie des rois Goths. Mémoire relatif aux abus de la mesta* (1), Madrid, 1791. Il a donné en outre plusieurs traductions et d'autres ouvrages, parmi lesquels on ne doit pas oublier une *Histoire générale de la marine espagnole*, qui est restée manuscrite et qu'on regrette de ne point voir publiée. Tous les ouvrages de Campomanès ont un vrai mérite, mais on préfère ceux qu'il a composés sur l'économie politique. Il était directeur de l'académie royale fondée en 1758 par Philippe V, correspondant de l'académie des Inscriptions et belles-lettres de Paris, membre de la société philosophique de Philadelphie à laquelle il avait été présenté par Franklin, grand-croix de l'ordre de Charles III, etc.

CAMPRA (André), musicien célèbre, né à Aix en 1660, mort à Versailles en 1744, se fit d'abord connaître par des *motets* exécutés dans des églises, et des concerts particuliers. Ces petites productions lui procurèrent la place de maître de musique de la maison professe des jésuites à Paris, et ensuite la maîtrise de la métropole. Il s'exerça depuis sur les opéras, marcha sur les pas de Lulli, et l'atteignit de fort près. On admira la variété, les grâces, la vivacité de sa musique, et surtout cet art si rare d'exprimer avec justesse le sens des paroles.

CAMPS (François de), naquit à Amiens en 1643, d'un quincaillier. Ferroni, évêque de Mende, le tira du couvent des dominicains du faubourg Saint-Germain, où il servait les messes, se chargea de ses études, et le fit son secrétaire. Ce prélat lui donna le prieuré de Flore, obtint pour lui l'abbaye de Saint-Marcel, la coadjutorerie de Glandèves, et enfin l'évêché de Pamiers. Mais n'ayant pu obtenir ses bulles, à cause de sa mauvaise conduite, il eut en dédommagement l'abbaye de Signy. On a de lui plusieurs *dissertations* sur les médailles, sur l'histoire de France, sur le titre de *très-chrétien* donné aux rois de France, sur la garde des mêmes princes, sur les filles de la maison de France données en mariage à des princes hérétiques ou païens, sur la noblesse de la race royale, sur l'hérédité des grands fiefs, sur l'origine des armoiries, sur les dignités héréditaires attachées aux terres titrées, etc. « Genre » de travail devenu inutile, dit un auteur très-moderne, depuis la révolution opérée dans ce » royaume, à la faveur de laquelle l'Assemblée na-

(1) On appelle *mesta* la réunion de dix mille bêtes à laines, mises sous la conduite d'un mayoral, qui a sous lui cinquante bergers et cinquante chiens. Chaque *mesta* est divisée en dix compagnies : les mérinos qui les composent appartiennent à différents propriétaires. On fait remonter à douze cents ans l'usage de faire voyager les *metas* deux fois par an. Comme elles causent des dégâts considérables, on en a plusieurs fois demandé la suppression.

» tionale a non-seulement aboli les titres honorifiques et distinctions quelconques, mais s'est encore arrogé tous les pouvoirs, ceux même attachés exclusivement à la personne du roi, et dont la plupart, fondés sur les titres les plus légitimes, et sur une possession immémoriale, semblaient ne devoir jamais être envahis. » Son cabinet était riche en médailles. Le célèbre Vaillant a publié les plus curieuses avec des explications. L'abbé de Camps mourut à Paris en 1725. Il était savant, laborieux, et ses recherches ont servi aux historiens qui sont venus après lui. Ses mœurs, qui avaient été peu réglées dans le feu de l'âge et des passions, devinrent plus décentes dans sa vieillesse.

CAMPSON-GAURI, sultan d'Égypte, d'abord esclave, ensuite honoré de divers emplois, fut élevé à cette dignité par les Mamelucks vers l'an 1504 de J.-C. Il gouverna avec prudence, et balança quelque temps la puissance de deux grands monarques, Ismael, roi de Perse, et Sélim, empereur des Turcs. Il fut opprimé par ce dernier, et trahi par un de ses sujets nommé Cayerbeï, gouverneur d'Alep et de Comagène. Sélim feignant de marcher contre Ismael, tourna contre Campson. Les armées se rencontrèrent dans la Comagène, au même lieu où deux ans auparavant les Turcs avaient défait les Perses. Cayerbeï s'acquittant de la promesse qu'il avait faite à Sélim, se rangea de son parti. Campson, âgé de plus de 70 ans, chargé d'embonpoint, et incommodé d'une hernie, tomba de son cheval et fut écrasé l'an 1516 de J.-C.

** CAMUCCINI (Vincent), peintre, né en 1767 à Rome, fixa de bonne heure par ses talents l'attention du pape Pie VII qui l'honora constamment de sa bienveillance. Nommé peintre de la Basilique de St.-Pierre, inspecteur-général des galeries publiques et pontificales, directeur de l'académie napolitaine et président de l'académie de St.-Luc, il se montra digne de tous les honneurs dont il fut comblé. Ce grand artiste n'était pas moins distingué par ses qualités morales que par ses talents; il puisait, dans une foi vive, dans un profond sentiment religieux, les plus belles, les plus nobles inspirations. Il mourut à Rome le 3 septembre 1844, à 77 ans. Lorsque Napoléon fit commander aux peintres italiens les plus célèbres des tableaux représentant ses principales victoires, Camuccini fut chargé du *Siège de Ratisbonne*. Parmi ses nombreux ouvrages, on cite à St.-Pierre de Rome, l'*incrédulité de St. Thomas*, exécutée en mosaïque; à Plaisance, dans l'église St.-Hyacinthe, la *Présentation de J.-C. au temple*, qui concourut dans le temps à sa réputation naissante; à Ravenne, dans la cathédrale, *St.-Orso, consacrant cette basilique*. Ses fresques sont très-estimées; le *banquet des Dieux*, grand plafond du Palais du banquier Torlonia à Rome passe pour une de ses meilleures peintures. On cite encore de lui dans ce genre, à Parme : *L'empereur Frédéric-Barberousse donnant le commandement de cette ville à Ludovico Baglioni*. A l'époque où les chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne furent momentanément transportés d'Italie en France, Camuccini dessina les têtes du fameux tableau de la *Transfiguration*; elles ont été gravées en 1808, par J. Folla, in-fol. en 31 pl.

CAMUEL, troisième fils de Nachor, qui a donné son nom aux Camilètes, peuple de Syrie, au couchant de l'Euphrate.—Il y a un autre CAMUEL, fils de Séphthan, de la tribu d'Ephraïm, qui fut un des députés pour faire le partage de la terre promise aux autres tribus.

CAMUS (Jean-Pierre), né à Paris le 3 novembre 1584, nommé à l'évêché de Belley dès l'âge de 26 ans, fut sacré dans sa cathédrale par saint François de Sales. Il gagna l'amitié de ce prélat, par ses talents et par l'ardeur de son zèle, que le saint évêque trouvait néanmoins être quelquefois excessif ou déplacé. On ne peut disconvenir que la guerre qu'il déclara aux moines mendiants, ne le couvrit de ridicule aux yeux des gens modérés. On vit paraître successivement plusieurs ouvrages contre eux : le *Directeur désintéressé*, la *Désappropriation claustrale*, le *Rabat-joie du triomphe monacal*, les *Deux Ermites*, le *Reclus et l'Instable*; l'*Antimoine bien préparé*, 1632, in-8, rare; l'*Antimonie*, etc. Le cardinal de Richelieu, s'intéressant à la réputation de ce prélat, lui fit des remontrances amicales sur cette multitude d'ouvrages injurieux, dont les titres même annonçaient le zèle amer, ainsi que le mauvais goût de l'auteur. « Je ne vous connais, lui » dit cette éminence, d'autre défaut que cet acharnement contre les moines; et, sans cela, je vous canoniserais. » — « Plût à Dieu! lui répondit avec » vivacité Camus, nous aurions l'un et l'autre ce » que nous souhaitons; vous seriez pape, et moi » saint. » Ce n'était pas répondre au reproche que lui faisait le cardinal. Après vingt ans de travaux, il se démit de son évêché, et se retira à l'hôpital des Incurables à Paris, où il mourut le 25 avril 1652. Il avait refusé deux évêchés considérables, Arras et Amiens. *La petite femme que j'ai épousée*, disait-il par un jeu de mots ridicule, est assez belle pour un Camus. Ce prélat avait beaucoup d'imagination, et cette imagination perce dans ses ouvrages, écrits avec une facilité singulière, mais d'un style moitié moral, moitié burlesque, semé de métaphores singulières et d'images gigantesques, d'ailleurs lâche, diffus et incorrect. Outre les ouvrages cités plus haut, on a de lui : plusieurs volumes d'*Homélies*; Dix volumes de *Diversités*; Des romans pieux, *Dorothee*, *Alcine*, *Daphnide*, *Hyacinthe*, *Carpie*, *Spiridion*, *Alexis*. C'est tout ce que l'on peut lire de plus ennuyeux. On aurait tort de juger trop sévèrement des expressions ou des descriptions qui semblent ne pas remplir le but de l'auteur, mais qui n'étaient sans doute pas destinées à le contrarier. On a plus de deux cents volumes de cet écrivain infatigable. Les seuls qu'on trouve à présent dans les bibliothèques choisies sont l'*Esprit de saint François de Sales*, en 6 vol. in-8, réduits en un seul par Collot, docteur de Sorbonne : ouvrage où la philosophie est aimable, autant que la religion s'y fait respecter; *Vie de saint Norbert*, Caen, 1640, in-8, et l'*Avoisinement des protestants vers l'église romaine*, publié par Richard Simon en 1703, avec des remarques, sous ce titre : *Moyens de réunir les protestants avec l'Eglise romaine*. L'*Apocalypse de Méliot*, 1668, in-12, que Voltaire lui attribue faussement, est d'un minime apostat nommé Claude

Pitois, mort à Sedan en 1676. Il est vrai cependant que cet apostat a puisé son libelle dans les écrits de Camus contre les moines. L'auteur du *Projet de Bourfontaine* (Voy. FILLÉAU) le met entre les six personnages qui, dans cette assemblée fameuse, délibérèrent sur les moyens de détruire le christianisme : accusation étrange, à laquelle il n'est pas permis d'adhérer légèrement. Il est remarquable néanmoins que la tâche échue à celui dont les lettres initiales étaient P. C., savoir celle de décrier les religieux, ait été précisément remplie par Pierre Camus (1). « L'évêque romancier, dit un auteur, moderne, que ses productions bouffonnes, ob- » scènes et mordantes, ont fait surnommer le *Lucien de l'épiscopat*, qui accouplait dans ses rap- » dies le texte des livres saints à ceux de l'*Amadis* et » de l'*Art d'a mer* d'Ovide ; ce diffamateur des mi- » nistres de la pénitence, et principalement des » réguliers distingués par leur attachement au saint » Siège, peut faire sentir toute l'ardeur de la fac- » tion à exécuter son projet en ce point (2). »

(1) Camus, quand il signait par ses seules initiales, écrivait, non pas P. C., mais J. P. C.

(2) Cette notice renferme des jugements et des doutes que nous ne pourrions point accepter. Feller nous paraît avoir accueilli trop légèrement contre Camus des soupçons odieux, d'admissibles accusations. L'intime ami de Saint-François de Sales ne peut avoir été tel qu'on représente ici l'évêque de Belley. Au surplus, qu'on veuille bien lire le passage suivant ; il nous semble propre à jeter quelque lumière sur ce sujet et à mettre dans la balance un poids qui l'équilibre. En 1840, M. Depéry, alors vicaire général de Belley, aujourd'hui évêque de Gap, donna une édition de l'*Esprit de Saint-François de Sales*, en tête de laquelle il mit une notice biographique sur l'auteur de cet ouvrage. Dans cette notice, qui n'est qu'un premier essai sur la vie et les écrits de l'évêque de Belley, M. Depéry démontre que Camus fut un prélat des plus grands et des plus pieux de son siècle. Il s'étonne qu'un homme qui mérita d'être appelé de son vivant le *Saint Charles-François*, ait été, après sa mort, l'objet de noires calomnies, et il entreprend de le justifier par le tableau de ses actions, et par les témoignages textuels que rendirent à ses vertus des personnes dignes de foi, avec lesquelles il vécut dans l'intimité. « S'il était permis, dit M. Depéry, de parler de réhabilitation en annonçant la biographie d'un homme aussi distingué comme prélat, aussi éminent par les qualités de l'esprit » et du cœur que l'était Camus, notre premier mot eût été une » protestation contre l'oubli des grands exemples qu'il a donnés, » le mépris que l'on a fait longtemps de ses œuvres, et l'indigne » réputation que ses ennemis ont cherché à lui faire, à l'aide de » fausses interprétations, de mensonges et de pamphlets depuis » qu'il ne peut plus élever la voix pour se défendre. Les ombres » fâcheuses qui se projettent sur la mémoire de ce grand homme » proviennent d'ennemis nombreux et puissants qu'il s'attira en » voulant introduire dans les cloîtres une réforme nécessaire par » une foule d'abus qui désolaient l'Eglise. Son zèle l'emporta » quelquefois trop loin ; mais la postérité n'a été injuste que » faute d'avoir assez bien connu les intentions et la vie exemplaire » de Camus ; elle a perdu le souvenir traditionnel de ses vertus, » et la publicité, parfois si dangereuse, a conservé, par malheur, » le titre de quelques libelles diffamatoires que la colère et la » calomnie lancèrent contre ce prince de l'Eglise. Par un travers » qui n'est que trop commun et trop naturel à l'humanité, les » intelligences les plus saines ont accueilli l'accusation, sans trop » l'examiner et sans trop penser que, pour prononcer un jugement » équitable il faut s'enquérir de la défense. » — « Certes, » s'écria Godeau, évêque de Venise, dans l'oraison funèbre de Camus, qu'il prononça le jour anniversaire de sa mort, en présence des cardinaux, archevêques et évêques qui se trouvaient à Paris, » certes, je puis dire hardiment que sa mort a été plutôt la cou- » ronne que la fin de sa vie ; que ce flambeau en s'éteignant a » jeté une lumière qui éclairera pour jamais l'Eglise de France ; » que celui qui, durant tant d'années, avait été la bonne odeur » de Jésus-Christ pour les peuples, est devenu un parfum éternel » pour la maison de Dieu, et qu'il est monté dans le ciel comme » la fumée du sacrifice de l'encens, en odeur de suavité. »

CAMUS (Etienne le), cardinal, né à Paris en 1632, d'une ancienne famille de robe, docteur de Sorbonne en 1650, évêque de Grenoble en 1671, revêtu de la pourpre romaine par Innocent XI, ne dut cette dignité qu'à sa vertu. Il avait été aumônier du roi avant d'être évêque. Entraîné par le torrent de la cour, il aima le monde et en fut aimé. Quoiqu'il eût été fort dissipé dans ce poste, il disait depuis : « Qu'on avait dit de lui plus de mal qu'il n'en » avait fait ; que depuis son changement, on disait » plus de bien qu'il n'en faisait ; et que c'était une » espèce de compensation. » Il joignit les austérités d'un pénitent aux travaux d'un évêque ; il fonda deux séminaires ; il visita tous les ans son diocèse ; il l'instruisit par ses sermons et ses exemples ; il répandit d'abondantes aumônes. Les pauvres furent ses héritiers à sa mort, arrivée en 1707. C'est sous ses auspices qu'a paru la *Théologie morale de Grenoble*, composée par Genet, depuis évêque de Vaison (Voy. ce mot). On a encore de lui plusieurs lettres à ses curés ; des *Ordonnances* synodales pleines de sagesse. Une *dissertation* contre un auteur qui avait nié la virginité de la sainte Vierge, etc.

* CAMUS (Jean le), frère cadet du précédent, mort le 28 juillet 1710, âgé de 73 ans, fut lieutenant civil au Châtelet de Paris, et se fit un nom par son austère probité dans les fonctions de la magistrature qu'il exerça pendant plus de 40 ans. Il a publié les *Actes de notoriété du Châtelet*, dont une seconde édition a été donnée par Denisart, et fait des observations sur la *coutume de Paris*, que Ferrière a insérées dans son commentaire.

CAMUS (Charles-Etienne-Louis), de l'académie royale des Sciences de Paris, de la société royale de Londres, examinateur des ingénieurs et du corps royal de l'artillerie de France, professeur et secrétaire perpétuel de l'académie royale d'architecture, honoraire de l'académie de marine, naquit à Cressy en Brie, le 23 août 1699, et mourut le 2 février 1768. Il est principalement connu par son *Cours de mathématiques*, en 4 vol. in-8, à l'usage des ingénieurs. On a encore de lui des *Eléments de mécanique*, des *Eléments d'arithmétique*, et d'autres ouvrages qui ont eu du cours sans être du premier mérite.

CAMUS (Antoine le), né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772, y exerça la médecine avec succès, et écrivit sur la science qu'il cultivait. Nous avons de lui : *La Médecine de l'esprit*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. La physique et la morale ont également dicté cet ouvrage, qui est écrit avec facilité et avec chaleur. Les raisonnements de l'auteur ne sont pas toujours justes ; mais, en général, ses conjectures sont ingénieuses et peuvent être très-utiles. *Abdeker*, ou *l'Art de conserver la beauté*, 1756, 4 vol. petit in-12 ; roman dans lequel l'auteur a fait entrer beaucoup de recettes et de préceptes, dont les dames ont profité. *Mémoires sur divers sujets de médecine*, 1770, in-8 ; *Mémoire sur l'état actuel de la pharmacie*, 1765, in-12 ; *Projet d'anéantir la petite vérole*, 1767, in-12 ; *Médecine pratique*, 1768 et 1772, 3 vol. in-12, ou 1 vol. in-4. Il a travaillé au *Journal économique*, depuis le mois de janvier 1753 jusqu'en 1768. On a encore de lui un poème intitulé

Amphitheatrum medicum, 1743, in-4, et une traduction des *Amours pastorales* de Longus, 1757, in-4, qui avaient déjà été traduites par Amyot, et dont le Camus aurait pu facilement se dispenser de s'occuper : il aurait rendu service aux mœurs. Il avait du feu, de l'imagination, de la gaieté, des connaissances variées, et sa société était agréable. — Son frère Nicolas le CAMUS de MÉZIÈRES, né à Paris le 26 mars 1721, mort le 27 juillet 1789, s'est distingué par son application à l'architecture. C'est sur ses dessins et sous sa direction qu'a été construite la halle aux blés de Paris. Il a laissé plusieurs ouvrages sur son art : *Recueil de différents plans et dessins concernant la nouvelle halle aux grains*, Paris, 1769, in-fol. rare ; *Essai sur les bois de charpente*; *Génie de l'architecture*; *Traité de la force des bois*, 1781, in-8 ; *Le Guide de ceux qui veulent bâtir*, Paris, 1781, 2 vol. in-8.

* CAMUS d'HOULOUVE, (Bertrand-Louis), avocat, est auteur du *Traité des intérêts des créances*, 1774, in-4 ; des *Coutumes du Boulonnais conférées avec les coutumes de Paris, d'Artois, de Ponthieu, d'Amiens et de Montreuil*, 1777, 2 vol. in-4.

* CAMUS (Armand-Gaston), né à Paris le 2 avril 1740, fit dans sa jeunesse une étude approfondie des lois ecclésiastiques, et devint avocat du clergé de France et conseiller de l'électeur de Trèves et du prince de Salm-Salm. Il aspirait à se faire une réputation littéraire, lorsque Buffon publia son *Histoire naturelle*. Comme les esprits étaient alors tournés vers cette partie des sciences, et que la traduction de Pliny par Poinssinet avait été bien accueillie, Camus pensant qu'une traduction de l'*Histoire des animaux* d'Aristote, n'obtiendrait pas moins de succès, tenta cette entreprise, et donna en effet cette version qui lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions. Lorsque la révolution éclata, il s'en déclara partisan, et fut député par la ville de Paris aux états généraux. La salle d'assemblée ayant été fermée pour les préparatifs de la séance royale, il en enleva les papiers, se joignit à ses collègues réunis au jeu de paume, et prêta, un des premiers, le serment de ne point se séparer avant d'avoir donné à la France une constitution (voyez BAILLY). Il dénonça à la tribune le *Livre rouge* où étaient inscrites les pensions payées par le trésor royal, et fut le principal auteur de la constitution civile du clergé. Après la session, nommé garde des archives du royaume, il se renferma dans cet emploi, et sut prévenir la dilapidation des papiers et des livres des corporations supprimées. Envoyé à la Convention par le département de la Haute-Loire, il provoqua un décret d'accusation contre les ministres, et, au retour d'une mission en Flandre, fut nommé membre du comité de salut public. Le 30 mars 1793, il proposa de mander Dumouriez à la barre, pour y rendre compte de sa conduite et il fut lui-même un des commissaires envoyés à l'armée avec le pouvoir de suspendre les généraux suspects. Dumouriez l'arrêta avec ses collègues, et le livra aux Autrichiens qui l'enfermèrent dans les prisons d'Olmütz, où il demeura jusqu'au 23 décembre 1793, époque à laquelle les commissaires furent

échangés contre l'auguste fille de Louis XVI. Il entra au conseil des Cinq-cents dont il devint président, refusa le ministère des finances qui lui fut offert par le Directoire, et en sortit le 20 février 1797. Il reprit alors ses travaux littéraires et fut chargé par l'institut, dont il était membre, de faire un voyage dans les départements réunis, pour y recueillir les plus importants manuscrits relatifs à l'histoire de France. Quoiqu'opposé au gouvernement consulaire, il conserva sa place d'archiviste et mourut d'apoplexie, le 2 novembre 1804. Malgré les tristes et cruels écarts qu'on remarque dans sa vie politique, il avait une piété sévère ; mais janséniste outré, il fut l'irréconciliable adversaire de la cour de Rome, et contribua le plus à la réunion du Comtat Venaissin ; il fit ôter au pape les annates et autres avantages pécuniaires dont il jouissait en France. Absent de la Convention lors du procès de Louis XVI, il écrivit qu'il votait la mort du tyran. Camus a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Code matrimonial*, Paris, 1770, in-8 ; une première édition in-12 en avait été donnée par Le Ridant, 1766. La seconde renferme des additions qui sont en grande partie de Camus. Cet ouvrage n'est pas très-favorable au pouvoir de l'Eglise sur le mariage. *Lettres sur la profession d'avocat, et Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1772, in-12 ; 3^e édit., 1803, 2 vol. in-12 ; 1825, 2 vol. in-8, augmentée par M^r Dupin aîné. *Histoire des animaux d'Aristote*, traduite en français avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol. in-4. *Manuel d'Epictète et tableau de Cécès, présent d'un père captif à ses enfants*, Paris, 1796, 2 vol. in-18 ; 1803, même format. *Mémoires sur la Collection des grands et petits voyages, et sur la collection des voyages de Melchisédech Thévenot*, Paris, 1802, in-4. Ils sont estimés. *Histoire et procédés du polytypage et du stéréotypage*, Paris, 1802, in-8, et tome 3^e des Mémoires de l'institut. *Voyage dans les départements nouvellement réunis*, Paris, 1803, 2 vol. in-18, ou 1 vol. in-4. C'est la relation de la mission que lui avait donnée l'institut. *Mémoire sur un livre allemand intitulé Theuer-danck*, 1 vol. in-4, et tome 3^e des Mémoires de l'institut. Camus a participé à la nouvelle édition de Denisart, 1783-90, 9 vol. in-4, à celle de la bibliothèque historique de France, et au Journal des savants.

CAMUSAT (Jean), imprimeur distingué de Paris, mort en 1639. Il avait pris pour devise la toison d'or, avec ces mots : *Tegit et quos tangit inaurat*. C'était un homme de goût, il n'imprimait que de bons ouvrages, et fit ainsi la réputation de tous ceux qui sortirent de ses presses. L'académie française, qui l'avait choisi pour son libraire, le chargea plusieurs fois de faire des compliments ou des remerciements, et il s'en acquitta fort bien. Après sa mort, il fut arrêté qu'on lui ferait un service. C'était le second que l'académie faisait célébrer.

CAMUSAT (Nicolas), né à Troyes en 1575, chanoine de cette ville, y mourut en 1633. C'était un homme d'étude et de piété. Il tourna ses lectures et ses recherches du côté de l'histoire. Ayant fouillé toutes les bibliothèques, il a laissé les ouvrages suivants : *Promptuarium sacrarum antiquitatum*

Tricassinæ diocesis, 1610, in-8, recueil utile à ceux qui veulent suivre les différentes variations de l'ancienne discipline en France. *Historia Albigensium*, 1615, in-8, composé sur les meilleurs manuscrits. *Mélanges historiques*, ou *Recueil de plusieurs actes, traités et lettres missives, depuis 1390 jusqu'en 1500*, 1619, in-8; curieux et recherché, etc. Camusat était un homme respectable, qui partageait son temps entre les fonctions de son église et l'étude. Négligé dans son extérieur, et vivant d'une manière fort simple, il n'avait de l'argent que pour soulager les pauvres dont il était le père.

CAMUSAT (Denis-François), petit neveu du précédent, né à Besançon en 1698, mourut à Amsterdam le 28 octobre 1732, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence : deux fautes faites successivement manquèrent de l'y jeter. Il était bibliothécaire du maréchal d'Estrées, et il quitta ce poste; il n'avait point de fortune, et il se maria. On a de lui : *l'Histoire des journaux*, imprimés en France, 2 vol. in-12, où l'érudition est répandue avec peu d'agrément. Le style a une certaine vivacité, mais il s'écarte trop souvent des règles de la bienséance : il tombe dans le trivial et le bas. Les deux premiers volumes de la *Bibliothèque des livres nouveaux*, journal mort en naissant, qu'il tâcha de ressusciter, en le publiant sous le titre de *Bibliothèque française*, ou *Histoire littéraire de la France*, ruse si souvent employée de nos jours, et qui ne réussit pas à le faire accueillir beaucoup plus favorablement, quoiqu'on l'ait poussé jusqu'au 34^e volume. « Il importe peu, dit un auteur, qu'un livre ait un frontispice imposant, quand il ne remplit pas l'idée qu'on en a conçue. » Des *Mélanges de littérature*, tirés des lettres manuscrites du père de la Pucelle, de Jean Chapelain, etc., avec des remarques, in-12.

* CAMUSET (l'abbé), né en 1746 à Châlons-sur-Marne, devint d'abord sous-maître au collège Mazarin, puis professeur, et s'est fait connaître par différents ouvrages estimés : *Pensées anti-philosophiques*, 1770; contre les *Pensées philosophiques* de Diderot; *Principes contre l'incrédulité*, où l'auteur se propose principalement de combattre le *Système de la nature*; *Saint Augustin vengé des jansénistes*, 1771; *L'architecture du corps humain*, ou *Le matérialisme réfuté par les sens*, 1772; *Pensées sur le Théisme*, contre Anacharsis Clootz, 1785.

CANACEE, fille d'Eole, épousa secrètement son frère. Elle mit au monde un fils qui fut exposé par sa nourrice, et qui découvrit sa naissance par ses cris à son aieul. Eole, indigné de cet inceste, en fit manger le fruit par les chiens, et envoya un poignard à sa fille pour se punir elle-même. Macarée, son frère et son mari, se sauva à Delphes, où il se fit prêtre d'Apollon.

CANALES (Jean), moine, né à Ferrare vers le milieu du xv^e siècle, entra dans l'ordre des frères mineurs, et composa des ouvrages de piété, tels que les *Traité de la vie céleste*, de la nature de l'âme et de son immortalité, et quelques autres qui furent imprimés ensemble, Venise, 1494.

* CANAVERI (Jean-Baptiste), savant évêque de Bielle, puis de Vercell, né à Borgomaro en Piémont, le 25 septembre 1633, entra dans la congré-

gation de l'Oratoire, et se distingua bientôt par son talent pour la chaire. Son éloquence, son zèle et sa piété lui avaient acquis une considération universelle. Il se servit de l'ascendant que lui donnait son mérite pour faire ou protéger beaucoup de bonnes œuvres. Il fonda à Turin une maison de retraite pour les dames nobles, et s'occupa de plusieurs autres établissements utiles. En 1797, il fut fait évêque de Bielle; en 1803, il donna sa démission de ce siège, et fut nommé en 1805 à celui de Vercell. Il avait mis à exécution dans son séminaire un nouveau plan de théologie, qu'il songeait à faire imprimer, lorsque la mort le frappa le 13 janvier 1811. On lui doit des *Panegyriques*, des *Lettres pastorales* en latin et en italien, et une *Notice sur les monastères de la Trappe, fondés depuis la révolution*, Turin, 1794, in-8, en italien.

CANAYE (Philippe, sieur de FRESNE de), naquit à Paris en 1531. Après s'être distingué dans le barreau, il devint conseiller d'état sous Henri III, ambassadeur en Angleterre, en Allemagne, à Venise, sous Henri IV, et contribua beaucoup à pacifier les querelles de cette république avec Paul V, qui lui en marqua sa reconnaissance. Ses ambassades ont été imprimées en 1635, 3 vol. in-fol., avec sa vie à la tête. Le troisième est le plus intéressant. C'est une histoire du différend de Paul V et des Vénitiens, très-capable de rassasier la curiosité du lecteur. Canaye mourut en 1610 avec la réputation d'un ministre sage, intègre et désintéressé. Il avait été calviniste, et même l'un des plus illustres défenseurs du parti; c'est ce qui le fit choisir pour l'un des arbitres dans la conférence de Fontainebleau en 1600, entre du Perron et du Plessis-Mornai; mais il ne put résister à la force de la vérité et abjura ses erreurs.

* CANAYE (Jean), jésuite, né à Paris en 1594, y professa les humanités au collège de Clermont, et fut ensuite recteur du collège de Moulins, puis de Blois; il s'acquit une certaine réputation comme prédicateur, et parvint à être nommé supérieur des hôpitaux de l'armée de Flandre. Il est moins connu par ses talents et par les emplois qu'il a exercés que par un petit ouvrage de Saint-Evremond, intitulé : *Conversation du maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, dont l'auteur a eu pour but de jeter du ridicule sur les principes des jésuites, concernant la grâce. Quelques-uns attribuent ce morceau à Charleval. On a du P. Canaye : un *Recueil de lettres des plus saints et meilleurs esprits de l'antiquité touchant la vanité du monde*, Paris, 1628, in-8; *Vers français et latins*, dans le volume intitulé : *Ludovici XIII triumphus de Rupellâ captâ*, Paris, 1628, in-4. Il mourut à Rouen, le 26 février 1670.

CANAYE (Etienne de), arrière petit neveu de Philippe, né en 1764, entra, en 1716, dans la congrégation de l'Oratoire, et professa la philosophie avec distinction au collège de Juilly. Il en sortit en 1728, pour complaire à sa famille, et fut reçu de l'académie des inscriptions. Il a enrichi le recueil de cette compagnie de trois mémoires écrits avec beaucoup d'ordre, de précision et d'élégance. Le premier de ces mémoires est sur l'*aréopage*, et les

deux derniers sur *Thalès*, chef de l'école ionienne, et sur son disciple *Anaximandre*. L'abbé de Canaye mourut à la suite d'une attaque d'apoplexie, le 12 mars 1782.

* CANCELLIERI (François-Jérôme), célèbre érudit, né à Rome le 10 octobre 1751, se fit remarquer par les plus heureuses dispositions auxquelles il dut l'emploi de secrétaire du sénateur Abondio Rezzonico, puis du cardinal Giraud. Devenu bibliothécaire du cardinal Antonelli, il put se livrer entièrement à l'étude, et dès lors il entretenait avec la plupart des savants de l'Italie une correspondance suivie. Cancellieri fit paraître, en 1786, *De secretariis basilicæ vaticanæ*, en 4 vol. in-4, ouvrage rempli de notices curieuses et qui a nécessité de nombreuses recherches. Il le fit suivre, en 1788, d'une *Description de la basilique de Saint-Pierre, avec la bibliographie des auteurs qui en ont parlé*, in-12, et d'une *Description des chapelles pontificales, soit aux grandes fêtes, soit dans le cours de l'année*, sujet qui lui a fourni plusieurs écrits dont quelques-uns ont été réimprimés et traduits en diverses langues, notamment les *Descriptions des chapelles de Noël, Pâques et Saint-Pierre*, qui l'ont été en français, Rome, 1818. Cancellieri avait longtemps travaillé à un *Bullaire de la Propagande*; mais les événements l'empêchèrent de mettre à profit les matériaux qu'il avait recueillis. Lors de l'occupation de la capitale du monde chrétien en 1798, Cancellieri vécut dans la retraite. En 1802, il donna : *L'Histoire des prises de possession des papes*, in-4, et fut nommé directeur de l'imprimerie de la propagande. En 1804, il accompagna le cardinal Antonelli qui suivait le pape Pie VII en France. En 1806, il fit paraître à Rome des *Mémoires historiques sur les fêtes de saint Pierre et de saint Paul*. De nouveaux malheurs vinrent bientôt le troubler dans ses douces occupations. La mort de son protecteur (Voy. ANTONELLI) l'affligea vivement, et, durant cette année de troubles, il ne fit paraître que des opuscules peu importants. Lorsque la sécurité revint en 1814, il donna de nouvelles productions, sur des points d'antiquité ecclésiastique et sur des questions presque toutes relatives à la religion. Outre les ouvrages que nous avons mentionnés, nous citerons encore : *Elogio del cardinale Stefano Borgia*, dans les mémoires de Guattani, pour 1805; *Elogio di Filippo-Maria Renazzi*, les *Eloges* de J.-B. Visconti, et du cardinal Guillaume Palotta; des *Dissertations* sur la patrie de Christophe Colomb et sur celle de Jean Gersen, qui forment un lumineux appendice à celles qui avaient été publiées, en 1808, par Napione (Voy. ce nom); *Mémoire sur saint Médicus, martyr et citoyen d'Otricoli*, avec une notice sur tous les saints qui ont exercé la médecine, et les *Sept choses fatales de l'ancienne Rome*, etc. Au retour de la paix, il recouvra les deux places qu'il avait occupées et mourut le 29 décembre 1826. Ses restes ont été réunis à ceux du cardinal Antonelli, dans le monument qu'il lui avait fait élever à Saint-Jean-de-Lafran.

* CANCLAUX (Jean-Baptiste-Camille, comte de), lieutenant-général et pair de France, né à Paris le 2 août 1740, entra, en 1756, dans le régiment de

Conti, (cavalerie), et avait le grade de major, lorsque la révolution éclata : il en adopta les principes, et par suite de l'émigration qui laissa un grand nombre de places vacantes, il devint colonel. Le 1^{er} avril 1791, il fut nommé maréchal-de-camp, et enfin lieutenant-général le 7 septembre de l'année suivante. En 1793 il fut chargé du commandement de l'armée de l'Ouest, et défendit Nantes contre 60 mille Vendéens; cependant il fut destitué comme noble le 8 octobre, et remplacé par Rossignol, dont l'incapacité amena tant de défaites; mais, après le supplice de Robespierre, Canclaux reçut de nouveau le commandement en chef, et conclut avec les Vendéens la première paix au commencement de 1795. En 1796, il fut envoyé dans le midi pour organiser l'armée destinée à faire la guerre en Italie. Nommé en 1797 ambassadeur en Espagne, une maladie grave l'empêcha de se rendre à sa destination. Quelques mois après il passa à l'ambassade de Naples, et il y traita, avec succès, les intérêts de la république. Le Directoire le remplaça, en 1799, pour le faire entrer dans le bureau militaire qu'on venait d'établir. Enfin, après la journée du 18 brumaire, il obtint le commandement de la 14^e division militaire, l'inspection générale de la cavalerie, et à la fin de 1815 il fut envoyé en mission extraordinaire à Rennes, pour y prendre des mesures contre l'invasion prochaine de l'étranger. Il adhéra en 1814 à la déchéance de Bonaparte, fut créé pair par le roi et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Pendant les cent-jours il fut compris dans la liste des nouveaux pairs, mais comme il n'avait pas siégé, il fut maintenu dans cette dignité. Il est mort à Paris le 30 décembre 1817.

CANDAULE, roi de Lydie, eut l'imprudence de faire voir sa femme dans le bain à Gygès, son favori, pour qu'il admirât ses charmes. La reine ayant aperçu cet officier, l'engagea, soit par amour, soit par vengeance, d'ôter la vie à son époux. Gygès, devenu roi de Lydie par ce meurtre, eut la femme et la couronne de son prince, vers l'an 716 avant Jésus-Christ. Le témoignage d'Hérodote et de Justin n'ont pas empêché les critiques de révoquer en doute cette aventure de Gygès; et sans doute qu'ils s'en rapporteraient bien moins à celui de Platon, qui la raconte d'une manière bien moins croyable encore (Voyez GYGES). Ce qui peut paraître plus certain, c'est que Candaule fut remplacé par Gygès, et que le trône de Lydie passa ainsi de la famille des Héraclides dans celle des Mermnades : mais quand on songe que toute l'histoire des rois de Lydie appartient aux temps fabuleux, il est difficile de rien dire sur cette succession (Voyez CAESUS). Du reste, quant à ce qui tient au moral dans cette aventure, en même temps qu'on ne peut assez blâmer la vengeance de cette princesse, on ne saurait que respecter son amour pour la pudeur. Hérodote dit que chez les Lydiens, et presque chez tous les barbares, c'était une honte et une infamie même à un homme de paraître nu. Cicéron dit que chez les Romains, un fils en âge de puberté, ne se trouvait jamais aux bains avec son père, ni un gendre avec son beau-père, et qu'ils regardaient cette loi de modestie et de retenue

comme inspirée par la nature même, dont le violement était un crime. « Il est étonnant, dit un » historien célèbre, que parmi nous la police n'em » pêche point ce désordre dans le temps des bains, » désordre si visiblement contraire aux règles de » l'honnêteté publique et de la pudeur, si dange » reux pour les personnes de l'un et de l'autre sexe, » et si fortement condamné par le paganisme » même. »

CANDIAC (Jean-Louis-Philippe-Elisabeth de MONTCALM de), génie prématuré, naquit à Candiac, dans le diocèse de Nîmes, en 1719. Il était frère du célèbre marquis de Montcalm. On a parlé avec beaucoup d'inexactitude et d'exagération des connaissances précoces de cet enfant, qui ne vécut que 7 ans, et mourut d'une hydropisie de cerveau à Paris le 8 octobre 1726. Son savoir était purement machinal; et dès qu'on s'écartait de ce qu'il avait arrangé dans sa mémoire, on n'en tirait plus rien de raisonnable. On assure qu'il lisait parfaitement le français et le latin à 3 ans, le grec et l'hébreu à 6, faisait des versions latines, possédait l'arithmétique, la fable, le blason, la géographie, avait acquis des notions très-étendues sur l'histoire ancienne et moderne. Voy. BARATIER, HEINECKEN (Chrétien.)

* CANDIANO (Pierre III), doge de Venise, troisième fils de Pierre II, succéda au doge Pierre Badoier en 942. Des pirates istriens ayant enlevé, au milieu de l'église de Castello, de jeunes Vénitiennes qu'on venait de marier, Pierre III rassembla quelques barques, poursuivit les ravisseurs, les atteignit sur la côte de Frioul, détruisit leur flotte, et ramena les époux à Venise. Cet événement fut l'origine d'une fête annuelle où douze jeunes filles étaient mariées aux frais de la république. Elle subsista jusqu'en 1797, époque de la destruction du gouvernement vénitien. Pierre III mourut en 982, du chagrin que lui causa la conduite de son fils aîné.

* CANDIDE, prêtre, fut envoyé dans les Gaules en 595, par le pape saint Grégoire le Grand, pour y gouverner le patrimoine de saint Pierre, c'est-à-dire, les terres que les papes y avaient achetées, ou qui leur avaient été concédées. Candide fut chargé de porter au roi Chilbert de la limaille des chaînes de saint Pierre. Ce présent était accompagné d'une lettre obligeante du souverain pontife. Conformément à ses instructions, Candide employa les revenus qu'il était venu toucher en œuvres de charité. Il acheta de jeunes Bretons idolâtres, et les fit baptiser et instruire pour les employer dans la mission qui était envoyée en Angleterre sous la conduite de saint Augustin.

* CANDIDE, moine de l'abbaye de Fulde, appelé aussi Bruun, fut célèbre par son savoir. Il florissait vers l'an 821 et réunissait à la poésie l'art de la peinture. Il couvrit, dit-on, de fresques, les murs et la voûte du chœur de son couvent. Il succéda à Raban-Maur dans le gouvernement des écoles de son monastère. Ses ouvrages littéraires sont : la *Vie du Sauveur, d'après les quatre évangélistes*. La *vie de saint Egile*, son abbé, en vers et en prose, Mayence, 1616. Une lettre dogmatique sur cette question; Jésus-Christ a-t-il pu voir Dieu des yeux du

corps. Une *vie de saint Baugulfe ou Baugolfe*, abbé de Fulde. Ces ouvrages ne sont pas sans mérite.

CANDIDE (Pantaleón), ministre protestant à Deux-Ponts, né en Autriche en 1540, mourut le 2 février 1608. Son nom était Weiss, qu'il latinisa suivant l'usage de son temps; il a publié; *Gotiberis, hoc est de gothicis per Hispaniam regibus à Teutonica gente oriundis libri VI*, Deux-Ponts, 1597, in-4; *Annales seu Tabulae chronologicae ad annum 1602*, Strasbourg, 1602, in-8; *Belgicarum rerum epitome ab anno 742 ad ann. 1605*, Francfort, 1606, in-4; *Bohemianales, sive de ducibus Bohemiae libri III et de regibus libri V, carmine complexi*, Strasbourg, 1590, in-4. *Epigrammata et orationes funebres*, 1600, in-8; *Orationes funebres ex Mose concinnatae*, Deux-Ponts, 1609, in-8; *Orationes funebres ex libris Samuelis, Regum, Chron. et Jobi concinnatae*, Bâle, 1608, in-8. — CANDIDUS (Gerhard), est auteur d'une histoire intitulée : *De rebus Belgicis*, imprimée à Francfort en 1580, et en 1583, dans le recueil donné par Arnold Freytag : *Scriptores tres de rebus Belgicis*. — CANDIDUS (Jean), jurisconsulte, est connu par une histoire de la ville d'Aquilée : *Commentariorum Aquileiensium libri VIII*, Venise, 1524, in-fol. Cette histoire a été insérée dans le tome VI du *Trésor des antiquités* de Grævius, et traduite en italien à Venise, 1544, in-8. Jean Candidus avait aussi composé une histoire des rois de France, depuis Pharamond jusqu'à Louis XI, sous ce titre : *De origine regum Galliarum*. Elle était conservée manuscrite dans la bibliothèque des minimes à Paris.

CANDISH ou CAVENDISH (Thomas), gentilhomme anglais de la province de Suffolk; après s'être signalé dans divers combats en Europe, et avoir parcouru une partie de l'Amérique en navigateur habile et intelligent, il entreprit en 1586 un voyage autour du monde. De cette course qu'il fit avec trois galions, et accompagné de cent vingt soldats, il rapporta des lumières nouvelles et des richesses considérables. Il rentra en 1588 dans le port de Plymouth, d'où il était sorti en juillet 1586. Trois ans après, il retourna au détroit de Magellan avec cinq navires; mais la tempête le jeta sur les côtes du Brésil, où il périt à la fleur de son âge, en 1593, victime de sa curiosité et peut-être aussi de son avidité. Laët raconte ses voyages dans son *Histoire du Nouveau-Monde*.

** CANDOLLE (Augustin-Pyrame de), célèbre botaniste, né à Genève le 4 février 1778, vint compléter ses études à Paris, et dès l'âge de 20 ans se fit avantageusement connaître par l'*Histoire des plantes grasses* (Paris, an vu, gr. in-4, fig.) Un travail d'un ordre plus élevé et surtout d'un caractère plus original marqua peu de temps après le rang qu'il devait prendre dans la science. Il eut l'idée de s'occuper des habitudes des plantes et parvint, après une suite d'expériences, à changer complètement les heures de leur veille et de leur sommeil : il vit les plantes nocturnes s'épanouir le matin et les plantes diurnes s'épanouir le soir. Lamarck lui confia le soin de surveiller la réimpression de la *Flore française* (Voy. LAMARCK), et Cuvier le choisit pour son suppléant au collège de France; l'académie des sciences l'inscrivit à cette

époque parmi les candidats à la première place qui viendrait à vaquer dans la section de botanique. Cependant, lorsqu'il se présenta pour remplacer Adanson, il ne fut point élu; et cet échec lui fut très-sensible. En 1808, il accepta la chaire de botanique à Montpellier; et plus tard il fut nommé recteur de l'académie de cette ville. Remplacé dans le rectorat en 1815, de Candolle, mécontent d'une mesure qu'il regardait comme injuste, se démit l'année suivante de sa chaire et s'établit à Genève où il avait conservé de nombreux amis. Cette patrie des Trembley, des Bonnet, des Saussure, se sentit fière de réacquiescer de Candolle. Il n'y avait pas de chaire d'histoire naturelle, on en créa une pour lui; il n'y avait pas de jardin botanique, on lui en fit un; et bientôt il put reprendre le cours de ses leçons et de ses travaux. Lorsqu'il conçut le projet de dresser le catalogue complet du règne végétal, le nombre des espèces ne s'élevait guère qu'à 23,000; mais chaque année il découvrait des masses de végétaux inconnus. Dans un écrit qu'il publia en 1817, il comptait déjà 57,000 espèces, et en 1840, ce nombre, toujours d'après son calcul, était de 80,000. L'ouvrage dans lequel il voulait réunir les plantes connues porta d'abord le titre de *Systema naturale regni vegetabilis*, Paris, 1818-21, in-8, toin. 1 et 2; mais recommencé sous une forme plus abrégée, il prit le titre de *Prodromus systematis naturalis regni vegetabilis*, ib., 1824-40, in-8; dont il a paru sept volumes. Les plantes y sont rangées dans un ordre admirable, c'est-à-dire dans l'ordre même de la nature; chacune s'y trouve avec ses caractères, ses rapports, sa description entière. Corrorespondant de l'académie des sciences de Paris depuis 1810, de Candolle fut successivement associé à la plupart des autres sociétés savantes de l'Europe. Les amis de sa jeunesse furent ceux de toute sa vie. Il eut la même constance dans ses goûts que dans ses affections. Il avait commencé par faire des vers, et il en a toujours fait, mais il n'en a publié aucun. Il mourut à Genève, le 9 septembre 1841. Considéré comme professeur, sa gloire est unique. La botanique n'avait point encore été enseignée avec cet éclat. Des idées nettes, une méthode sûre, une élocution pleine de grâce, tout, dans ses leçons, élevait l'esprit et le captivait; il exposait les faits, et, à côté des faits, l'art de les juger; il exposait les observations, et, à côté des observations, l'art d'observer. Dans ses grands ouvrages sur la *Théorie de la botanique*, Paris, 1819, in-8; sur l'*Organographie végétale*, ib., 1827, 2 vol. in-8, avec 60 pl.; sur la *Physiologie végétale*, ib., 1832, 3 vol. in-8, il a toutes les qualités d'un bon écrivain, il est élevé et clair, il a une logique parfaite, ce guide secret des génies. Indépendamment des publications que nous venons de citer, il a encore laissé : *Astragalogia, nempè astragali, biserrulæ et oscytropidis historia*, ib., 1802, pet. in-fol. orné de 50 pl.; *Icones Plantarum Galliarum rariorum*, ib., 1804, in-4, de 50 pl. 1^{re} livrais. *Catalogus plantarum horti botanici monspeliensis*, 1813, in-8; *Recueil de Mémoires sur la Botanique*, ib., 1813, in-4, avec 48 pl. *Essai sur les propriétés, médicales des plantes*, ib., 1816, in-8; *Essai élé-*

ment. de géographie Botanique, Paris, 1821, in-8; *Plantes rares du jardin de Genève*, ib., 1825, gr. in-4; fig. color.; *Mémoires sur la famille des légumineuses*, ib., 1825, in-4, avec 72 pl. *Revue de la famille des cactées*, ib., 1829, in-4; avec 21 pl.; *Collection de Mémoires pour servir à l'histoire du règne végétal*, ib., 1828-38; in-4, fig. Il a rédigé le texte des 4 premier vol. des *Liliacées de Redouté*, et on lui doit un grand nombre de *Mémoires* et de *dissertations* sur la physique végétale, qui font partie ou des *Collections académiques*, ou de divers *Recueils périodiques*. Il a laissé des *Mémoires de sa vie*, qui le font connaître comme un homme d'un esprit plein de grâces et d'une bonhomie pleine de charme. (Voy. DELESSERT Benj.).

* CANEVARI (Démétrio), premier médecin du pape Urbain VII, né à Gènes en 1559, mort en 1625, à Rome, se rendit célèbre comme médecin et comme littérateur. On a de lui : *De ligno sancto commentarius*, Rome, 1602, in-8; *Morborum omnium, qui corpus humanum affligunt, ut decet et ex arte curandorum accurata et plenissima methodus*, Venise, 1605, in-8, et Gènes, 1626; *Ars medica*, Gènes, 1626, in-fol; *De primis natura factorum principii commentarius, in quo quæcumque ad corporum naturam, ortus et interitus cognitionem desiderari possunt, accuratè sed breviter explicantur*, 1626; *Commentarius de hominis procreatione*.

CANGE (Charles du FRESNE du), trésorier de France à Amiens sa patrie, naquit en 1610. Après avoir fréquenté quelque temps le barreau de Paris, il retourna à Amiens, et se livra entièrement à l'étude de l'histoire sacrée et profane, grecque et romaine, ancienne et moderne. En 1668, il vint habiter la capitale, et s'y fit autant estimer par ses talents que par sa douceur, sa politesse et sa modestie. Quoiqu'il eût embrassé la partie la plus dégoûtante de la littérature, et que, suivant ses expressions, il ne se fût arrêté qu'à la recherche des vieux mots, il sortait de la poussière de ses livres avec l'air le plus affable : *C'est pour mon plaisir*, disait-il à ceux qui craignaient de le détourner, *que j'étudie, et non pour être à charge à moi-même ou aux autres*. Sa carrière littéraire s'ouvrit par l'*Histoire de l'empire de Constantinople sous les empereurs français*, en 1657, ouvrage plein d'érudition et de critique. Les autres livres qui le suivirent, sont : le *Glossaire de la basse latinité*, en 3 vol. in-fol., réimprimé en six vol. en 1735, par les soins des bénédictins de Saint-Maur, et augmenté de quatre nouveaux vol. par l'abbé Carpentier, de l'ordre de Cluni (Voy. CARPENTIER), et en 1841, avec le supplément de Carpentier et les additions d'Adelung, etc., sous la direction de G. A. L. Henschel, 6 vol. in-4. On n'ignore point combien ce dictionnaire demandait de recherches. Il n'y avait que du Cange qui pût assaisonner une matière si sèche de tant de choses savantes et curieuses. On rapporte, au sujet de ce livre, une anecdote fort singulière. L'auteur fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, et leur montrant un vieux coffre qui était placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourraient trouver de quoi faire un livre, et que, s'ils voulaient l'imprimer, il était prêt à

traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie ; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étaient pas plus grands que le doigt, et qui paraissaient avoir été déchirés comme n'étant plus d'aucun usage. Du Cange rit de leur embarras, et les assura de nouveau que son manuscrit était dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut être le travail de du Cange. Il s'aperçut même qu'il ne lui serait pas impossible de les mettre en ordre, parce que, commençant tous par le mot que l'auteur entreprenait d'expliquer, il n'était question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, et sur la connaissance qu'il avait de l'érudition de du Cange, il ne balança point à faire marché pour le coffre et pour les richesses qui étaient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication, et telle est, dit-on, l'origine du Glossaire latin. *Glossaire de la langue grecque du moyen âge*, Lyon, 1688, 2 vol. in-fol. en grec et en latin. Ce n'est pas celui de ses ouvrages où il y ait le moins d'érudition. Des éditions de *l'Histoire de saint Louis*, par Joinville, in-fol. *Les Annales de Zonare*, Paris, 1686, 2 vol. in-fol. *L'Histoire de Jean-Emmanuel Comnène*, par Jean Cinnamès, Paris, 1670, in-fol. *Historia Byzantina commentario illustrata*, Paris, 1680, in-folio, ouvrage très-curieux et plein de recherches. *Illyricum vetus et novum*, Presbourg, 1746, in-fol. C'est une histoire de la Dalmatie, Croatie, Esclavonie, etc. L'éditeur et le continuateur de ce savant ouvrage est M. le comte de Keglevich de Buzin. *La Chronique pashale d'Alexandrie*, in-folio, enrichie de notes et de dissertations. C'est pendant l'impression de ce dernier ouvrage que du Cange mourut en 1688, à 78 ans, laissant beaucoup d'ouvrages manuscrits, dont on peut voir la liste dans un mémoire sur sa vie et ses écrits, imprimé en 1732. Louis XIV donna une pension de 2000 liv. à ses enfants, en reconnaissance des travaux du père. Le grand Colbert lui fit proposer de rassembler en un corps tous les écrivains de l'histoire de France. Il en donna un essai ; mais ce projet n'ayant pas été goûté, il l'abandonna. Nous n'avons pas parlé d'un traité rare et curieux, intitulé *Traité historique du chef de saint Jean-Baptiste*, Paris, 1665, in-4. Voy. *les Hommes illustres de Perrault*, et le tome 8^e des *Mémoires du Père Nicéron*.

CANGIAGE ou CABIAZI, dont le vrai nom est CAMBIASO (Luc), né à Monégia dans les états de Gênes, en 1527, reçut les premières leçons de l'art de la peinture dans la maison paternelle. Son père ne l'habillait qu'à moitié, afin que, gardant la maison, il fût plus assidu au travail. Dès l'âge de 15 ans, il fit des tableaux qui reçurent beaucoup d'éloges, et à 17 on l'employait dans les grands ouvrages publics. Peu de peintres ont eu plus de facilité. Il peignait des deux mains. Tout ce qui reste de lui a de la vivacité, des grâces, de la légèreté ; on n'y désirerait que plus de choix. Ses dessins sont estimables, et on en conserve encore un grand nombre, quoique sa femme et sa servante

s'en servissent pour allumer le feu. Devenu veuf, il présenta en vain au pape Grégoire XIII un placet accompagné de deux tableaux, pour obtenir la dispense de pouvoir épouser sa belle-sœur. Philippe II, roi d'Espagne, l'ayant appelé à sa cour, il s'y rendit dans le dessein d'avoir sa recommandation auprès du pape. Mais comme on lui dit que sa demande déplairait à ce prince, il tomba dans une espèce de délire, et mourut peu de temps après à l'Escuriale en 1585.

CANGIAMILA (François-Emmanuel), né à Palerme le 1^{er} janvier 1702, et mort le 7 janvier 1763, inquisiteur-général de Sicile et chanoine de Palerme, docteur en théologie et en droit, s'est rendu célèbre par un savant ouvrage intitulé : *Sacra embryologia, sive de officio sacerdotum, medicorum et aliorum circa æternam parvulorum in utero existentium salutem*, libri IV, 1745, in-folio. Il a paru depuis sous la forme d'un grand in-4, et en 3 vol. in-8. L'auteur y a rassemblé ce que les physiciens, les médecins, les saints Pères, les théologiens ont écrit sur la formation de l'homme dans le sein de la mère ; sa naissance, l'indispensable nécessité de baptême pour être régénéré dans la grâce et la lumière de Dieu. Il y traite des obligations des curés à l'égard d'un objet qui tient si essentiellement à leur ministère, des vœux que la police et le gouvernement doivent porter sur le même objet. Quelques critiques ont trouvé que l'ouvrage était surchargé de détails et que l'auteur se fondait sur des vœux incertaines. « Le temps où l'âme s'unit » au corps, dit un naturaliste théologien, ne peut » se déterminer exactement, vu surtout que sa » présence n'est point nécessaire au commencement ni même aux premiers progrès de la végétation ou de l'accroissement. On peut croire que » l'époque en est plus reculée qu'on ne pense ordinairement. Le parti le plus sage, dit saint Augustin, est de ne rien prononcer là-dessus, et de » consentir à ignorer l'époque précise où dans le » sein de la femme l'homme commence à vivre de » cette vie qui ne doit plus finir. *Quæri igitur ac » disputari potest, quod utrum ab homine inveniri » possit, ignoro quando incipiat homo in utero vivere* (Enchir. c. 26.). » Dans la pratique cependant l'on ne saurait trop exactement suivre les avis de Cangiampa ; l'administration des sacrements, et surtout celle du baptême, ne devant se régler que d'après les principes les mieux affranchis des inconvénients des systèmes. La dernière partie contient des réflexions bien propres à inspirer le plus touchant intérêt envers ces tendres rejetons de notre espèce, si précieux aux yeux d'une religion qui prodigue à ses enfants ses soins et ses secours, depuis le premier instant de la vie, jusqu'à leur rentrée dans le sein général de la mortalité. Ce vaste ouvrage a été abrégé par un théologien judicieux d'Ypres, 1778, 1 vol. in-8. Nous en avons aussi un abrégé en français par l'abbé Dinouart, Paris, 1774, in-12.

CANINI (Jean-Ange et Marc-Antoine), frères, romains, connus par leur goût pour l'antiquité. Jean-Ange Canini, mort en 1665, à Rome où il avait reçu le jour, disciple du Dominiquin, joignit

à ce goût plusieurs autres talents. Il excellait à dessiner les pierres gravées, qu'il touchait avec esprit et avec légèreté. Il avait surtout l'art de conserver la finesse des airs de tête. Il vint en France à la suite du cardinal Chigi, légat du saint Siège, à qui son frère était aussi attaché; et il eut l'honneur de connaître le grand Colbert, le plus ardent protecteur des lettres et des beaux-arts. Canini lui communiqua le dessein d'un ouvrage qu'il avait déjà ébauché. C'est une suite des *Images des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinés sur les médailles, les pierres antiques et les autres anciens monuments*. Le ministre applaudit au dessein, et pour animer Canini, il l'engagea à offrir son ouvrage à Louis XIV. Canini, revenu à Rome, pensa tout de bon à remplir son engagement; mais la mort l'enleva peu de temps après. — Marc-Antoine CANINI, son frère, habile sculpteur, se chargea de ce qui restait à faire, et publia ce recueil en italien, en 1669, in-folio. On l'a réimprimé à Amsterdam, 1731, in-4, traduit en français par M. de Chevrères. Les figures de l'édition de 1669 furent gravées par Etienne Picard le Romain, et Guillaume Valet, deux des plus habiles maîtres du siècle passé, qui se trouvèrent à Rome, lorsque Canini entreprit de publier son livre. Ces figures sont accompagnées d'une explication curieuse, et qui fait connaître la capacité des deux frères Canini dans l'histoire et la mythologie.

* CANINI (Ange), grammairien très-habile, né en 1521, à Anghiari en Toscane, était versé dans la connaissance de la langue grecque, de l'hébreu, du syriaque et des autres langues orientales. Il les enseigna successivement à Venise, à Padoue, à Bologne, à Rome, en Espagne, et fut appelé en France par François I^{er} qui lui donna un professorat dans l'université. Guillaume Duprat, évêque de Clermont, se l'attacha ensuite, et il mourut en Auvergne en 1557. Ses principaux ouvrages sont : *De locis S. Scripturæ hebraicis commentaria*, imprimé avec les *Quinquagenæ* d'Antoine de Lebrija, Anvers, 1600, in-8; *Institutiones linguarum syriacæ, assyriacæ et thalmodicæ una cum æthiopica et arabicæ collatione, quibus addita est ad calcem N. T. multorum locorum historica enarratio*, Paris, Charles Estienne, 1554, in-4; *Grammatica græca*, Paris, in-4; une version latine du commentaire de Simplicius sur Epictète, Venise, 1546, in-fol. et 1569, in-fol.

CANISIUS (Pierre), né à Nimègue le 8 mai 1521, se fit jésuite, prêcha avec un grand succès dans les principales villes d'Allemagne, surtout à Vienne, où il fut prédicateur de l'empereur Ferdinand. Il travailla à la conversion des hérétiques, fut le premier provincial de sa compagnie en Allemagne, et nonce du saint Siège, nommé par le pape Pie IV. Il mourut à Fribourg en Suisse l'an 1597. Canisius possédait toutes les vertus qui font un apôtre; c'est le jugement qu'en ont porté les personnes les plus illustres de son temps, en particulier les papes Pie IV, Pie V et Grégoire XIII. Les hérétiques dont il fut constamment le fléau, l'appelaient par allusion à son nom, le chien d'Autriche. Nous avons de lui : *Sancti Cyrilli, patriarchæ Alexandrini, opera*, Cologne, 1546, 2 vol. in-fol.; *D. Leonis Magni papæ*

sermones et homilia, Louvain, 1566, in-12; *D. Hieronymi epistolæ*, Cologne, 1674; *Commentaria de verbi Dei corruptelis*, Ingolstadt, 1583, 2 vol. in-fol. Canisius y réfute les fables inventées par les Cénurateurs de Magdebourg; *Des sommaires et des notes sur les épîtres et évangiles*, Anvers, 1606, in-12; *Manuale catholicorum*, Anvers, 1599; *Nota in evangelicas lectiones*, Fribourg, 1591, 2 vol. in-4; *Summa doctrinæ christianæ*. Ce catéchisme est l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur au Père Canisius; mais il n'en est pas moins en butte aux gens de la petite église, qui cherchent à lui substituer, ainsi qu'aux autres catéchismes catholiques, ceux qui sont infectés des nouvelles erreurs. La première édition parut en 1554, munie d'un édit de Ferdinand I^{er}, roi des Romains. En 1567, il en parut une autre à Paris avec des corrections, un nouvel édit de l'empereur Ferdinand, et un petit poème qui est un abrégé du catéchisme. Les marges de cette édition sont chargées de citations. Le Père Busée en a donné une édition in-folio, où l'on trouve tout au long les passages qui servent de preuves. Il y a peu de livres qui aient été si souvent imprimés et traduits en tant de langues différentes. La meilleure version française est celle du Père Verjus. Canisius donna, par ordre de l'empereur Ferdinand, un abrégé de ce catéchisme. La meilleure édition de cet abrégé est celle d'Augsbourg, 1762, par les soins du Père Windehofer. Enfin on a donné un abrégé de l'abrégé; et c'est celui-ci qui était en usage dans tous les collèges : petit ouvrage excellent, et d'un genre réellement inimitable, qui présente le sommaire de la foi chrétienne avec autant de clarté, d'ordre, de précision quant aux choses, que d'élégance et de dignité quant au langage. La Vie du Père Canisius a été écrite en latin par Raderus, Sacchini, Nieremberg; en italien par Fuligatti, et en français par le père Dorigny.

CANISIUS (Henri), neveu du précédent, selon Valère-André, cousin-germain, selon le Père Possevin, né à Nimègue vers le milieu du xvi^e siècle, et mort en 1610, enseigna pendant 21 ans le droit canon à Ingolstadt. On a de lui : *Summa juris canonici*, Ingolstadt, 1615, et d'autres ouvrages sur le droit, qui ont été recueillis par Valère-André, Louvain, 1649, in-4; *Victoris episcopi Tununensis chronicon*, avec la suite de Jean de Biclare : c'est la première édition de cette *Chronique*, Ingolstadt, 1600, in-4; *Historia miscella*, avec des notes, Ingolstadt, 1605, in-12. Cette histoire est de Paul, diacre d'Aquilée. *Antiquæ lectiones*, Ingolstadt, 1601, en 6 vol. in-4. Plusieurs savants, entre autres Maro et Antoine Velsér, Georges Lauthérius, Albert Hunger, les Pères Possevin, Jacques Gretzer et André Schot lui fournirent diverses pièces pour cet ouvrage. Il a été réimprimé par les soins de Jacques Basnage, sous ce titre : *Thesaurus monumentorum ecclesiasticorum et historicorum, sive lectiones antiquæ, cum notis variorum*, à Jacobo Basnage, in-folio, 7 tom. en 4 vol., Amsterdam, 1725. Le savant éditeur les a ornés de doctes préfaces et des remarques utiles et curieuses, avec quelques notes et variantes de Capperonier. Ce recueil renferme

diverses pièces importantes sur l'histoire du moyen âge, et sur la chronologie. L'auteur était un homme d'une érudition vaste, et, ce qui est plus rare, sage et modeste.

CANITZ (Frédéric-Rodolphe-Louis, baron de), célèbre poète allemand, d'une famille ancienne et illustre de Brandebourg, naquit à Berlin en 1634, cinq mois après la mort de son père. Après ses premières études, il se mit à voyager en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut chargé de négociations importantes par Frédéric II, électeur de Brandebourg. Frédéric III, son successeur, s'en servit aussi utilement. Il mourut à Berlin en 1709, à 45 ans, conseiller privé d'état. Il réunit les qualités d'homme d'état et de poète; et au talent de la poésie beaucoup d'autres connaissances, et l'étude des langues mortes et vivantes. Ses poésies allemandes ont été publiées pour la dixième fois en 1750, in-8. Il prit Horace pour modèle, et l'égala quelquefois. Son style est aussi pur que délicat : c'est le Pope de l'Allemagne. Le baron de Canitz ne se contentait pas de cultiver les beaux-arts, il les protégeait, non en amateur fastueux, superficiel, inutile, mais en amateur éclairé, solide, vrai et généreux. Sa mère était une femme singulière. Ayant épuisé la France en modes nouvelles, elle voulut faire venir un mari de Paris. Son correspondant lui envoya un aventurier d'environ 50 ans, nommé de Binbrock, d'un tempérament faible et valétudinaire. Il arriva; M^{me} de Canitz le voit et l'épouse. Les dégoûts que lui procura ce mariage empêchèrent les veuves de Berlin d'adopter cette mode. Voyez les *Mémoires de Brandebourg*, article *Des Mœurs*, etc.

* CANIZARÈS (D. Joseph de), un des meilleurs auteurs dramatiques espagnols, vivait à la cour de Madrid dans le xvi^e siècle. Il est au-dessus de Vega et de Calderon pour l'observation des règles. Il composa un grand nombre de pièces, dont la plupart sont indiquées dans le catalogue de quatre mille quatre cent neuf *comedias*, qui fut publié à Madrid, en 1735, par les héritiers de François Medel. Canizarès se distingua principalement dans la comédie d'intrigue, que les Espagnols appellent *comedia di figura*.

* CANNegiETER (Henri), recteur du gymnase d'Arnheim, et historiographe des états de Gueldre, naquit à Steinfurt en Westphalie, en 1694. Il débuta dans la carrière des lettres par une bonne édition des Fables d'Avienus, Amsterdam, 1731, in-8, et donna dans la suite plusieurs ouvrages qui ont pour objet les antiquités romaines et hollandaises. Voici les principaux : *Dissertatio de Brittenburgo, matribus Britis, Britannica herba, Brititia*, La Haye, 1734, in-4, fig.; *De mutata romanorum nomenclatura sub principibus ratione*, Utrecht, 1758, in-4; *De gemma Bentinckiana, item de Iside ad Turnacum inventa, necnon de Dea Buronina*, Utrecht, 1764, in-8; *Epistola de arà ad Novimagum reperta*, Arnheim, 1766, in-8. La première édition des Tristes, de Henri Harius, dont le nom hollandais était *Henrik Ter Haer*, Arnheim, 1766, in-4. Cannegieter avait fait espérer la publication de plusieurs autres ouvrages, mais sa mort, qui arriva en 1770, l'em-

pêcha de l'exécuter. — CANNegiETER (Hermann), son fils, naquit à Arnheim en 1723. Il fit ses études dans cette ville et à Leyde, et publia, presque avant de les avoir terminées, une dissertation sur la loi de Numa : *De arà Junonis pellici non tangendâ*, Leyde, 1743, in-4. Il soutint, pour le grade de docteur en droit, une thèse *De difficilioribus quibusdam juris capitibus*, et fut nommé professeur de droit à Francker, après avoir exercé pendant six ans les fonctions d'avocat près le tribunal supérieur de Gueldre. Il nous a laissé deux ouvrages qui le placent au rang des plus savants jurisconsultes : *Observations du droit romain*, en 4 livres, Leyde, 1772, in-4. La première édition de Francker, 1768, in-4, n'avait qu'un seul livre; *Observationes ad collationem legum mosaicarum et romanarum*, Francker, 1760, in-4, réimprimées en 1763, avec des additions très-importantes. Il mourut le 8 septembre 1804. — CANNegiETER (Jean), frère du précédent et fils de Henri, étudia aussi le droit, où il s'est distingué. Il fut pendant longtemps professeur de l'académie de Groningue, et y est mort vers 1810. Il a laissé plusieurs Opuscules : *Ad difficiliora quædam juris capita animadvertiones*, Francker, 1754, in-4; *Domitii Ulpiani fragmenta libri singularis regularum, et incerti auctoris collatio legum mosaicarum et romanorum, cum notis*, Utrecht, 1768; Leyde, 1774, in-4; *Oratio de romanorum jurisconsultorum excellentia et sanctitate*, Groningue, 1770, in-4.

* CANNÈS (François), religieux franciscain et missionnaire apostolique, né à Valence, mort à Madrid en 1793, passa seize années de sa vie au collège de Saint-Jean à Damas. On a de lui : *Grammaire arabe-espagnole, avec un Dictionnaire arabe-espagnol, dans lequel on se sert des mots les plus usités dans la conversation familière, avec le texte de la Doctrine chrétienne dans l'idiome arabe*, Madrid, 1774, in-4. Plus tard, le comte de Campanès le détermina à faire paraître son *Dictionnaire espagnol-latin-arabe, dans lequel, en suivant le Dictionnaire abrégé de l'Académie, on trouve les mots correspondants en latin et en arabe, pour faciliter l'étude de la langue arabe aux missionnaires et à ceux qui voyagent ou commercent dans l'Afrique et dans le Levant*, Madrid, 1787, 2 vol. in-fol., ouvrage estimé et recherché. Cannès était membre de l'académie royale d'histoire de Madrid.

* CANNETI (dom Pierre), général de l'ordre des Camaldules, mort en 1730, est auteur d'une *Dissertation* sur le poème des *Quatres règnes*, de Frédéric Frezzi, évêque de Foligno, et l'un des Pères du concile de Constance.

* CANNING (Georges), ministre anglais, né à Londres en 1771, descendait d'une famille irlandaise. Son père étant mort, l'année même de sa naissance, un de ses oncles prit soin de son éducation, et l'envoya au collège d'Eton, d'où il passa à l'université d'Oxford. Ce fut dans cette célèbre école qu'il se lia avec Jenkinson, depuis lord Liverpool. Le jeune Canning avait annoncé de bonne heure les plus heureuses dispositions pour la littérature; et dès l'âge de 16 ans, il se distingua, parmi les rédacteurs du *Microcosme*, journal hebdomadaire, publié par de jeunes étudiants d'Eton.

Canning fournît à ce recueil un assez grand nombre d'articles signés de l'initiale B, et remarquables par une gaité spirituelle et une fine ironie. Durant son séjour à Oxford, il publia aussi quelques poésies, parmi lesquelles on remarqua surtout une complainte sur l'asservissement de la Grèce. Dénudé de patrimoine, Canning sentit la nécessité de se créer une existence par son travail, et il se rendit à Londres pour se livrer à l'étude de la jurisprudence. Ce fut dans cette ville qu'il fit la connaissance du célèbre Shéridan, qui d'auteur dramatique était devenu homme d'état. La protection de cet écrivain et celle de son ami Jenkinson, le firent entrer en 1793, dans la chambre des communes comme député du bourg de Newtown, dans l'île de Wight. Dès son entrée à la chambre, Canning prit place sur les bancs des défenseurs du ministère; mais ce ne fut qu'en 1794, qu'il parut pour la première fois à la tribune. Il parla en faveur du traité qu'on devait conclure avec la Sardaigne; et il obtint assez de succès pour que Pitt désirât se l'attacher d'une manière particulière. La révolution française s'était déjà signalée à cette époque par de sanglants excès. Canning s'en déclara un des plus ardents adversaires; et dans l'empressement de son zèle, il lui arriva souvent de confondre une nation entière qui était sous le joug de la terreur avec les factieux qui l'opprimaient. Ce dévouement aux principes professés par le ministère ne resta pas sans récompense. Réélu en 1796, par le bourg de Wendower, Canning fut aussitôt appelé au poste de sous-secrétaire d'état aux affaires étrangères, qui étaient dirigées par lord Grenville. Dès lors ses attaques contre le gouvernement français devinrent encore plus vives, et il travailla même à *L'anti-Jacobin*, journal spécialement consacré à censurer tout ce qui se faisait alors en France. Cette conduite lui assura bientôt une grande popularité en Angleterre. En 1802, lorsque les puissances de l'Europe posèrent les armes, Pitt, ne pouvant se résoudre à signer la paix qui était alors une nécessité pour l'Angleterre, prit le parti de se retirer des affaires, et Canning suivit son exemple. Ce dernier rentra au parlement en 1803, élu par le bourg de Tralée, en Irlande, et se signala par une violente opposition contre le nouveau ministère qui avait signé le traité d'Amiens. Pitt ayant repris le timon des affaires, à la fin de la même année, Canning fut nommé trésorier de la marine, et conserva cette place jusqu'à la mort de son patron, arrivée en 1806. Élu à cette époque député par le comté de Sligo en Irlande, il fit de nouveau partie de l'opposition, et combattit de toutes ses forces les opérations du ministère à la tête duquel se trouvait Fox. Dans un discours éloquent prononcé en 1807, il fit ressortir la faute commise par l'Angleterre, en suscitant des guerres à la Russie et à la Prusse... Lorsque lord Grenville se fut retiré après avoir amené la chute du ministère de Fox, Canning fit partie du ministère de Perceval, et devint secrétaire d'état pour les affaires étrangères. Le premier acte qui signala son administration, fut le bombardement de Copenhague, et l'embrasement de la flotte danoise, contre le droit des gens; acte déloyal qu'il chercha vainement à justifier dans la

chambre des communes. L'expédition de la flotte anglaise en août 1809, contre Flessingue et l'île de Walcheren, appartient encore au ministère dont Canning faisait partie; mais il paraît que son opinion personnelle était contraire à cette entreprise; et il eut à cette occasion avec lord Castlereagh, une vive altercation, suivie d'un duel où Canning fut blessé à la cuisse. Ne pouvant faire prévaloir son avis, il quitta le ministère et ne reparut sur la scène politique qu'en 1812, époque où il fut nommé membre du parlement par les électeurs de Liverpool. C'est alors qu'il fit pour la première fois en faveur de l'émancipation des catholiques irlandais, une motion qu'il renouvela l'année suivante et en 1826, mais toujours sans succès. Malgré les principes de liberté qu'il professait, Canning se prononça contre l'indépendance de la Norvège qui fut incorporée à la Suède. En 1814, il fut nommé à l'ambassade de Portugal, poste insignifiant, qu'il quitta au bout de deux ans pour revenir en Angleterre. En passant à Bordeaux, où il s'arrêta quelques jours, il assista à un splendide banquet qui lui fut offert par les négociants anglais établis dans cette ville; et dans un discours improvisé, il s'efforça de prouver que l'union de la France et de l'Angleterre pouvait seule assurer la tranquillité de l'Europe, en comprimant l'esprit révolutionnaire. De retour en Angleterre, il se présenta comme candidat aux élections de Liverpool, et y soutint une lutte orageuse dans laquelle il eût probablement succombé, si ses deux concurrents ne s'étaient désistés en sa faveur. La carrière des places se rouvrit alors pour lui, et il fut successivement président du Bureau des Indes et ambassadeur près de la république helvétique. Nommé, en 1822, gouverneur général des Indes, il était sur le point de partir, lorsque le suicide de lord Castlereagh le fit entrer au ministère où il reprit le portefeuille des affaires étrangères. Il profita de cette position pour reproduire sa motion en faveur des catholiques qui ne fut rejetée qu'à un petit nombre de voix. En 1827, Canning succéda à lord Liverpool, en qualité de premier ministre. Dès lors, il chercha un appui dans le parti wigh, et fit entrer dans les affaires plusieurs hommes de cette opinion. Le pouvoir de Canning ne fit que s'affermir dans les derniers temps de sa vie. Chargé par le roi de composer un ministère conforme à ses vues politiques, il put réaliser sans obstacle les plans qu'il avait conçus. Parmi les actes importants de son administration, il faut remarquer surtout la reconnaissance des nouveaux états républicains de l'Amérique méridionale; l'intervention en Portugal, pour y maintenir la charte de don Pedro; et l'alliance de l'Angleterre avec la Russie et la France, pour faire cesser la guerre entre les Turcs et les Grecs. Canning contribua aussi à l'émancipation des catholiques; mais il n'eut pas la satisfaction de voir s'accomplir ce grand acte de justice. Le travail excessif auquel il se livrait altéra sa santé. Atteint par suite de ses fatigues d'une maladie inflammatoire, il ne parut s'en relever un instant, que pour éprouver bientôt une rechute violente, qui l'emporta le 8 août 1827, à l'âge de 56 ans. On lui fit de magnifiques funérailles auxquelles assistèrent

une foule de personnages distingués et deux frères du roi. Canning avait épousé, en 1799, miss Scott, fille du général de ce nom, qui lui apporta une dot considérable. Cependant, chose assez rare parmi les ministres, il ne laissa en mourant qu'une fortune très-médiocre. Canning déploya dans sa carrière politique, les talents de l'homme d'état. Orateur distingué, son défaut fut de rechercher un peu trop la grâce et les fleurs de l'élocution, et de s'abandonner trop facilement à sa causticité naturelle. Il cultiva la littérature avec succès, et malgré ses travaux administratifs, il fut un des collaborateurs les plus féconds de *Quarterly Review*. Ses poésies ont été réimprimées. Canning a publié outre plusieurs discours prononcés à la chambre des communes, deux lettres au comte Camden, 1809, in-8; *Lettre au comte Camden, contenant le récit des transactions qui eurent lieu à l'occasion du dernier duel avec lord Castlereagh*, 1809, in-8. Une médaille a été frappée à Paris en son honneur, au moyen d'une souscription ouverte par l'opposition libérale.

* CANO (Alonzo ou Alexis), né à Grenade en 1600, fils d'un architecte, et architecte lui-même, mérita par la variété et l'étendue de ses talents d'être surnommé le Michel-Ange de l'Espagne. Il s'appliqua à la peinture, qu'il étudia sous François Pacheco, peintre estimé, puis dans l'école de Juan del Castillo et de Herrera. A l'âge de 24 ans, Cano se fit encore connaître comme sculpteur par trois belles statues représentant une Vierge avec l'enfant Jésus, saint Pierre et saint Paul, qui furent placées dans l'église de Lebrija. L'artiste se rendit ensuite à Madrid, où le duc d'Olivarès qui l'honora de sa protection, lui obtint, en 1638, le titre de maître des œuvres royales et de peintre de la chambre, et le fit placer, comme instituteur, auprès de l'enfant don Balhazar Carlos d'Autriche. Le plan de l'arc de triomphe qui fut érigé lors de l'entrée solennelle de Marie-Anne d'Autriche, seconde femme de Philippe IV, était de Cano, dont l'œuvre excita l'admiration générale. Bientôt un événement funeste vint empoisonner son existence et troubler ses rêves de gloire : il trouva sa femme assassinée et sa maison pillée ; on ne put parvenir à arrêter un domestique italien sur lequel planaient naturellement ses soupçons. Les enquêtes qu'on fit sur ce crime ayant seulement fait découvrir que Cano, attaché à une autre femme, était jaloux de son domestique, les juges condamnèrent le mari et acquittèrent l'amant fugitif. Cano quitta aussitôt Madrid et se réfugia à Valence, où, forcé par la nécessité de recourir à son art, il fut bientôt reconnu. Il chercha alors un asile dans un couvent de chartreux, qu'il eut bientôt l'imprudence de quitter pour retourner à Madrid. Il voulut d'abord s'y cacher, mais, ennuyé de cette pénible contrainte, il se livra lui-même à la justice en disant : *Excelens in arte non debet mori*. Cependant il fut appliqué à la question ; il supporta avec courage la torture sans proférer aucune parole qui pût le faire juger criminel, et les bourreaux, par égard pour son grand talent, épargnèrent son bras droit. Philippe IV, instruit de la constance que Cano avait montrée, lui rendit ses bonnes grâces. Ayant en-

suite embrassé l'état ecclésiastique, soit pour se mettre à l'abri de nouvelles poursuites, soit pour obéir à la voix de sa conscience, le roi le nomma résident (*racionero*) de Grenade, malgré l'opposition du chapitre, qui vint lui représenter que Cano n'était pas instruit ; à quoi le roi répondit, que s'il l'était davantage il le nommerait évêque. Cano s'occupa à enrichir de peintures et de sculptures l'église de Grenade et celle de Malaga, et s'attira par là l'estime du chapitre qui s'était opposé à sa nomination. Ayant exécuté une statue de saint Antoine de Padoue pour un conseiller de Grenade, il lui en demanda cent pistoles. « Hé quoi ! lui dit le » conseiller, vous n'avez employé que 25 jours à » exécuter cette statue, et vous m'en demandez le » prix exorbitant de 4 pistoles par jour, tandis que » moi, conseiller, je ne puis me procurer par mes » talents la moitié de ce gain ? — Imbécile que vous » êtes avec vos talents ! s'écria l'artiste irrité ; pour » faire cette statue en 25 jours, il m'a fallu étudier » 50 années. » Et aussitôt, s'abandonnant à sa colère, il la brisa avec violence contre le pavé ; à cette vue le conseiller craignant d'être traité comme la statue, s'enfuit ; et Cano fut suspendu de ses fonctions pour avoir brisé l'image d'un saint. Cependant le roi le rétablit dans sa charge en 1638, en exigeant de lui qu'il finirait un magnifique crucifix que la reine lui avait demandé. Dès ce moment Cano pratiqua toutes les vertus de son état, s'exerçant surtout à la charité. Lorsque ses nombreuses aumônes avaient épuisé son argent, il traçait un dessin sur un papier qu'il donnait aux pauvres, en leur enseignant où ils pourraient le vendre. Il avait une telle antipathie pour les Juifs, qu'il ne pouvait s'en laisser approcher, ni toucher à rien de ce qui avait été à leur usage. Au lit de mort, il refusa les sacrements de la main d'un prêtre qui les avait administrés à des Juifs convertis. Il refusa aussi d'accepter un crucifix que lui présentait son confesseur, « à cause, disait-il, qu'il était » si mal travaillé, qu'il ne pouvait exciter en lui » aucun sentiment de dévotion. » La passion qu'il avait pour son art lui faisait oublier dans ce moment, que c'était dans son cœur et non dans la beauté d'un crucifix qu'il devait chercher ces pieux sentiments. Cano mourut le 12 novembre 1676.

* CANOFILO (Benoit), religieux du Mont-Cassin, au commencement du xvi^e siècle, a écrit sur quelques questions de droit civil et canonique, applicables aux moines et à leurs règles. — * CANOFILO (François), de l'ordre des frères mineurs, au xvi^e siècle, a publié : *Oeconomia concionalis super Evangelia quadragesima*. — * CANOFILO (Antoine), de Sulmone, également de l'ordre des frères mineurs, vivait dans le xvi^e siècle. Il est auteur de *Discours paradoxaux* (en italien) pour tous les jours de carême, et de quelques *Panégryques* de saints.

* CANOPE, divinité égyptienne, dont les prêtres passaient pour des magiciens. On l'adorait sous la figure d'un grand vase surmonté d'une tête humaine, et couvert de caractères hiéroglyphiques. Les Chaldéens, adorateurs du feu, déliaient les dieux de toutes les autres nations, comme n'étant que d'or, d'argent, de pierre ou de bois, de pouvoir

résister à leur. Un prêtre de Canope ayant accepté le défi, on alluma un grand feu, au milieu duquel on plaça la statue de ce dieu, de laquelle il sortit une grande quantité d'eau qui éteignit entièrement le feu. Canope fut donc regardé comme le plus puissant des dieux; mais il ne dut cet avantage qu'à la ruse. Un de ses prêtres ayant rempli d'eau le vase qu'il avait percé de plusieurs petits trous, fermés avec de la cire, la chaleur du feu en fondant la cire avait facilement opéré ce prétendu prodige.

* CANOVA (Antoine), célèbre statuaire, né en 1747, à Possagno, petit village situé près de Bassano dans l'ancien état vénitien, débuta dans sa brillante carrière par un lion de *beurre*, qu'il fit à l'âge de douze ans, pour être servi sur la table de Falieri, seigneur de son village. Peu de temps après, il fit en marbre deux corbeilles de fruits qui ornent encore le perron du palais de son protecteur à Venise. Le jeune artiste se rendit dans cette ville pour y continuer sous Torretti les études qu'il avait commencées à Bassano, et y remporta plusieurs prix à l'académie. En 1779, l'ambassadeur de la république, Girolamo Zuliano, l'appela près de lui à Rome. Canova avait déjà exécuté le groupe d'*Orphée et Eurydice*, et celui de *Dédale et Icare*, qui, sans être un chef-d'œuvre, lui valut cependant de la part du sénat de Venise une pension de 300 ducats. Les relations distinguées qu'il noua chez l'ambassadeur, notamment avec Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples, Winkelmann et Mengs, lui fournirent les moyens d'acquiescer de nouvelles lumières et d'épurer son goût. L'*Apollon* posant une couronne de laurier sur sa tête, en annonçant dans l'artiste un progrès remarquable, laissait encore à désirer. Enfin, en 1783, le groupe de *Thésée, assis sur le Minotaure vaincu*, commença la réputation de Canova, qui s'étendit depuis continuellement par une suite de chefs-d'œuvre. Son existence ne fut point marquée par de grands incidents; les événements les plus remarquables de sa vie furent les voyages qu'il fit en Autriche, dans les années 1798 et 1799, et en France, en 1813. Le premier fut le résultat des troubles qui éclataient alors dans sa patrie et qui le décidèrent à suivre en Allemagne le prince Rezzonico. Il fit le second comme ambassadeur du pape, avec la mission de reprendre les objets d'arts dont la guerre avait enrichi le musée français, ce qui lui fit donner par un diplomate connu pour la causticité de ses bons mots, le surnom d'*emballeur*. Il visita ensuite l'Angleterre, et à son retour à Rome il fut l'objet de la faveur universelle. L'académie de Saint-Luc dont il fut créé prince perpétuel se porta tout entière à sa rencontre; le souverain pontife le reçut en audience solennelle, lui remit de sa main le diplôme qui attestait l'inscription de son nom au livre d'or du Capitole, et le fit *marquis d'Ischia*, avec une dotation de 3000 écus romains. Canova n'en jouit que peu d'années. Il mourut à Venise le 12 octobre 1822, d'une crampe d'estomac. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire dans toute l'Italie. Cet artiste, qui se montra constamment attaché à la religion et à la prospérité de sa patrie, avait une humeur égale, un caractère

généreux, et trouva des amis dans les grands personnages avec lesquels il vécut. Il fit le plus noble usage de la fortune considérable que ses talents lui avaient acquise. Il en fit tourner une grande partie au profit de l'art et des artistes, et par son testament il en affecta l'autre à l'achèvement d'une église qu'il avait commencée dans le lieu de sa naissance, en forme de rotonde dont le frontispice est copié sur le Parthénon d'Athènes. La peinture l'occupa quelque temps, et quoique ses ouvrages en ce genre soient médiocres, il avait la faiblesse de les préférer aux productions de son ciseau. Il ne craignit pas de parler à Napoléon avec une généreuse indépendance, lorsque ce monarque l'appela en France en 1809, et il refusa constamment les offres brillantes de l'empereur pour le fixer à Paris. Déjà en 1802, il y était venu sur l'invitation du premier consul, dont il fit le buste colossal, qui est devenu la propriété de lord Wellington. Outre celles de ses productions que nous avons mentionnées, nous citerons les suivantes, parmi lesquelles il en est malheureusement quelques-unes où les lois de la décence ne sont pas assez respectées : Monument du pape Clément XIV (Ganganelli), 1785, placé dans l'église des saints apôtres. — L'Amour et Psyché couchés, groupe exécuté pour sir H. Blundell (1785) ; — Sarcophage de Clément XIII (1792), placé dans l'église de Saint-Pierre de Rome ; — Psyché enfant, acheté par Bonaparte pour la reine de Bavière ; — Vénus et Adonis (1793), qui est maintenant à Naples dans le jardin du marquis Berio ; — Monument élevé à la mémoire de l'amiral Emo, fait par ordre du sénat de Venise, en l'honneur du dernier de ses marins ; — Madeleine repentante, que l'on a vu longtemps à Paris dans le cabinet de M. de Sommariva ; — L'Amour et Psyché debout, groupe que Canova a répété pour l'empereur de Russie ; — Persée tenant la tête de Méduse qu'il vient de couper (1801), au musée du Vatican ; — Les deux pugileurs (Kreugas et Damoxènes) au musée du Vatican ; — Hébé versant le nectar, achetée par l'empereur Alexandre ; — Hercule lançant Lycas contre un rocher, à Rome dans le palais du duc de Branciano ; — Mausolée de Marie-Christine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Marie-Antoinette, placé à Vienne dans l'église des Augustins ; — M^{me} Lætitia Bonaparte ; — Léopoldine-Esterhazy Lichtenstein ; — Vénus sortant du bain ou Vénus italique ; — Hector tenant une épée nue (1812) ; — Ajax saisissant son glaive ; — La paix, statue qui est chez le comte de Romanzoff ; — Canova, buste colossal (1812) ; — Un cheval destiné à porter la statue de Napoléon ; — Vénus victorieuse, sous les traits de Pauline Borghèse ; cette statue appartient au roi d'Angleterre ; — Une nymphe ; — La religion couronnée et radée ; — Mausolée d'Alfieri, dans l'église de Santa-Croce, à Florence ; — Mausolée de Volpato, graveur, et ami de Canova, dans l'église des saints apôtres ; — Cénotaphe élevé à la mémoire de Jean Falieri ; — Les trois grâces, qui sont au duc de Bedford ; — Mars et Vénus ; — La paix et les grâces, qui sont au roi d'Angleterre ; — Jean VI, roi de Portugal ; — Saint Jean-Baptiste enfant ; — Polymnie assise ; — Terpsichore, appa-

tenant à M. de Sommariva; — La Concorde, sous les traits de Marie-Louise; — La pitié; — La douceur; — Un Hermès; — Une danseuse; — Paris tenant la pomme; — Deux danseuses; — Washington, fait pour la salle du sénat de la Caroline; — Mausolée de la marquise de Santa-Cruz; — Mausolée du comte de Souza; — Mausolée du prince Frédéric II de Prusse; — Mausolée de l'amiral Nelson. — Buste du pape Pie VII; — Statue colossale du pape Pie VI, pas entièrement achevée; — François II, empereur d'Autriche; — Le buste de Corinne; — Buste de Béatrix, maîtresse de Dante; — Hélène, buste colossal; — La ville de Padoue, sous les traits d'une femme assise, bas-relief; — Achille et Briséis, bas-relief; — Cinq bas-reliefs représentant la vie et la mort de Socrate; — Alexandre empereur de Russie, statue placée dans le palais du sénat à Saint-Petersbourg; Jésus mort, la Vierge et Marie-Madeleine; — Vases cinéraires, pour la comtesse Dédée, née Callemberg, dans le jardin des ermites de Padoue; — Tombeau du comte Tadini; — Offrande des troyennes à Minerve; — Palamède. La plupart de ses ouvrages ont été reproduits par les plus célèbres graveurs. On a publié sur Canova et ses ouvrages plusieurs écrits tels que : *La Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino ad secolo XIX*, par Cicognara; *Bibliotheca canoviana*, etc. *Memorie per servire à la vita del marchese A. Canova*, Venezia, 1823, in-8; *Il tempio di Antonio Canova, è la villa di Possagno; Works of Antonio Canova* (Œuvres d'A. Canova), planches gravées au trait avec un texte explicatif, trad. de l'Italien de la comtesse Albrizzi, Londres, 1825, in-4. *Œuvres de Canova; Recueil de gravures au trait*, exécutées par Reveil, accompagné d'un texte explicatif, et précédé d'un *Essai sur sa vie*, par M. H. de Latouche, Paris, 1823; mais on n'a rien de meilleur et de plus complet sur ce grand artiste que *Canova et ses ouvrages*, par M. Quatremère de Quincy, Paris, 1818, in-8.

* CANOVAI (Stanislas), savant religieux des écoles pies de Florence, et membre de l'académie étrusque de Cortone, né le 27 mars 1740, mort d'apoplexie le 17 novembre 1814. Malgré son amour pour les sciences, il ne cessa jamais de remplir avec exactitude les fonctions du ministère ecclésiastique; et lorsqu'il pouvait rendre quelque service, il ne comptait pour rien la fatigue et même la privation des choses les plus nécessaires. Ce fut lui qui assista Alfieri dans ses derniers moments. Ses principaux ouvrages sont *Componimento drammatico da cantarsi nella nobile accademia etrusca*, etc., Florence, 1771, in-4; *Riflessioni intorno alle pubbliche scuole*, 1775, in-8; *Orazione funebre del marchese cavaliere Giuseppe Benvenuto Venuti di Cortona*, 1780, in-4; *Elogio d' Amerigo Vespucci*, 1788, plusieurs fois réimprimé: c'est une de ses meilleures productions; plusieurs excellentes dissertations insérées dans les mémoires de l'académie étrusque de Cortone. On reproche à son style un peu d'enflure. Il a laissé encore une traduction estimée des leçons élémentaires de mathématiques de La Caille, augmentées et revues par l'abbé Marie, 1781.

* CANSTEIN (Charles-Hildebrand de), luthérien, né à Lindenberg le 13 août 1667, mort à Halle le

19 août 1749. Après avoir été page de l'électeur de Brandebourg, et avoir servi dans les Pays-Bas, contraint par la faiblesse de sa santé d'abandonner la carrière militaire, il se retira à Halle où il se consacra presque uniquement à des exercices de piété. Il légua à la maison des Orphelins de cette ville sa bibliothèque et une partie de sa fortune. On a de lui une *Harmonie des quatre Évangiles*, Halle, 1718, in-fol., et une *Vie du docteur Spener*, dont il fut le disciple et l'ami; elle ne fut publiée que 10 ans après la mort de Canstein. Son désir de multiplier les livres saints lui fit imaginer la stéréotypie ou les planches fixes, afin d'obtenir des éditions plus correctes, d'épargner les frais d'une composition répétée, et de pouvoir donner ces ouvrages à des prix très-bas (*Voy. CAREZ*). Il publia successivement le *nouveau Testament*, la *Bible* et le *Psautier*, dont il se vendit un très-grand nombre d'éditions.

CANTACUZÈNE. *Voy. JEAN et MATTHIEU*.

CANTAGALLINA (Remi), graveur, peintre italien, né en 1586, fut le premier maître du célèbre Callot, et mourut à Florence en 1624. Il a gravé d'après ses propres dessins et d'après ceux d'autres maîtres, des vues, des paysages et des fêtes.

CANTARINI (Simon), surnommé *le Pézarois*, parce qu'il était de Pézaro, né en 1612, disciple et ami du Guide, se perfectionna en l'imitant. On confondit quelquefois les ouvrages du maître avec ceux de l'élève. Ce peintre célèbre mourut à la fleur de son âge, à Vérone, en 1648.

CANTEL (Pierre-Joseph), né au pays de Caux en 1645, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y distingua. Il mourut à Paris en 1684. Son ardeur pour l'étude abrégée ses jours. Nous avons de lui un traité de *Romané republica*, Utrecht, 1707, in-12. C'est un excellent abrégé des antiquités romaines. Les meilleures éditions sont celles d'Utrecht, avec des figures. *Metropolitanorum urbium historia civilis et ecclesiastica, tomus primus*. C'est le seul qui ait paru. Il donna le *Justin ad usum delphini*, Paris, 1677, in-4, et le *Valère Maxime*, aussi ad usum, etc. Paris, 1670. Ces éditions sont estimées.

CANTEMIR (Démétrius), né en 1673, d'une famille illustre de la Tartarie. Son père, de gouverneur de trois cantons de Moldavie, devint prince de cette province en 1664. Démétrius, envoyé de bonne heure à Constantinople, se flattait de lui succéder; mais il fut supplanté à la Porte par un concurrent. Le ministre ottoman l'ayant envoyé en 1710 dans la Moldavie pour la défendre contre le czar Pierre, il la livra à celui contre qui on l'avait envoyé combattre. Démétrius suivit son nouveau maître dans ses conquêtes. Il eut, en dédonnement de ce qu'il avait perdu, le titre de prince avec des terres, des domaines, et une autorité entière sur les Moldaviens qui quittèrent leur patrie pour s'attacher à son sort. Il mourut en 1725, dans ses terres de l'Ukraine, aimé et estimé. On a de lui plusieurs ouvrages : *L'Histoire de l'agrandissement et de la décadence de l'empire ottoman*; l'original latin est resté manuscrit; il a été traduit en anglais par Nicolas Tindal, et en français sur la version anglaise par l'abbé de Jonquières, 1743, en 4 vol. in-12; et in-4, en allemand par J. L. Schmidt, Hambourg, 1745,

in-4; *Système de la religion mahométane*, Pétersbourg, 1722, in-folio; ouvrage écrit et imprimé en langue russe, par ordre de Pierre le Grand, à qui il est dédié. *Etat présent de la Moldavie*, en latin, avec une grande carte du pays, etc. Il a encore laissé plusieurs autres ouvrages, tels que l'*Histoire ancienne et moderne de la Dacie*, qui n'a pas été publiée; une *Théologie physique*, un *Recueil de chansons turques* mises en musique, in-4; une *Introduction à la musique turque*, écrite en langue russe, in-4, etc. Ce prince possédait presque toutes les langues vivantes et mortes, dans un égal degré.

CANTEMIR (Antiochus ou Constantin Démétrius), né à Constantinople en 1709, dernier fils du précédent, et l'objet des complaisances de son père, s'adonna comme lui à l'étude, aux sciences et aux arts. Il fut successivement ambassadeur à Londres et à Paris. De retour en Russie, il se conduisit avec beaucoup de prudence dans les différentes révolutions qui agitérent cette contrée, et mourut en 1744. Les Russes connaissaient avant lui quelques chansons rimées; mais il est le premier qui ait introduit chez eux des poésies d'une certaine étendue. Outre une traduction d'Anacréon et des épîtres d'Horace, il donna en langue russe des satires, des fables, des odes, etc. Il a encore fait connaître à ses compatriotes plusieurs ouvrages étrangers, dont il n'y avait guère de fruits à espérer pour la sagesse et les mœurs, tels que les *Lettres persanes*, etc. L'abbé de Guasco, traducteur de ses satires, in-12, a écrit la *vie* de ce prince en panégyriste.

CANTÉRUS ou CANTER (Guillaume), savant hollandais né à Utrecht le 24 juillet 1541, parcourut la France, l'Italie, l'Allemagne, et lia amitié avec un grand nombre de savants. Il se fixa ensuite à Louvain, y vécut dans la retraite, se livrant avec passion à l'étude; la matinée était consacrée à la lecture et l'après-dînée à écrire. Il fut constamment attaché à la religion de ses pères, et mourut dans de grands sentiments de piété le 18 mai 1573. Juste-Lipse en fait l'éloge dans sa première épître à Corneille Valère. Il laissa beaucoup d'ouvrages: Huit livres de corrections, d'explications et de fragments de divers auteurs, en latin, réimprimés dans le *Trésor de Gruter*. *Syntagma de ratione emendandi Græcos auctores*, Anvers, 1571, in-8. Des éditions et des traductions de quelques écrivains grecs et latins. Des poésies latines, etc. *Voy.* Nicéron, tome 29, page 344.

CANTÉRUS ou CANTER (Théodore), frère du précédent, né à Utrecht en 1545, exerça la magistrature, et cultiva les sciences à Utrecht sa patrie. L'an 1611 il fut dépouillé de ses biens et exilé, sous prétexte qu'il favorisait les catholiques. Il se retira à Anvers, et de là à Leuwarde, où il mourut en 1617, âgé de 71 ans. On a de lui: *Variae lectiones*, Anvers, 1574. Des notes sur le livre d'Arnobé contre les gentils, 1582, in-8.

CANTIUNCULA (Claude), jurisconsulte du xvi^e siècle, né en Lorraine, mort chancelier du bailliage d'Ensisheim dans cette province, est auteur des écrits suivants: *de Potestate papæ, imperatoris et concilii*; *Paraphrases in III lib. Instit. Justiniani*;

de Officio judicis, lib. II. Ces ouvrages sont devenus très-rares.

* CANTIUS, écrivain polonais, mort en 1473, a laissé un *Commentaire* sur saint Matthieu. On trouve une *Notice* sur Cantius dans le *Recueil biographique* de Simon Starovolski.

CANTON (Jean), né à Stroud en Gloucestershire, le 31 juillet 1718, s'appliqua avec beaucoup de succès à la physique et à l'astronomie, et réussit à faire des expériences neuves et utiles. En 1730, il présenta à la société royale de Londres une *Méthode de faire des aimants artificiels, supérieurs à tous les autres*; ce qui lui procura la même année une place dans cette académie, qu'il continua d'enrichir de ses découvertes jusqu'à sa mort arrivée le 23 mars 1772. Plusieurs ont jugé que cette *méthode* avait été effacée, presque aussitôt qu'elle vit le jour, par un *traité* sur la même matière, composé en anglais par M. Michell, et traduit élégamment en français par le père Rivoire, jésuite, Paris, 1732, in-12. Canton a encore publié des traités sur l'*Électricité*, la *Tourmaline*, la *Lumière de la mer*, la *Variation de l'aiguille aimantée*, la *Compressibilité de l'eau*; l'on doute avec raison qu'il ait démontré la compressibilité de cet élément.

CANTWEL (André), médecin du comté de Tipperary en Irlande, de la société royale de Londres, mort le 11 juillet 1764, se distingua par divers ouvrages estimés. Les plus connus sont: *Dissertations latines sur la médecine, sur les fièvres, sur les sécrétions. Nouvelles expériences sur les remèdes de M^{lle} Stéphens*; *Histoire d'un remède pour la faiblesse des yeux*; *Tableau de la petite vérole*, 1738, in-12; *Dissertations sur l'inoculation*, et plusieurs autres écrits contre cette méthode qui a prévalu malgré ses contradicteurs, et qui de nos jours a été abandonnée pour une méthode plus simple encore, la vaccine.

* CANTWEL (André-Samuel-Michel), fils du précédent, né en 1744, devint lieutenant des maréchaux de France, et fut admis à ce titre dans l'hôpital des Invalides en 1792. Il y obtint la place de bibliothécaire, et y mourut le 9 juillet 1802. Il a publié plusieurs traductions de l'anglais, la plupart très-inexactes. Les plus importantes sont: une suite de l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, par Gibbon, ouvrage entièrement revu et corrigé par M. Guizot, Paris, 1812 et 1820. *Discours sur l'histoire et la politique en général*, par le docteur Jos. Priestley, 1795, 2 vol. in-8; *Leçons de rhétorique de Blair*, 1797, 4 vol. in-8. La traduction de Prévost, publiée pour la première fois à Genève en 1808, et réimprimée à Paris en 1821, avec des corrections et des passages omis dans la première édition, l'a fait totalement oublier. *Voyage en Hongrie fait en 1797, précédé d'une description de Vienne et des jardins de Schœnbrunn*, par Rob. Lowmson, 1799, 3 vol. in-8; *Voyage de Byron à la mer du Sud*, 1799, in-8. Il a eu part à la traduction de la *Géographie de Guthrie*, par Noël.

* CANTZATCHETZY (Jean), moine arménien, né vers 1234, se livra à l'étude de la théologie, de l'histoire sacrée et de la rhétorique, et en donna des leçons dans le monastère où il résidait, en Asie

mineure. On a de lui (en arménien) : un *Commentaire de la Genèse*; une *Explication des Cantiques de Salomon*; un *Livre sur l'origine ou la cause des Fêtes* (Donabadjar). On trouve un *Abrégé* de ce dernier ouvrage à la fin des *Oeuvres de saint Cyrille*, imprimées à Constantinople.

CANULÉIUS, tribun du peuple romain, se fit aimer des républicains par son opposition aux nobles. Il souleva le peuple vers l'an 445 avant J.-C. et il obtint que les plébéiens pourraient s'allier avec des patriciens.

CANUS ou CANO (Melchior), dominicain espagnol, né à Tarançon, dans le diocèse de Tolède, en 1525, professeur de théologie à Salamanque, fut envoyé au concile de Trente sous Paul III, et nommé évêque des îles Canaries en 1552. Il n'en prit point possession. Il mourut à Tolède en 1560, provincial de Castille. Ce religieux n'avait pas voulu pendant longtemps être évêque, peut-être pour ne pas s'éloigner de Philippe II, dont il avait gagné l'affection. Tous les théologiens ont donné des éloges à son traité, intitulé *Locorum theologicorum lib. XII*, Padoue, 1727, in-4, tant pour les excellentes choses qu'il renferme, que pour la manière élégante de les exprimer. On lui reproche seulement d'avoir trop affecté d'imiter les ouvrages de rhétorique d'Aristote, de Cicéron, de Quintilien, et des autres auteurs profanes; et de fatiguer son lecteur par de longues digressions et par une foule de questions étrangères à son sujet. Les lieux théologiques d'où il tira ses arguments, sont l'Écriture sainte, les traditions apostoliques, les Pères, les conciles, etc. Il condamnait avec raison ces questions vaines et absurdes, par lesquelles on a longtemps défiguré la simplicité et la majesté de la science de la religion; mais on ne peut s'empêcher de convenir qu'il montrait trop d'aigreur contre les scolastiques. « Nous savons, dit un illustre prélat, que la science lastique n'est point d'une indispensable nécessité » pour conserver intact le dépôt de la foi; les promesses de Jésus-Christ sont à la vérité son principal appui; mais ces promesses n'excluent pas les moyens humains que la prudence suggère » et varie selon les conjonctures. L'Eglise a eu des motifs très-pressants pour mettre en œuvre ceux que lui fournissait la scolastique : car cette forme d'enseignement lui a fait remporter des avantages précieux sur les sectaires, qui n'en ont jamais » condamné l'usage, que parce qu'ils n'en pouvaient soutenir la force; et les sarcasmes qu'ils ont lancés contre cette pratique doivent être une raison de plus pour la conserver. » Voy. ANSELME (saint), DUNS, HANGEST, GRAVINA (Jean-Vincent), THOMAS (saint). CANUS n'était pas non plus ami des jésuites, et ne craignait pas de les regarder comme des précurseurs de l'antéchrist, sans que ni la bulle de Paul III qui confirmait leur institut, ni une lettre circulaire du général de son ordre, qui défendait à ses religieux de mal parler des jésuites, pussent lui faire changer de sentiment, ni même l'empêcher de déclamer contre eux en chaire. Jean Penna, son confrère, docteur de Salamanque, publia en leur faveur une manifeste apologétique. On lui attribue encore *Prælectiones de penitentia*. Ses

œuvres ont été publiées à Cologne en 1605, in-8. Ibid., 1678, in-8; Lyon, 1704, in-4.

CANUS ou CANO (Sébastien), Biscalien, compagnon de l'illustre Magellan dans ses courses maritimes, passa avec lui, vers l'an 1520, le détroit auquel ce célèbre voyageur donna son nom. Après la mort de Magellan, il gagna les îles de la Sonde, d'où il alla doubler le cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans Séville en 1522, ayant le premier fait le tour du monde par l'Orient, en trois ans et quatre semaines. Charles-Quint lui donna pour devise un globe terrestre avec ces paroles : *Primus me circumdedisti*.

* CANUT II, dit le Grand, fils de Suénon, et roi de Danemarck, commença son règne par une descente en Angleterre et en Norvège, qui toutes deux s'étaient soustraites à l'hommage et à l'obéissance qu'elles avaient promis à son père. Cette entreprise présentait de grandes difficultés. Il avait à redouter les Vandales et les autres nations du Nord qui réclamaient la même indépendance que l'Angleterre et la Norvège. Il temporisa avec ces peuples, afin de diriger toutes ses forces contre ces deux derniers royaumes. Pour gagner du temps, même avec cette dernière puissance, il sut habilement attirer dans ses vues, Claude, frère du roi, en lui persuadant de revendiquer la couronne. Après ces précautions, il partit pour l'Angleterre, où il remporta d'abord quelques avantages; mais trop faible pour s'y maintenir, et furieux de se voir contraint d'abandonner cette contrée, il fit couper le nez et les oreilles à quelques jeunes seigneurs qu'il avait en otage. Ethelrède qui régnait alors sur les Anglais enchérit sur la barbarie de Canut, il fit mourir beaucoup de Danois qui y étaient naturalisés, et qu'il fit massacrer en un seul jour. Cependant en 1040, Canut profitant de l'indolence d'Ethelrède, rentra en Angleterre; mais ce roi paresseux tomba malade, ce qui l'obligea de confier la défense de l'Angleterre à son fils Edmond, prince plein de courage, mais continuellement trahi par Eddic, que son père avait placé dans son conseil. Cependant, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, il parvint à se maintenir en Angleterre; et pour mettre fin à une guerre sanglante, il fit proposer à Canut un combat singulier pour terminer leur différend. Ils entrèrent dans une île de la rivière de Saverne, et se battirent longtemps sans qu'on pût décider qui des deux avait l'avantage. Canut craignant de succomber contre un ennemi qui passait pour un des plus forts hommes du monde, proposa à Edmond de partager entre eux l'Angleterre. Quelques écrivains même prétendent qu'il refusa le combat. Quoi qu'il en soit, le traité se fit, et les deux rivaux se séparèrent satisfaits l'un de l'autre. Edmond cependant fut assassiné un mois après par la perfidie d'Eddic, qui, furieux de ne pas recevoir la récompense qu'il attendait de son crime, osa le reprocher à Canut, qui sachant bien qu'on ne pouvait se fier à un traître, le fit pendre et jeter dans la Tamise. Ce prince, resté seul maître de l'Angleterre, et parvenu au plus haut degré de puissance, s'appliqua à rétablir dans ses états, qui venaient d'éprouver une guerre longue et cruelle, l'ordre, l'abondance et

la paix. Pour cela, il supprima des impôts vexatoires qu'il avait établis pour satisfaire l'avidité des chefs qui avaient combattu pour lui ; il fit de bonnes lois, et partagea si bien ses faveurs, que ni les Anglais, ni les Danois n'eurent à se plaindre d'une préférence injuste. Il rétablit les monastères ruinés pendant la guerre, bâtit plusieurs églises, et alla à Rome visiter le tombeau des apôtres. Quelque minutieux qu'ait paru à Hume cet esprit de dévotion, on aimera toujours à voir le moyen que ce grand monarque employa pour confondre les courtisans qui l'appelaient roi des rois, maître de la mer. Il alla s'asseoir sur le bord de cet élément à l'instant du reflux, et lui défendit de l'approcher. Le flot sourd à sa voix, ayant mouillé son habit et ses pieds, il dit aux flatteurs : « Apprenez que tous les mortels sont dépendants et faibles, et que celui-là seul est tout-puissant à qui l'Océan a obéi, » quand il lui a dit : *Va jusque-là, et pas plus loin.* » Canut mourut l'an 1036, et il a été placé avec justice parmi les plus grands rois qui aient porté le diadème. Sa jeunesse fut célèbre par ses conquêtes et par la politique la plus raffinée ; mais malheureusement ternie par beaucoup d'actions cruelles ; ses dernières années furent distinguées par sa tempérance, son respect pour la justice, son affabilité, sa clémence, et par toutes les vertus qui pouvaient le faire chérir et respecter de ses sujets. Les historiens Danois rapportent de ce prince une anecdote qui ne se trouve dans aucun historien anglais. Ayant tué dans le vin un de ses soldats, il assembla son peuple, et voulut qu'on lui fit à lui-même son procès en règle. Il fut jugé coupable ; mais il se réserva la sentence et l'arbitrage de sa punition. Il avait précédemment fixé une amende pécuniaire pour le meurtre, dont un tiers pour le roi, un tiers pour les parents du mort, et l'autre pour l'armée. Il prononça qu'il paierait neuf fois la valeur de l'amende ordinaire, et quant à son tiers, il ordonna qu'il serait donné au clergé.

* CANUT III, dit *Hardi-Canut* ou le *Robuste*, fils du précédent, mérita ce surnom par les actions de valeur qu'il fit en Russie, où son père l'avait envoyé à la poursuite du roi de Norwège, Olaüs. Il fut roi de Danemarck depuis l'an 1035 jusqu'à l'an 1040, où il fut couronné roi d'Angleterre après la mort de son frère Harold, lorsqu'il se disposait à venir lui disputer la couronne d'Angleterre, à laquelle il prétendait avoir des droits. Son règne ne présente aucun événement important. Il mourut subitement en 1042, d'intempérance, selon les uns, de poison, suivant d'autres, avec la réputation d'un prince dont le caractère associait les vices les plus détestables aux plus nobles vertus. Avec beaucoup de valeur et de générosité, il fut cruel, féroce, intempérant, débauché. En lui s'éteignit en Angleterre la dynastie danoise.

CANUT IV (saint), roi de Danemarck, frère et successeur de Harold, et fils de Suénon II, monta sur le trône en 1080, et fut tué dans l'église de Saint-Alban, de la ville d'Odensée, située dans l'île de Funen, l'an 1086, selon la plus vraisemblable opinion. Son zèle pour la religion, qui fut la cause de sa mort, lui mérita le nom de *martyr*. « Son

» zèle, dit un auteur moderne, pour la propa-
 » tion de la foi chrétienne, le soin qu'il prit de bâtir
 » et de réparer plusieurs églises, son application à
 » rendre la justice, une pratique continuelle des
 » vertus chrétiennes, le bon ordre qu'il s'efforça
 » d'établir dans le royaume, après avoir donné lui-
 » même l'exemple par le règlement de son domes-
 » tique : tout cela partait d'un fonds de religion ; et
 » en fit un grand saint, comme ses autres qualités
 » le rendirent un grand prince. Car il délivra le
 » Danemarck des incursions des Sembes, des Es-
 » thons et des habitants de la Courlande ; il rétablit
 » la sûreté de la navigation, en punissant les pirates
 » du dernier supplice ; il ne pardonnait pas plus aux
 » étrangers qu'à ses propres sujets, s'il en trouvait
 » quelqu'un coupable de vol ou de meurtre ; il ré-
 » tablit la peine du talion, *œil pour œil, dent pour*
 » *dent* ; il avait pris des mesures pour recouvrer le
 » royaume d'Angleterre, dessein que la trahison de
 » son frère Olaüs fit échouer. Enfin jamais la jus-
 » tice n'avait été exercée avec plus d'exactitude et
 » plus de vigueur dans le Danemarck. » (*Histoire*
du Danemarck par Desroches, tom. 2, pag. 249).
 Ælnothus a écrit sa *Vie*, Copenhague, 1657, in-4.

* CANUT V, roi de Danemarck, qui succéda à Eric V en 1147, se vit longtemps disputer la couronne par Suénon, prince du sang royal, et périt de la main de cet adversaire dans un festin qu'il donnait à l'occasion de la paix qui venait d'être conclue entre eux vers l'an 1153.

* CANUT VI, roi de Danemarck, fils de Walde-mar 1^{er} et d'une sœur de Canut V, partagea quelque temps le trône avec son père, et lui succéda en 1182. Il fit la guerre avec succès, soumit les Scaniens révoltés, battit les Poméranien, subjuga les habitants du comté de Holstein, et mourut vers l'an 1210. Jamais le Danemarck n'avait été si puissant et si florissant que sous le règne de ce prince, dont les historiens louent d'ailleurs la piété, la modération et la pureté de mœurs.

* CANUT (saint), duc de Sleswig, 2^e fils d'Eric le Bon, roi de Danemarck, et neveu de Nicolas, qui avait été élevé sur le trône au préjudice des enfants d'Eric. Canut, sans ambition, vivait paisiblement, lorsque Henri, prince des Vandales, après avoir ravagé le Danemarck, se porta sur le duché de Sleswig, qu'il dévasta entièrement. Touché de l'état misérable où ce duché était réduit, il sollicita et obtint la place de gouverneur de ce pays, que plusieurs avaient refusée. Il battit Henri, le força à la paix, et même s'attira sa confiance, au point que ce prince en mourant le nomma tuteur de ses enfants, et lui remit le gouvernement de son royaume. Canut régna quelques années avec la plus grande réputation, estimé, chéri et respecté de tous les gens de bien ; mais son règne fut troublé par des dissensions qui s'élevèrent entre ses enfants, et par la jalousie de Magnus, fils de Nicolas, auquel ses vertus et la supériorité de son mérite faisaient ombrage. Il parvint cependant par sa conduite franche et loyale à faire taire ses ennemis. Mais Magnus, qui avait juré sa perte, ne voyant pas d'autre moyen de s'en débarrasser, l'engagea à venir le trouver dans une

forêt voisine, où il désirait l'entretenir. Ce prince trop confiant se rendit à cette invitation avec quatre personnes seulement et sans armes ; mais à peine fut-il enfoncé dans le bois, que le traître Magnus, escorté d'une troupe de conjurés, fondit sur lui, le saisit par les cheveux, et lui coupa la tête le 7 janvier 1131. Ainsi périt le plus grand héros de son siècle. Comme on craignait un soulèvement de la part du peuple, qui avait témoigné son indignation à la nouvelle de ce lâche assassinat, il fut enterré sans pompe et sans autre monument que celui qu'il s'était fait dans le cœur des Danois, qui adorent encore aujourd'hui sa mémoire. Il fut canonisé en 1171. Le Martyrologe romain le confond avec saint Cnut, roi de Danemark.

CANUTI (Dominique), peintre, né à Biogone en 1623, fut un des meilleurs élèves du Guide. On remarque surtout dans ses tableaux une belle ordonnance, et un pinceau léger et facile. Il a aussi gravé quelques estampes à l'eau-forte. Il mourut en 1684.

CANZ (Israel-Gottlieb), professeur de théologie à Heinsheim, était né dans cette ville le 26 février 1690, et y mourut le 28 janvier 1753, à l'âge de 63 ans. Il était un des disciples les plus distingués de Wolf, dont il avait suivi les leçons à Tubingen, mais dont néanmoins il n'adopta pas servilement toutes les idées. Il essaya d'introduire sa philosophie et celle de Leibnitz dans la théologie. Les principaux ouvrages de Canz sont : *Philosophia Leibnitziana et Wolfianæ usus in theologia, per præcipua fidei capita*, Francfort et Leipsig, 1728-1729, 4 parties in-4, livre qui eut du succès en Allemagne; *Eloquentiæ et præsertim oratoriæ linæ pauca*, Tubingen, 1754, in-4; *Grammatica universalis tenuia rudimenta*, 1737, in-4; *Disciplinæ morales omnes, etiam ea quæ forma artis nondum huc usque comparuerunt, perpetuo nexu traditæ*, Leipsig, 1739, in-8; *Ontologia polemica*, Leipsig, 1741, in-8; *Meditationes philosophicæ*, Tubingen, 1750, in-4; *Theologia thetico-polemica*, Dresde, 1741, in-8; *Compendium theologiæ purioris*, Tubingen, 1732, in-8.

CAOURSIN (Guillaume), secrétaire et vice-chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, né à Douai vers 1430, était originaire de Rhodes. Il était marié, et mourut en 1501. Ses ouvrages, qui concernent l'ordre de Rhodes et le siège de cette ville en 1480, imprimés à Ulm en 1496, in-fol., sont assez rares. Ils ont été traduits en allemand par Jean Adelphus ou Jean Bruder, médecin de Strasbourg au xvi^e siècle.

CAPACCIO (Jules-César), écrivain fécond du xvi^e siècle, né à Capagna dans le royaume de Naples, fut gentilhomme du duc d'Urbin, et secrétaire de la ville de Naples. Il mourut en 1631. On a de lui une *Histoire de Naples*, imprimée dans cette ville en 1607, in-4, qui est au nombre des livres rares. Quelques critiques prétendent que Capaccio n'en est que le traducteur, et que l'ouvrage est de Fabio Giordano. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage se trouve dans la collection de Grævius, avec les *Antiquitates* et l'*historia Campaniæ felicitis*, du même Capaccio. On a encore de lui *Puteolana historia* et de *Balneis*

liber, Naples, 1684, in-4, ouvrage curieux et savant; les *Triumphes de saint François de Paule*, en italien, traduits en français par Granjon, Paris, 1634, in-4; et des *Apologues* en vers italiens, 1619, in-4, avec fig.

CAPANÉE, l'un des commandants de l'armée des Argiens, se distingua pendant la guerre de Thèbes par sa force et son courage. Il fut le premier qui escalada les murailles de cette ville, et mourut sur le haut du rempart, accablé de flèches et de pierres. C'était un impie qui avait coutume de dire qu'il ne faisait pas plus de cas des foudres de Jupiter que de la chaleur du midi, et qu'il prendrait Thèbes malgré son tonnerre. Les poètes ont feint que ce dieu l'avait foudroyé.

CAPANNA (Puccio), fut disciple de Giotto, peintre du xiv^e siècle, et l'un des plus anciens depuis la renaissance des arts. Un de ses premiers ouvrages fut un tableau à fresque, représentant un *Vau fait par des navigateurs au milieu d'un violent orage dont ils sont assaillis*. Ce tableau se trouvait chez les dominicains de Rimini. Un autre tableau plus remarquable pour l'histoire de l'art, se trouvait dans l'église de St.-Dominique, à Pistoie; il représentait un *Christ, la Vierge et saint Jean*, avec cette inscription *Puccio de Fiorenza me fecit*. Capanna travailla longtemps à Assise avec Giotto, qu'il aida dans ses fresques de l'église de Saint-François, qu'on y voyait encore, en 1775, sur les murs, quoiqu'ils fussent noircis par la fumée du grand nombre de lampes qui y brûlaient.

CAPÈCE (Scipion), poète latin du xvi^e siècle, napolitain, tâcha d'imiter Lucrèce dans son poème *Des principes des choses*, Francfort, 1631, in-8, et y réussit assez bien. Le cardinal Bembo et Manuce mettaient cet ouvrage à côté de son modèle. On en a donné une édition avec la traduction italienne, Venise, 1754, in-8. On a encore de lui des élégies, des épigrammes, et un poème *De vate maximo* que Gessner, sans doute, ami du poète, égalait aux productions de l'antiquité.

CAPEL (Arthur), baron d'Hamdam, était gouverneur de Gloucester pour le roi, lorsque Fairfax, chef des parlementaires, vint assiéger cette place en 1643. Ce général se servit d'une ruse singulière pour tâcher d'emporter la place. Il fit venir Arthur, fils de Capel, étudiant alors à Londres, pour engager son père à lui conserver la vie, en s'accommodant avec le parlement. Quoique le jeune homme n'eût que dix-sept ans, il répondit toujours que son père était trop sage pour avoir besoin des avis d'un enfant. Fairfax furieux fit mettre le jeune Arthur, nu jusqu'à la ceinture, au milieu d'une troupe de soldats qui avaient les épées tirées contre lui. Pendant qu'il regardait ce triste spectacle, il entendit un des officiers de Fairfax, qui lui dit : *Préparez-vous à vous rendre, ou à voir répandre le sang de votre fils*. Capel, pour toute réponse, cria à son fils avec fermeté : *Mon fils, souvenez-vous de ce que vous devez à Dieu et au roi* : paroles qu'il répéta trois fois. Il rentra ensuite dans la place, et exhorta les officiers à demeurer fermes, non pour venger son fils, mais pour venger leur roi. Ce bon citoyen ayant été forcé de capituler, périt en 1649, par le même

supplique que celui de Charles I^{er}, et fut condamné par les mêmes juges.

CAPELLA (Martianus-Minécus-Félix), poète latin, vivait vers l'an 490 de J.-C. On croit qu'il était africain et proconsul. On a de lui un poème intitulé *De nuptiis Philologiae et Mercurii, et de septem artibus liberalibus*. Grotius donna une bonne édition de cette production médiocre en 1699, in-8, avec des notes et des corrections.

** CAPELLE (Jean-Pierre van), né en 1783 à Flessingue, débuta par être lecteur ès-sciences mathématiques, agricoles et maritimes, à l'académie de Groningue. En 1804, son *Mémoire sur les miroirs ardents* d'Archimède fut couronné par la société scientifique de Harlem, qui l'inséra dans son recueil. L'excellente édition qu'il publia des *Questions mécaniques* d'Aristote (Amsterdam, 1812, in-8), prouva qu'il joignait à la connaissance de l'antiquité celle des découvertes modernes. Nommé, en 1815, à la chaire de littérature nationale à l'*Athénée illustre* d'Amsterdam, il choisit pour sujet de son discours inaugural les *Services rendus par ses habitants à la langue hollandaise*. La même année, il donna des *Recherches sur la connaissance que les anciens avaient de la nature*, et en 1819, ayant été chargé du cours d'histoire nationale, il l'ouvrit par un discours sur l'*Esprit qui doit présider à l'étude de l'histoire du pays*. L'éclat de ses leçons et sa réputation de savant et de littérateur le firent admettre à l'institut de Hollande. Il mourut à Amsterdam, le 26 août 1829. Indépendamment des ouvrages cités, on lui doit en Hollandais : *Recherches pour servir à l'histoire des sciences et des lettres dans les Pays-Bas*, Amsterdam, 1821, in-8. Il y examine l'influence de la littérature Néerlandaise sur celle d'Allemagne; *Recherches sur l'histoire des Pays-Bas*, Harlem, 1827, in-8; *Philippe-Guillaume, prince d'Orange*, ib., 1828, in-8.

* CAPELLEN (T.-Fr. van), vice-amiral hollandais, grand-croix de l'ordre militaire de Guillaume, chevalier de l'ordre du Bain, entra dans la marine en 1772, et six ans après, avait obtenu le grade de lieutenant. Sa conduite à bord de la frégate le *Briel*, dans un combat livré en juin 1781, à la frégate anglaise the *Crescent* qui fut capturée, lui valut l'année suivante le grade de capitaine. Il fit en cette qualité, en 1792 et 1793, plusieurs croisières dans le but d'agir contre l'armée française qui, sous les ordres de Dumouriez, cherchait à envahir la Hollande, et donna de nouvelles preuves de bravoure dans quelques attaques. Lors du débarquement des Anglais, en 1799, sur les côtes de la Hollande, van Capellen commandait l'escadre dans la rade de Texel. Tous les équipages s'étant déclarés pour le prince d'Orange, il rendit la flotte sans combat. Un conseil de guerre condamna van Capellen à mort. Il s'était rendu en Angleterre, et il ne revint dans son pays qu'après les événements de 1813. Le prince d'Orange le nomma vice-amiral, et le chargea d'aller prendre possession des colonies des *Indes-Orientales*, rendues à la Hollande par la paix. Deux ans après, il commanda l'escadre de la Méditerranée et se joignit à lord Exmouth pour bombarder Alger. La conduite de van Capellen,

dans cette circonstance, lui mérita la décoration anglaise de l'ordre du Bain, et une épée d'honneur qui lui fut envoyée par le duc de Clarence; la chambre des communes lui vota en outre des remerciements. Son propre souverain l'éleva, à la fin de 1816, au rang de grand-croix de l'ordre royal des Pays-Bas. Van Capellen, nommé, en 1821, grand-maitre de la maison du prince d'Orange, mourut le 15 avril de la même année.

CAPET. Voy. HUGUES-CAPET.

CAPILUPI (Camille), natif de Mantoue, vivait dans le xvi^e siècle et s'est rendu fameux par son libelle intitulé *Les Stratagèmes de Charles IX contre les huguenots*, en italien, Rome, 1572, in-4, traduits en français, 1574, in-8. Il y décrit le massacre de la Saint-Barthélemy. Il rapporte des choses fort singulières sur les motifs et les suites de cette violence; mais ce libelle est rempli d'idées fausses et de faits calomnieux. C'est cependant à de telles sources que les philosophes de nos jours vont puiser les preuves dont ils ont besoin pour impugner les faits les plus avérés et les plus évidents en faveur des catholiques. La haine implacable qu'ils leur ont vouée se nourrit de calomnies et de mensonges, et leur fait adopter sans examen tout ce qui peut porter quelque atteinte à la sainteté de la religion, dans les événements même qui lui sont le plus étrangers, sur lesquels elle n'a pas eu la moindre influence, ou qui l'ont elle-même combattue et désolée. « Il est prouvé, par des monuments » incontestables, dit un auteur célèbre, que la religion ne fut point le motif de ce massacre, et » que les ecclésiastiques n'y eurent aucune part. » L'entreprise formée par les calvinistes d'enlever » deux rois, plusieurs villes soustraites à l'obéissance, des sièges soutenus, des troupes étrangères introduites dans le royaume, quatre batailles » rangées livrées au souverain, n'étaient-elles pas des » raisons assez puissantes pour irriter Charles IX » (Voy. ce mot), sans les motifs de la religion, et » pour lui faire envisager les calvinistes comme des » sujets rebelles et dignes de mort? » (Voy. la fin de l'article CALVIN.) Capilupi est aussi compté entre les poètes latins. Il avait trois frères, dont l'un nommé Hypolyte, fut évêque de Fano, les autres sont Lelio et Jules dont on va parler.

CAPILUPI (Lelio), frère du précédent, poète latin, né le 19 décembre 1498, à Mantoue comme Virgile, employait si heureusement les vers de son compatriote, et réussissait si bien à leur donner des sens divers, qu'il surpassa en ce genre Ausone, Proba Falconia, et les autres qui se sont exercés sur le même sujet. Il a chanté dans cette sorte de vers l'origine des moines, leurs règles, leurs vies, les cérémonies de l'Eglise, l'histoire du mal de Naples, etc. Deux de ses frères, Hippolyte, évêque de Fano, et Jules, avaient le même talent de décomposer et de recoudre Virgile. Outre leurs *Centons*, on a des vers de ces poètes, dont les pensées et les expressions ne sont qu'à eux. On a réuni leurs poésies, Rome, 1590, in-4. Une petite partie des poésies de Lelio se trouve aussi dans les *Delicie poetarum Italorum*. Cet auteur célèbre mourut en 1560, à 62 ans. On a imprimé séparément son

Cento ex Virgilio de vitâ monachorum, Venise, 1550, in-8, et son *Cento contre les femmes*, Venise, 1550, in-8. Ce poète donna occasion au distique suivant, qu'on fit sur la ville de Mantoue, sa patrie :

*Quis neget hoc mirum, reliquis ex uribus unum
Nullam, Virgilios le genuisse duos?*

CAPISTRAN (saint Jean de), disciple de Bernardin de Sienne, et frère-mineur comme lui, marcha sur les traces de son maître. Il tirait son nom de Capistran dans l'Abruzze, où il était né en 1385 d'un gentilhomme angevin. Il signala son zèle et son éloquence dans le concile de Florence pour la réunion de l'église grecque avec l'église romaine; dans la Bohême, contre les hérétiques; dans la Hongrie, contre les Turcs. Il se mit à la tête d'une croisade contre les hussites, et en convertit quatre mille. Lorsque Huniade entra en vainqueur dans Belgrade, Capistran, prédicateur de l'armée, regardé comme un homme inspiré, s'y distingua tellement, qu'il parut incertain à qui on devait davantage, ou à la valeur du héros, ou aux sermons du missionnaire. « Quelques écrivains, dit l'abbé » Bérault, ont osé accuser de vanité la relation de » l'affaire de Belgrade, qu'il fit passer au pape et à » l'empereur, et qui n'attribue point à Huniade » toute la part que le général paraissait avoir eue » au succès. Le seul nom d'un saint reconnu par » l'Eglise, ne devait-il pas le mettre à couvert du » soupçon infamant d'une basse jalousie? Ne sont- » ce pas ses légers censeurs au contraire, qui mé- » ritent le reproche, non-seulement de témérité, » mais de peu d'intelligence dans les choses de » Dieu? Si ces vues supérieures et indispensables, » quand on veut peser les œuvres des saints, » avaient dirigé leur jugement, n'auraient-ils pas » compris qu'un homme tout apostolique, en attri- » buant le succès même des armes à la ferveur de » la prière, et à cette foi qui transporte les mon- » tagnes, en rapportait véritablement la gloire au » premier auteur de ces prodiges? » Il mourut trois mois après cette grande victoire, en 1456. C'est mal à propos qu'on lui a reproché les peines infligées aux hussites rebelles et obstinés; elles étaient décernées par la puissance séculière; le zèle missionnaire n'y eut aucune part. On a de lui un grand nombre d'écrits : un *Traité de l'autorité du pape et du concile*; un *Traité de l'excommunication*; un autre *sur le mariage*; quelques-uns *sur le droit civil, l'usure et les contrats*; l'*Apologie du tiers-ordre de saint François*; le *Miroir des clercs*, etc. Il fut canonisé par Benoît XIII en 1724.

CAPISUCCHI (Blaise), marquis de Montério, capitaine célèbre par son intelligence dans l'art militaire. Les protestants ayant mis le siège devant Poitiers en 1569, jetèrent un pont sur la rivière pour donner l'assaut. Capisucchi, romain, et héritier du courage de ses anciens compatriotes, se jeta dans l'eau avec deux autres, et coupa les cables du pont qui fut bientôt entraîné par les eaux. Il ne signala pas moins sa valeur sous le duc de Parme. Le pape lui donna ensuite le commandement de ses troupes à Avignon et dans le comtat Venaissin.

CAPISUCCHI (Paul), chanoine du Vatican, au-

diteur de Rote, évêque de Néocastro et vice-légat de Hongrie, s'acquitta avec bonheur de plusieurs négociations, dont Clément VII et Paul III le chargèrent. Ce dernier pontife l'ayant envoyé à Avignon, alors déchiré par mille factions, il calma tout par sa prudence. Il mourut à Rome en 1639, à 60 ans. — Il y a eu plusieurs autres personnes de mérite du même nom : Camille CAPISUCCHI, frère de Blaise, et aussi bon guerrier que lui, commandant des troupes du pape en Hongrie. Le père Annibal Adami, jésuite, a donné un éloge historique de ces deux frères, Rome, 1685, in-4, en italien. — Raimond de la même famille, de dominicain devenu cardinal, mort en 1691, auteur de plusieurs ouvrages de théologie.

* CAPITEIN (Jacques-Eliza-Jean), théologien et littérateur, né en Afrique, sur la côte de Guinée, vers 1715, fut acheté à l'âge de sept ans par un marchand négrier qui l'amena en Hollande. Il y apprit promptement la langue du pays, puis le latin, les éléments des langues grecque, hébraïque et chaldéenne. Il passa ensuite à l'université de Leyde, où il étudia la théologie et prit ses grades. Envoyé comme missionnaire en Guinée, l'an 1742, il y reprit, suivant quelques relations, les mœurs et la croyance de ses compatriotes; mais d'autres révoquent ce fait en doute. L'époque de sa mort n'a pas été connue. On a de lui : une *Élégie* en vers latins sur la mort d'un ministre hollandais, son maître et son ami, composée pour son admission à l'université de Leyde; deux *Dissertations latines* : de *Vocatione ethnicorum*, et de *Servitute libertati christianæ non contrariâ* : cette dernière, imprimée à Leyde, 1742, in-4, a été traduite en hollandais; un *Recueil de Sermons*, en hollandais, Amsterdam, 1742, in-4.

CAPITOLINUS (Julius), historien latin du ^{iv} siècle, auteur de plusieurs vies d'empereurs. Il n'écrivait ni avec pureté, ni avec exactitude. On les trouve dans le recueil intitulé *Scriptores historiae romanæ latini veteres*, Heidelberg, 1742, en 3 vol. in-folio.

CAPITON (Wolfgang), théologien luthérien, ami d'Œcolampade et de Bucer, naquit à Haguenau en 1478, et mourut de la peste à Strasbourg en 1541. Sa première femme était veuve d'Œcolampade. Sa seconde se piquait de bel esprit, et s'avisait même de prêcher, lorsque son mari était malade. On a de Capiton plusieurs ouvrages, entre autres une *Grammaire hébraïque*, et la *Vie de Jean Œcolampade*.

* CAPMANI (don Antonio de), philologue espagnol, né à Barcelonne en 1742, mort dans un village de Castille en 1810, a laissé plusieurs ouvrages utiles et estimés : *L'art de bien traduire du français en espagnol*, Madrid, 1776, in-4; *Discours analytique sur la formation des langues en général, et particulièrement de la langue espagnole*, 1776; *Philosophie de l'éloquence*, 1777, in-8; *Discours économique et politique en faveur des artisans*, 1778, in-4, qu'il publia sous le nom de D. Ramon-Miguel Palaccio; *Mémoires historiques sur la marine, le commerce et les arts de Barcelonne*, Madrid, 1779-1792, 4 vol. in-4, publiés aux frais de la junta du commerce de Barcelonne; *Théâtre historique et cri-*

tique de l'éloquence, 1786-1794, 5 vol. in-4; Dictionnaire françois-espagnol, 1805, in-4, précédé d'un savant discours sur le génie des deux langues.

CAPNION. Voy. REUCHLIN.

* CAPONSACCHI (Pierre), religieux franciscain, naquit dans les environs d'Arezzo en Toscane au xvi^e siècle. Il a laissé quelques ouvrages peu connus : *In Joannis apostoli Apocalypsin observatio*, Florence, 1572, in-4. Il en existe une seconde édition, ibidem, 1586, in-4. Cet ouvrage est, par une singularité très-remarquable, dédié à Sélim II, empereur des Turcs. *De justitia et juris auditione*, Florence, 1575, in-4; *Discorso intorno alla Canzone del Petrarca che incomincia, Vergine bella che di sol vestita*, Florence, 1567 et 1590, in-4. On ignore l'année de sa mort.

* CAPO-D'ISTRIA ou CUBODISTRIAS (Jean, comte), président de la Grèce, né à Corfou en 1780, était fils d'un médecin et étudia lui-même la médecine à Venise. Son père qui se trouvait à la tête du gouvernement des Sept-Iles, lorsque les Russes les occupèrent, quitta ses fonctions par suite du traité de Tilsitt, en vertu duquel ces îles passèrent sous la protection des Français, et le jeune Capo-d'Istria se mit au service de la Russie, où il n'obtint d'abord qu'un rang subalterne. Il travailla dans les bureaux du comte Romanzof, puis fut attaché à l'ambassade russe de Vienne, et, en 1812, fut employé à l'armée du Danube sous les ordres de l'amiral Tchitchagof, qui le chargea de la partie diplomatique. Appelé ensuite à remplir les mêmes fonctions sous les yeux de l'empereur, il parvint à plaire à Alexandre, s'acquitta avec succès de diverses négociations, et fut nommé l'année suivante ministre plénipotentiaire en Suisse. Lorsque les troupes alliées furent sur le point d'y pénétrer, il présenta au landamman, conjointement avec le plénipotentiaire autrichien, une déclaration dans laquelle, après avoir fait connaître le projet des puissances, il promettait en leur nom de rendre à la confédération helvétique son ancienne indépendance. Choisi pour représenter son souverain au congrès de Vienne, il contribua beaucoup à terminer les affaires de la Suisse. Le 30 juin 1815, il se trouvait à la suite de son souverain à Haguenau, lors de l'arrivée des cinq plénipotentiaires, chargés par le gouvernement provisoire de France de proposer un armistice aux alliés, et l'empereur de Russie le chargea de les entendre. Il suivit ce monarque à Paris, et signa, en qualité de plénipotentiaire, le traité de paix définitif, le 20 novembre 1815. Il retourna en Russie, à la fin de la même année, et fut nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères, fonctions que le comte de Nesselrode partagea quelque temps avec lui. Après avoir possédé toute la confiance d'Alexandre, il abandonna, en 1821, la position éminente qu'il occupait à la cour de Russie, plutôt que de suivre la nouvelle ligne politique qu'on avait tracée, et se retira en Suisse, où il passa plusieurs années, occupé des destinées de la Grèce. Le gouvernement provisoire de ce pays l'ayant nommé président le 20 avril 1827, il sentit que sa nation avait besoin du concours des grandes puissances, et, avant d'ac-

cepter la dignité qu'on lui conférerait, il se rendit à Paris et à Londres pour sonder les dispositions de ces deux cours. La France la Russie et l'Angleterre l'ayant reconnu à la fin de 1827, il s'embarqua pour Malte, où il allait à la rencontre des amiraux alliés, et le 18 janvier 1828, il arriva à Nauplie avec une suite peu nombreuse. Après avoir prêté serment entre les mains de la Commission provisoire, il prit les rênes de l'état, et remplaça le corps législatif par un sénat composé de vingt-sept membres partagés en trois sections égales. Désormais voué exclusivement aux intérêts de sa patrie, il ne voulut point accepter une pension que lui offrait l'empereur Nicolas, en récompense de ses anciens services. Il fit don à la Grèce d'un million de piastres turques et de douze mille talaris, qui composaient presque toute sa fortune; un traitement de 180,000 préfix lui ayant été alloué sur la caisse publique, le 13 août 1829, il le refusa, quoique ses moyens particuliers fussent modiques, pour ne point aggraver la situation financière du pays. Le dévouement dont le président faisait preuve ne put le préserver du fer de ses ennemis. Il fut assassiné le 9 octobre 1831 à Nauplie, par Constantin et Georges Mavromichalis, au moment où il se rendait à l'église pour y entendre l'office du dimanche. Ses funérailles eurent lieu le 30 du même mois, et on y vit une éclatante manifestation de la douleur publique. Capo-d'Istria était d'une assiduité infatigable au travail, et son désintéressement était sans bornes. Il mit toujours sa confiance dans la providence, et plusieurs de ses lettres où il exprimait ses sollicitudes pour le peuple grec se terminent par ces mots : *J'ai cependant toute confiance dans l'avenir; Dieu qui a si visiblement protégé la Grèce la protégera encore dans cette occasion.* L'assassinat de Capo-d'Istria fut le résultat de la vengeance particulière des Mavromichalis dont le père était en prison et qui en étaient sortis eux-mêmes depuis à peine trois jours. L'un des deux assassins fut massacré sur-le-champ, l'autre subit le dernier supplice.

CAPORALI (César), né le 20 juin 1551 à Pérouse, fut gouverneur d'Atri, au royaume de Naples, et mourut à Castiglione, près de Pérouse, en 1601. Il s'est fait connaître par des *poésies burlesques*, imprimées en 1636, in-12. Il a donné aussi la comédie du *Fou* et celle de la *Berceuse*.

CAPPE (Newcome), ministre et prédicateur distingué de l'église presbytérienne, naquit à Mill-Hill près Leeds, le 21 février 1732. Après avoir terminé ses études à l'université de Glasgow avec un succès remarquable, il retourna dans sa ville natale en 1755, et fut nommé peu après pasteur associé, puis pasteur unique de la congrégation des presbytériens à York. Il en exerça les fonctions pendant quarante ans, et mourut le 24 décembre 1800. On a de Cappe un grand nombre de *sermons*, également estimés de ses co-réligionnaires pour le style et le fonds des idées. Les plus remarquables sont les suivants : *Sermon sur la victoire du roi de Prusse à Rosbach*, le 5 novembre 1757; *Sermon pour les trois jours de jeûne, pendant la guerre d'Amérique*; *Sermon pour le jour d'actions de grâces*, 1784;

Sermon pour le jour de jeûne, écrit durant la guerre d'Amérique, mais publié en 1798; *Sermons sur la mort du Rév. Edouard Sandcock*; *Discours sur la providence et le gouvernement de Dieu*; *Remarques critiques sur plusieurs passages importants de l'Écriture sainte, avec des dissertations sur différents sujets*, auxquelles sont joints les mémoires de la vie de Cappe, publiés par sa seconde femme, 1802, 2 vol. in-8. Ce dernier ouvrage avait pour but principal d'attaquer la doctrine des trinitaires, et de donner des explications sur le sens que les unitaires modernes attachent à certains passages du nouveau Testament.

CAPPEL (Louis), dit *le Jeune*, né à Sedan en 1583, ministre protestant et professeur d'hébreu à Saumur, effaça la gloire des autres hébraïstes, par une critique sûre et une érudition consommée. Ces deux qualités brillent dans tous ses ouvrages, justement estimés des savants. Les principaux sont : *Arcanum punctationis revelatum*, Leyde, 1624, in-4, dans lequel il montre invinciblement la nouveauté des points voyelles du texte hébreu, contre les deux Buxtorf. Cet ouvrage, la terreur des théologiens de Genève attachés aux Buxtorf, souleva contre lui leur parti composé de presque tous les protestants. Il n'en a pas été moins recherché par les amateurs de la critique sacrée. Le célèbre Grotius disait qu'il n'y avait que des *entétés* qui pussent contester les preuves de Cappel. *Critica sacra*, imprimée à Paris en 1630, in-fol., qui fit encore plus de bruit que l'ouvrage précédent. Ce savant ouvrage qui mettait en poudre l'infailibilité massorétique, et qui répandait des incertitudes sans nombre sur le texte hébreu moderne, unique fondement de la foi des protestants, déplut si étrangement aux calvinistes, qu'ils en empêchèrent pendant dix ans l'impression. Ce fut Jacques Cappel son fils aîné qui, s'étant fait catholique, obtint par l'entremise des PP. Petau, Morin et Mersenne, un privilège pour l'imprimer à Paris du vivant de son père. Arnold Boot, Jacques Ussérius et Jean Buxtorf le fils attaquèrent cet ouvrage, mais sans lui faire grand mal : Louis Cappel répondit par deux lettres savantes imprimées à Saumur, 1631 et 1632, in-4, força les protestants, ses confrères, à respecter les anciennes versions, auparavant méprisées chez eux, et les mit dans la nécessité ou de se soumettre avec les catholiques à l'autorité de la Tradition, pour s'assurer du sens des livres sacrés, ou de recourir à la chimère de l'esprit particulier qui ne peut contenter que des fanatiques : Des *Commentaires sur l'ancien Testament*, publiés avec l'*Arcanum*, Amsterdam, 1689, in-fol. (*Voy.* ÉLÉAZAR, GOROPHUS, MASLEF, MORIN). *Chronologia sacra*, Paris, 1633, in-4. Elle est assez succincte, quoiqu'elle contienne des observations utiles et bien digérées : *Historia apostolica, ex actibus apostolicis et epistolis Paulinis desumpta*, Saumur, 1683, in-4. Cappel mourut à Saumur en 1638, à 73 ans. *Voy.* le catalogue des ouvrages de Cappel dans les *Mémoires du P. Nicéron*, tom. 22. Ce Biographe mentionne un autre Louis Cappel, zélé calviniste, mort à Sedan le 6 janvier 1586, et oncle de celui que nous avons fait connaître.

* CAPPEL (Ange), seigneur du Luat et secré-

taire du roi, est connu par plusieurs *Traductions* de différents auteurs latins. Il a traduit de Sénèque : le *Traité de la clémence*, Paris, 1578; le premier livre des bienfaits, ibid., 1580; divers autres morceaux, qu'il intitula *Formulaire de la vie humaine*, ibid., 1582; de Tacite, la *Vie d'Agricola*, imprimée à Paris. La Croix du Maine lui attribue une *Traduction* des histoires du même auteur; mais il dit que, de son temps, elle n'avait pas encore vu le jour. Cappel nous a aussi laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue son *Avis donné au roi sur l'abréviation des procès*, Paris, 1562, in-fol. qu'il fit réimprimer avec de grands changements sous ce titre : *Abus des Plaideurs*. Dans ce livre, Cappel propose au roi, pour arrêter la manie des procès, de condamner à une amende tous ceux qui s'y engageraient témérairement et qui perdraient leur cause. Ces ouvrages lui acquirent une grande réputation; mais Cappel ne sut pas se défendre de l'orgueil qu'elle lui inspira. Il se fit graver, au commencement de ce livre, sous la figure d'un ange avec un quatrain contenant un éloge digne de l'esprit céleste dont il avait emprunté la forme. Ce trait d'orgueil déplut beaucoup, et fut puni par un autre quatrain, attribué au satirique Rapin :

De peur que cet ange s'élève,
Comme Lucifer autrefois,
Il faut le faire ange de Grève,
Et charger son dos de gros bois.

Cette épigramme peut donner une idée des aménités littéraires de ce temps-là.

* CAPPELLARI (Janvier-Antoine), né à Naples le 10 avril 1633, était à peine âgé de quinze ans, quand il fit son cours de philosophie sous le savant jésuite de *Benedictis*, et entra peu de temps après dans cette société. Il y continua ses études avec ardeur, et donna des preuves de son savoir et de ses talents dans un cours de rhétorique dont il rédigea ensuite les leçons en italien. La faiblesse de sa santé le força de quitter l'institut qu'il avait embrassé. Après avoir passé quelque temps à Rome, où il se lia d'amitié avec les cardinaux Pic de la Mirandole et Ottoboni, et d'autres savants, il retourna dans sa patrie, et publia divers ouvrages, parmi lesquels on distingue : *De laudibus philosophiæ*, traité en forme de dialogue, dans lequel l'auteur examine les diverses opinions de philosophes anciens et modernes. *De fortunæ progressu*; il y explique, par de nombreuses citations des anciens historiens et des Pères, ce que c'est que la fortune; un poème latin sur les *Comètes* de 1664 et 1665, imprimé à Venise en 1675; il écrivit aussi en latin l'*Histoire de la société arcadienne*, dans laquelle il avait été reçu en 1694 : on la conserve dans les archives de cette académie. Cappellari avait encore composé des drames, des sonnets et des *canzoni*, dont Crescimbeni a parlé dans son *Histoire de la poésie vulgaire*. Se trouvant à Palerme lorsque le cardinal del Giudice gouvernait la Sicile, il fut faussement accusé d'un crime de lèse-majesté, et condamné à porter sa tête sur l'échafaud. Ainsi périt le 29 mars 1702, à l'âge de quarante-sept ans, un écrivain élégant et laborieux, qui méritait un meilleur sort. — CAPPELLARI (Michel) fut secrétaire de Christine,

reine de Suède, pendant le séjour de cette princesse à Rome, et publia à sa louange un poème latin. On a encore de lui quelques épigrammes et d'autres poésies.

CAPPELLI (Marc-Antoine), cordelier, né à Este, vers le milieu du xvi^e siècle, écrivit d'abord en faveur de Venise, dans son différend avec Paul V : *Parere delle controversie*, etc., 1606, in-4; puis s'étant rétracté, il employa sa plume contre les ennemis de l'autorité du pape : *De summo pontificatu B. Petri*, 1621, in-4; *De cœdæ Christi supremæ*, 1623, in-4. Il passa par les charges de son ordre, et mourut à Rome en 1623.

CAPPERONNIER (Claude), né à Mont-Didier en Picardie l'an 1671, fut destiné d'abord à la tannerie par ses parents. Il apprit de lui-même les éléments de la langue latine, dans les moments qu'il pouvait dérober à son travail. Un de ses oncles, bénédictin de l'abbaye de Corbie, l'ayant fait étudier, ses progrès furent tels que ses heureuses dispositions l'avaient promis. Il vint à Paris en 1688, et se livra avec tant d'ardeur à l'étude du grec, qu'on le mit à côté de ceux de son siècle qui connaissaient le mieux cette langue. Il ne sépara jamais l'étude de la langue grecque de celle de la langue latine; pensant, avec raison, que la première le conduirait à une parfaite intelligence de la seconde. L'université de Bâle, instruite de son mérite, lui offrit une chaire de professeur extraordinaire en grec, avec des honoraires considérables pour toute sa vie et une entière liberté de conscience sans laquelle ses honoraires n'auraient été que peu de chose. Son mérite ne fut pas moins connu dans sa patrie que chez l'étranger. Il fut nommé en 1722 à la place de professeur en grec au collège royal, et soutint dans ce poste la réputation qu'il s'était acquise. Il mourut en 1744 chez M. Crozat, dont il avait élevé les fils. On a de lui plusieurs ouvrages : Une édition de Quintilien, 1723, in-fol., avec des corrections et des notes. Le roi, à qui il la dédia, récompensa son travail par une pension de 800 livres. Une édition des anciens rhéteurs latins, publiée à Strasbourg en 1736, in-4 : *Observations philologiques* (en manuscrit), qui réunies feraient plusieurs vol. in-4. L'auteur redresse une infinité de passages des anciens auteurs grecs et latins, et relève beaucoup de fautes commises par les traducteurs modernes : *Traité de l'ancienne prononciation de la langue grecque*, dont on a fait espérer l'impression, sans que jusqu'ici on l'ait vu paraître, etc. Des mœurs douces et simples, une piété éclairée et sincère, un caractère communicatif et officieux, le firent regretter de tous ceux qui font cas de la probité réunie au savoir. Sa mémoire était prodigieuse, et elle lui tenait lieu de recueil.

CAPPERONNIER (Jean), né à Mont-Didier en Picardie l'an 1716, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, garde de la bibliothèque du roi, succéda, dans la chaire de professeur en grec au collège royal, à Claude Capperonnier son parent, dont nous venons de parler, et mourut à Paris en 1774, à 59 ans. On lui doit : une édition des *Commentaires de César*, 1753, 2 vol. in-12; des *Poésies d'Anacréon*, traduites du grec en français par Gacon, 1754, in-12; des *Comédies de Plaute*, 1759, 3 vol.

in-12; de l'*Histoire de saint Louis*, par Joinville, avec Melot et Sallier, 1761, in-fol. C'était un de ces savants qui, à beaucoup de lumières et de connaissances, ajoutait une facilité et une aisance à les communiquer, qui ne fait pas moins l'éloge de son cœur que de son esprit.

* CAPPERONNIER (Jean-Augustin), neveu du précédent, né à Mont-Didier en Picardie le 2 mars 1745, prit l'habit ecclésiastique; mais il se berna à recevoir les ordres mineurs, et fut appelé en 1765 par son oncle, à la bibliothèque du roi. Ses connaissances bibliographiques ne tardèrent pas à le faire distinguer, et le marquis de Paulmy (fig. ce nom), le choisit pour son bibliothécaire, en 1780. La même année il fut nommé censeur royal, et peu après, garde en second de la bibliothèque du roi. La révolution éclata sous ses yeux, sans l'atteindre. En 1796, la bibliothèque ayant subi une nouvelle organisation, il fut nommé conservateur des livres imprimés, conjointement avec Van-Praët. Il reçut, en 1816, la décoration de la légion-d'honneur, et mourut le 16 novembre 1820, à l'âge de soixante-quinze ans. Une piété éclairée fut constamment la règle de ses mœurs. Capperonnier a donné plusieurs bonnes éditions : *Justini historiarum ex Trogo Pompeio, libri XLIV*, 1770, in-12; *Traité de l'amitié*, par M. de Sacy, 1774, in-12; *Jacobi Vanierii prædium rusticum*, in-8 et in-12; *Q. Horatii Flacci carmina*, 1775, in-12; *P. Virgilii Maronis opera*, 1790, 2 vol. in-12; *Catullus, Tibullus et Propertius*, 1792, in-12; *Eutropius nec non Sexti Aurelii Victoris, historia romanæ brevium*, 1793, in-12; *Académiques de Cicéron*, avec le texte latin de l'édition de Cambridge, et des remarques nouvelles, 1796, 2 vol. in-12; *Quintilien, de l'institution, de l'orateur*, traduit par l'abbé Gédoyen, 4^e édition revue, corrigée et augmentée de passages omis par le traducteur, d'après un manuscrit de Jean Capperonnier, 1803, 4 vol. in-12.

CAPPONI (Pierre), magistrat de Florence, s'est fait un nom par son intépidité. Lorsque Charles VIII, roi de France, partit pour son expédition de Naples, il exigea dans sa marche que les Florentins lui fournissent de l'argent, et qu'ils lui accordassent une sorte de juridiction dans leur république. Capponi, un de leurs députés, se trouva un jour avec ses collègues en présence de Charles, à une conférence où un secrétaire de ce prince lisait les conditions qu'on voulait prescrire. Il arracha brusquement le papier des mains du secrétaire, le déchira avec emportement; et élevant la voix : *Eh bien*, dit-il, *faites battre le tambour, et nous, nous sonnerons nos cloches; voilà ma réponse à vos propositions*. Il sortit en même temps de la chambre. Ce discours hardi fit imaginer qu'il n'aurait jamais eu cette audace, s'il ne se fût senti en état de la soutenir. Il fut rappelé, on lui accorda des conditions modérées.

CAPPONI (Séraphin), pieux et savant dominicain, né en 1536, dans le Bolonais, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs villes d'Italie avec beaucoup de succès, et édifica ses disciples par ses vertus. Il mourut à Bologne le 2 janvier 1614. Le Père Jean-Michel Pio a donné sa *Vie*, 1613, in-4.

Les ouvrages du P. Caponi sont : *Veritates aureæ super totam legem veterem*, Venise, 1590, in-fol. Des *Commentaires sur saint Matthieu, et sur saint Jean*, Venise, 1602-1604, 2 vol. in-4. La théologie de saint Thomas en abrégé, 1597. *Elucidationes in Summam sancti Thomæ*, 1588, 5 vol. in-4, 1612, 6 vol. in-fol. *Commentaria in Psalmos*, Bologne, 1692, in-fol.

CAPPONI (Jean-Baptiste), médecin, poète, astronome de Bologne, mort en 1676, est connu par plusieurs ouvrages, entre autres : *Lectiones physico-morales. De erroribus clarorum virorum latinorum, lib. XII. Parallèle de la république d'Athènes et de celle de Florence. Critique des écrivains de Florence*. Ces deux écrits sont en italien.

CAPRAIS (saint) naquit à Agen au III^e siècle, et se retira sur une montagne voisine de cette ville pour y mener la vie érémitique, et se dérober en même temps à la cruelle persécution allumée dans cette province. On rapporte que Caprais regardant un jour, du lieu de sa retraite, ce qui se passait dans la ville, fut témoin du supplice d'une jeune vierge nommée Foi. Frappé de la constance et de la fermeté que cette fille courageuse faisait paraître au milieu des tourments, il se jette aussitôt à genoux, demande à Dieu la grâce de l'imiter, et court se présenter à Dacien, gouverneur de l'Espagne tarragonaise, et qui était alors à Agen (vers l'an de J.-C. 287). A peine s'est-il déclaré chrétien qu'il est saisi, chargé de fers, et soumis à d'horribles tortures. Mais, insensible à la douleur comme aux promesses flatteuses que lui faisait le gouverneur, il est condamné à mort, et partage avec sainte Foi la palme du martyre. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée le 6 octobre; leurs corps, enlevés pendant la nuit par des chrétiens, furent ensevelis honorablement. Dulcide, évêque d'Agen au commencement du V^e siècle, fit rechercher leurs corps, et bâtit, sous l'invocation de saint Caprais, une église où il les déposa. On célèbre le 20 octobre la fête de saint Caprais, et celle de sainte Foi le 6 du même mois, jour de leur martyre. Un chanoine de la collégiale de Saint-Caprais d'Agen, Bernard Labenazie, publia dans cette ville en 1714, in-12 : *Præconium divi Caprasii Aginnensis, ejusque episcopalis dignitas, seu Dissertatio de antiquitate ecclesiæ sancti Caprasii Aginnensis*. On voit que Labenazie fait de saint Caprais un évêque d'Agen, mais sans aucun fondement.

CAPRAIS (saint), qu'on appelle aussi *Capraise* pour le distinguer du précédent, vécut au V^e siècle. Issu de parents distingués, il avait reçu une éducation conforme à sa naissance, et cultivé l'éloquence et la philosophie. Mais ces connaissances n'ayant servi qu'à le convaincre de la fragilité des biens terrestres, il distribua aux pauvres toute sa fortune et se retira dans les montagnes des Vosges. Le bruit de sa vie pénitente et de sa sainteté lui amena deux jeunes seigneurs, Honorat et son frère Venance, qui venaient consulter le pieux solitaire sur le dessein qu'ils avaient conçu de se consacrer à Dieu. Caprais quitta sa retraite et les accompagna dans divers pèlerinages qu'ils firent hors des Gaules. Venance mourut à Méthone; cette circonstance engagea Honorat et Caprais à rentrer dans leur patrie;

et, déterminés par le conseil de Léonce, évêque de Fréjus, ils allèrent s'établir dans l'île de Lerins alors déserte, où ils fondèrent le fameux monastère de ce nom. Honorat le gouverna sous la direction et par les conseils de Caprais, jusqu'au moment où il fut nommé archevêque d'Arles; et Caprais y mourut le 1^{er} juin 430. Le martyrologe romain place sa fête au même jour; on lui donne dans plusieurs martyrologes la qualité d'abbé de Lerins; mais cela ne paraît pas prouvé.

* CAPRANICA (Dominique), évêque de Firmo, né en 1400, dans le territoire de Palestrine, rendit de grands services au saint Siège, qui l'employa dans plusieurs négociations délicates. Ce fut lui qui eut le bonheur de procurer la paix aux états romains qui étaient ravagés depuis longtemps par Alphonse, roi d'Aragon. Le pape Martin V, qui avait reconnu son mérite, l'avait nommé cardinal en 1423, mais il ne lui avait pas permis d'en porter les insignes, ce qui, dans la suite, lui fit refuser l'entrée du conclave, et disputer la qualité de cardinal. Il mourut le 1^{er} septembre 1458, laissant plusieurs ouvrages, où l'on trouve plus d'érudition que d'élégance. Les principaux sont : *Acta concilii Basileensis pars prima; Documenta seu præcepta de modo vivendi, de arte moriendi*, 1477, in-4, réimprimé en 1478; *de contemptu mundi, de pace Italicâ constituendâ, oratio ad Alfonsum regem; de ratione belli contra Turcas*. Sa vie a été écrite en latin par Baptiste Poggio, Rome, 1703, in-4, et par Michel Catalani, 1793, in-4.

CAPRARA (ALBERT, comte de), seigneur de Siklos, chevalier de la Toison d'or, et général des armées impériales, naquit en 1631, à Bologne en Italie, et était neveu du fameux général Piccolomini. Il porta les armes de bonne heure, et ne les quitta que fort tard. Il fit quarante-quatre campagnes. Il se signala surtout dans celle de 1683, lorsque, sous le commandement du duc de Lorraine, il prit d'assaut, sur les Turcs, la ville de Neuhausel. Ce succès et quelques autres firent oublier qu'il avait été battu auparavant par Turenne. Depuis, il commanda souvent en chef l'armée de l'empereur. Il mourut à Vienne en 1701, à 70 ans, aussi bon politique qu'excellent capitaine. Il avait été envoyé, en 682 et 1683, ambassadeur à la Porte, où il ménagea les intérêts de l'empereur en homme habile. On a de lui diverses traductions : *Seneca, della clemenza*, Lyon, 1664, in-4; *Seneca, della colera, parafrase*, Bologne, 1664, in-12; *Seneca, della brevità della vita parafrase*, Bologne, 1664, in-12; *l'uso delle passioni*, traduit du français du P. Sénauld, Bologne, 1662, in-8.

* CAPRARA (Alexandre de), jésuite italien, né à Bologne en 1539, d'une famille noble de cette ville, s'éleva aux premiers emplois de son ordre, et mourut en 1623. On a de lui : *Tractatus de Benedictione episcopali*, Bologne, 1579; et un *Eloge de Charles Sigonius*, en latin, imprimé en tête des Œuvres complètes de ce savant.

* CAPRARA (Jean-Baptiste), cardinal-prêtre du titre de Saint-Onuphre, né à Bologne le 29 mai 1733, était fils du comte de Montecuculli; mais il prit le nom de sa mère, Marie-Victoire Caprara,

dernier rejeton de cette maison. Ses connaissances en droit politique fixèrent sur lui l'attention de Benoît XIV, qui l'envoya à Ravenne, à l'âge de 23 ans, en qualité de vice-légat. Caprara, nonce en 1767 à Cologne, en 1773 à Lucerne, en 1785 à Vienne, reçut du pape Pie VI le chapeau de cardinal le 18 juin 1792, et en 1800, fut fait évêque d'Isère. En 1801, Pie VII le nomma légat à latere auprès du gouvernement français, et il présida le 18 avril 1802, dans l'église de Notre-Dame, la cérémonie qui avait pour objet le rétablissement du culte. En 1803, il accompagna le premier consul à Bruxelles, et fut créé archevêque de Milan. Au mois de mai 1803, il sacra, en cette qualité, Bonaparte roi d'Italie. Caprara continua ensuite d'habiter à Paris, où il est mort le 21 juin 1810. Ses pouvoirs de légat lui avaient été retirés lorsque le pape fut emmené prisonnier en France. L'abbé Raizan prononça son oraison funèbre et il fut inhumé, par décret impérial, au Panthéon. On a reproché au cardinal Caprara quelques décisions peu conformes aux principes d'une saine théologie. On connaît de lui divers actes d'une noble bienfaisance; il légua par testament tous ses biens à l'hospice de Milan.

CAPRÉOLE (Jean), dominicain, professeur de théologie à Paris, laissa des *Commentaires sur le Maître des sentences*, 1588, in-folio, et une *Défense de saint Thomas*. Il florissait vers le milieu du xv^e siècle.

CAPRÉOLE (Elie), mort en 1516, auteur d'une *Histoire de Brescia*, sa patrie, en 14 livres, qu'on trouve dans le tome 9^e de la Collection des historiens d'Italie, de Grævius.

CAPRIATA (Pierre-Jean), Génois, écrivit l'*Histoire des guerres d'Italie*, depuis 1613 jusqu'en 1634, Genève, 1638-1663, 3 vol. in-4. L'auteur se flatte avec raison d'avoir tenu la balance entre les puissances, sans aucune partialité ni pour les uns ni pour les autres. Il expose les faits avec netteté, et en développe les motifs, les causes et les suites avec candeur. Il vivait dans le xvii^e siècle.

CAPTAL DE BUCH. Voy. GRAILLY.

* CAPUA (Thomas da), Napolitain, fait cardinal par le pape Innocent II, dans le xii^e siècle, est auteur de quelques *Hymnes* et d'une *Antienne à la Sainte Vierge*, insérées dans le *Bréviaire romain*. — CAPUA (Pierre da), cardinal, de la promotion d'Honorius III, en 1219, et qui professa la théologie dans les écoles de Paris, a laissé : *Epitome sententiarum*; *Lexicon concionatorum*, et quelques autres écrits, conservés dans plusieurs bibliothèques religieuses d'Italie. — CAPUA (Annibal da), né dans le xvi^e siècle, fut archevêque de Naples et nonce en Pologne sous le pontificat de Sixte V. On a de lui quelques *Discours* en latin, publiés pendant sa nunciature.

CARA-MUSTAPHA, neveu du grand-visir Coprogli, naquit, en 1634, à Merzyfour, ville de la Turquie asiatique. Son oncle le fit élever parmi les icoglans, ou jeunes gens du sérail. Il se fit aimer des eunuques, et, en moins de dix ans, il fut mis au nombre des officiers de la chambre du trésor. Un jour la sultane Validé y étant allée avec l'empereur

Mahomet IV, fut charmée de l'air et de la bonne mine du jeune Mustapha, et lui accorda ses bonnes grâces. Ce fut par la protection de cette princesse qu'il fut élevé de dignités en dignités jusqu'à la place de grand-visir. Le sultan ajouta à ces honneurs, celui de lui faire épouser sa fille. Son ministère aurait été aussi heureux que brillant, s'il fût moins entré dans les intrigues du sérail. Epris de la princesse Basck-Cari, sœur de Mahomet, il mit tout en œuvre pour la posséder, mais inutilement. La sultane Validé, indignée du mépris de Mustapha, qu'elle avait seule élevé, fit avorter tous les desseins de ce ministre. Mustapha, pour se venger, fit ôter à la sultane Validé la part qu'elle avait au gouvernement de l'empire. Il n'en fallut pas davantage pour l'exposer à l'indignation de cette princesse. Elle appuya, auprès du grand-seigneur, les murmures qu'excitaient sa mauvaise conduite dans la guerre de Hongrie, et sa lâcheté au siège de Vienne, qu'il leva honteusement en 1683, après y avoir fait périr les meilleures troupes de l'empire ottoman. Elle se servit enfin de la perte de Gran, pour animer les janissaires à la révolte, et pour obliger par ce moyen le grand-seigneur à le sacrifier à la haine publique. Mahomet eut d'abord de la peine à y consentir; mais s'y voyant contraint, il lui envoya son arrêt de mort par deux agas des janissaires, qui l'étranglèrent à Belgrade le 23 décembre 1683.

CARABANTES (Joseph de), né en 1628, prit l'habit de capucin dans la province d'Aragon. Sa charité et son zèle pour la propagation de la foi l'engagèrent à porter la connaissance du vrai Dieu chez les nations sauvages de l'Amérique, où il souffrit, en véritable apôtre, de nombreux et pénibles travaux. Il mourut en 1694, après avoir écrit : *Ars addiscendi atque docendi idiomata pro missionariis ad conversionem Indorum abeuntibus. Lexicon, seu vocabularium verborum, adverbiorum, conjunctionum et interjectionum ad meliorem intelligentiam significationemque verborum Indorum. Practica de missionibus remedia de peccadores, sacado della divina escritura y della ensennanza apostolica*, etc., 2 vol. in-4; le premier imprimé à Léon, 1674; le second à Madrid, 1678. *Pracicas dominicales, y lecciones doctrinales de las cosas mas esenciales sobre los evangelicos*, etc., 2 vol. in-4, Madrid, 1686 et 1687. Michel de Fuentés, évêque de Lugo en Galice, trouva ce dernier ouvrage si recommandable, qu'il en ordonna une lecture publique dans toutes les paroisses de son diocèse. Diégo Gonsalez de Quiroga a donné la Vie de ce zélé missionnaire, Madrid, 1703, in-4, en espagnol.

CARACALLA (Marc-Aurèle-Antonin) naquit à Lyon l'an 188, de Septime-Sévère et de Julie. Le jour même de la mort de son père, ses soldats le proclamèrent empereur avec Géta son frère. L'antipathie qui était entre ces deux princes augmentant tous les jours, Caracalla fit poignarder Géta entre les bras de Julie sa mère, qui fut teinte de son sang. Le fraticide, resté seul empereur, gagna les soldats en augmentant leur paie de moitié. Cette libéralité aveugla ces misérables : ils approuvèrent son crime, et déclarèrent Géta ennemi du bien pu-

blic. Il entra ensuite dans Rome avec tous ces soldats en armes, criant que Géta avait eu envie de le tuer lui-même, et qu'en le tuant il n'avait fait que suivre l'exemple de Romulus. Pour diminuer l'horreur de son crime, il fit mettre Géta au rang des dieux, se mettant fort peu en peine qu'il fût dans le ciel, pourvu qu'il ne régnât pas sur la terre : *Sit divus, dum non sit vivus*. Il chercha partout des apologistes de ce meurtre. Papinien fut mis à mort, pour n'avoir pas voulu, à l'exemple de Sénèque, colorer un tel forfait. *Il n'est pas si aisé, répondit-il, d'excuser un fratricide, que de le commettre*. Le scélérat, déchiré par des remords continuels, fit un voyage dans les Gaules. Il troubla les peuples; viola les droits des villes, et ne s'en retira qu'après avoir inspiré une haine universelle. Ses impôts et ses exactions épuisèrent toutes les provinces. Sa mère lui reprochant ses profusions, le tyran ne lui répondit que ces mots : *Sachez que tant que je porterai cela, lui montrant une épée nue, j'aurai tout ce que je voudrai*. Cette épée ne défendit pas son empire contre les Barbares. Les Quades, les Allemands et d'autres peuples de la Germanie lui ayant déclaré la guerre, il acheta la paix à prix d'argent. Sa lâcheté ne l'empêcha pas de prendre le nom de *Germanique*, de *Parthique* et d'*Arabique*. Il contrefit Alexandre et Achille, et ordonna à tout le monde de l'appeler *Alexandre* ou *Antonin le Grand*. Ne pouvant imiter la valeur du héros Macédonien, il en copia les manières, marchant comme lui la tête penchée sur une épaule, et tâchant de réduire ses traits à la figure de ce conquérant. Etant allé à Alexandrie, il donna ordre à ses soldats de faire main-basse sur le peuple, pour le punir de quelques railleries lâchées au sujet de la mort de Géta. Le carnage fut, dit-on, si horrible, que toute la plaine était couverte de sang. La mer, le Nil, les rivages voisins en furent teints pendant plusieurs jours. Ce barbare finit par interdire les assemblées des savants et par faire murer tous les quartiers de la ville. La terre fut bientôt délivrée de ce monstre. Un centenaire des prétoriens le tua peu de temps après, l'an 217. *Voy.* PLAUTIEN, et la fin de l'article CALIGULA.

CARACCIO (Antoine), baron romain du xviii^e siècle, se fit un nom par ses poésies italiennes. Parmi ses tragédies, on distingue *il Coradino*, imprimée à Rome en 1694. Un ouvrage plus important l'occupa : c'est son *Imperio vendicato*, poème épique en quarante chants, imprimé à Rome en 1690, in-4. Les Italiens le placent immédiatement après l'Arioste et le Tasse; mais les gens de goût, en admirant la facilité et l'abondance de l'auteur, mettent son poème beaucoup au-dessous du *Roland furieux* et de la *Jérusalem délivrée*.

* CARACCIOLI (Robert), né en 1425 à Lecce, dans la principauté d'Otrante, entra dans l'ordre des frères mineurs. Il se fit remarquer comme prédicateur, et fut nommé par le pape Sixte IV, en 1471, évêque d'Aquino. Ses sermons, publiés pour la première fois à Venise en 1474, in-4, ont été souvent réimprimés. Caraccioli a laissé en outre : *De hominis formatione*, Nuremberg, 1479, in-fol.; *De incarnatione Christi*; *Speculum fidei christianæ*,

Venise, 1535, in-fol.; *De Immortalitate animæ*, ibidem, 1496, in-4. *De æternâ beatitudine*, ibid., 1496, in-4. La vie de R. Caraccioli par Dom Angelis parut à Naples en 1703, in-4.

* CARACCIOLI (Marin), cardinal, né à Naples en 1468, mort en 1538, fit ses études dans sa patrie, et s'appliqua surtout à celle de la politique. S'étant attaché au duc de Milan, qui l'envoya au concile de Latran en 1513, il passa ensuite au service de Charles-Quint, qui lui confia l'ambassade de Venise. Ce fut à l'issue de cette mission que l'empereur obtint pour Caraccioli, du pape Paul V, le chapeau de cardinal, en 1533. Il fut ensuite nommé gouverneur du Milanais, et termina sa carrière dans ce poste avec la réputation d'un négociateur habile.

CARACCIOLI (Jean-Antoine), de Melfi, né au commencement du xvi^e siècle d'une famille illustre, fut le dernier abbé régulier de Saint-Victor de Paris en 1543. Il tyrannisa ses confrères, et se vit obligé de permuter son abbaye en 1551 avec l'évêché de Troyes. Il s'était fait connaître d'abord avantageusement par son *Miroir de la vraie religion*, Paris, 1544, in-16; mais il ternit ensuite sa réputation par son attachement aux nouvelles opinions. Il prêcha le calvinisme à ses diocésains, et les scandalisa en se mariant. Il mourut en 1569, à Château-Neuf-sur-Loire, méprisé des deux partis.

* CARACCIOLI (Jean-Baptiste), clerc régulier, né au royaume de Naples, dans le xvii^e siècle, a publié les ouvrages suivants : *Religiosus evangelicus, sive spiritual. Sermones super dominicarum evangelia*; *Spiritual. sermon. encomiasticorum de sanctis, partes duæ*; de *Virtutibus in commune*.

CARACCIOLI (César-Eugénio), de la même famille que le précédent, florissait dans le xviii^e siècle, et se fit connaître par quelques ouvrages. Le plus considérable est une *Histoire ecclésiastique de Naples*, en italien, 1654, 1 vol. in-4. Charles Lellis y fit un vol. in-4 d'augmentations. Cette Histoire est peu commune en Italie. On estime aussi sa *Description du royaume de Naples*, 1661, in-4, en italien.

* CARACCIOLI (Louis-Antoine), littérateur né à Paris en 1721, d'une famille originaire de Naples qui fut ruinée par le système de Law, fit ses études au Mans où son père était établi, et entra en 1739, à l'âge de 18 ans, dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il quitta bientôt pour voyager en Italie; en Allemagne, et en Pologne où il fut gouverneur du prince Rewski, et décoré d'un brevet de colonel. De retour en France, il se fixa d'abord à Tours, ensuite à Paris, où la modicité de sa fortune l'engagea à chercher une ressource dans la fécondité de sa plume. Le grand nombre d'ouvrages qu'il a composés se ressentent de la précipitation avec laquelle il les écrivit. Quelques-uns de ses traités de morale, qui sont ce qu'il a fait de mieux, eurent du succès dans le temps, mais ils sont aujourd'hui presque entièrement oubliés. Les principaux sont : *Couversation avec soi-même*, in-12; *Jouissance de soi-même*, in-12; *Le véritable Mentor*, in-12; *De la grandeur d'âme*, in-12; *L'univers énigmatique*, in-12; *Le tableau de la mort*, in-12; *Le langage de*

la raison, in-12 : *Le langage de la religion*, in-12; *Le cri de la vérité, contre la séduction du siècle*, in-12; quant aux *Vies de Bérulle, du Père de Condren, de Benoît XIV, de Clément XIV, de mad. de Maintenon, de Joseph II*, écrites à la hâte, elles offrent bien peu d'intérêt. Celle de Benoît XIV surtout, qui aurait pu fournir tant de détails intéressants à un auteur judicieux, n'offre que de prétendus bons mots, des anecdotes sans autorité, des réflexions vagues, rien enfin qui puisse répondre au mérite de celui que l'auteur avait à peindre. L'ouvrage de Caraccioli qui eut le plus de succès, est ses *Lettres du pape Clément XIV*. Elles durent leur vogue à un certain parti qui ne les a pas empêchées de tomber dans un grand discrédit. Quoique le style en soit plus soigné que celui de ses autres ouvrages, on y retrouve les mêmes idées, les mêmes opinions que dans ses précédents écrits, des dates fausses, des invraisemblances palpables, des bévues même, quelquefois un ton peu ecclésiastique et des maximes déplacées dans la bouche du chef de l'Eglise (Voy. J.-B. BONNAUD). Il mourut à Paris le 29 mai 1803. Le peu d'antipathie qu'il montra pour la révolution lui mérita de la Convention une pension de deux mille francs.

CARAFFA (Charles), fondateur de la congrégation des Ouvriers-Pieux, était de l'illustre maison de Caraffa. Né en 1561, il se fit jésuite; mais de fréquentes maladies l'obligèrent de sortir de la société cinq ans après son entrée. Il prit alors le parti des armes, et se distingua par sa bravoure. Agé de 34 ans, il ressentit un grand dégoût du siècle, et embrassa l'état ecclésiastique en 1599. Depuis ce temps, il mena une vie très-austère, et se livra entièrement aux exercices de la charité et de l'apostolat. Lorsque les malades ne l'occupaient point dans les hôpitaux, il instruisait le peuple dans les places publiques, et travaillait à la conversion des pécheurs. Il établit à Naples plusieurs maisons de repenties à l'imitation de celle que saint Ignace avait établie à Rome. Il fut fait supérieur des catéchumènes et du séminaire de Naples qu'il réforma, et fonda une congrégation pour les missions. Le pape Grégoire XV approuva ce nouvel institut sous le titre de *Congrégation des Ouvriers-Pieux*. Quelque temps avant sa mort, il se retira dans une solitude, pour ne vaquer qu'à son propre salut, et il y mourut le 8 septembre 1633. Ces *Ouvriers* ne font point de vœux; leur vie est très-austère; cette congrégation n'est pas nombreuse.

CARAFFA (Antoine), de l'illustre maison de ce nom, aussi distingué par ses lumières que par son rang, partagea la disgrâce de sa famille sous Paul IV, et alla chercher un asile à Padoue; le pape Pie V le rappela, et le fit cardinal en 1568, et quelque temps après, il fut mis par Sixte V à la tête des éditeurs de la *Bible des Septante*. Elle fut publiée par ses soins, avec la Préface et les Scholies de Pierre Morin, à Rome, 1587, in-folio. Cette Bible fut traduite en latin, et parut à Rome, en 1588, in-folio. L'une et l'autre sont rares. Le Père Morin en a donné une nouvelle édition à Paris en 1628, 3 vol. in-folio. Il y a joint le nouveau Testament en grec et en latin. Ce savant cardinal traduisit, du

grec en latin, *Catena veterum Patrum, in cantica veteris et novi Testamenti. Commentaria Theodoret in Psal. Sancti Gregorii Nazianzeni orationes.*

* CARAFFA (Grégoire), clerc régulier qui mourut à Naples dans le XVII^e siècle, composa des *Commentaires* sur saint Thomas, sur Porphyre, et des *Opuscules* sur des sujets philosophiques.

CARAFFE. Voy. PIE IV.

CARAGLIO en latin *Caralius* (Jean-Jacques), connu sous le nom de *Jacobus Veronensis*, graveur en pierres fines, originaire de Vérone, se fit également connaître par ses estampes, ses gravures et ses médailles. Sigismond I^{er}, roi de Pologne, l'appela à sa cour, employa ses talents et les récompensa. Caraglio revint en Italie et mourut à Parme en 1551.

CARAMAN (Louis-Charles-Victor de Riquet, duc de), pair de France, né en 1702, se destina de bonne heure à la carrière diplomatique, et s'y prépara par des voyages dans les principaux états de l'Europe. De retour en France en 1783, il entra dans un régiment, en attendant qu'il pût être employé suivant ses desirs. Les événements de 1789 le surprirent dans cette position. Forcé d'émigrer en 1792, il obtint du service dans l'armée prussienne comme major, et ensuite comme colonel de cavalerie. Rappelé en France en 1804 par son père, qui avait obtenu sa radiation de la liste des émigrés, il y vint avec une permission spéciale du 1^{er} consul; mais au moment de retourner en Prusse, il fut enfermé au temple, sans pouvoir connaître les motifs de sa détention, puis envoyé sur sa parole prisonnier à Ivrea en Piémont, où il resta cinq ans. Au moment où il s'y attendait le moins, il reçut la permission de revenir à Paris, sous la condition de n'en pas sortir. La restauration le rétablit dans ses droits. Louis XVIII l'envoya son ministre plénipotentiaire à Berlin. Nommé l'année suivante (1813) à l'ambassade de Vienne, il assista au congrès d'Aix-la-Chapelle, et plus tard à ceux de Troppau, de Laybach et de Vérone. De retour en France en 1828, ses services furent récompensés par le titre de duc héréditaire. Après la révolution de 1830, il refusa les places qui lui furent offertes; mais il crut devoir continuer de siéger à la chambre des pairs. En 1836 il se rendit en Afrique malgré son grand âge, pour recueillir par lui-même des notes exactes sur les nouveaux établissements français. Il accompagna le maréchal Clausel dans son expédition sur Constantine (Voy. CLAUSEL); fut assez heureux pour sauver la vie à plusieurs de nos soldats, et reçut, à son retour, au nom du roi, une médaille réservée à récompenser les actes de dévouement. Le duc de Caraman mourut à Paris en 1839.

CARAMAN (Victor-Joseph-Louis de Riquet, marquis de), fils du précédent, né à Paris le 6 octobre 1786, entra au service de la Hollande en 1807, dans l'artillerie, fut admis en France dans la même arme en 1811 et prit part à tous les combats et à toutes les batailles de la grande armée pendant les campagnes de Russie, de Saxe, et de France. A la chute du gouvernement impérial, il devint chef d'état-major de l'artillerie de la garde royale, puis colonel du régiment d'artillerie à cheval de la garde

avec le rang de maréchal-de-camp; en 1826 il fut désigné pour accompagner le duc de Raguse chargé d'une ambassade extraordinaire en Russie. La révolution de 1830 le maintint dans son grade de maréchal-de-camp, et la vaste étendue de ses connaissances le fit appeler, au mois de février 1831, au comité de l'artillerie où il se rendit très-utile. Il fut désigné au mois de juin 1837 pour inspecter cette arme en Afrique, et ensuite pour prendre part à la deuxième expédition contre Constantine. Après la mort du général Damrémont, il prit le commandement de l'artillerie et succomba, le 26 octobre 1837, à une attaque de choléra. Il a publié plusieurs brochures et inséré dans les journaux militaires, un grand nombre d'articles dans le but d'éclairer des questions indécises, ou de fixer l'attention sur des théories et des faits importants; il a pris également une grande part à la rédaction des règlements et des décisions que l'artillerie suit pour ses travaux et ses études. Toujours laborieux et dévoué, il avait profité de ses hautes et nombreuses relations pour visiter les principaux états de l'Europe et comparer leurs institutions militaires.

CARAMUEL DE LOBKOWITZ (Jean), cistercien, né à Madrid en 1606, d'un père flamand et d'une mère allemande, fut envoyé aux Pays-Bas avec le titre d'abbé et comte de Melrose en Ecosse, et celui de vicaire-général de l'abbé de Cîteaux dans les îles Britanniques. En 1638, il prit le bonnet de docteur en théologie à Louvain, et fut l'un des premiers qui se déclarèrent contre l'*Augustinus* de Jansénius, et qui reçurent avec respect les décrets d'Urban VIII qui le condamnaient. Il eut beaucoup à souffrir à cette occasion, selon ce qu'il rapporte lui-même. Quelque temps après il fut fait abbé de Saint-Disibode ou Dissembourg dans le Bas-Palatinate. Ses premiers soins furent d'y réparer les désordres que l'hérésie y avait causés; il y travailla avec un zèle infatigable et un succès éclatant à la conversion des hérétiques. L'archevêque de Mayence le prit pour son suffragant, et il fut décoré du titre d'évêque de la Mysie. Il fut ensuite vicaire-général de l'archevêque de Prague. Cette ville étant assiégée par les Suédois en 1648, il crut que sa qualité de religieux ne devait pas l'empêcher de prendre les armes pour la défendre contre des hérétiques. Il se distingua tellement à la tête d'une compagnie d'ecclésiastique, qu'il reçut en récompense un collier d'or de l'empereur. Caramuel avait déjà signalé son courage et son industrie à Louvain en 1638, et à Frankendal dans le Palatinat, où il avait fait le rôle d'ingénieur et mis à profit les connaissances qu'il avait dans les mathématiques. La tranquillité étant rendue à la Bohême, il travailla à la conversion des protestants, et, suivant le témoignage du cardinal de Harrach, archevêque de Prague, il en convertit jusqu'à vingt-cinq mille. Son zèle et ses succès lui procurèrent l'évêché de Kœnigsgratz en Bohême; mais il n'en eut que le titre, les revenus étant entre les mains des luthériens. Alexandre VII lui donna l'évêché de Campagna dans le royaume de Naples en 1657. Il s'y fixa jusqu'en 1673: vers la fin de cette année il fut pourvu de celui de Vigevano entre Milan et Pavie; c'est là qu'il finit ses

jours le 8 septembre 1682. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont on voit le catalogue dans le tome 29^e des *Mémoires du Père Nicéron*; on distingue sa *Trithemii steganographia vindicata*, Nuremberg, 1721, in-4, et sa *Théologie*, 7 vol. in-folio, etc. On trouve ses décisions morales trop peu sévères, et ce n'est pas sans raison qu'il tient un des premiers rangs parmi les casuistes relâchés. Il était un des plus ardents défenseurs du probabilisme pour lequel il publia une *Apologie*. Voy. PAS-CAL, BUSENBAUM, ESCOBAR.

CARANUS, premier roi de Macédoine, et le septième des Héraclides depuis Hercule, selon la fable, chassa Midas, fonda sa monarchie vers l'an 800 avant J.-C. Depuis lui jusqu'à Alexandre le Grand, on compte ordinairement 23 rois.

CARAVAGE (Michel-Ange MORICI, plus connu sous le nom de), naquit dans le château de Caravaggio dans le Milanais, en 1569. Il commença d'abord par porter le mortier aux peintres qui peignaient à fresque, et finit par être un des plus grands artistes de l'Italie. Il dut tout à la nature, ses talents et ses progrès; mais il reçut d'elle en même temps une humeur querelleuse et satirique, qui remplit sa vie d'amertume. Ayant appelé en duel le Jospin, et celui-ci refusant de se battre, il alla à Malte pour se faire recevoir chevalier servant. Les faveurs de cet ordre ne purent contenir son caractère. Il insulta un chevalier de distinction, et fut mis en prison. S'étant sauvé à Rome, où il avait déjà tué un jeune homme, il eut encore quelques affaires fâcheuses, et mourut sans secours sur un grand chemin en 1609, à l'âge de 40 ans. Ce peintre n'avait point d'autre guide que son imagination souvent déréglée. De là le goût bizarre et irrégulier qui règne dans ses ouvrages. Il voulait être singulier, et n'avait pas de peine à y réussir. Il eut d'abord le pinceau suave et gracieux du Giorgion, qu'il changea pour un coloris dur et vigoureux. S'il avait un héros ou un saint à représenter, il le copiait sur quelque paysan. Il imita la nature, à la vérité, mais non pas dans ce qu'elle a de gracieux et d'aimable. Parmi ses ouvrages on distingue une *sainte Famille*, *Tobie*, *David vainqueur de Goliath*, un *Saint Jean-Baptiste*, une *Mort de la Vierge*, *Jésus-Christ porté au tombeau*.

CARAUSIUS, tyran en Angleterre dans le III^e siècle, était né en Flandre d'une famille obscure. De grands talents pour la guerre de terre et de mer le firent distinguer dans celle que Maximien Hercule fit aux Bagaudes. Cet empereur lui confia le commandement d'une flotte, chargée de défendre les côtes de la Gaule-Belgique et de la Bretagne. Mais ayant appris qu'il se ménageait un parti chez les peuples voisins, il ordonna de le faire mourir. Carausius, en secret averti de cet ordre, passa avec sa flotte en Angleterre en 247, et s'y fit reconnaître empereur. Il gagna le cœur de ces insulaires, et les forma aux armes et à la discipline. En vain Maximien, deux ans après, vint l'attaquer avec une flotte formidable, il fut battu, et obligé de lui laisser, par un traité, la Grande-Bretagne, pour la défendre contre les Barbares. Il associa ensuite l'usurpateur à la puissance souveraine, en lui con-

firmant le titre d'Auguste. Carausius n'en jouit pas longtemps : un de ses officiers, nommé Allectus, l'assassina en 294, et se fit proclamer empereur à sa place. Carausius joignait à une imagination vive, un caractère ferme, le génie d'un grand politique et le courage d'un héros. Il fit rétablir, pendant la paix qu'il s'était procurée, la muraille de Septime-Sévère. Il avait environ 50 ans lorsqu'il fut assassiné. Génébrier a donné l'*Histoire* de cet empereur *prouvée par les médailles*, Paris, 1740, in-4 : une autre *Vie* de Carausius a été faite par Guillaume Sutckley, en anglais, Londres, 1757, in-4, elle est très-complète.

CARAZZOLE (Joannin), natif d'Ombrie en Italie, d'une famille fort médiocre, fut un triste exemple des caprices de la fortune. Devenu secrétaire de Jeanne II, reine de Naples, au commencement du x^e siècle, il plut, ainsi que beaucoup d'autres, à cette princesse, qui l'aima passionnément. Elle lui donna, comme en dot, le duché de Melù, et la charge de grand connétable du royaume; mais une si haute élévation eut une fin des plus tragiques. Cette reine le dépouilla de tous ses biens et de tous ses honneurs, et le fit mourir avec autant de cruauté qu'elle avait eu d'amour pour lui. Pogge assure que ce fut Carazzole qui se chargea d'assassiner Jean Caraccioli, grand-général du royaume de Naples, qui avait profité de la passion de la reine à son égard, pour augmenter ses biens et dominer dans l'état.

* CARBEN (Victor de), rabbin allemand, né en 1423 de parents peu aisés, fit cependant de bonnes études, et devint très-versé dans les langues, les coutumes et les lois des peuples de l'Orient. Les juifs de Cologne le choisirent pour leur rabbin, et dans cet emploi, il acquit une réputation telle que l'archevêque de cette ville attacha une grande importance à sa conversion : il l'entreprit, et y réussit. À l'âge de cinquante-neuf ans, Carben abandonnant sa femme, plus attachée que lui à la foi judaïque, et trois enfants nés de leur mariage, reçut le baptême en présence d'un grand concours de peuple. Quelque temps après, il entra dans les ordres, fut fait prêtre, et, dès ce moment, employa ses talents à combattre les erreurs qu'il avait partagées pendant tant d'années. Il mourut à Cologne le 2 février 1513, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Ses ouvrages sont devenus rares; les plus remarquables sont : *Propugnaculum fidei christianæ, instar dialogi, christianum et judæum disputatores introducens*, in-4, sans date; *Judæorum errores et mores, opus aureum ac novum et à doctis viris diu expectatum*, Cologne, 1509, in-4, traduit en allemand, 1530, in-8.

* CARBONNET DE LA MOTHE (Jeanne de), religieuse à Bourg en Bresse, sous le nom de mère Jeanne de Sainte-Ursule, a laissé un *Journal des illustres religieuses de Sainte-Ursule, avec leurs maximes et pratiques spirituelles, tiré des chroniques de l'ordre, et autres mémoires de leur vie*, Bourg, 1684, 1690, 4 vol. in-4; le Père Grozé, jésuite, a eu beaucoup de part à cet ouvrage. Ce recueil est rangé suivant l'ordre du calendrier, et ne va que jusqu'à la fin d'octobre. Il contient le tableau des

vertus de 735 ursulines, et de trente bienfaiteurs de l'ordre, et peut fournir aux religieuses une lecture édifiante et instructive. Il a fourni des matériaux aux hagiographes. On y trouve quelques anecdotes intéressantes; mais il ne peut être que d'un faible secours pour l'histoire, parce qu'il manque de dates et de détails biographiques.

CARCAVI (Pierre de), conseiller au parlement de Toulouse, puis conseiller au grand conseil à Paris, et garde de la bibliothèque du roi, naquit à Lyon au commencement du xvi^e siècle, et mourut à Paris en 1684. Il fut ami de Fermat, de Pascal et de Roberval. On trouve plusieurs de ses lettres dans le *Recueil* de celles de Descartes, avec lequel il s'était brouillé, après une liaison fort étroite. Carcavi était bon mathématicien.

* CARDAILLAC (Jean de), d'une ancienne famille du Querci, professa le droit à Toulouse, fut nommé, en 1331, évêque d'Orense en Galice; en 1360, évêque de Braga en Portugal; en 1371, patriarche d'Alexandrie et administrateur de l'évêché de Rhodéz; en 1376, administrateur perpétuel de l'archevêché de Toulouse. La cour de Rome l'employa utilement en diverses légations. En 1368, il parcourut la Guienne, où commandait le prince Edouard de Galles, alla de ville en ville, engageant les habitants à secouer un joug étranger, et gagna seul à son prince soixante villes, places ou forteresses, faisant ainsi plus que n'eût pu faire une armée victorieuse. Le zèle et l'éloquence du prélat facilitèrent les succès qu'obtint en 1370 le connétable du Guesclin, qui soumit presque toutes les villes de la Guienne et du Poitou. Cardaillac fit fondre à ses frais, pour la cathédrale de Toulouse, une cloche d'une grosseur extraordinaire qui portait son nom, et pesait cinquante mille livres : cette cloche a été détruite pendant la révolution. Ce prélat mourut le 7 octobre 1390, laissant plusieurs manuscrits qui prouvent son éloquence et son érudition : on les conservait dans la bibliothèque des dominicains de Toulouse. La vie de Jean de Cardaillac se trouve dans les *Essais de littérature*, imprimés à Amsterdam, en 1702, in-12.

CARDAN (Jérôme) naquit à Pavie en 1501, d'une mère qui l'ayant eu hors du mariage, tenta vainement de perdre son fruit par des breuvages. Il vint au monde avec des cheveux noirs et frisés. La nature lui accorda un esprit pénétrant, accompagné d'un caractère beaucoup moins heureux. Bizarre, inconstant, opiniâtre, il se piquait, comme Socrate, d'avoir un démon familier; et son démon, s'il en eut un, fut moins sage encore que celui du philosophe grec. Abandonné à sa mobile raison et à son humeur, il ne fit que grossir la liste des prétendus sages qui ont cru pouvoir se passer des leçons religieuses et de l'éternelle sanction des vertus. Après avoir signalé sa folie autant que son savoir dans la médecine et les mathématiques, à Padoue, à Milan, à Pavie, à Bologne, il se fit mettre en prison dans cette dernière ville. Dès qu'il eut sa liberté, il courut à Rome, obtint une pension du pape, et s'y laissa mourir de faim, en 1576, pour accomplir son horoscope. Il avait promis de ne pas vivre jusqu'à 75 ans, il voulut tenir parole. Ses *Œuvres*, recueil-

lies en 1663 par Charles Spon, en 10 vol. in-fol., sont une immense compilation de rêveries et d'absurdités. Son principal ouvrage est le *Traité de la subtilité*, attaqué par Jules Scaliger dans ses *Exercitations*, souvent avec justesse, et quelquefois sans raison. L'édition la plus rare de ce traité est celle de Nuremberg, 1550, in-fol. Richard le Blanc le traduisit en français, 1556, in-4. Son traité *De rerum varietate*, Bâle, 1557, in-folio, présente également des vérités intéressantes et des faussetés révoltantes. Cardan était un géomètre très-médiocre. Il perfectionna la théorie des problèmes du troisième degré, grâce aux lumières de Tartakéa, célèbre mathématicien, dont il s'attribua les découvertes en vrai plagiaire. La manie de l'astrologie judiciaire éclate dans tous ses traités astronomiques. Il attribuait à son étoile ses impiétés, ses méchancelés, ses dérèglements, son amour pour les femmes, sa passion pour le jeu, etc. Le Père Kircher dans son *Mundus subterraneus*, le représente comme un homme épris de la démonomanie, et sacrifiant aux curiosités sacrilèges de la magie; esprit faible, inquiet et sujet aux plus étranges écarts. Bayle n'en donne pas une idée plus avantageuse. « Cardan, » dit-il, était d'une humeur très-inconstante; mais » on connaîtra bien mieux les bizarreries de son » esprit, si nous examinons ce qu'il nous apprend » lui-même de ses bizarreries et de ses mauvaises » qualités. Cette seule ingénuité nous apprend que » son âme fut frappée à un coin tout particulier. » Il nous apprend qu'il a voulu quelquefois se tuer » lui-même; qu'il se plaisait à rôder toutes les » nuits dans les rues; que rien ne lui était plus » agréable que de tenir des discours qui chagrinas- » sent la compagnie; qu'il débitait à propos et » hors de propos tout ce qu'il savait; qu'il aimait » les jeux de hasard jusqu'à y passer les journées » entières, au grand dommage de sa famille et de » sa réputation; car il jouait même les meubles et » les bijoux de sa femme. Il raconte toutes ces » choses et plusieurs autres avec la dernière naï- » veté. Je ne doute pas néanmoins que si nous » avions sa vie faite par un autre, nous n'y trou- » vassions beaucoup plus de choses ignominieuses » qu'on n'en trouve dans celle-ci. »

CARDAN (Jean-Baptiste), fils aîné du précédent, docteur en médecine comme lui, eut la tête tranchée à 26 ans, en 1560, pour avoir empoisonné sa femme, jeune personne sans biens, dont il s'était dégoûté peu de temps après le mariage. C'est à cette occasion que son père fit son traité *De utilitate ex adversis capienda*, de l'utilité que l'on doit retirer des adversités. On a du fils un traité *De fulgure*, et un autre *De abstinendi ciborum foetidorum*, imprimé avec les ouvrages de son père. Voyez le 14^e volume des *Mémoires du Père Nicéron*, page 249.

* CARDENAS (Bernardin de), né à Chuquisaca, dans la province de las Charcas au Pérou, entra dans l'ordre de St.-François, où il ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la prédication, devint missionnaire apostolique et fut nommé en 1643 à l'évêché de l'Assomption, dans le Paraguay. Mais les missions des jésuites étant voisines de son diocèse, il ne vit dans la défiance avec laquelle ils en

défendaient l'entrée aux Espagnols, comme aux autres Européens, qu'un projet de se soustraire à l'obéissance du roi d'Espagne, et il les accusa avec chaleur; les jésuites se défendirent, et parvinrent même à le mettre mal avec les officiers du roi. L'exemple de Cardenas encouragea d'autres évêques de l'Amérique à combattre les entreprises des jésuites. Le plus célèbre de ces prélats, Palafox, avait des relations étroites avec Cardenas. La cour de Madrid, à qui les deux partis avaient envoyé des mémoires, nomma des commissaires qui réussirent avec peine à concilier les esprits. On peut voir les détails de cette querelle dans l'*Histoire du Paraguay*, par le P. Charlevoix. Cardenas, nommé à l'évêché de Popayan, refusa, en s'excusant sur son grand âge; mais le désir de la paix lui fit accepter, en 1666, celui de Santa-Cruz de la Sierra, où il mourut peu d'années après. On a de lui : *Manual y relacion de las cosas di Piru*, Madrid, 1634, in-4; *Historia Indiana et indigenarum*; *Mémorial présenté au roi d'Espagne pour la défense de dom Bernardin de Cardenas, évêque de Paraguay, contre les religieux de la compagnie de Jésus, et pour répondre aux mémoires présentés à la susdite majesté, par le P. Pedraza, procureur des jésuites aux Indes*, traduit de l'espagnol, 1662, in-12, ouvrage curieux.

CARDI, peintre. Voy. CIVOLI.

CARDIM (Antoine-François), jésuite portugais, né à Viana, en 1615, mort à Macao, en 1659, fut missionnaire au Japon, en Chine, au royaume de Siam et à la Cochinchine. On a de lui : une *Relation*, en portugais, de la mort de quatre missionnaires de sa nation, décapités au Japon pour la foi, Lisbonne, 1643, in-8; une *Relation*, en italien, de la province du Japon, Rome, 1645, in-8; *Fasciculus à Japonicis floribus*, etc., Rome, 1647, in-4; *Catalogus omnium in Japonia pro Christo interemptorum*, ibid.

CARDINAL ou CARDENAL (Pierre), prêtre et poète provençal, natif d'Argence, près de Beaucaire, selon les uns, et au Puy-en-Velay, selon d'autres, se chargea de l'éducation de la jeunesse de Tarascon. Charles II, roi de Naples et de Sicile, exempta cette ville de tout subside pendant dix ans, à condition qu'elle entretiendrait l'homme de lettres qui faisait fleurir leur pays par ses soins et ses talents. Cardinal réussissait dans tous les genres de littérature. On a de lui : *Las lauzours de la dama d'Argensa*. Il mourut en 1506, âgé de cent ans.

CARDONA (Jean-Baptiste), antiquaire et bibliographe espagnol, né à Valence dans le xvi^e siècle et mort en 1589, fut évêque de Perpignan, de Vic et de Tortose, et publia quatre *Traité historiqués et critiques*, Tarragone, 1587, in-4; le premier est un avis au roi Philippe II, pour bien dresser sa bibliothèque de l'Escurial; le second un traité de la bibliothèque du Vatican; le 3^e concerne les ouvrages des hérétiques; le 4^e les dyptiques. Ils sont rares.

CARDONE (Vincent), religieux dominicain, né dans l'Abruzzi citérieure, fit de ces sortes d'ouvrages qui n'ont guère d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Ayant naturellement peine à prononcer la lettre R, il composa d'abord un petit

volume dans lequel cette consonne ne se trouve pas une seule fois, excepté dans le titre; il l'intitula : *la R sbandita, sopra la potenza d'amore*, et le publia sous le nom de Jean-Nicolas Ciminello Carbone, qu'il avait porté dans le monde, Naples, 1614, in-8. Le succès de ce premier ouvrage engagea Cardone à faire le même travail successivement sur chacune des lettres de l'alphabet; cet ouvrage de patience, qu'il intitula *l'Alfabeto distrutto*, étant achevé, il était en route pour le dédier au duc de Savoie, lorsqu'il mourut à peine âgé de 25 ans: il venait d'entrer dans l'ordre de St.-Dominique.

CARDONNAY. Voy. VACQUETTE.

CARDONNE (Denis-Dominique), savant orientaliste, né à Paris en 1720, passa une partie de sa vie dans le Levant. De retour en France, il fut fait secrétaire interprète du roi, garde des manuscrits de sa bibliothèque, censeur et professeur royal pour les langues turque et persane. Il mourut à Paris le 25 décembre 1783. Ses ouvrages sont : *Mélanges de littérature orientale, traduits de différents manuscrits turcs, arabes et persans*, Paris, 1772, 2 vol. in-12, ouvrage d'un but vraiment louable. Tandis que quelques philosophes représentent les Asiatiques comme beaucoup plus vertueux que nous, d'autres assurent que la vertu est un être fantastique qui ne se trouve nulle part. Dans cette collection on prouve que les hommes que nous croyons barbares, et qui le sont effectivement à bien des égards, sont susceptibles de tout ce qu'on admire chez les peuples policés; que le crime est haï chez eux comme chez les autres nations; et que sur la surface de la terre tout se rapporte à deux points, l'horreur du vice, et l'éloge de la vertu. « Peu » importe, dit un auteur, que l'on se trompe quelquefois dans la recherche et la fuite de ces deux êtres si opposés par des apparences illusoires et des préjugés nationaux; c'est toujours la vertu que l'on cherche, et le vice que l'on fuit. » *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne, sous la domination des Arabes, composée sur différents manuscrits arabes*, Paris, 1765, 3 vol. in-12. Cet ouvrage réellement traduit des auteurs arabes, est un morceau neuf et intéressant, surtout pour l'histoire d'Espagne. *Contes et Fables indiennes*, un vol. que l'on joint à deux autres composés par Petis de la Croix.

* CARDOSO (Georges), prêtre, né à Lisbonne, mort le 3 octobre 1669. On lui doit une histoire des saints du Portugal, sous ce titre : *Agiologio Lusitano dos sanctos e varones illustres em virtude do reino de Portugal e suas conquistas*, Lisbonne, 1652-1666, 3 vol. in-fol., contenant les six premiers mois de l'année.

* CARDUCHO (Barthélemy), peintre italien, né à Florence, mort en 1610, étant allé en Espagne avec son maître Zuccherro, fut employé aux peintures du palais-monastère de l'Escorial avec d'autres artistes. Outre les *Fresques* qu'il fit pour ce grand édifice, on voit plusieurs de ses tableaux à Ségovie, à Valladolid et à Madrid, où l'on distingue dans l'église de Saint-Philippe la *Descente de Croix*, son chef-d'œuvre. Il mourut au château du Pardo, où il avait commencé à peindre une galerie, que son frère Vincent termina. Il connaissait aussi la sculpture et l'architecture.

CARDUCHO ou CARDUCCIO (Vincent), frère du précédent, se fit un nom par son talent dans la peinture. Il fut appelé en Espagne, où il peignit les galeries du château du Pardo, et mourut à Madrid en 1658, à 70 ans, après avoir été honoré du titre de peintre de Philippe III et de Philippe IV. On distingue parmi ses ouvrages le *Songe de Joseph*; et *saint Antoine de Padoue ressuscitant un mort*.

CAREL (Jacques), plus connu sous le nom de *Lérac*, qui est l'anagramme de son nom, naquit à Rouen vers 1620. Son poème intitulé *Les Sarrasins chassés de France*, dont le héros est Childebrand, fit naître ces quatre vers de Boileau :

O le plaisant projet d'un poète ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
D'un seul nom quelquefois le son dur et bizarre
Rend un poème entier ou burlesque, ou barbare.

L'abbé Carel fit des efforts de génie pour justifier le choix de son héros contre le satirique. Il voulut prouver que le nom de Childebrand avait quelque conformité avec celui d'Achille : ce qui fit rire beaucoup sans cesser d'être vrai. Car d'abord la principale syllabe, qui fixe, pour ainsi dire, le son du mot, s'y trouve; et si les oreilles étaient aussi accoutumées au nom du héros français, qu'à celui du grec, elles ne le trouveraient pas plus *bizarre*. Le caustique Boileau prenait quelquefois un sarcasme pour de la critique.

CAREW (Richard), d'une famille distinguée, né en 1555, fit ses études à Oxford, voyagea en France et fut fait à son retour schériff de la province de Cornouailles, dont il donna une savante *Description*. L'estime qu'on en fait lui a mérité une nouvelle édition à Londres, 1769, in-4. Il était proche parent de Georges CAREW, célèbre vice-roi d'Irlande, qui se distingua dans les guerres qui agitérent ce royaume, depuis l'an 1599 jusqu'en 1602, et dont on a publié l'*Histoire* en anglais, sous le titre de *l'Irlande pacifiée*, Londres, 1635, in-fol., que quelques lexicographes lui attribuent mal à propos, puisqu'elle a pour auteur Thomas Stafford.

* CAREY (Harry), poète et musicien anglais, vécut presque toujours dans l'indigence et se tua dans un moment de désespoir, le 3 août 1744. Il a laissé un *Recueil de poésies, des cantates*, un volume de *chansons* et une tragédie burlesque représentée en 1731, intitulée *Chronomatonthologos*, où il tourne en ridicule le style ampoulé des tragédies anglaises modernes. C'est de lui qu'est le fameux chant, *God save great George our king* (Dieu conserve le grand Georges, notre roi). On remarque à sa louange, que dans ses poésies, même bachiques, il garde toujours le respect dû à la décence et aux mœurs.

* CAREY (William), orientaliste, naquit en 1762, dans une position peu favorable au développement des facultés étonnantes qu'il avait reçues de la nature. Fils d'un cordonnier de Londres, il exerça lui-même ce métier jusqu'à l'âge de 24 ans, s'adonnant avec ardeur, dans ses moments de loisir, à l'étude du latin, du grec et de l'hébreu. Admis à l'ordination par les *Calvinistes baptistes*, en 1792, il fut envoyé l'année suivante dans le Bengale pour y prêcher l'Evangile. Contrarié dans l'exercice de

son ministère par la compagnie anglaise, il partagea son temps entre la culture de l'indigo et l'étude du sanskrit et du bengali. En 1800, il s'établit chez les missionnaires baptistes à Serampour, ville peu éloignée de Calcutta, et y fonda une imprimerie polyglotte destinée à la publication d'ouvrages propres à propager la connaissance des langues de l'Indoustan. Nommé, en 1801, professeur de sanskrit au collège du fort William à Calcutta, il remplit cette chaire avec zèle, et mourut à Serampour le 2 juin 1834, à l'âge de 72 ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a laissés, on distingue : une *Grammaire sanskrite*, Serampour, 1806, in-4 ; *Grammaire du Bengali*, 1805, in-8, et 1818, in-8 ; *Grammaire mahratte*, 1808, in-8 ; *Dictionnaire de la langue mahratte*, 1810, in-8 ; *Dictionnaire bengali*, 1815, in-4 ; *Hitopadesha* (fables indiennes), 1805, in-8 ; *Ramayana de Valmeeki* (poésies sanskrites) traduit en anglais avec le texte et des notes, 1806 à 1810, 3 vol. in-4. On doit en outre à Carey, l'*Hortus Bengalensis*, 1812 ; et la publication de la *Flora indica* de Rosburgh. Il a donné aussi en anglais et en bengali des *Cours d'histoire naturelle, d'astronomie et de géographie*.

CAREY (Félix), fils du précédent, né en 1786, animé par l'exemple de son père, passa dans l'Inde, et s'établit à Serampour, où il mourut le 10 novembre 1822, âgé seulement de 26 ans. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque : *Grammaire de la langue birmane*, avec la liste des racines dont elle est formée, Serampour, 1814, in-8 ; *Dictionnaire birman* ; le *Vidyahara-vouli*, ouvrage d'anatomie en bengali ; un *Traité de jurisprudence* dans la même langue ; ainsi que des *Traductions de l'Histoire d'Angleterre* par Goldsmith, d'un *Abrégé de l'histoire de l'Inde anglaise*, etc., etc.

* CAREZ (Joseph), imprimeur à Toul, peut être regardé comme un des inventeurs du clichage. Instruit des premiers essais qu'Hoffmann exécutait sous le nom de *Polytypage*, et connaissant le procédé que M. Thouvenin, de Toul, amateur de médailles, employait avec succès pour en tirer des empreintes parfaitement nettes, il essaya un nouveau moyen d'obtenir des planches fixes qui lui réussit. Il imprima par ce procédé, en 1786, un livre d'église avec le plain-chant noté, en 2 vol. in-8, et successivement plusieurs volumes de liturgie, il donnait à ces éditions le nom d'*omotypes*, pour exprimer la réunion de plusieurs types ensemble. En 1791, député par le département de la Meurthe à l'Assemblée législative, il s'y déclara hautement contre la persécution dont les prêtres insermentés étaient l'objet, et demanda que les dénonciations faites contre eux fussent toujours vérifiées par les départements. Il fut nommé en 1801 sous-préfet à Toul, et mourut la même année.

CARIBERT ou CHEREBERT, roi de Paris, succéda, en 561, à son père Clotaire I^{er} dont il était le fils aîné, et mourut à Paris en 567. Ami des belles-lettres, il parlait le latin comme sa langue naturelle. Zélé pour l'observation des lois, il ne s'occupait que du bonheur et de la tranquillité de ses sujets. Roi pacifique, mais jaloux de son autorité, il savait la soutenir avec autant de dignité que de

fermeté. — Il ne faut pas le confondre avec CARIBERT ou CHARIBERT, roi d'Aquitaine, frère de Dagobert I^{er}, qui mourut au château de Blaye en 630, et dont Chilpéric, le fils aîné, fut mis à mort par ordre de son oncle. Ce prince laissa encore deux enfants qui lui survécurent. Le premier, appelé Bogges, a été la tige d'une longue suite de princes dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac, duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles en 1503.

CARIGNAN. Voy. SAVOIE.

* CARILLO D'ACUNHA (don Alfonse), originaire du Portugal, occupa jeune encore le siège de Sigüenza, et parvint, en 1446, à l'archevêché de Tolède. Henri IV, roi de Castille, le choisit pour ministre ; mais ayant trompé la confiance de ce prince en prenant le parti du roi d'Aragon, il fut écarté du conseil. Carillo, outré de sa disgrâce, leva des troupes contre son souverain, et, après l'avoir déclaré indigne de la couronne, proclama, en 1463, Alphonse, frère de Henri. S'étant ensuite emparé de Penaflor, il mena ses troupes devant Simancas. Henri lui en fit lever le siège, et demanda justice au pape qui, après avoir entendu l'archevêque, le condamna. Alors la guerre civile recommença avec plus de fureur. L'archevêque, ayant avec lui le frère de Henri, marcha contre ce monarque, et lui livra bataille sous les murs de Medina del Campo, le 20 août 1464. La nuit sépara les deux armées, qui s'attribuèrent l'une et l'autre la victoire. Le jeune Alfonse étant mort, Henri qui avait déjà offert lâchement la paix à Carillo, conclut un traité avec les chefs de la ligue, par l'entremise de ce prélat, qui fit déclarer Isabelle, sœur de Henri, héritière de la Castille, au mépris des droits de Jeanne, fille de ce monarque. Devenu l'âme du parti d'Isabelle, l'archevêque de Tolède prit de nouveau les armes. En vain le roi lui offrit des établissements immenses, rien ne put vaincre l'animosité du fougueux prélat. Henri obtint un bref du pape pour lui faire son procès : quatre chanoines de Tolède commencèrent la procédure ; mais Carillo enleva les juges, et s'assura l'impunité. Après l'avènement d'Isabelle, il soutint cette princesse contre le parti de sa nièce Jeanne. Jaloux ensuite du crédit du cardinal Mendoza, il se retira mécontent, et passa dans le parti de Jeanne ; mais il fut défait à la bataille de Toro, et Isabelle triomphante fit saisir les revenus de ce prélat factieux, et procéder contre lui pour crime de rébellion. Enfin, l'opiniâtre Carillo, après avoir inutilement tenté de livrer Tolède aux Portugais, et lutté jusqu'à la dernière extrémité pour soutenir les droits de la princesse Jeanne, se soumit en 1478, remit toutes ses forteresses, et, à ce prix, rentra en grâce et obtint la restitution de tous ses revenus. Il se retira sur la fin de sa vie dans un monastère qu'il avait fondé à Alcala de Henares, et y mourut le 1^{er} juillet 1482. Ce prélat, qui avait du courage et de grands talents, présida le concile d'Aranda, tenu en 1473 ; mais il fut inquiet et séditieux, et paraissait né pour le malheur de son pays. Sa passion pour l'alchimie l'entraîna à des dépenses immenses.

CARIN (Marc-Aurèle), fils de l'empereur Carus, qui le nomma César en 282, et l'envoya dans les

Gaules. Carin s'y souilla de crimes et de débauches, et s'opposa à Dioclétien; mais après plusieurs combats, il fut tué en Mœsie l'an 285, par un tribun dont il avait séduit la femme. C'était un prince d'un esprit faible et d'un cœur corrompu. Il porta le déshonneur dans la plupart des familles des Gaules, et accabla les peuples d'impôts. Sans égards pour les hommes respectables que son père lui avait donnés pour conseil, il les chassa de sa cour, et mit à leur place les vils compagnons de ses plaisirs et les ministres de ses exactions. Il ôta la vie au préfet du prétoire, et donna sa dignité à un homme de la lie du peuple. Un simple notaire qui le servait dans ses débauches, fut élevé au consulat. Ce prince, se faisant un jeu des liens sacrés de l'hymen, avait épousé neuf femmes, qu'il répudiait à mesure qu'il s'en dégoûtait, et même pendant le temps de leur grossesse.

CARLE (le général), né dans un village des Cévennes, passa dans les pays étrangers après la révocation de l'édit de Nantes. Il servit le roi Guillaume, la reine Anne, le roi de Portugal, les états-généraux. Il prit Alcantara, conduisit le siège de Salamanque, défendit Barcelonne contre Philippe V, et fit cette retraite de l'Andalousie, que le maréchal de Berwick mettait au nombre des plus belles. Après la paix générale, il se retira à Londres, et y mourut le 7 octobre 1730, d'une attaque de goutte, à l'âge de 64 ans.

CARLENCAS. Voy. JUVÉNEL.

* CARLES (Lancelot de), évêque de Riez, né à Bordeaux, d'un président au parlement, mort à Paris vers 1570, était savant dans les langues grecque et latine, et cultivait aussi la poésie française. On a de lui : *La paraphrase en vers français de l'Ecclesiaste de Salomon*, 1561, et celle des *Cantiques de la Bible et du Cantique des Cantiques*, 1562, in-8; *Exhortation ou parenèse en vers héroïques* (latins et français), à son neveu. *Eloge ou témoignage d'honneur de Henri II, roi de France*, traduit du latin, de Pierre Paschal, 1560, in-fol.; *Lettres au roi de France, Charles IX, contenant les actions et propos de M. de Guyse, depuis sa blessure jusqu'à son trépas*, Paris, 1563, in-8; *Eptre contenant le procès criminel fait à l'encontre de la reine Boullan d'Angleterre*, Lyon, 1543, in-8, rare et recherché. Carles passait pour un poète agréable parmi les hommes de son temps, comme on peut le voir par l'éloge qu'en fait Joachim du Bellay dans un de ses poèmes :

Cum tibi sint charites, veneresque, jocique lepores;
Anio cum sis gratus et ipse choro;
Cum populis tibi grata fluant iam carmina Carli
Jam mihi non Carlus, sed Chariblaus eris.

* CARLETON (Georges), né en 1559, dans le Northumberland, était évêque de Landaff, lorsqu'il fut envoyé, en 1618, par le roi Jacques I^{er}, au synode de Dordrecht. Il s'y prononça fortement en faveur de l'épiscopat, quoique ennemi des catholiques et divisé d'opinion avec eux sur plusieurs points, particulièrement sur le dogme de la prédestination. En 1619, il fut nommé évêque de Chester, et mourut en 1628, après avoir composé un grand nombre d'ouvrages : *Heroici characteres*,

en vers, Oxford, 1603, in-4; *Les dîmes dues au clergé examinées et prouvées être de droit divin*, Londres, 1606 et 1611, in-4; *La juridiction royale, papale, épiscopale*, etc., Londres, 1610, in-4; *Consensus ecclesie catholicae contra tridentinos de scripturis, Ecclesiis, fide et gratia*, etc., Francfort, 1613, in-4; *Astrilogimania*, Londres, 1624, in-4; *Vita Bernardi Gilpini*, Londres, 1628, in-4.

CARLETON (sir Dudley), anglais, né le 10 mars 1573, fut ambassadeur à Venise, à Turin, en France, et dans les Provinces-Unies. Après avoir rempli avec célébrité les fonctions de ministre, il mourut le 15 février 1632. Le lord Royston a publié la *Correspondance de Carleton pendant son ambassade en Hollande, depuis 1616 jusqu'en 1620*, Londres, 1757, in-4. On y trouve une relation détaillée des troubles que les querelles des arminiens et des gomaristes occasionnèrent en Hollande. Ce recueil de lettres fournit des éclaircissements sur la guerre de Bohême en 1620.

* CARLETON (Georges), officier anglais, né vers 1648, assista à la fameuse bataille navale qui eut lieu entre le duc d'York et Ruyster en 1672, et fut fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne. Il y resta pendant trois ans et écrivit en anglais des *Mémoires contenant entre autres plusieurs notices et anecdotes sur la guerre d'Espagne* (de la succession), sous le commandement du comte de Péterborough, qui furent imprimés en 1745, et réimprimés en 1808. Ils ont été traduits en français, sous ce titre : *Lettres, mémoires et négociations du chevalier Carleton*, 1759, 3 vol. in-12.

* CARLETTI (Pélerin-Marie), évêque de Montepulciano, né le 21 octobre 1757, d'une famille noble de Toscane, fit ses études au collège des jésuites à Prato, et son cours de théologie à Rome. Admis ensuite dans la congrégation de l'oratoire, il en sortit en 1781, pour entrer dans une société de missionnaires. Après avoir prêché dans l'état de Venise, la Lombardie et la Romagne, il fut nommé recteur du séminaire de Borgo-San-Sepolcro, puis chanoine de Florence, et enfin, en 1801, évêque de Montepulciano. Les *Avertissements pastoraux* qu'il donna en 1807, in-4, à Sienne, décèlent la piété la plus éclairée et le zèle le plus fervent. Lors de la translation du pape Pie VII en France, Carletti sut résister à la séduction comme à la crainte, et fit même entendre à une sœur de Napoléon une voix indépendante, qui, en se servant des expressions de Bossuet, réclamait en faveur des droits du saint Siège. Il assista au concile de 1811, sur lequel il a laissé en manuscrit dix-huit lettres pleines d'intérêt. De retour dans son diocèse, il célébra, en 1814, la délivrance du souverain pontife et eut occasion, à cette époque, de sauver plusieurs officiers menacés par le peuple. Carletti voulut entrer dans la société des jésuites pour laquelle il conserva toujours un grand attachement; mais Pie VII lui ordonna de rester à la tête de son diocèse. Ce prélat est mort, âgé d'environ 70 ans, le 24 décembre 1827. Parmi les écrits qu'il a laissés, on remarque : une *Instruction sur l'usure et le prêt*, 1814; une *Lettre pastorale sur la dévotion au sacré cœur*, 1814; et une *Dissertation sur l'institution des*

réques, Bologne, 1815, in-8. On trouve en outre le lui dans l'*Ami de la religion* plusieurs notes curieuses sur l'ordre des jésuites. M. l'abbé Baraldi lui a consacré une *Notice* très-détaillée.

* CARLI (Jean), religieux dominicain, mort à Florence en 1505, a publié en italien les *Vies de quelques prélats ses contemporains* : Dominique, cardinal, archevêque de Raguse, Simon Salterolo, archevêque de Pise, Aldop. Cavalcanti, évêque de Cività Vecchia.

* CARLI DE PIACENZA (Denis), capucin, né à Reggio, fut envoyé, en 1666, au Congo par la congrégation de la Propagande avec le Père Michel Angelo Guattini et 14 autres religieux. Ils y arrivèrent heureusement ; mais ils ne purent résister longtemps à la chaleur du climat et aux fatigues de ce pénible apostolat. Le Père Michel Angelo mourut, après avoir eu la satisfaction de baptiser un grand nombre d'enfants, mais il n'opéra que peu de conversions, les nègres ne pouvant se décider à renoncer à la polygamie. Denis Carli, après avoir résisté à une maladie longue et cruelle, fut obligé de revenir en Europe. Il se rendit d'abord à Lisbonne, puis à Bologne, où il rédigea la relation de ses voyages, qu'il publia sous ce titre : *Il Moro trasportato in Venezia, ovvero racconto de costumi riti e religione de popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*, Reggio, 1672, in-12, Bologne, 1674, in-8 et in-12, et Bassano, 1687, in-4. Ce voyage fut réimprimé à Bologne en 1678, avec un nouveau titre : *Viaggio di D. Michel-Angiolo di Guattini e del P. Dionigi Carli, nel regno del Congo, descritto per lettere con una fidele narration del paese*, in-12. Il a été traduit en français, en anglais et en allemand. Le Père Labat a inséré la traduction française dans sa *Relation historique de l'Ethiopie orientale*, et on en a donné un extrait dans l'*Histoire générale des voyages de Prévôt*. Cet ouvrage, malgré les contes ridicules qu'il renferme, le défaut de critique dans les faits et l'inexactitude des détails géographiques, obtint dans le temps un grand succès, parce que les pays parcourus par l'auteur étaient alors presque inconnus, et d'ailleurs il est écrit avec une sorte de naïveté et de bonhomie qui en rend la lecture intéressante.

* CARLI (Jean-Jérôme), prêtre et antiquaire, né dans les environs de Sienne en 1719, mort en 1786, professa l'éloquence dans quelques villes d'Italie, et fut secrétaire perpétuel de l'académie de Mantoue. Cette ville lui dut un musée et une bibliothèque publique. Il avait formé une collection précieuse de médailles, d'antiquités, de livres rares, d'objets d'histoire naturelle, etc. On a de lui : deux *Dissertations*, en italien, l'une sur l'expédition des Argonautes, et l'autre sur un bas-relief reprenant la *Médée* d'Euripide, etc., Mantoue, 1785, in-8 ; un *Opuscule critique* sur un écrivain italien pseudonyme (Giano Planco), Florence, 1749 ; et quelques autres écrits peu remarquables. Il en a laissé un plus grand nombre manuscrits.

* CARLI (Jean-Renaud, comte de), célèbre antiquaire vénitien, né à Capo-d'Istria en 1720, d'une famille noble et ancienne. Son éducation fut très-soignée, et dès l'âge de 20 ans il était membre

de l'académie des *Ricovrati*. Il se fit bientôt connaître par des discussions avec les plus célèbres antiquaires, et par des observations sur différents auteurs grecs, et sur le théâtre et la musique des anciens et des modernes. Le sénat de Venise créa en sa faveur une chaire d'astronomie et de science nautique ; mais il s'en démit bientôt, pour se livrer uniquement à ses recherches sur les antiquités, et il publia, en 1751, la *Relation de ses découvertes dans l'amphithéâtre de Pola*, in-8. Depuis longtemps il s'occupait de monnaies, et il en donna un traité complet sous ce titre : *Delle monete e dell' istituzione delle zecche d'Italia, dell' antico e presente sistema di esse e del loro intrinseco valore e rapporto colla presente moneta dalla decadenza dell' imperio fino al secolo XVII, 1754 à 1750*, 3 t. en 4 vol. in-8. La cour de Vienne, informée de son mérite, lui donna la présidence du conseil suprême du commerce et d'économie publique établi à Milan, le titre de conseiller privé d'état, la présidence du conseil suprême des études, et celle d'un nouveau conseil des finances, créé pour retirer les revenus publics de la Lombardie des mains avides des fermiers. Au milieu de toutes ces occupations, il trouvait encore le temps de se livrer à ses études favorites, et il publia successivement plusieurs ouvrages importants : *L'Uomo libero*, où il essaya de combattre Hobbes, J. J. Rousseau, Montesquieu ; mais il tomba lui-même dans plusieurs erreurs assez graves : *Lettres américaines* ; il y réfute les paradoxes de Pauw ; et après avoir décrit les mœurs, les usages, la religion, les gouvernements des peuples d'Amérique, il essaie de rechercher à quelle époque les peuples de l'Atlantide purent communiquer d'une part avec l'Amérique, et de l'autre avec notre continent. Les savants se sont épuisés en conjectures pour vérifier ce fait, ainsi que pour savoir en quel temps, de quelle manière et par qui l'Amérique a été peuplée, si ses habitants sortent de la même tige que nous, enfin si c'est la fameuse Atlantide de Platon, ou cette île occidentale qu'une tempête, selon Aristote, fit découvrir aux navigateurs Phéniciens. Aucun de ces points n'a jamais pu être éclairci. Ces lettres traduites en français par Lefebvre de Villebrune, ont été imprimées, Paris, 1788, et 1792, 2 vol. in-8. *Dell' antichità italiche*, 1788 à 1791, 5 vol. in-4. La collection entière des œuvres de Carli a été publiée de 1784 à 1794 en 15 vol. in-8. Son traité des monnaies en remplit six ; ses *Lettres sur l'Amérique* trois, et les six autres renferment un grand nombre d'opuscules, de dissertations et de Mélanges d'économie politique, de philologie et d'érudition. Son livre sur les antiquités italiennes n'y est point compris. Accablé d'infirmités depuis plusieurs années, il mourut le 22 février 1796.

CARLIER (Jean-Guillaume), peintre né à Liège en 1640, fut disciple de Bertholet Flémale, et égala presque son maître en peu de temps. Il mourut à l'âge de 35 ans, l'an 1675. Les tableaux que l'on a de lui, entre autres le *Martyre de saint Denis*, représenté dans le plafond de la collégiale de ce nom, à Liège, montrent qu'il aurait été un des premiers peintres de l'Europe, si la mort ne l'avait moissonné dans un âge si peu avancé.

* **CARLIER** (Claude), prieur d'Andresi, né à Verberie le 8 septembre 1723, mort le 23 avril 1787, fut couronné quatre fois par l'académie des inscriptions, deux fois par l'académie de Soissons, trois fois par celle d'Amiens, etc. Ses ouvrages couronnés sont pour la plupart des *Dissertations savantes*, qui prouvent autant de sagacité que d'érudition. L'histoire, le commerce, les manufactures ont successivement exercé sa plume, et c'en est assez pour mériter une réputation sinon brillante, du moins solide. L'abbé Carlier s'appliqua surtout à perfectionner l'éducation des brebis, et fut un des premiers qui appelèrent en France l'attention des propriétaires et du gouvernement sur cette partie importante de la richesse publique. On lui doit outre ses discours couronnés : *Mémoire sur la qualité des laines propres aux manufactures de France* ; *Considérations sur les moyens de rétablir en France les bonnes espèces de bêtes à laine*, 1762, in-12 ; *Instructions sur la manière d'élever et de perfectionner les bonnes espèces de bêtes à laine en Flandre*, 1763, in-12 ; *Histoire du duché de Valois, contenant ce qui est arrivé dans ce pays depuis le temps des Gaulois jusqu'en 1703*, Paris, 1764, 3 vol. in-4, avec cartes et fig. On y trouve des recherches curieuses sur les voies romaines ; *Traité des bêtes à laine, ou méthode d'élever et de gouverner les troupeaux aux champs et à la bergerie*, Compiègne, 1770, 2 vol. in-4, fig. ; *Traité sur les manufactures de lainerie*, 2 vol. in-12 ; et plusieurs *Mémoires* dans le *Journal des savants*, le *Journal de physique* et celui de Verdun.

* **CARLISLE** (Frédéric-Howard, comte de), pair d'Angleterre et poète, naquit le 28 mai 1748. Après avoir terminé ses études, il voyagea dans différentes contrées de l'Europe, et en 1777 il obtint la place de conseiller-privé et de trésorier de la maison du roi. L'année suivante il fut un des commissaires envoyés dans les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale pour entreprendre de concilier les prétentions des indigènes avec celles de la métropole ; mais sa mission n'eut aucun succès. Il publia en 1778 un écrit plein de chaleur sous ce titre : *Union et Ruine*, qu'il fit distribuer avec profusion. En novembre 1779 il devint premier commissaire du commerce et des plantations, et, en février 1780, lord-lieutenant d'Irlande ; mais en 1782 le nouveau ministère le fit remplacer par le duc de Portland. Alors il se jeta dans le parti de l'opposition, où il n'obtint cependant que peu d'influence. Il était oncle et tuteur du célèbre poète Byron, et peut-être montra-t-il contre lui trop de jalousie littéraire. Byron, pour s'en venger, fit paraître une satire qui le couvrit de ridicule. Carlisle ne voulut plus le revoir, et se retira dans une de ses terres où il se renferma dans la culture des lettres, jusqu'à sa mort arrivée le 4 septembre 1823. Bulmer a publié une magnifique édition de ses œuvres, où l'on remarque une *Ode* sur la mort de Gray, écrite en 1771 ; deux tragédies, *la Vengeance d'un père*, et *la Belle-mère*, et une traduction de l'épisode du *comte Ugolin*, de Dante. On trouve dans ses ouvrages des traits énergiques et de la sensibilité.

CARLOMADERNO. Voy. **MADERNO**.

CARLOMAN, fils aîné de Charles-Martel, et frère de Pepin le Bref, gouverna avec sagesse, et restitua à l'Eglise tout ce que son père lui avait enlevé. Il quitta le sceptre pour se faire moine du Mont-Cassin. Il s'était fait un nom dans le monde par sa valeur et ses vertus ; il s'en fit un dans le cloître par sa vie humble et pénitente. Il mourut à Vienne en Dauphiné en 755. Son corps fut porté au Mont-Cassin, où il a été trouvé en 1628.

CARLOMAN, fils de Pepin le Bref, et frère de Charlemagne, fut roi d'Austrasie, de Bourgogne et d'une partie de l'Aquitaine, en 768. Par sa mort arrivée en 771, Charlemagne devint maître de toute la monarchie française.

CARLOMAN, fils de Louis le Bègue, et frère de Louis III, eut l'Aquitaine et la Bourgogne en partage, en 879. Ces deux princes, unis de cœur et d'intérêts, battirent souvent les Normands. Louis III étant mort en 882, Carloman devint seul roi de France, et mourut d'une blessure qu'un sanglier lui fit à la chasse, en 884 : telle fut la cause qu'on donna à sa mort ; mais il paraît constant que ce fut un de ses gardes qui eut le malheur de le blesser en voulant percer le sanglier. Carloman fit lui-même courir le bruit qu'il avait été blessé par l'animal furieux, de peur qu'on ne vengeât sa mort sur celui qui en était l'auteur sans le vouloir. Ce trait doit immortaliser ce prince, d'ailleurs recommandable par sa valeur, son activité et son application aux affaires.

CARLOMAN, fils de Louis le Germanique, partagea le royaume de Bavière avec ses frères Louis et Charles. Il fut encore roi d'Italie et empereur. Il mourut en 880, sans laisser d'enfants de son épouse légitime.

CARLONE ou **CARLONI** (Jean), peintre génois, né en 1590, mort à Milan en 1630, peignait parfaitement le raccourci. Tout ce qui sortait de son pinceau avait de la grandeur, de la force et de la correction. Le *plafond* de l'Annonciade del *Guastato* de Gènes, sur lequel il a représenté *l'histoire de la Vierge*, est un très-beau morceau. — Jean-Baptiste, son frère, finit les ouvrages qu'il avait laissés imparfaits. Celui-ci mourut en 1639. — Cette famille a produit plusieurs autres peintres et sculpteurs.

CARLOS (don), fils de Philippe II, roi d'Espagne, parut dès son bas âge violent dans toutes ses passions. Son aïeul Charles-Quint se rendant à sa solitude de Saint-Just, le vit un moment à Valladolid, en fut très-mécontent, et n'en augura rien de bon. Il déplut également à son père par son caractère indocile, faux, hautain, et par des vices qui annoncèrent dès lors des suites funestes. Il traita avec les rebelles de Hollande, et leur promit de partir dans quelque temps pour se mettre à leur tête. Il fit placer dans la ruelle de son lit un coffre rempli d'armes à feu. Il se fit faire de petits pistolets d'invention nouvelle, pour porter toujours sur lui, sans qu'on pût les voir ; et il commanda à un fameux ouvrier français de lui faire, pour sa chambre, une serrure à secret qui ne pût s'ouvrir que par dedans. Philippe, instruit et alarmé des précautions qu'il prenait, résolut de s'assurer de sa personne. L'ouvrier de cette serrure extraordinaire

trouva le moyen de l'ouvrir. Le roi entra pendant la nuit dans la chambre de don Carlos. Le malheureux prince dormait si profondément, que le comte de Lerme put ôter, sans l'éveiller, les pistolets qu'il tenait sous son chevet. Il alla s'asseoir ensuite sur le coffre où étaient les armes à feu. Le prince, ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il était mort : le roi lui dit, *que tout ce qu'on faisait était pour son bien*. Mais don Carlos, voyant qu'il se saisissait d'une cassette pleine de papiers qui était sous son lit, et qui contenait des choses étranges, entra dans un désespoir si furieux, qu'il se jeta tout nu dans un brasier, que ses gens avaient laissé allumé dans la cheminée, à cause du froid extrême qu'il faisait alors. Il fallut l'en tirer de force, et il parut inconsolable de n'avoir pas eu le temps de s'étouffer. On démeubla d'abord sa chambre, et pour tout meuble on n'y laissa qu'un méchant matelas à terre. Aucun de ses officiers ne parut depuis en sa présence. On lui fit prendre un habit de deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vêtus de même. Le roi ayant vu ses desseins et ses intelligences par les papiers dont il s'était saisi, lui fit faire son procès et il fut condamné à mort. On prétend qu'il se fit ouvrir les veines dans un bain; d'autres disent qu'il fut empoisonné ou étranglé. On place sa mort le 24 juillet 1568. On a observé que cette année, ainsi que la nature du crime attribué à don Carlos, sont exprimés dans ce vers d'Ovide au 1^{er} livre des Métamorphoses :

Filius ante diem patrios inquit in annos.

Quelques auteurs ont cru que Philippe s'était porté à cette dure extrémité par la découverte la plus accablante pour un roi, un mari et un père. On dit qu'il découvrit que le prince aimait et était aimé de la reine Elisabeth : ce qu'il y a de certain, c'est que cette princesse mourut peu de temps après. M. de Thou, en parlant de la mort de don Carlos, observe que « Philippe n'y donna les mains, que » lorsqu'il se fut convaincu qu'il ne lui restait plus » aucun moyen de corriger son fils et de sauver » l'état; et que malgré tout cela il lui eût conservé » la vie, si le malheureux prince devenu furieux » par la découverte de ses crimes, ne se fût efforcé, en différentes manières, de se tuer lui-même; que Philippe, avant la mort de l'enfant, » rendit compte au grand et saint pontife Pie V, » des circonstances accablantes où il se trouvait et » de la conduite qu'il croyait devoir y tenir, etc.; » que le pape fit le plus grand éloge du monarque, etc. » On trouve tout cela écrit d'une manière intéressante et bien détaillée, qui porte l'empreinte et qui inspire la confiance de la vérité, dans le 43^e livre de l'histoire de ce célèbre président, tome II, page 506 et suivantes, édition de Genève, 1620. L'abbé Nonnotte observe que les détracteurs de Philippe ont bêtement marché à la suite de quelques poètes et chansonniers, et n'ont consulté ni les faits connus, ni les historiens dignes de quelque croyance; observation qu'il prouve particulièrement par les fables répandues sur la mort de don Carlos. « Le premier auteur français, dit-il, » qui en ait parlé, est un poète qui fit un millier de » vers sur ce sujet, et qui les adressa à Henri III,

» pour l'engager à venger la mort de la reine sa » sœur, qu'il supposait avoir été empoisonnée après » la mort de don Carlos. Son imagination a été le » flambeau à la lueur duquel ont marché nos fa- » seurs de nouvelles, et ensuite nos historiens. » (*Voy. PHILIPPE II.*) L'abbé de Saint-Réal a donné l'*Histoire de don Carlos*; roman calomnieux, où l'auteur avance les faits les plus manifestement faux, pour dénigrer la mémoire de Charles-Quint et de Philippe, comme le remarque Bayle lui-même, article *Charles-Quint*, note R. — Il y a un autre don Carlos, infant de Navarre, prince de Viane, et fils de Jean II, roi d'Aragon, et de la reine Blanche de Navarre, prince aussi distingué par ses grandes qualités et son amour pour les sciences que par ses malheurs. Il mourut à 40 ans, empoisonné, dit-on, par la reine dona Jeanne, qui voulait faire passer la couronne de Jean II sur la tête de l'enfant don Ferdinand.

CARLOSTAD ou CAROLSTAD (André-Rodolphe), dont le véritable nom était *Bodenstein*, chanoine, archidiacre et professeur de théologie à Wittemberg, donna le bonnet de docteur à Martin Luther, et lia amitié avec lui. Un jour qu'ils étaient à table, il paria, le verre à la main, qu'il renouvellerait les opinions de Béranger contre la présence réelle; il tint parole, il écrivit : mais il donna dans la plus grande des absurdités, en disant que ces paroles de Jésus-Christ dans la Cène, *Ceci est mon corps*, ne se rapportaient pas à ce qu'il donnait; mais qu'il voulait seulement se montrer assis à table. C'était un fanatique bouillant et singulier. Il se livrait à tout le monde, et personne ne le voulait. Il erra longtemps de ville en ville, persuadant aux écoliers de mépriser les sciences, de ne s'attacher qu'à la Bible, de brûler tous leurs livres et d'apprendre quelque métier. Il leur en donna l'exemple, en se faisant laboureur. Il fut le premier ecclésiastique d'Allemagne qui se maria publiquement. Cette cérémonie se fit avec beaucoup de profanation. Ses disciples firent des oraisons propres pour ce mariage, et les chantèrent à la Messe. La première commençait ainsi : *O Dieu qui, après l'extrême aveuglement de vos prêtres, avez daigné faire la grâce au bienheureux Carlostad d'être le premier qui ait osé prendre femme, sans avoir égard aux lois du papisme; nous prions, etc.* Il se retira à Bâle après avoir vu Zuingle, et y mourut dans la misère en 1541. On a de lui beaucoup d'ouvrages de controverse, méprisés des catholiques et peu estimés des protestants.

CARLYLE. Voy. CARLISLE.

* CARLYLE (Joseph-Dacres), savant orientaliste, né à Carlisle en 1759, après avoir achevé ses études à Cambridge, y professa l'arabe avec distinction. On lui doit : *Maured Allatof et Jemaleddini filii Togri Bardii, seu rerum Egyptiacarum annales, ab anno Chr. 971, usque ad ann. 1453*, Cambridge, 1792, in-4. Cette chronique, dont le texte arabe n'avait jamais été imprimé, est accompagnée d'une traduction latine et de savantes notes. Un *Specimen de poésie arabe*, 1796, ouvrage estimé. Il consacra plusieurs années à l'édition de la Bible arabe, publiée par la société biblique de Londres, et mourut, le 12 avril 1804, d'un excès de travail, et de la

suite des fatigues d'un voyage qu'il fit avec lord Elgin, au Levant, où il avait rassemblé des notes précieuses pour un ouvrage qu'il n'eut pas le temps de publier.

CARMAGNOLE (François Bussone, dit), fut ainsi appelé du lieu de sa naissance. D'abord réduit à garder les pourceaux, il parvint, de cette profession ignoble, à la dignité de général de Philippe Visconti, duc de Milan. Il soumit à l'obéissance de ce prince, Parme, Crémone, Brescia, Bergame, etc. Son mérite lui avait acquis le commandement; l'envie l'en dépouilla. Carmagnole retira chez les Vénitiens, et devenu général de leur armée, marcha contre son prince, et l'obligea à demander la paix. Ses services ne l'empêchèrent point d'être traité comme un perfide. Ayant été battu dans un combat naval, on l'accusa de quelque intelligence avec l'ennemi; et sur cette accusation très-peu fondée, on lui coupa la tête en 1432. Son véritable crime était d'avoir traité les grands d'orgueilleux dans la paix, et de lâches dans la guerre.

* **CARMEI** (Michel-Ange), savant helléniste italien, prit l'habit de Saint-François, fut professeur de théologie et d'écriture sainte à Padoue, et mourut le 15 décembre 1766, âgé de 60 ans. Ses principaux ouvrages sont : un Commentaire (latin) sur le *Miles gloriosus* de Plaute, avec une traduction en vers italiens, Venise, 1742, in-4, publiée sous le nom de *Lacermi* (anagramme de Carmei). *Tragedie di Euripide intere XIX, frammenti ed epistole greco-italiane in versi illustrati di annotazioni al testo greco ed alla traduzione*, Padoue, 1743-1754, 20 parties in-8. Paitoni, dans sa *Biblioteca degli volgarizzatori*, fait de grands éloges de cette traduction d'Euripide; les notes, qui sont partie en italien, partie en latin, n'ont aucun mérite. *Pro Euripide et novo ejus italico interprete dissertatio*, Padoue, 1750, in-8 : c'est une réponse à la censure que Reiske avait faite de cette édition dans les *Acta eruditorum* de 1748; Reiske répliqua dans les *Acta* de 1751; *Storia de varj costumi sacri e profani degli antichi sino a noi pervenuti, con due dissertazioni sopra la venuta del Messia*, Padoue, 1750, 2 vol. in-8; une traduction en vers italiens du *Plutus* d'Aristophane, avec le texte grec, Venise, 1751, in-8; *Dissertazioni*, Padoue, 1756, in-8. La première de ces trois dissertations est relative à un passage d'Hérodien, la deuxième au Neptune *ερωοί-γαιος*; d'Homère, et la dernière à la poésie lyrique. *Spiegamento dell' Ecclesiaste sul testo ebreo, o sia la morale del uman vivere insegnata da Salomone*, Venise, 1765, in-8; *Spiegamento della cantica sul teste ebreo*, ibid., 1767, in-8.

** **CARMIGNANI** (Jean), célèbre jurisconsulte italien, né en 1768, nommé d'abord professeur de droit criminel et plus tard de la philosophie du droit à l'académie de Pise, mort dans cette ville, le 29 avril 1847, dans sa 79^e année, est principalement connu par ses institutions de droit criminel (*Juris criminalis elementa*), Pise, 1819, 2 vol. in-8; ouvrage dans lequel il expose en l'améliorant ce qu'ont enseigné de mieux Beccaria et Filangieri, ses modèles, et dont il se montre le digne continuateur.

* **CARMINATI** (Bassiano), médecin, né à Lodi en 1730, professa longtemps avec distinction à l'université de Pavie. Nommé, en 1812, membre de l'institut d'Italie, il enrichit la science d'une foule d'observations remarquables, et contribua aux progrès de l'hygiène et de la thérapeutique. Carminati mourut à Pavie en 1830, dans un âge fort avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'art médical. On cite comme les plus importants : *De animalium ex mephitibus et noxiis halitibus interitu, ejusque propriis causis*, Lodi, 1777, in-4; *Recherches sur la nature et les propriétés du suc gastrique, en ce qui concerne la médecine et la chirurgie*, en italien, Milan, 1785, in-4. *Opuscula therapeutica*, Pavie, 1788, in-4. Il n'a paru qu'un seul volume de ce recueil, dans lequel on trouve des observations très-intéressantes; *Hygiene, therapeutica et materia medica*, Pavie, 1791-1795, 3 vol. in-8.

* **CARMONA** (don Salvador), graveur de la chambre du roi d'Espagne, né à Madrid en 1750, vint à Paris pour se perfectionner dans son art, et retourna vers 1760 dans sa patrie, où il épousa la fille du célèbre Raphaël Mengs. Il mourut à Madrid en 1807. Ses estampes se distinguent principalement par une grande netteté de burin et le moelleux des chairs. Les plus remarquables sont : *L'histoire écrivant les fastes de Charles III, roi d'Espagne*, d'après Solimène; *La Vierge et l'enfant Jésus*, d'après Van-Dick; *L'adoration des bergers*, d'après Pierre; les *Portraits de Boucher et de Colin de Vermont*, qu'il grava pour sa réception à l'académie de peinture de Paris, et une *Résurrection du Sauveur*, d'après Carle Vanloo.

* **CARMONTELLE**, littérateur, lecteur du duc d'Orléans petit-fils du Régent, né à Paris le 23 août 1717, y est mort le 26 décembre 1806. Ses petites comédies sont le plus joli répertoire que nous ayons pour les théâtres de société. Sa fécondité était prodigieuse. Ordonnateur des fêtes que donnait le duc d'Orléans, on l'a vu souvent, en une matinée, composer une pièce de théâtre en un ou deux actes, et il les faisait d'après le nom ou le caractère des personnes qui devaient y jouer un rôle. L'intrigue de ces petites pièces est légère, mais le dialogue auquel on reproche d'être quelquefois commun, est le plus souvent naturel. Au talent d'écrire il joignit celui de peindre. Il a fait les portraits de presque tous les personnages célèbres du xviii^e siècle. Il s'amusa aussi à faire des *transparents* ou petits tableaux sur papier très-fin, depuis 100 jusqu'à 160 pieds, qui se déroulaient aux yeux du spectateur, et leur offraient une suite de scènes qui, le plus souvent, représentaient ses proverbes. Ils ont été imprimés en 1768 et 1770, 6 vol. in-8; nouv. édit. 1822, 4 vol. in-8. On en trouve les titres dans les almanachs des spectacles de 1774, 1775 et 1776, et dans le *Catalogue de La Vallière*, 2^e partie. *Nouveaux proverbes dramatiques*, 1811, 2 vol. in-8. Son *Théâtre de campagne* a paru en 1775, en 4 vol. in-8. On a encore de lui : *Théâtre du prince de Clénorow*, 1771, 2 vol. in-8; plusieurs romans de peu d'intérêt, une comédie, jouée avec succès sur le théâtre des Italiens et plusieurs autres ouvrages.

M^{me} de Genlis a fait paraître, en 1825, d'autres proverbes dramatiques de Carmonelle, en 3 vol. in-8.

CARNEADE, de Cyrène, fondateur de la troisième académie, apôtre du pyrrhonisme comme Arcésilas, mais d'un pyrrhonisme plus raisonnable. Il admettait des vérités constantes, inaltérables, fondées sur l'essence même de Dieu, mais obscurcies par tant de ténèbres, que l'homme ne pouvait démêler la vérité parmi les faussetés dont elle était entourée. Il consentait que la vraisemblance nous déterminât à agir, pourvu qu'on ne prononçât sur rien d'une manière affirmative. Les stoïciens, et surtout Chrysippe, eurent en lui un adversaire redoutable; mais il les réfuta avec beaucoup de retenue, disposant son esprit à les combattre par une prise d'ellébore, et avouant que sans Chrysippe il n'aurait pas été ce qu'il était. Par une vaine envie de se faire remarquer, commune à tous ces vieux sages, il négligeait le soin de son corps, et laissait croître ses cheveux et ses ongles. Il faisait semblant d'oublier de manger, et il fallait que sa servante lui mit les morceaux à la main, et souvent à la bouche. La morale lui parut préférable à la physique: aussi s'y appliqua-t-il davantage. Il avait souvent à la bouche cette maxime remarquable dans un païen, quoique très-inférieure à celles que l'Evangile établit sur l'amour de nos ennemis: *Si l'on savait, disait-il, qu'un ennemi vint s'asseoir sur de l'herbe qui cacherait un aspic, on agirait en malhonnête homme si l'on ne l'en avertissait pas, quand même notre silence ne pourrait pas être repris publiquement.* Ayant su qu'Antipater, son antagoniste, s'était détruit par le poison: *Qu'on m'en donne aussi.* — *Et quoi?* lui dit-on. — *Du vin miellé,* répondit-il, ayant bientôt réprimé cette saillie de courage. Carnéade était surtout fort éloquent. Les Athéniens ayant été condamnés à payer cinq cents talents pour avoir pillé la ville d'Orope, ce philosophe, député à Rome, parla avec tant de force, que Caton, se défiant des charmes de ses discours: *Renvoyez,* dit-il, *ce Grec; il semble que les Athéniens, en le chargeant de leurs affaires, aient voulu triompher de leurs vainqueurs.* Carnéade mourut âgé de 85 ans, la quatrième année de la 162^e olympiade, la 129^e avant J.-C., regrettant fortement la vie. Il y eut à sa mort une éclipse de lune: *Comme si le plus bel astre après le soleil,* dit froidement le plat historien Diogène Laërce, *eût pris part à cette perte.*

CARNEIRO ou CARNERO (Antoine), Portugais, né à Fronteira, dans le diocèse d'Elvas, chevalier et procureur de l'ordre de Calatrava, fut trésorier de l'armée de Philippe II en Flandre, en 1585. Il est auteur de l'*Histoire des guerres de Flandre depuis l'an 1559 jusqu'à l'an 1609*, Bruxelles, 1625, in-folio, en espagnol, réimprimé à Madrid, 1625, in-folio, estimé et très-rare.

* CARNETZY (Jean), prêtre et docteur arménien du xiii^e siècle, mort à Bomgla, voyagea en Syrie et en Egypte, et découvrit dans un monastère de Bagdad un manuscrit des *Psaumes de David* en langue arménienne, dont il fit faire plusieurs copies pour les répandre dans son pays. Le patriarche Ciaghetsy mentionne dans son *Jardin désirable* trois

écrits de Carnetzy qui ne se trouvent guère que dans quelques couvents orientaux et dont les titres sont: *Avertissement aux religieux sur les devoirs et le genre de vie monacale*; un *Livre de prières*; l'*Histoire de la conversion d'une famille mahométane à la religion chrétienne.*

* CARNOLI (Louis), jésuite italien, né à Bologne en 1618, professa dans cette ville les humanités, la rhétorique, la philosophie et la théologie et y mourut en 1693. On a de lui, sous le nom de Jules Loranci: une *Vie*, en latin, du vénérable Jérôme Torelli, Forli, 1652; un *Discours*, en latin, sur la création de l'académie des *accensi* à Mantoue, Bologne, 1653; sous le nom de Vergilio Nolarci: *Idea delle virtù del S. pad. Ignazio de Loyola*, ibid., 1658; et une *Vie* du même saint en italien, Venise, 1680.

* CARNOT (Lazare-Nicolas-Marguerite), membre de l'assemblée législative et de la Convention, né à Nolay en 1753, était fils d'un avocat. Après avoir étudié au collège d'Autun, où il remporta les premiers prix de rhétorique et de philosophie, il vint à Paris, à peine âgé de 16 ans. Doué d'heureuses dispositions pour les sciences exactes, il entra de bonne heure dans l'arme du génie. En 1783, il publia son *Eloge de Vauban*, qui avait été couronné par l'académie de Dijon. Le prince Henri de Prusse lui fit de brillantes propositions pour l'engager à passer au service du grand Frédéric; mais il les refusa. Deux ans après, il fit imprimer son *Essai sur les machines en général*, et dans le même temps il se délassait de ses travaux scientifiques en composant des poésies légères, dont quelques-unes ont paru de 1787 à 1790 dans l'*Almanach des Muses*. Quoique zélé partisan de la rénovation sociale qui commença en 1789, Carnot passa les premières années de la révolution dans la solitude et l'obscurité. Mais il en fut tiré en 1791 par les électeurs du Pas-de-Calais qui le portèrent à l'Assemblée législative. Appelé successivement à faire partie du comité diplomatique, du comité d'instruction publique et du comité militaire, il s'y montra l'un des adversaires les plus défiants du pouvoir monarchique, et contribua beaucoup au licenciement de la garde constitutionnelle. Ce fut aussi sur son rapport que l'assemblée décréta le 1^{er} août qu'une distribution de piques serait faite à tous les citoyens. Cette mesure tendait à préparer la désastreuse journée du 10 août à laquelle Carnot prit une part active. Nommé député à la Convention, Carnot y vota la mort de Louis XVI sans sursis et sans appel. « Dans mon opinion, dit-il, la justice veut que Louis meure, et la politique le veut également. » Plus tard, il tenta d'excuser ce vote, en l'imputant à l'empire de la violence et à un concours funeste de circonstances impérieuses. Il est vrai que Carnot ne peut sans injustice être assimilé à ces démagogues féroces dont il partageait le pouvoir; mais il faut convenir aussi que, soit faiblesse soit entraînement, il s'est condamné lui-même à paraître devant la postérité, assis à leurs côtés et dans l'attitude d'un complice. Nommé membre du comité de salut public, et dirigeant seul le bureau de la guerre, il y fit preuve d'une infatigable activité. L'étendue de

ses talents administratifs et de son génie militaire contribua beaucoup aux succès des armées françaises, et c'est avec raison que plus tard on a dit qu'il avait organisé la victoire. Dans le sein du comité, il fut constamment opposé à Robespierre, à Couthon et à Saint-Just, que le premier, il appela les *triumvirs*. Saint-Just proposa de l'en expulser, comme coupable de *modérantisme*; Carnot lui répondit : *Tu en sortiras avant moi ; triumvirs, vous disparaîtrez !* On assure même qu'il osa dire en face à Robespierre qui demandait de nouvelles victimes : *Va, tu n'es qu'un lâche tyran !* Une telle hardiesse ne pouvait demeurer longtemps impunie. Son talent seul le protégeait encore. « *Nous avons besoin de lui*, disait Robespierre ; *mais dès que nous pourrions nous en passer, sa tête tombera.* » Le 9 thermidor trompa cette sanguinaire espérance. Mais Carnot, délivré de cette crainte, se vit bientôt accusé comme complice des hommes contre lesquels il avait eu à lutter. On lui reprocha des signatures apposées à quelques actes qui portaient le cachet terrible de l'époque. Le boucher Legendre demanda son arrestation, et l'assemblée allait accueillir cette proposition, quand Bourdon de l'Oise détourna le coup en rappelant énergiquement la part que Carnot avait eue dans le triomphe des armées françaises. Après la clôture de la session, Carnot, nommé par quatorze départements à la nouvelle législature, siégea au conseil des Anciens, et bientôt après devint membre du Directoire, où la part de la guerre lui fut encore réservée. C'est à lui que Bonaparte fut redevable de sa nomination au commandement en chef de l'armée d'Italie. Lorsque le Directoire, menacé par le parti royaliste, se décida à tenter un coup d'état pour prolonger son existence, Carnot soutint que les moyens constitutionnels suffisaient pour arrêter les ennemis de la république ; et cette dissidence lui devint fatale. Proscrit avec le parti qu'il voulait vaincre légalement, il parvint à gagner la Suisse, après avoir échappé comme par miracle à des assassins apostés dans le palais du Luxembourg. Ses biens furent mis sous le séquestre, et son nom fut effacé de la liste des membres de l'institut. Le directeur proscrit abandonna bientôt l'Helvétie pour se rendre en Allemagne où il publia une énergique réponse au rapport de Bailleul sur le 18 fructidor ; réponse qu'il terminait par la prière des Spartiates : *O Dieu, faites que nous puissions supporter l'injustice !* Rappelé par un arrêté des consuls, après le 18 brumaire, Carnot passa de l'exil au poste d'inspecteur général aux revues, puis au ministère de la guerre, et il reprit sa place à l'institut. Mais républicain par principes, il ne pouvait se maintenir longtemps à côté d'un homme aussi absolu que l'était Bonaparte, et il se retira au bout de quelques mois. Appelé par le sénat à siéger parmi les tribuns, Carnot, toujours fidèle aux mêmes doctrines, combattit la proposition du consulat à vie, et s'opposa énergiquement à l'établissement de la monarchie impériale. Le tribunat ayant été supprimé, il entra dans la vie privée, avec une fortune qui, loin de se grossir, s'était amoindrie pendant la révolution. En 1807, Napoléon lui accorda une

pension de dix mille francs. L'ex-ministre partagea désormais son temps entre l'éducation de ses enfants et de nouveaux travaux scientifiques. Cependant au commencement de 1814, voyant la France envahie, il écrivit à l'empereur pour lui offrir ses services, qui furent acceptés. Il fut nommé gouverneur d'Anvers, ville qu'il sut conserver, jusqu'à la déchéance de Napoléon. A la restauration, Carnot, reconnu dans son grade de lieutenant-général, reprit la croix de Saint-Louis qu'il avait avant la révolution. Bientôt il fit paraître son *Mémoire au Roi*, où il censurait la marche suivie par le ministère : cet écrit, dont la publication fut entravée par la police, inspira au gouvernement de justes défiances sur les intentions de l'auteur. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon voulant rattacher à sa cause les amis de la liberté, se hâta d'appeler Carnot au ministère de l'intérieur. Celui-ci s'opposa vainement dans le conseil à la publication de l'acte additionnel, et s'efforça non moins inutilement de faire sentir à l'empereur le danger de livrer un combat décisif dans son pays... Après la bataille de Waterloo, Carnot s'éleva seul parmi les ministres et les conseillers d'état, contre l'abdication de l'empereur. Nommé membre de la commission provisoire du gouvernement, il fit de vains efforts pour ranimer la confiance de ses collègues. Placé d'abord sous la surveillance de la police, et enfin exilé par la loi du 16 janvier 1816, il se rendit à Varsovie, et de là à Magdebourg, où il mourut le 2 août 1823. Carnot a publié entr'autres ouvrages : *Eloge de Vauban*, 1784, in-8 ; *Essai sur les machines en général*, Dijon, 1786, in-8 ; *Œuvres mathématiques*, 1797, in-8 ; *Réponse au rapport fait sur la conjuration du 18 fructidor*, par Bailleul, 1799, in-8 ; *Géométrie de position*, Paris, 1815, in-4 ; *De la défense des places fortes*, Paris, in-4. 1810, 1811 et 1812 ; *Mémoire adressé au Roi en juillet 1814*, Paris, 1814, in-8 ; *Opuscules poétiques*, Paris, 1820, in-8 ; les *Mémoires de Carnot*, précédés d'une notice par M. Tissot, font partie de la collection des *Mémoires sur la révolution française*.

* CARO (Rodrigue), littérateur, juriconsulte et antiquaire, né dans l'Andalousie à la fin du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique et dans ses loisirs composa un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Antigüedades y principado de la illustrissima ciudad de Sevilla*, Séville, 1634, in-fol. ; *Relacion de las inscripciones y antigüedades de la villa de Utrera*, ib., in-4. Ce savant a laissé beaucoup de manuscrits.

* CARO de TORRES (François), prêtre espagnol, né à Séville vers la fin du xvi^e siècle, voyagea dans les Pays-Bas et dans les Indes occidentales. On a de lui, en espagnol, une *Relation des services rendus à LL. MM. les rois Philippe II et III, par don Alonzo de Sotomayor, dans les états de Flandre, les provinces de Chili et de Terre-Ferme*, etc., Madrid, 1620, in-4 ; et une *Histoire des ordres militaires de Saint-Jacques de Calatrava et d'Alcantara, depuis leur fondation*, ib., 1629, in-fol.

CARO (Annibal), né à Citta-Nova dans l'Istrie, en 1507, fut successivement secrétaire de plusieurs prélats, puis du duc de Parme, et enfin de Pierre-

Louis Farnèse. Ce prince le députa vers Charles V, pour une commission importante. Caro, aussi bon négociateur que grand poète, s'en acquitta avec succès. Peu de temps après son retour en Italie, son maître ayant été tué par les Plaisantins ses nouveaux sujets, les cardinaux Alexandre et Ranuce et le duc Octave Farnèse, se disputèrent Caro. Canonics, prieurs, abbayes, commanderies même de l'ordre de Malte, tout lui fut prodigué. Il était trop heureux, l'envie l'attaqua; mais son principal ennemi ayant été convaincu d'erreurs capitales, fut condamné comme hérétique par le saint Office, et échappa difficilement aux peines qu'il méritait. Caro, accablé d'infirmités et dégoûté du métier de courtisan, quitta ses protecteurs, et finit sa vie dans l'étude et la retraite, en 1566. Sa mémoire est encore chère aux gens de lettres d'Italie, par les excellentes productions dont il les a enrichis. Les principales sont : une traduction de l'*Enéide* de Virgile, en vers italiens, que la pureté et l'élégance du style, la fidélité et le choix des expressions, ont fait mettre à la tête des ouvrages qui font le plus d'honneur à leur langue. L'édition la plus rare est celle de Venise, 1581, in-4. Il y en a eu plusieurs autres : une des meilleures est celle de Paris, 1765, 2 vol. in-8. Un recueil de ses poésies, imprimé à Venise en 1584, in-4. La langue toscane s'y montre dans toute sa beauté. Les grands seigneurs, les gens de lettres firent surtout un accueil favorable à ses sonnets. On le compara à Pétrarque et à Bembo, et il soutint quelquefois le parallèle. Des Traductions de quelques auteurs sacrés et profanes, des *Oraisons* de saint Grégoire de Nazianze et de saint Cyprien, de la *Rhétorique* d'Aristote, et enfin des *Pastorales* de Longus, imprimées pour la première fois à Parme en 1786, in-4, par les soins du marquis de Brème, ambassadeur du roi de Sardaigne à Naples, possesseur du manuscrit : on a déjà remarqué que les mœurs n'ont point gagné à la publication de cette traduction, etc. Deux volumes de *Lettres*, regardées par les Italiens comme des modèles en ce genre. Elles furent imprimées à Venise en 1582, in-4, et elles ont reparu à Padoue en 1749, en 3 vol. in-8, avec la vie de l'auteur.

* **CAROLINE** (Amélie-Elisabeth de BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL), née le 17 mai 1768, reine d'Angleterre, était fille de Charles-Guillaume-Ferdinand, duc de Brunswick, qui fut tué à la bataille d'Iéna, et de la sœur aînée du roi d'Angleterre Georges III, et par conséquent cousine-germaine du prince de Galles, à qui elle fut unie le 8 avril 1793. La princesse Charlotte fut le fruit de ce mariage malheureux. Caroline avait contracté à la cour de Brunswick l'habitude d'une légèreté dans les manières qui contrastait avec la sévérité des usages des dames anglaises. Aussi s'éleva-t-il bientôt entre les deux époux des discussions d'une nature extrêmement délicate, et la mésintelligence s'accroissant de jour en jour, le prince de Galles fit notifier à la princesse, le 8 avril 1796, que toutes relations conjugales cesseraient entre eux. Celle-ci y consentit, à condition que cet arrangement serait irrévocable. La séparation eut lieu, et la princesse continua de recevoir à la cour les honneurs dus à son

rang. En 1804, on commença à répandre sur son compte les plus amères calomnies; mais on ne put recueillir contre elle aucun renseignement défavorable. Cependant on lui ôta sa fille, qu'il ne lui fut permis de voir qu'une fois par semaine. En 1806, une enquête judiciaire fut faite à la demande et au nom du prince régent, pour s'assurer si son épouse n'avait pas donné le jour à un fils adultérin, et la commission nommée à ce sujet, déclara que la princesse était innocente, et qu'on pouvait seulement lui reprocher quelque légèreté dans sa conduite. Une décision du conseil privé confirma le premier jugement. Les choses demeurèrent dans cet état pendant six ans, et les époux vivaient toujours séparés, d'après leur convention. Le 14 janvier 1813, la princesse adressa à son époux, devenu prince régent (*Voy. GEORGES IV*), des plaintes sur sa position personnelle, sur l'éducation de la princesse Charlotte, et principalement sur l'éloignement de sa fille. Le prince en référa au conseil privé d'état, qui n'eut aucun égard à ces réclamations. Lorsqu'en 1814, plusieurs souverains étrangers visitèrent l'Angleterre, la reine fit signifier à la princesse, qu'attendu la détermination du prince de Galles de ne jamais se rencontrer avec elle, Sa Majesté ne pourrait l'admettre à son cercle. Pour se dérober à ces tracasseries, elle désira voyager sur le continent, et après en avoir obtenu l'agrément du régent, elle s'embarqua, le 9 août 1814, sur une frégate pour se rendre à Brunswick. Elle visita ensuite l'Allemagne, la Suisse, la Palestine, la Turquie, puis se fixa quelque temps en Italie. Ce fut à Milan qu'elle fit la connaissance du fameux Bergami, qu'elle s'attacha en qualité de courrier et de valet de pied, et dont tous les parents, hors sa femme, furent placés dans sa maison. Elle fut reçue avec distinction à Rome par le pape, et y accepta une fête brillante de Lucien Bonaparte. A Naples, elle poussa la flatterie envers Murat jusqu'à figurer dans un bal où, sous le déguisement du Génie de l'histoire, elle posa une couronne de laurier sur le buste de ce prince. Elle passa ensuite à l'île d'Elbe, en Sicile, parut à la cour de Palerme, à Messine, à Syracuse, obtint pour Bergami qui la suivait, la croix de Malte, et le titre de baron de la Francisca, et frêta, au printemps de 1816, une polacre qui la transporta à Tunis, à Utique, et de là dans le Levant. Ayant institué à Jérusalem, sous le nom de Sainte-Caroline, un ordre de chevalerie, elle en donna la grande-maîtrise à son favori, et s'embarqua à Jaffa pour retourner en Europe. Des propriétés territoriales qu'elle acheta en Italie pour Bergami dont elle avait fait son chambellan, ajoutèrent à la malignité de la médisance qui n'avait que trop de sujets de s'exercer sur son compte. La mort de Georges III lui ayant donné le titre de reine d'Angleterre, elle retourna dans ce pays pour y faire valoir ses droits, et rencontra, à Saint-Omer, M. Brougham, et lord Hutchinson chargés de la mener d'une enquête criminelle, si elle reparaisait dans la Grande-Bretagne. Malgré cette menace, elle se rendit à Londres, où elle se vit encore bientôt accusée d'adultère. Après les longues et orageuses discussions qu'entraîna ce procès scandaleux, qui s'ouvrit devant la

chambre des pairs, le 17 août 1820, le parlement ajourna indéfiniment cette affaire. Au mois de mai 1821, avant le couronnement de Georges IV, elle fit d'inutiles démarches pour obtenir le droit d'assister à la cérémonie. Elle se présenta néanmoins à l'abbaye de Westminster, quelques heures avant qu'elle ne commencât; mais l'entrée lui fut refusée. Enfin le 7 août suivant, elle succomba à une maladie inflammatoire, qui fut sans doute le résultat des violentes émotions qui l'avaient agitée. Sa fille Charlotte était déjà morte avant le retour de Caroline en Angleterre. La reine, par son testament, légua tous ses biens au jeune William Austin, qu'elle avait adopté, et ses restes furent transportés à Brunswick, suivant la volonté qu'elle en avait exprimée. Le 14 du même mois, un cortège nombreux précédé du roi-d'armes d'Angleterre, portant les insignes de la royauté, accompagna ses restes à Harwick, où ils devaient être embarqués. Le gouvernement avait pris des mesures pour que le cortège passât en dehors de la ville de Londres; mais une population immense s'y opposa, et l'obligea de passer par les rues les plus fréquentées. Des troubles éclatèrent à cette occasion, et deux hommes du peuple furent tués. On a porté divers jugements sur cette princesse. Mais quelque opinion qu'on se forme d'elle, on est obligé de convenir que sa conduite fut indiscrete, et que l'autorité, qu'elle ne craignit pas assez de braver, méritait de sa part une plus grande déférence. On a publié sur les divers procès qu'elle eut à soutenir un grand nombre d'écrits, tous plus ou moins entachés de partialité.

CARON (Pierre), l'un des premiers imprimeurs de France, est connu des bibliographes pour avoir publié le premier ouvrage imprimé en français : c'est une traduction de *l'Aiguillon de l'amour divin*, de saint Bonaventure, Paris, 1474. L'art de l'imprimerie était cependant connu à Paris dès l'an 1469; mais le peu de livres, publiés pendant cet intervalle, ou étaient écrits en latin, ou sont restés inconnus. Cet imprimeur demeurait rue Quincampoix, et avait pour enseigne et devise, un petit bois avec ces mots : *Au franc Bois*.

* CARON (Raymond), né en 1603, en Irlande, dans le comté de Vestmead, entra chez les récollets, où il se distingua dans l'enseignement de la théologie. Il passa plusieurs années à Saltzbourg et à Louvain, et revint ensuite dans sa patrie avec le titre de commissaire-général de son ordre. Les catholiques formaient alors deux partis, dont l'un exigeait de Charles I^{er} une assurance formelle et positive pour le maintien de la religion romaine et des privilèges de la nation, et l'autre se contentait d'une promesse générale, jusqu'à ce que ce prince fût débarrassé de la guerre parlementaire. Le P. Caron se prononça pour ce dernier parti. Lorsqu'il vit que les catholiques avaient le dessous, il passa sur le continent, d'où il ne revint qu'après le rétablissement de Charles II. Ce religieux mourut à Dublin en mai 1666. Il avait composé un ouvrage intitulé : *Remonstrantia Hibernorum contra Lovanienses ultramontanisque censuras*, etc., Londres, 1663, in-fol., dans lequel il soutient la doctrine de l'église gallicane sur l'indépendance des rois, la fi-

délité des sujets, et l'infailibilité du pape. Cet ouvrage, dédié à Charles II, est précédé d'une plainte à Alexandre VII, *Ad pontific. Max. Alex. VII querimonia*, que l'on retrouve dans le recueil des libertés de l'église gallicane, 1731. Les autres écrits du P. Caron sont : *Roma triumphans*, Anvers, 1653, in-12; *Apostolatus evangelicus missionariorum regularium*, ib., 1653, in-12; Paris, 1659, in-8; *Controversiæ generales fidei contra infideles omnes et hæreticos*, Paris, 1660. Il a laissé en manuscrits : *De sacerdotio et imperio libri II*; *De canone SS. Scripturæ contra episcopum Dunelmensem*.

* CARON (François), né en Hollande de parents français, commença, selon Kœmpfer, par être cuisinier à bord d'un navire hollandais qui se rendait au Japon. Il apprit la langue Japonaise, et dut à cet avantage de devenir par la suite directeur du commerce au Japon et membre du conseil des Indes. Colbert, qui voulait faire participer les Français au commerce des Indes orientales, cherchait parmi les étrangers des hommes capables de diriger leurs premiers établissements, et en nomma, en 1666, Caron directeur-général, en lui associant quatre autres Hollandais sous le titre de marchands. La flotte arriva en 1667 à Madagascar. Mais les directeurs pensèrent qu'on ne pouvait tenir dans cette île. Caron se rendit à Surate, où, en 1671, Delahaie, commandant la flotte française dans les Indes, lui apporta le cordon de Saint-Michel. Les nombreux ennemis qu'il s'était attirés, firent parvenir contre lui des plaintes en France, et on lui envoya l'ordre d'y retourner, sous prétexte qu'on avait besoin de ses conseils. Il obéit sans défiance, et il avait déjà passé le détroit de Gibraltar pour se rendre à Marseille, lorsqu'il apprit par un vaisseau français qu'il rencontra, qu'on était mal disposé contre lui à la cour : alors il se dirigea vers Lisbonne. Il était déjà mouillé dans ce port, et il avait reçu une visite de la part de Saint-Romain, ambassadeur de France près de la cour de Portugal, lorsque le vaisseau toucha contre une roche, et périt en 1674. Caron fut englouti, avec les richesses immenses qu'il apportait de l'Inde. Un ses fils, qui l'accompagnait, parvint à se sauver. On a une *Description du Japon*, écrite en hollandais par François Caron, et imprimée à La Haye en 1636, in-4, fig.; elle se trouve en français dans Thevenot, et dans le tome IV du *Recueil des Voyages au Nord*.

* CARON (Jean-Charles-Félix), membre de l'ancienne académie royale de chirurgie, chirurgien en chef de l'hôpital Cochin, mort le 19 août 1824, à Paris, dans un âge avancé, a laissé les ouvrages suivants : *Compendium institutionum philosophiæ, ad usum candidatorum*, etc. (Abrégé des éléments de philosophie à l'usage des candidats au grade de maître-ès-arts), 1770, 2 vol. in-8; *De poplitis aneurismate* (De l'anévrisme de l'artère poplitée), 1792; *Recherches critiques sur la quatrième section d'un ouvrage ayant pour titre : De la Connexion de la vie avec la respiration*, etc. par Edme Godwin (trad. de l'anglais par J.-R. Hallé), où il s'agit de déterminer l'action chimique que l'air a sur les personnes dans la respiration, 1798, in-8; *Dissertations sur l'effet mécanique de l'air dans les poumons pendant la respira-*

tion, avec des réflexions sur un nouveau moyen de rappeler les noyés à la vie, proposé par le docteur Alenzis, 1798, in-8; *La chirurgie peut-elle retirer quelques avantages de sa réunion à la médecine, et cette réunion fournira-t-elle des médecins assez instruits en chirurgie pour soulager l'humanité souffrante*, etc., 1802, in-8; *Réflexions sur l'exercice de la médecine*, 1804, in-8; *Remarques sur un fait d'insensibilité qui quelquefois doit avoir lieu sur les amputations des grandes extrémités*, 1804, in-8; *Examen du recueil de tous les faits et observations relatifs au croup*, 1808, in-8; *Traité du croup aigu*, Paris, 1808, in-8; *Réfutation du premier mémoire de la clinique chirurgicale de Pelletan sur la bronchotomie*, Paris, 1811; *Programme d'un prix relatif à la trachotomie dans le traitement du croup*, Paris, 1812, in-8; *Démonstration rigoureuse du peu d'utilité de l'Ecole de médecine*, 1818, in-8.

CARON. Voy. BEAUMARCHAIS.

CARON. Voy. CARRON.

* CARONDELET (Jean), né à Dole en 1469, mort à Malines le 8 février 1544, fut nommé en 1503 conseiller ecclésiastique au conseil souverain de Malines. Honoré de la faveur de Charles-Quint, il obtint ensuite la présidence du conseil ecclésiastique, à Bruxelles, fut nommé archevêque de Palerme, primat de Sicile, chancelier perpétuel de Flandre, et secrétaire de l'empereur. Il a laissé des *Mémoires* sur différentes questions de droit. Érasme lui a dédié son édition de saint Hilaire, en 1522.

* CARONDELET-POTTELES (Albert-Charles-Dominique, baron de), dernier rejeton de cette antique et illustre maison établie dans les Pays-Bas depuis la fin du xvi^e siècle, était né le 16 octobre 1761, et mourut au Quesnoy, le 20 janvier 1838. Il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut élu, le 11 juin 1784, pour occuper le canonat réservé à un juriste dans le chapitre métropolitain de Cambrai. Il quitta la France quand la royauté et la religion en furent bannies. Inébranlable dans sa conviction politique et dans sa foi religieuse, il traversa les orages de la révolution sans laisser altérer ses principes, bornant ses occupations à la lecture et aux recherches historiques sur la Flandre, le Hainaut et le Cambrésis. Il a laissé des documents intéressants sur ces provinces. — Son frère aîné, mort en 1836, a publié une *Traduction de Tibulle*, en vers français, Paris, 1807.

CAROUGE. Voy. Gais.

* CARPANI (Joseph), jésuite, né à Rome en 1683, y enseigna la rhétorique, la philosophie et la théologie au collège romain et y mourut vers 1763. Outre deux pièces de vers latins, *De Jesu infante*, Rome, 1747, qui ont été traduites en italien, on a de lui *Sept tragédies latines*, imprimées à Vienne en 1746, et à Rome en 1750. Elles ont été représentées au collège allemand et hongrois à Rome avec le plus brillant succès; *Des poésies* dans le recueil de l'académie des Arcades dont il était membre, sous le nom de *Tirro Creopolita*; Plusieurs traités de théologie, où l'on trouve beaucoup de clarté, de précision et de force de raisonnement.

* CARPANI (Joseph), né en 1752, dans le petit village de la Briansa, en Lombardie, fit ses études

à Milan, sous les jésuites, et fut d'abord destiné à la profession d'avocat; mais préférant se livrer exclusivement à l'étude des lettres et des arts, il débuta par augmenter le nombre des futilités poétiques dont le parnasse italien est inondé; puis se livra au genre dramatique, et débuta par une comédie intitulée : *I Conti d'Aigliate*. Il fut choisi pour composer les pièces destinées à être représentées à la cour de l'archiduc, sur le théâtre impérial de Monza. Sa *Camilla* dut la plus grande partie de sa célébrité à la musique de Paër; *L'uniforme*, *L'amore alla persiana*, *Il miglior dono*, *Il guidizio di febo*, *L'incontro*, *La passione di N.-S.*, etc. furent mis en musique par les maîtres de chapelle les plus distingués de son temps; tels que Weigl, Pavesi, etc. Carpani traduisit aussi plusieurs pièces de l'allemand et du français avec assez d'habileté pour que l'on pût appliquer à ses traductions la musique composée pour l'original. C'est par ce moyen que les Italiens ont pu entendre et apprécier la musique de Haydn, faite pour l'oratorio de *la Création*. La révolution française le détourna quelque temps des lettres et du théâtre; et il écrivit dans les journaux, notamment dans la *Gazette de Milan*. Après l'année 1796, il suivit l'archiduc à Vienne, où il passa le reste de sa vie, pensionné par le gouvernement. Au milieu de ses occupations politiques, il n'oublia jamais entièrement les muses et les beaux arts. Ce qu'il a fait de mieux sont les *Haydines*, ou lettres sur Haydn, que Beyle, plus connu sous le nom de Stendhal, publia en français, sans en nommer l'auteur. On doit encore à Carpani, les *Mayeriane* et les *Rossiniane*. Dans les unes, il défend le beau idéal contre ce qu'avait annoncé Mayer dans son ouvrage sur *l'imitation de la peinture et sur les tableaux du Titien*; dans les autres, il célèbre la nouvelle manière que Rossini a introduite dans la musique dramatique. Soit qu'il loue ou qu'il blâme, l'auteur se laisse emporter un peu trop par son enthousiasme; il attaque tout ce qui est contraire à ses opinions et même à ses préjugés. Carpani resta néanmoins toujours attaché à sa religion, à ses protecteurs, à ses amis. Il est mort à Vienne, le 22 janvier 1825.

* CARPENTER (Nathanael), ecclésiastique anglais, né dans le comté de Devon, fit ses études à l'université d'Oxford, où il devint, en 1607, associé du collège d'Exeter et mourut à Dublin en 1638, avec la réputation d'un homme très-savant. On a de lui : *Philosophia libera triplici exercitationum decade proposita*, Oxford, 1622, in-8, ouvrage où, l'un des premiers, il attaqua la doctrine d'Aristote; *Geography delineated forth in two books, containing the spherical and topical parts thereof*, Oxford, 1625, in-4. Dans la seconde partie de ce traité, il essaye de prouver que les naturels d'un pays montagneux sont en général plus guerriers et plus généreux que les hommes nés dans un pays plat; *Architopol*, ou *Portrait d'un politique corrompu* (*Wicked politician*), en 3 parties.

CARPENTIER (Jean le). Voy. CHARPENTIER.

CARPENTIER (Pierre), prieur de Doncheri, né à Charleville en 1697, entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur. Des mécontentements

l'obligèrent de passer dans l'ordre de Cluni. Il vécut à Paris sans être attaché à aucune maison, cultivant les lettres, et fouillant dans les archives et dans les bibliothèques. Il mourut au mois de décembre 1767. Il eut la principale part à l'édition du *Glossaire de du Cange*, 1753-56, 6 vol. in-fol. et fit entier le *Supplément* à ce glossaire, 1766, 4 vol. in-fol.; ouvrage plein de recherches et d'érudition. On a encore de lui *Alphabetum Tironianum*, 1747, in-fol. Ce sont d'anciens monuments écrits en notes ou caractères d'abréviation que ce savant a publiés avec des remarques sur ces caractères, dont Tiron, affranchi de Cicéron, passe pour être l'inventeur.

* CARPENTIER (Antoine-Michel), célèbre architecte, né à Rouen en 1709, mort à Paris en 1772, à 63 ans, membre de l'académie d'architecture. Parmi les édifices qu'il a élevés, on cite les châteaux de Courteilles et de la Ferté dans le Perche, celui de Ballinwilliers sur la route d'Orléans, les bâtiments de l'Arsenal, les intérieurs de l'hôtel de Beuvron; et le palais Bourbon, dont on admirait les distributions et les décorations intérieures, quoique sa construction eût été l'objet de plusieurs critiques. Carpentier avait une grande réputation de bienfaisance et de probité.

* CARPI (Hugo de), dessinateur et graveur en bois, né à Rome vers 1486, exécuta, l'un des premiers en Italie, des gravures sur 3 pl., la première pour le trait, la seconde pour les demi-teintes, et la troisième pour les ombres. Il a imprimé plusieurs de ses estampes sur du papier gris, afin que les *rehauts*, c'est-à-dire, les extrémités des clairs, fussent d'une teinte plus légère et plus brillante. Parmi les productions de ce graveur on cite *David tranchant la tête de Goliath*; le *Massacre des innocents*: *Ananias puni de mort*, etc.

CARPI (Jacques) tira son nom de Carpi dans le Modénois. Il s'appelait Bérenger, et florissait vers l'an 1522. Il fut un des restaurateurs de l'anatomie. On l'accusa d'avoir disséqué deux Espagnols en vie, pour approfondir davantage cette science. On avait imputé le même crime à Erasistrate et à Hérophile. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'est réalisé dans ce siècle, et que tous les moyens employés pour rendre ces horreurs invraisemblables ou douteuses, n'ont fait que les constater davantage; mais c'est un siècle de philosophie: celui de Carpi ne l'était pas. Quoi qu'il en soit, Carpi fit plusieurs découvertes anatomiques, et fut un des premiers qui guérissent le mal vénérien par les frictions mercurelles. Ce secret lui acquit des richesses considérables. Nous avons de lui des *Commentaires sur l'anatomie de Mundinus*, imprimés en 1521, in-4. Il est mort en 1550.

* CARPIN ou CARPINI (Jean DU PLAN), religieux franciscain, né en Italie vers l'an 1220, fut envoyé par Innocent IV, en 1246, dans le Kaptchac vers le kan Batu chef des Tartares, pour l'engager à cesser ses ravages dans la Russie, la Pologne et la Hongrie. Il se consacra ensuite aux missions du Nord, et prêcha l'Evangile en Bohême, en Hongrie, en Norvège et en Danemarck. De retour à Rome, il fut envoyé premier custode de son ordre en Saxe et devint provincial d'Allemagne. On ne connaît

pas la date de sa mort; mais il paraît qu'il parvint à un âge fort avancé. On a sa relation dans le *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie, en Perse et ailleurs*, par Pierre Bergeron, Leyde, 1729, 2 vol. in-4, et La Haye, 1735, sous le titre de *Voyages faits principalement en Asie dans les XIII^e, XIV^e, XV^e et XVI^e siècles*, quoique ce soit la même édition où l'on a changé seulement le frontispice. Carpini est le premier qui ait fait connaître les pays et les peuples qu'il a visités. Sa description des Monghols est assez exacte; mais à l'exemple des voyageurs de son temps, il sacrifie souvent au goût pour le merveilleux.

* CARPIONI (Jules), peintre et graveur, né à Venise en 1611, mort à Vérone en 1674. Les leçons d'Alexandre Varotari, dit le *Padouan*, lui firent obtenir en peu de temps une grande réputation. Il excellait surtout dans les sujets de caprice qu'il exécutait en petit. Il a composé beaucoup de tableaux représentant des *Bacchanales*, des *Danses*, etc. Ses productions sont répandues dans les principales villes de l'Italie. Il a gravé à l'eau-forte quelques pièces de sa composition, entre autres *Jésus-Christ au jardin des Olives*, et un *Repos en Egypte*.

* CARPOCRATE, hérétique du II^e siècle, contemporain de Basilide, était d'Alexandrie. Il enseignait que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme, fils de Joseph, que son âme n'avait qu'un peu plus de force et de vertu; et que cette surabondance de grâces lui avait été accordée de Dieu, pour vaincre les démons qui avaient créé le monde. Il rejetait l'ancien Testament, niait la résurrection des morts et soutenait qu'il n'y a aucun mal dans la nature, et que tout dépendait de l'opinion. Il laissa un fils, nommé Epiphane, qui fut héritier de ses erreurs. Les adamites furent sectateurs de ses rêveries. Il eut plusieurs autres disciples, dont quelques-uns portaient des marques à l'oreille. Ils avaient des images de Jésus-Christ, qu'ils plaçaient à côté de celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote, etc. Ils s'appelaient de son nom carpocratien.

CARPZOW, en latin *Carpzovius* (Benoît), naquit dans le marquisat de Brandebourg, en 1563. Il se rendit habile dans la jurisprudence, fut professeur en droit à Wittemberg, puis conseiller de l'électeur de Saxe. Il mourut en 1624, laissant quatre fils, Conrad, professeur en droit dans l'université de Wittemberg, et trois autres dont il est parlé dans les articles suivants.

CARPZOW (Benoît), né à Wittemberg en 1593, et mort en 1666, passa pour celui qui a le mieux écrit sur la pratique d'Allemagne. Il professa avec distinction dans l'université de Wittemberg. Retiré à Leipsig sur la fin de ses jours, il abandonna la jurisprudence pour s'appliquer entièrement à l'étude de l'Ecriture sainte.

CARPZOW (David-Benoît), frère du précédent, et ministre luthérien. On a de lui une *Dissertation sur les vêtements sacrés des Hébreux*, 1635, in-4. Elle offre beaucoup de recherches.

CARPZOW (Jean-Benoît), frère des deux précédents, et ministre luthérien. Il a laissé quelques ouvrages de controverse, et une dissertation de Ni-

nivitarum penitentia, imprimée à Leipsig, 1640, in-4. Il mourut en 1637, à Leipsig, où il avait été professeur en théologie. Il laissa plusieurs enfants, entre autres deux fils.

CARPZOW (Jean-Benoît), fils du précédent, naquit à Leipsig en 1639, et y mourut en 1699. Il s'est fait un nom par la version latine de plusieurs livres des rabbins, et par beaucoup de dissertations singulières sur l'Écriture sainte. On en peut voir la liste dans la *Bibliothèque sacrée du père Lelong*.

CARPZOW (Frédéric-Benoît), conseiller de la ville de Leipsig sa patrie, fut utile à plusieurs savants d'Allemagne, et surtout aux auteurs des *Acta eruditorum*, commencés en 1682 par Othon Menke. Ses correspondances servirent beaucoup à enrichir ce journal. Il mourut en 1699, à 50 ans.

* CARPZOW (Jean-Gottlob), luthérien, né à Dresde en 1679, mort le 7 avril 1767. On a de lui : une *Dissertation latine sur les Opinions des anciens philosophes, touchant la nature de Dieu*, Leipsig, 1699, in-4 ; *Critica sacra*, Leipsig, 1708, in-4, plusieurs fois réimprimée. Une *Introduction*, en latin, aux livres historiques de l'ancien Testament, 1714, in-4 ; et une pour les livres canoniques du nouveau Testament, 1721, in-4.

* CARPZOW (Jean-Benoît), né à Leipsig en 1720, enseigna dans cette ville la philosophie, puis la littérature ancienne dans l'université de Helmstaedt. Il est mort le 28 avril 1803, et a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin. Les principaux sont : *Philosophorum de quiete Dei placita*, Leipsig, 1740, in-4 ; *Lectiones Favianarum stricturae*, ibid., 1748, in-8 ; ce sont des remarques critiques sur Josèphe. *Specimen* d'une nouvelle édition d'Eunape, 1748, in-4 ; *Exercitationes sacrae* sur l'Épître aux Hébreux, Helmstaedt, 1748, in-8 ; *Mencius* (meng-sea), sive *Mencius Sinensium post Confucium philosophus maximus*, Leipsig, 1743, in-4 ; dissertation tirée presque entièrement de la *Philosophia sinica* du Père Noël, ouvrage rare ; *Essai d'observations philologiques sur Palephates, Musée, Achilles-Tatius*, ibid., 1743, in-8. Une *Dissertation sur Autolytus* de Pitane, ibid., 1744, in-8 ; *Dissertation sur la vie et les écrits de Saxo grammaticus*, ibid., 1762, in-4 ; *Discours de saint Basile sur la naissance de Jésus-Christ*, en grec et en latin ; il en défend l'authenticité ; *Dialogue de Hiéronyme sur la sainte Trinité*, en grec et en latin, 1768, in-4. Deux *épîtres* apocryphes, l'une des Corinthiens à saint Paul, l'autre de saint Paul aux Corinthiens, publiées d'après le manuscrit arménien, et traduites en grec et en latin, 1776, in-8. — Il y a eu plusieurs autres savants théologiens protestants de ce nom.

* CARR (Thomas), prêtre anglais, dont le véritable nom était *Miles Pinkney*, d'une ancienne famille de Broohall, fut envoyé jeune encore au collège anglais de Douai, dont il fut pendant dix ans procureur. Il se rendit ensuite à Paris, où il fonda le monastère des augustines anglaises, et commença l'établissement du collège des Anglais. Il mourut le 31 octobre 1674, âgé de 75 ans. On lui doit plusieurs ouvrages en anglais et en latin, dont les plus connus sont : *Pietas Parisiensis*, Paris, 1666, in-8. C'est la description des hôpitaux de cette ville.

Douces pensées de Jésus et de Marie, 1665, in-8 : ce sont des méditations en anglais pour les dimanches, les fêtes du Sauveur et de la sainte Vierge. *Le gage de l'éternité*, traduit de Camus, évêque de Belley. *Les soliloques de Thomas à Kempis*, Paris, 1633, in-12 ; *Traité de l'amour de Dieu*, de saint François de Sales, Paris, 1630, 2 vol. in-8, et quelques autres traductions du même genre. Divers *traités* sur le culte, la prière, les anges, les saints, le purgatoire, la primauté du pape, la perpétuité de l'Eglise, qu'il composa en grande partie avec le docteur Cosens.

* CARRA (Jean-Louis), conventionnel, naquit à Pont-de-Veyle en 1745, de parents pauvres qui lui firent faire quelques études, mais ne purent réformer son caractère vicieux. Accusé d'un vol grave, il fut obligé de s'enfuir, et, après avoir longtemps erré en Allemagne, devint secrétaire d'un hospodar de Moldavie, qui pour avoir suivi ses conseils fut étranglé par ordre du sultan. De retour en France, il devint secrétaire du cardinal de Rohan, puis obtint un emploi à la bibliothèque royale, par la protection de Loménie-Brienne, qui lui inspira, dit-on, d'écrire le *Petit mot de réponse à la requête de M. de Calonne*. En 1789, il coopéra avec Masclat et Hugon Basseville, à la rédaction du *Mercur National*, ou *Journal d'état et du citoyen*, etc., et fut ensuite le principal rédacteur des *Annales patriotiques*, journal qui portait le nom de Mercier, et dont la vogue fut prodigieuse, parce qu'il flattait les passions populaires. Enivré de ses succès, Carra du haut de la tribune du club des jacobins, le 29 décembre 1790, déclara la guerre à l'empereur Léopold, et ajouta que pour soulever toute l'Allemagne, il ne demandait que cinquante mille hommes, douze presses, des imprimeurs et du papier. Mais alors, même dans ce club, on ne s'était point encore prononcé pour la guerre, et Mirabeau fit couvrir l'orateur de huées. Il se présenta, le 8 septembre 1792, à la barre du corps législatif, fit remettre sur le bureau une tabatière en or, qu'il prétendit lui avoir été donnée par le roi de Prusse, en reconnaissance d'un ouvrage qu'il lui avait dédié, demanda que cet or servît à combattre le souverain qui l'en avait gratifié, et déchira la signature de la lettre que le monarque prussien lui avait adressée. Cependant, malgré ses protestations de républicanisme, il fut soupçonné d'être l'agent d'un parti qui voulait placer le duc de Brunswick sur le trône de France. Robespierre, qu'il avait secondé dans tous ses projets, le désigna comme un traître ; mais la faveur populaire dont il jouissait, fit alors évanouir cette accusation. Carra figura parmi les principaux moteurs de l'attaque des Tuileries, le 10 août, et fut envoyé à Châlons d'où il annonça la retraite des Prussiens. Député à la Convention par deux départements, il accepta la nomination de Saône-et-Loire. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, sans sursis et contre l'appel au peuple. Il avait insisté, dans sa feuille, pour que la populace fût armée de piques, afin de l'opposer, en cas de besoin, à la garde nationale, composée des bourgeois ; il renouvela si souvent cette demande, qu'il vit enfin ses vœux exaucés. La garde

nationale ne voulant pas se confondre avec les piquiers, dont l'aspect hideux justifiait le nom de *sans culottes* qu'ils adoptèrent, cessa de faire le service. Rejeté de Robespierre et de son parti, Carra se réfugia dans celui des *brissotins*, et fut nommé, sous le ministère de Roland, garde de la bibliothèque nationale. Il était en mission à Blois, lorsque, le 12 juin 1793, Robespierre, Marat et Couthon le firent rappeler. Proscrit par suite des événements du 31 mai, jour où les *brissotins* et le parti de la Gironde furent renversés, il fut condamné à mort le 30 octobre, avec vingt-un de ses collègues. Il se croyait si habile dans la diplomatie que, la veille de sa condamnation, il réglait encore les destinées de l'Europe. Carra a composé divers ouvrages dont les principaux sont : *Histoire de la Moldavie et de la Valachie*, Neuchâtel, 1778, 1781, in-12; *Nouveaux principes de physique*, 1782-83, 4 vol. in-8; *Essai sur la nautique aérienne*, 1784, in-12, où l'auteur prétend avoir trouvé le moyen de diriger les globes aérostatiques; *Examen physique du magnétisme animal*, 1785, in-8; *Dissertation élémentaire sur la nature de la lumière, de la chaleur du feu et de l'électricité*, 1787, in-8; *Histoire de l'ancienne Grèce, de ses colonies et de ses conquêtes*, trad. de l'anglais, de Gillies, 1787-88, 6 vol. in-8; *Mémoires historiques et authentiques sur la Bastille*, 1790, 3 vol. in-8. L'authenticité de ces mémoires devient douteuse lorsqu'on réfléchit aux principes de celui qui les publiait. Carra composa aussi plusieurs brochures sur les *états généraux*, des pamphlets politiques, et un roman philosophique, intitulé *Odazir*.

CARRACHE (Louis), peintre célèbre, né à Bologne en 1555, ne montra pas d'abord tout ce qu'il fut dans la suite. Cet homme, qui surpassa tous les peintres de son temps, aurait abandonné la peinture, s'il eût suivi les conseils de son maître. Les chefs-d'œuvre d'Italie éveillèrent peu à peu son génie. Il s'attacha surtout à la manière du Corrège, joignant les beautés de l'antiquité à la fraîcheur des ouvrages modernes, et opposant les grâces de la nature aux afféteries du goût dominant. Ce fut par ses conseils qu'on établit à Bologne l'académie de peinture, dites de *Incamminati* dont il fut le chef et le modèle. Il pouvait l'être, par son goût grand et noble, par sa touche délicate, par sa simplicité gracieuse. L'un de ses chefs-d'œuvre est la *Prédication de saint Jean-Baptiste*, où il introduisit le portrait de plusieurs contemporains. L'histoire de saint Benoît et celle de sainte Cécile, qu'il peignit dans le chœur de St-Michel *in bosco* à Bologne, forment une des plus belles suites qui soient sorties de la main des hommes. Ce grand peintre mourut à Bologne en 1619, dans un état voisin de la pauvreté.

CARRACHE (Augustin), peintre et graveur, cousin du précédent, bolonais comme lui, né en 1557, excella dans la peinture et la gravure. Il était orfèvre, lorsque Louis l'engagea à se faire peintre. Il partagea son esprit entre les arts et les lettres, éclairant les uns par les autres. Son habileté dans le dessin lui faisait réformer souvent les défauts des tableaux qu'il copiait. Ce qui reste de lui est d'une touche libre et spirituelle, sans manquer de correc-

tion. Ses figures sont belles et nobles, mais ses têtes sont moins fières que celles d'Annibal son frère. Il mourut à Parme en 1601, à 43 ans. Il laissa un fils naturel, mort à 35 ans, qui travailla au Vatican, et a laissé quelques tableaux estimés, parmi lesquels on distingue le *déluge* et une *sainte Véronique*. Augustin Carrache a gravé très-agréablement et très-correctement plusieurs morceaux au burin, et d'après le Corrège, le Tintoret, et d'autres grands peintres.

CARRACHE (Annibal), peintre, frère du précédent, né à Bologne en 1560. Ces deux peintres ne pouvaient vivre ensemble, ni séparément. La jalousie les éloignait l'un de l'autre; le sang et l'habitude les réunissaient. Annibal, le plus illustre, saisissait dans l'instant la figure d'une personne. Ayant été volé dans un grand chemin avec son père, il alla porter sa plainte chez le juge, qui fit arrêter les voleurs sur les portraits qu'il en dessina. Il n'avait pas moins de talent pour les caricatures, c'est-à-dire, pour ces portraits qu'on charge de mille ridicules, en conservant pourtant la ressemblance de la personne dont on veut se venger. Le Corrège, le Titien, Michel-Ange, Raphaël, le Parmesan, furent ses modèles. C'est dans leur école qu'il apprit à donner à ses ouvrages cette noblesse, cette force, cette vigueur de coloris, ces grands coups de dessin qui le rendirent si célèbre. Sa *Galerie du cardinal Farnèse*, chef-d'œuvre de l'art et chef-d'œuvre trop peu récompensé, est un des plus beaux morceaux de Rome. Le cardinal Farnèse crut bien payer cet ouvrage, achevé à peine en huit ans, en lui donnant cinq cents écus d'or. Annibal en tomba malade de chagrin, et cette tristesse, jointe aux maladies que lui avaient laissées ses débauches, l'emporta en 1609, à 49 ans. Ses tableaux principaux sont à Bologne, à Parme, à Rome, à Paris. Le musée Royal en possède 25. Ce grand maître laissa plusieurs élèves dignes de lui entre autres le Guerchin, l'Albane, le Guide, le Dominiquin, le Bolognese, etc.

* CARRANZA (Michel-Alfonse de), vicaire-général de l'ordre des carmes en Espagne, naquit à Valence en 1508, et y mourut octogénaire en 1607. On a de lui : *Vita sancti Ildephonsi*, Valence, 1536, in-8, Louvain, avec des notes, par Jean Bollandus; *Camino del cielo*, Valence, 1604, in-8, etc.

CARRANZA (Barthélemi de), né en 1563, à Miranda dans la Navarre, entra chez les dominicains, et y professa la théologie avec éclat. On l'envoya au concile de Trente, en 1543. Il y soutint, avec beaucoup de force et d'éloquence, que la résidence des évêques était de droit divin. En 1554, Philippe II, roi d'Espagne, ayant épousé la reine Marie d'Angleterre, y mena avec lui Carranza, qui travailla de toutes ses forces à rétablir la religion catholique, et à extirper la protestante. Ce prince le nomma bientôt à l'archevêché de Tolède. Charles V, alors dans sa retraite de Saint-Just, le fit appeler pour l'avoir auprès de lui dans ses derniers moments. Quelque temps après, Carranza, accusé de penser comme Luther, fut arrêté par ordre du saint Office en 1559. Il dit aux deux évêques qui l'accompagnaient, lorsqu'il fut conduit à l'inquisition : *Je vais en prison au milieu de mon meilleur ami et de*

non plus cruel ennemi. Ce propos ayant donné aux
 eux prélats de l'émotion : *Messieurs*, ajouta-t-il,
vous ne m'entendez pas; mon grand ami, c'est mon
innocence; mon grand ennemi, c'est l'archevêché de
Tolède. Après huit ans de prison, il fut conduit à
 Rome, où sa captivité fut encore plus longue. On le
 jugea enfin en 1576, et on lui lut sa sentence. Elle
 portait en substance, que, quoiqu'il n'y eût point de
 preuves de son hérésie, il ne laisserait pas de faire
 une abjuration solennelle des erreurs qu'on lui
 avait imputées. Carranza se soumit à ce décret. Il
 mourut le 2 mai de la même année au couvent de
 la Minerve, après avoir protesté, les larmes aux
 yeux et prêt à recevoir son Dieu, qu'il ne l'avait
 jamais offensé mortellement en matière de foi; et que
 néanmoins il reconnaissait pour juste la sentence
 rendue sur ce qui avait été allégué et prouvé contre
 lui. Le peuple méprisa les oppresseurs, et rendit
 justice à l'opprimé. Le jour de ses funérailles,
 toutes les boutiques furent fermées comme dans
 une grande fête. Son corps fut honoré comme celui
 d'un saint. Grégoire XIII fit mettre sur son tombeau
 une épitaphe, dans laquelle on parlait de lui
 comme d'un homme également illustre par son sa-
 voir et par ses mœurs, modeste dans la prospérité,
 et patient dans l'adversité. Les principaux ouvrages
 de Carranza, sont : *La Somme des conciles et des*
papes depuis saint Pierre jusqu'à Jules III, en latin,
 1546, in-4 : ouvrage qui peut servir d'introduction
 à l'histoire ecclésiastique; *Traité de la résidence des*
évêques et des autres pasteurs, imprimé à Venise en
 1547, in-4; *Un Catechisme espagnol*, 1558, in-folio,
 approuvé d'abord par l'inquisition, censuré ensuite,
 et absous de toute censure par le concile de Trente
 en 1565. On lui attribue encore un *Traité de la pa-*
tience. Un homme qui avait été si longtemps dans
 les prisons, pouvait connaître cette vertu. Voy. les
 principaux traits de sa vie dans le 4^e volume des
Mémoires du Père Nicéron.

CARRANZA (Jérôme), natif de Séville dans le
 xvi^e siècle, et chevalier de l'ordre du Christ en Es-
 pagne, était gouverneur de la province de Hon-
 duras en Amérique en 1589. Il a donné un livre de
 la pratique des armes, sous le titre de *Filosofia de*
las armas, Saint-Lucar, 1582, in-4, qui est recher-
 ché, parce qu'il est rare.

* CARRARA (Jean-Michel-Albert), né dans le
 xv^e siècle, à Bergame, d'une famille noble, fut
 tout à la fois théologien, philosophe, médecin,
 orateur, historien et poète. Il était l'un des hom-
 mes les plus instruits de son temps. L'empereur
 Frédéric III lui avait donné le titre de *comte Pala-*
tin, et il fut appelé plusieurs fois comme médecin
 par les plus puissants souverains de l'Europe. Il
 mourut le 26 octobre 1490. On a de lui : *De om-*
nibus ingenitiis augendæ memoriæ, Bologne, 1491;
Oratio extemporalis habita in funere Bartholomæi
Coleonis, Bergame, 1732. Il a laissé un grand
 nombre de manuscrits, entres autres *Historiarum*
italicarum libri LX, et un poème héroïque sur la
 guerre des Vénitiens.

* CARRARA (Pierre-Antoine), né à Bergame
 vers 1640, a donné une traduction de l'*Eneïde in*
ottava rima, cogli argomenti, Venise, 1681, dédiée

au duc de Modène, François d'Este; elle a été re-
 produite en 1701, avec un nouveau frontispice.
 Cette traduction n'est pas sans mérite; elle est ce-
 pendant bien inférieure à celle d'Annibal Caro.

* CARRARA (Hubertin), jésuite, de la même fa-
 mille que le précédent, mais né à Sora, dans le
 royaume de Naples, fut professeur de belles-lettres
 au collège romain, et mourut en 1715. Vers les
 dernières années de sa vie, il publia un poème hé-
 roïque, divisé en douze livres, sous le titre de *Co-*
lumbus, sive de Itinere Cristophori Columbi, Rome,
 1715, et Augsbourg, 1730, dédié au cardinal Pam-
 phile, son ami, qui protégeait les lettres. L'inven-
 tion et la conduite du poème sont vraiment poé-
 tiques; mais le style l'est moins. On a de lui un
 autre poème, intitulé : *In victoriam de Scythia et*
Cosacis relatum sub auspiciis DD. Joannis in Zol-
kucia, et Zloczou Sobjeski, etc., carmen, Rome,
 1668. Il y a plus de force dans le style, mais moins
 d'intérêt dans le sujet. — Un autre CARRARA
 (François de) dit *il Vecchio*, est auteur d'une
Cronica della città di Padova, que Muratori a in-
 sérée dans le second tome des *Rerum Italicarum*
scriptores.

CARRARE ou CARRARA (François), d'une famille
 illustre d'Italie, qui s'était emparée de la souverai-
 neté de Padoue, et qui en avait été dépouillée par
 Martin de l'Escale, seigneur de Vérone. Les Véni-
 tiens la lui firent rendre en 1538. La reconnaissance
 devait attacher pour toujours les Carrare à la ré-
 publique : cependant François Carrare, un des re-
 jets de cette famille, prit le parti du roi de Hong-
 rie contre les Vénitiens; et ce prince le contraignit
 de s'accommoder avec les républicains, dès qu'il
 put se passer de son secours. En 1570, il lui fit
 faire une trêve, et en 1574, une paix désavanta-
 geuse. Il avait attenté inutilement à la vie du doge
 et des principaux sénateurs : ses émissaires avaient
 été découverts et punis. Comptant peu sur le roi
 de Hongrie, il chercha d'autres alliés pour satis-
 faire la malignité de son cœur. Secondé du duc
 d'Autriche, du patriarche d'Aquilée et des Génois,
 il déclara la guerre aux Vénitiens, et s'empara de
 Chiozza après une vigoureuse résistance. Pour se
 venger de la perte qu'il avait faite devant cette
 place, il fit passer par la main du bourreau deux
 des officiers qui s'étaient le plus distingués à la dé-
 fense de la ville. Il reçut enfin la peine due à sa
 perfidie : enfermé dans Vicence, il fut obligé de se
 rendre prisonnier, et finit ses jours dans le château
 de Côme. Son fils François eut le bonheur de s'é-
 vader, rentra dans Padoue en 1590, et se réconcilia
 avec les Vénitiens, auxquels il jura une amitié
 éternelle, qu'il ne tarda pas à rompre. Les Véni-
 tiens eurent le dessus. Son fils Jacques fut fait pri-
 sonnier dans Vérone. Lui-même fut obligé de se
 rendre à Galéas, général des Vénitiens, à cause du
 soulèvement des Padouans contre lui. Ils furent
 amenés tous deux à Venise, avec un autre de ses
 fils, nommé François, qui avait aussi été fait pri-
 sonnier. Les Vénitiens les firent condamner à mort,
 et décapiter dans la prison même en 1405. Les
 deux François moururent dans le plus grand dés-
 espoir, et les bourreaux furent obligés de les as-

sommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentiments de pitié.

* CARRÉ, voyageur français du xviii^e siècle, après avoir visité la côte de Barbarie, et divers ports de l'Océan, adressa des *Mémoires* à Colbert qui le choisit pour faire partie d'une expédition dans les Indes orientales sous le commandement de François Caron (*Voy. CARON*). Il paraît, d'après ce que Carré dit de son voyage, qu'il avait pour commission d'envoyer au ministre des renseignements sur ce qui se passerait. Bientôt, sous prétexte de porter des nouvelles de l'expédition, Carré fut envoyé en France par son chef qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua donc pour Bender-Abassi, de là se rendit à Bagdad, traversa le désert de la Syrie, alla à Tripoli, visita le Liban, s'embarqua à Seïde, et aborda heureusement à Marseille. Il a publié une relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'aventures insignifiantes ; l'auteur y parle trop de lui, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. Carré fut renvoyé aux Indes l'année suivante par la voie de terre ; on ignore l'époque de sa mort.

CARRÉ (Louis), né en 1663, à Clofontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du Père Malebranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques et les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donne la philosophie et la religion. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides*, etc., 1700, in-4. Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie. *Voy.* son éloge dans ceux de Fontenelle, et un extrait de cet éloge dans le 14^e vol. des *Mémoires du Père Nicéron*.

* CARRÉ (dom Remi), bénédictin de Saint-Maur, Crieur de Becleuf et sacristin de la Celle, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, en 1706, mort en 1763, est auteur du *Maître des novices dans l'art de chanter*, ou *Règles générales, courtes, faciles et certaines pour apprendre parfaitement le plain-chant*, Paris, 1744, in-4 ; d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'église*, Cologne, 1757, in-8 ; d'un *Plan de la bible latine, distribué en forme de bréviaire*, Paris, 1780, in-12.

* CARRÉ (Pierre-Laurent), né à Paris en 1758, se destina d'abord à l'état ecclésiastique et obtint une bourse au séminaire des trente-trois. Après avoir pris le grade de maître-ès-arts, il se présenta au concours d'aggrégation et l'emporta sur ses rivaux, dont plusieurs étaient doués d'un talent éminent. Adonné depuis à la littérature et à la poésie, il envoya trois poèmes latins à l'académie des *Palinods*, de Rouen, connue sous le nom d'*Académie de l'immaculée conception*, et chacun de ces poèmes fut couronné. L'académie d'Amiens ayant mis au concours l'éloge de Gresset, Carré obtint une mention honorable, et fut couronné l'année suivante aux académies de Montauban et de Marseille. Il sollicita la chaire de rhétorique de Tou-

louse. Delille, dont il avait été l'élève, la lui fit obtenir. Ayant remporté trois prix à l'académie des jeux floraux, il en fut nommé mainteneur en 1788. La révolution supprima sa chaire, et il accepta la direction d'un établissement d'éducation appartenant à un vieillard presque septuagénaire dont il épousa la fille. A la création de l'université il fut appelé par Fontanes à la chaire de littérature de la faculté de Toulouse. La perte de sa femme lui causa une vive affliction qu'il chercha à distraire en faisant un voyage à Paris, où il est mort le 25 février 1823. Parmi ses nombreuses productions nous citerons : *Cook, ou les progrès de la navigation*, ode ; *La gloire, ou Pindare aux jeux olympiques*, ode ; *Léopold de Brunswick*, poème ; *L'influence du climat sur le génie*, poème ; diverses *Epîtres et Idylles* ; *Le bouclier d'Hercule*, traduit d'Hésiode ; *Les Jardins*, poème imité du P. Rapin, etc. M. de Mège a recueilli en un vol. in-8, une partie des œuvres de Carré, Toulouse, 1826.

* CARRÉ (Guillaume-Louis-Julien), professeur de procédure civile à l'école de Rennes, né dans cette ville le 21 octobre 1777, y mourut subitement au mois d'avril 1832, dans le moment où il allait faire son cours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français, avec des tableaux synoptiques*, Paris, 1808, in-8. *Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4. *Traité et questions de procédure civile*, Rennes, 1819, 2 vol. in-4. *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congeables, et commentaire de celle du 6 août 1791*, Rennes, 1822, 1 vol. in-12. *Les lois de procédure civile* ; ouvrage dans lequel l'auteur a refondu son *Analyse raisonnée, son Traité et ses Questions de procédure*, Rennes, 1824, 3 vol. in-4. *Traité du gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui les concerne dans leurs rapports avec les lois et les règlements d'administration publique*, Rennes, in-8, et avec un supplément, 1824, in-8. *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Cet habile jurisconsulte a travaillé au *journal de la cour royale de Rennes*, et a donné divers articles remarquables dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

* CARREL (Louis-Joseph), docteur en théologie, natif de Seissel en Bugey, a composé les ouvrages suivants : la *Pratique des billets*, Louvain, 1696 ; Bruxelles, 1698, in-12, dont l'objet est de réfuter celui de Le Correux, intitulé : *Traité des billets entre négociants*, 1682. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition. La *Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Aranthon d'Alex, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon, 1700, in-12. D. Lemasson, auteur de cette vie, y répondit dans des *Eclaircissements*

ajoutés à la fin de la deuxième édition. Un *Avis et trois Lettres*, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, où il prend la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi. Lettre à M. Amelot de la Houssaye*, Paris, 1691, in-16, de 60 pag. Elle roule sur la traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, par Saint-Réal.

* CARREL (Nicolas-Armand), littérateur et publiciste, né à Rouen le 8 août 1800, s'engagea, à 17 ans, dans un régiment de cavalerie, et le quitta l'année suivante pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Il passa, à la fin de 1819, sous-lieutenant, dans le 29^e régiment d'infanterie, qui, deux ans après, alla tenir garnison à Belfort. Peu de temps après, éclata, dans cette ville, la conspiration dont il fut un des principaux acteurs. Se voyant signalé à ses chefs et au gouvernement, comme un homme dangereux, il donna sa démission en 1823, et oubliant les devoirs sacrés du citoyen, alla offrir ses services aux constitutionnels espagnols. Au moment où s'effectuait le passage de la Bidassoa, il essaya, à la tête d'un détachement ennemi, d'entraîner les jeunes soldats, en leur présentant le drapeau tricolore; mais cette tentative n'eut aucun résultat. La cause de la révolution paraissant perdue en Espagne, Carrel se vit forcé, avec un certain nombre de Français, de se rendre par capitulation à Llers en Catalogne. Le gouvernement français n'ayant pas ratifié la capitulation, il fut arrêté en rentrant dans sa patrie, et traduit successivement devant deux conseils de guerre, qui le condamnèrent à mort. Des vices de forme firent casser ces jugements, et après un an de séjour en prison, Carrel, traduit devant un troisième conseil de guerre à Toulouse, fut acquitté à la fin de 1824, et se rendit, l'année suivante, à Paris, où il débuta dans la carrière des lettres par le *Résumé de l'histoire d'Ecosse*, avec une introduction par M. Thierry, 1825, in-18; cet ouvrage eut deux éditions dans la même année, et fut suivi du *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1825, in-12, 2^e édit., 1829, in-18. Il donna, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, in-8; ce livre, dans lequel l'auteur s'était attaché à faire ressortir des analogies plus ou moins exactes entre les trois derniers Stuart et ceux des trois petits-fils de Louis XV, fut saisi. Les travaux littéraires n'avaient pas empêché Carrel de fournir des articles au *Globe*, au *Constitutionnel* et à la *Revue française*. Au commencement de 1830, de concert avec MM. Thiers et Mignet, il fonda le *National*, feuille destinée à attaquer d'une manière systématique le gouvernement. Carrel avait vu, comme tous ses confrères, avec un secret plaisir le pouvoir royal réduit à la désastreuse ressource des coups d'état. A peine les ordonnances de juillet furent-elles rendues, qu'il s'empressa de signer la protestation des journalistes. Il se fit remarquer pendant la lutte des trois jours, par son exaltation et son intrépidité. Le gouvernement nouveau le chargea de visiter, en qualité de commissaire extraordinaire, les cinq

départements de l'ancienne Bretagne, dont il importait de connaître l'esprit et la situation politique. A son retour, il refusa la préfecture du Cantal, et devenu le rédacteur en chef du *National*, ne tarda pas à se jeter dans une opposition animée. Associé par ses sympathies au parti républicain, mais généreux par caractère et ennemi des mesures violentes, il appela de ses vœux une révolution nouvelle. Mécontent du pouvoir de juillet, il rêva quelque temps l'avènement prochain d'une république, dans laquelle il serait appelé à jouer un des principaux rôles. Mais ses illusions ne furent pas de longue durée; et sur la fin de sa vie, Carrel semblait participer à ce découragement qui a saisi plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1830. La vivacité bouillante de son caractère, et l'impétuosité chevaleresque, qui était dans ses habitudes, l'engagea plusieurs fois dans des affaires qui ne se terminèrent que par un duel. Le *National* ayant reproduit un passage d'un autre journal, qui renfermait des allusions injurieuses pour M. de Girardin, directeur de *La Presse*, celui-ci crut devoir s'en prendre à Carrel, qui consentit à se battre pour un article qu'il n'avait pas fait, et que, probablement, il n'avait pas lu avant l'impression. Atteint d'une balle dans le bas-ventre après avoir blessé son adversaire, il fut transporté dans une maison à Saint-Mandé où il expira, le 24 juillet 1836, après avoir prononcé ces paroles : *Je meurs dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et de la liberté*. Les esprits religieux furent affligés de voir qu'un homme doué d'aussi belles facultés, eût écarté de son lit de mort les espérances célestes qui font le plus noble apanage de l'humanité, et eût négligé de profiter des derniers moments que la Providence lui avait accordés, pour descendre dans sa conscience et se préparer au terrible passage de l'éternité. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Mandé, au milieu d'une affluence de personnes, parmi lesquelles on remarquait MM. de Chateaubriand, Arago et Béranger, qui venaient payer un tribut de regret à un homme qui eût pu rendre de grands services à son pays, s'il eût été moins enivré des mauvaises doctrines de son siècle, et s'il eût donné une autre direction aux brillantes qualités dont il était doué.

CARRELET (l'abbé Louis), docteur en théologie, et curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, et s'acquitta à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles et pastorales*, 1767, 7 vol. in-12, réimprimées à Paris en 1804. — * Barthélemi CARRELET DE ROSAI, son frère, mort à Soissons en 1779, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans la chaire. Il prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça, en 1733, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. On a de lui plusieurs pièces de vers, entr'autres une *Ode à Louis XV sur la gloire de Louis XIV*.

* CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre né dans les Asturies en 1614, mourut en 1683. Les Espagnols le placent comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma peintre de la couronne, et Charles II lui conféra l'ordre de Saint-

sommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentiments de pitié.

* CARRÉ, voyageur français du XVIII^e siècle, après avoir visité la côte de Barbarie, et divers ports de l'Océan, adressa des *Mémoires* à Colbert qui le choisit pour faire partie d'une expédition dans les Indes orientales sous le commandement de François Caron (*Voy. CARON*). Il paraît, d'après ce que Carré dit de son voyage, qu'il avait pour commission d'envoyer au ministre des renseignements sur ce qui se passerait. Bientôt, sous prétexte de porter des nouvelles de l'expédition, Carré fut envoyé en France par son chef qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua donc pour Bender-Abassi, de là se rendit à Bagdad, traversa le désert de la Syrie, alla à Tripoli, visita le Liban, s'embarqua à Seïde, et aborda heureusement à Marseille. Il a publié une relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'aventures insignifiantes ; l'auteur y parle trop de lui, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. Carré fut renvoyé aux Indes l'année suivante par la voie de terre ; on ignore l'époque de sa mort.

CARRÉ (Louis), né en 1663, à Cloufontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du Père Malebranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques et les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1741, avec toute la fermeté que donne la philosophie et la religion. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides*, etc., 1700, in-4. Plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'académie. Voy. son éloge dans ceux de Fontenelle, et un extrait de cet éloge dans le 14^e vol. des *Mémoires du Père Nicéron*.

* CARRÉ (dom Remi), bénédictin de Saint-Maur, Crieur de Beceuleuf et sacristin de la Celle, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, en 1706, mort en 1763, est auteur du *Maître des novices dans l'art de chanter*, ou *Règles générales, courtes, faciles et certaines pour apprendre parfaitement le plain-chant*, Paris, 1744, in-4 ; d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'église*, Cologne, 1737, in-8 ; d'un *Plan de la bible latine, distribué en forme de bréviaire*, Paris, 1780, in-12.

* CARRÉ (Pierre-Laurent), né à Paris en 1738, se destina d'abord à l'état ecclésiastique et obtint une bourse au séminaire des trente-trois. Après avoir pris le grade de maître-ès-arts, il se présenta au concours d'agrégation et l'emporta sur ses rivaux, dont plusieurs étaient doués d'un talent éminent. Adonné depuis à la littérature et à la poésie, il envoya trois poèmes latins à l'académie des *Palinods*, de Rouen, connue sous le nom d'*Académie de l'immaculée conception*, et chacun de ces poèmes fut couronné. L'académie d'Amiens ayant mis au concours l'éloge de Gresset, Carré obtint une mention honorable, et fut couronné l'année suivante aux académies de Montauban et de Marseille. Il sollicita la chaire de rhétorique de Tou-

louse. Delille, dont il avait été l'élève, la lui fit obtenir. Ayant remporté trois prix à l'académie des jeux floraux, il en fut nommé mainteneur en 1788. La révolution supprima sa chaire, et il accepta la direction d'un établissement d'éducation appartenant à un vieillard presque septuagénaire dont il épousa la fille. A la création de l'université il fut appelé par Fontanes à la chaire de littérature de la faculté de Toulouse. La perte de sa femme lui causa une vive affliction qu'il chercha à distraire en faisant un voyage à Paris, où il est mort le 25 février 1825. Parmi ses nombreuses productions nous citerons : *Cook, ou les progrès de la navigation*, ode ; *La gloire, ou Pindare aux jeux olympiques*, ode ; *Léopold de Brunswick*, poème ; *L'influence du climat sur le génie*, poème ; diverses *Épîtres*, *Idylles* ; *Le bouclier d'Hercule*, traduit d'Hésiode ; *Les Jardins*, poème imité du P. Rapin, etc. M. F. Mège a recueilli en un vol. in-8, une partie de ses œuvres de Carré, Toulouse, 1826.

* CARRÉ (Guillaume-Louis-Julien), professeur de procédure civile à l'école de Rennes, né à cette ville le 21 octobre 1777, y mourut subitement au mois d'avril 1832, dans le moment où il allait faire son cours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8. *Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4. *Traité et questions de procédure civile*, Rennes, 1819, 2 vol. in-4. *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congeables, et commentaire de celle du 6 août 1791*, Rennes, 1822, 1 vol. in-12. *Les lois de procédure civile* ; ouvrage dans lequel l'auteur a refondu son *Analyse raisonnée, son Traité et ses Questions de procédure*, Rennes, 1824, 3 vol. in-4. *Traité du gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui lui concerne dans leurs rapports avec les lois et les règlements d'administration publique*, Rennes, in-8, et avec un supplément, 1824, in-8. *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Cet habile jurisconsulte a travaillé au *journal de la cour royale de Rennes*, et a donné divers articles remarquables dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

* CARREL (Louis-Joseph), docteur en théologie, natif de Seissel en Bugey, a composé les ouvrages suivants : la *Pratique des billets*, Louvain, 1690 ; Bruxelles, 1698, in-12, dont l'objet est de réfuter celui de Le Correux, intitulé : *Traité des billets entre négociants*, 1682. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition. La *Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Aranthon d'Alex, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon, 1700, in-12. D. Lemasson, auteur de cette vie, y répondit dans des *Eclaircissements*

ajoutés à la fin de la deuxième édition. Un *Avis* et trois *Lettres*, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, où il prend la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi. Lettre à M. Amelot de la Housaye*, Paris, 1691, in-16, de 60 pag. Elle roule sur la traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, par Saint-Réal.

* CARREL (Nicolas-Armand), littérateur et publiciste, né à Rouen le 8 août 1800, s'engagea, à 17 ans, dans un régiment de cavalerie, et le quitta l'année suivante pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Il passa, à la fin de 1819, sous-lieutenant, dans le 29^m régiment d'infanterie, qui, deux ans après, alla tenir garnison à Belfort. Peu de temps après, éclata, dans cette ville, la conspiration dont il fut un des principaux acteurs. Se voyant signalé à ses chefs et au gouvernement, comme un homme dangereux, il donna sa démission en 1823, et oubliant les devoirs sacrés du citoyen, alla offrir ses services aux constitutionnels espagnols. Au moment où s'effectuait le passage de la Bidassoa, il essaya, à la tête d'un détachement ennemi, d'entraîner les jeunes soldats, en leur présentant le drapeau tricolore ; mais cette tentative n'eut aucun résultat. La cause de la révolution paraissant perdue en Espagne, Carrel se vit forcé, avec un certain nombre de Français, de se rendre par capitulation à Llers en Catalogne. Le gouvernement français n'ayant pas ratifié la capitulation, il fut arrêté en rentrant dans sa patrie, et traduit successivement devant deux conseils de guerre, qui le condamnèrent à mort. Des vices de forme firent casser ces jugements, et après un an de séjour en prison, Carrel, traduit devant un troisième conseil de guerre à Toulouse, fut acquitté à la fin de 1824, et se rendit, l'année suivante, à Paris, où il débuta dans la carrière des lettres par le *Résumé de l'histoire d'Ecosse*, avec une introduction par M. Thierry, 1823, in-18 ; cet ouvrage eut deux éditions dans la même année, et fut suivi d'un *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1823, in-18 ; 2^m édit., 1829, in-18. Il donna, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, in-8 ; ce livre, dans lequel l'auteur s'était attaché à faire ressortir des analogies plus ou moins exactes entre les trois derniers règnes des Stuart et ceux des trois petits-fils de Louis XV, fut saisi. Les travaux littéraires n'avaient pas empêché Carrel de fournir des articles au *Globe*, au *Constitutionnel* et à la *Revue française*. Au commencement de 1830, de concert avec MM. Thiers et Mignet, il fonda le *National*, feuille destinée à attaquer d'une manière systématique le gouvernement. Carrel avait vu, comme tous ses confrères, avec un secret plaisir le pouvoir royal réduit à la désastreuse ressource des coups d'état. A peine les ordonnances de juillet furent-elles rendues, qu'il s'empessa de signer la protestation des journalistes. Il se fit remarquer pendant la lutte des trois jours, par son exaltation et son intrepidité. Le gouvernement nouveau le chargea de visiter, en qualité de commissaire extraordinaire, les cinq

départements de l'ancienne Bretagne, dont il importait de connaître l'esprit et la situation politique. A son retour, il refusa la préfecture du Cantal, et devenu le rédacteur en chef du *National*, ne tarda pas à se jeter dans une opposition animée. Associé par ses sympathies au parti républicain, mais généreux par caractère et ennemi des mesures violentes, il appela de ses vœux une révolution nouvelle. Mécontent du pouvoir de juillet, il rêva quelque temps l'avènement prochain d'une république, dans laquelle il serait appelé à jouer un des principaux rôles. Mais ses illusions ne furent pas de longue durée ; et sur la fin de sa vie, Carrel semblait participer à ce découragement qui a saisi plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1830. La vivacité bouillante de son caractère, et l'impétuosité chevaleresque, qui était dans ses habitudes, l'engagea plusieurs fois dans des affaires qui ne se terminèrent que par un duel. Le *National* ayant reproduit un passage d'un autre journal, qui renfermait des allusions injurieuses pour M. de Girardin, directeur de *La Presse*, celui-ci crut devoir s'en prendre à Carrel, qui consentit à se battre pour un article qu'il n'avait pas fait, et que, probablement, il n'avait pas lu avant l'impression. Atteint d'une balle dans le bas-ventre après avoir blessé son adversaire, il fut transporté dans une maison à Saint-Mandé où il expira, le 24 juillet 1836, après avoir prononcé ces paroles : *Je meurs dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et de la liberté*. Les esprits religieux furent affligés de voir qu'un homme doué d'aussi belles facultés, eût écarté de son lit de mort les espérances célestes qui font le plus noble apanage de l'humanité, et eût négligé de profiter des derniers moments que la Providence lui avait accordés, pour descendre dans sa conscience et se préparer au terrible passage de l'éternité. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Mandé, au milieu d'une affluence de personnes, parmi lesquelles on remarquait MM. de Chateaubriand, Arago et Béranger, qui venaient payer un tribut de regret à un homme qui eût pu rendre de grands services à son pays, s'il eût été moins enivré des mauvaises doctrines de son siècle, et s'il eût donné une autre direction aux brillantes qualités dont il était doué.

CARRELET (l'abbé Louis), docteur en théologie, et curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, et s'acquit à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles et pastorales*, 1767, 7 vol. in-12, réimprimées à Paris en 1804. — * Barthélemi CARRELET DE ROSAI, son frère, mort à Soissons en 1779, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans la chaire. Il prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça, en 1733, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. On a de lui plusieurs pièces de vers, entr'autres une *Ode à Louis XV sur la gloire de Louis XIV*.

* CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre né dans les Asturies en 1614, mourut en 1683. Les Espagnols le placent comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma peintre de la couronne, et Charles II lui conféra l'ordre de Saint-

sommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentiments de pitié.

* CARRÉ, voyageur français du xviii^e siècle, après avoir visité la côte de Barbarie, et divers ports de l'Océan, adressa des *Mémoires* à Colbert qui le choisit pour faire partie d'une expédition dans les Indes orientales sous le commandement de François Caron (*Voy. CARON*). Il parait, d'après ce que Carré dit de son voyage, qu'il avait pour commission d'envoyer au ministre des renseignements sur ce qui se passerait. Bientôt, sous prétexte de porter des nouvelles de l'expédition, Carré fut envoyé en France par son chef qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua donc pour Bender-Abassi, de là se rendit à Bagdad, traversa le désert de la Syrie, alla à Tripoli, visita le Liban, s'embarqua à Seide, et aborda heureusement à Marseille. Il a publié une relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'aventures insignifiantes ; l'auteur y parle trop de lui, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. Carré fut renvoyé aux Indes l'année suivante par la voie de terre ; on ignore l'époque de sa mort.

CARRÉ (Louis), né en 1663, à Cloufontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du Père Malebranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques et les principes de la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donne la philosophie et la religion. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides*, etc., 1700, in-4. Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'académie. *Voy.* son éloge dans ceux de Fontenelle, et un extrait de cet éloge dans le 14^e vol. des *Mémoires du Père Nicéron*.

* CARRÉ (dom Remi), bénédictin de Saint-Maur, Crieur de Beceleuf et sacristin de la Celle, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, en 1706, mort en 1763, est auteur du *Maître des novices dans l'art de chanter*, ou *Règles générales, courtes, faciles et certaines pour apprendre parfaitement le plain-chant*, Paris, 1744, in-4 ; d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'église*, Cologne, 1757, in-8 ; d'un *Plan de la bible latine, distribué en forme de bréviaire*, Paris, 1780, in-12.

* CARRÉ (Pierre-Laurent), né à Paris en 1738, se destina d'abord à l'état ecclésiastique et obtint une bourse au séminaire des trente-trois. Après avoir pris le grade de maître-ès-arts, il se présenta au concours d'agrégation et l'emporta sur ses rivaux, dont plusieurs étaient doués d'un talent éminent. Adonné depuis à la littérature et à la poésie, il envoya trois poèmes latins à l'académie des *Palinods*, de Rouen, connue sous le nom d'*Académie de l'immaculée conception*, et chacun de ces poèmes fut couronné. L'académie d'Amiens ayant mis au concours l'éloge de Gresset, Carré obtint une mention honorable, et fut couronné l'année suivante aux académies de Montauban et de Marseille. Il sollicita la chaire de rhétorique de Tou-

louse. Delille, dont il avait été l'élève, la lui fit obtenir. Ayant remporté trois prix à l'académie des jeux floraux, il en fut nommé mainteneur en 1788. La révolution supprima sa chaire, et il accepta la direction d'un établissement d'éducation appartenant à un vieillard presque septuagénaire dont il épousa la fille. A la création de l'université il fut appelé par Fontanes à la chaire de littérature de la faculté de Toulouse. La perte de sa femme lui causa une vive affliction qu'il chercha à distraire en faisant un voyage à Paris, où il est mort le 23 février 1825. Parmi ses nombreuses productions nous citerons : *Cook, ou les progrès de la navigation*, ode ; *La gloire, ou Pindare aux jeux olympiques*, ode ; *Léopold de Brunswick*, poème ; *L'influence du climat sur le génie*, poème ; diverses *Epîtres* et *Idylles* ; *Le bouclier d'Hercule*, traduit d'Hésiode ; *Les Jardins*, poème imité du P. Rapin, etc. M. Du Mège a recueilli en un vol. in-8, une partie des œuvres de Carré, Toulouse, 1826.

* CARRÉ (Guillaume-Louis-Julien), professeur de procédure civile à l'école de Rennes, né dans cette ville le 21 octobre 1777, y mourut subitement au mois d'avril 1832, dans le moment où il allait faire son cours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8. *Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4. *Traité et questions de procédure civile*, Rennes, 1819, 2 vol. in-4. *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congeables, et commentaire de celle du 6 août 1791*, Rennes, 1822, 1 vol. in-12. *Les lois de procédure civile* ; ouvrage dans lequel l'auteur a refondu son *Analyse raisonnée, son Traité et ses Questions de procédure*, Rennes, 1824, 3 vol. in-4. *Traité du gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui les concerne dans leurs rapports avec les lois et les règlements d'administration publique*, Rennes, in-8, et avec un supplément, 1824, in-8. *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Cet habile jurisconsulte a travaillé au *journal de la cour royale de Rennes*, et a donné divers articles remarquables dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

* CARREL (Louis-Joseph), docteur en théologie, natif de Seissel en Bugey, a composé les ouvrages suivants : la *Pratique des billets*, Louvain, 1690 ; Bruxelles, 1698, in-12, dont l'objet est de réfuter celui de Le Correux, intitulé : *Traité des billets entre négociants*, 1682. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition. La *Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Arantion d'Alex, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon, 1700, in-12. D. Lemasson, auteur de cette vie, y répondit dans des *Eclaircissements*

ajoutés à la fin de la deuxième édition. Un *Avis* et trois *Lettres*, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, où il prend la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi. Lettre à M. Amelot de la Houssaye*, Paris, 1694, in-16, de 60 pag. Elle roule sur la traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, par Saint-Réal.

* CARREL (Nicolas-Armand), littérateur et publiciste, né à Rouen le 8 août 1800, s'engagea, à 17 ans, dans un régiment de cavalerie, et le quitta l'année suivante pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Il passa, à la fin de 1819, sous-lieutenant, dans le 29^{me} régiment d'infanterie, qui, deux ans après, alla tenir garnison à Belfort. Peu de temps après, éclata, dans cette ville, la conspiration dont il fut un des principaux acteurs. Se voyant signalé à ses chefs et au gouvernement, comme un homme dangereux, il donna sa démission en 1823, et oubliant les devoirs sacrés du citoyen, alla offrir ses services aux constitutionnels espagnols. Au moment où s'effectuait le passage de la Bidassoa, il essaya, à la tête d'un détachement ennemi, d'entraîner les jeunes soldats, en leur présentant le drapeau tricolore; mais cette tentative n'eut aucun résultat. La cause de la révolution paraissant perdue en Espagne, Carrel se vit forcé, avec un certain nombre de Français, de se rendre par capitulation à Llers en Catalogne. Le gouvernement français n'ayant pas ratifié la capitulation, il fut arrêté en rentrant dans sa patrie, et traduit successivement devant deux conseils de guerre, qui le condamnèrent à mort. Des vices de forme firent casser ces jugements, et après un an de séjour en prison, Carrel, traduit devant un troisième conseil de guerre à Toulouse, fut acquitté à la fin de 1824, et se rendit, l'année suivante, à Paris, où il débuta dans la carrière des lettres par le *Résumé de l'histoire d'Ecosse*, avec une introduction par M. Thierry, 1825, in-18; cet ouvrage eut deux éditions dans la même année, et fut suivi d'un *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1825, in-18; 2^{me} édit., 1829, in-18. Il donna, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, in-8; ce livre, dans lequel l'auteur s'était attaché à faire ressortir des analogies plus ou moins exactes entre les trois derniers règnes des Stuart et ceux des trois petits-fils de Louis XV, fut saisi. Les travaux littéraires n'avaient pas empêché Carrel de fournir des articles au *Globe*, au *Constitutionnel* et à la *Revue française*. Au commencement de 1830, de concert avec MM. Thiers et Mignet, il fonda le *National*, feuille destinée à attaquer d'une manière systématique le gouvernement. Carrel avait vu, comme tous ses confrères, avec un secret plaisir le pouvoir royal réduit à la désastreuse ressource des coups d'état. A peine les ordonnances de juillet furent-elles rendues, qu'il s'empressa de signer la protestation des journalistes. Il se fit remarquer pendant la lutte des trois jours, par son exaltation et son intrépidité. Le gouvernement nouveau le chargea de visiter, en qualité de commissaire extraordinaire, les cinq

départements de l'ancienne Bretagne, dont il importait de connaître l'esprit et la situation politique. A son retour, il refusa la préfecture du Cantal, et devenu le rédacteur en chef du *National*, ne tarda pas à se jeter dans une opposition animée. Associé par ses sympathies au parti républicain, mais généreux par caractère et ennemi des mesures violentes, il appela de ses vœux une révolution nouvelle. Mécontent du pouvoir de juillet, il rêva quelque temps l'avènement prochain d'une république, dans laquelle il serait appelé à jouer un des principaux rôles. Mais ses illusions ne furent pas de longue durée; et sur la fin de sa vie, Carrel semblait participer à ce découragement qui a saisi plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1830. La vivacité bouillante de son caractère, et l'impétuosité chevaleresque, qui était dans ses habitudes, l'engagea plusieurs fois dans des affaires qui ne se terminèrent que par un duel. Le *National* ayant reproduit un passage d'un autre journal, qui renfermait des allusions injurieuses pour M. de Girardin, directeur de *La Presse*, celui-ci crut devoir s'en prendre à Carrel, qui consentit à se battre pour un article qu'il n'avait pas fait, et que, probablement, il n'avait pas lu avant l'impression. Atteint d'une balle dans le bas-ventre après avoir blessé son adversaire, il fut transporté dans une maison à Saint-Mandé où il expira, le 24 juillet 1836, après avoir prononcé ces paroles : *Je meurs dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et de la liberté*. Les esprits religieux furent affligés de voir qu'un homme doué d'aussi belles facultés, eût écarté de son lit de mort les espérances célestes qui font le plus noble apanage de l'humanité, et eût négligé de profiter des derniers moments que la Providence lui avait accordés, pour descendre dans sa conscience et se préparer au terrible passage de l'éternité. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Mandé, au milieu d'une affluence de personnes, parmi lesquelles on remarquait MM. de Chateaubriand, Arago et Béranger, qui venaient payer un tribut de regret à un homme qui eût pu rendre de grands services à son pays, s'il eût été moins enivré des mauvaises doctrines de son siècle, et s'il eût donné une autre direction aux brillantes qualités dont il était doué.

CARRELET (l'abbé Louis), docteur en théologie, et curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, et s'acquitta à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles et pastorales*, 1767, 7 vol. in-12, réimprimées à Paris en 1804. — * Barthélemi CARRELET de ROSAT, son frère, mort à Soissons en 1779, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans la chaire. Il prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça, en 1733, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. On a de lui plusieurs pièces de vers, entr'autres une *Ode à Louis XV sur la gloire de Louis XIV*.

* CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre né dans les Asturies en 1614, mourut en 1683. Les Espagnols le placent comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma peintre de la couronne, et Charles II lui conféra l'ordre de Saint-

Jacques. On admire à Pampelune son tableau de l'institution de l'ordre des trinitaires, dans le couvent des religieux du même nom. Madrid, Tolède, Alcalá de Henarès, possèdent plusieurs de ses productions remarquables. Il gravait aussi au burin.

CARRERA (Pierre), prêtre sicilien (1), fort habile aux échecs, a donné un *Traité italien*, sur ce jeu, 1617, in-4, recherché des curieux. On a encore de lui : une savante *Histoire de Catane*, en italien, 1639-1641, 2 vol. in-fol. *Descriptio Ætnæ, lib. III : Monumentorum historicorum urbis Catanæ, lib. IV : Dissertation sur les médailles antiques*, en latin. Ces trois derniers ouvrages se trouvent dans la collection de Muratori : *Antica Siracusæ illustrata*, ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur. Il mourut à Messine en 1647, à 76 ans.

* CARRÈRE (Joseph-Barthélemi-François), médecin, naquit à Perpignan le 24 août 1740. Reçu docteur à Montpellier en 1759, il y fut nommé professeur d'anatomie en 1770. En 1773, il devint inspecteur-général des eaux minérales du Roussillon. L'année précédente Louis XV lui avait donné en fief les eaux minérales des Escluses avec leurs dépendances. S'étant rendu à Paris, il fut nommé censeur royal et membre de la société de médecine, et passa ensuite en Espagne où il resta plusieurs années; Carrère mourut le 20 décembre 1802 à Barcelonne. Ses principaux ouvrages sont : *Les maladies des armées*, traduit de l'anglais de Pringle, 1755, 2 vol. in-12; *Traité théorique et pratique des maladies inflammatoires*, 1774, in-8; *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine ancienne et moderne*, Paris, 1776, tome 1 et 2, lettres A-coi. Il n'a paru que ces deux volumes; l'ouvrage devait en avoir huit. Il fut vivement critiqué par Bacher, qui publia séparément sa critique, sous le titre d'*Extrait du journal de médecine*, avril, 1777, in-8. Carrère y répondit avec succès sur plusieurs points. *Le médecin, ministre de la nature, ou Recherches et observations sur le pépasse ou coction pathologique*, 1776, in-12; *Catalogue raisonné des ouvrages qui ont été publiés sur les eaux minérales en général, et sur celles de France en particulier*, 1783, in-4; *Manuel pour le service des malades*, 1786 et 1787, in-12. Il a été traduit en allemand. *Précis de la matière médicale par Venel, avec des notes*, 1786, in-8, et 1802, 2 vol. in-8; *Tableau de Lisbonne en 1796, suivi de lettres écrites en Portugal sur l'état actuel et ancien de ce royaume*, Paris, 1797, in-8. Dans cet ouvrage publié sans nom d'auteur, il paraît chercher à se venger de quelques désagréments qu'il avait éprouvés à Lisbonne, en représentant cette ville comme le plus détestable séjour de l'Europe, quoique tous les voyageurs soient d'avis qu'elle est un des plus agréables. Carrère se proposait de publier un ouvrage sur l'Espagne. La Borde, qui fit l'acquisition de son manuscrit, déclare en avoir profité dans l'*Itinéraire descriptif de l'Espagne*, 1808, 5 vol. in-8, et atlas.—Il y a eu plusieurs autres médecins du même nom, qui ont publié divers ouvrages sur leur art.

* CARREY (Jacques), peintre, né à Troyes en

(1) Carrera naquit à Militello, dans la vallée di Noto, en 1571.

janvier 1646, mort dans la même ville le 18 février 1726, fut élève du célèbre le Brun qui le choisit pour accompagner à Constantinople M. Ollier de Nointel, ambassadeur de France près de la Porte. De retour en France, il travailla à la galerie de Versailles, dessina les morceaux les plus curieux du cabinet du roi, etc. A la mort de le Brun, il retourna dans sa patrie, où il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont le plus considérable est la *Vie de saint Pantaléon*, en 6 grands tableaux pour la paroisse de ce nom.

CARRIER (Jean-Baptiste), conventionnel de hideuse mémoire, naquit, en 1736, à Yolai, près d'Aurillac. A l'époque des désordres révolutionnaires, il était obscur procureur. Nommé en 1792 à la Convention, il se rangea parmi les hommes qui ne cherchaient qu'à persécuter et à détruire, et contribua à l'établissement du tribunal révolutionnaire le 10 mars 1793. Il avait dit que pour rendre la république plus heureuse, il fallait *supprimer* au moins le tiers de ses habitants, et il parut chercher à réaliser l'accomplissement de cet affreux projet. Il vota la mort de Louis XVI, demanda l'un des premiers, l'arrestation du duc d'Orléans, et contribua, au 31 mai, à la chute des girondins. D'abord envoyé en Normandie où les patriotes modérés s'étaient soulevés, il le fut ensuite à Nantes où il arriva le 8 octobre 1793. A cette époque les républicains exaspérés par les succès des Vendéens, cherchaient dans l'incendie et dans d'horribles massacres les moyens d'assouvir leur vengeance. Carrier, à qui la Convention avait enjoint d'employer des agents de destruction plus rapides que ceux dont on s'était servi jusqu'alors, s'empressa de se conformer à ses instructions. Il s'entoura d'une foule d'hommes féroces qui avaient déjà commencé à décimer Nantes, et fit peser de tout son poids sur cette ville malheureuse le règne de la terreur. La défaite des Vendéens à Savenay, acheva d'encombrer les prisons déjà pleines, et Carrier reconnut bientôt que les prétendus jugements qui envoyaient chaque jour à la mort une multitude de prisonniers entraînaient de trop longs délais. « Nous ferons, disait-il un jour à ses » féroces satellites, un cimetière de la France, » plutôt que de ne pas la régénérer comme nous » l'entendons. » Il proposa donc aux autorités de la ville de faire périr en masse les détenus, sans jugement préalable, et sa proposition fut admise après quelque résistance. Le 13 novembre 1793, on embarqua quatre-vingt quatorze prêtres sous prétexte de les transporter ailleurs, dans un bateau à soupe qui fut submergé pendant la nuit. Une seconde exécution de cinquante-huit prêtres suivit de près, et à celle-ci on en fit succéder d'autres. Ces noyades, que Carrier avec une infernale ironie appelait des *baignades* et des *déportations verticales*, étaient faites par des exécuteurs que lui-même avait organisés sous le nom de *Compagnie de Marat*. En rendant compte de ces faits à la Convention, Carrier, après avoir présenté la mort de ces prêtres comme la suite d'un naufrage heureux et fortuit, terminait son rapport par ces mots : « Quel torrent révolutionnaire que cette Loire ! »

La Convention mentionna honorablement cette lettre, et dès lors Carrier ne connut plus de bornes. Il entassa ses innombrables victimes dans un vaste édifice nommé l'*Entrepôt*. Hommes et femmes de tous les rangs, de tous les âges, attendaient, confondus dans cette enceinte, l'heure du supplice. Chaque soir, on venait les prendre, pour les conduire sur des bateaux; on les y liait deux à deux, et on les précipitait dans l'eau, en les poussant à coups de sabre ou de baïonnette; car l'impatience des bourreaux ne permettait plus de préparer des bateaux à soupape. Souvent on attachait un vieillard à une jeune fille, et une femme âgée à un jeune homme, et on donnait à ces exécutions le nom de *mariages républicains*. Pendant un mois, ce massacre se renouvela toutes les nuits. Comme on s'emparait indistinctement de tous les prisonniers qui se trouvaient à l'entrepôt, il arriva un jour qu'on noya des étrangers prisonniers de guerre. Une autre fois Carrier, qui vivait dans la plus infâme débauche, ayant contracté une maladie honteuse, fit prendre, pour se venger, une centaine de filles publiques, et ces malheureuses furent noyées, prétendant donner par cette barbare exécution un exemple de l'austérité des mœurs républicaines. On estime qu'il périt dans l'*Entrepôt* quinze mille personnes, tant par ce supplice que par la faim, le froid ou l'épidémie. Les malheureux prisonniers y étaient entassés: on ne donnait aucun soin aux malades, et l'on négligeait même d'enlever les restes de ceux qui succombaient. Les rives de la Loire étaient couvertes de cadavres, et l'eau en était tellement corrompue, qu'on fit défense d'en boire; la contagion et la famine désolaient la ville de Nantes. Chaque jour une commission militaire condamnait à mort de nombreux prisonniers, chaque jour on fusillait dans les carrières de Gigan jusqu'à cinq cents victimes. Cependant Robespierre, qui, quelques mois avant son supplice, avait résolu de mettre un terme au régime de la terreur, et d'en faire tomber l'odieux sur ceux qui avaient partagé avec lui le gouvernement, fit rappeler Carrier et désapprouva sa conduite. Nantes commença enfin à respirer. Rentré à la Convention, Carrier ne dissimula aucun de ses crimes, et continua de proposer les mesures les plus barbares. Le 9 thermidor arriva; Robespierre et son parti furent renversés, et un cri général s'éleva contre tous ces hommes qui avaient versé des flots de sang. Le procès de quatre-vingt-quatorze Nantais que Carrier avait envoyés à Paris au mois de novembre 1793, et dont trente-six périrent sur la route ou dans les prisons, attirèrent sur lui l'exécration générale, et la voix publique demanda son supplice. Les charges étaient accablantes; mais on n'avait aucune pièce signée de la main du procureur. Enfin quelques membres du comité de sûreté générale ayant envoyé à Nantes leur secrétaire général, il en rapporta deux ordres signés de Carrier, de faire guillotiner cinquante à soixante individus sans jugement. Alors la Convention le traduisit au tribunal révolutionnaire. En vain représenta-t-il qu'il n'avait fait qu'obéir à ses ordres: « Pourquoi blâmer aujourd'hui ce que vos » décrets ont ordonné? La Convention veut-elle

» donc se condamner elle-même? Je vous le prédis, » vous serez tous enveloppés dans une proscription » inévitable. Si l'on veut me punir, tout est coupable ici, jusqu'à la sonnette du président. » Cette défense ne fut point écoutée. Il répéta devant le tribunal la même justification qu'il avait présentée à l'assemblée. L'instruction de ce procès dura deux mois, au bout desquels Carrier fut condamné pour avoir ordonné des exécutions arbitraires, dans des intentions contre-révolutionnaires. Il marcha à la mort avec fermeté le 16 décembre 1794, répétant qu'il était innocent. On publia dans le temps sur les crimes de Carrier, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons: *Relation du voyage des cent trente-deux Nantais*, Paris, thermidor an 2, qui eut dix à douze éditions dans quinze jours, et qui a été traduite en plusieurs langues; *Rapport de Carrier sur les missions qui lui ont été confiées*, imprimé par ordre de la Convention, vendémiaire et brumaire an 3, 2 parties in-8; *Rapport de la commission des vingt-un, nommée pour examiner la conduite de Carrier, et Pièces remises à la commission*, Paris, imprimerie nationale, brumaire an 3, 2 brochures in-8; *Procès criminel des membres du comité révolutionnaire de Nantes et de Carrier, ci-devant représentant du peuple*, Paris, an 3, 4 vol. in-18; *Le système de dépopulation, ou la vie et les crimes de Carrier, son procès et celui du comité révolutionnaire de Nantes*, par Gracchus Babeuf, Paris, in-8, ouvrage que le nom de son auteur rend encore plus remarquable.

CARRIERA (Rosalba), célèbre par son talent pour la peinture dans l'école de Venise, née en 1672, morte en 1761, et selon d'Argenville, en 1757, réussit supérieurement dans le portrait. Ses *Pastels* sont connus de toute l'Europe: elle a traité la miniature dans un goût nouveau, qui lui donne une expression singulière.

CARRIÈRES (Louis de), né en 1662 à Auville, près d'Angers, entra dans la congrégation des Pères de l'Oratoire, où il remplit divers emplois. Il mourut à Paris le 11 juin 1717, dans un âge avancé, avec la réputation d'un homme savant et modeste. L'écriture sainte fut sa principale étude: nous avons de lui un *Commentaire littéral, inséré dans la traduction française, avec le texte latin à la marge*, en 24 vol. in-12, imprimé à Paris depuis 1701 jusqu'en 1716. On en donna en 1730 une nouvelle édition in-4, en 6 vol., avec des cartes et des figures; et une autre en 10 vol. in-12, Toulouse, 1788. Il a été réimprimé depuis plusieurs fois in-8. Ce commentaire ne consiste presque que dans plusieurs mots adaptés au texte, pour le rendre plus clair et plus intelligible. Ces courtes phrases sont distinguées du texte par le caractère italique. Il s'est servi de la traduction de M. de Sacy. Il a eu beaucoup de succès, et il est d'une utilité journalière. *Voy. VENGE.*

CARRIERO (Alexandre), prévôt de l'église de Saint-André de Padoue, mort en 1626, a publié: un traité de *Potestate summi pontificis*; de *Sponsalibus et Matrimonio*; *Discorso sopra la commedia di Dante*; la *Palinodia*. On a encore de lui en manuscrit sous le nom de Caldereo: de *Gestis Patavinorum*.

* CARRILLO (Martin), né à Saragosse en 1563, y professa pendant plus de dix ans le droit canon, fut successivement recteur du collège de cette ville, grand-vicaire de l'évêque d'Huesca et de l'archevêque de Saragosse. Il obtint ensuite un canonicat de la cathédrale, et enfin l'abbaye de Mont-Aragon, qu'il posséda jusqu'à sa mort, arrivée en 1632. On lui doit : *Annales y memorias chronologicas, que contienen las cosas sucedidas en el mundo senaladamente en Espana, desde su principio y poblacion hasta el anno 1620*, Huesca, 1622 et 1634, in-folio ; *Eloge des femmes célèbres de l'ancien Testament*, en espagnol, 1626 ; *Historia del glorioso S. Valero obispo de Zaragoza*, 1615, in-4 ; *Relacion del nombre, sitio, plantas, conquistas, christiandad, fertilidad, ciudades, lugares y gobierno del reyno de Sardenia*, Barcelonne, 1612, in-4 ; *Catalogus archiepiscoporum Cæsar. augustanæ ecclesiæ*, Cagliari, 1611, et plusieurs ouvrages de jurisprudence peu importants.

* CARRILLO LASSO DE LA VEGA (Alphonse), président du conseil des Indes, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, intendant de l'infant Ferdinand, etc., né à Cordoue dans le xvi^e siècle, et mort en 1647. On a de lui : *De las antiguas minas de Espana*, Cordoue, 1624, in-4 ; cet ouvrage a été trad. en français par la Blanchardière dans le *nouveau Voyage au Pérou*, Paris, 1751, in-12 ; *Virtudes reales*, Cordoue, 1626 ; *Soberania del reyno de Espana*, 1626, in-4 ; *Importancia de las leyes*, 1626, in-4 ; *Sagrada Erato y meditaciones Davidicas sobre los CL psalmos*, 1657. Il fut l'éditeur des poésies de son frère Louis, mort à 26 ans, et qui s'était déjà distingué dans le métier des armes.

CARRION (Louis), savant et laborieux littérateur flamand, né à Bruges vers 1547, enseigna le droit à Bourges et à Louvain, où il fut chanoine et président du collège des bacheliers en droit, et mourut le 25 juin 1595. Il donna des éditions de Valérius-Flaccus, de Salluste, de Censorin, d'Aulu-Gelle, etc. On a encore de lui : *Antiquarum lectionum commentarii, in quibus varia scriptorum veterum loca supplentur et corriguntur*, Anvers, 1576, *Emendationum et observationum libri duo*, Paris, 1583, in-4 ; idem dans le *Lampas critica* de Grutérus, tome 3.

* CARRION (Emmanuel RAMIREZ de), savant espagnol, né vers la fin du xvi^e siècle, s'occupa avec le plus grand zèle de l'instruction des sourds-muets, et leur donna quelque usage de la parole. Il publia à ce sujet un livre intitulé *Maravilla de naturaleza*, etc., Madrid, 1622 et 1629, in-4. Il y développe la méthode publiée par Bonet, aragonais, en 1593, réimprimée en 1620.

** CARRION-NISAS (Marie-Henri-François-Elisabeth, baron), né à Pézenas le 17 mars 1767, était officier de cavalerie, lorsque la révolution éclata. Ses principes politiques conformes au nouvel ordre de choses, lui valurent son élection en qualité de Maire de la commune qu'il habitait. En 1793, jeté dans les prisons comme fédéraliste, au 9 thermidor il recouvra la liberté, et conjura de nouveaux orages en s'ensevelissant dans la retraite que son goût pour les lettres lui rendait agréable. Après le 18 brumaire, il revint à Paris où il fit représenter

le *duc de Montmorency*, tragédie dont le succès ne s'est pas soutenu. Membre du tribunal, il s'y fit moins remarquer comme orateur que comme homme d'état en traitant les questions du divorce, du concordat, et des formalités à observer dans les contrats de mariage. Quoiqu'il se fut montré l'un des plus ardents approuvateurs de l'établissement du gouvernement impérial ; cependant il fut disgracié pour avoir improuvé le décret qui excluait de l'hérédité les frères de Napoléon. Pour s'en consoler, il se tourna de nouveau vers le théâtre, et fit représenter *Pierre-le-Grand*, tragédie qui ne put être achevée. Non moins dégoûté alors de la carrière dramatique que de la politique, il revint à son premier état, celui des armes, et entra en 1806, lieutenant dans les gendarmes d'ordonnance. Employé depuis comme capitaine et ensuite comme chef d'escadron à l'armée de Portugal, puis à l'armée d'Espagne, il rendit d'importants services au siège de Saragosse ainsi qu'à la bataille de Talaveyra, dont il porta la nouvelle et les détails à Napoléon alors à Schœnbrunn. De retour en Espagne, il fut employé dans la Catalogne ; mais s'étant laissé surprendre, il fut disgracié de nouveau et exilé à cent lieues de Paris. Il n'en servit pas moins comme volontaire à la bataille de Leipsig, puis dans la campagne de France, où il se signala par différents traits de courage. Resté sans emploi sous la restauration, il offrit ses services à Napoléon revenu de l'isle d'Elbe, rédigea l'adresse du peuple français lue au champ de Mai, et défendit les ponts de Sèvres et de St.-Cloud contre les alliés avec un tel succès, que le gouvernement provisoire le nomma général de brigade ; mais ce titre ne lui fut point confirmé par la seconde restauration, qui le fit placer pendant deux ans sous la surveillance de la haute police. Libre enfin de toute proscription, il se livra dès lors uniquement à la culture des lettres, et mourut à Paris en 1840. On a de lui : *De l'organisation de la force armée en France, considérée particulièrement dans ses rapports avec les autres institutions sociales*, Paris, 1817, in-8. *Essai sur l'histoire générale de l'art militaire*, etc. ib., 1823, 2 vol. in-8 avec 14 pl. Carrion-Nisas a eu part à la rédaction des *Annales des faits et des sciences militaires*, et aux *victoires et conquêtes des Français*, et a laissé manuscrite une traduction en vers français du *songe*, poème de Monti, sur l'avènement de Napoléon au trône d'Italie.

* CARRON (Guy-Toussaint-Julien), né à Rennes le 25 février 1760, d'une famille estimable et considérée pour sa probité, était le dernier fils d'un second mariage, et ne vit le jour qu'après la mort de son père. Il fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère, Hélène Le Lorut, femme d'une piété tendre et éclairée. Le jeune Carron montra dans son enfance les plus heureuses dispositions. Mais ce qui le distinguait particulièrement, c'était une admirable charité pour les pauvres. Tonsuré à l'âge de 15 ans, il s'associa quelques camarades zélés pour catéchiser les pauvres et les ignorants, et leur procurer des secours. Il fut nommé vicaire à la paroisse de St.-Germain de Rennes, et s'y distingua par le zèle le plus ardent ; il commença en 1783

un établissement pour les pauvres, où plus de deux mille infortunés réunis dans un vaste édifice trouvaient, au moyen de leur travail, des secours pour les aider à vivre, et puisaient en même temps dans les instructions de leur saint protecteur des consolations efficaces. Dans un autre quartier de la ville, le vertueux prêtre avait rassemblé des filles arrachées au désordre et les avait mises sous la surveillance de femmes pieuses qui dirigeaient leurs travaux. La santé de l'abbé Carron ne put résister à tant de zèle ; il tomba malade, et fut obligé, par ordre de ses supérieurs, de suspendre ses fonctions. Il vint à Paris, se lia pendant son séjour dans cette grande ville avec le vertueux abbé Gérard, auteur du *Comte de Valmont*, recueillit des aumônes considérables pour ses établissements, et reçut de la reine Marie-Antoinette de grandes marques d'intérêt. En 1792, il fut emprisonné à Rennes, pour avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, et déporté le 14 septembre de la même année à Jersey, avec près de 300 prêtres et religieux. Son premier soin en arrivant sur la terre d'exil fut d'établir une chapelle ; quelque temps après, il ouvrit deux écoles pour les enfants des émigrés, et se consacra lui-même tout entier à leur instruction. Pour pourvoir à la santé de ses compagnons d'infortune, affaiblie par le malheur et la misère, il établit une pharmacie où les émigrés indigents trouvaient tous les remèdes nécessaires à leurs maladies, et une bibliothèque pour fournir des livres aux ecclésiastiques. Le gouvernement anglais ayant résolu, en 1796, de faire passer en Angleterre la plus grande partie des prêtres et des émigrés réunis à Jersey, l'abbé Carron y arriva au mois de septembre et son zèle lui fit trouver partout d'abondantes ressources ; non-seulement il put rétablir ses écoles et recréer sa pharmacie, mais encore, en 1797, il forma deux hospices, l'un pour 35 ecclésiastiques âgés ou infirmes, l'autre pour 25 femmes ; la même année, il institua un séminaire de 25 élèves, qui a donné plusieurs ministres à l'Eglise. En 1799 les écoles qu'il avait établies devinrent des pensionnats, dans l'un desquels on élevait 80 jeunes gens ; 60 jeunes personnes recevaient dans l'autre une éducation convenable à leur sexe. L'abbé Carron se fixa à Somerstown, près de Londres, et y continua ses immenses bienfaits. Le comte d'Artois, depuis Charles X, digne interprète de la reconnaissance des Français expatriés, visita plusieurs fois ces établissements, et témoigna au pieux fondateur sa satisfaction et son estime. Louis XVIII lui écrivit le 12 mai 1797 : « Le récit des différentes preuves » que vous avez données de votre zèle et de votre » dévouement pour mes sujets fidèles, m'a touché » jusqu'au fond de l'âme, et je ne saurais assez » me hâter de vous témoigner la satisfaction que » je ressens d'une conduite aussi respectable. Vos » jeunes élèves apprendront par vos leçons, et sur- » tout par vos exemples, à aimer et à respecter » Dieu, à connaître et chérir les véritables lois de » notre patrie. Ainsi vous aurez doublement mérité » d'elle, et je serai heureux un jour de pouvoir » vous en récompenser dignement. » Le 11 no-

vembre 1807, il lui écrivait encore : « J'éprouve per- » sounellement les effets de l'hospitalité généreuse » qui a si bien secondé votre ardente charité ; j'i- » gnore combien durera mon séjour dans ce pays » (Gosfield), mais j'espère n'en pas partir sans aller » visiter votre pieux établissement et son res- » pectable fondateur. » Cet homme vertueux forçait par sa conduite admirable ceux même qui ne partageaient point sa foi, à estimer et à chérir une religion qui enfantait de pareils apôtres, et plusieurs protestants se convertirent. Rentré en France en 1814, l'abbé Carron retourna bientôt en Angleterre, d'où il ne revint qu'après les cent jours. Il établit dans le quartier Saint-Jacques, près le Val-de-Grâce, un pensionnat de demoiselles, et se livrait en outre aux fonctions du ministère, prêchant, catéchisant et confessant avec un zèle au-dessus de ses forces. Il avait formé une association d'hommes pieux, commis, ouvriers, militaires, qu'il réunissait tous les 15 jours pour des exercices de piété. Ce fut au milieu de ces occupations utiles que la mort l'enleva à sa famille, à ses nombreux amis, et surtout aux malheureux, le 15 mars 1821. On lit au bas d'un portrait de ce prêtre vénérable, gravé en 1821 par Mécou, ces vers que Delille lui a consacrés :

Des Français exilés seconde providence,
Dans leur secret asile, il cherche leurs malheurs ;
Il soigne la vieillesse, il cultive l'enfance,
Il instruit par sa vie, il prêche par ses mœurs ;
Et quand sa main ne peut soulager l'indigence,
Il lui donne ses vœux, sa prière et ses pleurs.

Voici la liste de ses nombreuses productions, où l'on remarque cette onction et cette ferveur qui caractérisent toutes les actions de sa vie. *Les modèles du clergé, ou Vies édifiantes de MM. de Sarra, Boursol, Beurrier et Morel*, Paris, 1787, 2 vol. in-12 ; l'abbé Carron composa cet ouvrage de concert avec plusieurs amis. *Les trois Héroïnes chrétiennes*, Rennes, 1790 ; *Recueil de cantiques anciens et nouveaux*, 1791, in-18 ; *Pensées ecclésiastiques*, Londres, 1800, 4 vol. in-12 ; *Pensées chrétiennes, ou Entretiens de l'âme fidèle avec le Seigneur pour toute les jours de l'année*, Londres, 1804, 6 vol. in-12 ; Paris, 1803, 4 vol. in-12, et 1813, 6 vol. in-18, chacun en deux parties. Cet ouvrage contient tout ce que la morale évangélique a de plus pur et de plus consolant ; *Le modèle des prêtres, ou Vie de Bridaine*, Londres, 1803, in-12 ; *L'Ami des mœurs, ou Lettres sur l'éducation*, Londres, 1803, 4 vol. in-12 ; *L'Heureux matin de la vie, ou Petit traité sur l'humilité*, Londres, 1807, et Paris, 1817, in-18, fig. ; *Le beau soir de la vie, ou Petit traité sur l'amour divin*, Londres, 1807, et Paris, 1817, in-18, fig. *La vertu parée de tous ses charmes, ou Traité sur la douceur*, Londres, 1810, et Paris, 1817, in-18 ; *L'art de rendre heureux tout ce qui nous entoure, ou Petit traité sur le caractère*, Londres, 1810, et Paris, 1817, in-18, fig. ; *La route du bonheur, ou Coup d'œil sur les connaissances essentielles à l'homme*, Paris, 1817, 2^e édit. in-18, fig. ; *Vies des justes dans les plus humbles conditions de la société*, Versailles, 1815, et Paris, 1817, in-12 ; *Vies des justes dans la profession des armes*, 1815 et 1817, in-12 ; *Vies des justes dans les conditions or-*

sommer pour se défendre de leurs fureurs. Jacques mourut dans de grands sentiments de pitié.

* CARRÉ, voyageur français du xviii^e siècle, après avoir visité la côte de Barbarie, et divers ports de l'Océan, adressa des *Mémoires* à Colbert qui le choisit pour faire partie d'une expédition dans les Indes orientales sous le commandement de François Caron (*Voy. CARON*). Il paraît, d'après ce que Carré dit de son voyage, qu'il avait pour commission d'envoyer au ministre des renseignements sur ce qui se passerait. Bientôt, sous prétexte de porter des nouvelles de l'expédition, Carré fut envoyé en France par son chef qui voulait se débarrasser d'un surveillant incommode. Il s'embarqua donc pour Bender-Abassi, de là se rendit à Bagdad, traversa le désert de la Syrie, alla à Tripoli, visita le Liban, s'embarqua à Seïde, et aborda heureusement à Marseille. Il a publié une relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage des Indes orientales, mêlé de plusieurs histoires curieuses*, Paris, 1699, 2 vol. in-12. On y trouve beaucoup d'aventures insignifiantes ; l'auteur y parle trop de lui, et ne détermine pas toujours avec exactitude les dates des événements. Carré fut renvoyé aux Indes l'année suivante par la voie de terre ; on ignore l'époque de sa mort.

CARRÉ (Louis), né en 1663, à Cloufontaine dans la Brie, d'un bon laboureur, fut disciple du Père Malebranche qui se l'attacha, lui apprit les mathématiques et les principes de la métaphysique. L'Académie des sciences se l'associa en 1697. Il mourut en 1711, avec toute la fermeté que donne la philosophie et la religion. On a de lui un ouvrage sur le calcul intégral sous ce titre : *Méthode pour la mesure des surfaces, la dimension des solides*, etc., 1700, in-4. Plusieurs *mémoires* dans le recueil de l'Académie. *Voy.* son éloge dans ceux de Fontenelle, et un extrait de cet éloge dans le 14^e vol. des *Mémoires du Père Nicéron*.

* CARRÉ (dom Remi), bénédictin de Saint-Maur, Crieur de Beceleuf et sacristin de la Celle, né à Saint-Fal, diocèse de Troyes, en 1706, mort en 1763, est auteur du *Maître des novices dans l'art de chanter*, ou *Règles générales, courtes, faciles et certaines pour apprendre parfaitement le plain-chant*, Paris, 1744, in-4 ; d'un *Recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'église*, Cologne, 1757, in-8 ; d'un *Plan de la bible latine, distribué en forme de bréviaire*, Paris, 1780, in-12.

* CARRÉ (Pierre-Laurent), né à Paris en 1738, se destina d'abord à l'état ecclésiastique et obtint une bourse au séminaire des trente-trois. Après avoir pris le grade de maître-ès-arts, il se présenta au concours d'agrégation et l'emporta sur ses rivaux, dont plusieurs étaient doués d'un talent éminent. Adonné depuis à la littérature et à la poésie, il envoya trois poèmes latins à l'Académie des *Palinods*, de Rouen, connue sous le nom d'*Académie de l'immaculée conception*, et chacun de ces poèmes fut couronné. L'Académie d'Amiens ayant mis au concours l'éloge de Gresset, Carré obtint une mention honorable, et fut couronné l'année suivante aux académies de Montauban et de Marseille. Il sollicita la chaire de rhétorique de Tou-

louse. Delille, dont il avait été l'élève, la lui fit obtenir. Ayant remporté trois prix à l'Académie des jeux floraux, il en fut nommé mainteneur en 1788. La révolution supprima sa chaire, et il accepta la direction d'un établissement d'éducation appartenant à un vieillard presque septuagénaire dont il épousa la fille. A la création de l'université il fut appelé par Fontanes à la chaire de littérature de la faculté de Toulouse. La perte de sa femme lui causa une vive affliction qu'il chercha à distraire en faisant un voyage à Paris, où il est mort le 25 février 1823. Parmi ses nombreuses productions nous citerons : *Cook, ou les progrès de la navigation*, ode ; *La gloire, ou Pindare aux jeux olympiques*, ode ; *Léopold de Brunswick*, poème ; *L'influence du climat sur le génie*, poème ; diverses *Épîtres* et *Idylles* ; *Le bouclier d'Hercule*, traduit d'Hésiode ; *Les Jardins*, poème imité du P. Rapin, etc. M. Du Mège a recueilli en un vol. in-8, une partie des œuvres de Carré, Toulouse, 1826.

* CARRÉ (Guillaume-Louis-Julien), professeur de procédure civile à l'école de Rennes, né dans cette ville le 21 octobre 1777, y mourut subitement au mois d'avril 1832, dans le moment où il allait faire son cours. On a de lui un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on cite : *Introduction à l'étude du droit, spécialement du droit français*, avec des tableaux synoptiques, Paris, 1808, in-8. *Analyse raisonnée et conférence des opinions des commentateurs et des arrêts des cours, sur le code de procédure civile*, Rennes, 1811-12, 2 vol. in-4. *Traité et questions de procédure civile*, Rennes, 1819, 2 vol. in-4. *Introduction à l'étude des lois relatives aux domaines congeables, et commentaire de celle du 6 août 1791*, Rennes, 1822, 1 vol. in-12. *Les lois de procédure civile* ; ouvrage dans lequel l'auteur a refondu son *Analyse raisonnée, son Traité et ses Questions de procédure*, Rennes, 1824, 3 vol. in-4. *Traité du gouvernement des paroisses, où l'on examine tout ce qui les concerne dans leurs rapports avec les lois et les règlements d'administration publique*, Rennes, in-8, et avec un supplément, 1824, in-8. *Des lois de l'organisation et de la compétence des juridictions civiles*, etc., Rennes, 1825-26, 2 vol. in-4. Cet habile jurisconsulte a travaillé au *journal de la cour royale de Rennes*, et a donné divers articles remarquables dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin.

* CARREL (Louis-Joseph), docteur en théologie, natif de Seissel en Bugey, a composé les ouvrages suivants : *La Pratique des billets*, Louvain, 1690 ; Bruxelles, 1698, in-12, dont l'objet est de réfuter celui de Le Correux, intitulé : *Traité des billets entre négociants*, 1682. Ce dernier soutenait que, dans le commerce, il est permis de prêter à intérêt, pour un temps limité, sur de simples billets. Carrel convient que cette pratique n'est point opposée à la loi naturelle, ni par conséquent mauvaise en soi, mais qu'elle est contraire à la loi divine expliquée par la tradition. La *Science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, Lyon, 1700, in-12. *Avis à l'auteur de la vie de M. d'Aranthon d'Alca, évêque de Genève*, Bruxelles et Lyon, 1700, in-12. D. Lemasson, auteur de cette vie, y répondit dans des *Eclaircissements*

ajoutés à la fin de la deuxième édition. Un *Avis* et trois *Lettres*, insérées dans l'*Histoire des ouvrages des savants*, de 1708, sur les propositions concernant la révélation et la certitude du texte sacré, où il prend la défense du docteur Holden, dans son *Analyse de la foi. Lettre à M. Amelot de la Houssaye*, Paris, 1691, in-16, de 60 pag. Elle roule sur la traduction des *Lettres de Cicéron à Atticus*, par Saint-Réal.

* CARREL (Nicolas-Armand), littérateur et publiciste, né à Rouen le 8 août 1800, s'engagea, à 17 ans, dans un régiment de cavalerie, et le quitta l'année suivante pour entrer à l'école de Saint-Cyr. Il passa, à la fin de 1819, sous-lieutenant, dans le 29^e régiment d'infanterie, qui, deux ans après, alla tenir garnison à Belfort. Peu de temps après, éclata, dans cette ville, la conspiration dont il fut un des principaux acteurs. Se voyant signalé à ses chefs et au gouvernement, comme un homme dangereux, il donna sa démission en 1823, et oubliant les devoirs sacrés du citoyen, alla offrir ses services aux constitutionnels espagnols. Au moment où s'effectuait le passage de la Bidassoa, il essaya, à la tête d'un détachement ennemi, d'entraîner les jeunes soldats, en leur présentant le drapeau tricolore; mais cette tentative n'eut aucun résultat. La cause de la révolution paraissant perdue en Espagne, Carrel se vit forcé, avec un certain nombre de Français, de se rendre par capitulation à Llers en Catalogne. Le gouvernement français n'ayant pas ratifié la capitulation, il fut arrêté en rentrant dans sa patrie, et traduit successivement devant deux conseils de guerre, qui le condamnèrent à mort. Des vices de forme firent casser ces jugements, et après un an de séjour en prison, Carrel, traduit devant un troisième conseil de guerre à Toulouse, fut acquitté à la fin de 1824, et se rendit, l'année suivante, à Paris, où il débuta dans la carrière des lettres par le *Résumé de l'histoire d'Ecosse*, avec une introduction par M. Thierry, 1825, in-18; cet ouvrage eut deux éditions dans la même année, et fut suivi d'un *Résumé de l'histoire des Grecs modernes*, 1825, in-18; 2^e édit., 1829, in-18. Il donna, en 1827, l'*Histoire de la contre-révolution en Angleterre sous Charles II et Jacques II*, in-8; ce livre, dans lequel l'auteur s'était attaché à faire ressortir des analogies plus ou moins exactes entre les trois derniers règnes des Stuart et ceux des trois petits-fils de Louis XV, fut saisi. Les travaux littéraires n'avaient pas empêché Carrel de fournir des articles au *Globe*, au *Constitutionnel* et à la *Revue française*. Au commencement de 1830, de concert avec MM. Thiers et Mignet, il fonda le *National*, feuille destinée à attaquer d'une manière systématique le gouvernement. Carrel avait vu, comme tous ses confrères, avec un secret plaisir le pouvoir royal réduit à la désastreuse ressource des coups d'état. A peine les ordonnances de juillet furent-elles rendues, qu'il s'empessa de signer la protestation des journalistes. Il se fit remarquer pendant la lutte des trois jours, par son exaltation et son intempérance. Le gouvernement nouveau le chargea de visiter, en qualité de commissaire extraordinaire, les cinq

départements de l'ancienne Bretagne, dont il importait de connaître l'esprit et la situation politique. A son retour, il refusa la préfecture du Cantal, et devenu le rédacteur en chef du *National*, ne tarda pas à se jeter dans une opposition animée. Associé par ses sympathies au parti républicain, mais généreux par caractère et ennemi des mesures violentes, il appela de ses vœux une révolution nouvelle. Mécontent du pouvoir de juillet, il rêva quelque temps l'avènement prochain d'une république, dans laquelle il serait appelé à jouer un des principaux rôles. Mais ses illusions ne furent pas de longue durée; et sur la fin de sa vie, Carrel semblait participer à ce découragement qui a saisi plusieurs des principaux acteurs de la révolution de 1830. La vivacité bouillante de son caractère, et l'impétuosité chevaleresque, qui était dans ses habitudes, l'engagea plusieurs fois dans des affaires qui ne se terminèrent que par un duel. Le *National* ayant reproduit un passage d'un autre journal, qui renfermait des allusions injurieuses pour M. de Girardin, directeur de *La Presse*, celui-ci crut devoir s'en prendre à Carrel, qui consentit à se battre pour un article qu'il n'avait pas fait, et que, probablement, il n'avait pas lu avant l'impression. Atteint d'une balle dans le bas-ventre après avoir blessé son adversaire, il fut transporté dans une maison à Saint-Mandé où il expira, le 24 juillet 1836, après avoir prononcé ces paroles : *Je meurs dans la foi de Benjamin-Constant, de Manuel et de la liberté*. Les esprits religieux furent affligés de voir qu'un homme doué d'aussi belles facultés, eût écarté de son lit de mort les espérances célestes qui font le plus noble apanage de l'humanité, et eût négligé de profiter des derniers moments que la Providence lui avait accordés, pour descendre dans sa conscience et se préparer au terrible passage de l'éternité. Ses obsèques eurent lieu à Saint-Mandé, au milieu d'une affluence de personnes, parmi lesquelles on remarquait MM. de Chateaubriand, Arago et Béranger, qui venaient payer un tribut de regret à un homme qui eût pu rendre de grands services à son pays, s'il eût été moins enivré des mauvaises doctrines de son siècle, et s'il eût donné une autre direction aux brillantes qualités dont il était doué.

CARRELET (l'abbé Louis), docteur en théologie, et curé de la première paroisse de Dijon, joignit le zèle à la science, et s'acquit à juste titre l'estime des honnêtes gens. Il mourut en 1766. On a de lui des *Œuvres spirituelles et pastorales*, 1767, 7 vol. in-12, réimprimées à Paris en 1804. — * Barthélemy CARRELET DE ROSAI, son frère, mort à Soissons en 1779, avait aussi embrassé l'état ecclésiastique, et se fit un nom dans la chaire. Il prêcha la cène à la cour de France en 1724, et prononça, en 1733, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française. On a de lui plusieurs pièces de vers, entr'autres une *Ode à Louis XV sur la gloire de Louis XIV*.

* CARRENO DE MIRANDA (don Juan), peintre né dans les Asturies en 1614, mourut en 1683. Les Espagnols le placent comme coloriste entre le Titien et Van-Dick. Philippe IV le nomma peintre de la couronne, et Charles II lui conféra l'ordre de Saint-

sificateurs froids, qui ont eu cependant plus de réputation que lui.

CARY. Voy. FALKLAND.

CARYBDE et SCYLLA sont deux noms célèbres dans la mythologie et la géographie. On dit que Carybde était une femme adonnée à la rapine; ayant volé des bœufs à Hercule, elle fut foudroyée par Jupiter, et précipitée dans la mer de Sicile où l'on dit qu'elle retient sa première rapacité, Scylla, fille de Phorcus, ayant abusé de son talent dans l'art de préparer des poisons, fut changée en rocher, et les mugissements des flots qui viennent s'y briser, fit feindre aux poètes qu'elle était entourée de chiens furieux et de loups hurlant sans cesse. Ces deux écueils sont fort voisins, et à l'opposite l'un de l'autre, dans le détroit de Sicile; de sorte qu'il est très-difficile de les éviter tous deux à la fois, ce qui est exprimé par ce vers :

Incidit in Scyllam, cupiens vitare Charybdin.

Voyez-en une belle description dans le 3^e livre, vers 420, de l'Énéide de Virgile. On applique quelquefois à des dilemmes, dont l'alternative est également embarrassante, le vers suivant :

*Dextrum Scylla latus; levum implacata Charybdin
Obtinet.*

* CARYL (Joseph), théologien né à Londres en 1602, se distingua comme prédicateur, et fut employé pendant la guerre civile dans différentes négociations où il montra de l'habileté, mais des dispositions fortement hostiles à Charles I^{er}. Destitué à l'époque de la restauration, il passa secrètement ses dernières années à Londres, occupé de la composition de différents ouvrages, dont le plus considérable est une *Exposition du livre de Job*, en 13 vol. in-4, et 2 vol. in-fol. Il mourut en 1672. — CARYL (Jean), poète anglais, né dans le comté de Sussex, était catholique et fut secrétaire de la reine Marie, femme de Jacques II. Il suivit dans l'exil ce monarque, qui le créa chevalier, et lui conféra les titres purement honorifiques de baron Dartford, comte de Caryl. Ce fut lui qui donna, dit-on, à Pope l'idée de son poème de la *Boucle de cheveux enlevée*. Outre quelques poésies insérées dans divers recueils, on a de lui : la *Princesse anglaise*, ou la *Mort de Richard III*, tragédie, 1667, in-4; *sir Salomon*, ou le *Fat prudent*, comédie, 1671, in-4; les *Psaumes de David*, traduits de la *Vulgate*, 1700, in-12.

CARYOPHILE (Jean-Matthieu), archevêque d'Ionie, né dans l'île de Corfou, mort à Rome vers l'an 1636, possédait à fond le grec, le latin et les langues orientales. Le cardinal François Barberini, neveu d'Urbain VIII, auquel il était attaché, l'engagea à publier ses nombreux ouvrages : il traduisit du grec en latin la *Vie de saint Nil le jeune*, Rome, 1624, in-8; *Confutatio Nili Thessalonicensis*, gr. lat., Paris, 1626, in-8; il publia, pour la première fois, sur un manuscrit de la bibliothèque du Vatican, les *Lettres grecques de Thémistocle*, auxquelles il joignit une traduction latine et des variantes à côté du texte grec, Rome, 1626, in-4. Caryophile publia encore en grec et en latin, le *Concile général de Florence*, Rome, sans date, in-4; *Caldeæ seu æthiopica lingue institutiones*, Rome, 1630, in-8;

Refutatio pseudo-christianæ Catechesis editæ à Zachariâ Gergano græco, gr. lat., Rome, 1631, in-4; *Censura confessionis fidei, seu potius perfidiæ calvinianæ quæ sub nomine Cyrilli patriarchæ Constantinopolitani edita circumfertur*, Rome, 1631, in-8. (Voy. CYRILLE-LUCAR); il a traduit en italien la *Doctrine chrétienne* du cardinal Bellarmin, en y joignant une version syriaque, Rome, 1633, in-8; enfin on lui doit un volume de vers grecs et latins, intitulé : *Noctes tusculanæ*.

CASA (Jean de la). Voy. CASE.

* CASA-BIANCA (Lucio ou Lucien), né en Corse, vers 1733, d'une famille distinguée, entra de bonne heure dans la marine. Nommé député par son département à la Convention, il y vota la détention indéfinie de Louis XVI. Après la session il entra dans le conseil des Cinq-cents, où il appuya en différentes circonstances les mesures proposées par le Directoire pour l'organisation de la marine. Après la session, il entra au service, et fit partie de l'expédition d'Égypte comme capitaine du vaisseau l'*Orient*. Il se trouva en cette qualité à la bataille d'Aboukir, le 1^{er} août 1798, et y périt avec son fils, âgé de 10 ans, qui refusa de le quitter.

* CASA-BIANCA (le comte Raphael de), lieutenant-général, né le 27 novembre 1738, à Vescovato en Corse, prit parti dans les troupes que Louis XV envoya pour achever de soumettre cette île. Nommé capitaine dans le régiment de Butta-Fuoco, il vint en France, en 1770, et retourna en 1772, dans sa patrie où il servit dans le régiment provincial-corse; il s'éleva de grade en grade à celui de colonel, et commandait ce régiment à l'époque de la révolution. Casa-Bianca fut un des quatre députés envoyés en 1789, par la Corse, pour remercier l'Assemblée nationale qui l'avait reconnue comme partie intégrante de la France. Peu de temps après, nommé colonel du régiment de Berry, il rejoignit l'armée du Nord, et chargé d'investir la place de Mons, fit preuve de sang-froid et d'intrepidité dans la déroute occasionnée par le peu de confiance des soldats dans leurs généraux qu'ils accusaient de les trahir (Voy. BIRON). Employé la même année à l'armée des Alpes avec le grade de maréchal-de-camp, sous les ordres de Montesquiou qui lui confia le commandement de l'avant-garde, il traversa la Savoie, poursuivit les Piémontais dans la Tarentaise et ne s'arrêta qu'au pied du petit Saint-Bernard. Investi, le 11 octobre 1793, du commandement de la Corse, et chargé de s'emparer de la Sardaigne, il se présenta sous les murs de Cagliari; mais l'insubordination d'une phalange de Marseillais fit manquer l'entreprise, et l'on fut obligé de se rembarquer. Les Anglais, appelés par Paoli débarquèrent en Corse, le 22 mai 1794; et Casa-Bianca se vit presque aussitôt assiégé dans Calvi. Quoique la place fût mal fortifiée et mal pourvue de munitions, et qu'il n'eût avec lui que six cents hommes, il soutint trente-neuf jours de siège et un bombardement qui réduisit la plus grande partie de la ville en cendres. Resté avec quatre-vingts hommes exténués de faim et de fatigues, il capitula, mais à des conditions honorables pour ses braves et pour les habitants. Cette défense

glorieuse lui valut le brevet de général de division. Il se rendit à l'armée d'Italie, se réunit à Masséna, et fut nommé commandant du département des Alpes-Maritimes. Le général en chef Bonaparte le chargea de faire rentrer la Corse sous la domination française; et les Anglais ayant abandonné cette île, Casa-Bianca reprit le commandement du Liamone, qu'il échangea plus tard pour celui de Gènes. Envoyé dans la Bretagne pour y réprimer quelques mouvements royalistes, il s'occupait de fortifier Saint-Brieuc, quand Bonaparte, devenu premier consul, le nomma membre du sénat. En 1814, Louis XVIII le fit pair de France. Il fut exclu de la chambre haute à la seconde restauration, pour y avoir siégé durant les cent jours, et réintégré par ordonnance royale du 21 novembre 1819. Il est mort en 1825. — Son fils CASA-BIANCA (Pierre-François), né à Vescovato (Corse), le 30 avril 1784, successivement élève de l'école polytechnique et de l'école d'artillerie de Metz, servait, en 1807, dans l'état-major du général Lefebvre. En 1811, il était parvenu par son mérite au grade de colonel 11^e régiment de troupes légères. Il fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Russie, depuis 1806, et mourut le 14 août 1812, des suites de ses blessures.

* CASAFONDA (don Manuel-Paul de), philologue espagnol, né dans la Galice, vers 1725, cultiva les langues grecque et hébraïque avec succès. Fiscal du conseil des Indes, plus tard membre du conseil de Castille et de la chambre du roi, ses fonctions publiques lui laissèrent peu de loisirs pour exécuter des ouvrages de longue haleine; mais le petit nombre de ceux que l'on connaît, attestent les connaissances les plus variées. On cite particulièrement celui qui a pour titre : *De l'état actuel de la littérature espagnole, de celui des trois principales universités de Castille et de ses principaux collèges*. Cet ouvrage est resté inédit. On ignore l'époque précise de la mort de Casafonda.

* CASAL (Gaspard), théologien portugais, né à Leiria dans le xvi^e siècle, ermite de St.-Augustin, professa la théologie à Coïmbre vers 1542, et devint conseiller et confesseur du roi Jean III, dont il avait été précepteur. Il assista au concile de Trente, fut nommé évêque, et mourut à Coïmbre en 1575. Parmi ses ouvrages, on remarque : *de Justificatione humani generis*, Venise, 1563 et 1599; *Axiomata christiana*, Coïmbre, 1550, Venise, 1563, Lyon, 1593, in-4; *de Cœna*, Venise, 1563; *de Usu Calicis*, etc., Venise, 1563, et Anvers, 1566, in-4.

CASALANZIO. Voy. JOSEPH CALASANCE (saint).

* CASALI (Ubertino de), frère mineur dans le xiv^e siècle, est auteur d'un livre aussi rare que singulier, intitulé : *Arbor vitæ crucifixæ Jesu*, Venise, 1485, in-fol. Quelques écrivains ont pensé que l'*Arbor vitæ* avait fait naître l'idée du fameux *Liber conformitatum vitæ S. Francisci ad vitam J.-C.* (Voy. ALBIZI). L'un et l'autre ouvrage contiennent en effet un sommaire de la vie de J.-C., et ont pour but principal de relever la splendeur de l'ordre de Saint-François. Casali a encore donné un traité *De septem ecclesiæ statibus*, Venise, 1516, in-fol. C'est une espèce de commentaire sur l'*Apocalypse*, comme

l'*Onus ecclesiæ, de septem ecclesiæ statibus*, que la conformité du titre et du sujet a fait aussi attribuer à Casali, mais qui paraît avoir été composé par Jean, évêque de Chiensée.

CASALI (Jean-Baptiste), savant antiquaire de Rome, du xvi^e siècle, publia beaucoup de dissertations, toutes plus savantes les unes que les autres : *De ritibus veterum Ægyptiorum*, Rome, 1644, in-4; Francfort, 1681 : cet ouvrage, quoique peu volumineux, renferme des choses curieuses; *De ritu nuptiarum veterum; De tragediâ et comædia; De tricliniis, conviviis et lesseriis veterum; De Thermis; De insignibus*, etc., dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. Mais l'ouvrage qui a surtout établi sa réputation est intitulé *De urbis et romani olim imperii splendore*, Rome, 1630, in-fol.

CASANATE (Jérôme), né à Naples en 1620, et mort le 3 mars 1700, fut créé cardinal par le pape Clément X en 1673. Innocent XII, qui connaissait sa science et son amour pour les lettres, le nomma bibliothécaire du Vatican. L'abbé Zacagni donna sous sa direction un recueil d'ouvrages anciens manuscrits sous le titre de *Collectanea*, Rome, 1698, in-4. Casanate laissa par son testament sa bibliothèque au couvent de la Minerve des dominicains à Rome, à condition qu'elle serait publique, avec 4,000 écus romains de revenu pour l'entretien de cette bibliothèque. On y voit sa statue en marbre. Audiffredi (Voy. ce nom) en a fait le catalogue.

CASANATE (Marc-Antoine-Alègre de), carme d'Aragon, mort en 1638, est auteur de plusieurs ouvrages; le plus considérable est *le Paradis de la gloire du Carmel*, Lyon, 1639, in-fol.; c'est une bibliothèque des auteurs carmes. On lui reproche d'y avoir fait entrer des écrivains étrangers à son ordre, pour grossir son histoire d'un plus grand nombre d'hommes illustres (Voy. VILLIERS, Cosme).

CASANOVA (Marc-Antoine), poète latin, de Rome, mort en 1527, s'est distingué dans le genre épigrammatique, auquel le portait son humeur satirique et plaisante. Il se forma sur Martial, et en prit le style vif et mordant. Catulle fut son modèle dans les vers qu'il composa pour les hommes illustres de l'ancienne Rome. Ses éloges firent honneur également à son esprit et à son caractère. On trouve ses poésies dans les *Deliciæ poetarum italicorum*.

* CASANOVA DE SEINGALT (Jean-Jacques), frère aîné du peintre dont l'article suit, naquit à Venise, le 12 avril 1725, et parut tour-à-tour abbé, militaire, historien, antiquaire, publiciste et poète. Il vécut dans le désordre, se fit enfermer dans les prisons de Venise, d'où il s'évada en 1756, et vint l'année suivante à Paris, où il se mit en relation avec Bernis, Fontenelle, Favart, Voltaire, Rousseau, etc. Il parcourut ensuite l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, et se retira en 1785, à Dux, en Bohême, où il devint secrétaire du comte de Waldstein. Il mourut dans cette ville en 1799, après avoir consacré ses dernières années à l'étude. Outre les scandaleux mémoires publiés sous son nom, on a de lui : *Confutazione della storia del governo veneto*, Amsterdam, 1769, in-8; *Istoria delle turbolenze della Polonia*,

Goritz, 1774, in-8, l'ouvrage n'est pas achevé; *l'Iliade d' Omero, tradotta in ottava rima*. 1778, 4 vol.; *Histoire de ma fuite des prisons de Venise*, Prague, 1788, in-8; *Icosameron*, ou *Histoire d'Edouard et d'Elizabeth, qui passèrent 80 ans chez les Mégaméiques, habitants aborigènes du Protocosme dans l'intérieur de notre globe*, 1788 à 1800, 5 vol. in-8; *Solution du problème héliaque démontrée*, Dresde, 1790, in-4; *Corollaire à la duplication de l'hexaèdre donné à Dux en Bohême*, 1790, in-4.

* CASANOVA (François), peintre né à Londres en 1730, retourna fort jeune à Venise, avec ses parents qui lui firent étudier, ainsi qu'à ses frères, les langues anciennes et modernes. Dans le même temps il s'occupait de peinture, et montrait beaucoup de dispositions pour cet art. A l'âge de 25 ans, il se rendit avec son frère à Paris, et présenta ses essais à Parrocel qui lui donna de sages avis. Il alla ensuite à Dresde, où il apprit de Dietrich le secret du coloris; et de retour à Paris, fut reçu membre de l'académie de peinture. Son tableau de réception lui mérita les suffrages des connaisseurs. Les derniers ouvrages qu'il fit en France sont deux tableaux qui lui furent commandés par le prince de Condé pour son nouveau palais, et qui représentent deux batailles gagnées par son illustre aïeul. Catherine II l'appela en Russie pour peindre dans son palais ses conquêtes sur les Turcs. Se trouvant un jour à la table du prince de Kaunitz, où l'on parlait de Rubens et de ses talents comme peintre et comme diplomate, un des convives dit : « Rubens était donc un ambassadeur qui s'amusaient de la peinture ? — Votre Excellence se trompe, » répartit Casanova, c'était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Il mourut à Bruhl, près de Vienne, en mars 1805, au moment où il travaillait à un tableau représentant l'inauguration de l'hôtel des Invalides par Louis XIV. Plusieurs de ses tableaux ont été gravés.

* CASANUOVA (Antoine), Génois, né dans le xvi^e siècle, s'est rendu célèbre par son dévouement filial. Son père, Léonard de Casanuova, l'un des partisans du héros corse San-Pietro, ayant été fait prisonnier, Antoine prend des habits de femme et s'introduit dans la prison, portant des vivres dans une corbeille. Il rase son père à la hâte, le revêt des habits dont il s'est servi, lui donne tous les renseignements nécessaires à sa fuite, et le sauve en effet. Les Génois condamnèrent le vertueux Antoine à être pendu, et, par un raffinement de cruauté, lui firent subir cette sentence à l'une des fenêtres du château de Fiani, patrimoine de ses ancêtres et lieu de sa naissance. Ce château fut ensuite détruit, et tout ce qu'il contenait livré aux flammes. Léonard, pour venger son fils, s'unit à Alphonse Ornano, fils de San-Pietro, et tous deux ravagèrent les possessions génoises pendant deux ans.

CASAS (Barthélemy de Las), né à Séville en 1444, suivit dès l'âge de 19 ans Antoine de Las-Casas son père, qui passait dans les Indes avec Christophe Colomb en 1493. De retour en Espagne, il fut ecclésiastique et curé. Il quitta sa cure et sa patrie pour aller travailler au salut des Indiens. Il revint

quelque temps après en Europe, pour porter les plaintes des Indiens contre les Espagnols aux pieds de Charles-Quint. L'affaire fut discutée dans le conseil, et fut suivie de plusieurs réglemens favorables aux Indiens. Le docteur Sépulvéda ayant entrepris de justifier les Espagnols dans un ouvrage intitulé *Democrates Secundus, seu de justis belli causis*, etc., Las-Casas, devenu évêque de Chiapa, lui opposa son traité intitulé *La destruction des Indes*, plein de détails qui font frémir l'humanité, mais où l'on aperçoit partout l'esprit exagérateur; aussi cet ouvrage ne termina-t-il pas son différend avec Sépulvéda. Dominique Soto, confesseur de l'empereur, fut nommé pour examiner cette affaire. Las-Casas mit toutes ses raisons par écrit, pour être envoyées à Charles-Quint, mais ce prince ayant balancé les différents rapports, ne décida rien. L'évêque de Chiapa revint en Espagne, en 1551, après s'être signalé pendant 50 ans en Amérique, par son zèle et par ses vertus épiscopales. Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, le représente comme un homme inquiet et mécontent. Le père Charlevoix, qui dans l'*Histoire de Saint-Domingue* en fait le plus grand éloge, remarque « qu'il avait l'imagination » trop vive, et qu'il s'en laissait trop dominer (L. 5, » ann. 1515). — « Il faut convenir, dit-il ailleurs, » qu'il règne dans son ouvrage un air de vivacité » et d'exagération qui prévient contre lui. Il n'a pas » su dégager la vérité des couleurs que de la prévention, la haine, l'intérêt, l'amitié, l'engagement. » un zèle ou trop amer ou trop ardent peuvent lui » donner (L. 6, ann. 1547). » Marmontel voulant en faire le héros de son poème des *Incas*, en fait un homme ridiculement vain, un imbécile; mais cette maladresse ne déshonore que le romancier. Des écrivains plus judicieux ont observé que sa charité n'était pas toujours conséquente, et que tandis qu'il travaillait, avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme, à la liberté des Indiens, il employait tout son crédit à asservir les Nègres. Il mourut à Madrid en 1566, âgé de 92 ans. Il s'était démis de son évêché entre les mains du pape, peu de temps auparavant. L'ordre de Saint-Dominique, dans lequel il était entré en 1522, lui doit plusieurs établissemens dans le Pérou. Outre son *Traité de la destruction des Indes*, Séville, 1552, in-4, on en a plusieurs autres contre Sépulvéda. L'édition espagnole de Séville, 1551, 3 parties en 1 vol. in-4, caractère gothique, est plus estimée que les éditions suivantes en caractère ordinaire. Elle a été traduite en latin : il a été donné une traduction française des œuvres de Las-Casas, 1822, 2 vol. in-8. Voici le jugement que les encyclopédistes, qu'on peut bien citer quand ils parlent en faveur des Espagnols, portent de cet ouvrage. « On serait tenté de croire que l'auteur a » voulu pallier les crimes de ses compatriotes en les » rendant absolument incroyables... C'est une exagération grossière, et voici pourquoi ce Las-Casas » a tant exagéré; il voulait établir en Amérique un » ordre semi-militaire, semi-ecclésiastique; ensuite » il voulait être grand-maitre de cet ordre, et faire » payer aux Américains un tribut prodigieux en » argent : pour convaincre la cour de l'utilité de ce » projet, qui n'eût été utile qu'à lui seul, il por-

» tait le nombre des Indiens égorgés à des quantités innombrables. » On ne doit point oublier un ouvrage latin aussi curieux que rare, sur cette question : « Si les rois ou les princes peuvent en conscience, par quelque droit, ou en vertu de quel que titre, aliéner de la couronne leurs citoyens » et leurs sujets, et les soumettre à la domination de quelque seigneur particulier ? » Tubingen, 1625, in-4. L'auteur y discute plusieurs points très-déliés et très-intéressants, touchant les droits des souverains et des peuples. Il examine si les rois peuvent aliéner des provinces et des villes, faire des cessions, des échanges, etc. et soutient la négative. Mais outre que la destinée générale des nations a prescrit contre cette opinion, la contraire fût-elle fautive, concourt à remplir le plan éternel des révolutions successives qui doivent agiter tous les empires de la terre, les changer, les réformer, en faire la matière d'une vicissitude et d'une inconstance bien digne de fixer les regards et les réflexions profondes d'une philosophie chrétienne. « Souvenez-vous, disait le célèbre Bossuet à son auguste élève, que ce long enchainement de causes particulières qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la divine Providence; Dieu tient du haut des cieux les rênes de tous les cœurs en sa main; tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche bride, et par-là, il remue tout le genre humain... C'est lui qui prépare les effets dans les causes les plus éloignées, et qui frappe ces grands coups, dont le contre-coup porte si loin. Quand il veut lâcher le dernier, et renverser les empires, tout est faible et irrégulier dans les conseils. L'Egypte autrefois si sage, marche enivrée, étourdie et chancelante, parce que le Seigneur a répandu l'esprit de vertige dans ses conseils : elle ne sait plus ce qu'elle fait, elle est perdue... par-là se vérifie ce que dit l'Apôtre, que Dieu est heureux et le seul puissant roi des rois, et Seigneur des seigneurs. Heureux, dont le repos est inaltérable; qui voit tout changer sans changer lui-même, et qui fait tous les changements par un conseil immuable; qui donne et qui ôte la puissance, qui la transporte d'un homme à un autre, d'un peuple à un autre, pour montrer qu'ils ne l'ont tous que par emprunt, et qu'il est le seul en qui elle réside naturellement. » La *Relation de la destruction des Indes* a été traduite en français, en 1697, par l'abbé de Bellegarde. On en a aussi une traduction latine, Francfort, 1598, in-4. On trouve une notice sur *Las-Casas* dans le *Voyage à la Trinidad et à Vénézuëla*, par M. Dauxion-Lavaisse, tome 2, Paris, 1812. Sa vie a été écrite en italien par Michel Pio de Bologne, 1618, in-8.

CASAS (Christophe de Las), espagnol, mort l'an 1576, est auteur d'un dictionnaire italien-espagnol, intitulé *Vocabulario de las dos linguas toscana y castellana*, Séville, 1483, in-4. Jules Camille, italien, en a donné une édition augmentée.

CASATI (Paul), né à Plaisance en 1617, entra jeune chez les jésuites. Après avoir enseigné à Rome les mathématiques et la théologie, il fut envoyé en Suède à la reine Christine, qu'il acheva de déter-

miner à embrasser la religion catholique. Il mourut à Parme, en 1707, à l'âge de 91 ans, laissant plusieurs ouvrages en latin et en italien. Les principaux sont : *Vacuum proscriptum*, Gènes, 1649; *Terra machinis mota*, Rome, 1668, in-4; *Mechanicorum libri octo*, Lyon, 1684; *De igne dissertationes*, 1686 et 1693, deux parties in-4, la première à Venise, et la deuxième à Parme, estimées; *De angelis disputatio theologica*, Plaisance, 1703; *Hydrostaticæ dissertationes*, Parme, 1695; *Opticæ dissertationes*, Parme, 1703. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il fit ce traité d'optique à 88 ans, étant déjà aveugle. Sa mort causa des regrets aux savants et aux gens de bien. On voit dans ses ouvrages de physique beaucoup de recherches et d'expériences, et plusieurs bonnes vues.

* CASATI (Christophe), né à Milan en 1722, mort dans cette ville en 1804, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude de la jurisprudence, et surtout à celle des chartes. Il composa quelques écrits restés dans son portefeuille. Le seul qu'il ait fait imprimer est une *Dissertation* intitulée *dell' Origine delle auguste case d'Austria e di Lorena*. Il démontre dans cet ouvrage qu'Éticon, premier duc de l'Allemagne inférieure, fut la souche commune des maisons d'Autriche et de Lorraine, et que les familles des princes français, carlovingiens et capétiens, en dérivent également.

* CASA-TILLY (don François-Xavier-Everard de TILLY GARCIA DE PARÈDES, marquis de), amiral espagnol, né en 1712, entra dans les gardes marines, et obtint un avancement rapide qu'il dut principalement à son mérite. Il commanda avec la plus grande distinction les flottes espagnoles, particulièrement dans les années 1768, 69, et surtout en 1776 et 1778, époque à laquelle il dirigea avec succès l'importante expédition contre les colonies portugaises de Sainte-Catherine et du Saint-Sacrement sur les côtes de la Plata. En 1792, il fut nommé directeur-général des flottes, et deux ans après capitaine-général des armées navales : il mourut le 11 décembre 1795. Il avait reçu de Charles III le titre de marquis et diverses autres faveurs, juste récompense de soixante-huit ans de services.

CASAUBON (Isaac), né à Genève en 1589, d'un ministre protestant, professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie, et ensuite la langue grecque à Paris. Henri IV lui confia la garde de sa bibliothèque en 1603. Jacques I^{er}, roi d'Angleterre, l'appela après la mort de ce prince, et le reçut d'une manière distinguée. Il mourut en 1614, et fut enterré à l'abbaye de Westminster. Il affecta toujours de montrer un esprit de paix dans les querelles de la religion; mais pour avoir voulu plaire aux catholiques et aux huguenots, il ne fut agréable ni aux uns ni aux autres. Un de ses fils s'étant fait capucin, alla lui demander sa bénédiction : *Je te la donne de bon cœur*, lui dit son père, *je ne te condamne point; ne me condamne pas non plus : nous paraîtrons tous deux au tribunal de Jésus-Christ*. Ce propos tombait à faux, les catholiques ne condamnent personne, mais ils croient à l'Evangile qui ne veut qu'une foi et qu'une Eglise. Etant allé en Sorbonne, on lui dit : *Voilà une salle où l'on dispute*

depuis quatre cents ans. — Qu'y a-t-on décidé ? demanda-t-il sur-le-champ. On voit par ces réponses que Casaubon était plutôt porté à l'indifférence pour toutes les religions, qu'il ne penchait pour le calvinisme ; indifférence qui est l'effet naturel de l'abandon de la vraie religion dans des gens qui ont le sens assez droit pour apprécier les sectes. On a de lui : des *Commentaires* sur plusieurs auteurs, Théophraste, Athénée, Strabon, Polybe, Polien, etc. On remarque dans tous une littérature immense, et des vues nouvelles sur plusieurs passages mal entendus ; *De libertate ecclesiastica*, 1607, in-8, imprimé jusqu'à la page 264, parce que le différend avec Venise ayant été accordé, Henri IV en fit discontinuer l'impression. Ce fragment se trouve avec ses *Lettres*, Rotterdam, 1709, in-fol. Des *Exercitations sur les annales de Baronius*, Londres, 1614, in-fol., qui sont très-mauvaises. Il ne pousse son examen que jusqu'aux trente-quatre premières années, et on a dit avec raison qu'il n'avait attaqué l'édifice du cardinal que par les girouettes. Le Clerc le blâme d'avoir écrit sur des matières qu'il n'entendait pas assez, et qu'il n'était plus temps d'étudier dans ses vieux jours. Des *Lettres* déjà citées. Elles sont intéressantes par bien des particularités, et surtout par la modestie et la candeur qui y règnent : ces deux vertus formaient le caractère de l'auteur ; on voit dans plus d'un endroit que dans la disposition de son cœur il n'était pas éloigné de la religion de ses pères. *Casauboniana*, 1710, in-4.

CASAUBON (Méric), fils du précédent, né à Genève en 1599, élevé à Oxford, et ensuite chanoine de Cantorbéry, refusa une pension que lui offrait Olivier Cromwel pour écrire l'histoire de son temps. Il mourut en 1671, après avoir publié plusieurs ouvrages aussi recherchés pour l'érudition, que dégoûtants par la dureté du style. Les principaux sont des *Commentaires* sur Optat, sur Diogène Laërce, sur Hiéroclès, sur Epictète, etc. ; *De la crédulité et de l'incrédulité*, 1670, in-8 ; *La cause première des biens et des maux qui arrivent dans ce monde*, 1645, in-4 ; *Traité de l'enthousiasme*, 1653 ; *Défense de l'Oraison dominicale*. Ses *Lettres* ont été imprimées avec celles de son père.

CASAUX (Charles de), consul de Marseille dans le temps de l'avènement de Henri IV à la couronne, aima mieux traiter avec le roi d'Espagne qu'avec son souverain. Il avait déjà envoyé ses confidents à Madrid, et devait bientôt livrer la ville à l'ennemi, lorsqu'un bourgeois, nommé *Sibertat*, corse d'origine, introduisit le duc de Guise par une porte qu'on lui avait confiée, et tua Casaux de sa propre main, en 1596.

* CASAUX (Charles, marquis de), membre de la société royale de Londres, et de celle d'agriculture de Florence, était propriétaire à l'île de Grenade. Devenu sujet des Anglais par la session qui leur fut faite de cette colonie en 1763, il continua de s'occuper de la culture de la canne à sucre, et d'autres détails agricoles. Il passa en France en 1788, et y resta jusqu'en 1792. Après la journée du 10 août, il se rendit en Angleterre où il est mort en 1796 dans un âge fort avancé. On a de lui *Système de la petite culture des cannes à sucre*,

1779, in-4, dans les *Transactions philosophiques*, tome 69, et à la suite du *Traité du sucre* par Le Breton, Paris, 1789, in-12, et réimprimé avec des additions considérables, sous ce titre : *Essai sur l'art de cultiver la canne et d'en extraire le sucre*, Paris, 1781, in-8 ; *Considérations sur quelques parties du mécanisme des sociétés*, 1785-88, 5 parties in-8, traduites en anglais par Parkins Mac-Mahon. On a encore de lui des *Notes et des observations* dans la trad. du *voyage en France*, d'Arthur Young, 1793, 3 vol. in-8. On trouve la liste de ses ouvrages dans la *France littéraire* de Ersch.

CASCELLIUS, savant jurisconsulte, principalement en matières d'héritages ou de fonds de terre, dont Cicéron et Pline font une mention honorable. Ce dernier nous apprend que Cascellius avait eu pour maître Volcatius. Il était contemporain d'Offilius, égal à lui dans le droit, ainsi qu'à Trébatius, il surpassa l'un et l'autre en éloquence. Il vécut jusqu'au temps d'Auguste. Quintilien admire dans ses écrits l'étude de l'antiquité. Il ne restait plus au siècle de Pomponius, que son livre des *Belles sentences*. C'étaient les réponses que son génie vif et subtil lui faisait donner sur-le-champ à ceux qui le consultaient. Malgré le cas que l'on faisait des ouvrages de ce jurisconsulte dans le siècle où il vivait, et de ce jurisconsulte lui-même, on ne voit pas qu'il ait été élevé à aucune dignité au-dessus de la questure.

* CASE (Pierre de), dont le véritable nom est DESMAISONS, né à Limoges, dans le xiv^e siècle, mort en 1348, fut général de l'ordre du Mont-Carmel, patriarche de Jérusalem, et administrateur de l'évêché de Vaison. On connaît de lui : quatre *Livres sur le Maître des Sentences* ; des *Commentaires sur la politique d'Aristote*, et plusieurs *Sermons* écrits en latin, ainsi que les ouvrages précédents.

CASE ou plutôt DELLA CASA (Jean de la), archevêque de Bénévent, commissaire apostolique à Florence sous Paul III, puis nonce à Vicence, secrétaire intime de Paul IV, né d'une famille originaire de Mugello dans l'état de Florence, en 1503, mourut à Rome en 1556, au moment où le pape lui destinait la pourpre romaine ; il était secrétaire de ce pontife, et avait été nonce de Paul III à Venise. Il fut regretté des savants, dont il était l'ami et le protecteur, et laissa plusieurs ouvrages italiens en vers et en prose, écrits avec autant d'agrément que de délicatesse. Sa *Galatée*, ou *la manière de vivre dans le monde*, traduite en français, 1678, mérite surtout cet éloge. Elle a été aussi traduite en espagnol, en latin et en allemand. La Case avait dans sa jeunesse, et longtemps avant que d'avoir embrassé l'état ecclésiastique, composé quelques poésies licencieuses, appelées en italien *Capitoli*. Trois de ces *Capitoli* (*del Forno, degli Baci, et sopra il nome di Giovanni*), étaient si obscènes, qu'on les a supprimées dans les éditions des œuvres de la Case, données depuis 1700 ; mais on les trouve, avec quelques autres pièces semblables de Berni, de Mauro et d'autres, dans un recueil imprimé à Venise en 1548, in-8. Le *Capitolo del Forno* est un ouvrage très-indécent. Vergério fit à cette occasion contre lui une satire bien mortifiante. Il y fit une réponse en vers latins, où

il se justifia aussi bien qu'on peut le faire, lorsqu'avec des torts bien réels on croit n'avoir pas tous ceux qu'on nous reproche. Voyez les *Observations choisies de Gundlingius*, Leipsick, 1707, in-8, dans lesquelles il a inséré le *Capitolo del Forno*, avec le *Poème apologétique de la Case*. Malgré cette apologie, beaucoup d'écrivains protestants adoptèrent les calomnies de Vergério. Ils transformèrent même le *Capitolo del Forno*, en un livre latin, *De laudibus sodomiz*, qui n'a jamais existé que dans leur imagination. Les mœurs de la Case ne méritaient point cet outrage, quoique sa liberté d'écrire ne puisse être justifiée. Il n'en avait d'ailleurs abusé que dans un âge où l'on ne connaît pas toujours le prix de la vertu; la conduite qu'il tint ensuite et l'intégrité de ses mœurs, auraient dû faire oublier et supprimer ce travers de jeunesse. Tous les ouvrages de cet auteur ont été recueillis à Florence, 1707, en 3 vol. in-4; à Venise, 1728 et 1729, en 5 vol. in-4; et à Naples en 1703, 6 vol. in-4. Cette dernière édition est jolie. Parmi les auteurs qui ont justifié la Case, consultez les *Fragments d'histoire et de littérature*, La Haye, 1706, pages 116 et suivantes.

CASEARIUS (Jean), missionnaire de Cochinchine, a fait la *Description des plantes de l'Hortus Malabaricus*, 1678 et suiv.; 12 vol. in-folio, auxquels il faut joindre l'*Index de Commelin*, 1696.

CASELIUS (Jean CHESSEL), né à Göttingue en 1533, professa la philosophie et l'éloquence à Rostock et à Helmstadt. Il faisait grand cas des pères grecs, et mourut dans cette dernière ville en 1613, à 80 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, et un recueil de lettres latines, 1604, in-8.

* CASENAVE (Antoine de), conventionnel, né à Lamboye (Basses-Pyrénées) le 9 septembre 1763, fut d'abord avocat, puis substitut de l'avocat-général au parlement de Pau. Envoyé à la Convention en 1792, il prononça les paroles suivantes, lorsqu'il fut appelé à prononcer sur le sort de Louis XVI. « La mort de Louis XVI est, dans mon intime conviction, le tombeau de la liberté publique et le triomphe des ennemis de la patrie. Les paradoxes et les sophismes que l'art a inventés dans le cours de cette procédure, me confirment de plus en plus dans les principes que j'ai déjà manifestés. La cumulation de tant de pouvoirs incompatibles me paraît une monstruosité tyrannique à laquelle je ne veux avoir aucune part. Le seul code pénal applicable à Louis, est celui qui prononce sa déchéance. Le salut public commande à son égard une mesure de sûreté générale. Je conclus en conséquence 1° à la réclusion de Louis et de sa famille jusques après la paix, et à leur exil perpétuel à cette époque; 2° à ce que les suffrages des membres qui n'ont pas été présents à l'instruction de cette affaire, ne soient pas comptés pour le jugement; 3° à ce que, pour suppléer au défaut de récusation des membres qui sont suspects pour cette décision, la majorité des voix soit fixée aux deux tiers au moins. Je demande acte de ma proposition. » Lorsque la condamnation à mort eut été prononcée, il parla avec chaleur pour le sursis, et plus tard il ne craignit point de demander la mise en accusation de Marat. Case-

nave ne fut point cependant enveloppé dans les proscriptions du 31 mai. Il arracha même à la mort Baraguey d'Hilliers et le général Kilmaine. Membre du conseil des Cinq-cents, il fit partie après le 18 brumaire de la commission chargée de porter les bases de la constitution de l'an 8. Il devint ensuite membre du nouveau corps législatif dont il fut élu secrétaire, puis en 1810, vice-président. Elu député à la chambre des représentants en 1813, il n'y siégea point et mourut à Paris le 16 avril 1818, dans sa 56^e année.

CASENEUVE (Pierre de), né le 31 octobre 1591, à Toulouse, prébendier de l'église de Saint-Étienne, mort en 1632, à 61 ans, est auteur des *Origines ou Etymologies françaises*, insérées depuis à la suite du *Dictionnaire étymologique de Ménage*. On a encore de lui : *L'Origine des jeux floraux de Toulouse*, où l'on trouve des recherches curieuses, Toulouse, 1669, in-4, avec la vie de l'auteur par Bernard Medon; *Le franco-alieu de Languedoc*, Toulouse, 1643, in-fol.; *La Catalogne française*, 1644, in-4. Il y traite des droits qu'à le roi de France sur les comtés de Barcelonne et de Roussillon, etc. *La Carité*, roman, Toulouse, 1644, in-8; *Vie de saint Edmond*, in-8. Caseneuve était un homme de bonne mœurs et modeste. Il ne voulut jamais désigner quel successeur il désirait qu'on lui donnât dans son bénéfice, et refusa qu'on tirât son portrait. Il était très-versé dans le droit public.

CASES. Voy. CAZES.

CASIMIR I^{er}, roi de Pologne, passa *incognito* en France sous le nom de Charles, entra dans l'ordre de Cluni, et prit le diaconat. Sept ans après, les Polonais livrés aux troubles et aux divisions depuis sa retraite, obtinrent de Benoît IX en 1041, que leur roi remonterait sur le trône et se marierait. De retour en Pologne, Casimir épousa une fille du duc de Russie, et en eut plusieurs enfants. Il civilisa les Polonais, fit renaitre le commerce, l'abondance, l'amour du bien public, l'autorité des lois. Il régla parfaitement bien le dedans, et ne négligea point le dehors. Il défit Maslas, grand-duc de Moscovie, enleva la Silésie aux Bohémiens, et établit un siège épiscopal à Breslau. Il mourut en 1058, après un règne de 18 ans.

* CASIMIR II, 5^e fils de Boleslas III, roi de Pologne, né en 1117, commanda ainsi que chacun de ses frères une division de l'armée qui envahit la Prusse, en 1164. Micislas III qui succéda à Boleslas s'étant aliéné le cœur de ses sujets, ceux-ci lui ôtèrent la couronne et la placèrent sur la tête de Casimir II. La noblesse voulut profiter de l'éloignement du nouveau roi occupé dans une guerre contre la Russie pour relever la puissance de Micislas; mais celui-ci revint sur-le-champ, fit avorter leurs projets, et pardonna aux coupables. Il mourut à Cracovie le 4 mai 1194. Ce prince était doué d'un caractère généreux et plusieurs fois il ferma les yeux sur des complots tramés contre lui. Un jour, n'étant encore que prince de Sandomir, il gagna au jeu tout l'argent d'un seigneur polonais qui, dans un moment de colère, lui donna un soufflet, et pour cette action fut condamné à mort; Casimir fit casser la sentence, et dit pour l'excuser : *Je ne*

suis point surpris de la conduite de ce gentilhomme; ne pouvant se venger de la fortune il a attaqué son favori. Il lui rendit ensuite son argent et se déclara seul coupable, puisqu'il encourageait par son exemple un vice pernicieux qui pouvait être la cause de la ruine d'une partie de son peuple.

CASIMIR III, le Grand, né en 1309, roi de Pologne en 1333, enleva plusieurs places à Jean, roi de Bohême, et conquit la Russie. Il joignit aux talents de la guerre les vertus d'un grand roi, maintint la paix, fonda et dota des églises et des hôpitaux, et éleva un grand nombre de forteresses. On ne lui reproche que sa passion pour les femmes. L'évêque de Cracovie l'ayant excommunié, après l'avoir repris inutilement de ses fautes, Casimir fit jeter dans la rivière le prêtre qui lui signifiâ la censure. Il répara ses fautes par une sincère pénitence. Il mourut en 1370, d'une chute de cheval, après avoir régné 37 ans.

CASIMIR V (Jean), fils de Sigismond III, roi de Pologne, d'abord jésuite et cardinal, disputa le trône après la mort de Ladislas-Sigismond son frère. Ayant été élu, il renvoya son chapeau, et prit la couronne. Le pape lui donna la dispense pour épouser Louise-Marie de Gonsague, veuve de son frère. Il fut d'abord défait par Charles-Gustave, roi de Suède; mais il eut le bonheur de le repousser ensuite, et de conclure un traité de paix avec son successeur, en 1660. L'année d'après, son armée remporta une victoire sur les Moscovites en Lithuanie. Une sédition élevée contre lui, qu'il apaisa, lui inspira du dégoût pour le gouvernement. Il descendit du trône, et alla se retirer à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, que Louis XIV lui donna, avec une pension convenable à un prince de son rang. Les plaisirs de la société, et les charmes des belles-lettres, lui firent bientôt oublier les embarras brillants de la royauté. Il ne voulut jamais qu'on lui donnât à Paris le nom de majesté, titre qui lui rappelait sa gloire et ses chaînes. Peu de temps avant son abdication en 1668, en conseillant à ses sujets d'élire un roi durant sa vie, il leur adressa dans un discours ces paroles remarquables : « Plût à Dieu que je fusse faux » prophète ! mais il est certain que sans cette élection, la république va tomber en pillage et de » venir la proie des nations voisines. Le Moscovite » et le Russe prétendront avoir droit sur les provinces qui parlent leur langue, et s'empareront » du grand duché de Lithuanie. Les frontières de » la grande Pologne seront ouvertes au Brandebourg; et cette puissance s'accordera avec la » Suède au sujet de la Prusse Royale, ou elles en » feront le théâtre de la guerre, pour y discuter » leurs prétentions. La maison d'Autriche, quelque » pures que soient ses intentions, ne manquera pas » de profiter de ce dépouillement, et pensera à ses » intérêts, en s'emparant de Cracovie; car chacun » aimera mieux posséder une partie de la Pologne » par le droit du plus fort et à titre de conquête, » que de régner sur la totalité du royaume, assuré » par ses anciens privilèges contre le pouvoir de » ses souverains. » Cette manière de voir dans un avenir encore éloigné ne s'est que trop malheureu-

sement trouvée vraie au bout d'un siècle. Le roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, prévoyait les mêmes événements, il y a un demi siècle (voyez son article). Casimir mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté à Cracovie, et son cœur déposé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

CASIMIR (saint), fils de Casimir IV, roi de Pologne, et grand-duc de Lithuanie, mourut le 4 mars 1483, à l'âge de 24 ans, respecté pour ses vertus et l'innocence de ses mœurs. On sait avec quelle constance ce prince, malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père, se refusa aux pressantes invitations que lui firent les Hongrois d'accepter la couronne de Hongrie. « Ce fut le désir » d'établir le règne de Dieu dans son âme, dit un historien, qui lui inspira le courage de mépriser les » royaumes de la terre, et qui le conduisit à ce » parfait détachement de toutes les créatures sans » lequel il ne fût jamais parvenu à une sainteté si » éminente. » On a dit qu'il avait préféré la mort à un péché d'incontinence qu'on lui avait suggéré comme un moyen de sauver sa vie. Cela peut être; mais le vertueux prince, en rejetant le prétendu remède, pouvait avec raison le regarder comme une charlatanerie, ou tout au moins comme une spéculation très-incertaine dans ses effets. Rien d'ailleurs ne l'empêchait de contracter un mariage légitime; et si c'avait été là un moyen sûr de conserver sa vie, n'eût-il pas été obligé de l'employer? « Ce conte tant de fois répété, dit Voltaire, et » porté de tant de princes, est démenti par la » médecine et par la raison. » Observation qui ne prouve pas la fausseté de ces histoires, mais seulement la sagesse de ceux qui, dans ces circonstances, ont plus cru à la vertu qu'aux médecins. « Nous n'examinons pas, dit un physicien-théologue, ce que la » médecine dit ici : l'on sait que les célibataires » vivent en général plus sains, plus forts et plus » vieux (Voy. les articles HASECCH et LÉONICÉNU), » et que tout ce qu'on débite pour affaiblir cette » grande preuve expérimentale, n'est effectivement » qu'un conte; mais le cas supposé comme on a » sans doute pu le faire dans les siècles de la » médecine arabe, est-il permis à une personne qui » n'a aucun engagement contraire, de sacrifier sa » vie à la continence? Le précepte naturel et divin » de conserver ses jours par tous les moyens licites, » n'est-il pas général et indépendant des dispositions » particulières que la piété et l'amour de la » continence peuvent inspirer à des âmes pures? Voilà » ce que peut-être l'on n'a pas assez examiné. Préférer la mort au péché, c'est un devoir pour le » chrétien. Si ça été le cas de saint Casimir (comme » ça été sans doute celui de Louis VIII, marié à la » reine Blanche, et celui du grand-maître teutonique, lié par des vœux solennels), n'expliquons, ne modifions pas nos éloges, ils ne peuvent être trop étendus, ni trop énergiques. Mais » si l'on proposait à ces malades une alliance légitime, pouvaient-ils la refuser? Non, sans doute. » Et de là il faut conclure que ce n'était pas une telle » alliance qu'on leur proposait.... Il est certainement toujours permis, et de plus, honorable et » méritoire de mourir pour la vertu; mais pour une

» vertu qu'on ne peut abandonner sans tomber dans
 » le vice contraire, et non pour une vertu qu'on
 » peut changer contre une autre vertu, ou contre
 » un état honnête et autorisé par les lois naturelles,
 » divines et humaines. Jusqu'à ce qu'on ait de plus
 » grandes lumières là-dessus, tenons-nous à l'idée
 » qu'on a toujours eue de ces chastes et pieux per-
 » sonnages; et admirons une sagesse qui a mis
 » plus de confiance dans la vertu, dans la priva-
 » tion des jouissances sensuelles, que dans les spé-
 » culations toujours incertaines, souvent fausses et
 » illusoire de la médecine. » Saint Casimir est pa-
 » tron de la Pologne, et on le propose ordinairement
 comme un excellent modèle à la jeunesse chré-
 tienne. Sa vie a été publiée en latin, à Wilna, 1604,
 in-4.

CASIN ou CASINI D'AREZZO (François-Marie),
 né à Arezzo, en Toscane, s'étant fait capucin et
 ayant passé par différents grades de son ordre,
 obtint sous le pontificat d'Innocent XII l'emploi de
 prédicateur apostolique, et sous celui de Clément
 XI, le chapeau de cardinal. Il a écrit, outre
 une traduction des *Conseils de la sagesse* du fran-
 çais en italien : *Panegyres de diversis sanctis*,
 Massa, 1677, in-12; Venise, 1679. *Ætas hominis*,
 Florence, 1682, in-8. *Conciones habitæ in palatio*
apostolico, etc., Rome, 3 vol. in-folio.

* CASIRI (Michel), célèbre orientaliste et reli-
 gieux syro-maronite, né à Tripoli en Syrie en
 1710, vint à Rome, où il fit ses études, et y reçut
 les ordres le 29 septembre 1734. L'année suivante
 il retourna en Syrie avec le prélat Assémami, qui
 allait présider le synode des maronites. A son re-
 tour en 1738, il rentra dans son couvent, et y en-
 seigna les langues arabe, syriaque et chaldéenne,
 la théologie et la philosophie. En 1748 il passa en
 Espagne, où il obtint une place à la bibliothèque
 royale de Madrid, et fut nommé membre de l'aca-
 démie royale d'histoire; en 1756 Casiri obtint le
 titre de bibliothécaire de l'Escorial avec une pen-
 sion de 200 piastres. C'est alors qu'aidé de Paul
 Hodar, savant maronite qu'il fit venir de Rome, il
 s'occupa d'en analyser les manuscrits arabes dont il
 publia le catalogue raisonné sous ce titre : *Bi-*
bliotheca arabico-hispana, 1760-1770, en 2 vol.
 in-folio; c'est un répertoire indispensable à tous
 ceux qui veulent s'adonner à la littérature orien-
 tale. Casiri mourut à Madrid le 12 mars 1791.

* CASITO (Jean), littérateur, né dans le xvm^e siècle,
 à Naples, s'occupa beaucoup de l'étude des monu-
 ments samnites, et composa, dit-on, une *Grammaire*
étrusque. Il a traduit en italien, *Sapho*, *Alcée*, *Ana-*
créon, *Horace*, les *Sylves de Stace*, et *Tacite*, et
 mourut dans sa ville natale en 1822.

CASLON (Guillaume), anglais, né en 1692, dans
 la province de Schrewsbury, exerça avec un talent
 supérieur l'art de la fonderie en caractères. Ses ca-
 ractères arabes sont surtout d'une beauté extraor-
 dinaire, et ont pris le nom d'*arabes anglais*. Il se
 fit une grande fortune, et vécut retiré sur la fin de
 ses jours. Il mourut le 23 janvier 1766.

* CASONI (Gui), né à Serravalle dans le Tré-
 visan, fut un des fondateurs de l'académie *degli*
Incongniti à Venise. Sa maison était le rendez-vous

des plus beaux esprits de cette capitale. Après avoir
 rempli divers emplois dans sa patrie, il y mourut
 en 1640. On a de lui une *Vie du Tasse*, et divers au-
 tres ouvrages recueillis à Venise, in-16, et réimprimés
 plusieurs fois.

* CASOTTI (J.-B.), littérateur italien, né dans la
 Toscane en 1669, mort en 1737, fit des études bril-
 lantes à Florence, et fut envoyé comme secrétaire
 de légation à Paris, où il se lia avec Ménage et
 Régnier Desmarests. De retour à Florence, il entra
 dans les ordres, et fut nommé successivement rec-
 teur du collège des nobles, professeur de philoso-
 phie morale, de géographie, d'histoire sacrée et
 profane à l'université. Vers la fin de sa vie, il se
 retira dans un village où il avait obtenu une cure,
 et légua ses biens et sa bibliothèque au chapitre de
 Prato, sa patrie, dont il était chanoine. Parmi ses
 ouvrages nous ne citerons que les plus connus en
 Italie : *Notizie storiche, intorno alla vita e alla nuova*
edizione dell' opere di Giovanni della Casa, imprimée
 dans le premier volume de ses *Œuvres*, Florence,
 1707, trois vol. in-4; *Vita di Benedetto Buonmattei*,
della Fondazione del regio monasterio du S. Fran-
cESCO, etc., Florence, 1722; *Pratenses olim præpo-*
siti, nunc episcopi, etc.

* CASSAGNE (Joseph La), ecclésiastique, né
 dans le xvm^e siècle, au diocèse d'Okéron, s'oc-
 cupa beaucoup de musique, et travailla à en fa-
 cilitier l'étude. On a de lui : un *Recueil de fables*
 mises en musique, 1734, in-4; *Alphabet musical*,
 1763, in-8; *Traité général des éléments du chant*,
 1766, in-8; *Uniclavier musical*, 1768, in-8. Ce der-
 nier ouvrage est une réponse au musicien Boyer,
 qui avait attaqué le système proposé par l'auteur
 de réduire toutes les clés à celle de Sol sur la se-
 conde ligne.

CASSAGNES ou CASSAIGNES (Jacques), garde
 de la bibliothèque du roi, membre de l'académie
 française et de celle des inscriptions, naquit à
 Nîmes en 1636, et y fut élevé dans le sein d'une
 famille opulente. Il vint de bonne heure à Paris,
 et s'y fit connaître par des ouvrages bien différents,
 des *sermons* et des *poésies*. Les uns et les autres
 étaient bons pour le temps. Il était sur le point de
 prêcher à la cour, lorsque Despréaux lança contre
 lui un trait de satire, qui effaça toute sa gloire.
 L'abbé Cassagnes, trop sensible, crut regagner
 l'estime du public, en enfantant ouvrages sur ou-
 vrages. Le travail et la mélancolie lui firent bientôt
 perdre la tête. On le mit à St.-Lazare, où il mourut
 en 1679. Peut-on soutenir après cela que des sa-
 tires de la nature de celles de Boileau sont compa-
 tibles avec l'esprit de l'Evangile et la charité chré-
 tienne, ou même avec les droits de la société hu-
 maine? L'abbé de Brienne, condamné à la même
 retraite que Cassagnes, assure qu'il mourut sage
 et chrétien. La *préface* des œuvres de Balzac com-
 posée par Cassagnes, sa *Traduction de Salluste*,
 Paris, 1673, in-12, et quelques-unes de ses poésies,
 prouvent que cet auteur aurait pu faire quelque
 chose sans l'affaiblissement de son cerveau. (*Voy.*
l'Histoire de l'académie française, par M. l'abbé
 d'Olivet.)

CASSAN, empereur des Mogols dans la Perse, ab-

jura le christianisme pour monter sur le trône en 1294. Il subjuguait la Syrie, vainquit le sultan d'Égypte, et mourut en 1304, après être retourné à sa première religion.

CASSAN (Armand), né en 1804 et mort à Mantes au mois de mars 1857, s'est fait connaître par sa traduction des *Lettres inédites de Marc-Aurèle* et de *Fronton*, (Voy. FRONTON), la première qui ait été publiée. Aide-de-camp du général Lafayette en 1830, il fut, peu après, nommé sous-préfet à Mantes. L'un de ses premiers soins fut de faire exécuter, dans diverses localités, des fouilles qui amenèrent des découvertes curieuses. Cassan en a consigné le résultat dans une brochure intitulée : *Antiquités gauloises et gallo-romaines de l'arrondissement de Mantes*, in-8.

CASSANDRE, roi de Macédoine, après Alexandre le Grand, vers l'an 316 avant J.-C., obligea les Athéniens de se mettre de nouveau sous sa protection, et confia le gouvernement de la république à l'orateur Démétrius de Phalère. Les Athéniens ayant refusé de le recevoir dans la ville, il fondit tout-à-coup sur Athènes, s'empara du Pirée et s'en fit une forteresse. Ce coup imprévu intimida les Athéniens, et fit ouvrir leurs portes. Olympias, mère d'Alexandre, ayant fait mourir par des supplices recherchés, la femme, les frères et les principaux partisans de Cassandre, il s'en vengea en assiégeant Pydna. Olympias, obligée de se rendre, fut condamnée à la mort par le vainqueur. Il fit périr en même temps Roxane, femme d'Alexandre le Grand, et Alexandre, fils de ce conquérant. Parvenu au trône par des meurtres, il s'y soutint, en se liguant avec Séleucus et Lysimachus contre Antigonus et Démétrius. Il les défit l'un et l'autre, et mourut hydropique trois ans après sa victoire, l'an 304 avant J.-C. Le philosophe Théophraste donna des leçons de politique à ce souverain : il eût dû plutôt lui en donner de modération et de sagesse.

CASSANDRE (Georges), naquit en 1515, dans l'île de Cadsand, près de Bruges, d'où il a tiré son nom. Après s'être distingué dans l'étude des langues, du droit, des belles-lettres et de la théologie, il se livra à la conversion des hérétiques, et mourut en 1566, âgé de 53 ans. Tous ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-folio, en 1616. Les principaux sont *De officio pii veri in hoc dissidio religionis*, Bâle, 1561, in-8, contre lequel Calvin écrivit vainement ; et son livre des *liturgies*. On convient qu'il est le premier qui ait écrit sur cette matière avec choix, et avec quelque connaissance des vrais principes. L'empereur Ferdinand l'ayant chargé de travailler à pacifier les esprits, il entreprit d'expliquer les articles controversés de la confession d'Ausbourg, et publia sa fameuse *Consultatio de articulis fidei inter papistas et protestantes controversis*, qu'on a trouvée un peu trop accommodante ; et c'est avec raison que Dupin, dans la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du xvi^e siècle, et le continuateur de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, témoin très-peu suspect, lui ont reproché d'avoir trop favorisé les protestants. Cassandre ne connaissait pas assez l'esprit de la secte ; il croyait gagner beaucoup en accordant beaucoup ; il ne savait pas que les pré-

tentions des novateurs se mesurent toujours sur la faiblesse des opposants. On croit d'ailleurs voir dans cette *consultation* un homme flottant et incertain entre la vérité et le mensonge, entre l'erreur et l'orthodoxie, entre l'apostasie et la foi ; un froid et dangereux médiateur, réunissant la triste mobilité de l'opinion à la suffisance d'un négociateur, se croyant propre à la conciliation, parce qu'il n'était d'aucun parti (comme si la vraie religion en était un, ou que l'on pût n'être point de ce parti-là). Cassandre reconnut ses torts avant de mourir, par une profession de foi aussi complète que sincère. (Voy. le *Journal historique et littéraire*, 15 octobre 1787, page 289, 1^{er} mars 1788, page 334). On a encore de ce savant un *Recueil d'hymnes* avec des notes curieuses.

CASSANDRE (François), mort en 1695, s'attacha avec succès à l'étude des langues grecque et latine, et il fit quelques vers français qui n'étaient pas sans mérite. Son humeur atrabilaire et son caractère orgueilleusement philosophique ternirent ses talents et empoisonnèrent sa vie. Il vécut et mourut dans l'obscurité et l'indigence. Sa misanthropie le suivit jusqu'au tombeau ; et il eut autant de peine à se mettre bien avec Dieu, qu'il en avait eu de vivre avec les hommes. Son confesseur l'excitant à l'amour divin par la vue des bienfaits qu'il avait reçus de Dieu : *Ah oui ! s'écria Cassandre d'un ton chagrin, il m'a fait jouer un joli personnage ! Vous savez comme il m'a fait vivre, voyez, ajouta-t-il en montrant son grabat, comme il me fait mourir*. On a de lui la *Traduction de la rhétorique d'Aristote*, Paris, 1675, La Haye, 1718, in-12 : la meilleure que nous ayons de l'ouvrage du philosophe grec. Les *Parallèles historiques*, Paris, 1680, in-12. Ce livre, dont l'idée était bonne, est très-mal exécuté. Le style est dur, lourd, incorrect. La *Traduction* des derniers volumes du président de Thou, que du Ryer n'avait pas achevée.

CASSANDRE (Fidèle), savante vénitienne, qui s'appliqua avec succès aux langues grecque et latine, à l'histoire, à la théologie. Jules II, Léon X, François I^{er}, Ferdinand d'Aragon lui donnèrent des preuves non équivoques de leur estime. Les savants ne l'admirent pas moins que les princes, et plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Elle soutint à Padoue, dit Moréri, des thèses de philosophie pour un chanoine de Concordia son parent ; mais ce fait est faux. Philippe Thomassini a publié le recueil de ses *lettres* et de ses *discours*, et l'a enrichi de sa vie. Cette femme illustre mourut âgée de 102 ans, en 1567.

* CASSANDRE, fille du roi Priam, avait le don de prophétie. Apollon, de qui elle l'avait reçu, irrité des dédains que son amour essayait, décréda ses prédictions, ne pouvant lui ôter le don d'en faire. Elle annonça inutilement à sa patrie ses malheurs : on ne la crut qu'après l'événement. Cassandre, réfugiée dans le temple de Pallas, dans le temps de l'incendie de Troie, fut violée brutalement par Ajax le locrien, différent de celui qui disputa les armes d'Achille. Agamemnon, touché de son mérite et de sa beauté, l'emmena en Grèce pour la

garder dans son palais. Clytemnestre, sa femme, fit assassiner l'amant et la maîtresse.

CASSARD (Jacques), né à Nantes en 1672, d'un armateur qui le laissa en bas âge. Sa mère l'envoya à Saint-Malo, pour y apprendre un art qui pût lui donner de quoi vivre. Il suivit M. de Pointis à son expédition de Carthagène en 1697; son intrépidité lui fit un nom. En 1703, on lui donna la commission de nettoyer la Manche des corsaires qui l'infestaient, et de réprimer les Anglais dans la Méditerranée. Ses succès lui firent donner, en 1712, le commandement de la flotte qui devait attaquer les colonies portugaises. Il prit Ribéra-Grande, capitale des îles du Cap-Verd, et y fit un butin immense. Montserrat, Antigua, Surinam, Curaçao, appartenant aux Anglais ou aux Hollandais, éprouvèrent les effets de sa bravoure, et quelques-uns payèrent de riches rançons. En arrivant à la Martinique, il reçut l'ordre de joindre son escadre à celle d'un officier d'un grade supérieur; il eut peine à lui être subordonné; il alla même jusqu'à s'en séparer pour courir sus à une flotte anglaise dont il prit deux vaisseaux. A son arrivée à Toulon, il fut disgracié de la cour pour cette insubordination. La paix rendit ses talents inutiles. Son air rustre et sa fierté lui firent des ennemis. Ayant fatigué le ministère de lettres et d'injures au sujet d'un armement fait pour la ville de Marseille, dont on ne voulait pas lui tenir compte, il fut enfermé dans le château de Ham, où il mourut en 1740.

* CASSAS (Louis-François), peintre et architecte, naquit en 1736, à Azay-le-Féron, dans le Berri, et fut élève de Lagrenée le jeune et de Vien. Il voyagea d'abord en Suisse, en Italie, dans l'Istrie et la Dalmatie, et accompagna à Constantinople M. de Choiseul-Gouffier qu'il aida dans l'exécution de son *Voyage pittoresque de la Grèce*. Peu de temps après, il suivit Le Chevalier dans la *Troade*, et dessina dans les divers pays qu'il parcourut les monuments antiques que le temps et les barbares ont épargnés. De retour en France au commencement de la révolution, il se vit, à raison des circonstances, obligé de garder ses desseins en porte-feuilles; lorsque les temps devinrent meilleurs, encouragé par les suffrages des amateurs il commença la publication de son *Voyage d'Istrie et de Dalmatie*, ainsi que de son *Voyage pittoresque en Syrie et en Phénicie*, Paris, 1799 et années suiv., gr. in-folio; mais, faute de ressources, il fut forcé de la suspendre après la 30^e livraison. On lui doit *Collection des chefs-d'œuvre de l'architecture des différents peuples*, Paris, 1806. Il remplissait depuis douze ans les fonctions d'inspecteur-général de la manufacture des Gobelins, aux produits de laquelle il avait apporté des perfectionnements remarquables, lorsqu'il mourut d'apoplexie le 1^{er} novembre 1827.

CASSE. Voy. DUCASSE.

CASSEM, frère d'Ali-Ben-Hamid, troisième calife des Arabes musulmans en Espagne, fut placé sur le trône après la mort de son frère. Hiram, un des principaux seigneurs arabes, se souleva contre lui et fit proclamer un autre calife nommé Mortadha, qui était du sang royal. La ville de Grenade ne voulant point le reconnaître, Mortadha

se vit obligé de l'assiéger, et fut tué sur les murailles. Cassem ne laissait pas cependant d'être reconnu dans Séville, lorsque la ville de Cordoue prêta hommage à Jahia, fils d'Ali-Ben-Hamid, son neveu; mais le règne de Jahia ne fut pas long. Les Cordouans, s'étant dégoûtés de lui, rappelèrent Cassem qu'ils avaient chassé. Ce prince ne fut pas plus tôt rétabli sur le trône, qu'il fit venir des troupes d'Afrique pour s'y affermir; mais cette entreprise souleva de nouveau cette ville mutine, en sorte qu'il se vit encore une fois chassé, sans espérance de retour. Jahia son neveu, ayant repris sa place, se saisit de sa personne et l'enferma dans une maison où il finit ses jours.

CASSIANUS BASSUS, savant jurisconsulte de Constantinople, florissait dans le x^e siècle; il est auteur, suivant plusieurs savants, du livre intitulé *Geoponica, sive de re rustica*, attribué par d'autres à Constantin-Porphyrrogénète; Bassus le lui avait dédié, et c'est ce qui peut l'avoir fait attribuer à cet empereur par des gens qui entendaient peu la langue grecque.

CASSIEN (Jules), fameux hérésiarque du iv^e siècle, vivait vers l'an 174. Il était comme le chef des Docètes, hérétiques qui s'imaginaient que Jésus-Christ n'avait qu'un corps fantastique, ou qu'une apparence de corps. Cassien avait composé des *Commentaires* et un *Traité sur la continence*. Ces deux ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Saint Clément d'Alexandrie les cite dans ses *Stromates*.

CASSIEN (saint), maître d'école à Imola, enseignait à lire et à écrire aux enfants de cette ville, lorsqu'une violente persécution s'étant élevée contre l'Eglise, sous Dèce ou Valérien, et selon d'autres sous Julien, il fut arrêté comme chrétien, et interrogé par le gouverneur de la province. Sur son refus constant de sacrifier aux idoles, le juge eut la barbarie d'ordonner que ses propres écoliers le piqueraient avec leurs stylets (instrument dont on se servait alors pour former les lettres sur des tablettes de plomb, de bois, de cire, etc.), pour rendre sa mort d'autant plus cruelle, que le supplice était plus lent. Prudence fait mention de ce saint martyr dans ses hymnes.

CASSIEN (Jean), Scythe, ou plutôt Gaulois de nation, selon l'*Histoire littéraire de France*, était d'une famille illustre et chrétienne. Ayant été élevé parmi les solitaires de la Palestine et de l'Egypte, il se proposa de bonne heure leur exemple à suivre. Il s'enfonça, avec Germain son ami, son parent et son compatriote, dans les solitudes les plus reculées de la Thébaïde. Après avoir admiré et étudié les hommes merveilleux de ces déserts, il vint à Constantinople, et y fut fait diacre par saint Chrysostome qui lui avait servi de maître; de là, il passa à Marseille, où il fut vraisemblablement ordonné prêtre. Il y fonda un monastère d'hommes, et un autre de filles, leur donna une règle, et eut sous lui jusqu'à cinq mille moines. Il mourut vers l'an 433, plein de jours et de vertus. On a de lui: douze livres d'*Institutions monastiques*, et vingt-quatre *Conférences des Pères du Désert*, qu'il composa à la prière de saint Castor, évêque d'Apt en Provence. Elles furent traduites en 1663, 2 vol. in-8, par

Nicolas Fontaine; un *Traité de l'incarnation contre Nestorius* fait à la prière du pape saint Célestin. Le style des livres de Cassien, écrits en latin, répond aux choses qu'il traite. Il est tantôt net et facile, tantôt pathétique; mais il n'a rien d'élevé ni de grand. Saint Benoît recommandait fort à ses religieux la lecture des *Conférences*. Il y a dans la 13^e des propositions qui ne paraissent pas exactement conformes à la doctrine de l'Eglise sur la grâce; Cassien n'avait jamais pu goûter celle de saint Augustin : il pensait qu'elle avait des conséquences fâcheuses contre la bonté de Dieu et la liberté de l'homme; mais en voulant éviter une extrémité, il ne s'éloigna pas assez de l'autre. Saint Prosper, disciple et défenseur de saint Augustin, écrivit son ouvrage intitulé *Contra Collatorem*, pour le réfuter : « Mais du temps de Cassien, dit un critique, l'Eglise n'avait pas encore prononcé sur ce point; il ne fut décidé qu'au concile d'Orange en 529; » conséquemment la méprise de Cassien n'a pas empêché que sa mémoire ne fût en vénération. » La dernière édition des œuvres de ce saint solitaire est de Leipsig, 1722, in-folio, avec des commentaires et des notes. Il y en a aussi une édition de Paris, 1642, in-fol. On les trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

CASSINI (Jean-Dominique), né à Périnaldo, dans le comté de Nice, en 1625, s'appliqua d'abord à l'astrologie judiciaire; mais en ayant bientôt aperçu l'absurdité, il passa à l'astronomie, dont la solidité devait avoir plus de charmes pour un esprit vrai. Ses découvertes et ses succès répandirent bientôt son nom dans toute l'Europe. Le sénat de Bologne le choisit pour remplacer le père Cavallieri dans la chaire d'astronomie. C'est dans cette ville qu'il traça une nouvelle méridienne, plus utile et plus exacte que toutes celles que l'on avait tracées jusqu'alors. Ce grand ouvrage étant fini, Cassini régla les différends que les inondations fréquentes du Pô, son cours incertain et irrégulier occasionnaient entre Ferrare et Bologne. Cette dernière ville lui donna pour récompenser ses soins la surintendance des eaux. Colbert envia cet homme célèbre à l'Italie. Louis XIV le fit demander à Clément IX et au sénat de Bologne, seulement pour quelques années, pour l'obtenir plus facilement. On le lui accorda. Le roi le reçut comme César avait reçu Sosigène : il eut une pension proportionnée aux sacrifices qu'il avait faits. Le pape et Bologne le redemandèrent en vain quelques années après. L'académie des sciences, dont il était correspondant, lui ouvrit bientôt ses portes : il se montra digne d'elle par plusieurs mémoires. Il mourut en 1712, à 88 ans. Il perdit la vue, comme Galilée, dans les dernières années de sa vie. Ce malheur ne lui ôta rien de sa gaieté. Sa vie fut aussi unie que son caractère, plein de modestie, de candeur et de simplicité. Il ne connut les cieus que pour adorer plus profondément le Créateur dont ils racontent la gloire. On lui doit les premières tables des satellites de Jupiter, la connaissance de la rotation de Jupiter et de Mars, ou de la durée de leurs jours; la découverte de quatre des satellites de Saturne. Huygens n'en avait aperçu qu'un, et cette décou-

verte de Cassini fut consacrée dans l'histoire métallique de Louis XIV, par une médaille avec cette légende : *Saturni satellites primum cogniti*. Il a le premier observé et fait connaître la lumière zodiacale, et donné une méthode pour déterminer la parallaxe d'un astre, par des observations faites dans un même lieu, et s'en servir pour déterminer la distance des astres à la terre, avec plus de précision qu'on ne l'avait encore fait. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes cometæ*, ann. 1652-53; *Opera astronomica*, et des Mémoires estimés. La méridienne de l'Observatoire de Paris, commencée par Picard, fut continuée par cet astronome et par La Hire. Voy. son éloge dans ceux de M. de Fontenelle.

CASSINI (Jacques), fils du précédent, né à Paris le 10 février 1677, et son successeur à l'académie des sciences, hérita des talents de son père. Il manquait à la méridienne de France une perpendiculaire : il la décrivit en 1733 depuis Paris jusqu'à Saint-Malo, et la prolongea en 1734 depuis Paris jusqu'au Rhin, près de Strasbourg. Il mourut en 1756, à 84 ans, dans sa terre de Thury, près de Clermont en Beauvoisis. Il était maître des Comptes. Les Mémoires de l'académie sont ornés de plusieurs de ses observations. Il est compté parmi les astronomes qui connaissaient le mieux le ciel. On a de lui deux ouvrages très-estimés; *Des Eléments d'astronomie*, avec les tables astronomiques, 1740, 2 vol. in-4. *Grandeur et figure de la terre*, 1720, in-4.

CASSINI DE THURY (César-François), fils du précédent, maître des Comptes, directeur de l'Observatoire, astronome de l'académie des sciences, et membre de plusieurs sociétés scientifiques, naquit à Paris le 17 juin 1714. Il fut employé à faire la description géométrique de la France, se livra à ce travail avec toute l'activité de son âge, et y consacra une grande partie de son loisir jusqu'à sa mort. Il publia une *nouvelle carte* de ce royaume, Paris, 1744, en une grande feuille. Cette carte s'appelle *la carte des triangles*. Les cartes particulières, levées géométriquement sous sa direction et celle de Camus et de Montigny, doivent être au nombre de 182, y compris la carte des triangles. Il a eu la consolation de voir terminer presque entièrement un travail si long et si pénible, qui lui fait honneur, malgré les défauts inséparables d'un si grand ouvrage. Il mourut de la petite vérole le 4 septembre 1784. On trouve de lui plusieurs *mémoires* intéressants dans ceux de l'académie. Il a fait des *additions* aux tables astronomiques de son père, et donné la *Relation de deux voyages faits en Allemagne*, 1763, in-4; des *Opuscules astronomiques*, 1771, in-8; une *Description géométrique de la France*, 1784, in-4; des *Observations sur la comète de 1531*, etc.

* CASSINI (Alexandre-Henri-Gabriel, vicomte de), membre de l'académie des sciences et de la légion d'honneur, fils de Jacques Dominique, et petit-fils du précédent, né à Paris en 1781, fit céder son goût pour la botanique aux volontés de son père qui désirait le voir entrer dans la magistrature. A la réorganisation des tribunaux en 1811,

il fut nommé juge de première instance, et sur la fin de sa vie il était membre de la cour de cassation. Créé pair de France après 1830, il n'accepta ce titre qu'avec répugnance et succomba, dans le mois de mars 1832, à l'épidémie meurtrière qui désolait Paris. On a de lui : *Opusculs phytologiques*, 1826, 2 vol. in-8, contenant 1^o une ébauche de la *Synanthérogie*; 2^o des Mémoires de Botanique sur différents sujets étrangers à la synanthérogie. Cassini a fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Physique* de 1817 à 1823, au *Dictionnaire des Sciences naturelles*, et au *Bulletin des sciences* de 1816 à 1822.

CASSIODORE (Magnus-Aurelius), Calabrais, né à Squillace vers 470 d'une famille illustre, principal ministre du roi Théodoric, consul en 514, préfet du prétoire sous Athalaric, Théodat et Vitigès, quitta le monde après la chute de ce dernier prince, vers l'an 540. Il bâtit un monastère près de sa patrie, et s'y retira à l'âge de 70 ans, ne s'occupant que de son salut. Sa solitude offrait toutes sortes de commodités, des réservoirs pour le poisson, des fontaines, des bains, des horloges au soleil et à l'eau, une bibliothèque aussi riche que bien choisie. C'est dans cette retraite qu'il composa son *Commentaire sur les Psaumes*, ses *Institutions des divines Ecritures*, recueil de règles pour ses moines sur la manière de les étudier. Il indique les principaux auteurs de la science ecclésiastique, théologiens, historiens, ascétiques. Il leur propose pour travail manuel de transcrire des livres, approuvant l'agriculture et le jardinage pour ceux de ses solitaires peu propres aux lettres. Il leur cite les livres qui traitent de cette matière. Outre ces ouvrages, on a encore de lui une chronique : *De gestis Gothorum et Romanorum*, et des *Traitéts philosophiques*. Celui de l'âme est un des meilleurs. Le style de Cassiodore est assez pur pour son temps, et assez simple, quoique plein de sentences et de pensées morales. Il avait coutume de dire : « Qu'on verrait plutôt la nature errer dans ses opérations, » qu'un souverain qui ne donne pas à sa nation un caractère semblable au sien. » *Facilius errare naturam, quam principem formare rempublicam dissimilem sibi*. Il mourut saintement en 582, âgé de plus de 93 ans. Le Père de Sainte-Marthe, mort supérieur-général de la congrégation de Saint-Maur, a écrit la *Vie* de cet auteur, et l'a accompagnée de savantes notes, Paris, 1694, in-12. Le Père Garet, son confrère, avait publié une bonne édition de ses Œuvres en 1679, Rouen, 2 vol. in-fol. Le marquis Maffei fit imprimer en 1721, à Vérone, un ouvrage de Cassiodore qui n'avait pas encore vu le jour. Il est intitulé *Complexiones in epistolas, Acta apostolorum et Apocalypsim*, in-8. On le réimprima à Londres l'année suivante.

CASSIOPÉE, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, et mère d'Andromède, fut assez vaine pour prétendre surpasser en beauté les Néréides. Neptune vengea ces nymphes, en suscitant un monstre marin qui désola le pays. Pour apaiser ce dieu, Andromède fut exposée sur un rocher. Le monstre s'élançait pour la dévorer, lorsque Persée, monté sur Pégase, le terrassa et le tua. Cassiopée fut pla-

cée avec sa famille au nombre des constellations.

* CASSITO (Louis-Vincent), prieur du grand-couvent de Saint-Dominique à Naples, né à Bonito en 1763, et mort le 1^{er} mars 1822, doyen de l'université de Naples, a publié des *Institutions théologiques*, en 4 vol. in-8, adoptées dans plusieurs séminaires; une *Liturgie dominicaine*, 2 vol. in-8; les *Actes sincères de saint Maxime-Cusman*; des *Panegyriques*, *Oraisons funèbres*, *Dissertations*, en latin et en italien. Il a laissé des recherches sur les *Antiquités ecclésiastiques* du royaume de Naples.

CASSIUS VISCELLINUS (Spurius) se distingua contre les Sabins, fut trois fois consul, une fois général de la cavalerie, et obtint l'honneur du triomphe deux fois. Son humeur remuante lui fit des ennemis. On l'accusa d'aspirer à la royauté; et quoiqu'il eût proposé de nouveau la loi agraire, pour obtenir les faveurs du peuple, il fut abandonné, et précipité du mont Tarpeien vers l'an 485 avant Jésus-Christ.

CASSIUS LONGINUS (Lucius), préteur romain, dont le tribunal redoutable était appelé l'*écueil des accusés*. On lui attribue la maxime *Cui bono*, dont le sens est, que tout coupable, de quelque crime que ce soit, le commet par intérêt. Il vivait l'an 113 avant Jésus-Christ.

CASSIUS LONGINUS (Caius), d'abord questeur sous Crassus, se signala ensuite contre les Parthes, et les chassa de Syrie. Etant entré dans le parti de Pompée, il fut défait comme lui à la bataille de Pharsale. César lui donna la vie; mais cet ardent républicain ne s'en servit que pour conspirer contre celle de son bienfaiteur. Ses menées furent longtemps cachées. César les ayant découvertes, répondit à ses amis qui lui conseillaient de se défier d'Antoine et de Dolabella : « Ce ne sont pas ces » beaux garçons, ces hommes parfumés que je dois » appréhender, mais plutôt ces hommes pâles et » maigres qui se piquent d'austérité. » Un jour il fit mettre au bas d'une statue, élevée à l'honneur de Brutus, l'auteur de la liberté de sa patrie : *Utinam viveres!* « Plût à Dieu que tu vécuisses encore! » Une autre fois, il répandit un billet avec ces mots : *Tu n'es pas sans doute le vrai Brutus, car tu dors*. Ces trames sourdes étaient employées, pour que Brutus donnât le premier signal de la perte du tyran. César fut massacré. Un des conjurés ne sachant comment porter ses coups : *Frappe*, dit Cassius, *quand ce devrait être à travers mon corps*. Octave et Antoine se réunirent bientôt contre les conspirateurs. Ils les atteignirent à Philippes; Cassius y fut défait par Antoine, tandis que Brutus remportait une victoire complète sur Octave. Cassius, s'imaginant que tout était désespéré, se retira dans une tente, et se fit donner la mort par un de ses affranchis, l'an 42 avant J.-C. C'est à lui que Brutus donna l'éloge de *dernier des Romains*. Velléius Paterculus a dit, en faisant le parallèle de Brutus et de Cassius, que celui-ci était meilleur capitaine, et que l'autre était plus honnête homme, de façon qu'on devait préférer d'avoir Brutus pour ami, et craindre davantage d'avoir Cassius pour ennemi. Cassius était savant; il aimait et protégeait les lettres. Ce fut contre son avis qu'on livra la bataille de

Philippe. Il voulait, avec raison, laisser détruire par la disette l'armée ennemie, qui manquait de tout.

CASSIUS (Avidius), célèbre capitaine romain, se distingua par sa valeur et par sa conduite sous les empereurs Marc-Aurèle et Lucius Vérus. Après la mort de celui-ci, arrivée l'an 169 de J.-C., Cassius ayant été salué empereur en Syrie, fut tué par trahison trois mois après, et sa tête envoyée à Marc-Aurèle, l'an 175.

CASSIUS SCÆVA (Marcus), soldat de Jules-César, se signala en plusieurs occasions sur terre et sur mer. Etant assiégé par un lieutenant de Pompée dans un château près de Dyrrachium, ville d'Albanie, où il commandait, il soutint tous les efforts des ennemis avec un courage invincible. Un présent de deux cent mille sesterces (2000 écus) fut la récompense de sa bravoure. Elle n'éclata pas moins sur mer, lorsque César rendit la Grande-Bretagne tributaire. Cassius Scæva s'étant embarqué avec quatre de ses compagnons dans une chaloupe, et l'ayant attachée à un rocher proche de l'île, bordée d'un grand nombre d'ennemis, ceux-ci vinrent fondre sur lui. Cassius ne perdit point courage, quoique ses compagnons l'eussent lâchement abandonné. Il se défendit seul contre tous, jusqu'à ce qu'étant blessé en plusieurs endroits, il se jeta dans la mer et se sauva à la nage. César vint le recevoir à bord, et louant sa valeur en présence de l'armée, il le fit centurion.

CASSIUS (Barthélemi), jésuite dalmate, né en 1575, missionnaire en Turquie, pénitencier de Saint-Pierre à Rome sous le pape Urbain VIII, a donné au public *Institutiones linguæ slavonicæ*, Rome, 1604, in-8; une *Histoire de Lorette*, Rome, 1607, in-8. Il a traduit le *Rituel romain* d'Urbain VIII en langue esclavone, 1670, in-4; de même que les évangiles et les épîtres du missel, 1641, in-folio. Il a encore traduit plusieurs vies des saints, et fait quelques ouvrages de piété en cette langue. Il mourut en 1660.

* CASTAGNARÈS (Augustin), jésuite, né à Palta capitale du Tucuman dans le Paraguay, le 25 septembre 1687, fut destiné par ses supérieurs aux missions des Chiquites, qui présentaient des obstacles insurmontables pour tout autre que pour des hommes animés de l'esprit de Dieu. Pour arriver chez ces peuples, il fallait franchir plusieurs centaines de lieues à travers des pays incultes, par des chemins extrêmement périlleux, et dans des climats tantôt brûlants, tantôt glacés. Mais un des plus grands obstacles au succès de cette entreprise était l'extrême difficulté de la langue de ces peuples. Cependant à force de travail le père Castagnarès parvint à se la rendre familière. Dans l'intention de découvrir la rivière du Piléomayo, pour faciliter la communication de la mission des Chiquites avec celle des Guaranis, il pénétra dans le pays des Samuques qu'il eut le bonheur de convertir, et il fonda parmi eux une mission à laquelle il donna le nom de *Saint-Ignace*. Après avoir appris, non sans de pénibles efforts, la langue barbare des Samuques, il tenta de les humaniser; ce qui peut-être n'était guère moins difficile que d'appivoiser des bêtes féroces au milieu de leurs forêts. Cependant par

sa douceur, son affabilité, sa prudence, et par les petits présents qu'il leur faisait, il finit par gagner entièrement leur amitié. De nouvelles familles venaient successivement augmenter son habitation, ce qui l'engagea à construire une petite église. Il essaya aussi de défricher des terres pour les ensemençer; et le premier il mettait la main à tout pour animer les travailleurs. Cette mission étant dans le meilleur état possible, il revint à l'idée de découvrir le Piléomayo; mais après plusieurs courses infructueuses et très-pénibles, il fut obligé de retourner à l'habitation de Saint-Ignace. Son repos n'y fut pas de longue durée. Dévoré du désir de répandre l'Evangile, il forma le projet de se rendre chez les Mataguais, malgré les représentations qu'on lui fit sur les dangers qu'il avait à y courir. Il y fut assassiné par un cacique qui l'avait invité à se rendre dans son pays pour l'instruire de la religion chrétienne. Un pieux espagnol nommé Aco-sar, qui avait voulu l'accompagner, périt avec lui.

* CASTAGNIZA (Jean de), bénédictin recommandable par son savoir et sa piété, fut prédicateur-général de sa congrégation, aumônier de Philippe II, censeur de théologie auprès des juges apostoliques de la foi, et mourut en 1598 à Salamanque, dans le monastère de Saint-Vincent, où il s'était retiré pour s'occuper uniquement de son salut. On lui doit : *La Vida de S. Benito*, traduite de saint Grégoire le Grand, à laquelle il joignit les vies de saint Maur et de saint Placide; un *Catalogue des princes, docteurs et saints qui ont illustré l'ordre de Saint-Benoît*; *Historia di san Romualdo, fundador de la orden Camaldulense*, Madrid, 1597, in-4, qui fut traduite en Italien, 1605, et en français, 1615; *Vida de san Bruno*. On croit qu'il n'en fut que l'éditeur. *Institutionum divinæ pietatis libri quinque*, Madrid, 1599, in-4, traduit de l'allemand. Il y joignit la vie de sainte Gertrude, religieuse de Saint-Benoît; *Declaracion del Padre nuestro*, 1604; *De la perfeccion de la vida christiana*, Paris, 1644, in-8. Les théatins attribuent cet ouvrage à leur confère Laurent Scupoli. Plusieurs écrivains prétendent que c'est l'original du livre connu sous le nom de *Combat spirituel*. (Voy. BIGNON). Peu d'ouvrages, si l'on excepte l'*Imitation de J.-C.*, ont eu autant d'éditions.

CASTAGNO (André del) (1), fut le premier peintre de Toscane qui connut la manière de peindre à l'huile. (Voy. BRUCES Jean de). Dominique de Venise, qui l'avait apprise d'Antoine de Messine, étant venu à Florence, André del Castagno rechercha son amitié, et tira de lui ce beau secret. Il conçut ensuite une si cruelle jalousie contre Dominique, son ami et son bienfaiteur, que sans avoir égard aux obligations qu'il lui avait, il l'assassina un soir. Dominique n'ayant point reconnu son meurtrier, se fit porter chez ce cruel ami dont il ignorait la perfidie, et mourut entre ses bras. Castagno étant au lit de la mort, déclara cet assassinat dont on n'avait pu découvrir l'auteur. Il fut enterré avec la haine et l'indignation publique. Dès qu'il eut appris le secret de Dominique, il fit plusieurs ouvrages à Florence, qui furent admirés. Ce fut lui

(1) Castagno naquit en 1406, dans un hameau appelé *il Castagno*, dont il prit le nom, et mourut vers 1490.

qui travailla en 1478 au tableau que la république fit faire, où était représentée l'exécution des conjurés qui avaient conspiré contre les Médicis.

CASTAING, savant ingénieur, inventa vers 1680 la machine à marquer sur tranche, qui fut mise en œuvre dans toutes les monnaies sous le règne de Louis XIV. Ce monarque récompensa magnifiquement l'inventeur, qui mourut à Paris, au commencement du XVIII^e siècle.

CASTALDI (Corneille), naquit à Feltre, d'une famille ancienne, en 1480. Il s'adonna en même temps au barreau et à la poésie, égayant la sécheresse de la jurisprudence par les charmes des vers. Sa patrie l'ayant chargé de ses intérêts auprès des Vénitiens, il obtint tout ce qu'elle demandait. Padoue, où il se fixa par le mariage, lui doit l'établissement d'un collège. Il y finit ses jours en 1536. Les grands et les gens de lettres le regrettèrent également. Ses *poésies*, longtemps ignorées, ont été publiées pour la première fois par les soins de Conti, vénitien, à Paris, en 1737, in-4 et in-8. On y trouve des pièces italiennes et des pièces latines : les premières offrent beaucoup de facilité et une grande abondance d'images : les secondes respirent le goût de l'antiquité. La *vie* de l'auteur, écrite avec une élégante simplicité par un Patricien de Venise, est à la tête de ce recueil estimable.

CASTALJON, CASTILION, CASTILLON, ou CHATEILLON qui était son vrai nom (Sébastien), naquit en 1513 dans les montagnes du Dauphiné. L'étude des langues savantes, et surtout de l'hébraïque et de la grecque, lui acquit l'estime et l'amitié de Calvin. Ce patriarche des réformés lui procura une chaire au collège de Genève ; mais s'étant brouillé avec lui, comme il arrive toujours parmi les gens de faction et de secte, il alla enseigner le grec à Bâle. Il mourut en 1563. On a de lui plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : une *Version latine et française de l'Écriture*, Bâle, 1536, in-fol. La *Version française*, imprimée à Bâle, en 1533, in-fol., est très-rare. Dans les deux versions il ne garde pas le caractère d'un interprète des livres saints : il leur donne un tour entièrement profane. Son style affecté, efféminé, surchargé d'ornements, est indigne du sujet, et fait disparaître cette simplicité noble, ce ton de candeur et de force que l'on remarque dans les originaux ; aussi ne sont-elles lues de personne. Il manque d'ailleurs d'exactitude et de fidélité ; et dans la version latine il ne parle pas toujours bien la langue, quoiqu'il coure après les termes polis et élégants. La version française essuya beaucoup de contradictions de la part des catholiques et des protestants. Quatre livres de *Colloquia sacra*, Bâle, 1563, in-8. Ce sont des dialogues sur les principales histoires de la Bible, petit ouvrage écrit purement en latin, mais qui n'est pas exempt d'erreurs. Il a été réimprimé plusieurs fois, et notamment en 1748, Paris, petit in-12, sous ce titre : *Colloquia sacra ad linguam simul et mores puerorum formandos*. Le nom de l'auteur ne s'y trouve point, et l'éditeur en a retranché ce qui était contraire aux principes de la religion catholique. Une *Version latine des vers sybillins*, avec des remarques. Une *traduction latine des Dialogues de Bernardin Ochsin*,

dont il avait embrassé, dit-on, les sentiments sur la polygamie. Une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ*, étrangement défigurée, non-seulement quant au style, mais quant au fond des choses. *Voy. KEMPIS*.

* CASTANHÉDA (Fernando-Lopez), historien portugais, né au commencement du XVI^e siècle. On lui doit : *Historia da descobrimento e conquista da India per los Portuguezes*, Coimbre, 1532-1561, huit parties in-folio, peu lue et peu connue ; estimable cependant par son exactitude et sa fidélité. L'auteur employa une partie de sa vie à recueillir des officiers qui avaient eu part aux campagnes des Indes, des renseignements sur les faits dont ils avaient été les témoins, et il obtint par leur moyen des documents précieux, et même des lettres et des papiers. Son style proluxe, minutieux et bien moins pur que celui de Barcos, l'a vraisemblablement empêché de jouir du succès qu'il aurait mérité.

CASTEEL (Gérard), né à Cologne en 1667, fut chanoine régulier de Ste-Croix, et mourut prieur de la maison de son ordre à Duisbourg, en 1733. On a de lui : *Controversas ecclesiastico-historicae*, Cologne, 1734 et 1737, in-4. Ces dissertations sont au nombre de 43, et roulent sur les principaux points controversés de l'histoire ecclésiastique. L'auteur ne prend point de parti sur la plupart de ces questions. Il se contente de rapporter les motifs qu'on allègue de part et d'autre, et il s'en acquitte assez fidèlement. Il copie souvent Noël Alexandre.

* CASTEL (Jehan de), religieux de l'ordre de Saint-Benoit, vivait dans le XV^e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Mirouer des pécheurs et des pécheresses*, en vers, imprimé sans date ni désignation de lieu ; ce sont des espèces de méditations sur la mort. Il prend, en tête de cet écrit (à la suite duquel se trouvent quelques *Ballades* morales), le titre de chroniqueur de France.

CASTEL ou CASTELL (Edmond), né à Halley, dans le Cambridgeshire, en 1606, chanoine de Cantorbéry, savant dans les langues orientales, professa l'arabe à Londres avec beaucoup de distinction. La *Bible polyglotte* de cette ville est due principalement à ses soins. On lui est encore redevable du *Lexicon heptaglotton, hebraicum, chaldaicum, syriacum, samaritanum, aethiopicum, arabicum, con, unctim, et persicum separatim, cui accessit brevis et harmonica grammaticae omnium precedentium linguarum delineatio*. Londres, 1669, 2 vol. in-fol. J. Dav. Michaëlis a extrait de ce grand ouvrage le dictionnaire syriaque, et l'a publié avec des notes, Gœttingue, 1788, 2 vol. in-4 ; le même savant a donné, en 1790, des suppléments au lexique hébreu, sous ce titre : *Supplementa ad lexica hebraica*, 6 parties, in-4. J. F. L. Trier a publié dans le même format, pour qu'on puisse le réunir à ces suppléments, le *Lexicon hebraicum Castelli, adnotatis in margine vocum numeris, ex J. D. Michaëlis supplementis*, Gœttingue, 1792, in-4. Castell ruina sa fortune par la publication de son *Lexicon*, en s'acquérant un nom célèbre. Il mourut en 1685, accablé de dettes et regretté des savants.

• CASTEL (Pierre), de Messine, professeur de médecine à Rome, et directeur du jardin botanique de

sa patrie, a publié : *Hortus Messanensis*, 1640, in-4, fig. *De Smilace aspera*, 1652, in-4.

CASTEL (Fr.-Pérard), de Vire en Normandie, avocat au grand conseil, banquier expéditionnaire en cour de Rome, mourut en 1687. Il laissa plusieurs ouvrages où la théorie et la pratique des matières de bénéfices sont exposées savamment. Les plus recherchés sont ses *Questions notables sur les matières bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-fol.; *Définitions du droit canon*, Paris, 1700, in-fol., avec les remarques de *Du Noyer*; *Regles de la Chancellerie romaine*, 1683, in-fol.

CASTEL (Louis-Bertrand), géomètre et philosophe, né à Montpellier en 1688, jésuite en 1703, se fit connaître à Fontenelle et au père de Tourne-mine, par des ébauches qui annonçaient de plus grands succès. Le jeune homme était alors en province; il l'appelèrent à la capitale. Castel passa de Toulouse à Paris, à la fin de 1720. Il soutint l'idée que ses essais avaient donnée de lui. Le premier ouvrage qu'il mit au jour, fut son *Traité de la pesanteur universelle*, 1724, 2 vol. in-12. Tout dépendait, selon lui, de deux principes, de la gravité des corps et de l'action des esprits; l'une qui les faisait tendre sans cesse au repos, l'autre qui rétablissait les mouvements. Cette doctrine, la clef du système de l'univers, à ce qu'il prétendait, ne parut point telle à l'abbé de Saint-Pierre. Quoique ami du mathématicien, il l'attaqua; le jésuite répondit. Les écrits de part et d'autres supposaient beaucoup d'esprit dans les combattants, mais un esprit singulier. Le second ouvrage du père Castel fut son *Plan d'une mathématique abrégée*, Paris, 1727, in-4, qui fut suivi bientôt d'une *Mathématique universelle*, 1728, in-4. L'Angleterre et la France applaudirent à cet ouvrage. La société royale de Londres ouvrit ses portes à l'auteur. Son *Clavecin oculaire* acheva de faire connaître son genre d'esprit naturellement facile, fécond et inventeur. Il fut entraîné par la vivacité de son imagination. Ses systèmes n'étaient d'abord que des hypothèses; mais peu à peu il croyait venir à bout de les réaliser. En qualité de géomètre, il pouvait démontrer l'analogie des sons et des couleurs; mais il n'y avait qu'un radoteur millionnaire, qui pût tenter de fabriquer une machine aussi coûteuse que celle de son clavecin, et dont l'exécution était impossible. Il faut avouer pourtant que cette chimère a produit des découvertes utiles. *Le vrai système de physique générale de Newton*, 1743, in-4, lui fit plus d'honneur dans l'esprit de quelques savants, mais il déplut à d'autres. Il respectait le philosophe anglais, sans que sa doctrine lui parût propre à dévoiler le vrai système du monde. « Newton et Descartes, disait-il, se valent bien pour » l'invention; mais celui-ci avait plus de facilité et » d'élévation; l'autre, avec moins de facilité, était » plus profond. Tel est, à peu près, le caractère » des deux nations. Le génie français bâtit en hauteur, et le génie anglais en profondeur. Tous deux » eurent l'ambition de faire un monde, comme Alexandre eut celle de le conquérir, et tous deux pensèrent en grand sur la nature. » On a encore du Père Castel un traité intitulé *Optique des couleurs*, Paris, 1740, in-12, et d'autres ouvrages. Les autres

productions de cet auteur sont moins importantes : ce sont des brochures, ou des extraits répandus dans les *Mémoires de Trévoux*, auxquels il travailla longtemps. (*Voy. ce journal*, au 2^e vol. d'avril 1737.) Le style de Castel se ressentait du feu de son esprit et des écarts de son imagination. Un jour qu'on parlait devant Fontenelle du caractère d'originalité que portent les ouvrages de ce Père, quelqu'un dit : « Mais il est fou. — Je le sais bien, répondit Fontenelle, et j'en suis fâché, car c'est grand » dommage; mais je l'aime encore mieux original » et un peu fou, que s'il était sage sans être original. » Castel mourut en 1737, à l'âge de 69 ans. Il s'était retiré du grand monde quelque temps avant sa mort. Il y avait été d'abord très-répandu, et avait plu par ses saillies et sa vivacité. Les gens de lettres qui le consultaient, trouvaient en lui de la complaisance et des lumières. Il avait avec eux la simplicité que donne l'étude aux vrais savants. On le trouvait au milieu de ses livres, de ses écrits, de son atelier pour le clavecin oculaire, et d'un nombre infini de pièces ramassées confusément dans le même réduit. M. l'abbé de la Porte a publié en 1763, in-12, un recueil curieux, à Paris, sous le titre d'*Amsterdam*. Il est intitulé *Esprit, saillies et singularités du Père Castel*. Ce livre contient un grand nombre de sujets. L'auteur n'en approfondit aucun : cependant il pense beaucoup, et souvent très-bien.

* CASTEL (Pierre), docteur en médecine, de la faculté de Paris, né à Cologne en 1786, s'occupait quelque temps de botanique, au Jardin des Plantes, et de retour dans sa ville natale, y fut nommé professeur d'histoire naturelle. Après l'érection du royaume des Pays-Bas, et lorsque les universités de Louvain, de Liège et de Gand eurent été établies, on appela du fond de l'Allemagne, pour remplir les chaires d'histoire naturelle nouvellement créées, des hommes trop peu versés dans la connaissance de cette partie des sciences; Castel fut aussi placé à l'université de Gand. La méthode d'enseignement qu'il y suivit n'était guère heureuse, comme le prouve un ouvrage bizarre, écrit dans un latin tudesque, qu'il publia en 1820, sous le titre de *Morphonomie végétale*. L'auteur y prétend qu'avec un petit nombre de signes on peut décrire tous les végétaux. Castel avait eu l'intention de donner une édition de la *Philosophia botanica*; mais il fut arrêté dans son projet par la mort qui le surprit au commencement de l'année 1821.

* CASTEL (René-Richard), né à Vire en 1758, et mort à Reims au mois de juin 1832, fit ses études à Paris au collège de Louis le Grand. Au commencement de la révolution il fut maire de Vire, et, en 1790, le département du Calvados l'envoya à l'assemblée législative, où il se rangea parmi les défenseurs de la cause monarchique. Il se retira après la session en Normandie, et ne revint à Paris que lorsque la tourmente révolutionnaire se fut calmée. Nommé professeur de rhétorique dans ce même collège où il avait été élevé, ce ne fut pas sans peine qu'il quitta cette chaire pour la place d'inspecteur-général. On a de lui : le poème des *Plantes*, 1797, in-8; 4^e édition, 1811; *La Forêt de Fontainebleau*, poème, 1803, in-12; *Voyage de*

Paris à Crèvi, en Chablais, et un Discours sur la gloire littéraire, prononcé dans une distribution de prix. Le poème des *Plantes*, l'un des meilleurs ouvrages en vers qui eussent paru depuis 1785, fut désigné pour le prix décennal. On doit à Castel une édition de l'*Histoire naturelle* de Buffon, classée d'après le système de Linnée.

* CASTELA (Henri), religieux observantin, né à Toulouse, partit de Bordeaux au mois d'avril 1600, pour se rendre à Rome, et de là à Venise, où il s'embarqua pour la Terre-Sainte. Il revint à Bordeaux au mois d'octobre 1601, après avoir visité Alep, Jérusalem, le Caire, le mont Sinaï et Alexandrie. Sa relation, écrite avec simplicité, annonce un homme instruit et bon observateur. Elle est intitulée le *Saint Voyage de Jérusalem et du mont Sinaï en l'an du grand jubilé 1600*, Bordeaux, 1603, in-8; 2^e édition, Paris, 1612, in-12; on doit encore à ce bon religieux le *Guide et adresse pour ceux qui veulent faire le voyage de Terre-Sainte*, Paris, 1604, in-12; les *Sept flammes de l'amour sur les sept paroles de Jésus-Christ attaché à la croix*, Paris, 1605, in-12.

* CASTELBERG (Balthazar de), était né vers 1748 dans le canton des Grisons. Après avoir fait ses études à Bâle, il devint membre du synode des Grisons et exerça l'office de pasteur, dans plusieurs paroisses où il se fit la réputation d'un homme aussi instruit qu'aimable. En 1789 il fut appelé par le vœu général de la commune d'Ilms au grade de prévôt de cette ville. La confiance dont il était investi, le fit nommer en 1808 dans le synode de Tusi, doyen de la confédération des Grisons, et par suite président et modérateur de tout le clergé protestant du canton. Castelberg, dont l'âme droite et élevée avait soif de la vérité, la cherchait avec ardeur et bonne foi. Il avait mûrement étudié le système de Kant, et les autres doctrines philosophiques de son siècle, et n'y avait trouvé qu'erreur et illusions. Une maladie grave dont il fut atteint en 1823, acheva de le décider à quitter le protestantisme pour embrasser la religion catholique. Il prit congé du synode par une lettre latine qui fut insérée dans l'*Ami de l'Eglise*, journal de Wurtzbourg, et dans laquelle, en remerciant ses paroissiens de l'intérêt qu'ils lui avaient témoigné, il exposait les motifs d'une conversion qui avait été déterminée par une conviction profonde dont la perte de son bénéfice et d'autres sacrifices pénibles à la nature n'avaient pu le détourner. Depuis ce moment Castelberg montra une piété dont la ferveur ne se démentit pas, et il eut la satisfaction de voir son exemple suivi par sa famille. Un bref paternel qu'il reçut de Léon XII, et par lequel le Pontife le félicitait de sa résolution et l'encourageait à y persévérer, lui causa une vive joie. Parvenu à un âge avancé, il mit sa principale étude à se préparer à la mort. Le père Brunner, missionnaire apostolique, lui faisait de fréquentes visites, et durant la maladie dont les rapides progrès lui annonçaient sa fin prochaine, il reçut les sacrements de la main du curé de Sevis. Dans ses derniers moments, Castelberg donna des témoignages de la foi la plus vive. Après avoir invoqué la sainte Vierge, et demandé qu'on lui appliquât les indulgences, il fit ses adieux à ceux

qui l'entouraient. Une lettre de sa petite-fille Elisabeth de Castelberg donne les détails les plus touchants sur sa fin. Il mourut à Ilauz le 10 octobre 1833, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

* CASTEL-CICALA (le prince de), diplomate, d'une famille illustre du royaume des Deux-Siciles, était, en 1792, ambassadeur à Londres, lorsque le gouvernement napolitain le nomma son ministre plénipotentiaire à Paris. Le prince, sur son refus d'accepter ce nouveau poste, fut rappelé à Naples, et chargé, peu de temps après, de la direction des affaires étrangères, mais sans caractère officiel. En 1796, il faisait partie de la junte d'état créée par le ministre Acton, et le remplaça comme président dans celle qui succéda. Bientôt la cour fut obligée de se retirer en Sicile, où il ne tarda pas à la rejoindre. On a accusé ce prince d'avoir favorisé la réaction qui eut lieu au retour de la cour à Naples. En 1800, il se rendit à Londres, avec une mission secrète près du prince régent. Il vint en France, en 1815, avec le titre d'ambassadeur; en juin 1816, il alla recevoir en Provence Marie-Caroline, fiancée au duc de Berry. Le 26 septembre de la même année il signa un traité de commerce avec l'Angleterre, très-favorable à cette puissance. Il mourut à Paris au mois d'avril 1832.

* CASTELLAN (Jules), né à Faenza, enseigna la philosophie à Rome avec distinction, et mourut dans sa 58^e année, après avoir été fait évêque par Sixte-Quint. Ses *Oeuvres* imprimées sont : *Commentarii in libros Aristotelis de humano intellectu, ex doctrina christianorum philosophorum descripti*; *Notæ in Cyropædiam Xenophontis*; *Adversus Ciceronis Academicas Quæstiones Disputatio*.

* CASTELLAN (Auguste-Louis), architecte, membre de l'Institut, né à Paris vers 1771, et mort dans cette ville vers la fin de mars 1838, a publié plusieurs ouvrages scientifiques parmi lesquels on distingue : *Description d'une machine propre à puiser de l'eau, en usage dans le Levant*, Paris, 1811, 1 vol. in-8; *Lettres sur la Morée, l'Hellespont et Constantinople*, 2^e édition, Paris, 1820, 3 volumes in-8, ornés de 63 planches dessinées et gravées par l'auteur (c'est la réunion des deux ouvrages suivants); *Lettres sur la Morée et les îles de Cérigo, Hydra et Zante*, Paris, 1808, 2 vol. in-8; *Lettres sur la Grèce, l'Hellespont et Constantinople*, Paris, 1811, in-8; ses autres ouvrages sont : *Lettres sur l'Italie*, Paris, 1819, 3 vol. in-8, avec 63 pl. *Mœurs, usages, costume des Ottomans*, et *Abrégé de leur histoire*, Paris, 1812, 6 vol. in-18, avec 72 pl. On cite encore de cet académicien un *Essai d'un procédé d'encaustique*, ou de peinture à l'huile d'olive sur impression de cire (avril, 1815), publié dans un journal scientifique.

* CASTELLANE (Jean-Arnaud de), né au Pont-Saint-Esprit en 1733, fut élevé sur le siège épiscopal de Mende le 14 février 1768. Il administra ce diocèse avec un zèle et une vigilance vraiment ecclésiastique, et mérita par sa charité et ses autres vertus la vénération générale. Il s'appliqua principalement à maintenir dans les prêtres de sa juridiction l'esprit du sacerdoce, et à les prémunir contre toute espèce de nouveautés. Aussi à l'époque de la révo-

lution il recueillit le fruit de ses travaux en voyant le schisme éprouver une vive opposition dans son diocèse. Deux prêtres seulement y prêtèrent le serment. La colère des novateurs retomba sur le vénérable pasteur qui avait donné l'exemple du courage par un mandement plein de force contre la constitution civile du clergé. Dénoncé à l'Assemblée législative, comme cherchant à exciter la guerre civile un décret, de prise de corps fut lancé contre lui. Les instances de ses amis le décidèrent à s'y soustraire; mais il fut arrêté à Dormans en Champagne, et conduit à Orléans, où il fut détenu pendant huit mois. Quoique accablé d'infirmités, sa patience ne se démentit pas un instant. Il devint l'éducation de ses compagnons d'infortune, et leur prodigua tous les secours et toutes les consolations qui dépendaient de lui. Après le 10 août, les prisonniers d'Orléans furent transférés à Versailles, et massacrés dans la rue de l'Orangerie. Entouré de meurtriers, M. de Castellane offrit à Dieu le sacrifice de sa vie, et tomba sous leurs coups sans proférer une plainte, le 9 septembre 1792.

CASTELLANUS (Pierre). Voy. CHATEL (Pierre du).

* CASTELLES (Adrien). Voy. ADRIEN.

CASTELLI (Bernard), peintre génois, né en 1557, excellent coloriste, réussissait dans le portrait. Il peignit les grands poètes de son temps, et fut chanté par eux. Il grava les figures de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, son ami intime. On remarque du génie dans ses ouvrages, mais trop peu de naturel. Il mourut à Gênes en 1629, laissant plusieurs tableaux à sa patrie, à Rome, à Turin, etc.

CASTELLI (Valerio), fils de Bernard, né à Gênes en 1625, perdit trop jeune son père pour pouvoir profiter de ses leçons; mais son application suppléa à ce qu'il aurait pu apprendre sous un tel maître. Il excella dans les batailles. Ses ouvrages sont recommandables par le génie et le goût, le coloris et le dessin. Il mourut en 1659.

* CASTELLI (Benoît), bénédictin, né à Brescia en 1577, mort en 1644 à Rome où il professait les mathématiques d'une manière distinguée, était disciple de Galilée. Il prit sa défense dans la querelle que ce grand homme essaya en 1615, au sujet de ses découvertes hydrostatiques. On lui doit *Della misura dell' acque correnti*, Rome, 1658, in-4, ouvrage précieux par la solide et judicieuse doctrine qu'il contient; il fut traduit en français, et imprimé à Paris en 1664, in-8, et à Castres en 1684, in-4.

* CASTELLINI (Luc), natif de Faenza, évêque de Catanzaro, dans la Calabre, était de l'ordre des frères prêcheurs. Il professa la théologie au collège de la Minerve à Rome, s'acquit la réputation d'un savant canoniste, devint vicaire général de son ordre, et enfin évêque en 1629. Ses ouvrages les plus connus sont : *De electione et confirmatione canonice prælatorum*, Rome, 1625; *De canonisatione sanctorum*, ibid., 1628; *Tractatus de miraculis*, 1629, où il insiste sur la nécessité des miracles pour établir la sainteté.

CASTELNAU (Michel de), seigneur de la Mauvissière, guerrier, homme de lettres, et négociateur aussi sincère que prudent, naquit en 1520, à

la Mauvissière en Touraine. Ayant reçu de ses parents une aussi bonne éducation qu'on pouvait la donner, il alla faire en Italie son apprentissage dans le métier des armes, sous le maréchal de Brissac qui y commandait. Castelnau se distingua en Piémont, en Toscane et dans l'île de Corse. François de Lorraine, grand-prieur de France, qui avait entrevu son mérite naissant, se l'attacha, le mena à Malte avec lui, et à son retour en France, le prodnisi à la cour, et lui procura la bienveillance de la maison de Guise. Il dut le développement de sa réputation à un événement singulier. Jean de Montluc, évêque de Valence, l'un des plus célèbres prédicateurs de ce temps, avait prêché le jour de Pâques devant le roi; le cardinal de Lorraine témoignait son regret de n'avoir pu l'entendre. Castelnau, qui avait assisté au discours de Montluc, s'offrit de le répéter, et même d'y joindre les grâces de l'orateur. L'offre fut acceptée par le cardinal qui promit le plus beau cheval de son écurie, si Castelnau réussissait, et il eut ce bonheur. Il jouit dès lors d'une considération particulière, il la méritait à d'autres égards. Charles IX et Henri III l'employèrent dans plusieurs négociations aussi importantes que difficiles. Il mourut en 1592, après avoir été cinq fois ambassadeur en Angleterre. Les *Mémoires* de ses négociations, publiés par le Laboureur, 1659, 2 vol. in-fol., réimprimés à Bruxelles en 1731, 3 vol. in-fol. et depuis insérés dans la *Collection universelle des Mémoires particuliers, relatifs à l'Histoire de France*, sont au nombre des monuments curieux qui nous restent de l'histoire de son temps. Castelnau avait donné aussi, en 1559, une traduction française de l'ouvrage de Ramus, intitulé : *Liber de moribus veterum Gallorum*, in-8. L'original est bon, mais la traduction lui est fort inférieure.

CASTELNAU (Jacques, marquis de), maréchal de France, petit-fils du précédent, se signala en plusieurs sièges et combats. Il eut le commandement de l'aile gauche à la bataille des Dunes, le 14 juin 1658, et fut blessé deux jours après au siège de Dunkerque. Il mourut de ses blessures à Calais, le 15 juillet suivant, à 38 ans. M. Osmont lui attribue mal à propos les *Mémoires* de Michel de Castelnau.

CASTELNAU (Henriette-Julie de), comtesse de Murat, une des muses françaises, mourut en 1716, à 45 ans. Elle a laissé des chansons, et d'autres petites pièces de poésie, répandues dans différents recueils. On a encore d'elle : *Les lutins de Kernosi*, roman en 2 part. in-12; *Des Contes de Fées*, en 2 vol. Le *Voyage de campagne*, 2 vol. in-12. La réputation brillante que ces ouvrages lui acquirent d'abord ne s'est pas soutenue. C'est assez le sort des auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, et qui n'ont que les ressources de l'esprit pour se garantir de l'oubli.

CASTELVETRO (Louis de), né à Modène en 1505, prévint favorablement le public par ses talents. Il aurait pu être heureux dans sa patrie; mais la fureur de critiquer troubla son bonheur, et lui fit des ennemis de ses meilleurs amis. Il se vit obligé de quitter l'Italie pour l'Allemagne. De retour

à Modène, après dix ans d'absence, il fut accusé d'avoir traduit en italien un livre de Mélancton, et fut poursuivi par le saint Office Comme l'affaire prenait un mauvais tour, il se sauva à Chiavenne, et fut condamné et excommunié à Rome, comme hérétique contumace en 1561. On a de lui des *Eclaircissements sur la poétique d'Aristote*, pleins d'esprit, mais d'une subtilité qui dégénère souvent en chicane. Le feu ayant pris à la maison qu'il habitait à Lyon, il se mit à crier : *Sauvez ma Poétique* ! C'était en effet le meilleur de ses ouvrages : et quant à tous les autres, on pouvait bien les laisser brûler. La première édition de sa *Poétique*, qui parut à Vienne en Autriche, en 1570, in-4, est recherchée. On fait cas aussi de celle de Bâle en 1576, in-4. On a encore de lui *Opere critiche*, 1727, in-4 ; un *Examen* de la rhétorique de Cicéron, Modène, 1655, in-4 ; et des notes sur Pétrarque. Il mourut à Chiavenne en 1571, à 66 ans. C'était un homme sobre et uniquement occupé de ses livres. Il ne voulut point se marier, de peur que le soin du ménage ne le détournât de l'étude. Nullement attaché aux richesses, il abandonna à un de ses frères tout ce qu'il possédait.

* CASTÉRA D'ARTIGUES (Jean-Henri), laborieux traducteur, né en 1750 à Tonneins, vint jeune à Paris, où il ne tarda pas à se faire connaître comme écrivain. Dès 1775, il était attaché à la rédaction du *Mercur*. Entraîné par son goût pour la poésie, il publia successivement plusieurs recueils de vers qui n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli ; mais il finit par connaître son véritable talent et traduisit de l'anglais un grand nombre de *Voyages* qui lui ont fait une réputation, parmi lesquels nous citerons ceux de *Bruce* aux sources du Nil ; de *Macartney* en Chine ; de *Mungo-Park* dans l'intérieur de l'Afrique ; de *Browne* dans la haute et basse Egypte ; du major *Symes* dans l'empire des Birmanes ; de *Turner* au Thibet ; de *Mackensie* dans l'Amérique septentrionale ; du commodore *Billing* dans le nord de la Russie asiatique, etc. Mais le premier titre de Castéra, c'est son *Histoire de Catherine II, impératrice de Russie*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1798, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, auquel on reproche cependant quelques inexactitudes, a été mentionné honorablement par le jury des prix décennaux. Castéra retourna sur la fin de sa vie à Tonneins, où il mourut le 19 janvier 1839, à 89 ans. Il est l'éditeur du *Théâtre de l'hermitage*, 1799, 2 vol. in-8. (Voy. CATHERINE. II.)

* CASTI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Montefiascone en 1721, fit ses études dans le séminaire de cette ville, où il devint ensuite professeur et obtint un canonicat. Il eut de bonne heure un goût décidé pour la poésie ; mais les traits caustiques qu'il semait dans ses ouvrages, indisposèrent contre lui l'évêque et le chapitre, et il quitta Montefiascone en 1752, pour venir en France, d'où il repassa en Italie. Il se rendit ensuite à Vienne, sur l'invitation du duc de Rosenberg, qu'il avait connu à Florence, et qui était gouverneur du prince Léopold, depuis grand-duc de Toscane, et empereur. Le duc de Rosenberg le présenta à Joseph II, qui l'accueillit favorablement, et qui, pour lui faciliter

les moyens de voyager, l'attacha, sans emploi réel, à diverses ambassades. C'est ainsi que Casti voyagea en Allemagne, en Prusse et en Russie, où il fut bien reçu de Catherine II. Le poète *casareo* ou poète impérial, Métastase, étant mort, le duc de Rosenberg lui fit obtenir cette place. Après la mort de Joseph II, arrivée en 1790, Casti demanda sa retraite et retourna en Italie où il habita tantôt à Rome, tantôt à Florence, et c'est là qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Il fit un second voyage en France en 1798, se fixa à Paris, dont le séjour lui était d'autant plus agréable, qu'il s'y voyait entouré de la considération des gens de lettres, et y mourut en 1805, âgé de quatre-vingt-deux ans. Les principales productions de Casti sont : *Novelle galanti*. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions ; celle de Paris, 1804, 3 vol. in-8, renferme 48 nouvelles, presque toutes extrêmement licencieuses, et où souvent la religion n'est pas plus respectée que les mœurs ; *Gli Animali parlanti*, (Les Animaux parlans) poème en 20 chants, Paris, 1801, 3 vol. in-8. C'est, de tous les ouvrages de Casti, le plus considérable et le mieux écrit. Mais, à la licence inséparable de sa plume, il réunit ici une satire amère des cours, dans laquelle le lion roi, tyran imbécile, a le renard pour ministre d'état, le loup est ministre des finances, le tigre commande les armées, et le gentilhomme est l'âne. Ce poème a été mis à l'index le 26 août 1805. *Poema tartaro* ; c'est un poème satirique en 12 chants, dont la cour de Catherine II lui avait fourni le sujet. L'action est transportée en Asie, et l'on y voit figurer sous des noms supposés l'impératrice, qui est appelée *Cattuna*, le czar Pierre III son mari *Ottai*, le grand-duc Paul, qui a régné depuis, *Cajucco*. Le favori *Orloff*, son frère *Alexis*, ses autres frères, le favori *Potemkin*, ont aussi des noms supposés. La dernière édition de cet ouvrage est de 1802, Milan, 2 vol. petit in-12. Ce poème n'a pas le mérite de ses autres ouvrages, mais on croit qu'il n'a pas encore été publié tel que l'auteur l'a composé ; *Poesie anacronistiche*, Bologne, 1793, in-8 ; trois *Opera buffa* ; l'un, *La Grotta di Trofonio*, où le poète se moque des prétendus philosophes ; l'autre, *Il Re Teodoro in Venezia*, tiré du roman de *Candide* ; le troisième, *la conjuration de Catiina*, où il tourne en ridicule, Cicéron et le sénat romain. Casti était d'une ardeur infatigable au travail, et son imagination était encore si ardente dans les dernières années de sa vie, qu'il était obligé pour la calmer de recourir à des moyens pour ainsi dire mécaniques. Il avait, par exemple, sur son lit, où il travaillait toujours, un jeu de cartes. Lorsqu'il sentait sa tête trop exaltée, il jouait tout seul et tout haut, riant comme un enfant des bons coups qu'il se faisait à lui-même, et puis se remettait au travail.

* CASTIEL-Y-ARTIGUEZ (Juan-Perez), poète espagnol, religieux du tiers-ordre de Saint-François, né à Valence vers la fin du xvii^e siècle, mort vers 1736, montra de bonne heure une grande facilité à faire des vers ; mais il ne lut jamais aucun auteur classique. Un de ses contemporains, Gregorio Mayans, dit que Castiel eût composé des ou-

vrages d'un grand intérêt, s'il eût mis dans ses écrits la vivacité et l'enjouement de sa conversation. On a de ce poète ascétique : *Recrea del alma fiel*, Valence, 1722, in-8, poème en 46 aspirations (*gorgos*); *Politica cristiana, aforismos de prudencia, en versos de varios metros*, ibid., 1723, in-8; *Empeno de amor divino contra Lucifer*, etc., ibid., 1723, in-8; *Breve tratado de la ortografia espanola*, ibid., 1727, in-8.

* CASTIGLIONE (Bonaventure), inquisiteur général du Milanais, né à Milan en 1480, mort en 1555, a laissé : *de Gallorum Insubrum antiquis sedibus*; un écrit contre les Juifs; un *Discours* sur l'Ecriture sainte; et des *Epigrammes* latines.

CASTIGLIONE. Voy. BENÉDETTE (le).

CASTIGLIONE (Joseph), poète et critique, natif d'Ancone, se maria à Rome en 1582, devint gouverneur de Cornéto en 1598, et mourut vers 1616. Il s'occupait à faire des vers latins sur divers événements de son temps. Il a fait aussi quelques ouvrages de critique, contenus dans un livre imprimé sous le titre de *Variæ lectiones et opuscula*, Rome, 1594, in-4.

* CASTIGLIONE (le frère), jésuite, né en 1698. Ses dispositions naturelles et les leçons qu'il avait reçues de maîtres habiles auraient pu lui obtenir un rang distingué parmi les peintres de sa patrie; mais son goût pour l'état religieux le porta à entrer chez les jésuites en qualité de frère convers. Il fut envoyé à Pékin, où les empereurs Yong-Tching et Kien-Long employèrent son pinceau, et lui prodiguèrent les marques les plus flatteuses d'estime et de bienveillance. Il avait précédé en Chine le frère Attiret. (Voy. ATTIRET). Tous deux s'aidèrent dans leurs travaux, et moururent la même année 1768. Le frère Castiglione était aussi architecte; et ce fut d'après ses dessins que l'empereur Kien-Long fit construire les palais européens qui embellissent les jardins de sa maison de plaisance.

CASTIGLIONI ou CASTELION (Balthasar), poète, né à Casatico, dans le duché de Mantoue, en 1478, ambassadeur du duc d'Urbain auprès de Henri VII, roi d'Angleterre, reçut de ce prince l'ordre de la Jarrettière. Il épousa ensuite Hippolyte Torella, femme d'une grande beauté et d'un génie au-dessus de sa beauté. Cette union formée par l'amour et la conformité des goûts, ne dura que quatre ans. Léon X, pour le consoler de la mort de sa femme, avait résolu de lui donner le chapeau de cardinal. Clément VII, neveu de ce pontife, eut pour Castiglioni la même considération que son oncle; il l'envoya auprès de Charles-Quint traiter des affaires du saint Siège, de l'Eglise et du pape. Castiglioni gagna entièrement les bonnes grâces de ce prince. L'empereur le nomma à l'évêché d'Avila. Ce prélat illustre mourut à Tolède en 1529, à l'âge de 50 ans, pleuré par le pape et par l'empereur. Ses ouvrages, en vers et en prose, lui acquirent la réputation de grand poète et d'écrivain délicat. Son *Courtisan*, appelé par les Italiens un livre d'or, est une production toujours nouvelle, malgré les changements de mœurs. Qui pouvait mieux donner des préceptes aux courtisanes, que celui qui avait également plu dans tant de cours différentes, à Paris, à

Londres et à Madrid? Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, a été traduit en français en 1537 et 1670; mais quelque bien qu'on le rende, la version sera toujours au-dessous de l'original. La première édition donnée par l'auteur en 1523, in-folio, à Venise, est rare et recherchée. La plus belle est celle de Padoue, 1733, in-4, avec une Vie de l'auteur. Quelques expressions échappées à Castiglioni firent prohiber ses ouvrages; elles ont été corrigées dans l'édition ci-dessus; c'est ce qui fait que l'on préfère les premières. Les *poésies latines* de Castiglioni réunissent, si l'on en croit Scaliger, l'élévation des pensées de Lucain, et l'élégance du style de Virgile. La délicatesse, la netteté, l'agrément caractérisent ses *élégies*. Ses *pièces italiennes* sont aussi estimables que les latines, et on peut compter leur auteur parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à son siècle. On trouve quelques-unes de ses poésies dans les *Deliciae poetarum italorum*.

* CASTILHON (Jean), né à Toulouse en 1718, membre de l'académie des Jeux floraux, et fondateur du Lycée Toulousain, quitta la profession d'avocat pour se livrer uniquement aux lettres. Il mourut le 1^{er} janvier 1799. Ses ouvrages sont *Amusements philosophiques et littéraires de deux amis*, avec le comte de Turpin, 1734 et 1736, 2 vol. in-12; *Bibliothèque bleue, entièrement refondue et considérablement augmentée*, 1770, 4 vol. in-12; *Anecdotes chinoises, japonaises, siamoises, etc.*, Paris, 1774, in-8; *Le Spectateur français*, 1774-76, in-8; *Précis historique de la vie de Marie-Thérèse*, 1781, in-12. Il fut un des auteurs du *Journal encyclopédique* et du *Journal de Trévoux*. On a encore de lui plusieurs ouvrages couronnés aux Jeux floraux, et plusieurs mémoires dans le journal de jurisprudence de son frère. La plus grande partie de ses ouvrages a été publiée sous le voile de l'anonyme.

* CASTILHON (Jean-Louis), frère du précédent, avocat, membre de l'académie des Jeux floraux, né en 1721, et mort vers 1798, commença sa carrière littéraire par trois discours qui furent couronnés par l'académie dont il devint membre, et qui sont intitulés : *Que l'amour mutuel du prince et des sujets est le plus ferme appui d'un état monarchique*, 1756. *Combien les belles-lettres sont redevables aux sciences*, 1757; *Combien il est honteux d'avoir plus de ménagements pour les vices que pour le ridicule*, 1758. Il travailla avec son frère au *Journal encyclopédique* et à celui de *Trévoux*, avec Robinet et Sacy, etc., à la rédaction du *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, ou *Bibliothèque de l'homme d'état et du citoyen*, 1777 à 1783, 30 vol. in-4; à la traduction de l'*Histoire universelle, par une société de gens de lettres*, Amsterdam, 1776-92, 46 vol. in-4, et 126 vol. in-8, Voy. ce que nous avons dit de cet ouvrage aux articles CALMET, CAMPBELL. Il a fourni beaucoup d'articles au supplément de l'*Encyclopédie*, in-fol., et publié, avec Robinet, un *Recueil de pièces nouvelles et intéressantes sur des sujets de littérature et de morale*, 1769, 5 vol. in-12, et dix *Recueils philosophiques et littéraires*, 1769-1779, 10 vol. in-12. Les ouvrages qu'il a publiés seul, sont : *Essai sur les erreurs et sur les superstitions*, Amsterdam, 1765,

in-12, et 1766, 2 vol. in-8; *Almanach philosophique*, 1767, in-12; *Histoire générale des dogmes et opinions philosophiques, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours*, Londres (Genève), 1769, 3 vol. in-8; *Essais de philosophie et de morale*, imités de Plutarque, Bouillon, 1770, in-8; *Considérations sur les causes physiques et morales de la diversité du génie, des mœurs et du gouvernement des nations*, 1769, in-8, et 1770, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, tiré en partie de l'esprit des nations, par Esquiard de la Borde, a été traduit en allemand. *Le Diogène moderne, ou le Désapprouvateur*, Bouillon, 1770, 2 vol. in-8; les *Dernières révolutions du globe, ou Conjectures physiques sur les causes des tremblements de terre et sur la vraisemblance de leur cessation prochaine*, Bouillon, 1771, in-8. Il a donné aussi quelques romans.

CASTILLE (Jean de), habile médecin à l'université de Lima, capitale du Pérou, joignit aux connaissances de son art, une piété solide qui lui gagna l'estime et la considération des honnêtes gens. C'est à ses lumières qu'eut recours l'archevêque de Lima, pour l'examen de l'esprit et de la conduite de sainte Rose, qui paraissaient si extraordinaires. Castille s'acquitta de cette commission avec prudence, approuva l'esprit qui conduisait cette servante de Dieu, et sa déposition fut bien reçue de la sacrée congrégation. Il composa ensuite un livre de *théologie mystique*, approuvé par Urbain VIII. Enfin, accablé d'années et de mortifications volontaires, il tomba malade; ce qui ne l'empêcha pas de demander l'habit de Saint-Dominique, qui lui fut accordé, mais qu'il ne porta pas longtemps, étant mort peu après le 19 septembre 1635, en réputation de sainteté.

* CASTILLEJO (Christophe de), poète espagnol, né à Ciudad-Rodrigo dans le xvr^e siècle, fut longtemps attaché à l'infant don Ferdinand, frère de Charles-Quint. Dégoûté de la cour, il se retira dans un couvent de bernardins à Tolède, où il mourut vers 1596. On a de lui un recueil de poésies en vers de cinq et six syllabes, publié sous le titre d'*Obras poeticas*, Anvers, 1598, in-12; 2^e édit., Alcalá de Henarez, 1613, in-8.

* CASTILLO (Ferdinand del), théologien espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mort en 1593, a écrit l'*Histoire* de son ordre, 1584, 2 vol. in-fol.

CASTILLO-Y-SAAVEDRA (Antoine del), peintre, né à Cordoue en Espagne, mort dans la même ville en 1667, âgé de 64 ans. Après la mort de son père Augustin Castillo, dont il fut disciple, il se rendit à Séville pour se perfectionner dans l'école de François Zurbaran. De retour dans sa patrie, il mérita l'estime de ses compatriotes par ses ouvrages. Sa réputation s'y est même tellement conservée, que l'on ne passe pas pour un homme de goût, si l'on ne possède quelques morceaux de cet artiste. Il a traité avec un égal succès l'histoire, le paysage et le portrait. Son dessin est excellent; mais son coloris manque de grâce et de bon goût. On dit qu'étant retourné à Séville, il fut saisi d'une si grande jalousie, à la vue des tableaux du jeune Murillo, dont la fraîcheur et le coloris l'emportaient de beaucoup sur les siens, qu'il en mourut de chagrin, peu de temps après son retour à Cordoue.

CASTILLO (Matthieu de), né à Palerme en 1664, entra dans l'ordre de Saint-Dominique en 1679, enseigna la théologie avec beaucoup de succès et fut regardé comme un excellent prédicateur. Ce religieux mourut vers l'an 1720. On a de lui l'*Eloge funèbre du père Ange-Marie, religieux de l'observance de Saint-François*; un abrégé de la *Vie de Saint-Vincent-Ferrier*; sept *Dialogues* en vers, et une *Histoire des Réguliers nés à Palerme, qui se sont rendus célèbres par leur sainteté et leur doctrine*.

* CASTILLON (Jean-François SALVEMINI de), géomètre et littérateur, naquit en 1709 à Castiglione, petite ville de Toscane, d'où il prit son nom. Après avoir été reçu docteur à Pise, il passa en Suisse où il donna une édition des *Œuvres d'Euler*. Nommé en 1751 professeur de philosophie et de mathématiques à Utrecht, il s'acquit bientôt une telle réputation, que la société royale de Londres s'empressa de l'admettre au nombre de ses correspondants. Frédéric le Grand, pour l'attirer à Berlin, le nomma professeur de mathématiques à l'école de l'artillerie, et lui accorda une pension. Il remplaça Lagrange, en 1787, dans la place de directeur de la classe mathématique, et mourut le 11 octobre 1791. On a de lui : *L'Arithmétique universelle de Newton*, avec de bons commentaires, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4. Un *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, en réponse à celui de J. J. Rousseau sur le même sujet. *Éléments de physique de Locke, traduits en français avec les pensées du même auteur sur la lecture et les études qui conviennent à un gentilhomme*, 1757, in-12. *Vie d'Apollonius de Thyane, par Philostrate, avec les commentaires de Ch. Blount*, trad. de l'anglais, Berlin, 1774, 4 vol. in-12. Les *Œuvres académiques de Cicéron*, traduits en français, et éclaircis par des notes, Berlin, 1779, 2 vol. in-8, et Paris, 1796. On a retranché de cette édition la traduction des commentaires de Pierre Valentin. Les *Vicissitudes de la littérature*, traduits de l'italien de Denina, Berlin, 1786, 2 vol. in-8. On lui attribue encore une traduction italienne de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, des *Observations contre le système de la nature*, et quelques autres écrits.

* CASTINELLI (Jean), né à Pise en 1788, avait à peine onze ans lorsqu'en 1799, il fut obligé de chercher avec sa famille un asile en France. Cet événement lui procura l'avantage de recevoir une instruction soignée au collège de Sorèze. Pour s'exercer à la culture des lettres, les élèves les plus avancés avaient formé une sorte d'académie, sous le nom de *Lycée d'émulation*; Castinelli en fut nommé secrétaire, à l'âge de dix-sept ans. Rentré en 1806 dans sa patrie, il sentit la nécessité d'étudier sa propre langue, qu'il avait jusqu'alors remplacée par la langue française : la connaissance de ces deux idiômes lui permit de bien apprécier leur mérite comparatif et les rapports divers qui existent entre eux. Malgré son goût pour les lettres, il embrassa la profession de son père, savant jurisconsulte. Ce fut sous sa direction qu'il composa un *Essai sur les lois Romaines relatives au commerce*. Il se proposait d'entreprendre un traité complet de *droit commercial et maritime*; mais il mourut

le 1^{er} octobre 1826, âgé de 37 ans et 9 mois. Outre l'ouvrage dont il a été parlé, on a de lui, un *Eloge du général Spannocchi*, et divers articles dans l'*Anthologie*. Il a laissé des manuscrits importants, les uns presque achevés, les autres ébauchés, tels que deux comédies, quelques *Mémoires sur le théâtre et sur le romantisme*; un *précis de l'histoire de la république de l'ise*, etc.

* CASTLEREAGH (Robert STEWART, marquis de LONDONDERRY, vicomte de), né le 18 juin 1769, à Mountstewart, terre de sa famille dans le comté de Down, en Irlande, acheva ses études au collège de Saint-Jean de l'université de Cambridge. Après avoir voyagé dans diverses parties de l'Europe, il fut élu, à l'âge de vingt-un ans, membre du parlement, par le comté de Down; mais il en coûta à son père la somme de 30,000 livres sterling (environ sept cent vingt mille francs). A son entrée dans cette assemblée, il se rangea du parti de l'opposition, mais il l'abandonna bientôt pour embrasser celui de la cour, et devint un des plus chauds amis de Pitt. Il fut nommé, en 1797, adjoint de M. Pelham (lord Chichester), principal secrétaire d'état pour l'Irlande, et au bout de quelques semaines il le remplaça dans ce poste important. Durant les troubles qui agitérent l'Irlande en 1798, il oublia sa qualité d'Irlandais pour se dévouer entièrement aux vues du gouvernement de la Grande-Bretagne, et asservir les malheureux catholiques. En 1800, ayant été nommé président du contrôle (ou ministère des Indes orientales), il contribua de toutes ses forces à l'incorporation de l'Irlande à l'Angleterre et à la suppression de son parlement. Après avoir conservé sa place sous le ministère de lord Sidmouth qui succéda à celui de Pitt, lord Castlereagh fut nommé, à la rentrée de ce dernier, secrétaire d'état pour la guerre et les colonies; Pitt étant mort en 1806, il cessa de faire partie du nouveau ministère de Fox et de Grenville. Mais il reprit en 1809 le portefeuille de la guerre. La fameuse expédition de Walcheren donna lieu à une vive discussion entre Canning et Castlereagh, et il en résulta un duel au pistolet dans lequel Canning fut blessé (*Voy. CANNING*). Castlereagh le remplaça peu de jours après aux affaires étrangères et devint premier ministre à la mort de M. Perceval. Au mois de mars 1814, il assista, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de Châtillon, qui n'eurent, comme on sait, aucun résultat. Il vint à Paris, après la déchéance de Napoléon, pour signer le traité de Fontainebleau, du 30 mai 1814. Il fit tous ses efforts au congrès de Vienne pour obtenir l'abolition de la traite des nègres; mais les vives réclamations de l'Espagne prévalurent, et le congrès ne lui en accorda que l'extinction graduelle. Il quitta Vienne le 13 février 1815, avant que les négociations n'eussent été entièrement terminées. Ce fut vers cette époque que le gouvernement britannique vendit Parga à un barbare musulman (voyez ALI, pacha de Janina). Durant les cent-jours, il repoussa constamment les ouvertures que Napoléon fit à l'Angleterre, et répondit à M. de Caulaincourt, que le prince régent avait refusé de recevoir les lettres de Napoléon, et avait donné des

ordres pour transmettre ces lettres au congrès. Lorsque les puissances alliées eurent déclaré la guerre à Bonaparte, le 25 mars 1815, le ministre anglais donna lecture du traité à la chambre des communes, où il eut beaucoup à souffrir des attaques de l'opposition. Néanmoins il parvint à faire accorder de grands subsides aux alliés. Il suivit de près Wellington à Bruxelles, d'où il se rendit à Paris, après la journée de Waterloo. Dans ses négociations avec le cabinet français et les autres puissances, lord Castlereagh insista particulièrement pour faire enlever du Musée les objets d'arts que la victoire y avait réunis. La conclusion du second traité de Paris avait accru sa faveur, et il semblait n'avoir plus qu'à jouir paisiblement des honneurs dont il était comblé. Le 12 août 1822, après avoir, dit-on, donné depuis quelque temps des signes d'aliénation mentale, il mit fin lui-même à sa vie en se coupant la veine carotide au moyen d'un canif à lame recourbée. Son médecin, le docteur Bankhead, le faisait surveiller depuis quelques jours; mais il saisit, pour accomplir son funeste projet, un moment où il était moins observé, et termina ainsi sa carrière d'une manière déplorable, à l'âge de cinquante trois ans. Plusieurs ont attribué son suicide aux remords que lui faisait éprouver la crise financière où se trouvait l'Angleterre. D'autres ont supposé que le souvenir des anciennes rigueurs qu'il avait exercées contre l'Irlande, en agissant amèrement sur son esprit, pouvait avoir porté le ministre anglais à cet acte de désespoir.

CASTOR, officier juif, se fit un nom pendant le siège de Jérusalem par son intrépidité et sa perfidie. La garde de la seconde tour lui avait été confiée. Ne pouvant plus tenir, il fit semblant de vouloir parler à Tite ou à Enée: cet Enée était un Juif retiré dans le camp des Romains. Dès qu'il fut au pied de la muraille, Castor roula sur lui une grosse pierre. Enée l'évita; mais un soldat qui l'accompagnait fut blessé. Alors Tite fit redoubler le jeu des machines contre la tour. Castor y mit le feu, et se jeta à travers les flammes, où il périt.

* CASTOR (saint), évêque d'Apt, né à Nîmes, de parents distingués, vers le milieu du IV^e siècle, épousa la fille unique d'une veuve d'Arles, qu'il avait défendue avec succès contre l'oppression d'un homme puissant, et de ce mariage naquit une fille. Les deux époux se séparèrent volontairement pour embrasser la vie religieuse, et fondèrent dans leurs propriétés, au territoire de Menerbe en Provence, deux monastères entre lesquels ils partagèrent tous leurs biens. La fille prit le voile avec sa mère. L'abbaye de Saint-Castor reçut du célèbre Cassien, abbé de Marseille, la règle que suivaient les pieux solitaires de la Palestine et de l'Egypte. Castor fut ensuite porté sur le siège épiscopal d'Apt, par les suffrages du peuple et du clergé, et mourut en 419.

CASTOR et POLLUX, frères d'Hélène, et fils de Jupiter et de Lédä, s'aimaient tellement qu'ils ne se quittaient jamais, ni dans leurs voyages, ni dans leurs autres expéditions. Ils suivirent Jason dans la Colchide, et eurent beaucoup de part à la conquête de la toison d'or. Jupiter ayant donné

l'immortalité à Pollux, celui-ci sollicita son père de lui permettre de la partager avec Castor. Le dieu y consentit. Les deux frères furent métamorphosés en astres et placés dans le zodiaque, sous le nom de la constellation des *Jumeaux*.

CASTORIE (l'évêque de). Voy. NEERCASSEL.

* CASTREJON (Antoine), peintre espagnol, né à Madrid en 1625, y mourut en 1690. On a de lui quelques grands tableaux d'histoire. La composition en est bien ordonnée, le dessin correct, le coloris brillant et l'ensemble d'un grand effet. On estime surtout celui qui représente *Saint Michel combattant le dragon*, et la *Révélation du purgatoire à saint Patrice*, qui peuvent être comparés aux chefs-d'œuvre de l'école vénitienne.

CASTRICIS (Marcus), magistrat de Plaisance l'an 85 avant J.-C. Refusant des otages au consul Cnéius Carbo qui voulait engager cette ville dans le parti de Marius contre Sylla, Carbo lui dit, pour l'intimider, qu'il avait beaucoup d'épées : *Et moi beaucoup d'années*, repartit Castricius, voulant signifier par là le peu qu'il risquait, étant si avancé en âge. — Il ne faut pas le confondre avec Titus Castricius, célèbre rhéteur romain au II^e siècle.

* CASTRIES (Charles-Eugène-Gabriel de La Croix, marquis de), né le 23 février 1727, maréchal de France, entra de bonne heure au régiment du roi (infanterie) où il parvint au grade de capitaine. Il passa ensuite dans le régiment de même nom (cavalerie) et y devint mestre-de-camp. Il servit avec distinction dans les campagnes de Flandre, et fut fait brigadier en 1748. Il commanda en Corse en 1756, et fut ensuite employé à l'armée d'Allemagne sous le prince de Soubise. A la bataille de Rosbach, Castries reçut trois coups de sabre sur la tête, qui ne l'empêchèrent pas de rester au combat jusqu'à la fin de l'action. En 1758, il prit par escalade la ville de Saint-Goar, et obligea la garnison du château de Rhinfeld à se rendre prisonnière de guerre, ce qui lui valut le grade de lieutenant-général. Après plusieurs autres exploits, il se signala devant Wésel, où il fit entrer six cents hommes d'élite, battit les ennemis à Clostercamp, et les obligea de lever le siège. Cette action, l'une des plus importantes qui eut lieu pendant cette guerre, lui fit beaucoup d'honneur. Le roi le nomma chevalier de ses ordres. Pendant les campagnes de 1761 et de 1762, il remplit les fonctions de maréchal-général-des-logis de l'armée, et reçut une blessure dangereuse à la prise du château d'Amœnebourg, le 22 septembre 1762. Nommé depuis commandant en chef de la gendarmerie et gouverneur-général de la Flandre et du Hainaut, il fut enfin appelé au ministère de la marine en 1780, et obtint le bâton de maréchal en 1783. Nommé membre de l'Assemblée des notables en 1787, il désapprouva les changements politiques qui se projetaient, et quitta la France en 1790. Castries se retira auprès du duc de Brunswick, son ancien adversaire, qui lui fit le meilleur accueil. Il commanda une division de l'armée des princes dans l'expédition de Champagne, en 1792, et mourut à Wolfenbuttel le 11 janvier 1801. Le duc de Brunswick lui a fait élever un monument.

** CASTRIES (Armand-Nicolas-Augustin, duc de), fils du précédent, né en 1757, était colonel et fit en cette qualité la guerre de l'indépendance en Amérique. A son retour il fut créé brigadier de cavalerie, et maréchal-de-camp en 1788. Député de la vicomté de Paris aux états-généraux, il y vota constamment avec les défenseurs de la monarchie. Après la session il se retira en Suisse, puis en Allemagne, où il servit dans l'armée de Condé, jusqu'en 1794. L'année suivante il passa en Portugal. Rentré en France en 1814, il fut nommé pair et gouverneur général de la division militaire à Rouen. Il est mort le 25 janvier 1842, à l'âge de 85 ans.

CASTRIOT. Voy. SCANDERBEG.

CASTRO (Paul de), professeur de droit à Florence, à Bologne, à Sienne, à Padoue, faisait dire de lui : *Si Bartholus non esset, esset Paulus*. On a de lui plusieurs ouvrages souvent réimprimés, en 8 vol. in-folio. Il mourut l'an 1447, ou, selon quelques auteurs, en 1457.

CASTRO (Jean de), fils de don Alvarez de Castro, gouverneur de la chambre civile de Lisbonne, naquit en cette ville le 27 février 1500. Il se distingua par ses connaissances et son courage, accompagna l'infant don Louis, frère de Jean, roi de Portugal, dans l'expédition de Charles-Quint contre Tunis, et fut envoyé aux Indes avec dom Garcias Norogna. Il fit un *Journal* de son voyage depuis Lisbonne jusqu'à Goa ; et ensuite une *description* fort détaillée de toute la côte depuis Goa jusqu'à Diu, qu'il dédia à don Louis, et que l'on conserve dans l'université d'Evora. Devenu gouverneur des Indes, il s'illustra par des victoires qu'il remporta en diverses occasions sur les mahométans et les Indiens qui venaient attaquer les possessions des Portugais, et usa de ses victoires avec humanité. Il mourut le 6 juin 1548, entre les bras de saint François-Xavier, qui eut la consolation, dit l'auteur de sa vie, *de voir mourir un grand du monde avec les sentiments d'un saint religieux*. Outre le journal et la description dont nous avons parlé, on conserve encore à Lisbonne une collection de lettres qu'il a écrites au roi de Portugal, qui montrent qu'il était aussi bon politique que bon général. « Ce grand capitaine, dit Maffée (*Hist. ind. lib. 15.*), » ne rougissait pas, lors même qu'il était environné de nobles, et d'une cour nombreuse, de se » mettre à genoux quand il rencontrait une croix » plantée par les missionnaires en signe des conquêtes qu'ils faisaient à Jésus-Christ, et de l'a-dorer. » C'est à cette piété que l'on attribuait les fréquentes victoires qu'il remportait avec des poignées d'hommes sur des armées nombreuses d'ennemis du nom chrétien et de la croix. Hyacinthe Freire d'Andrada a donné sa *Vie*, Lisbonne, 1651, in-fol. en portugais. »

CASTRO (François-Alphonse de), franciscain, né à Zamora en Espagne, prédicateur et confesseur de Charles-Quint, fut nommé à l'archevêché de Compostelle et mourut à Bruxelles, avant d'en avoir pris possession, en 1538, à 63 ans. Le Père Feuardent publia ses ouvrages à Paris, en 1578, avec la *Vie* de l'auteur, 2 vol. in-folio. Le principal

est son *Traité contre les hérésies*, Paris, 1534, in-folio, disposé selon l'ordre alphabétique des erreurs. L'auteur écrit passablement. Il avait lu, mais sans beaucoup de choix. La réfutation des nouvelles hérésies occupe plus de place chez lui que l'histoire des anciennes, et la controverse que l'histoire.

CASTRO (Léon de), chanoine de Valladolid, mort en 1586, professeur de théologie à Salamanque, soutint que le texte de la Vulgate et celui des Septante sont préférables au texte hébreu; ce qui est très-vrai en l'entendant de ce texte tel que nous l'avons aujourd'hui. Cet ouvrage est intitulé *Apologeticus pro vulgata translatione et LXX*, Salamanque, 1585, in-fol.

* CASTRO (Alvarez-Gomez de), professeur de grec et de rhétorique à Tolède, où il naquit en 1521, fut chargé par Philippe II de revoir et de corriger les œuvres de saint Isidore, principalement les livres des *Origines*. Ses principaux ouvrages sont : *De rebus gestis Francisci Ximenii*, 1569, in-folio, et Francfort, 1581, réimprimé en 1605 dans la collection des historiens espagnols (Voy. Schorr André). *In sancti Isidori origines*, dans l'édition des œuvres de cet auteur donnée à Madrid par Jean Grial; *Edillia aliquot, sive poemata*, Lyon, 1558, in-8.

* CASTRO (Guilhen ou Gislen de), poète espagnol, né à Valence. Il est auteur du *Cid* espagnol, sujet déjà traité par Diamante; et Corneille avoue qu'il lui doit une partie des beautés de sa pièce, et particulièrement la 4^e scène du 3^e acte. On a recueilli les pièces de Castro, Valence, 1621 et 1625, 2 vol. in-4. On a encore de lui *Didon y Encas*, tragédie. Vélasquez regrette qu'elle n'ait pas été publiée. Castro était contemporain de Lopez de Véga, avec lequel il rivalise quelquefois, et il n'est inférieur à aucun des auteurs dramatiques de sa nation. Il mourut en 1625.

* CASTRO (François de), prêtre espagnol, mort vers 1630, était chapelain de la maison des hospitaliers de Saint-Jean de Dieu de Grenade. On a de lui l'*Histoire* du fondateur de cette maison, sous le titre de *Miraculosa vida y santas obras del B. Joan de Dio*, Grenade, 1588 et 1613, in-8; Burgos, 1621, in-4. Elle a été traduite en latin et en italien.

* CASTRO (François de), jésuite espagnol, né à Grenade, dans le xvi^e siècle, professa la grammaire et la rhétorique dans les collèges de son ordre, en Espagne et en Portugal, et mourut à Séville en 1632. Il reste de lui : *de Arte rhetorica, dialogi IV*, Cordoue, 1611, in-8; *de Syllabarum quantitate*, etc., Séville, 1627, in-8; *de Reformation cristiana*, Valladolid, 1622, in-8. François de Castro publia d'abord ce dernier ouvrage sous le nom du docteur F. Bermudez de Castro, professeur dans la ville de Coillans; mais il en donna une autre édition sous son propre nom, Séville, 1633. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur du bibliographe Nicolas Antonio, qui fait deux personnages différents de François de Castro et de François Bermudez de Castro.

CASTRO (don Joseph-Rodriguez de), helléniste et bibliographe espagnol, naquit en Gallice en 1757. A l'âge de 20 ans, il avait déjà terminé ses études

avec succès, et notamment dans les langues orientales. A cette même époque, et à l'avènement de Charles III au trône espagnol (en 1758), il dédia à ce monarque un poème qu'il avait composé en latin, en grec et en hébreu, et qui avait pour titre, *Congratulatio regi præstantissimo Carolo, quod clavam Hispaniæ teneat*. Un ouvrage sorti d'une plume aussi jeune, et qui, outre son mérite poétique, prouvait la connaissance profonde de l'auteur dans les langues mortes, étonna tous les savants, qui le comblèrent d'éloges. Charles III, pour récompenser Castro, le nomma son bibliothécaire particulier, et il le devint peu de temps après de la bibliothèque royale. Lorsque ce prince créa l'ordre de Charles III, il en décora son bibliothécaire. Celui-ci s'étant lié avec un autre savant helléniste, don Juan Yriarte, frère de don Thomas, auteur du poème sur la musique et des fables littéraires (*Voy. ces noms*), travailla avec lui à la *Bibliothèque grecque*. Ensuite, ayant cru remarquer plusieurs défauts dans la *Bibliotheca hispanica*, de don Nicolas Antonio qui, entre autres choses, avait omis les articles des arabes et des rabbins nés en Espagne, qu'il ne considérait pas comme espagnols, don Joseph de Castro entreprit une nouvelle Bibliothèque espagnole. Il passa plus de cinq ans dans la recherche des manuscrits anciens, et publia le premier volume de cette bibliothèque à Madrid, en 1781. Nous ignorons si ce grand ouvrage fut terminé, ouvrage pour lequel les savants, tant nationaux qu'étrangers, étaient empressés de fournir des matériaux à l'auteur. Castro mourut à Madrid, en décembre 1799, âgé de 62 ans.

* CASTRO (don François de), né dans le royaume de Galice, vers 1730, avocat près la cour royale de cette province, n'est connu que par quelques productions sur le droit et la philosophie. Ses principaux ouvrages sont : *Discours critiques sur les lois et leurs interprètes, les inconvénients des majorats*, etc., Madrid, 1765 et 1770, 4 vol. in-4; *Dieu et la nature, abrégé historique, naturel et politique de l'univers, dans lequel, après avoir démontré l'existence de Dieu, on trace l'histoire naturelle et civile, la religion, les lois et les mœurs des nations anciennes et modernes les plus connues de l'univers*, Madrid, 1780 et 1781, 7 vol. in-8.

CASTRUCCIO - CASTRACANI, fameux brigand italien, dont on ignore l'origine et le lieu de naissance, quoique communément on le croie né dans un village nommé Castruccio, vers l'an 1281. Ayant perdu ses parents à l'âge de 20 ans, et ne trouvant pas de secours chez les Gibelins, dont ses parents avaient défendu le parti au dépens de ce qu'ils possédaient, il passa en Angleterre, et jouit quelque temps des bonnes grâces du roi Edouard; mais sa mauvaise conduite les lui fit perdre. Ayant assassiné un seigneur qui avait payé ses impertinences d'un soufflet, il fut obligé de fuir pour échapper au bourreau. Arrivé en Flandre, il s'engagea dans les armées de Philippe le Bel; mais s'étant attiré de nouvelles affaires, il retourna en Italie en 1315, s'arrêta à Pise, où les Gibelins faisaient le parti dominant, et s'empara de Lucques. S'étant ligué avec Louis de Bavière, il exerça sur les pays soumis au

pape des ravages atroces, entra avec Louis à Rome, l'y fit couronner, et s'y signala par tant d'excès, qu'enfin le légat du pontife se vit obligé de l'excommunier. Il mourut peu de temps après, en 1328. Machiavel qui crut trouver dans ce brigand toutes les qualités qui, selon lui, font les héros, la méchanceté, la fourberie et l'audace, en a fait une histoire, qui n'est qu'un panégyrique romanesque, traduite en français par G. Guillet, Paris, 1671. L'abbé Sallier l'a bien réfutée dans son *Examen critique de la vie de Castruccio*. Alde-Manuce le jeune en a donné une histoire plus exacte à Lucques, 1590, in-4.

CAT (Claude-Nicolas Le), naquit à Blerancourt, bourg de Picardie, en 1700. Son père, élève du célèbre Maréchal, premier chirurgien du roi, lui fit faire de très-bonnes études à Soissons et à Paris. Après avoir porté l'habit ecclésiastique pendant dix ans, il le quitta pour étudier en médecine et en chirurgie. Il commença en 1724 à se faire connaître dans la république des lettres par une Dissertation sur le balancement des arcs-boutans de l'église de Saint-Nicaise de Reims, phénomène de physique fort curieux. Il composa en 1725 une lettre sur la fameuse aurore boréale qui parut cette année, et qui étant la première qu'on eût observée en France, effraya beaucoup le vulgaire. En 1731, il obtint au concours la survivance de la place de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Il s'établit dans cette ville en 1733, et il y forma en 1736 une école publique d'anatomie et de chirurgie. Il rassembla ensuite les savants et les amateurs de la ville, et fit éclore une société littéraire, qui depuis a été érigée en académie. Il en a été le secrétaire perpétuel pour les sciences. Il était correspondant de l'académie de Paris, doyen des associés regnicoles de cette chirurgie de Paris, etc. Le roi, instruit de son mérite, lui accorda, en 1739, une pension de 2,000 livres, et en 1766 des lettres de noblesse, que le parlement et la chambre des comptes de Normandie enregistrèrent gratis. Il mourut le 21 août 1768, âgé de 68 ans. On a de lui : *Dissertations* couronnées à l'académie de chirurgie, depuis 1732, première année de ces prix, jusqu'en 1758. C'était un athlète redoutable, et plusieurs académies furent obligées de le prier de ne plus se présenter au concours : *Traité des sens*, Paris, 1767, 2 vol. in-8, ouvrage lumineux, plein d'idées profondes. Il y montre que l'homme est une machine qui rassemble tout ce que la mécanique, tout ce que l'hydraulique, tout ce que les diverses parties de la physique ont de plus beau et de plus profond ; mais qui les surpasse infiniment par l'accord de ce mécanisme, avec un principe moteur, doué de sentiment, et capable d'une action spontanée. Ses longues méditations sur les dispositions merveilleuses de tant d'organes, ont été pour lui une démonstration convaincante qu'ils ne sont que la moindre partie de l'homme, et que si ce corps, qui fait en soi un chef-d'œuvre de mécanique, atteste l'existence du suprême architecte de tout ce qui existe, la substance qui anime ce chef-d'œuvre prouve encore mieux qu'elle ne peut avoir d'autre source que l'Etre souverainement parfait, le créateur et le moteur de toutes choses : *Lettres concer-*

nant l'opération de la taille ; Recueil de pièces sur la taille ; Dissertation sur l'existence et la nature du fluide des nerfs, qui a remporté le prix de Berlin, en 1753 ; *Mémoire* qui a remporté le prix de l'académie de chirurgie, en 1753 ; la *Théorie de l'ouïe*, 1758, in-8 ; *Mémoire* qui a remporté le prix à Toulouse en 1767 ; *Eloge de M. de Fontenelle*. Il y a quelques particularités qui ne se trouvent point ailleurs ; *Traité de l'existence du fluide des nerfs*, 1763, in-8 ; *Traité de la couleur de la peau humaine*, 1763, in-8 ; *Lettres sur les avantages de la réunion du titre de docteur en médecine, avec celui de maître en chirurgie ; Nouveau système sur la cause de l'évacuation périodique du seze*, 1765, in-8 ; *Cours abrégé d'ostéologie*, 1767, in-8. Les ouvrages que Le Cat a publiés sur la chirurgie sont assez généralement estimés des gens de l'art, qui le regardent comme un des plus habiles physiologistes qui aient paru en France. Mais on lui reproche avec raison de s'être trop facilement livré au goût des paradoxes, et d'avoir employé les ressources de la satire, pour enlever au frère Cosme une célébrité justement acquise, et qui par là même semblait porter ombrage à sa jalousie, et peut-être à sa vanité.

CATANAISE (la). Voy. CABANE.

CATANÉE (Jean-Marie), né à Novare au commencement du xvi^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se dévoua entièrement à l'étude des langues. On lui doit l'édition des *Epîtres de Pline le jeune*, qu'il publia avec des commentaires, Milan, 1506 ; une traduction de quatre *Dialogues* de Lucien ; un poème sur la ville de Gènes, et un autre sur la prise de Jérusalem, par Godefroi de Bouillon, sous le titre de *Solyms*. Ses ouvrages en prose lui firent plus de réputation que ses poésies. Il mourut en 1529.

CATEL (Guillaume), conseiller au parlement de Toulouse, né en 1560, mort en 1626, était un savant profond et un bon magistrat. Il a laissé ; une *Histoire des comtes de Toulouse*, 1623, in-folio ; elle commence en l'an 710 et finit en l'an 1271, lorsque le comté de Toulouse fut réuni à la couronne de France : des *Mémoires du Languedoc*, Toulouse, 1633, in-folio, inférieurs à l'*Histoire* de cette province par dom Vaissette, et où ce bénédictin a beaucoup puisé. Catel est le premier qui ait joint à l'histoire les preuves des faits avancés ; mais il n'aurait pas dû mettre ces preuves dans le corps de l'ouvrage. Il paraît avoir assez de discernement ; et il écarte les faits faux ou exagérés.

* CATEL (Charles-Simon), compositeur célèbre, membre de l'institut, chevalier de la légion d'honneur, naquit à Laigle, en 1773. Il vint très-jeune à Paris où Sacchini et Gossec se plurent à développer ses heureuses dispositions. Adjoint, en 1790, à ce dernier qui venait d'être nommé compositeur de la musique de la garde nationale, Catel s'attacha particulièrement à la composition des marches et des pas militaires, et débuta par un *De profundis* à grand orchestre, pour la cérémonie funèbre que la garde civique décernait à Gouvion, son major général. Il réussit au-delà de ses espérances ; jusqu'alors on n'avait point eu l'idée de supprimer dans la musique des fêtes nationales, les instruments à cordes qui

produisent si peu d'effet en plein air. Catel tenta cette innovation : il composa des symphonies et des chœurs à grand orchestre pour les seuls instruments à vent. Le premier essai de ce nouveau système eut lieu à l'occasion de l'*Hymne à la Victoire*, composé par Lebrun après la bataille de Fleurus. Ce morceau exécuté dans la fête donnée aux Tuileries, le 11 messidor an II, excita un enthousiasme universel, et depuis ce moment tous ses confrères suivirent sa méthode dans les fêtes de ce genre. Nommé en l'an III professeur d'harmonie au conservatoire nouvellement établi, Catel consigna le résultat de ses études et de sa théorie d'enseignement dans son *Traité d'harmonie*, publié en 1802. Ce livre, adopté comme classique peu de temps après, détruisit le système de la basse fondamentale créé par Rameau, et sur lequel ont écrit longtemps, sans pouvoir s'entendre, d'Alembert, Rousseau et plusieurs autres. Les services rendus par Catel à l'enseignement élémentaire de toutes les parties de la musique lui valurent, en 1810, le titre d'inspecteur au conservatoire, et plus tard celui de membre de l'institut. Il mourut vers 1838. Catel a laissé divers opéras qui jouissent encore de l'estime des connaisseurs. Les principaux sont : *Sémiramis*, *Les Bayadères*, *Alexandre chez Appelle*, dans le genre comique; *Les artistes par occasion*, *L'auberge de Bagnères*, *Wallace*, *Le premier en date* et *L'officier enlevé*. On a de lui plusieurs œuvres de quintetti pour instruments à cordes, de symphonies, ouvertures et quatuor pour instruments à vent.

*CATELINOT, ou CATHÉLINOT (dom Ildefonse), bénédictin, né à Paris le 3 mai 1671, fit profession, à Saint-Mansui, près de Toul, le 23 mai 1694. Plein d'ardeur pour le travail, il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui étaient conservés à l'abbaye de Senonnes où il mourut le 16 juin 1756, mais dont aucun n'a été publié; ce sont : *Tables de la bibliothèque ecclésiastique de Dupin*, 4 vol. in-4; *Abrégé des commentaires de Dom Calmet*, 4 vol. in-4; *Dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury*, 3 vol. in-4; *Historia litteraria benedictina, ab ortu ordinis*, 3 vol. in-fol.; *Parallèle de l'ancien gouvernement avec le nouveau, qu'on veut introduire dans l'ordre bénédictin et dans celui de Prémontré*, où l'on fait voir que les chapitres généraux ont été annuels dans les deux ordres, dès le commencement de leur réforme jusqu'à présent; *Annales tum ecclesiastici, tum historici*; une édition des Œuvres d'Alcuin, avec des préfaces, des notes, etc., in-fol.; *Parallèle d'un ancien manuscrit du XI^e siècle avec le martyrologe romain*, et un grand nombre de *Dissertations* sur divers sujets.

CATELLAN (Jean de), conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1700, à 80 ans, fut un magistrat recommandable par son équité et ses lumières. On a de lui le *Recueil des arrêts remarquables du parlement de Toulouse*, 1723, 2 vol. in-4, sur lequel Védel a fait des *Observations*, 1733, in-4. Sa famille, une des plus anciennes de cette ville, a produit plusieurs évêques et magistrats également distingués, entre autres, Jean de CATELLAN, évêque de Valence, mort en 1725. On a de lui des *Instructions pastorales*, adressées aux nouveaux convertis de

son diocèse; et les *Antiquités de l'Eglise de Valence*, 1724, in-4, ouvrage rempli de recherches curieuses et intéressantes.

CATELLAN (Marie - Claire - Priscille - Marguerite de), de la même famille que les précédents, naquit à Narbonne en 1662. Son goût pour les lettres l'obligea de fixer sa demeure à Toulouse en 1697. Les mêmes études et les mêmes talents, joints aux liens du sang, l'unirent d'une étroite amitié avec le chevalier de Catellan, secrétaire perpétuel de l'académie des jeux floraux. Cette compagnie couronna plus d'une fois les essais poétiques de M^{lle} de Catellan. Son ouvrage le plus applaudi fut une ode à la louange de Clémence Isaure : cette ode mérita le prix, et elle obtint peu de temps après des lettres de maîtresse des jeux floraux. Cette moderne Corinne mourut dans le château de la Masquère, près de Toulouse, en 1745, dans la 84^e année de son âge. L'affabilité, la politesse, la discrétion, la décence, la bonne opinion d'autrui étaient ses qualités distinctives; et ces vertus étaient embellies par une taille avantageuse, par une figure agréable, par les grâces de l'imagination et la délicatesse de l'esprit.

CATESBY (Marc), savant naturaliste anglais, de la société royale de Londres, né en 1680, mort le 3 janvier 1750. Il a publié l'*Histoire naturelle de la Caroline et de la Floride*, 1731-1743, 2 vol. in-fol. avec 220 pl. col. Les explications sont en anglais et en français. Cet ouvrage, le plus beau qui eût encore paru en ce genre en Angleterre, a été réimprimé après sa mort, en 1754 et en 1771. Catesby en avait fait lui-même tous les dessins et gravé toutes les figures. Il a laissé encore *Hortus Europæ americanus, or a collection*, etc., qui ne fut imprimé qu'après sa mort à Londres, en 1767, gr. in-4. C'est l'histoire et la figure coloriée de 85 arbres et arbrisseaux de l'Amérique, qui peuvent vivre sur le sol de la Grande-Bretagne.

CATHALAN (Jacques), jésuite, de Rouen, professa, prêcha et dirigea avec succès. Ses talents dans ces trois genres firent honneur à sa société. Il était né en 1671, et il mourut en 1757. On a de lui l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Orléans*, 1725, in-4; celle de *Monseigneur fils de Louis XIV*, in-4; celle de l'*électeur de Trèves*, in-4. Ces pièces offrent quelques bonnes tirades.

CATHARINUS ou CATHARIN (Ambroise), né en 1487 à Sienne, appelé avant d'entrer en religion *Lancelot Politus*, enseigna le droit, se fit dominicain en 1521, et se distingua au concile de Trente. Il eut l'évêché de Minori en 1547, l'archevêché de Conza en 1551, et mourut en 1553. On a de lui plusieurs ouvrages mal écrits et sans méthode, mais pleins de choses savantes et singulières, sur beaucoup de points de théologie. On en a une édition de Lyon, 1542, in-8, et on les trouve à la suite de ses *Enarrationes in Genesim*, Rome, 1552, in-fol. Il soutient que Jésus-Christ serait venu, quand même le premier homme n'aurait pas péché. Il prétend encore que la chute des mauvais anges vint de ce qu'ils ne voulurent pas reconnaître le décret de l'Incarnation, ni se résoudre à adorer le Verbe uni à la nature humaine. Il avance, dans un traité de

la Résurrection, que les enfants morts sans baptême, sont non-seulement exempts de peines, mais qu'ils jouissent même d'une félicité convenable à leur état. Catharinus poussait la liberté de penser jusqu'à la hardiesse, et ne se piquait guère de suivre saint Augustin, saint Thomas, et les autres théologiens. Celle de ses opinions qui parut d'abord une des plus libres, qui depuis cependant a toujours été suivie en Sorbonne, est celle sur l'intention extérieure du ministre des sacrements. Il soutint au concile de Trente, qu'il n'était pas nécessaire que le ministre eût une intention intérieure de faire une chose sacrée; mais qu'il suffisait qu'il voulût administrer extérieurement le sacrement de l'église, dans les circonstances et avec la manière qui supposent et expriment une volonté sérieuse, quoiqu'il s'en moquât intérieurement. M. Bossuet et d'autres illustres théologiens ont depuis embrassé ce sentiment comme le plus propre à tranquilliser les esprits, en leur persuadant que l'efficacité des sacrements est indépendante de la méchanceté ou de la négligence des hommes. Catharinus a fait encore un *commentaire* sur les épîtres de saint Paul, et les autres épîtres canoniques, Venise, 1551, in-folio. On lui attribue aussi un livre italien, recherché des curieux, intitulé : *Rimedio alla pestilente dottrina d'Ochino*, Rome, 1544, in-8.

* CATHELINEAU (Jacques), généralissime des armées vendéennes, naquit au bourg de Pin-en-Mauge dans l'Anjou, le 5 janvier 1739, et fut tour à tour cardeur de laine, voiturier et marchand forain. Le 10 mars 1793, les jeunes gens du district de Saint-Florent ayant été rassemblés pour obéir au décret de la Convention, qui ordonnait une levée de trois cent mille hommes, se soulevèrent. La force armée fut dispersée et l'hôtel-de-ville pillée. Cathelineau ayant appris le lendemain ce qui s'était passé à Saint-Florent, comprit aussitôt toutes les conséquences de cette mutinerie; et sans écouter les représentations de sa femme, il se hâta de rassembler les habitants, et leur démontre que le parti de la résistance ouverte est le seul qui puisse les dérober à la terrible vengeance dont ils sont menacés. Plusieurs paysans prennent les armes et le suivent; il se rend à un autre village, sonne le tocsin et de nouveaux paysans se joignent aux premiers. Alors avec sa troupe composée d'environ cent vingt hommes, il marche sur Jallais, s'en rend maître et enlève un canon. Le lendemain il s'empare de la petite ville de Chemillé, défendue par deux cents hommes et trois pièces d'artillerie. Cathelineau faillit perdre la vie dans cette affaire dont le succès contribua à augmenter sa troupe qui, dès le 14 mars, se composait de trois mille hommes. Le 15, il se porta sur Chollet, où se trouvaient cinq cents hommes avec quatre pièces d'artillerie, et il s'en rendit maître. Le lendemain, il poursuivit les républicains à Vihiers, où ils furent de nouveau battus. Dès que les paysans voyaient la lumière des canons, ils se jetaient ventre à terre, puis, après la décharge, ils couraient sur les artilleurs qu'ils forçaient d'abandonner leurs pièces. Le 20, l'armée de Cathelineau, qui s'élevait à dix mille hommes, occupa la ville de Chalonne qui

avait été évacuée la nuit précédente. Le 11 avril suivant, il se réunit à la division d'Elbée, et attaqua les républicains à Cholet, d'abord avec succès; mais les royalistes furent ensuite obligés de faire retraite sur Beaupréau. Cathelineau, après avoir battu le général Ligonier, près de Vezins, assiégea le château de Boisgroleau où les vaincus s'étaient réfugiés, et les força de se rendre au bout de trois jours. Les paysans vendéens avaient pour leur chef une vénération si grande qu'ils l'appelaient le *Saint de l'Anjou*. Ils le suivirent, le 5 mai, à Thouars, où le général Quétineau fut fait prisonnier avec toute sa division forte de près de cinq mille hommes, et qui renfermait en outre un matériel considérable. Cathelineau, après avoir d'abord éprouvé un échec, battit le général Chabos, le 25 à Fontenay, et fit un riche butin. Après la prise de Saumur, où il montra sa bravoure accoutumée, il fut nommé général en chef, soumit Chinon, Loudun et Angers, et se disposa à marcher sur Nantes. Le 27 juin il parut devant cette ville avec cinquante mille Vendéens, et l'ayant sommée inutilement de se rendre, il fit commencer l'attaque par le bourg de Nort, qui fut bientôt enlevé. Le 28, une nouvelle attaque eut lieu sur plusieurs points à la fois, et les républicains, sous les ordres du général Canclaux, furent encore repoussés malgré la plus vigoureuse résistance. Déjà les royalistes pénétraient dans la ville, lorsque Cathelineau, qui était arrivé sur la place de Viarme, fut renversé de cheval par une balle qui lui perça le bras et la poitrine. Les Vendéens découragés plièrent dès ce moment et furent forcés de se retirer. On transporta Cathelineau à Saint-Florent, où il mourut le 14 juillet 1793, des suites de sa blessure. Beaucoup de membres de sa famille qui avaient suivi son exemple, sont morts dans les guerres de la Vendée; son fils était officier dans la garde royale.

CATHERINE (sainte), vierge d'Alexandrie, martyrisée, dit-on, sous Maximin. Au ix^e siècle on trouva le cadavre d'une fille, sans corruption, au Mont-Sinai en Arabie. Les chrétiens de ce pays-là, apparemment sur certains signes, le prirent pour le corps d'une martyre; et l'idée générale d'une sainte vierge d'Alexandrie qui avait souffert dans cette contrée, fit croire que c'était le sien. Ils lui donnèrent le nom de *Catherine*, c'est-à-dire, *pure* et *sans tache*, lui rendirent un culte religieux, et lui firent faire une légende. Les Latins reçurent cette sainte des Grecs, dans le x^e siècle. On raconte dans son histoire, qu'elle disputa, à l'âge de 18 ans, contre cinquante philosophes qui furent vaincus. Quoique cette légende ne mérite aucune confiance, on n'en doit rien conclure contre la réalité de la sainte qu'on honore sous le nom de *Catherine*. Jamais l'Eglise universelle n'a invoqué des saints imaginaires; si les histoires de quelques-uns ont été rejetées par les savants, il ne s'ensuit autre chose, sinon que les vrais actes ont été défigurés, ou qu'ils ont péri par les dégâts du temps. Les recherches de la critique prouvent précisément que le Seigneur a des saints, dont les actions ne sont bien connues que de lui seul; du reste, il a laissé dans son Eglise pour mémoire, l'idée gé-

nérale de leurs vertus, et leur protection puissante : titres suffisants pour diriger l'Eglise dans le culte qu'elle leur rend. *Voy. Rocca* (saint). Les disputes avec les philosophes païens que la légende attribue à sainte Catherine, et la manière victorieuse dont on dit qu'elle les confondit, l'ont fait choisir pour la patronne des écoles de philosophie.

CATHERINE de Sienna (sainte), née en 1347, embrassa, à l'âge de 20 ans, l'institut des sœurs de Saint-Dominique. Ses révélations, son zèle et ses écrits lui firent un nom célèbre. Elle réconcilia les Florentins avec Grégoire XI, pour lors à Avignon. L'éloquence de la négociatrice fut si vive, qu'elle engagea le pontife à quitter les bords du Rhône pour ceux du Tibre. Elle joua un grand rôle dans toutes les querelles du schisme. Elle écrivit de tous côtés en faveur du pape Urbain, et mourut en 1380, à 33 ans. « Cette sainte, dit l'abbé Bérault, reçut de la nature ces qualités personnelles, qui, malgré les obstacles de la naissance et du sexe, de la retraite et de l'aversion sincère du siècle, y figurent comme nécessairement avec éclat. Une âme ardente et sensible, un très-bel esprit, une imagination prodigieusement vive, beaucoup de caractère, d'énergie et d'élévation, loin de languir avec sa santé dans le silence et le recueillement, dans la continuité de l'oraison, des veilles, des jeûnes et des austérités de tout genre, prirent au contraire une activité nouvelle dans le zèle tout divin qui s'y alluma. » Sa *Légende* en italien, Florence, 1477, est très-rare ; celles de 1524, in-4, et 1526, in-8, sont rares aussi. Sa *vie* a été écrite en latin par Jean Pius, Bologne, 1515, in-4. Il y en a une en français par le père Jean de Rechac, Paris, 1847, in-12, et une par M. E. Chavin de Malans, Paris, 1846, 2 vol. gr. in-8. Quoique dans le grand nombre de visions et de révélations qu'on lui attribue, on ne puisse guère douter qu'il n'y en eût de véritables, ce serait manquer de jugement et de critique que de les admettre toutes. La canonisation des saints ne ratifie pas leurs opinions ni leurs révélations. Nous avons vu ailleurs que, sans les explications favorables que le cardinal Torquemada donna des visions de sainte Brigitte, elles eussent été condamnées au concile de Bâle. Grégoire le Grand remarque que les saints les plus favorisés de Dieu se trompent souvent, en prenant pour une lumière divine ce qui n'est que l'effet de l'activité de l'âme humaine. M. Fleury ajoute que, dans les personnes de la plus éminente piété, les veilles et les jeûnes peuvent échauffer une imagination vive au point d'y produire des effets surprenants, qu'on regarde quelquefois pour des opérations de l'Esprit saint. Cette pensée de Fleury est appuyée d'un passage remarquable de saint Jérôme. Il ne faut cependant point parler avec dédain ou avec aigreur de ces situations extraordinaires des saints ou saintes, qui, supposé qu'elles appartiennent quelquefois à l'imagination, sont néanmoins l'effet d'une piété toujours bien respectable dans son principe et dans son objet. (*Voy. ARMELLE.*) Sainte Catherine fut canonisée par Pie II, en 1461. On lui attribue des poésies italiennes, Sienna, 1505, in-8, quelques *traités de dévotion*,

et des *lettres* qui sont purement écrites en italien : elles parurent à Bologne en 1492, in-4. Tous les ouvrages de cette sainte ont été publiés à Lucques et à Sienna, de 1707 à 1715, en 4 vol. in-4.

* CATHERINE (sainte) DE BOLOGNE, née dans cette ville en 1415, d'une ancienne maison de Ferrare, fut placée, à l'âge de douze ans, en qualité de dame d'honneur auprès de la princesse Marguerite d'Est. Toutes ses inclinations étant dirigées vers la vie religieuse, elle saisit la première occasion qui se présenta pour quitter la cour, et entra dans une société de femmes du tiers-ordre de Saint-François. Elle fut créée abbesse des clarisses de Bologne, lors de la fondation de ce monastère, qu'elle gouverna avec beaucoup de sagesse et d'éducation jusqu'à sa mort arrivée le 9 mars 1463. Clément VIII fit insérer son nom dans le Martyrologe romain en 1592, et Benoît XIII la canonisa en 1724. Sainte Catherine de Bologne eut, comme sainte Catherine de Sienna, des visions et des révélations qui ont été publiées à Bologne en 1511. Elle a composé quelques traités en latin et en italien ; le plus connu est son livre des *Sept armes spirituelles*.

* CATHERINE (sainte) de GÈNES, née en 1448, d'une fille du marquis de Ferrare de l'illustre famille de Fiesque, qui a produit de célèbres généraux, et donné à l'Eglise deux papes, Innocent IV et Adrien V, et plusieurs cardinaux. Elle montra, dès la plus tendre enfance, le goût de la prière, de la mortification et des plus héroïques vertus : et dès l'âge de 12 ans, Dieu la favorisa de plusieurs grâces extraordinaires. Elle voulut, dans sa 13^e année, se consacrer au Seigneur dans l'état religieux, regardant la vie contemplative comme la plus convenable à ses inclinations ; mais détournée de ce dessein par l'obéissance qu'elle devait à ses parents, et par les conseils de ceux auxquels elle s'en rapportait pour connaître la volonté divine, elle épousa Julien Adorno, jeune patricien génois, ambitieux et porté au plaisir, qui ruina sa fortune, et lui causa toutes sortes de chagrins pendant les dix années qu'il passa avec elle. Cependant elle eut la consolation de le voir revenir de ses égarements : il en fit pénitence, entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et mourut dans de grands sentiments de piété. Sainte Catherine devenue maîtresse d'elle-même, résolut de ne plus vivre que pour Dieu ; après avoir délibéré sur la manière dont elle exécuterait son dessein, elle se décida pour la réunion de la vie active et de la vie contemplative, et se consacra au service des malades dans le grand hôpital de Gènes. Sa charité vive s'étendit même sur tous les malades de la ville, surtout pendant la peste qui fit de si terribles ravages dans les années 1497 et 1504. Elle joignit, à ces pénibles exercices, des austérités qui avaient quelque chose d'effrayant. On dit qu'elle passa 23 carêmes et autant d'avents sans prendre d'autre nourriture que la sainte eucharistie. Pour calmer le feu qui la dévorait, elle buvait dans la journée quelques verres d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Elle mourut le 14 septembre 1510, après une maladie longue et douloureuse. Plusieurs miracles

suivirent sa mort. Dix-huit mois après, on leva de terre son corps qui n'avait aucune marque de corruption. Clément XII la canonisa en 1737, et Benoît XIV fit insérer son nom dans le Martyrologe romain, sous le 23 mars, jour auquel elle a été longtemps honorée dans plusieurs églises. Sainte Catherine a laissé deux ouvrages qui ne sont pas à la portée du commun des lecteurs; un *Traité du Purgatoire*, et un *Dialogue entre l'âme et le corps, l'amour-propre et l'esprit de J.-C.*, où elle insiste sur la nécessité de cette mortification universelle et de cette humilité parfaite, qu'elle avait portée à un degré si sublime. Sa vie a été écrite par Miratoli, son confesseur, et par un de ses disciples, Florence, 1580, in-8.

CATHERINE, fille de Charles VI, roi de France, née en 1401, épousa, en 1420, Henri V, roi d'Angleterre, qui, du chef de sa femme, et en vertu du traité de Troyes fait le 21 mai de la même année, prétendait que son fils devait succéder à la couronne de France, au préjudice de Charles VII. Après la mort de Henri V, en 1422, elle se remaria secrètement à Owin Tyder, ou plutôt Tudor. Ce Tyder était un seigneur du pays de Galles, d'une famille qui, selon quelques flatteurs, avait régné autrefois en Angleterre. Sa bonne mine, son assiduité, ses complaisances avaient touché la reine, qui oublia ce qu'elle devait aux mânes de son époux, pour satisfaire la passion qu'elle avait pour Tyder. Elle mourut en 1438. Tyder fut aussitôt mis en prison; il se sauva quelque temps après; mais malheureusement ayant été repris pendant les guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre, il eut sur-le-champ la tête tranchée. Catherine avait eu deux fils de Tyder; l'un s'appelait Edmond, dans la suite comte de Richemond, et l'autre Gaspard, qui fut créé comte de Pembrock. Le fils d'Edmond régna depuis en Angleterre sous le nom de Henri VII, et porta ainsi sur le trône la maison de Tudor, qui a soutenu avec dignité l'honneur du sang maternel.

CATHERINE D'ARAGON, fille de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, épousa en 1501 Arthus, fils aîné de Henri VII, dit le *Salomon d'Angleterre*. Ce prince étant mort cinq mois après cette union, le nouveau prince de Galles, connu depuis sous le nom de Henri VIII, s'unir à la veuve de son frère, avec une dispense de Jules II, accordée sur la supposition que le mariage n'avait pas été consommé. Son époux, après avoir vécu en bonne intelligence avec elle, l'espace de 18 années, et animé, selon quelques historiens anglicans, par des scrupules de conscience, ou, selon d'autres, déterminé par sa passion pour Anne de Boulen, demanda un divorce, prétextant l'invalidité du mariage. Cette affaire fut plaidée devant deux légats de la cour de Rome, qui travaillèrent inutilement à réconcilier les deux époux. Henri fit prononcer une sentence de répudiation; le pape refusa de l'autoriser. Catherine ne voulut jamais consentir à la dissolution d'un mariage qui de sa nature ne pouvait l'être par aucune puissance spirituelle ou temporelle. Cette fermeté la fit éloigner de la cour pour toujours, en 1534. Il lui fut défendu de prendre, et à la nation de lui don-

ner d'autre titre que celui de princesse douairière de Galles. Le pape cassa la sentence de divorce, et ordonna à Henri de reprendre Catherine. Cette princesse n'en fut pas moins exilée à Kimbalton, où elle mourut en 1536. Quand elle se sentit près de la mort, elle écrivit à son mari, qui ne put refuser des larmes à sa lettre, et qui ordonna à sa maison de prendre le deuil. Des mœurs simples, le goût de la retraite, l'amour de l'ordre, formaient le fond de son caractère. Les soins domestiques, la prière et le travail firent ses occupations. Sa raison et sa vertu ne firent aucune impression sur un prince qui n'écoutait plus que ses passions, et qui, en matière même de passions, n'avait rien de fixe ni de conséquent. L'abbé Legrand a publié *l'Histoire du divorce de Henri VIII*, Paris, 1688, 3 vol. in-12. On y trouve des pièces originales et curieuses sur toute cette affaire.

CATHERINE DE MÉDICIS, fille unique et héritière de Laurent de Médicis, duc d'Urbain, nièce de Clément VII, née à Florence en 1519, fut mariée par les intrigues de son oncle en 1533, au dauphin de France, depuis Henri II. Elle fut trois fois régente du royaume : la première, durant le voyage du roi son mari en Lorraine en 1553; la seconde, pendant la minorité de Charles IX; et la troisième, depuis la mort de ce prince, jusqu'au retour de Henri III, alors roi de Pologne. Son objet principal, sous la minorité de Charles IX, fut de diviser par l'intrigue ceux qu'elle ne pouvait gagner avec de l'argent. Placée entre les catholiques et les protestants, les Guise et les Condé, elle souleva les partis opposés pour rester seule maîtresse. Elle accorda aux instances des huguenots le colloque de Poissy en 1561, et l'année d'après l'exercice public de leur religion, dans la crainte que la jonction du roi de Navarre aux Guise ne rendit ce parti trop puissant. Lorsque Charles IX fut déclaré majeur, elle se fit continuer l'administration des affaires, et brouilla tout comme auparavant. Ayant fait lever des troupes sous le prétexte de se précautionner contre le duc d'Albe, mais réellement pour contenir les protestants, ce parti en prit de l'ombrage, et le royaume fut encore embrasé. Ce fut en partie par ses conseils que le massacre de la Saint-Barthélemy fut ordonné, dans un moment de crainte et de trouble, et nullement ensuite d'un dessein prémédité. (Voyez CHARLES IX.) Elle gouvernait alors son fils; mais elle se brouilla avec ce prince sur la fin de sa vie, et ensuite avec Henri III. Elle mourut en 1589, regardée comme une princesse d'un caractère incompréhensible. Les protestants l'ont peinte avec des couleurs affreuses. M. Mayer, dans la *Galerie philosophique du xvi^e siècle*, la représente plutôt comme malheureuse que comme méchante. Il faut convenir qu'elle s'est trouvée dans des circonstances où, sans de grands talents, on ne pouvait faire que de grandes fautes; où une politique faible, tortueuse et inconséquente ne pouvait qu'aggraver les maux de la France, irriter les deux partis, et imprimer à sa mémoire des taches que personne ne s'empessa d'effacer. On a débité qu'après la bataille de Dreux, un faux bruit s'étant répandu que les huguenots étaient victorieux, elle dit : *Hé bien, nous prions*

Dieu en français ; mais c'est une calomnie grossière, que l'abbé Garnier a victorieusement réfutée.

CATHERINE DE PORTUGAL, femme de Charles II, roi d'Angleterre, et fille de Jean IV, roi du Portugal, naquit en 1638, son père étant encore duc de Bragance. Elle fut mariée en 1661 avec Charles II. Elle avait, dit-on, l'âme plus belle que le corps ; elle eut l'estime, mais non le cœur du roi son époux. Pendant le règne de Jacques II, cette princesse jouit de beaucoup de considération ; mais en 1688, elle résolut d'aller en Portugal, où elle ne se rendit cependant qu'au commencement de 1693. Elle y fut déclarée régente en 1704 par le roi Pierre, son frère, à qui ses infirmités rendaient le repos nécessaire. Catherine fit éclater alors les grandes qualités qu'elle avait reçues de la nature. Elle continua de faire la guerre à l'Espagne avec beaucoup de vigueur. Sage et prudente dans les conseils, elle sut faire exécuter ce qu'elle avait résolu ; et pendant sa régence, l'armée portugaise reconquit sur les Espagnols plusieurs places importantes. Cette princesse mourut en 1705.

CATHERINE I^{re}, paysanne, dont le nom était Al-fendey, devenue impératrice de Russie, devait le jour à des parents pauvres, qui vivaient près de Départ, petite ville de la Livonie. Au sortir de l'enfance, elle perdit son père qui la laissa dans les bras d'une mère infirme ; le travail de ses mains ne suffisait pas à leur entretien. Ses traits étaient beaux, sa taille charmante, et elle annonçait beaucoup d'esprit. Sa mère lui apprit à lire, et un vieux ministre luthérien lui donna les principes de la religion. A peine avait-elle atteint sa quinzième année, qu'elle perdit sa mère. Le ministre la reçut chez lui, et la chargea du soin d'élever ses filles. Catherine profita des maîtres de musique et de danse qu'on faisait venir pour elles. La mort de son bienfaiteur qui survint la replongea dans une extrême indigence. Son pays étant devenu le théâtre de la guerre entre la Suède et la Russie, elle alla chercher un asile à Marienbourg. Après avoir traversé un pays dévasté par les deux armées, et avoir couru de grands dangers, elle tomba entre les mains de deux soldats suédois, qui sans doute n'auraient pas respecté sa jeunesse et ses charmes, si un bas-officier ne fût survenu, qui la leur arracha. Après avoir rendu grâce à son libérateur, elle reconnut en lui le fils du ministre qui avait eu soin de son enfance. Ce jeune homme, touché de son état, lui donna les secours nécessaires pour achever son voyage, et une lettre pour un habitant de Marienbourg, qui s'appelait Gluck, et qui avait été ami de cet officier. Elle fut très-bien reçue ; on lui confia l'éducation de deux filles. Elle se comporta si bien dans cet emploi, que le père étant veuf, lui offrit sa main. Catherine la refusa pour accepter celle de son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras, et qu'il fût couvert de blessures. Le jour même que ces deux époux vont se jurer leur foi aux pieds des autels, Marienbourg est assiégé par les Russes ; l'époux, qui était de service, est obligé d'aller, avec sa troupe, repousser l'assaut, et il périt dans cette action, sans avoir recueilli le fruit de sa tendresse. Marienbourg est enfin emporté d'assaut, et la gar-

nison et les habitants passés au fil de l'épée, ou en proie à la brutalité du vainqueur. On trouva Catherine cachée dans un four ; on se contenta de la faire prisonnière de guerre. Sa figure et son esprit la firent bientôt remarquer du général russe Menzikoff ; il fut frappé de sa beauté, et la racheta du soldat auquel elle était tombée en partage, pour la placer auprès de sa sœur où elle fut accueillie avec tous les égards dus à la beauté, au vrai mérite et à l'infortune. Quelque temps après, Pierre le Grand se trouvant à manger chez ce général, on la fit servir à table. Le czar la distingua bientôt, et fut frappé de ses grâces. Il revint le lendemain chez Menzikoff pour revoir la belle prisonnière ; elle répondit avec tant d'esprit à toutes les questions que lui fit ce monarque, qu'il en devint éperdument amoureux. Le mariage suivit de près cette naissante inclination ; il se fit secrètement en 1707, et publiquement en 1712. Elle fut couronnée en 1724, et reçut la couronne et le sceptre des mains de son époux. Après la mort de ce prince en 1725, elle fut déclarée souveraine impératrice de toutes les Russies. Elle se montra digne de régner, en achevant toutes les entreprises que le czar avait commencées. A son avènement à l'empire, les potences et les roues furent abattues. Elle institua un nouvel ordre de chevalerie, sous le titre de saint Alexandre de Newski. Elle reçut elle-même, peu de temps après, le collier de celui de l'Aigle-Blanc. La Russie la perdit le 17 mai 1727, à l'âge de 38 ans. Les fréquents excès de vin de Tokai, joints à un cancer et une hydropisie, furent la cause de cette mort prématurée. C'était une princesse d'une fermeté et d'une grandeur d'âme au-dessus de son sexe. Elle suivait Pierre le Grand dans ses expéditions, et lui rendit de grands services dans la malheureuse affaire du Pruth. Ce fut elle qui conseilla au czar de tenter le visir par des présents, ce qui lui réussit. On l'a soupçonnée de n'avoir pas été favorable au czarowitz Alexis, que son père fit mourir. Comme aîné et sorti du premier mariage, il excluait du trône les enfants de Catherine : c'est peut-être le seul motif qui lui ait attiré ce reproche peu fondé. (Voy. ALEXIS PETROWITZ.) « La louange qu'elle a méritée, dit un » historien, c'est son humanité et sa douceur qui a » sauvé la vie à quantité de malheureux que son » époux voulait sacrifier à sa colère. Elle avait sur » lui, pour cet objet, un ascendant qu'il ne pouvait » vaincre. Et quand il voulait absolument satisfaire » sa passion, il faisait faire l'exécution pendant son » absence. » Un voyageur moderne (Bioernstahl) prétend que Catherine était suédoise, que son premier époux a survécu à son mariage avec Pierre le Grand, et altère d'autres circonstances de ce récit, auquel nous avons cru ne devoir rien changer d'après les assertions d'un écrivain très-superficiel, qui ne consulte souvent que son imagination, l'esprit national, ou quelque autre source de préventions.

* CATHERINE II, impératrice de Russie, né à Stettin, en 1729, était fille de Christian-Auguste d'Anhalt-Zerbst, gouverneur de cette ville pour le roi de Prusse et de Jeanne Elizabeth de Holstein. Sa mère l'amena à Moscou, où elle embrassa la

religion grecque, et elle y échangea son nom de *Sophie-Auguste-Dorothée* pour celui de *Catherine Alexiowna*, qui lui fut donné par l'impératrice Elizabeth. Elle épousa, en 1745, le prince Pierre, neveu de la czarine, qui l'avait désigné pour son successeur. Pierre était dépourvu de qualités aimables, et possédait de graves défauts peu propres à lui mériter l'affection de son épouse. Catherine chercha des distractions dans une étude suivie qui contribua beaucoup à développer la force de son caractère et à étendre son imagination. Au milieu d'une cour dépravée elle contracta le goût des plaisirs, et ne tarda pas à fixer son attention sur le jeune chambellán, comte de Soltikoff; celui-ci ayant été chargé de diverses ambassades dans des cours étrangères, Catherine noua des liaisons criminelles avec Stanislas-Auguste Poniatowski, seigneur polonais d'une figure agréable et d'un esprit cultivé. L'intelligence des deux amants n'échappa point à l'impératrice, qui, au lieu d'y mettre un terme, sembla vouloir la favoriser, en obtenant d'Auguste III la nomination de Poniatowski à l'ambassade de Saint-Petersbourg. La France, alors en guerre avec l'Angleterre, venait de contracter avec l'Autriche une intime alliance, et y avait fait entrer la Russie. Poniatowski, lié avec l'ambassadeur anglais, le chevalier de Williams, se montrait partisan dévoué de l'Angleterre, et l'on ne doutait pas qu'il ne fit partager ses opinions politiques à la grande-duchesse. Ainsi pendant qu'Elizabeth, qui savait mal se faire obéir, entraînait de bonne foi dans les vues de ses alliés, elle avait auprès d'elle dans le parti contraire, son héritier, ami du roi de Prusse, et la grande-duchesse, portée pour les Anglais. Louis XVI, à qui son ambassadeur fit connaître ces circonstances, et qui avait un grand ascendant sur le roi de Pologne, père de la dauphine, demanda et obtint le rappel de Poniatowski. Catherine se consola bientôt de cette séparation par un nouveau choix. Elizabeth étant morte en 1762, Pierre III monta sur le trône; cet événement ne fit qu'augmenter l'éloignement des deux époux. Catherine forma dans sa retraite de Péterhoff une conjuration dans laquelle entrèrent le comte Panin, la princesse Daschkoff et Grégoire Orloff, jeune officier des gardes, peu connu à la cour, qui avait succédé à Poniatowski dans l'intimité de l'impératrice. Pierre III s'aliénait de plus en plus les cœurs de ses sujets par son caractère sans dignité et par ses vues politiques peu élevées; tous ceux qui le méprisaient ou qui espéraient gagner à un changement, se jetèrent dans le parti de Catherine, dont la jeunesse et le genre de vie donnaient à la révolte une certaine couleur romanesque qui séduisait les jeunes seigneurs. Cependant la conspiration allait être découverte et un des conjurés avait même été conduit en prison, lorsque les chefs résolurent d'éclater. Catherine, avertie du danger, quitte Péterhoff dans la nuit, fait une partie du chemin sur une charrette de paysan, et paraît à Saint-Petersbourg où tout avait été préparé d'avance pour le triomphe de sa cause. La conspiration éclata la nuit du 8 au 9 juillet 1762, et quelques heures suffirent pour en compléter le succès. On a beaucoup vanté la modé-

ration de Catherine après cet événement; mais elle était en quelque sorte rendue nécessaire par sa position même, et une conduite différente lui aurait fait perdre sa popularité. Pierre III fut étranglé, et il paraît que ce fut au moins avec le consentement de la czarine. (Voy. Alexis Orloff.) Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe à Moscou; les premiers mois de son règne furent marqués par divers actes propres à lui concilier la faveur de la nation russe, et elle ne cessa de témoigner la plus grande déférence pour le culte et les usages suivis. En 1763, elle força les peuples de Courlande à renvoyer leur nouveau duc, Charles de Saxe, et à rappeler Biren, qui leur était odieux. La mort d'Auguste III ouvrit un nouveau champ à ses projets ambitieux, et elle obligea les Polonais de lui donner pour successeur son ancien amant Stanislas Poniatowski, en qui elle espérait trouver un prince dévoué à ses intérêts. Malgré les efforts de Catherine, le nombre des mécontents croissait chaque jour dans son empire, et plusieurs complots s'étaient tramés contre elle à Moscou et à Saint-Petersbourg. Le légitime héritier de Pierre III, le prince Ivan, qui du fond de sa prison ranimait les espérances des conspirateurs, ayant été mis à mort le 16 juillet 1764, dans la forteresse de Schlussembourg, les murmures contre Catherine redoublèrent, mais les projets de ses ennemis s'évanouirent. Sa cour ne fut plus ensuite troublée que par quelques intrigues qui n'avaient d'autre objet que la disgrâce ou le remplacement d'un favori. Elle imagina de réformer la législation de ses états, et elle convoqua à Moscou, pour cet effet, des députés de toutes les provinces. On commença par lire dans cette assemblée les instructions traduites en langue russe, et dont l'original, écrit en français et presque tout entier de la main de Catherine, a été déposé depuis dans la bibliothèque de Saint-Petersbourg. Tandis que la plupart des députés applaudissaient à l'ouvrage de la czarine, les députés Samoyèdes se bornèrent à demander des lois pour contenir l'avidité des gouverneurs qu'on leur envoyait. Lorsqu'on parla de rendre la liberté aux esclaves, Catherine se hâta de dissoudre l'assemblée, et les députés lui donnèrent avant de se séparer le nom de *mère de la patrie*. Plusieurs souverains la firent complimenter, entre autres le roi de Prusse qui la plaçait dans ces lettres, entre Lycurgue et Solon. Ces vaines tentatives de législation n'étaient pas ce qui occupait le plus Catherine; elle nourrissait en secret le dessein d'asservir toutes les puissances du Nord; elle venait de s'allier avec l'Angleterre, et demandait à la Pologne plusieurs de ses provinces, occupées déjà par les troupes russes. Le cabinet de Versailles, averti de ses projets, chercha à former dans ce dernier pays un parti contre la Russie; mais il n'employa que des moyens insuffisants, et ne fit que fournir à l'impératrice de nouveaux prétextes pour accomplir ses desseins. Afin d'arrêter l'ambition de Catherine, on employa un autre moyen, qui finit aussi par tourner à l'avantage des Russes. On parvint, en 1769, à engager la Porte à déclarer la guerre à la Russie. Le vieil empire des Ottomans perdit dans cette guerre la réputation de

puissance et de grandeur qu'il avait conservée en Europe, les Turcs furent battus, plusieurs de leurs provinces envahies; le pavillon victorieux des Russes parut dans les mers de la Grèce, et la Czarine forma le projet romanesque de faire revivre les républiques de Sparte et d'Athènes, pour les opposer à la Porte Ottomane. Conservant toujours ses projets contre la Pologne, et redoutant l'opposition des puissances de l'Europe, elle associa à sa politique les cours de Berlin et de Vienne, qui signèrent, en 1772, le fameux traité de partage : la Russie eut les provinces dont elle forma les gouvernements de Polotsk et de Mohilow, et Catherine se réserva l'influence exclusive sur la Pologne, avec la garantie de la constitution polonaise et de ce qui restait à la république de son ancien territoire. Un an après, la paix fut signée à Kainardji, entre la Russie et la Porte Ottomane. Catherine garda Tangarok, Asof et Kinburn, et se fit accorder en outre la libre navigation de la mer Noire et l'indépendance de la Crimée. Par cette indépendance, qui n'était qu'illusoire, la Crimée devint en effet dépendante de Catherine. Cette paix était d'autant plus heureuse pour la Russie, que dans la troisième année de la guerre, Moscou et plusieurs autres villes avaient été ravagées par la peste. Vers cette époque, un aventurier, nommé *Pugatschef*, qui prenait le nom de Pierre III, était parvenu à soulever plusieurs provinces orientales de la Russie. Tandis que Potemkin, nouveau favori de Catherine, soumettait la Crimée et portait les limites de l'empire au-delà du Caucase, elle voulut se montrer dans les provinces révoltées, et fit sur le Volga, puis sur le Borysthène une navigation qui, n'étant pas sans quelques dangers, lui offrait par là des attraits. Pour charmer les ennuis de son voyage, elle distribua aux seigneurs les plus instruits de sa cour, les divers chapitres du *Bélisaire* de Marmontel pour les traduire, et elle en traduisit un elle-même. Elle parcourut ensuite la Tauride avec une pompe extraordinaire, accompagnée de Potemkin, et l'on vit accourir parmi ses courtisans Stanislas-Auguste, et Joseph II. Lorsqu'elle lut sur un arc de triomphe élevé sur son passage à Cherson ces mots : *C'est ici le chemin de Bysance*, qui annonçaient en effet le but de son voyage, Joseph II lui renouvela la promesse qu'il lui avait déjà faite de l'aider dans l'exécution de ses desseins. Cependant ses espérances furent déçues. Les cabinets de Berlin et de Londres l'obligèrent de conclure la paix avec les Turcs, et elle fut signée à Yassi en 1792. Elle garda Otschakof et tout le pays situé entre le Bog et le Dniester. Tandis que les Russes étaient occupés contre les Turcs, Gustave III, roi de Suède, se mit en campagne avec une armée et menaça un moment St.-Petersbourg. Après deux ans de succès variés, les Russes et les Suédois firent la paix à Wercla le 24 août 1790. L'influence que Catherine s'était réservée sur la Pologne après le premier partage excitait la jalousie des puissances copartageantes, qui les premières manifestèrent l'envie de se partager ce qui restait du territoire de la république. L'Autriche, et surtout la Prusse, engagèrent publiquement les Polonais à défendre leur indépendance, afin d'obliger

Catherine à prendre un parti décisif. Catherine hésitait encore ; mais elle céda enfin aux intrigues de ses favoris, qui employaient des manœuvres sourdes à Varsovie pour échauffer les esprits et animer les orateurs de la diète contre l'impératrice, afin de l'obliger à prendre une résolution. Elle fit ce qu'on désirait, et acheva de détrôner Poniatowski, qu'elle avait fait roi. Un nouveau partage de la Pologne fut arrêté entre le roi de Prusse et l'impératrice de Russie en 1793, et, l'année suivante, cette contrée tout entière, définitivement partagée entre ces deux souverains et l'Autriche, perdit jusqu'à son nom. Quelque temps après, Catherine réunit à son empire la Courlande, la Samogitie, le Sémgalle et le cercle de Pillen. A cette époque, la révolution avait éclaté en France. Elle fit aux émigrés un accueil généreux, et leur prodigua des promesses qu'elle ne réalisa point. En 1794, une insurrection ayant éclaté en Pologne, les derniers efforts des Polonais pour reconquérir leur indépendance furent regardés par Catherine comme un des premiers effets de la révolution française qu'elle voyait avec horreur, et achevèrent leur ruine (*Voy. Souwarow*). Quelques historiens ont avancé qu'elle nourrissait le projet de rétablir l'empire du Mogol, et de détruire la domination anglaise dans le Bengale, lorsqu'une attaque d'apoplexie la mit au tombeau le 7 novembre 1796, à l'âge de 67 ans. Cette princesse, dont les principaux mobiles furent l'amour et l'ambition, a été jugée diversement par les historiens dont les uns ont vanté ses qualités, et les autres l'ont représentée comme une femme cruelle et dissimulée. Elle flat-
tait tous les écrivains d'une grande réputation, dans l'espoir d'en recevoir à son tour des éloges ; elle invita plusieurs fois Voltaire à venir dans ses états, et proposa à d'Alembert de venir à Saint-Petersbourg achever l'encyclopédie, et suivre l'éducation du grand-duc. Diderot s'entretenait familièrement avec elle. On ne peut nier qu'elle n'ait illustré son règne par des institutions et des monuments utiles, mais elle manquait de persévérance pour achever les entreprises qu'elle avait commencées. Cette manie de Catherine de tout ébaucher, sans rien finir, est bien caractérisée par le mot suivant de Joseph II. Pendant son voyage en Tauride, elle invita ce prince à poser la seconde pierre de la ville d'Ecaltherinoslaw, dont elle venait de poser solennellement la première. Joseph, de retour, disait : « J'ai fini une grande affaire en un jour » avec l'impératrice de Russie ; elle a posé la première pierre d'une ville et moi la dernière. » On a de Catherine II les ouvrages suivants : *Antidote*, ou *Réfutation du voyage en Sibérie*, par l'abbé Chappe, en français, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-8, 1771-72, 2 vol. in-12 ; le *Czarowitz Chlore*, traduit en français par Formey, Berlin, 1782, in-8 ; *Instruction pour la commission chargée de dresser le projet d'un nouveau Code de lois*, Pétersbourg, 1765, in-8 ; id. en français, latin, allemand et russe, 1770, in-4 ; en russe et en grec vulgaire, in-8. Cet ouvrage a été composé d'après l'*Esprit des lois* de Montesquieu et le *Traité des délits et des peines*, de Beccaria. Correspondance avec Voltaire, etc. ; des

proverbes et des scènes, (dans le *Théâtre de l'Ermitage*); *Oleg*, drame historique, traduit en français de l'original russe par Derschawin; *Lettres à Zimmermann*, dans les *Archives littéraires*, tom. 3, pag. 210. Castéra a écrit la *Vie de Catherine II*, 1798, 3 vol. in-8, ou 4 vol. in-12. (Voy. CASTERA). M. d'Harmensen, gentilhomme de cour au service du roi de Suède, a donné l'*Eloge de Catherine II*, Paris, 1804, in-8.

CATHERINOT (Nicolas), avocat, né au château de Luçon, près de Bourges, en 1628, plaida dans cette ville, et y mourut en 1689. Il a fait un grand nombre d'*opuscules*, qui concernent le Berri. Quelques curieux les ont réunis, et ces recueils sont rares quand ils sont complets; la plupart sont in-4, cependant il y en a in-12 et in-8. Voyez la *Méthode de l'abbé Lenglet*, tom. 43, pages 99 et 100. Cet auteur ne fait pas grand cas de Catherinot. Valois disait de lui, qu'il était honnête homme et qu'il aimait les savants; mais qu'il était un savant du plus bas étage. Dans toutes ses paperasses il n'y a guère que du fatras; et il était très-digne, suivant un homme d'esprit, des armoiries de Bourges.

CATHO. Voy. CATRO.

CATILINA (Lucius), d'une des premières familles patriciennes de Rome, sauvé par son argent et ses amis du dernier supplice qu'il méritait, pour avoir été accusé publiquement d'un inceste avec une vestale, et pour avoir assassiné son propre fils, avait été successivement questeur, lieutenant-général et préteur, sans que son caractère eût changé. S'étant présenté depuis deux fois inutilement pour le consulat, et ayant eu Cicéron pour concurrent, il entreprit de le faire assassiner. Il y avait déjà longtemps qu'il tramait sourdement de détruire Rome par le feu. Plusieurs jeunes gens de la première naissance, réduits comme lui à la misère par leurs débauches, s'étant rendus ses complices, il leur fit boire, dit-on, du sang humain pour gage de leur union. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, découvrit le complot de Catilina, et veilla à la sûreté de la république. On intercepta les lettres des principaux conjurés, et l'on en fit exécuter cinq. Catilina furieux passa en Etrurie, à la tête de quelques légions mal armées, prêt à tout entreprendre ou à périr. Antoine, collègue de Cicéron, fit marcher Pétréus, son lieutenant, contre le conspirateur. Catilina se battit en désespéré, toujours au premier rang. Il fut vaincu, et se fit tuer, pour ne point survivre à la ruine de ses affaires, l'an 62 avant J.-C. « Né avec du courage et une » grande force de corps, dit l'abbé Tihé, il était » d'un caractère d'esprit mauvais et pernicieux. Les » désordres domestiques, le pillage et les guerres » civiles occupèrent les premières années de sa » jeunesse, et en firent les plus chères délices et » les amusements ordinaires. Vigoureux et robuste, » il supportait aisément les rigueurs de la faim et » de la soif, du froid et des veilles, et cela au-delà » de tout ce qu'on peut imaginer. Il avait l'esprit » aulacieux et fourbe, propre à faire toutes sortes » de personnages, adroit à feindre et à dissimuler » selon le besoin et les circonstances. Il était avide » du bien d'autrui et prodigue du sien, violent et

» extrême dans ses passions, excessif dans ses vues » et dans ses projets. Sans beaucoup d'érudition, » il ne laissait pas de posséder le talent de la parole » à un degré capable de lui faire honneur, s'il l'a- » vait cultivé. Il était plus entreprenant et hardi, » qu'il n'était habile et capable; plus ambitieux » que politique; plus propre à former de pernicieux » desseins qu'à les conduire. Dévoré d'ambition et » d'un désir violent de subjuguer la république, il » était très-peu délicat sur le choix des moyens » pour arriver à ses fins, pourvu qu'il parvint à se » faire roi. Enfin, c'était un homme sans mœurs » et sans religion, excessivement débauché, et à » qui les attentats les plus noirs ne coûtaient rien. » Voy. l'excellente *Histoire* de cette conjuration par Salluste.

CATIMPRÉ. Voy. THOMAS DE CATIMPRÉ.

CATINAT (Nicolas), né en 1637, du doyen des conseillers du parlement de Paris, commença par plaider, perdit une cause juste, et quitta le barreau pour les armes. Il servit d'abord dans la cavalerie, et ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. En 1667, il fit aux yeux de Louis XIV, à l'attaque de la contrescarpe de Lille, une action de tête et de courage qui lui valut une lieutenance dans le régiment des gardes. Elevé successivement aux premières dignités de la guerre, il se signala à Maëstricht, à Besançon, à Senef, à Cambrai, à Valenciennes, à St-Omer, à Gand et à Ypres. Lieutenant-général en 1688, il battit le duc de Savoie à Stafarde et à la Marsaille, se rendit maître de toute la Savoie et d'une partie du Piémont, passa de l'Italie en Flandre, assiégea et prit Ath en 1697. Il était maréchal de France depuis 1693. La guerre s'étant rallumée en 1701, il fut mis en Italie à la tête de l'armée française contre le prince Eugène, qui commandait celle de l'empereur. La cour, au commencement de cette guerre, était indécise sur le choix de ses généraux, et balançait entre Catinat, Vendôme et Villeroi. On en parla dans le conseil de l'empereur : « Si c'est Villeroi qui com- » mande, dit Eugène, je le battrai; si c'est Ven- » dôme, nous nous battons; si c'est Catinat, je » serai battu. » Le mauvais état de l'armée, le défaut d'argent pour la faire subsister, le peu d'intelligence entre lui et le duc de Savoie, dont il soupçonnait la droiture, l'empêchèrent d'accomplir cette prédiction du prince Eugène. Il fut blessé à l'affaire de Chiari et obligé de reculer jusque derrière l'Oglio. C'est à cette retraite qu'on attribue ses fautes et sa disgrâce; mais quand bien même elle n'eût point été occasionnée par la défense que lui avait faite la cour de s'opposer au passage du prince Eugène, pourquoi toujours chercher dans les erreurs des commandants ou des subalternes les causes des défaites? Ne sait-on pas que le succès des armes est presque toujours au-dessus de toutes les spéculations des généraux? « Si les cir- » constances de cette campagne, dit Catinat lui-même, étaient bien connues, l'on y verrait un » enchaînement assez naturel, qui m'a conduit » dans le malheur et la disgrâce où je suis; les sen- » timents d'autrui y ont contribué autant que les » miens; cette réputation qui, dans le courant de

» ma vie, m'a coûté tant de sueurs, se trouve flé-
 » trie. Ma conduite, je l'assure, a été avec candeur
 » et simplicité. La sagesse et la droiture, voilà ce
 » qui peut dépendre de nous; la fortune conserve
 » son empire dans les autres affaires; quoique l'on
 » pense de son mieux, l'on ne fait pas trop bien. »
 Quoi qu'il en soit, Catinat, malgré ses victoires et
 ses négociations, fut obligé de servir sous Villeroi;
 et le dernier élève, de Turenne et de Condé n'a-
 git plus qu'en second. Le roi le nomma en 1705
 pour être chevalier de ses ordres; mais il refusa.
 Il mourut sans avoir été marié, dans sa terre de
 Saint-Gratien en 1712, âgé de 74 ans, dans les sen-
 timents, dit-on, d'une triste et désespérante philo-
 sophie dans laquelle il avait vécu. Quelques auteurs
 ont néanmoins assuré qu'il n'était pas sans reli-
 gion, et qu'il en a donné des marques dans ses der-
 niers moments : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'af-
 fichait pas l'impiété et qu'il ne se faisait point gloire
 d'un système qui réellement n'est propre qu'à dé-
 grader et avilir la dignité de la nature humaine. Il
 a paru en 1775 des *Mémoires pour servir à sa vie*,
 in-12; et en 1819, *Mémoires et correspondance du*
maréchal de Catinat, 3 vol. in-8, fig.

CATON le Censeur (Marcus-Porcius), d'une fa-
 mille plébéienne, originaire de Tusculum, servit
 d'abord sous Quintus-Fabius Maximus à l'expédition
 de Tarente. Sa sagesse, sa valeur, son activité,
 son éloquence lui promirent les premières places
 de la république. Il fut tribun militaire en Sicile,
 vers l'an 205 avant J.-C., ensuite questeur, pré-
 teur, et enfin consul. Les affaires d'Espagne de-
 mandant un homme consulaire, il y passa, rédui-
 sit les rebelles et s'empara en peu de temps de
 quatre cents places. On lui entendit dire à lui-
 même, qu'il avait pris plus de villes qu'il n'avait
 passé de jours dans son département. Le peuple
 lui décerna d'une commune voix le triomphe et la
 censure. Son premier soin fut de réformer le luxe
 et les mœurs des Romains. On lui éleva une statue
 avec cette inscription : *A la gloire de Caton, qui*
a remédié à la corruption des mœurs. Cela n'em-
 pêchait pas qu'il ne sortit des spectacles, de peur
 d'arrêter par sa présence des scènes scandaleuses,
 qu'il ne conseillât aux jeunes gens de fréquenter
 les courtisanes, et qu'il ne fit commerce de la pro-
 stitution de ses esclaves : la vertu de ces anciens
 sages n'étant jamais bien conséquente. Ce magis-
 trat, de tout temps déclaré contre les femmes,
 contribua beaucoup à faire passer la loi qui défen-
 dait aux citoyens d'en instituer aucune héritière.
 L'âge n'adoucit point sa sévérité : Athènes ayant
 envoyé à Rome des philosophes et des orateurs pour
 une négociation, Caton, alarmé de l'empressement
 de la jeunesse romaine à les entendre, proposa de
 les renvoyer, convaincu qu'ils ne contribuaient en
 rien à la félicité publique. Il mourut en opinant
 pour la ruine de Carthage, l'an 148 avant Jésus-
 Christ, à 86 ans, regardé comme un homme juste,
 au moins dans les occasions d'éclat, mais inflexible
 et implacable dans ses vengeances. Acilius ayant
 brigué la censure en même temps que lui, il l'ac-
 cusa publiquement d'avoir détourné à son profit les
 dépouilles des ennemis. Son avarice contrastait

étrangement avec la philosophie qu'il affichait. Il
 était devenu le plus fameux usurier de Rome; ce
 qui ne l'empêcha pas de s'élever contre ce vice,
 semblable à cet usurier, dont parle Henri Etienne,
 qui priait tous les prédicateurs de prêcher contre
 l'usure, afin d'exercer lui seul une profession que
 les autres auraient abandonnée. Du temps de Ci-
 céron il restait encore de Caton 160 oraisons, un
Traité de l'art militaire, des lettres, une histoire en
 sept livres, intitulée *des Origines*. Nous n'avons ac-
 tuellement que les fragments de ce dernier ouvrage,
 que le faussaire Annius de Viterbe a publiés : nous
 avons aussi un traité *De re rustica*, où il donne des
 préceptes sur les devoirs et les connaissances de la
 vie rustique, écrits avec autant de force que d'é-
 légance. On l'a inséré dans *Rei rusticae scriptores*,
 Leipsig, 1735, 2 vol. in-4. M. Saboureux de la Bon-
 neterie l'a traduit en français dans le premier vo-
 lume de son *Economie rurale*, Paris, 1771, 6 vol.
 in-8. On attribue à Caton, mais sans raison, des
distiques moraux, sur lesquels le célèbre Pibrac
 formé ses quatrains. Ces distiques sont d'un auteur
 du vi^e ou viii^e siècle. Voy. CATON DIONYSIUS. On les
 trouve avec le *Publius Syrus*, Leyde, 1735, in-8, et
 séparément, Amsterdam, 1754, in-8, et 1759, 2 vol.
 in-8. Il disait ordinairement « qu'il se repentait de
 » trois choses : d'avoir passé un jour sans rien ap-
 » prendre; d'avoir confié son secret à sa femme;
 » et d'avoir été par eau, lorsqu'il pouvait voyager
 » par terre. » Il paraît cependant qu'il avait des
 sujets d'un repentir plus fondé. Caton laissa un fils
 qui se signala sous Paul-Emile, dans la guerre de
 Macédoine. Voyez le livre de *Republica romana* du
 Père Cantel.

CATON D'UTIQUE, ainsi appelé parce qu'il mou-
 rut dans cette ville, était arrière-petit-fils du pré-
 cédent. Il poussa l'amour de la patrie jusqu'au fa-
 natisme. A quatorze ans, il demanda une épée pour
 tuer le tyran Sylla, et délivrer la république de ses
 proscriptions. Le consul Gellius, sous les ordres du-
 quel il servait, lui offrant des récompenses militai-
 res, il les refusa, jugeant qu'elles ne lui étaient pas
 encore dues. Elevé à la dignité de questeur, il refusa
 de payer les pensions que Sylla avait constituées à
 ses satellites sur le trésor public. Il était stoicien
 dans la théorie et dans la pratique. Il aimait mieux,
 dit Salluste, être homme de bien, que le paraître;
 et moins il était touché du désir de la gloire, plus
 elle semblait venir le chercher. *Esse, quam videri*
bonus malebat; itaque, quo minus gloriam petebat,
eo magis illam assequabatur. Il peut se faire que Ca-
 ton fût moins vain que les autres héros de Rome;
 mais il n'est pas à croire qu'il fuyait la gloire de
 bonne foi : l'ostentation et la parade de vertu faisait
 d'ailleurs le caractère propre de la secte philosophi-
 que qu'il professait. Il demanda le tribunat, pour
 empêcher un méchant homme de l'avoir. Il s'unit
 l'an 62 avant J.-C. avec Cicéron contre Catilina, et
 avec les bons citoyens contre César. Il s'opposa aux
 brigues de ce général et de Pompée pendant leur
 union, et tâcha de les accorder pendant les guerres
 civiles. Ses soins ayant été inutiles, il se tourna du
 côté de Pompée qu'il regardait comme le défenseur
 de la république, tandis que son compétiteur la

menaçait d'une prochaine servitude. Il porta toujours le deuil depuis le jour que commença la guerre civile, résolu de se donner la mort si César était vainqueur, et de s'exiler seulement si c'était Pompée. La bataille de Pharsale ayant tout décidé, ce républicain zélé, ou si l'on veut forcené, s'enferma dans Utique, et exécuta son dessein en se plongeant son épée dans le corps, l'an 44 avant J.-C., à l'âge de 49 ans. Le président de Montesquieu dit que, si Caton se fût réservé pour la république, il aurait donné aux affaires un tout autre tour. M. de Turpin Crissé, dans ses excellentes notes sur les *Commentaires de César*, est du même sentiment. « On a toujours, dit-il, admiré la mort de Caton ; on l'a célébrée comme le dernier effort de la plus héroïque vertu, de la fermeté la plus inébranlable : l'antiquité a exalté ce Romain qui, après avoir si longtemps lutté contre les ennemis de la république et l'avoir soutenue dans sa chute, s'en-sevelit sous ses ruines, expire avec sa patrie, et meurt libre, lorsque Rome était déjà dans les fers. Mais Caton ne pouvait-il pas prendre un autre parti plus généreux que celui de se donner la mort, que de se déchirer les entrailles, ou de tomber aux pieds de César ? Malgré les succès suivis de ce tyran de sa patrie, la conquête de toute l'Italie, la victoire remportée à Pharsale, la mort de Pompée, la bataille signalée qu'il venait de gagner, tout n'était pas perdu. Les défenseurs de la république étaient, à la vérité, épars dans l'Afrique ; il fallait les rassembler ; il fallait qu'il se mit à leur tête, ou pour rendre la liberté à sa patrie, ou pour mourir en la défendant. D'ailleurs la liberté avait encore un asile en Espagne ; un parti redoutable s'y formait contre le tyran. Quel autre que Caton pouvait en être plus dignement le chef ? Il prend les mesures les plus sages pour sauver les sénateurs enfermés avec lui dans Utique ; il les fait monter sur des vaisseaux au milieu d'une nuit obscure et orageuse ; il leur ordonne de vivre, afin qu'il existe encore sur la terre des hommes qui ne soient pas esclaves de César : pourquoi ne les suit-il point ? La vie de ces sénateurs était-elle plus chère, plus nécessaire à Rome que celle de Caton ? Il ne veut pas fuir devant César, et il se donne la mort ; n'est-ce pas fuir plus lâchement encore ? C'était peut-être le moment où il fallait triompher ; César ne pouvait plus cacher ses ambitieux desseins ; ce n'était plus contre Pompée qu'il faisait la guerre, c'était contre la république. Les Romains allaient ouvrir les yeux ; ils allaient peut-être se réunir contre le tyran qui voulait les asservir ; et Caton leur donne à tous le funeste exemple du découragement ; il leur annonce par sa mort, qu'il n'y a plus de liberté à attendre, et que César est leur maître. » Il est certain qu'il devait se conserver à sa patrie, et que cette bravade du suicide était une faiblesse réelle, et de plus un crime contre la société et contre l'auteur de la vie. « Quelle différence, dit un moraliste, entre Caton et un chrétien ! Celui-ci sait que Dieu est le seul maître de sa vie ; que l'ayant reçue de lui, la quitter c'est commettre un crime semblable à celui d'un sol-

dat qui quitte son poste sans l'ordre de son commandant. Que les sentiments de Caton sont différents de ceux de saint Paul ! Celui-ci désire bien de mourir pour s'unir à Dieu ; mais il ne refuse point de vivre, ni d'affronter courageusement les persécutions et les souffrances, quand elles peuvent tourner à la gloire de Dieu et à l'avantage du prochain. » Ce romain que Paterculus dit ressembler plus aux dieux qu'aux hommes, avait des vices qui eussent fait rougir un homme ordinaire, entre autres l'ivrognerie à laquelle il était fort adonné. Il céda sa femme Marcia, quoique grosse, à l'orateur Hortensius, afin que ce beau parleur ne mourût point sans postérité, et dès qu'elle fut veuve et héritière d'Hortensius, il la reprit. « S'il en avait besoin, dit César à cette occasion, pourquoi la céder ? S'il n'en avait pas besoin, pourquoi la reprendre ? » Si Caton, comme dit Sénèque, valait plus que trois cents Socrate, il faut croire que ce fameux Grec valait bien peu de chose.

CATON (Valérius), poète et grammairien latin, né dans la Gaule Narbonnaise, ouvrit à Rome une école où l'on se rendait de toutes parts. On disait de lui qu'il était le seul qui sût lire et faire les poètes. Il mourut fort âgé, l'an 30 avant J.-C., dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. La seule de ses poésies qui soit parvenue jusqu'à nous, est sa pièce intitulée *Diræ* ; ce sont des imprécations que lui inspirèrent l'absence de son pays et celle de sa Lydie. Christophe-Arnold publia ce petit poème à Leyde en 1652, in-12 : cette édition est rare. On le trouve aussi dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

* CATON (Dionysius), vivait sous les deux Antonins. On lui attribue quatre livres de *distiques moraux* adressés à son fils. Les premières éditions, imprimées en 1475 et 1477, in-4, sont très-rares. Les meilleures sont celles d'Otto Arntzenius, *cum notis variorum*, Amsterdam, 1754 et 1759, in-8. Les distiques de Caton ont été traduits ou imités dans toutes les langues. M. Boulard en a publié, en 1798 et 1802, des traductions en vers grecs allemands, et français.

CATROS (Toussaint-Yves), habile pépiniériste, membre de l'académie des sciences et de la société linnéenne de Bordeaux, mort dans cette ville le 10 novembre 1836, né en 1780, est auteur d'un *Traité raisonné des arbres fruitiers*, 1810, in-12.

CATROU (François, le Père), né à Paris en 1639, jésuite en 1677, exerça le ministère de la chaire pendant sept ans avec distinction. Il aurait été mis au rang des meilleurs prédicateurs de son siècle, s'il avait pu se soumettre à réunir avec ordre dans sa mémoire les mêmes pensées qu'il avait tracées sur le papier. Cette contrainte, qui lui paraissait avec quelque raison un travail perdu, l'arracha à la chaire. Le *Journal de Trévoux*, qui commença en 1701, l'occupa environ douze années. Il fut chargé d'y travailler, et s'en acquitta avec honneur. Il employa les intervalles que lui laissait cet ouvrage périodique, à composer plusieurs livres estimables. Les principaux sont : *Histoire générale de l'empire du Mogol*, imprimée en 1702, réimprimée

mée en 1708, et traduite en italien. On en a une édition de 1726, in-4, et en 2 vol. in-12, augmentée du règne d'Aurengzeb. Cette histoire a été faite sur des mémoires curieux. *Histoire du fanatisme dans la religion protestante, contenant l'anabaptisme, le davidisme, le quakerisme*, Paris, 1733, 3 vol. in-12. La variété, la singularité des faits, jointes à l'agrément et à la vivacité du style, ne peuvent qu'attacher le lecteur. La narration est toujours élégante et intéressante, mais non pas toujours assez rapide et assez dégagée. Traduction de Virgile, avec des notes critiques et historiques en 4 vol. in-12. Catrou cherche quelquefois dans son auteur des sens alambiqués. Il lui prête des phrases de romans, des mots précieux, des termes de ruelle. Sous prétexte de rendre les moindres circonstances d'une pensée noble, il emploie des expressions populaires, basses, comiques, burlesques même, qui l'avilissent. Il ajoute des notes et des phrases entières dans sa traduction, et supplée quelquefois jusqu'à trois ou quatre lignes; comme s'il y avait des lacunes à remplir dans son original, et si c'était à un traducteur à les remplir. Les commentaires, dont il a orné ou chargé son Virgile, sont souvent remplis de raisonnements subtils pour étayer des sens faux, d'explications raffinées et peu naturelles, de recherches déplacées, etc. C'est ainsi du moins qu'en a jugé l'abbé Desfontaines, un des traducteurs de Virgile, mais, peut-être, critique trop sévère à l'égard d'un homme qui avait couru la même carrière. *L'Histoire romaine*, en 12 vol. in-4, et en 20 vol. in-12. Ces deux éditions sont accompagnées de notes historiques, géographiques et critiques, de gravures, de cartes, de médailles, etc. Cette histoire, traduite en différentes langues, et entre autres en anglais par M. Bundy, Londres, 1730, in-folio, est la plus étendue que nous ayons. Les faits y sont enchaînés avec art, et les recherches très-savantes. Mais on y trouve un style souvent trop pompeux, des expressions ignobles, des termes hasardés, des hyperboles de rhétoricien, des raisonnements alambiqués, des circonstances ajoutées et inutiles. On y cherche vainement la noble simplicité de Tite-Live, et l'élégante précision de Tacite. Les notes sont plus estimables. Elles sont presque toutes du Père Rouillé, associé et continuateur de Catrou. Le Père Routh, autre jésuite, devait achever l'édifice que ses confrères avaient commencé; mais la dispersion de la société a suspendu cet ouvrage. Le Père Catrou mourut en 1737, à 78 ans. Il conserva dans sa vieillesse le feu et la vivacité d'imagination qu'il avait montrée dès son jeune âge.

CATTAN ou CATANÉO (Christophe), gentilhomme génois, est auteur d'un traité de *la Géomancie*, écrit en italien, lequel a fait beaucoup de bruit au xvi^e siècle. Il en existe une traduction française, par Guillaume Dupreau, imprimée à Paris en 1558.

* CATTANÉO (Lazare), jésuite, né à Sarzane, sur la côte de Gênes, en 1560, obtint après de vives instances la permission de passer aux Indes, en 1588, et devint l'utile coopérateur du célèbre P. Ricci, qui le premier porta l'Evangile en Chine. Ils fondèrent ensemble l'établissement de la mission de

Manco. Après avoir exercé pendant quarante-six ans les pénibles fonctions de son ministère, le P. Catanéo mourut dans le ville de Hang-Tcheou en 1640. Il avait écrit en chinois plusieurs ouvrages pour l'instruction des néophytes; on ne connaît d'imprimé que celui qui a pour titre : *De la contrition et de la douleur des péchés*.

* CATTANÉO (Jérôme), jésuite, né à Barletta, territoire de Gênes, en 1620, occupa les premiers emplois de son ordre, et fut nommé historien de la république de Gênes. Il ne paraît pas qu'il ait rempli la tâche que lui inspirait ce titre; car l'on ne connaît de lui que quelques *Opuscules*, en italien. Le plus remarquable est un *Parallèle entre l'ancien Monde et le nouveau*.

* CATTANI DA DIACCETO (François), né à Florence, le 16 novembre 1446, étudia sous Marcile Ficin, et se rendit si habile, qu'il parvint à remplacer son maître dans sa chaire de philosophie. Il mourut à Florence en 1522. Ses œuvres, presque toutes de philosophie platonicienne, ont été publiées à Bâle en 1563. Son ouvrage intitulé : *Tre libri d'amore*, a été imprimé séparément, à Venise, 1561, in-8. On y trouve sa vie, écrite par le Varchi. — François CATTANI DA DIACCETO, petit-fils du précédent, et qu'on appelle aussi *le jeune*, entra dans l'ordre des dominicains, fut ensuite évêque de Fiesole, assista au concile de Trente, et mourut le 5 novembre 1593. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Discorso dell' autorità del papa sopra il concilio*, Florence, 1562, in-8; *Sopra la superstizione dell' arte magica*, Florence, 1562; des traductions italiennes de l'*Hexaméron* de saint Ambroise, Florence, 1560, in-8, très-rare; des *Offices*, du même, Florence, 1558, in-4; des *Eptres et Evangiles*, etc.

* CATTANI (Gaetan), jésuite, né à Modène le 7 avril 1696, fut destiné aux missions, il partit de Modène le 14 août 1726, et n'arriva à Ténériffe que le 14 août 1729. Pendant son séjour au Paraguay, il écrivit à son frère Joseph Cattani, trois longues lettres que Muratori a insérées, avec de grands et justes éloges de l'auteur, dans sa *Relation des missions du Paraguay*, traduite en français, Paris, 1754, in-12. Le comte Algarotti s'était procuré quelques autres lettres de Cattani qu'il comptait livrer à l'impression; il est à regretter qu'il n'ait pas exécuté son dessein. Après un séjour de quatre années au Paraguay, Cattani mourut des suites d'une fièvre maligne, le 28 août 1735, à peine âgé de 38 ans.

* CATTEAU - CALLEVILLE (Jean - Pierre - Guillaume), littérateur et historien, naquit à Angermunde, dans le Brandebourg, de parents français réfugiés pour cause de religion. Après avoir rempli quelque temps, à Stockholm, les fonctions de pasteur de l'église française réformée, il obtint un congé dont il profita pour visiter les principaux états de l'Europe, dans le but de perfectionner ses connaissances. Il séjourna longtemps dans les pays du Nord dont il étudia les langues et la géographie et s'établit en 1810 à Paris, où il mourut le 19 mai 1819, à 60 ans. Indépendamment de quelques *Essais*, productions de sa jeunesse, on lui doit

plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Vie de Renée de France, duchesse de Ferrare*, Berlin, 1781, in-8; *Bibliothèque suédoise, ou Recueil de variétés littéraires et politiques concernant la Suède*, Stockholm, 1783, in-8; *Tableau général de la Suède*, Lausanne, 1790, 2 vol. in-8, trad. en allemand, en anglais et en italien; *Tableau des états danois*, Paris, 1803, 3 vol. in-8; *Voyage en Allemagne et en Suède*, Paris, 1810, 3 vol. in-8; *Tableau de la mer Baltique*, Paris, 1812, 2 vol. in-8; *Histoire de Christine, reine de Suède*, Paris, 1813, 2 vol. in-8; *Histoire des révolutions de Norvège*, Paris, 1816, 2 vol. in-8.

CATTENBURGH (Adrien van), né à Rotterdam en 1664, y enseigna la théologie arminienne pendant au moins 23 ans. Il vivait encore en 1737. On a de lui : *Vie de H. Grotius*, Amsterdam, 1727, 2 vol. in-fol., en flamand; *Bibliotheca scriptorum remonstrantium*, 1728, in-12; *Syntagma sapientia Mosaiæ*, 1737, in-8. Il y attaque les athées, les déistes, etc., avec force.

CATTHO (Angeio), natif de Tarente, aumônier de Louis XI, roi de France, ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné, acquit beaucoup de crédit auprès de ce monarque, par le double emploi de médecin et d'astrologue. Philippe de Commines, son ami, atteste qu'il lui prédit, vingt ans avant l'événement, que le prince Frédéric, second fils d'Alfonse, roi d'Aragon, monterait sur le trône; ce qui arriva. Il prédit aussi à Guillaume Briçonnet qu'il jouerait un grand rôle dans l'Eglise, et qu'il toucherait de bien près à la tiare. Briçonnet était alors marié; il fut dans la suite cardinal. En supposant que ces faits soient vrais, on n'en peut rien conclure de précis sur ces sortes de prédictions. Il n'est pas extraordinaire qu'un cadet monte sur le trône après la mort de son aîné; et qu'un homme du monde entre dans l'Eglise. Il faut convenir néanmoins que l'exact accomplissement de la dernière prédiction a quelque chose d'assez singulier. Cattho avait d'abord été attaché à Jean et à Nicolas, ducs de Calabre, qui l'envoyèrent successivement auprès de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, auquel chacun de ces deux princes demanda la main de sa fille Marie. Il demeura à la cour de ce duc jusqu'à la journée de Morat; alors il se rendit aux offres de Louis XI, qui avait su déjà attirer auprès de lui Philippe de Commines. Cattho mourut à Vienne, en 1497, et fut enterré dans sa métropole. Sa devise était *ingenium superat vires*. Ce fut à sa prière que Philippe de Commines entreprit ses *Mémoires*.

CATTI (François), chirurgien, né à Lucques en Italie, fit une étude particulière de l'anatomie. Il vivait vers le milieu du xvi^e siècle. Il est auteur d'un ouvrage qui a pour titre *Anatomie enchiridion*, Naples, 1532, in-4.

CATTIER (Isaac), parisien, médecin ordinaire du roi, reçut les honneurs du doctorat, en 1637, dans l'université de Montpellier. Ses principaux ouvrages sont : *Diffibulatoris morologia*, 1646, in-4; *Description de la Macreute*, Paris, 1631, in-8; *Observationes medicinales rariores*, Castres, 1635, in-12, avec les *Observations de Pierre Borel*, Paris, 1636.

* CATTUREGLI (Pierre), né en 1795, à Bologne, a laissé un nom recommandable parmi les astronomes italiens. Longtemps professeur à l'université de cette ville, et déjà connu par plusieurs productions scientifiques, il était sur le point de publier un volume nouveau de ses *éphémérides astronomiques*, lorsque la mort l'enleva le 28 avril 1833, à la fleur de son âge.

CATULLE (Caius-Valérius), poète latin, né à Vérone, et selon d'autres, à Sirmione, l'an 86 avant J.-C., imita dans ses épigrammes la manière grecque. Le plaisir et l'amour excitèrent son imagination, et donnèrent à ses vers cet enjouement qui fait son caractère. Comme le vice, paré des ornements du langage, est toujours accueilli chez des hommes corrompus, les poésies de Catulle furent recherchées. Les philosophes ne furent pas les derniers à lui applaudir. Cicéron, Plancus, Cinna, et les personnages les plus distingués de son siècle furent ses amis. Jules-César, contre lequel il eut la hardiesse de faire des épigrammes, le pria à souper et le combla de caresses. Il nous reste de Catulle quelques fragments, parmi lesquels on distingue ses épigrammes. Le style en est pur; mais il s'en faut de beaucoup que les idées le soient. C'est lui qui a donné occasion à ce mot : *Qui écrit comme Catulle, vit rarement comme Caton*. Il mourut l'an 57 avant J.-C., l'année que Cicéron revint de son exil. Ce poète se trouve avec Tibulle et Propertius, *cum notis variorum*, Utrecht, 1680, in-8; *Ad usum Delphini*, 1685, in-4. On estime l'édition de Coustelier, publiée en 1743, in-12, et réimprimée en 1734. Le texte a été épuré par l'abbé Lenglet, sur la belle édition de Venise, donnée par Corradini en 1738. On trouve dans le même vol. les ouvrages de Tibulle et de Propertius, sur les corrections des meilleurs critiques, et particulièrement sur les leçons de Joseph Scaliger. La première édition de ces poètes réunis, est de 1472, in-fol. sans nom de ville ni d'imprimeur. L'édition qu'en a donnée Vossius à Londres, 1684, et à Utrecht, 1691, in-4, est recherchée des curieux, parce qu'on a fait entrer dans les notes le fameux traité de Bèverland, *de prostibulis veterum*, qui n'a jamais vu le jour séparément, et que les notes en sont savantes et choisies. Baskerville en a donné une édition, 1772, in-4.

CATULUS. Voy. LUTATUS.

CATZ (Jacques), pensionnaire de Hollande et de West-Frise, garde-des-sceaux des mêmes états, et stathouder des fiefs, politique habile et poète ingénieux, se démit de tous ses emplois, pour cultiver en paix les lettres et la poésie. Il ne sortit de sa retraite qu'aux instances réitérées des Etats qui l'envoyèrent ambassadeur en Angleterre, dans les temps orageux de la république de Cromwel. De retour dans sa patrie, il se retira à Sorgodiet, une de ses terres, où il mourut en 1660. Il était né à Brouwershaven en Zélande, l'an 1577. Ses poésies, presque toutes morales, ont été imprimées plusieurs fois en toutes sortes de formats. Les Hollandais en font un cas infini. La dernière édition de ses œuvres est de 1726, en 2 vol. in-fol.

CAUCHON (Pierre), évêque de Beauvais, puis de

Lisieux, un des plus zélés partisans de la maison de Bourgogne et des Anglais contre Charles VII, son légitime souverain, était fils d'un vigneron; ses sentiments ne répondirent pas à la sainteté de son ministère. Il fut un des juges de la Pucelle d'Orléans, et la livra au bras séculier. Il mourut bientôt après, en 1443, de mort subite, en se faisant faire la barbe. Calixte III l'excommunia après sa mort. Ses ossements furent déterrés et jetés à la voirie. *Voy. JEANNE D'ARC.*

* CAULAINCOURT (Armand-Augustin-Louis de), duc de Vicence, né dans la Picardie, le 9 décembre 1773, était fils du marquis de Caulaincourt, officier-général. Il entra au service à l'âge de quinze ans, et parvint successivement au grade d'aide-de-camp de son père, et à celui d'officier-major dans la division du général d'Harville, son oncle. Sa qualité de noble le fit destituer en 1792; il fut mis en prison, et n'en sortit que pour se voir atteint par la réquisition. Hoche, dont il sut gagner l'amitié, le fit réintégrer, en 1795, dans son grade de capitaine. Caulaincourt obtint, peu de temps après, celui de chef d'escadron, et fut choisi pour aide-de-camp par Aubert-Dubayet, qu'il accompagna dans son ambassade à Constantinople. (*Voy. AUBERT-DUBAYET.*) En 1797, il revint en France, avec l'ambassadeur turc; deux ans après fut nommé colonel du deuxième régiment de carabiniers, et se distingua dans la campagne de 1800, sous le général Moreau. Après la paix de Lunéville, il fut envoyé par le 1^{er} Consul à St.-Petersbourg, pour féliciter Alexandre sur son avènement au trône. A son retour Napoléon le prit pour aide-de-camp et se l'attacha plus particulièrement par les fonctions de grand-écuyer. Nommé en 1804 général de brigade, il reçut les missions d'aller former à Bruxelles le 112^{me} régiment, de passer ensuite à Strasbourg pour hâter la construction de la flottille destinée à remonter le Rhin jusqu'à Dordrecht, et de surveiller, sur les deux rives de ce fleuve, les opérations des émissaires anglais. C'est à cette époque que l'infortuné duc d'Enghien fut arrêté à Ettenheim; et soupçonné, quoiqu'à tort, d'avoir pris part à cette arrestation, il ne put jamais parvenir à dissiper les présomptions élevées à ce sujet contre lui. Caulaincourt accompagna l'empereur dans ses campagnes de 1805, 1806 et 1807, et fut nommé ambassadeur en Russie. Il obtint son rappel en 1811, et se montra fortement opposé au projet de guerre qui devait avoir pour résultat la chute de la dynastie impériale si récemment inaugurée. Napoléon, à son retour en France, le choisit pour compagnon de voyage. Ils arrivèrent aux Tuileries le 18 décembre 1812. Durant l'absence du ministre des affaires étrangères, Caulaincourt parvint à conclure l'armistice de Pleswitz, suivi du congrès de Prague, qui ne s'ouvrit même pas; les prétentions de Napoléon rendaient la paix impossible. Après la bataille de Leipsig, l'invasion de la France fut résolue. Les armées alliées en occupaient une grande partie, lorsqu'un congrès se réunit à Châtillon, mais déjà les souverains ne voulaient plus traiter avec l'empereur. Après la capitulation de Paris, Caulaincourt resta fidèle à l'homme qui dans la prospérité

l'avait honoré de sa confiance, et fit tout ce qui dépendait de lui pour adoucir sa position. Pendant les cent jours, il reprit le porte-feuille des affaires étrangères, et après la seconde abdication, il était membre de la commission du gouvernement. Il vivait oublié dans sa retraite, lorsque la publication de la *Campagne de 1814* provoqua de part une réponse dans laquelle il prétendait exposer les vrais motifs qui avaient empêché l'empereur de souscrire au congrès de Châtillon. Le zèle outré qu'il montra dans cette occasion le mit en jugement. Acquitté par la cour royale, vécut depuis dans l'obscurité, et mourut le 19 février 1827. — Son frère, CAULAINCOURT (Auguste-Jean-Gabriel, comte de), né le 16 septembre 1771, se distingua surtout en Espagne, où le grade de général de division devint la récompense de ses talents militaires. Il commanda le grand quartier-général dans la campagne de Russie et fut tué à la bataille de la Moskowa, le 7 septembre 1812.

CAULET (Etienne-François de), né à Tournai en 1610, d'une bonne famille de robe, abbé de Saint-Vulsius de Foix à 17 ans, fut sacré évêque de Pamiers en 1645. Il donna une nouvelle face à son diocèse, désolé par les guerres civiles et par les dérèglements du clergé et du peuple. Son chapitre était composé de douze chanoines réguliers de sainte Geneviève, que Sponde, son prédécesseur, appelait douze léopards: il les adoucit et les réforma. Il fonda trois séminaires, visita tout son diocèse, prêcha et édifia partout. Louis XIV ayant donné un édit en 1673, qui étendait la régale sur tout le royaume, l'évêque de Pamiers refusa de s'y soumettre. On fit saisir son temporel, sans pouvoir l'ébranler. L'arrêt fut exécuté à la rigueur, et le prélat fut réduit à vivre des aumônes de ses partisans, car les jansénistes lui étaient dévoués, quoiqu'il eût maltraité un de leurs chefs (l'abbé de Saint-Cyran), et qu'il eût essuyé plusieurs vexations dans les affaires de cette secte. On sait qu'il avait déposé le 16 juin 1638, contre ce premier saint du parti, lorsqu'il n'était encore que l'abbé Caulet, et quelle idée il donna alors de la bonne foi et des sentiments du nouvel apôtre. Mais devenu évêque, il se déclara pour le silence respectueux sur le fait de Jansénius, et fut dès ce moment un saint à placer dans le calendrier de l'ordre. « Tant il est vrai, dit là-dessus un historien en » plaisantant, qu'il ne faut désespérer de la conversion de personne. Mais il me semble après » tout, qu'avant de procéder à sa canonisation, » MM. de Port-Royal auraient bien dû tirer une » rétractation en forme de ce qu'il avait attesté juridiquement. Car enfin, s'il a dit vrai, quel homme » était-ce que l'abbé de Saint-Cyran? Et s'il a rendu » un faux témoignage, où a été sa conscience de » ne pas réparer la calomnie? C'est une nécessité » qu'un des deux saints sorte du Calendrier. » Caulet mourut en 1680, après avoir donné le paradoxal exemple d'un évêque qui se sacrifie pour les droits du saint Siège, et se ligue en même temps avec ses plus cruels ennemis. On a de lui un *Traité de la régale*, publié en 1681, in-4.

* CAULET (Jean de), petit-neveu du précédent,

à Toulouse en 1693, fut nommé à l'évêché de Mende en 1726, assista l'année suivante au concile d'Embrun, qui déposa Soanen du siège de ce diocèse, et mourut le 27 décembre 1771, après avoir édifié son diocèse par ses vertus. Il aimait et protégeait les lettres, et laissa une bibliothèque nombreuse et bien choisie, qui fut acquise par la ville de Grenoble. Il a laissé quelques ouvrages utiles, chargés de citations et coupés par des dissertations qui en rendent la lecture pénible; *Instruction pastorale sur le sacrement de pénitence et sur la communion*, Grenoble, 1749, in-4, qui peut servir de réponse à celle de M. de Rastignac, sur la même matière et au livre du père Pichon; *Des titres en réponse aux fameuses lettres ne repugnate*, 1741, 3 vol. (Voy. BARGETON); *Discours contre l'attentat de Damien*, 1757, in-4; *Dissertations sur les actes de l'assemblée du clergé de 1763*, en trois parties, Grenoble, 1767-68, in-4. Clément XIII dressa un bref honorable à ce prélat sur ce dernier ouvrage.

CAULIAC ou CHAULIAC (Gui de), vivait au xiv^e siècle, et exerçait en même temps la médecine et la chirurgie à Montpellier, ces deux arts n'étant guère encore distingués alors. Il laissa après lui un *Corps de chirurgie* en vieux langage provençal, qui est probablement le premier livre écrit en français sur cette matière. Il fut traduit en latin, et puis remis en français moderne, au commencement du xvi^e siècle, par un chirurgien nommé Jean Raoul. Cet ouvrage ayant été pendant longtemps le seul qui pût servir de guide aux chirurgiens, on lui donna le nom de *Guidon*, ce qui faisait aussi allusion au nom de baptême de son auteur. Cauliac avait été médecin des papes Clément VI et Urbain V. C'est à lui que nous devons la description de la terrible peste qui en 1348 fit périr le quart du genre humain.

CAULINCOURT. Voy. CAULAINCOURT.

CAUMARTIN (Louis Lefèvre de), né en 1552, chancelier de France en 1622, obtint cette dignité par le crédit du maréchal de Bassompierre. Louis XIII la lui accorda avec répugnance. « Caumartin est » bête, disait-il, je le suis aussi. Mon garde-des- » sceaux doit porter pour moi la parole : et com- » ment le pourra-t-il faire, s'il a besoin d'un inter- » prète? » Les talents que ce ministre avait montrés dans ses ambassades et dans les autres commissions qui lui avaient été confiées, décidèrent enfin ce monarque. Le nouveau chancelier mourut peu de temps après, en 1623. Ses *mémoires* et ses *lettres* sont conservés parmi les manuscrits de la bibliothèque royale.

CAURRES (Jean des), né à Morceul en Picardie en 1540, principal du collège d'Amiens, mourut en 1587. On a de lui des *Œuvres morales*, imprimées à Paris, 1575, in-8; elles sont dans le goût de celles de Plutarque; il paraît du moins qu'il s'était proposé ce philosophe pour modèle, en appuyant par des faits historiques les maximes qu'il voulait inculquer à ses lecteurs. Il y a de cet ouvrage une édition beaucoup plus ample de 1583; c'est un gros in-8, de douze à quinze cents pages, moins remarquable par les maximes qu'il contient, que par

une infinité de traits d'histoire et d'observations singulières qui y sont rapportées. Du Verdier-Vauprivas observe qu'il n'était pas difficile à l'auteur de l'augmenter, puisqu'il ne faisait que copier les compilateurs de son temps, et n'allait jamais aux sources. Caurres a composé quelques pièces de poésie, parmi lesquelles on est fâché de voir une espèce d'apologie du massacre de la St.-Barthélemy, que l'auteur regardait comme nécessaire au repos de la France, mais qui à beaucoup près n'a pas eu cet heureux effet.

CAURROY (François-Eustache du), né à Gerberoy près de Beauvais, en 1549, l'un des plus grands musiciens de son siècle, et un des sous-maitres de la chapelle des rois Charles IX, Henri III et Henri IV, a laissé une *Messe des trépassés*, qui rend tout le pathétique et les horreurs de la mort. Il mourut en 1609, à 60 ans. Piganiol de La Force dit, dans sa *Description de la ville de Paris*, que c'est une tradition reçue parmi ceux qui sont au fait de l'histoire de notre musique, que les *noëls* que l'on chante, sont des gavottes et des menuets d'un ballet que du Caurroy avait composés pour le divertissement de Charles IX.

* CAUSANS (Joseph-Louis-Vincent MAULÉON de), chevalier de Malte, colonel d'infanterie, et gouverneur du comte de la Marche, depuis prince de Conti, né à Avignon au commencement du xviii^e siècle, et mort en 1770, s'adonna particulièrement à l'étude des mathématiques, et crut avoir trouvé la quadrature du cercle. Il prétendit même expliquer par sa quadrature le péché originel et le mystère de la trinité. Il s'était engagé, par un écrit public, à déposer jusqu'à la concurrence de 300,000 fr. chez un notaire, pour parier contre ceux qui voudraient nier sa découverte; mais les tribunaux annulèrent les différents paris qui furent faits à cette occasion; et l'académie des sciences, appelée à prononcer sur le mérite de cette même découverte, déclara qu'elle était hors de sens. Mauléon de Causans publia à ce sujet, en 1753 et 1754, plusieurs écrits qui sont complètement oubliés et dont pour cette raison il est inutile de donner ici les titres.

* CAUSEUR (Jean), paysan breton, né au village de Lanfenot, en 1638, et mort à Saint-Mathieu, près de Brest, en 1773, âgé de 137 ans, est peut-être l'exemple le plus curieux de longévité que présente la France. Il s'était marié à 40 ans, et sa femme était morte à 93 ans. A l'âge de 120 ans, il se rasait encore lui-même, et il entendait encore la grand'messe à genoux. Les états de Bretagne lui avaient fait une pension de 300 francs. Sa mort ne fut précédée d'aucune affection morbide, et il s'éteignit sans apparence de douleur.

CAUSSIN (Nicolas), jésuite, né à Troyes en 1583, se fit un nom par ses sermons et ses ouvrages. Il fut choisi pour confesseur de Louis XIII; mais ayant voulu engager le roi à rappeler la reine-mère, le cardinal de Richelieu le fit reléguer dans une ville de Bretagne. Il mourut à Paris en 1631, regardé comme un homme d'une probité exacte, et que rien ne pouvait ébranler. On a de lui plusieurs ouvrages en français et en latin. *Le Parallèle de l'éloquence sacrée et profane*, in-4. Gibert, dans ses *Jugements*

sur les rhéteurs ; le juge trop sévèrement. Morhof, Bayle, Vossius, le Père Mersène et Baillet en parlent avec éloge, et leur jugement vaut bien celui de Gibert ; *La cour sainte*, 5 vol. in-8, pleine de bonne morale, et accompagnée d'exemples historiques, dont quelques-uns marquent plus sa piété que son discernement ; elle ne mérite cependant pas les railleries qu'en a faites le marquis d'Argens. Cet ouvrage d'ailleurs est écrit d'un style supérieur à celui de bien des écrivains de son temps. La preuve qu'il n'est pas sans mérite est qu'il fut traduit en toutes sortes de langues, imprimé et réimprimé, quoique le père Caussin n'eût pas l'adresse d'envoyer ses productions aux princes étrangers, et de gagner des périodistes pour en faire l'éloge : moyen si souvent employé dans ce siècle, et auquel tant d'ouvrages très-médiocres et quelquefois très-mauvais doivent toute la faveur dont ils jouissent. *La Vie neutre des filles dévotes, qui font état de n'être ni mariées ni religieuses*, ou la *Vie de sainte Isabelle de France*, sœur du roi saint Louis ; *Vie du cardinal de Richelieu*, en 2 vol. ; *Thesaurus græcæ poesæ*, etc.

* CAUSSIN DE PERCEVAL (Jean-Jacques-Antoine), orientaliste distingué, était né à Montdidier le 24 juin 1759. Dominé dès son enfance par un goût très-vif pour l'étude des langues, et encouragé dans ses travaux par son oncle, garde des manuscrits de la bibliothèque royale, à 24 ans il se trouva en état d'occuper au collège de France la chaire arabe, et peu de temps après, il remplaça son oncle à la bibliothèque du roi. Après le 10 août 1792, privé de ce poste qui ne lui fut jamais rendu, il vécut étranger à la politique et succomba le 29 juillet 1835, à une maladie qui le minait depuis plusieurs années. Il était membre de l'académie des inscriptions ; ses principaux ouvrages sont : la traduction de l'*Argonautique* de Valérius-Flaccus, in-8 ; celle de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, Paris, 1796, in-8 ; un *Mémoire sur l'optique*, de Ptolémée, dans les nouveaux mémoires de l'académie dont il était membre, tome VI ; un extrait des *Tables astronomiques* d'Ebh Jounis, et du *Traité des constellations* d'Abd-ghrahman-Soufi dans les *notices des manuscrits* ; *Suite des mille et une nuits*, traduite de l'arabe, 2 vol. in-18 ; *Histoire de la Sicile sous la domination des Musulmans*, également traduite de l'arabe et imprimée à la suite du *Voyage en Sicile*, etc. de Riedesel, Paris, 1802, in-8 ; des éditions arabes, des *Fables de Lokmann*, des *Trois premiers chapitres du Coran*, etc., à l'usage des élèves de son cours. Caussin de Perceval a eu pour successeur, dans sa chaire, son fils déjà connu lui-même par des ouvrages estimés et qui le suppléait depuis quelques temps.

* CAUVET (Gilles-Paul), architecte, né à Aix en Provence en 1731, mort en 1788, substitua dans la décoration des appartements, au genre appelé rocaille, des ornements simples et nobles à la fois. Il en a publié un *Recueil contenant 64. pl.*, Paris, 1777.

CAUX (Gilles de), sieur de MONTLEBERT, contrôleur des fermes du roi de France, né à Lignerles dans le duché d'Alençon, vers 1682, et mort à Bayeux

en 1733, à 51 ans, était parent de Pierre Corneille. Il eut, comme lui, beaucoup de goût pour la poésie dramatique. On a de lui deux tragédies : *Morre*, représenté en 1715, et *Lysimachus*, en 1737. Quelques personnes assurent que la première pièce, meilleure des deux, est du célèbre président Benaud. Caux est encore connu par quelques poésies. La principale est l'*Horloge de sable*, figure du monde pièce morale, dont l'allégorie est ingénieuse, et la versification assez facile. On la trouve dans le *Choix des poésies morales et chrétiennes*, de Le Fort de Morinière.

CAUX (Pierre-Jean de), né à Hesdin en 1713, entra dans l'arme du génie, devint capitaine en 1747, contribua à la prise des forts Lillo et Frédéric-Henri, et eut une grande part à la défense de Dorsten. Il fit exécuter divers travaux devant Chébourg. Caux arriva jusqu'au grade de maréchal-de-camp, et mourut en 1792, une année après avoir pris sa retraite.

* CAUX DE BLACQUETOT (Jean-Baptiste), frère du précédent, né à Montrouil-sur-Mer le 24 mai 1723, entra dans le génie en 1740, servit au Canada en 1746, et de retour en France, se trouva à la bataille de Fontenoy. Il assista aux sièges de Munster, de Dinbourg, de Ziegenheim, et se distingua surtout par sa belle défense de Cambray en 1764. Il arrêta pendant trois mois, devant cette place ouverte de toutes parts, une armée de 50,000 hommes, qui fut forcée de battre en retraite. Ce beau fait d'armes lui valut le grade de lieutenant-colonel, et l'année suivante, il se signala encore à la bataille de Grebenstein. Il devint successivement colonel, directeur des fortifications, maréchal-de-camp, et enfin lieutenant-général. Il occupait ce rang depuis deux ans, lorsqu'il fut destitué comme noble et mis hors la loi par les comités révolutionnaires. Alors il se retira en Westphalie, où il mourut vers la fin de 1793.

** CAUX (Louis-Victor, vicomte de), lieutenant-général, pair de France, né, en 1775, à Dour, d'une famille qui a produit plusieurs hommes distingués dans le génie, fut admis en 1792 comme élève sous-lieutenant à l'école de Mézières. Sort lieutenant la même année, il fut destitué comme noble, en 1793, et ne put être réintégré qu'en 1795. Nommé capitaine, puis, en 1797, chef de bataillon, il fut employé successivement à l'armée du Rhin, à celle des Côtes de l'Océan, et enfin à la grande armée, et donna dans différentes circonstances des preuves de valeur et de capacité. Chef d'état-major du génie à l'armée de réserve en 1806, il ne tarda pas d'être appelé à la place de chef de division au ministère de la guerre, et montra dans ses nouvelles fonctions les talents d'un administrateur consommé. Il contribua beaucoup par les mesures qu'il prit pour armer les côtes, à forcer les Anglais, qui s'étaient emparés de Flessingue, à se rembarquer, et fut fait colonel à la suite de cette campagne. En 1815, il fut un des commissaires désignés par le duc de Richelieu pour se concerter avec les généraux alliés, sur l'exécution des conventions relatives à l'évacuation du territoire, et s'acquitta de cette mission avec habileté. Nommé

maréchal de camp, puis en 1825 lieutenant-général, il fut fait en même temps directeur de l'administration de la guerre. Il venait d'être envoyé par l'arrondissement d'Avesnes à la chambre des députés, lorsque la retraite de M. de Villèle ayant amené la formation d'un nouveau cabinet, il y fut appelé comme ministre de la guerre. Son passage dans cette place fut marqué par d'importantes améliorations, il supprima les abus, et sans charger le trésor de nouvelles dépenses, par d'utiles économies augmenta le bien-être de l'officier et du soldat. En quittant le ministère (8 août 1829), il alla siéger à la chambre des députés, où il ne parut à la tribune que pour rendre compte de la situation de l'armée. Elevé à la dignité de pair, en 1832, il continua, comme il l'avait toujours fait, de s'occuper de toutes les questions relatives à l'état militaire, et mourut à Saint-Germain en 1846, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. De Caux était grand-croix de l'ordre de St.-Louis et de la légion-d'honneur.

* CAUX DE CAPPEVAL, littérateur des environs de Rouen, entra au service de l'Electeur palatin, et fit imprimer à Manheim : la *Prise de Berg-op-Zoom*, poème, 1747, in-8; *Le Parnasse*, ou *Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, 1752, in-12; *Apologie du goût français relativement à l'opéra*, en vers, 1754, in-12; *Odes héroïques et morales*, 1768, in-8; *Traduction en vers latins de la Henriade de Voltaire*.

* CAVAIGNAC (Jean-Baptiste), Conventionnel, né en 1762, à Gordon, d'une famille ancienne et originaire du Rouergue, était avocat au parlement de Toulouse, lorsque la révolution éclata. Ses principes politiques le firent nommer, en septembre 1792, à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Chargé précédemment du rapport sur la reddition de Verdun aux Prussiens, il avait fait rendre un décret d'accusation contre ceux qui en étaient les auteurs, en faisant rapporter celui qui déclarait les habitants en masse traîtres à la patrie. Il était à l'armée des côtes de l'Ouest, lorsqu'il apprit la nouvelle de la proscription des girondins au 31 mai 1793, et il signa avec Merlin et Sevestre ses collègues une protestation contre cette journée. A son retour de cette mission, il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et contribua à ses premiers succès. Sa conduite en Espagne, et notamment à Saint-Sébastien, se ressentit malheureusement trop de l'influence du furieux Pinet, son collègue. Ses pouvoirs ayant cessé au mois de septembre 1794, il rentra à la Convention qui, depuis la chute de Robespierre, avait adopté des principes plus modérés. Une dénonciation fut portée contre lui par les habitants de Bayonne, et par Lecomte son collègue, mais il fut défendu par Boissy-d'Anglas et Durand-Maillane. Une troisième mission lui fut confiée près de l'armée du Rhin et Moselle. Chargé de la direction de la force armée, dans la journée du 1^{er} prairial an 3, il ne put prévenir l'envahissement de la Convention, et il aurait été assassiné, comme le fut Ferraud, sans le dévouement d'un citoyen à qui l'assemblée vota un sabre d'honneur. Il défendit

encore ses collègues dans la journée du 13 vendémiaire an 4, où il avait été adjoint à Barras pour repousser les sections insurgées. Cavaignac, entré au conseil des Cinq-cents, en sortit lors de la réélection des deux tiers, en 1797. Il devint ensuite tour-à-tour receveur aux barrières, administrateur de la loterie, puis après la paix d'Amiens, commissaire-général des relations extérieures à Maskat, port de l'Arabie. Mais l'influence des Anglais dans cette ville l'empêcha d'y être admis, et il revint en 1805. Joseph Napoléon le chargea, en 1806, d'organiser et de diriger l'administration des domaines et de l'enregistrement dans le royaume de Naples; Murat le fit conseiller d'état et commandeur de l'ordre des Deux-Siciles. Cavaignac reçut en outre un majorat dont il n'a jamais pris le titre. Il rentra en France lors du décret qui rappelait les Français au service étranger, et fut nommé durant les cent-jours préfet de la Somme. La loi du 12 janvier 1816 le força de s'expatrier et il se retira à Bruxelles, où il est mort le 24 mars 1829.

CAVALCANTI (Guido), poète et philosophe florentin, mort en 1500, a laissé divers ouvrages en vers et en prose, entre autres des *Règles pour bien écrire*. Ses sonnets et ses canzoni parurent à Florence en 1527, in-8, dans un *Recueil d'anciens poètes italiens*, fort rare.

CAVALCANTI (Barthélemy), né à Florence en 1503, était versé dans les belles-lettres. Il fut employé par Paul III et par Henry II, roi de France. Il fit paraître beaucoup de prudence, d'intégrité et de capacité dans les affaires dont il fut chargé. Cavalcanti mourut à Padoue le 9 décembre 1562. Ses principaux ouvrages sont : *Sept livres de rhétorique*, Venise, 1558, in-fol.; un *Commentaire du meilleur état d'une république*.

CAVALIER (Jean), né au village de Ribault, près d'Anduze, en 1679, fils d'un paysan des Cévennes, est fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres des camisards, sur la fin du règne de Louis XIV. Sa bravoure, aidée de l'enthousiasme de ces fanatiques, le fit regarder dans son pays comme un homme extraordinaire, suscité de Dieu pour le rétablissement du calvinisme. De garçon boulanger il devint prédicant, et de prédicant, chef d'une multitude d'enthousiastes, avec lesquels il exerça, vers l'an 1704, de grandes cruautés contre les catholiques. Le maréchal de Montrevel tenta vainement de les réduire. Enfin le maréchal de Villars lui proposa une amnistie. Il négocia avec Cavalier, qui promit de faire quitter les armes à son parti, à condition qu'on lui permettrait de lever un régiment dont il serait colonel. Observé en France, il passa au service de l'Angleterre, et se distingua à la bataille d'Almanza. Il mourut, en 1740, gouverneur de l'île de Jersey, et entièrement guéri de ses anciennes fureurs. Il était même, dans la société, d'un caractère doux et d'un commerce aimable.

CAVALIERI (Bonaventura), jésuite ou hiéronymite de Milan, et non jésuite comme le disent tous les dictionnaires, naquit en 1598. Il fut professeur de mathématiques à Bologne, disciple de Galilée et ami de Toricelli. Il passe en Italie pour être l'inventeur du calcul des infiniment petits. On a de

lui : *Directorium universale uranometricum*, Bologne, 1682; *Geometria indivisibilibus continuorum*, Bologne, 1632, ouvrage original et très-ingénieux. L'auteur propose ses vues avec la modestie et le ménagement nécessaires à la vérité qui a le malheur d'être nouvelle. Son système subit le sort des nouveautés les plus dignes de l'approbation du public. De grands géomètres l'attaquèrent; de grands géomètres l'adoptèrent ou le défendirent. Il mourut en 1647. Ce fut la goutte qui le jeta dans les mathématiques. Cette maladie cruelle le tourmentait si fort, que Benoît Castelli, disciple de Galilée, lui conseilla de distraire ses douleurs en s'appliquant à la géométrie. Il le fit et s'en trouva bien, dit-on : mais il faut pour cela que le mal ait été de bonne composition, et beaucoup plus traitable que le malade et le médecin ne l'avaient cru.

CAVALIERI (Jean-Michel), natif de Bergame, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et se fit connaître par une *Histoire des papes, patriarches, archevêques*, etc., de son ordre, qu'il fit imprimer en 1696; et par un *Traité du rosaire* dont on a fait une troisième édition à Naples, en 1713. Ce religieux mourut en 1701. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Michel CAVALIERI, aussi né à Bergame, vers la fin du xvi^e siècle, qui entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin, et mourut le 6 janvier 1757, après avoir publié *Commentarius in authenticis S. Rit. Cong. Decreta*, Brescia et Bergame, 1743, 3 vol. in-4, Venise, 1758, Augsbourg, 1764, ouvrage plein de recherches, mais où il y a une critique un peu trop âpre des *Observations de Méral*.

CAVALIERI (Marcel), frère du précédent, et dominicain comme lui, professa d'abord la philosophie à Naples, devint ensuite successivement vicaire-général à Siponte, à Césène, et enfin à Bénévent, où il fut trouvé sain et sauf sous les ruines du palais archiepiscopal, à la suite d'un tremblement de terre qui anéantit presque toute la ville. Sa réputation engagea le cardinal Ricci, évêque de Biségia, à vouloir lui résigner son évêché, et le cardinal Giustiniani, évêque de Bergame, à le faire son coadjuteur; mais il se refusa constamment à l'un et à l'autre, jusqu'à ce qu'Alexandre VIII lui ayant donné l'évêché de Gravina, il fut obligé de l'accepter. Ce religieux justifia ce choix par sa conduite. Il embellit la cathédrale, rétablit le séminaire, et construisit des églises où il en manquait; un clergé instruit et formé à la pratique de ses devoirs fit surtout honneur à son épiscopat. Il mourut en 1705. On a de lui : *Statuta sacra rituum ordinis predicatorum in celebratione missae, etc. expensum*. Il *Uttore ecclesiastico istruito nelle regole della fabbrica, e delle suppellettili delle chiese*, l'un et l'autre publiés à Naples en 1686. On a encore de ce prélat des statuts synodaux qui parurent en 1693, et qu'il répandit dans tout son diocèse pendant le cours de ses visites.

* CAVALLI (Francesco), organiste et compositeur, né à Venise au commencement du xvi^e siècle, fut maître de chapelle de l'église Saint-Marc. Lorsque les théâtres publics furent établis à Venise en 1637, il travailla l'un des premiers pour la scène, et il

continua pendant plus de 30 ans de l'enrichir ses ouvrages. Le cardinal Mazarin l'appela à Paris en 1660, pour mettre en musique l'opéra de *Ismaël* qui fut représenté le 22 novembre dans la salle du Louvre à l'occasion du mariage de Louis XIV. Cet opéra eut peu de succès, parce que très-peu de personnes entendaient l'italien, et que tout le monde haïssait le cardinal, protecteur de l'aria. Cavalli vivait encore en 1672.

CAVALLINI (Pierre), peintre et sculpteur, né à Rome, en 1259, disciple du fameux Giotto, mort dans la même ville à l'âge de 85 ans, regardé comme un saint et un bon peintre. On fait grand cas du *crucifix* de l'église de Saint-Paul de Rome qui est de lui.

* CAVALLINO (Bernardo), peintre, né à Naples en 1612, mort pauvre en 1636, réussissait très-bien dans les tableaux d'histoire d'une moyenne grandeur; mais il n'obtint une juste réputation qu'à sa mort. On ne trouve guère de ses tableaux à Naples et en Espagne.

CAVALLO (Tibérius), savant physicien, né à Naples en 1749, se rendit à Londres, en 1771, pour s'y livrer au commerce; mais entraîné par son goût pour l'étude de la nature, il finit par s'occuper exclusivement et se fit un nom par quelques expériences ingénieuses et nouvelles. On lui doit l'invention d'un électromètre qui porte son nom. Cavallo est mort à Londres le 29 décembre 1804. Il a publié un *Traité sur l'électricité*, en anglais 1777, in-8; 1798, 3 vol. in-8, et plusieurs autres ouvrages. Il a aussi fourni plusieurs mémoires à la plus haute importance à la société royale de Londres dont il était membre.

CAVALLO (Emmanuel). Voy. CABALLO.

* CAVANILLES (Antoine-Joseph), célèbre botaniste espagnol, naquit à Valence le 16 janvier 1731. Après avoir terminé ses études chez les jésuites, il embrassa l'état ecclésiastique, professa d'abord la philosophie à Murcie, et suivit en 1777, à la suite de France, le duc de l'infantado qui lui avait confié l'éducation de ses enfants. Cavanilles profita de son séjour de douze années à Paris, pour étudier à fond plusieurs sciences, mais particulièrement la botanique. Ses *Observations sur l'article Espagne de la nouvelle Encyclopédie*, Paris, 1784, in-8, commencèrent à donner une idée avantageuse de son mérite. Dans cet ouvrage, qui ne fait pas moins d'honneur à son patriotisme qu'à son esprit et à son érudition, il réfuta solidement l'auteur de l'article, Masson de Morvilliers (voy. ce nom), qui avait présenté le peuple espagnol comme dégradé. L'année suivante il mit au jour les premières livraisons d'un grand ouvrage de botanique, qu'il acheva en Espagne : *Monadelphica classis descriptiones decem*, Paris, 1785-1789, Madrid, 1790, in-4. L'auteur y décrit toutes les espèces de cette classe, et en a lui-même dessiné les figures au nombre de 297. De retour à Madrid, Cavanilles publia plusieurs autres ouvrages importants. Le premier en date est celui qui a pour titre *Icones et descriptiones plantarum quas aut sponte in Hispaniâ crescunt, aut in hortis hospitantur*, Madrid, 1791, 6 vol. in-fol., avec plus de 600 planches. Cet ou-

vrage, dans lequel l'auteur a fait connaître un grand nombre d'espèces nouvelles, tant de la péninsule que de l'Amérique, des Indes et de la Nouvelle-Hollande, n'était pas encore terminé lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de parcourir l'Espagne pour en recueillir les plantes indigènes. Cette investigation lui fournit un grand nombre de précieux documents qu'il publia sous ce titre : *Observations sur l'histoire naturelle, la géographie, l'agriculture, la population et les productions en tout genre du royaume de Valence* (en espagnol), Madrid, 1793-1797, 2 vol. in-fol., ornés de pl. On a encore de Cavanilles : *Coleccion de papales sobre controversias botánicas*, Madrid, 1796, in-12. C'est un recueil de ses écrits relatifs aux discussions qu'il eut avec l'Héritier, botaniste français, et avec Ruiz et Pavon, auteurs de la *Flora du Pérou*; *Observations sur la culture du riz dans le royaume de Valence*, 1796, in-4; *Supplément aux observations précédentes*, 1798, in-12; *Annales d'histoire naturelle*, Madrid, 1800 et années suivantes. On y remarque surtout des observations estimées sur la rage; *Description des plantes analysées dans les cours publics de 1801*; *Genres et espèces des plantes analysées dans les cours publics de 1802*; ouvrages destinés aux élèves; *Hortus regius Matritensis*. Le premier volume était sur le point de paraître lorsque l'auteur mourut, au mois d'août 1804. Les botanistes ont donné le nom de *Cavanilles* à divers genres de plantes.

* CAVAZZA (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Bologne vers 1620, fut élève de Cavedone. Il orna plusieurs églises de Bologne de ses ouvrages. Son dessin est pur et son coloris agréable. Les curieux font un cas particulier de ses gravures; il avait pris la manière de son maître et celle du Guide.

* CAVAZZI (Jean-Antoine), capucin missionnaire, né à Montecuculo, dans le duché de Modène, fut, sur la demande qu'en avait faite le roi de Congo, envoyé dans ce pays avec plusieurs autres religieux de son ordre, par la congrégation de la Propagande. Ils partirent en 1634, et arrivèrent au mois de novembre de la même année à leur destination. Le roi de Congo, dont les bonnes dispositions s'étaient altérées, ne les accueillit pas suivant leur attente. Ils remontèrent néanmoins le fleuve Coanza, et, parvenus dans l'intérieur du pays, ils se répandirent dans différents royaumes pour y prêcher la foi. Celui d'Angola échet au P. Cavazzi, qui y détruisit beaucoup d'idoles, et parla, avec une liberté souvent impudente, même aux grands du pays, sur leurs vices. En 1638, il reçut du préfet apostolique l'ordre de se rendre près de Zingha, reine du Matamba, qui voulait revenir à la religion chrétienne, qu'elle avait abandonnée. Quoique malade, il obéit sur-le-champ, et sut inspirer de la confiance à la princesse; mais sa maladie empirant, il retourna dans sa première résidence. En 1664, il alla prêcher l'Evangile dans les îles du Coanza, qui dépendaient de la reine Zingha, et sa mission terminée il retourna près d'elle; il eut, en 1663, la consolation de lui administrer les derniers sacrements, et de la voir

mourir dans les sentiments d'une chrétienne. Sa sœur, qui lui succéda, témoignait au Père le même attachement; mais son mari, ennemi des chrétiens, empoisonna Cavazzi à qui l'on donna heureusement à temps du contre-poison. Il se retira à Loanda, où il exerça les fonctions de son ministère jusqu'en 1666, époque à laquelle le délabrement complet de sa santé le força de repasser en Europe où il arriva en 1668. Le compte qu'il rendit à la congrégation de la Propagande de ses travaux et des observations qu'il avait eu occasion de faire sur ce pays, parut si satisfaisant, que cette congrégation crut devoir le renvoyer au Congo, non avec la qualité d'évêque, que son humilité l'empêcha d'accepter, mais avec celle de préfet et de supérieur général des missions. En même temps il reçut l'ordre de continuer ses observations, et de ne rien négliger pour perfectionner et augmenter ses connaissances sur les royaumes qu'il avait visités. Cavazzi partit en 1670, et revint quelques années après avec d'amples matériaux pour de nouveaux mémoires. Un long séjour dans ces contrées lointaines lui ayant rendu moins familier l'usage de la langue italienne, le général des capucins fut chargé de chercher parmi ses religieux un homme capable de rédiger les mémoires du P. Cavazzi. Le choix tomba sur le P. Fortuné Alamandini de Bologne, homme lettré et prédicateur de réputation, qui acheva cette tâche avec honneur. L'ouvrage parut sous ce titre : *Giovanni Antonnio Cavazzi descrizione dei tre regni, cioè di Congo, Matamba e Angola, e delle missioni apostoliche essersitatevi da' religiosi capucini*, etc., Bologne, 1687, in-fol.; 2^e édit., Milan, 1690, in-4. Le P. Labat, dominicain, a traduit cet ouvrage en français sous le titre de *Relation historique de l'Ethiopie occidentale*, Paris, 1732, 3 vol. in-12, fig. Sans toutefois s'astreindre à la lettre de son auteur, il a amélioré la relation en y intercalant divers documents que lui ont fournis les Portugais, et qui complètent ou éclaircissent les récits de Cavazzi, les seuls encore qu'on puisse consulter sur ces pays peu fréquentés. Le P. Cavazzi mourut à Gènes en 1692.

CAVE (Guillaume), né le 30 décembre 1637, à Picwel dans le comté de Leicester, d'abord curé d'Islington, près de Londres, ensuite chanoine de Windsor, mourut dans un âge avancé, en 1713 à Windsor. C'est un des théologiens d'Angleterre qui a le mieux connu l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. Quelques savants l'ont accusé très-mal à propos de socinisme. Il fut toujours anglican, excepté le respect pour les Pères, qu'il poussa plus loin que ceux de son église. Les ouvrages qu'il a produits font honneur à son érudition. Les principaux sont : *L'histoire littéraire des auteurs ecclésiastiques*, en latin, qu'il publia en 1688, 1 vol. in-folio, et qui s'étend jusqu'en 1317 : réimprimée en 1745 et 1749 à Oxford, in-folio en 2 vol., avec des corrections et des additions de l'auteur même, communiquées à l'éditeur, et une longue apologie de Cave contre Le Clerc. Cet ouvrage est estimé pour les recherches. Sa critique n'est pas toujours sûre; et quoique anglais, il est crédule. *Le Christianisme primitif*, Londres, 1675, en anglais, traduit en

français, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; *Les Antiquités apostoliques*, ou *Vies, actes et martyres des apôtres et évangélistes*, Londres, 1684, in-folio; *Histoire de la vie, de la mort et du martyre des saints contemporains des apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglais comme le précédent et le suivant; *La vie des Pères de l'église du IV^e siècle*; *Dissertations concernant les évêques, les métropolitains et les patriarches dans l'ancienne église*, Londres, 1683, in-8; *Tabulæ ecclesiasticæ, vel carthophilæ ecclesiasticæ*, Londres, 1683, in-8.

CAVEDONE (Jacques), né à Sassuolo dans le Modénais, en 1577, peintre, saisit si heureusement la manière d'Annibal Carrache son maître, que les connaisseurs confondaient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit et affaiblirent ses talents. Il fut réduit à peindre des *ex-voto*, et à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traina dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), né à Nîmes, le 6 mars 1713, s'est fait connaître par divers écrits qui respirent la religion, la justice et la vraie politique : tels que : *La vérité vengée*, ou *Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1736, in-12; *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes*, 1738, in-8; *Appel à la raison, des écrits et libelles publiés contre les jésuites*, 1762, 2 volumes in-12; *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau*; *Mémoire politico-critique sur le mariage des calvinistes*, 1736, in-8. L'abbé de Caveirac, n'ayant mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on lui en attribue plusieurs qu'il n'a pas composés, tel que *l'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, Cologne, 1733. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi, et serait plutôt en faveur des protestants que des catholiques. Les philosophes ont accusé l'abbé de Caveirac d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemy; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connaître et détester la calomnie. « Eloignées, dit l'abbé de Caveirac, de deux siècles » de cet affreux événement, nos âmes sont assez » rassises pour le contempler, non sans horreur, » mais sans partialité; et il n'est à craindre, ni » que le nuage des passions vienne obscurcir la » lumière, ni que leur chaleur s'exhale contre l'attention. On peut répandre des clartés sur les motifs et les effets de cet événement tragique, sans » être l'approuvateur tacite des uns, ou le contempteur insensible des autres : et quand on enlèverait à la journée de la Saint-Barthélemy les trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle » serait encore assez affreuse pour être détestée de » ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas » entièrement éteint. C'est dans cette confiance que j'oserais avancer, 1^o que la religion n'y a eu aucune part; 2^o que ce fut une affaire de proscription; 3^o qu'elle ne regarde que Paris; 4^o qu'il y » périt beaucoup moins de monde qu'on a cru. »

Dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy (Voy. CHARLES IX et COLIGNI.) Cette dissertation se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV sur la révocation de l'édit de Nantes*. Un écrivain inconnu s'est élevé avec force contre les calomnieux de cet écrivain estimable. « L'abbé de Caveirac, dit-il, qui n'a point fait l'apologie de la Saint-Barthélemy, et qu'on détestera jusqu'à la fin des siècles comme s'il l'avait faite, parce qu'il a plu à des menteurs, qui se font appeler philosophes, de l'en accuser : une calomnie qui a une secte pour organe s'établit toujours malgré la preuve contraire, parce que chez les hommes la hardiesse et l'obstination du calomniateur à répéter ses impostures, devient une raison pour y croire, au lieu que l'attention de l'accusé à se justifier, commence par fatiguer, et finit par le faire paraître coupable. » (Linguet. *Annales politiques*, 1777, n. 10). Caveirac mourut en 1782.

CAVENDISH (Guillaume de), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I^{er} et eut tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I^{er}, l'affectionna et le fit chevalier du Bain, et lorsqu'il fut sur le trône, il lui confia l'éducation de son fils qui fut Charles II. Quand Cavendish vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande et à Paris, où il vécut à l'étroit. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois; sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa vie qui a été imprimée à Londres, in-folio. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les chevaux*. Elle a été traduite en français et imprimée à Anvers, in-fol., en 1638. Le grand nombre et la beauté des figures dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnait à ses élèves. Il est encore auteur de quelques poésies et comédies. Voy. SOLEISEL.

* CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, d'une des plus illustres familles de l'Angleterre, dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, pour s'adonner uniquement aux sciences. Il est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne; c'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui le distinguent de l'air atmosphérique; c'est encore à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique et dans la haute géométrie, où il porta le même esprit d'exactitude et de précision que dans ses expériences chimiques. Il est mort au commencement de mars 1810, laissant dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits peu volumineux, mais ayant tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui doivent les faire regarder comme des modèles dans leur genre. Les principaux sont : *Expériences sur l'air factice*, 1766; *Rapport sur les*

struments de météorologie, fait à la société royale : Londres, etc.; *Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité*; *Mémoire sur l'année civile des doux et sur ses divisions*, 1792. Cavendish était socié à l'institut de France.

CAVENDISH. Voy. CANDISH.

CAVICÉO (Jacques), prêtre italien, né à Parme en 1443, eut de grands différends avec l'évêque de sa patrie. Il en fut exilé, et commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous.

devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut à Montecchio, dans le Parmesan, le 3 juin 1511, à 68 ans.

s'est fait connaître par son roman de *Périgrin*, enise, 1536, in-8, traduit en français en 1528, in-8, par François Dassy.

CAVOLINI (Philippe), né à Naples en 1735, mort en 1810, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, science qu'il a enrichie de lusiéurs découvertes heureuses. Il a publié les ouvrages suivants : *Memoria sulla generazione de' esci e dei granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progygnasmata de veterum jurisconsultorum philosophia*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia el fico e della proficazione*, ibid., 1785, in-8; *Memoria per servir alla storia de polipy martini*, ibid., 1785, 2 vol. in-4; *Nuove ricerche sulle gargonie e sulle madrepora*, ibid., 1783, in-4. Abildgard, savant naturaliste danois, a donné à une plante nouvelle le nom de *Cavolinia natans*.

CAVOYE (Louis d'Oger, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglais venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruyter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglais furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs français, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoys, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrepidité lui acquit le titre de *brave Cavoys*. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise Coëtlogon, fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fille et sœur de deux lieutenants-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avait recherché son amitié, sur l'idée que lui en avait donnée l'action du brûlot, et le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoys passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avait vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAXÈS (Patricio), peintre et architecte de Flo-

rence, s'attacha à Philippe II et à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire surtout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les lois de la pudeur et de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'architecture de Vignole*.

CAXÈS (Eugenio), peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau tableau de *saint Joachim et de sainte Anne*, qu'il peignit pour l'église de St.-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON (Guillaume), célèbre littérateur, né dans le comté de Kent, fut employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, et mourut en 1491, âgé de 81 ans. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique et la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avait ou composés ou traduits; entre autres, une chronique en sept livres, qu'il intitula *Fructus temporum*; un livre français intitulé *Recueil des historiens de Troyes*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste sont de 1474.

CAYET. Voy. CAIET.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de PESTEL, de LÉVIS, de TURÈRES de), naquit à Paris, en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété et le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700; et le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'était d'abord signalé contre ceux qui n'acceptaient point la bulle *Unigenitus*, et en particulier contre dom Friperet. Il avait été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714; mais dans la suite il fut appelant et prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *œuvres*, publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses mandements et quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. L'abbé Detthey a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TURÈRES, de GREMOARD, de PESTEL, de LÉVIS, comte de), de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, et mourut dans cette ville le 5 septembre 1765. Il entra au service de bonne heure et se distingua dans la Catalogne et au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différents temps. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin et de

français, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; *Les Antiquités apostoliques*, ou *Vies, actes et martyres des apôtres et évangélistes*, Londres, 1684, in-folio; *Histoire de la vie, de la mort et du martyre des saints contemporains des apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglais comme le précédent et le suivant; *La vie des Pères de l'église du IV^e siècle*; *Dissertations concernant les évêques, les métropolitains et les patriarches dans l'ancienne église*, Londres, 1683, in-8; *Tabulæ ecclesiasticæ, vel carthophilæ ecclesiasticus*, Londres, 1683, in-8.

CAVEDONE (Jacques), né à Sassuolo dans le Modénais, en 1577, peintre, saisit si heureusement la manière d'Annibal Carrache son maître, que les connaisseurs confondaient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit et affaiblirent ses talents. Il fut réduit à peindre des *ex-voto*, et à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), né à Nîmes, le 6 mars 1713, s'est fait connaître par divers écrits qui respirent la religion, la justice et la vraie politique : tels que : *La vérité vengée*, ou *Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1736, in-12; *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes*, 1758, in-8; *Appel à la raison, des écrits et libelles publiés contre les jésuites*, 1762, 2 volumes in-12; *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau*; *Mémoire politico-critique sur le mariage des calvinistes*, 1756, in-8. L'abbé de Caveirac, n'ayant mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on lui en attribue plusieurs qu'il n'a pas composés, tel que *l'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, Cologne, 1735. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi, et serait plutôt en faveur des protestants que des catholiques. Les philosophistes ont accusé l'abbé de Caveirac d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemy; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connaître et détester la calomnie. « Eloignées, dit l'abbé de Caveirac, de deux siècles » de cet affreux événement, nos âmes sont assez » rassises pour le contempler, non sans horreur, » mais sans partialité; et il n'est à craindre, ni » que le nuage des passions vienne obscurcir la » lumière, ni que leur chaleur s'exhale contre l'attention. On peut répandre des clartés sur les motifs et les effets de cet événement tragique, sans » être l'approbateur tacite des uns, ou le contemplateur insensible des autres : et quand on enlèverait à la journée de la Saint-Barthélemy les » trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle » serait encore assez affreuse pour être détestée de » ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas » entièrement éteint. C'est dans cette confiance que » j'oserai avancer, 1^o que la religion n'y a eu aucune part; 2^o que ce fut une affaire de proscription; 3^o qu'elle ne regarde que Paris; 4^o qu'il y » périit beaucoup moins de monde qu'on a cru. »

Dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy. (Voy. CHARLES IX et COLIGNI.) Cette dissertation se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV sur la révocation de l'édit de Nantes*. Un écrivain très-connu s'est élevé avec force contre les calomnieux de cet écrivain estimable. « L'abbé de Caveirac, dit-il, qui n'a point fait l'apologie de la » Saint-Barthélemy, et qu'on détestera jusqu'à la » fin des siècles comme s'il l'avait faite, parce » qu'il a plu à des menteurs, qui se font appeler philosophes, de l'en accuser : une calomnie » qui a une secte pour organe s'établit toujours » malgré la preuve contraire, parce que chez les » hommes la hardiesse et l'obstination du calomnieux à répéter ses impostures, devient une » raison pour y croire, au lieu que l'attention de » l'accusé à se justifier, commence par fatiguer, et » finit par le faire paraître coupable. » (Linguet, *Annales politiques*, 1777, n. 10). Caveirac mourut en 1782.

CAVENDISH (Guillaume de), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I^{er} avec tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I^{er}, l'affectionna et le fit chevalier du Bain, et lorsqu'il fut sur le trône, il lui confia l'éducation de son fils qui fut Charles II. Quand Cavendish vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande et à Paris, où il vécut à l'étranger. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois; sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa *vie* qui a été imprimée à Londres, in-folio. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les chevaux*. Elle a été traduite en français et imprimée à Anvers, in-fol., en 1638. Le grand nombre et la beauté des figures dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnait à son élève. Il est encore auteur de quelques *poésies* et de *comédies*. Voy. SOLEISEL.

* CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, d'une des plus illustres familles de l'Angleterre, dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, pour s'adonner uniquement aux sciences. Il est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne; c'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui le distinguent de l'air atmosphérique; c'est encore à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique et dans la haute géométrie, où il porta le même esprit d'exactitude et de précision que dans ses expériences chimiques. Il est mort au commencement de mars 1810, laissant dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits peu volumineux, mais ayant tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui doivent les faire regarder comme des modèles dans leur genre. Les principaux sont : *Expériences sur l'air factice*, 1766; *Rapport sur les*

instruments de météorologie, fait à la société royale de Londres, etc.; *Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité*; *Mémoire sur l'année civile des Indous et sur ses divisions*, 1792. Cavendish était associé à l'institut de France.

CAVENDISH. Voy. CANDISH.

CAVICEO (Jacques), prêtre italien, né à Parme en 1443, eut de grands différends avec l'évêque de Parme sa patrie. Il en fut exilé, et commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut à Montecchio, dans le Parmesan, le 5 juin 1511, à 68 ans. Il s'est fait connaître par son roman de *Pérégrin*, Venise, 1526, in-8, traduit en français en 1528, in-8, par François Dassy.

* CAVOLINI (Philippe), né à Naples en 1735, mort en 1810, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, science qu'il a enrichie de plusieurs découvertes heureuses. Il a publié les ouvrages suivants : *Memoria sulla generazione de' pesci e dei granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progymnasmata de veterum jurisconsultorum philosophia*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia del fisco e della profecazione*, ibid., 1785, in-8; *Memoria per servir alla storia de polipj marini*, ibid., 1785, 2 vol. in-4; *Nuove ricerche sulle gargonie e sulle madrepore*, ibid., 1783, in-4. Abildgard, savant naturaliste danois, a donné à une plante nouvelle le nom de *Cavolinia natans*.

CAVOYE (Louis d'Oca, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglais venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruyter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglais furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs français, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoys, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *brave Cavoys*. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise Coëtlogon, fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fille et sœur de deux lieutenants-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avait recherché son amitié, sur l'idée que lui en avait donnée l'action du brûlot, et le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoys passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avait vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAXES (Patricio), peintre et architecte de Flo-

rence, s'attacha à Philippe II et à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire surtout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les lois de la pudeur et de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'architecture de Vignole*.

CAXES (Eugenio), peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 63 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau tableau de *saint Joachim et de sainte Anne*, qu'il peignit pour l'église de St.-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON (Guillaume), célèbre littérateur, né dans le comté de Kent, fut employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, et mourut en 1491, âgé de 81 ans. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique et la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avait ou composés ou traduits; entre autres, une chronique en sept livres, qu'il intitula *Fructus temporum*; un livre français intitulé *Recueil des historiens de Troyes*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste sont de 1474.

CAYET. Voy. CAIET.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de PESTEL, de LÉVIS, de TUBIÈRES de), naquit à Paris, en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété et le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700; et le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'était d'abord signalé contre ceux qui n'acceptaient point la bulle *Unigenitus*, et en particulier contre dom Friperet. Il avait été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714; mais dans la suite il fut appelant et prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses œuvres, publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses mandements et quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. L'abbé Dettéy a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TUBIÈRES, de GRIMOARD, de PESTEL, de LÉVIS, comte de), de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, et mourut dans cette ville le 5 septembre 1768. Il entra au service de bonne heure et se distingua dans la Catalogne et au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différents temps. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin et de

français, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; *Les Antiquités apostoliques*, ou *Vies, actes et martyres des apôtres et évangélistes*, Londres, 1684, in-folio; *Histoire de la vie, de la mort et du martyre des saints contemporains des apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglais comme le précédent et le suivant; *La vie des Pères de l'église du IV^e siècle*; *Dissertations concernant les évêques, les métropolitains et les patriarches dans l'ancienne église*, Londres, 1683, in-8; *Tabulæ ecclesiasticæ, vel carthophilæ ecclesiasticus*, Londres, 1683, in-8.

CAVEDONE (Jacques), né à Sassuolo dans le Modénais, en 1577, peintre, saisit si heureusement la manière d'Annibal Carrache son maître, que les connaisseurs confondaient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit et affaiblirent ses talents. Il fut réduit à peindre des *ex-voto*, et à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), né à Nîmes, le 6 mars 1713, s'est fait connaître par divers écrits qui respirent la religion, la justice et la vraie politique : tels que : *La vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1736, in-12; *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes*, 1738, in-8; *Appel à la raison, des écrits et libelles publiés contre les jésuites*, 1762, 2 volumes in-12; *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau*; *Mémoire politico-critique sur le mariage des calvinistes*, 1756, in-8. L'abbé de Caveirac, n'ayant mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on lui en attribue plusieurs qu'il n'a pas composés, tel que *l'Accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, Cologne, 1733. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi, et serait plutôt en faveur des protestants que des catholiques. Les philosophistes ont accusé l'abbé de Caveirac d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemy; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connaître et détester la calomnie. « Eloignées, dit l'abbé de Caveirac, de deux siècles » de cet affreux événement, nos âmes sont assez » rassises pour le contempler, non sans horreur, » mais sans partialité; et il n'est à craindre, ni » que le nuage des passions vienne obscurcir la » lumière, ni que leur chaleur s'exhale contre l'in- » tention. On peut répandre des clartés sur les mo- » tifs et les effets de cet événement tragique, sans » être l'approubateur tacite des uns, ou le contem- » plateur insensible des autres : et quand on en- » lèverait à la journée de la Saint-Barthélemy les » trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle » serait encore assez affreuse pour être détestée de » ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas » entièrement éteint. C'est dans cette confiance que » j'oserai avancer, 1^o que la religion n'y a eu au- » cune part; 2^o que ce fut une affaire de proscrip- » tion; 3^o qu'elle ne regarde que Paris; 4^o qu'il y » périt beaucoup moins de monde qu'on a cru. »

Dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy. (Voy. CHARLES IX et COLIGNI.) Cette dissertation se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV sur la révocation de l'édit de Nantes*. Un écrivain très-connu s'est élevé avec force contre les calomniateurs de cet écrivain estimable. « L'abbé de Ca- » veirac, dit-il, qui n'a point fait l'apologie de la » Saint-Barthélemy, et qu'on détestera jusqu'à la » fin des siècles comme s'il l'avait faite, parce » qu'il a plu à des menteurs, qui se font ap- » peler philosophes, de l'en accuser : une calomnie » qui a une secte pour organe s'établit toujours » malgré la preuve contraire, parce que chez les » hommes la hardiesse et l'obstination du calom- » niateur à répéter ses impostures, devient une » raison pour y croire, au lieu que l'attention de » l'accusé à se justifier, commence par fatiguer, et » finit par le faire paraître coupable. » (Linguet, *Annales politiques*, 1777, n. 10). Caveirac mourut en 1782.

CAVENDISH (Guillaume de), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I^{er} avec tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I^{er}, l'affectionna et le fit chevalier du Bain, et lorsqu'il fut sur le trône, il lui confia l'éducation de son fils qui fut Charles II. Quand Cavendish vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande et à Paris, où il vécut à l'étroit. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois; sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa vie qui a été imprimée à Londres, in-folio. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les chevaux*. Elle a été traduite en français et imprimée à Anvers, in-fol., en 1638. Le grand nombre et la beauté des figures dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnait à son élève. Il est encore auteur de quelques *poésies* et de *comédies*. Voy. SOLEISEL.

* CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, d'une des plus illustres familles de l'Angleterre, dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, pour s'adonner uniquement aux sciences. Il est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne; c'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui le distinguent de l'air atmosphérique; c'est encore à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique et dans la haute géométrie, où il porta le même esprit d'exactitude et de précision que dans ses expériences chimiques. Il est mort au commencement de mars 1810, laissant dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits peu volumineux, mais ayant tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui doivent les faire regarder comme des modèles dans leur genre. Les principaux sont : *Expériences sur l'air factice*, 1766; *Rapport sur les*

instruments de météorologie, fait à la société royale de Londres, etc.; *Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité*; *Mémoire sur l'année civile des Indous et sur ses divisions*, 1792. Cavendish était associé à l'institut de France.

CAVENDISH. Voy. CANDISH.

CAVICÉO (Jacques), prêtre italien, né à Parme en 1443, eut de grands différends avec l'évêque de Parme sa patrie. Il en fut exilé, et commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut à Montecchio, dans le Parmesan, le 5 juin 1511, à 68 ans. Il s'est fait connaître par son roman de *Pèlerin*, Venise, 1526, in-8, traduit en français en 1528, in-8, par François Dassy.

* CAVOLINI (Philippe), né à Naples en 1755, mort en 1810, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, science qu'il a enrichie de plusieurs découvertes heureuses. Il a publié les ouvrages suivants : *Memoria sulla generazione de' pesci e dei granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progymnasmata de veterum jurisconsultorum philosophia*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia del fisco e della profiscazione*, ibid., 1783, in-8; *Memoria per servir alla storia de' polipi marini*, ibid., 1785, 2 vol. in-4; *Nuove ricerche sulle gorgonie e sulle madrepori*, ibid., 1785, in-4. Abildgard, savant naturaliste danois, a donné à une plante nouvelle le nom de *Cavolinia natans*.

CAVOYE (Louis d'Oger, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglais venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruyter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglais furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs français, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoys, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *brave Cavoys*. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise Coëlogon, fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fille et sœur de deux lieutenants-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avait recherché son amitié, sur l'idée que lui en avait donnée l'action du brûlot, et le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoys passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avait vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAXES (Patricio), peintre et architecte de Flo-

rence, s'attacha à Philippe II et à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire surtout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les lois de la pudeur et de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'architecture de Vignole*.

CAXÈS (Eugenio), peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau tableau de *saint Joachim et de sainte Anne*, qu'il peignit pour l'église de St.-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON (Guillaume), célèbre littérateur, né dans le comté de Kent, fut employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, et mourut en 1491, âgé de 81 ans. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique et la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avait ou composés ou traduits; entre autres, une chronique en sept livres, qu'il intitula *Fructus temporum*; un livre français intitulé *Recueil des historiens de Troyes*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste sont de 1474.

CAYET. Voy. CAJET.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de PESTEL, de LÉVIS, de TUBIÈRES de), naquit à Paris, en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété et le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700; et le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1754, à 85 ans. Il s'était d'abord signalé contre ceux qui n'acceptaient point la bulle *Unigenitus*, et en particulier contre dom Fréperet. Il avait été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714; mais dans la suite il fut appelant et prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *œuvres*, publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1754. Cette collection ne comprend point ses mandements et quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. L'abbé Detthey a donné sa *Vie*, 1763, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TUBIÈRES, de GRIMOARD, de PESTEL, de LÉVIS, comte de), de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, et mourut dans cette ville le 5 septembre 1765. Il entra au service de bonne heure et se distingua dans la Catalogne et au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différents temps. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin et de

français, Amsterdam, 1711. C'est un tableau intéressant de la vie et des mœurs des premiers chrétiens; *Les Antiquités apostoliques, ou Vies, actes et martyres des apôtres et évangélistes*, Londres, 1684, in-folio; *Histoire de la vie, de la mort et du martyre des saints contemporains des apôtres*, Londres, 1682-1687, in-folio, en anglais comme le précédent et le suivant; *La vie des Pères de l'église du IV^e siècle*; *Dissertations concernant les évêques, les métropolitains et les patriarches dans l'ancienne église*, Londres, 1683, in-8; *Tabulæ ecclesiasticæ, vel carthophilæ ecclesiasticus*, Londres, 1685, in-8.

CAVEDONE (Jacques), né à Sassuolo dans le Modénais, en 1577, peintre, saisit si heureusement la manière d'Annibal Carrache son maître, que les connaisseurs confondaient souvent leurs tableaux. Peu de peintres ont manié le pinceau avec plus de facilité. Les malheurs de sa famille dérangèrent son esprit et affaiblirent ses talents. Il fut réduit à peindre des *ex-voto*, et à demander publiquement l'aumône. Un jour s'étant trouvé mal, on le traîna dans une écurie voisine, où il mourut en 1660. Ses principaux tableaux sont à Bologne.

CAVEIRAC (l'abbé Jean Novi de), né à Nîmes, le 6 mars 1713, s'est fait connaître par divers écrits qui respirent la religion, la justice et la vraie politique : tels que : *La vérité vengée, ou Réponse à la dissertation sur la tolérance des protestants*, 1756, in-12; *Apologie de Louis XIV et de son conseil, sur la révocation de l'édit de Nantes*, 1758, in-8; *Appel à la raison, des écrits et libelles publiés contre les jésuites*, 1762, 2 volumes in-12; *Lettre d'un Visigoth à M. Fréron, sur sa dispute harmonique avec Rousseau*; *Mémoire politico-critique sur le mariage des calvinistes*, 1756, in-8. L'abbé de Caveirac, n'ayant mis son nom sur aucun de ses ouvrages, on lui en attribue plusieurs qu'il n'a pas composés, tel que *L'accord parfait de la nature, de la raison, de la révélation et de la politique*, Cologne, 1753. Cet ouvrage est du chevalier de Beaumont, garde du roi, et serait plutôt en faveur des protestants que des catholiques. Les philosophistes ont accusé l'abbé de Caveirac d'avoir fait l'apologie de la Saint-Barthélemy; mais il n'y a qu'à lire ce qu'il a écrit là-dessus, pour connaître et détester la calomnie. « Eloignées, dit l'abbé de Caveirac, de deux siècles » de cet affreux événement, nos âmes sont assez » rassises pour le contempler, non sans horreur, » mais sans partialité; et il n'est à craindre, ni » que le nuage des passions vienne obscurcir la » lumière, ni que leur chaleur s'exhale contre l'in- » tention. On peut répandre des clartés sur les mo- » tifs et les effets de cet événement tragique, sans » être l'approuvateur tacite des uns, ou le contem- » plateur insensible des autres : et quand on en- » lèverait à la journée de la Saint-Barthélemy les » trois quarts des excès qui l'ont accompagnée, elle » serait encore assez affreuse pour être détestée de » ceux en qui tout sentiment d'humanité n'est pas » entièrement éteint. C'est dans cette confiance que » j'oserai avancer, 1^o que la religion n'y a eu au- » cune part; 2^o que ce fut une affaire de proscrip- » tion; 3^o qu'elle ne regarde que Paris; 4^o qu'il y » périt beaucoup moins de monde qu'on a cru. »

Dissertation sur la journée de la Saint-Barthélemy. (Voy. CHARLES IX et COLIGNI.) Cette dissertation se trouve à la fin de l'*Apologie de Louis XIV sur la révocation de l'édit de Nantes*. Un écrivain très-connu s'est élevé avec force contre les calomnieux de cet écrivain estimable. « L'abbé de Ca- » veirac, dit-il, qui n'a point fait l'apologie de la » Saint-Barthélemy, et qu'on détestera jusqu'à la » fin des siècles comme s'il l'avait faite, parce » qu'il a plu à des menteurs, qui se font ap- » peler philosophes, de l'en accuser : une calomnie » qui a une secte pour organe s'établit toujours » malgré la preuve contraire, parce que chez les » hommes la hardiesse et l'obstination du calom- » niateur à répéter ses impostures, devient une » raison pour y croire, au lieu que l'attention de » l'accusé à se justifier, commence par fatiguer, et » finit par le faire paraître coupable. » (Linguet, *Annales politiques*, 1777, n. 10). Caveirac mourut en 1782.

CAVENDISCH (Guillaume de), duc de Newcastle, né en 1592, parut à la cour de Jacques I^{er} avec tous les avantages que l'esprit et la figure peuvent donner à un gentilhomme. Le prince de Galles, depuis Charles I^{er}, l'affectionna et le fit chevalier du Bain, et lorsqu'il fut sur le trône, il lui confia l'éducation de son fils qui fut Charles II. Quand Cavendisch vit les affaires du roi désespérées, il se retira à Hambourg, de là en Hollande et à Paris, où il vécut à l'étranger. Au rétablissement de Charles II, il retourna en Angleterre, et ce fut alors qu'il fut créé duc de Newcastle. Il mourut le 25 décembre 1676. Il a été marié deux fois; sa seconde femme, Marguerite Lucas, a écrit sa *vie* qui a été imprimée à Londres, in-folio. Le duc de Newcastle est auteur d'une *Méthode nouvelle de dresser et travailler les chevaux*. Elle a été traduite en français et imprimée à Anvers, in-fol., en 1658. Le grand nombre et la beauté des figures dont cette traduction est ornée, la rendent très-précieuse. Ce sont des leçons d'équitation qu'il donnait à son élève. Il est encore auteur de quelques *poésies* et de *comédies*. Voy. SOLEISEL.

* CAVENDISH (Henri), célèbre chimiste, né en 1733, d'une des plus illustres familles de l'Angleterre, dédaigna les emplois auxquels sa naissance pouvait le porter, pour s'adonner uniquement aux sciences. Il est un des savants qui ont le plus contribué aux progrès de la chimie moderne; c'est lui qui, le premier, analysa les propriétés particulières du gaz hydrogène, et assigna les caractères qui le distinguent de l'air atmosphérique; c'est encore à lui qu'on doit la fameuse découverte de la composition de l'eau. Cavendish ne s'est pas moins distingué dans la physique et dans la haute géométrie, où il porta le même esprit d'exactitude et de précision que dans ses expériences chimiques. Il est mort au commencement de mars 1810, laissant dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits peu volumineux, mais ayant tous un caractère d'invention, de finesse, d'exactitude et de fidélité qui doivent les faire regarder comme des modèles dans leur genre. Les principaux sont : *Expériences sur l'air factice*, 1766; *Rapport sur les*

instruments de météorologie, fait à la société royale de Londres, etc.; *Mémoire sur la théorie mathématique de l'électricité*; *Mémoire sur l'année civile des Indous et sur ses divisions*, 1792. Cavendish était associé à l'institut de France.

CAVENDISH. Voy. CANDISH.

CAVICÉO (Jacques), prêtre italien, né à Parme en 1445, eut de grands différends avec l'évêque de Parme sa patrie. Il en fut exilé, et commit un homicide, à son corps défendant, dont il fut absous. Il devint ensuite vicaire-général de l'évêque de Rimini, puis de celui de Ferrare, et mourut à Montecchio, dans le Parmesan, le 5 juin 1511, à 68 ans. Il s'est fait connaître par son roman de *Périgrin*, Venise, 1536, in-8, traduit en français en 1528, in-8, par François Dassy.

* CAVOLINI (Philippe), né à Naples en 1735, mort en 1810, se livra particulièrement à l'étude de l'histoire naturelle, science qu'il a enrichie de plusieurs découvertes heureuses. Il a publié les ouvrages suivants : *Memoria sulla generazione de' pesci e dei granchi*, Naples, 1777, in-8; *Progymnasmata de veterum jurisconsultorum philosophia*, ibid., 1779, in-8; *Memoria per servire alla storia del floo e della proficazione*, ibid., 1785, in-8; *Memoria per servir alla storia de polipy martini*, ibid., 1785, 2 vol. in-4; *Nuove ricerche sulle gorgonie e sulle madrepori*, ibid., 1785, in-4. Abildgard, savant naturaliste danois, a donné à une plante nouvelle le nom de *Cavolinia natans*.

CAVOYE (Louis d'Ocra, marquis de), grand-maréchal-des-logis de la maison du roi, né en 1640, fut le dernier rejeton d'une famille illustre de Picardie. Il eut le bonheur d'être élevé auprès de Louis XIV. Dès qu'il fut en état de porter les armes, il se rendit en Hollande, et y acquit un nom célèbre par une action hardie qui sauva la flotte de cette république, en 1666. Un brûlot anglais venant à force de voiles sur l'amiral, il proposa à Ruyter d'aller dans une chaloupe, avec les chevaliers de Lorraine et de Coislin, couper les cables des chaloupes du brûlot. Ce dessein ayant été exécuté heureusement, les Anglais furent obligés de mettre le feu à leur brûlot. Les trois seigneurs français, récompensés par les états-généraux, ne s'acquirent pas moins de gloire par leur libéralité que par leur bravoure, en distribuant tout l'argent à l'équipage. Cavoys, de retour en France, suivit Louis XIV dans toutes ses campagnes, où son intrépidité lui acquit le titre de *brave Cavoys*. Ce prince, qui l'honora toujours d'une confiance particulière, lui donna la charge de grand maréchal-des-logis, en le mariant à Louise Coëtlogon, fille d'honneur de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, fille et sœur de deux lieutenants-de-roi de Bretagne. Son rang lui procura moins d'amis que son mérite. Le vicomte de Turenne, qui avait recherché son amitié, sur l'idée que lui en avait donnée l'action du brûlot, et le maréchal de Luxembourg, sont ceux avec lesquels il fut le plus étroitement uni. Cavoys passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut comme il avait vécu, en 1716, âgé de 76 ans.

CAXÈS (Patricio), peintre et architecte de Flo-

rence, s'attacha à Philippe II et à Philippe III, rois d'Espagne, pour lesquels il peignit à fresque, dans une des galeries du palais de Pardo, l'*Histoire de Joseph*. On admire surtout le tableau où la femme de Putiphar oublie toutes les lois de la pudeur et de l'honnêteté. Il mourut à Madrid dans un âge fort avancé. On a de lui la *Traduction en espagnol du Traité d'architecture de Vignole*.

CAXÈS (Eugenio), peintre, fils du précédent, mort l'an 1642, âgé de 65 ans. On ne peut se lasser d'admirer le beau tableau de *saint Joachim et de sainte Anne*, qu'il peignit pour l'église de St.-Bernard de Madrid. Les grâces répandues dans cet ouvrage, la fraîcheur du coloris et la correction du dessin, peuvent le faire aller de pair avec ceux des plus grands maîtres d'Italie.

CAXTON (Guillaume), célèbre littérateur, né dans le comté de Kent, fut employé dans diverses négociations par le roi d'Angleterre, Edouard IV, et mourut en 1491, âgé de 81 ans. Il s'adonna au commerce, sans négliger la politique et la littérature. C'est lui qui introduisit l'imprimerie en Angleterre. Il mit sous presse plusieurs livres, qu'il avait ou composés ou traduits; entre autres, une chronique en sept livres, qu'il intitula *Fructus temporum*; un livre français intitulé *Recueil des historiens de Troyes*. Les plus anciens imprimés de cet ambassadeur artiste sont de 1474.

CAYET. Voy. CAIET.

CAYLUS (Daniel-Charles-Gabriel de PESTEL, de LÉVIS, de TUBÈRES de), naquit à Paris, en 1669, d'une famille illustre. Elevé dans la piété et le savoir, il fut disciple de Bossuet. Le cardinal de Noailles le choisit pour son grand-vicaire en 1700; et le roi le fit évêque d'Auxerre cinq ans après. Il mourut en 1734, à 85 ans. Il s'était d'abord signalé contre ceux qui n'acceptaient point la bulle *Unigenitus*, et en particulier contre dom Fréperet. Il avait été un des quarante prélats qui ont donné l'excellente instruction de 1714; mais dans la suite il fut appelant et prôneur des prétendus miracles de Paris. Ses *œuvres*, publiées en 4 vol. in-12, ont été condamnées à Rome par un décret du 11 mai 1734. Cette collection ne comprend point ses mandements et quelques autres écrits, plus propres à nourrir l'esprit de parti, qu'à répandre des lumières. L'abbé Detthey a donné sa *Vie*, 1765, 2 vol. in-12.

CAYLUS (Anne-Claude-Philippe de TUBÈRES, de GRIMOARD, de PESTEL, de LÉVIS, comte de), de la même famille que le précédent, naquit à Paris en 1692, et mourut dans cette ville le 5 septembre 1768. Il entra au service de bonne heure et se distingua dans la Catalogne et au siège de Fribourg. Après la paix de Rastadt, sa vivacité ne s'accommodant pas de l'inaction, il fit le voyage d'Italie. Il saisit avec enthousiasme les beautés des chefs-d'œuvre répandus dans cette partie de l'Europe. Ayant passé dans le Levant, il visita le fameux temple de Diane à Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du royaume. Il alla deux fois à Londres en différents temps. Devenu sédentaire, il n'en fut pas moins actif. Il s'occupa de musique, de dessin et de

peinture ; il écrivit , il grava . C'est à son amour pour les arts que nous sommes redevables du magnifique ouvrage qui met sous nos yeux les pierres gravées du cabinet du roi . Le célèbre Bouchardon en fit les dessins , et M. Mariette en composa les explications , 2 vol. in-folio . Reçu en 1731 dans l'académie royale de peinture et de sculpture , il composa la vie des plus fameux peintres et sculpteurs de cette compagnie ; et pour étendre les limites de l'art , il recueillit dans trois ouvrages de nouveaux sujets de tableaux qu'il avait rencontrés dans la lecture des anciens . Il a fondé dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussirait le mieux à caractériser une passion . Les dessins coloriés qu'avait faits à Rome le célèbre Piétro Sante-Bartoli , d'après des peintures antiques , lui tombèrent entre les mains . Il les fit graver ; toutes les pièces en sont peintes avec une précision et une pureté inimitables . L'académie des inscriptions lui ayant donné , en 1742 , une place d'honneur , l'étude de la littérature devint sa passion dominante ; mais ce fut toujours relativement aux arts . Il travailla sur les embaumements des momies égyptiennes , sur le papyrus , sur les masses énormes que les Egyptiens transportaient d'une extrémité de l'Egypte à l'autre . Il tâcha d'éclaircir plusieurs passages de Plin , qui ont rapport aux arts . Il fit revivre en quelque sorte les tableaux de Polignotte ; il reconstruisit pour ainsi dire le théâtre de Curion et le magnifique tombeau de Mausole ; mais l'on comprend sans peine que la scénographie de ces sortes de choses , faite d'après des descriptions plus ou moins exactes et détaillées , est nécessairement défectueuse , et combien l'imagination y trouve de liberté pour substituer son ouvrage à celui de la réalité . Il chercha dans les laves des volcans , la pierre obsidienne , méconnue des plus habiles naturalistes . Enfin , il trouva ou retrouva le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre , et publia un mémoire intéressant sur la peinture encaustique , qui a reparu quelques années après sa mort , sous ce titre : *Mémoire sur la peinture à l'encaustique et sur la peinture à la cire , par M. le comte de Caylus , et M. Majault , docteur de la faculté de médecine* , 1 vol. in-8 . Il paraît cependant que cette matière a encore été mieux éclaircie dans un traité publié par un auteur espagnol en 1786 . « Don Vincent Requeno , ex-jésuite , » (est-il dit dans une lettre de Rome écrite en janvier 1787 , par un artiste du premier ordre) « vient de publier une » manière de peindre , que les Italiens appellent à » *l'encausto* , science qui était connue des anciens » Grecs et Romains , et dont les modernes n'avaient » que des idées obscures , faute de n'avoir pu com- » prendre les auteurs qui en avaient traité ; mais » le sieur Vincent Angéloni , peintre romain en » perspectives et ornements , ayant fait des expé- » riences , ses exactes observations ont produit » plusieurs ouvrages admirés des savants , et don- » nent une idée très-claire de cet art , qui nous » manquait ci-devant . Ce célèbre artiste , pour per- » pétuer cette science , fait copier par le sieur Jo- » seph Trodan , sous sa direction , les tableaux de » la seconde galerie ou corridor du Vatican . Il y en

» a 32 peints de la main du célèbre Raphaël . Le » sieur Angéloni peint lui-même de superbes pi- » lastres de la hauteur des tableaux , pour en faire » des ouvrages accomplis . » Dans plus de 40 disser- » tations que le comte de Caylus a lues à l'académie , les arts et les lettres prêtent un secours mutuel à l'écrivain . Ce généreux protecteur fonda dans cette compagnie un prix de 800 livres , dont l'objet est d'expliquer , par les auteurs et par les monuments , les usages des anciens peuples . Il rassemblait de toutes parts les antiquités de toute espèce . Il les faisait ensuite dessiner et graver , en les accompagnant d'observations savantes et judicieuses . C'est ce travail qui a produit , outre le *Mémoire sur l'encaustique* , dont nous avons parlé , son *Recueil d'antiquités égyptiennes , étrusques , grecques , romaines et gauloises* , en 7 vol. in-4 . Le dernier tome de cette précieuse collection a paru en 1767 , avec l'éloge historique de l'auteur par M. Le Beau . *Numismata aurea imperatorum Romanorum* , in-4 , sans date . *Recueil de pierres gravées du cabinet du roi* , petit in-4 . Ce livre est resté imparfait , et n'est précieux qu'autant qu'il est de la première édition ; c'est-à-dire sans titre , avec les figures avant les chiffres et sans l'explication . *Nouveaux sujets de peinture et de sculpture* , 1753 , in-12 ; *Tableaux tirés d'Homère et de Virgile* , avec des observations générales sur le costume , 1757 , in-8 ; *Description d'un tableau représentant le sacrifice d'Iphigénie* , 1757 , in-12 ; *Recueil de peintures antiques* , Paris , 1757 , in-fol. ; *Dissertations sur le papyrus* , Paris , 1738 , in-4 ; *L'Histoire d'Hercule le Thébain* , tirée de différents auteurs , 1758 , in-8 ; *Vies de Mignard , de Le Moine* , dans le recueil des vies des premiers peintres du roi , et d'Edme Bouchardon , Paris , 1762 , in-12 . On a encore de lui des romans et des contes peu dignes des connaissances utiles de ce savant antiquaire . On les a publiés sous le titre d'*OEuvres badines* , dont les 9^e et 10^e vol. ont paru à Paris en 1787 ; mais plusieurs pièces renfermées dans le dernier volume ne sont pas de lui : il y en a de Duclos , de Crébillon fils , de l'abbé Voisenon , etc. Il a laissé encore plusieurs manuscrits inédits .

CAYOT (Augustin) , sculpteur , né à Paris en 1667 , reçu membre de l'académie de sculpture en 1711 , a mérité ce titre par d'excellents ouvrages sortis de son ciseau . On remarque surtout les deux anges adorateurs du maître-autel de Notre-Dame de Paris , exécutés en bronze . Il mourut en 1722 .

* CAYRON , jésuite , mort en 1754 , se rendit recommandable par la sainteté de sa vie , par sa charité et par son dévouement dans les épidémies qui affligèrent Rodez et Toulouse . Le père Séranne a écrit sa *Vie* , qui est un modèle de perfection .

* CAZALÈS (Jacques-Antoine-Marie de) , orateur distingué , né en 1732 à Grenade sur la Garonne , était fils d'un conseiller au parlement de Toulouse , et perdit son père , étant encore fort jeune . Il cessa ses premières études dès l'âge de douze ans , et entra à quinze dans le régiment de Jarnac dragons , où peu de temps après il obtint une compagnie . Cazalès possédait avec une grande activité d'esprit et une solidité de raisonnement peu

commune, un caractère plein de franchise et de loyauté. Après avoir donné le jour à la dissipation et aux exercices militaires, il passait les nuits à réparer les torts de son éducation par la lecture et l'étude des meilleurs ouvrages. Doué d'une mémoire prodigieuse, d'un jugement sain, et d'une imagination brillante, il eut bientôt fait une provision des plus riches et des plus utiles connaissances, qui étonnèrent d'autant plus, qu'il semblait n'avoir rien fait pour les acquérir. Quoique assez jeune encore, et simple capitaine de dragons, il fut remarqué un des premiers aux élections de 1789, par la noblesse de sa province, et, sans qu'il eût brigué cet honneur, député par elle aux états-généraux. Dès qu'il parut à Versailles, il fit exception au proverbe *Nascuntur poëtae, fiunt oratores*, et le premier discours qu'il prononça en public obtint un succès qui l'étonna lui-même. Dès l'ouverture des états, il fut chargé des intérêts de son ordre dans les fameuses conférences qui eurent lieu pour concilier le tiers-état et la noblesse. Il y soutint avec la plus grande fermeté qu'il fallait conserver l'ancienne constitution des états-généraux, ou s'attendre à l'inévitable bouleversement de l'état; que les trois ordres, séparés et indépendants dans leurs délibérations, devaient avoir le veto l'un sur l'autre; que cet ordre de choses seul pouvait consolider la monarchie, et assurer aux sujets une liberté juste et raisonnable, et il en appela au peuple lui-même de la pureté de ses principes et des décisions de ses représentants. Après la rupture des premières conférences, le roi en ayant fait reprendre de nouvelles, Cazalès, qui connaissait la disposition des esprits, et prévoyait que tous ces pourparlers ne contribueraient qu'à les irriter encore, s'opposa dans la chambre de son ordre aux volontés du roi, déclara qu'il fallait sauver la monarchie malgré le monarque lui-même, et fit prendre à la noblesse un arrêté conforme aux principes qu'il avait établis. Mais l'ordre de la noblesse, affaibli par la défection de la minorité, s'étant vu forcé de se réunir au tiers-état, en assemblée nationale, Cazalès refusa de l'y suivre, et reprit le chemin de son pays; mais il fut arrêté à Caussade, et ramené dans l'assemblée, qui lui ordonna de rentrer dans son sein. Il s'occupa peu des affaires de simple législation; mais il parut dans toutes les grandes affaires d'état, avec les avantages que lui donnait son talent. Parmi les discours qu'il prononça, on remarque celui qu'il fit entendre pour la défense du clergé. Un décret avait ordonné que tous les ecclésiastiques en possession de bénéfices, qui ne prêteraient pas serment d'obéissance à la constitution civile du clergé, seraient sur-le-champ déplacés. Cazalès fit tous les efforts possibles pour faire suspendre cette mesure, qui devait être le dernier coup porté au clergé. « Je » voudrais, dit-il en s'adressant aux députés réfor- » mateurs, que cette enceinte pût s'agrandir à ma » volonté, et contenir la nation individuellement » assemblée; elle nous entendrait, et jugerait entre » vous et moi. Je dis qu'une scission se prépare; » je dis que l'universalité des évêques de France, » et les curés, en grande partie, croient que les » principes de la religion leur défendent d'obéir à

» vos décrets; que cette persuasion se fortifie par la » contradiction, et que ces principes sont d'un ordre » supérieur à vos lois; qu'en chassant les évêques » de leurs sièges et les curés de leurs presbytères, » pour vaincre cette résistance, vous ne l'aurez pas » vaincue; vous serez au premier pas de la carrière » des persécutions... » Ce discours excita de longs murmures parmi les députés réformateurs. Cazalès avait un organe net et sonore, et parlait toujours d'abondance, sans autres secours que le feu dont il était animé, sa présence d'esprit et sa prodigieuse mémoire. Ce brillant orateur combattit pour toutes les anciennes institutions, et suivit en cela les principes de Montesquieu, dont il avait fait une étude approfondie, et dont il invoquait sans cesse le témoignage : il voulait la conservation de l'ancienne monarchie, en en faisant disparaître les abus. Les principes de Cazalès, en fait de souveraineté, étaient ceux de Fénelon. Les opinions qu'il manifestait à la tribune, il les reproduisait dans toutes les conversations et dans toutes les circonstances, avec le même feu et le même courage, attaquait, réfutait sans cesse tous ceux qui, affectant un prétendu dévouement à l'autorité royale, détruisaient la monarchie pièce à pièce par leurs manœuvres et par leurs décrets. Ce fut à la suite d'une discussion de cette nature, qu'il se battit au pistolet avec le jeune Barnave, dont le coup lui effleura le crâne. Cazalès n'opposait à ses belles qualités une véritable modestie. Lorsqu'on lui parlait de ses talents oratoires, il détournait la conversation pour parler de ceux de ses collègues, et particulièrement de Barnave, qu'il a sincèrement regretté. Cazalès donna sa démission de député à l'assemblée nationale, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, et se retira en Allemagne. Il revint en France au mois de février 1792, et y resta jusqu'à la révolution du 10 août, qui le força d'émigrer une seconde fois. Il fit, avec les princes de la maison de Bourbon, l'inutile campagne de Verdun, voyagea en Italie, en Espagne et en Angleterre, où il recut un accueil distingué de tous les hommes d'état, surtout de Burke, qui avait pour lui la plus haute admiration. Cazalès revint dans sa patrie en 1801, acheta, avec les faibles débris de sa fortune, une petite terre dans le département où il avait pris naissance, et alla s'y fixer. Il se maria à Paris, en 1803, avec M^{me} de Roquefeuille, veuve d'un capitaine de vaisseau, et en eut un fils. Il mourut le 24 novembre 1805, âgé de cinquante-trois ans, toujours fidèle à cette religion dont il avait si honorablement défendu la cause sacrée. Cazalès était officier de la légion-d'honneur.

* CAZALET (Jean-André), pharmacien à Bordeaux, mort dans cette ville, au mois d'octobre 1825, avait fait partie, sous le Directoire, de l'*Institut royaliste*, association politique, établie dans le chef-lieu du département de la Gironde. Durant un voyage qu'il fit à Londres, il donna des soins à Richer Cerisy, qu'il avait connu à Bordeaux, et l'assista dans ses derniers moments. La police soupçonna que le voyage de Cazalet en Angleterre, peu de temps avant la rupture de la paix d'Amiens, avait pour objet de faire revivre l'Institut

royaliste. Il fut arrêté, détenu quelque temps et mis en surveillance. Dans le temps qu'il occupait une chaire de physique à l'école centrale de Bordeaux, Cazalet enrichit la science d'expériences curieuses sur la végétation, et se fit un nom dans le monde scientifique, par la publication de sa *Théorie de la nature*, Bordeaux, 1796, in-8. Cet ouvrage est rempli de considérations géologiques d'un ordre élevé, et de propositions physico-chimiques exagérées et quelquefois bizarres, mais qui renferment le pressentiment de découvertes importantes, que le temps et des recherches plus exactes ont rectifiées et confirmées. Après la suppression de cette école, il n'en continua pas moins des cours de physique et de chimie, fréquentés par des auditeurs assidus; il fit de nombreuses expériences sur la vitrification, et parvint à obtenir du *Flint-glass* d'une qualité supérieure à celui de la plupart des verriers français. Lorsque le blocus continental nous privait de sucre et de quinquina, Cazalet essaya de combiner diverses substances amères et astringentes, pour en faire une poudre fébrifuge qu'il nomma *quinquina français*. Il établit à la même époque, dans une ferme à Listrac, en Médoc, une sucrerie alimentée par la betterave : mais ces essais ne furent pas couronnés du succès. Dans ces derniers temps Cazalet fit des expériences suivies pour conserver les viandes dans les voyages de long cours, à l'aide de l'acide carbonique. Il s'était aussi occupé de la cure de la rage par le vinaigre, et il soutint à ce sujet une discussion publique avec le docteur Caillaud, médecin à Bordeaux. Les travaux, les recherches, les découvertes de Cazalet furent récompensés par l'académie des sciences de l'institut, qui le nomma, en 1821, associé correspondant, à la suite d'un rapport favorable sur un mémoire de minéralogie qui lui avait été présenté par le naturaliste de Bordeaux.

* CAZALI (Jean-Vincent), religieux servite, né à Florence dans le xvr^e siècle, avait étudié dans sa patrie la sculpture et l'architecture sous d'habiles maîtres, et continua de cultiver ces deux arts avec succès. Il fit, pour l'église des servites, à Lucques, les bas-reliefs du maître-autel et plusieurs statues estimées, et construisit ensuite divers édifices à Naples et dans les environs. Emmené en Espagne par le vice-roi duc d'Ossuna, Cazali travailla pour Philippe II, qui le combla de faveurs. Il venait d'être chargé de la réparation de plusieurs places fortes en Portugal, lorsqu'il mourut en 1593. — CAZALI (Joseph), antiquaire, et prélat romain, né en 1746, mort à Rome en 1797, avait formé un cabinet d'antiquités remarquable par les morceaux précieux, les médailles et les livres rares qu'il contenait. On a de lui quelques *Dissertations* sur des monnaies anciennes, et sur un bas-relief en terre cuite, trouvé à Palestine en 1793.

CAZES (Pierre-Jacques), peintre, né à Paris en 1676, mort dans la même ville au mois de juin 1754, à l'âge de 79 ans, eut pour maître dans son art, Houasse, ensuite Bon Boullogne. Il remporta le grand prix de peinture en 1699, et fut reçu membre de l'académie en 1704. Cazes peut être considéré comme un des premiers peintres de l'école

française. Son dessin est correct et de grande manière, ses compositions sont d'un génie facile; il dessinait parfaitement bien, il possédait à un très-grand degré l'intelligence du clair-obscur. Sa touche est moëlleuse, son pinceau brillant. Il y a beaucoup de fraîcheur dans ses teintes. Cet illustre artiste a beaucoup travaillé; mais ses ouvrages ne sont pas tous de la même beauté. Sur la fin de sa vie, le froid de l'âge et la faiblesse des organes lui ont fait produire des tableaux où ce maître est inférieur à lui-même. Il orna un grand nombre d'églises de Paris de ses ouvrages, Notre-Dame, le collège des Jésuites, la Charité, le petit Saint-Antoine, la chapelle de la Jussienne, l'abbaye de Saint-Martin, et principalement Saint-Germain-des-Près, où il a représenté la vie de *saint Germain* et de *saint Vincent*. On admirait à Saint-Louis de Versailles une *sainte famille*, qui est une des plus belles productions de ce maître. Cazes a réussi surtout dans les tableaux de chevalet. Le roi de Prusse a deux morceaux précieux de ce peintre, qui ont été comparés pour le beau *faire* aux ouvrages du Corrège. Le célèbre Le Moine a été un des élèves de Cazes.

* CAZOTTE (Jacques), né en 1720 à Dijon, où son père était greffier, après avoir fait son éducation chez les jésuites, entra dans l'administration de la marine, parvint, en 1747, au grade de commissaire, et passa à la Martinique comme contrôleur des Isles-du-Vent. Le goût qu'il avait toujours eu pour la poésie, s'était accru par ses relations à Paris avec quelques-uns des plus célèbres littérateurs de l'époque, qu'il rencontrait chez Raucourt, son compatriote. Durant son séjour à la Martinique, il partagea son temps entre les devoirs de sa place et la société de quelques hommes instruits, entr'autres du fameux jésuite Lavalette, supérieur des missions. Il revint au bout de quelques années à Paris, où il trouva une Dijonnaise, son amie d'enfance, madame Poissonnier, nourrice du duc de Bourgogne, qui lui demanda des chansons pour endormir le royal enfant. Cazotte composa quelques romances, et les éloges qui leur furent accordés, l'engagèrent à s'essayer dans un genre de littérature auquel il n'avait pas songé jusque-là. Il repassa en Amérique, et à son arrivée à la Martinique, il travailla à la composition de son poème intitulé *Olivier*. Lors de l'attaque du fort Saint-Pierre par les Anglais en 1759, Cazotte contribua puissamment, par son zèle et son activité, à rendre leurs efforts inutiles. Sa santé ayant notablement souffert de l'influence du climat, il demanda un nouveau congé et arriva dans sa patrie au moment de la mort de son frère qui l'avait institué son héritier. Il sollicita sa retraite qui lui fut accordée de la manière la plus honorable, avec le titre de commissaire-général de la marine. Avant son départ de la Martinique il avait cédé au père Lavalette tout ce qu'il possédait dans cette île, et en avait reçu en paiement des lettres de change sur la compagnie des jésuites. Les traites furent protestées, et Cazotte, menacé de perdre 50,000 écus, c'est-à-dire le fruit du travail de toute sa vie, se vit dans la triste nécessité de plaider contre ses

anciens maîtres; ce qu'il fit toutefois avec beaucoup de ménagements et de modération. Ce procès célèbre a été l'origine de ceux que la société eut depuis à soutenir. Cazotte, fixé tantôt à Paris, tantôt à une campagne située à Pierry, près d'Épernai, qu'il avait héritée de son frère, se fit aimer dans la société par sa gaité, sa conversation spirituelle, et la franchise de ses manières. La facilité qu'il avait à composer était étonnante; une seule nuit lui suffit pour entreprendre et achever son opéra comique *les Sabots*, dont le mot lui avait été donné en plaisantant, par son beau-frère, et qui fut représenté avec succès à Paris. Lorsque Voltaire deshonoraient son talent en publiant le poème de la *Guerre de Genève*, il le publiait chant par chant, et quoique cette production fût au-dessous du médiocre, l'engouement pour cet homme célèbre était tel qu'on se les arrachait. Un soir, dans une société, on fait voir à Cazotte les derniers chants arrivés; « Vous n'avez encore que ceux-ci, dit-il en souriant, vous êtes bien en retard; il y en a d'autres. » Il rentre chez lui, fait un septième chant, dans lequel il saisit parfaitement le genre et le style de Voltaire et amuse pendant plus de huit jours la cour et la ville par cette mystification. Elle était d'autant plus complète que Voltaire y était drapé en plusieurs endroits, et on attribuait cela à sa modestie. Cazotte se vengeait ainsi du poète de Ferney qui, quelque temps auparavant, s'était laissé attribuer un conte en vers, intitulé *la Brunette anglaise*, qu'il avait publié sous le voile de l'anonyme. Au commencement de la révolution, il était maire de Pierry; il se montra l'adversaire des principes qui triomphaient, et il se plaisait à communiquer par écrit à ses amis les moyens qu'il croyait capables de les combattre. Ce fut là l'origine de sa correspondance avec Ponteau, son ancien ami, et alors secrétaire de la liste civile. Les bureaux de l'intendant Laporte ayant été envahis dans la journée du 10 août 1792, cette correspondance y fut découverte, et Cazotte, arrêté à Pierry avec sa fille Elizabeth, qui lui avait servi de secrétaire, fut conduit dans les prisons de l'Abbaye. Il allait être égorgé dans les massacres des 2 et 3 septembre, lorsque l'héroïque Elisabeth s'écria en faisant au vieillard un rempart de son corps : « Vous n'arriverez au cœur de mon père qu'après avoir percé le mien. » Le fer tomba des mains des assassins; Cazotte et sa fille furent portés en triomphe dans leur maison; mais ils n'y restèrent pas longtemps. Cazotte, arrêté une seconde fois, fut traduit devant un tribunal institué pour juger tout ce qui avait rapport aux prétendus crimes du 10 août. Après un interrogatoire de trente-six heures, pendant lequel son courage ne se démentit pas un seul instant, il fut condamné à mort. L'accusateur public ne put s'empêcher de faire précéder ses funestes conclusions de quelques mots d'éloge : « Pour quoi, dit-il à Cazotte, faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze années de vertus...! Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux, bon père; il faut encore être bon citoyen... » Le juge qui prononça la condamnation de Cazotte ne crut pas non plus devoir le traiter

comme un accusé ordinaire : « Envisage la mort » sans crainte, lui dit-il; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner; ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi. » L'arrêt fut mis à exécution le 23 septembre 1792. Avant de marcher au supplice, Cazotte trouva moyen de s'entretenir pendant une heure avec un ecclésiastique. Ayant demandé une plume et du papier, il écrivit ces mots : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas; mais venez-vous surtout de ne jamais offenser Dieu. » Il les donna ensuite à l'ecclésiastique avec une boucle de ses cheveux, qu'il le pria de remettre à sa fille comme un gage de sa tendresse. Parvenu sur l'échafaud, Cazotte, avant de livrer sa tête à l'exécuteur, se tourna vers la multitude, et, d'un ton de voix élevé, il s'écria : « Je meurs comme j'ai vécu, fidèle à Dieu et à mon roi. » Cazotte était un homme probe et religieux, mais d'une imagination exaltée. On peut lire dans les *Œuvres posthumes* de Laharpe une conversation assez remarquable que Cazotte eut au commencement de 1788 avec quelques philosophes, à la suite d'un grand dîner chez un académicien. On avait calculé les chances probables d'une prochaine révolution et les espérances dont on s'entretenait avaient épanoui les visages des prétendus régénérateurs. « Un seul des convives, poursuivit Laharpe, n'avait point pris de part à toute la joie de cette conversation, et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, mais malheureusement infatué des rêveries des illuminés. Il prend la parole, et du ton le plus sérieux : Messieurs, dit-il, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète. Je vous le répète, vous la verrez; mais savez-vous ce qui arrivera de cette révolution, ce qui en arrivera pour vous, tous tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence reconnue. Vous, M. de Condorcet, vous expirez étendu sur le pavé d'un cachot, vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous forcera de toujours porter sur vous. — Mais quel diable, lui dit-on, vous a mis dans la tête ce cachot, ce poison et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison? — C'est précisément ce que je vous dis; c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi; et ce sera bien le règne de la raison, car alors elle aura des temples, et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la raison. — Par ma foi (dit Chamfort avec le souris du sarcasme), vous ne serez pas un des prêtres de ce temps-là. — Je l'espère; mais vous, M. Chamfort, qui en serez un et très-digne de l'être, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir, et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. Vous, M. Vicq

» d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais après vous les être fait ouvrir six fois dans un jour après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous, M. de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud; vous, M. Bailly, sur l'échafaud; vous, M. de Malesherbes, sur l'échafaud; vous, M. Roucher, vous mourrez aussi sur l'échafaud. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? Encore... — Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule philosophie, par la seule raison. Ceux qui vous traiteront ainsi seront tous des philosophes, auront à tout moment dans la bouche les mêmes phrases que vous débitez depuis une heure, réitéreront toutes vos maximes, etc. Six ans ne se passeront pas, que tout ce que je vous dis ne soit accompli. Vous, M. de Laharpe, vous y serez pour un miracle tout au moins aussi extraordinaire; vous serez alors chrétien. — Pour ça, dit alors la duchesse de Grammont, nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans les révolutions. — Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque. — Mais qu'est-ce que vous nous dites donc là, M. Cazotte? C'est la fin du monde que vous nous prêchez. — Je n'en sais rien : mais ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous dans la charrette, et les mains liées derrière le dos. — Ah! j'espère que dans ce cas-là j'aurai du moins un carrosse drapé de noir. — Non, madame; de plus grandes dames que vous iront comme vous en charrette, et les mains liées comme vous. — De plus grandes dames! quoi! les princesses du sang? — De plus grandes dames encore.... — Madame de Grammont n'insista pas sur cette dernière réponse, et se contenta de dire du ton le plus léger : *Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur*. — Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne; le dernier supplicé qui en aura un par grâce, sera.... Il s'arrêta un moment. — Eh bien! quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative? — C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France.... Cazotte se disposait à se retirer quand madame de Grammont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui : Monsieur le prophète, qui nous dites à tous la bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre. Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés : Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe? — Oh! sans doute, qu'est-ce qui n'a pas lu ça? mais faites comme si je ne l'avais pas lu — Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : *Malheur à Jérusalem! malheur à moi-même!* et dans le moment une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le

» mit en pièces. Et après sa réponse M. Cazotte fit la révérence et sortit. » On a de lui : *La Patte du Chat*, conte zinzinois, 1741, in-12; *Mille et une fadaïses*, contes, 1742, in-12; *La Guerre de l'opéra*, 1753, in-12; *Observations sur la lettre de Rousseau au sujet de la musique française*, 1754, in-12; *Olivier*, poème en douze chants, 1763, 2 vol. in-8, c'est son principal ouvrage; *Le Lord impromptu*, 1771, in-8; *Le Diable amoureux*, nouvelle espagnole, 1772, in-8. Ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*OEuvres badines et morales de Cazotte*, Paris, 1776, 2 vol. in-8; Londres (Paris), 7 vol. in-18; Paris, an 7, 7 vol. in-18; et enfin Paris, 1816-1817, 4 vol. in-8, sous le titre d'*OEuvres badines et morales, historiques et philosophiques*, (complètes).

* CAZWYNY (Zacharia-Ben-Mohammed), savant naturaliste arabe, né vers l'an 1210 (609 de l'hégire), en Perse, dans la ville de Cawzyn ou Casbin, dont il prit le nom. Sa famille remontait jusqu'à l'un des compagnons de Mahomet : on a peu de détails sur sa vie : on sait seulement qu'il mourut l'an 1283 (682 de l'hégire). On lui doit les *Merveilles de la nature et les singularités des choses créées*, ouvrage important, qui offre le résumé de tout ce qui avait été écrit avant lui sur ce sujet dans son pays. La première partie traite des sphères, et généralement de tous les corps célestes, de la division du temps, etc.; elle se retrouve dans l'ouvrage d'Alfergan sur l'astronomie, dans le *Commentaire de Hyde sur Oulough-Beig*, et dans la *Description du globe céleste cufique* d'Assémani. M. Edler a publié à Berlin, en 1809, le chapitre sur les *Constellations arabes*, sous ce titre : *Recherches sur l'origine et la signification des noms des constellations* (en allemand); la seconde comprend tous les corps sublunaires. L'auteur y décrit d'abord les éléments en général et en particulier; il passe ensuite à la division géographique du globe en sept climats, explique la cause des tremblements de terre, la manière dont les montagnes ont pu se former, l'origine des fleuves, etc. Enfin il termine par la description des trois règnes de la nature. Plusieurs savants ont donné des fragments de cette description, et M. de Chezy l'a publiée en 1806, à la suite de la *Chrestomathie* de M. de Sacy, avec des notes semées d'une érudition sage et agréable. On attribue encore à Cawzyny une *géographie* intitulée *Merveilles des pays*, dont on a publié un extrait à Copenhague en 1790, et une *Histoire de la ville de Cawzin*.

CÉBA (Ansaldò), politique, historien, orateur et poète, né à Gènes en 1563, mort en 1623, donna quelques ouvrages dans chacun de ces genres. Les Italiens font quelque cas de son *Traité du poème épique*; mais il s'est surtout fait un nom par ses tragédies. Les meilleures sont les *Jumelles de Capoue* et *Alcipe*, que Maffei a jugées dignes d'entrer dans son *Choix de tragédies italiennes*, Vérone, 1723, 3 vol. in-8. Il a traduit aussi les *Caractères* de Théophraste.

CÉBÈS, philosophe thébain, disciple de Socrate, auteur (à ce qu'on a cru) du *Tableau de la vie humaine*, dialogue sur la naissance, la vie et la mort des hommes. Les meilleures éditions de cet ouvrage, qui a été très-souvent réimprimé, sont celles de

Gronovius, 1689, in-8, de Johnson, 1720, in-8, et de Schweighœuser, 1806. La première édition qui parut à Venise ou à Rome, sans indication, est fort rare. Le *Tableau de Cébès* a été traduit en vers latins, Oxford, 1713, in-8; en français par Gilles Boileau, Paris, 1633, in-8; par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1783, in-12, et 1795, 2 vol. in-18; par Belin de Ballu, Paris, 1790, in-8; et par A. G. Camus, Paris, 1796, 2 vol. in-18. L'abbé Sévin a prouvé que cet excellent traité est d'un auteur plus récent que ce philosophe.

CECCANO (Annibal), né dans le pays de Labour, fut archevêque de Naples, et ensuite honoré de la pourpre en 1327, par Jean XXII. Clément VI l'envoya pour conclure la paix entre Philippe de Valois, roi de France, et Edouard III, roi d'Angleterre. Le cardinal Ceccano était à Rome, lorsque le fameux Rienzi exerçait son pouvoir tyrannique. Il excommunia ce rebelle et ses complices, le déclara déchu et incapable de toute charge, et lui interdit l'eau et le feu. Rienzi se sauva dans les caravanes des pèlerins qui s'en retournaient. Ceccano, qui ignorait sa fuite, n'en vécut pas moins dans des inquiétudes continuelles, sachant que Rienzi était capable de tous les forfaits. Le pape lui donna la légation de Naples pour le tirer de cette situation; mais il fut empoisonné en chemin, en 1330.

CECCO D'ASCOLI, ainsi appelé d'Ascoli, ville de la Marche d'Ancône, où il naquit en 1257, joignit, à beaucoup d'ouverture d'esprit, un grand amour pour le travail. La poésie, la théologie, les mathématiques et la médecine l'occupèrent tour-à-tour. La réputation qu'il s'acquit dans cette dernière science le fit connaître du pape Jean XXII, qui l'appela à Avignon pour être son médecin. Obligé de quitter cette cour, il vint à Florence, où son caractère caustique lui fit encore des ennemis. Il passa ensuite à Bologne, où il enseigna l'astrologie et la philosophie, depuis 1322 jusqu'en 1323. On le dénonça à l'inquisiteur comme un hérétique qui attribuait tout aux influences des astres, et qui s'avisaient d'être prophète. Cecco abjura ses erreurs et se soumit à la pénitence. Charles-Jean Sans-Terre, duc de Calabre, le rappela à Florence, et lui donna la qualité de son médecin et de son astrologue. Cecco, que ses malheurs auraient dû rendre sage, ne put résister à la démagie prophétique. Le duc l'ayant sollicité de tirer l'horoscope de sa femme et de sa fille, il prédit qu'elles s'abandonneraient au libertinage, ce qui lui attira la disgrâce de ce prince. Ses ennemis n'en devinrent que plus acharnés : ils le firent enfermer dans les prisons du saint Office. Il fut accusé d'avoir enseigné à Florence les erreurs rétractées à Bologne, et d'avoir soumis Jésus-Christ même à l'empire des astres. Cette accusation le fit condamner à la mort. La sentence fut exécutée en 1327, en présence d'une foule de peuple qui s'attendait à voir un des génies familiers qu'on lui supposait venir le délivrer. Son véritable nom était *François de Stabili*; celui de Cecco, sous lequel il est connu, est un diminutif de *Francesco*. Il a donné un poème rude et grossier sur la physique, sous le titre de *Acerba* ou plutôt *Acerbo*, écrit en tercets ou *terza rima*. La première édition est de Brescia, sans

date, excessivement rare, ou de Venise, 1476, in-4, très-rare. Les éditions de Venise, 1478 et 1481, et celles de Milan et de Venise, 1484 et 1492, in-4, sont aussi fort rares. Celles de Venise, 1487, in-4, 1516, 19, 24 et 30, in-8, sont aussi assez recherchées; les trois dernières sont corrigées.

CECCO, peintre. Voy. SALVIATI.

CECIL (Guillaume), baron de Burleigh, grand-trésorier d'Angleterre, né en 1521, à Bourn dans le Lincolnshire, fut un des secrétaires d'Edouard VI. Voyant que la reine Marie, sœur d'Edouard, ne l'élevait point aux honneurs, et l'attribuant à ce qu'il n'était pas catholique, il se retira auprès de la princesse Elisabeth qui lui confia la conduite de ses affaires. Cette princesse, parvenue à la couronne, le fit secrétaire d'état et intendant-général des finances d'Angleterre. Il fut le principal ministre des vengeances et des cruautés que cette princesse exerça contre les catholiques. On croit qu'il a inventé la conspiration des poudres pour les rendre odieux, et susciter contre l'Eglise la terrible persécution qu'elle essuya. Ce fut lui qui décida cette reine à assembler un parlement où l'on discuta un plan de réforme dans la religion. Il eut la plus grande part à la rédaction et à l'adoption des 39 articles qui forment la base de cette réforme. Il fit aussi un règlement relatif aux monnaies altérées depuis Henri VIII. Il fut l'un des pages de Marie Stuart. Exilé pendant quelque temps, il reprit son crédit, et donna un plan contre l'invincible flotte de Philippe II (Voy. JACQUES VI, roi d'Ecosse). Il mourut en 1598.

CECIL (Robert), fils du précédent, hérita des vices de son père et de son crédit auprès de la reine Elisabeth. Il est regardé comme un des principaux moteurs de l'arrêt de mort que signa cette princesse contre le comte d'Essex. Jacques I^{er} le conserva dans le ministère. Cecil fit avec Sully le traité entre la France et l'Angleterre, à l'avènement de Jacques, et mourut le 24 mai 1612. On a donné en français sa *Correspondance avec Jacques*, lorsqu'il n'était que roi d'Ecosse, 1757, in-12.

* CECIL (Richard), ministre anglican, né en 1748, à Londres, mort en 1810, a laissé des *Sermons*, les *vies* du sculpteur Jean Bacon, de Jean Newton, de William Cadogan, et quelques autres ouvrages qui ont été recueillis après sa mort, Londres, 1811, 4 vol. in-8.

CÉCILE (sainte), romaine d'origine, et issue d'une famille noble, fut élevée dans les principes de la religion chrétienne, dont elle remplit les devoirs avec la plus exacte fidélité. Ayant fait vœu, dans sa jeunesse, de rester vierge toute sa vie, elle se vit forcée par ses parents à entrer dans l'état du mariage. On lui donna pour époux un jeune seigneur, nommé Valérien, qu'elle sut gagner à Jésus-Christ, en le faisant renoncer à l'idolâtrie; elle convertit aussi Tiburce, son beau-frère, et un officier nommé Maxime. Tous trois furent arrêtés comme chrétiens et condamnés à mort. Sainte Cécile remporta la couronne du martyre quelques jours après. Les actes de cette sainte, qui ont peu d'autorité, placent sa mort vers l'an 230, sous Alexandre-Sévère. On sait que, quoique cet empereur fût favorable aux chrétiens, cela n'empêcha pas qu'il n'en

périt un grand nombre sous son règne, soit dans les émeutes populaires, soit par la cruauté particulière des magistrats. D'autres mettent son martyre sous Marc-Aurèle, entre les années 176 et 180. L'Eglise latine l'honore depuis le v^e siècle. Les musiciens ont choisi cette sainte pour patronne, parce que ces actes nous apprennent qu'en chantant les louanges du Seigneur, elle joignait souvent la musique instrumentale à la musique vocale. Il est certain qu'on peut faire servir la musique au culte divin : les psaumes et les cantiques répandus dans les livres saints, la pratique des Juifs, celle des chrétiens ne permettent pas d'en douter. Saint Chrysostome décrit les bons effets que produit la musique sacrée, et montre qu'une psalmodie dévote est très-efficace pour allumer dans l'âme le feu de l'amour divin. Saint Augustin dit qu'elle a la vertu d'exciter de pieuses affections, et d'échauffer le cœur par la divine charité. Il rapporte qu'après sa conversion il ne pouvait entendre chanter dans l'église sans verser des larmes ; mais il remarque en même temps le danger qu'il y a de se livrer trop au plaisir de l'harmonie, et il avoue, en gémissant, qu'il lui était arrivé d'être plus touché de la musique que de ce qui était chanté. Combien il gémirait davantage aujourd'hui, que la musique simple et touchante de l'église est transformée, au grand scandale des fidèles, en une musique lascive et théâtrale ! Le Père de Brailon, de l'Oratoire, a publié, à Paris, en 1668, la *Sépulture admirable de sainte Cécile dans son église de Rome*.

CÉCILIE, diacre de Carthage, fut élu évêque de cette ville en 314, après Mensurius. Les évêques de Numidie n'ayant point été appelés à son ordination, se réunirent au nombre de 66, et donnèrent le siège de Carthage à Majorin. Ils condamnèrent son compétiteur sans l'entendre et sans l'accuser d'autre chose que d'avoir été ordonné par des *traditeurs*, c'est-à-dire, par ceux qui avaient abandonné les livres sacrés aux persécuteurs du christianisme. Donat, évêque de Casenoire, leva l'étendard du schisme, et plusieurs prélats africains le suivirent. L'empereur Constantin fit assembler, à Rome, un concile de dix-neuf évêques pour terminer cette affaire. Cécilien fut conservé dans tous ses droits, et son accusateur Donat condamné. Un concile d'Arles, assemblé un an après, en 314, confirma la décision de celui de Rome. Cécilien, absous par les évêques, et soutenu par l'empereur, demeura en possession de l'évêché de Carthage. Il mourut vers l'an 347, et sa mort n'éteignit point le schisme : l'église d'Afrique en fut encore déchirée pendant près de deux siècles. Henri de Valois et Dupin ont écrit l'histoire des donatistes, l'un à la fin de son Eusèbe, l'autre dans sa nouvelle édition d'Optat.

CÉCILIE. Voy. MÉTELLUS, LACTANCE.

CÉCILIE (saint), originaire d'Afrique, naquit vers l'an 211, dans les ténèbres du paganisme. C'était un homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnements suivis, capables de le tirer de l'erreur et de lui faire connaître la vérité. Il avait de l'esprit et des talents ; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après les plaisirs et

les applaudissements, et jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. On le voyait dans la dispute, tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Sa philosophie ne servait pas peu à nourrir son orgueil, sa présomption et sa suffisance. Malgré cette trempe de caractère, Cécilie devint, par le secours de la grâce, un illustre converti et un fervent chrétien. Il dut cet heureux changement aux exhortations et aux prières d'Octavius et de Minutius Félix, ses amis, qui auparavant, idolâtres comme lui, avaient ouvert les yeux au flambeau de l'Evangile. La victoire qu'ils remportèrent sur lui fut le fruit d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Cécilie cédant, comme malgré lui, à la force des raisonnements et à l'éclat de la lumière, s'écria : « Je vous » félicite, et je me félicite moi-même, nous sommes » victorieux tous trois ; Octavius triomphe de moi, » et je triomphe de l'erreur. Mais la victoire et le » gain sont principalement de mon côté, puisque, » par ma défaite, je trouve la couronne de vérité. » Minutius nous a laissé le précis de cette conférence, dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort, quand il le mit par écrit. Le cardinal Orsi en a donné une excellente analyse dans son *Histoire ecclésiastique*, t. 2, liv. 5, pag. 435. Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que ce saint ne soit ce Cécilie prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Pontius dit que Cécilie était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Il ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance.

CECINA, lieutenant de Germanicus, n'eut pas moins de courage que son général. Voyant qu'une terreur panique s'était répandue dans son camp, il fit inutilement les derniers efforts pour retenir le soldat qui fuyait. Enfin, il se coucha par terre tout au travers de la porte. Le soldat qui ne pouvait sortir sans marcher sur le corps de son commandant, s'arrêta, et le calme se rétablit peu à peu.

CÉCROPS, originaire d'Egypte, fondateur d'Athènes, se fixa en Grèce avec une colonie dans l'Attique, où il épousa Agrée, fille d'Actée, et donna le nom de Cécropie à la citadelle qu'il construisit, ainsi qu'à tout le pays d'alentour. Il soumit les peuples par les armes et la douceur, les tira des forêts, les polia, les distribua en 12 cantons, et leur donna le sénat si célèbre depuis sous le nom d'*Aréopage*, ainsi qu'on le voit dans les marbres d'Arundel. On croit que c'est vers l'an 1582 avant J.-C. qu'il aborda dans l'Attique. C'est à cette époque que commence l'histoire d'Athènes. On regarde Cécrops comme le premier qui ait donné une forme certaine à la religion des Grecs, et qui leur ait appris à appeler Jupiter le *dieu suprême*. Après avoir réglé le culte des dieux, il leur donna des lois. On a dit que Cécrops fut surnommé *Διφύς*, (*Biformis*), de double espèce, soit à cause de sa stature extrêmement haute, soit parce qu'il savait

la langue égyptienne et la langue attique, ou plutôt parce qu'il avait établi le mariage parmi ces peuples grossiers, qui auparavant assouvissaient indistinctement leur brutalité. C'est à cette occasion que les anciens ont supposé que Cécrops avait deux visages, comme ayant réglé l'union de l'homme avec la femme. Le règne de ce prince fut de cinquante ans.

CEDITUS (Quintus), tribun des soldats en Sicile, se signala par une action hardie, l'an 254 avant J.-C. L'armée romaine, enveloppée par les ennemis, était hors de toute espérance de salut. Il offrit au consul Attilius Collatinus de se mettre à la tête de quatre cents jeunes gens déterminés, et d'aller affronter à leur tête ceux qui les tenaient serrés de si près. Il prévoyait bien que ni lui ni ses compagnons ne pourraient éviter de périr dans cette entreprise; mais il était persuadé que, tandis qu'il attirerait une partie des ennemis au combat, le consul pourrait attaquer l'autre, et mettre par ce moyen les troupes en liberté. Ce qu'il avait prévu, arriva. Les Romains se dégagèrent du péril dont ils étaient menacés. Tous ceux qui l'avaient accompagné furent tués, et lui seul fut conservé par un bonheur extraordinaire.

CEDMON ou CÆDMON, bénédictin anglais du couvent de Sternhausen, du VI^e ou VII^e siècle, est auteur de plusieurs *Cantiques spirituels*, et de *Versions-anglo-saxonnes*, d'une partie de l'Ancien et du Nouveau-Testament, publiés à La Haye, 1633, in-4, rare et recherché comme le plus ancien monument de la langue anglaise. Cedmon mourut vers l'an 676, suivant le vénérable Bède, qui raconte de lui, entre autres choses merveilleuses, qu'il composait pendant son sommeil des ouvrages sublimes, et les écrivait à son réveil.

CEDRENU (Georges), moine grec, qui vivait vers 1125, laissa une *Chronique depuis Adam jusqu'à Isaac Comnène*, en 1057 : c'est une compilation, sans choix et sans discernement, de plusieurs historiens que ce moine a copiés. La partie surtout qui concerne l'ancienne histoire, n'est d'aucun usage. Elle a été imprimée avec l'*Histoire Byzantine* de Scylitzès, au Louvre, en 1647, 2 vol. in-fol., enrichie de la traduction latine de Xylander, des notes de Goar, et du glossaire de Fabrot.

CEILLIER (Remi), né à Bar-le-Duc en 1688, fut connu de bonne heure par son goût pour l'étude et pour la piété. Il les cultiva dans la congrégation des bénédictins de Saint-Vannes et de Saint-Hydulphe, dont il prit l'habit dans un âge peu avancé. Il occupa plusieurs emplois dans son ordre, et devint prieur titulaire de Flavigni. Il mourut en 1761, à 73 ans. Nous avons de ce savant une *Histoire générale des auteurs sacrés ecclésiastiques*, qui contient leurs vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages; ce qu'ils renferment de plus intéressant sur le dogme, sur la morale, et sur la discipline de l'Eglise; l'histoire des conciles tant généraux que particuliers, et les actes choisis des martyrs, in-4, 25 volumes, publiés depuis 1729 jusqu'en 1763 : compilation pleine de recherches, mais diffuse. On y joint ordinairement une table générale des matiè-

res, rédigée par Rondet, Paris, 1782, 2 vol. in-4. L'auteur, beaucoup plus exact que Dupin, n'avait pas le talent d'écrire et d'analyser comme lui. Son livre ne va d'ailleurs que jusqu'à saint Bernard. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent lire les saints Pères dans les originaux, doivent compter sur l'exactitude de ses extraits et de ses traductions. *Apologie de la morale des Pères contre Barbeyrac*, Paris, 1718, in-4 : livre plein d'érudition, solidement, mais pesamment écrit. Dom Ceillier avait les vertus de son état, l'amour de la retraite et du travail. Il se fit aimer de ses confrères, qu'il gouverna en père tendre. Benoît XIV témoigna sa satisfaction à l'auteur par deux brefs, où il loua sa personne et ses ouvrages.

CELADA (Didacus de), savant jésuite du XVII^e siècle, mort à Madrid, âgé de plus de 70 ans. Ses *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible ont été recueillis à Lyon en 1638, en 6 vol. in-fol. Les savants en font cas.

CÉLER et SEVÈRE, architectes, vivaient sous Néron, qui se servit d'eux pour construire sa maison dorée. Pour avoir une idée de ce magnifique palais, il suffit de savoir que le colosse de ce prince inhumain, haut de 120 pieds, était au milieu d'une vaste cour qui était environnée d'un portique formé de trois files de colonnes très-hautes, et qui avait un tiers de lieue en long. Parmi les singularités qu'on y remarquait, il y avait une salle à manger circulaire dont la voûte représentait le firmament et tournait nuit et jour pour imiter le mouvement des astres. Les marbres les plus rares, et les pierres précieuses, étaient prodigués de toutes parts : l'or s'y trouvait en si grande quantité, soit à l'extérieur, soit dans l'intérieur, que ce vaste palais fut appelé la *Maison dorée*.

CÉLESTIN I^{er} (saint), romain, monta sur la chaire de saint Pierre après Boniface I^{er}, le 10 septembre 422. Il commença par envoyer Faustin en Afrique pour y assembler un concile au sujet d'Apérius. (*Voy.* APIARIUS et ZOSIME). Averti de la nouvelle hérésie de Nestorius, il assembla un concile à Rome en 430, où elle fut condamnée, et Nestorius déposé. L'année d'après, il envoya deux députés au concile général d'Ephèse, avec une lettre pour cette assemblée. Vers la fin de la même année, ayant appris que quelques prêtres Gaulois attaquaient la doctrine de saint Augustin après la mort de ce défenseur de la grâce, il écrivit aux évêques des Gaules contre ceux qui avaient osé l'attaquer; en ajoutant néanmoins que rien n'obligeait à s'attacher à tous les raisonnements de ce Père, et à ses diverses manières d'établir les articles reconnus pour vrais dans la matière de la grâce. (*Voy.* la fin de l'art. AUGUSTIN (saint) et SAPOLET.) Il mourut l'année d'après, le 1^{er} août 432, regardé comme un pontife sage et prudent. On rapporte à ce pape l'institution de l'introit de la messe. On a de ce saint pontife quelques lettres que l'on trouve dans les *Epistolæ Romanorum Pontificum* et dans la *Collection des Conciles*.

CÉLESTIN II, de Tiferne, élu pape après Innocent II, le 25 septembre 1143, ne gouverna l'Eglise que cinq mois.

CÉLESTIN III, romain, successeur de Clément III, en 1191, sacra la même année l'empereur Henri IV, avec l'impératrice Constance. On a dit qu'il poussa d'un coup de pied la couronne qu'on devait mettre sur la tête de ce prince, pour montrer qu'il avait le pouvoir de le déposer; mais cette anecdote est fabuleuse. Le pontife investit ensuite ce prince de la Pouille et de la Calabre, et lui défendit, comme suzerain de Naples et de Sicile, de penser à cette conquête. Il donna quelque temps après la Sicile à Frédéric, fils de Henri, à condition qu'il payerait un tribut au saint Siège, et ne tarda pas de l'excommunier. Il mourut en 1198, après avoir fait prêcher la croisade, et avoir pris le parti de Richard, roi d'Angleterre, contre ses ennemis, parce que ce prince combattait les infidèles en Orient. Il reste de lui dix-sept *Lettres*. C'était un pontife éclairé.

CÉLESTIN IV, de Milan, fut mis sur la chaire pontificale le 22 septembre 1241, après la mort de Grégoire IX. Il mourut lui-même dix-huit jours après son élection, regretté des gens de bien.

CÉLESTIN V (saint), appelé Pierre de Moron, naquit dans la Pouille en 1215, de parents obscurs, mais vertueux. Il s'enfonça dans la solitude dès l'âge de 17 ans, passa ensuite à Rome, y fut ordonné prêtre, et se fit bénédictin. Il se retira peu de temps après au Mont-de-Majelle, près de Sulmone. C'est là qu'il fonda un nouvel ordre, connu depuis sous le nom de *Célestins*, et approuvé par Grégoire X, au second concile général de Lyon. Le nouveau fondateur se confina dans une cellule particulière si bien fermée, que celui qui lui répondait à la messe, le servait par la fenêtre. C'est dans ce réduit qu'on alla le chercher pour être pape en 1294. Les députés virent l'ermite octogénaire, élu pontife, à travers une grille, pâle, desséché, la barbe hérissée, et les yeux enflés de larmes. On lui persuada d'accepter la tiare, et il quitta sa caverne. Il vint, monté sur un âne, à Aquila, s'y fit sacrer, et commença déjà à faire repentir les cardinaux de leur choix. On ne tarda pas à murmurer de tous côtés. Le bon Célestin, instruit de ce soulèvement, donna sa renonciation au pontificat, cinq mois après avoir été élu. Le cardinal Cajetan fut couronné après lui sous le nom de Boniface VIII. C'est un conte que son successeur lui en inspira la pensée, en lui parlant la nuit avec une sarbacane. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le nouveau pontife le fit enfermer dans le château de Fumone en Campanie, dans la crainte très-mal fondée qu'il ne se laissât persuader de remonter sur la chaire pontificale. Pierre ne se plaignit jamais de sa prison : *J'ai voulu*, disait-il, *une cellule, et je l'ai obtenue*. Il y mourut en 1296, deux ans après son élection. Clément V le canonisa en 1315. Il le méritait par ses austérités et ses vertus, et par la résignation avec laquelle il avait supporté les inconvénients de sa prison et les mauvais traitements de ses gardes. On a de lui divers *opuscules* dans la *Bibliothèque des Pères*. Le cardinal Pierre d'Ailly a écrit sa *Vie* en latin, qui a été mise en meilleur style par Denis Fabri, Paris, 1559, in-4. Les religieux célestins ont été supprimés en France en 1778.

CÉLESTIN de Sainte-Luduvine. *Voy. GOLJUS*.

CÉLESTIUS. *Voy. PÉLAGE*, hérésiarque.

* **CÉLIDOINE**, *Célidonius*, évêque de Besançon, succéda à saint Léonce, vers l'an 445, et fut déposé peu de temps après par saint Hilaire, archevêque d'Arles, attendu que son élection était irrégulière, parce qu'il avait été précédemment juge et marié à une veuve. Céldoine appela de cette sentence au pape saint Léon, qui, après avoir convoqué un concile pour examiner l'affaire, rétablit cet évêque dans son siège. C'est un exemple remarquable d'un appel interjeté au pape par un évêque. On croit que celui-ci fut massacré lors du sac de Besançon, en 431, par Attila : du moins quelques légendaires donnent à Céldoine le titre de martyr.

CELLAMARE (Antonio del Giudice, prince de), né à Naples en 1657, entra fort jeune à la cour de Charles II, roi d'Espagne, et lui fut très-attaché, ainsi qu'à son successeur Philippe V, qu'il suivit dans la guerre d'Italie. Il fut fait prisonnier par les impériaux en 1707, au siège de Gaète, et ne fut échangé qu'en 1712. Trois ans après il fut envoyé en qualité d'ambassadeur en France; mais en 1718 une conspiration ayant éclaté contre Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume, il fut soupçonné d'en être un des moteurs, et se retira précipitamment en Espagne. On saisit les papiers de Cellamare, quoiqu'il réclamât son privilège d'ambassadeur. Philippe V lui continua ses bonnes grâces. Il mourut à Séville, le 16 mai 1753. On voit l'histoire de cette conspiration dans les *Mémoires de la régence du duc d'Orléans*, édition d'Amsterdam, 1749, 3 vol. in-12, donnée par Lenglet du Fresnoy, qui avait été lui-même employé à la découverte de cette conspiration.

CELLARIUS (Christophe), né à Smalcalde en 1638, célèbre professeur d'éloquence et d'histoire à Halle en Saxe, mourut en 1707, âgé de 68 ans. Il s'est fait un nom parmi les savants, par plusieurs ouvrages de sa composition, et par la réimpression de beaucoup d'auteurs anciens. On a de lui : *Notitia orbis antiqui*, Leipsig, 1701, 2 vol. in-4, Amsterdam, 1706, 2 vol. in-4; et Leipsig, 1731, avec des notes par Conrad Schwartz : c'est le meilleur ouvrage que nous ayons sur la géographie ancienne; mais il est plus savant que méthodique. On aurait désiré qu'il y eût rapproché l'ancienne géographie de la nouvelle. *Geographia antiqua*, 1687, in-12. Ce petit ouvrage, plus méthodique que le précédent, sert à expliquer les histoires anciennes; *Regni Poloniae magnique ducatus Lithuaniae descriptio*, Amsterdam, 1659, in-12; *Atlas celestis*, in-fol.; *Historia antiqua*, Léna, 1698, in-12. C'est un abrégé de l'histoire universelle, fort exact, mais trop succinct. Il donna en 1702 une *Historia nova*, aussi abrégée que son histoire ancienne; *De latinitate mediæ et infimæ ætatis*. Une édition du *Thesaurus* de Faber, qu'il a augmenté. Des éditions de plusieurs auteurs anciens et modernes, de Cicéron, de Cornélius-Népos, de Pliny le Jeune, de Quinte-Curce, d'Eutrope, de Sextus-Rufus, de Velleius-Paterculus, de Lactance, de Minutius-Félix, de saint Cyprien, de Sédulius, de Prudence, de Silius-Italicus, de Pic de la Miran-

dole, de Cunæus, etc. Des *Dissertationes académiques*, Leipsig, 1712, in-8. On voit, par le grand nombre d'ouvrages dont il a enrichi la littérature, qu'il était fort laborieux. Mais quoiqu'il ait beaucoup composé, il ne faisait rien avec précipitation. Sa santé lui était moins chère que l'étude; aussi le travail l'épuisa-t-il bientôt, et il sentit de bonne heure les infirmités de la vieillesse. Il eut longtemps à souffrir des douleurs de la pierre; mais soit que son mal fût incurable, soit qu'il n'eût point de foi pour la médecine, il n'eut jamais recours aux médecins.

CELLARIUS (Salomon), fils du précédent, et licencié en médecine, fut enlevé à l'âge de 24 ans, en 1700, au commencement d'une carrière qu'il parcourait déjà avec distinction. On a de lui l'ouvrage intitulé *Origines et antiquitates medicæ*, qui a été publié par son père, Léna, 1701, in-8.

CELLIER. Voy. CEILLIER.

* CELLIEZ (Adélaïde-Hélène-Joséphine-Charlotte, comtesse de Rossi), institutrice distinguée, née à Paris en 1778, et morte à Blois le 4 août 1822, a publié : *Traité d'enseignement et d'éducation*, 1817, in-8; *les Anciens et les Français*, ou véritables Beautés de l'histoire de France et des Bourbons, spécialement destinées à la jeunesse, 1822, 2 vol. in-12. On n'y trouve que des traits relatifs à l'histoire de France; *Historique de l'instruction des Chinois, qui a été présenté au roi, le 8 octobre 1821*, par M. Philibert, capitaine de vaisseau et député de l'île de Bourbon à Paris, 1822, in-4. Madame Celliez a laissé en manuscrit une *Histoire universelle*, destinée à servir de développement à l'*Atlas historique de Lesage*.

CELLINI (Benvenuto), peintre, sculpteur et graveur florentin, né en 1500, mourut dans sa patrie en 1570. François 1^{er} le combla de bienfaits. Clément VII, qui comptait sur sa bravoure, autant qu'il estimait ses talents, lui confia la défense du château Saint-Ange, assiégé par le connétable de Bourbon. Le peintre le défendit en homme qui aurait été élevé dans les armes. L'orfèvrerie, la peinture, la gravure l'occupèrent tour à tour. On a de lui quelques ouvrages : un *Traité sur la sculpture et la manière de travailler l'or*. Cet ouvrage curieux vit le jour à Florence, en 1568, in-4; il a été réimprimé plus correctement et avec des addit., Florence, 1731, in-4; l'*Histoire de sa vie*, en 1 vol. in-4, Cologne, (Naples), sans date, contrefaite à Florence en 1792, et réimprimée à Milan vers 1810, en 2 vol. in-4. On a deux traductions de cet ouvrage en français par M. T. de St.-Marcel, Paris, 1822, in-8, et par M. Farjasse, ib., 1853, 2 vol. in-8.

CELLOT (Louis), né à Paris en 1688, entra dans la société des jésuites en 1693, fut recteur de la Flèche, ensuite provincial de son ordre en France. Il mourut à Paris le 20 octobre 1658, âgé de 70 ans. Urbain VIII ayant envoyé Richard Smith, anglais, en Angleterre, avec le caractère d'évêque de Chalcédoine, les réguliers se plaignirent qu'il les troublait dans l'exercice de leurs fonctions; il se fit à cette occasion une espèce de schisme parmi les catholiques de ce royaume. Pour terminer le différend, le pape déclara que le prélat n'était point

ordinaire en Angleterre, mais un simple délégué avec un pouvoir limité, qui pouvait être révoqué. Cette dispute donna naissance aux ouvrages de la hiérarchie de M. Hallier, et du Père Cellot. Celui-ci, intitulé *De hierarchiâ et hierarchicis libri IX*, Rouen, 1641, in-fol., est aussi favorable aux réguliers que l'autre leur est contraire; mais Cellot alla trop loin, et son livre fut mis à l'*index donec corrigatur*. L'abbé de Saint-Cyran profita de la contestation que cette affaire produisit pour satisfaire son penchant violent à décrier les jésuites, et parut sur la scène sous le nom de *Petrus Aurelius*. Cellot publia une espèce d'apologie de ses sentiments, sous le titre de *Horarum subscisivarum liber singularis*, 1648, in-4. Hamon fit une apologie de Cellot assaisonnée d'une critique fine, sous le nom supposé d'*Alipe de Sainte-Croix*. Cellot écrivait bien en latin et en grec. Il a donné encore : une *Histoire de Gotescalc*, en latin, Paris, 1653, in-fol. estimée; le *premier concile de Douzy* tenu en 871, avec des notes, Paris, 1636, in-4, et quelques ouvrages de Hincmar; un recueil d'opuscules des auteurs du moyen âge; *Panegyrici et orationes*, Paris, 1631 et 1641, in-8; *Opera poetica*, Paris, 1630, in-8.

* CELS (Jacques-Martin), cultivateur et botaniste, né à Versailles en 1743, était receveur à l'une des barrières de Paris. Les droits d'entrée ayant été supprimés, il se livra entièrement à la botanique, qui auparavant était un de ses délassements, et forma un jardin très-curieux, où il cultivait les plantes étrangères dont il faisait une espèce de commerce. Ventenat en a publié une description sous ce titre : *Description des plantes nouvelles et peu connues cultivées dans le jardin de Cels*, Paris, 1801, gr. in-4, orné de 100 planches, et *Choix de plantes dont la plupart sont cultivées dans le jardin de Cels*, Paris, 1804, gr. in-4, avec 60 planches. Cels lui-même a publié successivement des *Instructions* sur diverses branches d'agriculture, et a eu une grande part à la rédaction du projet de code rural. Il a aussi fourni des notes pour la nouvelle édition d'Olivier de Serres, pour le nouveau *La Quintinie* et pour quelques autres ouvrages d'agriculture. Il mourut d'une pleurésie le 15 mai 1806. Il était membre de l'institut dès l'origine de cette compagnie et de la société d'agriculture de la Seine. Cuvier a fait son éloge.

CELSE (Aurélius-Cornélius), de la famille patricienne Cornélia, appelé l'Hippocrate des Latins, florissait sous Auguste, Tibère et Caligula. On ne sait ce qu'il était. Il naquit à Rome selon les uns, et à Vérone selon les autres. Il a écrit sur la rhétorique, la médecine, l'art militaire et l'agriculture : et si l'on en juge par ses ouvrages, ce devait être un homme également propre à tout, aux armes et aux lettres. On croit qu'il consacra les dernières années de sa vie, et le temps de la plus grande maturité de l'âge, à la médecine. Il nous reste de lui un ouvrage sur cette science en huit livres. Les quatre premiers regardent les maladies internes; le cinquième et le sixième, les externes; le septième et le huitième, les maladies chirurgicales. Cet ouvrage est estimable pour la pureté du langage, autant que par la justesse des préceptes. Le grammairien, l'historien et l'antiquaire y trouvent de

quoi se satisfaire, comme le physicien et le médecin. La partie chirurgicale y est traitée avec beaucoup d'exactitude. La meilleure édition est de Padoue, 1722, in-8; celle d'Elzévir, 1657, in-12, plaît à cause du format, et est moins belle que celle de Paris, 1772, in-12. Les éditions les plus estimées sont celles *cum notis variorum*, 1766, à cause de ses *index* et des améliorations du texte, et Leyde, 1785, in-4. Cette dernière, publiée par Ruhnkenius, est la meilleure. Ninnin l'a traduit en français en 1753, 2 vol. in-12; reimprimé par les soins de M. Lepage en 1821, 2 vol. in-12. Son *Abrégé de rhétorique*, imprimé en 1569, est moins pour instruire des préceptes les ignorants, que pour les rappeler aux savants.

CELSE, philosophe épicurien du n^e siècle, publia, sous Adrien, un libelle plein de mensonges et d'injures contre le judaïsme et le christianisme, et osa lui donner le titre de *Discours de vérité*. Il reprochait aux juifs convertis d'avoir abandonné leur loi; et aux autres chrétiens, d'être divisés en plusieurs sectes qui n'avaient rien de commun que le nom. Il ne voyait pas qu'il confondait les sectes séparées de l'Eglise, avec l'Eglise même. Origène réfuta l'épicurien, et dévoila toutes ses calomnies, dans une apologie pleine de preuves fortes et convaincantes, rendues dans un style aussi élégant qu'animé. C'est, de toutes les apologies de la religion chrétienne que l'antiquité nous ait laissée, la plus achevée et la mieux écrite. Nous en avons une bonne traduction française par Bouchereau, imprimée à Amsterdam, en 1700, in-4. Un savant critique a porté de Celse le jugement suivant : « Il » n'est pas aisé de démêler quels étaient ses » sentiments sur la Divinité. Sa philosophie est un chaos » inintelligible, et son ouvrage un tissu de contra- » dictions. Quelquefois il semble admettre la pro- » vidence, d'autres fois il la nie; il joint à l'épicu- » réisme le dogme de la fatalité; il croit que les » animaux sont d'une nature supérieure à celle de » l'homme. Il n'exige point que l'on rende un culte » à Dieu, créateur et gouverneur du monde, mais » seulement aux génies, et aux dieux des païens; il » vante les oracles, la divination, les prétendus » prodiges du paganisme. Tantôt il semble ap- » prouver, et tantôt il blâme le culte des simulacres » et des idoles. A proprement parler, il ne savait » pas lui-même ce qu'il croyait ou ne croyait pas. » C'est assez la philosophie de la plupart des incré- » dules; ils se ressemblent dans tous les siècles. » Aussi, les incrédules modernes ne font-ils que copier et répéter les raisonnements et les injures de cet épicurien. C'est à lui que le *Pseudomantès* de Lucien est dédié.

* CELSIUS (Olaus), botaniste, théologien et orientaliste suédois, né en 1670, mort en 1736, membre de l'Académie de Stockholm, avait fait, par ordre de Charles XI, plusieurs voyages dans les principaux états de l'Europe, afin de reconnaître et de déterminer les diverses plantes dont il est parlé dans la Bible. Il publia successivement le résultat de ses recherches en dix-sept *Dissertations* qu'il réunit ensuite sous ce titre : *Hierobotanicon*, etc., Upsal, 1745 et 1747; Amsterdam,

1748, in-8. Il donna aussi le *Catalogue* des plantes qui naissent spontanément aux environs d'Upsal, dans les *Acta litt. et scient. Suec.*, 1752 et 1740. On doit enfin à Celsius plusieurs *Dissertations* sur la théologie, l'histoire et les antiquités, entre autres : *de Lingua Novi Testamenti originali*, Upsal, 1707, in-8; *de Sculptura Hebræorum*, ibid., 1726, in-8, etc. Ce savant suédois, regardé comme le fondateur de l'histoire naturelle dans sa patrie, fut le premier maître et le protecteur du célèbre Linnée, qui donna le nom de *Celsia orientalis* à un nouveau genre de plantes. Olaus Celsius avait deux fois refusé l'archevêché d'Upsal.

CELSUS (Julius) vivait quelque temps avant la naissance de Jésus-Christ. Il a fait une *Vie de César*, 1475, in-fol.; et dans l'édition de *César, cum notis variorum*, Leyde, 1713, in-8.

CELSUS (Juventius), jurisconsulte, fut arrêté pour avoir conjuré contre l'empereur Domitien, qui s'était fait haïr de tout le monde par ses cruautés; il évita, par son adresse, la punition qui l'attendait, en différant toujours de nommer ses complices, jusqu'à la mort de Domitien, qui fut assassiné l'an 96 de Jésus-Christ.

CELSUS (Caius-Titus-Cornélius), tyran qui s'éleva en Afrique du temps de l'empereur Gallien, vers l'an 264. Les Africains l'obligèrent d'accepter l'empire, et le revêtirent du voile d'une statue, pour lui servir de manteau impérial; mais sept jours après il fut tué. Les habitants de Sicca laissèrent manger son corps aux chiens, et attachèrent son effigie à une potence. C'était un homme d'une figure distinguée, plein de modération et d'équité, qui s'était retiré du tumulte des armes pour vivre tranquillement dans une maison de campagne, près de Carthage, lorsque les chefs des légions de la province le firent proclamer empereur par le peuple.

CELTES PROTUCIUS (Conrad), poète latin, le premier qui porta le titre de poète impérial, poète *caesareo*, né près de Schweinfurt, en Franconie, en 1439, mort à Vienne en 1508, après avoir reçu, vers 1487, le laurier poétique de Frédéric III (1). Il a laissé : des *Odes*, Strasbourg, 1513, in-4, rare. Des *épigrammes*; Un *poème* sur les mœurs des Allemands, 1610, in-8; Une *Description historique de la ville de Nuremberg*, Strasbourg, 1513, in-4, rare. L'imagination et les saillies ne lui manquaient pas; mais on peut lui reprocher des négligences dans le style, et des pensées plus brillantes que solides. On a encore de lui quatre livres en vers élégiaques, pour quatre maîtresses différentes que le poète se vante d'avoir eues, et dans lesquels se trouvent des expressions licencieuses. Ils parurent à Nuremberg en 1502, in-4. Ce volume est rare. Il a aussi publié les poésies sacrées de Roswita de Gandeshim, religieuse. L'empereur Maximilien lui confia la direction de sa bibliothèque, et lui accorda le privilège de donner lui-même la couronne poétique à ceux qu'il en jugerait dignes.

(1) Celtes reçut le premier le titre de poète impérial. témoin ces vers :

Primus ego titulum gessi, nomenque poetæ
Cæsareis manibus laurea nexa mihi.

CÉNALIS, en français **CÉNEAU** (Robert), docteur de Sorbonne, évêque d'Avranches, ci-devant évêque de Vence et de Riez, mourut à Paris sa patrie en 1360. On a de lui des ouvrages d'histoire et de controverse. Une *Histoire de France*, dédiée au roi Henri II, en latin, 1357, in-fol. C'est moins une histoire, qu'un énorme recueil de dissertations sur le nom, sur l'origine et sur les aventures des Gaulois, des Français et des Bourguignons. Il se plaint dès la première page de ce qu'on a disputé aux Français la gloire de descendre des Troyens. On peut juger, par ce trait, de la critique du dissertateur; *Tractatus de utriusque gladii facultate usque legitimo*, Paris, 1356, in-12; Leyde, 1358. *Pro tuendo sacro cœlibatu*, Paris, 1345, in-8. *Larva sycophantica in Calvinum*. Le goût de son siècle était de mettre aux livres des titres extraordinaires.

CENCHRIS, femme de Cinyre, et mère de Myrra, ayant osé se vanter d'avoir une fille beaucoup plus belle que Vénus, cette déesse se vengea, en inspirant à cette fille une passion infâme pour son propre père. Tels étaient les procédés des dieux et des déesses du paganisme.

CENDÉBÉE, général des armées d'Antiochus Sidétès, qui fit des courses sur les terres des Juifs sous la sacrificateure de Simon. Celui-ci ne pouvant, à cause de son âge avancé, aller au-devant de l'ennemi, y envoya ses deux fils, Jean et Judas qui défirent Cendébée dans une grande bataille, et taillèrent en pièces son armée vers l'an 172 avant J.-C.

CÈNE (Charles le), théologien calviniste né à Caen en 1647, d'abord ministre en France, ensuite en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes, mourut à Londres en 1703. Son occupation principale, surtout depuis sa retraite, avait été de travailler à une version nouvelle de la Bible en français. Il en fit imprimer le projet en 1696. Ce projet, plein de remarques judicieuses, annonçait un bon ouvrage; mais lorsque la version parut en 1741, Amsterdam, in-fol., par les soins du fils de l'auteur, libraire en cette ville, on rétracta ce jugement précipité. Sous prétexte qu'il ne faut pas traduire mot pour mot, et qu'un traducteur doit rendre le sens plutôt que les termes, Le Cène se permet des libertés et des singularités qui défigurent les livres sacrés. On a encore de cet auteur quelques ouvrages théologiques, moins connus que son projet et sa Bible. Les principaux sont : *De l'état de l'homme après le péché, et de la prédestination au salut*, Amsterdam, 1684, in-12. *Entretiens où l'on examine particulièrement les questions de la grâce immédiate, du franc-arbitre, du péché originel, de l'incertitude de la métaphysique, et de la prédestination*. Il y a une seconde partie, mais qui est de M. Le Clerc, Amsterdam, 1685, in-8. *Conversations, où l'on fait voir la tolérance que les chrétiens de différents sentiments doivent avoir les uns pour les autres, etc.*, avec un *Traité de la liberté de conscience*, Philadelphie (Amsterdam), 1687, in-12. On voit dans cet ouvrage que l'auteur ne tenait pas fortement à la secte, et qu'il reconnaissait de bonne foi qu'elle n'avait pas le droit d'exclure les erreurs; droit qui ne convient qu'à la vérité.

* **CENNI** (Gaetan), prêtre bénéficiaire de l'église du

Vatican dans le xvm^e siècle, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *de Antiquitate ecclesiæ hispanæ dissertationes*, Rome, 1740-41, 2 vol. in-4; *Monumenta dominationis pontificiæ, sive codex Carolinus, et codex Rudolphinus, etc.*, Rome, 1760, 2 vol. in-4.

CENNINI (Bertrand), excellent orfèvre de Florence, au milieu du xv^e siècle, est le premier qui introduisit l'imprimerie dans cette ville. Il eut deux fils, Dominique et Pierre, qui n'étaient pas moins habiles que leur père. Ils fabriquèrent eux-mêmes leurs poinçons, formèrent des matrices, et se procurèrent tout ce qui est nécessaire à une imprimerie. Le premier livre qui sortit de leurs presses, et le seul qui nous reste d'eux, est de l'année 1471. Il a pour titre *Virgilii opera omnia, cum commentariis Servii*, Florence, in-fol. Ces artistes ont été inconnus à tous ceux qui ont écrit sur l'imprimerie avant le Père Orlandi.

CENSORIN ou **CENSORINUS** (C. Marcius) fut consul avec Asinius Gallus, sous l'empire d'Auguste, l'an de Rome 744, et 8 ans avant J.-C. Horace lui adresse une de ses odes. C'est la septième du iv^e livre dans laquelle il se propose de montrer que les louanges des poètes sont d'un grand prix.

CENSORIN ou **CENSORINUS**, (Appius-Claudius), tyran de l'Italie sous l'empereur Claude II, était d'une famille de sénateurs, et avait été deux fois consul. Après avoir servi l'état dans les ambassades et dans les armées, il s'était retiré dans ses terres aux environs de Bologne, pour y achever ses jours en paix. Mais les soldats vinrent tumultuairement lui offrir l'empire, et le forcèrent de l'accepter l'an 269. Censorin, revenu des illusions de ce monde, déjà âgé, et boiteux d'une blessure qu'il avait reçue dans la guerre contre les Perses, n'accepta qu'à regret le dangereux honneur de la pourpre. En effet, sa chute fut aussi prompte que son élévation. A peine y avait-il sept jours qu'il régnait, que les soldats, qu'il voulait soumettre à la discipline, lui ôtèrent le sceptre et la vie. On mit sur son tombeau qu'il avait été aussi malheureux empereur qu'heureux particulier.

CENSORIN ou **CENSORINUS**, savant grammairien du iii^e siècle, laissa un traité *De die natali*, dans lequel il traite de la naissance de l'homme, des mois, des jours et des années. Cet ouvrage, publié à Cambridge en 1693, in-8, et à Leyde, 1743 et 1767, in-8, a été d'une grande utilité aux chronologistes, pour déterminer les principales époques des événements anciens. Censorin avait aussi composé un ouvrage des *accens*, qui n'est pas parvenu jusqu'à nous; il est souvent cité par Sîdonius Apollinaire et par Cassiodore.

* **CENTENO** (Amaro), né à Puebla de-Zanabria, en Aragon, vers 1345, voyagea dans l'Orient et y recueillit des notes qui lui ont servi pour la description des royaumes d'Asie, l'histoire des Tatars, d'Egypte et de Jérusalem, qu'on trouve dans son ouvrage intitulé *Historia de las cosas del Oriente*, Cordoue, 1593, in-4. Cette histoire est assez remarquable; on peut la consulter avec profit.

CENTORIO (Ascagne), auteur milanais d'une maison illustre. Zéno, dans ses notes sur Fonta-

nini, prétend qu'il était romain d'une famille patricienne. Il porta les armes dans le xvi^e siècle, autant en philosophe qui réfléchit, qu'en brave qui s'expose à propos. Il profita du loisir que la paix lui procura pour rédiger les *Mémoires militaires et historiques* qu'il avait ramassés dans le tumulte de la guerre. Ils sont fort estimés en Italie, et n'ayant point été réimprimés, sont devenus fort rares. Ils parurent à Venise en 1565 et 1569, en 2 vol. in-4, pour l'ordinaire reliés en un. Le premier traite, en six livres, des guerres de Transylvanie, et le 2^e de celles de son temps, en 8 livres.

* CEPARI (Virgile), jésuite, né en 1564 à Panicale près de Pérouse, mort en 1651, fut recteur des collèges de son ordre à Florence et à Rome, et publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels on remarque *la Vie de sainte Françoise, romaine*; *la Vie de sainte Madeleine de Pazzi*; *la Vie de saint Louis de Gonzague*, que l'auteur avait connu personnellement, traduite par Calpin, pénitencier du pape, et souvent réimprimée. Il existe une autre vie de saint Louis sous le titre du *Parfait modèle de la jeunesse chrétienne*, etc., par le Père Jean Croizet, Avignon, 1735, estimée; *la Vie de saint François de Borgia*, Rome, 1624, in-8, qui a été aussi écrite en français par le Père Verjus, 1 vol. in-4, réimprimé à Avignon, 1824, 2 vol. in-12; *la Vie de Jean Berchman*, traduite en français par le Père Cachet. Le P. Nicolas Frizon a aussi écrit une vie de Berchman, 1716, souvent réimprimée.

* CEPEDA (Joachim-Romero de), poète espagnol du xvi^e siècle, publia un poème sur la destruction de Troie (*la Destrucción de Troia*), Tolède, 1583, in-8; traduisit en vers castillans les *Fables d'Esopé*, Séville, 1590, in-8; donna des *Confitures spirituelles* en vers (*Conserva espiritual*), Médinadel-Campo, 1588, in-8; et d'autres œuvres poétiques (*Obras en verso*), Séville, 1582, in-4. — CEPEDA (François de), né à Oropesa, dans la Nouvelle-Castille, et curé de Cervera, dans le xvii^e siècle, écrivit un *Abregé de l'Histoire d'Espagne*, qu'il commence depuis le déluge (*desde el diluvio*) et qu'il continue jusqu'à l'an 1642, imprimé à Madrid en 1645 et 1654, in-4. — CEPEDA (Gabriel de), dominicain, né à Ocana, publia à Madrid, en 1669, une *Histoire de N. D. de Atocha*, réimprimée dans la même ville en 1670, in-4.

CÉPHALE, célèbre orateur athénien, se distingua par son exacte probité, encore plus que par son éloquence. Aristophon, son compatriote, se vantait de ce qu'ayant été cité en justice quatre-vingt-quinze fois, il avait toujours été absous. Céphale se glorifiait avec plus de raison de n'avoir jamais été cité, quoiqu'il eût pris plus de part aux affaires qu'aucun autre citoyen de son temps. C'est lui qui introduisit l'usage des exordes et des péroraisons. Il vivait avant Eschine et Démosthènes, qui parlent de lui avantageusement.

CÉPHALE, Corinthien, vivait du temps de Timoléon, Corinthien comme lui. C'était un homme célèbre dans la science des lois et du gouvernement public; aussi Timoléon le prit-il pour son conseil et pour son guide, lorsqu'il voulut donner de nouvelles lois à Syracuse, l'an 239 avant J.-C.

* CÉPHALE, fils de Déjon, ou, selon d'autres, de Mercure et de Hersé, et mari de Procris, fille d'Erectée. Aurore l'enleva, mais inutilement. Cette déesse, outrée de son refus, le menaça de s'en venger. Elle le laissa retourner auprès de Procris sa femme qu'il aimait passionnément. Doutant de la fidélité de cette épouse, il se déguisa pour la surprendre. Elle l'écoula; il se découvrit, et lui reprocha son infidélité. Procris alla se cacher de honte dans les bois, où Céphale l'alla chercher, ne pouvant vivre sans elle. A son retour elle lui fit présent d'un javalot et d'un chien que Minos lui avait donnés. Elle aima à son tour tellement son mari, qu'elle devint la plus jalouse des femmes. Un jour elle se cacha dans un buisson pour l'épier: l'infortuné Céphale, croyant que c'était une bête fauve, la tua avec le dard qu'il avait reçu d'elle. Il reconnut son erreur, et se perça de désespoir avec la même arme. Jupiter les métamorphosa en astres.

CEPHAS est le nom que Jésus-Christ donna à Simon, fils de Jean ou de Jona, lorsque son frère André le lui amena. Le nom syriaque *Cépha* signifie *Pierre*, comme saint Jean l'explique: c'est pourquoi les évangélistes et les apôtres, écrivant en grec, l'ont appelé Πέτρος, quoiqu'ils emploient aussi en quelques endroits le nom de *Céphas*. Il est des auteurs anciens et modernes qui reconnaissent un CÉPHAS, différent de saint Pierre, et qu'ils placent entre les 72 disciples. Ils prétendent que c'est de lui que parle saint Paul dans l'Épître aux Galates, ch. 2. Cette opinion n'est pas la plus suivie, mais elle est appuyée sur des raisons et sur des autorités graves. Le Père Hardouin a fait une dissertation pour l'établir; et si cet auteur s'est souvent distingué par des originalités paradoxales, on ne peut l'en accuser dans le cas présent, puisque Clément d'Alexandrie, Dorothee de Tyr, quelques savants du temps de saint Jérôme, l'auteur de la Chronique d'Alexandrie, etc., ont soutenu, ou du moins regardé comme vraisemblable le même sentiment. En 1785, le Père Marcellin Molhenbuhr a publié sur ce sujet une nouvelle dissertation très-sagement écrite, intitulée: *Dissertatio scripturistico-critica: An Cephas, quem Paulus Antiochiæ redarguit (Gal. 2.) fuerit Simon-Petrus, apostolorum coryphæus?* in-4, où il conclut également que le Céphas, auquel saint Paul résista à Antioche, n'est point le prince des apôtres. Quoi qu'il en soit, cette différence d'opinions ne touche à rien d'essentiel et n'intéresse en aucune manière l'autorité et la primauté du chef de l'Eglise. Un ménagement peut-être excessif pour les juifs extraordinairement attachés aux observances légales, n'est ni un crime, ni une erreur qui puisse compromettre ou la sainteté ou la prééminence de saint Pierre. Mais si le passage dont il s'agit ne regarde pas cet apôtre, le respect dû à sa mémoire autant qu'à la vérité historique, exige que l'on combatte une opinion dont des esprits faux ou superficiels ont abusé, pour écrire plus d'un genre d'inepties.

* CÉPHÉE, roi d'Arcadie, fut, selon la fable, rendu invincible, à cause d'un cheveu que Minerve lui avait attaché sur la tête, après l'avoir tiré de celle de Méduse.

CÉRATIN ou CERATINUS (Jacques), habile grammairien, né à Hoorn en Hollande, mort à Louvain le 20 avril 1530, était très-versé, selon Erasme, dans les langues latine et grecque. On a de lui : *De sono græcarum litterarum*, Cologne, 1529, Paris, 1536, in-8. Des additions au *Lexicon græco-latinum*, de Manuce, 1524.

CERBIERI (le comte), natif de la Morée, se distinguait par son goût pour la mécanique ; il trouva le moyen de voiturier le rocher énorme qui sert de base à la statue de Pierre I^{er} à St.-Petersbourg. On a donné la description in-folio, de toutes les machines qui ont servi au transport de ce rocher, que l'on estime peser trois millions de livres. Retourné dans sa patrie, le comte avait fait venir des planteurs de la Martinique, et il y cultivait avec fruit les cannes à sucre et l'indigo, lorsqu'il fut assassiné avec sa femme, par les gens qu'il payait pour travailler à cette culture, en 1782.

CERCEAU (Jean-Antoine du), né à Paris en 1670, entra chez les jésuites, et s'y fit un nom par son talent pour la poésie française et latine. Il mourut subitement, par un accident funeste, en 1750, à Veret, maison du duc d'Aiguillon, près de Tours, au retour d'un voyage où il avait accompagné M^{me} de Conti. Ce jésuite s'annonça d'abord par un volume de *poésies latines*, parmi lesquelles il y en a de fort estimables, surtout les *Papillons* et les *Poëles*; celles-ci, traduites en vers français, ont plu également en cette langue. Ses vers français, imités de Marot, sont fort agréables. « Quelques-unes de ses petites pièces, dit un critique, respirent un enjouement et une gaieté bien plus analogues au génie et au goût, que tant de doctes jérémiades ou de vaporeuses épîtres philosophiques, dépourvues même du mérite de la versification. » Ses *Réflexions sur la poésie française* sont aussi pesantes, que plusieurs de ses poésies sont légères. La règle qu'il donne, pour distinguer les vers de la prose, est ingénieuse mais fautive. Il a composé encore des pièces dramatiques pour les pensionnaires du collège de Louis le Grand. Ses comédies sont le *Faux duc de Bourgogne*; *Esope au collège*; *L'Ecole des pères : le Point d'honneur*; *les Inconvénients de la grandeur*; *L'Enfant prodigue*, etc. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-12, Paris, 1807. On y trouve parfois de bonnes plaisanteries et des caractères soutenus; mais on sent que l'auteur les faisait à la hâte, et qu'il se fiait trop sur sa facilité. Ce qu'on ne peut s'empêcher d'y estimer, c'est la sagesse et la décence de la composition et des expressions, ce qui, dans les pièces de théâtre, est une espèce de prodige. Il a laissé plusieurs ouvrages commencés. C'était son humeur qui dirigeait son imagination, et cette humeur était un peu capricieuse. On a donné une nouvelle et jolie édition des *Poésies du Père du Cerceau*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. Ses autres productions sont : *Histoire de la dernière révolution de Perse*, 1728, 2 vol. in-12; *L'Histoire de la conjuration de Rienzi, tyran de Rome*, en 1347, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages sont écrits d'une manière intéressante; on y estime surtout une marche sage et lumineuse, un style noble et naturel, qu'il serait

à souhaiter de retrouver dans un grand nombre d'historiens qui ont plus de réputation que lui. Le père Brumoy a mis la dernière main à l'*Histoire de Rienzi*; Plusieurs extraits du *Journal de Trévoux*, surtout des *Dissertations sur la musique des anciens*.

* CERCYON, fameux voleur qui exerçait ses brigandages dans le pays d'Attique, et qui, forçant les passants à lutter contre lui, massacrait ceux qu'il avait vaincus. Il avait, selon la fable, une force de corps et de bras si extraordinaire, qu'il faisait plier les plus gros arbres l'un contre l'autre, et ensuite y attachait ceux qu'il avait terrassés. Ce voleur fut vaincu par Thésée, qui, après l'avoir abattu sous lui, le punit à son tour par le même supplice qu'il avait fait souffrir à tant d'autres. Platon fait Cercyon un des inventeurs de la lutte.

* CERDA (Melchior de la), jésuite, né à Cifuentes, dans le xvi^e siècle, mort en 1613, professa les belles-lettres, la philosophie et la théologie à Séville, pendant trente ans, et composa les ouvrages suivants : *Apparatus latini sermonis*, etc., Séville, 1598, in-4; *Usus et Exercitatio demonstrationis*, 1598, in-4; *Campi eloquentiæ*, Lyon, 1614, 2 vol. in-4; *Consolatio ad Hispanos*, etc., 1621, in-4, publié au sujet de la défaite de l'invincible Armada, par les Anglais, en 1588; quelques *Discours* et *Relations* imprimés séparément.

CERDA (Jean-Louis de la), jésuite, natif de Tolède, est connu par son *Commentaire sur Virgile*, Lyon, 1619, 3 vol. in-fol. Ce format annonce peut-être plus d'érudition que de précision et de goût. Une pensée ordinaire, un mot qui ne dit rien, exercent souvent l'esprit du laborieux et savant commentateur. Il explique ce qui n'a pas besoin d'être expliqué, et disserte pesamment sur ce qu'on doit sentir avec délicatesse. Cet ouvrage le rendit si célèbre, qu'Urbain VIII voulut avoir son portrait. On a encore de lui un *Commentaire sur Tertullien*, Paris, 1624, in-fol., dans le goût de celui de Virgile. L'érudition y est prodiguée dans l'un et dans l'autre; et il faut convenir qu'il y a peu de gens qui puissent faire une pareille dépense; *Adversaria sacra*, Lyon, 1626, in-fol. « Ouvrage fait, dit Baillet, avec beaucoup de travail, pour éclaircir et faciliter l'intelligence de plusieurs auteurs sacrés et ecclésiastiques. » Il mourut en 1643, âgé de plus de 80 ans. — Il ne faut pas le confondre avec DE LA CERDA, poète espagnol, dont les *tragédies* sont très-estimées en Espagne; ni avec un autre LA CERDA, auteur d'*Eléments de mathématiques*, ouvrage estimé.

CERDA (Bernarde-Ferreira de la), portugaise, savante dans la rhétorique, écrivait poliment en prose et en vers. On a d'elle un *Recueil de poésies*, un volume de *comédies*, et un poème intitulé : *Espana libertada*, etc., Lisbonne, 1618, in-4. Elle vivait au commencement du xvi^e siècle.

* CERDA-Y-RICO (don Francisco), philologue espagnol, né vers 1730, a rendu d'immenses services à la littérature de son pays, en tirant de l'oubli un grand nombre d'ouvrages importants dont il a donné de bonnes éditions auxquelles il a joint des commentaires fort judicieux. Cerda-y-Rico fut d'abord avocat, puis employé à la bibliothèque

royale de l'Escorial, et chef de bureau au ministère des Indes. Il mourut en 1792. C'est ainsi qu'il a publié, à divers intervalles, les *Œuvres* d'Alfonse Garcia, de J. Christophe Calveti, de Stella de Fer., de Cervantes de Salazar, de Lope Félix de Vega (1769 à 1776); *Expédition des Catalans et des Aragonais contre les Turcs et les Grecs*, par don Fr. de Moncada, avec une carte en 1777; *Les mémoires historiques du roi Alphonse le Sage, et observations sur sa chronique*, ouvrage posthume de Gaspar Esdagnez, de Ségovie, resté manuscrit chez un libraire; *La mosquée*, poème de Villa-Viciosa; *la Diane amoureuse*, de Gaspar Gil Polo, en 1778; *Nouvelle idée de la tragédie antique, ou éclaircissement de la poétique d'Aristote*, par Joseph-Antoine Gonzales de Salas; *Œuvres poétiques* de Bern. de Rebolledo; *Poésies spirituelles* du père Louis de Léon, en 1779; *Lettres philologiques et tables poétiques* de Fr. Cascoas, en 1771; *De la vie et des écrits* de Jos. Ginez Sepulveda, en 1781; *Œuvres choisies rares ou inédites des plus illustres espagnols*, en 1783; *Chronique du roi Alphonse VIII, dit le Noble et le Bon. Histoire du règne des Goths en Espagne; Histoire des rois des Asturies et de Léon; Chronique du roi Alphonse XI; Discours sur les antiquités de l'Espagne; Discours et harangues prononcés au concile de Trente par les prélats espagnols; Commentaires des affaires relatives à l'Espagne, traitées dans ce concile*, etc.

CERDON, hérésiarque du II^e siècle, né en Syrie, vint à Rome sous le pape Hygin, et y sema ses erreurs, tantôt en secret, tantôt ouvertement. Ayant été repris de sa témérité, il fit semblant de se repentir, et de se réunir à l'Eglise; mais son hypocrisie étant découverte, il fut absolument chassé. Il admettait deux principes, l'un bon et créateur du ciel, l'autre mauvais et créateur de la terre. Il rejetait l'ancien Testament, et ne reconnaissait du nouveau qu'une partie de l'Evangile de saint Luc, et quelques Epîtres de saint Paul. Il prétendait encore, dit-on, que Jésus-Christ n'avait qu'un corps fantastique. La doctrine des deux principes fut la source de l'hérésie des manichéens. (Voy. MARCION.)

* CÉRÉ (Jean-Nicolas), directeur du jardin de botanique de l'île-de-France, né dans cette île en 1737, était fils d'un brave officier de marine que la Bourdonnais cite avec distinction dans ses Mémoires. A l'âge de cinq ans, il fut envoyé en France pour y faire ses études, et confié à un capitaine qui mourut à la Martinique. Le jeune Céré monta sur un autre vaisseau, et arriva à Brest, où il ne put faire connaître sa famille. Une femme du peuple le recueillit et le garda plusieurs années. Enfin ses parents, à force de recherches, vinrent à bout de le trouver, et le mirent au collège de Vannes, d'où il alla perfectionner ses études à Paris; lors de la guerre qui éclata en 1787, il fut nommé officier, fit deux campagnes sous les ordres du comte d'Aché, et se fixa en 1789, à l'île-de-France où son père était mort, en lui laissant une fortune considérable. Le célèbre Poivre, nommé en 1766 intendant de l'île, trouva dans Céré un utile collaborateur, qui l'instruisit de tous les détails de la culture et du commerce de ce pays. Le successeur de Poivre négligea les plantations d'arbres à

épicerie, et tout aurait péri, si Céré, nommé, en 1775, directeur du jardin royal, n'avait opposé la plus ferme résistance à ceux qui en méconnaissaient l'utilité. Il fit à ses propres frais des pépinières de poivriers, de gérofiers, de cannelliers, de muscadiers, et après les avoir multipliés dans les îles de France et de Bourbon, il en envoya des plants aux Antilles, à la Guyenne et à Cayenne. Non content d'affranchir ainsi sa patrie d'un tribut qu'elle payait aux Hollandais pour les productions des Moluques et de Ceylan, Céré s'occupait d'acclimater les plantes et les arbres de l'Amérique, de l'Inde et de la Chine, les fruits et les légumes de l'Europe. Aussi le jardin botanique de l'île-de-France passait pour une merveille, et c'était à Céré que l'on s'adressait pour avoir dans les jardins d'Europe les productions des tropiques. C'est à ses soins que les habitants de la colonie doivent le gouramy, poisson excellent, originaire de la Chine. Il était parvenu, par ses observations météorologiques, à prédire les ouragans qui désolaient l'île. Céré entretenait des relations suivies avec plusieurs savants, et envoyait des mémoires à Buffon, à Daubenton, à Thouin et à la société d'agriculture de Paris, qui lui décerna, en 1788, une médaille d'or, accompagnée d'une lettre ministérielle. Son *Mémoire sur la culture de diverses espèces de riz à l'île de France*, est imprimé dans le recueil de 1789 de cette société. Napoléon confirma le titre de directeur du jardin botanique à Céré, et lui accorda une pension de six cents francs, que ce savant modeste conserva jusqu'à sa mort arrivée le 2 mai 1810. M. Du Petit-Thouars a donné son nom à un arbre de l'île-de-France, et l'on trouve son *Éloge* par M. Deleuze dans le tome seizième des *Annales* du muséum d'histoire naturelle.

CEREIDAS, législateur de Mégapolis. On rapporte qu'étant sur le point de mourir, il se tourna vers ses amis, et leur assura « qu'il quittait fort » content la vie, parce qu'il était persuadé qu'il » allait bientôt joindre Pythagore, le plus sage des » philosophes; Hécateé, le plus habile des historiens; Olympe, le plus excellent des musiciens; » et Homère, le père de la fable et le prince des » poètes. » Resté à savoir s'il a effectivement rencontré cette illustre compagnie, et quel genre de consolation il en a reçu.

CÉRÈS, fille de Saturne et de Cybèle, sœur de Jupiter et mère de Proserpine, courut la terre et la mer pour chercher sa fille, que Pluton lui avait enlevée. Elle apprit aux hommes, dans ses courses, la manière de labourer la terre. Depuis, elle fut regardée comme la déesse des blés et des moissons, et la divinité de l'agriculture. De retour en Sicile, elle obtint de Jupiter que sa fille lui serait rendue, pourvu qu'elle n'eût rien mangé dans les enfers. Proserpine ayant sucé sept grains d'une grenade, ne put revenir sur la terre. Jupiter accorda aux larmes de sa sœur, que sa fille serait six mois dans les enfers avec son époux, et six mois avec sa mère dans le ciel. On représente cette déesse avec une faucille dans une main, et dans l'autre une gerbe d'épis et de pavots.

* CÉRÉSOLA, ou CERASOLA (Dominique), né à

Bergame en 1683, entra frère-lai chez les jésuites, et fut placé, comme portier, au noviciat de St.-André-de-Monte-Cavallo, à Rome. Il employait tout son loisir à étudier Pétrarque, et il s'en était rendu les pensées et les expressions si familières, qu'il imitait avec la plus grande facilité le style et les tours brillants de ce poète. A trente ans il étudia le latin, se rendit familiers les meilleurs auteurs classiques, et apprit aussi le français et l'espagnol. L'académie Arcadienne lui ouvrit ses portes en 1738. Il mourut en 1746. Le P. Cordara (*Voy. ce nom*), recueillit ses poésies, et les publia précédées d'une notice sur sa vie, Rome, 1747, in-12. Les *Rime sacre di Domenico Cerasola* se composent de deux cent soixante-sept sonnets et vingt-sept autres petites pièces; elles ont été réimprimées à Gênes en 1748, et à Venise en 1750.

CERETA (Laura), dame née, en 1469, à Brescia, recommandable par les qualités de son cœur et de son esprit, fut veuve après dix-huit mois de mariage, et profita de sa liberté pour se livrer avec ardeur à la philosophie et à la théologie. Elle mourut à la fleur de son âge, et ne vit pas la fin du x^e siècle. Elle était en relation avec les grands et les savants. On a d'elle soixante-douze lettres, publiées in-8, en 1640, par Philippe Tomasini.

CERETUS (Daniel), médecin de Brescia, en Italie, qui vivait en 1470, a fait quelques poésies latines, que l'on trouve dans le *Sannazar* d'Amsterdam, 1728, in-8. N. L.

CERF DE LA VIEUVILLE (Jean-Laurent le), garde-des-sceaux du parlement de Normandie, né à Rouen en 1674, mort dans la même ville en 1707, à la fleur de son âge, d'un excès de travail. On a de lui une *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, contre le *Parallèle des Italiens et des Français*, in-12. Le style de cet ouvrage, semé d'anecdotes sur l'opéra français, est fort vif. L'auteur y soutient l'honneur de sa patrie avec autant de feu qu'on en a montré depuis contre le célèbre Jean-Jacques. C'était l'abbé Ragueneau qui avait attaqué la musique française et exalté l'italienne. Il défendit son sentiment, et Le Cerf le sien. Celui-ci publia deux nouveaux volumes. Le médecin Andri, alors associé au Journal des savants, tourna cet ouvrage en ridicule, après avoir parlé avec éloge de celui de Ragueneau. Le Cerf, piqué au vif, répondit par une brochure intitulée *l'Art de décrier ce qu'on n'entend point*, ou *le Médecin musicien*. L'ouvrage a toute l'amertume que le titre promet. Fontenelle disait que si quelqu'un, par une vivacité et une sensibilité extrêmes, avait jamais mérité le nom de fou, de fou complet, de fou par la tête et par le cœur, c'était le Cerf de la Vieuville. Mais comme la folie n'exclut que la raison, et non l'esprit, Le Cerf en avait beaucoup, et même tant, qu'il n'avait pas le sens commun. — Philippe LE CERF DE LA VIEUVILLE, religieux bénédictin de Saint-Maur, a écrit une *Bibliothèque historique des auteurs de sa congrégation*, La Haye, 1726, in-12; ouvrage superficiel qui a été effacé par l'*Histoire littéraire* de cette congrégation, de D. Tassin.

CÉRINTHE, hérésiarque, disciple de Simon le magicien, commença à publier ses erreurs vers

l'an 54. Il attaqua la divinité de Jésus-Christ, et n'admettait en lui que la nature humaine. Saint Jean écrivit son Evangile à la prière des fidèles, pour réfuter ses erreurs sacrilèges. On ajoute même qu'ayant trouvé Cérinthe dans les bains publics, où il allait pour se laver, il se retira avec indignation, en disant : *Fuyons, de peur que nous ne soyons abîmés avec cet ennemi de Jésus-Christ*.

CERISANTES (Marc DUNCAN, sieur de), né vers 1600, fils de Marc Duncan, gentilhomme écossais, établi à Saumur, servit de bonne heure. Il suivit le duc de Guise dans la fameuse expédition de Naples, et mourut pendant le siège de cette ville en 1648. Il fit un testament, par lequel il laissa des legs considérables à tous ses parents et à tous ses amis : il avait à peine de quoi se faire enterrer; mais il se croyait déjà propriétaire de tous les biens que le duc de Guise lui avait promis pour l'engager à le suivre. Il se mêlait de poésie, et s'il n'avait fallu, pour réussir en ce genre, qu'une tête chaude, il aurait excellé.

CÉRISIERS (René de), jésuite, né à Nantes en 1603, mort en 1662, a traduit le traité de la *Consolation de la philosophie* de Boèce, et donné la *Consolation de la théologie*, dont on a fait plusieurs éditions. Il a traduit aussi les *Confessions* et les *Soliloques* de saint Augustin, ainsi que la *Cité de Dieu*. On a encore de lui l'*Innocence reconnue*, ou *Vie de sainte Geneviève de Brabant*, espèce de roman spirituel, où l'on trouve des morceaux de la simplicité la plus noble et la plus touchante; d'excellentes *Réflexions chrétiennes et politiques sur la vie des rois*, réimprimées avec des additions sous ce titre un peu fastueux : *le Tacite français avec des réflexions, etc.*, et plusieurs autres ouvrages.

CERONI (Jean-Antoine), sculpteur milanais, mort à Madrid en 1640, à l'âge de 61 ans, fut appelé en Espagne, à cause de sa grande réputation, par le roi Philippe IV. Les beaux anges de bronze (un des principaux ornements du nouveau Panthéon de l'Escorial), et la célèbre façade de l'église de Saint-Etienne à Salamanque, sont ceux de ses ouvrages qui ont le plus contribué à immortaliser son nom.

* BERQUEIRA ou CERQUERRA (Louis), évêque au Japon, naquit en 1552, à Alvito, en Portugal, entra dans l'ordre des jésuites à l'âge de quatorze ans, fut reçu docteur en théologie à l'université d'Evora, et désigné par ses supérieurs pour être chef de la mission que Philippe II envoyait au Japon. Il partit après avoir été sacré évêque, et arriva devant Macao en 1593. Durant trois années il se tint caché avec ses compagnons, parce qu'il craignait de tomber entre les mains du prince Taicosama, ennemi déclaré des chrétiens. Cerqueira se rendit à Nangasacki, où les jésuites avaient une maison dont il conserva la direction jusqu'à sa mort arrivée le 15 février 1614. On a de lui : *De morte gloriosa seu martyrium qui anno 1604 in Japonia pro fide passi sunt*, Rome, 1607, in-8; *De morte gloriosa Melchioris Bugundoni et Damiani Cæci, qui anno 1605 eamdem ob causam occisi sunt*; *Litteræ ad Claudium Aquavivam generalem præpositum*, anno 1613. Ces lettres concer-

nent l'état des missions au Japon ; *Manuale casuum consensientia*, traduit en langue japonaise et imprimé à Nangasacki, in-4 ; *Manuale ad sacramenta ecclesiarum ministranda*, imprimé dans la même ville en 1603, in-4 : ces deux derniers ouvrages sont extrêmement rares.

CERQUOZZI. Voy. MICHEL-ANGE des BATAILLES.

* CERRETTI (Louis), poète et orateur, né en 1738 à Modène, fut secrétaire, puis professeur, à l'université de cette ville. Lors de l'entrée des Français en 1796, il adopta leurs principes avec ardeur, et fut nommé par le gouvernement de la république cisalpine membre de la commission de l'instruction publique, puis ambassadeur près du duc de Parme. L'invasion des Austro-Russes en 1799, l'obligea de chercher une asyle en France. A son retour, il obtint, en 1804, la chaire d'éloquence de l'université de Pavie, et mourut le 5 mars 1808, âgé de 69 ans. Plusieurs académies l'avaient admis au nombre de leurs membres. Il réussissait assez bien dans le genre lyrique. L'abbé Pédront, un de ses élèves, a publié après sa mort un choix de ses œuvres avouées par le goût et la décence ; car on lui reproche d'autres pièces extrêmement licencieuses. Ce choix forme 2 vol. in-8 : le premier a pour titre *Poesie scelte del cavaliere L. Cerretti* ; le second renferme les éloges oratoires de quelques italiens célèbres. Ses *Istituzioni di eloquenza* ont été imprimées Milan, 1811, 2 vol. in-8.

CERULARIUS. Voy. l'article MICHEL.

CÉRUTTI (Joseph-Antoine-Joachim), jésuite, né à Turin le 13 juin 1738, mort à Paris le 3 février 1792, se fit d'abord connaître par des discours et des lettres sur différents objets, remporta deux prix à l'académie de Montauban en 1760, et celui d'éloquence à Toulouse. L'académie de Dijon couronna aussi un de ses discours. Mais ce qui lui fit le plus de réputation, ce fut l'*Apologie de l'institut des jésuites* ; les matières, les raisonnements, les vues principales lui en avaient été fournis : il y mit la façon, qui lui valut une pension de la part du dauphin, fils de Louis XV. Il la perdit pour avoir eu la lâcheté de prêter le serment abjuratoire de ce même institut, exigé par les parlements. Tout ce qu'il a écrit est plein d'esprit, mais de cet esprit recherché, qui, bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes et des idées neuves dans son discours sur l'intérêt d'un ouvrage ; mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antithèses et de pointes, ce qui portera presque à croire que l'*Apologie des jésuites* n'est pas de lui. L'esprit ne plaît qu'autant qu'il assaisonne la raison, sans chercher à se montrer. Ce défaut se fait moins sentir dans sa *Lettre sur les avantages et l'origine de la gaieté française*, et dans son *Discours sur l'origine du désir général de transmettre son nom à la postérité*. A la fin de sa carrière, il s'est livré tout entier à la démocratie, et a enfanté plusieurs diatribes où la haine de la religion va de pair avec les plus creuses spéculations de politique : une entre autres sur les assignats et le papier-monnaie. Ce qui lui a attiré, d'un critique un peu sévère, le nécrologe suivant : « L'état y gagnerait beaucoup, si quelques hommes

» du même genre et de la même affiliation payaient
 » le même tribut à la tranquillité publique. Jamais
 » homme ne fit de l'esprit un abus plus dangereux :
 » jamais on n'eut des opinions plus fausses, des
 » principes plus erronés, un style plus chargé de
 » concetti. Jamais on ne connut moins la véritable
 » éloquence. Je ne parle point des variations dans
 » ses systèmes, qui trahirent sa duplicité : il aurait
 » pu du moins faire excuser l'exaltation de sa tête
 » par les vertus d'un sujet fidèle et d'un citoyen
 » ami des lois. Mais le moraliste, en lui, eut tous
 » les défauts de l'orateur. Il est malheureux pour
 » sa mémoire qu'il ait joué un rôle dans cette tra-
 » gédie sanglante, dont tant de factieux sont les
 » auteurs. Ses ouvrages seraient morts avant lui ;
 » mais son titre de factieux lui surviva. » Cérutti
 était fort lié avec le fameux Mirabeau, qui l'employa souvent, soit à lui préparer des matériaux pour ses discours, soit à rédiger des fragments de ses rapports. Devenu membre du département de Paris, il fut nommé, par les électeurs de cette ville, député à la législature en septembre 1791 ; il avait entrepris, la même année, la *Feuille villageoise*, journal dont le but était de propager dans les campagnes les principes de la révolution.

CERVANTES SAAVEDRA (Michel) naquit l'an 1547, à Alcalá de Henarès, dans la Nouvelle-Castille. Enrôlé à 22 ans sous les drapeaux de Marc-Antoine Colonne, il se trouva comme simple soldat à la bataille de Lépante, s'y signala et y perdit la main gauche. Esclave ensuite pendant cinq ans et demi, il apprit de bonne heure à supporter l'adversité. De retour en Espagne, où il avait été regardé, dès son jeune âge, comme le meilleur poète de son temps, il fit jouer ses comédies avec le plus grand succès. Son *Don Quichotte de la Manche* acheva sa réputation. Le duc de Lerme, premier ministre de Philippe III, peu ami des talents et des gens de lettres, le trailla un jour avec trop peu de considération. Cervantès s'en vengea en entreprenant une satire fine de la nation et du ministre, entêtés alors de chevalerie. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues des peuples qui ont des livres, est le premier de tous les romans, par le génie, le goût, la naïveté, la bonne plaisanterie, l'art de narrer, celui de bien entremêler les aventures, celui de ne rien prodiguer, et surtout par le talent d'instruire en amusant. On voit à chaque page des tableaux comiques et des réflexions judicieuses. Un jour que Philippe III était sur un balcon du palais de Madrid, il aperçut un étudiant qui, en lisant, quittait de temps en temps sa lecture et se frappait le front avec des marques extraordinaires de plaisir : *Cet homme est fou*, dit le roi aux courtisans, *ou bien il lit Don Quichotte*. Le prince avait raison, c'était effectivement ce livre que l'étudiant lisait. « C'est un » ouvrage, disait Saint-Evremond, que je puis lire » toute ma vie, sans en être dégoûté un seul moment ; de tous les ouvrages que j'ai lus, ce serait » celui que j'aimerais le mieux avoir fait. J'admire » comment, dans la bouche du plus grand fou de » la terre, Cervantès a trouvé le moyen de paraître » l'homme le plus entendu et le plus grand connais- » seur qu'on puisse imaginer. » Le même écrivain

donnait pour tout conseil à un exilé, celui d'oublier sa maîtresse, et de lire *Don Quichotte*. Ce chef-d'œuvre qui devait faire la fortune de Cervantès, lui attira des persécutions. Le ministre le fit maltraiter et il fut obligé de discontinuer. Un Alonso Fernandès de Avellaneda, écrivain pitoyable, s'étant avisé de le continuer, et de décrier l'auteur après l'avoir pillé, Cervantès se vit obligé de reprendre son ouvrage. Ce travail ne l'empêcha pas de mourir de faim à Madrid, dans sa soixante-dix-neuvième année, en 1616. Outre son *Don Quichotte*, traduit en français par Filleau de Saint-Martin, en 4 vol. in-12, on a de lui : douze *Nouvelles*, La Haye, 1759, 2 vol. in-8 ; traduites en français en 2 vol. in-12, La Haye, 1744, Paris, 1775, 2 vol. in-8. Le génie de l'auteur de *Don Quichotte* s'y montre de temps en temps ; la plupart sont agréables ; huit comédies, dont les caractères sont bien soutenus. *Galatée*, pastorale en six livres. Il débuta par cet ouvrage qui a été librement traduit en français par M. de Florian, Paris, 1784, 1 vol. in-12. *Persiles et Sigismonde*, roman traduit en français, 1740, 4 vol. in-18 ; on en trouverait peu qui offrissent plus d'aventures surprenantes, et une plus grande variété d'incidents épisodiques. *Voyage du Parnasse*, satire ingénieuse. *La Vie de Cervantès* a été écrite par don Grégorio Mayans-y-Siscar, et traduite en français par Daudé, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12 ; elle a été mise à la tête de l'édition espagnole de *Don Quichotte*, imprimée à Londres en 1738, 4 vol. in-4. Les dernières éditions de la version française de *Don Quichotte* sont en six vol. ; mais les deux derniers volumes ne sont point de Cervantès, et sont indignes de lui. Il y a une autre suite en 8 vol. qui est pitoyable. La traduction la plus généralement lue de *Don Quichotte* était celle de M. Bouchon-Dubournial, 1807, 8 vol. in-12, avant qu'eût paru celle de M. Louis Viardot, Paris, 1836, 2 vol. in-8. M. de Florian en a aussi publié une traduction, ou plutôt une imitation, ne s'étant point assujéti à traduire l'ouvrage en entier ; il a omis quelques longueurs de l'original et quelques plaisanteries de mauvais goût ; mais aussi en voulant l'enjoliver, il en a quelquefois gâté le naturel. On a une jolie édition de l'original de *Don Quichotte*, faite en Hollande, en 4 vol. in-12, avec de belles figures. *Les principales Aventures* de ce roman ont été imprimées à La Haye, 1746, in-fol. ou in-4, avec des estampes de Coppel et de Picart le Romain. Les mêmes planches retouchées ont servi pour la belle édition de Liège, 1776.

CERVEAU (René), prêtre du diocèse de Paris, né dans cette ville le 22 mai 1700, mort en 1780. Son principal ouvrage est *Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité, du xvi^e et xvin^e siècle*, Paris, 1769 et années suiv., 7 vol. in-12. Ce catalogue, destiné particulièrement à exalter ceux qui se sont opposés au formulaire et à la bulle *Unigenitus*, renferme un si grand nombre d'hommes obscurs, que l'on connaît à peine leur nom ; on y trouve cependant quelques articles qui peuvent servir à l'histoire littéraire. On a encore de lui : *L'Esprit de Nicole*, 1763, in-12 ; *Poème sur le symbole des apôtres et sur les sacrements de l'Eglise*, 1768, in-12.

* CERVONI (Jean-Baptiste), général, né en 1768, à Soéria, en Corse, entra de bonne heure au service, parvint en 1792 au grade de lieutenant de cavalerie, et fut fait peu de temps après adjudant général. Il assista au siège de Toulon, où il fit plusieurs actions d'éclat, fut nommé, au mois de janvier 1794, général de brigade, et se rendit à l'armée d'Italie, en 1796. Il s'y distingua surtout à l'affaire de Loano, où, à la tête de quinze cents hommes, il enleva des hauteurs réputées inaccessibles. Il se signala encore au pont de Lodi et au siège de Mantoue, fit les campagnes de Rome et fut nommé général de division le 15 février 1798. Après l'enlèvement du souverain pontife, il institua un gouvernement provisoire à Rome, et prit ensuite le commandement des divisions à Bruxelles et à Marseille. En 1809, il rejoignit l'armée comme chef d'état-major du maréchal Lannes, et fut tué à la bataille d'Eckmühl, le 21 avril 1809.

CÉSAIRE (saint), frère de saint Grégoire de Nazianze, et médecin de l'empereur Julien, conserva une foi pure et des mœurs innocentes, au milieu d'une cour païenne. Il se joua de la dialectique de Julien, et lui prouva un jour avec tant de force l'impiété de l'idolâtrie, que ce prince s'écria : *O bienheureux père ! O malheureux enfants !* Paroles qui marquaient le bonheur du père d'avoir produit de tels enfants, et le malheur des enfants d'être si fermes dans une religion qu'il croyait mauvaise. Césaire s'exila lui-même de la cour, et se retira dans sa famille, à la prière de Grégoire de Nazianze. Il fut ensuite questeur de Bithynie, et mourut en 369. Saint Grégoire de Nazianze, qui pour lors n'était encore que simple prêtre, prononça lui-même l'oraison funèbre de son frère Césaire, devant son tombeau et en présence de son père et de sa mère. On ignore le lieu de sa mort ; mais il est certain qu'il fut inhumé à Nazianze. On lui attribue quatre *dialogues* qui ne sont pas de lui, quoiqu'ils se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*.

CÉSAIRE (saint), né en 470, près de Châlons-sur-Saône, se consacra à Dieu dans le monastère de Lérins, sous la conduite de l'abbé Porcaire. Ses austérités l'ayant rendu malade, on l'envoya à Arles pour rétablir sa santé. Trois ans après il fut élevé malgré lui sur le siège de cette ville. Il gouverna son diocèse en apôtre. Il fonda à Arles un monastère de filles, et leur donna une règle, adoptée depuis par plusieurs autres monastères. La calomnie vint interrompre les biens qu'il faisait à son diocèse. On l'accusa auprès d'Alaric d'avoir voulu livrer aux Bourguignons la ville d'Arles, on le calomnia de nouveau auprès de Théodoric ; mais ces deux princes reconnurent l'innocence de cet homme apostolique, ainsi que la méchanceté de ses calomniateurs. Son nom n'en fut que plus célèbre. Dans un voyage à Rome, où il était désiré depuis longtemps, le pape l'honora du *pallium*, et permit à ses diacres de porter des dalmatiques comme ceux de l'Eglise de Rome. On croit que c'est le premier prélat d'Occident qui ait porté le *pallium*. Le pape ajouta à ces honneurs le titre de son vicaire dans les Gaules, avec le pouvoir de convo-

quer des conciles. Césaire présida à celui d'Agde en 503, au second concile d'Orange en 529, et à plusieurs autres. Il mourut en 542, la veille de la fête de saint Augustin, dont il avait été un des plus fidèles disciples. Nous avons de lui 202 *homélies*, qui, après avoir été souvent confondues parmi celles de saint Ambroise et de saint Augustin, ont été recueillies dans l'appendice du 3^e volume des œuvres de ce dernier, imprimées à Paris en 1683, et dans l'édition d'Anvers ou d'Amsterdam, en 1700. L'édition que Baluze en avait donnée en 1669, n'en contenait que 14. L'on a encore de ce saint plusieurs autres ouvrages qu'il serait à désirer de voir reproduire, d'autant plus que tout plaît dans ses écrits ; le style en est simple et naturel, les pensées nobles, les raisonnements solides, les exemples persuasifs et toujours à la portée de ceux qu'il se proposait d'instruire. Ses sermons ont été traduits en français par l'abbé Dujat de Villeneuve, Paris, 1760, 2 vol. in-12. On lui attribue une prédiction remarquable par plusieurs événements qui se sont réalisés sous nos yeux, intitulé *Mirabilis liber qui prophetias, revelationesque necnon res mirandas præteritas, præsentis ac futuras apertè demonstrat*, in-8, gothique, plusieurs fois réimprimé. On en a extrait, dans ces derniers temps, ce qui a rapport à notre révolution, sous ce titre : *Prédiction pour la fin du 18^e siècle, avec la traduction littérale à côté du texte, précédée d'une introduction qui établit la concordance des dates et des événements avec les circonstances actuelles*. Voici les principaux faits qu'elle contient : « La plus noire trahison exercée » contre le roi des Français, prisonnier : la gloire » de ce peuple changée en opprobre et en confusion ; » car le lis sera privé et dépouillé de sa noble couronne, et on la donnera à un autre auquel elle » n'appartient pas ; le royaume de France envahi, » saccagé et presque détruit, parce que les administrateurs seront si aveuglés, qu'ils ne pourront » trouver un défenseur dans leur sein, et que, dans » sa fureur, la main, la colère du Seigneur sera » levée contre eux, et contre les plus grands et les » plus puissants de cet empire ; ceux qui servent se » révolteront contre leurs propres seigneurs, et » presque tous les nobles, autant qu'ils sont, seront tués, dépouillés de leurs dignités et chassés » cruellement de leurs domaines, parce que la populace ne connaîtra de roi que sa volonté, et que » l'on ne pourra rien obtenir sur elle. L'avantage » et le bien de la république seront entièrement » dans l'oubli, et ils n'existeront point ; mais l'intérêt personnel et l'égoïsme seront seuls en vigueur. Toute l'Eglise sera persécutée dans tout » l'univers d'une manière lamentable et perfide ; » elle sera dépouillée et privée de son temporel ; » les pasteurs et les grands de l'Eglise seront chassés » et arrachés de leurs dignités et de leurs prélatures ; ils seront cruellement maltraités et mis en » fuite, et les ouailles qui leur sont soumises resteront dispersées sans pasteurs et sans guides. Le » chef suprême de l'Eglise changera son siège, et » ce chef sera bienheureux, s'il peut, avec ceux de » ses frères qui le suivront, trouver un asile où il » puisse, avec les siens, manger seulement le pain

» de douleur dans cette vallée de larmes ; car la » malice tout entière des hommes se déchainera » contre l'Eglise ; et en effet, elle n'aura point de » défenseurs pendant 23 mois et plus ; parce que » pendant tout ce temps il n'y aura ni pape, ni » empereur à Rome, ni roi, ni régent en France. » Les autels seront renversés et leurs ruines profanées ; les monastères souillés et dépouillés seront » détruits, parce que, dans sa vengeance, la main » et la colère du Seigneur seront appesanties sur le » monde, à cause de la multitude et de la continuité » des péchés. Tous les principes seront renversés ; » c'est pourquoi la face entière du monde devra » nécessairement changer. La terre épouvantée » tremblera dans plusieurs lieux d'une manière » étonnante et engouffrera les vivants dans ses » abîmes. La pompe des nobles sera éclipse, et » pendant un court espace de temps, l'ordre entier » du clergé restera abattu. Le jeune prisonnier qui » recouvrera la couronne des lis et dominera sur » l'univers entier, étant rétabli sur son trône, détruira les enfants de Brutus et les îles. C'est » pourquoi il ne sera plus fait mention d'eux, et ils » resteront anéantis pour toujours. Voilà tous les » malheurs qui doivent précéder la restauration du » christianisme. Mais après des misères si grandes » et si multipliées, que les créatures de Dieu en » tomberont presque dans le désespoir, des restes » échappés de la persécution de l'Eglise, il sera » tiré, par la volonté de Dieu, un pape qui réformera tout l'univers par sa sainteté, et ramènera à » l'ancienne manière de vivre des disciples du Christ » tous les ecclésiastiques, et tous le respecteront à » cause de sa sainteté et de ses vertus. Il prêchera » partout nu-pieds, et ne craindra point la puissance des princes ; d'où vient que par sa vie la » honteuse, il les ramènera de leurs erreurs au » saint Siège, et il convertira presque tous les infidèles, et surtout les Juifs ; et ce pape sera » condamné par un empereur, homme très-vertueux, » qui sera des restes du sang très-saint des rois des » Français, qui l'aidera et lui obéira en tout ce qui » sera nécessaire pour réformer l'univers. Sous ce » pape et cet empereur, tout l'univers sera réformé, » parce que la colère de Dieu s'apaisera. Ainsi, il » n'y aura plus qu'une loi, une foi, un baptême, » une manière de vivre. Tous les hommes auront » le même esprit et s'aimeront les uns les autres ; » cet état de paix durera pendant de longues années ; mais après que le siècle aura été réformé, » il paraîtra plusieurs signes dans les cieux, et la » malice des hommes se réveillera ; ils retourneront » à leurs anciennes iniquités, et leurs crimes seront » encore pires que les premiers. C'est pourquoi » Dieu amènera et avancera la fin du monde, et » voilà la fin. »

CÉSAIRE (saint), diacre, étant arrivé nouvellement d'Afrique à Terracine en Italie, ne put voir, sans être révolté, la coutume barbare et impie qui y avait lieu. Elle consistait en ce que dans certaines occasions solennelles, on sacrifiait un jeune homme à Apollon, que l'on regardait comme la divinité tutélaire de la ville. Césaire, témoin de cette scène horrible, condamna hautement une superstition

aussi abominable. Mais le prêtre de l'idole l'ayant fait arrêter sur-le-champ, on le conduisit devant le gouverneur, qui le condamna à être jeté dans la mer. Cette sentence, qui lui procura la couronne du martyre, fut exécutée l'an 300, pendant la persécution de Dioclétien. L'on apprend de saint Grégoire le Grand, qu'il y avait à Rome une ancienne église sous l'invocation de saint Césaire, qui depuis longtemps, ensevelie sous un tas de ruines, fut rebâtie par Clément VIII avec beaucoup de magnificence. Ce saint est nommé avec honneur dans le *Sacramentaire* de saint Grégoire, dans le *Martyrologe* du VII^e siècle, publié par le père Fronteau; dans ceux de Bède, d'Usuard, etc.; mais ses actes par Surius sont trop modernes pour mériter beaucoup de croyance.

CÉSAIRE, né, selon la plus commune opinion, à Cologne, entra dans l'ordre de Cîteaux en 1199, fut longtemps maître des novices dans le monastère du Val-Saint-Pierre, nommé autrement Heisterbach, près de Bonn, puis prieur dans l'abbaye de Villers en Brabant, et mourut vers 1240. On a de lui : *Dialogus miraculorum*, Cologne, 1481, in-fol., réimprimé en 1504 et 1509, sous ce titre : *Illustrium miraculorum et historiarum lib. XII*. Cet ouvrage a été ensuite réimprimé à Anvers, 1605; mais il est tronqué. On le trouve aussi dans le second tome de la bibliothèque Cistercienne; mais également tronqué. C'est une collection de pieuses historiettes, avec lesquelles Césaire prétendait nourrir la piété des novices qui étaient soumis à sa direction. Il a été mis à l'index en Espagne; *De vitâ et passione sancti Engelberti*, Cologne, 1653.

CESALPIN (André), né en 1319, à Arezzo en Toscane, savant en philosophie et en médecine, professa à Pise avec éclat, et fut ensuite premier médecin du pape Clément VIII. Quoiqu'il vécût à la cour du pontife des chrétiens, sa foi n'en fut pas plus pure. Ses principes approchaient un peu de ceux de Spinoza. Il n'admettait que deux substances, Dieu et la matière. Le monde était peuplé, selon lui, d'âmes humaines, de démons, de génies et d'autres intelligences plus ou moins parfaites; mais toutes matérielles. Il croyait, dit-on, que les premiers hommes furent formés de la matière avec laquelle quelques philosophes s'imaginent que s'engendrent les grenouilles. Mais en avouant ce qui a pu faire tort à Césalpin, il ne faut point lui dérober la gloire d'avoir connu la circulation du sang, et la vraie méthode dans la distribution des plantes. La première de ses découvertes lui a été vainement contestée. On la trouve clairement exprimée dans ses *Quæst. peripat.* L. 5, c. 4. (*Voy. FARRI Honorat, et HARVÆ*). Ses principaux ouvrages sont : *Speculum artis medicæ Hippocraticum; De plantis libri XVI*, Florence, 1583, in-4; ouvrage rare, et le premier dans lequel on trouve la méthode de distribuer les plantes conformément à leur nature. Il les classe selon le nombre, les différences ou les rapports des semences; *De Metallicis libri tres*, Rome, 1596, in-4, peu commun; *Præcis universæ medicinæ; Quæstionum peripateticarum libri quinque*, Rome, 1603, in-4. Ce dernier ouvrage fut attaqué avec beaucoup de succès par le médecin Taurel dans ses

Alpes cæsæ, hoc est, Andree Cesalpini monstrosa dogmata discussa et excussa; De medicamentorum facultatibus libri duo, Venise, in-4; *Dæmonum investigatio in quâ expliatur lucus Hippocratis, si quid divinum in morbis*, Florence, 1580, in-4. Césalpin mourut à Rome en 1603, à 84 ans.

CÉSAR (Caius-Julius), né à Rome, l'an 100 avant J.-C., d'une famille très-illustre, se fraya la route aux premières dignités de la république, par le double talent de l'éloquence et des armes. Le tyran Sylla, qui voyait en lui plusieurs Marius, voulut le faire mourir; mais, vaincu par les importunités de ses amis, il lui laissa la vie, en leur disant : *Que celui dont les intérêts leur étaient si chers, ruinerait un jour la république*. L'Asie fut le premier théâtre de sa valeur. Il se distingua sous Thermus, préteur, qui l'envoya vers Nicomède, roi de Bithynie, auquel, dit-on, il se prostitua. De retour à Rome, il signala son éloquence contre Dolabella, accusé de péculat. Son nom se répandant peu à peu, il fut élevé aux charges de tribun militaire, de questeur, d'édile, de souverain pontife, de préteur et de gouverneur d'Espagne. Ce fut en arrivant à Cadix, que, voyant la statue d'Alexandre, il dit, en répandant des larmes : « A l'âge où je suis, il avait conquis le monde, et je n'ai encore rien fait de mémorable. » Ce désir de la gloire, joint à de grands talents secondés par la fortune, le conduisit peu à peu à l'empire. On lui avait entendu dire : « qu'il aime » rait mieux être le premier dans un hameau, que le second dans Rome. » Revenu en Italie, il demanda le triomphe et le consulat. Il fut créé consul l'an 59 ans avant J.-C., avec M. Calpurnius Tibulus, qu'il obligea bientôt d'abandonner cette place. Il s'unit à Pompée et à Crassus par serment, et forma ce qu'on appelle le premier triumvirat. Caton, qui vit porter ce coup à l'état, et qui ne put le parer, s'écria : *Nous avons des maîtres, c'en est fait de la république*. César recueillit les premiers fruits de cette union. Tout plia sous ses violences et ses artifices, jusqu'à Caton. Il se procura l'amitié des chevaliers, en leur accordant une part dans les impôts, et celle des étrangers, en les faisant déclarer alliés et amis du peuple romain. Il éloigna de Rome Cicéron et Caton, les plus grands défenseurs de la liberté, et s'assura des consuls de l'année suivante. Son crédit lui fit obtenir le gouvernement des Gaules. Il part, roulant dans son esprit les plus vastes projets. Son dessein était de subjuguier tout ce qui restait dans ces contrées de nations ennemies de Rome, de ramener son armée victorieuse contre la république, et d'aller à la souveraine puissance les armes à la main. Ses premiers exploits furent contre les Helvétiens. Il les battit et tourna ses armes contre les Germains et les Belges. Après avoir taillé en pièce leur armée, il attaque les Nerviens, les défait, et subjugué presque tous les peuples des Gaules. Ses conquêtes et ses victoires occasionnèrent un nouveau triumvirat entre César, Crassus et Pompée, qui, sans le penser, devenaient les instruments de la fortune de leur collègue et de leur perte. Un des articles de la confédération fut de faire proroger à César son gouvernement pour cinq nouvelles années, avec la qualité de proconsul. De nouveaux succès

dans les Gaules, en Germanie et dans la Grande-Bretagne le couvrirent de gloire et lui donnèrent de nouvelles espérances sur Rome. Pompée commença alors à se détacher de lui. Profitant de l'affection des Romains pour sa personne, il fait porter un décret contre César : Antoine, alors tribun du peuple, s'enfuit, après y avoir formé opposition. César, avec la seule légion qu'il avait alors en Italie, commence la guerre sous le spécieux prétexte de venger les droits du tribunat violés en la personne d'Antoine. Il marche secrètement vers Rimini, passe le Rubicon. Le héros s'arrêta un moment sur les bords de cette rivière, qui servait de borne à sa province. La traverser avec une armée qui avait subjugué les Gaulois, intimidé les Germains, réduit les Bretons, c'était lever l'étendard de la révolte. Le sort de l'univers fut mis un instant en balance avec l'ambition de César. Celle-ci l'emporte, et Rimini, Pézaro, Ancône, Arezzo, Osimo, Ascoli, etc., sont à lui. Une conduite sage et modérée, en dévoilant ses projets ambitieux, les soutenait. Il faisait passer à Rome des sommes immenses pour corrompre les magistrats, ou acheter les magistratures, ce qui donna lieu à ce bon mot : *César a conquis les Gaulois avec le fer des Romains, et Rome, avec l'or des Gaulois*. Son armée ne lui était pas moins dévouée. Tandis que Pompée passe en Epire, abandonnant l'Italie à son ennemi, César s'y comporte en vainqueur et en maître. Il distribue les commandements en son nom, paraît à Rome, s'empare du trésor public, et part pour l'Espagne. Il forme en passant le siège de Marseille, en laisse la conduite à Trébonius, et va battre en Espagne Pétreus, Afranius et Varron, généraux de Pompée. De retour à Rome, où il avait été nommé dictateur, il favorise les débiteurs, rappelle les exilés, rétablit les enfants des proscrits, s'attache par la clémence les ennemis qu'il s'était faits par la force, et obtient le consulat pour l'année suivante. Il quitte l'Italie pour aller en Grèce combattre Pompée, s'empare de toutes les villes d'Epire, se signale en Etolie, en Thessalie, en Macédoine, et atteint enfin son rival et son ennemi. *Le voici*, dit-il à ses soldats, *le jour si attendu. C'est à nous à voir si nous aimons véritablement la gloire*. L'armée de Pompée fut entièrement mise en déroute à la journée de Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ. Un rien décida de cette fameuse bataille, qui, en soumettant la république romaine à César, le rendit maître du monde entier ; ce fut l'attention qu'il eut de recommander à ses soldats de frapper directement au visage les cavaliers de Pompée, qui devaient entamer leur figure, tournèrent bride honteusement. Sept mille cavaliers prirent la fuite devant six cohortes. Pompée laissa sur la place quinze mille des siens, tandis que César n'en perdit que douze cents. La clémence du vainqueur envers les vaincus attira un si grand nombre de soldats sous ses drapeaux, qu'il fut en état de poursuivre son ennemi. Ce grand homme n'était déjà plus : il venait d'être massacré inhumainement en Egypte, où il avait cru trouver un asile. César le pleura, et lui fit élever un tombeau magnifique. Son courage, conduit

par un art supérieur, lui ménagea de nouvelles victoires. Il vainquit Ptolémée, roi d'Egypte, se rendit maître de son royaume, et le donna à la fameuse Cléopâtre. Pharnace, roi du Pont, ne tarda pas à tomber sous ses coups. Cette victoire lui coûta peu. La guerre fut commencée et finie dans un jour. C'est ce qu'il exprima par ces trois mots : *Veni, vidi, vici*. Il repassa ensuite avec tant de rapidité en Italie, que l'on y fut aussi surpris de son retour que de sa prompte victoire. Son séjour à Rome ne fut pas long ; il alla vaincre Juba et Scipion en Afrique, et les fils de Pompée en Espagne. On le vit bientôt à Rome triompher, cinq jours consécutifs, des Gaules, de l'Egypte, du Pont, de l'Afrique et de l'Espagne. La dictature perpétuelle lui fut décernée. Le sénat lui permit d'orner sa tête chauve d'une couronne de lauriers. On délébéra même, dit-on, de lui donner sur toutes les dames romaines des droits qui font frémir la pudeur. César, au plus haut point de sa gloire, voulut l'augmenter encore, en décorant la ville de Rome de nouveaux édifices, pour l'utilité et pour l'agrément ; en faisant creuser à l'embouchure du Tibre un port capable de recevoir les plus gros vaisseaux, en desséchant les marais Pontins, qui rendaient malsaine une partie du Latium ; en coupant l'isthme de Corinthe pour faire la jonction de la mer Egée et de la mer Ionienne. Ces deux derniers projets restèrent imparfaits. On lui doit la réformation du calendrier, faite par Sosigènes, savant astronome d'Alexandrie, qui laissa néanmoins subsister plusieurs erreurs, dont quelques-unes furent corrigées sous Auguste. Le sénat se préparait à lui déferer, dit-on, le titre de roi dans tout l'empire, excepté en Italie, lorsque Brutus et Cassius l'assassinèrent au milieu des sénateurs assemblés, le 15 mars de l'an 43 avant J.-C. (*Voy. CALPURNIE, BRUTUS*.) Plutarque raconte que ceux qui ne savaient rien du complot furent si saisis d'étonnement et d'horreur, qu'ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni même de proférer une parole. Il se défendit seul avec beaucoup de courage ; mais apercevant Brutus, qu'il avait toujours traité comme un fils chéri, au nombre des conjurés, il s'écria : « Et toi aussi, » mon cher Brutus. » Et en même temps il se couvrit le visage avec sa robe, et il tomba percé de 23 coups au pied d'une statue de Pompée. « Au de- » meurant, dit Plutarque (traduct. d'Amyot), Cé- » sar mourut à l'âge de 56 ans, et ne survécut à » Pompeius guère plus de 4 ans, n'ayant reçu autre » fruit de cette domination et principauté qu'il avait » si ardemment pourchassée toute sa vie, et à la- » quelle il était enfin parvenu avec tant de travaux » et tant de dangers, qu'un nom vain seulement et » une gloire qui lui suscitait l'envie et la haine de » ses concitoyens. Toutefois cette grande fortune et » faveur du ciel qui l'avait accompagné tout le long » du cours de sa vie, lui continua encore en la ven- » geance de sa mort, poursuivant et par mer et » par terre tous ceux qui avaient conspiré contre » lui, tant qu'il n'en demeura pas un seul à punir » de tous ceux qui de fait ou de conseil avaient » participé à la conspiration de sa mort. » Brutus et

Cassius se jetèrent aussitôt dans la ville suivis de leurs complices, les poignards encore sanglants à la main ; ils publiaient dans les rues , pour attirer le peuple dans leur parti , « Qu'ils venaient de tuer » le roi de Rome et le tyran de la patrie. » Or ils étaient précédés par un héraut qui portait au bout d'un javelot le bonnet de la liberté, et ils exhortaient le peuple à concourir au rétablissement de la république. Mais personne ne remua. « Il était » tellement impossible, dit Montesquieu, que la » république pût se rétablir, qu'il arriva ce qu'on » n'avait jamais encore vu ; qu'il n'y eut plus de » tyran, et qu'il n'y eut pas de liberté ; car les » causes qui l'avaient détruite subsistaient toujours. » Les conjurés, qui s'étaient armés pour la plupart par jalousie, ambition, ou ressentiment personnel, effrayés de la tristesse universelle, se retirèrent au Capitole, et s'aperçurent trop tard que la mort de celui qu'ils traitaient de tyran, allait replonger la république dans de nouvelles et plus terribles calamités. En effet, tout le fruit que les Romains recueillirent de cette mort, fut les sanglantes proscriptions du triumvirat, et, par une suite naturelle, quoique éloignée, les règnes affreux des Tibère, des Caligula, des Néron, et de tant d'autres qui exercèrent sur les Romains une tyrannie effroyable, au lieu de cette autorité tempérée, qu'ils auraient héritée de César, s'il eût eu le temps de donner la forme convenable à son nouveau gouvernement. Dans l'état des choses, Rome ne pouvait rien espérer de plus heureux que d'avoir un maître comme lui. Il était né pour commander, pour faire aimer sa domination, et pour rendre ses sujets heureux. Ses funérailles furent célébrées avec une grande pompe. Le sénat, qui n'avait osé le défendre, le mit au rang des dieux, et ordonna qu'il ne fût rien changé à ses lois. Une qualité de César qu'on a toujours beaucoup exaltée et louée, était la clémence par laquelle il savait captiver les cœurs de ses ennemis même. Il apprend la mort de Caton, et il s'écrie : *O Caton ! je t'envie la gloire de ta mort ; car tu m'as envié celle de te sauver la vie.* Cependant cette douceur prenait plutôt sa source dans sa politique que dans son caractère : « Je veux, disait-il, regagner tous les » esprits par cette voie, s'il est possible, afin de » jouir plus longtemps du fruit de mes victoires. » Quand il perdait ce point de vue, il était souvent cruel ; car il s'en faut de beaucoup qu'il ait toujours été aussi humain que ses panégyristes nous le représentent. Il fit mourir à coups de bâton le sénat des Carnutes, et celui que Caton avait établi dans Utique, et fit tuer le courageux Vercingétorix, après l'avoir fait servir à son triomphe. Actions qui rendent les regrets qu'il témoigna à la mort de Pompée et de Caton, plus que suspects. Son nom est à côté et au-dessus peut-être de celui d'Alexandre. S'il en eut les qualités, il eut aussi quelques-uns de ses vices : surtout cette ambition sans bornes, déterminée à tout oser, à tout gagner ou à tout perdre. Il poussa encore plus loin que lui l'amour pour la débauche ; on disait de lui, qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. César cultiva toujours les lettres au

milieu du tumulte des armes. S'il se fût livré entièrement à l'éloquence, Cicéron aurait eu un rival qui l'aurait égalé. Des ouvrages en vers et en prose que César avait composés, il ne nous reste que ses *Commentaires sur les guerres des Gaules, et sur les guerres civiles*, ouvrage qui, quoique fait en forme de mémoires, peut passer pour une histoire complète. Le héros narrait ses victoires avec la même rapidité qu'il les a remportées. L'éloge qu'en faisait Cicéron n'est point outré. *Nudi sunt recti et venusti, et omni orationis ornatu, tanquam veste, detracto ; stultis scribendi materiam præbuit ; sanos verò homines à scribendo deterruit.* Bayle et Juste-Lipse les ont jugés trop sévèrement. Le dernier les a crus interpolés : il y a effectivement quelques endroits où l'on est tenté de croire que ce n'est pas César qui narre. On croit souvent s'apercevoir que la narration n'est pas sincère, et qu'il y a des faits altérés, d'où il naît des contradictions que le lecteur travaille en vain à concilier. Parmi les éditions de ses *Commentaires*, les curieux recherchent la première de Rome, 1469, in-folio ; celle de Venise, 1471, in-folio ; celle *cum notis variorum*, Amsterdam, 1697, in-8 ; Leyde, 1713, in-8, et 1737, 2 vol. in-4 ; celle de Londres in-folio, 1712 ; celle *ad usum Delphini*, 1678, in-4 ; celle d'Elzévir, 1635, in-12 ; celle de Barbou, 1757, 2 vol. in-12, qui est ornée de quatre cartes et d'une nomenclature géographique ; celle de Glasgow, 1750, in-fol. D'Ablancourt a traduit les *Commentaires de César*, in-4, et en 2 vol. in-12. Le comte Turpin de Crissé en a donné une édition en français, avec des notes historiques, critiques et militaires, dont la seconde édition a paru à Amsterdam, 1787, 3 vol. in-8. Ces notes sont très-judicieuses et forment dans leur ensemble, une instruction politique et militaire, qui ne fixera pas sans fruit l'attention des bons esprits. De Vaudrecourt a donné la même année une traduction nouvelle des *Commentaires de César, suivis d'un examen de l'analyse critique que Davon a faite de ses guerres*, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Cette traduction est lâche, incorrecte, infidèle, et la critique de M. Davon est très-supérieure à la réfutation que de Vaudrecourt prétend en faire. La traduction qui en avait paru en 1755 et qui a été retouchée par M. Wailly, Paris, 1788, 2 vol. in-12, avec le texte, est estimée. M. Le Déist de Botidoux en a donné une traduction nouvelle avec le texte, Paris, 1809, 5 vol. in-8. C'est la moins défectueuse que nous ayons eue jusqu'à présent ; ce qui en constitue principalement le mérite, ce sont les recherches exactes, les notes savantes dont il a accompagné sa traduction. On peut la regarder comme une histoire complète de la vie de César, et comme le meilleur commentaire des *Commentaires* de ce grand homme. Les *Commentaires de César* ont encore été traduits par J. B. Varney, Paris, 1810, 2 vol. in-8. Bury a écrit l'histoire de la *Vie de Jules-César*, 1758, 2 vol. in-12. Voy. TOULONGEON.

CESARI (Alexandre), dit le Grec, habile graveur en creux au xvi^e siècle, mérita les éloges de Michel-Ange, son contemporain. Le chef-d'œuvre de cet artiste est, au rapport de Vasari,

un camée représentant la tête de Phocion l'Athénien.

CESARI (Henri de saint), gentilhomme et poète provençal du ^{xv}e siècle, a fait des *poésies* estimées de son temps. Il a continué l'*Histoire des poètes provençaux*, que le Monge des Iles-d'Or avait commencée.

CESARINI (Julien), cardinal, présida au concile de Bâle, et parut avec éclat à celui de Florence. Le pape Eugène IV l'envoya en Hongrie, pour prêcher la croisade contre les Turcs. Ladislas, roi de Hongrie, ayant précipitamment fait la paix avec ces infidèles, sans consulter ses alliés, avec lesquels il avait pris des engagements, Julien crut que cette paix n'obligeait pas le roi; sans considérer que les traités d'alliance sont en quelque façon subordonnés à l'objet pour lequel on les conclut, et que la guerre avec les Turos n'existant plus, les conventions faites avec les alliés étaient sans force. Il y eut une bataille donnée près de Varna en 1444, gagnée par les Turcs sur les chrétiens. Le cardinal qui s'y était trouvé périt dans cette journée. (Voy. AMURAT II, LADISLAS IV.)

CÉSARION naquit à Alexandrie, de Jules-César et de Cléopâtre; il avait une ressemblance marquée avec son père, et possédait plusieurs de ses qualités. Lorsqu'il eut atteint sa troisième année, Antoine et Cléopâtre le déclarèrent successeur au royaume d'Égypte, de l'île de Chypre et de Célésyrie. Mais Auguste, loin de lui confirmer ce riche héritage, le fit mourir cinq ans après. Il fut porté, dit-on, à cette cruauté par le philosophe Arrius, l'un de ses courtisans, qui lui dit, que le monde serait embarrassé de deux Césars, et qu'il n'en pouvait souffrir qu'un.

* CÉSAROTTI (Melchior), célèbre littérateur et poète italien, né à Padoue le 15 mai 1730, d'une famille noble et ancienne, mais pauvre, fit de brillantes études et obtint à 19 ans la chaire de rhétorique du séminaire où il avait été élevé. Son activité était infatigable, ses lectures immenses, et il avait recueilli plus de douze volumes d'analyses, de citations et de morceaux choisis de littérature ancienne et moderne, grecque, latine, italienne et française. Son premier ouvrage fut une traduction du *Prométhée* d'Eschyle, qu'il condamna lui-même à l'oubli. Il traduisit plus heureusement trois tragédies de Voltaire, *Sémiramis*, *la mort de César* et *Mahomet*, et les fit jouer, disent plusieurs biographes, par ses élèves. Césarotti fut appelé à Venise, en 1762, pour y faire l'éducation des enfants de l'illustre maison Grimaldi. En 1768, il remplaça le Père Carméli à l'université de Padoue dans la chaire de grec et d'hébreu. Les Vénitiens ayant fondé à Padoue en 1779 une académie des sciences, des lettres et des arts, il en fut nommé secrétaire perpétuel; et c'est pour remplir un des devoirs de cette place qu'il lut, chaque année, dans les séances publiques de ce corps, ces *Rapports académiques*, où il montra tant d'étendue dans ses connaissances et tant de variété dans ses talents. Après les événements politiques qui changèrent, en 1796 et 1797, les destinées de l'Italie, Césarotti fut chargé par le gouvernement républicain de compo-

ser un *Essai sur les études*, qui eut beaucoup de vogue, et où l'on retrouve les principes qu'il avait puisés dans la *Sagesse* de Charron, qui était son livre favori. Bonaparte le créa chevalier, ensuite commandeur de l'ordre de la Couronne de fer, et le gratifia de deux pensions extraordinaires. Il poursuivait avec la plus grande activité une édition générale de ses *œuvres*, commencée depuis 1800, lorsque la mort l'enleva aux lettres et à ses amis, le 3 novembre 1808. Simple et même négligé dans ses vêtements, il partagea son temps entre ses devoirs, ses études, les plaisirs de la campagne et la société de quelques amis. Sa conversation était animée, gaie et piquante dans un petit cercle; mais dans une société nombreuse, il était contrainct, embarrassé, et semblait avoir perdu l'usage de la parole. La collection de ses ouvrages, 1805 à 1813, 40 tomes en 42 vol. in-8 ou in-12, contient : *Saggio sulla filosofia della lingua*, écrit ingénieux qu'on peut regarder comme une apologie adroite de la manière et du système de style de l'auteur; et *sulla filosofia de Gusto*, un vol. Les *Poesie di Ossian, antico poeta celtico*, en vers, 4 vol. Cette traduction obtint un grand succès par la nouveauté prodigieuse d'images, de sentiment et de style; mais en même temps elle devint d'un exemple dangereux. Chacun voulut écrire dans ce style agréable dans un seul ouvrage, mais insupportable dans tous. Lui-même, séduit par un succès si éclatant, n'écrivit plus autrement: aussi lui reproche-t-on d'avoir souvent fait parler Homère du même style qu'Ossian. *Iliade in versi*, 4 vol. C'est plutôt une refaite qu'une traduction du poème d'Homère. L'auteur s'est permis d'y retrancher, d'y ajouter et d'y changer tout ce qu'il a voulu; et *Iliade in prose*, traduction littérale de ce poème, accompagnée de discours préliminaires, d'observations de l'auteur et de notes extraites en partie de Pope, de M^{me} Dacier, Rochefort et Bitaubé. *Relazioni accademiche*, 2 vol., ou rapports annuels sur les travaux de l'académie de Padoue; *Satire di Giuvenale*, 1 vol. en vers italiens, à la manière libre de l'auteur, avec le texte en regard et des notes; *Corso di letteratura greca*, 3 vol. avec des observations et des notes; *Demosthene*, 6 vol. avec des notes et des observations historiques, philosophiques et critiques; *Prose varie*, 2 vol.; *Prose latine*, 1 vol.; *Poesie italiane*, 1 vol.; *Versioni di tre tragedie di Voltaire*, 1 vol.; *I primi pontifici*, 1 vol.; *Prones* (la Providence), poème par lequel il signala sa reconnaissance envers Bonaparte; *Epistolario*, 6 vol. M. Barbieri, son ami, a publié des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Césarotti*, Padoue, 1840, in-8.

CÉSÈNE. Voy. OCCAM.

* CÉSI, ou CÉSIO (Bernard), jésuite, né à Modène en 1581, d'une famille noble, fut choisi pour enseigner la philosophie naturelle aux princes de Modène, et mourut de la peste dans cette ville, le 14 septembre 1630, âgé de 49 ans. On a de lui : *Mineralogia sive naturalis philosophiæ Thesauri, in quibus metallicæ concretiones, mediatorumque fossilium miracula continentur*, etc., Lyon, 1636, in-fol. Cet ouvrage, publié par les jésuites six ans après la mort de l'auteur, fut dédié à François I^{er}, duc de Modène. — CÉSI (Innocent), moine du Mont-

Cassin, né à Mantoue, d'une famille noble, en 1632, mort à Pavie le 5 août 1704, est auteur de plusieurs ouvrages, principalement sur la physique et la météorologie : *Universalis harmonia mundi*, etc., Venise, 1681, in-4; *Eglogæ scientiarum*, Venise, 1684; *Meteorologia artificialis et naturalis*, Parme, 1687; *Tractatus de antiquis Romanorum ritibus*, Bologne, 1692, in-4; *De meteoris dissertatio*, Mantoue, 1700. Il a laissé plusieurs manuscrits.

CÉSONIE (Milonia), troisième femme de Caligula qui avait répudié les deux premières, était mariée et avait trois filles quand elle l'épousa, l'an 39 de J.-C. Quoique moins jeune et moins belle que les deux autres, elle eut l'art de se faire aimer, entrant dans tous les goûts de son époux, l'accompagnant dans ses voyages, habillée en amazone, flattant son inclination pour le luxe et la volupté. On prétend qu'avant de l'épouser, elle lui avait donné un philtre dont Juvénal décrit la composition, pour s'en faire aimer, et qui ne servit qu'à lui troubler le cerveau et à le rendre furieux. Caligula ayant été assassiné, Charéas envoya le tribun Pélus Lupus, pour se défaire de Césonie et de sa fille Julie-Drusille. Cet homme perça la mère de plusieurs coups d'épée, et écrasa la tête de la fille contre la muraille de la galerie où son père avait été poignardé, afin qu'il ne demeurât rien d'un sang si abominable.

CESPÈDES (Paul), peintre, né en 1538 à Cordoue, s'est rendu célèbre au xvi^e siècle, en Espagne et en Italie, où il fit deux voyages. Sa manière de peindre approche beaucoup de celle du Corrège; même exactitude dans le dessin, même force dans l'expression, même coloris. On ne peut encore voir sans émotion son tableau de la Cène dans la cathédrale de Cordoue, où chaque apôtre présente un caractère différent de respect, d'amour et de sainteté; le Christ, un air de grandeur et de bonté en même temps; et Judas un air chagrin et faux. Les talents de Cespèdes ne se bornaient pas à la peinture, si l'on en croit l'enthousiasme des auteurs espagnols pour cet artiste; il fut philosophe, antiquaire, sculpteur, architecte, savant dans les langues hébraïque, grecque, latine, arabe et italienne, grand poète et fécond écrivain. Il mourut en 1608, âgé de 70 ans.

CESPÈDES (André Garcias de), né à Ségovie en 1560, s'appliqua avec succès à l'étude des mathématiques et de la géographie. Ses ouvrages sont : *Hydrographia y theoricæ de planetas*, Madrid, 1606, in-fol. : ce même volume renferme un *Traité sur la navigation*; *Libro de instrumentos nuevos de geometria muy necesarios para medir distancias y alturas*, Madrid, 1606, in-4; il y a dans ce livre un traité *De la conduccion de las aguas*, et un autre *De la artilleria*. Il a aussi laissé plusieurs manuscrits.

* CESSAC (Jean-Gérard Lacuze, comte de), directeur de l'administration de la guerre, né le 4 novembre 1732 à Lamassas près d'Agen, se destina de bonne heure à la profession des armes et s'y prépara par de fortes études. Admis cadet en 1770 dans le régiment de Dauphin infanterie, il était capitaine à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes. Il fut nommé par ses con-

citoyens procureur-syndic du département de Lot et Garonne, et en 1791 député à l'assemblée législative où il se distingua non moins par sa fermeté et sa modération que par l'étendue de ses connaissances militaires. Il n'hésita pas à prendre la défense des prêtres insermentés, et s'opposa de tout son pouvoir aux mesures proposées contre eux par les anarchistes. Après la fatale journée du 10 août, il quitta l'assemblée dont l'autorité était méconnue. Le 18 septembre suivant il accepta le titre d'adjudant-général et de commissaire à l'armée des Pyrénées où il fut employé peu de temps après comme général de brigade. Destitué comme noble pendant la terreur, il aurait été jeté dans une prison, s'il n'avait eu le bonheur de se soustraire par la fuite aux proscriptions. Appelé plus tard au conseil des anciens, il s'y fit remarquer par ses connaissances en administration et en finances. Après le 18 brumaire il entra au conseil d'état, et fut nommé successivement président de la section de la guerre, ministre de la guerre par intérim, gouverneur de l'école polytechnique, directeur général de la conscription et enfin directeur de l'administration de la guerre. La sévère probité qu'il montra dans ces diverses fonctions lui avait fait un si grand nombre d'ennemis, que l'Empereur, après la campagne de Russie, crut devoir le sacrifier à leurs exigences et le remplaça. Il n'en resta pas moins attaché à la cause qu'il avait servie, et, après la chute de Napoléon, rentra dans la vie privée. La révolution de 1830 le ramena sur la scène politique. Nommé pair de France, il prit une part active aux travaux de la chambre jusqu'à l'époque de sa mort arrivée le 14 juin 1841, à l'âge de 90 ans. A la création de l'institut, le comte de Cessac fit partie de l'académie des sciences morales et politiques. Lorsque ce corps reçut une nouvelle organisation, il fut nommé membre de l'académie française où il a été remplacé par M. de Tocqueville. Indépendamment de quelques pièces de circonstance qui n'offrent plus aucun intérêt, on lui doit un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'art militaire* faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*, plusieurs mémoires dans les recueils de l'institut; mais son principal ouvrage est le *Guide de l'officier en campagne*, Paris, 1785; 3^e édit. 1843, 2 vol. in-8. Ses *Opinions et rapports sur l'administration générale de l'état* ont été recueillis en 2 vol. in-8.

* CESSART (Louis-Alexandre de), inspecteur-général des ponts et chaussées, né à Paris en 1719, et mort en 1806. C'est à lui qu'est due la construction du beau pont de Saumur, commencé en 1736, et dont les piles furent fondées par caissons, sans épuisement ni batardeaux, invention hardie, employée à Londres en 1738 par un ingénieur suisse pour la construction du pont de Westminster, mais qui n'avait point encore été pratiquée en France. Cessart perfectionna ce procédé et surmonta plusieurs difficultés particulières au local. Le succès de cette entreprise le fit choisir en 1781 pour la direction des travaux de la rade de Cherbourg, entreprise la plus hardie en ce genre qui eût encore été conçue en France. Pour l'exécuter, il chercha à agrandir le système des fondations par caissons,

qu'il avait adopté ; des obstacles qu'il n'avait point prévus obligèrent de faire des modifications à son projet , ce qui lui occasionna beaucoup de désagrément ; mais il n'en a pas moins le mérite de l'invention et du perfectionnement d'un des plus beaux procédés de l'architecture hydraulique. La description détaillée des travaux dont il avait été chargé , a été publiée par M. Dubois d'Arneville, sous ce titre : *Description des travaux hydrauliques de L. A. de Cessart, ouvrage imprimé sur les manuscrits de l'auteur*, Paris, 1806 et 1809, 2 vol. grand in-4, avec 67 planches.

* CESSOLES (Jacques), en latin *Casolis*, *Cassolis* et *Casulis*, religieux de l'ordre des frères prêcheurs, né dans le xiii^e siècle, au village de Cessoles (en Picardie), dont il prit le nom suivant l'usage du temps, composa vers 1290 un ouvrage moral sur le jeu d'échecs, imprimé pour la première fois sous ce titre : *De Moribus hominum et Officiis nobilium super ludos Scacchorum*, Milan, 1479, in-fol. Une autre édition sans date, très-rare, intitulée : *Solacium ludi Scacchorum*, etc., in-fol., paraît être sortie des presses de Ketelaer, à Utrecht, 1473. Cet ouvrage fut traduit en français, dans le xiv^e siècle, par J. Ferron, dominicain, et dans le xvi^e, par J. de Vignay, sous ce titre : *le Jeu des échecs moralisé*, Paris, 1503, in-4. Il en existe des Traductions en allemand, en anglais, en hollandais et en italien.

CESTIUS (Caius), fut un des sept épulons, ou inspecteurs sur les repas qui se célébraient à Rome en l'honneur des dieux. On conjecture qu'il mourut dans les premières années du règne d'Auguste. Il est surtout connu par le superbe monument qui a été érigé à sa mémoire, et qui est un des édifices de l'ancienne Rome, qui se sont le mieux conservés jusqu'à nos jours. C'est une pyramide carrée de 120 pieds de haut, sur 94 de base, revêtue intérieurement de marbre blanc, et renfermant une cave ou une chambre dans son intérieur à l'imitation des pyramides d'Egypte. Ce monument est près de la *Porte d'Ostie*, ou de Saint-Paul. Alexandre VII la fit réparer en 1665.

CÉTHÉGUS, famille romaine, branche de celle de Cornélius, a produit plusieurs personnes dont la mémoire s'est conservée. — Cornélius CÉTHÉGUS, créé consul avec Quintus Flaminius, distribua du vin mixtionné au peuple, après que son élection fut faite. Ces deux consuls furent obligés de se démettre de leur charge l'an de Rome 421, parce qu'il y avait eu de l'irrégularité dans leur création. — Marcus Cornélius CÉTHÉGUS fut élevé à la charge de censeur, l'an de Rome 543, avant que d'avoir été consul, ce qui était contre l'usage. Il obtint le consulat cinq ans après : ce fut un grand orateur. — Caius Cornélius CÉTHÉGUS qui, avant d'être édile, fut proconsul en Espagne, y remporta une victoire signalée. Il fut fait édile peu après pendant son absence, l'an de Rome 556. — Sigonius le confond avec CUCIUS Cornélius CÉTHÉGUS, qui fut consul l'an de Rome 557, et qui triompha des Insulaires, et suppose mal à propos que Cicéron et Tite-Live donnent à ce consul le prénom de Caius : ils lui donnent celui de CUCIUS. — Il ne faut pas oublier Publius Cornélius CÉTHÉGUS, qui suivit avec ardeur le parti

de Marius contre Sylla, et qui pour cela fut déclaré ennemi du peuple romain, lorsque ce parti fut abattu. Il se sauva en Afrique auprès de Marius, et ayant imploré la miséricorde de Sylla, et s'offrant de le servir en toutes choses, il fut reçu en grâce. Quelques auteurs pensent que ce Céthégus est le même qui jouit d'un si grand crédit à Rome, que l'on ne pouvait rien obtenir que par son entremise. Comme il avait une maîtresse à qui il ne pouvait rien refuser, il arriva que cette femme eut à sa disposition toute la ville de Rome. Il fallut que Lucullus lui fit la cour lorsqu'il voulut obtenir la commission de faire la guerre à Mithridate : sans cela il n'aurait point obtenu cet emploi. Plusieurs autres grands seigneurs firent cent bassesses pour monter aux charges par la recommandation de Céthégus. C'est de lui, sans doute, que Cicéron parle dans un de ses *Paradoxes*. Quelques critiques, en expliquant ce vers d'Horace,

Fingere cinctutis non exaudita Cethegis.

ont avancé que cette famille avait un costume particulier, et se faisait remarquer par sa ceinture ; mais il est plus apparent par le contexte, qu'Horace parle du costume général des Romains au temps des premiers Céthégus, vers l'an 400 de Rome, et l'a spécifié en nommant une famille distinguée de ce temps-là : car il s'agit de mots nouveaux, qui à cette ancienne époque n'auraient pas été compris.

CÉTHÉGUS (Caius-Cornélius), convaincu d'avoir conspiré avec Catilina à la ruine de sa patrie, et d'avoir été le plus emporté de ses complices, fut étranglé avec eux dans la prison en présence de Cicéron qui, malgré un éloquent discours qu'il fit (la troisième Catilinaire), et où il expose au peuple les particularités de la conjuration, de la conviction et de l'instruction du procès des coupables, ne serait point parvenu à les faire condamner, si Caton, qui n'avait point encore donné son avis, n'eût parlé avec tant de fermeté et de vigueur contre César, qui, par une douceur déplacée, ou parce qu'il favorisait secrètement la cabale, venait de plaider pour sauver la vie à ces factieux, qu'il ramena tout le sénat à l'avis de Cicéron, et fit passer l'arrêt de mort à l'unanimité des suffrages. Ce fut après cette exécution qui dissipa la troupe des rebelles et déconcerta tous leurs desseins, que Cicéron s'en retournant chez lui comme en triomphe, accompagné de tout ce qu'il y avait de plus brillant dans tous les ordres de l'état, et d'une foule de peuple, fut salué comme le *Sauveur de la patrie, et le nouveau fondateur de Rome* (Voy. Cicéron). — Un autre CÉTHÉGUS, sénateur de la même famille, convaincu d'adultère, fut décapité sous Valentinien en 368.

CÉTHURA, seconde femme d'Abraham, que ce patriarche épousa à l'âge de cent quarante ans, et dont il eut six enfants, Zamram, Jescan, Madan, Median, Jesboc et Sué. Abraham leur donna des présents, et les envoya demeurer vers l'Orient, dans l'Arabie déserte ; ne voulant pas qu'ils habitassent dans le pays que le Seigneur avait promis à Isaac. On croit que c'est d'eux que sortirent les Madienites, les Ephéens, les Dédanéens et les Sabéens,

dont il est souvent parlé dans l'Ecriture. Les mages, qui vinrent adorer Jésus-Christ naissant, étaient, suivant plusieurs savants, des rejetons de ces peuples, et la foi d'Abraham fut pour eux une espèce de titre pour être les prémices de la vocation des gentils.

CÉUS, fils de Titan et de la Terre. Il prit les armes contre Jupiter, qui avait abusé de Latone; mais il fut foudroyé comme ses frères.

* CEVA (Théobaldo), né à Turin, en 1697, et mort en 1746, entra dans l'ordre des carmes, et fut fait professeur de belles-lettres à Pise, puis à Turin. Il a laissé divers ouvrages, tous en italien, dont les plus remarquables sont : *Choix de sonnets, avec des observations critiques sur le sonnet en général*, Turin, 1733, in-8; Venise, 1737, in-8. Dans la préface de cet ouvrage, il prend la défense de la critique de Muratori sur Pétrarque, contre Schiavo, qui, dans sa traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, avait fortement attaqué cette critique; ce qui occasionna une guerre littéraire qui dura plusieurs années, et à laquelle un grand nombre d'écrivains prirent part. *Choix de chansons, avec des notes critiques, et une dissertation sur les poésies lyriques du P. Ceva*, publié et augmenté par Ignace Gajone, Venise, 1736, in-8; 1738, in-8.

* CÉVA (Thomas), né à Milan, le 29 décembre 1648, mort dans la même ville le 3 février 1736, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésus, et ne tarda pas à se faire un nom comme mathématicien et comme poète. Il inventa un instrument pour exécuter mécaniquement la trisection de l'angle, et publia cette découverte en 1693. Parmi ses poésies latines, on remarque surtout le poème intitulé : *Philosophia novo-antiqua*, traduit en vers italiens, par Denis-André Sancassani Magati de Cornazzano, Venise, 1750, et le *Puer Jesus*, dédié à Joseph I^{er}, roi des Romains, 1690, et qui fut aussi traduit en vers italiens par Giorgi, évêque de Ceneda. On a encore du P. Ceva : diverses poésies latines et italiennes; *Opuscula mathematica*, publiés en 1699; Une *Vie du poète Lemène*, qui parut à Milan en 1706, sous ce titre : *le Memorie d'alcune virtù del signor conte Francesco de Lemene con alcune riflessioni sulle sue poesie*. — CEVA (Jean), son frère, fut commissaire de la chambre archiducale du duché de Mantoue, et savant mathématicien. Il publia : *De lineis rectis se invicem secantibus, constructio stativa*, Milan, 1678, in-4; *Opuscula mathematica*, ibid., 1682, in-8; *Geometria motus*, Bologne, 1692, in-4. Wolf recommande beaucoup cet ouvrage, qui traite principalement du mouvement des eaux; *Tria problemata geometris proposita*, Mantoue, 1710, in-4; *De re nummaria, quoad fieri potuit, geometricè tractata*, ibid., 1714, in-4; *De mundi fabrica, unico gravitatis principio innixâ, deque fluminibus*, etc., Mantoue, 1715, in-4; *Hydrostatica*, ibid., 1728, in-4. — Christophe Ceva, autre frère de Thomas, se fit jésuite en 1666, et mourut au bourg Saint-Sépulcre en Toscane, le 28 mai 1719. On a de lui une très-bonne traduction manuscrite en vers latins de la *Jérusalem délivrée*.

* CÉZELLI (Constance de) d'une ancienne et riche famille de Montpellier, femme de Barri de Saint

Aunez, gouverneur de Leucate pour Henri IV, s'est immortalisée par un trait de courage au-dessus de son sexe. Les Espagnols ayant pris son mari en 1590, comme il allait communiquer un projet au duc de Montmorency, commandant en Languedoc, marchèrent aussitôt avec les ligueurs vers Leucate, persuadés qu'ayant le gouverneur entre leurs mains, cette place ouvrirait ses portes sur-le-champ. L'intrepide Constance assembla la garnison et les habitants, se mit à leur tête une pique à la main, et repoussa les assiégeants. Désespérés de leur honte, ils envoyèrent dire à cette héroïne que, si elle continuait à se défendre, ils allaient faire pendre son mari. Constance fut attendrie sans être ébranlée. *J'ai des biens considérables*, répondit-elle les yeux baignés de larmes, *je les ai offerts et je les offre encore pour sa rançon; mais je ne rachèterai point par une lâcheté une vie dont il aurait honte de jouir*. Les assiégeants échouèrent dans une nouvelle attaque, eurent la lâche cruauté de faire mourir Barri, et levèrent le siège. La garnison voulut user de représailles sur le seigneur de Loupian, ligueur fait prisonnier; cette femme aussi généreuse que vaillante s'y opposa. Henri IV, pénétré d'admiration, lui envoya le brevet de gouvernante de Leucate, avec la survivance pour son fils Hercule.

CHABANES. Voy. DAMMARTIN, ROCHON.

CHABANNES (Jacques de), seigneur de la Palice, maréchal de France, gouverneur du Bourbonnais, de l'Auvergne, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais, se signala dans toutes les guerres de son temps. Il suivit le roi Charles VIII à la conquête de Naples, et Louis XII au recouvrement du duché de Milan. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Ravenne, en 1512. Prisonnier l'année d'après à la journée des Eperons, il échappa à ceux qui l'avaient arrêté. L'Italie fut encore témoin de plusieurs de ses exploits. Il se trouva à la prise de Villefranche, à la bataille de Marignan et au combat de la Bicoque en 1522. De l'Italie il passa en Espagne, secourut Fontarabie, puis fit lever le siège de Marseille, et alla mourir, les armes à la main, à la bataille de Pavie en 1525.

* CHABANON (Antoine-Dominique de), littérateur, de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Saint-Domingue en 1730, vint de bonne heure en France, et dut à son talent sur le violon ses premiers succès dans le monde. Il voulut travailler pour le théâtre, et donna la tragédie d'*Epônine*, qui n'est connue que par sa chute justement méritée. Il en fit depuis un opéra qui fut joué en 1773, sous le titre de *Sabinus*; mais il échoua encore, parce que le travail ne supplée pas le génie. Sa versification est en général sèche, pénible et glacée. Ses ouvrages en prose ont plus de mérite. Les principaux sont : *Discours sur Pindare et sur la poésie lyrique, avec la traduction de quelques odes*, 1769, in-8; *Les Odes pythiques de Pindare, traduites avec des notes*, 1771, in-8; *Idylles de Théocrite, traduites en prose avec quelques imitations en vers*, 1775, in-8; *De la musique considérée en elle-même et dans ses rapports avec la parole, les langues, la poésie et le théâtre*, 1783, 2 vol. in-8; *Théâtre et autres poésies*. On y trouve *Le Faux noble*, *L'Esprit de*

parti, comédies en cinq actes; la *Toison d'or*, opéra; une *Épître sur la manie des jardins anglais*, et quelques pièces de circonstance. *Vie du Dante*, avec une notice de ses ouvrages, 1773, in-8. Chabanon mourut le 18 juillet 1792. « Il avait été, dit Fontanes, » dans son enfance et dans sa première jeunesse, » dévot comme madame Guyon. Il avait bien changé » dans la suite; il s'était jeté dans l'excès absolu- » ment contraire. Il ne croyait pas plus à la reli- » gion qu'à l'amour: il se prétendait détrompé. » — CHABANON DE MAUGUIS, né en 1736, mort le 19 novembre 1780, frère du précédent, servit pendant quelque temps dans la compagnie des jeunes cadets de la marine. On a de lui: *Odes d'Horace*, livre 1^{er} traduites en vers et en français, avec des notes; *Philémon et Baucis*, ballet héroïque, 1774, in-8; *Alexis et Daphné*, pastorale, 1775, in-8. La musique de ces deux pièces est de M. Gossec. Un *Mémoire* intitulé *Problème de dynamique* dans le *Recueil de l'académie des sciences*, tome iv, *Savants étrangers*.

* CHABAUD (Joseph), oratorien, né à Soleilhac dans le diocèse de Senes, mort en 1762, remporta des prix dans diverses académies, et publia le *Parnasse chrétien*, 1748 et 1760, 2 vol. in-12, recueil de poésies de divers auteurs. Il a été reproduit en 1806, avec quelques changements, par M. Lablée, sous le titre de *Nouveau Parnasse chrétien*, in-12, et réimprimé, avec de nouveaux changements, en 1807.

* CHABAUD (Antoine), né à Nîmes en 1727, servit d'abord dans l'infanterie, passa ensuite dans le corps du génie, et fut envoyé en 1783 à Constantinople, pour fortifier cette ville et le détroit des Dardanelles, et pour donner des conseils aux Turcs sur toutes les parties de l'art de la guerre. De retour en France, il travailla longtemps à un grand ouvrage pour établir les bases d'un système général de défense; mais son travail n'a point été publié. Au commencement de la révolution, il en embrassa les principes avec modération, fut nommé administrateur de son département, et mourut à Cette le 5 août 1791. Les archives de la guerre renferment un grand nombre de *mémoires* de sa composition; mais le plus important est son projet pour les canaux de Picardie; Turgot, qui l'avait trouvé avantageux, n'eut pas le temps de le mettre à exécution. Ses successeurs revinrent à l'ancien projet. Les seuls écrits imprimés de Chabaud sont: *Observations sur la disposition des pierres de parements de maçonnerie baignées par des masses d'eau quelconques*, 1787, in-4; *Mémoire sur les volcans et tremblements de terre*, 1785. Il en explique les causes d'une manière plus satisfaisante qu'on ne l'avait fait jusqu'alors.

* CHABAUD-LATOURE (Antoine-Georges-François, baron), né en 1769 à Paris, d'une famille originaire de Nîmes, embrassa l'état militaire et servit quelque temps comme officier dans un régiment d'infanterie. A la révolution, dont-il adopta les principes, il revint à Nîmes, fut nommé commandant de la garde nationale de cette ville et fit en 1792, comme volontaire, la campagne de Savoie. Devenu suspect, en 1793, au parti dominant, il fut con-

danné à mort comme fédéraliste et ne dut la vie qu'au généreux dévouement de sa femme qui prit sa place dans la prison où il attendait l'heure de son supplice (*Voy. LAVALETTE*). Le 9 thermidor lui permit de rentrer en France; et en 1797 il fut élu par le département du Gard, au conseil des Cinq-Cents. Après le 18 brumaire, dont il s'était montré partisan, il fit partie de la commission chargée de rédiger la nouvelle constitution, et devenu membre du tribunal, appuya la proposition de décerner à Bonaparte le titre d'empereur. A la suppression du tribunal il resta quelque temps sans fonctions. Réélu en 1813 au corps législatif, il fit encore partie, au retour des Bourbons, de la commission chargée de la rédaction de la charte. A la rentrée de Bonaparte il se retira à Nîmes, où sa présence contribua beaucoup à calmer les esprits et à arrêter la réaction. Renvoyé par son département à la chambre en 1817, il y vota constamment avec les amis d'une sage liberté. Il se trouvait à Nîmes lors des événements de juillet, et l'influence dont il y jouissait lui permit de faire adopter les mesures propres à prévenir les désordres. Il cessa de faire partie de la chambre en 1832, et mourut d'apoplexie le 20 juillet de la même année.

* CHABERT (Joseph-Bernard, marquis de), lieutenant-général des armées navales, associé de l'académie des sciences, et membre du bureau des longitudes, né à Toulon en 1723, entra dans la marine à l'âge de 18 ans; il donna, dans plusieurs circonstances, des preuves de valeur et de capacité, et travailla constamment à perfectionner l'hydrographie. Dans une expédition dont il fut chargé il détermina les côtes orientales de l'Espagne, celles de la Sardaigne, de Fez, d'Alger et de Tunis. Après quelques autres voyages, toujours relatifs aux sciences, il suivit le comte d'Estaing dans la guerre d'Amérique, et commanda le *Vaillant*, puis le *Saint-Esprit*, et assista à la plupart des combats que la marine française livra aux Anglais dans les deux hémisphères, au commencement du règne de Louis XVI. Le grade de chef d'escadre et le cordon rouge furent la récompense de ses brillants services. La révolution l'ayant forcé de quitter la France, il se retira en Angleterre, où il fut reçu avec distinction par le célèbre astronome Maskeline. En 1803, il rentra dans son pays et obtint une pension. Il mourut le 2 décembre 1803. On lui doit la relation d'un *Voyage fait en 1750 et 1751 sur les côtes de l'Amérique Septentrionale*, Paris, 1753, in-4. Ce voyage qui fait partie de la collection de l'académie des sciences, a servi à placer les côtes de l'Arcadie suivant leur véritable gisement. Chabert travaillait à un *Atlas général de la Méditerranée*, lorsqu'il fut atteint d'une cécité qui l'empêcha d'y mettre la dernière main.

* CHABERT (Philibert), directeur de l'école d'Alfort, correspondant de l'institut, né à Lyon en 1737, mort à Alfort le 8 septembre 1814, a publié plusieurs ouvrages très-estimés de médecine vétérinaire. *Traité des maladies vermineuses dans les animaux*, 1783, in-8; *Instructions sur la manière de gouverner les vaches*, 2^e édition, 1797; *Instructions sur les moyens de s'assurer de l'existence de la*

morve et d'en prévenir les effets, 1797, in-8; *Instructions et Observations sur les maladies des animaux domestiques*, avec Flandrin et Huzard, 1806-1809, 6 vol. in-8.

CHABOT (Pierre GAUTHIER, dit), né en Poitou en 1516, précepteur des petits-fils du fameux chancelier de l'Hôpital, s'appliqua principalement à leur expliquer Horace d'une manière particulière. Son *Commentaire* sur ce poète est une analyse du texte, suivant les règles de la grammaire et celles de la rhétorique. Il fit imprimer un échantillon de cet ouvrage en 1582, et le mit en entier au jour cinq ans après. Il travaillait à une seconde édition, lorsqu'il mourut en 1597, à 80 ans. Jacques Grasser, héritier de ses remarques nouvelles, les inséra dans l'édition de 1615, in-fol.

CHABOT (Philippe), seigneur de Brion, amiral de France, chevalier des ordres de Saint-Michel et de la Jarretière, gouverneur de Bourgogne et de Normandie, fut pris à la bataille de Pavie en 1525, avec le roi François I^{er}, dont il était le favori. On l'envoya, en 1533, en Piémont, à la tête d'une armée. Les villes du Bugey, de la Bresse, de la Savoie, lui ouvrirent leurs portes. Il aurait poussé plus loin ses conquêtes, si ses ennemis n'y eussent mis des bornes. Montmorency et le cardinal de Lorraine l'accusèrent de malversation. Une commission, à la tête de laquelle était le chancelier Poyet, le condamna à perdre sa charge, et à payer une grosse amende. François I^{er}, aux reproches duquel il avait répondu insolemment, aurait voulu un arrêt de mort, pour le rendre plus respectueux, et pour avoir le plaisir de lui donner sa grâce. Comme il ne put payer l'amende de 70,000 écus à laquelle il avait été condamné, il demeura plus de deux ans en prison. Enfin il obtint d'être renvoyé devant le parlement de Paris, qui le déchargea de toute accusation. Chabot mourut en 1545, regardé comme un homme plus courtisan que grand politique.

* CHABOT (François), né en 1739, à Saint-Genies, dans le Rouergue, d'un cuisinier du collège de Rodez, profita de la position de son père pour faire ses études à peu de frais, et embrassa l'état ecclésiastique. Il entra dans l'ordre des capucins, reçut la prêtrise, et devint, peu de temps après, gardien de son couvent. La lecture des livres philosophiques qu'il voulut connaître lui fit bientôt perdre toute sa piété, et la corruption de ces ouvrages passa dans ses mœurs. Lorsque l'assemblée constituante supprima les congrégations religieuses, Chabot prêta serment et continua quelque temps d'exercer les fonctions ecclésiastiques. L'abbé Grégoire, évêque de Moissac, le choisit pour son grand-vicaire, et le recommanda, comme un partisan dévoué des doctrines révolutionnaires, aux électeurs du département de Loir-et-Cher qui le nommèrent, en septembre 1794, député à l'assemblée Législative, où il vint s'asseoir à côté des plus fougueux démocrates. Chabot ne tarda point à se signaler par l'exagération des principes qu'il professait, et dans ses dénonciations multipliées, il comprenait le roi, les ministres et jusqu'à ses propres collègues, qui, effrayés eux-mêmes de ses emportements, demandèrent qu'on le conduisît à l'Abbaye. Il n'en

continua pas moins de signaler chaque jour de prétendus traîtres, et le 19 octobre, au milieu des plus violentes déclamations contre le ministre Duportail, déclara, que l'armée de ligne n'avait été commandée jusqu'à là que par des scélérats. Quelque temps avant le 10 août, on avait imaginé l'existence d'un comité autrichien, et l'on désignait même le château de Bagatelle comme le lieu de ses réunions. Chabot, qui se chargea de cette dénonciation, indigna d'un ton si affirmatif différentes circonstances sur ce comité, que les ministres crurent ne pouvoir se dispenser de le poursuivre avec deux de ses collègues, comme calomniateurs. Un juge-de-peace, nommé Etienne Larivière, lança contre eux un mandat d'amener; mais l'assemblée jugea l'inviolabilité de ses membres compromise, et Larivière, décrété d'accusation, fut envoyé à la hante-cour d'Orléans, et périt depuis d'une manière affreuse. Le 25 juin 1792, Chabot fut dénoncé à son tour pour avoir tenté, la veille, de soulever le faubourg St.-Antoine. Il s'était fait blesser légèrement par des hommes affidés, afin de pouvoir accuser la cour d'avoir voulu assassiner les députés patriotes. (Voy. GRANGENUEVE.) Dans la nuit du 9 au 10 août, il alla dans les églises du faubourg St.-Antoine, prêcher l'insurrection aux assemblées populaires qui y tenaient leurs séances. Quelques jours après il eut l'audace de reprocher aux royalistes constitutionnels d'avoir provoqué les terribles événements qui venaient d'avoir lieu en s'opposant au décret d'accusation contre Lafayette, dont il demanda que la tête fût mise à prix. Cependant, au 2 septembre, il sauva l'abbé Sicard du poignard des égorgeurs, et on assure que précédemment il avait arraché quelques malheureux prêtres à la mort. Les électeurs de Loir-et-Cher le nommèrent encore député à la Convention, où il continua de suivre la ligne qu'il s'était tracée. Il s'opposa à la déportation des d'Orléans proposée par Buzot, et vota dans le procès de Louis XVI pour la mort sans appel ni sursis. Il appuya la pétition présentée à la Convention, le 8 février 1793, par la société des jacobins, dans le but de faire annuler les poursuites dirigées contre les auteurs des massacres de septembre, et repoussa à cette occasion les soupçons de complicité qu'on avait élevés contre lui. Chabot était en butte aux plaisanteries et aux sarcasmes de tous les journalistes, qui cherchaient dans son ancien état les moyens de le rendre ridicule même aux yeux de ses partisans. Sa malpropreté était extrême, et il venait à l'assemblée avec une tête crasseuse, le cou et la poitrine découverts, en jacquette, et les jambes nues. Ce fut lui qui donna aux jeunes gens proprement vêtus la dénomination de *muscadins*, et qui proposa de chasser de la république tous ceux qui n'avaient pas les mains calleuses pour distribuer leurs propriétés aux sans-culottes. Ce fut encore lui qui fit adopter aux députés de son parti, qui se plaçaient sur les bancs les plus élevés de la salle, le nom de *montagnards*. Il fit périr sur l'échafaud le père Venance son confrère. (Voy. DOUGADOS), pour se venger des vers satiriques qu'il avait faits autrefois contre lui. Enfin il fit rendre le décret qui transforma la cathédrale de Paris en Temple de la Raison, dont le culte fut in-

stitué par Chaumette. Le 13 septembre 1793, il réclama sur les émigrés une nouvelle loi tellement simple, qu'un enfant pût envoyer un émigré à la guillotine. Chabot finit par épouser une autrichienne, nommée *Léopoldine Fréy*, de Brunn en Moravie, qui lui fut sacrifiée par la cupidité de ses deux frères, barons allemands, venus en France dans l'espoir de s'enrichir au milieu des désordres ; mais qui furent tristement désabusés. Robespierre immolait à sa sûreté ou à sa vengeance tous ceux dont il redoutait l'ascendant ou l'opposition ; et Chabot, qui se voyait menacé par l'orage, essaya de le conjurer. Il se plaignit de ce que les montagnards eux-mêmes étaient l'objet d'insidieuses délations, et demanda qu'aucun député ne pût être arrêté sans avoir été entendu. Il acheva de se perdre dans l'esprit des jacobins en déclarant qu'il fallait un parti d'opposition, un côté droit dans l'assemblée, et que s'il n'en existait pas, il en formerait un à lui seul. Il fut arrêté et mis au secret. On l'accusa d'avoir cherché à s'enrichir, de concert avec ses beaux-frères et quelques autres députés, sur des effets de l'ancienne compagnie des Indes, en falsifiant une loi rendue à cet égard. Il chercha en vain, du fond de sa prison, à attendrir Robespierre, en lui rappelant son dévouement et tous les services qu'il lui avait rendus. Ayant perdu tout espoir, il avala du poison que lui avait fait tenir sa femme ; ce poison lui déchira si cruellement les entrailles, qu'il poussait des cris affreux, en demandant du secours. Un des prisonniers, le docteur Saiffert, lui donna du contre-poison, et il conserva assez de vie pour monter sur l'échafaud trois jours après, le 3 avril 1794. Ses beaux-frères périrent du même supplice.

* CHABOT-ROHAN. Voy. ROHAN.

* CHABOT-DE-L'ALLIER (Georges-Antoine), né le 13 avril 1738 à Montluçon dans le Bourbonnais, était avocat, et fut élu député suppléant à la Convention qui refusa de l'admettre, parce que l'instruction qu'il avait reçue de ses commettants portait le maintien de la monarchie. Il fit néanmoins partie des assemblées législatives, siégea au conseil des Cinq-cents et à celui des anciens, où il dénonça en 1799 la licence des journaux, et devint membre du tribunal. Il vota pour le consulat à vie, et ensuite pour l'établissement du gouvernement impérial héréditaire en faveur de Napoléon. Il fut nommé, en 1804, commandant de la légion-d'honneur, inspecteur-général des écoles de droit, en 1806, membre du corps législatif en 1807, conseiller à la cour de cassation en 1809, et en 1810, conseiller de l'université, et mourut le 19 avril 1819. On a de lui : *Tableau de la législation ancienne sur les successions, et de la législation nouvelle établie par le code civil*, 1804, in-8 ; *Commentaire sur la loi du 25 germinal an 2, relative aux successions*, 1803, in-8 ; 5^e édition, 1818, 3 volumes in-8 ; *Questions transitoires sur le code Napoléon*, 1809, 2 vol. in-4.

CHABRÆUS (Dominique), mort au milieu du xvi^e siècle, a donné *Omnium Stirpium Sciagraphia et Icones*, Genève, 1677, in-folio.

CHABRIAS, général athénien, célèbre par ses actions guerrières, défut, dans un combat naval, Pollis, général lacédémonien. Envoyé au secours

des Thébains contre les Spartiates, et abandonné de ses alliés, il soutint seul, avec ses gens, le choc des ennemis. Il fit mettre ses soldats l'un contre l'autre, un genou en terre, couverts de leurs boucliers, et étendant en avant leurs piques ; cette attitude empêcha qu'ils ne fussent enfoncés : Agésilas, général des Lacédémoniens, quoique vainqueur, fut obligé de se retirer. Les Athéniens érigèrent une statue à Chabrias, dans la posture où il avait combattu. Il rétablit ensuite Nectenabo sur le trône d'Égypte ; peu de temps après il mit le siège devant Chio, et y périt, l'an 333 avant J.-C. Son vaisseau fut coulé à fond. Il aurait pu l'abandonner et se sauver à la nage ; mais il préféra la mort à une fuite honteuse.

CHABRIT (Pierre), avocat au parlement de Paris, et conseiller au conseil souverain de Bouillon, s'occupa d'un ouvrage qu'il intitula *De la monarchie française et de ses lois*, dont il fit paraître les deux premiers volumes en 1784, in-8 ; ils offrent des vues nouvelles ; mais on lui reproche d'avoir guindé son style en voulant l'asservir à celui de Montesquieu ; il en imite quelquefois la précision, mais il en atteint encore plus souvent la sécheresse et l'obscurité. Il mourut en 1783.

* CHABROL (Guillaume-Michel), avocat du roi au présidial de Riom, né dans cette ville en 1714, d'une famille féconde en magistrats et en militaires distingués, reçut de Louis XV, en 1767, des lettres de noblesse, fut appelé par Louis XVI au conseil d'état, et mourut en 1792. Il est auteur d'un *Commentaire sur les coutumes d'Auvergne*, 1784, 4 vol. in-4 : ouvrage curieux.

* CHABROL-DE-CROUSOL (Christophe-Jean-André, comte), ministre et pair de France, né en 1771, à Riom, petit-fils du précédent, passa ses premières années dans la congrégation de l'Oratoire. N'étant point favorable à l'ordre de choses établi par la révolution, il fut enfermé pendant la terreur, et lorsqu'il eut recouvré sa liberté, il continua de vivre dans la retraite jusqu'à l'époque de l'empire. Auditeur au conseil-d'état, il fut peu après nommé président par intérim de la cour d'Orléans, puis chargé de la liquidation en Toscane, et enfin créé intendant des provinces illyriennes, place dans laquelle il donna des preuves d'un grand talent administratif. Lorsque des revers forcèrent les Français d'évacuer ces provinces, il passa dans le Piémont avec le titre d'intendant-général du trésor. A la restauration en 1814, nommé conseiller d'état et préfet du Rhône, il quitta momentanément Lyon au retour de Bonaparte, et revint après les Cent-jours reprendre une place dans laquelle il s'était concilié l'estime générale, mais qu'il ne voulut pas conserver lorsqu'il se vit dans l'impossibilité de s'opposer aux réactions. Nommé en 1817 sous-secrétaire-d'état à l'intérieur, il fut ensuite directeur-général des domaines, puis de 1823 à 1828 chargé du portefeuille de la marine, qu'il dota des plus utiles institutions. Ministre des finances en 1829, il donna sa démission, ne voulant pas participer aux mesures que préparait le conseil. Après la révolution de juillet 1830, il continua de siéger à la chambre des pairs, mais il refusa d'ailleurs les di-

vers portefeuilles qui lui furent offerts, et mourut en 1836, laissant la réputation d'un des hommes d'état les plus éclairés et les plus sages qui aient servi la France sous l'empire et la restauration.

* CHABROL-DE-VOLVIC (le comte Gilbert-Joseph-Gaspard de), frère du précédent, né à Riom, le 25 septembre 1778, à sa sortie de l'école polytechnique, fit partie de l'expédition d'Égypte en qualité d'ingénieur. Après le 18 brumaire, il quitta le service militaire et fut, en 1806, nommé préfet de Monténotte, département formé d'une partie du Piémont. Il sut se concilier l'estime des habitants par sa bienveillance, et mériter en même temps la confiance du gouvernement. En 1812, il remplaça Frochot (*Voy. ce nom*), dans la préfecture de la Seine, et conserva jusqu'en 1830 cette place, dans laquelle il a donné des preuves de son zèle pour l'intérêt public et de sa capacité. La ville de Paris lui est redevable de l'élargissement d'une partie de ses quais, de la construction de plusieurs ponts et de différents établissements d'utilité publique. Elu membre de la chambre des députés en 1839 par le département du Puy-de-Dôme, il mourut à Paris en 1843, laissant la réputation d'un habile administrateur. On a de lui : *Budgets de la ville de Paris*, etc., Paris, 1818-27, 10 cah. in-4 ; *Recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine*, ib., 1821, in-8, nouv. édit., 1826, in-4 ; *Statistique des provinces de Savonne, d'Onelle, d'Acqui, et de la partie de la province de Mondovi, formant l'ancien département de Monténotte*, ib., 1824, 2 vol. in-4, fig. Indépendamment de l'*Essai sur les mœurs des habitants modernes de l'Égypte*, extrait de la 2^e édit. de la *Description de l'Égypte*, Chabrol a fourni à cet ouvrage la *Description de la ville d'Ombos* et le *Mémoire sur le canal d'Alexandrie*.

* CHABROUD, né à Vienne en Dauphiné, y exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé, en 1789, député aux états généraux, où il n'aurait point été remarqué sans une circonstance qui le fit connaître d'une manière peu avantageuse. Chargé du rapport sur les journées des 5 et 6 octobre 1789, il déploya toute son éloquence en faveur du duc d'Orléans et de Mirabeau, tous deux fortement compromis ; ce qui lui fit donner, par les journalistes, le surnom de la *blanchisseuse*. A l'époque du 20 juin, il demanda que les complices de l'évasion du roi fussent traduits à la Haute-Cour, prit la défense d'une adresse provoquant l'abolition de la royauté, et trouva trop faible le projet de Vernier contre l'émigration. Le 30 juillet, il vota l'abolition des ordres de chevalerie, et fit une sortie vigoureuse contre ceux qui trouvaient encore le moyen de conserver leurs anciens titres, en les faisant précéder du mot *ci-devant*. En 1793, Chabroud devint membre du tribunal de cassation, et fut ensuite nommé avocat au conseil d'état. Au moment de la restauration, il donna sa démission, et se retira dans une campagne, où il est mort en 1816.

CHABRY (Marc), peintre et sculpteur, né à Barbentane en 1660, se maria à Lyon en 1684, et embellit cette ville de ses productions. Le maréchal de Villeroi lui donna 6,000 liv. d'une figure de l'Hiver qu'il avait faite, et un négociant de Lyon lui paya

2,000 livres un Christ de buis de sa composition, si bien travaillé, que les connaisseurs l'avaient pris plus d'une fois pour être du fameux Pujet, son maître. Il mourut à Lyon le 4 août 1727, laissant un fils du même nom, qui se distingua aussi dans la sculpture. La plupart des ouvrages de ces deux artistes ont été détruits à l'époque des désastres qui accablèrent cette ville en 1793.

CHAFFOI (Claude-François-Marie PETIT-BENOÎT de), était né à Besançon le 7 février 1752 d'une famille honorable, après avoir terminé ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice, fut nommé archidiacre de la métropole de Besançon et vicaire général du diocèse. Il suivit M. Durfort dans l'exil, et à la mort de ce prélat, l'évêque de Lausanne, son premier suffragant, lui continua le titre de vicaire-général et le chargea, avec MM. de Hurecourt et de Villefrancon, de l'administration du diocèse vacant. Il s'imposa des sacrifices pour faire subsister les prêtres franc-comtois, réfugiés en Suisse, ne se réservant pour lui-même que ce qui était strictement nécessaire à ses besoins. On assure qu'il rentra une fois secrètement en France pour assister un mourant ; mais il ne revint définitivement dans sa patrie qu'après neuf ans d'exil, c'est-à-dire à l'époque du concordat. Entièrement dévoué aux bonnes œuvres, l'abbé de Chaffoy, à qui ses anciennes fonctions n'avaient point été rendues, consacra tout son temps à l'administration des hospices de Besançon, étudiant la vie de saint Vincent de Paul, apprenant de lui la direction des religieuses pour lesquelles il composa un *Recueil de lectures et de méditations sur les principaux devoirs de la vie spirituelle*, formant un établissement de pieuses filles pour les écoles de campagne, réunissant des dames de charité pour visiter les pauvres, et témoignant surtout un tendre intérêt aux enfants abandonnés ; vingt ans de sa vie se passèrent dans ces travaux. Nommé à l'évêché de Nîmes, lors du rétablissement de ce siège en 1817, il ne fut sacré que le 21 octobre 1821. L'arrivée du nouveau prélat dans son diocèse fut accueillie par d'unanimes transports de joie. Il mit de suite la main à l'œuvre, forma un grand et un petit séminaire, établit des missions diocésaines, ralluma dans son clergé le zèle sacerdotal et forma dans sa cathédrale un cours modèle de catéchismes. Son administration, toujours sage, conciliante et paternelle, le rendit constamment cher au clergé, aux fidèles, et même aux protestants de son diocèse. L'âge apporta de graves altérations à sa santé ; le prélat se trouvait à Beaucaire et se disposait à célébrer la messe, lorsqu'il éprouva une première attaque d'apoplexie qui devint pour lui le commencement de nombreuses infirmités. Il mourut à Nîmes le 29 septembre 1837, à l'âge de 85 ans. Outre l'ouvrage que nous avons cité, on a de lui : *Notices historiques sur les prêtres du diocèse de Besançon, condamnés à la mort ou à la déportation pendant la persécution de la fin du XVIII^e siècle*, 2^e édit., Besançon, 1821, in-12. Sa vie a été écrite par M. l'abbé Couderc, curé d'une des paroisses de Nîmes, 1837, in-12.

* CHAHUT (Philippe) (1), jésuite, né à Tours en 1602, embrassa de bonne heure l'état religieux, et

(1) Marolles qui avait étudié avec lui l'écrivit *Chahu*.

entra dans la compagnie de Jésus en 1620. Il y professa les humanités pendant trois ans, la philosophie pendant six, et enfin pendant quatre ans la théologie. Chahut devint recteur du collège de Tours, puis de la maison professe de Rouen, et en dernier lieu du collège de Paris où il est mort en 1669, après avoir quitté l'enseignement pour se livrer à la direction des consciences. On a de lui des ouvrages ascétiques : *La science du salut*, Paris, 1655, in-4; *Le manuel de dévotion*, Rouen, in-8; *Les moyens de se bien disposer à la mort*; *L'avant-goût du Paradis, ou moyens de s'entretenir avec Dieu après la communion*, 1653, in-8; *L'excellence de l'oraison mentale*, 1656, in-8; *Le secret de la prédestination*, 1659, in-8; *Le miroir de la bonne mort*; *De la simplicité chrétienne*; *Les moyens spirituels de Savonarole*, 1672. Ces deux derniers ouvrages sont des traductions des traités de Savonarole, intitulés : *De simplicitate vite christianæ*; *Expositio orationis dominicæ quadruplex*.

CHAILLON (Jacques), docteur en médecine, au XVII^e siècle, de la ville d'Angers, est auteur de ces deux ouvrages : *Recherches de l'origine et du mouvement du son*, Paris, 1664, in-8, 1677 et 1699, in-12; *Questions de ce temps*, Angers, 1663, in-8. C'est presque le même ouvrage que le précédent.

CHAI (Pierre), né à Genève en 1701, pasteur de l'église protestante française à La Haye en 1728, a donné quelques ouvrages analogues à son état, qui sont recherchés de ceux de sa communion; tels sont : *La sainte Bible avec un Commentaire littéral et des notes choisies, tirées de divers auteurs anglais*, La Haye, 1743 et ann. suiv., 8 vol. in-4. Les deux derniers ne parurent qu'en 1790. Ce long commentaire n'embrasse pas encore tous les livres historiques de l'ancien Testament. *Catéchisme historique et dogmatique*, 1753, in-8; *Le sens littéral de l'Écriture*, 1758, 3 vol. in-12, traduit de Thomas Stackhouse; *Lettres historiques et dogmatiques sur le jubilé et les indulgences*, 1751, 3 vol. in-8, opposées aux dogmes des catholiques, sur cette matière. Il est mort à La Haye en 1785.

CHAISE (Jean FILLEAU de la), frère du traducteur de Don Quichotte (Voy. FILLEAU), naquit à Poitiers, et vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville, au duc de Rohan, et aux solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de saint Louis*, Paris, 1688, 2 vol. in-4, faite sur les mémoires de M. Tillemont, est devenue rare. Quoiqu'écrite d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui. Ceux qui n'avaient pas le même enthousiasme pour les ouvrages de Port-Royal, engagèrent l'abbé de Choisy à donner une autre *Histoire de saint Louis*. Elle fut composée en moins de trois semaines; et malgré son air superficiel, les agréments et la légèreté du style du nouvel historien firent oublier l'érudition de l'ouvrage de La Chaise, dont les matériaux seuls lui avaient coûté deux ans de recherches.

CHAISE (François de La), né au château d'Aix en Forez en 1624, se fit jésuite au sortir de la rhétorique. Il était petit-neveu du Père Cotton,

célèbre dans cette compagnie. Après avoir professé avec beaucoup de succès les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il fut élu provincial de la province de Lyon. Il remplissait cet emploi, lorsque Louis XIV le choisit pour son confesseur, à la place du Père Larier, en 1675. Une figure noble et intéressante, un caractère doux et poli, lui acquirent beaucoup de crédit auprès de son pénitent. Les jansénistes l'accusèrent d'indulgence dans un temps où, selon eux, il aurait dû être sévère. Ils le blâmèrent encore plus d'être entré dans toutes les mesures que le monarque prit contre eux. Il est sûr qu'il ne leur fut pas favorable, et il ne devait pas l'être. Il mourut en 1709, à 83 ans, membre de l'académie des Inscriptions, dans laquelle il méritait une place par son goût pour les médailles (Voy. les Éloges des académiciens, par M. Boze, tome 1, page 123). *L'Histoire particulière du Père de La Chaise*, Cologne, 1696, 2 vol. in-16, est plutôt une satire qu'une histoire; la *Vie* qui en est un abrégé, imprimée en 1710, ne vaut pas mieux. Le duc de Saint-Simon, qui ne peut être suspect quand il dit du bien des jésuites, en parle sur un tout autre ton. « Le Père de La Chaise, dit-il, » était d'un esprit médiocre, mais d'un bon caractère; juste, droit, sensé, sage, doux et modéré, fort ennemi de la délation, de la violence et des éclats. Il avait de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté; affable, poli, modeste, même respectueux. Il était désintéressé en tout genre, quoique fort attaché à sa famille; il se piquait de noblesse, et il la favorisait en tout ce qu'il put; il était soigneux de bons choix pour l'épiscopat, surtout pour les grandes places; et il fut heureux, tant qu'il eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avait été trompé, et ardent à réparer le mal que son erreur lui avait fait faire, d'ailleurs judicieux et précautionné. Par bien des faits en sa vie, il supprima bien des friponneries et des avis anonymes contre beaucoup de gens, en servit quantité, et ne fit jamais de mal qu'à son corps défendant; aussi fut-il généralement regretté. Les ennemis même des jésuites furent forcés de lui rendre justice, et d'avouer que c'était un homme de bien et honnêtement né, et tout-à-fait pour remplir sa place. » L'éloge que le roi lui-même fit de lui en présence de tous ses courtisans, lorsqu'on vint lui apporter les clés de son cabinet et ses papiers, est bien propre à dissiper la calomnie et à faire respecter sa mémoire. « Il était si bon, dit-il, que je le lui reprochais souvent, et il me répondait : Ce n'est pas moi qui suis bon, mais vous qui êtes dur. »

* CHAIX (Thomas), religieux Carme, né à Tarascon en 1696, enseigna plusieurs années la théologie et la philosophie dans cette ville, et se retira ensuite au monastère de Mazargues, près de Marseille, où il mourut en 1768. Il est auteur d'un livre intitulé : *De l'Excellence de la dévotion au saint Scapulaire de Notre-Dame des Carmes*, in-12. On connaît aussi de lui deux Odes : l'une couronnée à l'académie de Marseille en 1736, sur la mort du maréchal de Villars; l'autre, aux jeux floraux, sur le jugement dernier.

* CHAIX (Dominique), curé de Baux, près de Gap, né à Mont-Auroux en 1731, mort en 1800, étudia sans maître la botanique, et acquit une connaissance approfondie des plantes de son pays. Villars, son élève, a donné le nom de *Chaixi* à quelques espèces que ce botaniste avait découvertes dans les Alpes. Il le cite souvent dans son *Histoire des plantes du Dauphiné* où il a inséré la *Flore Gapençaise*, que ce curé avait composée, à sa prière. Ce catalogue des végétaux qui croissent spontanément aux environs de Gap, a été aussi imprimé séparément, sous ce titre : *Plantæ Vapincensæ*, etc., in-8. Chaix légua ses manuscrits formant deux gros vol. in-4, à Villars, qui prononça son Eloge au lycée de Grenoble.

CHALAIS (Henri de TALLEYRAND, prince de), était un cadet de l'illustre maison de Talleyrand. Il parut à la cour de Louis XIII, et plut à ce prince par les agréments de sa figure, et par son habileté dans divers exercices. Il fut nommé grand-maitre de la garde-robe. Gaston, frère du roi, en fit son favori, et la fameuse duchesse de Chevreuse son amant. Le cardinal de Richelieu avait indisposé une partie des courtisans. Gaston était à la tête des mécontents. Il se forma un complot pour assassiner le ministre. La trame ne tarda pas à être découverte. La cour était alors à Nantes, où le grand-maitre fut d'abord mis en prison. Une commission tirée du parlement de Bretagne, le garde-des-sceaux Marillac à leur tête, lui fit son procès. En vain Gaston sollicita sa grâce; il fut condamné à avoir la tête tranchée. Les amis de cet infortuné courtisan firent absenter le bourreau, dans l'espérance que les délais donneraient le moyen de toucher le roi. Mais on substitua au bourreau un cordonnier détenu pour crime dans les prisons de Nantes. Cet homme, armé d'une hache de tonnelier, donna plus de trente coups au malheureux Chalais, avant que la tête fût séparée du corps. Au vingtième coup, le mourant s'écria pour la dernière fois : *Jésus! Marie!* Cette exécution barbare se fit le 19 août 1626. On a prétendu que, pendant l'instruction du procès, le cardinal de Richelieu s'était masqué plusieurs fois pour aller trouver le prisonnier, auquel il promit son pardon, s'il avouait qu'il avait conspiré contre le roi. Chalais fit, dit-on, cet aveu; mais voyant qu'il n'avait servi qu'à avancer sa mort, il nia constamment ce prétendu complot. Ces anecdotes n'ont aucune vraisemblance.

CHALCIDUS, philosophe platonicien du i^{er} siècle, a laissé un bon commentaire sur le *Timée* de son maître. Quelques savants l'ont cru chrétien, parce qu'il parle de l'inspiration de Moïse. Il est vrai qu'il rapporte ce que les juifs et les chrétiens en ont pensé; mais il en parle avec l'indifférence d'un homme qui ne veut point examiner la vérité des faits; il ne paraît décidé que lorsqu'il s'agit du paganisme. Son *Commentaire*, traduit du grec en latin, parut à Leyde, 1617, in-4.

CHALCONDYLE (Laonic), natif d'Athènes, se retira en Italie après la destruction de l'empire grec, et y mourut vers l'an 1490. Il est auteur d'une *Histoire des Turcs* en dix livres, depuis 1298 jusqu'en 1462. Cette histoire, traduite en latin par

Clauser, est intéressante pour ceux qui veulent suivre l'empire grec dans sa décadence et dans sa chute, et la puissance ottomane dans son origine et dans ses progrès; mais il y a beaucoup de faits mis sans examen. Ce qu'il a écrit touchant Bajazet, a plus l'air d'un roman que d'une histoire. Celle de Chalcondyle parut en grec et en latin, au Louvre, en 1680, in-fol. Cette édition renferme *Annales sultanorum*, écrites par des turcs en leur langue, traduites en latin par Leunclavius. Il y en a une traduction française de Vigenère, continuée par Thomas Artus et par Mézerai, 1662, 2 vol. in-fol.

CHALCONDYLE (Démétrius), grec de Constantinople, réfugié en Italie, après la prise de cette ville par Mahomet II. Il mourut à Rome en 1513, après avoir publié une *Grammaire grecque*, in-fol., dont la première édition, sans date et sans nom de ville, est très-rare. Elle fut réimprimée à Paris en 1525, et à Bâle en 1546, in-4.

CHALES (Claude-François MILLET de), jésuite, né à Chambéry en 1621, fit honneur à sa société par ses talents pour les mathématiques. Ses supérieurs l'ayant chargé d'enseigner la théologie, en auraient fait d'un excellent mathématicien un théologien médiocre, si le duc de Savoie n'avait dit qu'on devait laisser vieillir un tel homme dans la science pour laquelle il avait un talent décidé. Il professa avec distinction à Marseille, à Lyon, à Paris, et mourut à Turin en 1678. On a de lui un *Cours de mathématiques* complet, en latin, 1674, 3 vol. in-fol., et 1680, 4 vol. in-fol. Son *Traité de la navigation* et ses *Recherches sur le centre de gravité*, sont les deux morceaux de ce recueil dont les connaisseurs font le plus de cas. Le père de Chales est le premier qui ait reconnu que la réfraction de la lumière était une condition essentielle à la production des couleurs, dans l'arc-en-ciel, dans les verres, etc.; découverte dont Newton a fait la base de sa théorie des couleurs. Le télescope de cet illustre anglais paraît se trouver aussi dans la catoptrique du jésuite, liv. 3, prop. 54; enfin il devina le premier la véritable forme de la terre, démontrée depuis par Newton, avant le voyage des académiciens aux pôles. Voy. MAUPERTUIS et LA CONDAMINE. On a encore de lui *Principes de Géographie*, Paris, 1677, in-42, d'un grand usage.

* CHALGRIN (Jean-François-Thérèse), architecte, né à Paris en 1739, se fit remarquer par la construction d'une salle de bal et de festin, à l'occasion du mariage du dauphin; et lors de la formation de la maison des princes, fut nommé premier architecte et intendant de la maison de Monsieur. Ses travaux les plus remarquables sont l'hôtel Saint-Florentin, rue de l'Orangerie, le collège de France, la tour et la chapelle des fonts sous le portail de Saint-Sulpice, l'église de Saint-Philippe-du-Roule, et la restauration du palais du Luxembourg et du théâtre de l'Odéon. Chalgrin est l'auteur du plan de l'arc de triomphe de l'Etoile, et en a commencé l'exécution. Les contrariétés qu'il éprouva dans cette occasion l'affectèrent au point d'altérer sa santé. Cet artiste distingué plutôt par le caractère de grandiose, qu'on retrouve dans ses conceptions, que par la précision dans les détails,

n'était pas assez sévère dans ses profils ni dans le choix des ornements, et se montra toujours trop difficile à revenir sur ses premières idées. Quoique très-laborieux, il est mort sans fortune le 20 janvier 1811.

* CHALIER (Marie-Joseph), né en 1747 à Beaulard près de Suze, en Piémont, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et l'abandonna pour suivre le dérèglement de ses passions. Il parcourut successivement le royaume de Naples, d'Espagne et le Portugal, et vint enfin s'établir à Lyon. Il y donna d'abord des leçons d'italien et d'espagnol, ensuite il entra dans le commerce, et fit une fortune assez considérable. En 1789, il embrassa le parti de la révolution avec une chaleur qui tenait du délire, et se mit à la tête du club de Lyon, où l'exaltation ridicule de ses idées, ses harangues, son éloquence bizarre et populaire, le rendirent l'idole de la populace. Admirateur de Marat, il alla se former à une si digne école; et ce fut à son retour de Paris que, devenu furieux et frénétique, il ne parla plus que de mort et de proscription. Jaloux d'imiter les massacres de septembre, il convoque une réunion générale des jacobins; et après leur avoir fait jurer sur un poignard le secret de la séance, il propose d'établir un tribunal populaire, et ajoute : « Neuf » cents victimes sont nécessaires à la patrie en » danger; on les exécutera sur le pont Morand, et » les cadavres seront jetés dans le Rhône. » Quelques membres, révoltés de ces exécrables projets, coururent avertir le maire (Nivière-Chol), qui, par des mesures sages, parvint à déjouer ce complot. Chalier ne se découragea point, et maintenu dans la place de président du tribunal, par la Convention, contre le vœu des habitants, il ourdit de nouvelles trames, jusqu'au moment où le peuple, irrité de tant de vexations, fit un noble effort pour secouer le joug. Condamné à mort par le tribunal criminel, il fut exécuté le lendemain 18 juillet 1793. Après la prise de Lyon par les républicains, ses cendres furent recueillies et placées au Panthéon, d'où elles furent ensuite portées à la voirie avec celles de Marat.

* CHALIEU (l'abbé), antiquaire, né à Tain en Dauphiné, le 29 avril 1733, de parents indigents, mort en 1810, commença ses études au collège de Tournon, et reçut des missionnaires de la congrégation de Ste.-Colombe les moyens d'aller à Paris faire son cours de théologie. L'évêque de St.-Pons se l'attacha d'abord en qualité de secrétaire, et le chargea ensuite d'un cours de théologie. Ce prélat ayant été exilé, Chalieu retourna dans son pays, occupa une chaire à Tournon et la quitta bientôt pour se dévouer à l'étude de l'antiquité et des monuments. Son cabinet, dont Millin a donné la description dans son *Voyage au midi de la France*, contenait des objets très-curieux, qui, suivant ses intentions, ont été vendus au profit de ses parents et des pauvres. Les manuscrits de Chalieu ont été publiés sous ce titre : *Mémoires sur les diverses antiquités du département de la Drôme, et sur les différents peuples qui l'habitaient avant la conquête des Romains*, Valence, 1811, in-4.

CHALINIÈRE (Joseph-François AUDEBOIS de la),

chanoine pénitencier de l'église d'Angers, membre de l'académie de la même ville, et ancien professeur en théologie, est auteur des *Conférences du diocèse d'Angers sur la grâce*, en 3 vol. in-12. Quoiqu'il eût moins de précision et de netteté dans l'esprit que Babin, le premier auteur de ces conférences, son ouvrage ne laisse pas d'être estimé. Il partagea sa vie entre l'étude et les exercices de son ministère, et se distingua autant par son zèle que par son érudition. Il mourut en 1759.

CHALIPPE (Louis-François-Candide), récollet, connu aussi sous le nom de *Père Candide*, né à Paris en 1684, y mourut, en 1757, à 73 ans. Il s'était acquis l'estime des gens de bien et principalement de ses confrères, par ses vertus et sa science. Il a donné au public : *Vie de saint François d'Assise*, Paris, 1729, in-4, et 1736, 2 vol. in-12, pleine de recherches et de bonne critique. Elle a effacé toutes les histoires de ce saint fondateur, qui avaient paru jusqu'alors; *Oraison funèbre du cardinal de Mailly*, 1722. Des *Sermons*.

CHALLE, (Charles-Michel-Ange), né à Paris le 18 mars 1718, suivit le penchant qu'il avait pour l'architecture et la peinture. Ayant eu pour maîtres dans sa patrie, Le Moine et Boucher, il alla perfectionner ses talents sur les beaux modèles que présente l'Italie. Il y dessina des vues, des monuments, dont plusieurs ont été gravés. S'étant fait connaître par plusieurs tableaux, il reçut des invitations de plusieurs souverains pour se rendre dans leurs états respectifs, entre autres du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie; mais de retour d'Italie dans sa patrie, il ne voulut point en sortir. Il fut fait professeur de perspective, et décoré de l'ordre de Saint-Michel. Son talent dans l'architecture fit qu'on le chargea des décorations de toutes les fêtes qui se donnèrent de son temps à Versailles, et des catafalques que l'on dressa à l'occasion des morts illustres, que l'on a perpétués par la gravure. Il mourut à Paris le 8 janvier 1778. On estime principalement son tableau de *Saint-Hippolyte*, qui représente le clergé de Rome, venant fortifier le saint dans sa prison. Il y a aussi plusieurs de ses tableaux dans l'église de l'Oratoire de Paris. Il imita la manière de Salvator Rosa, du Guide et de Boucher.

CHALLONER (Thomas), né à Londres en 1515, accompagna Charles-Quint à la malheureuse expédition d'Alger, où il s'échappa du naufrage à l'aide d'une corde. De retour en Angleterre, il fut fait secrétaire du conseil. Elisabeth l'envoya en ambassade auprès de l'empereur Ferdinand 1^{er}, et ensuite en Espagne en 1561. Il mourut à Londres le 7 octobre 1563. On a de lui : *De republicâ Anglorum instaurandâ*, Londres, 1579, in-4; *Poème à la louange de Henri VIII*, en latin. Traduction en anglais de l'*Eloge de la folie*, par Erasme; sans doute pour justifier celle qui l'avait porté à célébrer le Néron de l'Angleterre. Un recueil de poésies latines, épigrammes, épitaphes, panégyriques, sous le titre de : *De illustrium quorundam encomiis, miscellanea, cum epigrammatis ac epitaphiis nonnullis*, imprimé avec l'ouvrage *De republicâ*.

CHALLONER (Richard), évêque de Debra, vicaire apostolique de Londres, né le 29 septembre

1691, se fit estimer des protestants mêmes par ses belles qualités. Il n'était pas né catholique ; il embrassa la vraie religion vers la vingtième année de son âge. Ce prélat mourut en 1781 à l'âge de 91 ans. On lui doit des *Mémoires pour servir à l'histoire de ceux qui ont souffert en Angleterre pour la religion*, Londres, 1741, ouvrage où il prouve avec évidence que les Anglais ont fait mourir un grand nombre de personnes, précisément pour cause de religion, et réfute les hérétiques qui ont fait tous les efforts possibles pour déchirer la mémoire de ces témoins de la foi. Il n'est pas surprenant qu'ils aient été condamnés comme criminels de lèse-majesté : le conseil du roi regarde le souverain comme chef de la religion, et ceux qui lui refusaient cette qualité, comme criminels de lèse-majesté. On a encore de Challoner un grand nombre d'ouvrages fort goûtés des catholiques anglais : *Les fondements de la doctrine catholique* ; *Histoire abrégée des commencements et des progrès de la religion protestante* ; la *Pierre de touche du protestantisme* ; le *Jeune homme instruit sur les fondements de la religion chrétienne* ; l'*Autorité infailible de l'Eglise dans les matières de doctrine fondée sur les promesses de Jésus-Christ, et prouvée par les ouvrages même des protestants* ; *Essai sur l'esprit des prédicateurs dissidents* ; le *Chrétien catholique instruit dans les sacrements* ; les *Fondements de l'ancienne religion* ; *Britannia sancta*, 2 vol. in-4, contenant les vies des saints les plus célèbres des deux royaumes ; la *Cité de Dieu du nouveau Testament* ; *Précaution contre les méthodistes*, etc.

* CHALMERS (Guillaume), en latin *Camerarius*, d'une famille noble d'Ecosse, natif d'Aberdeen, professa la philosophie à Châlons-sur-Marne, puis à Angers, et durant ses deux cours d'enseignement publia deux ouvrages intitulés : *Selectæ disputationes philosophicæ*, trois parties réunies en un vol. in-fol., 1630 ; *Ad universam Aristotelis logicam introductio*, 1632, in-8. Le P. Annat et Théophile Raynaud ayant attaqué le premier de ces deux ouvrages dans lequel il avait soutenu la prémotion physique et la science moyenne, Chalmers leur opposa *Antiquitatis de novitate victoria*, 1634, in-4, dont la modération contrastait avec l'acrimonie de ses adversaires. Pendant qu'il professait la théologie à Saumur, il fit imprimer SS. *Augustini, Fulgentii et Anselmi monumenta nunc primum ex veteribus manuscriptis eruta, et annotationibus illustrata*, Paris, 1634, in-12. L'année suiv. M. de Sancy, son ancien confrère évêque de St.-Malo, l'associa au gouvernement de son diocèse. Chalmers mourut à Paris en 1678, dans un âge très-avancé. On a de lui plusieurs autres ouvrages théologiques et une *Histoire ecclésiastique d'Ecosse*, Paris, 1643.

* CHALMERS (Georges), écrivain anglais, mort en 1826, à l'âge de 82 ans, après avoir étudié le droit à Edimbourg, passa dans l'Amérique septentrionale, où il exerça les fonctions d'avocat jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance. De retour en Angleterre, il fut attaché au conseil du commerce, et devint membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres. On a de lui, sur la politique, la philosophie, l'histoire et la littérature, un assez grand nombre d'ouvrages dont les plus remar-

quables sont : *Annales politiques des colonies unies, depuis leur établissement jusqu'à la paix de 1763*, 1780, in-4 ; *Etat des forces comparatives de la Grande-Bretagne, pendant le règne actuel et les quatre règnes précédents*, 1782, in-4 ; cet ouvrage plusieurs fois réimprimé l'a été avec des augmentations considérables, en 1813, in-8 ; trad. en français sous le titre de : *Analyse des forces de la Grande-Bretagne*, Londres (Paris), 1789, in-8 ; *Traits historiques par sir John Davies, avec une vie de l'auteur*, 1786, in-8 ; *Vie de Daniel de Foë*, 1790, in-8 ; *Collection des traités entre la Grande-Bretagne et d'autres puissances*, 1790, 2 vol. in-8 ; la *Calédonie, ou Précis historique et topographique sur le nord de l'Angleterre*, Edimbourg, 1807-1813, 2 vol. in-4 ; l'ouvrage en devait avoir quatre. *Précis chronologique sur le commerce et les valeurs monnayées d'Angleterre depuis la restauration*, 1810, in-8 ; *Considérations sur le commerce, les métalliques et les monnaies*, 1811, in-8, etc.

* CHALMERS (Alexandre), littérateur anglais, né en 1759 à Aberdeen en Ecosse, exerça d'abord la profession de chirurgien ; il était sur le point de passer en Amérique où il venait d'obtenir un emploi, lorsque changeant tout-à-coup de résolution, il vint à Londres et ne tarda pas d'y être compté parmi les meilleurs écrivains périodiques. Des travaux d'un genre plus sérieux se partagèrent ses soins, et il avait publié un nombre d'ouvrages considérable, lorsqu'il mourut le 18 décembre 1834. Parmi ses productions qui embrassent différents genres, on doit citer le *Dictionnaire biographique*, commencé en 1812, et terminé en 1817, 32 vol. in-8 ; *Biographie provinciale*, (Country biography), 1819 ; *Continuation de l'histoire d'Angleterre*, en forme de lettres, 2 vol., souvent réimprimé ; *Histoire des collèges d'Oxford*, 1810, 2 vol. in-8, tirés in-4 ; *Vie d'Alexandre Cruden* ; *Dictionnaire de la langue anglaise*, 1820, in-8 ; de bonnes éditions, entre autres de *Shakespeare, Fielding, Samuel Johnson, Pope, Gibbon, Bolingbroke*, etc. ; des préfaces biographiques et critiques pour une partie des œuvres des poètes anglais depuis Chaucer jusqu'à Cowper, 1810, 21 vol. in-8. Les divers journaux auxquels il coopéra sont : le *Public ledger*, le *London packet*, le *Morning chronicle* et le *Faiseur de projets* (the projector), feuille qu'il avait fondée. L'exactitude et l'impartialité sont le caractère particulier des ouvrages de Chalmers.

CHALONS (Vincent), prêtre de l'Oratoire, né à Lyon vers 1642, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de France*, imprimé en 1720, 3 vol. in-12. Le premier président de Harlay lui avait demandé cet ouvrage pour l'instruction de son fils. Le président Hénault faisait grand cas de cette histoire, dans laquelle il avouait avoir puisé d'excellentes choses ; cela n'empêche pas qu'elle ne soit presque inconnue aujourd'hui. Châlons est mort chanoine de la cathédrale du Mans, le 24 juillet 1694.

CHALONS (Philibert de), prince d'Orange. Voy. ORANGE.

CHALOTAIS (Louis-René de CARADEUC de la), procureur-général du parlement de Rennes, né dans cette ville, le 6 mars 1701, fut un des pre-

miers magistrats qui se signalèrent contre les jésuites ; il rendit deux fois compte en 1762 au parlement, des constitutions de cette société ; ces *Comptes rendus* sont en 2 vol. in-12. Ils sont écrits avec une force égale à la haine qu'il avait vouée à ces religieux. « Il n'a point gardé, » dit une société de gens de lettres non suspects dans cette matière, « de justes mesures, lorsqu'il a parlé des » hommes célèbres que la société éteinte a produits » dans presque tous les genres. » Il fut amplement réfuté par l'*Apologie de l'institut des jésuites* ; le *Compte rendu des comptes rendus*. Il eut ensuite un démêlé fort vif avec le duc d'Aiguillon, gouverneur de la province de Bretagne. Chalotais fut soupçonné d'avoir des liaisons avec les ennemis de l'état ; la liberté avec laquelle il contraria les opérations du gouverneur, ses propos vifs et indécents fortifièrent les soupçons. Il fut mis en prison et son procès lui fut fait par des commissaires nommés par le gouvernement ; mais les accusations n'ayant pas été constatées, on lui rendit la liberté. Il mourut à Rennes le 12 juillet 1788. On a de lui, outre ses *Comptes rendus : Essai d'éducation nationale*, 1763, in-12, dont la religion ne fait point la base, réimprimé en 1826, in-18. *Exposé justificatif de sa conduite*, 1767, in-4, et différents autres mémoires relatifs à son affaire.

CHALUCET (Armand-Louis Bonin de), était évêque de Toulon, lorsque le duc de Savoie assiégea cette ville en 1707. Il rendit de grands services en cette occasion. Il s'appliqua avec ardeur à entretenir l'union parmi les commandants de l'armée qui devait la défendre. Il fournit de l'argent et de la farine pour le pain ; et pendant le siège il demeura intrépide au milieu des bombes, qui tombèrent au nombre de treize dans sa maison, même au coin de son lit. En reconnaissance de son zèle, la ville lui fit dresser un monument dans l'hôtel de ville, avec une inscription honorable. Ce prélat avait autant de lumières que de vertus. Il mourut au mois d'août 1712.

CHALVET (Matthieu de), né en 1528, à la Roche-Montez, en Auvergne, conseiller au parlement de Toulouse, juge de la poésie française, et mainteneur des Jeux floraux, fut nommé par Henri IV à une place de conseiller d'état, sans employer d'autre sollicitation que celle de son mérite et de son attachement au roi. Il est principalement connu dans la république des lettres, par sa traduction des *Œuvres de Sénèque le Philosophe*, mises au jour à Paris en 1604, in-folio. Il a rendu en phrases longues et boursoufflées le style concis et vif de son original. Chalvet mourut à Toulouse en 1607, à 79 ans.

* CHALVET (Pierre-Vincent), né à Grenoble en 1767, mort dans la même ville en 1807, se destinait à l'état ecclésiastique, lorsque la révolution éclata. Il en adopta les principes, et publia, depuis le 15 août 1791 jusqu'en 1792, une feuille périodique intitulée : *Journal chrétien ou l'Ami des mœurs, de la religion et de l'égalité*, dont la collection forme 2 vol. in-8. A la formation de l'école normale, il y fut envoyé comme élève, et devint professeur d'histoire à l'école centrale de l'Isère, puis conser-

vateur de la bibliothèque publique de Grenoble. Chalvet a laissé un grand nombre de manuscrits qu'on n'a pas jugés dignes de l'impression. Il avait publié en 1793 un petit ouvrage sur les *qualités et les devoirs d'un instituteur*, Paris, in-8, qui n'eut et ne méritait aucun succès. Il fit paraître, en 1797, la *Bibliothèque du Dauphiné*, Grenoble, in-8, qu'il donna comme une nouvelle édition de celle d'Al-lard, avec des changements et des augmentations ; néanmoins l'abbé de Saint-Léger (Mercier) a prétendu qu'elle ne valait pas l'ancienne. Enfin on lui doit la publication des *Poésies* de Charles d'Orléans, sur un manuscrit de la bibliothèque de Grenoble, 1803, in-12. (Voy. ORLÉANS.)

CHAM, fils de Noé, frère de Japhet, né vers 2446 avant J.-C., cultiva la terre avec son père et ses frères après le déluge. Un jour que Noé avait pris du vin avec excès, ne lui connaissant pas sans doute la propriété d'enivrer, il s'endormait dans une posture indécente. Cham le vit et avertit ses frères, pour exposer son père à leurs railleries. Noé, instruit de son impudence, maudit Chanaan, fils de Cham, punissant le père dans les enfants ; il ne faut pas douter que Chanaan ne méritât d'ailleurs cette punition par ses crimes personnels. « Cham, dit un homme très-versé dans l'étude des » saintes lettres, avait été béni de Dieu avant sa » faute (Gen. 9) ; voilà pourquoi Noé ne le maudit » point personnellement ; mais il annonce que cette » bénédiction divine ne s'étendra point sur ses des- » cendants. Selon le style des livres saints, mau- » dire ne signifie pas toujours souhaiter du mal, » mais en prédire ; ici les verbes sont au futur, et » non à l'optatif : il faut donc traduire *Chanaan » sera maudit*, et non que *Chanaan soit maudit*. » Cham eut une nombreuse postérité. On croit que l'Egypte, où il s'établit, l'adora dans la suite sous le nom de *Jupiter Ammon*.

CHAMBARLHAC (Jean-Jacques-Vital de), baron de l'Aubepin, né en 1754 aux Estables, dans le Forez, entra sous-lieutenant en 1770, dans le régiment d'Auvergne, quitta le service quatre ans après, et n'y rentra qu'en 1791 pour prendre le commandement d'un bataillon de volontaires de la Haute-Loire. L'année suivante, employé à l'armée des Alpes, il se signala au passage du Mont-Cenis. Devenu colonel, il fit sous les ordres de Bonaparte la campagne de 1796, et fit tous ses efforts pour s'opposer aux dévastations du Milanais. Il donna de nouvelles preuves de courage à Arcola où il fut fait général de brigade sur le champ de bataille par Bonaparte lui-même. Commandant en 1799 la ligne des avant-postes près de Vérone, sous le général Schérer, il reçut des blessures graves qui l'obligèrent de s'éloigner de l'armée. Employé en 1800 dans les départements de l'Ouest, il mit tout en œuvre pour soumettre et pacifier ce malheureux pays. Il obtint ensuite le commandement de la première division de l'armée de réserve destinée à reconquérir l'Italie, et combattit à Marengo et à Castiglione. Après cette campagne, confirmé dans le grade de général de division, il fut chargé plus tard de divers commandements, notamment à Mayence et à Bruxelles. Il contribua puissamment à la dé-

fense d'Anvers, et à l'expédition de Walcheren. En 1814, il donna l'un des premiers son adhésion au nouveau gouvernement. Décoré cette même année de la croix de Saint-Louis, il se retira du service en 1821, et fut nommé par le roi maire du village d'Ablon qu'il habitait dans les dernières années de sa vie. Il est mort à Paris le 3 février 1826.

CHAMBERLAYNE (Edouard), gouverneur du duc de Grafton, fut chargé d'apprendre l'anglais au prince Georges de Danemarck, et mourut à Chelsea en 1704. On lui doit : *L'Etat présent de l'Angleterre*, Amsterdam, 1668 et 1671, 2 vol. in-12 ; *ibid.*, 1723, 3 vol. in-8, avec les additions de Guy Miège, traduit de l'anglais en français. On a donné une édition de cet ouvrage exact et judicieux, en anglais, en 1741, considérablement augmentée. *Académie pour l'instruction des dames*, 1671 ; *Le presbytérien converti*, 1668. C'est une sois-disant apologie de la religion anglicane. — Son fils Jean, mort en 1724, s'était appliqué à l'étude des langues vivantes, et a traduit plusieurs livres français et hollandais en anglais. On a encore de lui : *Oratio dominica in diversas omnium fere gentium linguas versa, cum dissertatione de linguarum origine*, Amsterdam, 1713, petit in-4. Ce recueil de l'oraison dominicale en diverses langues est fort recherché.

CHAMBERS (Ephraïm), né à Milton dans le Westmorland, de parents doués de peu de fortune, après avoir fait avec succès son cours de belles-lettres au collège de Kendal, fut destiné par son père, qui n'avait pas le moyen de lui faire achever ses études dans une université, à apprendre un métier. Ce ne fut que chez le troisième maître qu'il put se déterminer à un art mécanique ; ce maître était un faiseur de globes ; il s'y appliqua autant à la théorie et à l'usage des globes qu'au mécanisme. Il passa ensuite plusieurs années dans la retraite, s'occupant de la recherche de ce qui concerne chaque art, et de l'histoire des sciences. Le fruit de son application fut une *Encyclopédie*, qui parut pour la première fois en 1728, 2 vol. in-fol. dédiée au roi d'Angleterre. Il avait amassé des matériaux pour augmenter cette *Encyclopédie*. Elle a été réimprimée en 1778 en 4 vol. in-folio, et en 1788 en 5 vol. C'est là comme le berceau de cette immense compilation, qui a paru depuis en France sous le même nom, et que l'on peut regarder comme l'arsenal de l'incrédulité, qui, par les maximes démagogiques qu'elle renferme, a occasionné une révolution funeste dans les esprits, qui a fini par bouleverser la France. L'*Encyclopédie* de Chambers était farcie de traits hardis contre la religion et le gouvernement. (Voy. BACON, DIDEROT, ALEMERT). Après un assez long séjour en France, Chambers repassa en Angleterre en 1739, et mourut le 13 mai 1740, à Islington. Chambers a travaillé avec M. Martyn à l'*Histoire philosophique de l'académie des Sciences*, Paris, 3 vol. in-8.

CHAMBERS (William), célèbre architecte anglais, né en Suède, et originaire d'Ecosse, reçut sa première éducation en Angleterre, et s'embarqua en qualité de subrécargue sur un vaisseau suédois de la compagnie des Indes orientales. Il séjourna quel-

que temps à la Chine, et en rapporta une multitude de dessins originaux et un goût décidé pour l'étude de l'architecture. Lord Bute, auquel il avait fait présenter quelques-uns de ses dessins, le choisit pour donner des leçons au prince de Galles, depuis Georges III. Ses principaux travaux en architecture sont l'observatoire de Richmond, les superbes jardins de Kew, où il développa son goût pour le genre chinois, et l'hôtel de Sommerset-House. Chambers fut nommé contrôleur-général des bâtiments du roi, trésorier de l'académie royale des arts, et mourut à Londres le 8 mars 1796. Il était associé de presque toutes les académies d'architecture de l'Europe. On a de lui : *Dessins des édifices, meubles, habits, machines et ustensiles des Chinois*, Londres, 1757, in-fol. réimpr. à Paris en 1776, in-4 ; *Dissertation sur le jardinage de l'Orient*, Londres, 1772, in-4. Cet ouvrage parut la même année en anglais et en français, et fut réimprimé à Londres en 1774 avec des augmentations : *Traité d'architecture civile*, Londres, 1759 et 1768, in-folio : *Plans, élévations, coupes et vues perspectives des jardins de Kew*, Londres, 1763 et 1769 ; *Traité de la partie décorative de l'architecture civile, avec 35 planches*, Londres, 1791, in-folio.

* CHAMBON (Antoine-Benoît), ancien trésorier de France, fut député en 1792 à la Convention nationale par le département de la Corrèze. Il y dénonça le ministre de la guerre Pache, et traita Robespierre de factieux, ce qui le fit provoquer en duel par Bourdon (de l'Oise), l'un des sicaires de ce tyran. Nommé membre du comité de sûreté générale, il vota la mort de Louis XVI, mais sous la condition expresse que le jugement serait ratifié par le peuple, et fit tous ses efforts pour obtenir un sursis jusqu'à ce que les assemblées primaires eussent prononcé en dernier ressort. Le 31 mai 1793, il fut enveloppé dans la proscription des girondins, et fut tué dans une grange à Lubersac en se défendant contre ceux qui voulaient l'arrêter.

* CHAMBON de la Tour (Jean-Marie), membre de l'assemblée Constituante, né à Uzès vers 1750, était maire de cette ville en 1789. Nommé député du tiers-état aux états-généraux, il seconda de son vote toutes les innovations, mais il ne parut pas une seule fois à la tribune. Envoyé à la Convention par le département du Gard, il se rangea dans le parti le moins violent de cette assemblée. Il feignit une maladie pendant le procès de Louis XVI, et n'y prit aucune part. Depuis cette époque jusqu'au 9 thermidor, il évita de se mettre en évidence, et à force de prudence il arriva sain et sauf à la chute de Robespierre. Chargé alors avec Cadroy et Mariette, de rétablir l'ordre dans les départements du Midi, il poursuivit à outrance les terroristes. Sa conduite et celle de ses collègues fut approuvée par la Convention. Mais après la journée du 13 vendémiaire, qui parut rendre le pouvoir aux jacobins, Chambon fut vivement accusé par Goupillau et Pellissier, d'avoir, durant sa mission, favorisé les violences des réactionnaires et laissé égorgé des patriotes sous ses yeux. Défendu par Guérin et Rongier, il repoussa lui-même avec force cette accusation qui n'eut pas de suite. Chambon passa au conseil

des Cinq-cents où il siégea jusqu'au 18 brumaire. Rendu alors à la vie privée, il se retira dans son département où il mourut quelques années plus tard.

* CHAMBON DE MONTAUX (Nicolas), médecin, né en 1748 à Brevannes, dans le Bassigny, exerça pendant quelques années la médecine à Langres, et vint, en 1780, s'établir à Paris, où il fut agrégé à la société royale de médecine et nommé médecin en chef de la Salpêtrière. Au commencement de la révolution, il remplit plusieurs fonctions administratives, et fut élu, le 3 décembre 1792, maire de Paris à la place de Péthion. Il accompagna Louis XVI à la barre de la Convention, et il eut la pénible mission d'aller au Temple avec le ministre de la justice et le secrétaire du conseil exécutif, notifier sa sentence au monarque. Il donna sa démission de maire le 2 février 1793, réussit à se soustraire au décret qui prononçait l'arrestation de tout démissionnaire, et reprit l'exercice de la médecine. En 1814, il publia un écrit intitulé : *Lettres à M. C. sur les calomnies répandues contre moi comme maire de Paris, et renouvelées dans ce temps*. Aux approches du 20 mars, malgré son grand âge et ses infirmités, il écrivit au ministre de la guerre pour demander du service dans l'armée royale de la Vendée. Chambon fut agréé à Madame, duchesse d'Angoulême, un bijou qui renfermait des cheveux de Marie-Antoinette, et obtint l'assurance que son altesse royale ne conserverait point les préventions fâcheuses qu'on lui avait supposées. Plus tard cette princesse, ayant appris que Chambon était tombé dans une situation de fortune gênée, lui fit remettre un secours de deux mille francs. Il est mort en 1826. On a de lui : *Traité de l'anthrax, ou pustule maligne, avec des notes et des observations critiques*, 1781, in-12; *Des moyens de rendre les hôpitaux utiles à l'instruction*, etc., 1787, in-12; *Traité des fièvres malignes*, 1787, in-12; *Observations cliniques, curationes morborum variorum*, etc., 1789, in-4; *Traité complet des maladies des filles, des femmes et de la grossesse, et des maladies chroniques à la suite des couches*, 1798, 8 vol. in-8; *Des maladies des enfants*, 1799, 2 vol. in-8; *Traité de l'éducation des moutons*, 1810, 2 vol. in-8; *Comparaison des effets de la vaccine avec ceux de la petite vérole inoculée*, etc. 1821, in-8. Des articles dans l'Encyclopédie méthodique et dans le Dictionnaire d'agriculture de Rozier; des mémoires dans la *Collection de la société royale de Médecine*; enfin en manuscrit une *Traduction* de Columelle et un *mémoire contre la vaccine*. — СНАМВОХ (Augustine), sa femme, a publié un *Manuel de l'éducation des abeilles*, extrait de Réaumur, avec des notes de son mari, 1798, in-8. C'est à elle qu'on doit les ingénieuses chauffeuses connues sous le nom d'*Augustines*.

CHAMBRAI (Robert de), élu abbé de Saint-Etienne de Caen, l'an 1368, mort en 1393, était d'une illustre maison de Normandie au diocèse d'Evreux. Le pape Clément VIII lui accorda par une bulle le droit de porter les ornements pontificaux, dans son monastère et dans les autres églises qui en dépendent, même en présence de l'évêque diocésain et de tout autre prélat. Ce fut de son temps que les armes des plus notables familles de Nor-

mandie, avec leurs alliances, furent peintes dans les lieux les plus fréquentés de cette abbaye; c'est donc une erreur de croire que ce sont les armes des seigneurs qui accompagnèrent le duc Guillaume l'an 1066, à la conquête de l'Angleterre, puisque ces armes n'ont été peintes que vers l'an 1370, sous le règne de Charles dit le Sage.

CHAMBRAI (Jacques - François de), chevalier, grand-croix de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, né à Evreux en 1687, était de la même famille que le précédent. Il s'acquit une grande réputation dans la guerre qu'il fit toute sa vie aux infidèles, sur lesquels il prit onze vaisseaux, entre autres la *Patrone de Tripoli* en 1723, et en 1732, la *Sultane*, portant pavillon de contre-amiral du grand-seigneur. Pour récompense de ses services, le grand-maitre le fit vice-amiral et commandant-général des troupes de terre et de mer de la religion. Ce brave homme fit construire à ses frais dans l'île de Goze une forteresse, appelée de son nom la *Cité neuve de Chambrai*; et par cet ouvrage important il a mis les Gozetins à l'abri des insultes des Barbaresques, rendu le siège de Malte presque impossible, et assuré le commerce des puissances chrétiennes dans la Méditerranée. Il mourut l'an 1756 à Malte, avec la réputation du plus grand homme de mer de son siècle. L'ordre a accordé à son petit-neveu Louis de Chambrai, marquis de Conflans, la permission de porter la croix de Malte.

CHAMBRAI (Roland FREARD, sieur de), appelé aussi *Chantelou*, né à Chambrai, parent et ami de Desnoyers, secrétaire d'état, est plus connu pour avoir amené Le Poussin de Rome en France, que par son *Parallèle de l'architecture antique avec la moderne*, Paris, 1650, in-fol. réimprimé en 1702, quoique bien accueilli dans son temps, et assez estimé encore aujourd'hui. Il a traduit en français le *Traité de la peinture de Léonard de Vinci*, Paris, 1631, in-fol., et les quatre livres d'*architecture d'André Palladio*, Paris, 1631, in-folio. Il mourut à Chambrai en 1676.

CHAMBRE (Marin BUREAU de la), né au Mans, en 1594, membre de l'académie française et de celle des Sciences, médecin ordinaire du roi, égaya l'étude de la médecine et de la philosophie par la culture des belles-lettres. Il laissa des ouvrages dans tous ces genres : *Les caractères des passions*, 4 vol. in-4, réimprimés à Amsterdam, en 5 vol. in-12. *L'Art de connaître les hommes*; deux ouvrages de morale, qui ne valent pas pour le fond et pour la forme Abbadie et La Bruyère. *La connaissance des bêtes*, in-4; *Conjectures sur la digestion*; *Le système de l'âme*, et plusieurs autres morceaux sur des matières de physique. « Tous ces ouvrages, dit un critique, fourniraient à peine la matière d'un très-petit extrait, à quiconque se bornerait à en tirer les choses passables qu'on peut y trouver par intervalle; tout y est diffus, plat et commun. » Il mourut en 1669, à 75 ans.

CHAMBRE (Pierre BUREAU de la), fils puîné du précédent, et membre comme lui de l'académie française, fut destiné d'abord à la médecine; mais une surdité qui lui survint le fit tourner du côté de l'Eglise. Il mourut en 1693, curé de Saint-Barthé-

lemy. Ses connaissances ne se bornaient pas aux matières ecclésiastiques. Il écrivit peu; mais il engagea plusieurs personnes timides, quoiqu'habiles, à écrire. Il se comparait à Socrate, qui ne produisant rien de lui-même, aidait les autres à produire. Quoiqu'il aimât la poésie, il ne fit jamais qu'un seul vers en sa vie. Boileau, à qui il le récitait, s'écria en l'admirant : *Ah ! M. le curé, que la rime en est belle !* On a de lui plusieurs *panégyriques*, imprimés séparément, Paris, 1686, in-4.

CHAMBRE (François LEBARAT de la), docteur de la maison et société de Sorbonne, et chanoine de Saint-Benoît, né à Paris le 2 janvier 1698, mourut dans la même ville en 1753, à 55 ans. On a de lui différents ouvrages, qui prouvent qu'il avait approfondi les matières qu'il a traitées. Les principaux sont : un *Traité de la vérité de la religion*, 5 vol. in-12; bon ouvrage, où le mérite du style se trouve réuni à la justesse et à la solidité des raisonnements; un *Traité de l'Eglise*, 6 vol. in-12; un *Traité de la grâce*, en 4 vol. in-12; un *Traité du Formulaire*, en 4 vol. in-12, et plusieurs autres écrits contre le baianisme, le jansénisme et le quesnellisme; une *Introduction à la théologie*, in-12, etc.

CHAMBURE (Auguste LE PELLETIER de), né à Vitteaux (Côte-d'Or), le 30 mars 1789, était fils d'un receveur des fermes, qui fut condamné à mort en 1793 par le tribunal révolutionnaire. Entré bien jeune au Prytanée de Saint-Cyr, il passa bientôt à l'école militaire de Fontainebleau, d'où il sortit à dix-huit ans avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir combattu en Prusse et en Pologne, il fut envoyé en Espagne, et assista aux principales batailles dont ce pays fut le théâtre, non sans être plus d'une fois blessé grièvement. Cependant son avancement était loin d'avoir répondu à sa fiévreuse ambition, et il regardait comme peu de chose d'avoir à vingt ans la croix d'honneur et le grade de capitaine. En 1812, au moment où s'allumait la guerre de Russie, Chambure qui, rentré en France pour se rétablir de ses blessures, venait d'être nommé auditeur au conseil-d'état et sous-préfet de Mons, ne put résister au désir de rentrer en activité. Le siège de Dantzick offrit bientôt de nouvelles occasions à ses brillantes témérités. Enfermé dans cette place, il parvint à la tête d'une compagnie de cent hommes dévoués qu'il avait choisis lui-même et que les Russes appelaient *la compagnie infernale*, à faire essuyer aux assiégeants des pertes considérables. La capitulation de Dantzick vint mettre un terme à tant d'efforts. Chambure, après s'y être inutilement opposé, alla rendre son épée au prince de Wurtemberg. De retour en France en 1815, il reçut pendant les Cents-jours quelques mots d'éloge de Napoléon qui le chargea d'organiser un corps franc dans le département de la Côte-d'Or. Pendant qu'il commandait ce corps indiscipliné, quelques-uns des hommes qui étaient sous ses ordres commirent plusieurs actes déplorables; et lui-même fut accusé notamment d'avoir fait fusiller un paysan du Doubs, parce qu'il avait une cocarde blanche à son chapeau. Mis en jugement, Chambure fut d'abord condamné aux travaux forcés, puis par un second arrêt à la peine de mort. Après avoir cherché un asile

à Bruxelles, il revint en France en 1820, et obtint que les faits à lui imputés seraient couverts par l'amnistie de 1816. Il se retira alors à la campagne où il vécut jusqu'en 1830. Ayant offert ses services au maréchal Soult, ministre de la guerre, il fut créé colonel d'état-major et attaché au maréchal en qualité de premier officier d'ordonnance. Chambure est mort en 1832 d'une attaque de choléra. Il a publié : *Napoléon et ses contemporains, suite de gravures représentant des traits d'héroïsme, de clémence, de générosité, de popularité*, avec texte, 1826 et 1827, in-4.

* **CHAMFORT** (Sébastien-Roch-Nicolas), membre de l'académie française, né en 1741, dans un village près de Clermont en Auvergne, ne connut pas son père. Envoyé de bonne heure à Paris, il entra boursier au collège des Grassins, sous le nom de *Nicolas*. En rhétorique, il remporta les cinq premiers prix de l'université. A son entrée dans le monde, il prit le nom de Chamfort, sous lequel il s'est rendu célèbre. Les grâces de sa figure, et les saillies de son esprit, le firent accueillir avec bienveillance; mais des écarts nombreux le conduisirent bientôt à l'infortune. Obligé de travailler pour vivre, il écrivit des articles dans le *Journal encyclopédique*, et fit représenter au Théâtre Français sa comédie de la *Jeune Indienne*, dont le succès fut brillant. La même année (1764), il obtint à l'académie française le prix de poésie, par son *Epttre d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*. L'*Eloge de Molière*, couronné en 1769, vint accroître la réputation de Chamfort, qui s'agrandit encore l'année suivante par le succès du *Marchand de Smyrne*, comédie dont l'idée est prise dans les *Indes galantes* de Fuselier. Cependant sa vie dissipée, et l'ardeur effrénée de ses passions, altérèrent sa santé. Le principe de son mal était une humeur âcre et dartreuse dont les eaux de Contrexeville ne purent le guérir entièrement. A son retour des eaux, il se retira à la campagne pour composer son *Eloge de La Fontaine*, sujet proposé par l'académie de Marseille. Necker, qui avait su que Laharpe son protégé s'était mis sur les rangs, avait joint cent louis au prix qu'il croyait assuré à l'auteur de *Warwick*. La beauté du sujet, cette rivalité et les circonstances inspirèrent Chamfort; il remporta le prix, et le public confirma le jugement de l'académie. Bientôt il mit la dernière main à sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*, qui fut jouée à Fontainebleau en 1776, et au Théâtre-Français l'année suivante, avec un succès qui lui valut la place de secrétaire des commandements du prince de Condé, place tranquille qui convenait à l'état de faiblesse où il était réduit, mais dont il se démit sous un prétexte honnête, pour échapper au léger assujettissement qu'elle lui imposait. En 1784, il fut reçu à l'académie française, où il succéda à Sainte-Palaye; son discours de réception fut remarqué. La même année vit paraître son *Précis des révolutions de Naples et de Sicile*, qu'il écrivit pour servir de préambule au *Voyage de Saint-Non*. Ayant eu la douleur de perdre une personne à laquelle l'unissait une parfaite ressemblance d'idées et de sentiments, le besoin de distractions le rejeta dans le monde : c'est alors qu'il fut nommé lecteur de madame

Elisabeth, sœur du roi. Il fit pour elle un *Commentaire* sur La Fontaine, dont il ne reste que quelques notes pleines d'esprit et de goût. Lorsque la révolution éclata, Chamfort, ennemi naturel de toutes les supériorités sociales, se prononça avec force pour les régénérateurs. Ayant perdu ses pensions et ses places, il prit part à la rédaction du *Mercury*. Lié avec Mirabeau, il avait composé de concert avec lui la brochure *Sur l'ordre de Cincinnati*. Ce fut pour Mirabeau qu'il écrivit son discours sur les académies, dont il provoqua la destruction. Chamfort avait donné des gages aux révolutionnaires. C'est de lui qu'est ce mot tristement fameux : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières* ! Ses déclamations contre l'ancien régime avaient fait dire à ses amis honnêtes, qu'il était *Jacobin jusqu'à la menace*. Cependant les cruautés de 93 révoltèrent son âme. Il traduisit la légende des Jacobins : *Fraternité ou la mort* ! par ces mots : *Sois mon frère ou je te tue*. La fraternité de ces gens-là, disait-il encore, est celle de Caïn et Abel. Ses sarcasmes irritèrent les tyrans qui le firent conduire aux Madeleine, au moment même où il venait d'être nommé, par le ministre Roland, l'un des conservateurs de la bibliothèque nationale. Il fut relâché au bout de quelques jours, et jura de ne plus rentrer vivant en prison. Aussi, lorsqu'un mois après on parla de l'arrêter, il se tira un coup de pistolet, et voulut s'achever avec un rasoir. Ses amis le rappelèrent malgré lui à la vie. « Je pouvais me tuer » en sûreté, leur dit Chamfort ; je ne craignais pas » de moins d'être jeté à la voirie du Panthéon. » C'est ainsi qu'il l'appelait, depuis l'apothéose de Marat. Il avait repris ses travaux, lorsque l'humeur dartreuse qui le mizait depuis plusieurs années, se jeta sur la vessie, et l'enleva presque subitement le 13 avril 1794. Ses funérailles furent très-simples : trois personnes seulement suivirent son convoi ; c'étaient Sieyès, Ginguené et Van Praet. Chamfort se distingua surtout par l'esprit et le goût. Partisan des idées nouvelles, il en fut désabusé par les sanglants excès qui en furent le résultat. Il ne lui manqua pour se faire pardonner ses erreurs, que de les reconnaître hautement. Ginguené a réuni et publié ses *Oeuvres* avec une *Notice sur la vie de l'auteur*, 1795, 4 vol. in-8. L'édition donnée par Auguis, 1824, 5 vol. in-8, est augmentée de plusieurs morceaux. Une faible partie du *Commentaire sur La Fontaine*, consistant en quelques notes que l'auteur appelait les rognures de son travail, a été publiée par M. Gail, dans *Les trois Fabulistes*.

CHAMIER (Daniel), professeur en théologie à Montauban pour les protestants, y fut tué d'un coup de canon en 1621, sur un bastion où il faisait les fonctions de prédicant et de soldat. Ce ministre, souvent employé dans les affaires difficiles de son parti, dressa le célèbre édit de Nantes. La politique ne l'empêcha pas de traiter la controverse. On a de lui 4 vol. in-fol. contre Bellarmin, sous le titre singulier de *Panstratie catholique*, ou *Guerre de l'Eternel*. Quoique ce titre soit fanatique, et que l'ouvrage le soit aussi, on y trouve pourtant des choses curieuses.

CHAMILLARD (Michel de), d'abord conseiller au

parlement de Paris, maître des requêtes, conseiller-d'état, contrôleur-général des finances en 1679, et ministre de la guerre en 1707, parvint à toutes ces places par la réputation de sa probité plutôt que par celle de son habileté. Ayant été rapporteur d'un procès perdu par sa négligence, il rendit à la partie 20,000 livres qui en faisaient l'objet, et renonça à sa profession. Il ne voulut se charger ni des finances ni de la guerre, qu'après que le roi lui eut dit : *Je serai votre second*. Les cris du public l'obligèrent de se démettre de ces deux emplois, du premier en 1708, et du second en 1709. Il augmenta les impôts, multiplia les billets de monnaie, vendit à vil prix les croix de Saint-Louis ; il se servit de tous les expédients auxquels on a recours dans les temps malheureux. Il mourut en 1721, à 70 ans, regardé comme un particulier honnête homme, et comme un ministre faible ; mais peut-être ne considère-t-on pas assez que lorsqu'arrive le temps marqué par la Providence pour humilier les rois et les empires, le zèle des ministres, les talents des généraux, toutes les ressources de l'état, sont maîtrisés par les événements.

CHAMILLART (Etienne), jésuite, né à Bourges en 1656, enseigna les humanités et la philosophie avec succès. On le vit paraître ensuite dans les chaires, et il annonça la parole de Dieu pendant vingt ans avec autant de zèle que de fruit. Il mourut à Paris en 1730. Il était très-versé dans la connaissance de l'antiquité. On a de lui : une savante édition de *Prudence*, à l'usage du dauphin, avec une interprétation et des notes, Paris, 1686, in-4 ; elle est rare. *Dissertations sur plusieurs médailles, pierres gravées et autres monuments d'antiquités*, 1711, in-4. Le Père Chamillart, qu'une inclination naturelle avait porté à l'étude des médailles, était devenu un antiquaire habile. Cependant le désir de posséder quelque chose d'extraordinaire, et qui ne se trouvât point dans les autres cabinets de l'Europe, l'aveugla sur deux médailles qu'il crut antiques. La première était un *Pacatien* d'argent, médaille inconnue jusqu'à son temps, et qui l'est encore aujourd'hui. Le Père Chamillart ayant trouvé cette pièce, en fit grand bruit. *Pacatien*, selon lui, était un tyran ; mais par malheur personne avant lui n'en avait parlé, pas même Trébellius Pollio, et ce tyran sortait de dessous terre, après 14 ou 1500 ans d'oubli. La fausseté de cette médaille a été généralement reconnue depuis la mort de son possesseur. La seconde médaille sur laquelle il se trompa aussi, était une *Annia Faustina*, grecque, de grand bronze. La princesse y portait le nom d'*Aurélia*, d'où le père Chamillart conclut qu'elle descendait de la famille des Antonins. Elle avait été frappée, selon lui, en Syrie, par les soins d'un Quirinus dont il est parlé dans l'Evangile de saint Luc. Le Père Chamillart étala son érudition dans une belle dissertation. Il triomphait, lorsqu'un antiquaire romain se déclara le père d'*Annia Faustina*, et en fit voir quelques autres de la même fabrique. *Voy. Colonia* (Dominique de).

CHAMILLY (Noël Bouton, marquis de), cadet d'une maison ancienne, originaire du Brabant, né à Chamilly le 6 avril 1636, porta les armes de bonne

heure et avec distinction. Il passa l'an 1663 en Portugal, et y servit en qualité de capitaine de cavalerie sous le maréchal de Schomberg. Ce fut pendant les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires, qu'il se lia d'amitié avec une religieuse portugaise. Les *Lettres* qu'on a données au public (1682, in-12, et souvent réimprimées depuis) sont le fruit de cette liaison raisonnable et honnête. Après avoir passé par tous les grades, et s'être signalé en 1675 par la belle défense de Grave, il fut honoré du bâton de maréchal de France en 1703, et nommé chevalier des ordres du roi en 1705. Il mourut à Paris en 1715, à 79 ans.

* CHAMIR (Eléazar), savant Arménien, né à Djoulfa, faubourg d'Ispahan, vers 1720, suivit à la fois la carrière du commerce et celle des lettres. Après la mort de Nadir-Chah, voulant éviter les troubles qui désolaient la Perse, il se retira à Madras, où il fit une fortune considérable qu'il employa presque entièrement à l'instruction et au soulagement de ses compatriotes, pour lesquels il établit dans cette ville une imprimerie, une école et un hôpital. Il mourut vers 1790. On a de lui *Exhortation aux Arméniens* pour secouer le joug des Musulmans. On y trouve un précis d'histoire d'Arménie jusqu'à la fin du x^e siècle, tiré pour les cinq premiers siècles, de Moïse de Khorène. Les événements depuis cette époque sont confus et peu exacts. Une *histoire* de ce qui reste d'Arméniens et de Géorgiens, ouvrage important pour l'histoire orientale, où l'on trouve les principaux faits de l'histoire d'Arménie depuis l'an 1048 jusqu'à l'an 1290; et l'histoire de Narsès, premier Arsacide, surnommé le Grand. Une grande *carte de l'Arménie et des pays voisins* en deux feuilles, publiée à Venise en 1778.

CHAMOUSSET (Claude-Humbert PARRON de), maître des comptes à Paris, où il était né en 1747, mort en 1775, s'est efforcé de procurer, par d'excellents projets, les utiles établissements que sa fortune ne lui permettait pas d'entreprendre. Habile en l'art de guérir, et pratiquant lui-même la chirurgie, une foule de malheureux abordaient continuellement son hôtel, qu'on aurait pu appeler à juste titre *l'Hôtel de la bienfaisance*. Il soignait les uns, administrait les autres, donnait des conseils à ceux-là, des aliments à ceux-ci, et de l'argent à tous. M. de Chamoussset préféra la charge de maître des comptes à celle de conseiller au parlement, pour consacrer plus de temps aux œuvres de miséricorde. Il a donné le *Plan d'une maison d'association pour les malades*, qui a été réimprimé sous le titre de *Vues d'un citoyen*, 1757, in-12; Deux *Mémoires*, l'un sur la conservation des enfants, l'autre sur l'emploi des biens de l'hôpital Saint-Jacques, in-12; *Observations sur la liberté du commerce des grains*, in-12. Tous ces ouvrages ont été réunis, Paris, 1783, 2 vol. in-8. On lui doit aussi l'établissement de la petite poste de Paris.

CHAMPAGNE. Voy. THIBAUT IV, comte de Champagne.

CHAMPAGNE ou CHAMPAIGNE (Philippe), peintre, né à Bruxelles en 1602, mort en 1674, vint à Paris en 1621, et s'y perfectionna sous Le Poussin, et sous Duchesne, premier peintre de la reine. Après

la mort de cet artiste, il eut sa place, son appartement au Luxembourg, et une pension de 1,200 livres. Il aurait été aussi premier peintre du roi, si le crédit, la réputation et les talents de Le Brun ne lui eussent enlevé cette place. La décence guida toujours son pinceau, ainsi que ses mœurs. Il était doux, laborieux, complaisant, bon ami. Ses tableaux ont de l'invention, son dessin est correct, ses couleurs d'un bon ton, ses paysages agréables; mais ses compositions sont froides, et ses figures n'ont pas assez de mouvement. Il copiait trop servilement ses modèles. Le *Crucifix* de la voûte des Carmélites du faubourg Saint-Germain, regardé comme un chef-d'œuvre de perspective, est de lui. On voit encore beaucoup de ses ouvrages dans plusieurs maisons royales et dans différentes églises de Paris.

CHAMPAGNE (Jean-Baptiste), peintre, neveu du précédent, né à Bruxelles en 1643, fut élevé par son oncle. Il saisit entièrement sa manière de peindre; mais il mit dans ses tableaux moins de force et de vérité. Ses principaux ouvrages sont à Vincennes, aux appartements bas des Tuileries, et dans plusieurs églises de Paris. Il mourut professeur de l'académie de peinture, en 1688, et, selon quelques-uns, en 1681.

* CHAMPAGNE (Jean-François), membre de l'institut, né à Semur en 1734, entra de bonne heure dans la congrégation de Saint-Maur, où il fut successivement élève, maître et supérieur. En 1793, il fut chargé de la réorganisation du collège de Louis le Grand, qui prit le nom de Prytanée, et il le dirigea pendant 15 ans. Il avait été mis récemment à la retraite lorsqu'il mourut en septembre 1813. Champagne avait épousé la veuve de l'ancien ministre Le Brun qui périt sur l'échafaud en 1793. Indépendamment de plusieurs *discours* pour des solennités classiques, il a publié une *Traduction estimée de la Politique d'Aristote*, 1797, 2 vol. in-8; des *Vues sur l'organisation de l'instruction publique dans les écoles destinées à l'enseignement de la jeunesse*, 1800, in-8; une traduction du *Mare clausum et apertum* de Grotius, sous ce titre : *La Mer libre, la Mer fermée*, ou *Exposition et Analyse du traité de Grotius*, 1803, in-8.

* CHAMPAGNEY (Frédéric PERRONOT de), le plus jeune des enfants du chancelier de Granvelle, connu surtout par la part qu'il prit aux troubles des Pays-Bas, naquit en Espagne vers 1530. Démentant les prévisions de son père qui l'avait avantagé dans son testament, en considération de la douceur de son caractère et de son application à l'étude, il se montra léger, présomptueux et bouillant, et s'attira souvent les reproches du cardinal son frère qui cherchait à le diriger vers la carrière diplomatique. Philippe II, à qui il alla offrir ses services, lui donna le titre de son maître-d'hôtel, avec une pension de huit cents livres. Plus tard, il obtint une compagnie de cavalerie, et servit en Allemagne et en Flandre. Le duc d'Albe, dont il sut se concilier l'estime, lui fit épouser une riche veuve. Champagny, nommé gouverneur d'Anvers, gentilhomme de la chambre du roi et chef du conseil des finances de Flandre, oublia la reconnaissance qu'il devait à son souve-

rain, et embrassa le parti des seigneurs. Il signa même un des premiers le fameux traité d'Union qui amena la fin de la domination espagnole dans les Pays-Bas. La gouvernante, auprès de laquelle son frère Granvelle jouissait d'une grande faveur, lui donna l'ordre de se retirer en Franche-Comté. Champagny, qui aurait pu payer de sa vie l'imprudence de sa conduite, s'empressa d'obéir. Nommé, en 1573, chevalier d'honneur au parlement de Dole, il mourut en 1593. Sa correspondance, recueillie en 4 vol. in-fol., fait partie de la collection des *Mémoires de Granvelle*, conservée à la bibliothèque de Besançon.

* CHAMPAGNY (Jean-Baptiste NOMPÈRE de), duc de Cadore, né à Roanne, en 1736, d'une famille noble, fut, dès son enfance, destiné à la marine, et était parvenu au grade de major de vaisseau lorsque la révolution éclata. Nommé, en 1789, député de la noblesse du Forez aux états-généraux, il se réunit un des premiers de son ordre au tiers-état. Il contribua à faire adopter plusieurs réformes dans le code maritime, et proposa, en 1791, de ne plus admettre de distinction entre la marine royale et la marine marchande. Sous le règne de la terreur, il fut mis en arrestation, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor; mais il ne reparut sur la scène politique qu'après le 18 brumaire (9 novembre 1799). Il fut alors nommé conseiller d'état, et envoyé, en juillet 1801, ambassadeur à Vienne, d'où il fut rappelé en 1804 pour prendre le porte-feuille du ministère de l'intérieur. Lors du sacre de l'empereur, il alla recevoir Pie VII à Fontainebleau, et il eut pour sa Sainteté tous les égards convenables. A peine installé dans ses hautes fonctions, il fit au corps législatif un rapport dans lequel, en constatant les progrès des arts et de l'industrie depuis 1789, il félicita le gouvernement d'être revenu aux formes monarchiques. Champagny accompagna son maître à Milan, en 1803, et assista à son couronnement comme roi d'Italie. En 1806, il reçut la mission de solliciter officiellement le décret qui rendit à leur ancienne destination les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Denis. Après la paix de Tilsitt, il passa au ministère des affaires étrangères, et prépara l'usurpation de l'Espagne qu'il tenta de justifier par la nécessité d'employer tous les moyens pour faire descendre du trône un prince faible qui se laissait dominer par la politique anglaise. Il se rendit à Bayonne avec l'empereur, et fut créé cette même année duc de Cadore (*Voy. CHARLES IV, FERDINAND VII*). Cependant l'usurpation du sceptre castillan ne s'étant point effectuée avec autant de facilité que la flatterie ministérielle l'avait espéré, Champagny se vit obligé de demander l'intervention des armes de son maître pour terminer ce que la diplomatie avait commencé avec autant de perfidie que de maladresse. L'Autriche en profita pour recommencer la guerre; il suivit Bonaparte dans cette rapide campagne, et contribua à la conclusion du traité qui amena le mariage de Marie-Louise. Il proposa ensuite la réunion de la Hollande à la France, qui fut consommée en 1810. C'est ainsi qu'en flattant l'ambition de l'empereur, il s'éleva au premier rang parmi ses conseillers intimes. Le duc de Cadore continua à ad-

ministrer le département des affaires extérieures jusqu'en 1811, époque où il éprouva une sorte de défaveur. Néanmoins il fut nommé intendant-général des domaines de la couronne et sénateur le 5 avril 1813. Lors de l'invasion des alliés en 1814, on lui donna le commandement d'une légion de la garde nationale parisienne, et il adhéra, le 24 avril même année, à la déchéance de Napoléon. Le roi le créa pair le 4 juin 1814; cependant, au retour de Bonaparte, il accepta une seconde fois la place d'intendant-général de ses domaines, et vint siéger parmi les pairs de la nouvelle chambre. La seconde restauration le priva de sa dignité; mais une ordonnance de 1819 le rappela dans la chambre des pairs, où il continua de siéger après la révolution de 1830. Il est mort le 3 juillet 1834.

* CHAMPCENETZ (le chevalier Louis de), né à Paris en 1739, officier dans les gardes françaises, ne suivit point l'exemple de ce corps; et comme il maniait avec beaucoup d'esprit l'arme du ridicule, il devint un des plus ingénieux défenseurs de la cause royale. Il concourut avec Rivarol à la rédaction des *Actes des Apôtres*, feuille gaie et maligne, où l'on trouve des détails piquants et des anecdotes assez curieuses. Echappé aux proscriptions qui suivirent la journée du 10 août, il se retira à Meaux; mais ayant en l'imprudence de revenir habiter Paris, il fut arrêté et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 24 juillet 1794, comme complice de la conspiration des prisons. Son caractère ne se démentit pas dans ce fatal moment; en entendant prononcer sa sentence, il demanda à Fouquier-Tainville s'il y avait au tribunal, comme à la section, des remplaçants.

CHAMPEAUX (Guillaume de), archidiacre de Paris, dans le xii^e siècle, fonda une communauté de chanoines réguliers à Saint-Victor-lès-Paris, et y professa avec distinction. Abailard, son disciple, devint son rival, et disputa longuement et vivement avec lui. Champeaux mourut religieux de Cîteaux, en 1121, après avoir été pendant quelque temps évêque de Châlons-sur-Marne. On a de lui un *Traité de l'origine de l'âme* dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne, et d'autres ouvrages manuscrits.

CHAMPEIN (Stanislas), compositeur distingué, naquit à Marseille le 19 septembre 1753. Venant jeune à Paris, ses premiers essais attirèrent sur lui l'attention publique. Il dirigea bientôt ses études vers la musique dramatique, et produisit successivement un grand nombre d'opéras, parmi lesquels on aime à citer *La Mélomanie*, chef-d'œuvre auquel les innovations récentes n'ont rien fait perdre de la fraîcheur et de la piquante originalité qui en assura le succès. Les autres productions de Champein sont : *Le nouveau don Quichotte*; *Les Dettes*; *Flurette et Colti*; *Le Manteau ou les nièces rivales*; *Menzikoff*; *Les Noces cachoises*; *les Ruses de Frontin*; *La Chaise à porteur*, composée à la demande du prince de Condé pour son théâtre de Chantilly. Champein résolut le premier le problème d'attacher de la musique à des paroles en prose; il avait choisi pour cette tentative hardie un sujet où les passions les plus véhémentes et les plus désordonnées concouraient à augmenter les difficultés d'un pareil

ravail. C'était l'*Electre* de Sophocle, traduite littéralement du grec. Le premier acte seulement fut épuisé et enleva tous les suffrages ; cependant la représentation de la pièce fut refusée, on ignore sous quels prétextes. Champein mourut dans un âge avancé quelque temps avant 1830. Il était membre de l'Institut.

CHAMPFORT. Voy. CHAMFORT.

CHAMPIER (Symphorien), premier médecin l'Antoine, duc de Lorraine, suivit ce prince en Italie, et y combattit à côté de lui. Il était né à saint-Symphorien-le-Châtel, dans le Lyonnais, en 1472. Son savoir et sa valeur le mirent en commerce avec plusieurs savants étrangers et français. Il mourut à Lyon, en 1539, après avoir publié : *Les grandes chroniques des princes de Savoie et Piémont*, Paris, 1516, in-fol., compilation mal écrite, mais pleine de recherches ; *De origine et commendatione civitatis Lugdunensis*, Lyon, 1507, in-fol. ; *Ecclesiæ Lugdunensis hierarchia quæ est Franciæ prima sedes*, Lyon, 1537, in-fol. ; *La vie du chevalier Bayard*, 1525, in-4, ouvrage romanesque, indigne de ce héros ; *Recueil des histoires d'Austrasie*, etc., Lyon, 1509, in-fol. ; *Trophæum Gallorum, quadruplicem eorumdem complectens historiam*, Lyon, 1507, in-folio. Il y fait la description de l'entrée triomphante de Louis XII dans Gênes. La *Nef des dames*, la *Nef des princes*, in-4 ; *Rosa Gallica*, 1514, in-8 ; *Castigationes pharmacopolarum*, 1532, in-8, 4 tomes ; *Hortus gallicus*, 1533, in-12 ; *Campus Elysius*, 1535, in-12, etc. ; *De antiquitate domus Turnonensis*, Lyon, 1527, in-fol. ; *Genealogia Lotharingorum principum*, Lyon, 1537, in-fol. ; l'auteur est un de ceux qui ont donné le plus de cours aux fables débitées sur l'origine de la maison de Lorraine. Il avait été consul de Lyon en 1520 et 1533.

CHAMPIER (Claude), fils du précédent, écrivit à l'âge de 18 ans ses *Singularités des Gaules*, livre curieux, imprimé en 1538, in-16.

CHAMPIER (Jean-Bruyerin), neveu de Symphorien Champier, docteur en médecine, exerçait sa profession à Lyon dans le même siècle. On a de lui : *De re cibariâ*, Lyon, 1560, in-8 ; la traduction de *De corde ejusque facultatibus* d'Avicenne, Lyon, 1559, in-8.

* CHAMPIGNY (Jean, chevalier de), frère d'un des principaux agents du prince Edouard (voy. ce nom), le dernier des Stuart qui ait tenté de remonter sur le trône d'Angleterre, était colonel à la paix de 1763. Il profita de ses loisirs pour visiter les cours du Nord, fit quelque séjour en Suède, en Danemarck, en Russie, et s'établit à Amsterdam où il mourut vers 1785. Outre une traduction de *le Maître et le Serviteur*, de Fréd.-Ch. Moser, on a de lui : *Réflexions sur le gouvernement des Femmes*, Londres, 1770, in-8 ; *Histoire abrégée de Suède, depuis les rois de la maison de Wasa*, Amsterdam, 1776, in-4 ; *Nouvelle histoire générale d'Angleterre, depuis l'origine la plus reculée*, ib., 1777, 2 vol. in-4 : l'ouvrage devait en avoir quinze. (Voy. SCHLEGEL, J.-H.).

* CHAMPION (Pierre), jésuite, né à Avranches en 1631, mort le 28 juin 1701, a publié : la *Vie du père Rigouleux*, Paris, 1686, in-12, 4. édit.,

Lyon, 1739 ; la *Vie du père Lallemand*, Paris, 1694, et Lyon, 1733, in-12 ; sous le nom anagrammatique de Phonamic ; la *Vie des fondateurs des maisons de retraite* ; *M. de Kerlivio, le père Vincent Huby et M^{lle} de Francheville*, Nantes, 1698, in-8. Il se proposait de donner une *vie de Palafox*, évêque d'Osma : l'impression en fut arrêtée à la 7^e feuille. (Voy. PALAFOX). — François CHAMPION, jésuite, est auteur d'un poème latin intitulé *Stagna*, Paris, 1689, inséré dans le tome 2 des *Poemata Didascalica*.

* CHAMPION DE NILON (Charles-François), jésuite, né à Rennes en 1724, s'établit, après la dispersion de son ordre, à Orléans, où il fut attaché à la paroisse de Saint-Vincent. Il eut le bonheur de trouver un asile sûr pendant la terreur, et mourut dans sa retraite, en 1794, à l'âge de 70 ans. On a de lui : *Critique posthume d'un ouvrage de Voltaire* (les Commentaires sur Corneille), 1772, in-8 ; *Réflexions impartiales sur les observations critiques de Clément, adressées à lui-même*, Orléans et Paris, 1772, in-12 ; *Morceaux choisis des Prophètes mis en français*, 1777, 2 vol. in-12, réimprimés en 1828 avec une *Notice* sur l'auteur ; *Amusements lyriques d'un amateur*, 1778, in-8 ; *Catéchisme pratique*, 1783, in-12 ; *Nouvelles Histoires et Paraboles*, 1786, in-12.

* CHAMPION DE PONTALIER, (François), frère puiné du précédent, né à Rennes en 1731, se fit aussi jésuite et se retira à Orléans ; mais il retourna ensuite dans sa patrie où il s'occupa de travaux littéraires et d'exercices de piété. Il y mourut le 10 septembre 1812, à l'âge de 81 ans. On a de lui : *Variétés d'un philosophe provincial*, Paris, 1767, in-12. M. de Boulogne en cite dans les *Annales catholiques*, un fragment curieux réimprimé dans les *Mélanges* de ce prélat, tome 1, 39 ; *Retraite, d'après les exercices de saint Ignace*, in-12. Le *Trésor du chrétien*, dédié à M^{me} Louise, carmélite, 1778, 2 vol. in-12 ; 1827, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur a su mélanger les leçons de l'histoire avec celles de l'Evangile, a été souvent réimprimé. Le *Théologien philosophe*, 1786, 2 vol. in-8. *Nouvelles Lectures de piété convenables à tous les états*, 1804, 4 vol. in-12. *Nouvelles Paraboles fondées sur des fictions*, 2 vol. in-12.

* CHAMPION DE CICÉ (Jérôme-Marie), né à Rennes en 1733, d'une famille noble, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre en 1761, et appelé la même année par l'évêque d'Auxerre, son frère, pour le seconder dans l'administration de son diocèse. Nommé agent du clergé en 1765, il remplit cette mission d'une manière honorable. En 1770 il fut fait évêque de Rodez, puis en 1781 archevêque de Bordeaux. Député à l'Assemblée Constituante, il se montra favorable aux innovations, et l'un des premiers de son ordre il se réunit au tiers état. Le roi, qui voulait s'entourer d'hommes agréables à la nation, le nomma gardes-sceaux. Il eut souvent à entretenir l'Assemblée des troubles des provinces, de la résistance des parlements et de l'inexécution des lois ; mais malgré tout ce qu'il fit en faveur de la révolution, et quoiqu'il eût cru devoir, comme ministre, revêtir du

sceau de l'état les décrets de cette Assemblée, notamment la *constitution civile du clergé*, il n'en fut pas moins dénoncé par les jacobins, et obligé de donner sa démission en novembre 1790. Après la session il passa en Angleterre, d'où il revint en France après la signature du concordat. Il donna sa démission du siège de Bordeaux, et fut nommé à celui d'Aix dont il prit possession en 1802. Il établit dans son nouveau diocèse plusieurs séminaires et des maisons de charité, et mourut le 22 août 1810 au milieu de ses occupations pastorales.

* CHAMPIONNET (Jean-Etienne), général, né à Valence en 1762, était fils naturel d'un avocat distingué et d'une paysanne, et reçut le nom de *Championnet*, mot patois qui signifie *petit champignon*. Quelques fautes de jeunesse l'ayant obligé de quitter le lieu de sa naissance à l'âge de 14 ans, il s'enrôla dans les gardes wallones, et servit au siège de Gibraltar. Au commencement de la révolution, nommé chef d'un bataillon de l'Isère, il se distingua dans la campagne du Palatinat, et fut fait général de brigade, puis de division. Il servit en cette qualité à l'armée de Sambre-et-Meuse, et se fit particulièrement remarquer à la prise de Dusseldorf et au passage du Rhin. Il décida en 1794 le succès de la bataille de Fleurus, et continua de se signaler pendant les campagnes suivantes. En 1798 le Directoire lui donna le commandement en chef de l'armée destinée à marcher contre le roi de Naples, qu'il chassa de ses états, après avoir fait prisonnier le général Mack et son état-major. La conduite indépendante qu'il affecta dans l'organisation de la république napolitaine, et son opposition à Faypoult, commissaire du Directoire, le firent destituer. Il fut, en juin 1799, mis à la tête de l'armée des Alpes, et battit les Autrichiens à Fenestrelles. Il remplaça ensuite Moreau en Italie et remporta d'abord plusieurs avantages; mais son armée, alors attaquée d'une épidémie, fut battue à Genola par les Austro-Russes supérieurs en nombre. Championnet mourut à Antibes le 10 décembre 1799 des suites de la contagion.

CHAMPLAIN (Samuel), né en Saintonge, fut envoyé par Henri IV dans le Nouveau-monde, en qualité de capitaine de vaisseau. Il s'y signala par son courage et par sa prudence, et on peut le regarder comme le fondateur de la Nouvelle-France. C'est lui qui fit bâtir la ville de Québec; il fut le premier gouverneur de cette colonie, et travailla beaucoup à l'érection d'une nouvelle compagnie pour le commerce du Canada. Cette société, établie en 1628, fut appelée la *compagnie des associés*, qui avaient à leur tête le cardinal de Richelieu. Il mourut à Québec en 1638. On a de lui les *Voyages de la Nouvelle-France, dite Canada*, 1632, in-4. Il remonte aux premières découvertes de Verrazani, et descend jusqu'à l'an 1631. Cet ouvrage est excellent pour le fond des choses, et pour la manière simple et naturelle dont elles sont rendues. L'auteur paraît un homme de tête et de résolution, désintéressé et plein de zèle pour la religion de l'état. Champlain demeura en Amérique depuis 1603 jusqu'à sa mort.

CHAMPMESLÉ (Charles CREVILLER, sieur de), né

à Paris, s'attacha au théâtre et y réussit. On a de lui des *comédies*, dont quelques-unes lui appartiennent entièrement, et d'autres qu'il composa en société avec La Fontaine. Elles ont été imprimées à Paris, en 1742. Il mourut subitement en 1761.

* CHAMPOLLION le jeune, (Jean-François), né à Figeac (Lot), en 1790, eut son frère pour premier maître, et se distingua dès son enfance par une rare aptitude pour les langues orientales. Après avoir achevé ses études au lycée de Grenoble, il vint en 1807 à Paris, et suivit le cours d'arabe de M. de Sacy. Conduit, un jour, chez l'abbé de Tersan il sentit, à la vue de ses riches collections, redoubler l'ardeur qui l'entraînait vers la science encore mystérieuse des hiéroglyphes. Il se livra dès lors à l'étude de la langue copte, et lut avec une patiente curiosité tous les ouvrages qui pouvaient l'instruire à la connaissance des antiquités égyptiennes. Nommé, en 1809, professeur-adjoint d'histoire à la faculté de Grenoble, il se procura des caractères grecs et coptes, et imprima l'introduction, puis les deux premiers volumes d'un ouvrage intitulé : *l'Égypte sous les Pharaons*. Ce travail immense devait embrasser l'aptique Égypte tout entière, sa géographie et son histoire, sa religion, son commerce et ses mœurs. Mais les événements politiques vinrent interrompre les travaux du jeune professeur. Les deux frères furent, après la seconde restauration, exilés à Figeac, mais ils obtinrent bientôt la permission de revenir à Paris. Champollion le jeune reprit avec une nouvelle ardeur ses recherches sur les dialectes égyptiens. En 1821, il lut à l'académie des inscriptions un mémoire où il démontre 1° que l'écriture *hiératique* ou sacerdotale n'est qu'une tachygraphie ou abréviation des signes hiéroglyphiques; 2° que ces signes abrégés, inventés pour rendre l'écriture plus expéditive, conservent la même valeur que les hiéroglyphes qu'ils représentent. Dans un autre mémoire, l'auteur traita spécialement de l'écriture *démotique*, ou populaire, qui, selon lui, se composait d'un certain nombre de signes, pris dans la série générale des signes *hiératiques*, et ayant la même valeur que ces derniers. L'inscription de Rosette, (*Voy. AKERBLAD et SACY*) et celle d'un petit obélisque de Philæ, apporté en Europe par M. Banks, et dont le sens était également connu, lui offrirent une occasion d'appliquer et de justifier son système. Il y trouva la confirmation de ses conjectures; et ces éléments le conduisirent à la découverte de l'*Alphabet des hiéroglyphes phonétiques* qu'il publia en 1822, dans une *Lettre à M. Dacier. Le Précis du système hiéroglyphique*, qu'il donna en (1824), et qui en est le complément, acheva de mettre au jour le véritable secret des hiéroglyphes. Cette découverte inespérée, fut accueillie par des applaudissements unanimes; Louis XVIII fit présent à l'auteur d'une tabatière d'or, enrichie de diamans. Champollion désirait visiter les antiquités égyptiennes que possédait l'Italie, et grâce aux encouragements du roi, il put exécuter ce voyage au commencement de 1824. Il visita d'abord le musée égyptien de Turin, formé de la célèbre collection Drovetti, et il en donna la description dans une suite de lettres adressées à M. le duc de Blacas; la générosité de la liste civile lui permit

d'acquérir une foule d'objets destinés à former le musée égyptien de Paris, dont, avant son retour, il fut nommé conservateur. Son vœu le plus ardent était de voir cette Egypte à laquelle il avait consacré toutes ses pensées, et le gouvernement lui fournit les moyens d'exécuter ce voyage qui fut pour la science fécond en résultats. Outre un grand nombre de manuscrits, il en rapporta deux mille quatre cents dessins de monuments. Il n'a pas laissé dans la Nubie et dans la Haute-Egypte, Thèbes comprise, une peinture, un bas-relief qu'il n'ait figuré ou du moins décrit. Les tombes royales, et leurs immenses galeries n'échappèrent pas à ses investigations. De retour à Paris le 6 mars 1830, après une absence de 2 ans, il s'occupa de composer une *grammaire égyptienne*. Et il s'applaudissait de ce travail, qu'il appelait une *carte de visite à la postérité*, lorsqu'il sentit, vers la fin de janvier 1832, les atteintes de la maladie qui l'enleva le 4 mars suivant. Champollion eut beaucoup d'amis; et ce qui fait honneur à son esprit, la science fut toujours subordonnée en lui aux principes religieux et à la foi chrétienne qui sanctifia ses derniers moments. Ses découvertes ont porté un coup décisif aux systèmes contraires à la Genèse, et en démontrant jusqu'à l'évidence l'origine récente du zodiaque de Denderah, il a pulvérisé les misérables arguments reproduits jusqu'à satiété par Dupuis et ses disciples. Les principaux ouvrages de Champollion sont : *Observations sur le catalogue des manuscrits coptes du Musée Borgia, à Velletri*, par Geo. Zoega, Paris, 1811, in-8; *l'Egypte sous les Pharaons, ou Recherches sur la Géographie, la Religion, la Langue et l'Histoire de l'Egypte avant l'invasion de Cambyse*, ib., 1814, 2 vol. in-8, avec une carte; *Lettres sur les odes gnostiques attribuées à Salomon*, ib., 1815, in-8; *Panthéon égyptien, Collection de personnages mythologiques de l'ancienne Egypte, d'après les monuments, avec un texte explicatif*, 1823, 2 vol. in-4, avec 200 pl.; *Lettres à M. le duc de Blacas d'Aulps, relatives au Musée royal égyptien de Turin*, 1824-26, 2 parties in-8, avec atlas; *Précis du système hiéroglyphique des anciens Egyptiens, ou Recherches sur les éléments premiers de cette écriture sacrée, sur leurs diverses combinaisons, et sur les rapports de ce système avec les autres méthodes graphiques égyptiennes*, 1824, avec pl., réimprim. en 1828; *Catalogue des papyrus égyptiens du Musée du Vatican*, 1826, in-4; *Grammaire égyptienne*, Paris, 1836-41, fort in-fol. *Dictionnaire égyptien*, publié d'après les manuscrits autographes par M. Champollion, Figeac, 1842, in-fol.

CHAMPS (des) Voy. DESCHAMPS.

CHAMPS (Etienne AGARD des), né à Bourges en 1613, provincial des jésuites de Paris, se fit aimer au dedans et considérer au dehors par sa politesse et son mérite. Le grand Condé et le prince de Conti l'honorèrent de leur estime. Ce jésuite mourut à la Flèche en 1701, à 88 ans, après en avoir passé 71 dans sa compagnie, et pratiqué avec exactitude toutes les vertus de son état. Il s'est fait principalement connaître des théologiens, par son livre *De hæresi janseniana*, dédié à Innocent X, en 1654. La matière de la grâce y est approfondie. On l'a réimprimé à Paris en 1728, in-fol.

CHAMPS (François-Michel-Chrétien des), champeinois, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, ensuite à l'état militaire, finit par le mariage et les finances. On a de lui quatre tragédies : *Calon d'Utique*, pièce faible, qui fut jouée sur les théâtres de Paris et de Londres; *Antiochus*, *Artaxercès* et *Medus*, qui eurent un succès moins heureux. On lui doit encore un ouvrage qui prouve de l'érudition, quoiqu'il ne soit pas toujours exact. Il a pour titre *Recherches historiques sur le théâtre français*. Il mourut à Paris en 1747, à 64 ans.

CHAMPY (Jacques), avocat au parlement de Paris dans le xvi^e siècle, est connu par deux livres peu communs : *La coutume de Melun commentée*, Paris, 1687, in-12; *La coutume de Meaux*, Paris, 1687.

CHANAAN, l'un des fils de Cham, donna son nom à cette portion de terre, promise à la postérité d'Abraham, appelée dans la suite Judée, et aujourd'hui Palestine ou la Terre-Sainte. On montrait autrefois son tombeau, long de vingt-cinq pieds, dans la caverne de la montagne des Léopards, qui n'était pas loin de Jérusalem. Il faut bien se garder de croire que ce tombeau prouve la taille gigantesque de Chanaan. On sait que les anciens ne mesuraient pas les tombeaux sur la grandeur des cadavres. Voy. CHAM.

* CHANCELLOR (Richard), célèbre marin anglais, fut nommé, en 1553, pour faire des découvertes dans le nord-est. Il commandait en second l'expédition dont Willoughby était le chef. Les navires de l'escadre ayant été séparés par une tempête près des îles du Loffoden, Chancellor poursuivit de son côté l'entreprise, et arriva dans un golfe inconnu (la mer Blanche), où il relâcha près d'un monastère dédié à saint Nicolas, qui est le lieu où depuis a été bâtie la ville d'Archangel. Accueilli par les habitants, et ayant appris qu'il était dans les états du grand duc de Moscovie, il renonça au projet de chercher une route à la Chine, satisfait du service qu'il rendait à sa patrie, en lui ouvrant la navigation avec la Russie. Sur l'invitation du czar Iwan Wasiliewitz, il se rendit à Moscou, reçut de ce prince un accueil favorable, et revint en Angleterre pour faire part au commerce de cette découverte. Il tenta un second voyage, et fit naufrage, en revenant, sur les côtes d'Ecosse. La relation du voyage de Chancellor se trouve dans le tome 1^{er} de Hackluyt, et dans la nouvelle collection de Pinkerton.

CHANDIEU (Antoine La Roche de), ministre protestant, d'une famille noble du Forez, né vers 1534, au château de Chabot, dans le Maconnais, se retira à Genève en 1583, et mourut en 1591, à 57 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de controverse, 1615, in-folio, dans lesquels il prend les noms de Sadeel et de Zamariel, qui en hébreu signifient *Champ de Dieu* et *Chant de Dieu*. Ils sont ignorés pour la plupart. L'auteur était peu versé dans l'antiquité ecclésiastique.

CHANDLER (Marie), née à Malmesbury en 1687, s'est acquis de la célébrité en Angleterre par ses poésies; son poème sur les eaux de Bath a été loué par Pope. Elle mourut en 1743, à l'âge de 57 ans.

CHANDLER (Samuel), né à Hungerford en 1695,

ministre non conformiste, consacra son loisir à des ouvrages utiles, et à quelques-uns qui tiennent au fanatisme de secte. Il mourut le 8 mai 1766. On a de lui : *des Discours contre A. Collins sur la nature des miracles et les preuves de la religion chrétienne*, 1725, in-8; *Réflexions sur la conduite des déistes modernes*, 1727, in-8; *Preuves de la résurrection de J.-C.*, 1744, in-8; *Marmora Oxoniensia*, Oxford, 1763, in-fol. Belle édition enrichie d'une préface où se trouvent les détails historiques qui concernent ces marbres précieux. Traduction, en anglais, de l'*Histoire de l'inquisition par Limborch*, 1731, 2 vol. in-4, qui ne fait guère honneur à sa philosophie; *Histoire des persécutions*, 1736, in-8. Il faut se souvenir que c'est un protestant qui écrit, qui emploie quelquefois le mot *persécution* dans un sens renversé.

* CHANDLER (Richard), savant helléniste, membre de la société des antiquaires de Londres, et du collège de la Madeleine à Oxford, naquit en 1738, dans le Berkshire. Il embrassa l'état ecclésiastique, devint recteur à Tilchurst, et s'appliqua spécialement à l'étude des langues anciennes. Il entreprit de rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans les éditions des *Marbres d'Arundel* ou d'*Oxford* (*Marmora Oxoniensia*), de Selden, de Prideaux et de Maittaire, et en donna une nouvelle in-fol., 1763. Chandler fut ensuite choisi par la société des *Dilettanti*, pour aller en Orient recueillir des documents sur l'ancien état de ces contrées, et revint en Angleterre avec une ample moisson de matériaux aussi curieux qu'instructifs. Il fit ce voyage avec le docteur Revett et M. Pars dans les années 1764, 65 et 66. Dès l'année 1769, il publia, en anglais, le premier volume des *Antiquités ioniennes*, in-fol.; le second n'a paru qu'en 1800. Il publia ensuite : *Inscriptiones antiquæ pleræque nondum editæ, in Asia minori et Græciâ, præsertim Athenis collectæ*, Oxford, 1774, in-fol., et ses *Voyages dans l'Asie et dans la Grèce*, en anglais, en 1775 et 1776, 2 vol. in-4. Ces voyages sont précieux sous le rapport des antiquités et de la géographie; mais ils laissent beaucoup à désirer sur les objets relatifs à l'état et aux mœurs des peuples qui habitent ces contrées. Ils ont été traduits en français par Servois et Barbié du Bocage, avec de nouvelles notes géographiques, historiques et critiques, Paris, 1806, 3 vol. in-8. Chandler publia en 1802 l'*Histoire d'Ilium* ou de *Troie*, qui forme le complément de son voyage en Asie. Il mourut le 9 février 1810.

* CHANDOS (Jean), chevalier de la Jarretière, fut nommé, par Edouard III, roi d'Angleterre, lieutenant-général de toutes les terres que ce prince possédait hors de cette île. Ce fut lui qui fit prisonnier Bertrand du Guesclin à la bataille d'Auray donnée en 1364. Lorsqu'Edouard érigea en principauté le duché d'Aquitaine en faveur du prince de Galles son fils, Chandos fut créé son connétable. Il fut tué en 1369, dans un combat sur le pont de Leusac près de Poitiers.

CHANDOUX, philosophe chimiste, fut pendu à Paris en place de Grève en 1631, après avoir été convaincu d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. C'était un de ces génies suffisants, qui, dans la renaissance des lettres et de la philosophie, entre-

prirent de secouer le joug de la scolastique et des subtilités péripatéticiennes. Mais en voulant se frayer un chemin nouveau, il donna dans des rêveries bien plus fatales que celles qu'il condamnait; il s'en aperçut lorsqu'il n'était plus temps d'en éviter les funestes effets.

* CHANGEUX (Pierre-Nicolas), né à Orléans en 1740, et mort en 1800, a publié *Traité des extrêmes*, ou *Éléments de la science de la réalité*, Amsterdam, 1762, 2 vol. in-12, ouvrage dont l'idée est neuve et le plan bien suivi, mais dont le style manque de précision et de force. On peut en conseiller la lecture, dit l'abbé Sabatier, à ceux qui veulent avoir une idée nette des vices, des défauts et des vertus qui font le partage de l'humanité. *Bibliothèque grammaticale abrégée*, ou *Nouveaux mémoires sur la parole et l'écriture*, in-8, 1773, où l'on trouve des vues neuves, fines, délicates, mais souvent trop peu développées. On a encore de lui plusieurs *observations* sur l'électricité, les baromètres, etc., dans le *Journal de Physique* de l'abbé Rozier. Il a aussi inventé ou rectifié plusieurs instruments de physique.

* CHANLAIRE (P. G.), géographe, mort vers 1812 à Paris, s'est fait connaître par d'utiles travaux. On a de lui un grand nombre de cartes dont les plus remarquables sont : *Atlas de la partie méridionale de l'Europe*, en 45 feuilles. *Carte du théâtre de la guerre en Orient*, en trois grandes feuilles. *Carte d'Égypte* avec la carte particulière du Delta. *Carte de la Belgique*, en 69 feuilles, d'après Ferraris, et une réduction en 4 feuilles; avec Herbin, *Tableau général de la nouvelle division de la France en départements, arrondissements communaux et justices de paix*, 1802, in-4; avec Peuchet, *Description topographique et statistique de la France*, 1810 et années suiv., 2 vol. in-4. Plusieurs cartes de l'*Atlas universel de Montelle*, et beaucoup d'autres dressées ou retouchées par lui.

CHANTAL (sainte Jeanne-Françoise FRÉMIOT de), naquit à Dijon en 1572. Son père, président à mortier, avait refusé la charge de premier président dont Henri IV lui avait offerte. La jeune Frémiot fut mariée à Christophe de Rabutin, baron de Chantal, l'aîné de cette maison. Sa vie, dans le mariage, fut un modèle achevé. La prière succédait à la lecture, et le travail à la prière. Sa piété ne se démentit point, lorsqu'elle eut perdu son mari, tué par malheur à la chasse. Quoiqu'elle n'eût alors que 28 ans, elle fit vœu de ne point se remarier, et vécut depuis comme une femme qui n'était plus dans le monde que pour Dieu et ses enfants. Leur éducation, le soin des pauvres et des malades, devinrent ses uniques occupations et ses seuls divertissements. Ayant connu saint François de Sales en 1604, elle se mit entièrement sous sa conduite. « C'était, dit un historien, la coopération trice que le ciel lui avait préparée. Après avoir » été d'abord l'exemple des jeunes personnes de » son sexe, par sa piété, par sa modestie, par l'innocence et la douceur de ses mœurs; des femmes » mariées, par la régularité de sa conduite, par le » sage gouvernement de sa maison, par toutes les » qualités qui rendent une femme également chère

» et respectable à son époux, Françoise retraçait à » Dijon une image fidèle de cette veuve mémorable, autrefois canonisée de son vivant à Béthulie par la voix publique. » Le saint évêque ne tarda pas de lui communiquer son projet pour l'établissement de l'ordre de la Visitation. Elle entra dans ses vues, et en jeta les premiers fondements à Anneci l'an 1610. Le reste de sa vie fut employé à fonder de nouveaux monastères, et à les édifier par ses vertus et par son zèle. Lorsqu'elle mourut à Moulins en 1641, on en comptait 87. Il y en eut à la fin du siècle 150, et environ 6,600 religieuses. Dans l'instant même qu'elle expira, elle fut canonisée par la voix de ses filles et par celle du peuple. Le pape Benoît XIV a confirmé ce jugement, en la béatifiant en 1751, et Clément XIII en la canonisant en 1767. On publia ses *Lettres* en 1660, in-4. Marssollier a publié sa *Vie*, Paris, 1779, 2 vol. in-12.

CHANTEAU. Voy. FEUILLET.

CHANTELOU. Voy. CHAMBRAT.

CHANTELOUP (dom Claude), en latin *Cantalu-pus*, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Vion, près de Sablé, dans l'Anjou, en 1617, prit l'habit des religieux de Fontevault, et le quitta bientôt pour embrasser l'ordre de Saint-Benoît. Il fit profession à Saint-Louis de Toulouse, le 7 février 1640, à l'âge de vingt-trois ans. Dom Mabillon parle de lui comme d'un savant recommandable par l'étendue de ses connaissances. Il était très-versé dans l'histoire, et était lié avec tous les gens de lettres de Paris. Chanteloup mourut le 28 novembre 1664. On connaît de lui : une édition des *Sermons* de saint Bertrand, précédés de sa *Vie*, par Alain, évêque d'Auxerre, et suivis de la *Vie* de saint Malachie, composée par saint Bernard, Paris, 1662, in-4 ; l'*Histoire de l'abbaye de Mont-Majour, et celle de Saint-André d'Avignon*, en manuscrits qui étaient conservés, le premier dans l'abbaye de ce nom, et le second dans les archives de Saint-Germain-des-Prés. Chanteloup eut aussi beaucoup de part à la *Bibliothèque ascétique* et au *Spicilege*, publiés par dom d'Achery. Il avait fait imprimer, à Paris, le *Bréviaire* des bénédictins, et commencé l'*Histoire des abbayes de Marmoutiers et de St.-Florent*. Cette dernière a été achevée par dom Jean Guignes.

CHANTELOUVE (François Grossombre de), gentilhomme bordelais, chevalier de Malle, est auteur de deux pièces dramatiques, assez rares : *Pharaon*, 1382, in-16 ; *Coligni*, 1573, in-8, réimprimé vers 1740.

CHANTEREAU LEFÈVRE (Louis), intendant des fortifications de Picardie, puis des gabelles, ensuite commissaire pour l'échange de la principauté de Sedan, enfin intendant des finances des duchés de Bar et de Lorraine, exerça tous ces emplois avec beaucoup d'applaudissement. L'esprit des affaires était soutenu en lui par l'étude de l'histoire, de la politique, des belles-lettres, et par un grand fonds d'érudition. Il était né à Paris en 1388, et y mourut en 1638, regretté des savants, auxquels sa maison servait de retraite. On a de lui : des *Mémoires sur l'origine des maisons de Lorraine et de Bar*, 1642, in-fol., composés sur des pièces originales. Un *Traité des fiefs*,

1632, in-folio, dans lequel il s'attache à accréditer cette erreur, indigne d'un savant tel que lui : « Que les fiefs héréditaires n'ont commencé qu'après Hugues Capet. » Chantereau était plus propre à rétablir des passages tronqués, qu'à débrouiller le chaos dans lequel l'origine des anciennes maisons et dignités est plongée. Un *Traité* touchant le mariage d'Ansbert et de Blitilde, 1647, in-4. Ce livre est fait contre la *Véritable origine de la 2^e et 3^e lignée de la maison de France*. MM. de Sainte-Marthe ont suivi dans leur 3^e édition de l'Histoire généalogique de la maison de France l'opinion de Chantereau. Un autre où il agite cette question : *Si les terres d'entre la Meuse et le Rhin sont de l'empire ?* 1644, in-4, ou in-8.

* CHANTREAU (Pierre-Nicolas), né à Paris en 1741, mort le 25 octobre 1808, était fils d'un avocat au conseil. Il passa fort jeune en Espagne, où il composa une grammaire *Arte de hablar frances*, qui lui ouvrit les portes de l'académie royale espagnole. Il revint en France en 1782, et fut, en 1792, chargé d'une mission dans la Catalogne. A l'organisation des écoles centrales, il fut nommé professeur d'histoire à celle du Gers, et ensuite appelé à l'école militaire à Fontainebleau. Outre sa grammaire réimprimée plusieurs fois, ses principaux ouvrages sont : *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*, fait en 1788 et 1789, Paris, 1792, 5 vol. in-8 ; *Voyage philosophique, politique et littéraire, fait en Russie pendant les années 1788 et 1789*, Paris, 1794, 2 vol. in-8, fig. ; *Tables chronologiques publiées par Jean Blair*, traduites en français, 1793, in-4 ; *Science de l'histoire*, 1804-1806, 3 vol. in-4 ; *Histoire de France abrégée et chronologique, depuis la première expédition des Gaulois*, Paris, 1808, 2 vol. in-8. Les ouvrages de Chantereau, à l'exception de sa grammaire, n'ont obtenu que peu de succès. Ses voyages ne sont que des compilations mal faites et n'ont pas même le mérite du style.

CHANUT (Pierre), conseiller d'état ordinaire, et ambassadeur de France auprès de la reine Christine de Suède, était de Riom. Il mourut en 1632, laissant des *Mémoires* qui ont été publiés après sa mort en 4 vol. in-12. Ces mémoires, qui contiennent ses *Négociations*, ont été tronqués et défigurés par l'éditeur, qui y a fait des retranchements considérables.

CHANUT (Pierre), fils du précédent, fut abbé d'Issoire, et aumônier de la reine Anne d'Autriche. On a de lui quelques traductions d'ouvrages de piété, celle du *Concile de Trente*, in-12, celle de la *Vie* et des *Œuvres de sainte Thérèse*, Paris, 1691, in-8. Son style est faible et languissant. Il mourut en 1695.

* CHANVALON (de), oratorien, mort en 1768, en Provence, a publié : *Manuel des champs, ou Recueil instructif, contenant tout ce qui est le plus utile pour vivre à la campagne avec agrément*, Paris, 1764, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, avec des augmentations du P. d'Ardennes.

CHAON, fils de Priam, que son frère Hélénus tua par mégarde à la chasse. Hélénus le pleura beaucoup, et, pour honorer sa mémoire, il donna son nom à une contrée de l'empire qu'il appela *Chaonie*.

CHAPEAUVILLE (Jean), né à Liège en 1531, fut examinateur synodal en 1578, curé de Saint-Michel, puis chanoine de la collégiale de Saint-Pierre; inquisiteur de la foi en 1582; chanoine de la cathédrale, grand-pénitencier en 1587, et l'année d'après, grand vicaire; archidiacre en 1589, et enfin prévôt de Saint-Pierre. Il se dévoua, étant curé, au service des pestiférés, non-seulement de sa paroisse, mais encore des pestiférés abandonnés dans les autres paroisses. C'est en grande partie à ses soins que l'on doit l'érection du séminaire épiscopal de Liège. Il mourut usé de travaux l'an 1617, ayant consacré sans relâche près de quarante ans de sa vie au service de ce vaste diocèse. Nous avons de lui : *De Casibus reservatis*, Liège, 1614, in-8; *Elucidatio catechismi romani*, 1603; *De administrandis sacramentis tempore pestis*, Louvain, 1637; *Vita sancti Perpetui*, 1601; *Gesta pontificum Leodiensium*, 1612-1616, 3 vol. in-4; c'est une ample collection d'historiens originaux de Liège, avec des notes critiques, ouvrage estimé des savants; *De prima et vera origine festivitatis corporis Christi*, etc.

CHAPELAIN (Jean) naquit à Paris en 1595. Au sortir des classes il se chargea de l'éducation des enfants du marquis de La Trousse, grand-prévôt de France, et ensuite de l'administration de ses affaires. Ce fut chez ce marquis qu'il crut sentir en soi des talents pour la poésie. Le succès qu'eut son *Jugement de l'Adonis* du cavalier Marini, lui fit croire qu'il était appelé à enfanter un poème épique. Le plan de sa *Jeanne d'Arc* sembla fort beau; mais lorsque l'ouvrage, après vingt ans de travail, vit le jour, il fut sifflé par les moindres connaisseurs. Une ode au cardinal de Richelieu, la critique du *Cid*, une vaste littérature, quelques pièces de poésies, lui avaient fait une foule de partisans et d'admirateurs; la *Pucelle*, publiée en 1636, in-fol., détruisit en un moment la gloire de 40 années. On reconnut qu'on pouvait savoir parfaitement les règles de l'art poétique, et n'être pas poète. Montmaur lui adressa ce distique :

*Illa Capellani dudum expectata puella;
Post tanta in lucem tempora prodit anus.*

Le poète Linière le traduisit ainsi en français :

Nous attendons de Chapelain
Une pucelle
Jeune et belle;
Vingt ans à la former il perdit son latin;
Et de sa main
Il sort enfin
Une vieille sempiternelle.

Ce poème eut d'abord six éditions en dix-huit mois, grâce à la réputation de l'auteur, et au mauvais goût de quelques-uns de ses partisans; mais les vers en parurent durs aux arbitres de la poésie. Boileau, Racine, La Fontaine et quelques autres, s'imposèrent la peine de lire un certain nombre de pages de ce poème, lorsqu'il leur échappait quelque faute contre le langage. Chapelain, devenu la risée du public, après en avoir été l'oracle, voulut bien avouer qu'il faisait mal des vers; mais il soutint en même temps, qu'en digne disciple d'Aristote, il avait observé toutes les règles de l'art. Il n'avait à la vérité manqué qu'à une seule, celle d'intéresser

et de plaire. Son poème, en excitant le mépris du public, n'empêcha pas que le grand ministre Colbert ne lui demandât une liste des savants que Louis XIV voulait honorer de gratifications ou de pensions. Il en obtint lui-même une de 3,000 liv. et n'en fut pas moins économe. On sait qu'il eut assez de délicatesse pour placer sur cette liste, même ses critiques et ses ennemis. On connaît les plaisanteries de Despréaux et de Racine sur sa perruque. On la métamorphosa en comète. Furetière, qui avait part à tous ces badinages mêlés de bassesse, remarqua que la métamorphose manquait de justesse en un point : *C'est, dit-il, que les comètes ont des cheveux, et la perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Il faut avouer que Chapelain, comme poète, était tel qu'on l'a dépeint; mais il était d'ailleurs doux, complaisant, officieux, sincère. Il avait de la bonne philosophie dans le caractère. Il refusa la place de précepteur du grand-dauphin, que le duc de Montausier lui avait fait présenter. On doit le regarder comme un des principaux ornements de l'académie française dans son commencement, par les qualités de son cœur et la justesse de son goût. Il mourut en 1674. Les ouvrages qui restent de lui, outre son *Poème de la Pucelle*, dont il n'y a eu jamais que douze chants imprimés, les douze autres étant restés manuscrits dans la bibliothèque du roi, sont une *Paraphrase en vers du Miserere*, des *odes*, parmi lesquelles celle qu'il adressa au cardinal de Richelieu mérite d'être distinguée. Chapelain avait alors tant de réputation, que ce ministre emprunta son nom pour accréditer une de ses productions. On a de lui des *Mélanges de littérature*, tirés de ses lettres manuscrites, par Denis Camusat, Paris, 1726, in-12. On y voit une critique judicieuse de plusieurs ouvrages, assaisonnée de beaucoup de politesse. Le discernement et la finesse qu'on y aperçoit, doivent faire revenir les personnes impartiales des préjugés qu'elles ont conçus contre Chapelain; préjugés fondés en partie sur les railleries outrées de Boileau. On lui attribue encore une traduction de *Gusman d'Alfarache*.

CHAPELAIN (Charles-Jean-Baptiste le), né à Rouen le 15 août 1710, fils d'un des plus éloquents procureurs généraux qu'ait eus le parlement de Normandie, entra à l'âge de 16 ans dans la société des jésuites. Après avoir fait ses premières études, et professé d'une manière distinguée à Paris, au collège de Louis le Grand, il suivit la carrière de la prédication. Son début annonçant le talent le plus marqué, il ne tarda pas à être nommé pour prêcher à la cour, dont, par une distinction particulière, il occupa la chaire pendant un avent et un carême de suite. Les succès soutenus qu'il obtint pendant plusieurs années à Paris, à Lunéville, et dans les provinces méridionales de France, avaient tellement étendu sa réputation, que, lors de la catastrophe de la société, l'impératrice reine Marie-Thérèse le fit inviter à venir prêcher à sa cour. Empressé de se rendre au désir de cette auguste princesse, il partit d'Avignon, lieu de sa retraite, et prêcha pendant un avent et un carême à Vienne avec un éclat qui honora l'éloquence française. L'activité de

son zèle et sa trop grande application lui causèrent une maladie qui l'obligea de suspendre ses travaux. Il se retira dans les Pays-Bas autrichiens, où il vécut quelques années d'une pension considérable que la générosité de l'impératrice reine lui avait assignée. Attiré à Malines par le cardinal-archevêque, il ne s'y occupait que des grandes vérités qu'il avait prêchées pendant plus de trente années, lorsque le 26 du mois de décembre 1779, il tomba mort au moment où il entrait dans la métropole, pour y célébrer la messe. Ses *Sermons* ont été imprimés à Paris en 1767, en 6 vol. in-12, réimprimés en 1772, et traduits en allemand la même année, Augsburg, 6 vol. in-8. Le comte d'Albon (*Disc. sur l'hist., le gouvern., etc.*) rapporte que « quelqu'un » lui demandant un jour où il avait puisé cette » force, cet enchaînement pressant de raisonnements » qui le rapproche tant de Bourdaloue, il répondit » que c'était dans les cahiers de philosophie qu'il » avait professée pendant plusieurs années. » Aveu bien honorable à l'ancien enseignement, et qui n'est que trop justifié par la dégénération de l'éloquence sainte et par le défaut de logique de la plupart des ouvrages modernes.

CHAPELIER. Voy. LECHAPÉLIER.

CHAPELL (Guillaume), né à Lexington, dans le comté de Nortingham, fut successivement évêque de Corck, Cloyne et Ross en Irlande. Il était si modéré, qu'on l'appelait papiste. Pour se soustraire aux persécutions des fougueux protestants, il fut obligé d'abandonner l'Irlande et de se retirer à Derby, où il mourut en 1649. On lui doit : *Usage de l'écriture sainte*, 1653, in-8, en anglais ; *Methodus concionandi*, 1648, in-8.

CHAPELLE (Claude-Emmanuel LUILLIER), surnommé *Chapelle*, du village où il naquit en 1626, (entre Paris et Saint-Denis), fils naturel de François Luillier, maître des comptes, eut Gassendi pour maître dans la philosophie, et la nature dans l'art des vers. La délicatesse et la légèreté de son esprit, l'enjouement de son caractère, le firent rechercher des personnes du premier rang, et des gens de lettres les plus célèbres. Racine, Despréaux, Molière, La Fontaine, Bernier, l'eurent pour ami et pour conseil. Boileau l'ayant un jour rencontré, le prêcha sur son penchant pour le vin. Chapelle feignit d'entrer dans ses raisons, le poussa dans un cabaret, pour moraliser tout à son aise, et le fit enivrer avec lui. Ses *poésies* portent l'empreinte de son caractère, mêlé de mollesse et de plaisanterie. Son *Voyage*, composé avec Bachaumont, est le premier modèle de cette poésie négligée et facile, dictée par le plaisir et l'indolence. On a dit avec raison que Chapelle était plus naturel que poli, plus libre dans ses idées que correct dans son style. Despréaux lui reproche de tomber souvent dans le bas. Chapelle avait la conversation si séduisante, qu'on ne pouvait s'empêcher de prendre beaucoup de part à ce qu'il disait. Un jour qu'il était avec M^{lle} Chocars, fille d'esprit, la femme de chambre les trouva tous deux en larmes. Elle en demanda la raison, et Chapelle lui répondit d'un ton animé, qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare tué par les médecins. La liberté fut la seule divinité de Cha-

pelle. Le grand Condé l'ayant invité à souper, il aima mieux suivre des joueurs de boules, avec lesquels il se trouva et s'enivra. Le prince lui en faisant des reproches : *En vérité, Monseigneur, lui dit-il, c'étaient de bonnes gens et bien aisés à vivre que ceux qui m'ont donné ce souper.* Toutes les fois qu'il était en pointe de vin, il expliquait le système de Gassendi aux convives, et lorsqu'ils étaient sortis de table, il continuait la leçon au maître d'hôtel. Cet épicurien vécut sans engagement, content de huit mille livres de rente viagère, et mourut à Paris en 1686, âgé d'environ 70 ans. On a de lui, outre son *Voyage*, quelques petites pièces fugitives en vers et en prose qu'on lit avec plaisir. Le Fèvre de Saint-Marc a donné, en 1733, en 2 volumes in-12, une nouvelle édition du *Voyage de Chapelle et Bachaumont*, et des ouvrages du premier, avec des notes et des mémoires sur la vie de l'un et de l'autre. Voy. BACHAUMONT (François le COIGNEUX de).

CHAPELLE (Henri, sieur de la). Voy. BESSER.

CHAPELLE (Jean de la) naquit à Bourges en 1633, d'une famille noble. Le prince de Conti, dont il était secrétaire, l'envoya en Suisse en 1687. Louis XIV, instruit de son talent pour les affaires, l'employa aussi quelque temps dans le même pays. La Chapelle fit connaître bientôt ses dispositions pour la politique et pour les intérêts des princes. Les *Lettres d'un Suisse à un Français sur les intérêts des princes de l'Europe dans la guerre de 1701*, composées sur les mémoires des ministres de la cour de France, sont pleines de réflexions quelquefois judicieuses et quelquefois triviales. C'est un tableau de l'état où se trouvaient alors les puissances belligérantes, mais plein de préventions nationales. L'auteur cacha en vain son nom et sa patrie ; son style le décela. L'académie française lui avait ouvert ses portes en 1688, après l'exclusion de l'abbé Furetière. Il mourut en 1723, âgé de 68 ans. Outre ses *Lettres d'un Suisse*, recueillies en 8 vol. in-12, Bâle, ou plutôt Paris, 1703, on a de lui plusieurs tragédies, *Zaïde*, *Téléphonte*, *Cléopâtre*, et les *Carroses d'Orléans*, comédie. La Chapelle fut un de ceux qui tâchèrent d'imiter Racine ; « car Racine, » dit un homme d'esprit, forma, sans le vouloir, » une école, comme les grands peintres ; mais ce » fut un Raphaël qui ne fit point de Jules Romain. » Les pièces de l'imitateur sont fort au-dessous de leur modèle. Elles eurent pourtant quelque succès, et l'on joue encore sa *Cléopâtre*. On lui doit aussi : *Les amours de Catulle et de Tibulle*, romans dont la lecture ne peut produire aucun bien, et qui d'ailleurs sont mal écrits ; Catulle et Lesbie y parlent fort maussadement, si l'on en croit l'abbé de Chaulieu. L'auteur dit à la fin de son *Tibulle*, qu'il désirerait employer le reste de sa vie à écrire l'histoire du règne de Louis XIV : c'était bien mal s'y préparer, que d'exercer sa plume sur des aventures romanesques. *Mémoires historiques sur la vie d'Armand, prince de Conti*, Paris, 1699, in-4. On trouve son Eloge par d'Alembert dans le tome IV de l'*Histoire* des membres de l'académie française. CHAPELLE (Armand de la), pasteur de l'église française à La Haye, mort dans un âge avancé en 1746, s'est fait connaître dans la république des

lettres par des ouvrages périodiques, historiques, polémiques. Tels sont : *Bibliothèque anglaise*, 1716-1727, 15 vol. in-12, qui n'a pas joui d'une grande célébrité; *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants*, juillet 1728 à juin 1733, 14 vol. in-8. Ce dernier journal littéraire a été continué depuis; *Mémoires de Pologne*, Amsterdam, 1739, in-12; ils contiennent ce qui s'est passé de plus remarquable dans ce royaume depuis la mort du roi Auguste II en 1733, jusqu'en 1737. *La religion chrétienne démontrée par la résurrection de N.-S. Jésus-Christ*, traduite de l'anglais de H. Dilton, Amsterdam, 1728, 2 vol. in-8, Paris, 1729, in-4. *Nécessité du culte public*, 1746, in-8, Francfort, 1747. Il y prétend justifier les assemblées des calvinistes du Languedoc et autres provinces meridionales de la France, en réponse à une lettre qui avait été publiée à Rotterdam en 1743, où il était démontré que les calvinistes n'avaient pas ce droit; que ces assemblées étaient défendues par les lois constitutionnelles du royaume; qu'elles ne tendaient qu'à en troubler le repos.

CHAPELLE (Louis), professeur de philosophie, et ensuite directeur de l'hôpital de la Salpêtrière, né en 1733 à Arinthod (Jura), mort à Paris le 10 février 1789, s'était fait estimer par ses lumières, son zèle, une activité qui ne souffrait nulle interruption de travail, et des connaissances littéraires et philosophiques très-étendues. C'est lui qui est l'auteur de l'*Histoire véritable des temps fabuleux confirmée par les critiques qu'on en a faites*, Liège et Paris, 1779, in-8, chef-d'œuvre d'érudition et de critique, où il a su habilement fondre toute la substance de l'ouvrage dont il faisait l'apologie, et qui peut en quelque sorte le remplacer. Voy. GUÉRIN du ROCHER.

CHAPELLE (l'abbé de la), censeur royal, et membre des académies de Lyon et de Rouen, né vers 1710, cultiva les mathématiques avec succès, et publia sur cette science plusieurs ouvrages qui jouirent longtemps de l'estime publique; mais depuis qu'il en existe de meilleurs, ils sont entièrement oubliés. Il mourut à Paris vers 1792. On a de lui : *Discours sur l'étude des mathématiques*, 1743, in-12; *Institutions de géométrie*, 1746, 2 vol. in-8; *Essai sur la santé*, 2 vol. in-12; *Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et les dérèglements de l'esprit*, traduite de l'anglais, 1749, in-12; *Traité des sections coniques et autres courbes anciennes*, 1750, in-8; *L'Art de communiquer ses idées*, Paris, 1763. C'est un plan d'éducation publique, composé en 1751, à l'occasion de l'établissement de l'école royale militaire; *Le ventriloque ou l'engastrimythe*, Londres, 1772, in-12. Cet ouvrage, le plus complet que nous ayons sur cette matière, est curieux. L'auteur s'attache particulièrement à prouver que les oracles et plusieurs faits merveilleux, qui n'avaient point été expliqués jusqu'alors, peuvent l'être au moyen de l'*engastrimythe*; *Traité de la construction du scaphandre, ou du bateau de l'homme, approuvé par l'académie des sciences*, 1774, in-8. Le scaphandre est un appareil en liège à l'aide duquel un homme peut marcher horizontalement sur un fleuve, et même contre le courant. L'auteur en fit lui-même plusieurs fois et avec succès l'essai sur la Seine.

* CHAPELLE (l'abbé de la), né en 1757 au château de Pommiers, en Beaujolais, d'une famille originaire du Périgord, après avoir achevé, à Saint-Sulpice, ses études ecclésiastiques, fut choisi pour grand-vicaire par M. de Montazet, archevêque de Lyon. Il quitta la France après les journées des 5 et 6 octobre, et passa en Italie les temps orageux de la révolution. A son retour en 1806, il alla habiter un petit village du Beaujolais, où il se rendit utile dans l'exercice du ministère. Désigné plusieurs fois pour l'épiscopat, sa modestie lui fit toujours refuser cette dignité. En 1819, Mgr. le cardinal de Périgord lui donna une place d'aumônier du roi de quartier, et lors de la formation du ministère des affaires ecclésiastiques en 1824, il en fut nommé directeur sous Mgr. l'évêque d'Hermopolis. Conseiller d'état, il fut désigné plusieurs fois commissaire du roi pour la présentation des budgets du clergé. On lui a reproché de n'avoir pas défendu assez énergiquement les intérêts de la religion, dans les discussions du conseil d'état. Lorsque les ordonnances du 16 juin 1828 eurent provoqué une réclamation des évêques, consignée dans un mémoire célèbre, les prélats reçurent, sous la date du 9 août, une circulaire portant la signature de l'abbé de la Chapelle. Le ton et l'esprit qui régnaient dans cette pièce excitèrent des plaintes; le mécontentement augmenta à la réception d'une seconde circulaire aussi peu satisfaisante que la première, s'il en faut croire l'*Ami de la Religion*, tom. LVII, n° 1468. Il y a cependant un fait incontestable que l'on peut opposer à ce jugement sur l'effet des circulaires de l'abbé de la Chapelle, c'est qu'avant la fin de novembre de la même année, tout l'épiscopat, moins sept membres, avait adhéré aux ordonnances. Peu de temps après, la direction qu'il occupait, ayant été changée en un secrétariat général, il dut, pour ne pas déchoir, quitter le ministère des affaires ecclésiastiques; mais il conserva son titre de conseiller d'état. Après la révolution de juillet 1830, il retourna dans sa famille, et passa le reste de ses jours dans une retraite profonde. Il est mort le 20 décembre 1834.

CHAPMAN (Georges), anglais, né en 1557, mort en 1634, s'est acquis de la réputation dans son pays par ses poésies, ses pièces dramatiques, ses traductions d'Homère et d'autres poètes grecs. On y trouve de la verve, mais une extrême négligence qui était en partie l'effet de la précipitation avec laquelle il avait l'habitude de travailler.

* CHAPMAN (Georges), instituteur écossais, né à Alvah dans le comté de Banff en 1723, et mort à Edimbourg en 1806, fut successivement professeur de grammaire, maître de pension à Inchdrewer près de Banff, imprimeur dans la capitale de l'Ecosse et répétiteur des étudiants de l'université. On a de lui un poème latin intitulé : *Collegium Bengalense*, et plusieurs ouvrages sur l'enseignement, entre autres *Traité sur l'éducation*, 1773, in-8; *Aperçus sur l'éducation du bas peuple*; *Avantages d'une éducation classique*; *Abrégé des principes élémentaires de M. Rudiman*.

* CHAPMAN (Frédéric Henri), vice-amiral suédois, mort dans un âge avancé en 1808, se distingua par son habileté à diriger la construction des vais-

seaux. Il s'était rendu en Angleterre pour y prendre des leçons de son art ; mais les Anglais imitèrent au contraire sa méthode , la trouvant supérieure à la leur. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie , Gustave III lui confia la direction de ses chantiers, et en peu d'années vingt-quatre vaisseaux de ligne furent construits par ses soins, et tous les anciens bâtiments réparés. Chapman, en récompense, reçut de son prince, avec des lettres de noblesse, le titre de vice-amiral, et celui de commandeur de l'ordre de l'Épée. On a de lui un *Traité de la construction des vaisseaux*, traduit en français par Vial de Clairbois, 1781, in-4.

* CHAPONE (Esther), fille de Thomas Mulso, née en 1726, dans le Northamptonshire, annonça dès son enfance un goût pour les lettres, que ses parents cherchèrent à modérer, mais inutilement, et dès l'âge de neuf ans, elle composa, dit-on, un roman. Malgré les obstacles qu'elle avait à vaincre, elle apprit le français et l'italien. En 1760, elle épousa le jurisconsulte Chapone, qui la laissa veuve après dix mois de mariage. Elle mourut en 1801, à l'âge de 74 ans, dans un état voisin de l'indigence. On a de cette dame : *Lettres sur la perfectionnement de l'esprit, adressées aux jeunes femmes*, 1773, in-18, ouvrage estimé des Anglais ; *Mélanges en vers et en prose*, 1773, in-18. Ses *Œuvres* complètes précédées d'une notice sur sa vie ont été publiées à Londres, en 1807, 4 vol. in-12.

CHAPPE D'AUTEROCHÉ (Jean), célèbre astronome de l'académie des Sciences de Paris, naquit à Mauriac en Auvergne l'an 1722, d'une famille noble. Il prit l'état ecclésiastique de bonne heure, et se consacra dès lors à sa science favorite, l'astronomie. L'académie des Sciences le nomma en 1760 pour aller observer en Sibérie le passage de Vénus, fixé au 6 juin 1761. De retour en France, il rédigea la *Relation de son voyage en Sibérie*, et la fit imprimer à Paris en 1768, en 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol. Cet ouvrage a essuyé de fortes critiques de la part des gens qui prétendaient bien connaître cette province (*Voy. CATHERINE II*) : ce qui n'empêche pas que plusieurs de ses observations ne soient très-justes. Celle qui a le plus offensé les Russes, est la suivante : *On m'écrivit que de ce pays sortiraient au premier moment des peuples entiers, qui, comme les Huns, viendraient s'emparer de notre petite Europe ; j'ai trouvé au lieu de ces peuples, des marais et des déserts* : ce qui est exactement vrai. Si on excepte les provinces voisines de la mer Baltique, le vaste empire de Russie n'a qu'une population très-faible. On a publié un abrégé de ce voyage à Amsterdam, 1769-70, 4 vol. in-12, fig. Un nouveau passage de Vénus étant annoncé pour le 3 juin 1768, notre astronome partit en 1767 pour aller l'observer à St.-Lucar, sur la côte la plus occidentale de l'Amérique. Une maladie épidémique désolait cette contrée. L'abbé Chappe en fut attaqué, et mourut le 1 août 1769, victime de son zèle pour l'astronomie, qui allait réellement jusqu'à l'excès. Il avait dit en quittant Paris, que *s'il était sûr de mourir le lendemain de son observation, ce ne serait point un motif pour le détourner de ce voyage*. Cependant ses *Observations* que M. Cassini nous a don-

nées, Paris, 1722, in-4, n'ont pas répandu sur l'astronomie des lumières dignes d'un tel sacrifice. On espérait surtout qu'elles serviraient à faire connaître la vraie distance du soleil ; mais cette distance reste toujours un problème. Les soins avec lesquels on a comparé les observations de l'abbé Chappe avec celles de Cajanebourg et de Wardhus, n'ont pu déterminer la parallaxe de cet astre avec assez de précision et de certitude, pour en déduire un calcul qu'on puisse regarder comme fixe et immuablement arrêté.

* CHAPPE (Claude), neveu du précédent, né à Brûlon dans le Maine en 1763, prit comme son oncle l'habit ecclésiastique, et dès l'âge de 20 ans, se fit connaître par plusieurs *mémoires* intéressants qu'il publia dans le *Journal de physique*. Le désir de communiquer avec des amis éloignés de quelques lieues de son habitation lui fit concevoir, dit-on, le projet de leur parler par signaux. Ayant réussi dans cette tentative au-delà de ses espérances, il fit de nouveaux essais pour exécuter son procédé en grand ; et lorsqu'il eut atteint le but qu'il s'était proposé, il offrit, en 1792, à l'Assemblée législative, l'hommage de son heureuse et utile invention, à laquelle il donna le nom de *télégraphe*, de deux mots grecs qui signifient *écrire de loin*. L'établissement de la première ligne télégraphique eut lieu en 1793, et la première nouvelle qu'elle transmit, fut la reprise de Condé sur l'ennemi. On sentit alors l'importance de cette découverte et Chappe fut chargé de lui donner toute l'extension nécessaire ; mais il ne jouit pas paisiblement du fruit de son travail : plusieurs rivaux prétendirent que le télégraphe n'était pas une découverte, et essayèrent de présenter de nouveaux systèmes télégraphiques. Ces tracasseries l'affectèrent, et il mourut subitement le 25 janvier 1803. Longtemps avant Chappe, on s'était servi de signaux pour communiquer des phrases convenues. Les marins employaient ce moyen depuis un temps immémorial. Enée le tacticien, qui florissait du temps d'Aristote, fait mention de quelques expériences, dont l'objet était de signaler les lettres de l'alphabet à plusieurs stations. Amontons (*Voy. ce nom*), vers la fin du xvi^e siècle, avait fait une expérience de ce genre ; mais il n'a laissé aucune trace de son procédé. Chappe a le mérite incontestable d'avoir imaginé une machine simple et facile, qui peut se transporter partout, qui résiste aux plus grandes tempêtes, qui n'exige ordinairement qu'un signe par idée et jamais plus de deux, et qui, en quelques heures, transmet une nouvelle à une centaine de lieues, et confirme qu'on l'a reçue. Sa gloire est d'autant plus grande, qu'il n'imita aucun des procédés dont on s'était jusqu'alors servi.

* CHAPPE (Ignace-Urbain-Jean), frère aîné du précédent, né en 1760, à Rouen, après avoir achevé ses études, obtint, dans les finances, une place qu'il perdit à la révolution. Il fut député de la Sarthe à l'assemblée législative. Il n'avait point été étranger à la découverte de son frère. Autorisés, le 4 avril 1793, à faire construire trois postes d'essais, et tous les résultats ayant confirmé le mérite de leur invention, une première ligne télégraphique, de Paris à Lille, fut terminée à la fin de 1794. D'autres lignes

furent exécutées de Paris à Strasbourg (1797); de Paris à Brest (1798); de Paris à Lyon (1799); de Lyon à Toulon (1814); de Paris à Bayonne (1823). Chappe l'aîné et Pierre Chappe avaient été nommés administrateurs des lignes télégraphiques avec leur frère Claude, et à la mort de celui-ci, ils restèrent seuls chargés de ces fonctions. Mis à la retraite en 1823, ils furent remplacés par leurs deux frères René et Abraham, qui avaient pris la part la plus active aux premières recherches de l'inventeur. Chappe l'aîné avait reçu en 1813 la croix de l'ordre de la réunion, et en 1814, celle de la légion d'honneur. Il est mort en 1828. On a de lui une *Histoire de la télégraphie*, Paris, 1824, 2 vol. in-8, dont un de pl. L'auteur traite, dans ce curieux ouvrage, des différentes tentatives faites par les anciens pour transmettre promptement des annonces à de grandes distances; il y rend compte de toutes les circonstances qui se rattachent à l'établissement du premier télégraphe français, et parle de ceux qui ont été postérieurement établis en Allemagne, en Suède, en Angleterre, en Russie, en Turquie et en Egypte.

* CHAPONNEL D'ANDESCOURT (Raimond), chanoine régulier de Sainte-Geneviève, et prieur de Saint-Eloy de Boissy, mort en 1700, a publié : *l'Histoire des chanoines réguliers, ou Recherches historiques et critiques sur l'ordre canonique*, Paris, 1699, in-4, ou in-12. Hugo (*Voy. ce nom*), savant abbé d'Estival, en publia, l'année suivante, une critique. *Traité de l'usage de célébrer le service divin dans l'église, en langue non vulgaire, et de l'esprit dans lequel il faut lire l'écriture sainte*, Paris, 1687, in-12; *Examen des voies intérieures*, 1700, in-12. Il composa cet ouvrage pour montrer le danger des illusions des quiétistes.

CHAPPUZEAU (Samuel), Genevois, précepteur de Guillaume III, roi d'Angleterre, ensuite gouverneur des pages du duc de Brunswick-Lunébourg, mourut dans cet emploi en 1701, vieux, aveugle et pauvre. On lui doit : les *Voyages de Tavernier*, qu'il mit en ordre, et qu'il publia en 1673, in-4; *Un Projet d'un nouveau dictionnaire historique, géographique, philosophique*, ouvrage qu'il ne put achever. Moréri avait profité, dit-il, de son manuscrit. Le *Théâtre français*, en 3 livres : ouvrage mal digéré, sans ordre et sans exactitude. L'auteur y traite de l'usage de la comédie, des auteurs qui soutiennent le théâtre, et de la conduite des comédiens. Il se mêlait aussi de poésie. On a de lui plusieurs comédies, rassemblées sous le titre de *la Muse enjouée ou le Théâtre comique*. On n'y reconnaît point le génie de Molière; sa versification est pitoyable.

CHAPT ou CHAT DE RASTIGNAC (Aymeri), était issu d'une illustre et ancienne maison du Périgord, qui fait remonter son origine aux anciens sires de Chabanois, connus dans nos histoires dès la fin du XI^e siècle. Il fut d'abord trésorier de l'église romaine, évêque de Volterre et gouverneur de Bologne, ensuite transféré à l'archevêché de la même ville en 1361. Il obtint en 1365, de l'empereur Charles IV, la confirmation des privilèges de son église, et le titre de prince de l'empire. Il y fit fleurir l'université, dont il était chancelier. Il fut transféré de nouveau en 1371 à l'évêché de Limoges, et

nommé gouverneur de toute la vicomté de Limoges. Il mourut la veille de Saint-Martin, l'an 1390. Ce prélat, également recommandable par les qualités qui font le citoyen, par les vertus d'un évêque, et par le caractère libéral d'un prince, fut pleuré comme un père. Protecteur des savants et savant lui-même, il répandit ses bienfaits sur les gens de lettres.

CHAPT DE RASTIGNAC (Raimond de), de la même maison que le précédent, seigneur de Mesilhac, fut chevalier des ordres du roi, capitaine de cinquante hommes d'armes, gouverneur d'Auvergne, lieutenant-général et bailli de la Haute-Auvergne. Il s'opposa, avec succès, aux entreprises des ligueurs en Auvergne, déconcerta leurs projets, et leur enleva plusieurs places dont ils s'étaient emparés. Il battit en 1590 le comte de Randan, au combat d'Issoire, et le duc de Joyeuse en 1592 à celui de Villemur. En 1594, il marcha contre les révoltés, connus sous le nom de *tard-venus*, qui s'étaient assemblés dans le Limousin, les attaqua, en tua 2,000 près de Limoges, et les mit entièrement en déroute. Le roi le récompensa de ses services en le nommant chevalier du Saint-Esprit en 1594. Il fut tué le vendredi 26 janvier 1596, à la Fère, où il était allé pour traiter de quelques affaires avec le roi. De Thou l'appelle un homme d'un courage infatigable, *virum indefessæ virtutis*.

CHAPT DE RASTIGNAC (Louis-Jacques de), de la même famille que les deux précédents, naquit dans le Périgord en 1685. Après avoir brillé en Sorbonne, où il prit le bonnet de docteur, il alla à Luçon en qualité de grand-vicaire, et fut nommé à une des premières places du chapitre de la cathédrale. Son mérite lui procura l'évêché de Tulle en 1721. Il fut député en 1723 à l'assemblée du clergé, et y parut avec tant d'éclat, que deux mois après il fut transféré à l'archevêché de Tours. En 1730 et 1733, il présida, en qualité de commissaire du roi, au chapitre général de la congrégation de Saint-Maur, tenu à Marmoutiers. Les talents avec lesquels il brilla dans les assemblées du clergé de 1726, 1734 et 1743, l'en firent choisir pour chef en 1747 et 1748. Les procès-verbaux de ces différentes sessions sont des monuments de son savoir et de son éloquence. Cet illustre prélat mourut en 1750, à 63 ans, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il avait le don de connaître les hommes et de les employer, et savait faire aimer et respecter l'autorité. Né généreux et bienfaisant, il n'usait de son crédit que pour faire du bien. On l'a vu, dans les temps d'inondations de la Loire, fournir la nourriture et des logements à tous les pauvres habitants des campagnes voisines de Tours, avec leurs troupeaux, et à tout le menu peuple de la ville. Il se plaisait à cultiver à ses frais les talents des jeunes ecclésiastiques, à inspirer à son clergé le goût des sciences. Esprit juste et conciliant, il se servait de ses lumières pour terminer les différends et prévenir les dissensions. Des mœurs douces, un commerce sûr, un cœur né pour l'amitié, lui avaient attaché les plus illustres amis. On a de lui : des *harangues*, des *discours* et autres pièces, qui se trouvent dans les procès-ver-

baux du clergé : Des *lettres*, des *mandements* et des *instructions pastorales*, où il défend avec zèle la doctrine de l'Eglise et l'autorité de la bulle *Unigenitus* ; Une *Instruction pastorale sur la justice chrétienne, par rapport aux sacrements de pénitence et d'eucharistie*, 1749, où l'on a cru voir des choses hasardées ; il est certain qu'elles pourraient être dites avec plus d'exactitude théologique, et d'une manière plus clairement opposée à des assertions condamnées. Il paraît que le prélat a lui-même senti ce défaut, puisque dans une *lettre à M. l'ancien évêque de Mirepoix*, il a cru devoir s'exprimer très-nettement sur les objets sur lesquels on l'accusait d'avoir changé de sentiment.

CHAPT DE RASTIGNAC (Armand), docteur de Sorbonne, grand-vicaire d'Arles et abbé de Saint-Mesmin, fut envoyé aux états-généraux par l'assemblée du clergé d'Orléans. Il siégea aussi à l'assemblée Constituante, et dans la séance du 12 octobre 1789, il demanda avec plusieurs autres membres que la discussion concernant les biens du clergé fût ajournée. L'abbé de Rastignac n'échappa pas à la fureur révolutionnaire. Enfermé au mois d'août 1792 à l'Abbaye, il y fut massacré le 2 septembre, âgé de 66 ans. On a de lui : *Questions sur la propriété des biens-fonds ecclésiastiques en France*, 1789, in-8 ; *Accord de la révélation et de la raison contre le divorce*, 1790, in-8 ; ouvrage estimé par les théologiens ; une *Traduction* de la Lettre Synodale du patriarche Nicolas à l'empereur Alexis Comnène, sur l'érection des métropoles.

* CHAPTAL (Jean-Antoine), né en 1756, à Nosa-ret, (Lozère), d'une famille honorable, fut initié aux éléments des sciences par un de ses oncles, médecin du plus grand mérite, et vint se perfectionner à Paris, à l'école des maîtres célèbres. Bientôt les Etats de Languedoc l'appelèrent à la chaire de chimie créée à Montpellier, où la réputation naissante attira de nombreux élèves. Ce fut pour eux qu'il composa les *Eléments de chimie*, qui ont été traduits dans toutes les langues. A peu près vers cette époque, Chaptal hérita d'une fortune considérable qui profita toute entière à la science, et dont il se servit pour fonder des établissements consacrés aux grandes applications qu'il avait prévues. C'est ainsi qu'eurent lieu les premiers essais de fabrication de l'acide sulfurique, de l'alun artificiel et de la soude factice, qui ont opéré une véritable révolution dans les arts industriels. C'est encore à Chaptal que l'on doit la naturalisation en France du fameux *Rouge d'Andrinople*, et la substitution des terres ocreuses aux pouzzolanes d'Italie. Lorsqu'en 1793 la France, cernée par les armées étrangères, dut suffire à une immense consommation de poudre, Chaptal fut chargé d'aviser au moyen d'y pourvoir, et parvint à faire fabriquer dans une seule usine jusqu'à trente-cinq milliers de poudre par jour. Chaptal contribua ensuite à l'organisation de l'école polytechnique, à celle de l'école de médecine de Montpellier, et aux progrès de la chimie, sa science favorite. En vain, et presque en même temps, Washington au nom des Etats-Unis, la reine de Naples et le roi d'Espagne lui firent offrir d'immenses avantages, s'il voulait aban-

donner sa patrie : Chaptal en préféra le séjour, alors dangereux, aux offres brillantes qui lui étaient adressées. Appelé en 1798 à l'institut, il se fixa définitivement à Paris, y forma de nouveaux établissements, fut nommé conseiller-d'état et ministre de l'intérieur. La France lui doit une foule de créations importantes, l'établissement des chambres de commerce, l'amélioration du régime des hôpitaux, et la réunion des premiers documents statistiques recueillis dans toute l'étendue de l'empire. Il prit une grande part à la naturalisation du sucre de betteraves ; ses recherches sur l'art de faire le vin, firent changer de face à cette branche ; c'est surtout aux arts utiles qu'il aimait à consacrer ses loisirs, et nul peut-être n'en a exposé les principes et les applications avec plus de netteté, d'abondance et de facilité. Ses ouvrages indiquent souvent jusqu'aux opérations les plus minutieuses, et Vauquelin seul peut lui être comparé pour l'exactitude des faits, et la sagacité des déductions. Il mourut au mois de juillet 1832. La conduite politique de Chaptal a toujours été remarquable par sa modération. Il était sénateur, pair de France et grand-officier de la légion-d'honneur. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de chimie*, 4^e édit. Paris, 1803, 3 vol. in-8 ; *L'art de faire le vin*, 2^e édit. Paris, 1819, in-8, avec pl. ; *Traité théorique et pratique sur la culture de la vigne, avec l'art de faire le vin, les eaux de vie, esprits de vin, etc.*, Paris, 1801, 2 vol. in-8, avec 21 pl. *La chimie appliquée aux arts*, Paris, 1807, 4 vol. in-8 avec des notes de M. Guillery, Bruxelles, 1827, 3 part. in-8 ; *La chimie appliquée à l'agriculture*, 2^e édit. Paris, 1829, 2 vol. in-8 ; *L'art de la teinture du coton, en rouge*, Paris, 1807, in-8, avec 4 fig. ; *Principes chimiques sur l'art du teinturier-dégraisseur*, Paris, 1808, in-8 ; *De l'industrie française*, Paris, 1819, 2 vol. in-8, avec tableaux. Chaptal a fourni de nombreux mémoires au *Recueil de l'académie des sciences*, aux *Annales de chimie*, etc.

CHAPTARD ou CHATARD (Jean), chanoine de Saint-Martin et prieur de Tauxigny, né à Tours en 1567, était très-savant dans l'histoire ecclésiastique et très-versé dans la lecture des Pères grecs et latins. Il n'est cependant connu que par un *Eloge de Jacques de Billy*, abbé de Saint-Michel en l'Herm, et son prédécesseur dans le prieuré de Tauxigny. Il a pour titre : *Elogium Jacobi Billii Prunæi, abbatis S. Michaelis in Eremo*, Parisii, 1582, in-4. Jacques de Billy ayant laissé imparfait, en mourant, son travail sur les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, Chaptard et Génébrard y mirent la dernière main, et en publièrent, en 1583, une seconde édition bien plus complète, réimprimée en 1609 et 1614, 2 vol. in-fol. Chaptard mourut à Tours le 24 janvier 1649.

CHAPUIS (Claude), né à Amboise en Touraine, était chanoine de Rouen, valet-de-chambre et garde de la bibliothèque du roi. Il mourut vers 1572, assez avancé en âge. On a de lui différentes poésies dans un livre intitulé : *Blasons anatomiques du corps des femmes*, fait par divers auteurs, Lyon, 1537, in-16 ; *Discours de la cour* (en vers), Paris, 1543, in-16, Rouen, même année, in-8.

CHAPUIS (Gabriel), neveu du précédent, né à Amboise en 1546, vécut à Lyon jusqu'en 1583,

qu'il vint s'établir à Paris, où il mourut vers 1611. On a de lui : *Discours politiques et militaires*, traduits de différents auteurs, Paris, 1595, in-8; *Primaléon de Grèce*, 1618, 4 vol. in-16; *Amadis de Gaule*, qui a 24 livres et autant de volumes; cet ouvrage a pour origine *Los quatro libros del cavallero Amadis de Gaula*, Séville, 1526, in-fol. avec fig. L'auteur de ces quatre livres est Vasco de Lobeira, natif de Porto; l'éditeur, qui a en même temps corrigé un peu le style, est Garcias Ordóñez, espagnol. Un livre curieux intitulé *Les facétieuses journées contenant cent nouvelles*, par G. C. D. T. (Gabriel Chapuis de Tours), Paris, 1584, in-4, ouvrage frivole ainsi que le précédent, où il n'y a rien d'utile à apprendre, et dont tout l'effet est d'exalter l'imagination par des aventures romanesques, et d'affaiblir l'attachement aux bonnes mœurs. Il a continué les *Annales de France de Nicole ou Nicolas Gilles, jusqu'à l'an 1585, avec les généalogies et effigies des rois*, Paris, 1585, in-fol. Il donna ensuite une édition des *Grandes Annales de France, de Belleforest*, qui est moins un ouvrage nouveau qu'une réimpression et continuation des *Chroniques* de Nicolas Gilles. Chapuis les continua jusqu'en 1591, Paris, 1600, 4 vol. in-fol. On a encore de ce laborieux compilateur et mauvais écrivain : *Histoire de ce qui s'est passé sous les règnes de Henri III et Henri IV, jusqu'en 1600*, Paris, 1600, in-8; *Histoire du royaume de Navarre, jusqu'en 1596*, Paris, 1616, in-8; *Histoire générale de la guerre de Flandre, depuis 1559 jusqu'en 1609*, Paris, 1633, in-fol.

CHARAS (Moïse), habile pharmacopole, né à Uzès en 1618, fut choisi pour faire le cours de chimie au jardin Royal des plantes de Paris, et s'en acquitta avec un applaudissement général durant neuf années. Sa *Pharmacopée royale, galénique et chimique*, 1655, 2 vol. in-4, fut le fruit de ses leçons et de ses études; et quoiqu'on ait fait mieux depuis, elle n'est pas hors d'usage. Il y fait l'analyse du *laudanum*, et prouve que par sa nature, émoussant la pointe des humeurs âcres qui interrompent le sommeil, et arrêtant le mouvement de ces mêmes humeurs, il doit procurer aux malades des nuits tranquilles. Il explique encore dans cet ouvrage, d'une manière très-nette, pourquoi l'eau forte fond tous les métaux, excepté l'or; et pourquoi l'eau-régale qui met l'or en fusion, ne peut pas fondre les autres métaux, par exemple, l'argent. « L'argent, dit-il, a des pores dont l'ouverture est proportionnée à la grosseur des pointes des particules de l'eau-forte, assez aiguës par un bout pour entrer, et assez larges par l'autre pour séparer les parties du métal. Mais l'or, dont les pores sont beaucoup plus étroits que ceux de l'argent, ne peut pas admettre ces particules : donc l'eau-forte doit fondre l'argent et non pas l'or. » Quant à l'eau-régale, elle doit au contraire fondre l'or et non pas l'argent. Les parties de ce dissolvant, subtilisées par le sel ammoniac, passent trop librement par les pores de l'argent, et ne trouvent que dans l'or des pores disposés à les seconder dans leurs fonctions. » Cet ouvrage fut traduit dans toutes les langues de l'Europe, et en chinois même pour la commodité de l'empereur. Les

ordonnances contre les calvinistes, l'obligèrent de quitter sa patrie en 1680. Il passa en Angleterre, de là en Hollande, et ensuite en Espagne avec l'ambassadeur, qui le menait au secours de son maître Charles II, languissant depuis sa naissance. Les médecins de la cour furent scandalisés de certains propos de Charas. Ils le déférèrent à l'inquisition, et il n'en sortit qu'après avoir abjuré la religion protestante. Charas avait alors 72 ans. Il revint à Paris, fut agrégé à l'académie des sciences, et mourut bon catholique en 1698, âgé de 80 ans, ce qui prouve qu'il avait abjuré sa secte avec connaissance de cause. On a de lui, outre sa *Pharmacopée*, un excellent *Traité de la thériaque*, Paris, 1668 et 1683, in-12; et un autre non moins estimable, *de la vipère*, 1694, in-8. Il joignit à celui-ci un poème latin sur ce reptile, qui n'est que médiocre pour le style. La collection de l'académie des sciences contient de lui plusieurs mémoires. Voy. la *Relation de son Voyage en Espagne* dans le *Journal de Verdun*, année 1776, mois de mars et suivants.

** CHARBONNEL (Joseph-Claude-Marguerite), général d'artillerie et pair de France, né le 24 mai 1775, à Dijon, entra en 1792 à l'école de Châlons. Chargé, en 1794, de la défense des îles d'Hyères, menacées par les Anglais, il fut ensuite employé successivement aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin. Il fit partie de l'expédition d'Égypte, et se signala particulièrement à la bataille des Pyramides. Obligé de demander un congé par suite d'une ophthalmie, il fut pris dans la traversée par un corsaire de Tripoli, et ne parvint à regagner la France, qu'après quatre mois d'une dure captivité. Il venait d'être nommé colonel, lorsqu'il fut fait chef d'état-major, et il fit en cette qualité les campagnes de 1805 à 1808. Il se distingua à Iéna, aux passages de l'Oder, de la Vistule et du Bug, à Eylau, à Heilsberg et devant Königsberg, dont la prise lui valut le titre de commandeur de la légion d'honneur. Fait général de brigade en 1809, il eut sa part de gloire à Eckmühl, à Obenberg, à Ratisbonne et à Essling. A la paix, il présida la commission chargée de délimiter les nouvelles frontières de l'Autriche et de la Russie. Envoyé, bientôt après, en Portugal, il se fit remarquer aux sièges de Ciudad-Rodrigo et d'Almérida, aux affaires de Coimbre, de Pombal, de Miranda, de Corvo, de Rudinha et de Fuente d'Oro. Rappelé en France où se préparait l'expédition de Russie, il fut nommé chef d'état-major de l'artillerie de la grande armée, et assista au combat de Witepsck, au passage du Dnieper et à la bataille de la Moskowa. Elevé au grade de général de division en 1813, il commanda l'artillerie à Weissenfeld ainsi qu'aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Le titre de comte fut la récompense de sa belle conduite à Leipzig et à Hanau. En 1814, il prit part aux affaires d'Arcis-sur-Aube, de Montereau, de la Ferté-sous-Jouarre, de Nogent, etc. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, nommé commandant en chef de l'artillerie de l'armée des Alpes, il se rendit à Lyon pour seconder des préparatifs qui devaient être impuissants contre une seconde invasion. De 1823 à 1832, il joignit aux fonctions d'inspecteur général et de membre du comité d'artillerie, la

présidence de la commission mixte établie près du ministère de la guerre. Admis à la retraite en 1840, il fut élevé, peu de temps après, à la dignité de pair, et mourut à Paris le 10 mars 1846, à 71 ans.

* CHARBONNIER (Antoine-René), ancien procureur au parlement de Paris, se rendit à Châlons-sur-Marne, en 1808, pour y établir et diriger le *Journal d'annonces et nouvelles* qui, en 1811, prit le titre de *Journal du département de la Marne*; il s'occupa en même temps de l'agronomie théorique du pays, et mourut le 19 décembre 1820, dans la 79^e année de son âge. Charbonnier était membre de la société d'agriculture, sciences et arts de la Marne. On a de lui : *Théorie pratique du code de Procédure civile et du code Civil, en ce qui concerne l'instruction, et de l'exposé des motifs servant de commentaire à ces lois*, Paris, 1807, 2 vol. in-8; *l'Art d'améliorer les mauvaises terres, et principalement les terres crayeuses et légères du département de la Marne, etc.*, Châlons-sur-Marne, 1813, in-8. Le second vol., qui n'a point été publié, devait traiter des plantations.

* CHARBONNIÈRES (A. de), neveu de Delille, poète lui-même, mort en 1819, à l'âge de 53 ans, était membre de l'académie des sciences de Turin et secrétaire-général de l'administration militaire en Italie. En 1806, il offrit au tribunal un poème intitulé *La Journée d'Austerlitz ou la Bataille des trois empereurs*, drame historique en deux actes et en vers, qui fut composé, dit-on, en trois jours : plus tard il donna : *la Traduction en vers des Essais sur la critique*, de Pope, suivie de celle d'un *Essai sur la poésie*, par Buckingham, et d'un *Essai sur les traductions*, par lord Roscommon, 1812, in-18; *l'Indécis*, comédie jouée en 1812, aux Français; *Essai sur le sublime*, poème en trois chants, 1813, in-8, réimprimé en 1814, avec des notes de M^{me} de Genlis. En général, ce poète, qui a de l'élégance et de la facilité, manque d'énergie et de chaleur.

* CHARBUY (François-Nicolas), né à Paris, vers 1715, mort en 1788, professa pendant longtemps la rhétorique au collège d'Orléans. Il est auteur d'une *Traduction des partitions oratoires de Cicéron*, Paris, 1736, in-12. On lui doit encore : *Abrégé chronologique de l'histoire des Juifs*, ib., 1789, in-8; *Aurelia liberata* (Orléans délivrée), poème en 3 chants, Orléans, 1732, in-8, avec la traduction française en regard, par de Méré.

CHARDIN (Jean), fils d'un joaillier protestant de Paris, né en 1643, voyagea en Perse et dans les Indes orientales. Il revint à Paris en 1670, chargé d'une commission par le roi de Perse, et fit un second voyage dans ce pays en 1677. Il commerçait en pierreries. Charles II, roi d'Angleterre, lui conféra de sa main la dignité de chevalier. Il mourut à Londres en 1713, estimé et regretté. Le *Recueil de ses voyages*, traduits en italien, en anglais, en flamand et en allemand, est en 10 vol. in-12, et 3 vol. in-4, 1711; 4 vol. in-4, 1733, Amsterdam, avec figures, édition encore recherchée, où l'on a ajouté plusieurs diatribes contre les papes, qui ne se trouvaient pas dans l'édition de 1711. Les voyages de Chardin

ont été réimprimés en 10 vol. in-8, et atlas in-fol., Paris, 1811, et augmentés d'une notice sur la Perse, depuis les temps les plus reculés jusqu'à ce jour, et de notes tirées des voyageurs modernes, par L. Langlès. Ils sont à la fois très-curieux et très-vrais; et on doit bien les distinguer de ceux de Paul Lucas, et de tant d'autres voyageurs, qui n'ont couru le monde que pour en rapporter des ridicules et des mensonges. Chardin donne une idée complète de la Perse, de ses usages, de ses mœurs, de ses coutumes, etc. La description qu'il fait des autres pays orientaux qu'il a parcourus, n'est pas moins exacte. Ses voyages peuvent être très-utiles surtout à ceux qui feraient le même commerce que lui. On a encore de ce célèbre voyageur *Couronnement de Soliman III, roi de Perse, et ce qui s'est passé dans les deux premières années de son règne*, Paris, 1671, in-12.

CHARDIN (Jean-Baptiste-Siméon), né à Paris en 1699, mort le 7 décembre 1779, âgé de 81 ans, exerça la profession de peintre avec distinction. Son genre était de petits sujets domestiques qu'il peignait avec vérité et un coloris qui lui ont acquis à juste titre une grande réputation. On admire surtout le tableau nommé *le Bénédicité* dans le cabinet du roi de France, et *l'Intérieur d'une cuisine*, acheté par le duc de Berry, en 1820, et que l'on conserve au musée royal.

* CHARDON DE LUGNY (Zacharie) protestant, converti par Bossuet, fut élevé au ministère ecclésiastique dans le séminaire de Saint-Sulpice, et travailla avec beaucoup de zèle à la conversion des protestants. Il mourut le 23 juin 1733, âgé de 90 ans. On a de lui : *Traité de la Religion chrétienne*, Paris, 1697, 2 vol. in-12; *Recueil des falsifications que les ministres de Genève ont faites dans l'Ecriture Sainte, en leur dernière traduction de la Bible*, Paris, 1707, in-12; *Nouvelle méthode pour réfuter l'établissement des Eglises prétendues réformées et de leurs religions*, Paris, 1731, in-12.

CHARDON (dom Charles), né à Ivoi-Carignan, en 1693, se fit bénédictin en 1712, dans la congrégation de Saint-Vannes, où il enseigna la rhétorique, la philosophie et la théologie. Le chapitre général tenu à Toul en 1730 le destitua à cause de son opposition à la bulle *unigenitus*. Il mourut à Metz le 21 octobre 1771. Il possédait le grec, l'hébreu et le syriaque, et était versé dans l'histoire ecclésiastique. Il a donné une *Histoire des sacrements*, Paris, 1743, 6 vol. in-12; ouvrage d'une grande érudition, réfutation historique des erreurs des sacramentaires, qui justifie la foi et la pratique de l'Eglise par la simple exposition des faits et le tableau des anciens siècles, en tout conforme, quant à la substance des choses, à celui des derniers temps. Cet ouvrage a été traduit en italien, Brescia, 3 vol. in-4. Il a laissé en manuscrit une *Histoire des variations dans la discipline de l'Eglise*, et un *Traité contre les incrédules modernes*.

* CHARDON DE LA ROCHETTE (Simon), bibliographe né dans la Lozère en 1753, mort à Paris le 17 septembre 1824, fut avec Barbier, son intime ami, membre de la commission des arts qui sauva tant de monuments précieux. Chargé en 1807, de

visiter les dépôts littéraires des départements, il rendit de nouveaux services aux lettres. Outre des éditions de quelques ouvrages utiles, entr'autres du *Jardin des racines grecques*, 1808; des *Mélanges de critique et de philologie*, Paris, 1813, 3 vol. in-8, on lui doit des *Mélanges*, recueil très-estimé de ses articles disséminés dans le *Magasin Encyclopédique* (Voy. MILLIER).

** CHARDON (.....), jurisconsulte et historien, né en 1761 à Auxerre, se fit recevoir avocat au parlement et partagea sa vie entre les devoirs de son état, et l'étude des documents relatifs à l'histoire de sa ville natale. Il eut le bonheur d'échapper aux dangers de la révolution, fut, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, nommé juge au tribunal d'Auxerre, qu'il présida de 1821 à 1843, et mourut le 13 décembre 1846 à l'âge de 85 ans. On a de lui : *De l'usure dans l'état actuel de la législation*, Paris, 1823, in-8, ouvrage refondu dans le suivant : *Traité du vol et de la fraude en matière civile et commerciale*, lb., 1827, 3 vol. in-8. *Histoire d'Auxerre jusqu'à la convocation des états généraux*, lb., 1834-35, 2 vol. in-8. On cite encore de cet estimable jurisconsulte : *Traité des alluvions et atterrissements*; *Traité de la puissance paternelle, maritale et tutélaire*.

* CHARENCY (Guillaume), chanoine de Crest en Dauphiné, sa patrie, est auteur de la *Clef du sens littéral et moral de quelques psaumes de David*, ouvrage devenu fort rare. Il vivait dans le XVIII^e siècle.

CHARENTON (Joseph-Nicolas), jésuite, né à Blois en 1649, mort à Paris en 1733, âgé de 88 ans. On a de lui : *Entretiens de l'âme dévote sur les principales maximes de la vie intérieure*, traduction de Thomas à Kempis, Paris, 1709, in-12; *L'Histoire générale d'Espagne, du Père Mariana, jésuite, traduite en français; augmentée du sommaire du même auteur et des fastes jusqu'à nos jours; avec des notes historiques, géographiques et critiques, des médailles et des cartes géographiques*, Paris, 1723, 3 tomes en 6 vol. in-4. C'est par l'ordre de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il entreprit cette traduction; il la dédia à ce prince. Sa préface est curieuse, et l'ouvrage estimable.

CHARÈS, orateur athénien. Il lui arriva un jour de parler fortement contre les sourcils terribles de Phocion; les Athéniens s'en étant mis à rire, Phocion leur dit : « Cependant ces sourcils ne vous ont » fait aucun mal; mais les risées de ces beaux plaisants ont fait souvent verser bien des larmes à » notre ville. » On croit que ce Charès est le même qui vivait l'an 367 avant Jésus-Christ.

CHARÈS, sculpteur, natif de Lyndes, une des trois villes de l'île de Rhodes, disciple de Lysippe, s'immortalisa par le fameux colosse du soleil, l'une des sept merveilles du monde. Cette statue était d'airain, et avait, suivant Pline, 70 coudées ou 105 pieds; l'abbé Mongez lui en donne 108, d'autres 150. Ces différents calculs prouvent assez l'ignorance où l'on est de sa véritable hauteur. Le savant Muratori en a fait presque un pygmée; et vu les exagérations énormes que les anciens ont mises dans ces sortes de récits, il paraît que cette diminution est très-raisonnable. Quoi qu'il en soit,

Charès employa douze ans à cette statue, et la plaça à l'entrée du port de Rhodes. Elle avait un pied sur la pointe d'un des rochers de ce port, et l'autre pied sur le rocher opposé, de façon que les navires passaient entre ses jambes. Ce colosse fut abattu par un tremblement de terre, après avoir été 46 ans debout. Moaviah, calif des Sarrasins, s'étant emparé de Rhodes l'an 633 de J.-C., le vendit à un marchand juif, qui en chargea, dit-on, neuf cents chameaux.

* CHARETTE DE LA CONTRIE (François-Athanase), né en 1763, à Couffé près d'Ancenis, d'une famille ancienne, entra dans la marine à seize ans. En 1789, il était lieutenant de vaisseau, l'année suivante il épousa M^{me} veuve Charette de Boisfoucaud, sa parente, et peu de temps après il se rendit à Coblenz. Au 10 août, il se trouvait à Paris et fit d'inutiles efforts pour défendre le roi. Il vivait retiré dans son château de Fonteclaude en Poitou, lorsque éclata l'insurrection de Saint-Florent (Voy. CATHELINEAU). Les paysans l'engagèrent à se mettre à leur tête, mais il n'y consentit qu'après la défaite de Laroche-Saint-André devant Pornic. Il s'empara de cette ville, et rejoignit les insurgés à Machecoul. Il fit jurer à ses soldats de ne jamais abandonner la cause de l'autel et du trône, et marcha sur Challans; mais il fut repoussé, et il éprouva un nouvel échec devant Saint-Gervais. Enhardi par ce double revers, l'esprit de sédition se déclara dans son armée. Vrigneau, un des chefs royalistes, voulut le renverser; mais Charette, par sa fermeté, réprima les mutins et parvint à se maintenir dans le commandement. Contraint d'évacuer Légé, Charette se retira sur Montaigu, où M. de Royrand qui y commandait et qu'on avait prévenu contre lui, refusa de le recevoir. La rage dans le cœur il rassemble le peu de gens qui lui restaient, court attaquer les républicains à Saint-Colombin, les bat, et prouve ainsi à M. de Royrand l'injustice des accusations dirigées contre lui. Il reprit ensuite Légé et Machecoul (11 juin 1793). Il n'avait eu jusqu'alors aucune communication avec la grande armée vendéenne. Cathelineau, nommé général en chef et qui se disposait à attaquer Nantes, lui proposa d'agir de concert. La vigoureuse résistance des Nantais fit échouer leur combinaison. Cathelineau ayant été tué, les généraux royalistes élurent à sa place d'Elbée (Voy. ce nom). Charette, quoique blessé de cette préférence, ne déclina point l'autorité du nouveau chef, et lorsque l'attaque de Luçon eut été résolue, il demanda le poste le plus périlleux. Les Vendéens ayant été complètement défaits, il retourna à Légé, où il resta jusqu'à l'arrivée de la garnison de Mayence. Alors il se rapprocha de la Sèvre et se réunit, devant Torfou, à la grande armée Vendéenne qui remporta le 19 septembre un succès éclatant. De là Charette se porta sur Montaigu, surprit et tailla en pièces la garnison, et marcha vers Saint-Fulgent dont il s'empara. Mais au lieu de se rallier aux autres généraux pour achever la défaite des Mayençais, Charette, sous prétexte de quelque querelle sur le partage du butin, rentra sur son territoire qu'avaient évacué les républicains. Il attaqua l'île de

Noirmoutier qui pouvait lui faciliter des communications avec les Anglais, et s'en empara pendant que la grande armée, défaite à Chollet, était forcée de repasser la Loire. Il alla s'établir ensuite à Bouin, mais il ne tarda pas d'y être bloqué par le général Haxo, et ce ne fut qu'en abandonnant ses canons et ses chevaux, qu'il parvint à sortir de cette position critique. La grande armée était alors resserrée entre la Loire et l'Océan; Charette, en apprenant les défaites qu'elle venait d'essuyer, conçut l'espoir d'en être reconnu généralissime. Il parcourut tout le Bas-Poitou et gagna Maulevrier où La Rochejaquelein, fugitif, vint le trouver. Ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre, et Charette, ayant repassé la Sèvre, retourna sur son territoire où le général Haxo continua de le harceler. Haxo tué le 19 mars 1794, fut remplacé par le général Thureau qui essaya d'anéantir l'insurrection en dévastant complètement le pays. Charette, faute de vivres, passa encore une fois la Sèvre. Stofflet avait succédé à La Rochejaquelein dans le commandement de l'Armée d'Anjou. Ces généraux, auxquels se joignit Marigny, eurent à Jalais une entrevue, dans laquelle ils convinrent que leurs trois armées combineraient leurs mouvements. Mais les jalousies reparurent bientôt, et Marigny, traduit pour insubordination devant un conseil de guerre où Charette fit l'office de rapporteur, fut condamné à mort. Vers le mois de juin 1794, Charette ayant recouvré une position plus favorable, réussit à détruire trois camps retranchés où les républicains s'étaient établis. L'attaque du camp de Saint-Christophe près de Challans, où périt le général Mermet, est le plus beau fait d'armes de Charette et de son armée. Cependant la Convention elle-même était lasse de cette guerre d'extermination. Une amnistie fut accordée à tous ceux qui avaient pris part à la révolte. La sœur de Charette fut chargée de lui faire les premières ouvertures qu'il reçut avec méfiance. Il consentit enfin, le 15 février 1795, à signer à la Jaunais, un traité portant que les Vendéens auraient le libre exercice de leur religion, qu'ils conserveraient leurs armes, et qu'on leur paierait des indemnités pour les ravages de la guerre, et ceux-ci promettaient en retour de se soumettre à toutes les lois de la république. Charette se prêta à faire son entrée à Nantes, le 26 février; il portait l'écharpe et le panache blancs, marchait à côté du général Canclaux. Une foule immense se montrait empressée de voir cet homme dont on était sans cesse occupé depuis deux ans. Il se laissa conduire au théâtre, à la société populaire, et malgré les témoignages de cordialité que lui donnaient les officiers républicains, il conserva un front morne et soucieux. Le lendemain, il retourna à son quartier-général de Belleville; aucune des conditions de la paix ne fut exécutée et la guerre recommença plus féroce. Les républicains, sachant que Charette continuait ses intelligences avec les princes de la maison de Bourbon, envoyèrent un détachement pour l'enlever. Alors il reprit les armes, marcha sur le camp des Essarts qu'il emporta, et obtint divers succès. A la nouvelle du désastre de Quiberon, il fit fusiller

tous les prisonniers et se livra depts à de sanglantes représailles. Le comte d'Artois était attendu sur la côte de Poitou, et Charette se dirigeait vers le port de la Tranche pour le recevoir, lorsqu'un aide-de-camp vint le prévenir que le débarquement était ajourné. « C'est dit-il, à l'envoyé, l'arrêt de » ma mort que vous m'apportez; aujourd'hui j'ai » quinze mille hommes, demain je n'en aurai pas » trois cents. Je n'ai plus qu'à me cacher ou à » périr : je périrai. » Aussitôt il marcha sur Saint-Cyr, et fut complètement défait. Pourchassé dans les bois comme une bête fauve, et couvert de blessure qui ne lui permettaient pas de marcher, il fut surpris le 25 mars 1796, dans un taillis, entre Montaigu et Belleville. Cette capture causa plus de joie aux républicains que ne l'aurait fait le gain d'une bataille. Transféré à Nantes, où, un an auparavant, il était entré en triomphe, sa fierté ne se démentit pas un instant. Il commanda le feu aux soldats qui le fusillèrent, le 29 mars. Il avait trouvé moyen de communiquer avec un prêtre qui lui administra les sacrements. Charette possédait de grands talents militaires; on a malheureusement à lui reprocher un caractère trop ombrageux, et surtout la mort injuste de Marigny.

CHARIBERT. Voy. CARIBERT.

CHARILAUS ou CHARILLUS, neveu de Lycurgue, et roi de Lacédémone l'an 885 avant Jésus-Christ, commença à se signaler par une victoire sur les Argiens. Il fit ensuite la guerre aux Tégéates; et quoiqu'il eût suivi le commandement de l'oracle, il ne laissa pas d'être mis en déroute, et même d'être pris dans une sortie que firent les Tégéates, secondés par leurs femmes. Il racheta sa liberté en leur accordant la paix. Ce roi était d'un naturel si doux, qu'Archélaus son collègue disait quelquefois, en parlant de sa grande bonté : « Qu'il » ne s'étonnait pas que Charilaüs fût si bon envers » les gens de bien, puisqu'il l'était même à l'égard » des méchants. » Ce n'était pas faire l'éloge d'un homme chargé de faire observer les lois et de punir le crime. Charilaüs mourut vers l'an 770 avant J.-C.

CHARILAUS, lacédémonien, était fort attentif à conserver la beauté de sa chevelure. On lui demanda un jour pourquoi il en prenait tant de soin; il répondit « Que c'était le plus bel ornement d'un » homme, le plus agréable, et celui qui coûtait le » moins de dépense. » Une autre fois on lui demanda pourquoi Lycurgue avait fait si peu de lois : *Il faut peu de lois*, dit-il, *à ceux qui parlent peu*. Il faut remarquer que les Lacédémoniens parlaient peu, et qu'ils disaient beaucoup en peu de mots : d'où vient cette manière de parler, qui dure encore, *un style laconique*, pour dire un style vif et concis. Il est vrai que les nations fort loquaces ont toujours beaucoup de lois, la plupart inconsistantes et mal observées.

CHARISIUS, grammairien latin dont parle Priscien. Son ouvrage se trouve dans le *Recueil des anciens grammairiens de Putschius*, Hanau, 1606, in-4.

CHARITON D'APHRODISE, secrétaire d'un rhéteur nommé Athénagore, vivait à la fin du IV^e siècle, si ces noms ne sont pas supposés, comme il y a grande apparence. On a trouvé de notre temps

un roman grec sous son nom, intitulé *Les amours de Chareas et Callirhoé*, dont M. d'Orville, professeur d'histoire à Amsterdam, a publié une édition en 1730, 2 vol. in-4, avec la traduction latine et des notes. Cet ouvrage a été réimprimé à Leipzig, 1783, in-8, et à Venise en 1812, in-4. Il y en a une traduction française, par M. Larcher, à Paris, en 1763, 2 vol. in-12. M. Fallet en a donné une nouvelle version en 1775, in-8. Il a été aussi traduit en italien, Rome, 1752, in-4, et 1756, in-8. La fable de ce roman est assez bien conduite, sans épisodes et sans écarts. Il y a de l'intérêt, et il est bien ménagé. Le dénouement en est simple, la vraisemblance est presque gardée partout; et, ce qui est plus surprenant, c'est que contre la règle générale de ces sortes d'ouvrages, on ne trouve dans celui-ci aucune situation licencieuse, aucune image obscène, bien différent de ceux que nous avons vu paraître surtout dans ce siècle, et dans lesquels tous les genres de séductions sont mis en usage pour corrompre l'innocence et pervertir les mœurs. « Les plus heureuses inclinations, dit un sage » historien, ne tiennent pas contre le poison de ces » lectures; le fruit d'une bonne éducation, l'innocence des premières années, l'amour du devoir, » tout est ébranlé par ces malheureux ouvrages... » A force de vouloir réaliser en soi les prétendus beaux sentiments des héros des romans, on » s'accoutume à n'aimer que ce que le monde » aime, et à négliger ce que la religion prescrit. » Le naufrage suit de près la témérité que l'on a » eue de s'exposer à tant de dangers. Voilà les fruits » amers de ces lectures insinuantes et perfides dont » les parents et les instituteurs sont quelquefois les » premiers à donner l'exemple à leurs enfants et à » leurs élèves; et il ne faut pas s'étonner si tous les » travaux d'une éducation faite souvent à grands » frais, se terminent par donner à la société une » foule de sujets médiocres, souvent même corrompus. » La seconde traduction de ce roman est plus élégante que la première; mais celle-ci est d'une fidélité plus scrupuleuse.

CHARLAS (Antoine), prêtre de Conserans, mourut dans un âge avancé en 1698, à Rome, où il s'était fixé quelques années avant sa mort. On a de lui : *Tractatus de libertatibus ecclesiæ Gallicanæ*, in-4. Le but de l'auteur n'était d'abord que d'attaquer différents abus, introduits par les juriscultes et les magistrats français, sous prétexte de conserver les libertés de leur église. Mais un de ses protecteurs à la cour de Rome l'engagea d'étendre la matière, et à traiter des droits du pape, qu'il croyait violés dans les articles du clergé de France en 1682. La dernière édition en 1720, à Rome, 3 vol. in-4, est bien plus ample que la première. C'est un ouvrage savant et écrit avec pureté. *De primatu summi pontificis*, in-4; *De la puissance de l'Eglise*, contre le jésuite Maimbourg; *Causa regalæ*, contre Noël Alexandre, Liège, 1685, in-4. Le savoir, la modestie, la piété, distinguaient l'abbé Charlas. Quoiqu'il ait dirigé pendant quelque temps le séminaire de Pamiers sous M. Caulet, il avait un caractère et des principes plus décidés que ce prélat.

CHARLES MARTEL, fils de Pepin Héristal et

d'une concubine nommée Alpaïde (*Voy. ALPAÏDE*), fut reconnu duc par les Austrasiens en 715. Héritier de la valeur de son père, il défait Chilpéric II, roi de France, en différents combats, et substitua à sa place un fantôme de roi nommé Clotaire IV. Après la mort de ce Clotaire, il rappela Chilpéric de l'Aquitaine où il s'était réfugié, et se contenta d'être son maire du palais. Il tourna ensuite ses armes contre les Saxons et les Sarrasins. Ceux-ci furent taillés en pièces entre Tours et Poitiers, l'an 732. On combattit un jour entier; les ennemis perdirent plus de 100 mille hommes. Abdérame leur chef fut tué, et leur camp pillé. On a répété souvent que Charles reçut le nom de *Martel*, parce qu'il s'était servi d'un marteau pour écraser les barbares. Mais on s'est trompé. *Martel* et *Martin* sont un même nom, et l'on sait la vénération que les Francs avaient pour saint Martin. Martel était d'ailleurs un nom particulier dans la famille des Pepin, puisque les deux premiers ducs auxquels les Austrasiens confièrent le soin de les gouverner, lorsqu'ils essayèrent de se séparer du royaume, étaient parents, et que l'un se nommait *Pepin* et l'autre *Martel*. Les incursions des Sarrasins continuant toujours dans le Languedoc et la Provence, le vainqueur les chassa entièrement, et s'empara des places dont ils s'étaient rendus maîtres dans l'Aquitaine. Charles ne posa point les armes : il les tourna contre les Frisons révoltés, les gagna à l'état et à la religion, et réunit leur pays à la couronne. Thierry, roi de France, étant mort en 737, le conquérant continua de régner sous le titre de duc des Français, sans nommer un nouveau roi. Il mourut en 741, à Quersi-sur-Oise. Peu de temps avant sa mort, deux nonces du pape Grégoire III lui avaient apporté les clefs du sépulcre de saint Pierre, avec d'autres présents, et lui avaient demandé des secours contre Luitprand, roi des Lombards. Mais il n'eut pas le temps de les envoyer. Le clergé perdit beaucoup sous ce conquérant. Il entreprit de le dépouiller. S. Boniface l'appelle le destructeur des monastères, et dit qu'il mourut d'une mort honteuse, et après de longs tourments. Peut-être pourrait-on l'excuser à un certain point, à raison des circonstances où il se trouvait, des guerres qu'il eut à soutenir contre les Sarrasins, et de la conduite des évêques qui, par une ardeur inconsidérée, oubliant les fonctions pastorales pour repousser les barbares par les armes, se dépouillèrent en quelque sorte eux-mêmes de la sanction sainte qui couvrirait leurs personnes et leurs possessions. Un historien judicieux a eu raison de dire, « que par l'emploi des biens ecclésiastiques à des » fins même louables, mais différentes de leur » destination, les notions furent confondues, les » principes anéantis ou altérés, les bases de la politique et du gouvernement ébranlées. » Un des titres de gloire de Charles-Martel est d'avoir donné le jour à Pepin le Bref, qui fonda la seconde dynastie des rois de France.

ROIS DE FRANCE.

CHARLEMAGNE ou CHARLES I^{er}, fils de Pepin, roi de France, naquit, selon la plus commune opinion,

à Saltzbouurg, château de la Haute-Bavière, vers l'an 742, quoique quelques-uns le disent né à Jupille, près de Liège, et d'autres, mais sans fondement, à Ingelheim. Après la mort de son père, il eut la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, et après celle de Carloman son frère, en 771, il fut reconnu roi de toute la monarchie française. Ses premiers exploits furent contre Hunald, duc d'Aquitaine, qui s'étant fait moine, quitta son monastère pour se mettre à la tête de quelques troupes qui s'étaient révoltées. Il fut vaincu et fait prisonnier. Charlemagne résolut ensuite de mettre ses sujets de delà le Rhin à couvert des insultes des Saxons, peuples barbares et féroces, qui depuis longtemps faisaient des courses dans la France germanique, y portaient le fer et le feu, et en enlevaient les habitants qu'ils réduisaient en esclavage. Il marcha contre eux, les défit et prit leur meilleure place qui était Eresbourg, château situé vers Paderborn, en fit passer la garnison au fil de l'épée, rasa le temple de la fameuse idole Irminsul, et pardonna au reste de la nation. Tandis qu'il tâchait de mettre un frein à la licence des Saxons, l'Italie implorait son secours. Didier, roi des Lombards, dévastait l'exarcate de Ravenne et les états de l'Eglise. Charles marcha contre lui, le fit prisonnier dans Pavie, et joint au titre de roi des Français celui de roi des Lombards. Le conquérant confirme la donation faite au pape de l'exarcate. A peine le vainqueur des Saxons fut-il éloigné, que ces peuples reprirent les armes et recommencèrent leurs ravages. Charles accourt, les bat et leur pardonne encore. Il passe ensuite en Espagne pour rétablir Ibin-Algrabi dans Saragosse. Il assiège Pampelune, se rend maître du comté de Barcelonne; mais son arrière-garde est défaite à Roncevaux par les Arabes et les Gascons, et il perd dans cette journée Roland, son neveu supposé, si célèbre dans les anciens romans. Les Saxons, toujours inquiets et prompts à violer leurs engagements, avaient encore profité de l'absence de Charles pour renouveler leurs déprédations, et avaient mis tout à feu et à sang, sans distinction d'âge ni de sexe, depuis Deutz, vis-à-vis de Cologne, jusqu'à Coblenz. Charles les défit de nouveau, et les Saxons demandèrent encore pardon. Il le leur accorda et leur laissa des ecclésiastiques pour les instruire dans la religion chrétienne, persuadé que c'était le moyen le plus efficace pour adoucir la férocité de cette nation. Vitikind, qui avait beaucoup d'influence sur ce peuple, les entraîna encore dans une révolte, et c'était la septième dont ils se rendaient coupables. Alors Charles, voyant qu'il ne gagnait rien par la douceur, résolut de sévir, ne croyant pouvoir assurer le repos de ses peuples que par ce moyen. Il fit trancher la tête à quatre mille cinq cents de ceux qui, contre la foi des serments, avaient été trouvés sous les armes. Il témoigna ensuite aux Saxons que ce n'était qu'à regret qu'il répandait leur sang, qu'il ne voulait pas détruire leur nation, qu'il leur accorderait volontiers la paix, si leurs chefs, qui s'étaient retirés, voulaient venir traiter avec lui. Il leur donna même des otages pour la sûreté de leurs personnes; il les reçut avec bonté,

les disposa par sa douceur au christianisme, eut la meilleure part à la conversion du fameux Vitikind; établit avec le concours du saint Siège onze évêques dans leur pays, les laissa vivre selon leurs lois, et leur fit goûter les douceurs de la paix. C'est avec raison que le célèbre Marquard Freher l'appelle *Multarum ferocissimarum gentium non tam domitorem quam emollitorem et institutorem*. « Il ne » voulut cette fois, dit M. de La Bruère, faire » grâce aux Saxons qu'à condition qu'ils devien- » draient chrétiens. Cette conduite, digne d'un » prince religieux, n'était pas moins digne d'un » prince éclairé. Les Saxons, peuples sauvages et » féroces, ne connaissaient encore que les vices de » la nature, et ne cultivaient point les vertus de la » société. Leur culte aussi grossier que leurs mœurs » s'adressait à des idoles qu'ils arrosaient de sang » humain, superstition cruelle, qui naissait de leur » caractère farouche et le fortifiait. On ne pouvait » les soumettre qu'en adoucissant leurs mœurs; et » c'était à la religion seule qu'il appartenait de plier » ces esprits inflexibles. Le changement arrivé dans » les mœurs, depuis la publication de l'Evangile, » garantissait le succès de l'entreprise. En effet, » sur quelque peuple chrétien que l'on jette les » yeux, on verra que la loi de Jésus-Christ l'a » rendu moins cruel. » Mais c'est là précisément ce qui indispose si fort les philosophes modernes. Si Charlemagne n'avait fait usage de ses forces que pour détruire la religion chrétienne partout où s'étendait sa puissance, il n'est point d'éloges qu'il ne reçût de leur part; mais parce que ce prince ne faisait cas de son autorité et de ses conquêtes qu'autant qu'elles contribuaient à établir le règne du christianisme sur les ruines de l'idolâtrie, il n'est point surprenant qu'il soit un des objets les plus directs des injures de la secte anti-chrétienne, comme des calomnies les plus abominables et les plus avérées. C'est ainsi que Voltaire n'a point rougi de lui attribuer l'institution de la *cour weimique*, autrement dit *tribunal secret de Westphalie*, tandis que tous les historiens, depuis le viii^e jusque vers le milieu du xiv^e siècle, gardent le plus profond silence sur l'origine et l'établissement de cette juridiction, tandis que ceux qui ont traité de l'histoire de Saxe des x^e, xi^e et xii^e siècles, n'en disent pas un mot, et qu'on ne trouve pas, dans leurs vastes histoires, la moindre trace d'une cour de justice de cette nature (*Voy. MAXIMILIEN I*). « Ce ne » fut, dit Rigoley de Juvigny, qu'après avoir reconnu » l'insuffisance des moyens qu'il avait employés » d'abord, pour contenir dans le devoir les Saxons » très-indociles au joug, que Charlemagne publia, » en 789, le fameux capitulaire *de partibus Saxoniarum*, » rapporté par Baluze, par lequel il prononce la » peine de mort contre ceux qui apostasieraient, ou » qui se rendraient coupables de quelque crime ou » délit contre la religion, la paix publique, et la » fidélité due au souverain. Qu'on examine toutes les » lois contenues dans ce capitulaire, entre autres, » celles dont Voltaire abuse pour flétrir la mémoire » de Charlemagne, et qu'on juge d'après les mœurs » du viii^e siècle, et les événements qui ont dicté » cette législation rigoureuse, si ces lois ont rien de

» cruel et de tyrannique? Qu'auraient-ils fait en » pareil cas, ces philosophes si amis de l'humanité, » si ennemis des rois, si tolérants, criant à tous les » habitants de l'univers : *Vous êtes libres*; qui ne » daignent pas se placer dans le siècle, ni se » transporter dans le pays dont ils prétendent écrire » l'histoire; qui jugent des mœurs et des usages des » anciens peuples sur les nôtres, des vues des plus » grands princes du moyen âge, d'après les sys- » tèmes de politique qu'ils se forment eux-mêmes; » qui supposent des causes pour apprécier des effets » à peine connus; dont l'imagination enfin fait les » frais des tableaux chimériques qu'ils mettent sous » nos yeux, et sur lesquels ils s'épuisent en faux » raisonnements et en réflexions inutiles? Qu'au- » raient-ils fait ces pédagogues ennuyeux du genre » humain, s'il eût été possible que l'un d'eux se » fût trouvé à la place de Charlemagne? Heureuse- » ment ils n'existaient pas. » Charles, maître de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, marche à Rome en triomphe, se fait couronner empereur d'Occident par Léon III l'an 800, et renouvelle l'em- » pire des Césars, éteint en 476 dans Augustule. On le déclara César et Auguste; on lui décerna les or- » nements des anciens empereurs romains, surtout l'aigle impériale. Depuis Bénévent jusqu'à Bayonne, et de Bayonne jusqu'en Bavière, tout était sous sa puissance. Qu'on suive les limites de son empire, on verra qu'il possédait toute la Gaule, une province d'Espagne, le continent de l'Italie jusqu'à Bénévent, toute l'Allemagne, les Pays-Bas et une partie de la Hongrie. Les bornes de ses états étaient, à l'orient, le Naab et les montagnes de la Bo- » hème; au couchant, l'Océan; au midi, la Méditerranée; au nord, l'Océan et l'Oder. Dès qu'il fut em- » pereur, Irène, impératrice d'Orient, voulut, dit-on, l'épouser, pour réunir les deux empires; mais une révolution subite ayant précipité du trône cette princesse, fit évanouir ses espérances. Vainqueur partout, Charles s'appliqua à policer ses états, rétablit la marine, visita ses ports, fit construire des vaisseaux, forma le projet de joindre le Rhin au Danube par un canal, pour la jonction de l'Océan et du Pont-Euxin. Aussi grand par ses conquêtes que par l'amour des lettres, il en fut le protecteur et le restaurateur. On tint devant lui des conférences, qu'on peut regarder comme l'origine de nos aca- » démies. Son palais fut l'asile des sciences. Pierre de Pise vint d'Italie, Alcuin d'Angleterre, etc.; tous furent comblés de biens et de caresses. Charles n'é- » tait point déplacé au milieu de ces savants; car il était versé dans les langues, et surtout dans la lan- » gue latine qu'il possédait comme sa langue mater- » nelle. Sur la fin de sa vie, il conféra la version la- » tine des saints Evangiles avec la version syriaque et l'original grec, et y fit des corrections. Au rap- » port du savant Lambecius, on conserve à la bi- » bliothèque impériale à Vienne, l'exemplaire d'une explication de l'épître aux Romains, corrigé de sa main. Que l'abbé Velly vienne après cela nous dire que Charlemagne ne savait pas même écrire son nom. L'Eglise dans son empire lui dut le chant grégorien, la convocation de plusieurs conciles, la fondation de beaucoup de monastères. Outre l'école

de Paris qu'il établit, il en érigea dans toutes les églises cathédrales, et à Rome un séminaire. « Son » exemple, dit un auteur moderne, ranima, vivifia » tout, et chacun s'empessa d'acquiescer des con- » naissances. Cette émulation devint générale, et » avança beaucoup les progrès des études. Celle de » la religion surtout, qu'il fallait puiser dans les » sources de l'Ecriture sainte, et dans les écrits des » premiers Pères de l'Eglise, fut couronnée par les » plus grands succès. A mesure que la vérité ré- » pandait sa lumière, les belles-lettres et les bonnes » mœurs qui en sont la suite, reprenaient leur » vigueur; car, malgré des traits impies lancés de » nos jours contre le christianisme par une auda- » cieuse philosophie, elle est forcée d'avouer en » secret que c'est cette religion sainte qui nous a » tirés de la barbarie, en adoucissant nos mœurs; » qui a éclairé nos esprits, en soumettant notre » raison, et qui unit tous les hommes, non par les » nœuds vains et légers d'une orgueilleuse bienfai- » sance (terme dont on abuse trop souvent aujourd'hui), mais par les liens si doux et si chers de » la charité. » C'est relativement à son nom que l'on donna le nom de *livres Carolins* à un traité sur le culte des images, dont la dernière édition est d'Hanovre, 1731, in-8, sous ce titre : *Augusta concilii Niceni II censura*. On sait que les Pères de Francfort furent trompés par une traduction infidèle et même hérétique des décrets du concile de Nicée, où l'on décernait aux saints le même culte qu'à la Divinité : leur erreur est une erreur de fait. Au reste, les livres *Carolins*, d'où l'on a tiré l'histoire du concile de Francfort, ne sont rien moins qu'authentiques, comme plusieurs critiques l'ont prouvé, entre autres Bellarmin (*Controv. de conc. lib. 2, c. 8*). Outre les *Capitulaires*, dont la meilleure édition est de Baluze, Paris, 1677, 2 vol. in-folio, on a de Charlemagne des lettres qui ont été insérées dans la collection de dom Bouquet et une grammaire, dont on trouve des fragments dans la polygraphie de Trithème. Ses lois sur les matières ecclésiastiques sont pleines de sagesse. On connaît entre autres celle que fit ce religieux prince pour entretenir parmi les rustres et les pâtres la piété unie à une gaieté sainte. Il voulait qu'ils chantassent les cantiques de l'Eglise, surtout le dimanche, en menant leurs troupeaux aux pâturages, et en les ramenant chez eux, afin que tout le monde les reconnût pour chrétiens et pour dévots. Les lois qu'il a portées sur les matières civiles sont également admirables, pour un temps qu'il plait aux philosophes modernes de taxer d'ignorance, et où il y avait peut-être plus de sagesse que dans le nôtre. Il ordonna, ce qu'il est honteux qu'on ait exécuté si tard en France, que les poids et mesures seraient mis par tout son empire sur un pied égal. Il fixa le prix du froment, du seigle, de l'avoine; régla le prix des étoffes, et l'habillement de ses sujets sur leur état et sur leur rang. S'il ordonna par son testament que les querelles des trois princes, ses fils, pour les limites de leurs états, seraient décidées par le jugement de la croix (ce jugement consistait à donner gain de cause à celui des deux partis qui tenaient le plus long-temps les bras élevés en croix), c'est que le gé-

nie ne prévaut jamais entièrement sur les coutumes de son siècle ; et il faut convenir que les déclamations auxquelles les philosophes se livrent à cette occasion , sont absolument mal fondées. « Ces » sortes de pratiques , dit un auteur plus modéré , » n'étaient sans doute pas le fruit d'une sagesse » profonde , ni d'un discernement bien juste ; mais » étaient-elles aussi insensées qu'on le dit ? Dans » ces temps de simplicité , les chrétiens disaient tout » bonnement à Dieu : *Seigneur, cette cause est si* » *embrouillée, que les juges même n'y voient goutte ;* » *Auteur de toute vérité et de toute justice, daignez* » *suppléer à leurs lumières, et nous montrer de quel* » *côté est le bon droit.* La justice d'une cause , lorsqu'elle est bien obscure et bien compliquée , se fait-elle toujours connaître plus clairement dans le labyrinthe de la procédure moderne , dans ce conflit de principes et de maximes contradictoires , dans cette multitude de décisions réformées et réfutées les unes par les autres , que dans les épreuves judiciaires de nos bons et ignorants aïeux ? » Charlemagne se sentant près de sa fin , associa à l'empire Louis , le seul fils qui lui restait , lui donna la couronne impériale , et tous ses autres états , à l'exception de l'Italie , qu'il garda pour Bernard , fils de Pepin. Il mourut l'année d'après , le 28 janvier 814 , dans la 71^e année de son âge , la 47^e de son règne , et la 14^e de son empire. On l'enterra à Aix-la-Chapelle , avec les ornements d'un chrétien pénitent , et ceux d'un empereur et d'un roi de France , et on lui fit cette courte épitaphe : « Ci-git Charles , grand et orthodoxe empereur , qui » a étendu glorieusement le royaume des Français , » et qui l'a heureusement gouverné pendant quarante-sept ans. » Lorsqu'Othon III fit ouvrir son tombeau , on retira ceux de ses ornements que le temps et l'humidité n'avaient pas gâtés ; et ils font encore aujourd'hui partie du trésor de l'empire , particulièrement sa couronne , son cimenterre et le livre des Evangiles. Pétrarque a parlé de ce tombeau dans la 3^e épître du premier livre , en ces termes : *Vidi Aquensem Caroli sedem et in templo marmoreo* » *verendum barbaris gentibus sepulcrum.* Le nom de ce conquérant législateur remplit la terre. Le prince était grand , l'homme l'était davantage. Les rois ses enfants furent ses premiers sujets , les instruments de son pouvoir et les modèles de l'obéissance. Il mit un tel tempérament dans les ordres de l'état , qu'ils furent contrebalancés , et qu'il resta le maître. Tout fut uni par la force de son génie. Il empêcha l'oppression du clergé et des hommes libres , en menant continuellement la noblesse d'expédition en expédition. Il ne lui laissa pas le temps de former des desseins , et l'occupa tout entière à suivre les siens. L'empire se maintint par la grandeur du chef. Maître absolu de ses peuples , il mit sa gloire à en être le père , et il goûta le plaisir de voir qu'il en était aimé autant qu'il en était craint. Encore plus redoutable aux ennemis de la religion qu'à ceux de l'état , il fut toujours le fléau de l'hérésie et du vice , le protecteur le plus zélé aussi bien que l'enfant le plus soumis et le bienfaiteur le plus libéral de l'Eglise. Ses victoires furent pour elle des conquêtes , et le fruit le plus doux qu'il recueillit de

tant de combats , ce fut d'étendre le royaume de Jésus-Christ à proportion qu'il étendait le sien. Vaste dans ses desseins , simple dans l'exécution , personne n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité , et les plus difficiles avec promptitude. Il parcourait sans cesse son vaste empire , portant la main où il menaçait de tomber , passant rapidement des Pyrénées en Allemagne , et d'Allemagne en Italie. Quelques auteurs modernes lui ont disputé le titre de *Grand* , sans doute parce qu'il leur a paru trop chrétien ; mais les historiens équitables conviennent tous que personne ne mérita mieux de porter le nom de *Grand* , que cet empereur. Il était doux , et ses manières étaient simples , ainsi que celles des grands hommes. Il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Charlemagne fut marié huit fois. Du vivant de son père Pepin , il épousa Himiltrude. Il déféra ensuite trop aux conseils de sa mère Bertrade , qui lui fit répudier cette Himiltrude pour prendre la fille de Didier , roi des Lombards ; mais quelques mois après , touché des remontrances que les prélats de son royaume et le pape Etienne lui firent , il renvoya cette princesse en Italie , et rappela Himiltrude. Devenu veuf , il épousa en secondes noces Hildegarde , l'an 773. Eginhart qui nous a donné les *Annales* de son règne et la *vie* de ce prince , appelle *concubines* les dernières femmes de Charlemagne : sur cela les écrivains modernes ont accusé ce prince d'incontinence ; mais ils n'ont pas fait attention qu'on entendait souvent par le mot de *concubine* , une femme mariée , mais sans certaines formalités , et qui n'avait pas certaines prérogatives , à cause de l'inégalité de condition et le défaut de dot ; de là venait que les enfants qui naissaient de ces mariages , étaient exclus de la succession des états de leur père. Il faut convenir cependant , qu'on trouve dans ce temps-là quelques exemples qui semblent prouver que la doctrine d'indissolubilité du mariage avait souffert quelques obscurcissements : et c'est ainsi que plusieurs auteurs ont expliqué le grand nombre d'épouses que ce prince eut successivement. Charles gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fit valoir ses domaines , et en tira de quoi répandre d'abondantes aumônes et soulager son peuple. Charlemagne avait les yeux grands et vifs , un visage gai et ouvert , le nez aquilin. Quelques auteurs ont voulu en faire un géant , et c'est un préjugé général parmi le peuple d'Aix-la-Chapelle. On peut voir là-dessus la dissertation de Marquard Freher , *De staturâ Caroli magni*. Eginhart assure que sa taille , quoique haute , n'avait rien d'extraordinaire : *Staturâ eminenti quâ tamen non excederet*. Il ne portait en hiver , dit Eginhart , qu'un simple pourpoint fait de peau de loutre , sur une tunique de laine bordée de soie. Il mettait sur ses épaules une espèce de manteau de couleur bleue , et pour chaussure , il se servait de bandes de diverses couleurs , croisées les unes sur les autres. Paschal III , antipape , le mit au nombre des saints , en 1165 ou 1166. Il a encore été canonisé par Rainaud , archevêque de Cologne , et par Alexandre , évêque de Liège , en présence de l'empereur Frédéric Barbe-rousse , qui publia un diplôme pour l'élevation et

l'exaltation de son corps. Les papes légitimes ont constamment toléré le culte que lui rendent encore les églises d'Aix-la-Chapelle, de Reims, de Rouen, etc. Benoît XIV prétend que cette tolérance et cet usage suffisent pour autoriser les honneurs que lui rendent les églises particulières, et valent une béatification. Louis XI ordonna que sa fête serait célébrée le 28 janvier. Cependant dans quelques endroits, comme à Metz, on fait tous les ans un service pour le repos de son âme. Les pays qui composent aujourd'hui la France et l'Allemagne jusqu'au Rhin, dit un historien célèbre, furent tranquilles pendant près de cinquante ans, et l'Italie pendant treize. Depuis son avènement à l'empire, point de révolution en France, point de calamités pendant ce demi-siècle, qui par-là est unique. La Bruère a donné l'*Histoire de Charlemagne* en 2 vol. in-12. Elle est infiniment préférable à celle que M. Gaillard a publiée en 1782, réimprimée en 1785, 4 vol. in-12, et en 1818 et 1819, 2 vol. in-8 : compilation sans ordre, sans choix et sans goût ; remplie de déclamations sans objet réel, et de censures sans justesse, où le caractère de ce grand prince est entièrement défiguré, les faits altérés et travestis, et l'histoire asservie aux vues d'une philosophie qui ne raisonne l'histoire, suivant l'expression de l'auteur, que pour séduire et pour corrompre ; pour exalter les Sardanapale, les Julien, les Andronic, les Wenceslas, et calomnier les Constantin, les Théodose, les Charlemagne, les saint Louis.

CHARLES II, dit *le Chauve*, fils de Judith, seconde femme de Louis le Débonnaire, né à Francfort-sur-le-Mein le 13 juin 823, roi de France en 840, élu empereur par le pape et le peuple romain en 875, fut couronné l'année d'après. Le commencement de son règne est célèbre par la bataille de Fontenai en Bourgogne, donnée le 25 juin 842, où ses armes, jointes à celles de Louis de Bavière, vainquirent Lothaire et le jeune Pepin, ses frères. Charles ne profita point de sa victoire. La paix fut conclue. Il conserva l'Aquitaine avec la Neustrie, tandis que Louis avait la Germanie, Lothaire l'ainé l'Italie et le titre d'empereur. Une nouvelle guerre vint l'occuper. Les Normands avaient commencé leurs irruptions et leurs ravages. Charles leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagements indignes d'un roi, qui aurait dû plutôt se battre que marchander, occasionnèrent de nouvelles courses et des déprédations. Ayant voulu profiter de la mort de Louis le Germanique, et reprendre sur ses enfants ce qu'il avait cédé dans le dernier partage de la Lorraine, il fut battu par Louis, second fils du prince défunt. Revenant d'Italie, où il avait fait un voyage pour y porter la guerre, il mourut au village de Brios en Bresse, le 6 octobre 877, après avoir régné 37 ans comme roi de France, et presque 2 comme empereur. L'on prétend qu'un juif, nommé Sédécias, son médecin et son favori, l'empoisonna. Quelques écrivains, faisant sans doute plus d'attention à sa puissance qu'aux qualités qui font les rois, ont voulu lui donner le surnom de *Grand* ; « mais » la postérité, dit un historien, ne l'a nommé que » *Charles le Chauve*. C'était en effet un prince plus

» puissant que digne de l'être, plus sensible à l'am-
» bition qu'à la gloire, moins prudent que rusé, et
» plus avide de conquêtes, que propre à régir et à
» défendre ses états. Tout ce qu'il eut de grand ou
» de singulier, c'est que dans l'alternative de pros-
» périté et d'adversité, où il passa presque toute sa
» vie, il soutint beaucoup mieux les revers que la
» bonne fortune. » C'est à son empire que com-
mence le gouvernement féodal, sur lequel les phi-
losophes modernes se sont tant récriés ; mais qui
malgré ses défauts ne mérite pas à beaucoup près
tout le mal qu'on en dit dans ce siècle exagérateur
et égoïste (*Voy. BOULAINVILLIERS*). La France, dé-
vastée par les guerres civiles que les enfants de
Louis le Débonnaire s'étaient faites entre eux, était
devenue la proie des Normands. Les seigneurs fran-
çais, obligés de se défendre chacun sur son terri-
toire, s'y fortifièrent et se rendirent redoutables
aux successeurs de Charles. Ils ne les laissèrent sur
le trône que tant qu'ils eurent en main de quoi les
enrichir. Mais quand enfin ils furent dépouillés de
tout, les grands qui n'avaient plus rien à en es-
pérer, se firent déclarer rois, tels qu'Eudes et Raoul,
dont la puissance ne passa pas cependant à leur
postérité. Les grands offices militaires, les dignités
et les titres, les duchés, les marquisats, les comtés
devinrent héréditaires, et ce ne fut pas un petit
coup porté à l'autorité royale.

CHARLES le Gros, fils de Louis le Germanique,
né vers l'an 832, roi de Souabe en 876, fut élu roi
d'Italie et empereur en 881 ; mais on le destitua
dans une diète tenue au château de Tribur, près de
Mayence, en 887, par les Français et les Alle-
mands. Il avait réuni sur sa tête toutes les cou-
ronnes de Charlemagne. Il parut d'abord assez fort
pour les porter ; mais sa faiblesse se fit bientôt con-
naître. Il fut méprisé par ses sujets, et par l'impé-
ratrice Richarde, accusée d'infidélité avec son pre-
mier ministre. L'empereur déposé, réduit à de-
mander sa subsistance à Arnoul, son neveu et son
successeur, mourut de chagrin à Richenow, près
de Constance, le 12 janvier 888.

CHARLES III (1), *le Simple*, fils de Louis le Bègue,
né le 17 septembre 879 d'une seconde femme du
vivant même de la première, fut couronné roi de
France en 893. Ce prince était le seul descendant
légitime de Charlemagne. Sa faiblesse éclata dès
qu'il eut en main les rênes de l'état. Il ne profita
pas de ses avantages au dehors, et ne remédia pas
aux guerres intestines de son royaume. Les Nor-
mands continuaient leurs ravages. Charles le Simple,
touché des représentations de son peuple accablé
par ces pirates, offre à leur chef Rollon la paix, sa
fille Giselle et la Neustrie, qu'ils appelaient déjà
Normandie, sous la condition qu'il en ferait hom-
mage, et qu'il embrasserait le christianisme. Le bar-
bare demanda encore la Bretagne. On disputa et on la
lui céda. La gloire et l'avantage d'humaniser, par

(1) Il faudrait plutôt CHARLES IV ; mais l'usage a prévalu. L'empereur Charles le Gros, déposé dans la diète de Mayence par les Allemands et les Français, « N'ayant été regardé par la poste-
» rité, » disent les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*, « que
» comme un roi précaire, un administrateur de la France : c'est
» pour cela qu'il n'a pas le rang numérique parmi ceux de nos rois
» qui ont porté le nom de Charles.

des mœurs chrétiennes, la formidable nation des Normands, adoucirent aux Français ce nouveau sacrifice. L'empereur Louis IV étant mort, Charles le Simple aurait pu être élu; mais réduit à un petit domaine par les usurpations des grands de son royaume, il se vit hors d'état de faire valoir ses droits à l'empire. Robert, frère du roi Eudes, forma quelque temps après un puissant parti contre lui, et se fit sacrer roi en 922. Charles lui livra bataille et le tua. Il profita si mal de cet avantage, que les factieux eurent le temps de lui opposer Raoul de Bourgogne. Quelque temps après, Herbert l'enferma au château de Péronne, où il mourut le 7 octobre 929, à 50 ans. Son fils Louis porta le nom d'*Outremer*, parce qu'il fut transporté en Irlande pendant les malheurs de son père.

CHARLES IV, *le Bel*, 3^e fils de Philippe le Bel, parvint à la couronne de France en 1322, par la mort de son frère Philippe le Long; et à celle de Navarre, par les droits de Jeanne sa mère. Il se signala d'abord par les recherches des financiers, presque tous venus de la Lombardie pour piller la France. Les semences de division entre l'Angleterre et la France subsistaient toujours. La guerre commença entre Charles le Bel et Edouard II. Charles de Valois son oncle alla en Guienne, et s'empara de plusieurs villes. La reine Isabelle d'Angleterre fut priée de passer la mer pour aller rétablir la concorde entre ces deux princes, dont l'un était son frère et l'autre son mari. L'affaire fut bientôt terminée. Charles rendit au roi d'Angleterre tout ce qu'il lui avait pris, à condition que ce prince viendrait en personne à sa cour rendre hommage de la Guienne, ou qu'il en chargerait Edouard son fils, en lui cédant le domaine de cette belle province. L'arrivée du jeune prince en France fut le sceau de la paix entre les deux nations. Charles le Bel mourut le 31 janvier 1328, à l'âge de 34 ans. Le pape Jean XIII avait fait de vains efforts pour mettre sur sa tête la couronne impériale, qu'il voulait ôter à Louis de Bavière; mais Charles le Bel n'avait ni assez de courage, ni assez d'intrigue pour pouvoir la prendre et la garder. Il montra quelque zèle pour la justice; mais ses peuples n'en furent pas mieux traités, et il laissa l'état accablé de dettes. Ce prince avait épousé en premières noces Blanche de Bourgogne, qui fut accusée d'adultère en 1314. Il fit déclarer ce mariage nul pour cause de parenté en 1322. Cette princesse prit le voile à Maubuisson, où elle mourut en 1326. Charles IV épousa en secondes noces Marie de Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII, qui mourut en 1324. Dès l'année suivante, il contracta un troisième mariage avec Jeanne d'Evreux qui lui survécut longtemps.

CHARLES V, *le Sage*, fils aîné du roi Jean, né à Vincennes le 21 janvier 1337, fut le premier prince qui prit le titre de dauphin. Il succéda à son père le 8 avril 1364. La France était alors dans la désolation et l'épuisement. Il remédia à tout par ses négociateurs et ses généraux. Bertrand du Guesclin tomba, dans le Maine et dans l'Anjou, sur les quartiers des troupes anglaises, et les défit toutes les unes après les autres. Il rangea peu à peu le

Poitou, la Saintonge, le Rouergue, le Périgord, une partie du Limousin, le Ponthieu, sous l'obéissance de la France. Il ne resta aux Anglais que Bordeaux, Calais, Cherbourg, Bayonne et quelques forteresses. Bertrand du Guesclin s'était déjà signalé par son ordre en Espagne: il avait chassé du royaume de Castille Pierre le Cruel, meurtrier de sa femme, et avait fait couronner à sa place un bâtard, frère de ce roi. Ses avantages sur l'Angleterre étaient toujours constants. Une bataille navale sur les côtes de la Rochelle en 1372, où le comte de Pembroke et 8,000 des siens furent faits prisonniers, accéléra une trêve entre la France et l'Angleterre. Les Français avaient perdu sous le roi Jean tout ce que Philippe-Auguste avait conquis sur les Anglais; Charles s'en remit en possession par sa dextérité et par ses armes. La mort d'Edouard III le mit en état d'achever la conquête de la Guienne, qu'il reprit tout entière, à la réserve de Bordeaux. L'empereur Charles IV, s'étant voué à Saint-Maur de France dans les douleurs de la goutte, vint de Prague à Paris en 1378. Le roi de France le reçut avec magnificence. L'année suivante, le duc de Bretagne s'étant révolté, il confisqua ses états; mais il ne put parvenir à s'en emparer: la mort vint le surprendre le 16 septembre 1380, à la quarante-troisième année de son âge. Les historiens le font mourir d'un poison que le roi de Navarre lui avait fait donner, lorsqu'il n'était encore que dauphin. Un médecin allemand arrêta, dit-on, la violence du poison, en lui ouvrant le bras par une fistule qui donnait issue au venin. Le jour même de sa mort, il supprima, par une ordonnance expresse, la plupart des impôts. On trouva dans ses coffres dix-sept millions de livres de son temps, dus à l'ordre et à l'économie qu'il mit dans les finances, et aux soins de faire refleurir l'agriculture et le commerce. Jamais prince ne se plut tant à demander conseil, et ne se laissa moins que lui gouverner par ses courtisans. Ayant appris qu'un seigneur avait tenu un discours trop libre devant le jeune prince Charles son fils aîné, il chassa le coupable de sa cour, et dit à ceux qui étaient présents: « Il faut inspirer aux enfants des princes l'amour de la vertu, afin qu'ils surpassent en bonnes œuvres ceux qu'ils doivent surpasser en dignité. » Insensible à la flatterie, il connaissait le véritable prix des éloges. Le sire de la Rivière, son chambellan et son favori, s'entretenait avec ce prince sur le bonheur de son règne. *Oui*, lui dit le roi, *je suis heureux, parce que j'ai le pouvoir de faire du bien*. Edouard disait qu'il n'y avait point de roi qui parût si peu à la tête de ses armées, et qui lui suscitât tant d'affaires. La guerre avec l'Angleterre fit renaitre la marine. La France eut une flotte formidable pendant quelque temps. C'est à Charles V qu'on doit encore l'arrêt qui fixe la majorité des rois de France à 14 ans: arrêt qui remédia aux abus des régence qui absorbaient l'autorité royale. Il déracina, autant qu'il put, l'ancien abus des guerres particulières des seigneurs. Malgré l'amour que Charles eut constamment pour son peuple, et le zèle avec lequel il travailla à épurer son gouvernement, il n'a pu échapper aux

iniques censures des ennemis forcenés de toute autorité légitime. On a vu un auteur avancer, en 1789, que le tyran Charles V fut surnommé le Sage, pour avoir trouvé le moyen de contenir la ville de Paris, en élevant les tours de la Bastille. « Charles V » un tyran ! s'écrie un critique : voilà une idée » étrangement nouvelle ! Et l'académie française » proposant, en 1766, l'éloge de ce prince, pour le » sujet d'un prix que remporta M. de Laharpe, ne » se doutait pas qu'elle proposât l'éloge d'un tyran. » Elle croyait, cette compagnie, avec tous ceux qui » connaissent l'histoire, que Charles V fit con- » struire la Bastille, moins pour y enfermer des » prisonniers que pour servir de boulevard à la ville » de Paris, contre les ennemis de l'état, ainsi que » l'attestent les historiens du temps. A l'égard du » surnom de Sage, Charles V le mérita par la sa- » gesse des ordonnances qu'il fit contre les duels, » contre les jeux de hasard, etc.; par son amour » pour les lettres; par les traductions qu'il fit faire » en notre langue, de plusieurs auteurs anciens; » enfin par un règne qui est une époque mémo- » rable dans l'histoire de notre littérature, ne fût- » ce que par l'établissement de la bibliothèque du » roi. Voilà les titres qui méritèrent à Charles V le » surnom de Sage; et si l'on en pouvait douter, il » suffirait de jeter les yeux sur les biographes de » ce prince. » En effet, les talents eurent en lui un protecteur. Il aimait les livres et encourageait les auteurs. Ce fut sous son règne que parut le *Songe du Vergier*, qui traite de la puissance spirituelle et temporelle, et flatte celle-ci au préjudice de l'autre, parce qu'il fut composé dans des circonstances où le roi était mécontent du pape (Voy. LOUVIÈRES et Jean de VERTUS). Sa bibliothèque était placée dans le château du Louvre. Il vint à bout de rassembler environ neuf cents volumes : collection, à la vérité, mal choisie, mais qui marquait du moins ce qu'était un prince à qui son père n'avait laissé qu'environ vingt volumes. C'est de son temps qu'on joua les pièces dramatiques appelées *mystères*. L'abbé de Choisy a écrit l'*Histoire de Charles V*, Paris, 1689, in-4.

CHARLES VI, dit le *Bien-Aimé*, fils du précédent, né le 3 décembre 1368 à Paris. Son père lui donna le Dauphiné en apanage, et il fut ainsi le premier prince de France, qui porta le titre de *dauphin* en naissant. Il parvint au trône le 16 septembre 1380. Sa jeunesse livra la France à l'avarice et à l'ambition de ses trois oncles, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bretagne. Ils étaient par leur naissance les tuteurs de l'état; ils en devinrent les tyrans. Louis d'Anjou, après s'être emparé du trésor de son pupille, accabla le peuple d'impôts. La France se souleva. Les rebelles de Paris, qu'on nommait les *maillotin*s, parce qu'ils s'étaient servis de maillets de fer pour se défaire des financiers, furent punis, sans qu'on pût faire cesser les murmures. La sédition était arrivée pendant l'absence du roi. Charles, âgé seulement de 14 ans, mais guerrier dès l'enfance, venait de gagner sur les Flamands, révoltés contre leur comte, la bataille de Rosbecq, dans laquelle il leur tua 25,000 hommes. Cette victoire jeta l'épouvante dans les villes re-

belles; toutes se soumirent, à l'exception de Gand. Il se préparait à fondre sur l'Angleterre, lorsque marchant contre Jean de Montfort, duc de Bretagne, chez qui Pierre de Craon, assassin du comte Clisson, s'était réfugié, il fut frappé d'un coup de soleil, qui dit-on lui tourna la tête et le rendit furieux; mais il est certain que sa démence s'était annoncée auparavant par des égarements dans ses yeux et dans son esprit. Les uns prétendent qu'elle provenait d'une potion amoureuse; les autres, de la frayeur que lui causa un grand homme d'une figure hideuse qui était sorti d'un buisson, et qui ayant arrêté son cheval par la bride, avait crié : *Arrête, prince, tu es trahi, où vas-tu ?* Dans ses premiers accès, le roi tira son épée et tua quatre hommes. Les projets de guerre, comme on le pense bien, s'évanouirent. On signa une trêve de 28 ans avec Richard II. Charles était toujours dans sa frénésie, pour comble de malheur, il reprenait quelquefois sa raison. Ces lueurs de bon sens furent fatales. On n'osa point assembler les états, ni rien décider, et Charles resta roi. Jean Sans-Peur, duc de Nevers et de Bourgogne, vint à la cour pour y exciter des troubles et s'emparer du gouvernement. Ce prince, né scélérat, fit tuer le duc d'Orléans, frère du roi. Ce meurtre mit le feu aux quatre coins du royaume. Les Anglais ne manquèrent pas de profiter de la division. Ils remportèrent, en 1415, la victoire d'Azincourt qui couvrit la France de deuil. Sept princes français restèrent sur le champ de bataille. Les ennemis prirent Rouen, avec toute la Normandie et le Maine. Les Français, divisés sous les noms d'Orléanais et de Bourguignons, s'immolaient à l'envi aux fureurs de l'une et de l'autre faction. Le duc de Bourgogne fit regorger de sang la capitale et les provinces; et lorsqu'il fut tué, en 1419, par Tannegui du Châtel, sa mort, loin d'arrêter le carnage, ne fit que l'augmenter. Philippe le Bon, son fils, voulant venger ce meurtre, s'unit avec Henri V, roi d'Angleterre, et avec Isabelle de Bavière, femme de Charles VI, princesse dénaturée, qui par ce complot faisait perdre la couronne au dauphin son fils. Le jour où se conclut, à Troyes, ce monstrueux traité, parut avec raison infiniment plus funeste que la journée d'Azincourt. Henri V fut déclaré régent et héritier du royaume, par son mariage avec Catherine, dernière fille de France. Le roi d'Angleterre vint à Paris, et y gouverna sans contradiction. Le dauphin, retiré dans l'Anjou, travailla vainement à défendre le trône de son père. On croyait que la couronne de France serait pour toujours à la maison de Lancastre, lorsque Henri mourut le 28 août 1422. Charles VI ne lui survécut que fort peu de temps, étant mort le 21 octobre de la même année. Sa maladie avait dégénéré en une sombre imbécillité, et plusieurs l'attribuèrent à la magie. Sa démence ayant augmenté par un accident arrivé à un ballet, on envoya chercher un magicien à Montpellier pour le désensorceler. « La mort de Charles VI sauva la France, dit le président Hénault, comme celle de Jean Sans-Terre avait sauvé l'Angleterre. » « Quand on considère ce temps malheureux, ajoute cet historien, » on ne saurait comprendre l'aveuglement des peuples.

» ples ; ils abandonnent sans le moindre murmure » les lois fondamentales de l'état , à la fureur d'une » reine déshonorée , et à l'imbécillité d'un roi sans » volonté ; tandis que dans d'autres temps ils s'op- » posent avec véhémence à des dispositions sages , » faites pour les rendre heureux. Anne d'Autriche » est l'objet de la haine des Parisiens , et Isabelle de » Bavière l'est de leur confiance. » Ce fut sous ce règne que le parlement devint continu ; Philippe le Bel l'avait rendu sédentaire ; mais il ne s'assemblait que deux fois ou même une seule fois par an. *L'Histoire de Charles VI* a été écrite par l'abbé de Choisy, 1695, in-4, 1750, in-12 ; et par Baudot de Juilly, sous le nom de M^{lle} Lussedan, Paris, 1753, 8 vol. in-12.

CHARLES VII, dit le *Victorieux*, parce qu'il reconquit presque tout son royaume sur les Anglais, moins par lui-même que par ses généraux, naquit à Paris le 22 février 1403. Il devint dauphin en 1416, après la mort de Jean, son frère, prit la qualité de régent en 1418, et fut couronné à Poitiers en 1422. Il eut à combattre, en prenant la couronne, le régent Bedford, frère de Henri V, et aussi absolu que lui. Tous les avantages furent d'abord du côté des Anglais. Ils ne nommaient Charles VII alors dans le Berry, que le *roi de Bourges*. Il se moqua de leur insolence, et s'en vengea à la bataille de Gravelle en 1423, et à celle de Montargis en 1427. Ces deux succès ne découragèrent pas les Anglais. Ils mirent le siège devant Orléans, prêt à se rendre, quoique le brave Dunois le défendit. Charles VII pensait déjà à se retirer en Provence, lorsqu'on lui présenta une jeune paysanne de 20 ans, pleine de courage et de vertu, qui lui promit de faire lever le siège d'Orléans, et de le faire sacrer à Reims. On résista d'abord ; on l'armé ensuite ; elle marche à la tête d'une armée, se jette dans Orléans, et le délivre. De nouveaux succès viennent à la suite. Le comte de Richemont défait les Anglais à la bataille de Patay, où le fameux Talbot fut fait prisonnier : Louis III, roi de Sicile, joint ses armes à celles de son beau-frère. Auxerre, Troyes, Châlons, Soissons, Compiègne se rendent au roi. Reims, occupé par les Anglais, lui ouvre ses portes. Il y est sacré en présence de la Pucelle, prise bientôt après au siège de Compiègne, et brûlée comme sorcière. Henri VI, pour animer son parti, quitte Londres, et vient se faire sacrer à Paris : cette ville était alors aux Anglais. Les Français ne tardèrent pas de s'en rendre les maîtres. Charles y fit son entrée en 1437 ; mais ce ne fut qu'en 1450 que les ennemis furent entièrement chassés de la France. Le roi reprit successivement tout le pays qu'ils avaient conquis, et il ne leur resta plus que Calais. « Charles » ne fut en quelque sorte, dit le président Hénault, » que le témoin des merveilles de son règne. S'il » parut à la tête de ses armées, ce fut comme guer- » rier, et non comme chef. On peut même dire qu'il » ne dut ses succès qu'aux généraux qui le faisaient » agir. Sans eux il aurait souvent négligé ses armes » et ses affaires, pour se livrer à ses amours. » Un jour qu'il était tout occupé d'une fête, il demanda à La Hire qui lui parlait de choses plus importantes, ce qu'il pensait de ses divertissements ? *Je pense,*

lui répondit La Hire, *qu'on ne saurait perdre plus galement un royaume.* Le dauphin, fâché de cette indolence, et aigri contre son père par les ducs d'Alençon et de Bourbon, se révolte contre lui. Son père le poursuit, le désarme et lui pardonne. Cet acte de clémence ne le corrigea pas : il persista dans sa rébellion, et se maria avec la fille du duc de Savoie, pour se ménager un appui contre le ressentiment du roi. On a bien eu raison de dire de Charles VII, qu'il avait été malheureux par son père et par son fils. La fin de son règne, quoiqu'infortunée pour lui, fut assez heureuse pour la France, surtout si l'on en considère le commencement. Ennemi des partis violents, et même de toute affaire sérieuse, il ne put soutenir les divisions de sa cour et de sa famille. Il tomba malade à Mehun-sur-Yèvre en Berry. Un malheureux confident lui ayant dit qu'on voulait l'empoisonner, la crainte se joignit à la mélancolie, et il ne voulut plus manger. Quoi qu'on pût faire pour dissiper ses terreurs, il demeura plusieurs jours sans toucher à aucune nourriture, et s'affaiblit d'une telle manière, que lorsqu'on parvint à lui persuader de prendre quelque aliment, son estomac rétréci ne put rien soutenir. Il mourut ainsi, par la peur de mourir, en 1461 à 58 ans, le 22 juillet, fête de Ste.-Madeleine, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec beaucoup de piété, et en suppliant le Seigneur de lui faire la même miséricorde qu'à la sainte pénitente, dont on célébrait ce jour-là la mémoire. « Charles VII, dit un historien célèbre, » dans la suite de sa vie ainsi qu'à la mort, n'of- » frit qu'un long tissu de contradictions : en butte » aux plus grands revers, en commençant et avant » de commencer à régner, et durant trente ans en- » suite accompagné sans interruption de la victoire ; » plein de foi, religieux jusqu'à la piété, et très- » peu réglé dans ses mœurs ; plus soldat que capi- » taine, plus heureux qu'habile, choisissant bien » ses généraux et assez mal ses favoris ; bon, li- » béral, populaire, affable jusqu'à la familiarité, » et parfaitement obéi, si ce n'est de son fils, dont » il ne fut ni aimé ni ménagé, tandis qu'il était » adoré de son peuple. » C'est sous Charles VII que cessèrent de se tenir les cours plénières ; la guerre contre les Anglais en fut le prétexte, elles étaient fort à charge au roi et à la noblesse. La noblesse s'y ruinait au jeu, le roi en dépenses énormes de table, d'habits et d'équipages ; il lui fallait chaque fois habiller ses officiers, ceux de la reine et des princes. Ce fut aussi sous son règne que la taille devint perpétuelle. Jusque-là les états généraux s'étaient imposés, suivant les besoins du royaume, une taille. Il y avait sur la vente des boissons en détail des droits légers nommés aides et gabelle, que les états faisaient eux-mêmes percevoir. Ces impôts n'étaient que pour un temps ; sous Charles VII ils devinrent perpétuels, et le roi nomma des préposés pour les recueillir. Il jugeait, ou faisait juger par ses officiers, les malversations de ces préposés, qui l'eussent été par le peuple, s'ils eussent continué à être les préposés du peuple. Ce fut encore sous ce prince que la gendarmerie fut réduite à quinze compagnies, chacune de cent hommes d'armes. Chaque gendarme avait son che-

van-léger. Il établit aussi 8,400 archers, dont une partie combattait à pied, et l'autre servait de cavalerie légère. La France prit une nouvelle face. Lorsqu'il en devint roi, ce n'était qu'un théâtre de carnage; chaque ville, chaque bourg avait garnison. On voyait de tous côtés des forts et des châteaux bâtis sur les éminences, sur les rivières, sur les passages et en pleine campagne. Les rois n'avaient eu jusque-là que les troupes que devaient fournir les feudataires, qui ne les prêtaient que pour le nombre des jours stipulés, et avec lesquelles on pouvait livrer une bataille et rien de plus. Mais quand Charles VII eut des troupes à lui, il détruisit beaucoup de ses forteresses, et Louis XI encore plus. *Voy. son Histoire*, par Baudot de Juilly, Paris, 1734, 2 vol. in-12.

CHARLES VIII, dit *l'Affable et le Courtois*, fils de Louis XI, roi de France, naquit à Amboise le 30 juin 1470; il monta sur le trône de son père, le 30 août 1483, et fut sacré à Reims, le 5 juin 1484. Son esprit n'avait reçu aucune culture. Louis XI craignant que son fils ne se liguât contre lui, comme il s'était ligué lui-même contre son père, le tint dans l'obscurité et dans l'ignorance. Il se borna à lui apprendre ces mots latins : *Qui nescit dissimulare, nescit regnare*. La sœur de Charles VIII, Anne de France, dame de Beaujeu, eut le gouvernement de la personne de son frère, par le testament de son père, confirmé par les états généraux. Louis, duc d'Orléans, connu depuis sous le nom de Louis XII, premier prince du sang, jaloux que l'autorité eût été confiée à une femme, excita une guerre civile pour avoir la tutelle. On se battit dans les provinces, et surtout en Bretagne; mais le duc ayant été fait prisonnier à la journée de Saint-Aubin en 1488, et enfermé tout de suite dans la tour de Bourges, les divisions cessèrent. Le mariage de Charles VIII, en 1491, avec Anne de Bretagne, cimentait la paix, et procura de nouveaux états à la France. Charles et Anne se cédèrent mutuellement leurs droits sur la Bretagne. La conquête du royaume de Naples tentait l'ambition du roi de France. Il fait la paix avec le roi d'Aragon, lui rend la Cerdagne et le Roussillon, et lui fait une remise de trois cent mille écus qu'il devait, sans faire attention que douze villages qui joignent un état, valent mieux, dit un historien, qu'un royaume à 400 lieues de chez soi. Charles, enivré de sa chimère, et perdant de vue ses vrais intérêts, descend en Italie. Il entre dans Rome en vainqueur à la lueur des flambeaux, en 1494, et fait des actes de souverain dans cette métropole du monde chrétien. Alexandre VI, réfugié dans le château Saint-Ange, capitule avec lui, l'investit du royaume de Naples, et le couronne empereur de Constantinople. La terreur du nom français lui ouvrit les portes de Capoue et de Naples. Charles y entra en 1495 avec les ornements impériaux. Le pape, les Vénitiens, Sforce, duc de Milan, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, étonnés d'une conquête si prompt, travaillent à la lui faire perdre. Il fallut qu'il repartit pour la France, six mois après l'avoir quittée. Il n'y rentra qu'avec beaucoup de peine, et par une victoire. Il fallut

livrer bataille à Fornoue, village près de Plaisance : l'armée des confédérés était forte d'environ 40,000 hommes; la sienne n'était que de 8,000. Les Français, leur roi à leur tête, furent vainqueurs dans cette journée. Naples fut perdu en aussi peu de temps qu'il avait été conquis. Charles, revenu en France, ne pensa plus à reprendre un royaume qui lui avait tant coûté. Il mourut le 7 avril 1498 au château d'Amboise, avec de grands sentiments de piété, à 28 ans, dont il avait régné 15. Sa santé avait été chancelante, et son esprit tenait de sa santé. Sa bonté et sa douceur étaient sans égales. Il était si tendrement aimé de ses domestiques, que deux tombèrent morts en apprenant qu'il venait d'expirer. Les historiens rapportent une action qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il aimait beaucoup les femmes. Dans le temps qu'il était dans la ville d'Ast, il trouva le soir, en se retirant dans son appartement, une jeune fille fort belle, que les courtisans lui avaient achetée. Cette fille le supplia, les larmes aux yeux, de sauver son honneur. Le roi fit venir ses parents, et ayant su que leur pauvreté les avait empêchés de marier leur fille, et les avait obligés à la vendre, il paya sa dot, et la renvoya pénétrée de respect et de reconnaissance. « Cette œuvre héroïque, dit l'abbé Bérault, attira les plus abondantes bénédictions de la grâce sur ce prince, qui parut dans la suite un homme tout nouveau dans l'ordre de la religion. Depuis cette époque remarquable, il commença sérieusement à régler sa conduite et ses discours même, assez licencieux auparavant : il ne sortit plus de sa bouche que des paroles conformes aux règles de la plus saine pudeur, et qui n'exprimaient le plus souvent que la crainte de Dieu, avec une tendre affection pour ses peuples. Il veilla soigneusement au maintien de l'ordre public, au rétablissement de la discipline ecclésiastique qui en est un des principaux appuis, et alla jusqu'à réformer, autant qu'il lui fut possible, la pluralité des bénéfices et le séjour inutile des bénéficiers à la cour. Il redoubla ses aumônes, prit la coutume de se confesser souvent, écouta lui-même les plaintes de ses sujets, accommoda leurs différends, fit rendre exactement et promptement la justice, déposa les mauvais juges, prit des mesures pour borner la dépense de sa maison aux revenus de ses domaines, et ne lever des impôts que pour les nécessités extraordinaires, d'après l'avis des états du royaume. » C'est sous ce roi que le grand conseil fut érigé en cour souveraine. Son *Histoire* a été recueillie par Godefroy, Paris, 1684, in-fol.

CHARLES IX, né à Saint-Germain-en-Laye, le 27 juin 1550, monta sur le trône le 15 décembre 1560, après la mort de son frère François II, fils de Henri II. Il n'avait que dix ans quand il fut sacré à Reims. Catherine de Médicis sa mère lui ayant demandé si la faiblesse de son âge pourrait lui permettre de supporter la fatigue des longues cérémonies qui accompagnaient le sacre de nos rois? « Oui, » oui, madame, lui répondit-il, ne craignez rien : qu'on me donne des sceptres à ce prix, la peine me paraîtra bien douce : le France vaut bien quelques heures de fatigue. » Le plus grand em-

barras de la reine sa mère, était d'arrêter l'ardeur qu'il montrait pour la guerre. « Eh pourquoi, dit-il en se plaignant, me conserver si soigneusement ? Veut-on me tenir toujours enfermé dans une boîte, comme les meubles de la couronne ? — Mais, Sire, lui remontrait-on, ne peut-il pas arriver quelque accident fâcheux à votre personne ? — Qu'importe, répondit-il, quand la France me perdrait, n'ai-je pas des frères pour prendre ma place ? » Catherine de Médicis eut l'administration du royaume, avec le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, qu'on déclara lieutenant-général. Catherine, partagée entre deux factions, celle des Bourbons et celle des Guises, résolut de les détruire l'une par l'autre, et alluma ainsi la guerre civile. Elle commença par convoquer en 1561 le colloque de Poissy entre les catholiques et les protestants ; et le résultat de ce colloque ayant été un édit favorable à ceux-ci, le royaume fut en feu, et l'expérience fit voir plus que jamais que les privilèges accordés aux sectaires ne font que renforcer l'esprit de rébellion et d'audace. Un autre événement hâta la guerre civile. Le duc de Guise en passant près de Vassi en Champagne, trouva des calvinistes qui chantaient leurs psaumes dans une grange, avec un air d'insulte et de morgue. Une partie de ses gens troublèrent la cérémonie. On commença à se battre. Guise accourt pour apaiser le tumulte ; il est frappé d'une pierre ; ses gens furieux tuent plusieurs protestants. Ce massacre fort exagéré par les factieux leur servit de prétexte pour lever une armée, et fut le signal de la révolte. Condé, déclaré en 1562 chef et protecteur des protestants, surprit Orléans qui devint le boulevard de l'hérésie. Les huguenots, à son exemple, se rendirent maîtres de Rouen et de plusieurs villes. Le duc de Guise les vainquit à Dreux. Les généraux des deux armées furent faits prisonniers ; c'étaient le prince de Condé et le connétable de Montmorency qui commandaient. Guise gagna la bataille, quoiqu'il ne commandât qu'en second. Du champ de victoire de Dreux, il alla assiéger Orléans. Il était près d'y entrer lorsque Poltrot, huguenot fanatique, l'assassina le 15 février 1563. La même année, Charles IX fut déclaré majeur à 15 ans et un jour, au parlement de Rouen, après la prise du Havre sur les Anglais, ennemis de la France et amis des huguenots. La paix fut conclue l'année suivante avec l'Angleterre. Charles, après l'avoir jurée, partit pour faire la visite de son royaume. A Bayonne, il eut une entrevue avec Isabelle d'Espagne, sa sœur, femme de Philippe II. La présence du roi ne pacifia pas les troubles dans les différentes provinces. Les huguenots, animés par Condé et par Coligni, voulurent se saisir de sa personne à Monceaux. Ils donnèrent, en 1567, la bataille de Saint-Denis contre le connétable qui fut blessé à mort, après avoir remporté la victoire. Le duc d'Anjou, depuis Henri III, se mit bientôt à la tête de l'armée royale. Ce prince, général heureux, quoique roi faible dans la suite, gagna les batailles de Jarnac contre Condé, et de Montcontour contre Coligni, dans la même année 1569. L'éclat de ces deux journées inspira à Charles IX une vive jalousie contre le duc d'Anjou son frère, qui dans le fond

cependant n'était qu'un sentiment d'émulation ; car il l'aima toujours tendrement. Après la mort d'Anne de Montmorency, tué à la bataille de Saint-Denis en 1567, la reine-mère demanda pour le duc d'Anjou la dignité de connétable. Le roi pénétrant ses vues, qui étaient de donner à ce prince de nouvelles occasions de se signaler, lui répondit : « Tout jeune que je suis, je me sens assez fort pour porter mon épée ; et quand cela ne serait pas, mon frère, plus jeune que moi, serait-il propre à s'en charger ? » Une paix très-favorable aux protestants, qui vint finir cette guerre sanglante, augmenta les alarmes des uns et l'audace des autres. Charles crut pouvoir rapprocher les esprits en donnant sa sœur en mariage au jeune Henri, roi de Navarre ; mais le bruit vrai ou faux d'une nouvelle conjuration produisit tout-à-coup une scène horrible, que quelques auteurs ont crue faussement avoir été longtemps préméditée. Une nuit, veille de Saint-Barthélemy, en 1572, les maisons des protestants de Paris furent forcées. Hommes, femmes, enfants, tout fut massacré sans distinction. Coligni fut assassiné par Besme. Son corps séparé de sa tête fut pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Charles IX, dont la vengeance n'était pas encore assouvie, voulut jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le cadavre sentait mauvais, il lui répondit par ces mots de Vitellius : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon*. Cette boucherie, pour laquelle Grégoire XIII fit une procession à Rome, parce qu'il la considérait comme la fin des guerres civiles et des attentats qui se renouvelaient sans cesse contre la religion et l'état, porta la rage de la vengeance au cœur des protestants, déjà assez animés par le fanatisme de secte. Ils ne voulurent point laisser reprendre les places de sûreté qu'on leur avait accordées. Montauban leva l'étendard d'une nouvelle révolte. La Rochelle l'imita. Le duc d'Anjou, qui en fit le siège, y perdit presque toute son armée ; et les huguenots, malgré la Saint-Barthélemy, et les victoires de Jarnac et de Montcontour, furent toujours formidables. Charles mourut à 24 ans, le 31 mai 1574. Il se repentit avec raison d'avoir voulu maintenir son règne par des moyens violents et inhumains. La vérité de l'histoire nous oblige cependant d'observer que la journée de Saint-Barthélemy, déjà assez détestable par les excès réels qui s'y sont commis, a été étrangement défigurée par des exagérations démenties par les meilleurs auteurs contemporains. Un écrivain judicieux, qu'on a calomnieusement accusé d'avoir fait l'apologie de cette exécution sanguinaire, a démontré 1° que la religion n'y a eu aucune part ; 2° que ce fut une affaire de proscription ; 3° qu'elle ne regarda que Paris ; 4° qu'il y périt beaucoup moins de monde qu'on n'a cru, etc. (Voy. CAPLUPPI). C'est à tort qu'on a accusé Charles d'avoir dissimulé quelques mois auparavant avec l'amiral de Coligni, qu'il fut voir en apprenant un danger qu'il avait couru ; c'est à tort qu'on a supposé que le mariage de sa sœur était un piège tendu pour attirer les huguenots et les immoler tous : la résolution de massacrer leurs chefs fut prise subitement, et inspirée par la crainte d'une conspiration que l'on préten-

« dait être formée contre le roi. Il crut qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de périr lui-même, ou d'employer la violence pour perdre ses ennemis. « Un roi, réduit à traiter avec ses sujets devenus ses ennemis, dit un auteur, leur pardonne difficilement cette injure; Charles IX, indigné des conditions qu'on avait lui fait subir, frappé de ce qu'il avait à redouter de la part d'un parti toujours menaçant, conçut le funeste projet de se défaire des chefs du parti huguenot. » Du reste, ce massacre d'environ 15,000 sujets inquiets, dangereux et redoutés, quoique très-condamnables sans doute en lui-même, est peut-être excusable quand on le compare aux longues et sanglantes exécutions décernées de sang-froid contre les catholiques, par la reine Elisabeth, par Edouard VI, par Jacques I^{er}, et une multitude de protestants fanatiques, contre lesquels personne ne s'élève, et dont on affecte par là même de faire des grands hommes. Le faux zèle des philosophes, de ces apôtres hypocrites de la tolérance, ne se tourne que contre les catholiques; les imposteurs s'excusent et se supportent les uns les autres : mais si les amis de la vérité ont commis quelque faute, c'est une atrocité que rien ne peut expier. Charles IX aimait les lettres et les beaux-arts; il reste encore des vers de lui, qui ne sont pas sans mérite pour son temps, et un ouvrage publié par Villeroi, sous ce titre : *Chasse royale composée par Charles IX*, unique édition, Paris, 1625, in-8. Il aimait les poètes, quoiqu'il ne les estimât pas. On assure qu'il disait d'eux, qu'il fallait les traiter comme les bons chevaux, les bien nourrir et ne pas les rassasier. C'est depuis lui que les secrétaires d'état ont signé pour le roi. Charles était fort vif dans ses passions. Villeroi lui ayant présenté plusieurs fois des dépêches à signer, dans le temps qu'il allait jouer à la paume : *Signez, mon père*, lui dit-il, *signez pour moi*. — *Eh bien, mon maître*, reprit Villeroi, *puisque vous me le commandez, je signerai*. Un des plaisirs de Charles était d'abattre d'un seul coup la tête des ânes et des cochons qu'il rencontrait en allant à la chasse. Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui demanda gravement : *Quelle querelle est donc survenue entre sa majesté très-chrétienne et mon mulet*? Malgré ses défauts, Charles avait d'excellentes qualités : il aimait vivement sa mère et ses frères; il était généreux et magnifique, sincèrement attaché à ses amis, de quelque religion qu'ils fussent, et ne respirait que le bonheur de l'état et de ses sujets. Qu'on se représente ce prince environné, d'un côté, d'ennemis toujours prêts à lever l'étendard de la révolte, de l'autre, de courtisans jaloux, ambitieux, intrigants, occupés de leurs seuls intérêts; aigri et irrité sans cesse par les uns, presque toujours mal conseillé par les autres, et dans quel âge? dans un âge où l'on se connaît à peine soi-même, où l'on n'a aucune expérience des hommes et des affaires : sans doute on sera moins prompt à le condamner. « Charles IX, » dit un auteur qui n'est pas suspect dans cette matière (M. de Mayer, dans sa *Galerie philosophique*), « était brave, et » savait prendre son parti. Investi à Monceaux par les rebelles, il se jette au milieu des Suisses : *Je pé-*

rirai en roi avec vous, plutôt que de me voir même captif, et se retira à Meaux, où on sait qu'il fut tendu de nouvelles embûches, dont sa mère le préserva en le ramenant à Paris. De là l'origine de cette haine invincible que Charles IX prit contre les huguenots, dans lesquels il ne voyait que des sujets rebelles. — Charles IX, continue le même auteur, après avoir épuisé toutes les voies de la douceur envers les protestants, fut irrité contre eux par les excès auxquels ils portaient l'indiscipline. Toutes les fois qu'on intercédait pour eux, il répondait que la sévérité était justice. Longtemps il leur avait pardonné, et leur avait toujours rendu leurs biens et leurs charges. Après avoir dispensé ses sujets, à son avènement à la couronne, de droit de joyeux avènement, il eut la douleur d'être obligé d'établir des impôts excessifs, et de s'entendre dire à peu près les mêmes paroles que les Lyciens répondirent à Brutus : *Si tu veux que je te paie un double tribut, ordonne à mes terres de produire deux moissons à la fois*. Il eut l'intention de réparer tant de désordres; il s'occupa, quelque temps avant sa mort, des réductions qui lui paraissaient possibles. Catherine l'avait toujours tenu éloigné des affaires, et avait attaché son activité sur des occupations frivoles. Le travail était nécessaire au roi; il donnait peu de temps à son repos, était presque toujours debout à minuit..... Tel était ce peuple séditionnaire, rebelle, que Charles IX n'aimait point, et qui fut la victime d'un ordre surpris à la faiblesse et à la frayeur d'un jeune roi. » Anquetil, l'un de nos meilleurs historiens, qui avait l'esprit sage et des vues vraiment philosophiques, est du même sentiment. Il n'a point cherché la cause de la conduite de Charles IX dans la perversité du cœur humain, mais dans sa faiblesse : « L'idée parfaitement juste, dit un écrivain judicieux. Les grands crimes qui remplissent les pages de l'histoire, ces terribles proscriptions qui embrassent à la fois l'innocent et le coupable, semblent, au premier aspect, annoncer l'abus de la puissance et de la force. Quiconque sait réfléchir n'y voit que le dernier terme de la faiblesse. L'autorité, jouissant de toute la plénitude de ses droits, est quelquefois forcée d'être sévère, l'autorité contestée pousse seule la vengeance ou la précaution jusqu'à l'atrocité; et voilà pourquoi les princes faibles sont quelquefois, et les factions toujours sans miséricorde. Il paraît certain que Charles IX s'était sincèrement réconcilié avec les calvinistes à la paix de 1570. Mais les bravades de ces mêmes calvinistes, après la blessure de l'amiral, les insinuations perfides de Catherine et des Guises, qui cherchaient sans cesse à lui persuader qu'on en voulait à sa vie, le poussèrent à des résolutions extrêmes. Ce fut dans ces moments qu'il jura que, puisque sa mère et son frère trouvaient bon qu'on tuât l'amiral, il le voulait; mais aussi tous les huguenots de France, afin qu'il n'en restât pas un seul qui pût le lui reprocher. Ces paroles échappées à la colère du roi, ces paroles qui annonçaient plus de frayeur que de résolution, furent regardées comme un consentement formel et

» positif. On hâta l'exécution. Vainement Charles
 » voulut la suspendre en donnant ordre qu'on n'en-
 » treprit rien contre la vie de l'amiral ; il n'était déjà
 » plus temps ; et le ressentiment de Guise, qui avait
 » juré de venger la mort de son père, n'avait pas
 » laissé au roi le temps de se rétracter. Au reste la
 » chose alla beaucoup plus loin qu'on ne l'avait
 » d'abord pensé, puisque la reine mère qui avait
 » la plus grande part à cet horrible massacre, di-
 » sait avec une affreuse sécurité : *Quant à moi je*
 » *n'ai sur la conscience que la mort de six.* Après la
 » Saint-Barthélemy, le caractère de Charles IX
 » changea tout-à-fait. Il devint sombre et rêveur ;
 » il levait souvent les yeux au ciel en poussant de
 » profonds soupirs. Au lit de la mort il se félicitait
 » de n'avoir point de fils pour ne point laisser sur le
 » trône un enfant exposé aux mêmes chagrins que
 » lui : pensée qui fait voir combien la couronne fut
 » pesante à ce jeune monarque, qui n'eut souvent
 » le choix qu'entre des démarches hasardeuses. Il
 » n'est pas inutile de remarquer ici avec M. An-
 » queuil, et c'est une des plus importantes leçons
 » que l'on puisse tirer de la lecture de l'histoire,
 » *que le bras vengeur de Dieu s'étendit sur tous ceux*
 » *qui soufflant aux peuples leurs antipathies et leurs*
 » *animosités, les entraînent dans des guerres ci-*
 » *viles, source de tous les crimes.* Le premier des
 » Guises fut tué par un assassin ; le maréchal de
 » Saint-André, un des triumvirs, périt dans le
 » champ d'honneur, mais également assassiné ; le
 » premier prince de Condé eut le même sort ; An-
 » toine de Bourbon, roi de Navarre, et le conné-
 » table de Montmorency, périrent de leurs bles-
 » sures ; l'amiral, le cardinal de Châtillon, son
 » frère, et une foule de noblesse la plus distinguée
 » des deux religions, périrent dans l'espace de
 » 12 ans par tous les genres de mort que la rage et
 » la fureur sont capables d'inventer ; exemple ter-
 » rible, toujours perdu et toujours renouvelé : tant
 » il est vrai que l'expérience n'est pas une autorité
 » suffisante contre les passions des hommes. » Des
 » lois sages furent publiées sous le règne de Charles
 » par les soins du chancelier de l'Hospital ; mais ce
 » ministre, secrètement attaché aux huguenots, donna
 » au gouvernement un ton d'inconsistance et de fai-
 » blesse qui nuisit infiniment à la chose publique.
 » Varillas, de Thou, d'Aubigné, etc. ont composé
 » une *histoire de Charles IX.* Ce prince avait épousé
 » Elizabeth d'Autriche, fille de l'empereur Maximi-
 » lien II, qui, après la mort de son époux, se retira à
 » Vienne en Autriche, où elle ne s'occupa que de
 » bonnes œuvres, fonda le monastère de Sainte-
 » Claire, et mourut le 22 janvier 1592, âgée de
 » trente-deux ans. Elle est enterrée dans l'église de
 » ce monastère.

CHARLES X, quatrième fils du dauphin, fils de
 Louis XV, et frère de Louis XVI et de Louis XVIII,
 naquit à Versailles le 9 octobre 1757. Il reçut au
 baptême le nom de Charles-Philippe, et porta jus-
 qu'à son avènement le titre de comte d'Artois. Fait
 par son aïeul chevalier du Saint-Esprit en 1771, à
 l'occasion du mariage de son frère le comte de Pro-
 vence, il épousa, le 16 novembre 1773, Marie-
 Thérèse de Savoie, qui mourut dans l'émigration en

1803, et dont il eut trois enfants, une princesse
 morte en bas âge, et les ducs d'Angoulême et de
 Berri. En 1777 ce prince quitta pour la première fois
 Versailles pour visiter les ports du royaume, dans
 lesquels la sollicitude de Louis XVI cherchait à ra-
 nimer la marine négligée sous le règne précédent,
 et en 1782, après avoir visité la cour de Madrid, il
 alla prendre part, comme volontaire, à la campagne
 de Gibraltar. Dans ces temps où les ennemis de la
 royauté épiaient déjà l'occasion favorable de renver-
 ser un trône chancelant, les imprudences répétées du
 comte d'Artois offraient un aliment continu à leur
 malignité. Lors de la convocation des notables, le roi
 ayant nommé chacun de ses deux frères président
 d'un bureau, le comte d'Artois décida le sien à se
 prononcer contre toute idée de réforme, tandis que
 Monsieur (depuis Louis XVIII) se montrait favorable
 à toutes les concessions. Cette différence dans la con-
 duite des deux princes, rendit le comte de Provence
 suspect à la cour, et exposa de plus en plus le comte
 d'Artois à l'animosité du parti révolutionnaire.
 Lorsque l'assemblée Constituante tint ses premières
 séances, le comte d'Artois qui, dans la seconde réu-
 nion des notables, avait, de concert avec les autres
 princes du sang, signé une adresse au roi, dans la-
 quelle il s'élevait avec force contre toute innovation,
 se décida à favoriser, par une lettre de sa main, la
 réunion des trois ordres. Mais cet acte ne put dé-
 truire les préventions dont il était l'objet. La jour-
 née du 14 juillet qui ouvrit une ère de violences
 et de massacres, lui fit pressentir tout ce qu'il
 avait à craindre, et le détermina à sortir du
 royaume. Lorsque le roi se rendit à l'assemblée
 sans suite et sans gardes, le comte d'Artois l'ac-
 compagna ; mais le soir même il quitta la France
 où Necker rentrait en triomphe pour y ressaisir une
 éphémère popularité. Le prince se rendit à Turin
 avec ses deux fils et les ducs de Bourbon et d'En-
 ghien. Après avoir eu à Mantoue une première en-
 trevue avec l'empereur Léopold, et avoir fait quel-
 que séjour à Worms, puis au château de Brühl,
 près de Bonn, il se fixa momentanément à Bruxelles
 en 1791. Il partit ensuite pour Vienne, et revint
 Léopold à Pilnitz où se trouvait aussi le roi de
 Prusse. Cependant Louis XVI, dont la position s'ag-
 gravait de jour en jour, ayant donné, le 13 septem-
 bre, son adhésion à l'acte constitutionnel, invita
 ses frères et le prince de Condé à rentrer en France,
 aux termes du décret qui déclarait *ennemis de l'état*
 tous les Français qui ne rentreraient pas avant le
 1^{er} janvier 1792. Le comte d'Artois répondit de Co-
 blentz, qu'il ne pouvait obtempérer à des ordres
évidemment arrachés par la violence, et que le roi
 n'eût pas donné, s'il n'eût été retenu dans un état
 de *captivité physique et morale*. Peu de temps après,
 parut une proclamation dans laquelle de vives ac-
 cusations étaient lancées contre l'assemblée natio-
 nale. Tout espoir de réconciliation s'évanouit. L'as-
 semblée Législative survint, et ne garda point de
 ménagements. Le 2 janvier 1792, elle décréta d'ac-
 cusation le comte d'Artois. Quatre mois après, elle
 supprima le traitement qui lui avait été alloué par
 la constitution, et déclara son apanage saisissable
 par ses créanciers. Le comte d'Artois se trouvait à

Ham en Westphalie, quand il reçut la nouvelle de la mort de Louis XVI. Monsieur prit alors le titre de régent, et donna à son frère celui de lieutenant-général du royaume. Ce prince partit peu après pour Pétersbourg où l'attendait un accueil plein de grandeur. L'impératrice Catherine lui remit de sa main une magnifique épée, dont elle voulait, dit-elle, *qu'il se servît pour le rétablissement et la gloire de sa maison*; elle promit de mettre vingt mille hommes à la disposition du régent, à condition que l'Angleterre les solderait. Le cabinet de Saint-James prit avec les princes exilés des engagements qu'il éluda par des lenteurs calculées. Cependant, en 1795, le prince s'étant rendu à Londres, on mit à sa disposition la frégate le *Jason* de l'escadre du commodore Warren, et il partit de Portsmouth, accompagné de quelques milliers d'émigrés. Les Vendéens commandés par Charette, plaçant leur dernière espérance dans la résolution du comte d'Artois dont on leur annonçait l'arrivée prochaine, avaient repris les armes. Le prince, après être resté quelque temps en croisière sur les côtes de l'Ouest, débarqua le 29 septembre à l'Île-Dieu. Si, passant aussitôt sur le continent, il eût rejoint l'armée vendéenne, et rallié, par l'ascendant de son nom, toutes les forces royalistes de l'Ouest, nul doute que son entreprise n'eût offert quelques chances de succès. Mais il fallait, pour accomplir ce projet, une vigueur de résolution qui lui manqua toujours dans les grandes circonstances de sa vie. La veille du jour où devait s'effectuer le débarquement, le prince communiqua aux personnes de sa suite des dépêches qui le forçaient de se rendre aussitôt à Londres (*Voy. CHARETTE*). Le prince, qu'on nommait *Monsieur*, depuis la mort du jeune Louis XVII, s'arrêta peu en Angleterre et alla résider à Edimbourg jusqu'en 1799. A cette époque il fit un voyage sur le continent pour rejoindre en Suisse la légion de Condé; mais l'ayant trouvée en pleine retraite, il se hâta de retourner en Angleterre. En 1803, le chef du gouvernement consulaire ayant fait aux princes de la maison de Bourbon la proposition de renoncer au trône, Louis XVIII répondit avec convenance et dignité, et Monsieur signa le 23 avril un refus non moins positif. Lorsque Louis XVIII, cessant de regarder la Suède comme un asile assez sûr, se décida à passer en Angleterre, et à s'établir avec sa famille au château d'Hartwell dont il fit l'acquisition, Monsieur s'y rendit près de lui en 1809, et il y resta jusqu'à ce que le dénouement de la campagne de Russie, en lui faisant prévoir la chute de Napoléon, lui eût donné l'espoir de revoir sa patrie et de rentrer dans le palais de ses pères. Au commencement de 1815, le comte d'Artois se rendit à Bile, d'où il pénétra en France. Mais les plaintes qui en furent faites au nom de Bonaparte, au congrès de Châtillon, et les vœux secrets de plusieurs cabinets dont les intérêts étaient contraires à ceux des Bourbons, firent enjoindre au prince de rétrograder. Après les stipulations du 31 mars 1814, le comte d'Artois s'avança sans obstacle, et revêtu du titre de lieutenant-général du royaume, il proclama au nom de son frère, retenu encore en

Angleterre, le rétablissement de la paix, la fin du despotisme, l'abolition de la conscription et de l'impôt des droits-réunis. Le gouvernement provisoire établi à Paris, en se déclarant pour les Bourbons, facilita l'accomplissement de la restauration. Des détachements de la garde nationale allèrent à quatre lieues de distance recevoir Monsieur qui fit son entrée à Paris le 12 avril 1814. La satisfaction générale que faisait éprouver le dénouement presque miraculeux d'une invasion qui avait menacé tous les intérêts de la France, les espérances que donnait une paix assurée, et par-dessus tout cela, des mots heureux dictés par une franche effusion de cœur, avaient électrisé la multitude. « Rien n'est changé en France, avait dit le comte d'Artois, je n'y vois qu'un français de plus. » Lorsqu'il rentra dans ses appartements, quelqu'un de sa suite lui dit : « Monseigneur doit être bien fatigué. — Comment, reprit le prince, serais-je fatigué un jour comme celui-ci, le premier jour de bonheur que j'aie éprouvé depuis vingt-cinq ans. » Le 14, un acte du sénat conféra à Monsieur l'autorité provisoire, en attendant que Louis-Stanislas-Xavier, appelé au trône, eût accepté la charte constitutionnelle. Le comte d'Artois, éludant la déclaration de principes qu'on lui demandait, et qui eût été la reconnaissance d'un pouvoir constituant supérieur à l'autorité royale, répondit : « J'ai pris connaissance de l'acte qui rappelle au trône de France mon auguste frère. Je n'ai point reçu de lui le pouvoir d'accepter la constitution, mais je connais ses sentiments et ses principes, et je ne crains pas d'être désavoué en assurant qu'il en admettra les bases. » Le prince ajouta en son propre nom : « Je remercie le sénat de ce qu'il a fait pour le bonheur de la France en rappelant son souverain légitime. Il ne peut y avoir parmi nous qu'un sentiment, tout le passé est oublié; nous ne sommes plus qu'un peuple de frères. » Pendant que je serai à la tête du gouvernement, et ce temps sera court, j'emploierai tous mes moyens à travailler au bonheur public. » Ces assurances étaient sincères. Si plusieurs actes de ce prince révèlent le défaut de lumières et d'habileté, l'histoire rendra justice à la droiture de ses intentions. Le prompt acquiescement donné au traité qui restituait à l'étranger toutes les places fortes conquises par les Français depuis 1792, et qui réduisait notre marine, fut amèrement reproché à Monsieur. Cependant quelques mesures sages furent prises. Les tribunaux des douanes furent abolis, et dans une réponse au consistoire des réformés, Monsieur déclara que le roi embrassait également dans ses affections les Français de tous les cultes. Ce prince avait été nommé peu de temps après l'entrée de Louis XVIII à Paris, colonel-général des gardes nationales de France, puis rétabli dans son ancien titre de colonel-général des Suisses. Comme d'autres membres de sa famille, il voulut visiter les départements, et déploya dans ce voyage la grâce et la bonté qui lui étaient naturelles, sans toutefois mettre assez en œuvre cette politique adroite à laquelle Henri IV dut de ramener à son parti les ligueurs les plus ardents. Le 5 mars 1815

on apprit aux Tuileries l'apparition de Napoléon sur les côtes du Var. Dès la nuit suivante, Monsieur partit pour Lyon, où il arriva le 8. Mais les dispositions hostiles des esprits le forcèrent à reprendre en hâte la route de la capitale. Le 16 mars, il accompagna le roi au corps législatif, et jura fidélité à la charte constitutionnelle, tant en son nom qu'en celui de sa famille. Le roi ayant quitté son palais dans la nuit du 19 au 20, Monsieur le suivit quelques heures après, avec le duc de Berri; et après s'être arrêté à Aspres, il alla rejoindre à Gand le chef de sa famille. Rentré en France après les cent-jours, il présida, le 26 juillet, le collège électoral du département de la Seine, et y obtint un grand succès par l'aménité de ses manières et l'à-propos de ses paroles. A la chambre des pairs, il s'opposa à ce que des remerciements fussent votés au duc d'Angoulême pour sa conduite dans le midi. « C'était, dit-il, contre des Français égarés qu'il s'était vu contraint de combattre. » Depuis ce moment jusqu'à la fin du règne de Louis XVIII, le comte d'Artois se tint presque constamment à l'écart du mouvement officiel de la politique, et se consacra aux pratiques d'une piété sincère qu'augmentait le souvenir des fautes de sa jeunesse. L'attentat qui mit fin aux jours du duc de Berri le 13 février 1820, plongea la famille royale et le comte d'Artois en particulier, dans une profonde douleur qui fut adoucie par la grossesse bientôt déclarée de la duchesse de Berri. Le comte d'Artois accueillit la naissance du duc de Bordeaux, qui fut appelé *l'enfant du miracle*, comme une consolation d'en haut et un témoignage éclatant des desseins de Dieu sur sa famille. Louis XVIII étant mort le 16 septembre 1824, le comte d'Artois se vit appelé au trône sous le nom de Charles X. Des mots heureux prononcés par lui dans les premiers moments de son règne furent accueillis avec transport. En défendant aux soldats de repousser la foule qui se pressait sur son passage, il s'était crié : *Point de halberdes !* et ce mouvement de confiance avait excité de vives sympathies. L'ordonnance qui abolit la censure rétablie peu de jours avant la mort de Louis XVIII, ne fut pas accueillie avec moins de faveur. Une amnistie générale fut en même temps promulguée en faveur des déserteurs des armées de terre et de mer, et des sommes considérables furent tirées de la cassette du roi pour être employées en actes de bienfaisance. Charles X saisit avec empressement toutes les occasions de se montrer en public, et le spectacle devenu nouveau, d'un roi de France assistant à cheval à des fêtes militaires, parut ajouter encore à l'allégresse causée par son avènement. Les arts furent l'objet particulier de sa bienveillance, et plus d'une fois éprouvèrent les effets de sa royale munificence. Les chambres furent convoquées pour le 22 décembre, et il fut célébré la veille de ce jour une messe du Saint-Esprit, à laquelle assistèrent les princes de la famille royale et tous les grands dignitaires de l'état en habit de cérémonie. Cette solennité religieuse, dans laquelle des écrivains de parti n'ont voulu voir que le premier acte d'une alliance servile du pouvoir royal avec le clergé, n'avait rien que de con-

venable dans un pays catholique; la religion bien entendue est la meilleure conseillère du pouvoir, comme la garantie la plus sûre de la vraie liberté. Le roi ouvrit la session législative par un discours dans lequel on remarqua les passages suivants : « La confiance de la nation ne sera point trompée. Messieurs, je connais tous les devoirs que » m'impose la royauté; mais fort de mon amour » pour mon peuple, j'espère, avec l'aide de Dieu, » avoir le courage et la fermeté nécessaire pour les » remplir... Le moment est venu de fermer la dernière plaie de la révolution. La situation de nos » finances permettra d'accomplir ce grand acte de » justice et de politique... Vous assisterez, messieurs, à la cérémonie de mon sacre. Là, prosterné au pied du même autel où Clovis reçut » l'onction sainte, en présence de celui qui juge » les peuples et les rois, je renouvellerai le serment de maintenir et de faire observer les lois de » l'état et les institutions octroyées par le roi mon » frère. » Le sacre eut lieu le 29 mai 1825 avec un grand éclat. La sainte ampoule qui, depuis plusieurs siècles, était en vénération dans l'église de Reims, avait été brisée en 1793 par un commissaire de la Convention, sur le piédestal de la statue de Louis XV; mais des mains fidèles en avaient recueilli des fragments, avec une partie du baume qu'elle renfermait, et ces précieux restes servirent au sacre de Charles X. Cette solennité que le roi avait fait précéder d'une amnistie accordée aux condamnés politiques (28 mai 1825), avait attiré un concours immense, et plusieurs poètes, au nombre desquels étaient MM. de Lamartine et Victor Hugo, la célébrèrent en beaux vers. Dès les premiers jours du règne de Charles X, plusieurs membres distingués du parti libéral avaient manifesté des dispositions favorables au gouvernement royal. Il eût été d'une bonne politique de profiter de ce moment d'entraînement pour conquérir leur appui, par des concessions raisonnables. Si l'on réfléchit à tout ce qui s'est passé depuis 1830, on acquerra la conviction que cette transaction pouvait se faire sans compromettre la dignité royale. Dominé par d'imprudents conseillers, Charles X ne tint pas assez compte de l'opinion publique dont la chambre des députés était l'expression, et adopta une politique étroite et personnelle que dans sa bonne foi il jugeait conforme aux vrais intérêts de la France, mais qui devait le conduire à l'abîme. Les fautes de son gouvernement eurent pour résultat de grossir en peu de temps les rangs d'une opposition où se réunissaient des hommes d'opinions bien divergentes. La loi de *l'indemnité* (27 avril 1825), dont le principe était juste et que M. de Villèle regardait comme une mesure essentiellement politique, la loi du *sacrilège* (20 avril 1825), le projet de loi sur la presse que le ministère fut obligé de retirer (17 avril 1827), le rétablissement de la censure (24 juin 1827), et par-dessus tout, le licenciement de la garde nationale de Paris (29 avril 1827), donnèrent lieu à des attaques vives et persévérantes. On s'attacha à représenter le roi comme dominé par le clergé, et l'éclatante dénonciation de M. de Montlosier contre les envahissements de ce qu'il appelait

le parti prêtre, parut donner du poids à cette accusation. Cependant en 1827, le roi alla visiter le camp de Saint-Omer où venaient d'être réunis dix-sept mille hommes, que la malveillance représentait comme destinés à marcher sur Paris pour opérer de vive force une contre-révolution. Il traversa les départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Somme, visita en détail celui du Nord, et parut également satisfait de l'accueil qu'il reçut et de l'état de l'industrie dont il remarqua lui-même les progrès. Il put toutefois remarquer qu'à l'expansion de la joie universelle causée par sa présence, se mêlait l'expression indirecte des défiances qu'inspirait à une partie de la population la marche suivie par le gouvernement. L'opinion publique se montra plus favorable à sa politique extérieure. Le traité signé le 6 juillet 1827 pour la pacification de la Grèce, entre la France, la Grande-Bretagne et la Russie, obtint l'approbation universelle, et l'orgueil national applaudit à la victoire de Navarin (*Voy. RIGNY*), sans considérer si elle servait autant les vrais intérêts de la France que ceux de l'Angleterre. Bientôt après, une armée navale appareilla à Toulon pour la Morée, et Charles X put être regardé comme le pacificateur de la Grèce. Le 3 novembre de la même année, une ordonnance royale ayant dissous la chambre dont la majorité désignée par les journaux sous le nom des *trois cents*, soutenait le ministère Villèle, les collèges électoraux furent convoqués. A l'occasion des élections il éclata des troubles sérieux dans Paris; le sang coula dans quelques rues, et il fut fait un premier essai des barricades. Le résultat des élections trompa l'attente du ministère, et Charles X composa, le 4 janvier 1828, un nouveau cabinet dont la présidence fut décernée à M. de Martignac (*Voy. ce nom*). Ce ministère, jaloux de réconcilier le gouvernement avec l'opinion publique, débuta par des actes qui obtinrent l'assentiment des membres modérés de l'opposition libérale. Il proposa les lois *municipale* et *départementale*, et il fit rendre l'ordonnance du 16 juin, qui limita le nombre des élèves des écoles ecclésiastiques, à 20 mille, en interdisant le droit de diriger ces écoles à tout membre d'une congrégation non autorisée (*Voy. FEUTNER*). Cette mesure, dirigée contre les Jésuites, donna lieu, de la part des évêques, à de vives réclamations consignées dans un mémoire présenté au nom de l'épiscopat français par le cardinal de Clermont-Tonnerre (*Voy. ce nom*). Quelques modifications ayant été apportées à l'interprétation des ordonnances, les évêques consentirent à y donner leur adhésion. Le 12 août 1828, après la clôture de la session des chambres, Charles X se mit en route pour visiter les villes de Metz, Lunéville, Strasbourg, Mulhausen. Un grand enthousiasme se manifesta partout sur sa route, et l'Alsace se distingua par l'accueil qu'elle fit au roi que ce voyage remplit de bonheur. Après l'ouverture de la session de 1829 qui eut lieu le 27 janvier, le cabinet se modifia par quelques remplacements partiels qui parurent propres à fortifier le ministère Martignac. Mais bientôt une question de priorité qui s'éleva à l'occasion de la présentation des lois départementale et municipale amena

une collision de la chambre avec le ministère. La droite, dirigée par M. de la Bourdonnaye, vota avec la gauche, et cet accord amena la dissolution du cabinet qui, manquant d'appui dans la chambre comme à la cour, dut se retirer. Le 8 août 1829 fut installé un nouveau ministère dont le prince de Polignac, ami particulier du roi, fut nommé président, le 17 novembre suivant. C'est ici une des grandes fautes de Charles X. La formation d'un tel ministère, contraire à toutes les règles du gouvernement représentatif, fut accueillie avec un étonnement mêlé d'inquiétude. On vit dans cet acte, que rien n'avait fait prévoir, l'annonce d'une scission éclatante entre le pouvoir royal et la chambre des députés, et un prélude aux coups d'état. Vainement MM. Courvoisier et de Chabrol (*Voyez ces noms*), qui avaient d'abord été nommés membres de ce cabinet, représentèrent-ils au roi les dangers auxquels il s'exposait en s'écartant de la route constitutionnelle, Charles X, qui du reste eut toujours l'intention de respecter la charte, fut inébranlable, et la démission de ces deux ministres fut acceptée. Cependant une expédition fut résolue contre Alger, et le commandement en fut confié à M. de Bourmont (*Voy. ce nom*). Pendant que les préparatifs se faisaient, les chambres furent convoquées. Dans la séance royale du 2 mars 1830, le roi se félicita de la part que la France avait eue sous son règne à la régénération de la Grèce; il parla du projet de réconcilier les membres de la maison de Bragance; il présenta le châtiment qu'il espérait infliger au dey d'Alger, comme devant tourner au profit de toute la chrétienté; enfin il insista sur les droits sacrés de la couronne, et donna à entendre qu'il était loin de prendre les plaintes exagérées d'une opposition systématique pour l'expression du vœu de la nation. Alors fut rédigée la fameuse adresse signée par deux cent vingt et un députés, par laquelle on avertissait le monarque du danger qu'il y avait à conserver un ministère dont les vues paraissaient en opposition avec celles de la chambre et avec le vœu de tout le royaume. Le roi se montra offensé de cette adresse, et déclara que ses résolutions étaient immuables. La chambre fut prorogée, et bientôt après dissoute, quoiqu'il fut aisé de prévoir que de nouvelles élections faites dans des circonstances aussi irritantes, ne manqueraient pas d'amener devant le trône une chambre animée du même esprit. Au moment où éclatait cette funeste division entre le roi et la chambre des députés, de nombreux incendies qui, s'ils n'étaient pas l'effet du hasard, paraissaient avoir pour but d'aigrir la population, affligeaient plusieurs provinces et surtout l'ancienne Normandie. La police, malgré tous ses efforts, ne put en découvrir les auteurs. Le 25 mai, la flotte dirigée contre Alger était sous voile. Le temps contraire en avait retardé le départ, et fit ensuite consumer près de trois semaines dans la baie de l'alma. Le 15 juin elle était à l'ancre dans la baie de Sidi-Ferruch, le débarquement s'opérait, et dès le soir l'armée emportait sa première position. Le 4 juillet, le fort l'Empereur s'était rendu, et le 5, Hussein, dey d'Alger, avait capitulé. Une conquête aussi bien dirigée ne pouvait manquer d'amener d'utiles résultats.

Presqu'aussitôt après la prise d'Alger, le bey de Tittery fit sa soumission au général en chef, et l'un des fils de M. de Bourmont alla recevoir celle du bey d'Oran. Ce succès glorieux pour la France, et avantageux à la civilisation, semblait de nature à consolider le trône de Charles X. Mais déjà le char de l'état était lancé dans la voie des révolutions sans qu'il fût possible de l'arrêter. Le 23 juillet, le résultat des élections était connu. La proclamation publiée par le roi n'avait produit d'autre effet que de compromettre sa dignité. Les deux cent vingt et un se trouvaient tous réélus. Charles X, pour sortir de la position difficile où il était placé, chercha une ressource dans l'article XIV de la charte ainsi conçu : « Le roi est le chef suprême de l'état, commande » les forces de terre et de mer, déclare la guerre, » fait les traités de paix, d'alliance et de commerce, » nomme à tous les emplois de l'administration » publique, et fait les règlements et ordonnances nécessaires pour l'exécution des lois et la sûreté de » l'état. » Persuadé que cet article l'autorisait dans certains cas à prendre la dictature, il rendit, le 23 juillet, d'après un rapport de ses ministres, des ordonnances par lesquelles la chambre des députés était dissoute, la liberté de la presse suspendue, le nombre des électeurs et celui des députés considérablement réduit, et le mode d'élection entièrement changé. Ces ordonnances produisirent dans la masse de la population un sentiment d'épouvante et de douleur. Les députés présents à Paris et les journaux de l'opposition s'empressèrent de protester. Les fabricants fermèrent leurs ateliers et congédièrent leurs ouvriers qui firent bientôt une armée redoutable. Dans la journée du 27, des préparatifs de résistance eurent lieu sur plusieurs points. La gendarmerie, ayant voulu dissiper les rassemblements, fut repoussée. La ligne, qui devait la soutenir, hérita. Bientôt l'hôtel-de-ville, l'arsenal et la préfecture de police tombèrent au pouvoir des insurgés. La caserne de Babylone, occupée par les Suisses, fut enlevée, et la garde royale dut se replier sur plusieurs points. M. Laffitte, membre de la chambre des députés, s'étant présenté à Saint-Cloud dans la journée du 28, pour demander, au nom de ses collègues présents à Paris, comme conditions de paix, le retrait des ordonnances, le renvoi du ministère et le rétablissement de la garde nationale, revint sans avoir pu pénétrer jusqu'au roi. Le lendemain, la cause royale était perdue. Des régiments de ligne avaient fraternisé avec le peuple. La garde royale s'était vue obligée de battre en retraite; le Palais royal, le Louvre et les Tuileries étaient tombés au pouvoir de l'insurrection, et le drapeau tricolore flottait de tous côtés dans Paris. Charles X, surpris et consterné d'un événement facile à prévoir, et contre lequel ses imprudents ministres n'avaient pris aucune précaution, s'éloigna de Saint-Cloud avec sa famille dans la nuit du 30, et dès son arrivée à Rambouillet, il expédia trois ordonnances dont la première révoquait celles du 23 juillet, la seconde nommait un nouveau ministère, et la troisième convoquait les chambres pour le 3 août. Ces ordonnances furent apportées par M. de Sussy à la chambre des députés qui n'en tint aucun compte. Dès le 29,

s'était organisée une commission municipale composée de MM. J. Laffitte, Casimir Perrier, de Lobau, de Schonen, Audry de Puiraveau et Mauguin, et son premier acte, après avoir rétabli la garde nationale, avait été d'appeler au trône le duc d'Orléans. Charles X écrivit lui-même à ce prince pour l'instituer lieutenant-général du royaume, et le 2 août, il signa à Rambouillet le message suivant contenant acte de son abdication, et de celle de son fils le duc d'Angoulême, en faveur du duc de Bordeaux, acte qui, dès le lendemain, fut, par ordre du duc d'Orléans, transcrit sur le registre de l'état civil de la maison royale aux archives de la chambre des pairs. « Rambouillet, ce 2 août 1830. Mon cousin, je suis trop profondément peiné des maux » qui affligent ou qui pourraient menacer mes » peuples, pour n'avoir pas cherché un moyen de » les prévenir. J'ai donc pris la résolution d'abdiquer la couronne en faveur de mon petit-fils, le » duc de Bordeaux. Le dauphin qui partage mes » sentiments, renonce aussi à ses droits en faveur » de son neveu. Vous aurez donc, en votre qualité » de lieutenant-général du royaume, à faire proclamer l'avènement de Henri V à la couronne. » Vous prendrez d'ailleurs toutes les mesures qui » vous concernent pour régler les formes du gouvernement pendant la minorité du nouveau roi. » Ici je me borne à faire connaître ces dispositions; » c'est un moyen d'éviter encore bien des maux, » etc., etc. Signé CHARLES et LOUIS-ANTOINE. » Cependant Charles X supportant sa nouvelle infortune avec un calme qui n'était pas sans dignité, se dirigea à petites journées vers Cherbourg, accompagné de ses gardes-du-corps et de cinq commissaires chargés par le gouvernement provisoire de l'escorter jusqu'au lieu de l'embarquement. Parti de Valogne le 16 à 9 heures du matin, il arriva en quatre heures à Cherbourg, et se dirigea vers la rade, sans s'arrêter dans la ville. Environ soixante personnes parmi lesquelles on remarquait le général Larochejaquelein, digne membre de son héroïque et infortunée famille, quittèrent la France avec le monarque déchu. Charles X étant le 17 dans la rade de Spithead en vue de Portsmouth, écrivit au roi d'Angleterre qui lui fit répondre qu'il ne recevrait d'autre accueil dans la Grande-Bretagne que celui d'un simple particulier, et après quelque incertitude, il choisit pour résidence le château d'Holyrood en Ecosse qu'il avait habité quelque temps pendant son premier exil. La rigueur du climat le détermina en 1832, à passer sur le continent et il alla vivre avec sa famille au Hradschin de Prague où l'empereur d'Autriche avait mis à sa disposition une partie de l'ancien palais du *Burg*. Des raisons de convenance le décidèrent au bout de quelque temps à quitter la capitale de la Bohême. Il craignit de gêner les dispositions de l'empereur qui pouvait désirer de venir à Prague ou y envoyer un vice-roi. Le prince voulut se rapprocher de l'Italie, et au mois de mai 1836, il loua le château de Graffenberg, près Goritz, appartenant au comte Coronini. En quittant Prague, Charles X fit présent à la cathédrale d'un magnifique ostensoir en vermeil, et reçut de la population de nombreux témoignages de

respect. Il se rendit à Tœplitz, où quelques Français vinrent le visiter. Obligé de quitter cette ville, parce que la maison qu'il occupait était arrêtée pour le roi de Prusse, il s'arrêta dans une auberge à Budweis où il fut retenu par une indisposition assez grave du duc de Bordeaux. Comme on ne pouvait se rendre à Goritz sans traverser des pays infectés par le choléra, le duc de Blacas loua pour le roi le château de Kirchberg près de Vienne. La famille royale y fit un séjour agréable; mais ne voulant pas y passer l'hiver, Charles X en partit le 8 octobre. En arrivant à Goritz, le roi paraissait préoccupé; il parlait souvent de sa fin prochaine. Le 1^{er} novembre, il eut une incommodité légère en apparence et qui ne l'empêcha pas de célébrer en vrai chrétien la fête des saints. Le lendemain, il assista au service pour les morts. Placé entre ses deux petits-enfants, il leur paraphrasa le *Dies iræ* avec une chaleur d'expression qui les émut vivement. Au retour, il dit à ceux qui l'entouraient : « C'est » une pensée salutaire que celle de notre fin inévitable : elle nous fait veiller sur les actions de » notre vie; elle est la consolation de nos maux.... » J'ai subi de cruelles épreuves et je les ai patiemment supportées dans l'espoir que Dieu m'en » tiendrait compte dans l'avenir. » Charles X, depuis son départ, s'était montré résigné à son sort; mais il aimait à parler de la France, et il s'entretenait avec intérêt des événements qui s'y passaient. Il apprit avec joie la délivrance des prisonniers de Ham, et fut sensible à la mort de M. de Chabrol son ancien ministre. Le 4, jour de la saint Charles, le prince éprouva pendant la messe un saisissement de froid; il donna cependant encore quelques audiences; mais l'extinction de sa voix et le changement survenu en peu d'heures dans sa figure, inspirèrent à sa famille des alarmes qui augmentèrent encore lorsque, dans la maladie du vieux monarque, on eut reconnu tous les symptômes du choléra. Averti de la nécessité de recevoir les secours de l'Eglise par le même cardinal de Latil qui avait assisté, dans la triste nuit du 13 février 1820, le duc de Berry à ses derniers moments, Charles X les réclama avec empressement et sans émotion. Le vénérable évêque d'Hermopolis vint aussi adresser au roi mourant de douces et touchantes exhortations. Le prélat lui ayant demandé s'il pardonnait, dans ce moment suprême, à ceux qui lui avaient fait du mal : « Je leur ai pardonné depuis » longtemps, dit-il, je leur pardonne encore dans » cet instant de grand cœur... Que le Seigneur fasse » miséricorde à eux et à moi...! » Et se recueillant un instant, il pria pour la France et la bénit. Charles X expira le dimanche 6 novembre 1836 à une heure et demie du matin. Son corps fut embaumé et son cœur fut mis dans une boîte de plomb. Le 11, le cercueil du monarque fut porté dans l'église des franciscains de Goritz, et déposé dans le caveau des comtes de Thurm. Ainsi finit ce monarque infortuné qui, dans des temps ordinaires, eût pu être sur le trône un autre Henri IV. Religieux, affable, bienfaisant, d'une dignité aimable, d'une piété tolérante et d'une générosité sans bornes, il parut réunir toutes les qualités qui

font l'honnête homme. Sincèrement dévoué aux intérêts du peuple, il eut le malheur de se tromper sur les moyens de le rendre heureux, et de s'entourer de ministres assez aveugles pour partager son erreur, ou assez faibles pour céder contre leur conscience, à des ordres qui, en compromettant le trône, mettaient en péril la société tout entière.

EMPEREURS.

CHARLES I, II et III. Voy. CHARLEMAGNE, CHARLES le CHAUVÉ et CHARLES le GROS, rois de France.

CHARLES IV, fils de Jean de Luxembourg, et petit-fils de l'empereur Henri VII, né le 16 mai 1316, monta sur le trône impérial en 1347. Son règne est célèbre par la fameuse bulle d'or, donnée dans la diète de Nuremberg en 1356; Bartholéus composa. Le style de cette charte se ressent du goût du siècle. On commence par apostropher les sept péchés mortels. On y trouve la convenance des sept électeurs, par les sept dons du Saint-Esprit et le chandelier à sept branches. Par cette loi fondamentale, on fixe 1^o le nombre d'électeurs à sept; 2^o on assigne à chacun d'eux une grande charge de la couronne; 3^o on règle le cérémonial de l'élection et du couronnement; 4^o on établit deux vicariats; 5^o les électors sont déclarés indivisibles; 6^o on confirme aux électeurs tous les droits de la souveraineté, appelés supériorité territoriale; 7^o le roi de Bohême est placé à la tête des électeurs séculiers. Cette loi de l'empire, conservée à Francfort, et écrite sur du vélin avec un grand sceau ou bulle d'or au bas, fut presque achevée à Nuremberg. On y mit la dernière main à Metz aux fêtes de Noël. Charles IV y fut servi dans une cour plénière avec les cérémonies les plus imposantes. Le duc de Luxembourg et de Brabant lui donna à boire; le duc de Saxe, grand-maréchal, parut avec une mesure d'argent pleine d'avoine, qu'il prit dans un gros tas devant la salle à manger. L'électeur de Brandebourg donna à laver à l'empereur et à l'impératrice, et le comte Palatin posa les plats sur la table. Charles IV mourut le 29 novembre 1378, à Prague, dont il avait fondé l'université en 1364. Il introduisit, autant qu'il put, en Allemagne, les lois et les coutumes de la France, où il avait été élevé. Il aimait encore plus sa famille que l'Allemagne. On disait même, que comme il l'avait ruinée pour acquérir l'empire, il ruina ensuite l'empire pour remettre sa maison. Il en fit garder les trésors et les ornements dans un de ses châteaux en Bohême. Son siècle se prévenait toujours pour celui qui avait ces ornements à sa disposition; le peuple les regardait comme un gage de l'autorité légitime. Charles IV était si persuadé qu'il perpétuerait de cette manière la couronne impériale dans sa famille, qu'il fit graver les armes de Bohême sur le pommeau de l'épée de Charlemagne. Cet empereur aimait et cultivait les lettres : il parlait cinq langues; mais il joignait à une âme faible un esprit vain et un cœur intéressé et avide. On a de lui de bons *Mémoires sur sa vie*, que l'on trouve dans le recueil des historiens de Bohême de Fréher. Le Pogge a recueilli ses apophthegmes. Ils ont été publiés par

Fréher, dans le tome 2 de ses *Scriptores rerum Germanicarum*. C'est au commencement de son règne qu'on doit placer l'invention des armes à feu, attribuée communément à Berthold Schwartz, franciscain de Fribourg en Brisgaw.

CHARLES-QUINT, archiduc d'Autriche, fils aîné de Philippe et de Jeanne de Castille, né à Gand le 24 février 1500, roi d'Espagne en 1516, fut élu empereur en 1519. François 1^{er}, roi de France, lui disputa l'empire par ses intrigues et son argent. Charles, dont la jeunesse donnait moins d'ombrage aux électeurs que le caractère inquiet de son rival, l'emporta sur lui. Cette rivalité alluma la guerre entre la France et l'empire en 1521. L'Italie en fut principalement le théâtre. Elle avait commencé en Espagne, elle fut bientôt dans le Milanais. Charles-Quint s'en empara, et en chassa Lautrec. Il ne resta à François 1^{er} que Crémone et Lodi; et Gènes, qui tenait encore pour les Français, leur fut bientôt enlevée par les impériaux. Charles, ligué avec Henri VIII, roi d'Angleterre, eut l'avantage de s'attacher un général habile, que l'imprudence de François 1^{er} avait trop peu ménagé. Il fit des offres au connétable de Bourbon, et Bourbon le sert contre sa patrie. Adrien VI, Florence et Venise se joignent à lui. Son armée, conduite par Bourbon, entre en France, fait le siège de Marseille, le lève et revient en Italie en 1524. La même année, les Français, commandés par Bonnivet, sont battus à Biagras, et perdent le chevalier Bayard, qui seul valait une armée. L'année d'après se donna la fameuse bataille de Pavie (cette bataille porte aussi le nom de Rebec), où François 1^{er} fut pris. Charles-Quint, alors à Madrid, reçut son prisonnier avec beaucoup d'égards, et dissimula sa joie. Il défendit même les marques de l'allégresse publique. *Les chrétiens*, dit-il, *ne doivent se réjouir que des victoires qu'ils remportent sur les infidèles.* « La prise d'un roi, d'un héros qui devait faire » naître de si grandes révolutions, ne produisit » guère, dit un historien célèbre, qu'une rançon, » des reproches, des démentis, des défis solennels » et inutiles. » L'indifférence de Charles, ou, si l'on veut, une modération qui peut paraître excessive, le priva des fruits d'une si grande victoire. Au lieu d'attaquer la France immédiatement après la bataille de Pavie, il se contenta de faire signer à François 1^{er} un traité que celui-ci n'eut garde de tenir : il se liguait même contre son vainqueur avec Clément VII, le roi d'Angleterre, les Florentins, les Vénitiens et les Suisses. Bourbon marche contre Rome, et y est tué; mais le prince d'Orange prend sa place : Rome est pillée et saccagée. Le pape, réfugié au château Saint-Ange, est fait prisonnier. Charles eut horreur des excès commis dans cette occasion, indiqua des prières publiques et envoya des ordres exprès pour l'élargissement du pape. Un traité conclu à Cambrai, appelé le *traité des dames* (entre Marguerite de Savoie, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François 1^{er}), concilia ces deux monarques. Charles s'accorda aussi avec les Vénitiens, et donna la paix à Sforce et à ses autres ennemis. Tranquille en Europe, il passa, en 1533, en Afrique avec une

armée de plus de 30 mille hommes, et commença les opérations par le siège de la Goulette. L'expérience lui ayant appris que les succès suivaient la vigilance, il visitait souvent son camp. Une nuit, faisant semblant de venir du côté des ennemis, il s'approcha d'une sentinelle, qui cria suivant l'usage : *Qui va là?* Charles lui répondit en contrefaisant sa voix : *Tais-toi, je ferai ta fortune.* La sentinelle, le prenant pour un ennemi, lui tira un coup de fusil, qui heureusement fut mal ajusté. Charles fit aussitôt un cri qui le fit reconnaître. Après la prise de la Goulette, il défait le fameux amiral Barberousse, entre victorieux dans Tunis, rend la liberté à 22,000 esclaves chrétiens, et rétablit Mulei-Hassen sur son trône. Comme il pouvait être à toute heure dans le cas de donner ou de recevoir bataille, il marchait toujours en avant au milieu des enfants perdus. Le marquis de Guast est obligé de lui dire : *Comme général, je vous ordonne de vous placer au centre de l'armée, et avec les enseignes.* Charles, pour ne pas affaiblir la discipline militaire qu'il avait établie, obéit sans murmurer. S'il n'y avait pas d'ennemi plus redoutable, il n'y en avait pas de plus généreux. On sait comment il en a agi envers divers princes qu'il pouvait dépouiller, et qu'il se contenta d'humilier. Le boulangier de Barberousse vint un jour lui offrir d'empoisonner son maître; Charles eut horreur de cette offre, et fit avertir ce fameux corsaire d'être sur ses gardes. La paix de Cambrai, en pacifiant la France et l'Espagne, n'avait pas rapproché le cœur des deux rois. Charles-Quint entre en Provence avec 50,000 hommes, s'avance jusqu'à Marseille, met le siège devant Arles, et fait ravager en même temps la Champagne et la Picardie. Contraint de se retirer, après avoir perdu une partie de son armée, il pense à la paix. On conclut une trêve de dix années à Nice en 1548. L'année suivante, Charles demande à François le passage par la France, pour aller punir les Gantois révoltés. Il l'obtint; François va au-devant de lui, et Charles s'arrête à Paris sans rien craindre. Un cavalier espagnol lui ayant dit que si les Français ne le retenaient prisonnier, ils seraient bien faibles ou bien aveugles : *Ils sont l'un et l'autre*, lui répondit l'empereur, *et c'est sur cela que je me fie.* Il se fiait davantage encore à ses armées et à ses habiles généraux qui se tenaient prêts à tirer raison de sa détention. Charles, disent les historiens français, promit l'investiture du Milanais à François, pour un de ses fils; mais il est certain qu'il ne répondit que par des défaites aux instances que François lui fit, et Voltaire convient que ce monarque prit pour une promesse *une parole vague.* Est-il d'ailleurs raisonnable de supposer que pour châtier une ville, l'empereur voulut se dépouiller du plus beau duché de l'Europe? Les Gantois furent domptés et punis. La guerre se ralluma en 1542, Henri VIII se joignit à Charles contre la France, qui, malgré la bataille de Cérises, se trouva dans le plus grand danger. La paix fut conclue à Crespy en 1545. Quelques années auparavant, Charles avait passé en Afrique pour conquérir Alger, et en était revenu sans gloire. Charles-Quint fut aussi occupé des troubles causés par Luther que

de ses guerres contre la France. Il opposa d'abord des édits à la confession d'Augsbourg, et à la ligue offensive et défensive de Smalkalde. Mais ni la victoire signalée qu'il remporta à Muhlberg sur l'armée des confédérés en 1547, ni la détention de l'électeur de Saxe et du landgrave de Hesse, ne purent contenir les protestants, toujours soutenus par la France et par les Turcs qui, par de puissantes diversions, obligèrent l'empereur à user d'indulgence. L'an 1548, il publia le grand *Interim* dans la diète d'Augsbourg, formulaire de foi catholique pour le dogme, favorable aux hérétiques pour la discipline. On permettait la coupe aux laïques et le mariage aux prêtres. Ce tempérament ne satisfait personne. Maurice, électeur de Saxe, et Joachim, électeur de Brandebourg, toujours ses ennemis, ligués avec Henri II, le forcèrent, en 1552, de signer la paix de Passaw. Ce traité portait que l'*Interim* serait cassé et annulé, que l'empereur terminerait à l'amiable, dans une diète, les disputes sur la religion, et que les protestants jouiraient, en attendant, d'une pleine liberté de conscience. Charles-Quint ne fut pas plus heureux devant Metz, défendu par le duc de Guise; il fut obligé d'en lever le siège. Des écrivains superficiels et passionnés ont accusé Charles de s'être vengé l'année suivante du mauvais succès de cette expédition, sur la ville de Téroüane qu'il fit démolir, tandis que l'on sait, à n'en pouvoir douter, que cette démolition ne fut accordée qu'aux vives instances des états de Flandre. « L'année suivante, dit un historien impérial, la guerre » se répandit dans les Pays-Bas; Charles-Quint prit » d'assaut la ville de Téroüane, dont les habitants, » passionnément attachés à la France, avaient commis d'affreux brigandages dans la Flandre. L'empereur résolut de détruire cette ville jusqu'aux » fondements. Les états de Flandre requièrent qu'il » plut à sa majesté de donner tel ordre sur la démolition de ladite ville, que pour l'avenir l'espoir » puisse être ôté aux Français de s'y pouvoir remettre ou la refaire. Leur vœux furent si bien » remplis, qu'il ne resta plus que le souvenir de » Téroüane, et le champ où elle fut. » La guerre durait toujours sur les frontières de la France et de l'Italie, avec des succès balancés. Charles-Quint, vieilli par les maladies et les fatigues, et détrompé des illusions humaines, résolut d'exécuter un projet formé depuis longtemps et mûri dans le calme de la réflexion. Il fait élire roi des Romains son frère Ferdinand, et lui cède l'empire le 7 septembre 1556 (cession qui ne fut reconnue par les princes allemands qu'en 1558), après s'être démis auparavant de la couronne d'Espagne en faveur de Philippe son fils, en présence de Maximilien, roi de Bohême, de la reine son épouse, des reines douairières de France et de Hongrie, du duc de Savoie, du duc de Brunswick, du prince d'Orange, des grands d'Espagne, et de la principale noblesse d'Italie, des Pays-Bas, de l'Allemagne, et des ambassadeurs de toutes les puissances de l'Europe. Ce grand prince rendit compte de ce qu'il avait fait pour mériter sa retraite qu'il regardait comme une récompense de ses travaux; et prenant son fils entre ses bras, il le plaça lui-même sur le trône. Spectacle sublime,

intéressant, attendrissant, qui tira des larmes de cette auguste assemblée. Il dit à son fils en le quittant : « Vous ne pouvez me payer de ma tendresse » qu'en travaillant au bonheur de vos sujets. Puis- » siez-vous avoir des enfants qui vous engagent à » faire un jour pour l'un d'eux, ce que je fais aujourd'hui pour vous. » Il se retira quelque temps après à Saint-Just, monastère situé dans un vallon agréable, sur les frontières de Castille et de Portugal. La promenade, la culture des fleurs, les expériences de mécanique, la lecture, les offices, les autres exercices claustraux remplirent tout son temps sur ce nouveau théâtre. Tous les vendredis de carême, il se donnait la discipline avec la communauté. On prétend que, dans sa retraite, il regretta le trône. Prétention réfutée par le genre de vie qu'il y mena avec une constance qui ne s'est pas démentie d'un moment. Si Charles s'était repenti d'avoir quitté la puissance souveraine, il se serait occupé de tous les événements politiques; il eût entretenu des liaisons avec les courtisans, il eût formé des intrigues pour troubler l'état, ou le gouverner encore de sa retraite. Il partit pour Saint-Just, dit l'abbé Raynal, y vécut obscur et n'en sortit jamais. Charles-Quint finit son rôle par une scène singulière, mais dont on avait déjà vu des exemples. Il fit célébrer ses obsèques pendant sa vie, se mit en posture de mort dans un cercueil, entendit faire pour lui-même toutes les prières qu'on adresse à Dieu pour ceux qui ne sont plus, et ne sortit de sa bière que pour se mettre dans un lit. Une fièvre violente qui le saisit la nuit d'après cette cérémonie funèbre, l'emporta le 21 septembre 1558, âgé de 58 ans 6 mois 27 jours. Charles-Quint ne voulait être ni loué ni blâmé. Il appelait ses historiens, Paul Jove et Sleidan, ses menteurs, parce que le premier avait dit trop de bien de lui, et l'autre trop de mal. Ses *Instructions à Philippe II* ont été traduites en français par Antoine Teissier, La Haye, 1700, in-12. Les rois d'Espagne n'ont porté le titre de *majesté* que depuis l'avènement de Charles-Quint à l'empire. Leti a écrit sa *vie* en italien, qu'on a traduite en français en 4 vol. in-12; mais on préfère l'*Histoire* du même prince, écrite en anglais par Robertson, et traduite en français par M. Suard, Paris, 1771, 2 vol. in-4, et six vol. in-12. Elle est écrite avec autant de vérité qu'on peut en attendre d'un protestant et d'un philosophe du XVIII^e siècle, qui écrit l'histoire d'un prince catholique et pieux. Pour bien juger du caractère et des actions de Charles-Quint, il ne faut point s'en tenir aux protestants qui le regardent comme leur premier ennemi, ni aux Espagnols qui en ont fait un homme surnaturel, ni aux Français qui, humiliés par les défaites et la prison de François I^{er}, ont cru devoir rabaisser autant qu'il leur était possible la gloire de son vainqueur. Les nations neutres, qui dans ce temps n'ont eu aucun démêlé ni aucune alliance avec l'Autriche, nous fournissent des appréciateurs moins suspects. « Je ne trouve point, dit le comte d'Oxenstiern, parmi les chrétiens, de héros préférable » à Charles-Quint. Ce monarque avait autant de » mérite personnel que d'habileté dans l'art de régner. Parmi les grandes actions dont la vie de cet

» empereur n'a été qu'un tissu, je n'en trouve point
 » qui soit plus digne d'admiration que la double
 » abdication de l'empire et du royaume d'Espagne.
 » Il connut à fond le faux brillant des grandeurs et
 » du faste du monde; et trouvant que ces vanités
 » n'étaient pas dignes de l'attachement d'une grande
 » âme, il préféra la retraite de Saint-Just au trône
 » impérial. Il trouva dans cet état une satisfaction
 » plus solide, en regardant avec compassion l'aveu-
 » glement et l'inquiétude des grands et des petits
 » dans le monde, qu'il ne sentit de contentement
 » étant l'arbitre de l'Europe. » Parmi les écrivains
 français, il s'est trouvé des hommes distingués,
 qui se mettant au-dessus de la faiblesse des préjugés
 et des injustices nationales, ont parlé de Charles-
 Quint comme d'un des plus grands princes et des
 plus grands hommes dont l'histoire nous ait transmis
 le souvenir. « On peut dire à l'égard de ce prince,
 » dit le président de Thou, que la vertu sembla
 » disputer avec la fortune pour l'élever, à l'envi
 » l'une de l'autre, au plus haut point de la félicité
 » dont il était digne; et je ne crois pas que notre
 » siècle, ni les temps les plus reculés, puissent
 » nous donner un modèle d'un prince orné de plus
 » de vertus, et plus digne d'être proposé aux souve-
 » rains qui veulent gouverner avec des principes
 » de justice et de vertu. » — « La religion, dit-il
 » dans un autre endroit, fut son objet principal,
 » et on doit rapporter à ce motif presque tout ce
 » qu'il fit pendant la guerre et durant la paix, et
 » surtout ce qu'il entreprit pour procurer, malgré
 » des obstacles infinis, un concile légitime qui pût
 » mettre la paix dans l'Eglise; dessein qui fut tant
 » de fois renversé, soit par l'ambition des papes
 » qui n'agissaient pas en cela de bonne foi, soit par
 » nos guerres toujours renouvelées avec un malheu-
 » reux succès. Cependant il suivit toujours ce pieux
 » projet, et en vint heureusement à bout. » Voltaire,
 après avoir démontré par des faits que Charles n'a
 jamais eu l'ambition que quelques écrivains lui at-
 tribuent, et après avoir fait observer qu'il distribuait
 des états que rien ne l'empêchait de garder pour
 lui-même, renverse l'opinion qui attache le repentir
 à la retraite de ce prince dans le monastère de Saint-
 Just. *L'empereur, dit-il, avait résolu depuis long-
 temps de dérober à tant de soins une vieillesse préma-
 turée et infirme, et un esprit détrompé de toutes les
 illusions... La commune opinion est qu'il se repentit;
 opinion fondée seulement sur la faiblesse humaine,
 qui croit impossible de quitter sans regret ce que tout
 le monde envie avec fureur. Charles oublia absolu-
 ment le théâtre où il avait joué un si grand person-
 nage.—Ce grand prince, dit le continuateur de Bos-
 suet, renonça tout-à-fait au monde, et, par une
 retraite qui le séparait des choses de la terre, il eut
 le plaisir de survivre, pour ainsi dire, à lui-même.*
 On voit, après tous ces passages, que si M. Garnier,
 dans sa nouvelle *Histoire de France*; l'abbé Bérault,
 dans son *Histoire de l'Eglise*; Linguet, dans la con-
 tinuation de l'*Histoire universelle* de Hardion, ont
 oublié, par rapport à Charles-Quint, les égards dus
 à la vérité et à la décence; on aurait tort d'accuser
 tous les écrivains français de la même injustice. Il
 est difficile de comprendre comment le savant au-

teur de l'*Histoire de l'Eglise* a pu s'en tenir exclusi-
 vement aux détracteurs de Charles-Quint, sans con-
 sultier au moins quelquefois les historiens qui en
 ont parlé avec une raison calme, et qui réfutent
 mot à mot ce qu'il dit touchant le caractère et la
 conduite de ce grand empereur. Sa chimère de la
monarchie universelle revient à chaque propos. Quel-
 que chose qu'il fasse, fût-ce la plus utile et même
 la plus édifiante, c'est par *hauteur*, par *ambition*,
 par *intrigue*, par *fourberie*, etc.; on ferait presque
 un livre des épithètes de ce genre rassemblées contre
 la mémoire de ce prince, et cela dans une *histoire
 ecclésiastique*, destinée sans doute à toutes les na-
 tions, dont l'auteur, plus que tout autre écrivain,
 doit être pénétré de ces sentiments d'équité et de
 modération qui reçoivent une sanction particulière
 de la nature et de l'objet de son travail, de ces vues
 générales d'utilité et d'édification, qu'on s'attend à
 trouver exclusivement dans la rédaction des annales
 chrétiennes, faite par un ministre d'un Dieu de vé-
 rité et de justice.

CHARLES VI, second fils de l'empereur Léopold
 I^{er}, né le 1^{er} octobre 1683, déclaré roi d'Espagne
 par son père en 1703, fut couronné empereur d'Al-
 lemagne en 1711. La guerre de la succession d'Es-
 pagne, allumée dans les dernières années du règne
 de son père, languissait de toutes parts. La paix fut
 enfin signée à Radstadt entre l'empereur et la
 France, le 7 septembre 1714, et ratifiée par l'em-
 pire le 9 octobre suivant. Par ce traité, les frontières
 de l'Allemagne furent remises sur le pied du traité
 de Ryswick. On céda à l'empereur les royaumes de
 Naples et de Sardaigne, les Pays-Bas, les duchés de
 Milan et de Mantoue. L'Allemagne, tranquille de-
 puis cette paix, ne fut troublée que par la guerre
 de 1716 contre les Turcs. L'empereur se ligua avec
 les Vénitiens pour les repousser. Le prince Eugène,
 qui les avait vaincus autrefois à Zenta, fut encore
 vainqueur à Péterwaradin. Témésvar, la dernière
 place qu'ils possédaient en Hongrie, se rendit en
 1716, et Belgrade en 1717, après l'entière défaite des
 Turcs, qui étaient venus au secours de la place.
 Cette guerre finit par la paix de Passarowitz en 1718,
 qui donna à la maison impériale Témésvar, Bel-
 grade avec une partie de la Servie, de la Bosnie
 et de la Valachie. Les victoires remportées sur les
 Ottomans n'empêchèrent pas le roi d'Espagne de
 recommencer la guerre contre l'empereur. Le car-
 dinal Albéroni, alors premier ministre de cette mo-
 narchie, voulut recouvrer les provinces démembrées
 par la paix d'Utrecht. Une flotte espagnole débarque
 en Sardaigne, et en moins de huit jours chasse les
 Impériaux de tout le royaume. La quadruple al-
 liance conclue à Londres le 2 août 1718, entre la
 Grande-Bretagne, la France, l'empereur et les Etats-
 généraux, fut occasionnée par cette conquête. Elle
 avait pour objet de maintenir les traités d'Utrecht
 et de Bade, et d'accommoder les affaires d'Italie.
 L'empereur reconnaissait Philippe V roi d'Espagne,
 et nommait don Carlos, son fils aîné, successeur
 éventuel des duchés de Parme, de Plaisance et de
 Toscane; il avait la Sicile au lieu de la Sardaigne.
 Le roi d'Espagne ayant rejeté ces conditions, la
 guerre continua jusqu'à la disgrâce d'Albéroni.

Philippe V accéda en 1720 à la quadruple alliance, et fit évacuer les îles de Sicile et de Sardaigne. Le traité de Vienne, signé en 1725, finit tout. Charles renonça à ses prétentions sur la monarchie espagnole, et Philippe aux provinces qui en avaient été démembrées. La *pragmatique-sanction* qui avait essuyé d'abord quelques contradictions, avait été reçue l'année d'auparavant comme une loi fondamentale. L'empereur, par ce règlement, appelait à la succession des états de la maison d'Autriche, au défaut d'enfants mâles, sa fille aînée et ses descendants, ensuite ses autres filles et leurs descendants, selon le droit d'ainesse. Charles VI, heureux par ses armes et par ses traités, aurait pu l'être plus longtemps, s'il n'eût travaillé à exclure le roi Stanislas du trône de Pologne. Auguste III étant mort en 1733, Charles VI fit élire Frédéric-Auguste, fils du feu roi, et appuya son élection par ses armes et par celles de Russie. Cette démarche alluma la guerre. L'Espagne, la France, la Sardaigne la lui déclarèrent. Les Français prirent Khel, Trèves, Trarbach, Philisbourg. Le roi de Sardaigne, à la tête des armées françaises et espagnoles, s'empara en peu de temps de tout le duché de Milan. Il ne resta plus à l'empereur que la ville de Mantoue. L'armée impériale est battue à Parme et à Guastalla. Don Carlos, à la tête d'une armée espagnole, se jette sur le royaume de Naples, et après avoir défait les Autrichiens à la bataille de Bitonto, prend Gaëte, Capoue, et se fait déclarer roi de Naples en 1734. L'année d'après, il est couronné à Palerme roi des Deux-Siciles. Le vaincu fut trop heureux de recevoir les conditions de paix que lui offrirent les vainqueurs. Les préliminaires furent arrêtés à Vienne le 3 octobre 1735, et le traité définitif signé le 18 novembre 1738. Par ce traité, le roi Stanislas abdiquait la couronne de Pologne et en conservait le titre; on le mettait en possession des duchés de Lorraine et de Bar; on assignait au duc de Lorraine le grand duché de Toscane; don Carlos gardait le royaume des Deux-Siciles, le roi de Sardaigne avait Tortone, Novarre, la souveraineté de Langhes; l'empereur rentrait dans le duché de Milan et dans les états de Parme et de Plaisance; la France y gagnait la Lorraine et le Bar après la mort de Stanislas, et garantissait la *pragmatique-sanction*. La mort du prince Eugène fut un surcroît de malheur pour Charles VI, qui, par son alliance avec la Russie, se crut obligé de prendre part à la guerre qu'elle faisait aux Turcs. L'armée impériale souffrit beaucoup par les marches, la peste et la famine: presque tous les avantages furent du côté des Turcs. A la paix signée le 1^{er} septembre 1739, on leur céda la Valachie et la Bosnie impériales, la Servie avec Belgrade après l'avoir démolie. On régla que les rives du Danube et de la Save seraient les frontières de la Hongrie et de l'empire ottoman. La manière précipitée dont ce traité fut conclu à l'insu de la Russie, la reddition inattendue de Belgrade, ce boulevard de la chrétienté, qui pouvait soutenir un long siège, la disgrâce apparente du comte de Neipperg, qui avait signé le traité, et l'approbation que l'empereur ne laissa pas d'y donner, ont fait imaginer quelque cause secrète et

inconnue d'une négociation si imprévue et si rapidement terminée. C'est une tradition répandue parmi les Hongrois, que le grand-duc François, depuis empereur, époux de l'archiduchesse Marie-Thérèse, avait été enlevé par les Turcs, dans une partie de chasse qu'il avait faite imprudemment dans le voisinage du camp des Autrichiens, et que sa délivrance fut le prix de ces grands sacrifices, faits avec une promptitude qui maintint le secret de la chose. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, que des personnes instruites dans l'histoire du temps ont affirmée et niée avec une assurance égale, le traité fut ratifié à Vienne sans restriction et sans délai. Les Russes en furent fort irrités, et la lettre du comte de Munich au prince de Lobkowitz fait assez connaître que ce général ne croyait pas que cette paix fût l'effet des opérations de la guerre. (Voy. les *Mémoires* de Manstein, t. 2, p. 32.) Charles VI mourut le 20 octobre 1740, à 55 ans, avec le regret d'avoir perdu une grande partie des conquêtes du prince Eugène. Dans un abrégé des *Histoires et fatalités des sacrilèges*, par Henri Spelman, imprimé en 1789, et augmenté de plusieurs additions, on lit (pag. 75) ce qui suit: « Ce » juste et religieux empereur, après un long et très- » heureux règne, eut des revers si frappants et si » imprévus, que bien des personnes en cherchèrent » la cause dans un événement que je vais raconter. » En 1731, un déserteur de la garnison de Raab ou » Javarin, au moment où il allait être pendu, avait » trouvé moyen de s'échapper, et se réfugia au col- » lège des jésuites. On le guetta, et il n'était pas » facile de le faire sortir de la ville, lorsque quel- » qu'un de ces Pères s'imagina qu'on pourrait le » travestir en acolyte, le jour qu'on ferait la proces- » sion de la Fête-Dieu (les Jésuites la faisaient tou- » jours très-solennellement un des jours de l'octave). » La garnison paradait, le prétendu acolyte fut re- » connu. Il se réfugia sous le baldaquin; pressé de » près, il embrassa l'officiant qui portait la remon- » trance. Il en résulta un tumulte incroyable, qui » passe toute vraisemblance et crédibilité, et qu'on » regarderait comme une fable, s'il n'était attesté » par un beau et grand monument qui en consacre » la mémoire sur les lieux (1). Il suffira de dire que » la remontrance fut froissée à ne plus rien con- » server de sa forme, et qu'on ne put jamais décou- » vrir le moindre fragment de la sainte hostie. La » piété de Charles VI en fut consternée; mais il » manqua de fermeté dans la punition des coup- » ables. Le pape Clément XII, ainsi que les évêques » de Hongrie, l'exhortèrent à une sévérité digne de » la religion; des considérations humaines, des sol- » licitations et de vaines excuses, dit-on, prévalu- » rent. Quoi qu'il en soit de la manière dont le » maître des rois ait envisagé cette indulgence, elle » fut l'époque des malheurs de Charles: les deux » guerres qui suivirent lui enlevèrent Naples, la » Sicile, Belgrade, la Valachie, la Servie, la Bosnie. » Il mourut peu de temps après, sans postérité » mâle, laissant son héritière dans une crise dont

(1) Ce monument existe encore. C'est une grande pyramide ornée de plusieurs statues; pendant bien des années, une lampe brûlait nuit et jour devant ce monument.

» elle ne se tira qu'en abandonnant la Silésie et une
 » partie de la Lombardie. *Charles VI*, dit Voltaire
 » dans ses *Annales de l'empire*, fut constamment
 » *heureux jusqu'en 1754*. Ce philosophe ne porte
 » pas plus loin sa réflexion; mais l'événement que
 » je viens de rapporter a fait penser à certaines per-
 » sonnes, que, de même que la grande piété de
 » Rodolphe de Hapsbourg envers l'eucharistie avait
 » élevé sa maison au comble de la prospérité et de
 » la gloire, le peu d'ardeur que mit Charles à venger
 » l'outrage atroce fait à cet adorable mystère lui
 » attira cette chaîne d'adversités qui ne finit pas
 » même à sa mort. Le sceptre impérial, qui depuis
 » Rodolphe était dans des mains autrichiennes, en
 » sortit pour entrer dans la maison de Wittelsbach,
 » et ensuite dans celle de Lorraine. » C'était néan-
 » moins un prince doux, juste, pieux, ferme dans
 l'adversité, modéré dans le bonheur, très-occupé
 des devoirs du gouvernement. Ses ennemis même
 ne lui ont trouvé aucun vice. Grand et magnifique
 dans ses projets, il n'en forma jamais qui ne fussent
 dirigés vers le bien public. Il fit bâtir un grand
 nombre de forteresses, surtout vers les frontières
 de la Turquie; éleva des hôpitaux superbes, parmi
 lesquels celui de Pest, destiné aux soldats invalides,
 est particulièrement remarquable; fit construire
 des chemins sûrs et commodes dans des endroits
 inaccessibles, par les cimes et les profondeurs des
 Alpes : ceux de Carinthie et de Croatie sont de vrais
 chefs-d'œuvre en ce genre. L'éloge de cet empereur
 par le Père Calles est une pièce rare en fait d'élo-
 quence; le panégyrique de Trajan ne lui est com-
 parable ni pour la richesse et la dignité du langage,
 ni pour le respect dû à l'histoire, aussi scrupuleu-
 sement observé par l'orateur autrichien, que scan-
 daleusement violé par l'exagérateur Pline.

CHARLES VII, fils de Maximilien Emmanuel, électeur de Bavière, naquit à Bruxelles en 1697. Après la mort de Charles VI, il demanda le royaume de Bohême, en vertu d'un testament de Ferdinand I^{er}, la Haute-Autriche, comme province démembrée de la Bavière, et le Tyrol, comme un héritage enlevé à sa maison. Il refusa de reconnaître l'archiduchesse Marie-Thérèse, pour héritière universelle de la maison d'Autriche, et protesta contre la *pragmatique-sanction*, dont une armée de 100,000 hommes aurait dû faire la garantie, suivant la pensée du prince Eugène. Ses prétentions furent le signal de la guerre de 1741. Les armes de Louis XV, qui avait solennellement adhéré à la *pragmatique*, firent couronner l'électeur duc d'Autriche à Lintz, roi de Bohême à Prague, et empereur à Francfort en 1742. Des commencements si heureux ne se soutinrent pas. Les troupes françaises et bavaïsoises furent détruites peu à peu par celles de la reine de Hongrie. La guerre était un fardeau trop pesant pour un prince accablé d'infirmités, et dénué de grandes ressources, tel qu'était Charles VII. On lui reprit tout ce qu'il avait conquis. En 1744, le roi de Prusse ayant fait une diversion dans la Bohême, Charles en profita pour recouvrer ses états. Il rentra enfin dans Munich sa capitale, et mourut deux mois après, le 20 janvier 1745, dans la 48^e année de son âge.

TOME II.

CHARLES I^{er}, roi d'Espagne. Voy. CHARLES-QUINT, empereur.

CHARLES II, roi d'Espagne, fils et successeur de Philippe IV, né le 6 novembre 1661, fut proclamé le 15 octobre 1665, sous la tutelle d'Anne d'Autriche sa mère. Il épousa en premières nocces Marie-Louise d'Orléans, et en secondes Marie-Anne de Bavière, princesse de Neubourg. Il n'eut point d'enfants ni de l'une ni de l'autre. Ce n'était point un prince d'un grand génie, et sa bonne volonté ne put remédier à l'état de faiblesse où se trouvait l'Espagne. Mais il montra les qualités d'un monarque juste et chrétien, surtout une piété vive et tendre, dont il faisait la règle de toutes ses actions. Etant allé à l'Escurial dans l'espérance de fortifier sa santé chancelante par la pureté de l'air qu'on y respire, ce prince voulut visiter le lieu destiné à sa propre sépulture, et fit ouvrir les tombeaux de ses ancêtres. Il y vit celui de Charles-Quint son trisaïeul, qui avait fait autrefois la même chose, persuadé, sans doute, que c'est un spectacle dont les rois ne s'occupent point assez, et dont l'impression ne peut que les rendre justes et bons; il vit aussi ceux de Philippe II, de Philippe III, et de Philippe IV son père. On lui montra ceux des reines; il baisa la main de Marie-Anne d'Autriche sa mère. Ayant fait ouvrir le tombeau de Marie-Louise d'Orléans son épouse, il fondit aussitôt en larmes; il voulut l'embrasser : on ne pouvait le résoudre à s'arracher d'auprès de ce triste objet. Forcé de le quitter : *Adieu, chère princesse*, dit-il, *je viendrai vous tenir compagnie avant un an*. Charles, qui sentait ses forces diminuer de jour en jour, pouvait prévoir sa mort; s'il eût pu oublier l'état de langueur où il était, toute l'Europe semblait ne s'occuper que du soin de l'en avertir par ces fameux traités où l'on disposait de ses royaumes, comme si le ciel eût déjà disposé de sa personne. Dès l'an 1698, la France, l'Angleterre et la Hollande partagèrent ses états comme vacants. Au mois de mars 1700 on fit un nouveau partage qui ne produisit pas plus d'effet que le premier. « Le monarque, dit un historien, vit tous ces » mouvements avec une fermeté qui me paraît su- » périeure à la valeur des plus grands guerriers. » Il crut bien faire, sans doute, en déférant, par le conseil du cardinal Portocarrero, la couronne à Philippe de Bourbon, au préjudice des princes de sa maison; mais ce testament occasionna un embrasement général. Charles mourut le 1^{er} novembre 1700. En lui finit la branche aînée de la maison d'Autriche régnante en Espagne. Voy. PHILIPPE V.

CHARLES III, né le 20 janvier 1716, fut nommé roi des Deux-Siciles le 15 mai 1751, puis roi d'Espagne le 10 août 1759. Il prit deux fois parti dans la guerre de la France contre l'Angleterre, et fit d'inutiles efforts pour recouvrer Gibraltar. C'est sous son règne, le 2 avril 1767, que fut rendue la *pragmatique-sanction* contre les jésuites. Il y avait déjà plusieurs années que les intrigues de leurs ennemis travaillaient à les chasser de ce royaume. On saisit le prétexte d'une révolte qui eut lieu à Madrid, et on les accusa d'en être les auteurs. Il

paraît cependant qu'elle n'avait été excitée que par la haine générale du peuple contre un ministre étranger, le marquis de Squillaci. Quoi qu'il en soit, les jésuites furent tous arrêtés dans une nuit, arrachés de leurs maisons sans qu'on leur donnât le temps de se munir de ce qui leur était nécessaire, conduits jusqu'aux frontières et embarqués pour l'Italie; tous leurs biens furent confisqués. Clément XIII chercha inutilement à faire des représentations à Charles III. Ce prince, entraîné par de pernicious conseils (*voyez* ARANDA), soutint son édit par d'autres lois non moins rigoureuses, et les fit exécuter dans tous les pays de sa domination. On n'oublia pas même le Paraguay, malgré les services que les jésuites avaient rendus dans ce pays et l'utilité de leurs établissements. C'est alors qu'on vit manifestement la fausseté des imputations dont on avait chargé ces religieux. On les avait accusés de chercher à se rendre indépendants, et ils furent les premiers à prêcher l'obéissance aux lois du souverain, lorsqu'on les transporta de ce pays en Italie. Les jésuites furent également enlevés dans une nuit du royaume de Naples et chassés du duché de Parme, et même par le grand-maître de Malte, à la sollicitation de la cour de Naples, dont il était feudataire; la France elle-même, qui avait dissous leur société en 1762, en proscrivit les membres par un arrêt du parlement en date du 9 mai, en les accablant des épithètes les plus flétrissantes et les plus injurieuses. L'acharnement qu'on mit à la poursuite de ce corps célèbre prouve que ce n'est pas lui qui avait conspiré contre les rois et la tranquillité des états, puisque les rois n'ont été attaqués dans leur pouvoir et les états troublés que depuis leur destruction; mais que la philosophie voulait se débarrasser de censeurs importuns qui s'opposaient à leurs projets de réforme, en maintenant la religion et les principes. Le même châtiment que nous avons remarqué avoir frappé les auteurs de la St.-Barthélemy, ne pourrait-il pas s'appliquer aux puissances qui ont contribué à l'exécution de cet ordre? (*Voy.* CHARLES IX.) Henri Swinburn, dans son *Voyage en Espagne* en 1773 et 1776, trace de Charles III le portrait suivant: « Ce » roi, dit-il, est de la plus stricte probité, incapable d'adopter aucun projet, à moins qu'il n'ait » la persuasion intime qu'il est juste et honnête. Il » est sévère dans sa morale et fortement attaché à » sa religion. La régularité de sa vie le rend très- » rigide sur celle de ses enfants; il les force de » passer autant de temps, soit à la chasse, soit à » la pêche, qu'il en passe lui-même; il les oblige » à cela, parce qu'il pense que le désœuvrement » mène aux égarements. Il adresse rarement la » parole aux jeunes gens de sa cour; mais il prend » un grand plaisir à causer et à plaisanter avec les » personnes qui sont à peu près de son âge. Les » arts et les sciences ont eu un protecteur magnifique dans Charles III: il a d'autant plus de mérite à leur accorder cette protection, qu'il n'a pas » naturellement de prédilection pour les beaux » arts; mais il les encourage, parce qu'il croit qu'il » est du devoir d'un roi de les chérir et de les » faire fleurir dans son royaume. » Son caractère

droit et son attachement à la justice, lui faisaient supposer des vues justes et saines dans les hommes qu'il appelait à son conseil; et quand une fois il avait eu le malheur d'en être trompé, il était bien difficile de le faire revenir de son erreur. On dit que sur la fin de ses jours il prévit l'orage qui menaçait l'Europe, et que ses dernières paroles furent de sages avis à son successeur. Il mourut à Madrid dans de grands sentiments de piété, le 15 décembre 1789.

* CHARLES IV, roi d'Espagne et des Indes, fils de Charles III, et de Marie Amélie de Saxe, naquit à Naples le 11 novembre 1748. A l'avènement de son père au trône, en 1759, à peine âgé de 11 ans, il fut proclamé prince des Asturies, et à 17 ans, il épousa Marie-Louise, infante de Parme. Ayant un jour fait à son père quelques observations sur des abus qu'il avait remarqués, le roi mécontent lui défendit de se mêler des affaires publiques. Le prince, attribuant cette détermination sévère aux suggestions du marquis de Squillaci, favori de Charles III, lui voua dès-lors une haine profonde, et le poursuivit même un jour, l'épée à la main. Obéissant toutefois aux ordres qu'il avait reçus, il ne s'occupa plus que d'exercices violents, dans lesquels sa prodigieuse vigueur lui assurait une supériorité dont il était fier. Ses qualités morales étaient loin de répondre à sa force physique. Franc et loyal, mais apathique et insouciant, il portait la bonté jusqu'à la faiblesse, et il semblait né plutôt pour être gouverné que pour régner lui-même. Lorsque la mort de son père l'appela au trône en 1789, il ne trouva en lui ni l'activité, ni les connaissances nécessaires pour diriger l'état, et son aversion pour les affaires le mit à la merci de tous ceux qui l'entouraient. Subjugué par sa femme, princesse intrigante et impérieuse, ce fut sur la présentation de la jeune reine, que le garde-du-corps, don Manuel Godoi, connu depuis sous le nom de *Prince de la paix*, obtint l'entière confiance du monarque, qui le créa son premier ministre à l'époque où la révolution française commençait à menacer les trônes de l'Europe. Charles IV hésita longtemps à intervenir en faveur de Louis XVI. Cependant, lorsqu'il eut appris que le roi de France était en jugement, il adressa à la Convention une lettre qui ne lui fut communiquée que la veille du jour où le malheureux prince devait monter à l'échafaud. Cette démarche tardive n'eut d'autre effet que d'augmenter l'irritation. Bientôt une armée espagnole, sous les ordres du général Ricardos, pénétra en France et prit successivement Collioure et Bellegarde; mais les Français eurent bientôt chassé l'ennemi, et pénétrant à leur tour en Espagne, s'emparèrent de Rose et de Figüères. Après une lutte de deux ans pendant lesquels les succès furent balancés, le cabinet espagnol conclut avec la France un traité de paix, qui fut signé à Bâle en avril 1795. Ce fut à cette occasion que Godoi reçut le titre de Prince de la paix. Une alliance offensive et défensive fut également conclue peu après entre les deux puissances, malgré les efforts du ministre espagnol, pour éluder les propositions du directoire. — En 1801,

Charles IV, cédant aux instances du premier consul, consentit à déclarer la guerre au Portugal, qui se hâta d'acheter la paix, en cédant à l'Espagne la ville d'Oliveira avec son territoire. Après la rupture du traité d'Amiens, l'Espagne, entraînée encore par la politique française, se trouva malgré elle engagée dans une guerre contre l'Angleterre, dont les suites lui furent désastreuses. Le combat de Trafalgar anéantit presque entièrement la marine de l'Espagne et celle de la France. Peu de temps après, Napoléon ayant conçu le projet de s'emparer de la Péninsule ibérique, commença par demander au roi d'Espagne une armée de dix-huit mille hommes de troupes choisies, qui furent employées dans la Poméranie suédoise. Il parvint aussi à décider le cabinet espagnol à prendre part à la guerre qu'il préparait contre le Portugal, en promettant à Charles IV et au Prince de la paix de partager à leur profit ce royaume qu'il voulait, disait-il, soustraire pour jamais à l'influence anglaise. Joignant la ruse à la violence, Napoléon résolut de profiter des divisions qui existaient dans la famille royale pour assurer l'exécution de ses desseins. Le peuple espagnol haïssait la reine et son favori, et commençait à mépriser un roi qu'il regardait comme incapable de gouverner. Les espérances des mécontents dont le nombre augmentait chaque jour, se portaient sur Ferdinand, fils aîné du roi, et ce prince semblait soupirer après le pouvoir. Compromis dans une conspiration, il est arrêté le 29 octobre 1807, et son procès est instruit. Mais Bonaparte, intervenant en sa faveur, force Charles IV à mettre son fils en liberté, et à lui accorder son pardon. Le vieux roi, ouvrant enfin les yeux sur les projets de Napoléon, se préparait à quitter l'Espagne pour se réfugier au Mexique, lorsqu'une émeute populaire, dans laquelle le Prince de la paix courut les plus grands dangers, contraignit le monarque d'abdiquer en faveur de Ferdinand. Charles IV ne tarda pas à rétracter cette abdication qu'il prétendait lui avoir été arrachée par la violence. Napoléon s'établissant juge entre le père et le fils, les attira l'un et l'autre à Bayonne, où ils arrivèrent au mois d'avril 1808, avec la reine, et le Prince de la paix. Ferdinand fut forcé de rendre la couronne à son père, qui à son tour la céda à Napoléon. Celui-ci la plaça sur la tête de son frère Joseph, qui bientôt apprit combien il est difficile de gouverner un peuple contre sa volonté. Charles IV, auquel fut assignée une pension, résida quelque temps à Fontainebleau et à Compiègne; puis, ayant obtenu la faculté d'aller habiter un climat plus chaud, il se rendit à Marseille, et ensuite à Rome où il occupa le palais Barberini. En 1815 Charles IV renonça définitivement à la couronne, en faveur de Ferdinand, se réservant une pension viagère de trois millions de francs, dont deux seraient reversibles sur la tête de la reine. L'un et l'autre survécurent peu à cet arrangement. La reine mourut le 27 décembre 1818, et le roi dans les premiers jours de 1819, à l'âge de 71 ans. Charles IV se distinguait par les vertus de l'homme privé. Sa sensibilité était si vive que la moindre émotion lui faisait verser des larmes. On le voyait

frissonner lorsqu'il était obligé d'apposer sa signature à un arrêt de mort. Ce prince loyal ne pouvait supposer l'ingratitude dans un ami, ni l'infidélité dans une épouse. Sa confiance trop crédule et la faiblesse de son caractère furent la source de ses infortunes et des maux que l'Espagne eut à souffrir sous son règne.

ROIS D'ANGLETERRE.

CHARLES, 1^{er} du nom (STUART), roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, né le 29 novembre 1600, successeur de Jacques 1^{er}, son père, le 6 avril 1625, épousa la même année Henriette de France, fille de Henri le Grand. Son règne commença par des murmures, et finit par un forfait. La faveur de Buckingham, son expédition malheureuse à la Rochelle, les conseils violents de Guillaume Laud, archevêque de Cantorbéry, produisirent un mécontentement général. Les Ecossais armèrent contre leur souverain. Le feu de la guerre civile éclata de toutes parts. On conclut un traité équivoque pour faire finir les troubles : Charles congédia son armée. Les Ecossais, secrètement soutenus par Richelieu, feignirent de renvoyer la leur et l'augmentèrent. Charles, trompé par ses sujets rebelles, se voit forcé d'armer de nouveau ; il assemble tous les pairs du royaume, convoque le parlement, et ne trouve partout que des factieux et des perfides. Le comte de Stafford était un de ses principaux appuis ; on l'accusa d'avoir voulu détruire la réformation et la liberté, et sous ce faux prétexte on le condamna à mort ; Charles fut forcé de signer sa condamnation. Il se reprocha vivement cette faiblesse, qui ne rendit ses ennemis que plus insolents. « Ah ! disait-il sans cesse, sous prétexte d'arrêter une bourrasque populaire, j'ai excité une tempête dans mon sein. » Pressé de tous côtés, Charles assemble un nouveau parlement, qu'il ne fut plus maître de casser ensuite. On y décida qu'il faudrait le concours des chambres pour la cassation. On obligea le roi d'y consentir, et deux ans après on le contraignit de sortir de Londres. La monarchie anglaise fut renversée avec le monarque. En vain il livra plusieurs batailles aux parlementaires. La perte de celle de Nazerbi en 1645 décida de tout. Charles désespéré alla se jeter dans les bras de l'armée d'Ecosse, mais il fut livré au parlement anglais pour 800,000 livres sterling. Le prince, instruit de cette lâcheté, dit « qu'il aimait mieux être avec ceux qui l'avaient acheté chèrement, qu'avec ceux qui l'avaient basement vendu. » La chambre des communes établit un comité de 18 personnes, pour dresser contre lui des accusations juridiques : accusations contre lesquelles il se défendit par des mémoires où Falkland (*Voy. ce nom*), lui servit de secrétaire. On le condamna à périr sur un échafaud. Il eut la tête tranchée le 30 janvier 1649, dans la 49^e année de son âge, et la 25^e de son règne. La chambre des pairs fut supprimée, le serment de fidélité et de suprématie aboli, et tout le pouvoir remis entre les mains du peuple qui venait de tremper ses mains dans le sang de son roi. Cromwell, principal auteur de ce paricide, déclaré général perpétuel des troupes de

l'état, régna despotiquement, sous le titre modeste de *protecteur*. La constance de Charles dans ses revers et dans le supplice étonna ses ennemis mêmes. Les plus envenimés ne purent s'empêcher de dire, qu'il était mort avec bien plus de grandeur qu'il n'avait vécu, et qu'il prouvait ce qu'on avait dit souvent des Stuarts, qu'ils *soutenaient leurs malheurs mieux que leur prospérité*. On l'honore aujourd'hui comme un martyr de la religion anglicane. Le jour de sa mort est célébré par un jeûne général. Charles fut bon maître, bon ami, bon père, bon époux, mais roi mal conseillé. On lui attribua un petit ouvrage intitulé *Icon Basilike*, espèce de journal que Charles avait écrit pendant le cours de ses longues infortunes, qu'il avait continué dans ses diverses prisons, où il peignait ses actions et ses sentiments, et qui est traduit en français sous le titre de *Portrait du roi*, in-12. Il produisit autant d'effet sur les Anglais, que le testament de César sur les Romains. Cet ouvrage, plein de religion et d'humanité, fit détester à ces insulaires, ceux qui les avaient privés d'un tel roi. Son *procès* est aussi traduit en français, petit vol. in-12, réimprimé dans la dernière édition de Rapin Thoiras. L'historien Hume, ce flatteur perpétuel de la violence, de la tyrannie, ne put s'empêcher de prendre le parti de Charles, et de le représenter comme la victime d'une tourbe d'hommes fourbes et scélérats : il a compris que l'opinion publique était trop contraire à son goût et à son jugement particulier, pour que son *Histoire* n'en souffrit pas. « Je laisse aux historiens profanes, dit un auteur, » le soin de marquer par quelle suite d'événements » la fortune ou plutôt la Providence conduisit sur » un échafaud Charles I^{er}, l'un des meilleurs rois » qu'ait eus la Grande-Bretagne, et qui aurait mé- » rité de mourir martyr d'une autre religion que » de celle d'Angleterre, si la vraie foi pouvait se » mériter par les œuvres. » En 1786, on a publié un *Recueil de différents écrits*, où Charles I^{er} dans ses malheurs se plut à déposer son âme. On y trouve ces maximes : « J'estime l'Eglise au-dessus de l'état, » la gloire du Christ au-dessus de la mienne, et le » salut des âmes préférable à la conservation des » corps. » — « Ne faites jamais peu d'état des » moindres choses qui touchent à la religion, » disait-il à son fils Charles II.

CHARLES II, fils du précédent, né le 29 mai 1650, promena longtemps ses malheurs dans différentes contrées de l'Europe. Reconnu d'abord en Irlande roi d'Angleterre, par le zèle du marquis d'Ormond ; battu et défait à Dunbar et à Worchester, en 1651, il se retira en France auprès de la reine sa mère, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet de chambre. Monck, gouverneur d'Ecosse, devenu maître absolu du parlement, après la mort de Cromwell, s'imagina de faire revenir le roi, et y réussit. Charles fut rappelé en Angleterre en 1660, et l'année suivante couronné à Londres. L'un de ses premiers soins fut de venger la mort du roi son père, sur ceux qui en étaient les auteurs ou les complices ; dix des plus coupables furent punis du dernier supplice. Le peuple, qui avait paru si fort républicain, aima son roi, et lui accorda tout ce

qu'il voulut. La guerre contre les Hollandais et contre les Français, quoique très-onéreuse, n'excita presque point de murmures. Elle finit en 1667 par la paix de Bréda. Cinq ans après, il fit un traité avec Louis XIV, contre la Hollande. La guerre qui en fut la suite, ne dura que deux ans, et laissa à Charles tout le temps qu'il fallait pour faire fleurir les arts et les belles-lettres dans son royaume. Il fit publier la liberté de conscience, suspendit les lois pénales contre les non-conformistes ; il fonda la société royale de Londres en 1660, et l'encouragea. Le parlement d'Angleterre lui assigna un revenu de douze cent mille livres sterling. Charles, malgré cette somme, et une forte pension de la France, fut presque toujours pauvre. Il vendit Dunkerque à Louis XIV deux cent cinquante mille livres sterling, et fit banqueroute à ses sujets. Cette prodigalité et ses mœurs déréglées ternirent les qualités brillantes et aimables qui l'auraient rendu un des premiers princes de l'Europe. Il mourut le 6 février 1685, sans postérité. Charles fut favorable aux catholiques : on croit même, avec fondement, qu'il eut l'avantage de mourir catholique. La chambre des communes avait voulu dès son vivant exclure son frère, le duc d'York, de la couronne d'Angleterre. Charles cassa ce parlement, et finit sa vie sans plus en assembler.

ROIS DE SUÈDE.

CHARLES GUSTAVE X, fils de Jean Casimir, comte Palatin du Rhin, né à Niképing, en 1622, monta sur le trône de Suède en 1634, après l'abdication de la reine Christine sa cousine. Il ne connaissait que la guerre, et la fit heureusement. Il tourna d'abord ses armes contre les Polonais. Il remporta la célèbre victoire de Varsovie, et leur enleva plusieurs places. Cette conquête fut rapide : depuis Dantzick jusqu'à Cracovie, rien ne lui résista. Casimir, roi de Pologne, secondé par l'empereur Léopold, fut vainqueur à son tour, et recouvra ses états, après avoir été obligé de les quitter. Les Danois avaient pris part à cette guerre ; Charles marcha contre eux. Il passa sur la mer glacée, d'île en île, jusqu'à Copenhague, et réunit la Scanie à la Suède. Il mourut à Gothenbourg le 13 février 1660, à l'âge de 37 ans, avec le dessein d'établir dans son royaume la puissance arbitraire. Puffendorf a écrit son *Histoire* en latin, Nuremberg, 1696, 2 vol. in-folio ; traduite l'année d'après en français, Nuremberg, 1697, 2 vol. in-fol.

CHARLES XI, fils du précédent, né le 25 décembre 1663, succéda à son père. Christiern V, roi de Danemarck, lui ayant déclaré la guerre en 1674, Charles le battit dans différentes occasions, à Helms-tadt, à Lunden, à Landskroon, et n'en perdit pas moins toutes les places qu'il possédait en Poméranie. Il recouvra ces places par le traité de Nimègue en 1679, et mourut le 13 avril 1697, dans la 42^e année de son âge, lorsque l'Empire, l'Espagne et la Hollande d'un côté, la France de l'autre, l'avaient choisi pour médiateur de la paix conclue à Ryswick. C'était un prince guerrier, actif, prudent, mais trop despotique. Il abolit l'autorité du sénat, et tyrannisa ses sujets. Sa femme le priant un jour d'en

avoir compassion, Charles lui répondit : *Madame, je vous ai prise pour me donner des enfants et non des avis.* On a imprimé un livre curieux des *Anecdotes de son règne*, 1716, in-12.

CHARLES XII, fils de Charles XI, naquit le 27 juin 1682. Il commença comme Alexandre. Son précepteur lui ayant demandé ce qu'il pensait de ce héros : *Je pense*, dit ce jeune prince, *que je voudrais lui ressembler.* — *Mais*, lui dit-on, *il n'a vécu que trente-deux ans.* — *Ah!* reprit-il, *n'est-ce pas assez quand on a conquis des royaumes?* Impatient de régner, il se fit déclarer majeur à quinze ans; et lorsqu'il fallut le couronner, il arracha la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, et se la mit lui-même sur la tête avec un air de grandeur qui en imposa à la multitude. Frédéric IV, roi de Danemarck, Auguste, roi de Pologne, Pierre, czar de Moscovie, comptant tirer avantage de sa jeunesse, se ligèrent tous trois contre ce jeune prince. Charles, âgé à peine de 18 ans, les attaqua tous l'un après l'autre, courut dans le Danemarck, assiégea Copenhague, força les Danois dans leurs retranchements. Il fit dire à Frédéric leur roi, que, s'il ne rendait justice au duc de Holstein, son beau-frère, contre lequel il avait commis des hostilités, il se préparât à voir Copenhague détruit, et son royaume mis à feu et à sang. Ces menaces du jeune héros amenèrent le traité de Travendal, dans lequel ne voulant rien pour lui-même, et content d'humilier son ennemi, il demanda et obtint tout ce qu'il voulut pour son allié. Cette guerre finie en moins de six semaines dans le cours de 1700, il marcha droit à Narva assiégée par 100,000 russes. Il les attaque avec 9,000 hommes, et les force dans leurs retranchements. Trente mille furent tués ou noyés, vingt mille demandèrent quartier, et le reste fut pris ou dispersé. Charles permit à la moitié des soldats russes de s'en retourner désarmés, et à l'autre moitié de repasser la rivière avec leurs armes. Il ne garda que les généraux, auxquels il fit donner leurs épées et de l'argent. Il y avait parmi les prisonniers un prince asiatique, né au pied du mont Caucase, qui allait vivre en captivité dans les glaces de la Suède. *C'est*, dit Charles, *comme si j'étais prisonnier chez les Tartares de Crimée* : paroles qu'on rapporte pour donner un exemple des bizarreries de la fortune, et dont on se rappela le souvenir, lorsque le héros suédois fut forcé de chercher un asile en Turquie. Il n'y eut guère, du côté de Charles XII, dans la bataille de Nerva, que 1,000 soldats tués et environ 800 blessés. Le vainqueur se mit en devoir de se venger d'Auguste, après s'être vengé du czar. Il passa la rivière de Duna, battit le maréchal de Stenau qui lui en disputait le passage, força les Saxons dans leurs postes, et remporta sur eux une victoire signalée. Il entre ensuite dans la Courlande qui se rend à lui, vole en Lithuanie, soumet tout, et va joindre ses armes aux intrigues du cardinal primat de Pologne, pour enlever le trône à Auguste. Maître de Varsovie, il le poursuit et gagne la bataille de Clissau, malgré les prodiges de valeur de son ennemi. Il met de nouveau en fuite l'armée saxonne commandée par Stenau, assiège Thorn, et fait élire roi de Pologne Stanislas Leczinski. La ter-

reur de ses armes faisait tout fuir devant lui. Les Moscovites étaient dissipés avec la même facilité. Auguste, réduit aux dernières extrémités, demande la paix; Charles lui en dicte les conditions, l'oblige de renoncer à son royaume, et de reconnaître Stanislas. Cette paix conclue en 1706, Auguste détrôné, Stanislas affermi sur le trône, Charles XII aurait pu et même dû se réconcilier avec le czar; il aimait mieux tourner ses armes contre lui, comptant apparemment de le détrôner comme il avait détrôné Auguste. Il part de la Saxe dans l'automne de 1707, avec une armée de 43 mille hommes. Les Moscovites abandonnent Grodno à son approche. Il les met en fuite, passe le Boristhène, traite avec les Cosaques, et vient camper sur le Dzéna. Charles XII, après plusieurs avantages, s'avancait vers Moscou par les déserts de l'Ukraine. La fortune l'abandonna à Pultava, le 8 juillet 1709. Il fut défait par le czar, blessé à la jambe, toute son armée détruite ou faite prisonnière; et contraint de se sauver sur des brancards. W. Coxie conte à cette occasion l'anecdote suivante, qu'il dit tenir du prince de Menzikof, auquel le prince Wolkonski l'avait rapportée : « Après la bataille de Pultava, dit-il, un officier russe poursuivit Charles XII, à la tête d'un petit détachement; il était prêt à l'atteindre, lorsqu'un aide-de-camp du prince Menzikof lui apporta l'ordre de s'arrêter. L'officier obéit, mais il en vint à dire en même temps à Menzikof qu'il espérait faire le roi de Suède prisonnier. Menzikof, qui n'avait point donné d'ordre, fut fort étonné. On chercha en vain l'aide-de-camp. Enfin, on en parla au czar qui ne voulut faire aucune recherche, et on conclut de ce qu'il dit dans cette occasion, que Pierre lui-même avait envoyé l'aide-de-camp, ne se souciant pas d'un tel prisonnier, qui lui aurait causé beaucoup d'embarras. » Quoi qu'il en soit de cette anecdote à laquelle il est difficile d'ajouter foi, Charles, réduit à chercher un asile chez les Turcs, passa le Boristhène, gagna Oczakow, et se retira à Bender. Cette défaite remit Auguste sur le trône, et immortalisa le czar. Le grand-seigneur reçut Charles XII comme le méritait un guerrier dont le nom avait rempli l'univers. Il lui donna une escorte de quatre cents Tartares. Le dessein du roi de Suède, en arrivant en Turquie, fut d'exciter la Porte contre le czar. N'ayant pas pu réussir ni par ses menaces ni par ses intrigues, il s'opiniâtra contre son malheur, et brava le grand-sultan, quoiqu'il fût presque son prisonnier. La Porte ottomane souhaitait beaucoup de se défaire d'un tel hôte. On voulut le forcer à partir. Il se retrancha dans sa maison de Bender, s'y défendit avec quarante domestiques contre une armée, et ne se rendit que quand la maison fut en feu. Il faut convenir qu'une telle conduite dans un état où on lui avait accordé généreusement un asile, manquait de décence, et qu'elle n'était pas même sensée, vu qu'il n'en pouvait espérer aucun fruit. De Bender on le transféra à Andrinople, puis à Demir-Tocca. Cette retraite lui déplaisait : il résolut de passer au lit tout le temps qu'il y serait. Il resta dix mois couché, feignant d'être malade. Ses malheurs augmentaient tous les jours. Ses ennemis, profitant de

son absence, détruisaient son armée, et lui enlevaient non-seulement ses conquêtes mais celles de ses prédécesseurs. Il partit enfin de Demir-Tocca, et traversa en poste, avec deux compagnons seulement, les états héréditaires de l'empereur, la Franconie et le Mecklenbourg, et arriva le onzième jour à Stralsund, le 22 novembre 1714. Assiégé dans cette ville, il se sauva en Suède, réduit à l'état le plus déplorable. Ses revers ne l'avaient point corrigé de la fureur de combattre. Il attaqua la Norvège avec une armée de 30 mille hommes, accompagné du prince héréditaire de Hesse, qui venait d'épouser sa sœur, la princesse Ulrique. Il forma le siège de Frédéricshall au mois de décembre 1718. Une balle l'atteignit à la tête comme il visitait les ouvrages des ingénieurs à la lueur des étoiles, et le renversa mort le 11 décembre sur les 9 heures du soir. Quelques mémoires disent qu'il fut assassiné, et que la balle partit d'une main très-voisine, comme l'attitude du roi, qui mourut en portant la main sur son épée, semble l'indiquer; d'autres circonstances, quelques-unes même de celles que Voltaire rapporte en combattant cette opinion, concourent à prouver la même chose. Tous ses projets de vengeance périrent avec lui. Il méditait des desseins qui devaient changer la face de l'Europe. Suivant ce plan chimérique le czar s'unissait avec lui pour rétablir Stanislas, et pour détrôner son compétiteur. Il lui fournissait des vaisseaux pour chasser la maison d'Hanovre du trône d'Angleterre, et y remettre le prétendant; et des troupes de terre, pour attaquer Georges dans ses états de Hanovre, et surtout dans Brême et Werden, qu'il avait enlevés au héros suédois. Charles XII, dit le président de Montesquieu, n'était point Alexandre; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre. La nature ni la fortune ne furent jamais si fortes contre lui, que lui-même. Le possible n'avait rien de piquant pour lui, dit le président Hénault: il lui fallait des succès hors du vraisemblable. On a eu raison de l'appeler le Don Quichotte du Nord. Il porta, suivant son historien, toutes les vertus des héros à un excès où elles sont aussi dangereuses que les vices opposés. Inflexible jusqu'à l'opiniâtreté, libéral jusqu'à la profusion, courageux jusqu'à la témérité, sévère jusqu'à la cruauté, il fut, dans ses dernières années, moins roi que tyran, et dans le cours de sa vie, plus soldat que héros. Ce fut un homme singulier, mais ce ne fut pas un grand homme. Il avait une taille avantageuse et noble, un beau front, de grands yeux bleus, les cheveux blonds, le teint blanc, un nez bien formé; mais presque point de barbe ni de cheveux, et un sourire désagréable. Cet homme, d'un courage effréné, poussait la douceur et la simplicité dans le commerce jusqu'à la timidité. Ses mœurs étaient austères et dures même. Quant à sa religion, il fut indifférent pour toutes, quoiqu'il professât extérieurement le luthéranisme. On croit faire plaisir au lecteur de rapporter quelques particularités qui fassent connaître par les faits le caractère de Charles XII. Lorsqu'il battit les troupes de Saxe à Pultousk en Pologne l'an 1702, le hasard fit que le même jour on joua à Marienbourg

une comédie qui représentait un combat entre les Saxons et les Suédois, au désavantage des derniers. Charles, instruit peu après de cette particularité, dit froidement: « Je ne leur envie point » ce plaisir-là. Que les Saxons soient vainqueurs » sur les théâtres, pourvu que je les batte en campagne. » La princesse Lubomirski, qui était dans les bonnes grâces du roi Auguste, prit la route d'Allemagne pour fuir les horreurs de la guerre cruelle qui désolait la Pologne en 1705. Hagen, lieutenant-colonel suédois, averti de ce voyage, se met en embuscade, et se rend maître de la princesse, de ses équipages, de ses pierreries, de sa vaisselle et de son argent comptant: objets extrêmement considérables. Charles, informé de cette aventure, écrit de sa propre main à Hagen: « Comme je ne fais point la guerre aux dames, le » lieutenant-colonel remettra, aussitôt ma prisonnière reçue, sa prisonnière en liberté, et la » rendra tout ce qui lui appartient; et si, pour le » reste du chemin, elle ne se croit pas assez en » sûreté, le lieutenant-colonel l'escortera jusqu' » sur la frontière de la Saxe. » Charles, qui faisait indifféremment la grande et la petite guerre, suivant l'occasion, attaqua et battit en Lithuanie un corps russe. Il vit, parmi les vaincus restés sur le champ de bataille, un officier qui excita sa curiosité. C'était un français, nommé Busanville, qui répondit avec une grande présence d'esprit à toutes les questions qu'on lui fit. Il ajouta qu'il mourait avec l'unique regret de n'avoir pas vu le roi de Suède. Charles s'étant fait connaître, Busanville lève la main droite, et dit avec un air plein de satisfaction: « J'ai souhaité depuis plusieurs années » de suivre vos drapeaux; mais le sort a voulu » que je servisse contre un si grand prince. Dieu » bénisse votre majesté, et donne à ses entreprises » tout le succès qu'elle désire! » Il expira quelques heures après, dans un village où il avait été porté. On l'enterra avec de grands honneurs, et aux dépens du roi. Charles, ayant forcé les Polonais à exclure le roi Auguste du trône où ils l'avaient placé, entra en Saxe, pour obliger ce prince à reconnaître lui-même les droits du successeur qu'on lui avait donné. Il choisit son camp près de Lutzen, champ de bataille fameux par la victoire et par la mort de Gustave-Adolphe. Il alla voir la place où ce grand homme avait été tué. Quand on l'eut conduit sur le lieu: *J'ai taché, dit-il, de vivre comme lui; Dieu m'accordera peut-être un jour une mort aussi glorieuse.* Un jour ce prince se promenant près de Leipzig, un paysan vint se jeter à ses pieds pour lui demander justice d'un grenadier qui venait de lui enlever ce qui était destiné pour le dîner de sa famille. Le roi fit venir le soldat: « Est-il bien vrai, lui dit-il d'un visage sévère, » que vous avez volé cet homme! — Sire, dit le » soldat, je ne lui ai pas fait tant de mal que » votre majesté en a fait à son maître; vous lui » avez ôté un royaume, et je n'ai pris à ce maraud » qu'un dindon. » Le roi donna dix ducats de sa propre main au paysan, et pardonna au soldat, en faveur de la hardiesse du bon mot, en lui disant: « Souviens-toi, mon ami, que si j'ai ôté un royaume

« au roi Auguste, je n'en ai rien pris pour moi. » Les plus grands dangers ne firent jamais la moindre impression sur ce prince. Ayant eu un cheval tué sous lui à la bataille de Narva, sur la fin de 1700, il sauta légèrement sur un autre, disant gaiement : *Ces gens-ci me font faire mes exercices*. Un jour qu'il dictait des lettres pour la Suède à un secrétaire, une bombe tomba sur la maison, perça le toit, et vint éclater près de la chambre même du roi. La moitié du plancher tomba en pièces. Le cabinet où le roi dictait, étant pratiqué en partie dans une grosse muraille, ne souffrit point de l'ébranlement; et, par un bonheur étonnant, nul des éclats qui sautèrent en l'air, n'entra dans le cabinet, dont la porte était ouverte. Au bruit de la bombe et au fracas de la maison qui semblait tomber, la plume échappa des mains du secrétaire. *Qu'y a-t-il*, lui dit le roi d'un air tranquille, *pourquoi n'écrivez-vous pas?* Celui-ci ne put répondre que ces mots : *Eh Sire..... la bombe!.....* — *Eh bien!* reprit le roi, *qu'a de commun la bombe avec la lettre que je vous dicte? Continuez*. Les ennemis de Charles étaient sûrs de son approbation, lorsqu'ils se conduisaient militairement. Un célèbre militaire saxon lui ayant échappé par de savantes manœuvres, dans une occasion où cela ne devait pas arriver, ce prince dit hautement : *Schulembourg nous a vaincus*. Il avait conservé plus d'humanité que n'en ont d'ordinaire les conquérants. Un jour d'action, ayant trouvé dans la mêlée un jeune officier suédois blessé et hors d'état de marcher, il le força à prendre son cheval, et continua de combattre à pied, à la tête de son infanterie. Quoique Charles vécût d'une manière fort austère, un soldat mécontent ne craignit pas de lui présenter, en 1709, du pain noir et moisi, fait d'orge et d'avoine, seule nourriture que les troupes eussent alors, et dont elles manquaient même souvent. Ce prince reçut le morceau de pain sans s'émouvoir, le mangea tout entier, et dit ensuite froidement au soldat : *Il n'est pas bon, mais il peut se manger*. Lorsque, dans un siège ou dans un combat, on annonçait à Charles XII la mort de ceux qu'il estimait et qu'il aimait le plus, il répondait sans émotion : *Eh bien, ils sont morts en braves gens pour leur prince*. Il disait à ses soldats : *Mes amis, joignez l'ennemi, ne tirez point; c'est aux poltrons à le faire*. Son histoire a été pesamment écrite par Norberg, son chapelain, en 3 vol. in-4, Amsterdam, 1742; plus élégamment, mais avec moins d'exactitude, par Voltaire, en 1 vol. in-12 et in-8. Voy. ADLERFELD.

* CHARLES XIII, roi de Suède, second fils du roi Adolphe-Frédéric et de Louise-Ulrique, sœur de Frédéric le Grand, naquit le 7 octobre 1748, et fut nommé dès sa naissance grand amiral de Suède; ses études furent en conséquence dirigées vers la marine. Il fut élu, en 1765, président honoraire de la société des sciences d'Upsal, et fit, en 1770, un voyage en Allemagne, en Prusse, dans les Pays-Bas et en France. La mort de son père le rappela en Suède, où il contribua fortement au succès de la révolution faite dans l'intérêt du trône, contre un orgueilleux sénat, et reçut, en récompense, de son frère Gustave III, le poste important de gou-

verneur-général de Stockholm. Charles fut nommé, en 1772, duc de Sudermanie, et épousa, en 1774, Hedwig-Elizabeth-Charlotte, princesse de Holstein-Gottorp. Lors de la guerre de la Suède contre la Russie en 1788, ce prince commandait l'escadre qui battit les Russes dans le golfe de Finlande, et ramena heureusement sa flotte dans le port de Carlskrona, par la saison la plus dangereuse. Il fut ensuite nommé gouverneur-général de la Finlande, où il avait été chargé de maintenir l'ordre, et obtint la prérogative d'avoir pour sa garde un corps de *trabans*. Après l'assassinat de Gustave III en 1792 (Voy. ANCKARSTROEM), comme son fils unique n'avait pas atteint sa majorité, la régence fut donnée au duc de Sudermanie, qui sut ménager à la Suède une paix honorable, et conclut avec le Danemarck une alliance dont le but était de protéger la navigation dans les mers du Nord. Il fonda, à cette époque, le musée de Stockholm, une académie militaire pour deux cents jeunes gens, et se concilia, par son gouvernement, l'affection du peuple. Gustave-Adolphe IV, étant devenu majeur en 1796, le duc lui remit les rênes de l'état, et se retira dans son château de Rosesberg. Le nouveau roi s'engagea dans une lutte inégale avec la Russie, contre le vœu de tous les chefs militaires et politiques; mais devenu sourd à toutes les réclamations, il se vit enfin obligé d'abdiquer en faveur du duc de Sudermanie, qui fut proclamé roi dans la cathédrale de Stockholm, le 29 juin 1809. Charles se hâta de faire la paix avec Napoléon. Le monarque détrôné avait un fils, le prince Charles d'Augustenberg, qui semblait devoir hériter de la couronne, au moins après la mort de Charles XIII. Cependant ce dernier, au mépris des droits de son neveu, adopta, en 1810, pour son fils et son successeur, le maréchal Bernadotte, que les états du royaume avaient choisi. Le 4 novembre 1814, sa politique adroite acquit la Norvège à la Suède, en dédommagement de la Finlande, et il entra, au mois de juin 1816, dans la Sainte-Alliance. Charles XIII est mort le 5 février 1818, âgé de 70 ans, laissant le trône à Bernadotte, qui lui a succédé sous le nom de Charles XIV. En lui finit la dynastie des anciens rois de Suède. Grand-maître des frans-maçons, il avait fondé, le 27 mai 1811, l'ordre de Charles XIII, qui devait être uniquement donné aux frans-maçons d'un grade élevé. On prétend qu'il était aussi membre des sociétés secrètes de l'Allemagne.

** CHARLES XIV ou CHARLES-JEAN (Jean-Baptiste-Jules, BERNADOTTE), roi de Suède et de Norvège, naquit à Pau, en Béarn, le 26 janvier 1764. Ses parents le destinaient au barreau, mais il choisit la profession des armes et s'enrôla en 1780 dans le régiment de royal-marine. Sous-officier-adjutant au moment de la révolution, les circonstances, son activité et sa valeur lui firent obtenir un rapide avancement; colonel en 1792, général de brigade en 1793, général de division en 1794, il fut employé en cette qualité à l'armée de Sambre-et-Meuse, et contribua puissamment à ses succès. Appelé en 1797 à l'armée d'Italie, il y rencontra pour la première fois le général Bonaparte,

qui l'accueillit avec distinction, mais le goûta peu, et concourut d'une manière brillante à l'exécution de son plan de campagne. Lorsque Bonaparte se décida à envoyer au directoire une adresse à l'occasion des événements du 18 fructidor, Bernadotte, après quelque hésitation, en rédigea une d'un ton fort différent, et méprisant les règles de la hiérarchie, l'envoya lui-même au directoire. Bonaparte en parut blessé; cependant, après les préliminaires de Leoben, il le chargea de porter à Paris les drapeaux pris sur l'ennemi. Le gouvernement lui conféra alors le commandement de la division militaire de Marseille où régnait l'anarchie, et par un heureux mélange de prudence, de douceur et de fermeté, il sut y ramener l'ordre et la paix. Il rentra alors en Italie et revit Bonaparte, auquel il conseilla de signer la paix en appuyant son avis des considérations les plus élevées. Bonaparte, avant de se mettre en route pour Paris où il portait le traité qu'il venait de signer, lui enleva la moitié de sa division et lui donna l'ordre de ramener le reste en France. Blessé d'une mesure qui lui parut hostile, Bernadotte accusa tout haut le général en chef d'ambition, et résolut de demander un commandement qui l'éloignât de lui. En même temps, il écrivit à Bonaparte : *Quoique j'aie à me plaindre de vous, je m'en séparerai sans cesser d'avoir pour vos talents la plus grande estime.* Bonaparte lui répondit par une lettre dans laquelle il protestait de son amitié, et lui offrait de la part du directoire la 17^e division militaire dont Paris était le chef-lieu. Nommé, bientôt après, au commandement de l'armée d'Italie, un nouvel ordre du directoire lui prescrivit de se rendre à Vienne comme ambassadeur. Dans cette mission, Bernadotte crut voir une machination de Bonaparte pour l'éloigner, et n'accepta qu'après beaucoup d'hésitation. Arrivé le 8 février à Vienne, il réussit à calmer l'empereur au sujet des expéditions de Berthier sur Rome, et de Brune sur la Suisse; enfin ayant représenté dans un mémoire secret à l'impératrice que la politique de Thugut ne pouvait point s'accorder avec les nouvelles relations de la France et de l'Autriche, cette princesse le remplaça par M. de Cobentzel. Tout paraissait donc s'arranger au gré de la France; mais le directoire ayant donné l'ordre à Bernadotte de placer immédiatement le drapeau national sur son hôtel, il saisit le jour d'une fête pour y arborer un pavillon tricolore sur lequel on lisait ces mots : *Liberté, égalité.* Le moment choisi dut paraître une provocation, et la population de Vienne, déjà excitée par la fête qui se célébrait, se porta sur l'hôtel de l'ambassade qu'elle dévasta. Bernadotte croyant en imposer à la multitude, s'était présenté à la porte le sabre à la main : il fut bientôt obligé de se retirer et de se barricader dans une chambre avec les personnes de sa suite. Il adressa une note à l'empereur, annonçant que s'il ne recevait pas des réparations suffisantes il sortirait de Vienne. Il quitta en effet cette résidence le 15 avril, et vint à Rastadt attendre les ordres de son gouvernement. Le directoire se montra d'abord disposé à venger l'honneur national outragé dans la personne de son ambassadeur, et

voulut donner à Bonaparte le commandement de l'armée d'Allemagne; mais celui-ci montrant que Bernadotte avait eu des torts graves dans cette affaire, arrêta les résolutions du directoire, qui lui donna plein pouvoir pour arranger cette grave difficulté. Bonaparte sacrifia sans hésiter Bernadotte au désir de conserver la paix et peut-être à la joie secrète de diminuer son importance. Bernadotte, profondément blessé, refusa d'abord tout commandement militaire; cependant au mois de novembre suivant (1798), il accepta celui de l'armée d'observation sur le Rhin. Il venait d'épouser M^{lle} Clary, fille d'un négociant de Marseille, dont la sœur était mariée à Joseph Bonaparte. Cette union ne rapprocha point les deux rivaux. Bonaparte étant parti pour l'expédition d'Egypte, Bernadotte resta seul sur le théâtre des affaires, et après la révolution du 30 prairial 1799, le parti triomphant l'appela au ministère de la guerre. Malgré le jugement haineux que porta sur lui, à St.-Hélène, Napoléon qui l'accuse de n'avoir fait alors que des sottises, il est certain qu'il réorganisa l'armée, augmenta l'infanterie, remonta la cavalerie, disposa plus heureusement les forces de la France, et prépara la victoire de Zurich et la conquête de Hollande par Brune. Cette justice lui fut rendue par le ministre qui venait de lui succéder à la guerre, et qui, en rendant compte de ces beaux succès au directoire, ajouta : *« Je ne puis m'attribuer aucune part dans ces victoires; elles ont été préparées par mon prédécesseur. »* Ce fut l'influence de Sieyès qui précipita Bernadotte du ministère. Le directoire ayant exprimé dans son arrêté qu'il avait donné sa démission, Bernadotte répondit aussitôt : *« Je reçois, citoyens directeurs, votre arrêté et la lettre obligeante qui l'accompagne; vous acceptez la démission que je n'ai pas donnée. »* Lorsque Bonaparte, de retour d'Egypte, accomplit la fameuse révolution du 18 brumaire, Bernadotte, conservant cette attitude de soumission mêlée de résistance, qui marqua, dès le premier instant, tous ses rapports avec Bonaparte, se rendit cependant rue Chantierine, où l'avait engagé à paraître son beau-frère Joseph. Instruit du plan de la journée, et pressé de se réunir aux généraux qui entouraient le héros de l'Italie : *« Général, dit-il, je conçois la liberté autrement, votre projet la tue. — En ce cas, »* répartit Bonaparte, *vous allez rester chez moi jusqu'à ce que le décret des anciens ait paru. — Je ne suis pas, répartit Bernadotte, de ces généraux qui se laissent arrêter. Songez que tout ce qui vous en vironne me connaît aussi bien que vous. — Eh bien, »* promettez-moi de ne rien entreprendre. — *De moi-même je n'ai aucune intention d'agir; mais si je reçois des ordres de ceux qui ont droit de m'en donner, je combattrai toute tentative illégale contre les pouvoirs établis. — Je suis tranquille à cet égard, »* reprit Bonaparte, *j'ai pris mes mesures pour que les conseils ni le directoire, n'aient recours à per- »* songe; et je me fie à votre promesse de ne rien entreprendre de vous-même. » Bernadotte assista donc immobile aux événements : un instant il eut l'espoir que ce coup d'état allait échouer; cependant la fortune de Bonaparte l'ayant emporté, il se soumit, et entra même bientôt au conseil d'état. Bonaparte

ne jugea pas lui-même à propos d'écarter des affaires un homme d'un crédit et d'une importance aussi réels. *C'est l'absorber*, disait Sieyès, *mais c'est montrer aussi qu'on n'ose pas l'oublier*. Bernadotte, envoyé dans l'ouest, réussit à empêcher un nouveau débarquement que les Anglais méditaient à Quiberon, et rétablit promptement l'ordre dans le pays. Sa santé s'affaiblit alors tout-à-coup, et l'on répandit le bruit qu'il avait été empoisonné. Il quitta la Bretagne mécontent du premier consul, et profondément irrité de n'avoir pas reçu le commandement de l'expédition de Saint-Domingue. Cependant, à l'établissement de l'empire, il obtint le bâton de maréchal (mai 1804), fut décoré du grand aigle et nommé chef de la 8^e cohorte de la légion-d'honneur; dignités et insignes qu'il accepta malgré ses principes républicains, et l'opposition opiniâtre qu'il avait faite au conseil d'état contre l'institution de la légion-d'honneur. Enfin, comme pour rendre plus frappant le contraste des faits et des opinions, il fut encore décoré coup-sur-coup des ordres de l'aigle noir et de l'aigle rouge de Prusse, et de la grande croix de St.-Hubert de Bavière. Malgré toutes ces faveurs, la bonne intelligence ne régnait point entre lui et l'empereur, et ce fut sans doute pour l'éloigner que celui-ci le nomma au gouvernement du Hanovre. La douceur, l'intelligence de son administration, la sévérité de sa discipline, lui attirèrent de nombreux partisans, et laissèrent dans tous les cœurs des impressions qui plus tard eurent, sur ses destinées, une influence heureuse. Il prit part à la campagne de 1805 à la tête d'un corps de 20,000 hommes qu'il avait formé dans le Hanovre, et facilita, en arrêtant les Russes, la marche de l'empereur sur Ulm. Il entra en ligne pour la bataille d'Austerlitz, et s'y couvrit de gloire en enfonçant le centre de l'armée russe. En 1806, il fut créé prince de Ponte-Corvo. Après la bataille d'Iéna il se porta, par une marche imprévue, sur Halle, attaqua et battit la réserve commandée par le prince Eugène de Wirtemberg, et acheva par cette victoire la dispersion de l'armée prussienne. Napoléon, visitant ensuite le champ de bataille, s'étonna que Bernadotte eût réussi à emporter avec les seules forces dont il disposait une semblable position. Il l'accusa même de témérité, assurant que pour son compte, *il n'entreprendrait pas de le faire avec moins de 60,000 hommes, si elle était défendue par une armée de 25 à 30,000 hommes*. Après ce fait d'armes, Bernadotte traversa l'Elbe et se mit à la poursuite de Blücher qui s'enferma dans Lübeck. Ayant été rejoint par le corps du maréchal Soult et la cavalerie de Murat, Bernadotte l'y attaqua le 6 novembre. Lübeck fut emporté. Blücher lui-même et le duc de Brunswick-Oëls tombèrent entre les mains des Français. Bernadotte marcha immédiatement au devant des Russes qui accouraient pour soutenir les Prussiens, et les battit dans la plaine de Mohrungen (25 janvier 1807). Le 26 février il obtint un nouveau succès à Braunschweig, et peu de temps après, il fut blessé grièvement d'un coup de feu à la tête en repoussant à Spandau deux colonnes Russes qui tentaient d'y passer la rivière. La paix ayant été signée à Tilsitt

le 7 juillet 1807, et l'empereur ayant conclu une alliance avec le Danemarck contre la Suède, Bernadotte dut occuper le Scéland, et se trouva ainsi faire la guerre au pays sur lequel la Providence devait un jour l'appeler à régner. Au mois d'avril 1809, la guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Autriche, Bernadotte dut se rendre sur le théâtre des événements, et le 6 juillet, il entra en ligne à la gauche de l'empereur dans les plaines de Wagram. Il soutint le principal effort du prince Charles, combattit jusqu'à la fin de la journée sans recevoir de renforts, et vit tomber presque tous ses soldats. Bernadotte crut qu'il avait été abandonné par calcul, et fit entendre à l'empereur lui-même des plaintes énergiques, disant, *Que si on avait en vue de le faire périr, il ne fallait pas du moins entrainer dans sa ruine tant de braves soldats*, et finit en demandant un congé. L'empereur le lui refusa d'abord; mais peu de jours après Bernadotte ayant fait une proclamation à ses soldats dans laquelle il parlait de la conduite des Saxons sous ses ordres d'une manière différente de celle de l'empereur dans son bulletin, il reçut l'ordre de quitter l'armée. Il était depuis peu de jours à Paris, lorsqu'on y apprit la nouvelle du débarquement des Anglais à Walcheren. Le conseil des ministres y envoya Bernadotte, et celui-ci réunissant à Anvers toutes les forces éparses et désorganisées qu'il trouva sous sa main, eut bientôt composé une armée de 12,000 hommes avec laquelle il arrêta les progrès de l'ennemi. En moins de 60 jours il eût forcé les Anglais d'évacuer l'île de Sud-Bevelande et celle de Walcheren, et terminé la campagne. Quoique victorieux, son commandement lui fut enlevé par l'empereur, instruit que des relations suspectes s'étaient établies entre lui et Fouché. Ce ministre perfide l'ayant fait sonder à Anvers pour savoir s'il consentirait à se mettre à la tête d'un mouvement dirigé contre le chef de l'état, Bernadotte avait fait cette réponse doutense : *Si j'avais dû choisir un empereur, je n'aurais pas donné la préférence à Napoléon; mais puisque la France s'est prononcée pour lui, je lui serai fidèle*. L'empereur fit intimor à Bernadotte l'ordre de se rendre dans sa principauté de Ponte-Corvo. *Ecrivez à l'empereur*, dit-il au ministre Clarke, *que je m'attendais à plus de reconnaissance de sa part; que pour cette fois sa politique est en défaut, et qu'il ne peut pas à Paris, ce qu'il peut à Vienne. Ecrivez-lui que je reste ici et que je rentre dans la classe des citoyens; que je lui abandonne mes titres et que je lui donne la démission de toutes mes places*. — *Vous vous mettez donc en rébellion contre les lois?* s'écrie le ministre. — *Je ne fais que m'élever contre ceux qui les méconnaissent*. Clarke remit le 29 septembre, à Bernadotte, un ordre de l'empereur que lui enjoignait de se rendre sans délai à l'armée d'Allemagne. Arrivé à Vienne, il eut avec l'empereur une entrevue qui se passa en explications très-vives; et comme dans la suite le prince de Ponte-Corvo insistait pour se retirer des affaires : *Je ne sais*, lui dit Napoléon, *à quoi cela tient, mais je vois bien que nous ne nous entendons pas; cependant ma politique exige que vous alliez tenir à Rome ma cour; vous y aurez une grande exis-*

tenre : j'ai assigné deux millions pour la dépense du gouverneur général. Vous y resterez 18 mois. Nous aurons des relations directes ensemble, et peut-être changerez-vous d'idées. Bernadotte se disposait à partir pour Rome, quand il apprit les événements qui se passaient en Suède. Le baron de Moerner, et deux autres nobles Suédois députés par la diète, vinrent l'informer que les états assemblés à Orebro pour choisir un successeur à Charles XIII, demeuré sans héritier par la mort du prince de Schleswig Augustenbourg (18 mai 1810), avaient jeté les yeux sur lui et qu'ils étaient chargés de solliciter son consentement. Le prince de Ponte-Corvo leur répondit : *Qu'il se sentirait honoré du vote libre d'un seul des membres de la diète ; mais que s'il devenait l'objet de l'élection, ce qu'il ne croyait pas possible, il ne pourrait disposer de lui-même sans le consentement de l'empereur Napoléon.* L'empereur interrogé à ce sujet répondit : *Qu'étant lui-même monarque élu du peuple, il ne s'opposerait en rien à une élection de la diète... que la choix libre de la diète aurait son assentiment.* L'élection eut lieu, et les suffrages se portèrent tous sur Bernadotte. Charles XIII eût désiré voir réussir le duc régnant de Holstein qui semblait d'abord devoir l'emporter ; mais en présence d'une manifestation si puissante de la volonté nationale, il mit de côté ses propres sentiments et fit dresser immédiatement l'acte par lequel il adoptait pour son fils le prince de Ponte-Corvo. Le même courrier porta en France la résolution de la diète, l'acte d'adoption de Charles XIII et une lettre à l'empereur. Avant de lui délivrer un acte d'émancipation, Napoléon exigeait que Bernadotte signât l'engagement de ne jamais porter les armes contre la France. Le nouveau prince royal repoussa cette prétention par une réponse adroite, et termina en disant : *Si votre majesté persiste à m'imposer la condition dont il s'agit, mon devoir et l'honneur me prescrivent d'envoyer un courrier au roi de Suède pour l'informer des motifs qui me forcent à renoncer aux droits que le vœu des états, son adoption et votre approbation m'avaient fait accepter.* — Napoléon fixant un instant les yeux sur le prince, lui dit alors d'une voix concentrée : *Eh bien ! partez, que nos destinées s'accomplissent.* Il redoutait l'esprit indépendant de Bernadotte, ses talents militaires, et un secret instinct lui faisait pressentir les embarras qu'il pourrait lui donner un jour. Bernadotte ne m'aime pas, disait le soir même Napoléon à Duroc..... *J'aurais été charmé qu'il n'eût pas accepté..... Nous ne nous sommes jamais entendus, à présent il est trop tard ; il a ses intérêts ; sa politique et la sienne ne pourront franchement s'accorder.* Napoléon parut cependant vouloir traiter avec magnificence le prince de Ponte-Corvo, il lui promit trois millions en indemnité de sa principauté, et lui fit remettre immédiatement un million en or. Bernadotte arriva le 19 octobre à Helsinbourg où il trouva une députation des états, et les archevêques d'Upsal et de Lund entre les mains desquels il fit profession de la foi luthérienne. Quoique le bruit des révolutions et le tumulte des armes eût sans doute diminué beaucoup dans le cœur de Bernadotte la puissance des senti-

ments religieux, il dut lui paraître cruel encore de payer ainsi, de la religion de ses pères, le prix du trône qui lui était promis. Le 1^{er} novembre, il fit son entrée à Stockholm. Les embarras de la politique vinrent bientôt l'y assaillir, et la méintelligence que Napoléon avait prévue éclata immédiatement. Le prince royal accusa la mauvaise volonté de l'empereur ; l'empereur, le caractère et l'esprit hostile du prince royal. Napoléon voyant la résistance que la Suède opposait à ses vues, essaya de la rendre plus souple en la menaçant de ses armes, et il fit occuper militairement la Poméranie Suédoise et l'île de Rügen (27 janvier 1812). Le prince royal, inquiet et blessé, laissa percer le projet de recourir à l'alliance de la Russie ; mais avant de s'y décider il déterminait le roi à demander des explications. L'empereur répondit qu'il avait été forcé à l'occupation temporaire de cette province par la nécessité de s'assurer une position vers le nord, au moment d'entamer avec la Russie une lutte corps à corps. *Peut-être était-ce vrai ?* mais le prince royal resta convaincu que c'était à la Suède elle-même que Napoléon en voulait. Le 24 mars 1812, un traité d'alliance fut donc signé à St.-Petersbourg entre la Suède et la Russie. Le 12 juillet, la Suède et l'Angleterre signèrent le traité d'Orebro, conséquence du traité de St.-Petersbourg. Pendant ce temps Napoléon avançait en Russie et arrivait à Witapsk. Alexandre, sentant la nécessité de s'attacher davantage la Suède, se ménagea une entrevue avec le prince royal à Abo. La Suède demandait des garanties, et désignait la Finlande : Alexandre se refusait à cette concession, assurant que ce serait se déconsidérer aux yeux de ses propres sujets : *Eh bien !* dit alors Bernadotte, *s'il en est ainsi, je renonce à toute garantie ; je n'en veux d'autre que celle de votre parole, je m'en rapporte à votre majesté.* — *Je n'oublierai jamais,* repartit l'empereur en lui prenant la main, *la réponse loyale et généreuse que vous venez de me faire.* Le prince royal ne se borna pas à ce premier acte de courtoisie pour charmer et séduire l'empereur dont il connaissait le cœur et l'humeur chevaleresque. D'après les conventions stipulées, le czar devait fournir immédiatement à la Suède un corps de 35,000 hommes pour l'aider à soumettre le Danemarck. Le prince royal engagea Alexandre à les conserver et à renforcer son armée pour couvrir St.-Petersbourg. *Rien de plus noble que ce que vous faites là,* lui dit l'empereur, *mais je ne dois pas accepter ; comment auriez-vous la Norvège ?* — *Si vous êtes heureux,* répliqua Bernadotte, *je l'aurai toujours, vous tiendrez vos promesses ; mais si vous succombiez, l'Europe serait asservie, les rois ne régneraient que sous le bon plaisir de Napoléon, et mieux vaudrait labourer un champ.* La bataille de la Moscowa venait d'avoir lieu ; le jour où l'on apprit à Stockholm le succès des Français, Bernadotte prophétisa leur ruine. Napoléon, dit-il, *vient de conquérir un nouveau champ de bataille ; s'il fait accepter la paix à l'empereur de Russie et qu'en même temps il proclame l'indépendance du royaume de Pologne, il est sauvé ; mais il n'aura pas cette habileté : il est perdu.* Quand il apprit l'entrée de Napoléon à

Moscou, il tint le même langage. *Napoléon est perdu*, répéta-t-il, et cette sinistre prophétie eut bientôt pour écho les bruits et les désastres d'une retraite impossible. Bernadotte resserra immédiatement son alliance avec Alexandre, et s'animant à la perte de son ancien compagnon d'armes, de celui qui avait été plus tard son empereur ; méditant la destruction d'une armée dans les rangs de laquelle il avait conquis sa plus belle gloire, cette gloire qui l'avait porté où il était, ne reculant pas d'horreur à la seule idée de contribuer à l'abaissement de sa véritable, de sa grande patrie, il envoya des conseils pleins d'une habileté déplorable pour diriger les mouvements futurs d'Alexandre. Bonaparte, dans son terrible exil, s'est souvenu de ce perfide ennemi, et lui a lancé les plus sanglants et les plus justes reproches. Une fois lancé dans cette voie déplorable, Bernadotte ne pouvait plus s'arrêter ; il entra dans la coalition formée en 1813 contre l'empereur, s'engagea à mettre sur pied un corps de 30,000 Suédois, à condition que l'Angleterre lui paierait un subside d'un million par an, et le 30 mai il débarqua à Stralsund à la tête de ses troupes. Les Russes et les Prussiens mirent sous ses ordres un corps de 70,000 soldats, et il commença immédiatement les opérations de la campagne. On crut cependant remarquer quelques incertitudes dans sa marche. Cependant l'Autriche ayant décidément rompu la neutralité, Bernadotte, qui ne craignait plus un de ces retours de fortune toujours possible avec un homme comme Napoléon, montra plus de décision. Il s'avança sur l'aile gauche de l'armée française, força le maréchal Oudinot à la retraite à Gross-Beeren (25 août), gagna la bataille de Dennewitz (6 septembre), sur le maréchal Ney, à qui il prit ou tua plus de 12,000 hommes. De Dennewitz, le prince royal s'avança rapidement vers Leipzig, et arriva assez tôt encore pour qu'un des historiens qui ont écrit sa vie et vanté ses exploits, ait pu dire qu'il avait eu une part décisive au succès des journées des 16, 17 et 18 octobre, véritable désastre pour l'empereur. Le 17, Leipzig ayant été enlevé, il y entra par une porte, tandis que l'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche entraient eux-mêmes par deux portes différentes. Après la bataille de Leipzig, le prince royal se dirigea sur le Danemarck et obligea Davoust, qui s'était d'abord établi derrière la Steicknitz, à rétrograder jusqu'à Hambourg, derrière la Bille, et après une série de succès força les Danois à ouvrir des conférences pour la paix. Le 14 février la paix fut signée entre la Suède et le Danemarck. Cette dernière puissance céda la Norvège à la Suède, qui, à son tour, lui céda la Poméranie Suédoise et l'île de Rügen. Après avoir terminé cette importante affaire, il reprit sa marche vers le Rhin, pour se joindre aux troupes de la coalition. « Arrivé, dit un de ses biographes, au bord » de ce fleuve qui réveillait en lui de si grands souvenirs, Bernadotte parut hésiter à le franchir. Arrivé » sur la limite de sa patrie, on le voit abandonner » son rôle d'activité pour s'arrêter à Cologne et à » Liège, et se contenter de cerner ou de bloquer les » places de la Meuse. » C'était encore trop, et c'était

s'arrêter bien tard. Il faut du moins lui rendre cette justice, qu'alors il tenta quelques efforts pour suspendre le mouvement des coalisés, et les détourner de franchir le Rhin. *Je n'ai consenti*, écrivait-il à l'empereur de Russie, *à prendre part aux opérations de la coalition que sous la condition expresse que les frontières de la France, telles que la révolution et les traités les avaient établies, seraient formellement respectées. Rappelez-vous qu'il n'a jamais été question de passer le Rhin.* Mais que pouvait-il alors ? rien. Il s'était affaibli de toute la puissance acquise par les coalisés. Un moment, il avait eu entre les mains les destinées du monde, mais ce moment n'était plus. Bernadotte ne prit aucune part à la campagne de France. On sait qu'un parti s'était formé pour appeler Bernadotte au trône de France ; mais cette combinaison avorta presque aussitôt. Sieyès disait pourtant que c'était le seul moyen de consolider la révolution française et d'en assurer les résultats. *C'est bien contre mes intérêts que je parle*, ajoutait-il, *car s'il vient, il faut que je m'en aille.* Bernadotte ne se rendit à Paris qu'après l'abdication de l'empereur ; il y vint avec une suite peu nombreuse, et dans le but de faire ratifier par les différentes puissances les conditions du traité de Kiel. Alexandre garantit au prince royal la cession de la Norvège et mit à sa disposition, pour en effectuer la conquête, 60,000 hommes qu'il avait dans le Holstein. Tous les actes nécessaires furent aussitôt signés, et le prince royal repartit immédiatement pour la Suède. Il vit Louis XVIII en passant à Compiègne ; ce fut alors qu'il lui dit ces paroles si souvent répétées : *Pour gouverner les Français, il faut une main de fer sous un gant de velours.* Il fut reçu à Stockholm comme un triomphateur ; mais prenant à peine le temps de se reposer, il entreprit la soumission de la Norvège : il n'éprouva aucune résistance, et le prince Christian s'enfuit à son seul aspect. Le prince royal s'occupa alors de calmer le pays, et, en lui donnant une constitution assortie à ses besoins, affermit le lien qui devait unir deux états si longtemps ennemis. Cette réunion de la Norvège à la Suède est certainement une grande gloire pour Bernadotte. Au retour de Bonaparte, la Suède ne prit aucune part à la seconde coalition et déclara qu'elle restait neutre. A dater de ce moment, les occupations de la paix, la bonne administration du royaume absorbèrent tous les instants du prince royal. Il régnait sous le nom de Charles XIII, auquel il ne cessait pas de payer tous les égards qui lui étaient dus. Le vieux roi en était reconnaissant : *Mon Antigone*, disait-il quelquefois, *est un gagnant de bataille ; Dieu m'a récompensé magnifiquement d'avoir sacrifié mes sentiments personnels aux vœux de mon peuple.* Charles XIII mourut le 3 février 1818. Le prince royal lui succéda sans obstacle et prit le nom de Charles XIV Jean. Il était alors dans 55^e année. Il renouvela, le 7 février, dans la diète générale, le serment exigé par la loi, et reçut celui des états-généraux. Le 11 mai, il fut couronné à Stockholm comme roi de Suède, et le 7 septembre à Drontheim, comme roi de Norvège. Il fut reconnu par tous les souverains de l'Europe qui lui adressèrent des lettres de

félicitation selon l'usage. Malgré ces heureux commencements, son règne ne fut pas sans difficultés et sans inquiétudes. Bernadotte lutta contre ces obstacles avec la patience et la dextérité d'un homme élevé au milieu des agitations populaires : quant aux embarras que lui suscita la diplomatie, il sut également les surmonter. Une des plus sérieuses vint du mauvais vouloir que les rois de l'Europe nourrissaient instinctivement contre un prince de si fraîche date. La Russie elle-même paraissait oublier ses premiers sentiments, et Charles-Jean remarquait avec inquiétude que le descendant des anciens rois, Gustave Wasa, était devenu l'objet de l'attention et des soins d'Alexandre. Le prince Christian, le même que Bernadotte avait expulsé de la Norvège, venait d'épouser, avec l'appui du czar, une princesse de Holstein-Augustembourg. Le monde politique commençait aussi à s'entretenir d'une triple alliance pour le rétablissement du trône de Norvège, en faveur du jeune duc de Holstein-Oldembourg, neveu de l'empereur Alexandre. Bernadotte était menacé d'expier ses torts envers la France. Son habileté le sauva ; il jugea avec une grande sûreté de coup d'œil que l'Angleterre seule, dont les intérêts dans la Baltique étaient fort différents de ceux de la Russie, et qui ne pouvait point approuver que le trône de Suède tombât sous le protectorat du czar, pouvait le préserver d'une catastrophe. Une querelle financière avec le Danemarck était le prétexte de toutes ces menaces ; il prit l'Angleterre pour arbitre, et un traité de liquidation fut signé à Londres. L'indemnité que la Suède paierait au Danemarck pour l'abandon de ses prétentions sur la Norvège fut fixée à trois millions d'écus de banque de Hambourg, moyennant quoi le roi de Danemarck renonça à toute espèce de droits sur la Norvège, raya de ses armoiries celles du pays, et Charles XIV Jean fut enfin affermi sur son trône. Malgré quelques difficultés intérieures venant de la résistance et des prétentions des corps délibérants, Charles XIV s'appliqua avec soin à améliorer l'état matériel et intellectuel des pays soumis à son sceptre. Il encouragea l'agriculture et fit distribuer des médailles aux paysans qui se distinguaient dans leurs travaux. Il enrichit les universités de Lund et d'Upsal, augmenta leurs bibliothèques, et améliora le sort des professeurs. *A voir, dit un biographe, le mouvement poétique qui a illustré son règne, et les savants qui se sont élevés autour de lui, on eût dit que l'enfant de Béarn avait apporté sur les froides plages de la Scandinavie, l'harmonie du gai savoir et l'ardeur scientifique de la France.* Le prince rechercha les savants, les honora de distinctions flatteuses, et leur assura une existence honorable. On a dit avec raison que son avènement avait été une époque de renaissance pour la Suède. Dans le même temps, ce prince achevait de creuser un grand canal qui joint à travers la Suède l'Océan à la Baltique ; des routes importantes étaient ouvertes ou rétablies, les lits des fleuves étaient améliorés, des manufactures de drap, de toile, de papier, etc., étaient établies, et des métiers de tissage importés dans les districts les plus arides du royaume. Charles XIV ne négligea pas

non plus l'état militaire du pays ; il fit construire ou réparer diverses places fortes, et maintint l'armée sur un pied excellent. Il forma avec soin son fils unique, Oscar, duc de Sudermanie, pour le trône ; il l'habituait de bonne heure au maniement des affaires, et ne perdit aucune occasion de le populariser. Aussi ce prince succéda-t-il sans difficulté à la couronne, lorsque le vieux roi mourut à Stockholm le 8 mars 1844. Charles XIV parcourait tous les ans ses royaumes dans tous les sens sans aucune escorte, ce qui fait également l'éloge du prince et des sujets. Dans ses châteaux de plaisance où il passait beaucoup de temps, il n'avait pas même une sentinelle à la porte. Il avait pris pour devise : *L'amour de mon peuple est ma récompense.* Et il est vrai que des témoignages d'affection éclataient partout sur son passage. La première éducation de Bernadotte avait été fort négligée ; mais à peine eut-il commencé à s'élever dans l'armée, qu'il sentit l'importance de l'instruction et qu'il s'appliqua à de sérieuses lectures. Sa conception était prompte, sa mémoire sûre et il fut bientôt un homme fort instruit. Le recueil de ses *bulletins* et de ses *proclamations* (Stockholm, 1825, in-8), prouve qu'il possédait l'éloquence du soldat et celle de l'homme d'état. Sa conversation était vive et rappelait son origine méridionale. Sa santé était robuste, et jusqu'à la fin de sa vie il conserva la tête haute, l'œil étincelant de sa jeunesse et d'épais cheveux noirs. Les principaux ouvrages où il est question de ce prince sont : *Le Voyage en Suède, par Alex. Daumont*, 2 vol. in-8, et atlas ; *Les Suédois depuis Charles XII*, par le vic. de Beaumont, Vassal, 1841, 2 vol. in-8 ; *L'Histoire des états Européens depuis le congrès de Vienne*, par le même ; *L'Histoire de France* de l'abbé de Montgaillard. Un recueil pour servir à l'histoire de Suède depuis le 5 nov. 1810, intitulé : *Bidrag till sverige historia*, 1839, 2 vol. in-12 ; *L'Histoire de Charles-Jean*, par Touchard-Lafosse ; *Correspondance de Bernadotte, etc., avec Napoléon, depuis 1810 jusqu'en 1814*, in-8 ; *Notice historique sur le général Bernadotte*, dans la collection de Château-neuf ; *La Revue des deux mondes* ; *L'Annuaire historique universel* ; *L'Annual register*, etc.

ROIS DE NAVARRE.

CHARLES II, roi de Navarre, comte d'Evreux, dit le *Mauvais*, naquit l'an 1332, avec de l'esprit, de l'éloquence et de la hardiesse, mais avec une méchancelé qui ternit l'éclat de ces qualités. Il fit assassiner Charles d'Espagne de la Cerda, connétable de France, en haine de ce qu'on avait donné à ce prince le comté d'Angoulême, qu'il demandait pour sa femme, fille du roi Jean. Charles V, fils de ce monarque, et lieutenant-général du royaume, le fit arrêter. Mais le Navarrois s'étant sauvé de sa prison, conçut le projet de se faire roi de France. Il vint souffler le feu de la discorde à Paris, d'où il fut chassé, après avoir commis toutes sortes d'excès. Dès que Charles V fut parvenu à la couronne, le roi de Navarre chercha un prétexte pour reprendre les armes ; il fut vaincu. Il y eut un traité de paix entre Charles et lui, en 1365. On lui laissa le comté d'Evreux, son patrimoine, et on lui donna

Montpellier et ses dépendances pour ses prétentions sur la Bourgogne, la Champagne et la Brie. Le poison était son arme ordinaire; on prétend qu'il s'en servit pour Charles V. Sa mort, arrivée en 1387, fut digne de sa vie. Il s'était fait envelopper dans des draps trempés dans de l'eau-de-vie et du soufre, soit pour ranimer sa chaleur affaiblie par les débauches, soit pour guérir sa lèpre; le feu prit aux draps et le consuma jusqu'aux os. C'est ainsi que presque tous les historiens français racontent la mort de Charles II; cependant dans la lettre que l'évêque de Dax, son principal ministre, écrivit à la reine Blanche, sœur de ce prince, et veuve de Philippe de Valois, il n'est fait nulle mention de ces nouvelles circonstances, mais seulement des vives douleurs que le roi avait souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence et de résignation à la volonté de Dieu. « Ce » prince avait, dit Mézerai, toutes les bonnes qualités qu'une méchante âme rend pernicieuses, » l'esprit, l'éloquence, l'adresse, la hardiesse et la » libéralité. »

* **CHARLES III**, surnommé *le Noble*, roi de Navarre, fils du précédent, lui succéda à l'âge de 23 ans et fut couronné à Pampelune le 29 juillet 1390. Il avait toutes les grandes qualités de son père, sans aucun de ses vices. Il s'appliqua à réformer les abus qui s'étaient glissés dans son royaume; il examina les donations faites par ses prédécesseurs, l'état des principales cités et des grandes villes; enfin, il obtint du roi d'Angleterre la restitution de Cherbourg et de quelques autres places, et il régla à l'amiable avec le roi d'Aragon les frontières des deux royaumes. La cathédrale de Pampelune était en grande partie ruinée, et les habitants se trouvaient dans l'impuissance de la faire rétablir; il assigna la quatrième partie de ses revenus pour cette reconstruction. Charles fit un voyage en France en 1403, et signa un traité par lequel il renonçait à toutes ses prétentions sur les comtés de Champagne, de Brie et d'Evreux, et céda Cherbourg, et on lui donna en échange la ville et le territoire de Nemours, avec le titre de duc, une pension de 12,000 livres, et de plus 200,000 écus pour le dédommager des revenus dont il avait été privé depuis la saisie de ses états. Charles contribua à rétablir la paix entre les ducs d'Orléans et de Bourgogne, et laissa à la France une haute idée de sa personne. De retour dans ses états avec une somme d'argent considérable, il s'occupa d'y faire fleurir les arts, et bâtit deux palais, l'un à Olite, l'autre à Tafalla. Rappelé en France après l'horrible assassinat du duc d'Orléans, commis par ordre de Jean, duc de Bourgogne, il ne négligea rien pour soutenir l'infortuné Charles VI et sa famille, et il eut beaucoup de part aux deux traités de Chartres et de Bicêtre. Son équité et sa modération étaient si connues, que ses voisins le choisirent souvent pour arbitre dans leurs querelles; et sans prendre parti dans aucune, il les accommoda toutes par ses bons offices et par l'autorité qu'il s'était acquise. La longue paix qu'il avait procurée à la Navarre avait tellement enrichi ses états, qu'il était beaucoup plus puissant, et avait plus d'influence en Europe qu'aucun de ses prédécesseurs. Cependant il savait

prendre les armes dans l'occasion: le comte d'Armagnac ayant commis des hostilités sur les domaines du comte de Foix, il se jeta sur le comté d'Armagnac, y fit de grands ravages et se retira. Une de ses raisons fut de prévenir de semblables incursions dans le voisinage de ses états; et il est certain que sa diligence à secourir ses alliés, et l'efficacité des secours qu'il leur donna, ne contribuèrent pas peu à lui faire passer la plus grande partie de son règne en paix. Il mourut à Olite le 8 septembre 1423, dans la 64^e année de son âge, et la 59^e de son règne. C'était un prince véritablement illustre par ses sentiments et ses actions; il jouit de ce qui devrait faire la plus grande félicité des rois, de l'amour de ses sujets.

CHARLES DE FRANCE, second fils du roi Philippe le Hardi, naquit en 1270, et eut en apanage les comtés de Valois, d'Alençon et du Perche en Paris. Il fut investi en 1283 du royaume d'Aragon, et prit en vain le titre de roi. Boniface VIII y ajouta celui de vicaire du saint Siège. Il passa en Italie, y fit quelques exploits, et fut surnommé *Défenseur de l'Eglise*. Il servit avec plus de succès en Guienne et en Flandre, et mourut à Nogent en 1325. On a dit de lui qu'il avait été *fils de roi, frère de roi, oncle de roi et père de roi, sans être roi*. Il était père de Philippe VI dit *de Valois*.

CHARLES, duc de Guienne, frère de Louis XI. Voy. Louis XI.

CHARLES, duc de Bourbon, fils de Gilbert, comte de Montpensier, et de Claire de Gonzague, naquit en 1489. Il fut fait connétable en 1513, à 26 ans. Devenu vice-roi du Milanais, il s'y fit aimer de la noblesse par sa politesse, et du peuple par son affabilité. Il s'était couvert de lauriers dans toutes les affaires d'éclat, et surtout à la bataille de Marignan. La reine mère, Louise de Savoie, dont il n'avait pas voulu, dit-on, apercevoir les sentiments, lui ayant suscité un procès pour les domaines de Bourbon, Charles se ligua avec l'empereur et le roi d'Angleterre contre la France sa patrie. Il était déjà dans le pays ennemi, lorsque François 1^{er} lui envoya demander l'épée de connétable et son ordre. Bourbon répondit: « Quant à l'épée, » il me l'ôta à Valenciennes, lorsqu'il confia à » M. d'Alençon l'avant-garde qui m'appartenait. » Pour ce qui est de l'ordre, je l'ai laissé derrière » mon chevet à Chantilli. » Charles, devenu général des armées de l'empereur, alla mettre le siège devant Marseille en 1524, et fut obligé de le lever. Il fut plus heureux aux batailles de Biagras et de Pavie, au gain desquelles il contribua beaucoup. François 1^{er} ayant été pris dans cette dernière journée, Bourbon, touché du malheur de son ancien souverain, passa en Espagne à sa suite pour veiller à ses intérêts pendant les négociations de l'empereur avec son prisonnier. Un seigneur espagnol, nommé le marquis de Villano, ne voulut jamais prêter son palais pour y loger Bourbon: « Je ne saurais rien refuser à votre majesté, dit-il » à Charles-Quint; mais si le duc loge dans ma » maison, j'y mettrai le feu au moment qu'il en » sortira, comme à un lieu infecté de la perfidie, » et par conséquent indigne d'être habité par des

» gens d'honneur. » Le général, de retour dans le Milanais, fit quelques démarches équivoques qui pouvaient faire douter s'il n'était pas au-si infidèle à Charles-Quint qu'il l'avait été à François I^{er}. Lorsqu'il se jeta entre les bras de cet empereur, on avait fait une pasquinade. On y représentait ce prince donnant des lettres-patentes au connétable. Derrière eux était Pasquin qui faisait signe avec le doigt à l'empereur, et lui disait : *Charles, prenez garde*. Bourbon alla se faire tuer ensuite au siège de Rome, en montant des premiers à l'assaut, en 1527. Il s'était vêtu ce jour-là d'un habit blanc, pour être, disait-il, le premier but des assiégés et la première enseigne des assiégeants. Dans la crainte que son corps ne fût insulté par le peuple romain, ses soldats, qui lui étaient dévoués, l'emportèrent à Gaète où ils lui dressèrent un magnifique mausolée. Son tombeau a été détruit, et son corps embaumé est devenu un objet de curiosité pour les voyageurs. Charles passa longtemps pour le plus honnête homme, le plus puissant seigneur, le plus grand capitaine de la France; mais les tracasseries de la reine mère, en causant son évasion, ôtèrent à ses vertus tout leur lustre. M. Baudot de Juilly a donné un roman sous son nom, 1706, in-12. Gilbert de Marillac son secrétaire a écrit sa vie qui a été inscrite dans le Recueil publié par M. de Laval sous le titre de *desseins des professions nobles et publiques*. Le comte de Guibert a fait une tragédie intitulée *le connétable de Bourbon*, 1785, in-8.

CHARLES DE BOURBON, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, cardinal, archevêque de Rouen, et légat d'Avignon, fut mis sur le trône en 1589 par le duc de Mayenne, après la mort de Henri III, sous le nom de Charles X. Quelques écrivains ont dit qu'il avait accepté la couronne, pour la faire perdre à Henri IV son neveu. C'est précisément tout le contraire. Vers le temps où il fut déclaré roi, il envoya, de sa prison de Fontenai en Poitou, son chambellan à Henri IV, avec une lettre par laquelle il le reconnaissait pour son roi légitime. « Je n'ignore point, disait-il à un de ses confidents, que les ligueurs en veulent à la maison » de Bourbon. Si je me suis joint à eux, c'est tous » jours un Bourbon qu'ils reconnaissent, et je ne l'ai » fait que pour la conservation des droits de mes » neveux. » Ce fantôme de la royauté mourut de la gravelle à Fontenai-le-Comte en 1590, âgé de 67 ans. On frappa des monnaies en son nom. Sa vie a été écrite par Jacques du Breul, bénédictin, Paris, 1612, in-4.

CHARLES DE FRANCE, comte d'Anjou, frère de Saint-Louis, né en 1220, épousa Béatrix, héritière de Provence, qui l'accompagna en Egypte, où il fut fait prisonnier l'an 1250. Ce prince à son retour soumit Arles, Avignon, Marseille, qui prétendaient être indépendantes, et qui même après le succès de Charles, conservèrent de grands privilèges. Il fut investi du royaume de Naples et de Sicile en 1265; et plusieurs critiques placent à cette époque l'origine de l'hommage que les rois de Naples rendent annuellement au saint Siège; hommage que d'autres font remonter jusqu'à Robert Guiscard (*Voy. ce mot*). Mainfroi, usurpateur de ce royaume,

fut vaincu par lui, et tué l'année d'après dans les plaines de Bénévent. Sa femme, ses enfants, ses trésors furent livrés au vainqueur qui fit périr en prison cette veuve et le fils qui lui restait. Conradin, duc de Souabe, et petit-fils de l'empereur Frédéric II, étant venu avec Frédéric d'Autriche pour recouvrer l'héritage de ses aïeux, fut fait prisonnier deux ans après, et exécuté dans le marché de Naples par la main du bourreau. Ces exécutions firent détester Charles. Un gibelin, passionnément attaché à la maison de Souabe, et brûlant de venger le sang répandu, trama un complot contre lui. C'était le fameux Jean de Prochita (*voy. ce mot*), dont Charles avait confisqué les biens, et, selon plusieurs historiens, séduit la femme. Les Siciliens se révoltèrent. Le jour de Pâques 1282, au son de la cloche de vêpres, tous les Français furent massacrés dans l'île, les uns dans les églises, les autres aux portes, ou dans les places publiques, les autres dans leurs maisons. Il y eut 8 mille personnes égorgées. Charles mourut en 1285, avec la douleur d'avoir poussé ses sujets, par sa violence et sa cruauté, à se livrer à cette vengeance extrême, qui est connue sous le nom de *Vêpres siciliennes*.

* CHARLES II, dit le Boiteux, fils du précédent, né en 1248, commandait à Naples en 1284, pendant l'absence de son père, lorsque Roger de Loria, amiral de Pierre d'Aragon, vint avec sa flotte le défier au combat. Le jeune prince plus brave qu'expérimenté sortit du port avec 70 galères pour lui livrer bataille, fut fait prisonnier et conduit dans le château de Mattagrifone, où on le traita durement pendant toute sa captivité. Il faillit même à être victime de la fureur du peuple, qui demandait à grands cris son supplice par représailles de la cruauté exercée par son père envers l'infortuné Conradin; mais la généreuse résistance de la reine Constance, qui commandait en Sicile pour le roi son mari, sauva ce jeune prince. Il fut envoyé depuis en Catalogne, et n'obtint sa liberté qu'en 1288, par l'entremise du roi d'Angleterre. Il fut sacré à Rome le 29 mai 1289. Plus doux, plus humain, plus religieux que son père, mais n'ayant pas les mêmes talents militaires, il ne put jamais parvenir à recouvrer la Sicile, dont Frédéric, frère de Jacques, roi d'Aragon, s'était emparé pendant son absence. Il s'occupa à faire fleurir la religion et les arts, fonda quantité de monastères, fit bâtir plusieurs églises et palais, augmenta l'enceinte de Naples, accorda beaucoup de privilèges à ses habitants, donna plusieurs constitutions ou capitulaires fort sages, et fit rédiger par écrit les coutumes de Naples. Il chassa encore les Sarrasins de son royaume, et mourut en 1309, après avoir obtenu l'amour de ses peuples par son humanité et son attachement à la justice.

CHARLES, duc de Bourgogne, dit le *Hardi*, le *Guerrier*, le *Téméraire*, fils de Philippe le Bon, naquit à Dijon en 1455. Il succéda à son père en 1467. Deux ans auparavant il avait gagné la bataille de Montlhéry. Il fut encore vainqueur à Saint-Tron contre les Liégeois. Il les soumit, humilia les Gantois, et se déclara l'ennemi irréconciliable de Louis XI, avec lequel il fut toujours en guerre. Ce fut lui

qui livra à ce prince le connétable de Saint-Pol, qui était allé se remettre entre ses mains, après en avoir reçu un sauf-conduit. Cette perfidie lui valut Saint-Quentin, Ham, Bouchain, et le trésor de la malheureuse victime de sa lâcheté. Ses entreprises depuis furent toutes funestes. Les Suisses remportèrent sur lui les victoires de Grandson et de Morat en 1475. C'est à cette dernière journée qu'il perdit ce beau diamant, vendu alors pour un écu, que le duc de Florence acheta depuis si chèrement. Les piques et les espadons des Suisses triomphèrent de la grosse artillerie et de la gendarmerie de Bourgogne. Charles le Téméraire périt en 1477, défait par le duc de Lorraine, et tué en se sauvant après la bataille qui se donna près de Nancy, qu'il avait assiégé. Ce duc de Bourgogne, dit un historien, était le plus puissant de tous les princes qui n'étaient pas rois, et peu de rois étaient aussi puissants que lui. A la fois vassal de l'empereur et du roi de France, il était très-redoutable à l'un et à l'autre. Il inquiéta tous ses voisins, et presque à la fois. Il fit des malheureux, et le fut lui-même. On ne peut néanmoins lui refuser d'excellentes qualités, auxquelles plusieurs historiens ne semblent pas avoir rendu assez de justice. Philippe de Commines nous apprend qu'il était très-chaste, qu'il défendit rigoureusement le duel, et qu'il administra la justice avec vigueur. Il paraît que le duc René a eu recours à la trahison pour perdre ce redoutable adversaire. Campobasso, le sire d'Ange, le seigneur de Montfort, qui abandonnèrent Charles dans le moment le plus critique, n'ont pas passé sans quelque intérêt dans le parti des Lorrains. Ils furent richement récompensés pour une action que la vraie valeur n'eût payée que de mépris et de haine. Aussi les Suisses de l'armée de René ne voulurent pas recevoir les traîtres, et serrèrent les rangs pour les empêcher de prendre place parmi eux. On voit à Bruges dans l'église de Notre-Dame, le tombeau de ce duc et celui de sa fille Marie; ce sont deux beaux morceaux d'architecture.

CHARLES I, duc de Lorraine, fils puîné de Louis d'Outremer, naquit à Laon en 953, et fit hommage de ses états à l'empereur Othon II, son cousin; ce qui indigna les seigneurs français. Louis le Fainéant, son neveu, étant mort, Charles fut privé de la couronne de France par les états assemblés en 987, et Hugues Capet fut mis sur le trône. Ce prince tenta vainement de faire valoir son droit par les armes. Il fut pris à Laon le 2 avril 991, et renfermé dans une tour à Orléans, où il mourut 3 ans après.

CHARLES II, duc de Lorraine, né à Toul vers 1364, était fils du duc Jean, empoisonné à Paris le 27 septembre 1382, et de Sophie de Wurtemberg. Il se signala dans plusieurs combats, fut connétable en 1418, et mourut le 23 janvier 1431.

* CHARLES III, dit le Grand, fils de François I^{er}, duc de Lorraine, et de Christine de Danemarck, né à Nancy en 1543, n'avait que 5 ans lorsque son père mourut. Henri II, roi de France; s'étant emparé des villes impériales de Metz, Toul et Verdun, exigea de Christine qu'elle lui remit le jeune prince pour le faire élever sous ses yeux. Charles joignant à tous les avantages extérieurs les plus heureuses

dispositions, Henri II lui fit épouser Claude, sa fille, à Paris en 1559. Ce prince revint la même année dans ses états, et après avoir mis son armée sur un pied respectable et augmenté les fortifications de ses villes frontières, il s'occupa ensuite tout entier du bonheur de ses sujets. Il rassembla les lois qui les avaient régis jusque-là, en ordonna la révision, réprima la fureur des duels, agrandit Nancy, fonda l'université de Pont-à-Mousson, encouragea le commerce et protégea les arts. Il mourut à Nancy, le 14 mai 1608. Coster a publié son éloge, Francfort, 1764, in-8.

CHARLES IV DE LORRAINE, petit-fils de Charles III, fut un prince guerrier, plein d'esprit, mais inquiet et capricieux. Il se brouilla souvent avec la France, qui le dépouilla deux fois de ses états, et le réduisit à subsister de son armée qu'il louait aux princes étrangers. En 1641, il signa la paix, et aussitôt après se déclara pour les Espagnols, qui moins traitables que les Français, et comptant peu sur sa fidélité, l'enfermèrent dans la citadelle d'Anvers, et le transférèrent de là à Tolède jusqu'en 1639. L'histoire de sa prison se trouve à la fin des *Mémoires de Beauveau*, Cologne, 1690, in-12. Trois ans après, en 1662, il signa le traité de Montmartre, par lequel il faisait Louis XIV héritier de ses états, à condition que tous les princes de sa famille seraient déclarés princes du sang de France, et qu'on lui permettrait de lever un million sur l'état qu'il abandonnait. Ce traité produisit de nouvelles bizarreries dans le duc de Lorraine. Le roi envoya le maréchal de la Ferté contre lui. Il céda Marsal, et le reste de ses états lui fut rendu. Le maréchal de Créquy l'en dépouilla de nouveau en 1670. Charles, qui était accoutumé à les perdre, réunit sa petite armée à celle de l'empereur. Turenne le défait à Ladembourg en 1674. Charles s'en vengea sur l'arrière-ban d'Anjou, qu'il battit à son tour. Il assiégea, l'année d'après, le maréchal de Créquy dans Trèves, s'en rendit maître, et le fit prisonnier. Il mourut près de Birkenfeld la même année 1675, âgé de 72 ans. « Ce prince, né avec beaucoup de valeur et de talents pour la guerre, dit le président Hénault, » n'était cependant qu'un aventurier, qui eût pu » faire fortune, s'il fût né sans biens, et qui ne sut » jamais conserver ses états. Il était singulier en » galanterie comme en guerre. Mari de la duchesse » Nicole, il épousa la princesse de Cantecroix; amoureux ensuite d'une parisienne, il passa un contrat » de mariage avec elle du vivant de la princesse. » Louis XIV fit mettre sa maîtresse dans un couvent, ainsi qu'une autre demoiselle à laquelle le » bizarre Lorrain voulait s'unir. Il finit par proposer » un mariage à une chanoinesse de Poussai, et il » l'aurait épousée, sans les oppositions de la princesse de Cantecroix. »

CHARLES V, second fils du duc François et de la princesse Claude de Lorraine, sœur de la duchesse Nicole de Lorraine et neveu de Charles IV, naquit à Vienne en 1643, et succéda l'an 1675 à son oncle dans ses états; ou plutôt, dit le président Hénault, dans l'espérance de les recouvrer. L'empereur Léopold n'eut point de plus grand général ni d'allié plus fidèle: il commanda ses ar-

mées avec gloire. Il avait toutes les bonnes qualités de son oncle, sans en avoir les défauts, dit l'auteur du *Siècle de Lou's XIV*. Mais en vain il mit sur ses étendards : *Aut nunc aut nunquam* (ou maintenant ou jamais), le maréchal de Créquy lui ferma toujours l'entrée de la Lorraine. Charles fut plus heureux dans les guerres de Hongrie, où il se signala par plusieurs victoires remportées sur les mécontents et par des conquêtes sur les Turcs. On prétend que ses succès auraient été plus considérables si le prince de Bade, qui tâchait de rendre suspect son attachement à la maison d'Autriche, et qui dominait à la cour, n'avait point laissé manquer ses armées du nécessaire; ce qui contraignit le duc de lever le siège de Bade en 1684, place qu'il emporta en 1686. En 1674, on le mit sur les rangs pour la couronne de Pologne; mais ni son nom, ni l'appui de l'empereur ne purent la lui procurer. De retour de ses expéditions de Turquie, il vint servir contre la France, prit Mayence en 1690, et mourut la même année à 48 ans, à Wels en Autriche. Il avait eu la gloire de seconder Jean Sobieski dans la délivrance de Vienne, et celle de le délivrer lui-même à la journée de Barkam. Charles, digne par ses vertus politiques, militaires et chrétiennes, d'occuper le premier trône de l'univers, ne jouit jamais de ses états. « C'était un prince, dit le maréchal de » Berwick, éminent par sa prudence, sa piété et » sa valeur, aussi habile qu'expérimenté dans le » commandement des armées; également incapable » d'être enflé par la prospérité, comme d'être abattu » par l'adversité; toujours juste, toujours géné- » reux, toujours affable. A la vérité, il avait quel- » quefois des mouvements vifs de colère; mais dans » l'instant la raison prenait le dessus et il en faisait » ses excuses. Sa droiture et sa probité ont paru, » lorsque, sans considérer ce qui pouvait lui être » personnellement avantageux, il s'opposa en 1686 » à la guerre que l'empereur méditait contre la » France, quoique ce fût l'unique moyen pour être » rétabli dans ses états. » Charles V se sentant près de la mort, écrivit à l'empereur la lettre suivante : « Sacrée Majesté, suivant vos ordres, je suis parti » d'Embsbruck, pour me rendre à Vienne; mais je » suis arrêté ici par un plus grand maître. Je vais » lui rendre compte d'une vie que je vous avais » consacrée tout entière. Souvenez-vous que je » quitte une épouse qui vous touche, des enfants à » qui je ne laisse que mon épée, et des sujets qui » sont dans l'oppression. » L'empereur lui avait fait épouser sa sœur Eléonore-Marie, fille de l'empereur Ferdinand III, et reine douairière de Pologne. De ce mariage naquit le duc Léopold I^{er}, père de l'empereur François I^{er} (*Voy. LÉOPOLD*). La Brune a donné la *Vie* du duc Charles V, in-12. Il a paru aussi sous son nom un *testament politique*, Leipsig, 1696, in-8 : pauvre ouvrage, que les notes de l'édition d'Amsterdam, 1749, achèveront de rendre digne du fanatisme protestant. On l'attribue cependant à un abbé lorrain, nommé Chèvremont.

CHARLES DE LORRAINE, archevêque de Reims, de Narbonne, évêque de Metz, de Toul, de Verdun, de Téroüane, de Luçon et de Valence; abbé de Saint-Denis, de Fécamp, de Cluni, de Marmoutier,

etc., naquit à Joinville en 1525, de Claude de Lorraine, premier duc de Guise. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1547. Le cardinal se signala au colloque de Poissy, qu'il avait ménagé, disent ridiculement les protestants, pour faire admirer son éloquence. L'année d'après, en 1560, il avait proposé d'établir l'inquisition en France, en remontrant que ce moyen avait constamment préservé le Portugal, l'Espagne et l'Italie du malheur des guerres civiles, où l'hérésie avait plongé le reste de l'Europe. Le chancelier de l'Hôpital s'y opposa. Pour tenir un milieu, le roi attribua la connaissance du crime d'hérésie aux évêques, à l'exclusion des parlements. Le cardinal de Lorraine parut avec beaucoup d'éclat au concile de Trente, et y déploya son zèle pour l'Eglise et pour la conservation de la doctrine catholique, contre les efforts des sectaires. De retour en France, il fut envoyé en Espagne par Charles IX, dont il gouvernait les finances en qualité de ministre d'état. Il est faux qu'il ait eu la moindre part à la Saint-Barthélemy, comme le suppose M. Chénier dans sa très-fantastique et sacrilège tragédie de *Charles IX*. Le cardinal n'était pas même alors en France : il se trouvait à Rome. Il voulait sans doute que l'on fit une guerre implacable à des fanatiques révoltés; il pensait que toute paix, toute trêve était inutile et dangereuse. « L'événement, dit un auteur, a prouvé » qu'il était beaucoup meilleur politique que le » chancelier de l'Hôpital. Sa maxime était celle de » Platon et des plus fameux philosophes anciens et » modernes, qu'il ne doit y avoir dans un état » qu'un seul culte, et que ce culte doit être vrai : » que c'est là une loi fondamentale et constitution- » nelle; que la religion cesse d'être efficace quand » les citoyens sont persuadés que toute religion est » bonne; qu'on ne peut être fortement attaché qu'à » une religion exclusive. » Ayant eu une faiblesse dans une procession de pénitents à Lyon, et n'ayant pas voulu se retirer de peur de troubler la cérémonie, il fut saisi d'une fièvre qui le conduisit au tombeau en 1574. Il travailla à réformer la magistrature, fit fleurir les sciences et les cultiva.

CHARLES DE LORRAINE, duc de Mayenne, second fils de François de Lorraine, duc de Guise, né en 1554, se distingua aux sièges de Poitiers et de la Rochelle, et à la bataille de Montcontour. Il battit les protestants dans la Guienne, dans le Dauphiné et en Saintonge. Ses frères ayant été tués aux états de Blois, il succéda à leurs projets, se déclara chef de la ligue, et prit le titre de *lieutenant-général de l'état et couronne de France*. Il avait été longtemps jaloux de son frère le Balafre, dont il avait le courage, sans en avoir l'activité. Il marcha contre son roi légitime, Henri IV, à la tête de 30,000 hommes, et fut battu à la journée d'Arques, et ensuite à celle d'Ivry, quoique le roi n'eût guère plus de 7,000 hommes. La faction des Seize ayant fait pendre le premier président du parlement de Paris, et deux conseillers qui s'opposaient à leur insolence, Mayenne condamna au même supplice quatre de ces factieux, et éteignit par ce coup d'éclat cette cabale prête à l'accabler lui-même. Il ne persista pas moins à maintenir la ligue. Enfin,

après plusieurs défaites, il s'accommoda avec le roi en 1599. Cette paix, dit le président Hénault, eût été plus avantageuse pour lui, s'il l'eût faite plus tôt, et quoique l'on reconnaisse que ce fut un grand homme, on a dit de lui, qu'il n'avait su bien faire ni la guerre ni la paix. Henri se réconcilia sincèrement avec lui : il lui donna sa confiance et le gouvernement de l'Île-de-France. Un jour ce roi le fatigua dans une promenade, le fit bien suer, et lui dit au retour : « Mon cousin, voilà la seule vengeance que je voulais tirer de vous, et le seul mal que je vous ferai de ma vie. » Charles mourut à Soissons en 1611.

CHARLES-ALEXANDRE DE LORRAINE, gouverneur des Pays-Bas, grand maître de l'ordre Teutonique, frère de l'empereur François I^{er}, naquit à Lunéville, le 12 décembre 1712, de Léopold-Joseph, duc de Lorraine, et d'Elizabeth-Charlotte d'Orléans. Le prince Charles, quelque temps après le mariage de son frère avec l'héritière de la maison d'Autriche, fut fait général d'artillerie, puis feld-maréchal ; il commanda l'armée en Bohême l'an 1742. S'étant emparé de Czaslau, il y livra bataille au roi de Prusse, qui remporta la victoire en perdant presque toute sa cavalerie. La paix ayant été faite la même année entre le roi de Prusse et la reine de Hongrie, le prince Charles tourna ses armes contre les Français qui faisaient de grandes conquêtes en Bohême, enleva Pyseck, Pilsen, mit le siège devant Prague, le 28 juillet, et prit Leutmeritz avant la fin de cette campagne. En 1744, il commanda sur le Rhin, qu'il traversa le 2 juillet de la manière la plus glorieuse ; il s'empara des lignes de Spire, de Germeintheim, de Lauterbourg et de Haguenau, et s'établit au milieu de l'Alsace ; mais le roi de Prusse, en violant la paix de Breslau, fit une diversion qui obligea le prince Charles d'abandonner l'Alsace. Il fit sa retraite en bon ordre, et repassa le Rhin à Benteim, le 25 août, en présence de l'armée française. Il retourna en Bohême, et contraignit le roi de Prusse d'abandonner ses conquêtes. L'année suivante, ce monarque le battit à Friedberg et à Prandnitz. Charles commanda encore les armées autrichiennes en 1757, défit le général Keith, et chassa les Prussiens de toute la Bohême : la même année, le 22 novembre, il les défit encore près de Breslau. Il n'eut pas le même bonheur le 5 décembre suivant, à la bataille de Lissa. Ce prince, souvent malheureux dans les combats, n'en fut pas moins un grand général ; brave, intrépide dans les dangers, sage dans le conseil, il s'est fait souvent redouter même après sa défaite. Personne ne sut mieux que lui choisir un camp, le fortifier, faire une retraite sûre et honorable. Il se faisait aimer et admirer, autant par sa générosité, sa douceur, son affabilité, que par son esprit et l'étendue de ses connaissances dans l'histoire, la philosophie, les mathématiques, la mécanique, et par un amour sincère de la religion. Les gens de lettres trouvaient auprès de lui un accès facile ; sa bibliothèque, son cabinet de médailles et d'histoire naturelle, etc., tout leur était ouvert. Sous son gouvernement, les lois ont été respectées, l'abondance publique constamment maintenue, le commerce protégé et

étendu, et les peuples en général rendus heureux. Il ne fit cependant pas la moitié du bien qui était dans son cœur, sans cesse contrarié par les ministres nommés par la cour de Vienne, et déjà infectés de l'esprit de nouveauté et des prétendues réformes, qui préparaient le bouleversement de ces provinces. Ce bon prince qui en prévoyait les conséquences, résista autant qu'il fut en son pouvoir à ces ennemis de la chose publique ; et quoique son autorité fût fort circonscrite, le respect qu'on lui devait et le tendre attachement qu'avait pour lui Marie-Thérèse, empêchèrent les réformateurs empiriques de réaliser la plupart de leurs funestes spéculations. Les états de Brabant lui élevèrent une statue pédestre de bronze ; on en voit une équestre sur la maison des brasseurs à Bruxelles. Il mourut le 4 juillet 1780, au château de Terwueren. Il avait épousé le 7 janvier 1744, Marie-Anne d'Autriche, seconde fille de Charles VI, qu'il perdit la même année.

** CHARLES-LOUIS DE LORRAINE (le prince), archiduc d'Autriche, le plus grand général qu'ait produit cette illustre maison, né le 5 septembre 1771, débuta dans la carrière militaire en 1793, et fit ses premières armes sous le prince de Cobourg, qui lui confia, quoiqu'il n'eût pas plus de 22 ans, le commandement de son avant garde, et montra bientôt qu'il n'était pas au-dessous de ce poste. Il prit une part brillante à la campagne de la Meuse et jeta les fondements de sa réputation à la bataille de Nerwinde. Nommé gouverneur-général des Pays-Bas, et feld-maréchal-lieutenant, il se fit remarquer aux affaires de Charleroy, de Fleurus et d'Adenhoven ; et le cabinet autrichien, reconnaissant en lui un homme de guerre, le mit, en 1795, à la tête de ses armées. L'archiduc Charles avait à combattre deux généraux distingués, Jourdan et Moreau, qui jouissaient déjà d'une grande réputation. Le prince n'en est point effrayé, et commence une lutte où quelquefois vainqueur, d'autres fois vaincu, il déploie toujours la plus grande habileté. Bientôt saisissant le moment opportun, il laisse devant Moreau une partie de son armée, masque son mouvement, et se jette sur Jourdan, qu'il force à repasser le Rhin. Moreau voit ses derrières menacés, et n'a plus de salut que dans une retraite qui demeure encore aujourd'hui son plus beau titre. Cette campagne illustra l'archiduc Charles, et donna la plus haute idée de ses talents militaires. On songea donc à l'opposer à Bonaparte qui écrasait les Autrichiens en Italie : Beaulieu, Provera, Alvinzi, Wurmser, ont déjà succombé ; Mantoue vient de passer entre ses mains, et le cabinet Autrichien commence à craindre pour Vienne. Mais l'Autriche, qui selon les paroles de Bonaparte, avait jusqu'ici dirigé contre lui des armées sans généraux, lui oppose cette fois un général sans armée. L'archiduc Charles n'ayant que des troupes démoralisées et désorganisées, essaie en vain de disputer le passage du Tagliamento ; il est même obligé d'abandonner les gorges du Tyrol, et bientôt, les bataillons français renforcés de troupes nouvelles, animés par la victoire, viennent camper à 50 lieues de Vienne. L'Autriche comprit alors qu'il fallait négocier, et signa le traité de Campo-Formio. Après

la rupture de la paix, l'archiduc Charles reprit le commandement de l'armée du Rhin. La fortune lui sourit de nouveau ; il bat Jourdan, passe en Suisse, et tient longtemps en échec Masséna. Mais il est rappelé sur le Rhin, et Masséna profite avec habileté de son départ pour écraser les Russes. Le cabinet de Saint-Petersbourg attribua les revers de ses généraux au prince Charles, et, secondé par un parti qui redoutait déjà sa popularité, obtint son rappel. Les événements ne tardèrent pas à le venger. Après la bataille de Hohenlinden, lorsque les armées françaises victorieuses s'apprêtaient à envahir l'Autriche, la cour de Vienne fut trop heureuse de rappeler l'archiduc disgracié. A la paix de Lunéville, l'archiduc Charles, nommé ministre de la guerre, déploya dans cette nouvelle position une activité et des talents qui rendirent à l'Autriche une armée plus belle peut-être qu'aucune de celles qu'elle avait jamais eues. En 1805, elle crut pouvoir reprendre les armes, et l'archiduc, envoyé en Italie, en fut bientôt rappelé à la suite de la bataille d'Austerlitz. Après la paix de Presbourg, chargé de réorganiser une fois encore les armées autrichiennes, il s'opposa de tout son pouvoir, mais sans succès, à la reprise des hostilités. Comme il s'efforçait de faire envisager les malheurs que pouvait entraîner la guerre dans les circonstances où se trouvait l'empire, son patriotisme, fut mis en doute ; et l'on alla jusqu'à l'accuser de connivence avec les Français. Cependant la guerre ayant été résolue, il en reçut la direction ; mais soit qu'il désespérât de la fortune, soit qu'il fût dominé par l'influence d'un génie plus puissant, soit enfin que l'armée qu'il avait sous ses ordres ne fût pas assez militairement organisée, dans cette guerre le prince Charles parut à peine à la hauteur de sa réputation ; battu à diverses reprises par Napoléon, il fut obligé d'abandonner la Bavière, de traverser la Bohême, et de se réfugier sous Vienne. Il dut encore reculer, et ayant concentré ses troupes, il livra la bataille de Wagram qu'il perdit, mais en grand général, après avoir causé de cruelles pertes au vainqueur. Ayant opéré sa retraite en bon ordre, il pouvait continuer la guerre ; cependant il conseilla la paix, et cette fois l'empereur, écoutant ses avis, dépêcha le prince de Lichtenstein pour ouvrir les négociations. Elle fut signée le 14 octobre. Ici se termine sa carrière militaire. Le prince Charles se retira dégoûté des difficultés qu'il avait rencontrées dans le commandement, soit par suite des intrigues de cour, soit par l'indocilité des généraux. Il redoutait pour l'Autriche l'agrandissement de la puissance russe, et se montrait partisan d'une alliance sincère avec la France : il regretta donc la coalition dans laquelle entra le cabinet de Vienne après la campagne de Saxe, et refusa de prendre aucune part à cette guerre. Il témoignait une grande admiration pour Napoléon, et après qu'il l'eut vu précipité du trône, il voulut servir de guide au fils que lui avait donné Marie-Louise. Retiré dans ses possessions en Styrie, il s'y reposait de ses travaux en encourageant l'agriculture et l'industrie. Il mourut à Vienne, le 30 avril 1847, à l'âge de 76 ans, laissant de son mariage avec une princesse de Nassau,

quatre fils et deux filles, dont l'aînée est aujourd'hui reine des Deux-Siciles. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Principes de stratégie, développés par la relation de la campagne de 1796*, (en allemand), Vienne, in-fol., et trad. en français, par le génér. Jomini, ib., 1810, 1814, Paris, 1818, 3 vol. in-8, avec atlas ; *Campagnes de 1799 en Allemagne et en Suisse*, Vienne et Paris, 1820, 2 vol. in-8, et atlas in-fol.

CHARLES LE GUERRIER, duc de Savoie, était fils d'Amédée IX, et frère de Philibert I^{er}, auquel il succéda en 1482. Ce prince était bien fait, sage, vertueux, affable, libéral et instruit. Il eut beaucoup de traverses à essuyer au commencement de son règne. L'an 1485, Charlotte, reine de Chypre, et veuve de Louis de Savoie, confirma, en faveur de Charles, la donation qu'elle avait faite de son royaume au duc son époux. C'est sur ce fondement que les ducs de Savoie ont pris le titre de roi de Chypre. Charles épousa Blanche de Montferrat, fille de Guillaume Paléologue VI, marquis de Montferrat, dont il eut un fils qui lui succéda. Charles le Guerrier promettait un règne glorieux, lorsqu'il mourut le 13 mars 1489, à 21 ans. Le marquis de Saluces, qu'il avait vaincu en personne, et dont il avait subjugué le pays, fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner.

CHARLES III, duc de Savoie, succéda à Philibert II, son frère, en 1504. Sa rare douceur le fit surnommer *le Bon* ; mais il eut aussi trop de bonté : son règne fut fort agité et très-malheureux. Si ce prince eût été aussi éclairé qu'il était bon et pacifique, il n'aurait point cherché à se rendre médiateur dans les interminables différends qui divisaient l'empereur son beau-frère, et le roi de France son neveu ; ou tout au moins n'ayant pu les concilier, il serait resté neutre dans la guerre qu'ils se firent l'un à l'autre. Il se déclara et malheureusement il prit le mauvais parti ; aussi eut-il la douleur de voir ses états envahis par le vainqueur. Il supporta longtemps ses revers avec la plus héroïque constance ; mais la dernière invasion des Français dans ses états, après un traité de paix conclu, abattit son courage, et le pénétra d'un chagrin si profond, qu'il mourut à Verceil, le 16 septembre 1553. Charles III fut le prince le plus malheureux de son siècle, et celui cependant qui mérita le plus de passer des jours heureux et paisibles. Sa bonté fut extrême ; on ne cessa d'en abuser, on ne cessa de le tromper ; il fut très-généreux, et ne fit que des ingrats. Il aima les sciences et les arts, et ce goût adoucit en plus d'une occasion l'amertume de ses chagrins. Ami et père de ses sujets, il les soulagea autant qu'il fut en lui ; accessible à tous, il ne donnait point audience à des heures marquées, et dans quelque temps que ce fût, on pouvait lui parler. Sa sobriété était telle, que le religieux le plus austère de son temps eût eu de la peine peut-être à s'y soumettre ; mais il eut trop de candeur, trop de franchise ; il ne sut point dissimuler, et l'on sait combien cet art est nécessaire aux souverains. Il manquait aussi de fermeté ; timide dans ses entreprises et lent à se résoudre, il eût été mieux placé dans le conseil que sur le trône ; enfin son plus grand malheur fut d'être né dans un siècle où la

riuse et la violence tenaient lieu de justice et menaient à la gloire.

CHARLES-EMMANUEL I^{er}, duc de Savoie, dit *le Grand*, naquit au château de Rivoli en 1562. Il signala son courage au camp de Montbrun, aux combats de Vigò, d'Ast, de Châtillon, d'Ostase; au siège de Vérue, aux barricades de Suse. Il eut des vœux sur la Provence en 1590. Philippe II, son beau-père, l'aïda à se faire reconnaître protecteur de cette province par le parlement d'Aix, afin que cet exemple engageât la France de reconnaître le roi d'Espagne pour protecteur de tout le royaume. Charles-Emmanuel tourna ensuite ses regards sur le trône impérial, après la mort de l'empereur Matthias; sur le royaume de Chypre qu'il voulait conquérir, et sur la principauté de Macédoine, que les peuples de ce pays, tyrannisés par les Turcs, lui offrirent. Les Genevois, à peine affermis dans leur révolte, furent obligés de défendre leur ville, en 1602, contre les armes de ce prince, qui fit tenter une escalade sans succès. Henri IV fit avec lui un traité par lequel il lui laissait le marquisat de Saluces, pour la Bresse et le Bugey. Lorsqu'on lui parla à la cour de rendre le marquisat, il répondit « que le mot de *restitution* ne devait jamais entrer dans la bouche des princes, et surtout des guerriers. » Toujours remuant, il s'opposa encore aux armes des Français, à celles des Espagnols et des Allemands, après la guerre pour la Valteline. Il mourut de chagrin le 26 juillet 1630. Son ambition le jeta dans des voies détournées et indignes d'un grand prince. Il n'y eut jamais d'homme moins ouvert que lui. On disait que son cœur était, comme son pays, inaccessible. Il bâtit des palais et des églises : il aima et cultiva les lettres; mais il ne songea pas assez à faire des heureux et à l'être.

CHARLES-EMMANUEL II, fils de Victor-Amédée I^{er}, commença à régner en 1638, après la mort du duc François. Il n'avait alors que quatre ans. Les Espagnols profitèrent de la faiblesse de la régence pour s'emparer de diverses places, mais la paix des Pyrénées rétablit la tranquillité en Savoie : elle ne fut troublée que par un léger différend avec la république de Gènes. Charles-Emmanuel mourut en 1675, de la révolution que lui causa un accident arrivé à Victor-Amédée son fils, renversé de cheval en faisant ses exercices. Turin lui doit plusieurs de ses embellissements. Il n'oublia pas les autres parties de ses états. Il perça un rocher qui séparait le Piémont du comté de Nice et y pratiqua un chemin large et commode, pour faciliter le commerce entre ces deux provinces. Cet ouvrage immortel, qui lui fit plus d'honneur qu'une conquête, a été consacré par un monument sur lequel on a mis l'inscription suivante :

Carolus Emmanuel,
Dux Sabaudia, Pedemontium princeps
Publica felicitate paria,
Singulorum commodis intentus
Breviorem securioremque viam
Natura oclusam
Romanis intentatam
Cæteris desperatam
Disiectis a populorum repagulis,
Æquata montium iniquitate,

Quæ cervicibus imminabant præcipitia
Pedibus substernens,
Æternis populi commerciis
Patefecit
ANNO M. DC. LXX.

Le nom de ce prince mérite d'ailleurs de passer à la postérité, par son esprit et par la protection qu'il accorda aux savants.

CHARLES-EMMANUEL III, roi de Sardaigne, fils de Victor-Amédée II, naquit en 1701. D'excellents maîtres développèrent les talents qu'il avait reçus de la nature pour la guerre et la politique. Son père ayant renoncé volontairement à la couronne, en 1730, Charles-Emmanuel monta sur le trône et l'occupa en grand prince. Il entra dans les projets que firent l'Espagne et la France d'affaiblir en 1733 la maison d'Autriche : et après s'être signalé par quelques actions mémorables dans cette courte guerre, il fit la paix et obtint le Novarois, le Tortonnois, et quelques autres fiefs dans le Milanais. Cette paix de 1738 fut suivie d'une guerre qui arma presque toute l'Europe. Le roi de Sardaigne, quelque temps incertain, s'unit au commencement de 1742 avec la reine de Hongrie contre la France et l'Espagne. Il eut des succès et des revers; mais il fut plus souvent vainqueur que vaincu, et lors même qu'il eut le malheur d'être battu, on admira en lui les dispositions et les ressources d'un général habile. Il eut encore le bonheur de faire une paix avantageuse. Il resta en possession de toutes les acquisitions dont il jouissait alors, et principalement des districts que lui avait cédés la reine de Hongrie par le traité d'alliance de 1742, du Vigevanesque, d'une partie du Pavésan, etc. Charles-Emmanuel, tout entier à ses sujets, embellit ses villes, fortifia ses places, disciplina ses troupes, et régla tout par lui-même. Il mourut le 20 février 1773, après avoir été marié trois fois. Il n'avait pas voulu prendre part à la guerre de 1756, et avait sacrifié son attrait pour les armes au bonheur de son peuple. Sa sage économie dans l'administration des finances, son éloignement du faste et des plaisirs, son attention à ne pas abandonner les rênes du gouvernement à des mains subalternes, lui donnèrent le moyen de réformer bien des abus, de faire des établissements utiles, et de donner l'abondance à un pays stérile. Tous les ordres de l'état furent sagement policés; la débauche fut proscrite, le jeu restreint et modéré. Il régnaît une confusion extrême dans les différentes branches de la législation; Charles-Emmanuel y mit de l'ordre par des ordonnances judicieuses, qui, en simplifiant l'administration de la justice, abrégèrent ses longueurs. Son *code* traduit en français a été imprimé à Paris, 1771, 2 vol. in-12. La religion fut protégée et les talents de ses ministres encouragés; toutes les places ecclésiastiques, même les évêchés, furent données au concours.

* CHARLES-EMMANUEL IV, roi de Sardaigne, fils aîné de Victor-Amédée III, né à Turin le 24 mai 1751, porta le titre de prince du Piémont, avant de monter sur le trône, et dut aux leçons du savant cardinal Gerdil les principes religieux qu'il professa toute sa vie. Il épousa, le 27 août 1775,

Marie-Adélaïde-Clotilde-Xavière de France, sœur de Louis XVI, et resserra encore par cette alliance les nœuds qui existaient entre la maison de France et celle de Savoie, depuis l'union de ses deux sœurs avec Monsieur, depuis Louis XVIII (1771), et le comte d'Artois, depuis Charles X (1775). Durant la révolution, Victor-Amédée ayant accueilli ses gendres dans ses états, la guerre lui fut déclarée. Une armée française pénétra, en 1792, dans la Sardaigne et s'empara de la Savoie et du comté de Nice. Bonaparte envahit, 4 ans après, le Piémont, et Victor-Amédée, défait à Mondovi, et abandonné par les Autrichiens, fut contraint de lui livrer ses principales places. Le roi de Sardaigne mourut le 16 octobre de la même année (1796), et Charles-Emmanuel monta sur le trône, sans aucun moyen de résister à ses ennemis. Dans l'épuisement total où se trouvait le trésor, on lui conseillait de ne pas reconnaître les dettes de l'état. Il s'y refusa noblement; mais forcé de faire des réformes considérables dans toutes les parties de l'administration, il augmenta le nombre des mécontents. Les mesures sévères qu'il adopta pour étouffer l'esprit de révolte acheva d'irriter les partisans des idées nouvelles. Cependant, la même année, le monarque conclut avec la république, le 5 avril, un traité qui lui garantissait sa couronne, sous la condition qu'il fournirait un corps de dix-mille hommes au gouvernement français, dont les troupes auraient un libre passage dans ses états. Quelques révolutionnaires sardes s'étant réfugiés à Gènes, sur le refus de les lui livrer, le 18 juin 1798 il déclara la guerre à la république ligurienne. Le directoire, à son tour, déclara la guerre au roi de Sardaigne, qui fut obligé de recevoir garnison française dans la citadelle de Turin. Forcé d'abdiquer, il s'embarqua pour la Sardaigne, et à son arrivée devant Cagliari, protesta solennellement contre l'acte que lui avait arraché la violence. Le 4 juin 1802, il abdiqua de nouveau en faveur de son frère, le duc d'Aoste, (Voy. VICTOR-EMMANUEL), et retira à Rome, s'y livra uniquement à des exercices de piété. Il eut la consolation d'entendre Pie VII, le 10 avril 1808, proclamer *vénérable* son épouse dont la mort l'avait vivement affligé. Il lui survécut cependant dix ans et mourut le 6 octobre 1819, dans les sentiments d'un véritable chrétien. Depuis quelque temps il était aveugle, et souffrait ce nouveau malheur avec résignation. On l'inhuma, sans pompe, comme il l'avait prescrit, dans l'église des jésuites de Saint-André du Quirinal.

CHARLES, surnommé *le Bon*, fils de saint Canut, roi de Danemarck, et d'Alize de Flandre, devint comte de Flandre en 1119, après la mort de Baudouin, qui l'avait institué son héritier par testament. Il donna à ses sujets l'exemple de la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et s'occupa constamment à les rendre heureux. Ayant appris que quelques grands opprimaient le pays, il porta des lois sages contre eux. Berthoul qui avait usurpé la prévôté de St.-Donatien de Bruges, à laquelle la dignité de chancelier de Flandre était attachée, forma, pour se venger du vertueux comte qui arrêtait le cours de ses injustices, l'horrible projet de

lui ôter la vie, et en confia l'exécution à quelques scélérats qui se portèrent dans l'église de St.-Donatien, où le comte allait tous les jours de grand matin. Charles, averti de ce qui se tramait, se contenta de répondre : « Nous sommes toujours environnés de dangers; il suffit que nous ayons le bonheur d'appartenir à Dieu. Si c'est sa volonté que nous perdions la vie, pouvons-nous la perdre pour une meilleure cause que pour celle de la justice et de la vérité? » Tandis qu'il récitait les psaumes de la pénitence devant l'autel de la sainte Vierge, ses ennemis fondirent sur lui et l'assassinèrent le 2 mars 1127. « C'était, dit un historien, un prince ennemi de la flatterie; il n'estimait ceux qui l'approchaient, qu'à proportion de la franchise avec laquelle ils l'avertissaient de ses fautes. Plus d'une fois il épuisa ses trésors en faveur des pauvres; et lorsqu'il n'avait plus rien à leur donner, il faisait vendre ses propres habits pour les soulager. Il leur distribuait lui-même du pain et de quoi couvrir leur nudité. On remarqua qu'étant dans la ville d'Ypres, il leur donna en un seul jour jusqu'à 7,800 pains. Il les aimait enfin si tendrement, qu'il tint toujours le blé et les autres denrées à bas prix, afin qu'ils ne ressentissent point les effets de la misère. Une conduite si sage et si chrétienne lui a mérité le titre de *Vénérable*.

* CHARLES-THÉODORE, prince de Sultzbach, électeur palatin, né en 1724, fut investi en 1742 des duchés de Juliers et de Berg, par un traité avec les rois de Prusse et de Pologne. Il embrassa la cause de la Bavière dans la guerre de la succession d'Autriche, et lorsque la paix d'Aix-la-Chapelle eut rétabli la tranquillité dans ses états, il se livra à la culture des arts et des sciences. La ville de Mannheim lui doit ses plus beaux ornements et la fondation de deux académies, l'une, de dessin et de sculpture, et l'autre, des sciences. Après la mort de Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, qui ne laissa point d'enfants, Charles-Théodore hérita de ce duché, le 30 décembre 1777. Cette succession donna lieu à une guerre entre l'Autriche et le roi de Prusse; mais la paix fut signée sans en venir à une action importante le 13 mai 1779. Ce prince ne s'occupa plus alors que de l'administration de ses états et du bonheur de ses sujets. Le comte de Rumford, son ministre, le seconda dans ses intentions en formant plusieurs établissements pour le soulagement des pauvres (Voy. RUMFORD); mais la guerre vint troubler une si heureuse administration. En 1793, l'électeur fut obligé d'entrer dans la coalition, et ses états voisins de la France eurent beaucoup à souffrir dans cette guerre malheureuse. Charles-Théodore mourut le 16 février 1799, sans postérité. Ses états ont passé à la maison de Deux-Ponts, qui lui succéda dans la personne de Maximilien-Joseph, roi de Bavière.

CHARLES (saint) Voy. BORROMÉE.

CHARLES DE SAINT-PAUL, dont le nom de famille était *Vialart*, supérieur-général de la congrégation des feuillans, fut nommé évêque d'Avranches en 1640, et mourut en 1644. Il est très-connu par sa *Géographie sacrée*, imprimée avec

celle de Sanson, Amsterdam, 1704, 3 vol. in-fol. Son *Tableau de la rhétorique française* est au-dessous du médiocre, aussi reste-t-il dans l'oubli. On a encore de lui *Mémoires du cardinal de Richelieu*, Paris, 1640, in-fol., qui furent condamnés à être brûlés, comme calomnieux et préjudiciables à l'état; mais cet arrêt du parlement ne fut point exécuté.

* CHARLES (Jacques-Alexandre-César), célèbre physicien, né à Baugency, en 1746, se fit connaître à Paris, par des cours de physique expérimentale, qui attiraient un grand concours de spectateurs. En 1783, lorsque la découverte de Montgolfier vint étonner la France, Charles, Pilâtre de Rozier, et Robert s'occupèrent beaucoup de la construction des aérostats. La première ascension faite dans la capitale eut lieu le 25 août 1783. Cette expérience eut tout le succès qu'on en attendait; à la grande surprise des spectateurs, le ballon fut porté en deux minutes à 488 toises de hauteur. Louis XVI fit à Charles une pension de 2,000 fr., et invita l'académie à joindre son nom à celui de Montgolfier, sur la médaille destinée à consacrer l'invention de la navigation aérienne. Charles était membre de l'académie des sciences; il fut admis à l'institut lors de son organisation en 1795, et en devint bibliothécaire : il était aussi membre de la légion-d'honneur. Il est mort le 7 avril 1823, âgé de 76 ans. Charles a fourni quelques articles à l'*Encyclopédie méthodique*, et plusieurs de ses *mémoires* sont imprimés dans le *Recueil* de l'académie des sciences. Né sans fortune, il employait toutes les sommes que ses cours publics lui procuraient, à enrichir son cabinet de physique, qu'il rendit insensiblement un des plus beaux de l'Europe. Le gouvernement en fit l'acquisition, mais en lui en laissant la jouissance. Il est actuellement au conservatoire des arts et métiers, où Charles continua de professer la physique jusqu'à ses derniers jours.

** CHARLET (Nicolas-Toussaint), peintre et dessinateur, né à Paris le 20 décembre 1792, fit la campagne de Russie et fut témoin du désastre de Moscou. Plus tard il combattit pour la défense du territoire, et mérita d'être placé par Horace Vernet dans son tableau de la *barrière de Clichy*. Ce ne fut qu'en 1817, qu'il commença la carrière artistique dans laquelle il s'est fait une réputation durable. Créateur d'un genre dans lequel il n'eut point de rival, comme il n'avait point eu de modèle, personne n'a porté aussi loin l'art de saisir et de rendre avec le crayon les mœurs et les scènes populaires. Ses ingénieuses compositions, éloignées de toute espèce de charge, brillent par la grâce, l'esprit et le naturel. Cet artiste si vrai et si original mourut à Paris le 1^{er} janvier 1846, à l'âge de 53 ans.

CHARLETON (Gautier), médecin anglais, naquit dans le comté de Sommerset, le 2 février 1619. Après avoir été reçu au doctorat à Oxford en 1642, il fut mis au nombre des médecins ordinaires du roi Charles I^{er}, et devint membre de la société royale de Londres. Sa réputation et ses succès le firent appeler à Padoue en 1678, pour y occuper la première chaire de médecine pratique; mais n'ayant pu s'accoutumer à ce pays, il revint à Lon-

dres au bout de deux ans, et se retira ensuite dans l'île de Jersey, où il mourut en 1707. Charleton a beaucoup écrit : sur l'athéisme, sur la puissance de l'amour et la force de l'esprit, sur l'immortalité de l'âme, sur la loi naturelle et la loi divine positive; mais particulièrement sur la médecine. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : *Exercitationes physicoanatomicae, sive Oeconomia animalis*, Londres, 1639, in-12. L'édition de la Haye, 1681, in-12, est plus ample; *Exercitationes pathologicae*, Londres, 1661, in-4; *De Differentiis et nominibus animalium*, Oxford, 1673, in-fol.; *De scorbuto*, Londres, 1671, in-8.

CHARLEVAL (Charles-Faucon de Ris, seigneur de), naquit en Normandie en 1612 ou 1613, avec un corps très-délicat et un esprit qui lui ressemblait. Il aima passionnément les lettres, et se fit chérir de tous ceux qui les cultivaient. Sa conversation était mêlée de douceur et de finesse; c'est le caractère de ses vers et de sa prose. Scarron, qui mettait du burlesque partout, jusque dans ses louanges, disait, en parlant de la délicatesse de son esprit et de son goût : *Que les muses ne le nourrissent que de blanc-manger et d'os de poulet*. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit. Ayant appris que M. et M^{me} Dacier allaient quitter Paris, pour vivre moins à l'étroit en province, il alla leur offrir aussitôt 10,000 francs, et les pressa vivement de les accepter. Ses *poésies* tombèrent (après sa mort arrivée en 1693, à 80 ans) entre les mains du premier président de Ris, son neveu; mais ce magistrat ne voulut point faire co-présent au public. On en a fait un petit recueil en 1759, in-12; elles sont pleines de légèreté et de grâce, mais faibles d'imagination et de style. Elles consistent en stances, épigrammes, sonnets, chansons, etc. C'est à lui qu'on doit la fameuse *conversation du P. Canaye avec le maréchal d'Hocquincourt*, insérée dans les *Oeuvres* de Saint-Eyremont, qui n'a fait qu'y ajouter la petite dissertation sur le jansénisme et le molinisme, bien inférieure au reste de l'ouvrage.

CHARLEVOIX (Pierre-François-Xavier de), jésuite, né à St-Quentin le 29 octobre 1682, professa les humanités et la philosophie avec beaucoup de distinction. Nommé pour travailler au *Journal de Trévoux*, il remplit cet ouvrage, pendant 22 ans, d'excellents extraits. Il mourut à la Flèche le 1^{er} février 1761. Des mœurs pures et une science profonde le rendaient le modèle de ses confrères et l'objet de leur estime. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de cours : *Histoire et description du Japon*, en 6 vol. in-12, et 2 in-4. Ce livre, bien écrit et très-détaillé, renferme ce que l'ouvrage de Kämpfer offre d'intéressant, et réfute ses calomnies contre les chrétiens du Japon, par des faits multipliés, solennels, incontestables, que le seul fanatisme de secte a punier ou dénaturer; *Histoire de l'île de St.-Domingue*, Paris, 1730, in-4, 2 vol., Amsterdam, 1733, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est écrit avec simplicité et avec ordre, est aussi curieux que sensé. L'auteur s'est borné à l'histoire civile et politique, sans entrer dans le détail des missions;

Histoire du Paraguay, 6 vol. in-12. C'est le même ton, la même sagacité et la même exactitude que dans les ouvrages précédents; *Histoire générale de la Nouvelle-France*, 6 vol. in-12. C'est le meilleur de tous les livres écrits sur cette matière; *Vie de la mère Marie de l'Incarnation*, in-8, livre écrit avec onction et propre à nourrir la piété. Ces différents ouvrages ont été bien reçus de ceux qui jugent sans préjugés; on souhaiterait seulement un peu plus de précision dans le style.

CHARLIER (Jean), surnommé *Gerson*, prit ce nom d'un village du diocèse de Reims, où il vit le jour en 1363. Il étudia la théologie sous Pierre d'Ailli, et lui succéda dans la dignité de chancelier et de chanoine de l'église de Paris. Jean Petit ayant eu la lâcheté de justifier le meurtre de Louis, duc d'Orléans, tué en 1408 par ordre du duc de Bourgogne, Gerson fit censurer sa doctrine par les docteurs et par l'évêque de Paris, quoiqu'il paraisse favoriser lui-même la doctrine du tyranicide. Au concile de Constance, où il assista comme ambassadeur de France; il se distingua par plusieurs discours, et surtout par celui de la supériorité du concile au-dessus du pape; ce qui n'empêcha pas qu'il ne reconnût, en des termes très-forts, la primauté et la juridiction du pape dans toute l'Eglise. N'osant pas revenir à Paris, où le duc de Bourgogne l'aurait maltraité, il fut contraint de se retirer en Allemagne déguisé en pèlerin, et ensuite à Lyon, dans le couvent des célestins, où son frère était prieur. Cet homme illustre poussa l'humilité jusqu'à devenir maître d'école. Il mourut en 1429, à 66 ans. La plupart de ses œuvres furent d'abord imprimées à Strasbourg en 1488. Edmond Richer les infecta de sa doctrine, et les publia à Paris en 1606. M. Dupin a donné un *recueil des ouvrages de Gerson* en 3 vol. in-folio, publié en Hollande en 1706. Ils sont distribués en cinq classes. On trouve, dans la première, les *dogmatiques*; dans la seconde, ceux qui roulent sur la *discipline*; dans la troisième, les *œuvres de morale et de piété*; dans la quatrième, les *œuvres mêlées*. Cette édition est ornée d'un *Gersoniana*, ouvrage curieux, mais où, comme dans tous les *ana*, il y a des choses pour le moins très-douteuses. On trouve aussi dans cette édition un traité composé, dit-on, par Gerson, au concile de Constance, et publié pour la première fois par le compilateur luthérien van der Hart, à la fin du xvii^e siècle, dans la collection des écrits relatifs à ce concile: pièce suspecte et probablement défigurée, car il n'y a nulle apparence que Gerson ait écrit les extravagances qu'il renferme. Aussi Dupin s'obstinant à lui en faire honneur, fut obligé de l'imprimer hors du royaume (voy. PETIT-DIDIER). Gerson a été, sans contredit, l'un des docteurs les plus recommandables de son temps. Il n'était cependant pas bien savant dans l'histoire ecclésiastique, ni dans les écrits des saints Pères, qu'il cite ordinairement comme ils sont dans le décret de Gratien, où souvent ils sont rapportés peu exactement. Son style est dur et négligé, mais énergique. Quelques pseudocanonistes se sont servi de son nom pour affaiblir l'autorité du saint Siège. Ils allèguent des passages relatifs aux temps de schisme et de

scandale où se trouvait l'Eglise, où le pontife légitime est un sujet de problème, où la paix de l'Eglise ne pouvait naître que de la déposition de tous les contendants; mais ils n'ont garde de rapporter les endroits où Gerson s'exprime d'une manière claire, générale et absolue sur cette matière. « L'état » de la papauté, dit-il, a été institué surnaturellement et immédiatement de Jésus-Christ, comme » ayant une *primatie monarchique et royale* dans la » hiérarchie ecclésiastique. Car, de même que les » prélats mineurs, tels que les curés, sont soumis à » leurs évêques, quant à l'exercice de leur puissance, et qu'ils peuvent limiter et restreindre » l'usage de leurs pouvoirs, il n'est pas douteux » aussi que les prélats majeurs ne soient soumis » au pape, et qu'il ne puisse en user de même à » leur égard. » (*De Stat. Eccl. c. oper. tom. 2, col. 532*). « La plénitude, dit-il ailleurs, de la puissance » ecclésiastique qui comprend celle de l'ordre et de » la juridiction, tant dans le for interne que dans » le for externe, et qui peut s'exercer immédiatement et sans limitation sur quiconque est de l'Eglise, ne peut résider que dans le souverain pontife, » parce qu'autrement le gouvernement de l'Eglise » ne serait pas monarchique. » (*Operum, tom. 1, pag. 143, etc.*) Quelques auteurs lui ont attribué l'excellent livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*: mais il n'est pas plus de lui que du prétendu moine Gersen, Gessen ou Gesen, noms forgés sur celui de Gerson. VOY. AMORT, GERSEN, NAUDÉ, THOMAS A KEMPIS.

CHARLIER (Gilles), savant docteur de Sorbonne, natif de Cambrai, dont il fut élu doyen en 1431, se distingua au concile de Bâle, en 1433, et mourut doyen de la faculté de théologie de Paris en 1472. On a de lui divers ouvrages sur les *cas de conscience*, qu'on ne consulte plus. Ils furent imprimés à Bruxelles, en 1478 et 1479, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Charlierii Sporta et Sportula*.

* CHARLIER (Charles), avocat à Laon, fut député à l'assemblée législative, par le départ. de l'Aisne, où dès les premières séances, il proposa de supprimer le recrutement de l'armée, assurant qu'au premier coup de tocsin la France entière se lèverait en masse. Il obtint qu'on obligerait les prêtres à un nouveau serment, proposa, le 5 juillet 1792, de vendre les biens des émigrés et fit décréter que ceux qui seraient arrêtés sur le territoire français seraient fusillés dans les vingt-quatre heures. Renvoyé à la Convention il y vota la mort de Louis XVI, contribua beaucoup à la journée du 31 mai 1795, et prit ensuite la défense de Marat. Après avoir aidé à renverser Robespierre, il s'opposa de tout son pouvoir à la réaction, et vota l'impression d'un discours de Louchet, sur la nécessité de prolonger le système de la terreur. Il fut accusé par Hardi, qui provoqua son arrestation, d'avoir pris part aux complots des anarchistes pour ressaisir le pouvoir. Devenu membre du conseil des Anciens, il demanda que les députés fussent armés d'un poignard, pour en frapper quiconque voudrait le rétablissement de la royauté. Il avait donné plusieurs signes d'aliénation mentale, lorsqu'il se suicida au mois de février 1797.

* CHARLIER (Pierre - Jacques - Hippolyte), né à Noisy-le-Grand, près de Paris, en 1757, devint secrétaire et bibliothécaire de M. de Juigné, archevêque de Paris. Pendant la révolution il ne quitta pas la France, malgré les dangers dont il était entouré. Très-versé dans la connaissance des saintes Ecritures, des Pères et de l'histoire ecclésiastique, il fut chargé de travailler, avec l'abbé Revers, au *Pastoral* de Paris, dont il donna un abrégé en un vol. Il eut part à l'édition du *Bréviaire*, et s'occupa d'un *rituel* pour une liturgie générale. Il préparait la publication du second volume des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze*, lorsqu'il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 25 juin 1807. Il est l'éditeur de la traduction latine du poème de la *Religion*, par l'abbé Revers. (Voy. ce nom.)

CHARMIS, médecin empirique de Marseille, trop resserré sur ce théâtre, vint briller sur celui de Rome sous l'empire de Néron. Il se fit un nom, en ordonnant tout le contraire de ce que ses confrères prescrivaient. Il faisait prendre les bains d'eau froide dans la plus grande rigueur de l'hiver. Sénèque, malgré sa sagesse, se faisait gloire de suivre ses ordonnances. Charmis se les faisait payer chèrement. On dit qu'il exigea d'un homme qu'il avait soigné pendant une maladie, environ 20,000 livres de notre monnaie : ce qui a fait dire à un écrivain de nos jours, que « lorsque dans une grande ville le » luxe ne connaît plus de bornes, les talents en réputation n'ont plus de prix. »

CHARNACÉ (Hercule-Girard, baron de), fils d'un conseiller au parlement de Bretagne, fut un des plus habiles négociateurs de son temps. Ambassadeur de Louis XIII auprès de Gustave, roi de Suède, il remplit ses commissions avec beaucoup de succès. Il négocia ensuite en Danemarck, en Pologne et en Allemagne. Joignant les fonctions de colonel avec l'état d'ambassadeur, il voulut se trouver au siège de Bréda, et y fut tué en 1637. Il fut fort regretté à la cour. On conserve à la bibliothèque du roi un *Recueil* manuscrit in-fol. des *Lettres* des sieurs de Charnacé, Brasset et de la Thuillerie au sieur de Chort, employé pour le service du roi en Allemagne, Suède, Pologne et Danemarck, depuis 1633 jusqu'en 1643.

CHARNES (Jean-Antoine de), doyen du chapitre de Villeneuve-lès-Avignon, né dans cette ville en 1641, était un homme de goût et d'une plaisanterie fine. Les ouvrages qu'il a donnés au public sont : *Conversations sur la princesse de Clèves*, petit in-12, imprimées à Paris, en 1679, dans le temps que ce roman faisait du bruit ; *Vie du Tasse*, 1690, in-12, vraie et intéressante. Il a eu beaucoup de part aux agréables *Gazettes de l'ordre de la Boisson*, dont il était membre. Le caractère facile de ses productions lui fit une réputation à la cour ; il y fut même question de le placer pour sous-précepteur auprès d'un grand prince ; mais différentes raisons empêchèrent la réussite de ce projet. Cet auteur mourut le 17 septembre 1728.

* CHARNOCK (Jean), né en 1756, entra dans la marine contre la volonté de ses parents, et perdit ainsi ses prétentions à une fortune considérable dont il était l'héritier naturel. Il quitta le service

quand il fut instruit de tout ce qu'il voulait savoir et publia plusieurs ouvrages qui le firent connaître sans le dédommager de ses sacrifices. Il mourut de chagrin et de misère en 1807. Ses principaux écrits sont : *Biographia navalis*, Londres, 1794-98, 6 vol. in-8 ; c'est le recueil des vies des principaux marins de la Grande-Bretagne, depuis 1660. *L'Histoire de l'architecture navale*, en anglais, Londres, 1801, 3 vol. in-4, fig. *Vie de lord Nelson*, 1806.

* CHARNOIS (Jean-Charles Le Vacher de), littérateur, né à Paris vers 1745, continua le *Journal des t'édres*, et fut ensuite chargé de la partie des spectacles, dans le *Mercur*. En 1791, il rédigea le *Moderateur*, journal dont les principes conformes à son titre causèrent sa perte. Sa maison fut pillée : arrêté après la journée du 10 août 1792, et conduit à l'Abbaye, il y fut massacré le 2 septembre. Outre quelques romans médiocres on a de lui : *Recherches sur les costumes et sur les théâtres de toutes les nations, tant anciennes que modernes*, 1790 ou 1802, 2 vol. in-1. Il avait précédemment publié *Costumes et annales des grands théâtres de Paris*, 1786, 1789, 7 vol. in-4.

CHARON de Lampsaque, fils de Pythoclès, l'un des plus anciens historiens grecs que l'on connaisse, florissait quelque temps avant Hérodote. Il écrivit une *Histoire des Perses*, en deux livres, qui sont cités par Plutarque et par Athénée. Suidas rapporte que cet ouvrage était une histoire de la guerre que Darius et après lui Xerxès avaient faite aux Grecs. Il avait encore écrit une *Histoire ou Description de l'Ethiopie*, une autre de la Grèce, en 4 livres, deux livres touchant Lampsaque, et quatre du territoire de la même ville. De tous ces ouvrages et de quelques autres que Charon avait publiés, il ne nous reste que quelques fragments que l'abbé Sévin a recueillis, et traduits en français, dans son *Mémoire* de Charon de Lampsaque. (Académie des Inscriptions, tom. 14, p. 56 et suivantes.) M. Creuser, dans son recueil intitulé *Historicorum græcorum antiquissimorum fragmenta*, Heidelberg, 1806, in-8, les a rassemblés de nouveau avec plus d'exactitude encore que l'abbé Sévin, et les a accompagnés de remarques très-savantes, et de recherches sur les autres écrivains de ce nom, qu'on avait confondus souvent avec l'auteur de l'*Histoire des Perses*.

CHARON ou CARON, fils d'Erèbe et de la Nuit, l'une des divinités infernales, était le batelier du fleuve Phlégéon. Il faisait payer une pièce de monnaie aux âmes qui se présentaient pour passer à l'autre bord de ce fleuve. Les laquais et les grands seigneurs, les pauvres et les riches, étaient accueillis de la même façon par ce batelier farouche et intraitable. L'idée de cette fable est prise, selon Diodore, d'un usage des Egyptiens de Memphis, qui enterraient leurs morts au-delà du lac Achéron.

CHARONDAS, de Catane en Sicile, donna des lois aux habitants de Thurium, rebâti par des Sybarites, et leur défendit, sous peine de mort, de se trouver armés dans les assemblées. Un jour, ayant appris, au retour d'une expédition, qu'il y avait beaucoup de tumulte dans l'assemblée du peuple, il y vola pour l'apaiser, sans avoir l'attention de

quitter son épée. On lui fit remarquer qu'il violait sa propre loi ; il répondit : *Je prétends la confirmer et la sceller même de mon sang* ; et sur-le-champ il s'enfonça son arme dans le sein. Parmi ses lois, on remarque celles-ci : 1^o Quiconque passait à de secondes noces, après avoir eu des enfants du premier lit, était exclu des dignités publiques ; dans l'idée qu'ayant paru mauvais père, il serait mauvais magistrat. 2^o Les calomnieux étaient condamnés à être conduits par la ville couronnés de bruyère, comme les derniers des hommes. 3^o Les déserteurs et les lâches devaient paraître trois jours dans la ville revêtus d'un habit de femme. 4^o Charondas regardant l'ignorance comme la mère de tous les vices, voulait que les enfants des citoyens fussent instruits dans les belles-lettres et les sciences. Ce législateur était disciple de Pythagore, selon Diogène-Laërce. Il florissait vers l'an 650 avant J.-C.

CHARONDAS ou LE CHARON (Louis), avocat de Paris et lieutenant-général de Clermont, mort en 1617, à 80 ans, a laissé divers ouvrages de jurisprudence et de belles-lettres, que l'on consulte assez rarement, mais qui ont été utiles dans leur temps.

* CHAROST (Armand-Joseph de BETHUNE, duc de), descendant de Sully, né à Versailles, le 1^{er} juillet 1728, et entré au service à seize ans, trouva bientôt à la prise de Munster l'occasion de se distinguer. Son désintéressement égalait son courage ; souvent il fit payer, sur ses revenus, des gratifications à ses soldats, ou feignit d'avoir obtenu pour ses officiers des pensions qui étaient payées sur ses appointements de gouverneur de Calais. En 1758, il fit porter son argenterie à la monnaie, et répondit à son intendant qui lui faisait des représentations : « Je sacrifie ma vie pour ma patrie ; je peux » bien aussi lui sacrifier mon argenterie. » Après la paix de 1763, il plaça un grand nombre de soldats dans ses terres, et contribua beaucoup aux progrès de l'agriculture dans la Bretagne. Ses bienfaits s'étendirent aussi sur la Picardie et le Berry, Louis XV dit un jour à ses courtisans : *Regardez cet homme, il n'a pas beaucoup d'apparence, mais il vivifie trois de mes provinces*. Le duc de Charost introduisit dans sa terre de Meillant l'usage inconnu des prairies artificielles, et le Berry lui doit la culture du lin, de la garance, de la rhubarbe et du tabac, le perfectionnement des forges, des abeilles, de la race des chevaux, etc. Les canaux de navigation occupèrent aussi son zèle et il offrit des fonds considérables pour la confection du canal du Bec-d'Allier à la rivière du Cher. A l'assemblée des notables, il se prononça pour l'égalité répartition des charges, et au commencement de la révolution fit un don volontaire de cent mille francs. Arrêté à Meillant pendant la terreur, la journée du 9 thermidor le sauva. Après le 18 brumaire, il fut nommé maire du 10^e arrondissement de Paris. La petite vérole ayant pénétré dans l'institution des sourds-muets, aucune considération ne put l'empêcher d'y faire ses visites. La contagion l'atteignit, et il y succomba le 27 octobre 1800. La nouvelle de sa mort causa un deuil général à Meillant, où un monument lui a été érigé par souscription. On a de

lui : *Vues générales sur l'organisation de l'instruction rurale*, Paris, 1795, in-8 ; *Résumé des vues et des premiers travaux de la Société d'agriculture et d'économie rurale de Meillant*, ib., 1799, in-8. Le duc de Charost a écrit sur les moyens d'améliorer, dans les campagnes, le sort des journaliers ; sur le projet d'une caisse rurale de secours, etc. M. Sylvestre de Sacy lui a consacré une *Notice historique* dans les *Mémoires de la société d'agriculture de la Seine*.

* CHAROST (Louis-François, duc de BETHUNE), voulut profiter des troubles que les innovations de Joseph II avait suscitées en Flandre, pour se faire roi de Brabant, enrégimenta quelques mécontents, et parvint même à s'emparer de deux petites villes. Quelques gendarmes suffirent pour l'arrêter. Il se réfugia en France, et y périt sur l'échafaud, le 28 avril 1794, comme royaliste, âgé de 25 ans, avec la réputation d'un homme plus entreprenant qu'habile.

CHARPENTIER (François), doyen de l'académie française et de celle des belles-lettres, né à Paris en 1620, mourut en 1702, à 82 ans. On le destina d'abord au barreau ; mais il préféra les charmes des belles-lettres aux épines de la chicane. Les langues savantes et l'antiquité lui étaient très-connues. Il contribua plus que personne à cette belle suite de médailles qu'on a frappées sur les principaux événements du règne de Louis XIV. On a de lui quelques *poésies*, pleines de grands mots et vides de choses. La *Vie de Socrate*, in-12, qu'il accompagna des *choses mémorables* de ce philosophe, traduite du grec de Xénophon. Une traduction de la *Cyropédie*, in-12. « Tout ce qu'on peut estimer de » ses traductions, dit un critique, ce sont les notes » vraiment instructives, genre de mérite toujours » à la portée des écrivains laborieux, mais qui fa- » cilitent le travail des traducteurs modernes, qui » savent si bien s'approprier tout ce qui peut leur » donner un air d'érudition, et leur épargner les » recherches qu'exige la véritable. » La *défense et l'excellence de la langue française*, 2 vol. in-12. Il s'était élevé une querelle pour savoir si les inscriptions des monuments publics de France devaient être en latin ou en français. Il n'est pas douteux que la langue latine ne soit plus propre aux inscriptions que la française ; et Charpentier ne l'a pas assez senti. Les inscriptions qu'il fit pour les tableaux des conquêtes de Louis XIV, peintes à Versailles par Le Brun, montrèrent qu'il était plus facile de soutenir la beauté de notre langue, que de s'en servir heureusement. Charpentier cherchait le délicat, et ne trouvait que l'emphtatique. Racine et Boileau firent des inscriptions latines, pleines d'une noble et énergique simplicité, qu'on mit à la place de ses hyperboles. On a encore de Charpentier plusieurs ouvrages manuscrits. Sa prose est assez noble, mais elle manque de précision. Charpentier était naturellement éloquent, et parlait d'un ton fort animé. Lorsque son feu s'allumait par la contradiction, il lui échappait quelquefois des choses plus belles que tout ce qu'il a écrit. On a publié en 1724, in-12, un *Charpentarianum* ; recueil qui n'a pas été mis par le public au rang des bons ouvrages

de ce genre ; on y trouve pourtant quelques anecdotes.

CHARPENTIER (Hubert), prêtre, né en 1565 à Coulommiers, dans le diocèse de Meaux, est auteur de l'établissement des *Prêtres du Calvaire* sur le Mont-Valérien, près de Paris. Il fit deux établissements pareils sur la montagne de Betharam en Béarn, et à Notre-Dame de Garaison dans le diocèse d'Auch. Il mourut à Paris en 1630. Il avait été ami particulier de M. du Vergier de Hauranne et de tout Port-Royal.

CHARPENTIER (Jean le), natif de Cambrai, s'y fit chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin dans l'abbaye de Saint-Aubert : enflé de sa science et de son prétendu mérite, il brigua l'abbatiale, et eut le désagrément d'échouer dans ses prétentions. Il donna ensuite dans la débauche, apostasia, se retira en Hollande pour se marier : il y vécut dans une grande pauvreté, quoiqu'il fût décoré du titre d'historiographe de l'université de Leyde, et mourut vers l'an 1670. Sur la fin de ses jours, pressé par les remords de sa conscience, il tenta de rentrer dans son ordre. On promit de le recevoir. Arrivé à Valenciennes pour exécuter cette résolution, il manqua de courage, et il retourna sur ses pas. Nous avons de lui *Histoire généalogique des Pays-Bas*, Leyde, 1664, 2 vol. in-4. Il y a beaucoup de fables, des généalogies fausses, et les diplômes qui sont à la fin sont quelquefois falsifiés.

* CHARPENTIER (Marc-Antoine), savant compositeur, né à Paris en 1634, mort dans la même ville en 1702. A l'âge de 15 ans, il fit le voyage de Rome pour étudier la peinture ; mais étant entré dans une église où il entendit un motet de Carissimi, il en fut si enchanté, qu'il prit la résolution de se faire musicien. Elève de ce même Carissimi, il fit de tels progrès qu'il passa pour le plus habile de son siècle. A son retour, il composa des morceaux d'un goût excellent : mais piqué contre Lully, et ne voulant point lui ressembler, il s'attacha depuis à ne faire que de la musique très-difficile, mais en même temps d'une harmonie et d'une science jusqu'alors inconnue aux Français ; ce qui lui attira par les ignorants le titre de compositeur dur et barbare. Le duc d'Orléans, depuis régent, qui avait du goût pour toutes les sciences, apprit de lui la composition, et le fit intendant de sa musique. Il a composé plusieurs opéras ; celui de *Médée* eut un succès prodigieux. Dans la suite, il ne composa plus que sur des paroles latines. Il fut nommé maître de musique du collège et de la maison professe des jésuites, où tous les amateurs allaient en foule pour l'entendre. Charpentier devint maître de la Sainte-Chapelle, où il a été inhumé dans le mois de mars 1702.

CHARPENTIER (René), sculpteur du roi de France, de l'académie de peinture et sculpture, s'est distingué dans son art, particulièrement à Paris, où il est mort en 1725, à 43 ans. Il joignit à beaucoup d'habileté, une grande probité et une piété solide. Entre les ouvrages publics qu'il a faits à Paris, on estime ceux qu'on y voit dans l'église de Saint-Roch, le tombeau du comte Ragony, l'autel du chœur. M. le duc d'Antin et M. de Côte qui

l'avaient chargé du nouveau bâtiment de cette paroisse, ordonnèrent que l'on suivrait ses dessins pour la décoration du chœur.

CHARPENTIER (Louis), littérateur, né à Briec-Comte-Robert, dans le xviii^e siècle, ne s'est fait connaître que par les ouvrages suivants : *Lettres critiques sur divers écrits contraires à la religion et aux mœurs*, 1751, 2 vol. in-12. *La Décence en elle-même dans les nations, les personnes et les dignités*, 1767, in-12. *Nouveaux Contes moraux*, 1767, in-12. *Vos Loisirs*, 1768, in-12. *L'Orphelin normand ou les petites Causes et les grands Effets*, 1768, 3 vol. in-12. *Le nouveau Père de famille*, traduit de l'anglais, 1768, in-12. *Essai sur les causes de la décadence du goût relativement au théâtre*, 1768, in-12. *Mémoires d'un citoyen ou le Code de l'humanité*, 1770, 2 vol. in-12. *Essai historique sur les modes et sur les costumes en France*, 1776, in-12.

* CHARPENTIER DE COSSIGNY (Jean-François), ingénieur né dans la Bretagne vers 1695, fut envoyé, en 1731, à l'Île-de-France, pour examiner si la côte offrait un mouillage sûr. Il passa ensuite à Pondichéry, menacé par les Marattes, et contribua, par ses bonnes dispositions, à les tenir éloignés de cette place. De retour en 1743, il fut d'abord directeur des fortifications de la Franche-Comté, ensuite employé dans la guerre d'Allemagne, et enfin envoyé une seconde fois à l'Île-de-France avec le grade de maréchal-de-camp, et le titre de commandant de l'artillerie et du génie. Il y mourut en 1778 dans un âge avancé. On a de lui : *Lettre critique sur l'histoire des Indes de l'abbé Guyon*, in-12, et *Réplique à la réponse injurieuse de l'abbé Guyon*, in-12. Ces deux ouvrages contiennent des renseignements curieux sur Pondichéry et sur les événements qui s'y étaient passés pendant son séjour.

* CHARPENTIER-COSSIGNY DE PALMA (Joseph-François), fils du précédent, né à l'Île-de-France en 1750, y obtint le grade d'ingénieur militaire. Il fut nommé, en 1789, député extraordinaire de cette colonie, et chargé en 1792 de solliciter les secours nécessaires pour la mettre à l'abri d'une invasion. Le chagrin qu'il éprouva de trouver ses habitations en partie ruinées, le détermina à revenir à Paris, où il mourut le 29 mars 1809. On lui doit plusieurs ouvrages utiles : *Lettre à Lemonnier sur la culture du café*, 1773. C'est le meilleur ouvrage qu'on eût sur ce sujet. *Lettre sur les arbres à épicerie, avec une instruction sur leur culture et leur préparation*, Paris, 1775, in-8 ; *Essai sur la fabrication de l'indigo*, 1779, ouvrage estimé, traduit en anglais, Calcutta, 1789, in-4, très-rare. Deux *Mémoires* sur la fabrication des eaux-de-vie à sucre, 1781 et 1782, in-4 ; *Lettre à Sonnerat*, 1784, in-4. Il y réfute quelques assertions de ce voyageur. *Voyage à Canton, suivi d'observations sur le voyage à la Chine de Macartney et sur celui de van Braam, et d'une esquisse des arts des Indiens et des Chinois*, Paris, 1798, in-8 ; *Voyage au Bengale, suivi de notes critiques et politiques, d'observations sur le voyage de Slavorinus, etc.*, Paris, 1799, 2 vol. in-8 ; *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au gouvernement et aux habitants des colonies*, Paris, 1803,

3 vol. in-8; *Recherches physiques et chimiques sur la fabrication de la poudre à canon*, Paris, 1807, in-8, avec un supplém.; *Mémoire sur la plantation des cannes à sucre dans les départ. méridionaux de la France*, et de l'extraction du sucre, 1808, in-8; *Observations sur le manuel du commerce des Indes orientales et à la Chine* (de Blancard), Paris, 1808, in-4. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

CHARRI (Jacques Prévost, seigneur de), gentilhomme languedocien, se distingua beaucoup par son courage dans les armées françaises, sous Henri II et Charles IX. Le maréchal de Montluc en parle souvent dans ses *Commentaires*, comme d'un des plus vaillants officiers de son temps. Il fallait qu'il fut aussi l'un des plus vigoureux, si l'on en croit ce qu'en dit Boivin du Villars dans son *Histoire des guerres du Piémont*. Il raconte que Charri, dans un combat où il défit 300 allemands de la garnison de Crescentin, abattit le bras d'un revers de son épée au capitaine de cette troupe, quoique armé de corselet et manches de mailles; et que ce bras fut porté à Bonnavet, qui admira la force de ce coup. Charri en 1563 commandait dix enseignes d'infanterie, qui furent choisies par le roi pour en faire sa garde-française à pied; et il fut le premier mestre-de-camp du régiment des gardes françaises, dont l'institution se rapporte à cette époque. Cet honneur lui coûta cher, et fut peu de temps après la cause de sa mort. En lui donnant ses provisions, on lui fit entendre secrètement, que l'intention du roi n'était point qu'il dépendit de d'Andelot, alors colonel-général de l'infanterie française. D'Andelot, piqué de voir son autorité méconnue, conçut le projet de se défaire de Charri. On croit qu'il engagea dans ses intérêts Chatellier-Portant, gentilhomme de Poitou, dont Charri avait tué le frère quelques années auparavant. Cet officier suborna treize assassins, au nombre desquels on est fâché de trouver le *brave Mouvans*. Le 31 décembre 1563, Charri allant au Louvre, fut attaqué sur le pont Saint-Michel par Chatellier et ses complices, qui l'environnèrent, le tuèrent avec deux amis qui l'accompagnaient, et sortirent à l'instant de Paris. Telle fut la fin de Charri, qui, suivant Brantôme, « était » un second Montluc en valeur et orgueil, et qui » l'aurait pu être en dignités, s'il ne s'était fait de » trop grands ennemis pour l'atteindre. »

* CHARRIER (Marie-André), avocat à Mende, fut député du bailliage de cette ville aux états-généraux de 1789, où il s'opposa fortement aux projets des novateurs, et signa les protestations des 12 et 15 sept. 1791, contre les opérations de l'Assemblée. Il se mit ensuite à la tête des royalistes de la Lozère, et obtint quelques succès; mais ayant été fait prisonnier, il fut traduit devant le tribunal de l'Avéyron, et condamné à mort le 16 juillet 1794. Son fils a été anobli par Louis XVIII.

* CHARRIER DE LA ROCHE (Louis), né à Lyon le 17 mai 1738, d'une famille originaire d'Auvergne, reçut le doctorat à Paris, et obtint jeune encore un canonicat dans le chapitre noble d'Ainay, dont il devint prévôt-curé. Il était en outre prieur du Bois-de-la-Salle en Beaujolais, et M. de Montazet, alors archevêque de Lyon, le nomma son grand-vicaire

et son official métropolitain. A la mort de ce prélat, M. de Marbœuf lui retira les lettres de grand-vicaire, parce qu'il passait pour janséniste. Député aux états généraux par la sénéchaussée de Lyon, il fut le premier des membres du clergé qui se réunit au tiers-état, et prêta le serment exigé des ecclésiastiques. Le 18 novembre 1790, il s'était élevé avec force contre le projet d'envahir le Comtat-Venaissin, et le 28 août 1791, il s'opposa à la proposition de considérer le mariage comme un acte purement civil. Nommé à l'évêché de la Seine-Inférieure, il ne tarda pas à s'en démettre et vint habiter Lyon. Incarcéré après le siège de cette ville, les pauvres, pour lesquels il avait toujours montré une charité sans bornes, se réunirent pour demander sa liberté et l'obtinrent. Lorsqu'il fut nommé, en 1802, évêque de Versailles, il rétracta son serment, et demanda la même rétractation aux prêtres de son diocèse. Pie VII, dans son voyage en France, l'accueillit avec bonté. Il vit avec satisfaction le retour, en 1814, de la famille des anciens rois. S'il se rendit aux Tuileries dans les Cent-jours, ce fut sur une invitation expresse, et il est faux, comme on l'a avancé, qu'il ait célébré pontificalement au Champ-de-Mai. Charrier de la Roche est mort le 17 mars 1827, à l'âge de 89 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Réfutation de l'instruction pastorale de l'évêque de Boulogne* (M. Asseline) *sur l'autorité spirituelle*, 1791, in-8; l'auteur s'y montre favorable aux réformes projetées; *Questions sur les affaires présentes de l'Eglise de France*, 1791, in-8; *Examen des principes sur les droits de la religion, la juridiction et le régime catholique*, in-8; *Lettre à M. Maultray sur la religion*, 1791, in-8; *Lettre pastorale aux fidèles de son diocèse*, 1791, in-8; *Quels sont les remèdes aux malheurs qui désolent la France*, 1791, in-8.

* CHARRIÈRE (madame de SAINT-HYACINTHE de), d'une famille noble de Hollande, se livra à l'étude des lettres, qu'elle cultiva avec succès. Elle se fit estimer autant par la sagesse de sa conduite et sa bienfaisance que par ses talents. Elle mourut en 1806, à sa campagne, près de Neuchâtel, où elle s'était retirée avec son mari, après un long séjour à Paris. Madame de Charrière a laissé plusieurs romans remarquables par une saine morale. Les plus connus sont : *Calliste*, ou *Lettres écrites de Lausanne*, 1786, in-8; 1807, 2 vol. in-12; Paris, 1845 gr. in-18; *Œuvres* publiées sous le nom de l'abbé de la Tour, Leipsig, 1798, 4 figures, contenant *Les trois femmes*, *Honorine d'Uzerche*, *Sainte-Anne*, et *Les ruines d'Iedouurg*, etc.

CHARRON (Pierre), né à Paris en 1541, d'abord avocat au parlement, fréquenta le barreau pendant cinq ou six années. Il le quitta pour s'appliquer à l'étude de la théologie et à l'éloquence de la chaire. Plusieurs évêques s'empressèrent de l'attirer dans leurs diocèses, et lui procurèrent des bénéfices dans leurs églises. Il fut successivement théologal de Bazas, d'Acqs, de Lectoure, d'Agen, de Cahors, de Condom et de Bordeaux. Michel Montaigne lui accorda son estime et son amitié. Il lui permit par son testament de porter les armes de sa maison : grâce puérile; mais dont un gascon, quoique phi-

losophe, devait faire beaucoup de cas. Charron lui témoigna sa reconnaissance, en laissant tous ses biens au beau-frère de ce philosophe. En 1595, Charron fut député à Paris pour l'assemblée générale du clergé, et choisi pour secrétaire de cette illustre compagnie. Il aurait voulu finir ses jours chez les chartreux ou chez les célestins; mais on le refusa dans ces deux ordres, à cause de son âge avancé, et plus encore du peu de consistance qu'on supposait à sa vocation. Il mourut subitement à Paris, dans une rue, en 1603. On a de lui : *Les trois vérités*, 1595, in-8. Par la première, il combat les athées; par la seconde, les païens, les juifs, les mahométans; et par la troisième, les hérétiques et les schismatiques. Les catholiques applaudirent à cet ouvrage, et les protestants l'attaquèrent vainement : aucun de leurs écrivains d'alors n'avait ni la force du style ni l'esprit méthodique de Charron. *Traité de la sagesse*, Bordeaux, 1601, in-8, avec des corrections du président Jannin, Paris, 1604; Elzevir, 1646, in-12; édition recherchée : on fait encore cas de celle de Bastien, Paris, 1783, in-8, et d'Amour-Duval, publiée en 1820, dans la collection des moralistes français. Ce livre combattait si vivement les opinions populaires, que Charron semblait donner dans un excès contraire à celui qu'il condamnait. Deux docteurs de Sorbonne le censurèrent; l'université, la Sorbonne, le Châtelet, le parlement s'élevèrent contre lui. Le président Jannin à qui on confia cette affaire dissipa l'orage, et dit qu'il fallait permettre la vente du livre, comme d'un livre d'état; mais cette décision ne justifia pas l'ouvrage aux yeux de ceux qui ne pensent pas sur toutes choses d'après l'autorité d'un magistrat. Le jésuite Garasse a mis Charron au rang de Théophile et de Vanini. Il le croit même plus dangereux, d'autant qu'il dit plus de vilainies qu'eux, et les dit avec quelque peu d'honnêteté. Il le peint livré à un athéisme brutal, accouiné à des mélancolies langoureuses et trauandes. Il aurait pu lui reprocher avec plus de raison que, dans son livre de la Sagesse, il copie souvent Michel Montaigne, son maître, et c'est la vraie source des erreurs de Charron. Plusieurs passages de ce traité ont été corrigés dans les éditions postérieures. L'auteur avait composé peu de temps avant sa mort un abrégé et une apologie de son *Traité de la Sagesse*, qui fut publié sous le même titre, Paris, 1608, in-8. Seize discours chrétiens, imprimés à Bordeaux, en 1600, in-8.

CHARRY. Voy. CHARRI.

CHARTIER (Alain), archidiacre de Paris, conseiller au parlement, né en Normandie, et, suivant quelques biographes, à Bayeux, en 1386, fut secrétaire de Charles VI et de Charles VII, rois de France. Il fit les délices et l'admiration de la cour sous ces deux princes, qui l'envoyèrent en ambassade vers plusieurs souverains. Marguerite d'Ecosse, première femme du dauphin de France, depuis Louis XI, l'ayant vu endormi sur une chaise, s'approcha de lui pour le baiser. Les seigneurs de sa suite s'étonnant qu'elle eût appliqué sa bouche sur celle d'un homme aussi laid, la princesse leur répondit, qu'elle n'avait pas baisé l'homme, mais la bouche qui avait prononcé tant de belles choses. On

lui donna le nom de *père de l'éloquence française*. Il était digne de ce titre par sa prose, plutôt que par ses vers. C'était l'homme de son temps qui parlait le mieux. Il mourut à Avignon en 1449. Ses *Œuvres* ont été publiées en 1617, in-4, par du Chesne. La première partie renferme des ouvrages en prose, l'*Histoire de Charles VII* attribuée à Gilles-Bouvier, qui n'en a été que le continuateur, le *Curial* (ou le Courtisan), le *Traité de l'espérance*, le *Quadrilogue invectif* contre Edouard III, et plusieurs autres pièces qu'on lui a faussement attribuées. On trouve ses *poésies* dans la seconde partie; mais tous les morceaux ne sont pas de lui et plusieurs sont indignes de son nom.

CHARTIER (Jean), bénédictin, frère du précédent, eut la place de chantre de Saint-Denis. Il est auteur des grandes *Chroniques de France*, vulgairement appelées *Chroniques de Saint-Denis*, rédigées en français depuis Pharamond jusqu'au décès de Charles VII, en 3 vol. in-fol., Paris, 1483, livre rare et très-cher. Cet ouvrage, dont il existe plusieurs autres éditions anciennes recherchées des curieux, a été publié par M. Paulin Paris, avec des *Dissertations et des notes*, Paris, 1836-39, 6 vol. fort in-8. L'*Histoire de Charles VII*, par Jean Chartier, parut au Louvre en 1661, in-fol., par les soins du savant Godefroi qui l'enrichit de plusieurs autres pièces qui n'avaient pas encore vu le jour. Chartier est aussi crédule que sec et peu exact.

CHARTIER (Guillaume), conseiller au parlement de Paris, puis évêque de cette ville en 1447, fut un des commissaires nommés pour la révision du procès de la *Pucelle d'Orléans*, et pour la réhabilitation de sa mémoire. Dans ses dernières années, ayant accepté une députation vers les princes pendant la guerre du bien public, il encourut la disgrâce de Louis XI. Ce monarque étendit le ressentiment jusques après la mort de Chartier, en ordonnant de mettre sur son corps une épitaphe contenant les motifs de cette haine. Mais après le règne de Louis XI, le monument de son humeur vindicative fut supprimé; et la postérité, dont il avait voulu dicter le suffrage, rendit justice à la mémoire d'un prélat, dont les conseils, s'ils eussent été suivis par son prince, auraient prévenu bien des désordres. Il mourut le 1^{er} mai 1472.

CHARTIER (René), né à Vendôme en 1572, se fit recevoir docteur en médecine de la faculté de Paris, et mourut d'apoplexie le 19 octobre 1654, à 82 ans. Il s'est fait un nom par la collection des *Œuvres d'Hippocrate et de Galien*, qu'il a donné en grec et en latin, Paris, 1639, 13 tom. en 9 vol. in-fol. Cette édition est très-belle et précieuse, surtout pour la correction; mais cette entreprise, au lieu d'augmenter sa fortune, le ruina.

CHARTRES (Renaud de), évêque de Beauvais, puis archevêque de Reims, en 1414, fut nommé chancelier de France en 1424, et reçut l'an 1439 le chapeau de cardinal, au concile général de Florence, des mains du pape Eugène IV. La même année ce prélat sacra, dans son église métropolitaine, en présence de la *Pucelle d'Orléans*, le roi Charles VII, auquel il rendit de grands services. Il mourut subitement à Tours le 4 avril 1443, où il

était allé trouver le roi, pour traiter de la paix avec l'Angleterre.

CHASLES, CHALES ou CHALLES (Grégoire ou Robert de), né à Paris le 17 août 1639, étudia au collège de la Marche, où il fit connaissance de M. de Seignelay, qui lui procura de l'emploi dans la marine. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager au Canada, au Levant, aux Indes orientales. Il fut fait prisonnier au Canada par les Anglais, et subit le même sort en Turquie. C'était un homme sensuel et mordant, qui aimait la bonne chère et la satire, surtout contre les religieux et la constitution *Unigenitus*. Quelques-unes de ses saillies le firent chasser de Paris, et reléguer à Chartres, où il vivait assez mesquinement en 1719 ou 1720. Il est auteur : des *Illustres Françaises*, 3 vol. in-12, contenant sept histoires, augmentées de deux nouvelles dans l'édition d'Utrecht, 1739, 4 vol. in-12, et de Paris, 1750, 4 vol.; Du *Journal d'un voyage fait aux Indes orientales sur l'escadre de M. du Quesne*, en 1690 et 1691, Rouen, 1721, 3 vol. in-12; de la *Traduction du tome 6 de Don Quichotte*.

CHASLES (François-Jacques), avocat au parlement de Paris, a fleuri dans le XVIII^e siècle. Il est auteur du *Dictionnaire universel, chronologique et historique de justice, police, et finance*, contenant les édits et les arrêts du conseil depuis l'année 1600 jusques et compris 1720, en 3 vol. in-fol., 1723.

* CHASLES (Pierre-Jacques-Michel), Conventionnel, né à Chartres en 1733, était fils d'un menuisier, et entra, après avoir terminé ses études, chez le comte d'Estaing, en qualité de précepteur. Il devint ensuite professeur de rhétorique dans sa ville natale, où il fit imprimer un discours assez remarquable contre la philosophie moderne, puis secrétaire de M. de Conzié, archevêque de Tours, qui le nomma chanoine de sa métropole. Il avait, au commencement de la révolution, professé un royalisme ardent; mais la société de Pétion et de quelques autres de ses compatriotes corrompit ses sentiments, et il rédigea un journal patriotique sous le titre de *Correspondant d'Eure-et-Loire*. Chasles remplit quelque temps les fonctions de maire à Nogent-le-Rotrou, et fut député à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, après avoir demandé qu'on n'accordât au monarque ni défenseur, ni conseil. Les montagnards le comptèrent dans leurs rangs; il concourut à la révolution du 31 mai contre les girondins, et on le vit proclamer, peu de mois après, le dégoûtant athéisme d'Hébert, dans cette même église de Chartres où il avait célébré les saints mystères. En 1793, le gouvernement l'envoya, en qualité de commissaire, à l'armée du Nord, et il reçut devant Warwick une blessure grave à la jambe. Dénoncé à la Convention par Guffroy et un grand nombre d'habitants de Lille, et rappelé de sa mission, il prétexta une maladie, pour ne point obéir. Mais il revint à Paris en 1794, et fit, devant l'assemblée, son apologie et celle de l'armée du Nord. Chasles osa se faire le défenseur de Danton, de Robespierre et de Carrier. Signalé comme un des chefs de la conspiration jacobine qui éclata contre la Conven-

tion, il fut décrété d'arrestation sur la demande d'André Dumont, et enfermé au château de Ham. L'amnistie du 4 brumaire an 4 lui rendit la liberté et il reçut en même temps le brevet de colonel. Son admission aux invalides. La loi qui exilait les ex-conventionnels à vingt lieues de la capitale, l'obligea d'en sortir. Depuis il vécut dans la retraite et ne fut point atteint par l'arrêt contre les régicides n'ayant point rempli de fonctions pendant les Cents-jours. Chasles est mort le 22 juin 1826. Il a laissé manuscrit des *Mémoires sur la révolution*.

CHASOT DE NANTIGNY (Louis), généalogiste, né à Saulx-le-duc en Bourgogne au mois d'août 1692, vint de bonne heure à Paris, y fut chargé de l'éducation de quelques jeunes seigneurs, et s'adonna ensuite particulièrement à la science de généalogies. C'est lui qui a travaillé à cette partie pour les *suppléments de Moreri*. On a encore de lui : *Tablettes géographiques*, Paris, 1723, in-12; *Généalogies historiques des anciens patriarches, rois, empereurs et de toutes les maisons souveraines*, Paris, 1736-1738, 4 vol. in-4. Cet ouvrage n'est point achevé; *Tablettes historiques, généalogiques et chronologiques*, Paris, 1749-57, 8 vol. in-24; *Tablettes généalogiques de la maison de France et de celles qui en sont sorties*, in-4. C'est un extrait de ses *Généalogies historiques*; *Tablettes de Thémis*, 1753, 2 vol. in-24; *Abrégé de la généalogie des vicomtes de Lorraine*, avec une dissertation sur la branche de Casdale, Paris, 1757, in-12. Il devint aveugle dans sa vieillesse, et mourut le 29 décembre 1753.

CHASSAIGNE (Antoine de la), docteur de Sorbonne en 1710, ensuite directeur du séminaire des missions étrangères, naquit en 1682 à Châteaudun dans le diocèse de Chartres, et mourut en 1760, à 78 ans. Il joignit à des mœurs très-pures un savoir étendu; son attachement au jansénisme lui attira bien des peines. On a de lui la *Vie de Nicolas Pevillon*, évêque d'Aleth, 3 vol. in-12, ouvrage diffusé avec négligence et dicté par l'esprit de parti. La première partie est de Lefebvre Saint-Mar. Chassigne n'en a fait que la deuxième.

* CHASSAIGNON (Jean-Marie), écrivain politique, né à Lyon en 1733, et mort à Thoissey, près de Dombes (Ain), vers la fin de 1795, fut d'abord destiné au commerce; mais le goût des lettres le porta bientôt à abandonner cette carrière. Introduit dans la société du baron d'Holbach, il eut occasion de voir les intrigues des encyclopédistes, et conçut des lors contre eux une indignation que porta à son comble la vue des horreurs qui souillèrent les commencements de la révolution. Ce sentiment lui dicta ses divers ouvrages dans lesquels, au milieu des écarts de l'imagination, se révèle souvent un véritable génie. Le premier intitulé : *Nudités*, ou *Crimes du peuple*, parut en 1792. C'est une satire sanglante dans laquelle il attaqua sans ménagement les êtres odieux qui s'étaient placés à la tête de l'administration. Condisciple de l'infâme Châlier, il dut subir plusieurs fois le tourment de ses confidences, et cédant à un sentiment de compassion, il publia plus tard en sa faveur une espèce de plaidoyer sous le titre de *Offrande à Châlier*, Lyon, 1793, in-18; cet écrit très-hardi pour la circonstance, a été réimprimé à

la suite du tome I^{er} des *Mémoires de l'abbé Guillon*. On a encore de Chassignon : *Cataractes de l'imagination, déluge de la scribomanie, vomissement littéraire, hémorrhagie encyclopédique, monstre des monstres, par Epiménide l'inspiré, Dans l'Antre de Trophonius, au pays des visions*, 1779, 4 vol. in-12; *Les états-généraux de l'autre monde, vision prophétique, le tiers-état rétabli pour jamais dans tous ses roits par la résurrection des bons rois et la mort des tyrans*, Lyon, 1789, 2 vol. in-8; *Eloge de la Brocade*, Lyon, 1799, in-12; *Les ruines de Lyon*, ode, 1-8, etc.

CHASSANION (Jean de), protestant, né à Mostol en Valais, a composé plusieurs ouvrages en faveur de sa secte. Le principal est l'*Histoire des Albigeois, touchant leur doctrine et leur religion, contre les faux bruits qui ont été semés d'eux à Genève*, 1595, in-8; écrite avec une partialité ridicule. On a encore de lui : *De gigantibus eorumque eliquis atque iis quæ ante annos aliquot nostra ætate in Gallia reperta sunt*, Bâle, 1580, in-8; Spire, 1587, in-8; *Histoires mémorables des grands et merveilleux jugemens et punitions de Dieu*, 1585, in-8.

* CHASSANIS (Charles), négociant de Nîmes, mort en 1802, a publié sous le voile de l'anonyme plusieurs ouvrages relatifs à la religion et à la morale; *Essai historique et critique sur l'insuffisance et la vanité de la philosophie des anciens comparée à la morale chrétienne*, traduit de l'ital. de D. Gaétan Bertor, Paris, 1783, in-12. Quelques personnes croient cette traduct. supposée (Voy. SERTON); *Morale universelle tirée des livres sacrés*, Paris, 1791; *Le Christianisme et de son culte contre une fausse spiritualité*, Paris, 1802, in-12; Chassanis mourut en 1802.

CHASSENEUX (Barthélemi de), né à Issy-l'Évêque, près d'Autun, en 1480, passa du parlement de Paris où il était conseiller, à celui de Provence où il fut premier, ou plutôt seul président; car alors il n'y en avait point d'autre. Il occupait ce poste, lorsque cette compagnie rendit, en 1540, le fameux arrêt contre les habitants de Cabrières et de Merindol. Ce magistrat en arrêta l'exécution tant qu'il vécut; mais après sa mort, en 1541, l'arrêt eut son effet. (Voy. OPPEDE). On a de lui un *Commentaire latin sur les coutumes de Bourgogne*, et de presque toute la France, in-folio, imprimé cinquante fois pendant la vie de l'auteur, et plus de quinze fois depuis. L'édition de Paris, 1717, in-4, enrichie de l'éloge de Chasseneux, a été donnée par le président Boubier, qui refondit cet ouvrage dans son *Recueil des cout. de Bourgogne*, 2 vol. in-folio. (Voy. BOUBIER); *Concilia*, Lyon, 1531, in-folio. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve une espèce d'excommunication prononcée par l'official d'Autun, contre les mouches qui mangeaient le raisin dans le territoire de Beaune. Cette excommunication n'était qu'une espièglerie d'imprécation et de malédiction, que l'on était dans l'usage de pratiquer dans ce temps-là contre les animaux malfaisants, et d'autres fléaux. C'est une prière ardente et confiante qui va, à l'exemple de Josué, jusqu'à commander au nom de Dieu. Cet usage ne mérite pas le blâme que les protestants ont répandu sur le président, éditeur, de même que

sur Chasseneux, encore moins les gloses et les fables qu'ils ont accumulées sur cette pratique. (Voy. *Mémoires de Nicéron*, t. 3.) *Catalogus gloria mundi*, Lyon, 1529, in-fol. Les *Epitaphes des rois de France jusqu'à François I^{er}, en vers français, avec des distiques latins, et leurs effigies*, Bordeaux, sans date, très-rare.

* CHASSIGNET (Jean-Baptiste), né vers 1578 à Besançon, obtint la charge d'avocat fiscal au bailliage de Gray et mourut dans cette ville vers 1635. Il cultiva la poésie, et il a publié : le *Mépris de la vie et consolation contre la mort*, Besançon, 1594, in-12 : recueil de sonnets et d'odes qu'il avait composés dans sa première jeunesse; *Paraphrases en vers français sur les douze petits prophètes du vieil Testament*, Besançon, 1601, in-12; *Paraphrases sur les cent cinquante psaumes de David*, Lyon, 1613, in-12 : on ne peut refuser à l'auteur un certain art dans la disposition des mots et dans la coupe des périodes, dont ses contemporains n'offrent que très-peu de modèles; mais il manque de goût dans le choix des expressions, et trop souvent il rend d'une manière bizarre les images sublimes des livres saints.— Un bénédictin du même nom dans le xviii^e siècle a laissé manuscrite une *Histoire de tous les monastères du comté de Bourgogne*; elle est citée avec éloge dans le *Voyage littéraire* de D. Martenne.

* CHASSIRON (Pierre-Charles-Martin, baron de), né à la Rochelle, le 2 novembre 1753, se livra d'abord à la poésie légère; mais bientôt il tourna ses idées vers de plus sérieux objets, notamment vers l'agriculture et l'économie rurale. Après avoir fait son droit, il se maria, acheta une charge de trésorier des finances à la Rochelle, et fut reçu de l'académie de cette ville. Lors de la convocation des états-généraux, en 1789, il fut nommé secrétaire de l'assemblée de la noblesse de sa province, et en 1790, administrateur de la Charente-Inférieure. Il se démit bientôt de ses fonctions, et fut incarcéré comme suspect. Rendu à la liberté, il se retira dans une terre qu'il possédait près de la Rochelle, et sut trouver dans ses spéculations agricoles les moyens de rétablir sa fortune qui avait beaucoup souffert de la révolution. Le premier dans son département, il éleva des moutons mérinos, introduisit la pratique du parcage et fit connaître le mérite des prairies artificielles. Placé au milieu des immenses marais de l'Ouest, il chercha le moyen de les rendre à la culture. Député en 1797 au conseil des anciens, il fit adopter la loi du 4 pluviose, concernant les rivières et canaux navigables. Il se prononça en faveur du 18 brumaire, et fit partie du tribunal, dont il fut élu président le 21 février 1800. A la suppression de ce corps il fut nommé maître des comptes. Il est mort, après avoir reçu les secours de la religion, le 15 avril 1825, âgé de près de 72 ans. C'est à son active coopération qu'est dû le dessèchement des marais de Boère. On lui dut en outre les plans du canal de navigation entre la Rochelle et Niort. On a de lui : *Lettre sur l'agriculture du district de la Rochelle et des environs*, la Rochelle, 1796, in-12; *Essai sur la législation et les réglemens nécessaires aux dessèchements à faire ou à conserver en France; Richard converti ou en-*

trelien sur les objets les plus importants du code rural, 1801, in-8. Chassiron a fourni l'article desséchement au *dictionnaire d'agriculture*, traité complet de la matière. Il a ajouté des notes au *Mémoire sur l'utilité qu'on peut tirer des marais desséchés en général et particulièrement de ceux du Laonnais*, par Cretté de Palluel, 1802, in-8, et donné divers morceaux dans les *Mémoires de la société centrale d'agriculture*, et dans les tomes 11 et 12 du *Cours d'agriculture* de Rozier.

CHASTELAIN (Claude), chanoine de l'église de Paris, sa patrie, fut mis par M. de Harlay, archevêque, à la tête d'une compagnie pour la composition des livres d'église. Il possédait la science des liturgies, des rites et des cérémonies de l'Eglise. Il avait parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne, et partout il avait étudié les usages de chaque église particulière. Il connaissait tout ce qu'il y avait de curieux dans les lieux où il passait, et souvent il en instruisait même les gens du pays. Il mourut en 1712, à 73 ans. On a de lui : les deux premiers mois de l'année du *Martyrologe romain*, Paris, 1705, in-4, traduits en français, avec des additions à chaque jour des saints qui ne sont point placés dans ce martyrologe selon l'ordre des siècles ; la première, de ceux de France ; la seconde, de ceux des autres pays ; et des notes sur chaque jour. Les recherches de l'auteur regardant principalement la vérité des faits. Il était très-lié avec le Père Pabe-broch, l'un des plus célèbres bollandistes. On conservait à la bibliothèque des avocats de Paris une copie manuscrite du second volume, qui comprend les mois de mars et d'avril ; *Martyrologe universel*, Paris, 1709, in-4. C'est la traduction en français du *Martyrologe romain* avec des notes et des additions. Cet ouvrage est rédigé dans le goût du précédent, plein de l'érudition la plus recherchée ; *Vocabulaire hagiologique dans les étymologies de la langue française* de Ménage ; *Vie de saint Chaumont*, Paris, 1699, in-12. Les bollandistes lui ont dédié un volume de leur savante collection.

* CHASTELAIN (Jean-Claude), né le 4 décembre 1747, était membre du directoire du district de Sens, lorsqu'il fut nommé, en 1792, député de l'Yonne à la Convention, où il se fit remarquer par la sagesse de ses opinions. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour l'appel au peuple, la détention et le bannissement à la paix. Sa modération suffisait pour le rendre suspect ; il donna plus tard une preuve de courage qui s'éleva jusqu'à l'héroïsme. Le rapporteur de la Convention ne pouvant lire sa signature au bas de l'acte de protestation contre la journée du 31 mai, ne prenait aucune conclusion contre lui. Chastelain se levant aussitôt, dit avec la plus noble fermeté : « Cette signature est la mienne, et je demande à partager le sort de mes collègues. » On le mit en arrestation et ses biens furent séquestrés. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Rentré à la Convention, il passa plus tard au conseil des Cinq-cents, d'où il sortit en mai 1797. Après le 18 brumaire, nommé juge au tribunal de Sens, il n'occupa que peu de temps ces fonctions, et se retira dans sa campagne à Subigny, sur les bords de l'Yonne, où il est mort au mois d'octobre 1824.

On a de lui : *Pacte social combiné sur l'intérêt physique, politique et moral de la nation française et autres nations*, Paris, 1795, in-4, avec tableaux.

* CHASTELER (Jean, marquis de), général au service d'Autriche, descendait d'une ligne collatérale de la maison de Lorraine, et naquit le 22 janvier 1763 à Mons en Belgique. Il se signala dans la guerre contre les Turcs, où il mérita, par sa valeur, la croix de l'ordre de Marie-Thérèse, et le titre de lieutenant-colonel du génie. Il fit les campagnes de 1793 et 1794 contre la France, et se distingua dans plusieurs rencontres, notamment à la prise des lignes devant Mayence. Chargé de porter à Vienne la nouvelle de cette victoire, il fut nommé colonel. En 1798 on l'envoya négocier à Saint-Petersbourg une seconde coalition ; l'année suivante il fit la campagne d'Italie, et contribua beaucoup au succès de Vérone. En 1802 il organisa les milices du Tyrol d'une manière si satisfaisante, que l'empereur lui accorda la propriété d'un régiment de chasseurs tyroliens. Le prince Charles le choisit, en 1805, pour chef d'état-major de l'armée qu'il commandait en Italie. Quand la guerre recommença, en 1809, Chasteler fut chargé d'organiser l'insurrection du Tyrol, et y réussit complètement. Il tomba à l'improviste sur une division française malade qu'il écrasa, et parvint à se rendre maître de tout le pays. Napoléon, irrité de cet échec, déclara, dans un ordre du jour, qu'il serait traduit à une commission militaire aussitôt qu'il serait fait prisonnier, et passé par les armes dans les 24 heures, comme chef d'un rassemblement de brigands. Le maréchal Lefèvre marcha contre lui avec des forces considérables ; Chasteler parvint à lui échapper. L'empereur d'Autriche lui accorda le grade de feld-maréchal-lieutenant avec le titre de chambellan, et celui de commandeur de l'ordre de Léopold. Il se distingua encore dans la campagne de 1813 qui amena la chute de Napoléon, obtint en décembre 1814 le gouvernement de Venise, et mourut dans cette ville le 7 mai 1825. Chasteler était un des généraux les plus braves et les plus actifs de l'armée autrichienne. Il avait reçu 15 blessures sur le champ de bataille.

CHASTELET (Gabrielle-Emilie de Breteuil, marquise du), naquit en 1706 du baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs et princes étrangers auprès du roi. Son esprit et ses grâces la firent rechercher en mariage par plusieurs seigneurs distingués. Elle épousa le marquis du Chastelet-Lomont, lieutenant-général des armées du roi, d'une famille illustre. Les bons auteurs anciens et modernes lui furent familiers dès sa jeunesse. Elle s'appliqua surtout aux philosophes et aux mathématiciens. Son coup d'essai fut une explication de la *Philosophie de Leibnitz*, sous le titre d'*Institutions de physique*, in-8, adressées à son fils, son élève dans la géométrie. Les rêves sublimes du philosophe allemand ne lui ayant paru ensuite que des rêves, elle l'abandonna pour Newton. Elle traduisit ses *Principes* et les commenta. Cet ouvrage, imprimé après sa mort, en 2 vol. in-4, a été revu et corrigé par M. Clairaut. La marquise du Chastelet mourut d'une suite de couches en 1749, à

45 ans, au palais de Lunéville. L'étude ne l'éloigna point du monde. Elle se livra à tous les plaisirs, les rechercha même plus qu'une femme sage n'a coutume de faire. Elle avait pris ce goût chez les gens qu'on appelle philosophes; elle en avait toujours auprès d'elle, à Paris, à Cirey et à Lunéville. Ces messieurs lui avaient aussi appris à ne point souffrir de critiques. Un auteur ayant osé en risquer une, ne tarda pas à se voir renfermer; mais dans l'espoir qu'il serait plus circonspect dans la suite, la marquise le fit élargir.

CHASTELET. Voy. CHATELET.

CHASTELLUX (François-Jean), d'une ancienne maison de Bourgogne, né à Paris en 1734, entra de bonne heure au service, et se distingua successivement en Allemagne et en Amérique, où il passa en 1780. A son retour en France, il obtint le gouvernement de Longwy. Il mourut à Paris le 27 octobre 1788. L'Académie française l'avait reçu en 1775. Dès sa jeunesse il avait été lié avec ce qu'on appelle philosophes, et avait toujours été très-zélé partisan de leurs opinions, comme on le voit dans son traité *De la félicité publique*, rempli du fiel le plus amer contre le christianisme, auquel il rend néanmoins des hommages forcés, en montrant combien les républiques chrétiennes, les moins bien constituées, sont supérieures aux gouvernements les plus vantés de l'ancienne Grèce. Son *Voyage dans l'Amérique septentrionale* est empreint du même philosophisme. (Voyez le *Journal historique et littéraire*, 1^{er} mars 1787, p. 323). Ce qu'il a écrit sur l'union de la poésie et de la musique prouve que ces matières lui étaient peu connues. Entre autres paradoxes il avance que pour faire un bon opéra français, il suffit d'imiter Métastase dans la coupe des vers, et les compositeurs italiens dans la musique théâtrale. Parmi ses autres ouvrages, il faut placer un *Discours sur les avantages et les désavantages qui résultent pour l'Europe de la découverte de l'Amérique*, Londres (Paris), 1787, in-8; un *éloge d'Helvétius*; des *discours en vers à l'armée américaine*, traduits de l'anglais de David Humphreys, des articles au *supplément de l'Encyclopédie*, et dans les journaux littéraires du temps. Sa confiance dans les inventions philosophiques était telle, qu'il fut le premier à se faire inoculer sur la parole de M. de La Condamine, et qu'il s'écria en allant trouver M. de Buffon, *me voilà sauvé*.

CHASTEUIL. Voy. GALAUP.

CHASTILLON. Voy. CHATILLON.

CHASTRE (Claude de la), maréchal de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur du Berry et d'Orléans, s'éleva par son mérite et par la faveur du connétable de Montmorenci, dont il avait été page. Il se fit un nom distingué par ses exploits en divers sièges et combats. S'étant jeté dans le parti de la ligue, il se saisit du Berry, qu'il remit dans la suite au roi Henri IV. Il mourut en 1614, à 78 ans, avec la réputation d'un très-brave officier, mais d'un médiocre général. On a de lui *La prise de Thionville en 1535*, Paris, 1558, in-4. — Il eut un fils, Louis de La Chastre, qui, sans beaucoup de mérite, obtint cependant le bâton de maréchal de France en 1616, et mourut en 1630. La

maison de la Chastre tire son nom d'un grand bourg de Berry sur l'Indre. Elle a produit plusieurs personnages illustres, entre autres Pierre de la Chastre, archevêque de Bourges et cardinal, mort en 1171.

CHASTRE (Edme de la Chatre-Nançay, comte de la), de la même famille que les précédents, maître de la garde-robe du roi, puis colonel-général des Suisses et Grisons en 1645, se signala à la bataille de Nortlingue, où il fut fait prisonnier. Il fut tué à la guerre d'Allemagne en 1645. On a de lui des *mémoires* curieux et intéressants, qui se trouvent imprimés avec ceux de la Rochefoucauld, à la Haye, 1691, in-12. Ils ont le mérite de la vérité, avec l'air du roman.

CHAT. Voy. CHAPT.

CHATARD. Voy. CHAPTARD.

* CHATAIGNIER (Alexis), graveur, né à Nantes en 1772, mort à Paris en 1817, prit des leçons de Cuéverdo, et grava à l'eau forte la plupart des planches du *Cours historique et élémentaire de peinture*, ou *Galerie complète du Musée*, rédigée par Lavallée et Filhol, Paris, 1801 et années suivantes, 10 vol. in-8. L'excès du travail accéléra le terme de ses jours. Chataignier était membre de la société académique de Nantes, qui inséra son éloge dans ses *mémoires* de l'année 1818.

CHATEAU (Guillaume), graveur d'Orléans, fut encouragé par Colbert. Il mérita les bienfaits de ce sage ministre, par plusieurs estampes gravées d'après les ouvrages du Poussin, de Raphaël, du Corrége, de l'Albane, de Carle Maratte et autres maîtres. Il avait perfectionné son talent en Italie. Il mourut à Paris en 1683, à 30 ans. On estime ses estampes gravées à l'eau forte, entre autres *saint Paul recouvrant la vue*; *les aveugles de Jéricho*; *la mort de Germanicus*; *le martyre de saint Etienne*.

CHATEAUBRIAND (Françoise de Foix, épouse de Jean de Laval, comte de), était fille de Phébus de Foix, et sœur du fameux comte de Lautrec et du maréchal de Foix, auxquels elle procura la fortune. Elle fut maîtresse de François 1^{er}, qui la quitta pour duchesse d'Etampes. Varillas rapporte que Laval fit ouvrir les veines à sa femme; mais cette assertion paraît fautive. Elle mourut en 1537.

CHATEAUBRUN (Jean-Baptiste Vivien de), maître-d'hôtel ordinaire de Mgr. le duc d'Orléans, né à Angoulême en 1686, fut reçu membre de l'Académie française en 1753, à l'âge de 67 ans, et mourut en 1775, âgé de 89 ans. Il est auteur de quelques tragédies, entre autres de *Mahomet II*, de *Philoctète* et de *Troyennes*, la seule de ses pièces qui soit restée au *Répertoire*.

CHATEAU-GIRON (Geoffroy), gentilhomme breton, suivit dès sa jeunesse les armées, et se signala par son courage. En 1376, il soutint avec beaucoup de valeur le siège de Saint-Malo contre le duc de Lancastre. En 1382, il fut l'un des chefs de l'armée que Jean VI, duc de Bretagne, envoya en Flandre, au secours de son cousin Louis, comte de Flandre, et se trouva à la bataille de Rosbec, que Charles VI gagna sur les Flamands. Il prit les armes en 1415, pour délivrer le duc Jean que les Anglais avaient fait prisonnier; il les contraignit à lever le

siège de Mont Saint-Michel, après les avoir vaincus dans un combat naval. Ce fut lui qui signa l'accord fait entre ce prince et les Anglais en 1427. Il vivait encore en 1442.

CHATEAUNEUF. Voy. AUBESPINE (Charles de l').

** CHATEAUNEUF (Agriculteur-Hippolyte LA PIERRE de), littérateur, né en 1766 à Avignon, avait à peine achevé ses études, lorsqu'il fit jouer sur le théâtre de sa ville natale une petite pièce : *l'Amant timide*, dont le succès décida sa vocation. Arrivé à Paris en 1789, il y présenta sa pièce aux comédiens français qui ne la reçurent qu'après beaucoup de difficultés; mais les circonstances en empêchèrent la représentation, et ce ne fut que plus de quinze ans après qu'il parvint enfin à la faire jouer sur un théâtre secondaire. Etranger à la politique, il continua de cultiver les lettres sans être effrayé des événements qui se passaient sous ses yeux, et publia dans la terrible année 1794 une traduction en vers de *Théocrite* qui n'eût et ne pouvait avoir aucun succès. Le premier ouvrage qui le fit connaître est le *Cornélius-Nepos français*, ou *Notices historiques sur les généraux*, qu'il dédia à Napoléon et dont il donna plusieurs éditions sous différents titres : *Histoire des généraux français*; *Histoire des grands capitaines*, etc. En 1812, quelques vellétés d'opposition le firent envoyer en surveillance dans la Normandie et son exil ne cessa qu'après le départ de Napoléon pour l'île d'Elbe. A la nouvelle que l'empereur venait de débarquer sur les côtes de Provence, Châteauneuf, ne se croyant pas en sûreté à Paris, passa en Angleterre et fit paraître en 1815 à Londres le 1^{er} vol. d'une *Histoire de Napoléon*, qui n'a pas eu de suite. Pendant son séjour en Angleterre, Châteauneuf publia une espèce de Journal, intitulé : *Chronique de Paris ou mémoires restés secrets jusqu'à ce jour*. De retour en France en 1819, il devint un des rédacteurs du *Journal des Théâtres*, et donna successivement plusieurs comédies traduites ou imitées de l'anglais, dont une seule la *Duègne et le juif Portugais*, imitée de Shéridan, fut représentée à Versailles en 1827. Cet écrivain qui ne manquait ni d'esprit, ni de facilité, ne fut point heureux dans ses derniers jours et mourut à Paris, dans un hospice, le 24 août 1842, à 76 ans.

* CHATEAUNEUF-RANDON (le comte de), Conventionnel, issu d'une des premières familles de France, mais sans fortune, fut admis par le comte d'Artois au nombre de ses gentilshommes. Député suppléant de la noblesse de la sénéchaussée de Mende aux états généraux, il y remplaça le marquis d'Apchier démissionnaire, et se prononça pour toutes les réformes. Après la session, nommé président de la Lozère, il fut envoyé en 1792 par ce département à la Convention, où il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Elu membre du comité de sûreté générale, il provoqua l'arrestation de la duchesse d'Orléans et de Madame de Montesson. Délégué, comme représentant du peuple, à l'armée qui venait d'entrer à Lyon, il exerça de nouvelles persécutions sur les malheureux habitants de cette ville. Plus tard il dénonça l'ex-constituant Charrier pour avoir excité des mouvements insurrectionnels dans la Lozère, accusa de trahison le tribunal de l'A-

veyron qui l'avait acquitté, et demanda la révision du jugement. Après le 9 thermidor, il eut une discussion violente avec Fréron au sujet de ses écrits réactionnaires, et le provoqua même en duel; mais dénoncé comme terroriste par les habitants de Saint-Flour, il échappa, grâce à Collot-d'Herbois, au tribunal révolutionnaire, et après la session fut employé comme général de brigade. Il dénonça, au mois d'octobre 1796, une conspiration formée dans le midi contre la république, et reçut, en 1798, le commandement de Mayence; mais à l'approche des Autrichiens, ayant provoqué une levée en masse des habitants du Haut et Bas-Rhin, il fut destitué par le général en chef Jourdan. Le directoire l'envoya préfet à Nice; mais l'opinion publique se montra si inflexible à son égard, qu'il fut obligé de donner sa démission. Il est mort en 1816, frappé d'une sorte d'aliénation mentale.

CHATEAU-REGNAUD (François-Louis ROUSSELET, comte de), d'une maison ancienne de Touraine, né en 1637, fut également utile à la France et sur terre et sur mer. S'étant consacré, en 1661, au service de la marine, il se distingua à l'expédition de Gigeri, où il fut blessé. La mer Méditerranée était infestée par les pirates; il donna la chasse à ceux de Salé avec un seul vaisseau. Nommé chef d'escadre en 1675, il défait le jeune Ruyter en 1675. Il conduisit un convoi en Irlande en 1689, et l'année d'après, il en ramena les troupes françaises et 18,000 Irlandais. Dans la guerre de la succession d'Espagne, il ramena les flottes espagnoles en Europe, et mit en sûreté les îles de l'Amérique. Ses services lui méritèrent la place de vice-amiral en 1701, le bâton de maréchal de France en 1703, et le collier des ordres du roi en 1705. Il mourut en 1716, à 80 ans, laissant plusieurs enfants, et emportant les regrets de tous ceux qui savent apprécier le mérite militaire.

CHATEAUROUX. Voy. MAILLY.

CHATEIGNERAYE (François de VIVONNE, seigneur de la), fils puîné d'André de Vivonne, grand sénéchal de Poitou, naquit en 1520, et parut avec distinction à la cour sous François I^{er} et Henri II. Il était lié de la plus tendre amitié avec Gui de Chabot, seigneur de Jarnac; l'indiscrétion de ses propos le brouilla avec ce courtisan. Il dit un jour à François I^{er}, dont il était fort aimé, que Jarnac s'était vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mère (Madeleine de Puyguion, seconde femme de Charles Chabot, seigneur de Jarnac, son père). Le roi en plaisanta le jeune Jarnac; celui-ci piqué au vif, non content de nier le fait, répondit que *sauf le respect dû à sa majesté, La Chateigneraye avait menti*. Sur ce démenti qui devint public, La Chateigneraye demanda à François I^{er} la permission d'en combat à outrance; mais ce prince ne voulut point l'accorder. Ils l'obtinrent enfin de Henri II, successeur de François I^{er}. Le 10 juillet 1547, le combat se fit en champ-clos, dans le parc de Saint-Germain-en-Laye, en présence du roi, du connétable Montmorency et de quelques autres seigneurs. La Chateigneraye, après avoir reçu une blessure très-dangereuse au jarret, tomba par terre. Sa vie était à la discrétion de Jarnac; le vainqueur supplia plusieurs

fois le roi d'accepter le don qu'il lui faisait de La Chateigneraye qui ne voulait point demander la vie. Le roi se laissa enfin gagner par les prières de Jarnac, et par celles du connétable, et permit qu'on portât La Chateigneraye dans sa tente pour le panser; mais la honte de se voir vaincu le jeta dans un tel désespoir, qu'il en mourut trois jours après. Il avait été l'assaillant dans le combat, et Jarnac le soutenant. Il avait à peine 28 ans. Il se fiait tellement sur son adresse, et faisait si peu de cas de son ennemi, qu'il avait, suivant Brantôme, préparé un souper splendide, pour régaler ses amis le jour même du combat; mais la fortune des armes en décida autrement. Le *coup de Jarnac* a passé depuis en proverbe pour signifier une ruse, un retour imprévu de la part d'un ennemi. L'intervalle des formalités qui précédaient ces sortes de combats avait été employé par les deux *champions* à s'exercer dans les armes. Jarnac avait, dit-on, si bien profité des leçons d'un maître d'escrime, qu'en s'exerçant avec lui il ne manquait jamais le coup qu'il porta à La Chateigneraye. Ce combat en champ-clos est le dernier qui se soit vu en France. Le regret qu'eut Henri II de la mort de La Chateigneraye, son favori, le fit jurer qu'il n'en accorderait plus. A cette ancienne institution des lois lombardes, succéda la licence des duels particuliers, qui depuis deux siècles a plus fait verser de sang en Europe, et surtout en France, qu'il n'en avait été répandu dans les combats en champ-clos depuis leur origine.

CHATEL (Tanneguy du), grand-maître de la maison du roi, d'une famille ancienne, passa l'an 1404 en Angleterre pour venger la mort de son frère aîné, tué par les Anglais devant l'île de Jersey. Il revint de cette expédition chargé d'un riche butin. Il se signala ensuite en Italie contre l'armée de Ladislas, usurpateur de la couronne de Sicile. De retour en France, il combattit avec valeur à la journée d'Azincourt en 1415, et deux ans après, se rendit maître de Monlhéry et de plusieurs autres places, aux environs de Paris, occupées par les Bourguignons. Lorsque cette ville fut prise par la faction de Bourgogne, en 1418, il sauva le dauphin Charles auquel il était attaché. Comme il était un de ses plus intimes confidents, on lui imputa le conseil du meurtre de Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne, ennemi déclaré de ce prince. Après la mort de Charles VI, Charles VII récompensa ses services par la charge de grand-maître de son hôtel. Il l'envoya ensuite en Provence avec le titre de gouverneur, et c'est dans cette province qu'il mourut en 1449, avec la réputation d'un grand capitaine et d'un habile politique.

CHATEL (Tanneguy du), vicomte de La Bellière, neveu du précédent, a une place dans l'histoire par l'attention qu'il eut de faire rendre les derniers devoirs à Charles VII, abandonné par les courtisans occupés alors à flatter le nouveau roi. Il employa 30,000 écus pour ses funérailles, et n'en fut remboursé que dix ans après. François II, après sa mort, ayant été négligé par les Guises, comme Charles VII, on mit sur son drap mortuaire ces mots : *Où est maintenant Tanneguy du Chatel?* Ce sujet fidèle fut tué d'un coup de fauconneau au siège de Bouchain en 1477.

CHATEL (Pierre du), *Castellanus*, l'un des plus savants prélats du xvi^e siècle, natif d'Arc en Barrois. Après avoir étudié et régenté à Dijon, il voyagea en Allemagne, en Italie et dans la Grèce : dans ces courses utiles, il recueillit grand nombre de connaissances et gagna l'estime des savants. De retour en France, il fut lecteur et bibliothécaire de François I^{er}. Il était le seul homme de lettres que ce prince prétendait n'avoir pas épuisé en deux ans. Il vivait à la cour et y était goûté. Les envieux de son érudition et de sa faveur se réunirent pour élever sur ses ruines un nommé Bigot, dont ils vantaient avec affectation l'esprit et le vaste savoir. Le roi, avant de le faire venir de Normandie, sa patrie, voulut connaître quel homme c'était. Du Chatel lui dit que c'était un philosophe qui suivait les opinions d'Aristote. — *Et quelles sont ces opinions?* continua le prince. — *Sire*, repartit l'adroit courtisan, *Aristote préfère les républiques à l'état monarchique.* Ce mot fit une impression si forte sur l'esprit de François I^{er}, qu'il ne voulut plus entendre parler de Bigot. Ce prince, voulant élever du Chatel aux premières dignités de l'Eglise, fut curieux d'apprendre de lui s'il était gentilhomme? *Sire*, répondit le savant, *ils étaient trois frères dans l'arche de Noé; je ne sais pas bien duquel des trois je suis sorti.* Peu de temps après, il parvint à l'épiscopat. Il fut évêque de Tulle en 1539, de Mâcon en 1544, grand-aumônier de France en 1548, enfin évêque d'Orléans en 1551; il y mourut d'apoplexie en prêchant, le 5 février 1552. Il était très-versé dans les langues orientales, et fort éloquent en chaire. On a de lui quelques ouvrages. Pierre Galland a écrit la *Vie* de ce prélat, et Baluze la fit imprimer à Paris en 1684, in-8.

CHATEL (Jean), fils d'un marchand drapier de Paris, ne profita point de l'éducation que son père lui donna. Il s'annonça dans le monde par un crime exécrable. Ce jeune homme, plein de son noir projet, trouva le moyen de pénétrer dans l'appartement de Henri IV, de retour à Paris, après son expédition des Pays-Bas en 1594. Ce prince s'avancait vers deux officiers qui étaient venus lui rendre leurs devoirs et qui tombèrent à ses genoux; comme il se baissait pour les relever, Chatel lui donna un coup de couteau dans la lèvre supérieure du côté droit. Le coup lui cassa une dent. L'assassin se fourra dans la presse, mais on le reconnut à son visage effaré. Se voyant pris, il avoua aussitôt son crime. Henri IV voulait qu'on le laissât aller; mais il fut conduit au Fort-l'Evêque sous bonne garde. Il soutint dans son premier interrogatoire qu'il avait commis ce parricide comme une action qu'il croyait méritoire. Les faussetés dont on a souvent barbouillé cet article, nous obligent à transcrire ce que les historiens les moins prévenus pour les jésuites ont écrit sur ce sujet. « On lui demanda, » dit le continuateur de Fleury (*Hist. Eccl.* tome 36, page 489, 502, etc.), « chez qui il avait étudié; il répondit » que c'était chez les jésuites du collège de Paris; » qu'il avait étudié trois ans sous le père Guéret, et » en dernier lieu aux écoles de droit de l'université; » que c'était de lui-même qu'il avait pensé qu'en » tuant le roi il expierait ses péchés; il protesta

» constamment jusqu'à la mort, et au milieu des » tourments, que ni le père Guéret, ni aucun jé- » suite n'avaient aucune part à son crime. » Dupleix (*Histoire de Henri le Grand*, page 163), confirme ce que le continuateur de Fleury avance: « Les jé- » suites, dit-il, étaient hais d'aucuns des juges même; » mais ni preuve, ni présomption ne pouvant être » arrachée de la bouche de l'assassin par la violence » de la torture, pour rendre les jésuites complices » de son forfait, des commissaires furent députés » pour aller fouiller tous les livres et écrits de cette » compagnie. » A ces témoignages on peut ajouter celui de M. de l'Etoile, qui ne doit point être suspect; il dit que Chatel, par son interrogatoire, déchargea de tout les jésuites, même le père Guéret son précepteur (*Journal de l'Etoile à l'année 1595*). De Thou (liv. 3), Matthieu (tom. 2, liv. 1, page 182), Cayet (liv. 6, page 432), Sully (*Mémoires*, tome 2, page 437, édition de 1763), disent que Chatel disculpa formellement et son professeur et tous les jésuites de lui avoir jamais conseillé d'assassiner le roi, ou même d'avoir eu aucune connaissance de son dessein, quoique, suivant de l'Etoile, Lugoly, lieutenant de la maréchaussée, se fût déguisé en confesseur pour arracher de Chatel son secret. Un manuscrit de la bibliothèque du roi, cote 9033, confirme toutes ces vérités. « Le parle- » ment, » dit Péréfixe (*Histoire de Henri le Grand*, page 225), « condamna le parricide à avoir le poing » droit brûlé et à être tenaillé, puis tiré à quatre » chevaux. Le père de ce misérable fut banni, sa » maison de devant le Palais démolie, et une pyra- » mide érigée en la place. Les jésuites, sous les- » quels ce méchant avait étudié, furent aussitôt ac- » cusés de l'avoir imbu de cette pernicieuse doc- » trine, qu'il est permis d'assassiner un roi héré- » tique ou excommunié; et comme ils avaient beau- » coup d'ennemis, le parlement bannit toute la » société du royaume par le même arrêt de leur » écolier.... Ceux qui n'étaient point leurs ennemis, » ne croyaient pas que la société fût coupable; de » sorte que, à quelques années de là (dix ans), le » roi révoqua l'arrêt du parlement, et les rappela. » Voy. GUIGNARD, GUERET.

CHATELAIN (Georges), *Castellanus*, gentilhomme flamand, né à Gand en 1404, et élevé à la cour des ducs de Bourgogne, passait pour un des hommes de son temps qui entendait le mieux la langue française. Il mourut le 20 mars 1474. On a de lui : un *Recueil en vers français des choses merveilleuses avenues de son temps*, 1531, in-4; *L'Histoire de Jacques Lalain*, Anvers, 1634, in-4; d'autres ouvrages qui ne sont lus aujourd'hui que par les savants qui veulent tout voir. On lui attribue *Le chevalier délibéré*, ou *la mort du duc de Bourgogne devant Nancy*, 1489, in-4. La *Chronique des ducs de Bourgogne* a été publiée pour la première fois par M. Buchon, Paris, 1827, 2 vol. in-8, dans sa *Collection des chroniques françaises*; et avec des additions, Paris, 1837, gr. in-8, dans le *Panthéon littér.* M. de Reiffenberg a publié *Chronique métrique de G. Chastelain et J. Molinet*, avec des notices, Bruxelles, 1836, in-8.

CHATELAIN (Martin), né aveugle à Warwick

dans le XVII^e siècle, faisait au tour des ouvrages finis en leur genre, tels que des violes, des violons, etc. On lui demandait un jour ce qu'il désirait le plus de voir : *Les couleurs*, répondit-il, *parce que je connais presque tout le reste au toucher.* — *Mais, répliqua-t-on, n'aimeriez-vous pas mieux voir le ciel?* — *Non*, dit-il, *j'aimerais mieux le toucher.*

CHATELAIN (Henri), né à Paris en 1684, passa en Hollande après la révocation de l'édit de Nantes, et fut pasteur de l'église wallonne d'Amsterdam, où il mourut en 1743. Ses *Sermons* ont été imprimés en cette ville, 1739, 6 vol. in-8. Ils sont plus solides qu'éloquents; dans tout ce qui regarde l'église catholique, l'auteur étale avec zèle les préjugés de sa secte.

** CHATELAIN (Réné-Théophile), littérateur, né à Saint-Quentin le 19 février 1790, après avoir terminé ses études au lycée de Reims, s'engagea en 1808 dans un régiment de cavalerie, et devint lieutenant. A l'époque du licenciement de l'armée en 1813, il s'ouvrit une nouvelle carrière dans la littérature, et ne tarda pas à se faire connaître par plusieurs pamphlets contre la restauration, dont quelques-uns obtinrent un succès de vogue. Il courut dans le même temps à la rédaction de différents journaux démocratiques, et depuis plusieurs années, il était rédacteur en chef du *Courrier*, lorsqu'il mourut à Paris le 10 mars 1859. Nous croyons inutile de donner ici la liste de ses ouvrages, dont, malgré le mérite de style qu'y reconnaissent ses confrères les journalistes, aucun ne lui a survécu.

CHATELAIN. Voy. CHASTELET.

CHATELET ou CHASTELET (Paul HAT, seigneur du), gentilhomme breton, avocat-général au parlement de Rennes, ensuite maître des requêtes et conseiller d'état, fut nommé commissaire au procès du maréchal de Marillac. Celui-ci le refusa comme son ennemi capital, et comme auteur d'une satire latine en prose rimée contre lui. On crut qu'il fit suggérer lui-même cette requête de réhabilitation au maréchal; mais le cardinal de Richelieu, ayant découvert son artifice, le fit mettre en prison. Il en sortit quelque temps après. C'était un homme d'un esprit ardent, et plein de saillies. Etant un jour avec Saint-Preuil, qui sollicitait avec chaleur la grâce du duc de Montmorenci, le roi lui dit : « Vous voudriez, je pense, avoir perdu un » bras pour le sauver. — Je voudrais, Sire, répon- » dit du Chatelet, les avoir perdus tous deux, car » ils sont inutiles à votre service : et en avoir sauvé » un qui vous a gagné des batailles, et qui vous » en gagnerait encore. » Il fit un *factum* également hardi et éloquent pour ce général. Le cardinal de Richelieu lui en ayant fait des reproches, en disant que cette pièce condamnait la justice du roi. « Par- » donnez-moi, répliqua du Chatelet; c'est pour » justifier sa miséricorde, s'il a la bonté d'en user » envers un des plus vaillants hommes de son » royaume. » Du Chatelet fut un des ornements de l'académie française dans sa naissance. Il mourut en 1636, à 43 ans. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose : *L'Histoire de Bertrand du Guesclin*, connétable de France, in-folio, 1666, et in-4, 1693, curieuse par les pièces justificatives dont on l'a

chie; Les *Observations sur la vie et la condamnation du maréchal de Marillac*, 1633, in-4; *Recueil de pièces pour servir à l'histoire*, 1633, in-folio; *se rimée*, en latin, contre les deux frères Mauc, dans le journal du cardinal de Richelieu; *satire* assez longue contre la vie de la cour. *siècles pièces de vers*, qui ne sont pas ce qu'il a de mieux.

CHATELLAIN (Jean le), religieux augustin, qui vit dans le xvi^e siècle, fit paraître de grands traités pour la prédication. Sa réputation s'était répandue au loin; il parut avec éclat dans les chaires principales villes de France; mais, moins orthodoxe qu'éloquent, il étala des principes qui faisaient l'hérésie des luthériens. Les ecclésiastiques Lorrains, où il avait été appelé pour prêcher, ont entendu ses discours, le dénoncèrent à l'autorité; et comme il s'éloignait de Metz, en 1524, il fut arrêté et conduit en prison à Nomeny, petit village peu distant de la ville. Les magistrats de Metz n'ayant point montré assez de fermeté dans le jugement de cette affaire, le pape Clément VII nomma des juges pour examiner la cause. Condamné d'être hérétique et relaps, Chatellain fut condamné à être brûlé par l'autorité séculière, à laquelle on le livra; sa sentence fut exécutée le 12 janvier 1525. Quelques-uns disent qu'avant de mourir il rétracta ses erreurs. On lui attribue mais à tort une *Chronique de la ville de Metz*, imprimée dans cette ville en 1698, in-12. Cette édition ne va que jusqu'à l'année 1541. Cette chronique, continuée jusqu'en 1550, a été réimprimée par dom Lomet dans le tome 3 de son histoire de Lorraine. On connaît des manuscrits où la continuation va jusqu'en 1620. Cette chronique est de Jean Chatel, diocésain de la porte St. Thiébaut à Metz.

CHATELLARD (Jean-Jacques du), né à Lyon en 1693, entra de bonne heure dans la compagnie de Jésuites. Il professa d'abord les belles-lettres; mais son goût l'entraîna vers les mathématiques, et ses pères ne voulurent pas gêner la nature. Après avoir enseigné dans les collèges, il fut nommé professeur d'hydrographie au port de Toulon, et chargé de l'instruction des gardes de la marine. Il eut à ce pénible et critique emploi pendant 35 ans, sut gagner l'estime, le respect, l'attachement et la confiance de cette jeune noblesse. Il mourut à Toulon le 15 octobre 1757. On a de lui *Recueil des méthodes de mathématiques à l'usage de MM. les gardes de la marine*, estimé; il le publia en 1749, 4 vol. in-12, à la prière de ses élèves, pour l'avancement de la science; il avait un zèle infatigable; « mais ce zèle n'était rien, dit l'abbé Paulian, comparé à celui dont il était animé, lorsqu'il travaillait à leur faire éviter les écueils trop ordinaires dans leur état, ou à les faire rentrer dans les sentiers de la vertu. »

CHATELLUS (Claude de Beauvoir, seigneur de), comte d'Avalon, et maréchal de France, d'une noble et ancienne, suivit le parti des ducs de Bourgogne, dont il était né sujet, et qui lui donna de grands biens. Il fut employé en des affaires importantes. Il mourut à Auxerre en 1453, avec une haute réputation d'intelligence et de bra-

voure. La cathédrale de cette ville fut, dit-on, si embellie par ses libéralités, que l'évêque et le chapitre lui accordèrent, et à sa postérité, une prébende en 1423, avec droit de la desservir l'épée au côté.

CHATILLON ou CHASTILLON (Gaucher, seigneur de), d'une maison alliée à celle de France, qui tire son nom de Châtillon-sur-Marne, entre Epernay et Château-Thierry, était sénéchal de Bourgogne et bouteillier de Champagne. Il suivit le roi Philippe-Auguste au voyage de la Terre-Sainte, et se distingua au siège d'Acre en 1191. Il ne se signala pas moins à la conquête de la Normandie en 1213; en Flandre, où il se rendit maître de Tournay; à la bataille de Bouvines, au gain de laquelle il contribua. Il prit ensuite le nom de comte de *Saint-Paul*, sa femme ayant hérité de ce comté. Il mourut en 1219, la même année qu'il s'était croisé contre les albigeois.

CHATILLON (Gaucher, comte de Porcéan), arrière-petit-fils du précédent, se distingua tellement à la journée de Courtray, que Philippe le Bel lui donna en récompense l'épée de connétable en 1302. Il eut beaucoup de part à la victoire de Mons-en-Puelle en 1304, conduisit le prince Louis Hutin en Navarre, le fit couronner à Pampelune en 1307, et fut le principal ministre de ce roi. Il contribua aussi à la victoire de Mont-Cassel en 1328, et mourut comblé d'honneurs et de gloire en 1329, âgé de 80 ans. La maison de Châtillon a produit plusieurs autres grands hommes. L'auteur des *Mémoires pour l'instruction de M. le duc de Bourgogne* a raison de dire que cette maison a été décorée dans ses premières branches de tant de grandeur, qu'il ne restait que la royauté au-dessus d'elle.

CHATILLON. Voy. COLIGNI, et GUALTHER.

CHATILLON (Nicolas de), ingénieur, natif de Châlons-sur-Marne, mort en 1616, a donné les dessins de la place Royale à Paris, et a continué les ouvrages du Pont-Neuf, qui avaient été commencés sous Henri III.

CHATILLON (Louis de), peintre en émail et graveur, était né à Sainte-Menehould. Il a gravé les *Parques filant la destinée de Marie de Médicis*, d'après Rubens, et une partie des *Conquêtes de Louis XIV*, d'après Le Clerc. Louis XIV employa ses talents dans la peinture en émail. Cet artiste mourut en 1734.

CHATRE. Voy. CHASTRE.

CHATRI, femme d'un tailleur d'habits de la ville de Sens, sous Henri III, eut 20 ans après son mariage toutes les marques d'une véritable grossesse: elle demeura 3 ans au lit sans pouvoir accoucher. Enfin les douleurs s'étant apaisées, et l'enflure durant toujours, elle resta dans cet état près de 24 ans. Après sa mort, qui arriva la 68^e année de son âge, son mari la fit ouvrir, et on trouva dans son sein le corps d'une petite fille, tout formé, mais pétrifié. M. d'Alibour, alors médecin de la ville de Sens et depuis de Henri IV, témoin oculaire de cette singularité, en donna la relation.

* CHATTERTON (Thomas) naquit à Bristol, le 20 novembre 1732, de parents pauvres. Placé à l'âge de cinq ans dans une des écoles de cette ville, il

s'en fit renvoyer, comme incapable de rien apprendre; mais l'orgueil qui le dominait était pour lui un obstacle plus grand que le défaut d'intelligence. Un vieux livre de musique, dont les figures enluminées excitèrent vivement sa curiosité, étant tombé entre ses mains, il consentit à faire de nouveaux efforts pour se mettre en mesure de savoir ce qu'il contenait. On le plaça dans l'école de charité de Colston, à l'âge de 8 ans, et il paraît que les goûts poétiques d'un de ses maîtres eurent une grande influence sur son avenir. Son premier ouvrage, qu'il écrivit à onze ans et demi, fut une satire contre un méthodiste qui avait changé de secte. Il quitta l'école vers l'âge de 14 ans et fut placé clerc chez un procureur de Bristol. On conservait, dans l'église de Sainte-Marie Redcliffe de cette ville, plusieurs coffres remplis de papiers, qui y avaient été déposés par le fondateur, Guillaume Canynge, riche marchand qui vivait sous le règne d'Edouard IV. Un de ces coffres ayant été ouvert pour en tirer quelques titres qu'on supposait y être renfermés, le reste des vieux parchemins fut abandonné à quiconque voulut s'en emparer. Le père de Chatterton, employé dans une école, en avait pris pour les faire servir à couvrir les livres de ses écoliers, et pour différents usages de sa maison. Chatterton, déjà possédé de l'amour des antiquités, s'empara de ceux qui pouvaient être restés, et déclara qu'il avait trouvé un trésor. Il se procura des dictionnaires de tous les anciens dialectes de son pays, et, en 1768, à l'occasion de l'ouverture du pont de Bristol, il fit paraître dans le journal de cette ville une *Description de moines, passant pour la première fois sur le vieux pont, tirée d'un ancien manuscrit*. Ce morceau, auquel il ne manque, pour être curieux, que l'authenticité, excita d'autant plus vivement l'attention, qu'on ne pouvait soupçonner Chatterton d'en être l'auteur. On le questionna sur la manière dont il se l'était procuré; le ton de ces questions que l'on fit même accompagner de menaces lui déplut, et ce ne fut que lorsqu'on s'y prit d'une manière plus douce qu'il déclara qu'il venait du coffre de Canynge, ainsi que plusieurs autres *manuscripts précieux*. Chatterton s'occupait depuis un an de composer les ouvrages qu'il a donnés sous les noms de plusieurs anciens poètes, et notamment de Rowley, moine ou prêtre séculier du quinzième siècle. Il s'était étudié en même temps à donner aux feuilles de parchemin l'air d'antiquité convenable à ses projets. Il donna quelques-uns de ses manuscrits à deux antiquaires de Bristol dont il obtint en retour quelque secours d'argent, et offrit à Horace Walpole, de lui communiquer ses découvertes, comme échantillon desquelles il lui envoyait une ode sur la mort de Richard I^{er}. Chatterton, en ayant reçu une réponse favorable, répliqua par une autre lettre qu'il terminait par demander un emploi qui pût le mettre en état de se livrer à son goût pour la poésie. Walpole, qui commençait à se douter de quelque supercherie, examina la pièce qu'il avait reçue, et fit part de ses soupçons à Chatterton qui en conserva du ressentiment. Tous ses efforts ne pouvaient améliorer sa position, qui était quelquefois

très-pénible; dans l'espoir de s'acquérir de la célébrité, il se mit de l'opposition, et se convainquit bientôt qu'il s'était encore trompé. Il souffrit souvent de la faim, et ce fut, à ce qu'il paraît, après avoir passé plusieurs jours sans manger, qu'il s'empoisonna le 25 août 1770, âgé de moins de dix-huit ans. A peine la nouvelle en fut-elle connue, qu'un intérêt tardif s'attacha à sa mémoire. Si les poésies qu'il a données sous le nom d'anciens poètes, sont de lui, comme il paraît en effet certain, elles sont le premier de ses titres de gloire. Ses satires, et l'on retrouve l'amertume de son caractère, sont le meilleur des ouvrages qu'il a donnés sous son nom. Ses *OEuvres*, recueillies en 3 vol. in-8, ont été plusieurs fois imprimées depuis sa mort. Chatterton est le sujet d'un ouvrage de M. Alfred de Vigny.

CHAUCCER (Geoffroi), le *Marot* des Anglais, né à Londres en 1328, mort en 1400, fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Il composa des poésies, la louange du duc de Lancastre, son beau-frère, partagea la bonne et la mauvaise fortune de ce prince. Ses poésies furent publiées à Londres en 1721, in-fol. On y trouve des contes pleins d'enjouement, de naïveté et de licence, faits d'après les troubadours et d'après Boccace. L'imagination que les a dictés, était vive et féconde, mais très-peu réglée, et souvent très-obscène. Son style est avili par grand nombre de mots obscurs et inintelligibles. La langue anglaise était encore, de son temps, rude et grossière. Si l'esprit de Chaucer était agréable, son langage ne l'était pas, et les Anglais d'à-présent ont peine à l'entendre. Chaucer a laissé, outre ses poésies, des ouvrages en prose : le *Testament d'amour*; un *Traité de l'astrolabe*. Il s'était appliqué à l'astronomie et aux langues étrangères, autant qu'à la versification. Il avait même voulu dogmatiser. Les opinions de Wicléf faisaient beaucoup de bruit; Chaucer les embrassa, et se fit chasser pour quelque temps de sa patrie.

CHAUCHEMER (Le Père François), religieux dominicain, né à Blois en 1640, fut provincial de son ordre dans la province de Paris, et un des bons prédicateurs de son temps. Il eut l'honneur de prêcher plusieurs fois devant le roi, et fut toujours applaudi. Outre un grand nombre de *Sermons* restés manuscrits, on a de lui : *Sermons sur les mystères de la religion chrétienne*, Paris, 1709, in-12; *Traité de piété sur les avantages de la mort chrétienne*, Paris, 1707, 2 vol. in-12; réimprimé en 1714 et en 1721. Ce Père eut une dispute avec M. Gastaud, d'Aix, à l'occasion suivante. Marie-Angélique Charlier, femme de M. Tiquet, conseiller au parlement de Paris, ayant été décapitée en 1699, pour avoir attenté à la vie de son mari, François Gastaud, avocat au parlement d'Aix, se divertit à faire son *Oraison funèbre*. Cette espèce de badinage amusa quelque temps la cour et la ville. Le P. Chauchemer ne put souffrir qu'on plaisantât sur un sujet si grave et si sérieux : il fit dans une courte lettre la critique de cette pièce, et publia de plus un *Discours moral et chrétien* sur le même sujet. Gastaud répondit, et donna une critique particulière du *Discours moral et chrétien*. On a un recueil de ces petits ouvrages, imprimé à Paris en 1699, in-8. Le

. **Chauchemer** mourut à Paris, le 6 janvier 1713, et fut enterré le 7 aux jacobins de la rue Saint-acques.

* **CHAUDET** (Antoine-Denis), sculpteur, né à Paris le 31 mars 1763, étudia les premiers éléments de son art sous la direction de Stouf. En 1784, il emporta le grand prix et fut envoyé à Rome pour y perfectionner par la vue des chefs-d'œuvre antiques. A son retour à Paris, en 1789, l'académie lui donna le titre d'agréé; quelques années après, il fut nommé professeur et chargé de différents travaux. On cite de cet artiste : *l'Emulation de la gloire*, groupe placé dans le péristyle du Panthéon; *Cyparisse*, dans la cour intérieure du Louvre; la statue de la *Paix*, dans le palais des Tuileries; celle de *Cincinnatus*, les *bas-reliefs* qui décorent la première salle du Musée royal; *Bélisaire*, en bronze; *Paul et Virginie*; les bustes du cardinal *Maurycy*, de *Malesherbes*, de *Sabatier*, de *David Le roi*, etc. On a de Chaudet, comme peintre, *Enée et Anchise au milieu de l'incendie de Troie*, etc., tableau qui ne manque pas de mérite; mais tout ce qu'il a laissé dans ce genre pêche par le coloris. Cet artiste est mort à Paris le 19 avril 1810.

* **CHAUDON** (Louis Mayeul, connu sous le nom de dom), né à Valensoles en Provence le 10 mai 1737, doit sa réputation au *Dictionnaire historique* que Feller a pris pour base de son travail en le rectifiant (*Voy. l'art. FELLER* 1. 15). Chaudon entra dans l'ordre des bénédictins de la congrégation de Cluny, sécularisée en 1787. Il a composé en faveur de la religion plusieurs ouvrages qui lui ont mérité deux brefs honorables des papes Clément XIII et Pie VI. L'académie des Arcades de Rome l'admit au nombre de ses membres; il mourut le 28 mai 1817. On a de lui : *Lettre à M. le marquis *** sur un prédicateur du x^e siècle*, 1753, in-4; *Ode sur la calomnie*, 1756, in-4; *Ode à MM. les échevins de Marseille*, 1757; *Nouveau dictionnaire historique*, 1763, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, dont le fonds n'est pas sans mérite, de 4 vol. a été porté successivement jusqu'à 30. La meilleure édition est celle de Goigoux (*Voy. ce nom*); *Chronologiste manuel*, Avignon, 1766, in-24; *L'Homme du monde éclairé*, 1774, in-12; Avec l'abbé de La Porte, *Bibliothèque d'un homme de goût*, Avignon, 1772, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a été entièrement refondu par Barbier (*Voy. ce nom*); *Dictionnaire interprète manuel des noms latins de la géographie ancienne et moderne*, Paris, 1777, in-8; *Leçons d'histoire et de chronologie*, Caen, 1781, 2 vol. in-12; *Eléments de l'histoire ecclésiastique jusqu'au pontificat de Pie VI*, Caen, 1783, in-8, et 1787, 2 vol. in-12. Chaudon a eu part au *Dictionnaire Anti-philosophique*, 1767, in-8, 5^e édit. 1776, 2 vol. in-8.

CHAUFFEPIÉ (Jacques-Georges), né à Leuwarde en Frise, le 9 novembre 1702, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique parmi les prétendus-réformés, et exerça successivement le ministère à Flessingue, à Delft, et depuis 1743 à Amsterdam. Il mourut dans cette ville le 3 juillet 1786. Il est connu par divers ouvrages qu'il a composés ou traduits en français. Son principal est un *Dictionnaire historique et critique*, pour servir de supplé-

ment à celui de Bayle, Amsterdam, 1750-1756, 4 vol. in-folio. Chauffepié n'y a point imité le scepticisme de son modèle; mais il donne en toute occasion l'essor au fanatisme de secte. Luther et Calvin sont, si on l'en croit, les deux plus grands hommes du monde. M. de Bonnegarde a donné un abrégé de ces deux lexicographes, Lyon, 1773, 4 vol. in-8. En réduisant leurs ouvrages en un seul, il a retranché les impiétés de l'un et le fanatisme de l'autre, et par-là a mis le lecteur chrétien en état de profiter des lumières de ces deux écrivains, sans s'exposer à la contagion de l'erreur. Du reste, Chauffepié a du respect pour la religion, et la défend en plusieurs occasions, avec autant de lumière que de zèle.

CHAULIAC. *Voy. CAULIAC*.

CHAULIEU (Guillaume AMFRYE de) naquit à Fontenai dans le Vexin-Normand en 1639, avec un génie heureux et facile. Les agréments de son esprit et la gaieté de son caractère lui gagnèrent l'amitié des ducs de Vendôme. Ces princes le mirent à la tête de leurs affaires, et lui donnèrent pour 30,000 livres de rente en bénéfices. Le grand-prieur allait souper cher lui comme chez un ami. L'abbé de Chaulieu avait dans son appartement du Temple une société de gens de lettres et d'amis, qu'il charmait par son enjouement. Elève de Chapelain, il se livra comme lui à la volupté et rendit fidèlement dans ses poésies son génie et celui de son maître. On l'appelait l'*Anacréon du Temple*, parce que, comme le poète grec, il se livra aux vers et à l'amour jusqu'au dernier âge. A 80 ans, étant aveugle, il aimait M^{lle} de Launai (depuis M^{me} de Staal), avec la chaleur de la première jeunesse. L'abbé de Chaulieu mourut en 1720, à 81 ans. Les meilleures éditions de ses poésies sont celles de 1733, en 2 vol. in-8, sous le titre d'Amsterdam, et celle de Paris en 1774, en 2 vol. in-8, d'après les manuscrits de l'auteur, et augmentée d'un grand nombre de nouvelles pièces. « Il est fâcheux, dit un critique, que » la jeunesse ne puisse lire ses ouvrages sans » danger, et les gens sages sans indignation. Tout » ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à ac- » créditer une philosophie épicurienne d'autant » plus dangereuse, qu'il a su la réduire en senti- » ment... Rien néanmoins de plus révoltant aux » yeux d'une raison, nous ne disons pas austère, » mais éclairée, que ce penchant à faire consister » tout le bonheur dans la jouissance des plaisirs des » sens. La philosophie, qui se vante si hautement » d'être la dépositaire des vraies lumières, aurait » dû rejeter un système si faux en lui-même, et si » propre à dégrader l'humanité. Au contraire, elle » l'étend, le préconise, et ne craint pas de sacrifier » ainsi sa gloire à l'envie de se procurer des parti- » sans, qui oublient ce qui leur en coûte pour » figurer dans la société des âmes faibles et des es- » prits forts. »

CHAULNES. *Voy. ALBERT* (Honoré de).

* **CHAULNES** (Michel-Ferdinand d'ALBERT d'AILLY, duc de), pair de France, lieutenant-général des armées et gouverneur de Picardie, petit-neveu d'Honoré d'Albert (*Voy. ce nom*), naquit à Paris en 1714. Après s'être illustré par une longue suite

de travaux militaires, il consacra ses loisirs à la culture des sciences, et s'adonna particulièrement à la dioptrique et à l'art de perfectionner les instruments qui servent à l'astronomie. Il mourut le 25 septembre 1769, par suite des chagrins que lui causèrent des malheurs domestiques dont Louis XV chercha vainement à le consoler par ses bienfaits. Sa mort fut presque subite : mais quelques jours auparavant il avait mis ordre à ses affaires, et reçu les sacrements avec les sentiments les plus marqués de la piété et de la religion, qui avaient toujours été la règle de sa conduite. On a de lui : la *Nouvelle méthode pour diviser les instruments de mathématiques*, Paris, 1768, in-fol.; on y a joint sa *Description d'un microscope et de différents micro-mètres destinés à mesurer des parties circulaires ou droites avec la plus grande précision*. Ce vol. fait partie de la *Description des arts et métiers*, publiée par l'académie. Un *mémoire* où brille partout le génie de l'invention, sur une nouvelle *machine parallactique* plus solide et plus commode que celles qui sont en usage; Plusieurs *mémoires* dans le *Recueil de l'académie des sciences*; et quelques *pièces* dans le *Journal de physique*. Il avait été reçu, en 1743, membre honoraire de l'académie des sciences.

* CHAUMEIX (Abraham-Joseph de), littérateur, né à Chanteau, près d'Orléans, publia en 1758 les *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, en 8 vol. in-12, dont les deux derniers sont consacrés à l'examen du livre de *l'Esprit*. Cet ouvrage est minutieux et diffus. « Mais l'auteur, dit l'abbé Sabatier, n'en a pas moins relevé un nombre infini de bévues et de traits d'ignorance dans les 5 premiers volumes de cette énorme compilation. Ces volumes cependant sont les mieux faits. Que pensera donc la postérité de cet ouvrage si vanté? N'y trouvera-t-elle pas plutôt le monument de la présomption, de l'orgueil et de l'ignorance de notre siècle, que celui de ses lumières, de ses vertus et de ses talents? » Les philosophes ne pouvant répondre solidement à Chaumeix, se ligèrent pour l'accabler de sarcasmes et d'injures. Voltaire en fit un *marchand de vinaigre*, un *maître d'école*, un *janséniste*, un *convulsionnaire*; d'Alembert l'appela une *manière de Père de l'Eglise*. Toutes ces plaisanteries tendaient à décréditer un homme qui pouvait devenir redoutable. Il donna cependant encore *Le sentiment d'un inconnu sur l'oracle des nouveaux philosophes*, 1760, in-12; et les *Philosophes aux abois*, 1760, in-8. Il se retira en Russie, et mourut à Moscou, en 1770.

* CHAUMETTE (Pierre-Gaspard), né à Nevers le 24 mai 1763, était fils d'un cordonnier qui lui fit donner quelque instruction. Mais son esprit d'indépendance et de dissipation le détermina à s'enrôler dans la marine où il devint timonier. En 1789, il était à Paris, clerc chez un procureur où il fit la connaissance de Camille Desmoulins, et fut employé d'abord à haranguer les groupes populaires. Il travailla dans le même temps aux *Révolutions de Paris*, que publiait Prudhomme, et resta néanmoins ignoré jusqu'au 10 août 1792. Depuis cette journée, à laquelle les *cordeliers* prirent une si grande part, il parut au premier rang des dé-

magogues les plus exaltés. Le jour de sa nomination au poste de procureur de la commune, il quitta son nom patronymique, pour prendre celui d'*Anaxagore*, saint, disait-il, qui avait été pendu pour son impiété. (Voy. ce nom). Chaumette parlait avec facilité; et son organe net et sonore plaisait à la multitude qui applaudissait à ses exagérations. Il soumit constamment à son impérieuse volonté le conseil de la commune et tout le peuple de Paris, et se montra le persécuteur acharné des illustres prisonniers du Temple. Ce fut lui qui fit passer à Louis XVI, dans sa prison, une gravure représentant le supplice d'un comte de Flandre, et au jeune dauphin une petite guillotine. Il provoqua l'établissement du tribunal révolutionnaire, la loi du *Maximum*, la journée du 31 mai, la formation de l'armée révolutionnaire et la loi des suspects. Chaumette voulait que tous les Parisiens ne portassent que des sabots, que les jardins des Tuileries et du Luxembourg fussent plantés de pommes de terre : « C'est avec des pommes de terre », disait-il, que tous les Français doivent se nourrir. » Il arrivait souvent au conseil de la commune, la tête remplie des fumées du vin d'Aï qu'il buvait copieusement, et c'est alors qu'il parlait le mieux. Lors de la révolution du 31 mai, Chaumette, de concert avec quelques municipaux, entreprit de former une faction nouvelle, indépendante de celles des jacobins et des cordeliers, et dont le projet était, dit-on, de détruire la Convention tout entière. Il devint un des principaux chefs de la faction des *Hébertistes* (Voy. HÉBERT), qui fut, sans contredit, la plus monstrueuse de celles qui désolèrent la France à cette malheureuse époque, et qui essaya de faire de l'athéisme une institution politique. Chaumette inventa les *Fêtes de la Raison*, pendant lesquelles les choses saintes furent profanées. La déesse figurée par une actrice coiffée d'un bonnet rouge, tenant une pique, et portée par quatre hommes dans une espèce de palanquin, orné de guirlandes de chêne, fut introduite au milieu des applaudissements, dans la salle de la Convention, où Chaumette demanda que la métropole de Paris fût consacrée à la Raison et à la Liberté (Voy. CHABOT). Il demanda en outre l'interdiction des cultes et la destruction des monuments royaux et religieux. Robespierre et ses agents voyant qu'il était temps d'écraser une faction qui voulait régner sur leur ruine, firent arrêter Hébert, Cloyotz, et quelques autres, et les envoyèrent à l'échafaud. Chaumette, dont on redoutait la popularité, échappa d'abord à la proscription. Mais bientôt atteint dans l'isolement où la mort de ses affidés l'avait placé, il fut enfermé au Luxembourg, et n'en sortit que pour livrer sa tête à la hache, le 15 avril 1794. « Il parut, dans sa captivité, dit l'auteur du *Ta-bleau des prisons de Paris*, tout honteux, sensible à un renard pris dans ses filets : il portait la tête basse, son œil était morne et baissé, sa contenance triste et douloureuse, sa voix douce et suppliante; ce n'était plus ce terrible procureur de la commune qui faisait tout trembler sous ses lois. »

CHAUMONT (saint), vulgairement ainsi appelé,

son vrai nom étant Ennemond, né d'une illustre famille originaire des Gaules, vint à Paris sous le règne de Clovis II, et mérita par ses vertus d'être choisi par ce prince pour être le parrain de son fils aîné, depuis roi sous le nom de Clotaire III. Son zèle et sa pitié l'ayant élevé sur le siège de Lyon, il remplit les devoirs de l'épiscopat avec toute l'exactitude d'un fidèle pasteur. La ville de Lyon lui dut l'établissement d'une communauté de vierges, particulièrement consacrées aux œuvres de charité, auquel deux de ses sœurs lui furent fort utiles. Ce saint évêque fut massacré le 28 septembre 637, près de Châlons-sur-Saône, peu après la mort de Clovis II, par une troupe de soldats, chargés de cette sacrilège exécution par Ebroïn, maire du palais, qui craignait que le prélat ne fit connaître les vexations dont il accablait le peuple de Lyon. Saint Wilfrid, depuis évêque d'York, et les autres ecclésiastiques qui l'accompagnèrent, rapportèrent son corps à Lyon et l'enterrèrent dans l'église de S.-Pierre. « L'existence des évêques et des prêtres, » dit un auteur, fut toujours un objet redoutable » aux yeux de ces hommes puissants et ambitieux, » qui veulent, au mépris des lois et de la raison, » établir et perpétuer le règne de la tyrannie. Ils » savent combien cette existence les arrête dans » l'exécution de leurs vues intéressées et sanguinaires; et voilà d'où viennent les efforts qu'ils » font pour la détruire. En effet, cette barrière une » fois anéantie, où les peuples trouveraient-ils des » défenseurs assez vigoureux contre la violence et » l'oppression? Ils seraient bientôt, hélas! dans la » triste et dure nécessité de plier respectueusement » le cou sous le joug dont il plairait à l'autorité » arbitraire de les charger. »

CHAUMONT (Charles d'Amboise de), parvint, par la protection de son oncle le cardinal d'Amboise, aux grades de maréchal et d'amiral de France. Il ne manquait ni de valeur ni de connaissances dans l'art militaire; mais son opiniâtreté lui nuisait souvent. Il se trouva à la bataille d'Aignadel en 1509, manqua de faire prisonnier le pape en 1511, et laissa prendre La Mirandole. Le vif chagrin qu'il conçut de cette perte l'entraîna au tombeau, dans le mois de février suivant, âgé de 38 ans. En mourant il sentit des remords pour avoir fait la guerre au pape, et il en demanda l'absolution.

CHAUMONT (Jean de), seigneur du Bois-Garnier, conseiller d'état ordinaire, et garde des livres du roi Henri IV, mourut le 2 août 1667, âgé de 84 ans. Ce magistrat s'occupa de la théologie; mais il ne fut point engagé dans les liens du mariage, comme l'a avancé un lexicographe qui lui donne aussi le nom de Jacques. Nous avons de lui la *Chaîne de diamants sur ces paroles : Ceci est mon corps*, Paris, 1684, in-8, et autres ouvrages de controverse.

CHAUMONT (Paul-Philippe de), frère puîné et non fils du précédent, lui succéda dans la place de garde des livres du cabinet, et fut reçu de l'académie française en 1654. Louis XIV, dont il était lecteur, lui donna l'évêché d'Acqs en 1671. L'amour de l'étude le lui fit remettre en 1684, pour se livrer entièrement à son penchant. Il mourut à

Paris en 1697. On a de lui un livre contre l'incrédulité, qui a pour titre : *Réflexions sur le christianisme*, Paris, 1693, 2 vol. in-12. L'abbé d'Olivet et le Père Nicéron en parlent avec éloge.

* CHAUNCY (sir Henri), avocat et antiquaire anglais, né dans le comté de Hertford, mort en 1700. Charles II lui avait conféré l'honneur de la chevalerie. On a de lui les *Antiquités historiques du comté de Hertford*, Londres, 1700, in-fol., fig., ouvrage rare et estimé en Angleterre.

* CHAUSSARD (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur, né à Paris en 1766, fils d'un architecte du roi, entra dans la carrière du barreau, où il se distingua dès l'âge de vingt et un ans par la publication d'un *Essai sur les lois pénales*. Il adopta les principes de la révolution, et fut envoyé dans la Belgique, vers la fin de 1792, avec le titre de commissaire du conseil exécutif. Il se trouva dans ce pays en présence de Dumouriez, qui, éclairé par l'âge et par l'expérience, cherchait à assoupir le feu que d'autres allumaient imprudemment. Cette disposition d'esprit si différente du général et du commissaire civil fit éclater entre eux des divisions. Au retour de sa mission il fut nommé secrétaire de la mairie de Paris, puis du comité de salut public, enfin secrétaire-général de la commission de l'instruction publique, poste qu'il n'occupa que peu de temps. Il adopta les absurdes utopies des théophilanthropes, et parla au milieu de leur réunion, du haut de la chaire de Saint-Germain l'Auxerrois. La culture des lettres et les soins de l'enseignement l'occupèrent ensuite plus honorablement. En 1803, à l'organisation des lycées, il fut nommé professeur de belles-lettres à Rouen, d'où il passa ensuite à Orléans, puis à Nîmes. Rappelé en 1811 à Paris, M. de Fontanes lui conserva son titre et ses appointements, en le chargeant de travaux classiques. Ce fut alors qu'il composa sa *Poétique secondaire*. Les événements de 1814 lui firent perdre cette position avantageuse; mais ayant hérité de son père une modeste fortune, qu'il ne chercha point à augmenter, il vécut depuis éloigné des affaires. Il est mort à Paris, le 1^{er} octobre 1823. Chaussard joignait à une véritable érudition une grande flexibilité de talent. Mais on reproche à ses poésies de manquer de grâce et de sensibilité. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; nous ne citerons que les plus connus : *Fêtes et courlisanes de la Grèce*. Cet ouvrage, indiqué comme un supplément au *Voyage d'Anacharsis*, est écrit avec une indécence qui ne permet pas d'en supporter la lecture; l'athéisme et le cynisme s'y montrent à nu. *Héliogabale*, ou *Esquisse morale de la dissolution romaine sous les empereurs*, 1803, in-8; *Jeanne d'Arc*, recueil historique et complet, Orléans, 1806, 2 vol. in-8; *Épître sur quelques genres dont Boileau n'a pu faire mention dans son Art poétique*, Paris, 1811, in-4, 2^e édit. sous le titre de *Poétique secondaire*, ou *Essai didactique sur les genres dont il n'est pas fait mention dans l'Art poétique de Boileau*, Paris, 1817, in-12; *Des odes — Sur le dévouement du duc de Brunswick; — Sur les derniers attentats du gouvernement romain; — Sur les Arts industriels; — Sur la paix; — Sur le combat d'Algésiras*. Chaussard se proposait de publier un

Choix des poésies lyriques de Schiller, en vers français. Il a laissé en manuscrit une traduction des *Odes d'Horace* (Voy. ARRIEN).

CHAUSSE (Michel-Ange de la), habile antiquaire parisien, célèbre dans le xviii^e siècle, quitta sa patrie de bonne heure pour aller à Rome étudier les antiquités. Le même goût qui l'y avait amené, l'y fixa. Son *Musæum romanum, sive Thesaurus eruditæ antiquitatis, in quo gemmæ, idola, insignia sacerdotalia, etc., clxxx tabulis æneis incisa referuntur ac delucidantur*, Rome, 1690, in-fol., et 1746, 2 vol. in-fol., prouva ses succès. Ce recueil estimable comprend une suite nombreuse de gravures antiques dont on n'avait pas encore joui par l'impression. Il s'en est fait plusieurs éditions. Grævius l'inséra en entier dans son *Recueil des antiquités romaines*. Le même auteur publia à Rome, en 1707, un *Recueil de pierres gravées et antiques*, in-4. Les explications sont en italien, et les planches exécutées par Bartholi. On a encore de lui *Picturæ antiquæ cryptarum romanorum et sepulchri Nasonum*, 1738, in-fol. Ces différents ouvrages offrent beaucoup d'érudition et de sagacité; les curieux les consultent souvent.

CHAUSSEE. Voy. NIVELLE DE LA CHAUSSEE.

CHAUSSIER (François), médecin, né à Dijon en 1746, s'est acquis une juste réputation par les services qu'il a rendus à l'anatomie et à la physiologie. Il professa ces deux sciences pendant plusieurs années, dans sa ville natale, à ses frais, et les succès qu'il obtint fixèrent l'attention de l'autorité qui créa en sa faveur une chaire d'anatomie. Il concourut avec Fourcroy à l'organisation de l'enseignement médical, et fut pourvu quelque temps après de la chaire d'anatomie et de physiologie à l'école de Paris. Appréciant les avantages de la nomenclature chimique de Guyton de Morveau, il fit subir au langage anatomique une réforme semblable, et employa dans ses cours une nomenclature qui d'abord admirée, est tombée dans l'oubli. Médecin de l'hospice de la Maternité, puis professeur de chimie à l'école polytechnique, il perdit ses places en 1815. A la réorganisation de l'école de médecine, son nom fut rayé de la liste des professeurs. Cette mesure lui causa un chagrin qu'il ne put vaincre. Il mourut à Paris en 1828, après avoir demandé par son testament que ses restes fussent transportés directement de sa maison au cimetière. Chaussier était membre de l'institut. Il a publié un très-grand nombre d'ouvrages, mais dont la plupart n'offrent plus d'intérêt à raison du progrès de la science médicale. On se bornera donc à citer les principaux : *Méthode de traiter les morsures des animaux enragés et de la vèpère, suivie d'un traité sur la pustule maligne*, Dijon, 1783, in-12; *Exposition des différentes parties de la structure de l'encéphale, ou cervau*, Paris, 1807, in-8, avec 6 pl.; *Recueil de mémoires, consultations et rapports sur divers objets de médecine légale*, Paris, 1824, in-8, avec pl., reproduit en 1836. Le *Journal de médecine*, celui de l'Ecole polytechnique et les *Bulletins de la faculté de médecine* contiennent plusieurs mémoires et observations de Chaussier.

CHAUVEAU (François), peintre, graveur et des-

sinateur français, naquit à Paris en 1613, et y mourut en 1676, âgé de 63 ans. Il débuta par quelques estampes d'après les tableaux de Laurent de la Hire qui fut son maître; mais la vivacité de son imagination ne s'accommodant pas de la lenteur du burin, il se mit à graver à l'eau-forte ses propres pensées. Si ses ouvrages n'ont pas la douceur, la délicatesse et le moëlleux qui distinguent ceux de plusieurs autres graveurs, il y mit tout le feu, toute la force et tout l'esprit dont son art est susceptible. Sa facilité était surprenante. Ses enfants lui lisaient après souper les histoires qu'il avait à traiter. Il en saisissait tout d'un coup le sujet le plus frappant, en traçait le dessin sur la planche avec la pointe, et avant de se coucher la mettait en état de pouvoir la faire mordre par l'eau-forte le lendemain, tandis qu'il graverait ou dessinerait autre chose. Il fournissait non-seulement des dessins à des peintres et à des sculpteurs, mais aussi à des ciseleurs, à des orfèvres, à des brodeurs, et même à des menuisiers et à des serruriers. Il a enrichi de figures plusieurs ouvrages maussades qui n'ont rien gagné à cet ornement, et n'en sont pas moins morts en naissant. Outre plus de 4,000 pièces gravées de sa main, et 1400 gravées d'après ses dessins, on a de lui quelques petits tableaux assez gracieux.

CHAUVEAU (René), fils du précédent, né à Paris en 1663, marcha sur les traces de son père. Il avait comme lui une facilité admirable pour inventer ses sujets et pour les embellir, une variété et un tour ingénieux pour disposer toutes ses figures. Il se distingua surtout dans la sculpture. Il travailla pour Louis XIV et pour plusieurs princes étrangers. Le marquis de Torci fut le dernier pour lequel il travailla, dans son château de Sablé. Ce seigneur lui ayant demandé à deux différentes fois, combien il voulait gagner par jour, Chauveau, piqué d'une question qui répondait si peu à son mérite, quitta brusquement l'ouvrage et le château. Il revint à pied à Paris, et y mourut en 1722, âgé de 50 ans, de la fatigue du voyage, jointe à la douleur d'avoir converti son argent en billets de banque.

** CHAUVEAU - LAGARDE (Claude - François), avocat, né en 1767 à Chartres, venait de débiter au barreau de Paris, lorsque la révolution lui fournit des occasions trop multipliées de développer son talent et son noble caractère. S'attachant de préférence à défendre les malheureux traduits devant le tribunal révolutionnaire, il parvint à sauver de l'échafaud le général Miranda, mais il ne fut pas aussi heureux dans la défense de plusieurs autres victimes de cette époque déplorable. Dans la défense de Charlotte Corday, il se borna à invoquer l'indulgence des juges en faveur d'une jeune fille qui se glorifiait de l'acte pour lequel elle paraissait devant le tribunal: néanmoins, touchée de son zèle, elle voulut lui donner une preuve de son estime et de sa reconnaissance, en lui laissant le soin d'acquitter les dettes qu'elle laissait à la prison. Plus tard, chargé d'office de la défense de la reine Marie-Antoinette, il se montra digne de son auguste cliente. Quelques jours après la condamnation de la reine, il fut arrêté avec Tronçon-

Ducoudray, qui avait partagé les périls et la gloire de la défense, et ne fut rendu à la liberté qu'après la chute de Robespierre. Il défendit en 1797 Brottier et la Ville-Hurmois, accusés d'être les chefs d'une conspiration royaliste, et l'indulgence avec laquelle ils furent traités fut dans le temps attribuée en partie au talent de leur défenseur. Devenu, sous le règne de Napoléon, avocat au conseil-d'état, en 1814 il porta la parole au nom de son ordre pour féliciter Louis XVIII sur sa rentrée dans la capitale de la France. Il reçut la même année la croix de la légion-d'honneur et des lettres de noblesse. Après la seconde restauration, il consacra son dévouement et son éloquence à la défense des proscrits d'un autre parti. Son plaidoyer pour le général Bonnaire, accusé en 1816 d'avoir participé au meurtre du colonel Gordon, envoyé parlementaire, au nom du roi, à Condé, fut regardé comme un chef-d'œuvre d'éloquence judiciaire. En 1826 il défendit les hommes de couleur libres de la Martinique. Nommé en 1828 conseiller à la cour de cassation, où sa place était depuis longtemps marquée, il mourut à Paris le 20 février 1841. Plusieurs de ses plaidoyers ont été recueillis dans le *Barreau ancien et moderne*. On a de lui : *Théorie des états-généraux ou la France régénérée*, 1789, in-8; *Notice historique sur les procès de Marie-Antoinette d'Autriche, reine de France*, et de mad. Elisabeth de France, au tribunal révolutionnaire, Paris, 1846, in-8.

CHAUVELIN (Henri-Philippe de), abbé de Montier-Ramey, et conseiller d'honneur depuis 1768 au parlement de Paris, se distingua dans l'affaire de la proscription des jésuites, et devint par là le coryphée des jansénistes. On a de lui deux discours contre ces religieux, prononcés en parlement en 1761. Les jésuites y opposèrent l'*Apologie de l'institut*, le *Compte rendu des comptes rendus*, l'*Appel à la raison*, etc. Il mourut l'an 1770 à l'âge de 54 ans. Il était plein de feu, petit, et extrêmement contre-fait. On connaît cette épigramme du poète Roy :

Quelle est cette grotesque ébauche,
Est-ce un homme ? est-ce un sapajou ?
Cela parle.... une raison gauche
Seri de ressort à ce bijou.
Il veut jouer un personnage ;
Il prête aux fous son frêle appui ;
Il carresse sa propre image
Dans les ridicules d'autrui,
Et s'exalte à chaque ouvrage
Hors de nature comme lui.

CHAUVELIN (François, marquis de), né en 1766, élève de l'école militaire, embrassa, en 1789, la cause de la révolution. En 1791, il accompagna Rochambeau à l'armée du Nord en qualité d'aide-camp. Le crédit de l'ancien évêque d'Autun le fit nommer, au mois d'avril 1792, à l'ambassade de Londres, à laquelle M. de Talleyrand n'avait pu se faire nommer lui-même; mais il devait le diriger en accompagnant Chauvelin, qu'il suivit en effet à Londres. Bertrand de Molleville assure que le roi ne consentit à placer Chauvelin dans un poste si éminent, que pour l'éloigner, parce qu'il révélait ce qui se passait dans l'intérieur des Tuileries. A la création du gouvernement républicain, il ne put se faire accréditer de nouveau près du cabinet de

Saint-James, et reçut le 24 janvier 1793, de lord Grenville, l'ordre de sortir du royaume. Envoyé à Florence avec une mission diplomatique, il fut obligé d'en sortir précipitamment, car lord Hervey avait déclaré au grand-duc que si le représentant de la république française n'était pas parti dans les vingt-quatre heures, Livourne serait bombardée. Chauvelin, à son retour en France, faillit être une des victimes de l'orage révolutionnaire, il fut incarcéré comme noble, et ne dut son salut qu'à la journée du 9 thermidor. Pendant toute la durée du gouvernement directorial, il habita l'abbaye de Clairvaux, qu'il avait achetée. A la création du tribunal il en fut nommé membre et s'opposa à diverses mesures proposées par le premier consul, entre autres à la création de la légion-d'honneur. Ses collègues l'avaient élu secrétaire; mais il fut compris dans l'élimination des membres les plus courageux. Les électeurs de Beaune l'ayant choisi pour candidat au corps législatif, Chauvelin se montra plus obéissant envers Bonaparte qui lui donna la préfecture de la Lys et cette même croix d'honneur dont il avait repoussé l'institution. Huit ans après, Chauvelin entra au conseil d'état, et, en 1812, il fut chargé de former deux départements dans la Catalogne dont il eut l'intendance générale. Louis XVIII lui conféra, en 1814, le titre de conseiller d'état honoraire. Le refus de la cour de lui rendre son ancienne charge de maître de la garde-robe, le détermina, dit-on, à se jeter dans l'opposition. Les électeurs de la Côte-d'Or l'envoyèrent, en 1815, à la chambre des députés, il en fit depuis presque constamment partie et fut remarqué par la persévérance avec laquelle il attaquait les ministres. Il parut souvent à la tribune, notamment en 1820, pour combattre le projet de loi d'élection et plaider pour la liberté de la presse. Chauvelin est mort au mois d'avril 1832, du choléra, qui étendait alors ses ravages en France.

CHAVIN (Etienne), ministre protestant, né à Nîmes en 1640, quitta sa patrie après la révocation de l'édit de Nantes, et passa à Rotterdam, puis à Berlin, où il occupa une chaire de philosophie. Il mourut en 1725, à 85 ans. On a de lui un *Lexicon philosophicum*, Rotterdam, 1692, in-folio, et Leuvarde, 1715, avec figures. Un nouveau *Journal des savants*, commencé en 1694 à Rotterdam, et continué à Berlin, mais moins accueilli que l'*Histoire des ouvrages des savants*, de Basnage, meilleur écrivain et plus homme de goût.

CHAVAGNAC (Gaspard, comte de), d'une ancienne famille d'Auvergne, naquit à Bresle près de Brioude en 1624. Après avoir porté longtemps les armes au service des rois Louis XIII et Louis XIV, il se retira en Espagne, puis à Vienne en Autriche. Il servit l'empereur en qualité de lieutenant-général, et fut son ambassadeur en Pologne. Il retourna en France après la paix de Nimègue, et mourut vers la fin du xvii^e siècle ou au commencement du xviii^e. On a de lui des *Mémoires*, Besançon, 1699, 2 vol. in-12, Paris, 1700. Ces mémoires, écrits d'une manière attachante, contiennent ce qui s'est passé de plus considérable depuis l'an 1624 jusqu'en 1679. Ils sont fort naïfs.

CHAVIGNI. Voy. BOUTILLIER.

* CHAVIGNY (Jean-Aimé de), docteur en droit et en théologie, né à Beaune vers 1524, se livra à l'astrologie judiciaire, dont il prit des leçons du célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui : *l'Androgyne*, né à Paris le 20 juillet 1570, traduit du latin de J. Dorat, avec quelques autres Traductions, tant du grec que du latin, sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8 ; *les Larmes et Soupirs sur le trépas très-regretté de M. A. Francé, Bizontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare ; *La première face du Janus français, contenant les troubles de France, depuis 1534 jusqu'en 1589 ; Fin de la maison Valésienne, extraite des Centuries et Commentaires de Michel Nostradamus*, Lyon, 1593, in-4 ; *les Pléiades divisées en sept livres, prises des anciennes Prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny fit aussi des vers français, latins, et même grecs. On en trouve de lui en tête des ouvrages de Gabriel Chapuis, de Fougerolles, et de du Verdier.

* CHAYER (Christophe), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi, le 26 janvier 1725, a publié : *Journal de la Charité*, 1760, in-12 ; *l'Amour décent et délicat*, 1760, in-12 ; *les Doux et paisibles délassements de l'amour*, 1760, in-12 ; *le Chansonnier agréable*, 1760, in-12 ; *le Commentateur amusant*, 1759, in-12 ; *les Vues et les entreprises des citoyens charitables*, 1759, in-12 ; *le Théâtre du grand monde*, 1760, in-12 ; *Paraphrase en vers du Stabat mater*, in-12.

** CHAZAL (Jean-Pierre), conventionnel, né le 1^{er} mars 1766 au Pont-Saint-Esprit, suivit la carrière du barreau, et quoique bien jeune encore, s'était fait une réputation de talent et d'intégrité qui lui donnait une grande influence parmi ses compatriotes. Il concourut à apaiser les troubles du Comtat-Venaissin, et après sa réunion à la France vint reprendre l'exercice de sa profession d'avocat. Député du Gard à la convention, il se rapprocha des girondins dont il partageait les opinions ; et en votant la mort du Roi qu'il désirait sauver, il vota pour qu'il fût sursis à l'exécution de la terrible sentence. Sa modération naturelle lui fit demander la levée du séquestre apposé sur les biens des étrangers, ainsi que la suppression des commissions exécutives qu'il accusa de dilapidation. Après avoir fait partie du comité de salut public, il fut successivement délégué dans plusieurs départements. Loin de persécuter les prêtres, comme il en avait reçu l'ordre, il n'exigea d'eux qu'une simple soumission au gouvernement, les rendit au service des autels et leur restitua leurs biens. Sa conduite déplut, il fut rappelé ; mais il ne crut pas devoir obéir et se tint caché jusqu'après la dissolution de la convention. Elu alors membre du conseil des cinq-cents, il apporta dans cette assemblée les opinions et les sentiments qu'il avait constamment professés, y parla souvent en faveur des prêtres insermentés, et réclama avec force le règne des lois comme pouvant seul mettre un terme aux mesures violentes. Chazal ayant pris part à la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du tribunal, et plus tard préfet des Hautes-Alpes, puis des Basses-

Pyrénées. Destitué en 1814, il fut fait pendant les cent-jours préfet du Finistère ; mais après la 2^e restauration, atteint par la loi du 12 janvier 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et se fixa d'abord à Vilvorde, puis à Bruxelles, où il mourut en 1840, à 74 ans.

HAZELLES (Jean-Matthieu de), professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, et mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talents un grand fonds de religion ; ce qui, comme dit Fontenelle, assure et fortifie toutes les vertus. Il avait voyagé dans la Grèce et dans l'Egypte, et en avait rapporté des observations et des lumières. Il y mesura les pyramides et remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre points cardinaux, à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourrait se servir de galères sur l'Océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur serait contraire ou leur manquerait. En 1690, quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau spectacle sur l'Océan. Elles allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre, et servirent à la descente de Tinnmouth. Chazelles y fit les fonctions d'ingénieur, et se montra sous deux points de vue bien différents, sous ceux de savant et d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune français*, 1693, in-folio, sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie et la navigation.

** HAZELLES (Laurent-Marie), né à Metz le 28 juillet 1724, d'abord avocat au parlement, passa conseiller au même siège et fut ensuite revêtu de la dignité de président. A la révolution, il se retira dans sa terre de Lorry-devant-le-Pont, où il occupa d'agriculture, et n'en sortit qu'en 1800. Il mourut à Metz le 28 mai 1808. On lui doit la traduction du *Dictionnaire des Jardiniers de Ph. Miller*, Paris, 1783-90, 10 vol. in-4, fig. Cet ouvrage a beaucoup vieilli.

** HAZET (André-René-Balthazar ALISSAN de), littérateur, né à Paris le 25 octobre 1774, suivit, en 1792, son parent M. de Mackau, ambassadeur à Naples. Il ne revint en France qu'en 1797, et dès lors concourut à la rédaction de différents journaux et composa seul ou en société une foule de vaudevilles et de petites pièces, dont plusieurs eurent un succès de vogue, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliées, ainsi que ses vers de circonstance. En 1808, il concourut à l'académie française pour l'*Eloge de P. Corneille* et obtint le 1^{er} accessit. A la restauration, il fut nommé bibliothécaire particulier du Roi. Plus tard il obtint une place de receveur des finances qu'il perdit en 1830, et mourut à Paris le 17 août 1844. Parmi ses ouvrages, dont aucun ne paraît destiné à lui survivre, nous nous contenterons de citer ceux qui peuvent avoir un intérêt historique : *Eloge historique du duc de Berry*, Paris, 1820, gr. in-8 ; *La nuit et la journée du 29 sept. 1820, ou détails authentiques de tout ce qui s'est passé le jour de la naissance du duc de Bordeaux*, lb., 1820, in-8 ; *Le conciliateur, ou trente*

mois de l'histoire de France, lb., 1824, in-8; Louis XVIII à son lit de mort, lb., 1824, in-8. Chazet est l'éditeur des *Mémoires posthumes du duc de Rivière* (Voy. ce nom).

CHEFFONTAINES (Christophe de), en latin, à *Capite Fontium*, en Bas-Breton *Pensfenteniou*, naquit dans l'évêché de Léon, en Basse-Bretagne, vers l'an 1552, et mourut à Rome en 1595, âgé de 65 ans. Sa science et sa piété l'élevèrent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les cordeliers, où il était entré de bonne heure; à celui de général, dont il fut le 53^e; et à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en était titulaire. Quelques théologiens l'avaient attaqué lorsqu'il n'était que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent XI, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étaient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scolastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisait alors, et assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensait. Son recueil intitulé *Varii tractatus et disputationes de necessaria theologiae scolasticae correctione*, Paris, 1586, in-8, est recherché; mais la trop grande vivacité de l'auteur, et une espèce d'extrême où il paraît donner, l'ont fait mettre à l'index du concile de Trente. (Voy. ANSELME, MOLINA, LOMBARD, (Pierre), etc.). Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avait secoué quelques préjugés, et qui cherchait à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens, reparait avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue philosophie. Son traité sur cette matière est en français, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point d'honneur*, Paris, 1579, in-8. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*; *Réponse familière à une épître contre le libre-arbitre*, Paris, 1571, in-8; ouvrage qui a fourni matière à des critiques; *Defensio fidei adversus impios, atheos, etc.*, in-8. Cheffontaines joignait à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne et française.

CHEFNEUX (Mathias), né à Liège au commencement du XVII^e siècle, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, et par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui une *Explication des psaumes* en latin, Liège, in-8, peu estimée; Une *Chronique suivie de la vraie religion*, depuis la création jusqu'au temps de l'auteur, Liège, 1670, 3 vol. in-folio, en latin, ouvrage superficiel.

CHEKE (Jean), né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, surtout à l'égard des voyelles et des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, et le récompensa de ses soins par les titres de chevalier et de secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance; mais la crainte de la mort dont on le menaçait, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1557. On a de Cheke un *Traité de la superstition*, Londres, 1705, in-8, imprimé à la suite de la vie de l'auteur par Strype : cet ouvrage n'a rien de fort intéressant; Un *Livre de la prononciation véritable de la langue grecque*, à laquelle l'auteur s'était attaché avec beaucoup de succès, Bâle, 1555, in-8, en latin.

CHELONIS. Voy. CLEOMBROTE.

* CHELSUM (James), ministre anglican, né à Westminster en 1740, a donné : *Remarques sur l'histoire romaine de Gibbon*, 1772 et 1778, in-8, ouvrage estimé; *Défense des remarques*, etc., 1785, in-8; *Essai sur l'histoire de Mezzo-Tinto*, in-8. Cet écrivain savant, mais d'un caractère peu sociable, mourut en 1801.

* CHEMCOTTE (Alexandre), savant professeur, membre des sociétés asiatiques de Paris et de Londres, mort le 21 novembre 1835 à Helsingfort en Finlande. Parmi ses nombreux ouvrages, l'*Histoire de l'empire arabe sous les abassides*, la plus complète qui existe, lui a valu une juste célébrité.

CHEMIN (Catherine du), femme de Girardon, et digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voyait dans l'église de St.-Landry. Ce monument de génie et de reconnaissance fut exécuté par Nourrisson et Lelorain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

CHEMINAIS DE MONTAIGU (Timoléon), jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour et à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris et de Versailles, il allait tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a longtemps approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon : il semble néanmoins que ses discours sont plus touchants, et font en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquentes que ceux de l'évêque de Clermont. Le Père Bretonneau a publié ses *discours* en 5 vol. in-12. Le Père Cheminais mourut en 1680, âgé de 58 ans, en digne ministre de cette religion qui l'avait animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui *Les sentiments de piété*, imprimés en 1691, in-12, ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la

CHAVIGNI. Voy. BOUTILLIER.

* CHAVIGNY (Jean-Aimé de), docteur en droit et en théologie, né à Beaune vers 1524, se livra à l'astrologie judiciaire, dont il prit des leçons du célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui : l'*Androgyne*, né à Paris le 20 juillet 1570, traduit du latin de J. Dorat, avec quelques autres Traductions, tant du grec que du latin, sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8 ; les *Larmes et Soupirs sur le trépas très-regretté de M. A. Francé, Bizontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare ; La première face du Janus français, contenant les troubles de France, depuis 1534 jusqu'en 1589 ; Fin de la maison Valésienne, extraite des Centuries et Commentaires de Michel Nostradamus, Lyon, 1595, in-4 ; les *Pléiades divisées en sept livres, prises des anciennes Prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny fit aussi des vers français, latins, et même grecs. On en trouve de lui en tête des ouvrages de Gabriel Chapuis, de Fougères, et de du Verdier.

* CHAYER (Christophe), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi, le 26 janvier 1723, a publié : *Journal de la Charité*, 1760, in-12 ; *L'Amour décent et délicat*, 1760, in-12 ; les *Doux et paisibles délassements de l'amour*, 1760, in-12 ; le *Chansonnier agréable*, 1760, in-12 ; le *Commentateur amusant*, 1759, in-12 ; les *Vues et les entreprises des citoyens charitables*, 1759, in-12 ; le *Théâtre du grand monde*, 1760, in-12 ; *Paraphrase en vers du Stabat mater*, in-12.

** CHAZAL (Jean-Pierre), conventionnel, né le 1^{er} mars 1766 au Pont-Saint-Esprit, suivit la carrière du barreau, et quoique bien jeune encore, s'était fait une réputation de talent et d'intégrité qui lui donnait une grande influence parmi ses compatriotes. Il concourut à apaiser les troubles du Comtat-Venaissin, et après sa réunion à la France vint reprendre l'exercice de sa profession d'avocat. Député du Gard à la convention, il se rapprocha des girondins dont il partageait les opinions ; et en votant la mort du Roi qu'il désirait sauver, il vota pour qu'il fût sursis à l'exécution de la terrible sentence. Sa modération naturelle lui fit demander la levée du séquestre apposé sur les biens des étrangers, ainsi que la suppression des commissions exécutives qu'il accusa de dilapidation. Après avoir fait partie du comité de salut public, il fut successivement délégué dans plusieurs départements. Loin de persécuter les prêtres, comme il en avait reçu l'ordre, il n'exigea d'eux qu'une simple soumission au gouvernement, les rendit au service des autels et leur restitua leurs biens. Sa conduite déplut, il fut rappelé ; mais il ne crut pas devoir obéir et se tint caché jusqu'après la dissolution de la convention. Elu alors membre du conseil des cinq-cents, il apporta dans cette assemblée les opinions et les sentiments qu'il avait constamment professés, y parla souvent en faveur des prêtres insermentés, et réclama avec force le règne des lois comme pouvant seul mettre un terme aux mesures violentes. Chazal ayant pris part à la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du tribunal, et plus tard préfet des Hautes-Alpes, puis des Basses-

Pyrénées. Destitué en 1814, il fut fait pendant les cent-jours préfet du Finistère ; mais après la 2^e restauration, atteint par la loi du 12 janvier 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et se fixa d'abord à Vilvorde, puis à Bruxelles, où il mourut en 1840, à 74 ans.

HAZELLES (Jean-Matthieu de), professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, et mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talents un grand fonds de religion ; ce qui, comme dit Fontenelle, assure et fortifie toutes les vertus. Il avait voyagé dans la Grèce et dans l'Egypte, et en avait rapporté des observations et des lumières. Il y mesura les pyramides et remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre points cardinaux, à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourrait se servir de galères sur l'Océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur serait contraire ou leur manquerait. En 1690, quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau spectacle sur l'Océan. Elles allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre, et servirent à la descente de Tinmouth. Hazelles y fit les fonctions d'ingénieur, et se montra sous deux points de vue bien différents, sous ceux de savant et d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune français*, 1693, in-folio, sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie et la navigation.

** HAZELLES (Laurent-Marie), né à Metz le 28 juillet 1724, d'abord avocat au parlement, passa conseiller au même siège et fut ensuite revêtu de la dignité de président. A la révolution, il se retira dans sa terre de Lorry-devant-le-Pont, où il s'occupait d'agriculture, et n'en sortit qu'en 1800. Il mourut à Metz le 28 mai 1808. On lui doit la traduction du *Dictionnaire des Jardiniers* de Ph. Miller, Paris, 1783-90, 10 vol. in-4, fig. Cet ouvrage a beaucoup vieilli.

** HAZET (André-René-Balthazar ALISSAN de), littérateur, né à Paris le 23 octobre 1774, suivit, en 1792, son parent M. de Mackau, ambassadeur à Naples. Il ne revint en France qu'en 1797, et dès lors concourut à la rédaction de différents journaux et composa seul ou en société une foule de vaudevilles et de petites pièces, dont plusieurs eurent un succès de vogue, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliées, ainsi que ses vers de circonstance. En 1808, il concourut à l'académie française pour l'*Eloge* de P. Corneille et obtint le 1^{er} accessit. A la restauration, il fut nommé bibliothécaire particulier du Roi. Plus tard il obtint une place de receveur des finances qu'il perdit en 1830, et mourut à Paris le 17 août 1844. Parmi ses ouvrages, dont aucun ne paraît destiné à lui survivre, nous nous contenterons de citer ceux qui peuvent avoir un intérêt historique : *Eloge historique du duc de Berry*, Paris, 1820, gr. in-8 ; *La nuit et la journée du 29 sept. 1820, ou détails authentiques de tout ce qui s'est passé le jour de la naissance du duc de Bordeaux*, lb., 1820, in-8 ; *Le conciliateur, ou trente*

mois de l'histoire de France, lb., 1824, in-8; Louis XVIII à son lit de mort, lb., 1824, in-8. Chazet est l'éditeur des *Mémoires posthumes du duc de Rivière* (Voy. ce nom).

CHEFFONTAINES (Christophe de), en latin, à *Capite Fontium*, en Bas-Breton *Penfenteniu*, naquit dans l'évêché de Léon, en Basse-Bretagne, vers l'an 1532, et mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa science et sa piété l'élevèrent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les cordeliers, où il était entré de bonne heure; à celui de général, dont il fut le 53^e; et à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en était titulaire. Quelques théologiens l'avaient attaqué lorsqu'il n'était que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent XI, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étaient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scolastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisait alors, et assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensait. Son recueil intitulé *Varii tractatus et disputationes de necessaria theologiae scolasticae correctione*, Paris, 1586, in-8, est recherché; mais la trop grande vivacité de l'auteur, et une espèce d'extrême où il paraît donner, l'ont fait mettre à l'index du concile de Trente. (Voy. ANSELME, MOLINA, LOMBARD, (Pierre, etc.). Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avait secoué quelques préjugés, et qui cherchait à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens, reparait avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue philosophie. Son traité sur cette matière est en français, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point d'honneur*, Paris, 1579, in-8. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*; *Réponse familière à une épître contre le libre-arbitre*, Paris, 1571, in-8; ouvrage qui a fourni matière à des critiques; *Defensio fidei adversus impios, atheos, etc.*, in-8. Cheffontaines joignait à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne et française.

CHEFNEUX (Mathias), né à Liège au commencement du xvii^e siècle, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, et par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui une *Explication des psaumes* en latin, Liège, in-8, peu estimée; Une *Chronique suivie de la vraie religion*, depuis la création jusqu'au temps de l'auteur, Liège, 1670, 3 vol. in-folio, en latin, ouvrage superficiel.

CHEKE (Jean), né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, surtout à l'égard des voyelles et des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, et le récompensa de ses soins par les titres de chevalier et de secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance; mais la crainte de la mort dont on le menaçait, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1557. On a de Cheke un *Traité de la superstition*, Londres, 1703, in-8, imprimé à la suite de la *vie* de l'auteur par Strype; cet ouvrage n'a rien de fort intéressant; Un *Livre de la prononciation véritable de la langue grecque*, à laquelle l'auteur s'était attaché avec beaucoup de succès, Bâle, 1555, in-8, en latin.

CHELONIS. Voy. CLEOMBROTE.

* CHELSUM (James), ministre anglican, né à Westminster en 1740, a donné : *Remarques sur l'histoire romaine de Gibbon*, 1772 et 1778, in-8, ouvrage estimé; *Défense des remarques*, etc., 1785, in-8; *Essai sur l'histoire de Mezzo-Tinto*, in-8. Cet écrivain savant, mais d'un caractère peu sociable, mourut en 1801.

* CHEMCOTTE (Alexandre), savant professeur, membre des sociétés asiatiques de Paris et de Londres, mort le 21 novembre 1835 à Helsingfort en Finlande. Parmi ses nombreux ouvrages, l'*Histoire de l'empire arabe sous les abassides*, la plus complète qui existe, lui a valu une juste célébrité.

CHEMIN (Catherine du), femme de Girardon, et digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voyait dans l'église de St.-Landry. Ce monument de génie et de reconnaissance fut exécuté par Nourrisson et Lelorain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

CHEMINAIS DE MONTAIGU (Timoléon), jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour et à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris et de Versailles, il allait tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a longtemps approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon : il semble néanmoins que ses discours sont plus touchants, et font en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquentes que ceux de l'évêque de Clermont. Le Père Bretonneau a publié ses *discours* en 5 vol. in-12. Le Père Cheminais mourut en 1689, âgé de 38 ans, en digne ministre de cette religion qui l'avait animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui *Les sentiments de piété*, imprimés en 1691, in-12, ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la

CHAVIGNI. Voy. BOUTILLIER.

* CHAVIGNY (Jean-Aimé de), docteur en droit et en théologie, né à Beaune vers 1524, se livra à l'astrologie judiciaire, dont il prit des leçons du célèbre Nostradamus, et mourut vers l'année 1604. On a de lui : *l'Androgyne*, né à Paris le 20 juillet 1570, traduit du latin de J. Dorat, avec quelques autres Traductions, tant du grec que du latin, sur le même sujet, Lyon, 1570, in-8; les *Larmes et Soupirs sur le trépas très-regretté de M. A. Fiancé, Bizontin*, Paris, 1582, in-8, fort rare; *La première face du Janus français, contenant les troubles de France, depuis 1554 jusqu'en 1589; Fin de la maison Valésienne, extraite des Centuries et Commentaires de Michel Nostradamus*, Lyon, 1593, in-4; les *Pleiades divisées en sept livres, prinées des anciennes Prophéties, conférées avec les oracles de Nostradamus*, Lyon, 1603, in-8. Aimé de Chavigny fit aussi des vers français, latins, et même grecs. On en trouve de lui en tête des ouvrages de Gabriel Chapuis, de Fougerolles, et de du Verdier.

* CHAYER (Christophe), curé dans le diocèse de Sens, né à Villeneuve-le-Roi, le 26 janvier 1723, a publié : *Journal de la Charité*, 1760, in-12; *l'Amour décent et délicat*, 1760, in-12; les *Doux et paisibles délassements de l'amour*, 1760, in-12; le *Chansonnier agréable*, 1760, in-12; le *Commentateur amusant*, 1759, in-12; les *Vues et les entreprises des citoyens charitables*, 1759, in-12; le *Théâtre du grand monde*, 1760, in-12; *Paraphrase en vers du Stabat mater*, in-12.

** CHAZAL (Jean-Pierre), conventionnel, né le 1^{er} mars 1766 au Pont-Saint-Esprit, suivit la carrière du barreau, et quoique bien jeune encore, s'était fait une réputation de talent et d'intégrité qui lui donnait une grande influence parmi ses compatriotes. Il concourut à apaiser les troubles du Comtat-Venaissin, et après sa réunion à la France vint reprendre l'exercice de sa profession d'avocat. Député du Gard à la convention, il se rapprocha des girondins dont il partageait les opinions; et en votant la mort du Roi qu'il désirait sauver, il vota pour qu'il fût suris à l'exécution de la terrible sentence. Sa modération naturelle lui fit demander la levée du séquestre apposé sur les biens des étrangers, ainsi que la suppression des commissions exécutives qu'il accusa de dilapidation. Après avoir fait partie du comité de salut public, il fut successivement délégué dans plusieurs départements. Loin de persécuter les prêtres, comme il en avait reçu l'ordre, il n'exigea d'eux qu'une simple soumission au gouvernement, les rendit au service des autels et leur restitua leurs biens. Sa conduite déplut, il fut rappelé; mais il ne crut pas devoir obéir et se tint caché jusqu'après la dissolution de la convention. Elu alors membre du conseil des cinq-cents, il apporta dans cette assemblée les opinions et les sentiments qu'il avait constamment professés, y parla souvent en faveur des prêtres insermentés, et réclama avec force le règne des lois comme pouvant seul mettre un terme aux mesures violentes. Chazal ayant pris part à la révolution du 18 brumaire, fut nommé membre du tribunal, et plus tard préfet des Hautes-Alpes, puis des Basses-

Pyrénées. Destitué en 1814, il fut fait pendant les cent-jours préfet du Finistère; mais après la 2^e restauration, atteint par la loi du 12 janvier 1816, il se retira dans les Pays-Bas, et se fixa d'abord à Vilvorde, puis à Bruxelles, où il mourut en 1840, à 74 ans.

CHAZELLES (Jean-Matthieu de), professeur d'hydrographie à Marseille, de l'académie des sciences de Paris, naquit à Lyon en 1657, et mourut à Marseille en 1710. Il joignit à ses talents un grand fonds de religion; ce qui, comme dit Fontenelle, assure et fortifie toutes les vertus. Il avait voyagé dans la Grèce et dans l'Egypte, et en avait rapporté des observations et des lumières. Il y mesura les pyramides et remarqua que les quatre côtés de la plus grande sont exposés précisément aux quatre points cardinaux, à l'orient, à l'occident, au midi et au septentrion. Ce fut lui qui imagina qu'on pourrait se servir de galères sur l'Océan, pour remorquer les vaisseaux, quand le vent leur serait contraire ou leur manquerait. En 1690, quinze galères, parties de Rochefort, donnèrent un nouveau spectacle sur l'Océan. Elles allèrent jusqu'à Torbay en Angleterre, et servirent à la descente de Tinmouth. Chazelles y fit les fonctions d'ingénieur, et se montra sous deux points de vue bien différents, sous ceux de savant et d'homme de guerre. On lui doit la plupart des cartes qui composent les deux volumes du *Neptune français*, 1693, in-folio, sans compter un bon nombre d'observations très-utiles pour l'astronomie, la géographie et la navigation.

** CHAZELLES (Laurent-Marie), né à Metz le 28 juillet 1724, d'abord avocat au parlement, passa conseiller au même siège et fut ensuite revêtu de la dignité de président. A la révolution, il se retira dans sa terre de Lorry-devant-le-Pont, où il s'occupa d'agriculture, et n'en sortit qu'en 1800. Il mourut à Metz le 28 mai 1808. On lui doit la traduction du *Dictionnaire des Jardiniers* de Ph. Miller, Paris, 1785-90, 10 vol. in-4, fig. Cet ouvrage a beaucoup vieilli.

** CHAZET (André-René-Balthazar ALISSAN de), littérateur, né à Paris le 23 octobre 1774, suivit, en 1792, son parent M. de Mackau, ambassadeur à Naples. Il ne revint en France qu'en 1797, et dès lors concourut à la rédaction de différents journaux et composa seul ou en société une foule de vaudevilles et de petites pièces, dont plusieurs eurent un succès de vogue, mais qui sont aujourd'hui complètement oubliées, ainsi que ses vers de circonstance. En 1808, il concourut à l'académie française pour l'*Eloge* de P. Corneille et obtint le 1^{er} accessit. A la restauration, il fut nommé bibliothécaire particulier du Roi. Plus tard il obtint une place de receveur des finances qu'il perdit en 1830, et mourut à Paris le 17 août 1844. Parmi ses ouvrages, dont aucun ne parait destiné à lui survivre, nous nous contenterons de citer ceux qui peuvent avoir un intérêt historique : *Eloge historique du duc de Berry*, Paris, 1820, gr. in-8; *La nuit et la journée du 29 sept. 1820, ou détails authentiques de tout ce qui s'est passé le jour de la naissance du duc de Bordeaux*, lb., 1820, in-8; *Le conciliateur, ou trente*

mois de l'histoire de France, lb., 1824, in-8; Louis XVIII à son lit de mort, lb., 1824, in-8. Chazet est l'éditeur des *Mémoires posthumes du duc de Rivière* (Voy. ce nom).

CHEFFONTAINES (Christophe de), en latin, à *Capite Fontium*, en Bas-Breton *Penfenteniu*, naquit dans l'évêché de Léon, en Basse-Bretagne, vers l'an 1532, et mourut à Rome en 1595, âgé de 63 ans. Sa science et sa piété l'élevèrent successivement à l'emploi de professeur en théologie chez les cordeliers, où il était entré de bonne heure; à celui de général, dont il fut le 53^e; et à la dignité d'archevêque de Césarée. Il fit les fonctions épiscopales du diocèse de Sens, en l'absence du cardinal de Pellevé, qui en était titulaire. Quelques théologiens l'avaient attaqué lorsqu'il n'était que professeur. La nécessité qui le contraignit d'aller se défendre à Rome, fut l'occasion pour lui de son élévation; mais son mérite réel en fut la vraie cause. Il vit cinq papes pendant son séjour dans cette ville, Sixte-Quint, Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent XI, Clément VIII. Les marques de bonté qu'il reçut de chacun de ces pontifes, témoignèrent assez que les accusations formées contre lui n'étaient pas suffisamment fondées. Engagé par devoir à enseigner la scolastique, il eut assez de pénétration pour voir l'abus qu'on en faisait alors, et assez de hardiesse pour oser écrire ce qu'il en pensait. Son recueil intitulé *Varii tractatus et disputationes de necessaria theologiæ scolasticæ correctione*, Paris, 1586, in-8, est recherché; mais la trop grande vivacité de l'auteur, et une espèce d'extrême où il paraît donner, l'ont fait mettre à l'index du concile de Trente. (Voy. ANSELME, MOLINA, LOMBARD, (Pierre, etc.). Ses autres traités, les uns moraux, les autres dogmatiques, sont moins estimés, quoique dignes de quelque attention. Ils marquent un homme qui avait secoué quelques préjugés, et qui cherchait à en faire revenir son siècle. Il s'éleva contre le préjugé meurtrier du duel, qui, après avoir presque succombé au zèle des rois chrétiens, réparait avec plus d'empire que jamais dans le siècle de la prétendue philosophie. Son traité sur cette matière est en français, sous ce titre : *Chrétienne confutation du point d'honneur*, Paris, 1579, in-8. On lui doit encore plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Défense de la foi que nos ancêtres ont eue en la présence réelle*; *Réponse familière à une épître contre le libre-arbitre*, Paris, 1571, in-8; ouvrage qui a fourni matière à des critiques; *Defensio fidei adversus impios, atheos, etc.*, in-8. Cheffontaines joignait à la science théologique quelque teinture des langues grecque, hébraïque, espagnole, italienne et française.

CHEFNEUX (Mathias), né à Liège au commencement du xvii^e siècle, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, où il se distingua par son application à l'étude, et par son zèle à remplir les devoirs de son état. Il mourut vers l'an 1670. On a de lui une *Explication des psaumes* en latin, Liège, in-8, peu estimée; Une *Chronique suivie de la vraie religion*, depuis la création jusqu'au temps de l'auteur, Liège, 1670, 3 vol. in-folio, en latin, ouvrage superficiel.

CHEKE (Jean), né en 1514, fut professeur de grec dans l'université de Cambridge, sa patrie. Il essaya de changer la prononciation ordinaire de cette langue, surtout à l'égard des voyelles et des diphthongues. Cette nouveauté déplut au chancelier, qui ordonna par un décret, en 1542, de ne pas philosopher sur les sons, mais de s'en tenir à l'usage. Henri VIII lui confia l'éducation du jeune Edouard son fils, et le récompensa de ses soins par les titres de chevalier et de secrétaire d'état. Après la mort de ce prince, les catholiques le firent mettre à la tour de Londres. Il montra d'abord beaucoup de constance; mais la crainte de la mort dont on le menaçait, lui fit abjurer la religion anglicane. Il mourut à Londres en 1537. On a de Cheke un *Traité de la superstition*, Londres, 1703, in-8, imprimé à la suite de la *vie* de l'auteur par Strype : cet ouvrage n'a rien de fort intéressant; Un *Livre de la prononciation véritable de la langue grecque*, à laquelle l'auteur s'était attaché avec beaucoup de succès, Bâle, 1555, in-8, en latin.

CHELONIS. Voy. CLEOMBROTE.

* CHELSUM (James), ministre anglican, né à Westminster en 1740, a donné : *Remarques sur l'histoire romaine de Gibbon*, 1772 et 1778, in-8, ouvrage estimé; *Défense des remarques*, etc., 1785, in-8; *Essai sur l'histoire de Mezzo-Tinto*, in-8. Cet écrivain savant, mais d'un caractère peu sociable, mourut en 1801.

* CHEMCOTTE (Alexandre), savant professeur, membre des sociétés asiatiques de Paris et de Londres, mort le 21 novembre 1835 à Helsingfort en Finlande. Parmi ses nombreux ouvrages, *l'Histoire de l'empire arabe sous les abassides*, la plus complète qui existe, lui a valu une juste célébrité.

CHEMIN (Catherine du), femme de Girardon, et digne de l'être par le talent supérieur de peindre les fleurs. L'académie de peinture et de sculpture lui ouvrit ses portes. Elle mourut à Paris en 1698. Son illustre époux consacra à sa mémoire le beau mausolée que l'on voyait dans l'église de St.-Landry. Ce monument de génie et de reconnaissance fut exécuté par Nourrisson et Lelorain, deux de ses élèves, d'après le modèle de leur maître.

CHEMINAIS DE MONTAIGU (Timoléon), jésuite, né à Paris en 1652, d'un commis de M. de la Vrillière, secrétaire d'état, fit admirer son talent pour la chaire à la cour et à la ville. Lorsque ses infirmités lui eurent interdit le ministère de la prédication dans les églises de Paris et de Versailles, il allait tous les dimanches instruire les pauvres de la campagne. Sa réputation a longtemps approché de celle de Bourdaloue : elle a paru céder ensuite cette proximité à celle de Massillon : il semble néanmoins que ses discours sont plus touchants, et fout en général plus d'effet sur les cœurs, quoique peut-être moins éloquentes que ceux de l'évêque de Clermont. Le Père Bretonneau a publié ses *discours* en 5 vol. in-12. Le Père Cheminais mourut en 1689, âgé de 38 ans, en digne ministre de cette religion qui l'avait animé pendant sa vie. Sa carrière fut courte, mais elle fut bien remplie. On a encore de lui *Les sentiments de piété*, imprimés en 1691, in-12, ouvrage qui se ressent un peu trop du style de la

chaire, et pas assez du langage simple et affectueux de la dévotion.

CHEMNITZ (Martin), *Chemnitius*, disciple de Mélancthon, est fameux par son *Examen concilii Tridentini*, cours de théologie protestante, en quatre parties qui forment un vol. in-fol., Francfort, 1585, ou 4 vol. in-8. Il mourut en 1586. Il était né en 1522 à Britzen dans le Brandebourg, d'un ouvrier en laine. Les princes de sa communion l'employèrent dans les affaires de l'église et de l'état. Personne n'a mieux réfuté ses erreurs que le cardinal Bellarmin.

CHEMNITZ (Bogeslas-Philippe), petit-fils du précédent, né à Stetin en 1605, est auteur d'une *histoire* très-détaillée, en 2 vol. in-fol., de la guerre des Suédois en Allemagne, sous Gustave-Adolphe. La reine Christine, en récompense de cet ouvrage, anoblit l'auteur, et lui donna la terre de Holstedt en Suède, où il mourut l'an 1678. Il est inutile de dire que l'enthousiasme du protestantisme n'a point permis à l'auteur d'être toujours impartial et véridique.

CHEMNITZ (Chrétien), petit-neveu de Martin, naquit à Königsfeld en 1615. Après avoir été ministre à Weimar, il fut fait professeur en théologie à Iéna, où il mourut en 1666. On a de lui : *Brevis instructio futuri ministri ecclesiae*; *Dissertationes de predestinatione*, etc., etc.

* CHEMNITZ (Jean-Jérôme), pasteur à Copenhague, né en 1730, mort le 12 octobre 1800, a publié plusieurs ouvrages importants sur l'histoire naturelle, tous écrits en Allemand. Les principaux sont : *Petit essai de testacéothéologie pour parvenir à la connaissance de Dieu par les coquillages*, Francfort, 1760, in-4; *Sur un genre de coquillages nommé chiton par Linnée*, Nuremberg, 1784, in-4; *Nouveau cabinet systématique de coquillages*, en allem. et en lat., Nuremberg, 1769-95, 12 vol. grand in-4. C'est un des plus beaux ouvrages que nous ayons en ce genre et un des plus complets. Les trois premiers volumes seulement sont de Fred.-Henr.-Guill. Martini.

* CHEMNIZER (Ivan-Ivanovitch), né à Saint-Petersbourg, en 1744, d'une famille allemande, après avoir fait les campagnes de Prusse et de Turquie en qualité de lieutenant, dans la garde impériale, la quitta en 1769, pour entrer dans le corps des mineurs. En 1776, il accompagna un de ses chefs dans un voyage en Allemagne, en Hollande et en France, et sentit alors s'éveiller son goût pour les lettres; à son retour en Russie, il demanda son congé, et se livra paisiblement à la littérature. Il fit paraître alors la première partie de ses fables, à laquelle succéda bientôt la seconde; la modicité de sa fortune l'ayant obligé de demander un emploi, le gouvernement le nomma consul général à Smyrne. Le climat de cette ville altéra sa santé, et il y mourut deux ans après son arrivée, l'an 1784. Chemnizer est le La Fontaine des Russes, auquel, disent-ils, il ressemblait par sa bonhomie et par ses distractions; mais Chemnizer n'a ni les traits de génie, ni la grande variété de notre inimitable fabuliste. La meilleure édition de ses fables est celle qui a paru en 1799, à Saint-Petersbourg.

* CHÈNEDOLLÉ (Charles de), poète, né vers 1770 à Vire, avait fait ses études au collège de Juilly. Au commencement de la révolution, il alla chercher un azile en Allemagne, et s'y fit connaître par quelques poésies publiées dans le *Spectateur du Nord*. Rentré en France, après le 18 brumaire, il figura parmi les écrivains qui, sous le consulat, se consacrèrent à la défense des saines doctrines. A l'organisation de l'université, nommé professeur de belles-lettres au lycée de Caen, il devint inspecteur de l'académie, dont cette ville est le chef-lieu. Plus tard il fut élevé au rang d'inspecteur de l'université; mais il perdit cette place après la révolution de 1830 et mourut le 2 déc. 1835, dans sa terre de Burcy près de Vire. On a de lui : *L'Invention, ode à Klopstock*, Hainbourg, 1795, in-8; le *Génie de l'homme*, poème, 1807, in-8, 4^e édit. 1825, in-18; *Etudes poétiques*, 1820, in-8, 2^e édit. 1822, in-18. Il a été, avec Fayolle, éditeur des *Œuvres de Rivarol* (Voy. ce nom), et a revu les chefs-d'œuvre de *Shakespeare*, trad. par Bruguières de Sorsum. L'académie des jeux floraux lui décerna, le 3 mai 1816, une amaranthe d'or, pour une ode intitulée *Michel-Ange*; et déjà, en 1808, elle lui avait décerné un prix du même genre. Chénedollé est un des écrivains qui, par la pureté de leur goût et la noblesse de leurs inspirations, honorent le plus la littérature française; le *Génie de l'homme* et les *Etudes poétiques* sont ses deux plus beaux titres de gloire.

* CHÉNIER (Louis de), historien, né en 1725 à Montfort, bourg à douze lieues de Toulouse, alla dans sa jeunesse à Constantinople, et après y avoir dirigé quelque temps une maison de commerce, fut attaché au comte Desalleurs, alors ambassadeur de France. Ce ministre sentant approcher sa fin le désigna, avec l'agrément de la cour, consul général près de la Porte, fonctions que Chénier remplit de 1753 à 1764. En 1767, il accompagna le comte de Brugnon, que le roi envoyait dans le Maroc conclure un traité avec l'empereur, et il y resta chargé d'affaires jusqu'en 1784, où il revint en France et fut mis à la retraite. Le rôle qu'il joua dans la révolution fut celui d'un homme de bien; élu membre du premier comité de surveillance, il n'accepta cette place que pour rendre des services. La mort d'un de ses fils, André, (Voy. l'art. suiv.), que toutes ses démarches ne purent arracher à l'échafaud, abrégé ses jours, et il mourut à Paris le 25 mai 1796. On a de lui : *Recherches historiques sur les Maures, et Histoire de l'empire de Maroc*, Paris, 1787, 3 vol. in-8; *Révolutions de l'empire ottoman, et observations sur les progrès, sur les revers et sur l'état présent de cet empire*, Paris, 1789, 1 vol. in-8. Ces deux ouvrages, écrits d'un style pur et élégant, contiennent des détails très-utiles sur le commerce, les mœurs et le gouvernement; mais l'auteur s'est souvent trompé dans ce qui a rapport à l'histoire des peuples. Lorsque la mort le surprit, il allait faire paraître six *Lettres sur les Turcs*, où il relevait plusieurs erreurs du baron de Tott.

* CHÉNIER (André-Marie de), troisième fils du précédent, né à Constantinople le 29 octobre 1762, conduit en France, à l'âge le plus tendre, fut confié

jusqu'à neuf ans aux soins d'une sœur de son père, qui demeurait à Carcassonne. Vers 1773, il fut placé avec ses deux frères aînés, à Paris, au collège de Navarre, où il ne tarda pas à développer ses heureuses dispositions et son goût pour la poésie. La traduction d'une ode de Sapho, qu'il fit à seize ans, sans être digne de voir le jour, portait déjà le cachet d'un talent original. A vingt ans, il entra sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois. La vie de garnison ne pouvait convenir à ses goûts studieux; au bout de six mois il donna sa démission et revint à Paris, se consacrer à des études sérieuses qui devaient le faire pénétrer si avant dans le génie de l'antiquité grecque. Le désir d'embrasser le cercle entier des connaissances humaines l'entraîna dans des excès de travail, qui altérèrent sa santé. Les deux frères Trudaine contribuèrent, par les soins d'une tendre amitié, à hâter sa guérison, et le décidèrent à les accompagner dans un voyage en Suisse. Au retour de cette excursion poétique, il accompagna le marquis de la Luzerne, nommé ambassadeur à Londres, qui paraissait disposé à se charger de sa fortune; mais les espérances dont on l'avait flatté ne se réalisèrent point. Il revint à Paris et s'y fixa définitivement en 1788. C'est alors qu'il traça le plan de plusieurs ouvrages considérables. La violente explosion de 1789 vint l'arracher à ces paisibles occupations. Ami de la liberté légale, André Chénier descendit dans l'arène pour la défendre à la fois contre les soutiens de l'ancien régime, et contre les fauteurs de l'anarchie, et concourut à la rédaction du *Journal de Paris*. Lorsque le sang eut coulé, le jeune poète se prononça avec une généreuse énergie contre les excès populaires; il brigua le périlleux honneur de partager avec Malesherbes la défense de Louis XVI; c'est de lui qu'est la lettre à la Convention, par laquelle le monarque déclare en appeler au peuple du jugement qui le condamnait. Ses talents et sa courageuse probité le signalaient à la haine des anarchistes. Pour échapper à leurs poursuites, il se retira à Versailles. Ayant appris qu'un de ses amis, M. Pastoret, venait d'être arrêté à Passy, il s'y était rendu pour offrir à sa famille quelques paroles de consolation. Des commissaires chargés d'une visite de papiers, l'arrêtrèrent et le conduisirent en prison. C'est à Saint-Lazare qu'il composa la *jeune Captive*, pièce où se trouvent exprimées d'une manière si touchante des illusions et des espérances que le poète ne pouvait conserver pour lui-même. Les vers qu'il composa sous les verroux offrent la fidèle image des sentiments dont son âme fut remplie durant les jours qui précédèrent son supplice. L'indifférence de ses amis lui suggéra quelques réflexions amères dont ses poésies ont gardé la trace. Mais il y fait surtout éclater son indignation contre les oppresseurs de la France :

Mourir, s'écrie-t-il, sans vider mon carquois,
Sans percer, sans flétrir, sans fouler dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!
Ces tyrans effrontés de la France asservie....!

A côté de ces vers empreints de colère, on aime à trouver des pensées nobles et consolantes inspirées par la sérénité d'une âme tranquille. A cette époque

terrible, l'oubli était pour les prisonniers le seul moyen de salut. Mais André Chénier pouvait-il être oublié? Son père fatiguait de plaintes inutiles les hommes puissants, qui tenaient entre leurs mains la destinée de son fils. « Allez, lui dit Barrère, » votre fils sortira dans trois jours. » Il sortit en effet, mais pour entendre son arrêt de mort, qui fut exécuté le 7 thermidor 1794, c'est-à-dire l'avant veille du jour qui délivra la France. En allant au supplice, André rencontra, sur la fatale charrette, le poète Roucher son ami. Chacun d'eux oubliant son sort, déplorait celui de l'autre. « Je n'ai rien » fait pour la postérité, disait Chénier, » puis on l'entendit ajouter, en se frappant le front : *Pourtant j'avais quelque chose là !* » C'était la muse, dit M. de » Châteaubriand, qui lui révélait son talent au moment de la mort. » Les œuvres d'André Chénier ont été recueillies et publiées, avec une *Notice* sur l'auteur par M. H. de Latouche, Paris, 1819, in-18, 1822, même format, et séparément in-8, ou réunies à celles de son frère.

* CHÉNIER (Marie-Joseph de), frère du précédent, né à Constantinople le 28 août 1764, fit ses études à Paris, au collège Mazarin. Destiné à la carrière des armes, il obtint, en 1781, une sous-lieutenance de dragons, et quitta le service au bout de deux ans pour se livrer tout entier à la littérature. Son début ne fut pas heureux; sa tragédie d'*Azémiro*, représentée en 1786, n'obtint aucun succès. L'auteur sentit qu'il devait mûrir son talent par une étude approfondie de l'art, et ce ne fut qu'après trois ans de travail qu'il donna, le 4 novembre 1789, *Charles IX*, pièce que l'esprit de parti mit fort au-dessus de son mérite réel. Chénier, qui avait embrassé la cause de la révolution, sembla dès lors consacrer son talent à en reproduire les idées et les principes, et à les populariser par ses œuvres dramatiques. *Henri VIII* et *la Mort de Calas*, pièces remarquables par le pathétique, parurent en 1791. *Caius Gracchus*, où l'auteur, sous des noms romains, reproduisait les sentiments de liberté qui semblaient prendre chaque jour une nouvelle énergie, fut représenté en 1792. Nommé député à la Convention, Chénier donna son approbation à plusieurs mesures violentes, et vota la mort de Louis XVI; mais plus poète qu'homme politique, à cette époque, il ne parut que rarement à la tribune, et se bornait à composer des odes et des hymnes pour les fêtes républicaines. Son *Chant du départ* devint en peu de temps presque aussi populaire que la *Marseillaise*. L'éclat de son talent, et quelques idées de modération qu'il eut le courage d'exprimer, excitèrent la jalouse haine des décemvirs. On lui reprocha ces mots de la tragédie de *Caius Gracchus*, qui semblaient un appel à un régime plus doux : *Des lois et non du sang !* Sa tragédie de *Timoléon*, jouée en 1794, encourut aussi la censure du comité de salut public, qui en arrêta les représentations. Aux yeux de Robespierre et de ses affidés, Chénier ne fut plus qu'un ennemi de la révolution, et sa perte était certaine, si le 9 thermidor n'eût délivré la France. Mais si l'auteur de *Charles IX* échappa au fer des bourreaux, il ne put sauver son frère; et depuis on lui a reproché d'avoir

contribué à sa mort. Les vers touchants qu'il consacra à la mémoire de ce frère, et plus encore sa tendresse connue pour sa mère, à laquelle il prodigua ses soins et ses consolations, le justifient de cette horrible imputation. Chénier fut élu à la présidence de la Convention le 19 août 1795, et lorsque cette assemblée eut à se défendre contre les sections insurgées, il fit preuve de courage et de fermeté. Après la session, il passa au conseil des cinq-cents, où il appuya son collègue Louvet, qui demandait des mesures contre la presse, et approuva les moyens arbitraires employés par le directoire, pour s'assurer des élections de 1798. Au 18 brumaire, il fit partie de la commission législative des cinq-cents, puis, devenu membre du tribunal, se signala par un esprit d'inflexible opposition. Toutefois, dans la pièce de *Cyrus*, qu'il composa pour les fêtes du couronnement, il parut un instant démentir son caractère, en rendant hommage au pouvoir impérial. Il était membre de l'Institut depuis sa création; il fit partie du jury des arts et fut nommé inspecteur-général de l'instruction publique. Mais son *Epttre à Voltaire*, empreinte d'une philosophie libérale et irréligieuse, le fit destituer, et il se trouva bientôt dans un état voisin de l'indigence. Napoléon venait de lui accorder une pension de six mille francs, lorsqu'il succomba, le 10 janvier 1811, à une maladie qui le consumait depuis douze ans. M. de Châteaubriand fut élu pour le remplacer à l'Institut. On ne peut refuser à Chénier un talent poétique remarquable. Ses pièces de théâtre, et spécialement sa tragédie de *Tibère*, le placent à la suite de nos meilleurs auteurs dramatiques. L'âpreté de son caractère, et son humeur irritable empoisonnèrent sa vie. Son penchant à la satire contribua aussi à augmenter le nombre de ses ennemis; plus d'une fois la haine le rendit injuste, comme dans l'*Epttre à Delille*, et dans la critique d'*Atala*. Enfin, si Chénier fut doué au plus haut degré de la sensibilité qui fait le poète, il manqua totalement de cette force d'âme, ou de cette foi religieuse qui fait le vrai philosophe supportant l'infortune, tolérant les imperfections de l'humanité, et triomphant de ses propres faiblesses. Ses *Oeuvres*, précédées d'une notice par Daunou, ont été publiées, Paris, 1824-25, 9 vol. in-8; on y trouve ses *tragédies*: l'*OEdipe roi* et l'*OEdipe à Colonne*, de Sophocle; des *Epttres*, des *Odes*, des *Traductions* et des *Satires* empreintes d'une philosophie sceptique et moqueuse; *Discours sur les progrès des connaissances en Europe*, et de l'enseignement public en France; *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française*, depuis 1789; ouvrage que distingue une critique judicieuse, et qui a eu plusieurs éditions. On peut consulter sur Chénier un excellent article de Labitte dans la *Revue des deux mondes*, 5^e série 5.

CHENU (Jean), né le 29 décembre 1539, avocat à Bourges, puis à Paris, mourut en 1627, à 68 ans. On a de lui: *Chronologie des évêchés de France*, Paris, 1621, in-12, ouvrage superficiel, écrit en latin; *Antiquités de Bourges*, Paris, 1621, in-4; *Chronologie des archevêques de Bourges*, en latin, 1621, in-4; *Privileges de la ville de Paris*, 1621,

in-4, et quelques livres de jurisprudence, oubliés. Ses autres ouvrages sont savants, mais mal écrits. C'était un homme très-laborieux.

CHERBURY. Voy. HERBERT.

CHEREAU (François), habile graveur, élève de Drevet, né à Blois en 1680, mourut à Paris le 15 avril 1729, âgé de 49 ans. Il excella comme son maître dans les portraits. On estime particulièrement *saint Jean dans le désert*, qu'il grava d'après Rubens.

CHERILE, poète grec, ami d'Hérodote, chanta la victoire que les Athéniens remportèrent sur Xerxès. Ce poème charma tellement les vainqueurs, qu'ils firent donner à l'auteur une pièce d'or pour chaque vers, et qu'ils ordonnèrent qu'on réciterait ses poésies avec celles d'Homère. Nous en avons quelques fragments dans Aristote, dans Strabon, et dans Josèphe contre Appion. Le général Lysandre voulut toujours avoir Chérile auprès de lui, pour que ce poète transmitt à la postérité sa gloire et ses actions. Horace n'en avait pas une opinion avantageuse; il lui reproche de la lenteur et de l'inégalité:

Sic mihi qui multum cessat, sit Cherilus ille.

CHÉRON (Elizabeth-Sophie), fille d'un peintre en émail de la ville de Meaux, naquit à Paris en 1648, et eut son père pour maître. A l'âge de 14 ans, le nom de cette enfant était déjà célèbre, et éclipsait celui de son père. L'illustre Le Brun la présenta, en 1672, à l'académie de peinture et de sculpture, qui couronna ses talents en lui donnant le titre d'académicienne. Cette fille illustre se partageait entre la peinture, les langues savantes, la poésie et la musique. Elle a dessiné un grand beaucoup de pierres gravées, travail pour lequel elle avait un talent décidé. Ses tableaux n'étaient pas moins recommandables par un bon goût de dessin, une facilité de pinceau singulière, un beau ton de couleur, et une grande intelligence du clair-obscur. Toutes les manières de peindre lui étaient familières. Elle a excellé dans l'histoire, dans la peinture à l'huile, dans la miniature sur émail, dans le portrait, et surtout dans ceux de femmes. On dit qu'elle peignait souvent de mémoire des personnes absentes, avec autant de ressemblance que si elle les avait eues sous les yeux. L'académie des *Ricovrati* de Padoue l'honora du surnom d'*Erato*, et lui donna une place dans sa compagnie. Elle mourut à Paris en 1711, âgée de 63 ans, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Elle avait été élevée dans la religion protestante; mais l'ayant quittée pour la catholique, elle prouva par ses vertus la sincérité de sa conversion. Voy. son éloge, Paris, 1712, in-8. On a de cette fille célèbre: *Essai des psaumes et cantiques mis en vers*, et enrichis de figures, Paris, 1693, in-8. Les figures sont de Louis Chéron, son frère, bon graveur et habile peintre, né à Paris en 1660, et mort à Londres en 1733, où il s'était retiré pour y professer le calvinisme. Le *cantique d'Habacuc et le psaume 103*, traduits en vers français, et publiés en 1717, in-4, par Le Hay, ingénieur du roi, qui avait épousé cette femme d'esprit: *Les cerises renversées*, pièce ingénieuse et plaisante, que le cé-

lèbre Rousseau estimait, et qu'on publia en 1717, avec la *Batrachomyomachie d'Homère*, traduite en vers par Boivin le cadet. La poésie de M^{lle} Chéron est souvent faible, mais il y a d'excellents morceaux. J.-B. Rousseau a beaucoup loué une *Ode sur le jugement dernier*.

* CHERON (Louis-Claude), littérateur, né à Paris le 28 octobre 1758, d'un père attaché à l'administration générale des forêts, fut nommé, en 1790, membre du département de Seine-et-Oise, et siégea en 1791 à l'Assemblée législative, où il manifesta des opinions sages et modérées; il y fut membre du comité des domaines. Arrêté comme suspect en 1793, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor et refusa, en 1798, d'entrer au conseil des cinq-cents. Il fut, en 1803, nommé préfet de la Vienne, et mourut à Poitiers le 13 octobre 1807. Le plus connu de ses ouvrages est le *Tartuffe de mœurs*, comédie imitée de *School for scandal* (l'Ecole de la médisance), par Shéridan; cette pièce est restée au théâtre. On lui doit encore le *Poète anonyme*, comédie écrite élégamment, mais qui manque d'action: *Caton d'Utique*, tragédie en trois actes et en vers, imitée d'Addison, 1789; et les traductions des *Leçons de l'enfance*, par miss Edgeworth, 1803, 5 vol. in-16; des *Lettres sur les principes élémentaires d'éducation*, par Elis. Hamilton, 1803, 2 vol. in-8; et du *Tom Jones de Fielding*, 1804, 6 vol. in-12, etc.

* CHERRIER (Sébastien), chanoine régulier, curé de Neuville et de Pierrefitte au diocèse de Toul, né à Metz le 11 mai 1699, s'est beaucoup occupé de l'instruction de l'enfance. Voici la liste de ses ouvrages: *Méthode familière pour les petites écoles, avec un traité d'orthographe*, 1749, in-12; *Méthodes nouvelles pour apprendre à lire aisément et en peu de temps*, 1753, in-12. Cet ouvrage est le meilleur de l'auteur; il en détacha, la même année, les *Alphabets latins et français*, qu'il fit imprimer in-fol. L'ouvrage entier a été réimprimé sous le titre de *Manuel des maitres et maitresses d'école*, in-12. On lui doit encore: *Equivoques et bizarreries de l'orthographe française*, 1766, in-12; *Histoire et pratique de la clôture des religieuses*, 1764, in-12.

CHÉRUBIN D'ORLÉANS (le Père), capucin, a fait plusieurs ouvrages savants, parmi lesquels on distingue: *la Dioptrique oculaire*, Paris, 1671, in-folio; *La vision parfaite*, 1677-1681, 2 vol. in-fol. fig. Ces livres renferment des choses curieuses qui les font rechercher.

* CHÉRUBINI (Laerzio), compilateur italien, né dans le duché de Spolète, et mort sous le pontificat d'Urbain VIII, vers 1626, entreprit le premier de recueillir les *Constitutions et les bulles des papes*, dont il commença à publier la *Collection* à Rome en 1617, sous le titre de *Bullarium magnum romanum*, réimprimé à Lyon en 1635 et 1673; et à Rome en 1739-1750, en 19 vol. Cette édition s'étend jusqu'à Benoît XIV, la collection commence à Léon le grand. — CHÉRUBINI (Angelo-Maria), un des fils de Laerzio, et qui fut un de ses principaux collaborateurs, était moine du Mont-Cassin, et publia, en 1638, les *Constitutions d'Urbain VIII*. — CHÉRUBINI (Flavio), autre fils, donna un *compendium* du Bullaire, Lyon,

1624, 3 tom. en 1 vol. in-4. — CHÉRUBINI (Alexandre), fils aussi de Laerzio, vivait en 1630 sous Urbain VIII. Il était savant dans les langues, et a traduit quelques ouvrages du grec en latin. — CHÉRUBINI (François), créature du cardinal Pamphile, ne paraît point être de la même famille. Il était de Montebodio dans la Marche d'Ancône. Son patron, parvenu au pontificat sous le nom d'Innocent X, le fit auditeur, et dans la promotion de 1647, le créa cardinal du titre de *Saint-Jean Porte-Latine*. Il le nomma aussi évêque de Sinigaglia. C'était un homme de bien et charitable envers les pauvres. Il mourut le 21 avril 1656.

** CHÉRUBINI (Marie-Louis-Charles-Zenobi-Salvador), né à Florence le 8 septembre 1760, étudia, dès son enfance, la composition; et à peine âgé de 13 ans, fit exécuter une *messe* et un *intermède* qui révélèrent ses dispositions extraordinaires. Frappé d'un talent aussi précoce, le grand duc de Toscane Léopold II lui accorda, en 1778, une pension qui lui permit d'aller à Milan se perfectionner à l'école du célèbre Sarti. Il étudia près de quatre ans sous cet habile maître, et c'est à cette étude qu'il dut la science profonde du contrepoint et la pureté de style qui distinguent toutes ses compositions. Après avoir fait exécuter quelques opéras dans différentes villes d'Italie, il se rendit à Londres en 1784; à son retour d'Angleterre il s'arrêta quelque temps à Paris, d'où il alla en 1788 à Turin faire jouer son *Iphigénie en Aulide*. De retour à Paris, il mit en musique le *Démophoon* de Marmontel qui fut représenté la même année, mais sans grand succès. Il réussit mieux dans *Lodoïska*, opéra qui fit époque dans un genre dont il n'était cependant pas le créateur, puisqu'il y avait été précédé par MEHUL (Voy. ce nom). De toutes ses autres compositions assez nombreuses, les *Deux journées* est la seule qui soit restée au répertoire. Appelé à Vienne en 1803, il n'y fit jouer que son opéra de *Faniska*, et revint dès l'année suivante à Paris où il continua de travailler pour l'académie royale et pour l'opéra comique avec un succès qui malgré son incontestable talent ne répondit pas toujours à ses espérances. Chérubini n'eut longtemps d'autre emploi que la place d'inspecteur du conservatoire qu'il occupait depuis la création en 1793. Nommé en 1814 sur-intendant de la chapelle du roi, il put se livrer exclusivement à la musique religieuse, genre qu'il affectionnait et où il s'était déjà signalé par la publication d'une *messe à trois voix*, suivie d'un *Requiem*. En 1822, il fut nommé directeur du conservatoire. La révolution de juillet, par la suppression de la chapelle du roi, porta un coup funeste à l'art, en détruisant une école modèle pour la musique religieuse. Le dernier ouvrage de Chérubini est un nouveau *Requiem* pour voix d'hommes, qui, bien qu'inférieur au premier, renferme des parties très-remarquables. Ce célèbre musicien mourut à Paris le 15 mars 1842, à 82 ans. Il était membre de l'institut. On a de lui: *Principes élémentaires de musique*, Paris, 1802, 2 vol in-4, ouvrage dans lequel il eut pour collaborateurs Gossec et Lesueur.

CHESEAUX (Jean-Philippe-Louis de), né à Lau-

sanne en 1718, mort à Paris en 1731, était petit-fils du célèbre Crouzas. Les académies des sciences de Paris, de Gottingen et de Londres se l'associèrent. L'astronomie, la géométrie, la théologie, le droit, la médecine, l'histoire, la géographie, les antiquités sacrées et profanes l'occupèrent tour à tour ; mais une étude trop étendue et trop variée l'a rendu quelquefois superficiel. Dès l'âge de 17 ans, il avait fait trois traités de physique sur la *dynamique*, sur la *force de la poudre à canon*, et sur le *mouvement de l'air dans la propagation du son*. On a encore de Cheseaux 1 vol. in-8 de *Dissertations critiques sur la partie prophétique de l'Ecriture sainte*, Paris, 1731 ; un *Traité de la comète de 1743* ; et des *Eléments de cosmographie et d'astronomie*, qu'il composa en faveur d'un jeune seigneur. Il eut une grande part à la *Carte de l'Helvétie ancienne*. On a de Seigneux de Correvon une *Vie de Cheseaux* avec une dissertation de cet auteur sur l'Année de la naissance de J.-C., dans le troisième volume de sa traduction du *Traité de la Religion* d'Addison, Genève, 1771, in-8.

CHÉSELDEN (Guillaume), chirurgien célèbre de Londres, né en 1688, dans le comté de Leicester, mort en 1732, à soixante-quatre ans, était de la société royale de cette ville, et correspondant de l'académie des sciences de Paris. Les heureux succès de Douglas dans l'extraction de la pierre par le haut appareil, l'animent à suivre et à pratiquer la même méthode ; et dans l'expérience qu'il en fit, il ne trouva d'autre sujet de se repentir que celui de n'avoir pas tenté ce secours plus tôt. Mais de toutes ces opérations, celle qui lui fit le plus d'honneur, fut d'avoir rendu la vue à un jeune homme de 14 ans, aveugle de naissance. On trouve les détails circonstanciés de cette opération, dans les *Transactions philosophiques* et dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*. Quelques faux philosophes n'ont pas rougi d'opposer cette guérison à celle de l'aveugle-né de l'Evangile, comme si une opération chirurgicale pouvait être comparée à une simple parole ou à des moyens qui ne prennent leur efficacité que dans la volonté de Dieu. Chéselden donna, en 1713, une *Anatomie du corps humain*, réimprimée pour la onzième fois, en 1778. Cet ouvrage est semé d'observations très-curieuses, et orné de quarante planches fort exactes. Le même auteur a donné une *Ostéographie*, Londres, 1733, in-fol. avec de très-belles figures. On y trouve une exposition des maladies des os, remarquable par son exactitude.

CHESNAYE (Nicole de la), auteur absolument inconnu, auquel on attribue une moralité assez rare, qui est intitulée *la Nef de santé, avec le gouvernail du corps humain, la condamnation des banquets, et le traité des passions de l'âme*, Paris, Vêrard, in-4, sans date ; et Paris, Michel Lenoir, 1311, in-4, fig. goth.

CHESNAYE-DESBOIS. Voy. DESBOIS.

CHESNE (André du), appelé le *père de l'Histoire de France*, naquit en 1584 à l'île Bouchard en Touraine. Il fut écrasé en 1640, à 56 ans, par une charrette, en allant de Paris à sa maison de campagne à Verrière. On a de lui : une *Histoire des*

Papes, Paris, 1633, 2 vol. in-fol. ; une *Histoire d'Angleterre* en 2 vol. in-fol., comme la précédente, Paris, 1634, et regardées l'une et l'autre comme des compilations indigestes ; l'*Histoire des cardinaux français*, qu'il commença et que son fils acheva en partie, Paris, 1660. Il n'y en a que 2 vol. de publiés, et il devait y en avoir quatre. C'est un ouvrage mal fait, mal digéré, et encore plus mal écrit ; un *Recueil des Historiens de France*. Il devait contenir 24 vol. in-fol. Il donna les deux premiers vol., depuis l'origine de la nation jusqu'à Hugues Capet ; le troisième et le quatrième, depuis Charles-Martel jusqu'à Philippe-Auguste, étaient sous presse lorsqu'il mourut. Son fils François du CHESNE, héritier de l'érudition de son père, publia le cinquième, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Philippe le Bel ; *Historiæ Francorum et Normannorum scriptores*, in-fol. ; *Les généalogies des Montmorenci*, Châtillon, Guines, Vergy, Dreux, Béthune, Chateigners, 7 vol. in-fol. ; *Histoire des ducs de Bourgogne*, 1619 et 1628, 2 vol. in-4 ; *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, in-fol., etc., recueil utile et rare qui contient d'excellentes pièces pour l'histoire de l'abbaye de Cluny et ses dépendances. Il l'a publié avec dom Marrier. Du Chesne était un des plus savants hommes que la France eut produits pour l'histoire, surtout pour celle du Bas-Empire. Il communiquait libéralement ses recherches, non-seulement à ses amis, mais encore aux étrangers. *La recherche sur les antiquités des villes de France*, que plusieurs écrivains lui ont attribuée, ne paraît point être de cet auteur.

CHESNE (Jean-Baptiste PHILIPOTOT du), jésuite, né en 1682, au village du Chesne en Champagne, dont il prit le nom, mourut en 1755, dans sa 63^e année. On a de lui *Abrégé de l'histoire d'Espagne*, in-12 ; *Abrégé de l'histoire ancienne*, in-12. Ces deux ouvrages, quoique superficiels, comme le sont nécessairement les ouvrages élémentaires, ont servi à l'éducation de la jeunesse, pour laquelle l'auteur avait du talent. *La science de la jeune noblesse*, 1730, 3 vol. in-12, ouvrage qui a eu un succès mérité, et qu'on a imprudemment remplacé par des livres imbus des erreurs de la philosophie du jour. Il serait à souhaiter qu'on les réimprimât avec quelques additions : *Le prédestinarianisme*, 1724, in-4 ; *Histoire du baïanisme*, 1731, in-4. C'est dans ces deux ouvrages que paraissent le savoir et le talent du père du Chesne, et où l'on a admiré l'homme qui dans les livres précédents a pu s'apetisser et se proportionner aux besoins et aux facultés du premier âge. Cependant l'*Histoire du baïanisme* ayant paru renfermer des censures trop fortes de quelques opinions et de quelques hommes célèbres, fut mis à l'index par un décret du 17 mars 1754. Voy. Soro.

CHESNE (Joseph du), *Quercetanus*, seigneur de la Violette, médecin ordinaire du roi, était natif de l'Armagnac. Après avoir fait un assez long séjour en Allemagne, il vint exercer son art à Paris. Il avait acquis de grandes connaissances dans la chimie, à laquelle il s'était particulièrement appliqué. Les succès qui suivirent sa pratique dans cette partie déchainèrent contre lui les autres médecins, surtout Gui-Patin, qui s'efforça de le couvrir de sarcasmes et de railleries. Il porta son acharnement

jusqu'à s'en prendre à tout le pays d'Armagnac, qu'il appelait *maudit pays*. Cependant l'expérience a fait voir que du Chesne a mieux rencontré sur l'antimoine, que Patin et ses confrères. Ce savant chimiste, qui est appelé du Quesne par Moréri, mourut à Paris l'an 1609, dans un âge très-avancé. Il a fait en vers français *la Folie du monde*, 1583, in-4; *Le grand miroir du monde*, 1599, in-8. Il a aussi composé plusieurs livres de chimie, qui ont eu de la réputation.

CHESNE (Jacq. du). Voy. ENZINAZ.

* CHESNEAU (Nicolas), en latin *Querculus*, né en 1521 à Tourleron, dans le comté de Réthel, fut chanoine et doyen du chapitre de Saint-Symphorien de Reims; historien instruit, il cultivait aussi la poésie latine, et mourut à Reims le 19 août 1581. On a de lui : *Histoire de l'église de Reims*, en 4 liv., Reims, 1581, in-4, trad. de Flodoard (Voy. ce nom); *Hexastichorum moralium libri duo*, Paris, 1552, in-fol.; *Poetica meditatio de vita et morte D. Francisci Picart*, 1556, in-4; *Epigrammatum libri duo*; *Hendecasyllaborum liber*, et *sibyllinorum oraculorum periocha*, Paris, 1552, in-4; *In fortunam jocantem carmen heroicum universam belli apud Belgas gesti historiam complectens*, Paris, 1558, in-8; *Avis et remontrances touchant la censure contre les anti-trinitaires*, traduit du latin du card. Hosius, Reims, 1573, in-8; *Psalterium decachordum Apollinis et novem Musarum*, Reims, 1575, in-8; pièce faite à l'occasion du couronnement de Henri III; *Traité de la Messe évangélique*, composé en allemand par Fabri d'Heilbronn, et traduit d'après la version latine de Surius.

CHESTERFIELD (Philippe DORMERSTANHOPE, comte de), né le 22 septembre 1694, à Londres, fut successivement grand-maître de la maison du roi d'Angleterre, ambassadeur en Hollande, vice-roi d'Irlande, et enfin principal secrétaire d'état. Il se distingua dans tous ces emplois, et mourut à Londres le 24 mars 1773 dans la 79^e année de son âge. Après sa mort, la veuve de son fils rendit un mauvais service à sa mémoire, en faisant imprimer les lettres que, dans une longue suite d'années, il avait écrites à son fils : collection qui forme le plus mauvais plan d'éducation possible, rempli de maximes fausses et dangereuses, contraires aux mœurs et à toute religion. Ces lettres ont paru en français, 4 vol. in-12, et un abrégé en un vol. M. Pratt, dans un roman intitulé *l'Elève du plaisir* (traduit de l'anglais, Paris, 1787, 2 vol. in-12), a fait voir où portaient les maximes de Chesterfield, et ce que deviendrait un jeune homme qui les adopterait pour sa direction; enfin, ces lettres peignent le vice sous des couleurs attrayantes, et ne peuvent produire qu'une impression fâcheuse en apprenant à substituer les grâces aux vertus, les convenances à la morale, la politesse à l'amitié, une bienveillance de parade à la vraie religion.

CHÉTARDIE (Joachim TROTTI de la), bachelier de Sorbonne, et curé de Saint-Sulpice de Paris, naquit en 1636 au château de La Chétardie dans l'Angoumois, et mourut en 1714. Il avait été nommé à l'évêché de Poitiers en 1702; mais il le refusa. Ses devoirs de pasteur ne l'empêchèrent

point d'enrichir le public de plusieurs ouvrages utiles : *Homélies pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, 3 vol. in-4 et 4 vol. in-12, pleines d'unction et de solidité. *Le catéchisme de Bourges*, en 4 vol. in-12, et un vol. in-4, ouvrage excellent et souvent réimprimé, qui unit la dignité du langage et des idées à l'exposition la plus simple de la foi chrétienne : c'est, au jugement de bien des gens, le meilleur catéchisme raisonné que nous ayons en français. *Explication de l'Apocalypse*, in-8 et in-4, savante, bien déduite et très-satisfaisante dans un grand nombre d'explications (Voy. saint JEAN). *Entretiens ecclésiastiques tirés de l'Écriture sainte, du pontificat, des saints Pères, ou Retraite pour les ordinands*, 4 vol. in-12.

CHÉTARDIE (le chevalier de la), neveu du curé de Saint-Sulpice, mort vers 1700, était un homme d'esprit, plein de politesse. Il est auteur de deux ouvrages. Le premier a pour titre *Instruction pour un jeune seigneur*, ou *l'Idée d'un galant gentilhomme*, La Haye, 1683, in-12, et le deuxième est intitulé *Instruction pour une princesse*, ou *l'Idée d'une honnête femme*, Amsterdam, 1685, in-12.

CHEVALET (Antoine), gentilhomme dauphinois, auteur de la *Vie de Saint-Christophe par personnages*, Grenoble, 1530, in-4, fort rare.

* CHEVALIER (Jean), jésuite, né à Poligny en 1587, fut nommé préfet du collège de la Flèche, et en remplit les fonctions pendant plus de trente ans. On a de lui : *Lyrice in patres soc. Jesu in oram Canadensem transmittendos*, la Flèche, 1633, in-4; *Prolusio poetica seu libri carminum heroicorum, lyricorum, variorumque poematum*, 1638, in-8, réimprimé avec des changements et des augmentations, sous le titre de *Polyhymnia seu variorum carminum libri septem*, 1647, in-8. Le P. Chevalier mourut au collège de la Flèche le 4 décembre 1644, dans sa 63^e année. — Un jésuite, du même nom, né dans le Perche en 1618, mort à l'île Saint-Christophe en 1649, est auteur des deux ouvrages suivants : *Réponse d'un ecclésiastique à la lettre d'une dame religieuse de Fontevrault, touchant les différends dudit ordre*, Paris, 1641, in-4, publiée sous le nom supposé de François Chrétien. *Vie de Robert d'Arbrisselle, fondateur de l'ordre de Fontevrault, traduite du latin de Baulderic, évêque de Dol*, la Flèche, 1647, in-8.

CHEVALIER (Nicolas), français réfugié à Utrecht, à cause de la religion protestante qu'il professait, a fait paraître un savant ouvrage intitulé : *Recherches curieuses d'antiquités que l'on conserve dans la chambre des raretés de cette ville*, Utrecht, 1709, in-folio.

CHEVALIER (François-Félix), né à Poligny en 1703, était gendre de Dunod (Voy. ce nom), dont l'exemple et les conseils développèrent en lui le goût pour l'étude de l'histoire. Sa place de maître des comptes à la chambre de Dole lui donna la facilité de voir et de consulter beaucoup de titres originaux, de chartes et de documents précieux réunis dans les archives de cette compagnie. Après vingt ans de travaux assidus, il fit paraître l'ouvrage qui l'avait occupé si longtemps, sous le titre de : *Mémoires historiques sur la ville de Poligny*,

Lons-le-Saunier, 1767 et 1769, 2 vol. in-4. L'auteur y a joint une dissertation sur les voies romaines existantes dans le comté de Bourgogne; la description d'un monument découvert dans la plaine de Poligny, nommé les *Chambrettes* (Voy. BRUAND Jos.); et enfin un discours sur l'emplacement de la ville d'*Olinum* ou *Olino* que Chevalier fixe à Poligny. On lui a reproché, non sans raison, de s'être laissé entraîner par ses préventions pour sa ville natale; et d'en avoir exagéré l'antiquité et l'importance; néanmoins son ouvrage peut être consulté avec fruit. Chevalier mourut en 1800, dans sa 96^e année.

CHEVANES (Jacques de), connu sous le nom du *Père Jacques d'Autun*, du lieu de sa naissance, prit l'habit de capucin dans la province de Lyon, où il se fit un nom parmi les prédicateurs et les théologiens de son temps; il a écrit : *l'Amour triomphant des impossibilités de la nature et de la morale*, ou *Discours sur le très-auguste sacrement de l'Eucharistie*, Lyon, 1633, in-4. *Les entretiens curieux d'Hermodore et du voyageur inconnu, etc.*, Lyon, 1634, in-4. C'est une réfutation des ouvrages de J. P. Le Camus, avec une apologie des ordres religieux. *La conduite des Illustres, ou les Maximes pour aspirer à la gloire d'une vie héroïque et chrétienne*, Paris, 1637, 2 vol. in-4. *L'incrédulité ignorante, et la crédulité savante au sujet des magiciens et sorciers, avec la réponse à un livre intitulé : Apologie pour tous les grands personnages qui ont été accusés de magie*, par Naudé, Lyon, 1671, in-4; *Iustæ expectationes nostræ salutis, oppositæ desperationi sæculi*, Lyon, 1649, 2 vol. in-4.

* CHEVANES (Jacques-Auguste de), frère du précédent, né à Dijon en 1624, reçu avocat au parlement de Bourgogne en 1645, occupa pendant vingt-quatre ans la charge de secrétaire du roi à la chancellerie de Dijon. Il acquit une grande réputation au barreau, surtout dans les matières ecclésiastiques, et mourut en 1690. On a de lui : *Coutumes générales du pays et duché de Bourgogne, etc.*, Châlons, 1663, in-4; des *Vers grecs et latins*, en tête des *Dialogues* de C. Fevret : *De claris fori burgundici oratoribus*; et quelques autres *Pièces* au devant du *Traité de l'Abus* du même auteur; les *Vies*, en latin, de *Nicolas de Chevanes*, son père, de *Ch. Fevret*, de *Jean Lacurne*, et en français, de *J.-B. Le Menestrier*; une *Histoire de la Sainte-Chapelle de Dijon*, et quelques *Factums*. Philippe-Louis Joly a publié un *Chevaniana*, ou *Mélanges* de J.-A. de Chevanes.

* CHEVARD (V.), né à Chartres, fut d'abord notaire, et mérita la confiance de ses concitoyens qui le nommèrent deux fois maire. Il devint ensuite conseiller de préfecture, puis inspecteur des prisons et membre de la société d'agriculture. La statistique d'Eure-et-Loir, l'industrie agricole de la Beauce, l'archéologie, les monuments celtiques devinrent tour à tour l'objet de ses recherches. On a de lui : *Histoire de Chartres et de l'ancien pays Chartrain, avec une description statistique du département d'Eure-et-Loir*, Chartres, an 9 (1802), 2 vol. in-8; ouvrage qui offre beaucoup de recherches, mais où l'on désirerait plus d'ordre et

de méthode. Il a donné en outre plusieurs dissertations dans les annuaires du département, etc. Chevard est mort à Chartres, le 9 mai 1826, âgé de soixante-dix-huit ans.

CHEVASSU (Joseph), curé des Rousses, dans le diocèse de Saint-Claude, né à Saint-Claude, en Franche-Comté, le 6 novembre 1674, mort dans la même ville le 15 octobre 1753, était l'exemple du troupeau qu'il instruisait. On a de lui : des *Méditations ecclésiastiques*, Lyon, 1737, 4 vol.; 1743, 5 vol. in-12. *Méditations sur la passion*, Lyon, 1746, in-12. *Abrégé du rituel romain, avec des instructions sur les sacrements*, Lyon, 1746, in-12. *Le missionnaire paroissial*, 4 vol. in-12, renfermant ses prêches et des conférences sur les principales vérités de la religion. L'onction n'était pas la qualité dominante de cet orateur; mais il était instruit, et il possédait bien l'Écriture et les Pères.

CHEVERT (François de), né à Verdun sur Meuse le 21 février 1695, s'éleva du poste de simple soldat au grade de lieutenant-général. Il dut tout à son mérite, et rien à la faveur ni à l'intrigue. Il eut à lutter contre l'envie et contre l'obscurité de sa naissance. Une étude profonde de la tactique, un amour extrême de ses devoirs, un désir ardent de se distinguer; tels furent les protecteurs qui veillèrent à son avancement. Nous ne suivrons pas toutes les actions éclatantes qui le distinguèrent. Tout le monde connaît la retraite de Prague par le maréchal de Belle-Île. Chevert qu'il y laissa avec dix-huit cents hommes, pressé de se rendre par la famine, par les habitants et par une armée nombreuse, prend les otages de la ville, les enferme dans sa propre maison et met dans les caves des tonneaux de poudre, résolu de se faire sauter avec eux, si les bourgeois veulent lui faire violence. Il obtint ce qu'il demandait, c'est-à-dire, de sortir avec tous les honneurs de la guerre : le prince Lobkowitz lui accorda deux pièces de canon. Les guerres de 1741 et de 1737 offrirent à notre guerrier les occasions les plus dangereuses et les plus brillantes. Ce brave officier mourut le 24 janvier 1769, dans la 74^e année de son âge. Il était commandeur-grand-croix de l'ordre de Saint-Louis, chevalier de l'Aigle blanc de Pologne, gouverneur de Givet et de Charlemont, lieutenant-général des armées du roi. Il fut inhumé en la paroisse de Saint-Eustache de Paris, où l'on voit son épitaphe conçue en ces termes : « Sans aïeux, sans fortune, » sans appui, orphelin dès l'enfance, il entra au » service à l'âge de 11 ans. Il s'éleva malgré l'en- » vie à force de mérite, et chaque grade fut le prix » d'une action d'éclat. Le seul titre de maréchal de » France a manqué, non pas à sa gloire, mais à » l'exemple de ceux qui le prendront pour mo- » dèle. »

* CHEVERUS (Jean-Louis-Anne-Madeleine LEFÈVRE de) était né le 28 janvier 1768 à Mayenne, où son père occupait une charge de justice. Après avoir fait de bonnes études au collège de Louis-le-Grand, il entra au séminaire de Saint-Magloire, et fut ordonné prêtre par dispense le 18 décembre 1790, à la dernière ordination publique qui se fit à Paris. De retour à Mayenne, malgré sa jeunesse,

il fut nommé pour succéder dans la cure de Notre-Dame à son oncle l'abbé Gauthier, qui était vieux et infirme. C'était le moment où le serment était exigé des ecclésiastiques fonctionnaires. Le nouveau curé n'ayant pas voulu le prêter, ne put prendre possession de sa cure, et exerça le ministère en secret, au milieu des contradictions et des alarmes. Dans les premiers mois de 1792, il fut mis en surveillance à Laval avec les autres prêtres *insermentés* du département. Le décret du 26 août ayant ordonné leur déportation, l'abbé de Cheverus obtint un passeport pour l'Angleterre, et passa par Paris où il arriva au moment même des massacres de septembre. Il se tint caché pendant ces funestes journées, et dès qu'il le put, se hâta de fuir à la faveur d'un déguisement. Arrivé heureusement en Angleterre, il donna d'abord quelques leçons et ouvrit ensuite une chapelle pour les catholiques de son quartier. L'abbé Matignon, docteur et professeur de Sorbonne, lui ayant écrit de Boston, pour l'engager à venir l'y joindre, il s'y décida après quelque hésitation, et arriva à Boston le 3 octobre 1796. Bientôt une grande intimité s'établit entre les deux prêtres exilés, qui travaillaient de concert avec un zèle égal au bien de la religion. Par leurs soins le nombre des catholiques s'accrut et ils eurent le bonheur de ramener dans le sein de l'Eglise deux ministres protestants. On ouvrit pour la construction d'une église une souscription à laquelle John-Adams, alors président des Etats-Unis, voulut participer. L'église fut achevée et consacrée le 29 septembre 1803 sous le titre de Sainte-Croix, par M. Caroll, évêque de Baltimore. Lorsque le concordat de 1801 eut été signé, sa famille et ses amis de France le pressèrent de revenir dans sa patrie; mais les besoins des catholiques de Boston le décidèrent à rester. En 1808, le pape ayant établi quatre nouveaux évêchés pour les Etats-Unis, l'abbé de Cheverus fut nommé évêque de Boston et sacré en cette qualité à Baltimore le 1^{er} novembre 1810. L'abbé Matignon, son maître et son ami, qui avait déterminé M. Caroll à le proposer au saint Siège, voulut être son aide et son conseiller, et rien entre eux ne fut changé. L'abbé de Cheverus, doué d'une facilité merveilleuse pour les langues, possédait une instruction peu commune; son élocution, sans être brillante, était douce, simple et persuasive. Parmi les discours qu'il prononça en chaire, on remarqua surtout celui par lequel il célébra, en 1814, l'heureuse délivrance du souverain pontife, événement qui rendait la paix à l'Eglise. Il perdit en 1818 M. Matignon, cet ami qui l'avait aidé à porter le poids de l'épiscopat et dont la mort lui causa une vive douleur. En 1822, M. Hyde de Neuville, ambassadeur aux Etats-Unis, de retour en France, parla de l'évêque de Boston, dans des termes qui firent naître à plusieurs personnes éminentes le désir de voir le prélat rendu à sa patrie. Le 13 janvier 1823, l'abbé Cheverus fut nommé à l'évêché de Montauban, et bientôt il reçut, avec l'avis de sa nomination, des lettres qui le pressaient d'accepter. D'un autre côté les catholiques de Boston essayèrent de le retenir par toutes sortes de moyens; mais de nouvelles instances des membres

du clergé français, auxquelles il lui parut impossible de résister, le déterminèrent à quitter l'Amérique. Il partit au milieu des plus touchants adieux, après avoir distribué aux personnes qui l'entouraient tout ce qui ne lui était pas strictement nécessaire. Il arrive à Paris, visite sa famille, prêche à Mayenne, à Laval, etc., et le 28 juillet 1824, se rend à Montauban où il fut accueilli par d'unanimes témoignages de joie et de respect. La simplicité aimable de ses manières et les grâces de son esprit, enchanterent tous ceux qui l'approchaient. On raconte de lui une foule de traits touchants. Dans une inondation du Tarn, il recueillit dans son palais plusieurs des victimes de ce désastre, les nourrit à ses frais et leur prodigua toutes sortes de secours. M. l'évêque d'Hermopolis, alors ministre, lui écrivit à cette occasion une lettre très-flatteuse, en lui envoyant cinq mille francs au nom du roi. Pendant le carême il prêchait trois fois la semaine, et lors du jubilé de 1826, il redoubla ses instructions qui produisirent des fruits abondants. A cette époque un ancien religieux, qui s'était marié pendant la révolution, ému et éclairé par ses exhortations, rétracta ses erreurs. M. d'Aviau, archevêque de Bordeaux, étant mort en 1826, M. de Cheverus fut nommé pour lui succéder, et prit possession de son nouveau siège le 14 décembre de la même année. Ce fut vers le même temps qu'il fut fait pair de France. A Bordeaux M. de Cheverus se montra tel qu'il s'était fait connaître à Montauban, affectueux, prévenant, charitable et dévoué au bien. Les prêtres de son diocèse étaient accueillis par lui avec une bonté toute paternelle. Il avait déclaré à ceux de la campagne qu'ils ne devaient pas avoir d'autre table que la sienne, à moins qu'ils n'eussent dans la ville des parents ou des amis. Il se plaisait aussi à réunir à sa table des habitants de la ville et des étrangers qui venaient le saluer. Les ordonnances du 16 juin 1828 ayant soulevé une vive opposition dans le clergé français, le cardinal de Clermont-Tonnerre crut devoir présenter au roi, au nom de l'épiscopat, un mémoire dont quelques expressions parurent trop vives et trop fortes à l'archevêque de Bordeaux, qui, dans cette occasion, parut divisé d'opinion avec ses collègues. Privé de la pairie après la révolution de juillet, il se réjouit de pouvoir se consacrer exclusivement au ministère de charité, de paix et d'union dont l'investissaient ses fonctions. Depuis cette époque, en effet, il ne sortit qu'une seule fois de son diocèse, qui dut à son influence de conserver le calme dans les moments les plus fâcheux. Lorsqu'il fut promu au cardinalat en 1836, il accepta sans joie cet honneur qu'il n'avait point désiré et qu'il aurait voulu voir décerné à un autre prélat. Cependant la santé du cardinal déclinait sensiblement depuis quelques mois, et lui-même, averti par une première attaque qui n'avait pas eu de suites graves, semblait pressentir quelque accident fâcheux. Le 14 juillet 1836 il fut trouvé sans connaissance dans sa chambre, et malgré tous les efforts des médecins, son état devint bientôt désespéré. Il expira au bout de quelques jours sans avoir recouvré la connaissance. Sa mort excita des regrets universels dans son diocèse. Chacun crut avoir

perdu un ami et un père. Ses obsèques furent célébrées avec une grande pompe. M. l'évêque de la Rochelle prononça quelque temps après son oraison funèbre, et les grands-vicaires de Bordeaux, dans un mandement du 31 juillet 1836, retracèrent les principales circonstances de la vie du prélat qui par ses vertus avait honoré l'église de France.

* CHEVIGNARD DE LA PALLUE (Antoine-Théodore), écrivain sur lequel on n'a aucun renseignement, a publié les ouvrages suivants : *Idee du monde ou Idées générales des choses dont un jeune homme doit être instruit*, Dijon, 1779, et Paris, 1782, 1784, 3 vol. in-12; la *Vie de Jésus* appelée à la simplicité, suivie de maximes tirées de l'imitation de Jésus, Paris, 1798, in-12. Cette vie a reparu sous ce titre : *Exemple de vertu ou Instructions élémentaires pour tous les peuples*, Paris, 1805, in-12; les *Anes de Beaune, historiettes très-plaisantes, avec leur explication*, 1783, brochure in-12, imprimée sans le consentement de l'auteur, par l'indiscrétion d'un de ses amis à qui il avait confié son manuscrit. Pour réparer le scandale occasionné par cette publicité, Chevignard fit imprimer les *Frères l'Asne, anciens commerçants de Beaune; origine des plaisanteries faussement imaginées sur le compte des citoyens de cette ville; explication de quelques historiettes*, 1784, in-12.

* CHEVILLARD (André), dominicain, né à Reunes, fut envoyé dans les missions des Antilles, et y mourut en 1682. Dans un voyage qu'il fit en Europe, il publia : les *Dessains de S. E. de Richelieu pour l'Amérique, ce qui s'y est passé de plus remarquable depuis l'établissement des colonies, et un ample traité du naturel de la religion et des mœurs des Indiens insulaires et de la Terre-Ferme*, Rennes, 1639, in-4, ouvrage que Lenglet-Dufresnoy attribue par erreur à Jean Chevillard le généalogiste. On y trouve des documents curieux sur les événements politiques et sur les missions des Antilles, depuis l'année 1633, époque à laquelle la Martinique, la Guadeloupe et plusieurs autres îles n'étaient habitées que par les sauvages.

CHEVILLARD (Jacques), généalogiste, mort à Paris, le 24 octobre 1751, âgé de 71 ans. On a de lui : un *Dictionnaire héraldique*, contenant les armes et blason des princes et grands officiers de la couronne, avec celles de plusieurs maisons et familles du royaume, Paris, 1723, in-12; *Carte* contenant les armes, les noms et qualités des gouverneurs, capitaines et lieutenants-généraux de la ville de Paris; D'autres cartes concernant l'art héraldique. — Jean CHEVILLARD, père du précédent, est auteur du *Grand armorial*, ou *Cartes de blason, de chronologie et d'histoire*, en 79 tableaux, in-fol. sans date.

CHEVILLIER (André), né à Pontoise en 1636, parut en Sorbonne avec tant de distinction, que l'abbé de Brienne, depuis évêque de Coutances, lui céda le premier lieu de licence, et en fit même les frais. Il mourut en 1700, bibliothécaire de Sorbonne. Sa piété égala son savoir, et son savoir était profond. On l'a vu se dépouiller lui-même pour revêtir les pauvres, et vendre ses livres pour les assister. On a de lui : *Origine de l'imprimerie de Paris*, 1694,

in-4; dissertation historique et critique, pleine d'érudition et souvent citée dans les *Annales typographiques* de Maittaire; *Le grand canon de l'église grecque, traduit en français*, 1699, in-12. C'est plutôt une paraphrase qu'une traduction; *Dissertation latine sur le concile de Chalcédoine touchant les formules de foi*, 1664, in-4.

CHEVREAU (Urbain) naquit à Loudun en 1615. Il fit paraître beaucoup d'esprit dans ses premières études. La reine Christine de Suède le choisit pour secrétaire, et l'électeur palatin pour son conseiller. Chevreau, fixé dans cette cour, contribua beaucoup à la conversion de la princesse électorale, depuis duchesse d'Orléans. Après la mort de l'électeur, il revint en France, et fut choisi par Louis XIV pour précepteur du duc du Maine. Le désir de vaquer en repos aux exercices de la vie chrétienne l'obligea de quitter la cour pour se retirer dans sa patrie, où il mourut en 1701, âgé de 88 ans. Il ne rougit jamais de la religion au milieu des grands. Sa piété fut tendre, autant que son érudition fut profonde. On lui doit les ouvrages suivants : *L'École du sage*, traduit de l'anglais de Joseph Hall, 1645 et 1664; *Considérations fortuites, et de la Tranquillité d'esprit*, traduit de l'anglais du même auteur, 1648 et 1690, in-12. Une traduction du *Traité de la providence*, de Théodoret, 1652, petit in-12; *Les tableaux de la fortune*, 1651, in-8, depuis réimprimés avec des changements, sous ce titre : *Effets de la fortune*, 1656, in-8, roman qui fut bien accueilli dans le temps; *L'Histoire du monde*, en 1686, réimprimée plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Paris, 1717, 8 vol. in-12, avec des additions considérables, par Bourgeois de Chastenet. On sent en lisant cette histoire, que l'auteur avait puisé dans les sources primitives; mais il ne les cite pas toujours avec fidélité. L'histoire grecque, la romaine, la mahométane, y sont traitées avec assez d'exactitude. L'auteur aurait pu se dispenser de mêler aux vérités utiles de son ouvrage les généalogies rabbiniques qui le défigurent, et quelques discussions qui ne devaient entrer que dans une histoire en grand; *Œuvres mêlées*, 2 parties in-12, la Haye, 1697. Ce sont des lettres semées de vers latins et français, quelquefois ingénieux, quelquefois faibles; d'explications de passages d'auteurs anciens, grecs et latins; d'anecdotes littéraires, etc.; *Chevreana*, Paris, 1697-1700 2 vol. : recueil dans lequel l'auteur a versé de petites notes, des réflexions, des faits littéraires qu'il n'avait pas pu faire entrer dans ses autres ouvrages. Chevreau avait joint à l'étude des anciens le commerce de quelques-uns des modernes, et il s'était formé chez les autres. Il avait beaucoup lu; mais dans ses livres il n'accable pas son lecteur par un trop grand amas de recherches érudites. Il est souvent loué par Tannegui Le Fèvre, qui lui a adressé plusieurs de ses lettres; par M. Dacier, et par les plus habiles critiques de son temps. « Mais à peine, dit un écrivain, » son nom est-il aujourd'hui connu du commun » des littérateurs; on a oublié du moins qu'il a » été un des plus beaux esprits du siècle dernier; » cependant ses ouvrages offrent plus de talents, » une littérature plus étendue que les produc-

» tions d'un grand nombre d'écrivains qui brillent dans celui-ci, et sont destinés au même sort. » On trouve sa vie écrite par Ancillon, dans les *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes*, Amsterdam, 1709, in-12.

CHEVREMONT (l'abbé Jean-Baptiste de), Lorrain de nation, secrétaire de Charles V, duc de Lorraine, se retira à Paris après la mort de son maître, et y mourut en 1702. On a de lui : *La connaissance du monde*; *L'Histoire de Kemiski*, géorgienne; *La France ruinée, par qui et comment*; *Le Testament politique du duc de Lorraine*; *L'Etat actuel de la Pologne*, Cologne, 1702, in-12; *Le Christianisme éclairci sur les différends du temps en matière de quietisme*, etc. Les ouvrages de l'abbé de Chevremont n'ont rien pour gagner le lecteur : ils sont remplis de projets ridicules, d'idées fausses, et le style en est des plus languissants.

* CHEVRET (Jean), né à Meulan, le 13 mars 1747, employé à la bibliothèque du roi depuis 1763, et mort à Meulan, le 15 août 1820, a publié durant le cours de la révolution diverses brochures morales ou politiques. On y voit que l'auteur avait embrassé la cause de la liberté avec un enthousiasme qui l'entraîne souvent dans la déclamation, mais qui ne lui fit jamais oublier les principes religieux et chrétiens, dont il se montre partout vivement pénétré. Voici la liste de ses ouvrages telle qu'il l'a inscrite lui-même dans le catalogue des auteurs à la Bibliothèque du roi : *Manuel des citoyens français, suivi de plusieurs lettres relatives à l'éducation*, 1790, in-8; *De l'amour et de sa puissance suprême, ou développement de ses œuvres dans la nature et dans nos cœurs*, Paris, 1791, in-8; *Etrennes à la jeunesse française*, 1792, in-8; *Principe universel d'éducation, et motif obligatoire d'union et de paix pour tous les hommes, toutes les nations, ou la véritable philosophie parlant aux yeux pour éclairer l'esprit et régler le cœur*, 1792, in-8; *De l'éducation dans la république, et de ses moyens de prospérité et de gloire*, 1792, in-8; *Principes de sociabilité, ou nouvel exposé des droits et des devoirs de l'homme et du citoyen*, Paris, 1793, in-8; *Œuvres philosophiques, politiques, morales, et d'éducation*, 1789-1793, in-8; *Épître à l'humanité et à la patrie en particulier, sur le bon ordre et l'idée de la véritable liberté*, 1809, in-8.

CHEVREUSE (Marie de ROHAN-MONTBAZON, duchesse de), née en 1600, épousa, en 1617, Charles d'Albert, duc de Luynes, connétable de France, et en 1622 Claude de Lorraine, duc de Chevreuse. Cette dame, célèbre par sa beauté et par son esprit, fut ennemie du cardinal de Richelieu, parce qu'elle voyait avec peine la manière dont il traitait la reine, pour laquelle son attachement était déclaré. Le cardinal l'en puni par l'exil; elle fut même obligée de sortir de France, et de se retirer à Bruxelles, d'où elle entretenait commerce avec la reine. Quand cette princesse fut devenue régente, la duchesse de Chevreuse revint triomphante à la cour; mais sa faveur fut de courte durée, parce qu'elle entra dans les intrigues contre le cardinal Mazarin, selon que le coadjuteur, avec qui elle était fort liée, penchait pour ou contre la cour. Cette du-

chesse conserva cependant toujours de l'ascendant sur l'esprit de la reine; elle la poussa à consentir à la disgrâce du fameux surintendant Fouquet, et mourut en 1679. Ce fut par elle que le duché de Chevreuse vint à ses enfants du premier lit.

CHEVRIER (François-Antoine), né à Nancy, au commencement du xviii^e siècle, d'un secrétaire du roi, montra, dès sa jeunesse, beaucoup d'esprit et de méchanceté. Après avoir parcouru divers pays, tantôt riche, tantôt pauvre, consacré tour à tour à l'intrigue et aux lettres, il alla mourir en Hollande en 1762. Cet auteur avait du talent, de l'esprit et de l'imagination, et surtout beaucoup de facilité; mais il en abusait, et il n'a rien laissé de véritablement estimable. Il est auteur de quelques comédies et de quelques ouvrages en prose. Plusieurs romans : *Cela est singulier*; *Maga-Kou*; *Mémoires d'une honnête femme*, in-12; le *Colporteur*, in-12. Ce dernier ouvrage, plein d'atrocités révoltantes et de saillies heureuses, est une satire affreuse des mœurs du siècle. *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres de Lorraine, avec une réfutation de la Bibliothèque de Lorraine de dom Calmet*, Bruxelles, 1754, 2 vol. in-12; *Histoire civile, militaire, ecclésiastique, politique et littéraire de Lorraine et de Bar*, Bruxelles, 1758, 7 vol. in-12. Les *Mémoires* ci-dessus forment les deux derniers volumes de cette histoire. *Les Ridicules du siècle*, in-12, ouvrage qui fut proscrit dans sa nouveauté. L'auteur avait trempé son pinceau dans le fiel, et presque tous ses caractères sont outrés : ce livre est d'ailleurs très-médiocre. *Histoire de la campagne de 1757, jusqu'au 1^{er} janvier 1759*; *Le Testament politique du maréchal de Belle-Ile*, son codicile et sa vie, en 3 vol. in-12, 1761-1762. Ce sont des mémoires supposés, mal digérés, mais bien écrits et curieux. Il est à regretter qu'un tel sujet n'ait pas été traité par un écrivain mieux instruit ou plus véridique. *L'histoire de Corse*, Nancy, 1749, in-12. M. l'abbé Germanes en a donné une meilleure, en 1776, 3 vol. in-12; *Projet de paix générale*; *Almanach des gens d'esprit par un homme qui n'est pas sot*. L'indécence, la satire impudente, l'obscénité et l'impiété dominant dans cette misérable brochure, ainsi que dans la plupart des livres de cet écrivain, dont les mœurs ne valaient pas mieux que les ouvrages, « qui presque tous infectés, dit un critique, » de l'esprit de satire et du poison de la haine, » peuvent être comparés à ces nuées d'insectes » éphémères qui piquent un moment, et ne vivent » qu'un jour. » Il préparait de nouvelles horreurs lorsqu'il mourut. La *Vie du père Norbert*, capucin, est une des dernières productions de Chévrier.

* CHEVRIÈRES (J.-H. de), écrivain français, réfugié en Hollande, né sur la fin du xviii^e siècle, a laissé : *Abrégé chronologique de l'histoire d'Angleterre*, avec des notes, Amsterdam, 1730, 7 vol. in-12; *Images des héros et des grands hommes de l'antiquité, dessinées sur des médailles, des pierres antiques, etc.*, trad. de l'italien de J. A. Canini, Amsterdam, 1751, in-4; *Vie de Philippe II, roi d'Espagne*, trad. de Grégorio Leti, Amsterdam, 1754, 9 vol. in-12; *Histoire de Stanislas, premier roi de Pologne*, par M. D. C., Londres, 1741, 2 vol. in-12.

Quelques personnes attribuent cet ouvrage à Cantillon.

CHEYNE (Georges), docteur en médecine, et de la société royale de Londres. Il naquit en Ecosse en 1671, s'appliqua à la philosophie et aux mathématiques, ensuite à la médecine, et réussit très-bien dans la pratique de cette science. Il mourut en 1742 à Bath, âgé de 72 ans. Il est fort connu par un ouvrage intitulé : *De infirmorum sanitate tuenda, vitæque producenda*, Londres, 1726, in-8; traduit en français par l'abbé de La Chapelle, sous le titre de *Règles sur la santé et les moyens de prolonger sa vie, ou Méthode naturelle de guérir les maladies du corps et celles de l'esprit qui en dépendent*, Paris, 1749, 2 vol. in-8. On a encore de lui un *Traité de la goutte*, 1724, in-8, en anglais, et quelques ouvrages de philosophie et de mathématiques, qui ne valent pas ses livres de médecine.

* CHÉZY (Antoine), directeur de l'école des ponts et chaussées, né à Châlons-sur-Marne en 1718, mort sans fortune le 4 octobre 1798, passa ses premières années dans la congrégation de l'Oratoire qu'il quitta à l'âge de 30 ans; il fut admis à l'école des ponts et chaussées en 1748, nommé sous-ingénieur en 1761 et ingénieur en chef en 1763. C'est sous sa direction que s'élevèrent les ponts de Mantes et de Tréport, remarqués par leur belle construction. Il avait écrit un grand nombre de *mémoires* que sa modestie l'empêcha de publier; un seul, celui *sur les niveaux*, a paru dans le tome V du *Recueil des savants étrangers* de l'acad. des sciences. Sa *Méthode pour la construction des équations indéterminées* relatives aux sections coniques a été publiée par Prony, Paris, 1791, in-4.

* CHÉZY (Antoine-Léon), orientaliste, fils du précédent, né à Paris en 1773, fut admis à l'école polytechnique, dès sa formation, et se livra, après en être sorti, à l'étude de l'arabe et du persan. Appelé à suivre comme interprète l'armée d'Égypte, une maladie le retint en France. De retour à Paris il fut attaché au département des manuscrits de la bibliothèque royale, et dirigea ses études vers la littérature sanskrite. Aidé, quelques années plus tard, des travaux des savants anglais, il étendit et perfectionna les connaissances qu'il avait acquises si laborieusement. En 1814, une chaire de langue et de littérature sanskrite fut créée pour lui au collège de France. En 1816, il fut nommé à l'académie des inscriptions, et les sociétés de Calcutta et de Bombay l'inscrivirent parmi leurs correspondants. A la mort de Langlès (voy. ce nom), Chézy, qui l'avait souvent remplacé dans l'exercice de ses fonctions, se flattait de lui succéder dans la place de conservateur des manuscrits orientaux de la bibliothèque du roi. Mais il n'obtint que la chaire de langue persane. L'impression pénible qu'il en ressentit, a peut-être privé la littérature de quelque ouvrage dont, avec un esprit plus tranquille, il l'aurait enrichie. Il est mort dans le mois d'août 1832. On a de lui : *Discours prononcé au collège royal de France, à l'ouverture du cours de langue et de littérature sanskrite*, Paris, 1815, in-8; *Extrait du livre des merveilles de la nature*, trad. de Kazwiny, Paris, 1805, in-8, et inséré dans la

Chrestomathie arabe de Sylvestre de Sacy. *Medjoun et Leila*, poème traduit du persan de Djami, Paris, 1807, 2 vol. in-18. Cette traduction, aussi fidèle qu'élégante, d'une composition du Pétrarque persan, fut jugée, en 1810, digne d'un prix décennal. *Yadjnadatta-Badha, ou la mort d'Yadjnadatta*, épisode extrait et traduit du Ramayana, poème épique sanskrit, Paris, 1814, in-8; imprimé aussi dans la Chrestomathie. *Saontala*, drame indien en 7 actes, avec le texte en caractères sanskrits, 1830, gr. in-4. Il était un des collaborateurs du *Journal des Savants*, du *Journal asiatique*, et des *Annales de la littérature et des arts*.

CHIABRERA (Gabriel), poète italien, né à Savone en 1552, fortifia à Rome son inclination et ses talents pour les belles-lettres. Alde Manuce et Antoine Muret lui donnèrent leur amitié, et l'aiderent de leurs conseils. Il mourut à Savone en 1637, à 85 ans. Le pape Urbain VIII, protecteur des poètes, et poète lui-même, l'invita en 1624, d'aller à Rome pour l'année sainte; mais Chiabrera s'en excusa sur son âge et ses infirmités. Ce poète était un des plus beaux esprits et des plus laids personnages de l'Italie. Il a laissé des *poésies héroïques, dramatiques, pastorales, lyriques*. On estime surtout ces dernières, imprimées séparément en 1781, 3 vol. in-12. Ses poèmes héroïques sont la *guerra de' Goti*; la *Firenze*; il *Ruggiero*; *Amedeida*, ou la Conquête de Rhodes par Amédée de Savoie. L'abbé Paolucci publia le recueil de ses ouvrages en 1718, à Rome, en 3 vol. in-8. Ils ont été réimprimés depuis à Venise, 1731, 4 vol. in-8, 1768 et 1782, 5 vol. in-12. La *vie* de l'auteur, qu'on regarde comme le Pindare de l'Italie, est à la tête de ce recueil. On en a une édition, Milan, 1807-08, 3 vol. in-8.

* CHIARAMONTI (Scipion), philosophe et mathématicien, né à Césène, ville de la Romagne, le 22 juin 1563, mort le 3 octobre 1632, fonda dans sa patrie l'académie des *Offuscanti*. Outre plusieurs ouvrages contre Tycho-Brahé sur les comètes et sur le système du monde, d'autres de mathématiques, et des commentaires sur Aristote, on a de lui une Histoire latine de Césène en seize livres, Césène, 1641, in-4; Helmstadt, 1663, in-4 : on y trouve des renseignements utiles sur l'histoire de l'Italie; un traité *De conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus...* Venise, 1623, in-4.

* CHIARAMONTI (Jean-Baptiste), né à Brescia le 2 mars 1731, lut à l'âge de 23 ans, dans une réunion de savants, une dissertation : *Sul Paterno impero degli antichi Romani*, qui fut imprimée dans le vol. 5^e de la *Nuova Raccolta d'opuscoli scientifici e filosofici*, Venise, 1759; il y en lut une seconde, en 1756, *Sopra il commercio*, qui fut bientôt suivie d'une troisième, *Sulle accademie litterarie Bresciane*. D'autres opuscules non moins estimés, du même auteur, furent imprimés, soit séparément, soit dans les *Dissertazioni istoriche scientifiche ed erudite recitate nell' adunanza del Mazzuchelli*, qu'il publia en 1763, à Brescia. Il a encore donné des *Notizie intorno a Luigi Marcello, Patrizio Veneto*, au P. Jean-Pierre Bergantini, au P. François Lana. La notice sur Lana (Voy. ce nom) est suivie d'une description de la fameuse barque volante de ce jé-

suite, projet dans lequel on a vu le prélude de l'invention des aérostats. — Son frère Horace, mort en 1794, est auteur de quelques ouvrages ascétiques.

* CHIARANTANO (Paul), né à Piazza dans la Sicile, en 1613, peut être placé parmi les hommes distingués qu'a produits la société des jésuites. Il professa la philosophie, la théologie scolastique et la morale. Les mathématiques fixèrent aussi son attention, et ses connaissances dans les langues orientales étaient très-approfondies. Il fut deux fois élu recteur du collège de Piazza, et devint censeur du Saint-Office. Il mourut dans sa patrie le 22 janvier 1701. On a de lui : *Piazza città de Sicilia nova et antiqua*, Messine, 1634, in-4, inséré dans le tome X des *Antiquités* de Grævius. Il a laissé manuscrits : *De horologiis rotalibus et solaribus*; *De segmentis seu partibus circuli*; *De sphaera*; *De modo erigendi figuram*; *De astronomia*.

CHIARI (Joseph), peintre romain, mort d'apoplexie dans sa patrie en 1727, à 73 ans, se fit un nom parmi ceux de sa profession, par plusieurs beaux morceaux de peinture pour les églises et pour les palais de Rome.

* CHIARI (l'abbé Pierre), poète comique et romancier, né à Brescia en 1702, entra chez les jésuites, se fit séculariser, et se livra tout entier à son goût pour les lettres. L'Italie compte peu d'écrivains aussi féconds; dans l'espace de dix à douze ans, il composa plus de soixante comédies. Il y a de l'invention dans les sujets, de l'art dans la conduite; mais son style manque de force, de vivacité, de verve comique. Son dialogue, sans couleur et sans vérité, tombe à tout moment dans l'affectation ou dans la langueur. En général elles ne supportent pas la lecture. Chiari voulut néanmoins s'élever jusqu'à la tragédie; il en donna quatre, dont le mauvais succès l'avertit de n'en pas hasarder davantage. Quelques-uns de ses romans valent mieux que ses comédies; mais en général ils peignent de petits objets et intéressent peu. Il passa la plus grande partie de sa vie à Venise, et se retira sur la fin de ses jours à Brescia, où il mourut en 1788, dans un âge très-avancé. Son théâtre a été imprimé à Venise et à Bologne, 1759 à 1762, 14 vol. in-8, dont dix de pièces en vers et quatre de pièces en prose. On a encore de lui des *lettere scelte*, des *lettere filosofiche*, etc.

CHICOT, gentilhomme gascon, fou d'Henri IV, fut très-attaché à ce prince. Il était né en Gascogne, et avait de la fortune et de la valeur. Il se trouva en 1591 au siège de Rouen, et y fit prisonnier le comte de Glatigny, de la maison de Lorraine. En le présentant au roi, il lui dit : *Tiens, je te donne ce prisonnier qui est à moi*. Le comte, désespéré de se voir pris par un homme tel que Chicot, lui donna sur la tête un coup d'épée; dont il mourut quinze jours après. Il y avait dans la chambre où il était malade, un soldat mourant. Le curé du lieu, partisan de la ligue, vint pour le confesser; mais il ne voulut pas lui donner l'absolution, parce qu'il était au service d'un roi huguenot. Chicot, témoin du refus, se leva en fureur de son lit, pensa tuer le curé, et l'aurait fait, s'il en eût eu la force; mais il expira quelques moments après.

CHICOYNEAU (François), conseiller d'état et pre-

mier médecin du roi, naquit à Montpellier en 1672, de Michel Chicoyneau, professeur et chancelier de la faculté de médecine de cette ville. Après avoir été reçu au doctorat, n'étant âgé que de 21 ans, il fut pourvu en survivance des places de son père, et à sa mort, il y ajouta celle de conseiller en la cour des aides de Montpellier. Envoyé à Marseille où régnait la peste, ce médecin parut plein d'audace et de confiance dans cette ville, où tout un peuple égaré n'attendait que la mort. Il rassura les habitants, il calma par sa présence leurs vives alarmes; on crut voir renaitre l'espérance, dès qu'il se montra. Ces services furent récompensés par un brevet honorable, et par une pension que le roi lui accorda. L'an 1731, il fut appelé à la cour, pour y être médecin des enfants de France, par le crédit de Chirac, dont il avait épousé la fille; et à la mort de celui-ci, il fut fait premier médecin du roi, conseiller d'état, et surintendant des eaux minérales du royaume. Il était aussi associé libre de l'académie des sciences de Paris. Il mourut à Versailles l'an 1752, âgé de près de 80 ans. Chicoyneau n'a laissé que de très-petits ouvrages, et à peine connus. Le plus curieux est celui où il soutient que la peste n'est pas contagieuse, Lyon et Paris, 1721, in-42. On croit qu'il n'embrassa cette opinion que pour plaire à Chirac, son beau-père, qui en était fortement eniché.

CHICOYNEAU (François), né à Montpellier en 1702, eut pour premier maître son père, dont on vient de parler. Le célèbre Chirac lui enseigna ensuite à Paris les principes de la médecine; du Verney et Winslou, l'anatomie, et Vaillant, la botanique. Chicoyneau, né avec un génie facile, délicat, pénétrant, ne pouvait que faire des progrès sous de tels maîtres. La démonstration des plantes fut sa première fonction dans l'université de Montpellier; il la remplit avec le plus grand succès. Le jardin royal de cette ville, le plus ancien du royaume et l'ouvrage d'Henri IV, fut renouvelé entièrement et en peu de temps. Ce ne fut pas avec moins de distinction qu'il présida au cours public d'anatomie. Son père ayant voulu le faire revêtir de la charge de conseiller à la cour des aides, il parla le langage des lois avec la même aisance, mais avec beaucoup moins de goût que celui de la médecine. Il mourut en 1740, à 38 ans, professeur et chancelier de l'université de médecine de Montpellier.

CHIEVRES. Voy. CROV.

* CHIFFLET (Claude), né à Besançon en 1541, mort à Dole le 15 novembre 1580, professeur en droit à l'université, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son siècle. On a de lui : *De substitutionibus*; *De portionibus legitimis*; *De jure fidei commissorum*; *De secundo capite legis Aquiliae disquisitio*, Lyon, 1584, in-8. Chifflet avait laissé sur les *Institutes de Justinien* un *Commentaire* qui probablement est perdu. Les différents traités que nous venons de citer ont été réimprimés plusieurs fois dans les collections des jurisconsultes allemands. *De antiquo numismate liber posthumus*, Louvain, 1628, in-8, plusieurs fois réimprimé; *De Ammiani Marcellini vita et libris rerum gestarum; item status rei-publicae romanae sub Constantino magno et filiis*,

Louvain, 1627, in-8. Cf. Chifflet avait fait un grand nombre de remarques sur l'histoire d'Amien Marcellin; il les envoya à Canter, qui en préparait une édition; mais ces remarques paraissent avoir été perdues. Il en avait laissé d'autres sur plusieurs écrivains de l'antiquité, on ignore ce qu'elles sont devenues.

CHIFFLET (Jean-Jacques) naquit à Besançon en 1588. Après avoir visité en curieux et en savant les principales villes de l'Europe, il fut choisi pour médecin ordinaire de l'archiduchesse des Pays-Bas et du roi d'Espagne, Philippe IV. Ce prince le chargea d'écrire l'histoire de l'ordre de la Toison d'or. Il s'était déjà fait connaître au public par des ouvrages savants. Les principaux sont : *Vesuntio, civitas imperialis... monumentis illustrata*, etc., Lyon, 1618 ou 1630, in-4. C'est la même édition, il n'y a que le frontispice de changé. Cette histoire de Besançon est en assez beau latin; mais l'auteur fait, de cette ville celtique, une ville toute romaine. D'ailleurs, si l'on retranchait de la partie civile l'érudition étrangère, et de la partie ecclésiastique les fables et les légendes, son in-4 serait bien diminué. *Vindiciae Hispanicae*, Anvers, 1630, in-fol., ouvrage fait pour prouver que la race de Hugues Capet ne descend pas en ligne masculine de Charlemagne, et que, du côté des femmes, la maison d'Autriche précède celle des Capétiens. *Le faux Childebrand*, 1649, in-4, en réponse au *Vrai Childebrand*, d'Auteuil de Gombault, 1639, in-4. C'est encore pour contester l'opinion de ceux qui faisaient descendre Hugues Capet de Childebrand, frère de Charles-Martel. *De ampulla Remensi*, Anvers, 1631, in-fol., dans lequel l'auteur traite de fable l'histoire de la sainte ampoule. Il entreprend de prouver qu'Hincmar, archevêque de Reims, en a été l'inventeur, pour faire valoir les droits de son église. Il admettait le saint suaire de Besançon : il a même écrit, pour soutenir son sentiment, un in-4 intitulé *De linteis sepulcralibus Christi*, Anvers, 1624; *Recueil des traités de paix entre la France et l'Espagne, depuis 1526 jusqu'en 1611*, Anvers, 1643, in-8; *Insignia ord. Velleris aurei*, Anvers, 1632, in-4; *Alsatia vindicata*, Anvers, 1630, in-fol.; *Commentarius Lothariensis*, 1649, in-fol.; *Pulvis febrifugus ventilatus*, 1633, in-8. C'est un traité contre le quinquina, dont les propriétés n'étaient pas encore assez connues. Ce savant mourut en 1673, âgé de 85 ans. Comme médecin, il n'est guère connu; mais comme érudit, il a joui de quelque estime. Ses livres sont pleins de recherches; et si, en les écrivant, il avait secoué certains préjugés, et s'était attaché à un arrangement plus méthodique, ils auraient encore plus de réputation qu'ils n'en ont. Ses ouvrages *politico-historiques* ont été recueillis à Anvers, 2 vol. in-folio. *Voy.* Nicéron, tom. 23, pag. 225.

CHIFFLET (Jules), fils du précédent, né vers 1610, docteur en théologie, prieur de Dampierre et grand-vicaire de l'archevêché de Besançon, fut fait l'an 1648 chancelier de l'ordre de la Toison d'or, par Philippe IV, roi d'Espagne, et mourut en 1676. Il n'était pas moins savant que son père, et il s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, dont voici quelques-uns : *L'Histoire du bon chevalier Jacques*

de Lalain, Bruxelles, 1634, in-4; *Traité de la maison de Rye*, 1644, in-fol.; *Les marques d'honneur de la maison de Tassis*, Anvers, 1643, in-fol.; *Breviarium historicum ordinis Velleris aurei*, Anvers, 1632; in-4.

CHIFFLET (Jean), frère du précédent, né à Besançon, s'adonna au droit et aux langues savantes. Il fut fait chanoine de Tournay en 1631, et ensuite prédicateur de Philippe IV, roi d'Espagne, et des archiducs Jean et Léopold. Il s'était aussi beaucoup appliqué à l'étude des médailles, et en avait rassemblé une belle collection. Il mourut le 27 novembre 1666, à l'âge d'environ 32 ans, après avoir publié : *Judicium de fabula Joannae papissae*, Anvers, 1666, in-4; *Apologetica dissertatio de quatuor juris utriusque architectis, Justiniano, Triboniano, Gratiano, et San Raymundo*, Anvers, 1631, et dans le *Trésor de la jurisprudence romaine d'Everard Othon*; Plusieurs dissertations sur des inscriptions antiques, etc., dont quelques-unes ont trouvé place dans le *Trésor des antiquités romaines de Grævius*, tome 4, et dans le tome 12 des *Antiquités grecques* de Gronovius, entre autres, *Socrates, sive de gemmis ejus imagine cœlatis judicium, cum earum iconibus*, qui a été aussi imprimée à part à Anvers, 1637, in-4. On y trouve les choses les plus grotesques sur le sage Socrate.

* CHIFFLET (Philippe), frère de Jean-Jacques, né à Besançon le 10 mai 1597, fit ses études à l'université de Louvain, entra dans l'état ecclésiastique, et fut nommé chanoine de Besançon et grand-vicaire de l'archevêque de cette ville. Il jouissait en même temps de plusieurs bénéfices, était prieur de Bellefontaine, abbé de Balerne, avait le titre d'aumônier de l'infant, gouverneur des Pays-Bas. Il employa une partie de sa fortune à former une bibliothèque des livres les plus précieux et mourut vers 1637, ou, suivant d'autres, en 1663, âgé d'environ soixante ans. On a de lui : *Larmes funèbres sur la mort de Philippe III, roi catholique*, Louvain, 1621, in-4, latin et français, en vers; le *Phénix des princes*, ou la *Vie du pieux Albert mourant*, traduit du latin d'André Trévère et d'Erice Pulean (Henri Dupuy); *Histoire du siège de Breda*, trad. du latin d'Herman Hugon, en français, Anvers, 1631, in-fol.; *Histoire du prieuré de Notre-Dame de Bellefontaine, au comté de Bourgogne*, Anvers, 1631, in-4; *Dévotion aux saintes âmes du purgatoire*, Anvers, 1633, in-12; *Concilii tridentini canones et decreta, cum præfatione et notis*, Anvers, 1640, in-12 : les notes de Philippe Chifflet sur le concile de Trente sont fort estimées; *L'Imitation de Jésus-Christ traduite en français*, Anvers, 1644, in-8, avec fig., traduction qui a eu sept éditions; *Thomæ à Kempis de imitatione libri IV, ex rec. Ph. Chiffletii*, Anvers, 1647; 2^e édit., 1671, in-12.

CHIFFLET (Pierre-François), savant jésuite, né à Besançon en 1592, était parent des précédents. Après avoir professé plusieurs années la philosophie, la langue hébraïque et l'écriture sainte, il fut appelé à Paris l'an 1673, par le grand Colbert, pour mettre en ordre les médailles du roi. Il mourut le 5 octobre, et non le 11 mai 1682, à 90 ans. On a de lui quantité d'ouvrages, entre autres : *Lettre*

touchant Béatrix, comtesse de Chalon, Dijon, 1636, in-4. Cet ouvrage, rempli de recherches, a été réimprimé en 1809, sous la même date de 1636, à 25 exemplaires seulement. Les gravures représentant des sceaux et des armoiries manquent à cette édition. Histoire de l'abbaye et de la ville de Tournus, ibid., 1664, in-4, peu commune et assez estimée; cependant celle de l'abbé Juenin est plus complète. Il a donné aussi des éditions de plusieurs anciens écrivains: entre autres de saint Fulgence, de Ferrand le diacre, de Cresconius, avec des notes, Dijon, 1649, in-4; des opusculs d'Alcuin, de Raban-Maur, et de quelques anonymes, in-4; des Œuvres de Victor de Vite, de Vigile de Tapse, Dijon, 1664, in-4; d'une Vie de sainte Geneviève, par un anonyme qu'on voulait faire passer pour auteur ancien, et qui a été traduite depuis en français par le Père Lallemand. Chifflet, dit Baillet, avait grande connaissance des temps auxquels ont vécu les auteurs qu'il a publiés. Cette famille a produit plusieurs autres savants.

* CHIFFLET (Marie-Bénigne-Ferréol-Xavier), de la même famille, né à Besançon le 21 février 1766, reçu conseiller au parlement en 1786, fut forcé par la révolution de s'expatrier, et alla, en 1791, chercher un asile dans les Pays-Bas. Ayant rejoint l'armée des princes, il fit la campagne de 1792 comme *cavalier noble*. Mais il quitta bientôt le service auquel la faiblesse de sa santé le rendait peu propre, pour se livrer à ses goûts studieux, et il visita successivement les principales universités d'Allemagne. Dès que le calme fut rétabli en France, il se hâta de revenir dans sa ville natale. Nommé conseiller à la cour impériale de Besançon lors de la réorganisation des tribunaux, il en était président de chambre à la restauration. Député du Doubs à la chambre de 1815, il prit place à l'extrême droite où siégeaient les royalistes les plus dévoués. Croyant que les mesures les plus rigides étaient nécessaires pour garantir le trône de nouveaux périls, malgré l'indulgence naturelle de son caractère, il provoqua contre les perturbateurs des peines plus fortes que celles que le gouvernement avait cru devoir proposer. Il fit adopter quelques amendements au projet de loi sur les cris séditieux, et dans la discussion sur la loi d'amnistie, il s'attacha à prouver la nécessité de bannir les régicides. Il demanda même qu'on prélevât sur les biens des condamnés les sommes nécessaires pour indemniser l'état des dommages occasionnés par leurs révoltes. Au commencement de 1816, M. de Castelbajac ayant demandé que le clergé fût autorisé à recevoir pendant vingt ans des dotations en fonds de terre, Chifflet, nommé rapporteur, conclut à ce que cette demande fût convertie en loi. Le 28 avril suivant, il appuya la proposition de rendre au clergé ses biens non vendus, en exceptant toutefois ceux qui auraient été légalement cédés à des établissements publics; et quelques jours après, il se joignit à M. de Bonald pour demander l'abolition de la loi du divorce. La dissolution de la chambre ayant été prononcée, le 3 septembre, Chifflet ne fut pas réélu. Mais en 1820, les suffrages des électeurs le portèrent encore à la députation, et il fut

nommé l'un des vice-présidents de la chambre. Le 12 mai 1821, il appuya la proposition d'augmenter les pensions ecclésiastiques, et de tirer le clergé d'un état précaire qui nuisait à sa dignité. Nommé, en 1822, rapporteur du projet de loi pour la répression des délits de la presse, il conclut en demandant l'adoption de tous les amendements proposés par la commission, dans le but d'aggraver les peines appliquées à ces délits. Chifflet avait été nommé au mois de novembre 1821, premier président de la cour royale de Besançon. En 1824, il fut réélu député pour la troisième fois, et la chambre le continua dans les fonctions de vice-président. Il parla plusieurs fois dans la discussion sur la loi de l'indemnité, et fit décider que l'héritier serait admis à réclamer l'indemnité, sans qu'on pût lui opposer une incapacité résultant des lois révolutionnaires. Nommé rapporteur sur la loi du sacrilège, il conclut à son adoption dans la séance du 5 avril 1825. En 1826, il vota pour les poursuites à diriger contre le rédacteur du journal du Commerce, feuille qui avait publié deux articles injurieux à la chambre. A l'ouverture de la session de 1827, Chifflet l'emporta sur M. de Labourdonnaye pour une des places de candidat à la présidence. Le 5 novembre de la même année, il fut nommé pair de France, et peu de temps après il reçut le titre de vicomte. A la révolution de 1830, il se démit des fonctions de premier président, et se retira dans sa terre de Montmirey près de Dole, où il mourut, le 13 septembre 1835. C'était un homme intègre, laborieux, et d'une piété profonde. Mais le zèle qu'il mit à servir la cause des Bourbons ne fut pas toujours assez éclairé.

CHIGI. Voy. ALEXANDRE VII.

CHILDEBERT I^{er}, troisième fils de Clovis et de sainte Clotilde, commença de régner à Paris en 511. Il se joignit à ses frères Clodomir et Clotaire, contre Sigismond, roi de Bourgogne, le vainquit, le fit massacrer, lui, son épouse et ses enfants, et précipiter dans un puits. Gondemar, devenu successeur de Sigismond, fut défait comme lui. Sa mort mit fin à son royaume, que les vainqueurs partagèrent entre eux. Il y avait près de 120 ans que la Bourgogne jouissait du titre de royaume, quand elle fut réunie à l'empire de France en 524. Après avoir triomphé de leurs ennemis, Childebert et Clotaire se firent la guerre entre eux; mais un orage, qui vint fondre sur le camp du premier, l'obligea de faire la paix. Childebert, accompagné de Clotaire, tourna ensuite ses armes contre l'Espagne, alla mettre le siège devant Sarragosse, fut battu et contraint de le lever en 542. De retour en France, il fit une cession à Clotaire de ce qui lui revenait de la succession de Théodebald, bâtard de Théodebert leur neveu. Il était malade lorsqu'il lui céda cet héritage. Dès qu'il fut en santé, il voulut le ravoir, et seconda la révolte de Chramne, fils naturel de Clotaire. La mort mit fin à tous ses projets. Il fut enterré en 558 à Paris, dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, qu'il avait fait bâtir sous le titre de Sainte-Croix et de Saint-Vincent. Il ne laissa que des filles de sa femme Ultrogote, inhumée dans la même église. Son frère Clotaire ré-

gna seul après lui. C'est le premier exemple de la loi fondamentale qui n'admet que les mâles à la couronne de France. La charité de ce prince et son zèle pour la religion ont fait oublier son ambition et sa cruauté. Il donna sa vaisselle d'or et d'argent pour soulager les pauvres de sa capitale, et signala sa pitié par un grand nombre de fondations.

CHILDEBERT II, fils de Sigebert et de Brunehaut, succéda à son père dans le royaume d'Austrasie en 575, à l'âge de cinq ans. Il se ligua d'abord avec Gontran son oncle, roi d'Orléans, contre Chilpéric, roi de Soissons; puis il s'unit à celui-ci pour faire la guerre à Gontran. Il porta ensuite les armes en Italie, mais sans beaucoup de succès. Après la mort de son oncle il réunit à l'Austrasie les royaumes d'Orléans et de Bourgogne, et une partie de celui de Paris. Il périt par le poison trois ans après, en 596, à 26 ans. Son règne fut remarquable par divers réglemens pour le maintien du bon ordre dans ses états. Il y en a un qui ordonne que l'hommeicide sera puni de mort; auparavant il n'était condamné qu'à une peine pécuniaire.

CHILDEBERT III, dit le Juste, fils de Thierry II ou III, frère de Clovis III, succéda en 695 à ce dernier dans le royaume de France à l'âge de douze ans. Il en régna seize sous la tyrannie de Pepin, maire du palais, qui ne lui laissa aucune part au gouvernement, se bornant à entendre les causes de ses sujets et à leur faire rendre justice. Il fonda plusieurs monastères, et faisait sa principale occupation des pieux exercices de la religion. Il mourut l'an 711, et fut enterré dans l'église de Saint-Étienne de Choisy, près Compiègne.

CHILDEBRAND, fils de Pepin le Gros ou d'Héristal, et frère de Charles Martel, est, selon quelques auteurs, la tige des rois de France de la troisième race. Il eut souvent le commandement des troupes sous Charles-Martel et il les conduisit avec courage.

CHILDERIC I^{er}, 4^e roi de France, de la première race, fils et successeur de Mérovée, monta sur le trône des Français l'an 458. Il fut déposé l'année suivante pour sa mauvaise conduite, et contraint de se retirer en Thuringe, d'où il ne fut rappelé qu'en 465. On connaît peu les autres événements de son règne, ainsi que ceux des règnes précédents. Il mourut en 482. On découvrit à Tournay l'an 1633 le tombeau de ce monarque : l'empereur Léopold fit présent à Louis XIV, des armes, des médailles et des autres antiquités qui s'y trouvèrent : ce genre de trésor a passé au cabinet du Roi.

CHILDERIC II, fils puiné de Clovis II et de sainte Bathilde, roi d'Austrasie en 660, le fut de toute la France en 670, par la mort de Clotaire III, son frère, et par la retraite forcée de Thierry. Ebroin, maire du palais, ayant voulu mettre ce dernier sur le trône, fut rasé et confiné dans un monastère, et le prince enfermé dans l'abbaye de Saint-Denis. Childeric, maître absolu du royaume, se conduisit d'abord par les sages conseils de Léger, évêque d'Autun. Tant que le saint prélat vécut, les Français furent heureux; mais après sa mort il se rendit odieux et méprisable à ses sujets, par ses débauches et ses cruautés. Bodillon, seigneur de la cour, lui ayant représenté avec liberté le danger

d'une imposition excessive qu'il voulait établir, il le fit attacher à un pieu contre terre, et fouetter cruellement. Cet outrage fit naître une conspiration. Le même Bodillon, chef des conjurés, l'assassina dans la forêt de Livri en 673, à peine âgé de 24 ans. Il fit le même traitement à la reine Bathilde, alors enceinte, et à Dagobert leur fils aîné, encore enfant. Leur autre fils, nommé Daniel, échappa seul à ce massacre (Voy. CHILPÉRIC II). Thierry sortit de Saint-Denis et reprit la couronne (Voy. THIÉRI II, roi de France).

CHILDERIC III, dit l'Idiot, le Fainéant, dernier roi de la première race, fut proclamé souverain en 742, dans la partie de la France que gouvernait Pepin; c'est-à-dire, dans la Neustrie, la Bourgogne et la Provence. Pepin le voyant absolument incapable de régner, le fit raser et enfermer en 752 dans le monastère de Sithiu (depuis de Saint-Bertin). Childéric y mourut trois ans après sa déposition. C'était un prince faible qui pouvait à peine commander aux domestiques de sa maison. Pepin consulta, dit-on, le pape Zacharie, pour savoir s'il était à propos de laisser sur le trône de France des princes qui n'en avaient que le nom? Le pape répondit qu'il valait mieux donner le nom de roi à celui qui l'était déjà en effet. Le P. Le Cointe, dans ses *Annales ecclésiastiques Francorum*, traite ce récit de fable; et il paraît, par l'histoire de Pepin, qu'il fut proclamé roi par la nation, assemblée à Soissons sans aucun concours du pape. C'est sous Childéric, l'an 743, que fut convoqué le concile de Leptine, aujourd'hui Lestine en Cambresis. (Le Père Daniel dit *Estines*, palais des rois d'Austrasie, dont on voit encore les ruines auprès de Binch en Hainaut). C'est dans ce concile que l'on commença à compter les années depuis l'incarnation de Jésus-Christ. Cette époque a pour auteur Denis Le Petit dans son cycle de l'an 526, et Bède l'employa depuis dans son histoire d'Angleterre.

CHILLIAT (....) vivait sous le règne de Louis XI, dont il passe pour avoir écrit une partie de l'histoire, sous le titre de *Chronique scandaleuse*, imprimée en 1620, 1 vol. in-4. C'est un journal singulier et curieux, mais souvent calomnieux, de ce qui s'est passé à Paris, depuis 1461 jusqu'en 1485. — Il ne faut pas le confondre avec CHILLIAT (Michel), qui vivait à la fin du xviii^e siècle, et qui a publié sous le voile de l'anonyme plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *La Censure des vices et des manières du monde*, Lyon, 1696, in-12, réimprimée après sa mort en 1737, avec des augmentations. Une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de Savoie, avec la description de ce duché, et des recherches sur l'origine de cette maison*, Paris, 2^e édition, 1698, 1 vol. in-12; Une *Méthode facile pour apprendre l'histoire de la république de Hollande, depuis son origine jusqu'à présent, avec une description historique de cet état*, Paris, 1701 et 1703, in-12.

CHILLINGWORTH (Guillaume), né à Oxford en 1602, consacra ses talents à la controverse. Les missionnaires jésuites qui allèrent en Angleterre sous les règnes de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, luttèrent contre lui, et eurent l'honneur de la victoire. Chil-

lingworth fut terrassé ; ces athlètes sacrés lui firent reconnaître la nécessité d'un juge infaillible en matière de foi, et l'attachèrent à la religion catholique. Laud, évêque de Londres, fâché que les ennemis de l'église anglicane eussent fait cette conquête, tâcha de ramener le nouveau converti, et employa le grand argument de l'intérêt. Chillingworth, après avoir fait un voyage à Douai, rentra dans son ancienne communion, pour être revêtu de la chancellerie de Salisbury, et de la prébende de Brixworth dans le Northampton. Alors les catholiques publièrent contre lui quantité d'écrits. Chillingworth leur répondit en 1637 par son ouvrage traduit de l'anglais en français, sous ce titre : *La religion protestante, voie sûre pour le salut*, Amsterdam, 1750, 3 vol. in-12. Cet ouvrage, modèle de logique, selon Locke, n'a pas paru tel aux catholiques, ni même en général aux bons logiciens ; il y a cependant de la netteté dans le style et de l'érudition dans les autorités que l'auteur rassemble. Chillingworth s'était aussi appliqué à la géométrie ; il fit même la fonction d'ingénieur au siège de Gloucester en 1643. Il se trouva à la prise du château d'Arundel, où il fut fait prisonnier. On le conduisit à Chichester ; il y mourut en 1644. Sa réputation était celle d'un écrivain laborieux, d'un homme inconstant et intéressé. On a de lui des *sermons* en sa langue, et d'autres écrits, outre celui que nous avons cité ; mais c'est le seul qu'on ait traduit en français.

CHILMEAD (Edmond), savant anglais, né dans le comté de Gloucester, chapelain de l'église du Christ à Oxford, fut chassé de ce poste en 1648, à cause de sa fidélité pour le roi Charles I^{er}. Retiré à Londres, il subsista de la musique, et y mourut en 1654. On a de lui plusieurs ouvrages, parmi lesquels il y a beaucoup de traductions en anglais de livres latins, français et italiens. On lui doit encore une édition de la *Chronique de Jean Malala*, avec des notes, Oxford, 1681, et le *catalogue* des manuscrits grecs de la bibliothèque Bodléienne ; mais ce catalogue, que l'on dit exact et bien fait, n'a pas été imprimé.

CHILON, l'un des sept sages de la Grèce, était Lacédémonien : il passe pour avoir contribué le plus à l'établissement des éphores, et fut revêtu lui-même de cette dignité, dans laquelle il donna des preuves de son intégrité. Il ne se reprochait, dit-on, qu'une chose à la mort : c'était d'avoir pendant sa magistrature accordé la vie à son meilleur ami, qui s'était rendu coupable d'un crime capital. Il pensait en cela bien différemment des philosophes de ce siècle, qui, sous le faux prétexte d'humanité, voudraient arracher à la mort les plus grands scélérats, et lui substituer un genre de punition qui ne différerait pas beaucoup de la condition d'une infinité d'honnêtes citoyens. (*Voy. CALENTIUS.*) Chilon passe aussi pour être l'auteur du style laconique, parce qu'il parlait peu, et débitait ses sentences en peu de mots. Le fameux Esope, avec lequel il eut des conférences philosophiques, lui ayant demandé s'il savait ce que Jupiter faisait dans le ciel ? « Oui, dit-il, je le sais : il abaisse ce qui » est élevé, et élève ce qui est abaissé. » Interrogé sur ce qu'il y avait de plus difficile, il répondit,

garder le secret. Périandre lui ayant écrit qu'il allait se mettre à la tête d'une armée, et qu'il était près de sortir de son pays pour entrer dans le pays ennemi, il lui répondit : « Qu'il se mit en sûreté » chez lui, au lieu d'aller troubler les autres ; et » qu'un tyran devait se croire heureux, lorsqu'il » ne finissait ses jours ni par le fer ni par le poi- » son. » C'est lui qui fit graver en lettres d'or ces maximes au temple de Delphes : *Connais-toi toi-même, et ne désire rien de trop avantageux.* Comme ces anciens sages laissaient toujours échapper des traits de folie, il arriva que Chilon mourut de joie, en embrassant son fils qui avait remporté le prix du ceste aux jeux olympiques.

CHILPÉRIC I^{er}, fils puiné de Clotaire I^{er}, voulut avoir Paris pour son partage, après la mort de son père en 561. On tira au sort les quatre royaumes, et il régna sur Soissons. Il épousa en 567 Galsuinde, et lui assura pour dot, suivant l'usage de son temps, une partie des domaines dont il avait hérité de Charibert. Chilpéric avait alors une concubine, la barbare Frédégonde. La reine fut trouvée morte dans son lit. Le soupçon de cet attentat tomba avec raison sur la maîtresse, surtout lorsque le roi l'eut épousée. Brunehaut, sœur de Galsuinde, arme Sigebert son mari, et venge sa mort, en obtenant les domaines donnés à sa sœur pour dot. Le règne de Chilpéric fut une suite de querelles et d'injustices. Ses sujets furent accablés d'impôts, chaque arpent payait une barrique de vin ; on donnait une somme pour chaque tête d'esclave. Poussé par Frédégonde, il commit toutes sortes de forfaits, jusqu'à sacrifier ses propres enfants à ce monstre d'impudicité et de barbarie. Il fut assassiné à Chelles, en revenant de la chasse, l'an 584. Frédégonde, pour laquelle il avait tout fait, et Landri son amant, furent soupçonnés d'avoir eu part à ce meurtre. Grégoire de Tours appelle Chilpéric le *Néron* et l'*Hérode* de son temps. Ce prince possédait très-bien, dit-on, la langue latine ; chose étonnante pour un siècle où les grands se faisaient un mérite de leur ignorance.

CHILPÉRIC II, appelé auparavant *Daniel*, fils de Childeric II, succéda à Dagobert III en 715, et fut nommé *Chilpéric*. Rainfroi, maire du palais, le mit à la tête des troupes contre Charles Martel ; mais il fut défait, et contraint de reconnaître son vainqueur pour maire. Chilpéric II mourut à Attigny en 720, et fut transporté à Noyon, où il est enterré.

CHIMAY (Jeanne-Marie-Ignace-Thérèse de CABARRUS, princesse de) ; célèbre par sa beauté et par le rôle qu'elle a joué, sous le nom de madame Tallien, née à Sarregosse en 1773, était la fille du comte de Cabarrus (*voy. ce nom*). Dès ses premières années, elle se fit remarquer par ses grâces, son esprit et ses dispositions pour les arts. Mariée en 1789 au marquis de Fontenay, conseiller au parlement de Paris, elle devint bientôt l'ornement de la société du Marais. Son mariage fut loin d'être heureux. La moitié de sa dot avait été en peu de temps dissipée par son mari. Lorsque le règne de la terreur commença, M^{me} de Fontenay partit pour Bordeaux avec un fils encore enfant. Son intention était de passer en Espagne pour y rejoindre son

père; mais en arrivant à Bordeaux elle fut mise en prison. Tallien alors en mission dans cette ville, sur sa plainte s'empessa de faire mettre en liberté la belle prisonnière, qui ne tarda pas à exercer sur lui le plus grand ascendant. Elle le suivit à Paris; mais arrêtée en y arrivant, elle en avertit Tallien qui se rendit au comité du salut public, déclara que la cit. Fontenay était sa femme, et rappelant les gages qu'il avait donnés à la révolution, la réclama, en disant qu'il répondait d'elle (*Voy. TALLIEN*). On approchait du 9 thermidor. Peu de temps après cette journée qui marqua le retour à des principes plus modérés, elle épousa en effet Tallien et s'établit à Chaillot: son salon, où elle réunissait les personnages les plus marquants de l'époque, ne tarda pas à devenir célèbre. Dominé de plus en plus par sa femme, Tallien se sépara chaque jour davantage des partisans de l'anarchie et de la terreur. Cependant, plus d'une fois, il parut craindre d'aller trop loin dans le sens de la réaction, et fit reconnaître en lui à la tribune l'homme de 1792 et 1793. M^{me} Tallien s'affligeait de voir se réveiller en lui des sentiments qu'elle avait crus pour jamais étouffés. L'union des deux époux en fut plus d'une fois troublée; la malheureuse affaire de Quiberon amena entre eux des dissentiments qui ruinèrent la paix domestique. Cependant M^{me} Tallien conserva toujours sur son mari un empire dont elle se servit pour rendre de nombreux services. Son salon continua d'être célèbre sous le directoire. Une grande licence régnait à cette époque dans les mœurs: le mélange des classes, la séparation violente des familles, l'interruption du culte public, l'oubli des bienséances sociales, et le désir des jouissances matérielles, avaient amené un désordre dont les temps qui suivirent la régence avaient déjà offert l'exemple. Les femmes affichaient une grande liberté dans leur tenue et dans leurs entretiens, et les modes qui présidaient à leur parure, étaient souvent aussi indécentes que bizarres. C'est ainsi qu'on vit plus d'une fois M^{me} Tallien au milieu des cercles dont elle faisait l'ornement, les pieds nus et parés de riches anneaux. Elle avait connu dans les prisons M^{me} de Beauharnais qui, depuis le 9 thermidor, était devenue son amie et sa compagne. Ce fut dans son salon de Chaillot que Bonaparte vit pour la première fois celle qu'il devait placer avec lui sur le trône impérial. Tallien, mécontent, suivit Bonaparte en Orient, et l'un et l'autre laissèrent dans Paris leurs femmes presque inséparables. En arrivant à Paris à son retour d'Egypte, Bonaparte se rendit d'abord chez M^{me} Tallien, et laissa voir sur la conduite de Joséphine, pendant sa longue absence, des inquiétudes que son amie parvint à calmer. Le général, persuadé par elle, se rendit sur-le-champ auprès de sa femme; mais en se raccommodant avec elle, il exigea qu'à dater de ce jour elle cesserait de voir M^{me} Tallien. Après le 18 brumaire, elle ne fut point admise chez le premier consul, et, sous l'empire, les Tuileries lui restèrent fermées. Peu de temps après le retour de son mari, elle demanda le divorce qui fut prononcé le 8 avril 1802. La naissance de deux enfants survenus pendant qu'il était en Egypte, celle d'un troisième,

qui vint au monde pendant la procédure, attestaient que le désaccord qui existait entre les deux époux avait des causes réelles. Le 18 avril 1803, M^{me} Tallien, dont les deux premiers maris vivaient encore, épousa le comte Joseph de Caraman, qu'elle suivit la même année à Florence, où elle fut présentée à la reine d'Etrurie. Peu après, Joseph Bonaparte, alors roi des Deux-Siciles, la reçut à la cour de Naples. En 1814, elle fit des démarches pour se faire reconnaître à Rome comme épouse légitime de M. de Caraman; mais les théologiens décidèrent unanimement que, son premier mari vivant encore, elle n'était et ne pouvait être, aux yeux de l'Eglise, que madame de Fontenay. Cependant, M. de Fontenay étant mort en 1815, elle fit faire à Rome de nouvelles démarches pour obtenir l'annulation de son second mariage avec Tallien. Sous la restauration, M^{me} de Caraman ouvrit à Paris sa belle maison rue de Babylone, et y donna des soirées qui devinrent à la mode, et où affluèrent les étrangers les plus distingués. Propriétaire de la principauté de Chimay, son mari en prit le titre, et reçut du roi des Pays-Bas une des grandes charges de la cour qui y étaient attachées. Cependant, la princesse de Chimay ne put se faire recevoir ni à la cour de Bruxelles, ni à celle des Tuileries, mais elle eut elle-même une petite cour à son château de Chimay en Belgique, où elle partageait son temps entre les jouissances des arts et celles de l'amitié. Menacée de voir publier de prétendus *mémoires* de sa vie, à une époque où des libraires se livraient à ces sortes de spéculations faites sur le mensonge et le scandale, elle répondit avec autant de sens que de dignité: «..... « Je méprise les gens qui calomnient » pour vivre, et je plains ceux qui s'amuse d'un » genre d'ouvrage qui porte le désespoir et souvent » la désunion dans le sein d'une famille qui, sans » la calomnie, aurait vécu heureuse. Quant aux » mémoires dont on me menace, personne ne croira, » qu'estimée et aimée dans ce pays-ci, étant dans » une position honorable, je veuille troubler la » tranquillité de mon intérieur pour faire parler » de moi. Je dois à de Chimay de me laisser ca- » lomnier sans me plaindre, et quelles que soient » les attaques, on n'oubliendra que mon mépris et » celui des gens de bien. » La princesse de Chimay passa ses dernières années d'une manière paisible et sans éclat. Les bienfaits qu'elle répandait autour d'elle, sa grâce et son affabilité la faisaient universellement chérir. Atteinte d'une maladie du foie, elle trouva dans la religion un adoucissement à ses longues souffrances. Elle est morte à Chimay le 15 janvier 1833, après avoir reçu tous les secours de l'Eglise, réparant autant qu'il était en elle, les irrégularités de sa vie, par l'exemple d'une fin édifiante. Les fautes qu'elle commit peuvent, jusqu'à un certain point, être imputées aux malheurs des temps et au désordre public; mais ce qui doit recommander sa mémoire, ce sont les services innombrables qu'elle rendit et la passion du bien dont elle fut animée. Elle a pu dire avec vérité: « J'ai » vécu sans avoir fait répandre une larme, sans » avoir éprouvé un sentiment de haine ou le désir » de me venger. »

CHIMÈRE, monstre, selon la fable, composé de la tête d'un lion, du corps d'une chèvre et de la queue d'un dragon, vomissant feu et flamme. Elle désola longtemps la Lycie, jusqu'à ce que Bellérophon l'eût exterminée (voy. *Bellérophon*). Quelques écrivains ont expliqué ce trait de la mythologie, en disant que c'était une montagne de la Lycie, dont le sommet était un volcan, et servait de retraite à des lions, le milieu couvert de pâturages où les chèvres paissaient, et le pied infesté par des serpents; et que Bellérophon vint à bout de purger ce pays de ces bêtes nuisibles.

* **CHINCHON** (Bernard PEREZ de), chanoine de l'église collégiale de Valence, né à Gandia ou à Jaen, dans le *xv^e* siècle, est auteur des ouvrages suivants : le *Miroir de la vie humaine*, en espagnol, Grenade, 1587, in-8, et *Alcala de Hénarès*, 1589, in-8; *Historia, y guerras de Milan*, traduite du latin de Galéaz Capella, 1536 et 1532, in-fol., réimprimée sous ce titre : *Historia de lo sucedido desde el anno 1521 hasta 1530, sobre la restitucion de Fr. Sforza en Milan*, Valence, 1630. On a encore de lui un volume intitulé : *Anti-Alcoran, sive contra errores sectæ Mahometanæ*.

CHINCHON (la comtesse de). Voy. **CINCHON**.

CHIN-NONG, empereur de la Chine, régna, si l'on en croit les annales fabuleuses de ce pays, l'an 2837 avant J.-C., et enseigna aux hommes à cultiver la terre, à tirer le pain du froment et le vin du riz. Les Chinois lui doivent encore, suivant leurs historiens, l'art de faire les toiles et les étoffes de soie, la connaissance de traiter les maladies, les chansons sur la fertilité de la campagne, la lyre et la guitare. Les historiens chinois ajoutent qu'il mesura le premier la figure de la terre et déterminait les quatre mers : ces expressions suffisent pour apprécier les découvertes de Chin-Nong.

CHING, empereur de la Chine, vivait, selon les chroniques chinoises, l'an 1115 avant J.-C. Il donna, dit-on, à l'ambassadeur de la Cochinchine, une machine qui se tournait toujours vers le midi de son propre mouvement, et qui conduisait sûrement ceux qui voyageaient par mer ou par terre. Quelques écrivains ont cru que c'était la boussole; mais il est naturel de ne pas s'exercer beaucoup à deviner la nature de cette machine, toute l'ancienne histoire de la Chine n'étant qu'un amas de contes.

CHING ou **XI** ou **CHI-HOANGTI**, empereur de la Chine vers l'an 240 avant J.-C., rendit son nom fameux par un grand nombre de victoires; mais il le déshonora par ses cruautés envers les vaincus. Après avoir conquis toute la Chine, dont il ne possédait auparavant qu'une partie, il porta ses armes contre les Tartares; et pour empêcher leurs irruptions, il fit bâtir, dans l'espace de cinq ans, cette fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Elle subsiste encore en grande partie. Lorsqu'on dit qu'elle a 400 lieues de longueur, on y comprend des espaces remplis par les montagnes, et ceux où il n'y a qu'un fossé. Il n'y a proprement que 100 lieues de murs, construits partie en brique et partie en terre battue. Ce rempart n'a pas empêché les Tartares de subjuguier la Chine. Ching

avait plus de goût pour la guerre que pour les livres, car il ordonna qu'on les brûlât tous.

* **CHINIAc DE LA BASTIDE** (Jean-Baptiste), né le 13 octobre 1747, et mort en 1768, a publié le *Miroir fidèle, ou Entretiens d'Ariste et de Philindre*, 1766, in-12.

* **CHINIAc DE LA BASTIDE** (Pierre), avocat, né à Alassac, près de Brives en Limousin, le 5 mai 1741, s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique, qu'il quitta pour le barreau. Il devint lieutenant-général de la sénéchaussée d'Uzerche, perdit cette place en 1790, et occupa plusieurs charges judiciaires, entre autres celle de président du tribunal civil de la Seine en 1796, et mourut vers 1804. Il était encore très-jeune lorsqu'il publia le *Discours de l'abbé Fleury sur les libertés de l'église gallicane, avec un commentaire, par M. l'abbé de C. de L., au-delà des monts, à l'enseigne de la vérité*, 1765, in-12. Cet écrit, où le pape et la cour de Rome sont assez maltraités, éprouva diverses critiques, auxquelles Chiniac répondit par le *Réflexions importantes et apologétiques sur le nouveau commentaire, etc.*, Paris, 1766, in-12. On lui a encore attribué : *Dissertation sur la prééminence de l'épiscopat sur la prêtrise*, 1766, in-4. Ses autres ouvrages sont : *Discours sur la nature et les dogmes de la religion gauloise, servant de préliminaire à l'histoire de l'église gallicane*, Paris, 1769, in-12; une édition de l'*Histoire des Celtes* de Pelloutier, Paris, 1770, 8 vol. in-12, et 2 vol. in-4; augmentée entre autres d'une *Dissertation sur le temps où la religion chrétienne fut établie dans les Gaules; L'histoire des Capitulaires des rois de la première et seconde race*, 1779, in-8. C'est la traduction de la préface de l'édition des *Capitulaires* de Baluze. Chiniac en a donné une nouvelle, 1780, 2 vol. in-fol., avec des additions. Une édition du *Traité de l'autorité du pape*, de Burigny, 5 vol. in-8, qui lui attira des critiques (Voy. **BURIGNY**); Un *Essai de philosophie morale*, 1802, 5 vol. in-8.

* **CHINIAc DE LA BASTIDE** (Matthieu), frère du précédent, était en 1800 magistrat de sûreté du 5^e arrondissement de Paris : il est mort en 1802, et a laissé une *Dissertation sur les Basques*, in-8, livre plein de recherches curieuses, mais offrant beaucoup d'idées systématiques et d'ailleurs écrit avec une extrême diffusion. Il avait entrepris un abrégé de l'*Histoire littéraire de France*, par les bénédictins; mais il n'en a publié que les 2 premiers vol. qui s'étendent jusqu'à l'an 425, sous ce titre : *Histoire de la littérature française depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec un tableau du progrès des arts dans la monarchie*, Paris, 1772, in-12.

CHINILADAN, roi d'Assyrie, successeur de Saouduchin, vers l'an 667 avant J.-C., défait et tua Phraortes, roi des Mèdes; mais Cyaxares, fils et successeur de ce prince, assiégea Ninive; comme il était sur le point de la prendre, Chiniladan se brûla dans son palais vers l'an 626 avant J.-C. Quelques auteurs le confondent avec Sardanapale : d'autres prétendent qu'il est le même que le Nabuchodonosor dont fait mention le livre de *Judith*. Il est assez difficile de savoir la vérité, lorsque les

événements sont arrivés sous nos yeux : que doit-ce être, lorsqu'il y a deux ou trois mille ans entre eux et nous ?

CHIONÉ, fille de Deucalion, fut aimée d'Apollon et de Mercure. Elle les épousa l'un et l'autre en même temps, et eut du premier Philamon, grand joueur de luth ; et du second, Autolique, célèbre filou comme son père. La beauté fatale de Chionée lui inspira une présomption si forte, qu'elle osa se préférer à Diane ; cette déesse, pour la punir, lui perça la langue avec une flèche, dont elle mourut peu de temps après.

CHIRAC (Pierre), premier médecin du roi, de l'académie des Sciences de Paris, naquit en 1690 à Conques en Rouergue. Le célèbre Chicoyneau, chancelier de l'université de Montpellier, ayant connu les talents de ce jeune homme, alors ecclésiastique, lui confia l'éducation de ses deux fils, dont l'un fut depuis premier médecin du roi. Le goût de l'abbé Chirac pour la médecine, paraissant plus déterminé que sa vocation pour l'état ecclésiastique, il devint membre de la faculté de Montpellier en 1682, et y enseigna cinq ans après, avec le plus grand succès. De la théorie il passa à la pratique, et ne fut pas moins applaudi. Le maréchal de Noailles, à la prière de Barbeyrac, alors le plus célèbre docteur de Montpellier, lui donna la place de médecin de l'armée de Roussillon en 1692. L'armée ayant été attaquée de la dysenterie l'année d'après, Chirac lui rendit les plus importants services. Le duc d'Orléans voulut l'avoir avec lui en Italie en 1706, et en Espagne en 1707. Homberg étant mort en 1713, ce prince, déjà régent du royaume, le fit son premier médecin ; et à la mort de Dodart, en 1730, il eut la même place auprès de Louis XV. Il avait été reçu en 1716 membre de l'académie des Sciences, et 2 ans après il succéda à Fagon dans la surintendance des jardins royaux. Cet habile homme obtint du roi en 1728 des lettres de noblesse, et mourut en 1732, à 82 ans. Rochefort et Marseille lui eurent de grandes obligations : la première de ces villes, dans la maladie épidémique connue sous le nom de *maladie de Siam* ; et la seconde, dans le ravage de la peste en 1720. Du sein de la cour, il procura à cette ville les médecins les plus instruits, les conseils les plus salutaires, les secours les plus abondants. On connaît de lui : une grande *dissertation* en forme de thèse sur les plaies, traduite en français ; une partie des consultations qui sont dans le deuxième vol. du recueil intitulé *Dissertations et consultations médicales de Chirac et Sylva*, 3 vol. in-12 ; deux lettres contre Vieussens, célèbre médecin de Montpellier, sur la découverte de l'acide du sang, dans lesquelles on trouve beaucoup de personnalités.

* **CHIRINOS** (Pierre), jésuite espagnol, né à Ossuna, mort à Manille en 1634, âge de soixante-dix-huit ans, passa une grande partie de sa vie dans les îles Philippines. Dans un de ses voyages en Europe, il fit imprimer *Relacion de Filipinas, y lo que en ellas a hecho la compania de J. H. S.*, Rome, 1604, in-4. — **CHIRINOS** (Jean), religieux trinitaire de Grenade, conseiller juge de la foi dans cette ville et dans celle de Cordoue, a publié

en espagnol, un *Abrégé historique des persécutions que l'Eglise a souffertes depuis son origine*, Grenade, 1593, in-4. — **CHIRINOS** de SALAZAR (Ferdinand), jésuite, né à Cuença, professa l'Ecriture sainte à Alcalá de Hénarès, obtint la confiance du duc d'Olivarès, fut prédicateur de Philippe IV, et mourut en 1640. On a de lui un *Commentaire latin* sur les proverbes de Salomon, imprimé à Paris en 1619, in-fol. Sa défense *Pro immaculata Deiparæ virginis conceptione*, a été imprimée à Alcalá, en 1618, à Paris, en 1623, à Cologne, en 1621 et en 1622.

CHIRON, centaure, fils de Saturne et de la nymphe Philyre, naquit sous une forme monstrueuse, parce que Saturne se métamorphosa en cheval pour jouir de sa mère. Il peut être pris pour un des plus anciens personnages célèbres de la Grèce, puisqu'il a précédé la conquête de la toison d'or et la guerre de Troie. Il se rendit recommandable par ses connaissances et ses talents dans la médecine et la chirurgie. Il enseigna ces sciences à Esculape. Il eut aussi pour élèves Achille, Castor et Pollux, Hercule, et Jason. Hercule lui ayant fait une plaie incurable qui lui causait des douleurs violentes, Chiron pria les dieux de le priver de l'immortalité et de terminer ses jours. Jupiter exauça sa prière, et le plaça dans le zodiaque. C'est la constellation du sagittaire.

* **CHISHULL** (Edouard), né à Lyworth dans le comté de Bedford, vers 1680, fut chapelain de la factorerie anglaise à Smyrne, en 1698. De retour en Angleterre, il occupa le poste de sous-ministre dans un village du comté d'Essex, et mourut le 18 mai 1733. On a de lui des *sermons*, des *poésies* latines ; mais l'ouvrage qui a fait sa réputation, est intitulé *Antiquitates asiaticæ christianam æram antecedentes, nummis et figuris æneis ornatae*, Londres, 1728, in-fol. Ces inscriptions et ces antiquités recueillies dans l'Asie-Mineure et dans l'Archipel, sont d'une grande utilité pour l'histoire grecque. L'auteur montre beaucoup de sagacité. On a encore de lui *De nummis Smyrnenis in medicorum honorem percussis*, 1713, in-4, à la suite de l'*Oratio Harceia* de Mead.

* **CHI-TSOU** ou **HOUPI LAI** ou **KOUBLAI-KHAN**, fondateur de la vingtième dynastie chinoise, appelée la dynastie *Mongous* ou des *Yuen*, petit-fils de Djenguis-Khan (Gengiskhan), naquit en 1214, et fut proclamé, en 1260, empereur des Moghols ou Mongous, qui étaient déjà maîtres de toute la partie septentrionale de la Chine. Après une guerre de douze ans, Houpilai acheva la conquête de ce vaste pays, s'empara du jeune empereur chinois, âgé de sept ans, dernier rejeton de la dynastie des Song, et prit alors le nom de Chi-Tsou. Son empire, avec les nouvelles conquêtes qu'il y ajouta, comprenait, outre la Chine, la Tartarie chinoise, le Pégu, le Thibet, le Tong-King, la Cochinchine, d'autres pays à l'ouest et au sud de la Chine, ainsi que le Leao-Tong et la Corée au Nord. Chi-Tsou avait pour vassaux ou tributaires tous les princes de sa maison, qui régnaient alors en Perse, en Assyrie, dans le Turkestan, dans la grande et petite Tartarie, depuis le Dniéper jusqu'à la mer du Japon, et depuis l'Inde jusqu'à la mer glaciale. Les historiens chinois ne font point l'éloge de ce monarque, parce qu'il avait conquis

leur patrie. Mais les Moghols le regardent comme un de leurs plus grands souverains. Il adopta les mœurs des Chinois, encouragea de tout son pouvoir l'agriculture, le commerce, les sciences, les lettres, les arts, donna aux Chinois dans un nouveau code des lois plus sages et plus humaines que celles auxquelles ils avaient été soumis par d'autres conquérants, accueillit les savants de tous les pays et voulut qu'ils fussent exempts de subsides. C'est lui qui établit le collège des Han-lin, le premier tribunal littéraire de son empire. Mais on reproche à Chi-Tsou d'avoir trop aimé l'argent et les plaisirs. Le célèbre voyageur vénitien Marco Polo vint sous son règne à la Chine et y passa 17 ans. Chi-Tsou mourut en 1294, après un règne de 14 ans sur les Chinois, et de 34 ans sur les Moghols.

CHIVERNI. Voy. HURAULT.

CHLADNY ou CHARDENIUS (Martin), théologien luthérien, naquit à Crennitz, en Hongrie, l'an 1669; en 1688 il alla à Wittemberg, où il devint maître-ès-arts en 1691; après y avoir soutenu différentes thèses, et entre autres une de *Ecclesia græca hodierna*, et une de *diptychis veterum*, il fut établi pasteur dans la petite ville d'Ubigau, qu'il quitta pour aller exercer les mêmes fonctions à Lauseig; peu après, il fut fait prévôt et surintendant à Jessen; enfin il devint docteur et professeur en théologie à Wittemberg, où il fut, pendant les dernières années de sa vie, prévôt de l'église du château, et assesseur du consistoire. Il mourut dans cette dernière ville le 12 septembre 1725. On a de lui : *De fide et ritibus Ecclesiæ græcæ hodiernæ; De diptychis veterum; Epistola de abusu chemiæ in rebus sacris; Dissertatio de Ecclesiis colchicis, eorumque statu, doctrina et ritibus*, Wittemberg, 1702, in-4; *Dissertatio theol. qua revelationes Brigittæ excutit*, Wittemberg, 1715, in-4. — Jean-Martin CHLADNY, son fils, né en 1710, rédacteur d'un journal hebdomadaire sur la Bible, est connu par un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Logica practica, seu problemata logica*, Leipsig, 1741, in-8; *Programma de fati bibliothecæ Augustini in excidio Hipponensi*, ib., 1742, in-8; *Opuscula academica*, ibid., 1741 et 1750, 2 vol. in-8; *Vindiciæ amoris Dei puri adversus subtilissimas Fenelonii corruptelas*, Erlang, 1757, in-4.

* CHLEBOWSKI (Laurent), poète polonais, vivait sous le règne de Sigismond III. Parmi ses productions, on remarque : *Élégie sur la mort de la princesse de Radziwil*, Cracovie, 1618; la *Vie de saint Stanislas, évêque de Cracovie*, imprimée en 1626; la *Véritable liberté du royaume de Pologne*, Cracovie, 1608.

CHOCQUET (Louis), poète français du xvi^e siècle, est auteur du *Mystère* de personnages de l'*Apocalypse* de saint Jean, qui fut représenté en 1541 à Paris. Ce poème d'environ 9,000 vers, et très-rare, fut imprimé la même année à Paris, in-folio, à la suite des *Actes des Apôtres*, des deux Grebans.

CHODORLAHOMOR, roi des Elamites, peuples qui habitaient une partie de la Perse, vers l'an 1925 avant J.-C. Les rois de Babylone et de la Mésopotamie relevaient de lui. Il étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Morte. Les rois de la Pentapole s'étant révoltés, il marcha contre eux, les défit, et

emmena un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels était Lot, neveu d'Abraham. Le patriarche surprit pendant la nuit et défit l'armée de Chodorlahomor, et ramena Lot avec tout ce que ce prince lui avait enlevé.

* CHODOWIECKI (Daniel-Nicolas), peintre et graveur, né à Dantzig en 1726, mort en 1801 à Berlin, directeur de l'académie des arts et des sciences mécaniques. On distingue parmi ses ouvrages de peinture une *Passion de Jésus-Christ*, en 12 parties, miniature d'un fini si précieux, que tout le monde voulut en connaître l'auteur. Il grava pendant la guerre de sept ans différents sujets qui y avaient rapport, et entre autres : *Les prisonniers russes à Berlin, secourus par les habitants* : c'est une de ses gravures les plus rares. On estime aussi les *Adieux de Calas*, qu'il termina en 1767. Les épreuves qui portent cette date sont très-recherchées, parce qu'il n'en fut tiré que cent. Il a beaucoup travaillé pour l'*Arioste*, Gessner, le roman de don Quichotte, etc. Sa réputation était telle, qu'il ne paraissait pas un livre à Berlin qu'il n'y eût au moins un frontispice gravé par cet artiste. Son œuvre se compose de plus de 3000 pièces; on en trouve le catalogue dans le *Dictionnaire* de Heineken, dans les *Miscellaneen artistichyn inkalts* de Meusel, t. 1. n. 131, dans le *Manuel des amateurs de l'art* par Huber, tome 1^{er}, pag. 163, etc.

CHODZKO (Ignace-Boreyko), jésuite polonais, naquit en 1720, dans le Palatinat de Wilna, d'une ancienne et noble famille de Lithuanie. Après avoir fait ses premières études à l'académie de Wilna, il entra dans la compagnie de Jésus, fut envoyé à Rome vers 1760, occupa pendant sept années une chaire publique de théologie au collège Romain, et fut en même temps pénitencier dans la basilique de Saint-Pierre. Avant son départ il devint membre de l'académie des Arcades, et à son retour en Pologne il fut pendant quatre ans un des prédicateurs les plus distingués de la cour de Stanislas-Auguste Poniatowski. A l'époque de la suppression de son ordre, Chodzko fut nommé recteur du collège de Zodzisk et plus tard créé chanoine de Smolensk. Il mourut en Lithuanie, âgé de près de soixante-dix ans. On a de lui les *Fables de Phèdre*, en langues polonaise et française, avec le texte latin, Wilna, 1774, in-4, dédiées à la commission d'instruction publique, établie en Pologne sous le règne de Stanislas-Auguste.

CHOFFARD (Pierre-Philippe), dessinateur et graveur, né à Paris en 1730, mort le 7 mars 1809, travailla particulièrement pour les libraires; on estime les *culs-de-lampe* qu'il a composés pour l'*Histoire de la maison de Bourbon*, les *Métamorphoses d'Ovide*, et les vignettes pour l'ouvrage intitulé *des Préjugés militaires*, par le prince de Ligne. Il a aussi gravé les planches d'*Herculanum* pour le *Voyage pittoresque de l'abbé de Saint-Non*, etc. On lui doit une *Notice historique sur l'art de la gravure*, Paris, 1805, in-8, réimprimée avec le *Dictionnaire des graveurs*, de Basan, et dans laquelle on trouve des remarques utiles et des observations judicieuses. M. Ponce a publié une notice sur Choffard dans l'*Annuaire de la société des arts graphiques*.

CHOIN (Marie-Emilie Joly), d'une famille noble originaire de Savoie et établie en Bourgogne, fut placée vers la fin du dernier siècle auprès de madame la princesse de Conti. Le dauphin, qui eut occasion de la voir, en devint, dit-on, amoureux; mais on prétend qu'elle ne souffrit ses assiduités qu'après l'avoir épousé secrètement, comme Louis XIV son père avait épousé madame de Maintenon. En lisant les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, on ne peut guère douter qu'elle n'ait été effectivement son épouse. Après la mort du dauphin en 1711, elle se retira à Paris dans une maison qu'avait habitée madame de La Fayette, où elle vécut dans une espèce d'obscurité. Elle ne sortait de sa retraite que pour faire de bonnes œuvres, et mourut en 1744.

CHOIN (Louis-Albert Joly de), né en 1702 à Bourg en Bresse, dont son père était gouverneur, et d'une famille distinguée, fut sacré évêque de Toulon le 8 juin 1738, ayant été auparavant doyen de la cathédrale, et grand-vicaire à Nantes. Ce fut le cardinal de Fleury qui le fit nommer à cet évêché, et personne ne fut plus surpris que M. de Choin à la lecture de la lettre qui lui apprenait cette nomination. Il exposa ses craintes et ses difficultés au cardinal, le priant d'accepter sa renonciation; mais le cardinal, confirmé dans la bonne opinion qu'il avait de M. de Choin par cette répugnance, exigea qu'il le conservât, en lui promettant expressément que le roi le soutiendrait. Arrivé dans son diocèse, il n'en sortit que pour se rendre aux assemblées du clergé, quand il y était député. Dans son palais il fit revivre la simplicité des évêques des beaux siècles de l'Eglise. Tout son meuble consistait dans le pur nécessaire : lui-même n'était jamais revêtu que de laine. Il n'eut que pendant peu de temps un grand-vicaire, et voulut que toutes les affaires passassent par ses mains. Il mettait son plaisir à bien recevoir les prêtres de son diocèse; tous ses diocésains indistinctement avaient un libre accès chez lui. Ses revenus étaient presque tous pour les pauvres honteux. Son zèle pour le maintien de la foi était très-ardent : on l'a souvent entendu dire qu'il était prêt à monter sur l'échafaud pour soutenir les intérêts de la religion. Il écrivit à ce sujet une lettre très-longue, très-forte, et vraiment apostolique, qui était un traité des droits de l'Eglise, à M. de La Moignon, chancelier de France. Dans les affaires les plus embarrassantes de son diocèse, il disait qu'il ne savait qu'une ressource : *C'est là*, disait-il, en montrant son oratoire qui était une tribune qui donnait dans l'église. Son désintéressement lui fit refuser une abbaye qu'on lui avait donnée pour suppléer à la modicité des revenus de son évêché. Ce prélat mourut le 16 avril 1759. On a de lui : *Instructions sur le Rituel*, Lyon, 1778, 3 vol. in-4, réimprimées en 1790 et en 1819 en 4 vol. in-8, ouvrage digne de beaucoup d'éloges, et qui seul peut tenir lieu de bibliothèque à un ecclésiastique engagé dans le saint ministère. Il a donné un grand nombre de *mandements* qui étaient le fruit de son travail.

CHOISEUL (Charles de), marquis du PLESSIS-PRASLIN, d'une des plus illustres familles de France,

brilla au siège de La Fère en 1580, à celui de Paris en 1589, et au combat d'Aumale en 1592. Henri IV, qui aimait en lui le grand général et le sujet fidèle, le fit capitaine de ses gardes. Il obtint le bâton de maréchal de France sous Louis XIII en 1619, et fut employé dans la guerre contre les huguenots en 1621 et 1622. Quoiqu'il ne commandât pas en chef, il eut plus de part que les connétables de Luynes et de Lesdiguières, sous lesquels il servait, à la prise de Clérac, de Saint-Jean-d'Angeli, de Royan, de Carmain et de Montpellier. On prétend qu'il entendait mieux la guerre de siège que celle de campagne. Il eut cependant, en différentes fois, le commandement de neuf armées. Il se trouva à 47 batailles ou combats, remit sous l'obéissance du roi 53 villes des rebelles, servit pendant 45 ans, et reçut dans toutes ces expéditions 36 blessures. Il mourut en 1626, âgé de 63 ans.

CHOISEUL du PLESSIS-PRASLIN (César de), duc et pair de France, neveu du précédent, se signala dès sa jeunesse en plusieurs sièges et combats. Il fut fait maréchal de France le 20 juin 1645, gagna la bataille de Trancheron en 1648. L'exploit le plus éclatant de cet homme illustre fut la victoire de Rhétel, où il défit l'an 1630 le maréchal de Turenne, qui commandait l'armée espagnole. Cette journée fut un jour de triomphe pour la cour, dont la tranquillité dépendait du sort des armes. Choiseul avait été choisi l'année d'avant pour être gouverneur de Monsieur. Il fut fait cordon-bleu en 1662, duc et pair l'année d'après. Il mourut à Paris en 1675, à 78 ans, également recommandable par sa valeur, ses services et sa fidélité. Le maréchal de Choiseul passait pour être plus capable d'exécuter un projet que de le former. Il avait, dit-on, plus d'expérience que de talent, et plus de bon sens que de génie. M. Turpin a publié sa *Vie* et celle du précédent, à la suite de l'*Histoire des hommes illustres de France*, écrite d'un style romanesque et affecté. Elle compose le 26^e volume.

CHOISEUL du PLESSIS-PRASLIN (Gilbert de), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, tandis que ses frères prenaient le parti des armes. Ils se distinguèrent tous également. L'abbé de Choiseul fut reçu docteur de Sorbonne en 1640, et nommé à l'évêché de Comminges en 1644. Choiseul donna une nouvelle face à son diocèse, par ses visites, par ses soins. Il nourrit ses pauvres dans les années de misère, assista les pestiférés dans un temps de contagion, établit des séminaires, réforma son clergé. Devenu évêque de Tournay en 1671, il s'y montra comme à Comminges. Ce prélat mourut à Paris en 1689, à 76 ans. Il avait été employé, en 1663, dans des négociations pour l'accommodement des disputes occasionnées par le livre de *Jansénius*. Il avait eu aussi beaucoup de part aux conférences qui se tinrent aux états du Languedoc, sur l'affaire des *quatre évêques*. Toutes ces négociations n'aboutirent à rien, et ne servirent qu'à constater l'opiniâtreté des défenseurs du livre de Jansénius, et les liaisons trop étroites que Choiseul avait toujours eues avec ceux de ce parti. On a de lui plusieurs ouvrages : *Mémoires touchant la religion*, en 3 vol. in-12, contre les athées, les déistes, les libertins

et les protestants, et vainement attaqués par ceux-ci. Une *traduction française des psaumes, des cantiques et des hymnes de l'église*, réimprimée plusieurs fois; *Mémoires des divers exploits du maréchal du Plessis-Praslin*, 1676, in-4. « Le maréchal du Plessis », dit l'abbé Lenglet, a composé ces mémoires à la prière de Segrain, qui les mettait au net. Mais Gilbert de Choiseul, évêque de Tournay, les a revus et laissés dans l'état où ils sont. »

CHOISEUL (Claude de), dit le comte de Choiseul, de la branche de Francière, commença à servir en 1649, et donna des marques de sa valeur au combat de Vitri-sur-Seine. Il passa l'an 1664 en Hongrie, et s'y distingua à la bataille de Saint-Gothard. Il se signala ensuite au siège de Candie, où il eut son cheval tué sous lui à une sortie du 25 juin 1669. Il servit dans toutes les guerres de Louis XIV, qui lui donna le bâton de maréchal de France en 1693. Il commanda depuis en Normandie et sur le Rhin, devint en 1707 premier des maréchaux de France par rang d'ancienneté, et mourut le 13 mars 1711, âgé de plus de 78 ans, sans postérité.

CHOISEUL-STAINVILLE (Etienne-François de), duc de Choiseul-Amboise en Touraine, pair de France, né le 28 juin 1719, dans un état de fortune très-médiocre. Tourmenté du noble désir de couvrir d'une gloire nouvelle un nom déjà illustre, il était entré dans la carrière des armes; mais son génie était moins tourné du côté de la guerre que de la politique; il se livra bientôt aux négociations. Il fut ambassadeur à Rome, et ensuite à Vienne. La maison d'Autriche dont il avait l'honneur d'être allié, crut trouver en lui un serviteur zélé à celle de France, et forma en sa faveur un puissant parti. De retour à Paris sur la fin de 1738, il fut nommé le 1^{er} novembre ministre secrétaire d'état au département des affaires étrangères, et créé en même temps duc de Choiseul, et l'année suivante pair de France. Il sut gagner l'entière confiance de Louis XV, et en profiter pour réunir sur sa personne les grands emplois de la cour et du royaume. Il fut fait ministre de la guerre en 1761, colonel des Suisses et Grisons en 1762, ministre de la marine la même année, enfin il devint gouverneur de la province de Touraine, grand-bailli de Haguenau, et surintendant des postes. C'est à ce ministre que l'on doit le fameux pacte de famille, conclu en 1761 entre la France, l'Espagne, le roi des Deux-Siciles et l'infant duc de Parme, qui fut négocié si secrètement, qu'il n'en transpara rien qu'après sa signature. Le roi d'Espagne lui en témoigna sa satisfaction, en lui envoyant la toison d'or. Ayant dans plus d'une occasion abusé de la confiance que le roi avait en lui, en favorisant en secret les prétentions et les menées des parlements opposés aux volontés du roi, il fut disgracié le 24 décembre 1770, et relégué dans son château de Chanteloup, près de Tours. « Le mécontentement que me causent vos services, » dit le roi dans sa lettre de cachet, me force à vous exiler à Chanteloup, où vous vous rendrez dans les vingt-quatre heures. Je vous aurais envoyé beaucoup plus loin, si ce n'était l'estime particulière que j'ai pour M^{me} la duchesse de Choiseul. » Prenez garde que votre conduite ne me fasse

prendre un autre parti. » Aucun ministre disgracié ne conserva une plus grande existence, et un plus grand crédit. « Il est certain, » dit un historien en parlant de Choiseul, « que ce ministre » était devenu l'idole d'un certain parti, et de la » multitude aveugle qui juge sur parole, et se laisse » entraîner par quiconque a l'intérêt de diriger son » affection. » Après la mort du roi, il repartit à la cour sans rentrer dans le ministère, et mourut à Paris le 8 mai 1785. Son corps fut transporté à Chanteloup, et il y a été enterré dans un endroit du cimetière, qu'il avait fait préparer, au pied d'un peuplier qu'il y avait planté; un ministre plus attaché à la religion de ses pères aurait préféré de l'être au pied d'une croix. Choiseul avait beaucoup d'esprit, travaillait facilement, et avait le talent de pénétrer les hommes et de profiter des événements. On lui reproche une administration peu économique, et d'avoir été prodigue des biens de l'état. Il contribua beaucoup à la destruction des jésuites en France. « L'abbé Chauvelin, dit l'auteur de la » *Vie privée de Louis XV*, ne serait jamais venu à » bout de son vaste dessein, s'il n'eût en derrière » lui le duc de Choiseul, qui encourageait ses efforts et donnait du poids à ses discours. Ce ministre remuant et audacieux, cherchant à opérer » des révolutions, non-seulement dans les cours, » dans les états, mais dans l'esprit des peuples, » ayant une façon de penser libre, avait été reconnu par les philosophes modernes, dont la » secte commençait à prendre une grande consistance, digne d'être leur protecteur, et il répondait à leur choix par son zèle pour la propagation » de leur doctrine. Un de leurs principes était d'extirper les moines, de détruire les couvents. Le » duc comprit qu'il n'y pourrait réussir tant que les » jésuites subsisteraient. Il fallait donc commencer » par eux. » Par une infidélité trop commune pendant les troubles de la révolution, on a imprimé sous le titre de *Mémoires du duc de Choiseul*, des fragments de mémoires qui n'avaient point été écrits pour le public, et qui n'avaient d'intérêt que pour les amis de M. et de M^{me} de Choiseul.

* CHOISEUL-STAINVILLE (Jacques, marquis de), maréchal de France, fit ses premières campagnes au service de l'Autriche, et se distingua en diverses rencontres, sous les ordres des maréchaux Daun et Laudon, et fut nommé, en 1759, maréchal-lieutenant; mais il résigna ce titre pour passer au service de France, avec celui de lieutenant-général qui lui fut conféré le 18 mai 1760. Il remporta, la même année, plusieurs avantages sur les Prussiens. Cependant, obligé de se retirer devant des forces supérieures, il prit position sur Vacha, où il attendit de pied ferme les détachements qui pressaient son arrière-garde; les battit, reprit son mouvement et joignit l'armée qui s'assemblait aux environs de Friedberg. Là, il reçut sa nomination d'inspecteur-commandant des grenadiers de France, et d'inspecteur-général d'infanterie; il se porta aussitôt en avant, prit le commandement du corps destiné à couvrir l'armée, et battit le prince héréditaire, auquel il enleva 13 pièces de canon, 19 drapeaux et 2,000 prisonniers. Choiseul-Stainville occupa en-

suite Lich, et s'y maintint jusqu'au moment où l'ennemi eut retiré toutes ses troupes. Employé l'année suivante dans le Haut-Rhin, il emporta le château de Nagel, assista à l'affaire de Filinghausen, rallia, sous Cassel, les troupes aux ordres du marquis de Lévis, marcha à l'ennemi, le rejeta de l'autre côté de la rivière, et rangea toute la Hesse sous son commandement. Forcé de battre en retraite devant le prince Ferdinand, il se replia sur le camp de Cassel, et fit de si heureuses dispositions, que l'ennemi n'osa pas l'attaquer. La paix eut lieu bientôt après, et Choiseul-Stainville reçut, en juin 1783, le bâton de maréchal de France, et en 1786 la croix de l'ordre du Saint-Esprit. Il assista à l'ouverture des états-généraux en 1789, et mourut bientôt après.

** CHOISEUL-STAINVILLE (Claude-Antoine-Gabriel, duc de), né à Paris en 1762, neveu du ministre, le remplaça dans la pairie en 1787. A l'époque du départ du roi, dont il avait connu les préparatifs, il reçut l'ordre de se rendre avec le régiment royal dragons, dont il était colonel, sur la route que devait suivre la famille royale; mais, ne voyant pas arriver les voitures à l'heure fixée, il quitta le poste qui lui avait été assigné, et fut ainsi la cause, sans doute très-involontaire, de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Arrêté avec ceux qui avaient favorisé le départ du roi, il fut transféré dans les prisons de la haute cour à Orléans, et n'en sortit qu'après que Louis XVI eût accepté la constitution. Dès qu'il fut libre, il retourna près de son maître et partagea les dangers du 20 juin et du 10 août. Après les massacres de septembre, sa tête ayant été mise à prix, il passa en Angleterre, où il leva un régiment de hussards de son nom, et vint avec ce corps combattre dans les rangs anglais. Fait prisonnier en 1793, il fut conduit dans les prisons de Dunkerque, dont il parvint à s'échapper, et retourna en Angleterre à bord d'un navire américain, envoyé pour le recueillir. Il conclut alors avec les Anglais l'engagement de passer dans les Indes avec son régiment; mais la flotte à bord de laquelle il s'embarqua, fut dispersée par la tempête, et le vaisseau qu'il montait échoua sur les côtes de Calais, où il fut arrêté avec la plupart de ses compagnons d'infortune. Transféré avec les autres naufragés, à Saint-Omer, puis ramené à Calais, jugé contradictoirement par différentes commissions militaires, il ne vit son sort fixé qu'après le 18 brumaire. Condamné à la déportation, il se rendit à Munster, d'où il passa en Angleterre. Il y reçut l'accueil le plus bienveillant du roi d'Angleterre qui lui assura une pension de 20,000 francs. Ayant été autorisé à revenir en France en 1801, il se trouva impliqué dans une conspiration, enfermé au temple et reconduit à la frontière. Rentré de nouveau en France, il fut envoyé en surveillance à Besançon, où il resta jusqu'en 1814. Nommé pair de France par Louis XVIII, il siégea dans le procès du maréchal Ney; mais lorsqu'il s'agit de l'application de la peine il s'abstint de voter. Lieutenant-général commandant la 1^{re} légion de la garde nationale de Paris, il en fut nommé major-général. En 1819, il se démit de ses fonctions militaires et con-

tinua de siéger à la chambre des pairs, où il vota constamment avec la minorité. Il mourut à Paris en 1839, laissant une fille unique, mariée à M. de Marmier qui hérita de son titre de duc, mais ne voulut pas lui succéder à la pairie, croyant pouvoir être plus utile au pays comme membre de la chambre des députés. On a du duc de Choiseul : *Relation du départ de Louis XVI le 20 juin 1791, écrite en août 1791, dans la prison de la haute cour nationale d'Orléans*, 1822, in-8. Elle fait partie de la *Collection des mémoires relatifs à la révolution; Histoire du procès des naufragés de Calais, dans les Mémoires des contemporains*.

* CHOISEUL-GOUFFIER (Marie-Gabriel-Auguste-Laurent, comte de), prit le nom de *Gouffier* en épousant l'héritière de cette maison. Entraîné par son goût pour les sciences, il entreprit à 22 ans un voyage dans la Grèce pour rechercher les vestiges de son ancienne splendeur (1776). A son retour en France, même avant qu'il eût commencé de publier le résultat de ses recherches et de ses observations, il fut élu membre de l'académie des inscriptions; en 1784, il remplaça d'Alembert à l'académie française. Nommé, l'année suiv., ambassadeur près de la Porte ottomane, ce voyage fut pour lui une occasion de nouveaux travaux et de nouvelles découvertes. Parmi les littérateurs et savants qui l'accompagnèrent, était l'abbé Delille dont il fut constamment le protecteur et l'ami. Dans la préface de son voyage en Grèce, il semblait inviter les Hellènes à briser leurs fers. Jaloux du crédit dont l'ambassadeur de France jouissait à Constantinople, le ministre d'une autre cour en remit au divan un exemplaire. M. de Choiseul avait dans son hôtel une imprimerie; il fit composer à l'instant un carton qu'il substitua au morceau dénoncé, et remit lui-même son ouvrage au grand-seigneur, le prévenant que les autres exemplaires étaient une contrefaçon conçue et exécutée par ses ennemis. Le divan fut la dupe de cette ruse, et M. de Choiseul conserva son crédit jusqu'au moment où éclata la révolution. Il refusa l'ambassade de Londres. Accusé d'entretenir une correspondance avec les princes frères du roi, il fut décrété d'arrestation le 22 octobre 1792. Alors il se rendit en Russie, où l'impératrice le reçut de la manière la plus flatteuse : Paul 1^{er} le nomma son conseiller intime, et directeur de l'académie des arts et des bibliothèques impériales. De retour en France en 1802, il prit place l'année suivante à l'institut. En 1815, le roi le nomma pair de France et ministre d'état au conseil privé. Il est mort à Aix-la-Chapelle le 22 juin 1817, à 65 ans. *Le voyage pittoresque de la Grèce*, dont le 1^{er} vol. avait paru en 1782, gr. in-fol. fig., n'a été complété qu'en 1824, par un second vol. Une nouvelle édition de cette savante relation se publie par les soins de MM. Hase et Miller, sous le titre de *Voyage pittoresque dans l'empire ottoman, etc.*, Paris, 1841, 4 vol. in-8. et pl. in-fol. Parmi les morceaux lus par M. de Choiseul à l'académie des inscriptions, on remarque une *Dissertation sur Homère*, des *Mémoires sur l'hippodrome d'Olympie*, et des *Recherches sur l'origine du Bosphore de Thrace*. Choiseul a fourni des notes au poème de *l'Imagination* de Delille.

CHOISY (François-Timoléon de), prieur de Saint-Lo et grand doyen de la cathédrale de Bayeux, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris en 1644. Sa première jeunesse ne fut pas trop réglée. Il est très-vrai qu'il s'habilla et vécut en femme pendant quelques années, et qu'il se livra, dans une terre auprès de Bourges, au libertinage que couvrait ce déguisement ; mais il n'est pas vrai que, pendant qu'il menait cette vie, il écrivait son histoire ecclésiastique, comme le dit un écrivain célèbre, qui sacrifie souvent la vérité à un bon mot. Le premier volume de cet ouvrage parut en 1703. L'abbé de Choisy avait alors près de 60 ans. Il aurait été difficile, qu'à cet âge, il eût conservé les agréments et la figure qu'il lui fallait pour jouer ce rôle. En 1685, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Siam, qui voulait, dit-on, se faire chrétien. L'abbé de Choisy se fit ordonner prêtre dans les Indes par le vicaire apostolique, non pas pour avoir de quoi s'amuser dans le vaisseau, comme le dit un écrivain satirique, mais par des motifs plus nobles. Il mourut en 1724, à Paris, à 80 ans. L'enjouement de son caractère, les grâces de son esprit, sa douceur et sa politesse le firent aimer et rechercher. On distingue parmi ses ouvrages les suivants : *Journal du voyage de Siam*, fait en 1685 et 1686, Paris, 1687, in-4. Cet ouvrage, écrit d'un style aisé, plein de gaieté et de saillies, manque quelquefois d'exactitude : il est d'ailleurs très-superficiel, ainsi que la plupart de ses autres écrits. *La vie de David*, in-4, et celle de *Salomon*, in-12 : la vie de David est accompagnée d'une interprétation des psaumes, avec les différences de l'hébreu et de la Vulgate. *Histoire de France sous les règnes de saint Louis, de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V et de Charles VI*, 5 vol. in-4. Ces vies avaient été publiées chacune séparément. On les a réunies en 1750, en 4 vol. in-12. L'auteur les a écrites de cet air libre et naturel qui fixe l'attention sur la forme, et empêche de trop examiner l'exactitude du fond (Voy. CHAISE, Jean de FILLEAU de la). *L'imitation de Jésus-Christ*, traduite en français, réimprimée in-12 en 1735. La première édition était dédiée à M^{me} de Maintenon, avec cette épigraphe : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam, et concupiscet rex decorem tuum*. *L'Histoire de l'Eglise*, en 11 vol. in-4 et in-12. L'abbé de Choisy aurait pu l'intituler *Histoire ecclésiastique et profane*. Il y parle des galanteries des rois, après avoir raconté les vertus des fondateurs d'ordres. En ne voulant pas accabler son ouvrage d'érudition, il a supprimé une infinité de faits et de détails aussi instructifs qu'intéressants. Le ton de l'auteur n'est pas assez noble, et il cherche trop à égayer une histoire qui ne devrait être qu'édifiante. *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, 2 vol. in-12. On y trouve des choses vraies, quelques-unes de fausses, beaucoup de hasardées ; et le style en est trop familier. *Les mémoires de la comtesse des Barres*, en 1736, petit in-12. C'est l'histoire des débauches de la jeunesse de l'auteur. Le compilateur de la *Vie de l'abbé de Choisy*, in-8, publiée en 1748, à Genève (qu'on croit être l'abbé d'Olivet), s'est beaucoup servi de cet ouvrage scan-

daleux, dans le détail des aventures galantes de son héros. Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la providence et sur la religion, en 1684, in-12. Le premier de ces dialogues est de l'abbé de Dangeau, le second du même et de l'abbé de Choisy, le troisième et le quatrième de ce dernier. Ils sont dignes de l'un et de l'autre, quoique peu approfondis. On a réimprimé cet ouvrage à Paris en 1768, in-12. *Vie de M^{me} de Miramion, fondatrice des filles de Sainte-Genève*, Paris, 1706, in-4.

CHOKIER (Erasmus de SURLET), né à Liège en 1569 d'une famille noble, qui a pris ce nom d'un château qui est à 2 lieues de cette ville sur la Meuse, se distingua par ses lumières dans la jurisprudence, sa probité, son attachement à la religion de ses pères, et son affabilité qui lui avait concilié l'amour et l'estime de tous ses concitoyens. Il mourut le 19 février 1625. Nous avons de lui : *De jurisdictione ordinarii in exemptis et horum ab ordinario exemptione*, Cologne, 1629, 2 vol. in-4. Cet ouvrage fut augmenté d'un volume par Jean-Pierre Verhost, suffragant de Trèves, Cologne, 1682. *Tractatus de advocatis feudalibus*, Cologne, 1614, in-4.

CHOKIER-SURLET (Jean-Ernest), frère du précédent, né à Liège en 1571, fut d'abord chanoine de Saint-Paul à Liège, puis chanoine de la cathédrale, abbé séculier de Visé, grand-vicaire, et mourut vers l'an 1630. Il avait pris le bonnet de docteur en droit à Orléans, et s'était beaucoup appliqué aux antiquités romaines, dont Juste-Lipse lui avait inspiré le goût. Pour se perfectionner dans cette science, il parcourut l'Italie. Les magnifiques monuments de sa piété et de sa munificence, l'hôpital des Incurables, la maison des Repenties, le couvent et l'église des Minimes, etc., etc., rendront sa mémoire à jamais précieuse à sa patrie. Nous avons de lui : des *Notes* sur le traité de Sénèque ; *De tranquillitate animi*, Liège, 1607 ; Un *Commentaire sur la politique de Juste-Lipse*, avec plusieurs traités, Liège, 1642, in-fol. ; *De permutatione beneficiorum*, Rome, 1700, in-fol. ; *Commentaria in regulas cancellariæ Alphonsi Soto*, Liège, 1658, in-4 ; *Scholia in preces primarias imperatoris*, 1621, in-4 ; *De re nummaria prisce ævi, collata ad æstimationem monetæ præsentis*, 1649, in-8 ; *Vindiciæ libertatis ecclesiasticæ*, 1630, in-4 ; *Facis historiarum centuriæ duæ*, 1650, in-fol. On y voit les mœurs et les usages de diverses nations ; *Thesaurus casuum reservatorum*. Nous avons encore de lui des ouvrages de controverse, etc.

CHOLET (Jean), cardinal, natif du Beauvoisis, d'une famille noble, fonda à Paris le collège qui porte son nom. Il mourut en 1293. Le fondation du collège des Cholets n'eut son exécution qu'en 1295. On y honore la mémoire de ce cardinal, qui dut sa fortune à ses talents.

* **CHOLEWA** (Matthieu), le plus ancien historien polonais, obtint, par la protection de Ladislas, duc de Pologne, l'évêché de Cracovie, auquel il fut nommé en 1163, par le pape Innocent II. Cependant ses ouvrages sont ignorés ; mais Kadlubeck, historien du xiv^e siècle, en a profité beaucoup,

comme il le dit dans ses *Chroniques polonaises*. Cholewa mourut en 1165. M. Lelewel, savant polonais, réfugié en France, a publié sur Cholewa une dissertation.

CHOLIÈRES (Nicolas), est un auteur inconnu de quelques ouvrages presque aussi inconnus que leur auteur; il vivait dans le xvi^e siècle. On a de lui des contes sous le titre des *Neuf matinées et neuf après-dînées de Cholières*, Paris, 1610, 2 vol. in-12. Les *Matinées* avaient déjà été imprimées en 1583, in-8, et les *Après-dînées* en 1587, in-12. *La guerre des mâles contre les femelles, représentant en trois dialogues les prérogatives et les dignités de l'un et de l'autre sexe*, et autres *Œuvres poétiques*, 1588, in-12. La rareté de cet ouvrage est son seul mérite.

CHOLIN (Pierre), de Zug en Suisse, fut précepteur de Théodore de Bèze. Il devint ensuite professeur de belles-lettres à Zurich, et mourut l'an 1542. Cholin était habile dans la langue grecque; Budé en faisait beaucoup de cas. Il a traduit de grec en latin les livres de la Bible, que les protestants regardent comme apocryphes. Il a eu part, avec Léon de Juda, Bibliander, Pélican et R. Gautier, à la *Bible de Zurich*, qui est chargée de notes littérales et de scolies sur les marges. Cette bible est estimée parmi les protestants.

CHOMEL (Noël), curé de Saint-Vincent à Lyon, mort en 1712, s'appliqua de bonne heure aux connaissances qui intéressent le cultivateur, l'habitant des campagnes et les pères de famille. Les recueils qu'il avait faits en ce genre produisirent son *Dictionnaire économique*, contenant l'art de faire valoir les terres, et généralement tout ce qui concerne l'agriculture et l'économie. Ce livre, imparfait dans sa naissance, a été amélioré par M. de La Marre, qui en a donné une nouvelle édition à Paris en 1767, 3 vol. in-folio, entièrement corrigée et considérablement augmentée.

CHOMEL (Pierre-Jean-Baptiste), né à Paris en 1671, médecin ordinaire du roi, mort en 1740, s'appliqua avec succès à la botanique, dont il donnait des leçons au jardin du roi. Nous avons de lui une *Histoire des Plantes usuelles*. Ouvrage qui eut beaucoup de succès, mais qui depuis a été surpassé. — Son fils, Jean-Baptiste-Louis, docteur en médecine, mort en 1765 à Paris, sa patrie, a publié entr'autres ouvrages : *Essai sur l'histoire de la médecine en France*, 1762, in-12 curieux et intéressant; *Eloge de Louis Duret*, 1765, in-12 (*Voy. ce nom*), couronné l'année précédente par la faculté de médecine. On lui doit une bonne édition de *l'Abregé de l'Histoire des Plantes usuelles*, de son père, 1761, 3 vol. in-12. M. Maillard en a donné une nouvelle avec des addit., Paris, 1809, 2 vol. in-8, fig.

CHOMPRÉ (Pierre), licencié en droit, né à Narcy en 1698, diocèse de Châlons-sur-Marne, vint de bonne heure à Paris, et y ouvrit une pension. Son zèle pour l'éducation de la jeunesse lui procura beaucoup d'élèves; il leur inspirait le goût de l'étude et l'amour de la religion. Il mourut à Paris le 18 juillet 1760, à 62 ans. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont : *Dictionnaire abrégé de la Fable*, pour l'intelligence des poètes, des ta-

bleaux et des statues, dont les sujets sont tirés de l'histoire poétique, petit in-12, souvent réimprimé. Millin en a publié en 1801 une édition, augmentée. 2 vol. petit in-8; *Dictionnaire abrégé de la Bible*, pour la connaissance des tableaux historiques, tirés de la Bible même et de *Flavius Josèphe*, in-12. Petitot en a donné une édition revue et augmentée. 1806, in-8 et in-12 (1); *Introduction à la langue latine*, 1733, in-12; *Méthode la plus naturelle pour enseigner à lire*, in-12; *Vocabulaire universel, latin-français*, 1754, in-8; *Vie de Brutus, premier consul à Rome*, 1750, in-8; *Vie de Callisthènes, philosophe*, 1750, in-8. Ces deux vies sont peu estimées, et le style en est trop négligé; *Selecta latini sermonis exemplaria*, 1771, 6 volumes in-12. L'auteur a compilé ce qu'il a jugé de plus propre à son objet dans les anciens auteurs latins, soit en prose, soit en vers : le texte y est conservé dans sa parfaite intégrité. Tous les extraits sont accompagnés d'un petit vocabulaire utile; *Traduction des modèles de latinité*, 1746 à 1774. C'est la traduction de l'ouvrage précédent. Il y a plusieurs morceaux rendus avec fidélité et avec élégance; mais on en trouve aussi un grand nombre qui sont semés d'expressions peu françaises, de phrases louches et mal construites.

* CHOMPRÉ (Etienne-Martin), frère du précédent, et comme lui maître de pension, né à Paris en 1701, mort en 1784, a publié : *Apologues, ou Réflexions morales sur les attributs de la Fable*, Paris, 1761, 1766, in-12; rare et curieux. *Recueil de fables*, 1779, in-8; *Des éléments d'arithmétique et d'algèbre*, et des *grammaires franc., lat. et grecq.*, qui font partie d'un cours d'étude de l'école militaire. Il a donné de nouvelles éditions de *l'Introduction à la langue latine* et des *Selecta latini sermonis exemplaria* de son frère. Enfin on lui est redevable de la *Table des matières de l'histoire des voyages de Prévot* (*Voy. ce nom*).

* CHOMPRÉ (Nicolas-Maurice), fils de Pierre, né en 1750, fut en 1793 nommé consul à Malaga et en 1806 membre du conseil des prises. Il a fait sur le galvanisme de nombreuses expériences, dont il a été rendu un compte avantageux. Il mourut à Ivry-sur-Seine le 24 juillet 1823, âgé de 73 ans. Plusieurs de ses ouvrages ont été attribués à son père ou à son oncle, sans que ce savant modeste ait réclamé. Nous citerons de lui de bonnes traductions du *Traité de Trigonométrie*, de Cagnoli, et du *Commentaire de Blackstone sur les lois anglaises* (*Voy. ces noms*); *Expériences sur la compressibilité de l'eau par le galvanisme*, dans le *Manuel*, d'Izarn, 1804, in-8; (avec Riffaut) *Expériences sur les effets du pôle négatif et positif*, dans les *Mémoires de l'institut*, savants étrangers; *Mémoire sur le poids de la terre*, traduit de l'angl. de Cavendish, dans le *Journal de l'école polytechnique*; des *Tables de réduction des mesures et poids* et un *Calendrier perpétuel*.

CHOPIN (René), natif de Bailleul en Anjou, en 1537, plaida longtemps avec distinction au parlement de Paris; retiré ensuite dans son cabinet, il fut consulté comme un des oracles du droit. Il

(1) Cet ouvrage n'est pas de Pierre Chompré, mais de Nicolas-Maurice, qui le publia sous le nom de son père.

mourut à Paris en 1606, à 69 ans. Ses ouvrages ont été publiés en 1663, 6 vol. in-fol. en latin et en français. Il y a aussi une autre édition, latine seulement, en 4 vol. Son latin est fort concis, et souvent obscur et ampoulé. On le comparait au jurisconsulte Tuberon, qui avait affecté de se servir des mots les plus surannés. Ses ouvrages les plus estimables sont : le second volume de la *Coutume d'Anjou* ; le traité de *Domatio*, pour lequel Henri III l'anoblit ; Les livres *De sacra politia* ; de *Privilegiis rusticorum*, remplis de belles recherches et de décisions judicieuses. Son livre sur la coutume de Paris est trop abrégé, et rempli de trop de digressions et de citations de lois étrangères. Chopin avait beaucoup d'esprit et d'érudition ; mais son zèle pour la ligue lui valut une satire atroce sous le titre d'*Anti-Chopinus*, 1592, in-4, attribuée à Jean-de-Villiers-Hotman. Comme cette pièce attaquait en même temps les choses et les personnes les plus respectables, elle fut brûlée par arrêt du conseil. Ce qui y avait donné lieu est *Oratio de pontificio Gregorii XIV ad Gallos* diplomate à *criticis notis indicato*, Paris, 1591, in-4. Le jour que Henri IV entra dans Paris, sa femme perdit l'esprit et il reçut ordre d'en sortir ; il y resta cependant par le crédit de ses amis. Ce jurisconsulte étudiait ordinairement couché par terre sur un tapis, et entouré des livres qui lui étaient nécessaires.

* CHOQUET DE LINDU, ingénieur en chef de la marine, né à Brest en 1713, et mort le 8 octobre 1790, dans cette ville dont il avait dirigé tous les grands travaux, a publié : *Description des trois formes du port de Brest* ; *Description du baigne*, 1757-59, in-fol., avec 12 pl.

CHORIER (Nicolas), avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne en Dauphiné l'an 609, cultiva de bonne heure la littérature, et négligea le barreau pour se livrer tout entier à l'histoire. Il publia celle du *Dauphiné*, 1661 et 1672, 2 vol. in-fol. « Chorier, dit l'abbé Lenglet, était un auteur peu exact. Il ne lui fallait que la plus légère connaissance d'un fait pour bâtir dessus une nouvelle histoire. » On doit porter le même jugement de son *Nobiliaire du Dauphiné*, 1697, 4 vol. in-12 ; De son *Histoire généalogique de la maison de Sassenage*, 4 vol. in-12 ; de son *Histoire du duc de Lesdiguières*, Grenoble, 1683, in-12 ; Des *Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon, 1639, in-12. Ces ouvrages firent passer Chorier pour un écrivain ennuyeux ; mais son livre intitulé *Alostæ Sigee Toletanæ satira Sotadica de arcanis Amoris et Veneris*, le fit regarder comme un auteur infâme. Cette abominable production, attribuée sans fondement à l'illustre Louise Sigée de Tolède, est certainement de Chorier, dont toute la vie a répondu aux maximes qui y sont débitées. Il en donna les six premiers dialogues à son libraire, pour le dédommager de la perte qu'il avait faite sur le premier volume de l'histoire du Dauphiné. De pareils livres ne devraient jamais trouver de lecteurs, et encore moins de traducteurs, mais à la honte des lettres et des mœurs, celui-ci a trouvé les uns et les autres. Un magistrat de Grenoble se chargea, dit-on, d'en payer les frais, et le fils du libraire d'en faire la traduction. Ce livre,

digne du feu, loin de rétablir les affaires de l'imprimeur, l'obligea d'abandonner son commerce, et d'éviter par la fuite un châtiment exemplaire. Le vii^e entretien fut imprimé à Genève sur un manuscrit très-peu lisible ; ce qui occasionna les fautes dont cette édition fourmille. Chorier eut l'impudence de s'en plaindre, voulant absolument en être reconnu pour l'auteur ; et ses amis qui connaissaient sa dépravation, n'eurent pas de peine à le croire. Son livre, imprimé ensuite sous le titre de *Joannis Meursii elegantia latini sermonis*, in-12, et traduit en français sous le titre d'*Académie des dames*, 2 pet. vol. in-12, méritait bien peu d'ailleurs qu'on le revendiquât. Son latin est très-peu de chose, quoiqu'Allard, bibliothécaire du Dauphiné, dise qu'il est fleuri, agréable et coulant ; et que ses vers, faits en même langue, sont si beaux, qu'on les prendrait pour des productions du siècle d'Auguste. On croirait volontiers qu'Allard a voulu faire une ironie, s'il avait eu assez d'esprit pour cela. Chorier mourut en 1692, à 83 ans.

* CHORON (Alexandre-Etienne), inventeur d'une nouvelle théorie musicale, était né à Caen, le 21 octobre 1771. Sorti à quinze ans du collège de Juilly, après des études brillantes, il apprit la musique de lui-même, se créa pour son usage un système de notation au moyen duquel il pouvait conserver les chants qu'il avait entendus ou imaginés, et commença, dès lors, à composer en parties. Confié plus tard par Grétry aux soins de l'abbé Roze, il se familiarisa avec les meilleurs auteurs didactiques allemands et italiens. Toutefois à cette époque il ne songeait point à suivre exclusivement la carrière musicale ; passionné pour les sciences physiques et mathématiques, il y fit en peu d'années de si rapides progrès, que Monge le choisit, en 1793, pour répétiteur de son cours à l'école normale. Il devint l'année suivante chef de brigade à l'école polytechnique où il passa quelques années ; le reste de sa vie fut presque uniquement consacré à la publication d'ouvrages théoriques sur l'art musical, ou à la création d'établissements propres à en répandre le goût. Directeur, en 1815, de l'académie royale de musique, il fonda en 1817 une école qui prit plus tard le nom d'*Institution royale de musique religieuse*, et dont les résultats ont laissé un souvenir ineffaçable. Forcé, en 1832, par défaut de subvention, de restreindre le nombre de ses élèves, il en ressentit un violent chagrin qui abrégé ses jours. Il mourut à Paris le 29 juin 1834, à l'âge de 64 ans. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Principes d'accompagnement des écoles d'Italie*, 1804, in-folio ; *Dictionnaire historique des musiciens* (avec Fayolle), 1810-1811, 2 vol. in-8 ; *Traité élémentaire d'harmonie et de composition*, d'Albretschberger, 1814, 2 vol. in-8 ; *Principes de composition des écoles d'Italie*, 1818, 3 vol. in-fol. ; *Méthode concertante de plain-chant*, 1819, in-4 ; Choron a naturalisé en France plusieurs morceaux de musique sacrée des plus grands maîtres d'Italie. De son école sont sortis plusieurs sujets destinés à fournir, comme compositeurs ou comme artistes lyriques, la plus brillante carrière.

CHOSROËS ou KHOSROU, dit le Grand, fils et

successeur de Cabadès, roi de Perse en 531, donna la paix aux Romains, à condition qu'ils lui rendraient les villes qu'ils avaient conquises, et qu'ils ne fortifieraient point de places frontières. Quelques années après il revint sur les terres romaines; Bélisaire le repoussa, et le força de rentrer dans ses états, l'an 542. Après la mort de Justinien, Chosroès envoya un ambassadeur à Justin II, pour l'engager à continuer la pension que lui faisait l'empire. Ce prince lui répondit fièrement, « qu'il était » honteux pour les Romains de payer tribut à de » petits peuples dispersés de côté et d'autre. » Une seconde ambassade n'ayant pas été mieux reçue, Chosroès leva une puissante armée, fondit sur l'empire, prit plusieurs villes, et n'accorda une trêve de trois ans qu'après beaucoup de ravages. Il la rompit en 579, désola la Mésopotamie et la Cappadoce; mais son armée ayant été entièrement défaite par les troupes de l'empereur Tibère II, et lui-même contraint de s'enfuir, il mourut de chagrin en cette année, après un règne de 48 ans. C'était un prince fier, dur, cruel, imprudent, mais courageux, qui n'eut le titre de *Grand* que par ses talents militaires et ses conquêtes.

CHOSROËS II ou KHOSROU monta sur le trône de Perse en 590, à la place de son père Hormisdas, que ses sujets avaient mis en prison, après lui avoir crevé les yeux. Le nouveau roi fit assommer son père, et fut chassé quelque temps après comme lui. Dans son malheur, il s'adressa à l'Étre-Suprême, jacha la bride à son cheval, et lui laissa la décision de son sort. Après bien des fatigues il arriva dans une ville des Romains. L'empereur Maurice le reçut avec bonté, lui donna des secours, et le fit proclamer roi une seconde fois. Chosroès, rétabli sur le trône, punit les rebelles, récompensa ses bienfaiteurs, et les renvoya dans leurs états. Après la mort de Maurice, assassiné par Phocas, Chosroès voulant venger sa mort, pénétra dans l'empire avec une puissante armée en 604, s'empara de plusieurs villes, entra en Arménie, en Cappadoce, en Paphlagonie, défit les Romains en plusieurs occasions, et poussa ses dégâts jusqu'à Chalcédoine. Héraclius, couronné empereur, après avoir fait mourir Phocas, demanda la paix au roi de Perse, en lui représentant qu'il n'y avait plus aucun juste sujet de faire la guerre. Chosroès, pour toute réponse, envoya une armée formidable en Palestine. Ses troupes prennent Jérusalem, brûlent les églises, enlèvent les vases sacrés, massacrent les clercs; et vendent aux Juifs tous les chrétiens qu'ils font prisonniers. Zonare rapporte que, dans sa fureur, Chosroès jura qu'il poursuivrait les Romains jusqu'à ce qu'il les eût forcés de renier Jésus-Christ et d'adorer le soleil. Héraclius ayant repris courage, défit les Perses, et proposa la paix à leur roi, qui écoutant à peine cette offre, dit avec dédain, *que ses généraux et ses soldats feraient la réponse*. L'armée romaine, animée par plusieurs succès réitérés, remporta de nouvelles victoires, et obligea Chosroès à prendre la fuite. Ce prince, se laissant aller à l'abattement, désigna alors pour son successeur Merdesane, son cadet, au préjudice de Siroès, son fils aîné. Celui-ci prend les armes,

fait arrêter son père, l'enferme sous une voûte qu'il avait fait bâtir pour cacher ses trésors; et au lieu de nourriture, lui fait servir de l'or et de l'argent. Il mourut de faim au bout de quatre jours en 628. Quelques historiens ont dit que *Chosroès savait mieux Aristote, que Démosthènes ne savait Thucydide*. Son ambition et sa cruauté ne prouvent pas qu'il eût beaucoup profité des leçons de morale du philosophe grec.

** CHOUDIEU (Pierre), conventionnel, né vers 1761 à Angers, d'une famille de robe, embrassa la cause de la révolution avec violence. Accusateur public près le tribunal criminel de son département, il fut, en 1791, élu député à l'assemblée législative, où il ne tarda pas à se faire remarquer par l'exagération de ses principes. Membre du comité militaire, il dénonça le ministre de la guerre Duportail pour sa lenteur à donner des armes aux nouveaux bataillons. Le premier il osa parler de la déchéance du roi, et, la veille du 10 août, il déclara publiquement que l'assemblée était incapable de sauver la patrie. Après avoir secondé de tous ses efforts le renversement du trône constitutionnel, il tenta d'arrêter la marche de la municipalité insurrectionnelle de Paris, et combattit le projet de transférer dans cette ville les prisonniers d'Orléans; mais il ne put y parvenir. Elu membre de la convention, il vint y prendre place au milieu des hommes les plus exagérés. Dans le procès de Louis XVI, il vota la mort sans appel et sans sursis, et demanda que Manuel et Kersaint fussent déclarés infâmes, pour avoir voulu donner leur démission dans ces tristes conjonctures. Envoyé commissaire dans la Vendée, il s'y prononça pour les mesures les plus rigoureuses, dénonça son collègue Duchâtel comme entretenant des relations avec les insurgés, et revint prendre sa place à la convention sur les bancs de la montagne. Il signala les girondins, et spécialement Philippeaux, comme les fauteurs des troubles de l'Ouest; Philippeaux se justifia facilement de cette absurde accusation; mais Choudieu revint à la charge, et finit par le faire envoyer à l'échafaud. A la chute de Robespierre, il se vit réduit à son tour au rôle d'accusé; mais il se défendit avec vigueur, et, niant qu'il eût eu quelque participation aux actes reprochés à la montagne, il appuya la proposition d'imprimer les pièces trouvées chez Robespierre. Compromis dans l'insurrection du 12 germinal, il fut décrété d'arrestation avec Léonard Bourdon, Amar, etc., et conduit au château de Ham, d'où il sortit par suite de l'amnistie du 4 brumaire. Nommé par le général Bernadotte chef de division au ministère de la guerre, il donna sa démission à la retraite de ce ministre, et cessa d'être employé. Lors de l'explosion de la machine infernale, inscrit sur la liste des démagogues qui devaient être déportés par mesure de haute police, il parvint à se soustraire à toutes les recherches, et gagna la Hollande, où il exerça quelque temps la profession de libraire. Rentré en France sous l'empire, il y vivait oublié dans les environs d'Angers; mais pendant les cent-jours, ayant accepté la place de lieutenant-général de police à Dunkerque, il fut, au second retour du roi,

atteint par la loi contre les régicides et condamné à l'exil. Il se réfugia une seconde fois dans les Pays-Bas, et y mourut en décembre 1838.

CHOUET (Jean-Robert), magistrat de Genève, sa patrie, né en 1642, fut le premier qui enseigna la philosophie de Descartes à Saumur. Rappelé à Genève en 1669, il y donna des leçons avec applaudissement. Chouet devint ensuite conseiller et secrétaire d'état, et composa l'*Histoire de sa république*. Il mourut en 1731, à 89 ans. Ses écrits n'ont point encore été imprimés, et il n'y a pas apparence qu'ils voient le jour : la presse gémit assez d'autres ouvrages médiocres.

CHOUL (Guillaume du), gentilhomme lyonnais, bailli des montagnes du Dauphiné, fit le voyage d'Italie pour se perfectionner dans la connaissance de l'antiquité. Il est connu par un traité excellent et rare, *De la religion et castrametation des anciens Romains*. Cet ouvrage est remarquable, surtout par rapport à la seconde partie, qui traite de la manière de dresser et de fortifier les camps chez les Romains, de leur discipline et de leurs exercices militaires. Il a été traduit deux fois en italien. La première de ces versions fut imprimée à Lyon en 1556, in-fol., et la seconde à Amsterdam, en 1685, in-4. Ces deux éditions sont assez rares, mais moins que l'original français, Lyon, 1556, in-fol. — Nous devons à un autre Jean du Choul un petit traité latin, peu commun, intitulé *Varia Quercus historia*, Lyon, 1555, in-8.

CHRAMNE, fils naturel de Clotaire I^{er}, se révolta contre lui, et se ligua avec le comte de Bretagne; mais le père irrité livra bataille à son fils, le vainquit, et le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il s'était sauvé en 560. Voy. CLOTAIRE I^{er}.

CHRÉTIEN, ou CHRESTIENS de Troyes, dit *Menesier*, poète français, orateur et chroniqueur de Jeanne, comtesse de Flandre, vivait vers l'an 1200, et a fait en vers plusieurs romans de chevalerie de la *Table-Ronde*, qui sont en manuscrit pour la plupart dans la bibliothèque du roi de France. Celui de *Perceval le Gallois* a été traduit en prose et imprimé en 1530, in-fol.

CHRÉTIEN (Gervais), plus connu sous le nom de *Maître Gervais*, né à Vendes, près de Caen, fonda à Paris, l'an 1370, le collège qui porte son nom, et mourut à Bayeux le 5 mai 1383. Il était premier médecin du roi Charles V, chanoine de Paris, et chantre de Bayeux.

CHRÉTIEN (Florent) naquit à Orléans en 1541. Son génie et ses talents le firent choisir pour veiller à l'éducation de Henri de Navarre, depuis roi de France. On a de lui divers ouvrages en vers et en prose : des *tragédies*; une *traduction d'Oppien*, in-4; des *épigrammes* grecques; les *quatrains* de son ami Pibrac, mis en grec et en latin; des *satires* très-mordantes contre Ronsard, sous le nom de la *Baronie*, 1564, in-8. Il avait du talent pour ce dernier genre, et il eut part à la satire *Ménippée*. Il possédait supérieurement les finesse de la langue grecque. Ce bel esprit mourut en 1596, à 56 ans, après être entré dans le sein de l'église catholique. Quoiqu'il eût fait des satires, il conserva des amis. Son cœur n'avait point de part à ces censures, qui

ne prenaient leur source que dans la chaleur de son imagination. — Son père Guillaume CHAETIEN, médecin de François II et de Henri II, a traduit en français quelques ouvrages de médecine; entre autres le livre d'Hippocrate, intitulé : *De genitura*, Paris, 1559, in-8.

CHRÉTIEN (Pierre), né dans le xvi^e siècle, à Poligny, en dirigea le collège jusqu'en 1580, époque à laquelle il fut nommé magistrat, et mourut en 1604. On a de lui *Luonici centones, ex Pharsaliæ libris desumpti, in quibus facies bellorum apud Belgas gestorum representatur*, Besançon, 1588, in-4; Bruxelles, 1590, in-8. Dans ce petit écrit devenu rare, l'auteur montre trop de partialité pour le gouvernement espagnol. — CHÉRIEN (Nicolas), sieur des Croix, poète médiocre, né à Argentan en Normandie, écrivit pour le théâtre, et fit représenter, en 1608, le *Ravissement de Céphale*, pièce à machines, qu'il avait traduite de l'italien. Il donna ensuite successivement : *les Portugais infortunés*, tragédie; *Amnon et Thamar*, tragédie; *Alboin, ou la Vengeance*, tragédie, et *les Amantes, ou la Grande pastorelle*. Toutes ces pièces sont en cinq actes, avec des intermèdes ou des chœurs. Elles furent imprimées à Rouen, de 1608 à 1613, et sont recherchées par les curieux qui veulent connaître la marche de l'art dramatique en France. On a encore de lui *les Royales Ombres* (en vers), Rouen, 1611, in-8.

* CHRÉTIEN (Gilles-Louis), musicien, né à Versailles en 1754, fut attaché à la chapelle du roi et aux concerts particuliers de la reine. Privé de sa place par la révolution, il trouva une ressource en faisant des portraits au physionotrace, instrument dont il est l'inventeur. On a de lui : *La musique étudiée comme science naturelle, certaine, et comme art*, ou *Grammaire et dictionnaire musical*, 1814, in-8, avec pl. in-4. La pratique et la théorie de cet art y sont traitées d'une manière neuve. Chretien est mort le 4 mars 1811.

CHRIST. Voy. JÉSUS-CHRIST.

* CHRIST (Jean-Frédéric), né à Cobourg en 1700, obtint la chaire d'histoire à l'académie d'Iéna, et mourut à Leipzig le 3 août 1756. Ses principaux ouvrages sont : *Noctes academicae*, Halle, 1727. C'est un recueil de dissertations sur plusieurs points de philologie, d'histoire du droit romain et de littérature classique; *Origines Longobardicae*, Halle, 1728, in-4; *Dictionnaire des monogrammes chiffres, lettres initiales, etc., sous lesquels les peintres, graveurs et dessinateurs ont désigné leurs noms*, Leipzig, 1747, in-8, traduit en franç. par Sellius, Paris, 1750, in-8, fig. rare. Quoiqu'on y trouve plusieurs explications peu satisfaisantes, c'était, avant l'ouvrage de BRULLIOT, le meilleur et le plus complet que l'on eût sur cette matière.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN I^{er}, roi de Danemark, succéda à Christophe de Bavière en 1448, et se fit admirer par sa prudence, sa douceur et par ses libéralités envers les pauvres. Il institua l'an 1478 l'ordre de l'*Eléphant*, et mourut en 1481.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN II, roi de Danemark, surnommé *le Cruel*, monta sur le trône après la mort de Jean son père, en 1513. Il aspira à la couronne de Suède, dès qu'il posséda celle de Dane-

marck. Ayant eu le bonheur d'être élu en 1520 après quelques traverses, il devint le tyran de ses nouveaux sujets, qu'il avait promis de traiter comme ses enfants. Il donna une fête aux principaux seigneurs ecclésiastiques et séculiers, et les fit égorger les uns après les autres au milieu du festin. Gustave-Vasa, à la tête de quelques Suédois, résolut de délivrer sa patrie de ce monstre. Christian, qui avait en son pouvoir, à Copenhague, la mère et la sœur de son ennemi, fit jeter ces deux princesses dans la mer, enfermées l'une et l'autre dans un sac. Le corps de l'administrateur de Suède fut déterré, et le barbare poussa la férocité jusqu'à se jeter dessus et le mordre. Il faisait couper les cadavres par morceaux, et les envoyait dans les provinces pour inspirer une terreur générale. Les paysans furent menacés de se voir couper un pied et une main, s'ils faisaient la moindre plainte. *Un paysan qui est né pour la guerre*, disait le tyran, *devrait se contenter d'une main et d'un pied naturel avec une jambe de bois*. Ce scélérat, teint du sang de ses sujets, fut bientôt aussi exécration aux Danois qu'aux Suédois. Ses peuples, animés par Frédéric, duc de Holstein, lui firent signifier l'acte de sa déposition l'an 1523, par le premier magistrat de Jutland. Ce chef de justice porta à Christian sa sentence dans Copenhague même. Le tyran se dégrada lui-même en fuyant, se retira en Flandre dans les états de Charles-Quint, son beau-frère. Après avoir erré dix ans, il s'efforça de remonter sur le trône. Les troupes hollandaises lui furent inutiles. Il fut pris et mis dans une prison, où il finit ses jours en 1539, dans une vieillesse abhorrée et méprisée. On l'appela le *Néron* du Nord. Frédéric de Holstein, son oncle, fut élu dans Copenhague roi de Danemarck, de Norwège et de Suède; mais il n'eut de la couronne de Suède que le titre : Gustave-Vasa, le libérateur de son pays, en fut proclamé roi.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN III, fils et successeur de Frédéric I^{er} en 1534, fut couronné l'an 1536 à la manière des luthériens, dont il embrassa la secte, déjà introduite par son père dans ses états. Il chassa les évêques, et ne garda que les chanoines. Il mourut en 1559, à 39 ans. Il institua le collège de Copenhague, et rassembla une belle bibliothèque.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN IV, roi de Danemarck, succéda en 1588 à Frédéric II, son père. Il fit la guerre aux Suédois, et fut élu chef de la ligue des protestants contre l'empereur, pour le rétablissement du prince palatin, en 1625. Il mourut le 28 février 1648, à 71 ans, après avoir été défait plusieurs fois par les armées de Ferdinand II. C'était un monarque plein de fermeté, un guerrier intrépide, un prince d'une capacité étendue et d'une grande magnanimité; mais ces qualités furent malheureusement ternies par des passions violentes, qui souvent obscurcissaient sa raison et rétrécissaient ce jugement solide qu'il avait reçu de la nature. Christian, son fils, avait été élu, de son vivant même, roi de Danemarck; mais il précéda son père au tombeau le 2 juin 1647. La plupart des historiens ne le comptent point au nombre des rois de Danemarck.

CHRISTIAN ou CHRISTIERN V monta sur le trône de Danemarck en 1670, après Frédéric III. son père, qui l'avait déclaré son successeur dès 1655. Il se ligua avec les princes d'Allemagne, et déclara la guerre aux Suédois; mais ceux-ci battirent ses troupes en diverses occasions. Il mourut le 4 septembre 1699, dans sa 54^e année. C'était un prince courageux et entreprenant.

* CHRISTIAN ou CHRISTIERN VI, roi de Danemarck, né en 1699, succéda en 1730 à Frédéric IV, son père. Il profita de la paix dont jouissaient ses états pour améliorer la situation intérieure du pays, et faire fleurir les sciences, les arts et les manufactures. Il fit venir, à grands frais, des ouvriers; établit une banque royale qui procura de nouveaux avantages au commerce, et consacra des sommes immenses à l'embellissement des quartiers de Copenhague détruits par l'incendie de 1728; il mourut le 6 août 1746. Son fils Frédéric V lui succéda.

* CHRISTIAN ou CHRISTIERN VII, fils de Frédéric V, roi de Danemarck et de Norwège, né en 1749, succéda à son père le 15 janvier 1766, fut couronné en 1767, et marié à Caroline-Mathilde, sœur du roi d'Angleterre. Il profita de la paix dont jouissait alors l'Europe pour visiter successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France. Il vit, dans ce voyage, les savants et les littérateurs les plus distingués, et laissa partout la réputation d'un prince affable et instruit. De retour dans ses états au commencement de 1769, il conserva d'abord pour principal ministre le comte de Bernstorff, qui avait joui de toute la confiance de Frédéric V; mais naturellement faible, il se laissa bientôt dominer par Struensee, son premier médecin, qui, mis à la tête de son conseil, s'attira la haine des militaires et des nobles par des réformes indiscrètes. La reine douairière qui avait cherché inutilement à brouiller Christian avec son épouse, afin d'avoir la principale part à la direction des affaires, profita de quelques démarches inconsidérées de cette princesse et des imprudences de Struensee, pour jeter dans l'esprit du roi quelque doute sur la conduite de son épouse, et obtenir de lui l'ordre de l'arrêter avec le ministre, sous prétexte qu'ils voulaient le forcer de renoncer à la couronne. La signature de cet ordre lui fut arrachée le 16 janvier 1772, à la suite d'un bal; l'issue de cette affaire fut le supplice de Struensee (*Voy. ce nom*), et l'éloignement de Caroline-Mathilde, qui mourut peu de temps après à l'âge de 25 ans et demi. De ce moment la gestion des affaires passa dans les mains de la reine douairière. Le roi, attaqué d'une maladie qui lui ôtait fréquemment l'usage de la raison, mourut le 13 mars 1808, à 60 ans.

* CHRISTIAN-AUGUSTE DE HOLSTEIN-AUGSTEMBOUG (le prince), né le 9 juillet 1766, entra au service d'Autriche, où il parvint au grade de général-major. Il passa de là en Danemarck, et le roi, chef de sa maison, lui confia le gouvernement de la Norwège. A l'avènement de Charles XIII au trône de Suède en 1809, il fut élu prince royal. Chéri pour ses qualités personnelles, il fut enlevé subitement à l'amour des Suédois le 28 mai 1810,

au moment où il faisait exécuter des manœuvres à la garde royale. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné. Le 20 juin suivant, lors du convoi funèbre de ce prince à Stockholm, le peuple se souleva et massacra le comte de Fersen, soupçonné de la mort du prince.

* CHRISTIN (Charles-Gabriel-Frédéric), avocat, né à St.-Claude en 1744, s'était fait connaître par des *Mémoires* en faveur des serfs du Mont-Jura. Député aux états généraux, il s'y distingua par sa modération, et revint, après la session, occuper dans sa ville natale la modeste place de président du tribunal. Ce digne magistrat fut une des victimes qui périrent dans l'incendie de Saint-Claude, en 1799. On a de Christin : *Dissert. sur l'établissement de l'abbaye de Saint-Claude, ses chroniques, ses légendes, ses chartes*, etc., 1772, in-8; *Collection des Mémoires présentés au roi par les habitants du Mont-Jura et le chapitre de Saint-Claude*, etc., 1772, in-8. *Lettre du P. Polycarpe à l'avocat-général Séguier*, etc., attribuée à Voltaire. Il avait formé 5 vol. in-fol. de notes sur l'histoire de sa province et sur d'autres sujets importants qui ont péri avec lui.

CHRISTINE (sainte), vierge et martyre, dont on fait la fête le 24 juillet, est plus connue par l'ancien culte qu'elle reçoit dans l'Eglise, que par les actes de son martyre qui sont dénués d'authenticité : ce qui ne prouve rien contre l'idée générale de sa vertu et de la constance de sa foi. *Voy. Roch (saint)*.

CHRISTINE DE BRUZO, qu'on nomme aussi de *Stommelen*, de l'endroit de sa naissance, naquit dans le village de ce nom, au duché de Juliers en 1252, et se distingua par ses vertus et une piété extraordinaire, que le ciel illustra de divers prodiges. Elle mourut en 1313. On voit son tombeau dans l'église collégiale de Juliers, où son corps fut transporté en 1619. On a d'elle beaucoup de lettres, dont on peut voir le catalogue dans les *Acta sanctorum*, tome 4, au 22 juin. Quelques-uns confondent, non sans de bonnes raisons, cette CHRISTINE avec CHRISTINE l'Admirable, qui vivait également dans le XIII^e siècle, et dont M. Nicole (tome 7. lett. 43) parle en ces termes : « Le cardinal Jacques de Vitri, » homme de poids et de mérite, fait dans la *Vie de* » *Marie d'Oignies*, le récit des choses extraordinaires arrivées à une sainte fille encore vivante » de son temps, qu'on appelait *Christine l'Admirable*. Il était confesseur d'un monastère où elle » était, et apparemment le sien. Cependant, de » quelque poids que soit son autorité, ce qu'il en » dit est si extraordinaire, que M. d'Andilly s'est » cru obligé de le retrancher de la vie de Marie d'Oignies qu'il a donnée en français. » *Voy. ARMELLE, CATHERINE DE SIENNE*, etc.

CHRISTINE, reine de Suède, née en 1626, succéda à Gustave-Adolphe, son père, mort en 1632 au milieu de ses victoires. La pénétration de son esprit éclata dès son enfance. Elle apprit huit langues, et lut en original *Thucydide* et *Polybe*, dans un âge où les autres enfants lisent à peine des traductions. Grotius, Descartes et plusieurs autres savants furent appelés à sa cour, et l'admi-

rèrent. Christine, devenue majeure, gouverna avec sagesse, et affermit la paix dans son royaume. Comme elle ne se mariait point, les états lui firent à ce sujet de vives représentations ; elle s'en débarrassa un jour, en leur disant : « J'aime mieux » vous désigner un bon prince et un successeur » capable de tenir avec gloire les rênes du gouvernement. Ne me forcez donc point de me marier ; » il pourrait aussi facilement naître de moi un » Néron qu'un Auguste. » L'amour des lettres et de la liberté lui inspira le dessein, dès l'âge de vingt ans, d'abandonner un peuple qui ne savait que combattre, et d'abdiquer la couronne. Elle laissa mûrir ce dessein pendant sept années. Enfin, après avoir puissamment coopéré par ses ambassadeurs aux traités de Westphalie qui pacifièrent l'Allemagne, elle descendit du trône pour y faire monter Charles-Gustave, son cousin-germain, en 1634. Le dégoût pour les affaires, les embarras de la royauté, quelques sujets de mécontentement, contribuèrent autant à ce sacrifice, que sa philosophie et son goût pour les arts. Christine quitta la Suède peu de jours après son abdication, et fit frapper une médaille, dont la légende était que *le Parnasse vaut mieux que le trône*. Travestie en homme, elle traversa le Danemarck et l'Allemagne, se rendit à Bruxelles, y embrassa la religion catholique, et de là passa à Inspruck, où elle abjura solennellement le luthéranisme. La cour de France lui rendit de grands honneurs. La plupart des femmes et des courtisans n'observèrent pas dans cette princesse le génie qui brillait en elle, et n'y virent qu'une femme habillée en homme, qui dansait mal, brusquait les flatteurs, et dédaignait les coiffures et les modes. Des hommes moins frivoles, en rendant justice à ses talents et à sa philosophie, détestèrent l'assassinat de Monadelschi, son grand-écuyer, et son amant selon quelques-uns. On sait qu'elle le fit poignarder presque en sa présence, à Fontainebleau, dans la galerie des Cerfs, le 10 novembre 1657. Les jurisconsultes qui ont compilé des passages, pour justifier cet attentat d'une suédoise jadis reine, méritaient d'être ou ses bourreaux ou ses victimes. L'horreur générale qu'inspira ce meurtre la dégoûta de la France. Elle voulut passer en Angleterre ; mais Cromwell n'ayant pas approuvé ce voyage, elle repartit bientôt pour Rome. Christine s'y livra à son goût pour les arts et pour les sciences, principalement pour la chimie, les médailles et les statues. Les affaires de cette princesse se trouvaient dans le plus grand désordre. Alexandre VII, qui était alors sur la chaire de saint Pierre, lui ayant donné le cardinal Azzolini pour les régir, elle parut d'abord peu contente de cette précaution, et pensa à retourner en Suède en 1660, après la mort du roi Charles-Gustave. Les états n'étaient point disposés à lui redonner une couronne qu'elle avait abdiquée. Elle revint à Rome pour la troisième fois ; et, loin de témoigner encore son mécontentement de la conduite du souverain pontife à son égard, elle en comprit toute la nécessité et la sagesse, et fit d'Azzolini (*voy. ce nom*) son ami et son héritier. Elle continua son commerce avec les savants de cette patrie des arts, et avec les étrangers. En 1683,

année de la révocation de l'édit de Nantes, elle écrivit au chevalier de Terlon, ambassadeur de France en Suède, une lettre sur l'édit révocatif. Elle déplorait le sort des calvinistes avec une vivacité qui fit dire à Bayle qui l'inséra dans son journal, que cette lettre était un reste de protestantisme : c'était plutôt un reste d'animosité contre la France, et un mouvement de compassion envers des gens qui avaient fait à ce royaume tout le mal possible. Le prince de Condé finit sa carrière l'année d'après. Christine, qui l'avait toujours admiré, écrivit à mademoiselle Scudéri, pour l'engager à célébrer ce héros. « La mort, disait-elle dans sa lettre, qui » s'approche et ne manque jamais son moment, ne » m'inquiète pas, je l'attends, sans la désirer ni la » craindre. » Elle mourut trois ans après en 1689, dans sa 63^e année. Elle ordonna qu'on ne mettrait sur son tombeau que ces mots : *D. O. M. Vivit Christiana ann. LXII.* « Les inégalités de sa conduite, de son humeur et de ses goûts, dit d'Alembert ; le peu de décence qu'elle mit dans ses actions ; le peu d'avantages qu'elle tira de ses connaissances et de son esprit pour rendre les hommes heureux ; sa fierté souvent déplacée ; ses discours équivoques sur la religion qu'elle avait quittée, et sur celle qu'elle avait embrassée ; enfin la vie, pour ainsi dire errante, qu'elle » a menée parmi des étrangers qui ne l'aimaient pas : tout cela justifie, plus qu'elle ne l'a cru, » la brièveté de son épitaphe. » Ce portrait, qui contient des choses vraies, a néanmoins un ton d'aigreur, qui le fait justement suspecter. Comment veut-on, par exemple, que Christine eût dû rendre les hommes *heureux par son esprit* ? On reconnaît là le langage de la philosophie dogmatissante de d'Alembert. Sa *vie errante* n'a rien de blâmable, vu qu'elle avait abandonné le trône pour vivre où elle se plairait le mieux. Ce qu'on dit de ses discours et de ses dispositions équivoques en matière de religion, est tout-à-fait sans preuves (voy. Boissat). Archenholtz, bibliothécaire du landgrave de Hesse-Cassel, a donné 4 gros vol. in-4 sur cette princesse, sous le titre de *Mémoires*. On y trouve 220 lettres, et deux ouvrages de Christine. Le premier est intitulé : *Ouvrage de loisir ou Maximes et sentences*, les unes triviales, les autres ingénieuses, fines et fortement pensées. La reine de Suède y parle, presque en même temps, pour la tolérance et pour l'infailibilité du pape. Le second écrit a pour titre *Réflexions sur la vie et les actions du grand Alexandre*, auquel cette princesse aimait à être comparée, quoiqu'on ne voie guère sur quoi ce parallèle pût être fondé. On a imprimé une petite satire contre elle, sous le titre de *Vie de la reine Christine*, 1677, in-12 : le *Recueil de ses médailles*, 1742, in-fol. (voy. HAVERCAMP). M. La-combe a donné, en 1762, in-12, une *Histoire de Christine*, assez bien écrite, mais peu exacte, et où il y a bien des choses hasardées. Un autre M. La-combe, d'Avignon, a publié des *lettres choisies* de la reine de Suède, qui, à quelques altérations près, sont réellement d'elle, et des *lettres secrètes* qui sont supposées. Enfin Calteau-Calleville (voy. ce nom), a publié une *Histoire de Christine*, Paris,

1815, 2 vol. in-8 ; avec un choix de lettres de cette princesse, une notice de ses productions, son *testament*, la relation du prieur Le Bel, sur la malheureuse affaire de Monadelschi, et plusieurs autres pièces curieuses.

CHRISTINE DE FRANCE, fille de Henri IV et de Marie de Médicis, née en 1606, épousa Victor-Amédée, duc de Savoie, en 1619. Elle consacra tous ses jours à la pratique des vertus et à l'éducation de ses enfants. Son époux en mourant, l'an 1637, la déclara régente de ses états. L'ambition des grands arma ses sujets contre elle, et occasionna les maux dont la Savoie fut affligée. Cette princesse gouverna ses états avec la plus grande prudence, jointe à une sage politique, jusqu'en 1649, que Charles-Emmanuel, son fils, fut déclaré majeur. Ne donnant rien au luxe de la cour, elle trouva moyen de fonder des monastères, et de réparer des églises. Suivant l'exemple de son frère Louis XIII, elle mit par un vœu solennel ses états et sa personne sous la protection de la sainte Vierge. Combée de mérite et de vertus, elle mourut en 1663.

CHRISTINE. Voy. PISAN.

CHRISTINEN (Paul), savant jurisconsulte, né à Malines en 1583, d'une famille distinguée, mort l'an 1631, a donné au public : *Ad leges Mechlinienses*, Anvers, 1642, in-folio. *Decisiones curia Belgicae*, 1671, 3 vol. in-folio. *Jurisprudentia heroica*, Bruxelles, 1668, in-fol., avec figures ; ouvrage excellent, principalement pour connaître la haute noblesse des Pays-Bas. Christinen avait été syndic du conseil de Malines. Son fils Sébastien, qui lui a succédé dans son emploi, a été l'éditeur de ses ouvrages.

CHRISTOPHE (saint), c'est-à-dire, *Porte-Christ*, eut la tête tranchée l'an 250, pendant la sanglante persécution de l'empereur Dèce contre les chrétiens. Mélanchthon prétendait qu'il n'y avait jamais eu de saint Christophe ; mais les bollandistes et tous les sages critiques, en rejetant la taille gigantesque et les anecdotes fabuleuses ajoutées à l'histoire du saint martyr, ont reconnu son existence. Les images de saint Christophe ont fourni une ample matière à la critique. Molanus observe que dans les siècles d'ignorance on était persuadé qu'on ne pouvait mourir en réprouvé le jour qu'on aurait vu une image de ce saint ; et que pour cela on la plaçait à l'entrée des églises, ou qu'on la peignait sur le dehors avec les vers suivants :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur,
Ista nempe die non morte mala morietur.

Ou bien :

Christophorum videas : postea tutus es.

Et quelquefois :

Christophore sancte, virtutes sunt tibi tante,
Qui te mane vident, nocturno tempore ridet.

Dans des vers qui valent mieux, le célèbre Vida donne les raisons suivantes, de la grandeur et de l'action dans lesquelles ce saint est représenté :

Christophore, infixum quod eum usque in corde gerebas,
Pictores Christum dant tibi ferre humeris :
Quem gestans quoniam multa es perperuss amara
Te pedibus faciunt ire per alta maria.

Id quia non poterat, nisi vasti corporis usu,
Dent membra inhumanis quantâ gigante erant,
Ut te non capiant, quamvis ingentia templa,
Cogeris et rigidas sub Jove ferre hiemes.
Omnia quod victor superasti dura, virentem
Dent manibus palmam qua regis altus iter,
Quod potes, ars tibi dat, nequeat cum fingere vera :
Accipe cuncta bono tu bonus ista animo.

L'église d'Orient célèbre la fête de ce martyr le 9 mai, et l'église d'Occident le 23 juillet. On avait recours à son intercession dans les temps de peste. Plusieurs églises ont été élevées en France, en Espagne et en Italie sous son invocation.

CHRISTOPHE, Romain de naissance, chassa le pape Léon V, et s'empara du siège de Rome en novembre 903. Chassé à son tour l'année suivante par Sergius III, il fut relégué dans un monastère et chargé de chaînes. Si ses violences et moyens iniques employés pour parvenir à la dignité pontificale, et les scènes scandaleuses qui en résultaient ont de quoi affliger le chrétien, il y trouve d'un autre côté la matière des réflexions les plus consolantes. « Le Sauveur, dit un sage historien, dormait dans la barque de Pierre, tandis qu'elle était » battue des vents et des flots prêts à l'engloutir ; » mais bientôt, en s'éveillant, il devait la délivrer » avec un éclat proportionné à la grandeur du » péril. Cette épreuve ne pouvait nuire qu'aux dis- » ciples infidèles, qui faisant injure à la vérité in- » créée, avaient cru les puissances infernales capa- » bles de prévaloir contre l'arche du salut. Le vrai fi- » dèle au contraire en devait prendre un nouveau de- » gré d'affermissement dans la foi. En effet, si le vais- » seau de l'Eglise ne s'est pas brisé à de tels écueils, » c'est qu'il est toujours gouverné par la main du » Seigneur, et non par les bras des hommes ; s'il » a évité ce naufrage, il n'en est point qui puisse » le faire périr. » (*Voyez ALEXANDRE V, JEAN XII*). Christophe est regardé comme antipape par plusieurs auteurs.

CHRISTOPHE, fils aîné de Romain Lécapène et de Théodora, fut associé à l'empire par son père en 920. Deux des frères de ce prince, Etienne et Constantin, furent également déclarés Augustes. Ainsi l'on vit avec étonnement cinq empereurs en même temps à Constantinople. Romain, qui avait usurpé le premier rang, occupait le trône avec Christophe, Etienne, Constantin IX et Constantin X ; mais Romain fut celui qui eut l'autorité prépondérante. Christophe régna, avec ses collègues, onze ans et trois mois, et termina sa vie à la fleur de son âge en août 931. — Il ne faut pas le confondre avec CHRISTOPHE, fils de l'empereur Constantin Copronyme, déclaré César par son père en 769, et qu'il-rène fit mettre à mort en 797, dans la ville d'Athènes, où il était relégué.

* CHRISTOPHE (Henri), nègre, roi d'Haïti (Saint-Domingue) sous le nom de Henri I^{er}, naquit le 6 octobre 1767 dans l'île de la Grenade, une des Antilles. Après avoir servi dans la guerre de l'indépendance américaine, où il reçut une blessure au siège de Savannah, il vint à Saint-Domingue, où il fut employé en qualité de commandeur ou surveillant des nègres. Lors des troubles que la révolution fit éclater en 1790, aux Antilles, Christophe em-

brassa la cause des noirs. Il se faisait remarquer par sa grande stature, par son naturel dur et farouche, et par une certaine force de caractère qui contribua depuis à son élévation. Ayant réuni une petite troupe, il parcourut le pays, encourageant la révolte et se fit bientôt un nom par sa bravoure et son activité. Toussaint-Louverture le fit général de brigade, pour l'opposer à Moïse son neveu. Christophe, propre à jouer tous les rôles, se rendit auprès de Moïse, dont il feignit de partager la haine contre Toussaint, et finit par le livrer. En récompense de sa trahison il eut à sa place le commandement de la province du Nord. Cependant les partisans de Moïse s'insurgèrent au Cap, dans la soirée du 21 octobre 1801 ; mais à peine réunis, Christophe tombe sur eux avec ses guides, abat de sa propre main la tête de deux mutins, dissipe le rassemblement, et en fait arrêter les chefs. D'autres révoltes éclatent : il vole sur tous les points, en impose aux rebelles, leur fait mettre bas les armes, et ordonne qu'on fusille ceux qui les commandent. Au commencement de 1802, forcé d'abandonner la ville du Cap au général Leclerc, il y mit le feu et rejoignit Toussaint avec 3,000 hommes. Bientôt après il négocia avec les Français, leur donna des marques apparentes de soumission, et opéra le désarmement d'un grand nombre d'insurgés ; mais voyant l'armée de Leclerc affaiblie, il passa de nouveau du côté des Noirs, et concourut à forcer les Français d'évacuer la colonie. Dessalines (*voy. ce nom*) prit alors le titre d'empereur d'Haïti ; Christophe, devenu l'un des premiers seigneurs de sa cour, l'assassina de concert avec le mulâtre Pétion. Ces deux chefs devinrent bientôt rivaux : Pétion, retiré au Port-au-Prince, fut battu plusieurs fois par Christophe qui n'ayant pu le subjuguier, le laissa dominer sur une partie du pays, et se fit couronner au Cap le 2 juin 1811. Il montra une certaine habileté dans l'art de gouverner ; mais la crainte de subir le sort qu'il avait fait éprouver à Dessalines, le rendit superstitieux, despote et cruel. Ses troupes s'étant révoltées, et voyant qu'il ne lui était pas possible d'échapper, il se donna la mort dans la nuit du 5 au 6 octobre 1820. Cette révolution, qui se préparait depuis longtemps parmi les chefs de l'armée, s'opéra presque sans tirer un coup de fusil. Malgré les ordres donnés par le président de la colonie érigée en république, quelques jours après le peuple massacra le fils de Christophe, et les ministres de ce tyran qui s'étaient retirés dans le fort Henri. Toute la partie française de Saint-Domingue reconnut alors Boyer pour président de la république d'Haïti.

* CHRISTOPHE (Antoine-Noël-Matthieu), né à Lyon vers 1768, fut ordonné prêtre en 1791. Le refus qu'il fit de prêter serment, l'ayant obligé de sortir de France, il passa d'abord en Savoie, puis à Fribourg, qu'une méprise de police le contraignit de quitter, et enfin dans les bailliages suisses et italiens. Rentré en France, en 1797, il publia, sous le voile de l'anonyme, une brochure pour engager les ecclésiastiques à reconnaître le gouvernement de fait. Dans le même temps il tenta de faire recevoir au théâtre français une pièce dont il accusa plus tard Arnaud de lui avoir dérobé le sujet et une

partie du plan. Nommé professeur de rhétorique au collège de Tournai, il perdit cette place en 1815, obtint une pension de retraite et mourut à Nérilès-Bains (Allier), le 31 juillet 1824. Outre une traduction de l'anglais des *Lettres athéniennes* effacée par celle de Villeterque (voy. ce nom), on lui doit : *Dictionnaire pour servir à l'intelligence des auteurs classiques grecs et latins*, Paris, 1805, 2 vol. in-8, traduit librement du *Dictionnaire* de Lemprière (voy. ce nom). Il a laissé quelques ouvrages inédits parmi lesquels on cite une *Histoire de Malte*.

CHRISTOPHERSON (Jean), natif de Lancastre, fut placé, en 1537, sur le siège de l'église de Chichester. Ce prélat a traduit du grec en latin assez défectueusement *Philon*, *Eusèbe*, *Socrate*, *Théodoret*, *Sozomène*, et *Evagre*. Son style n'est ni pur, ni précis; les barbarismes le défigurent. Le traducteur brouille, renverse les périodes; il coupe et tranche le sens à sa mode; joint ce que les originaux ont séparé, et désunit ce qu'ils ont joint. Sa critique était sûre, et ses connaissances sur l'antiquité très-superficielles. Christopherson connaissait bien les langues, et principalement la grecque : mais cela suffit-il pour faire un bon interprète? Il mourut en 1558. Sufriidus Pétri a donné une édition corrigée des historiens ecclésiastiques grecs, traduits par Christopherson, Cologne, 1581.

CHRISTOPHORUS (Angelus), auteur grec du xvii^e siècle, publia l'an 1619, en Angleterre, où il était alors, un *Etat de l'église grecque*. Ce livre, traduit en latin, et réimprimé à Leipsig, 1676, in-4, roule principalement sur la discipline et les cérémonies. Il offre plusieurs choses curieuses sur les jeûnes des Grecs, sur leurs fêtes, sur la manière dont ils se confessent, sur la discipline monastique, etc.

CHRISTYN (Jean-Baptiste), chancelier de Brabant, mort à Bruxelles en 1690, à l'âge de 68 ans, a publié *Jurisprudentia heroica*, Bruxelles, 1668 et 1689, in-fol., ainsi que d'autres ouvrages savants et curieux.

CHRODEGANG (saint), évêque de Metz en 742, mort en 766, fut employé par Pepin en diverses négociations. La plus honorable est celle de l'année 753, où il fut chargé d'amener en France le pape Etienne II, qui lui accorda le *pallium* avec le titre d'archevêque. Il institua une communauté de clercs réguliers dans sa cathédrale, leur laissa une *règle* composée de 54 articles. Elle a été publiée par le Père Labbe dans sa *Collection des conciles*, et par le Père le Cointe dans ses *Annales*. Ce saint prélat est regardé comme le restaurateur de la vie commune des clercs; et c'est l'origine la mieux marquée des chanoines réguliers. « Le zèle qu'il fit paraître, dit » un historien, pour ranimer dans le clergé cet » esprit de prière et de ferveur qui caractérisait les » temps apostoliques, est une preuve bien sensible » de son ardeur pour le service de Dieu, et pour » l'accomplissement de sa gloire. La réforme qu'il » entreprit, était fondée sur la connaissance qu'il » avait des grandes dispositions qu'exige une fonc- » tion aussi sublime que celle de faire l'office des » anges, en chantant les louanges du Seigneur, et » d'être établis médiateurs entre le ciel et la terre. » Puissent ceux qui sont attachés au service des

» autels, n'oublier jamais l'éminente dignité de leur » état! Rien ne sera plus propre à les entretenir » dans cette sainteté de vie, dans cette pureté de » cœur, et dans ce détachement de toutes les créa- » tures, qui doivent les distinguer du commun des » fidèles. »

CHROMACE (saint), *Chromacius*, pieux et savant évêque d'Aquilée au iv^e siècle, défendit avec zèle Rufin et saint Jean - Chrysostome, fut ami de saint Ambroise et de saint Jérôme. Il mourut vers l'an 406. Il nous reste de lui dix-huit *homélies* sur saint Matthieu. On y trouve une explication de l'oraison dominicale, et d'excellentes maximes sur l'aumône, le jeûne, et les autres vertus chrétiennes. L'auteur s'exprime d'une manière correcte; il a beaucoup de justesse et de précision dans les idées; ses réflexions tendent toujours au bien des lecteurs. C'est fort mal à propos que les dix-huit homélies de saint Chromace ont été rédigées en un ou en trois traités dans la plupart des éditions.

* CHROSCIKOWSKI (Samuel), piariste, né en 1730, mort en 1799, enrichit la littérature polonaise d'ouvrages estimables dont plusieurs sont traduits du français et de l'italien, L'opol, 1782.

* CHROSCINSKI (Albert-Stanislas), poète polonais, était secrétaire de Jacques Sobieski, fils du roi Jean III, roi de Pologne. On lui doit une traduction en vers de *La Pharsale* de Lucain, Oliva, 1690; *Recueil de poésies religieuses, où se trouve la traduction de sept psaumes de David*, Crenstochow, 1712; *La Hérodiade traduite en vers*, Varsovie, 1693; *La Trompette de la gloire immortelle* de Jean Sobieski, ou description de la victoire sur les Turcs, près de Vienne et de Parkuni en 1683, Varsovie, 1684; *Le Laurier poétique ou Chants à l'honneur de la sainte Vierge*, traduit du latin; *Joseph vendu par ses frères*, poème. Chroscinski mourut à un âge très-avancé dans les commencements du règne d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne.

CHRYSEÏS, fille de Chrysès, prêtre d'Apollon. Achille l'ayant prise dans le sac de Lyrnesse, Agamemnon la garda pour lui. Chrysès revêtu de ses ornements pontificaux, vint demander sa fille, offrant une riche rançon. Agamemnon, amoureux de la fille, chassa le père indignement. Le prêtre d'Apollon s'adressa alors à ce dieu, qui affligea l'armée grecque d'une maladie contagieuse. Les Grecs renvoyèrent Chryséis sur l'avis du devin Calchas, et la peste cessa. Le vrai nom de cette fille était Astynomé.

CHRYSERUS ou CHRYSORUS, affranchi de l'empereur Marc-Aurèle, vers l'an 162 de J.-C. Il est auteur d'un ouvrage qui contient la liste de tous ceux qui avaient commandé à Rome depuis la fondation de cette ville. Cet *index* se trouve parmi les additions que Scaliger a insérées dans la *Chronique* d'Eusèbe.

CHRYSÈS, fils de Chryséis et d'Apollon selon les uns, et d'Agamemnon selon les autres. On lui cacha sa naissance jusqu'au temps qu'Oreste et Iphigénie se sauvèrent de la Chersonèse Taurique, avec la statue de Diane, dans l'île de Sminthe. Chrysès avait succédé en cette île à son aïeul maternel dans la charge de grand-prêtre d'Apollon; et c'est là qu'ils

se reconnurent tous trois, en causant dans un festin. Ils s'en retournèrent dans la Taurique, puis à Mycènes, pour prendre possession de l'héritage de leur père.

CHRYSSIPPE, fils naturel de Pélopes, roi d'Elide, qui l'aimait extrêmement. Hippodamie, sa femme, craignant qu'un jour cet enfant ne régnât au préjudice des siens propres, le traita fort mal, et sollicita fortement ses fils Atrée et Thyeste à le tuer. Ceux-ci ayant refusé de se prêter à ce forfait, Hippodamie prit la résolution de l'égorger elle-même. S'étant saisie de l'épée de Laius (prince étranger, détenu prisonnier dans cette cour) pendant qu'il dormait, elle en perça Chrysispe, et la lui laissa dans le corps. Il vécut encore assez de temps pour empêcher qu'on ne soupçonnât les jeunes princes de ce crime. L'horreur de cet assassinat, la honte et le dépit de se voir découverte, poussèrent Hippodamie à se punir elle-même par la mort. D'autres disent qu'elle se réfugia à Midée, ville de l'Argolide, où elle mourut.

CHRYSSIPPE, philosophe stoïcien, natif de Solos dans la Cilicie, se distingua parmi les disciples de Cléandre, successeur de Zénon, par un esprit délié. Il paraissait si subtil qu'on disait « que si les dieux » faisaient usage de la logique, ils ne pourraient se » servir que de celle de Chrysispe. » Avec une certaine dose de génie, il avait encore plus d'amour-propre. Quelqu'un lui ayant demandé à qui il confierait son fils, il répondit : « A moi ; car si je savais » que quelqu'un me surpassât en science, j'irais » dès ce moment étudier à son école. » Diogène-Laërce a donné le catalogue de ses ouvrages, qui, selon lui, se montaient à 311 *traités de dialectique*. Il se répétait et se contredisait dans plusieurs, et pillait à tort et à travers ce qu'on avait écrit avant lui. Ce qui fit dire à quelques critiques, que, si l'on ôtait de ses productions ce qui appartenait à autrui, il ne resterait que du papier. Il fut, comme tous les stoïciens, l'apôtre du destin et le défenseur de la liberté, contradiction qu'il est difficile d'accorder. Sa doctrine sur plusieurs autres points était abominable. Il approuvait ouvertement les mariages entre un père et sa fille, une mère et son fils. Il voulait qu'on mangeât les cadavres au lieu de les enterrer. Telles étaient les nobles leçons d'un philosophe qui passait pour le plus ferme appui de l'école la plus sévère du paganisme. Il faut néanmoins avouer que l'humeur dogmatisante de la philosophie du jour a été plus loin encore. On a vu un homme victime des erreurs dominantes, proposer en 1784 dans une ville des Pays-Bas, par des vœux tout autrement philosophico-économiques, « de tanner les peaux humaines ; d'en faire un cuir » utile ; d'attendre, ou de hâter la mort de ses » progéniteurs pour se donner une chaussure de » famille ; » il assurait même « avoir converti en » chandelles, la graisse de six femmes de sa con- » naissance. » (Voy. le *Journal historique et littéraire*, 15 septembre 1784, page 136.) Chrysispe déshonora sa secte par plusieurs ouvrages, plus dignes d'un lieu de débauches que du portique. Aulu-Gelle rapporte cependant un fragment de son *Traité de la Providence*, qui lui fait beaucoup plus

d'honneur. « Le dessein de la nature, dit-il, n'a pas » été de soumettre les hommes aux maladies ; un » tel dessein serait indigne de la source de tous les » biens. Mais si du plan général du monde, tout » bien ordonné qu'il est, il résulte quelques incon- » vénients, c'est qu'ils se sont rencontrés à la suite » de l'ouvrage, sans qu'ils aient été dans le dessein » primitif et dans le but de la Providence. » Ce philosophe mourut l'an 207 avant J.-C., ou d'un excès de vin avec ses disciples, ou d'un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent : deux causes de mort bien peu assorties à la gravité philosophique.

* CHRYSSIS, prêtresse de Junon à Argos. S'étant endormie, elle laissa prendre le feu aux ornements sacrés, puis au temple, et fut enfin brûlée elle-même. Cet incendie arriva la neuvième année de la guerre du Péloponèse.

CHRYSOLANUS (Pierre), archevêque de Milan au ^{xiii} siècle, se fit un nom par son savoir et ses vertus. On a de lui, dans Allatius, un discours adressé à Alexis Comnène, touchant la procession du Saint-Esprit, contre l'erreur des Grecs.

CHRYSOLOGUE. Voy. PIERRE CHRYSOLOGUE.

CHRYSOLOGUE (le Père). Voy. ANDRÉ (Noël).

CHRYSOLORAS (Emmanuel), savant grec du ^{xv} siècle, passa en Europe à la demande de l'empereur de Constantinople, pour implorer l'assistance des princes chrétiens contre les Turcs. Il professa ensuite, à Pavie et à Rome, la langue grecque presque entièrement alors ignorée en Italie, et les lettres lui durent beaucoup. Ce savant mourut à Constance durant la tenue du concile en 1413, à 47 ans. On a de lui : une *Grammaire grecque*, Ferrare, 1509, in-8 ; Un *Parallèle de l'ancienne et de la nouvelle Rome* ; Des *Lettres* ; Des *Discours*, etc.— Jean CHRYSOLORAS, son neveu et son disciple, soutint la gloire de son oncle : celui-ci mourut avant 1427.— Il ne faut pas les confondre avec Démétrius CHRYSOLORAS, autre écrivain grec, qui vivait à peu près dans le même temps sous le règne de Manuel Paléologue.

CHRYSOSTOME. Voy. JEAN-CHRYSOSTOME.

* CHUBB (Thomas), déiste, né à East-Harnham, dans le comté de Salisbury, en 1679, fut d'abord apprenti gantier ; il s'associa ensuite avec un fabricant de chandelles à Salisbury. Son éducation s'était bornée à apprendre à lire et à écrire. Mais animé du désir d'étendre ses connaissances, il consacra ses loisirs à la lecture : la théologie était son étude favorite ; et il établit une petite société dont l'objet était la discussion des matières religieuses. Clarke et Waterland disputaient à cette époque sur la Trinité : il se laissa éblouir par les écrits de Whiston, et devint tout-à-coup un adversaire décidé de ce dogme. Il imagina même pouvoir écrire sur ce sujet, et composa un *Traité sur la suprématie de Dieu le Père*, qui eut beaucoup de succès, quoique très-médiocre ; mais il pouvait étonner de la part d'un homme sans lettres. Il publia ensuite une *Collection de traités sur différents sujets*, et un discours sur la raison par rapport à la révélation, productions faibles, qui n'ont fait tort qu'à leur auteur, et dans lesquelles il a voulu prouver que la raison

est un guide suffisant en matière de religion. On y aperçoit clairement que Chubb ne croyait, ni à une providence, ni à une vie future. Il mourut subitement vers 1747, avec la réputation d'un homme d'une imagination ardente et doué d'un talent naturel que son ignorance avait égaré.

CHUN (Yeou-Yu), c'est-à-dire, *maître du pays de Yu*, un des premiers empereurs de la Chine, successeur d'Yao, dont il épousa les deux filles. Tout ce que l'on débite de son règne et du temps où il vécut, est pour le moins très-incertain.

CHURCHILL (WINSTON de WOOTON BASSET), gentilhomme anglais, de la province de Wiltz, descendant d'une ancienne famille, né en 1620, suivit le parti de Charles II, et eut beaucoup à souffrir du parti contraire. Il fut obligé de se retirer à Ashe dans le Devonshire ; mais lorsque Charles II fut rétabli sur le trône, il fut honoré de divers emplois par le roi, et créé chevalier. La société royale le choisit pour un de ses membres et il voulut répondre à ce choix par une histoire d'Angleterre, intitulée *Les dieux de la Bretagne*, Londres, 1673, in-folio, en anglais. Elle contient les vies des rois de la Bretagne depuis l'an du monde 2833 jusqu'à l'année de notre ère 1660. On sent qu'elle remonte trop haut pour n'être pas farcie de fables. Il mourut le 26 mars 1688, comblé des bienfaits du roi Jacques II.

CHURCHILL (Jean), fils du précédent, duc et comte de Marlborough, né à Ashe, dans le Devonshire, en 1650, commença à porter les armes en France sous Turenne. On ne l'appela dans l'armée que le *bel anglais* ; mais le général français, dit un historien, jugea que le bel anglais serait un jour un grand homme. Ses talents militaires éclatèrent dans la guerre de 1701. Il n'était pas comme ces généraux, auxquels un ministre donne par écrit le projet d'une campagne. Il était alors maître de la cour, du parlement, de la guerre et des finances, plus roi que n'avait été Guillaume, aussi politique que lui, et beaucoup plus grand capitaine. Il avait cette tranquillité de courage au milieu du tumulte, et cette sérénité d'âme dans le péril, premier don de la nature pour le commandement. Guerrier infatigable pendant la campagne, Marlborough devenait un négociateur aussi agissant durant l'hiver : il allait dans toutes les cours susciter des ennemis à la France. Dès qu'il eut le commandement des armées confédérées, il forma d'abord des soldats, et gagna du terrain ; prit Venlo, Ruremonde, Liège, et obligea les Français, qui avaient été jusqu'aux portes de Nimègue, de se retirer derrière leurs lignes. Le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, que son aïeul avait envoyé contre lui, se vit forcé de revenir à Versailles, sans avoir remporté aucun avantage. La campagne de l'année 1703 ne fut pas moins glorieuse ; il prit Bonn, Hui, Limbourg, se rendit maître du pays entre le Rhin et la Meuse. L'année 1704 fut encore plus funeste à la France. Marlborough après avoir forcé un détachement de l'armée de Bavière, s'empara de Donawert, passa le Danube, et mit la Bavière à contribution. La bataille d'Hochstedt se donna dans le mois d'août de cette année. Le prince Eugène et Marlborough remportèrent une victoire complète,

qui ôta cent lieues de pays aux Français, et du Danube les jeta sur le Rhin. Les vainqueurs y eurent près de 5,000 morts, et environ 8,000 blessés : mais l'armée des vaincus y fut presque entièrement détruite. L'Angleterre érigea à la gloire du général un palais immense qui porte le nom de *Blenheim*, parce que la bataille d'Hochstedt était connue sous ce nom en Allemagne et en Angleterre, une grande partie de l'armée française ayant été faite prisonnière à Blenheim. La qualité de prince de l'empire, que l'empereur lui accorda, fut une nouvelle récompense de sa victoire. Les succès d'Hochstedt furent suivis de ceux de Ramillies en 1706, d'Audenarde en 1708, et de Malplaquet en 1709. Marlborough, s'étant trop ouvertement opposé à la paix avec la France, perdit tous ses emplois, fut disgracié, et se retira à Anvers. Le peuple, dit un historien, ne regretta point un citoyen, dont l'épée lui devenait inutile et les conseils pernecieux. Les sages se souvinrent que Marlborough avait été l'ami de Jacques II, au point d'en favoriser les amours pour M^{lle} Churchill, sa sœur, et qu'il l'avait trahi plutôt que quitté : qu'il avait perdu la confiance de Guillaume, et avait mérité de la perdre ; et qu'enfin, comblé de biens et d'honneurs par la reine Anne, il avait toujours cabalé contre elle. A l'avènement du roi Georges à la couronne, en 1714, il fut rappelé et rétabli dans toutes ses charges. Quelques années avant sa mort il se déchargea des affaires publiques, et mourut dans l'enfance, en 1722, âgé de 72 ans, à Windsorold. On vit le vainqueur d'Hochstedt jouer au petit palet avec ses pages, dans ses dernières années. Guillaume III l'avait peint d'un seul mot, lorsqu'en mourant il conseilla à la princesse Anne de s'en servir comme d'un homme qui avait la tête froide et le cœur chaud. Ses succès ne l'empêchèrent pas de convenir de ses fautes. Il dit à un seigneur français, qui lui faisait compliment sur ses campagnes de Flandre : « Vous savez » ce que c'est que les succès de la guerre ; j'ai fait » cent fautes, et vous en avez fait cent et une. » On raconte quelques anecdotes qui semblent prouver qu'il aimait l'argent, et que cette passion influait sur son intégrité. On dit qu'un pauvre demandant un jour l'aumône au célèbre comte Petersborough, en l'appelant milord Malboroug, le comte donna une guinée au mendiant, en disant : « Voilà pour » te prouver que ce n'est pas là mon nom. »

* CHURCHILL (Charles), poète satirique, né en 1731 à Westminster, mort en novembre 1764 à Boulogne, où il était allé trouver son ami Wilkes, alors proscrit. Il remplaça son père dans la cure de la paroisse de Saint-Jean de Londres, et donna en même temps des leçons de grammaire. Il se fit bientôt connaître par *La Rosciade*, poème satirique contre les acteurs anglais. On cite encore de lui : *Prophétie de famine, pastorale écossaise*, ouvrage rempli d'invectives contre les Ecossais ; *L'auteur*, une de ses plus agréables productions ; *La Conférence, le Duelliste, l'Adieu, le Temps, l'Indépendance*, etc., petits poèmes agréables, mais qui sentent trop la précipitation du travail. Churchill, souvent obligé d'écrire pour vivre, soignait peu ses ouvrages et ne songeait guère à la postérité. Ses *Œuvres* poé-

tiques, Londres, 1804, 2 vol. in-8, sont accompagnées d'explications et de remarques très-nécessaires.

CHUSAI, l'un des plus fidèles serviteurs de David, ayant appris la révolte d'Absalon, vint trouver le roi, la tête couverte de poussière, et ses habits déchirés. David l'ayant engagé à feindre d'entrer dans le parti d'Absalon, pour pénétrer ses desseins et s'opposer aux conseils d'Achitophel, Chusai alla à Jérusalem, gagna la confiance de ce prince rebelle, et détourna par sa prudence les conseils que lui donnait Achitophel de poursuivre David. Ce service fut le salut de ce prince, qui passa aussitôt le Jourdain pour se mettre en sûreté, vers l'an 1023 avant l'ère chrétienne.

CHUSAN-RASATHAIM, Ethiopien, roi de Mésopotamie, fit la guerre aux Israélites, et les réduisit en servitude. Dieu le permettait ainsi pour les punir de leur idolâtrie. Ils demeurèrent dans cet esclavage huit ans, à la fin desquels Dieu, touché de leur repentir, se servit d'Othoniel pour les remettre en liberté, vers l'an 1414 avant Jésus-Christ.

CHYTRÆUS (David), ministre luthérien, né à Ingelfing en 1530, et mort en 1600, à 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages qui furent recherchés dans le temps par ceux de son parti. Le plus connu est un *Commentaire sur l'Apocalypse*, 1575, in-8, rempli de rêveries, et où il marque de l'attachement à la doctrine de Socin. On a encore de lui une *Histoire de la confession d'Augsbourg*, Anvers, 1582, in-4; une *Chronologie latine de l'histoire d'Hérodote et de Thucydide*, Helmstadt, 1585, in-4, très-rare. Il y a joint *De lectione historiarum rectè instituenda*, où après quelques légères observations sur la nécessité de l'histoire, il donne une liste de quelques historiens avec des remarques; *Tabula philosophica, seu Series philosophorum*, dans les *Antiquités grecques*; *Chronicon Saxoniarum et vicinarum aliquot gentium, ab anno 1500 ad 1611*, Leipsig, 1628, in-fol.; c'est la meilleure édition de cet ouvrage qui a eu du succès; Continuation de l'*Histoire de Prusse*, de Schutz, en allemand; *Chronologia vitæ Alphonsi, et Ludovici XII et Caroli V imperatoris*, Wittemberg, 1585, in-4. Chytræus était précisément ce qu'on appelle un compilateur allemand. Il ne composait point, il recueillait dans mille auteurs de quoi former ses ouvrages. On en imprima le recueil à Hanovre en 1604, 2 vol. in-fol. — Nathan CHYTRÆUS, son frère, et ministre luthérien comme lui, recteur du collège de Brême, était pour le moins aussi versé dans les belles-lettres. Il mourut en 1598, âgé de 55 ans. Il a donné *Variorum in Europâ itinerum deliciae*, in-8; c'est un recueil d'épithètes et d'inscriptions qui se trouvent en différentes villes de l'Europe.

CIA, femme d'Ordelaïff, tyran de Forlì, dans le xiv^e siècle, était aussi brave que son mari. Au milieu des troubles qui agitaient alors l'Italie, Ordelaïff commandait dans Forlì, et Cia gouvernait Césène. C'étaient les deux places d'armes d'où ils bravaient leurs adversaires. Elles furent attaquées en même temps. Ordelaïff écrivit à sa femme pour l'exhorter à se bien défendre; elle lui répondit : *Ayez soin de Forlì, je réponds de Césène*. Elle aurait peut-être tenu parole, malgré les forces du

légal qui l'assiégeait, si Ordelaïff n'eût encore écrit à Cia de faire décapiter Jean Zaganella, Jacques Bastardi, Palezzino et Bertonuccia, quatre Césénois, qu'il soupçonnait d'être guelfes, c'est-à-dire favorables au pape. Cia n'obéit point à cet ordre : elle trouva les accusés innocents, et d'ailleurs elle craignait que leur mort ne causât quelque révolte. Les quatre proscrits, ayant su le danger qu'ils avaient couru, se formèrent un parti, avec lequel ils forcèrent Cia à se renfermer dans la citadelle. Cette femme irritée fit couper la tête à Scaraglino et Tumperti, deux confidentes de son mari, qui lui avaient conseillé de ne point agir contre les quatre Césénois. Le légat, voyant qu'elle faisait une forte résistance dans la citadelle, la fit miner. Cia, pour retarder la prise de la place, s'avisait d'y enfermer un grand nombre de Césénois dont elle se défiait le plus. Le légat, allant un jour visiter les travaux, fut surpris de voir plus de cinq cents femmes échelées se jeter à ses pieds avec de grands cris, et demander grâce pour leurs maris et leurs parents, qui allaient périr sous les ruines de la citadelle. Albornos (c'était le nom de légat) sentit l'artifice, et en profita pour presser la reddition de la place, qui en effet ne résista plus. Il sauva la vie à ceux qu'on avait mis dans la tour, et Cia alla dévorer dans les fers son orgueil et sa fierté.

CIACONIUS ou CHACON (Pierre), né à Tolède en 1525, mort à Rome en 1581, employé par le pape Grégoire XIII à corriger le calendrier avec d'autres savants. Il était chanoine à Séville. C'était un homme en qui la modestie et le savoir brillaient également; ami de la retraite, et uniquement occupé de ses livres qu'il appelait *ses fidèles compagnons*; ne se souciant pas de faire la cour aux grands, et les fuyant même. Il pensait là-dessus comme Horace :

Dulcis inexpertis cultura potentis amici;
Expertus melius....

On doit à ses veilles des notes savantes sur Tertulien, sur Cassien, sur Pompéius-Festus, sur César, etc. C'était son génie de corriger les anciens auteurs, de rétablir les passages tronqués, d'expliquer les difficiles, et de leur donner un nouveau jour. On a encore de lui : *Opuscula in Columnarum rostratarum inscriptiones; de ponderibus et mensuris, et nummis*, Rome, 1608, in-8; *De triclinio romano*, Rome, 1590, in-8. On a joint les traités de *Fulvius Ursinus* et de *Mercurialis* sur la même matière dans une édition postérieure faite à Amsterdam, in-12; *Notæ in vetus Romanorum calendarium*, dans le tome 8^e du *Thesaurus antiquitatum* de Grævius.

* CIACONIUS ou CHACON (Alfonse), dominicain de Baëça dans l'Andalousie, professa avec distinction dans les écoles de son ordre, et mourut à Rome vers 1601 avec le titre de patriarche d'Alexandrie. On a de lui : *Vitæ et gesta romanorum pontificum et cardinalium*, Rome, 1676, 4 vol. in-fol., ouvrage savant et plein de recherches. Il a été continué par Mario Guarnacci (*Voy. ce nom*). *Historia utriusque bellidacici*, Rome, 1576, in-fol. fig. Dans cet ouvrage, d'ailleurs curieux et estimé, Ciaconius avance, d'après d'anciens légendaires, que l'âme de Trajan a été délivrée de l'enfer par les prières de saint Grégoire. Cette fable a été réfutée par Bernard Brus-

chus : *Redargutio historiae de anima Trajani ex inferis supplicis liberata*, Vérone, in-4 ; *Explication de la colonne Trajane*, latin, 1676, in-fol., fig.; italien, 1680, in-fol., fig. Ciaconius manquait de critique. Outre la fable de Trajan qu'il débitait d'un air grave, il donnait la pourpre romaine à saint Jérôme, ce qu'on peut néanmoins en quelque sorte justifier, vu que le saint docteur remplissait à quelques égards près du pape Damas les fonctions qui depuis sont devenues propres aux cardinaux. *Bibliotheca scriptorum*, publiée par Camusat, Paris, 1731, in-fol., répertoire utile aux bibliographes, mais qui n'est pas exempt de fautes. Sa *Bibliothèque*, qui est par ordre alphabétique, ne va que jusqu'à la lettre E.

* CIAKCIK (le P. Emmanuel), religieux mekhitariste de Venise, était né en 1771 à Ghiumuskana dans l'arménie d'une famille distinguée. Egalement versé dans la connaissance des langues arménienne, grecque, italienne, française et allemande, il a eu part à l'édition de *Preces sancti Niersæs armeniorum patriarchæ*, Venise, 1815, in-24, en 14 langues. Il est auteur du *Dictionnaire italien, arméno-turc*, imprimé en 1829 dans l'atelier du monastère, et du *Dictionnaire arméno-italien*, 1837, in-4. On lui doit en outre des traductions en arménien, de *La mort d'Abel*, de Gesner, 1825, in-8 ; des *Aventures de Télémaque*, 1826, in-8 ; et de plusieurs autres ouvrages qui sont expédiés de Venise à Constantinople et en Arménie pour l'instruction de la jeunesse. Il venait d'achever celle de l'*Enéide*, lorsqu'il mourut dans son monastère au mois de janvier 1835, à 54 ans.

* CIAMCIAN (le Père Michel), religieux arménien, né à Constantinople en 1758, fut d'abord destiné à la profession de joaillier, et se livra assez tard à la culture des lettres ; il avait 25 ans quand il embrassa l'état ecclésiastique ; et pour cette raison, il ne fut admis qu'avec beaucoup de difficultés parmi les mekhitaristes à Venise ; mais il étudia avec tant de zèle, que bientôt il surpassa tous ses condisciples dans la connaissance de l'arménien littéraire, et fut chargé de l'enseigner aux autres. Cette occupation et les divers travaux qui lui furent confiés ne lui permirent pas d'apprendre la langue latine, dont jamais il n'eut connaissance. Son premier ouvrage fut une *Grammaire arménienne*, Venise, 1779, in-4. Bientôt après il entreprit l'*Histoire d'Arménie*. Cette histoire, écrite dans un style toujours pur et correct, forme 3 vol. in-4, de plus de mille pages chacun, Venise, 1784, 85 et 86. Et malgré le défaut de critique et des erreurs que l'auteur ne pouvait guère éviter, c'est, à tout prendre, un ouvrage utile et estimable, propre à faire beaucoup d'honneur à la littérature moderne des Arméniens. Le père Ciamcian a publié aussi un grand nombre de livres et d'opuscules sur la théologie ou sur des matières ascétiques, parmi lesquels on distingue un *Commentaire sur les Psaumes*, en 10 vol. in-8. Des différends avec ses confrères le contraignirent de retourner à Constantinople, où il a terminé sa carrière, après un séjour de vingt-cinq ans, dans la 86^e année de son âge, le 30 novembre 1823.

CIAMPINI (Jean-Justin), maître des brefs de

grâce, préfet des brefs de justice, et ensuite abrégiateur et secrétaire du Grand-Parc, naquit à Rome en 1633. Il abandonna l'étude du droit pour la pratique de la chancellerie apostolique. Ces emplois ne lui firent pourtant pas négliger les belles-lettres et les sciences. Ce fut par ses soins que se forma en 1671 à Rome une académie destinée à l'étude de l'histoire ecclésiastique, pour laquelle il avait une forte inclination. En 1677, il établit, sous la célèbre Christine, une académie de physique et de mathématiques, que le nom de sa protectrice et le mérite de ses membres firent bientôt connaître dans l'Europe. Ce savant mourut en 1698, âgé de 65 ans. On a de lui beaucoup d'ouvrages en italien et en latin, très-savants, mais peu méthodiques, dont la diction n'est pas toujours pure. *Conjectura de perpetuo azymorum usu in ecclesia latina*, 1688, in-4 ; *Vetera monumenta, in quibus præcipue musiva opera, sacrarum profanarumque ædium structura, dissertationibus iconibusque illustrantur*, 1690 et 1699, 2 vol. in-fol. C'est un traité sur l'origine de ce qui reste de plus curieux dans les bâtiments de l'ancienne Rome, avec l'explication et les dessins de ces monuments. *De sacris ædificiis à Constantino Magno constructis*, 1693, in-fol. ; l'*Examen des vies des papes*, qui portent le nom d'Anastase le bibliothécaire, en latin, Rome, 1688, in-4. Ciampini prétend que ces vies sont de plusieurs auteurs, et qu'il n'y a que celles de Grégoire IV, de Sergius II, de Léon IV, de Benoît III et de Nicolas I, qui soient d'Anastase. Plusieurs autres *Dissertations* imprimées et manuscrites ; *De vice-cancellario*, Rome, 1694, in-4 ; *De abbreviatoribus de curia*, Rome, 1696, in-4. Ces deux traités sont curieux et savants. On a donné la collection des œuvres de Ciampini, avec sa *Vie*, Rome, 1747, 3 vol. in-fol. C'est un service que l'on a rendu au public, car ses ouvrages étaient rares et recherchés.

* CIAMPOLI (Jean-Baptiste), poète italien, né à Florance en 1589, de parents pauvres, mort à lési le 8 septembre 1643, suivit à l'université de Padoue les leçons de Galilée. Il se lia dans cette ville avec les deux frères Aldobrandini qui l'emmenèrent à Bologne, le présentèrent au cardinal Mafféo Barberini, alors gouverneur de cette ville et depuis pape sous le nom d'Urbain VIII. Ciampoli devint secrétaire des brefs sous Grégoire XV ; mais son orgueil et sa hauteur déplurent à Urbain VIII, qui le nomma successivement gouverneur de trois petites villes, Montalte, Norcia et lési, pour l'éloigner de Rome, où il n'eut jamais la permission de retourner. Ses *poésies* (Rime) n'ont été publiées qu'après sa mort, Rome, 1648, in-4, plusieurs fois réimprimées. On y remarque de l'élévation et de l'abondance ; mais aussi de l'exagération, de l'enflure et une affectation blâmable de ne rien dire naturellement.

* CIANTAR - PALÉOLOGUE (Jean - Antoine, le comte), né dans l'île de Malte, le 14 septembre 1696, descendait de l'illustre famille qui a occupé le trône de Constantinople. Il vint achever ses études en Italie, à l'âge de 15 ans, et y fit un second voyage en 1721. Le grand-maître de Malte lui confia, en 1722, les fonctions de Jurat, qui ne s'accordaient qu'aux

personnages les plus distingués. Ciantar se livrant avec zèle à ses études favorites; fut nommé, en 1747, correspondant de l'académie des inscriptions de Paris. Devenu aveugle en 1751, il trouva dans sa mémoire prodigieuse et dans sa facilité de composition des ressources suffisantes pour dicter plusieurs ouvrages qui ont obtenu du succès en Italie. Le premier volume de son édition de *Multa illustrata d'Abéla* (voy. ABÉLA), ouvrage auquel il avait fait des additions considérables, parut en 1772. Son fils, Georges-Séraphin, publia le second en 1780. Ciantar mourut dans sa patrie au mois de novembre 1778, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Epigrammat. lib. III*, Rome, 1737, in-4; *B. Paulo apostolo in Melitæ naufragio ejecto dissertationes apologeticae*, Venise, 1738; *De antiqua inscriptione nuper effossa in Melitæ urbe notabili Dissertatio*, Naples, 1749; *Critica de' critici moderni che dall' anno 1750, fin all' anno 1760, scrissero sulla controversia del naufragio di S. Paolo apostolo*, Venise, 1763.

CIANTES (Joseph), né à Rome l'an 1612, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, s'y distingua par ses vertus et sa science, fut nommé à un évêché dans la Calabre, et mourut à Rome en 1670. On a de lui : *De la perfection de la vie épiscopale*, en italien; *De sacro-sancta Trinitate ex antiquorum hebraeorum testimoniis comprobata*; *De Incarnatione Verbi*; les *Liures de saint Thomas* contre les gentils, traduits en hébreu.

CIASLAS ou SEISLAS, le 16^e des rois de Dalmatie, était fils du roi Rodoslas. Les Croates s'étant révoltés, Ciaslas, qui commandait quelques troupes, leur permit de vendre les prisonniers de guerre. Son père commandait une autre armée; il la fit soulever, et lui enleva la couronne. Une action si dénaturée lui fit donner le nom d'*Apostat*. Dieu la laissa impunie quelque temps, pour en rendre la vengeance plus éclatante. Ciaslas, en guerre avec les Hongrois, remporta sur eux une grande victoire, où leur général périt. La veuve de ce général se mit à la tête des armées, entra dans la Dalmatie, enleva le camp de Ciaslas, qui fut lui-même du nombre des prisonniers. Cette héroïne lui fit couper le nez et les oreilles, et ensuite jeter chargé de chaînes dans la Save. Ses enfants pris avec lui furent traités de même; il ne resta de sa famille qu'une seule fille, mariée à Tycomil, kan des Rasciens. On peut rapporter ces événements à l'an 860 ou environ.

* CIASSI (Jean-Marie), savant italien, né à Trévise en 1654, mort vers 1679, a publié *Meditationes de natura plantarum*, 2^e édit. Venise, 1677, in-12, ouvrage auquel on a joint un autre traité du même auteur, intitulé *De æquilibrio præsertim fluidorum, et de levitate ignis*.

* CIBBER (Colley), célèbre acteur et auteur dramatique, né à Londres en 1671, était fils d'un sculpteur du Holstein, qui s'était établi en Angleterre peu de temps avant la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône. A cette époque, Colley porta les armes sous le duc de Devonshire: il entra ensuite comme acteur au théâtre de Drury-Lane. Il a composé plusieurs comédies écrites avec élégance, mais avec une inconcevable licence dans les détails.

On n'y trouve ni invention dans l'intrigue ni originalité dans les caractères, mais une peinture assez fine des petits mouvements du cœur et des ridicules à la mode. Elles ont été recueillies en 2 vol. in-4. On a encore de lui : *Apologie de la vie de M. Colley Cibber, comédien, etc., accompagnée d'un coup d'œil sur l'histoire du théâtre de son temps*, ouvrage écrit avec beaucoup de franchise et de gaieté. Cibber, retiré du théâtre en 1750, mourut en 1757.

CIBENIUS, savant humaniste allemand du seizième siècle, connu par un *Lexicon poeticum et historicum*, Lyon, 1544; ouvrage très-estimé de son temps.

CIBO, sculpteur, vivait au commencement du xviii^e siècle, et s'est rendu particulièrement célèbre par sa belle statue, représentant saint Barthélemy écorché, qui se trouve dans la cathédrale de Milan. On admire surtout la vérité et la délicatesse inimitable avec lesquelles il a su rendre les muscles, les veines, et les autres parties que les artistes ont tant de peine à saisir.

* CIBOT (Pierre-Martial), missionnaire, né à Limoges en 1727, mort à Pékin le 8 août 1780, entra fort jeune chez les jésuites, et y professa les humanités avec succès. Ayant obtenu de ses supérieurs la liberté de se consacrer aux missions, il partit pour la Chine le 7 mars 1758, et aborda le 25 juillet 1759, à Macao. Destiné à augmenter le nombre des missionnaires employés aux travaux scientifiques dans le palais de l'empereur, il se rendit à Pékin, où il arriva le 6 juin 1760. Toutes les sciences lui étaient familières, il se livra à l'astronomie, à la mécanique, à l'agriculture et à la botanique. C'est à lui que nous devons la plus grande partie des *Mémoires sur les Chinois*, 15 vol. in-4. La nomenclature des renseignements qu'il a fournis à cette importante collection, occupe sept colonnes dans la table générale des matières, tome 10. Son ouvrage le plus important est l'*Essai sur l'antiquité des Chinois*, inséré dans le tome 1^{er}; il prétend y prouver qu'Yao fut le fondateur et le premier législateur de l'empire, et regarde comme fabuleux le règne des sept empereurs qui l'ont précédé. Cette opinion ne s'accorde point avec le sentiment des lettrés chinois, ni avec celui du P. Amiot, qui a cru devoir défendre l'intégrité de la chronologie chinoise, dans une dissertation insérée à la tête du tome 2. On peut reprocher au P. Cibot un peu de diffusion dans le style et quelquefois trop d'écarts d'imagination; mais ces défauts sont bien rachetés par le fond toujours intéressant de ses observations, et par l'étendue et la variété de ses recherches. Il n'attachait du reste aucune prétention à ses ouvrages, et poussa si loin la modestie à cet égard, qu'il ne voulut mettre son nom à aucun de ses écrits.

CICCI (Marie-Louise), une des muses italiennes qui brillèrent à la fin du xviii^e siècle, naquit à Pise le 14 septembre 1760. Son père, d'une naissance noble; et juriconsulte, la plaça dans un couvent de religieuses, voulant que toute l'éducation de sa fille se bornât à la pratique des vertus et des devoirs domestiques. Mais Marie-Louise, entraînée vers les belles-lettres, trouva moyen de lire en cachette plusieurs poètes italiens; dès ce moment son génie

poétique se déclara. On eut beau la priver d'encre et de papier ; du jus de raisin où elle trempait quelques morceaux de bois, lui suffisait pour fixer ses pensées sur le premier chiffon de papier. C'est ainsi qu'elle écrivit ses premiers vers à l'âge de 10 ans. Etant retournée dans sa famille, à l'âge de 15 ans, et n'étant plus contrariée, elle se livra tout entière à l'étude des lettres. Son poète favori était le Dante, ce qu'on ne devinerait certainement pas en lisant ses poésies, qui sont presque toutes dans le genre anacréontique. Elle étudia aussi la philosophie dans Locke et Newton, et acquit une pleine connaissance des langues anglaise et française. Ses premières poésies eurent un grand succès, et lui méritèrent d'être reçue, en 1783, membre de la colonie arcadienne de Pise, où elle prit le nom d'*Erminia Tindarida*, et ensuite de l'académie des *Intronati* de Sienne en 1786. Marie-Louise, désirant conserver son indépendance et ne pas se séparer de sa famille, demeura toujours chez son père Paul Cicci, et, après sa mort, avec son frère le chevalier Paul Cicci. Ayant négligé une légère indisposition qui devint une maladie grave, elle mourut le 8 mars 1794, regrettée de tous ses parents et de ses amis. Aux talents littéraires, elle joignait toutes les vertus de son sexe et les mœurs les plus pures. Son frère fut l'éditeur de ses poésies, Parme, Bodoni, 1796, in-16. On trouve à la tête l'éloge de cette dame, par le docteur Anguilleschi, jurisconsulte et littérateur distingué.

CICERI (Paul-César de), abbé commendataire de Notre-Dame en Basse-Touraine, prédicateur ordinaire du roi et de la reine, et membre de l'académie française, naquit à Cavaillon dans le Comtat Venaissin, en 1678, d'une famille noble originaire de Milan. Il remplit, pendant le cours d'une vie assez longue, l'honorable ministère de la chaire, avec autant de succès que de zèle. Privé de la vue sur la fin de ses jours, et par conséquent peu occupé, il se détermina à retoucher ses *sermons*, et sa mémoire fut presque son unique guide dans ce travail. On les imprimait lorsqu'il mourut le 27 avril 1789, à l'âge de 81 ans. M. Bassinet les a publiés en 6 vol. in-12, Avignon ; 1761. L'abbé de Cicéri alliait aux vertus chrétiennes et morales, un caractère aimable et une humeur égale. Ses actions n'étaient pas la réfutation de ses discours. Une diction pure, saine et naturelle, des desseins communément bien pris, des citations appliquées à propos, des mouvements bien ménagés, des raisonnements et des preuves ; voilà ce qui lui assure une place parmi le petit nombre des orateurs sacrés de la 2^e classe.

CICERON (Marcus-Tullius) naquit à Arpinum, dans la terre de Labour, l'an 106 avant J.-C., d'une famille ancienne de chevaliers romains, mais peu illustre. La nature lui fit part de tous les dons nécessaires à un orateur, d'une figure agréable, d'un esprit vif, pénétrant, d'un cœur sensible, d'une imagination riche et féconde. Son père ne négligea rien pour cultiver un génie si heureux. Il étudia sous les plus habiles maîtres de son temps, et fit des progrès si rapides, qu'on allait dans les écoles pour voir ce prodige naissant. Le première fois qu'il

plaida en public, il enleva les suffrages des juges, l'admiration des auditeurs, et fit renvoyer Roscius, son client, absous de l'accusation d'avoir été le meurtrier de son père. Cicéron, malgré ces applaudissements, n'était pas encore content de lui-même : il sentait qu'il n'était pas tout ce qu'il pouvait être. Il quitta Rome, passa à Athènes, et s'y montra, pendant deux ans, moins le disciple que le rival des plus illustres orateurs de cette capitale de la Grèce. Apollonius Molon, l'un d'entre eux, l'ayant un jour entendu déclamer, demeura dans un profond silence, tandis que tout le monde s'empressait d'applaudir. Le jeune orateur lui en ayant demandé la cause : « Ah ! lui répondit-il, je vous loue sans doute et vous admire ; mais je plains le sort de » la Grèce : il ne lui restait plus que la gloire de » l'éloquence, vous allez la lui ravir et la trans- » porter aux Romains. » Cicéron, de retour à Rome, y fut ce que Démosthènes avait été à Athènes. Ses talents le firent monter aux premières dignités. A l'âge de 31 ans, il fut questeur et gouverneur en Sicile. A son retour on le nomma édile, ensuite préteur, et enfin on l'honora du consulat. Pendant son édilité, il se distingua moins par les jeux et les spectacles que sa place l'obligeait de donner, que par les grandes sommes qu'il répandit dans Rome affligée de la disette. Son consulat est à jamais célèbre par la découverte de la conspiration de Catilina, qui avait juré la ruine entière de la république. Cicéron, averti par Fulvia, maîtresse d'un des conjurés, évita le complot, et fit punir les factieux. Bien des gens l'avaient traité auparavant d'homme de deux jours qu'on ne devait pas élever à la première dignité de l'état ; on ne vit plus alors en lui que le citoyen le plus zélé, et on lui donna par acclamation le nom de *Père de la patrie*. Clodius ayant cabalé contre lui, Cicéron se vit obligé de sortir de Rome, et se retira à Thessalonique en Macédoine. Il ne soutint pas cet exil avec un courage bien philosophique. « Ne sachant, dit un au- » teur, où il devait aller, ni ce qu'il devait faire, » craintif comme une femme, capricieux comme » un enfant, il regretta la perte de son rang, de » ses richesses, de son crédit. Il pleura la ruine de » sa maison que Clodius avait fait détruire. Il gémit » d'être éloigné de Térentia, qu'il répudia peu de » temps après. » Les vœux de toute l'Italie le rappelèrent l'année suivante, 58^e avant J.-C. Le jour de son retour fut un jour de triomphe ; ses biens lui furent rendus, ses maisons de la ville et de la campagne rebâties aux dépens du public. Cicéron fut si charmé des témoignages de considération et de l'allégresse publique, qu'il dit, « qu'à ne consi- » dérer que les intérêts de sa gloire, il eût dû, non » pas résister aux violences de Clodius, mais les » rechercher et les acheter. » Sa disgrâce avait cependant fait beaucoup d'impression sur lui ; il fatigua de ses plaintes ses amis et ses parents, et cet homme qui avait si bien défendu les autres, n'osa pas ouvrir la bouche pour se défendre lui-même. « Il montra, dit un historien, autant de » faiblesse dans l'attaque de Clodius, qu'il avait » montré de courage pour étouffer la conjuration de » Catilina dans le sang des parricides. Il parut en

» public revêtu d'habits de deuil, parcourant la place et la ville, pour solliciter la protection des citoyens. Il s'oublia si fort, et garda si peu les bienséances dans cette démarche humiliante, qu'à force de vouloir attirer la compassion des citoyens, il se rendit véritablement ridicule et méprisable. Le gouvernement de Cilicie lui étant échu, il se mit à la tête des légions, pour garantir sa province de l'incursion des Parthes. Il surprit les ennemis, les défit, se rendit maître de Pindenisse, l'une de leurs plus fortes places, la livra au pillage, et en fit vendre les habitants à l'enchère. Ses exploits guerriers lui firent décerner par ses soldats le titre d'*imperator*, et on lui aurait accordé à Rome l'honneur du triomphe, sans les obstacles qu'y mirent les troubles de la république. Ces applaudissements étaient d'autant plus flatteurs, que la valeur et l'intrépidité ne passaient pas pour ses plus grandes vertus. Dans le commencement de la guerre civile de César et de Pompée, il parut d'un caractère faible, timide, flottant, irrésolu, se repentant de ne pas suivre Pompée, et n'osant se déclarer pour César. Ce dernier ayant triomphé de son rival, Cicéron obtint son amitié par les plus basses adulations. Dans les troubles qui suivirent l'assassinat de ce grand homme, il favorisa Octave, dans le dessein de s'en faire un protecteur; et cet homme qui s'était vanté que sa robe avait détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi cent fois plus dangereux. On lui reprochait de craindre moins la ruine de la liberté que l'élévation d'Antoine. Dès que le triumpvirat fut formé, Antoine, contre qui il avait prononcé ses *Philippiques*, demanda sa tête à Octave, qui eut la lâcheté de la lui accorder. Cicéron voulut d'abord se sauver par mer; mais ne pouvant soutenir les incommodités de la navigation, il se fit mettre à terre, disant « qu'il » préférerait de mourir dans sa patrie, qu'il avait » autrefois sauvée des fureurs de Catilina, à la » douleur d'en vivre éloigné. » Les assassins l'atteignirent auprès d'une de ses maisons de campagne : il fit aussitôt arrêter sa litière, et présenta son cou au fer des meurtriers. Le tribun Popilius Lænas, qui devait la vie à son éloquence, exécuta sa commission barbare, coupa la tête et la main droite de Cicéron, et porta ce digne tribut au féroce Antoine. Fulvia, femme d'Antoine, aussi vindicative que son époux, perça, en plusieurs endroits avec un poinçon d'or la langue de Cicéron. Ces tristes restes du plus grand des orateurs, du libérateur de sa patrie, furent exposés sur la tribune aux harangues, qui avait tant de fois retenti de sa voix éloquente. Il avait 63 ans lorsqu'il fut égorgé, l'an 43 avant J.-C. La première édition de Cicéron complète est de Milan, 1498 et 1499, 4 vol. in-fol. Celle de Venise, 1554, 1556 et 1557, 4 vol. in-folio, est aussi fort rare. Celle d'Elzévir, 1642, 10 vol. in-12, est très-jolie et fort recherchée. On estime encore celle de 1661, 2 vol. in-4. Il n'y a de Cicéron, *cum notis variorum*, in-8, que *Epistolæ ad familiares*, 1677, 2 vol.; *ad Atticum*, 1684, 2 vol.; *de Officiis*, 1688, 1 vol.; *Orationes*, 1699, trois tomes en 6 vol. Pour les compléter, il faut y joindre les 6 volumes qu'a donnés Davisius à Cambridge de-

puis 1739 jusqu'en 1748, qui sont : *De Divinatione; Academica; Tusculanæ quæstiones; De finibus bonorum et malorum; De natura deorum; De legibus et Rhetorica*, Leyde, 1761, in-8. On y joint encore *Epistolarum ad Quintum fratrem*, Hagæ-Cornit., 1725; *Liber de claris oratoribus*, Oxon, 1716; *Ciceronis rhetoricorum ad Herennium*, Lugd.-Bat., 1761 : et *ad Quintum fratrem dialogi tres de oratore*, Londini, 1746. Ces 21 volumes forment ce qu'on appelle le Cicéron *cum notis variorum*. Le Cicéron de Gronovius, Leyde, 1692, 4 vol. in-4; et celui de Verbuge, Amsterdam, 1724, 2 vol. in-fol., ou 4 vol in-4, ou 12 vol. in-8, sont estimés. Il y en a une jolie édition de Glasgow, 1749, 20 vol. in-12; et une de Paris, Barhou, 1768, 14 vol. in-12. Les livres de Cicéron, *ad usum Delphini*, sont : *De arte oratoria*, 1687, 2 vol. in-4; *Orationes*, 1684, 3 vol. in-4; *Epistolæ ad familiares*, 1685, in-4; *Opera philosophica*, 1689, in-4. Enfin l'abbé d'Olivet donna à Paris, en 1740, en 9 vol. in-4, une belle et savante édition des ouvrages de l'orateur romain. Elle a été réimprimée à Padoue, Venise et Genève; mais ces éditions sont bien inférieures à celle de Paris. La dernière cependant est encore recherchée. On divise ordinairement les ouvrages de Cicéron en quatre parties. Ses *Traité sur la rhétorique*, qui sont mis à la tête des rhéteurs latins, comme ses harangues à la tête des orateurs. Ses trois livres de *l'Art oratoire*, traduits par l'abbé Colin, in-12, sont infiniment précieux à tous ceux qui cultivent l'éloquence. Dans cet excellent ouvrage, la sécheresse des préceptes est égayée par tout ce que l'urbanité romaine a de plus ingénieux, de plus délicat, de plus riant. Son livre intitulé *l'Orateur* ne le cède, ni pour les préceptes ni pour les tours, au précédent. Cicéron y donne l'idée d'un orateur parfait, non tel qu'il y en ait jamais eu, mais tel qu'il peut être. Son *dialogue* adressé à Brutus est un dénombrement des personnages illustres qui ont brillé au barreau chez les Grecs et les Romains. Il n'appartenait qu'à un génie fécond et flexible, tel que Cicéron, de crayonner, avec tant de ressemblance, tant de portraits différents. Ses *harangues*; elles sont mises à côté, et peut-être au-dessus de celles de Démosthènes. Ces deux grands hommes, si souvent comparés, parvinrent par des routes différentes à la même gloire; l'éloquence de l'orateur grec est rapide, forte, pressante; ses expressions sont hardies, ses figures véhémentes, mais son style est souvent sec et dur. L'éloquence de l'orateur latin est plus douce, plus coulante, plus abondante, et peut-être même trop abondante. Il relève les choses les plus communes, et embellit celles qui sont le moins susceptibles d'agrément. Toutes ses périodes sont cadencées, et c'est surtout dans cet arrangement des mots qui contribue infiniment aux grâces du discours et au plaisir de l'oreille, qu'il excelle au plus haut degré. On a dit que Démosthènes aurait été encore plus goûté à Rome que Cicéron, parce que les Romains étaient naturellement sérieux; et Cicéron à Athènes plus que Démosthènes, parce que les plaisanteries et les fleurs dont il ornait son éloquence, auraient amusé les Athéniens, peuple léger et badin. (*Voy. Démon-*

STRÈNES). Ses *Livres philosophiques*. « Ce qui doit » étonner, dit un homme d'esprit, c'est que dans » le tumulte et les orages de sa vie, cet homme, » toujours chargé des affaires de l'état et de celles » des particuliers, trouvât encore du temps pour » être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, » et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, » ainsi que l'orateur le plus éloquent. » Ses livres des *Offices* sont recommandables par le ton de bonnes mœurs, de réflexion, d'humanité, de patriotisme qui y règnent tour à tour. Tout n'y est pas exact; mais c'est ce qu'on chercherait en vain chez les plus raisonnables des anciens philosophes. Ses livres de la *République* et des *Lois* attachent autant par le goût exquis de politique, que par l'art et la délicatesse avec lesquels les matières y sont traitées. On trouve dans ses *Tusculanes*, dans ses *Questions académiques*, dans ses deux livres de la *Nature des dieux*, le philosophe, le savant, et l'écrivain élégant. Ses *Épîtres*. Bayle leur donnait la préférence sur tous les ouvrages de ce grand écrivain. L'homme de lettres, l'homme d'état ne devraient jamais se lasser de les relire. On peut les regarder comme une histoire secrète de son temps. Les caractères de ses plus illustres contemporains y sont peints au naturel, les jeux de leurs passions développés avec finesse. On y apprend à connaître le cœur de l'homme et les ressorts qui le font agir. Cicéron s'était aussi mêlé de poésie. Il traduisait, étant jeune, *Aratus* en vers latins; la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre de la *Nature des dieux*, prouve que dans un âge avancé, il ne désavouait pas ce fruit de sa jeunesse. Il ne fut d'ailleurs pas aussi mauvais poète qu'on le pense, et l'on aurait tort de le juger précisément sur le vers devenu trop fameux pour sa gloire. Au reste, il ne s'agit pas de comparer Cicéron à Virgile; on sent bien que l'espace qui les sépare, en fait de poésie, est immense. Cette traduction, intitulée *Aratea*, nous a été donnée en français par M. Pingré, avec de bonnes notes, Paris, 1787, 2 vol. in-8. Plutarque nous a conservé quelques bons mots de Cicéron, qui ne lui feront pas grand honneur dans la postérité. En général, il était trop railleur, et affectait trop de mêler des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, dans les choses les plus sérieuses. Parmi les traductions de ses ouvrages on distingue : Les *Offices* par Barett, Paris, 1776, in-12. Il y en a deux traductions plus modernes : l'une intitulée des *Devoirs*, par Brosselard, 1798, 2 vol. in-12. Son style ne manque ni de facilité ni de pureté, ni même d'une certaine élégance; mais l'auteur laisse à désirer une étude plus approfondie du texte et une plus grande connaissance des finesses de la langue latine; l'autre par Gallon La Bastide, Paris, 1806, 2 vol. in-12, qui n'a pas fait oublier la première. Les *Tusculanes*, par Bonhier et d'Olivet, avec des remarques, Paris, 1766, 2 vol. in-12; *Entretiens sur la nature des dieux*, par d'Olivet, avec des remarques du président Bouhier, Paris, 1773, 2 vol. in-12; les deux livres de la *Divination*, par Regnier-Desmarais, Paris, 1710, in-12; les livres de la *Vieillesse*, de l'*Amitié*, les *Paradoxes*, le *Songe de Scipion* et la *Lettre politique à Quintus*, par

Barett, Paris, 1776, in-12. Il y en a une traduction nouvelle par Gallon La Bastide, Paris, 1804, in-12; mais celle de Barett est encore préférée; *Entretiens sur les vrais biens et sur les vrais maux*, par Regnier-Desmarais, Paris, 1721 et 1794; *Traité de la consolation*, par Jacques Morabin, Paris, 1733. Les *Académiques*, avec des remarques, par David Durand, 1740, et revues par Capperonier, Paris, 1796, deux parties in-12; *Traité des lois*, par Morabin, Paris, 1777, in-12; *De la république*, ou du meilleur gouvernement, par Bernardi, Paris, 1807, 2 vol. in-12; La *Rhétorique*, par Cassagne, Paris, 1675, in-12; Les trois *dialogues de l'Orateur*, M. P., Paris, 1818, 2 vol. in-12; *Traité de l'orateur*, par l'abbé Colin, Paris, 1751 et 1805, in-12; *Entretiens sur les orateurs illustres*, par de Villefore, Paris, 1726, in-12; Les *Partitions oratoires*, par Charbuy, Paris, 1756, in-12; *De la Composition oratoire ou de l'invention*, par Abel Lagné, Paris, 1813, in-12; Les *Oraisons*, par de Villefore, Paris, 1732, 8 vol. in-12 : les mêmes choisies et revues par de Wailly, Paris, 1786, 3 vol. in-12, réimprimées en 1801 en 4 vol. avec les *Philippiques* et les *Catilinaires* ci-dessous; *Philippiques de Démosthènes et Catilinaires de Cicéron*, par l'abbé d'Olivet, Paris, 1771, in-12; *Lettres familières* par l'abbé Prévôt, Paris, 1743, 5 vol. in-12; *Lettres à Brutus*, par le même, Paris, 1744, in-12, avec des notes par Goujon, Paris, 1801, 6 vol. in-8; *Lettres à Atticus*, avec des remarques, par Hubert de Montgault, Paris, 1738, 6 vol. in-12; *Lettres à Quintus*, par le Deist de Botidoux, Paris, 1813; *Pensées*, par l'abbé d'Olivet, Paris, 1764. Du Ryer avait traduit la plus grande partie des ouvrages de Cicéron, 1670, 12 vol. in-12; mais cette version lâche, incorrecte et infidèle, ne peut être d'aucun usage. La traduction des *Œuvres de Cicéron*, 8 vol. in-12, 1783-89, ne vaut guère mieux; elle est de plus défigurée par des jugements faux, et des préventions qui ne prouvent que trop combien ce travail était au-dessus des forces du traducteur. Thomas, à l'en croire, est un tout autre orateur que Cicéron. « Quoi ! a dit à cette » occasion un homme de lettres et de goût, Thomas » supérieur à Cicéron ! Thomas, qui est si guindé, » si boursofflé, qui est si souvent éloigné de la » nature, qui laisse presque toujours à désirer les » qualités qu'on admire dans les anciens ! Quand » on peut faire de pareilles méprises, on ne se montre » guère digne de traduire Cicéron. » On a encore publié les *Œuvres complètes de Cicéron*, traduites en français, le texte en regard, avec la vie de Cicéron, Paris, 1816-18, 15 vol. in-8. Cette entreprise a obtenu le plus brillant succès; on aurait désiré cependant plus de correction dans l'impression du texte latin, plus d'élégance et d'exactitude dans la plupart des nouvelles traductions, et surtout plus de discernement dans la révision des anciennes. L'abbé Prévôt nous a donné une *Histoire de Cicéron tirée de ses écrits et des monuments de son siècle, avec des preuves et des éclaircissements*, 1743-49, 4 vol. in-12. Cet ouvrage, traduit de l'anglais de Middleton, est écrit avec cette élégance qui caractérise le style des autres productions de cet écrivain. Morabin a publié une autre *histoire de l'orateur*

latin, 2 vol. in-4. Chacune a son mérite; et les littérateurs qui veulent connaître Cicéron, doivent lire l'une et l'autre ainsi que l'*Histoire des quatre Cicéron* par l'abbé Macé, et les *Remarques sur la vie de Cicéron*, de Plutarque, par M. Secousse. On peut aussi consulter le Cours de littérature de Laharpe, mais seulement pour ce qui regarde ses ouvrages; car pour sa vie publique, soit qu'il ne soit pas assez profond dans l'histoire, soit que son enthousiasme pour l'éloquence de Cicéron l'ait aveuglé, il le loue presque toujours, et il veut absolument faire un homme d'état de celui qui ne fut jamais qu'un grand orateur. Ceux qui ont dit qu'il ne lui avait manqué que d'être chrétien ont pu dire vrai en ce sens que le christianisme en eût fait un sage parfait, un homme solidement vertueux. Mais tel qu'il a été, Cicéron n'eût point honoré la profession du christianisme. Il parle des dieux, tantôt en stoïcien, tantôt en académicien, tantôt en épicurien. Ce politique sacrilège ne voulait pas essuyer la moindre disgrâce, par rapport à la religion; il n'avait sur ce point aucun système fixe, et disputait pour et contre sur le même sujet. Ce qu'il établit d'un côté, il le détruit de l'autre, comme il a fait au sujet du suicide. Il soutient que Dieu ignore l'avenir. Dans ses *Offices*, en parlant de la sainteté et de l'inviolabilité du serment, il dit qu'on doit l'observer non par la crainte de Dieu, qui ne s'en occupe pas, mais parce que la justice nous oblige à tenir ce que nous avons promis. Dans le troisième livre des *Paradoxes*, il prétend que toutes les fautes sont égales, sentiment contraire à la raison et à l'équité. Le conseil que donnait Caton aux jeunes gens, d'aller voir les courtisanes, était infâme; mais la manière dont Cicéron le défend et l'approuve dans son oraison pour Célius, ne fait pas moins d'horreur. Nous ne parlerons pas de son amour pour sa fille Tullie, dont on l'a accusé; mais nous dirons, d'après Plutarque, qu'à l'âge de 61 ans il répudia sa femme Térentia, pour ne pas avoir donné un équipage assez brillant à sa fille; et que dans la suite il répudia sa seconde femme, parce qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullie. Sa perpétuelle et insatiable vanité, ses inconstances, ses adulations, etc., lui ont attiré, même de son vivant, des sarcasmes qu'il n'avait que trop mérités. Voy. COLLIUS, LUCIEN, SÉNEQUE, SOCRATE, STILPON, SOLON, ZÉNON, etc.

CICÉRON (Quintus-Tullius), frère du précédent, après avoir été préteur l'an de Rome 691, eut, au sortir de sa charge, le département de l'Asie, où il demeura trois ans. César le prit ensuite pour son lieutenant dans la guerre des Gaules. Il n'eut pas lieu de se repentir de son choix. Cicéron se comporta avec tout le courage et la prudence possible dans plusieurs occasions périlleuses; mais durant la guerre civile, il abandonna le parti de ce général, pour suivre celui de Pompée, ce qui fut la cause de sa perte. Compris dans la proscription des triumvirs, il fut tué avec son fils l'an 43 avant J.-C. On trouve de lui quelques poésies dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Il est auteur du livre *De petitione consulatus*, inséré dans les œuvres de son frère, et traduit en français par M. Adry, à la suite d'une

nouvelle édition de la traduction des traités de l'*Amitié* et de la *Vieillesse*, par Baret.

* CICHUVIUS ou CICHOWSKI (Nicolas), jésuite polonais, vivait au xviii^e siècle. Nous connaissons de lui les ouvrages suivants, imprimés à Cracovie : *Epistola parænetica ad generosum dominum Jonam Schlichsing de Buzowiec V. C. ejus Epistolæ Apologeticæ reddita, cui addicta est harmonia fidei catholicæ, cum fide SS. Patrum primitivæ Ecclesiæ*, 1633, in-4; *Speculum Samosostenistarum vel Socinistarum vulgo Arianorum, in quo ostenditur samosostenistas, vel socinistas seu arianos tantopere in religione christiana dissidere a catholicis et evangelicis, ut inter christianos censeri non debeant : sed potius esse tam D. D. protestantibus quam catholicis execrabilis*, Cracovie, 1662, in-4.

* CICOGNARA (Léopold, comte de), né à Ferrare, le 26 novembre 1767, se livra d'abord à l'étude du droit civil et public. Dans un voyage à Rome il étudia la peinture, et fit concevoir des espérances que la suite ne réalisa pas. Il s'occupa en outre de recherches sur l'histoire des beaux arts. Après diverses excursions en Italie, il se fixa vers 1795 à Modène, devint successivement membre du comité d'armement général de cette ville, ministre plénipotentiaire à Turin, et conseiller d'état. Appelé en 1808 à la présidence de l'académie des beaux arts de Venise, il mérita d'en être nommé le second fondateur par les plus saluaires et les plus magnifiques réformes, faisant en même temps de sa maison le rendez-vous de tout ce que la ville possédait d'hommes distingués. Plusieurs voyages en France, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Angleterre lui fournirent les moyens de compléter sa riche bibliothèque. De retour à Venise en 1830, il y mourut le 5 mars 1834 d'une phthisie pulmonaire. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la Sculpture depuis la renaissance de cet art en Italie*, Florence, 1813, 3 vol. in-fol.; Prato, 1824, 7 vol. in-8, avec atlas in-fol. Cet ouvrage ne mérite pas sans restriction les éloges que lui ont donnés quelques critiques. L'auteur n'est pas exempt de préventions en faveur des artistes de son pays (Voy. EMERID-DAVID). *Les édifices les plus remarquables de Venise*, Venise, 1820, 2 vol. in-fol. avec fig.; *Catalogue raisonné de livres d'art et d'antiquité*, Pise, 1821, 2 vol. in-8; c'est le catalogue de sa belle bibliothèque, achetée par le Pape en 1824, et réunie à celle du Vatican, avec atlas in-fol. Un premier vol. de ses *Œuvres*, contenant ses dissertations sur les beaux arts en général, a paru à Venise, en 1834, in-8; *Vie d'Ant. Canova, suivie du catalogue complet de ses œuvres*, Venise, 1825, in-8; *Mémoires pour servir à l'histoire de la chalcographie*, Prato, 1831, in-8. Cicognara était membre de l'institut de France. On lui accordait généralement plus de science que n'en ont ordinairement les gens d'esprit, plus de talent pour écrire que n'en ont ordinairement les antiquaires, et plus de sagacité en matière d'arts que les uns et les autres n'ont coutume d'en montrer.

CID (le), dont le vrai nom était don Rodrigue Diaz del Bivar, né à Burgos vers l'an 1040, fut élevé à la cour de Ferdinand II, roi de Castille, et

s'acquît, par sa bravoure, la réputation d'un des plus grands capitaines de son siècle. Dès qu'il fut en état de porter les armes, on le fit chevalier. Sa valeur ne tarda pas à se signaler. Il vainquit les Maures en plusieurs combats, leur enleva Valence et plusieurs autres places non moins importantes. Le comte Gomez eut une querelle avec lui : le Cid le tua dans un combat particulier. Le héros aimait passionnément Chimène, fille de ce comte, et n'en était pas moins aimé. L'honneur exigeait d'elle la vengeance, l'amour voulait le pardon, celui-ci l'emporta. Chimène demanda le Cid au roi Ferdinand, pour essuyer ses larmes; et en fit son époux. C'est cette situation déchirante qu'a si bien exprimée le grand Corneille dans la tragédie intitulée *Le Cid*, imitée de l'espagnol. Ce héros mourut à Valence en 1099.

CIEL ou COELUS, le plus ancien des dieux, était fils de la Terre. Il eut quantité d'enfants. Saturne, un d'entre eux, surprit son père pendant la nuit, et le mutila avec une faux. Du sang qui coula de la plaie sur la terre naquirent les géants, les Furies et les nymphes Mèlies : le reste fut jeté avec la faux dans la mer, et de l'écume qui s'y éleva, fut formée Vénus, que les flots portèrent dans l'île de Chypre.

** CIENFALGOS (le cardinal), archevêque de Séville, né à Ovico le 14 mars 1766, créé cardinal par Léon XII, le 13 mars 1826, mourut à Alicante le 20 juin 1847.

CIENFUEGOS (Alvarez), né l'an 1657 à Aguerra, ville d'Espagne dans les Asturies, jésuite en 1676, professa la philosophie à Compostelle, et la théologie à Salamanque avec beaucoup d'applaudissements. Sa pénétration et son habileté engagèrent les empereurs Joseph I^{er} et Charles VI à l'employer auprès des rois de Portugal dans diverses négociations importantes, qu'il termina au gré des deux couronnes. Ce dernier empereur lui procura le chapeau en 1720, non sans difficulté, par rapport à son ouvrage *sur la Trinité*, dans lequel plusieurs docteurs croyaient avoir trouvé des expressions inexactes. L'empereur le fit ensuite son ministre plénipotentiaire à Rome; puis il devint évêque de Catane, et enfin archevêque de Montréal en Sicile. Ce cardinal, après s'être démis de son archevêché, mourut à Rome le 19 août 1739. On a de lui différents ouvrages : *Enigma theologicum in mysterio SS. Trinitatis*, Vienne, 1717, 2 vol. in fol.; *Vita abscondita sub speciebus Eucharisticis*, Rome, 1728, in-fol.; *La vida del venerable P. Juan Nieto*, 1693, in-8; *La vida del santo Francisco de Borgia*, 1702, in-fol.

CIEZAR (Joseph), peintre espagnol, mort à Madrid en 1699, dans sa 40^e année, excellait à peindre le paysage et les fleurs. Ces dernières sont rendues avec tant de délicatesse et de légèreté qu'on dirait que l'air va les faire mouvoir.

CIGALE (Jean-Michel), imposteur, qui parut à Paris en 1670. Il s'y disait prince du sang ottoman, bacha et plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Chypre, de Trébizonde, etc. Il s'appelait autrement *Mahomet Bei*. Ce prétendu prince naquit (selon Rocoles) de parents chrétiens, dans la ville

de Trogocisty ou Tergovitz en Valachie. Son père était fort estimé de Mathias, vaivode de Moldavie. Il mit son fils auprès de ce prince, qui l'envoya avec son résident à Constantinople. Après la mort de Mathias, Cigale revint en Moldavie, où il espérait de s'élever avec l'appui des seigneurs du pays; mais n'ayant pu réussir dans son dessein, il retourna à Constantinople et se fit turc. Cet aventurier courut de pays en pays, et trompa presque tous les rois de l'Europe, qui le distinguèrent par l'accueil le plus honorable. Il jouissait du fruit de son imposture, lorsqu'un homme de condition, qui l'avait vu à Vienne et qui savait son histoire, démasqua ce fourbe qui n'osa plus reparaitre.

CIGNANI (Charles), peintre italien, né à Bologne en 1628, fut disciple de l'Albane, et mourut en 1719, âgé de 91 ans. Clément XI, qui avait souvent employé son pinceau, le nomma prince de l'académie de Bologne, appelée encore aujourd'hui *l'Académie Clémentine*. La coupole de la *Madona del Fuoco* de Forli, où ce peintre a représenté le paradis, est un des plus beaux monuments de la force de son génie. Ses principaux ouvrages se voient à Rome, à Bologne, à Forli. Ils sont tous recommandables par un dessin correct, un coloris gracieux, une composition élégante. Cignani peignait avec beaucoup de facilité, drapait avec goût, exprimait très-bien les passions de l'âme, et les aurait encore mieux rendues, s'il ne se fût pas attaché à finir trop ses tableaux. Cet artiste joignait à ces talents une douceur de mœurs et une bonté de caractère aussi estimables que rares. Il parlait avec éloge de ses plus cruels ennemis. On voit de lui au Palais royal à Paris, un *Noli me tangere*; et dans le cabinet du roi, une *Descente de croix*, et *Notre-Seigneur apparaissant en jardinier à la Madeleine*, qui sont des morceaux admirables.

CIGOLI (Louis). Voy. CIVOLI.

CIMABUÈ (Jean), peintre et architecte de Florence, né en 1240, mort en 1310, est regardé comme le restaurateur de la peinture. Instruit par les peintres grecs que le sénat de Florence avait appelés, il fit renaître cet art dans sa patrie. Charles I^{er}, roi de Naples, passant par Florence, l'honora d'une visite. On possède encore quelques restes de ses tableaux à fresque et à détrempe, où l'on remarque du génie et beaucoup de talent naturel; mais peu de ce bon goût, qu'on doit aux réflexions et à l'étude des beaux ouvrages.

* CIMARELLI (Vincent-Marie), dominicain né à Corinallto, dans le duché d'Urbino, au commencement du xvi^e siècle, professa la théologie dans différentes villes, et parut avec distinction au chapitre général à Tortone en 1628. Nommé inquisiteur de la foi, il en remplit les fonctions à Eugubio, Mantoue, Ancône, et enfin à Brescia, où il mourut en 1660. On a de lui : *Resolutiones physicae et morales*, in-4; *Istoria dello stato d'Urbino da' Senoni detta Umbria Senonia e da lor gran fatti in Italia*, Brescia, 1642, in-4; ouvrage curieux et rare.

* CIMAROSA (Dominique), célèbre compositeur né à Naples en 1754, après avoir reçu les premières leçons de Sacchini, entra au conservatoire de Loretto. Il avait à peine 25 ans, que de nom-

breux succès l'avaient fait connaître dans toute l'Italie. Sa réputation, toujours croissante, le fit appeler en Russie par Catherine II, et dans plusieurs cours d'Allemagne, où il fit exécuter des *Opéras sérieux (seria)* et bouffons (*buffa*). Parmi les premiers, on distingue l'*Artaxercès*, *Pénélope*, l'*Olympiade* et les *Horaces*. On préfère cependant ses opéras bouffons. Ceux qui ont obtenu le plus de succès sont : *Nemici generosi*, *l'Impresario in angustia*, *il Credulo*, *Gianina e Bernardon*, et *il Matrimonio segreto*, son chef-d'œuvre. Tous ses opéras brillent par l'invention, l'originalité des idées, la richesse des accompagnements et l'entente des effets de la scène. Il en a composé plus de cent vingt, et une trentaine reparaissent souvent sur les principaux théâtres de l'Europe. Il excellait encore dans l'*Oratorio*. Son *Sacrificio di Abramo* est un chef-d'œuvre. Cimarosa n'était pas moins recherché pour la pureté et la douceur de ses mœurs, que pour ses talents et sa modestie. Sa voix était agréable, et il chantait avec autant d'expression que de grâce. Il est mort à Venise le 11 janvier 1801.

CIMINO. Voy. AQUILANO (Serafino).

CIMON, général des Athéniens, fils de Miltiade, ne s'écarta point de la route que son père lui avait tracée. Ce grand homme étant mort chargé d'une amende, Cimon fut emprisonné pour l'acquitter, et ne recouvra sa liberté qu'en cédant par un contrat honteux et digne des mœurs païennes, Elpinice, sa sœur, et en même temps sa femme, à Callias, qui satisfait pour lui au fisc public. Bientôt après, Cimon trouva des occasions fréquentes de se signaler dans les combats. Les Athéniens ayant armé contre les Perses, il enleva à ces derniers leurs plus fortes places et leurs meilleurs alliés en Asie. Il défit le même jour les armées persanes par terre et par mer; et, sans perdre de temps, il vola au-devant de 80 vaisseaux phéniciens qui venaient joindre la flotte des Perses de la Chersonèse, les prit tous, et tailla en pièces la plus grande partie des troupes qui les montaient. Il mit en mer une flotte de 200 vaisseaux, passa en Chypre, attaqua Artabaze, se rendit maître d'un grand nombre de ses vaisseaux, et poursuivit le reste de sa flotte jusqu'en Phénicie. En revenant, il atteignit Mégabise, autre général d'Artaxerxès, lui livra combat et le défit. Ces succès contraignirent le roi de Perse à signer ce traité si célèbre, qui procura une paix glorieuse pour les Athéniens et leurs alliés. Quand il fallut partager les prisonniers faits dans ses victoires, on s'en rapporta au général vainqueur : il mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre leurs colliers d'or, leurs bracelets, leurs armes, leurs habits, etc. Les alliés prirent les dépouilles, croyant avoir fait le meilleur choix; et les Athéniens gardèrent les hommes qu'ils vendirent chèrement aux vaincus. Cimon parut aussi grand dans la paix que dans la guerre. Il rendit beaucoup de ses citoyens heureux par ses libéralités. Ses jardins et ses vergers furent ouverts au peuple; sa maison devint l'asile de l'indigent. L'orateur Gorgias disait de lui, qu'il amassait des richesses pour s'en servir, et qu'il s'en servait pour se faire estimer et honorer. On peut voir ici, en passant, quel était le

but, quelle était l'âme des plus belles actions du paganisme, et combien Tertullien avait raison de défluir un païen, quelque parfait qu'il parût, un animal vain et glorieux, *animal gloriae*. Malgré ses vertus morales, il n'égalait point Thémistocle dans la science du gouvernement. Son crédit fut ébranlé par ses absences fréquentes, par les vérités dures qu'il disait au peuple; et après avoir servi sa patrie, il eut la douleur d'en être banni par l'ostracisme. On le rappela ensuite, selon la coutume du volage et capricieux peuple d'Athènes (Voy. ARISTIDE, SOCRATE, ANYTUS, etc.), et on le nomma général de la flotte des Grecs alliés. Il porta la guerre en Egypte : il reprit son ancien projet de s'emparer de l'île de Chypre; mais il ne put l'exécuter, étant mort à son arrivée dans cette île à la tête de son armée, l'an 449 avant J.-C.

CIMON, vieillard romain, ayant été condamné par le sénat, pour quelque crime, à mourir de faim dans les fers, sa fille, qui avait la liberté de venir le voir, le fit subsister quelque temps, en lui donnant à sucer son propre sein. Les juges, informés de cette piété industrielle, firent grâce au père en faveur de la fille. Tite-Live et d'autres écrivains disent que c'était la mère de cette fille et non le père, qu'on avait condamnée à mourir de faim. Valère-Maxime parle avec admiration d'un tableau qui représente cette action de piété filiale, et faisait la plus grande impression sur les cœurs. *Haerent et stupent hominum oculi, dum hujus-facti pietatis imaginem vident; casusque antiqui conditionum praesentis spectacula admiratione renovant.* Passage bien propre à justifier l'usage que les catholiques font des peintures dans les matières de religion, et la place qu'ils leur accordent dans les temples.

CINARE, femme de Thessalie. Elle eut deux filles d'une vanité effrénée, qui, s'étant préférées à Junon, furent changées par cette déesse en marches, qu'on foulait en entrant dans l'un de ses temples.

* CINCHON ou CHINCHON (la comtesse de), née en 1598, femme du vice-roi du Pérou, ayant été atteinte d'une fièvre opiniâtre, éprouva les heureux effets du *Quinquina*, écorce d'un arbre qui n'était connu que des indigènes. De retour en Europe en 1632, elle s'empressa d'indiquer ce spécifique qui prit aussi le nom de *poudre des jésuites*, parce que ces religieux en firent passer une grande quantité en Europe. Malgré les efforts de plusieurs contradicteurs, son usage se répandit rapidement. Sébastien Badus, médecin du cardinal Lugo, en fit connaître les bons effets dans un excellent traité, publié sous ce titre : *Anatysis corticis Peruviani, seu Chinæ defensio*, Gênes, 1661, in-4. Linnée a donné le nom de *Cinchona* au genre de plantes qui renferme ce précieux végétal.

CINCINNATUS (Lucius Quintus), fut tiré de la charrue pour être consul romain, l'an 438 avant J.-C. Il maintint, par une sage fermeté, la tranquillité pendant le cours de sa magistrature, et retourna labourer son champ. On l'en tira une seconde fois, pour l'opposer aux Eques et aux Volques. Créé dictateur, il enveloppa les ennemis, les défit, et conduisit à Rome leur général et les au-

tres officiers chargés de fers. On lui décerna le triomphe, et il ne tint qu'à lui de se voir aussi riche qu'il était illustre. On lui offrit des terres, des esclaves, des bestiaux; il les refusa constamment, et se démit de la dictature, au bout de seize jours, pour aller reprendre sa charrue. Elu une seconde fois dictateur, à l'âge de 80 ans, il triompha des Préneștiens, et abdiqua 21 jours après. Ainsi vécut ce romain, aussi grand, quand ses mains victorieuses ne dédaignaient pas de tracer un sillon, que lorsqu'il dirigeait les rênes du gouvernement, et qu'il faisait mordre la poussière aux ennemis de la république. Un historien a dit élégamment : *Gaudet tellus laureato vomere, et triumphali aratore.*

CINÉAS. Voy. CYNÉAS.

CINNA (Lucius-Cornélius), quatre fois consul romain, appartenait à l'illustre famille *Cornelia* et fut l'un des plus fougueux partisans de Marius. L'an 87 avant J.-C., ayant voulu rappeler Marius, malgré les oppositions d'Octavius, son collègue, partisan de Sylla, il se vit obligé de sortir de Rome, et fut dépouillé par le sénat de la dignité consulaire. Retiré chez les alliés, il lève promptement une armée de trente légions, vient assiéger Rome, accompagné de Marius, de Carbon et de Sertorius, qui commandaient chacun un corps d'armée. La famine et les désertions ayant obligé le sénat à capituler avec lui, il entre dans Rome en triomphateur, assemble le peuple à la hâte, fait prononcer l'arrêt du rappel de Marius. Des ruisseaux de sang coulèrent bientôt dans Rome. Les satellites du vainqueur égorgèrent sans pitié tous ceux qui venaient le saluer, et auxquels il ne rendait pas le salut : c'était le signal du carnage. Les plus illustres sénateurs furent les victimes de sa rage. Octavius, son collègue, eut la tête tranchée. Ce barbare fut tué trois ans après, l'an 85 avant J.-C., par un centurion de son armée. Il avait, dit un homme d'esprit, toutes les passions qui font aspirer à la tyrannie, et aucun des talents qui peuvent y conduire.

CINNA (Cnéius-Cornélius) devait le jour à une petite-fille du grand Pompée. Il fut convaincu d'une conspiration contre Auguste, qui lui pardonna, à la prière de l'impératrice Livie. L'empereur le fit venir dans sa chambre, lui rappela les obligations qu'il lui avait; et après quelques reproches sur son ingratitude, le pria d'être de ses amis, et lui donna même le consulat qu'il exerça l'année suivante, vers la 38^e du règne d'Auguste. Cette générosité toucha si fort Cinna, qu'il fut depuis un des sujets les plus zélés de ce prince. Il lui laissa ses biens en mourant, selon Dion. Voltaire doute beaucoup de la clémence d'Auguste envers Cinna. Tacite ni Suétone ne disent rien de cette aventure. Le dernier parle de toutes les conspirations faites contre Auguste : aurait-il passé sous silence la plus célèbre ! La singularité d'un consulat donné à Cinna, pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. Dion Cassius n'en parle qu'après Sénèque, et ce morceau de Sénèque ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, Sénèque met la scène en Gaule, et Dion à Rome. Cette conspiration, réelle ou supposée, a fourni au grand Corneille le sujet de l'un,

et peut-être du premier de ses chefs-d'œuvre tragiques.

CINNA (Caius-Helvius), poète latin, vivait dans le temps des triumvirs. Il avait composé un poème en vers hexamètres, intitulé *Smyrnæ*, dans lequel il décrivait l'amour incestueux de Myrrha. Servius et Priscien nous en ont conservé quelques vers insérés dans le *Corpus poetarum* de Maillart.

CINNAMES, historien grec du xii^e siècle, accompagna l'empereur Manuel Comnène dans la plupart de ses voyages. Il écrivit l'*Histoire* de ce prince en 6 livres. Le premier contient la vie de Jean Comnène, et les cinq autres celle de Manuel. C'est un des meilleurs historiens grecs modernes, et on peut le compter après Thucydide, Xénophon et les autres historiens anciens. Son style est noble et pur, les faits sont bien détaillés et choisis avec goût. Il ne s'accorde pas toujours avec Nicéas son contemporain. Celui-ci dit que les Grecs firent toutes sortes de trahisons aux Latins; et Cinnamès assure que les Latins commirent des cruautés horribles contre les Grecs. Ils pourraient bien avoir raison tous les deux. Du Cange a donné une édition de Cinnamès, in-folio, 1670, imprimée au Louvre, en grec et en latin, avec de savantes observations.

CINQ-ARBRES (Jean), *Quinquarboricus*, natif d'Aurillac, nommé professeur royal en langue hébraïque et syriaque en 1554, avait beaucoup de piété, et ce qui est assez rare dans un savant, il était homme d'oraison. Il mourut l'an 1587, après avoir laissé : une *Grammaire hébraïque*, imprimée plusieurs fois et dont la meilleure édition est de 1609, in-4. La traduction de plusieurs ouvrages d'Avicenne, médecin arabe.

CINQ-MARS (Henri Coiffier, de Ruzé, marquis de), second fils d'Antoine Coiffier, marquis d'Effiat, maréchal de France, né en 1620, fut redevable de sa fortune au cardinal de Richelieu, intime ami de son père. Il fut fait capitaine aux gardes, puis grand-maitre de la garde-robe du roi en 1637, et deux ans après, grand-écuyer de France. Son esprit était agréable, sa figure séduisante. Le cardinal de Richelieu, qui voulait se servir de lui pour connaître les pensées les plus secrètes de Louis XIII, lui apprit le moyen de captiver le cœur de ce prince. Il parvint à la plus haute faveur; mais l'ambition étouffa bientôt en lui la reconnaissance qu'il devait au ministre et au roi : il haïssait intérieurement le cardinal, parce qu'il prétendait le maîtriser; il n'aimait guère plus le monarque, parce que son humeur sombre gênait le goût qu'il avait pour les plaisirs. *Je suis bien malheureux*, disait-il à ses amis, *de vivre avec un homme qui m'ennuie depuis le matin jusqu'au soir.* Cependant Cinq-Mars, par l'espérance de supplanter le ministre et de gouverner l'état, dissimula ses dégoûts. Tandis qu'il tâchait de cultiver le penchant extrême que Louis XIII avait pour lui, il excitait Gaston, duc d'Orléans, à la révolte, et attirait le duc de Rouillon dans son parti. On envoya un émissaire en Espagne, et on fit un traité avec Gaston, pour ouvrir la France aux ennemis. Le roi étant allé en personne, en 1612, conquérir le Roussillon, Cinq-Mars le suivit, et fut plus que jamais dans ses bonnes grâces. Louis XIII lui parlait souvent de la

peine qu'il ressentait d'être dominé par un ministre impérieux. Cinq-Mars profitait de ses confidences pour l'aggraver encore davantage contre le cardinal. Richelieu, dangereusement malade à Tarascon, ne doutait plus de sa disgrâce ; mais son bonheur voulut qu'il découvrit le traité conclu par les factieux avec l'Espagne. Il en donna avis au roi. L'imprudent Cinq-Mars fut arrêté à Narbonne et conduit à Lyon. On instruisit son procès ; il fallait des preuves nouvelles pour le condamner ; Gaslonde lui fournit pour acheter sa propre grâce. Cinq-Mars eut la tête tranchée le 12 septembre 1642, n'étant que dans la 22^e année de son âge.

CINUS ou CINO, jurisconsulte de Pistoie, d'une famille noble du nom de Sinibaldi, naquit en 1270. On a de lui : des *Commentaires* sur le Code et sur une partie du Digeste ; quelques *Pièces de poésies italiennes*. Crescimbeni dit qu'il est le plus doux et le plus agréable poète qui ait fleuri avant Pétrarque. Il est regardé par les Italiens comme le premier qui a su donner de la grâce à la poésie lyrique. Ils lisent encore ses vers, dont le *recueil* a été imprimé à Rome en 1538, in-8, rare, et à Venise en 1589. Il mourut à Bologne en 1336, avec la réputation d'un homme savant. Sébast. Ciampi a donné en italien une *Vie* de Cino, dont l'édition la plus complète est celle de Pistoie, 1826, 2 vol. in-8.

* CINYRAS, roi de Chypre, et père d'Adonis, par sa fille Myrrha, est compté parmi les anciens devins. Il était si opulent, que les richesses qu'il possédait ont donné lieu au proverbe *Cyniras opes*. Son royaume fut ruiné par les Grecs, auxquels il ne voulut pas fournir les vivres qu'il leur avait promis pour le siège de Troie. On lui attribue la fondation de Paphos et de Smyrne, ainsi que l'invention des tuiles, du marteau, des tenailles, du levier et de l'enclume. Ses descendants furent successivement grands-prêtres du temple de Vénus à Paphos.

CIOFANO (Hercule), de Sulmone en Italie, commenta savamment et avec élégance, dans le xvi^e siècle, les *Métamorphoses* d'Ovide, son compatriote, Venise (Alde), 1575, in-8 ; Francfort, 1661, in-fol., et donna une description de sa ville natale, sous ce titre : *Antiquissimæ et nobilissimæ urbis Sulmonis descriptio*, Aquilée, 1578, in-8.

CIOLEK. Voy. VITELLIO.

CIPRIANI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Pistoia en 1732, vint à Londres où il s'acquit une grande réputation. Ses tableaux ont été reproduits par le burin de Bartolozzi ; parmi ses estampes on cite une *Descente de croix* d'après Van-Dyck, devenue rare. Cipriani mourut à Londres en 1783.

CIRAN (saint), ou SIGIRAN, né dans le Berry, d'une famille illustre, ayant reçu à Tours une éducation convenable à sa naissance, parut à la cour, s'y fit estimer, et y exerça la charge d'échanson sous le roi Clotaire II. Sigelaïc son père, qui était évêque de Tours, ayant voulu le marier, Ciran, qui pratiquait les vertus d'un solitaire au milieu des grandeurs, refusa ce parti, rompit peu après tout commerce avec le monde, reçut la tonsure des mains de l'évêque Modégisile, qui avait succédé à

son père, et fut élevé aux ordres sacrés. Nommé à la dignité d'archidiacre, il rendit de grands services au diocèse de Tours, corrigea les abus et rétablit partout la discipline. Son zèle et ses vertus ne pouvaient manquer de lui attirer des désagréments. Le gouverneur de la ville le fit mettre en prison, sous prétexte de folie ; mais le ciel confondit ses ennemis, et son principal persécuteur périt misérablement. Il se démit ensuite de sa dignité, après avoir distribué le reste de son bien aux pauvres, et se retira dans le diocèse de Bourges, sur les confins du Berry et de la Touraine, où il bâtit deux monastères, celui de Maubec, et celui de Lonrey, dans lequel il mourut vers l'an 657, après l'avoir gouverné plusieurs années. Sa *vie* a été publiée par Mabillon avec des remarques.

CIRANI (Elizabeth), fille célèbre par son talent pour la peinture, illustra l'école de Bologne, sa patrie. Formée sur les tableaux des grands maîtres, elle avait de belles idées, qu'elle rendait heureusement. Son coloris est frais et gracieux ; mais sa manière n'est ni ferme ni décidée. Quoiqu'elle eût plus de talent pour les sujets simples ou tendres, elle choisissait de préférence les sujets terribles ; mais elle manquait de force pour les exécuter.

* CIRCE, fille du Soleil, et de la nymphe Persa, était savante dans l'art de composer des poisons. Elle se servit de ce secret dangereux contre le roi des Sarmates, son mari, qu'elle empoisonna pour régner seule. Devenue odieuse à ses sujets par ce crime, elle se sauva dans un lieu désert sur les côtes d'Italie, qui fut appelé à cause d'elle le promontoire Circéen. C'est dans cette retraite qu'elle reçut Ulysse. (Voy. ce nom).

CIRILLO (Bernardin) se fit connaître sur la fin du xvi^e siècle par une *histoire* curieuse et peu commune, en italien, *de la ville d'Aquila*, sa patrie, dans l'Abruzze. Elle fut imprimée à Rome en 1570, in-4. Pour avoir un corps d'histoire complet de cette ville, des savants qu'elle a produits, et des calamités qu'elle a essuyées, on y joint ordinairement celle de Sauveur Massonio, auteur du même pays : ce dernier ouvrage fut imprimé à Aquila en 1594, in-4. Cirillo mourut le 15 juillet 1575, à 75 ans.

* CIRILLO (Dominique), médecin, né en 1734, à Grugno, dans la terre de Labour, au royaume de Naples, obtint dès l'âge de 20 ans, au concours, la chaire de botanique à l'université de Naples ; quelques années après il accompagna lady Walpole en France et en Angleterre. Il profita de son séjour à Paris et à Londres pour se lier avec les hommes les plus distingués et suivre les leçons des plus grands maîtres. De retour à Naples il fut nommé professeur de médecine théorique et pratique. Il exerçait sa profession avec un désintéressement rare. Quoique médecin de la cour, il ne dédaignait pas de visiter les pauvres qu'il aidait de sa bourse. Les Français étant entrés à Naples le 23 janvier 1799, y établirent une constitution républicaine, et Cirillo fut élu représentant du peuple. Il refusa d'abord ; mais il eut ensuite la faiblesse d'accepter, et fut bientôt nommé président de la commission législative. Six mois n'étaient pas écoulés que la

république n'existait plus. Le roi Ferdinand, en rentrant dans ses états, ordonna des poursuites contre tous ceux qui s'étaient montrés partisans de la révolution, et Cirillo fut arrêté sur le bâtiment qui devait le transporter à Toulon. Lord Nelson et Guillaume Hamilton employèrent leur crédit pour le sauver, et ils se flattaient d'y avoir réussi, sa grâce étant promise sous la condition qu'il implorerait la clémence du roi; mais il refusa de faire cet acte de soumission, qu'il regardait comme humiliant, et il périt sur l'échafaud le 24 août. Ses principaux ouvrages sont : *Ad botanicas institutiones introductio*, 2^e édit. Naples, 1774, in-4; *Fundamenta botanica, sive philosophiæ botanicae explicatio*, 3^e édit. Naples, 1787, 2 vol. in-8, fig., commentaire excellent de la philosophie botanique de Linnée. *Plantarum rariorum regni Neapolitani fasciculi II*, Naples, 1788; 1792, 2 part. in-fol. avec 24 pl. *Cyperus papyrus*, Parme, Bodoni, 1796, gr. in-fol. avec 2 pl.

CIRINO (André), clerc régulier de Messine, né en 1618, mort à Palerme en 1664, à 46 ans, est auteur de plusieurs ouvrages concernant la vénerie. *Variarum lectionum sive de Venatione heroum*, libr. duo, Messine, 1650, in-4; *De venatione et natura animalium*, libr. V, Palerme, 1653, in-4; *De natura et solertia canum*, c'est une nouvelle édit. augm. de l'ouvrage précéd.; elle est fort rare en France in-4; *De natura piscium*, ibid. *Historia della peste*, Gènes, 1656, in-4.

CIRO-FERRI, peintre et architecte romain, né en 1634, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par trois autres papes ses successeurs, et par d'autres princes. Le grand-duc de Florence le chargea d'achever les ouvrages que Pierre de Cortone, son maître, avait laissés imparfaits; le disciple s'en acquitta dignement. Une manière grande, une sage composition, un beau génie feront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration serait encore mieux méritée, s'il eût animé et varié davantage ses caractères. Ciro-Ferri mourut à Rome en 1689, de la jalousie que lui causa le mérite de Bacci, célèbre peintre génois.

CIRON (Innocent), chancelier de l'université de Toulouse, professa le droit en cette ville avec réputation au xvii^e siècle. On a de lui des *observations latines sur le droit canonique*, imprimées à Toulouse, 1643, in-fol.; elles sont estimées et l'étaient davantage autrefois.

* CIRUELO (Pierre), né dans le xv^e siècle, à Daroca, dans l'Aragon, se fit recevoir docteur à Paris et devint professeur de théologie et de philosophie à l'université d'Alcala, nouvellement fondée. Il y prononça, en 1517, l'oraison funèbre du cardinal Ximénès à qui il devait sa chaire, et fut un des instituteurs de Philippe II. En récompense de ses services, il obtint un canonicat à la cathédrale de Salamanque, et mourut en cette ville vers 1580, âgé de plus de 80 ans. Ses principaux ouvrages sont : une édition du traité de Bradwardin, *De arithmetica speculativa*, Paris, 1493, in-4; *Liber arithmeticae practicae quæ dicitur algorithmus*, ibidem, 1493, in-4, goth. *Cursus quatuor mathematicarum artium liberalium*, Alcala, 1516, in-fol. Ce recueil contient

deux petits traités de Boèce, les éléments de géométrie d'Euclide, et la perspective d'Alhazen : Ciruelo a ajouté des notes à ces différents ouvrages. *Expositio libri missalis peregrinaria; addita sunt de arte prædicandi; de arte memorandi; et de correctione kalendarii*, Alcala, 1523, in-fol., ouvrage d'une grande érudition. Dans son traité de la mémoire, Ciruelo avertit qu'on ne doit se servir que modérément des règles qu'il donne, attendu qu'on ne peut obtenir par leur moyen une grande mémoire qu'aux dépens du jugement et de l'imagination. *Apotelesmata Astrologia humanæ, hoc est de mutationibus temporum*, Alcala, 1521, livre estimé des compatriotes de l'auteur. André Schott dit qu'il y répond aux arguments de Pic de la Mirandole, contre les astrologues. *Hexameron theologicæ sive el regimientis medicinalis contra pestilencia*, Alcala, 1519, in-4.

CISNER (Nicolas), luthérien, né à Morbach en 1529, fut professeur en droit à Heidelberg, et ensuite recteur de l'université de cette ville, où il mourut en 1585, à 54 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui ne sont pas assez bons pour que nous en donnions la liste. Nous citerons cependant ses *Opuscula politico-philologica*, Francfort, 1611, in-8, parce qu'ils renferment quelques pièces utiles pour l'histoire et le droit public de l'Allemagne, et l'édition qu'il a donnée des *Annales d'Aventin*, Bâle, 1580, in-fol., parce que c'est la première exacte. Celles qui avaient paru auparavant étaient tronquées.

CITRY DE LA GUETTE (S.), mort vers 1740, s'est fait un nom dans la république des lettres, par l'*Histoire des deux triumvirats, depuis la mort de Catilina jusqu'à celle d'Antoine*. Cet ouvrage est intéressant et bien écrit; la dernière édition de Paris, 1741, en 4 vol. in-12, renferme l'histoire d'Auguste par Larrey. Le même auteur a traduit de l'espagnol trois histoires également curieuses et intéressantes. La première est celle de la *Conquête du Mexique*, par Antonio de Solis, Paris, 1691, in-4, 3^e édition, 1730, 2 vol. in-12; la seconde, celle de la *Conquête de la Floride*, par Ferdinand Soto, Paris, 1684 et 1699, in-12; la troisième, celle de la *Conquête du Pérou*, par Zarate, 1700, réimprimée à Paris en 1716, 1742 et 1774. Ces traductions sont estimées (1).

CIVILIS (Claudius), batave illustre par sa noblesse et par sa valeur, vivait dans le 1^{er} siècle. Il avait été accusé d'avoir voulu troubler le repos de l'empire, sous Néron, qui le fit mettre aux fers. Galba l'en tira, et s'en repentit. Civilis, voulant venger son injure, souleva contre Rome les Bataves et leurs alliés. Il conduisit cette révolte avec adresse; ennemi déclaré sans le paraître, il sut abuser les Romains qui ne lui soupçonnaient point de tels sentiments. Mais quelque temps après il leva le masque, et s'étant joint aux Gaulois, il défit Aquilius sur les bords du Rhin. Les Germains, attirés par le bruit de cette victoire, unirent leurs armes aux siennes. Civilis, fortifié par ce secours, vainquit

(1) Citry de la Guette a donné une *Histoire de la conquête de Jérusalem, sur les chrétiens*, par Saladin, Paris, 1679, in-42, traduction prétendue d'un manuscrit gaulois dont l'authenticité n'est rien moins qu'avérée.

en deux combats Lupercus et Perennius Gallus, qui tenaient pour Vitellius, et feignit de n'avoir pris les armes qu'en faveur du Vespasien. Il se servit heureusement de ce prétexte, battit Vocula; et fit entrer quelques légions dans son parti; mais lorsque la révolte des Gaules, qu'il avait suscitée l'an 70 de J.-C., eut trompé les Romains, ils se rendirent près de Céréalis. Ce général fut attaqué dans son camp même, vers Trèves, où Tutor et Classics s'étaient unis avec lui. On le battit; mais ayant ranimé son courage et celui de ses troupes, il défit les ennemis et prit leur camp. Une seconde victoire repoussa Civilis dans la Batavie. Ce rebelle sut donner des couleurs si favorables à sa révolte, qu'on la lui pardonna. En d'autres temps, un grand homme innocent, qui dédaignait de se justifier des inculpations de l'envie, était condamné pour prix de ses services. Ici un imposteur trouve le moyen, grâce à ses belles paroles, d'é luder les justes accusations dont on le chargeait.

CIVOLI ou CIGOLI (Louis), né au château de Cigoli, en Toscane, l'an 1559, fut appelé ainsi du nom de sa patrie, car son vrai nom était *Cardi*. L'étude de l'anatomie lui déranger l'esprit; mais le repos et l'air natal l'ayant rétabli, il fut reçu comme peintre à l'académie de peinture de Florence, et comme poète à celle *della Crusca*. Il jouait très-bien du luth; on lui reprocha que cet instrument l'empêchait de finir ses tableaux, et il le brisa. C'est à lui qu'on doit le dessin du palais Médicis, dans la place Madama; et celui du piédestal du cheval en bronze, qui portait la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf à Paris. Son pinceau était ferme, vigoureux, et décelait le génie. Le pape Paul V lui donna un bref, pour le faire recevoir chevalier servant de Malte; il reçut cet honneur au lit de la mort en 1615. Ses principaux ouvrages sont à Rome et à Florence. Un *Ecce homo* qu'il fit en concurrence avec le Baroque et Michel-Ange de Caravage, éclipsa les tableaux de ces deux peintres.

CIZUS (François), auteur dramatique, né à Bordeaux en 1755, étudia la médecine dans sa ville natale, puis le droit à Paris. Il rédigeait la *gazette* d'Avignon, quand les troubles le forcèrent de prendre la fuite. Il revint à Paris où il fut emprisonné. La chute de Robespierre lui sauva la vie. Nommé accusateur public près le tribunal criminel de la Gironde, il remplit cette place jusqu'à la réorganisation de l'ordre judiciaire; alors il refusa la place de procureur général, et se rendit à Toulouse où il reprit la profession d'avocat jusqu'à sa mort arrivée en 1828. On a de lui : *Histoire poétique de la destruction et du rétablissement des parlements*, Bordeaux, 1775, in-12; *Cours complet d'éloquence appliquée au barreau*, Toulouse, 1814, 4 vol. in-8. Plusieurs Comédies entr'autres : *Le mariage inattendu*; *Les trois Bernards*; *La mère de famille*; *Les peuples et les rois*, ou *Le Tribunal de la raison*.

CLAIR (saint), premier évêque de Nantes, vint dans les Gaules, selon l'opinion la plus commune, vers l'an 280, sous le règne de Probus, et fut envoyé, non de Tours par saint Gatien, mais de Rome par le pape, avec le diacre Adéodat. On croit qu'il

est le même que saint Clair d'Aquitaine; qui, de cette province, pénétra dans la Bretagne. On a toujours cru; dans le diocèse de Vannes; qu'il y était mort, et qu'il y avait été enterré; mais en 878, ses reliques furent portées à l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers, où elles se gardent encore.

CLAIR (saint), né à Vienne, fut formé de bonne heure à la vertu par sa mère; qu'une piété solide rendait recommandable, et qui le mit dans le monastère de Saint-Ferréol, ayant pris elle-même de son côté la résolution de se retirer dans celui de Sainte-Blandine. Le jeune Clair s'acquit une telle réputation de sainteté, que l'évêque de Vienne le fit abbé du monastère de Saint-Marcel, et lui confia la direction des religieuses de Sainte-Blandine. Il devint bientôt le modèle d'un supérieur accompli, et fut favorisé du don des miracles. L'auteur de ses actes rapporte que pendant la maladie qui le conduisit au tombeau, il prédit à ses disciples les ravages des Vandales et des Sarrasins, qui arrivèrent environ 72 ans après. Quelques jours avant sa mort, ce saint abbé s'étant fait porter à l'église, se coucha sur un calice et se mit en prières. Il mourut vers l'an 600, le 1^{er} janvier, jour auquel on faisait sa fête, dès le temps de Charlemagne. Ses reliques, qui furent transportées de l'église de Sainte-Blandine à celle de Saint-Pierre, furent dissipées dans le x^v siècle par les huguenots.

CLAIR (saint), martyr, naquit à Rochester en Angleterre. Ayant quitté sa patrie après avoir été ordonné prêtre, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans le Vexin, au diocèse de Rouen, où il vécut plusieurs années dans la pratique des plus héroïques vertus. Souvent il sortait de la retraite qu'il s'était choisie pour aller prêcher les vérités du salut. Il mourut martyr de la chasteté, ayant été massacré par deux assassins envoyés par une femme qui n'avait pu le faire consentir à sa passion. On met sa mort vers l'an 884. Son culte est célèbre dans plusieurs diocèses de France.

CLAIR (Jean-Marie le). Voy. LECLAIR.

CLAIRAC (Louis-André de la MAMIE de), ingénieur en chef à Bergue, mourut en 1752. Nous avons de lui : *L'ingénieur de campagne*, ou *Traité de la fortification passagère*, in-4; ouvrage estimé; *Histoire de la dernière révolution de Perse*, avant Thomas-Kouli-Kan, 1750, 3 vol. in-12.

CLAIRAUT (Alexis-Claude) naquit à Paris le 7 mai 1713, d'un habile maître de mathématiques, qui lui apprit à lire dans les éléments d'Euclide. En 1726, n'étant âgé que de 12 ans et 8 mois, il lut à l'académie des sciences un mémoire sur quatre nouvelles courbes géométriques de son invention. Il soutint l'idée qu'avaient donné de lui de si heureux commencements, et il publia en 1730 des *Recherches sur les courbes à double courbure*, in-4, dignes des plus grands géomètres. L'académie des sciences lui ouvrit son sein à 18 ans, avant l'âge prescrit par ses règlements, l'associa aux académiciens qui allèrent au Nord pour déterminer la figure de la terre. Au retour de la Laponie, il calcula la figure du globe, selon les règles de l'attraction, c'est-à-dire, quelle forme lui devait imprimer son mouvement de rotation, joint à l'at-

traction de toutes ses parties. Il soumit encore au calcul l'équilibre qui retient la lune entre le soleil et la terre, suivant le système newtonien de ces trois corps. L'aberration des étoiles et des planètes, que Bradley a le premier regardé comme un phénomène de la lumière, doit à Clairaut la théorie qu'on en a. Nous ne parlons pas d'une infinité de *mémoires* sur les mathématiques et l'astronomie, dont il a enrichi l'académie. C'est particulièrement d'après ses calculs, et ceux de Halley (*voyez* ce nom), qu'on s'est déterminé, conformément à la théorie de Newton, à regarder les comètes comme des planètes aussi anciennes que le monde, et soumises à des lois universelles, quoique, à dire le vrai, leur cours périodique et régulier ne paraisse pas encore assez constaté. Clairaut lui-même s'est trompé sur celle de 1759, qui est la seule qu'on cite avec quelque apparence en faveur du cours régulier. Halley a paru l'avoir prédite, tandis que d'autres l'avaient annoncée pour 1757, et d'autres pour 1758; Halley n'a osé déterminer l'année, il a mis l'alternative 1758 ou 1759. Mais cette comète était-ce la même que celle de 1682? C'est de quoi il est permis de douter (Voy. *les Observat. philos. sur les syst.* p. 170). Nous avons de Clairaut : *Eléments de géométrie*, 1741, in-8, très-estimables par leur clarté et leur précision; *Eléments d'algèbre*, 6^e éd., avec des notes par Garnier, 1801, 2 vol. in-8; *Théorie de la figure de la terre*, 1745, ou 1808, in-8; *Téorie de la lune*, 1763, in-4. Ces ouvrages le firent regarder comme un des premiers géomètres de l'Europe, et il obtint les récompenses qu'il méritait. Il était de la société du Journal des savants, qu'il remplissait d'excellents extraits. Cet académicien mourut en 1765, dans un âge peu avancé. Ses mœurs douces et son caractère bon, égal, obligeant, lui concilièrent l'estime des honnêtes gens.

CLAIRE (sainte), née à Assise en 1193, d'une famille noble, renonça au siècle entre les mains de saint François, l'an 1212. Ce saint instituteur lui donna l'habit de pénitente à Notre-Dame de la Portiuncule. Elle s'enferma ensuite dans l'église de Saint-Damien, près Assise, où elle demeura pendant 42 ans avec plusieurs compagnes de ses austérités et de ses vertus. Cette église fut le berceau de l'ordre des Pauvres-Femmes, appelée en Italie *delle Povere-Donne*, et en France *de Sainte-Claire*, ou des *Clarisses*. Cette fondatrice la gouverna suivant les instructions qu'elle avait reçues de saint François. A l'imitation de son père spirituel, elle fit un testament, pour recommander à ses sœurs l'amour de la pauvreté. « Elle voyait dans cette » vertu, dit un historien, le retranchement de tous » les objets propres à enflammer les passions. Elle » la regardait comme l'école de la patience, par les » occasions qu'elle fournit de souffrir diverses sortes » de privations, et comme le moyen de parvenir » à ce parfait détachement du monde, dans lequel » consiste l'essence de la véritable piété. » Elle mourut le 11 août 1155. Son corps fut porté à Assise. Ce convoi, honoré de la présence du pape et des cardinaux, se fit comme un triomphe au son des trompettes et avec toute la solennité possible. Alexandre IV la mit peu de temps après dans le

catalogue des saints. Les religieuses de son ordre sont divisées en *damianistes*, exactes observatrices de la règle donnée à leur fondatrice par saint François; et en *urbanistes*, qui suivent les règlements mitigés, donnés par Urbain IV. Ces dernières religieuses doivent leur origine à Isabelle de France, sœur de saint Louis, qui, en 1253, fonda le monastère de Long-Champs, près Paris.

* CLAIRE (Martin), jésuite, né en 1612 à Saint-Valéry-sur-mer, se distingua dans le ministère de la chaire, et mourut à la Flèche en 1695. On lui doit *Hymni ecclesiastici*, Paris, 1673, in-4, dont il donna une seconde édition augmentée, Paris, 1676, in-12. Les anciennes hymnes de l'église étaient en général d'une latinité barbare; on y trouvait des termes ambigus, obscurs, et quelquefois une prosodie vicieuse : le P. Claire a cherché à rétablir dans ces hymnes l'élégance, la pureté et la clarté, et a ouvert, non sans honneur, la voie où les Santeuil et les Coffin se sont depuis illustrés.

* CLAIRON (Claire-Josèphe LEVAYS de la Tude, plus connue sous le nom de M^{lle}), née en 1723, dans les environs de Condé, d'une famille peu riche, reçut néanmoins une éducation assez soignée, et remplit dès l'âge de 12 ans à la comédie italienne les rôles de *soubrettes* : elle fut appelée en 1743 à Paris pour doubler à l'Opéra M^{lle} le Maure; mais se sentant pour le chant moins de dispositions que pour la déclamation, elle obtint cinq mois après un ordre de débuts à la comédie française, où son succès fut complet. Elle déploya successivement le plus rare talent dans les rôles de *Zénobie*, d'*Ariane* et d'*Electre*. Ayant en 1765 refusé de jouer, avec un comédien mal famé, elle fut envoyée au Fort-l'Évêque, et la femme de l'intendant de Paris eut la faiblesse de l'y conduire elle-même dans sa voiture. Décidée à ne plus reparaitre sur la scène, elle demanda sa retraite. Sa fortune était considérable; mais les opérations de l'abbé Terray l'ayant diminuée d'un tiers, et ne se trouvant plus assez riche pour vivre à Paris, elle se retira dans les états du margrave d'Anspach, qui en fit son premier ministre. M^{lle} Clairon éprouva plus d'une fois alors que les intrigues de cour sont encore plus funestes que les intrigues de la comédie, et qu'elle était encore plus reine au théâtre français que dans le palais d'un petit prince allemand. Elle y passa 17 ans, et revint se fixer à Paris, où elle mourut le 18 janvier 1803. Elle avait publié en 1799 des *Mémoires*, dans lesquels elle a soin de se peindre d'une manière fort avantageuse, au préjudice de M^{lle} Dumesnil et des autres principaux acteurs de son temps. (Voy. DUMESNIL).

* CLAPARÈDE, né à Genève en 1727, et mort en 1801, se distingua comme prédicateur. C'est de ce ministre qu'est la version des *Psaumes* et des *Prophètes*, dans la traduction de la Bible publiée à Genève en 1803. On a encore de lui des *Dissertations sur les miracles, sur l'authenticité des livres du nouveau Testament, sur les démoniaques, sur le don des langues, etc.*

* CLAPPERTON (Hugués), fils d'un chirurgien d'Annan, dans le comté de Dumfries, en Ecosse, né en 1786, entra dans la marine, comme mousse, sur un bâtiment marchand qui de Liverpool allait

aux Etats-Unis. Il passa par les grades de midshipman et de lieutenant dans la marine royale, et obtint le commandement d'un Schooner sur les lacs du Canada. Cette flottille ayant été réformée en 1817, il revint dans sa patrie et fut bientôt chargé d'une expédition dans l'intérieur de l'Afrique, avec le docteur Oudney qui succomba dans la route, et le lieutenant Denham, avec qui il continua d'explorer des contrées peu connues. Promu, à son retour à Londres, au grade de capitaine, il reçut peu de temps après le commandement de la corvette le *Brazen*, ainsi que celui d'une nouvelle expédition scientifique destinée à poursuivre l'exploration de l'intérieur de l'Afrique. Il mit à la voile de Yarmoulh le 28 août 1825, et débarqua, trois mois après, à la baie de Benin pour s'avancer dans les terres. Il se rendit à Saccatou, résidence du sultan des Fellatahs, dans l'espoir de conclure avec ce prince un traité de commerce. Mais celui-ci manqua de parole, et Clapperton mourut dans cette ville le 15 avril 1827. Son domestique, nommé Lander, rapporta tous ses papiers en Angleterre, où ils ont été publiés. Eyriès et de Larenaudière en ont donné la traduction, Paris, 1828, 3 vol. in-8, avec atlas in-4.

CLARA (Didia), fille de l'empereur Julien 1^{er}, fut mariée au sénateur Cornélius Répentinus. Son père étant parvenu à l'empire l'an 193 de l'ère chrétienne, elle obtint le titre d'Auguste pour elle, et la charge de préfet de Rome pour son époux. Mais celui-ci ne la conserva que pendant le règne de son beau-père. Septime-Sévère, qui l'en dépouilla, priva aussi la même année Didia Clara de sa qualité d'Auguste et du patrimoine qu'elle tenait de son père. Ainsi elle éprouva, dans l'espace de quelques mois, toutes les faveurs et toutes les rigueurs de la fortune. Elle avait alors environ 40 ans.

** CLARAC (le comte Ch.-Oth.-Fréd.-J.-B. de), né en 1777 à Paris, d'une famille ancienne de la Guyenne, suivit jeune encore son père en émigration et termina à l'académie de Stuttgart les études qu'il avait commencées à Paris. Doué d'une vaste mémoire et d'une rare aptitude pour les langues, il parvint en peu de temps à parler facilement presque toutes celles de l'Europe. Entré, à 18 ans, dans l'armée de Condé, lors de son licenciement il passa au service de Russie dans un régiment Volhynien. Après le 18 brumaire, il se hâta de profiter de l'autorisation qu'il reçut de rentrer en France et s'établit à Paris, où il devait trouver plus que partout ailleurs la facilité de se livrer à son goût pour les sciences et les arts. Ses talents le firent choisir pour présider à l'éducation des enfants de Joachim Murat, qui occupait alors le trône de Naples. Il s'empressa d'accepter une position qui devait lui fournir les moyens de perfectionner ses connaissances dans l'antiquité; et bientôt il reçut la mission délicate de diriger les fouilles de Pompéi. A la restauration, il revint en France, fut attaché d'abord comme aide-de-camp au duc de Reggio, puis envoyé au Brésil, à la suite de l'ambassade extraordinaire du duc de Luxembourg. Habile dessinateur, il reproduisit avec succès les scènes pittoresques qu'il avait sous les yeux. Peu après son re-

tour, il fut nommé conservateur des antiquités grecques et romaines au musée du Louvre, se livra dès lors uniquement à l'archéologie et s'acquies promptement une juste réputation par ses différents ouvrages. Il mourut à Paris, le 20 janvier 1847, à 70 ans, encore plein de force, de vie et d'activité. Il était membre libre de l'académie des beaux arts et officier de la légion d'honneur. On a de lui de savantes dissertations : sur les *Fouilles de Pompéi*, Naples, 1813, in-8 avec 16 pl.; sur la *Statue antique de Vénus Victrix*, etc., et sur la *statue antique connue sous le nom de l'orateur*, du *Germanicus* et d'un *personnage romain en Mercure*, Paris, 1822, in-4, avec 2 pl.; *Description des antiquités du musée royal*, ib., 1820, in-8; *Description des ouvrages de sculpture française des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, exposés dans les salles de la galerie d'Angoulême*, ib., 1824, in-8; *Musée de sculpture ancienne et moderne*, ib., 1826-46, 4 vol. gr. in-8, et pl. gr. in-4, obl.; *Mélanges d'antiquités grecques et romaines*, ib., 1830, in-8.

CLARAMONTIUS ou CLAROMONTIUS (Scipion), habile mathématicien et bon historien, né à Césène en 1563, fut professeur en philosophie successivement à Pérouse, à Pise et à Césène. Il embrassa l'état ecclésiastique dans un âge assez avancé. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur la philosophie, l'astronomie et l'histoire. Les principaux sont : *De conjectandis cujusque moribus*, lib. 10; *De methodo ad doctrinam spectante*; *De universo*; *De altitudine Caucasi*; *De cometa magnâ anni 1618*; *De tribus novis stellis quæ anno 1572, 1600 et 1604 comparuere*; *De sede cometarum*; *Anti-Tycho*; *De phasibus lunæ*; *Cæsena historiarum lib. XVI*, Césène, 1641, in-4; *Contentio apologetica de Cæsena triumphante*. Jean-Baptiste Riccioli a donné le catalogue des ouvrages de Claramontius, dans sa *Chronologia reformatâ*.

CLARENCE. Voy. EDOUARD IV.

CLARENDON. Voy. HYDE (Edouard).

CLARIUS, moine de Saint-Pierre-le-Vif de Sens, avait d'abord embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît sur Loire, où il demeura longtemps. Il est auteur de la *Chronique du monastère de Saint-Pierre-le-Vif*, jusqu'à l'an 1124, continuée par un anonyme jusqu'à l'an 1184. Cette chronique est importante pour l'histoire de France. Dom Luc d'Achery l'a publiée en grande partie dans son *Spicilege*, t. 2. Dom Bouquet en a inséré des morceaux dans la collection des historiens de France.

CLARIUS ou CLARIO (Isidore), né au château de Chiari, près de Brescia, en 1493, de bénédictin du Mont-Cassin devenu évêque de Foligno, parut avec distinction au concile de Trente, et se fit aimer et respecter de son peuple pour son zèle et surtout pour sa charité. Il laissa plusieurs ouvrages estimables par l'érudition qu'ils renferment, et par leur utilité. Les principaux sont : *Vulgata editio veteris et novi Testamenti*, etc., Venise, 1564, in-fol.; *Scholia in nov. Test.*, Anvers, 1544, in-8. Ces deux ouvrages, souvent consultés, sont au rang des meilleurs qui aient été faits en ce genre. Le premier fut mis à l'index, pour quelques passages de la préface, dans lesquels l'auteur ne respectait pas assez la Vulgate; mais la défense de le lire fut levée par les

députés du concile de Trente pour l'examen des livres; Des *sermons* latins, 1 vol. in-folio et 2 in-4; Des *lettres* avec deux *opuscules*, publiées par dom Maur Piazzi, Modène, 1703, in-4; Traduction latine du livre de saint Nil : *De christiana philosophia*, dans le tome 10 de l'*Amplissima collectio* de dom Martenne. Ce savant et saint prélat mourut en 1383, à 60 ans. Il écrivait nettement et avec facilité.

* CLARK (Jean), médecin écossais, né à Roxburgh en 1744, mort à Bath le 21 avril 1803, entra au service de la compagnie des Indes en qualité d'aide-chirurgien, et recueillit dans le cours de son voyage de curieuses observations qu'il publia sous les titres suivants : *Observations sur les maladies qui régnent la plus durant les voyages aux pays chauds*, 1775, in-8; *Observations sur les fièvres en général, et sur la fièvre continue en particulier*, 1780, in-8. Cet ouvrage le place au rang des meilleurs théoriciens; *Recueil de mémoires sur les moyens de prévenir les fièvres contagieuses à Newcastle et dans les autres villes très-peuplées*, 1802, 2 part. in-12; Plusieurs *mémoires* dans le recueil de la société de médecine d'Edimbourg.

CLARKE (Samuel), Anglais, très-versé dans les langues orientales, naquit à Brackley dans la province de Northampton, en 1623. Il fut fait directeur de l'imprimerie de l'université d'Oxford (*architypographe*), et préfet de la bibliothèque bodléienne. Il a donné beaucoup de soins à la polyglotte d'Angleterre, surtout à l'hébreu, aux versions chaldéenne et persane. Il avait même préparé les matières pour un septième volume, mais il n'a pas eu la satisfaction de le voir imprimé. On lui doit encore *Tractatus de prosodiâ arabicâ*, Oxford, 1661. Il mourut le 27 décembre 1669. Walton, principal rédacteur de cette polyglotte, dans ses *Prolégomènes* rend hommage à la science de Clarke.

CLARKE (Samuel), ministre ou prédicant anglais, à Londres, eut beaucoup à souffrir du temps de Cromwell. Il fut député par ceux de sa secte en 1660, pour féliciter Charles II sur son rétablissement, et mourut le 23 décembre 1682, après avoir publié : un *Martyrologe* en anglais, 1651, in-folio; *Vies de quelques personnages éminents du siècle passé*, avec fig., Londres, 1683, in-fol.; *Vies des généraux anglais*; Un *Traité contre la tolérance*, etc.; *Histoire de Guillaume le Conquérant*, Londres, 1669, in-4.

CLARKE (Samuel), fils du précédent, partagea les mauvais traitements que Cromwell fit essuyer à son père, et perdit l'emploi qu'il avait au collège de Pembroke à Cambridge. Il passa le reste de ses jours dans la retraite, ne s'occupant que de l'étude, et mourut en 1701, âgé de 74 ans. On a de lui plusieurs ouvrages sur l'Écriture sainte, tous écrits en anglais, entre autres une *Concordance*, des *Annotations sur toute la Bible*, un *Traité de l'autorité de l'Écriture sainte*.

CLARKE (Samuel), né à Norwich, le 11 octobre 1673, obtint par son mérite la cure de la paroisse de Saint-Jacques de Londres. Il fut pendant quelque temps dans le parti des nouveaux ariens, parmi lesquels se trouvaient Newton et Wiston. Il soutint son sentiment dans un livre intitulé *La doctrine de*

l'Écriture sur la Trinité, imprimé en 1712, réimprimé avec des additions en 1719, et donné au public pour la troisième fois après sa mort, avec des augmentations trouvées dans ses papiers, écrites de sa propre main. Son attachement trop connu à la secte qu'il avait embrassée l'empêcha d'être archevêque de Cantorbéry. La reine Anne voulant lui donner cette dignité, Gipson, évêque de Londres, dit à cette princesse : *Madame, Clarke est le plus savant et le plus honnête homme de l'Angleterre; il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être chrétien*. Clarke se distingua autant par son caractère que par ses talents. Doux, communicatif, il a été également recherché par les étrangers et par ses compatriotes. Il mourut en 1729, après avoir abandonné l'arianisme; mais il n'eut pas le courage de s'élever jusqu'à la profession complète des vérités de la foi, quoique chez un esprit droit et conséquent, rien ne paraisse plus naturel. Ses ouvrages, publiés à Londres en 1742, en 4 vol. in-folio, sont pour la plupart en anglais; quelques-uns ont été traduits en français. On remarque dans tous un savant éclairé, un écrivain méthodique qui met les matières les plus abstraites à la portée de tout le monde, par une netteté et une précision admirables. Le bel-esprit qui l'a appelé une vraie *machine à raisonnement*, devait ajouter que c'était une machine si bien dirigée, que dans tout ce qui ne concernait pas les préjugés de secte, elle n'en produisait ordinairement que de convaincants et de démonstratifs. On a de lui : *Discours concernant l'être et les attributs de Dieu, les obligations de la religion naturelle, la vérité et la certitude de la révélation chrétienne*, contenus en 16 sermons prêchés dans l'église cathédrale de Saint-Paul, en 1704 et 1705, à la Lecture fondée par Robert Boyle. Cet ouvrage, traduit en français par Ricotier, Amsterdam, 1727, 3 vol. in-8, et dans lequel l'auteur a suivi le plan d'Abbadie, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition d'Avignon, 1756, sans nom de ville, en 3 vol. in-12, renferme quelques notes, et une dissertation du même docteur, sur la *Spiritualité et l'Immortalité de l'âme*, traduite de l'anglais; des *Paraphrases sur les quatre évangélistes*; *Dix-sept sermons sur différents sujets intéressants*; *Lettres à Dodwel* sur l'immortalité de l'âme, avec des réflexions sur le livre intitulé *Amyntor*, ou Défense de la vie de Milton; *Lettres à M. Hoalley* sur la proposition de la vitesse et de la force; la *Physique de Robault*, traduite en latin, 1718, in-8; une autre *Traduction*, dans la même langue, de l'*Optique de Newton*, 1719, in-8. Clarke fut un des premiers qui soutinrent dans les écoles les principes de ce célèbre physicien. De savantes *Notes sur les commentaires de César*, Londres, 1712, in-fol.; l'*Iliade d'Homère*, en grec et en latin, Londres, 1754, 4 vol. in-4, avec des observations pleines d'érudition. L'auteur mourut en achevant cet ouvrage, dont il n'avait encore publié que la moitié.

CLARKE (Guillaume), théologien anglais, né dans le Shropshire en 1696, mort le 21 octobre 1771, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages, entre autres, par l'*Accord des monnaies romaines, saxonnes et anglaises*, 1767, in-4, en anglais.

* CLARKE (Pierre), théologien distingué, fut pendant plus de 30 ans pasteur au village de Douvers (dans le comté de Massachussets), et a laissé des *Sermons* sur divers sujets, une *Défense du droit divin dans le baptême des enfants*, et un *Discours sur la nécessité de la grâce dans la conversion des pécheurs*. Clarke mourut en 1768 à l'âge de 76 ans.

* CLARKE (Edward), recteur de l'université de Buxted, fut nommé, en 1760, chapelain du comte de Bristol, ambassadeur à Madrid, et publia en 1763 des *Lettres sur la nation espagnole*, qui ont été traduites par Guill. Imbert (voy. ce nom), sous ce titre : *Etat présent de l'Espagne*, 1770, 2 vol. in-12. Il est mort en 1788 laissant quelques *Opuscules*.

* CLARKE (Henri-Jacques-Guillaume), duc de Feltre, pair et maréchal de France, etc., né le 17 octobre 1765, à Landrecies, d'une famille irlandaise, était, à la fin de 1791, capitaine dans le 14^e de dragons. Nommé lieutenant-colonel au 2^e régiment de cavalerie, il se rendit à l'armée du Rhin, contribua à la prise de Spire, suivit Custine à Francfort, et fut fait général de brigade provisoire à l'affaire de Hercheim, près de Landau. Il venait d'être nommé chef de l'état-major-général, lorsqu'il fut destitué comme noble et jété dans les cachots. La liberté lui fut rendue au bout de quelques mois, mais il ne put faire révoquer la décision qui l'éloignait du service, et se retira en Alsace. Plus tard, Carnot, membre du comité de salut public, le fit nommer chef du bureau topographique. Il fut créé général de division le 17 décembre 1795, par le directoire, qui l'envoya en Italie, surveiller la conduite de Bonaparte. Le but apparent de sa mission était d'obtenir la mise en liberté de Lafayette, Latour-Maubourg, etc., que l'Autriche retenait prisonniers. Le directoire, convaincu bientôt que son agent ne remplissait point ses intentions, le rapela; mais Bonaparte le retint auprès de lui jusqu'après le traité de Campo-Formio, conclu le 17 octobre 1797. Clarke, étant enfin revenu en France, fut mis à la réforme; néanmoins le directoire le chargea de négocier un traité avec le roi de Sardaigne. Après le 18 brumaire, il devint chef du dépôt de la guerre; il entama les négociations de Lunéville, et fut envoyé en ambassade près du roi d'Etrurie. A son retour, Bonaparte le fit conseiller d'état, et secrétaire du cabinet pour la guerre et la marine. Clarke suivit l'empereur en Allemagne dans la campagne de 1805, et fut nommé gouverneur de Vienne, ainsi que de la Basse-Autriche, de la Styrie et de la Carinthie. Napoléon lui conféra le titre de grand-officier de la légion d'honneur et le chargea de présider à la délimitation des frontières du Brisgaw qui touchait au Wurtemberg et au grand duché de Bade. Après avoir fixé les limites respectives de ces deux états, il revint à Paris, et conclut avec M. d'Oubril, plénipotentiaire russe, un traité qu'Alexandre refusa de ratifier. Après la bataille d'Iéna, Clarke fut nommé gouverneur d'Erfurt, puis de Berlin, qu'il commanda pendant un an. Appelé au ministère de la guerre, au mois d'août 1807, il y déploya un zèle et une activité dont il fit preuve sur-

tout, lorsque les Anglais débarquèrent à Flessingue. Napoléon le récompensa en lui donnant le titre de duc de Feltre, à la place de celui de comte de Limbourg, qu'il avait reçu l'année précédente. Clarke montra, en 1814, beaucoup d'empressement à déterminer Marie-Louise à quitter Paris, suivit cette princesse à Blois, et donna son adhésion à la déchéance de l'empereur. Louis XVIII le créa pair de France; Clarke se rendit, durant les cent jours, à Gand, d'où il revint après la journée de Waterloo, fut nommé gouverneur d'une division militaire, et membre du conseil privé; il reprit le portefeuille de la guerre, opéra le licenciement de l'armée de la Loire, sortit du ministère, vers la fin de 1817, avec le titre de maréchal de France, et se retira dans sa terre de Neuville, où il est mort le 28 octobre 1818, ne laissant qu'une fortune médiocre.

* CLARKE (Edouard-Daniel), voyageur anglais, naquit en 1768, au sein d'une famille toute littéraire; W. Walton, l'éditeur de la Bible Polyglotte, qui a conservé son nom, était son bisaïeul maternel. Il prit ses premiers degrés à Cambridge, dans les années 1790 et 1794, et, dans l'intervalle, visita l'Angleterre, le pays de Galles et l'Irlande. Il fit ensuite le voyage d'Italie, où il accompagna lord Berwick, et de concert avec M. J. M. Cripps, son camarade de collège, entreprit, au commencement de l'année 1799, un nouveau voyage. Les deux amis parcoururent le Danemarck, la Norvège, la Suède, la Laponie, la Finlande, la Russie, la Crimée, la Circassie, l'Asie mineure, le Grèce et la Turquie, et rentrèrent dans leur patrie, en 1802, en traversant l'Allemagne et la France. L'université de Cambridge s'empressa de conférer le grade de docteur-ès-lois à Clarke, en récompense des trésors d'antiquités dont il enrichit la bibliothèque, et bientôt il fut placé à la tête de cet établissement. Peu de temps après, il se maria; et comme il était déjà dans les ordres, il fut nommé recteur de Harlton. En 1806, il fit un cours de minéralogie à l'université de Cambridge, et en 1808, il fut pourvu de la chaire qu'on y fonda pour l'enseignement de cette science. Clarke est mort le 9 avril 1822; on a de lui : *Voyage dans le midi de l'Angleterre et dans une partie du pays de Galles et de l'Irlande*, Londres, 1795, in-8, très-rare; *Témoignages de différents auteurs touchant la statue colossale de Cérès, placée dans le vestibule de la bibliothèque publique de Cambridge, avec un précis de son enlèvement d'Eleusis*, le 22 novembre 1801, 1803, in-8; le *Tombeau d'Alexandre*; *Dissertation sur le sarcophage transporté d'Alexandrie au Muséum britannique*, 1805, in-4; *Distribution méthodique du règne minéral*, 1807, in-fol.; *Lettre au directeur du Muséum britannique*, 1807, in-4; *Description des marbres grecs transportés des bords du Pont-Euxin, de l'Archipel et de la Méditerranée, et placés dans le vestibule de la bibliothèque de l'université à Cambridge*, 1809, in-8; *Voyage en différentes contrées de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*, Londres, 1810-23, 6 vol. gr. in-4, fig.; ouvrage où l'on trouve un grand nombre de faits curieux et importants relatifs à des pays jusqu'alors mal connus. Les deux premiers volumes

surtout, contenant la Russie, la Tartarie et la Turquie, ont eu le plus grand succès; et il s'en est fait plusieurs éditions, tant à Londres qu'à Philadelphie. Il a paru une 4^e édition en 1816 de l'ouvrage entier, en 2 gros vol. in-8 ornés de cartes. Il existe deux traductions françaises du premier vol.; l'une (de M. le comte Emm. de l'Aubespain), sortie de l'imprimerie impériale en 1812, 2 vol. in-8, mais dont le gouvernement suspendit alors la publication; l'autre en 1813, 3 vol. in-8; *Lettre à Herbert Marsh, en réponse aux observations consignées dans un pamphlet sur les sociétés bibliques anglaises et étrangères*, 1811, in-8; *Catalogus sive Notitia manuscriptorum qui à E. D. Clarke comparati, in bibliotheca Bodleiana adservantur; inseruntur scholiæ quædam ineditæ in Platonem et in carmina Gregorii Nazianzeni*, Oxford, 1812, 2 vol. in-4; le *Réveur*, ouvrage périodique, publié durant un séjour à Brighton, et dont les exemplaires sont rares même en Angleterre.

* CLARKE (Hugh), né en 1743, mort le 22 octobre 1822, s'occupa de la gravure *héraldique* et de la gravure *en lettres*, et parvint dans ces deux genres à un haut degré de perfection. On a de lui une *Histoire abrégée de la chevalerie*, 2 vol. in-8, et une *Introduction à la science héraldique*, qui passe pour le meilleur ouvrage dans son genre.

CLARKSON (David), né dans la province d'York en 1621, s'appliqua particulièrement à l'étude des antiquités ecclésiastiques, fut ministre non-conformiste à Londres, et mourut en 1687. Clarkson a été le maître de Tillotson. On a de lui deux traités, l'un sur *l'état primitif de l'épiscopat*, l'autre sur les *liturgies*, en anglais, traduit en français, Rotterdam, 1716. On ne doit pas s'attendre à des notions exactes sur cette matière de la part d'un ministre protestant.

CLARUS (Julius), jurisconsulte habile, né vers l'an 1525, à Alexandrie de la Paille, remplit les premières places de la ville de Milan, et mourut à Saragosse le 15 avril 1573. Ses œuvres sont imprimées à Francfort, 1636, in-fol., et ne sont plus d'aucun usage.

CLAUBERG (Jean), professeur calviniste à Duisbourg, né à Solingen en Westphalie l'an 1622, mort en 1665, est un des premiers qui aient enseigné la philosophie de Descartes en Allemagne. L'électeur de Brandebourg lui donna des témoignages non équivoques de son estime. Il épousa en 1651 Catherine Mercator, fille de Gérard Mercator, habile géographe. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-4, à Amsterdam, en 1691. Le plus estimable est sa *Logica vetus et nova*, dont il faisait cas avec raison.

CLAUDE-LYSIAS, tribun des troupes romaines qui faisaient la garde au temple de Jérusalem. Il arracha saint Paul des mains des Juifs qui voulaient le faire mourir; et, pour connaître le sujet de leur animosité contre lui, il fut sur le point de l'appliquer à la question, en le faisant frapper de verges. Mais saint Paul ayant dit qu'il était citoyen romain, ce tribun n'osa passer outre, et il l'envoya dans la tour Antonia, d'où il le fit conduire sous une bonne escorte à Césarée, sur les avis qu'il reçut que plus de 40 Juifs avaient conspiré contre cet apôtre.

CLAUDE I^{er} (Tiberius Claudius Nero Drusus), surnommé *Germanicus* et *Britannicus*, fils de Drusus et oncle de Caligula, né à Lyon, 10 ans avant l'ère chrétienne, fut le seul de sa famille que son neveu laissa vivre. Après la mort de Caligula assassiné, Claude fut proclamé empereur par les soldats, qui le rencontrèrent par hasard, comme il se cachait pour échapper aux meurtriers. Quoique le sénat eût envie de rétablir la république, il n'osa s'opposer à son élection, et le reconnut l'an 41 de J.-C. Il était alors dans sa 80^e année. Les maladies de sa jeunesse l'avaient rendu faible et timide. Au commencement de son règne, il s'annonça assez bien; mais il se démentit bientôt, et ce ne fut plus qu'un enfant sur le trône. Il avait refusé tous les titres fastueux que l'adulation des courtisans avait inventés; il avait orné Rome d'édifices publics, et l'avait charmée par son affabilité et sa politesse, son application aux affaires et son équité. Mais il ne parut ensuite qu'un imbécile qui ne connaissait ni sa force, ni sa faiblesse, ni ses droits, ni son devoir. Le sénat, toujours flatteur, parce qu'il n'était plus maître, décerna les honneurs du triomphe à l'empereur, pour le succès de ses armes dans la Bretagne. Claude voulut le mériter lui-même, passa dans celle île l'an 43 de J.-C. et y fut vainqueur par ses généraux. A son retour, il retomba dans sa stupidité. L'impudique Messaline sa femme le subjuguait au point qu'il en apprit les débauches, et en fut même témoin, sans en être troublé. Ce monstre de barbarie et de lubricité voulait-elle se venger du mépris d'un amant, elle trouvait son faible époux toujours prêt à lui obéir. Trente sénateurs et plus de 300 chevaliers furent mis à mort sous son règne. Le barbare prenait plaisir à voir ces exécutions sanglantes. Il était tellement familiarisé avec l'idée des tortures, qu'un de ses officiers lui rendant compte du supplice d'un homme consulaire, il répondit froidement : « Je ne vous avais pas dit de le faire » mourir; mais qu'importe, puisque cela est fait? » Camille, gouverneur de la Dalmatie, s'étant fait proclamer empereur, écrivit au fantôme qui régnait à Rome, une lettre pleine de menaces, s'il ne se démettait de l'empire; Claude allait se soumettre, si on ne l'en avait empêché. Après la mort de Messaline, sa troisième femme, dont il se défit, il épousa Agrippine, sa nièce, quoiqu'il eût promis de ne plus se marier. Celle-ci le subjuguait encore : c'est à sa sollicitation qu'il adopta Néron, au préjudice de Britannicus. Elle l'empoisonna avec un ragoût de champignons; mais comme le poison le rendit simplement malade, elle envoya chercher Xénophon, son médecin, qui, feignant de lui donner un de ces vomitifs dont il se servait ordinairement après ses débauches, lui fit passer une plume empoisonnée dans la gorge. Il en mourut l'an 54 de J.-C. Sa mère disait « que ce n'était qu'un homme » ébauché; que la nature l'avait commencé sans l'achever, » et lorsqu'elle accusait quelqu'un de folie, elle disait « qu'il était plus fou que son fils » Claude. » De lui-même il n'était qu'idiot; sa faiblesse en fit un tyran. Il composa quelques ouvrages qui se sont perdus, et il y a tout lieu de croire que cette perte n'est pas grande.

CLAUDE II (Marcus - Aurélius - Flavius), surnommé le *Gothique*, né dans l'Illyrie en 214, d'abord tribun militaire sous Dèce, eut ensuite le gouvernement de sa province sous Valérien. L'armée le déclara empereur l'an 268, après la mort de Galien. L'empire reprit une nouvelle vie sous son gouvernement. Il abolit les impôts, rendit aux particuliers les biens que son injuste prédécesseur leur avait enlevés. Une femme, instruite de son équité, vint le trouver et lui dit : « Prince, un officier » nommé Claude a reçu ma terre de Galien ; c'était » mon unique bien, faites-le-moi rendre. » Claude, reconnaissant que c'était de lui-même qu'elle parlait, lui répondit avec douceur : « Il faut que » Claude, empereur, restitue ce qu'a pris Claude, » particulier. » Tandis qu'il faisait fleurir l'empire au-dedans, il le défendait au-dehors. Les Goths, au nombre de 320 mille, pillent la Thrace et la Grèce ; Claude marche contre eux, les poursuit jusqu'au mont Hæmus, et remporte les victoires les plus signalées. La peste qui était dans leur armée contribua à leur défaite. Elle se glissa malheureusement dans celle des Romains, y fit les mêmes ravages et emporta Claude en 270, à l'âge de 56 ans. Cet empereur fut à la fois grand capitaine, juge équitable et bon prince. Un plus long règne eût rendu à Rome tout son éclat, et à l'empire son ancienne gloire.

CLAUDE (saint), natif de Salins en Franche-Comté, fut chanoine et archevêque de Besançon. Il quitta cette dignité pour se renfermer dans le monastère de St.-Oyan, bâti sur le mont Jura, dont il fut abbé. On comparait ses moines avec ceux de l'ancienne Egypte. L'idée cependant de ceux qui ne jugent de l'état religieux que par ses rapports avec les solitaires, est absolument injuste et déraisonnable. Où est-il écrit que, pour être religieux, il faut vivre dans le désert, renoncer aux sciences, abandonner la défense de la religion, concentrer le zèle dans la recherche de son salut ? « Si les monastères de l'Occident, dit un auteur, avaient » ressemblé à ceux de la Thébaïde, il est évident » que les trésors de l'antiquité ecclésiastique et profane auraient été perdus pour le monde chrétien. Que reste-t-il de ceux de la Syrie ? Le souvenir des vertus de ces saints solitaires, souvenir » toujours précieux à la religion, mais dont l'impression subsiste à peine, parce qu'il n'a rien » laissé de sensible. » Saint Claude mourut à l'âge de 99 ans, en 703, selon le père Chifflet, ou en 696, comme l'a prouvé l'auteur d'une *Dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779. Son corps, retrouvé dans le xiii^e siècle, encore intact, fut exposé à la vénération des fidèles, dans l'église du monastère de St.-Oyan, qui prit alors le nom de Claude, et qui devint un objet de dévotion pour une foule de pèlerins qui y accoururent de toutes parts. Il s'est formé peu à peu une ville fort agréable auprès de ce monastère. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché, suffragant de Lyon, et changea l'abbaye en église cathédrale. Les chanoines, pour être reçus, devaient prouver seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit

maternels. Le corps de saint Claude a été brûlé en 1794. On a plusieurs vies de ce prélat. Le jésuite P. F. Chifflet a fait imprimer les *Illustrationes San-Claudianæ* dans le recueil de Bollandus. Boguey a donné sa *Vie*, Lyon, 1609, in-12 ; et dom F. Coquelin en a publié une autre d'abord en latin, puis en italien, Rome, 1632, in-4 et in-8.

CLAUDE, évêque de Turin, au viii^e siècle, était espagnol de naissance. Ayant puisé l'amour de la nouveauté dans l'école de Félix d'Urgel, et perdu ainsi la foi qui est indivisible, il embrassa facilement les erreurs des iconoclastes, et poussa les choses plus loin que la plupart d'entre eux. Il dissimula d'abord ses sentiments, comme font tous les sectaires, de peur de nuire à son élévation dans le clergé ; mais sitôt que son ambition fut satisfaite, il leva le masque sans nul ménagement. Dans la première visite qu'il fit de son diocèse, il brisa dans toutes les églises, non-seulement les images, mais encore les croix, et marqua la même fureur contre la vénération des reliques et l'invocation des saints. Un attentat si scandaleux révolta son peuple, qui montra par la vigueur de sa résistance, quel était le véritable état de la croyance parmi les sujets mêmes des monarques français. On s'empressa de toutes parts à confondre l'impiété de Claude. L'abbé Théodoraie, ami de l'hypocrite avant qu'il fût démasqué, et Dungal, reclus au monastère de St.-Denis, usèrent de leurs talents pour écarter la contagion qui menaçait l'église occidentale. « Quel orgueil, dit ce dernier, de fouler » aux pieds, de briser avec mépris ce que depuis » 800 ans, c'est-à-dire, depuis l'établissement du » christianisme, les saints Pères et les plus religieux princes ont permis, ont ordonné qu'on » exposât dans les églises, et même dans les maisons particulières, pour la gloire du Seigneur ! » Peut-on compter au nombre des chrétiens celui » qui rejette ce que reçoit toute l'Eglise ? » Les écrits que Claude eut l'audace de produire en faveur de son impiété furent condamnés par les évêques.

CLAUDE, frère célestin, vivait sous le règne de Charles VI, au commencement du xv^e siècle, et il était digne d'éclairer le nôtre. Nous avons de lui un ouvrage philosophique *Des erreurs de nos sensations et des influences célestes sur la terre*, contre l'astrologie judiciaire, où il s'exprime avec tant de justesse et de précision, qu'on le croirait l'ouvrage d'un moderne, si on le traduisait du latin sans indiquer l'auteur. Oronce Finé en a publié une 2^e édition en 1542, chez Simon de Colines, sous ce titre : *De his quæ mundo mirabiliter eveniunt*. L'auteur mérite d'être placé à côté des Bacon et des Locke. Les auteurs de la Biographie universelle et quelques autres biographes, au lieu de lui donner la qualification de *frère célestin*, l'appellent François-Claude-Célestin.

CLAUDE (Jean), célèbre ministre protestant né à la Sauvetat dans l'Agenois en 1619, d'un père ministre, fut élevé par lui dans le sein de la théologie et de la controverse. Ministre à l'âge de 26 ans, il professa ensuite pendant huit ans la théologie à Nîmes avec le plus grand succès. Claude

s'étant opposé aux sages intentions de quelques-uns de son parti, qui voulaient réunir les protestants à l'Eglise, le ministère lui fut interdit par la cour dans le Languedoc et dans le Querci. Il vint à Paris et fut ministre de Charenton depuis 1666 jusqu'en 1683, année de la révocation de l'édit de Nantes. Il passa alors en Hollande où ses talents et son nom l'avaient annoncé depuis longtemps. Le prince d'Orange le gratifia d'une pension. Il mourut peu de temps après, en 1687, regardé par son parti comme l'homme le plus capable de combattre Arnauld et Bossuet. Son éloquence était forte, animée, serrée, pressante. Il manquait d'une certaine élégance, mais son style n'en était pas moins fort, pour être simple. Peu de controversistes se sont servis plus heureusement des finesses de la logique et des autorités de l'érudition ; il en tira tout le parti qu'on peut s'en promettre quand on a contre soi la vérité, et qu'on ne peut tabler que sur des principes faux. On remarque ce caractère dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont : *Réponse au Traité de la perpétuité de la foi sur l'eucharistie*, 1671, 2 vol. in-8. *Défense de la réformation, ou Réponse aux préjugés légitimes de Nicole*, 2 vol. in-4 et in-12. *Réponse à la conférence de Bossuet*, in-12. *Les Plaintes des protestants cruellement opprimés dans le royaume de France*, Cologne, 1713, in-12 ; ouvrage où il paraît avoir oublié les maux que la secte avait causés dans ce pays. Bayle lui-même se moque des lamentations des calvinistes sur leurs prétendues persécutions, et leur déclare que leur conduite justifie pleinement la sévérité avec laquelle on les a traités en France. Plusieurs sermons, in-8, écrits avec une éloquence mâle et vigoureuse. Cinq volumes in-12 d'*Œuvres posthumes*, contenant divers traités de théologie et de controverse. Sa *Vie* a été écrite par Abel Rétolphe de Ladevèze, pasteur des réformés à la Haye, Amsterdam, 1687, in-12.

CLAUDE (Jean-Jacques), petit-fils du précédent, naquit à la Haye en 1684. Dès l'âge de 13 ans il publia une *dissertation* latine sur la salutation des anciens, Utrecht, 1702, in-12 ; à l'âge de 18 ans, une autre *dissertation* dans la même langue, sur les nourrices et les pédagogues : ces deux dissertations ont été réunies et publiées à Utrecht en 1702, in-12. S'étant consacré ensuite à l'étude de la théologie, il devint pasteur de l'Eglise française de Londres en 1710, et mourut en 1712, fort regretté. Après sa mort, son frère fit imprimer un volume de ses sermons, où il y a plus de solidité que d'ornements et de pathétique.

CLAUDIA QUINTIA, vestale, soupçonnée de libertinage, saisit l'occasion d'une grande solennité pour faire éclater son innocence. Le vaisseau qui transportait de Phrygie à Rome la déesse Idée, la *grand-mère des dieux*, s'arrêta tout d'un coup à l'entrée du Tibre, sans qu'on pût le faire avancer : mais Claudia, dit l'histoire ou la fable, le tira sans peine avec sa ceinture. (*Voy. VESTA.*) Du reste, cette grande déesse, que les Romains reçurent avec une joie et une pompe incroyables, n'était autre chose qu'une pierre sans sculpture et sans forme. « Peut-on, dit Rollin, lire les honneurs divins

» rendus à cette pierre brute par un peuple si sage
» d'ailleurs, sans déplorer les funestes effets de l'idolâtrie, et sans remercier avec la plus vive reconnaissance le Dieu miséricordieux qui nous en a préservés. »

CLAUDIA, dame romaine, convertie par saint Paul, dont parle cet apôtre sur la fin de la 2^e épître à Timothée. On ignore de qui elle était femme.

CLAUDIA (Antonia), fille de l'empereur Claude, fut d'abord mariée à Cnéius Pompéius, mis à mort par ordre de Messaline, et ensuite à Sylla Faustus, dont elle eut un fils. Ce second époux de Claudia fut assassiné par ordre de Néron l'an 62 de J.-C. Elle fut elle-même victime de la barbarie de ce prince qui, devenu veuf de Poppée, morte enceinte sous ses coups, lui offrit sa main avec le titre d'impératrice. Elle rejeta ses offres, et Néron lui fit ôter la vie, lorsqu'elle était encore à la fleur de son âge.

CLAUDIEN, poète latin, natif d'Alexandrie en Egypte, florissait sous Arcadius et Honorius, qui lui firent ériger une statue dans la place Trajane. Il fut l'ami de Stilicon, qui périt en voulant usurper le trône impérial. Alors l'Ami d'un grand homme devenu coupable, fut un crime, et Claudien quitta la cour. On croit qu'il passa le reste de sa vie dans la retraite et la disgrâce. Ce poète était né avec un esprit vif et élevé : c'est le caractère de ses écrits. Une imagination qui a quelquefois l'éclat de celle d'Homère, des expressions de génie, de la force quand il peint, de la précision toutes les fois qu'il est sans images ; assez d'étendue dans ses tableaux, et surtout la plus grande richesse dans ses couleurs : voilà les beautés de Claudien. Mais il est rare que la fin de ses pièces réponde à leur commencement. Il est souvent enflé ; il se laisse emporter à ses saillies ; il n'a nul goût pour varier le tour des vers qui retombent sans cesse dans la même cadence. Les écrivains qui ont dit que c'est le poète héroïque qui a le plus approché de Virgile, devaient aussi remarquer que ce n'est que de fort loin. Il passe pourtant pour un des derniers poètes latins qui aient eu quelque pureté dans un siècle grossier. Parmi les éditions de Claudien, on estime la première, Vicence, 1482, in-fol ; celle de Heinsius, le fils, Elzévir, 1630, in-12 ; celle de Barthius, Francfort, 1630, in-4, par rapport au commentaire qu'on y a joint ; celle des *variorum*, 1663, in-8 ; l'édition donnée in-4, 1677, *ad usum delphini* ; celle-ci est peu connue ; et celle de Burman, Amsterdam, 1760, in-4. Les pièces que les connaisseurs lisent avec le plus de plaisir dans Claudien, sont les *Invectives* contre Rufin, en deux livres ; celles contre Eutrope, aussi en deux. Après ces pièces, vient le poème de l'*Enlèvement de Proserpine* ; et celui du *Consulat d'Honorius* suit de près. Plusieurs critiques ont cru que Claudien était chrétien ; mais il paraît qu'ils se sont trompés, et que ce n'est que par considération pour Honorius que le poète a quelquefois célébré cette religion. Nous avons une traduction complète de ses *œuvres*, par M. l'abbé de Latour, Paris, 1798, 2 vol. in-8 ; une autre par MM. Hequin de Gerle et Alph. Trognon, 1830, dans la bibl. lat. et fr. de Panckoucke ; son poème de l'*Enlèvement de*

Proserpine a été trad. en prose par de Merian, Berlin, 1777, in-8, et M. Michaud (*voy. ce nom*), en a donné une imitation en vers.

CLAUDIEN MAMERTIN, prêtre et frère de Mamert, archevêque de Vienne, publia dans le v^e siècle un *Traité sur la nature de l'âme*, contre Fauste de Riez, qui prétendait, dit-on, qu'elle n'est pas spirituelle, Hanau, 1612, et Zwickau, 1635, 1 vol. in-8. L'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Racine lui attribue une pièce de vers contre la poésie profane; mais ce poème est une suite de la lettre de saint Paulin de Nole à Jove. C'est avec plus de raison qu'on lui donne l'Hymne de la Croix, que plusieurs diocèses chantaient au vendredi saint : *Pange, lingua, gloriosi prælium certaminis*, etc. Elle se trouve dans la Bibliothèque des Pères, et dans les livres d'église. Mamert avait été moine dans sa jeunesse, et avait lu une partie des auteurs grecs et latins. Il était un des plus savants de son temps, et mourut en 475 ou 474.

CLAUDIUS (Appius), décemvir romain très-connu par la mort de Virginie. *Voy. VIRGINIE*.

CLAUDIUS PULCHER (Publius), fils d'Appius Claudius Cæcus, consul romain l'an 249 avant J.-C., avec L. Julius Pullus, perdit une bataille navale en Sicile contre les Carthaginois. Il fit une autre entreprise sur *Trapani*, en Sicile; mais Asdrubal, gouverneur de la place, en étant averti, l'attendit en bataille à l'entrée du port. Claudius, quoique surpris de trouver les ennemis en bonne posture, les attaqua inconsidérément. Asdrubal, se servant de son avantage, coula à fond plusieurs vaisseaux des Romains, en prit 93, et poursuivit les autres jusqu'au près de Lilybée. Les dévots du paganisme crurent que le mépris, bien louable en lui-même, s'il eût pris sa source dans une religion plus éclairée, que Claudius avait fait paraître des augures, lui avait attiré ce châtimement, car comme on lui présentait la cage où étaient les oiseaux sacrés, voyant qu'ils ne voulaient point manger : *Qu'ils boivent*, dit-il, *puisqu'ils ne veulent pas manger*; et aussitôt il les fit jeter à l'eau. Claudius, de retour à Rome, fut déposé et condamné à l'amende. On l'obligea même de nommer un dictateur. Il désigna un certain C. Clélias, l'objet de la risée du peuple. Le sénat contraignit ce dernier à se démettre en faveur d'Asilius Collatinus. Claudius ne respectait pas plus sa patrie que sa religion. Il était un de ces téméraires trop communs aujourd'hui, qui se moquent également et des honneurs qu'on rend à Dieu et de l'obéissance qu'on doit aux hommes placés au-dessus des autres hommes. Il y a eu un autre CLAUDIUS PULCHER (Appius) qui fut collègue de Cicéron, comme augure, et son prédécesseur dans le gouvernement de la Cilicie.

CLAUDIUS MARUS VICTOR, ou *Victorinus*, rhéteur de Marseille dans le v^e siècle, mort sous l'empire de Théodose le Jeune et de Valentinien III, laissa un *poème sur la Genèse* en vers hexamètres, et une *épître* à l'abbé Salomon contre la corruption des mœurs de son siècle. Ces deux ouvrages ont été imprimés, 1536, 1543, 1860, in-8, avec les *poésies de saint Avite* de Vienne. Victor mourut vers l'an 443.

* CLAUSEL (Jean-Baptiste), né dans le Rou-

sillon, député de l'Ariège à l'assemblée législative, vota constamment avec le côté gauche. Renvoyé par ce département à la Convention, il y vota la mort du roi sans appel et sans sursis, et se signala dans la journée du 31 mai 1793, parmi les plus ardents révolutionnaires. Le 3 octobre, il provoqua l'arrestation des membres de la Constituante qui, dans l'intérêt du pouvoir royal, avaient demandé que la constitution fût révisée; il sollicita ensuite le rappel de tous les députés nobles en mission. A1 rès le 9 thermidor, entré au comité de sûreté générale, il se déchaina avec violence contre Collot, Billaud et Barrère, qui lui reprochèrent à leur tour la versatilité de ses principes; néanmoins il combattit la révision de la loi du 17 septembre, sur les suspects : « Il ne faut pas, dit-il, que les aristocrates pensent » que la Convention veuille les protéger, parce » qu'elle a mis l'humanité à l'ordre du jour. » Peu de temps après, il taxa de perfidie la proposition faite par Tallien de supprimer les comités révolutionnaires, et demanda la révocation du décret qui suspendait la vente des biens des condamnés. Dans le mois de décembre, on le vit réclamer l'institution des fêtes décadaires « afin, dit-il, de détruire » le fanatisme, plus dangereux encore que le royalisme. » Rentré au comité de sûreté générale le 3 janvier 1795, il y vota le maintien des taxes imposées par Saint-Just sur plusieurs communes, en disant « qu'en révolution il ne fallait jamais » regarder en arrière. » Le 14 mars suivant, Clausel s'opposa au rapport des lois contre les suspects, soutint que la constitution de 1793 était le vœu du peuple, et demanda de nouveau le maintien des confiscations des biens des émigrés. Lors de l'insurrection des 2 et 3 prairial, il fit décréter la formation d'une commission militaire pour juger ceux qui avaient pris part à la révolte. Appelé au conseil des Anciens, il y apporta la même exaltation d'idées et le même emportement. Il s'opposa à l'admission de Job Aymé, accusé de royalisme, et vota l'exclusion de Ferrand-Vailland pour le même motif. Il fut élu secrétaire du conseil le 21 janvier 1796, défendit la loi du 9 floréal pour le partage avec la république des biens des parents d'émigrés, et traita Lafond-Ladebat de contre-révolutionnaire pour son opinion sur la dépréciation du papier-monnaie. Le 21 août, Clausel demanda l'impression d'un discours improvisé par Creuzé-Latouche contre les prêtres, en disant à ceux qui s'y opposaient : « Vous avez beau faire, la république » vous avalera. » Aux approches du 18 fructidor, il se déclara pour le Directoire, sortit, en 1798, du corps législatif, où la révolution du 18 brumaire le fit rentrer, et il y resta jusqu'à sa mort en 1804.

** CLAUSEL (Bertrand, comte), maréchal de France, né en 1772 à Mirepoix (Ariège), neveu du précédent, se voua de bonne heure à la carrière des armes. Il fit, comme aide de camp du général Pérignon, les campagnes de 1794 et 1795 à l'armée des Pyrénées. Il commandait en 1799 une brigade en Italie. En 1802, il accompagna Leclerc dans l'expédition de St.-Domingue, fut fait la même année, général de division et se signala dans différentes circonstances, notamment par la prise du

fort Dauphin qui permit aux débris de notre armée de se rembarquer, sans être inquiétés par les Nègres. De retour en France en 1804, il fut nommé commandant de la légion d'honneur, et l'année suivante employé à l'armée du Nord. Il servit ensuite en Italie et en Allemagne où il soutint sa réputation de bravoure, et fut appelé en 1810 en Espagne où il rendit d'importants services. Après la funeste affaire des Arcopiles où le duc de Raguse avait été blessé, il prit le commandement en chef de l'armée; empêcha par d'habiles manœuvres les Anglais de profiter de leurs avantages et donna le temps au duc de Dalmatie de couvrir les frontières de France. A la restauration il fut fait inspecteur-général d'infanterie. Mais au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il n'hésita pas à reconnaître son autorité, et nommé gouverneur de Bordeaux s'y maintint même après la seconde abdication de l'empereur. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se rendit aux Etats-Unis d'où il revint en 1820 et fut amnistié. Envoyé par l'arrondissement de Rhétel en 1827 à la chambre des députés, il y vota constamment avec l'opposition. Dès les premiers jours qui suivirent la révolution de juillet, il fut nommé pour remplacer le comte de Bourmont (voy. ce nom) en Afrique. Rappelé en 1831, il reçut alors le bâton de maréchal, et fut renvoyé l'année suivante gouverneur de l'Algérie. Ayant échoué en 1836 dans son expédition sur Constantine, il fut remplacé par le général Damrémont (voy. ce nom), et, de retour en France, vint reprendre sa place à la chambre des députés. Il mourut à Toulouse le 20 avril 1842.

* CLAUSEL de COUSSEGUES (Michel-Armand), né le 17 octobre 1763, dans le diocèse de Rodez, d'une famille honorable, fit ses premières études à Montpellier, où son père était conseiller à la chambre des comptes. Envoyé à Paris, près de son oncle, l'abbé de Besplas, il entra d'abord au séminaire des Trente-trois, puis à la communauté de Laon. Ordonné prêtre, le 22 décembre 1787, il commença l'exercice du ministère dans la communauté de Saint-Sulpice, renommée pour sa régularité. Les troubles de 1789 l'obligèrent de se retirer dans sa famille, où il passa les temps les plus critiques de la révolution, n'exerçant le ministère que rarement et en secret. Mis en prison sous la terreur, il revint en 1797 à Paris, et s'y lia avec quelques-uns des ecclésiastiques qui tentèrent les premiers d'y rétablir l'exercice public de la religion, et notamment avec l'abbé Frayssinous (voy. ce nom), qu'il seconda plus tard, dans ses conférences. En 1802, il publia, de concert avec son frère aîné, une édition corrigée des *Vies des saints*, de Mésenguy. Après le concordat, nommé grand-vicaire de M. de Villaret, évêque d'Amiens, il fut chargé par ce prélat de l'administration spirituelle du département de l'Oise, qui renferme les anciens diocèses de Beauvais, de Noyon et de Senlis. Lorsqu'au 20 mars, le retour inattendu de Napoléon obligea Louis XVIII à quitter momentanément la capitale, il suivit ce monarque en Belgique. Après l'assassinat du duc de Berri en 1820, il fit célébrer un service pour ce prince, dans la cathédrale de Beauvais, et y prononça son

oraison funèbre. M. de Bombelles, successeur de M. de Villaret sur le siège d'Amiens, continua l'abbé Clausel dans ses fonctions. Appelé en 1822 au conseil royal de l'instruction publique, il y fut spécialement chargé des écoles ecclésiastiques. L'affaire de M. Charles, curé de Chartres, qui fit beaucoup de bruit en 1823 et en 1824, lui offrit l'occasion de se lancer dans une controverse où il porta la vigueur de son talent et la vivacité de son caractère. Il publia sur ce sujet, mais sans nom d'auteur, divers opuscules qui firent honneur à l'écrivain; mais plusieurs personnes regrettèrent qu'il se fût engagé, avec tant d'ardeur, dans une discussion dont l'Eglise ne devait retirer aucun bien. En 1826, il soutint une autre controverse, plus vive encore et plus grave contre M. de Lamennais. Lorsque, en 1828, l'évêque de Beauvais (M. Feutrier), eut remplacé M. Frayssinous aux affaires ecclésiastiques, l'abbé Clausel, croyant voir des choses hasardées et peu exactes dans un catéchisme récemment publié par le nouveau ministre, fit paraître des *Observations sur ce nouveau catéchisme et sur l'instruction pastorale donnée à cette occasion*, in-8 de 55 pag. L'auteur montra plus de zèle que de mesure, dans cet écrit trop sévère. Se trouvant en dissentiment, sur plusieurs points, avec M. de Vatisménil, ministre de l'instruction publique, il prit le parti de demander un congé, et se rendit à Rome où il fut choisi pour conclaviste par le cardinal de Clermont-Tonnerre, après la mort de Léon XII, (février 1829). Revenu en France dans la même année, il reprit ses fonctions au conseil royal, dont il cessa de faire partie après la révolution de 1830. Quoique l'archevêque de Paris lui eût donné des lettres de grand-vicaire, il alla demeurer à Versailles, près de l'évêque de cette ville M. de Borderies, son ami. L'abbé Clausel avait toutes les habitudes d'un bon prêtre, et disait la messe tous les jours. Le dimanche des rameaux 1834, au moment où il officiait dans la cathédrale, il éprouva une première attaque d'apoplexie, et tomba en lisant la Passion. Comprenant cet avertissement de la Providence, il renonça dès lors aux distractions qui lui étaient les plus chères, pour se préparer à la mort. Sa famille ayant désiré l'avoir au milieu d'elle, il se décida à retourner à Paris, où il expira, après avoir reçu les sacrements et la bénédiction de l'archevêque, le 22 janvier 1835. L'abbé Clausel unissait à des connaissances étendues et à un talent remarquable pour la controverse, une grande bonté de cœur. L'*Ami de la religion*, journal auquel il avait fourni plusieurs articles remarquables, lui a consacré une notice nécrologique, dans son numéro du 1^{er} mars.

** CLAUSEL de COUSSEGUES (Jean-Claude), frère du précédent, né en 1759 dans le Rouergue, était en 1789 conseiller à la cour des aides de Montpellier. A la suppression de l'ancienne magistrature, il émigra et servit quelque temps dans l'armée des princes. Rentré en France sous le gouvernement consulaire, il s'établit à Paris où il fonda un journal qui n'eut point de succès. En 1808, il fut député par le département de l'Aveyron au corps législatif; et l'année suivante la protection de Cambacérès lui

valut une place de conseiller à la cour impériale de Montpellier. Il fit partie en 1813 de l'opposition, dont la résistance imprévue contribua beaucoup à forcer Napoléon de prendre des mesures qui hâtèrent sa perte. Au second retour du roi, il fut nommé conseiller à la cour de cassation, et ayant été réélu par son département à la chambre des députés, il s'y signala par son zèle ardent en faveur du trône. L'ordonnance du 5 septembre 1816 ayant dissous la chambre, il y fut renvoyé par ses compatriotes et continua de siéger sur les bancs de l'extrême droite. Lors de l'assassinat du duc de Berry, il signala M. Decaze, président du conseil, comme complice de ce crime, et demanda qu'il fût mis en accusation. Clausel faisait encore partie de la chambre à la révolution de 1830, il se démit alors de ses fonctions et se retira dans son château de Coussergues, où il est mort le 7 juillet 1846 à 87 ans. Indépendamment de ses *discours* et *rapports* à la chambre, et de quelques brochures de circonstance qui ne peuvent plus offrir d'intérêt, on a de lui : *Du sacre des rois de France, et des rapports de cette auguste cérémonie avec la constitution de l'état aux différents âges de la monarchie*, Paris, 1825, in-8.

CLAUVER (Pierre), issu d'une des meilleures maisons de la Catalogne, entra chez les jésuites, à Tarragone, en 1602, et obtint, en 1610, d'être envoyé en Amérique avec quelques autres missionnaires, pour prêcher la foi à Carthagène et dans les provinces voisines. A peine fut-il arrivé, qu'il se sentit ému des plus vifs sentiments de compassion et de charité pour les pauvres nègres qui gémissaient tout à la fois sous l'esclavage du démon et des hommes. Occupé nuit et jour des moyens de soulager leurs misères spirituelles et corporelles, on l'eût pris pour l'esclave des esclaves. Il visitait les prisons et les hôpitaux, et s'appliquait avec une ardeur infatigable à la conversion des infidèles et des mauvais chrétiens. Il est aisé de juger de quelles bénédictions furent comblés les travaux d'un tel ministre. Dieu favorisa aussi son serviteur du don des miracles. Le Père Claver mourut le 8 septembre 1654, âgé d'environ 72 ans. Benoit XIV confirma, en 1747, le décret de la congrégation des Rites, qui déclara compétentes et suffisantes les preuves du degré d'héroïsme dans lequel ce vénérable missionnaire a possédé et pratiqué toutes les vertus chrétiennes. *Voy. sa Vie* par le Père Fleuriat, 1751, in-12.

CLAUVERS (Henri), né à Louvain le 14 décembre 1723, recteur de l'université de cette ville, se rendit principalement célèbre par la vigoureuse résistance qu'il opposa en 1788, à la destruction de cette école illustre, par son exil et les durs traitements qu'il essuya dans une cause si honorable. Il mourut à Louvain le 7 juin 1790, n'ayant joui que très-peu de temps de la consolation de voir les sciences et la religion vengées. L'université a publié sa notice nécrologique, où l'on trouve vraiment le *Justum ac tenacem propositi virum*, et en même temps un tableau touchant de la détresse où était réduite alors cette ancienne et orthodoxe école.

* CLAVIER (Etienne), savant helléniste, né à Lyon en 1762, mort à Paris le 18 novembre 1817,

était conseiller au *Châtelet*; la révolution le priva de cette charge; mais à la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut nommé juge au tribunal criminel de la Seine. Lorsque Moreau fut mis en jugement, il refusa de le condamner, quoique Murat, qui l'en pressait, l'assurât que Bonaparte ne demandait qu'à lui faire grâce. *Eh! dit-il, qui nous ferait grâce à nous?* Ce mot sublime lui coûta sa place. A la restauration il fut nommé censeur royal et maintenu à l'académie des inscriptions où il avait remplacé Dupuis, en 1809. On lui doit : Une édition des *Œuvres de Plutarque*, trad. par Amyot, avec des notes et des observations par MM. Brottier et Vauvilliers, etc., Paris, 1801 à 1806, 25 vol. in-8; la *Bibliothèque, d'Apollodore*, avec le texte grec, Paris, 1805, 2 vol. in-8; *Histoire des premiers temps de la Grèce, depuis Inachus jusqu'à la chute des Pisistratides*, Paris, 1809, 2 vol. in-8; *Mémoire sur les oracles des anciens*, Paris, 1811, in-8; *Pausanias, Description de la Grèce, 1814-1821*, 6 vol. in-8; traduction fort estimée des *Dissertations* dans le Magasin encyclopédique et dans les Mémoires de l'acad. des Inscriptions. Clavier était beau-père de Paul L. Courier.

* CLAVIÈRE (Etienne), ministre, né à Genève le 27 janvier 1735, d'un Français retiré dans cette ville, en fut banni à la suite des discordes qui agitérent cette république et vint s'établir à Paris. Il y continua ses opérations de banque et contribua beaucoup à introduire à la bourse cet esprit d'*agiot*, qui n'était encore qu'imparfaitement connu et qui depuis a fait fortune. Lorsque la révolution arriva, il s'en montra le partisan. Lié avec Mirabeau et Brissot, il les aida dans leurs projets contre la cour, leur fut très-utile dans les questions financières, écrivit contre Necker, son compatriote, dont il attaqua les plans, et fut plusieurs fois loué à la tribune comme un excellent publiciste et un habile financier. Quoique étranger, il fut en 1791 nommé député suppléant à l'assemblée législative; et il aurait pu y prendre place après la démission de Mouneron, mais il préféra le ministère des finances, auquel il fut appelé au mois de mars 1792 par l'influence de Brissot. Après le 10 août il devint membre du conseil exécutif. Il ne réussit pas mieux que ses prédécesseurs à rétablir les finances, et fut successivement attaqué par Robespierre, Billaud - Varennes et les sections de Paris, qui le dénoncèrent avec une espèce de fureur. Pour toute réponse, il provoqua l'examen de sa conduite; mais les événements du 31 mai 1793, en renversant ses amis politiques, entraînent sa chute. Il fut arrêté le 2 juin, décrété d'accusation le 9 et traduit au tribunal révolutionnaire. Convaincu qu'il ne pouvait éviter la mort, la veille du jour où il devait être jugé, il s'enfonça un couteau dans le sein. Sa femme s'empoisonna deux jours après. On lui accorde de la sagacité et des connaissances; mais il avait un amour-propre extrême, et une tête trop exaltée. Il a publié, particulièrement sur les finances, diverses brochures, qui décèlent du talent, de la finesse; mais on y trouve trop d'idées systématiques rendues dans un style incorrect et déclamatoire. Il a fourni plusieurs

articles aux journaux patriotiques, et notamment à la *Chronique de Paris*. Il a coopéré au livre intitulé *De la France et des Etats-Unis* qui forme le 3^e vol. du *Nouveau voyage dans les Etats-Unis* par Brissot.

* CLAVIGERO (François-Xavier), jésuite, né au Mexique vers 1720. A la suppression de son ordre, retiré à Césène, il y écrivit une histoire fort curieuse du Mexique, qu'il avait parcouru dans tous les sens, durant ses missions, pendant 36 ans, sous ce titre : *Storia antica del Messico, cavata da migliori storici Spagnuoli e da manoscritti e pitture antiche degli Indiani*, Césène, 1780-81, 4 vol. in-8. Elle a été trad. en anglais par Cullen, Londres, 1787, 2 vol. in-4. Il en a paru un abrégé en allemand, Leipzig, 1789, 2 vol. in-8. Le P. Clavigero mourut à Césène en 1793.

CLAVIGNY (Jacques de la MARIOUSE de), du diocèse de Bayeux, dont il fut chanoine, abbé de Gondan, est auteur de plusieurs petits ouvrages in-16. Traduction libre des psaumes des vêpres du dimanche, Bayeux, 1673, in-12; *Du luxe*; *La vie de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre*, 1690, in-12; *Les prières que David a faites à Dieu comme roi*, 1690, in-12. Il mourut en 1702.

* CLAVIJO-Y-FAXARDO (don Joseph), littérateur espagnol, s'était fait connaître par la publication d'un journal intitulé *el Pensador*, et de quelques bons ouvrages, et jouissait paisiblement à Madrid de la réputation d'un homme de lettres distingué, lorsque sa rupture avec une sœur de Beaumarchais, qu'il avait demandée en mariage, vint troubler son existence. Instruit de ce qui s'était passé, Beaumarchais vint à Madrid, et fait signer à Clavijo une déclaration qu'il s'est conduit en malhonnête homme; et muni de cette pièce obtint du roi un ordre qui le prive de toutes ses places. Goethe composa de cette aventure un drame sous le titre de *Clavijo*, où, après l'avoir, sur la foi de Beaumarchais, présenté comme un séducteur, il le fait mourir de remords. Marsollier des Vivetières et Cubières-Palmézeaux transportèrent depuis le même sujet sur la scène. Pendant ce temps Clavijo continuait de rédiger le *Mercurio historico et politico* de Madrid, dont il était chargé depuis 1773. Dans la suite il recouvra toutes ses places, et il était vice-directeur du cabinet d'histoire naturelle, lorsqu'il mourut en 1806. Il a traduit en espagnol l'Histoire naturelle de Buffon, Madrid, 1783-90, 12 vol. in-8. Loin de ressembler au portrait hideux qu'en a fait Beaumarchais, qui savait peindre des couleurs les plus odieuses ceux qui avaient le malheur de s'attirer sa haine, Clavijo avait des mœurs douces et un esprit sain et éclairé.

CLAVILLE. Voy. MAISTRE.

CLAVIUS (Christophe), jésuite de Bamberg, surnommé l'Euclide du xvi^e siècle, fut envoyé à Rome, où Grégoire XIII l'employa à la correction du calendrier. Il fut chargé d'expliquer et de faire valoir la réforme qui y fut faite en 1581. C'est ce qu'il exécuta dans son traité de *Calendario Gregoriano*, 1603, in-fol. Cet ouvrage fut attaqué par plusieurs protestants passionnés, entre autres par Joseph Scaliger; mais Clavius le défendit avec autant de savoir que de vivacité. Ce jésuite, aussi profond géomètre

qu'habile astronome, fut regardé comme un nouvel Euclide. On a de lui plusieurs ouvrages recueillis, Mayence, 1612, cinq vol. in-fol. « Ce sont de ces » collections, dit un auteur, dont un savant ne » saurait guère se passer. » On y trouve : Des *Commentaires* sur Euclide, sur Théodore, sur Sacrobosco; Des *Traité de mathématiques*; Ses *Apologies du calendrier romain* contre Scaliger. Clavius mourut en 1612, à 75 ans, terrassé par un buffe en fureur, pendant qu'il visitait les sept églises de Rome.

CLAYTON (Robert), prélat irlandais, membre de la société royale et de celle des antiquaires de Londres, né à Dublin en 1695, fut évêque de Killybeg en 1729, puis de Cork en 1735, et enfin de Clogher en 1745, et mourut le 23 février 1758, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages estimés, tous écrits en anglais : *Introduction à l'histoire des Juifs*, traduite de l'anglais en français, Leyde, 1752, in-4; *La Chronologie du texte hébreu défendue*, 1751, in-4; *Dissertation sur les prophéties*, ouvrage qui a pour but de prouver que la fin de la dispersion des Juifs et la ruine du papisme auront lieu vers l'an 2000; *Recherches sur la naissance du Messie*, 1751, in-8; *Le dogme de la Trinité conforme aux lumières de la raison*, 1751, in-4; ce qu'il faut entendre d'une conformité négative, c'est-à-dire, d'une non opposition; ouvrage qui a beaucoup de rapport au traité de Leibnitz, intitulé *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta logice defensa*; *Défense de l'histoire du vieux et du nouveau Testament*, contre milord Bolingbroke, 1752-1759, 3 vol. in-8; *Journal d'un voyage du grand Caire au mont Sinaï, avec des remarques sur l'origine des hiéroglyphes, et la mythologie des anciens Egyptiens*, 1753, in-4.

CLÉANDRE, Phrygien d'origine, esclave de condition, sut gagner les bonnes grâces de l'empereur Commode, qui en fit son favori et son chambellan, l'an 182 de J.-C., après la mort de Péremnius, puni deux ans auparavant du dernier supplice pour ses concussions et ses crimes. Cléandre, dans ce poste glissant, ne fut pas plus modéré que celui auquel il succédait. Créé ministre d'état, il vendait toutes les charges de l'empire; il mettait à prix d'argent des affranchis dans le sénat, et l'on compta en une seule année 25 consuls désignés. Il cassait les jugements des magistrats; et ceux qui lui étaient suspects, il les rendait criminels auprès de son maître. Enfin son insolence et sa cruauté allèrent à un tel excès, que le peuple romain ne pouvant plus le souffrir, fut sur le point de se soulever. L'empereur, contraint d'abandonner Cléandre à l'indignation publique, lui fit couper la tête, l'an de J.-C. 190.

CLÉANTHE, philosophe stoïcien, né à Assos, dans la Troade, en Asie, fut d'abord athlète, et se mit ensuite parmi les disciples de Zénon. Il gagnait sa vie à tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir étudier le jour. L'aréopage l'ayant appelé pour répondre quel métier le faisait vivre, il amena un jardinier et une bonne femme : il puisait de l'eau pour l'un et pétrissait pour l'autre. Les juges voulurent lui faire un présent; mais le philosophe, que sa singularité illustrait, refusa de l'accepter. Après la mort de Zénon, il remplit sa place au

Fortique, et eut pour disciples le roi Antigonus, et Chrystippe qui fut son successeur. Cléanthe, qui florissait environ l'an 200 avant J.-C., se laissa mourir de faim à l'âge de 70 ans, et selon quelques-uns à 99. Cet homme qui n'avait pas le courage de supporter la vie, endurait assez patiemment les plaisanteries des philosophes ses confrères; mais ce n'était pas sans assaisonner ses réponses de quelque grain de vanité. Quelqu'un l'ayant appelé âne : « Je » suis celui de Zénon, répondit-il, et il n'y a que » moi seul qui puisse porter son paquet. » On lui reprochait un jour sa timidité : « C'est un heureux » défaut, dit-il, j'en commets moins de fautes. » Il comparait les péripatéticiens aux instruments de musique, qui font du bruit et ne s'entendent pas eux-mêmes : comparaison qui peut être appliquée à bien des philosophes.

CLÉARQUE, spartiate, envoyé à Byzance par sa république, profita des troubles de cette ville pour s'ériger en tyran. Lacédémone l'ayant rappelé, il alla mieux se réfugier dans l'ionie, près du jeune Cyrus, que d'obéir. Après la victoire d'Artaxerxès sur ce prince, son frère Cléarque alla chez Tissapherne, satrape d'Artaxerxès, avec plusieurs officiers grecs. Tissapherne les arrêta, et les envoya au roi qui les fit mourir, contre la foi du traité de paix, l'an 403 avant J.-C. Sa grande maxime était, « qu'on ne saurait rien faire d'une armée sans une » sévère discipline : » aussi répétait-il souvent, « qu'un soldat doit plus craindre son général que » les ennemis. »

CLÉARQUE, philosophe péripatéticien, et disciple d'Aristote, était natif de Solès. Les anciens auteurs parlent de lui avec éloge, et assurent qu'il ne cédait en mérite à aucun de sa secte. Il composa divers ouvrages, dont il ne reste qu'un fragment d'un *Traité touchant le sommeil*, conservé par Joseph.

* CLEAVER (William) naquit en 1712, à Twyford, dans le Buckinghamshire, où son père, qui était ecclésiastique, tenait une école, fit ses études à Oxford, et devint ensuite précepteur du marquis de Buckingham. La protection de ce seigneur lui valut en 1784 la prébende de Westminster, en 1787 l'évêché de Chester, en 1806 celui de St.-Asaph. On a de lui *De Rhythmo græcorum liber singularis*, Oxford, 1789, in-8, et *des sermons*, qu'il publia avec ceux de son frère. Il fit paraître d'autres ouvrages sous le voile de l'anonymat : il est mort le 15 avril 1813.

CLETRAC (Etienne), avocat en la cour du parlement de Bordeaux, très-versé dans la connaissance de la législation et des affaires maritimes, fit paraître, en 1634, une explication des termes de marine, employés par les édits, ordonnances et règlements de l'amirauté. Ce n'était que le prélude d'un travail plus important qu'il publia à Bordeaux, sous ce titre : *les Us et Coutumes de la mer*, divisés en trois parties, avec un *Traité des termes de marine*, etc., Bordeaux, 1637, in-4, réimprimés dans la même ville en 1661. Cet utile recueil fut reproduit à Rouen en 1671, avec les nouveaux édits, règlements, etc., fondus sur le fait du commerce de la mer. On doit au même auteur un autre ouvrage intitulé : *Usance du négoce*, ou Commerce de la Banque des lettres de change ; ensemble des fi-

gures des ducats de Guyenne et des anciennes monnaies bourgeoises de Bordeaux pour le même change, Bordeaux, 1636, in-4. Les *Us et Coutumes de la mer* servirent de base à l'ordonnance de la marine de 1681.

CLÉLIE, l'une des filles romaines données en otage à Porsenna, lorsqu'il mit le siège devant Rome, vers l'an 507 avant J.-C., pour rétablir les Tarquins sur le trône. Ennuyée du tumulte du camp, elle se sauva et passa le Tibre à la nage, malgré les traits qu'on lui tirait du rivage. Porsenna, à qui on la renvoya, lui fit présent d'un cheval superbement équipé, et lui permit d'emmener avec elle, en s'en retournant, celles de ses compagnes qu'elle voudrait ; elle choisit les plus jeunes, parce que leur âge les exposait davantage. Le sénat fit ériger à cette héroïne une statue équestre dans la place publique.

CLÉMANGIS ou CLAMANGES (Nicolas de), né à Clamanges, village du diocèse de Châlons, docteur de Sorbonne, ensuite recteur de l'université de Paris, fut secrétaire de l'antipape Benoît XIII. On l'accusa d'avoir dressé la bulle d'excommunication contre le roi de France. N'ayant pu se laver entièrement de cette imputation, il alla s'enfermer dans la chartreuse de Valle-Ombreuse, et y composa plusieurs ouvrages. Le roi lui ayant accordé son pardon, il sortit de sa retraite, et mourut proviseur du collège de Navarre vers 1430, et selon quelques auteurs, en 1440. On voit encore dans la chapelle de ce collège où il fut enterré son épitaphe que voici :

Belga fui, Catalaunus eram, Clamingius ortu,
Hic humus ossa tenet, spiritus astra petit.

Il avait été chanoine de Langres, il était alors chantre et archidiacre de Paris. On a de lui entre autres ouvrages *De studiis theologicis*, inséré dans le *Spicilege du Père d'Acheri*, et plusieurs lettres. Son latin est assez pur, pour un temps où la barbarie régnait. Il contribua beaucoup à ranimer l'étude des belles-lettres, et à rappeler dans sa nation le style des anciens, dont il approche beaucoup pour l'éloquence, la noblesse des pensées, l'élégance du style, les applications des auteurs profanes et sacrés. Quant au traité *De corrupto ecclesiæ statu* que quelques auteurs lui ont attribué, il paraît certain qu'il n'est pas de lui. Voy. JEAN DE CHELM.

CLÉMENCE ISAURE. Voy. ISAURE.

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Havre le 9 octobre 1747, chanoine de Rouen, s'est fait connaître par des ouvrages savants et solides, où le christianisme est défendu avec force et dignité ; tels que la *Défense des livres de l'ancien Testament* contre la *Philosophie de l'histoire*, ou réfutation de la *Bible enfin expliquée*, 1768, in-8 ; l'*Authenticité des livres tant du nouveau que de l'ancien Testament démontrée, et leur véridicité défendue*, Paris, 1782, in-8. Cet ouvrage, qui décèle autant d'érudition que de critique, est écrit d'une manière vigoureuse et avec tout le laconisme que la chose comporte. Sous ces considérations on le préfère à celui que M. Contant de La Molette a écrit pour réfuter la même production de Voltaire. « En reconnaissant, dit un cri-

» tique, dans M. Contant un grand nombre de bonnes » observations, il faut convenir qu'un étalage souvent inutile de science hébraïque, et des discussions grammaticales, semblent y prendre la place » des raisonnements les plus victorieux que la matière fait naître comme d'elle-même; et qu'en » général sa manière n'a ni la précision, ni la dignité, ni la logique de M. Clémence. » Il y a cependant dans le traité de celui-ci quelques inadvertances et inexactitudes qu'il était facile d'éviter. On a encore de lui les *Caractères du Messie vérifiés en Jésus de Nazareth*, Rouen, 1776, 2 vol. in-8. L'abbé Clémence mourut le 6 août 1792.

CLÉMENT (dom Charles), né en 1703 à Pain-blanc, diocèse d'Autun, mort le 5 avril 1778, entra dans la congrégation de Saint-Maur en 1722. Après avoir enseigné la rhétorique à Pont-le-Voy, il fut appelé à Paris dans le monastère des Blancs-Manteaux. C'était un homme ardent, attaché à ses opinions, et souffrant avec peine qu'on les combattît. « Il ne fallait pas, au rapport de dom Chaudon, dire » en sa présence, ni du mal de MM. de Port-Royal, » ni du bien des jésuites. » Doué d'une mémoire heureuse, et né avec l'amour du travail, il écrivit jusqu'au tombeau. On a de lui : *l'Art de vérifier les dates, ou faits historiques des chartes, des chroniques, et anciens monuments depuis la naissance de J.-C., par le moyen d'une table chronologique, etc., avec un calendrier perpétuel, l'histoire abrégée des conciles, des papes, des empereurs, des rois, etc., par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur*, commencé par dom Maur d'Antine, qu'il publia avec dom Durand, 1750, in-4, et qu'il fit réimprimer avec dom Clément, corrigé et augmenté en 1770, in-fol. On l'a encore augmenté et imprimé en 1783-87, 3 vol. in-fol. Il y a beaucoup de recherches et d'érudition, mais aussi beaucoup d'idées singulières, de calculs exotiques et pour ainsi dire arbitraires, revêtus d'un appareil de critique, propre à subjuguier les âmes admiratrices des choses nouvelles. On voit sans peine que les rédacteurs ont moins cherché à instruire qu'à se distinguer, plus attentifs à quitter les routes battues, qu'à saisir la vérité et l'ordre exact de l'histoire. La dernière édition surtout est infectée de l'esprit de ce parti qui a produit les convulsions de saint Médard, et qui, sous des apparences opposées, se réunit à la philosophie du jour, pour travailler, chacun à sa manière, à démolir le grand édifice de l'église catholique; comme les pharisiens et les sadducéens travaillèrent sous les auspices de l'hypocrisie et du libertinage, d'une orthodoxie factice et du plus grossier matérialisme, à déshonorer et à perdre la synagogue. (Voy. PARIS, MONTGERON, ROCHE (Jacques), et la fin de l'art. JANSÉNIUS.) Il a paru en 1750 sur cet ouvrage une *Lettre* pleine de bonnes observations, dont quelques-unes ont été insérées dans les *Mémoires de Trévoux*, 1750, novembre, page 1636. Voyez aussi le *Journ. hist. et littér.*, 15 février 1785, pag. 241; 1^{er} octobre 1785, pag. 240; 1^{er} octobre 1790, pag. 185. On trouve dans ce dernier numéro la réponse à la prétendue apologie des auteurs. L'*Art de vérifier les dates* a encore été réimprimé avec des corrections et des annotations

en 18 vol. in-8, et 5 vol. in-4, 1818-19. Un critique connu a nommé ce fameux ouvrage *l'Art de vérifier les dates et de falsifier les faits. Histoire générale de Port-Royal*, 1753-57, 10 vol. in-12. On en a une autre de Racine, et encore une autre, publiée en 1786. Toutes ces histoires se réduisent à nous apprendre que l'esprit de dispute et de parti amena enfin la destruction et démolition totale de ce monastère célèbre. « Louis XIV, dit un auteur, lassé » de voir des fillettes infatigablement argumenter » sur la grâce et la prédestination, rejeter les décisions de l'Eglise, faire de leur maison le rendez-vous de tous les factieux d'un parti fanatique et » dangereux, a pris enfin, de concert avec le pape, » la sage résolution de mettre ces pauvres et inquiètes créatures dans une situation plus paisible, » en les dispersant en divers monastères, et de faire » raser leur maison. La charrue y a passé, et on a » vu croître de bons épis là où l'on n'entendait que » de tristes ergoteries sur saint Augustin. » *Lettres à Morénas sur son abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleury*, 1757, in-12; on y retrouve la chaleur de son esprit et de son parti. Les tomes 10 et 11 de l'*Histoire littéraire de France*, (voy. RIVET DE LA GRANGE). Clément avait encore composé une *Histoire des vies de saint Bernard et de Pierre le Vénérable*. Ces deux morceaux ont été imprimés séparément, Paris, 1773, in-4, et se joignent à cette histoire comme 13^e vol. *Justification du sommaire de l'histoire ecclésiastique de Racine*, 1760, in-12. Quelques biographes l'attribuent à Rondet. Il a travaillé au recueil des *Lettres des papes* avec dom Durand, ouvrage commencé par dom Constant. *La vérité et l'innocence victorieuse de l'erreur et de la calomnie, au sujet du projet de Bourg-Fontaine*, 1758, 2 vol. in-12. (Voy. FILLEAU). « Ce livre qui est écrit chaudement, dit dom Chaudon, n'est pas le seul dans » lequel l'auteur ait réfuté les jésuites. Il donna dix » versées brochures contre eux avant et après l'arrêt » du parlement de 1762. Il aurait été sans doute plus » généreux de ne pas jeter des pierres à des gens qui » étaient à terre; mais puisqu'un religieux voulait » écrire contre des religieux, il aurait dû prendre » un ton plus modéré; le sien ne l'était assurément » pas. Qu'on en juge par ce titre d'une de ses brochures : *Authenticité des pièces du procès criminel » de religion et d'état qui s'instruit contre les jésuites » depuis deux cents ans, démontrée*, 1760, in-12. » C'est Clément qui a le plus contribué à la fameuse collection intitulée *Extraits des assertions dangereuses et pernicieuses des ouvrages des jésuites* : ouvrage où l'on voit partout, selon l'évêque de Sarlat (*Instruction pastorale* du 28 novembre 1764), l'empreinte d'une main ennemie de Dieu et de ses saints, de l'Eglise et de ses ministres, du roi et de ses sujets. Voy. cette *Instruction*, celle de l'archevêque de Paris du 28 octobre 1763, où cet ouvrage est réfuté avec assez de détail. Voy. encore la *Réponse aux Extraits des assertions*, 1765, 3 vol. in-4, où l'on montre les falsifications et les altérations de toute espèce, dont les *Extraits* sont farcis.

CLÉMENT (Cassius-Clemens), sénateur, prit le parti de Pescennius Niger contre l'empereur Sévère. Comme ce prince lui faisait son procès en personne,

il lui représenta avec beaucoup de hardiesse, que la cause de Niger, quoique vaincu, n'était pas moins juste que celle de Sévère qui était vainqueur; qu'ils avaient tous deux eu le même but de détrôner un usurpateur; et que si Sévère punissait les partisans de Niger, il devait punir les siens propres; que c'était commettre une injustice dont il ne se laverait jamais aux yeux de la postérité. Ces réflexions firent rentrer en lui-même l'empereur, qui accorda la vie à Clément, avec une partie de ses biens, l'an de J.-C. 194.

CLÉMENT I^{er} (saint), disciple de saint Pierre, dont il reçut l'ordination suivant le témoignage de Tertullien, succéda l'an 91 à saint Clet ou Anaclel. Saint Paul parle de lui dans son *Épître aux Philippiens*. Ce fut sous son pontificat que Domitien excita la seconde persécution contre les chrétiens. Quelques savants prétendent que c'est à saint Clément qu'on doit la mission des premiers évêques dans les Gaules, que d'autres rapportent au pontificat de saint Fabien. Il mourut saintement, ou, selon d'autres, il souffrit le martyre l'an 100. Les actes que Métaphraste nous a donnés de son martyre ne méritent aucune considération; mais cela ne prouve pas que saint Clément n'a pas versé son sang pour la foi. Rufin, le pape Zozime, et le concile de Bâz, tenu en 432, lui donnent expressément le titre de martyr. Il est mis aussi au nombre des martyrs dans le canon de la messe. On a attribué à ce saint pape, les *Constitutions apostoliques*, livre ancien et utile. Les *Reconnitions*, ouvrage cité par Origène, saint Epiphane et Rufin, qui ont cru qu'effectivement ce livre était de saint Clément, mais que les ébionites l'avaient étrangement défiguré; le pape Gélase l'a mis au rang des livres apocryphes. Cinq lettres qui sont du nombre des Décrétales. Les critiques conviennent aujourd'hui assez généralement que tout cela n'est pas de saint Clément. Ce qui en est indubitablement est une *Épître aux Corinthiens*, longtemps perdue, retrouvée dans le xvi^e siècle, et publiée à Oxford en 1633 par Patricius-Junius, sur un manuscrit venu d'Alexandrie, où elle est à la fin du nouveau Testament. C'est un des plus beaux monuments de l'antiquité. « Il y a, dit Tillemont, » beaucoup de force et d'onction, accompagnée de » prudence, de douceur, de zèle et de charité. Le » style en est clair. Elle a un grand rapport avec » l'*Épître aux Hébreux*. On y trouve le même sens » et les mêmes paroles; ce qui a fait croire à quel- » ques-uns que saint Clément était le traducteur de » cette épître de saint Paul. » Plusieurs critiques lui attribuent encore une autre *lettre aux Corinthiens*, dont il ne nous reste qu'un grand fragment publié en latin par Godefroi Wendelin, et en grec par Patricius Bunius. Il paraît en effet qu'il en est véritablement l'auteur. Saint Denis de Corinthe, dans sa lettre à Soter, évêque de Rome, atteste que, de temps immémorial, on la lisait dans son église. Saint Irénée la qualifie de *très-puissante et très-persuasive*. Clément d'Alexandrie la rapporte dans ses *Stromates*, sect. 5, conforme au fragment que nous en avons. Origène la cite dans son commentaire sur saint Jean, et dans son livre des *Principes*. Il est faux, comme le dit M. de Burigny, « qu'Eusèbe,

» saint Jérôme et Photius la rejettent absolument. » Philippe Rondinini a donné la vie de ce pape sous ce titre *De S. Clemente papâ et martyre, ejusque basilica in urbe Romæ*, Rome, 1706, in-4.

CLÉMENT II, successeur de Grégoire VI, saxon de naissance, appelé auparavant *Suidger*, évêque de Bamberg, élu pape au concile de Sutri en 1046, mourut le 9 octobre 1047. C'était un pontife vertueux, qui montra beaucoup de zèle contre la simonie.

CLÉMENT III (Paul ou Paulin), romain, évêque de Preneste, obtint la chaire apostolique après Grégoire VIII, le 19 décembre 1187, et mourut le 27 mars 1191, après avoir publié ainsi que son prédécesseur une croisade contre les Sarrasins. C'est le premier des papes qui ait ajouté l'année de son pontificat aux dates du lieu et du jour.

CLÉMENT IV (GUIDO-FULCOLDI, ou FOULQUEZ, ou FOULQUET, ou bien GUY FOULQUOIS ou de FOULQUES), né de parents nobles à St.-Gilles sur le Rhône, d'abord militaire, ensuite jurisconsulte, devint secrétaire de saint Louis. Après la mort de sa femme il embrassa l'état ecclésiastique, fut archevêque de Narbonne, cardinal, évêque de Sabine, et légat en Angleterre. Il monta sur le saint Siège en 1263. On eut beaucoup de peine à lui faire accepter la papauté qu'il ne garda que trois ans, étant mort à Viterbe en 1268. Rien n'égale la modestie de ce pape, comme on le voit par une lettre qu'il écrivit à Pierre le Gros, son neveu. Il ne veut point que ses parents viennent le trouver sans un ordre particulier, ni qu'ils s'enorgueillissent et cherchent des partis plus avantageux à cause de son élévation, ni qu'ils se chargent de recommandations pour personne. Ses filles étant recherchées en mariage, il leur offrit une dot si modique, qu'elles aimèrent mieux se faire religieuses. Celle qu'il promit à sa nièce ne fut que de 300 livres tournois, encore à condition qu'elle épouserait le fils d'un simple chevalier. Il tâcha de dissuader saint Louis d'une nouvelle croisade, et ne la publia qu'avec répugnance; non qu'il improuvât le but de ces expéditions, mais parce que les mauvais succès qu'elles avaient eus jusqu'alors lui inspièrent une timidité prudente. On a dit que lorsque Charles de France, roi de Sicile, le consulta sur ce qu'il devait faire de Conradin, son prisonnier et son concurrent, le pontife lui conseilla de le faire mourir; mais Fleury et Muratori le justifient de cette fausse imputation, et Sponde encore mieux, en prouvant que Conradin fut mis à mort un an après celle du pape. On sait qu'après la mort de ce pape, il y eut un interrègne de trois ans. « Ce fut dans cet inter- » valle, dit un autre historien, marqué avec pré- » cision par Guillaume de Puy-Laurent, et par la » Chronologie de Montfort, qu'ont suivie les cri- » tiques modernes les plus estimables, et par con- » séquent après la mort de Clément IV, que Charles » d'Anjou fit mourir le jeune Conradin. Il est donc » inutile d'alléguer avec quelques apologistes si- » mulés pour paraître défendre Clément d'avoir » contribué à cette exécution barbare; il est, dis- » je, plus qu'inutile d'alléguer que Charles en fut » repris par ce pape et par ses cardinaux. » C'est

abus le pontificat de Clément IV que les confrères du Gonfalon s'associèrent à Rome en l'honneur de la sainte Vierge. Cette confrérie a été, dit-on, la première et le modèle de toutes les autres. On a de ce pape quelques ouvrages et des lettres dans le *Thesaurus anecdotorum* de Martenne.

CLÉMENT V, appelé auparavant Bertrand de Gouth ou de Goth, né à Villaudran dans le diocèse de Bordeaux, fut archevêque de cette église en 1300. Après la mort de Benoît XI, le sacré collège, longtemps divisé, se réunit en sa faveur. Son couronnement se fit le 14 septembre 1305 à Lyon où il appela les cardinaux. Matthieu Rosso des Ursins, leur doyen, dit à cette occasion : *L'Eglise ne reviendra de longtemps en Italie ; je connais les gascous*. Le vieux cardinal ne se trompait pas. Le nouveau pape établit la cour romaine sur le bord du Rhône. Il déclara vouloir faire son séjour à Avignon, et s'y fixa en 1309. « Cependant toutes les » raisons, dit l'abbé Bérault, faisaient du séjour » habituel de Rome un devoir indispensable pour » le pape, en qualité tant de chef de l'Eglise, que » d'évêque de cette capitale du monde. C'était là » que le prince des apôtres avait transféré, de l'Orient, la primauté de l'apostolat ; et en quittant » le séjour d'Antioche, il avait quitté en même » temps le titre de cette église, à laquelle il avait » eu soin de préposer un nouvel évêque. Par un » enchaînement de révolutions et de conjonctures, » où les plus hardis penseurs n'ont pu méconnaître la conduite de la Providence, la souveraineté de Rome, en passant à ces pontifes, les y » a mis sur un pied aussi digne de la suréminence » de leur rang, que favorable à la sainte liberté de » leur ministère. Les factions passagères des Romains, les troubles et les dangers de l'Italie, de » l'aveu même des apologistes de Clément V, n'en » eussent point banni un saint Léon, un saint Grégoire, tant d'autres pontifes d'une héroïque vertu : » et que doivent donc être tous les souverains pontifes, sinon des hommes supérieurs aux faiblesses » ordinaires de l'humanité ? » Les Romains se plainquirent beaucoup, et malheureusement la conduite de Clément V semblait fournir à la médisance. Ils dirent qu'il avait établi le saint Siège en France pour ne pas se séparer de la comtesse de Périgord, fille du comte de Foix, dont il était éperdument amoureux, et qu'il menait toujours avec lui. On l'accusait de faire un honteux trafic des choses sacrées, etc. Ces reproches, et d'autres qui peuvent être fondés à quelques égards, ont été beaucoup exagérés par Villani et d'autres historiens. Pour en juger sans préoccupation, il faut lire la sage et savante dissertation du Père Bernier, qu'on voit à la tête du 13^e tome de l'*Histoire de l'église gallicane*. Clément se joignit à Philippe le Bel pour exterminer l'ordre des Templiers, et l'abolit en partie dans un consistoire secret pendant le concile général de Vienne en Dauphiné, en 1310. On connaît les jugements divers que les historiens ont portés de cette abolition. Il paraît indubitable que le pape et le roi ont eu de très-grands torts, au moins dans la manière de procéder. Nous observons seulement que cette abolition ne s'est faite que

par un décret provisoire et non par un jugement définitif sur la réalité des crimes des accusés. *Non per modam definitivæ sententiæ, sed per viam provisionis et ordinationis apostolicæ*. Il est certain que les templiers, supposés même innocents, ne pouvaient plus exister avec honneur et avec fruit. Les historiens sont d'accord qu'ils sont convenus d'abord généralement des faits qu'on leur reprochait ; soit crainte, soit espérance, ils ont avoué, quoique quelques-uns se soient rétractés ensuite. Or, des hommes assez lâches pour se déshonorer eux-mêmes, pour se couvrir de la honte des crimes les plus énormes, ne pouvaient plus servir l'Eglise de Dieu sans scandale et sans murmure de la part des fidèles. Voy. MOLAY (Jacques de). Ce pontife mourut le 20 avril 1314, à Roquemaure, près d'Avignon, comme il se faisait transporter à Bordeaux pour respirer l'air natal. Sa mort presque subite, qui parut être la suite de l'ajournement fait par Molay (voyez encore ce nom), et divers accidents qui empoisonnèrent sa vie, fut regardée comme une punition de la conduite qu'il avait tenue à l'égard des templiers, et de la fausse démarche de faire d'Avignon la résidence du pontife romain. Son couronnement avait été suivi de présages que les Italiens regardèrent comme funestes. Ce spectacle avait attiré tant de monde, qu'une vieille muraille, trop chargée de spectateurs, s'écroula, blessa Philippe le Bel, écrasa le duc de Bretagne, renversa le pape et lui fit tomber la tiare de dessus la tête. Les Romains appellent encore aujourd'hui la translation du saint Siège, *la captivité de Babylone*. On doit à Clément V une compilation nouvelle, tant des décrets du concile général de Vienne auquel il avait présidé, que de ses épîtres ou constitutions ; c'est ce qu'on appelle les *Clémentines*, dont les éditions de Mayence, 1460, 1467, 1471 et 1473, in-fol. sont rares.

CLÉMENT VI (Pierre-Roger), limousin, docteur de Paris, monta sur le siège pontifical en 1342, après la mort de Benoît XII. Il avait été bénédictin de la Chaise-Dieu en Auvergne, puis archevêque de Rouen, enfin cardinal. Le commencement de son pontificat fut marqué par la publication d'une bulle, par laquelle il promettait des grâces à tous les pauvres clercs qui se présenteraient dans deux mois. Cette promesse en attira en peu de temps plus de 100 mille, qui inondèrent Avignon et fatiguèrent le pape. Clément ne trouva rien de mieux que de faire quantité de réserves de prélatûres et d'abbayes, en dérogeant aux élections des chapitres et des communautés ; dérogeation qui produisit peut-être un plus grand mal que le bien qu'il voulait faire. En 1345, il accorda pour la 50^e année, l'indulgence que Boniface VIII n'avait établie que pour la centième. Sa bulle la première qui compare cette indulgence au jubilé de l'ancienne loi. On compta à Rome en 1350, depuis un million, jusqu'à 1200 mille pèlerins. Clément VI mourut en 1352, dans de grands sentiments de religion. L'année d'avant, étant tombé malade, il donna une constitution où il disait : « Si autrefois étant à un moindre rang, ou depuis que nous sommes élevé sur la chaire apostolique, il nous

est échappé, en disputant ou en prêchant, quelque chose contre la foi catholique ou la morale chrétienne, nous le révoquons et le soumettons à la correction du saint Siège. » Pétrarque qui vivait de son temps lui donne l'éloge de très-savant pontife. Clément VI n'oublia rien pour délivrer l'Italie de la tyrannie de Louis de Bavière qui avait pris le titre d'empereur; il envoya un légat dans le royaume de Naples pour travailler à la réunion des Grecs et des Arméniens. Ce pape a composé divers ouvrages, des sermons et un beau discours à la canonisation de saint Yves. Fleury (tom. 20, liv. 93, n. 13) a tracé un portrait peu favorable de ce pape, sur la seule autorité de Matthieu Villani, historien passionné, créature de Louis de Bavière, d'autant plus suspect sur le compte de Clément, qu'il ne voit rien en lui que d'odieux, à l'exception de sa science, qu'il fait l'effort de donner pour médiocre; tandis qu'une foule d'autres historiens lui accordent une érudition et des lumières supérieures, une extrême bienfaisance, un fonds d'humanité, de bonté et de douceur, qui a fait dire à Pétrarque lui-même que jamais personne n'avait porté à plus juste titre le nom de Clément. Un particulier, qui l'avait grièvement offensé dans sa première condition, osa lui demander une grâce extraordinaire quand il fut pape. Clément se souvint de l'injure et dit : Non, jamais on ne me reprochera de m'être vengé; et sur-le-champ il accorda ce qu'on lui demandait (Voy. AUDEBRAND). La facilité confiante avec laquelle Fleury a répété les calomnies de Villani, doit suffire pour tenir le lecteur en garde contre les jugements que cet historien de l'Eglise a portés sur plusieurs hommes illustres, et particulièrement sur quelques souverains pontifes.

CLÉMENT VII (Jules de Médicis), d'abord chevalier de Rhodes, succéda à Adrien VI en 1523. Cru dans sa jeunesse fils naturel de Julien de Médicis, Léon X son parent le déclara légitime, sur la déposition de quelques personnes qui assurèrent qu'il y avait eu entre son père et sa mère une promesse de mariage. La faveur dont il jouit sous ce pape, la pourpre dont il fut honoré, lui frayèrent le chemin à la chaire pontificale. Il reçut une ambassade solennelle de David, roi d'Abyssinie, qui lui demanda des missionnaires, et reconnut sa primauté, dans l'assemblée de Bologne, en présence de Charles-Quint qui venait d'être couronné empereur. Il se ligua avec François I^{er}, les princes d'Italie et le roi d'Angleterre, contre Charles. Cette ligue appelée sainte, parce que le pape en était le chef, ne lui procura que des infortunes. Le connétable de Bourbon, qui avait quitté François I^{er} pour Charles-Quint, fit sommer Clément VII de lui donner passage par Rome pour aller à Naples, en 1527. Le pape refusa, et sa capitale fut saccagée pendant deux mois entiers. Il y avait beaucoup de luthériens parmi les impériaux. Les soldats de cette secte s'étant saisis des habits du pape et de ceux des cardinaux, s'assemblèrent dans le conclave, revêtus de ces habits; et après avoir dégradé Clément, ils élurent à sa place l'hérésarque Luther. Le pape, assiégré dans le château Saint-Ange, n'en sortit

qu'au bout de six mois, déguisé en marchand. Il fut obligé d'accepter toutes les conditions qu'il plut au vainqueur de lui imposer. Henri Spelman, protestant anglais, dans son *Histoire des sacrilèges*, attribue ses disgrâces à la facilité avec laquelle ce pape se prêta à la suppression de plusieurs monastères, demandée par Wolsey. Clément VII eut bientôt après un nouveau sujet de chagrin. Ayant refusé, comme il le devait, des lettres de divorce à Henri VIII, et se voyant forcé de condamner son mariage avec Anne de Boulen, il lança contre lui une bulle d'excommunication, qui servit à ce prince de prétexte pour consommer un des plus odieux schismes qui aient désolé l'Eglise catholique. Des auteurs peu instruits, ou trop avides à saisir les faibles débitées contre les papes, ont dit que Clément VII avait provoqué ce malheur par sa précipitation; mais c'est un conte réfuté par l'abbé Raynal, dans ses *Antiq. hist.*, et par Voltaire, dans les *Annales de l'empire*. Ce dernier dit expressément que le pape ne put se dispenser d'excommunier Henri. Cette calomnie d'ailleurs se réfute par toutes les circonstances d'un événement si désagréable au saint Siège, par tout ce qui avait précédé la consommation du schisme, par l'impossibilité évidente de ramener Henri à des principes chrétiens. L'abbé Bérault met tout cela en évidence dans son *Histoire de l'Eglise*, accumule les faits qui confondent l'imposture, réfute la relation de Martin du Bellay, qui, quand même elle serait vraie, ne prouverait rien, et conclut que, s'il y a quelque chose d'étonnant et d'excessif dans la conduite du pape, c'est sa constante et invincible patience qui s'est soutenue longtemps après l'évanouissement total de toute espérance de conciliation. Le caractère de Henri (voy. ce nom) est une espèce de confirmation de ce que cet historien écrit sur cette matière. L'excommunication ne fut d'ailleurs portée que le 23 mars, et dès le 14 du même mois le parlement avait fait une défense sévère de reconnaître le saint Siège. Clément mourut le 26 septembre 1534, et eut Paul III pour successeur. Il avait eu, quelques-temps avant sa mort, une entrevue à Marseille avec François I^{er}, qui maria son fils le duc d'Orléans, depuis Henri II, avec Cathérine de Médicis. Voy. GENÈVE (Robert de).

CLÉMENT VIII (Hippolyte Aldobrandin), natif de Fano, fut couronné pontife après la mort d'Innocent IX, le 30 janvier 1592. Craignant que le calvinisme ne vint à régner en France avec Henri IV, il y envoya un légat pour engager les catholiques à élire un roi; mais Henri, avant su que le pape était secrètement bien disposé à son égard, envoya à Rome du Perrot et d'Ossat, depuis cardinaux, qui parvinrent à le réconcilier avec le saint Siège. Le pape, extrêmement satisfait de cet événement, voulut le faire passer à la postérité par des médailles qui portaient son portrait d'un côté, et de l'autre, celui d'Henri IV. Clément eut un nouveau sujet de joie dans la même année 1593, mais il ne fut que passager. Deux évêques russes vinrent prêter obédience au saint Siège, au nom du clergé de leur pays; mais, de retour chez eux, ils trouvèrent leur Eglise plus obstinée que jamais dans le schisme.

Une autre légation du patriarche d'Alexandrie eut des suites plus heureuses. Les députés abjurèrent entre ses mains les erreurs des Grecs, et reconnurent la primauté de l'église romaine. Le livre du jésuite Molina ayant fait naître des disputes entre les dominicains et les jésuites sur les matières de la grâce, le roi d'Espagne renvoya les combattants à Clément VIII. Ce pontife établit à Rome les fameuses congrégations de *Auxiliis*, ou *Des secours de la grâce*, composées de prélats et de docteurs distingués. Ces congrégations commencèrent à s'assembler le 2 janvier 1598. Le pape avait cette affaire fort à cœur. Il assista en personne à toutes les conférences, toujours accompagné de quinze cardinaux. Les soins qu'il se donna pour faire finir ces disputes, continuèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mars 1603, à 69 ans. Il n'eut pas le bonheur de les terminer. Elles recommencèrent sous Paul V, son successeur. Clément fut recommandable comme pontife et comme prince. Il condamna les duels, ramena un grand nombre d'hérétiques au sein de l'Eglise, et ne contribua pas peu à la paix de Vervins en 1598. Jamais pape ne récompensa avec plus de soin les savants et les personnes de mérite; il éleva au cardinalat Baronius, Bellarmine, Tolet, d'Ossat, du Perron et plusieurs autres grands hommes. Après la mort d'Alphonse II, duc de Ferrare et de Modène, il accrut le domaine ecclésiastique du duché de Ferrare. César d'Est, cousin-germain d'Alphonse, mais déclaré bâtarde, prit les armes inutilement, et s'accommoda avec le pape en renonçant au Ferrarois. Clément VIII a corrigé le *Pontifical romain*, imprimé à Paris en 1664, in-fol., et 1683, in-12, et le *Cérémonial des évêques*, ibid., 1633, in-fol. Un historien véridique a porté de ce pontife le jugement suivant : « Zélé pour la propagation de l'Evangile, pour l'extirpation des hérésies qui ravageaient l'Europe, pour la conversion des schismatiques de l'Orient, pour le rétablissement des mœurs et de la discipline, il était si infatigablement appliqué à tous ses devoirs, que les années et les infirmités ne lui firent jamais rien relâcher de son travail. Il aimait les sciences et était fort savant lui-même, libéral; extrêmement charitable, sobre et frugal, ou plutôt austère, jeûnant fréquemment, ajoutant à ses longues oraisons des pratiques de pénitence qui auraient édifié dans un simple religieux. Il se confessait tous les jours au pieux cardinal Baronius; et tous les jours, sans y manquer, il disait la messe avec une dévotion qui lui faisait bien souvent répandre des larmes. Humble de cœur et d'effet, nonobstant un certain air d'empire et un ton absolu, on le vit plus d'une fois au tribunal de la pénitence, recevoir, comme eût fait un bon curé, tous ceux qui se présentaient. Jaloux encore de conserver les droits de son siège, il ne les outra point, ou du moins il évita les excès où avaient donné quelques-uns de ses prédécesseurs. Tel fut le pape que d'effrontés sectaires, par un article formel de leur foi, tinrent pour l'antéchrist. »

CLÉMENT IX (Jules de ROSPIGLIOSI), né, en 1600, d'une famille noble de Pistoie en Toscane, successeur d'Alexandre VII en 1667, pontife libéral, ma-

gnifique, ami des lettres, et illustre par son caractère pacifique. Il commença par décharger les peuples de l'état ecclésiastique, des tailles et des autres subsides; et il employa ce qui lui restait de son revenu à procurer du secours à Candie contre les Turcs. Il ne souhaita pas moins ardemment de donner la paix à l'église de France. Les évêques de Beauvais, d'Angers, de Pamiers et d'Alet, qui avaient montré la plus grande opposition à la signature pure et simple du formulaire d'Alexandre VII, voulant rentrer dans la communion du saint Siège, assurèrent Clément IX qu'ils y avaient enfin souscrit, sans exception ni restriction quelconque. Cependant, malgré ces protestations, ils assemblèrent leurs synodes, où ils firent souscrire le formulaire avec la distinction expresse du fait et du droit, et ils en dressèrent des procès-verbaux qu'ils eurent soin de tenir secrets. Dix-neuf évêques se joignirent à eux pour certifier au pape la vérité de ce que ceux-ci lui avaient mandé. Des assertions aussi positives déterminèrent Clément IX à recevoir les quatre évêques à sa communion en 1668. Mais à peine cette réconciliation fut-elle rendue publique, que les quatre évêques et leurs partisans publièrent les procès-verbaux qu'ils avaient dérobés jusqu'alors à la connaissance du clergé; et ils en inférèrent que le pape, en se réconciliant avec eux, avait approuvé la signature avec la distinction du droit et du fait. C'est ce qu'on a appelé, assez mal à propos, *la paix de Clément IX* (Voy. les brefs de Clément IX à ce sujet, l'un adressé au roi, l'autre aux quatre évêques, le troisième aux évêques médiateurs; la relation du cardinal Rospigliosi, la harangue du cardinal Estieus dans la congrégation du consistoire du 4 janvier 1693, et la *Défense de l'histoire des cinq propositions*, p. 396.) Ce pontife, dont le règne fut trop court, mourut le 9 décembre 1669, du chagrin que lui causa la perte de Candie.

CLÉMENT X (Jean-Baptiste-Emile ALTIÉRI), romain, fut fait cardinal par Clément IX son prédécesseur. Ce pape, au lit de la mort, se hâta de le revêtir de la pourpre sacrée, et lorsqu'Altiéri vint le remercier de sa promotion, il lui dit : « Dieu vous destine pour être mon successeur; j'en ai quelque pressentiment. » La prédiction de Clément IX s'accomplit; et son successeur, élu le 29 avril 1670, fut aussi doux et aussi pacifique que lui. Il mourut en 1676, à 86 ans. Le cardinal-patron, son neveu, gouverna sous son pontificat; ce qui fit dire au peuple, « qu'il y avait deux papes, » l'un de fait, l'autre de nom. »

CLÉMENT XI (Jean-François ALBANI), né à Pézaro en 1649, fut créé cardinal en 1690, élu pape le 23 novembre 1700, après Innocent XII. Il n'accepta la tiare qu'au bout de trois jours, et qu'après avoir consulté des hommes pieux et éclairés, pour savoir s'il devait se charger de ce fardeau. Le cardinal de Bouillon, devenu depuis peu doyen du sacré collège, eut beaucoup de part à la nomination de Clément XI, dont l'esprit, la piété et la prudence s'étaient fait connaître sous les pontificats précédents. Il n'avait que 31 ans; l'Eglise avait besoin d'un pape qui fût dans la force de l'âge. L'Italie allait devenir le théâtre de la guerre : en effet,

celle de la succession ne tarda pas à s'allumer. L'empereur Léopold I^{er} l'obligea de reconnaître l'archiduc pour roi d'Espagne. Clément, quoique, naturellement porté pour la France, renonça à son alliance, et reforma les troupes qu'il avait armées. Son pontificat fut encore troublé par les querelles du jansénisme. Il donna en 1703 la bulle *Vineam Domini Sabaoth*, contre ceux qui soutenaient les cinq fameuses propositions, et qui prétendaient qu'on satisfaisait par le silence respectueux à la soumission due aux bulles apostoliques. En 1713, il publia la célèbre constitution *Unigenitus* contre cent et une propositions du nouveau Testament de Quesnel, prêtre de l'Oratoire. L'abbé Renaudot, si on en croit Voltaire, rapportait qu'étant à Rome la première année du pontificat de Clément XI, un jour qu'il alla voir ce pape ami des savants, et qui l'était lui-même, il le trouva lisant le livre qu'il proscrivit ensuite : « Voilà, lui dit le pape, un ouvrage excellent ; nous n'avons personne à Rome » qui soit capable d'écrire ainsi. Je voudrais attirer » l'auteur auprès de moi. » Mais outre que rien n'est plus suspect que ces sortes d'anecdotes dans la bouche de Voltaire, il ne faut pas regarder ces éloges, supposé qu'ils soient réels, et les censures dont ils furent suivis, comme une contradiction. On peut être fort touché, dans une lecture, des beautés frappantes d'un ouvrage, et en condamner ensuite les défauts cachés. Le bien, il est vrai, s'y montrait de tous côtés ; le mal, il fallait le chercher, mais il y était. Clément XI mourut le 19 mars 1721, dans sa 72^e année, après un règne de plus de 20 ans. Ce pape était aussi pieux que savant ; il forma une congrégation composée des plus habiles astronomes d'Italie, pour soumettre à leur examen le calendrier grégorien. On y reconnut quelques défauts ; mais comme on ne pouvait les corriger que par des moyens très-difficiles, on aimait mieux le laisser tel qu'il était. Clément XI donna retraite au fils du prétendant d'Angleterre, qui a toujours joui depuis des honneurs de la royauté dans cette capitale du monde chrétien. C'est encore à ce pontife que la Provence dut quelques bâtiments chargés de grains, avec des sommes considérables, qu'il envoyait pour être distribués pendant la peste de 1720. Clément XI écrivait bien en latin. Le *Bullaire* de ce pape a été publié en 1718, in-folio ; les *Harangues consistoriales* en 1722, in-folio. Le cardinal Albani, son neveu, recueillit tous ses ouvrages et les fit imprimer à Rome en 2 vol. in-folio, 1729. Sa vie est à la tête de ce recueil. Lefteau et Reboulet l'ont aussi écrite. Le premier a publié la sienne, 1732, 2 vol. in-12, et le second à Avignon, 1752, in-4. Il n'y a pas de genre d'horreurs que les jansénistes n'aient répandu sur le compte de ce grand pontife ; à l'imitation de tous les hérétiques, ils se sont élevés avec fureur contre celui qui a proscrit leurs erreurs. Sa constitution n'en est pas moins devenue une règle de foi dans toute l'étendue de l'Eglise, et une espèce de signal où l'on reconnaît ses véritables enfants : on peut dire qu'elle est comme l'*Omousios* et le *Theotocos* de ce siècle. Voy. ALEXANDRE VII.

CLÉMENT XII (Laurent Corsini), pape après Be-

noît XIII en 1730, mort le 6 février 1740, presque âgé de 88 ans, était né à Rome d'une ancienne famille de Florence. Il abolit une partie des impôts, et fit châtier ceux qui avaient malversé sous le pontificat précédent. Le lendemain de son couronnement, le peuple, assemblé de toutes parts, avait crié à sa suite : *Vive le pape Clément XII ! Justice des injustices du dernier ministère !* Ses revenus furent pour les pauvres. Son trésorier lui ayant rendu ses comptes, il vit qu'il n'avait pas 1,500 écus en caisse : « Comment, dit le pontife, j'étais plus riche étant » cardinal que depuis que je suis pape, » et cela était vrai. Après sa mort, le peuple romain lui érigea par reconnaissance une statue de bronze, qui fut placée dans une des salles du Capitole.

CLÉMENT XIII (Charles Rezzonico), d'une famille originaire de Côme dans le Milanais, naquit à Venise en 1693. Il fut d'abord protonotaire apostolique participant, puis gouverneur des villes de Riéti et de Fano, ensuite auditeur de la Rote pour la nation vénitienne. Clément XII, plein d'estime pour ses connaissances et ses vertus, le décora de la pourpre en 1737. Il fut élevé sur le siège de Padoue en 1743, et signala son épiscopat par une piété si tendre et une charité si généreuse, qu'après la mort de Benoît XIV, il fut élu pape le 6 juillet 1758. Son pontificat sera longtemps célèbre par l'expulsion des jésuites du Portugal, de la France, de l'Espagne et du royaume de Naples. Les efforts du pontife pour les soutenir, et la bulle *Apostolicum* qu'il donna en leur faveur, furent inutiles. Ayant voulu exercer en 1768, dans les états de Parme, une autorité qu'il croyait lui appartenir comme seigneur suzerain, il perdit le comtat d'Avignon et la principauté de Bénévent, qui ne furent rendus au saint Siège que sous son successeur. Clément XIII mourut au commencement de 1769, avec la douleur de n'avoir pu pacifier les troubles élevés dans l'Eglise. Un grand fonds de religion et de bonté, un caractère bienfaisant, une douceur inaltérable, lui ont mérité les regrets de ses sujets et la vénération des ennemis même du saint Siège. « Les bons citoyens, » dit le comte d'Albon, ne peuvent, sans une vive » émotion, prononcer le nom de Clément XIII : » c'était vraiment le père du peuple ; il n'avait rien » de plus à cœur que de le rendre heureux, il y » travaillait avec zèle. Le chagrin qu'il ressentait » le plus vivement, qui lui arracha même souvent » des larmes, était de voir des infortunés, dont il » ne pouvait soulager les maux. » M. de La Lande rapporte un trait, qui prouve combien ce pontife était éloigné de faire entrer dans ses projets quelques motifs de vanité, ou le vain désir des applaudissements humains. « Le pape, dit-il, en » parlant du dessèchement des marais Pontins, le » désirait personnellement ; lorsque je rendis compte » à sa sainteté de cette partie de mon voyage, elle » y prit un intérêt marqué, et me demanda avec » empressement ce que je pensais de la possibilité » et des avantages de ce projet, je les lui exposai » en détail ; mais ayant pris la liberté d'ajouter que » ce serait une époque de gloire pour son règne, le » pontife religieux interrompit ce discours profane, » et joignant les mains vers le ciel, il me dit pres-

» que les larmes aux yeux : ce n'est pas la gloire
 » qui nous touche ; c'est le bien de nos peuples que
 » nous cherchons. » (*Voyage en Italie*, par M. de La
 Lande, seconde édition, Paris, 1786, tom. vi^e, p.
 452.) Ceux qui ont conclu qu'il avait des torts,
 puisqu'il n'a pu être d'accord avec les puissances
 de la terre, n'ont peut-être pas assez réfléchi sur
 les devoirs de sa place et l'esprit de la religion
 dont il était le pontife.

CLÉMENT XIV (Jean-Vincent-Antoine GANGANELLI),
 naquit d'un médecin, à Saint-Archangelo, bourg
 près Rimini, le 31 octobre 1703. Dès l'âge de 18 ans,
 il entra dans l'ordre des mineurs conventuels ; et
 après avoir professé la théologie en différentes villes
 d'Italie, il vint à l'âge de 35 ans enseigner cette
 science à Rome, au collège des Saints-Apôtres. La
 finesse de son esprit, l'enjouement de son caractère
 le firent aimer de Benoît XIV : sous le règne de ce
 pontife, il devint consulteur du saint Office, place
 importante à Rome. Clément XIII le décora de la
 pourpre en 1759. Ce pape étant mort en 1769, le
 conclave fut très-orageux. Enfin le sacré collège,
 décidé par le cardinal de Bernis, proclama le car-
 dinal Ganganelli souverain pontife le 19 mai 1769.
 Jamais pape n'avait été élu dans des temps plus dif-
 ficiles. Un esprit de vertige, répandu de toutes
 parts, attaquait et le trône et l'autel. Clément XIV
 chercha d'abord à se concilier les souverains : il en-
 voya un nonce à Lisbonne ; il supprima la lecture
 de la bulle *In cœno Domini*, qui déplaisait aux
 princes (voy. BONIFACE VIII) ; il négocia avec l'Es-
 pagne et la France. Pressé de se décider sur le sort
 des jésuites, il demanda du temps pour examiner
 cette grande affaire. « Je suis, écrivait-il, le père
 » des fidèles, et surtout des religieux. Je ne puis
 » détruire un ordre célèbre, sans avoir des raisons
 » qui me justifient aux yeux de Dieu et de la posté-
 » rité. » Sollicité plus vivement que jamais, il
 donna, le 21 juillet 1773, le fameux bref qui éteint
 la compagnie de Jésus. Clément XIV ne survécut
 pas longtemps à cette suppression : il mourut le
 22 septembre 1774. Sa maladie avait pris sa source
 dans des darts rentrés, que l'art des médecins
 s'efforça vainement d'attirer au dehors. Le bruit de
 poison que des gens de parti ont fait courir pour
 rendre odieuse la mémoire des jésuites, a été solen-
 nellement réfuté par les médecins du pape, en par-
 ticulier par M. Salicetti, homme d'une probité égale
 à ses grandes connaissances médicales ; il était
 déjà par l'axiome de droit *Cui bono* ? Clément XIV
 forma un muséum, où il rassembla beaucoup de
 précieux restes de l'antiquité. Il fut sobre, désinté-
 ressé et ne connut pas le népotisme. Sa succession
 ne passa pas 700,000 livres. On le pressait de faire
 un testament ; il répondit « que les choses iraient à
 » qui elles appartiendraient. » Caraccioli a donné
 la *Vie de ce pontife*, Paris, 1775, in-12 ; ce n'est
 qu'une compilation des gazettes du temps ; et ses
 lettres prétendues, 1776-1777, 3 vol. in-12 (voy.
 CARACCIOLI). Le comte d'Albon dans ses *Discours sur*
l'histoire, le gouvernement, etc., t. 2, p. 253, parle
 de ce pape dans les termes suivants : « Les esprits
 » sont bien partagés sur le compte de Clément XIV ;
 » et les portraits qu'en ont tracés différentes mains

» se ressemblent si peu qu'il est impossible d'y
 » apercevoir la physionomie et les traits d'une même
 » personne. Les uns en parlent sur le ton de l'éloge
 » le plus outré ; ils le vantent comme un homme
 » rare, qui s'est créé lui-même, et qui dans peu de
 » temps a eu le mérite et la gloire de se rendre
 » célèbre. Les autres, avec le mordant de la satire,
 » assurent qu'on le peint d'un seul trait, en disant
 » qu'il n'a eu que le triste et malheureux talent de
 » se rendre fameux. Comment démêler la vérité et
 » la tirer du milieu des ombres épaisses dont on
 » affecte de l'envelopper ? On nous met en mains
 » de gros volumes, pour étaler à nos yeux les vastes
 » connaissances du pontife, l'étendue de son esprit,
 » la solidité de son jugement, ses grandes vues,
 » son habileté dans le maniment des affaires ; l'en-
 » thousiasme ne doit jamais tenir lieu de preuves :
 » les amis, les admirateurs du pape Ganganelli s'a-
 » gitent, se tourmentent peut-être en vain pour
 » communiquer au public les sentiments dont ils
 » sont échauffés. Une voie plus courte et plus sûre
 » se présente pour résoudre le problème. Quel bien
 » ce pontife a-t-il fait ? Voilà quelle doit être son
 » apologie, sa conduite et ses œuvres. En appre-
 » nant ce qu'il a fait, tout le monde saura évidem-
 » ment ce qu'il fut. »

CLÉMENT VII, regardé comme antipape, prit ce
 nom en 1578. Voy. GENÈVE (Robert de).

CLÉMENT VIII, antipape. Voy. MUGNOS (Gilles).

CLÉMENT d'Alexandrie (Titus-Flavius, Saint),
 philosophe platonicien, devenu chrétien, s'attacha
 à saint Panténus qui gouvernait l'école d'Alexan-
 drie, et qu'il compare à une abeille industrieuse qui
 formait son miel des fleurs des apôtres et des pro-
 phètes. Clément fut mis après lui à la tête de cette
 école l'an 190. Il eut un grand nombre de disciples,
 que l'on compta ensuite parmi les meilleurs mai-
 tres : entre autres, Origène, et Alexandre, évêque
 de Jérusalem. Il mourut vers l'an 217. Parmi ses
 ouvrages, les plus célèbres sont : *L'Exhortation*
aux païens, qui a pour objet de faire sentir l'absur-
 dité de l'idolâtrie ; et cette absurdité devient sin-
 gulièrement frappante par le précis historique que
 donne l'auteur de la mythologie païenne. Saint
 Clément a inséré dans cet ouvrage plusieurs dé-
 couvertes curieuses qu'il avait faites dans ses
 voyages, dont il se sert pour fortifier ses raison-
 nements, et qui attachent agréablement le lecteur.
 Son *Pédagogue*. C'est, selon lui, un maître destiné
 à former un enfant dans la voie du ciel, et à le
 faire passer de l'état d'enfance à celui d'homme
 parfait ; ses *Stromates* ou *Tapisseries*, recueil de
 mélanges divisé en 8 livres, où il y a peu d'ordre.
 « On ne peut, dit l'auteur lui-même, comparer cet
 » ouvrage à un jardin, où les arbres et les plantes
 » sont rangés avec symétrie ; il ressemble plutôt à
 » un amas d'arbres sauvages, venus d'eux-mêmes,
 » et qui sont éparés çà et là. » Il ajoute qu'il l'avait
 fait pour lui servir de répertoire dans sa vieillesse,
 lorsque la mémoire viendrait à lui manquer. On
 l'a accusé d'avoir trop suivi les principes des an-
 ciens philosophes, de ne s'être pas toujours exprimé
 avec assez d'exactitude. Mais on peut en général
 expliquer d'une manière favorable les endroits qui

paraissent obscurs ou peu corrects. Si le style de cet ouvrage est un peu dur, on en est dédommagé par l'érudition qui y règne, et par l'abondance et la variété des matériaux qu'il renferme; ses *Hypotyposes* ou *Instructions*, dans lesquelles il fait un peu trop d'usage du platonisme, surtout pour un docteur si voisin des apôtres. L'école d'Alexandrie ne s'appliqua pas assez à éviter ce reproche; ses chefs, en inventant des systèmes fondés sur la métaphysique, parurent s'écarter de la simplicité de la foi. L'érudition de Clément était consommée dans le sacré et dans le profane. Il était beaucoup plus fort sur la morale que sur le dogme. Il a écrit presque toujours sans ordre et sans suite. Son style est en général fort négligé, excepté dans son *Pédagogue* où il est plus fleuri. « Nous convenons, dit un » savant théologien, que ce Père est souvent obscur, » qu'il est difficile de prendre le vrai sens de ce » qu'il dit; mais les philosophes qu'il copie ou qu'il » réfute, n'étaient pas eux-mêmes fort clairs. Qui- » conque cependant se donnera la peine de le lire, » sera frappé de l'étendue de son érudition, des » grandes idées qu'il avait conçues de la miséricorde » divine, de l'efficacité de la rédemption, de la » sainteté à laquelle un chrétien doit tendre. Il a » jugé les païens qu'il connaissait très-bien, avec » moins de sévérité que n'ont fait plusieurs autres » Pères; mais il n'a dissimulé ni leurs erreurs, ni » leurs vices. » La meilleure édition des ouvrages de ce Père est celle d'Oxford, donnée par le docteur Potler en 1715, 2 vol. in-fol. La réimpression de Venise, 1757, est moins estimée, quoiqu'elle ait des augmentations. On fait encore cas de l'édition de Paris, 1616; celle-ci est peu commune. Une partie de ses ouvrages ont été traduits en français, Paris, 1696, in-8. Benoît XIV, dans une dissertation qui est à la tête du Martyrologe romain, lui conteste le titre de *saint*, mais il paraît qu'on doit le lui donner. (*Voy. le Journ. hist. et littér.* 1^{er} fev. 1783, p. 186.)

CLÉMENT (Jacques), dominicain, natif du village de Sorbonne, au diocèse de Sens, était âgé d'environ 25 ans, et venait d'être fait prêtre, lorsqu'il prit la résolution d'assassiner Henri III. C'était un homme d'un esprit faible et d'une imagination déréglée. Il partit de Paris le dernier de juillet 1589, avec plusieurs lettres de recommandation, et fut amené à Saint-Cloud par la Guesle, procureur-général. Celui-ci soupçonnant un mauvais coup, et l'ayant fait épier pendant la nuit, on le trouva profondément endormi. Le parricide, conduit le lendemain chez le roi, exécuta son projet abominable. Les seigneurs qui étaient près du monarque percèrent l'assassin de mille coups. Son corps fut ensuite traîné sur la claie, tiré à quatre chevaux et brûlé. Il est inutile et déraisonnable de détailler davantage les circonstances d'un fait odieux, dont le souvenir fait gémir également la religion et l'humanité. La division fatale qui déchirait le royaume, la haine réciproque des catholiques et des sectaires, ont dû naturellement produire des effets plus ou moins funestes sur les esprits divers, selon les différents degrés d'enthousiasme que les passions, l'esprit de secte, ou un zèle mal éclairé pour la religion,

avaient fait naître; mais quand ces dangereux paroxismes ont fait place à la raison et à des situations plus calmes, il est prudent d'ensevelir, suivant l'avis d'un ancien, dans la nuit de l'oubli, tout le mal qu'ils ont fait.

Excidat illa, diem auro; nec postera credant
Sæcula: nos certe tacemus et obruta puilla
Nocte legi nostræ patiamur crimina gentis.

STATIUS.

Les maximes de la philosophie moderne, en particulier celles de Raynal dans la *Révolution de l'Amérique*, justifient ces sortes de forfaits; mais l'esprit du christianisme les dévoue à l'horreur. — Les Pères Frédéric Steill et Matthieu Dolmans, dominicains, ont publié des dissertations pour prouver que l'assassin de Henri n'était point Jacques Clément, mais un huguenot qui s'était revêtu de ses habits après l'avoir tué. C'est à ceux qui ont lu ces dissertations, à juger à quel point la vraisemblance y est portée.

CLÉMENT (Claude), jésuite, né à Ornans, en Franche-Comté, vers 1594, professa les humanités et la rhétorique d'abord à Lyon, ensuite à Dôle. Sa réputation le fit appeler à Madrid, où il enseigna les antiquités grecques et latines. Il mourut en cette ville en 1642. Il a laissé *Musei sive bibliothecæ tam privatz quàm publicæ, extractio, instructio, cura, usus, libri IV*, Lyon, 1633, in-4. Il y a de l'érudition dans cet ouvrage, mais beaucoup d'inutilités. Le système bibliographique de cet auteur se rapproche beaucoup de celui qui est généralement adopté en France: il a placé à la fin de ce livre une description de la bibliothèque de l'Escorial; *Machiavelismus jugulatus à christiano sapientia, Hispanica et Austriaca, dissertatio christiano-politica ad Philippum IV*, 1637, in-4. Cette réputation du système politique de Machiavel a été traduite en espagnol et imprimée plusieurs fois; *Tables chronologiques de l'histoire d'Espagne*, en espagnol, Madrid, 1645, in-folio, et Valence, 1689, in-4; des *Discours latins* prononcés en diverses occasions.

CLÉMENT (Nicolas), né à Toul en 1647, se fixa à Paris où il devint garde de la bibliothèque du roi, et y mourut en 1712. On a de lui: *Défense de l'antiquité de la ville et siège épiscopal de Toul*, Paris, 1702, in-8. C'est une dissertation contre le *Système chronologique et historique des évêques de Toul*, par l'abbé Riquet; *Mémoires et négociations secrètes de la cour de France, touchant la paix de Munster*, Amsterdam, 1710, in-folio, et en 4 vol. in-8; ce recueil de Clément a été publié par Jean Aymon. Il a beaucoup travaillé au catalogue de la bibliothèque du roi, et l'a enrichi de notes. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Nicolas Clément, aussi de Toul, qui a donné en latin *Les rois et ducs d'Austrasie*, Cologne, 1593, in-4; traduit en français par François Guibaudet, Epinal, 1617, in-4.

CLÉMENT (David), bibliographe allemand, né en 1701 à Hofgeismar dans la Hesse, où son père était pasteur d'une colonie de Français réfugiés, remplit les fonctions de ministre d'abord à Brunswick, ensuite à Hanovre, où il mourut le 10 janvier 1760. Il a publié en français *Bibliothèque curieuse, historique et critique*, ou *Catalogue raisonné de livres difficiles à trouver*, Gottingue, Hanovre et Leipzig,

1750-60, 9 vol. in-4; ouvrage curieux, mais trop diffus et qui n'est pas terminé. Il ne va que jusqu'à la lettre H. Il est l'éditeur du *Specimen bibliothecæ Hispano-Maionsianæ*, contenant la liste de 90 auteurs espagnols, grammairiens et rhéteurs, avec le jugement de Grégoire Mayans, Hanovre, 1753, in-4. (Voy. MAYANS).

CLÉMENT (Pierre), littérateur, né à Genève en 1707, demeura assez longtemps en Angleterre, où il publia en 1751 et 1752, des feuilles périodiques, sous le titre de *Nouvelles littéraires de France*, qu'on recueillit en 1754 à La Haye, 4 tomes en 2 vol. in-12, et à Berlin en 1755, sous ce titre, les *Cinq années littéraires*. Cet ouvrage écrit d'un style léger et saillant, assaisonné par le sel de la critique, et rempli de jugements impartiaux, plut beaucoup, quoique la décence y soit souvent offensée, et que l'auteur affecte trop d'esprit et de gaité. Il voulait paraître homme du monde et homme de plaisir, et il affiche trop souvent le ton de ces deux person-nages. On a encore de lui trois pièces de théâtre : *Les Francs-maçons*, Londres, 1740, in-8; Une *Mé-ropé* composée avant celle de Voltaire, Paris, 1749, in-12; *Le Marchand de Londres*, tragédie traduite de l'anglais de Lillo : cette dernière pièce est la seule dont on se souvienne; *La double Métamorphose*, comédie imitée de l'anglais, et qui a servi à Sedaine pour la pièce du *Diable à quatre*. Cet auteur avait beaucoup de goût pour la satire, et il ne manquait pas de talent dans ce genre dangereux. Son extrême vivacité altéra ses organes, son esprit s'aliéna, et il mourut renfermé à Charenton en 1767. Il a paru de lui des *poésies posthumes*, où il y a de la verve.

CLÉMENT (Denis-Xavier), de l'académie de Nancy, doyen de l'église collégiale de Ligny, prédicateur du roi, confesseur de Mesdames, né à Dijon en 1706, mourut en 1771, avec une grande réputation de piété. Il se consacra de bonne heure à la chaire et à la direction, et il servit utilement l'Eglise dans ce double emploi. Il ramena, avec une charité douce et patiente, plusieurs incrédules et quelques libertins à la vérité et à la vertu. Ses *sermons* ont été imprimés en 1770-71, 9 vol. in-12, y compris 3 vol. de *panégyriques* et *oraisons funèbres*. Il y règne l'éloquence simple et forte d'un homme de bien, qui n'a pas puisé ses ornements dans les auteurs profanes, mais qui s'est nourri dès son enfance du lait substantiel de l'Evangile. « Si son élocution, dit » un critique, était moins inégale; si ses pensées » étaient plus justes et plus profondes; si son coloris » répondait toujours à la vivacité de ses sentiments, » on pourrait le proposer aux orateurs chrétiens » comme un modèle; mais il n'a ni l'éloquence » convaincante de Bourdaloue, ni l'éloquence per- » suasive de Massillon, ni l'éloquence tendre et onc- » tueuse de Cheminai, ni l'éloquence brillante et » animée du Père Neuville. Celle de l'abbé Clément » tient par intervalles de chacun de ces prédica- » teurs, sans atteindre à leur manière. » Nous avons quelques ouvrages de piété, où l'abbé Clément montre le même esprit que dans ses sermons, avec un style plus froid et plus compassé. Les principaux sont : *Avis à une personne engagée dans le monde*, in-8; *Méditations sur la passion*, in-12; *In-*

structions sur le sacrifice de la messe; *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde*; *Exercices de l'ame pour la pénitence et l'eucharistie*, in-12, etc.

* CLÉMENT DE BOISSY (Athanase-Alexandre), conseiller à la chambre des comptes, né à Creteil, près de Paris, en 1716, employa une partie de sa vie à faire des recherches sur la jurisprudence et les privilèges de sa compagnie, dont il avait composé 80 cartons in-fol. déposés par son fils à la bibliothèque royale. La table en a été imprimée en 1787, in-4. Il mourut à Sainte-Palaye le 22 août 1793. On a de lui : *Abrégé et concorde des livres de la sagesse*, Paris, 1767, in-12; *L'art des langues*, Paris, 1777, in-12; *L'auteur de la nature*, Paris, 1783, 3 vol. in-12; *De la grâce de Dieu et de la prédestination*, Paris, 1787, in-12; *Jésus-Christ notre amour*, 1788, in-12; *Traité de la prière*, 1788, in-12; *Manuel des saintes écritures*, 1789, 3 vol. in-12; *Le mépris des choses humaines*, 1791, in-12; une traduction de l'*Imitation*, qui n'est guère qu'une nouvelle édition de celle de Sacy, 1792, in-12.

CLÉMENT (Augustin-Jean-Charles), frère du précédent, né à Creteil en 1717, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne put pas recevoir les ordres à Paris, parce qu'il refusa de signer le formulaire. Il se rendit alors à Auxerre, où l'évêque Caylus lui conféra la prêtrise, et le nomma trésorier de son église. Très-zélé pour la cause de l'appel, il se donna beaucoup de mouvement, et fit plusieurs voyages en Hollande, en Italie et en Espagne, dans l'intérêt du parti. Cependant il ne se déclara point pour la constitution civile du clergé et fut mis en prison. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il consentit à se laisser élire évêque de Versailles. Il assista aux assemblées tenues sous les noms de synode ou de concile, et se rendit ridicule aux yeux même de ses partisans, par les petitesse de sa vanité. Il donna sa démission lors du concordat, et mourut le 13 mars 1804. On a de lui entr'autres ouvrages : *L'épiscopat de France*, 1805; *Lettre apologétique de l'église de France, adressée au pape Pie VII*, Londres, 1805, in-4; *Journal, correspondance et voyages en Italie et en Espagne dans les années 1758 et 1768*, Paris, 1802, ouvrage plein de minuties, et où l'auteur se représente comme chargé de la sollicitude de toutes les églises. On a publié, en 1812, des *Mémoires secrets sur la vie de M. Clément*, qui sont dénués de tout intérêt.

* CLÉMENT (dom François), bénédictin, né à Bèze en 1714, mort à Paris en 1793, un des hommes les plus érudits de ce siècle, fit ses premières études au collège de Dijon; et s'étant décidé pour la vie monastique, prononça ses vœux en 1731, dans l'abbaye de Vendôme. Appelé à Paris par ses supérieurs, on le chargea d'abord de la continuation de l'*Histoire littéraire de la France*, dont il publia le 12^e vol. et ensuite de celle du *Recueil des historiens de France*, dont il mit au jour les 12^e et 13^e vol. Il entreprit ensuite une nouvelle édition de l'*Art de vérifier les dates*. (Voy. CLEMENET). L'édition de 1820, 5 vol. in-4, est précédée de l'*Art de vérifier les dates* avant l'ère chrétienne, rédigé sur les manuscrits de Dom Clément par M. Viton de Saint-Allais. On doit encore à ce savant religieux : *Ca-*

atalogus manuscriptorum collegii Claromontani, etc., 1764, in-8. (Voy. D. Maur. PONCET).

* CLÉMENT (Jean-Marie-Bernard), né à Dijon le 25 décembre 1742, fut d'abord destiné au barreau; mais il montra une telle aversion pour le droit que ses parents ne crurent pas devoir insister. Il obtint encore très-jeune une chaire au collège de Dijon, qu'il quitta bientôt pour ne pas se soumettre à quelques règlements nouveaux qui lui paraissaient injustes, et il écrivit même aux membres du bureau une lettre aussi vive qu'imprudente; ceux-ci, se trouvant offensés, provoquèrent contre lui un arrêt du parlement; mais Clément, qui avait su le prévoir, était déjà en sûreté à Paris. D'un caractère franc, mais brusque et irascible, il joignait à un goût sévère un vif penchant pour la critique. Il avait d'abord été l'admirateur de Voltaire; mais quoiqu'il le jugât plus sévèrement, il n'aurait cependant pas pensé à contester ses titres, si Saint-Lambert ne l'eût imprudemment proclamé

Vainqueur des deux rivaux qui couronnent la scène.

Regardant ce vers comme un outrage à la mémoire de Racine et de Corneille, il réclama contre ce jugement avec beaucoup de vivacité. Voltaire s'en vengea par des plaisanteries altières, et lui donna le surnom d'*Inclément*, que tout le monde a retenu. Mais Saint-Lambert obtint une lettre de cachet contre son censeur qu'il fit enfermer au Fort-l'Évêque. J.-J. Rousseau, indigné, prit sa défense, employa son crédit en sa faveur, et le fit sortir trois jours après. Clément obtint même la permission de publier la *Critique* du poème des *Saisons*. Dans la suite il eut de vifs démêlés avec La Harpe; mais ils se réconcilièrent, et même devinrent amis. Clément avait commencé la réputation de Lebrun, il cessa de le voir dès que ce poète fut devenu le Pindare de la révolution, et fit même une épigramme contre lui. Ceux mêmes qui sont le plus éloignés d'approuver ses jugements sont forcés de rendre justice à sa conduite aussi bien qu'à l'invariable fermeté de ses principes. Mais on lui reproche de manquer de grâce et surtout de pousser trop loin l'apreté de la critique. Il mourut à Paris le 3 février 1812. Ses principaux ouvrages sont : *Observations critiques*, Genève, 1771, in-8; *Nouvelles observations critiques*, Paris, 1772, in-8; *Lettres à M. de Voltaire*, 1773 à 1776, 4 vol. in-8; *De la tragédie, pour servir de suite*, etc., Paris, 1784, 2 part. in-8. C'est un de ses meilleurs ouvrages. *Médée*, tragédie en 3 actes, Paris, 1779. Elle est moins boursoufflée que celle de Longepierre (voy. ce nom); mais elle est sans chaleur et sans intérêt; *Essai de critique sur la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1785, 2 vol. in-12. On y trouve un goût fin et de bons principes; *Satires*, 1786, in-8, plusieurs fois réimprimées. Il y a de bonnes plaisanteries, des tours heureux, des expressions énergiques, surtout dans celle qui est intitulée *Mon dernier mot*; les tomes 5, 6 et 7 (Harangues et Plaidoyers) dans la traduct. des *Œuvres de Cicéron*, 1785-89, 8 vol. in-12; *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, Paris, 1788, in-12, rare; *Révolution des Welches prédite dans les temps anciens* : c'est un rapprochement ingénieux

de plusieurs passages de l'Écriture, applicables aux événements contemporains; *Journal littéraire*, Paris, 1796-97, 4 vol. in-8; *Jérusalem délivrée*, poème imité du Tasse, Paris, 1800, in-8. On y rencontre des beautés poétiques, surtout dans la description de la cérémonie religieuse au 10^e chant; *Tableau annuel de la littérature française*, Paris, 1801, 3 parties in-8 : c'est une suite du Journal littéraire. On trouve à la fin de chaque numéro un article curieux sur la langue française. Clément a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

** CLÉMENT-DÉSORMES (.....), chimiste, né en 1778 à Dijon, sentit de bonne heure s'éveiller en lui ce goût naturel pour les sciences qu'il devait cultiver plus tard avec succès. A peine âgé de 15 ans, il obtint une petite place au district de Dijon. Chargé de dresser le catalogue de quelques bibliothèques confisquées, il découvrit parmi les livres qu'il inventoriait, la *chimie* de Priestley et la *physique* de Nollet, et consacra toutes ses heures de loisir à lire ces ouvrages. Appelé à Paris par un père, ancien procureur au Châtelet qui continuait à exercer sa profession, il se mit à copier des actes de procédure, tout en lisant la *chimie* de Chaptal et en rédigeant à ses heures perdues des notes prises aux cours du Jardin des Plantes. Ayant fait quelques économies, il quitta la procédure et se livra entièrement à l'étude de la chimie. Lié dès lors avec Thénard, Gay-Lussac, Guiton de Morveau et Désormes, dont plus tard il épousa la fille, ses travaux se dirigèrent vers les sciences appliquées. Bientôt il forma avec Désormes et Mongolfier, un établissement pour tirer des eaux mères du couperose, l'alun que la France importait à grands frais de l'étranger. Quelques années après, l'empereur lui confia la direction de la fabrique impériale de sucre à Rambouillet. Forcé de renoncer à cette entreprise, il en forma de nouvelles, où le rôle principal appartenait toujours à la chimie. Il établit successivement une raffinerie d'alun et une fabrique d'eau-de-vie de fécule. Mais soit que ces établissements spéciaux ne fussent pas à son activité, soit qu'il ne trouvât pas à y faire l'application des perfectionnements qu'il avait conçus pour un grand nombre d'arts, il y renonça pour donner une direction plus élevée et plus étendue à l'emploi de ses forces. Il eut avec Thénard et Arago, l'idée heureuse du conservatoire des arts et métiers, au succès duquel il contribua puissamment. Dès l'origine, il y créa le cours de chimie industrielle qu'il professa vingt ans, et auquel il dut en partie sa réputation. Devenu ingénieur des salines de l'Est, puis agent général de la compagnie des glaces, il mourut à Paris, le 21 novembre 1841. Il existe de lui dans les *Annales de chimie et de physique* de 1801 à 1830, un assez grand nombre de *Mémoires* sur des questions de science pure, et surtout de science appliquée; il en a publié dans d'autres journaux; et en a laissé manuscrit, sur la force et l'emploi de la vapeur, sur le béliet hydraulique, sur la conservation des grains et sur l'éclairage au moyen du gaz.

CLÉNARD ou KLEINARTS (Nicolas), né à Diest dans le Brabant en 1495, professeur des langues

grecque et hébraïque à Louvain, voyagea en France, en Espagne et en Portugal, pour se familiariser avec les langues vivantes. Vers l'an 1540, il passa en Afrique pour apprendre l'arabe. Etant entré dans Fez, il salua le roi en langue arabe, et lui dit qu'il venait pour faire emplette de livres arabes pour en enrichir les bibliothèques d'Europe. Il s'y appliqua à traduire la Bible en langue arabe. Son travail ne se borna pas là ; il tâcha d'éclairer ces peuples qui suivent la religion de Mahomet, des lumières de la foi, ce qui lui attira des persécutions de la part du roi de Tanger. Il fut dépouillé des livres arabes qu'il avait amassés à grands frais, et lui-même ne trouva son salut que dans la fuite. Il mourut à Grenade l'an 1542, âgé de 47 ans. On a de lui : des *Lettres latines sur ses voyages*, curieuses et rares, et dont la meilleure édition est celle de 1606, in-8, avec quelques additions. Le latin en est assez pur, et il l'aurait été encore davantage, si l'auteur n'avait pas entassé tant de langues différentes dans sa tête ; Une *grammaire grecque*, qui eut beaucoup de cours, et qui est encore estimée des savants : elle a été d'un grand secours à MM. de Port-Royal, pour rédiger leur *Méthode grecque*. Vossius en publia une édition à Amsterdam, 1630, in-8 ; des *Fables hébraïques*, moins estimées.

CLEOBIS et BITON étaient deux frères qui se rendirent célèbres par leur tendresse envers leur mère, prêtresse de Junon. Comme un sacrifice qu'elle devait faire exigeait qu'elle fut menée au temple sur un char, ils suppléèrent au défaut des bœufs qu'on ne put avoir dans le moment, et s'étant eux-mêmes attachés au char, ils la traînèrent au temple. Leur mère, touchée de cette marque de tendresse pour elle, pria Junon de leur accorder le plus grand bien que les hommes pussent recevoir des dieux. Ces jeunes gens, après avoir soupé comme de coutume avec leur mère, allèrent se coucher ; et le lendemain, ils furent trouvés morts dans leur lit.

CLEOBULE, fils d'Evagoras, l'un des sept Sages de la Grèce, fit un voyage en Egypte, pour apprendre la philosophie de ce peuple. Il était contemporain et ami de Solon. On ne le connaît guère que par ses *maximes*, qui la plupart sont très-communes. Il recommandait de ne point s'enorgueillir dans la prospérité, de ne point s'abattre dans l'affliction, d'obliger ses amis pour se les attacher davantage, et ses ennemis pour en faire des amis ; de ne flatter ni gronder sa femme en présence des étrangers, l'un étant une petitesse et l'autre une indiscretion ; d'examiner avant de sortir de sa maison ce que l'on va faire, et à son retour ce qu'on a fait ; de ne souhaiter ni de commander, ni d'obéir, l'obéissance se changeant ordinairement en aversion ; et le commandement en tyrannie. Il mourut vers l'an 560 avant J.-C., dans sa 70^e année. — Il y a eu un autre CLEOBULE, hérétique du 1^{er} siècle, et contemporain de Simon le magicien ; mais ses erreurs ont eu peu de partisans, et sa secte a peu duré.

CLEOBULINE ou EUMÉTIS, fille du précédent, se rendit également célèbre par sa beauté et par son esprit. Les Egyptiens admirèrent ses *énigmes*. Il faut croire que les historiens ont fait parvenir à

la postérité les plus mauvaises ; car nous n'en avons aucune qui méritât d'être dans les derniers de nos journaux.

CLEOMBROTE, nom de deux rois de Lacédémone, l'un tué à la bataille de Leuctres en Béotie, gagnée par Epaminondas, général thébain, l'an 371 avant J.-C. ; le second, gendre de Léonidas, et qui monta sur le trône de Sparte, au préjudice de son beau-père. Celui-ci ayant été rappelé par les Lacédémoniens, poursuivit le traître qui l'avait dépouillé de son royaume, et le condamna à la mort. Chélonis, épouse de Cléombrote, avait quitté son mari pour suivre son père dans sa retraite. Cette femme, fille et épouse également malheureuse, apprend l'arrêt porté contre son époux. Elle va se jeter aux pieds de Léonidas, qui change la peine de mort en un exil, et presse sa fille de rester à sa cour. Chélonis aime mieux suivre son mari. — On connaît un 3^e CLEOMBROTE, philosophe, natif d'Ambrané, qui se précipita dans la mer, après avoir lu le *Phédon* de Platon sur l'immortalité de l'âme ; fruit ordinaire des spéculations philosophiques, même les plus sensées, quand elles sont destituées de la sanction et des lumières de la religion.

CLEOMÈDES, fameux athlète, était si fort, que, pour avoir été privé du prix de la victoire qu'il avait gagnée à la lutte sur Iccus, habitant d'Epidaure, l'an 492 avant J.-C., il rompit, dit-on, la colonne d'une école, sous laquelle il y eut 60 enfants d'écrasés. Il se sauva dans un sépulcre, et selon Plutarque dans un coffre, où l'on fut bien surpris de ne le plus trouver. L'oracle, consulté sur cet événement, répondit qu'il était le dernier des héros. Plaisant héros, qui croit signaler sa vengeance en exterminant tant d'innocents ! Du reste, on croit apercevoir ici quelques traits défigurés de l'histoire de Samson.

CLEOMÈNES 1^{er}, roi de Lacédémone, successeur d'Anaxandride son père, l'an 519 avant J.-C., vainquit les Argiens et délivra les Athéniens de la tyrannie des Pisistratides. Les premiers s'étaient opposés à l'invasion de ses armées dans l'Argolide. Cléomènes, à la tête des Lacédémoniens et de leurs alliés, remporta sur eux une victoire aussi sanglante que signalée ; mais il la souilla par une cruauté atroce. Cinq mille Argiens se réfugièrent dans une forêt voisine. Cléomènes y fit mettre le feu malgré la prière des vaincus, qui furent bientôt consumés par les flammes. Cléomène tourna ensuite ses armes contre les Egymètes, et ne les punit pas moins cruellement. Son humeur vindicative se changea en fureur sur la fin de ses jours, et dans un accès de frénésie, il se perça de son épée l'an 489 avant Jésus-Christ.

CLEOMÈNES II, fils de Léonidas, roi de Lacédémone, lui succéda l'an 230 avant J.-C., à l'âge de 17 ans. Sa première pensée, en montant sur le trône, fut d'arracher l'autorité aux éphores, magistrats puissants dans Lacédémone, qui faisaient la loi aux rois mêmes. Ses victoires sur les Achéens lui facilitèrent l'exécution de ce projet. De retour à Sparte, il fit assassiner les éphores, et afficher le nom de plus de 80 citoyens condamnés au bannissement. Le peuple, effrayé par ce coup d'éclat,

reput toutes les lois qu'il voulut lui donner. Il fit revivre la plupart de celles de Lycurgue, envahit la propriété des citoyens, procéda à un nouveau partage des terres, abolit les dettes et s'attacha par ce moyen les dissipateurs et les libertins. Son autorité affermie, Cléomènes parcourut, les armes à la main, l'Arcadie et l'Elide, reprit quelques villes sur les Achéens, et les défit en bataille rangée. Aratus, chef des vaincus, implora le secours d'Antigonos, roi de Macédoine, contre le vainqueur. Son armée fut taillée en pièces à la bataille de Sélasie. Cléomènes après cette défaite, retira en Egypte, y mourut d'une manière tragique. Ayant été bien accueilli de Ptolémée-Evergète qui en était roi, il encourut ensuite la disgrâce de son successeur, qui le fit mettre en prison. Cléomènes brisa ses fers, excita une sédition, et finit par se donner la mort l'an 221 avant l'ère chrétienne.

CLÉOMÈNES, célèbre sculpteur athénien, fils d'Apollodore, avait fait les *Theopiadès*, statues des neuf muses, dans le costume des femmes de Thespis. On lui attribue aussi la fameuse statue de *Vénus de Médicie*; on lit sur la base de cette statue qu'elle a été faite par ce sculpteur; mais on doute de l'authenticité de cette inscription.

CLÉONYME, 2^e fils de Cléomènes II, roi de Sparte, mécontent de sa patrie qui l'avait privé de la couronne, pour la donner à Arcus son neveu, sollicita le secours du célèbre Pyrrhus, roi d'Épire, contre Lacédémone. Pyrrhus l'assiégea, et fut contraint de se retirer. Le courage des femmes de Sparte, qui travaillèrent elles-mêmes aux retranchements, contribua beaucoup à la levée du siège, l'an 273 avant J.-C.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Epiphanes, épousa successivement ses deux frères; elles eut de Ptolémée-Philométor deux filles appelées Cléopâtre et un fils auquel elle voulut assurer la couronne après la mort du père; mais Ptolémée-Physcon, roi de la Cérénaique, traversa ses projets. Un ambassadeur romain les accommoda, en le faisant promettre qu'il épouserait Cléopâtre; que le fils de la reine serait déclaré héritier du trône, mais que Physcon en jouirait durant sa vie. Voy. PTOLEMÉE-PHYSCON.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Philométor, roi d'Égypte, et de la précédente, femme de trois rois de Syrie, et mère de quatre princes qui portèrent la couronne, épousa d'abord Alexandre Balas, ensuite Démétrius-Nicanor. Ce dernier prince l'ayant abandonnée pour Rodogune, elle offrit sa main et sa couronne à Antiochus, son beau-frère. Séleucus, fils aîné de Démétrius, voulut monter sur le trône de son père. Il se fit un parti, et trouva dans Cléopâtre une mère cruelle et une ennemie irréconciliable. Cette femme ambitieuse, qui avait causé la mort du père, en lui refusant un asile à Ptolémaïs, enfonça son poignard dans le sein du fils. Ce meurtre souleva le peuple contre elle; Cléopâtre l'apaisa, en couronnant Antiochus son second fils. Ce jeune prince, borné au titre de roi sans en avoir le pouvoir, souffrait impatiemment de partager avec sa mère la souveraine autorité. Cléopâtre, encore plus jalouse de régner que lui, fit préparer

une coupe empoisonnée, qu'elle lui présenta au retour de quelque exercice. Son fils, soupçonnant sa scélératesse, l'obligea de prendre le poison qu'elle lui avait apprêté. Ainsi mourut ce monstre d'ambition et de cruauté, l'an 120 avant Jésus-Christ. C'est cette Cléopâtre qui joue un rôle dans la *Rodogune* du grand Corneille.

CLÉOPATRE, fille de Ptolémée-Philométor et sœur de la précédente, donna la main à son oncle Ptolémée-Physcon. Ce prince, qui avait répudié la mère pour épouser la fille, mourut bientôt après, et laissa à cette dernière la royauté d'Égypte et deux enfants, avec la liberté de s'associer celui qu'elle voudrait. Cléopâtre plaça sur le trône Alexandre, son second fils, au préjudice de Lathyrus son aîné. Le jeune roi, effrayé de l'ambition de sa mère à qui les plus grands crimes ne coûtaient rien, se vit forcé d'abdiquer l'empire; mais le peuple d'Alexandrie ne voulant pas souffrir qu'une femme tint seule le timon du gouvernement, obligea la reine de rappeler son fils. Cléopâtre, ne pouvant plus supporter de partage dans l'autorité royale, résolut de lui donner la mort. Alexandre, informé de son dessein, prévint sa mère, en la faisant mourir l'an 89 avant J.-C. Cette princesse ambitieuse et dénaturée avait tout sacrifié au désir effréné de régner. Elle fut punie de ses crimes, par un autre crime qui égalait les siens.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, fille de Ptolémée-Aulète. Son père en mourant laissa la couronne aux aînés des deux sexes l'an 51 avant J.-C., avec ordre de se marier ensemble, suivant l'usage de sa famille. Ptolémée-Denys, frère de Cléopâtre, voulant régner seul, répudia et exila sa sœur, et fit casser le testament de son père par Pompée, qui lui adjugea le trône d'Égypte. Ce général romain ayant été vaincu vers le même temps à la bataille de Pharsale, et fuyant en Égypte, devant César, y fut massacré par ordre de Ptolémée. Ce fut en cette conjoncture que Cléopâtre demanda justice à son vainqueur contre son frère. Elle avait tout ce qu'il fallait pour faire une profonde impression sur le cœur de ce héros : c'était la plus belle femme de son temps, et la plus ingénieuse; elle parlait toutes les langues dont la connaissance pouvait lui être utile et n'eut jamais besoin d'interprète. Cette princesse voulant solliciter elle-même César, arriva de nuit au pied du château d'Alexandre. Il fallait tromper la garde égyptienne : son guide la fit étendre au milieu d'un paquet de hardes, et la porta ainsi sur ses épaules au palais de César. Ce romain la vit, et sa cause fut gagnée. Il ordonna qu'elle gouvernerait l'Égypte, conjointement avec son frère. Son juge était déjà son amant. Il en eut un fils nommé Césarion, et promit de la mener avec lui à Rome, et de l'épouser. Il comptait de faire passer dans l'assemblée du peuple une loi, par laquelle il serait permis aux citoyens romains d'épouser autant de femmes, même étrangères, qu'il leur plairait. Arrivé à Rome, il fit placer la statue de sa maîtresse dans le temple de Vénus, à côté de celle de la déesse. Ptolémée s'étant noyé dans le Nil, César assura la couronne à Cléopâtre, et à son autre frère, âgé pour lors de onze ans; mais cette

princesse ambitieuse ne partagea pas longtemps le trône avec lui : elle le fit empoisonner dès qu'il eut atteint sa quinzième année. Après la mort de César elle se déclara pour les triumvirs. Antoine, vainqueur à Philippes, la cita devant lui, pour répondre à quelques accusations formées contre elle. Cléopâtre résolut dès lors d'enchaîner Antoine, comme elle avait enchaîné César. Elle fit son voyage sur une galère brillante d'or, enrichie des plus belles peintures, avec des voiles de soie, couleur de pourpre, mêlées d'or, des rames d'argent qui ne se mouvaient qu'au son d'une infinité d'instruments de musique. Cléopâtre, habillée en Vénus sortant de la mer, paraissait sous un magnifique pavillon de drap d'or. Ses femmes représentaient les nymphes et les grâces. La poupe et la proue étaient couvertes des plus beaux enfants déguisés en amours. Il n'en fallait pas tant pour séduire Antoine. La reine d'Egypte s'empara tellement de son esprit, qu'il fit mourir à sa prière la princesse Arsinoé sa sœur, réfugiée dans le temple de Diane à Milet, comme dans un asile impénétrable. Tout le temps qu'elle fut à Tarse se passa en fêtes et en festins. Ces fêtes se renouvelèrent à Alexandrie avec une magnificence dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ce fut à la fin d'un de ces repas, que Cléopâtre, détachant de son oreille une perle d'un prix inestimable, la jeta dans une coupe pleine de vinaigre, et l'avalait aussitôt, pour dévorer en un moment autant de richesses qu'Antoine en avait employées pour satisfaire à leur luxe et à leurs débauches. Un voyage d'Antoine à Rome interrompit ces fêtes somptueuses. Cléopâtre, durant son absence, rétablit la bibliothèque d'Alexandrie, brûlée quelques années auparavant, et l'augmenta de celle de Pergame, composée de plus de 280,000 volumes. Ce n'est pas à beaucoup près le premier exemple d'homme ou de femme qui, dans le sein du vice et du crime, ont affiché l'amour des sciences. Antoine, de retour à Alexandrie, y entra en triomphe, et fit proclamer Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre et de la Célésyrie. Octave ne tarda pas à leur déclarer la guerre. Elle finit par la bataille d'Actium, dans laquelle Cléopâtre effrayée prit la fuite et fut suivie par Antoine. Cette princesse, craignant de perdre sa couronne, chercha à faire la conquête d'Octave; mais l'essai qu'elle fit de ses charmes fut inutile. Alors, pour éviter la honte d'être menée en triomphe à Rome, elle se fit piquer le sein par un aspic, et mourut l'an 30 avant J.-C. à 39 ans. Ce récit, qui est exact, suffit pour convaincre d'adulation et d'infidélité historique le poète Horace qui, dans l'ode *Nunc est bibendum*, etc. parle de cet empoisonnement comme d'un héroïsme. C'est bien dommage qu'une aussi belle pièce ait été consacrée à célébrer le mensonge. « Si cette princesse, dit un » historien, eût possédé les qualités du cœur, » comme elle possédait celles de l'esprit, c'eût été » une reine accomplie... mais les qualités du cœur » lui manquaient. Cette partie essentielle par laquelle l'homme est tout ce qu'il est, ne faisait » pas son beau côté; et pour parler vrai, elle avait » naturellement le cœur gâté et corrompu. Par goût » et par caractère, elle était débauchée et liber-

» tine... Sa passion favorite était l'ambition; et, » par une suite nécessaire de cette première passion, elle était cruelle, d'une dissimulation profonde et d'une noire perfidie. L'empire du monde entier aurait à peine rempli et satisfait ses désirs ambitieux. Ce fut moins la passion de l'amour que l'espérance de devenir la reine de Rome, qui la fit la maîtresse du dictateur Jules-César, et dans la suite la femme d'Antoine. Peu scrupuleuse sur le choix des moyens pour arriver où son ambition la portait, nul crime ne lui coûtait. Elle sacrifia à cette passion ses deux frères et sa sœur, qu'elle fit périr par le fer ou par le poison. Antoine fut la dernière victime de sa passion, et enfin elle-même. » On a donné sous son nom deux ouvrages que personne n'a cru être d'elle, mais que sa coquetterie a fait imaginer à un plaisant de lui attribuer : *De medicamine faciei epistolæ eroticas*, dans le *Petrone variorum*; *De morbis mulierum*, dans *Gynæciorum libri ab Is. Spachio collecti*, Strasbourg, 1597, in-fol. Une *vie de Cléopâtre* écrite en italien par le comte Landi, et qui n'est qu'un roman (1551-1788) a été traduite par B. Barrère, Paris, 1808, in-18 : Calprenède en a fait une en français.

CLÉOPHAS, l'un des deux disciples qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, rencontrèrent Jésus-Christ le jour de sa résurrection, et l'entretenaient, sans le connaître, de l'histoire de sa vie et de sa passion. Rien de plus touchant, de plus convaincant, que la naïve et inimitable simplicité avec laquelle cette conversation est rapportée au chapitre 24 de saint Luc.

CLÉOSTRATE, astronome grec, natif de Ténédos vers l'an 536 avant J.-C., découvrit le premier les signes du zodiaque, et réforma le calendrier des Grecs.

CLÉRAMBAULT. Voy. CLÈREMBAULT.

CLÉRAMBAULT (Louis-Nicolas), musicien français, né à Paris en 1676, mort dans la même ville en 1749, plut à Louis XIV par ses cantates. Ce prince le nomma surintendant des concerts particuliers de M^{me} de Maintenon. Il était déjà organiste de Saint-Cyr. On a de lui 5 livres de *cantates* parmi lesquelles celle d'*Orphée* est regardée comme son chef-d'œuvre. On lui doit encore plusieurs *motets*, et des morceaux de musique composés pour des fêtes particulières. Clérambault unit à la qualité d'habile musicien, celles de bon père, de bon mari, de bon ami; et les caprices, ordinaires à quelques artistes, ne ternirent jamais ses talents.

CLERC (Jean Le), dit *Bussy*, procureur au parlement de Paris, fut fait gouverneur de la Bastille par le duc de Guise pendant les troubles de la ligue. Il avait été d'abord tireur d'armes. Devenu un des chefs de la faction des Seize, il entra dans la grand-chambre du parlement, suivi de 50 satellites, et osa présenter à cette compagnie une requête, ou plutôt un ordre de s'unir avec le prévôt des marchands, les échevins et les bourgeois de Paris, pour la défense de la religion catholique, contre la maison royale. Sur le refus du parlement, il mena à la Bastille en 1589, l'épée à la main, tous ceux qui étaient opposés à son parti. Le pre-

mier président, Achille de Harlai, et environ 60 autres membres de ce corps, suivirent cet insolent, qui les conduisit comme en triomphe. Il les fit jeûner au pain et à l'eau, pour obliger ces magistrats à se racheter de ses mains : c'est ce qui lui mérita le titre de *grand pénitencier du parlement*. Lorsque le duc de Mayenne délivra Paris de la faction des Seize en 1594, Le Clerc rendit la Bastille à la première sommation, à condition d'avoir la vie sauve. On lui tint parole : il se sauva à Bruxelles, où il vivait encore en 1634, parlant peu, mais magnifiquement, des grands projets qu'il avait manqués.

CLERC (Antoine Le), sieur de la Forest, maître des requêtes de la reine Marguerite de Valois, combattit d'abord pour les calvinistes, et embrassa ensuite la religion catholique, à laquelle il consacra ses talents. Saint François de Sales, saint Vincent de Paul, le cardinal du Perron, les personnes les plus vertueuses et les plus éclairées de son siècle, furent liées avec lui. Il mourut à Paris en odeur de sainteté, en 1628, à 63 ans. On a écrit sa vie sous le titre du *Séculier parfait*. Le cardinal d'Estampes voulait le faire béatifier ; mais la mort de cette éminence dérangerait son projet. On a de Le Clerc quelques ouvrages de *piété*, de *droit* et d'*érudition*.

CLERC (Michel Le), natif d'Albi, avocat au parlement de Paris, l'un des 40 de l'académie française, mourut en 1691. Il est principalement connu par une *traduction* des cinq premiers chants de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, qu'il a rendus presque vers pour vers, et dans un style fort au-dessous du médiocre. Il avait entrepris un ouvrage en prose, qui devait avoir pour titre : *Conformités des poètes grecs, latins, italiens et français*. Son dessein était de montrer que la plupart des poètes ne font que se copier mutuellement, et qu'ils doivent presque tous leurs ouvrages à ceux qui les ont précédés. On lui donne encore les tragédies de *Virginie* et d'*Iphigénie*. C'est cet auteur que Racine honora de l'épigramme *Entre Le Clerc et son ami Coras, etc.*

CLERC (Sébastien Le), dessinateur et graveur, naquit à Metz en 1637, d'un orfèvre, dessinateur habile, qui fut son maître. Dès l'âge de 8 ans, il maniait le burin. Il s'appliqua en même temps à l'étude de la géométrie, de la perspective, de la fortification, de l'architecture, et y fit des progrès aussi rapides que dans le dessin et la gravure. Le maréchal de la Ferté le choisit pour son ingénieur-géographe ; Louis XIV, pour son graveur ordinaire, à la sollicitation de Colbert ; et le pape Clément XI l'honora du titre de chevalier romain. Le Clerc joignait à un mérite supérieur, et au goût de tous les arts, un caractère doux et insinuant. Il mourut à Paris en 1714, à 77 ans. Ce maître traitait également bien tous les sujets ; le paysage, l'architecture, les ornements. On y aperçoit une imagination vive, brillante, mais bien réglée ; un dessin très-correct, une fécondité admirable, des expressions nobles et élégantes, une belle exécution. Les productions de son burin, qui se montent à plus de 5,000, auraient suffi pour lui faire un grand nom, indépendamment des productions de sa plume. Les principales en ce dernier genre sont : Un *Traité*

de géométrie théorique et pratique, réimprimé en 1745, et en 1774, in-8, avec la vie de l'auteur ; un *Traité d'architecture*, 1714, 2 vol. in-4 ; un *Discours sur le point de vue*, matière que l'auteur avait approfondie. Après Callot, c'est le graveur qui a fait voir le plus distinctement cinq ou six lieues de pays dans un petit espace. Voyez le *Catalogue raisonné de l'Œuvre de Sébastien Le Clerc, avec sa Vie* par Jombert, Paris, 1773, 2 vol. in-8, ouvrage curieux et intéressant.

CLERC (David Le), ministre et professeur en hébreu à Genève, mourut dans cette ville en 1635, à 64 ans. Ses *Questions sacræ* ont été publiées avec les ouvrages d'Etienne Le Clerc, son frère, en 1683, et 1687, 2 vol. in-8, par Jean Le Clerc son neveu, professeur à Amsterdam, dont nous allons parler.

CLERC (Daniel Le), médecin de Genève, et conseiller d'état de sa patrie, né en 1632, mort en 1728, à 76 ans, fut aimé et estimé de ses concitoyens pour sa bonté, sa candeur et la facilité de son caractère. Il était naturellement gai, mais d'une gaité froide, qui par cela même était plus piquante. Il s'acquit une réputation assez étendue parmi ceux de son art par l'*Histoire de la médecine*, poussée jusqu'au temps de Galien inclusivement, Amsterdam, 1723, ou La Haye, 1729, in-4. Ce livre, plein de recherches savantes, est écrit avec netteté, et l'auteur y fait bien connaître le caractère des anciens médecins, leurs opinions, leur pratique, leurs remèdes. C'est dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que Voltaire, qui lisait rarement les auteurs originaux, surtout les grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur Hermès, sur Zoroastre et sur les Egyptiens. *Historia naturalis latorum lumbricorum*, Genève, 1715, in-4. Ce traité des vers plats est très-estimé. Il a aussi publié, avec Manget, la *Bibliothèque anatomique*.

CLERC (Jean Le), frère du précédent, neveu de David, naquit à Genève en 1657, avec la mémoire la plus heureuse et des dispositions pour tous les genres de littérature. Après avoir parcouru la France, l'Angleterre et la Hollande, il se fixa à Amsterdam, où il professa les belles-lettres, les langues et la philosophie. En 1728, il perdit tout d'un coup la parole en donnant ses leçons. Depuis cet accident, sa mémoire et son esprit s'affaiblirent, et il ne resta du savant Le Clerc qu'un automate languissant. Il parlait, il semblait même, à son air composé, qu'il pensait encore, mais toutes ses idées étaient sans ordre et sans suite. Il s'amusa dans son cabinet à lire, à écrire, à corriger. Il donnait ensuite ses brouillons à son copiste, pour les porter à l'imprimeur, qui les mettait au feu tout de suite. Il perdit sa femme, fille de Grégoire Légi, au milieu de ces accidents, en 1734. Il la suivit en 1736, sur la fin de sa 79^e année. On ne peut lui refuser beaucoup d'ardeur pour le travail, une érudition vaste, un jugement solide, une fécondité surprenante, une grande facilité pour écrire sur toutes sortes de matières ; mais quelques-uns de ses livres se ressentent de la rapidité avec laquelle il les composait, et de la trop grande variété de ses travaux littéraires. Il avait presque toujours cinq ou six ouvrages sur le métier, et il y travaillait ordinairement

à mesure que l'imprimeur manquait de copie. Soixante ans d'étude n'avaient pu le ramener à la vérité. Sectateur secret de Socin, il n'oublia rien pour expliquer plusieurs des miracles rapportés dans l'ancien et le nouveau Testament, par des voies naturelles, pour détourner les prophéties qui regardent le Messie, et corrompre les passages qui prouvent la trinité et la divinité de Jésus-Christ. On l'accusa d'avoir composé le livre intitulé *Sentiments de quelques théologiens de Hollande, touchant l'histoire critique du vieux Testament*, par M. Simon, et la *Défense* de ce même livre, dans l'intention de détruire l'inspiration des livres sacrés, 2 vol. in-8. Il tâche fort inutilement d'y montrer que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque; que l'histoire de Job est une méchante tragi-comédie, et le Cantique des cantiques une idylle profane et amoureuse. Voici ceux de ses ouvrages qui ont le plus de réputation : *Bibliothèque universelle et historique*, journal commencé en 1686 et fini en 1693, faisant 26 vol. in-12. On y trouve des extraits fort étendus et assez exacts des livres de quelque importance, accompagnés souvent des savantes remarques du journaliste. Il n'y garde cependant pas la charité qu'il recommande tant aux autres. Les saints Pères et les théologiens catholiques y sont l'objet ordinaire de ses satires pleines de fiel. Jean Cornand de la Croze était associé à Jean Le Clerc pour cet ouvrage. La plus grande partie du tome XX et des cinq suivants sont de Jacques Bernard : *Bibliothèque choisie*, pour servir de suite à la Bibliothèque universelle, en 28 vol. Le premier est de 1703 et le dernier de 1715 : *Bibliothèque ancienne et moderne*, pour servir de suite aux Bibliothèques universelle et choisie, en 29 vol. in-12, depuis 1714 jusqu'en 1727 : *Ars critica*, 3 vol. in-8, 1712 et 1730 : on a repris la liberté avec laquelle il s'explique sur plusieurs écrivains, et principalement sur les saints Pères; *Traité de l'incrédulité*, où l'on examine les motifs et les raisons qui portent les incrédules à rejeter la religion chrétienne, 1714 et 1733, in-8; *Parhasiana*, ou *Pensées diverses sur des matières de critique, d'histoire, de morale et de politique*, les unes justes, et les autres hasardées ou fausses, Amsterdam, 1699, in-12. Il n'a guère eu d'autre peine que de compiler et d'ajouter à ses recherches quelques réflexions qui donnent à son livre un air de critique et de philosophie; des *Commentaires* latins sur la plupart des livres de l'Écriture sainte, Amsterdam, 1696-1708, 1731 et 32, 5 vol. in-fol.; *Harmonia evangelica*, en grec et en latin, Amsterdam, 1700, in-fol.; ce n'est guère qu'un pillage fait à M. Thoyard. Une *Traduction du nouveau Testament* en français, avec des notes, 1703, 2 vol. in-4. Ces ouvrages sur l'Écriture déplurent aux catholiques et aux protestants, par une foule d'interprétations sociniennes que Le Clerc y glissa, tantôt avec art, tantôt à découvert. De nouvelles éditions de plusieurs auteurs anciens et modernes, sacrés et profanes, de Pédobin, de Cornélius-Sévère, de Sulpice-Sévère, d'Eschine, de Tite-Live, de Ménandre, de Philémon, d'Ausone, d'Érasme, du Traité de la religion de Grotius; une édition des *Dogmes théologiques* du Père Petau, 3 vol. in-fol., avec des remarques,

sous le nom de *Theophilus Albinus*, qui doivent être lues comme étant de Jean Le Clerc, c'est-à-dire d'un socinien, quoiqu'il y en ait aussi beaucoup de judicieuses et d'utiles. Il donna aussi quatre éditions à Amsterdam, du *Dictionnaire de Moréri*; celle de 1702 fut augmentée de 6 à 700 articles nouveaux; une édition des *Pères apostoliques* par J.-B. Cotelier, avec des remarques, etc., Amsterdam, 1698 et 1724, 2 vol. in-fol. *Histoire des Provinces-Unies des Pays-Bas*, depuis 1560 jusqu'en 1728 : compilation inexacte et mal écrite, réimprimée à Amsterdam, 1738, 3 tom. en 2 vol. in-fol.; *Vie du cardinal de Richelieu*, 2 vol. in-12, réimprimée avec des pièces en 5 vol. Les préjugés et les opinions de l'auteur y prennent souvent la place de l'histoire. On voit à la tête de l'édition de 1696 un plan du siège de la Rochelle, très-bien exécuté dans le goût de Callot. Beaucoup d'*écrits polémiques*, dans lesquels règnent très-souvent la présomption et l'aigreur. *Opera philosophica*, Amsterdam, 1710, 4 vol. in-12; *Compendium historiae universalis*, Amsterdam, 1698, in-8. Voy. Nicéron, tom. 40, pag. 294 et 302; et sa *Vie* en latin, par lui-même, Amsterdam, 1711, in-8. Voy. aussi le *Dictionnaire de Moréri* où se trouve une liste détaillée des nombreux ouvrages de cet infatigable écrivain.

CLERC (Paul Le), jésuite, né à Orléans en 1637, enseigna les belles-lettres avec succès. Appelé à Paris, il eut divers emplois, et mourut en 1740. Il est auteur des ouvrages suivants : *La vie d'Antoine-Marie Ubaldin*, La Flèche, 1686, in-16, et plusieurs fois réimprimée depuis. Le Père Jacques Biderman, de la même société, avait écrit cette vie en latin. *Réflexions sur les quatre fins dernières*, Paris et ailleurs; plusieurs livres de piété.

* CLERC (Pierre Le), sous-diacre du diocèse de Rouen, se fit connaître en 1733 par un *Acte de révocation de la signature du formulaire*, et donna dans les illusions d'un parti qui reconnaissait comme prophète un prêtre nommé *Vaillant*. Son zèle pour cette cause lui ayant occasionné quelque désagrément, il se retira en Hollande, où il chercha à se faire des partisans. Comme il attaquait ouvertement dans ses écrits le dogme catholique sur la procession du Saint-Esprit, la primauté du pape et le concile de Trente qu'il traite d'*assemblée de novateurs*, les prêtres d'Utrecht s'assemblèrent en 1763, et condamnèrent sa doctrine. Il publia pour sa défense plusieurs brochures qui respirent la colère et l'emportement, et mourut vers 1773. Ses principaux ouvrages sont : *Homélies de saint Grégoire*, 1747, in-12; *Vies édifiantes des religieuses de Port-Royal*, 1750, 4 vol. in-12; *Renversement de la religion et des lois par toutes les bulles et brevets donnés contre Bâuis, Jansénisme, etc.*, 1786, 2 vol. in-12. Il a donné une édition des *Nouvelles ecclésiastiques* avec des notes et du *Journal de Dorsmann*. On lui attribue un *Recueil contre la thèse de l'abbé de Prades*.

* CLERC DE BEAUBERON (Nicolas-François Le), né à Condé sur Noireau en 1714, professa la théologie à Caen, pendant cinquante ans, et mourut le 4 décembre 1790. Son principal ouvrage est *Tractatus theologico-dogmaticus de homine lapso et reparato*, 1779, 2 vol. in-8. Il avait, dit-on, composé,

des *traités* sur la pénitence, le mariage, l'Eglise, les lois, la restitution et l'Ecriture sainte.

* CLERIC (Nicolas-Gabriel Le), médecin, né à Baume-les-Dames en Franche-Comté, le 6 octobre 1726, sur la demande de l'impératrice Elisabeth, se rendit, en 1759, en Russie, où il fut accueilli avec le plus grand intérêt. Il refusa de s'y fixer, malgré les offres les plus brillantes, revint en France en 1762, et fut nommé médecin du duc d'Orléans. Il retourna en Russie en 1769 avec le titre de premier médecin du grand-duc, et devint inspecteur de l'hôpital de Paul à Moscou. Ce fut dans ce voyage qu'il rassembla, suivant les intentions de Louis XV, des matériaux pour une histoire de cet empire, qui n'était alors connu que par les relations infidèles et mensongères de quelques voyageurs. A son retour en France, en 1777, d'abord accueilli des ministres, il en fut bientôt oublié. La seule récompense qu'il obtint pour ses services, fut le cordon de Saint-Michel, avec des lettres de noblesse et une pension de six mille livres, qui ne tarda pas d'être supprimée. Retiré à Versailles, il y mourut le 30 décembre 1798. Ses principaux ouvrages sont : *Medicus veri amator ad Apollineos artis alumnus*, Moscou, 1764, in-8, ouvrage estimé, dont le but est de prévenir les abus que les charlatans peuvent faire des substances vénéneuses ; *De la contagion, moyens de la prévenir et d'y remédier*, Saint-Petersbourg, 1771, in-8 ; *Histoire naturelle de l'homme considéré dans l'état de maladie, ou la médecine rappelée à sa première simplicité*, Paris, 1767, 2 vol. in-8. Cet ouvrage a obtenu plusieurs éditions et a été traduit dans plusieurs langues ; *Yu le Grand et Confucius*, histoire chinoise, Soissons, 1769, in-4 ; *Education physique et morale des deux sexes*, traduit du russe, Besançon, 1777, 2 part. in-4 ; *Histoire de la Russie ancienne et moderne*, Saint-Petersbourg, 1787, 6 vol. in-4. C'est l'ouvrage le plus étendu que l'on ait eu pendant longtemps sur la Russie ; il a été surpassé depuis ; et l'histoire de Lévesque (voy. ce nom) est bien préférable. *Abrégé des études de l'homme fait en faveur de l'homme à former*, Paris, 1789, 2 vol. in-8 ; *Les maladies du cœur et de l'esprit*, 1795, 2 vol. in-8.

* CLERCK (Charles), disciple de Linnée, membre de la société royale des sciences d'Upsal, est connu par deux ouvrages sur les insectes, estimés et rares ; *Aranei Suecici*, Stockholm, en suédois et en latin, 1757, in-4, traduit en anglais, Londres, 1793, in-4, édition imprimée avec le plus grand luxe. C'est la description de 60 espèces d'araignées trouvées en Suède. *Icones insectorum variorum cum nominibus eorum trivialibus*, 1759, in-4. Cet ouvrage, regardé par Linnée comme le plus beau qui eût paru jusqu'alors sur les papillons, a depuis été bien surpassé (Voy. MARTIN, Th.)

CLÉREMBAULT (Philippe de), né en 1620, connu d'abord sous le nom de *Palhuau*, prit le nom de Clérembault à sa nomination à la dignité de maréchal de France en 1653. Il était aussi distingué par son esprit que par sa bravoure. Quoiqu'il eût quelque difficulté à s'énoncer, on aimait beaucoup à l'entendre ; son esprit fin et délicat donnait un tour agréable à tout ce qu'il disait. Il mourut à Paris en 1665.

* CLERFAYT (François-Sébastien-Charles-Joseph de Croix, comte de), feld-maréchal autrichien, né au château de Bruille, près de Binch, en Hainaut, le 14 octobre 1733, servit avec distinction dans la guerre de sept ans contre les Prussiens. A la paix il se retira dans ses terres, où son bonheur était de vivre au milieu d'un cercle d'amis, occupé de ses vassaux, dont il fut toujours le bienfaiteur. Il se signala contre les Turcs dans les campagnes de 1788 et 1789, qui lui fournirent l'occasion d'acquiescer une nouvelle gloire, et reçut le grand-cordon de Marie-Thérèse. Chargé en 1792 de commander l'armée autrichienne destinée à agir contre la France, il s'empara de Longwy et de Stenay ; mais les coalisés ayant rétrogradé, il se replia sur les Pays-Bas. Il perdit la bataille de Jemmapes, après avoir disputé longtemps la victoire. Mais sa retraite sur le Rhin lui fit beaucoup d'honneur. Il commandait l'aile gauche à la bataille de Nerwinden, et en décida le succès. Opposé dans la West-Flandre à Pichegru, il lui disputa le terrain pas à pas, malgré l'inégalité de ses forces, et ne le laissa maître du pays, qu'après sept combats. En 1795, créé feld-maréchal, il attaqua successivement trois armées françaises, les contraignit à se retirer et fit lever le siège de Mayence ; ce furent ses derniers exploits. L'archiduc Charles étant venu prendre le commandement, Clerfayt se rendit à Vienne, où il fut reçu avec enthousiasme. Nommé bientôt après membre du conseil aulique de la guerre, il mourut le 18 juillet 1798, avec la réputation d'un habile général et d'un homme vertueux.

CLERGERIE. Voy. Bay.

CLERI (Pétermann), né à Fribourg en Suisse l'an 1510, capitaine au service de Henri II, puis colonel d'un régiment suisse au service de Charles IX, rendit de grands services à ces princes dans plusieurs expéditions. Il se distingua à la bataille de Dreux, et perdit la vie à celle de Moncontour en 1569, après avoir fait des prodiges de valeur à la tête de son régiment, qui contribua beaucoup à décider la victoire. Henri II l'avait créé chevalier en 1554.

CLERIC (Pierre), jésuite, natif de Béziers, mort à Toulouse en 1740, à 79 ans, après y avoir professé 22 ans la rhétorique, fut couronné huit fois par l'académie des Jeux floraux. Ce jésuite avait beaucoup de ce feu qui caractérise le poète, mais son imagination n'était pas assez réglée, et ses ouvrages manquent de correction. On a de lui plusieurs *pièces de poésie* en latin et en français. Il a laissé en manuscrit une traduction de l'*Electre* de Sophocle.

* CLÉRISSEAU (Charles-Louis), architecte, mort à Auteuil, le 19 janvier 1820, dans sa 99^e année, doyen de l'ancienne académie de peinture, avait été premier architecte de l'impératrice Catherine II. On lui doit : *Antiquités de la France : monuments de Nîmes*, 1778, in-fol. avec 42 pl. Cette édition, qui est encore recherchée parce qu'elle contient les premières épreuves des pl., est moins complète que celle de Paris, 1806, 2 vol. in-fol. (Voy. LE GRAND.) Le catalogue de sa bibliothèque a été publié en 1820.

CLERK (Jean), évêque de Bath et de Wells, reçut le bonnet de docteur en théologie à Cambridge et alla étudier le droit canon à Bologne. Le cardinal Wolsey se l'attacha ensuite en qualité de chapelain, et lui obtint le doyenné de Windsor et la charge lucrative de maître des rôles. Henri VIII l'employa dans plusieurs missions importantes. Chargé d'aller présenter à Léon X le fameux ouvrage de ce prince contre Luther, qui lui fit donner le titre de *défenseur de la foi*, il prononça à cette occasion, en plein consistoire, un discours éloquent qui a été imprimé avec l'ouvrage. Il fut récompensé de sa mission par l'évêché de Bath, en 1525. Lorsqu'Henri eut pris la résolution de se séparer d'Anne de Clèves, Clerk fut choisi pour en porter l'avis au duc de Clèves, frère de la princesse, et lui en exposer les raisons. Il mourut au retour de cette ambassade, en 1540. On a de ce prélat : Une *Défense du divorce de Henri VIII avec Catherine d'Aragon*; un recueil de lettres, écrites de Rome pendant son ambassade en cette cour; des harangues et des discours, prononcés en différentes occasions. — CLERK (Jean), d'une famille différente de celle du précédent, après avoir fait ses études dans l'université d'Oxford, voyagea sur le continent, où il s'appliqua à apprendre les langues modernes, et particulièrement la française. A son retour en Angleterre, il devint secrétaire du duc de Norfolk. Son zèle pour la religion catholique lui attira de fréquentes persécutions sous les règnes de Henri VIII et d'Edouard VI. Clerk fut mis en prison, et on le trouva étranglé avec sa fille, le 10 mai 1552. On a de lui : *Opusculum planè divinum de mortuorum resurrectione, et extremo judicio in quatuor libris succinctè conscriptum, latinè, anglicè, italicè, gallicè*, Londres, 1545, in-4; *Déclaration de certains articles, avec l'exposition des erreurs capitales sur la même question*, ibid., 1546, in-8; *Méditations sur la mort*; *De italicè declinatione verborum*; *Traité de la noblesse*, traduit du français.

* CLERMONT-GALLERANDE (Charles-Georges, marquis de), né à Paris en 1744, de l'illustre maison de Clermont, en Anjou, divisée en trois branches, de *Gallerande*, de *Renel*, et d'*Amboise*. Ayant pris de bonne heure le parti des armes, il était maréchal de camp en 1789. Il rejoignit les princes à Coblenz, en 1791; mais il ne tarda pas à rentrer en France, et se trouvait aux Tuileries dans la fatale journée du 10 août. Incarcéré pendant la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Sous le consulat il échoua dans la négociation qu'il avait entamée pour le rétablissement des Bourbons sur le trône, et vécut depuis dans l'obscurité. En 1814, nommé pair de France, il obtint sa retraite en 1817, avec le grade de lieutenant-général honoraire, et mourut à Paris, le 19 avril 1823. Il a laissé : *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la révolution qui s'est opérée en France en 1789*, Paris, 1826, 3 vol. in-8, publiés par le marquis de Fontenilles. Cet ouvrage, écrit avec la candeur d'un caractère droit et sincère, présente souvent des détails curieux.

* CLERMONT-TONNERRE (Stanislas, comte de), petit-fils du maréchal, né en 1747, était colonel de Royal-Guyenne cavalerie en 1788. Député de la no-

blesse de Paris aux états-généraux, il était à la tête de la minorité qui se réunit aux députés du tiers-état, et prononça en son nom un discours qui ne satisfait aucun parti. Sentant la nécessité des réformes et disposé personnellement à tous les sacrifices, il s'établit en même temps le défenseur de la prérogative royale, et se traça dès le principe une ligne de modération dont il ne s'écarta jamais. Dans la nuit du 14 août 1789, il vota l'abolition de tous les privilèges. Lors de la discussion des bases de la constitution, il se prononça pour l'établissement de deux chambres et pour le veto royal. Plus tard il demanda que tous les Français sans distinction fussent éligibles à toutes les fonctions publiques. Les troubles des provinces devenant de jour en jour plus graves, il proposa d'investir le roi d'un pouvoir suffisant pour les apaiser. Il donna de grands éloges au plan de Siéyès pour l'institution du jury. Dans la séance du 16 mai 1790, il vota pour que le droit de paix et de guerre appartint au roi seul, sauf la responsabilité des ministres. Toujours occupé de resserrer le pouvoir populaire dans de justes bornes, il fonda avec Malouet le club monarchique et le *Journal des Impartiaux*, à la rédaction duquel concoururent plusieurs écrivains distingués, notamment Fontanes. Ce club, dénoncé par les Jacobins, ne subsista pas longtemps, et il en fut de même du Journal. Clermont-Tonnerre, un instant l'idole de la nation, perdit dès-lors toute sa popularité. Lors de la fuite du roi en 1791, accusé de l'avoir favorisée, il n'échappa qu'avec peine à la fureur de la populace, et sans un décret de l'assemblée qui le plaça sous la sauvegarde de l'honneur national, il aurait été massacré dans les Tuileries. Après la session, il eut avec Siéyès une correspondance sur le système municipal, où l'on retrouve les principes dont il était animé depuis 1789. Dans la journée du 10 août 1792, accusé d'avoir chez lui un amas d'armes, son domicile fut violé, et il fut conduit au comité, où il n'eut pas de peine à se justifier; il s'en retournait lorsqu'il fut rencontré dans la rue par une troupe d'assassins qui l'égorgèrent. Le comte de Clermont-Tonnerre n'avait pas 44 ans. Deux fois il avait présidé l'assemblée constituante, dont il fut un des membres les plus distingués par ses talents et sa probité. Ses opinions ont été recueillies, Paris, 1791, 4 vol. in-8. On a de lui une *Analyse de la constitution de 1791*, in-8, et quelques autres écrits politiques.

* CLERMONT-TONNERRE (Anne-Antoine-Jules de), cardinal, doyen des évêques français, naquit à Paris le 1^{er} janvier 1749. Destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, il acheva ses études en Sorbonne et devint au sortir de sa licence, grand-vicaire de Besançon. Il fut reçu docteur le 24 juin 1782, et nommé peu de temps après évêque de Châlons, en remplacement de M. de Juigné qui venait d'être promu au siège de Paris. Elu député aux états-généraux, il signa les protestations contre les décrets relatifs au clergé, et prit part à l'*Exposition des principes*. Au commencement de 1791, il publia sur les matières alors controversées une *Lettre* et une *Instruction pastorales* qui furent remarquées. La session terminée, il se retira en Allemagne, où

il signa, en 1798, l'*Instruction des évêques émigrés, sur les atteintes portées à la religion*. A l'époque du concordat, il donna la démission de son siège, et rentré en France y vécut dans la retraite. En 1814, il fut appelé à la chambre des pairs, et en 1817, à l'évêché de Châlons, dont il attendit en vain le rétablissement. Sur la demande du roi, il fut nommé en 1820 à l'archevêché de Toulouse, et au mois de décembre 1822 revêtu de la pourpre romaine. Après la mort de Pie VII, le nouveau cardinal publia de Rome, où il était allé au conclave, une *Lettre pastorale*, dans laquelle il semblait attaquer les libertés de l'église gallicane. Cette lettre, déferée au conseil d'état, fut supprimée par une ordonnance royale, sous prétexte d'*abus*. Le ministère ayant, en 1824, demandé que les directeurs et professeurs des séminaires donnassent leur adhésion à la déclaration du clergé de 1682, ce prélat écrivit à plusieurs évêques qui lui avaient demandé son avis, qu'ils devaient regarder comme non avenue l'obligation qu'on se croyait en droit de leur imposer. L'ordonnance du 16 juin 1828, qui soumettait les petits séminaires au régime universitaire, et qui enjoignait aux professeurs de déclarer qu'ils n'appartenaient à aucune congrégation non autorisée par les lois, provoqua de sa part une nouvelle opposition. Pressé par le ministre de se soumettre à cette mesure, il lui répondit : « Monseigneur, la devise de ma famille, qui lui a été donnée par Calixte II, en 1120, est celle-ci : *Etiamsi omnes, ego non*. C'est aussi celle de ma conscience. » Le roi crut devoir faire sentir au prélat qu'il désapprouvait cet acte d'indépendance, et on lui notifia qu'il eût à s'abstenir de paraître à la cour jusqu'à nouvel ordre. Les conseils du saint Siège calmèrent les vives discussions auxquelles cette affaire avait donné lieu. L'archevêque céda, mais en protestant contre cette exigence du pouvoir politique. Malgré son grand âge, il voulut assister encore au conclave de 1829; et concourut à l'élection du pape Pie VIII. Dans le voyage il avait fait une chute qui causait de grandes inquiétudes. Il se rendit aux eaux d'Aix en Savoie, pour y rétablir sa santé et revint à Paris d'où il se rendit dans son diocèse pour présider à l'ouverture du jubilé. Une courte maladie l'enleva le 21 février 1830, à l'âge de 81 ans. M. de Maccarthy prononça son oraison funèbre. Ce prélat était d'un accès facile; son esprit fin et exercé donnait beaucoup de charme à ses entretiens, et il alliait à une bienfaisance active un zèle intrépide pour les intérêts de l'Eglise.

* CLÉRY (Jean-Baptiste-Cant HANET), né en 1759 à Jardy-les-Vaucresson, village dans le parc de Versailles, était frère de lait du duc de Montbazou; depuis prince de Rohan : M^{re} de Guéméné le fit nommer valet-de-chambre du duc de Normandie. Pétion, maire de Paris, le désigna pour faire le même service auprès de Louis XVI, dans la tour du Temple, et il s'en acquitta avec beaucoup de zèle. Ce prince dans son testament le recommanda à sa famille; il lui avait confié son anneau de mariage, un cachet de montre et un petit paquet de cheveux de sa femme, de sa sœur et de ses enfants, pour les leur remettre; mais ces précieux objets

lui furent enlevés par les commissaires de la commune. Après l'attentat du 21 janvier, ce fidèle serviteur, retenu en prison, ne fut rendu à sa famille qu'après la chute de Robespierre. Cléry se hâta de vendre une maison qu'il avait à Juvisy, et rejoignit à Wels, Madame qui le chargea de plusieurs missions secrètes en Allemagne et en Italie. Il publia en 1798 *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI*, in-8. La meilleure édition est celle qui fait partie de la *Collection des mémoires sur la révolution française*. Louis XVIII lui écrivit une lettre de sa main, pour le remercier, et le nomma chevalier de St.-Louis. Cléry est mort à Hizing, près de Vienne, le 27 mai 1806. Une médaille en bronze frappée en son honneur, fait partie de la *Galerie de la fidélité*.

CLET (saint). Voy. ANACLET.

CLÉVELAND (Jean), poète anglais du temps de Charles I^{er}, né en 1613, à Loughborough, se distingua autant par son attachement à son souverain que par ses poésies. Le parti de Cromwell lui fit perdre les places lucratives qu'il avait dans l'université de Cambridge, et il fut obligé de se cacher à Londres, où il vécut avec son ami Samuel Butler de la libéralité des royalistes. Il y mourut en 1659. Ses poésies relatives aux circonstances, et fort goûtées dans ce temps-là, ont été réimprimées plusieurs fois de son vivant : mais depuis on ne les a imprimées qu'une fois en 1687, in-8.

* CLICQUOT-BLERVACHE (Simon), né à Reims le 7 mai 1723, inspecteur-général du commerce, exerça cette place avec honneur jusqu'à sa suppression en 1790, et mourut le 31 juillet 1796. Il était correspondant de la Société d'agriculture de Paris, et membre honoraire de l'académie d'Amiens, qui plusieurs fois avait eu l'occasion de lui donner des preuves de l'estime qu'elle faisait de ses talents en couronnant ses excellentes *Dissertations sur l'effet que produit le taux de l'intérêt de l'argent sur l'agriculture et le commerce*; *Sur l'état du commerce en France depuis Hugues Capet jusqu'à François I^{er}*; et son *Mémoire sur les corps de métiers*, ouvrage rempli de vues alors nouvelles. On lui doit encore : *Discours sur les avantages et les inconvénients du commerce extérieur*, Paris, 1778, in-8, plein d'observations utiles; *Mémoire sur les moyens d'améliorer en France la condition des laboureurs*, 1783, in-8, couronné par l'acad. de Châlons, et reproduit sous le titre de *l'Ami du cultivateur*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Considérations sur le traité du commerce entre la France et la Grande-Bretagne*, signé le 26 septembre 1786; *Mémoire sur la possibilité et l'utilité d'améliorer les laines dans la province de Champagne*, Paris, 1787; *Mémoire sur l'état du commerce intérieur et extérieur de la France, depuis la première croisade jusqu'au règne de Louis XII*, Paris, 1790, in-8, couronné en 1789, par l'académie des inscriptions.

CLICTHOUÉ (Josse), Jodocus Clithoveus, natif de Nieupoort en Flandre, docteur de Sorbonne, mort théologal de Chartres l'an 1543, fut un des premiers qui combattirent Luther. Son *Anti-Lutherus*, Paris, 1524, in-fol., est estimé. Si la critique et la science des langues ne lui avaient manqué, il au-

rait été mis au rang des meilleurs controversistes. Il possédait l'Écriture et avait beaucoup lu les Pères. Il réfute l'erreur avec solidité, sans s'emporter contre les errants. Son latin est plus pur que celui des scolastiques, mais moins élégant que celui de plusieurs orateurs de son temps. On peut lire encore ses ouvrages avec fruit; Erasme les appelle une source abondante de bonnes choses : *Ubertimum rerum optimarum fontem*. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Defensio ecclesiæ romanæ contra Lutheranos*, Paris, 1526, in-fol.; *De veneratione sanctorum*, Cologne, 1525, in-4 : il y prend la défense du concile de Paris, auquel il avait eu beaucoup de part; *Elucidatorium ecclesiasticum*, Paris, 1516, in-fol. : cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions, dont la plus récente est de Cologne, 1752; *De necessitate peccati Adæ et felicitate culpe ejus*, Paris, 1519, in-4; *De officio regis*, ibid., in-4; *De vita et moribus sacerdotum*, ibid., 1520, in-4; *De vera nobilitate*, ibid., 1520, ouvrage d'un grand mérite, qui a été traduit en français par un anonyme, Lyon, 1533, in-8, et par l'abbé Méry, Paris, 1761, in-12.

CLIFFORD (Georges), comte de Cumberland, célèbre navigateur, né en 1558, entreprit à ses frais plusieurs expéditions pour faire des découvertes, et fit des prises considérables sur les Espagnols et les Portugais, dans les onze expéditions qu'il fit contre eux. Il servit aussi dans la flotte destinée à repousser la fameuse armée invincible, et se signala dans le dernier engagement qui eut lieu près de Calais en 1598. Il fut décoré de l'ordre de la Jarretière. L'infortunée Marie Stuart le vit siéger au nombre des pairs qui la condamnèrent à mort. Il mourut en 1603.

CLIMACQUE. Voy. JEAN CLIMACQUE (saint).

* CLIMENT (dom Joseph), né en 1706 dans le royaume de Valence, dut à son zèle et à son talent pour la chaire d'être élevé à l'épiscopat. Nommé au siège de Barcelonne, il ne vit dans ses revenus qu'un moyen d'exercer plus amplement ses libéralités; il fonda des hôpitaux et des écoles, et consacra chaque année une semaine à la distribution de livres qu'il jugeait les plus propres à nourrir la piété. En 1775 il fut nommé à l'évêché de Malaga; mais il refusa cette translation, et la cour lui demanda sa démission. Il vécut depuis dans la retraite et mourut le 28 novembre 1784. On a de lui une lettre du 20 septembre 1768, et une instruction pastorale sur les études, du 26 mars 1769, qui fut dénoncée à cause d'un passage favorable à l'église d'Ulrecht. Ses ouvrages ascétiques ont été publiés sous ce titre : *Coleccion de las obras*, etc. Madrid, 1788, 3 vol. in-12.

CLING (Conrad), *Clngius*, allemand, religieux de l'ordre de Saint-François, vivait en 1560. Il a composé divers traités de controverse : *Un Catéchisme*, Cologne, 1570, in-8; *De securitate conscientie* contre l'interim de Charles-Quint, ibid., 1565, in-folio. On doit lire avec précaution ce qu'il a écrit sur la justification.

CLINGSTET. (Voy. KLINGSTET).

CLINIAS, père d'Alciade, fit revivre l'hospitalité entre les Athéniens et les Lacédémoniens. Il se

signala dans la guerre de Xerxès sur une galère armée à ses dépens, et fut tué à la bataille de Coronee, l'an 447 avant J.-C.

CLINIAS, pythagoricien, qui vivait vers l'an 520 avant l'ère chrétienne, égaya les leçons de la philosophie par les charmes de la musique. Il était d'un naturel prompt et bouillant; mais il trouvait dans les sons de sa lyre un léuitif qui calmait les mouvements de sa colère. Il avait coutume de s'écrier dans ces occasions : *Je m'adoucis!*

* CLINTON (sir Henri), entré de bonne heure au service, se distingua dans la guerre de Hanovre, et passa, en 1775, avec la grade de colonel-major dans les colonies anglaises du nord de l'Amérique, qui venaient de se séparer de la métropole. Il battit les insurgés dans plusieurs rencontres, s'empara de New-Yorck et de Rhode-Island, et lors du rappel du général Howe en 1778 fut chargé du commandement en chef de l'armée anglaise. Obligé presque aussitôt de se retirer devant Washington, et d'abandonner Philadelphie, il exécuta sa retraite habilement, se porta vers la baie d'Acusinet, où il brûla plusieurs navires américains, et se rendit maître de Charlestown ainsi que de Savannah. Depuis 1780, contenu par les Français que conduisait Lafayette, il obtint moins de succès. Ne pouvant réussir par la force des armes, il eut recours à la séduction, et parvint à gagner le général américain Arnold (voyez ARNOLD, Benoit). Mais la trahison fut reconnue. Clinton revint en Angleterre, fut nommé gouverneur de Limerick, en Irlande, membre du parlement et gouverneur de Gibraltar où il mourut en 1795. On a de lui : *Mémoires sur l'issue malheureuse de la campagne de 1781*, Londres, 1782, in-8; *Observations sur l'histoire de la guerre d'Amérique*, écrite par Stedman, Londres, 1784, in-4.

* CLINTON (Georges), vice-président des États-Unis, né en 1759, dans la Nouvelle-Angleterre, d'une famille originaire d'Irlande, servit dans la guerre du Canada comme lieutenant au régiment colonial que commandait son père, et fit la campagne de 1760 sous les ordres du général Amherst. A la paix il se fit avocat, et devint représentant de sa province à l'assemblée coloniale de 1773, où il se montra un des plus chauds adversaires de la Métropole. Élu, en 1775, membre du congrès, il ne tarda pas à quitter l'assemblée pour rejoindre l'armée, en qualité de brigadier général des milices, et défendit contre des forces supérieures les postes établis dans les montagnes. Nommé plus tard gouverneur de la province de New-Yorck, il conserva cette place jusqu'en 1810. Élu vice-président des États-Unis, et président du sénat, en 1804, il parvint, en 1811, malgré de grands obstacles, à abolir la banque nationale des états de l'Union et détruisit ainsi l'influence toujours croissante des négociants anglais qui en avaient acheté presque toutes les actions. Il mourut, le 20 avril 1812, à Washington, généralement regretté.

* CLINTON (de Wirt), homme d'état né en 1769 à Little-Britain, au comté d'Orange, dans le pays de New-Yorck, embrassa la profession d'avocat qu'il exerça jusqu'au moment où il devint le secrétaire intime de son oncle, gouverneur de la pro-

vinces. Il entra ensuite au sénat, et remplit successivement diverses fonctions publiques auxquelles l'appelaient ses talents. En 1806, il prépara un travail pour obtenir l'abolition du système de défiance et d'oppression adopté depuis longtemps à l'égard des catholiques, et réussit en 1815 dans l'exécution de ce généreux projet. Conformément aux mêmes dispositions, il protesta de tout son pouvoir contre la loi anglaise qui osait exiger la violation du secret de la confession, et les membres de la cour criminelle se rangèrent de son avis. Président, en 1808, de la commission des travaux publics, il augmenta les fortifications de New-York, et termina le canal de communication entre l'Océan et les grands lacs. Il contribua puissamment à la fondation d'établissements d'éducation et de charité, ainsi qu'à l'organisation de sociétés scientifiques et littéraires. Nommé en 1817 gouverneur de l'état, il défendit tous les droits avec vigilance, et s'opposa aux empiétements des divers pouvoirs. Devenu magistrat suprême de l'état d'York, il eut beaucoup de part au perfectionnement de la jurisprudence et de la police, ainsi qu'à l'impartiale abolition de l'esclavage des Noirs. Clinton possédait une instruction fort étendue; l'histoire, les belles-lettres, les sciences exactes, l'histoire naturelle et la métaphysique, avaient partagé ses loisirs. Recteur de l'université de New-York, il était membre de l'académie de cette ville, ainsi que des sociétés linéenne et d'horticulture de Londres, et de la société wernérienne d'Edimbourg. Il a écrit sur divers sujets; mais ses ouvrages sont peu connus en Europe. Clinton mourut le 11 février 1828, à l'âge de 59 ans. Le docteur David Hosack a publié en 1829, des *Mémoires sur de Witt Clinton*, en un fort volume in-4.

CLIO, l'une des neuf muses, fille de Jupiter et de Mnémosyne, préside à l'histoire. On la représente couronnée de lauriers, une trompette dans la main droite, et un livre dans la gauche.

CLISSON (Olivier de), comte de France en 1380, sous Charles VI, élève de Bertrand du Guesclin, était breton comme lui. Il porta d'abord les armes contre la France; mais Charles V l'attira à son service par de fortes pensions et par l'espérance des grandes charges de la couronne. Il commandait l'avant-garde à la fameuse bataille de Rosbecq en 1382, contre les Flamands qui y perdirent 25,000 hommes. Cinq ans après, s'étant rendu auprès du duc de Bretagne, celui-ci le fit arrêter, après l'avoir accablé de carresses. Il ordonna à Bavalan, capitaine de son château de l'Hermine, de le coudre dans un sac et de le jeter dans la mer. Bavalan comptant sur les remords du duc, ne crut pas devoir exécuter son ordre. Son maître, revenu à lui-même, rendit son prisonnier; mais ce ne fut qu'après avoir reçu une grosse rançon. Ils se réconcilièrent depuis si sincèrement, que Jean V, en mourant, laissa ses enfants sous la garde de Clisson. Il méritait cette confiance par son exacte probité, car Marguerite, duchesse de Penthièvre, sa fille, ayant voulu lui insinuer de se défaire de ses pupilles, pour mettre la couronne ducale de Bretagne sur la tête de Jean de Blois son époux, Clisson fut si indigné

de cette horrible proposition, que la duchesse aurait éprouvé les effets de sa colère, si elle ne se fût retirée aussitôt de sa présence. Le comte de France, de retour en France, s'occupa du projet de chasser les Anglais du royaume, lorsque Pierre de Craon, à la tête d'une vingtaine de scélérats, fondit sur lui la nuit du 13 au 14 juin 1391. Clisson, après s'être défendu assez longtemps, tomba de cheval, percuté de trois coups, et laissé pour mort par les assassins. Les blessures n'étaient pas dangereuses, et il en guérit. Le roi Charles VI, peu de temps après, fut attaqué de ses accès de fureur. Les ducs de Bourgogne et de Berry, régeants du royaume, dépouillèrent le comte de toutes ses charges, après l'avoir condamné au bannissement perpétuel, et à une amende de cent mille marcs d'argent. Il se retira en Bretagne, et mourut dans son château de Josselin en 1407, aimé des gens de guerre auxquels il permettait tout, et haï des grands qu'il traitait avec hauteur. On le comparait à du Guesclin pour le courage; mais il lui était supérieur par l'art de se ménager des ressources, et de former des projets favorables à son ambition.

CLISTHÈNES, magistrat d'Athènes, de la famille des Alcéméonides, fit un nouveau partage du peuple. Il le divisa en dix tribus, au lieu de quatre, et fut l'auteur de la loi connue sous le nom d'*ostracisme*, par laquelle on condamnait un citoyen au bannissement, de peur qu'il ne devint le tyran de sa patrie. Le nom d'*ostracisme* vient du mot *ostrakon*, qui signifie écaille, parce que c'était sur une écaille qu'on écrivait le nom du proscrit. Clisthènes fit chasser par cette loi le tyran Hippias, et rétablit la liberté de la république, l'an 510 avant J.-C. Il était aïeul de Périclès.

CLITE, fille de Mérops, roi de Rhyndaque, épousa Cyzicus, fondateur de la ville de Cynique. Cette princesse s'étrangla, pour ne pas survivre à son mari qu'elle aimait tendrement: étrange manière de répandre des fleurs sur le tombeau d'un époux! cependant les peuples de l'Indoustan, du royaume de Juda en Afrique, et bien d'autres, ont jugé à propos de l'imiter, et l'imitent encore, et cela d'une manière plus terrible et plus barbare.

CLITOMAQUE, philosophe de Carthage, quitta sa patrie à l'âge de 40 ans. Il se rendit à Athènes, où il fut disciple et successeur de Carnéade, vers l'an 150 avant J.-C. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus, et dont on faisait cas.

CLITOPHON, ancien historien de Rhodes ou Roda, colonis des Rhodiens près du Rhône, mérite quelque considération. On cite de lui plusieurs ouvrages assez importants, dont il n'existe plus que des passages dans le livre des *Fleuves* et dans celui des *Petits parallèles*, attribués à Plutarque. Voy. tom. XX. des *Mémoires des inscriptions*, in-4, page 15.

CLITUS, frère d'Hellania, nourrice d'Alexandre le Grand, se signala sous ce prince et lui sauva la vie au passage du Granique. Un satrape allait abattre d'un coup de hache la tête du héros, lorsque Clitus coupe d'un coup de sabre le bras prêt à frapper: ce service lui gagna l'amitié d'Alexandre. Il jouissait de sa confiance et de sa familiarité. Un

jour ce roi s'étant mis à exalter ses exploits et à rabaisser ceux de Philippe son père dans un accès d'ivresse, Clitus, qui apparemment n'était pas moins échauffé, indigné de ce monopole de gloire, osa relever les actions de Philippe, aux dépens de celles de son fils : il alla jusqu'à lui reprocher la mort de Philotas et de Parménion. Alexandre, dans le feu de la colère et du vin, le perça d'un javelot, en lui disant : « Va-t-en donc aussi rejoindre Philippe, Parménion et Philotas. » Quand la raison lui fut revenue, et qu'il vit Clitus noyé dans son sang, il voulut s'immoler à ses mânes ; les philosophes Calisthènes et Anaxarque l'en empêchèrent : on sait que cette sorte d'hommes est toujours plus prompte à secourir les rois que les victimes de la royale colère. Il y a d'ailleurs toute apparence que la démonstration de vouloir se tuer n'était dans Alexandre, devenu un tyran et un monstre, qu'une hypocrisie poltrone, et qu'il s'attendait bien à cette philosophique opposition.

* CLIVE (Robert lord), baron de Plassey, gouverneur du Bengale, pair d'Irlande, né à Styche dans le Shropshire en 1723, entra en 1743 au service de la compagnie anglaise en qualité d'écrivain ; mais bientôt il quitta la plume pour l'épée, et montra comme volontaire tant de courage, d'activité et de talent, qu'en peu d'années il parvint au premier rang dans l'armée, et s'en montra digne. C'est de cette époque que date la supériorité des Anglais dans l'Inde et la décadence des établissements Français. Depuis longtemps les avantages étaient à peu près balancés ; mais au mois de janvier 1757, il leur enleva Chandernagor leur principale forteresse ; il vainquit le soubab dans différentes actions et le remplaça par Jaffier Ali-Cawn, qui se mit à la disposition de l'Angleterre. Clive revint en Europe en 1760 ; mais de nouveaux troubles l'obligèrent de repasser dans l'Inde. Il s'occupa alors de réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration, mit l'armée sur un meilleur pied et régla ce qui concernait le commerce, de manière à ce que les naturels ne fussent pas opprimés. Il retourna en Angleterre en 1767, et s'y fit aimer par sa bonté et sa libéralité. Membre de la chambre des communes depuis 1760, il y fut accusé de concussion en 1773, et quoiqu'absous, il tomba dès lors dans une sombre mélancolie et mit lui-même un terme à son existence le 22 novembre 1774. Son grand talent était d'inspirer une confiance sans bornes aux hommes qu'il commandait. Lord Chatham disait « que c'était un général créé par le ciel ; » car, sans expérience préalable, il l'avait emporté sur tous les guerriers de son temps. » Il avait épousé en 1753 la sœur du docteur Maskelyne, célèbre astronome, dont il eut cinq enfants.

CLODION LE CHEVELU, successeur de Pharamond son père, vers l'an 450, passe pour le second des rois de France. Il prit Tournay, Cambrai, et étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme. Mais Clodion s'étant conduit avec autant de sécurité que s'il n'eût pas été en pays conquis, Aétius accourut, pendant qu'il le savait livré avec ses capitaines aux plaisirs de la table et à la joie la plus tranquille, le surprit et le défit. Clodion reprenant ensuite cou-

rage, se rendit maître de l'Artois et d'Amiens, et mourut en 448.

* CLODION (Claude-Michel), sculpteur, né à Nancy, vers 1745, excellait surtout dans le genre gracieux et naïf ; il a moins bien réussi dans la sculpture historique. Son chef-d'œuvre est un groupe du Déluge, dans lequel on admire la belle disposition et l'expression des têtes. On cite encore de lui le buste de Tronchet, et celui de M^{me} la duchesse d'Angoulême. Clodion est mort à Paris en 1814.

CLODIUS (Publius), sénateur romain, mauvais citoyen et ennemi de la république, fut surpris en un rendez-vous avec Pompéia, femme de César, dans la maison même de son mari, où l'on célébrait ce jour-là les mystères de la Bonne-Déesse. On sait qu'il était défendu aux hommes d'y paraître. Clodius s'y introduisit, déguisé en musicienne. On lui fit son procès ; il corrompit ses juges à force d'argent, et fut absous. Clodius, devenu tribun, fit exiler Cicéron, et fut tué ensuite par Milon, l'an 55 avant J.-C. Cicéron se chargea de la défense du meurtrier qui n'en fut pas moins exilé à Marseille.

CLODOALD. Voy. CLOUV (saint).

CLODOMIR, fils de Clovis et de Clotilde, héritier du royaume d'Orléans, fit la guerre à Sigismond, roi de Bourgogne, le prit prisonnier, le fit mourir, et fut tué lui-même en 524, dans un combat qu'il livra à Gondemar, devenu roi de Bourgogne après la mort de saint Sigismond. Clodomir laissa trois enfants de sa femme Gondiuque ; les deux premiers, Gontaire et Théodebalde, furent massacrés par Childébert et Clotaire, leurs oncles. Le troisième, Clodoald, voy. CLOUV (saint), se sauva dans un cloître et s'y sanctifia.

* CLOOTS (Jean-Baptiste, Du-Val-De-Grace), baron prussien, né à Clèves le 24 juin 1753, était neveu de Corn. de Paw (voy. ce nom). Envoyé à Paris pour y faire ses études, il se mit à lire les législateurs anciens, dont il se crut appelé à perfectionner les systèmes, changea son prénom en celui d'Anacharsis (voy. ce nom), et parcourut successivement l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie, prodiguant sa fortune et ses folles idées. Au commencement de la révolution il revint à Paris, qu'il inonda bientôt de pamphlets de tout genre. Le bruit se répandit un jour que des députés de toutes les nations étaient arrivés pour féliciter l'assemblée nationale, sur ses immortels travaux. Cette députation, composée de l'auteur d'un journal anglais et de quelques valets nègres ou mulâtres qu'on avait affublés de costumes étrangers, fut introduite dans l'assemblée par Cloots, qui la harangua, et reçut ou prit dès-lors le titre d'orateur du genre humain. Après la journée du 10 août, Cloots, après avoir insulté tous les rois, poussa le délire jusqu'à se déclarer hautement l'ennemi personnel de Jésus-Christ. Député à la convention par le département de l'Oise, sa fureur ne connut plus de bornes. Il exalta l'action d'Ankarstroem (voy. ce nom), demanda que la tête du roi de Prusse, son souverain, fût mise à prix ainsi que celle du duc de Brunswick, et vota la mort de Louis XVI. Il fit l'apologie des massacres de septembre et en défendit les auteurs

dont les *Girondins* demandaient la punition. Il concourut à l'établissement des fêtes de la Raison, et surpassa Chaumette lui-même dans ses extravagances irréligieuses. Cependant Robespierre résolut d'attaquer Cloots et d'en débarrasser la convention. On était au plus fort du règne de la terreur, et les jacobins inquiets, se méfiant les uns des autres, concentraient leur société, en en faisant passer les membres au scrutin épuratif. Lorsque Cloots y déclara que son cœur était français et son âme sans culotte, Robespierre dit qu'il suspectait un sans-culotte qui avait 100,000 livres de rente; Cloots, mis en accusation avec Hébert et quelques autres individus de sa faction, fut condamné à mort le 24 mars 1794. Il demanda à être exécuté après tous ses complices, « afin, dit-il, » d'avoir le temps d'établir certains principes, pendant qu'on ferait tomber leurs têtes. » Le seul de ses ouvrages qu'on cite encore est la *Certitude des preuves du mahométisme, ou Réfutation de l'examen critique des apologies de la religion mahométane*, Londres, 1780, in-12, sous le nom d'*Ali-Gier-Beer*; réimprimée à Paris, 1791, in-12.

CLOPINEL ou JEAN DE MEHUN naquit à Mehun en 1280, et fut appelé *Clopinel*, parce qu'il était boiteux. Il s'appliqua à la théologie, à la philosophie, à l'astronomie, à la chimie, à l'arithmétique, et surtout à la poésie. Il amusa la cour de Philippe le Bel, par son esprit et par son enjouement. Il s'était d'abord fait connaître par quelques petites pièces. Le roman de la *Rose* lui étant tombé entre les mains, il résolut de le continuer : Guillaume de Lorris, premier auteur de cet ouvrage, n'avait pas pu l'achever. L'amour profane, la satire, la morale et l'érudition, mais surtout les deux premiers y règnent tour à tour. C'est un tas informe de satires, de contes, de saillies, de grossièretés, de traits moraux et d'ordures. Pour un moment de plaisir qu'on aura en le lisant, on rencontrera cent instants d'ennui. Il y a une naïveté qui plaît, parce qu'elle n'est plus de notre siècle : voilà tout son mérite, quoi qu'en dise l'abbé Lenglet qui nous a donné une édition de ce roman en 1753, 3 vol. in-12. (*Voy. MOLINET.*) Clopinel a fait encore une traduction du livre *De la consolation de la philosophie*, par le célèbre Boèce, 1494, in-folio; un autre des *Lettres d'Abailard*; un petit ouvrage sur les *réponses des sybilles*, etc. On croit qu'il mourut vers l'an 1364.

CLOPPENBURG (Jean), né à Amsterdam le 13 mai 1597, visita presque toutes les universités protestantes de l'Europe. De retour dans sa patrie, il exerça l'emploi de ministre en plusieurs endroits, fut professeur en théologie, et prédicateur de l'université de Franeker, où il mourut en 1632. Il publia plusieurs ouvrages qui ont été presque tous recueillis par Jean de Marck, son petit-fils, sous ce titre : *J. Cloppenburgii theologica opera omnia*, Amsterdam, 1684, 2 vol. in-4. Ils renferment des dissertations, entre autres sur les sacrifices des patriarches, sur le jour que Jésus-Christ et les Juifs ont mangé l'agneau pascal, sur quelques passages difficiles de l'ancien et du nouveau Testament, contre les anabaptistes et les sociniens, sur l'u-

sure, etc. Ces écrits montrent qu'il était versé dans les langues savantes et dans la critique sacrée. On fait moins de cas, même chez les protestants, de ses écrits polémiques. Quelques-unes de ses dissertations ont trouvé place dans les *Critici sacri*.

** CLOQUET (Hippolyte), médecin naturaliste, né à Paris, le 17 mai 1787, après avoir terminé ses études avec succès, reçut le doctorat, et ne tarda pas à se faire connaître d'une manière avantageuse. Le cours de physiologie qu'il professait à l'Athénée accrût sa réputation, et lui ouvrit les portes de l'académie de médecine. Il avait déjà publié plusieurs ouvrages importants, et il en préparait d'autres, lorsqu'il mourut au mois de février 1840. Indépendamment d'un grand nombre d'articles dans les journaux de médecine et dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, dont il a rédigé la partie des reptiles et des poissons, on connaît de lui : *Mémoire sur les occupations auxquelles doit se livrer le chef des travaux anatomiques*, Paris, 1812, in-8; *Traité d'anatomie descriptive*, ib., 1815, 6^e édit. 1836, 2 vol. in-8 avec 59 pl.; *Osphrésiologie, ou traité des odeurs, des sens et des organes de l'olfaction*, ib., 1821, in-8; *Faune des médecins, ou histoire des animaux et de leurs produits*, etc., ib., 1822 et ann. suiv., 6 vol. in-8, 60 pl., ouvrage non terminé; *Traité complet de l'anatomie de l'homme, comparée avec celle des animaux*, ib., 1825 et ann. suiv., gr. in-4, pl. Cet ouvrage devait être composé de 400 pl. avec un texte, mais il n'a paru que 11 livraisons de 10 pl. Il a terminé le *système anatomique*, commencé pour l'*encyclopédie méthodique*, par Vicq-d'Azyr (*voy. ce nom*), et traduit de l'angl. Le nouveau *Traité de médecine pratique* de Thomas.

CLORIS ou CHLORIS, fille d'Amphion et de Niobé, épousa Nélée et ensuite Nestor. Apollon et Diane la tuèrent, parce qu'elle avait osé se vanter de mieux chanter que le premier, et d'être plus belle que Diane.

* CLORIVIÈRE (Pierre-Joseph Picot de), jésuite, né vers 1735 en Bretagne, après la suppression de son ordre, fut pourvu d'une cure dans le diocèse de Saint-Malo. Sous le règne de la terreur, il continua de remplir secrètement les fonctions du saint ministère. Soupçonné d'entretenir des relations avec les chefs des royalistes bretons, il fut arrêté par ordre de la police impériale, et resta détenu pendant plusieurs années. Il est mort à Paris le 5 janvier 1820. On a de lui : *Vie de Louis-Marie de Grignon de Montfort*, dédiée à Madame Victoire, Saint-Malo, 1783, in-12; *Exercices de dévotion de Louis de Gonzague*, traduit de l'italien, du père Galpin, 1785, in-12; *Considérations sur l'exercice de la Prière et de l'Oraison*, 1802, in-12; *Explication des Éptres de saint Pierre*, 1809, 3 vol. in-12, etc.

CLOTAIRE 1^{er}, quatrième fils de Clovis et de Clotilde, roi de Soissons en 511, joignit ses armes à celles de Clodomir et de Childebert contre Sigismond, roi de Bourgogne. Il suivit Thierry à la guerre contre le roi de Thuringe, s'unit ensuite avec son frère Childebert, et fit de concert avec lui une course en Espagne en 542. Après la mort de

Thierry, Clotaire eut le royaume d'Austrasie, et après celle de Childébert en 558, il réunit tout l'empire français. Il se signala contre les Saxons et les Thuringiens, et mourut à Compiègne en 568, dans la 61^e année de son règne. L'année d'auparavant, Chramne, son fils naturel, s'était révolté. Son père l'ayant surpris les armes à la main, le brûla avec toute sa famille, dans une cabane où il les avait fait renfermer. Le crime de Chramne était sans doute odieux, mais la punition ne l'était pas moins. La nature vengea ses droits par les remords qu'éprouva Clotaire, qui ne survécut qu'un an à cet horrible sacrifice; car il mourut l'année suivante, le même jour et à la même heure qu'il fit périr son fils. Se voyant au lit de la mort, il s'écria : « Que le roi du ciel est puissant, puisqu'il dispose » ainsi des plus grands rois de la terre ! Paroles, » dit un historien, qu'un prince né comme lui, » pour aller au grand, aurait dû méditer pendant » sa vie, au lieu d'attendre sa dernière heure pour » les prononcer. Adultères, incestes, cruautés, » meurtres et horreurs souillent l'histoire de son » règne, et Clotaire pourtant eut de grandes qualités. » Il laissa quatre enfants qui lui succédèrent.

CLOTAIRE II, fils et successeur de Chilpéric I^{er} dans le royaume de Soissons, à l'âge de 4 mois, en 584, fut soutenu par Frédégonde sa mère, contre les efforts de Childébert. Elle remporta sur ce prince une victoire signalée près de Soissons en 593. Après la mort de sa mère, il fut défait par Théodebert et par Thierry. Ces deux princes étant morts, il réunit toute la monarchie française; il dompta les Saxons, tua de sa main leur duc Berthoald, et ne songea plus, après la victoire, qu'à assurer la paix de l'état, en y faisant régner la justice et l'abondance. Il mourut en 628, âgé seulement de 45 ans, laissant deux fils, Dagobert et Charibert. L'amour des lois, l'art de gouverner, le zèle pour l'observation des canons, ont fait oublier en partie sa cruauté. Il fit égorger les quatre enfants de Théodoric son cousin; il condamna Brunebaut à une mort cruelle; il livra les Saxons à la fureur du soldat, etc.; Les historiens contemporains lui ont néanmoins donné les surnoms de *Grand* et même de *Débonnaire*. Ce fut sous son règne que commença la dangereuse institution des maires du palais.

CLOTAIRE III fut roi de Bourgogne et de Neustrie. Après la mort de Clovis II son père, en 655, Bathilde sa mère, aidée de saint Eloi, gouverna durant sa minorité avec beaucoup de sagesse. Cette princesse s'étant retirée au monastère de Chelles, Ebroin, maire du palais, s'empara de toute l'autorité et se fit détester par ses cruautés et ses injustices. Clotaire III mourut en 670 sans postérité.

CLOTHO ou CLOTHON, l'une des trois Parques, tient la quenouille, et file la destinée des hommes. Elle est représentée avec une longue robe de diverses couleurs, et une couronne ornée de sept étoiles sur la tête.

CLOTILDE (sainte), fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, eut le bonheur d'être élevée dans la religion catholique. Quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens, les principes de la vraie foi, qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son âme des

impressions profondes. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ces sentiments ne firent que se fortifier par la pratique des œuvres de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnait de toutes parts. Ce fut en 493 qu'elle épousa Clovis, premier roi chrétien de France. Elle contribua beaucoup à sa conversion par son esprit et ses vertus (voy. Clovis). Après la mort de son époux en 511, la guerre s'étant allumée entre ses enfants, elle se retira à Tours auprès du tombeau de saint Martin, où elle passa le reste de ses jours dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres exercices de la pénitence. Dans sa dernière maladie, ayant envoyé chercher ses fils, et les ayant exhortés de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandements, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, et à maintenir par tous les moyens possibles, la paix et la tranquillité publique, elle mourut le trentième jour, après avoir reçu les sacrements, et fait une profession publique de la foi, le 3 juin 543. Son corps fut rapporté à Paris en l'église de St.-Pierre-et-St.-Paul, où Clovis était enterré. Outre la collégiale de St.-Pierre-le-Puellier, possédée autrefois par des vierges chrétiennes, on compte parmi les magnifiques fondations de cette sainte reine, les monastères d'Andely, de St.-Germain d'Auxerre, et de Chelles. M^{me} de Renneville a publié une *Vie de sainte Clotilde*, Paris, 1809, in-12. — Il ne faut pas la confondre avec Clotilde, sa fille, mariée à Amalaric, roi des Visigoths, qui était arien, et qui employa pour corrompre sa foi la violence et les outrages. Délivrée de cette tyrannie par Childébert, son frère, elle mourut en revenant en France l'an 531.

CLOTILDE. Voy. MARIE.

CLOU (saint), en latin *Clodulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*, fils de saint Arnould, fut premier ministre de Clotaire II. Ayant été élevé sous les yeux de son père, il fit paraître dès son bas âge beaucoup d'inclination pour la vertu, et se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes. Il parut avec éclat à la cour des rois d'Austrasie, posséda les premières places sous Dagobert I^{er} et Sigebert II, et n'employa la considération dont il jouissait que pour la gloire et le bonheur de l'état. Mais l'expérience lui ayant appris combien il est difficile aux âmes même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, il choisit un état où il fut moins exposé à la séduction. L'église de Metz ayant perdu son chef, saint Clou fut nommé unanimement, et malgré lui, pour le remplacer. Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de remplir en bon pasteur les devoirs de sa charge. « Son amour pour les pauvres, dit un auteur, était » si tendre, qu'il se privait, pour les assister, des » choses les plus nécessaires à la vie. En méditant » au pied de la croix, il nourrissait son âme du pain » de vie, et acquérait cet esprit de ferveur et d'unction, qui donne tant de force à la prédication de » la parole de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de » Jésus-Christ et de tendresse pour son troupeau, il

» travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des âmes confiées à ses soins. » Ce saint évêque mourut en 596, à 91 ans, après en avoir employé quarante au gouvernement de son église. Sa *vie authentique* a été publiée par le Père Henschénius, avec des notes.

CLOUD (saint), *Clodoaldus*, le plus jeune des enfants de Clodomir, naquit en 522. Echappé par une protection spéciale de la Providence au massacre et à la fureur de Clotaire, il se retira auprès de saint Séverin, pieux solitaire, enfermé dans une cellule près de Paris. L'occasion s'étant plus d'une fois présentée de recouvrer le royaume de son père, il ne voulut jamais en profiter. « La grâce, dit un historien, lui avait découvert le néant des grandeurs humaines; elle lui avait appris qu'un chrétien gagne plus à en être privé qu'à les posséder; que le véritable roi est celui qui sait se commander à lui-même, et maîtriser les passions dont les princes de la terre ne sont que trop souvent les esclaves. Il remporta cette victoire sur ses penchants, et s'appliqua constamment à la conserver par la pratique de toutes les vertus du christianisme. La paix dont il jouissait dans sa petite cellule était inaltérable; il goûtait une joie solide, qu'il n'eût pas voulu échanger contre les délices des cours, dont les charmes sont empoisonnés par le trouble, la confusion et l'inquiétude. » En 554, il fut ordonné prêtre par Eusèbe, évêque de Paris, bâtit un monastère au village de Nogent, appelé Saint-Cloud, et changé depuis en collégiale. Il mourut saintement en 560. C'est le premier prince du sang des rois de France que l'Eglise ait honoré d'un culte public.

* CLOUET (Jean-François), chimiste, né le 11 novembre 1731 à Singly, de parents cultivateurs, acheva ses études à Mézières sous le célèbre Monge, qui le distingua parmi ses nombreux élèves, et de là se rendit à Paris pour en visiter les ateliers et les manufactures. Après la mort de ses parents, il établit une faïencerie, qui lui fournit l'occasion de faire sur la nature des émaux, des recherches dont les résultats sont imprimés dans des *Annales de chimie*, tome XXXIV. Mais ayant perdu une somme considérable par une banqueroute, il fut obligé d'abandonner son entreprise, et revint occuper à l'école de Mézières une place de professeur de chimie. Il y fit divers essais et parvint à découvrir l'art de transformer le fer en acier fondu. Pendant la révolution, Clouet fut chargé d'établir à Dagny, près de Sedan, une fabrique de fer forgé et mit dans ses opérations une telle activité qu'il put approvisionner les arsenaux de Douai et de Metz tout le temps que dura la guerre. Il avait imaginé un procédé nouveau pour la fabrication des lames de sabres, imitant les damas de Perse, dont la description est imprimée dans le *Journal des mines*, n° 90. Nommé membre du conseil des arts, le désir de faire des expériences sur la végétation, lui fit entreprendre un voyage à Cayenne et il y mourut de la fièvre endémique le 4 juin 1801.

CLOVIO (don Julio), peintre esclavon, né en 1498, dans la Croatie, mort à Rome en 1578, âgé de 80 ans, excellait dans la miniature. On a de lui

des figures admirables en ce genre, que l'on conserve au palais Farnèse, dans un *Office de la Vierge*, écrit à la main. On cite comme des chefs-d'œuvre en ce genre une suite de 26 tableaux représentant *La procession du corps de N.-S. à Rome et la Fête du mont Testaccio*.

CLOVIS I^{er} (1), regardé ordinairement comme le véritable fondateur de la monarchie française, succéda à Childéric son père l'an 481, à l'âge de 16 ans. Il étendit les conquêtes des Français, affermit leur puissance et détruisit celle des Romains dans la partie des Gaules, située entre la Somme, la Seine et l'Aisne. Siagrius, général romain, fut vaincu par lui, et décapité près de Soissons, où le vainqueur établit le siège de sa monarchie. Ces victoires furent suivies d'autres succès remportés sur les Germains. Clovis les défit à Tolbiac, aujourd'hui Zulpich, dans l'électorat de Cologne, en 496. Ses troupes commençant à plier, ce prince s'élança tout-à-coup au milieu de la mêlée, leva les yeux et les mains au ciel, et s'adressant au Dieu de sa pieuse épouse : « Seigneur, dit-il, dont on m'a cent fois révélé la puissance au-dessus de toutes les puissances de la terre et de celle des dieux que j'ai adorés jusqu'à présent, daignez m'en donner une marque dans l'extrémité où je me trouve réduit : si vous me faites cette grâce, je me fais baptiser au plus tôt pour n'adorer plus désormais que vous. » A peine eut-il prononcé ces paroles, qui furent entendues d'un grand nombre de ses officiers et de ses soldats, que par une assistance manifeste du ciel, il remporta la victoire la plus éclatante. Dès qu'il fut arrivé à Reims, saint Remi, évêque de cette ville, le pressa d'accomplir la promesse solennelle qu'il avait faite. Le roi répondit qu'il ne délibérerait pas là-dessus, mais qu'il avait une armée à qui il voulait faire agréer sa résolution, et qu'il voulait même engager à suivre son exemple. Ayant assemblé ses soldats et les plus notables de la nation française, il les harangua avec ce ton de conviction qui ne manque jamais de faire impression. Il leur remit devant les yeux la journée de Tolbiac, la promesse qu'il avait faite au Dieu des chrétiens en leur présence, la révolution subite et heureuse, qui, de vaincus qu'ils étaient, les avait en un instant rendus vainqueurs. Des acclamations interrompirent le discours du prince. La plus grande partie s'écria comme de concert : « Nous renonçons aux dieux mortels, et nous ne voulons plus adorer que l'Immortel; nous ne reconnaissons plus d'autre Dieu que celui que le saint évêque Remi nous prêche. » Clovis fut baptisé le jour de Noël de la même année, par saint Remi, avec 3,000 personnes de son armée. Ce grand évêque

(1) Le Testament de Saint-Remi porte *Hlodovicus*, et les grandes Chroniques de Saint-Denis, *Clodoveus*. Dans la lettre de Clovis aux évêques des Gaules, on trouve *Clothoveus*. M. Thierry dans ses *Lettres sur l'Histoire de France*, écrit Hlrowig et Clodowig; et M. de Chateaubriand dans ses *Etudes historiques*, met *Klodowigh* : « Je blesse moins ainsi, ce me semble, dit ce grand écrivain dans sa Préface, les habitudes de notre oït et de notre oreille. La première syllabe de Clovis reste Khlo; en l'écrivant Chlo, la prononciation française obligerait à dire Chelo, j'ajoute un h au g, comme dans l'allemand, ce qui en adoucissant ou mouillant le g, fait comprendre comment le gha pu se changer en s. »

lui parla avec une fermeté chrétienne : « Prince Sy- » cambre, dit-il, baissez la tête sous le joug de Jé- » sus-Christ ; brûlez ce que vous avez adoré, ado- » rez ce que vous avez brûlé. » Clovis était alors le seul roi catholique qu'il y eût dans le monde. L'empereur Anastase favorisait les eutychiens ; le roi des Vandales en Afrique, Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, Alaric, roi des Visigoths en Espagne, Gondebaud, roi des Bourguignons, étaient ariens. L'année d'après son baptême, en 497, les peuples renfermés entre les embouchures de la Seine et de la Loire, ainsi que les Romains qui gardaient les bords de la Loire, se donnèrent à lui. Ayant tourné ses armes contre Alaric, roi des Goths, il gagna contre lui la célèbre bataille de Vouillé, près de Poitiers, et le tua de sa propre main l'an 507. Il soumit ensuite toutes les provinces qui s'étendent depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, le Poitou, la Saintonge, le Bordelais, l'Auvergne, le Quercy, le Rouergue, l'Albigeois, et prit Angoulême et Toulouse ; mais il fut vaincu près d'Arles par Théodoric en 509. Anastase, empereur d'Orient, redoutant sa valeur et admirant ses succès, lui envoya le titre et les ornements de consul, de patrice et d'auguste, avec une couronne d'or et un manteau de pourpre. Ce fut alors que Paris devint la capitale de son royaume. Il y mourut en 511, à 45 ans, après en avoir régné 30. Ce héros ne triompha pas seulement par les armes ; il triompha encore davantage par la force de son génie, et surtout par les lumières et les secours inestimables qu'il trouva dans le christianisme. « Nous croyons, dit le président Hénault, » que les évêques et la religion ont beaucoup con- » tribué aux succès de Clovis. Les Gaulois n'avaient » ni lois ni gouvernement ; les empereurs d'Orient, » qui en étaient les seuls maîtres, laissaient ce » peuple se gouverner par les factions : tout était » dans l'anarchie, lorsque Clovis parut avec son ar- » mée. Le clergé favorisa ses conquêtes, lui fit aban- » donner ses faux dieux, négocia son mariage avec » Clotilde, princesse aussi distinguée par l'élévation » de son esprit que par sa prudence et sa piété. » Alors le gouvernement féodal rendait les grands » vassaux oppresseurs, multipliait les serfs, et ou- » trageait la dignité de l'homme : le clergé s'occupait » à détruire l'autorité de ces tyrans, et se servait » de la religion pour donner au peuple quelques » vertus. Voilà des bienfaits qui méritent la justice » du prince et la reconnaissance de la nation. » Malgré l'avantage inestimable du christianisme, Clovis fut d'une cruauté qui ne répondait guère à la douceur que la religion aurait dû lui inspirer. Il exerça des barbaries inouïes contre tous les princes ses parents ; il s'empara de leurs états. Sigebert, roi de Cologne, Carraric, roi des Morins, Ranacaire, roi de Cambrai, Renomert, roi du Mans, furent les malheureuses victimes de son ambition sanguinaire. Les signaux services qu'il a rendus à la religion donnent lieu de présumer que le Seigneur lui aura fait la grâce de se repentir de ses fautes. L'on rapporte qu'avant de marcher contre Alaric, roi des Goths, et d'avoir mis le pied sur les terres ennemies, il défendit à toute son armée d'y piller aucun vase, ni aucun ornement des autels, de faire au-

cune insulte aux vierges ou aux veuves sacrées, aux clercs, à leurs familles, à leurs domestiques, ni même aux serfs des églises ; et qu'après la guerre, il fit dire aux évêques que chacun pouvait réclamer ce qu'il avait perdu, et demander la liberté des esclaves. Par un respect tout particulier que ce prince portait à saint Martin, il fit encore publier, en passant près de Tours, la défense d'y rien prendre que l'herbe et l'eau. Un soldat ayant pris du foin à un pauvre homme, en disant que ce n'était que de l'herbe, le roi le fit mourir sur-le-champ : *Et comment remporterions-nous la victoire, dit le monarque, si on offense le grand saint Martin ?* La grande vénération qu'il avait pour la mémoire de saint Hilaire, fut la cause qu'il veilla avec le plus grand soin à la conservation des terres de l'église de Poitiers. Il fut enterré à Paris dans l'église de Saint-Pierre-et-Saint-Paul, qui depuis a reçu le nom de Sainte-Geneviève, qu'il avait commencée et fondée avant d'entreprendre la conquête des Gaules sur les ariens, pour attirer les bénédictions du ciel sur ses armes. On observe qu'il y avait dans sa vaste étendue beaucoup de peintures qui représentaient des saints de l'un et de l'autre Testament, et qu'il se fit d'abord beaucoup de miracles au tombeau de Sainte-Geneviève. Cette église fut ensuite achevée par les soins de la reine Clotilde. Le mausolée de Clovis qu'on voyait dans le chœur de cette église, était un ouvrage récent ; c'est le cardinal de la Rochefoucault qui l'avait fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, attribuée par quelques-uns à saint-Remi, et qui commence par ces vers :

Dives opum, virtute potens, clausaque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodoveus, et idem
Patricius magno sublimis fulsit honore.

Ses quatre fils, Thierry, Clodomir, Clildebert et Clotaire, partagèrent entre eux les états de leur père. C'est sous ce prince que l'usage des *vers à soie* fut apporté des Indes. Nous avons une *Vie de Clovis*, par M. Viallon, pleine de recherches et de bonne critique.

CLOVIS II, dit le *Fainéant*, 2^e fils de Dagobert, régna après lui, en 638, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne, étant à peine âgé de 9 ans, sous la tutelle de Nantilde sa mère, qui gouverna avec les maires du palais. Ce prince épousa Bathilde, et mourut en 635, à 23 ans. Il fut le père des pauvres. Dans un temps de disette, après avoir épuisé ses coffres pour secourir ses sujets, il fit enlever les lames d'argent dont son père Dagobert avait fait couvrir le chevet de l'église de Saint-Denis, et en fit distribuer le produit aux pauvres. Ce prince, dans une assemblée d'évêques, obtint en dédommagement pour cette abbaye, une exemption de toute juridiction, laquelle fut confirmée par Landeric, évêque de Paris. Il laissa trois fils, Thierry, Clotaire III et Childéric II.

CLOVIS III, dit le *Fainéant*, 3^e fils de Thierry III, roi des Français, lui succéda en 694. Il régna cinq ans sous la tutelle de Pepin Héristal, maire du palais, qui s'était emparé de l'autorité royale. Il mourut en 695, à 14 ans.

CLOWET, ou CLOVET, CLOUET ou CLOUVET

(Pierre), graveur, né à Anvers en 1606, et mort dans la même ville en 1677, fut élève de Spierre et de Bloemaert : il a gravé avec un égal succès le portrait, l'histoire et le paysage. Ses principaux ouvrages, qui sont fort recherchés, sont : une *Descente de croix*; *saint Michel combattant le diable*; la *Mort de saint Antoine*; les *Portraits de Fernand Cortés, d'Améric Vespuce, etc.*, et un très-grand paysage représentant l'hiver, connu sous le nom de *l'étable à vaches*. — Albert CLOWET, son neveu, mort à Anvers en 1687, sans avoir un burin aussi ferme, a produit quelques gravures recherchées des amateurs, parmi lesquelles on distingue celle qui représente la *Conception mystérieuse de Marie*, ou *l'Eternel bénissant la vierge*, en deux planches.

* CLOYSAULT (Charles-Edme), prêtre de l'Oratoire, né en 1664, à Clamecy, fut supérieur du séminaire de Châlons-sur-Saône, et grand-vicaire. On lui doit : *La Vie de saint Charles Borromée*, trad. de l'ital. du Giussano, Lyon, 1685, in-4; *Méditations des prières d'avant et d'après la messe, etc.*, 1725, in-12; *Méditations d'une retraite ecclésiastique de dix jours*; les *Vies du Père Céloron de l'Oratoire, du P. de saint Pé, etc.* Une partie de ses ouvrages a été imprimée, l'autre est restée en manuscrit. Il mourut à Châlons le 5 novembre 1728.

CLUENTIUS, romain, fut accusé par sa mère Sosie, d'avoir fait mourir Oppianicus son beau-père, l'an 54 avant J.-C.; mais Cicéron prit sa défense, et prononça en sa faveur la belle oraison *pro Cluentio*.

CLUGNY (François de), né l'an 1657 à Aigues-Mortes en Languedoc, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir enseigné avec réputation dans divers collèges, il fut envoyé à Dijon en 1663. Il y passa le reste de ses jours, occupé à la direction des âmes, prêchant, confessant, catéchisant. Il mourut à Dijon en 1694, à 57 ans. Ses *Œuvres spirituelles* sont en 10 vol. in-12 : on les lit peu, parce qu'elles sont pleines d'idées singulières et bizarres, et d'expressions peu assorties à la dignité des choses.

CLUSE (Jacques de), nommé aussi *de Parades*, ou plutôt *de Paradiso*, du nom du monastère qu'il habitait en Pologne, ordre de Cîteaux, diocèse de Posen. On dit qu'ensuite il se fit chartreux et vécut 20 ans dans la chartreuse d'Erfort, où il mourut à 80 ans, en 1465. On a de lui un traité *De apparitionibus animarum post exitum à corporibus, et de earundem receptaculis*, imprimé à Burgdorff, en 1475, in-fol. Quelques auteurs distinguent *Jacques de Cluse* de *Jacques de Paradiso*, et un *Jacques de Paradiso* d'un autre de même nom, auteur d'un *Speculum religiosorum*. Nous avons suivi l'opinion qui nous a paru la plus vraisemblable; c'est à tort qu'on attribue à un auteur de ce nom le traité intitulé *Onus ecclesiae, etc.* (Voy. Jean de CUELM). — Il y a aussi un Paul PARADES ou PARADISI (voy. ce mot).

CLUSIUS. Voy. ECLUSE.

CLUVIER (Philippe) naquit à Dantzic en 1580. Il quitta l'étude du droit pour s'adonner entièrement à la géographie. Il voyagea en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie, et se fit partout des amis

illustres. On le sollicita puissamment de rester à Rome, où son génie pour les lettres, et principalement pour les langues, trouva beaucoup d'admirateurs. Il en parlait dix avec facilité, le grec, le latin, l'allemand, le français, l'anglais, le hollandais, l'italien, le hongrois, le polonais et le bohémien. On doit à ses veilles plusieurs ouvrages géographiques : *De tribus fluminibus alveis*, Leyde, 1611, in-4, ouvrage plein d'érudition; il se trouve aussi dans le suivant : *Germaniae antiquae libri tres*, Leyde, 1611, 2 vol. in-fol.; *Italia antiqua, Sicilia, Sardinia et Corsica*, Leyde, 1624, 3 vol. in-fol., écrit dans le même goût que le précédent, c'est-à-dire, avec beaucoup d'exactitude. *Introductio in universam geographiam, tam veterem quam novam*, traduite en français par le Père Labbe, Amsterdam, 1697, in-4, avec les notes de Réiskius, et réimprimée en latin en 1727, in-4, par les soins de Bruzen de la Martinière, qui l'a enrichie de ses remarques et de celles de différents savants. *Disquisitio de Francis et Franciâ*. Cluvier mourut à Leyde, en 1623, à 44 ans, regardé comme le premier géographe qui ait su mettre en ordre ses recherches, et les réduire à des principes. S'il se trompe souvent, c'est qu'en matière de géographie, il n'est presque pas possible d'éviter toutes les erreurs sans des connaissances locales, qu'un écrivain ne peut acquérir sans voir tout par lui-même. Un reproche plus grave est d'exercer une critique aigre et dédaigneuse contre des assertions vraies, et de s'élever contre des gens mieux instruits sur ces articles que lui (voy. le *Journ. hist. et litt.*, 13 novembre 1783, p. 431).

CLUVIER (Jean), fils du précédent, professeur d'histoire dans l'académie de Leyde, est connu par un *Epitome historiarum totius mundi*, plusieurs fois réimprimé en Hollande et toujours avec des suppléments; la première édition est de l'an 1630, in-4, et une des dernières de l'an 1668. C'est un ouvrage utile, particulièrement pour l'histoire de l'empire d'Allemagne, qui est mieux détaillée que celle des autres états. Cluvier mourut en 1633, à l'âge de 50 ans.

CLYMÈNE, nymphe, fille de l'Océan et de Thétis. Apollon l'aima et l'épousa. Elle eut de lui Phaéton, et ses sœurs Lampécie, Phaëtuse et Lampétuse.

CLYTEMNESTRE, fille de Jupiter et de Lédä, femme d'Agamemnon, se livra à sa passion pour Egysthe pendant qu'Agamemnon était au siège de Troie. Egysthe, de concert avec elle, le fit massacrer au milieu d'un festin, le jour même de son retour à Sparte. Après ce meurtre, Clytemnestre épousa publiquement son amant, et lui mit la couronne sur la tête. Oreste, fils d'Agamemnon, vengea la mort de son père, et tua ses meurtriers.

CLYTIE, fille de l'Océan et de Thétis, fut aimée du Soleil, et conçut une telle jalousie de s'en voir abandonnée pour Leucothoé, qu'elle se laissa mourir de faim; mais Apollon la métamorphosa en une fleur appelée héliotrope ou tournesol, parce qu'elle regarde toujours l'astre de la lumière.

CNOX. Voy. KNOX.

* COBBET (William), célèbre publiciste anglais, naquit en 1766, à Farnham, dans le comté de Surrey. Poussé par un caractère ardent et aventureux,

il quitta la maison paternelle à 17 ans, et se rendit à Londres, où, comme bien d'autres, il comptait trouver fortune en arrivant. Il ne tarda pas à se repentir de son étourderie, et il était à la veille de manquer du nécessaire, lorsqu'il fut recueilli par un procureur de Gray's-Inn, qui le fit travailler dans son étude. Mais dégoûté bientôt de la vie monotone des apprentis de la chicane, il s'échappa de la maison du procureur en 1784, et courut à Chatam s'enrôler dans un régiment qui allait partir pour la Nouvelle-Ecosse. Après huit ans de service, il revint en Angleterre avec son régiment, et obtint son congé. Mais il ne resta dans sa patrie que le temps nécessaire pour se marier. Accompagné de sa femme qui était fille d'un sergent d'artillerie qu'il avait connu en Amérique, il visita la France en 1792, et s'embarqua bientôt pour les Etats-Unis. Après un court séjour à New-Yorck, il alla se fixer à Philadelphie et y rédigea un journal intitulé *Peter Porcupine* (Pierre Porc-épic), dans le sens des intérêts anglais. Le parti démocratique reconnaissant en lui le plus formidable de ses ennemis, chercha à le dégoûter par des tracasseries continuelles. Un de ses articles lui attira un procès en diffamation et lui coûta cinq mille dollars d'indemnité. Lorsque le parti démocratique eut triomphé, Cobbet revint à Londres, où il prit bientôt rang parmi les plus habiles journalistes, en publiant une autre feuille à laquelle il laissa d'abord le titre caractéristique de *Porc-épic*. Fidèle aux doctrines qu'il avait professées jusqu'alors, il ne cessa d'attaquer l'opposition et de déclamer contre la France, la révolution et Bonaparte. Wyndham, sentant de quel secours la plume de Cobbet serait pour le ministère, proposa à Pitt, en 1804, de le prendre au nombre de ses auxiliaires. Le ministre répondit par un refus accompagné de paroles méprisantes. Cobbet jura dès lors de se venger, et répudiant les principes qu'il avait soutenus jusqu'à ce jour, il se mit à faire l'apologie de la France, de Napoléon et des idées nouvelles, et à poursuivre de ses sarcasmes impitoyables tous les actes du ministère. Son journal qui, depuis 1803, avait changé son ancien titre en celui de *Registre politique de la semaine* (Weekly political register), devint en peu de temps l'organe le plus redoutable du parti populaire. Le ministère, après avoir vainement essayé de lui opposer d'autres journaux, eut recours aux poursuites judiciaires. Cobbet s'étant élevé contre l'introduction de la discipline allemande du bâton qu'on cherchait à mettre en usage dans la milice sédentaire d'Ely, fut traduit, en 1810, devant les tribunaux et condamné à deux ans de prison et à mille livres sterling d'amende. Cette condamnation eût sans doute compromis sa fortune et ébranlé sa maison de librairie, si une souscription qui paya une grande partie de l'amende ne fût venue à son aide. Cobbet ne discontinua point la publication de son journal, et du fond de son cachot, il en fit paraître les livraisons avec la même régularité. Sorti de prison avec une haine plus ardente contre le pouvoir et contre l'aristocratie anglaise, et s'affermissant de plus en plus dans les principes de la réforme sociale et parlementaire, il finit par devenir un des chefs du

parti radical, et se fit d'autant plus redouter du gouvernement, que, maître de lui-même et profondément versé dans la législation anglaise, il savait, au milieu de ses plus furibondes déclamations, se renfermer dans les bornes précises que les lois de son pays assignent à la liberté de la presse. En 1815, il se prononça hautement en faveur de Napoléon, et signala à l'animadversion du peuple Castlereagh et ses collègues. En 1816, ayant réduit le prix de sa feuille, il parvint à en débiter au delà de cent mille exemplaires par semaine. Le gouvernement, averti par ce succès des progrès du mécontentement des classes inférieures, obtint du parlement, en 1817, une loi restrictive de la liberté de la presse, et la suspension de l'*Habeas corpus*. Cependant Cobbet qui, après avoir acheté un domaine dans le comté de Ham, s'était livré à de vastes entreprises agricoles, se trouva, par suite de la détresse générale des fermiers, tout-à-coup fort embarrassé dans ses affaires, et en butte aux poursuites de ses créanciers. Réduit à la nécessité de quitter sa patrie, il alla demander un asile aux Etats-Unis, où sa verve satirique lui avait fait autrefois tant d'ennemis. Pour rétablir sa fortune, il se mit à la tête d'une ferme considérable dans *Long-Island*, et y établit un magasin de semences et de graines, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son *Registre de la semaine*, dont il envoyait les numéros à Londres par chaque navire qui mettait à la voile pour l'Angleterre. Il publia en même temps divers écrits, entre autres, *Le jardinier américain* (The american gardener), ouvrage qui eut un grand succès aux Etats-Unis, et le *Maître de langue anglaise*, grammaire dans laquelle les règles sont présentées avec clarté, mais sans méthode. Cobbet étant parvenu à arranger ses affaires, revint en Angleterre, et y reprit à la fois ses travaux agricoles et la publication de son journal, dont le succès populaire s'accrut encore. Les wighs exagérés dont il était l'oracle, le présentèrent comme candidat pour Coventry à la chambre des communes, mais il échoua. Nommé aux élections suivantes membre du parlement, il n'y justifia point les espérances qu'il avait fait concevoir aux partisans de la réforme. Pour développer tous ses moyens, il lui fallait l'arène du journalisme. Toutefois, malgré son talent de publiciste, il ne put empêcher la ruine du *Statesman* (l'Homme d'état), journal à la rédaction duquel il coopéra, ni tirer de sa médiocrité le *True-sun* (le Vrai-soleil) dont il fut un des collaborateurs. Cobbet avait vu avec une grande joie se réaliser la réforme parlementaire dont il avait été un des plus ardents zélés, et sans doute il pressentait les conséquences incalculables que devait amener ce premier pas fait dans la carrière des innovations. Il mourut en 1835, le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo. Le mal qu'il a fait à l'aristocratie anglaise, l'influence qu'il a exercée sur la marche des idées dans son pays, les semences de révolution qu'il a contribué, plus que tout autre, à y répandre, les agitations de sa vie, son activité prodigieuse, son talent pour le sarcasme, cette éloquence pittoresque, animée, triviale dont il était doué et qui était si puissante sur les masses, ses

variations et ses palinodies politiques en font un homme à part, admirable, sans doute, par son intelligence, mais dont la conduite dirigée par des préventions passionnées et dépourvues à la fois de sincérité, d'accord et de dignité, ne présente aucun titre à l'estime de la postérité. On a de lui, outre le *Registre de la semaine*, 24 vol. in-8, 1802 à 1813, et les deux *Porcs-épics*, et quelques pamphlets sans intérêt aujourd'hui; *Abrégé du droit des gens de Martens*, Philadelphie, 1793, in-8; *Débats parlementaires de Londres de 1803 à 1810*, 16 vol. in-8; *Histoire parlementaire d'Angleterre depuis la conquête des Normands jusqu'en 1803*, Londres, 1806 à 1812, 12 vol. in-8; *Essai sur les bêtes à laine, avec notes et préface*, 1811, in-8; *Economie des chaumières*, New-York, 1818; *Histoire de la réformation protestante en Angleterre et en Irlande*, Londres, 1826, in-8; traduit en français, Paris, 1826, in-8, et dans la *Bibliothèque catholique*, Paris, 1827, in-8.

COBENZEL (Charles, comte de), ministre, né à Laybach en 1712, suivit la carrière diplomatique, fut chargé par la cour de Vienne de plusieurs missions importantes, et reçut, en 1773, la récompense de ses services par sa nomination à la place de gouverneur des Pays-Bas. Il dota Bruxelles d'une académie des sciences et d'une école gratuite de dessin, fit plusieurs réformes utiles, et mourut dans cette ville en 1770.

* COBENZEL (Louis, comte de), fils du précédent, né à Bruxelles en 1733, ambassadeur d'Autriche en Danemarck et en Prusse, fut en 1779, à l'âge de 26 ans, accrédité près de Catherine II, impératrice de Russie, dont il se concilia les bonnes grâces. En 1793, il conclut un traité d'alliance entre la Russie, l'Angleterre et l'Autriche, et fut un des plénipotentiaires qui signèrent, en 1797, le traité de Campo-Formio. De là, il se rendit au congrès de Rastadt; il eut à cette époque plusieurs conférences avec François de Neufchâteau qui se trouvait aux eaux de Seltz. Renvoyé à Pétersbourg, il fut nommé plénipotentiaire à Lunéville, et en 1801, après la signature du traité de paix, il fut fait vice-chancelier d'état au département des affaires étrangères, donna sa démission de ces emplois en 1803, après la bataille d'Austerlitz, et mourut à Vienne en 1808.

— COBENZEL (Philippe, comte de), cousin du précédent, né en 1741, fut envoyé à Teschen par l'impératrice Marie-Thérèse, en 1779, pour conclure la paix avec la Prusse, et nommé ensuite vice-chancelier d'état. Chargé, en 1790, d'apaiser l'insurrection des Pays-Bas, il ne réussit point dans cette mission difficile, et se retira dans ses terres. Nommé, en 1801, ambassadeur à Paris, il ne quitta ce poste qu'après la rupture de la paix de 1803. Il mourut à Vienne en 1810. Avec lui s'éteignit la famille des Cobenzel, dont il était le dernier rejeton.

COBENGER. Voy. KOEBERGER.

* COBO (Barnabé), jésuite, né en 1582, à Lopera dans le royaume de Jaen, fut missionnaire, pendant cinquante années, tant au Mexique qu'au Pérou, et mourut à Lima le 9 septembre 1637. Il a composé en espagnol une *histoire des Indes*, qui est demeurée manuscrite. Cobo s'était aussi beaucoup occupé de l'histoire naturelle de ces contrées, et

avait écrit 10 vol. in-fol. sur cette science. Le nom de ce jésuite, aussi savant que laborieux, est cependant resté presque inconnu, jusqu'à la découverte de ses manuscrits, sur la fin du XVIII^e siècle, dans la bibliothèque de Séville. Cavanilles a voulu perpétuer le souvenir de ses travaux sur la botanique et l'histoire naturelle, en nommant *Cobea* un nouveau genre de plantes du Mexique, qui fait partie de la famille des bignonées. La seule espèce connue aujourd'hui est une très-belle plante grimpante, qui, depuis environ quarante ans, fait, par ses festons et ses guirlandes, l'ornement des jardins de l'Europe.

COBOURG (Frédéric-Josias, prince de Saxe), général au service de l'Autriche, né en 1737, fit ses premières armes dans la guerre de sept ans, sous le maréchal Laudon; il commanda en chef l'armée autrichienne dans la guerre contre les Turcs, en 1787, et montra dès-lors plus de courage personnel qu'à habileté. Cependant il fut choisi par le cabinet autrichien pour expulser les Français de la Belgique. Son arrivée dans les Pays-Bas produisit en France une impression de terreur que les révolutionnaires exploitèrent avec un déplorable succès. Dès les premiers jours de mars 1793, il passa la Roër, remporta différents avantages sur les lieutenants de Dumouriez, et le 18, gagna sur ce général la bataille de Nerwinde, dont la suite fut l'évacuation des Pays-Bas. Cobourg favorisé par la fuite de Dumouriez (voy. ce nom), pénétra dans la Flandre, et prit le Quesnoy, Landrecies et Valenciennes. Mais là s'arrêtèrent ses succès. La campagne suivante ne fut pour lui qu'une suite de revers. Battu par Moreau à Turcoing, par Jourdan à Fleurus, il quitta le commandement des armées combinées après la défaite d'Aldenhoven (2 oct. 1793), se retira dans sa principauté, et mourut au mois de février 1813.

COCCAIE (Merlin). Voy. FOLENGO.

COCCEIUS AUCTUS, habile architecte de Rome, que quelques-uns disent être un des ancêtres de l'empereur Nerva, qui s'appelaît du même nom, s'est rendu célèbre par plusieurs beaux édifices. Le temps en a respecté quelques-uns, tel que le temple que Calpurnius dédia à Auguste, dans la ville de Pouzzoles, au royaume de Naples, et qui est aujourd'hui la cathédrale de cette ville. Une entreprise encore plus considérable l'a immortalisé: c'est la grotte qui allait de Cumès au lac d'Averne. Une tradition ancienne, dont la construction du temple de Pouzzoles et l'entreprise de la grotte de Cumès sont peut-être la source, lui attribue également celle de Naples ou de Pouzzoles. C'est une montagne creusée de la longueur d'environ un mille, où deux voitures peuvent passer commodément. Addison, voyageur très-sensé, pense, avec assez de vraisemblance, qu'on n'eut d'abord eu vue que de tirer des pierres de la montagne, pour construire la ville et les môles de Naples: et qu'ensuite on imagina de percer la montagne jusqu'au bout, pour y pratiquer un chemin. Sa conjecture est fondée sur ce qu'on ne voit aucun amas autour de ce mont, et paraît se confirmer par l'aspect des carrières qu'on voit dans le voisinage de Maestricht,

qui présentent de vastes galeries souterraines d'une très-longue étendue.

COCCEIUS ou COCCÆUS (Jean), né à Brème en 1603, professeur de théologie à Leyde, a encore aujourd'hui un grand nombre de sectateurs appelés *coccéiens*. Voët et Desmarets combattirent avec beaucoup de zèle ses sentiments, et firent passer leur auteur pour hérétique. Coccéius croyait qu'il devait y avoir dans le monde un règne visible de Jésus-Christ, qui abolirait le règne de l'antechrist; et que ce règne étant établi avant la fin des siècles, après la conversion des Juifs et de toutes les nations, l'église catholique serait dans sa gloire. Il s'était fait un système particulier de théologie; disposant l'économie du vieux et du nouveau Testament d'une manière nouvelle, et trouvant presque partout la venue de Jésus-Christ et celle de l'antechrist. Ses *commentaires* sur la Bible, outre qu'ils sont trop diffus, sont remplis de singularités dont il était entêté. Ce savant bizarre mourut à Leyde en 1669, à 66 ans. On a recueilli ses ouvrages en 10 tom. in-folio, dont les 8 premiers parurent à Francfort-sur-le-Mein en 1689, et les 2 derniers à Amsterdam en 1706. On a donné de lui en 1708 : *Opera anecdota, theologica et philologica*, 2 vol. in-fol. Cette énorme collection ne peut être lue en entier que par un coccéien. Jurieu le peint comme un homme de bien, doux et modeste, capable d'un grand travail; mais né plutôt pour compiler les rêveries des autres et y ajouter les siennes, que pour penser solidement.

COCCEIUS (Henri), né à Brème en 1644, fut professeur en droit à Heidelberg, à Utrecht et à Francfort. Après s'être perfectionné dans l'étude du droit public par des voyages en Angleterre, en France, en Allemagne, l'empereur, qui l'avait employé dans des affaires secrètes et importantes, l'honora en 1713 de la qualité de baron de l'empire. Il mourut à Francfort-sur-l'Oder en 1719. On a de ce savant jurisculte plusieurs ouvrages sur la science qu'il avait professée, très-estimés en Allemagne; *Juris publici prudentia compendiosè exhibitæ*, 1693, in-8; *Hypomnemata juris*, 1698, in-8; *Prodromus justitiæ gentium*, in-8; *Deductiones, concilia*, in-fol.; Un recueil de ses *thèses*, en 4 vol. in-8. Coccéius n'était redevable de son habileté qu'à la méditation et au travail. Il n'avait jamais entendu de leçons que sur les *Institutions du droit*. Son caractère était doux et obligeant; sa probité et son désintéressement étaient extrêmes.

COCCEIUS (Samuel de), baron allemand, fils du précédent, né à Heidelberg, en 1679, mort en 1735, s'éleva par sa profonde connaissance du droit public, aux places de ministre d'état, et de grand chancelier du roi de Prusse, Frédéric II. Ce prince confia au baron Coccéius la réformation de la justice dans ses états. Le *Code Frédéric*, que ce ministre forma en 1747, n'a pas rempli l'attente des savants, moins encore les vues du roi, sous le gouvernement duquel l'administration de la justice fut toujours dans un état de mobilité et d'incertitude, et finit par être arbitraire; le monarque rebuté ou irrité du peu de fruit des innovations introduites; ayant pris le parti de décider souvent lui-même les

causes quelconques, avant ou après la sentence des juges; ce qui a produit des scènes fort étranges: celle du meunier Arnold, entre autres, a fait beaucoup de bruit dans le monde (*Voy. ANDRIETX*). Outre cet ouvrage, en 3 vol. in-8, et qui a été traduit en français, on a du baron Coccéius une édition latine du *Traité de la guerre et de la paix* de Grotius, plus ample qu'aucune qui eût paru encore. Elle a été imprimée en 1753, à Lausanne, 5 vol. in-4. Le premier tome, qui sert d'introduction à l'ouvrage, est de Coccéius le père.

COCCHI (Antoine), médecin italien, né à Bénévent, le 3 août 1695, mort le 1^{er} janvier 1758, fut successivement professeur en médecine à Pise, en philosophie et en anatomie à Florence, et antiquaire du grand-duc, qui protégeait les gens de lettres de tous les pays. Quoique le but principal de ses études eût été la médecine, il excella aussi dans la littérature. C'est de lui qu'est la trad. latine du roman d'*Abrocome et Anthia* par Xénophon, imprimée à Londres en 1726, avec le texte, in-4. Il prononça aussi plusieurs discours italiens sur des objets de médecine, et sur quelques savants, qui ont été imprimés à Florence en 1761, 2 part. in-4. Son *Discours sur le régime pythagoricien* a été traduit en français, in-8. On a encore de lui : *Epistolæ physico-medicæ*, 1722, in-4. Une édition grecque et latine d'Orobase et de Soranus sur les *fractures et luxations*, Florence, 1754, in-fol. Les *opéras* font partie de la *Collection* des classiques italiens de XVIII^e siècle, Milan, 1824, 3 vol. in-8.

COCCHIUS (Josse), savant controversiste, natif de Bilsfeld, d'abord luthérien, embrassa la religion catholique à Cologne, et fut chanoine à Juliers. On a de lui un long ouvrage de controverse en latin, intitulé *le Trésor catholique*, réimprimé à Cologne en 1674, 2 vol. in-fol.; moins lu que Bellarmine, et moins digne de l'être. Il mourut le 31 décembre 1618.

COCCOPANI (Jean), originaire de Lombardie, né à Florence en 1582, mécanicien, architecte, peintre, mathématicien, s'acquit une grande réputation, et fut appelé à Vienne en 1622 par l'empereur Ferdinand II, qui l'employa dans ses armées comme ingénieur. De retour à Florence, il construisit pour le grand-duc le palais dit la *Villa Impériale*; c'est sur ses dessins et sous sa direction que l'on construisit aussi le beau couvent des carmélites. Le grand-duc lui donna ensuite une chaire de mathématiques, qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1649.

COCHEM (Martin de), capucin, né à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves, mort en 1712, dans un âge fort avancé, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de dévotion, où l'on trouve plus de zèle que de discernement. On ne peut néanmoins disconvenir qu'ils n'aient contribué à nourrir la piété parmi les peuples des princes catholiques d'Allemagne.

COCHET DE SAINT-VALLIER (Melchior), d'abord secrétaire du duc d'Orléans, régent, ensuite conseiller et président au parlement de Paris, mourut dans cette ville en 1758, à 74 ans. Il est principalement connu par un *Traité de l'indult*, 3 vol. in-4. L'auteur approfondit une matière,

qui jusqu'alors n'avait été traitée que fort légèrement par Regnaudin et par Pinsson. Ce savant jurisconsulte laissa, en 1725, un fonds de dix mille livres de rente pour marier chaque année une demoiselle noble de Provence, à perpétuité. Tous les bons citoyens ont loué la fondation et le fondateur.

* COCHET (Jean), prêtre, né à Faverges en Savoie, mort à Paris le 8 juillet 1771, fut professeur de philosophie au collège Mazarin, principal au collège du cardinal Lemoine, et recteur de l'université. On lui doit un *Cours de philosophie abrégé*, écrit avec clarté, genre de mérite qui devient de plus en plus rare. *Preuves sommaires de la possibilité de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie, contre les protestants*, Paris, 1764, in-12.

* COCHET (Claude), architecte, correspondant de l'institut, né à Lyon en 1771, remporta en 1786 le prix d'architecture proposé par l'académie de Parme. En 1808 il fut chargé de disposer l'église des jésuites à Lyon pour l'assemblée des états cispains. Il restaura depuis l'hôtel-de-ville de Rouen, et éleva en 1814 dans la plaine des Brotteaux, le monument à la mémoire des victimes du siège de Lyon. Cochet est mort le 14 mars 1835.

COCHIN (Henri), né à Paris en 1687, avec les dispositions les plus heureuses, se consacra de bonne heure au barreau, pour lequel il semblait que la nature l'avait fait naître. Il joignit à l'étude de la jurisprudence celle des orateurs et des philosophes anciens et modernes, grecs, latins, italiens et français. Reçu avocat en 1706, il s'attacha d'abord au grand-conseil, et y plaida sa première cause à 22 ans, avec le même succès qu'aurait eu un vieux orateur dans sa dernière. Ses progrès furent si rapides, qu'à 30 ans son nom était avec celui des plus habiles canonistes. Dès qu'il parut au parlement, il balança la réputation du fameux Le Normand, appelé *l'aigle du barreau*. Sa bouche et sa plume devinrent bientôt l'oracle du public. Il fut consulté de toute la France, et mourut à Paris en 1747, à 60 ans. Une modestie singulière rehaussait l'éclat de ses vertus et de ses talents. Un de ses confrères (le même M. Le Normand) lui dit après sa première cause, qu'il n'avait jamais rien entendu de si éloquent. *On voit bien*, lui répondit Cochin, *que vous n'êtes pas du nombre de ceux qui s'écoulent*. Ce que l'on a pu recueillir de ses ouvrages forme 6 vol. in-4, ou 9 vol. in-8; Paris, 1751 ou 1771. On y trouve des *mémoires*, des *consultations*, des *discours*, des *plaidoyers*, etc. On a dit de lui qu'il était dans le barreau ce que Bourdaloue était dans la chaire. Son éloquence est à la fois noble et simple, pleine de nerf, d'élégance et de précision. Il réduit toutes ses preuves à une seule, qu'il fait paraître sous des faces différentes, et toujours avec le même avantage. Il plaide la plupart de ses causes sur de simples extraits. Les endroits les plus pathétiques et les plus brillants naissent dans le feu de l'action. « J'ai lu avec attention, dit l'abbé Auger » (*Traduction de Démosthènes et d'Eschine*), les » principaux plaidoyers et mémoires de nos célèbres avocats; Cochin est le seul qui m'ait paru » pouvoir soutenir le parallèle avec l'orateur d'Athènes; mais je crois qu'il lui est bien inférieur

» pour la subtilité et l'abondance des raisons, pour » la simplicité piquante et la rapidité du style. Il » écrit avec noblesse, avec force; il a du nombre » et de l'harmonie; son style s'élève et s'anime dans » les grandes causes. A l'exemple de Démosthènes, » il discute et approfondit l'esprit des lois, il généralise les idées particulières, et en tire des principes lumineux qui frappent et saisissent par leur évidence. La raison principale et victorieuse ne lui échappe pas; il la présente plusieurs fois sous des jours différents; il en fortifie ses autres moyens. Ce sont là de grandes parties dans lesquelles il ne le cède guère à l'orateur grec. » L'on n'a conservé de ses plaidoyers que ceux qu'il avait fait imprimer lui-même en forme de mémoires. Les lecteurs qui voudront connaître plus particulièrement ce grand homme, peuvent consulter la préface dont M. Bernard a orné le premier volume de ses ouvrages. Cochin y est peint comme orateur, comme écrivain, comme chrétien, comme citoyen. On rapporte de cet avocat un trait qui prouve combien il était pénétré des vérités de la religion. Une femme de qualité, pour qui il venait de plaider, lui ayant dit « qu'il était si supérieur aux autres » hommes, qui si c'était le temps du paganisme, » elle l'adorerait comme le dieu de l'éloquence. » — « Dans la vérité du christianisme, Madame, dit » Cochin, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire. » Ce n'est certainement pas ainsi qu'auraient répondu nos petits esprits, si pleins d'eux-mêmes; eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, et qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions. « Que » penser, dit un judicieux critique, de cette éloquence prétendue légère, qui semble être l'unique » but de nos orateurs modernes, et principalement » de ceux du barreau? L'esprit frivole de notre » siècle y règne comme partout ailleurs. Après avoir » étouffé le goût des beautés vraies et solides, il » ouvre une libre carrière aux prétentions les plus » bizarres. De là naissent ces réputations acquises à » si bon marché, qui dégradent la dignité de cette » partie des belles lettres. Est-ce par des phrases » philosophiques, par des ironies indécentes, par » un style épigrammatique, par un ton et des manières conformes aux mœurs énervées de notre » temps, qu'on prétendrait nous retracer dans la » plus noble des fonctions, cette élévation et sur-tout cette décence qui caractérisait, chez les Romains, les défenseurs des lois? » Les *Œuvres de Cochin* ont été réimprimées, Paris, 1821, 9 vol. in-8; dans cette édition, les matières ont été classées d'après la division des nouveaux codes.

COCHIN (Jacques-Denis), docteur de Sorbonne, né à Paris le 1^{er} janvier 1726, trouva dans Claude-Denis Cochin, un père tendre et vertueux, qui ne négligea rien pour lui procurer une éducation propre à développer ses heureuses dispositions, en même temps qu'elle était conforme au goût qu'il avait témoigné dès son enfance, de se livrer aux honorables fonctions du sacerdoce. Déjà il avait acquis une réputation aussi brillante que bien méritée, lorsqu'à l'âge de 30 ans il fut nommé à la cure de St-Jacques du Haut-Pas. C'est là que son

zèle parut dans tout son éclat, surtout sa charité pour les pauvres. « On serait véritablement étonné, » dit un auteur, qu'un seul homme eût pu faire » tout ce qu'il a fait, former tant d'établissements, » procurer tant de secours à toutes les classes d'in- » digents, si l'on ne savait que l'on est capable de » tout, lorsqu'à l'esprit, au bon sens et aux lu- » mières acquises, telles que les réunissait M. Co- » chin, se joint le désir de faire le bien, qui de- » vient une espèce de besoin pour certains hommes, » et surtout pour ceux qu'anime la religion, le » plus pur et le plus puissant des motifs. » De tous ses établissements, celui qui lui fait le plus d'honneur est l'hospice qu'il fonda pour les pauvres malades de sa paroisse, et qu'il eut la satisfaction de voir achevé avant sa mort, arrivée le 3 juin 1783. On a de ce charitable et zélé pasteur : des *prônes*, 4 vol. in-12, souvent réimprimés. Les dernières éditions sont en 3 vol. in-12; *Exercices de retraite*, in-12; *Œuvres spirituelles*, que le frère de l'auteur publia après sa mort, et en tête desquelles on a mis un abrégé de sa vie. M. Cochin avait un talent très-distingué pour faire des prêches et des instructions. On allait l'entendre avec empressement, et on était autant édifié du ton de sentiment et de conviction avec lequel il débitait ses discours, que charmé du naturel et de la facilité de son élocution. On retrouve ces qualités dans les instructions qui composent ses *Œuvres spirituelles*.

COCHIN (Charles-Nicolas), graveur célèbre, parisien, né en 1688, mort en 1754, à 66 ans, s'occupa dans sa jeunesse à la peinture; ce qui lui donna beaucoup de facilité pour la gravure. On trouve dans ses ouvrages cet esprit, cette harmonie et cette exactitude qui constituent l'excellence de cet art. Ses principales estampes sont *Rébecca, saint Basile, l'Origine du feu*, d'après F. Le Moine; *Jacob et Laban* d'après M. Restou; *la Noce de village*, d'après Watteau; et le recueil des *peintures des Invalides*, que des soins pénibles et un travail continu pendant près de dix ans l'ont mis à portée de publier avec succès.

COCHIN (Charles-Nicolas), né à Paris le 22 février 1713, fut destiné par son père, graveur du roi en son académie de peinture et sculpture, et par sa mère exerçant le même talent, au dessin et à la gravure. A l'âge de 13 ans, ce jeune artiste, déjà rebuté du travail froid et monotone des commencements de la gravure au burin, se livra au penchant qui l'entraînait vers la gravure à l'eau-forte, et ce fut dès lors qu'il déploya et fit connaître les talents rares dont il était doué, une touche spirituelle, le génie poétique et la belle composition qui caractérisent les ouvrages de ce célèbre artiste. Cochin réunissait aux grands talents, les qualités de l'esprit et du cœur, propres à le faire aimer de ses égaux et de ses supérieurs. Ce furent ces qualités qui le firent choisir, le 20 décembre 1749, pour accompagner M. de Vandières, désigné par le roi pour être directeur-général de ses bâtiments, en la place de Tournheim, son oncle; voyage qui dura jusque vers la fin de septembre 1751. Cette même année, il fut reçu académicien par acclamation, sans avoir donné à l'académie de morceau de ré-

ception, et fut admis, le 4 décembre suivant, à prêter le serment ordinaire, entre les mains de Coypel, premier peintre du roi, directeur et recteur de l'académie royale de peinture et sculpture. Le décès de Coypel, arrivé le 23 juin 1752, rendit vacante la place de garde des dessins de sa majesté aux galeries du Louvre. Cochin fut nommé à cette place, où il continua de se faire connaître non-seulement pour artiste aussi habile, mais comme homme de lettres. Nombre de *discours* par lui lus en différents temps à l'académie sur différents objets de l'art, et dont plusieurs ont été livrés à l'impression, lui méritèrent d'être élu secrétaire et historiographe de l'académie royale de peinture et de sculpture en janvier 1753. On a encore de lui : *Un Voyage d'Italie* ou *Recueil d'observations sur les ouvrages d'architecture, de peinture et de sculpture que l'on voit dans les principales villes d'Italie*, Paris, 1758, 3 vol. petit in-8, réimprimé à Lausanne en 1772; des *Observations sur les antiquités d'Heroulanum*, qu'il a publiées avec Bellicard, Paris, 1755, in-12; *Iconologie par figures*, ou *Traité complet des allégories, emblèmes, etc.*, 4 vol. in-8, qu'il fit en société avec Gravelot. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse, et l'admit ensuite dans l'ordre de St.-Michel, dans lequel il fut reçu le 28 novembre 1756. Il mourut le 29 avril 1790. Il est peu d'artistes qui aient produit autant d'ouvrages que Cochin : on compte environ 1500 pièces gravées par lui ou d'après ses dessins. Jombert en a publié un catalogue raisonné, Paris, 1771, in-12. Nous citerons : *Lycurgus blessé dans une sédition*, les *figures* du Boileau, qu'il a gravées lui-même, le *frontispice* de l'Encyclopédie, les *figures* de la Jérusalem délivrée pour l'édition de Monsieur, celles de l'*histoire de France* du président Hénault, gravées par Prévost, la *mort d'Hippolyte*, d'après Détroy, *David jouant de la harpe devant Saül*, etc.

COCHLÉE, en latin *Cochlæus* (Jean), né en 1479 à Wendelstein, près de Nuremberg, doyen de Francfort-sur-le-Mein, fut chassé de cette ville par les luthériens; il devint ensuite chanoine de Breslau. Il disputa vivement contre Luther, Osiander, Bucer, Mélanchton, Calvin, et les auteurs des nouvelles opinions. Ses invectives contre les hérésiarques sont un peu fortes; mais ses intentions étaient droites. Il ne fut pourtant pas aussi estimé qu'Eckius par les catholiques, ni tant craint par les protestants. Il se tenait ordinairement aux principes généraux, sans approfondir les questions particulières, et s'attachait plutôt à réfuter les erreurs, qu'à établir solidement les vérités contestées. Son style est assez facile, mais négligé. Ses principaux ouvrages sont : *Historia Hussitarum*, Mayence, 1549, in-folio, livre rare et curieux, l'un des meilleurs de cet auteur; *De actis et scriptis Lutheri*, in-folio, 1549. Cochlée avait beaucoup lu les écrits de ce patriarche de la réforme, et ceux des autres protestants; il s'en servait utilement pour les convaincre de variations et de contradictions. *Speculum circa missam*, in-8; *De vita Theodorici regis Ostrogothorum*, Ingolstadt, 1544, in-4, Stockholm, 1699, in-4. On a réuni dans cette édition ce qui se trouve sur ce prince dans plusieurs auteurs anciens; et c'est

ce qui la fait rechercher. *Concilium cardinalium, anno 1538*, in-8; *De emendanda ecclesia*, 1539, in-8, rare. Pour faire voir que les luthériens, ne reconnaissant point l'autorité de l'Eglise, pouvaient abuser de l'Ecriture sainte, il fit paraître en 1527 un livre exprès, tissu de passages sacrés, pour prouver que Jésus-Christ n'est pas Dieu; et un autre, en 1528, pour prouver qu'on doit obéir au diable, et que la sainte Vierge avait perdu sa virginité. Effectivement, dès que l'explication de l'Ecriture devient arbitraire, on la fera servir à toutes sortes d'erreurs. Il mourut à Breslau en 1532, à 72 ans.

* COCHON, (Charles), comte de l'APPARENT, né dans la Vendée, le 25 janvier 1730, était conseiller au présidial de Fontenay. Député suppléant du tiers-état à l'assemblée constituante, il y remplaça M. Thibaut, démissionnaire, et se montra partisan du nouvel ordre de choses. Envoyé à la Convention par le département des Deux-Sèvres, il y vota la mort du roi. Plus tard délégué à l'armée du Nord, il ne put pénétrer jusqu'au quartier-général, et resta dans Valenciennes, qui fut bientôt assiégée par les Anglais. Après la reddition de cette ville il revint à la Convention, où il prit la défense du général Ferrand, faussement accusé de n'avoir pas fait tout ce qui dépendait de lui pour repousser l'ennemi. Membre du comité de salut public, après le 9 thermidor, il fit donner le commandement des armées de Brest, de l'Ouest et des Alpes, aux généraux Dumas, Canclaux et Moulins. En 1793, il fut renvoyé à l'armée du Nord, qu'il suivit dans l'invasion de la Hollande, passa ensuite au conseil des Anciens, et fut choisi par le Directoire, pour remplacer Merlin au ministère de la police. Cochon, qui avait compris la nécessité de mettre un frein aux excès des démagogues, parvint à rétablir l'ordre dans Paris. Adoptant le système de bascule, il réprima la conspiration de Babeuf, et le complot de Brottier. Le zèle qu'il mettait à contenir les partis extrêmes ne put le préserver de l'accusation d'être favorable aux clichiens, et le Directoire le destitua peu de jours avant le 18 fructidor. Condamné à la déportation, on se contenta de le reléguer dans l'île d'Oleron, d'où le 18 brumaire vint le retirer. En 1800, il fut nommé préfet de la Vienne; en 1803, préfet des Deux-Nèthes, et enfin, en 1809, sénateur. A la fin de 1813, Napoléon l'envoya, muni de pouvoirs extraordinaires, dans la 20^e division (Périgueux). Cochon adhéra, en 1814, à la déchéance de l'empereur, et, après avoir été exclus, la même année, de la chambre des pairs, occupa, durant les cent jours, la préfecture de la Seine-Inférieure. Atteint par la loi du 2 janvier 1816 contre les régicides, Cochon se retira à Louvain. Il obtint depuis l'autorisation de rentrer en France et mourut à Poitiers le 17 juillet 1823. On a de lui : *Description générale du départ. de la Vienne*, 1802, in-8.

COCK. Voy. COECK, COKE, COOK.

COCKBURN (Catherine), fille de *David Trotter*, gentilhomme écossais, capitaine de vaisseau sous Charles II, naquit à Londres en 1679, s'appliqua à la poésie dès sa jeunesse, et donna des preuves de son talent en ce genre, en publiant un poème qu'elle

intitula les *Neuf muses*. Elle s'appliqua aussi à la philosophie et fit l'*Apologie* du traité de l'*entendement humain* de Locke. Elle se convertit à la religion catholique, épousa M. Cockburn en 1708, et mourut en 1749, à 70 ans. On a donné la collection de ses *œuvres* en 2 vol. in-8.

COCHRANE (Alexandre, lord), fils aîné du comte de Dundonald, capitaine dans la marine anglaise, naquit le 24 décembre 1773. Ses parents, après avoir consulté son inclination, le destinèrent à la marine, et confièrent son éducation à son oncle l'amiral Cochrane. Il servit d'abord aux Indes-Orientales, puis sur les côtes de la Biscaie, etc., et parvint, par degrés, au rang de capitaine de frégate. Il se signala, en 1801, étant alors en station devant Barcelonne, par la capture du sloop de guerre espagnol *El Gamo*. Dans le cours de cette année, il prit 33 bâtiments et fit 320 prisonniers; il effectua ensuite un débarquement sur la côte d'Espagne, où il s'empara de la tour d'Alcamenara, qu'il fit sauter. En mai 1806 il débarqua sur la côte de France, et détruisit les signaux établis pour donner connaissance de l'approche des croiseurs. Il repoussa un détachement de gardes nationaux qui s'était opposé à cette opération, fit sauter les magasins et jeter les boulets à la mer. Quelques jours après la *Pallas*, qu'il commandait, attaqua et captura une frégate française, soutenue par deux sloops. Etant retourné à Plymouth la même année, il tenta inutilement de se faire élire membre du parlement par le bourg de Honiton, dans le Devonshire. Après la dissolution du parlement, occasionnée par la mort de Pitt, il se présenta à l'élection dans le même bourg, et fut plus heureux cette fois. Le nouveau parlement ayant été dissous peu de temps après, lord Cochrane fut élu membre de la chambre des communes par la cité de Westminster; mais il se fit peu remarquer dans la chambre. Appelé à commander la frégate l'*Impérieuse*, de 40 canons, il croisa d'abord isolément et se joignit ensuite, sous le commandement de lord Collingwood, à l'escadre employée à bloquer le port de Cadix. Le 31 juillet 1808, il enleva le château de Mongal, entre Barcelonne et Gerana; il délivra ensuite la forteresse de Roses. A son retour de la côte d'Espagne, il reçut ordre de joindre la flotte de la Manche, sous le commandement de l'amiral Gambier. Ce fut alors qu'il tenta de détruire, au moyen des machines incendiaires du colonel Congrève, la flotte française dans la rade des Basques, par une opération terrible et très-dangereuse pour lui-même. Il fit enfermer environ 1500 barils de poudre dans des tonneaux accolés les uns aux autres, et à l'extrémité desquels étaient placés trois ou quatre cents bombes chargées de fusées, et, dans les vides, deux ou trois mille grenades. Le 12 avril 1809, lord Cochrane se plaça sur ce volcan avec son frère le lieutenant-colonel Cochrane et quatre matelots, et se dirigea vers la ligne ennemie, dont les batteries étaient préparées à tirer sur lui à boulets rouges. Cette explosion fut terrible, mais ne causa aucun dommage. Lorsqu'il eut rejoint l'*Impérieuse*, il fut le premier à commencer l'attaque dans la rade, et prit quatre vaisseaux. Le reste de

la flotte n'échappa à un pareil sort qu'en rentrant dans la Charente. Cette action excita un vif enthousiasme en Angleterre; et lord Cochrane fut fait chevalier du Bain. Il continua depuis cette époque de servir son pays avec distinction, et mourut à Paris dans le mois de janvier 1832.

COCLES. Voy. HORACE.

COCLES (Barthélemi DELLA ROCCA, dit), né à Bologne le 9 mars 1467, périt assassiné le 24 septembre 1504. Il se mêla de prédire, et plusieurs de ses prédictions se trouvèrent véritables. Il en composa un *recueil*, Strasbourg, 1536, in-8, où son art était expliqué. Achillini l'orna d'une préface, également admirée des amis et des ennemis de l'art de deviner. Cocles, dit-on, prédit à Luc Gauric, fameux jurisconsulte, qu'il endurerait bientôt un supplice sans l'avoir mérité, mais qu'il n'en mourrait pas. En effet, Bentivoglio, seigneur de Bologne, ayant appris que Gauric s'était avisé de prophétiser qu'avant la fin de l'année il serait chassé de son état, lui fit donner l'estrapade. Cocles mourut, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même, d'un coup sur la tête. Hermès de Bentivoglio, fils du seigneur de Bologne, le fit assassiner par Caponi, qui lui donna un coup de hache sur la tête, comme il ouvrait sa porte. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que Caponi, étant allé consulter Cocles dont il n'était point connu, celui-ci lui dit : « Hélas ! mon ami, » vous commettrez un meurtre avant qu'il soit nuit. » Après sa mort, on trouva dans son cabinet des prédictions sur ceux de sa connaissance, dont il avait vu la main et le visage, qui se trouvèrent toutes aussi véritables que celle-ci, du moins à ce que rapporte Varillas; mais on sait que cet auteur ne mérite pas d'être toujours cru. Les théologiens ont écrit que, si ces sortes de prédictions se trouvent trop exactement accomplies pour qu'on puisse s'en prendre au hasard, on doit plutôt les attribuer à l'esprit malin qu'à la science frivole de l'astrologie judiciaire. L'édition originale de son recueil porte ce titre : *Physionomia ac Chyromancia anastasis, sive compendium ex pluribus et penè infinitis auctoribus, cum approbatione Alexandri Achillini*, Bologne, 1504, in-fol., réimprimé en 1525; on publia ensuite un *Compendium Physiognomonice quantum ad partes capitis*, etc. Strasbourg, 1533, 56, 51, 86, etc., in-8. trad. en français, Paris, 1546, 60, in-8; 1698, in-12, et en italien, Venise, 1531-35, in-8. Les premières éditions sont fort recherchées.

* COCO ou CUOCO (Vincent), né en 1770, à Campomarano, dans le royaume de Naples, préféra l'étude de la philosophie à celle de la jurisprudence à laquelle il avait été destiné, et prit une part active à la révolution de 1799. Pour échapper à la réaction, il se réfugia en France, et y publia l'histoire de cette triste époque sous le titre de *Revoluzioni di Napoli*, traduit en français, 1806, in-8. A la création du royaume d'Italie, il fut chargé de la direction du *Giornale Italiano*, et composa dans le même temps un ouvrage sous le titre de *Platon en Italie*, dans le genre du *Voyage d'Anacharsis*, Milan, 1806, 5 vol. in-8; trad. en français, Barrère, 1807, 3 vol. in-8. Ils furent nommés successivement par Joseph Bonaparte devenu roi de

Naples, membre du conseil royal, de la cour de cassation et du conseil d'état. Mais il ne put obtenir la direction de l'instruction publique qu'il ambitionnait, et quoique on lui eût donné celle du trésor public, pour le dédommager, le chagrin qu'il ressentit de voir ses espérances trompées fut, dit-on, la cause d'une aliénation mentale qu'aggravèrent les événements de 1815. Un jour entendant le prince Léopold, fils de Ferdinand III, exprimer le désir de lire son histoire des révolutions de Naples, il fut tellement effrayé qu'il prit la fuite. Coco mourut le 15 décembre 1823, après avoir brûlé tous ses manuscrits, anéantissant ainsi le grand travail, dans lequel il développait une opinion indiquée à la fin de son *voyage de Platon*, que les chants d'Homère sont d'origine italienne.

COCOLI (Dominique), né à Brescia le 12 août 1747, de parents sans fortune, fut admis aux leçons du P. Cavalli, le seul maître de mathématiques qu'il y eût à Brescia, et l'eut bientôt dépassé. Il chercha alors d'autres secours, et fit des progrès si rapides dans les sciences exactes, qu'il obtint, en 1774, la chaire de physique et de mathématiques, restée vacante par la suppression des jésuites. Il la remplit avec distinction pendant plus de 30 ans, et publia, en 1777, des *Eléments de géométrie et de trigonométrie*, et en 1779, des *Eléments de statique*. En 1783, l'académie de Mantoue lui accorda un prix double pour le *mémoire* par lequel il avait satisfait à sa demande, « d'établir la vraie » théorie des eaux ascendantes par des ouvertures » dans les vases, et d'indiquer les circonstances où » cette théorie pourrait s'appliquer aux eaux courantes dans leur lit naturel. » A l'époque où un nouveau gouvernement fut établi en Italie, ce savant fut employé à des fonctions publiques où ses talents étaient nécessaires. En 1802, il fut compris dans la liste des *Dotti*, et en 1803, il fut nommé inspecteur-général des eaux et chemins du royaume d'Italie. Il mourut à Brescia le 27 novembre 1812. Il a laissé en manuscrit un *Traité complet de mathématiques divisé par leçons*, résultat du travail de toute sa vie, et plusieurs *dissertations* dans les archives de l'académie de Brescia, dont il était membre.

COCQ (Florent de), chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, ordre de Prémontré, fut professeur de théologie, et se fit une réputation par ses grandes connaissances dans les saintes lettres. On connaît de lui *Principia totius theologiæ moralis et speculativæ ex sacra Scriptura, sanctis Patribus, maximo sancto Augustino et aliis probatis auctoribus compendiose deprompta*, 3 vol. petit in-8, Cologne, 1682. Cet ouvrage est dédié au cardinal Azzolini. Il a laissé aussi plusieurs autres traités de théologie. Il mourut en 1691.

COCQUAULT (Pierre), chanoine et official de l'église de Reims, sa patrie, docteur en droit et conseiller au présidial de la même ville, mort en 1643, fit le dépouillement du cartulaire de son église et recueillit une grande quantité d'extraits pour une histoire ecclésiastique et civile de Reims. Ces manuscrits, conservés dans la bibliothèque de la ville, consistent en cinq vol. in-fol. et un in-4. On

a publié, après la mort de l'auteur, la table chronologique de cette histoire, Reims, 1650, in-8, composée par lui-même.

COCUS (Robert), théologien anglais, vicaire de Léeds, mort en 1604, s'est fait estimer par son ouvrage intitulé *Censuræ quorundam scriptorum, qui sub nominibus patrum antiquorum a pontificiis citari solent*, Londres, 1623, in-4. Il y discerne avec beaucoup de sagacité les vrais ouvrages des Pères de l'Eglise, d'avec ceux qu'on leur attribue fausement. C'est dommage que l'esprit et le langage de secte défigurent ses observations.

CODDE ou CODDEUS (Guillaume van-der), protestant, né à Leyde en 1573, fut professeur de la langue hébraïque dans sa ville natale. Il en fut dégradé, parce qu'il avait pris le parti des arminiens, effet assez singulier de la tolérance tant prêchée par les calvinistes. Il mourut vers l'an 1619. On a de lui : *Des Notes sur le prophète Osée*, Leyde, 1621, in-4 ; *Sylloge vocum versuumque proverbialium*, 1623, etc. Guillaume van der Codde avait trois frères, Jean, Adrien et Gilbert, qui, avec un nommé Antoine Cornélison, donnèrent naissance à la secte nommée des *prophètes* en Hollande. Ils commencèrent par décrier les pasteurs, comme gens qui s'arrogeaient le droit de parler seuls dans l'église, et qui menaient une vie oisive aux dépens d'autrui. Ils introduisirent chez eux le baptême par immersion, et soutinrent qu'il n'était pas permis aux chrétiens d'être magistrats ni soldats. Ils rejetèrent généralement toutes les confessions de foi, et s'en tinrent au sentiment d'Arminius sur la prédestination. Le fanatique Jean van der Codde se vantait d'avoir reçu la même portion du Saint-Esprit que les apôtres, et disait que quand il descendit sur lui, la maison trembla. Un nommé Oudaan, boulanger de profession, dirigea ces sectaires après la mort des frères van der Codde.

CODDE (Pierre), natif d'Amsterdam, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fut fait archevêque de Sébaste, et vicaire apostolique des Provinces-Unies ; il succéda dans cette dernière dignité à Jean de Neercassel (voy. ce nom), et devint tristement célèbre par le refus qu'il fit de signer le formulaire, et par ses liaisons avec des chefs du parti. Il remplit son église de troubles et de scandales. Appelé à Rome, il s'y justifia si mal qu'il fut déposé par un décret du 3 avril 1704. De retour en Hollande, il continua à y faire beaucoup de fracas, et mourut le 18 décembre 1710. La secte dont il avait été le promoteur, le canonisa, et fit graver une estampe où saint Pierre était représenté le recevant dans le ciel. « Je ne sais, dit l'auteur des *Mémoires chronol.*, si saint Pierre lui ouvrit le » ciel ; mais le pape défendit de prier pour lui » comme étant mort dans son obstination et dans » ses erreurs. »

CODINUS (Georges), curopalate de Constantinople, vers la fin du x^e siècle, laissa un *Extrait sur les antiquités de Constantinople*, 1635, in-fol., imprimé à la suite de Constantin Manassès, dans la *Bizantine*. C'est une vraie compilation, comme on peut s'en convaincre en comparant le livre de Codinus avec les opuscules d'Hésychius de Milet : *De*

originibus Constantinopolitanis, publié par Meursius en 1615 ; *De imperatoribus Constantinopolitanis*, publié par Lambécus en 1665 ; *De signis, statuis et aliis spectatu dignis Constantinopoli*, Genève, 1607, in-8 ; *Des offices, du palais, des églises de Constantinople*. Ils ont été recueillis en 1648, in-folio.

CODRUS, dernier roi d'Athènes, consulta, dit-on, l'oracle sur les Héraclides, qui ravageaient son pays. Il lui fut répondu, que le peuple dont le chef serait tué demeurerait vainqueur. Cette réponse lui inspira la pensée de se déguiser en paysan ; il l'exécuta, et fut tué par un soldat qu'il avait blessé, à dessein d'accomplir l'oracle, l'an 1095 avant J.-C. Les Athéniens réduisirent après sa mort leur état en république, et furent gouvernés par des magistrats, auxquels on donna le nom d'*archontes*. Médon, fils de Codrus, fut le premier.

CODRUS, poète latin dont parle Juvénal, contemporain et ami de Virgile, était si pauvre, que son indigence a passé en proverbe : *Codro pauperior*. Ce poète vivait sous l'empire de Domitien, et avait composé un poème intitulé *la Théséide*, qui ne nous est point parvenu.

CODRUS (Urceus). Voy. URCEUS CODRUS.

CODURE (Philippe), natif d'Annonay, mort en 1660, embrassa la religion catholique, après avoir été ministre à Nîmes. On a de lui un bon *Commentaire sur Job*, Paris, 1634, in-4, et inséré dans les *Critici sacri* de Londres et d'Amsterdam, et quelques autres ouvrages, tel que le *Traité des mandragores*, contre lequel Bochart a écrit. Il était savant dans la langue hébraïque.

COECK, KOECK ou KOCK, architecte, peintre et graveur, né à Alost dans les Pays-Bas, le 16 août 1502, voyagea en Italie et en Turquie, pour perfectionner ses talents. Il fit dans ce dernier royaume une suite de dessins gravés depuis en bois, qui représentaient les cérémonies propres à la nation chez laquelle il était. Il mourut à Bruxelles le 6 décembre 1550, peintre et architecte de Charles-Quint. On a de lui des *traités* de géométrie, d'architecture et de perspective, avec quelques gravures en bois et en cuivre. Il a eu pour disciple l'illustre Pierre de Breughel, à qui il donna sa fille en mariage.

COEFFETEAU (Nicolas), né à Saint-Calais dans le Maine en 1574, dominicain en 1588, s'éleva par son mérite aux premières charges de son ordre. Il mourut en 1623, nommé à l'évêché de Marseille par Louis XIII. Quoiqu'il n'eût alors que 49 ans, la goutte, à laquelle il était fort sujet, l'avait rendu très-infirmes. Il avait été fait, quelque temps auparavant, évêque de Dardanie, in *partibus*, avec la qualité d'administrateur et suffragant du diocèse de Metz. Son éloquence parut avec éclat dans ses *sermons* et ses livres, écrits très-purement pour le temps auquel il vivait. Les principaux sont : *Des réponses au roi de la Grande-Bretagne*, à Duplessis-Mornay et à Marc-Antoine de Dominis. Henri IV l'avait choisi pour écrire contre le premier, et Grégoire XV pour répondre au second. La controverse y est traitée avec dignité, noblesse, et non avec cet emportement de quelques théologiens de son temps ; *Histoire romaine depuis Auguste jusqu'à Constantin*,

in-folio, Paris, 1647 : ouvrage qui, quoique inexact, était lu encore avec quelque plaisir, avant les derniers livres publiés sur cette matière ; une *traduction de Florus* qui eut beaucoup de succès, mais dont on ne fait plus aucun usage.

COEHORN ou COHORN (prononcez COCHORN) (Memno), le *Vauban des Hollandais*, naquit en 1632. Son génie pour la guerre et pour les fortifications se développa de bonne heure. Ingénieur et lieutenant-général au service des états généraux, il fortifia et défendit la plupart de leurs places. Ce fut un beau spectacle, dit le président Hénault, de voir en 1692, au siège de Namur, Vauban assiéger le fort Coehorn, défendu par Coehorn lui-même. Il ne se rendit qu'après avoir reçu une blessure jugée mortelle, et qui ne le fut pourtant pas. En 1703, l'électeur de Cologne, Joseph-Clément, ayant embrassé le parti de la France et reçu garnison française dans Bonn, Coehorn fit un feu si vif et si terrible sur cette place, que le commandant se rendit trois jours après. Ce grand homme mourut à la Haye en 1704, laissant aux Hollandais plusieurs places fortifiées par ses soins. Berg-op-Zoom, qu'il disait son chef-d'œuvre, fut pris en 1747 par le maréchal de Lowendal, malgré les belles fortifications qui la faisaient regarder comme imprenable ; mais on sait que de secrètes intelligences et des circonstances délicates facilitèrent cette conquête. On a de Coehorn, en flamand, une *Nouvelle manière de fortifier les places*, Leuwarde, 1702, in-fol. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Nouvelle fortification, tant pour un terrain bas et humide que sec et élevé, etc.*, La Haye, 1706, 11 et 13.

** COELLN (Daniel-George-Conrad de), théologien, né le 21 décembre 1788, à Arlinghausen, principauté de Lippe-Deimold, fut un des plus ardents partisans de la réunion des églises évangéliques, et mourut à Breslau, le 17 février 1833. Outre les thèses ou programmes suivants : *Dissertation sur l'époque du prophète Joël*, Larburg, 1811, in-4 ; *Spicilegium observationum in Zephaniae vaticinia*, Breslau, 1818, in-4 ; *Confessionum Melancthonis et Zwinglii augustanarum capita graviora inter se conferuntur*, ib., 1830, in-4 ; *Ce qu'il faut entendre par piétisme, mysticisme et fanatisme*, Halberstadt, 1838, in-4 ; il a fourni un grand nombre d'articles aux *Analectes de Keil et Tschirner*, aux *Nouvelles annales théologiques* et à la *Philomathie de Wachler*, à la *Gazette ecclésiastique de Zimmermann*, aux *Gazettes littéraires de Leipsig*, de Hall, et à l'*Encyclopédie universelle* d'Ersch et Gruber, etc.

COELLO (Alonzo-Sanchez), Portugais, fut élève de Raphaël à Rome et d'Antoine Moro en Espagne, et mourut en 1590, âgé de 73 ans. Ses talents le firent nommer le *Titien portugais*, et lui méritèrent d'être peintre de Philippe II, qui le combla de bienfaits. Ses tableaux de saints à l'Escurial sont fameux, et surtout son *portrait de saint Ignace*. On vante aussi son tableau représentant le *martyre de saint Sébastien*, conservé dans l'église de Saint-Jérôme de Madrid. — Il ne faut pas le confondre avec Claude COELLO, peintre, de la même famille, mort en 1605, qui a composé un assez grand nombre de tableaux, parmi lesquels on distingue celui qui re-

présente *Charles II à genoux et entouré des principaux seigneur de sa cour*, qui décore l'autel de la grande sacristie de l'Escurial.

* COELMANS (Jacques), graveur, né vers 1670 à Anvers, mort à Aix en 1735. On lui doit un *Recueil d'estampes d'après les tableaux des peintres les plus célèbres, qui sont dans le cabinet de Boyer d'Aguille*, Paris, 1744, 2 parties en 1 vol. in-fol. Ce recueil, composé de 118 pièces, est estimé.

COETIVY (Prégent, seigneur de), gentilhomme breton, se distingua par sa valeur et sa prudence en plusieurs sièges et combats. Il fut fait amiral de France en 1439, et tué d'un coup de canon au siège de Cherbourg en 1450, après s'être signalé à la bataille de Formigny. — Alain de Coetivy, son frère, fut successivement évêque de Dol, de Cornouailles, d'Avignon, et ensuite cardinal. Il fut employé en diverses affaires importantes, et mourut à Rome le 22 juillet 1474, à 69 ans. C'était un homme habile, mais téméraire et parfois insolent. On dit qu'il reprocha en plein consistoire au pape Paul II, qu'il était orgueilleux, avare, dissimulé, et qu'il avait masqué tous ses vices pour surprendre les suffrages du sacré collège.

* COETLIZAN (Jean-Baptiste-Claude-Régnauld Huert de), né à Nantes, en 1772, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut un des commissaires envoyés, en 1793, par les Nantais, dans le Calvados, pour se concerter sur les moyens de sauver la patrie. Après le 31 mai, proscrit comme fédéraliste, il s'enfuit à l'armée des Pyrénées ; devenu aide-de-camp du général Dugommier et ensuite du général Pérignon, il donna dans plusieurs rencontres des preuves de bravoure et fut chargé d'escorter à Paris des drapeaux pris sur l'ennemi. Rentré dans la carrière administrative, après le 18 brumaire il fut secrétaire-général de la Loire-Inférieure et sous-préfet de Bazas. Il fit partie de la Chambre dans les Cent-jours et mourut à Savenay le 12 décembre 1823, âgé de 52 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres une *Statistique estimée de la Loire-Inférieure*, et un livre intitulé : *De l'organisation de la puissance civile dans l'intérêt de la Monarchie*, 1820, 1 vol. in-8. Il a de plus travaillé au *Journal du Commerce*.

COETLOGON (Alain-Emmanuel), né en 1646, d'une famille illustrée de Bretagne, passa du service de terre à celui de mer en 1670. Il se trouva à onze batailles navales, entre autres aux combats de Bantry en Irlande, en 1688, de la Hogue en 1692, et de Vélez-Malaga en 1704. Louis XV, pour récompenser ses services, le fit chevalier de ses ordres en 1724, et honora sa vieillesse du bâton de maréchal de France peu de jours avant sa mort. On rapporte que, en le recevant, il s'écria : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam*. Il finit sa carrière le 7 juin 1730, âgé de 83 ans 6 mois, ayant toujours vécu dans le célibat.

* COETLOGON (le comte de), de la même famille, officier supérieur dans la cavalerie, alla se ranger sous le drapeau des princes. En 1807 rentré en France, il chercha des distractions dans la culture des lettres. Nommé en 1813 sous-gouverneur de Rambouillet, il mourut dans ce château royal

en 1827. On a de lui : *David*, poème désigné parmi les livres à donner en prix dans les collèges ; quelques *odes* ; *Bayard amoureux* ou les *Lutins de Ram-bouillet*, poème dédié au Dauphin.

* COETLOGON (Charles-Edouard de), fils d'un médecin français, connu par une *Histoire des arts et des sciences*, fut élevé à l'Hôpital-du-Christ à Cambridge, et entra dans l'état ecclésiastique. Il fut un des desservants de Lock-Hospital, devint plus tard recteur de Godstone, et un des magistrats du comté de Surrey. Son talent comme prédicateur lui fit une réputation populaire. Il est mort le 16 sept. 1820. On a de lui : *Mélanges théologiques*, 6 vol. in-8 ; le *Temple de la vérité*, 3 vol. in-8 ; *Equisse de la vie et du caractère de Moïse*, in-8 ; *Des avantages particuliers de la nation anglaise* ; *Réflexions sur la mort de Louis XVI* : un grand nombre de *Discours*, de *Sermons* et les *Oraisons funèbres* de W. Jones, de W. Romaine, de lady Smythe et de W. Cadogan.

COEUR (Jacques), naît de Bourges, quoique fils d'un marchand, se poussa à la cour de Charles VII, et devint son argentier, c'est-à-dire trésorier de l'épargne. Il servit aussi bien le roi dans les finances, que les Dunois, les La Hire et les Saintrailles par les armes. Il lui prêta 200 mille écus d'or, pour entreprendre la conquête de la Normandie, qu'il n'aurait jamais reprise sans lui. Son commerce s'étendait dans toutes les parties du monde, en Orient avec les Turcs et les Perses, en Afrique avec les Sarrasins. Des vaisseaux, des galères, 300 facteurs répandus en divers lieux le rendirent le plus riche particulier de l'Europe. Charles le mit en 1448 au nombre des ambassadeurs envoyés à Lausanne, pour finir le schisme de Félix V. Ses ennemis et ses envieux profitèrent de cette absence pour le perdre. Le roi, oubliant ses services, l'abandonna à l'avidité des courtisans qui partagèrent ses dépouilles. On le mit en prison ; le parlement lui fit son procès, et le condamna à l'amende honorable et à payer 100,000 écus. On l'accusa de concussion. On osa même lui attribuer la mort d'Agnès Sorel, qu'on croyait morte du poison ; mais on ne put rien prouver contre lui, sinon qu'il avait fait rendre à un Turc un esclave chrétien, qui avait quitté son maître, et qu'il avait fait vendre des armes au soudan d'Egypte. Jacques Cœur trouva dans ses commis une droiture et une générosité qui le dédommagèrent des chagrins qu'il essuyait. Ils se cotisèrent presque tous, pour l'aider dans sa disgrâce. Un d'entre eux, nommé Jean de Village, qui avait épousé sa nièce, l'enleva du couvent des cordeliers de Beaucuire, où il avait été transporté de Poitiers, et lui facilita le moyen de se sauver à Rome. Le pape Calixte III lui ayant donné le commandement d'une partie de la flotte qu'il avait armée contre les Turcs, il mourut en arrivant à l'île de Chio en 1456. Ce que l'on a dit de sa nouvelle fortune, de son voyage dans l'île de Chypre, de son second mariage, des filles qu'il en eut, est une fable sans aucun fondement. Bonami, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, l'a démontré dans un mémoire lu dans les assemblées de cette compagnie. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire*

générale, n'a pas eu apparemment connaissance de cette dissertation, ou n'en a pas voulu profiter, puisqu'il dit que Jacques Cœur alla continuer son commerce en Chypre. Une partie des biens de cet illustre négociant fut rendue à ses enfants, en considération des services de leur père. Un d'eux, Jean Cœur, fut archevêque de Bourges, se fit estimer par son mérite, et mourut en 1483.

COFFIN (Charles), naquit à Buzancy dans le diocèse de Reims, en 1676. C'est à Paris qu'il vint achever ses études, commencées à Beauvais. Des productions en vers et en prose, où l'on remarquait la latinité du siècle d'Auguste, des poèmes sur les événements publics, des discours sur des circonstances qui lui étaient personnelles, un talent singulier pour former la jeunesse, le firent choisir pour être principal du collège de Beauvais en 1715. Il sortit de cette école une foule de sujets dignes du directeur de leurs études par leur piété et leurs connaissances. En 1718, l'université de Paris l'élut recteur ; et son rectorat fut illustré par l'établissement de l'instruction gratuite : événement auquel il eut beaucoup de part, et qu'il célébra par un très-beau *mandement*. Cet homme, également cher à la religion et à la littérature, fut enlevé à l'une et à l'autre en 1740. Il s'était occupé dans les dernières années de sa vie, de la révision de l'Anti-Lucrèce du cardinal de Polignac. C'est un des derniers services qu'il ait rendus aux lettres, en servant la religion. « Poète sans caprice, dit l'auteur » de son éloge, savant sans ostentation, sérieux » par réflexion, gai par caractère, et d'une humeur douce ; toujours le même au milieu des » occupations les plus variées, et dans les circonstances les plus épineuses, il réalisait le Sage » des stoiciens, où plutôt c'était un sage formé par » le christianisme, guidé par une piété d'autant » plus solide qu'elle était plus éclairée. » Il est principalement connu par les *hymnes* qu'il composa pour le Bréviaire de Paris, adoptées depuis dans tous les bréviaires nouveaux. Une heureuse application des grandes images et des endroits les plus sublimes de l'Écriture, une simplicité et une onction admirables ; une latinité pure et délicate, leur donneront toujours un des premiers rangs parmi les ouvrages de ce genre. Si Santeuil s'est distingué par la verve et la poésie, Coffin a eu cette simplicité majestueuse, qui doit être le caractère de ces sortes de productions. On a publié en 1755 un *Recueil complet de ses Œuvres*, en 2 vol. in-12 : le 1^{er} vol. contient des *harangues* latines aussi bien écrites que bien pensées, parmi lesquelles on distingue son discours sur les belles-lettres, dont il montre les dangers et les avantages, sa *harangue sur l'utilité de l'histoire*, et son *oraison funèbre du duc de Bourgogne, père de Louis XV*. Le 2^e vol. renferme ses *poésies*. On y remarque une ode sur le vin de Champagne, digne d'Ovide et de Catulle par la délicatesse et la facilité, et bien préférable aux productions de ces auteurs sensuels et mous, par la sagesse et la décence.

* COFFINHAL (Jean-Baptiste), vice président du tribunal révolutionnaire, né en 1746 à Aurillac, médecin puis homme de loi, se montra non moins

féroce que Dumas (voy. ce nom), dans l'exercice de son terrible ministère, et périt le 29 juillet 1794, sur le même échafaud où il avait fait égorger tant de victimes. Lorsqu'on alléguait, pour sauver la vie au vertueux Lavoisier, l'utilité dont il pouvait être par ses profondes connaissances en chimie, il répondit « la république n'a pas besoin de chimistes. »

** COFFINIÈRES (Jean-Paul), médecin, né à Castelnau-dary, en 1750, membre de la société royale de Paris, et des sociétés de médecine de Bordeaux, Toulouse et Montpellier, mort dans sa patrie, le 27 avril 1839, a publié : *La Médecine de la nature, ou Essai sur quelques maladies curatives d'autres maladies*, Paris, 1819, in-8.

* COGAN (Thomas), médecin, né en 1756, à Rowel, dans le Northamptonshire, embrassa l'état ecclésiastique, et nommé recteur de l'église presbytérienne d'Amsterdam, profita de son séjour dans cette ville pour étudier la médecine. Il exerça quelque temps son art avec succès en Hollande. De retour en Angleterre, il fonda, de concert avec le docteur Hawes (voy. ce nom), à Londres, la *Société d'humanité*, destinée à soulager toutes les misères, et qui n'a cessé dès-lors de justifier son titre par les services immenses qu'elle a rendus aux misérables, plus nombreux dans cette capitale que dans aucune autre. Ce véritable philanthrope mourut regretté des pauvres, le 2 février 1818. Outre une traduction anglaise des *Œuvres* de Camper, (voy. ce nom), on a de lui : *Voyage d'Utrecht à Francfort*, en 1791 et 1792, Londres, 1794, 2 vol. in-8; *Traité philosophique sur les passions*, 1800, in-8; *Traité moral sur les passions*, 1807, in-8; *Recherches théologiques sur la supériorité morale qui caractérise le christianisme*, 1812, 5 vol. in-8; *Vie et opinions de John Bunce*; *Lettres sur la doctrine de la dépravation héréditaire*, et quelques autres ouvrages de médecine.

COGER (François-Marie), professeur de rhétorique au collège Mazarin et ancien recteur de l'université, né à Paris en 1725, a fait plusieurs poèmes latins qui ont été accueillis par les amateurs de cet ancien idiome, à cause de la pureté du style; mais non par les vrais poètes, parce que ces pièces manquent de verve. Ce qui l'a fait le plus connaître, c'est la *Critique* de l'*Eloge* de Mgr. le Dauphin, par M. Thomas, 1766, in-8; et celle du *Bélisaire*, par Marmontel, 1767. Le bon goût et les vrais principes littéraires et religieux y brillent. Voltaire, qui n'est pas ménagé dans la dernière, s'en est vengé, à son ordinaire, par des sarcasmes. Il n'appela plus l'habile critique, que *Coge pecus*. Le professeur n'opposa au torrent d'injures vomies contre lui par ce philosophe atrabilaire, que la modération et le mépris, et se contenta de proposer pour le prix de l'université, cette vérité si aisée à démontrer par des principes et par des faits qui n'éclatent que trop, que « la philosophie de nos jours n'est pas » moins ennemie des rois que de la religion. » Coger mourut le 18 mai 1780, emportant les regrets de ceux dont il avait secondé les bonnes dispositions à l'étude par ses libéralités, et qui n'auraient pu les réaliser sans ce secours, par le défaut de fortune.

COGGESHALLE (Ralp), savant anglais, chanoine, puis religieux de l'ordre de Cîteaux, florissait sur la fin du xii^e siècle et au commencement du xiii^e. On a de lui une *Chronique de la Terre-Sainte*, d'autant plus précieuse qu'il avait été témoin des faits qu'il raconte; il était à Jérusalem et il y fut même blessé, lorsque Saladin en fit le siège en 1188. Elle a été publiée dans le 5^e volume de l'*Amplissima collectio* de dom Martenne, ainsi que *Chronicon anglicanum ab anno 1066 ad annum 1200*, et *Libellus de motibus anglicani sub Joanne rege*, qui sont du même auteur. Pitséus en fait mention dans ses *Illustres écrivains d'Angleterre*. Coggeshalle est mort, à ce qu'on croit, en 1228.

COGNATUS. Voy. COUSIN.

COGOLLIN (Joseph de CUERS), gentilhomme provençal, né à Toulon, servit pendant plusieurs années dans la marine, quoique son tempérament se refusât constamment à ce service. Il s'adonna ensuite à la poésie : la traduction en vers français de l'épisode d'*Aristée*, au 4^e livre des *Géorgiques* de Virgile, et celle de la *Dispute d'Ajazz et d'Ulysse pour les armes d'Achille*, tirée d'Ovide, font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un ouvrage d'un de ces deux poètes. On a encore de lui une *ode sur les arts*, un *poème contre le matérialisme*, et un *sur l'éducation*, 1657, in-8. Ces productions prouvent qu'il n'a pas abusé, comme la plupart des poètes modernes, de ses talents pour prôner le vice et l'irréligion. Il mourut à Lyon le 1^{er} janvier 1760, âgé de 57 ans.

COHORN. Voy. COEBORN.

COIGNARD, imprimeur de l'académie française, se fit un nom par le choix des livres qu'il imprimait, et par la beauté et la correction des éditions. On distingue surtout le *saint Ambroise* des Bénédictins, 1690, in-fol.

COIGNET (Michel), mathématicien d'Anvers, mort en 1623, âgé de 74 ans, laissa un *Traité de la navigation* en français, 1581, qui de son temps lui acquit de la réputation.

COIGNY (François de FRANQUETOT, duc de), maréchal de France, chevalier des ordres du roi et de la Toison d'or, naquit au château de Franquetot en Basse-Normandie, l'an 1670, et mourut le 18 décembre 1759. Il servit l'état avec distinction. Il gagna la bataille de Parme sur les impériaux le 29 juin 1754, et celle de Guastalla, à laquelle le roi de Sardaigne se trouva, le 19 septembre suivant. On a imprimé la *Relation de cette campagne*, Metz, 1754, in-4, et celle qu'il fit en Allemagne en 1745. Amsterdam, 1761, 5 vol. in-12. Il avait eu pour secrétaire le poète Gentil-Bernard.

* COIGNY (Marie-François-Henri de FRANQUETOT, duc de), pair et maréchal de France, né à Paris, le 28 mars 1737, entra, dès sa première jeunesse, dans la carrière militaire parcourue avec éclat par son aïeul (voyez l'art. précéd.), fit une partie des guerres de Hanovre, où il commandait un corps de cavalerie, et assista, en 1761, à l'affaire d'Obéréns. Créé lieutenant-général, le 1^{er} mars 1780, il fut fait en outre colonel-général des dragons, et premier écuyer de Louis XVI, charge qu'il conserva jusqu'à sa suppression. Député par la noblesse de

Caen aux états généraux de 1789, il n'y parut que pour signer les protestations de la minorité. Il fit les campagnes de l'armée des princes, où il commandait la maison du roi, et passa ensuite au service de Portugal, avec le grade de capitaine-général. Rentré en France à la restauration, il fut promu à la dignité de pair, le 4 juin 1814, puis à celle de maréchal de France, le 3 juillet 1816. Il fut ensuite nommé gouverneur de Fontainebleau et de l'hôtel des Invalides, où il est mort le 19 mai 1821.

COINDET (Charles), né en 1775 à Genève, étudia la médecine à Edimbourg, et après y avoir pris ses grades, revint dans sa ville natale où il ne tarda pas à prendre rang parmi les plus habiles praticiens. Nommé, en 1809, médecin interne de l'hôpital, puis des prisons et des épidémies, il montra beaucoup de zèle dans l'exercice de ses fonctions. En 1817, il devint l'un des rédacteurs de la *Bibliothèque universelle* pour la partie médicale. En 1820, il publia son *Mémoire sur la découverte d'un nouveau remède contre le gottre*, dans lequel il prouve que l'éponge qu'on administre dans cette affection n'a d'efficacité que par l'iode qu'elle contient, et qu'on obtiendrait de cette dernière substance une action plus énergique et plus prompte. Cette belle application qu'il étendit aux scrofules et autres maladies du système lymphatique, lui mérita le grand prix de 3,000 francs qui lui fut décerné en 1832, par l'académie des sciences de Paris. Forcé, par l'état de sa santé, d'aller chercher un climat plus doux, Coindet mourut à Nîme au commencement de l'année 1834. Il était âgé de 59 ans.

COINTE (Charles Le), né à Troyes en 1641, entra fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut reçu par le cardinal de Bérulle. Servien, plénipotentiaire à Munster, ayant demandé un père de l'Oratoire pour aumônier, Le Cointe le suivit, travailla avec lui aux préliminaires de la paix, et fournit les mémoires nécessaires pour le traité. Colbert lui fit accorder, en 1659, une pension de 1,200 liv., et trois ans après une autre de 300. Ce fut alors qu'il commença à publier à Paris son grand ouvrage intitulé *Annales ecclesiastici Francorum*, en 8 vol. in-folio, qui commencent à l'an 417, époque à laquelle le Père Le Cointe fixe le commencement du règne de Pharamond, et finissent à l'an 845. C'est une compilation sans ornements, mais d'un travail immense, et pleine de recherches singulières, faites avec beaucoup de discernement et de sagacité. Sa chronologie est souvent différente de celle des autres historiens; mais quand il s'éloigne d'eux, il dit ordinairement ses raisons. Le 1^{er} vol. parut en 1663, et le dernier en 1683. Le Cointe mourut à Paris en 1681, à 70 ans, aussi estimé par ses lumières que par son caractère. Alexandre VII, qui l'avait connu à Munster, l'honorait souvent de ses lettres.

* COINTE (Jean-Louis le), militaire distingué, né à Nîmes en 1729, obtint une compagnie de cavalerie dans le régiment du prince de Conti, qui le nomma un de ses gentilshommes, et fut admis à l'académie de sa ville natale où il lut entr'autres morceaux une *Dissertation* sur la pêche des paillettes d'or qui se fait dans la Ceze, rivière des Cévennes, insérée par Toussaint dans les *Observations sur*

l'histoire naturelle. On lui doit encore la *Science des Postes militaires*, ou *Traité des Fortifications de campagne*, 1750, in-12; *Commentaire sur la Retraite des dix-mille*, ou *Traité de la Guerre*, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent sont très-estimés.

* COINY (Jacques-Joseph), graveur, né à Versailles en 1761, voyagea en Suisse et en Italie, et mourut à Paris en 1809. Il a gravé une belle suite d'estampes pour les *Fables de La Fontaine*, et plusieurs planches pour les belles édit. in-fol. de *Racine* et d'*Horace*, publiées par Didot. Son chef-d'œuvre est la *Bataille de Marengo*.

COISEVAUX. Voy. COYSEVOX.

COISLIN (Henri-Charles du CAMBOUST, duc de), évêque de Metz, né en 1664, mort en 1732, avait des vertus et des lumières. Sa ville épiscopale lui doit des casernes et un séminaire. Il légua à l'abbaye de Saint-Germain-des-Près la fameuse bibliothèque du chancelier Séguier, dont il avait hérité. Le Père Montfaucon a publié le catalogue des manuscrits grecs de cette collection, en 1715, in-folio. Le *Rituel* que ce prélat fit imprimer en 1715, in-4, rempli d'instructions utiles, fut fort applaudi, on peut même dire trop; car cet excès d'éloges, surtout de la part de certaines personnes, parut donner des inquiétudes à ceux qui soupçonnent toujours quelques vues dans l'exagération. Son *mandement* pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus* fit du bruit. Le pape se plaignit des distinctions de sens qu'il donna aux cent et une propositions condamnées, et censura le mandement comme propre à conduire au schisme et à l'erreur; le conseil du roi de France le supprima par arrêt du 5 juillet 1714, comme injurieux à sa Sainteté et aux prélats de l'assemblée du clergé.— Il ne faut pas le confondre avec le cardinal de Coislin, né en 1636, et mort le 5 février 1706, évêque d'Orléans, estimé de Louis XIV, et cher à ses diocésains par sa régularité et ses grandes charités. Le duc de Saint-Simon en parle dans ses *Mémoires* avec tant d'admiration, que si ce prélat n'était pas connu d'ailleurs, on aurait quelque doute sur ses sentiments. Les éloges des gens de parti sont une chose redoutable à la réputation des gens de bien. Quoi qu'il en soit, Saint-Simon en rapporte le trait suivant: « Il donnait 400 liv. de pension à » un pauvre gentilhomme ruiné, qui n'avait ni » femme ni enfants, et ce gentilhomme était pres- » que toujours à sa table, tant qu'il était à Orléans. » Un matin, les gens de M. d'Orléans trouvèrent » deux fortes pièces d'argenterie de sa chambre » disparues, et un d'entre eux s'était aperçu que ce » gentilhomme avait beaucoup fureté là autour. Ils » dirent leur soupçon à leur maître, qui ne put le » croire, mais qui s'en douta, sur ce que le gen- » tilhomme ne parut plus. Au bout de quelques » jours il l'envoya querir, et tête à tête il lui fit » avouer qu'il était coupable. Alors M. d'Orléans » lui dit qu'il fallait qu'il se fût trouvé étrangement » pressé pour commettre une action de cette na- » ture, et qu'il avait grand sujet de se plaindre de » son peu de confiance de ne lui avoir pas décou- » vert son besoin. Il tira vingt louis de sa poche, » qu'il lui donna, et le pria de venir manger chez

» lui à l'ordinaire. » Ce trait est rare sans doute : cependant il se trouvera des gens qui, d'après les circonstances de ce récit, et les conséquences toutes naturelles qui en découlent, croiront que le prélat eût dû se persuader que dans la suite il pouvait faire un meilleur usage de ses aumônes ; et que si les vrais pauvres de son diocèse avaient eu connaissance de cette anecdote, ils eussent eu quelque droit de s'en plaindre.

COITER (Volcher), né à Groningue en 1534, étudia la médecine à Pise et à Padoue. Il exerça sa profession en Italie, en Allemagne et en France, suivit les armées de France pour avoir plus d'occasions de disséquer des cadavres, et mourut en 1600, avec la réputation d'habile médecin et d'excellent anatomiste. On a de lui : *De cartilaginibus tabulae*, Bologne, 1566, in-fol. ; *Externarum et internarum principium humani corporis partium tabulae, atque anatomicæ exercitationes, observationesque variae, etc.*, Nuremberg, 1573, in-fol., Louvain, 1653, in-fol. etc.

COKE ou COOKE (Edouard), chef de justice du banc-royal en Angleterre, naquit à Mileham en 1549, et mourut à Stokepoges en 1634, après avoir exercé différents emplois. Il laissa plusieurs ouvrages, dont le principal a pour titre : *Les Institutes des lois d'Angleterre*, Londres, 1747 et 1809, 7 vol. in-8 ; c'est un commentaire sur les *Tenures*, de Th. Littleton (voy. ce nom). Voy. COECK et COOK.

* COLANGELO (François), savant prélat, né en 1769 à Naples, entra en 1780, à Saint-Pierre ad Aram, couvent de chanoines réguliers, et en 1783, dans la congrégation de l'Oratoire, où il fut chargé de divers emplois. En 1815, il refusa l'évêché de Sora, et nommé, en 1820, à l'évêché de Castellamare, il n'accepta ce siège qu'après que le saint Père lui eut fait connaître sa volonté. Préconisé le 27 juin 1821, il fut sacré le surlendemain à Rome, par le cardinal Pacca. L'année suivante il fit partie de la commission chargée d'exécuter le concordat, de la cour de Naples, avec le saint siège. En 1824, il fut nommé président de l'instruction publique, et en 1830, administrateur de l'imprimerie royale. Il mourut à Naples le 15 janvier 1836. Ce prélat, très-versé dans les sciences ecclésiastiques, avait fait une étude particulière de l'histoire littéraire des xv^e et xvi^e siècles. Sa demeure était le rendez-vous des hommes les plus distingués. Colangelo a laissé un grand nombre d'ouvrages ; parmi ceux qu'il a publiés on distingue l'*Homélie de saint Jean Chrysostome, que le Christ est Dieu*, trad. en ital. avec des notes ; *La liberté irrégulieuse de penser* ; *Les vies de J.-B. della Porta, de Sannazar, de Pontano, d'Ant. Baccadelli*, dit le *Panormite* ; *Les opuscules scientifiques de Philoclète* ; *Recueil d'ouvrages appartenant à l'histoire littéraire*, 2 vol. ; *Histoire des philosophes et mathématiciens napolitains*, 3 vol. ; *Galilée proposé pour Guide à la jeunesse*, 2 vol. L'auteur dans cet ouvrage expose les principes de Galilée, et apporte de nombreuses preuves des sentiments religieux dont ce philosophe était animé. Tous les écrits de Colangelo sont remarquables par le savoir, le bon goût et la sagesse des principes.

COLARDEAU ou COLLARDEAU (Julien), procureur du roi à Fontenai-le-Comte, sa patrie, né vers

1590, mourut le 20 mars 1669. Il sut allier les amusements de la poésie à l'étude sèche des lois. On a de lui : *Larvina, satyricon in chorearum lascivias et personata tripudia*, Paris, 1629, in-12. Les vers de cette pièce se ressentent du style obscur d'Apulée que l'auteur a affecté d'imiter ; mais l'objet fait honneur à son zèle pour les bonnes mœurs. *Les tableaux des victoires de Louis XIII ; Description du château de Richelieu*. Ces deux poèmes en vers français annoncent du talent dans l'auteur. Il y a de l'aisance dans ses vers, et de la force dans ses descriptions. Ces ouvrages sont peu connus.

COLARDEAU (Charles-Pierre), poète français, né à Janville dans l'Orléanais en 1732, cultiva dès l'enfance les muses françaises. Il débuta, en 1758, par la traduction en vers de l'*Épître d'Héloïse à Abailard* par Pope. L'original est plein de feu, et la copie réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression et des images ; mais l'on comprend que dans ces sortes de productions, non-seulement les mœurs et la sagesse trouvent peu à gagner, mais que la littérature même ne s'en enrichit pas, parce qu'elles ne sont pas de nature à servir de modèles à des écrivains solides, ni pour le sujet, ni pour l'exécution. Ses tragédies d'*Astarbé* et de *Caliste*, l'une jouée en 1758, et l'autre en 1760, eurent moins de succès. On y admira plutôt le mécanisme d'une versification heureuse et brillante, que le talent du théâtre. L'*Épître à M. Duhamel, le Temple de Gnide*, mis en vers ; *les Hommes de Prométhée*, et la comédie des *Perfidies à la mode*, qui parurent depuis, sont en général versifiés d'une manière douce et harmonieuse ; mais la vraie philosophie y découvre d'une manière non équivoque cette tournure d'esprit, cette mollesse de style, ce rétrécissement de la pensée qui annoncent la décadence des lettres, et la fin des grands ouvrages. L'académie française le nomma à une de ses places au commencement de 1776 ; mais la mort l'enleva à la fleur de son âge, le 7 avril de la même année, avant d'y prononcer son discours de réception. Ses œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-8, Paris, 1779.

COLAS (Jean-François), appelé aussi Guyenne, du nom de sa mère, naquit à Orléans en 1702. Il fit de très-bonnes études chez les jésuites, entra dans cette société, et y professa pendant 30 ans. Il la quitta ensuite pour vivre en ecclésiastique séculier, et devint successivement chanoine de Saint-Pierre-Empont, et de l'église royale de Saint-Aignan. Son habileté dans l'administration du temporel le rendit très-utile à ces deux chapitres. Il fut nommé membre et ensuite un des directeurs de la société littéraire d'Orléans. Colas mourut le 3 novembre 1772. Il a laissé les ouvrages suivants : *Oraison funèbre de Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang*, Orléans, 1752, in-4 ; *Discours sur la Pucelle d'Orléans*, 1766 ; le *Manuel du cultivateur dans les vignobles d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume*, Orléans, 1770, in-8. Ce manuel est plus précis et plus clair que celui de l'abbé du Boulay sur le même sujet.

COLBERT (Jean-Baptiste, marquis de SEIGNELAY), né à Reims en 1619, avait un oncle secrétaire du

roi et négociant à Troyes, qui le plaça chez Mascranni et Cénami, banquiers du cardinal Mazarin. Ce ministre connu ses talents et lui confia ses affaires. Prêt à mourir, il le choisit pour être un de ses exécuteurs testamentaires. On doit, dit le président Hénault, compter parmi les services que ce cardinal rendit à la France, celui d'avoir tellement préparé la confiance du roi pour Colbert, qu'elle se trouva tout établie quand il mourut. Il le recommanda comme un homme d'une application infatigable, d'une fidélité à toute épreuve, et d'une capacité supérieure dans les affaires. Colbert succéda à Fouquet dans la charge de contrôleur-général en 1661. Il eut beaucoup de part à la disgrâce de ce ministre. Tout le monde connaît le sonnet injurieux que le poète Hénault lança contre Colbert, et sa réponse à ceux auxquels il demanda si le roi y était offensé ? *Non*, dirent-ils. — *Je ne le suis donc pas*. Le nouveau ministre des finances rétablit bientôt l'ordre que son prédécesseur avait troublé, et ne cessa de travailler à la gloire du roi et à la grandeur de l'état. Le beau siècle de Louis XIV commença à éclore. On accorda des gratifications aux savants de la France et aux savants étrangers. Les lettres dont le ministre accompagnait ses grâces, étaient encore plus flatteuses que les présents mêmes. « Quoique le roi ne soit pas votre souverain, » écrivait-il à Isaac Vossius, « il veut néanmoins moins être votre bienfaiteur. Recevez cette lettre » de change, comme une marque de son estime et » un gage de sa protection. » Le roi, connaissant par lui-même le mérite de Colbert, le fit surintendant des bâtiments en 1664. Tous les arts qui ont quelque rapport aux bâtiments semblèrent alors revivre. La France vit des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture, d'architecture : la façade du Louvre, la galerie de la colonnade, les écuries de Versailles, l'observatoire de Paris, etc. De nouvelles sociétés de gens de lettres et d'artistes furent formées par ses soins. L'académie des inscriptions prit naissance dans sa maison même en 1665. Celle des sciences fut érigée trois ans après, et celle d'architecture en 1671. Les compagnies qui avaient été fondées longtemps auparavant, comme l'académie française, et celle de peinture et de sculpture, se ressentirent de la protection que le nouveau Mécène accordait à tous les arts. Non content d'avoir rétabli les finances, et d'avoir encouragé tous les gens de mérite, il porta ses vues sur la justice, sur la police, sur le commerce, sur la marine. Un conseil formé pour discuter toutes ces matières donna ces réglemens et ces belles ordonnances, qui longtemps ont été le fondement de notre gouvernement. Le commerce, que la France n'avait exercé jusqu'alors qu'imparfaitement, fut généralement cultivé. Il se forma trois compagnies, l'une pour les Indes orientales, l'autre pour les Indes occidentales, et la troisième pour les côtes d'Afrique; toutes ces compagnies furent encouragées et récompensées. Le conseil de commerce fut établi. Le canal de Languedoc, entrepris pour la communication des deux mers, transporta jusque dans le cœur de la France les denrées et les marchandises de toutes les parties du monde. Un grand nombre de vaisseaux et de

galères furent construits en peu de temps. Des arsenaux bâtis à Marseille, à Toulon, à Brest, à Rochefort, renfermèrent tout ce qui était nécessaire à l'armement et à l'équipement de plusieurs flottes. Les draps fins, les étoffes de soie, les glaces de miroir, le fer blanc, l'acier, la belle faïence, le cuir maroquiné, que les étrangers nous vendaient très-chèrement, furent enfin fabriqués dans le royaume. Chaque année de son ministère fut marquée par l'établissement de quelque manufacture. On compta, dans l'année 1669, 44,200 métiers en laine dans le royaume. En entrant dans les finances, il fit remettre trois millions de tailles, et tout ce qui était dû d'impôts depuis 1647 jusqu'en 1656. Telles étaient les occupations continuelles de ce digne ministre, lorsqu'il mourut en 1683, à 64 ans et 6 jours, consumé, dit un historien, des chagrins que lui donnait Louvois, en le forçant à ruiner, par des vexations, le peuple qu'il avait enrichi par le commerce; seul martyr que le bien public ait eu, seul ministre des finances qui soit mort dans son emploi. Il ne fut que huit jours malade. Le roi lui écrivit une lettre, telle que le méritait un homme qui, en créant le commerce et en animant tous les artistes, avait donné cent millions de rente à sa patrie. Le mourant la mit sous son chevet sans l'ouvrir, disant qu'on était peu sensible à ces attentions, quand on était prêt à rendre compte au Roi des rois. Il répondit à M^{me} Colbert, qui ne cessait de lui parler d'affaires. « Vous ne me laisserez donc pas le temps » de mourir ? » Au milieu des occupations du ministère, il trouvait le temps de lire chaque jour quelques chapitres de l'Ecriture sainte, et de réciter le bréviaire. Il en fit imprimer un pour son usage et celui de sa maison, Paris, 1679, in-8, qui est peu commun. « Ce ministre, dit l'auteur de la » *Décadence des lettres et des mœurs*, qui doit être » l'objet de la reconnaissance éternelle de la France, » plus loué, plus admiré qu'imité; auquel les enthousiastes ont rendu un culte hypocrite, pour se » faire égal à lui par la multitude prévenue et » toujours trompée; et dont d'autres enthousiastes, » conduits par la folie et détracteurs de ce grand » homme, ont détruit les heureux travaux; ce fondateur de la richesse du royaume, par ses utiles » et nombreux établissemens, par les tributs qu'il » a tirés de toutes les parties du monde, en joignant » les deux mers, en protégeant le commerce, en » rendant la marine redoutable, Colbert aimait » tous les arts et les artistes. Mécène de tous les » savants français et étrangers indistinctement, il » répandait sur eux les dons de la munificence » royale, et la grâce dont il les accompagnait en » rehaussait encore le prix. » Cependant comme rien n'est parfait dans les choses humaines, et que le mal germe dans le bien même, on a cru que le brillant essor donné par Colbert aux lettres, au commerce et aux arts, avait fait négliger les travaux simples et utiles; que l'agriculture en a souffert; que les campagnes se sont dépeuplées par l'agrandissement des villes, où le luxe et le goût des lettres ont fait refluer une multitude immense de propriétaires habitués au paisible séjour des champs; que les mœurs publiques en ont reçu un grand échec,

et que l'esprit raisonneur qui marche toujours à la suite des sciences et des lettres, a préparé la révolution, qui, un siècle après, a fait du plus beau royaume un amas de ruines. Mais il est certain que cette catastrophe tient encore à d'autres causes qu'on ne doit point chercher dans le ministre Colbert. Sa *Vie*, imprimée à Cologne en 1693, in-12, est un libelle plein d'injures et de faussetés; on en trouve une assez bonne dans le tome 5 des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny. Voy. l'article COURTILZ.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Seignelay, et fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1651. Il marcha sur les traces de son père, fut ministre et secrétaire d'état, acheva d'élever la marine et le commerce au plus haut degré de splendeur, protégea les arts et les sciences, et mourut le 5 novembre 1690, à 39 ans.

COLBERT (Jacques-Nicolas), fils du grand Colbert, docteur de la maison et société de Sorbonne, abbé du Bec, et archevêque de Rouen, mourut à Paris en 1707, à 55 ans. Son zèle, sa charité, sa science le mettent au rang des plus illustres évêques du règne de Louis XIV.

COLBERT (Charles), marquis de Croissi, ministre et secrétaire d'état, et oncle de Seignelay, fut chargé par Louis XIV de plusieurs ambassades et négociations importantes, dont il s'acquitta avec succès. Il mourut en 1699, à 67 ans, emportant les regrets des bons citoyens.

COLBERT (Jean-Baptiste), marquis de Torcy, neveu du précédent, naquit en 1663. Envoyé de bonne heure dans différentes cours, il mérita d'être nommé secrétaire d'état au département des affaires étrangères en 1689, surintendant-général des postes en 1699, et conseiller au conseil de régence pendant la minorité de Louis XV. Il remplit avec beaucoup de distinction ces postes différents. Ses ambassades en Portugal, en Danemarck et en Angleterre, le mirent au rang des plus habiles négociateurs. Il mourut à Paris en 1746, honoraire de l'académie des Sciences. Il avait épousé une fille du ministre d'état, Arnauld de Pomponne, dont il eut plusieurs enfants. On a publié, dix ans après sa mort, en 1756, ses *Mémoires pour servir à l'histoire des négociations, depuis le traité de Ryswick, jusqu'à la paix d'Utrecht*, 3 vol. in-12, divisés en quatre parties. La première est consacrée aux négociations pour la succession d'Espagne, la seconde aux négociations avec la Hollande, la troisième aux négociations avec l'Angleterre, et la quatrième aux négociations pour la paix d'Utrecht. Ces Mémoires renferment des détails qui ne conviennent qu'à ceux qui veulent s'instruire à fond. Ils sont purement écrits, et on y reconnaît le goût de la cour de Louis XIV.

COLBERT (Edouard-François), comte de Maulevrier, frère du grand Colbert, ministre d'état et chevalier des ordres du roi, fut lieutenant-général de ses armées. Sa valeur éclata dans plusieurs occasions. Les qualités de son cœur et de son esprit lui méritèrent l'estime du roi. Il mourut en 1695.

COLBERT (Charles-Joachim), fils du marquis de Croissi, frère du grand Colbert, embrassa l'état ecclésiastique. Il n'était que bachelier, et il se pré-

parait à sa licence, lorsque le pape Innocent XI mourut. Cet événement lui fit naître le désir d'aller à Rome; le cardinal Furstemberg le prit pour un de ses conclavistes. En partant de Rome après l'élection d'Alexandre VIII, il fut enlevé par un parti espagnol, blessé, conduit à Milan, et enfermé dans le château de cette ville. Il eut beaucoup à souffrir dans cette captivité, dont il profita pour apprendre la langue espagnole. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il revint à Paris, entra en licence, et prit le bonnet de docteur. Nommé à l'évêché de Montpellier en 1697, il édifia le diocèse confié à ses soins, travailla à la conversion des hérétiques, et en ramena plusieurs à l'Eglise. Son opposition à la bulle *Unigenitus* produisit une infinité de lettres, de mandements, d'instructions pastorales, dont quelques-unes sont très-violentes et lui font peu d'honneur, comme celle qu'il donna contre le concile d'Embrun, où il dit que les évêques de presque toutes les nations catholiques sont les apologistes de propositions monstrueuses et abominables. Dans celle qui regarde les prétendus miracles opérés en faveur des appelants de la bulle *Unigenitus*, il se laisse aller à des expressions indécentes contre l'Eglise, son autorité et ses décisions. Il était très-ardent défenseur du fanatisme des convulsions, que les jansénistes plus modérés regardaient comme la honte de la secte, et voyait dans les farces de Saint-Médard des miracles du premier ordre. En 1729, il adressa à Louis XV une lettre remplie d'invectives contre les évêques de France, qu'il peignit comme de mauvais citoyens, parce qu'ils étaient soumis aux jugements de l'Eglise. C'est cette lettre qui est si vigoureusement réfutée au septième tome des *Actes du clergé*. « Nous souffrons, disent les évêques en s'adressant au roi, nous souffrons depuis longtemps, avec la plus vive douleur, tout ce que la licence et la mauvaise foi ont jusqu'ici fait entreprendre aux ennemis de la constitution *Unigenitus*, pour anéantir, s'il était possible, ce jugement de l'Eglise. Nous attendions que le temps et la réflexion pussent ramener ces esprits inquiets. Aux artifices, aux calomnies, aux invectives qu'ils n'ont cessé de mettre en œuvre contre nous, nous n'avons opposé qu'une modération dont nous n'éprouvons que trop l'inutilité et le préjudice. Mais pourrions-nous, Sire, ne pas nous élever contre une lettre téméraire et séditieuse, écrite à Votre Majesté par M. de Montpellier, dans laquelle il s'efforce de décrier ses adversaires et de les rendre suspects au roi; dans laquelle il prend des auteurs protestants les faits et les expressions les plus odieuses, pour détruire, dans l'esprit des peuples, le respect qu'ils doivent au chef de l'Eglise; et dans laquelle enfin il établit des principes capables de ruiner tous les fondements de notre foi. » Après avoir écrit contre les évêques, Colbert attaqua le pape, et publia contre Clément XII une lettre pastorale, datée du 21 avril 1754. Las de s'agiter et d'agiter l'Eglise en faveur d'une secte inquiète et tracassière, il mourut en 1758, à 71 ans. Les ouvrages donnés sous son nom ont été recueillis en 1740, 3 vol. in-4. Son catéchisme qui est, à bien des égards, un très-

bon ouvrage (*Voy. Pouget*), et la plupart de ses *instructions pastorales*, ont été condamnés à Rome, et quelques-uns par l'autorité séculière.

COLBERT (Michel), parent du ministre, entré fort jeune dans l'ordre de Prémontré, fut reçu docteur en Sorbonne et remplit successivement les emplois de maître des novices, de sous-prieur et de prieur. Charmé de ses bonnes qualités et de ses talents, l'abbé général Le Scellier, qui voulait se retirer, résolut de faire son possible pour le faire nommer son successeur. Dans le chapitre où il donna sa démission, il parvint à le faire élire; mais l'élection n'ayant pas été faite selon les formes usitées, les *capitulans* firent opposition, et ce ne fut qu'en 1670 que Colbert obtint ses bulles par le crédit de sa famille. Ce prélat, bon administrateur et ami des sciences, protégea les bonnes études, et chercha à faire fleurir son ordre en y recevant des hommes célèbres par leurs talents, entre autres l'abbé Vertot. Il fit reconstruire le collège des prémontrés qui tombait en ruines, et lui procura une dotation suffisante pour y entretenir un certain nombre d'étudiants. On a de Colbert *Lettres d'un abbé à ses religieux*, Paris, 2 vol. in-8; *Lettres de consolation*, adressées à madame Plot sa sœur, qui venait de perdre son mari, premier président au parlement de Rouen. L'abbé Colbert gouverna son ordre pendant 32 ans, et mourut à Paris le 29 mars 1702, âgé de 69 ans.

COLDORÉ (Julien de FONTENAI, dit), ainsi appelé à cause de plusieurs chaînes d'or dont il était décoré et qu'il portait suspendues à son cou suivant l'usage du temps, était un graveur en pierres fines, tant en creux qu'en relief; il se fit un nom célèbre sur la fin du xvi^e siècle, par la finesse et l'élégance de son travail. Ses portraits étaient aussi ressemblants que délicats. Henri IV le qualifia, dans ses lettres-patentes du 22 décembre 1608, du titre de son valet-de-chambre et de son graveur en pierres fines.

COLEONI (Barthélemi), natif de Bergame, d'une famille qui avait la souveraineté de cette ville, et qui en fut dépouillée en 1410 par une faction, eut le commandement des troupes de Venise contre celles de Philippe Visconti, duc de Milan. Après s'être signalé contre ce prince, il se jeta dans son parti. Les Vénitiens le rappelèrent et le firent général d'une armée destinée contre les Turcs. Il mourut presque dans le même temps en 1473. Le sénat de Venise lui fit élever une statue équestre de bronze. C'est lui qui a introduit, dit-on, l'usage de traîner l'artillerie en campagne.

COLERIDGE (Samuel-Taylor), poète anglais, né en 1772, dans la Devonshire, acheva ses études à Oxford, et se fit connaître par des poésies qui annonçaient un grand talent. Sa réputation ne fit que s'accroître en sortant du collège. Il se fit remarquer par son enthousiasme pour la philosophie et le mysticisme germanique et l'on prétend qu'il comprenait Kant et Fichte. Malheureusement l'obscurité de ces deux écrivains se trouve quelquefois dans ses ouvrages. Ses poésies se distinguent du reste par un ton simple et naïf, par l'harmonie et l'élégance, et par une richesse étonnante d'ex-

pressions. Coleridge possédait aussi le talent de l'improvisation; il mourut en 1834. Outre ses *Leçons sur Shakespeare* nous citerons de lui : *La chute de Robespierre*, drame historique, 1794, in-8; *Conciones ad populum* (Adresses au peuple), 1795, in-8; *Poèmes sur divers sujets*, 1796, in-8; 2^e édit. augm. des poèmes de Ch. Lamb. et Ch. Lloyd, 1797, in-8; *Le Watchman*, mélanges hebdomadaires, n^o 1^{er} à 10, 1796; *Tableau de la paix*, 1796; *Ode à l'année dernière*, 1797, in-8; *Fragments de la solitude*, écrits en 1798, pendant les craintes d'une invasion, in-4; la trad. des *Piccolomini*, et de *La mort de Wallenstein*, de Schiller, 1800, in-8; *l'Ami*, *Collection d'essais*, 1812, in-8; *le Remords*, tragédie, 1813, in-8, etc. Ses *Œuvres* ont été recueillies, Londres, 1828, 3 vol. pet. in-8; (voy. SOUTHEY).

COLES (Elisha), sténographe, né vers 1640 dans le Northamptonshire, fit ses études à l'université d'Oxford, et vint s'établir à Londres comme maître de langue. Il commençait à jouir d'une grande réputation, lorsqu'une procédure criminelle dans laquelle il fut impliqué le força de s'expatrier. Il se retira en Irlande, et l'on ignore l'époque de sa mort. Ses principaux ouvrages sont : un *Traité de Sténographie*, 1674, in-8, très-souvent réimprimé. On recherche surtout la dixième édition, Londres, 1797, in-8, où l'on trouve les règles fondamentales des méthodes et systèmes de tachygraphie usités jusqu'alors; *Nolens, volens*, ou *Vous saurez le latin bon gré, malgré*, ibid., 1675; la *Bible visible de la jeunesse*, avec 24 pl., offrant, par ordre alphabétique; les traits principaux de la Bible expliqués par des emblèmes. Cet ouvrage se joint ordinairement au précédent; *Dictionnaire anglais*, où l'on trouve l'explication des termes d'arts et de sciences, avec leur étymologie; *Dictionnaire anglais-latin et latin-anglais*, 1677, in-4; 14^e édit., 1742, in-48.

COLET (Jean), né à Londres en 1466, docteur et doyen de l'église de Saint-Paul, fonda une école dans cette cathédrale, et mourut en 1519. On a de lui des *sermons*, un *traité de l'Education des enfants*, et d'autres ouvrages.

COLETI (Nicolas), prêtre vénitien, né en 1680, appartenait à une famille que l'amour des lettres plutôt que celui du gain avait engagée dans la profession de libraire-imprimeur. Son oncle J.-D. Coleti avait eu le projet de donner une nouvelle édition corrigée et augmentée de *l'Italia sacra* de Ferd. Ughelli (voy. ce nom). Nicolas Coleti acheva d'exécuter ce projet; édition commencée en 1717, et terminée en 1733, sous les auspices du pape Clément XI, à qui elle est dédiée, forme 10 vol. in-fol. Cependant, malgré le soin qu'il y apporta, l'ouvrage n'est pas encore exempt de fautes. Lorsqu'on parla à Venise de réimprimer, avec des additions et des corrections, la *Collection des Conciles* du Père Labbe, Coleti s'en chargea, et les notes dont il a enrichi cet ouvrage sont infiniment précieuses. Il était infatigable, et la vieillesse semblait augmenter en lui son ardeur pour l'étude. Outre ces deux immenses éditions, Coleti a laissé : *Series episcoporum cremonensium aucta*, Milan, 1749, in-4; une histoire en latin de l'église de Saint-Moïse, sous

ce titre : *Monumenta ecclesiae venetae. Sancti-Moisis*, 1738, in-4. Il mourut en 1763, âgé de 85 ans. — Jean-Antoine COLETTI, libraire comme le précédent, est connu par les ouvrages suivants : *Catalogo delle storie particolari delle città d'Italia*, qu'il rédigea de concert avec son frère, Venise, 1779, in-4; *Oraison funèbre du pape Clément XIII*, Venise, 1766; une autre du grand chancelier Jérôme Zuccaro, Venise, 1772. Ces deux oraisons sont en latin; *Versi di san Gregorio nazianzeno sopra la carità, ridotti in versi sciolti*, etc. — COLETTI (Jean-Dominique), de la même famille que les précédents, né en 1727, appartenait à la société des jésuites. Il avait entrepris de continuer l'*Italia sacra*, à laquelle les savants de sa famille avaient déjà tant contribué; il travailla avec ardeur à l'exécution de ce projet jusqu'à sa mort, en 1798. Son travail, qui aurait ajouté 10 volumes aux 10 qui existent, est resté en manuscrit. Il a laissé pareillement inédites plusieurs *Dissertations* sur les monuments trouvés à Aquilée, Venise, Trévise, etc. Ce savant jésuite avait été au Mexique dans le dessein d'y écrire, sur les lieux, l'histoire de ce pays et des missions qui y avaient été faites; mais au moment où il allait travailler sur les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, Charles III ayant banni les jésuites de ses états, il fut obligé d'abandonner son projet et de revenir en Italie, où il publia : *Dizionario geografico dell' America meridionale*, Venise, 1771, 2 vol. in-4. Cet ouvrage, rédigé d'après les renseignements les plus sûrs, est encore utile à consulter; *Notæ et sigla quæ in nummis et lapideis apud Romanos obtinebant explicatæ*, Venise, 1783, in-4, avec des notes de Villouison. — COLETTI (Jacques), jésuite de la même famille, né en 1734, et mort en 1812 à l'âge de 78 ans, est connu par les ouvrages suivants : *Dissertazione sugli antichi pedagoghi*, Venise, 1784, in-4. Cette dissertation a été insérée dans la collection des *Opuscoli ferraresi*; *De situ Aridonis urbis natalis sancti Hieronymi*, Venise, 1784, in-4. Ce jésuite travaillait à la continuation de l'*Illyricum sacrum* de son confrère le Père Daniel Farlati, dont il laissa le 8^e vol. imprimé en 1819, in-fol.

** COLETTI (Jean), issu d'une famille notable de Sarako, près de Janina, en Albanie, naquit en 1786 ou 1788. Ce nom sous lequel vivra dans l'histoire le plus grand homme de la Grèce moderne, est un diminutif de celui de Nicolas, que portait son père. Jeune encore lorsqu'il le perdit, il alla suivre les cours des universités de Pise, de Milan, de Pavie et de Bologne, où il fut reçu docteur en médecine. Pendant son séjour à Milan, avec plusieurs de ses compatriotes, il se fit présenter à Napoléon, sur qui les Hellènes fondaient des espérances d'affranchissement. En 1810. Il retourna dans sa patrie, en passant par Corfou, alors occupée par les Français. Le célèbre Ali-Pacha (voy. ce nom), le nomma médecin de son fils, Mouk-tar-Pacha. Coletti se plaisait à raconter que ce fut dans le palais du terrible despote de Janina, où il ne savait jamais si sa tête n'allait pas tomber sous le cimeterre, qu'il acquit ce calme et cet aplomb imperturbable qu'il conservait en toute circonstance. Les chants patrio-

tiques de Rhigos avaient ému le cœur poétique de Coletti; et le jeune Epirote s'était affilié aux *Hétaires* qui préparèrent la Grèce à secouer le joug ottoman. Quand le cri de l'indépendance retentit en 1821, dans la Morée, il fut un des premiers à y répondre. Il souleva contre l'aga turc les habitants de Sarako, sa ville natale, et les détermina à brûler leurs maisons avant de se retirer, devant des forces supérieures, dans les forêts de l'Étolie. De là Coletti se rendit à Missolonghi, pour se concerter avec plusieurs chefs de la lutte commencée. Il rejoignit ensuite en Morée l'archevêque Germanos de Patras qui, avec l'évêque de Modon, avait inauguré l'insurrection dans la presqu'île. Quoiqu'il ait eu le malheur de naître et de mourir schismatique, Coletti sympathisait vivement avec le sentiment religieux qui souleva les Hellènes contre les Ottomans. Il fut un des quatre commissaires chargés, à l'assemblée d'Épidaure, de rédiger une constitution. C'est par de hautes qualités politiques, que Coletti s'assura dès lors une grande et salutaire influence sur la marche des événements, et mérita d'être reconnu chef du parti Rouméliote et Palikare, celui qui fut toujours le plus franchement national. Quand le gouvernement Hellénique fut forcé de se réfugier sur la flotte, Coletti se lia utilement pour le bien commun avec plusieurs notables insulaires. L'avarice et la jalousie dominant les chefs de cette lutte, son mérite leur causa de l'ombrage, et, pour diminuer son influence, on le chargea de défendre l'Eubée contre les Turcs. Il prouva, dans cette circonstance, que chez lui, les talents de l'homme d'état n'excluaient pas la capacité militaire. Il figura comme député au congrès national d'Astros. Lorsque Colocotroni, avec les primats de la Morée, se souleva contre le gouvernement, Coletti, appelé à faire partie du pouvoir exécutif, réprima par les armes et par la sagesse de son intervention, la révolte des Morécotes. Mais éloigné du théâtre de ses succès par un ordre de Maurocordato, alors premier ministre, Coletti obéit et quitta la Morée. De nouvelles intrigues l'empêchèrent d'être nommé commandant des forces destituées à repousser l'invasion d'Ibrahim-Pacha. Lorsqu'après la prise de Missolonghi, Maurocordato voulut placer la Grèce sous la protection de l'Angleterre, Coletti, à la tête du parti palikare, lui opposa l'influence française. De concert avec Karaiskakis, il fit, en soulevant l'Épire, une utile diversion aux progrès d'Ibrahim. Les rênes du gouvernement étant passées aux mains de Capo d'Istria, Coletti, presque disgracié, fut d'abord envoyé à Spezzia, comme inspecteur de la santé, puis investi du gouvernement de Samos et des îles voisines de l'Asie-Mineure. Cette mission remplie, il vécut à l'écart dans la Morée. Après la mort de Capo d'Istria (voy. ce nom), nommé membre de la commission gouvernementale créée par le sénat provisoire, il fit, mais en vain, tous ses efforts pour empêcher la guerre civile. Organisant alors une armée, il marcha à la tête des Rouméliotes réunis aux Hydriotes contre les partisans de Colocotroni et d'Augustin Capo d'Istria, et les défit successivement. Il contribua beaucoup à faire reconnaître, par l'as-

semblée nationale d'Argos, Othon de Bavière, alors mineur, comme roi de la Grèce, seul moyen, selon lui, de mettre un terme à l'anarchie qui dévorait son pays. Ministre sous la régence, il conseillait de réviser et de promulguer la constitution de Trésène; mais son opinion ne fut pas adoptée. Cependant à la tête de ses braves Rouméliotes son habileté et son énergie étouffèrent deux révoltes provoquées en Morée, l'une par Colocotroni, et l'autre par le prétexte de rendre la liberté à ce vieillard, que le gouvernement retenait prisonnier. Coletti sortit de la direction des affaires, dont il blâmait la marche, puis y reentra comme ministre de l'intérieur et président du conseil. A la majorité du roi, en 1835, il fut envoyé ambassadeur en France où il resta huit ans. Mais un complot formé dans le but de forcer le prince Othon à abdiquer la couronne, produisit en 1843, une révolution constitutionnelle. Coletti, rappelé dans sa patrie, alla, prendre part comme député aux travaux de l'assemblée constituante. Un généreux acte de patriotisme, l'union de Metaxas, Mavrocordato et Coletti, chefs des trois partis qui divisaient les Grecs, assura le triomphe des idées modérées dans le vote de la Constitution. Mais cet accord ne fut pas de longue durée. Coletti, chargé par le roi d'organiser un ministère, en prit la présidence le 16 août 1844, et c'est surtout à dater de cette époque qu'il put se dévouer avec un légitime espoir à la régénération de la Grèce, pensée de toute sa vie. Ce dessein devait lui coûter des combats. Il eut à lutter à la fois contre l'opposition combinée de Constantinople, de Londres et de Saint-Petersbourg, et souvent même contre les efforts contraires de son propre parti. Son énergie et sa constance lui valurent des succès. En 1847 il fit voter, par les chambres, une loi sur la réorganisation des évêchés, et consumma la scission religieuse, proclamée en même temps que l'indépendance de la Grèce, entre le royaume hellénique et le patriarche schismatique de Constantinople. Les efforts du parti Russe ou Napoléoniste et de ce que l'on appelle la *Philorthodoxie*, instrument du cabinet de Saint-Petersbourg, pour s'opposer à l'acceptation de cette loi, en attestent l'importance. La Grèce commença dès lors à jouir d'une tranquillité et d'une prospérité matérielle qui lui étaient inconnues. Le commerce, l'agriculture, la marine marchande étaient en progrès. De nouvelles difficultés ne tardèrent pas à s'élever entre le gouvernement hellénique et la Turquie. L'Autriche offrit sa médiation pour un arrangement; Coletti l'accepta; mais cette médiation ayant échoué, un *ultimatum* fut proposé par la Turquie à Coletti qui en repoussa les conditions, au nom de son gouvernement. Pour rendre le pays juge de sa politique, il fit alors prononcer la dissolution des chambres. Le résultat de nouvelles élections lui fut favorable, et la législature qui allait s'ouvrir, lui promettait la consolidation de son œuvre, lorsqu'il fut gravement atteint d'une maladie néphrétique, qui avait déjà fait craindre pour ses jours à la fin de l'année précédente. Le roi Othon sentit profondément la grandeur de la perte irréparable qu'il allait faire : tous les jours il venait s'asseoir au chevet du lit de son ministre mou-

rant, pour recevoir ses derniers conseils, et entendre ses regrets d'être enlevé trop tôt à la tâche de la régénération de sa patrie. La reine mêla ses larmes à celles du roi en s'écriant : C'est un grand homme qui meurt ! Coletti demanda et reçut les consolations, que ne peut-on dire efficaces, de la religion. Quand la fièvre triompha de sa volonté, on l'entendit redire les chants nationaux et guerriers de sa jeunesse. Sa haute intelligence, avait compris la civilisation qu'il travaillait à introduire parmi ses compatriotes; mais dans la forme extérieure, Coletti était resté Palikare : il en avait conservé le costume pittoresque, et il porta toujours la *fustanelle*. La pensée qui l'a soutenu dans toutes les luttes de sa vie, a été celle de préparer la délivrance des lieux où il était né, l'affranchissement de la Grèce septentrionale. Il mourut le 12 septembre 1847, et un deuil national environna son convoi.

COLIGNI (Gaspard de) 1^{er} du nom, seigneur de Châtillon-sur-Loing, d'une ancienne maison de Bourgogne, est le premier de sa famille qui se soit établi en France, depuis que cette province fut réunie à la couronne. Il suivit Charles VIII à Naples, en 1494. Il commanda un petit corps à la bataille d'Aignadel en 1509, et un autre plus considérable à celle de Marignan en 1515. Son mariage, du moins autant que son mérite, contribua à l'avancer. Il avait épousé, vers la fin de 1514, Louise de Montmorenci, veuve de Ferri de Mailli, baron de Conti, sœur aînée d'Anne duc de Montmorenci, qui depuis devint connétable. Le crédit de son beau-frère qui était alors tout-puissant, hâta la récompense qui lui était due; il fut fait maréchal en 1516, puis chevalier de l'ordre, et lieutenant de roi en Champagne et en Picardie. Henri VIII, roi d'Angleterre, s'étant engagé de rendre Tournay à la France en 1518, Coligni fut envoyé pour en prendre possession. Il mourut à Acqs l'an 1522, en allant secourir Fontarabie.

COLIGNI (Odet de), cardinal de Châtillon à 18 ans, archevêque de Toulouse à 19, et évêque de Beauvais à 20, né en 1515, fut le second fils du précédent. Son frère d'Andelot, qui avait déjà entraîné l'amiral dans le calvinisme, y précipita le cardinal. Le pape Pie IV le priva de la pourpre et de la dignité épiscopale, après l'avoir excommunié. Coligni, qui avait quitté l'habit de cardinal, et qui se faisait appeler simplement le comte de Beauvais, le reprit et se maria en soutane rouge. Condamné au concile de Trente, il ne fut pas plus fidèle à son souverain qu'il ne l'avait été à sa religion, ces deux infidélités allant toujours de pair; il prit les armes contre lui, se trouva à la bataille de Saint-Denis en 1568, et fut décrété de prise de corps. S'étant retiré en Angleterre, il y fut empoisonné par un de ses domestiques en 1571, qui s'étant sauvé en France, fut pris à La Rochelle et puni de mort.

COLIGNI (Gaspard de), 2^e du nom, frère du précédent, amiral de France, naquit en 1517 à Châtillon-sur-Loing. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se signala sous François 1^{er} à la bataille de Cérsoles, et sous Henri II, qui le fit colonel-général de l'infanterie française, et ensuite

amiral de France en 1532. Il mérita ces faveurs par les belles actions qu'il fit à la bataille de Renti, par son zèle pour la discipline militaire, surtout par la défense de Saint-Quentin. L'amiral se jeta dans cette place, et fit des prodiges de valeur; mais la ville ayant été forcée, il resta prisonnier de guerre. Il a donné lui-même la relation de ce siège, sous le titre de *Mémoires de l'amiral de Coligni*, Paris, 1665, in-12, Grenoble, 1669. Après la mort de Henri II, il se mit à la tête des calvinistes, et forma un parti si puissant qu'il faillit ruiner la religion catholique en France. « La cour, dit un historien, » n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé » était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif. » Coligni était d'une humeur plus posée, plus mesurée, plus capable d'être chef d'un parti, à la » vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, » mais réparant souvent par son habileté ce qui » semblait irréparable; plus dangereux après une » défaite que ses ennemis après une victoire; orné » d'ailleurs d'autant de vertus, que des temps si » orageux et l'esprit de parti pouvaient le perdre. » Il comptait son sang pour rien. Ayant été blessé, et ses amis pleurant autour de lui, il leur dit avec un flegme incroyable : « Le métier » que nous faisons ne doit-il pas nous accoutumer » à la mort comme à la vie? » La première bataille rangée qui se donna entre les huguenots et les catholiques, fut celle de Dreux en 1562. L'amiral combattit vaillamment, la perdit, et sauva l'armée. Le duc de Guise (*Voy. FRANÇOIS DE LORRAINE*), ayant été massacré par trahison, peu de temps après, au siège d'Orléans, on l'accusa d'avoir connivé à ce lâche assassinat; il le nia sous la foi du serment. Mais il fut très-fort compromis dans les interrogatoires que l'on fit subir à Jean Poltrot, l'assassin. Sa justification qu'il publia sous le titre de *Réponse aux interrogatoires*, etc. 1563, in-8, ne fit que confirmer de plus en plus qu'il avait trempé dans cette conjuration, tant il se défendit mal. Les guerres civiles cessèrent pendant quelque temps, pour recommencer avec plus de fureur en 1567. Coligni et Condé donnèrent la bataille de Saint-Denis contre le connétable de Montmorenci. Cette journée indécise fut suivie de celle de Jarnac en 1569, fatale aux calvinistes. Condé ayant été tué à la bataille de Jarnac, Coligni eut sur les bras tout le fardeau du parti. Il soutint seul cette cause malheureuse, et fut vaincu encore à la journée de Montcontour dans le Poitou. Une paix avantageuse vint bientôt terminer en apparence ces sanglantes querelles, en 1571. Coligni parut à la cour, et fut accablé de caresses comme tous ceux de son parti. Charles IX, pour se l'attacher et l'empêcher de remuer dans la suite, lui fit donner cent mille francs de l'épargne, et lui rendit sa place au conseil. L'amiral venant un jour du Louvre on lui tira un coup d'arquebuse d'une fenêtre, dont il fut blessé dangereusement à la main droite et au bras gauche. Charles IX en témoigna une douleur extrême, fit rechercher les auteurs, et donna à Coligni le nom de père. Mais sur le bruit imaginé d'une conspiration, bruit faux peut-être, mais que les événements passés accréditaient, nullement par un dessein prémédité, comme l'ont écrit des auteurs

mal instruits, il prit tout-à-coup une résolution violente, exécutée, comme on sait, la veille de Saint-Barthélemi, 1572. (*Voy. CHARLES IX.*) Coligni fut compris dans ce massacre, percé de plusieurs coups, et jeté par la fenêtre dans la cour de sa maison. Son cadavre fut exposé pendant trois jours, à la fureur du peuple, irrité des longues et cruelles guerres qu'il avait excitées dans le royaume, et enfin pendu par les pieds au gibet de Montfaucon. Montmorenci, son cousin, l'en fit tirer pour l'enterrer secrètement dans la chapelle du château de Chantilli. Un italien ayant coupé la tête de l'amiral pour la porter à Catherine de Médicis, cette princesse la fit embaumer et l'envoya à Rome. Coligni tenait un journal, qui fut remis après sa mort entre les mains de Charles IX. Ce prince trouvait ce journal digne d'être imprimé; mais le maréchal de Retz le lui fit jeter au feu. Nous ne citerons point sa *Vie* par Gatien de Courtlitz, 1686, in-12; on en trouve une par l'abbé Perau, dans les *Hommes illustres de France*; l'une et l'autre sont trop favorables à ce chef de parti, qu'on doit considérer comme un des grands fléaux qui aient ravagé la France. Il faut convenir cependant que les maux qu'il fit à sa patrie prenaient moins leur source dans son caractère personnel que dans celui de la secte dont malheureusement il était devenu le chef; il demanda même à Charles IX la permission de mener une armée de huguenots en Flandre contre l'Espagne, pour les empêcher de troubler la France: ce que Charles, qui était en paix avec ses voisins, ne voulut pas permettre. « M. l'admiral, dit Brantôme à cette occasion, voioit bien le naturel de » ses huguenots; que s'il ne les occupoit et amusoit » au dehors, que pour le seür ils recommenceroient » à brouiller au dedans, tant ils les cognoissoit » brouillons, remuants, frétilants et amateurs de » la picorée. Je sçay ce qu'il m'en dict une fois à la » Roschelle, que je l'estais allé voir. » (*Voy. CALVIN, LOUIS XIII, LOUIS XIV, SOLIMAN II, MORNAY.*) Il n'en est pas moins vrai qu'il semblait approuver les horreurs exercées par des Adrets, que les protestants, tant soit peu chrétiens, détestaient, et que dans plus d'une occasion il donna des preuves d'un fanatisme sanguinaire et féroce. Il ne faut pas le juger par ce qu'en dit M. Désormeaux dans son *Histoire de la maison de Bourbon*, ouvrage composé exprès pour justifier la conduite des protestants, et rendre odieuse celle des catholiques.

COLIGNI (François de), seigneur d'Andelot, quatrième fils de Gaspard de Coligni, 1^{er} du nom, naquit à Châtillon-sur-Loing en 1521. Il signala sa valeur dans les guerres civiles contre sa patrie, son roi et la religion de ses pères. Il fut colonel-général de l'infanterie dans l'armée des rebelles en 1531, par la démission de l'amiral son frère, et mourut à Saintes en 1569, d'une fièvre contagieuse selon les uns, et du poison suivant d'autres.

COLIGNI (Gaspard de), 3^e du nom, colonel-général de l'infanterie et maréchal de France, connu sous le nom de maréchal de Châtillon, né en 1584 de François de Coligni, amiral de Guyenne, se signala en divers sièges et combats. Il gagna la bataille d'Avein, le 20 mai 1633, avec le maréchal

de Brézé, et mourut en son château de Châtillon en 1646.

COLIGNI (Gaspard de), 4^e du nom, duc de Châtillon, fils du précédent, abjura l'hérésie en 1643, fut lieutenant-général, et mourut à Vincennes d'une blessure qu'il avait reçue à l'attaque de Charenton le 9 février 1649 à 39 ans. Sa veuve, Elisabeth-Angélique de Montmorency, sœur du duc de Luxembourg, fut une des personnes les plus agréables et les plus ingénieuses de la cour de Louis XIV. Elle épousa en 1663 le duc de Meckelbourg, et mourut à Paris en 1695, à 60 ans; c'est elle dont il est question dans le roman satirique et calomnieux de Bussi-Rabutin. Elle avait eu du duc de Châtillon un fils posthume mort en 1637, et en qui finit la postérité masculine de cette famille illustre.

COLIGNON (François), graveur, né à Nancy vers 1621, apprit son art de Jacques Callot, dont il a beaucoup imité la manière. Il a gravé avec succès le paysage, l'histoire, les vues et les tableaux de genre. Ses vues sont les plus recherchées; on estime aussi ses paysages; la coupe en est facile et légère. Il a encore gravé, d'après Valério, des *principes de dessin* qui forment un cahier de 19 feuilles in-4. Colignon mourut en 1671. On distingue parmi ses estampes la *bataille de Rocroi*; les *bâtiments de Rome sous le Pontificat de Sixte-Quint*; *La ville de Malte avec ses anciennes fortifications*, etc.

COLINES (Simon de), célèbre imprimeur français, épousa la veuve de Henri Etienne, 1^{er} du nom, en 1521, se servit d'abord de ses caractères; mais il en employa dans la suite de plus beaux. Il en fit fondre aussi d'italiques, que l'on préfère à celui d'Alde-Manuce qui en est l'inventeur. Comme il vécut longtemps, il eut le loisir d'imprimer un fort grand nombre de livres, dont on peut voir le catalogue dans Maittaire. On estime surtout les éditions qu'il a données de quelques ouvrages grecs. On lui reproche d'avoir retranché, dans la belle édition qu'il donna du Nouveau Testament, le passage de la Vulgate: *Tres sunt qui testimonium dant in cælo*, etc. (Joan. ep. 1, c. 5.) Il mourut à Paris vers l'an 1547.

COLLADO (Didace), dominicain, naquit à Mezas en Estramadure. Brûlant du désir d'aller porter la foi aux infidèles, il partit pour le Japon en 1619, et la persécution qu'il eut à y souffrir ne ralentit pas son zèle. Il fut député à Rome par ses confrères pour demander au pape Urbain VIII des pouvoirs plus étendus. De Rome il alla en Espagne; le roi lui donna des lettres-patentes pour les Philippines, où il se rendit avec vingt-quatre missionnaires de son ordre; étant revenu en Europe, il se remit bientôt en mer pour aller à Manille; mais le vaisseau qui le portait fit naufrage. Le père Collado nageait parfaitement, et aurait pu se sauver; mais ne voulant pas quitter ses malheureux compagnons au moment où son ministère leur devenait le plus nécessaire, il périt avec eux, martyr de sa charité. Cet événement date de 1638. Le Père Collado a laissé plusieurs ouvrages qui sont presque tous dans l'intérêt des missions; nous citerons: *Ars grammatica japonicae linguae*, Rome, 1632, in-4; *Dictionarium linguae japonicae*, ibid., 1632; *Historia ecclesiastica*

de los sucesos de la christiandad de Japon, etc. Madrid, 1633, in-4; *Dictionarium linguae sinensis cum explicatione latina et hispanica, caractere sinensi et latino*. Ce dernier ouvrage est resté manuscrit.

* COLLALTO (Antoine), mathématicien, né, vers 1750, à Venise, obtint la place d'examineur de la marine, et fut en 1805 nommé professeur de mathématiques transcendentes à Pavie. Il occupa depuis la même chaire à l'université de Padoue, et mourut dans cette ville en 1820. Ses ouvrages les plus connus sont: *L'identita del calcolo differenziale con quello delle serie, ovvero il metodo degli infinitamente piccoli di Leibnizio*, Milan, 1802; *Geometria analitica, a due e tre coordinate*, Padoue, 1809. C'est une réimpression. On trouve des mémoires de Collalto dans les *Actes* de diverses académies d'Italie.

COLLANGE (Gabriel de), né à Tours en Auvergne l'an 1524, fut valet-de-chambre de Charles IX. Quoique bon catholique, il fut pris pour un huguenot, et comme tel, assassiné à la Saint-Barthélemi en 1572. Il a traduit et augmenté la *Polygraphie* et l'*Ecriture cabalistique* de Trithème, Paris, 1561, in-4, qu'un Frison, nommé Dominique de Hottinga, a donné sous son nom, sans faire mention ni de Trithème ni de Collange, Emden, 1620, in-4. Collange avait aussi quelques connaissances dans les mathématiques et dans la cosmographie.

COLLATINUS (Lucius-Tarquinius), époux de Lucrèce violée par Sextus, fils de Tarquin. Il fut en partie cause de cet outrage, par les éloges indiscrets qu'il lui fit de sa femme. Collatinus s'unit à Brutus, chassa les Tarquins de Rome, et fut fait consul avec lui l'an 509 avant J.-C.; mais comme il était de la famille royale, on le déposa quelque temps après. Il était d'ailleurs odieux à Brutus, parce qu'il était plus juste que lui. Tarquin ayant envoyé des députés au sénat, pour lui redemander ses biens, et ceux de ses amis et de ses parents qui l'avaient accompagné dans sa fuite, la question fut agitée dans le sénat. « Brutus (dit un auteur moderne) impitoyable, fanatique, ambitieux, flatteur du peuple, propose un décret par lequel la nation décidait elle-même que les biens de Tarquin, de ses amis et de ses parents, tous aristocrates, appartenaient à la nation; mais la plupart des sénateurs, gens honnêtes et bons citoyens, furent indignés de l'infamie et de l'injustice d'un pareil décret: ils opinèrent pour qu'on rendit les biens à Tarquin et à ses amis, quand ils devraient s'en servir pour faire la guerre à la république naissante; qu'aucune considération, qu'aucune crainte ne devait l'emporter sur les droits sacrés et inviolables de la propriété. Ce pendant le parti de Brutus pouvait s'appuyer de ce spécieux sophisme: le roi est l'homme de la nation, il ne peut rien posséder, il ne peut être propriétaire, ses domaines sont ceux de l'état. Collatinus, chef du parti contraire, avait pour lui l'honnêteté, la justice et l'humanité; il allait l'emporter, lorsque Brutus, furieux, courut à la place publique en criant que Collatinus était un traître, et qu'il voulait donner de quoi entretenir la guerre et la tyrannie à ceux à qui

« c'était un crime que d'accorder même de simples provisions pour se nourrir dans leur exil. Brutus s'attendait, sans doute, que le peuple n'écouterait que la haine et l'intérêt, allait immoler sur-le-champ l'honnête Collatinus; mais il n'y avait point alors de lanterne à Rome, et surtout le progrès de la philosophie et des lumières n'était pas encore assez considérable chez ce peuple simple et vertueux : la raison n'y était pas assez avancée, pour qu'on pût même imaginer des expédients politiques de cette nature. On ne s'était pas avisé d'établir un comité de recherches et une horrible inquisition contre des hommes malheureux et contrainsts de s'expatrier : l'honnêteté et la grandeur d'âme de Collatinus parurent, aux yeux du peuple, préférables au fanatisme injuste et barbare de Brutus; il décida que, puisqu'il jouissait du précieux trésor de la liberté, il fallait renvoyer aux tyrans leurs inéprisables richesses. Un tel peuple était digne de la liberté, il était fait pour donner des lois à l'univers. »

COLLATIUS. Voy. APOLLONIUS.

COLLÉ (Charles), lecteur du duc d'Orléans, et l'un de ses secrétaires ordinaires, né à Paris en 1709, mort dans la même ville le 2 novembre 1783, s'est fait un nom par ses pièces dramatiques, entre lesquelles on distingue *Dupuis et Desronais* et la *Partie de chasse de Henri IV*, 1766. Il excellait dans les chansons. Ses ouvrages sont réunis en 2 vol. in-8, sous le titre de *Théâtre de société*, 1767. Il s'y trouve bien des choses qu'une sagesse austère en eût retranchées. Il y donne des règles de la bonne et vraie comédie, qu'il n'a cependant pas suivies exactement, et jette avec adresse du ridicule sur les pièces du théâtre moderne.

COLLENUCIO (Pandolfo), juriconsulte de Pesaro, fut envoyé en ambassade auprès de l'empereur Maximilien I^{er} par le duc de Ferrare Jean Sforce, tyran de Pesaro, et fut étranglé en prison l'an 1507; d'autres disent que ce fut César Borgia qui le fit périr. Il est auteur d'une *Histoire du royaume de Naples*, en italien, qui a été publiée avec des additions et des notes par Thomas Costo, Venise, 1561, in-4, et traduite en latin par Jean-Nicolas Stupano, Bâle, 1572, in-4; elle va jusqu'à l'an 1459. On a encore de Colennuccio *Oratio ad Maximilianum I*, dans le 2^e tom. de *Rerum germanicarum scriptores* par Fréher. Ange Polltjen et Léandre Alberti parlent avec éloge de ce savant.

COLLET (Philibert), né en 1643, à Châtillon-les-Dombes, avocat au parlement de Dombes, passa quelque temps chez les jésuites. Il mourut en 1718 à 76 ans. Il était très-laborieux, mais il avait des opinions fort singulières, même sur la religion. Il passa longtemps pour n'en point avoir, quoiqu'il son impiété fût plutôt sur sa langue que dans son cœur. On a de lui un *Traité des excommunications*, en 1689, in-12. C'est une histoire de l'excommunication de siècle en siècle. L'auteur était dans les censures, lorsqu'il publia cet ouvrage, pour avoir empêché avec violence qu'on enterrât une personne dans une chapelle dont il était patron. Un *Traité de l'usure*, 1690, in-8, dans lequel il entreprend de défendre l'usage de la Bresse, de stipuler les in-

térêts avec le capital d'une somme exigible. *Entretiens sur les dîmes et autres libéralités faites à l'Eglise*, in-12. Il veut y prouver que les dîmes ne sont ni de droit divin ni de droit ecclésiastique, mais de droit domanial : opinion solidement réfutée par la *Vraie notion des dîmes, établie sur les principes de la jurisprudence canonique et civile*, par M. Ghesquière, Liège, 1783, in-8; *Entretiens sur la clôture des religieuses*, in-12, dans lesquels il combat pour la liberté de la clôture, contre le cardinal Le Camus, évêque de Grenoble, qui venait de gagner son procès avec les religieuses de Montfleuri; *Explication des statuts, coutumes des provinces de Bresse, Bugey, etc.*, précédé d'un *Abrégé de l'histoire de Dombes*, Lyon, 1698, in-fol.; et plusieurs ouvrages manuscrits. La fignie de Collet était originale ainsi que son esprit. Il avait fait d'un philosophe de l'ancienne académie. Tout ce qui s'éloignait des opinions communes lui plaisait, et il soutenait ses idées avec feu. Ceux qui vivaient avec lui étaient charmés de l'étendue de sa mémoire, mais ils n'avaient pas également peur d'être contents de son jugement.

COLLET (Pierre), prêtre de la congrégation de la Mission, docteur et ancien professeur de théologie, né à Terriat dans le Vendômois, le 6 septembre 1693, et mort le 6 octobre 1770, s'est fait un nom distingué parmi les théologiens, et a mérité l'estime des personnes pieuses par ses écrits et par ses mœurs. Ses ouvrages sont en grand nombre. Les principaux sont : *Vie de saint Vincent de Paul*, 1748, 2 vol. in-4, réimprimée en 1818, 4 vol. in-8; *Histoire abrégée du même*, 1764, 1 vol. in-12; *L'abrégé vaut mieux que la grande histoire, qui est fastidieuse par une multitude de détails minutieux, qui n'intéressent presque personne; ce défaut est celui de presque tous les ouvrages historiques de cet écrivain. Vie de M. Boudon*, 1753, 2 vol. in-12. La même, abrégée, 1762, 1 vol. in-12; *Vie de saint Jean de la Croix*, 1769, 1 vol. in-12; *Traité des dispenses en général, et en particulier*, 1753, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est unique en son genre, et rempli de recherches. Il en a paru en 1788 une édition corrigée et augmentée par M. Compans, 2 vol. in-8; cette édition a de grands avantages sur la première (voyez le *Jour. hist. et lit.*, 1^{er} mai 1789, p. 10). *Traité des indulgences et du jubilé*, 1770, 2 vol. in-12; *Traité de l'office divin*, 1763, 1 vol. in-12; *Traité des saints mystères*, 1768, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé; *Traité des exorcismes de l'Eglise*, 1770, 1 vol. in-12; *Abrégé du Dictionnaire des cas de conscience de Pontas*, 1764 et 1771, 2 vol. in-4; *Lettres critiques*, sur le nom du prieur de Saint-Edme, 1744, 1 vol. in-8; *Bibliothèque d'un jeune ecclésiastique*, 1 vol. in-8. Cette brochure est peu de chose; l'auteur n'indique pas toujours les meilleurs livres, soit qu'il ne les connût pas, soit que malgré leur utilité il crût y apercevoir quelques endroits répréhensibles; *Theologia moralis universa*, 17 vol. in-8; *Institutiones theologicæ, ad usum seminariorum*, 1744 7 vol. in-12, et suiv.; *Eadem, breviori formâ*, 1768, 4 vol. in-12; *De Deo, ejusque divinis attributis*, 1768, 5 vol. in-8; *Les devoirs des pasteurs*,

1769, 1 vol. in-12; *Devoirs de la vie religieuse*, 1763, 2 vol. in-12; *Traité des devoirs des gens du monde*, 1764, 1 vol. in-12; *Devoirs des écoliers*, 1 vol. petit in-12; *Instructions pour les domestiques*, 1763, 1 vol. petit in-12; *Instructions à l'usage des gens de la campagne*, 1770, petit in-12; *Sermons et discours ecclésiastiques*, 1764, 2 vol. in-12, écrits avec plus de netteté que d'élégance; *Méditations pour servir aux retraites*, 1769, 1 vol. in-12; *La dévotion au sacré cœur de Jésus, établie et réduite en pratique*, 1770 1 vol. in-16, (voyez Marguerite-Marie ALACOQUE). Il préparait, lorsqu'il mourut, d'autres ouvrages. On voit, par ce catalogue, que la plume de cet écrivain était très-féconde; mais son style est un peu dur en latin (quoique en général plus pur que celui des scolastiques) et incorrect en français. Il avait, dans la conversation, de l'esprit et du feu : on remarque ces deux qualités dans quelques-uns de ses livres. Il mêle quelquefois la plaisanterie aux sujets les plus sérieux; mais ses railleries ne sont guère à leur place. Il s'était corrigé de ce défaut dans sa vieillesse, et à tout prendre, ses livres sont estimables, par l'abondance des recherches, et par l'ordre qu'il a su y mettre. Son *Traité des dispenses* est aujourd'hui le plus consulté de ses ouvrages, et devenu particulièrement intéressant par les disputes élevées en Allemagne, touchant le pouvoir que quelques évêques s'attribuaient de dispenser des lois de l'Eglise universelle, non seulement dans les empêchements dirimants. Cet article y est discuté avec une attention particulière. Après avoir proposé la question, et répondu à quelques objections, l'auteur poursuit de la sorte : « Et d'où les évêques auraient-ils ce pouvoir ? De leur qualité d'évêque ; répondent quelques-uns ; » et de ce qu'ils sont préposés par l'Esprit saint pour gouverner son Eglise. Mais cette qualité si auguste, fait-elle donc qu'ils ne soient subordonnés à aucune autorité ? Si elle ne le fait point, comme en effet personne n'a osé l'avancer, il est clair qu'elle ne leur donne point le droit de toucher à ce que l'autorité, à laquelle ils sont soumis eux-mêmes, a sagement établi ; et quant au bon gouvernement de l'Eglise, loin d'exiger qu'ils puissent dispenser dans tous les cas, il demande plutôt qu'ils ne le puissent que dans quelques cas rares. Nous en avons donné une raison frappante (que l'inférieur ne peut défaire la loi du supérieur), et il y en a d'autres encore, ne fût-ce que pour garder plus d'uniformité à cet égard dans l'exercice de la juridiction ecclésiastique. Les prélats auraient-ils donc ce pouvoir de l'Eglise elle-même ? Mais point du tout ; sa volonté consignée dans son droit public, est que la loi du supérieur ne puisse être ni abolie, ni modifiée, ni suspendue par aucun inférieur. L'auraient-ils enfin de quelque coutume qui étant ancienne et légitime, se trouverait avoir force de loi ? On sait, au contraire, que la coutume immémoriale et générale est de s'adresser à Rome : et une telle coutume, une coutume universellement établie, comble-t-elle pas de force quand même elle ne serait appuyée sur aucune espèce de loi. » Voy. PRÉTEXTAT.

COLLETET (Guillaume), avocat au conseil, et néanmoins l'un des 40 de l'académie française, naquit à Paris en 1598, et mourut dans cette ville en 1639, ne laissant pas de quoi se faire enterrer. Le cardinal de Richelieu le mit au nombre des cinq auteurs qu'il avait choisis pour la composition des pièces de théâtre. Colletet fit seul *Cyminde*, et travailla aux comédies intitulées : *L'Aveugle de Smyrne* et *les Tuileries*. Il lut le monologue de cette dernière pièce au cardinal, et lorsqu'il fut à l'endroit qui commence par ce vers :

La canne s'humectant dans la bourbe de l'eau...

Richelieu lui fit présent de 600 livres pour six mauvais vers qui suivaient celui-là. Sur quoi Colletet fit ce distique :

Armand, qui pour six vers m'a donné six cents livres,
Que ne puis-je à ce prix le vendre tous mes livres ?

Harlay, archevêque de Paris, ne récompensa pas moins généreusement son *Hymne* sur l'Immaculée Conception ; il lui envoya un Apollon d'argent. Colletet avait épousé en secondes noces Claudine, auparavant sa servante ; et, pour tâcher de justifier son choix aux yeux du public, il fit paraître sous son nom plusieurs Pièces de poésie ; mais les honnêtes gens sentirent sa petite ruse, et se moquèrent de la Sapho supposée et du dieu mesquin qui l'inspirait. Les *Oeuvres* de Colletet parurent en 1633, in-12 ; ce sont des *Odes*, des *Stances*, des *Sonnets*, et quelques ouvrages en prose ; mais ils sont depuis longtemps au nombre des livres qu'on ne lit plus.

COLLETET (François), fils du précédent, est connu par la place que Boileau lui a donnée dans ses satires, et par l'*Abregé des annales et antiquités de Paris*, 1664, 2 vol. in-12, qui vaut mieux que le grand ouvrage de Claude Malingre. Il fit aussi comme son père, des vers et de la prose, des *cantiques spirituels* et des *pièces bachiques, amoureuses et burlesques*. Sa *Muse coquette* est en 4 parties in-12. Il vivait encore en 1672.

* COLLETTA (Pierre), historien, né à Naples en 1773, servit d'abord dans l'armée napolitaine, et fut fait officier d'artillerie après la campagne de 1798. Rayé plus tard des contrôles à cause de la part qu'il avait prise aux événements politiques, il fut réintégré en 1806 dans son grade, devint successivement lieutenant-colonel et officier d'ordonnance du roi, intendant de la Calabre citérieure, directeur des ponts-et-chaussées, directeur du génie militaire et major général de l'armée. Confirmé lors de la chute de Murat dans son grade de lieutenant-général, Colletta garda le porte-feuille de la guerre jusqu'à l'entrée des Autrichiens. Prisonnier pendant trois ans au château Saint-Elme comme complice de la révolution de Pépé, et transféré ensuite à Braun en Moravie, après deux ans de séjour dans cette ville il obtint la permission de se rendre à Florence où il mourut le 11 novembre 1833. Passioimé dès sa jeunesse pour la lecture de Tacite, Colletta a su reproduire la vigueur et la concision du style de ce grand historien dans son *Histoire de Naples*, Lugano, 1834, 4 vol. in-8, trad. en franç., Paris, 1833, même format ; ouvrage qui renferme en dix livres les annales de ce royaume

depuis 1754 jusqu'à 1825; c'est une continuation de Giannone. On lui reproche d'avoir souvent sacrifié l'exactitude des faits aux opinions du parti qu'il avait embrassé.

COLLETTE (sainte), réformatrice de l'ordre de Sainte-Claire, née à Corbie en Picardie le 15 janvier 1580, était fille de Robert Boilet, charpentier, et de Marguerite Moyon, qui était presque sexagénaire. Elle passa les premières années de sa vie dans la pénitence; et après la mort de son père et de sa mère, ayant distribué aux pauvres ce qu'ils lui avaient laissé, elle se retira dans un couvent de béguines, qui vivaient sous la direction des religieux de Saint-François. Ayant trouvé cet institut trop relâché, elle passa dans celui des urbanistes, puis dans celui des bénédictines; mais ne trouvant pas dans tous ces ordres de quoi satisfaire son zèle, elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, dit de la Pénitence, fit un vœu particulier de clôture, et pratiqua de grandes austérités. Elle s'occupa ensuite de la réforme des religieuses de Sainte-Claire, et alla en 1406 trouver à Nice Pierre de Lune que l'on reconnaissait en France pour pape, sous le nom de Benoît XIII. Elle obtint de lui tous les pouvoirs qu'elle pouvait souhaiter pour exécuter son pieux dessein. N'en ayant pu venir à bout en France, elle se retira en Savoie, où elle établit sa réforme, qui dans la suite se répandit dans plusieurs provinces. Elle mourut à Gand le 6 mars de l'an 1447, âgée de 66 ans et 52 jours. Quelques religieux de Saint-François embrassèrent aussi sa réforme; ils eurent beaucoup de maisons en Bourgogne, où on les appelait les *colétans*; mais on les réunit en 1517, aux observantins. Sixte IV lui donna de vive voix la qualité de *beata* et de *sancta*, et Clément VIII permit aux clarisses de Gand d'en faire solennellement l'office au commun des vierges. Lorsqu'on leva son corps de terre, à Gand, en 1747, il s'opéra plusieurs miracles. L'ordinaire du lieu en constata juridiquement la vérité et en dressa le procès-verbal qui fut envoyé à Rome. Sa canonisation a été prononcée par Pie VII le 3 mars 1807. Sa *Vie* a été écrite par Pierre de Vaux, son confesseur, et par plusieurs autres: elle a été abrégée par un anonyme et publiée par l'abbé de Montis avec celle de Philippine, duchesse de Gueldres, Paris, 1771, in-12.

COLLIBUS (Hippolyte à), célèbre jurisconsulte, né à Alexandrie de la Paille en 1561, mort le 21 février 1612, enseigna le droit à Heidelberg, à Bâle, fut chancelier de Christian, prince d'Anhalt, et employé en diverses négociations en France, en Allemagne, en Angleterre; il publia quelques ouvrages sur le droit, tels que *Consiliarius principis*; *Commentarius ad titulum ff. de diversis regulis*; *Axiomata de nobilitate*, etc. Il se cacha souvent sous des noms déguisés, tels que *Lampurgnanus*, *Wernerus*, etc. C'était un homme de génie et de beaucoup de savoir, mais plein d'orgueil et fort inquiet: ce qui lui attira beaucoup de désagréments.

COLLIER (Jérémie), né à Stowqui dans la province de Cambridge en 1650, devint lecteur de Grays-Inn; mais ayant refusé de prêter le serment du Test, il perdit cette place. Les écrits qu'il publia

pour défendre son procédé, lui attirèrent la disgrâce et les reproches des grands. On lui promit inutilement, sous la reine Anne, des récompenses considérables. Il vécut et mourut zélé non-conformiste. Il réunissait parfaitement l'esprit de retraite du chrétien, avec la politesse du gentilhomme. Egalement profond dans la philosophie, la théologie, l'éloquence, les antiquités sacrées et profanes, il a enrichi sa nation de plusieurs ouvrages estimables: Un *Dictionnaire historique, géographique, généalogique*, traduit en partie de Moréri, et augmenté d'un grand nombre d'articles, 1721, 4 vol. in-fol.; *Essais de morale* sur différents sujets, 5 vol. in-8, où l'on trouve autant d'esprit et d'originalité que d'érudition, et qui obtinrent un grand nombre d'éditions; un *traité* où il démontre que Dieu n'est pas l'auteur du mal; *La critique du théâtre anglais*, comparé aux théâtres d'Athènes, de Rome et de France, avec l'*opinion des auteurs* tant profanes que sacrés *touchant le spectacle*, traduite en français par le Père de Courbeville, jésuite; une *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne*, Londres, 1714, 2 vol. in-folio, en anglais, écrite avec goût et impartialité. Collier mourut en 1726 à l'âge de 76 ans.

COLLIN ou KOELLIN (Conrad), religieux dominicain, natif d'Ulm, était supérieur du couvent de son ordre à Cologne, lorsque Luther publiait ses erreurs. Il les réfuta avec beaucoup de force. Entre ses ouvrages, on estime deux traités qu'il fit contre le mariage de cet hérésiarque, l'un intitulé *Confutatio epithalamii*, 1527, l'autre *contra Lutheri nuptias*. Il mourut en 1536.

COLLIN (l'abbé), mort en 1754, trésorier du chapitre de l'église de Paris, étudia de bonne heure les finesses de la langue latine et celles de la française. Cette connaissance lui servit à traduire avec autant d'exactitude que d'élégance le *Traité de l'orateur* de Cicéron, in-12. Cette version, le fruit du travail long, pénible et assidu d'un homme d'esprit, parut avec une excellente *préface*, qui est en même temps un commentaire raisonné sur l'ouvrage, et un solide abrégé de rhétorique. On y trouve des jugements sur nos orateurs modernes, et des réflexions sur les rhéteurs de l'antiquité. Il avait remporté trois prix à l'académie française. On a encore de lui la *Vie de Marie Lumague, veuve de M. Polaillon*, institutrice des Filles de la Providence, 1744, in-12.

COLLIN DE VERMOND (Hyacinthe), membre de l'académie royale de peinture pour la partie de l'histoire, mort à Versailles, à 68 ans, en 1761, se distingua par la vérité de son pinceau. Ses principaux tableaux sont: une *Présentation au temple*, qu'on voyait autrefois dans la paroisse de Saint-Louis à Versailles; l'*Annonciation*, à Saint-Médéric; *La manne qui tombe dans le désert*, à Saint-Jean en Grève; et *la maladie d'Antiochus*, qui fut exposée au concours de 1727.

* COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), poète dramatique, né à Mevoisin, près Chartres, le 30 mai 1755, vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat; mais l'amour des lettres lui fit bientôt abandonner le barreau. Il enrichit la scène française de plusieurs *comédies* de caractère, dont le mérite

est d'autant plus remarquable qu'elles parurent à une époque où le mauvais goût dominait le théâtre : il débuta en 1786 par *l'Inconstant*, mais ce sujet ne pouvait fournir régulièrement un caractère dramatique, parce qu'il ne peut être développé en 24 heures sans ressembler à la folie. La comédie de *l'Optimiste*, qu'il donna deux ans après, est fort supérieure. L'intrigue est un peu faible, mais bien conduite et bien ménagée; elle a même un mérite dramatique, c'est d'amener naturellement des incidents qui font ressortir le principal personnage. La pièce des *Châteaux en Espagne*, représentée en 1789, est pleine de détails charmants, mais elle manque de fonds et de ce qui fait la véritable comédie, l'observation des mœurs. Collin montra bien plus de talent, dans le *Vieux célibataire*, qui est son chef-d'œuvre, et qu'il donna en 1792. Il réunit tous les suffrages, et l'envie ne put s'élever contre le triomphe de l'auteur, qu'en lui reprochant d'avoir emprunté beaucoup de situations heureuses de la *Gouvernante d'Avisse*. Toutes les autres pièces de Collin se ressentent de la malheureuse influence de l'époque où il écrivait; cependant il ne souilla point sa plume en traitant des sujets révolutionnaires, comme presque tous les poètes de son temps. L'espèce de gaieté qui règne dans ses pièces est attrayante, et fait naître le sourire de l'âme. Son dialogue en général est vif, rapide, ingénieux, sans aucune prétention; mais dans la construction de ses vers, il se permet trop souvent les enjambements et les interruptions qui hâchent le style. Collin se fit aimer par sa candeur, sa modestie, la noblesse et la franchise de son caractère. Il avait été appelé en 1795 à l'institut par des suffrages unanimes. Plusieurs années avant sa mort, il fut attaqué d'une profonde mélancolie que rien ne pouvait dissiper. Il mourut le 24 février 1806, à l'âge de 50 ans. Outre les pièces que nous avons citées, il en a donné plusieurs autres, parmi lesquelles on distingue *M. de Crac dans son petit castel*, bluette originale et bouffonne; le *Viellard et les jeunes gens*, et la *Querelle des deux frères*, qui, représentée après la mort de Collin, par les soins d'Andrieux, obtint un brillant succès. Il publia lui-même ses *Œuvres* sous le titre de *théâtre et poésies fugitives*, Paris, 1805, 4 vol. in-8. Elles ont été réimprimées en 1821, avec une *Notice* sur la vie et les écrits de l'auteur, par Andrieux, son intime ami, vrai chef-d'œuvre de grâces et de sensibilité; et en 1828 avec une autre *Notice* par M. Doublet de Boisthibault, compatriote de Collin.

* COLLIN DE BAR (Alexis-Gilles-Henri) naquit en 1768 à Pondichéry, d'une famille originaire de Lorraine. Après avoir exercé depuis 1785 la place de secrétaire de l'intendance de la colonie, il remplit successivement différentes charges dans la magistrature; et il était président de la cour supérieure, lorsqu'il fut fait, en 1805, prisonnier par les Anglais et renvoyé en France. Nommé, en 1814, chevalier de la légion-d'honneur et de Saint-Michel, il venait d'être désigné procureur-général à Pondichéry, lorsqu'il mourut d'apoplexie à Paris le 2 juillet 1820. On lui doit une *Histoire de l'Inde ancienne et moderne*, Paris, 1814, 2 vol. in-8. L'au-

teur a puisé, pour composer son ouvrage, à toutes les sources connues, qu'il a su analyser avec exactitude et précision. Témoin de la plus grande révolution politique (la chute de l'empire de Mysore) dont ce pays ait été le théâtre, il s'est trouvé à portée d'en bien connaître l'histoire.

* COLLIN DE SUSSY. Voy. Sussy.

* COLLIN (Henri), poète, né à Vienne en Autriche vers 1772, et mort le 28 juillet 1811, dans la même ville, où il était attaché au ministère des finances, a laissé six tragédies : *Regulus*, *Coriolan*, *Polycène*, *Balboa*, *Bianca della Porta* et *Méon*, qui l'ont placé dans l'opinion de ses compatriotes immédiatement au-dessous de Schiller (voy. ce nom). On a encore de lui des chants de guerre qu'il composa pour enflammer le courage des landwerhs, dont plusieurs se font remarquer par l'énergie et la beauté des images. Ils ont été recueillis à Vienne en 1812, in-8.

* COLLINGWOOD (Cuthbert, lord), célèbre marin, né à Newcastle-sur-Tyne, en 1748, entra dans la marine en 1761, et parvint de grade en grade jusqu'à celui d'amiral. Il se signala particulièrement à la bataille de Blunkers-hill, contre les Américains, au combat du cap Saint-Vincent, le 14 février 1797, et à la bataille de Trafalgar, au gain de laquelle il contribua puissamment par ses manœuvres. En récompense de ses services il fut élevé à la dignité de pair, et le parlement vota en sa faveur une pension de 2,000 livres sterling reversible sur ses enfants mâles. Comme il n'avait que deux filles, cette pension leur a été confirmée. Après la mort de Nelson, Collingwood lui succéda dans le commandement des forces navales de la Méditerranée. Malgré le mauvais état de sa santé, il ne voulut pas quitter son poste et fit même préparer son cercueil pour rapporter son corps en Angleterre. Cette prévoyance fut bientôt justifiée par sa mort qui arriva le 7 mars 1810, à bord du vaisseau *la Ville de Paris*, stationné devant Minorque. Son corps a été déposé dans la cathédrale de Saint-Paul.

* COLLINI (Côme-Alexandre), né à Florence le 14 octobre 1727, fit ses études à Pise, et il allait, en 1749, prendre ses degrés en droit, lorsqu'il perdit son père. Il renonça au barreau, et partit pour la Suisse : de là il se rendit à Berlin, et Voltaire, à qui il fut présenté, le prit pour secrétaire. Collini resta avec lui jusqu'en 1756 qu'il devint gouverneur du fils du comte de Sauer à Strasbourg; enfin l'électeur palatin le choisit en 1759 pour secrétaire intime, et le nomma son historiographe et directeur du cabinet d'histoire naturelle de Mannheim. Ce cabinet devint bientôt par ses soins un des plus riches de l'Europe. Collini mourut le 22 mars 1806. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. Parmi ses opuscules assez nombreux on citera : *Discours sur l'histoire d'Allemagne*, 1761, in-8; *Précis de l'histoire du Palatinat du Rhin*, 1763, in-8; *Dissertation historique et critique sur le prétendu cartel envoyé par Charles - Louis, électeur palatin, au vicomte de Turenne*, 1777; *Journal d'un voyage qui contient différentes observations minéralogiques*, Mannheim, 1776, in-8, avec 15 pl., traduit

en allemand, 1777, in-8; *Considérations sur les montagnes volcaniques*, 1781, in-8; *Exposé de la capitulation de Manheim*, 1794, in-8; *Lettres sur l'Allemagne*, 1784, in-12; *Mon séjour auprès de Voltaire, et Lettres inédites que m'écrivit cet homme célèbre jusqu'à la dernière année de sa vie*, ouvrage posthume, Paris, 1807, in-8.

COLLINS (Antoine), né à Heston à dix milles de Londres en 1676, d'une famille noble et riche, trésorier du comté d'Essex, occupe une place dans la liste des incroyables. Il passa presque toute sa vie à écrire contre la religion, cette seule ressource sûre et solide des pauvres mortels, et mourut en décembre 1729, à Harley-Square, après avoir protesté « qu'il avait toujours pensé que chacun devait faire » tous ses efforts pour servir de son mieux Dieu, » son prince et sa patrie, et que le fondement de » la religion consistait dans l'amour de Dieu et du » prochain. » Déclaration contradictoire à tout ce qu'il a écrit. Car s'il y a un Dieu, on doit lui rendre un culte, de l'avoir du spinosisme, auteur du système de la nature, et s'il y a une loi d'aimer le prochain, il n'y a que la religion qui puisse en être la sanction et la garantie. Les principaux ouvrages par lesquels il a signalé son incroyance, sont : *Essai sur l'usage de la raison, dans les propositions dont l'évidence dépend du témoignage humain*, plein d'une fausse logique et propre à jeter les esprits faibles dans le désolant état du scepticisme; *Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme*, ouvrage si bon, dit un auteur fort suspect, que le docteur Clarke y répondit par des injures. Ne prendrait-il pas comme tant d'autres les raisons pour des injures? Celles de Clarke étaient bien capables d'embarrasser son adversaire; *Discours sur les fondements et les preuves de la religion chrétienne*, avec une *Apologie de la liberté d'écrire*; *Modèle des prophéties littérales*. C'est une suite du livre précédent, réfuté par divers écrivains, surtout par le docteur Jean Rogers, dans sa *Nécessité de la révélation divine*. *Discours sur la liberté de penser*, ouvrage qui fit beaucoup de bruit dans sa naissance, et qui n'est plus lu qu'en Angleterre par les partisans de Collins. Il fut traduit en français en 1714, in-8.

COLLINS (Jean), né à Wood-Eaton, près d'Oxford, en 1624, membre de la société royale de Londres en 1667, procura l'édition des meilleurs livres de mathématiques. Il a publié aussi une *Arithmétique* en anglais, 1665, in-fol. On le nommait le *Mersenne anglais*, et il méritait ce titre. Il était en commerce avec tous les savants de l'Europe. Les Anglais prétendent qu'on peut prouver clairement par son *Commercium epistolicum de analysi promota*, imprimé in-4 en 1712, par ordre de la société royale, que c'est à lui qu'on doit l'invention de la méthode analytique. Ce mathématicien mourut en 1683.

* COLLINS (Williams), poète, né à Chichester en 1720, mort dans la même ville en 1786, fils d'un chapelier, publia en 1742 des *Eglogues persanes*, dont la couleur lui parut dans la suite si peu orientale qu'il les appelait lui-même ses *Eglogues Irlandaises*. En 1746, parurent ses *Odes descriptives et allégoriques*, qui obtinrent peu de succès, quoi-

qu'elles ne fussent pas à beaucoup près sans mérite. Une sorte d'aliénation mentale, dont il fut atteint dans les derniers temps de sa vie, ne lui permit guère de jouir de la succession d'un oncle qui le retira de la misère où il se trouvait depuis longtemps. Langhorne a publié, en un vol. in-12, ses *Œuvres poétiques*, qui ont été réimprimées en 1797, précédées de l'Essai sur l'auteur pour mistriss Barbault. Le docteur Johnson raconte qu'étant allé voir Collins, il le trouva lisant le Nouveau Testament : « Je n'ai lu, lui dit ce poète, qu'un seul » livre, mais c'est le meilleur de tous. »

* COLLINS (Jérémie), ecclésiastique irlandais, fit ses études à Bordeaux, et fut quelque temps chargé des intérêts du séminaire de cette ville. Son évêque, le docteur Moylan, le rappela en 1789 et le plaça à Cork dans la paroisse de Saint-Finbarr où il travailla 22 ans comme vicaire et 18 comme pasteur et grand-vicaire. Collins était le directeur d'une petite communauté de dames qui se consacraient à l'éducation des filles pauvres : cette institution est devenue l'ordre de la Présentation qui possède 30 maisons et donne gratuitement des leçons à 20,000 filles. Collins avait établi une autre congrégation pour les garçons. Ce vénérable ecclésiastique est mort à Cork, le 7 novembre 1829.

COLLIUS (François), docteur de Milan au xvi^e siècle, se rendit très-célèbre par son traité *De animabus paganorum*, publié en 2 vol. in-4, à Milan en 1622 et 1623, réimprimé en 1638 et 1640. Il y examine quel est le sort dans l'autre vie de plusieurs païens illustres. Il forme des conjectures sur des choses dont la connaissance n'appartient qu'à Dieu. Il ne désespère pas du salut des sept sages de la Grèce, ni de celui de Socrate; mais il damne sans miséricorde Pythagore, Aristote et plusieurs autres, quoiqu'il reconnaisse qu'ils ont connu le vrai Dieu. Il est à croire que si ce juge des morts avait bien apprécié la vie et le caractère de ses élus, il ne leur eût pas fait un meilleur sort qu'à ses réprouvés. Un auteur moderne, très-judicieux, leur trouve à peu près un mérite égal : il ne voit, dans ces anciens sages, qu'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant tour à tour d'en varier la forme, donnèrent dans les écarts les plus insensés. Il méprise ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémit; et ce moqueur cynique qui, la lanterne à la main, cherche l'homme en plein midi, et se condamne à n'habiter qu'un tonneau pour le plaisir puéril de l'ostentation; et ce vagabond superbe, qui jette ses biens à la mer pour aller redire de côte en côte qu'il porte tout avec lui. « Le fameux Socrate, poursuit-il, n'est » point exempt de tache; il s'en faut bien : l'amour » contre nature a flétri sa vie, et sa mort est dés- » honorée par ce lâche respect humain, qui lui fit » faire son bizarre sacrifice à Esculape. L'empereur » philosophe, dont le panégyrique coûta trente ans » de travail à Pline, s'abandonna aux dernières in- » famies. Il fut, jusqu'aux remontrances qu'il fit » Pline le jeune, un des plus cruels persécuteurs » des chrétiens. Le chef tant vanté de l'école péri- » patéticienne n'a pu cacher sa lâche passion pour

» une femme publique, qui lui fit supplanter son
 » meilleur ami. La mort de plusieurs autres n'est
 » devenue fameuse que par les excès et le déses-
 » poir qui la leur procurèrent. Ils n'étaient pas plus
 » irréprochables dans la recherche des honneurs et
 » des biens de la fortune, ces imposteurs qui fai-
 » saient de si belles leçons de désintéressement et
 » de modestie. Le cynique méprisant, dont nous
 » avons déjà parlé, foula aux pieds le faste de Pla-
 » ton, mais avec un orgueil plus fastueux encore
 » et plus insupportable. L'instituteur vanté d'A-
 » lexandre le Grand est compté parmi ses plus lâches
 » adulateurs. Pythagore et Zénon tentèrent d'in-
 » surper la souveraine puissance. Enfin, Hippias
 » périt en voulant subjuguier sa patrie. Tels étaient
 » les coryphées des sectes les plus fières de leurs
 » vertus : car je ne parle ni d'Epicure ni de son
 » école, ou de son *troussseau*, comme l'appellent
 » d'autres philosophes, qui, par ce mot seul, en-
 » donnent une idée juste quant à l'holisme et
 » aux devoirs. Voy. ANAKABA (Thomas), LUTEN,
 » ZENON, etc. Du reste, l'ouvrage de Collus n'est, à
 » proprement parler, qu'un jeu d'esprit choisi par
 » l'auteur, pour faire parade de son érudition. Il y eût
 » effectivement beaucoup dans son livre, mais il y
 » a encore plus d'inconsidération et de vanité. On a
 » aussi de lui *Conclusiones theologicæ*, 1609, in-4; et
 » un traité *De sanguine Christi*, plein de recherches
 » et de citations, digne du précédent, mais plus com-
 » mun; il parut à Milan en 1617, in-4.

COLLOREDO (Rodolphe), comte de Wald-Sée,
 chevalier de Malte, grand-prieur de Bohême, et
 maréchal général des armées des empereurs Fer-
 dinand II et Ferdinand III, se signala par sa valeur
 et par son attachement à la maison d'Autriche. Il
 mourut le 24 janvier 1637.

* COLLOREDO (Jérôme-Joseph-François de Paule
 de), archevêque de Salzbourg, et en cette qualité
 prince du Saint-Empire, légat apostolique et primat
 d'Allemagne, naquit le 31 mai 1732, et fut élevé au
 siège de Salzbourg le 14 mars 1772. Fils d'un mi-
 nistre de Joseph II, il seconda ce prince dans son
 plan de réformes ecclésiastiques. Il adressa, en
 1782, aux curés de son diocèse, une lettre pastorale
 dans laquelle il blâme le luxe des églises, désap-
 prouve les images et les tableaux, et taxe de su-
 perstition quelques pratiques de dévotion particu-
 lières aux catholiques. Dans la même lettre il ap-
 prend à ceux qui se destinent aux fonctions du
 ministère, que l'instruction qu'ils puiseraient dans
 l'Écriture sainte et les saints Pères ne ferait d'eux
 que des pasteurs médiocres, qu'ils doivent surtout
 s'appliquer à l'étude des beaux arts, de l'économie
 rurale, de la physique, de l'histoire naturelle. Ces
 sciences sont sans doute loin d'être déplacées dans
 un ministre de Dieu, mais ne peuvent guère être la
 matière d'une recommandation dans une instruc-
 tion pastorale. A ces instructions singulières l'ar-
 chevêque mêle quelquefois des assertions témé-
 raires; avançant que le culte des saints n'est pas
 un point essentiel de la religion, et en parlant avec
 peu de respect, il s'élève contre les *grimaces reli-
 gieuses* et la *charlatanerie ecclésiastique*. L'évêque
 de Pistoie et plusieurs autres prélats adoptèrent

cette doctrine : l'un d'eux, F. S. de Salm, évêque
 de Gurck, alla encore plus loin : il dispensa ses cu-
 rés du bréviaire. Heureusement d'autres prélats, à
 la tête desquels figurent le cardinal de Franken-
 berg, l'archevêque de Malines, et l'évêque de Neu-
 stad-Kerens, s'élèverent contre ces innovations.
 Cette lutte se termina à la mort de Joseph II en
 1790. On dit qu'à ses derniers moments ce prince
 regretta d'avoir été si mal conseillé. L'archevêque
 de Salzbourg vécut assez pour être témoin des fu-
 nestes suites de ces innovations; il en fut même la
 victime. Son siège, qui durait depuis 16 siècles, fut
 compris dans le système des sécularisations, et
 cessa d'exister. Retiré à Vienne, avec une pension
 qu'il avait reçue en indemnité, il y mourut le 20
 mai 1812. Si, comme archevêque, ColloreDO a mé-
 rité le blâme de tous ceux qui sont attachés au main-
 tien des traditions de l'Eglise et de sa discipline, il a,
 comme prince temporel, acquis l'amour et l'estime
 de ses sujets, par une sage administration. Il fit le
 sacrifice d'une partie de ses revenus pour préserver
 ses états de la famine; ordonna une nouvelle ré-
 partition d'impôts qui pesaient trop sur la classe in-
 dustrieuse et pauvre, s'appliqua à faire régner la
 justice, et encouragea l'étude des lettres, par la
 protection qu'il accorda aux savants.

* COLLOT (Gérmain), chirurgien français sous
 Louis XI, est le premier de la nation qui tena l'opé-
 ration de la pierre par le grand appareil. Avant lui
 on appelait des chirurgiens italiens pour cette ma-
 ladie. Collot les avait vu opérer, s'essaya sur des
 cadavres, et enfin sur un criminel condamné à
 mort. Ce misérable soutint courageusement l'opé-
 ration, et par ce moyen il racheta sa vie, Louis XI
 la lui ayant accordée en cas qu'il échappât, et ne
 fut plus tourmenté de la pierre. Collot fut récom-
 pensé comme il le méritait. Sa famille, héritière
 de son adresse, n'a cessé depuis de travailler avec
 les mêmes succès. — Philippe Collot, mort à Luçon
 en 1636, à 62 ans, mit en pratique les préceptes de
 l'art de ses pères avec une dextérité supérieure à
 celle qu'ils avaient montrée. Il dégagera leur ma-
 nière d'opérer de tout ce qu'elle avait de rude et
 de difficile. Il était tellement occupé à Paris, que le
 cardinal Chigi, depuis Alexandre VII, ne put l'en-
 gager de se rendre à Cologne.

* COLLOT (Pierre), docteur de Sorbonne et curé
 de Chevreuse, mort vers 1750, est auteur de plu-
 sieurs ouvrages, tous anonymes, souvent réim-
 primés. Les principaux sont : *L'esprit de saint Fran-
 çois de Sales*, Paris, 1727, in-8; *La vraie et solide
 piété expliquée par St. François de Sales*, 1728, in-8;
Conversations sur plusieurs sujets de morale, dédiées
 aux demoiselles de Saint-Cyr, Paris, 1733, in-12;
Instructions sur les dimanches et fêtes, 1734, in-12;
Explication des vérités de la religion chrétienne,
 1739, in-8.

* COLLOT-D'HERBOIS (Jean-Marie), Con-
 ventionnel, était comédien, et avait joué dans plu-
 sieurs villes, notamment à Lyon, où plus tard il se
 vengea cruellement de l'affront d'y avoir été sifflé.
 Il devint ensuite directeur d'un spectacle à Genève,
 et c'est là sans doute qu'il puisa ses premiers prin-
 cipes républicains qui dégénèrent plus tard en

une démence furieuse. Dans le fameux Noël de la Gironde, il est ironiquement appelé le *sobre Collot*, parce que, dans les dernières années de sa vie, il était presque continuellement ivre. Son audace, la force de son organe, et sa déclamation théâtrale lui donnèrent quelque ascendant dans le club des jacobins. Ce club ayant proposé un prix pour l'ouvrage le plus propre à faire connaître au peuple les avantages du nouvel ordre de choses (il s'agissait de la royauté constitutionnelle), Collot-d'Herbois composa l'*Almanach du père Gérard*, qui fut couronné. Dès ce moment il se crut appelé à remplir les plus hautes fonctions. La victoire de Bouillé sur les insurgés de Nancy était devenue impopulaire, et il imagina de faire tourner à son avantage cette disposition des esprits. Appuyé par les jacobins, il présenta à l'Assemblée législative une pétition en faveur de quelques soldats du régiment de Château-Vieux, que les lois de leur pays avaient envoyés aux galères de Brest, pour avoir pris part à la sédition. Sa démarche obtint un plein succès, et ses protégés regardés, comme des martyrs de la liberté, entrèrent en triomphe à Paris où une espèce de fête civique fut organisée en leur honneur. On les plaça sur un immense char, au haut duquel paraissait Collot, entouré de petits drapeaux tricolores. Ils furent même présentés à l'Assemblée nationale coiffés du bonnet rouge, et c'est de cette époque que les jacobins l'adoptèrent. Collot, n'ayant pu obtenir le ministère de la justice qu'il avait brigué, se déclara l'un des ennemis les plus acharnés de Louis XVI. Il figura, au 10 août, parmi les membres de la nouvelle municipalité, et présida l'Assemblée électorale qui le nomma, un des premiers, député à la Convention. Il contribua puissamment à faire adopter la proposition d'abolir la royauté, et fut envoyé, à la fin de 1792, à Nice, d'où il écrivit qu'il voyait la mort du roi. Il seconda Robespierre dans tous ses projets, fut un des plus ardents persécuteurs des Girondins, et, devenu membre du comité de salut public, contribua peut-être plus que personne aux excès qui signalèrent le règne de la terreur. On délibérait un jour dans ce comité sur le parti à prendre pour se délivrer des personnes suspectes, et quelques-uns étaient d'avis de les déporter : « Il ne faut rien déporter, dit Collot, il faut détruire tous les conspirateurs ; que les lieux où » ils sont détenus soient minés ; que la mèche soit » toujours allumée pour les faire sauter, si eux ou » leurs partisans osent encore conspirer contre la » république, » et il osa répéter le même vœu à la Convention. La manière dont il remplit les missions qui lui avaient été confiées, dans les départements du Loiret et de l'Oise, le fit juger digne d'être, avec Fouché, l'exécuteur des vengeances que la Convention se proposait de faire peser sur Lyon. Il y fit périr plus de seize cents personnes par les mains du bourreau, la fusillade et le canon. Un décret du 21 vendémiaire lui imposa le nom de *Commune-Affranchie*, et Collot écrivit à la Convention que le voyageur verrait avec satisfaction sur les débris de cette ville superbe et rebelle, des chaumières éparses que les amis de l'égalité s'empresseraient de venir habiter, etc. Il insulta par une proclamation à la

désolation générale, qu'il appelait une *faiblesse anti-républicaine*, et déclara qu'on traiterait comme suspects tous ceux qui laisseraient apercevoir quelque signe de compassion. Une pétition ayant été édictée contre lui, Collot, qui avait été rappelé à Paris, parvint à imposer silence à ses adversaires, et l'ordre de continuer les exécutions fut réitéré. Cependant la division commençait à se mettre parmi les chefs révolutionnaires. Collot-d'Herbois ayant été attaqué le 23 mai 1794, en rentrant chez lui, à une heure du matin, par un jeune homme nommé *Admiral*, qui lui tira deux coups de pistolet, vit son influence s'accroître par cet événement. Robespierre, jaloux de sa popularité, devint son ennemi, et forma avec Saint-Just et Couthon, ce ridicule triumvirat, dont la journée du 9 thermidor fut le terme. Collot, après avoir contribué à la chute de Robespierre, fut lui-même en butte aux dénonciations de ses collègues ; l'opinion publique se tourna contre lui ; et décrété d'accusation, il fut déporté à la Guyane avec Billaud-Varennes (*voy. ce nom*). Ses tentatives pour soulever les noirs le firent renfermer dans le fort de Sinnamary, où il fut attaqué d'une fièvre chaude. Dans un moment de délire, il but une bouteille de rhum qui lui brûla les entrailles, et, le 8 janvier 1796, au moment où on le transportait à l'hôpital de Cayenne, il expira dans les angoisses du remords, à l'âge de 43 ans. Outre l'*Almanach du père Gérard*, Paris, 1792, in-12, on a de lui un assez grand nombre de pièces de théâtre toutes fort médiocres, parmi lesquelles on distingue : *Le Procès de Socrate*, 1791, in-8 ; *Adrienne*, ou le secret de famille, 1790, in-8 ; *Le Paysan magistrat*, comédie imitée de Calderon, 1777, in-8 ; *Lucien ou les parents imprudents* ; les deux porte-feuilles, etc.

COLLUTHUS, prêtre et curé d'Alexandrie, devint schismatique dans le temps qu'Arius mit au jour ses erreurs, vers l'an 313. Il s'avisait d'ordonner des prêtres et eut la ridicule ambition d'usurper le gouvernement de son église, et de former un épiscopat imaginaire, sous prétexte que cela lui était nécessaire pour s'opposer avec succès aux progrès de l'arianisme. Cet hérétique enseignait que Dieu n'a point créé les méchants. Le concile d'Alexandrie le condamna en 319, et déposa les prêtres qu'il avait ordonnés.

COLMAN ou COLOMAN (saint), *Colomannus*, fut martyrisé en Autriche le 13 octobre 1012. Son corps fut transféré de Stolckeraw à Mœlck.

* COLMAN (Georges), auteur dramatique, né en 1755 à Florence, où son père était ministre d'Angleterre, près du grand duc de Toscane, fit ses études au collège de Westminster et se distingua de bonne heure par son goût pour la poésie. Il prit ses degrés à Oxford, et alla étudier la jurisprudence à Lincoln's-Inn, mais il ne fréquenta guère le barreau. En 1760, il donna au théâtre de Drury-Lane sa première pièce, *Polly-Honeycomb*, qui fut applaudie, et, en 1761, la *femme jalouse*, imitée par Desforges (*voy. ce nom*). Colman produisit successivement plusieurs autres comédies, dont une, le *Mariage clandestin*, en société avec Garrick. Il devint propriétaire de la *Chronique de Saint-James*,

recueil périodique dans lequel il inséra un grand nombre de morceaux pleins de verve et d'originalité. La mort de lord Bath, arrivée en 1764, et celle de son héritier le général Pultney, en 1767, assurèrent à Colman une fortune indépendante. Il publia vers cette époque, une traduction estimée des *Comédies de Térence*, et dirigea successivement les théâtres de Covent-Garden et de Hay-Market. Colman donna, en 1783, une traduction de l'*Art poétique* d'Horace, avec un commentaire dans lequel il émet l'opinion que cette épître du poète latin, intitulée mal à propos *Art poétique*, est adressée à un des petits-fils de Pison, pour le guérir d'un penchant pour la poésie qui n'était pas accompagné de talent. Colman mourut à Paddington, le 14 août 1794, des suites d'une attaque de paralysie qui lui fit perdre la raison. Ses *Œuvres dramatiques* ont été recueillies à Londres en 4 vol., in-8, 1777, et ses opuscules en prose, en trois vol. ibid., 1787. Cet écrivain était extrêmement petit, et il plaisantait le premier sur sa taille. Il disait que sur les grandes routes, lorsqu'il voyageait, les commis ne manquaient jamais de fermer les barrières à son approche, croyant voir venir à eux un cheval échappé, parce que son corps était entièrement caché par la tête et le cou du cheval.

COLMENAR (don Jean-Alvarez de) est auteur des *Délices de l'Espagne et du Portugal*, ouvrage curieux et beaucoup plus exact que ces sortes de descriptions n'ont coutume de l'être. L'édition la plus belle est celle de Leyde, 1715, 6 vol. in-8; mais elle est très-défigurée par les artifices et les impostures d'un sectaire fanatique, qui a laissé jusque sur les estampes l'empreinte de sa haine contre l'Eglise catholique. On a encore du même les *Annales d'Espagne et de Portugal*, Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4, et 8 vol. in-12.

COLMENARES (Diégo), espagnol natif de Ségovie, curé de la paroisse de Saint-Jean, dans la même ville, mourut en 1631. On a de lui l'*Histoire de la ville de Ségovie, avec l'abrégé de celle de Castille*, Ségovie, 1637, in-fol., en espagnol.

* COLNET (Charles-Joseph-Auguste-Maximilien de), né à Mondrepy, en Picardie, le 7 décembre 1768, fit ses premières études au collège de Rehai, dirigé par les oratoriens, et entra ensuite à l'école militaire, où il fut le camarade de Bonaparte; mais il n'y resta que deux ans, et finit ses classes à la Flèche. Quand il sortit du collège, il vint à Paris étudier la médecine sous Cabanis et Corvisart, moins par goût pour cet art, que pour se soustraire à la réquisition; il y acquit en peu de temps des connaissances qui lui servirent dans l'occasion. Forcé de quitter la capitale par suite du décret qui bannissait les nobles, il se réfugia à Chaulny, chez un apothicaire, et y passa deux ans, livré exclusivement à l'étude des lettres. Il revint à Paris en 1797, et prit une boutique de libraire. A cette époque il rédigea les *Mémoires secrets de la république des lettres*, dont le dixième numéro fut saisi, et les *Etrennes de l'Institut*, qui eurent le même sort. Il attaquait dans cet ouvrage, avec la plus grande énergie, l'organisation alors récente de ce corps littéraire d'où l'on avait banni Delille, La

Harpe et Fontanes, pour y admettre de mauvais poètes et des athées. Le 18 brumaire avait donné à Colnet l'espoir que son ancien camarade Bonaparte rétablirait la monarchie des Bourbons, et il en était tellement convaincu, qu'il consentit à insérer une ode en son honneur dans l'ouvrage périodique qu'il rédigeait. Déçu dans ses espérances, Colnet lui déclara la guerre, et ne consentit jamais à poser les armes. Il publia, en 1800, deux satires très-spirituelles : *La fin du dix-huitième siècle*, et *Mon Apologie*, où les saines doctrines littéraires sont revêtues des formes les plus piquantes. En 1810 parut son poème : *L'Art de dîner en ville*, qui eut un grand succès. Il ne profitait pas pour lui-même des conseils qu'il y donnait aux poètes, car c'est à peine si, dans le cours de sa vie, il a dîné dix fois en ville. Il haïssait l'étiquette, et cet homme qui recevait tant de visites, n'en rendait jamais aucune. Une chose digne de remarque, c'est que cet écrivain si piquant, habitué à ne saisir que le côté ridicule des objets, était doué d'un caractère grave et sérieux et de la sensibilité la plus profonde. En 1810, Colnet inséra des articles dans le *Journal des Arts*. En 1811, il passa au *Journal de Paris*, qu'après la seconde restauration il abandonna pour le *Journal général*. Arrêté en 1815, comme prévenu de correspondance avec Gand, il dut sa liberté au crédit de M. Jay. En octobre 1816, il s'attacha à la rédaction de la *Gazette de France*, et continua d'y travailler pendant 16 ans. En 1829, il se retira à Belleville, où le surprit la révolution de juillet qui le priva de ses pensions et d'une partie du fruit de ses économies. Depuis plusieurs années il avait prévu que l'esprit d'indépendance et de désordre, en pénétrant dans toutes les classes, amènerait en France un grand bouleversement; il était convaincu que tout finirait par le sabre, et on l'a entendu dire plusieurs fois : « Celui qui doit nous gouverner » un jour fume à présent sa pipe dans quelque » corps-de-garde. » Sa haine pour la révolution s'accrut encore à la vue des dévastations du 13 février 1831. Qu'on se figure ce qu'il éprouva dans cette journée, lorsqu'il vit flotter sur la rivière tous les volumes de cette belle bibliothèque de l'archevêché, qu'il avait été chargé lui-même de mettre en ordre, à l'époque où le cardinal Fesch devait être archevêque de Paris. Il exprima son indignation dans une foule d'articles qui répondaient aux sympathies de tous les hommes éclairés. La mort vint le surprendre au milieu de ses travaux, dans une petite chaumière qu'il avait fait bâtir, et dont il n'a joui que deux mois. Il s'éteignit le 29 mai 1832, sans douleur, sans agonie, et consolé par l'espoir d'un monde meilleur. Ses principes religieux ne l'avaient jamais abandonné, et il avait pris pour devise cette maxime si vraie, si profonde de Bacon : « Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène. » Il ne fut membre d'aucune académie, et quand on l'engageait à se mettre sur les rangs pour l'Institut : « J'aime mieux, répondait-il, que l'on demande » pourquoi je n'en suis pas, que si l'on demandait » pourquoi j'en suis. » Les articles si remarquables qu'il a donnés aux journaux ont été réunis dans

l'Hermitte du faubourg Saint-Germain. On a publié sous le nom de *l'Ermitte de Belleville*, Paris, 1853, 2 vol. in-8, un choix d'opuscules politiques, littéraires et satiriques de Colnet, tirés de la *Gazette de France* et autres recueils périodiques.

COLOMB (Christophe) naquit en 1441, dans l'état de Gênes (1). Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, lui firent goûter la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté jusqu'alors; et par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère, ou par un raisonnement tiré de la disposition du monde, il jugea, dit-on, qu'il devait y en avoir un autre; il résolut d'aller le découvrir. Quelques auteurs racontent la chose un peu différemment. (Voy. BEHAÏM.) La ville de Gênes l'ayant traité de visionnaire, et Jean II, roi de Portugal, ayant refusé son service, Colomb se rendit à la cour d'Espagne, où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux. Des îles Canaries où il mouilla, il ne mit que 53 jours pour découvrir la première île de l'Amérique, en 1492. Pendant ce petit trajet, son équipage ne cessa de murmurer, il y en eut même qui dirent assez haut que le plus court était de jeter dans la mer cet aventurier, qui n'avait rien à perdre, et qu'ils en seraient quittes en disant qu'il y était tombé en contemplant les astres. Mais dès que ses compagnons de voyage eurent pris terre à l'île de Guanahani, l'une des Lucayes, ils saluèrent en qualité d'amiral et de vice-roi ce téméraire qu'ils voulaient noyer. Les insulaires, effrayés à la vue des trois bâtiments espagnols, gagnèrent les montagnes; Colomb ne put prendre qu'une femme, à laquelle il fit donner du pain, du vin, des confitures et quelques bijoux: ce bon traitement fit revenir les Sauvages. Les Castillans leur donnaient pour de l'or, ce qu'en Europe on ne s'aviserait pas de ramasser, des pots de terre cassés, des morceaux de verre et de faïence. Le cacique ou le chef de ces insulaires, leur permit de construire un fort de bois dans l'île qu'ils avaient appelée *l'Espagnole*. Colomb y laissa 58 des siens et partit pour l'Europe. Ferdinand et Isabelle le reçurent comme il le méritait; ils le firent asseoir et couvrir en leur présence comme un grand d'Espagne, l'anoblirent lui et toute sa postérité, le nommèrent grand-amiral et vice-roi du nouveau Monde, et le renvoyèrent avec une flotte de 17 vaisseaux en 1493. Il découvrit de nouvelles îles, comme les Caraïbes et la Jamaïque. Il serait mort de faim dans cette dernière île, sans un stratagème singulier. Il devait y avoir bientôt une éclipse de lune: il envoya chercher les sauvages des environs, leur reprocha leur dureté à son égard, les menaça qu'ils seraient bientôt un exemple terrible de la vengeance du Dieu des Espagnols, et leur prédit que dès le soir la lune rougirait, s'obscurcirait et leur refuse-

rait sa lumière. L'éclipse commença effectivement quelques heures après. Les Sauvages épouvantés, poussant des cris effroyables, allèrent se jeter aux pieds de Colomb, en lui jurant de ne plus le laisser manquer de rien. Colomb, après s'être fait prier quelque temps, se radoucit, et leur promit de demander à son Dieu de faire reparaitre la lune. Elle reparut quelques moments après; et les infidèles, qui le regardaient déjà comme un homme d'une nature supérieure, furent convaincus qu'il disposait à son gré du ciel et de la terre. Ce fut au retour de cette expédition, en 1505, qu'il confondit ses envieux par une plaisanterie devenue célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes, dues à un peu de hardiesse et à beaucoup de bonheur. Il leur proposa de faire tenir un œuf droit sur sa pointe, et aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf en appuyant un peu dessus, et le fit ainsi tenir. Rien n'était plus aisé, dirent les assistants. — *Je n'en doute point*, leur dit Colomb, *mais personne ne s'en est avisé, et c'est ainsi que j'ai découvert les Indes.* C'étaient ces mêmes envieux qui l'avaient mis mal auprès de Ferdinand et d'Isabelle. Des juges envoyés sur ses vaisseaux mêmes dans son second voyage pour veiller sur sa conduite, la ramenèrent en Espagne, les fers aux pieds et aux mains. On le retint quatre années, soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert, comme ses ennemis l'avaient insinué, soit qu'on voulût lui donner le temps de se justifier. Enfin, on l'avait renvoyé dans son nouveau monde; et c'était dans cette troisième course qu'il avait aperçu le continent à dix degrés de l'équateur, et la côte où l'on a bâti Carthagène. Colomb, de retour de ce dernier voyage, termina peu après à Valladolid, en 1506, à 64 ans, une carrière plus brillante qu'heureuse. On a de ce célèbre navigateur *De insulis nuper inventis, epistola*, dans le second tome de l'*Hispania illustrata*, et dans les *Gesta Dei per Francos*: l'original est en espagnol; il a été traduit en latin par Aliandre de Cosco. On lui a élevé une statue dans Gênes. Ferdinand Colomb, son fils, écrivit la *Vie de son père*, traduite en français, Paris, 1681, 2 vol. in-12. Améric Vespuce, négociant Florentin, a joui de la gloire d'avoir donné son nom à la nouvelle moitié du globe. Il prétendit avoir découvert le premier le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, dit l'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale*, la gloire n'en serait pas à lui; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage. Colomb en avait déjà fait trois, en qualité d'amiral et de vice-roi, 5 ans avant qu'Améric Vespuce en eût fait un en qualité de géographe. Quant à Martin Behaïm, auquel plusieurs auteurs attribuent la première connaissance du Nouveau-Monde, il est certain, supposé qu'il l'ait eue effectivement, qu'il ne fit rien pour la perfectionner, mais il paraît vrai néanmoins que Colomb a tiré parti des notices qu'il en a laissées. Voy. BEHAÏM, et L. BOSSU.

COLOMB (don Barthélemi), frère de Christophe, se fit un nom par les cartes marines et les sphères, qu'il faisait fort bien pour son temps. Il avait passé

(1) Les villes de Savone et de Gênes et les villages de Cogorolo et de Nervi se disputent l'honneur d'avoir donné, le jour, à Christophe Colomb. Napione a démontré que sa famille était établie depuis plusieurs siècles à Cuccaro dans le Montferrat. Voy. la brochure de M. Lanjuinais ayant pour titre: *Christophe Colomb, ou Notice d'un livre Italien concernant cet illustre navigateur*, Paris, 1809, et les *Dissertatione* de l'abbé Cancellieri publiées à Rome, en 1809, in-8.

d'Italie en Portugal avant son frère, dont il avait été le maître en cosmographie. Don Ferdinand Colomb, son neveu, dit que son oncle s'étant embarqué pour Londres, fut pris par des corsaires, qui le menèrent dans un pays inconnu, où il fut réduit à la dernière misère; qu'il s'en tira en faisant des cartes de navigation; et qu'ayant amassé une somme d'argent, il passa en Angleterre, présenta au roi une mappe-monde de sa façon, lui expliqua le projet que son frère avait de pénétrer dans l'Océan, beaucoup plus avant qu'on n'avait encore fait: que ce prince le pria de faire venir Christophe, promettant de fournir à tous les frais de l'entreprise; mais que celui-ci ne put venir, parce qu'il était déjà engagé avec la couronne de Castille. Une partie de ce récit, et surtout cette proposition faite au roi d'Angleterre, paraissent imaginaires. Quoi qu'il en soit, Barthélemy eut part aux libéralités que le roi de Castille fit à Christophe; et en 1493, ces deux frères, et Diègue Colomb, qui était le troisième, furent anoblis. Don Barthélemy partagea avec Christophe les peines et les fatigues inséparables des longs voyages où ils s'engagèrent l'un et l'autre. Il mourut à Saint-Domingue en 1514, comblé d'honneurs et de biens.

COLOMB (don Ferdinand), fils de Christophe, entra dans l'état ecclésiastique, et forma une riche bibliothèque qu'il laissa en mourant à l'église de Séville. C'est cette bibliothèque qu'on a surnommée la *Colombie*. Il écrivit la *Vie* de son père, vers l'an 1530. *Voy. Colomb* (Christophe).

COLOMBAN (saint), né en Irlande vers l'an 540, apprit dès sa jeunesse les arts libéraux, la grammaire, la rhétorique, la géométrie. La nature l'avait doué de toutes les qualités de l'esprit et de tous les agréments de la figure. Il craignit les attraites de la volupté, et les vains plaisirs que le monde lui promettait, et se mit sous la conduite d'un saint vieillard, nommé Silène, dans le monastère de Bancon. Pour se détacher de plus en plus du monde, il passa dans la Grande-Bretagne, et de là dans les Gaules avec douze religieux. Un vieux château ruiné, dans les déserts des Vosges, fut sa première retraite. Une foule de disciples s'étant présentés à lui, il bâtit, vers l'an 600, un monastère dans un endroit plus commode, à Luxeuil, et bientôt un autre à Fontaine. Le roi Thierry l'exila à Besançon, à la sollicitation de Brunebaut, à laquelle le saint abbé donnait vainement des avis salutaires, avec une franchise inconnue de nos jours. Il passa ensuite en Italie, fonda l'abbaye de Bobio, et y mourut le 21 novembre 615, après avoir vu la vérification de la terrible prophétie qu'il avait faite, touchant la réunion de toutes les couronnes de France sur la tête de Clotaire. On a de lui une *Règle* qui a été longtemps pratiquée dans les Gaules, quelques pièces de *poésies*, quelques *lettres*, et d'autres ouvrages ascétiques qui se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. Ce saint est fort maltraité par l'abbé Velly dans son *Histoire de France*; mais il est justifié d'une manière victorieuse des fausses imputations de cet écrivain, dans l'avertissement du 12^e volume de l'*Histoire littéraire de France* (page 9.), par les bénédictins de

Saint-Maur; quoiqu'on ne puisse s'empêcher de lui souhaiter dans quelques occasions, surtout dans ses disputes sur la Pâque, où il se rapprochait des *quartodécimans*, plus de docilité et de modération. Ses *Œuvres* ont été recueillies et ornées de remarques par Patrice Flemingus, et publiées par Thomas Sirinus, Louvain, 1667, in-folio.

COLOMBE (sainte), vierge et martyre de Cordoue, fut mise à mort par les Sarrasins en 853. — Il y a une autre sainte COLOMBE, vierge et martyre de Sens, où l'on croit qu'elle reçut la couronne du martyre en 273.

COLOMBEL (Nicolas), peintre, élève d'Eustache Le Sueur, né à Sotteville, près de Rouen, en 1646, demeura longtemps en Italie pour se former sur Raphaël et le Poussin, qu'il n'a cependant guère suivis. Son dessin est correct, ses compositions riches et accompagnées de beaux fonds d'architecture qu'il entendait bien, de même que la perspective. Mais son ton de couleurs est trop dur, et ses têtes, très-communes, se ressemblent toutes. Son chef-d'œuvre est un *Orphée jouant de la lyre*, qui est à la ménagerie de Versailles. Colombel mourut à Paris en 1717, à 71 ans. Il était membre de l'académie de peinture.

COLOMBI (Jean), jésuite, né en 1592, à Manosque en Provence, enseigna successivement différentes sciences dans les collèges de son ordre. Il mourut en 1679 à Lyon après avoir publié plusieurs ouvrages, dans lesquels il y a de l'érudition et de la critique. Les principaux sont: *Hierarchia angelica et humana*, Lyon, 1647, in-fol.; *In S. Scripturam*, ibid., 1636, in-fol., tome 1; *Historia Guillelmi junioris, comitis Forcalquierii*, Lyon, 1663, in-12. Ce Guillaume le jeune est mort en 1207. *De rebus gestis episcoporum Sistariensium*, Lyon, 1663, in-8; *De Manuesca urbe*. Il fait un bel éloge de la ville de Manosque, de sa situation pittoresque, de la fertilité de son territoire. *De rebus gestis episcoporum Vasionensium*, Lyon, 1636, in-4... *Episcoporum Valentinorum et Diensium*, 1658, in-4... *Vivariensium*, 1631, in-4. La plupart de ces ouvrages historiques ont été réunis en 1 vol. in-fol., Lyon, 1668.

* COLOMBIER (Jean), né à Toul le 2 décembre 1736, fut d'abord chirurgien-major d'un régiment de cavalerie, et après avoir complété son instruction médicale, se fit recevoir docteur à Paris en 1767. Plus tard il obtint la place d'inspecteur-général des hôpitaux et prisons du royaume. Il eut beaucoup de part à l'établissement de l'hospice de Vaugirard et de l'hôtel de la Force, ainsi qu'aux premières réparations de l'Hôtel-Dieu, et à la réforme des hôpitaux de Lyon. Le roi le récompensa de ses services par le cordon de St.-Michel et en le nommant conseiller d'état, chargé de l'inspection générale des hôpitaux militaires. Il mourut le 4 août 1789, épuisé par un travail opiniâtre. On a de lui: *Code de médecine militaire pour le service de terre*, 1772, 3 vol. in-12; *Préceptes sur la santé des gens de guerre*, ou *Hygiène militaire*, Paris, 1773, in-8, réimprimé sous le titre d'*Avis aux gens de guerre*, 1779, in-8; *Médecine militaire*, ou *Traité des maladies tant internes qu'externes, auxquelles les militaires sont exposés*, Paris, 1778, 7 vol. in-8. On

reproche à cet ouvrage d'être trop diffus et de contenir quelques projets inexécutables. *Du lait considéré dans tous les rapports*, Paris, 1782, in-8, première partie; on lui doit encore l'édition des *Œuvres posthumes* du chirurgien Pouteau, Paris, 1783, 3 vol. in-8.

COLOMBIÈRE (Claude de la), jésuite célèbre, né en 1641, à Saint-Symphorien d'Ozon, entre Lyon et Vienne, se fit un nom par ses talents pour la chaire. La cour du roi Jacques l'écouta pendant deux ans avec plaisir et avec fruit; mais accusé et non convaincu d'être entré dans une conspiration, il fut banni de l'Angleterre. Il mourut à l'âge de 41 ans, en 1682, à Parai, dans le Charolais. C'est lui qui, avec Marie Alacoque, a donné une forme à la célébration de la solennité du *Cœur de Jésus*, et qui en a composé l'office. Ce jésuite avait l'esprit fin et délicat, et on le sent malgré l'extrême simplicité de son style, dit l'abbé Trublet, en parlant de ses *sermons* publiés à Lyon, 1737, en 6 vol. in-12. Il avait surtout le cœur vif et sensible; c'est l'onction du Père Cheminai, mais avec plus de feu: l'amour de Dieu l'embrasait. Tout dans ses sermons respire la piété la plus tendre, la plus vive: je n'en connais point même qui ait ce mérite dans un degré égal, et qui soit plus dévot sans petitesse. Le célèbre Patru, son ami, en parlait comme d'un des hommes de son temps, qui pénétrait le mieux les finesses de notre langue. On a encore de lui des *Réflexions morales* et des *Lettres spirituelles*.

COLOMBIÈRE. Voy. VULSON.

COLOMBINI (saint Jean), fondateur de l'ordre des jésuites de Saint-Jérôme, était natif de Sienne. Son esprit de retraite, ses austérités, sa piété répandirent tant d'édification, que plusieurs personnes désirèrent de l'imiter, et en peu de temps, on vit naître un nouvel ordre de religieux. Urbain V approuva cet institut en 1367, à Viterbe. Jean Colombini ne survécut que de trente-cinq jours à cette approbation, étant mort le 31 juillet 1367. Ses religieux suivirent la règle de saint Augustin. Le nom de *jésuites* leur fut donné, parce que le fondateur avait toujours le nom de *Jésus* à la bouche. Ils y ajoutèrent celui de saint Jérôme, parce qu'ils le prirent pour leur protecteur. Pendant plus de deux siècles, les jésuites n'ont été que frères lais. Paul V leur permit, en 1606, de recevoir les ordres sacrés. Dans la plupart de leurs maisons, ces religieux s'occupaient à la pharmacie. Clément IX les supprima en 1668. Il y a cependant encore en Italie quelques maisons de religieuses du même ordre. Le pieux Moriggia, général des jésuites, a écrit la *Vie de Jean Colombini*, et celle de ses premiers disciples.

COLOMBO (Réaldo), célèbre anatomiste du xvi^e siècle, né à Crémone, a répandu beaucoup de lumières sur divers points d'anatomie, et décrit avec plus d'exactitude et de clarté que Servet, la circulation pulmonaire. On lui doit *De re anatomicâ, libri XV*, Venise, 1539, in-folio; ouvrage qui lui fit une grande réputation, et qui obtint plusieurs éditions. Les meilleures sont celles de Paris, 1562, in-8, et Francfort, 1590, à cause des observations de Jean Posthius.

* COLOMBO (Dominique), poète, né à Brescia en janvier 1749, eut dès sa jeunesse une inclination presque invincible pour la poésie pastorale. Il embrassa l'état ecclésiastique, mais un peu contre son goût, comme il le rapporte lui-même dans sa vie en vers. Nommé professeur de belles-lettres à Brescia, il eut la gloire de voir sortir de son école plusieurs élèves qui se sont distingués. Ayant osé critiquer le style adopté par Alfieri dans ses tragédies, les partisans de ce grand poète lui répondirent très-vivement. Cette dispute l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans les champs de Gabbiano, où il vécut au milieu des bergers. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français, il eut quelques persécutions à essuyer pour avoir voulu protéger sa commune, dont il avait été nommé officier municipal, contre des commissaires chargés d'y faire des réquisitions de grains. Au rétablissement de la paix, il fut appelé de nouveau à la chaire d'éloquence de Brescia; mais il refusa de quitter son cher village de Gabbiano, où il mourut le 2 avril 1813. Parmi ses ouvrages, on distingue deux éloges dont le sujet est la prise et la ruine de Brescia, au xv^e siècle, insérées dans le *Journal encyclopédique* de Milan (tome 10, 1781; tome 5, 1792). *I Piaceri della solitudine*, Brescia, 1781; *Il dramma e la tragedia d'Italia, dissertazione*, Venise, 1794; *Sciolti campestri*, Brescia, 1796.

COLOMEZ (dom Juan), jésuite espagnol, né à Valence en 1732, se retira en Italie après la suppression de son ordre, et y composa trois *tragédies* en vers italiens, qui méritèrent les éloges des littérateurs italiens: la première, intitulée *Coriolan*, parut en 1779; *Inès de Castro*, la seconde, en 1781, et *Scipione à Carthage*, en 1783.

COLOMIÈS (Paul), né à la Rochelle en 1638, d'un médecin protestant, parcourut la France et la Hollande, et mourut à Londres en 1692. La république des lettres lui doit plusieurs ouvrages sur les citoyens qui l'ont illustrée: *Gallia orientalis*, réimprimée en 1709, in-4, avec ses autres *opuscules*, par les soins du savant Fabricius, Paris, 1731, avec les notes de M. de la Monnoye. Cet ouvrage, plein d'érudition, roule sur la vie et les écrits des Français, savants dans les langues orientales. *Italia et Hispania orientalis*, avec des notes de Wolf, Hambourg, 1730, in-4, dans le goût du précédent; *Bibliothèque choisie*, en français, réimprimée en 1731, à Paris, avec les remarques de La Monnoye; on y voit une grande érudition bibliographique; *La vie du père Sirmond*, 1671, in-12; *Theologorum presbyterianorum icon*. Il fait éclater dans cet ouvrage son attachement pour le parti des évêques. Le ministre Juriu, beaucoup moins impartial et moins honnête homme que Colomiès, le traita fort mal dans son livre de l'*Esprit d'Arnauld*. Des *opuscules critiques et historiques*, recueillis et mis au jour en 1709, par Albert Fabricius; *Mélanges historiques*, etc., in-12. C'est un recueil de plusieurs petits traits curieux et agréables, sur quelques gens de lettres. Il a composé plusieurs autres ouvrages que nous ne pouvons citer ici. Colomiès n'était pas un savant à découvertes. Son talent était de profiter de ses lectures: il mettait à part les choses singulières,

et en ornait ses livres. Il y a du bon dans les siens ; mais l'ordre y manque. Il connaissait bien la bibliographie, et il a été utile à ceux qui se sont appliqués à cette science.

* **COLOMME** (Jean-Baptiste-Sébastien), supérieur des barnabites, né à Pau le 12 avril 1712, mort à Paris en 1788. On lui doit : *Vie chrétienne ou Principes de la sagesse*, 1774, 2 vol. in-12 ; *Dictionnaire portatif de l'écriture sainte*, 1775, in-8 ; *Manuel des religieuses*, 1779, in-12 ; *Eternité malheureuse*, ou *Les supplices éternels des réprouvés*, traduit du latin de Drexelius, Paris, 1788, in-12, avec une préface contre les incrédules ; une nouvelle traduction des *Opusculs de Thomas à Kempis*.

COLOMNA. Voy. **COLONNE** (Fabio).

* **COLON** (François), né à Nevers en 1764, étudia la médecine à Paris, et devint chirurgien de l'hospice de Bicêtre. Il proposa plusieurs réformes utiles qui ont été adoptées, et fut un des premiers et des plus ardents propagateurs de la vaccine, dont il a préconisé les avantages dans plusieurs écrits : *Essai sur l'inoculation de la vaccine*, Paris, 1801, in-8, traduit en hollandais et en espagnol ; *Recueil d'observations et de faits relatifs à la vaccine*, Paris, 1801, in-8 ; *Précis des contre-épreuves varioliques*, *Histoire de l'introduction et des progrès de la vaccine en France*, etc. Colon est mort le 17 juillet 1812, à Montfort près d'Auxerre, où depuis plusieurs années il exerçait avec un noble désintéressement les devoirs de son état et les fonctions de maire.

COLONIA (Dominique de), né à Aix en 1660, jésuite en 1693, mourut à Lyon en 1741. Cette ville qui le posséda pendant 39 ans, lui faisait, par estime et par reconnaissance, une pension annuelle. Les fruits de ses travaux littéraires sont : une *Rhétorique* en latin, 1710, in-12, imprimée jusqu'à vingt fois, ouvrage très-méthodique, et orné d'exemples bien choisis ; la *Religion chrétienne autorisée par les témoignages des auteurs païens*, Lyon, 1718, 2 vol. in-12. 2^e éd. revue et précéd. d'une notice historique par M. l'abbé La Bouderie, Paris, 1826, in-8, fig. Colonia avait lu cet ouvrage par parties dans l'académie de Lyon, dont il était membre ; cette compagnie applaudit à l'entreprise et à l'exécution. L'auteur n'avait jamais séparé l'étude de la religion, de celle des auteurs profanes : on le voit assez par les recherches qui enrichissent cet ouvrage. *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, avec une *Bibliothèque des auteurs lyonnais sacrés et profanes*, Lyon, 1729-1730, 2 vol. in-4. L'historien a omis beaucoup d'écrivains lyonnais, et a parlé ou superficiellement ou inexactement de plusieurs autres. *Antiquités de la ville de Lyon, avec quelques singularités remarquables*, Lyon, 1701, in-4 ; *Bibliothèque des livres jansénistes*, 2 vol. in-12, censurée à Rome en 1749, refondue, corrigée et augmentée, sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes*, 1732, 4 vol. in-12, (les trois derniers volumes sont du père Patouillet). On trouve à la fin une *Bibliothèque anti-janséniste*. Son zèle contre cette secte la lui fait souvent apercevoir où elle n'est pas : ce qui peut être en partie l'effet de sa précipitation ou d'un excessif attachement à des sentiments qui ne sont que des opinions ; et en partie de la difficulté de saisir tou-

jours avec sûreté et avec justesse les traces d'une hérésie insidieuse et dissimulée, qui, plus que toute autre, a su s'envelopper dans les équivoques et les subtilités du langage. Le père de Colonia était très-versé dans l'étude de l'antiquité et la connaissance des médailles ; s'il est vrai qu'il se trompa un jour sur une pièce de nouvelle fabrique, qu'il crut être fort ancienne, on aurait tort de conclure de là contre son savoir réel, puisqu'il n'y a aucun genre de sciences où les plus habiles n'aient fait des bévues, et que d'ailleurs l'étude des antiques offre des occasions d'erreur, où les savants sont pris plus aisément que les ignorants.

COLONNA (Victoria). Voy. **AYALOS**.

COLONNE (Jean) est un de ceux qui ont le plus contribué à la grandeur et à l'élévation de sa famille, l'une des plus illustres d'Italie, et très-féconde en grands hommes. Fait cardinal par Honorius III en 1216, et déclaré légat de l'armée chrétienne, il contribua beaucoup à la prise de Damiette, par l'ardeur avec laquelle il anima les chefs et les soldats. Les Sarrasins l'ayant fait prisonnier, le condamnèrent à être scié par le milieu du corps ; mais sur le point de subir ce supplice barbare, sa constance surprit si fort ces infidèles, qu'ils lui donnèrent la vie et la liberté. Il mourut en 1245. L'hôpital de Latran est un monument de sa piété.

COLONNE (Jean), dominicain, de la même famille que le précédent, archevêque de Messine, fut chargé de plusieurs affaires importantes. Il mourut en 1280. On a de lui : *Traité de la gloire du Paradis* ; un autre *du malheur des gens de cour* ; *La mer des histoires*, jusqu'au règne de saint Louis, roi de France. Il ne faut pas confondre ce livre avec une compilation intitulée *La mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. et depuis avec des augmentations. Celle-ci est d'un théologien jacobin, nommé Brochart, qui la fit paraître en latin l'an 1475, sous le titre de *Rudimentum novitiorum*, in-folio.

COLONNE (Gilles), autrement **GILLES de Rome** (*Egidius Romanus*), général des augustins, puis archevêque de Bourges, fut le premier de son ordre qui enseigna dans l'université de Paris. Il assista au concile de cette ville de l'an 1281, où, quoique simple docteur, il parla pour les évêques contre les frères mendiants. Son siècle, selon la coutume d'alors de caractériser les docteurs célèbres par quelque épithète propre, le surnomma le *docteur très-fondé* (*Doctor fundatissimus*). Philippe le Hardi, à qui son mérite l'avait rendu cher, lui confia l'éducation de Philippe le Bel. Le maître inspira à son élève le goût des belles-lettres. Ce fut pour ce prince qu'il composa le traité *De regimine principis*, 1473, in-fol., sans nom de ville. Dans un chapitre de son ordre, on statua qu'on recevrait ses opinions dans les écoles. Colonne mourut à Avignon en 1316. Son corps fut porté à Paris, où l'on voyait son tombeau, chargé de cette épitaphe emphatique : *Hic jacet aula morum, vite munditia, archi-philosophie Aristotelis perspicacissimus commentator, clavis et doctor theologie, etc.* On a encore de lui divers ouvrages de philosophie et de théologie, Rome, 1535, in-fol.

COLONNE (Jacques) fut élevé au cardinalat par

Nicolas III. Il eut beaucoup de part aux démêlés qui agitérent Rome sous Boniface VIII. La famille de ce pontife, qui était celle de Cajetan, du parti des guelfes, n'avait jamais été en bonne intelligence avec celle des Colonne, de la faction des gibelins. Les cardinaux de cette famille s'étaient opposés à l'élection de Boniface. Jacques Colonne et Pierre son neveu, cardinal comme lui, fâchés de n'avoir pas réussi à l'exclure, et craignant peut-être son ressentiment, se jetèrent dans Palestrine, où Sciarra Colonne, un de leurs cousins, commandait alors, et levèrent l'étendard de la rébellion. Boniface s'étant rendu maître de la ville, lança les foudres ecclésiastiques contre les séditeux, priva Jacques et Pierre de la pourpre, excommunia Sciarra, et mit leurs têtes à prix. Sciarra, fuyant pour se mettre en sûreté, fut pris sur mer par des pirates, et mis à la chaîne. Philippe le Bel le fit délivrer à Marseille, où les pirates l'avaient conduit, et l'envoya en Italie, l'an 1303, avec Guillaume de Nogaret, pour enlever Boniface. Ils surprirent le pontife à Anagni, où l'on dit que Sciarra Colonne lui donna sur la joue un coup de son gantelet. (Voy. BONIFACE VIII.) Jacques Colonne mourut en 1318.

COLONNE (François), né à Venise, et mort en cette ville en 1527, à l'âge de 94 ans, était jacobin. Il s'est fait connaître par un livre singulier et rare, intitulé *Hipnerotomachia Poliphili* (c'est le nom sous lequel il s'est déguisé), imprimé à Venise en 1499, et en 1543, in-folio. Le style obscur et énigmatique de cet ouvrage a donné lieu à bien des interprétations arbitraires de la part de ceux qui ont cherché à l'approfondir. Des gens d'ailleurs pleins de bon sens ont prétendu y trouver les principes de toutes les sciences. Des adeptes y ont cherché le grand-œuvre, et n'ont pas manqué de l'y trouver. Ce livre a été traduit en français par Jean Martin, Paris, 1561, in-folio. (Voy. GRAND JACQ.-GUILL. LE).

COLONNE (Fabrice), célèbre capitaine, fils d'Edouard Colonne, duc d'Amalfi, s'attacha au roi de Naples, et devint ennemi irréconciliable de la maison des Ursins, à laquelle il fit la guerre. Le roi de Naples le nomma connétable, et Charles V lui continua cette charge importante. Fabrice Colonne commandait l'avant-garde à la bataille de Ravenne en 1512, où il fut fait prisonnier. Alfonse, duc de Ferrare, le mit en liberté. Fabrice rendit à son tour de grands services à son libérateur contre Jules II. Il mourut en 1520, avec la réputation d'un homme également habile dans la politique et dans les armes.

COLONNE (Marc-Antoine) se signala dans les guerres d'Italie, principalement contre les Français. La paix ayant été conclue en 1516, François I^{er} l'attira dans son parti et en reçut de grands services. Il fut tué au siège de Milan en 1522, d'un coup de coulevrine, que Prosper Colonne, son oncle, avait fait pointer contre lui sans le connaître. Il était dans la 50^e année de son âge.

COLONNE (Prosper), de la même famille, fils d'Antoine, prince de Salerne, embrassa le parti des Français, lorsque Charles VIII entreprit la conquête du royaume de Naples; mais sa politique le jeta ensuite dans le parti de leurs ennemis. En 1515 il entreprit de défendre le passage des Alpes contre

les Français, qui le surprirent au moment qu'il dinait à Ville-Franche du Pô. Il fut fait prisonnier et mené en France. Dès qu'il eut sa liberté, il reprit les armes avec plus de vigueur. Egalement animé par la vengeance et par son courage, il défait les Français à la bataille de la Bicoque en 1522. Bonnivert ayant bloqué Milan quelque temps après, Colonne le força de s'éloigner. Ce général mourut l'année suivante en 1523, à 71 ans. Il avait une si grande réputation, qu'on n'entendait que ces mots dans le camp français : « Courage, Milan est à nous, » puisque Colonne est mort. » Il fit la guerre avec plus de sagesse que d'éclat, manquant de l'activité nécessaire pour fatiguer ou surprendre l'ennemi, mais ayant une vigilance souvent extrême pour n'être pas surpris.

COLONNE (Pompée) eut pour tuteur Prosper Colonne, son oncle dont nous avons parlé dans l'article précédent. Ce fut par son ordre qu'il s'attacha à l'état ecclésiastique. Son penchant était pour les armes, et il ne le quitta point. Pourvu de l'évêché de Riéti, de quelques abbayes et de plusieurs prieurés, il se battit en duel avec un espagnol, et fut si fâché qu'on vint les séparer, qu'il mit sa soutane en pièces. Léon X l'honora de la pourpre. Colonne, toujours emporté par son humeur guerrière, se signala dans les querelles qu'occasionna l'élection de Clément VII, qui le priva du cardinalat et de ses bénéfices : il prit Rome avec Hugues de Moncade. L'année d'après, (1527), le connétable de Bourbon vint assiéger cette ville, livrée au dedans à la discorde, et exposée au dehors aux armes des impériaux. Clément, arrêté au château Saint-Ange, eut recours à celui qu'il avait dépouillé du cardinalat. Colonne, assez généreux pour tout oublier, travailla à procurer la liberté du pontife, qui le rétablit, et lui donna la légation de la Marche d'Ancone. Il mourut en 1532, à 53 ans, vice-roi de Naples. Ce cardinal aimait les lettres, et les cultivait avec succès. On a de lui un poème *De laudibus mulierum*, qu'on trouva en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. Il y célèbre les vertus de Victoire Colonne, sa parente, veuve du marquis de Pescara, inviolablement attachée à la mémoire de son époux, auquel elle consacra son talent pour la poésie. (Voy. AVALOS FERD. D').

COLONNE (Marc-Antoine), duc de Palliano, grand-connétable de Naples, vice-roi de Sicile, s'acquit beaucoup de gloire en commandant pour les Espagnols. Il combattit, en qualité de lieutenant-général et de général des galères du pape, à la célèbre bataille de Lépante contre les Turcs en 1571. A son retour, Pie V, qui eut une joie extrême de cette victoire des chrétiens, voulut que Colonne entrât à Rome en triomphe, à l'imitation des anciens généraux romains. On dressa des arcs triomphaux, sous lesquels il passa, accompagné des captifs, entre autres des enfants du pacha Ali. Il monta au Capitole, et vint de là au Vatican, où le pape, entouré des cardinaux, le reçut comme le chef du christianisme pouvait recevoir le vainqueur des infidèles; et le célèbre Muret fit son panégyrique. Il mourut en Espagne, le 2 août. — Marc-Antoine COLONNE est aussi le nom d'un savant cardinal de la

même famille, qui fut archevêque de Salerne, et bibliothécaire du Vatican. Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV l'employèrent en diverses légations. Il mourut à Zagarolla le 13 mars 1597.

COLONNE (Asagne), savant cardinal, vice-roi d'Aragon, évêque de Palestrine, était fils de Marc-Antoine Colonne, duc de Palliano. Il mourut en 1608. On a de lui des *lettres* et d'autres ouvrages, entre autres un *traité* contre le cardinal Baronius, au sujet de la Sicile.

COLONNE (Frédéric), duc de Tagliacotti, prince de Butero, connétable du royaume de Naples, et vice-roi de celui de Valence, fut élevé à Madrid. Il rendit des services importants à Philippe IV. Son courage, sa probité et sa modération lui concilièrent tous les cœurs. Il mourut en 1641, à 40 ans.

COLONNE, de Gioèni (Laurent-Onuphre), connétable de Naples, neveu du précédent, fut grand d'Espagne, chevalier de la Toison d'or, prince de Palliano et de Castiglione, et mourut le 15 avril 1689. Il eut pour femme Marie Mancini, nièce du cardinal Mazarin, laquelle s'était flattée d'épouser Louis XIV. Elle s'est rendue célèbre par son apologie, qu'elle publia sous le titre de *Mémoires*, petit in-12, Cologne, 1676, et en italien, 1678, par rapport aux différends qu'elle eut avec son mari. Elle mourut en 1715, laissant trois fils, dont le cadet Charles Colonne est mort-cardinal en 1759.

COLONNE (Fabio), plus connu sous le nom de *Fabius Columna*, naquit à Naples en 1567, de Jérôme, fils naturel du cardinal Pompée Colonne. Il se livra dès sa plus tendre jeunesse à l'histoire naturelle et surtout à celle des plantes. Il chercha à les connaître dans les écrits des anciens; et par une application opiniâtre, il dévoila à travers les fautes dont les manuscrits fourmillaient, ce qui aurait été caché pour tout autre, moins pénétrant, moins constant au travail. Les langues, la musique, les mathématiques, le dessin, la peinture, l'optique, le droit civil et canonique, remplirent les moments qu'il ne donnait point à la botanique. Les ouvrages qu'il a donnés dans ce dernier genre étaient regardés comme des chefs-d'œuvre, avant qu'on jouit du fruit des travaux des derniers botanistes. On lui doit *Ποτόβασανος sive plantarum aliquot historia, in qua describuntur diversi generis plantæ viores, ac magis facie, viribus respondentes antiquorum, Theophrasti, Dioscoridis, Plinii, Galeni, aliorumque delineationibus, ab aliis huc usque non animadversæ. Accessit insuper piscium aliquot plantarumque novarum historia*, Naples, 1592, in-4, accompagnée de planches gravées, selon quelques-uns, par l'auteur même, avec beaucoup de vérité. La méthode qu'il suit fut très-applaudie. Il y en a une édition de Milan ou de Florence, 1744, in-4, qui vaut moins que la première. *Minus cognitarum rariorumque stirpium descriptio: itemque de aquatilibus, aliisque nonnullis animalibus libellus*, Rome, 1616, 2 parties in-4. Cet ouvrage, qu'on peut regarder comme une suite du précédent, reçut les mêmes éloges. L'auteur, en décrivant plusieurs plantes singulières les compare avec les mêmes plantes, telles qu'on les trouve dans les livres des anciens et des modernes. Cette comparaison lui donne lieu d'exer-

cer souvent une critique judicieuse contre Matthiole, Dioscoride, Théophraste, Pline, etc. L'auteur donna une seconde partie, à la sollicitation du duc d'Aqua-Sparta, qui avait été très-satisfait de la première. L'impression de l'une et de l'autre fut confiée à l'imprimeur de l'académie des *Lincei*, compagnie de savants que ce duc avait formée, et dont l'objet était de travailler sur l'histoire naturelle. Cette société utile, qui ne subsista que jusqu'en 1630, c'est-à-dire jusqu'à la mort de son illustre protecteur, a été le modèle de toutes celles de l'Europe. Galilée, Porta Achillini, Colonne, en étaient les ornements. Une *Dissertation sur les glossopètres*, en latin, qui se trouve avec un ouvrage d'Augustin Scilla sur les corps marins, Rome, 1747, in-4. Il a travaillé aux *Plantes de l'Amérique* de Hernandez, Rome, 1681, in-fol. fig. Une *Dissertation de la pourpre*, en latin, pièce fort estimée, mais devenue rare, et réimprimée à Kiel en Allemagne, 1673, in-4, avec des notes de Daniel Major, médecin allemand. La première édition est de 1616, in-4.

COLONNE (François-Marie-Pompée), philosophe érudit, laissa quelques ouvrages imprimés, tels que l'*Histoire naturelle de l'univers*, 1734, 4 vol. in-12. Livre peu utile, et bien au-dessous de son titre; *Le nouveau Miroir de fortune*, ou *Abrégé de la Géomancie*, Paris, 1726, in-12; et des manuscrits dont un est intitulé: *Raisons physiques de l'astrologie*. L'auteur périt dans l'incendie de la maison qu'il habitait à Paris en 1726.

COLPANI (le chevalier Joseph), né à Brescia, en 1738, étudia les mathématiques et cultiva la poésie. Il prit les sujets de ses poèmes dans les sciences physiques, et chanta les comètes, l'aurore boréale et d'autres phénomènes naturels. Il mourut à Brescia le 21 mai 1822, âgé de 84 ans, léguant tous ses biens à un établissement fondé pour le soulagement des pauvres. On a publié: *Ultime poesie con l'Elogio dell' autore*, Brescia, 1824, in-8.

* COLQUHOUN (Patrice), né au bourg de Dumbarton, en Ecosse, le 14 mars 1745, d'une famille ancienne, eut pour professeur Smollet. Orphelin avant l'âge de 16 ans, il s'embarqua pour la Virginie, dans l'intention de s'y adonner au commerce, et s'établit dans la péninsule appelée Côte-de-l'Est. Assidu à se rendre aux assemblées des notables de la colonie, il s'acquit une grande réputation d'habileté dans les affaires. L'état de sa santé le contraignit de retourner en Angleterre en 1766, et il établit une maison de commerce à Glasgow, où il se maria en 1773. Lors de l'insurrection des colonies anglaises d'Amérique, il se rangea du parti des ministres, et fut un des quarante principaux souscripteurs pour lever un régiment destiné au service du roi. En 1780, il obtint du parlement un bill d'une grande importance pour le commerce national. Membre du conseil de la cité de Glasgow, il contribua aux embellissements de cette ville, dont il fut élu premier magistrat en janvier 1782. Pendant la durée de ces fonctions, il obtint l'établissement dans cette ville d'une chambre de commerce dont il fut président. Il était en même temps à la tête de plusieurs associations d'utilité publique. Honoré de la confiance de ses conci-

toyens, il fit, de 1783 à 1788, plusieurs voyages dans l'intérêt de leurs manufactures, et leur rendit une foule de services. Lorsqu'il vint s'établir à Londres en 1789, la police était dans l'état le moins satisfaisant : il écrivit à ce sujet plusieurs traités devenus populaires, et lorsque des bureaux de police furent institués en 1792, Colquhoun obtint une des nouvelles magistratures. En 1797, l'université de Glasgow lui envoya le diplôme de docteur ès lois ; et l'année suivante, il fut nommé magistrat de police de Queensquare. Pendant qu'il remplissait ces fonctions, les malheurs de la guerre, et la mauvaise récolte de l'année 1800, vinrent augmenter la détresse des pauvres. Par ses soins, des fonds furent faits pour leur procurer une nourriture suffisante. Après trente-neuf ans de services dans dix postes différents, l'âge et les infirmités le déterminèrent à se démettre de sa place en 1817. Il est mort le 25 avril 1820, âgé de 76 ans. Ses ouvrages répandus dans toute l'Europe, y sont cités fréquemment dans les discussions d'économie politique. Les principaux sont : *Traité de la police de Londres*, trad. en franç. par Le Coigneux de Belabre, Paris, 1807, 2 vol. in-8 ; L'auteur anglais propose la police de Paris comme un modèle ; *Nouveau système d'éducation approprié aux ouvriers*, etc., 1806, in-8 ; *Traité de la population, de la puissance et des ressources de l'empire britannique*, 1814, 2^e édit. 1815, in-4, trad. en français, sous le titre de *Précis historique de l'établissement et des progrès de la compagnie anglaise aux Indes orientales*, Paris, 1816, in-8.

* COLSON (Jean-François-Gilles), artiste, né en 1733, à Dijon, reçut une excellente éducation de son père, peintre en miniature. A l'âge de 19 ans il vint à Paris, et le prince de Bouillon, qui le prit en amitié, l'employa pendant quarante années comme architecte, sculpteur peintre, et même jardinier dans son château de Navarre. Colson est mort à Paris en 1803. Il a laissé manuscrits : *Introduction à la connaissance des arts de goût et d'imitation en général, et de la peinture en particulier*, et un *Recueil de poésies légères*. — COLSON. (Louis-Daniel), né à Vienne-le-Château en Argonne en 1754, mort à Paris en 1811, fut adjoint à Deshauterayes pour la rédaction de l'*Histoire générale de la Chine* du P. Mailla, dont il publia les six premiers volumes, sans permettre par modestie que son nom fût mis sur le frontispice.

* COLUMB (Michel), sculpteur, né à Nantes dans le x^e siècle, ou selon quelques-uns à Saint-Pol-de-Léon. L'ouvrage, qui l'a immortalisé, est le tombeau de François II duc de Bretagne, transféré de l'église des Carmes dans la cathédrale de Nantes, où il fait encore l'admiration des connaisseurs. Ce monument a été gravé dans les *histoires de Bretagne*, de dom Lobineau et dom Maurice, où l'on en trouve des descriptions ainsi que dans les ouvrages sur la ville de Nantes.

COLUMELLE ou CUMELLA (Lucius-Junius-Moderatus), natif de Cadix, philosophe romain sous Claude, vers l'an 42 de J.-C., laissa douze livres sur l'*agriculture*, et un *Traité sur les arbres*. Ces ouvrages sont précieux par les préceptes et par le style ; celui de Columelle se ressent encore de la

latinité d'Auguste. On trouve le traité de *re rustica*, et celui de *arboribus* dans le *Rei rusticae scriptores*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4. Saboureux de la Bonneterie a donné une traduction française du premier, avec des notes curieuses, Paris, 1775, 2 vol. in-8. La traduction en vers du 10^e livre par L. Th. Hérissant a été publiée dans le *Magasin Encyclopédique*, mars 1815. L'oncle de Columelle passe pour avoir introduit en Espagne la race de *Mérinos*, qui provient, dit-on, du croisement des races de moutons indigènes des environs de Cadix avec les béliers à laine fine de Mauritanie.

COLUMNA (Guy), natif de Messine en Sicile, suivit Edouard en Angleterre, à son retour de la Terre-Sainte. Il composa, vers l'an 1287, une *chronique* en 36 livres, et quelques *Traité historiques* sur l'Angleterre. L'ouvrage le plus curieux de Columna est l'*Histoire du siège de Troie*, en latin, imprimée à Cologne, 1477, in-4, et à Strasbourg, 1486, in-folio. Ces éditions sont très-rare, de même que les traductions italiennes de cette Histoire, Venise, 1481, in-folio, par Philippe Ceffi, florentin ; et Florence, 1610, in-4, par Sébastien de Rossi ; mais celle de Naples, 1665, in-4, l'est bien moins.

COLUTHUS, poète grec, natif de Lycopolis, vivait sous l'empereur Anastase 1^{er}, au commencement du vi^e siècle. Il nous reste de lui un poème de l'*Enlèvement d'Hélène*, Bâle, 1555, in-8, Francfort, 1600, in-8 ; traduit en français par M. du Molard, en 1742, in-12, avec des remarques, et par M. Stanislas Julien, Paris, 1822, gr. in-8. Le jugement de Paris est ce qu'il y a de meilleur dans cette production, qui n'est guère supérieure à son siècle. Coluthus vint dans un temps où la bonne poésie était perdue, et son génie n'était pas assez fort pour s'élever au-dessus de ses contemporains.

* COLVENER (George), docteur en théologie, prévôt de la collégiale, et chancelier de l'académie de Douai, né à Louvain en 1564, mort en 1649, a publié : *J. Niederi Formicarium*, Douai, 1602, in-8, avec des notes ; le *Chronicon Cameracense et Atrebatense* de Balderic, ibid., 1615, in-8 ; l'*Historia Remensis ecclesiae* de Flodoard, ibid., 1617, in-8, avec des notes ; *Rhabani Mauri opera*, Cologne, 1627, in-fol. ; l'ouvrage de Thomas de Cantimpré intitulé *Miraculorum et exemplorum memorabilium libri II*, Douai, 1605, 1627, in-8, avec la Vie de l'auteur ; *Kalendarium SS. Mariae novissimum*, etc., ibid., 1638, 3 vol. in-8.

COLVIUS (Pierre), né à Bruges en 1567, et mort à Paris l'an 1594, à 26 ans, a donné : *Lucii Apulei opera, cum notis*, Leyde, 1588, in-8. Le Père André Schott fait un grand éloge de cette édition ; *Sidonii Apollinaris opera, cum notis*, Hanau, 1617, in-8.

* COMAZZI (Jean-Baptiste), auteur italien d'un ouvrage intitulé, *De la morale des princes*, qui a été traduit en français par Dupuy Demportes, et en anglais par Guillaume Hatchett, Londres, 1729. Nous ignorons le lieu et la date de la naissance de cet écrivain. Sa *Morale des princes* consiste en un choix des traits les plus remarquables de la vie des empereurs romains, depuis César jusqu'à Constance Chlore, et chaque trait donne lieu à des réflexions morales qui annoncent un esprit sage et éclairé.

COMBALUSIER (François-de-Paule), médecin, né au bourg Saint-Andéol dans le Vivarais, mort le 24 août 1762, avait des connaissances très-étendues dans son art. Elles lui méritèrent la place de professeur de pharmacie dans l'université de Paris, et celle de membre de la société royale de Montpellier. Il est connu par des écrits polémiques sur les querelles des chirurgiens et des médecins ; et par un *traité latin sur les vents qui affligent le corps humain*, 1747, in-12 : traduit en français par Jault, Paris, 1754, 2 vol. in-12.

COMBAULT (...), mort en 1785, fut un des meilleurs élèves du célèbre Rollin. Si l'éducation publique produisait souvent de tels sujets, elle n'aurait pas eu sans doute autant de contradicteurs. Il y puisa l'amour inaltérable de la vertu, du travail et des lettres ; choses qui vont si bien ensemble, et qui sont trop souvent isolées. Jamais elles ne le furent pour lui. Père de famille, avocat et homme de lettres, il a payé pleinement sa dette à l'état et à ses concitoyens, et répandu sur sa course des fleurs qui servent encore aujourd'hui d'ornement à sa mémoire. On a de lui quelques morceaux de poésie qui font honneur à son talent. Emule de Coffin, il composa, en société avec lui, des hymnes que l'église de Paris a adoptées. Il avouait la part qu'il avait eue à l'hymne de saint Pierre, *Tandem laborum*, dont le pape témoigna, à M. Coffin, sa satisfaction par un bref. Nous en citerons ici les deux strophes les plus remarquables, qui sont entièrement de Combault, et que l'on peut mettre en parallèle avec ce qui est sorti de plus brillant de la plume de Santeuil. Les connaisseurs en sentiront aisément toutes les beautés, qu'il serait impossible de faire passer en français :

Superba sorlent Cæsares cadavera,
Quels urbs litabat impit cultus ferax ;
A postolorum gloriatur ossibus
Fixaque adorat collibus suis cruceum.

Nunc, o cruce purpurata nobili,
Novisque felix Roma conditoribus,
Horum trophæis aucta, quanto virius
Regina fulges orbe toto civitas !

C'est en quelque sorte le sommaire du beau discours de saint Léon, *in natali Petri et Pauli*. On reconnaît dans la seconde strophe, celle du bréviaire romain, *O Roma felix, quæ duorum principum*, etc., mais changée d'une manière bien avantageuse.

COMBE (la). Voy. **LACOMBE**.

COMBE (Marie de). Voy. **Cyz**.

COMBE (Jean de). Voy. **COMBES**.

COMBE (Guy du Rousseau de la), reçu au serment d'avocat au parlement de Paris en 1705, mort en 1749, a donné au public : un *Recueil de jurisprudence civile du pays de droit écrit et coutumier*, 1 vol. in-4, dont il publia une seconde édition beaucoup plus ample en 1746, et encore réimprimée en 1769. En 1758, une nouvelle édition du *Praticien universel* de Couchot, augmentée d'un petit *Traité sur l'exécution provisoire des sentences et ordonnances des premiers juges en différentes matières, et sur les arrêts de défenses et autres arrêts sur requêtes* ; Une nouvelle édition des *Arrêts de Louet*, augmentée de plusieurs arrêts ; Un *Nouveau*

traité des matières criminelles, 1736, in-4 ; *Recueil de jurisprudence canonique et bénéficiale*, pris sur les Mémoires du Fust, 1 vol. in-folio, 1748. On a publié après sa mort un *Commentaire sur les nouvelles ordonnances concernant les donations, les testaments, le faux, les cas prévôtaux*.

* **COMBE** (Charles), archéologue, né à Londres en 1745, et mort en 1817, se fit recevoir médecin à l'âge de quarante ans, et acquit une grande réputation comme accoucheur. Il se livrait dans ses loisirs à l'étude de la numismatique et de l'archéologie ; et il a publié deux ouvrages estimés des savants : *Index nummorum omnium imperatorum, Augustorum et Cæsarum à Julio Cæsare, usque ad Posthumum, etc.*, 1775, in-4 ; *Nummorum veterum populorum et urbium, in museo Gul. Hunter descriptio*, 1782, in-4. On lui doit encore une édition d'*Horace*, 1793, 2 vol. in-4, qui, malgré les imperfections signalées par le docteur Parr avec trop d'amertume, est très-estimée.

COMBEFIS (François), né à Marmande dans la Guyenne en 1605, dominicain en 1625, fut gratifié d'une pension de mille livres par le clergé de France, qui l'avait choisi pour travailler aux nouvelles éditions et versions des Pères grecs. Avant lui, aucun régulier n'avait eu de pareilles récompenses. La république des lettres lui est redevable : de l'édition des *Œuvres de saint Amphiloque*, de *saint Méthode*, de *saint André de Crète*, et de plusieurs opuscules des Pères grecs ; d'une *Addition à la Bibliothèque des Pères*, en grec et en latin, Paris, 1672, 3 vol. in-folio. Il a renfermé, dans le second volume de cette collection, *Historia monothelitarum*, dont il est auteur, et qui a été mise à l'index à Rome. D'une *Bibliothèque des Pères, pour les prédicateurs*, en 8 vol. in-folio ; de l'édition des cinq *historiens grecs* qui ont écrit depuis Théophraste, pour servir de suite à l'Histoire byzantine, Paris, 1685, 1 vol. in-folio. Ce fut par ordre du grand Colbert, qu'il travailla à cet ouvrage. On a encore de lui *Originum rerumque Constantinopolitanarum manipulus*, 1665, in-4. Ce sont divers traités de plusieurs auteurs anciens sur l'histoire de Constantinople. Ce savant religieux mourut à Paris en 1679, consumé par les austérités du cloître, l'assiduité à l'étude, et les douleurs de la pierre. Il aurait été à souhaiter que le Père Combefis eût su aussi parfaitement la langue latine que la grecque : ses versions seraient plus claires et plus intelligibles. Mais les ecclésiastiques peuvent y trouver des secours qu'il ne s'agit que de bien employer.

COMBES (Jean de), avocat du roi au présidial de Rome, publia en 1584, un *Traité des tailles et autres subsides, et de l'institution et origine des offices concernant les finances*. Cet ouvrage, écrit assez purement pour son temps, est surtout estimable par des recherches utiles et par une critique judicieuse. — Il ne faut pas le confondre avec Pierre de Combès qui donna en 1705, in-folio, les *Procédures civiles des officialités*. Il y a aussi de lui les *Procédures criminelles*, in-4.

* **COMBES-DOUNOUS** (Jean-Jacques), helléniste, né à Montauban, le 22 juillet 1758, d'une famille protestante, annonça de bonne heure des dispo-

sitions pour les lettres. On dit qu'il apprit le grec seul, ce dont il est permis de douter. Il eut pour maître dans les mathématiques Valette, ancien secrétaire de Voltaire, dont les principes étaient analogues aux siens. S'étant rendu à Toulouse pour faire son cours de droit, il y fut reçu avocat, et exerça cette profession quelques années. Lorsque la révolution éclata, il se trouvait à Paris et s'en montra le zélé partisan. Ayant fait à cette époque un voyage en Angleterre, il n'eut pas l'occasion de se faire remarquer. A son retour, il fut élu juge au tribunal de Montauban, et ensuite président du département du Lot. Il faut lui rendre la justice, qu'au temps de la terreur, n'ayant pas su s'élever à la hauteur des circonstances, il fut mis en prison, où il demeura jusqu'au 9 thermidor. Nommé commissaire près des tribunaux du Lot, il fut élu la même année (1795), député de Tarn et Garonne au conseil des cinq-cents. Republicain, mais modéré, par principes et par sentiments, il n'adhéra pas à la révolution du 18 brumaire, qui livra la France à Napoléon. Il se retira à Montauban, où il devint en 1810 juge au tribunal civil. Au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe, il fut député à la chambre des représentants. Destitué de sa place de juge en 1816, on la lui rendit trois ans après. Il n'en jouit pas longtemps ; il mourut le 14 février 1820, âgé de 62 ans. Il a laissé les ouvrages suivants : *Introduction à la philosophie de Platon*, traduite du grec d'Alcinoüs, Paris, 1800 ; *Dissertations de Maxime de Tyr*, traduites sur le texte grec, avec des notes critiques, Paris, 1802, in-8 ; *Essai sur la divine autorité du nouveau Testament*, traduit de l'anglais de David Bogue, Paris, 1803, in-12. L'auteur, en publiant ce livre, en avait sans doute fait un objet de spéculation ; car, à en juger par ses autres ouvrages, il ne croyait pas trop au nouveau Testament, et encore moins à son autorité divine : *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, traduit du grec d'Appien, Paris, 1808, 3 vol. in-8 ; *Essai historique sur Platon, et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous*, Paris, 1809, 2 vol. in-12. Dans cet ouvrage Combes-Dounous attaque directement le christianisme. Les plus admirables préceptes de J.-C. y sont représentés comme absurdes et ridicules ; et le Sauveur y est désigné comme le Socrate de Jérusalem. Non content d'avoir altéré une savante vie du philosophe grec par des suppositions fausses et d'impies sarcasmes, tels que Voltaire lui-même s'en est à peine permis, Combes-Dounous pose les bases d'un *Evangile de la raison*, dont il prophétise l'adoption prochaine. Il passe ensuite à la politique ; et après avoir, dans sa préface, exalté les talents militaires, la grandeur d'âme de Bonaparte, et s'être indigné de lui voir comparer Louis XIV, il déclame dans le cours de son livre contre la tyrannie et l'usurpation, de manière à ne laisser aucun doute qu'il n'eût en vue celui-là même qu'il venait d'encenser. En rapportant l'espoir qu'avait Denis l'ancien de laisser à son fils un pouvoir tissu de fils de diamants, il ajoute : « C'est ainsi que » valaient les tyrans. Ils croient sérieusement traverser pour les siècles, lorsqu'ils ne tiennent au » vrai que des bulles de savon : témoin Denis, témoin

» Alexandre, témoin César, Attila, les Abdoulrahman, Thamas Kouli-Kan, Borgia, témoin..... » Dans deux mille ans d'ici on pourra allonger cette » note. » *Notice sur le 18 brumaire, par un témoin oculaire qui peut dire : Quod vidi testor* (anonyme), 1814, in-8 ; *Essai sur l'évidence de la révélation*, traduit de l'anglais de Robert Haldam, Montauban, 1820, in-8, tome 1^{re}, le seul qui ait paru. Le style de Combe-Dounous est faible, sans couleur, diffus et trivial.

COME. Voy. CORME.

* COMEIRAS (Victor DELPUECH de), né en 1755, à Saint-Hippolyte du Gard, fils d'un brigadier des armées du roi, fut abbé commendataire de Sylvanez, et chanoine grand-vicaire de Beauvais. Outre la suite de l'abrégé de l'histoire générale des voyages de La Harpe, dont il a publié les tomes 22 à 32, le seul ouvrage qu'on cite encore de lui, est l'*Histoire de l'astronomie ancienne et moderne*, par Bailly, 1806, 2 vol. in-8, dont il a retranché les calculs abstraits, les notes hypothétiques, les digressions scientifiques. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de Marie-Stuart*, une *Histoire de la Pucelle d'Orléans*, et un ouvrage intitulé *Balance politique des différents états de l'Europe*. C'était un ecclésiastique vertueux et estimé de tous ceux qui l'ont connu ; il est mort à Paris le 29 mars 1803.

COMENIUS (Jean-Amos), grammairien et théologien protestant, naquit au village de Comna en Moravie l'an 1592. Chassé de son pays par l'édit de 1624, qui proscrivait les ministres de sa communion, il alla enseigner le latin à Lesna dans la Pologne. Il s'entêta d'une nouvelle manière d'apprendre les langues. Son livre *Janua linguarum reserata*, traduit non-seulement en douze langues européennes, mais en arabe, en turc, en persan, en mogol, répandit son nom partout, sans faire adopter ses idées. Comenius après avoir couru dans la Silésie, en Angleterre, en Suède, dans le Brandebourg, à Hambourg, etc., se fixa à Amsterdam. C'est dans cette ville qu'il fit imprimer in-fol., sa *Nouvelle méthode d'enseigner*, production qui n'offre rien de praticable ni dans les idées, ni dans les règles. La réformation des écoles ne fut pas sa seule folie : il donna encore dans celle des prétendus nouveaux prophètes, qui s'imaginaient avoir la clé des prédictions de l'*Apocalypse*. Cet écervelé promit aux fous qui l'écoutaient un règne de mille ans, qui commencerait infailliblement en 1672 ou 73, ajoutant ainsi ses visions et ses chimériques calculs aux erreurs des millénaires. Il n'eut pas le temps de voir l'accomplissement de ses rêves, étant mort en 1671, à 80 ans, regardé comme un prophète par ses disciples, et comme un radoteur octogénaire par le public. On a de Comenius : *Des Commentaires sur l'Apocalypse*, un livre intitulé *Pansophiæ prodromus*, Oxford, 1637, in-8 ; *Historia fratrum Boemorum*, Hale, 1702, in-4 ; enfin le livre dont nous avons déjà parlé, *Janua linguarum reserata*, qu'il publia à Lesna en 1631, in-8, et dont l'édition de 1661, in-8, est en cinq langues.

* COMERIO (Augustin), peintre distingué, était né l'an 1784 à Locate, province de Côme. Son père, qui était peintre d'histoire, l'envoya à Milan où il

suit les leçons de l'académie des beaux arts jusqu'en 1803. A cette époque il alla continuer ses études à Rome. En 1810 il fut chargé de plusieurs statues pour le dôme de Milan. Il a gravé en huit gr. planches *l'Entrée de Clément VII et de Charles-Quint à Bologne*. On voit de lui à Milan plusieurs tableaux de grande dimension, et on admire la coupole de la rotonde de Saint-Sébastien, peinte à fresque. Epuisé par le travail il fut envoyé par les médecins à Recensaro où il est mort le 5 août 1834, âgé de cinquante ans.

COMÈS (Natalis ou Noël le COMTE), vénitien, appelé par Scaliger *homo fulitissimus*, a laissé une pitoyable traduction d'*Athénée*, en latin. Dalechamps en a donné une meilleure. Huet dit que si Comès n'avait été aveuglé de présomption et d'amour-propre, il aurait vu qu'il n'était nullement capable de traduire, et qu'il entreprenait une chose qui passait ses forces. Il a aussi laissé une *Histoire* de son temps, en 50 livres, en latin, Venise, 1581, in-fol., depuis l'an 1545 jusqu'à l'an 1581, traduite en italien par Charles Saraceni, Venise, 1589, 2 vol. in-4; et une *Mythologie* latine, in-8, traduite en français, in-4. C'est par ce dernier ouvrage qu'il est principalement connu. Il mourut vers 1582. — Il ne faut pas le confondre avec Jérôme Comès, de Syracuse, peintre et poète qui florissait vers l'an 1655. On a de lui plusieurs poèmes en italien.

COMESTOR. Voy. Pierre COMESTOR.

COMIERS (Claude), chanoine d'Embrun sa patrie, mort aux Quinze-Vingts en 1693, professa les mathématiques à Paris, et travailla quelque temps au Journal des savants. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques, de physique, de médecine, de controverse; car il se mêlait de toutes ces sciences. Les principaux sont : *La nouvelle science de la nature des comètes. Discours sur les comètes*, inséré dans le *Mercur* de janvier 1681. L'objet de cet ouvrage est de prouver que les comètes ne présagent aucun malheur. Trois *Discours sur l'art de prolonger la vie*. L'auteur les composa à l'occasion d'un article de la Gazette de Hollande, sur un Louis Galdo italien, qu'elle faisait vivre 400 ans. Ils sont curieux par un mélange heureux de l'histoire et de la physique. *Traité des lunettes*, dans l'extraordinaire du *Mercur* de juillet 1682; *Traité des prophéties, vaticinations et pronostications* contre le ministre Jurieu, in-12; *Traité de la parole, des langues et écritures*, et *l'Art de parler et d'écrire occultement*, Liège, 1691, in-12, rare, etc.; *Instruction pour réunir les églises prétendues réformées à l'église romaine*, Paris, 1778.

COMITOLO (Paul), jésuite de Pérouse en Italie, mourut dans sa patrie en 1626, à 80 ans. Il passa avec raison pour un des meilleurs casuistes de sa société. Il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages. On a de lui : *Consilia moralia*, in-4; un *Traité des contrats*, etc. Il attaque avec beaucoup de force le probabilisme.

COMMANDINO (Frédéric), né à Urbin en 1509, mort en 1575, possédait les mathématiques et le grec. Il se servit de ses connaissances, pour traduire en latin *Archimède*, Venise, 1558, in-folio; *Apollonius de Perge*, Bologne, 1566, in-folio; *Pto-*

lémée, Venise, 1538, in-4; *Euclide*, Pesaro, 1572, in-fol., etc. Bernardin Balde, son disciple, a écrit sa vie. Commandino avait une humeur douce et un commerce aisé. Sa conversation était pesante, et il paraissait fait pour écrire plutôt que pour parler. Sa mémoire et sa conception étaient lentes; mais dès qu'il avait appris une chose, il ne l'oubliait jamais.

COMMANVILLE (ÉCHARD de), prêtre du diocèse de Rouen, vivait à la fin du xvi^e siècle. Il a publié : une *Vie des saints*, 1701-1714, 4 vol. in-8; *Tables géographiques et chronologiques des archevêchés et évêchés de l'univers*, Rouen, 1700, 1 vol. in-8, et quelques autres ouvrages.

COMMELIN (Jérôme), célèbre imprimeur, natif de Douai, exerça d'abord sa profession en France, mais l'Allemagne lui paraissait un plus beau théâtre; il s'établit et mourut à Heidelberg en 1598. Il porta l'exactitude de la presse, jusqu'à corriger sur les anciens manuscrits les auteurs qu'il imprimait. On a de lui de savantes *Notes sur Hérodote et sur Apollodore, et Britannicorum rerum scriptores vetustiores et præcipui*, Heidelberg, 1587, in-folio. Cette collection est estimée, parce qu'on y trouve les auteurs les plus anciens sur cette matière, que Commelin a tirés de la bibliothèque palatine d'Heidelberg, dans le temps qu'elle était encore florissante. Les réviseurs qu'il employait répondaient à ses soins et à son zèle. Casaubon faisait beaucoup de cas de ses éditions. Il y a d'autres imprimeurs célèbres du même nom.

* COMMELIN (Isaac), né à Amsterdam en 1598, mort le 3 janvier 1676, a publié en hollandais *Vies des stathouders Guillaume I et Maurice*, 1651; *Commencements et progrès de la Compagnie des Indes hollandaises*, 1646, in-4; *Recueil des actes de l'autorité publique en Hollande*, 1644, 2 vol. in-fol. et *Vie de Frédéric-Henri, prince d'Orange*, 1651, in-fol., trad. en français, 1656, in-fol. fig. Il s'était longtemps occupé d'une *Histoire d'Amsterdam*, mais il ne l'acheva point. Les matériaux qu'il avait amassés furent très-utiles à Gaspard Commelin, son fils cadet, qui a publié une histoire de cette métropole du commerce hollandais, Amsterdam, 1694, 2 vol. in-fol. et réimprimées en 1726.

COMMELIN (Gaspard), petit fils d'Isaac, mort en 1731, a donné, avec son oncle Jean Commelin, *Horti medici Amstelodamensis rariorum plantarum descriptio et icones*, Amsterdam, 1697 et 1715, 2 vol. in-fol. Il a donné seul *Plantæ rariores exoticæ, horti Amstelodamensis*, 1715, in-4, et d'autres livres de botanique. C'est lui qui a fait le catalogue de l'*Hortus Malabaricus*, 1696, in-fol., qu'on joint à cet ouvrage, 1678 et suiv., 12 vol. in-fol. fig.

COMMENDON (Jean-François) naquit à Venise en 1524, d'Antoine Commendon, habile philosophe et excellent médecin. Dès l'âge de dix ans, il composait des vers latins, même sur-le-champ. Son mérite naissant lui procura une place de camérier auprès du pape Jules II. Ce pontife dit qu'il valait trop, pour ne l'employer qu'à faire des vers : il lui confia plusieurs affaires, aussi difficiles qu'importantes. Il l'envoya successivement en Flandre, en Angleterre, en Portugal, et Commendon s'acquitta

avec zèle et prudence de toutes les négociations dont il le chargea. Marcel II, Paul IV, Pie IV qui l'honora de la pourpre à la prière de saint Charles Borromée, et les Pères du concile de Trente, le chargèrent de plusieurs commissions non moins intéressantes. Pie V l'ayant nommé légat en Allemagne et en Pologne, Commendon contribua beaucoup, par ses soins, à la publication des décrets du concile de Trente dans cette partie de l'Europe. Grégoire XIII ne rendit pas toujours la même justice à Commendon. Il le reçut extrêmement bien, lorsqu'il revint de sa légation de Pologne à Rome, et loua publiquement les grands services qu'il avait rendus à l'Eglise; mais dans la suite il parut le négliger et l'abandonner à ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir préféré les intérêts de la France à ceux de l'empereur Maximilien, pour l'élection d'un roi de Pologne. Grégoire XIII étant tombé malade, plusieurs cardinaux formèrent le dessein de l'élever sur la chaire pontificale, et ils l'auraient exécuté, si elle fût alors devenue vacante. Commendon mourut peu de temps après à Padoue, en 1584, à 60 ans. « La cour de Rome, dit Fléchier, » n'eut jamais de ministre plus éclairé, plus agissant, plus désintéressé, ni plus fidèle. Il soutint » le poids des négociations les plus importantes, » en des temps très-difficiles. Il passa dans les » royaumes les plus éloignés avec une diligence » incroyable. Il s'acquit l'amitié des princes, sans » jamais condescendre à leurs erreurs ni à leurs » passions. Il travailla sans relâche à rétablir la foi » et la discipline de l'Eglise, et il s'opposa au torrent des hérésies naissantes, avec une fermeté et » une sagesse extraordinaire. » Il laissa quelques *pièces de vers* dans le recueil de l'académie des *Oculti*, dont il avait été le protecteur. On a une *Vie* de ce cardinal en latin, par Graziani, évêque d'Amélie, Paris, 1669, in-4, traduite élégamment en français par Fléchier, évêque de Nîmes, in-4, et 1671, 2 vol. in-12.

COMMERELL (l'abbé de), aumônier de la princesse de Læwenstein, et membre de la société d'agriculture de Paris, a fait connaître en France l'utilité de quelques végétaux cultivés en Allemagne. En 1786 il publia une brochure dans laquelle il vantait outre mesure les avantages d'une plante peu connue alors, dont il avait propagé la culture dans la Lorraine allemande; il en distribuait au loin les graines qu'il appelait contradictoirement *racine d'abondance* ou *racine de disette* et que l'on nomme simplement aujourd'hui *Betterave champêtre*. On lui doit en outre : *Mémoire sur la culture, l'usage et l'avantage du chou à faucher*, 1788, in-8. *Mémoire sur l'amélioration de l'agriculture par la suppression des jachères*, 1788, in-8. La même année une grêle ayant détruit les récoltes dans une partie de la France, le gouvernement fit répandre une instruction sur les moyens propres à réparer les effets de ce désastre, et l'abbé de Commerell publia dans le même but : *Supplément à l'avis aux agriculteurs dont les récoltes ont été ravagées par la grêle*. Cet homme estimable mourut vers 1799.

COMMINES (Philippe de), né en 1443, au château de ce nom, situé sur la Lys à 2 lieues de

Mémin, d'une famille noble, passa les premières années de sa jeunesse à la cour de Charles le Hardi, duc de Bourgogne. Louis XI, qui n'épargnait rien pour enlever aux princes de son temps les hommes qu'il croyait pouvoir leur être utiles, l'attira auprès de lui. Son nouveau maître le fit chambellan, sénéchal de Poitiers, et vécut si familièrement avec lui, qu'ils couchaient souvent ensemble. Communes gagna sa confiance par les services qu'il lui rendit à la guerre et dans diverses négociations. Il mérita également bien de son successeur Charles VIII, qu'il accompagna dans la conquête de Naples. Sa faveur ne se soutint pas toujours. On l'accusa sous ce roi d'avoir favorisé le parti du duc d'Orléans, depuis Louis XII, et de lui avoir vendu le secret de la cour, comme il avait vendu, disait-on, ceux du duc de Bourgogne au roi de France. Il fut arrêté et conduit à Loches, où il fut enfermé dans une cage de fer. Après une prison de plus de deux ans à Loches et à Paris, il fut absous de tous les crimes qu'on lui imputait. Ce qu'il y a de surprenant aux yeux de quelques historiens, mais ce qui ne l'est point pour ceux qui connaissent le monde, c'est que le duc d'Orléans, pour lequel il avait essuyé cet outrage, ne fit non-seulement rien pour le soulager dans sa longue détention, mais encore ne pensa pas à lui, étant parvenu à la couronne. Communes avait épousé Hélène de Chambes, de la maison des comtes de Monsoreau en Anjou, et il mourut dans son château d'Argenton en Poitou le 17 octobre 1509, à 64 ans. Il joignit aux agréments de la figure les talents de l'esprit. La nature lui avait donné une mémoire et une présence d'esprit si heureuses, qu'il dictait souvent à quatre secrétaires en même temps des lettres sur les affaires d'état les plus délicates. Il parlait diverses langues, le français, l'espagnol, l'allemand. Il aimait les gens d'esprit et les protégeait. Ses *Mémoires sur l'histoire de Louis XI et de Charles VIII*, depuis 1464 jusqu'en 1498, sont un des morceaux les plus intéressants de l'histoire de France. Juste-Lipse les comparait à tout ce que l'antiquité offrait de mieux, à Polybe même. D'autres ont comparé l'auteur à Tacite, et lui ont donné le nom de *Tacite Français*. Le zèle les a emportés trop loin. « Communes, » dit un historien, n'a ni leurs grâces, ni leur » belle ordonnance, ni ce style dont notre langue » n'était pas capable, et qui dans les anciens, à » côté de qui on le place, a tant de force et de » beauté; mais plus naturel, plus ouvert, moins » mystérieux que Tacite, plus sincère que Polybe, » trop attaché aux Romains; Communes moins admiré, sera plus aimé qu'eux, sa probité l'emportera sur leurs charmes. » On l'a cependant accusé d'écrire avec la retenue d'un courtisan qui craignait encore de dire la vérité, même après la mort de Louis XI. La meilleure édition de ses *Mémoires*, qui ont occupé successivement un grand nombre de savants, est celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy, 4 vol. in-4, en 1747, à Paris, sous le titre de Londres. Elle est revue sur le manuscrit, enrichie de notes, de figures, d'un ample recueil de pièces justificatives, et d'une longue préface très-curieuse. L'édition d'Elzévir, 1648, in-12, est d'un format

plus commode, et n'est pas commune. Sleidan a donné une version latine abrégée de ces Mémoires, Strasbourg, 1548, in-4; Francfort, 1578, in-folio; Amsterdam, 1648. La latinité en est belle, mais la traduction n'est pas fidèle. Possevin l'accuse d'avoir supprimé ce que Commynes avait écrit de contraire aux prétentions des sectaires. Gaspard Barthius en a donné une traduction plus exacte. On les a traduits aussi en italien et en espagnol. Les *Mémoires de Commynes* font partie de la collection des *Mémoires sur l'Histoire de France*, publiée par Petitot.

COMMIRE (Jean), jésuite, né à Amboise en 1625, mourut à Paris en 1702. La nature lui donna un génie heureux pour la poésie; il le perfectionna par l'étude des auteurs anciens. On a de lui deux volumes in-12 de *poésies latines* et d'*œuvres posthumes*, 1754. L'abondance, l'abondance, la facilité sont en général le caractère de sa versification; mais plus propre à embellir qu'à s'élever, il n'a point, suivant quelques critiques, cette hardiesse, ce feu, cette énergie, cette précision, qui font de la poésie le plus sublime de tous les arts. Dans ses *paraphrases sacrées*, il n'a point connu la simplicité sublime des livres saints; il se contente d'être élégant, et il a des tirades qui offrent de très-beaux vers. Ses *idylles sacrées* et ses *idylles profanes* ont un style plus propre à leur genre que ses paraphrases, des images riantes, une éloquence pure, des pensées vives; une harmonie heureuse. Il réussissait encore mieux dans les *fables* et dans les *odes*, et dans celles surtout du genre gracieux; il semblait avoir emprunté de Phèdre sa simplicité élégante, et d'Horace ce goût d'antiquité qu'on ne trouve presque plus dans les poètes latins modernes. L'oraison *De arte parandæ famæ*, qu'on voit à la fin du premier volume, est pleine de sel attique, et d'excellentes vues sur les réputations factices et les petits moyens de se la procurer. On y lit entre autres ce passage remarquable qui apprécie bien les éloges des philosophes et des gens de secte. *Exercant quasi quædam monopolia famæ et societatis laudum. Laudant mutuo ut laudentur, sœnore gloriam dant et accipiunt, cæteris omnibus obirectant.* C'est sur ce modèle qu'un auteur ingénieux a publié *L'art d'acquiescer à peu de frais une brillante réputation éphémère*, Berlin, 1776. Le Père Commire était d'une grande vivacité et poussait rudement les contradicteurs: le Père La Rue, son ami, lui dit un jour en riant, que s'il lui survivait, il lui ferait cette épithaphe:

Commirus jacet hic, ipse re et nomine mirus;
Turo fuit patria, moribus Huro fuit.

COMMODOU ou COMMODUS (Lucius ou Marcus-Ælius-Aurélius), empereur romain, fils de Marc-Aurèle, et arrière petit-fils de Trajan, par Faustine, sa mère, naquit à Rome l'an 161 de J.-C. Quelques jours après la mort du père, le fils fut proclamé empereur l'an 180. Des philosophes célèbres entreprirent de former son cœur et son esprit; mais ils s'y prirent mal, ou du moins avec aussi peu de succès qu'avait eu l'éducation philosophique de Néron (voyez ce nom). Comme lui, il fit périr les plus illustres personnages de Rome, et persécuta cruellement les chrétiens. Ses parents ne

furent pas à l'abri de sa fureur. Un certain Cléandre, phrygien d'origine, esclave de naissance, devenu son ministre, en favorisant ses débauches, seconda la cruauté du tyran. Il avait déjà eu pour ministre un Pérénnis, mis en pièces par les soldats. Cléandre eut le même sort; mais Commode n'en fut pas plus humain. Un jeune homme de distinction lui présenta un poignard, lorsqu'il entra par un endroit obscur, et lui dit: «Voilà ce que le sénat t'en»voie.» Depuis, l'empereur conçut une haine implacable contre les sénateurs. Rome fut un théâtre de carnage et d'abominations. Lorsqu'il manquait de prétextes pour avoir des victimes, il feignait des conjurations. Aussi lascif que cruel, car ces deux passions vont toujours ensemble (voy. NÉRON), il corrompit ses sœurs, destina 300 femmes et autant de jeunes garçons à ses débauches. Son imagination, aussi déréglée que son cœur, lui persuada de rejeter le nom de son père, et de donner celui de sa mère à l'une de ses concubines; au lieu de porter le nom de Commode, fils de Marc-Aurèle, il prit celui d'Hercule, fils de Jupiter; et malheur à quiconque niait sa divinité. Le nouvel Alcide se promenait dans les rues de Rome, vêtu d'une peau de lion, une grosse massue à la main, voulant détruire les monstres à l'exemple de l'ancien. Il faisait assembler tous ceux de la lie du peuple qu'on trouvait malades ou estropiés; et après leur avoir fait lier les jambes, et leur avoir donné des éponges au lieu de pierres pour les lui jeter à la tête, il tombait sur ces misérables, et les assommait à coups de massue. Il ne rougissait point de se montrer sur le théâtre, et de se donner en spectacle. Il voulut paraître tout nu en public, comme un gladiateur. Martia, sa concubine, Lætus, préfet du prétoire, et Electe, son chambellan, tâchèrent de le détourner de cette extravagance. Commode, dont le plaisir était, non pas de gouverner ses états, ou de conduire ses armées, mais de se battre contre les lions, les tigres, les léopards et ses sujets, alla dans sa chambre écrire un arrêt de mort contre ceux qui avaient osé lui donner des avis. Martia, ayant découvert son projet, lui présenta un breuvage empoisonné au sortir du bain. Commode s'assoupit, se réveilla, vomit beaucoup. On craignit qu'il ne rejetât le poison, et on le fit étrangler dans sa 31^e année, 192 de J.-C. Son nom est placé parmi ceux des Tibère, des Domitien et de ces autres monstres couronnés qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Commode, tout barbare qu'il était, avait la lâcheté des tyrans: n'osant se fier à personne pour se raser, il se brûlait lui-même la barbe, comme Denis de Syracuse. Voy. la fin de l'article CALIGULA.

COMMODIANUS-GAZÆUS, espèce de versificateur chrétien du iv^e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé *Instructions*. Il est composé en forme de vers, sans mesure et sans cadence. Il a seulement observé que chaque ligne comprit un sens achevé. L'auteur prend la qualité de *mendiant de Jésus-Christ*. Il prêche la pauvreté dans un style fort dur. Son ouvrage a été longtemps dans l'obscurité. Rigaud le publia pour la première fois, 1630, in-4, et Davis l'a donné en 1711, à la fin de son *Minutius Félix*.

* **COMNÈNE** (Démétrius-Stéphanopoli-Constantin) naquit en 1749, dans l'île de Corse où sa famille établie depuis le ^{xvii}^e siècle, avait conservé une position honorable. Il fut envoyé très-jeune à Rome où la protection de notre ambassadeur le maréchal d'Aubeterre, le fit admettre au collège de la Propagande ; mais, n'ayant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, il entra en 1773 au service de France. Quatre ans après, il fut nommé capitaine de cavalerie, et chargé d'une mission dans le Levant. A son retour, il se fit connaître comme descendant des Comnène, empereurs de Constantinople. De ces titres, il résulte que les Comnène, après avoir occupé le trône de Constantinople et celui de Trébisonde, d'où ils furent chassés par les Turcs, étaient passés dans le pays des Maniotes, où ils régnèrent pendant deux siècles ; qu'expulsés encore de cette contrée par leurs constants ennemis, ils s'étaient réfugiés en Corse ; qu'enfin Constantin, père de Démétrius, était le 41^e descendant de Nicéphore, le premier des Comnène qui ait occupé le trône d'Orient. D'après ces faits, M. Chérin conclut en ces termes : « On ne peut pas douter que M. de » Comnène ne soit issu en ligne directe de David, » dernier empereur de Trébisonde, tué par ordre » de Mahomet II, l'an 1462. » C'est ainsi que, par les vicissitudes de la fortune, les descendants de cette illustre famille étaient devenus de simples particuliers et sujets du roi de France. Démétrius obtint l'honneur de monter dans les carrosses du roi, et se maria, en 1784, avec M^{lle} Boucherville de la Chaussée, dont il n'eut pas d'enfants. A la suite de l'arrestation de Louis XVI à Varennes, il fut mis en prison. Ayant recouvré sa liberté, il rejoignit les princes à Coblenz. En 1796, le comte d'Artois le chargea d'une mission à Naples. Il passa ensuite en Espagne, et crut avoir trouvé un asile à Parme ; mais l'approche des Français l'obligea de quitter cette ville. Il se rendit alors dans la Bavière, et profita de l'amnistie, en 1802, pour rentrer en France. Quoiqu'il eût connu personnellement Bonaparte, son compatriote, il ne sollicita jamais de lui aucune faveur, et vécut dans la retraite. Au retour des Bourbons, il obtint la croix de Saint-Louis avec le grade de maréchal-de-camp, et mourut à Paris le 8 septembre 1821, âgé de 62 ans. C'était un homme d'un esprit cultivé ; il possédait le grec ancien et moderne, et parlait plusieurs langues vivantes. On a de lui : *Précis historique de la maison impériale des Comnène*, Amsterdam (Paris), 1784, in-8 ; *Lettre de Démétrius Comnène à M. Koch, sur l'éclaircissement d'un point d'histoire relatif à la fin tragique de David Comnène dernier empereur de Trébisonde*, Paris, 1807, in-8 ; *Notice sur la maison de Comnène, sur les vicissitudes et les circonstances qui l'ont transplantée en France*, Paris, 1813, une feuille. Il a laissé manuscrit un ouvrage où il démontre qu'avant Homère les peuples de la Grèce n'étaient nullement barbares, et jouissaient déjà de la civilisation.

COMNÈNE. Voy. ALEXIS, ANDRONIC, ANNE, DAVID, ISAAC, JEAN et MANUEL.

COMO (Ignace-Marie), mort à Naples en 1730, s'est fait un nom par ses poésies latines, par ses connaissances dans l'antiquité, et encore plus par

sa piété. Nous avons de lui : *Inscriptiones stylo lapidario historicae vitas exhibentes summorum pontificum et cardinalium regni Neapolitani* ; une *Histoire de la fondation de la célèbre confrérie de la très-sainte Trinité de Naples*, en italien, et un grand nombre de poésies et des épigrammes.

* **COMPAGNONI** (Pompée), savant prélat, né à Macerata en 1693, alla en 1712 perfectionner ses études à Rome, y suivit les leçons de Gravina, et se lia d'amitié avec Métastase et Crescembeni. Benoit XIV lui conféra, en 1740, l'évêché d'Osimo, qu'il gouverna pendant 34 ans, jusqu'à sa mort, en 1774. On a de lui : *Épître à l'académie de Cortone*, en latin, placée en tête des *Fragments de Cyriaque d'Ancone*, qu'il publia avec les notes d'Annibal Olivieri ; *Memorie storico-critiche della chiesa e de' vescovi d'Osimo*, Rome, 1782, 3 vol. in-4, publiés par l'abbé Ph. Vecchietti, qui donna lui-même, en 1784, la *Vie* de l'auteur. — * **COMPAGNONI** (Camille), jésuite, frère de l'évêque d'Osimo, né en 1698, se distingua par ses connaissances et son talent pour la prédication. — * **COMPAGNONI** (Alexandre), de la même famille, né en 1649, embrassa l'état ecclésiastique, fut un des membres les plus distingués de l'académie des Arcades, et mourut en 1699. — * **COMPAGNONI** (Mario), cardinal, de la famille des précédents, né à Macerata en 1714, mort à Rome en 1780, est plus connu sous le nom de cardinal Marafoschi qu'il dut prendre par déférence pour un oncle aussi cardinal, qui le fit son héritier. Il était possesseur d'une magnifique bibliothèque, et très-versé dans la connaissance des antiquités chrétiennes, principalement de la liturgie.

* **COMPAGNONI** (l'abbé Pietro), né en 1802 à San-Lorenzo près de Lugo en Lombardie, est connu par une élégante traduction *Des sept psaumes de la pénitence*, imprimés en 1821. Professeur de rhétorique, il se livra dans le même temps à la prédication ; mais la fatigue altéra sa santé, et il mourut le 13 septembre 1835. Outre sa traduction des *psaumes*, restée son premier titre, on lui doit plusieurs *opuscules* ascétiques.

* **COMPANS** (Jean), né en 1751 à Dalon diocèse de Pamiers, fit ses études au séminaire de Cahors, dirigé par les lazaristes, et peu après obtint d'être admis dans leur congrégation. Successivement directeur du séminaire de Saint-Firmin à Paris, puis aumônier des invalides, il était directeur du séminaire de la mission à Toulouse, lorsque la révolution le força de s'expatrier. Il passa d'abord en Espagne, d'où il alla visiter l'Italie. Rentré en France, il fut nommé à une chaire de théologie à Toulouse, qu'il remplit jusqu'en 1830. Son âge l'avait empêché de se réunir à ses confrères lorsque la congrégation de Saint-Lazare fut rétablie ; mais il en avait conservé l'esprit. Compans mourut à Toulouse le 7 février 1833. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : une nouvelle édition du *Traité des dispenses* de Collet, 1788, 2 vol. in-8, réimprimé en 1828, avec le nom de l'éditeur qui n'avait point paru dans la première édition ; *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, composée à la demande de M^{me} Louise de France. Cet ouvrage donne la concorde des évangiles, éclaircit les endroits

obscur, et résout les difficultés que présente le texte.

* COMPANS (Jean-Dominique comte), lieutenant-général et grand-croix de la légion d'honneur, né à Salies, arrondissement de Saint-Gaudens, le 26 juin 1769, partit en 1792 comme simple volontaire, et devint quatre ans après général de brigade. Nommé général de division à Austerlitz, il sut dans la campagne de Russie, et plus tard à Lutzen et à Baulzen, justifier la confiance de Napoléon, qui le proclama dans un de ses bulletins un *général de bataille du premier mérite*. Dans la campagne de France, avec un corps de 10,000 hommes composé en grande partie de jeunes conscrits, il couvrit pendant cinq jours la route de Paris entre Sézanne et Meaux, et soutint seul l'effort des alliés. A la restauration, il reçut la croix de Saint-Louis et fut conservé parmi les généraux en activité. Cependant au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il reprit les armes et fut fait prisonnier à Waterloo. Rentré en France, il fut nommé pair de France, et mourut dans son château de Blagnac, près de Toulouse, le 10 novembre 1845.

* COMPARETTI (André), médecin et physicien distingué, né dans le Frioul, au mois d'août 1746. Elève du célèbre Morgagni, après avoir obtenu le doctorat, il alla s'établir à Venise, où il exerça l'art de guérir, avec beaucoup de succès. Appelé plus tard à l'université de Padoue pour y professer la médecine théorique et pratique, il mourut dans cette ville le 22 décembre 1801. Il a enrichi la médecine et les sciences physiques des plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Observationes anatomicæ de aure interna comparata*, 1789, in-4 ; *Observationes dioptricæ et anatomicæ comparatæ de coloribus apparentibus, visu et oculo*, 1798, in-4, ouvrage auquel on reproche comme une erreur capitale, celle d'attribuer à l'imperfection de la structure de l'œil plusieurs des phénomènes de la diffraction de la lumière.

COMTE (Louis le), sculpteur, natif de Boulogne, près Paris, reçu membre de l'académie de peinture et de sculpture en 1676, mourut en 1694. Parmi les morceaux de sculpture dont il a embelli Versailles, on distingue un *Louis le Grand*, vêtu à la romaine, un *Hercule*, la *Fourberie*, le *Cocher du Cirque*, deux groupes représentant *Vénus et Adonis*, *Zéphire et Flore*. Cet artiste se signala également par son talent pour la figure, et par son goût pour l'ornement.

COMTE (Louis le), mort à Bordeaux, sa patrie, en 1729, fut envoyé en Chine en qualité de missionnaire et de mathématicien en 1685. A son retour, il publia 2 volumes de *Mémoires*, in-12, en forme de lettres, sur l'état de cet empire. On y lit, que ce peuple avait conservé pendant deux mille ans la connaissance du vrai Dieu ; qu'il avait sacrifié au Créateur dans le plus ancien temple de l'univers ; que les Chinois avaient pratiqué les plus pures leçons de la morale, tandis que le reste de l'univers avait été dans l'erreur et dans la corruption. L'abbé Boileau, frère du satirique, dénonça cet éloge des Chinois, comme un blasphème qui mettait ce peuple presque au niveau du juif. La faculté proscrivit ces

propositions et le livre d'où on les avait tirées. C'est le même motif qui porta le parlement à condamner au feu ce livre, par son arrêt du 6 mars 1762. Les *Mémoires* du Père Le Comte se faisaient lire avec plaisir, avant que nous eussions l'*Histoire de la Chine* du père du Halde. On peut encore les consulter en se défiant de l'impartialité de l'auteur, et se tenant en garde contre ses préjugés en faveur des Chinois : préjugés dont ni le Père du Halde, ni aucun des confrères n'ont été entièrement exempts. On sait d'ailleurs que les missionnaires de cette contrée n'osent point dire l'exacte vérité en ce qui concerne ce peuple frivole et vain. Ce serait un crime capital de contredire sa haute antiquité, son énorme population, les vastes connaissances de ses docteurs, la sublime sagesse de son Confucius. (*Voy. du HALDE et le Journal historique et littéraire*, février 1777, page 171.) On doit donc apprécier sur cet état de contrainte les relations qui nous viennent de ce pays. On doit observer encore que les idées générales de la nation ont influé sur celles des missionnaires, et enfin que ceux-ci n'ont parlé si avantageusement de la Chine, que par comparaison aux plages sauvages et aux peuples barbares qu'ils ont visités en Afrique et en Amérique. Quant aux philosophes qui s'exaltaient sur les vertus et les brillantes qualités des Chinois, les gens sages qui en connaissent les motifs et le but, ne se laissent pas dominer par l'autorité de ces messieurs, et méprisent les contes qu'il débitent tous les jours sur ce peuple ignare, vain, faible et lâche. « On ne con- » çoit peut-être pas, dit un auteur, ce qui a pu » exciter dans le cœur de nos apprentis philosophes, » cette belle passion pour la Chine. On pourrait » croire que le vrai motif de cet enjouement est la » réputation, quoique fausse, qu'ont les *lettrés* de » professer l'athéisme. Cependant il est un autre » motif encore plus puissant de leur enthousiasme » pour le peuple chinois. Pour flatter l'arnour- » propre crédule du patriarche de la philosophie, » on lui fit croire que l'empereur Kien-Long, après » avoir lu la *Henriade*, en avait qualifié l'auteur » des épithètes de Thienne-Ly (lumière divine) et » de Pousal-Fond (esprit surnaturel). Dès ce mo- » ment l'empire de la Chine devint à ses yeux le » modèle de tous les autres, et comme tous ses sen- » timents sont dans la circulation publique, les *san- » sonnets* qu'il avait instruit à siffler *Psaphon est un » dieu*, ont tous à l'envi répété aussi, *l'empire de la » Chine est le modèle de tous les autres.* » *Voy. CONFUCIUS.*

COMTE. *Voy. COMÈS (Natalis).*

COMTE (Florent le), sculpteur et peintre parisien. Il est plus connu par le catalogue des ouvrages d'architecture, de peinture et de gravure des différents maîtres, que par les siens propres. Les curieux surtout en gravure le recherchent, pour les notions qu'il donne du caractère, des marques, et du nombre des ouvrages des différents graveurs. Son livre est intitulé : *Cabinet de singularités d'architecture, peinture et gravure*, Paris, 3 vol. in-12. Les deux premiers furent donnés en 1699 ; mais l'auteur, sentant les défauts de ces deux volumes, fit de nouvelles recherches, qui, jointes aux

éclaircissements pour les précédents, en formèrent un troisième qu'il publia en 1700. Il écrit assez mal; et l'histoire des différents auteurs est exposée d'une manière un peu confuse. Le Comte mourut à Paris vers 1712.

* COMTE (François-Charles-Louis), publiciste, né en 1782, à Saint-Enimie (Lozère), vint de bonne heure à Paris, et ayant été reçu avocat, commençait à se faire un nom, lorsque l'établissement d'un gouvernement représentatif, vint donner un nouvel essor aux idées politiques. Dès le mois de juin 1814, il commença la guerre acharnée qu'il soutint contre le pouvoir quel qu'il fût, en attaquant, comme attentatoire à la liberté religieuse, l'ordonnance qui prescrivait l'observation du dimanche. Il fonda la même année le *Censeur*, journal hebdomadaire, dans lequel il eut pour collaborateur M. Dunoyer. Le *Censeur*, s'adressant spécialement au parti qui avait vu le rétablissement des Bourbons avec répugnance, grossit le nombre de leurs ennemis, et prépara le 20 mars. Toutefois la nouvelle administration de l'empereur ne fut pas plus que celle du roi à l'abri de la critique sévère des deux jeunes publicistes. Comte essaya même de défendre le trône qu'il avait ébranlé, et trois jours avant l'entrée de Napoléon à Paris, il publia une brochure intitulée : *De l'impossibilité d'établir un gouvernement constitutionnel sous un chef militaire, et particulièrement sous Napoléon Bonaparte*; et quinze jours après la révolution du 20 mars, il proclamait devant les tribunaux qu'il regardait comme un crime toute participation à cet événement. Le pouvoir tenta par les offres les plus séduisantes de se concilier Comte et Dunoyer. Malgré les avances qu'il leur fit, la publication du *Censeur* fut continuée. Fouché, après avoir épuisé ce qu'il appelait les voies de la douceur, songea à faire mettre en jugement les deux journalistes. Mais la crainte d'alarmer l'opinion publique dans un moment où l'autorité avait tant d'intérêt à la ménager, empêcha de les poursuivre. Après la seconde restauration, Comte et Dunoyer s'élevèrent avec la même persistance contre le nouveau gouvernement. Fouché qui avait conservé sous Louis XVIII le portefeuille de la police, et qui craignait moins de compromettre les Bourbons que son ancien maître, fit saisir le septième volume du *Censeur*, avant que l'impression

en fût terminée. Ce journal, après une interruption de quatre ans, reparut en 1819 sous la forme d'une feuille quotidienne; mais l'année suivante il se réunit au *Courrier français*. En 1820, Comte impliqué dans un nouveau procès, fut condamné à deux mois de prison et à 2,000 francs d'amende. Pour se soustraire à cette peine, il se réfugia à Genève, et de là à Lausanne, où il fut appelé en 1822, par le canton de Vaud, à occuper une chaire de droit naturel. Quelque temps après, sachant que le gouvernement français demandait son renvoi, il se rendit en Belgique, et passa en Angleterre où il resta dix-huit mois. Après cinq ans, il revint à Paris, et demanda vainement à être réintégré sur le tableau des avocats. Il commença en 1826 la publication de son *Traité de législation*, ou *Exposé des lois générales suivant lesquelles les peuples prospèrent, dépérissent ou restent stationnaires*, 4 vol. in-8. Cet ouvrage important fut couronné en 1828 par l'académie française, qui décerna à l'auteur le grand prix Montyon. En 1830, Comte fut appelé à remplir les fonctions de procureur du roi; mais la direction de ses opinions politiques ne lui permit pas de les conserver. Envoyé à la chambre des députés en 1831, par le collège de Marners (Sarthe), il y siégea sur les bancs de l'opposition, et crut devoir signer, en 1832, le fameux *compte rendu*. Admis la même année à l'académie des sciences morales, il en fut le premier secrétaire perpétuel. Le collège de Marners le réélut en 1834. Il mourut à Paris, le 13 avril 1837. Outre ceux que nous avons cités, les principaux ouvrages de ce publiciste sont : *Du nouveau projet de loi sur la presse*, 1817, in-8; *Traité de la propriété*, Paris, 1824, 2 vol. in-8; *Des garanties offertes aux capitulaires et aux autres genres de propriétés par les procédés des chambres législatives*, 1826, in-8; *Traité des pouvoirs et des obligations des juges*, trad. de l'anglais de sir Richard Phipps, avec des notes de Seip. Duroure; *Histoire de la garde nationale de Paris*, 1827, in-8.

COMUS, dieu qui présidait aux festins, aux jouissances nocturnes, aux toilettes des femmes et des hommes qui aimaient à se parer. On le représente en jeune homme chargé d'embonpoint, couronné de roses et de myrte, tenant un vase d'une main, et un plat de fruits ou de viande de l'autre.



3 2044 024 597 635

